

La Semaine des familles

Zénaïde Fleuriot,
Alfred Nettement, Victor Lecoffre

LA

SEMAINE DES FAMILLES

1866 — 1867

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA SEMAINE

DES FAMILLES

REVUE UNIVERSELLE

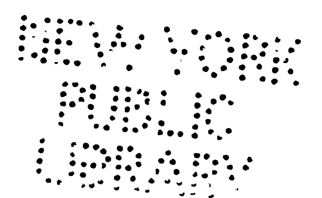
SOUS LA DIRECTION DE

M. ALFRED NETTEMENT

9

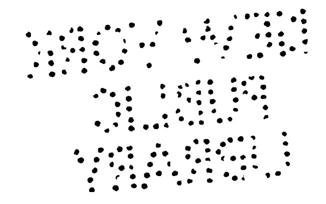
1866 — 1867





LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
LYON, RUE MERCIÈRE, 47 (ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES)

1867



N° 1. Samedi, 6 octobre 1866

LA

SEMAINE DES FAMILLES

REVUE UNIVERSELLE

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALFRED NETTEMENT



Vue du Kremlin, à Moscou.

LE KREMLIN

A deux mille cinq cents kilomètres de Paris, sur la Moskwa, qu'une victoire de l'armée française a baptisée dans notre histoire du nom de Moskowa, et qui se jette dans l'Oka et va ainsi grossir les eaux du Volga, s'élève la ville de Moscou. Si Pétersbourg, séparé de Moscou par une distance de 760 kilomètres, est devenu le siége du gouvernement, la capitale politique de la Russie, Moscou est demeurée la ville sainte, la métropole religieuse vers laquelle les Russes tournent toujours les yeux. Cette majestueuse cité, une des plus imposantes capitales du monde, quoiqu'elle ne renferme que

400,000 habitants[1], s'élève dans une contrée pittoresque, en étageant ses quartiers sur de charmantes collines, déployées en amphithéâtre au sud et à l'est, de sorte que, sur presque tous les points, on jouit d'un panorama qui se déroule devant les regards du voyageur étonné. C'est une des rares cités où les yeux sont ravis par la beauté des perspectives et des points de vue.

Moscou est une ville composée de quatre villes. Au centre même, le Kremlin, assis sur une éminence comme un roi sur son trône, domine cet assemblage de cités. Environné de tours antiques, rempli d'églises aux dômes dorés qui étincellent aux rayons du soleil, le Kremlin, qui se mire dans les eaux de la Moskowa (la sinueuse), dresse au-dessus de tous les clochers, au-dessus de toutes les coupoles, au-dessus de tous les dômes, le clocher d'Ivan Vélikoi, qui s'élevant au centre de ce polygone régulier, entouré d'un mur gigantesque, crénelé et flanqué d'une tour à chacun de ses angles, commande tout ce qui l'entoure. Le Kremlin est encore une des résidence des tzars, et ils s'y font couronner. Ce Capitole de la Russie, que nous prîmes comme nos ancêtres les Gaulois prirent le Capitole romain mais où nous ne pûmes rester, est le gardien d'une partie des joyaux de l'empire ; on y conserve la couronne de Catherine Ire ornée de deux mille cinq cent trente-six diamants, d'un énorme rubis et d'un grand nombre d'autres pierres précieuses. C'est une immense agrégation de palais. On a déposé dans le Kremlin une collection complète des armes de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. Au centre de ce palais gît, dans un grand fossé, le Tzar-Kololol, magnifique cloche de sept mètres de diamètre qui pèse deux cent mille kilogrammes. Suivant une tradition, on ne put parvenir à dresser dans les airs ce géant d'airain. Victime de sa grandeur, il demeure inerte et silencieux dans ce fossé qui lui sert de tombeau. La tour de Babel seule pouvait recevoir cette cloche formidable qui semblait contenir le tonnerre et la tempête dans ses flancs sonores. Quand le Kremlin, à l'époque de notre expédition en Russie, se présenta aux regards de nos soldats, dominant de toute sa hauteur la grande ville, ils crièrent avec enthousiasme : « Moscou ! Moscou ! » comme les matelots qui aperçoivent le littoral, s'écrient : « Terre! terre ! » Ils croyaient arriver au port ; ils allaient se heurter contre un écueil,

Au pied du Kremlin et sous sa garde s'étendait la vieille ville, dite ville chinoise, entrepôt du commerce de l'Orient. Tout à l'entour une ville large, aux vastes places, aux rues grandioses, semée de palais et dite la ville blanche. Puis, à l'entour de ces trois villes concentriques, une quatrième ville encore, la ville dite de terre, pittoresque mosaïque, composée de villages, de bosquets, d'édifices récents, de constructions imposantes, et ceinte d'un épaulement en terre.

Tel apparut Moscou, en 1812, à notre armée lorsque conduite par Napoléon, vainqueur à la sanglante bataille de Borodino, elle eut gravi un plateau qui domine la ville sainte. Cette ville, formée de quatre villes dont la dernière, par ce mélange de villas, d'édifices et de bois verdoyants, semblait une transition qui conduisait du sol habité au domaine de la nature, produisit une vive impression sur l'imagination des soldats qui avaient visité, en vainqueurs, toutes les capitales de l'Europe, sauf Londres, caché derrière ses vaisseaux et sa mer. Au premier aspect, la cité des tzars, avec ses édifices aux couleurs diaprées, ses dômes étincelant aux rayons du soleil d'une belle journée, ses constructions en pierre et en bois, ses jardins, ses lacs, leur fit l'effet, c'est M. Thiers qui le rappelle, d'un camp tartare semé çà et là de palais italiens. Ce qui les frappait surtout, c'était cette multitude de dômes, de coupoles et de minarets surmontés de la croix, qui rappelaient dans une ville chrétienne l'architecture musulmane. C'est que Moscou est une ville asiatique, jadis en rapports continuels avec la Perse et la Turquie, et qu'elle en avait rapporté l'art oriental. Le christianisme n'exclut aucune forme de l'art ; en Espagne il prie dans les mosquées des Arabes; seulement il les a métamorphosées en cathédrales, en leur mettant au front, avant d'y entrer, le signe de la croix. La Russie aussi a planté la croix sur le Croissant.

Comment parler du Kremlin et de Moscou, sans rappeler qu'il y a maintenant plus d'un demi-siècle, cinquante-quatre ans accomplis depuis le 15 septembre 1866, l'armée française entra dans Moscou. Napoléon avait longtemps et vainement attendu qu'on lui apportât les clefs de la ville, comme à son entrée dans les autres capitales. Murat qui, galopant avec sa cavalerie légère, avait le premier pénétré dans Moscou et scruté les profondeurs de la grande cité, fit prévenir l'Empereur qu'au lieu de trouver une ville vivante et peuplée il avait trouvé une ville solitaire et morte. Tout avait fui. La population avait évacué la ville ; ceux qui restaient, — c'était une infime minorité, — se cachaient au fond de leurs maisons ou priaient dans les églises. On recevait les Français comme on reçoit un fléau.

A ces nouvelles le front de l'Empereur, radieux encore de la victoire de Borodino et de la subite apparition de Moscou qui venait de se dresser devant lui comme un conte oriental, tout brillant de lumière et de poésie, se rembrunit. Il devint grave et pensif. On eût dit que sa mauvaise fortune qui allait commencer lui était apparue. Il ne voulut pas entrer de nuit dans cette ville dont l'aspect désert cachait peut-être les piéges et les embûches de la trahison. Il fit donc bivouaquer son armée victorieuse devant Moscou, pendant la nuit du 14 septembre, et n'y entra que le lendemain 15 septembre dans la matinée.

[1] C'est le chiffre que donne M. Dussieux dans sa *Géographie générale* récemment publiée et qui forme le complément de son Atlas.

Cette entrée de notre armée dans une ville déserte et muette comme Herculanum et Pompéi, ces deux cadavres de l'antiquité sortis de leur linceul de lave, avait quelque chose de sinistre. On aurait dit que nous pénétrions dans ces royaumes du vide, chantés par le poëte, *per inania regna*. Pas un habitant ne paraissait dans les rues de cette immense capitale, animée quelques jours auparavant par le mouvement d'une population de trois cent mille âmes : c'était, en 1812, le chiffre de la population de Moscou. Les tambours et les trompettes semblaient troubler les échos endormis, et les vainqueurs eux-mêmes, consternés par cet accueil qui annonçait une haine inexpiable et une guerre à outrance, perdaient leur gaieté ordinaire et se sentaient gagner par la morne tristesse des vaincus.

Arrivé au Kremlin, Napoléon monta à la tour du Grand-Ivan et contempla, de cette hauteur, la cité des tzars, en suivant du regard les détours de la Moskowa. Des milliers d'oiseaux au plumage noir, corbeaux et corneilles, tourbillonnaient autour du sommet des palais, de la flèche des minarets et du dôme des coupoles, seuls et lugubres habitants de la ville abandonnée. On n'entendait pas d'autre bruit que celui des pas de la cavalerie. L'armée prit possession des cantonnements qui lui étaient marqués. Le prince Eugène, avec son corps d'armée, occupa le quartier du nord-ouest, inscrit entre la route de Smolensk et celle de Saint-Pétersbourg. Le maréchal Davoust occupa la partie de la ville qui s'étendait de la porte de Smolensk à celle de Kalouga : c'était le quartier situé au sud-ouest. Le prince Poniatowski installa son corps d'armée dans le quartier du sud-est, vers la porte de Toula. Le maréchal Ney, après avoir traversé Moscou de l'ouest à l'est, s'arrêta dans le quartier compris entre les routes de Riazan et de Wladimir. La garde, dont l'empereur ne se séparait pas, prit ses logements dans le Kremlin et aux alentours du Kremlin.

L'armée avait perdu l'entrain et la joie qu'elle avait montrés en approchant de Moscou. Il régnait dans ses rangs une vague inquiétude ; mais cette inquiétude s'éclairait d'un rayon d'espérance. On avait trouvé une grande quantité de vivres dans les maisons particulières ; on n'était donc pas exposé à la famine. Peut-être quand l'armée russe se serait éloignée, les habitants reviendraient-ils dans la ville. Les officiers avaient vu s'ouvrir devant eux les brillants hôtels de Moscou, où les grands seigneurs avaient laissé une nombreuse domesticité en livrée, chargée d'accueillir et même d'attirer l'état-major de l'armée française, dont la présence devait être une sauvegarde pour les immenses richesses entassées dans ces lieux. L'aristocratie moskovite ne soupçonnait pas plus que Napoléon que le patriotisme russe avait enfanté dans ses rangs un Érostrate, et que cet Érostrate s'appelait Rostopchin. Elle cherchait à conserver ses belles demeures, dans lesquelles les officiers français s'étonnèrent de rencontrer les raffinements du luxe de notre pays, et la corruption savante du dix-huitième siècle, avec sa littérature impie et sensualiste, et ses arts que Boucher et Watteau avaient convertis aux doctrines d'Épicure. Ils trouvaient ainsi, non sans surprise, au milieu de la barbarie énergique et de la sauvage résolution du peuple, une civilisation exotique, dont les fruits, éclos dans l'atmosphère malsaine des serres chaudes, pourrissaient avant d'être mûrs.

Ces étonnements durèrent peu. Dans l'après-midi même du jour de l'entrée de notre armée dans la ville, un premier incendie éclata dans un magasin public de spiritueux. On l'attribua au hasard ; on courut aux flammes et on parvint à s'en rendre maître. Personne ne soupçonnait encore la terrible vérité. A peine ce premier incendie était-il éteint, qu'un second incendie, plus considérable et plus violent que le premier, éclata, cette fois, dans un immense édifice, situé au nord-est du Kremlin, et connu sous le nom du Bazar. C'était l'entrepôt des marchandises les plus précieuses de l'Europe et de l'Orient, des tissus de l'Inde et de la Perse, des brillantes inutilités de l'Europe, des denrées coloniales, des vins précieux. La garde impériale fit des efforts surhumains pour arrêter les progrès de l'incendie. Elle n'y réussit pas. Sauf quelques marchandises de prix, des fourrures, des vins précieux, que les soldats parvinrent à dérober à l'incendie, tout brûla, les marchandises et l'édifice qui les contenait. On attribua encore cet incendie à un accident. Mais quand la nuit vint, nuit terrible, il ne fut plus possible de conserver aucune illusion.

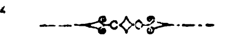
Le vent d'équinoxe s'éleva avec la violence propre à cette contrée, comme si le climat de la Russie nous déclarait cette guerre à outrance qui ne devait s'arrêter qu'après l'extermination de notre armée ! Cet ouragan, qui souffla d'abord de l'est, porta avec une rapidité inexprimable l'incendie à l'ouest, dans un quartier dont les constructions en bois s'allumèrent en un instant. Un fait irrécusable acheva de dessiller les yeux : on aperçut des fusées qui serpentaient dans l'air, preuve évidente que le désastre qui s'appesantissait sur Moscou était un désastre de main d'homme. Une heure plus tard, on saisit des incendiaires dans le flagrant délit de leur œuvre de destruction. Ils furent interrogés, jugés par des commissions militaires et suspendus à des gibets, après avoir déclaré qu'ils exécutaient l'ordre secret donné par Rostopchin. Le gouverneur de Moscou avait assez détesté les Français pour livrer Moscou à l'incendie afin qu'ils ne l'eussent pas. Il avait fait une pacte d'alliance avec un fléau. Il y eut un sentiment de consternation dans l'armée quand on connut ce furieux témoignage de la haine moskovite. Cependant nos soldats ne désespérèrent pas encore. Ils coururent aux pompes ; il n'y avait plus de pompes à Moscou ; Rostopchin, qui voulait que l'incendie, son allié, remplît sa tache, les avait fait toutes détruire. Tous les moyens de salut manquaient, et le vent, qui avait sauté tout à coup de l'est au nord-

ouest, sauta au sud-ouest en répandant partout la flamme; les raffales d'automne, chassant devant elles une immense colonne de feu, propageaient partout l'incendie. Désormais les incendiaires étaient inutiles à l'œuvre de destruction ; le fléau se suffisait à lui-même. Il n'y avait plus qu'un maître dans la ville : le feu.

On vint avertir Napoléon qu'il n'avait plus un instant à perdre pour sortir du Kremlin. Plus de quatre cents caissons remplis de munitions encombraient la cour du palais, et l'on savait que l'arsenal contenait plusieurs centaines de milliers de livres de poudre. Des flammèches commençaient à tomber. Qu'une explosion eût lieu, le Kremlin, Napoléon et sa garde sautaient en l'air. Napoléon se décida, sur les instances du général Lariboissière, à quitter la ville. Il trouva ses chevaux préparés sur le quai de la Moskowa, et ce ne fut ni sans peine ni sans danger qu'il parvint à traverser une partie de la ville dévorée par les flammes pour s'éloigner de cet immense brasier. La victoire lui avait ouvert l'entrée de Moscou, l'incendie l'en chassait, et son armée épouvantée en sortait avec lui. La garde seule resta à Moscou dans l'espoir de sauver le Kremlin.

Pendant les journées des 16, 17 et 18 septembre, l'incendie régna en maître. Après ce laps de temps, les flammes s'allanguirent. Sur plusieurs points les aliments leur manquaient, elles avaient tant détruit, qu'il ne leur restait plus rien à détruire. Les pluies équinoxiales, succédant tout à coup au vent, s'abattirent sur le foyer et amortirent la violence du feu. Le Kremlin était sauvé. Il demeurait entier et debout au milieu des ruines fumantes de Moscou, avec un cinquième seulement de la ville. Les quatre autres cinquièmes avaient été la proie des flammes. Il n'en restait que des débris enflammés ou des cendres calcinées. Le 19 septembre, Napoléon rentra dans Moscou, mais il y rentra sombre, inquiet et triste. A la lueur de l'incendie de la ville des tzars, allumée comme un gigantesque flambeau, il avait lu dans l'avenir la mauvaise chance de sa destinée. Pour la première fois, il s'était dit que monté si haut il pouvait tomber, et que la chute serait affreuse.

Alfred Nettement.



LES DEUX FRÈRES

OU LA TRISTESSE DES TROIS ROIS

(CONTE HONGROIS)

CHAPITRE PREMIER

IDÉE INFERNALE D'UN MAUVAIS CŒUR.

Il était autrefois, au pays des Magyares, deux frères d'un naturel bien différent : le plus jeune était la douceur et la bonté même ; l'aîné était cruel et envieux : le premier aimait son aîné et cherchait toutes les occasions de lui être agréable ; le second n'aimait rien que lui-même, et se plaisait à contrarier, à tourmenter son jeune frère de mille façons. Quels étaient leurs parents? L'histoire du temps n'en dit mot. Elle nous apprend seulement qu'ils perdirent leur père de bonne heure, et qu'ayant tous deux abandonné le toit paternel, ils s'en allèrent ensemble et marchèrent tout un jour droit devant eux. Arrivés à l'embranchement du grand chemin, l'aîné s'arrêta brusquement et dit au cadet :

— Va à droite et moi j'irai à gauche ; mais, avant de nous séparer, convenons d'une chose; c'est que celui de nous deux qui deviendra le premier un grand seigneur aura droit de vie sur l'autre et pourra lui crever les yeux à la première rencontre.

— Eh quoi ! s'écria en pleurant le plus jeune, qui était doux et bon comme le maïs encore laiteux, tu penses à me quitter, et tu n'as rien de mieux à me proposer? Quelle horrible pensée t'a passé par le cœur ! Je t'en prie, restons ensemble et aimons-nous comme deux bons frères; mais ne parle plus d'un acte de cruauté qui me fait frémir.

— Il en sera comme je l'ai dit, ajouta l'aîné.

Et le méchant, insensible aux larmes qu'il faisait répandre, s'éloigna les yeux secs, et prit le chemin à gauche. Le plus jeune s'en alla à droite, le cœur navré, bien résolu, fût-il un jour le plus grand seigneur après le roi des Magyares, de ne jamais arracher même un seul cheveu à la tête de son frère.

L'aîné s'appelait *Miklos*[1], et le cadet *Laczi*[2].

Celui-là courut les aventures, celui-ci chercha une école pour apprendre quelque chose et devenir utile.

CHAPITRE II

LE NOUVEAU CAÏN.

Quelques années s'étaient écoulées, et Laczi, docile et studieux, se trouvait en bon chemin pour devenir savant, lorsqu'un jour, étant à la promenade, il vit de loin une voiture attelée de quatre chevaux qui couraient à toute bride et soulevaient derrière eux des nuages de poussière.

— Oh! oh! se dit Laczi, il ne peut y avoir qu'un grand seigneur qui voyage de ce train-là !

La voiture roulait toujours ; mais quelle ne fut pas la surprise de l'étudiant de reconnaître son frère, dans un joli char qu'il conduisait lui-même !

— Hé ! bonjour, mon cher Miklos, s'écria Laczi dans la joie de son âme; quel bonheur de te revoir !

— Oui-dà, réjouis-toi, dit Miklos en arrêtant ses quatre chevaux fougueux et en jetant un regard de

[1] Miklos, prononcez Micloche, Michel.
[2] Laczi, prononcez Ladzi, Ladislas.



cruelle satisfaction sur les chétifs habits de son frère. Eh bien, qu'es-tu devenu depuis notre séparation?

— Je ne suis rien encore, répondit Laczi.

— Rien!... Quant à moi, reprit Miklos gonflé d'orgueil, je puis me dispenser de parler; la richesse de mes habits, mon char et mes quatre chevaux disent assez que je suis un grand personnage.

— Ah! tant mieux, si tu es heureux, mon cher Miklos!

— Mon cher Miklos!... que veut dire cette familiarité? Je suis *monsieur... l'intendant!* Regarde-moi en face, je te le permets; regarde encore une fois l'éclat du soleil, car tu ne le verras plus dans un moment. Rappelle-toi la convention que nous avons faite en nous séparant. Tu n'es rien et moi je suis un grand seigneur; par conséquent j'ai droit de vie et de mort sur toi, et je vais te crever les yeux.

Laczi pousse un cri d'horreur.

— Mon Dieu, dit-il en levant les yeux vers le ciel, amollis le cœur de mon frère, ou s'il persiste dans sa criminelle résolution, ne le punis point de tant de cruauté envers moi. Rends-le meilleur et assiste-moi dans ma misère.

— Eh bien, dit Laczi à son frère, si tu as le cœur assez dur pour crever les yeux à celui qui t'aime et ne te veut que du bien, promets-moi de me conduire ensuite auprès d'une croix, afin de pouvoir y prier et mourir.

Le méchant Miklos le promit; mais un si mauvais frère se moquait de la parole donnée. Ayant privé Laczi de la vue, il le conduisit au pied d'une potence et l'abandonna à son malheureux sort. Après quoi il partit, en chantant, au galop de ses quatre chevaux.

CHAPITRE III

LES TROIS CORBEAUX.

Le pauvre aveugle pleura beaucoup et pria plus encore.

Il était là depuis longtemps et personne ne passait. Déjà il ne comptait plus que sur un secours inespéré du ciel, quand il entendit au-dessus de sa tête le battement précipité des ailes de quelques oiseaux.

C'étaient trois corbeaux venus de trois points différents et qui s'abattirent sur la potence pour s'y reposer un moment.

— Heureux oiseaux! se dit Laczi, ils sont libres, la nature sourit à leurs yeux, et un coup d'aile les transporte où leur sourit la nature.

Mais quel ne fut pas son étonnement d'entendre les trois corbeaux discourir en ces termes:

— Racontez-moi, dit le plus vieux aux deux autres, ce qu'il y a de nouveau chez vous, et je vous apprendrai à mon tour ce qui est arrivé dans mon pays.

Alors un des corbeaux parla ainsi:

— Notre roi est triste, bien triste! Il avait un arbre qui lui donnait autrefois des poires d'argent, et ces fruits, comme vous le pensez sans doute, lui étaient d'autant plus chers, qu'outre leur rareté, ils étaient d'un goût sans pareil. Mais, hélas! il y a déjà sept ans que cet arbre ne porte plus de poires. Tel est, compères, le sujet de la tristesse de notre roi.

— Et n'y a-t il pas moyen de remédier à cela? demanda le vieux corbeau.

— Oh que oui! répondit le conteur; mais personne ne devine la cause de la stérilité de l'arbre aux poires d'argent. Cette cause, je veux vous la dire, compères. Il est au pied de l'arbre, assez avant sous terre, un mulot qui s'engraisse de tout l'argent destiné à fournir des poires. Qu'on tue ce mulot, et l'arbre portera encore des fruits d'argent; mais la chose, il faut en convenir, est moins difficile à dire qu'à faire, car l'argent dont se nourrit le mulot lui a tellement durci la peau, qu'à moins de tirer sur lui avec vingt-quatre balles de diamant, et cela d'une seule décharge, jamais on n'en viendra à bout. J'ai dit, compères.

— A votre tour, dit le vieux corbeau à son voisin.

— Camarades, on n'est pas gai chez nous; tout au contraire. Notre roi est triste, bien triste! Il n'a qu'un fils, et ce malheureux enfant s'est crevé les deux yeux en tombant un jour d'une des fenêtres du palais. Tous les médecins se sont mis en quatre pour rendre la vue au prince royal; et aucun d'eux n'est parvenu à lui refaire deux bons yeux. Tel est, camarades, le sujet de la tristesse de notre roi.

— Et n'y a-t-il pas moyen de remédier à ce malheur? demanda le vieux corbeau.

— Ah! si vraiment! car, dans la nature, le remède est presque toujours à côté du mal; mais chez nous on se pique de science, sans pourtant voir plus loin que le bout de son nez. Voulez-vous savoir ce qu'il faudrait pour guérir le jeune prince? Regardez à vos pieds cette herbe à larges feuilles, qui croît autour de la potence, parmi la verdure et les plantes de toute espèce dont elle est parsemée. Cette herbe est l'*herbe des pendus;* mais l'humanité ne doit ce bienfait qu'au sang de ceux qui meurent innocents. Chaque fois qu'un homme est pendu pour un crime qu'il n'a pas commis, il répand, en voyant le soleil pour la dernière fois, trois larmes de sang, et de ces trois larmes naît la plante salutaire que vous voyez.

— Mes jeunes amis, dit le vieux corbeau, apprenez à votre tour ce qui se passe chez nous. Comme le vôtre, notre roi est triste, bien triste! Il a trouvé quelque chose dont il ne peut se rendre compte; c'est un cercueil de verre qui contient une jeune fille belle comme on n'en a jamais vu. N'allez pas croire que la jeune fille soit morte. Loin de là! elle embellit chaque jour; chaque jour elle devient plus grande, et à mesure qu'elle grandit, le cercueil de verre grandit aussi. Malheureusement elle ne se réveille jamais, et vous qui n'êtes pas

sots, mes jeunes amis, vous comprenez qu'il lui serait difficile de conter son histoire.

— Et n'y aurait-il pas moyen de remédier à son silence ? demandèrent à la fois les deux corbeaux.

— C'est possible, mais ce n'est pas trop aisé, car personne ne sait l'histoire de cette merveilleuse beauté ; et si quelqu'un la savait, notre roi serait encore plus triste, parce qu'il n'aurait pas le premier découvert le mystère. Ce qui prouve, soit dit entre nous, que notre roi a trois grains d'envie au fond du cœur. Le seul moyen d'arranger l'affaire serait de lui procurer une plume de la queue du grand Griffon blanc. Une pareille plume répond par écrit à tout ce qu'on lui demande ; mais le grand Griffon ne donne pas volontiers une plume de sa queue. Et puis qui oserait aller lui faire une telle demande ? Aussi notre pauvre roi court grand risque de vivre et de mourir triste comme une porte de prison.

L'étudiant entendit trois croassements, suivis d'un battement d'ailes, puis il se trouva seul au milieu du silence et des ténèbres. Les trois corbeaux étaient partis.

CHAPITRE IV

L'HERBE DES PENDUS.

Quand l'aveugle n'entendit plus rien, il se mit à cueillir, à tout hasard, l'herbe qui lui tombait sous les mains et à s'en frotter les yeux, espérant prendre l'*herbe des pendus*, dont le corbeau avait parlé. Il fit plusieurs essais, mais, malgré le soleil qui dardait à plomb sur sa tête, il se trouvait toujours dans une nuit profonde. Il se traîna sur les genoux, ramassant à tâtons des poignées d'herbe et les portant à ses yeux, et toujours en vain. Cependant il ne perdit pas courage.

— Si je trouve, se dit-il, la plante salutaire que je cherche et que je sois assez heureux pour recouvrer la vue, je veux passer ma vie à soulager ceux qui souffrent ; je veux me montrer toujours doux et compatissant envers les malheureux.

A peine avait-il pris cette généreuse résolution, qu'étendant les bras, il posa justement la main sur l'herbe à larges feuilles. Il s'en frotta les yeux, et soudain il vit la nature sourire à ses regards. Laczi bénit le ciel de sa guérison miraculeuse, et, fidèle à sa résolution, il se mit aussitôt en marche pour aller guérir de la tristesse les trois rois dont avaient parlé les trois corbeaux.

CHAPITRE V

L'ARBRE AUX POIRES D'ARGENT.

Il se rendit d'abord auprès du roi qui depuis sept ans n'avait pas mangé des poires d'argent. Arrivé devant le palais, il voulait y entrer, quand le garde lui barra le passage.

— Halte-là ! qui êtes-vous, l'ami ?

— Un jardinier, répondit Laczi.

— Et que demandes-tu ici ?

— Je veux faire pousser des poires d'argent, mon militaire.

— Il est bien venu d'autres jardiniers que toi, et de fins merles encore, et pourtant les poires d'argent sont toujours à venir. Malgré cela, entre, si tu veux.

Laczi entra et marcha droit à la salle du trône. Le roi était entouré de ses ministres, qui cherchaient à le consoler ; mais apparemment qu'ils s'y prenaient assez gauchement, car la tristesse du monarque augmentait à chaque consolation qu'ils lui administraient.

— Grand roi, dit Laczi en s'inclinant jusqu'à terre, déridez votre auguste front, car je viens faire croître des poires d'argent, si vous me le permettez.

Ces mots firent l'effet du soleil apparaissant soudain dans un ciel sombre et nébuleux. Le front du roi se rasséréna, tout son visage s'épanouit comme par enchantement.

— Comment ! si je le permets ! s'écria-t-il avec joie ; mais je t'en prie, je te l'ordonne même ; et si tu es en état de faire un tel prodige, je te donne la moitié de mon royaume.

— Pour cela, il me faut vingt-quatre hommes avec autant de pelles, et de plus vingt-quatre soldats. En outre, ceux-ci, au lieu de balles ordinaires, devront charger leurs armes avec des diamants gros comme des noisettes.

— Mes soldats ne tirent jamais qu'avec des diamants, répondit le roi ; ma garde fait mieux encore.

Le roi fit signe à l'un de ses officiers, et une minute après on vit paraître vingt-quatre soldats, l'arme au bras, et autant de jardiniers, la pelle sur l'épaule. Ils défilèrent tous sous les yeux du roi et conduisirent Laczi dans le jardin. Il trouva l'arbre couvert de feuilles sèches et penchant tristement ses branches, comme s'il eût pleuré de ne plus les sentir chargées de fruits merveilleux.

— Entourez-moi cet arbre, dit Laczi aux vingt-quatre jardiniers, et creusez la terre avec vos pelles jusqu'à ce que vous trouviez quelque animal rongeur. Alors sautez en arrière, si vous ne voulez que cet animal ne vous saute aux yeux.

Les vingt-quatre hommes se mirent à l'œuvre avec courage. Ils travaillaient, travaillaient sans trêve ni repos, lorsque tout à coup ils entendirent un grognement épouvantable et se trouvèrent subitement couverts de terre.

L'un d'eux avait touché à l'oreille gauche du mulot, et c'était lui qui faisait ainsi voler la terre pour aveugler ceux qui l'avaient troublé dans ses fonctions. Les vingt-quatre hommes se sauvèrent au plus vite, et bien leur en prit, car le mulot furieux leur lançait des regards foudroyants.

Il était gros comme un sanglier de trois ans, ni plus

ni moins ; il vomissait des flammes et avait la peau écailleuse comme une cuirasse d'argent.

Les soldats ne se laissèrent pourtant pas effrayer ; ils couchèrent le monstre en joue ; Laczi cria : *Feu !* Les vingt-quatre coups se confondirent dans une seule détonation, et voilà le mulot étendu sans vie sur le flanc.

Aussitôt l'arbre fleurit, et le même jour encore on vit briller des poires d'argent à tous les rameaux. Le roi rayonnait de bonheur. Il s'empressa de goûter une de ces poires, et la trouva aussi savoureuse que par le passé. Enfin, comme le roi aux poires d'argent se piquait de tenir scrupuleusement sa parole, il dit au prétendu jardinier :

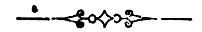
— En faisant renaître mon arbre précieux, tu m'as redonné du goût à l'existence, je t'ai promis la moitié de mon royaume, que la moitié de mon royaume t'advienne donc en partage. Te voilà un demi-roi !

— Seigneur, répondit l'étudiant, j'ai encore un long voyage à faire et ne puis pour le moment m'occuper de mon demi-royaume ; veuillez donc gouverner tout l'État jusqu'à mon retour. En attendant, je me contenterai de trois poires d'argent.

Le roi les cueillit lui-même et les donna à Laczi, qui s'inclina profondément devant le monarque et se mit en route pour aller guérir un autre roi de sa tristesse.

HENRI GALLEAU.

— La suite au prochain numéro. —



LA MARCHANDE DE GATEAUX

DE NANTERRE

Je connais une mère de famille qui, ayant eu l'occasion de louer une maison à Nanterre pour la saison d'été, demanda à l'un de ses fournisseurs où elle pourrait trouver des gâteaux de Nanterre ; elle pensait, en effet, que ces gâteaux pris au four natal seraient un régal pour ses enfants. Le fournisseur, fort surpris de cette demande, lui déclara qu'il n'y avait pas de gâteaux de Nanterre à Nanterre ; quant à lui, il n'avait jamais rencontré cette espèce de pâtisserie qu'à la porte des Tuileries, et il ignorait complétement pourquoi on lui donnait le nom du village honoré par le souvenir de sainte Geneviève.

Ce n'est pas la première fois que je trouve sur mon chemin des exemples de ce genre.

Est-il besoin de rappeler que les pruneaux de Tours ne sont en aucune façon citoyens de cette ville qui ne contient pas de pruniers, et qu'ils sont fabriqués avec des prunes appelées improprement prunes d'Agen, mais récoltées dans les environs de cette seconde ville ?

Je déclare que c'est à Montmorency que j'ai mangé les plus mauvaises cerises, à Rouen que j'ai bu le plus détestable cidre, et j'ai goûté des pêches venant en droiture de Montreuil qui étaient infiniment moins savoureuses que d'autres pêches nées dans un jardin des environs de Meaux. Je me rappelle avoir bu chez l'aimable Michaud, l'auteur de l'*Histoire des croisades* et de la *Correspondance d'Orient*, du vin de *Lacryma Christi*, venant du lieu même, qui rappelait sans désavantage le goût aigre et sur du vin de Suresnes, et d'avoir dégusté chez l'aimable et érudit comte de Marcellus, auquel manqua l'Académie et qui manqua à l'Académie, du miel rapporté par lui du mont Hymète, dont la saveur pharmaceutique donnait des nausées. Enfin, j'ai entendu raconter par une jeune femme qu'elle n'avait jamais pris d'aussi mauvais chocolat qu'à Bayonne, et par un jeune voyageur que, s'étant détourné de sa route pour aller manger des huîtres à Cancale, il lui fut impossible de s'en procurer à prix d'or ni d'argent.

Ceci nous enseigne à ne pas trop insister sur les certificats d'origine. D'ailleurs, dans cette époque de charlatanisme et de réclame, ces certificats sont sujets à caution.

Toutes les cerises, dans la bouche des marchandes qui crient leur marchandise, sont *de la bonne Mémorency.*

Tous les raisins arrivent de Fontainebleau ;
Toutes les pêches, de Montreuil ;
Tous les pruneaux, de Tours ;
Toutes les huîtres, de Cancale ;
Tout le vin de Champagne, d'Aï ou de Sillery ;
Tout le cidre, de Normandie ou de Bretagne ;
Tout le beurre, d'Isigny, de Rennes ou de la vallée d'Auge.

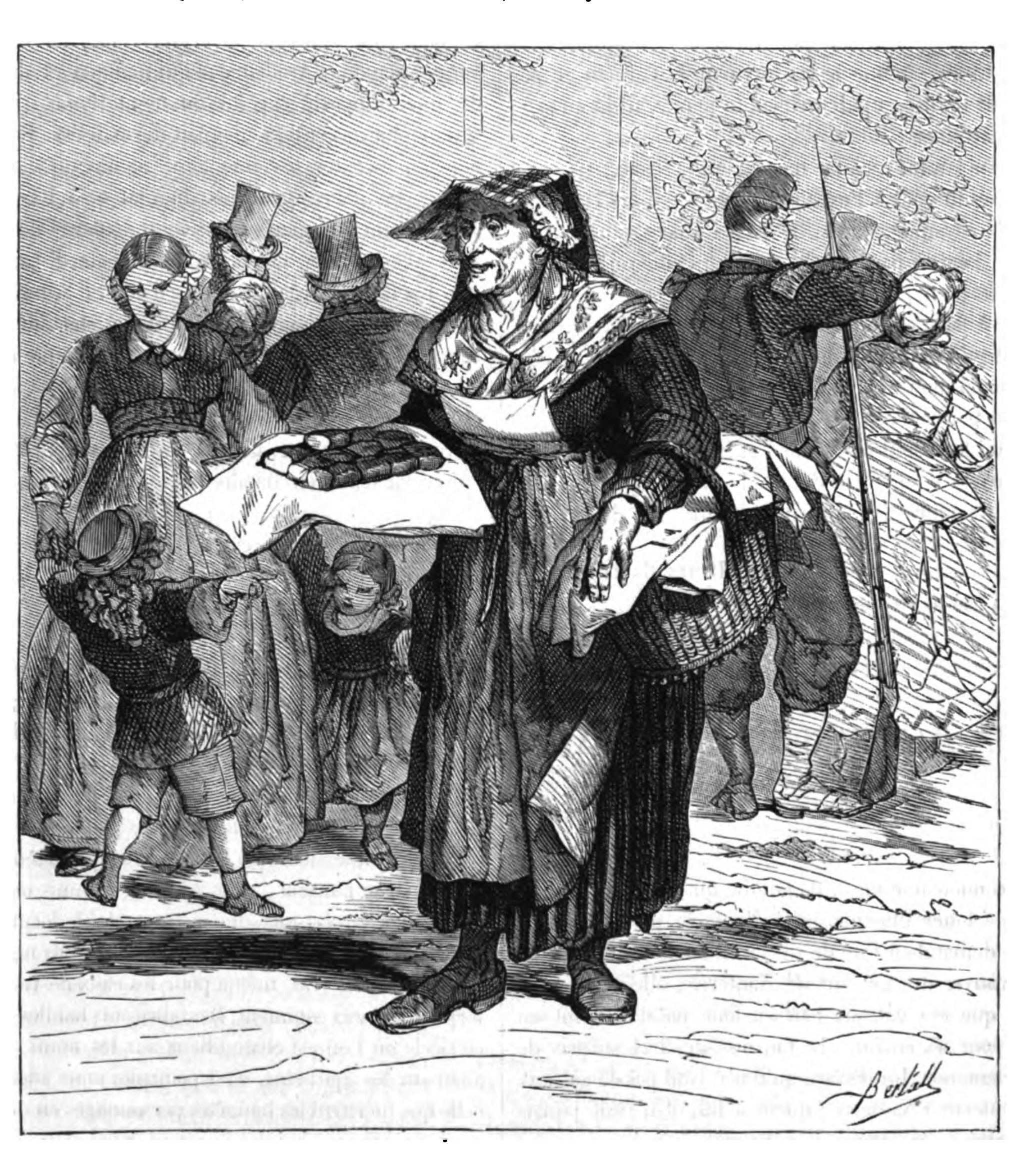
N'est-il pas connu que toute l'eau-de-vie arrive de Cognac, ce qui a introduit parmi les garçons de café — pardon, ces messieurs ne veulent plus qu'on leur donne ce nom trop familier, mais celui de commis ou d'employé, — ce qui a introduit cette agréable locution : Le cognac ! un petit verre de cognac ! Chose étrange ! cela est quelquefois vrai, même pour les eaux-de-vie de betteraves, et voici comment. Des fabricants habiles — dans ce siècle où l'on est chatouilleux sur les noms, on l'est aussi sur les épithètes, c'est pourquoi nous adoucissons celle que méritent les honnêtes personnages en question, — des fabricants habiles envoient leurs eaux-de-vie de betteraves faire un petit voyage d'agrément à Cognac. Comme elles s'y plaisent, elles y séjournent quelque temps ; puis, mues d'une noble ambition, elles s'y font naturaliser. C'est ainsi que les eaux-de-vie de betteraves reviennent eaux-de-vie de Cognac, ni plus ni moins que ces roturiers enrichis auxquels les généalogistes trouvent ou inventent des blasons.

Pour revenir aux gâteaux de Nanterre, dans quelque lieu qu'on les fabrique, c'est une industrie qui s'en va, et la marchande de Nanterre comme le marchand de coco, son compère, figurera bientôt parmi les types

abolis. Qu'ils sont loin les temps où la belle Madeleine, qui par parenthèse était fort laide, parcourait les Champs-Élysées et les boulevards avec sa robe trop courte de deux doigts et ses bas bleus bien tirés sur ses jambes, qui ressemblaient à des quilles, en chantant sur un rhythme criard sa chanson accoutumée :

V'là la belle Madeleine
Qui vend ses gâteaux,
Tout frais, tout chauds !
V'là la belle Madeleine !

Elle ajoutait à ce refrain cher aux enfants quelques jetés-battus qui les amusaient. La pauvre vieille, qui en 1830 n'avait plus de dents, avait été, suivant une légende, jeune, ce que je suis tout prêt à croire, et belle, ce qui me paraît beaucoup moins vraisemblable, et elle avait éprouvé des chagrins qui lui avaient détraqué le cerveau. Si Bertall l'eût connue, il l'eût certainement prise pour type de la marchande du gâteau de Nanterre. Mais il a échappé par le bénéfice de son âge à cet honneur, qui ne serait pas pour lui un certificat de jeunesse. La belle Madeleine, cette reine du gâteau de Nanterre, avait déposé son éventaire quand il a saisi ses crayons.



V'là le gâteau de Nanterre !

J'ai peur que les héritières présomptives de son sceptre ne fassent pas aujourd'hui un très-brillant commerce. La génération actuelle est gourmande et glorieuse, et la pâtisserie a marché à pas de géants. Lorsqu'en 1815 les Anglaises, sevrées du voyage de France pendant toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire, s'abattirent sur Paris comme une nuée de sauterelles, et vinrent offrir à nos vaudevillistes le type des *Anglaises pour rire* où Potier et Brunet étaient si amusants, il n'était point d''usage d'entrer chez les pâtissiers pour manger des gâteaux. On leur commandait des vol-au-vent, des pâtés, des tourtes aux fruits, des

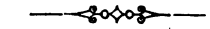
gâteaux de Savoie, des biscuits, des meringues, — les petits-fours sont une invention contemporaine, — mais on ne mangeait point de gâteaux sur place. Personne n'aurait osé s'attabler chez un pâtissier, cela paraissait trop goinfre ou trop gourmand : c'était le bon temps des marchandes de gâteaux de Nanterre. Quand les enfants avaient faim à la promenade, leurs bonnes ou leurs mères les rassasiaient à bon marché, avec un ou deux sols de ce gâteau, et elles en mangeaient elles-mêmes sans aucun respect humain. Les Anglaises, qui ont toujours eu l'habitude d'agir chez les autres comme si elles étaient chez elles, transportèrent à Paris les mœurs de Londres. Que voulez-vous? Elles étaient un peu conquérantes, puisqu'elles étaient les sœurs, les femmes et les filles des conquérants. Elles envahirent donc, par droit de conquête, les boutiques des pâtissiers et s'y attablèrent. Faute des *turtle soup* et des *moap turtle soup* qu'elles n'y retrouvèrent pas, elles engloutirent des corbeilles de gâteaux. Comme ces gâteaux leur pesaient, elles réclamèrent du *claret* (vin de Bordeaux), du *Madeira wine*, et du vin de Porto. Comme elles parlaient avec des guinées à la main, elles obtinrent tout ce qu'elles voulurent : telle fut l'origine des fortunes colossales des Carême et des Félix; je ne parle pas de notre collaborateur, vous le comprenez. Quelquefois elles dévalisaient les boutiques des fruitières et portaient chez les pâtissiers des melons dont elles étaient très-friandes et qu'elles mangeaient, au milieu du jour, avec du sucre, comme nous mangeons des oranges. On commença par rire de leur gourmandise, puis on l'imita. La planche était faite, on s'y laissa glisser. A partir de ce moment, commença la décadence des gâteaux de Nanterre et du pain d'épice, ressource des promeneurs affamés qui allaient se ravitailler dans les échoppes en plein vent où l'on trouvait pour boisson la limonade à la fraîche et le coco vénérable par son antiquité.

On préféra naturellement à ces friandises et à ces boissons primitives les petits pâtés, les gâteaux de riz, les tartelettes de confitures, les madeleines et les meringues, sans oublier le vin de Bordeaux, de Madère ou de Frontignan.

Les progrès toujours croissants du luxe et de la vanité ont donné de nos jours une vive impulsion à l'industrie des pâtissiers. Les petits fours, les babas, les savarins, les charlottes russes, les choux à la crême, les chambords, les éclairs au chocolat, ont fait leur avénement. Les boutiques des pâtissiers sont aujourd'hui des salons à manger où l'or se relève en bosse; les comptoirs, des espèces d'autels érigés à la gourmandise. En même temps, les palais sont devenus de plus en plus difficiles et les enfants de plus en plus gâtés et, par conséquent, de plus en plus exigeants. Offrez donc pour un ou deux sols de gâteaux de Nanterre à M. Fanfan Benoiton, lorsque cet homme d'affaires de dix ans revient de la petite bourse des timbres-poste en fumant négligemment son panatellas! C'est pour le coup qu'il dirait à M. son père, dans cet aimable langage que, malheureusement, on ne parle pas qu'au théâtre : « Tu me la fais à l'oseille. » Il faut lui offrir des petits fours, des éclairs au chocolat, un savarin avec le fin verre de vin de Madère. A la bonne heure! Les boutiques en plein air et les marchandes en plein vent ne sont faites que pour les petites gens.

Voilà pourquoi la marchande de gâteaux de Nanterre ressemble aujourd'hui à un revenant du temps passé qui se promène dans un monde auquel elle n'appartient plus. Il y a des gens qui s'étonnent que M. Haussmann ne l'ait pas fait disparaître, pour cause d'utilité publique, comme une masure de l'ancien Paris faisant tache sur le nouveau. Bienheureuse est-elle quand elle étrenne sa marchandise en vendant quelques parts de son gâteau suranné à une nourrice portant le bonnet cauchois, à une bonne d'enfant venue de nos départements les plus lointains ou à un naïf conscrit. Son industrie est aujourd'hui renfermée dans ce cercle restreint de consommateurs. Bientôt elle sera obligée de renoncer à son commerce, faute de chalands, et le physiologiste curieux devra aller chercher le dernier type de la marchande de Nanterre à la Salpétrière ou aux Incurables femmes, sorte de musée humain ouvert aux médailles de l'ancien Paris.

RENÉ.



SOUVENIRS DE VOYAGE

UNE CHASSE AU COQ DE BRUYÈRE EN BIRMANIE.

Notre flottille continuait à remonter l'Irraouady. Nous nous trouvions encore au Pégu (Basse-Birmanie). Le temps était magnifique, la brise un peu molle, la chaleur tolérable.

Lorsque nous fûmes sur le point de franchir la limite des possessions anglaises pour pénétrer sur le territoire birman, des formalités interminables, des entraves suscitées à dessein, nous obligèrent de relâcher à Thayet-Myôo, sur la rive droite du fleuve, à quatre lieues de la frontière. Cette localité est le siége d'un cantonnement et le chef-lieu d'un cercle militaire.

Dans ces contrées, nulle trace de quai le long des rivières. Il existait bien une estacade à Thayet-Myôo; mais elle est réservée aux bâtiments à vapeur du service administratif civil et militaire; au surplus, la hauteur du tablier empêche les barques du pays de l'utiliser pour elles-mêmes.

A défaut de quai, pas le plus petit débarcadère. On descend sur la plage au moyen de planches volantes. Les barques birmanes, eu égard à leur construction, vacillent au moindre changement d'arrimage et lors-

que plusieurs personnes passent d'un côté à l'autre, sur le pont. Ainsi on court le risque de prendre un bain en débarquant, mésaventure disgracieuse et ridicule, sinon périlleuse. Afin d'éviter ce désagrément, on fait transporter à terre les personnes peu ingambes — femmes, enfants, vieillards ou malades, — en les juchant à califourchon sur les épaules des mariniers, et ceux-ci entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'à la poitrine. C'est assez amusant..... pour le spectateur.

Lors de mon passage à Thayet-Myôo, en 1858, la cure était occupée par deux missionnaires. L'un, d'un âge mûr, — j'ai oublié son nom, — desservait la paroisse. L'autre, très-jeune encore, — à peine avait-il trente ans, — se nommait le P. Guérin. Il remplissait les fonctions de chapelain auprès de l'un des régiments anglais en station à Thayet-Myôo, composé en majeure partie de soldats irlandais, c'est-à-dire catholiques romains. Ces deux prêtres étaient de véritables apôtres.

Nous touchâmes à Thayet-Myôo un samedi soir, peu d'instants avant le coucher du soleil. La flottille avait sans doute été signalée par les postes télégraphiques installés de loin en loin le long du fleuve, car elle ne fut pas plutôt amarrée au rivage à l'aide de piquets profondément enfoncés en terre par nos bateliers, que le chapelain montait à bord pour me souhaiter la bienvenue.

J'avais lié connaissance avec ce jeune missionnaire trois mois auparavant, lors d'une retraite spirituelle qu'il était venu suivre à Rangoon, sous la direction du vénérable évêque de Ramatha, *in partibus infidelium*, Mgr Paul Bigandet, vicaire apostolique de l'Arakan, du Pégu, de la Birmanie, du Martaban, et du Ténasserim, contrée pour le moins aussi étendue que la France... Le chapelain daigna nous inviter, ma femme et moi, ainsi que nos compagnons de voyage, à une sorte d'agapes pour le lendemain, dimanche, au sortir de la messe qui se célébrait vers les huit heures, à la citadelle.

La manière de nous engager à aller entendre la messe était tout à fait obligeante. Nous y assistâmes le lendemain matin, et nous partageâmes ensuite avec plusieurs personnes de la localité un repas frugal dont l'accueil bienveillant de nos hôtes rehaussait le prix.

Le plus âgé des deux missionnaires, homme grave, mais plein d'aménité, rappelait par son caractère les prêtres de la primitive Église. Il nous entretint avec onction de son petit troupeau ; nous dépeignit la ferveur des néophytes, la pieuse simplicité des catéchumènes, l'empressement de quelques fidèles à soutenir la communauté naissante et les regrets de ceux dont les ressources ne répondaient pas à la bonne volonté. Son émotion, tandis qu'il nous expliquait comment il avait eu le bonheur d'augmenter par ses prédications le nombre des chrétiens, nous impressionna vivement. Ah ! que la foi est puissante et quel irrésistible levier !... Nous devons ajouter que les vertus des prêtres catholiques inspirent infiniment de respect, de vénération aux naturels du pays. Les bons exemples des missionnaires les convertissent tout aussi bien que leurs paroles.

Le chapelain, homme exemplaire s'il en fut, avait néanmoins conservé un reste de cette vivante jeunesse qui ne dépare nullement la robe ecclésiastique, alors que l'ardeur est tempérée par la douceur, la modestie, le dévouement.

La chasse était le seul délassement, l'unique distraction du jeune missionnaire. Il s'y livrait de temps à autre pour sa santé, comme moyen hygiénique. On m'avait déjà vanté son adresse. Habile, infatigable à cet exercice, il me raconta tant de particularités tout à fait neuves pour moi, il piqua tellement ma curiosité au sujet du coq de bruyère, que la fantaisie de chasser ce superbe gallinacé me gagna.

Grâce aux attentions du chapelain — peut-être s'attendait-il à cette demande de ma part, — une partie de chasse fut arrangée entre nous pour le surlendemain.

On devait se réunir à la citadelle, ou mieux au presbytère.

L'aube du jour était l'heure fixée. Personne n'ayant manqué au rendez-vous, nous entrâmes en chasse de très-bon matin : un capitaine de la garnison, un négociant de la localité, le chapelain et moi.

Les missionnaires m'avaient bien offert un de leurs néophytes pour me servir de guide à travers les solitudes boisées que nous devions parcourir ; je refusai cette offre, présumant ne pas en avoir besoin. Joseph, mon interprète, m'accompagnait. Il portait mon carnier, un fusil de rechange et ma carabine.

Nous chassâmes d'abord assez lestement cailles, faisans, lièvres et tourterelles. Les faisans sont peu estimés ; les cailles, très-rares ; les lièvres ont trop de fumet ; mais les tourterelles abondent et sont excellentes : fines, tendres et dodues.

On fit halte pour déjeuner ; ensuite on se remit en chasse.

Qu'on me permette une courte digression. Dans l'Indo-Chine, le gibier est excessivement échauffant. On doit le manger frais et très-jeune ; sans quoi il engendre des inflammations d'intestins. Cette observation se rapporte particulièrement au lièvre et au faisan, qui se nourrissent l'un et l'autre de plantes et de bourgeons aromatiques, d'une action stimulante, d'une saveur trop prononcée.

A 3 ou 4 milles de la résidence, les broussailles, les bois touffus, les jungles impénétrables où se remise le coq de bruyère nous contraignirent de nous séparer. Il fallait bien se maintenir à distance les uns des autres pour ne pas être exposés à se blesser réciproquement.

Bientôt les cris agaçants d'un couple qui parvint à m'échapper en se réfugiant dans le taillis, m'entraînèrent de fourré en fourré, de buisson en buisson, pendant une heure, sans que j'eusse ma belle de tirer un

seul coup de fusil, attendu que je ne me préoccupais plus d'aucun autre gibier. Joseph, qui s'amusait à chasser pour son propre compte sous prétexte de me rabattre les coqs de bruyère, avait fini par s'éloigner, emportant ma carabine et mon second fusil. Je n'avais donc que mon fusil double, comme arme de chasse, et un excellent revolver à six coups, comme arme de défense. C'était un revolver du *système Perrin*. Je le prenais toujours avec moi lorsque je sortais ; il m'a rendu de grands services.

Mais où étais-je ? Je l'ignorais absolument... Dans ma frénésie, je ne m'inquiétais nullement de savoir si je me trouvais encore sur le territoire anglais, ou bien si j'avais dépassé la frontière birmane. Je ne pensais plus à mes compagnons de chasse ; mes vêtements tombaient en lambeaux, déchirés par les broussailles ; la sueur ruisselait sur mon corps ; j'étais exténué, aveuglé, haletant.

Tout à coup la voix éclatante du mâle se fait entendre; je distingue le faible râlement de la femelle.... J'avance avec précaution ; j'écoute... Le chant du coq, commencé sur un ton aigu, s'élève graduellement jusqu'aux intonations les plus perçantes. Celui de la poule, à peine perceptible, passe d'un gloussement très-doux à un murmure expressif... Je regarde dans la direction supposée, et j'aperçois mes deux volatiles.... Le plomb pourra-t-il se frayer un passage à travers ce massif épineux? Qu'importe ! Je me campe, en retenant ma respiration. J'ajuste; un temps d'arrêt.... La femelle s'était accroupie ; le mâle arrondissait la queue, faisait la roue, dressait comme une aigrette les plumes de sa tête, frappait le sol à coups redoublés de ses aîles traînantes... Pan! pan!...Le beau coup double! L'indicible plaisir!... J'accours... Le mâle se débattait vainement, il était mortellement atteint. Il était superbe: son plumage, presque noir sur les flancs par suite d'un nombre considérable de bandes fines et transversales, reflétait des tons ardoisés, d'un moelleux de velours. La femelle, quoique beaucoup moins grosse, était également belle : des taches blanches et rousses s'étalaient parmi les raies noirâtres de sa robe soyeuse.

J'avais un bissac contenant de la poudre, du plomb et divers accessoires de chasse ; je le portais en guise de carnassière. Après y avoir déposé à grand' peine — il se trouvait trop étroit — le couple infortuné, je m'apprêtai à sortir du fourré pour recharger mon fusil. A ce moment, trois Indiens débouchent d'une embuscade. Nul doute : ils m'épiaient, me suivaient à la piste et attendaient, pour m'avoir à discrétion, que j'eusse déchargé mon fusil.

Sans perdre un instant, ils s'élancent vers moi en poussant des clameurs menaçantes et en brandissant leur *dah* ou coutelas birman.... Je ne compris rien aux vociférations de ces gens-là, mais il n'y avait pas à se méprendre sur leur dessein.

Je crie : « Halte ! » Ils ne s'arrêtent pas...

Je saisis mon revolver, je vise rapidement, je presse la détente ; un des assaillants s'affaisse sur le sol.

Les deux autres, stupéfaits de cette résistance inattendue, hésitent, se consultent du regard... Presque aussitôt, me croyant définitivement désarmé, ils se précipitent de nouveau sur moi.

Ils n'étaient plus qu'à dix pas... L'éclair brille! un autre Indien roule par terre; puis, de même qu'un reptile, se glissant sous les broussailles, il s'esquive, abandonnant son *dah* sur le terrain, de peur d'en être embarrassé dans sa fuite.... Une fois la fumée de l'explosion dissipée, je cherchai mon troisième adversaire : ce fut en vain; il avait disparu comme une ombre.

L'Indien resté sur le carreau avait l'épaule droite fracassée; j'eus pitié de lui.

Après m'être emparé des deux coutelas et avoir garni de cartouches le barrillet de mon revolver, j'arrachai ma chemise, je fis des bandes, des compresses; j'étanchai le sang avec les lambeaux du linge, je lavai la plaie avec du thé, mêlé de *brandy*, dont ma gourde était encore à moitié pleine ; j'étendis et arrangeai les compresses, je disposai convenablement les bandes, j'enveloppai d'un foulard l'épaule blessée; enfin, le pansement terminé, je congédiai mon homme en lui souhaitant une prompte guérison... Il examina les traces de sang que son camarade avait laissées sur l'herbe, me baisa les mains et s'éloigna silencieusement.

Je m'orientai avec difficulté ; le cours de l'Irraouady me servit de fil d'Ariane.

Lorsque je rentrai au presbytère, on était sur le point d'envoyer à la découverte. Les autres chasseurs étaient revenus depuis longtemgs, bien plus chargés que moi de gibier. Mon absence les inquiétait. Joseph avait rapporté un porc-épic, croyant avoir tué un jeune sanglier. En attendant mon retour, il débitait, avec un aplomb sans pareil, aux serviteurs de la cure rangés autour de lui, une histoire inénarrable que l'on écoutait dans l'espoir d'y démêler quelque éclaircissement sur la cause d'une absence si prolongée de ma part. Ma présence lui coupa la parole.

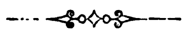
Je racontai ce qui venait de m'arriver. Personne ne parut surpris ; d'où je conclus que les incidents de cette nature n'étaient pas très-rares aux environs de Thayet-Myôo, malgré sa nombreuse garnison. L'un des assistants prétendit que ma qualité de *Kala* (étranger) avait dû contribuer à enhardir les gens auxquels j'avais eu affaire. Cela me donna singulièrement à refléchir. Comment cette partie de chasse, concertée l'avant-veille, s'était-elle ébruitée? Il y avait donc des traîtres parmi ceux qu'on soupçonnait le moins? Je me promis d'être plus circonspect à l'avenir et d'être toujours sur mes gardes.

Si le récit de mes prouesses ne produisit qu'une faible sensation sur l'auditoire, — il me semble même que les assistants, hormis le chapelain, blâmèrent la générosité dont j'avais fait preuve, — par contre mon revolver eut

les honneurs de la séance. Lorsque j'eus enlevé les cartouches de leur logement, il passa de main en main, à la ronde, et fut examiné avec soin. Le *Colt* et le *Deane-Adams* étaient encore les seuls revolvers usités en Birmanie; aussi le capitaine, le négociant et le chapelain lui-même prirent-ils note de l'inscription gravée sur la plate-bande du canon : Perrin, *armurier, rue* Laffitte, *à* Paris.

Je le confesse humblement, mes deux *dahs* n'obtinrent pas le moindre succès. Quant à moi, fier de ce trophée conquis sur le champ de bataille, je ne m'en serais pas dessaisi, en ce moment, pour quoi que ce fût... Hélas! je vendis à vil prix ces deux sabres, en Égypte, après les avoir transportés avec moi dans mes pérégrinations aventureuses.

Thomas Anquetil.



MŒURS DE LA SERBIE

LA FÊTE DU PATRON EN SERBIE

Toute maison serbe a pour patron un saint du calendrier, choisi dans le temps le plus reculé par celui que chaque famille considère comme son chef ou fondateur. Ce patron ne change jamais; le père apprend à son fils à le vénérer, et lui, à son tour, transmet le même culte à ses enfants. Le patron de la famille entière est beaucoup plus respecté que les patrons particuliers de chacun des membres de la famille, et l'on paraît croire que son intervention au ciel est plus puissante que la leur. Les jeunes filles, en se mariant, adoptent le patron de la famille de leur mari.

Quand arrive le jour de la fête du patron, on fait, dès la veille, de grands préparatifs; on donne à toute la maison un air de joie et de propreté, et l'on prépare le gâteau de *gito* (blé). Ce gâteau se compose d'une épaisse bouillie faite avec différentes sortes de blé non réduits en farine; du maïs, de l'orge, du froment. Puis des noix, des amandes, du café, du lait, sont joints à cette bouillie, qui en refroidissant se consolide, et devient une espèce de gâteau auquel on ajoute une énorme quantité de sucre.

Le matin du grand jour, tous les membres de la famille revêtent leurs plus beaux habits et s'interdisent sévèrement toute espèce de travail (ce que le Serbe fait assez volontiers à la moindre apparence de fête, car il est, de sa nature, essentiellement paresseux).

On allume, dans la chambre principale, un grand cierge, semblable à ceux dont on se sert dans les églises; ce cierge doit rester allumé toute la journée. Puis on fait venir des musiciens qui donnent à la famille assemblée une aubade, pendant une heure, deux heures ou une demi-heure : plus ou moins, suivant le plus ou moins de générosité du maître de la maison.

Toute la journée, la chambre d'honneur ne désemplit pas un instant, elle est littéralement encombrée de visiteurs qui se succèdent sans interruption. Chacun dit : *Sretchni slovo* (Bonne chance pour la fête du patron[1]), souhait dont le chef de famille remercie le visiteur en l'embrassant. La maîtresse de la maison (*Gospodia*) en fait autant pour les femmes qui viennent la voir. On présente à chaque nouvel arrivant le *gito*, qui est le mets traditionnel pour ce jour-là; chacun à son tour en prend dans la même cuiller. On sert ensuite le *sladko*, c'est-à-dire des confitures, qu'il est d'usage, en Serbie, d'offrir à tout visiteur à qui l'on veut faire un bon accueil. S'abstenir de présenter le sladko à son hôte, c'est presque l'insulter, c'est au moins lui faire entendre que ses visites ne sont pas agréables et qu'il peut se dispenser de revenir. Après le sladko, on sert le café; c'est là une habitude que les Serbes ont empruntée aux Turcs, et qu'ils ont presque généralement conservée. Dans les maisons riches, ce café, très-épais, est servi dans de très-petites tasses en argent, qui n'ont pas de soucoupes, mais reposent dans des espèces de coquetiers en filigrane, travaillés souvent d'une façon très-remarquable.

Le jour de la fête du patron on fait succéder au café, offert habituellement, différents bonbons, puis du vin; et de nouveau on en revient au gâteau de gito, le mets fondamental. C'est ainsi que toute la journée les plateaux circulent au milieu des visiteurs qui se renouvellent sans cesse.

Les hommes fument et échangent quelques plaisanteries. Les femmes, après qu'elles ont adressé à la ronde la question d'usage : « Que faites-vous? » qui équivaut à notre « Comment vous portez-vous? » et après qu'elles se sont informées, par rang d'ancienneté, et en désignant chacun par son nom, *de ce que font* toutes les personnes de la famille, se tiennent en silence, assises sur les larges divans qui règnent tout autour des chambres; quelquefois elles éclatent de rire lorsqu'elles voient rire les hommes occupés à causer entre eux. Fort embarrassées seraient-elles, la plupart du temps, si une personne curieuse s'avisait de leur demander de quoi elles ont ri.

Cette remarque m'amène à dire un mot des femmes serbes, pauvres créatures chez lesquelles le manque absolu de toute instruction comme de toute éducation étouffe complétement l'intelligence, assez bornée d'ailleurs, dont elles sont douées par la nature.

La femme serbe est, dès l'enfance, dans un état d'infériorité vis-à-vis de l'homme. La mère s'occupe de

[1] Les mots *sretchni slovo* traduits littéralement n'auraient pas leur vrai sens en français, car ils signifieraient : *Heureux nom.* (Note de l'auteur.)



préférence de ses fils, et, bien que les soins qu'elle leur donne soient en général assez mal entendus, ils valent mieux cependant que l'abandon presque complet dans lequel elle laisse ses filles. Celles-ci vagabondent tout le jour dans les rues, s'arrêtant de maison en maison, pour manger quelques friandises quand elles sont petites, ou pour bavarder quand elles sont un peu plus grandes (l'habitude de voisiner est le passe-temps favori des femmes serbes). On les voit souvent vêtues d'habits malpropres ou déchirés qu'on ne se donne même pas la peine de réparer. Et je ne parle point ici des filles pauvres, mais d'enfants dont les parents sont comptés parmi les gros bonnets de la principauté.

Le père envoie ses fils aux écoles, et quoique l'instruction qu'on donne là ne soit pas très-étendue, elle l'est cependant assez pour développer, jusqu'à un certain point, les facultés intellectuelles.

La mère, si elle est ce qu'on appelle *une vraie Serbe*, dure à elle-même et aux autres, et tenant à bien élever sa fille, l'occupe, dès que celle-ci a atteint l'âge de dix à onze ans, aux soins les plus grossiers du ménage, s'épargnant ainsi la dépense d'une servante, qu'elle s'empresse de congédier dès qu'elle juge sa fille assez forte pour la remplacer. Ainsi une enfant de dix ans doit bercer et soigner ses frères et sœurs plus jeunes qu'elle, laver les planchers, blanchir le linge de toute la famille, préparer les repas. Elle n'apprend pas même à coudre : qui le lui montrerait? sa mère ne le sait pas, et ne s'imposerait pas volontiers une dépense qu'elle considère comme inutile, pour faire apprendre à son enfant ce qu'elle-même n'a point appris.

On comprendra sans peine qu'un ménage dirigé par une enfant soit assez mal tenu, et l'on ne s'étonnera pas que la plupart des maisons serbes ne soient vraiment brillantes de propreté que deux fois l'an : à Pâques, et le jour de fête du patron ; époques de grands nettoyages, où toutes les femmes habitant la même rue se réunissent pour laver les meubles et les murailles, en criant et chantant à tue-tête, ce qui leur procure, paraît-il, un grand plaisir, qui n'est malheureusement pas toujours partagé par leurs auditeurs.

Si, au contraire, la mère est une femme à la mode, imbue des idées nouvelles apportées à Belgrade par l'Autriche, et élevée, comme on dit, *à la manière allemande*, elle laisse sa fille, âgée de douze à quinze ans, occupée toute la journée de sa toilette ou de regarder à la fenêtre, faisant des observations critiques sur tous ceux qui passent dans la rue, et se retirant avec précipitation dès qu'elle craint d'être aperçue. Cette dernière habitude est empruntée aux femmes turques, qui, comme on le sait, ne se laissent pas voir par les étrangers, mais n'en sont pas moins curieuses de les voir.

Ayant reçu une pareille éducation, une jeune fille, quand arrive l'époque de son mariage, se trouve tout naturellement inférieure à son mari, qui a fréquenté les écoles, qui souvent même est allé passer deux ou trois ans à l'étranger, voire à Paris, d'où il a rapporté le plus profond dédain pour les coutumes, les idées, et surtout les femmes de son pays qu'il ne peut s'empêcher de comparer aux femmes étrangères. Or il est connu que les gens sans éducation et d'une intelligence bornée sont les plus susceptibles, les plus prompts à s'offenser. La jeune fille entre en ménage avec l'opinion bien arrêtée qu'au bout de peu de temps son mari la dédaignera, opinion qui lui a été suggérée par les scènes domestiques dont elle a été témoin dans la maison paternelle ; aussi, à peine mariée, est-elle obsédée sans relâche par la pensée de surprendre chez son mari quelque marque de dédain ou de désaffection.

Constamment inoccupée, ne sachant même pas diriger sa maison qu'elle laisse sans contrôle aux mains des domestiques, toutes ses pensées sont tournées vers la solution de cette énigme : son mari ne l'aime-t-il plus? car elle ne met pas en doute que cela ne doive arriver tôt ou tard. Naturellement la circonstance la plus insignifiante lui semble être un indice, et bientôt les scènes de jalousie commencent. Alors la maison devient un enfer, tout le monde veut essayer de rétablir la paix, ou plutôt chacun apporte quelque nouveau brandon de discorde; les enfants s'en mêlent, les grands parents, les amis aussi; c'est à n'y pas tenir, et on n'a plus d'autre ressource que de divorcer.

Le divorce est en usage en Serbie, et l'on me disait que, sur les mariages contractés en 1863, cinq cents ménages avaient déjà divorcé au mois de mai 1864. On conçoit que des gens qui ont un pareil intérieur soient assez peu disposés à faire au dehors de grands frais d'amabilité ; aussi les Serbes montrent-ils, en général, un esprit peu sociable, même entre eux. Vis-à-vis des étrangers, c'est souvent pis encore, mais cela dépend des circonstances, et les étrangers eux-mêmes sont souvent cause du peu d'égards que leur témoignent les habitants du pays, par les flatteries grossières dont ils croient devoir les accabler, quelquefois pour mieux jouer auprès d'eux le rôle que joue auprès du corbeau le renard de la fable.

L'excessive vanité des Serbes leur inspire parfois des sentiments contradictoires qui les font ressembler à de grands enfants capricieux ne sachant ce qu'ils veulent. Ils ont intimement la conscience de leur infériorité à l'égard des étrangers, et comprennent fort bien qu'ils ne peuvent se passer de leur aide, car dès qu'il s'agit d'organiser la moindre chose dans leur pays, ils sont obligés d'avoir recours à eux ; mais en même temps cette infériorité, qu'ils voudraient pouvoir se cacher à eux-mêmes, fait souffrir horriblement leur amour-propre. Comment ! des Serbes qui devraient donner des lois aux autres peuples, sont forcés, au contraire, de s'astreindre à les imiter !...

Pour se dédommager de cette humiliante nécessité, il n'est pas de petites vexations qu'ils ne fassent endurer

aux étrangers, surtout à ceux qui, par position, se trouvent dans leur dépendance, ou qui commettent la faute grave de paraître les prendre trop au sérieux et de les flatter outre mesure en exagérant leur importance. « Il faut, répétent-ils fièrement, montrer « à ces étrangers ce que sont les Serbes, et ne pas leur « laisser croire que nous sommes leurs dupes. »

Leur crainte d'être dupés est si grande, que pour échapper à ce danger, ils s'empressent souvent de duper les autres autant qu'ils le peuvent.

Il est vrai de dire qu'il est une circonstance dans laquelle les Serbes se montrent tout autres vis-à-vis des étrangers ; c'est lorsqu'ils savent ou lorsqu'ils ont quelque raison de supposer que ceux-ci ont l'intention de prendre des notes sur leur pays, leurs usages et leur caractère, et de livrer ces notes à l'impression. Oh! alors, c'est tout différent! La vanité, ce grand mobile, est mise en jeu. Ils tiennent à honneur de prouver qu'ils sont hospitaliers, que leur civilisation ne le cède nullement à celle de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, pays qui ont cependant (et bien à tort) la prétention d'être plus civilisés que la Serbie.

Cette idée qu'on les prend au sérieux, qu'on se donne la peine d'étudier leur pays, leurs coutumes, et que ces étrangers, qui ont l'insolence de leur venir en aide, les regardent pourtant comme une importante nation sur laquelle on peut écrire des choses dignes d'intérêt, cette idée les relève à leurs propres yeux, et ils n'épargnent rien pour que le jugement leur soit favorable : flatteries, réceptions, fêtes de toutes sortes, ils mettent tout en œuvre et semblent se placer volontairement à la barre d'un tribunal dont ils essayent de gagner les juges.

Qu'on me pardonne de citer ici mon expérience personnelle, ce ne sera pas long : Quand j'arrivai à Belgrade, je commis l'imprudence de dire à plusieurs Serbes le dessein où j'étais de prendre, si j'en trouvais l'occasion, des notes sur ce pays. Aussitôt ce fut à qui voudrait m'aider dans ce travail et me donner des renseignements ; on commença, bien entendu, par me fêter le mieux possible. « C'est à la serbe, » disait-on quand je m'étonnais de prévenances exagérées ; « C'est la manière serbe, » répétait-on ; puis on avait grand soin d'ajouter : « Il faut bien que vous connaissiez la Serbie, vous écrirez ceci, puis cela et ceci encore. »

Tout ce que je paraissais admirer en fait d'usages, de traits de caractère, etc., était *vrai serbe*. Ce qui, au contraire, me semblait moins digne de louanges, avait été importé par tel ou tel peuple étranger ; ceci venait des Autrichiens, cela venait des Turcs ; mais, par exemple, on se serait bien gardé de dire jamais en ma présence un mot désobligeant pour mes compatriotes. Je l'avoue, je faisais comme tant d'autres, je trouvais tout cela charmant et je commençais à m'enthousiasmer tout de bon de la Serbie : *Cette vraie terre des poëtes, où revit l'âge d'or, avec ces vaillants, loyaux et en même temps naïfs Serbes, qui réalisent le beau idéal d'un peuple de chevaliers.* J'avais lu cela avant de quitter Paris, et vraiment j'étais presque tentée de trouver que l'auteur n'avait pas encore donné assez de louanges à ce peuple modèle, quand un Français, habitant le pays depuis longtemps, me conseilla, si je voulais mieux juger de la Serbie et des Serbes, de paraître renoncer complétement au projet de prendre des notes. Je suivis ce conseil et m'en trouvai bien. Je pus alors apprécier tel qu'il est le caractère de ce peuple qui n'a pas de type à lui, pas plus au moral qu'au physique. C'est un singulier mélange d'italien, de bulgare, de valaque, de turc ; l'élément slave y domine à peine, et je ne sais s'il y a à Belgrade cinquante vrais Serbes méritant ce nom.

Il est nécessaire, quand on écrit sur ce pays et qu'on l'a étudié sérieusement, de bien distinguer les vrais Serbes des autres qui sont beaucoup plus nombreux. Le vrai, l'ancien Serbe, qui n'a pas perdu par le contact avec les dominateurs de son pays le souvenir de sa nationalité et qui conserve les traditions des anciens chefs, ne mérite nullement d'être confondu avec ses compatriotes qui ont pris à chaque nation ce qu'elle a de plus mauvais. Ainsi, il est bien entendu qu'en parlant des habitants de la Serbie je désigne ici la majorité du peuple serbe, et nullement le petit nombre de ceux qui méritent de tous points l'estime et l'intérêt, mais qui malheureusement sont trop peu nombreux pour entraîner leur nation dans la voie qu'elle devrait suivre afin d'arriver au rang auquel elle aspire.

Les Serbes ont emprunté des Juifs, qui ont entre les mains la plus grande partie du commerce important de ce pays, un esprit défiant et rusé pour les affaires ; mais ils n'imitent pas entre eux la bonne foi des Israélites, qui se feraient un cas de conscience de tromper un coréligionnaire ; ils n'ont pas la moindre confiance mutuelle, et n'ont, en général, que fort peu d'estime les uns pour les autres,

Chose remarquable, ces Serbes, si fiers de leur pays, s'empressent de le renier dès qu'ils en trouvent l'occasion. Si plusieurs sont réunis, ce sont des patriotes enthousiastes : « *Nous autres Serbes,* » vous disent-ils à tout propos en redressant la tête et vous regardant d'un air de pitié si vous n'avez pas l'honneur de faire partie de leur glorieuse nation. Mais, si l'un d'eux se trouve en tête-à-tête avec quelque étranger aux yeux de qui il tient à se faire valoir, il s'empresse d'avouer (en confidence) que, Serbe de naissance, il est bien loin de l'être par le caractère, par les idées, par l'éducation ; il méprise ses compatriotes, car, après les avoir bien observés, il a reconnu, dit-il, en eux, un si grand nombre de défauts, compensés par si peu de qualités, que force lui a été de renoncer à l'espoir généreusement conçu par lui de les changer. Ses bonnes intentions si mal récompensées étant ainsi bien reconnues, il part de là pour faire la chronique scandaleuse de cha-

cun, car le Serbe aime par-dessus tout les bavardages qui se colportent de porte en porte, de commère à commère (*couma*) ; il déplie sa mémoire comme un journal, en assurant qu'il est un homme incompris, une plante exotique[1], et qu'il n'a jamais rencontré dans son pays un homme capable de l'apprécier et d'échanger avec lui quelques idées ; ce qui a lieu d'étonner si on remarque que presque tous les Serbes expriment des idées parfaitement identiques.

La nation serbe est d'autant plus intéressante á étudier qu'elle est presque totalement inconnue en France. Pour parler sérieusement d'un pays, il faut l'avoir habité, et non pas l'avoir vu seulement en passant et paré de sa toilette du dimanche ; mais jusqu'à présent le nombre des Français habitant la Serbie a été si restreint, qu'on ne doit pas s'étonner si l'on n'a sur ce pays que peu de renseignements dont la plupart ne sont pas même d'une rigoureuse exactitude. Pourtant la Serbie mérite à plus d'un titre l'attention des écrivains, et l'on pourrait écrire des pages intéressantes sur son histoire, ses légendes, ses chants nationaux, et enfin sur ce qu'elle était autrefois, comparée à ce qu'elle est aujourd'hui.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

[1] Historique.

CHRONIQUE

L'Europe a eu, cette année, la guerre, elle a eu dans le choléra quelque chose qui ressemble à la peste, voici que les inondations se mettent de la partie. C'est un trio de fléaux pour 1866, sans parler de l'essai du tremblement de terre du 14 septembre. On ne peut monter dans un wagon de chemin de fer sans entendre parler de la crue menaçante de toutes les rivières. La Seine atteint presque la voûte des ponts à Paris, déborde sur les ports et les chemins de hallages, et ses eaux roulent des marchandises qu'elles ont enlevées. L'îlot situé près du Pont-Neuf, au pied du terre-plein de Henri IV et où l'on a installé le café chantant du *Vert-Galant*, est submergé ainsi que le barrage de la Monnaie. Il y a eu dans les environs de Paris des campagnes inondées, et l'on craint que cette inondation ne se généralise. Les arrivants de Moulins racontent que l'Allier a grossi à vue d'œil, qu'il a emporté une des travées du pont de Vichy, et qu'à la fin de septembre les communications étaient interrompues entre Clermont-Ferrand et Issoire ; les eaux ont en outre pratiqué une brèche de quarante mètres de longueur entre Moulins et Bessay. Elles dépassent le niveau de 1856, et le pont de Chazeuil, reliant Varennes à Saint-Pourçain, a été emporté. La Loire, cette terrible Loire qui a déjà causé tant de malheurs, est plus menaçante encore. A Nevers, on a fait à la hâte les travaux nécessaires pour consolider la digue destinée à protéger la ville, et la population a évacué les quartiers les plus exposés. On a des craintes sur la rive gauche qui regarde Orléans ; les paysans se sont réfugiés dans la ville. Tours a des craintes et ne communique plus avec Orléans. Dans le département de la Loire, à Andrezieux et à Saint-Just, les eaux ont coupé les routes aboutissant au fleuve et ont envahi les environs de Roanne. On se met en mesure à Saint-Étienne et dans le département de combattre la crue dont on craint les progrès. A Bourges, l'Auron, l'Yèvre, l'Yvrette, le Moulon, ont inondé les prairies situées entre cette ville et Vierzon. La basse Sologne est submergée. Dans le Loiret, on surveille le Loing et l'Ouanne, et Montargis a subi une inondation dans sa partie basse. L'Yonne a occupé quelques maisons sur la rive droite d'Auxerre, et la crue est signalée dans tout le bassin de l'Yonne, et sur la Seine jusqu'à Paris. Dans la Côte-d'Or, les pays de Nuits et d'Ancy-le-Franc se sont trouvés séparés par les eaux de leurs gares de chemins de fer. Dans le département de la Lozère, arrosé par l'Allier, le Lot et le Tarn, la partie basse de la ville de Mende a été inondée, plusieurs ponts des routes impériales et départementales ont été rompus, et le Lot, par sa crue subite, a causé des désastres en aval comme en amont de cette ville. La Garonne a causé de grands dommages, et, quoiqu'elle décroisse, les riverains de ce cours d'eau prennent toutes les précautions commandées par la prudence. La Vesle est sortie de son lit et a envahi un quartier de Quincampoix, et l'Aisne grossit. De Beaucaire, on signale la crue du Rhône ; d'Alais celle du Gard. En Savoie, la rivière d'Arc, venant à déborder, a coupé le chemin de fer en quatre endroits ainsi que la route impériale entre Saint-Jean de Maurienne et Modane, en enlevant plusieurs ponts. Enfin la direction générale des lignes télégraphiques a annoncé que les communications télégraphiques entre l'Italie et la France se trouvaient interrompues.

*** M. de Boissy, qui s'était fait une réputation d'abord à la Chambre des pairs du gouvernement de Juillet, ensuite au Sénat conservateur par une éloquence originale et bizarre dont il emporte le secret et le privilége, vient de mourir, après une longue maladie, dans sa campagne de Marly-le-Roi. Il était né le 4 mars 1798, il avait donc soixante-huit ans accomplis. Il ne nous appartient pas d'apprécier ici ses idées politiques, ce qui serait d'ailleurs difficile, car il n'est pas très-sûr qu'il en eût. Nous ne voulons parler que de la forme singulière de ses discours. C'était un orateur qui, plus gênant que gêné, finissait toujours par dire ce qu'il pensait après avoir dit une foule de choses qu'il ne pensait pas. Selon le mot d'Alfred de Musset, si son verre n'était pas grand, il buvait du moins toujours dans son verre. Il avait horreur du convenu, quelquefois du

convenable, de l'officiel, de l'académique et de tout ce qui y ressemble. Il osait être de son avis, ce qui devient rare dans notre temps; quand il paraissait être un moment de celui des autres, c'était toujours pour revenir à sa propre opinion. Son éloquence était un singulier mélange de finesse, de naïveté, de hauteur aristocratique et de trivialité populaire, de bon sens, d'étourderie calculée, de passion, de sang-froid, de spirituelles épigrammes et de lazzi grotesques. Il y avait en lui du grand seigneur et du bouffon; mais il savait arrêter à temps les attaques auxquelles il s'exposait volontairement, en laissant percer, à travers la souquenille dans laquelle il lui plaisait quelquefois de travestir le gentilhomme de bonne race la pointe de sa vieille épée de famille.

De quelque manière qu'on le juge, on devra reconnaître qu'en dehors du rôle qu'il s'était fait, c'était un galant homme et un homme d'esprit. S'il troubla quelquefois les échos du palais du Luxembourg habitué à des éloquences plus calmes et plus graves, il ne les endormit jamais. Rappelons à son honneur un dernier souvenir. Quand un de ces chroniqueurs que le petit journalisme a fait naître et qui se chargent de photographier au moral et au physique les célébrités contemporaines, donna de lui un portrait plus ou moins ressemblant, le marquis de Boissy, peu soucieux du reste, ne réclama que sur un point : il désavoua une parole peu chrétienne qui lui avait été faussement attribuée. Nous aimons à rappeler cet honorable désaveu en face de son tombeau qui vient de s'ouvrir.

⁎⁎⁎ Quel procès fécond en enseignements et en révélations que celui qui vient de se dérouler devant la Cour d'assises de la Seine et où l'importance du détournement commis au préjudice du sous-comptoir des chemins de fer, trois millions de francs, la position sociale des prévenus, tout enfin contribuait à exciter l'attention et l'intérêt. Par les aveux du sous-caissier, on voit à quel abîme conduit une première faute. On a fait un premier détournement, séduit par des promesses illusoires et le mirage de bénéfices irréalisables. A partir de ce moment on appartient à ceux dont on s'est fait le complice. On veut fermer à tout prix ce gouffre qu'on a ouvert et qu'on voit sans cesse béant devant soi, et, pour le fermer, on le creuse encore. Celui qui demande l'argent voit sans cesse luire à l'horizon des succès imaginaires; celui qui prête l'argent qui n'est pas le sien le croit parce qu'il a besoin de le croire. C'est toujours un dernier emprunt, toujours un dernier prêt. Avec ces cent mille francs on comblera le gouffre du déficit qui sans cela dévorera les trois complices. Le trône de Hongrie va se relever pour l'un des trois, l'autre ne peut manquer de devenir quatre ou cinq fois millionnaire. Alors l'argent sorti de la caisse y rentrera et l'honneur de tous sera sauf. Eh! malheureux, l'honneur consiste à ne faire que ce que l'on doit. L'honneur, ce n'est pas le succès, c'est l'accord de la conduite avec les lois de la morale, la paix de la conscience avec elle-même. Mais on veut être riche, on espère être heureux, et les deux complices continuent à emprunter, et l'infortuné sous-caissier, entraîné jusqu'au fond du gouffre, prête toujours. Enfin vient le jour où la lumière se fait; deux des coupables, en attendant le troisième, se trouvent en présence de la Cour d'assises, et l'affaire se termine par une condamnation à cinq ans d'emprisonnement et à sept ans de travaux forcés. Quelle leçon! Profitera-t-elle à quelqu'un? Avec la passion de jouir et de briller dont notre époque est possédée, je crains, hélas! le contraire.

⁎⁎⁎ Depuis que le comte de Bismark a gagné sa partie, les joueurs de Bade ont repris tranquillement la leur. On mentionne parmi ceux qu'on voit assis au trente et quarante M. et madame Rattazi. Ceci nous rappelle Benjamin Constant, qui partageait son intérêt entre les orages de la politique et les émotions de la roulette. Cham le caricaturiste est également dans ce moment à Bade, faisant moisson de ridicules pour son crayon, car à Bade les ridicules affluent comme les billets de banque. On chante des opéras, on prépare des concerts, on perd et on gagne de l'argent, et à peu de distance du tapis vert où ce monde mêlé des villes d'eaux va déployer un luxe dont il ne faut pas rechercher l'origine, s'étend le tapis rouge où de braves soldats ont laissé leur vie pour faire réussir des coups préparés par de plus puissants joueurs.

⁎⁎⁎ M. Gozlan, écrivain de talent qui a publié des monographies de châteaux singulièrement intéressantes, entre autres celle du château de Vaulx, des romans et une étude curieuse sur le romancier Balzac, avec lequel il était intimement lié, vient de mourir. Il s'est passé après sa mort une scène instructive qui apporte une triste preuve de la manière dont vivent certains hommes du temps dans l'oubli de toute religion. M. Gozlan était d'origine juive. On appela donc des rabbins pour réciter des prières autour du lit funèbre où son corps reposait; puis, au moment de le conduire à son dernier séjour, on trouva dans ses papiers la date de son baptême, et on l'ensevelit selon les rites chrétiens. Était-il juif? était-il chrétien? Il est à craindre qu'il ne fut ni l'un ni l'autre; mais l'incertitude même où l'on est à cet égard en dit tant, que je n'ai rien à ajouter.

NATHANIEL.

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Deux amis.

LES DEUX AMIS

Ils s'aimaient d'amour tendre comme les deux pigeons de la fable. L'une était rose et blanche, l'autre portait une robe d'un noir d'ébène tachetée de blanc; mais une chanson populaire ne l'a-t-elle pas dit :

> L'ivoire avec l'ébène
> Font deux jolis bijoux?

Pas un enfant à dix lieues à la ronde n'était aussi

jolie que la blonde Marie, et pas une chienne n'était aussi gentille que la brune Carlina. La première, il est vrai, avait l'habitude de marcher sur ses deux pieds, et malgré les progrès toujours croissants de la civilisation, je suis obligé de convenir que Carlina, quoiqu'elle tînt aussi peu que possible à l'espèce canine, courait habituellement sur ses quatre pattes. Mais l'amitié rapproche les distances. Combien de fois Marie, pour faire société à son amie Carlina, ne courut-elle pas à quatre pattes sur le tapis de Turquie du salon de sa mère, ou sur le tapis de verdure de la pelouse brodé de pâquerettes blanches, et plus doux cent fois que tous les tapis du monde! Combien de fois aussi Carlina, pour faire fête à sa petite maîtresse, ne se dressa-t-elle pas gentillement sur ses deux pattes de derrière afin de recevoir une croquignole de sa blanche main! L'amitié vit de complaisances mutuelles et de transactions. Le deux amies s'aimaient donc de plus en plus.

Carlina avait tant de qualités! Je ne prétends pas dire qu'elle fût aussi mignonne que le petit chien donné au jeune prince du conte de Mme d'Aulnoy, par la jolie chatte blanche, et qui tenait dans un gland et passait à travers une bague, ni qu'elle fût aussi instruite que cet aimable toutou qui, lorsque le jeune prince le mit à terre devant son père, commença aussitôt de danser la sarabande avec des castagnettes, comme l'eût pu faire la plus célèbre Espagnole. Nous sommes malheureusement loin de cette époque féerique où les chevaux de bois couraient plus vite que nos chevaux de feu actuels, et où l'on voyait sortir d'un grain de millet une pièce de toile de quatre cents aunes où tous les oiseaux, les animaux, les poissons, étaient peints avec les arbres, les fruits, les plantes de la terre, les rochers, les raretés et les coquillages de la mer, le soleil, la lune, les arbres et les planètes des cieux, ainsi que les rois, les princes, leur cour et tous leurs sujets, « sans que le moindre polisson du royaume, ajoute gravement l'auteur du conte, fût oublié. » Mais, si Carlina était moins mignonne et moins bien instruite que les chiens du temps où florissaient les fées, si une coquille de noix ne lui eût pas suffi pour niche, et si au lieu d'avoir, comme le chien du conte, mille couleurs différentes, elle était d'une seule couleur, elle avait un charmant caractère et un cœur excellent.

Je sais bien qu'il y a des gens qui ne veulent point que les chiens aient un cœur, et qui ne consentent à voir en eux que de vrais automates. Mais ces gens-là ne connaissent ni les chiens d'aveugles, ni les chiens de bergers, ni même les chiens de chasse. Je ne leur conseille point de lire la touchante et véridique histoire d'un véritable ami, par notre collaborateur M. Émile Richebourg, et ils sont incapables de comprendre le tableau qui représente le convoi du pauvre suivi à sa dernière demeure par son unique ami qui, les oreilles pendantes, la tête basse, la queue entre ses deux pattes de derrière, représente la famille absente et supplée à l'abandon des amis ingrats. J'ajouterai que ces gens-là ne connaissent point Carlina, cette fidèle amie de la gentille Marie.

Pourquoi y a-t-il amitié et alliance entre les chiens et les enfants? Je ne me charge pas d'éclaircir ce mystère, mais j'affirme qu'il en est ainsi. J'ai connu une gracieuse petite fille aux yeux bleus et aux cheveux blonds qui avait contracté une alliance de ce genre avec un énorme chien de Terre-Neuve qui avait nom *Hylax*, ce qui signifie *aboyeur*. L'alliance était offensive et défensive, et plus efficace que celle de l'Autriche et de la Bavière dans la dernière guerre. Quand la petite fille avait mal su sa leçon ou désobéi à sa bonne, elle allait se blottir dans la niche d'*Hylax*, et bien hardi eût été celui qui fût allé la chercher dans ce lieu d'asile d'un nouveau genre! Non-seulement *Hylax*, méritant son nom, faisait retentir de formidables aboiements; mais il montrait aux imprudents des dents blanches comme l'ivoire et d'une longueur inquiétante. Il fallait parlementer, et ce n'était que lorsque la petite fille avait signé avec les assiégeants une capitulation qui lui garantissait les honneurs de la guerre et lui assurait ce que M. le comte Molé conseillait un jour à la chambre *d'assurer avant tout*, ce qui excita une hilarité que cet homme d'esprit partagea bientôt, c'était alors seulement qu'*Hylax*, sur un signe de sa petite amie, consentait à laisser approcher d'elle.

Carlina est moins grosse et moins forte qu'*Hylax;* sa voix est moins formidable que celle du terrible terre-neuve; mais elle aime aussi tendrement Marie qu'un cœur de chien peut aimer, je maintiens le mot. Vous offenseriez Carlina et vous offenseriez Marie elle-même, si vous vous imaginiez que le lien de cette amitié est un sac de gimblettes. Fi donc! Prenez-vous Carlina pour un courtisan? Aimer pour des gimblettes, cela est bon pour un homme; alors les gimblettes prennent la forme de croix, d'appointements, de recettes générales, de titres honorifiques, d'avancements. Carlina aime sa petite maîtresse pour elle-même. Quand celle-ci est en bonne santé, la chienne jappe, joue et fait des gambades autour d'elle. Marie est-elle malade, Carlina s'établit sur un fauteuil à côté d'elle, et la regarde avec des yeux si doux et si expressifs, qu'on voit bien qu'elle comprend l'état de sa petite amie. Pour rien au monde elle ne ferait du bruit. Elle dédaigne la nourriture, va au-devant du médecin quand celui-ci entre, le reconduit jusqu'à la porte, et je ne serais pas éloigné de croire qu'elle lit dans ses yeux avant qu'il ait parlé. — « Les chiens ont tant d'esprit! » me direz-vous. Dites « tant de cœur, » et nous serons d'accord. Quand on présente à l'enfant malade quelque breuvage qui lui déplaît, Carlina ne refuse jamais d'en goûter pour donner à la malade le bon exemple. Elle a l'air de lui dire en attachant sur elle ses deux grands yeux pleins d'affection : « Ce n'est pas précisément bon, mais c'est beaucoup moins mauvais que tu ne le penses. » Marie éclate de

rire à la vue de la drôle de figure que fait Carlina en avalant les amertumes sucrées de la drogue médicinale, et, pour ne pas être moins raisonnable que son chien, elle se décide à prendre ce qu'on lui présente.

Ce qu'il faut voir, c'est la joie de l'aimable chienne quand le médecin a levé la consigne sévère de la diète et permis le blanc de poulet, ce gage de l'entrée en convalescence et ce précurseur du retour de la santé. Carlina accompagne triomphalement l'assiette impatiemment attendue, elle lui fait cortége. Puis, quand Marie met le premier morceau de poulet dans sa bouche, la chienne exprime sa joie par des bonds prodigieux et éclate en joyeux aboiements. C'est la fanfare de la guérison. Au milieu de cette démonstration bruyante, Marie porte-t-elle la main à sa tête, pour indiquer à son amie que le bruit lui fait mal, aussitôt la chienne se tait, elle se fait humble et petite, puis sautant sur le lit, elle lèche les mains, les bras, le visage de l'enfant. Des petits murmures doux et inarticulés s'échappent de sa bouche. On voit qu'elle la remercie de ce qu'elle mange, de ce qu'elle se porte mieux, de ce qu'elle revient à la santé, à la vie. Qui donc a dit en parlant des chiens : « La parole seule leur manque ? » Il n'y a que les aveugles, les sourds et les gens sans entrailles qui trouvent que la parole manque aux chiens.

Peut-être me demanderez-vous quelle est la cause extraordinaire qui a pu sceller une amitié si étroite entre l'enfant et le chien. J'hésite à vous répondre, non que mon ignorance me réduise au silence, mais il faudra que j'accuse Carlina d'un crime. — D'un crime? — Oui, d'un crime. Écoutez, car j'en ai trop dit pour ne pas finir.

O jalousie, c'est toi qui as mis le couteau aux mains de la parricide Médée, et, plus près de nous, l'oreiller aux mains de l'aveugle Othello et le poignard aux mains du fougueux Orosmane ! Jalousie, c'est toi aussi qui as enfanté le crime de Carlina. Rassurez-vous cependant : notre aimable kings-charles est moins coupable que la jalouse Médée, que l'Orosmane de Voltaire et l'Othello de Shakespeare. Vous saurez donc que la grand'mère de Marie avait une perruche verte. C'était une personne fort jolie et fort coquette ; mais, si je n'avais pas quelque pitié de sa fin tragique, j'ajouterais très-bavarde et d'un détestable caractère. La grand'mère de Marie gâtait outrageusement sa perruche. Non-seulement les bons morceaux étaient toujours pour elle ; mais la vieille dame voulait que Marie préférât l'oiseau criard au chien fidèle, et elle le lui présentait sans cesse pour que l'enfant baisât sa jolie tête bariolée de taches rouges d'une nuance magnifique. Carlina grondait, jappait, manifestait son mécontentement de la manière la plus évidente. « Tu auras beau dire, répétait la vieille dame à Marie, ma perruche est supérieure à ton chien, car ma perruche parle et il ne parle pas. » Je ne doute pas que ce soit ce dernier trait qui ait exaspéré Carlina. « Comment ! pensa-t-elle, car elle avait l'esprit juste, on prétend que cet oiseau criard parle, parce qu'il répète le nom de ma douce maîtresse Marie, du même ton dont il dirait : *As-tu déjeuné, Jacquot?* ou bien : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière !* et moi dont la voix tremble et pleure de tendresse dont les yeux étincellent, dont tout le corps tressaille à ce doux nom, je ne parle pas ! C'est trop fort ! La perruche ne gardera pas longtemps cet avantage qu'on lui accorde sur moi. »

J'éprouve un vif regret à le dire, mais vous ne le répéterez pas au procureur impérial du ressort : il y avait préméditation !

La perruche, comme tout enfant gâté, était taquine. Elle ne ménageait pas les coups de bec à Carlina. La première fois que cela lui arriva, celle-ci la saisit dans sa gueule. Oui, ce jour-là Carlina eut une gueule, et l'étrangla sans merci.

Je vous laisse à deviner la scène qui suivit. Carlina, mise en présence du cadavre de sa victime, baissa la tête, rentra sa queue entre ses pattes et subit en silence la mercuriale de la vieille dame. Mais celle-ci ne voulait pas se borner à une mercuriale. Elle parlait d'abord de faire fusiller la coupable par son garde, puis de l'exiler. Marie désolée pria tant et si bien sa grand'mère, que celle-ci, qui aimait sa petite fille encore plus que la perruche, pardonna à condition que la meurtrière ne se présenterait plus devant elle. Carlina avait compris, et pendant longtemps, du plus loin qu'elle apercevait la vieille dame, elle courait se cacher sous un meuble ; mais le temps, qui efface tout, effaça le souvenir de la perruche, et ce n'est plus qu'à de longs intervalles que la grand'mère montre à Carlina sa perruche empaillée en levant un doigt menaçant. Alors la chienne se pelotonne, se met à plat ventre, se fait petite, et je ne doute pas qu'elle n'ait des remords.

Vous ne me demanderez plus maintenant pourquoi Carlina aime Marie : elle l'aime non-seulement comme sa maîtresse, mais comme sa bienfaitrice, et Marie aime Carlina comme on aime ceux qu'on a sauvés.

RENÉ.

LES DEUX FRÈRES

OU LA TRISTESSE DES TROIS ROIS

(CONTE HONGROIS)

(Voir p. 4.)

CHAPITRE VI.

MERVEILLEUX EFFETS DE L'HERBE DES PENDUS.

Il se rendit donc auprès de celui dont le fils unique avait perdu la vue. Arrivé devant le palais, il voulut y entrer, quand le garde lui barra le passage en criant :

— Halte là ! qui êtes-vous, l'ami ?

— Un médecin, répondit Laczi.

— Et que demandes-tu ici ?

— Je viens rendre la vue au fils du roi, mon militaire.

— Il est bien venu d'autres médecins que toi et de fins merles encore, et pourtant le prince n'en voit pas mieux pour cela. C'est fâcheux, car tu n'as pas l'air plus sorcier qu'eux.

— Tais-toi, *zsiga*[1], dit un autre soldat, et observe la consigne sans faire le beau bec. Ne sais-tu pas que notre roi a commandé de laisser librement entrer tout être qui se dit médecin, fût-il un czigany? Entre, jeune homme, entre, et que le ciel seconde ton dessein !

Laczi entra donc et marcha droit à la salle du trône. Le roi s'y trouvait au milieu de toute sa cour ; mais il était si triste, si triste, que Laczi en eut pitié.

— Grand roi, dit-il en se prosternant devant lui, déridez votre front, car je viens rendre la vue à votre royal enfant.

— Que le ciel t'écoute ! répondit le monarque. Si par tes soins je vois briller les yeux éteints de mon fils, je te promets la moitié de mon royaume.

En achevant ces mots, le roi, trop triste, trop abattu pour attacher son bonheur futur au léger fil d'espérance que lui présentait l'étudiant, descendit pourtant de son trône et conduisit Laczi auprès du jeune malade. Laczi prit une feuille de l'*herbe des pendus*, l'étendit sur les yeux du petit prince, et soudain ses yeux vifs et brillants cherchèrent son père, qui poussa un long cri de bonheur.

Et toute la cour, habituée à composer son visage sur celui du souverain, de chanter, de danser en signe d'allégresse, en répétant :

— Je savais bien, moi, que notre bien-aimé prince recouvrerait la vue ! je l'avais toujours dit !

Heureusement pour Laczi, comme cela se passait dans ce bon vieux temps où les rois se piquaient de tenir scrupuleusement leur parole, celui-ci lui dit :

— Jeune homme, tu m'as rendu la joie et le bonheur ! Je t'ai promis la moitié de mon royaume ; que la moitié de mon royaume t'advienne donc en partage ! Te voilà donc un demi-roi !

Laczi, déjà doté d'un demi-royaume par le monarque aux poires d'argent, était bel et bien un roi tout entier ; mais il se contenta de le penser, et dit au roi :

— Seigneur, j'ai encore un fort long voyage à faire et ne puis pour le moment m'occuper de mon demi-royaume. Veuillez donc gouverner tout l'État jusqu'à mon retour et me garder la part que je dois à votre générosité.

L'heureux père, dont les yeux ne pouvaient se rassasier de contempler les yeux de son enfant, jeta un regard de gratitude au sauveur de ce fils chéri, et lui renouvela sa promesse.

[1] Zsiga, en français Sigismond.

Après quoi Laczi s'inclina profondément devant le roi, et se mit en route, en bénissant le ciel d'avoir bien voulu faire de lui un instrument de joie et de consolation.

CHAPITRE VII.

LE CERCUEIL DE VERRE.

Laczi approchait du palais du troisième roi dont les corbeaux avaient parlé, quand ce roi, pour lors assis sur son trône, dit aux ministres qui l'entouraient :

— A la porte du palais se trouve un étranger qui désire me parler ; allez-le chercher et introduisez-le ici.

Les ministres obéirent sur-le-champ et trouvèrent en effet un jeune homme ; c'était Laczi. Alors, pour grandir en faveur, chacun disait à l'autre, de façon à être entendu du monarque qui avait l'oreille un peu dure :

— N'avais-je pas raison de vous dire que jamais la sagesse de notre auguste maître n'est en défaut !

Quand Laczi parut, le roi fit signe à ses ministres de s'éloigner, ce qu'ils firent de bonne grâce, quoique fort mystifiés de ne pas assister à l'audience du jeune inconnu.

— Tu viens, sans doute, dit le roi à l'étudiant, me faire l'histoire de la jeune fille renfermée dans le cercueil de verre.

— Votre Majesté a lu dans ma pensée, répondit Laczi, je viens pour cela même.

— Eh bien, regarde auparavant celle dont tu veux me parler.

En disant ces mots, le roi tira un cordon de soie, une riche courtine s'éleva en l'air, et l'étudiant vit une jeune fille qui le jeta dans le ravissement. Jamais rien de si beau n'avait frappé ses yeux. Laczi s'inclina profondément devant le roi, et lui dit :

— Grand roi, ne croyez pas que je pense avoir plus d'esprit et de savoir que vous ; loin d'avoir une si folle idée, je sais que je n'aurai jamais peut-être la moitié de votre sagesse. Cependant, si vous me permettez d'aspirer à la main de cette jeune fille, je saurai vous procurer les moyens de savoir par vous-même son histoire et de la rappeler à la vie.

Le roi, charmé de la sagesse d'un tel discours, lui répondit :

— Qu'il en arrive suivant ton désir ! Tiens ta parole; quant à la nôtre, elle est sacrée.

Alors Laczi prit congé du roi, et se mit en marche pour aller à la découverte du grand Griffon blanc.

CHAPITRE VIII.

COMBAT DE MONTAGNES.

Depuis plusieurs jours notre étudiant allait et allait toujours sans rencontrer nul être vivant sur son passage, quand il entendit enfin un grand bruit dans le

lointain. Désireux de connaître quel était ce bruit, il s'avança de ce côté, et marcha ainsi un jour et une nuit. Plus il s'avançait, plus le bruit devenait étourdissant et épouvantable.

Enfin, un beau matin, il se trouva dans une gorge étroite, formée par deux hautes montagnes qui inclinaient leur sommet et se heurtaient avec un tel fracas, un tel acharnement, que chaque fois le voyageur s'attendait à les voir crouler dans la vallée. Si l'étonnement de Laczi fut grand, que dirons-nous de son embarras? Il n'y avait qu'une seule route, et cette route passait entre les deux montagnes qui se portaient des coups à faire trembler la terre.

En voyant ces deux sœurs aux prises l'une contre l'autre, Laczi pensa à son frère et soupira ; puis, adressant la parole aux montagnes :

— Mesdames, leur dit-il, auriez-vous la bonté de reprendre haleine, pour me laisser librement continuer mon chemin ?

— Où veux-tu aller? lui demanda l'une d'elles.

— Je vais trouver le grand Griffon blanc.

— Très-bien, dit l'autre montagne, nous te chargerons d'une petite commission pour lui, et tu nous en rapporteras la réponse. Il s'agit de savoir jusqu'à quand nous devons nous battre ainsi. Nous sommes déjà horriblement lasses d'une pareille lutte et n'aspirons qu'à la paix. Tu peux le dire de notre part au grand Griffon blanc, et si tu consens à repasser par ici pour nous dire ce qu'il t'aura répondu, nous allons faire tous nos efforts pour résister à je ne sais quelle force qui nous pousse l'une contre l'autre.

— Je consens à tout, répondit l'étudiant.

Et aussitôt les deux montagnes tâchèrent de rester tranquilles ; mais, en dépit de leurs efforts, elles dansaient comme un enfant capricieux qui trépigne de rage. Pendant ce temps, Laczi jouait des jambes comme un lièvre effrayé. A peine était-il hors de la gorge étroite que les montagnes se heurtaient avec plus de force et de fracas qu'auparavant.

Notre étudiant essuya la sueur froide qui ruisselait le long de sa figure et poursuivit sa route.

CHAPITRE IX.

LA MER DE LA DÉSOLATION.

Depuis plusieurs jours Laczi allait, et allait toujours sans rencontrer nul être vivant, lorsqu'il arriva enfin devant une immense étendue d'eau. Elle était si sombre, qu'à son aspect l'âme était saisie d'une indéfinissable tristesse. C'était la *mer de la désolation!* Il devait traverser cette mer, et nulle part il n'apercevait de barque.

Une vieille femme, accroupie dans un batelet, sorte de coquille de noix, s'offrit seule à ses yeux. Cette vieille prenait les voyageurs pour les passer sur l'autre bord ; mais, une fois au beau milieu de la mer, elle vous les jetait à l'eau, et puis de rire en les voyant se noyer.

— Charmante batelière, dit l'étudiant, voulez-vous me passer sur l'autre bord ?

— Où veux-tu aller? lui demanda la vieille d'une voix chevrotante.

— Je vais trouver le grand Griffon blanc.

— Tu vas chez le grand Griffon blanc! Monte alors dans mon bac, mon Fiezko ; la chose se rencontre à merveille, j'ai justement une petite commission à te donner pour lui. Il s'agit de savoir jusqu'à quand je resterai la batelière de ces bords désolés. Demande-le-lui et rapporte-moi sa réponse.

— Je n'y manquerai pas, répondit Laczi.

Puis il monta hardiment dans la coquille de noix et se trouva, trois jours et trois nuits après, à l'extrémité de la *mer de la désolation*.

Enfin il touche au terme de son voyage ; il est arrivé au palais du grand Griffon blanc.

CHAPITRE X.

LE PALAIS DU GRAND GRIFFON BLANC.

Laczi entre comme il eût fait dans sa propre maison, et voit accourir au bruit de ses pas une femme aux yeux ébahis. C'était la ménagère du grand Griffon blanc, assez surprise d'une telle visite, car depuis quatre-vingts ans elle n'avait pas vu face humaine.

— Eh ! que viens-tu faire ici ? demanda la vieille.

— Eh ! ma bonne dame, presque rien, répondit Laczi. Je viens seulement chercher une plume de la queue du grand Griffon blanc.

— Malheur ! neuf fois malheur à toi, mon fils, reprit la ménagère ; tu vas payer de ta vie une si folle entreprise.

— Ma bonne chère dame, venez à mon aide, et je suis sûr que vous me fournirez dans votre sagesse un moyen de me soustraire aux griffes de votre carnivore seigneur. Tenez, faites-moi le plaisir d'accepter le présent que je vous ai apporté de bien loin.

En achevant ces mots, il offrit à la vieille les trois poires d'argent qu'il avait reçues du premier roi.

— Des poires d'argent ! s'écria la ménagère en ouvrant de grands yeux. Des poires d'argent ! eh ! comment sont-elles tombées entre tes mains ?

Et Laczi de raconter son histoire à la curieuse. La bonne vieille l'écouta avec attention, branla plus d'une fois la tête en signe d'étonnement et dit à l'étudiant :

— Mon fils, *aux innocents les mains pleines !* Tu as, sans t'en douter, rendu un immense service au grand Griffon ; il n'est donc pas impossible qu'il remplisse ton désir !

A peine avait-elle parlé, qu'ils entendirent un grand bruit, pareil au mugissement de la tempête.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Laczi.

— C'est le grand Griffon blanc qui rentre à la maison; d'un seul coup d'ailes il franchit sept milles, ni plus ni moins. Cache-toi promptement où tu pourras; car s'il t'aperçoit, mon pauvre garçon, c'en est fait de toi! Un coup de griffe, un coup de bec, et te voilà logé dans le corps du grand Griffon.

Laczi, qui tenait encore à ses deux oreilles, se glissa lestement sous le lit de la vieille, qui, par pitié pour sa jeunesse, laissa retomber les rideaux pour le dérober à la vue perçante du maître du logis.

CHAPITRE XI

INQUIÉTUDES ET RÉVÉLATIONS DU GRAND GRIFFON.

La précaution était prise à peine, que le grand Griffon blanc s'abattait lourdement du haut des airs et pénétrait dans son palais par l'ouverture d'une tourelle. Ce jour-là, le grand Griffon paraissait de fort mauvaise humeur. Il se promena en long et en large, grave et pensif, jetant parfois de tels regards scrutateurs à droite et à gauche, que la vieille craignant fort pour son protégé, qui tremblait dans sa peau.

— Mon noble maître, dit-elle au Griffon, quel sujet vous occupe et vous assombrit donc ainsi?

— Ne sais-tu pas, répondit le grand Griffon, que le mulot, mon ennemi, s'est retiré depuis sept ans sous l'*arbre aux poires d'argent*, et qu'en se nourrissant de la séve de l'arbre, il se façonne une cuirasse d'argent : s'il peut travailler neuf années entières à cette cuirasse, sa peau deviendra à jamais impénétrable; le mulot, l'ennemi du grand Griffon blanc, sera tout-puissant, et un malheur, auquel je ne puis penser sans frémir, désolera la contrée jadis la plus florissante des pays connus. L'arbre *aux poires d'argent*, c'est l'arbre de la bienfaisance; le roi qui le possède dans son royaume est mon meilleur ami, et c'est non-seulement le roi le meilleur, mais encore le meilleur cœur du monde. S'il a vu avec une profonde tristesse dépérir son arbre *aux poires d'argent*, ce n'est pas parce que cet arbre est rare et porte des fruits précieux; non, son noble cœur n'a souffert que d'une seule crainte; c'est, en cas de disette ou de famine, de ne plus pouvoir alléger les maux de son peuple en distribuant des poires d'argent pour lui acheter du blé. Ce mulot qui s'engraisse aux dépens de l'arbre de la bienfaisance, c'est l'esprit de convoitise, c'est le génie malfaisant d'un ministre insatiable de richesses, qui détourne les trésors du roi, qui abuse de sa confiance et qui le ruine. Ce bon roi est à deux doigts de sa perte, c'est-à-dire qu'il en a pour deux années à peine. Le ministre, après avoir appauvri le royaume et enfoui sous terre des trésors incalculables, ne songe plus qu'au moyen de disparaître et de trahir son maître. J'ai averti mon ami des noirs complots de ce ministre perfide; mais l'or, qui ne devrait servir qu'à soulager les infortunes et à récompenser le mérite, procure facilement aux méchants tous les moyens de nuire et d'empêcher le bien. J'ai été écarté, je suis surveillé à vue, et je me creuse en vain la cervelle pour parvenir auprès de mon ami; la méchanceté triomphe, et l'amitié fidèle est réduite à l'impuissance. Je sais comment on pourrait se défaire de ce mulot; mais pour mon tourment, je ne puis le dire à personne. Le temps approche où cette espèce de sangsue se sera approprié la nourriture d'un peuple entier, comprends-tu alors pourquoi je suis si grave et si pensif?... Mais qu'est-ce? ajouta-t-il en aspirant fortement l'air par les trous de son bec, on sent ici la chair humaine... oui, oui, je sens la chair fraîche.

— Seigneur, répondit la ménagère assez mal à l'aise, votre course vous aura sans doute ouvert l'appétit, et quelques fruits ne peuvent manquer de vous être agréables.

CHAPITRE XII

SURPRISE.

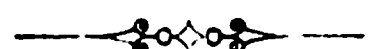
Là-dessus elle présenta les trois poires d'argent au grand Griffon. A cette vue, il devint subitement serein comme un ciel pur, et riant comme la première fleur des putzta après un triste hiver.

— Le mulot n'est plus, dit-il; par conséquent les perfidies du ministre ont été découvertes enfin, et à l'heure qu'il est, il a reçu le juste prix de ses trahisons. Il n'est plus, ces poires en sont la preuve. La joie rentre en mon âme, je cesse de trembler pour mon ami et pour les destinées de son peuple. Eh bien, foi de Griffon! quel que soit celui qui a tué le mulot ou le ministre,— car qui dit l'un dit l'autre, — celui-là est mon ami! En tout temps il sera le bien venu dans mon palais, et libre à lui de m'adresser trois prières, j'engage ma parole de Griffon à l'exaucer.

L'étudiant, qui n'avait pas perdu une syllabe de tout ce discours, leva aussitôt la tête de dessous le lit et n'attendit pas même qu'il fût sorti de son gîte pour prendre la parole.

HENRI GALLEAU.

— La suite prochainement. —



A RENARD, RENARD ET DEMI

A M. ANTOINE BRUER DE VERVILLE,

BISAÏEUL DE MES ENFANTS.

Écris-nous, petite vilaine,
Quatre mots par ton cœur dictés;
Sinon, je croirai que sans peine,
Sans regret tu nous as quittés;

Que tu t'applaudis en silence,
— Je le croirai, je t'en préviens,
De la bienheureuse distance
Qui te sépare enfin des tiens ;

Des tiens, dont l'œil rempli de larmes
Suivait le véhicule ailé,
T'emportant, malgré leurs alarmes,
Loin de leur toit inconsolé.

Écris donc, écris tout de suite,
Sans te préoccuper en rien
Du style : par le cœur conduite,
La plume marche vite et bien.

Dis-nous qu'aux bords de la Garonne
Tu penses sans cesse à Paris,
Aux chants du soir, à la Madone
Devant ses autels favoris ;

A nos courses échevelées
Dans ce Luxembourg hier si beau,
D'où vous vous êtes envolées,
Toi si loin et ta sœur si haut !

Qu'à tes lèvres, loin de ta mère,
La reine-claude est sans saveur,
La succulente pêche, amère,
Et que la rose est sans odeur ;

Qu'en vain ton asile champêtre
T'offre un air frais, suave et pur,
L'absence du livre et du maître,
Soleil radieux, ciel d'azur ;

D'une voix pleine de tendresse
Si tu n'entends plus le doux son,
Si ta mère ne te caresse
Comme quand tu sais ta leçon ;

Si sous son aile maternelle
Tu ne peux t'endormir la nuit,
Ou, comme un petit d'hirondelle,
T'y blottir au plus léger bruit ;

Si son regard ne t'accompagne
Partout, inquiet ou joyeux,
Le paradis de la campagne
Doit être un enfer à tes yeux...

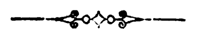
On juge si la main sévère
Qui traça de pareils avis
Dut affliger mon cœur de père ;
Je tremblais de les voir suivis,

Quand la poste, lance d'Achille,
Qui guérit les maux qu'elle fait,
Vint redonner un cours tranquille
A mon sang avec ce billet :

« Ce tableau de ma solitude
« Et de tous ses ennuis divers,
« M'a fort émue ; et c'est en vers
« Que je dirai ma gratitude,

« Le jour où tu m'auras appris
« A faire ici même à nos pêches
« L'accueil dédaigneux que tu prêches,
« Renard prisonnier dans Paris. »

BERNARD LOZES.



HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN

La France peut se rendre ce beau témoignage que lorsque l'Europe entière reculait devant la Révolution française, il ne fut donné qu'à une province française de lui résister et de tenir pendant quelque temps la balance indécise. Dans ce temps où le pays avait deux drapeaux, chacun d'eux abrita sa moisson de gloire. Parmi les héros qui immortalisèrent la Vendée de 1792 à 1794, aucun n'a laissé une mémoire plus pure, plus aimée et plus respectée que Henri de la Rochejaquelein. Il a pris sa place entre Cathelineau, le saint de l'Anjou, et Lescure, le saint du Poitou, — c'est ainsi que les paysans des deux provinces les appelaient, — et cette place ne lui sera jamais ravie. Ce héros vendéen était né le 30 août 1772, et une vie bien courte lui suffit pour acquérir une gloire immortelle, car le 4 mars 1794, il mourait sur le champ de bataille avant d'avoir atteint sa vingt-deuxième année, et après avoir été généralissime des armées de la Vendée.

J'ai raconté dans un livre consacré à retracer la vie d'une illustre femme qui porta le grand nom de le Rochejaquelein [1] la manière dont il commença sa courte et glorieuse carrière. Henri de la Rochejaquelein, élevé à l'école militaire de Sorèze, avait fait partie de la garde constitutionnelle du roi. Il ne quitta Paris qu'après la journée du 10 août. Il alla chercher un refuge dans sa province natale, avec Lescure, son cousin, et la jeune femme de celui-ci. Il venait d'avoir vingt ans, il était donc de la classe du tirage au commencement de 93. Un jeune gars vendéen que Mlle de la Rochejaquelein avait envoyé chercher des nouvelles de son neveu Henri au château de Clisson, où il demeurait avec Lescure, lui demanda s'il était vrai qu'il irait tirer à la milice à Boismé, le dimanche suivant, pendant que ses paysans se battaient pour ne pas tirer. Il ajouta : « Venez avec nous, monsieur Henri, tout le pays vous désire et vous obéira. » Henri déclara au jeune paysan qu'il le suivrait dès le soir même. Ce fut ainsi que les chaumières vendéennes qui venaient

[1] *Vie de Madame la marquise de la Rochejaquelein.*

frapper à la porte des châteaux firent cette grande recrue.

Le meurtre de Louis XVI par la Convention et le recrutement des trois cent mille hommes avaient déjà soulevé une partie du pays, et l'avaient exaspéré tout entier. Cathelineau, Bonchamps, d'Elbée, Stofflet, commandaient l'insurrection naissante. Quand Henri de la Rochejaquelein atteignit les bandes insurgées à Chollet et à Chemillé, il arriva pour assister à un échec. Les chefs croyaient tout perdu. On n'avait pas deux livres de poudre. Henri s'en revint seul à Saint-Aubin, le désespoir dans l'âme. La carrière se fermait devant lui au moment où elle semblait s'ouvrir. Mais les paysans, apprenant son arrivée, vinrent le supplier de se mettre à leur tête, l'assurant que cela rassurerait tout le pays, et que le lendemain il aurait dix mille hommes. Henri ne balança point à accepter leur offre, et se déclara le chef du mouvement. Le lendemain, les paroisses des Aubiers, de Nueil, des Echaubroignes, des Cerqueux, d'Izernay et d'autres encore se soulevèrent à la fois. Dix mille hommes se trouvèrent au rendez-vous. Ces dix mille hommes n'avaient pour armes que des bâtons, des faux et des fourches. Il n'y avait pour toute cette troupe que deux cents fusils. Henri leur enseigna dès le lendemain un arsenal où les Vendéens s'armeront désormais; ce sont les rangs des républicains. On a découvert dans une maison soixante livres de poudre; c'est un trésor. J'ai raconté dans la *Vie de Mme la marquise de la Rochejaquelein* l'éblouissante aurore de la vie du héros, je ne puis ici que reproduire ce récit.

« Le jour était arrivé, un grand jour dans les annales vendéennes. Il n'y a pas encore, à l'époque où nous vivons, un enfant dans le Bocage qui ne relève la tête et ne sente son cœur battre plus vite quand on répète devant lui les immortelles paroles que prononça Henri de la Rochejaquelein avant de donner le signal du combat : « Mes amis, si mon père était ici, vous auriez confiance « en lui; pour moi, je ne suis qu'un enfant, mais, par « mon courage, je me montrerai digne de vous com- « mander. Si j'avance, suivez moi; si je recule, tuez-moi; « si je meurs, vengez-moi. » Représentez-vous l'effet de cette harangue prononcée par un jeune homme de vingt ans, à la figure si douce et si délicate qu'on l'aurait prise pour celle d'une jeune fille, mais dont l'œil d'aigle, s'allumant pour ne plus s'éteindre que sous la froide main de la mort, lançait cette flamme sympathique à laquelle s'échauffent les courages. Groupez autour de lui, par l'imagination, ces milliers de paysans au simple et mâle visage, qui s'étonnent de se trouver soldats, à ces fiers accents, comme leur chef s'étonne de se trouver général; puis encadrez le tableau dans les haies du Bocage, si verdoyantes et si pittorresques, au moment où le soleil, se levant à l'horizon et éclairant de ses premiers rayons cette armée rustique, semblait une fidèle image de la gloire vendéenne qui allait se lever à tous les yeux. L'enthousiasme fut universel, et de longues acclamations saluèrent ce sublime ordre du jour. On allait partir. Henri demanda à déjeûner. Pendant que les paysans cherchaient du pain blanc pour leur général, il prit un morceau de leur pain noir qu'il mangea avec eux. Ce n'était chez lui ni affectation ni calcul; il rencontrait sans étude cette simplicité héroïque qui plaît tant au peuple et à l'armée. »

J'ai raconté dans le même livre le premier combat, la première victoire de Henri de la Rochejaquelein. Je l'ai montré arrivant silencieusement avec ses paysans devant les Aubiers occupé par les républicains. Je les ai fait voir se glissant derrière les haies. Il a distribué les deux cents fusils aux meilleurs tireurs. Lui-même il a pris son poste de combat dans un jardin à peu de distance de l'endroit où se trouve l'ennemi. Plusieurs paysans sont derrière lui pour lui passer des fusils tout chargés à mesure qu'il tire. Un habile tireur, un garde-chasse est à ses côtés. Ils commencent le feu, et il n'y a presque pas une de leurs balles qui ne porte. Déjà ils ont tiré près de deux cents coups. Les républicains, irrités, inquiets de voir à chaque instant tomber des hommes dans leurs rangs, sous cette fusillade meurtrière, dirigée par des mains invisibles, s'ébranlent et font un mouvement pour se reformer sur une petite hauteur placée derrière eux. Henri de la Rochejaquelein s'écrie à cette vue : « Mes amis, les voyez-vous? Voilà qu'ils s'enfuient. » A ces mots, les paysans sautent de tout côté par-dessus les haies en criant : *Vive le roi!* Les Bleus, effrayés de la soudaineté de cette attaque, prirent la fuite en désordre, en abandonnant leurs deux petites pièces de canon, et en laissant sur le champ de bataille soixante-dix morts et un grand nombre de blessés. Ainsi commença cette guerre de haies qui devait coûter si cher aux républicains.

Ce que je n'ai pas raconté dans le livre parce que, obligé de suivre l'héroïne de mon récit, j'ai dû me séparer des derniers débris de l'armée vendéenne et de Henri de la Rochejaquelein, qui, après les glorieux succès de cette armée suivis de désasteux revers, avait réussi à repasser la Loire, je veux le dire ici.

Henri de la Rochejaquelein a conquis ses titres à l'admiration des hommes de guerre et au sympathique respect de tous les hommes de cœur. Il a succédé à Cathelineau et à Lescure. Il a été à vingt et un ans généralissime de la Vendée. Ce n'est plus ce combattant des Aubiers qui embusquait derrière les haies ses soldats improvisés et sans armes. Il a livré à la république seize batailles rangées et il les a gagnées. Entre Laval et Château-Gontier il a fait tourner le dos aux deux plus illustres généraux de la République, l'intrépide Marceau, le glorieux Kléber, et les braves Mayençais se sont étonnés d'être obligés de reculer et de fuir devant une armée de paysans. Kléber l'a écrit lui-même dans ses Mémoires : « Cris, exhortations, menaces, sont vainement employés. Le désordre est à son comble, et pour la première fois je vois fuir les soldats de Mayence. L'ennemi nous

poursuit, il s'empare successivement de nos pièces qu'il dirige contre nous. La perte des hommes devient considérable. » Depuis le fatal passage de la Loire cependant, ce n'est pas une armée seulement que conduit Henri de la Rochejaquelein, c'est un peuple. Il y a des femmes, des enfants, des vieillards, des prêtres exilés qui ont suivi leurs paroisses. Les bivouacs vendéens offrent un aspect étrange ; les mères y allaitent leurs petits enfants, les curés y récitent leur bréviaire. La Vendée s'est arrachée tout entière de son sol, elle n'a plus pour patrie qu'un camp, le camp protégé par l'épée de ses défenseurs. Deux cent mille républicains la cernent, elle ne prolonge sa vie qu'à coups de victoires. Deux fois à Dol, une fois encore à Antrain Henri de la Rochejaquelein triomphe avec l'héroïque Talmont. Triomphes stériles qui prolongeaient l'agonie de l'armée vendéenne sans pouvoir la sauver, car elle ne se recrutait plus ! Les républicains, maîtres partout ailleurs, l'accablaient du



M. de la Rochejaquelein et le prince de Talmont campant à Mayenne (1793).

poids de la France. Du moins, ce fut une glorieuse agonie. La Vendée, qui montait à son Calvaire, se détournait de temps en temps pour férir un dernier coup d'épée. Dans cette fuite d'un nouveau genre, il fallait acheter chaque étape au prix d'un combat, d'un succès. Jamais Henri de la Rochejaquelein ne fut plus admirable qu'à cette époque. Ce général d'une armée à moitié détruite portait le bras en écharpe depuis sa dernière blessure. Au combat de Laval il se trouva seul dans un chemin creux aux prises avec un fantassin républicain; il le saisit au collet de la main gauche, et gouverna si bien son cheval avec ses jambes que cet homme ne put lui faire aucun mal. Les Vendéens s'emparèrent du soldat et voulurent le tuer ; Henri de la Rochejaquelein le leur défendit : « Retourne vers les républicains, lui cria-t-il, dis-leur que tu t'es trouvé seul avec le général des brigands qui n'a qu'une main et point d'armes et que tu n'as pu le tuer. » Hélas ! la Vendée comme son général ne se défendait plus que par ces tours de force héroïque. Elle allait en s'affaiblissant, et sa première défaite devait la perdre sans retour.

Cette défaite inévitable arriva devant Angers. Les paysans demandaient à grands cris à repasser la Loire. Il leur semblait qu'ils retrouveraient leurs forces en touchant du pied le sol de la Vendée. Henri de la Rochejaquelein comprit que, pour être suivi, il fallait marcher dans cette direction. Il conduisit par une dernière marche cette multitude agonisante de Craon à Ancenis où il arriva

le 16 décembre 1793, à sept heures du matin, après avoir laissé derrière lui un grand nombre de personnes qui ne purent le suivre et qui furent impitoyablement massacrées par les républicains du général Westermann. La vue de la Loire ranima les Vendéens. Par les ordres de Henri de la Rochejaquelein, ils se mirent à construire des radeaux ; voulant hâter le passage, il se jeta avec Stofflet, MM. de Beaugé et une vingtaine de ses plus braves compagnons dans deux petits batelets pour aller chercher de grosses barques amarrées à l'autre rive. Mais Westermann, qui avait suivi les Vendéens à la trace de leurs cadavres, parut à la tête d'un escadron sur le bord dont Henri de la Rochejaquelein s'éloignait. Sa vue répandit une panique parmi les paysans qui se dispersèrent dans toutes les directions. La Rochejaquelein et ses compagnons, parvenus sur l'autre rive de la Loire, n'eurent que la ressource de s'enfuir dans les bois.

Quand on le sut en Vendée, il se fit un mouvement parmi ceux qui voulaient encore combattre. Pierre Cathelineau le rejoignit à la tête de plusieurs centaines d'hommes parmi lesquels se trouvaient deux autres frères de l'ancien généralissime de la Vendée, quatre de ses beaux-frères et seize de ses cousins germains. Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de beau dans ce clan héroïque des Cathelineau venant se rallier sous le drapeau de Henri de la Rochejaquelein s'apprêtant à livrer ses derniers combats ? Un rayon d'espérance vient illuminer l'esprit du héros, qui, en outre, voit à ses côtés Stofflet, Beaugé, et son fidèle ami Marigny qui a enfin réussi, en bravant les plus grands périls, à traverser la Loire. Il a établi son quartier général dans les profondeurs de la forêt de Vezins. Sortant comme la foudre de cette forteresse verdoyante, il fait contre les bleus des excursions rapides et presque toujours heureuses. Les généraux républicains, qui croyaient que la Vendée n'avait plus d'habitants, s'étonnent d'apprendre qu'elle a encore des soldats. Dans une de ces journées, Henri de la Rochejaquelein qui, aidé par Stofflet, venait de battre le général Cordelier et de mettre ses troupes en fuite, aperçoit deux grenadiers républicains cachés derrière une haie. Il court à eux : « Rendez vous, leur dit-il, je vous fais grâce. » Un des deux grenadiers se retourna, l'ajusta presque à bout portant, et l'atteignit au front d'une balle. Henri de la Rochejaquelein tomba mort. C'était le mercredi des Cendres, 4 mars 1794. Stofflet et Beaugé, qui accoururent, sabrèrent le soldat républicain, et creusant à la hâte un fossé, y ensevelirent Henri de la Rochejaquelein et son meurtrier, parce qu'une colonne ennemie arrivait.

Ainsi mourut, avant d'avoir atteint sa vingt-deuxième année, Henri de la Rochejaquelein, le meilleur et le plus brave des hommes, une des plus hautes renommées contemporaines malgré cette extrême jeunesse, et la plus grande popularité des champs de bataille de la Vendée. Jomini, cet excellent juge, l'a placé parmi les premiers généraux de l'époque, et Napoléon a dit de lui : « Il n'avait que vingt ans ; qui sait ce qu'il serait devenu ? » Avec la maturité d'une expérience précoce, son âme avait la candeur de l'enfance. La Rochejaquelein n'avait point d'ambition personnelle. Sait-on ce que le général des armées vendéennes comptait demander, en cas de succès, pour prix de tant de services : « Si nous remettons le roi sur son trône, disait-il un jour à Lescure, je crois bien qu'il ne refusera pas de m'accorder un régiment de hussards. »

La mort de Henri de la Rochejaquelein mit en deuil toutes les chaumières de la Vendée. Aujourd'hui encore son nom n'est pas prononcé sans attendrissement par les petits-fils de ceux qui combattirent sous les ordres de *Monsieur Henri* et qui ont entendu raconter par leurs pères, dans les veillées, comment le héros faisait de grands signes de croix avant d'aller au feu. La Convention lui rendit aussi un hommage à sa manière. Elle ordonna qu'on déterrât son corps, afin de s'assurer de l'identité du cadavre du généralissime des armées vendéennes. La Révolution vint mettre la main sur ce grand cœur pour s'assurer qu'il ne battait plus.

ALFRED NETTEMENT.

VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

I

Portrait des membres de la famille royale et tableau de la cour à l'avénement de Louis XVI. — Goûts de ce prince. — Disposition de ses petits appartements. — Son exactitude, la montre menteuse. — Versailles déblayé de la neige pendant le rude hiver de 1775. — Mariage de Madame Clotilde. — Marie-Antoinette au Petit-Trianon. — Simplicité de la reine et de ses plaisirs. — Un promeneur inattendu.

La petite vérole, qui avait si rapidement emporté Louis XV, et répandu la terreur dans le palais de Versailles, était d'une nature si contagieuse, que dix personnes étaient mortes pour avoir traversé la galerie sur laquelle s'ouvrait la chambre du roi.

Lorsque la royale résidence parut suffisamment assainie, la jeune cour y rentra.

Entrons au cercle de la reine, où se trouve réunie la famille royale. Le roi a vingt-deux ans. La première impression qu'on éprouve à sa vue, c'est la confiance. La sérénité de son front est un reflet de la droiture d'âme de celui qu'on a surnommé si justement *le plus honnête homme de son royaume*. A ses côtés se tient Marie-Antoinette, dont la ravissante beauté reste majestueuse malgré le vif rayon de gaieté qui éclaire sa physionomie et je ne sais quel gracieux abandon. Son esprit fin serait tourné à la raillerie, sans la bonté adorable qui l'unit à Louis XVI pour faire du bien, toujours du bien, tout le bien possible. Puis voici le comte de Provence, *glissant sur ses pointes*, selon l'expression

pittoresque de la reine, très-fier de sa rare instruction et ne passant pas une erreur de langue ou d'histoire même à ses jeunes sœurs ; le comte d'Artois, léger, ardent, un peu frivole, mais bon, véritable *page* de la famille royale ; les deux jeunes princesses que les deux frères venaient d'épouser, formant avec Madame Clotilde, appelée à devenir une sainte, et Madame Élisabeth, qui devait rester un ange, cette toute jeune cour. Un peu au-dessous, j'aperçois le vertueux duc de Penthièvre et son angélique belle-fille, dont la candeur et la douce charité semblaient l'auréole de son charmant visage. Avez-vous vu quelquefois un frais tableau où les fleurs les plus gracieuses couronnent les fruits les plus beaux? L'illusion est telle, qu'il semble que l'on respire le parfum de ces fleurs, que l'on goûte l'exquise saveur de ces fruits. Mais tout à coup le regard s'arrête troublé, car l'artiste, par un caprice singulier, ou peut-être par une pensée philosophique, a placé au milieu de cette fraîche corbeille un de ces insectes qui, sous de brillantes couleurs, cache le venin dont il va flétrir ces roses et ternir ces fruits.

Ainsi se trouvait au milieu de la famille royale un prince sur lequel son gouverneur, le comte de Pons, avait porté ce terrible jugement : « J'ai fini l'éducation d'un jeune prince qui fera du bruit ; mais il ne faudra pas l'offenser, *il ne pardonnera jamais.* » C'était le duc d'Orléans, qui devait plus tard s'appeler *Égalité!*

L'enfance de Louis XVI, à laquelle nous avons déjà consacré quelques pages, nous l'a montré sérieux dans ses études et dans ses goûts ; aussi, dès qu'il fut maître dans la résidence de son aïeul, il transforma les petits appartements du roi, auxquels on ne pouvait donner sous Louis XV que le triste nom de boudoirs, en salles d'études et en ateliers de travail. Louis XIV avait ignoré qu'un roi eût besoin de petits appartements ; sa vie tout entière se passait dans la représentation, et il restait souverain vingt-quatre heures de suite. Ce rôle royal ne convenait vraiment qu'à lui. Tout autre pouvait en sentir par moments le poids et la fatigue, et quel plus noble repos que la retraite au milieu de l'étude telle que l'entendait Louis XVI? Lorsque l'on entrait dans son salon, les yeux se portaient sur des plans immenses comme celui du canal de Bourgogne et plus tard du Hâvre et de Cherbourg. De belles gravures, que des artistes encouragés par sa bonté lui avaient dédiées, en faisaient le principal ornement. Une autre salle était consacrée à la science préférée de ce prince, la géographie ; des globes, des sphères, les cartes les mieux gravées, la tapissaient ; on remarquait aussi une bibliothèque presque vide, car elle était destinée à tous les ouvrages qui devaient paraître sous son règne.

A ces salles d'étude succédaient, nous l'avons dit, des ateliers de travail. La santé de Louis XVI, pendant son enfance, avait exigé le mélange de travaux manuels à ses études intellectuelles, et il avait dû à ces travaux une partie de sa force physique. Il en conserva l'habitude, et son tour de menuiserie ainsi que sa forge de serrurerie, installés dans ses petits appartements, le délassaient de son travail de tête, lorsqu'il ne pouvait prendre la distraction de la chasse ou de la promenade. C'était là que Gamain, — depuis Louis XIV, ses ancêtres avaient été serviteurs du roi — donnait des leçons au prince qui se montrait plein de bonté pour lui. On sait comment cet ingrat dénonça l'armoire de fer des Tuileries, dont seul il avait connaissance. Après la mort de Louis XVI, il eut l'infamie d'accuser le roi d'avoir voulu l'empoisonner. Les chefs du gouvernement révolutionnaire lui payèrent d'une pension de 12,000 livres cette odieuse calomnie. Un autre enfant du commerce de Versailles avait aussi ses entrées au château ; c'était Blaizot. Tout jeune garçon, il vendait des images aux enfants de la cour, et le Dauphin, qui avait remarqué sa physionomie intelligente, l'avait pris en amitié ; il causait avec lui et se plaisait à ses heureuses reparties. Cette circonstance fit sa fortune. Devenu roi, Louis XVI le nomma son libraire, en ne lui demandant qu'une seule preuve de reconnaissance ; c'était de recueillir tous les pamphlets et les libelles publiés contre le roi et de les lui remettre. La police, qui n'était point informée de l'ordre donné par le monarque, ayant fait une descente à la librairie de Blaizot, trouva une grande quantité d'écrits contre le roi et le gouvernement, et l'intendant de police indigné désigna Blaizot comme ayant mérité la Bastille. Louis XVI fit aussitôt appeler le garde des sceaux, et, lui racontant pourquoi son libraire se procurait tous ces écrits, il ajouta ces belles paroles : « Comment voulez-vous que je connaisse l'opinion publique? Croyez-vous que je puisse découvrir la vérité dans les écrits où l'on me prodigue des éloges? Je sais la confiance que méritent les courtisans. »

Tout homme dont la vie est sérieusement occupée s'habitue à distribuer ses heures entre les différentes tâches qu'il doit remplir ; Louis XVI avait cette exactitude scrupuleuse que son frère, le comte de Provence, devait spirituellement appeler *la politesse des rois.*

C'était à peu près sa seule exigence à l'égard des officiers attachés à son service ; l'un d'eux manqua un jour à l'heure indiquée, et ne trouva pas d'autre excuse que l'irrégularité de sa montre. Le roi la saisit, et par un mouvement vif et brusque, il la jette au milieu du feu, en disant : « Voici le cas que je fais d'une menteuse. » Le lendemain, le bon prince se repentait de sa vivacité, et dès son lever il voulut la réparer. L'officier se trouvait cette fois ponctuellement arrivé à l'heure matinale où Louis XVI commençait la journée : « Vous avez donc une autre montre, lui dit le roi. — Oui, sire. — Eh bien alors, vous en aurez deux, répondit Louis XVI en lui présentant la sienne. Mais je vous conseille de vous en tenir à celle-ci, elle est parfaitement véridique. »

Les épreuves de ce règne malheureux semblèrent commencer dès ses premières années. L'hiver le plus

rude couvrit Versailles et ses environs de plusieurs pieds de neige en 1775, et de nombreux ouvriers sans ouvrage et sans pain encombraient les avenues de la ville. Louis XVI les enrôla, et, bravant le froid, il allait chaque jour encourager leur travail, doublant souvent leur salaire; puis, lorsque la journée était finie et que le roi rentrait au palais, il était suivi de cette armée de travailleurs couverts de neige qui, à la lumière des torches éclairant leur marche, produisaient l'effet de longues files de fantômes blancs et criaient de tout leur cœur : Vive le roi!

Ce fut cette même année que l'aînée des jeunes sœurs du roi, Madame Clotilde, quitta la France pour épouser un prince de Piémont. Sa figure était charmante, mais son embonpoint énorme l'avait fait surnommer Gros-Madame. Cette princesse, dont l'esprit était doux et fin et le caractère indulgent, ne se fâchait nullement de ce surnom. Elle avait été la première à dire au prince qu'elle épousait : « Vous me trouvez bien grasse? — Je vous trouve charmante, » avait répondu celui-ci, véritablement enchanté des traits délicats, de l'esprit aimable, du caractère angélique de la princesse.

Ce mariage, qui avait suivi de près celui des deux princesses de Piémont avec le comte de Provence et le comte d'Artois, suggéra à la muse de la chanson, toujours un peu railleuse en France, ce quatrain original :

Le bon Savoyard, qui réclame
Le prix de son *double* présent,
En échange reçoit Madame:
C'est le payer bien grassement.

Combien les larmes de Madame Clotilde au moment de quitter le roi et toute la jeune famille royale eussent été plus amères, si elle eût prévu leur destinée cruelle! Alors sans doute, comme Madame Élisabeth, elle se fût dévouée au roi et eût renoncé à son bonheur personnel pour partager le malheur de son frère! Mais Dieu l'appelait à gagner dans un autre pays l'auréole des saints, laissant à ceux qu'elle quittait la palme des martyrs.

L'étiquette, qui avait toujours pesé à la Dauphine, paraissait insupportable à la reine. Une cour simple, facilement en rapport avec les classes inférieures, qui aurait en outre l'immense avantage de diminuer les dépenses dans un temps où le pain était si cher et lorsque déjà l'on saisissait dans le peuple plus d'un indice de mécontentement, telle fut l'illusion de Marie-Antoinette.

Cette honnête illusion éloigna d'elle une partie de la noblesse, en particulier cette famille de Noailles profondément blessée du surnom de *Madame l'Étiquette*, donné un peu légèrement par Marie-Antoinette à la duchesse de Noailles, sa dame d'honneur. Les cours qui vivent du faste n'aiment point la simplicité. En outre, les esprits prudents faisaient observer que ce n'est pas aux têtes couronnées à affaiblir leur prestige. Une partie de la famille royale, celle qui se ralliait à Mesdames de France, tantes du roi, s'unirent à cette coterie qui commença une sourde opposition contre Marie-Antoinette. L'ombre de Louis XIV semblait rendre impossible dans le château de Versailles cette vie simple que rêvait la reine; mais les frais ombrages, les fleurs embaumées, les clairs ruisseaux du Petit-Trianon, étaient vraiment le cadre où cette princesse pouvait se permettre d'être heureuse à la manière des simples particuliers, plus souvent enviés qu'ils ne le pensent par les grands de la terre.

La plus belle des reines à Versailles, la plus charmante des femmes à Trianon, à la petite maison, véritable miniature du Grand-Trianon, le reine ajouta ce charmant village où chalets, laiterie, rustique presbytère, vous transportent dans une petite Suisse d'opéra comique. La charmante laitière qui offrait à ses visiteurs du lait de ses magnifiques vaches amenées des cantons helvétiques, c'était la reine elle-même, plus belle qu'à Versailles, avec ses cheveux blonds sans poudre, sa taille souple et mince, dégagée des immenses paniers que remplaçait une robe blanche flottante. Le roi, les princes, les amies de la reine, car Marie-Antoinette s'était donnée ce doux luxe d'avoir des amies, venaient partager cette vie de repos et de simples et rustiques plaisirs, si nouvelle pour eux. Un théâtre élégant, un vrai petit chef-d'œuvre de goût, y voyait quelquefois ces innocentes représentations sitôt interrompues au commencement du mariage du Dauphin; mais le Dauphin, je veux dire le roi, n'était plus à lui seul l'auditoire, quoique du reste tout se passât dans le cercle de l'intimité.

Une fois par semaine seulement, les allées du Petit-Trianon s'encombraient d'une foule nombreuse; sous leurs vêtements des dimanches, on reconnaissait le commerçant de Paris, l'ouvrier lui-même venant se reposer avec sa famille d'une semaine de travail. La reine avait voulu que, ce jour-là, sa propre demeure devînt celle de tout Français convenablement vêtu.

Un orchestre installé dans un bosquet faisait bientôt entendre ces accords joyeux que les oreilles de la jeunesse écoutent toujours avec émotion; la famille royale et la reine elle-même ouvraient le bal auquel prenait ensuite part tout le bon peuple.

Le *bon peuple* seul n'y pénétrait pas toujours. Les grilles du parc souvent ouvertes trompaient quelquefois le promeneur attiré par ces parterres enchanteurs. Il passait du dehors au dedans sans s'en douter, et jamais nul officier de police ne venait le réveiller de son agréable illusion. Un de ces promeneurs herborisant se trouva ainsi dans une des allées du jardin de la reine, et, quoique la tête baissée vers la terre où il recherchait quelque plante *utile à l'humanité*, il s'aperçut de la présence de deux jeunes femmes assises sur un banc et causant avec cette effusion de l'amitié qui est un des bonheurs de la vie. Il les salua gauchement, évidemment contrarié de ne pouvoir les éviter. Soit bienveillance, soit simple curiosité, l'une d'elles lui adressa la parole;

la réponse du promeneur fut empreinte de cette amertume que la jalousie et l'envie amènent du cœur sur les lèvres.

— Vous me paraissez, monsieur, aimer peu les grands, dit une des deux femmes; ce sont cependant des hommes comme les autres.

— On craint toujours les rois, reprit sentencieusement l'étrange promeneur; l'amour et la crainte ne sauraient se rencontrer à la fois dans l'âme.

La conversation continuant sur ce ton d'aigreur d'un côté et de douce curiosité de l'autre, la jeune femme se hasarda à lui demander son nom.

— Mon nom? s'écria-t-il comme un homme tout étonné de n'être pas reconnu, peut-être l'avez-vous entendu prononcer. Je suis Jean-Jacques Rousseau, de Genève.

— Vous voulez dire Jean-Jacques de l'Univers, reprit la gracieuse femme en réprimant un mouvement de surprise.

L'esprit atrabilaire de celui qui s'était emphatiquement nommé l'amant de la nature et qui en réalité n'aimait que lui, ne fut pas insensible à cette louange délicate.

— Vous êtes trop bonne, madame, je ne suis qu'un pauvre homme obscur.

— Non, mais vous êtes injuste envers les rois.

Cette phrase, qui n'avait pas été prononcée sans émotion, fit lever à Jean-Jacques son regard indécis, et, reconnaissant la princesse qui lui parlait :

— On m'avait dit, murmura-t-il à voix basse, que la reine n'était pas ici.

— Elle ne veut pas y être.

— Ce n'est pas la même chose,... mais je ne perdrai pas le souvenir de cette journée... Je sens maintenant qu'on peut au moins aimer les reines.

C'était une étrange rencontre! L'un des pères de la Révolution française, en se trouvant en face de Marie-Antoinette, n'avait pu résister au charme de cette reine; sa fille aux mains sanglantes devait être plus implacable que lui.

Quelques instants de silence suivirent le départ de Rousseau. Marie-Antoinette, restée pensive, serra la main de la princesse de Lamballe.

— Hélas! dit-elle, ces philosophes apprennent à nos sujets à ne pas nous aimer, nous qui avons tant besoin de leur amour!

La reine venait de le dire, l'esprit philosophique, telle était la pierre d'achoppement à laquelle devaient venir se briser une à une toutes les tentatives de la royauté pour rendre heureux ce pauvre peuple, que ses soi-disant amis, après lui avoir ôté la croyance en Dieu, la notion du bien et du mal, devaient conduire au régicide.

Renée de la Richardays.

— La suite prochainement. —

LE FUSEAU BÉNIT

(LÉGENDE)

I

LE FUSEAU PERDU.

La petite Odette vient de quitter sa chaumière; elle s'avance à travers le bois en chassant devant elle deux brebis blanches, et en filant d'un doigt léger une quenouille chargée de lin. Elle a les pieds nus, et ses habits sont bien pauvres; mais elle chante gaiement. Au-dessus de sa tête le ciel est si pur, le soleil si brillant! Autour d'elle, les fleurs s'épanouissent, les petits oiseaux gazouillent. Odette, qui a le cœur aussi pur que le ciel, sourit à chaque objet qui frappe ses regards. Elle adresse un joyeux bonjour à la fleur des bois que la veille elle a vue éclore, et au petit oiseau qui s'envole à tire d'ailes, emportant un brin de mousse ou un flocon de laine pour construire son nid.

Parvenue à la lisière de la forêt, Odette alla s'asseoir au bord d'un ruisseau, elle laissa ses deux brebis paître à l'aventure et continua de filer en chantant un cantique.

Soudain un cri de douleur interrompt la chanteuse; son fil venait de se rompre et le fuseau, échappant à ses mains, était tombé dans le ruisseau!

— Doux Sauveur! que va dire ma mère! s'écria la pauvre Odette; mon fuseau perdu! mon fuseau déjà tout chargé de lin!... Ah! madame la Vierge, ayez pitié de moi!

Odette se pencha sur le ruisseau; à l'aide du manche de sa quenouille, elle écarta les plantes aquatiques dans lesquelles le fuseau pouvait être arrêté peut-être; mais elle ne le vit point. Alors la pauvre enfant se rassit sur l'herbe, et elle pleura amèrement.

Elle était si abîmée dans sa douleur qu'elle n'entendit pas un bruit de feuilles froissées qui se fit dans la forêt, et qu'elle ne vit pas un bel enfant apparaître dans l'un des sentiers, s'y arrêter à quelques pas d'elle pour la regarder curieusement.

Le nouveau venu était vêtu avec luxe, il avait des traits réguliers, beaux et une admirable chevelure blonde sous un chapeau surmonté d'une plume blanche. Tout en lui annonçait un enfant de bonne maison.

Il s'avança jusqu'à la petite paysanne et lui mit doucement la main sur l'épaule.

— Pourquoi pleures-tu? demanda-t-il.

Odette se retourna vivement. En apercevant la belle figure du jeune garçon penchée sur elle avec commisération, elle sourit à travers ses larmes.

— Tu as donc bien du chagrin? reprit-il.

— Oh! oui, mon jeune seigneur, j'ai du chagrin, et un grand chagrin, je vous assure. Ah! quel malheur, quel malheur!

Et Odette se remit à pleurer.

— Que t'est-il donc arrivé, voyons? Le loup a-t-il emporté une de tes brebis, car je vois que tu n'as pas de chien pour les garder.

— Fantik Madec est trop pauvre pour avoir un chien; nous ne possédons que ces deux brebis qui ne s'écartent jamais. Je pleure parce que le fil de ma quenouille s'est rompu et que mon fuseau est tombé dans le ruisseau.

— Et tu trouves que la perte de ton fuseau est un grand malheur? demanda l'enfant inconnu qui ne put s'empêcher de sourire.

— On voit bien que vous ne connaissez pas la pauvre Odette; autrement vous ne feriez pas cette question. Je n'ai pas comme les autres enfants un père et une mère indulgents et tendres. Ma mère est morte quand j'étais toute petite, mon père l'a suivie il y a trois ans. Je n'ai plus pour appui sur la terre que la seconde femme de mon père. Elle a un autre enfant et...

Odette hésita.

— Et tu n'es pas heureuse avec eux, pauvre petite?

— Que voulez-vous, messire, je suis à la charge de Fantik Madec, répondit la petite fille. Sans elle il me faudrait demander mon pain aux portes des métairies et des châteaux. Ce serait bien dur.

— Au moins ta belle-mère ne te maltraite pas?

Odette baissa la tête et garda le silence.

— Peut-être en rentrant, seras-tu battue pour avoir perdu ton fuseau?

Cette fois encore, Odette ne répondit pas; mais un léger tremblement agita ses membres.

Le jeune étranger s'assit sur l'herbe aux côtés d'Odette, et, avec cette charmante liberté de l'enfance, il lui prit les mains et lui dit doucement :

— Je vois bien que tu souffres beaucoup chez la femme de ton père, pauvre Odette. Si j'étais un homme je te protégerais et je voudrais que tu fusses libre et heureuse; mais je ne suis que le petit Gilles. Si du moins je pouvais te rendre ton fuseau!

— Hélas! messire, c'est impossible... Il n'y a que la bonne Vierge qui me puisse venir en aide. J'ai déjà perdu bien du temps, et si ma belle-mère voit que j'ai entamé à peine ma quenouille, que va-t-elle dire, mon Dieu! que va-t-elle dire?... Ah! c'est bien triste, allez! de ne pas avoir sa vraie mère. Elle était si bonne et si douce, celle que le bon Dieu m'a prise!

Et le regard d'Odette monta vers la voûte radieuse et bleue comme si elle eût espéré y voir l'image de celle qui n'était plus.

— Pauvre Odette!... Veux-tu que je me jette à l'eau pour retirer ton fuseau?

Et déjà Gilles s'était levé, et peut-être, sur un signe de la petite fille, allait-il, sans égard pour ses riches vêtements, se précipiter dans la rivière. Elle était peu profonde, mais il n'eût pas laissé d'y prendre un bain peu agréable et qui n'eût pas été sans danger bien que l'on fût au printemps. Odette le retint.

— Oh! non, non, messire, s'écria-t-elle vivement. J'aimerais mieux être privée de pain pendant deux jours et être battue jusqu'au sang que de vous voir faire une chose semblable. Tenez, si vous le voulez, allons prier ensemble la bonne Vierge du chêne, je suis sûre qu'elle viendra à mon secours.

Odette, que les beaux vêtements de son petit compagnon n'intimidaient plus, le prit familièrement par la main et l'entraîna vers un chêne voisin dans lequel on avait pratiqué une niche où se voyait une grossière statue de la sainte Vierge.

Odette improvisa une naïve prière que Gilles répéta après elle. Quand la petite paysanne se releva, son beau regard étincelait de foi et d'espoir.

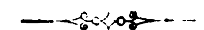
— Odette! Odette! je te sauverai! s'écria Gilles avec force. Tandis que nous priions la bonne Vierge, il m'est venu une bonne pensée, c'est elle qui me l'a inspirée. Je vais m'absenter un instant, en attendant mon retour, reste-là à remercier Notre-Dame.

Gilles partit en courant, Odette entendit longtemps le bruit de ses pas retentir dans la forêt, puis le silence se fit, mais Odette n'en fut pas attristée. Elle ne connaissait pas son nouvel ami; mais il paraissait si bon, que sûrement ce n'était pas pour se jouer d'une pauvre petite paysanne ignorante qu'il avait cherché à faire entrer l'espoir dans son cœur.

Odette, demeurée à genoux, priait toujours la Patronne des affligés, et elle espérait.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

L'inondation ne diminue sur un point que pour reparaître sur un autre, et cela s'explique par la rupture des digues qui, en donnant issue aux eaux vers de nouvelles vallées, fait baisser le niveau général de l'inondation, parce qu'elle en étend la surface. Plusieurs des grandes voies ferrées continuent à ne pouvoir transporter les voyageurs; celle de Bordeaux a chômé pendant plusieurs jours, et des avis placardés dans les gares des chemins de fer avertissaient les voyageurs du point où le train était obligé de s'arrêter. Comme à l'ordinaire, ni le dévouement des autorités ni le courage personnel ne font défaut dans cette grande calamité. Partout des expéditions de sauvetage sont organisées. Elles portent des vivres aux inondés et rapportent des nouvelles à leurs parents inquiets et presque désespérés. Un des rédacteurs de *la Presse*, M. Baragnon, qui vient de se distinguer dans ces généreuses expéditions dirigées à travers le val de la Loire, en Sologne, donne les détails les plus émouvants sur les spectacles navrants dont il a été

témoin. Il raconte comment la barque sur laquelle il était monté a d'abord suivi la route de Sandillou dont l'emplacement était marqué par la cime de quelques grands arbres et le faîte des maisons. L'étage supérieur de ces maisons est seul habité. On hèle de distance en distance la barque pour demander le pain dont on a besoin. C'est une scène du déluge. Les eaux grises et mugissantes roulent des portes, des fenêtres, des débris de toute espèce; elles entrent dans les maisons éventrées pour en sortir avec un bruit sinistre. Quelquefois les hardis sauveteurs débarquent sur le toit d'une habitation. C'est ainsi qu'ils réussissent à passer le remblai du railway qui forme barrage au flot de Jargeau, d'Arvoy et de Puchesse. Alors ils se trouvent comme en pleine mer; aussi loin que s'étend le regard on n'aperçoit que de l'eau. Là ils rencontrent un malheureux à moitié nu, debout sur un pan de mur qui émerge du milieu des flots. Il y a dix-huit heures qu'il est dans cette position critique. Aux questions qu'on lui adresse, il répond qu'il a voulu passer sur ce mur pour se rendre à l'étage supérieur de sa ferme, et que la muraille s'est écroulée, sauf sur le point qui le portait. On le prend dans la barque et on le conduit à sa ferme, dont l'étage supérieur est au-dessus du niveau de l'inondation. Ici ils passent près du village de Saint-Denis-en-Val; le clocher marque seul la place du village, qui est tout entier sous les eaux.

De temps à autre, on entend comme des coups de tonnerre qui retentissent dans l'espace; ce sont de nouvelles maisons qui s'écroulent. Puis, comme il arrive toujours dans les catastrophes de ce genre, la comédie a son coin dans le drame. A peine éloignés d'une ferme où l'on manquait de pain depuis douze heures, les sauveteurs s'entendent appeler à grands cris par une vieille femme qui, passant la tête par la fenêtre de son grenier, leur fait signe d'approcher. Sauvée du cataclysme, elle ne songe qu'à une chose, c'est à aller vendre à Orléans ses melons qui se gâtent, elle supplie les sauveteurs de la prendre avec sa cargaison de cucurbitacés. Le récit de M. Baragnon restera comme la page la plus intéressante écrite sur les inondations de 1866.

On ne peut calculer toute l'étendue du désastre, mais on voit qu'il est immense. L'Aveyron, la Lozère, l'Ardèche, le Lot, le Tarn, sont, avec les départements traversés par la Loire, ceux qui ont le plus souffert. Des villages tout entiers sont sous les eaux, les populations ont perdu leurs habitations, leurs mobiliers, leurs récoltes et leurs instruments de travail. Aussi, de tout côté des souscriptions s'ouvrent pour venir au secours des victimes du fléau.

Sans vouloir usurper le rôle du maître d'école dans la fable si connue de la Fontaine, je demande la permission de faire une réflexion au sujet d'une observation que je retrouve dans plusieurs journaux des départements inondés : « La digue a cédé, disent-ils, parce qu'elle avait été construite avec des terres trop légères et qu'on y avait mis trop peu de pierres. » Je ne pousserai pas la curiosité jusqu'à demander pourquoi, après l'inondation de 1856, on n'a pas choisi des matériaux assez consistants pour résister à l'inondation, puisque c'était précisément le but de la construction des digues; mais je demanderai que l'inondation de 1866 serve au moins de leçon, et que ceux qui vivront en 1876 ne retrouvent pas cette observation stéréotypée, dans le cas où il y aurait une crue des rivières et des fleuves aussi considérable que cette année : « Il a été impossible, malgré les efforts surhumains des travailleurs, de résister au progrès des eaux, parce qu'après l'inondation de 1866, les digues avaient été reconstruites avec des matériaux trop légers et qui manquaient de cohésion. »

Il est pourtant facile de prévoir quand il suffit pour cela de se souvenir.

*** La reine Victoria vient de témoigner la reconnaissance de l'Angleterre aux hommes éminents dont le talent et la persistance ont fait enfin réussir la grande entreprise de la pose du câble transatlantique. M. D. Gooch, directeur de la compagnie de construction du télégraphe, président de la compagnie du grand-vaisseau et président du grand chemin de fer de l'Ouest, a reçu le titre de baronnet, ainsi que M. Simpson, vice-président de la compagnie du câble transatlantique primitif, qui n'a pas cessé un instant de croire au succès définitif de l'entreprise.

Toutes les nations battront des mains à ces titres de noblesse si honorablement gagnés sur le champ de bataille de la science au service de la cause de la civilisation et de l'humanité. MM. R. A. Glafs, John Canning, le professeur William Thomson et le capitaine James Anderson ont été nommés chevaliers. Lord Derby a exprimé le regret que les règlements du service naval ne lui permissent pas de recommander à la reine le capitaine Anderson pour l'insigne distinction de l'ordre du Bain. Il eût également offert une marque de gratitude à un autre savant, M. Cyrus Field, si sa qualité de citoyen des États-Unis ne lui interdisait pas d'accepter un titre. Voilà les services que nous aimons à voir récompenser; ils servent, au lieu de nuire comme le fusil à aiguille.

*** L'exposition d'horticulture de 1866, rue de Grenelle, a été moins brillante que les années précédentes. Les exposants se sont probablement réservés pour l'Exposition universelle. Signalons seulement les beaux glaïeuls de M. Loise qui a obtenu la médaille de vermeil, et parmi lesquels on a remarqué surtout l'*Osiris* amaranthe clair et le *Poussin* rouge carminé et nankin. M. Chatin a eu la médaille d'honneur pour ses feuillages exotiques. Parmi les exposants de fruits, M. Deseine a eu la médaille d'honneur pour son lot de poires et de pommes; plusieurs cependant étaient tachées, résultat des grêles et des pluies de cette année. M. Rose Charmeux demeure invincible sur le terrain des raisins de Thomery, quoique M. Knight, exposant anglais, lui

fasse concurrence pour la grosseur des grappes et la beauté des grains :

> Entre les deux les yeux balancent ;
> Mais le goût n'hésiterait pas.

*** Dernièrement un des écrivains les plus laborieux de notre siècle, M. Théodore Muret, a terminé sa carrière à un âge peu avancé. Nous avons, il y a quelques mois, parlé de lui à l'occasion de son *Histoire par le théâtre*, ouvrage qui doit être lu avec précaution, mais où l'on trouve des renseignements curieux, une grande science des choses dramatiques de notre temps, et un jugement assez sûr quand il n'est pas obscurci par les préjugés de secte. M. Théodore Muret était protestant, même protestant zélé, et, chose assez singulière, ses deux meilleurs ouvrages sont une *Histoire des guerres des armées catholiques et royales de l'Ouest*, et une *Histoire de l'armée de Condé*. Par une contradiction étrange, tout protestant qu'il fût, M. Muret appartenait aux opinions les plus ardentes de la droite. Il se signala au premier rang parmi les écrivains de la *Mode*, après la révolution de 1830, alors que M. Alfred du Fougerais dirigeait ce recueil. Il semblait que chez Théodore Muret tout dût être contraste. J'ai rarement connu d'homme aussi triste, ce qui ne l'empêchait pas d'être un écrivain assez gai.

Il tournait spirituellement le couplet, aiguisait l'épigramme, et il a composé pour le théâtre plusieurs ouvrages qui ont eu du succès. Il a écrit contre les socialistes, en 1848, le pamphlet qui, de mémoire d'homme, a eu le plus prodigieux débit puisqu'il fut vendu à deux cent mille exemplaires en moins d'un an. Il rédigeait à cette époque le feuilleton dramatique de l'*Opinion publique*. Plus tard il rédigea celui de l'*Union*. Puis, comme le mauvais état de sa santé ne contribuait pas à adoucir son caractère, il s'éloigna peu à peu de ses anciens amis, et chercha querelle, sinon aux opinions qu'il avait défendues, au moins à ceux qui les professaient ou les représentaient. Il y avait dans sa position quelque chose de bizarre qui devait contribuer à le gêner et à l'aigrir. Je me souviens que, dans un club au mois de février 1848, il fut interrompu pendant un discours qu'il prononçait en faveur du christianisme par cette interruption d'un auditeur : « Gueux de papiste ! — Vous vous trompez, dit Théodore Muret en se tournant froidement vers l'interrupteur, je suis protestant. » Je me rappelle, en revanche, que dans le Morbihan, lorsqu'il se déclara protestant devant les anciens chefs des armées catholiques et royales, le général Joseph de Cadoudal et le commandant Guillemot qui vient de mourir, et auxquels il était venu demander des documents pour son *Histoire des guerres de l'Ouest*, ils ne voulurent d'abord pas le croire. « L'historien de la catholique Vendée appartenir à l'église de Calvin, quel conte à dormir debout nous faites-vous là ? » Malheureusement ce n'était pas un conte. Ces braves et dignes gens en demeurèrent tout surpris et sincèrement affligés.

Tout protestant qu'il fût, l'honnête Théodore Muret était incapable de ne pas rendre justice aux grandeurs du catholicisme quand elles s'offraient à lui dans leur majesté. Les plus belles lignes que ce zélé protestant ait écrites sont consacrées à la Trappe de Bellefontaine qu'il avait visitée. Voici les dernières phrases de ce beau morceau :

« J'ai quitté la Trappe avec un sentiment d'étonnement et d'admiration. Sans doute, la nature humaine ne comprend pas aisément cette abnégation si profonde, et recule devant cet excès d'austérité. Ce bonheur de l'âme que goûtent les trappistes, cette vie dans laquelle ils se complaisent, ne sont pas à la portée de tous les esprits. Mais je crois impossible qu'un homme de bonne foi, quelles que soient d'ailleurs ses opinions et ses idées, visite Bellefontaine sans se convaincre au moins combien le banal reproche d'égoïsme serait injuste à l'égard des trappistes. Napoléon lui-même, après une sévère enquête, avait reconnu tout ce qu'il y a d'admirable en eux. Il avait senti que là les âmes brisées par de violents chagrins, des imaginations qui ont épuisé tous les plaisirs du monde, peuvent trouver un asile contre le vide et le désespoir où elles se sentent plongées. »

*** On annonce la nouvelle, — est-elle bien vraie ? — qu'un théâtre équestre prépare sous ce titre, *les Étrangleurs du Nizzam*, une grande scène équestre où les principaux chroniqueurs des petits journaux seront mis en scène sous les noms des principaux Thugs. Sans doute, si théâtre entre dans une voie aristophanesque, il suit un très-mauvais exemple ; mais ce mauvais exemple, qui donc le lui a donné, sinon la petite presse, qui vit aux dépens des personnes et de personnalités ?

*** Le préfet du Nord a rappelé aux administrations municipales que les combats de coqs étaient interdits par un arrêté de 1852. C'est une excellente pensée. Les combats de coqs ne servent, comme les combats de chiens et les combats de taureaux, qu'à rendre les mœurs féroces et les caractères cruels. Les combats de coqs existaient déjà, dit-on, du temps de Clovis. Je ne dis pas le contraire, mais Clovis ne brillait point par la douceur, et l'on sait comment il rappela au soldat, avec le tranchant de sa francisque, le vase de Soissons.

NATHANIEL.

JACQUES LECOFFRE ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.— Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Corinne improvisant au cap Misène.

MADAME DE STAËL

Un jour, Mme de Staël chercha à personnifier l'idéal qu'elle portait dans sa puissante imagination, et elle fit *Corinne*. *Corinne*, c'est Mme de Staël, comme *René* est Chateaubriand, comme *Child-Harold* est lord Byron, comme *Figaro* est Beaumarchais. Dans l'héroïne de son livre, la fille de Necker, qui après avoir toute sa vie ambitionné la gloire, après l'avoir obtenue, écrivit cette phrase où respire le désenchantement de l'expérience : « La gloire pour une femme n'est que le deuil éclatant du bonheur, » a voulu dessiner la destinée qu'elle se serait faite si elle avait tenu dans ses mains la baguette des fées.

L'apogée de la destinée de Corinne, c'est son triomphe au Capitole. Quand Oswald l'aperçoit pour la première fois, elle lui apparaît debout sur un char, comme une déesse antique, couronnée de sa gloire et de sa beauté, et entourée d'une foule enthousiaste d'admirateurs et d'adorateurs. Elle est venue pour entendre son propre panégyrique que le lecteur trouve peut-être un peu long, mais les panégyriques paraissent toujours courts à ceux qui en sont l'objet ; et, pour répondre aux honneurs que lui rend Rome, elle improvise un hymne ou un dithyrambe sur les grandeurs de l'Italie. Tout à coup elle aperçoit le beau et mélancolique Oswald, qui serait le héros du livre si Corinne n'en était pas l'héroïne; Oswald, l'homme du Nord, qui promène dans toute l'Europe son imagination rêveuse, et qui, à côté

de Corinne, semble un pâle rayon de lune dont la lumière blanchit et s'efface devant celle d'un brillant rayon de soleil. Du premier regard, elle a lu ce qui se passe dans l'âme du jeune Anglais, ébloui de cette apparition et étonné de voir revivre la gloire des triomphateurs antiques sous les traits de cette jeune femme rayonnante de génie, de gloire et de beauté. Aussitôt Corinne improvise un chant plein d'inspiration sur le sentiment nouveau qu'elle voit poindre dans le cœur du jeune homme, sur l'aurore de cet enthousiasme qui se lève dans cette âme jusque-là vide, froide et ténébreuse. A ces accents, Oswald se sent défaillir, et, pour ne pas tomber, il est obligé de s'appuyer sur les lions de basalte dont la place est décorée. En voyant cette vive émotion, Corinne se sent elle-même émue. Ainsi commence sur la place de Rome, et par l'échange de deux regards, cette passion qui remplit — dois-je dire le roman ou le poëme? le livre mérite ces deux noms, car il est au dernier point romanesque, et l'inspiration poétique y tient une grande place.

C'est pour cela qu'on y trouve la vive et originale empreinte de la personnalité de Mme de Staël, dont M. de Lamartine a pu dire sans exagération : « Sa conversation se composait d'odes, » et que Fontanes a achevé de juger lorsqu'il a dit d'elle au commencement de ce siècle : « Ce qu'elle sent est toujours plus vrai que ce qu'elle pense. »

Quand Mme de Staël écrivit *Corinne ou l'Italie*, car son livre porte ces deux titres, cette faculté de l'imagination qu'elle devait conserver jusqu'à la fin débordait en elle, et opprimait toutes les autres facultés, sans les étouffer cependant. C'est pour cela que *Corinne* qui, au point de vue lyrique et descriptif, étincelle de beautés de premier ordre, est fort inférieur, au point de vue des appréciations et du jugement, au livre de *l'Allemagne*, qui, néanmoins, n'est pas sans défaut. Mme de Staël n'avait pas aussi bien étudié l'Italie que l'Allemagne où elle fit deux voyages d'étude : le premier en 1803, le second dans les années 1807 et 1808. Partout accueillie en Allemagne avec un vif empressement que justifiaient la supériorité de son esprit, la noblesse de son caractère et sa position de femme persécutée et exilée, elle avait eu l'avantage de nouer des relations d'amitié et un commerce d'esprit avec les philosophes, les grands prosateurs et les poëtes d'outre-Rhin. Il suffira de nommer, parmi ceux au foyer desquels elle s'assit, Gœthe, Schiller, Humboldt, Ancillon, Wieland et Schlegel, qui s'éprit pour elle d'une vive et fidèle amitié, et ne la quitta plus jusqu'à sa mort : ce fut lui en effet qui, le 14 juillet 1817, devait être chargé d'annoncer à M. Mathieu de Montmorency « la perte irréparable de son illustre et immortelle amie[1]. »

Comme la littérature allemande était fort peu connue en France où l'on n'avait guère lu jusque-là que les idylles de Gessner et quelques œuvres de Gœthe et de Schiller, le livre de *l'Allemagne*, dans lequel venait se réfléchir le pays tout entier avec sa physionomie extérieure, ses sites, ses traditions, ses mœurs, ses lois, ses institutions, ses idées, sa littérature, ses poëtes, ses philosophes, ses historiens, ses artistes, fit l'effet d'une révélation. Parmi tant d'autres titres qui le recommandaient à l'intérêt et à la vogue, l'ouvrage de *l'Allemagne* avait encore celui d'avoir été un livre persécuté et défendu. On se souvient en effet que le préfet de la police impériale avait écrit à Mme de Staël, pour lui reprocher le défaut de patriotisme qu'elle avait montré en louant un pays qui n'était pas la France, et en lui annonçant que son livre, dont il avait lu les épreuves, ne paraîtrait pas. L'auteur n'avait aucun de ces avantages dans son roman intitulé *Corinne ou l'Italie*. L'Italie était beaucoup plus connue en France que l'Allemagne; sa littérature avait été depuis longtemps étudiée et appréciée, et, en outre, l'illustre voyageuse ne trouvait pas au delà des Alpes ce qu'elle avait trouvé au delà du Rhin : toute une pléiade vivante de philosophes, de poëtes, de prosateurs, de savants qui ajoutaient au souvenir de l'ancienne gloire de leur pays le prestige de leur gloire contemporaine. Cependant le ciel splendide et le beau climat de l'Italie, les chefs-d'œuvre de l'art ancien et ceux de l'art nouveau qui se rencontrent dans cette terre couronnée d'une double immortalité, les magnifiques souvenirs qu'elle conserve comme un parfum du passé qui n'est plus, inspirèrent à Corinne, c'est-à-dire à Mme de Staël, d'admirables pages qui firent le succès de l'ouvrage. L'auteur ne ressemble pas à ces voyageurs chagrins qui ont une disposition naturelle à dénigrer les pays qu'ils parcourent et qui payent leur écot à leurs hôtes en invectives ou en épigrammes. Mme de Staël a ses préventions, ses préjugés, ses entraînements, elle a pu avoir des torts, commettre des fautes; mais son cœur est au fond bienveillant, et elle n'est pas indigne du nom que les Allemands lui donnèrent, *die gute Frau*, la bonne dame.

Il y avait d'ailleurs dans le caractère italien des traits qui ne devaient pas lui déplaire. Elle aimait leurs vives saillies, la mobilité sans pareille de leur esprit, leur brillante imagination qui les rend si sensibles aux splendeurs de la nature et aux merveilles des arts, et qui jette de vifs reflets jusque dans le langage populaire où abondent les images fleuries et les tours poétiques. L'Italie lui était donc sympathique par ses qualités et par quelques-uns de ses défauts qui n'étaient pas sans analogie avec les défauts de l'auteur. Elle leur pardonnait tout jusqu'aux superstitions que beaucoup d'entre eux sont enclins à mêler à la religion, et que Mme de Staël exagère dans *Corinne*, sans mauvaise intention aucune ; car, d'accord avec son héroïne, elle a tant d'horreur pour le réalisme, que la superstition ne la choque point dès qu'il s'y mêle un rayon d'idéal. Sans doute on aura quelque peine à admettre que les Italiens, au commencement du dix-neuvième siècle, aient été assez superstitieux pour confon-

[1] Ce billet est cité dans *Souvenirs et Correspondances* tirées des papiers de Mme Récamier.

dre Oswald avec l'archange saint Michel, et pour le prier de déployer ses ailes « et de voler sur le clocher de la cathédrale, afin que de là toute la ville le voie et le prie. » J'ai aussi plus que des doutes sur une autre confusion qu'auraient commise les Romains en prenant pour la sainte Vierge Corinne sortant de Saint-Pierre; la méprise est un peu trop forte. Je suis, en outre, très-peu disposé à croire que les postillons italiens aient eu, vers la même époque, l'habitude de recommander à saint Antoine de Padoue l'âme de leur cheval mourant. Mais il est juste de faire remarquer qu'à la différence des voyageurs rationalistes, Mme de Staël ne raconte pas, on peut bien dire, n'imagine pas ces historiettes pour dénigrer les Italiens. Elle ne leur en veut pas le moins du monde de la tendance de leur esprit à admettre, à supposer même le merveilleux; elle leur en sait gré. Corinne elle-même avec toute sa supériorité est un peu superstitieuse: n'aperçoit-elle pas, au plus vif de ses entretiens avec Oswald, ce petit nuage noir qui, invisible à tous les regards, apparaît comme un crêpe de deuil qui voile le disque argenté de la lune aux yeux de ceux qui doivent bientôt mourir; funèbre présage qu'elle retrouvera au ciel de l'Angleterre, le jour où, après s'être livrée à une dernière improvisation devant l'ingrat Oswald et Lucile, elle dit adieu à la belle nature et à la vie?



Madame de Staël.

Je n'ai pas l'intention, comme on le pense bien, d'analyser ou d'apprécier ici d'une manière complète le roman de *Corinne* qui, avec ses qualités et ses défauts, a sa place marquée dans notre littérature. Je veux seulement rappeler que le triomphe de Corinne au Capitole fut sur le point d'inspirer une grande page au pinceau de David. Mme Récamier, la tendre et fidèle amie de Mme de Staël, avait désiré, peu de temps après la mort de celle-ci, qu'une des principales scènes de ce roman devînt le sujet d'un beau tableau. Elle suggéra cette idée au prince Auguste de Prusse, qui, toujours plein d'un enthousiasme respectueux pour Mme Récamier, accueillit avec empressement le désir qu'elle exprimait. On entra par correspondance en pourparlers avec David qui, obligé après la seconde restauration de sortir de France comme régicide ayant signé, en 1815, l'acte additionnel qui proscrivait les Bourbons, avait fixé sa résidence à Bruxelles. Voici sa réponse aux deux lettres de Mme Récamier :

« Je me suis occupé, comme je vous l'ai dit, de relire le roman de *Corinne* ; au milieu de tant de passages intéressants qu'offre ce bel ouvrage, le couronnement de Corine au Capitole m'a paru le plus propre à remplir le but que se proposent les amis de Mme la baronne de Staël. D'après cette idée, j'ai jeté sur le papier un aperçu de la composition et du développement qu'il faudrait lui donner pour qu'il fût, comme vous en avez l'intention, un monument élevé à la mémoire de cette femme célèbre. Le tableau, d'après mes idées, ne peut pas avoir moins de quinze pieds de long sur douze de hauteur ; les figures doivent être grandes comme nature, et en assez grand nombre pour donner l'imposant aspect d'un triomphe. Il me faudra dix-huit mois pour l'exécuter ; le prix serait de quarante mille francs, payables de la manière que vous avez indiquée vous-même dans votre première lettre. Si les amis de Mme de Staël approuvent ce que j'ai l'honneur de vous communiquer, je désirerais que l'on me procurât un bon portrait de cette illustre dame pour en faire la principale figure du tableau. D'après votre réponse, je pourrais m'en occuper au printemps prochain. »

Les dimensions que David voulait donner au tableau, et le délai qu'il demandait avant de le commencer, ne convinrent point au prince Auguste de Prusse. On s'adressa alors à Gérard qui, s'inspirant d'une autre scène du roman, composa le tableau popularisé par la gravure de *Corinne improvisant au cap Misène*.

Corinne était donc bien Mme de Staël. Le poëte avait voulu se peindre sous les traits de son héroïne et tout le monde l'avait reconnue, avec ce goût de la supériorité qui était une passion chez elle et qui lui faisait repousser comme un joug les opinions reçues, les convenances comme des entraves qui arrêtent l'essor indépendant du génie ; avec cette imagination qui était une puissance, ce don de l'improvisation qui lui donnait le sceptre dans les salons et lui faisait considérer comme le meilleur régime celui où l'on pouvait deviser de toute chose, car

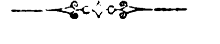
personne ne parlait comme Corinne, je veux dire comme Mme de Staël ; personne ne s'emparait plus vivement de l'âme de ses auditeurs suspendus à ses lèvres, et tour à tour émus, surpris, transportés. Si sa parole n'éclairait pas toujours, elle éblouissait. Parfois, — c'est un respectable prêtre, le curé de Chaumont-sur-Loire, qui après l'avoir entendue souvent au château de ce nom où elle résida assez longtemps pendant son éloignement forcé de Paris, chez son ami M. Leray de Chaumont qui lui avait prêté cette belle résidence, — parfois sa pensée, dans ses discussions avec Benjamin Constant sur la métaphysique, finissait, à force de s'élever, par se perdre, comme un aérostat dans la nue. Alors il fallait que le bon Schlegel, avec la solidité de son esprit allemand, intervînt dans le débat pour le ramener sur la terre, en opérant le sauvetage de la conversation désemparée.

Une étude complète sur le caractère, le talent, les œuvres de Mme de Staël, et son influence sur son temps, demanderait de vastes développements que je ne puis donner à cette rapide esquisse. Je veux seulement la terminer en reproduisant un portrait qu'une main amie a tracé de la physionomie singulièrement attrayante de cette femme célèbre; c'est une des pages bien rares qu'on a trouvées dans les papiers de Mme Récamier, et le récit de sa première entrevue avec Mme de Staël, dont M. Récamier, alors millionnaire, allait acheter l'hôtel situé rue de la Chaussée-d'Antin, nº 7.

« Un jour, écrit Mme Récamier, et ce jour fait époque dans ma vie, M. Récamier arriva à Clichy avec une dame qu'il ne me nomma pas et qu'il laissa seule dans la maison pour aller rejoindre quelques personnes qui étaient dans le parc. Cette dame venait pour parler de la vente et de l'achat d'une maison ; sa toilette était étrange; elle portait une robe du matin et un petit chapeau paré, orné de fleurs ; je la pris pour une étrangère. Je fus frappé de la beauté de ses yeux et de son regard; je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais, mais il est certain que je songeais plus à la reconnaître et, pour ainsi dire, à la deviner, qu'à lui faire les premières politesses d'usage, lorsqu'elle me dit avec une grâce vive et pénétrante qu'elle était vraiment ravie de me connaître, que M. Necker, son père..... A ces mots, je reconnus Mme de Staël ! Je n'entendis pas le reste de sa phrase, je rougis, mon trouble fut extrême. Je venais de lire ses *Lettres sur Rousseau*, je m'étais passionnée pour cette lecture. J'exprimai ce que j'éprouvais plus encore par mes regards que par mes paroles : elle m'intimidait et m'attirait à la fois. On sentait tout de suite une personne toute naturelle dans une nature supérieure. D'un autre côté, elle fixait sur moi ses grands yeux, mais avec une curiosité pleine de bienveillance, et m'adressa sur ma figure des compliments qui eussent paru exagérés et trop directs, s'ils n'avaient pas semblé lui échapper, ce qui donnait à ses louanges une séduction irrésistible. Mon trouble ne me nuisit point; elle le comprit et m'exprima le désir de me voir beaucoup à son retour à Paris, car elle partait pour Coppet. Ce ne fut alors qu'une apparition dans ma vie, mais l'impression fut vive. Je ne pensai plus qu'à Mme de Staël, tant j'avais ressenti l'action de cette nature si ardente et si forte. »

Ainsi commença, entre l'illustre Corinne et la belle Juliette, une amitié qui devait durer autant que la vie de la première et même se prolonger après sa mort, car Mme Récamier conserva jusqu'à son dernier jour un culte pour la mémoire de son amie.

René.



LES DEUX FRÈRES

OU LA TRISTESSE DES TROIS ROIS

(CONTE HONGROIS)

(Voir pages 4 et 19.)

CHAPITRE XIII

ENTREVUE DE LACZI ET DU GRAND GRIFFON BLANC.

— O le plus sage et le plus magnanime des oiseaux, grand Griffon blanc, vous voyez à vos pieds l'heureux vainqueur de votre mortel ennemi ; permettez-moi donc de profiter de votre bonté, j'ai deux demandes et une prière à vous faire.

Premièrement, voudriez-vous me dire combien de temps encore la vieille batelière doit passer et repasser *la mer de la désolation*.

— Toujours ! répondit le Griffon ; tant qu'elle vivra, elle languira sur cette mer, *triste comme un cœur d'où s'est enfui l'amour ou l'espérance!*

Elle a été insensible aux larmes et aux cris de détresse des naufragés ; le sort aussi sera insensible à sa misère. Pour n'avoir pas voulu connaître les jouissances que procure l'accomplissement du bien, le vide et la tristesse remplaceront dans son âme ce contentement qui est comme le rayon intérieur de la vie !

On lit au grand livre de la Sagesse : *Tu souffriras les maux que tu auras fait souffrir!* Ainsi le veut la loi du talion, émanée de l'éternelle justice.

— Secondement, voudriez-vous m'apprendre jusqu'à quand les deux montagnes que j'ai vues se battre doivent ainsi lutter entre elles?

— Ces deux montagnes sont l'image de ceux qui prêtent asile aux malfaiteurs et voient les forfaits les plus odieux avec indifférence. Comme deux hommes qui se diraient : « C'était à toi à ne pas tendre la main à un vil scélérat ! L'impunité de ses crimes est ta faute et non la mienne. » Ainsi elles semblent se jeter mutuellement la pierre.

Pour elles point de trêve, point de repos, tant qu'elles

n'auront pas écrasé le fratricide qu'elles ont abrité dans une nuit d'orage, lorsque les hôtes des forêts fuyaient eux-mêmes à l'approche du monstre dont la cruauté venait de crever les yeux à son frère. — Laczi pensa au crime de Miklos et soupira.

Le ciel irrité et la nature saisie d'horreur ont maudit ces montagnes qui ont laissé souiller, par la présence d'un autre Caïn, ces douces retraites offertes aux amants de la solitude et aux cœurs blessés par l'injustice des hommes. Depuis ce jour, plus d'oiseaux ni de chansons dans les arbres, plus de sources murmurantes, plus de chevreuils sur la lisière des bois, tout a fui. Elles sont condamnées à une agitation qui écarte d'elles tout ce qui faisait autrefois leurs charmes.

— Troisièmement, noble et généreux Griffon, voudriez-vous me permettre de vous enlever une plume de la queue ?

A cette demande inattendue, le grand Griffon tressaillit et lança un regard de travers à l'étudiant ; mais, se rappelant aussitôt que sa parole de Griffon était engagée, il fit bonne figure contre mauvais jeu, et parla ainsi :

— Si le service que tu m'as rendu était moins signalé, ta demande saugrenue te coûterait cher ! La pensée seule de m'arracher une plume te vaudrait d'être mis en pièces à l'instant même ; mais sache qu'un Griffon n'a que sa parole ! J'ai donné la mienne et je saurai la tenir. Ainsi donc, quand ma vieille ménagère, frappant ses deux mains l'une contre l'autre, dira : *Trois!* saisis une plume de ma queue et tire de toutes tes forces.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le grand Griffon éprouve un tremblement nerveux. La vieille ménagère a compté : *Une, deux, trois !*... et l'étudiant a tiré si fort et si bien qu'il en est tombé à la renverse, mais une plume à la main. Quant au patient, il a poussé un rugissement sauvage plus terrible que cent roulements de tonnerre, tant a été violente la douleur qu'il a endurée en perdant une plume de sa queue.

Après cela, notre héros se releva, le grand Griffon lissa du bout du bec ses plumes ébouriffées, et la vieille ménagère servit le souper. Une fois à table, l'étudiant admira quelle sagesse un oiseau peut mettre dans ses discours et se promit bien d'en profiter.

Après s'être reconfortés à loisir l'un et l'autre, le grand Griffon conduisit poliment son hôte dans sa propre chambre et lui fit partager sa couche.

Enfin, comme il se faisait tard, ils se mirent au lit et dormirent sur les deux oreilles.

CHAPITRE XIV

LE RETOUR.

Au point du jour, le grand Griffon blanc embrassa Laczi et prit son vol pour voir du haut des airs ce qui se passait dans le vaste univers. L'étudiant salua la ménagère et partit triomphalement avec la plume qu'il était venu chercher à travers tant de périls.

A peine eut-il paru sur le bord de la mer, que la vieille batelière lui cria de toute la force de ses poumons :

— M'apportes-tu une réponse du Griffon blanc !

— Oui, répondit Laczi, et même une réponse fort positive ; mais auparavant transportez-moi, ma bonne dame, sur l'autre bord.

La vieille, impatiente de connaître cette réponse, fit d'incroyables efforts pour arriver plus vite.

— Eh bien ! mon garçon, dit-elle en donnant le dernier coup de rame, que t'a dit le grand Griffon blanc ?

Pour toute réponse l'étudiant s'élance hors de la barque, avant même qu'elle soit arrêtée, et court d'un seul trait sur la cime d'une haute montagne.

— Hélas ! ma pauvre dame, lui cria-t-il de là, tant que vous vivrez, il faudra passer et repasser cette mer, *triste comme un cœur d'où s'est enfui l'amour ou l'espérance !*

A ces mots, la vieille, furieuse et écumant de rage, saute dans la mer et s'y noie, comme tant de voyageurs qu'elle y avait jetés ; mais la mer, indignée de servir de tombeau à cette méchante petite vieille, soulève ses flots avec fureur et inonde le pays. L'eau atteignit même le sommet où s'était sauvé l'étudiant, et sans la plume du Griffon blanc, sans l'*herbe des pendus*, qu'il avait dans sa poche, qui sait si notre héros serait allé plus loin ? Enfin Laczi arriva tant bien que mal au pied des deux montagnes en guerre, et toutes deux de lui crier à la fois :

— Nous apportes-tu une réponse du grand Griffon blanc ?

— Oui, répondit l'étudiant, et même rien de plus précis que cette réponse ; mais auparavant laissez-moi passer, mes belles dames.

Les montagnes, qui brûlaient d'envie d'être fixées sur leur sort, firent d'incroyables efforts pour demeurer tranquilles et faciliter le passage du jeune voyageur. Laczi courut plus vite encore que la première fois, et, après avoir mis une honnête distance entre lui et les montagnes.

— Hélas ! leur cria-t-il, tant que vous ne verrez ni les oiseaux dans vos arbres, ni les sources murmurantes, ni les chevreuils sur la lisière de vos bois, vous êtes condamnées à vous battre sans trêve ni repos.

— Aïe ! soupirèrent les montagnes, quand finira alors cette interminable bataille ?

Et la lutte recommença de plus belle.

Enfin l'étudiant reparut devant le roi, qui, au dire du vieux corbeau, avait trois grains d'envie au fond du cœur. Il se prosterna devant son trône, lui remit la fameuse plume enlevée à la queue du grand Griffon blanc, et parla ainsi :

— Cette plume écrit d'elle-même tout ce qu'on lui de-

mande, tout ce qu'on désire savoir, en sorte que vous deviendriez le plus sage et le plus savant des rois, si vous ne l'étiez déjà.

— Nous allons nous en assurer à l'heure même, répondit le roi.

Alors il s'enferma avec l'étudiant dans son cabinet d'étude et dit à la plume :

— Raconte-moi ce que je désire apprendre en ce moment.

A peine avait-il exprimé son désir, que la plume courut d'elle-même sur une feuille de parchemin. Puis, quand elle eut cessé de courir et de crier, le roi et l'étudiant s'approchèrent de la table à écrire et lurent ce qui suit :

CHAPITRE XV

HISTOIRE DE LA JEUNE FILLE AU CERCUEIL DE VERRE.

« Il était autrefois au pays des Magyares un roi et une reine, heureux comme l'étaient les rois de ce temps-là. Cependant il manquait une chose à leur bonheur : ils n'avaient point d'enfant, et la reine surtout en était fort triste. Un jour qu'elle était à la fenêtre de son palais, fort occupée à coudre un pourpoint neuf pour le roi, elle se piqua le doigt et une goutte de sang tomba sur la neige, car on était alors justement en hiver. « Ah? dit la reine en soupirant, que n'ai-je un enfant « au teint frais comme ce mélange de sang et de « neige! » Une pauvre vieille petite bossue qui passait devant le palais l'entendit, et la reine, qui était bonne, l'engagea à entrer pour se chauffer un peu.

« — Merci, ma bonne reine, répondit la petite vieille, je suis pressée; mais, pour prix de votre offre obligeante, je souhaite que votre plus grand désir s'accomplisse au plus tôt.

« Et la petite vieille disparut.

« Or cette prétendue vieille était une fée puissante, et tout ce qu'elle souhaitait arrivait infailliblement. Aussi, comme le plus grand désir de la reine était d'avoir un enfant, quelque temps après elle devint mère d'une petite fille, fraîche et blanche comme le plus beau sang et la plus belle neige. Et pour cette raison, la petite princesse fut appelée *Rosaneige*.

« Malheureusement, l'heureuse reine des Magyares ne jouit pas longtemps de son bonheur, car elle rendit l'âme au moment que le soleil d'avril faisait fondre la dernière neige et éclore le premier bouton du printemps.

« Sept ans après, le roi des Magyares épousa une autre reine, mais, hélas! bien différente de la première! Loin de coudre les pourpoints de son mari, la nouvelle reine ne raccommodait pas même ceux qu'il déchirait à la chasse. Il est vrai qu'elle était fort occupée du matin au soir.

« Que faisait donc la reine des Magyares?

« Elle était jeune et belle, et se mirer, se parer toute la journée, n'était pas pour elle une petite affaire. Son meilleur ami, c'était son miroir; aussi ne le quittait-elle jamais que pour le revoir au plus vite.

« — Miroir, mon cher miroir, lui dit-elle un beau matin, ne suis-je pas la plus belle femme du monde, comme tu es le plus sincère ami?

« — Votre Majesté, répondit le miroir, est très-belle, le roi et son peuple peuvent s'estimer heureux, jamais les Magyares n'ont eu une plus belle reine ; mais, toute belle que vous êtes, *Rosaneige* l'est sept mille fois plus encore.

« — Grossier! rustre! mal-appris! s'écria la reine en colère; et plantant là *son sincère ami*, elle appela un pandoure à qui elle ordonna de prendre la jeune princesse et d'aller la mettre à mort dans la forêt.

« Le pandoure emmena donc la petite *Rosaneige* hors du palais; mais, bien qu'il sût que désobéir à la reine c'était jouer sa propre tête, il ne pouvait se décider à commettre le crime qu'on attendait de lui. Un sourire, un regard, un mot enfantin de la petite *Rosaneige* eût désarmé le plus cruel bourreau; elle était si gentille, que le pandoure aima mieux risquer sa vie que de lui faire du mal.

« — Ma jolie princesse, lui dit le pandoure attendri jusqu'aux larmes, je suis forcé de retourner seul au palais. Pour vous, n'en approchez jamais; allez loin, bien loin, car un grand malheur vous menace en ces lieux. Vous êtes bien petite et bien faible; mais, si vous êtes sage, un bras invisible vous soutiendra, et une petite voix douce vous parlera au fond du cœur si vous êtes triste.

CHAPITRE XVI.

LES SEPT NAINS DE LA FORÊT.

« Ils se séparèrent, et le pauvre serviteur pleurait autant que Rosaneige. La petite princesse ne tarda pas à être fatiguée, et pour se reposer elle s'assit au pied d'un gros chêne où elle s'endormit profondément. Pendant son sommeil, sept petits hommes sortirent d'une hutte de feuillage adossée au tronc du même arbre; c'étaient sept nains qui vivaient à l'ombre du géant de la forêt. Ils poussèrent de grands cris de joie à la vue de Rosaneige et la trouvèrent si mignonne, qu'ils ne pouvaient se lasser de la regarder. Ils la portèrent dans leur hutte, cherchèrent pour elle des fleurs et des fraises parmi la mousse des grands chênes, et quand Rosaneige se réveilla, elle se vit entourée de sept joyeux petits bouts d'homme, qu'elle prit sans doute pour autant de petits pages.

« Pendant ce temps-là, le pandoure s'en allait triste et pensif, ne sachant trop qu'imaginer pour donner le change à la reine, quand il rencontra une vieille petite bossue qui tenait son tablier à deux mains, pour y retenir quelque chose qui y gigotait sans cesse.



« — Qu'avez-vous donc là, bonne mère, demanda-t-il? Puis-je vous aider à mettre ce *je ne sais quoi* à la raison ?

« — Mon fils, répondit la bossue, c'est un vilain chat que je vais noyer, pour le punir d'avoir étranglé le pigeon bleu qui faisait le bonheur de mes petits-enfants.

« — Bonne mère, n'allez pas plus loin, et puisque ce chat est condamné à l'eau, livrez-le-moi, je vous en prie ; tout laid qu'il est, il peut sauver mes deux oreilles.

« La petite bossue lui abandonna donc le chat, et disparut, sans demander ce qu'il en voulait faire. — Or, cette petite vieille était la fée qui avait, sept ans auparavant, souhaité que le plus grand désir de la reine des Magyares s'accomplît, et sans doute qu'elle se trouvait là pour tirer d'embarras le pauvre pandoure, car en qualité de fée, elle avait deviné son intention et voulait le récompenser de sa compassion envers la petite Rosaneige.

HENRI GALLEAU.

— La fin au prochain numéro. —

VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

(Voir page 26.)

II

Madame Élisabeth à Montreuil. — Lettre de Marie-Antoinette sur cette princesse. — Pauvre Jacques. — Madame Élisabeth au chevet des mourants.

Un quartier nouveau tendait à se former dans la ville de Versailles, et dès le règne de Louis XV une charmante église y avait été élevée : c'était Montreuil. Parmi les habitations élégantes qui s'y trouvaient, la plus fraîche, la plus fleurie était celle de Mme de Rohan-Guéménée, gouvernante des enfants de France. Souvent les princesses Clotilde et Élisabeth y avaient passé ensemble d'agréables journées ; maintenant seule, Madame Élisabeth venait s'y promener. Depuis le départ de sa sœur, cette jeune princesse ne pouvait chasser une mélancolie qui inquiétait d'autant plus le roi qu'on pouvait la regarder comme un symptôme de vocation religieuse, et que la vie si calme, si heureuse dans la retraite, de Madame Louise semblait l'attirer. La reine, qui dès son arrivée en France avait vivement aimé sa petite belle-sœur et qui avait compris que dans la sauvage Élisabeth se trouvait le germe de grandes vertus, résolut de tout tenter pour conserver au roi cette sœur qu'il aimait si tendrement. Marie-Antoinette ne semblait-elle pas deviner ce que cette affection devait être pour eux tous? « Je viens, « écrit-elle à sa mère, d'avoir un long entretien avec le « roi sur Élisabeth. Il est irrité, chagrin et bien embar- « rassé. Ma bonne maman connaît Élisabeth par tout « ce que lui en a dit mon frère Joseph et par ce que je « lui en ai dit moi-même. A mon arrivée en France, « j'avais trouvé en elle une petite sauvage que rien ne « pouvait apprivoiser, brusque, rude, emportée et vo- « lontaire à faire peur, indocile à toute remontrance. Il « n'y a qu'une mère qui aurait pu adoucir ce caractère- « là. Dans les premiers temps, on avait beau donner une « entière autorité aux dames gouvernantes, ce ne pou- « vait être la même chose : à peine si elle avait connu « sa mère. Cependant elle avait un bon fonds, et, ce « qui rassurait, beaucoup de sensibilité. Il n'y avait « qu'à trouver la manière de diriger tout cela. Son « obstination pouvait devenir caractère et sa fierté un « bon point de direction. Et comme elle était sensible, « on pouvait lui faire comprendre l'avantage et le bon- « heur d'être aimée. Le roi lui a parlé sur son carac- « tère avec patience et douceur, et plus souvent avec « humeur. Et comme on a vu que la douceur avait plus « de succès, on a cessé de la cabrer. Les gouvernantes « ont usé, suivant les circonstances, de l'affabilité « et de la froideur, elles ont fait parler la religion et « l'émulation, en l'associant à Clotilde qu'elle aimait « tendrement. Enfin on a si bien réussi, qu'on a été trop « loin. Dès que Clotilde a été mariée, Élisabeth n'a « cessé de pleurer comme une Madeleine ; elle est de- « venue sombre, retirée en elle-même ; elle s'est jetée « dans la piété la plus forte, et elle a fini par demander « au roi de se mettre en religion aux Carmélites. Cela « afflige beaucoup le roi. Elle avait fait d'abord de cette « idée un grand secret ; mais il y avait trop d'yeux au- « tour d'elle pour que le secret ne me soit pas parvenu. « Je l'ai emmenée à mon Trianon pour lui causer seule « à seule ; et, malgré sa fermeté apparente, il m'a semblé « qu'il y aurait encore remède. Le roi ayant été averti « d'une autre part, comme j'allais lui en parler, il m'a- « vait dit qu'il prétendait bien qu'il n'en serait rien « avant sa majorité, et il le lui a fermement signifié « quand elle s'est ouverte. J'ai demandé au roi s'il ne « trouverait pas à propos de devancer pour elle le temps « de lui donner une maison, cela absorberait sa pensée, « et comme elle aurait plus qu'aujourd'hui les moyens « de faire du bien, elle ne songerait plus à s'enterrer. « L'idée a paru bonne au roi, qui compte sur moi. »

L'intelligente affection de la reine avait compris ce qu'il fallait à la jeune princesse. Devenue à quatorze ans presque sa maîtresse, elle chercha dans l'amitié et la charité toutes les satisfactions qui manquaient à son grand cœur. La forme que donna Marie-Antoinette à ce véritable service est digne d'elle : une promenade à la propriété de Mme Rohan, que cette grande dame était obligée de vendre, fut le prétexte naturel qui s'offrit à la pensée de la reine. Après avoir parcouru ces belles allées parfumées par des massifs de fleurs rares, les deux princesses vinrent se reposer dans l'habitation.

« Vous êtes chez vous, » dit la reine à sa sœur ravie de cette aimable surprise.

Madame Élisabeth s'entoura des personnes chères à son enfance. Elle voulut avoir près d'elle la marquise de Bombelles et la comtesse de Raigecourt, ces deux compagnes de ses jeux et de ses études, dotées et mariées par elle. La première était fille de Mme de Makau, l'autre de Mme de Causans qui avait dirigé son éducation. Montreuil, grandi et embelli, mérita cet éloge de Dellile :

Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.

C'était une Grâce aussi qui l'habitait, celle que M. de Falloux a si bien peinte par ces paroles : « Intime complément de son frère dont elle vécut et mourut inséparable, elle était la bonne grâce de toutes ses vertus. » Grâce chrétienne dont la beauté si pure, la vie angélique, ressortent de l'époque terrible où elle vécut, comme la pure figure d'un ange dans les Actes des martyrs.

La princesse mena à Montreuil une vie de château dont la régularité et la piété empruntaient quelques traits à cette vie monastique que pendant quelque temps elle avait rêvée. La lecture, le travail presque toujours pour les pauvres, la promenade, avaient leurs heures marquées ; la fin de la journée se terminait par un repas commun avec ses dames et par la prière du soir. Cette prière rassemblait tous les serviteurs de la princesse, et, selon la promesse évangélique, les voix réunies montaient au ciel plus puissantes; puis les voitures de la cour ramenaient Madame Élisabeth à Versailles où elle couchait.

Les pauvres de Montreuil étaient devenus les enfants de la jeune princesse. Les légumes et les fruits de ses potagers leur étaient distribués. Avec quelle tendresse vraiment maternelle elle réservait aux petits enfants le lait de ses vaches, car la princesse à Montreuil, comme la reine à Trianon, avait voulu avoir ses vaches. Grâce à cette charitable fantaisie, tout un naïf poëme des montagnes, l'églogue du pauvre Jacques, se trouva encadré au sein de la cour et aux portes de Paris qu'envahissait déjà le réalisme révolutionnaire. Jacques était donc un enfant de la Suisse qui avait accompagné les vaches installées à Montreuil. C'était lui qui avait le soin, nous dirions presque l'honneur, de distribuer le lait aux petits protégés de la princesse. Initié aux mystères de ses charités, il répétait souvent : « Ah ! quelle bonne princesse; non, la Suisse entière ne contient rien d'aussi parfait ! » La Suisse avait pourtant gardé Marie la gentille fiancée du jeune pâtre, et souvent Madame Élisabeth surprenait l'enfant des montagnes assis, mélancolique et triste. Au milieu de la vie si heureuse que la bonne princesse faisait à tous les gens qui l'entouraient, Jacques avait souvent les larmes aux yeux. Madame Élisabeth ne pouvait voir souffrir si près d'elle, et bientôt le nom de Marie fut prononcé par Jacques et compris par la généreuse princesse. Un jour Jacques rencontra Marie au détour d'une allée. La Suisse entière avec le bonheur était transférée désormais pour lui à Montreuil. Le couple fut uni dans la jolie église du village. Le fiancé et la fiancée portaient le pittoresque costume du canton de Fribourg. Au retour, les jeunes mariés trouvèrent tout un petit ménage installé dans une rustique cabane que Madame Élisabeth leur avait fait élever dans son jardin. Longtemps cette histoire resta populaire. Elle donna naissance à une touchante romance due à Mme de Travanet, car on a toujours aimé à chanter en France. Qui n'a entendu, qui n'aimerait pas encore à entendre *le Pauvre Jacques*, cette idylle née entre une larme et un sourire, dans le riant jardin de Montreuil ?

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère,
T'en souvient-il ? Tous les jours étaient beaux.
Qui me rendra ce temps prospère ?

Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir sa lumière ;
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.

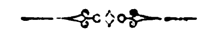
Si Madame Élisabeth avait fait des heureux, elle ne fit pas des ingrats. L'attachement de Marie pour sa bienfaitrice la conduisit jusqu'au fond d'une prison d'où Pauvre Jacques eut peine à l'arracher, puis tous deux dirent adieu à la France, où les révolutionnaires venaient de consommer un de leurs crimes les plus odieux, et se retirèrent à Fribourg, n'oubliant pas leur sainte maîtresse qu'ils pleurèrent tous les jours.

Mais écartons ces sinistres souvenirs, retournons à Montreuil, car un spectacle plus touchant que le bonheur du gentil ménage nous y appelle. Nous y verrons la princesse visitant les malades, auprès desquels elle ne se contentait pas d'envoyer son médecin, et priant au chevet des mourants. C'est ainsi qu'un jour, un ouvrier de Montreuil ayant été frappé dans les jardins de la princesse où il travaillait, d'un mal subit et d'une telle violence, qu'en quelques minutes tout espoir fut perdu, la bonne princesse le fit porter chez lui, et bientôt après entra elle-même dans la chambre du mourant. Elle trouva le curé de Montreuil, s'agenouilla près du lit de mort, et mêlant ses prières à celles du prêtre, elle aida ce chrétien au terrible passage du temps à l'éternité. « Madame donne ici un grand exemple, » ne put s'empêcher de dire le prêtre frappé d'admiration. « Et moi, monsieur, répondit-elle en montrant le lit du mourant, j'en reçois un bien plus grand, que je n'oublierai jamais. » En effet, quelque temps après, écrivant à Mme de Raigecourt, elle disait, après avoir raconté la mort de cet homme :

« Je l'ai vu recevoir le bon Dieu; et je ne crois pas que « cela s'efface de longtemps de ma mémoire. Priez pour « que j'en profite. »

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —



LE FUSEAU BÉNIT

(LÉGENDE)

(Voir page 29.)

II

GILLES ET FRANÇOISE.

Tout en priant, Odette prêtait l'oreille.

— Le voilà! pensa-t-elle tout à coup.

C'était lui en effet. Il apparut à l'entrée du bois, rouge, animé, hors d'haleine. Mais il n'était pas seul; une charmante petite fille de huit à neuf ans l'accompagnait.

— Ne pleure plus, pauvre Odette, dit Gilles en venant vers la petite fileuse; voilà Françoise qui vient à ton secours.

Odette leva les yeux sur la gentille compagne de Gilles.

— Oh! mon Dieu, dit-elle avec une naïve admiration; on dirait un ange du paradis.

— Françoise est bien un ange, répliqua Gilles.

Et il regarda la petite fille avec un doux sourire.

— Gilles, vous savez que madame Catherine, ma vénérée mère, vous défend de parler ainsi, dit Françoise en lui faisant un petit geste de menace. Si j'ai bien compris ce que m'a dit messire Gilles, ajouta-t-elle en s'adressant à Odette, tu as perdu ton fuseau.

— Là, damoiselle, il est tombé là, dit Odette en désignant le ruisseau.

— Écoute, reprit Françoise, si tu me veux promettre de dire soir et matin une prière pour le salut de la Bretagne, je te donnerai, moi, un autre fuseau.

Les yeux d'Odette brillèrent.

Françoise lui présenta un gentil fuseau tout couvert de lin.

— Oh! il est bien plus gentil que le mien, dit Odette qui n'osait s'en emparer. Quoi! vous auriez la grande bonté de me le donner, damoiselle?

Françoise lui mit en riant le fuseau dans les mains.

— Que vous êtes bonne, damoiselle, et que je vous remercie! La sainte Vierge m'a bien exaucée.

— Et si tu savais quel précieux objet est ce fuseau, tu serais plus heureuse encore. Une de mes aïeules, madame Huéline de Dinan, fit un pèlerinage en Terre-Sainte; comme c'était une infatigable travailleuse qui filait ou cousait sans relâche pour vêtir les pauvres, elle voulut que les outils dont elle se servait reçussent une bénédiction toute spéciale, et elle emporta en Palestine un grand nombre de fuseaux qu'elle fit bénir et toucher au saint sépulcre, en priant le doux Sauveur de permettre qu'entre les mains d'une jeune et sage ouvrière ils se couvrissent rapidement de lin. C'est un de ces fuseaux, conservés religieusement par les descendants de madame Huéline, que je t'offre aujourd'hui, ma petite Odette; ne va pas le perdre, celui-là.

— Dieu m'en préserve, damoiselle! s'écria Odette en portant religieusement à ses lèvres le fuseau bénit.

— J'ai ouï dire qu'entre les mains d'une ouvrière indigne de posséder un tel don, le fil se rompait sans cesse. Est-ce vrai, Françoise? demanda Gilles en souriant.

— Madame ma mère et mes tantes me l'ont dit souvent, répliqua sérieusement Françoise.

— Mais le fil ne s'est jamais rompu entre vos doigts, Françoise.

— Je fais de mon mieux pour être une bonne ouvrière, et pour servir fidèlement le Sauveur Jésus et madame Marie, la très-sainte Vierge, répondit Françoise. Je pense bien qu'il en sera ainsi d'Odette. Rentrons au château, Gilles, car on y serait inquiet de notre absence, et puis nous empêchons Odette de travailler.

— Non, non, damoiselle; mais je suis si heureuse d'avoir en ma possession un objet qui a touché au tombeau du bon Jésus, que je me sens presque incapable de travailler.

— Vite, vite, au contraire, mets-toi à l'œuvre, dit Gilles; tu auras encore le temps de finir ta tâche avant ce soir, et ta mère...

Odette regarda Gilles et mit un doigt sur ses lèvres; ce dernier comprit que la petite fille ne voulait pas que l'on accusât sa belle-mère et il se tut.

Odette mouilla délicatement son doigt, ajouta le fil du fuseau à celui qui garnissait sa quenouille et se mit à tourner.

— Comme il est léger! dit-elle; ah! je ne regrette plus que le mien soit tombé dans la rivière. Qu'elle est bonne, la Vierge Marie! Elle m'a donné bien plus que je ne lui demandais.

— Ma mère dit qu'elle protége toujours les enfants pieux et bons, dit Françoise. Je suis bien heureuse qu'elle m'ait choisie pour venir à ton secours.

Gilles et Françoise ne s'ennuyaient point à regarder travailler la gentille fileuse; mais Françoise rappela pour la seconde fois que leurs parents pourraient être inquiets de leur absence et ils dirent adieu à Odette.

— Messire et vous, damoiselle, demanda-t-elle timidement, dites-moi donc vos noms pour que je les place chaque jour dans mes prières.

Les deux enfants se regardèrent en souriant; ce fut Gilles qui prit la parole :

— Je m'appelle Gilles de Bretagne, dit-il en se redres-

sant avec noblesse, et Françoise est la fille du sire de Dinan, le seigneur de ce pays.

— Le fils de monseigneur le duc! s'écria la petite Odette en reculant de surprise. Ah! Jésus, qu'ai-je fait pour mériter tant de faveurs! Et vous, damoiselle, vous êtes donc cette bonne petite princesse de qui l'on parle dans tout le pays?

— On parle de moi? dit Françoise avec gaieté, je suis pourtant un bien petit personnage.

— Une future princesse de Bretagne ne peut pas être un petit personnage, Françoise, dit Gilles vivement.

Françoise se contenta de sourire; elle ne répliqua pas. Elle tendit gracieusement la main à la fileuse en lui disant adieu.

Odette se courba, elle imprima avec respect ses lèvres sur la blanche main de Françoise en murmurant des paroles de remercîment.

— Adieu, Odette! répétèrent Gilles et Françoise.

Et se prenant la main, ils s'élancèrent dans la direction de la forêt. Odette les suivit des yeux tant qu'elle put distinguer à travers les échappées de feuillage le pourpoint bleu de Gilles et la robe verte de Françoise; quand elle ne vit plus rien, une larme mouilla ses yeux.

— Je ne les reverrai plus peut-être, murmura-t-elle.

C'était présumable, car la duchesse Jeanne de France, épouse de Jean de Bretagne, n'était que depuis quelques jours avec le prince Gilles au château de la Hardouinaye, propriété des sires de Dinan, et elle devait en repartir le lendemain pour se rendre à Nantes où l'appelait la célébration de la fête des Enfants Nantais, saints Donatien et Rogatien, qu'une tradition populaire disait être issus de la maison de Bretagne. Quant à la famille de Dinan, elle habitait ordinairement le château du Guildo et ne venait que fort rarement à la Hardouinaye, qui n'était pas un très-riant séjour. Odette pouvait donc se dire avec quelque raison qu'elle ne les verrait plus.

La petite fille s'assit, toute triste, au pied du chêne de Notre-Dame, et, en pensant à Gilles et à Françoise, elle se mit à filer. Quand elle rentra à sa cabane, sa tâche était plus que terminée. Une paysanne aux traits rudes se tenait sur le seuil de la chaumière vers laquelle se dirigeait Odette; elle avait à ses côtés un petit garçon laid et porteur d'une longue chevelure rouge ébourrifée. C'étaient Fantik et Pierre Madec, la belle-mère et le frère d'Odette.

Fantik accueillit l'enfant par de dures paroles, auxquelles celle-ci ne répondit pas. En attendant le souper, Odette voulut amuser son petit frère; mais il était hargneux et méchant et accueillit mal les avances de sa sœur. Fantik, que la modération de la petite fille irritait, cherchait un prétexte pour la brutaliser; la colère de Pierre vint à propos. Après avoir frappé à plusieurs reprises l'innocente enfant, elle lui jeta comme à regret un mauvais morceau de pain noir et l'envoya se coucher.

Dans un petit réduit que les rayons de la lune passant à travers un œil-de-bœuf éclairaient seuls, était le lit d'Odette. C'était un grabat sur lequel la pauvre enfant avait peine à reposer ses membres endoloris par les coups qu'elle recevait journellement, mais où elle dormait, du moins, de ce profond sommeil de l'enfance que rien ne peut interrompre.

Fantik savait combien la petite Odette était pieuse, elle avait enlevé l'une après l'autre de sa petite chambre toutes les images de piété qui la garnissaient. L'enfant faisait ordinairement sa prière devant la madone du chêne; mais il lui était doux de baiser, avant de s'endormir, les pieds de Jésus ou de Marie; cette consolation lui était refusée. Quelle joie ce fut pour elle, ce soir-là, de coller ses lèvres sur ce petit fuseau qui avait touché le tombeau du Sauveur!

— J'ai beau être bien malheureuse, pensa la douce enfant en le regardant avec amour, jamais je ne souffrirai autant que le bon Jésus a souffert.

Odette déposa son fuseau sur une petite tablette placée près de son lit, et elle se coucha en souriant à un beau rayon de lune qui allait se jouer sur le don de Françoise.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —

LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir huitième année, pages 661, 699, 706, 731, 746, 754, 778, 796 et 812.)

—

VII

Saint-Cyr. — Sa fondation. — Deux phases de son existence. — Représentation d'*Esther*. — Éclat du succès. — Réaction. — *Athalie*. — Système définitif d'éducation. — Fin de Saint-Cyr[1].

Mme de Maintenon avait un goût naturel pour l'éducation et un vif penchant pour la jeunesse. Était-ce ce sentiment si noble et si pur de la maternité que Dieu a mis au cœur des femmes et qui, développé par les soins qu'elle avait donnés au duc du Maine, s'épanchait sur l'enfance en général, faute d'avoir pu se concentrer dans une famille qui lui appartînt en propre? Cela est possible. Dieu a créé les femmes pour être mères, et, à défaut de la maternité naturelle, la charité leur crée une maternité surnaturelle, plus sublime encore, qui leur fait

[1] La *Correspondance* de Mme de Maintenon, les *Manuscrits de Saint-Cyr*, les *Entretiens sur l'éducation des filles*, les *Conseils aux jeunes filles qui entrent dans le monde*, ouvrages de cette illustre dame, nous ont fourni les principaux éléments de ce travail. Nous ne devons pas oublier de mentionner aussi l'*Histoire de la royale Maison de Saint-Cyr*, par M. Lavallée, et l'*Histoire de madame de Maintenon*, par M. le duc de Noailles.

ouvrir les bras assez grands pour y recevoir tous les enfants. Un des contemporains de Mme de Maintenon, Languet de Gergy, lui a rendu ce témoignage : « Madame de Maintenon a eu toute sa vie des entrailles de charité pour les misérables ; mais surtout elle aimait à donner aux filles pauvres une éducation sainte et laborieuse, et elle ne s'y épargnait pas. »

Avant même sa grande faveur, en 1680, Mme de Maintenon avait commencé à soutenir à Montmorency l'œuvre de Mme de Brinon, ancienne religieuse ursuline, qui élevait quelques petites filles pauvres du village. Bientôt elle trouva cet établissement trop éloigné de Versailles où elle était retenue, et, en 1682, elle le transporta à Rueil où elle loua une maison. A cette époque elle y recevait indistinctement les petites paysannes et d'autres petites filles appartenant à de pauvres familles de la noblesse. Le nombre de ces familles s'était considérablement accru par suite des guerres presque continuelles du règne de Louis XIV. La noblesse de cour trouvait dans les charges et les libéralités royales un moyen de faire face aux dépenses considérables qu'entraînait la guerre pour des gens qui servaient à leurs frais, et qui pour rien au monde n'auraient renoncé à ce qu'ils regardaient comme le plus beau privilége de la noblesse, celui de verser son sang sur les champs de bataille pour le roi et pour la France ; mais les gentilshommes de province, dont la fortune était généralement peu considérable, se retiraient au bout de quelques campagnes, fiers de rapporter la croix de Saint-Louis à leur boutonnière, mais à l'étroit pour toute leur vie, quand ils n'étaient pas complétement ruinés. A l'époque où Mme de Maintenon transféra l'établissement de Montmorency à Rueil, elle n'entrevoyait qu'en partie la grandeur de la plaie, et d'ailleurs elle n'était pas encore en position de suggérer l'idée qui devait y porter remède. Elle voyait des misères, elle les secourait : des jeunes filles de diverses classes auxquelles leurs parents morts ou réduits à une extrême détresse ne pouvaient donner aucune éducation, elle y pourvoyait dans la mesure de ses facultés. A Rueil, elle élevait soixante petites filles nobles ou non nobles, dans la piété et la pauvreté. Dès qu'elle pouvait s'échapper de la cour, elle venait à sa maison de Rueil, et suivait les exercices ; elle faisait elle-même le catéchisme aux petites paysannes, et, faute d'une pièce assez vaste dans la maison qu'elle avait louée, elle les avait établies dans une étable. Tel fut l'humble berceau de la royale maison de Saint-Cyr.

Le berceau de l'idée qui enfanta Saint-Cyr plutôt que Saint-Cyr même. Ce fut à Rueil, en effet, que Mme de Maintenon fut frappée des inconvénients qu'entraînait le mélange des petites filles nobles avec celles d'une extraction commune. Sans doute il y avait entre elles une égalité, celle de la misère ; mais était-ce une raison pour ajouter à une première souffrance l'humiliation et la gêne qui résultent, pour les gens bien nés, des rapports avec des personnes qui ne sont pas nées dans les mêmes conditions sociales et qui ont souvent une grossièreté de manières et une rudesse de formes pénibles pour ceux qui n'y sont pas habitués? Mme de Maintenon qui, aux jours lointains de son enfance, avait éprouvé, dans la prison de Niort, ce genre d'humiliation, y devait être plus sensible qu'une autre. Sans abandonner les petites paysannes qu'elle avait recueillies, elle résolut de fonder un établissement particulier pour les filles nobles au château de Noisy ; les petites paysannes, qu'on appela les *filles bleues*, furent séparées des pensionnaires et logées dans un pavillon au pied du château. Son idée arrivait à sa seconde puissance. Mais, si elle commençait à en mesurer toute l'étendue, elle comprenait que ce n'étaient pas ses ressources personnelles qui pouvaient y subvenir, et enfin sa faveur, qui l'avait conduite à l'apogée de sa fortune, lui permettait de s'en ouvrir à Louis XIV.

Louis XIV accueillit sur-le-champ l'idée et l'envisagea à son point de vue véritable. C'était une dette sacrée qu'il appartenait à la royauté de payer à la pauvre noblesse. Les pères s'étaient ruinés et beaucoup s'étaient fait tuer à son service, il élèverait leurs filles ; il fonda immédiatement cent bourses à Noisy. Il s'agissait d'ériger un noble pendant à l'hôtel des Invalides, fondé en 1671, et qui abritait les vieux débris de la guerre ; ici on pourvoirait à l'éducation des jeunes et tendres rejetons des races militaires. Les fils avaient une ressource, l'armée ; on ouvrirait un asile à leurs sœurs. On mit ce projet à l'étude dans la maison de Noisy où l'on reçut les cent jeunes filles nobles, aux dépenses desquelles le roi fournit ; mais on prévit dès lors que les bâtiments qui n'étaient pas appropriés au but ne suffiraient pas, l'on s'occupa de trouver une autre résidence, et de rédiger ce qu'on pourrait appeler les institutions de la royale maison qu'on était résolu de fonder. Noisy fut pour Mme de Maintenon une espèce d'école préparatoire où sa charité s'exerça à la noble mission qu'elle allait remplir. Elle visitait presque tous les jours les classes, l'infirmerie, la cuisine, elle veillait et pourvoyait à toute chose.

On eut d'abord l'idée d'établir le nouvel établissement dans un fief des religieuses bénédictines situé à Saint-Cyr, c'est-à-dire à peu de distance de Versailles. Le Roi leur fit proposer un échange ; mais l'idée de quitter un monastère qui, d'après une tradition peut-être un peu légendaire, datait du roi Dagobert, bouleversa ces pieuses filles, quoiqu'il ne fût question que d'aller habiter une maison située de l'autre côté de Paris. Elles chargèrent de leurs intérêts un abbé d'Aligre, parent de la prieure ; celui-ci souleva mille difficultés à M. de Louvois chargé de traiter cette affaire avec lui. Mme de Maintenon intervint ; elle remit à l'abbé Gobelin la lettre suivante où respirait ce respect du droit et de la propriété qui s'est affaibli depuis. « Je serais fâchée, dit-elle, que cet établissement commençât par une usurpation... M. de Louvois a alarmé ces pauvres religieuses, elles ont eu recours à moi. On m'a dit qu'elles ne s'oc-

cupent que de jeûnes, de neuvaines, de prières pour détourner le coup qui les menace. Dites à M. l'abbé de Saint-Jacques qu'elles peuvent être tranquilles. »

Ce fut alors qu'on songea à acheter le petit château du marquis de Saint-Brisson, également situé à Saint-Cyr. L'achat eut lieu le 9 avril 1685 pour la somme de quatre-vingt-dix mille livres. Mansart, architecte du roi, fut chargé d'approprier les bâtiments à l'objet qu'on avait en vue. La propriété était assez vaste, puisque les bâtiments et les jardins réunis occupaient une superficie de trente-deux arpents. L'établissement était à proximité de Versailles, ce qui était une condition nécessaire, puisque Mme de Maintenon s'en réservait la suprême direction et qu'elle voulait y être sans cesse. Le roi ordonna de ne rien ménager pour que Saint-Cyr fût digne de celui qui le créait et de celles qui devaient y trouver un asile, et l'on verra, tout à l'heure, quand nous aurons à raconter la translation de l'institution royale de Noisy à Saint-Cyr, que ses ordres furent fidèlement suivis. La dépense totale s'éleva, soit en constructions nouvelles, soit en travaux d'appropriation, à la somme de quatorze cent mille livres, qui représente une somme trois fois plus forte de nos jours. Le Roi disait un peu plus tard, en 1692 : « Cet institut est tout entier pour la gloire de Dieu et le soulagement de ma noblesse. Je l'ai fait dans des motifs très-purs et très-désintéressés, il doit être conduit de même. »

Quand on arriva à discuter les institutions de Saint-Cyr, on consulta les hommes compétents, entre autres Fénelon. Mais naturellement les idées du roi et celles de Mme de Maintenon, légèrement modifiées par le contrôle qu'ils leur avaient fait subir, prévalurent. Or Louis XIV avait de fortes préventions contre l'éducation conventuelle, et Mme de Maintenon les partageait dans une certaine mesure. Était-ce un souvenir éloigné des tracasseries qu'elle avait éprouvées dans les deux couvents où elle avait été successivement mise dans sa première jeunesse, lorsqu'on travaillait à la ramener de la religion prétendue réformée à l'orthodoxie catholique, et se souvenait-elle de la piété peu éclairée de quelques religieuses ? Ou bien, comme la plupart des fondateurs, voulait-elle, dans son œuvre, dépasser le niveau commun, et créer quelque chose qui ne ressemblât à rien de ce qui existait ? Ces deux considérations exerçaient à la fois, selon toutes les vraisemblances, leur action sur son esprit. C'est ici que la vie de la fondatrice de Saint-Cyr, que nous avons esquissée, nous apporte des lumières sur les mobiles qui la dirigèrent. Elle se rattachait, on l'a vu, à la tradition de l'hôtel de Rambouillet par les hôtels d'Albret et de Richelieu, dans les salons desquels elle avait passé la meilleure partie de sa vie : il n'est pas douteux que cette tradition n'ait imprimé sa marque sur la première phase de l'histoire de Saint-Cyr, et par conséquent sur les institutions qui présidèrent à la fondation de cette maison royale. Chose curieuse ! on retrouve successivement dans l'œuvre de Mme de Maintenon, comme dans un fidèle miroir, le double mouvement moral et intellectuel qui se fit sentir au dix-septième siècle ; d'abord ce vif attrait qui entraîne la société polie vers tout ce qui est spirituel, gracieux, élégant, délicat, ingénieux, raffiné même ; puis la réaction qui se manifeste quand on appréhende de glisser sur la pente. Seulement, comme on le verra, on finit, après un moment d'hésitation, à trouver à Saint-Cyr la juste mesure entre les deux excès, et à poser les grands principes de l'éducation des filles, dont l'application doit être certainement modifiée selon les besoins du temps, mais qui, pris dans leur essence, conservent une imprescriptible autorité.

Voici comment Mme de Maintenon explique elle-même les impressions auxquelles elle céda à l'époque de la première organisation de la maison royale de Saint-Cyr, alors qu'elle était pleine des traditions des hôtels d'Albret et de Richelieu, dont, selon son propre aveu, elle avait peine à perdre le ton dans sa vieillesse : « Nous voulions une piété solide, mais éloignée des petitesses de couvent ; de l'esprit, de l'élévation, un grand choix dans nos maximes ; une grande éloquence dans nos instructions, une liberté entière dans nos conversations, un tour de raillerie agréable dans la société, de l'élévation dans notre piété et un grand mépris pour les pratiques des autres maisons. »

Nous ne jugeons pas, nous exposons le premier système d'éducation de Mme de Maintenon, elle le jugera tout à l'heure et le condamnera elle-même comme entaché d'un défaut qui gâte tout ce qu'il touche, l'orgueil. Louis XIV, qui n'aimait pas, on l'a dit, l'éducation des couvents et voulait que « les demoiselles fussent élevées pour le monde, » entra dans ces idées. Il résulta de cet accord une organisation presque séculière. Le corps enseignant de la maison royale de Saint-Cyr, comme on dirait aujourd'hui, fut composé de trente-six dames nobles, dites dames de Saint-Louis, qui ne prononcèrent que des vœux simples. La plupart d'entre elles avaient été mises à l'essai à Noisy, et l'on était sûr de leur capacité comme de leur zèle.

Mme du Péron, qui fut élue huit fois supérieure et mourut en 1748, âgée de quatre-vingt-deux ans, était une des douze premières professes sorties de Noisy ; elle a consigné, dans le *Mémorial de Saint-Cyr*, des détails précieux sur cette installation, et c'est à ces notes que nous emprunterons la plupart des détails qui vont suivre : « On nous enseignait à Noisy, dit-elle, à être simples et droites dans notre manière de penser et de parler et dans notre conduite. Rien ne plaisait plus à Mme de Maintenon que cette simplicité. »

On ne songeait point, à l'origine, à faire des religieuses, mais une communauté de personnes pieuses, propres à élever chrétiennement la jeunesse, qui eussent la vertu des cloîtres sans en avoir les pratiques minutieuses. On rédigea les constitutions en puisant dans les statuts de l'ordre des Ursulines et dans ceux de l'ordre

de la Visitation. Mme de Maintenon y travailla de concert avec Mme de Brinon, dans la capacité de laquelle elle avait beaucoup de confiance. Le roi, consulté, donna son avis et fit modifier, sur plusieurs points, les constitutions. Dans le dix-septième siècle, on faisait les grandes choses avec maturité, car on savait que le temps est un des éléments de la création des choses durables. Les constitutions une fois rédigées, on les soumit à l'évêque de Chartres et au P. de la Chaise, confesseur du roi; puis on les remit à l'abbé Gobelin pour qu'il les fît lire par Racine et Despréaux, chargés d'une dernière révision au point de vue du style. Mais Mme de Maintenon, avec son tact accoutumé, recommanda qu'on ne sacrifiât pas le texte primitif à une sollicitude exagérée pour le purisme littéraire. « Vous savez, écrivait-elle, que dans tout ce que les femmes écrivent il y a toujours mille fautes contre la grammaire, mais avec votre permission, un agrément qui est rare dans les écrits des hommes. »

Il fut décidé, — ce fut le roi qui le voulut, — que les dames de la communauté porteraient le nom de *Dames de Saint-Louis*, qu'on les appellerait *Madame* et non *Ma sœur*. Le roi ne voulut pas d'habits religieux pour les professes, puisqu'elles n'étaient pas religieuses. Mme de Maintenon leur composa un costume grave, noble et simple à la fois, et en fit habiller Nanon, sa suivante dans ses jours d'épreuves, qui était devenue Mlle Balbien, pour que le roi pût juger. Il approuva l'habit, sauf le bonnet que Mme de Maintenon corrigea.

L'habit consistait en un manteau et une jupe d'étamine noire, des souliers de maroquin noir, des gants noirs bronzés avec un gant blanc dedans. Pour coiffure, un bonnet de taffetas noir avec une gaze noire autour, qui laissait voir un peu de cheveux; un ruban noir sur la tête, une coiffe avec une espèce de voile froncé par-derrière, qui descendait aussi bas que les coudes; sur le col, un mouchoir, une colerette de taffetas noir avec un bord en toile de quatre doigts; des manchettes de toile unie, médiocrement fine, et une croix parsemée de fleurs de lis pendant sur la poitrine et portant gravées d'un côté l'image du Christ, de l'autre l'image de saint Louis. Les dames portaient en outre un grand manteau d'église dont la queue était de trois quarts d'aune de long. L'uniforme des demoiselles de Saint-Cyr se composait d'un manteau et d'une jupe d'étamine bleue, bonnet blanc entouré d'une dentelle, laissant voir les cheveux; un ruban noué sur la tête dont la couleur marquait la classe comme celui de la ceinture. Elles avaient autour du col un bout de dentelle ou de mousseline qui se rattachait au manteau, qu'on ne portait qu'au chœur les jours de solennité.

On fit examiner par les grands vicaires de Chartres les douze jeunes novices formées à Noisy, et l'on fit choix de quatre d'entre elles, Mmes de Loubert, du Pérou, d'Hauzy et de Saint-Aubin, qui firent profession le 2 juillet 1686. Elles reçurent le voile, la croix d'or et le manteau, et furent alors instituées dames de chœur et regardées commes les mères de l'établissement. Quatre jours après, ces quatre dames élurent, avec Mme de Maintenon, les huit autres dames. Dès ce moment il y eut une communauté formée d'une supérieure, qui était Mme de Brinon, et de douze professes.

Mme de Maintenon avait tenu à ce que les dames de Saint-Louis fussent jeunes, et la plupart d'entre elles étaient remarquablement belles. La fondatrice de Saint-Cyr, qui connaissait l'influence que la forme exerce sur l'enfance et la jeunesse, avait attaché beaucoup de prix à ce que leur extérieur fût au moins agréable, et elle avait mis comme condition absolue à leur admission qu'elles n'eussent aucun défaut corporel et que rien dans leur personne ne fût de nature à répugner ou à déplaire aux enfants qu'elles élevaient. Comme les demoiselles de Saint-Cyr, les dames de Saint-Louis devaient faire preuve de quatre quartiers, cent quarante ans de noblesse, du côté paternel; elles étaient donc leurs égales par la naissance, et leurs supérieures par l'âge et l'instruction, ce qui les mettait dans une bonne position pour obtenir leur confiance et leur respect. Mme de Maintenon, dans cette organisation, avait mis, je l'ai dit, à la tête de Saint-Cyr Mme de Brinon, cette ancienne religieuse ursuline, avec laquelle nous l'avons vue commencer son œuvre à Montmorency et la poursuivre à Rueil, puis à Noisy. Mme de Brinon était une personne de beaucoup d'imagination et d'initiative, elle avait conservé dans la vie religieuse cet esprit vif, animé et primesautier qui avait toujours eu tant d'attrait pour Mme de Maintenon. Elle avait, avec une grande facilité d'écrire et de parler, le don de persuader; elle composait même de beaux sermons, des prières, des explications de l'Évangile, dignes, à ce qu'assuraient ses admirateurs, des plus célèbres prédicateurs de Paris. Elle eut la principale part à la rédaction des premiers règlements de Saint-Cyr, et comme elle avait une grande confiance en elle-même et beaucoup de hauteur dans le caractère, elle s'exagéra encore la position qu'il lui appartenait de prendre, quoique cette position, telle que la comprenait Mme de Maintenon, fût déjà importante et belle. On la croyait utile, elle agit comme si elle était nécessaire, et fatigua tout le monde de ses prétentions et de ses grands airs; ce fut ce qui amena sa chute, deux ans plus tard, en 1688. Mais, avant d'aller plus loin, nous devons introduire les demoiselles de Saint-Louis de leur maison de Noisy, où nous les avons laissées, dans leur maison de Saint-Cyr.

L'édit d'érection porte la date du 9 juin 1686; dans cet édit, le roi s'exprime ainsi : « Comme nous ne pouvons assez témoigner la satisfaction qui nous reste de la valeur et du zèle que la noblesse de notre royaume a fait apparaître en toute occasion, en secondant les desseins que nous avons formés, nous avons établi plusieurs compagnies dans nos places frontières où, sous la conduite d'officiers de guerre d'un mérite éprouvé, nous faisons élever un grand nombre de jeunes gentils-

hommes pour cultiver en eux les semences de courage et d'honneur que leur donne leur naissance et les rendre capables de soutenir à leur tour la réputation du nom français... Nous avons trouvé qu'il n'était pas moins utile de pourvoir à l'éducation des demoiselles d'extraction noble, surtout de celles dont les pères étaient morts dans le service, ou s'y étant épuisés par les dépenses qu'ils y avaient faites, se trouveraient hors d'état de leur donner les secours nécessaires pour les bien faire élever..... Celles qui voudront se marier porteront dans toutes les provinces de notre royaume des exemples de modestie et de vertu; celles qui préféreront la vie monastique contribueront à l'édification des maisons religieuses où elles entreront. »

La translation de Noisy à Saint-Cyr eut lieu du 26 juillet au 1er août 1686. Elle se fit avec un grand appareil. Les dames de Saint-Louis et leurs pensionnaires montèrent dans les voitures du roi, avec l'aide de ses gens et sous l'escorte des suisses de sa maison. Des prêtres, avec la croix et les reliques de sainte Candide portées dans le premier carosse, ouvraient la marche en chantant le *Veni Creator*. La route était couverte d'une foule immense attirée par ce spectacle nouveau. Les Dames de Saint-Cyr ont consigné sur leurs registres, qui ont survécu à leur maison, la profonde émotion qu'elles ressentirent quand elles entrèrent dans leur nouvelle demeure : « Sitôt que nous entrâmes dans la maison, lit-on sur ces registres, elle nous présenta l'image du paradis terrestre. Nous ne cessions d'admirer la beauté et la grandeur des bâtiments, des appartements, des jardins, et nous bénîmes les mains libérales qui avaient pris tant de peine à nous préparer un si agréable séjour [1]. »

Quant à Mme de Maintenon, lorsqu'elle eut assisté à l'inauguration de cette maison, dont la fondation avait été l'occupation de ses journées et le rêve de ses nuits, elle trouva des paroles plus touchantes encore pour exprimer les sentiments dont son cœur était rempli : « Ce qui me fait plaisir en voyant ces murs, s'écria-t-elle, c'est que j'y vois ma retraite et mon tombeau. Puisse cet établissement durer autant que la France, et la France autant que le monde ! Voilà où je tends, voilà ma passion, voilà le fond de mon cœur ! »

Le patriotisme, on le voit, n'est pas une vertu nouvelle dans notre pays, et l'amour de *la douce France* remonte haut dans notre histoire.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —

[1] Manuscrits de Saint-Cyr.



CHRONIQUE

Les eaux des fleuves et des rivières rentrent peu à peu dans leur lit, mais en laissant de terribles traces de leur passage derrière elles. Il y a dans le val de la Loire de vastes espaces qui sont ensablés à un mètre de hauteur. Or, comme ces sables reposent sur un terrain superposé déjà aux sables des précédentes inondations, il est presqu'impossible de songer à rendre ces terrains à la culture. Ce sont des espèces de Saharas créés par les eaux. Cette remarque répond d'une manière péremptoire à ceux qui prétendent que les inondations indemnisent elles-mêmes les propriétaires des terrains qu'elles envahissent, par le dépôt de limon qu'elles laissent après elles. Si elles ne laissaient que du limon, la remarque pourrait être juste; mais on n'a jamais regardé le sable et les cailloux comme un engrais. Maintenant que l'inondation semble arrivée à son terme, le moment est venu d'examiner les moyens de prévenir le retour de ce fléau dévastateur. Les Hollandais arrêtent la mer, ne parviendrons-nous pas à arrêter les rivières et les fleuves dans leurs débordements ? Pour la Loire, comme le fait observer M. Dussieux dans sa nouvelle et excellente *Géographie universelle*, elle ne fait que reprendre le lit que l'industrie humaine a peu à peu usurpé sur elle. Encore aurait-il fallu, en s'en emparant, ne pas oublier les précautions nécessaires pour empêcher les retours offensifs de ce terrible fleuve. Il n'est jamais trop tard pour réparer de pareilles fautes; que l'expérience du passé serve du moins à préserver l'avenir.

Mgr Dupanloup, dont la voix éloquente se fait toujours entendre dans les grandes circonstances, ne pouvait garder aujourd'hui le silence, lui l'évêque des inondés, car son diocèse a eu particulièrement à souffrir du fléau. Comme le noble évêque a commencé par demander du pain pour la population affamée, un triste journal qui cherche à faire, des éloges mêmes que lui arrachent le talent et le caractère des évêques, des récriminations contre la religion, *le Siècle*, a fait remarquer qu'il n'était pas question dans le premier mandement de l'illustre prélat de neuvaines ni de prières; que l'évêque d'Orléans n'établissait aucun lien entre les fléaux qui nous frappent et le débordement des idées, et qu'enfin il avait le bon goût de donner en exemple aux catholiques un pays protestant, la Hollande, dont les digues arrêtent la mer.

Le Siècle avait parlé trop vite. Mgr d'Orléans, qui sait que les bras levés vers le ciel sont les plus puissants de tous, prescrit, dans un second mandement, des prières pour la cessation des calamités qui nous frappent; il signale cette levée de boucliers de l'athéisme qui a eu lieu dans ces derniers temps, et cette déclaration de guerre à Dieu comme plus menaçantes pour la société que tous les débordements de fleuves. Enfin,

sans s'écarter en rien de cette parfaite politesse qu'il montre en toute chose, il indique au *Siècle*, en passant, la remarquable bévue que commet le journal libre penseur en attribuant au protestantisme la construction des digues hollandaises. Les catholiques ont construit en Hollande les digues comme les églises, car ce n'est pas depuis Luther seulement que la Hollande est plus basse que la mer : les protestants ont hérité de leurs travaux.

⁂ Puisque j'ai parlé du *Siècle*, je veux ajouter qu'il a paru dernièrement un livre sous ce titre bizarre : *Histoire d'une cervelle conduite à Charenton par le Siècle*. Ce livre contient une satire vive, spirituelle, de cette feuille qui a accrédité tant de sophismes, troublé tant d'imaginations, mis en circulation tant d'erreurs. Sans doute il y a parmi les lecteurs du *Siècle* beaucoup de têtes qui ne sont pas brisées par le coup de marteau ; mais elles restent fêlées.

⁂ J'ose à peine le dire aux jeunes femmes et aux jeunes filles de France : si élégantes qu'elles soient, et je suis au nombre de ceux qui trouvent beaucoup d'entre elles trop élégantes, elles sont distancées par les belles dames et les belles demoiselles de l'autre côté de l'Atlantique. — Quoi ! des Yankees? — Oui, des Yankees. Les Yankees, quand ils s'en mêlent, taillent dans le grand. Construisent-ils des steam-boats, ils lancent à la mer des léviathans, auprès desquels nos bateaux à vapeur ont l'air de coquilles de noix. Leurs journaux produisent plusieurs millions de bénéfices par an et ne craignent pas de prendre, à quatre ou cinq, un abonnement de 10,000 francs par jour au bureau des télégrammes du câble transatlantique, pour défrayer la curiosité de Jonathan, qui n'est pas moins avide de nouvelles et moins gobe-mouche que John Bull et que Jacques Bonhomme, car les fils d'Adam ont à peu près les mêmes défauts dans l'un et l'autre hémisphère. Lorsque dernièrement on a vu éclater la terrible guerre du Nord contre le Sud, ce peuple qui n'a pas, pour ainsi dire, d'état militaire permanent, a mis en quelques mois sur pied des armées de plusieurs centaines de mille hommes, et a dépensé un milliard par an pour son budget de la guerre. En outre, ce pays qui n'avait pas de dette, chose phénoménale pour nous autres gens du vieux monde, en a réalisé en trois ans une de plusieurs milliards.

J'ai pris un chemin un peu long pour vous expliquer comment les femmes et les jeunes filles américaines pouvaient dépenser plus pour leurs toilettes que nos Françaises les plus élégantes et les plus prodigues. En voici la preuve. En Amérique les jeunes personnes, — je ne parle pas des femmes mariées, — font assurer leur garde-robe. Or un procès s'est dernièrement élevé entre le père d'une jeune fille ainsi assurée et la compagnie des assurances. Le premier réclamait pour la garde-robe de Mlle Antonia, Virginia, ou tel autre nom se terminant par la même désinence, la modeste somme de cent vingt mille francs. Il a été constaté que la jeune personne avait entre autres objets vingt-six robes de soie dont la moins chère coûtait huit cents francs. Il y en avait qui s'élevaient à plus du double. Je ne parle point des dentelles, des cachemires, des fourrures, des robes de fantaisie, des bijoux, des plumes et de tous les accessoires de la toilette féminine. Je ne sais si le père a gagné son procès ; mais, si j'ai un souhait à former en faveur de cet honnête citoyen, c'est qu'il ait une fille unique. Quand la garde-robe d'une jeune miss atteint le chiffre de cent vingt mille francs, on ne peut se permettre le luxe de deux filles. Figurez-vous un père trop bien partagé du sort à qui écheoirait, comme à un spirituel artiste de notre connaissance, un lot de trois jumelles ! S'il était Américain, il ne répondrait certainement pas ce que répondit l'artiste en question à un maladroit qui lui demandait l'effet qu'avait produit sur lui ce surcroît inespéré de famille : « Moi ! j'attendais la quatrième. » Si cela continue, il n'y aura bientôt que le grand Mogol et le marquis de Carabas qui oseront se marier de l'autre côté de l'Atlantique.

⁂ Je ne sais si vous vous rappelez l'historiette de ces deux boxeurs anglais qui, au lieu de s'assommer dans les règles de l'art, s'étaient donné la main et étaient sortis du champ de boxe, bras dessus bras dessous, au grand scandale de l'assistance qui voulait leur faire un mauvais parti. Ils ont eu des remords de cette idée sensée et de cette bonne action, et ils ont voulu donner satisfaction au public.

— Et qu'est-il arrivé ?

— L'un a tué l'autre d'un des plus beaux coups de poing qui aient été donnés en Angleterre.

— Et qu'a dit le public ?

— Il a porté le vainqueur en triomphe.

— Et le vaincu?

— Parbleu ! on l'a porté en terre.

C'est ainsi que force est demeurée à la loi et à la boxe. *God save old England for ever !*

⁂ L'an dernier, à la suite de deux brillants examens pour les baccalauréats ès lettres et ès sciences, passés à Montpellier et à Alger, le ministre de l'instruction publique autorisa une jeune dame, la bi-bachelière en question, à suivre le cours préparatoire de médecine d'Alger. Ses soins médicaux pourraient être d'un grand secours pour la population arabe ; grâce à elle, les bienfaits de la science médicale pénétreraient dans la tente et dans le harem de l'Arabe, où un docteur ne sera jamais admis.

Aujourd'hui une autre dame, déjà reçue sage-femme, vient d'obtenir l'autorisation de se présenter à Paris aux examens pour le doctorat en médecine. Puisqu'on cherche le progrès, en voilà un bien évident, car quoi de plus désagréable pour une femme que d'être soignée par un médecin? Et Dieu sait cependant quels sont les médecins que les femmes mettent en vogue ! Elles se contenteront maintenant de prendre... des *médecines*. Si

MM. Purgon et Thomas Diafoirus vivaient de nos jours, ils se voileraient le visage. La porte du temple d'Esculape forcée par les femmes! Le *Digna est intrare* chanté en chœur! Où allons-nous, mon Dieu!

*** Voici le nouveau procédé de préservation des viandes découvert par M. Reedwood. On plonge la viande dans de la parafine fondue à la température de 115 degrés, pendant un temps suffisant pour concentrer le jus de la viande et expulser complétement l'air. On recouvre ensuite extérieurement la viande concentrée d'une couche de parafine destinée à empêcher la rentrée de l'air; comme la parafine n'a ni goût ni odeur, la viande préparée par son moyen conserve toutes ses qualités. Quand le moment de la manger est venu, on la met dans un vase contenant de l'eau bouillante; à mesure que la fusion a lieu, la parafine monte à la surface et se solidifie en refroidissant; on l'en tire toujours propre à servir indéfiniment à de nouvelles préparations, et la viande ramollie est prête à la cuisson. S'il s'agit de viande prise dans les climats chauds, on poursuit beaucoup plus loin la concentration des jus, en faisant bouillir la viande dans la parafine jusqu'à ce qu'elle ait perdu la moitié de son poids. Elle est alors à la fois conservée et cuite ; elle n'a besoin que d'être débarrassée de la parafine pour être mangée, et sous sa couche de parafine elle peut être expédiée au loin sans soins particuliers dans l'emballage.

*** La noble veuve du général Lamoricière, devançant à cause de son départ pour l'Anjou le jour de l'anniversaire de la mort de cet illustre défenseur de l'Église, a fait célébrer, au commencement de septembre, un service à Prouzel. C'est là, on le sait, qu'il y a un an, ce héros chrétien combattit son dernier combat. Mgr l'évêque d'Amiens, qui assistait au service, a adressé de belles et touchantes paroles à l'assistance, avec cette éloquence familière qui va droit au cœur, puis se tournant vers Mme de Lamoricière : « Ma fille, a-t-il dit, les familles se reforment au ciel. Quand le général aura paru sur le seuil de l'éternité, sa première joie aura été d'y trouver ce fils unique enlevé sitôt à son amour. Ce qui s'est passé dans cette étreinte du père et de l'enfant, la pauvre mère est seule digne de le comprendre. Ma fille, Dieu n'est-il pas le lieu des âmes? Vous êtes en lui par sa grâce et par son amour. Vous êtes encore bien près de l'âme du cher absent, vous pouvez lui parler, il vous répondra. » Tandis que le saint évêque s'exprimait ainsi, on entendait dans l'auditoire comme un bruit de sanglots.

*** Faire un bon livre qui soit une bonne œuvre, c'est un double mérite et un double service rendus à la cause du bien. Ce double service, l'estimable auteur de l'*Histoire de Notre-Dame de Chartres* l'a rendu. Son livre, qui se vend au profit de l'*Œuvre des clercs de Notre-Dame de Chartres*, destinée à faciliter les abords du sanctuaire aux enfants pauvres qui montrent de bonne heure de la piété et des dispositions à l'étude, est écrit avec beaucoup de charme et d'intérêt. Cette histoire d'un des sanctuaires les plus vénérés de la France, tracée par un des rédacteurs du journal *la Voix de Notre-Dame*, chemine à travers la grande histoire. Chaque siècle vient déposer une couronne au pied de la vierge sainte, qui règne sur l'emplacement même où le druidisme avait établi un de ses foyers. Des récits historiques, des actes de martyrs, de touchantes légendes, les terribles incursions des Normands, se succédant tour à tour, viennent animer les pages de cette merveilleuse histoire. Voici Fulbert, l'élève chéri du savant Gerbert, qui dirige l'école de Chartres. C'est cette illustre école qui, après l'incendie causé par le feu du ciel en 1020, préside à la construction de la crypte souterraine, la plus vaste qui soit au monde; une de ses chapelles est placée sous le vocable de Saint-Fulbert. Voilà après lui le bienheureux Yves de Chartres. Innocent II, obligé de quitter Rome devant Anaclet, donne dans l'église de Chartres sa bénédiction *urbi et orbi*. Saint Bernard vient l'y trouver: quels noms! quels souvenirs! Un nouveau sinistre renverse encore une fois la cathédrale, mais la crypte est préservée. Inclinons-nous! voici saint Louis et sa douce sœur, sainte Isabelle de France, qui viennent avec Blanche de Castille, leur royale mère, vénérer la crypte souterraine. C'est Louis IX qui a fait élever à ses frais le porche septentrional, le plus riche de tous en sculptures. Tous les grands personnages, tous les grands cœurs de notre histoire, se sont agenouillés sous ces voûtes. Charles VIII, Anne de Bretagne, Louis XII, François Ier, sont successivement venus ajouter leurs hommages à ceux des siècles précédents. Hélas! les huguenots paraissent à leur tour, les huguenots, ces dignes successeurs des Normands, le fer dans une main, la torche dans une autre. C'est de ce temps que date Notre-Dame de la Brèche. Plus tard, la cathédrale de Chartres voit la cérémonie du sacre de Henri IV, rentré dans le giron de l'Église.

Je m'arrête, lisez ce petit livre. Il vous instruira, vous intéressera, vous touchera; il vous inspirera l'envie d'aller prier dans le sanctuaire de Notre-Dame de Chartres, si vous n'y avez pas encore prié! En outre, vous y puiserez un culte sympathique pour une œuvre excellente, celle des élèves de Notre-Dame de Chartres. Ouvrons aux enfants des pauvres les portes du sanctuaire: ce seront peut-être eux qui ouvriront à nos enfants les portes du ciel.

NATHANIEL.

JACQUES LECOFFRE ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Aigle impérial. (*aquila heliaca*).

L'AIGLE

La science désigne sous le nom d'aigle la première tribu de la section des oiseaux de proie que les fauconniers appelaient : *ignobles*. On sait que quand la fauconnerie brillait de tout son éclat, les oiseaux de proie (*rapaces*) étaient divisés en deux catégories : les *nobles* et les *ignobles*, suivant que ces oiseaux se soumettaient au joug de l'homme ou qu'ils s'y refusaient.

On ne saurait se faire qu'une faible et incomplète idée de ce qu'est l'aigle, ce roi ou plutôt ce tyran de l'air, en l'étudiant quand il est en captivité. Né pour être libre, il ne peut s'accoutumer à l'esclavage; aussi les quelques individus qui, prisonniers cellulaires, se trouvent dans les cages

du Muséum, sont-ils rabougris, dégénérés et déplumés. Citons particulièrement l'aigle à queue étagée, *aquila fucosa*, de la Nouvelle-Hollande, dont la tête est presque dépouillée de ses plumes et qui a troqué sa physionomie sauvage et cruelle contre un air paterne et bénin. Pour juger Denys le Tyran, il ne fallait pas le voir à Corinthe. Le genre aigle se caractérise par un bec très-fort, droit à la base, se recourbant brusquement vers son extrémité, et présentant seulement vers son milieu un feston à peine sensible d'un bleu verdâtre, recouvert d'une cire jaune dans laquelle sont percées les narines. A ce caractère principal se joignent en général les caractères suivants : tête aplatie en dessus et emplumée, yeux grands et vifs, protégés par un sourcil plus ou moins proéminent; ailes obtuses, les quatrième et cinquième pennes dépassant les trois premières ; les deux doigts externes réunis par une membrane ; ongles longs, aigus et fortement courbés. Les aigles proprement dits ont les tarses emplumés jusqu'à la racine des doigts, et leurs ailes sont aussi longues que la queue. Leurs muscles sont forts et solidement attachés au sternum, ce qui rend la puissance de leur vol prodigieuse. Doués d'une vue perçante, ils plongent du haut des airs un regard investigateur sur la plaine, y découvrent sans peine le lièvre broutant heureux et tranquille, l'agneau qui s'est écarté du troupeau, ou le reptile qui sommeille. L'aigle alors replie ses ailes, se laisse tomber sur sa proie, les serres largement ouvertes, et la saisit avec une telle force qu'elle ne peut faire aucun mouvement. Il tue sa victime en la dévorant ; si c'est un oiseau, il le plume vivant. On a vu des aigles enlever de très-jeunes enfants, et l'art s'est emparé de ces terribles histoires.

Sont-ce ces qualités féroces qui ont valu à l'aigle la réputation dont la trop féconde imagination des peuples l'a doté? il n'en faut pas douter.

Les peuples, avant d'être civilisés, et malheureusement quelquefois quand ils passent pour l'être, ne reconnaissent qu'une vraie supériorité : la force. C'est toujours un vrai régal pour eux que de voir le fort accabler le faible; ce motif fit proclamer le lion roi des animaux terrestres : *quia nominor leo ;* ce fut la même raison qui fit ennoblir l'aigle.

La science, qui a moins d'imagination parce qu'elle observe plus, a fait descendre l'aigle de son piédestal, elle l'a arraché brusquement de la place qu'il occupait dans l'Olympe comme gardien des foudres de Jupiter. L'observation a prouvé la férocité du tyran des airs, elle a montré que, incapables de s'attaquer à un ennemi redoutable, ce bec puissant et ces serres formidables n'étaient dangereux que pour les animaux sans défense, comme la frêle gazelle, l'agneau au bêlement plaintif, le lièvre peureux ou la tremblante colombe.

L'aigle vit dans les rochers les plus sauvages et les plus escarpés, qu'il habite seul avec sa femelle. Son caractère est sombre et farouche.

L'aigle commun (*aquila*) a des caractères qui le distinguent des autres espèces. Trois grandes écailles recouvrent la dernière phalange de tous ses doigts ; l'ouverture du bec ne s'étend que jusqu'au bord des yeux, et ceux-ci sont protégés par une forte saillie du crâne; les ailes au repos sont légèrement dépassées par la queue qui s'arrondit à son extrémité; les narines sont elliptiques, le plumage est d'un brun noirâtre, un peu moins foncé à la partie supérieure de la tête, sous le corps, sur les cuisses et les tarses. Du reste, la couleur de l'animal change avec l'âge, et ces variations dans le plumage ont fait multiplier les dénominations à l'infini. C'est ainsi que l'*aigle commun* a été successivement appelé *aigle royal*, *grand aigle*, *aigle noble*, *aigle fauve*, *aigle roux*, *aigle blanc*, *aigle rapace*, etc., etc.

Cette espèce se trouve dans les bois des contrées montagneuses de l'Europe, particulièrement en Suède, en Allemagne et dans le Tyrol. On la rencontre fréquemment dans l'Arabie, dans la Perse et dans presque toutes les vielles forêts de l'Amérique du Nord. Elle est sans comparaison la plus puissante parmi les oiseaux de proie; la femelle mesure plus d'un mètre de l'extrémité du bec au bout des ongles ; ses ailes étendues ont environ trois mètres d'envergure. Les anciens disaient que l'aigle peut fixer le soleil; son œil fier et assuré est en effet garanti par une membrane clignotante assez épaisse, et l'animal en la baissant affaiblit singulièrement l'intensité des rayons solaires. Son vol est à son gré rapide comme la foudre ou le vent et majestueux comme un nuage. Tout dans son aspect décèle la force et le sentiment de sa supériorité.

L'aigle a eu ses flatteurs, qui proclamèrent son courage, sa clémence; ils ont soutenu contre toute observation que le roi des airs dédaignait la chair morte. En esclavage il mange toute viande qu'on lui présente et pousse la voracité jusqu'à dévorer ses congénères. La voracité de l'aigle a sa raison d'être dans sa conformation. On pourrait dire qu'il mange pour le présent et pour l'avenir. On a vu un aigle privé de nourriture pendant vingt et un jours, et qui, au bout de ce temps, ne paraissait pas avoir souffert de ce jeûne prolongé. Buffon en cite un autre qui vécut quarante jours dans l'abstinence la plus complète, après quoi on le tua. Cette faculté tient à une disposition anatomique particulière. Chez les aigles, le jabot est susceptible d'une dilatation considérable, tandis que le gésier est fort petit et presque complétement membraneux. Les aliments accumulés dans le jabot ne passent que successivement dans le gésier où s'accomplit la digestion.

La femelle, d'un tiers plus grande que le mâle, comme dans toutes les espèces d'oiseaux de proie, pond pendant l'été deux ou trois œufs, quelquefois quatre, mais rarement, sur lesquels il y en a toujours d'inféconds. Elle les couve pendant trente jours, sans les quitter un instant. Pendant ce temps le mâle fournit à sa nourriture. Les petits, à leur naissance, sont couverts d'un duvet blanc, et ce n'est qu'en vieillissant qu'ils

arrivent, en passant par toutes les nuances, jusqu'au brun le plus foncé.

Ces observations s'appliquent également à l'*aigle commun* et à tous les individus de la même famille.

L'*aigle impérial* est de taille un peu plus petite et de couleurs moins foncées. Il porte sur le sommet de la tête une plaque fauve assez peu étendue ; le derrière du cou est d'un blanc nuancé de jaune, et il a sur le dos, à l'origine des ailes, deux grandes plaques blanches qui lui ont valu le nom d'*aigle à dos blanc*. Il habite les hautes montagnes du midi de l'Europe. Ses mœurs sont si parfaitement conformes à celles de ses congénères, qu'elles ne méritent pas d'être décrites à part. Disons seulement que, plus trapu que l'*aigle commun*, il est aussi plus féroce, plus cruel et plus dévastateur.

L'aigle se voit sur les médailles grecques, tantôt aux pieds de Jupiter, tantôt au revers de sa tête ; il est ordinairement posé sur la foudre qu'il tient dans ses serres, portant dans son bec une couronne de lauriers et une palme.

L'*aigle légionnaire* apparaît dans les médailles surmontant les enseignes romaines. On le retrouve aussi dans le temple de Mars, porté par un quadrige triomphal, sur un autel.

L'aigle fut adopté par les Romains comme enseigne militaire dès la plus haute antiquité. Marius l'affecta à la légion romaine sous son deuxième consulat, mais il figurait déjà sur le sceptre des triomphateurs romains ; l'origine en remontait aux Étrusques.

D'après Xénophon et Quinte-Curce, l'aigle figurait sur les étendards des rois de Perse ; mais ce furent surtout les armées romaines qui répandirent au loin la renommée des aigles qui les menaient à la victoire. Les aigles romaines ne s'arrêtèrent qu'aux limites de l'ancien monde. Dans les premiers temps de la république, les aigles furent de bois ; plus tard on les fabriqua en argent avec les foudres d'or ; sous César elles étaient d'or, mais elles ne portaient pas de foudres.

Pendant toute la durée de l'empire romain et du bas-empire l'aigle demeura l'emblème de la puissance souveraine. Quand Charlemagne fut devenu empereur d'Occident, il adopta l'aigle romaine.

L'*aigle à deux têtes* n'apparaît qu'à la fin du bas-empire, il indiquait la double domination en *Orient* et en *Occident* des derniers empereurs de Constantinople. Il passa de là aux empereurs d'Allemagne et enfin à la maison d'Autriche.

Le premier tzar qui prit le titre d'empereur de toutes les Russies adopta également l'aigle à deux têtes, vers 1475. Alors l'empire d'Orient venait de s'écrouler.

L'aigle existe encore dans les blasons de Prusse, des Deux-Siciles, de Sardaigne, etc.

Un aigle blanc était les seules armes de la Pologne.

Enfin Napoléon I[er] donna aux armées impériales des aigles pour enseignes, et dans ses proclamations il a souvent parlé de ses aigles dans cette langue imagée et avec cette éloquence militaire qui remuent profondément l'âme du soldat. Dans les adieux de Fontainebleau, il se fit apporter l'*aigle* d'un régiment de la garde, et l'embrassa.

Dans tous les temps l'*aigle* a été pris comme emblème de la force, de la majesté et de la puissance. C'est à ce titre qu'on l'a fait figurer et qu'il figure encore dans les symboles des nations.

FÉLIX-HENRI.



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir page 42.)

Ce fut au mois de septembre 1686 que Louis XIV vint visiter Saint-Cyr pour la première fois. Le roi alla prier dans l'église, où l'on chanta le *Te Deum*. A sa sortie, trois cents jeunes voix fraîches et suaves entonnèrent le *Te Deum* français dont, selon la tradition de Saint-Cyr, Lully avait composé la musique, M[me] de Brinon les paroles, et qui, entendu par Haendel, dans une visite qu'il fit à cet établissement en 1721, est devenu le *God save the King* de l'Angleterre[1] :

Grand Dieu, sauvez le Roi !
Grand Dieu, vengez le Roi !
  Vive le Roi !
Qu'à jamais glorieux
Louis victorieux
Voye ses ennemis
  Toujours soumis !
Grand Dieu, sauvez le Roi !
Grand Dieu, vengez le Roi !
  Vive le Roi !

Louis XIV s'arrêta profondément attendri, et ne chercha point à cacher son émotion. Parmi ces jeunes filles qui demandaient à Dieu pour lui le salut, la vie et la victoire, il y en avait beaucoup dont les pères étaient morts pour lui sur le champ de bataille et dont les frères combattaient sous ses drapeaux. On peut croire qu'à partir de ce jour se riva dans son cœur ce sentiment profond qui, jusqu'aux dernières années de sa vieillesse, l'attacha à la maison royale de Saint-Cyr. Il adopta ces orphelines, et dans les plus pénibles jours de sa lon-

[1] Les Anglais repoussent cette tradition et veulent qu'Haendel ait composé cet air pour l'Angleterre. Outre que la tradition de Saint-Cyr, ce soigneux gardien des souvenirs du passé, me paraisse une chose très-respectable, il semble, moralement, beaucoup plus vraisemblable que ce morceau tout palpitant de l'amour du Roi ait été composé en France, où cet amour faisait alors partie du patriotisme, qu'en Angleterre où la royauté toute nouvelle de 1688 était loin d'inspirer le même enthousiasme. En outre, M. Castil-Blaze, qui fait autorité en musique, ne doute pas que l'air ait été composé par Lully.

gue carrière, illustrée par de grands succès, mais attristée aussi par d'éclatants revers et de douloureuses épreuves, il retrouvait la paix quand il avait dépassé le seuil de cette maison, où il savait que tous les cœurs battaient pour lui, pour l'honneur et pour la France.

On a vu que dans cette première phase de Saint-Cyr Mme de Maintenon, pleine encore des idées de l'hôtel de Rambouillet, se faisait un trop brillant idéal de l'éducation des femmes, qu'elle voulait élever pour le monde, sans cependant mettre en oubli cette maxime que la religion devait être la base de l'éducation. On peut supposer que ce fut Mme de Brinon qui lui suggéra l'idée de faire jouer des pièces de théâtre par les demoiselles de Saint-Cyr. Le motif décisif, à nos yeux, pour le croire, c'est que Mme de Brinon composait elle-même des tragédies, de très-médiocres tragédies, et que tous les auteurs éprouvent un certain plaisir à voir représenter leurs œuvres. Il y avait un précédent et des arguments à invoquer pour autoriser cette tentative. Les exercices dramatiques étaient en usage dans tous les colléges de jésuites; seulement il y avait à faire la différence entre les jeunes gens que leur sexe oblige à braver les regards, et les jeunes filles qui doivent les éviter au lieu de les provoquer. Mme de Maintenon admit que les représentations dramatiques, qui peuvent servir à donner de la grâce, et apprendre à bien prononcer, à développer et à orner la mémoire, à élever le cœur et à remplir l'esprit de belles choses, seraient un divertissement utile pour les demoiselles de Saint-Cyr. Elle espérait en outre « qu'elles retireraient ses chères filles des conversations entre elles qu'elle avait d'abord autorisées, et qu'elle commençait à craindre pour les grandes qui, depuis quinze ans jusqu'à vingt, s'amuseraient peu, croyait-elle, de la vie de Saint-Cyr. » Il leur fallait un idéal, elle aimait mieux le leur offrir que de le leur laisser chercher. On leur fit d'abord déclamer d'anciennes tragédies; mais les pensionnaires furent bientôt rebutées des vers détestables qu'il fallait loger dans leur mémoire. Mme de Brinon eut alors une idée fort singulière et qui prouve à quel point elle était entichée des traditions de l'hôtel de Rambouillet. Elle fit abandonner la lecture des Vies des saints et fit lire tout haut les dialogues précieux de Mlle de Scudéry, on lisait alternativement ces dialogues et les comédies de Molière, lectures assez étranges pour un auditoire de jeunes filles dans une maison dirigée par une personne aussi religieuse et placée à la tête d'une communauté. Il est vraisemblable que Mme de Maintenon s'alarma et fit des observations, et ce fut alors que Mme de Brinon offrit le secours de sa muse. Ce fut bien pis, non pas au point de vue de la morale qui était irréprochable, mais au point de vue du talent.

Mme de Maintenon, avec son grand sens, comprit que, si l'on voulait que ces représentations servissent au développement de l'esprit des demoiselles de Saint-Cyr, il fallait leur faire jouer des chefs-d'œuvre.

Elle résolut donc d'essayer de leur faire apprendre quelques-unes des meilleures pièces de Corneille et de Racine, et elle choisit *Cinna*, *Iphigénie* et *Andromaque*. Ces trois tragédies lui paraissaient plus épurées que les autres des passions dangereuses pour la jeunesse. Il est vrai que *Cinna* est une pièce où domine le génie de la politique représentée par Auguste, et luttant contre la passion de la liberté personnifiée dans Cinna et dans Émilie; qu'*Iphigénie* respire surtout la piété filiale, et qu'Andromaque répand dans toute la tragédie à laquelle elle a donné son nom le sentiment sublime de l'amour maternel; mais cependant d'autres passions moins sévères et moins pures y ont gardé leur place, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir, par la manière dont les *bleues* — c'étaient les grandes — entraient dans l'esprit de leurs rôles en jouant ces chefs-d'œuvre, que les sentiments dont elles se pénétraient pouvaient s'accorder mal dans ces jeunes cœurs avec les principes de piété et de vertu qu'on leur inculquait. Madame de Maintenon sortit de la représentation d'*Andromaque* surprise et inquiète, et elle écrivit à Racine : « Nos petites filles viennent de jouer votre *Andromaque*, et l'ont si bien jouée, qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos pièces. »

Après avoir représenté à Saint-Cyr des tragédies de Corneille et de Racine, il était impossible de revenir à celles de madame de Brinon. Il fallait donc ou renoncer à ces exercices dramatiques sur lesquels on avait compté pour former l'esprit des jeunes filles et leur donner une bonne diction et un bon maintien, ou trouver quelque chose de nouveau. Madame de Maintenon voulut en conférer avec Racine. Elle demanda au grand poëte s'il ne lui serait pas possible de composer un ouvrage dramatique d'où les passions qui troublent l'imagination seraient exclues, et où tout respirerait la religion, la morale et l'honneur, de sorte que les jeunes filles de Saint-Cyr pussent, sans aucun danger, l'apprendre par cœur et le représenter. Racine, effrayé de cette ouverture, désira se ménager le temps de la réflexion. Il craignait de commettre sa réputation littéraire dans une tentative impossible, et il alla consulter son ami Boileau; celui-ci lui conseilla de refuser sans hésiter de se prêter à cette fantaisie. Refuser quelque chose à madame de Maintenon, c'était presque aussi difficile que de satisfaire le désir exprimé par elle. Racine, après de longues recherches, trouva dans l'Écriture sainte la belle histoire d'Esther et courut de nouveau chez son ami Despréaux, qui, cette fois, déclara résolu le problème qu'il avait cru insoluble, et exhorta Racine à se mettre à l'ouvrage.

Le grand tragique a raconté lui-même dans la préface d'*Esther* de quelle manière il fut amené à composer cette tragédie, et comme il s'exprime en même temps sur la maison de Saint-Cyr en homme qui l'a vue de près, son récit trouve naturellement sa place dans l'esquisse historique de cette royale maison. « La célèbre maison de Saint-Cyr, dit Racine, ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre

de jeunes personnes rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvait les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler. Mais, en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant; on leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation; on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées tout exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ; on les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées; on leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poëtes, et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces; on a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu. »

Nous voici introduits par Racine, — et quel meilleur introducteur pourrait-on souhaiter? — dans le plan de l'éducation des demoiselles de Saint-Cyr, que nous nous réservons d'exposer un peu plus loin d'une manière complète, quand ce plan aura traversé la phase des essais, et sera arrivé à son expression définitive. Mais laissons d'abord l'auteur d'*Esther* achever son récit.

« La plupart des plus excellents vers de notre langue, continue-t-il, ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y ait quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrais pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendit la chose plus vive et moins capable d'ennuyer. »

C'est avec cette modestie que l'auteur d'*Esther* parle d'un des chefs-d'œuvre de notre littérature.

« Je leur proposai, poursuit-il, le sujet d'Esther qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité de traiter ce sujet, d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait, à mon avis, une espèce de sacrilége, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes qne Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

« J'entrepris donc la chose; et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employaient à chanter leurs fausses divinités. »

Puis, après avoir ainsi raconté la manière dont il fut conduit à composer la tragédie d'*Esther*, Racine, toujours avec la même simplicité et la même modestie, si éloignée des sentiments des écrivains de notre siècle, indique en quelques mots le succès qu'elle obtint et dont il fut le premier à s'étonner : « A dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente même imparfaitement aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper; et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât enfermé dans le secret de leur maison : de sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet d'empressement de toute la cour, le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes. »

Heureux siècle où, quand il s'agissait de composer une pièce pour l'instruction et l'amusement des jeunes filles de sa noblesse, le roi, pensant que rien ne pouvait être trop élevé pour former ces jeunes et pures intelligences, s'adressait à Racine, qui répondait au désir du roi en composant *Esther !*

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —



LES DEUX FRÈRES

OU LA TRISTESSE DES TROIS ROIS

(CONTE HONGROIS)

(Voir p. 4, 19 et 36.)

CHAPITRE XVII

LE BOUT DE LA LANGUE DU CHAT.

« Que fit donc notre pandoure, une fois en possession du chat de la petite vieille bossue? Il lui coupa le bout de la langue, ni plus ni moins, et le porta à la reine comme si c'eût été la langue de Rosaneige.

« La reine bouda son miroir le reste du jour, mais le lendemain elle comprit que c'était assez de rigueur comme cela, et sa première visite fut pour lui.

« — Miroir, mon cher miroir, lui dit-elle en le cajolant du regard, ne suis-je pas la plus belle femme du monde, comme tu en es le plus sincère ami?

« Et disant ces mots, elle sourit d'uu air de triomphe, car elle croyait n'avoir plus rien à craindre de sa sincérité.

« — Votre Majesté est très-belle, répliqua le miroir ; mais Rosaneige est sept mille fois plus belle encore.

« — Que viens-tu me parler d'une petite sotte qui n'est plus!

« Le miroir, qui avait plus d'une fois réfléchi les jolis traits de Rosaneige, ne voulut pas la trahir et se tut; mais une voix criarde se fit entendre par la cheminée et la reine entendit ces parolos : « Rosaneige vit toujours, « vous la trouverez dans la forêt voisine, dans la hutte « des sept nains. C'est le pan... »

« Les cris de rage que poussa la reine ne lui permirent pas d'entendre la fin ; chose heureuse pour le pandoure, car la voix l'accusait de désobéissance et de révolte contre la reine.

« Quelle était donc cette voix délatrice?

« — Celle du vilain chat auquel le pandoure avait coupé un petit bout de la langue, ce qui prouve qu'il en reste toujours assez aux méchants pour nuire.

CHAPITRE XVIII

LA REINE DES MAGYARES A LA HUTTE DES SEPT NAINS.

« La reine se déguisa en paysanne, prit à son bras une corbeille de pommes vénéneuses, et se rendit à la hutte des sept nains. Tous sept étaient alors absents. La reine frappa à la porte, et la petite Rosaneige vint lui ouvrir. Elle ne reconnut point la reine et pensa tout naturellement voir une villageoise qui allait au marché.

« — Ma belle petite, demanda la reine à Rosaneige, veux-tu m'acheter ces pommes?

« — Je le voudrais bien, mais je n'ai point d'argent, répondit l'enfant.

« — Eh bien! reprit la fausse paysanne, je ne veux pas que l'eau t'en vienne à la bouche sans les goûter. Tiens, prends cette pomme; toute vermeille qu'elle est, elle n'approche ni des roses de tes joues rondelettes, ni de la fraîcheur de tes lèvres de cerise.

« En disant ces mots, elle coupait en quatre la plus belle de ses pommes, pour mieux tenter la jeune princesse, et elle lui en donna un morceau. A peine Rosaneige l'eut-elle mise dans sa bouche, qu'elle tomba en défaillance et la reine s'éloigna avec joie.

CHAPITRE XIX

DÉSOLATION DES SEPT NAINS.

« Quel ne fut pas le deuil des sept nains, de ne pouvoir réveiller à leur retour celle qu'ils aimaient comme leur enfant! Ils firent mille essais; on chatouilla Rosaneige sous le nez avez un brin d'herbe, on fit chanter un coq à ses oreilles, on fit rôtir un jeune chevreau sous ses yeux, pensant que la bonne odeur du cabri la ranimerait; hélas! tout fut inutile! Les bons petits nains se creusèrent la cervelle pour rappeler Rosaneige à la vie; mais, comme on voit, les bons petits nains auraient pu être plus forts en médecine. Quand ils furent persuadés qu'elle était morte, ils éclatèrent en sanglots, et rien ne put les distraire de leur douleur. Le troisième jour, ils la déposèrent dans un cercueil de verre, afin de la pouvoir contempler au moins dans son long sommeil, et tous sept veillèrent à tour de rôle auprès de leur gentille amie, pour épier son réveil.

« Vous savez, grand roi, que vous trouvâtes, un jour de printemps, ce cercueil de verre dans une de vos promenades. Les sept nains l'entouraient et semblaient admirer une jolie fleur qui s'épanouit dans sa serre. Rosaneige paraissait assoupie plutôt que morte. Les fraîches couleurs de son visage n'étaient pas altérées. Votre surprise n'eut d'égale que l'envie de posséder cet objet merveilleux. Vous le demandâtes aux sept nains, qui se regardèrent avec une inexprimable tristesse. Ils le virent donc enlever avec un grand regret, mais ils se sentaient si interdits devant leur roi, qu'aucun d'eux n'osa exprimer tout son chagrin.

« Voilà ce que vous savez mieux que personne ; aussi ai-je fini l'histoire de Rosaneige. »

Le roi et l'étudiant lurent cette histoire avec moins d'étonnement que de plaisir.

— Permettez-moi, ô le plus sage et le plus savant des rois, dit Laczi, de faire une demande à la plume du grand Griffon blanc.

— Je te le permets, répondit le roi.

Et comme le désir du monarque était absolument le même que celui de l'étudiant, la plume recommença à courir sur le parchemin. Voici ce qu'elle écrivit : « Rosaneige n'a point avalé la pomme, sans quoi elle serait morte; le morceau lui est resté dans la gorge et Rosaneige n'est qu'en léthargie. L'étudiant possède une plante qui peut la rappeler à la vie. »

CHAPITRE XX

NOUVELLE EFFICACITÉ DE L'HERBE DES PENDUS.

Alors Laczi se souvint de *l'herbe des pendus* qui l'avait si merveilleusement guéri, lui et le fils du roi. Il fouilla dans sa poche, et par bonheur il en trouva encore quelques feuilles, avec lesquelles il frotta les paupières et la bouche de la jeune princesse. Aussitôt elle ouvrit les yeux et rejeta la pomme vénéneuse.

Elle remercia ensuite son libérateur, en lui souriant de l'air le plus gracieux, et Laczi n'eut rien de plus pressé que de rappeler au roi la promesse qu'il lui



avait faite. Il aurait voulu épouser Rosaneige à l'instant même; mais le roi aimait le faste, il voulait que la fête fût célébrée avec pompe, et sa volonté prévalut.

CHAPITRE XXI

MARIAGE DE ROSANEIGE.

Le roi fit donc annoncer partout à son de trompe qu'il y aurait, sous peu, grande réjouissance au palais, et il invita les rois et les reines des pays voisins à honorer le mariage de Rosaneige de leur présence. Parmi les reines conviées à la fête, se trouvait aussi celle qui avait voulu empoisonner la jolie princesse. Bien des années s'étaient écoulées depuis lors, mais la vanité de la reine avait crû avec le temps. Elle se trouvait bien malheureuse, car il ne lui restait plus qu'un mois pour faire sa toilette. — A la nouvelle du mariage de notre héros, elle courut à son miroir et lui dit avec mignardise :

— Miroir, mon cher miroir, ne suis-je pas la plus belle femme du monde?

— Votre Majesté, répondit le *sincère ami*, commence terriblement à vieillir; il ne manque pas de plus belles femmes que vous, mais la plus belle du monde entier, sans contredit, c'est *Rosaneige*, au mariage de laquelle Votre Majesté est invitée. Cette princesse est sept mille fois plus belle que toutes les beautés du monde, parce qu'elle a sept mille fois plus de bonté dans l'âme!

— Le manant! le rustre! s'écria la reine en écumant de rage, tiens, voilà le prix de ton insolence!

Et un grand coup de poing dans le miroir le fit voler en mille éclats.

— On peut briser un miroir dans son emportement, mais la colère ne change pas le noir en blanc, et la vérité reste toujours la vérité.

Voilà ce que répétaient, à l'envi les uns des autres, les mille morceaux du miroir, si bien que la reine, de plus en plus outrée de dépit, monta à cheval sur un petit nuage couleur de souffre, et disparut. Cette reine n'était autre qu'une méchante sorcière, qui donna le jour à une fille digne d'elle. La mère s'appelait l'*Égoïsme*, et sa fille l'*Envie!*

Hélas! il n'est pas rare de les rencontrer sur le chemin de la vie!

Enfin arriva la célébration du mariage de l'étudiant. Parmi la foule venue de tous côtés pour prendre part aux jeux et à la fête, il se trouvait aussi un grand nombre de pauvres, attirés par l'espoir d'attraper quelques miettes du banquet, et Laczi, dont la haute fortune n'avait point tourné la tête, sortit du palais pour jeter quelques poignées d'or aux malheureux.

CHAPITRE XXII

RENCONTRE DES DEUX FRÈRES.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir son frère Miklos au milieu des mendiants!

Le bon Laczi lui saute au cou, l'embrasse avec effusion de cœur et l'emmène au palais.

— C'est à ton tour, n'est-ce pas? lui dit Miklos en grinçant des dents; tu m'emmènes pour me crever aussi les yeux...

— Dieu me garde de la seule pensée de t'arracher un cheveu! reprit Laczi, le pardon est plus doux que la vengeance, et l'amour vaut mieux que la haine! Mon frère, viens m'embrasser, et oublions à jamais le passé! J'ai deux demi-royaumes, je veux partager avec toi; et, comme moi, tu pourras épouser quelque princesse.

— Raconte-moi comment tu es devenu roi, lui demanda Miklos.

— Très-volontiers, mon frère.

Et Laczi se prêta aussitôt à son désir.

A peine eut-il terminé son récit, que Miklos se lève et sort précipitamment, en lançant à son frère un regard étrange. Pourquoi ce brusque départ? Où court-il donc avec tant de vitesse? Qui lui donne ainsi des ailes?...

Il va s'asseoir au pied de la potence dont lui a parlé Laczi, et il se dit : Mon frère est roi, mais viennent les trois corbeaux et je puis devenir empereur! Alors je serai plus que lui, et je lui... crèverai encore les deux yeux. Horreur! Telle était la perversité de ce misérable, que la douceur et la générosité de son frère, loin de toucher son âme, ne faisaient que l'aigrir de plus en plus.

Il attendit longtemps, fort longtemps; enfin, il entendit au-dessus de sa tête un battement d'ailes précipité, et déjà il se crut empereur.

CHAPITRE XXIII

LES TROIS CORBEAUX.

C'étaient les trois corbeaux.

— Compères, dit le plus vieux, savez-vous qu'un étudiant nous épiait naguère quand nous parlions de la tristesse de nos rois, et qu'il a si bien écouté, que c'est lui qui a ramené la sérénité et la joie sur leurs fronts!

— Oh! oh! dit un autre, il faudra mieux nous tenir désormais sur nos gardes. Les écoliers sont si malins!

— Mais, s'écria le troisième corbeau, ne voyez-vous pas, compères, quelqu'un qui nous épie encore au pied de la potence! A sa mine, il ne machine là rien de bon! C'est un envieux!... C'est un mauvais cœur! Que vous en semble?

— Bien jugé, mon compère!

— Qu'il meure! s'écrièrent spontanément les trois corbeaux.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils s'abattent sur Miklos, lui crèvent les yeux à coups de bec, et, les griffes faisant leur office, ils vous le mettent en pièces en un clin d'œil.

Ainsi se vérifia la sentence profonde qu'avait lue le grand Griffon au livre de la Sagesse : — « *Tu souffri-*

ras les maux que tu auras fait souffrir! — C'est la loi du talion, émanée de l'éternelle Justice!... »

CHAPITRE XXIV

CONCLUSION.

Quant à Laczi et à Rosaneige, ils étaient trop bons pour n'être pas aimés de tout le monde; aussi furent-ils sept mille fois plus heureux que le plus heureux des rois.

Le pandoure qui avait épargné les jours de Rosaneige devint ministre, et la jeune reine choisit pour pages les sept petits nains qui l'avaient si cordialement accueillie.

Enfin, sous leur règne, tout le monde fut content, chose qui, dit-on, ne s'est jamais renouvelée depuis.

Il est vrai de dire aussi qu'on a perdu l'*herbe des pendus!*

HENRI GALLEAU.

— Fin. —

LE MARQUIS DE BOISSY

Hilaire-Étienne-Octave Rouillé, marquis de Boissy, était né à Paris le 4 mars 1798, et, le nom qu'il portait suffit pour le rappeler, il était issu d'une noble et ancienne famille. Jusqu'en 1839, il ne prit aucune part aux affaires publiques, sinon comme membre du conseil général dans le département du Cher où son père et lui possédaient de vastes propriétés. En 1839, il fut appelé par le gouvernement de Juillet à siéger dans la Chambre des pairs. En 1840, il perdit son père et se trouva à la tête d'une fortune considérable. Ce fut alors que commença sa carrière parlementaire que j'éprouve quelque embarras à définir.

Ce ne sont pas ses opinions qui me gênent, M. de Boissy faisait profession de n'appartenir à aucun parti. Il voyait des gens de toutes les couleurs, sans en adopter aucune. Seulement, comme il était homme d'excellente compagnie, il avait soin d'appareiller ses convives de manière qu'ils n'eussent pas à souffrir les uns du voisinage des autres. Il disait un jour à une femme fort attachée au gouvernement de la Restauration qui n'avait pu se rendre à une de ses invitations : « C'est dommage, madame, je vous avais préparé un dîner au blanc. » Au fond, c'était un homme *sui generis*, ayant horreur des routes battues, et se frayant à lui-même son sentier, en s'inquiétant peu qu'il fût raboteux pourvu qu'il traversât des pays pittoresques. On l'a souvent accusé de courir après l'esprit : le reproche n'est pas entièrement immérité, mais il faut ajouter qu'il courait de manière à l'atteindre. Du reste, il écoutait peu les conseils et n'acceptait pas de consignes. Il faisait la guerre en partisan, pour son compte et selon son bon plaisir, ne cherchant pas l'agrément des autres, mais le sien, demandant la parole toutes les fois qu'il y avait un sujet qui prêtait à sa verve, et, quand on ne la lui donnait pas, la prenant.

On se souvient de ses éternels débats avec M. Pasquier, président de la Chambre des pairs sous Louis-Philippe. Dans une de ces séances M. Pasquier rappela M. Boissy dix fois à l'ordre, ce qui indique qu'il n'avait pas réussi à l'y ramener. Un des plus grands bonheurs de M. de Boissy était de tourmenter M. Pasquier. Quelqu'un lui disait au sortir de la séance dont il vient d'être parlé : « Je crois vraiment que vous finirez par faire mourir M. Pasquier à la peine. — J'y compte bien, » répondit stoïquement M. de Boissy; et il expliqua aussitôt que, M. Pasquier ayant l'usufruit d'un hôtel dont lui, M. de Boissy, avait la nu-propriété, il n'y avait qu'un moyen d'arranger les choses, c'est que M. Pasquier mourût pour que la nu-propriété et la jouissance fussent réunies dans les mêmes mains. « J'aurai de la peine, ajoutait-il, car il a la vie dure, mais j'y viendrai. »

Je suis convaincu que M. de Boissy se calomniait. Au fond, il ne voulait la mort de personne et il était plutôt prodigue qu'avare. Seulement il avait pour ceux qui présidaient les assemblées où il siégeait quelque chose des sentiments de l'écolier pour le maître d'étude. Ne voulaient-ils pas établir l'ordre? Eh bien, lui, il était le désordre; je veux parler du désordre parlementaire. Il était l'interruption vivante, spirituelle et perpétuelle, le chercheur de paradoxes, l'orateur toujours prêt à casser les vitres sous prétexte de les essuyer. M. Pasquier était donc sa bête noire, bête fort spirituelle comme chacun sait. Cependant on ne saurait dire que ce soient les discours de M. de Boissy qui aient tué M. Pasquier mort à quatre-vingt-treize ans sonnés, sans tomber dans le ridicule de cet homme plus que centenaire qui s'écria en apprenant la mort de son fils octogénaire : « J'avais toujours dit qu'on n'élèverait pas cet enfant! » Quand M. Pasquier mourut, il était tout élevé et même fort bien élevé.

Ce qui donnait un caractère particulier aux discours de M. de Boissy, c'est qu'on y trouvait souvent de bonnes vérités encadrées dans les plus étranges paradoxes. Seulement le cadre était quelquefois plus large que le tableau. Il disait les choses que personne ne disait, et comme personne ne les disait. Il avait pris au rebours le conseil donné à l'orateur, de rendre l'auditeur bienveillant : *auditorem benevolum*. Il aimait avoir un auditoire qui se cabrait sous lui, et il n'était jamais plus content que lorsqu'il avait rendu tout le monde mécontent. Il recueillait bien çà et là des coups de boutoirs et de rudes apostrophes, mais Dieu sait s'il était en fonds et s'il les rendait!

N'ai-je pas dit qu'il avait épousé la comtesse Guiccioli à qui lord Byron a fait un nom éclatant et qu'il avait été

nommé sénateur en 1853? Du reste, si je ne l'ai pas dit, tout le monde le sait.

Il y avait dans son caractère de très-singuliers contrastes.

Il exécrait l'Angleterre et il ne perdait jamais l'occasion de jeter contre elle le *delenda Carthago* du vieux Caton dont il ne se piquait pas d'imiter la rudesse, et cependant il vivait à l'anglaise et il avait pour le comfort un goût particulier.

Il tenait extrêmement à son honneur de gentilhomme,

Portrait du Marquis de Boissy, d'après la photographie de Nadar.

et cependant il plaisantait sur des questions qui touchent à l'honneur. C'est ainsi qu'un jour il s'écria dans la Chambre des pairs de Louis-Philippe : « Je suis le seul ici, messieurs, qui n'ait prêté qu'un serment. » Puis comme on murmurait : « C'est le bénéfice de mon âge, ajouta-t-il. Quand j'aurai vos années, j'aurai prêté autant de serments que vous. »

Il aimait singulièrement la popularité, et cependant il était assez fier de sa naissance. Un jour qu'on souriait en le voyant dans un bal costumé avec un habit de marquis, il dit à quelqu'un qui lui demandait comment l'idée de ce déguisement lui était venue : « Ce n'est pas un déguisement, monsieur. Je suis le seul ici qui puisse dire : En portant les habits de marquis, je porte les habits de mon grand-père. »

Il avait des croyances chrétiennes et il le montra bien en désavouant le chroniqueur qui lui avait prêté une phrase qui sentait l'hétérodoxie. Cela ne l'empêchait



pas de consulter sur toute chose une somnambule. Quand il était loin de Paris, il lui envoyait de ses cheveux, et il était fermement convaincu qu'elle voyait toutes ses maladies.

M. de Boissy avait une grande et puissante affection au cœur qui, venant à lui manquer tout à coup, a sans doute précipité sa mort. C'était celle qu'il portait à sa fille, Mme la princesse de Léon, charmante femme qui est morte à Rome il y a moins d'un an. Quand les jeunes mains appelées à fermer les yeux des pères retombent inanimées, ceux-ci ne vivent pas longtemps. Leur dernier idéal sur la terre s'éclipse et s'éteint, et ils tournent les regards vers les demeures éternelles où l'on retrouve tout ce qu'on a perdu.

Si M. de Boissy avait l'esprit caustique, son cœur était bon. Une scène qui s'est passée à ses funérailles suffirait pour le prouver si l'on pouvait en douter. Au moment où l'on descendait son cercueil dans sa dernière demeure, une femme étrangère s'est approchée et lui a jeté une couronne. C'était une Polonaise dont M. de Boissy avait fait, non sans difficulté, gracier le mari par le czar. C'est là une de ces actions dont il a été dit qu'elles vous louent au dernier jour.

M. de Boissy, né en mars 1798, mort en septembre 1866, avait un peu plus de 68 ans.

René.



MENUS PROPOS

PHILOSOPHIQUES ET... CULINAIRES

Il faut pourtant que je finisse par céder à des obsessions amicales. Il y a des gens qui prétendent que ma dernière signature remonte à l'âge de pierre, et qu'elle porte même des traces de dents imprimées sur elle par un plésiosaurus, ou par telle autre vilaine bête qui fait sa digestion dans les terrains tertiaires. M. de Pomponius, disent les doucereux, si vous ne dormez pas, et si vous êtes encore de ce monde, contez-nous donc un de ces contes du pays des savants, de ces contes que... —Quel escargot! s'écrient les autres; ne le dirait-on pas pétrifié dans sa coquille! Montre-nous donc un peu tes cornes pour te rappeler au souvenir des lectrices trop indulgentes qui voulaient bien honorer de quelque attention tes articles du temps passé.

Eh bien, me voici! Mais que voulez-vous que je vous conte, bien aimés lecteurs, et vous surtout, incomparables lectrices? Oui, vous surtout, c'est à vous que je veux parler aujourd'hui, pour vous prouver que je suis encore dans ce misérable monde. Mais il me faut voleter à droite et à gauche, cherchant un sujet propre à vous intéresser; et, comme ces sujets sont nombreux et me constituent dans l'état perplexe de l'âne de Buridan, je me tire d'affaire en jetant tout cela dans un bonnet, et tirant au hasard, je mets la main droite sur la philosophie, la main gauche sur la cuisine. Eh bien, associons ces deux grands principes, si peu affines qu'ils soient, ou du moins qu'ils paraissent, et, bras dessus, bras dessous, vagabondons à travers champs.

— Savez-vous, dit Théophraste, un moyen sûr et infaillible de ne jamais vous couper le cou avec votre rasoir?

— Non!

— Eh bien! c'est de laisser pousser votre barbe, et de n'employer l'ustensile tranchant qu'à extirper vos cors, si le ciel en a affligé vos pieds.

Certes, Hégel et Fichte ont écrit des choses plus profondes, mais aucune aussi certaine, aussi salubre que celle-ci. Je vais à l'application.

Je lisais dernièrement dans je ne sais quel journal qu'un monsieur extrêmement philanthrope, mais dont, par charité, je tairai le nom, venait de révéler au monde une recette humanitaire au premier chef. Il est de fait que beaucoup d'individus s'empoisonnent avec des champignons; champignons par eux cueillis au bois et dans la plaine, et dont ils s'emparent avec la plus grande sécurité, attendu, disent-ils, « qu'ils s'y connaissent. » Le philanthrope en question, ému des cas nombreux qu'offre ce genre de mort violente, a cherché et trouvé, bien entendu, un moyen de rendre inoffensifs les champignons les plus vénéneux. Il vous les fait macérer d'une certaine façon, pendant un certain temps, dans une certaine sauce piquante, — je ne vous donne pas le détail de la recette, — puis il les soumet à la cuisson ordinaire; dès lors ils sont innocents comme l'enfant qui vient de naître; on peut en manger (des champignons, pas d'enfants) en toute confiance, et sans redouter la moindre colique. Le philanthrope prouve l'efficacité de sa recette par des épreuves véritablement émouvantes. En présence de témoins très comme il faut, il fait un pot-pourri de champignons du caractère le plus infernal, les tripote suivant sa formule, puis les mange avec gravité et sang-froid. Mieux que cela, il s'entoure de sa jeune famille, et tous ensemble croquent le comestible sans broncher, et sans qu'aucune ride sur la face paternelle trahisse une émotion quelconque, tant le papa est sûr de son affaire.

Manifestement la recette est bonne. En effet, M..... n'est pas mort, « car il vit encore, » et j'en donne ceci pour preuve : c'est qu'il y a quelque vingt ans déjà que le philanthrope a publié sa découverte, et donné au public ces exhibitions émouvantes; or voici qu'il paraît les renouveler aujourd'hui, à moins que le journaliste qui le cite n'ait mis, sans s'en douter, la main sur un lambeau de feuille sans date, et ne nous donne du vieux neuf. Car il me souvient, à moi qui vous parle, d'avoir déjà lu, il y a quinze ou vingt années, l'article émouvant, exactement dans les mêmes termes, et d'en avoir dit mon mot, qui n'était pas élogieux. Je me per-

mettais de faire remarquer ceci : d'abord que la majorité des gens qui cueillent et mangent des champignons vénéneux, sous prétexte « qu'ils s'y connaissent, » ou ne liront pas l'instruction du philanthrope sur la manière de s'en servir, ou la dédaigneront sous le prétexte que je viens de dire; en second lieu, qu'une bonne part de ceux qui en entendront parler, se fiant à la découverte, ne mettront pas de mesure à leur chasse aux champignons de toute sorte et les prépareront souvent d'une manière imparfaite; ils en subiront donc les fâcheuses conséquences, eux qui, sans cet encouragement, se seraient abstenus de toucher à un champignon suspect. N'est-elle pas bien féroce, notre police des marchés qui n'y laisse paraître que le champignon de couche, l'*agaricus campestris?* Pourquoi notre chimiste humanitaire n'adresse-t-il pas au digne préfet de police une requête tendant à associer à cet agaric sur les marchés de Paris toutes sortes de mauvaises drogues qualifiées champignons; chaque petit panier contiendrait d'ailleurs une instruction imprimée sur la manière de s'en servir? Mais non! — Ce haut, mais tracassier, et inhumain magistrat pense avec Théophraste qu'il est un moyen sûr et infaillible de ne jamais s'empoisonner avec des champignons, moyen qui consiste à n'en point manger. Je parle, bien entendu, de ceux-là seulement qui n'ont point le passe-port administratif. Mais, si vous tenez, ô bonhomme, à rendre un service réel à l'humanité, au lieu de cette philanthropie aux petits oignons, vous feriez ce que voici. Vous feriez le relevé de ce que les journaux nous donnent chaque année des cas d'empoisonnement par les champignons vénéneux, toujours cueillis et mangés par des gens « qui s'y connaissent, » — vous feriez de petits imprimés présentant le bilan annuel de ces mésaventures de l'ignorance présomptueuse et gourmande, et vous les feriez circuler à travers la population rusticole. Les instituteurs se prêteraient volontiers à la diffusion de ces feuilles. Cela serait d'un plus sûr et meilleur effet, pour plusieurs du moins, que la publication de votre recette — « sans garantie du gouvernement; » — sans compter que vos champignons même préparés au mieux doivent avoir le goût de morceaux d'empeigne. Laissez donc à leur place ces vireux produits de la pourriture; absolument parlant, l'humanité peut s'en passer.

— Je viens de mettre en scène M. le préfet de police; ce qui ne me sort pas de mon sujet. C'est à lui que reviendra l'honneur d'avoir enfin introduit l'hippophagie dans nos mœurs et dans les habitudes d'un bon nombre de nos concitoyens, lesquels ont l'idée très-bizarre de préférer de bonne viande leur coûtant trente centimes le kilogramme, à une autre viande qui leur coûterait quatre fois autant pour le moins. Il me souvient que je demandais, il y a quelques années, à M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, le révélateur de l'hippophagie, pourquoi ses prédications savantes en faveur de la viande chevaline ne l'avaient pas encore fait passer dans la pratique. Il me répondit que lui savant était tout à fait étranger à l'industrialisme; qu'il y avait telle ou telle idée qu'il propagerait et patronnerait avec sa plume, mais qu'il ne réussirait pas à lui faire faire son chemin dans le monde; bref qu'il existait contre sa propagande une force d'inertie et de mauvais vouloir plus ou moins occultes, de la part de certaines puissances industrielles, qui avaient élevé d'insurmontables barricades entre l'idée et la réalisation. Si ces barricades existaient encore, je sais bon gré à notre excellent préfet de police de les avoir démolies : bref, il a autorisé l'ouverture de trois étals en manière d'essai. « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite » est donc entrée dans le régime culinaire des Parisiens; je félicite l'autorité d'avoir donné au préjugé ce premier croc en jambe. Seulement, il me serait agréable d'avoir des informations précises et authentiques sur la suite de ce coup d'État, et sur le plus ou moins de faveur et de débit que trouve ce nouveau gibier auprès de nos compatriotes. A cet égard, peu ou point de renseignements sont venus à ma connaissance. A quoi sert donc le *Moniteur universel?*

Mais ceci soulève une autre question, à laquelle je m'intéresse. L'autorisation de se faire manger par les humains s'étendrait-elle des chevaux à l'espèce asine, qui est une tribu du genre? Je ne vois pas pourquoi non, et j'en appelle à M. le préfet de police lui-même. Dois-je répéter ce que nous avons dit ici même tant de fois, moi chétif, et Jérôme Dumoulin, mon compère; c'est que les Romains, qui se connaissaient en friandise, honoraient l'âne, et surtout l'ânon, comme un comestible de premier ordre. Herbivore, comme le cheval, il doit en avoir le goût et les qualités. Je serais fort curieux, pour ma part, de tâter de son filet; si ce n'est que tout le monde n'a pas un âne à son service, pour le faire entrer comme article dans le menu d'un dîner. Mais il y a tant de financiers qui pourraient se donner cette fantaisie-là! Mécène en fit autant, nous dit l'histoire, et Mécène, au dire de notre fabuliste, était un galant homme.

Je ne sais si c'était pour s'offrir sous cette forme aux suffrages flatteurs de la haute société parisienne que voyageait récemment un âne dont un journal de province requérait des nouvelles à sa quatrième page. C'était un avis au public, lui faisant « assavoir » que ledit âne, dont on lui donnait le signalement, avait décampé de son étable et pris, supposait-on, sans passeport ni livret, la route de Paris. Il avait marché, marché en avant dans cette direction, mais avait fini par s'égarer, à raison des bifurcations des routes; et attendu qu'il n'avait pas suffisamment fréquenté les écoles d'adultes et restait encore dans la foule des illettrés, il n'avait pu trouver de lumières suffisantes dans les inscriptions des poteaux plantés aux carrefours. A raison de la même ignorance, il n'était pas en état de se diriger par l'étoile polaire, ou même de la distinguer

en tant que telle : si bien qu'en fin de compte, il s'était égaré. Le propriétaire priait tout citoyen qui en ferait la découverte de vouloir bien remettre le quadrupède entre les mains du commissaire de police du canton. — Toutefois il existe sur cette fugue une autre version, et qui me paraît plus vraisemblable. Ne serait-elle pas le résultat de cette déplorable manie qui pousse aujourd'hui vers la grande ville les habitants des campagnes? Ils s'imaginent, bêtes et gens, que là ils trouveront de gros profits, et par suite le bonheur. Les bras manquent aujourd'hui à la terre, parce que les jambes s'en vont à Paris y chercher la fortune ; à force de l'entendre dire dans leur écurie par Gros-Jean et Jean-Pierre, les ânes finissent par croire que Paris est le pays de Cocagne; que si les gens y gagnent beaucoup plus de gros sous qu'au village, il donnent à MM. les ânes, leurs collaborateurs, ration plus grosse de son de première qualité, et des artichauts par manière de chardons, avec un compte beaucoup plus modéré de coups de trique. L'âne dont il s'agit était, sans doute, dans cette déplorable idée ; et lorsqu'on l'aura remis, suivant l'invitation de l'affiche, entre le pouce et l'index de M. le commissaire, ce digne magistrat ne manquera pas de le sermonner sur le texte *O fortunatos nimium*... Que n'en peut-on faire autant de tous les ânes bipèdes qui prennent, pour leur malheur, la route de Paris!

— Ceci est une digression qui nous a écartés du culinaire. Revenons-y pour faire cette remarque en l'honneur du cheval et de l'âne considérés comme comestibles. On a dit avec raison qu'en qualité d'herbivores, ils devaient avoir une certaine analogie de goût avec toutes les autres viandes qui entrent dans nos cuisines. Ceci est parfaitement vrai; quoiqu'on puisse tirer à l'encontre une objection du chat, animal essentiellement carnivore, du porc et du chien, chez les Chinois, sans compter les animaux insectivores ; je dis du chat particulièrement, attendu qu'il a réellement le goût d'excellent lapin, comme je m'en suis assuré par expérience directe et consciente. Ce sont de menues difficultés qu'il est facile de résoudre, et qui ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. Mais en voici une plus grosse, et très-sérieuse, à laquelle je ne touche que sous toute réserve; car ce n'est pas moi, veuillez me croire, qui vous recommanderai cette cuisine.

Il y a des gens, vous le savez, qui mangent... d'autres gens, et même qui s'en font fête, les vilains ! Ils trouvent que cette viande a bon goût, et il faut bien les croire sur leur simple témoignage. Or cependant l'homme est carnivore au plus haut degré, et dans le monde dont je parle, les mangés en avaient, sans doute, eux-mêmes mangé d'autres. Je conviens que cet état social laisse à désirer; mais nous n'avons aucune raison de croire que chez eux le sens du goût soit physiquement perverti. Donc au jugement probablement fondé de ces « enfants de la nature » nous nous privons d'un excellent mets par pur préjugé, ou par des scrupules de conscience mal entendus. Je citerai à ce sujet le témoignage d'un insulaire de l'Océanie, dans une contrée où, à la suite de nos missionnaires, pénétrait la civilisation chrétienne. Un indigène avait le cœur touché de la grâce, et il venait d'entendre un sermon d'un ministre de l'Évangile qui avait précisément prêché contre cette indigne et barbare coutume de l'anthropophagie. « Père, s'écria l'intéressant néophyte, si ton bon Dieu dit qu'il ne faut pas manger les gens, eh bien! alors il ne faut pas en manger. Mais s'il dit que ce n'est pas bon, il ne dit pas la vérité, parce que..... c'est vraiment bien bon! » Ne trouvez-vous pas charmante cette lutte entre la nature qui se courbe sous le joug du précepte divin, et l'appétit animal qui témoigne la plus profonde estime pour ce comestible défendu?

Donc, il ne faut pas en manger. Et toutefois, je me permettrai de hasarder une exception.

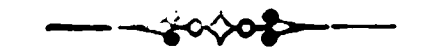
Il y a de par le monde des gens qui font profession de n'avoir point d'âme. Ils sont une substance azotée organisée, provenant à l'origine des choses d'une matière cosmique, qui, grâce à un millier d'hypothèses créées pour le besoin de la cause, est devenue tout ce qu'on voudra, hydrogène, oxygène, phosphore, azote, nickel, mercure, rubidium, etc. ; puis ces éléments se sont combinés, organisés, « par la force plastique de la nature » et sont devenus choux, salade, matière nerveuse, fémur, omoplates; d'où escargots, grenouilles, brochets, bécasses, lapins, singes, hommes enfin; c'est-à-dire carcasse charnue, douée d'intelligence, de raison, comme ils le disent; mais d'une raison provenant d'opérations chimiques internes, desquelles le produit serait la représentation de faits externes, même de ceux qui se passent dans la région des étoiles, à quelques mille millions de kilomètres de nous! Ils disent cela..... c'est bien. Mais il n'y a là rien qui les distingue essentiellement de leur serin ou de leur caniche ; et quand la machine, montée on ne sait comment, vient à se détraquer on ne sait pourquoi, ces phénomènes cessent que ces messieurs appelaient leur raison, et il reste d'eux ce qui reste du caniche, la carcasse charnue qui se décompose, c'est de quoi ces philosophes sont particulièrement fiers ; aussi ont-ils imaginé de se constituer en société anonyme; c'est tout simplement la société *des solidaires*, comme ils s'intitulent, laquelle a pour objet d'inhumer ses membres, comme on enterre un chien, suivant le dicton populaire : sans croix et sans eau bénite. Ces messieurs, qui tiennent beaucoup, paraît-il, à la manifestation extérieure de leurs idées, auraient demandé au ministre compétent la réserve d'un terrain spécial dans les cimetières avec l'indication de l'usage auquel il serait affecté. Le ministre n'a pas voulu se prêter à cette fantaisie, qu'il a jugée, le capucin qu'il est, un peu bien scandaleuse. Eh bien moi, capucin au superlatif, j'aurais accordé rondement, avec cette seule condition que les deux divisions auraient porté respectivement leur enseigne : l'une intitulée : *quartier des*

âmes, l'autre, *quartier des charognes*. De ceci, ces messieurs n'auraient pas eu le droit de se fâcher. A droite, ce sont des restes humains, rattachés par notre pensée à l'être spirituel qui les anima, et dont ils attendent le retour dans le silence du tombeau; c'est à ce titre que ces ossements portent le sceau de notre respect. Mais à gauche, qu'y a-t-il, je vous prie, chers messieurs? à défaut d'âmes dans le passé et dans l'avenir, ce qui reste de vous est ce qui reste de Médor ou de Carlo; or c'est pure charogne; voyez le dictionnaire de l'Académie ou celui de M. Littré. Il y a donc raison suffisante pour étiqueter ces augustes reliques comme celles d'un carlin ou d'un matou, et cela sans blesser les règles de la plus exquise politesse.

Ceci bien entendu, suivons-en les conséquences. Voici une grande bataille qui étend morts sur la terre quelques milliers de soldats. Les corbeaux, représentant une civilisation encore imparfaite, arrivent en masse pour dépecer les cadavres de ces nobles victimes. « Doucement! pourront leur dire les solidaires des deux armées; après nous, s'il en reste, mais souffrez que nous nous servions les premiers. » Et voilà le plus éloquent de la troupe qui s'en va trouver le général, lui expose les principes philosophiques de la société, et finalement réclame, au nom de ses frères vivants, l'autorisation de festiner avec les restes de ses frères défunts. Ils lui exposeront qu'un certain Pomponius, dans *la Semaine des Familles*, a établi, d'après des autorités graves et des arguments irréfragables, qu'un gigot d'homme à la broche, mais, bien entendu, cuit à point, était un excellent manger. Le général, qui peut être un homme à préjugés, s'indignera de cette requête; mais se fâcher n'est pas répondre, et je ne vois pas ce qu'en effet il pourrait répondre — logiquement du moins — aux solliciteurs. Il ne pourra nier qu'il n'y ait là une énorme quantité « de matière alibile perdue, » et pour peu qu'on soit à court de vivres, ne serait-il pas heureux de rencontrer des gens de bonne volonté, dépourvus de fausses délicatesses, et grossissant par cette voie détournée la ration des camarades? Pour peu que MM. les solidaires veuillent bien s'y mettre, qui sait si leur constance ne pourra pas être quelque jour couronnée de succès? Oh! sans doute, ils rencontreront sur leur chemin d'énormes préventions, mais « la loi du progrès » n'en ferait-elle pas justice? Elle en a renversé bien d'autres, vraiment! Qui peut affirmer que l'humanité perfectionnée, et plus civilisée que jamais, n'acceptera pas quelque jour le rôti philosophique?

— Mais je m'aperçois que je suis à bout d'espace; il faut donc m'arrêter ici, et ajourner ma théorie rationnelle et savante de la soupe à l'oignon!

POMPONIUS.



LE FUSEAU BÉNIT

(LÉGENDE)

(Voir pages 29 et 41.)

III

UNE NUIT D'HIVER.

Bien des années sont écoulées, nous sommes en 1450. Odette n'est plus cette enfant fraîche et rose que nous avons vue pour la première fois au ruisseau de Notre-Dame-du-Chêne; la pénible existence qu'elle mène, les privations de toutes sortes, les humiliations, les amertumes dont elle est abreuvée, ont usé ses forces. Sa figure est toujours charmante, mais si blanche, si triste, qu'elle fait peine à voir, et ses grands yeux bleus sont cernés d'un cercle bleuâtre, et sa taille délicate et frêle s'incline de plus en plus chaque jour.

Ceux qui rencontrent la jeune fille sur leur chemin disent avec un accent de commisération :

— La pauvre Odette ne vivra pas longtemps!

Si, par hasard, cette remarque était faite devant Fantik, elle haussait les épaules et répliquait :

— Je ne désire pas sa mort, la pauvre créature; mais, si le bon Dieu l'emportait, ce serait pour moi une lourde charge de moins.

— Je croyais qu'Odette était, au contraire, pour vous une aide bien précieuse, répondait parfois quelque voisine, indignée de la dureté de cœur de Fantik; car entre nous le Roussot ne se tue pas à la besogne, tandis qu'Odette a toujours en main sa quenouille.

— Il ne manquerait plus qu'elle ne gagnât pas le pain qu'elle mange, c'est bien assez de la vêtir et de la loger gratuitement. Dans la maison, elle ne m'est d'aucun secours, car elle n'a ni force ni cœur, et je crois que, si elle l'osait, elle me laisserait faire la chambre que je lui ai donnée dans notre cabane.

Tandis que ces discours se tenaient, Odette tournait sans relâche le fuseau, ou bien elle profitait de l'absence de sa marâtre pour faire quelques points à ses pauvres vêtements qui, par miracle, ne tombaient pas en lambeaux, car depuis bien longtemps ils n'avaient pas été renouvelés.

Un soir du mois de mars, Fantik et le Roussot, — il devait ce surnom à la couleur de ses cheveux, — s'acharnèrent encore plus que de coutume contre l'orpheline. Ils poussèrent la cruauté jusqu'à lui diminuer le morceau de pain noir qui était le prix habituel d'une journée de labeur. Odette se retira dans son réduit pour y cacher ses larmes. Là, prosternée sur la terre humide, les mains croisées sur son bien-aimé fuseau qui lui rappelait les seuls souvenirs heureux qui eussent traversé sa pénible existence, elle demeura longtemps en prières, si longtemps qu'aucun bruit ne se faisait plus dans la

chaumière, et que Fantik et le Roussot, qui ne se couchaient jamais de bonne heure, devaient être endormis.

Soudain la jeune fille tressaillit. Au milieu de son oraison, elle venait d'entendre frapper un coup violent à la porte de la chaumière.

Elle se leva, ouvrit la lucarne et allongea sa tête au dehors. Avec quelque difficulté elle pouvait apercevoir la porte de la cabane. C'était par une froide soirée d'hiver, la lune éclairait tous les objets d'un vif éclat; mais Odette eut beau regarder à plusieurs reprises : elle n'aperçut personne.

— Je me suis trompée sans doute, dit-elle.

Et refermant la petite fenêtre, elle commença ses apprêts de la nuit.

Elle entendit un second coup frappé au dehors; Odette pâlit, elle demeura un instant immobile, prêtant l'oreille comme pour se convaincre que, cette fois, elle ne rêvait pas. Elle remit à la hâte les vêtements qu'elle venait de quitter, et, appelant Dieu à son aide, elle pénétra dans la pièce occupée par Fantik et son fils.

Deux grands lits sur lesquels retombaient des rideaux de serge, quelques bahuts et des escabeaux, tel était le mobilier de cette chambre. Il n'y régnait pas de luxe, mais il y avait loin de là à l'affreuse misère dont l'aspect vous eût serré le cœur si vous aviez pénétré dans le réduit d'Odette.

— Ma mère, dit celle-ci d'une voix tremblante en se dirigeant vers le lit de Fantik, on frappe à coups redoublés à la porte de la cabane, n'entendez-vous pas? Faut-il ouvrir ?

— Ah çà ! quelle nouvelle folie te passe par la tête ? répliqua Fantik. Je n'entends d'autre bruit que celui de tes paroles. Va te recoucher et me laisse en paix.

— Mais, ma mère, si c'est quelque être dans la détresse, ne regretterez-vous pas de ne point l'avoir assisté ? Permettez-vous que j'ouvre pour m'enquérir de ce qu'on désire?

— Je te répète que tu es folle. Non, mille fois non, tu n'ouvriras pas. Qui m'assure que ce n'est pas quelque vagabond méditant un mauvais coup? Voyons, ne me romps pas plus longtemps la tête ou, foi de Fantik, je t'en fais repentir.

Odette voulut insister, la ménagère ne lui en donna pas le temps.

La clarté de la lune, qui passait à travers la petite croisée sans auvents de la cabane, lui montrait dans l'angle de la pièce la jeune fille pâle et suppliante dont l'attitude et le geste auraient attendri un cœur moins barbare que celui de Fantik. Elle saisit un bâton qui servait à faire le chevet du lit et qui se trouvait à portée de sa main, et elle le lança dans la direction de l'endroit où se trouvait Odette. L'orpheline esquiva le coup et rentra dans son réduit.

— Mon Dieu ! qui donc frappe ainsi à cette heure avancée ? se demandait la pauvre orpheline. Fantik prétend qu'elle n'entend pas; mais je ne puis le croire. La piété est-elle donc éteinte dans son cœur? Hélas ! je ne possède au monde rien, rien que mon fuseau ; mais, je vous en conjure, ô Seigneur ! s'il y a un chrétien en péril, donnez-moi les moyens de l'assister.

Pour la seconde fois, Odette se pencha à la lucarne de sa misérable chambrette.

— Qui que vous soyez, dit-elle à mi-voix et non sans trembler, dites, au nom du Sauveur Jésus-Christ, que demandez-vous ?

Aucune voix ne répondit à la question de la jeune fille, elle attendit un instant ; puis, découragée, elle se retira.

— Que dois-je faire ? se disait-elle. Non, il me sera impossible de dormir sachant qu'à quelques pas un être humain souffre. Il faut que je sorte, il faut que je sache...

Le réduit d'Odette aboutissait d'un côté à une sorte de grange dans laquelle plusieurs brebis et une vache, acquises peu à peu par Fantik, passaient la nuit de compagnie. La jeune fille s'introduisit dans la grange sans bruit ; mais auparavant elle s'arma de son fuseau et prit le morceau de pain noir de son souper qui était resté intact.

— Si c'est un pauvre affamé, je le lui donnerai, pensait-elle.

Odette passa comme une ombre légère au milieu du petit troupeau qui ne s'éveilla pas, elle tira doucement le verrou et ouvrit la porte. La jeune fille ne songea pas que le visiteur nocturne pouvait être un malfaiteur ; un instant la pensée d'une âme en peine errant dans la nuit pour réclamer des prières traversa son esprit et la fit reculer ; mais elle fit un signe de croix, récita d'avance un *De profundis* et se précipita dehors.

Nous l'avons dit, c'était par une nuit d'hiver froide mais claire. Toutes les étoiles brillaient au ciel, et la lune ne se dérobait même pas par intervalle sous ces nuages blancs qui sont plus légers et plus transparents qu'un voile de mousseline. Elle inondait la terre d'une telle lumière qu'on y voyait presque comme en plein jour. Odette avança avec précaution, car elle craignait que le bruit de ses pas n'éveillât Fantik et Pierre, elle fit le tour de la cabane, mais vainement. Aucune créature humaine ne se montra à ses yeux ni de près ni dans l'éloignement.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, j'ai pourtant bien entendu là, tout à l'heure, à cette porte, frapper à coups redoublés. On eût dit quelqu'un que la faim presse, ou que la peur poursuit.

Cependant Odette, poussée par je ne sais quel pressentiment, ne rentra pas à la cabane, elle prit le sentier conduisant à la forêt. Bientôt elle fut dans la route de feuillage. Le vent bruissait doucement dans les arbres. Chose étrange, il semblait à Odette que dans ces bruissements il y avait des soupirs plaintifs, des voix qui imploraient la pitié.

— Pauvres âmes en peine ! murmura la jeune fille, si ce sont des prières qu'il vous faut, je vais en dire

pour vous. Ames de mon père, de ma mère, vous m'entourez peut-être et vous me dites : « Pourquoi nous laisses-tu tant souffrir ? » Ah ! mon doux Sauveur, augmentez les amertumes de ma triste existence, mais donnez à mes chers morts place dans votre paradis !

Odette prit son rosaire et se mit à l'égrener pieusement.

Mais les voix se faisaient de plus en plus plaintives. On eût dit que de chaque plante, de chaque brin d'herbe, s'échappait un douloureux soupir. Les ondes du petit ruisseau qu'Odette commençait à entrevoir, tout brillant à travers le feuillage, disaient, elles aussi, dans leur clapotement monotone : « Pitié ! pitié ! »

Odette était une âme vaillante ; néanmoins elle commençait à n'être pas trop rassurée, au milieu de ces bruits étranges. Elle alla s'agenouiller devant l'image de Notre-Dame du Chêne pour raffermir son cœur par une prière fervente aux pieds de sa bien-aimée protectrice.

La jeune paysanne avait retrouvé un peu de calme, elle allait reprendre le chemin de sa cabane, lorsqu'un cri parvint à ses oreilles, cri aigu et terrible qui retentit jusqu'à son cœur.

— Je crains que ma tête ne s'égare, pensa-t-elle ; que se passe-t-il donc cette nuit ? De quel secours une pauvre enfant comme moi pourrait-elle être?... N'importe, s'il y a quelqu'un en péril, je veux courir à son aide. Ce n'est pas pour rien que le bon Dieu m'a amenée jusqu'ici.

Odette serra avec plus de force son fuseau et son rosaire contre son sein et s'enfonça bravement au plus épais de la forêt.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —



NOUVELLES DU PAYS SCIENTIFIQUE

—

Les inondations de la Seine. — Les crues à périodes PRESQUE fixes. — Minimum et maximum des eaux de ce fleuve. — Projet d'endiguement. — Journal du câble transatlantique. — L'appareil à filer le câble. — Procédé économique de blanchiment de la laine brute. — Fabrication du papier avec des chiffons. — Le papier de bois fabriqué à Philadelphie. — Sous-sol d'argile aurifère de cette ville.

On a remarqué qu'environ tous les dix ans la Seine éprouve une crue semblable à celle qui vient d'avoir lieu. Le fait n'a donc rien de surprenant ; mais ce que l'on n'avait jamais vu, c'est la crue se produire au mois de septembre. On doit noter en outre que le maximum de la crue a été atteint le 29 septembre, — ce jour-là l'échelle du pont Royal marquait $6^{m}20$, — et qu'à pareil jour, l'année précédente, l'eau était descendue au niveau le plus bas où on l'ait jamais vue.

Aux environs de Paris, les plaines avoisinant le fleuve étaient couvertes d'eau. En sortant de la ville par le chemin de fer d'Orléans, nous avons vu les fossés des fortifications presque entièrement comblés, et les terrains environnants submergés. — En amont de Saint-Cloud, l'île Séguin était couverte, et les chemins qui côtoient le fleuve étaient complétement cachés sous l'eau. — Le 28 septembre au matin, les habitants des maisons situées sur le chemin de hallage se hâtaient de déménager. — Ils se sauvaient en barque emportant une partie de leur mobilier. Dans la journée on a vu flotter des meubles, des matelas et même des animaux entraînés par la rapidité du courant. On sait du reste que la France presque entière a été victime de l'inondation ; — mais ce que nous tenons à constater, c'est cette antithèse qui est venue se formuler sur l'échelle d'étiage, nous le répétons : en 1865, le 29 septembre, avait lieu pour les eaux de la Seine la hauteur minimum ; — le 29 septembre 1866 avait lieu, non pas la hauteur maximum que la Seine ait jamais atteinte, mais une crue considérable, la première qui se soit produite dans un mois de septembre.

***

On a beaucoup parlé du projet qu'aurait le conseil municipal de Paris, de prolonger les quais en aval de la capitale et jusqu'au Point-du-Jour. — La chronique ajoute que ce projet recevra une prompte exécution et que l'endiguement sera continué jusqu'au pont de Saint-Cloud.

***

Nous avons sous les yeux le journal de l'expédition du télégraphe transatlantique, en 1866, tenu à bord de *Great-Eastern* par M. John C. Deane, secrétaire de la Compagnie du télégraphe anglo-américain. Voici quelques détails sur les améliorations apportées à la machine destinée à poser et à relever le câble.

La seule différence dans l'appareil à filer avec celui qu'on a employé en 1865 est que le réservoir du câble est plus fort, ce qui est nécessaire si l'on veut, en cas de besoin, hâler le câble à l'arrière. A côté de la machine, on a placé un puissant engrenage qui permet de retourner le réservoir et de remettre le câble en place si on y remarque un défaut. La force motrice de cet engrenage est une machine de la force de 40 chevaux, puisant la vapeur dans les chaudières du navire, de sorte qu'on peut la mettre toujours en mouvement. La machine à hâler le câble, quand on a ressaisi celui-ci au moyen d'un grappin, est plus puissante que celle de 1865 ; sa place est en avant du navire ; elle se compose de deux réservoirs de cinq pieds huit pouces (mesures anglaises) de diamètre, sur vingt pouces de profondeur. Ces réservoirs sont reliés par un engrenage à une machine de 40 chevaux. Le câble passe sur les deux réservoirs et y glisse au moyen de petits rouleaux placés entre les réservoirs, chaque rouleau guidant un tour du câble ou de la corde de grappin quand elle passe d'un réservoir à l'autre. Cette machine est aussi alimentée par les chaudières du vaisseau.

*
* *

On a tout récemment trouvé un procédé économique de blanchiment de la laine brute naturelle, qui devient dès lors semblable à la laine blanche que l'Angleterre livre au commerce. Cette découverte est due à M. Dullo, de Berlin.

On prépare une dissolution de sulfate de magnésie à laquelle on ajoute une quantité suffisante de bicarbonate de soude. On plonge la laine dans cette dissolution qu'on échauffe doucement jusqu'à 40°. — Il se dégage de l'acide carbonique, tandis qu'il se forme de l'hydrocarbonate basique de magnésie, qui s'attache aux filaments de la laine et les colore en blanc.

La laine ne perd rien de son poids. Pour cent kilogrammes de laine on doit employer 5 kilogrammes de sulfate de magnésie dissous dans une quantité d'eau suffisante, et 3,500 grammes de bi-carbonate de soude.

En laissant refroidir la dissolution, la majeure partie du précipité se dépose sur la laine, et cette fixation de carbonate de magnésie n'en altère en rien la douceur et la souplesse.

*
* *

Le papier est généralement fabriqué avec des chiffons réduits à un tel état de division, que la plus grande partie des filaments de cellulose qui les constituent est détruite.

Voici comment l'on procède :

On lessive les chiffons dans une liqueur alcaline, puis on les lave à l'eau simple et on les effiloche, pour obtenir une grande *division*. Pour cela on fait agir dans les chiffons humides un cylindre armé de lames. Ce cylindre arrache plutôt qu'il ne coupe, afin de conserver dans *la pâte* des filaments de cellulose qui donnent de la consistance au papier.

On passe ensuite au *blanchiment* de la pâte.

Pour cela on la soumet à l'action combinée du chlorure de chaux et du chlore libre, en évitant l'excès du (gaz) chlore qui détruirait la consistance du papier, en modifiant d'une manière fâcheuse les filaments de cellulose. Ensuite on lave suffisamment, puis on convertit en *feuille*, par la méthode dite à la *forme* ou par le *procédé mécanique*.

Voici en quoi consistent l'un et l'autre de ces procédés :

L'ouvrier étale la pâte sur une espèce de tamis appelé *forme*. La pâte s'égoutte, prend de la consistance ; on la dépose sur un morceau d'étoffe recouverte d'un drap. L'ouvrier recommence l'opération jusqu'à ce que la pâte soit épurée ; après quoi on porte le tout sous une presse qui donne assez de cohésion aux feuilles pour qu'elles puissent quitter l'étoffe sans se désagréger. Ensuite on *colle* les feuilles pour détruire la porosité du papier et faire en sorte que l'encre reste à sa surface. Cette opération consiste à plonger les feuilles dans une dissolution de gélatine et d'alun ; le rôle de ce dernier est de précipiter la substance azotée qui s'interpose dans les pores du papier.

Dans la fabrication à la mécanique, on introduit la colle dans la pâte même.

La colle est un mélange de fécule et une combinaison d'une résine avec l'alumine. On soumet la pâte à l'action de la machine ; elle arrive sur une toile métallique qui reçoit un mouvement de va-et-vient, et se trouve comprimée et desséchée par des rouleaux de nature différente, inégalement chauffés. La machine reçoit à une de ses extrémités de la pâte à papier, et donne à l'autre extrémité une feuille de *papier continu* d'une fabrication parfaite.

C'est ainsi qu'a été fait, autant qu'on peut en juger, le papier que vous avez sous les yeux.

Mais depuis longtemps déjà la matière première, le chiffon, manque. On y a remédié insuffisamment en introduisant de la paille dans la pâte, ce qui donne de mauvais papier. On a essayé aussi, il y a près de trente ans, de faire du papier avec des feuilles d'*artichauts ;* le produit était beau, mais comment se procurer assez de matière première.

Dans ces derniers temps, on obtint d'assez bons résultats avec des racines de luzerne. D'où l'on fut conduit à conclure qu'on pouvait faire du papier avec toute *matière filamenteuse*.

La fabrication du papier de bois est aujourd'hui un fait accompli. — On le fabrique en grand dans deux usines près de Philadelphie. — Dans l'une de ces usines, le papier contient 60 pour 100 de pulpe de bois. Dans l'autre, on produit de 12 à 15,000 kilogrammes de papier par jour, composé de 80 pour 100 de bois et 20 pour 100 de paille. — Ce papier est destiné à l'impression.

*
* *

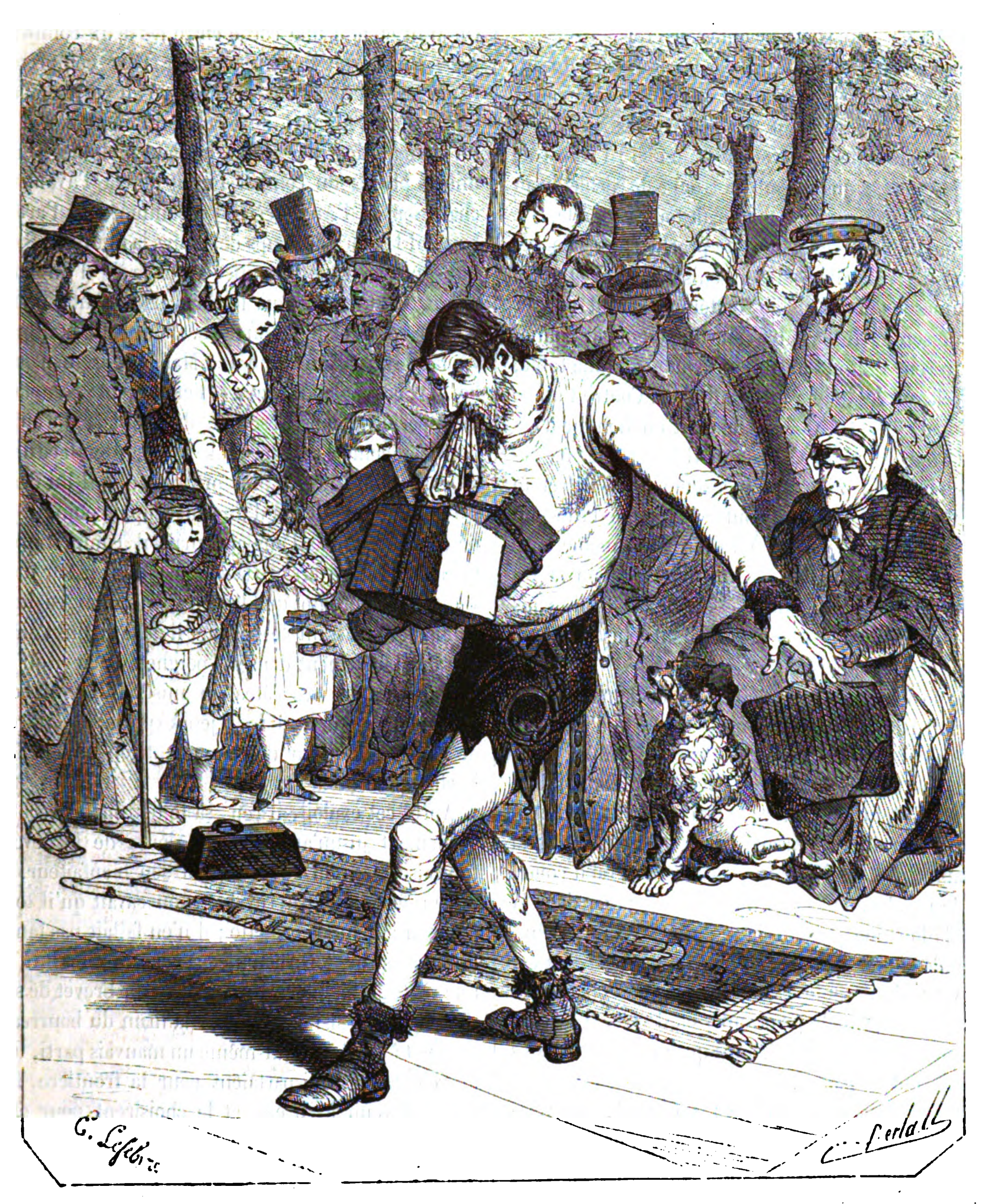
Ne quittons pas les États-Unis, cette terre de bénédictions. M. Eckfeld, l'essayeur de la monnaie aux États-Unis, assure que le sous-sol de Philadelphie renferme quatre mille millions de pieds cubes d'argile-aurifère d'où l'on pourrait extraire une quantité d'or représentée par une valeur de six cent trente millions de francs.

ALFRED NETTEMENT FILS.

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le no, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.— Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



L'hercule qui lève des poids avec ses dents.

LES HERCULES

—

J'ai toujours eu grand'pitié des athlètes et des hercules de foire. Presque tous finissent mal, comme Milon de Crotone, leur ancêtre, dont les bras restèrent emprisonnés entre les deux moitiés de l'arbre qu'il venait de fendre, trop confiant dans sa force souvent éprouvée et dont l'âge commençait à relâcher les ressorts, de sorte que le malheureux athlète mourut dévoré par les bêtes féroces.

Un de ces derniers soirs, à l'ouverture du cirque Napoléon, sur les boulevards, n'a-t-on pas vu encore deux gymnastes, célèbres dans les exercices du trapèze, deux frères tomber d'une hauteur de 15 mètres dans le filet qui s'est brisé sous leur poids, et demeurer pendant quelque temps inanimés; après quoi ils ont eu le courage de se relever et de venir, quoiqu'à demi-brisés, soutenus par quatre personnes, saluer le public, leur maître, devant lequel, peut-être, ils ne reparaîtront plus? *Cæsar, te morituri salutant.*

Il y a bien des années, j'ai connu un hercule, déjà très-vieux, et qui a eu une longue et honorable vie sans avoir

une meilleure fin. On l'appelait le capitaine Samson, et voici son histoire, que je raconte d'autant plus volontiers qu'elle n'a jamais été racontée, je crois.

Il ne s'était pas toujours appelé le capitaine Samson. Il était né en Suisse, entre 1660 et 1665, et s'appelait Coline. Vers 1780, il faisait *des forces* chez Nicolet, et selon le programme, qui voulait qu'on en fît voir « de plus en plus fort, » quand toute la troupe de Nicolet avait donné, Coline paraissait et surprenait tout le monde.

Sa réputation, se répandant de proche en proche, retentit jusqu'à Versailles. Le roi Louis XVI, qui était un des hommes les plus forts de son temps, voulut essayer la force de son poignet contre celle du poignet de Coline. Ils appuyèrent l'un et l'autre leur coude sur une table, et s'entrelaçant les doigts luttèrent ainsi. Contre l'usage de la plupart des athlètes, Coline était un homme d'esprit; au bout de quelques instants il laissa aller en arrière sa main, qui plia respectueusement sous l'étreinte royale. Mais Louis XVI, qui, contre l'usage de beaucoup de souverains, savait comprendre la vérité, même lorsqu'elle était dite à demi-mot, même lorsqu'on la lui taisait, ne s'y trompa point. — « Allons, dit-il, vous m'avez ménagé. Vous êtes décidément plus fort que moi, et je me reconnais vaincu. »

Coline ne dit rien; mais, comme on lui demandait s'il ne pourrait pas donner à la cour le spectacle d'un exercice qui n'eût pas encore été exécuté en public, il fit apporter une table d'avance préparée. Sur cette table, il fit monter sept cent-suisses; le petit Dauphin, qui était là et que ce spectacle amusait, demanda à monter aussi sur la table, ce à quoi Coline consentit de grand cœur. Hélas! le royal enfant ne devait pas plus peser dans la main de la Fortune que dans la main de l'athlète! Celui-ci demanda qu'on apportât des cartes aux cent-suisses, et, enlevant d'une seule main la table ainsi chargée et plaçant sur ses dents le pivot qui y était rivé, il la soutint pendant tout l'espace de temps que mirent les Suisses à jouer un cent de piquet.

Louis XVI émerveillé s'écria : « Vous êtes un véritable Samson, » et lui assigna une pension de six cents livres sur sa cassette.

L'athlète accepta à la fois le don et le nom. A partir de ce jour, il se nomma Samson et quitta Nicolet.

Vers 1787, le duc d'Orléans, qui devait quelques années après troquer si tristement son nom contre un fâcheux sobriquet, emmena avec lui Samson en Angleterre. Il avait parié contre le prince de Galles, dont il était alors l'ami, qu'il produirait un champion de la France qui triompherait du plus célèbre boxeur de Londres.

Le difficile était de faire battre Samson, qui depuis qu'il était le pensionnaire du roi avait le sentiment de sa dignité et n'entendait pas se donner en spectacle dans une scène de pugilat. C'était un homme de mœurs douces, mais qui ne supportait pas l'idée d'une injure. On instruisit le boxeur anglais de cette circonstance, de sorte que celui-ci vint cracher au visage du Français, qui dès lors accepta le combat comme une lutte à mort. On avait étendu une corde entre les deux combattants, parce qu'il avait fallu renoncer à faire comprendre à Samson qu'il ne devait pas prendre au corps son adversaire. Où les Anglais ne voyaient qu'une boxe, il voyait un combat singulier et un insolent à châtier. Les premières phases du combat furent tout à l'avantage du champion de l'Angleterre. Consommé dans l'art de la boxe, il laboura de coups de poings la figure de Samson, qui supporta sans sourciller cette grêle d'un nouveau genre. Chaque fois que le Français voulait riposter, le boxeur se rejetait en arrière. John Bull était ravi et applaudissait à tout rompre. Malheureusement pour le boxeur, ces applaudissements l'enivrèrent; comptant sur sa supériorité dans l'escrime du pugilat, il s'approcha jusqu'à toucher la corde, et, se campant en face de Samson, dans l'attitude la plus provoquante, il lui demanda s'il ne l'honorerait pas d'un seul coup de poing. Samson ne comprenait pas l'anglais, mais il comprit parfaitement que son adversaire se moquait de lui. Par un mouvement plus prompt que la pensée, il allongea les deux mains, et saisissant le boxeur, il l'éleva en l'air en le serrant si fortement dans ses poignets d'acier, qu'on entendait craquer les côtes du misérable. Au bout de quelques secondes, il le rejeta expirant à l'autre bout de l'arène. A partir de ce moment, on appela Samson le champion de la France.

Après cet exploit, il repassa le détroit, et vécut tranquillement jusqu'aux mauvais jours de la Révolution française. Samson aimait le roi son bienfaiteur, et faisait profession d'être royaliste; on savait qu'il touchait une pension sur la cassette; il n'en fallait pas tant pour le rendre suspect. On commença par faire chez lui à Rouen une visite domiciliaire; on découvrit le brevet de sa pension, qui fut saisi et brûlé par la main du bourreau. On songeait à lui faire à lui-même un mauvais parti, lorsque les volontaires, qui partaient pour la frontière, l'engagèrent à venir avec eux et le choisirent pour officier. Samson fit avec distinction plusieurs campagnes, et fut nommé capitaine des sapeurs du génie. A partir de ce jour, on ne l'appela plus que le capitaine Samson. On comprend ce que pouvait faire un pareil homme quand il avait la hache à la main. Au siége d'une ville de Piémont il brisa à lui seul les portes d'un coup de hache.

Il partit pour l'expédition de Saint-Domingue sous les ordres du général Leclerc et s'y signala par de nouveaux exploits. Il sauva à lui seul, après un échec, trente-deux hommes dans un torrent; s'accrochant d'une main à un arbre planté sur les bords, il les saisissait de l'autre au passage et les déposait à terre. Devenu prisonnier des Anglais comme tous ceux qui survécurent à cette malheureuse entreprise, il fut le seul qui réussit à conserver la barbe que tous les autres prisonniers coupèrent d'après un ordre du jour du vainqueur. Il y avait trois choses auxquelles le capitaine Samson tenait

particulièrement : d'abord, et avant tout, à son honneur, ensuite à sa barbe, enfin à sa hache. Il avait dû livrer cette dernière ; mais il déclara que, quant à sa barbe et à son honneur, il ne fallait lui parler d'aucune transaction. Il ne comprenait pas plus un sapeur sans barbe qu'un homme sans honneur. Les Anglais, qui connaissaient sa vigueur musculaire, ameutèrent contre lui une centaine de nègres. Samson en saisit un par la jambe, et, s'en servant comme d'une massue, il assomma les autres en conscience, en frappant si fort et si bien qu'ils abandonnèrent au bout de quelques minutes la partie ; je parle de ceux qui purent l'abandonner et qui n'étaient pas gisants sur le sol. Samson fut donc conduit avec sa barbe en Angleterre, où les grands seigneurs l'invitaient souvent à dîner et lui faisaient gagner beaucoup d'or dans des gageures. Il rentra avec sa barbe en France, grâce à un échange de prisonniers, et fit de nouveau la guerre. C'était un brave soldat, comme le prouvaient les haches d'honneur qu'il obtint, et un homme d'un cœur excellent. Un de ses camarades, blessé mortellement à côté de lui, lui recommanda sa femme avant d'expirer. A partir de ce moment, Samson partagea religieusement sa solde avec la pauvre veuve, et lorsqu'après 1814 il prit sa retraite il lui donna la moitié de sa pension.

Avec l'argent que lui avait fourni Samson, elle avait ouvert, place Maubert, n° 21, un café à l'enseigne de *La Barbe grise*. Samson y allait prendre tous les jours sa demi-tasse et son petit verre, qu'il payait en conscience. On le voyait arriver avec sa redingote bleue, boutonnée jusqu'en haut, et sa boutonnière décorée d'un ruban barriolé. Sa présence achalandait l'établissement, car sa réputation de force était répandue dans tout le quartier. Ce fut ce qui amena sa mort. Un brasseur, qui était lui-même d'une force extraordinaire, puisqu'il levait sur ses bras son haquet chargé de tonneaux de bière, étant devenu père, pensa que le plus grand honneur que pût obtenir son nouveau-né était d'avoir pour parrain le capitaine Samson. Il s'en ouvrit à celui-ci, qui déféra au vœu qui lui était exprimé. Il y eut naturellement un dîner auquel le brasseur, qui avait la force physique en singulière estime, convia tous les hercules de sa connaissance. Parmi les convives, on comptait un jeune boucher qui après avoir tué un bœuf le portait sur son épaule. On but de fréquentes rasades, on trinqua à la santé du parrain, de la marraine et du nouveau-né ; on fit raconter au capitaine Samson les histoires du temps passé. Le jeune boucher, ce Darès de l'étal, qui avait trop souvent rempli son verre, levait de temps en temps les épaules et affectait un air d'incrédulité en regardant le vieil Entelle, qui faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. Enfin, se montant de plus en plus, il l'apostropha directement : « Les vieux parlent toujours de leur force dans le temps passé, lui dit-il, c'est connu ; personne ne peut y aller voir. Mais ce que j'affirme, c'est qu'il n'y a pas une poigne dans Paris qui vaille la mienne. »

Le capitaine Samson le regarda de travers : « Mon garçon, vous êtes un mal-appris, lui dit-il. Je n'accepte de gageure avec personne, mais vous avez besoin d'une leçon. Tout vieux que je sois, comme vous le dites, je vous prendrai sous mon bras, en gardant mon autre main dans la poche, et je vous donnerai le fouet, si cela vous convient. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le jeune boucher, saisi sous le bras de fer du capitaine Samson qui le serrait à l'étouffer, demanda grâce et supplia qu'on ne poussât pas plus loin l'expérience. Comme cette scène avait jeté un peu de froid dans la société, le brasseur fit apporter un punch monstre. On but beaucoup, on but trop, et, pour jeter de l'agrément dans la soirée, on demanda des cordes que, sous forme de passe-temps, les convives se mirent à briser comme s'il s'agissait de ficelles. Le capitaine Samson ferma cette série d'exercices en brisant une corde à puits. Ce fut le bouquet du feu d'artifice.

Quand il se leva, il fut salué par les acclamations des convives, qui le reconduisirent triomphalement chez lui.

C'était le chant du cygne.

Le lendemain il fut frappé d'un coup d'apoplexie, et, après avoir langui pendant quelques jours sous l'atteinte d'une paralysie qui ne cessa de faire des progrès, il mourut.

Je vous l'ai dit, c'est presque toujours ainsi que les hercules meurent. Toutes les fois que je rencontrais le misérable hercule, aux trois quarts étique, qui revêtu d'un maillot flétri, levait des poids avec ses dents, à la grande joie des invalides, des bonnes d'enfants, de Mme Vichou accompagnée de son chien Zozo et des rentiers qui, appuyés sur leurs cannes, jouissaient des efforts du pauvre diable, je songeais au capitaine Samson. Un jour que je trouvai le triste hère dont notre gravure a reproduit la ressemblance, comptant les quelques sous de sa recette, je lui demandai s'il continuerait encore longtemps son rude métier. « Ah ! monsieur, me dit-il, je suis une pauvre tête, mais une forte mâchoire. Les dents tiennent encore, mais c'est la poitrine ! » Tandis qu'il parlait, une quinte le prit, et je compris que l'hercule était poitrinaire. Il l'était si bien, qu'il est mort.

FÉLIX-HENRI.



LA MANGEUSE DE ROSES

I

Un jour, à deux heures de l'après-midi, quelques personnages en costume sévère entrèrent presque simultanément à l'hôtel du célèbre banquier Jean Thouroude, rue Bergère.

Le concierge, chaque fois, leur jetait un coup d'œil

rapide, investigateur, sans se déranger cependant de son large fauteuil, et un grand jeune homme, qui se tenait respectueusement debout à la porte de la loge, s'effaçait discrètement à l'apparition des visiteurs, comme s'ils eussent dû y pénétrer avant de s'introduire dans l'hôtel.

Mais ils passaient sans rien demander.

Le grand jeune homme était un ambitieux de bas étage, presque un intrigant, et il faisait la cour au concierge afin d'être renseigné sur la hausse ou la baisse probable des valeurs de Bourse.

Il avait entendu dire que c'est par les serviteurs qu'on arrive à surprendre les secrets des grands hommes.

Mais le concierge était impénétrable.

Il avait, du reste, de bonnes raisons pour cela : son maître ne lui faisait pas de confidences.

— Encore un! dit bientôt le grand jeune homme avec un sourire obséquieux.

Puis il ajouta d'un air fin :

— Vous avez donc une assemblée d'actionnaires aujourd'hui?

Le concierge aspira lentement une large prise de tabac, et répondit avec un dédain contenu et plein de dignité :

— Vous n'êtes pas fort.

Puis, par condescendance, il développa ainsi son idée :

— Vous prenez des médecins, des messieurs en cravate blanche, pour des actionnaires! A votre âge!

— Monsieur le baron Jean Thourououde serait-il souffrant? demanda le grand jeune homme avec l'air du plus profond intérêt.

Le concierge haussa imperceptiblement les épaules, comme pour dire :

— Qu'est-ce que cela vous fait?

Puis il laissa tomber ces mots :

— Notre demoiselle est malade.

— La fille de M. le baron?

— La fille du baron.

— Mlle Stéphanie?

— Stéphanie.

Un individu se présenta à la loge.

— M. le baron Thourououde? dit-il.

— Monsieur ne reçoit pas, répondit le concierge.

— Cependant...

Le concierge se leva et dit à haute voix :

— Madame Maréchal!

Puis, congédiant d'un geste noble et définitif le visiteur qui insistait et s'adressant au grand jeune homme :

— Je ne vous renvoie pas, mon cher, reprit-il. Vous ne me gênez pas, mais j'ai à sortir. Il faut que j'aille chez mon notaire. Je suis propriétaire d'une villa à Argenteuil, et je désire m'arrondir.

— Mais je vous accompagnerai bien volontiers, monsieur Maréchal, si toutefois vous me le permettez.

Le concierge toisa le grand jeune homme afin de s'assurer que la tenue de celui-ci était satisfaisante, puis répondit avec une certaine bienveillance :

— Soit! Vous m'attendrez à la porte de mon notaire, et je ferai volontiers une partie de billard avec vous avant de rentrer.

Mme Maréchal parut.

— Une partie de billard! dit-elle.

— Avec votre permission, madame, reprit le concierge dont le visage s'embellit alors du plus gracieux sourire.

— Ah! tu sais bien que je ne peux rien te refuser, répliqua Mme Maréchal d'un ton de douce émotion. N'en abuse pas, Hector. Va, mon ami, amuse-toi. Nous n'avons qu'un temps à vivre. Au revoir, monsieur! Ne dérangez pas trop mon mari. Il a un cœur d'or, mais il aime le billard. C'est son seul défaut.

En sortant, ils rencontrèrent un des plus illustres médecins de Paris qui, étant un peu en retard, se dépêchait d'accourir.

— Ça fait onze, dit le grand jeune homme. Je les ai comptés. La fille de M. le baron est donc dangereusement malade?

— Il paraît qu'elle va mourir, répondit le concierge.

Puis, tout entier au plaisir prochain qu'il se promettait, il ajouta d'un ton joyeux :

— Nous aurons le temps de faire trois parties en trente. Et je vous rendrai cinq points. Eh! eh! Je suis de force à vous rendre cinq points sur trente, mon cher.

II

De même que ses confrères, l'illustre médecin avait laissé son coupé dans la rue, car les voitures n'étaient admises dans la cour de l'hôtel que lorsqu'on y donnait des bals, des dîners, ou encore lorsque le baron recevait la visite d'un ministre, d'un personnage considérable des Tuileries.

Sans prendre le temps de jeter un coup d'œil sur un escalier dans une encoignure à droite, par où entrait et sortait le petit monde des commis, des clients et des actionnaires, le docteur se dirigea lestement vers le perron à double rampe situé au milieu du bâtiment, et pénétra dans un vaste vestibule où deux grands laquais, assis sur une banquette, se levèrent en l'apercevant.

Il ne leur adressa pas la parole et monta rapidement au premier étage.

Là, dans une antichambre, il trouva cinq ou six valets de pied, bas blancs, souliers à boucles, culotte courte en peluche bleu foncé, gilet rouge, habit vert sombre galonné et garni de larges boutons dorés.

Ils se levèrent également à son approche, et l'un d'eux se détacha du groupe pour précéder le docteur à travers une enfilade de salons.

Puis le domestique en ouvrit un où l'on entendait un

bruit de voix, et, sans prononcer une parole, sans annoncer, il se rangea près de la porte afin de laisser passer le docteur.

Le docteur s'arrêta une seconde sur le seuil et dit :

— Ces messieurs ont vu la malade?

— Oui, monsieur.

— Conduisez-moi près d'elle.

Il y arriva bientôt, lui prit le bras et lui tâta le pouls d'une main tandis que, de l'autre, il tenait sa montre dont il regardait tourner l'aiguille à secondes tout en comptant les pulsations.

Une demi-minute lui suffit pour se renseigner à fond, tellement il était habile praticien.

— Allons, allons, mon enfant, dit-il, courage... et patience!

Et il se hâta d'aller rejoindre ses confrères.

Pendant que leur consultation avait lieu, un homme pâle et tremblant se tenait seul dans un cabinet voisin, et, l'oreille collée contre une porte, il tâchait de saisir au vol quelques mots.

C'était le père.

C'était le baron Jean Thourououde, le célèbre banquier, l'un des deux ou trois rivaux de gloire et d'argent des Rothschild.

Il n'avait pas une mine imposante. Petit, sec, maigre, doué d'une indomptable activité, il ne possédait et n'avait jamais possédé physiquement rien de ce qui attire le regard et le retient. Ses membres étaient grêles; ses bras trop longs; ses mains, sans être précisément grosses, avaient une ossature et des jointures énormes, les doigts étaient plats et presque carrés du bout. On devinait là, non un instrument de sensualité, de loisirs et de parade, mais une forte pince pour saisir, étreindre et conserver. La tête n'avait rien que d'ordinaire, et il fallait un examen attentif, minutieux, pour en remarquer les traits caractéristiques. Elle était petite, bien fournie de cheveux, autrefois châtain foncé, et gris maintenant, mais elle semblait construite par des procédés logiques, mathématiques. Le front, nettement coupé à angles droits, s'harmonisait avec le menton, dont la carrure dénotait aussi la volonté, la fermeté. Le nez, comme la bouche, paraissait taillé d'un seul coup d'emporte-pièce. Les joues avaient l'inflexible aspect d'un parchemin que le temps n'a pas encore jauni. Les yeux, gris, froids, fins, assurés, bien ouverts, regardaient toujours droit devant eux, sans peur comme sans insolence; ils ne donnaient jamais rien des mouvements de l'âme, ils prenaient, ils étudiaient, ils voyaient, chose plus rare qu'on ne pense, et, s'ils indiquaient quelque chose au plus habile physionomiste, ce n'était guères que la conviction d'avoir tout vu, tout approfondi et de ne plus pouvoir être trompés.

En somme, on finissait par découvrir dans cette tête une sorte de beauté et même de grandeur. Aucun trait, en effet, n'y jurait avec son voisin par des dissemblances choquantes. On n'y apercevait pas une ligne magnifique et annonçant de hautes facultés, à côté d'une autre ligne dont l'expression basse et flasque démentait la première. Tout était régulier, concordant; tout révélait un homme solide, probe, juste, fortement organisé, trop expérimenté pour être bon au delà d'une certaine mesure, trop vigoureux et trop sain d'esprit pour être méchant, sans enthousiasme pour les événements habituels de la vie, mais aussi sans faiblesses.

Toutefois, quelle que fût sa force morale, cet homme était ce jour-là profondément abattu.

Il est des circonstances qui courbent vers la terre ou plutôt qui élèvent jusqu'à Dieu l'âme même d'un banquier.

Le baron avait peur de perdre sa fille.

Veuf, n'ayant pas d'autres enfants, elle était sa seule affection.

Aussi ne se faisait-il pas scrupule d'écouter aux portes, comme un domestique.

Il savait bien que l'on ne dit la vérité ni aux rois ni aux millionnaires, quand on a intérêt à les tromper.

Il savait bien que l'on ne dit pas la vérité à un père qui demande en pleurant si sa fille va mourir.

Et pourtant, ce terrible secret, il voulait absolument le savoir.

Le cœur humain est ainsi fait : quand un malheur le menace, il veut à toute force le connaître et le mesurer.

— Mon Dieu! murmura le banquier en retenant son souffle, je n'entends pas! Je ne suis pas sourd, cependant. Oh! ces médecins!... Ils sont onze. J'en aurais appelé cent, si je croyais que cela fût utile. Mais le nombre n'y fait rien. Il ne faut pas une armée pour attaquer une maladie. Un bon suffirait. Oui, un bon... Sont-ils bons? Quand je les interroge, ils me répondent vaguement, puis ils parlent d'autres choses. C'est au point que je n'ose pas les questionner, moi. Je tremble devant eux comme un coupable en face de ses juges. Que disent-ils? Que font-ils? Ils causent peut-être de la pluie et du beau temps. Il y en a un qui, l'autre jour, n'a pas craint de me demander si je pense que la rente ira bientôt à soixante-dix. Est-ce que je sais, moi? Est-ce que je suis un banquier? Non, non, messieurs, je ne suis qu'un père... un pauvre père qui vous supplie de lui conserver son unique enfant.

Un léger bruit se fit entendre dans le salon voisin.

Le banquier appuya sa tête contre la porte et ne bougea plus.

— Ah! reprit-il, ce n'est rien... c'est un fauteuil qu'on remue.

Enfin, fou d'impatience et d'anxiété, il ouvrit la porte.

Les onze médecins étaient debout et formaient un groupe compacte.

Ils s'inclinèrent gravement.

— Est-ce que je vous dérange? dit le banquier timide

ment, humblement. J'ai supposé, messieurs, que votre consultation...

Ils firent tous ensemble un signe indiquant qu'elle était finie.

Voyant cela, le banquier s'avança tout tremblant et les interrogea du regard.

— Eh bien?... dit-il ensuite.

Les onze médecins continuèrent à ne pas répondre, en se retranchant dans une attitude solennelle.

Exposés au contrôle immédiat les uns des autres, ils semblaient redouter de se compromettre par quelque parole hasardeuse, prématurée, intempestive.

D'un autre côté, comme banquier et comme père, le baron Thourououde leur paraissait digne des ménagements les plus délicats.

On ne pouvait pas l'effrayer; c'eût été contraire aux lois de la bienséance, de l'humanité.

On ne pouvait pas le rassurer, c'eût été vouloir passer, aux yeux de dix confrères, pour un homme sans consistance, pour un arlequin.

En cette conjoncture difficile, les onze docteurs se renfermèrent judicieusement et prudemment dans un silence circonspect.

— Messieurs, reprit le banquier...

Le doyen d'âge s'avança et dit :

— Monsieur le baron, nous reviendrons demain à la même heure.

— Ah! murmura le père. Demain... Bien.

Il demeura en proie à une sorte d'anéantissement pendant lequel les médecins s'éloignèrent tous ensemble, après l'avoir salué.

Bientôt le plus jeune reparut.

Le banquier s'élança vers lui, et, lui saisissant les deux mains :

— Ah! vous allez me dire quelque chose, vous! s'écria-t-il. Mon ami, mon cher ami... Ah! je suis fou. Je ne vous laisse pas parler. Dites! dites!

— Il y a dans la chambre de votre fille un bouquet de roses, dit le docteur. Vous feriez bien, monsieur le baron, de l'enlever.

— Des roses... Oui... ma fille adore les roses. C'est son plaisir... Quel mal?...

— Oh! je pense bien que mademoiselle votre fille ne les mange pas, interrompit le jeune et déjà célèbre docteur avec un spirituel sourire. Mais le parfum... En cette saison, il n'est pas très-pénétrant, j'en conviens. Du reste, monsieur le baron, prenez que je n'aie rien dit. Mon observation sera l'objet d'une conférence spéciale entre mes confrères et moi.

— J'ôterai le bouquet. Je l'ôterai dès aujourd'hui. Un mot, maintenant. Ma fille...

Mais le jeune docteur s'inclina et dit :

— Monsieur le baron, nous reviendrons demain à la même heure.

Dès qu'il fut dans la cour, il s'aperçut bien vite qu'il avait commis une imprudence.

Les autres médecins l'attendaient.

— Je serai donc toujours jeune? pensa-t-il.

Il eut un instant l'envie de passer outre, mais il réfléchit que ce serait véritablement absurde d'entraver son brillant avenir à propos d'une bagatelle, et, s'approchant du doyen d'âge, il lui dit avec beaucoup de déférence et de bonne grâce :

— J'ai eu tort, mon cher maître. Je sais pourtant bien que, dans une consultation, il est d'usage de ne jamais agir les uns sans les autres. Mais je n'ai pu m'empêcher d'engager le baron à retirer les fleurs qui sont dans la chambre de sa fille. Roses-fleurs, rose-femme, c'est trop; j'en avais mal à la tête. Et voilà mon crime. Pendez-moi si vous voulez.

Il y eut encore un imposant silence.

Puis le doyen d'âge et de science hocha magistralement la tête comme pour dire :

— On vous pardonne pour cette fois, mais ne recommencez plus.

Et les médecins se séparèrent.

Pendant ce temps, le banquier demeurait absorbé dans ses pensées.

— Ils me disent qu'ils reviendront demain... à la même heure, murmura-t-il. Oui, sans doute... ils sont exacts. Mais... mais quoi? Ils ne se prononcent pas; ils ont raison. Ils veulent être sûrs de leur fait avant de me dire : Votre fille est sauvée. Ce sont d'honnêtes gens. Demain! demain! Ah! que le temps va être long!

Un commis se présenta, tenant à la main une liasse de papiers.

— Laissez-moi, dit le banquier. Plus tard... Qu'est-ce que j'ai donc à faire sur terre, moi? Ah!... Je me souviens... ôter les roses... et revoir ma fille... ma fille!

Il essuya ses yeux et entra dans la chambre de Mlle Stéphanie Thourououde, héritière présomptive de trente-cinq ou quarante millions.

H. AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



A LA MÉMOIRE D'UN AMI

(M. THÉOD. LA RIVIÈRE, DE GENÈVE)

Quand avril, le front ceint de verdure nouvelle,
Ouvrira dans les bois l'orchestre du printemps,
Je reviendrai, disais-je, et suivrai l'hirondelle.
Et toi — je sens encor l'étreinte fraternelle —
Ému, tu pris ma main et la retins longtemps...

Une larme d'adieu vint mouiller ta paupière...
Je disais : « Au revoir ! » — Tu répondis : « Adieu ! »



De cet accent profond où l'âme tout entière
Passe quand elle entend déjà l'appel de Dieu !

J'ai suivi sous ton toit l'oiseau de l'espérance
Sans voir tes cheveux blancs, sans entendre ta voix...
Vers le terme suprême, ah ! plus mon pied s'avance,
Et plus mon cœur s'attache aux amis d'autrefois !

Quand je disais : « Bientôt ! » de l'éternelle absence
L'heure allait donc sonner !... déjà le jour baissait ;
Et le Ciel préparait déjà ta récompense ;
Et ton dernier soleil, noble ami, pâlissait...

Vieillard au cœur si jeune, au front si vénérable,
Soldat du Christ, fidèle au drapeau de la Croix,
Tendre Samaritain à la main secourable,
J'ai donc pressé ta main pour la dernière fois !

Déjà l'herbe grandit sur ta couche dernière !
Pour la Cité de Dieu ton âme a pris l'essor !
Je t'ai vu couronner le soir de ta carrière ;
Tu n'es plus parmi nous... mais je te vois encor !

Je te vois oubliant le poids de la vieillesse,
Les rigueurs de l'hiver et les feux de l'été,
Dans les quartiers perdus de la vieille Lutèce,
Seul, t'en allant tout seul, avec la Charité !

Au seuil de l'indigent quel attrait te ramène ?
Et que cherchait ton cœur dans ces quartiers fangeux ?
Ce que ton cœur cherchait, ah ! c'était l'âme humaine,
Perle tombée au fond d'un gouffre ténébreux...

Dans ces quartiers perdus où toutes les misères,
Le désordre et le vice ont le droit de cité,
Où, de l'âme et du corps pour panser les ulcères,
Seule, sans se souiller, entre la Charité.

Va donc, pieux vieillard, va, Jésus te regarde !
De la charité sainte agent mystérieux,
Monte, monte toujours... la dernière mansarde
Est le premier degré de l'échelle des cieux !

La céleste patrie est aujourd'hui la tienne !
Du séjour du bonheur où t'a conduit la Foi,
Si Dieu des jours d'exil permet qu'on se souvienne
Ah ! de tes vieux amis, noble ami, souviens-toi...

Souviens-toi qu'ils s'en vont par les sentiers d'épines,
Où tes pieds ici-bas parfois se sont meurtris...
Et les voilà touchant au revers des collines
Que la déception jonche de ses débris !

Dans la triste vallée où le plus fort succombe,
Où la faible raison trébuche à chaque pas,
Ah ! viens leur révéler les secrets de la tombe,
Viens raffermir leurs cœurs aux luttes d'ici-bas !

Sois pour eux le rayon, l'étoile lumineuse
Dans les cieux obscurcis que voit briller le soir !
Ah ! reviens quelquefois sur la route épineuse !
Des pauvres voyageurs viens soutenir l'espoir !

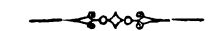
Compagnon de l'exil, rappelé de la terre
Au bord de ton beau lac, ami, repose en paix !
Près de ceux qu'on aima la terre est plus légère,
Le sommeil est plus doux, le gazon plus épais.

Là, je retrouverai ta dépouille mortelle,
Je veux te visiter ; — je veux revoir tes bords !
Une tombe bien chère, ainsi que toi, m'appelle,
Et mon cœur veut prier sur le gazon des morts...

Ah ! si le ciel clément écoute ma prière,
Tombeaux chéris, bientôt vous me verrez venir
Au sein de la nature, et pour faveur dernière
Je ne demande au ciel que d'aller là mourir !

HENRI GALLEAU.

(Extrait inédit des *Fleurs du chalet des Iris*, recueil de poésies couronné par l'Académie d'Arras, actuellement sous presse.)



LA RUE DE LA FÉRONNERIE

Ne laissons pas disparaître la rue de la Féronnerie, avec la maison devant laquelle Henri IV fut assassiné le 14 mai 1610, sans donner un souvenir à cet autre lambeau du vieux Paris qui s'en va, et au douloureux et tragique événement dont il sera désormais impossible de marquer, d'une manière exacte, l'emplacement. La rue de la Féronnerie faisait suite à la rue Saint-Honoré et aboutissait à la rue Saint-Denis. C'était une des rues les plus anciennes de Paris, et, selon toutes les vraisemblances, elle dut son nom à la permission qu'octroya saint Louis à de pauvres férons d'occuper des places le long des charniers des Innocents. Un acte tiré de l'abbaye de Saint-Antoine des Champs et portant la date de 1229 donne déjà ce nom à la rue dont il est ici question. Plus tard, elle prit le nom de la Charronnerie dans sa partie orientale jusqu'à la rue de la Lingerie, et ne conserva son ancienne dénomination que dans sa partie occidentale. A l'époque de l'assassinat de Henri IV, la rue de la Féronnerie était beaucoup plus étroite que celle que nous avons connue. Les férons auxquels saint Louis avait concédé l'espace libre qui longeait le cimetière des Innocents y avaient bâti des échoppes. En 1474, Louis XI accorda cette même place aux marguilliers des Saints-Innocents et leur permit d'y faire construire des bâtiments de la largeur des auvents qu'on y voyait auparavant. A ces constructions succédèrent des maisons qui obstruèrent la rue et en rendirent le passage difficile et dangereux,

parce qu'offrant une issue pour arriver aux halles, cette voie était très-fréquentée. La rue étroite qui existait encore au commencement de 1866 était très-large en comparaison de celle où Henri IV fut assassiné; en 1671, en effet, Louis XIV réalisant une pensée qu'avait eue Henri III, et qui malheureusement n'avait pas reçu d'exécution, ordonna l'élargissement de la rue.

On sait dans quelles circonstances périt le grand roi dont, après tant de siècles, la France a gardé la mémoire, parce que, de tous les princes qui régnèrent sur elle, il fut le plus français par ses défauts comme par ses qualités. Il avait conçu son beau projet d'une république chrétienne qui aurait été formée de quinze grands États, onze royaumes et quatre républiques. Parmi ces États, il y en aurait eu cinq héréditaires : la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Suède et la Lombardie; six électifs, la Papauté, l'Empire, la Hongrie, la Bohême, la Pologne, le Danemark; quatre républiques, dont deux eussent été démocratiques, savoir les Belges et les Suisses, et deux aristocratiques ou seigneuries, celle de Venise et celle des petits princes d'Italie. On eût institué une sorte de conseil des amphyctions chrétiens, composé de soixante personnes, quatre élus par chaque État. Ce conseil suprême, en jugeant souverainement tous les litiges entre les gouvernements, aurait prévenu les guerres.

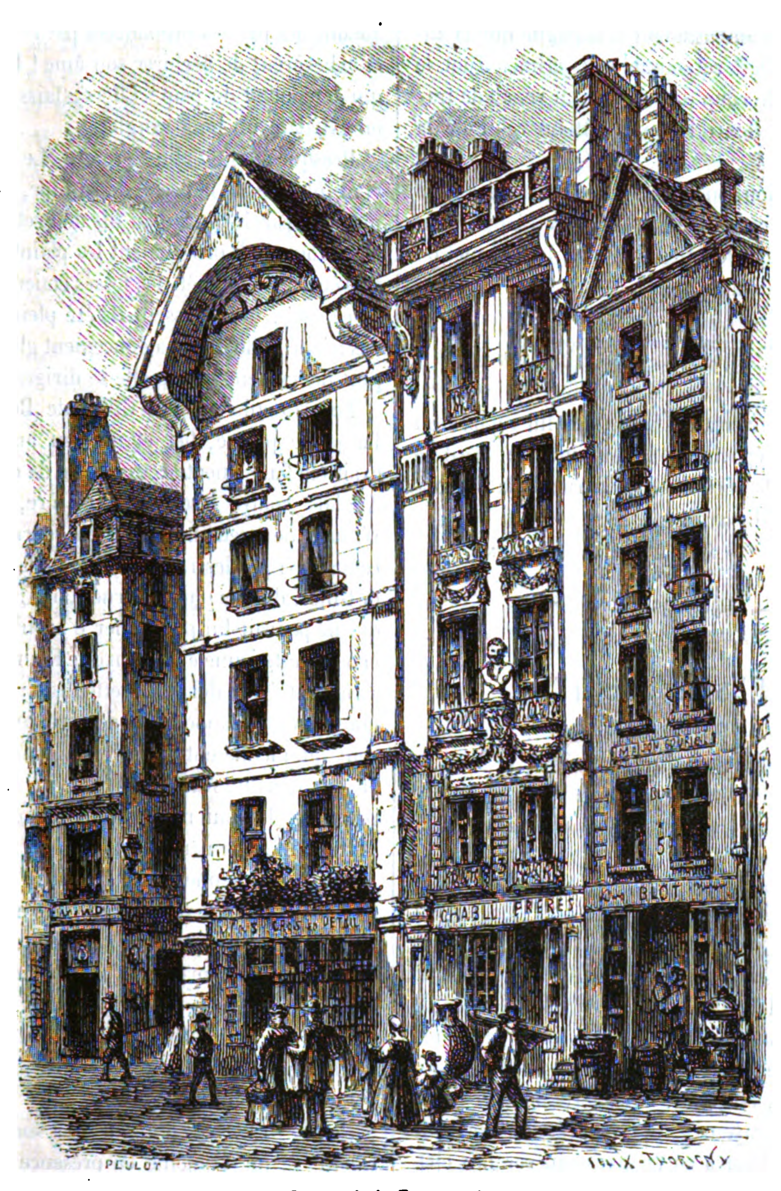
Il eût également pris connaissance des différends entre les gouvernements et les peuples pour empêcher, d'un côté la tyrannie, de l'autre la rébellion. Ce plan sorti d'une belle âme fut le sujet des dernières méditations de ce grand roi; il ne pouvait s'établir avec l'assentiment de toutes les puissances, parce qu'il y en avait une, l'Autriche, dont il blessait l'ambition. Mais Henri IV avait noué des alliances à l'aide desquelles il était certain de faire prévaloir son idée, qu'il complétait en mettant d'un côté la Hongrie et la Pologne en état de repousser les agressions des Turcs, et d'un autre côté la Suède et la Pologne en état de repousser les Moscovites et les Tartares. Henri IV avait réuni les fonds nécessaires à cette vaste entreprise, il avait une armée nombreuse et aguerrie, et l'affaire de Clèves et de Juliers lui fournissait une occasion de commencer à agir.

Pendant son absence, c'était la reine Marie de Médicis qui devait avoir la régence. Elle désira être sacrée dans la pensée que cette cérémonie religieuse donnerait un plus grand prestige moral à son autorité. Le roi, qui avait une grande impatience de sortir de Paris, ne se prêta qu'avec regret au désir de la reine. Sully raconte que Henri IV lui dit à ce sujet : « Mon ami, ce sacre me présage quelque malheur. Ils me tueront. Je ne sortirai jamais de cette ville; j'y mourrai; mes ennemis n'ont d'autre remède qu'en ma mort. On m'a dit que je devais être tué à la première grande magnificence que je ferais et que je mourrais dans un carrosse; c'est ce qui fait que, quelquefois quand j'y suis, il me prend des tressaillements et que je m'écrie malgré moi. »

Le sacre se fit à Saint-Denis, avec une grande solennité, le 13 mai. Le dimanche suivant, 16 mai, Marie de Médicis devait faire son entrée à Paris, et rien n'avait été omis pour rendre cette entrée brillante. On se rendait à Paris de tous les points de la France pour assister aux fêtes. Le roi n'avait pas son entrain ordinaire; il s'efforçait en vain de repousser les noirs pressentiments qui assiégeaient son esprit. Des avis menaçants lui étaient arrivés de divers côtés, et le bruit de sa mort avait même couru dans plusieurs contrées de l'Europe. Cependant, le 14 mai, lendemain du sacre de la reine, il voulut sortir. En considération de cette fête il avait résolu de faire rendre la liberté à tous les prisonniers. Il se réserva d'ordonner lui-même la mise en liberté de ceux de la Bastille, et à cet effet il se détermina à se rendre à l'Arsenal pour en conférer avec Sully, son ami. Il comptait s'arrêter un instant dans le trajet pour voir les apprêts qui se faisaient sur le pont Notre-Dame et à l'Hôtel de ville.

Entre trois et quatre heures de l'après-midi, le vendredi 14 mai, il sauta dans son carrosse, se mit au fond avec le duc d'Épernon qui s'assit à son côté. Les ducs de Montbazon, de Roquelaure, le maréchal de Lavardin, la Force, Mirebeau et Liancourt, premier écuyer, étaient assis au devant et aux portières du carrosse. Il défendit à ses gardes de le suivre. Personne n'avait remarqué, au moment du départ, un jeune homme de mauvaise mine, au teint blafard, au regard incertain et équivoque et à la chevelure rousse, qui semblait épier le roi. C'était Ravaillac, ce mauvais génie de la France, qui venait guetter l'occasion du régicide. Voyant que le roi sortait sans escorte, il se hâta de le suivre. Le carrosse où Henri IV était monté à l'entrée de la cour du Louvre se dirigea vers la rue de la Ferronnerie. Là il trouva, à droite, une charrette chargée de vins, et à gauche, une charrette chargée de foin, qui obstruaient le passage, fort étroit en cet endroit de la rue, à cause des boutiques bâties contre les murailles du cimetière des Innocents. Le carrosse s'arrêta, les valets de pied passèrent sous les charniers des Innocents pour éviter l'embarras, de sorte qu'il n'y avait presque personne autour du carrosse. Ravaillac, qui l'avait suivi pas à pas, chercha d'un coup d'œil rapide de quel côté était le roi, fit le tour du carrosse, et, heurtant Jacques Pluviers de Saint-Michel, gentilhomme de la chambre, il passa ainsi sur le côté gauche de la voiture; puis, par un mouvement aussi prompt que la pensée, mettant un pied sur un des rais de la roue, l'autre sur une borne, il se pencha par la portière et porta au roi deux furieux coups de couteau qui se suivirent sans intervalle. « Lors, dit dans sa déposition le gentilhomme que nous venons de citer, le déposant reconnut celui qui l'avoit heurté, contre lequel il mit l'épée à la main pour le tuer; mais il fut empêché par la voix de tous les seigneurs qui étoient avec le roi et qui disoient : — « Saint Michel, « ne le tuez pas, le roi n'a point de mal, » ce qui l'em-

pêcha de donner de la pointe de l'épée. Toutefois du pommeau lui donna sur le col, dont ledit homme, se sentant frappé, porta le couteau à la gorge du déposant, qui de la main para le coup, lequel traversa la fraise de sa chemise. Mettant pied à terre, il saisit alors le bras et le couteau du meurtrier, le désarma après s'être colleté avec lui, et le mit en mains des valets de pied ; et, retournant le déposant au carrosse du roi, l'embrassa, lui disant : « *Sire, courage!* » Mais à l'instant il aperçut S. M. tourner les yeux et rendant le sang par la bouche.



La rue de la Ferronnerie.

Cependant le carrosse étoit retourné pour reprendre le chemin du Louvre ; mais on n'étoit pas au bout de la rue que le roi avoit rendu l'âme à Dieu, estant étendu au long du carrosse entre les bras de ses seigneurs, puis fut couvert d'un manteau, et son corps conduit au Louvre. »

Entre tous les récits de la mort de Henri IV, cette déposition du sieur de Saint-Michel, témoin oculaire, nous a paru la plus saisissante des vérités. On croit assister à cette lamentable scène. C'est probablement ce gentilhomme dont il est parlé dans le *Mercure français* de l'année 1610 : « Un d'entre ces seigneurs, dit en effet le recueil, voyant que le roy ne parloit point et que le sang lui sortoit par la bouche, s'écria : « le *Roy est mort!* » A ceste parole il se fit un grand tumulte, et le peuple, qui estoit dans les rues, se jetoit dans les boutiques les plus proches les uns sur les autres, avec pareille frayeur que si la ville eût été prise d'ennemys. »

Il fallut, pour calmer cette émotion qui, d'un moment à l'autre, pouvait se changer en colère, dire à ce peuple que le roi n'était que blessé, et qu'on retournait au Louvre pour le faire panser. Ce ne fut que le lendemain qu'on osa avouer que Henri IV était mort. Alors il se fit dans Paris un long sanglot, auquel se mêlèrent, sur plusieurs points, des cris de rage. On dut se hâter de protéger la maison de l'ambassadeur d'Espagne que la fureur populaire rendait responsable du crime. Tout le monde sentait que le coup de couteau qui venait de traverser le cœur de Henri IV avait atteint celui de la France.

Avant la Révolution, on voyait, sur le frontispice de la maison située en face de l'endroit où Ravaillac commit son régicide, un buste de Henri IV, au bas duquel on lisait l'inscription suivante :

Henrici magni recreat præsentia cives,
Quos illi æterno fœdere junxit amor.

La Révolution renversa ce buste, qui fut replacé ou plutôt remplacé à l'époque de la Restauration. C'est ce nouveau buste que la démolition de la rue de la Ferronnerie vient de faire disparaître.

RENÉ.

LE FUSEAU BÉNIT

(LÉGENDE)

(Voir pages 29, 41 et 61.)

IV

LE CAPTIF.

Le château de la Hardouinaye n'était habité qu'à de rares intervalles. Depuis le passage de Mme Jeanne de France, les habitants du pays ne se souvenaient pas d'avoir vu les portes de la vieille forteresse s'ouvrir devant aucun visiteur, et l'abandon de cette demeure était parfois un sujet de frayeur pour la contrée. Au sortir de la forêt, Odette se trouva en présence du sombre château. Il faisait bien froid, mais la jeune fille sentait une sueur brûlante inonder ses membres ; elle avait marché vite, et puis elle avait si peur ! Les accents désolés de cette voix qui était parvenue jusqu'à elle aux pieds de la Vierge du chêne lui arrivaient de plus en plus distincts, de plus en plus navrants.

— Ces cris partent du château, pensa-t-elle en portant la main à son front humide, c'est quelque prisonnier qui se lamente dans son cachot. Hélas! je ne pourrai rien pour lui.

Odette s'avança jusqu'auprès du fossé. Palpitante et émue, elle se pencha sur le rebord et plongea ses regards dans la demi-obscurité qui régnait aux abords du château seigneurial, comme si elle eût espéré y découvrir l'infortuné dont elle entendait la voix.

—Pitié! pitié! cria le captif. Oh! pour l'amour du Dieu de miséricorde, donnez du pain au fils des ducs de Bretagne.

Jusqu'à ce moment, Odette n'avait pu distinguer aucune des paroles prononcees par le prisonnier ; celles-ci achevèrent de déchirer son âme ! Un fils de Bretagne qui demandait du pain ! Elle s'affaissa au pied du mur en exhalant un long sanglot.

Presque aussitôt elle se releva. Le pain de son souper était intact dans la poche de sa jupe, il fallait qu'à tout prix elle parvînt jusqu'au fils de Bretagne.

La tour d'où provenaient les plaintes donnait sur un lieu écarté de la forêt, les fossés étaient à peu près à sec de ce côté ; mais eussent-ils été pleins qu'Odette n'eût pas hésité : elle se laissa doucement glisser dans la douve, plus doucement encore elle se dirigea vers la tour.

Le prisonnier, c'était Gilles de Bretagne lui-même. Le jeune prince, fier et un peu ambitieux peut-être, avait été faussement accusé d'être de connivence avec les Anglais contre lesquels son frère, François Ier, duc régnant de Bretagne, était en guerre; François, sans cesse aigri par les rapports que lui faisaient les ennemis de Gilles, dont le plus acharné était Arthur de Montauban qui ne pouvait lui pardonner d'avoir, à son détriment, épousé cette jeune et charmante Françoise que le lecteur a rencontrée au début de cette histoire, François, disons-nous, avait abandonné son frère au ressentiment de ceux qui méditaient sa perte, et l'infortuné prince avait été jeté dans une chambre basse du château, humide et malsaine. Le jour n'y parvenait que par une petite fenêtre grillée donnant sur le fossé.

Odette, parvenue près de cette fenêtre, aperçut à travers le grillage une figure hâve et pâle qui empruntait aux reflets de la lune une teinte encore plus sinistre ; deux mains maigres s'attachaient au treillis avec une crispation nerveuse et une voix, qui s'éteignait de plus en plus, répétait cette exclamation qu'aucune oreille humaine ne peut entendre sans être déchirée : « J'ai faim ! oh ! j'ai faim ! »

Si elle n'eût été soutenue par son ardente charité, Odette se fût évanouie en présence d'un tel spectacle. Elle trouva des forces dans l'excès même de sa douleur, et, s'accrochant à son tour à la grille du cachot, elle murmura de manière à n'être entendue que du prisonnier :

— Monseigneur, voilà du pain !

— Qui es-tu? demanda le captif en se penchant pour apercevoir son libérateur. Ange de consolation, viens-tu du paradis?

— Oh! non, je ne suis qu'une pauvre paysanne, si pauvre, monseigneur, que je ne puis offrir que du pain noir au fils de mes princes. Je m'appelle Odette Madec.

— Odette! répéta Gilles en portant avec avidité à ses



lèvres le pain noir de la villageoise. Où ai-je entendu ce nom? Odette, ajouta-t-il en recueillant ses souvenirs, n'es-tu pas cette petite fille à qui, il y a bien des années, Françoise et moi nous donnâmes un fuseau.

— Le voilà! le voilà, monseigneur! oh! je l'ai religieusement conservé.

— Et comment, pauvre enfant, as-tu pu, au milieu de la nuit, venir secourir ton prince, car tu me sauves la vie, Odette. Il y a deux jours, deux longs jours, entends-tu? que l'on me laisse sans nourriture. Je suis épuisé, mourant. Ah! puisse Dieu me pardonner mes fautes en considération de mes souffrances! Odette, je t'en conjure, un peu d'eau, donne-moi un peu d'eau!

Gilles se traîna vers un misérable bahut oublié dans son affreux réduit, il y prit une cruche vide, et la passa à Odette à travers le grillage, usé dans un endroit.

La jeune fille s'en saisit et, après avoir adressé au prince un regard d'encouragement et d'espoir, elle s'éloigna par le chemin qu'elle avait pris pour venir et avec les mêmes précautions, elle traversa rapidement la forêt, courut au ruisseau, et, afin de remplir sa cruche avec plus de facilité, elle déposa son fuseau bénit sur la mousse au pied de la madone.

O merveille! lorsqu'elle vint pour le reprendre, une touffe de fraisiers garnie d'admirables fraises le cachait à demi. Des fraises au mois de mars et par ce temps rigoureux, ce ne pouvait être qu'un don de Marie.

Odette tomba à genoux et remercia Notre-Dame. Elle cueillit les fraises, les déposa dans un coin de sa jupe qu'elle releva avec précaution. Elle reprit sa cruche, son fuseau, et retraversa la forêt.

Le pauvre captif poussa un cri d'étonnement à la vue de ces fraises si fraîches et si appétissantes.

— Des fraises! s'écria-t-il. N'es-tu point une sorcière, Odette?

— Non, certes, monseigneur, je vais même de surprise en surprise. Dieu et Madame la Vierge sont bien bons pour moi. Mangez ces fruits en toute assurance, ils ont mûri exprès pour vous. J'avais déposé pour une minute le fuseau de Mme Huéline de Dinan pour puiser de l'eau au ruisseau de Notre-Dame du Chêne; pendant ce temps, ces fraises sont tombées du paradis. Et ce n'est pas là la seule merveille qui se soit accomplie cette nuit.

Et tandis que le prince apaisait sa faim et sa soif ardente et savourait les miraculeuses fraises, Odette lui raconta ce qui lui était arrivé, les coups réitérés frappés à la porte de sa chaumière bien qu'aucune créature humaine n'y fût arrêtée; les plaintes douloureuses qu'elle avait ouïes en traversant la forêt.

— C'étaient des avertissements, monseigneur, dit-elle avec conviction, c'était votre bon ange, sans doute, qui voulait que je vinsse à votre secours, tout misérable que je suis. Dieu se sert quelquefois des plus humbles instruments. Ces plaintes que j'entendais dans la brise, dans le feuillage, dans le murmure du ruisseau, n'étaient-ce pas les âmes des princes vos aïeux qui pleuraient sur vous?

— Ah! ma mère! ah! mon père! si de là haut ils voient leur pauvre Gilles, comme ils doivent gémir, en effet, sur le déplorable égarement de celui qui le laisse traîner de château en château, de prison en prison, toujours captif et toujours abreuvé d'outrages et privé même de nourriture! Je ne me plaindrais pas si j'avais mérité mon sort, mais je suis innocent, Odette, oui, innocent de toutes les fautes dont on m'accuse.

— Il y a bien de l'injustice ici-bas, répartit la jeune fille qui songeait à ses propres souffrances. Notre Sauveur a été lui aussi honni, méconnu, persécuté. Hélas! il nous a montré le chemin du Calvaire en le suivant tout le premier.

— C'est cette pensée qui jusqu'à ce jour m'a soutenu et qui me soutiendra jusqu'au bout, dit Gilles. Je n'en ai plus pour bien longtemps à souffrir, ajouta-t-il avec un doux et triste sourire. Pauvre Odette, Dieu t'a favorisée en te faisant naître dans une condition inférieure.

— Toute condition a ses ennuis et ses épreuves, monseigneur.

— Mais moi, moi, Odette, j'ai eu plus que des ennuis, j'ai vidé jusqu'à la lie la coupe d'amertume. Ils m'ont arraché parents, amis, serviteurs, vassaux. Ils m'ont éloigné de ma femme sans me permettre d'adresser à la douce et désolée créature un dernier adieu! Ils ont fait de mon frère, de ce François que j'aimais si sincèrement et que malgré tout je chéris encore, l'ennemi le plus acharné à ma perte. Ils m'ont calomnié dans mes gloires les plus pures, dans mes affections les plus chères, dans mes pensées les plus droites. Pas une démarche, pas un mot, pas un geste de moi qui ne fût mal interprété par eux et ne me livrât à leur impitoyable haine. Ils ont prétendu, entre autres mensonges, que j'étais l'ennemi de mon pays. Non, mille fois non, le long séjour que j'ai fait en Angleterre ne m'a pas rendu anglais, je suis resté de cœur et d'âme attaché à ma bien-aimée Bretagne; alors même que je foulais un sol étranger, toutes mes pensées étaient pour elle. Ici, dans cette prison étroite et sombre, j'ai encore quelques lueurs de joie lorsque je pense que la brise qui m'arrive par cette petite fenêtre est la brise bretonne, que ce coin du ciel, si petit que je puisse l'entrevoir, est le ciel breton! Quand je ne serai plus, Odette, si ta faible voix peut se faire entendre, dis, oh! dis à mes Bretons que, si Gilles a eu pour les princes d'Angleterre de la reconnaissance, il a donné toute son affection à la Bretagne. Et maintenant, chère envoyée du bon Dieu, retourne à ta chaumière, mes gardes pourraient, en rôdant, te découvrir, et tu payerais de ta vie ton généreux dévouement. En passant devant la madone du Chêne, dépose à ses pieds ce fragment de mon écharpe où brillent les hermines bretonnes, c'est le seul tribut de reconnaissance que puisse offrir à sa puissante pro-

tectrice l'infortuné captif. Odette, ma consolatrice, sois bénie ! Adieu !

— Non, au revoir, monseigneur. Je reviendrai demain. Il faut que vous viviez, il faut que vous repreniez courage. Avec l'aide de Dieu vous confondrez vos ennemis, et rentrerez en grâce près du duc François.

Un mélancolique sourire fut la seule réponse de Gilles. Il adressa de la main un dernier signe à Odette et la jeune fille s'éloigna.

Ni Fantik ni Pierre Madec ne s'étaient aperçus de l'absence d'Odette. Elle rentra aussi doucement qu'elle était sortie. La noble enfant se disposa à chercher dans quelques heures de sommeil le repos dont elle avait grand besoin. Peut-être voulait-elle aussi endormir la faim qui commençait à se faire sentir, car c'était le pain de son souper qu'elle avait donné à Gilles, et depuis le matin elle n'avait pas mangé.

— Pauvre prince, pensa-t-elle en s'étendant sur son grabat, lui là-bas et moi ici, nous souffrons tous les deux. Puisse Dieu nous accorder la résignation !

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42 et 51.)

—

Racine et Boileau, son ami, furent appelés aux répétitions, et ce furent eux qui apprirent aux demoiselles de Saint-Cyr à réciter les beaux vers de la nouvelle tragédie. Or Racine ne se contentait point de faire d'admirables vers, il les disait d'une manière admirable ; on peut en croire sur ce point une note mise par Voltaire au bas d'une des pages des *Souvenirs* de la comtesse de Caylus (née de Valois de Vilette de Murçay), nièce de Mme de Maintenon, qui avait joué à la première représentation le rôle de la *Piété* dans le prologue, et qui, aux représentations suivantes, joua le rôle d'Assuérus, puis celui d'Esther. « Mme de Caylus, dit Voltaire, est la dernière qui ait conservé la déclamation de Racine. Elle récitait admirablement la première scène d'*Esther* ; elle disait que Mme de Maintenon la lisait aussi d'une manière fort touchante. » Moreau, musicien alors en renom, composa la musique des chœurs. Mme de Maintenon fit fabriquer avec des étoffes précieuses de très-beaux habits à la persane. Bérin, décorateur des spectacles de la cour, fut chargé des décorations, et le roi prêta sa musique. Rien n'avait été omis, on le voit, pour contribuer au succès de la tragédie tirée des livres sacrés par Racine. Ce succès dépassa l'attente de tout le monde, et en particulier celle de l'auteur. La première représentation eut lieu, comme le constate le *Journal* de Dangeau, si exact dans les questions de ce genre, le mercredi 26 janvier 1689 à trois heures de l'après-midi. Il y avait déjà un mois que Mme de Brinon, qui avait lassé Mme de Maintenon par ses prétentions et ses exigences, ne dirigeait plus la maison de Saint-Cyr[1]. Le roi assista à cette première représentation en revenant de la chasse, et n'y admit que *Monsieur* et quelques grands personnage de la cour. Mme de Maintenon, de son côté, avait dressé la liste des dames. C'est au marquis de Dangeau, l'un des élus, que nous devons le feuilleton de cette première représentation d'*Esther* : « A trois heures, écrit-il, le roi et *Monsieur* allèrent à Saint-Cyr, où l'on représenta, pour la première fois, la tragédie d'*Esther*, qui réussit à merveille. Mme de Maintenon avait disposé de toutes les places, et il n'y eut aucun embarras. Toutes les petites filles jouèrent et chantèrent très-bien, et Mme de Caylus fit le prologue mieux que n'aurait fait la Champmeslé. Le roi, les dames et les courtisans qui eurent la permission d'y aller en revinrent charmés. Il y avait de courtisans MM. de Beauvilliers, de la Rochefoucauld, de Noailles, de Brionne, de la Salle et de Tilladet, dans le second carrosse du roi, et MM. de Louvois, de Chevreuse, les évêques de Beauvais, de Meaux et de Châlons-sur-Saône, et MM. de Monchevreuil, d'Aubigné et moi. »

Ainsi Bossuet, alors évêque de Meaux, assistait à la représentation d'*Esther*, spectateur digne du spectacle, comme le spectacle était digne du spectateur !

On voit par les *Souvenirs* de la comtesse de Caylus qu'elle remplit le rôle de la *Piété* dans le prologue. Ce fut Mlle de Veilhan, jeune personne d'une beauté remarquable et aussi intelligente que belle, qui fut chargée du rôle d'*Esther*. Mlle de Clapion, qui plus tard devint supérieure de la communauté de Saint-Cyr et à qui un grand nombre de lettres de Mme de Maintenon sont adressées en cette qualité, fut choisie par Racine lui-même pour remplir le rôle de *Mardochée*. Sa voix sympathique et pénétrante avait frappé l'oreille musicale du poëte, qui écrivit à Mme de Maintenon : « J'ai trouvé

[1] Mme de Maintenon craignait même à Noisy que Mme de Brinon n'inspirât aux novices des idées de grandeur et de vanité. Elle le disait en 1685. Plus tard, en novembre 1688, elle écrivait à l'abbé Gobelin : « Je voudrais que Mme de Brinon fût moins élégante et plus régulière, qu'elle fût moins visitée du dehors et plus accessible au dedans ; qu'elle usât de plus de sévérité envers elle-même et de plus d'indulgence envers les autres. Écrivez-lui fortement, mais sans qu'il paraisse que vous êtes instruit. » Mme de Brinon, étant allée, après une maladie, prendre les Eaux-Bonnes, se laissa rendre sur la route des honneurs extraordinaires, et revint encore plus infatuée de ses idées, qui n'étaient pas celles de Mme de Maintenon. Celle-ci, quoiqu'elle conservât un grand fonds d'amitié pour elle, jugea, après en avoir conféré avec le roi et l'évêque de Chartres, qu'il était nécessaire de l'éloigner de Saint-Cyr. Mme de Brinon se retira à l'abbaye de Maubuisson avec une pension de deux mille livres.

un Mardochée dont la voix va au cœur. » Mlle d'Abancour représenta *Aman*, et Mlle de Lallie *Assuérus*.

A son souper, le roi parla beaucoup d'*Esther* et en fit un grand éloge. Cela donna à tout le monde l'envie de la voir, et le Dauphin et tous les princes de la famille royale assistèrent à la seconde représentation, qui excita de plus vifs applaudissements encore que la première. Puis, pour prévenir ou peut-être pour faire taire les objections que quelques esprits sévères pouvaient élever, élevaient peut-être déjà, contre les représentations de ce genre qui introduisaient la cour à Saint-Cyr, Mme de Maintenon résolut d'appeler à la troisième représentation des personnages dont le suffrage devait la justifier par suite de l'autorité morale dont ils étaient investis. Elle invita donc le P. Lachaise, confesseur du roi, un certain nombre de prélats et plusieurs jésuites, ainsi que Mme de Miramion avec l'élite de ses religieuses. « Aujourd'hui, dit-elle, on ne jouera que pour les saints. » Les saints applaudirent, et le succès d'*Esther* alla en grandissant.

Comme il n'y avait que deux cents places à donner, ce fut, parmi les courtisans, l'objet d'une émulation universelle que d'obtenir une invitation à Saint-Cyr. C'était une distinction, un signe de la faveur du roi, que de passer parmi les premiers, et Mme de Maintenon était assiégée de sollicitations. Les invitations aux voyages de Marly n'étaient pas plus ardemment disputées. Les ministres en exercice tinrent à être au nombre des premiers élus, et, M. de Pomponne, ancien ministre, alors en disgrâce, ayant reçu une invitation, on en augura que le roi lui rendait ses bonnes grâces. Le roi écrivait lui-même la liste des élus du jour comme il agissait pour les voyages de Marly. Il entrait le premier, se plaçait à la porte, tenant la feuille d'une main et de l'autre appuyant sa canne sur le chambranle de la porte, comme pour faire une barrière ; il demeurait à son poste jusqu'à ce que toutes les personnes invitées fussent entrées. Avec cette parfaite courtoisie qui était une des grâces de son caractère, il prenait soin lui-même de faire placer les femmes, et se plaisait à aller recueillir les suffrages des spectateurs et des spectatrices qui assistaient à la représentation d'*Esther* pour la première fois. On a parlé quelquefois des honneurs rendus aux lettres dans les pays gouvernés par des institutions populaires ; où a-t-on vu des honneurs plus grands et plus mérités que ceux rendus par Louis XIV à Racine dans cette occasion ? Le grand roi s'occupe lui-même de composer au grand poëte un auditoire digne de son génie, et il envoie successivement aux représentations d'*Esther* tout ce qu'il y a d'auguste, d'éclatant, d'illustre, d'éloquent, de glorieux, de charmant à sa cour. C'est lui qui invite, qui introduit, qui place les spectateurs ; il leur donne lui-même le signal des louanges. Il préside ainsi à ces fêtes intellectuelles dont le génie de Racine est l'âme. Il donne pour interprète aux vers les plus purs et les plus harmonieux qui aient été écrits dans notre langue, les voix des filles de sa noblesse, aussi pures que les vers de Racine qui conservent toute leur fraîcheur dans ces jeunes bouches et semblent sortir de ces jeunes âmes comme le parfum sort des fleurs.

Pour comprendre tout l'attrait de ces représentations d'*Esther* à Saint-Cyr et l'influence qu'exerçait cette harmonie des voix, des âmes, de la poésie, du sujet, il faut lire la lettre de Mme de Sévigné, bien autrement capable que Dangeau d'apprécier les beautés intellectuelles et morales d'une pareille œuvre, représentée par de pareils interprètes, devant un pareil auditoire et dans un pareil cadre.

« L'autre jour, écrit-elle à Madame de Grignan, je fis ma cour à Saint-Cyr plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, Mme de Coulanges, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisait garder un siége auprès d'elle ; vous voyez quel honneur ! *Pour vous, madame*, me dit-il, *vous pouvez choisir*. Je me mis avec Mme de Bagnols au second banc, derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre par choix à mon côté droit ; et devant, c'étaient Mmes d'Auvergne, de Coislin et de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées. Je ne puis vous dire l'excès d'agrément de cette pièce, c'est une chose qu'il n'est pas aisé de représenter, et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès ; on est attentif et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable tragédie ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant ; cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirés des Psaumes ou de la Sagesse et mis dans le sujet, sont d'une beauté singulière : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content et qu'il était près d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : *Madame, je suis assuré que vous avez été contente*. Moi, sans m'étonner, je répondis : *Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles*. Le roi me dit : *Racine a bien de l'esprit*. Je lui dis : *Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet, comme si elles n'avaient jamais fait autre chose*. — *Ah ! pour cela*, reprit-il, *il est vrai !* Et puis, Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie ; et, comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, le roi eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations, sans bruit et sans éclat. M. le Prince vint me dire un mot ; Mme de Maintenon un éclair ; elle s'en allait

avec le roi! Je répondis à tous, car j'étais en fortune. Nous revînmes le soir aux flambeaux, je soupai chez Mme de Coulanges, à qui le roi avait parlé aussi avec un air d'être chez lui qui lui donnait une douceur trop aimable. Je vis le soir M. le chevalier. Je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point les cachoter sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes. Il en fut content, et voilà qui est fait. Je suis assurée qu'il ne m'a point trouvée, dans la suite, ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoise, demandez-lui. M. de Meaux m'a parlé fort de vous, M. le Prince aussi. Je vous plaignais de n'être pas là ; mais le moyen! On ne peut pas être partout : vous étiez à votre opéra de Marseille. »

Cette lettre de Mme de Sévigné explique tout et aide à tout comprendre. Est-il possible de faire aussi bien sentir le charme de ces représentations? On est invité par le roi à assister à une tragédie, et ce roi qui vous invite, c'est le grand roi! Et cette pièce à la représentation de laquelle il vous convie, c'est *Esther!* Et le lieu où l'on représente *Esther*, c'est Saint-Cyr, cette royale maison, vénérable et pieuse pépinière où sont réunis les frais et purs rejetons de toute la noblesse militaire de France! Et ce sont ces nobles filles qui jouent *Esther!* Quelqu'un vient vous parler, à la fin de la représentation, des beautés de la pièce, c'est Louis XIV! L'auteur dont il vous dit : *Il a bien de l'esprit*, ce n'est pas comme ce serait de nos jours M. Scribe ou M. Dumas fils, c'est Racine! A cette représentation, un prince vient vous dire un mot; ce prince, c'est le fils du vainqueur de Rocroy, de Lens et de Nordlingen, c'est le fils du grand Condé! Un évêque vous demande des nouvelles de votre fille; c'est le grand évêque de Meaux, c'est Bossuet! Vous revenez de là aux flambeaux, et celle à laquelle vous allez demander à souper est Mme de Coulanges. Et demain vous écrivez tout cela à Mme de Grignan, votre fille, car vous êtes Mme de Sévigné! Encore une fois heureux siècle! heureux règne! heureux spectateurs d'*Esther* représentée dans la royale maison de Saint-Cyr!

Le carême de 1689, et plus encore la mort de la jeune reine d'Espagne, interrompirent les représentations. On reprit la pièce le 5 janvier de l'année suivante, et elle eut encore cinq représentations, saluées par les mêmes applaudissements que les premières. Le roi, dès le 3 février 1689, avait accordé aux dames de Saint-Cyr le privilége de la pièce de Racine, en faisant défense expresse « à tout acteur et montant sur les théâtres publics, d'y représenter ni chanter ledit ouvrage. » Cette interdiction achève de caractériser l'œuvre de Racine. Louis XIV regardait comme une profanation l'exhibition sur une scène publique de la chaste et pieuse tragédie dont les vers, composés pour ses nobles pupilles de Saint-Cyr, devaient être interdits, selon lui, à des acteurs et à des actrices de profession. Il semblait qu'il prévît et qu'il voulût épargner au chef-d'œuvre qu'il avait approuvé et applaudi, l'accueil qu'il reçut en 1721, quand, peu soucieux de la défense du grand roi, mort depuis six ans, les comédiens du Théâtre-Français transportèrent l'œuvre de Racine sur leurs planches et la jouèrent en pleine régence. On était au plus fort de la réaction contre les croyances, les idées, les sentiments du grand siècle, et *Esther*, jouée par des comédiens de profession, devant un auditoire de roués, avait perdu les charmes de ces harmonies qui frappèrent si vivement Mme de Sévigné. L'œuvre de Racine fut ainsi traînée devant des spectateurs indignes de l'apprécier, jouée par des comédiens incapables de la comprendre, livrée à Baron, qui fit d'Assuérus un prince galant et dameret, et à la Duclos, qui défigura encore plus *Esther* : la douce et pieuse nièce de Mardochée, violemment transformée en princesse tragique, rappela ces vierges chrétiennes que les païens arrachaient de leur chaste foyer, pour les livrer aux insultes de l'amphithéâtre. On se fit un plaisir de la chute d'une pareille pièce, faite, répéta-t-on, pour des dévots et des petites pensionnaires, mais indigne d'intéresser les esprits philosophiques du dix-huitième siècle. Ce n'était pas *Esther* qui était indigne du dix-huitième siècle, c'était le dix-huitième siècle qui était indigne d'*Esther*. La régence, dans sa haine aveugle contre Louis XIV, Mme de Maintenon et Saint-Cyr, avait cru, en soulevant sous ses pieds la poussière du chemin, couvrir d'une ombre éternelle la tragédie de Racine, mais le nuage de poussière est tombé; et le monument a reparu toujours jeune de gloire et d'immortalité.

Cependant, les représentations d'*Esther*, à Saint-Cyr, soulevèrent des critiques. Je ne parle point des esprits naturellement frondeurs et disposés, comme Mme de la Fayette, à censurer tout ce qui se faisait à la cour; ceux-là ne jugeaient pas, ils faisaient de l'opposition. Mme de la Fayette, qui n'aimait pas Mme de Maintenon[1] et qui trouvait une satisfaction d'amour-propre à contredire le sentiment de la cour, exprima sur *Esther* une opinion qui fut le point de départ de celle du dix-huitième siècle, que je viens de rappeler : « *Esther*, dit-elle, est un divertissement fort agréable pour les petites filles de Mme de Maintenon. Mais, comme le prix des choses dépend ordinairement des personnes qui les font ou qui les font faire, la place qu'occupe Mme de Maintenon fit dire à tous les gens qu'elle y mena que jamais il n'y avait eu rien de plus charmant; que la comédie était supérieure à tout ce qui s'était fait en ce genre-là; que les actrices, même celles transformées en acteurs, jetaient de la poudre aux yeux de la Champmeslé, de la Raisin, de Baron et de Montfleury. Le moyen de résister à tant de louanges.... Mme de Maintenon était flattée de l'invention et de l'exécution. La comédie représentait, en quelque sorte, la chute de Mme de Montespan et l'élévation de Mme de Maintenon ; toute la différence

[1] Mme de Maintenon écrivait en août 1684 à Mme de Saint-Géran : « Je n'ai pu conserver l'amitié de Mme de la Fayette ; elle en mettait la continuation à trop haut prix. »



était qu'Esther était un peu plus jeune et moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisait du caractère d'Esther et celle de Vasthi à Mme de Montespan fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement qui n'avait été fait que pour la communauté et quelques-unes des amies particulières. »

Il n'est pas nécessaire de signaler ici l'esprit de dénigrement, il perce à chaque ligne. Le temps, ce grand justicier, s'est chargé de mettre à néant les critiques de Mme de la Fayette. L'antagonisme de Mme de Montespan et de Mme de Maintenon est bien loin de nous, et la tragédie d'*Esther* est restée avec ses beautés durables, et les vers de Racine dont Mme de Maintenon ne fait plus depuis longtemps les honneurs aux courtisans de Versailles, ont conservé leur immortelle jeunesse et leurs grâces toujours vivantes.

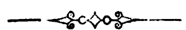
En dehors de ces critiques injustes et passionnées, des personnes graves et impartiales, qui rendaient une pleine justice à l'ouvrage, représentèrent à Mme de Maintenon que, quelle que fût sa moralité irréprochable, il pouvait y avoir des dangers à exposer les jeunes filles de Saint-Cyr aux regards et aux applaudissements de la cour. On faisait ainsi entrer le monde avec ses enivrements dans la pieuse retraite qu'elle avait ménagée à leur innocence et à leur faiblesse. On excitait leur amour-propre, on éveillait leur coquetterie, on provoquait de fâcheuses jalousies entre elles, et on leur donnait une envie de plaire et de briller qui ne s'accordait point avec la simplicité et la modestie dans laquelle elles devaient être élevées.

Ces fortes raisons, appuyées de l'autorité du nouvel évêque de Chartres, Godet-Desmarets, commencèrent à ébranler Mme de Maintenon. Mais ce qui acheva de la déterminer, ce fut l'expérience des résultats qu'avaient produits ces brillantes représentations sur l'esprit des demoiselles de Saint-Cyr. Les applaudissements publics, les visites du roi, les relations avec les deux plus grands poëtes de la France, les voyages à Versailles, dans les carrosses du roi, avaient tourné ces jeunes têtes et leur avaient inspiré des idées de vanité et de hauteur, un goût du monde et du bel esprit qui causèrent une véritable perturbation dans la maison. L'accessoire était devenu pour elles le principal, et le principal l'accessoire. Elles ne songeaient plus qu'à briller et à ménager tous leurs moyens pour les représentations qui leur en fournissaient l'occasion. Elles devenaient insupportables au point de ne plus vouloir chanter à l'église, pour ne pas gâter leur voix avec des psaumes et du latin.

Mme de Maintenon reconnut qu'elle avait fait fausse route, et là s'arrêta sa tentative pour réaliser dans l'éducation des jeunes filles l'idéal trop profane de l'hôtel de Rambouillet et des hôtels d'Albret et de Richelieu qui avaient continué les traditions de l'incomparable Arthémise. Toutes ses lettres adressées aux dames et aux demoiselles de Saint-Cyr à cette époque respirent le mécontentement et l'inquiétude. Elle écrivait à la date du 10 décembre 1689 aux demoiselles de la classe bleue : « On prétend que vous ne voulez pas chanter les chants d'église et que vous désespérez M. Nivers. Vous chantiez si bien les chants d'*Esther* ; pourquoi ne voudriez-vous plus chanter les chants des psaumes ? Serait-ce le théâtre que vous aimeriez et n'êtes-vous pas trop heureuses de faire le métier des anges ? »

Alfred Nettement.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Gladiateur a terminé la première phase de sa carrière en gagnant le dimanche, 7 octobre, le grand prix de l'Empereur sur le champ de course du bois de Boulogne. — Maintenant que sa *vie publique* est terminée, — sa vie de cheval de course, — il va commencer une carrière nouvelle, celle de reproducteur.

Gladiateur est par *Monarque* et *Miss Gladiator*, fille de *Gladiator* et de *Taffrail*, par *Sheet Anchor* et *Warwick Mare*, par *Merman*, sorti d'*Androssan Mare*. Nous n'avons pas la prétention de tracer la généalogie complète du vainqueur qui gagna tant de prix sur les champs de course français et anglais. — Nous renverrons les lecteurs au livre de M. Louis Demay, *Gladiateur et le Haras de Dangu*. C'est en effet dans ce haras que naquit le fils de *Monarque* et de *Miss Gladiator*, et il y fut élevé jusqu'à l'âge de dix-huit mois. A cette époque (octobre 1863) il fut envoyé en Angleterre, où il fit ses débuts, l'automne suivant, à Newmarket, monté par A. Edwards, et y gagna cette course, battant treize chevaux célèbres.

En 1865, sa première course fut une victoire. Il y gagna les *deux mille guinées*, monté par H. Grimshaw, battit *Archimède* second, *Liddington* troisième, *Zambedi* quatrième, *Bedminster*, *Breadalbane*, *Kanguroo*, *Regalia* et dix autres. Le 31 mai, il gagnait le Derby à Epsom. — La foule se passionna dès lors pour le cheval français battant les chevaux d'outre-Manche sur leur propre terrain. — Du reste, nous devons cette justice à nos bons amis les insulaires : ils acceptèrent assez bien cette défaite, que des Français un peu trop enthousiastes considéraient comme la revanche de Waterloo. — C'eût été le cas de répéter : *Mon royaume pour un cheval !* Cette victoire française valut au comte Frédéric de Lagrange, l'heureux propriétaire de *Gladiateur*, les félicitations de S. A. R. le prince de Galles, qui l'invita au banquet offert par lui aux sportsmen les plus connus. — Dans ce banquet, lord Derby, le descendant du fondateur du grand prix, rendit un hommage au génie de la France : « Cette nation qui produit tout ce quelle veut, et qui, en peu d'années, avait su mettre ses haras au niveau des plus célèbres haras d'Angleterre. »

Quand *Gladiateur* revint se présenter à une course française, une foule immense voulut voir d'abord et applaudir ensuite ce fameux vainqueur qu'on se plaisait à appeler *le Champion de la France*. — On courait le grand prix de Paris. Nul cheval jusque-là n'avait été capable de sortir en triomphateur à la fois et du grand Derby anglais et du grand prix de Paris. Cet honneur appartenait à un poulain français, notre amour-propre national en fut très flatté. — Quoi qu'on en dise, si notre mémoire est fidèle, nos bons voisins les Anglais montrèrent par trop qu'ils n'étaient pas tenus en France à l'hospitalité écossaise. Ils accueillirent avec une colère marquée le nouveau triomphe du vainqueur des vainqueurs. Nous ne parlons, bien entendu, que de ceux qui se trouvaient sur le champ de course. — Mais esquissons la lutte.

A trois heures vingt minutes, le groupe s'élança, et *Todtleben*, qui partit le premier, fut bientôt dépassé par *Vertugadin*, qui mena la course grand train, suivi de *Tourmalet*. *Gontran* et *Todtleben* étaient au milieu; *le Mandarin* et *Gladiateur* galopaient tranquillement derrière. *Vertugadin* et *Tourmalet* prirent bientôt une avance considérable, et, en descendant la côte, ils augmentaient tellement la distance qui les séparait de *Gontran*, qu'il devenait presque impossible de les rattraper. Mais, à 500 mètres du but, on vit *Gladiateur* quitter sa place, avancer progressivement, puis tout à coup au tournant, il parut en tête. — Toutes les voix criaient : *Gladiateur! Gladiateur!* Les mouchoirs étaient agités, les applaudissements se faisaient entendre. — C'est que le cheval-phénomène de M. de Lagrange gagnait de six longueurs au petit trot. Cette course était la plus incroyable qu'on eût vue, la victoire n'en était que plus brillante.

La méthode de Grimshaw, le jockey devenu célèbre par les exploits du célèbre cheval, fut critiquée, et peut-être avec raison, par bon nombre de sportsmen. Elle consistait à retenir le cheval jusqu'à la dernière seconde, obligeant le coureur à faire un suprême effort dans ce dernier moment. Si ce système a ses avantages, il a aussi beaucoup d'inconvénients. On expose le cheval à des dangers réels, faciles à éviter en profitant adroitement de toutes les circonstances; et pourquoi tant d'efforts quand on peut gagner facilement? Grimshaw était secondé par un cheval exceptionnel qui a fait triompher sa méthode, sans quoi... — Mais examinons *Gladiateur*. — Voici la description qu'en donne le journal le *Jockey*. Le célèbre coureur mesure environ 1 mètre 63, est de couleur bai-cerise et porte une étoile en tête. Son encolure est élégante et bien attachée, ses épaules sont longues et larges. Ses bras sont énormes, ses tendons irréprochables, ses pieds solides et ouverts. Une vaste poitrine, renfermant un appareil respiratoire sans défaut, distingue ce beau poulain aux cuisses larges, fortes et compactes; les hanches sont larges et fortes, l'attache du rein est haute et ses jarrets sont exempts de tout reproche; son grasset développé et ses jambes larges et saines démontrent sa force herculéenne.

En somme, ce grand et splendide fils de *Monarque*, quoique construit dans de plus vastes proportions, offre une ressemblance remarquable avec son père.

En deux ans, *Gladiateur* a pris part à toutes les luttes caractéristiques qui forment une série d'épreuves complète. — De toutes, il est sorti vainqueur non-seulement en France, mais en Angleterre, dépassant en cela ce qu'aucun cheval n'avait pu faire, — ce que deux chevaux n'avaient jamais accompli, — c'est-à-dire être toujours vainqueur dans son propre pays. — Et *Gladiateur* fut victorieux de l'un et l'autre côté du détroit.

En laissant de côté les paris, qu'on ne saurait apprécier, le cheval de M. de Lagrange a rapporté à son propriétaire plus de 700,000 francs. Citons pour justifier ce chiffre les trois premiers prix gagnés par *Gladiateur:*

Les deux mille guinées, montant à	127,500 fr.
Le Derby anglais.	170,625 fr.
Le grand prix de Paris.	143,600 fr.
Ce qui donne un total de. . . .	441,725 fr.

La dernière épreuve à laquelle on ait soumis *Gladiateur* fut aussi la plus rude de sa carrière. — Peu de chevaux sont capables de soutenir le galop pendant 6,200 mètres. *Gladiateur* est sorti vainqueur de cette épreuve comme de toutes les précédentes. Mais Grimshaw, écrasé dernièrement à New-Market, avait été remplacé par un jockey ayant une nouvelle méthode.

Parti le premier, le vainqueur du Derby acquit immédiatement une avance de dix longueurs que les efforts des autres chevaux, *Vertugadin*, *Fumée* et *Meli-Melo*, diminuèrent sans pouvoir jamais la supprimer. *Gladiateur* gagna de trois longueurs, suivi du seul *Vertugadin*, qui galoppait énergiquement derrière lui.

Les 6,200 mètres avaient été parcourus en 7 minutes 15 secondes! Effrayante rapidité, rivale de la vapeur!

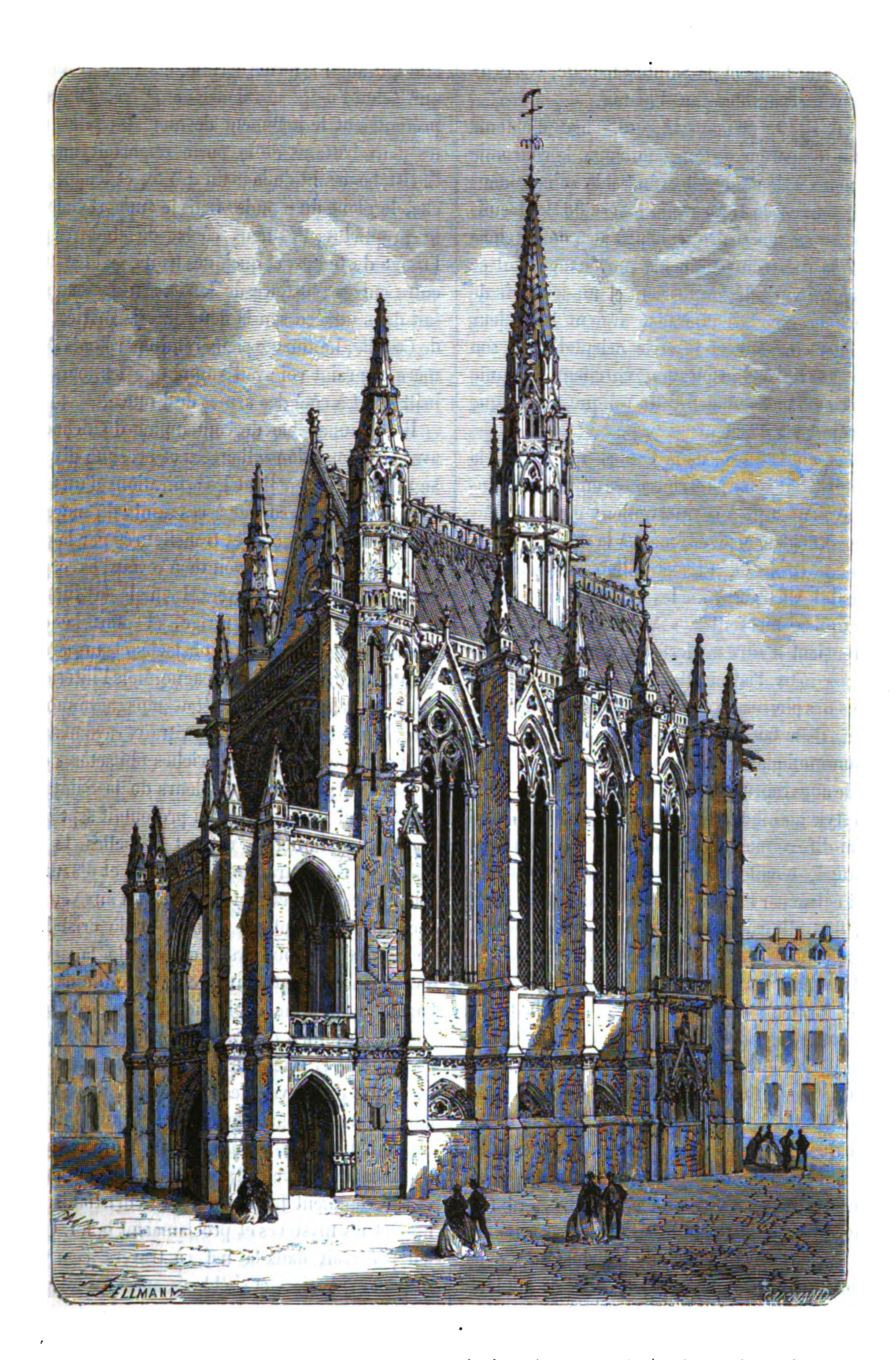
Nous disons adieu à *Gladiateur*, qui va se reposer maintenant dans les prairies du Dangu ou de Phanton-Cottage, en bon père de famille qu'il sera. — *Gladiateur* ne paraîtra plus sur les champs de course; mais nous y verrons bientôt de ses descendants, en tous points, il faut l'espérer, dignes du sang qui coule dans ses veines.

NATHANIEL.

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France: un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



LA SAINTE-CHAPELLE

Lorsqu'au coucher du soleil, dont les derniers rayons viennent obliquement dorer les vitres des palais et les verrières des églises, on passe sur la rive gauche de la Seine, à la hauteur de Notre-Dame, la flèche aérienne de la Sainte-Chapelle, qui semble vouloir porter jusque dans la nue le signe de la rédemption, évoque devant l'imagination du promeneur le Paris de saint Louis au milieu du Paris moderne. On pourrait comparer la Sainte-Chapelle à un reliquaire du moyen âge qui est demeuré enchâssé dans notre grande ville; précieux reliquaire où le génie de Pierre de Montreuil a laissé son

empreinte ineffaçable. Il est impossible de contempler ce merveilleux édifice sans que la pensée se reporte vers le saint roi ; saint Louis et la Sainte-Chapelle, ces deux souvenirs sont inséparables dans l'histoire.

On était en 1239, et Louis IX, qui venait d'obtenir de Beaudouin, empereur de Constantinople, la couronne d'épines, songea à déposer cette vénérable relique dans un sanctuaire digne de la recevoir. Pierre de Montreuil, chargé d'élever ce sanctuaire, conçut l'idée de ce chef-d'œuvre où la poésie mystique du moyen âge vint se dessiner avec un vif reflet de l'Orient et un souvenir de l'architecture arabe. Les croisades avaient laissé leur trace dans l'art chrétien, et le style oriental avec son éclat s'était marié à l'inspiration chrétienne comme pour souhaiter la bienvenue à cette relique sainte que l'Orient envoyait à l'Occident.

Commencée en 1239 ou dans l'année qui suivit, la Sainte-Chapelle était achevée et consacrée en 1248. Moins de dix ans avaient suffi à ce merveilleux ouvrage. Par une étrange coïncidence, précisément à la même époque, le roi arabe de Grenade, Elgaleb-Billah, ordonnait la construction de l'Alhambra, que les Arabes ont appelé « le palais des exquises merveilles. » Au moyen âge, les architectes prenaient le titre modeste de « maîtres maçons ou carriers ; » mais l'admiration publique les appelait « les maîtres des pierres vives. » En effet, ils faisaient vivre la pierre, ils la faisaient penser, sentir, prier, parce qu'ils lui communiquaient leur âme.

Tâchons de nous représenter la Sainte-Chapelle, ce chef-d'œuvre du style gothique, tel qu'il était du temps de saint Louis. Je l'ai dit, ce monument dont la forme extérieure n'a pas changé, tenait à la fois de l'église et du reliquaire ; de l'église par l'élévation et la hardiesse aérienne des lignes, du reliquaire par le fini des ciselures et la délicatesse exquise des détails. Un ouvrage d'orfévrerie n'aurait pas été plus soigneusement travaillé. L'église est double et formée d'une seule nef ; la chapelle supérieure, à laquelle on monte par un escalier de quarante-quatre degrés, est précédée d'un portique construit dans le style ogival et couronné d'une plate-forme qui arrive au niveau de la rose. Autour de la plate-forme règne une balustrade à jour, décorée de quatre aiguilles ouvragées. Une seconde balustrade s'étend à la base du fronton triangulaire encadré entre deux aiguilles sculptées avec le même art, dont la hauteur surpasse son sommet, tandis que, sur la face antérieure de la balustrade, deux aiguilles plus petites correspondent à celles de la plate-forme du premier étage. Le corps entier de cet édifice svelte et presque aérien se compose de jambages légers qui se rapprochent les uns des autres dans la partie du rond point, et que surmontent des aiguilles qui, faisant partout saillie, concourent à l'ornementation de la partie supérieure de l'édifice. Les intervalles des jambages sont remplis par de longues et étroites croisées ogivales dont les verrières, séparées par de fines et élégantes colonnettes qui vont s'épanouir en trèfles, sont surmontées par des frontons triangulaires et dentelés que couronne une croix. Le portail de la chapelle supérieure, dont l'arcade affectait aussi la forme ogivale, était décoré de sculptures qui, selon l'usage des douzième et treizième siècles, représentaient le jugement dernier. Du pilier qui sépare les deux battants de la porte ressortait une statue du Christ, bénissant de la main droite, et tenant, de la gauche, le globe du monde. Dans le support étaient sculptés les prophètes ; des deux côtés, des hiéroglyphes selon l'usage du temps, et quelques traits de l'Écriture sainte, entre autres l'histoire de Jonas. Au-dessous s'épanouissait dans un écusson la fleur de lis mariée aux armes de Castille, hommage pieux rendu par Louis IX à sa noble mère. Le saint roi avait voulu que les tours castillanes brillassent à côté des armes de France.

Il est impossible de contempler du dehors l'édifice avec ses proportions allongées et presque diaphanes, ses aiguilles qui rappellent les aspirations d'un cœur pieux vers le ciel, sans songer à ces saints du moyen âge qui, amaigris par le jeûne et transfigurés par la prière et la méditation, semblent avoir déjà revêtu ces corps glorieux et transparents, à travers lesquels la lumière filtre comme à travers un nuage, et dont la chair spiritualisée cesse d'être un obstacle et un fardeau pour l'âme, son immortelle compagne. Mais l'intérieur, tel que saint Louis l'avait conçu, était plus admirable encore. L'or, la peinture, l'émail, les vitraux rayonnants, avaient été prodigués, et les plus riches philactères de l'Orient égalaient à peine les splendeurs de la Sainte-Chapelle. Sur le seuil de l'édifice, qui présentait sept entrées, — nombre mystique, — et sept chapelles, le regard, en s'élevant, rencontrait une voûte d'or et d'azur. Puis des colonnettes d'un seul jet présentaient aux yeux une plinthe ornée de peintures d'émail et de cristal. Que dire de ces lampes toujours allumées, de la rosace formée d'étoiles scintillantes, image de cette lumière qui, selon l'apôtre saint Jean, est la vie ? Les regards se perdaient ensuite au milieu des colonnes jaillissantes qui, comme les élans de la prière, montaient par un seul effort vers les voûtes du parvis, des arcades gracieuses et presque fantastiques, des galeries aériennes qui jetaient avec profusion leurs ogives, leurs festons, leurs spirales brodées d'arabesques et de fantaisies sarrasines, et dont les fleurons racontaient les légendes du christianisme, symbolisaient les mystères et proclamaient la foi. Quand le soleil pénétrait dans la nef, à travers ces vitraux aux couleurs si variées et si éblouissantes qu'un proverbe en était resté dans notre langue : *vin couleur des vitres de la Sainte-Chapelle*, l'atmosphère s'imprégnait de toutes les couleurs du prisme, et se revêtait de reflets de pourpre et d'azur. Tous les détails de l'architecture nageaient dans une poussière d'or. Les hiéroglyphes de l'Orient, se nuançant d'une teinte mystérieuse, semblaient raconter à l'esprit du visiteur de merveilleuses choses, et les pieuses paraboles, les saints préceptes, les pensées mystiques écrites aux murailles, présentaient

aux pauvres et aux petits comme un alphabet vivant où ils apprenaient à épeler les sublimes vérités du christianisme. Dans ce temps-là les églises vivaient, elles priaient, elles prêchaient, et les pierres animées, échauffées, émues par l'art chrétien, avaient aussi leur *sursum corda* vers Dieu !

Représentez-vous maintenant cette atmosphère mystérieuse et pour ainsi dire phosphorescente qui enveloppait le tabernacle, les statues des saints et les images des anges qui semblaient se détacher de la muraille, les prêtres à l'aspect ascétique, les fidèles agenouillés devant les vierges byzantines, dont la robe d'azur ressortait sur un fond d'or ; le marbre qui semblait s'animer, les blasons et les écus gravés sur les tombes, et les effigies des barons dormant sous leur pierre tombale leur dernier sommeil, et vous commencerez à vous faire une idée de tout ce qu'il y avait sous les voûtes de la Sainte-Chapelle de religion, de rêverie mystique et de sainte poésie.

Louis IX avait fait placer son oratoire au midi, du côté de l'épître ; c'était une sorte de chapelle étroite comme une cellule de moine où il s'isolait pour entendre l'office. De là, il pouvait contempler la grande châsse gothique en bronze, élevée sur une voûte à ogives, et dans laquelle il renferma les saintes reliques que l'empereur Beaudouin lui avait cédées. Dix serrures répondaient de la sûreté de ce trésor, plus précieux, dans ce siècle de foi, que toutes les richesses du monde. Devant cette châsse, une crosse dorée soutenait un ostensoir dans lequel était suspendu un ciboire d'or où reposait le soleil spirituel des âmes, la sainte eucharistie. C'était un usage de la primitive église dont il est parlé dans les actes du cinquième concile de Constantinople, et dont la Sainte-Chapelle perpétuait la tradition pour honorer la vénérable relique que l'Orient nous avait cédée. La couronne d'épines, l'eucharistie semblaient rapprochées ainsi à dessein, pour rappeler aux hommes les deux plus incompréhensibles preuves d'amour que le Dieu fait homme leur ait données. Quand Louis IX était à Paris, rarement passait-il un seul jour sans venir se recueillir à la Sainte-Chapelle, et comme en entrant il trouvait constamment un des membres de la pieuse famille de Vanvres prosterné et en oraison, il dit avec une pieuse admiration : « Ce sont vraiment des anges orants ! » Cette parole, répétée par quelqu'un qui l'entendit, devint le nom de cette noble et illustre famille; seulement, avec le temps, les deux mots se confondirent et les *Anjorants*, — ce fut ainsi que par corruption on finit par les appeler, — se montrèrent dignes de leur parrain saint Louis et du nom qu'il leur avait donné sous les voûtes de la Sainte-Chapelle.

Tous les ans, Louis IX se rendait à la Sainte-Chapelle en grand appareil, et, revêtu de ses habits royaux, il exposait lui-même les monuments de la Passion à la vénération du peuple.

Quelques historiens du dix-huitième siècle ont essayé de répandre une teinte de ridicule sur ces pieuses habitudes de Louis IX, sur ses longues oraisons, sur ses actes de dévotion plus dignes, ont-ils dit, d'un moine que d'un roi. Ils n'ont pas compris que Louis IX ne s'agenouillait que pour se relever plus grand, meilleur et mieux préparé à remplir toutes ses tâches! Quand le héros des croisades combattait, que le justicier s'asseyait sous le chêne de Vincennes, que le prisonnier des Musulmans imposait à ses vainqueurs et leur arrachait l'aveu qu'ils n'avaient jamais rencontré un aussi fier chrétien, quand le roi faisait le bonheur de ses peuples, le saint était derrière le héros, le justicier, le prisonnier, enfin, derrière le roi.

La Sainte-Chapelle, on le sait, vient d'être complétement restaurée. Elle avait beaucoup souffert des outrages du temps et de ceux des révolutions. A l'origine, elle était surmontée d'un clocher qui fut brûlé en 1630 avec le comble de l'édifice, par la négligence d'un plombier qui y travaillait ; pour remplacer ce clocher, on éleva une flèche que l'on considérait comme un chef-d'œuvre de hardiesse et de légèreté, et qui fut démolie dans les premiers temps de la révolution de 1789. Ce fut aussi la révolution qui brisa l'image de la Vierge qui figurait sur le portail, ainsi que toutes les statues de saints placées extérieurement dans les niches latérales et qui recouvrit de plâtre toutes les sculptures du portail. La Sainte-Chapelle, profanée et dévastée comme tous les sanctuaires de Paris par les iconoclastes révolutionnaires, devint et resta longtemps un dépôt d'archives. Les reliques qu'on y vénérait font aujourd'hui partie du trésor de Notre-Dame et sont exposées à la vénération des fidèles tous les vendredis saints dans une procession solennelle qui rappelle la cérémonie à laquelle présidait saint Louis.

René.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir page 67.)

III

La chambre à coucher où se trouvait la jeune et intéressante malade était, pour ainsi dire, la création du baron.

Il en avait choisi lui-même l'ameublement et surveillé la décoration.

Tout cela s'était fait à l'insu de Mlle Stéphanie, puis, un beau jour, lorsque ses quatorze ans sonnèrent, son père lui fit quitter l'appartement qu'elle avait occupé jusqu'alors en compagnie d'une gouvernante anglaise, et la conduisit, en grande cérémonie, dans cette chambre nouvelle, où la jeune fille eut d'abord un éblouissement, tant c'était riche, tant c'était beau.

La lumière, en effet, n'était plus là de la lumière,

mais de véritables rayons, bleus, verts, jaunes, rouges, de toutes les couleurs.

Au lieu de vulgaires carreaux de vitrier, il y avait aux fenêtres de magnifiques vitraux peints, ayant au milieu un encadrement dans lequel étaient représentées des scènes champêtres.

Ils avaient coûté six mille francs.

Les murailles étaient revêtues de tapisseries anciennes et telles qu'on en voit encore quelques-unes dans les vieux châteaux.

Elles étaient à sujets, à personnages.

L'histoire de Joseph vendu par ses frères se déroulait dans la plus grande partie de la pièce. Puis, comme contraste, venait une grande chasse Louis XIII, avec les seigneurs, les dames de la cour, les piqueurs, les valets de chiens, la meute, et le cerf obligatoire, le pauvre cerf dont la langue pendante était si merveilleuse d'exécution que, l'été, on voyait souvent les mouches se poser dessus.

Enfin, pour garnir un vide entre les deux croisées, il y avait, également en tapisserie, un empereur romain qui louchait un peu et semblait regarder en même temps la chasse ardente ainsi que le bon Joseph, que ses méchants frères étaient en train de descendre dans une citerne.

Toutes ces tapisseries réunies avaient coûté onze mille francs.

La cheminée de marbre blanc était surmontée d'une pendule et de deux coupes en marbre blanc et albâtre, qui avaient coûté dix-huit cents francs.

Au-dessus était une glace de Venise, ou du moins une imitation, et, au-dessus de la glace, un tableau de Raphaël, admirablement copié.

Le baron n'aurait pas reculé devant le prix pour se procurer un Raphaël authentique; mais il avait remarqué que les copies, quand elles sont bien faites, sont infiniment plus brillantes, plus agréables à l'œil que les originaux, dont tous les personnages, en général, ont l'air de sortir de l'hôpital et de porter des habits usés jusqu'à la corde.

Le baron avait fait cette observation au Louvre, et, moyennant huit cents francs donnés à un pauvre diable d'artiste qui semblait connaître son état, il avait un Raphaël beaucoup plus neuf que ceux que l'on vend d'ordinaire.

Des deux côtés de la cheminée, sur deux colonnes en marbre noir, étaient deux Muses en marbre blanc. Les sept autres eussent trop encombré la chambre, et il y en avait véritablement assez de deux, comme échantillon.

Le lit était en chêne sculpté et doré.

Il se trouvait au milieu de la pièce, selon la mode antique, le chevet adossé au mur, et de grands rideaux brochés, damassés, suspendus à un large baldaquin qui formait le dôme, pouvaient, suivant la saison, enfermer presque hermétiquement la dormeuse ou la laisser exposée à la salutaire circulation de l'air.

Le lit et les rideaux avaient coûté sept mille francs.

Le plancher était recouvert par un épais tapis de haute laine où, sur un fond blanc et éclatant, était semée une infinie variété de fleurs.

En regard, le plafond était peint.

Là s'étaient rencontrées de sérieuses difficultés.

Après de nombreuses visites au Louvre et un mûr examen, le baron n'avait pu se décider pour aucun des plafonds qui y sont. Les uns étaient trop mythologiques, les autres trop graves, les autres tout à fait incompréhensibles. Puis ce ciel bleu peuplé d'anges, d'amours, ou même de personnages en chair et en os, contrariait le baron, lui semblait peu naturel. Les lois de la pesanteur, entre autres, n'y étaient pas suffisamment observées. Ces plafonds péchaient par la base. De plus, en les admirant, on gagnait presque toujours des torticolis.

Afin d'obvier à ces inconvénients, le baron résolut de devenir artiste lui-même, de créer, d'innover.

Il n'avait pas la prétention d'être peintre; mais, comme tout le monde, il avait celle de posséder des idées, et de bonnes.

Il eut donc l'idée de repousser pour le plafond de sa fille tous ces sujets, qui seraient inadmissibles si on pouvait les regarder et les comprendre, et d'en choisir un gai, riant, convenable pour une jeune personne, récréatif, champêtre, une petite ferme, par exemple, avec ses dépendances et de jolis animaux.

Il s'adressa, comme toujours, à un des artistes qui font des copies au musée du Louvre.

Ceux-là, le baron les estimait.

Au moins, ils travaillent, on en est certain. Ce ne sont pas des paresseux qui font tout faire par leurs élèves, et signent ensuite effrontément pour vendre très-cher.

On lui exécuta donc sa petite ferme.

Du reste, c'était fort original. Les arbres avaient un peu l'air de saules-pleureurs, les bergers semblaient couchés lorsqu'ils étaient réellement debout, les moutons avaient des attitudes penchées qui donnaient beaucoup à penser, les paysannes marchaient bravement la tête en bas, les chiens couraient après les lièvres d'une façon peu usitée, même au cirque, mais, en résumé, et en prenant bien son point de vue, on reconnaissait parfaitement qu'on avait au-dessus de soi une petite ferme.

Cela coûta au banquier... mais, en récapitulant, ce ne fut pas là sa plus grosse dépense. Il avait résolu de consacrer cent mille francs à l'ameublement et à la décoration de la chambre de sa fille, et, y compris la bibliothèque, les porcelaines de Sèvres, et les mille futilités indispensables au bonheur de la fille d'un banquier, il ne put arriver qu'au chiffre de quatre-vingt-trois mille francs. Il en remit donc dix-sept mille à sa fille, pour ne pas se manquer de parole à lui-même, ce qui eût été la première fois de sa vie.

Quand il entrait dans cette chambre somptueuse, le



banquier rayonnait. Elle était en effet son œuvre, et son œuvre de prédilection.

Ce jour-là, il était trop soucieux pour que son visage ne laissât rien voir de ses anxiétés. Cependant, puisant dans sa tendresse le courage nécessaire pour ne pas alarmer sa fille par une physionomie attristée, il refoula ses pleurs, ajourna ses appréhensions, et parut avec une figure calme, sinon riante.

Une vieille demoiselle anglaise, parfaitement convenable de tournure et de maintien, se leva avec déférence dès qu'elle l'aperçut.

C'était la gouvernante.

Du reste, elle n'était ni gênante habituellement, ni ennuyeuse.

Elle parlait très-peu.

— Asseyez-vous, miss, dit le banquier. Ne vous dérangez pas.

— Oh ! dit-elle.

Et elle reprit sa place.

Le banquier s'approcha du lit dont les rideaux n'étaient tirés que d'un seul côté.

— Eh bien, fillette? dit-il en s'efforçant de raffermir sa voix qui tremblait. Eh bien ?...

La jeune malade eut dans les yeux un éclair de joie en voyant son père et murmura :

— Ils sont partis?

— Oui, mon enfant, oui.

— Tous ?

— Jusqu'au dernier.

Un soupir de contentement s'échappa des lèvres de la jeune fille.

— Ah ! j'oubliais... reprit le baron.

Et, se tournant vers la gouvernante :

— Miss, ajouta-t-il, enlevez ces roses, je vous prie.

— Oh ! dit-elle.

Et elle se leva de nouveau pour obéir.

La jeune fille poussa un faible cri.

Puis elle jeta un long regard sur un large bouquet de roses dont l'extrémité se baignait dans un vase plein d'eau, sur une table.

D'abord, elle ne s'opposa pas à ce qu'on lui prît ses fleurs, car son père venait de donner l'ordre de les ôter. Mais, en les voyant disparaître, ses traits exprimèrent une tristesse profonde.

— Mes roses ! s'écria-t-elle. Mes roses !

— Tu veux les garder? demanda le père.

— Oh ! oui.

— Alors..... au fait, ce docteur ne m'a pas positivement défendu..... Il m'a parlé de cela sans y attacher d'importance. L'essentiel est de ne pas contrarier les malades.

— Mon bon père !...

— Oui, oui... Tu sais bien que je ne peux rien te refuser.

— Miss....

— Oh !

— Rendez-lui ses roses, miss, rendez-lui ses roses.

— Oh !

Et la gouvernante replaça sur la table les fleurs qui baignaient dans l'eau.

Puis elle s'inclina légèrement et revint s'asseoir sur son siége, près du lit.

Le banquier s'approcha de sa fille avec une sorte de timidité.

— Stéphanie, dit-il, mon enfant... tu me permets de demeurer un peu... auprès de toi ?

— Mon père !...

— Ah ! c'est que, reprit-il avec l'humilité la plus touchante, j'ai peur de ne pas être... bien réjouissant. Je ne suis pas une mère, moi... je ne suis qu'un père.

Elle lui tendit la main, puis, l'attirant doucement à elle, elle l'embrassa tendrement.

— Ah !... c'est bête, continua-t-il... je crois que je vais pleurer. Ce n'est pas parce que tu es malade, ma petite Stéphanette. Non, non. Tu n'es pas sérieusement malade. Les médecins me l'ont affirmé. Mais quand tu m'embrasses, vois-tu.... Ah ! tiens, embrasse-moi encore.

Puis il ajouta avec un sourire mouillé de larmes :

— Tu te guériras bientôt, ma Stéphanie. A ton âge.... Mais, à propos, pourrais-tu me dire l'âge que tu as? Bientôt seize ans, mademoiselle. Oui, oui, seize ans. Je t'ai promis, quand tu en aurais dix-sept ou dix-huit.... Vous le verrez, mademoiselle, vous le verrez ! Il viendra prochainement.

— Qui donc ?

— Ah ! curieuse !

— Il viendra... Qui, mon père?

— Enkerli.

— Ah !

— Enkerli Pankanpouf. Tu ne le connais pas, cependant.... Voyons, as-tu confiance en moi ?

Mais la jeune malade, malgré sa faiblesse, eut assez de force pour détourner son joli visage.

— Me nommer madame Pankanpouf ! murmura-t-elle.

— Enkerli Pankanpouf.

— Madame Pankanpouf !

Et Mlle Stéphanie partit d'un frais et sonore éclat de rire.

— Tu ris, reprit le baron. Tu vas mieux. Oh ! parlons d'Enkerli, parlons-en beaucoup, mon enfant. Ses qualités.... Enkerli est le fils de la première maison de banque d'Amsterdam. Cela dit tout, cela résume tout. Quand on est le fils de la première maison de banque....

— Mon bon père, interrompit Mlle Stéphanie....

— C'est comme toi, par exemple, ajouta le baron avec chaleur.... S'il était question de tes qualités, il n'y aurait guère besoin d'en faire l'éloge. On dirait tout simplement : C'est la fille de la maison de banque baron Thourououde. De même, pour Enkerli, on dit : C'est le fils....

— Mon bon père, continua Mlle Stéphanie, je crois que j'ai envie de dormir.

H. Audeval.

— La suite prochainement. —



MENUS PROPOS

PHILOSOPHIQUES ET... CULINAIRES

(Voir page 58.)

Il y avait autrefois en Grèce, — bien longtemps avant la révolution, — sept messieurs que la voix publique avait gratifiés du nom de sages; c'étaient, comme on a dit de tout temps, les sept sages de la Grèce. Pourquoi les sept, alors qu'outre ces vénérables burgraves, la race hellénique a produit tant de philosophes distingués et d'un échantillon supérieur à celui de ces sept individus? Car, parmi eux, ne figuraient ni Platon, ni Socrate, ni Aristote; tandis qu'on voit se carrer dans les fauteuils de cette Académie au petit pied, un Pittacus, un Périandre, un Chilon, un Cléobule, dont la postérité n'a guère remué les noms et qui franchement ne le méritaient guère! Pourquoi? C'est que ces personnages étaient d'une ancienneté relative; et qu'à une certaine époque, quelqu'un imagina de clore la liste des vénérables, les nouveaux venus parmi les savants et les philosophes n'étant pas réputés dignes de siéger dans cet Olympe. Il y avait sept sages comme il y avait sept merveilles du monde, bien que depuis la septième, il s'en fût produit un certain nombre, mais qui avaient le tort d'arriver trop tard, alors que tous les billets étaient déjà distribués. Cela nous a valu un nombre démesuré de huitièmes merveilles du monde, dont aucune, comme les couplets du bon roi Dagobert, ne sera la dernière de toutes.

Les plus présentables parmi les sept sont Thalès, Bias et Solon. Celui-ci est un législateur distingué, que je vous prie de ne pas comparer avec ce vieux loup de Lycurgue, inventeur du brouet noir dont les truffes, à coup sûr, n'étaient pas un des ingrédiens, nourriture d'ailleurs en parfaite harmonie avec le caractère de la race féroce et sauvage qu'il avait soumise à ce régime, et à qui il ne manquait que d'être tatouée. Je suppose du moins qu'elle ne l'était pas, à en juger par le Léonidas — en grande tenue — du célèbre tableau de David. Du sage Bias, il ne reste guère qu'un mot célèbre qui fait grand honneur à la simplicité de ses goûts, et qui témoigne d'ailleurs de sa part une horreur profonde pour le tracas des déménagements. C'est lui qui disait « qu'il portait tout son avoir avec lui. » Il est à croire qu'il ne bourrait pas sa valise de chemises de rechange, qu'il se contentait d'un pantalon, avec fil et aiguilles pour le besoin; quant aux bretelles, si oui, ou si non... c'est une question à soumettre à l'Académie compétente. Je crois que, si Pomponius voulait s'en donner la peine, il pourrait sur ce point présenter des recherches et un travail qui lui feraient honneur, et que suivant l'usage l'Académie déclarerait que « la question laisse bien encore quelque chose à désirer, mais que, néanmoins, elle a été éclairée d'une vive lumière par le travail de l'auteur du mémoire. » Mais passons.

Nous voici au premier des sept, au sage Thalès de Milet. Celui-ci est auteur, comme on sait, d'un système de philosophie, suivant lequel l'eau est le principe de toutes choses. Pindare l'a célébré; et il n'est pas d'écolier si mince qui ne connaisse le célèbre vers : *Ariston men udor;* ce qui veut dire que l'eau est une chose excellente par-dessus toutes choses. Mais il y a des contradicteurs nombreux qui soutiennent que le vin est encore supérieur — pourvu qu'il soit bon. — Le même Thalès était, pour son temps, un mathématicien de mérite, et il est personnellement inventeur de diverses théories. Il passa un certain temps en Égypte, occupé à creuser la science des indigènes, par des conversations avec les prêtres, c'est-à-dire les professeurs du pays, qui lui apprirent, dit-on, beaucoup de choses, quoiqu'il en reste chez lui bien peu de traces, mais auxquels, en revanche, il en enseigna beaucoup d'autres de son chef, ce que je serais porté à considérer comme peu probable. Selon Diogène Laërce, il aurait appris à ces docteurs le moyen de mesurer les hauteurs des pyramides par leurs ombres; mais j'estime qu'en ceci Diogène, peu connaisseur, a dit une bêtise, ce qu'il me serait facile, mais beaucoup trop long de démontrer ici. — Quoi qu'il en soit, il paraît avoir inventé la théorie des lignes proportionnelles, ce qui est une grosse affaire en géométrie théorique et pratique. Enfin, il aurait découvert la solution du problème « du segment capable » qui est bien joli, ma foi! — Que sa mémoire soit bénie!

Mais ce qui caractérise surtout cet illustre personnage, c'est la célèbre et très-philosophique devise : « *Méden agan*, » ce qui signifie : *Rien de trop!* Aphorisme d'une profonde sagesse qui doit régir tous les actes humains, et particulièrement l'art de faire la soupe à l'oignon. Je savais bien que j'arriverais à ce dernier point, en faisant, à la vérité, le grand tour : or, puisque nous y voilà, procédons.

Mais je dois vous dire au préalable qu'en ceci j'empiète sur le domaine de mon ami Jérôme. Je redirai la chose comme il me l'a contée lui-même, en reproduisant une conversation du P. Népomucène, dont il possède, comme on sait, le portefeuille. Le petit sermon était cette fois à l'adresse de Mme Graindorge, vertueuse épouse de l'organiste de la paroisse Saint-Nicolas des Champs. Nous laissons la parole aux deux personnages entre lesquelles eut lieu le dialogue suivant :

— ... Je conviens, ma chère dame, que chacun des principes dont vous composez votre théorie d'éducation, est excellent en lui-même; mais il faut savoir doser la

mesure de chacun de ces ingrédiens, pour que chacun n'y prenne pas plus que sa part. C'est comme pour faire une excellente soupe à l'oignon. Je m'y prendrais de la manière que voici :

— Eh mais! révérend père, vous savez donc faire la soupe à l'oignon?

— Parfaitement! ainsi que quelques autres. Car...

— Vous en faites donc quelquefois?

— Jamais.

— Mais vous en avez vu faire, et par d'habiles personnes?

— Pas davantage.... et en tout cas, c'est du plus loin qu'il m'en souvienne!

— Ainsi ni fait, ni vu..... à moins qu'elle ne vous ait été révélée. Autrement, je ne comprends pas... Mais voyons, comment vous y prendriez-vous?

— D'abord, je crois que pour la soupe à l'oignon, il faut de l'oignon.

— Positivement.

— Qu'il faut de l'eau... du pain... du beurre... du sel... du poivre... et même...

— Oh! tout ce que vous venez de dire suffit bien.

— Soit! Mais étant donné deux oignons d'un certain volume, représentant un certain poids, il n'est pas indifférent, je pense, de les faire plus ou moins cuire, d'y ajouter telle quantité d'eau plutôt que telle autre, — tel poids de beurre plutôt que moins ou plus, — tel poids de sel, telle quantité de poivre, et finalement telle plutôt que telle quantité de pain pour un poids d'eau déterminé. Chacun de ces ingrédiens a sa raison d'être et sa dose normale qu'il ne faut pas dépasser. Or, pour arriver là, que faut-il faire? Expérimenter sur chacun de ces éléments, toutes choses égales d'ailleurs, jusqu'à ce que, par des essais gradués, on arrive à celui qui dénotera au goût un excédant du principe en expérimentation. Ceci fait pour tous, et note exactement prise de toutes les quantités de chacun jusqu'à cette limite où commence à se manifester l'excès, on en composera une formule numérique comme celles des médecins et des apothicaires. Et toutes les fois qu'on voudra faire de la soupe à l'oignon, on emploiera tout juste ces doses, de telle sorte que la soupe sera toujours composée d'une manière identique et sera toujours excellente. Et voilà comment moi, capucin indigne, je pourrai toujours faire cette excellente soupe à l'oignon, bien que notre saint fondateur ne nous ait laissé aucune instruction pour cela, et qu'aucun ange ne soit venu m'en révéler la formule.

— Fort bien! mais vous en pourriez dire autant de la soupe aux choux.

— Sans doute, et de bien d'autres choses, tant dans le monde intellectuel et moral que dans le genre culinaire. Les meilleures choses, en doses excessives, perdent leur mérite et leur qualité.

— Vous me permettrez, mon père, de faire une exception.... en faveur de.... vos sermons!

— Ah! vraiment? mes sermons. Nous allons y revenir; mais.... ceci me rappelle le repas de Béthanie. Vous connaissez les rôles qu'y prirent respectivement Marthe et sa sœur. Assurément Marthe faisait une bonne et très-bonne chose, en s'occupant activement du service, et multipliant si bien ses préparatifs pour traiter honorablement leur hôte divin, qu'elle ne pouvait suffire à la besogne; tellement qu'elle crut devoir réclamer le concours de sa sœur. Que lui répond Jésus-Christ? Il blâme doucement son excès de zèle; il lui dit que, si elle ne peut suffire au service, c'est qu'elle l'exagère, en préparant beaucoup de choses dont on pouvait fort bien se passer. Bref, il lui dit : « Rien de trop, » alors qu'elle faisait réellement une bonne œuvre. Vous en conviendrez bien, n'est-ce pas? revenons à mes sermons.

Si Marie, au lieu d'écouter la sainte parole du divin Maître, eût assisté à un sermon du P. Népomucène, je ne réponds pas qu'elle n'y eût dormi, passé la première demi-heure. Au père dont il s'agit, comme à tels autres, il arrive parfois, même sur les sujets les plus intéressants, de laisser défaillir l'attention de son auditoire, parce que, s'asservissant à l'usage, il étale sur l'étendue d'une heure entière ce qu'il pourrait dire très-complétement en vingt-cinq minutes.— « Rien de trop, » aussi bien en fait de sermon qu'en quoi que ce soit. Aussi bien nous avons un exemple célèbre et respectable à l'appui de la maxime.

Nous lisons aux Actes des apôtres que, saint Paul prêchant un jour à Troade, son discours se prolongea dans la nuit, et que, « par suite de la longueur de ce discours, » un jeune homme nommé Eutychus s'endormit. Comme il était appuyé sur une fenêtre, il en résulta une chute sur le pavé de la rue, et on le rapporta mort dans la salle où se tenait l'assemblée. L'apôtre le ressuscita et le rendit sain et sauf à ses parents, sans que le texte dise un seul mot qui implique un blâme quelconque au dormeur. Or, s'il arrivait à quelques auditeurs de s'assoupir aux discours du grand apôtre, que doit-ce être aux sermons du P. Népomucène et du P. Pacôme, qui d'ailleurs en ce genre ne sont pas les seuls coupables?

— J'admets cela, cher révérend père. Mais pour en revenir à la soupe à l'oignon, vous savez parfaitement faire celle-là et bien d'autres; mais particulièrement la soupe.... aux cailloux. Celle-là, vous le savez, est de l'invention d'un des vôtres.... Vous en possédez, sans doute, la recette.

— La recette et l'histoire en sont connues de tout le monde. Or, remarquez que dans cette excellente soupe, qui comprenait à des doses raisonnables l'eau, le beurre, le sel, les choux et le pain, il y avait justement quelque chose de trop, savoir.... le caillou. Or notre bon frère eut la sagesse de le reconnaître; c'est pourquoi il l'ôta de la soupière et le mit dans sa poche, se contentant des autres ingrédiens dont se composait la soupe....

Ici s'arrête la citation, et Pomponius reprend la parole pour son compte. Il trouve l'histoire fort drôlette, mais aussi très-philosophique. A son avis, il se fait dans ce monde énormément de soupes aux cailloux.

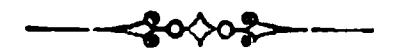
— Par exemple?

— Toutes les fois qu'on attribue un fait à une cause qui en est innocente, et qu'on la lui attribue par la seule raison qu'elle se trouve mêlée au fait et aux causes qui l'ont produit. — Voici qu'il pleut pendant deux jours de suite, alors que la lune entre ou à peu près dans telle ou telle phase. Or la pluie et le vent sont le résultat de causes propres et par elles-mêmes suffisantes pour les produire; ce sont les choux et le beurre; mais on trouve la lune au fond de la marmite; et c'est ce caillou inerte qui aura l'honneur du phénomène. J'entends une foule de gens attribuer la criminalité à l'ignorance: tel qui ne sait ni lire ni écrire, et qui a assassiné ou volé son prochain, ne se fût pas permis ces indélicatesses s'il eût su lire couramment, et passablement écrire et chiffrer. Et l'on dit cela, parce que la masse des larrons qu'amènent les gendarmes devant les tribunaux se trouvent dépourvus de ces connaissances. Mais d'autres attribueraient la criminalité aux casquettes, et aux souliers éculés, en se fondant sur un phénomène du même genre: car au fait, les drôles dont il s'agit comparaissent tous ou presque tous devant la justice, précisément avec ces articles de toilette. Les deux suppositions se valent: l'ignorance d'une part, et l'empeigne malheureuse de l'autre ne sont pas les causes qui lâchent la bride aux passions; mais toutes deux trahissent l'infimité de la position sociale des familles; celle-ci entraîne le plus souvent l'abandon des enfants au courant du ruisseau, de la rue, et les prive non-seulement de l'instruction, mais aussi et surtout de l'éducation qui est « la meilleure part » et la véritable base de la moralité. — Enfin vous savez qu'une foule de gens meurent de chagrin.... et d'une fluxion de poitrine, ou de quelque autre maladie de nature massacrante. Vous en trouverez d'autres au contraire pourvus d'un bon tempérament et n'ayant jamais reçu une cheminée sur la tête, qui, parvenus à un âge avancé, soutiendront qu'ils doivent leur longévité à l'ail ou au tabac, parce qu'ils ont mis de longue date une gousse du premier de ces deux végétaux dans leur gigot quotidien, ou qu'ils se sont profondément imprégnés de la seconde de ces sales drogues.

Je pourrais multiplier les comparaisons; mais je m'aperçois à temps que je m'engage dans une voie de sermonnage médiocrement amusant, et qui tend à violer l'adage du « Rien de trop, » dont j'ai essayé de vous faire comprendre la sagesse. Ce serait un singulier à-propos, vraiment! Je briserai donc ici, de peur de vous endormir....

A moins, bien entendu, que ce ne soit déjà fait.

POMPONIUS.



SILHOUETTES BIOGRAPHIQUES

—

LÉON GOZLAN

—

Plus vanté après sa mort que pendant sa vie, parce qu'il avait un talent plutôt fin et ingénieux qu'éclatant, Léon Gozlan passa presque inconnu du vulgaire des lecteurs, entre les succès à grand orchestre de Balzac et les tambours qui battaient la charge des campagnes littéraires d'Alexandre Dumas. Il appartient cependant à la tribu des romanciers qui parut avec éclat de 1830 à 1848. Au point de vue moral, il a la plupart de leurs défauts. Au point de vue littéraire il a quelques qualités qui manquaient à un grand nombre d'entre eux: un souci de la forme, un sentiment littéraire, un amour de l'art que beaucoup n'eurent pas.

Sa naissance ne semblait pas le prédestiner aux lettres: son père était un riche armateur de Marseille que des revers ruinèrent complétement. Léon Gozlan, né le 21 septembre 1806, dut quitter le collége à dix-huit ans avant de terminer complétement ses études, et alla chercher au loin fortune. Il s'embarqua pour Alger et, de là, il se rendit au Sénégal où il essaya, sans beaucoup de succès, en 1824, le commerce de cabotage. Si ses voyages ne l'enrichirent pas, du moins, en agrandissant l'horizon qu'il avait eu jusque-là sous les yeux, ils développèrent son esprit et préparèrent des couleurs à cette palette intérieure que tout poëte porte en lui. Il eut le bon esprit de penser qu'avant d'écrire il fallait compléter et même refaire ses études, et, à son retour à Marseille, vers 1826, ayant obtenu un emploi dans un collége, il en profita pour apprendre en enseignant. Ces études tardives venant mûrir des observations recueillies dans une première expérience de la vie, la méditation succédant à l'action commencée, durent exercer une grande et heureuse influence sur l'esprit de Léon Gozlan.

En 1828, il vint à Paris, sous les auspices de son compatriote Méry alors dans toute la verve de son talent et de son ardente jeunesse, le Méry de l'opposition qui venait d'écrire avec son ami Barthélemy ce pamphlet poétique de la *Villéliade* où il y a tant d'esprit et si peu de raison. Léon Gozlan fut d'abord commis de librairie et même, s'il faut en croire une tradition qui s'est longtemps conservée au cabinet de lecture de la *Tente*, l'un des plus suivis du Palais-Royal dans les dernières années de la Restauration et les premières du gouvernement de Juillet, il fut distributeur de livres dans un cabinet de lecture. Cela dura peu. Bientôt il fut accueilli à l'*Incorruptible*, — titre sonore! — au *Vert-Vert* et au *Corsaire*, c'étaient les journaux d'opposition du temps. La politique n'était point le fait de cette plume au fond

sceptique, indifférente et ayant plus de souci de la forme que du fonds. Elle se laissa facilement dériver vers la nouvelle et le roman, car elle préférait le culte de l'art à la bataille des idées.

Les *Mémoires d'un apothicaire* publiés en 1828, — Léon Gozlan n'avait encore que vingt-deux ans, — furent son début dans ce genre. Huit années séparèrent la publication de ce roman de celle du *Notaire de Chantilly*, qui, au point de vue littéraire — je ne parle pas du point de vue moral — est regardé comme un des meilleurs de l'auteur. A partir de ce moment il devient un des collaborateurs les plus accrédités et les plus assidus des revues en renom, et il n'y a pas d'années où l'on ne voie paraître un ou deux romans de lui. Cette étonnante



Léon Gozlan, mort le 14 septembre 1866. (D'après la photographie de Nadar.)

fécondité littéraire se prolonge pendant vingt ans, de 1836 à 1856, et les titres des romans qu'il publia pendant cette période rempliraient une page entière.

Je citerai seulement le *Médecin du Pecq*, roman de caractère, publié en 1837, qui sort de la foule de ses autres compositions. Mais je donnerai une mention spéciale aux *Châteaux de France*, publiés d'abord dans la *Revue de Paris*, et qui ont paru en quatre volumes en 1844. Dans cet ouvrage, le talent de l'auteur est arrivé à son apogée. Le fonds historique sur lequel il brode les anecdotes, la partie artistique et descriptive, forment comme un tissu plus solide qui soutient les capricieuses arabesques de sa plume. Il anime ou il relève ces puissants édifices dont plusieurs ont disparu du sol. Il évoque, pour remplir ces vastes salles, les générations couchées dans la tombe. Les couleurs effacées du tableau du passé se ravivent, les passions éteintes se rallument, les intérêts s'entrechoquent de nouveau. C'est l'histoire! Non pas l'histoire telle que la retracent les annalistes officiels en tenant compte seulement des batailles gagnées ou perdues, et de quelques grands événements tranchant sur le reste; mais l'histoire avec son fouillis d'hommes et de choses, ses bourdonnements infinis, ses couleurs chatoyantes et ses mille détails qui, pour la postérité, se perdent dans l'ensemble. Malheureusement la pensée morale manque aux œuvres de Léon Gozlan comme aux œuvres de la plupart des romanciers ses contemporains. Il décrit, il analyse, il subtilise, il raffine, il a

du trait, de la couleur, mais son talent a l'haleine un peu courte, et la morale brille par son absence dans ses œuvres. C'est un peintre pour qui la vie humaine n'est guère qu'un paysage de plus.

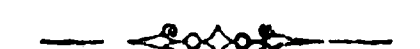
Il est juste de le reconnaître, Léon Golzan était obligé de battre monnaie avec son talent, et ceci explique le nombre prodigieux de ses livres. Encore n'avons-nous point parlé de ses pièces de théâtre qui ont été aussi très-multipliées. *La Main droite et la Main gauche*, pièce qu'il avait d'abord destinée au théâtre de la *Renaissance*, — c'est la salle où l'on a transporté depuis les Italiens, — occupèrent pendant quelque temps l'attention publique, à cause du siége en règle qu'elles eurent à soutenir contre la censure, et elles ne furent jouées à l'Odéon qu'après avoir subi de nombreuses modifications. Le Théâtre-Français donna du même auteur *Ève* en 1843, et en 1848, la *Goutte de lait*. C'était une pièce de circonstance. Gozlan, qui trouvait plus facile de suivre l'opinion que de la réformer, prenait la noblesse pour cible et la criblait de ses épigrammes pour plaire aux républicains de la veille et du lendemain. Ce n'est pas seulement le Brenn gaulois qui s'est écrié : « Malheur aux vaincus ! » Cette parole a été souvent répétée par les échos de l'histoire et elle retentit de siècle en siècle. Quand nous ajouterions la nomenclature des autres pièces ou proverbes, joués de 1852 à 1858 sur les grands et petits théâtres, par exemple, *Ève* au Théâtre-Français, *le Couvert est mis*, *la Queue du chien d'Alcibiade*, *un Cheveu blond*, *le Gâteau des reines*, *un Petit Bout d'oreille*, *les Paniers de la comtesse*, etc., nous n'apprendrions pas grand'chose au lecteur sur Gozlan et nous n'augmenterions pas d'un rayon la splendeur de la renommée de l'écrivain. Il y a deux genres de littérature, l'une qui fournit à la consommation plus ou moins intellectuelle de chaque jour et qui tient un peu de ces arrivages de la halle que le Gargantua parisien dévore entre un lever et un coucher de soleil ; l'autre qui s'adresse à tous les temps et qui se compose des chefs-d'œuvre de chaque siècle. L'apport de Léon Gozlan rentre dans les arrivages destinés à être consommés sur l'heure et sur place, bien que certains de ses livres et quelques-unes de ses pièces ne soient pas dépourvus de mérite littéraire ; il a fait beaucoup d'œuvres et pas un seul chef-d'œuvre.

C'était pourtant un homme qui avait bien de l'esprit, et jamais il n'en montra plus que dans l'étude sur Balzac que publia la *Revue contemporaine*, fondée et alors dirigée par M. le marquis de Belleval. Léon Gozlan avait été lié intimement avec le célèbre romancier, et je ne voudrais pas assurer qu'en sa qualité de peintre il n'ait pas jeté quelques coups de crayons précurseurs sur le papier pendant que Balzac qui, avec de grandes prétentions à la finesse, était naïf comme un enfant, posait sans s'en apercevoir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que personne n'a mieux saisi les excentricités de caractère du personnage, et cette espèce de confusion qui se faisait dans son esprit entre la vie réelle et la vie idéale des fictions au milieu desquelles il vivait. Balzac alla-t-il réveiller au milieu de la nuit Léon Gozlan pour courir avec lui les boutiques de joailliers auxquelles il voulait vendre l'Eméraude du grand Mogol qu'il venait — croyait-il — de découvrir dans un vieil écrin de famille et qui valait, selon lui, plusieurs millions? Le fait est douteux, et l'anecdote, quoique très-légèrement racontée, est un peu lourde à porter. Mais les peintres appuient souvent sur le trait pour lui donner plus de relief. C'est, du reste, l'éternelle histoire de Perrette au pot de lait, et si l'imagination d'une laitière s'entend à bâtir des châteaux en Espagne, jugez de ceux qu'échafaudait la riche imagination de Balzac avec sa baguette de magicien et de poëte ! Quoi qu'il en soit, les pages dont il s'agit sont au nombre des plus spirituelles, des plus fines et des plus gaies qu'ait écrites Léon Gozlan, qui eut le rare talent de faire rire à l'occasion des excentricités de Balzac sans rendre son ami ridicule.

Je ne reviendrai par sur le triste doute qui s'est éveillé autour du lit funèbre où reposait l'auteur dont j'achève l'esquisse biographique. Était-il juif? Était-il chrétien ? Quand une question pareille peut être posée, il y a malheureusement à parier que celui sur lequel elle est posée n'était ni l'un ni l'autre. L'étude des productions de Léon Gozlan dénonce un sceptique. Il regardait devant lui, derrière lui, autour de lui, jamais en haut. Le *Sursum corda* manque à son talent et à ses œuvres.

J'allais oublier de dire que Léon Gozlan était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1846 et qu'il avait été nommé officier du même ordre le 15 août 1859.

FÉLIX-HENRI.



LE FUSEAU BÉNIT

(LÉGENDE)

(Voir pages 29, 41, 61 et 74.)

—



V

LES ADIEUX.

Plusieurs jours s'étaient écoulés. Odette tenait fidèlement la promesse faite au prince. Sur le matin, trompant la surveillance des gardes, elle se rendait au pied de la tour et partageait avec l'illustre captif le pain noir et le petit morceau de viande que Fantik lui accordait parfois dans un moment de libéralité.

Le fraisier miraculeux de la Madone du chêne donnait toujours une abondante récolte ; mais Odette n'y goûtait jamais. Le repas du prince fini, s'il restait quelques fraises, elle les donnait au premier petit mendiant

qu'elle rencontrait en lui disant : « Prie Dieu pour messire Gilles ! »

Un soir, la jeune fille en allant faire au prince sa visite accoutumée fut toute surprise de ne pas l'apercevoir à la fenêtre près de laquelle il attendait ordinairement.

— Il n'est plus ! se dit-elle ; tout est fini !

Une pâleur mortelle couvrit le front d'Odette, un inexprimable serrement de cœur lui fit perdre pour quelques minutes la respiration. Malgré sa faiblesse apparente, les défaillances chez elle duraient peu, elle se remit, et, s'approchant de la fenêtre, elle essaya de jeter un regard à l'intérieur.

A la faible lueur d'une lampe suspendue à la voûte elle aperçut Gilles. Mais existait-il encore ? Étendu sur un escabeau, pâle, défiguré, les mains inertes, il semblait un cadavre. Odette, l'âme en proie à une poignante angoisse, frappa, à travers la grille, un coup violent à la vitre. O bonheur ! Gilles a tressailli, sa tête se redresse, ses yeux se tournent vers la fenêtre. Il n'est pas mort ! Mais quelle nouvelle lutte a donc usé le reste de ses forces, il ne marche pas, il se traîne vers la fenêtre et ne l'ouvre qu'avec effort.

— Odette, c'est toi, merci, dit-il.

— Monseigneur, qu'avez-vous? s'écrie Odette les mains jointes et les larmes aux yeux. Que vous est-il arrivé ? Que vous ont-ils fait ?

— Odette, une goutte d'eau, je t'en conjure, oh ! je souffre, je souffre !... donne-moi une goutte d'eau !

Odette tendit au prince sa cruche pleine, Gilles y colla ses lèvres avec avidité et but à longs traits.

Et il retomba presque mourant sur l'escabeau qu'il venait de quitter.

— Ils ne trouvent pas que je meurs assez vite, dit Gilles avec un amer sourire.

— Que dites-vous, Monseigneur ? s'écria Odette avec effroi.

— Deux de mes gardiens m'ont apporté une soupe grasse sur laquelle, pauvre affamé, je me suis jeté comme sur le mets le plus délicieux. Après les infernales trahisons dont j'ai été tant de fois la victime, je ne sais donc pas encore connaître les hommes ; Odette, Odette, cette soupe était empoisonnée !... Oh ! il faut une constitution aussi robuste que la mienne pour pouvoir supporter tant de mortelles atteintes ! Mais deux jours, trois jours, moins que cela peut-être, et le fils des ducs ne sera plus à la merci de ces lâches qui n'ont d'homme que le nom. Avant de mourir, je soupire après une grande consolation. Me sera-t-elle refusée ?

— Non, seigneur, si la chose dépend de votre fidèle servante. Parlez, que dois-je faire ?

— Je donnerais les dernières gouttes de sang qui restent dans mes veines pour voir un prêtre. Si tu connais en ces lieux quelque ministre du Dieu de miséricorde, va, Odette, le supplier de venir près de Gilles de Bretagne le préparer à la mort.

La jeune fille songeait à courir à l'abbaye de Baquen, qui était peu éloignée du château de la Hardouinaye ; mais à peine traversait-elle la forêt, qu'elle se trouva en présence d'un père cordelier.

— La paix du Seigneur soit avec vous, ma fille, dit le religieux.

— Mon révérend père, dit timidement Odette en s'inclinant devant le cordelier, vous déplairait-il de vous arrêter quelques instants en ce lieu ?

Et Odette désigna les tours du château, qui se détachaient, imposantes et sombres, sur le gris-clair du ciel.

— S'il peut en résulter de la gloire pour mon divin Maître, je m'arrêterai volontiers.

— Il s'agit, mon Père, de recevoir la confession d'un mourant, messire Gilles de Bretagne, le frère du puissant duc.

— Je suis prêt à vous suivre : conduisez-moi.

Odette guida le religieux à travers le périlleux chemin qu'elle avait pu, protégée par le ciel, parcourir tous les jours sans être aperçue. Arrivée au pied du donjon, elle désigna la petite fenêtre basse en disant : « C'est ici, mon père, la résidence du fils des ducs. »

Le cordelier, accoutumé sans doute de longue main au néant des choses humaines, ne témoigna aucune surprise. Tandis qu'Odette se retirait à l'écart ; il s'avançait d'un pas recueilli et grave vers le prisonnier qui, du fond de son cachot, l'avait aperçu et à qui sa vue avait donné de nouvelles forces.

— Béni soyez-vous, mon père ! s'écria le prince, vous qui bravez la mort pour venir m'assister !

Et il tomba à genoux derrière la grille contre laquelle s'appuyait le religieux.

Lorsque le prince eut déclaré toutes ses fautes et redit toutes les tortures que depuis quatre ans on lui faisait subir, en assurant le vénérable prêtre qu'il mourait victime de la calomnie et de la trahison, ce dernier lui demanda s'il pardonnait à ses ennemis.

— Mes ennemis, je les connais tous, répliqua le prince, et à tous je pardonne ! Allez, mon père, vers mon frère, François de Bretagne, et dites-lui que, puisque je n'ai pu obtenir de lui justice sur la terre, je l'attends dans cinquante jours au tribunal de Dieu, où sa conduite et la mienne seront jugées. Je vous donne cet ordre sans ressentiment, sans colère, ce n'est pas par esprit de vengeance que je vous envoie vers lui, mais pour qu'il se tienne prêt.

— Les recommandations des mourants sont sacrées, je vous obéirai, messire, répondit le religieux.

Le moine portait sur lui la sainte hostie, il fit communier le prince en viatique. Odette, qui priait à quelque distance, se rapprocha pour adorer le Dieu bon et miséricordieux, qui vient avec le même amour se donner à ses créatures dans un cachot comme dans un palais. Le cordelier et le prince s'entretinrent pendant quelques instants encore ; Gilles passa à travers la grille

sa main amaigrie que le moine serra avec émotion, et ils se dirent adieu.

— Odette, adieu à toi aussi, noble enfant à qui, depuis six semaines, j'ai dû le pain qui a prolongé mon existence, et les seules lueurs de bonheur dont depuis quatre ans il m'ait été donné de jouir. Lorsque je ne serai plus, n'oublie pas dans tes prières le pauvre captif que tu as assisté à ses derniers moments.

— Moi, vous oublier, monseigneur, répondit l'orpheline d'une voix brisée par des sanglots qu'elle essayait vainement de retenir, jamais, oh ! jamais !

— Je voudrais, Odette, te donner un dernier message ; mais tu ne pourras pas le remplir peut-être, car tu n'es pas libre, ma pauvre enfant.

— Du moins, je ferai mon possible pour vous obéir, monseigneur.

— Va donc, si tu le peux, vers Mme Françoise de Dinan et dis-lui... Mais attends.

Gilles s'éloigna de la fenêtre. Odette le vit chercher sur la table boiteuse et fureter dans les bahuts ; mais il ne put trouver ce qu'il cherchait, car il revint découragé. Ah ! Odette, l'homme le plus pauvre de la Bretagne est moins dénué que le fils des ducs. Pas une feuille de parchemin pour écrire à ma bien-aimée Françoise que ma dernière pensée est pour elle ! Rien ! rien, ils ne m'ont rien laissé !

Saisi d'une inspiration soudaine, il s'empara du fuseau qu'Odette portait toujours à son côté ; à l'aide d'un fragment de la grille, il se fit une piqûre au bras et, du sang qui s'échappa de la légère blessure, il traça sur le bois du fuseau bénit quelques mots qui lui arrachèrent des pleurs.

— Porte cela à Françoise, reprit le prince, et dis-lui, oh ! dis-lui bien, Odette, que depuis notre séparation, je n'ai pas laissé passer une heure sans songer à elle. Pauvre chère Françoise, je ne la reverrai qu'au ciel. Adieu, Odette, adieu et sois bénie mille fois !

— A demain, monseigneur ! repartit la jeune fille.

— Demain ! répéta Gilles avec un inexprimable sourire.

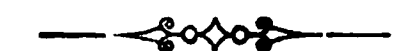
Et son regard monta vers le ciel radieux d'étoiles.

— Demain je serai là, dit-il, délivré et heureux.

Mais Odette descendait déjà le terrain conduisant à la douve, elle n'entendit pas les dernières paroles du captif.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —



VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

(Voir pages 26 et 39.)

L'Empereur Joseph II à Versailles (1777). — Originalité de ce prince, il protége l'abbé de l'Épée.

Nous ne quittons pas sans regrets les frais ombrages, les charmantes solitudes de Trianon et de Montreuil, dont les noms seront désormais unis à ceux de Marie-Antoinette et de Madame Élisabeth, pour rentrer au château.

En retournant un peu sur nos pas jusqu'en 1777, nous y trouverons un hôte nouveau, le frère de la reine, devenu empereur sous le nom de Joseph II ; vivement sollicité par sa sœur, à qui l'absence d'une famille si aimée pesait cruellement, il avait entrepris le voyage de France. Le comte de Falkensteins (l'empereur voyageait incognito) arriva à Versailles dans un équipage qui étonna fort la cour et la ville : « Dans sa suite et « dans ses bagages, dit l'*Espion anglais*, il est arrivé « avec un train moins considérable que celui d'un co- « lonel qui va rejoindre son régiment. Il avait deux seuls « domestiques de louage et un cocher de remise. Dans « son extérieur, aucun luxe, nulle décoration ; un « simple habit de drap brun ou vert est celui qu'il « portait habituellement. »

Ce prince avait refusé l'hospitalité royale, en déclarant qu'il voulait habiter un hôtel garni de la ville. Il y trouva en effet son appartement préparé par les soins de la reine, qui y avait fait transporter une partie du mobilier de la couronne.

Marie-Antoinette raconte elle-même à sa sœur Marie-Christine les détails du séjour de leur frère à Versailles.

« L'empereur s'est obstiné, comme je vous l'ai déjà « dit, ma chère Marie, à ne pas vouloir prendre sa ré- « sidence au château. Il loge dans un hôtel garni, mais « il soupe avec nous. Le mois dernier, je l'ai conduit à « une représentation d'*Iphigénie en Aulide*, à l'Opéra « de Paris. — Il s'était enfoncé au fond de la loge ; mais « à un morceau décisif, je l'ai pris par le bras et l'ai « forcé à se laisser voir. Alors il a été reçu avec accla- « mations du public, et il est sorti très-enthousiasmé « de sa réception et du succès de notre bon Gluck. Il « est toujours le même. Il fait des observations très- « justes sur ce qu'il voit, rit, donne des conseils comme « personne n'en sait donner. *Des fois*, il faut l'avouer, « il y met une forme un peu brusque, ce qui fait per- « dre à ses grandes idées leur effet. Ma chère maman « ne trouvera pas mauvais si je tiens ce langage ; elle « connaît mieux que personne mon frère et moi-même, « et elle sait toute l'admiration que j'ai pour lui et tout « le prix que j'attache à ce qu'il ait un plein succès à « la cour, comme il le mérite, et combien je suis fière « du respect qu'il inspire ici. Le roi le regarde avec « amitié, et, comme il est très-timide et peu parlant, il « l'écoute volontiers sans mot dire ; mais, quand notre « frère lui donne de ces coups de critique, il se borne « à sourire et se tait. L'autre jour, cependant, il n'a « pu garder le silence sur certains principes de gouver- « nement développés par l'empereur contre le clergé. « Le roi a repris un à un ses arguments avec une préci- « sion, une fermeté, un sang-froid qui nous ont tous « étonnés..... »

Joseph était, on le sait, du nombre de ces souverains philosophes et frondeurs, admirateurs de Voltaire.

Ce prince se plut à marquer une estime particulière aux artistes et aux gens de lettres. Tout semblait attirer sa curiosité, car il aimait, disait-il lui-même, par-dessus tout, les choses *spectaculeuses*. Cette curiosité et la philanthropie philosophique qu'il se plaisait à étaler furent un puissant secours à l'une des plus belles œuvres de la charité chrétienne.

Un prêtre modeste, né à Versailles, l'abbé de l'Épée, avait été touché de compassion pour l'une des grandes misères de l'humanité. La pensée que les pauvres âmes des sourds-muets s'ignoraient elles-mêmes et par conséquent ignoraient Dieu toucha son cœur évangélique. Il résolut de faire jaillir la vie intellectuelle du cerveau de ces êtres infortunés à qui la tradition humaine manquait avec la parole, et qui végétaient en eux-mêmes comme dans un tombeau animé. Les ressources étaient faibles, mais il savait qu'on peut compter sur la Providence. Il se mit donc à l'œuvre, réunissant quelques enfants et essayant cette méthode simple et admirable dont les prompts succès eussent été pour lui une grande joie, s'il avait pu augmenter le nombre de ses petits protégés.

C'est dans ces circonstances qu'il vit entrer un jour, au moment de sa classe, un personnage inconnu qui n'était autre que le frère de la reine. Joseph II s'enthousiasma pour l'œuvre de l'abbé de l'Épée, ce modeste chrétien; il passa des heures à causer avec lui, à faire répéter l'intéressante leçon, et revint à Versailles parler de sa découverte à la cour, fort étonné qu'un homme comme l'abbé de l'Épée y fût à peine connu. La reine alla visiter le modeste établissement, l'admira aussi, et bientôt la mode vint de faire une visite aux sourds-muets. La réputation de l'abbé de l'Épée grandit vite, et l'établissement protégé par le roi, reconnu d'utilité publique, prit cet heureux développement, digne récompense de son humble fondateur.

Renée de la Richardays.

— La suite prochainement. —

LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51 et 76.)

La vivacité des regrets qu'éprouvait Mme de Maintenon et les craintes qu'elle ressentait sur les résultats de cet esprit mondain qui semblait s'être emparé de la maison de Saint-Cyr la jetèrent dans une réaction, et, comme c'est le propre de toutes les réactions, celle-ci l'entraîna dans un excès opposé. Sous le coup de cette impression nouvelle, elle écrivait à Mme de Fontaine, maîtresse générale des classes : « La peine que j'ai sur les filles de Saint-Cyr ne peut se réparer que par le temps et un changement entier de l'éducation que nous leur avons donnée jusqu'à cette heure. Mon orgueil s'est répandu dans toute la maison, et le fond en est si grand, qu'il l'emporte sur mes bonnes intentions. J'ai voulu que les filles eussent de l'esprit, qu'on élevât leur cœur, qu'on formât leur raison, j'ai réussi dans ce dessein ; elles ont de l'esprit et s'en servent contre nous ; elles ont le cœur élevé et sont plus fières et plus hautaines qu'il ne conviendrait de l'être aux plus grandes princesses à parler même selon le monde. C'est ainsi qu'on réussit quand le désir d'exceller vous fait agir. Nous avons voulu éviter les petitesses de certains couvents et Dieu nous punit de cette hauteur. »

Dans les premiers moments de son désespoir, Mme de Maintenon se jette dans une réforme à outrance. Aucun règlement ne lui paraît assez sévère pour rabattre les fumées d'orgueil qui obscurcissent l'esprit de ses chères filles de Saint-Cyr. Elle marche d'autant plus résolûment dans cette voie qu'elle se regarde comme responsable du mal qui a été fait : vous l'avez entendue s'en accuser elle-même. Elle recommande donc aux dames de Saint-Cyr d'employer tous les moyens propres à abaisser l'orgueil des pensionnaires et à réprimer leur imagination. Il faut qu'on renonce à Saint-Cyr au goût de l'esprit, qu'on traite sévèrement les élèves, qu'on les tienne dans le silence, qu'on les désaccoutume de tout ce qui excite leur imagination, qu'on ne leur montre plus de vers même sur de bons sujets, qu'on les habitue à être sobres sur la lecture, et à préférer aux livres l'ouvrage des mains et les soins du ménage.

C'était une espèce de diète intellectuelle que Mme de Maintenon prescrivait à Saint-Cyr pour ramener dans leur état normal les imaginations surexcitées. Les choses allèrent si loin dans ce sens qu'un jour une des dames de Saint-Cyr, Mme de Saint-Étienne, lui dit en souriant pour calmer ses alarmes : « Consolez-vous, madame, nos *Jaunes* — c'était la seconde classe de Saint-Cyr — n'ont plus le sens commun. »

Il était impossible que la femme d'un sens si droit et si juste à laquelle Louis XIV avait coutume de dire quand il la consultait sur une affaire importante et délicate : « Qu'en pense Votre Solidité? » persistât dans cet excès. Peu à peu les craintes de Mme de Maintenon se calmèrent avec les symptômes qui les avaient fait naître, une transaction se fit dans son esprit entre des idées également absolues, également empreintes d'exagération. Fénelon, dont elle prisait très-haut le caractère et l'intelligence, fut consulté par elle et lui apporta le concours des idées sages et modérées qu'il a développées dans son traité de l'*Éducation des filles*. Nous entrons ici dans la seconde phase de l'histoire de Saint-Cyr et nous allons avoir à exposer le système définitif d'éducation qui prévalut et persista jusqu'à la fin dans cette royale maison. Ce sont, en grande partie, les idées de la seconde partie du dix-septième siècle, mais animées et échauffées par le souffle de Fénelon. Nous verrons Mme de Maintenon, instruite par un premier naufrage qui doit nous servir aussi d'enseignement, marcher

avec précaution vers un idéal d'éducation moins raffiné, mais aussi plus raisonable, plus pratique, sans cesser pour cela d'être élevé et vraiment libéral.

Dans une de ses lettres, Mme de Maintenon disait : « Il faut nous jeter dans l'extrémité pour nous retrouver dans le milieu. » Son excellent esprit lui marquait ainsi le but à atteindre, alors même que, par une réaction assez facile à comprendre, elle allait jusqu'à l'excès dans ses projets de réformes. Si elle cherchait à abattre les fumées de l'amour propre chez les dames et les demoiselles de Saint-Cyr, elle ne s'épargnait pas elle-même, sa correspondance en fait foi. Elle écrivait, en effet, le 20 février 1689, à l'abbé Gobelin : « Prêchez nos religieuses sur l'orgueil, sur la hauteur, la fierté. Je suis persuadée que mon exemple a beaucoup contribué à introduire cet exemple dans la maison. Mais avec la même sincérité que je m'en reconnais coupable, je vous dis que je ne l'ai jamais poussé si loin. Je pourrais en dire des particularités qui étonneraient tout l'orgueil renfermé dans Versailles. Dieu me fasse la grâce de le détruire par mon exemple ! »

Pour insister si fortement sur la nécessité d'apporter un remède au mal, il fallait que Mme de Maintenon eût de puissantes raisons, et l'on sait, en effet, que malgré les efforts de la fondatrice, la hauteur fut longtemps un des défauts dominants des demoiselles de Saint-Cyr. Elle ne négligea rien pour ramener la maison à laquelle elle portait une affection vraiment maternelle aux sentiments dont elle croyait avoir contribué à l'éloigner. « Il faut reprendre notre établissement par les fondements, écrivait-elle aux dames de Saint-Louis, et le bâtir sur l'humilité et la simplicité. Il faut renoncer à nos airs de grandeur, de hauteur, de fierté, de suffisance. Il faut renoncer à ce goût de l'esprit, à cette délicatesse, à cette liberté de parler, à ces murmures, à ces manières de raillerie toute mondaine, enfin à la plupart des choses que nous faisions. »

Puis elle ajoute encore en parlant des demoiselles de Saint-Cyr : « Je voudrais qu'on leur retranchât le plus de ruban qu'on pourra, qu'on les laissât un peu éguenillées, mais sans rien retrancher sur le soin de leur taille. »

La mère, on le voit, se retrouvait toujours dans la réformatrice. D'ailleurs, il importe de se rappeler que Mme de Maintenon, quand elle écrivait dans ces termes, voulait corriger des abus et ramener dans de justes limites une institution qui les avait dépassées. C'est dans le même sens qu'elle écrivait encore aux dames de Saint-Louis : « Ne nous faites pas des rhétoriciennes, les femmes ne savent jamais qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend ordinairement fières, causeuses et dégoûtées des choses solides. »

Pendant que cette espèce de révolution se passait dans l'intérieur de Saint-Cyr, sans être connue au dehors, car la suspension des représentations d'*Esther* trouvait, je l'ai dit, un motif naturel dans la nouvelle de la mort de la jeune reine d'Espagne, Racine travaillait à un nouvel ouvrage. Le roi, dans les premiers moments de la vive satisfaction que lui avaient causée les représentations d'*Esther*, avait demandé au poëte s'il ne lui serait pas possible de trouver, dans l'Histoire Sainte, un second sujet de nature à être adapté à une action dramatique. Mme de Sévigné jugeait la chose impossible. Elle écrivait à ce sujet à sa fille : « Racine aura de la peine à faire jamais quelque chose d'aussi agréable, car il n'y a plus d'histoire comme celle-là ; c'était un hasard et un assortiment de toutes choses qui ne se retrouvera jamais : Judith, Booz et Ruth ne sauraient rien faire de si beau. Racine a pourtant bien de l'esprit, il faut espérer. »

Mme de Sévigné, qui avait aussi bien de l'esprit, faisait un acte de haute raison en conservant de l'espoir au milieu de ses craintes : Racine, avec le coup d'œil du génie, avait découvert dans l'Écriture sainte le sujet d'*Athalie*. Comme l'a fait observer un critique célèbre, le sujet d'*Athalie* demandait beaucoup plus d'invention et d'art que celui d'*Esther* pour être approprié au théâtre, car Dieu, comme dans *Esther*, n'avait pas préparé toutes les scènes, et le poëte avait beaucoup à faire. Ce qu'il y avait à faire il le fit. L'auteur d'*Athalie* pouvait seul surpasser celui d'*Esther* ; et Voltaire lui-même, dans un de ses bons jours où il voyait la vérité et où il la disait, a écrit ces lignes, qu'il a tristement démenties depuis dans des pamphlets, par suite de cet esprit de dénigrement dont il était animé contre la religion et l'Écriture sainte : « La France se glorifie d'*Athalie*, c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre, c'est celui de la poésie[1]. » C'est le même écrivain qui s'exprimait ainsi dans une épître adressée à la duchesse du Maine et servant de préface à Oreste : « Racine composa son chef d'œuvre d'*Athalie*, mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant et un prêtre pussent former une tragédie intéressante. L'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes, resta longtemps méprisé ; et son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siècle, éclairé mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre. »

Les circonstances au milieu desquelles Racine acheva la tragédie d'*Athalie* expliquent, dans une certaine mesure, le peu d'accueil fait à ce chef-d'œuvre. Quand il porta son ouvrage à Versailles, il trouva les idées du roi et celles de Mme de Maintenon en pleine réaction ; l'un et l'autre ne voulaient plus à aucun prix de représentations publiques à Saint-Cyr, et l'on vient de voir que leur résolution à ce sujet était bien motivée. Il fut décidé cependant qu'*Athalie* serait jouée, mais sans théâtre, sans décoration, sans costume, dans la classe bleue, en présence seulement du roi, de Mme de Maintenon et de

[1] Lettre écrite en 1745 au marquis de Maffei.



quelques auditeurs privilégiés, au nombre desquels était Fénelon. « La pièce est si belle, dit Mme de Caylus dans ses *Souvenirs*, que l'action n'en fut pas refroidie, et qu'elle fit autant d'impression que plus tard, quand elle fut jouée avec le prestige du théâtre. » En feuilletant le *Journal de Dangeau* toujours si exact, on trouve que les représentations d'*Athalie* qu'il appelle des répétitions parce qu'elles eurent lieu sans appareil et devant quelques spectateurs privilégiés seulement, furent au nombre de trois dans l'année 1691. Il place la première à la date du 5 janvier de cette année ; le roi, le Dauphin et Mme de Maintenon y assistèrent. La seconde eut lieu le 8 février et Mme de Maintenon y mena peu de dames ; la troisième le 23 du même mois et Louis XIV y conduisit le roi et la reine d'Angleterre. Pour retrouver une mention des représentations d'*Athalie* dans le *Journal de Dangeau*, il faut aller jusqu'en 1697, où l'on voulut donner à la jeune duchesse de Bourgogne la représentation du chef-d'œuvre de Racine. Le roi, pour dédommager l'auteur, l'avait autorisé à faire imprimer la pièce; mais, chose difficile à comprendre, elle ne produisit, lorsqu'elle fut publiée, qu'une médiocre sensation. Mme de Maintenon et Saint-Cyr avaient des ennemis, la cour commençait à vieillir, la fortune de Louis XIV à jeter moins de rayons ; le dix-septième siècle approchait de sa fin, et le dix-huitième allait monter à l'horizon. Les ennemis de Mme de Maintenon et de Saint-Cyr, devenus les ennemis de Racine, — et l'on a pu juger par l'appréciation de Mme de la Fayette sur *Esther*, quelle tactique ils employaient, — avaient pris les devants. Ils étaient allés partout répéter qu'*Athalie*, fort inférieure à *Esther*, était une pièce dont les principaux personnages étaient un prêtre et un enfant, et qui, par conséquent, ne pouvait avoir aucun intérêt hors d'un pensionnat et d'un monastère. On ne se contenta point d'accueillir froidement *Athalie ;* il y eut des esprits malveillants ou prévenus qui décochèrent contre ce pauvre chef-d'œuvre délaissé et humilié leurs froides et impuissantes épigrammes. On fit des couplets contre *Athalie*, semblables à ces blasphèmes que la main des passants crayonne aux murailles des sanctuaires. Voici une épigramme que la renommée attribua, peut-être alors, à Fontenelle, qui se serait ainsi vengé de la déconvenue de son *Aspar* si spirituellement raillé par Racine :

> Pour expier ses tragédies
> Racine fait des psalmodies
> En style de *Pater noster*.
> Moins il peut émouvoir et plaire,
> Plus l'œuvre lui semble exemplaire,
> Mais pour nous donner pis qu'*Esther*,
> Comment Racine a-t-il pu faire?

Sans doute les hommes de sens et de goût protestèrent contre ces misérables quolibets, et Boileau ne cessa de répéter à son ami qu'*Athalie* était son chef-d'œuvre et que le public y reviendrait. Mais Racine, moins compétent dans la question précisément parce qu'il était l'auteur de la pièce, finit par accepter l'injuste arrêt dont elle était frappée. Sensible et modeste, il crut s'être trompé à l'instar de Corneille vieillissant, et il mourut en emportant la pensée que sa dernière et immortelle tragédie était une ombre jetée sur la gloire de son théâtre. Ce ne fut que trois ans après sa mort, en 1702, qu'*Athalie* commença à se relever d'une injuste disgrâce. Elle était restée, il est vrai, en honneur dans l'intérieur de Louis XIV et à Saint-Cyr, et l'on peut suivre dans le *Journal de Dangeau* les occasions où le roi assista à ce chef d'œuvre. Ainsi le 27 février 1699, le duc et la duchesse de Bourgogne « virent chez Mme de Maintenon la représentation d'*Athalie*. On avait fait venir pour cela des demoiselles de Saint-Cyr qui la jouèrent fort bien. Le spectacle fut fort touchant et fort agréable ; cela se fit fort en particulier. » Mais ce fut en 1702 seulement qu'on put juger de l'effet théâtral d'*Athalie*. A cette époque, en effet, Mme de Maintenon eut l'idée d'organiser une représentation de cette pièce à Versailles, en faisant remplir les rôles, non plus par les demoiselles de Saint-Cyr, mais par des personnes de la cour. Mme la duchesse de Bourgogne qui, à l'époque où elle était arrivée en France, avait assisté plusieurs fois aux représentations de Saint-Cyr, et avait même figuré dans la pièce comme une des jeunes Israélites, accueillit avec beaucoup d'empressement cette idée. Il y eut plusieurs répétitions auxquelles le roi assista. Mais *Athalie* faillit encore échouer au port par suite des contestations qui s'élevèrent à l'occasion de la distribution des rôles, et Mme de Maintenon expose ainsi dans une lettre adressée au comte d'Ayen, depuis maréchal de Noailles, auquel elle avait marié une de ses nièces, toutes les contrariétés qu'elle éprouva à ce sujet : « Voilà donc, lui disait-elle, *Athalie* encore tombée : le malheur poursuit tout ce que je protége et que j'aime, Mme la duchesse de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussirait pas, que c'était une pièce fort froide ; que Racine s'en était repenti ; que j'étais la seule qui l'estimait, et mille autres choses qui m'ont fait pénétrer par la connaissance que j'ai de cette cour-là, que son personnage lui déplait. Elle veut jouer Josabeth, qu'elle ne jouera pas comme la comtesse d'Ayen... Jouons-la puisque nous y sommes engagés ; mais, en vérité, il n'est pas agréable de se mêler des plaisirs des grands. »

Athalie fut donc jouée, mais l'événement ne justifia en aucune façon les appréhensions de Mme de Maintenon. Nous trouvons dans le *Mercure* du mois de février 1702 un compte rendu de la représentation qui indique la distribution des rôles. Mme la duchesse de Bourgogne remplit, comme elle l'avait désiré, le rôle de Josabeth, et à travers les éloges du *Mercure* on aperçoit qu'elle ne put se défendre, comme l'avait prévu Mme de Maintenon, d'une certaine timidité [1]. Mme d'Ayen, qui avait cédé le

[1] « Quoique son rang, dit *le Mercure*, pût lui permettre de faire voir plus de hardiesse qu'une autre, celle qu'elle a fait

rôle de Josabeth à Mme la duchesse de Bourgogne, remplit celui de Salometh, fille de Joad et de Josabeth, tandis que le comte d'Ayen remplissait le rôle d'Azarias. Un fils du duc de Guiche, le petit comte d'Espare, qui n'avait que sept ou huit ans, charma tout l'auditoire, dans le personnage de Joas, le roi enfant. Le duc d'Orléans saisit et rendit merveilleusement le personnage d'Abner. M. de Champeron, tout jeune adolescent, fut très-convenable dans celui de Zacharie. Les deux principaux rôles de la pièce, celui d'Athalie et celui du grand prêtre Joad, furent rendus d'une manière hors ligne. La présidente de Chailly fut universellement admirée pour le rare talent qu'elle déploya dans le personnage difficile d'*Athalie*. On avait désespéré de trouver un Joad à la cour, on s'adressa au célèbre comédien Baron, alors retiré du théâtre, qui eut l'honneur d'être admis dans cette troupe composée de princesses, de grands seigneurs et de grandes dames; il emporta tous les suffrages par le feu qu'il mit dans le rôle du grand prêtre. Il y eut trois représentations d'*Athalie*, et elles furent très-brillantes, Racine fut applaudi par l'auditoire privilégié et restreint qui fut admis à assister à ce chef-d'œuvre. La tragédie était entourée des pompes qui lui sont nécessaires, je veux parler des décorations, des costumes et, par-dessus tout, des chœurs qui furent parfaitement exécutés par les demoiselles de la musique du roi.

La tragédie d'*Athalie* réussit donc complétement à la cour en 1702. Ce succès fut le précurseur de celui qu'elle obtint lorsqu'en 1716, par les ordres du régent d'Orléans, tenant peu de compte des intentions de Louis XIV exprimées dans le privilége accordé à Racine et où défense formelle était faite « à tout acteur de la représenter sur la scène, » *Athalie* fut jouée au Théâtre-Français. Le régent se souvenait d'avoir été fort applaudi dans le rôle d'Abner; en outre Joas, l'enfant roi, présentait quelques analogies éloignées avec Louis XV, alors âgé de six ans, et dernier rejeton aussi d'une famille royale éteinte. Le régent pensait que son royal pupille serait flatté, malgré son jeune âge, des applications qui pourraient être faites de la situation de Joas à la sienne, et peut-être espérait-il que l'opinion publique, le vengeant lui-même des calomnies dont il avait été l'objet lorsque tant de morts prématurées avaient rendu le foyer de Louis XIV solitaire et vide, saluerait en lui le brave et fidèle Abner qui avait si bien dit, avec l'accent du cœur, ce beau vers devenu la règle de sa conduite :

Si du sang de nos rois quelque goutte échappée !

Quoi qu'il en soit, *Athalie* transférée sur la scène française excita des acclamations universelles, triomphe d'autant plus remarquable que la pièce fut jouée sans les chœurs qui sont un de ses plus beaux ornements, et que le tour de l'esprit public était, dans ce moment, opposé à tout ce qui venait de Louis XIV et à tout ce qui portait l'empreinte de la religion. Ajoutez que, d'après le témoignage de Mme de Caylus, la pièce fut très-mal jouée. Voltaire, qui avait alors ving-deux ans et qui assistait à la représentation, est sur ce point du même avis que Mme de Caylus, qui s'exprime ainsi dans ses *Souvenirs* : « Je crois que Racine eût été fâché de voir son Athalie aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être par une Josabeth fardée, une Athalie outrée, et un grand prêtre plus ressemblant aux capucinades du petit P. Honoré qu'à la majesté d'un prophète divin. »

On ne me reprochera pas, je l'espère, de m'être écarté de mon sujet en suivant dans leur destinée *Esther* et *Athalie*, ces deux filles immortelles de Saint-Cyr. La sainte et royale maison, nous en trouvons la preuve dans une lettre écrite par Mme de Maintenon à sa nièce la marquise de Villette, le 12 mai 1717, suivit d'un regard triste et effrayé la translation sur une scène profane du chef-d'œuvre dont elle avait salué la naissance : « Dieu veuille, écrivait Mme de Maintenon, que la représentation d'Athalie fasse quelques conversions ! C'est, je crois, la plus belle pièce qu'on ait jamais vue; mais je suis étonnée que M. le cardinal de Noailles ne s'oppose pas à ces représentations faites par des comédiens, vous jugez bien qu'on le trouve très-mauvais à Saint-Cyr. »

Ces derniers mots nous ramènent à la royale maison d'éducation dans les murs de laquelle nous sommes allé étudier l'éducation des femmes au dix-septième siècle et que nous avons laissée au moment où Mme de Maintenon travaillait à réformer le premier plan sur lequel elle l'avait établie.

Alfred Nettement.

— La suite prochainement. —

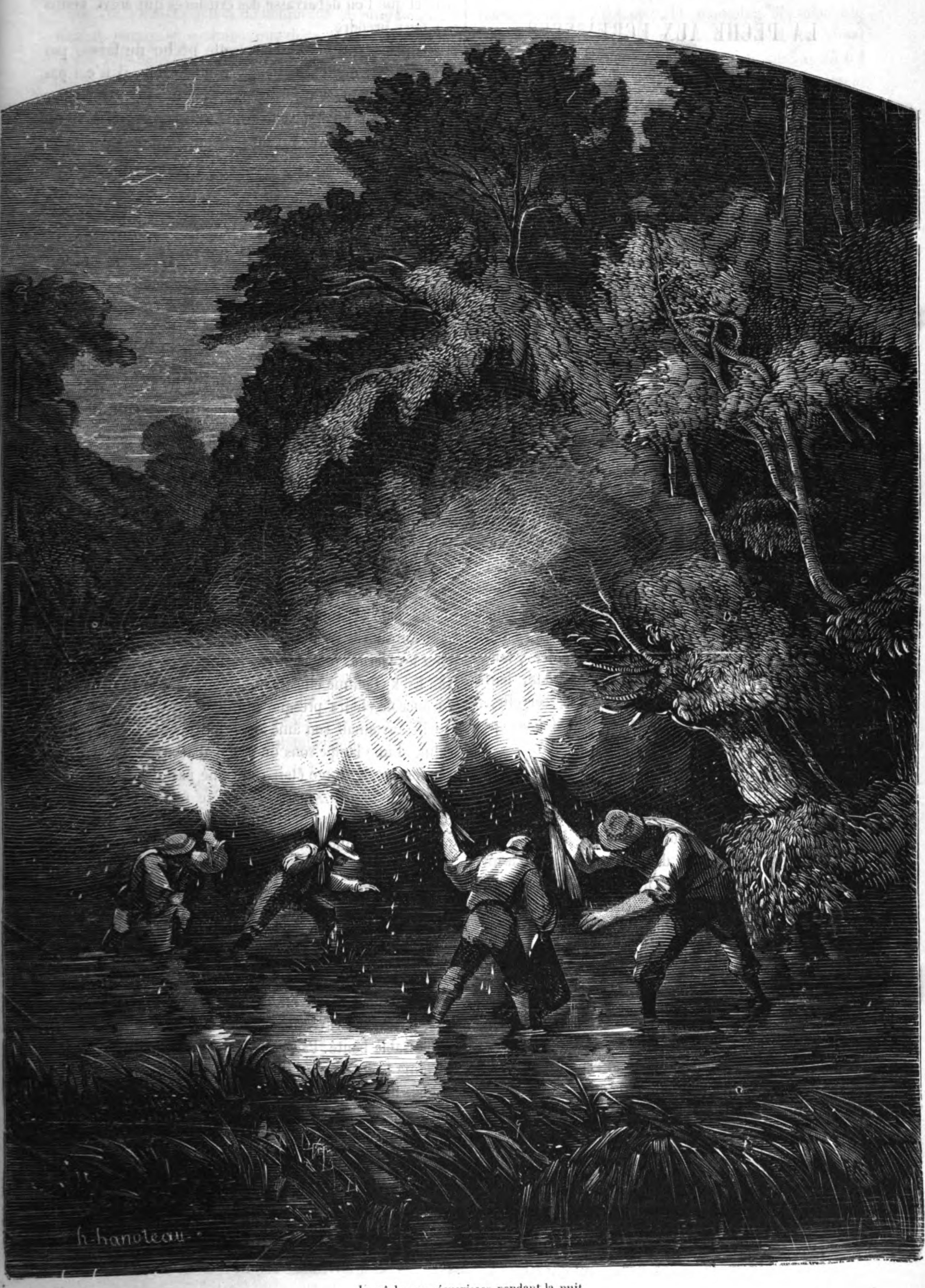
paroître seulement pour marquer qu'elle étoit maîtresse de son rôle, a toujours été mêlée d'une certaine timidité que l'on doit plutôt nommer modestie.

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

AVIS. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du journal et envoyée FRANCO à MM. Jacques Lecoffre et Cie, à Paris. — On peut toujours se procurer par la poste des volumes et des numéros séparés de la Collection en envoyant DIX FRANCS pour chaque volume, VINGT CENTIMES pour chaque numéro.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le no, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.— Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



La pêche aux écrevisses pendant la nuit.

LA PÊCHE AUX ÉCREVISSES

Aimez-vous les écrevisses? — Quant à moi, au risque de passer pour un petit-neveu du gourmet d'Aigrefeuille, le commensal de Cambacérès, je suis obligé d'avouer humblement que je les ai en une singulière estime. Je les prise au court-bouillon, je les mange en purée, je les déguste à l'anglaise, je les dévore à la bordelaise. Si les écrevisses étaient chassées du reste de la terre, elles trouveraient un refuge... dans mon estomac.

Ce crustacé précieux choisit sa demeure dans les petites rivières dormantes et claires, près du rivage, dans les racines entrelacées des arbustes qui ont leur pied au fond de l'eau. C'est là que vont le chercher ceux qui le pêchent pour le vendre et ceux qui ne le pêchent que pour le manger : double race également exterminatrice, mais dont la seconde est bien plus terrible que la première. On a dit des poëtes qu'ils étaient irritables au suprême degré :

Genus irritabile vatum ;

que ne pourrait-on pas dire des pêcheurs amateurs, de ceux qui ne pêchent le goujon ou l'écrevisse que pour le plaisir qu'ils trouvent à les prendre... et à les manger! Le mouton, dans ce cas, se fait tigre. Malheur à l'importun qui vient malencontreusement saluer les amateurs de pêche au moment où le goujon mord à l'asticot ou l'écrevisse à l'appât! Ils deviennent féroces; leurs yeux s'enflamment, leur bouche se contracte, leurs dents grincent : ils vous brûleraient la cervelle... s'ils n'avaient pas à surveiller leur ligne ou leurs pêchettes...

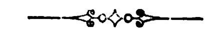
Il y a diverses manières de faire la pêche aux écrevisses; la plus originale est sans aucun doute celle que représente notre gravure. Au milieu de la nuit, les pêcheurs arrivent avec des torches ou des brandons de paille allumés; ils entrent dans la rivière jusqu'à mi-jambes, et font un vacarme infernal. Les écrevisses, éveillées par le bruit et aveuglées par la flamme, sortent en foule de leurs retraites profondes et offrent ainsi une proie facile à leurs ennemis, qui les capturent par centaines.

Il est un autre genre de pêche plus usuel : c'est celui que pratique le commun des mortels et qui ne manque pas non plus d'une certaine originalité.

Le pêcheur est armé de pêchettes, espèce de cercles de trois à quatre centimètres de diamètre, que l'on garnit d'un petit filet et que l'on maintient au fond de l'eau au moyen de quelques grains de plomb. On attache chaque pêchette, comme un plateau de balance, au bout d'une petite perche, et on amorce soit avec des grenouilles écorchées, soit avec un morceau de viande quelque peu faisandée. On en pose ainsi, le long de la rivière, un grand nombre que l'on visite de temps à autre, et que l'on débarrasse des crustacés qui sont venus s'y faire prendre.

Dans les temps favorables, cette pêche ne laisse pas que d'être fructueuse. Quand vient le soir, il n'est pas rare de rencontrer un heureux pêcheur qui, le visage souriant cette fois, répond à votre salut en vous invitant à venir déguster avec lui un buisson de *ses écrevisses.*

C. LAWRENCE.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67 et 85.)

IV

Dès que sa fille lui eut manifesté le désir de sommeiller, le baron ne prononça plus une parole et fit signe à la gouvernante afin qu'elle gardât le silence.

Mais elle ne songeait pas à le rompre.

Puis, ne bougeant plus, le baron contempla la jeune fille qui avait fermé les yeux.

Il venait de dire l'âge de Mlle Stéphanie : seize ans. Elle ne paraissait même pas les avoir. Petite, mince, fluette, à peine voyait-on, sur son lit, les lignes tracées par son corps frêle et vaporeusement délicat. Sa figure pâle et d une pureté angélique avait cette expression suave, idéalement candide, que l'on remarque chez les vierges des peintres primitifs et notamment de van Eyck. Comme elles, Stéphanie possédait une transparence de chairs presque lumineuse, au travers de laquelle rayonnait son âme ainsi que la clarté blanche et calme d'une lampe sous un globe d'albâtre. D'un ovale régulier, son visage était couronné par de magnifiques cheveux blonds. Amassés derrière sa tête en lourdes torsades, ils se relevaient sur le sommet du front comme par un énergique effort de vitalité, et, par suite du désordre inévitable causé par la maladie, ils se répandaient un peu au hasard, ils caressaient et ombrageaient fraternellement ces traits que la jeunesse ne défendait plus contre d'envahissantes pâleurs. Bleus et doux quand ils s'ouvraient, les yeux de Stéphanie avaient d'indicibles regards tout empreints de mélancolie, de résignation, de grâce craintive et languissante. Sa bouche, elle aussi, révélait des souffrances cachées et une inépuisable bonté. Parfois le sourire s'y accentuait avec certaine fermeté ; mais il redevenait bientôt vague, endolori, flottant pour ainsi dire. Ce sourire semblait dire par moment : Je voudrais vivre! Puis il ajoutait clairement : Je ne peux pas.

Chose extraordinaire chez une jeune fille si riche, Mlle Thourououde n'était ni vaine ni fière.

Au lieu d'être un piédestal, son immense fortune n'était pour elle qu'un lourd fardeau qui l'écrasait.

Ses maîtres, ses professeurs de tous genres (car elle

avait de l'instruction et de nombreux talents) ne l'abordaient jamais que comme une divinité.

Ils semblaient lui demander pardon de lui enseigner quelque chose.

Dans le monde, où son père avait commencé à la mener quelquefois, on la traitait comme une perfection, comme une idole, comme une beauté accomplie.

Le baron était si riche!

Mais ces louanges, par leur exagération même, attristaient Stéphanie au lieu de l'enorgueillir.

— Oh ! je ne suis point belle, se disait-elle. Je le sais.

Elle se trompait.

Certes, elle n'avait pas une de ces beautés éclatantes qui font révolution dans un salon et qui, en même temps, sont des soleils beaucoup trop éblouissants et non la modeste étoile qui suffit à éclairer l'horizon de tout honnête homme.

Mais Stéphanie était jolie et, si on ne l'eût pas prônée partout outre mesure comme un phénomène, elle aurait pu, sans cesser d'être modeste, concevoir d'elle cette bonne opinion qui donne de l'assurance et de la confiance en soi.

Esprit juste, cœur droit et sincère, la fille du banquier, isolée dans sa fortune comme dans une solitude morale, n'avait trouvé nulle part ces épanchements, ces libres et francs échanges d'idées et de sentiments qui sont la vie même de l'enfance, de la jeunesse et de tous les âges peut-être.

Comme une blanche colombe dont les ailes n'ont plus la force de se soutenir dans une atmosphère insalubre, cette jeune âme s'était repliée sur elle-même et attendait la mort sans la demander, sans l'espérer, mais aussi sans rien faire pour en détourner les lentes approches.

Son père?... Oui, sans doute, elle l'aimait, elle le respectait et l'adorait.

Mais, dans leur vie commune, l'intimité n'était pas bien grande.

Le baron avait tant d'affaires!

La maladie de sa fille l'arrachait maintenant à ses préoccupations financières; mais, en temps habituel, il ne pouvait guère s'y soustraire.

Par suite d'une humilité engendrée par de trop grands éloges dont la sincérité ne lui était point prouvée, Stéphanie en était arrivée à croire qu'elle était peu de chose dans l'existence du banquier.

Les hommes de chiffres, d'ailleurs, sont rarement caressants.

Quand ils essayent d'être aimables, ils ouvrent leur caisse plutôt que leur cœur.

Très-utiles, indispensables même, ils ressemblent à ces canaux qui apportent des marchandises dans une grande ville.

Mais les enfants (cet âge ne raisonne pas) préfèrent instinctivement le ruisseau limpide et naturel qui coule avec un bruit joyeux sous les saules verdoyants, sur les blancs cailloux, et sourit à leurs jeux par tous ses aspects doux et invitants.

Il advient quelquefois, dans cette honorable corporation d'hommes de chiffres, que des maris, des pères, s'aperçoivent tout à coup qu'ils ont un fort arriéré d'affection à combler. Les périls ou les défaillances des êtres qui les entourent leur font faire un brusque retour sur eux-mêmes. Ils sont banquiers, soit! Mais ils sont hommes avant tout et ils s'empressent d'ouvrir à deux battants les greniers d'abondance de leurs cœurs Hélas! il eût mieux valu donner tout simplement et sans interruption le pain quotidien.

Pendant le sommeil de sa fille, le baron prit une de ses petites mains dans les siennes.

— Ah ! se dit-il bientôt, comme elle est maigre ! On verrait le jour à travers. Stéphanie!... Pauvre Stéphanie!

Il sentait qu'il pleurait, qu'il ne pouvait plus contenir ses sanglots.

Il se sauva afin de ne pas éveiller sa fille.

A peine fut-il parti, la jeune fille fit un mouvement.

— Madame Pankanpouf!... soupira-t-elle.

Puis, se tournant vers la vieille demoiselle qui brodait en silence :

— Vous n'avez pas déjeuné, miss?

— Oh!

— Vous n'avez pas déjeuné, puisque vous ne m'avez pas quittée depuis ce matin. Et il est plus de trois heures! Allez, miss, allez!

— Oh!

— Je vous en prie... Je le veux.

La gouvernante anglaise s'inclina, mit sa broderie dans sa poche et sortit.

Alors la jeune fille tira à plusieurs reprises un cordon de sonnette qui pendait au-dessus de son chevet.

Une femme de chambre accourut.

Elle était jeune, alerte; elle avait l'oreille fine, l'œil vif et la main prompte.

Elle jeta un regard rapide dans la chambre pour s'assurer qu'il n'y avait personne, et s'avança.

— En as-tu, Juliette? demanda la fille du banquier.

— Oui, mademoiselle.

— De belles? De bonnes?

— Oui, mademoiselle.

— En boutons?

— Vous verrez. On jugerait que c'est du bonbon.

— Donne! donne!

— Ah! j'ai eu de la peine, mademoiselle. Nous ne sommes encore qu'en avril, et elles sont rares... mais délicieuses.

— Tu les as goûtées?... Gourmande!

— Oh! non, mademoiselle. Moi, voyez-vous, je préfère le gigot. C'est plus nourrissant. Mais j'ai couru... j'ai couru...

— Tiens, Juliette... voilà pour toi. Prends... prends. Je veux que tu sois heureuse.

Et elle lui tendit quelques chiffons de papier que Juliette aimait encore plus que le gigot.

— Tant que ça? dit-elle avec un éblouissement. Ma dot grossit... elle grossit à vue d'œil. J'épouserai un militaire, un capitaine. Oh ! merci, mademoiselle.

— Mais va donc ! Dépêche-toi.

Elle s'éloigna un instant et revint avec deux ou trois bottes de roses qu'elle jeta en riant sur le lit.

— Toutes fraîches! s'écria Mlle Stéphanie en les saisissant avec avidité. A peines cueillies... A peine ouvertes !... Oh ! que c'est bon !

Et elle se mit à les dévorer à belles dents.

— Mâchez-les, au moins, dit la femme de chambre. J'ai peur, mademoiselle, que ça ne vous fasse du mal.

— Du mal?... Tu crois qu'on peut se faire du mal en mangeant des roses ? Ah ! je sens, moi, que c'est la seule chose qui me fasse du bien, qui me fasse plaisir. En veux-tu une? C'est si bon ! Non, non... Tu ne les aimes pas. Laisse-les-moi.

Tout en assistant à ce repas, la femme de chambre avait soin de jeter les tiges et les feuilles vertes au feu qui flambait dans la cheminée quoique la température fût assez douce au dehors.

— M. le baron, dit-elle, me gronderait peut-être...

— Oh ! mon père n'ignore pas que j'aime les roses, interrompit Mlle Stéphanie. Il m'en a vu manger quelquefois. Mais tu as raison... à cause des médecins. Ils sont si exigeants ! Les roses ne sont pas ordonnées par la Faculté, ma chère Juliette. Mais, va, elles me guériront bien plus vite que les tisanes. C'est si mauvais, toutes ces tisanes ! Cela ne vaut même pas ces vieilles roses que tu vois là dans un vase.

— Elles ne sont donc pas bonnes, celles-là, mademoiselle?

— Trop en fleurs ! Beaucoup trop en fleurs ! Cette nuit, cependant, me sentant en appétit, j'en ai demandé deux ou trois à ma gouvernante, comme pour les regarder, et... Mais elles étaient vieilles, elles avaient trop trempé dans l'eau, leurs feuilles amollies ne craquaient plus sous la dent et me remplissaient la bouche d'un goût pâteux, aqueux, fade, saumâtre... Ah ! fi donc !

— Alors, mademoiselle, les roses c'est comme la salade : il faut que ce soit mangé frais cueilli, ça ne se conserve pas comme les cornichons.

— La salade ! ah ! quelle comparaison, Juliette ! Les roses, vois-tu, c'est fin, c'est léger, c'est parfumé, et, chose étrange, c'est fort et nourrissant en même temps. L'exquise saveur des fraises, des pêches et de certaines noisettes n'est rien. La rose renferme l'essence de tous les fruits, mêlée à un pénétrant arome qui n'appartient qu'à elle. L'arbuste qui le porte, du reste, est le plus beau de tous les arbustes. Il a tout pour lui, tout, le charme et la solidité, la grâce et la vigueur. Il aurait pu être un arbre, s'il eût voulu. Mais le Créateur, en lui voyant des fleurs si magnifiques et si suaves, n'a pas permis qu'elles s'élevassent trop haut dans les airs, afin que les mortels aient au moins sous les yeux et sous la main quelque chose d'assez séduisant pour leur faire attendre patiemment le ciel.

— Croyez-vous, mademoiselle?

— Et même, reprit la jeune fille avec exaltation, la rose a en elle une perfection, une défense véritable.

— Ses épines ?

— Non, Juliette, non. La nature, en la faisant si belle et si bonne, moitié fruit et moitié fleur, n'a pas oublié de la préserver contre des atteintes trop multipliées, et a dit aux hommes : Regardez, respirez, admirez, mais ne touchez pas, ne mangez pas. Tout le monde mangerait des roses, Juliette, se nourrirait de roses, si la nature n'avait pas parlé ainsi. Mais il y a en elles, oh ! je le sens bien, va, une crudité dure et invincible qui les fait respecter, un subtil poison qui enivre, qui fait dédaigner tous les autres aliments et qui tue bien vite ceux qui en abusent.

— Est-il possible, mademoiselle? mais alors n'en mangez pas tant, n'en mangez plus !

La jeune fille fut prise d'un accès d'indignation et de colère.

— Tu veux me retirer mes roses ! s'écria-t-elle. Tu veux... Toi que je croyais si dévouée !... Ah ! va-t'en ! va-t'en !

— On s'en va, mademoiselle ! répliqua la femme de chambre un peu froissée.

Mais Mlle Stéphanie la rappela.

— Pardonne-moi, ma chère Juliette, dit-elle. Je suis un peu souffrante. Mais... tu m'en rapporteras demain, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, oui. Je suis meilleure que vous, moi.

Elle ne tarda pas à s'éloigner.

— Mademoiselle déraisonne un peu, pensa-t-elle. Mais, bah ! ces riches, ça n'a que des caprices, ça ne sait quoi inventer pour se distraire, ça mangerait de l'or si l'or pouvait se digérer. Le mieux est de ne pas y faire attention. Ces caprices-là sont notre richesse à nous autres.

Lorsque la fille du banquier fut seule, son exaltation ne fit que s'accroître.

Peut-être avait-elle raison ; peut-être les roses doivent-elles rester le pur agrément de la vue et de l'odorat, et contiennent-elles en elles, considérées comme comestibles, des principes nutritifs, inconciliables avec l'économie générale de l'organisme humain.

Quoi qu'il en soit, Mlle Stéphanie fut bientôt en proie à une animation à la fois riante et douloureuse. Les pommettes de ses joues s'empourprèrent, ses yeux semblèrent s'agrandir. Un léger tremblement de fièvre passa dans tous ses membres, tandis que son cerveau troublé ne percevait plus les idées que confusément, sans ordre, sans suite, et d'une manière flottante comme dans les rêves.

— O mes roses, murmura-t-elle, mes chères ro-

ses!... sans vous je serais morte depuis longtemps. J'ai eu une amie, deux amies... quatre amies. La première... oh! comme je l'aurais aimée! Elle est de mon âge. Nos deux pères étaient bien contents de nous voir liées. Nous allâmes à la campagne. Viens, lui dis-je en l'entraînant sous les grands arbres, nous allons jouer, courir, ramasser des fleurs, nous approcher des petits oiseaux, des papillons, bien près, pour les voir, pour les entendre. Elle me dit : Sais-tu, Stéphanie? Nous sommes les deux plus riches héritières de France. Et encore, tu es bien heureuse, toi, tu n'as pas de frères. Voilà ce qu'elle me dit. Elle ne voulut ni jouer, ni courir. Son père, cependant, ne l'en empêchait pas. Et, depuis, elle ne me parla jamais que de sa dot. Moi, cela m'ennuyait. La seconde... Oh! je l'aimais bien, celle-là. Un jour je lui donnai un soufflet. Nous nous étions disputées en dansant à la corde. Elle ne me le rendit pas. J'étais toute sotte, toute confuse. Je lui dis : Je t'ai donné un soufflet; pourquoi ne me le rends-tu pas? Elle me répondit : Mon père me gronderait; il m'a recommandé de tout souffrir de toi, de tout supporter, car il a besoin de ton père pour faire sa fortune. Cela me fit froid. J'aurais préféré que mon amie me rendît le soufflet... ou du moins, qu'elle se mît bien fort en colère, qu'elle me fît de sanglants reproches. La troisième... Hélas! elle est morte. On voulait lui faire épouser... Oh! je l'ai bien pleurée! je l'aimais bien. Tout était commun entre nous, la joie et les peines. La quatrième... C'était à l'époque où mon père m'installa dans cette belle chambre. J'étais heureuse, j'étais folle. Je l'y conduisis. Elle examina tout, les tapisseries, les statues, les dorures, le Raphaël, la glace de Venise. Mais sa figure se contractait. Je n'en fis pas l'observation d'abord. Je lui dis : Levez les yeux; regardez en l'air. Je désirais simplement lui montrer la petite ferme qui est peinte au plafond et qui est si jolie. Ce fut le coup de grâce. Elle suffoquait, elle fondit en larmes. Et comme je m'avançais pour savoir ce qu'elle avait, comme je l'embrassais en lui demandant si elle ne se trouvait pas indisposée : Mademoiselle, me dit-elle, vous cherchez à m'humilier, à m'écraser par votre luxe, mais je vous vaux bien, sachez-le... je vaux mieux que vous, car vous êtes... un mauvais cœur. A mon tour, je faillis perdre connaissance. Et quand j'essayai de me justifier, de lui faire comprendre... elle était partie, partie pour toujours.

La jeune fille demeura quelques instants absorbée dans sa tristesse.

— O mes roses, mes belles roses! reprit-elle avec une sorte d'enthousiasme fébrile. Ce fut bientôt après que je vous ai connues, que je vous ai aimées. Cette initiation commença, je m'en souviens, dans un bal. J'avais une robe de mousseline blanche... avec des volants tuyautés, et une légère garniture de roses au bas de la jupe. J'en avais aussi dans les cheveux... et j'en tenais un bouquet à la main. J'étais jolie... oui, cette robe m'allait si bien, et il me semble qu'on aurait bien pu s'occuper un peu de moi... pour moi-même. Mais, en traversant les groupes des danseurs, j'entendais derrière moi ces mots : Dix millions... vingt millions... trente-cinq millions à la mort du père. O les imbéciles! Aucun d'eux ne les aura, ces millions, dussé-je, si je vis, les dépenser à acheter des roses. On s'écarta devant moi comme devant une reine, puis je fus placée sur une banquette bien en vue, mais... oh! c'est affreux!... Toutes les jeunes filles semblaient m'éviter, me fuir. Elles chuchotaient tout bas, elles me nommaient : Mademoiselle Million. Aux yeux mêmes de mes danseurs, je n'étais pas une jeune personne, j'étais... un lingot. Oui, oui, je vois clair, moi. Pas d'affections!... Je n'en espère plus, je ne puis pas en inspirer, je suis une valeur, une valeur au porteur, et non une femme. Oh! ce bal!... Je m'y sentais mourir. Par bonheur, je portai machinalement mon bouquet à mes lèvres. Je croquai sans y faire attention un de mes boutons de roses, puis deux, puis trois, puis tous... j'étais sauvée! Que m'importe maintenant d'être isolée sur la terre et de ne pouvoir faire oublier mes millions à force de beauté et d'esprit? je mange des roses! Je n'ai plus d'amies, je n'en aurai jamais... mais je mange des roses! Je ne ferai jamais battre le cœur d'un jeune homme, on m'épousera par calcul, par spéculation, sans daigner me regarder, sans qu'il soit besoin en aucune façon de me connaître, de me juger, de m'apprécier, on me mariera peut-être par procuration, les millions entre eux s'unissent ainsi, je deviendrai quelque chose comme Mme Pankanpouf, mais je mangerai des roses... j'en mangerai tellement, que Dieu prendra pitié de moi et me rappellera à lui.

Puis Stéphanie joignit les mains, demeura quelque temps en proie à un accablement plein de résignation.

Sa destinée, toutefois, lui paraissait bien triste, bien incomplète.

— Mourir! murmura-t-elle... Mourir et je n'ai pas encore seize ans!

Dévorée par l'ardente sensibilité dont la source renfermée en elle ne trouvait pas d'objes assez digne pour s'épancher, surexcitée par ce malaise continuel de l'âme qui, semblable à une lame sans cesse agitée et retournée dans son fourreau finit par l'user, la jeune fille ne voulut pas s'avouer à elle-même combien elle regrettait la vie, un naïf sentiment d'amour-propre l'en empêcha; mais ses regrets éclatèrent malgré elle dans l'invocation suivante :

— Ah! dit-elle, que ne suis-je une humble villageoise, une simple fille des champs! Cette petite ferme qui se déroule comme un ciel au-dessus de ma tête, eût été un asile où j'aurais trouvé le bonheur. Là, cessant d'être Mlle Million, j'eusse été moi-même. J'aurais pu avoir des qualités... et des défauts, tandis qu'ici, je n'en ai pas, je ne suis rien... qu'une dot. Simple servante

même, active et laborieuse pour contenter mes maîtres, j'aurais été heureuse. Tous les animaux familiers de la basse-cour se seraient attachés à moi. J'aurais eu bien soin d'eux. Le matin, en allant à la fontaine puiser de l'eau, mes jeunes compagnes m'auraient dit : Bonjour, Stéphanie ! Et, le dimanche, à la danse sous les grands arbres, si j'avais été invitée, c'eût été... pour mes beaux yeux. Mes compagnes auraient peut-être été jalouses... mais qu'importe ! La jalousie qu'on inspire par son mérite personnel ne doit pas être désagréable, tandis qu'ici... je ne suis pas quelqu'un, je suis quelque chose,.. quelque chose de précieux et d'inutile. Mes amies ne voient que ma richesse, et elles s'éloignent, et elles pleurent. Mes danseurs ne voient que ma richesse, et ils calculent. Et puis, comme c'est triste et pénible... sans être flatteur pour moi : je me dis que, fussé-je laide à faire peur, je n'aurais qu'un mot à dire, un signe à faire, pour enlever à mes rivales tous leurs adorateurs. Tandis qu'au village...

Son père entra.

— Il arrive ! s'écria-t-il. Il arrive !

— Qui donc, mon père ?

— Enkerli.

— Ah !

— Voici sa lettre. Je l'ai lue. Les affaires, je ne m'en occupe plus Mais la lettre d'Enkerli... J'ai reconnu l'écriture tout de suite. Il est jeune, lui. Il doit avoir de l'imagination. Dans la banque, d'ailleurs, nous en avons tous... quand nous sommes jeunes. A nous deux, il nous sera facile de te distraire, de te guérir, mon enfant. Veux-tu lire sa lettre ?

— Mon père...

— Son voyage a un double but : Te voir, d'abord ; puis m'entretenir d'une opération superbe, colossale... Figure-toi...

— Mon bon père, reprit Stéphanie en fermant les yeux à demi, c'est singulier... j'ai une envie de dormir... qui ne me quitte pas.

— Dors, ma fille... c'est bon signe... et on peut dire cette fois : Le bien vient en dormant. Je vais relire la lettre d'Enkerli.

— Oui, oui, pensa la jeune fille ; il demande ma main sans m'avoir jamais vue. Ma dot lui suffit. Ah !... il pouvait bien rester... à Amsterdam.

H. Audeval.

— La suite prochainement. —

HISTOIRE DE LA TÉLÉGRAPHIE

I

On appelle télégraphie : *la transmission d'un lieu à un autre, et au moyen de signes convenus, d'ordres ou de nouvelles.*

On nomme *télégraphes* les mécanismes employés pour produire et transmettre ces signes.

Cette manière de correspondre est fort ancienne, nous le démontrerons en retraçant les moyens primitifs employés dans l'antiquité. Presque de nos jours, les modifications et les perfectionnements apportés au télégraphe, ensuite la découverte des électro-aimants et leur application à la télégraphie ont créé une science toute nouvelle.

Aujourd'hui que l'ancien monde correspond depuis quelques semaines avec le nouveau, la question de la télégraphie, toujours intéressante par elle-même, acquiert en outre un intérêt d'à-propos, et le moment nous semble venu de retracer, aussi brièvement que possible, l'histoire de cette science.

La question de la télégraphie est maintenant tellement liée à celle de l'électricité, que nous serons obligé d'entrer dans des détails assez étendus sur cette merveilleuse découverte, l'une des plus belles et des plus utiles de notre siècle. Nous nous efforcerons, en faisant à la science une part nécessaire, de rendre cette étude intéressante pour tous.

II

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

Dès la plus haute antiquité on a imaginé de transmettre certaines nouvelles, certains avis, au moyen de signaux convenus. Les anciens Perses se servaient à cet effet de feux allumés de distance en distance : ainsi les signaux lumineux qu'on essaye à Paris, depuis quelques jours, nous ramènent à l'enfance de l'art, avec cette différence que cette fois on a appliqué l'alphabet télégraphique à cette transmission flamboyante. De chaque plateau on pouvait voir pendant la nuit la flamme de ces feux allumés ; le jour, on en apercevait la fumée. Est-il vrai qu'un feu allumé sur le mont Ida, en Phrygie, devait annoncer la prise de Troie à Clytemnestre, qui habitait Argos ? On l'a dit, mais la fiction et la poésie se trouvent tellement mêlées à la fable, quand il s'agit de cette époque, que nous ne le répétons que pour mémoire. Les Chinois se prévenaient des événements par des feux allumés sur leur grande muraille. On pourrait citer beaucoup d'autres *feux* destinés à annoncer des nouvelles; mais, comme on le voit, on ne pouvait s'avertir que *d'un fait prévu.*

Ce procédé primitif reçut des améliorations notables dès la seconde moitié du troisième siècle avant notre ère. Les ingénieurs de Philippe V, roi de Macédoine, partagèrent les lettres de l'alphabet en cinq colonnes, puis, les représentant par des fanaux, ils composèrent un système qui permettait de transmettre toutes sortes de nouvelles. Supposons une communication à faire : la vigie, d'où l'on expédiait, levait deux fanaux, la vigie suivante en montrait deux également, ce qui voulait dire qu'elle était prête à recevoir la dépêche. La première

vigie levait alors à *sa gauche* un nombre de fanaux qui indiquait dans quelle colonne était placée la lettre qu'elle allait indiquer, puis à *sa droite* un nombre de fanaux indiquant le rang de la lettre dans cette colonne. Ainsi deux fanaux à gauche et cinq à droite signifiaient Kappa. On écrivait ainsi dans l'air. Mais, si la précision de cette méthode ne laissait rien à désirer, elle exigeait un temps considérable, puisqu'elle ne transmettait les mots que lettre par lettre, et qu'il fallait deux signaux pour chaque lettre. Toutefois, de ce jour, la télégraphie proprement dite était trouvée; car télégraphe signifie : *écrire de loin*, du grec τῆλε, loin, γράφειν, écrire. Il restait à la perfectionner.

Les Romains, pendant la troisième guerre Punique, se servirent de ce mode de correspondance, qui leur avait été indiqué, croit-on, par un ami du grand Scipion, le Grec Polybe.

Les Gaulois usaient d'un mode différent :

De distance en distance on plaçait des vigies, et ceux-ci produisaient dans des cornes des sons convenus à l'avance. C'est ainsi que, pendant la guerre des Gaules, les Arvernes (Auvergnats) apprirent en très-peu d'heures la prise de Génabum (Orléans), malgré la distance (environ quatre-vingts lieues) qui les séparait de cette ville. Au lieu de s'adresser aux yeux, la télégraphie gauloise s'adressait aux oreilles. Sous l'empire, les Romains, on le sait, sillonnèrent de magnifiques routes leurs vastes possessions, et ils établirent de distance en distance des tours destinées à transmettre des signaux.

Pendant le moyen âge, la télégraphie disparaît et semble oubliée. A peine en trouve-t-on quelques vestiges à Byzance et chez les Maures d'Espagne, qui avaient conservé l'habitude d'allumer, dans les grandes circonstances, des feux pour transmettre des nouvelles.

Au seizième siècle, J.-B. Porta, ingénieur napolitain, indiqua et proposa un système télégraphique. Il demandait qu'on plaçât des vigies sur les montagnes et sur des édifices élevés, comme les tours; les vigies transmettraient des nouvelles quelconques au moyen de certains signes. Ces signes étaient au nombre de quatre. Le premier, montré une fois, représentait A; deux fois, B; trois fois, C, et ainsi de suite.

Le second, montré une fois, voulait dire H, la huitième lettre de l'alphabet; deux fois : I, etc. Les deux premiers signes pouvaient être montrés sept fois et les deux autres six. Ainsi on pouvait représenter *les vingt-six lettres* de l'alphabet. Le système de l'ingénieur napolitain resta à l'état de projet et ne fut pas plus appliqué que celui du docteur Hooke.

Peu de temps après, un physicien français, Guillaume Amontons, imagina un plan de télégraphie et proposa le premier d'employer des lunettes d'approche pour apercevoir les signaux. Voici ce qu'en dit Fontenelle : « Le secret consistait à disposer dans plusieurs postes consécutifs des gens qui, au moyen de lunettes, de longues-vues, ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les transmettaient au suivant, et toujours ainsi de suite; et ces différents signaux étaient autant de lettres d'un alphabet, dont on n'avait le chiffre qu'à Paris et à Rome.

« La plus grande portée des lunettes réglait naturellement la distance des postes, dont le nombre devait être le moindre possible; et, comme le second poste faisait les signaux au troisième, à mesure qu'il les voyait faire au premier, la nouvelle se trouvait portée de Paris à Rome presqu'en aussi peu de temps qu'il en fallait pour faire les signaux à Paris. »

Comme à cette époque on éprouvait moins que de nos jours le besoin de communications rapides, on négligea l'invention d'Amontons comme on avait négligé les précédentes.

On ne parla plus de télégraphie qu'à l'époque de la Révolution française. Celle-ci, ayant à lutter contre la coalition européenne, avait un grand intérêt à correspondre promptement avec les frontières où étaient ses armées. Chappe vint lui proposer un système télégraphique qu'il venait d'inventer, et elle nomma aussitôt une commission pour expérimenter ce système. — Les expériences faites en 1793 ayant parfaitement réussi, la commission chargea l'inventeur d'établir immédiatement une ligne télégraphique entre Paris et Lille. — Cette ligne fut inaugurée le 30 novembre 1794 par l'annonce d'une victoire sur les Autrichiens. — En effet, dans la séance de ce jour, la Convention reçut cette dépêche succincte : « *Nous venons de prendre Condé.* » A quoi elle répondit : « *L'armée du Nord a bien mérité de la patrie.* » Ces deux dépêches furent échangées en quelques minutes. La Convention ordonna alors l'établissement de plusieurs autres lignes reliant Paris aux principaux points de la frontière.

Voici en quoi consistait le système de Chappe; nous le décrivons avec soin, car il fut employé en France jusqu'en 1846, époque à laquelle on appliqua l'électricité aux télégraphes, et beaucoup de personnes peuvent se rappeler l'avoir vu fonctionner. J'ai souvent entendu raconter qu'en 1813 et au commencement de 1814, les Parisiens, lorsqu'ils passaient sur la place Louis XV, ne manquaient pas de lever les yeux vers le télégraphe établi sur le faîte du ministère de la marine, et quand ils le voyaient déployer ses grands bras, ils ne présageaient rien de bon.

Pour établir une ligne télégraphique d'après le système Chappe, on choisit de distance en distance des endroits élevés comme postes intermédiaires, et l'on y établit des constructions, sorte de tours à base carrée, pour placer les machines et les disposer en vue des deux stations voisines. L'intervalle entre chaque station était de douze à quinze kilomètres. A chaque extrémité de la ligne résidait un directeur qui correspondait directement avec Paris. Chaque station employait deux hommes qui se relayaient à des heures déterminées. Celui qui était de faction était nommé *guetteur*, et on

pouvait être certain de son assiduité, parce qu'il devait se tenir en communication continuelle avec les deux stations entre lesquelles il était placé, par des signaux qui constataient sa présence. A la moindre absence, un signal transmis par une station voisine indiquait immédiatement que la communication était interrompue. Ainsi le télégraphe exerçait sur lui-même sa propre surveillance, sans compter que des inspecteurs passaient fréquemment sur la ligne pour contrôler la vigilance des hommes et l'état des machines. Enfin la valeur des signes n'était connue que par des traducteurs, hommes de confiance qui résidaient à chaque extrémité de la ligne et ne communiquaient aux employés que la dépêche traduite en signes. On comprend du reste que ces signes pouvaient être changés, quand le gouvernement y trouvait intérêt, car lui seul se servait alors du télégraphe, et dès lors les traducteurs transmettaient à l'intéressé une communication que lui seul comprenait. L'administration avait cependant fait connaître au simple préposé la valeur de certains signes dont on se servait quand on voulait qu'un ordre ou une nouvelle fût connue sur toute la route. Nous allons faire assister le lecteur à l'opération.

Le guetteur est à son poste.

Il est armé d'une longue-vue fixée au mur et dirigée vers le télégraphe qu'il doit observer ; il en a une autre regardant le télégraphe auquel il transmet les signaux; on l'appelle en terme du métier : *celui qui commande*. Étant assis, il voit un signal et l'imite immédiatement avec certaines manivelles; en même temps le télégraphe qui surmonte la tourelle reproduit identiquement les signaux. Chaque signal est enregistré, et le guetteur attend pour en faire un nouveau qu'il ait vu le télégraphe qu'il commande reproduire exactement le signe qu'il lui a transmis. La durée de chaque signal est de dix à vingt secondes, et, suivant les conventions, un seul signal peut exprimer une phrase, un mot ou une lettre.

Le levier *moteur* placé dans l'intérieur de la construction représente exactement l'appareil qui transmet les signaux. Ce levier, sous la main du préposé, prend la position que doit avoir l'appareil extérieur placé sur le toit ou plate-forme de la construction. Cet appareil, fabriqué avec une grande solidité, se compose d'un mât dépassant le toit de 5 mètres, en haut duquel est un fléau régulateur, attaché par son milieu à une poulie et pouvant faire un tour entier sur un axe horizontal. Ce régulateur peut prendre toutes les positions par rapport au mât, tant à droite qu'à gauche. Le mouvement est transmis par des cordes passées dans les poulies et communiquant dans la chambre placée au-dessous du toit. Chaque bras de ce régulateur a deux mètres de long sur trente centimètres de large. Aux extrémités de ce fléau sont d'autres bras pouvant tourner aussi sur des poulies fixées au bout du régulateur. Des cordes qui communiquent dans la chambre servent à donner à ces pièces mobiles, nommées indicateurs, toutes les positions possibles par rapport à celles du fléau. Ces pièces ont une longueur d'un mètre ; elles portent une queue en fer et une massue qui leur sert de lest et les maintient en équilibre. Chaque indicateur peut se coucher sur le régulateur, ou se placer dans son prolongement, ou bien lui devenir perpendiculaire soit en dessus soit en dessous, ou enfin faire avec lui un angle de 45 degrés à droite ou à gauche ; ce qui fait huit positions.

Les indicateurs étant indépendants l'un de l'autre, il en résulte soixante-quatre combinaisons deux à deux pour une seule position du régulateur ; celui-ci, on le sait, peut en prendre quatre par rapport à l'horizon ; ce qui fait deux cent cinquante-six figures combinées ensemble de façon à donner 36,864 signes, un signe étant affecté à chacune des syllabes possibles de notre langue ainsi qu'à certaines phrases convenues.

On voit que ce grand nombre de combinaisons suffit et au delà aux besoins premiers qui étaient l'expression des vingt-six caractères de l'alphabet. A l'aide des trois mouvements, du régulateur et des indicateurs, on peut donc écrire toutes les phrases et rendre toutes les pensées.

Les pièces mobiles extérieures sont peintes en noir pour se mieux détacher sur le fond du ciel, elles sont formées d'un cadre allongé en bois, dont la surface est recouverte de petites lattes dans le genre des *persiennes*. Une moitié de la longueur porte ces lattes en sens contraire de l'autre moitié. Les cordes qui transmettent le mouvement sont faites avec du fil de laiton; elles ne sont pas sans fin, passant d'une poulie à l'autre, mais l'un des bouts est fixé sur la gorge multiple et construite en hélice sur la petite mulette de la poulie; ces cordes sont tendues au degré voulu. Sous le toit est la chambre où se tient le préposé, pour faire fonctionner la machine représentant exactement en petit l'appareil que nous avons montré à l'extérieur.

Il y a un régulateur et deux indicateurs, et les choses sont arrangées de façon que telle position donnée à la machine intérieure se reproduit d'elle-même à l'extérieur.

Ainsi, quand l'employé aperçoit avec l'aide de sa lunette un signal sur un télégraphe voisin, sa fonction consiste à arranger immédiatement son appareil de façon à représenter ce qu'il voit, et la machine reproduit d'elle-même ce signal au dehors. — Regardant la lunette numéro 2, il voit ce signal reproduit. Il retourne à la lunette numéro 1 et voit un nouveau signal qu'il reproduit... et ainsi de suite. Pour que la vue des signaux soit bien nette, il faut que les façades de toutes les constructions soient parallèles, afin que les rayons visuels soient exactement perpendiculaires au plan du mouvement des pièces. Lorsque le temps était obscur, quand il y avait des brouillards, ou enfin la nuit, ce télégraphe ne pouvait servir; on avait essayé d'y joindre

des fanaux, mais le gouvernement y avait vu une dépense dont on pouvait parfaitement se passer, le jour devant suffire pour les communications. Cependant on lisait bien souvent dans les journaux : « La suite de la dépèche a été interrompue par la nuit. »

En 1846, notre système de télégraphie aérienne se composait de cinq grandes lignes partant toutes de Paris et aboutissant à Lille, Strasbourg, Toulon, Bayonne et Brest. Ces lignes comprenaient un total de 534 stations, mettaient 29 villes en communication avec la capitale et coûtaient annuellement 1,300,000 francs.

Pour donner une idée de la vitesse avec laquelle la transmission des dépêches avait lieu, nous dirons qu'à Paris on recevait des nouvelles de Lille (222 kilomètres) en deux minutes; — de Brest (596 kil.) en six minutes cinquante secondes ; — de Toulon (840 kil.) en treize minutes cinquante secondes ; — de Calais (272 kil.) en quatre minutes cinq secondes; — de Bayonne en quatorze minutes; — de Strasbourg (480 kil.) en cinq minutes cinquante-deux secondes.



Le repas en famille, d'après Charlet.

On voit que ce télégraphe était déjà très-prompt à transmettre les nouvelles ; d'importantes modifications allaient encore l'améliorer et lui permettre de continuer ses communications pendant la nuit. — On organisait aussi un télégraphe acoustique en Angleterre, et on avait obtenu des résultats assez satisfaisants, lorsque la télégraphie électrique vint rendre inutiles toutes les recherches de ce genre. On entrait dans un monde nouveau.

Alfred Nettement fils.

— La suite prochainement. —

UN DESSIN DE CHARLET

Qui ne se souvient de Charlet et de sa galerie des grognards de l'empire? Il était à sa manière l'Homère de la grande armée, Homère jovial qui avait égayé le style de David par celui de Callot, et qui, en mettant l'admiration dans le cœur lorsqu'il dessinait ses braves, ne craignait pas de mettre en même temps le sourire sur les lèvres. N'est-ce pas lui qui a peint de joyeux hussards invitant d'innocents et naïfs poulets à sortir de la palissade qui leur sert en même temps de clôture et de sauvegarde, et l'un d'eux poussant la bonté jusqu'à

répandre du grain pour attirer les volailles, naturellement imprudentes, tandis que l'autre, armé de son sabre, se prépare à trancher le fil des destinées et le col du bipède emplumé qui cédera à la séduction? A ce propos, pourriez-vous me dire pourquoi les hussards ont toujours été, dans l'armée, en possession de la renommée de drôles de corps, de loustics et de boute-en-train? Le grenadier, *c'est une rose*, la chose est sûre puisqu'elle a été si souvent chantée. Mais le hussard rendrait cependant trois points au grenadier, lorsqu'il s'agit de faire un bon tour. Quant aux dragons, vous savez le couplet qui a amené tant de braves à se rafraîchir d'un coup de sabre, selon l'expression consacrée :

Les hussards en campagne
Les hussards!
N'ont pas besoin de gros talons
Pour enfoncer les escadrons,
Les hussards!

Ils vont à la cuisine,
Les hussards!
Mangeant les poules et les dindons
Laissant les os pour les dragons,
Les hussards!

Cette expression de mangeurs de poules n'est pas imméritée. Le hussard a toujours regardé la poule comme son ennemie personnelle, témoin l'anecdote suivante que j'ai entendu raconter, il y a bien des années, par un vieil officier de l'empire, qui avait fait la campagne d'Espagne, en 1823, pendant la Restauration. On sait que pendant cette campagne la discipline la plus exacte et le respect des propriétés avaient été mis à l'ordre du jour, même le respect des basses-cours. Or le capitaine en question entendit un bruit guttural que son oreille exercée reconnut à l'instant pour le dernier soupir d'une poule étranglée par une main expérimentée. Il se retourna vivement et aperçut un vieux hussard en train de glisser le corps du délit dans sa sabretache.

— Hussard, s'écria-t-il, avancez à l'ordre!

— Me voici, mon capitaine! dit celui-ci en mettant une main à son colback et en collant l'autre sur la tête de sa victime.

— Pourquoi avez-vous tordu le col à cette poule?

— Mon capitaine, elle m'a provoqué en me regardant d'un air insolent, et quand il s'agit de faire respecter l'uniforme du régiment!.... suffit.

Le capitaine se mordit les lèvres pour réprimer un violent éclat de rire.

— Allons, passe pour cette fois, dit-il, mais n'y revenez plus. Hussard!...

— Mon capitaine.

— Désormais quand vous rencontrerez des poules, je vous ordonne de baisser les yeux.

Charlet n'a pas connu cette scène, qu'il aurait si bien rendue avec son crayon. En revanche c'est à lui que l'on doit le dessin rempli d'*humour* et de verve militaire où l'on voit un conscrit rapportant au bivouac un serin dans sa cage, en déclarant aux grognards revenus avec des oies, des dindons et des poules, et qui se tiennent les côtes en riant à gorge déployée, que c'est tout ce qu'il a trouvé! Les vieux soldats sont incomparables, en effet, pour trouver des vivres là où il y en a peu, j'allais dire là où il n'y en a pas. Mettez-les dans un pays rasé, brûlé, écorché jusqu'aux os, ils découvrent encore quelques cachettes. Ils ont ce flair militaire auquel rien n'échappe. Ils sentent les vivres comme l'ogre sentait la chair fraîche. Charlet, on le sait, les connaissait de longue main; il faisait partie de ces recrues qui, en 1814, vinrent du bivouac à l'atelier de peinture. Comme l'acteur Féréol, qui contrefaisait si bien le poltron dans le fermier Dick de la *Dame blanche*, Charlet, si je ne me trompe, sortait de la garde impériale.

Quoique cet excellent artiste ait surtout traité des sujets militaires, et que les scènes de bivouacs, de casernes, de champs de batailles, aient spécialement fait admirer son talent, il n'a pas reculé devant la reproduction des scènes populaires. Ce qui séduisait pardessus tout Charlet, c'était le naturel. Partout où il le rencontrait, il s'en emparait; il aurait volontiers dit comme Molière : « Je prends mon bien où je le trouve. »

Je gagerais qu'il a surpris dans une de ses haltes le jeune *montreur* de chiens savants que notre gravure d'aujourd'hui met sous vos yeux. L'*impresario* sort avec sa troupe à quatre pattes d'une bourgade dont vous apercevez là-bas le clocher et où elle a donné une représentation. Les acteurs — je parle des acteurs quadrupèdes — jouent mieux à jeun qu'après dîner, par la grande raison qu'ils savent qu'ils ne dîneront pas s'ils remplissent mal leur rôle. Tout a été pour le mieux. M. César, que vous voyez là-bas sous son manteau militaire et son tricorne à plumet, s'est conduit en brave. J'en dirai autant de M. Bellerose, qui rend au naturel l'ancien sergent racoleur des gardes françaises, dont il porte, d'un air tout à fait crâne, le galant uniforme. Quant à la troupe féminine, elle est vraiment adorable. Voyez comme Mlle Bichette fait la belle avec ses pattes blanches en avant! Vous l'excuserez, mesdames, de ne pas porter la crinoline, elle n'était pas encore inventée du temps de Charlet, et si j'en crois la renommée, son étoile baisse et va tout à l'heure disparaître à l'horizon. Quant à la toque, elle laisse à désirer, j'en conviens, et les habiles faiseuses de 1866 la trouveraient monumentale en la comparant à leurs chefs-d'œuvre microscopiques; mais on ne saurait exiger, même des chiennes savantes, qu'elles devinent la mode, c'est bien assez qu'elles la suivent. Vous avouerez avec moi que Mlle Carline — comme cette intéressante personne s'est très-fatiguée à la représentation, elle a repris son attitude horizontale — vous avouerez que Mlles Carline et Bichette ont une attitude d'un maintien beaucoup plus décent que certaines *lionnes* du turf.

Le *montreur* de chiens savants est content. Les gros sols ont plu dans la sébile que Carline et Bichette, qui

sont les collecteurs de la troupe, ont présentée tour à tour avec beaucoup de grâce aux spectateurs. Il témoigne sa satisfaction à son peuple en l'invitant à dîner. Du reste il agit avec ses sujets en souverain débonnaire et populaire. Chez ce nouveau roi d'Yvetot, rien qui rappelle le vain luxe des cours. La nappe n'a pas été longue à mettre. Le festin se compose d'une soupe, et, bêtes et gens, tous mangent à la même écuelle. Le cerceau à travers lequel passent si adroitement Mlles Bichette et Carline, le tambour sur lequel César et Bellerose battent la charge, sont les seules décorations de la salle du banquet abritée par une muraille en ruines. Mais, quand on dîne en famille, faut-il tant de luxe? Quand on a bon cœur et bon appétit, est-il besoin de ragoûts épicés et de banquets cérémonieux ?

Vous remarquerez que le *montreur*, en homme habile, fait encore une répétition de ce repas de famille. Chaque acteur est attentif. A mesure qu'il entend l'appel de son nom, il se dresse gentillement sur ses pattes de derrière, et vient chercher au bout du couteau du *montreur* le morceau qui lui est destiné. Voilà pourquoi Mlle Bichette fait en ce moment la belle et se tient seule debout, au milieu de ses camarades; son nom vient d'être prononcé, et elle ne perd pas de vue le morceau que dans une minute elle aura sous la dent. Patience et attention, Carline, Bellerose, César! Votre tour viendra, et vous allez entendre votre nom. L'égalité règne ici devant la loi.... et devant l'écuelle.

Je m'arrête. La plume n'en finit pas, parce qu'elle raconte; le crayon de Charlet est concis parce qu'il montre.

RENÉ.



LE FUSEAU BÉNIT

(LÉGENDE)

(Voir pages 29, 41, 61, 74 et 90.)

VI

LE CRIME.

Le lendemain, dès l'aurore, Odette se dirigea vers le château de la Hardouinaye. Elle espérait bien retrouver le prince; cependant elle ne pouvait se défendre d'une secrète inquiétude, elle l'avait laissé si épuisé, si faible!

Contre l'ordinaire, les avenues du château n'étaient pas gardées. En remarquant cette circonstance, Odette se sentit froid au cœur. Si les gardes s'étaient éloignés, c'était donc que la victime était morte, car on ne pouvait supposer que la liberté lui eût été subitement rendue. Toutefois elle gagna la prison par le chemin qu'elle avait coutume de parcourir; mais son émotion était si forte, qu'elle chancelait à chaque pas.

La fenêtre de la chambre basse était ouverte, Odette n'y jeta qu'un regard et elle tomba sur les genoux en poussant un grand cri. Le lit du prince était en désordre, la chambre vide.

— Mort! il est mort! s'écria-t-elle.

Elle pencha sa tête sur l'appui de la fenêtre et pria longtemps.

En se relevant, elle jeta vers la prison de Gilles un dernier regard et dit avec tristesse :

— Je puis aller maintenant vers Mme Françoise.

Elle fit le tour de la forteresse, espérant recueillir quelques nouvelles, son espoir ne fut pas trompé. Au moment où elle passait devant la principale entrée, elle vit déboucher de la forêt un cortége de religieux et de gentilshommes qui prenaient la direction du château. Elle avisa un jeune garçon revêtu du costume des pages qui sortait de l'avenue, elle se hasarda à l'aborder.

— Que se passe-t-il donc, messire, au manoir de la Hardouinaye? demanda-t-elle en s'efforçant d'assurer l'accent de sa voix.

— Il y a, répondit le page d'un ton larmoyant, que monseigneur Gilles de Bretagne vient de trépasser céans de douleur en apprenant la perte que les Anglais ont faite à Formigny.

Odette recula d'indignation en entendant cette lâche accusation qui ne tendait à rien moins qu'à rendre odieuse la mémoire du prince Gilles; mais elle se contint, car elle voulait de plus amples détails.

— A quelle heure, messire, a trépassé monseigneur Gilles? demanda-t-elle.

— Vers trois heures du matin, plusieurs gentilshommes de sa garde ont pénétré dans sa chambre et l'ont trouvé mort sur son lit. Voici l'abbé de Baquen qui s'en vient avec ses religieux et quelques seigneurs prier pour le trépassé. Et vous aussi, gentille bachelette, dites une oraison pour le repos de l'âme de messire Gilles et que Dieu vous ait en sa sainte garde!

Sans répondre, Odette s'éloigna vivement et s'enfonça dans la forêt. Elle alla s'agenouiller aux pieds de la Vierge du Chêne, sa consolatrice ordinaire. Elle priait déjà depuis quelques instants lorsqu'un léger bruit se fit derrière elle. Effrayée, elle leva la tête; son effroi dura peu, elle reconnut le cordelier de la veille.

— Ah! mon père, dit-elle la voix pleine de larmes, celui que vous avez assisté n'est plus.

— Je le sais, répondit le religieux avec calme, sa mort a été celle d'un élu.

— Sauriez-vous donc quelques détails sur sa fin précipitée, mon père.

— Je sais tout ce qui s'est passé à la prison depuis que j'ai quitté le prince.

— De grâce, mon père, dit Odette en joignant les mains, apprenez-moi ce que vous savez.

— J'y consens, car je vois que ce n'est pas une vaine curiosité qui vous porte à m'interroger, mais un profond sentiment d'intérêt pour celui dont vous avez pris soin.

Autant qu'il sera en votre pouvoir, il faut que la mémoire du prince soit lavée de la dernière accusation que l'on a portée contre lui : messire Gilles était un vrai Breton. Voici, ma fille, ce qui s'est passé. Vers trois heures de la nuit, Robert Roussel, Jean de la Chaise, Roussel Maletouche, Thomas Rageart et deux autres sicaires de Montauban se sont précipités dans la chambre du prince. Six contre un ! Six hommes forts et robustes contre un homme affaibli par la faim, la fièvre et le poison ! Mais ce sont de fiers chevaliers, ces princes de Bretagne ! Messire Gilles, tout mourant qu'il fût, imposait encore à ces lâches assassins; il ont refusé de se mesurer avec lui seul à seul, mais ils se sont jetés tous six sur leur victime et sans lui donner le temps de faire à Dieu une dernière recommandation, ils l'ont renversé sur son lit et... armez-vous de courage, ma fille ! et ils l'ont étouffé entre les matelas !

— Horreur ! horreur ! s'écria Odette en se couvrant les yeux de ses mains. Quelle mort! pauvre prince ! Ah ! mon père, Dieu punira ses meurtriers !

— Il ne nous appartient pas de sonder les desseins de Dieu, répliqua le cordelier. Contentons-nous de prier pour ceux qui ont besoin de prières. Messire Gilles étant mort de la façon que je viens de vous dire, ses bourreaux « lui bouchèrent le nez et les oreilles de peur qu'il n'en sortît du sang et ils le transportèrent dans la plus belle pièce du château où ils le couchèrent sur un lit de parade[1], » près duquel des religieux et des seigneurs vont prier. Si sur votre route vous rencontrez une bande de chasseurs, ne vous effrayez pas, Odette, parce que vous reconnaîtrez sur leurs fronts le signe des parricides ; ne les maudissez pas non plus, mais priez Dieu de délivrer le prince Gilles des tourments du purgatoire, s'il n'en est pas encore délivré, et de pardonner à ses bourreaux.

Le cordelier donna sa bénédiction à la jeune fille et disparut.

Le jour suivant, 26 avril 1450, eurent lieu les obsèques de monseigneur Gilles de Bretagne. Louis du Verger, abbé de Baqueu, vint à la tête de ses religieux enlever le corps du prince. Geoffroy de Beaumanoir et plusieurs gentilshommes du voisinage assistèrent à la cérémonie funèbre qui se fit avec le plus de pompe possible. Notre désolée Odette y vint et les prières qui s'échappèrent de ses lèvres ne furent pas les moins ferventes.

Olivier de Méel, Jean de la Chaise et les autres satellites d'Arthur de Montauban prièrent les gentilshommes de vouloir bien déclarer qu'ils étaient absents du château lors du décès du prince, Olivier de Méel étant à l'église et les autres à la chasse; mais les gentilshommes ne furent point dupes de ce grossier artifice et ils refusèrent de faire la déclaration qu'on leur demandait.

L'abbé de Baqueu fit mettre une tombe d'ardoise sur le lieu de la sépulture de Gilles, avec la figure de ce dernier en relief de bois.

Ainsi finit le jeune et fier prince qui avait donné à la Bretagne tant de belles espérances, qu'une vie pleine d'épreuves et une mort prématurée l'avaient empêché de réaliser. La justice de Dieu allait avoir son cours.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —

[1] *Histoire de Bretagne*, par dom Morice.



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76 et 93.)

—

Du moment que Mme de Maintenon entreprenait de réformer Saint-Cyr, elle devait se trouver inévitablement amenée à introduire des modifications dans l'organisation de la communauté des dames de Saint-Louis. Elle avait, dès 1691, par les conseils de l'abbé Desmarets, supplié le roi d'appeler à la direction spirituelle de Saint-Cyr les prêtres de la Congrégation de Saint-Lazare, fondée par saint Vincent de Paul. Leur modestie, leur simplicité, leur régularité, avaient paru essentiellement propres à faire régner, dans la maison royale, l'humilité chrétienne. Cependant l'organisation de la communauté de Saint-Louis, qui était le grand ressort avec lequel on gouvernait le reste, laissait à désirer. Presque toutes ces dames étaient dans la fleur de la jeunesse; la première direction qu'elles avaient reçue de Mme de Brinon était défectueuse ; si l'on voulait assurer dans l'avenir la bonne direction de la maison et la perpétuité de l'esprit qui devait y régner, il fallait fortifier l'institution qui lui servait de gouvernement.

Mme de Maintenon, avertie par l'expérience, cédait en outre à une autre considération. Comme elle l'écrivait, en 1691, à Mme de Fontaine, une des dames de Saint-Louis, Saint-Cyr, à cause de sa position particulière et privilégiée, était peut-être de toutes les maisons d'éducation celle où l'on avait le plus besoin d'humilité intérieure et extérieure : sa situation si près de la cour, sa grandeur, sa richesse, sa noblesse, l'air de faveur qu'on y respirait, les soins d'une personne en crédit, tous ces piéges si dangereux, devaient faire prendre des mesures contraires à celles qu'on avait prises au début. Or, l'on avait évité avec beaucoup de sollicitude tout ce qui portait un caractère monastique. Le pape en avait même fait la remarque, lorsque le roi lui avait demandé l'autorisation de transférer à la maison royale de Saint-Cyr la mense abbatiale de Saint-Denis, et ce n'était que tardivement et avec une sorte de répugnance qu'en 1689 il avait consenti à ce que désirait le roi, en faisant remarquer que la communauté de Saint-Louis, soumise

seulement à des vœux simples, n'était pas, à proprement parler, un ordre religieux.

Desmarets, qui était devenu évêque de Chartres et qui avait remplacé, comme directeur de Mme de Maintenon, l'abbé Gobelin, chargé d'infirmités, contribua beaucoup à encourager celle-ci dans une réforme qui devait assurer toutes les autres.

Ce ne fut pas sans peine que Mme de Maintenon obtint le consentement du roi à cette importante modification. Il objectait que ce qu'on voulait faire allait contre la pensée qui avait présidé à la fondation de Saint-Cyr, et qu'en se donnant si promptement à soi-même un démenti on prêterait le flanc à la malignité publique. D'ailleurs, le roi n'avait de goût, je l'ai dit, ni pour l'éducation des couvents ni pour le costume monastique. Il fallut que Mme de Maintenon insistât en représentant au roi qu'il n'y avait pas d'autre moyen de perpétuer l'institution et avec l'institution l'esprit qui devait la rendre utile. Quand on donnait une bonne raison à Louis XIV, il refusait rarement de s'y rendre : il consentit donc à la transformation proposée, mais il y mit pour condition que le costume des dames de Saint-Louis ne serait pas changé. Ce ne fut que seize ans plus tard, en 1708, que Mme de Maintenon lui fit observer qu'il faudrait bien qu'un jour ou l'autre les religieuses de Saint-Cyr prissent l'habit religieux. Louis XIV lui répondit : « Si elles doivent le prendre après moi, qu'elles le prennent maintenant, je ne veux pas leur faire désirer ma mort ; » alors la réforme fut consommée. Mais dès 1692 le principal était fait. Mme de Maintenon, en effet, une fois en possession du consentement du roi, s'empressa de s'adresser à la révérende mère Priolo, supérieure de la Visitation de Chaillot, et lui demanda de venir gouverner les dames de Saint-Louis pendant leur noviciat. Après avoir opposé une assez longue résistance aux désirs de Mme de Maintenon, la mère Priolo, qui était une des religieuses de son temps les plus habiles dans la direction des âmes, et pour laquelle la reine d'Angleterre professait la plus haute estime et la plus sincère amitié, finit par déférer au vœu qui lui était exprimé. Mme de Maintenon alla la chercher dans son carrosse et la ramena à Saint-Cyr avec quelques-unes de ses religieuses. Il y eut alors dans la chapelle une touchante cérémonie. Les dames de Saint-Louis, consultées à l'avance, avaient accepté, à l'exception de deux d'entre elles, qui ne voulurent pas prêter des vœux perpétuels et rentrèrent dans le monde, les conditions nouvelles qui leur étaient faites. Elles s'agenouillèrent devant la supérieure de la Visitation, après avoir déposé les insignes de leurs charges, et se réduisirent à la position de simples novices. C'est ainsi que, dès les premiers pas, l'humilité, cette vertu chrétienne, rentrait dans la maison royale de Saint-Cyr.

Ce noviciat, commencé en novembre 1692, dura un an. Le 11 décembre 1693, les novices prononcèrent leurs vœux solennels sous la règle de Saint-Augustin.

« En 1694, dit *le Mémorial*, la mère Priolo, qui s'était démise de la supériorité, demeura encore quelques mois dans le couvent pour aider notre mère de Fontaines, qui fut nommée supérieure. » Mme de Maintenon continua néanmoins à être l'âme de Saint-Cyr. Tous les cœurs, dans cette maison, étaient pénétrés de respect et d'affection pour elle et lui rendaient en dévouement filial les marques de tendresse vraiment maternelle qu'elle prodiguait aux religieuses et aux demoiselles. Le jour où la mère Priolo se démit de sa supériorité, Louis XIV vint en personne à Saint-Cyr la remercier des services qu'elle avait rendus à l'institut. Puis il recommanda aux religieuses de bien prendre garde au choix des sujets qu'elles admettraient dans leurs rangs : — « Il ne faut qu'un seul mauvais esprit, répéta-t-il plusieurs fois, pour gâter tout le bien qu'on a fait ici. N'ayez jamais de complaisances sur ce point. Un mauvais esprit me fait peur partout, et surtout en cette maison. »

Ne semble-t-il pas que Louis XIV, ce prince si judicieux, se souvînt de Mme de Brinon et prévît Mme Guyon?

Dans une autre visite, car ces royales visites se renouvelaient souvent, ce grand roi, que l'on représente toujours le visage hautain et la parole impérieuse et fière, dit aux religieuses avec une humilité qui les édifia et dont elles ont consigné le souvenir dans leur *Mémorial :* « Je serais heureux, si je pouvais, au moyen de cette maison, rendre à Dieu autant d'âmes que je lui en ai ôté par mon mauvais exemple. »

Dans ses visites à Saint-Cyr, le roi s'entretenait avec les religieuses. Il assistait aux offices dans une petite tribune placée en regard de celle de Mme de Maintenon. Il entrait dans le jardin et se promenait dans les belles allées auxquelles Mme de Maintenon avait donné des noms. Celle-ci s'appelait l'*Institutrice*, cette autre l'*Allée solitaire*, cette troisième l'*Allée des réflexions*. Souvent alors les demoiselles chantaient le *Domine salvum* français, ou bien l'un des deux cantiques composés par Racine. Le jour où l'on chanta pour la première fois devant lui le cantique spirituel sur les deux hommes que nous trouvons en nous, le roi se pencha vers Mme de Maintenon et lui dit : « Voilà deux hommes que je connais bien ! »

Nous sommes arrivés au moment où Saint-Cyr est fondé sur ses assises définitives. Nous avons remis à ce moment, on s'en souvient, le soin d'exposer avec de plus grands détails, l'organisation matérielle, morale et intellectuelle de la maison. Dans le dix-septième siècle, on n'échafaudait légèrement ni les édifices ni les institutions ; on bâtissait sur le roc et pour la postérité. Le premier souci de Louis XIV avait été de pourvoir aux voies et moyens de l'existence matérielle de Saint-Cyr et d'y pourvoir d'une manière durable, afin que cette existence ne dépendît pas d'une subvention qui pouvait manquer ou d'un caprice de ses successeurs. Il dota donc Saint-Cyr, et il le dota royalement. Il y avait deux cent

cinquante places à donner aux filles de la pauvre noblesse. Elles y entraient depuis l'âge de sept ans, douze au plus, et y restaient jusqu'à vingt. Lorsqu'elles sortaient, on leur donnait trois mille livres de dot, un trousseau et cent cinquante livres pour leur voyage. Les dames de Saint-Louis avaient d'abord été au nombre de trente-six; il y avait, en outre, vingt-quatre sœurs converses chargées du service. En 1692, quand on transforma Saint-Cyr en un monastère véritable dont les religieuses prêtaient des vœux solennels, on porta le nombre des religieuses à quarante et celui des converses à cinquante-deux.

Pour assurer à Saint-Cyr des revenus indépendants du trésor, Louis XIV transféra à l'établissement la dotation de la mense abbatiale de Saint-Denis, produisant cent mille livres de rentes et vacante depuis la mort du cardinal de Retz, dernier abbé commendataire. Il lui attribua de plus cinquante mille livres de rentes prélevées sur la généralité de Paris, jusqu'à ce qu'on trouvât des fonds de terre rapportant cette somme; le domaine de Saint-Cyr acheté à M. de Saint-Brisson et produisant seize cents livres; enfin soixante mille livres de rentes à prélever également sur la généralité de Paris. Cette dernière somme devait être exclusivement affectée au payement des dots des demoiselles sortant chaque année de Saint-Cyr, de sorte que les excédants sur ce fond, capitalisés à la fin de chaque année, fussent conservés à part et consacrés, lorsqu'ils auraient formé une certaine somme, à augmenter les dots.

C'est ici qu'il faut admirer la prévoyance paternelle de Louis XIV. Il comprenait l'inconvénient de rendre au monde sans ressources des jeunes filles élevées, sinon dans l'abondance de toutes choses, au moins dans une noble aisance, et cette somme de trois mille livres équivalant à dix mille livres de notre temps, à cause du bas prix des choses nécessaires à la vie, devenait pour elles le capital d'une pension alimentaire dans leur famille, leur dot dans un couvent, ou un modeste apport dans leur ménage, quand elles rencontraient un gentilhomme assez bien inspiré pour préférer le mérite à l'argent et assez riche pour donner suite à cette préférence. Mme de Maintenon était heureuse quand elle parvenait à établir ses chères filles de Saint-Cyr dans le monde; mais leur dot modique était souvent un obstacle, et elle leur disait d'une manière touchante : « Ce qui me manque, ce sont des gendres. Je trouve peu d'hommes, mes chères enfants, qui préfèrent vos vertus aux richesses. »

Un peu plus tard, la dotation de Saint-Cyr fut augmentée de trente mille livres de rente, et en 1715, d'un petit domaine. Il résulte d'un compte rendu en 1717 que les revenus de la maison s'élevaient à cette époque à 250,325 livres, et que la dépense se balançait avec la recette.

Le roi avait pourvu à la bonne administration de ces revenus. Non-seulement la supérieure avait à l'intérieur son conseil d'administration; mais il y avait un conseil extérieur, composé d'un conseiller du roi, d'un avocat au parlement et de l'intendant nommé par la supérieure en son conseil.

L'organisation intérieure de Saint-Cyr avait été l'objet d'une sollicitude non moins éclairée. Après la supérieure, il y avait une assistante qui était son auxiliaire naturelle; une maîtresse des novices, dont l'emploi était de préparer à la vie religieuse celles des demoiselles qui se sentaient de la vocation, et qui devenaient ainsi la pépinière où la communauté devait se recruter le plus heureusement; une maîtresse générale des classes, chargée de faire observer les règlements, de veiller sur les demoiselles et les maîtresses; la dépositaire, ayant, sous l'autorisation de la supérieure et de l'intendant, le maniement général des recettes et des dépenses. Il y avait en outre les maîtresses de classes, l'économe, la maîtresse du chœur, la portière, la sacristine, l'infirmière. Les maîtresses des classes présidaient à l'instruction et surveillaient la conduite des demoiselles, qu'elles ne perdaient jamais de vue, ni à l'église, ni au réfectoire, ni aux classes, ni dans les jardins. Il ne faut pas omettre la maîtresse générale des ouvrages pour les travaux à l'aiguille, qui tenaient une grande place à Saint-Cyr, car le linge et les vêtements qu'on y usait, tout excepté les chaussures, y étaient faits.

Par-dessus toute cette organisation planait le grand et excellent esprit de Mme de Maintenon qui, pendant trente ans de sa vie, ne passa presque pas un jour sans venir à Saint-Cyr. On peut dire qu'elle en était l'âme. Les religieuses la regardaient comme leur oracle, et les demoiselles comme une mère. Elle apportait à Saint-Cyr ce que personne n'avait dans la royale maison, ni même peut-être au dehors, au même degré qu'elle, l'expérience de la vie. On ne se lassait pas de la consulter, et elle ne se lassait pas de répondre. Saint-Cyr était la patrie de son intelligence et de son cœur. C'était là qu'elle se reposait des agitations de la cour et des ennuis de sa grande mais difficile position. Les jeunes et sincères affections de ses chères filles de Saint-Cyr lui rafraîchissaient l'âme. Ses lettres sont pleines du sentiment que lui inspirait cette maison où elle aurait voulu toujours vivre et où elle devait mourir. Elle écrivait, en 1697, à Mme de Butery : « Saint-Cyr, malgré toutes les peines dont vous me parlez, est toute ma consolation. Je compte les jours après lesquels je m'en rapprocherai. » Elle écrivait encore dans la même année : « Pour l'indifférence du lieu où je suis, c'est ce qui n'est pas possible, tant qu'il y aura un Saint-Cyr. »

Exposons maintenant aussi clairement que possible le plan d'éducation qui avait été adopté. Les demoiselles étaient divisées en quatre classes qui se distinguaient les unes des autres par la couleur des rubans. Jusqu'à dix ans elles étaient dans la classe aux rubans rouges; de dix ans à quatorze, dans la classe aux rubans verts; de quatorze à seize dans la classe aux rubans jaunes; de seize à vingt ans, dans la classe aux rubans bleus. En

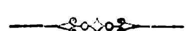
outre, les vingt plus méritantes de cette dernière classe recevaient un ruban noir, et jouissaient du privilége d'aller seules dans toute la maison, et d'aider les religieuses à remplir leurs charges. Les demoiselles aux rubans couleurs de feu, choisies parmi les plus sages, s'appelaient « les filles de Mme de Maintenon. » L'espoir de conquérir ce titre excitait une grande émulation parmi ces jeunes filles. Chaque classe, composée d'environ soixante élèves, était partagée en plusieurs bandes de neuf ou dix demoiselles qui travaillaient à des tables séparées. Trois demoiselles des plus grandes et des plus sages dirigeaient chaque bande, l'une comme chef, l'autre comme aide, la troisième comme suppléante. C'étaient donc les demoiselles qui s'apprenaient tout les unes aux autres. Il suffisait aux maîtresses d'assister à ce qui se faisait pour s'assurer que les choses se passaient selon la règle. Cette occupation, loin de fatiguer les jeunes filles, comme le fait remarquer Mme de Mainnon, leur faisait plaisir et leur ôtait tout ennui. En formant les autres, elles se formaient elles-mêmes, et devenaient d'excellentes mères de familles. On voit que l'enseignement mutuel, prôné comme une idée contemporaine, était déjà découvert au dix-septième siècle et pratiqué dans la maison qu'on a représentée comme le temple de la routine.

Dans ces quatre classes on apprenait successivement et à divers degrés, à lire, à écrire, le catéchisme, l'histoire sainte, l'histoire profane et la géographie, la langue française, l'orthographe, la danse, la musique et quelquefois le dessin. On y apprenait par cœur des vers, — Mme de Maintenon voulait qu'ils fussent excellents, — de la prose, des fables, des conversations, des proverbes; les deux tragédies de Racine, faites pour Saint-Cyr et auxquelles on était bientôt revenu, faisaient naturellement partie de ce programme d'enseignement. Personne n'avait une plus haute estime pour le génie de Racine que la fondatrice de Saint-Cyr. Elle admirait le poëte et elle aimait en lui l'homme excellent que Saint-Cyr regardait comme son poëte, et, dès qu'elle eut entendu *Athalie*, elle déclara que c'était le chef-d'œuvre de ce grand homme. Une fois la réaction passée, Mme de Maintenon était allée par une pente naturelle aux idées les plus sages et les plus pratiques. Elle ne craignait plus de faire apprendre *Esther* et *Athalie* par les élèves, mais elle faisait réciter ces deux pièces dans la classe des bleues, et elle ne voulait pas souffrir qu'aucun homme assistât aux représentations. Elle l'écrivait encore, en 1701, à la supérieure : « Surtout n'admettez jamais un homme à ces représentations, ni vieux, ni jeune, ni laïque, ni prêtre, pas même un saint, s'il en existe sur la terre. »

La musique était la grande distraction de Saint-Cyr. Les livres de musique de cette maison royale d'éducation, conservés à la bibliothèque de Versailles au nombre de quarante-deux, suffisent pour prouver que cette étude était poussée très-loin. Toutes les demoiselles apprenaient à chanter, on enseignait le clavecin à celles qui montraient quelques dispositions. La plupart des dames de Saint-Cyr jouaient du clavecin et quelques-unes du violon. Plusieurs compositeurs : Moreau, Lully, Oudot, Nivers, Campra, avaient composé de la musique pour Saint-Cyr.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

On a vu, le jour des morts, sur tous les points de la France, l'affluence ordinaire des parents et des amis visiter dans les cimetières les tombes consolées par la piété des vivants et secourues par leurs prières. Nous n'en sommes pas encore, Dieu merci, où les *solidaires* voudraient que nous en fussions. Le culte des morts subsiste toujours, parce qu'il a son foyer dans un sentiment invincible de la nature humaine, cet amour qui, comme le dit l'*Imitation*, est plus fort que la mort, et qu'il a sa raison d'être dans une croyance qu'il n'est pas donné aux sophistes d'arracher de l'esprit de l'homme : la croyance en l'immortalité de l'âme. Allons, allons, le quartier pour lequel notre ami Pomponius a trouvé un nom si pittoresque et si juste n'est pas près d'être établi dans les cimetières.

⁂ Je voudrais que M. Guéroult, qui est sans doute un homme d'esprit à ses heures, quoiqu'il ne s'inquiète guère de faire montre de cet esprit dans son journal l'*Opinion nationale*, et que M. Havin, qui deviendra peut-être, un jour ou l'autre, un orateur éloquent, eussent fait un simple raisonnement avant de s'embarquer dans une polémique à outrance contre Nos Seigneurs les évêques de Nîmes, d'Orléans et de Poitiers, sur des questions que ces prélats entendent assurément mieux que les directeurs du *Siècle* et de l'*Opinion nationale*, puisqu'il s'agit de la prescience de Dieu, du lien apparent ou caché qui rattache le mal physique au mal moral, et du gouvernement des choses humaines par la Providence.

Voltaire avait bien de l'esprit, — peut-être en avait-il un peu plus que M. Guéroult; — J.-J. Rousseau était très-éloquent, — je crois même, jusqu'à preuve du contraire, qu'il était quelque peu plus éloquent que M. Havin : eh bien, les sarcasmes les plus spirituels de Voltaire et les plus éloquentes invectives de J.-J. Rousseau n'ont point prévalu contre le christianisme. L'explication qu'ils ont donnée du problème de la souffrance humaine n'a point satisfait les esprits. Après comme avant eux plusieurs centaines de millions d'hommes reçoivent cette explication de l'Église, et parmi ces hommes il y

en a devant qui le talent de MM. Havin et Guéroult est obligé d'ôter son chapeau. Il suffira de nommer Chateaubriand, Ampère, Biot les grand mathématiciens, sir Humphrey Davy le chimiste, Bonald, Joseph de Maistre ; je ne parle point des vivants.

Je crois donc que les deux libres penseurs auraient aussi bien fait de garder le silence. Ils auraient ainsi ménagé leur temps, leur papier et leur encre, et ils seraient arrivés exactement au même résultat. Cette économie leur aurait permis, en outre, de déposer un nouveau tribut en faveur des inondés sur l'*autel de la bienfaisance*, comme parlent les francs-maçons. On m'a assuré que, comme la bienfaisance n'était pas précisément une déesse, les francs-maçons dont il s'agit avaient eu l'intention d'écrire l'*hôtel de la bienfaisance*, en désignant ainsi la maison de M. Havin ; ils ont commis un *lapsus calami*, voilà tout.

*** On a retrouvé de délicieuses lettres échangées entre Henri IV et le prévôt des marchands Myron au sujet des cités ouvrières qu'on voulait bâtir déjà dans ce temps. Le bon roi y tenait parce qu'il croyait que cela serait utile au populaire ; le brave Myron combattait l'idée à outrance, parce qu'il voyait dans cette innovation un péril pour la sécurité de la cité et la stabilité de l'autorité royale. Le débat s'échauffa, et Myron donna sa démission dans une lettre si affectueuse, si naturelle, si familière et si respectueuse cependant, que Henri IV fut touché jusqu'au cœur. « Vous êtes vif comme un hanneton, mon compère, lui répondit-il, venez souper avec moi, et nous nous embrasserons. »

Heureux temps où l'éloquence officielle n'était pas encore inventée et où le souverain et les sujets se parlaient de cœur à cœur, comme des hommes !

*** On vient de couler à la fonderie du fort Pitt (États-Unis) un canon ayant vingt pouces de diamètre. — Ce canon pèse 63,500 kilogrammes et lance des projectiles pesant 492 kilogrammes. Lorsqu'on a coulé cet engin de destruction, destiné à la marine, il a mis vingt-cinq jours à se refroidir. — On assure que cette pièce a été fabriquée pour armer la tourelle du *Puritain*, nouveau navire cuirassé construit dans le port de New-York.

Quelle dépense doit entraîner la fabrication de pareils engins de destruction ! Combien de familles on nourrirait si l'on transportait au budget de la charité ces sommes inscrites, qu'on me passe ce terme, au budget de l'homicide !

On prétend du reste que ce n'est pas le seul engin nouveau, et qu'un chimiste autrichien a imaginé un boulet électrique éclatant comme la foudre sitôt qu'il pénètre dans une construction. — Il est bien entendu que nous ne garantissons pas ce fait, qui nous paraît tant soit peu invraisemblable.

Dieu merci, l'Amérique ne s'occupe pas exclusivement à trouver *de quoi* tuer les gens. L'intelligence et la science de ses ingénieurs étaient exclusivement occupées, depuis que le câble transatlantique est posé, à trouver un moyen de transmettre télégraphiquement un plus grand nombre de mots par minute.

Dès le premier jour, ils écrivaient six mots par minute. — Depuis, ils sont arrivés à en expédier dix, et enfin tout dernièrement, ils transmettaient *dix-neuf* mots à la minute.

A peine le câble transatlantique est-il posé, que l'Angleterre se propose d'unir la capitale des Iles britanniques avec ses colonies les plus lointaines au moyen des câbles sous-marins. Ainsi l'Angleterre deviendrait indépendante, pour les dépêches télégraphiques, de toutes les nations étrangères. — Voici, d'après plusieurs journaux anglais, les distances en kilomètres qu'il faudra franchir : de Falmouth à Gibraltar, 1,500 ; de Gibraltar à Malte, 1,500 ; de Malte à Alexandrie, 1,200 ; de Suez à Aden, 2,000 ; d'Aden à Bombay, 2,500 ; de Gale à Singapore, 2,700 ; de Singapore à Hong-Kong, 2,000 ; de Gale au détroit du Roi-Georges, 5,000 ; d'Australie à la Nouvelle-Zélande, 1,500 ; d'Aden aux îles Seychelles, 2,000 ; des îles Seychelles à Maurice, 1,500 ; de Maurice à Natal, 3,000 ; de Terre-Neuve aux îles Bermudes, 1,600 ; des îles Bermudes aux îles des Indes occidentales, 500.....

En tout, 28,500 kilomètres.

Le câble qui relie Valentia (Irlande) à Heart's Content, la station américaine, a 4,400 kilomètres de longueur et un poids total de 24,000 tonnes.

*** Un duel récent entre un rédacteur de l'*Opinion nationale* et un rédacteur de *la Liberté*, après avoir beaucoup occupé le monde des journalistes, a fini par un procès en police correctionnelle. Le procureur impérial, M. Lepelletier, a dit à ce propos les choses les plus sensées aux combattants et à leurs témoins sur ce qu'il y a d'étrange et d'anormal à voir des écrivains qui réclament tous les jours la liberté de la presse, faire intervenir le duel dans la polémique. Joli moyen de discuter que de dire à son interlocuteur : Tais-toi ou je te tue ? Il y a longtemps que Charles Dunoyer avait écrit un chapitre spirituel sur les inconvénients du pistolet appliqué à la polémique, et du raisonnement poussé par quarte et par tierce.

NATHANIEL.

JACQUES LECOFFRE ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PÉRISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr. ; six mois, 6 fr. ; le n°, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



SAINT-SULPICE

Qu'il y ait eu, à partir d'un temps reculé, un sanctuaire dans l'emplacement qu'occupe actuellement l'église Saint-Sulpice, la chose ne paraît pas douteuse. Ainsi l'on voit François Ier ajouter une nef à l'église, déjà construite en ce lieu, quand il monta sur le trône, parce qu'elle était devenue trop étroite pour recevoir le nombre considérable de fidèles qui venaient y prier. Selon toutes les probabilités, l'église que François Ier agrandissait ainsi datait du douzième siècle. Pendant les deux premières races et même au commencement de la troisième, le vaste terrain qu'occupe aujourd'hui le faubourg Saint-Germain était presque entièrement consacré à la culture. Des vignobles alternant avec des prés, des terres labourables, des marais potagers, en couvraient toute la superficie, où surgissaient seulement, de distance en distance, quelques constructions servant d'habitations aux cultivateurs ou de maisons de plaisance aux bourgeois de Paris. On suppose que, vers le douzième siècle, les religieux de Saint-Germain ayant multiplié les conces-

sions de terrain, soit par des ventes, soit moyennant des redevances annuelles, la population des colons s'accrut dans une telle proportion, qu'il fallut songer à remplacer la chapelle Saint-Pierre, située à l'extrémité du clos de l'abbaye de Saint-Germain, qui leur avait été jusque-là destinée, par un édifice religieux moins éloigné du centre de cette population. Ce fut alors que l'on construisit, sur l'emplacement actuel de l'église dont nous racontons l'histoire, une chapelle dédiée à saint Jean, saint Laurent et saint Sulpice.

Cette chapelle, agrandie, comme on l'a vu, par François Ier, devint insuffisante à son tour au commencement du dix-septième siècle, et, en outre, elle menaçait ruine. Ces deux considérations déterminèrent plusieurs des plus puissants et des plus riches paroissiens de l'église, car, au douzième siècle, Saint-Sulpice était devenu paroisse du bourg de Saint-Germain, à réunir leurs efforts pour ériger un nouvel édifice. Louis Leveau fut choisi pour architecte, et la reine Anne d'Autriche posa la première pierre en 1642. Les bâtiments commençaient à s'élever quand Leveau mourut ; on lui donna pour successeur Daniel Guittard, architecte d'une grande réputation, qui acheva la chapelle de la Vierge, d'après le plan de son prédécesseur, construisit le chœur, les bas-côtés du chœur, à droite et à gauche, et les deux croisées. Le chœur affecte la forme d'un carré de vingt-deux mètres soixante-six centimètres de long sur quatorze mètres de large, terminé au sommet par un demi-cercle d'un peu moins de sept mètres de rayon, et percé dans son pourtour de sept arcades, dont les pieds droits sont ornés de pilastres corinthiens qui soutiennent l'entablement. Sa hauteur, depuis le pavé jusqu'au milieu de la voûte, est de 30 mètres 66 centimètres. Ces travaux avaient duré dix-huit ans. On commença alors à travailler à la croisée, dont la dimension est de 58 mètres 66 centimètres de long sur 14 mètres de large, et qui, par conséquent, est plus longue de 4 mètres 66 centimètres que la croisée de Notre-Dame. Le portail de cette croisée était poussé jusqu'au troisième ordre en 1678 ; à cette époque, l'argent manquant à la fabrique, qui était en outre très-endettée, à cause des dépenses considérables qu'avaient entraînées de si grands travaux, on fut obligé de congédier les ouvriers et d'interrompre la construction de l'édifice. De 1678 jusqu'en 1718, c'est-à-dire pendant quarante ans, elle ne fut pas reprise.

Ce fut dans cette dernière année que M. Languet de Gergi, curé de Saint-Sulpice, dont le nom restera attaché à celui de son église, entreprit d'achever ce sanctuaire avec cette intrépidité de confiance qu'on ne rencontre que dans le catholicisme. Ses moyens personnels étaient peu considérables, il ne pouvait disposer que d'une somme de cent écus. Il les employa à acheter quelques pierres, destinées, comme il l'annonça en chaire, à être employées à la construction de son église. Cette annonce donna le branle à la charité des plus généreux ; il commença dès lors à prêcher, à quêter pour la continuation des travaux. Il ne craignit pas de pousser le zèle jusqu'à l'importunité, quand il rencontra des cœurs et des bourses difficiles à ouvrir. On a raconté à ce sujet mille anecdotes plus ou moins authentiques, et il a existé sur le curé Languet de Gergi une sorte de légende qui le montre rançonnant les avares au profit de son église, et mettant au besoin son couvert dans sa poche quand on l'invitait à dîner, sauf à dire à l'amphytrion que Dieu et saint Sulpice le lui rendraient.

J'ignore quel crédit il faut accorder à ces historiettes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à force de zèle, de sollicitations et d'activité, le vénérable curé Languet de Gergy recueillit des sommes très-considérables, et qu'en 1721 le gouvernement lui accorda le bénéfice d'une loterie qui l'aida à mener à fin son projet.

Ce fut d'abord Gille-Marie Oppenord, directeur général des bâtiments et des jardins du duc d'Orléans, qui fut chargé de la direction des travaux, et il y a laissé la trace du goût capricieux et maniéré qui régna dans la première moitié du dix-huitième siècle, et auquel on a donné le nom de style Louis XV. Heureusement qu'en 1733 Servandoni fut appelé à construire le portail. Ce portail a quelque chose de monumental qui révèle, par son aspect grandiose, le décorateur célèbre des fêtes publiques et des représentations théâtrales de son époque. Les entablements des ordres dorique et ionique de ce portail suivent toute l'étendue de la façade sur une longueur de 61 mètres, sans aucun ressaut, et offrent par cette rectitude de lignes un heureux contraste avec les lignes tourmentées et contournées qu'affectait l'architecture au dix-huitième siècle. Il serait injuste d'attribuer à Servandoni le défaut du perron qui n'a pas assez de développement. A l'époque où cet architecte construisait son portail, l'église donnait sur une rue étroite et faisait face au séminaire de Saint-Sulpice qu'on n'a démoli que plus tard pour le construire où il est aujourd'hui, lorsqu'on a ouvert la place actuelle.

Deux autres architectes, Maclaurin et Chalgrin, élevèrent les deux tours, le premier celle qui est placée à la droite du portail, le second celle qui est placée à la gauche. Ce fut en 1778 que Chalgrin fut appelé à diriger la construction des tours, et il l'aurait probablement achevée, si les travaux n'avaient été arrêtés par la Révolution française, qui arrêta tant d'autres choses.

La construction de Saint-Sulpice était déjà très-avancée en 1745, à l'époque de l'assemblée du clergé. Le vénérable curé de Saint-Sulpice, Languet de Gergi, résolut de profiter de cette occasion de donner une solennité inaccoutumée à la dédicace de son église. Il adressa sa requête aux prélats qui composaient cette assemblée ; ils accueillirent favorablement sa demande. La cérémonie eut lieu avec beaucoup d'éclat, le 30 juin 1745, et l'église fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Sulpice.

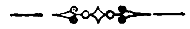
Le voisinage du grand séminaire et celui de la véné-

rable congrégation de Saint-Sulpice qui le dirige et qui a rendu tant de services à l'Église, — elle s'honore, on le sait, d'avoir compté parmi ses membres M. Ollier et M. Émery, — prêtent une pompe toute particulière aux cérémonies du culte dans ce sanctuaire dont l'immense vaisseau est admirablement aménagé pour servir de cadre aux rites les plus imposants du catholicisme.

Nous ne saurions oublier, en parlant de Saint-Sulpice, que lorsque la chapelle des Allemands où M. Frayssinous avait transporté ses conférences sur la religion, au sortir de la chapelle des Carmes devenue trop étroite pour recevoir le nombre toujours croissant de ses auditeurs, devint insuffisante à son tour, ce fut dans la chaire de Saint-Sulpice que l'éloquent conférencier qui faisait la guerre à l'incrédulité de son temps, comme le R. P. de Ravignan, le R. P. Lacordaire et le R. P. Félix l'ont faite ou la font encore à l'incrédulité contemporaine, planta son drapeau. Le 4 janvier 1807, jour où l'éloquent conférencier parut dans la chaire de Saint-Sulpice, mérite d'être inscrit dans les annales de la polémique catholique. Le comte Portalis, ministre des cultes, et le cardinal Maury, bon juge en matière d'éloquence, assistaient à la conférence, et M. Pasquier, que nous avons vu jouer un grand rôle dans nos assemblées politiques, en rapporta un profond souvenir dont nous trouvons la trace dans son discours de réception à l'Académie française : « On vit se réunir au pied de la chaire de M. Frayssinous, a-t-il dit, non-seulement la jeunesse studieuse qui abonde dans le quartier des écoles, mais celle encore qui, plus adonnée aux plaisirs du monde, semblait résister davantage à un enseignement sérieux. L'une et l'autre se firent remarquer par la religieuse attention avec laquelle elles écoutaient ce nouveau maître. La voix de M. Frayssinous avait ce ton d'autorité qui commande le respect et invite à la confiance. Toutes ses paroles respiraient cette conviction profonde et réfléchie qui est d'autant plus communicative qu'elle s'exprime avec plus de modération, et, lorsqu'on voyait les rangs si pressés de ces jeunes hommes dont la foule s'assemblait autour de lui, il eût été difficile de ne pas reconnaître qu'il y avait dans ses discours quelque chose de merveilleusement adapté aux instincts de cet âge que les passions peuvent égarer, mais qui se soumet volontiers à une démonstration qui ait un grand caractère de bonne foi. Des hommes d'un âge plus mûr, des hommes dans toutes les situations, ne tardèrent pas à venir juger par eux-mêmes le mérite d'un enseignement dont le retentissement n'avait pu leur échapper. M. Frayssinous était écouté avec cette curieuse attention qui ne s'obtient ordinairement que là où se rencontre le puissant attrait de la nouveauté. C'est qu'il enseignait l'Évangile aux premiers jours du dix-neuvième siècle, c'est qu'il parlait d'une religion révélée, de ses mystères, de son culte divin devant une auditoire qui ne pouvait se rappeler sans un profond sentiment de honte et de tristesse que les Français avaient été condamnés à assister aux fêtes de la Raison, et que naguère encore on avait entendu retentir sous ces mêmes voûtes où dominait enfin la voix de l'orateur chrétien, les misérables chants de ce prétendu culte. »

On relit aujourd'hui ces lignes avec un intérêt mélancolique. Ne semblait-il pas, après ces saturnales du philosophisme retournant par la corruption de l'esprit et celle du cœur aux rites absurdes et immondes de l'idolâtrie antique, que l'épreuve fût faite, que la bataille fût finie, gagnée, et que désormais le christianisme vainqueur n'eût plus qu'à développer les âmes sous la loi de l'Évangile? Eh bien, il n'en a pas été ainsi. La bataille a recommencé. Les sophistes du dix-huitième siècle et les sectateurs de la déesse Raison ont eu pour héritiers les champions de la libre pensée, les solidaires, les positivistes et toute cette milice de la nuit composée des sophistes contemporains que le R. P. Gratry a fustigée de sa puissante plume. La bataille, il faut nous y attendre et nous y résigner, recommencera toujours. Le temps est le champ clos de la vérité et de l'erreur. Tant que le temps durera, il nous faudra combattre, opposer la vérité au mensonge, le bien au mal, la lumière à la nuit. Répétons donc le mot d'ordre que donnait en mourant cet empereur romain : Veillons !

RENÉ.



LE FUSEAU BÉNIT

(LÉGENDE)

(Voir pages 29, 41, 61, 74, 90 et 107.)

—

VII

LA VEUVE.

Fantik Madec est seule dans sa chaumière. Assise sur le banc du foyer, elle surveille avec intérêt la cuisson d'une bouillie de blé noir, qu'elle remue de temps en temps et dont les clapotements la font sourire. Sans doute ce mets breton est le mets favori de la vieille femme. Tandis qu'elle le savourait par avance, la porte de la chaumière fut ouverte et Odette parut. Sa présence fit évanouir l'épanouissement des traits de sa marâtre.

— Ah ! te voilà enfin ! cria la mégère; c'est fort heureux, en vérité, que ta promenade ne se soit pas prolongée jusqu'à la nuit.

— Ma promenade, répondit Odette avec douceur mais avec une fermeté qui ne lui était pas habituelle, avait un but d'utilité. J'avais un devoir à remplir, un devoir sacré.

— Tes devoirs sont de m'obéir et de faire l'ouvrage que je te donne, répliqua durement Fantik.

— Vous avez raison, ma mère, et vous ne pouvez pas m'accuser d'être une fille indocile et fainéante. Mais

Dieu a daigné me choisir pour instrument de ses volontés, pour une mission à remplir.

— Une mission ! répéta la Bretonne, qui faillit, dans l'excès de sa surprise, renverser le chaudron duquel elle avait pris tant de soin.

— Une mission qui nécessite ma présence à Nantes, continua Odette sans se déconcerter; vous ne me refuserez pas votre assentiment à ce voyage, ma mère, car il a pour objet de bien hauts et de bien puissants intérêts.

Nous ne décrirons pas la scène qui suivit cette déclaration, nous dirons seulement qu'elle provoqua chez Fantik une terrible explosion de colère. La jeune fille refusait de s'expliquer plus clairement, mais persistait dans son projet de partir pour Nantes. Sa belle-mère, ne pouvant la contraindre à parler, la frappa à plusieurs reprises, et, parvenue au paroxysme de la rage, elle ouvrit la porte de la chaumière et poussa brutalement la pauvre Odette dehors.

— Va, va donc, lui dit-elle, je te chasse! Tu m'as plus coûté que tu ne m'as rapporté, et tu n'es ici qu'une bouche inutile. Va, et que je ne te revoie jamais !

Odette eût pu revendiquer sa part du petit héritage de son père, la pensée ne lui en vint même pas. Quand elle eut vu la porte de la chaumière se refermer sur elle, cette chaumière où elle était née et d'où on la chassait comme une étrangère, elle sentit une affreuse douleur lui étreindre le cœur, ses yeux se remplirent de larmes et les sanglots oppressèrent sa poitrine. Elle resta un instant immobile à la même place, croyant rêver. Ce rêve était une poignante réalité, elle était expulsée de cette maison où elle avait tant souffert, mais où pourtant elle avait un abri. Où donc irait-elle désormais reposer sa tête? qui donc lui donnerait son morceau de pain habituel? Plus de parents, pas d'amis, elle était seule au monde, seule avec sa douleur!

— Allons, murmura-t-elle avec résignation, le bon Dieu ne m'abandonnera pas, lui qui prend soin du plus petit oiseau ! Pour l'amour de lui les paysans me donneront bien une place dans la grange, une part de galette à la table de famille.

Et, essuyant ses yeux, elle s'achemina vers la forêt sans détourner la tête.

Plusieurs jours après, Odette, qui était arrivée à Nantes en mendiant, ainsi qu'elle l'avait dit, du pain et un abri dans les métairies bretonnes, fut introduite en présence de madame Françoise de Dinan, veuve de messire Gilles de Bretagne.

La jeune femme savait déjà quel malheur l'avait frappée et elle avait revêtu des habits de deuil. En apprenant que la visiteuse arrivait de la Hardouinayé, elle se renversa sur son siége en éclatant en sanglots.

Odette n'essaya pas de lui offrir de banales consolations, elle attendit dans un respectueux silence et les larmes aux yeux, que la princesse eût repris quelque calme.

— Ah ! ma mie, dit Françoise en saisissant les mains de l'humble villageoise, parlez-moi de monseigneur Gilles!

— Je viens de sa part, répliqua Odette.

Et montrant le fuseau sur lequel le prince avait tracé ses adieux, elle dit :

— Reconnaissez-vous cet objet, madame ?

— Le fuseau de mon aïeule, je crois bien que je le reconnais. Comment se trouve-t-il entre vos mains?

— Parce que je suis cette Odette Madec à qui votre généreux cœur voulut bien venir en aide, madame, répliqua la paysanne. Peu d'instants avant sa mort, monseigneur Gilles, dont Dieu ait l'âme, n'ayant dans sa prison aucun objet sur lequel il pût vous écrire, traça avec son sang ses adieux sur ce fuseau et me chargea de vous l'apporter.

— Mon pauvre Gilles ! murmura la princesse de Bretagne. Plus heureuse que moi, tu as pu le voir, l'entendre, assister à ses derniers moments. Dis-moi, oh ! dis-moi, Odette, est-il mort en chrétien comme il a vécu?

— Certes, oui, madame. Ah! le bon Dieu lui a fait miséricorde. Monseigneur a pardonné de si grand cœur à ses ennemis !

Françoise prit avec une religieuse émotion le fuseau que lui présentait Odette. Avec plus d'émotion encore, elle lut les mots que de sa main mourante Gilles avait tracés pour elle.

« Chère Françoise, mes souffrances vont finir, disait « le captif, je vais au ciel, je vais t'y attendre et t'y « aimer comme sur la terre. Françoise, adieu ! garde « toujours près de toi l'ange qui a nom Odette. »

— Ah ! Gilles ! s'il plaît à Dieu, bientôt je te suivrai! s'écria Françoise en baisant les caractères écrits avec le sang sur le fuseau.

Elle ignorait, la douce créature, qu'avant de rejoindre l'époux dont elle avait été presque constamment séparée, elle devait encore passer par de rudes épreuves. Hélas! c'est de nos jours qu'on le sait, les couronnes des princes renferment plus d'épines que de fleurs.

La jeune princesse força Odette à s'asseoir à ses côtés, et, lui prenant les mains comme elle eût fait avec une sœur, elle lui dit :

— Odette, pour que mon bien-aimé Gilles t'ait chargée d'un semblable message, il fallait qu'il fût bien sûr de toi, de ton dévouement. Oh! parle-moi de lui, de ses angoisses, de ses tourments. Redis-moi tout, oui, tout. Si je n'ai pu prendre ma part de ses tortures, je veux, du moins, les ressentir en en entendant le récit.

Odette redit fidèlement tout ce qu'elle savait. Après un compte rendu, souvent interrompu par les sanglots et les exclamations douloureuses de Françoise, la triste veuve se leva. Elle appuya ses deux blanches mains sur les épaules de la paysanne sans tressaillir au contact de ses pauvres habits, et elle la regarda avec une ineffable expression de tendresse.

— Odette, tu es une sainte, je t'admire et je t'aime, dit-elle. Je suis ici comme prisonnière, mais on ne me



défendra pas de t'attacher à ma personne. Amie et consolatrice de Gilles de Bretagne, veux-tu ne plus quitter Françoise?

— Madame, répondit Odette dont le cœur se brisait au souvenir qu'elle allait évoquer, ma belle-mère m'a chassée de la maison de mon père, je n'ai plus à obéir à d'autres volontés qu'à celle de Dieu et la vôtre.

— Reste donc, dit Françoise.

Et elle tendit sa main à Odette, qui la couvrit de respectueux baisers.

Odette demeura près de Françoise. La princesse lui fit quitter ses habits de paysanne et l'attacha si étroitement à sa personne, qu'elle était plutôt une amie et une confidente qu'une suivante. La veuve de Gilles avait noblement compris ce qu'elle devait à l'ange tutélaire de son mari.

VIII

LA JUSTICE DE DIEU.

Françoise de Dinan obtint la permission de faire un pieux pèlerinage à la tombe de son mari et aux lieux où il avait souffert. Odette l'accompagna, bien émue de se retrouver dans son pays natal.

Quelqu'un la reconnut dans la suite de la princesse, et ce bruit traversa le village avec la rapidité de l'éclair : « La petite Odette est devenue une grande dame ! »

La justice de Dieu avait eu son cours. Fantik était tombée dangeureusement malade; pour la première fois le remords entra dans son âme. Sans cesse le nom d'Odette était sur ses lèvres: dans le délire de la fièvre, elle suppliait l'orpheline de ne pas la maudire et de rentrer sous le toit paternel; mais l'orpheline était bien loin, elle ne l'entendait pas !

Dans un moment où le remords venait, plus poignant, s'emparer de l'âme de la Bretonne, elle appelait Odette avec des accents déchirants. Pierre, cet enfant pour lequel elle avait tant de fois sacrifié sa belle-fille, lui dit brusquement :

— A quoi vous sert de l'appeler? Odette est grande dame, elle ne viendra pas.

— Odette grande dame ! que dis-tu là, Pierre?

Mais le Roussot n'eut pas le temps de répondre, la porte de la chaumière s'ouvrit, et Odette qui, elle aussi, avait appris par la voix publique la maladie de sa belle-mère, apparut sur le seuil. Fantik ne pouvait en croire ses yeux, c'étaient bien les traits d'Odette, mais était-ce vraiment Odette?

Oui, c'était-elle, mais Odette richement habillée, Odette à qui les roses de la santé, qui commençaient à reparaître sur ses joues, donnaient un charme de plus.

— Odette, est-ce toi? murmura faiblement Fantik.

— Oui, ma mère, répondit la jeune fille.

— Tu ne m'en veux pas? reprit timidement la paysanne.

— Oh ! non, ma mère !

Elle se précipita vers la malade et l'étreignit dans ses bras.

— Odette, pardonne-moi, j'ai été bien coupable; mais je me repens.

Deux larmes coulèrent sur les joues de Fantik.

— Ma mère, ne pleurez pas; si vous avez eu des torts, je les ai oubliés.

— Ma fille, je pleure de joie.

Fantik survécut peu de jours à cette scène. Elle mourut réconciliée avec sa fille et avec Dieu. Odette, qui n'était pas généreuse à demi, abandonna à son frère tous ses droits sur l'héritage de leur père. Françoise de Dinan fit quelques largesses au jeune homme, et toutes deux accomplirent leur pieux pèlerinage à la Hardouinaye, à l'abbaye de Baqueu et à Notre-Dame du Chêne, puis retournèrent à Nantes où le duc avait assigné une demeure à Françoise.

Ce fut là que leur parvint une effrayante nouvelle. François Ier de Bretagne, le fratricide, allait paraître devant Dieu.

Après la prise d'Avranches que le duc venait d'enlever aux Anglais, il alla coucher au mont Saint-Michel. Comme il chevauchait par la grève, il se trouva devant lui un homme habillé en cordelier. C'était celui qui avait confessé messire Gilles dans sa prison. Il feignit de vouloir dire quelque chose à l'oreille du prince et s'approcha, disant qu'il était chargé par messire Gilles de l'adjurer à paraître avant cinquante jours au tribunal de Dieu où leurs actions seraient jugées.

Ayant ainsi parlé, le cordelier se retira, le duc le fit chercher, mais il ne put jamais être retrouvé.

« Le duc, dit un vieux et naïf historien, demeura si mélancolieux, attristé et pensif, qu'il ne fut jamais en luy de prendre plaisir en chose que ce fust et mourut bientôt après, ce qui doit servir d'exemple à tous princes d'estre sages à croire et ne se donner en appétit, ny aux passions de ceux qui les approchent; car les hommes n'ont que trop à réfréner et gouverner leurs propres passions sans boire celles de leur entourage[1]. »

Le cinquantième jour après la mort de Gilles dans le cachot de la Hardouinay, le duc François, qui ne faisait plus que traîner une vie languissante, dévorée par les remords, assembla autour de lui les seigneurs, conseillers et officiers de sa maison. En présence de ces personnages et de plusieurs prélats, il remit la couronne à son frère, Pierre de Bretagne, en le reconnaissant publiquement pour son successeur, à l'exclusion de ses filles, Marie et Marguerite, qui n'eussent pu parvenir au trône qu'à défaut d'héritiers mâles.

Il supplia plusieurs fois ceux qui entouraient son chevet de lui pardonner ses écarts et ses fautes.

Il reçut les sacrements avec une grande piété et mourut après une longue agonie, le 19 juillet de l'an 1450.

[1] *Histoire de Bretagne*, par d'Argentré.

Françoise et Odette priaient dans l'oratoire de la princesse, lorsque la nouvelle de cette mort parvint jusqu'à elles.

— Le meurtrier a rejoint sa victime! dit la veuve de Gilles, se levant frémissante.

— Paix à son âme, madame! répliqua vivement Odette; monseigneur Gilles avait pardonné à son frère. Oh! pardonnez comme lui!

Françoise, cédant à la charitable invitation d'Odette, retomba à genoux sur son prie-Dieu. Elle exhala un déchirant sanglot, fixa un long regard sur le crucifix qui lui rappelait le divin pardon, et enfin, triomphant de la révolte de son cœur, elle récita une sincère prière pour François de Bretagne.

Pendant bien longtemps, les deux nobles créatures, la grande dame et la suivante, unirent dans leurs oraisons les noms de la victime et du meurtrier.

— Ah! madame, dit un jour Odette avec une pieuse conviction, si ces deux frères ont été séparés sur la terre, espérons que, grâce à leur fin chrétienne et aux prières que la Bretagne adresse au ciel pour eux, ils sont réunis aujourd'hui.

— Dieu t'entende, ma fille! répondit Françoise.

Françoise et Odette ne se quittèrent que lorsqu'il plut au Seigneur, bien des années après ces événements, de rappeler l'une d'elles à lui. Odette partit la première; la princesse, brisée de douleur, lui ferma les yeux.

Le soir qui suivit les funérailles de sa suivante, la dame de Bretagne retira de la cassette, où elle l'avait serré précieusement, le fuseau bénit que lui avait rapporté Odette. Elle alla le suspendre dans son oratoire comme la triple relique de tout ce qu'elle aimait: son Dieu, son mari, sa chère Odette.

— Ames d'Odette et de Gilles! s'écria-t-elle en se prosternant sur les dalles, si vous m'entourez et m'entendez, oh! priez, priez Dieu qu'il appelle près de lui, près de vous, dans la patrie des éternelles félicités, votre désolée Françoise!

Un mois après, la prière de la dame de Bretagne fut exaucée.

Avant de s'endormir de l'éternel sommeil, elle appela à son lit d'agonie sa belle-sœur, la sainte duchesse de Bretagne, Françoise d'Amboise, et elle lui remit le fuseau bénit.

Françoise d'Amboise le suspendit à son tour dans son oratoire, et la précieuse relique devint ainsi l'apanage des duchesses de Bretagne, qui devaient, dans la personne de Madame Anne, le porter dans la maison de France. Les princesses de France, comme celles de Bretagne, infatigables ouvrières au service des pauvres, étaient dignes de posséder un tel don. Si leurs nobles mains ne faisaient plus tourner le fuseau, elles tiraient sans relâche l'aiguille, et jamais le fil ne se rompit sous leurs doigts qu'avec le fil de leur vie.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— Fin. —

VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

(Voir pages 26, 39 et 92.)

Mot profond à propos de la guerre d'Amérique. — Sèvres et les porcelaines. — Expérience faite à Versailles de la première montgolfière. — Les enfants de France : heureuse mère, heureuse reine!

Le séjour en France du frère de la reine, sa liaison avec les encyclopédistes à une époque où déjà la Révolution bouillonnait sous le sol comme le feu des volcans à la veille d'une éruption, avaient pour un moment augmenté peut-être la popularité de Marie-Antoinette, à laquelle il donnait dans une lettre ces justes éloges : « J'ai quitté Versailles avec peine, attaché « vraiment à ma sœur. Elle est aimable et charmante; « j'ai passé des heures et des heures avec elle sans « m'apercevoir comment elles s'écoulaient; sa sen« sibilité au départ était grande, sa contenance bonne; « il m'a fallu toute ma force pour trouver des jambes « et m'en aller. »

Mais, en définitive, le voyage de Joseph II devait certainement nuire à la royauté. Tous n'avaient pas entendu cette parole prononcée dans les salons de Versailles à l'occasion de l'enthousiasme que montrait une partie de la cour pour la cause américaine que Franklin était venu plaider en France : « Mon métier à moi est d'être royaliste. »

Louis XVI voulut que son royal beau-frère emportât quelque souvenir digne de l'industrie nationale; ce souvenir fut un magnifique service de Sèvres.

La manufacture de Sèvres avait manqué aux splendeurs artistiques de Louis XIV, car alors la fabrication de la porcelaine n'avait point dépassé un certain niveau. L'imagination française avait cependant dès longtemps deviné ce qu'un peu de terre maniée par l'art peut produire sous une main habile. La porcelaine avait paru sur la table royale concurremment avec ces admirables pièces d'orfévrerie dont le travail surpassait la matière. En 1653, Mazarin donnant un festin à des têtes couronnées, un poëte du temps avait dit qu'il

Traita deux rois, traita deux reines
En plats d'argent, *en porcelaines*.

Des ouvriers habiles avaient dès lors créé à leurs frais une manufacture près de Saint-Cloud, qui avait eu l'honneur de la visite et des encouragements de la duchesse de Bourgogne.

Cependant tous ces efforts n'amenaient pas encore ces beaux produits dont la Chine et le Japon étaient fiers et que la France tenait à honneur d'égaler.

Un saint missionnaire, qui était allé dans le Céleste-Empire pour conquérir des âmes, rencontra le *kaolin* et le *petuntzé*, ces deux précieux éléments de la terre dont les Chinois faisaient leur porcelaine; le P. d'Entrecolles, qui, comme tous les membres de sa Société,

ne dédaignait aucune des choses qui peuvent être utiles aux hommes et à la civilisation, s'empressa d'envoyer un mémoire important en France sur son heureuse découverte. Seulement le kaolin et le pétuntzé restèrent à l'état de *chinois* pour les Français jusqu'à ce que les échantillons, rapportés par le savant jésuite, fussent confiés à un autre savant, Réaumur, qui fut assez heureux pour découvrir que notre sol français contenait ces matières.

Le régent protégea l'art nouveau et installa une fabrique de porcelaine à Chantilly. A la mort du prince les directeurs de cette fabrique s'associèrent à plusieurs autres, et obtinrent par une femme de la cour, volontiers protectrice des choses nouvelles, la translation de leur manufacture à Sèvres dans l'ancienne maison de Lulli. L'art semblait y succéder à l'art. Ce fut quatre ans après, que les chefs-d'œuvre produits par ces habiles artistes firent désirer à Louis XV que cette gloire, au lieu d'appartenir à de simples particuliers, devînt une propriété publique. Le roi fit alors de la manufacture des sieurs Dubois une manufacture royale.

Désormais le plus beau présent de la France aux souverains étrangers sera quelque pièce admirable de cette manufacture de Sèvres, sans égale en Europe. Souvent ces souverains, jaloux d'orner leur table de ses produits, feront eux-mêmes fabriquer, à quelque prix que ce soit, un de ces services splendides payés au poids de l'or, on peut bien le dire, car l'impératrice de Russie, en 1778, en acquit un au prix de cent mille écus. Chaque assiette, décorée de cinq têtes dessinées d'après l'antique, coûtait deux cent quarante livres. Sèvres est une des dépendances dont Versailles peut être le plus justement fier.

Mêlons-nous maintenant à la foule qui encombre les avenues, les places et jusqu'aux cours du château. Tous les yeux se portent sur un globe immense maintenu avec effort sur la terre qu'il semble impatient de quitter. Nous sommes en présence du premier ballon ou plutôt de la première montgolfière. « Ce ballon fait « en toile de fil et de coton, d'un tissu très-serré, « était peint à fond d'azur, avec son pavillon et tous « ses ornements en or; il avait vingt mètres de hauteur « sur huit de diamètre. »

Le roi descendit avec la reine et sa famille dans la cour et examina la curieuse machine, qui s'éleva au bruit du canon, couvrant les cris d'angoisse de trois pauvres animaux, un mouton, un coq et un canard solidement attachés dans la petite nacelle. C'étaient les pacifiques précurseurs des intrépides aréonautes qui allaient bientôt s'élancer dans les plaines de l'air; les pauvres bêtes, comprenant peu pourquoi on les enlevait de cette terre qui suffisait si bien à toute leur ambition, aspiraient à descendre. La chaleur du fourneau placé entre la nacelle et le ballon n'ajoutait rien au charme de leur voyage.

Ce premier essai avait lieu en 1783, et près d'un siècle s'est écoulé sans y apporter les progrès notables qu'on spérait alors. Il est vrai que la vapeur a lancé es locomotives au travers de la découverte des frères Montgolfier, et que, quelque désireux que soit l'homme de multiplier ses heures, il a eu le bon sens de préférer une marche déjà merveilleusement rapide sur l'élément qui lui est naturel, à cette course fabuleuse dans le pays des aigles et des hirondelles, que cependant la société d'aérostation promet de nous ouvrir.

Longtemps la Providence avait refusé au roi et à la France ces rejetons de la race royale que tant de prières lui demandaient. Hélas! ces prières eussent été moins ardentes si l'avenir, déchirant ses voiles, eût laissé voir la destinée réservée au Dauphin de France.

En 1778, une jeune princesse naquit enfin à Versailles : c'était Madame Royale, Marie-Thérèse, la reine de l'exil.

Elle n'avait point été désirée, c'était un Dauphin qu'on attendait. Marie-Antoinette, en exprimant ses regrets à sa mère, ajoute ces paroles prophétiques : « La « pauvre petite qui est venue ne m'en sera pas moins « chère; un fils ne m'eût point appartenu, elle sera « toujours auprès de moi. *Elle m'aidera à vivre, me « consolera dans mes peines*, et nous serons heureuses « à deux... Le roi est pour moi d'une attention de « mère. »

La France cependant avait fêté cette naissance, et le peuple répétait ce joli quatrain :

Pour toi, France, un Dauphin doit naître,
Une princesse vient pour en être témoin;
Sitôt qu'on voit une Grâce paraître,
Croyez que l'Amour n'est pas loin[1].

En attendant que l'*Amour* naisse à son tour, la reine s'enivre du bonheur d'une première maternité. Une de ses plus charmantes lettres est celle où elle en raconte les douceurs à sa mère.

« Madame ma très-chère mère, je me suis établie « ici depuis deux jours avec le roi et Madame Élisabeth, « pour achever de me rétablir; mes belles-sœurs me « tiennent compagnie; je pense voir aussi mes tantes « avant leur départ pour leur château de Bellevue. Je « ne peux que m'applaudir d'avoir pris ce parti : la ver- « dure est charmante, et le calme parfait; il y a beaucoup « d'améliorations introduites dans mes jardins, et c'est « vraiment un parterre enchanteur. Mes serres commen- « cent à devenir magnifiques, et j'y fais entretenir une « quantité de plantes rares... J'ai des chrysanthèmes d'une « beauté éblouissante et des variétés de roses innombra- « bles, dont mon jardinier est si fier que les gens du mé- « tier viennent les étudier sur place. Ma fille prend des « forces, et, en ma qualité de mère, je suis persuadée « qu'elle est la plus belle enfant du royaume. Le roi

[1] Voir les détails de cette naissance dans la *Vie de Marie Thérèse de France, fille de Louis XVI*, par M. Alfred Nettement.

« est de cet avis, et je suis sûre que ma chère maman « en serait également. Je lui baise bien respectueuse- « ment les mains pour moi et pour ma fille. Le roi « affirme qu'elle lui a souri, moi je trouve qu'elle ne « fait encore que la moue, mais une moue si gentille, « qu'on peut s'y tromper. »

Trois ans à peine s'étaient écoulés depuis la naissance de Madame Royale, lorsque la France retentit d'acclamations en saluant celle d'un Dauphin. L'enthousiasme populaire ne savait comment s'exprimer. Les corporations renouvelèrent l'ingénieuse procession de la naissance du fils de Louis XV, mais en y ajoutant quelque chose de tout à fait pittoresque : c'était l'emblème de chaque état. Les ramoneurs portaient sur leurs épaules une magnifique cheminée au haut de laquelle sautait et chantait un petit *compagnon*. Les bouchers conduisaient un superbe bœuf gras tout enguirlandé. Les serruriers battaient sur l'enclume la mesure de la musique plus ou moins harmonieuse qui accompagnait cette procession fermée par une chaise à porteur toute dorée, dans laquelle une grosse nourrice endormait un petit *Dauphin*.

Ce fut ensuite le tour des poissardes. Comme nous l'avons déjà vu dès Louis XIV, les femmes de la halle avaient toujours eu, à l'occasion des événements qui survinrent dans la famille royale, leurs entrées chez le roi. Louis XVI les reçut lui-même et les conduisit chez la reine. Ces femmes, fort riches, s'étaient parées de leurs plus beaux atours, et plus d'une des duchesses qui entouraient le lit de la reine put envier leurs magnifiques diamants. La Harpe avait composé le di cours qu'elles firent au roi, à la reine et au petit Dauphin. Ce discours simple et touchant ne valait pourtant pas les couplets qu'elles chantaient en entrant au château.

Ne craignez pas, cher papa,
D'voir augmenter vot' famille,
Le bon Dieu z'y pourvoira.
I eut-il cent Bourbons chez nous,
I a du pain, du laurier pour tous !

En sortant de la chambre de Marie-Antoinette, les cinquante poissardes s'assirent à un splendide repas et eurent les honneurs d'un véritable grand couvert, car le public fut admis à circuler autour de leur table, comme s'il s'agissait de celle du roi.

L'enfant reçu avec tant de joie devait mourir à Meudon, dès 1789, et être ainsi le plus heureux de sa malheureuse famille.

Enfin, en 1785, naquit le duc de Normandie, ce bel enfant que la reine appelait : Mon gros Normandie, et qui porte dans l'histoire le nom de Louis XVII, arrosé de tant de larmes!

Mais ne devançons pas les années. Hélas ! nous ne marchons que trop vite ! Arrêtons-nous quelques moments encore dans cette oasis du Petit-Trianon dont la beauté semble doublée, maintenant que de joyeux enfants se jouent sur ses gazons et mêlent leurs gais éclats au chant des oiseaux qui peuplent les bocages.

Souvent un petit théâtre s'élève à l'abri d'un vert bosquet. Tous les enfants de la cour y suivent les jeunes princes. Ce n'est pas l'antique Polichinelle qui y paraît. Séraphin, l'inventeur des ombres chinoises, établi à Versailles, sous le patronage des enfants de France, a placardé son affiche attrayante qui ne manque jamais son effet :

Venez, garçon, venez, fillette,
Voir Momus à la silhouette :
Oui, chez Séraphin venez voir
La belle humeur en habit noir.
Tandis que ma salle est bien sombre,
Et que mon acteur n'est que l'ombre,
Puisse, messieurs, votre gaieté
Devenir la réalité !

La gaieté en effet était grande aux scènes du *pont-cassé* et de la *chasse aux canards*, car le Séraphin d'alors était le Séraphin d'aujourd'hui. Bien des choses ont passé, mais Séraphin a survécu, et l'heureux rire de l'enfance ne lui fera jamais défaut. Quel tableau charmant, et comme les bosquets verdoyants de Trianon le rendent plus charmant encore en lui prêtant leur cadre ! La reine tenant dans ses bras son plus jeune fils, dont l'extrême vivacité se faisait remarquer au berceau, la petite princesse au doux regard, le Dauphin dont la délicate beauté rappelait celle de sa mère, et Louis XVI contemplant avec un juste orgueil sa jeune famille; ah ! dépêchons-nous de nous écrier : *Heureuse mère ! heureuse reine !*

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —

XÉRÈS

Rien de plus agréable et de plus riant que la ville de Xérès, qui est assise sur l'une des rives du poétique Guadalete. Ses rues sont larges et bien aérées, ses monuments nombreux, ses maisons coquettes et régulières : on y rencontre à la fois de l'aisance, de la propreté, du confort, et même un certain luxe.

Parmi les édifices de Xérès qui méritent la visite du voyageur ou de l'artiste, nous ne parlerons ni de son vieil Alcazar, qui n'est plus qu'une magnifique ruine; ni de son immense cathédrale, dont l'architecture est lourde et indigeste ; ni de son Cirque, qui peut contenir plus de quinze mille spectateurs. Nous nous arrêterons seulement devant le vieux monastère des Chartreux, aux proportions si pures, si élégantes, dont Alonzo Cano a décoré la superbe façade, et que Zurbaran a enrichi de quatre toiles vraiment magistrales. Les Espagnols si intelligents de nos jours ont chassé les moines de leur antique demeure pour y mettre un régi-

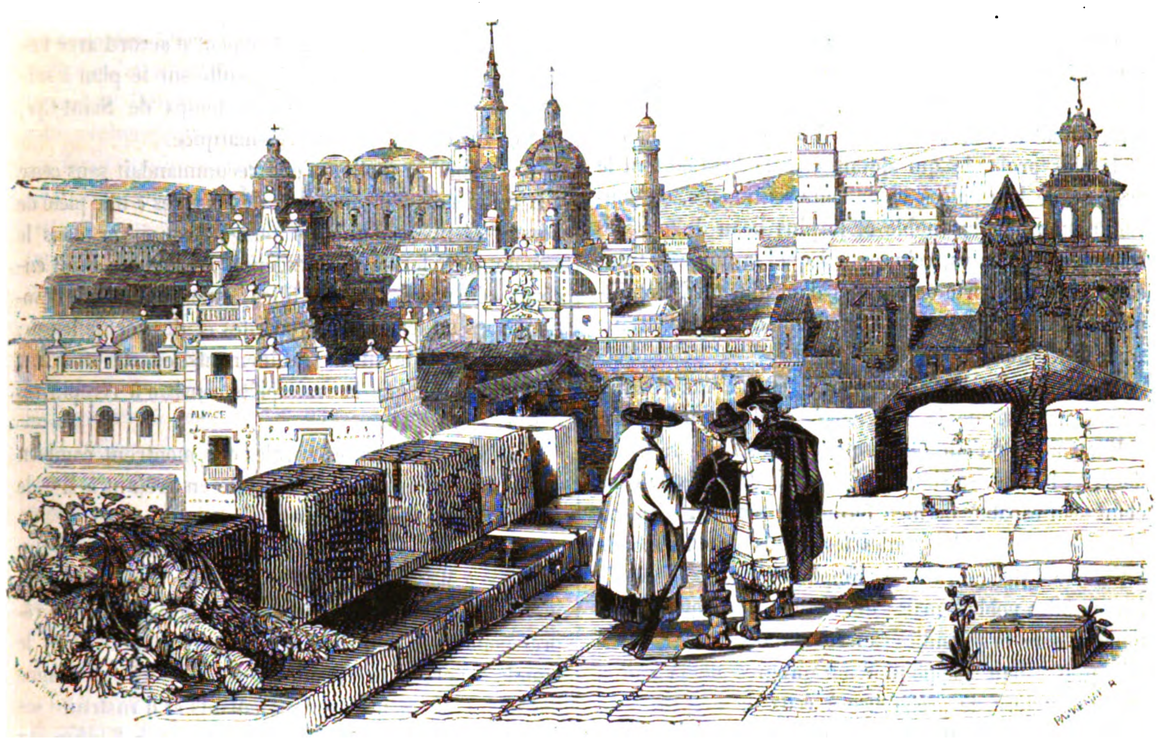
ment de soldats. Où l'on entendait le chant des psaumes ne retentit plus que le bruit des armes. Le monastère est devenu une caserne!....

Triste progrès!....

C'est par les Phéniciens que Xérès fut bâtie; ils lui donnèrent le nom d'Asta, et sous ses murailles se livra entre les Romains et les Carthaginois la grande bataille où se décidèrent les destinées de la péninsule ibérique. Quatre-vingt mille Carthaginois y trouvèrent la mort; les Romains y trouvèrent un nouveau triomphe, une nouvelle conquête.

L'Espagne était romaine.

Huit siècles plus tard, Xérès revoyait le même spectacle. Devant ses murs se trouvaient deux armées innombrables qui se ruaient l'une sur l'autre avec un acharnement indescriptible. D'un côté étaient les Goths, qui avaient chassé les Romains de l'Espagne; de l'autre côté étaient les Arabes, qui, sous la conduite de Tarik,



Xérès.

arrivaient d'Afrique avec l'impétuosité de leur simoun. La bataille dura huit jours entiers entre les deux peuples, entre les deux races, entre les deux religions. . Les Goths furent exterminés....

L'Espagne était musulmane.

Après un laps de quatre siècles deux armées sont encore en présence devant Xérès : ce sont les deux mêmes peuples, les deux mêmes races, les deux mêmes religions; mais le résultat de la lutte devait être tout différent. Les Musulmans furent écrasés, et le Croissant dut se retirer devant la Croix....

L'Espagne était redevenue chrétienne; l'Espagne était enfin l'Espagne.

C. Lawrence.

LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 95 et 108.)

C'est dans lettres de Mme de Maintenon aux religieuses et aux demoiselles que nous trouverons les principes qui présidaient à cette éducation dont nous venons d'exposer le programme.

Au moment de la transformation de Saint-Cyr en couvent véritable par la prononciation des vœux perpétuels, Mme de Maintenon écrivit sous ce titre : *Esprit de l'institution*, une instruction destinée à servir de guide aux religieuses. Elle leur rappelait que leur ordre était un mélange de prières et d'actions qui, loin de se faire obstacle, devaient s'entr'aider. « Vous avez embrassé l'occupation intérieure de Marie, leur disait-elle, et le travail extérieur de Marthe. Il n'y a aucune institution de filles aussi propre que la vôtre aux

grands desseins de Dieu. Vous devez former d'excellentes vierges pour le cloître et de pieuses mères de familles pour le monde. En sanctifiant ainsi les deux principaux états de votre sexe, vous contribuerez à établir le vrai règne de Dieu. »

Les principes de Mme de Maintenon pour l'éducation des filles peuvent se résumer en quelques aphorismes fort courts. Elle disait que, lorsqu'une fille avait du bon sens avec un grand fonds de piété, elle était à sa place partout. Elle ajoutait que les demoiselles à Saint-Cyr devaient être élevées chrétiennement, raisonnablement et noblement. Cela voulait dire que la religion était l'essentiel de leur éducation, que la faculté qu'on devait chercher à développer chez elles par-dessus toutes les autres, c'était le jugement, et qu'à la foi la plus éclairée et la plus profonde qui devait être la base de tout le système de leurs idées et de leurs sentiments, on pouvait ajouter le plus noble et le plus beau de tous les sentiments humains, celui pour lequel la noblesse française avait une sorte de culte et dont plus tard Montesquieu devait faire l'assise principale de la monarchie française, l'honneur.

La fondatrice de Saint-Cyr n'entendait pas réduire l'enseignement de la religion à quelques pratiques. « Elle voulait qu'elle fût enseignée dans toute sa grandeur, sa beauté, sa simplicité, l'esprit du christianisme étant seul capable de bien former le cœur et la raison et renfermant en lui toutes les vertus que le monde estime. » Elle croyait la simplicité nécessaire à de jeunes filles nobles, mais sans fortune, qui devaient retourner dans des familles pauvres et modestes. Elle pensait qu'il fallait s'appliquer aux progrès de la raison et du caractère de préférence à ceux de l'esprit, « en donnant, ajoutait-elle, les choses pour ce qu'elles sont, la piété au-dessus de tout, la raison ensuite et les talents pour ce qu'ils valent [1]. »

Quant à l'instruction, elle pensait qu'elle devait être sérieuse, mais limitée. Elle aimait le bon esprit, mais elle craignait le bel esprit dont elle avait été obligée de corriger l'abus à Saint-Cyr, après en avoir favorisé le goût. « Il y a peu de femmes, disait-elle aux religieuses, qui aient l'esprit assez solide pour porter un grand savoir sans un grand orgueil. Elles ne savent jamais d'ailleurs qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, curieuses et dégoûtées des choses essentielles. J'ai passé ma jeunesse avec ce qu'on appelle les beaux esprits qui, me trouvant une grande mémoire, entreprirent de me rendre savante. Mais, quand je vis que le meilleur usage qu'une personne de notre sexe peut faire de sa science est de la cacher, je pensai qu'il était inutile de se fatiguer pour acquérir une chose dont on ne doit pas se servir. Parlez raisonnablement à vos filles le plus souvent que vous pourrez; mais, sous prétexte de les former, ne les rendez pas discoureuses et ne leur inspirez pas le goût de l'esprit et des conversations qu'elles ne retrouveraient pas dans leurs familles. »

Ces derniers mots achèvent d'expliquer la pensée de Mme de Maintenon : elle ne voulait pas qu'on élevât les filles pour les ruelles et les salons, mais pour le foyer de la famille. En un mot, elle voulait qu'on appropriât leur éducation à la vie à laquelle elles étaient destinées, aux fonctions qu'elles étaient appelées à remplir, et qu'outre les caractères principaux que nous avons plus haut indiqués, cette éducation eût quelque chose de pratique. Sur ce point, elle était complétement d'accord avec Fénelon, qu'elle avait souvent consulté sur le plan à suivre, et qui, dans les premiers temps de Saint-Cyr, exerça sur elle une action très-marquée.

C'est pour ce motif qu'elle recommandait sans cesse aux religieuses d'inspirer aux demoiselles « une piété de bonnes séculières, qu'elles pussent conserver dans le monde, piété ferme et courageuse. » Elle leur disait encore : « Ne poussez pas vos filles à une trop grande dévotion, vous en feriez des hypocrites et des scrupuleuses; point d'austérité ni de raffinements en dévotion..... Faites leur voir que la vraie piété consiste à remplir ses devoirs [1]. »

Belles et intelligentes paroles qui montrent combien le dix-huitième siècle a été injuste en prêtant à Mme de Maintenon une piété étroite et chagrine!

Elle développait ainsi la même idée dans une lettre adressée à Mme de la Mairie [2]. « Quand une jeune fille instruite, écrit-elle, dira et pratiquera de perdre vêpres pour tenir compagnie à son mari malade, tout le monde l'approuvera. Quand une fille dira qu'une femme fait mieux de bien élever ses enfants et d'instruire ses domestiques que de passer ses matinées à l'église, on s'accommodera très-bien de cette dévotion. Elle la fera aimer et respecter. Prêchez sincèrement cette dévotion pratique selon l'état où Dieu nous a appelées. »

On a fait de Mme de Maintenon une prude après en avoir fait une bigote ; vous allez voir qu'elle était aussi éloignée de la pruderie que du bigotisme. Elle écrivait, en 1694, à Mme du Tourp, maîtresse générale des classes : « On m'a dit qu'une des petites fut scandalisée au parloir de ce que son père avait parlé de sa *culotte*. C'est un mot en usage ; quelle finesse y entendent-elles? Est-ce l'arrangement des lettres qui fait un mot immodeste? Aurait-elle de la peine à entendre les mots de *curé*, de *curieux*?... Cela est pitoyable. Une petite demoiselle s'arrêta avec moi quand je voulus lui faire dire combien il y a de sacrements, ne voulant point nommer le mariage ; elle se mit à rire et me dit qu'on ne le nommait point dans le couvent dont elle sortait... Quoi! un sacrement institué par Jésus-Christ, qu'il a honoré de sa présence, dont les apôtres détaillent les obligations

[1] Lettre de Mme de Maintenon à Mme de la Vieuville.

[1] Lettres de 1691 et de 1701.
[2] Cette lettre est du 13 mars 1713.

et qu'il faut apprendre à vos filles, ne pourra pas être nommé! Voilà ce qui tourne en ridicule l'éducation des couvents. »

C'est avec cette solidité et cette largeur d'idées que Mme de Maintenon comprenait l'éducation des filles. Rien de mesquin, d'étroit, de recherché. Mûrie par l'expérience de la vie, cette femme d'un jugement supérieur évitait le *précieux* dans la religion comme dans l'esprit, et voulait faire régner partout le vrai et le naturel. Elle recommandait aux religieuses de ne pas souffrir chez leurs élèves cette pusillanimité qui prolonge l'enfance de certaines femmes jusque dans leur vieillesse. Elle voulait qu'elles fussent vaillantes et gourmandait en ces termes la lâcheté : « J'appelle lâcheté, écrivait-elle, cette recherche continuelle des commodités de la vie, qui ferait établir des machines qui apportassent ce dont on a besoin, sans étendre le bras pour les aller prendre, cette frayeur des moindres incommodités, du vent, du froid, de la fumée, de la puanteur, qui fait faire la grimace comme si tout était perdu[1]. »

J'ai dit qu'on apprenait avec beaucoup de soin aux demoiselles de Saint-Cyr tous les travaux d'aiguille. Il faut ajouter que non-seulement les demoiselles faisaient le linge de la maison, les robes et tous les vêtements, mais qu'arrivées à un certain âge, on les répartissait entre les dames en charge, la lingère, l'infirmière, la dépositaire, pour les former au ménage, à l'économie, aux affaires. Mme de Maintenon voulait même qu'on les employât à des tâches plus modestes encore : « Qu'elles balayent et qu'elles fassent les lits, écrivait-elle en 1703 à Mme du Pérou, maîtresse générale des classes, elles en seront plus adroites, plus fortes et plus humbles. »

Ce n'était pas seulement aux religieuses que Mme de Maintenon donnait ses instructions, elle avait des communications journalières avec les demoiselles de Saint-Cyr, surtout avec les bleues, — c'étaient celles des classes supérieures, — auxquelles elle expliquait ainsi un jour l'éducation qu'elle leur faisait donner : « Vous retournerez plus tard, mes enfants, avec un père ou une mère veufs, ou infirmes, ou bizarres, chargés d'enfants dont vous irez augmenter le nombre, passant bien souvent vos journées à travailler... D'autres, et ce seront les plus heureuses, trouveront dans le fond d'une campagne à vivre en ménagères, à veiller sur les domestiques, obligées de mettre souvent la main à l'œuvre... Faites-vous un grand fonds de piété, de vertus, de bons principes pour qu'ils vous soient une ressource dans la suite de votre vie qui ne sera pas aussi unie et aussi douce qu'ici. Abaissez-vous, mes chères filles. Dieu n'a permis le grand déchet de la noblesse que pour l'humilier et peut-être pour punir quelques-uns de vos ancêtres qui ont abusé de leurs richesses et de leur autorité. Je ne veux pas dire par là de vous abaisser le cœur ; au contraire, il faut l'avoir rempli de bonne gloire et bien placé, pour ne jamais faire de bassesses. »

C'est ainsi que Mme de Maintenon, évoquant l'image de la vie réelle pour tempérer l'humeur un peu fière qui régnait à Saint-Cyr, courbait les jeunes filles de la noblesse devant la volonté de Dieu avec le christianisme, mais les relevait devant les hommes avec l'honneur. Ces enseignements avaient quelque chose de plus efficace et de plus touchant, parce qu'ils venaient se placer sur les lèvres d'une femme qui, elle aussi fille de cette noblesse pauvre et humiliée, avait porté le poids de la vie à laquelle elle préparait ses pupilles, et avait vaillamment lutté contre les épreuves auxquelles elle cherchait à les préparer.

« Je l'ai vue souvent arriver, dit Mme du Pérou dans le *Mémorial de Saint-Cyr*, avant six heures du matin, afin d'être au lever de ses demoiselles, et suivre ensuite toute leur journée en qualité de première maîtresse pour pouvoir mieux juger ce qu'il y avait à faire et à établir. Elle aidait à peigner et à habiller les petites, passait deux ou trois mois de suite à une classe, leur parlait en général et en particulier, reprenait l'une, encourageait l'autre, donnait à d'autres les moyens de se corriger. Elle avait beaucoup de grâce à parler comme à tout ce qu'elle faisait ; ses discours étaient vifs, simples, insinuants, persuasifs. Je ne finirais pas si je voulais raconter tout le bien qu'elle fit aux classes dans ces temps heureux. »

Quelquefois Mme de Maintenon entrait à l'improviste dans une classe, et, après avoir interrogé les élèves, elle saisissait l'occasion qu'offrait le texte d'une leçon ou une parole prononcée par l'une d'elles pour leur donner des conseils, des éclaircissements, des notions pratiques qui formaient leur esprit et leur cœur. Elle ne craignait pas alors d'évoquer les souvenirs de sa vie passée, et parlait sans fausse modestie, sans prétention, de ses jours d'épreuves, en tâchant de faire servir son expérience à ses jeunes pupilles. D'autres fois, elle était attendue, et c'était elle qui corrigeait les devoirs de la classe. On a retrouvé ainsi dans les papiers de Saint-Cyr un rapport fait par deux demoiselles de la classe bleue sur une visite de Mme de Maintenon venue pour corriger leurs lettres, et l'on va voir combien ce témoignage authentique justifie l'éloge que lui donnait Saint-Simon, peu suspect lorsqu'il la loue, en parlant de sa correspondance : « Son langage est juste en tout point, naturellement éloquent et court. »

« Mme de Maintenon, disent les deux demoiselles de la classe bleue, nous montra particulièrement combien le style simple, naturel et sans tour est le meilleur, et celui dont toutes les personnes d'esprit se servent, nous disant que le principal pour bien écrire est d'exprimer clairement et simplement ce que l'on pense ou ce que l'on sent. Elle nous donna pour exemple M. le duc du Maine qu'elle faisait écrire lorsqu'elle en était chargée, quoiqu'il n'eût encore que cinq ans. Elle nous raconta

[1] Lettre de Mme de Berval, maîtresse générale des classes en août 1698.

qu'un jour lui ayant dit d'écrire au roi, il lui avait répondu, fort embarrassé, qu'il ne savait pas faire de lettres. Mme de Maintenon lui dit : « Mais n'avez-vous donc « rien dans le cœur pour lui dire? — Je suis fâché de ce « qu'il est parti. — Eh bien! écrivez-le, cela est fort « bien. Est-ce tout ce que vous pensez? — Non, je serais « bien aise qu'il revînt. — Voilà votre lettre, il n'y a « qu'à le mettre simplement comme vous le pensez. »

Ces conversations familières de Mme de Maintenon avec les demoiselles de Saint-Cyr, recueillies aussitôt par celles qui venaient de les entendre, et plus tard relues et approuvées par Mme de Maintenon, sont la source la plus authentique et la plus sûre à laquelle l'on puisse recourir pour bien connaître les idées de cette illustre dame sur l'éducation des femmes, et les moyens qu'elle employa pour former le cœur et l'esprit des demoiselles de Saint-Cyr.

Elle les aimait tendrement, même celles qui auraient pu l'importuner par leur vivacité et leur turbulence : « Je ne hais pas trop ce qu'on appelle les méchants enfants, disait-elle, c'est-à-dire emportés, glorieux, vifs, un peu volontaires et têtus, parce que ces défauts se corrigent par la raison et la piété. » Elle disait encore : « Rien ne m'est plus cher que mes enfants de Saint-Cyr; j'en aime tout jusqu'à leur poussière. » C'était parce qu'elle les aimait qu'elle leur disait la vérité en toute chose, et qu'elle cherchait à détruire dans leur intelligence les idées fausses qui les auraient exposées à des mécomptes continuels dans la rude école de la vie : « On se moquera de vous au sortir d'ici, leur disait-elle un jour [1], et l'on vous sifflera si l'on vous voit soupirer après la liberté, s'il vous arrive de dire que vous mouriez d'envie de sortir du couvent pour être plus libres. Comptez que pas un homme ne voudrait de vous parce qu'il n'y en a point qui ne sache très-bien qu'en vous épousant il ne vous laissera aucune liberté; les hommes qui ont fait les lois n'ont pas voulu que nous en eussions. Vous vous imaginez, peut-être, que vous vivrez sans règle, que vous pourrez tout faire aux heures qu'il vous plaira; si vous le croyez, vous avez perdu l'esprit. Le roi même, qui est sans contredit le maître, se lève à des heures réglées. Pensez-vous qu'il se lève quand il veut, un jour à une heure, un jour à une autre. Non, certainement. On entre tous les jours à sept heures trois quarts dans sa chambre, qu'il dorme ou non. »

Voici encore des paroles de Mme de Maintenon adressées, en 1700, aux demoiselles de la classe bleue, que je crois utile de reproduire parce qu'elles se rattachent comme les précédentes à cette époque de la vie où les jeunes filles font leur seconde éducation : « Il ne faut pas, leur disait-elle, rien laisser voir, même à nos amis, dont ils puissent, dans la suite, se prévaloir contre nous, s'ils venaient à changer. Je disais, il y a bien des années, à M. de Barillon qu'il n'y a rien de si habile que de n'avoir point de tort et de se conduire toujours avec toutes sortes de personnes d'une manière irréprochable [1]. »

[1] Cet entretien est placé sous la date de 1701.

Tout amie qu'elle fût de l'utile, Mme de Maintenon laissait une place à l'agréable dans l'éducation des demoiselles de Saint-Cyr. Ce n'était pas à la femme dont Fénelon a dit : « C'est la Raison qui parle par la bouche des Grâces, » qu'il fallait apprendre que l'agrément est presque un devoir pour la femme qui doit être le charme et la joie de la famille et retenir son mari dans la vie intérieure au lieu de l'en éloigner. Elle savait que la culture de l'esprit est chez les femmes un des plus puissants attraits, et qu'il y a une élégance qui, sans entraîner de dépenses disproportionnées avec la fortune, embellit tout ce qu'elle touche par le goût avec lequel elle dispose et coordonne toute chose, et par une grâce secrète qui n'ôte rien à la simplicité. Elle aimait d'ailleurs les demoiselles de Saint-Cyr comme si elles avaient été ses filles, elle était la confidente de leurs peines, la consolatrice de leurs chagrins; elle ne voulait pas que la royale maison où elles étaient venues s'abriter leur parût un séjour fâcheux et odieux, et elle avait coutume de répéter « qu'il fallait réjouir leur éducation et diversifier leur instruction. » Sans cesse elle était occupée à inventer des amusements pour les demoiselles, à leur ménager des surprises, à leur envoyer des cadeaux, à leur procurer des plaisirs, chers à l'enfance et à la jeunesse. C'étaient des goûters improvisés, des loteries, des curiosités qu'elle leur faisait voir; de belles symphonies exécutées par la musique du roi avec tout l'orchestre qu'elle leur faisait entendre. Parfois aussi la musique militaire du roi, avec les trompettes, les timballes et tous les instruments, faisait trois fois le tour de la grande cour, toutes les demoiselles étant aux fenêtres. Mme de Maintenon ne rangeait pas l'ennui parmi les vertus, et elle savait que de toutes les épreuves c'est celle que supportent le moins l'enfance et la jeunesse, qui, à cause de l'extrême mobilité de l'imagination à cet âge, éprouvent un besoin naturel de mouvement et de distraction.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83 et 98.)

V

La joie du baron Thourouode fut d'assez courte durée.

Il oublia bientôt le jeune confrère qu'il attendait et ne songea plus qu'à sa fille.

[1] *Lettres historiques et édifiantes* aux demoiselles de la classe bleue (1700).

Prise par un délire intermittent, elle se mit à prononcer des paroles tantôt raisonnables, tantôt incohérentes et sans suite.

Il lui échappa même des propos bien inconsidérés et qui parurent bien étranges aux oreilles du banquier.

Elle proclama dans ses révélations involontaires que la richesse ne fait pas le bonheur.

Le baron la crut un instant folle.

Mais il se consola et se rassura en pensant que ce n'était là qu'un accès de délire passager.

Tout le prouvait, en effet.

Mlle Stéphanie se mit ensuite à chanter à voix basse quelques refrains de chansons champêtres.

Elle se croyait villageoise.

Elle retraça avec une sorte de poésie fraîche, naturelle et inconsciente, diverses scènes riantes : la fenaison, la vendange, les troupeaux disséminés dans les prairies ou rentrant au bercail, la veillée, les lavandières au bord d'un clair ruisseau, l'orage, les moutons perdus et retrouvés, la cueillette des fruits, la récolte des châtaignes.

— J'ai eu tort, se disait l'infortuné baron, j'ai eu tort. Je ferai effacer cette petite ferme. Elle monte au cerveau de ma fille.

Puis elle créait des dialogues : « Vous êtes gentille, mon enfant, et sage, et laborieuse, et économe; je vous donnerai un bon mari, un brave garçon. — Mais je n'ai pas de dot, monsieur le curé. — Cela ne fait rien, mon enfant... — Je n'ai pas de dot! Je n'ai pas de dot! »

— Mais tu en as une! s'écria alors le banquier désespéré. Ah! c'est trop cruel! Je suis trop malheureux! Posséder des millions en nombre incalculable et entendre dire à sa fille adorée...

« Je n'ai pas de dot, monsieur le curé. Je n'ai que mes seize ans... — Et vos vertus, mon enfant! »

— Ses vertus! Ah! ma Stéphanette, ma fille chérie, que deviendrais-tu si tu n'avais que tes vertus? Tu ne sais donc point que cela ne se cote pas à la Bourse? Dans ce monde...

« Alors, monsieur le curé, si quelqu'un demande ma main, c'est que véritablement... »

— Stéphanie, laisse de côté M. le curé, je t'en prie. Écoute-moi. Je ne t'ai jamais parlé de ta dot, mais je vois que tu as des idées sérieuses. Sache donc que tu auras dix millions en signant le contrat. Dix millions! En veux-tu quinze? Tu feras bien, je crois, de les laisser dans ma maison de banque. Ils fructifieront. Attends... Ne m'interromps pas. Après ma mort, la liquidation, si elle a lieu, accusera un actif de plus de quarante millions. C'est gentil, cela, hein?... Allons, fais une risette à ton père... tu pourras manger dans de la vaisselle d'or massif, encourager les arts, avoir des séries d'invités dans tes châteaux, tu pourras donner aux pauvres et prêter aux souverains, ma Stéphanette; c'est flatteur, cela, ça fait plaisir. Tu pourras même équilibrer le budget de France, ma fille, si la fantaisie t'en prend, et ce sera une chose qu'on n'aura jamais vue depuis le progrès des lumières.

— Mon père...

— Je ne mens pas, ma fille. Tu n'es pas une actionnaire, toi, tu es mon sang, ma vie, tu es le portrait vivant de ta pauvre mère, une sainte, et je te dois la vérité. Tu auras...

— Un crayon! Du papier!

— Tu veux faire des chiffres? Oh! tu vas mieux, tu vas mieux!

Et il s'empressa d'exaucer les désirs de Mlle Stéphanie.

Mais elle ne songeait pas à faire des chiffres. Elle dessinait et peignait fort bien, et, à grands traits, elle se mit à esquisser un paysage.

— Encore la ferme! s'écria le baron vivement contrarié. Oh! je la ferai effacer. Ces peintres n'ont pas le sens commun. Je ferai mettre à la place... Oh! rien! rien! Des dorures! Le reste est trop dangereux.

La jeune malade ne put continuer longtemps son travail.

Sa tête et ses bras retombèrent bientôt comme épuisés.

Le banquier ne dîna pas, tellement ses préoccupations étaient grandes.

Il passa toute la nuit à veiller sa fille, en compagnie de la gouvernante.

Le lendemain, il ne déjeuna pas.

Ce repas se composait toujours d'un œuf à la coque, qu le baron prenait à midi précis.

Si l'œuf n'était pas sur la table au moment où les douze coups sonnaient simultanément à toutes ses pendules parfaitement réglées sur l'heure de la Bourse, le baron se faisait une loi de ne pas manger, afin de punir ses domestiques de leur inexactitude.

Mais, ce jour-là, l'œuf fut servi en temps opportun, et sa coquille ne fut pas cassée, du moins par le baron.

Il refusa d'y toucher.

Son anxiété redoubla à l'heure de la consultation des onze médecins.

Ils arrivèrent presque ensemble, défilèrent un à un devant la malade et se retirèrent ensuite dans une autre pièce pour délibérer.

Comme la veille, le banquier essaya, sans pouvoir y parvenir, de surprendre le secret de leur conférence.

Elle ne fut pas très-longue.

Ils firent cette fois, appeler le père.

— Ah! pensa celui-ci en accourant, je vais savoir, je vais apprendre...

Son impatience cependant devint timide devant l'attitude imposante des médecins.

— Messieurs, dit-il... eh bien?...

Le doyen d'âge s'avança, s'inclina, et prononça ces mots :



— Monsieur le baron, à dater de demain nous viendrons deux fois par jour.

Ils saluèrent tous et se disposèrent à sortir. Mais le banquier se plaça résolûment devant la porte.

— Vous viendrez trois fois par jour si vous voulez, dit-il ; vous logerez dans mon hôtel si cela vous est agréable, mais, au nom du ciel, dites-moi ce qu'a ma fille.

— Monsieur le baron...

— Je vous en prie... je vous en supplie...

— Nous allons en délibérer, monsieur le baron. Veuillez...

— Délibérer ! Vous n'êtes donc pas d'accord ?

— Nous sommes toujours d'accord, monsieur, répliqua le doyen d'âge avec dignité. Si l'un de nous n'était pas d'accord avec ses confrères, il se retirerait.

Ils formèrent un groupe compacte.

— Mon Dieu, messieurs ! reprit le malheureux banquier, avez-vous donc besoin de concerter votre réponse? Je vous demande...

— Quelle est la maladie de mademoiselle votre fille? interrompit gravement le doyen d'âge. Elle a trois noms : maladie de langueur, consomption, anémie. Symptômes : fréquence ou irrégularité du pouls, abattement général, irritabilité du système nerveux, cessation de l'appétit, dégoût des aliments, des choses, des personnes, de la vie même, mauvais sommeil, rêves pesants, inquiétude toujours inassouvie, délire, hallucinations...

— Oh ! grâce !... murmura le pauvre père.

— En êtes-vous plus avancé, monsieur le baron ? reprit le doyen avec un bienveillant sourire. Vous avez voulu des détails : en voilà. Nous espérions les épargner à vous et à nous-mêmes, car la certitude d'avoir des médecins qui ne peuvent se tromper, éclairés qu'ils sont par l'imposant faisceau de leurs lumières, devrait suffire aux parents, à un père. Vous êtes plus alarmé maintenant qu'auparavant, et voilà tout. De plus, si ce que nous souhaitons arrive, si nous réussissons à transformer la maladie chronique de mademoiselle votre fille en une maladie aiguë, vous serez tout étonné. Ce dérivatif puissant, souverain en certains cas, et qui consiste à remplacer une maladie par une autre, vous surprendra, vous effrayera. Quelle que soit votre confiance en notre dévouement, en notre expérience, vous nous demanderez encore des explications. Croyez néanmoins, monsieur le baron, que nous ne reculerons devant rien pour vous satisfaire.

— Anémie... consomption... maladie de langueur... répéta machinalement le banquier.

Il y eut un moment de silence.

— Je disais dernièrement à un de mes amis, commença un des docteurs...

Ses confrères le regardèrent, le blâmèrent par une pantomime expressive.

Il hésita un peu. Puis, reprenant bien vite toute son assurance :

— Je faisais dernièrement remarquer à un de mes amis, continua-t-il, un fait bien singulier. De nos jours, on a tout perfectionné. On voyage vite, on s'habille confortablement, on se loge grandement, on ne se prive de rien, le luxe et le bien-être s'affichent dans les classes les plus nécessiteuses, on n'a plus de préjugés, on ne respecte plus les liens de famille pour peu qu'ils soient gênants ou assujettissants, on considère l'amitié comme une duperie, on marche, en se frottant les mains d'un air de satisfaction, vers le matérialisme le plus personnel et le plus dégagé de scrupules, on se croit sage, on se croit fort, et l'on n'a plus ni la force ni la sagesse de vivre. Autrefois, on ne connaissait pas l'anémie. C'est une invention toute moderne et qui acquiert les plus heureux développements. On est fatigué de tout. Un désir est épuisé avant d'être assouvi. Nous verrons probablement le temps où l'on se lassera de lever la main, de faire un pas devant soi, d'accomplir le moindre devoir. On se lassera de vivre, on trouvera infiniment plus facile de se laisser mourir. Moi, cela m'est égal.

— Et à moi aussi ! s'écria le banquier. Je vous écoute... Voilà une heure que je vous écoute ! J'ai cru que vous alliez me parler de ma fille. On se lasse de tout, peut-être... excepté de discourir... et, en attendant, ma fille se meurt.

Les dix médecins auxquels ne s'adressait pas ce reproche ne purent s'empêcher de sourire. Ils lancèrent à la dérobée un coup d'œil narquois à leur confrère, comme pour lui dire :

— Ma foi ! confrère, c'est bien fait... vous avez mérité l'apostrophe.

Mais, tout à son idée, il prit à part le médecin qui paraissait le plus débonnaire et lui dit tout bas :

— Il n'en est pas moins vrai que mon ami a répondu à mes observations : vous avez parfaitement raison : il y a là tout un chapitre de l'histoire contemporaine.

Puis, le doyen d'âge reprit gravement la parole en ces termes :

— Revenons à notre point de départ, monsieur le baron. C'est le seul qui ait un intérêt réel, immédiat. A partir de demain nous viendrons trois fois... non, deux fois par jour. S'il était indispensable que nous vinssions trois fois, veuillez croire, monsieur le baron, que notre dévouement vous est acquis.

Ils s'inclinèrent tous simultanément et prirent congé.

Certes, ils étaient habiles, savants, hommes de tact et d'esprit ; mais, à eux tous, il leur fut impossible de pronostiquer que cette consultation devait être la dernière.

Au moment où le baron, le cœur brisé, allait rentrer chez sa fille, un étranger, jeune et sous l'empire de cette émotion complexe qui annonce un premier voyage dans la capitale de la France, se présenta.

Du sein de sa douleur, le banquier jeta un cri de joie.

— Enkerli ! dit-il... Enkerli Pankalpouf !

Et il pressa en pleurant l'étranger dans ses bras.

Celui-ci était Hollandais, mais il s'aperçut bien vite et avec une modestie charmante, que sa présence seule n'était pas de nature à faire couler des larmes aussi abondantes.

— Monsieur le baron, dit-il avec une timidité respectueuse...

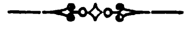
Le banquier l'interrompit.

— Anémie! s'écria-t-il. Consomption! Vous savez comment cela finit. Non... vous ne le savez pas. La Hollande... Oh! beau pays! Gras pâturages! Femmes superbes et pleines de santé. Rubens, Téniers, Rembrandt!... Mais en France... Hélas! hélas! La France est fatiguée, elle n'a plus le courage de vivre. Le sang de la jeunesse, où est-il?... où est-il? L'avenir en dépend, mon Dieu! Fortifiez, régénérez cette belle jeunesse. Il est temps. Ah! je fais des discours, moi aussi. Ces médecins me rendront fou. Enkerli, mon fils... Oui, je veux vous traiter dès aujourd'hui comme un fils. Nous achèterons des livres, nous étudierons la médecine. En attendant, venez... venez avec moi.

Et il entraîna le jeune homme qui, poliment, affectueusement, cherchait à pleurer aussi, afin de se mettre à l'unisson, mais ne pouvait pas y parvenir, car le motif de ce désespoir ne lui était pas encore suffisamment expliqué.

H. AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

La foi catholique ne meurt point au pays de France, et c'est là ce qui soutient nos espérances au milieu du débordement des idées fausses et sophistiques, et de la dépravation des mœurs. Dernièrement, des nouvelles de mort arrivent de Corée. Une violente persécution s'est élevée contre nos missionnaires et leurs néophytes. Le prêtre qui donne ces détails au supérieur des Missions-Étrangères raconte le martyre de plusieurs de ses compagnons, et peut-être à l'heure où sa lettre est arrivée en France subissait-il le martyre à son tour, car enfermé dans une cachette, il n'avait échappé qu'avec peine aux recherches des persécuteurs qui continuaient au départ de sa lettre. Au nombre des martyrs de Corée, on comptait Mgr Daveluy. Le digne père de ce bienheureux évêque habite le diocèse d'Amiens; en apprenant la mort glorieuse et sainte de son fils, qui a scellé de son sang son dévouement au Christ, ce noble chrétien a réuni toute sa famille pour chanter un *Te Deum*; il a fait célébrer, le lendemain, une messe d'action de grâces en blanc, et a défendu de porter le deuil du généreux confesseur de la croix. La mère seule, qui se souvenait que la sainte Vierge a pleuré au pied de la croix de son divin Fils, a obtenu l'autorisation de porter, pendant quelques jours, le deuil de l'enfant qu'elle a perdu sur la terre et qui est devenu son protecteur dans le ciel.

Qu'on ne nous parle plus du patriotisme romain et de l'héroïsme spartiate! Qu'on n'appelle plus notre admiration sur le vieil Horace armant ses fils pour le combat! Voilà quelque chose de plus beau et de plus vrai. Chez le Romain et le Spartiate, le citoyen faisait disparaître le père; ici, le chrétien laisse à l'amour paternel toute sa force, seulement il le purifie, il l'élève, et au lieu de cette frivole et vaine immortalité que les cités antiques donnaient à leur héros, il se réjouit avec raison de voir le martyr conquérir l'immortalité véritable. Il ne veut pas s'attrister sur la terre de ce qui est un objet de joie dans le ciel. Ce sont là les miracles de la foi, et l'on en rencontrerait plus d'exemples si la foi était dans tous les cœurs aussi parfaite et aussi vive. « Heureux père d'avoir eu un pareil fils! » dirons-nous avec tous les catholiques. Mais nous ajouterons : « Heureux fils d'avoir eu un pareil père! »

⁂ M. Louis Veuillot vient de publier dans la *Revue du monde catholique* un article sur le *Roi Voltaire*, où il a mis toute sa verve, mais qui fera dresser les cheveux sur la tête à ceux qui aiment les précautions oratoires et les sourdines de la modération. M. Louis Veuillot, nous n'avons pas la prétention de l'apprendre à nos lecteurs, n'est pas un écrivain modéré. Il trouve que la modération rend les articles gris, c'est son expression favorite. Il frappe donc d'estoc et de taille, combat à outrance les adversaires du catholicisme, et, en fait de pitié pour les libres penseurs, il n'a guère à leur offrir que ce qu'on appelait dans le moyen âge le poignard de miséricorde : sous prétexte de ne pas les faire souffrir, il les achève.

Il faut prendre, dit-on, les hommes comme ils sont, prenons M. Louis Veuillot comme il est. Ce titre, *le Roi Voltaire*, ne lui appartient pas, chacun le sait; il est le premier à le reconnaître, et voilà en quelle monnaie il paye son emprunt à M. Arsène Houssaye : « Quand l'Arabe se découvre un poil blanc, il songe à se ranger, se prépare au pèlerinage de la Mecque et ne tient plus que des discours graves. Un de nos auteurs galants, voyant venir la cinquantaine, s'est dit sans doute qu'il fallait faire œuvre de maturité. Il a écrit *le Roi Voltaire*. Ce titre n'est point malheureux. Au premier aspect, il simule quelque figure d'un idée. La réclame a fortement chanté là-dessus, et le livre s'est cahoté vers une troisième édition, faisant monter d'un cran l'écrivain dans l'ordre des étoiles littéraires. Le malheur est qu'un certain nombre de juges l'ont ouvert, ce fameux livre si bien titré. C'est encore la jeunesse, mais grisonnante, surmenée, peu piquante lorsqu'elle pique. Horrible disgrâce, d'avoir été jeune trop longtemps! On ne peut plus s'en dépêtrer et cela devient une enfance. Les sujets du roi Voltaire ne sont pas généralement pour accroître

son lustre. Celui-ci n'est pas même bon voltairien. Il a des timidités, des embarras, on dirait presque des pudeurs. Il fait ses excuses. On voit que son cœur est meilleur que son esprit. Mais Voltaire n'eut son esprit qu'à condition de n'avoir pas de cœur. Supposez qu'un jour il lui soit poussé du cœur, et voyez-le relisant ses livres. Il efface d'abord tout le brillant, il jette ensuite tout le reste au feu par horreur de la platitude. Notre auteur du *Roi Voltaire* penche sans trop le savoir à l'expurgation ; c'est l'effet inconscient de sa bonne nature. Un peu d'honnêteté ne l'effaroucherait pas ; un peu de moralité ne lui déplairait pas. Je le loue de ce sentiment enveloppé ; mais par ce sentiment, il gâte son esprit voltairien, et aussi son Voltaire ; il le dédore plus qu'il ne l'adore, il fait de l'opposition à celui qu'il a sacré..... Non pas que je nie Voltaire, mais il faudrait s'entendre. Voltaire a été le roi et même le dieu d'un certain nombre de garnements et d'un plus grand nombre de sots... »

Voilà le début. Il promet et vous pouvez vous convaincre, en lisant la Revue plus haut citée, que l'article tient les promesses du début. Nous ne citerons que le titre d'un des chapitres : *De trois bastonnades que reçut le Roi Voltaire*. L'article de M. Louis Veuillot peut bien passer pour la quatrième, et sa plume est plus dure que les bâtons de M. de Rohan-Chabot et ceux du grand Frédéric.

⁂ On avait annoncé qu'un nouveau théâtre d'enfants sur le modèle de celui que M. Comte avait établi autrefois au passage Choiseul, allait être fondé. Un journal fait remarquer avec raison que les théâtres d'enfants sont interdits par un décret du 6 janvier 1864. J en suis bien aise. Rien n'était plus triste, je m'en souviens, que ces mines d'enfants grimés et fardés que l'on voyait sur la scène de M. Comte, que ces grandes coquettes de huit ans, et ces mauvais sujets de dix ans qu'elles écoutaient en minaudant derrière l'éventail. Laissons à l'enfance son aimable naïveté, et ne faisons pas commencer la comédie au sortir de la barcelonnette. Elle commence d'assez bonne heure ! C'est bien assez que l'on voie des bouts d'homme fumer leur cigarre dans la rue, et des *minimes* demander du feu les jours des sorties en roulant des cigarettes dans leurs doigts encore tachés de l'encre des *pensums*.

⁂ Le domaine des choses publiques ne nous appartient point, il ne nous tente point ; mais, quand nous trouvons une réflexion morale et philosophique à faire jaillir du rapprochement de deux destinées, nous prenons notre bien où nous le trouvons. Il y a deux santés qui, dans ce moment, donnent des inquiétudes sérieuses : celle de l'impératrice du Mexique et celle du comte de Bismark. La nature humaine est si faible, qu'elle ne supporte pas plus les disgrâces que les faveurs de la fortune. Les plus vives intelligences succombent, les plus fortes santés se brisent quand elles se heurtent aux extrémités des choses humaines.

⁂ On assure qu'un capitaliste aurait offert à la commission de l'Exposition universelle de prendre à forfait, pour une somme de huit millions, dont moitié payée comptant et le reste le jour de l'ouverture du palais, la recette du droit d'entrée. Cela suffit pour donner une idée du nombre immense des visiteurs que l'on prévoit.

⁂ Il y a toujours une chose qui m'a surpris, c'est la tendance des ogres à la poésie sentimentale. Je sais bien que le cyclope Polyphème chantait sur des pipeaux la nymphe Galathée ; mais, malgré ces précédents, j'ai peine à me figurer Robespierre parodiant les bergeries de Racan et faisant des sonnets sur les serins de je ne sais quelle Iris. Cependant il faut bien se résoudre à le croire, puisque chaque jour nous apporte une nouvelle preuve de ces bigarrures de l'esprit humain. Nous trouvons, en effet, dans une collection d'autographes récemment annoncée, une lettre de Billaud-Varennes datée de la ferme de Cayenne qu'il appelait son ermitage et qui offre tous les caractères de cette sensiblerie : « Loin que les revers aient agi sur mon cœur, dit-il, je crois qu'ils ont accru sa propension à la sensibilité, et quoique assurément j'aie payé bien cher ma philanthropie, dès que son essence expressive est effleurée, l'épanouissement suit de près l'émotion. »

C'est chose étrange que l'on ait des yeux si prompts à verser des larmes quand on a fait verser tant de sang !

⁂ La Saint-Martin a été célébrée à Tours avec beaucoup de solennité. Une longue et magnifique procession s'est dirigée vers le lieu où s'élèvera la basilique nouvelle qui doit abriter le sépulcre de ce grand saint, auprès duquel tant de générations sont venues prier. La souscription ouverte pour cette œuvre vraiment catholique et française a déjà produit un million ; espérons que la voix de Mgr l'archevêque de Tours sera entendue et que la somme nécessaire pour ce grand ouvrage se complétera !

⁂ Un compositeur distingué, M. Boissier-Duràn, maître de chapelle de la cathédrale de Bourges, a mis en musique la jolie chansonnette de notre collaborateur M. Paul de France, *Au clair de la lune*, que nous avons publiée. La chansonnette avait été lue avec plaisir, il est très-agréable de l'entendre chanter. L'air se marie parfaitement aux paroles, et le poëte et le musicien arrivent au succès.... au clair de la lune.

NATHANIEL.

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PÉRISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.— Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Famille de paysans russes, d'après Leprince.

LE KARAVOD

—

Les villages russes ne ressemblent guère à nos villages, et les paysans russes ressemblent peu aux paysans du reste de l'Europe. Les maisons, nous devrions dire les chaumières qu'on appelle *isbas*, sont en bois ; elles sont construites en rondins superposés les uns aux autres et enchâssés dans une sorte de cadre qui a la forme d'un quadrilatère. Le toit, qui se termine en pointe, est ordinairement couvert de paille. Les fenêtres sont d'étroites ouvertures de quelques pouces carrés, uniquement destinées, ce semble, à prévenir l'asphyxie, tant elles mesurent d'une manière parcimonieuse l'air et la lumière aux habitants. Point de porte extérieure ; chaque maison a pour vestibule une sorte de hangar, couvert à droite et à gauche seulement et avec une façade ouverte : c'est la remise où l'on abrite le teleg, charrette à quatre roués du paysan russe ; c'est en même temps l'étable, l'écurie et la basse-cour. Dans ce hangar s'ouvre, dirons-nous un escalier ou une échelle? qui a environ dix degrés. Cette échelle conduit dans la chambre où l'on ne saurait entrer sans être pris à la gorge par un air épais et nauséabond, rendu plus insupportable encore par une température de trente degrés. Il y a deux compartiments dans l'isbas, mais un seul étage, car on ne saurait considérer comme un second étage la petite plate-forme qui surmonte le poêle et où l'on ne saurait tenir que couché. C'est là aussi qu'est le lit de la famille, et en levant les yeux on aperçoit quelques enfants blancs et roses, juchés sur cette espèce d'entresol. En fait de meubles, l'isbas ne contient que des bancs rangés autour de la salle et une table dans un coin. On y voit de plus, dans une armoire vitrée, quelques assiettes, un petit nombre de tasses, et, près de là, la bouilloire nationale de la Russie, le *samovare*, en cuivre, qui sert à faire le thé, la boisson favorite du paysan. Sur la muraille qui regarde l'Orient, une image de la madone devant laquelle brille une lampe, et, un peu plus loin, fixée sur les murailles rembourrées d'étoupes, l'image de l'empereur régnant, et souvent celle de l'empereur Alexandre, un des grands souvenirs du peuple russe.

Dans ce pays où tout est soumis à la discipline militaire, les isbas rangées sur deux lignes qui se regardent font un peu l'effet d'un régiment de maisons. Elles sont si semblables les unes aux autres, qu'on dirait qu'elles portent un uniforme. Les jours ordinaires de la semaine, les villages russes semblent abandonnés ; tout le monde est aux champs. Mais, le dimanche, toute la population est dans la grande rue, et l'on voit les filles et les garçons faisant bande à part et assis sur des troncs d'arbres dans leur costume de fête.

Le costume des femmes se compose, dans la plus grande partie de la Russie, du saraphane rouge ; c'est une robe longue, sans manches, ornée ordinairement devant de deux rangées de boutons. La chemise monte jusqu'au col, et, par suite de l'échancrure du corsage, elle ressort en blanc sur la poitrine ; ses manches bouffantes, resserrées à l'extrémité de l'avant-bras par un poignet, se détachent, non sans grâce, du reste de la toilette. Elles se coiffent quelquefois d'un simple mouchoir, mais leur coiffure de cérémonie est très-élégante : c'est un bonnet qui affecte la forme d'un diadème ; il est en soie et en velours rouge, et orné de larges galons d'or. Le diadème des filles est ouvert comme pour indiquer que leur vie n'est point fixée ; celui des femmes mariées est fermé. Le diadème des femmes s'appelle *cacochnik*, celui des filles *paveska*. Qu'on se représente ces diadèmes posés sur la tête de belles créatures aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au teint blanc et rose, et l'on sera tenté de prendre ces paysannes russes pour des reines. Seulement les pieds grossièrement chaussés de bas drapés et de lourds souliers font envoler l'illusion.

Les Russes, « ces seigneurs du fer et du granit, » comme les appelle Joseph de Maistre, ont l'air d'être construits eux-mêmes en granit et en fer. Les paysans sont de haute taille, carrés par les épaules. Quand ils marchent, on dirait des blocs qui se meuvent ; quand ils combattent, on dirait une muraille qu'il faut démolir à coups de canons. Leur habillement consiste en une longue redingote qu'ils appellent caftan. Dessous le caftan ils portent une chemise rouge ou bleue, ouverte au côté et fermée par un bouton. Elle est mise par-dessus le pantalon, et une ceinture nouée à la taille la transforme en tunique. Leur pantalon de toile écrue se replie dans les bottes. Un chapeau de feutre noir, orné de rubans rouges, qui se rapproche, par sa forme pointue, du chapeau calabrais, complète leur costume. Leurs longs cheveux séparés par le milieu et coupés carrément, leur barbe retombant sur leur poitrine, leur donnent une physionomie à la fois mâle et imposante.

Les paysans russes ne sont pas insensibles à la musique. L'on voit souvent, pendant l'été, un groupe de paysans assis près d'un arbre, improviser un concert dans lequel la guitare au long manche et les pipeaux de Tityre jouent un grand rôle. Le Nord aussi a ses églogues et ses bucoliques. Mais le plus grand plaisir des paysans de la Russie est le karavod. Le karavod est une ronde, non pas notre ronde méridionale, tournoyante et vertigineuse, qui frappa si vivement Sterne, qu'il a exprimé dans son *Voyage sentimental* l'effet qu'elle produisit sur lui ; c'est une ronde grave, solennelle, qui tient de la procession. Les femmes sont de leur côté, les hommes du leur ; on ne se tient point par les mains, mais par des mouchoirs. On danse au chant, et ce chant est une mélopée, triste, lente et monotone, avec des notes aiguës qui succèdent tout à coup aux notes basses, car les voix franchissent d'un seul élan une

octave. Une voix chante le solo, les autres reprennent en chœur. Les figures de la danse concordent avec la musique ; c'est une suite de pantomimes qui consistent en promenades et en génuflexions au milieu de la ronde.

Il n'était pas rare, quand il y avait des seigneurs et des serfs en Russie, que la dame du château prit part au karavod avec ses hôtes. Alors, quand elle était bonne et aimée, c'était une joie dans tout le village. On voyait les jeunes filles rompre la chaîne et se diriger, en chantant, vers la châtelaine. Toutes voulaient l'embrasser, et lui jetaient ces doux noms que la langue russe a reçus des langues asiatiques, ses voisines. — « Salut à notre mère ! disait l'une. — Comment vas-tu, petit pigeon d'amour ? disait l'autre. — Nous prions Dieu qu'il veille sur le trésor de notre âme, reprenait une troisième. — Laisse-moi t'embrasser, mon beau cygne blanc, » ajoutait une quatrième.

Et la grande dame trouvait qu'il était doux d'être ainsi aimée, elle répondait par de bonnes paroles à ces bonnes paroles. Puis elle se mêlait au karavod avec sa compagnie : les mouchoirs de batiste, artistement brodés au point d'armes et bordés de dentelle, alternaient avec les mouchoirs de coton ; les mains mignonnes et coquettement gantées rompaient l'uniformité des mains grossières et rougies par le travail ; les légères robes de gaze se détachaient comme des nuages blancs sur un fond de saraphanes rouges, aux plis lourds, et les plumes de coqs des chapeaux d'officiers et les brillants uniformes faisaient contraste avec les caftans et les chapeaux enrubannés du pays. Les pauvres sentaient qu'ils étaient hommes en voyant les grands ne pas dédaigner de se mêler à eux ; les grands se souvenaient au moins un jour qu'ils n'étaient que des hommes, et c'était le karavod qui reformait ainsi la grande famille humaine dans cette ronde symbolique.

René.

LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 85, 98 et 121.)

VI

Fils de la première maison de banque d'Amsterdam, Enkerli Pankanpouf avait vingt-cinq ans. Cet âge avait été spécifié par son père pour son mariage et un congé d'une année, employé à visiter les principales villes de l'Europe en compagnie de sa femme.

Élevé sévèrement, Enkerli quittait la Hollande pour la première fois. Le baron Thourououde le connaissait, car le baron avait fait plusieurs voyages d'affaires à Amsterdam. Mais Enkerli ne connaissait pas sa fiancée, M[lle] Stéphanie, et n'en était pas connu.

Cette circonstance ne l'effrayait pas.

Certains caractères, habitués à la tutelle rigide mais profondément imprégnée de tendresse des pères, des anciens, des vieux, ne voient pas là une servitude humiliante, une déchéance de leurs propres facultés. L'émancipation prématurée est sans doute quelquefois bonne, obligatoire même, mais, la plupart du temps, elle est aussi nuisible que dangereuse, surtout dans les pays où les traditions sont en honneur, où il n'y a pas tous les vingt ans une révolution dans les mœurs, dans les idées.

Dire fièrement et toujours : Mon père a choisi cela, ce doit être mauvais ! peut laisser supposer une indomptable énergie d'âme qui accomplira peut-être plus tard des prodiges d'audace et de génie.

Mais dire avec confiance : Mon père a décidé cela, ce doit être bon ! ... Eh bien, au premier abord, ce propos paraît peut-être plus simple, plus naturel que l'autre.

Si chacun y conformait sa conduite, on aurait probablement moins de grands hommes, car le génie, il faut bien l'avouer, ne relève que de lui-même, mais on aurait une infiniment plus grande quantité d'honnêtes gens, et cela ferait compensation.

Enkerli donc était docile. Il avait passé sa première enfance à jouer, à grandir, sa seconde à étudier, et sa jeunesse jusqu'alors dans les bureaux de son père, où il avait commencé, non pas précisément par balayer les salles, mais par les plus minces emplois d'un commis qui débute. Maintenant même, peu de commis auraient pu lutter avec lui dans la grande science de ployer une lettre, de la mettre sous enveloppe, de la cacheter après y avoir mis l'adresse, ou d'apposer proprement et à l'endroit convenable le timbre d'endossement sur un effet de commerce.

Malgré tous ses talents, Enkerli était grand, fort et vigoureux, comme on ne l'est plus que dans les contrées arriérées.

Blond et joufflu, ses beaux yeux bleus annonçaient la douceur, la franchise et un certain esprit.

Toutefois, malgré son obéissance passive aux ordres de son père, il n'y avait chez ce jeune homme rien de mou ni d'effacé.

Il savait très-bien qu'en cas d'incompatibilité d'humeur entre lui et Stéphanie, son père serait le premier à lui dire : Ne la prends pas pour femme.

Aussi Enkerli avait-il le cœur plein de secrètes et radieuses espérances.

La certitude de ne pas être violenté dans son choix laissait croître en lui cette fleur poétique et douce dont le parfum embaume tant de comptoirs, tant de boutiques, qui semblent aux yeux du passant distrait mortellement sombres et inhabitables.

Enkerli, ce jour-là, était extrêmement troublé, agité.

Il savait que M[lle] Stéphanie était malade ; mais il s'imaginait, d'après la correspondance même du banquier, que cela n'avait rien de grave.

Le baron, en effet, s'était peu alarmé d'abord, et n'avait plus écrit depuis que le danger était sérieux.

Dès qu'il vit son jeune ami, son futur fils, le banquier céda à ce désir d'épanchement qui est inhérent à presque toutes les douleurs.

Il pressa Enkerli dans ses bras et, sans se demander s l'heure était venue d'une présentation officielle, il le conduisit chez sa fille.

Là, un spectacle imprévu les attendait.

Mlle Stéphanie avait écarté pour un moment sa gouvernante, puis sonné Juliette qui était accourue avec une nouvelle moisson de roses.

La fille du banquier, avec une avidité maladive, dévorait les fleurs éparses sur son lit.

Muet de surprise, le baron s'arrêta.

D'un geste il arrêta aussi le jeune Hollandais, qui d'ailleurs ne s'avançait qu'avec une certaine réserve sur les tapis moelleux de cette chambre surchargée d'ornements où le baron le conduisait dès son arrivée, dans l'espoir de procurer à la jeune fille une distraction, une émotion, une réaction salutaire.

Voyant sa coupable complaisance découverte, la femme de chambre fit un mouvement pour s'enfuir.

Mais le baron étendit le bras vers elle, comme pour lui dire : Ne bougez pas.

Elle demeura donc à la même place, autant par obéissance que par un vif et secret désir de se justifier.

Quant à Stéphanie, elle tournait le dos aux nouveaux venus afin de causer avec Juliette qui, elle, leur faisait face.

La jeune malade avait le visage empourpré par une fièvre ardente.

— Tiens, Juliette, dit-elle en lui glissant dans les mains quelques billets de banque. Ce sont les derniers... mais j'en demanderai à mon père. Ah ! c'est bien singulier, va ! Plus on mange des roses... et plus on voudrait en manger. Tu n'en as plus?

— Non, mademoiselle, non...

Et, tâchant de reprendre un peu d'assurance afin de se disculper, elle ajouta :

— Si je vous ai apporté un bouquet, mademoiselle, c'est bien par hasard.

— Par hasard! Pourquoi dis-tu cela? As-tu peur d'être grondée? Mais moi seule je sais...

— Oui, par hasard! interrompit la femme de chambre, voulant, à tout événement, se réserver cette excuse. C'est mon fiancé, le capitaine, qui a eu l'idée de m'envoyer, respectueusement et franco...

— Tu as un fiancé, Juliette?

— Pourquoi donc pas, mademoiselle?

La jeune malade poussa un profond soupir; puis, comme pour chasser, fût-ce par des paroles imprudentes, une pensée importune, elle ajouta :

— Se nomme-t-il Pankanpouf? Seras-tu aussi madame Pankanpouf?

Et la jeune fille se mit à rire d'une façon étrange.

Puis elle fut prise par un spasme nerveux, et s'écria:

— Des roses ! Donnez-moi des roses ! Préparez-en pour mon tombeau. Ma mère a eu du marbre... Je veux des roses. Mon âme ainsi montera plus facilement vers Dieu, au milieu du parfum des fleurs.

Le baron fut sur le point de s'élancer vers sa fille.

Il était pâle, tremblant. Ses genoux ployaient sous lui.

Il eut toutefois assez de présence d'esprit pour comprendre que, s'il se montrait en ce moment, ce serait surprendre en faute la jeune malade, et lui porter, par cela même, un coup dangereux, funeste.

Il savait maintenant à quelles irrésistibles sensations cédait en secret sa fille; c'était à lui de se faire renseigner tout au long par Juliette, et d'aviser ensuite sur ce qu'il y avait à faire.

Un premier avertissement venait de lui être donné sur les conséquences fatales que pouvaient avoir ces révélations surprises : Stéphanie, en effet, avait prononcé le nom de Pankanpouf d'une manière qui n'avait pas dû flatter le jeune Hollandais.

Le baron fit à la femme de chambre un rapide signe d'appel, et sortit.

Enkerli était déjà hors de la chambre.

— Monsieur le baron, dit-il d'un ton froid et triste, adieu !

— Vous partez !

— Je quitte Paris, monsieur le baron.

— Vous quittez Paris!

Le jeune homme fit un signe de tête affirmatif et baissa les yeux pour éviter le regard perçant du banquier, pour s'épargner une explication pénible.

— Enkerli, mon cher Enkerli, s'écria le banquier, nous ne connaissons ni vous ni moi les jeunes filles de seize ans. Ah ! Que Dieu me vienne en aide! Mais ne désespérons pas. Les jeunes filles...

— Oh ! monsieur le baron, interrompit Enkerli en dissimulant sa cruelle déception sous un sourire où perçait à peine une expression d'amertume et de douleur, je connais bien peu les jeunes filles, c'est vrai... mais, si l'on accuse celles de Paris de n'aimer rien ni personne, on a bien tort. La première que je vois dément ce propos, car elle, du moins, elle aime... les roses.

— Oui, Enkerli, elle aime les roses... elle les aime trop. Mais plus tard...

— Plus tard, monsieur le baron, Mlle Stéphanie aimera peut-être... les tulipes... comme cette jeune fille d'Amsterdam... une enfant gâtée qui un jour tomba sérieusement malade parce qu'on lui avait volé un *Duc-de-Tholl* rare et un *Gladiolus-Hébé* rarissime.

— Et elle s'est guérie, Enkerli?... On lui a rendu?...

— Elle allait mourir, monsieur le baron, lorsque sa mère eut le malheur... ou le bonheur de perdre sa fortune. Alors cette jeune fille s'arracha à la tombe afin de travailler pour nourrir sa mère. Mais pardon, monsieur le baron ; cette histoire...



La femme de chambre, conformément à l'ordre tacite qu'elle avait reçu, s'approchait d'un air à la fois respectueux et effronté.

— Attendez-moi, dit le banquier, j'ai à vous parler.

Puis, prenant la main du jeune Hollandais :

— Enkerli, ajouta-t-il, cette visite ne compte pas. Je vous présenterai à ma fille. Vous causerez... horticulture.

Mais le jeune homme s'inclina comme pour prendre congé.

— Monsieur le baron, dit-il avec une émotion contenue, je ne crois pas qu'il y ait jamais rien de commun entre Mlle Stéphanie Thourououde et Enkerli... Pankanpouf.

Et il appuya sur ce dernier nom comme pour faire comprendre que le trait lancé par la jeune fille était entré profondément dans son cœur.

Le banquier allait insister pour le retenir; mais deux commis parurent.

Ils apportaient des nouvelles graves, qui, dirent-ils, nécessitaient l'intervention immédiate du baron.

Celui-ci hésita.

Un conflit violent eut lieu dans son cerveau, dans son cœur. Enkerli l'abandonnait, sa fille n'allait pas mieux, elle venait de manifester un grand dégoût de la vie, une désastreuse passion pour manger des roses; les médecins n'auguraient rien de bon, puisqu'ils menaçaient de venir deux et trois fois par jour; d'un autre côté, les affaires du banquier réclamaient impérieusement ses soins, sa surveillance, ses décisions.

Il resta quelques secondes troublé, perplexe, désolé.

Puis, prenant son parti :

— Venez, dit-il à la femme de chambre... et ne me cachez rien de ce qui concerne ma fille.

A Enkerli il n'adressa que ce seul mot :

— Au revoir !

Aux deux commis :

— Plus tard !

Et il s'éloigna avec la femme de chambre.

Les deux commis s'inclinèrent et retournèrent à leur bureau.

Enkerli sortit de l'hôtel.

H. Audeval.

— La suite prochainement. —



NAUFRAGES ET SAUVETAGES

—

I

LE VAISSEAU DE LIGNE LE BOURBON.

Avant toute déclaration de guerre, les Anglais capturaient nos bâtiments de commerce dans la mer des Antilles. Le marquis d'Antin, officier de mérite qui, dix ans auparavant, avait servi dans la Méditerranée sous les ordres de Duguay-Trouin, fut appelé au commandement d'une escadre de quatorze vaisseaux et de cinq frégates pour s'opposer à leurs déprédations.

Malgré la timidité des instructions données à ce vice-amiral, sa campagne ne fut pas sans gloire.

Avec six vaisseaux, le comte de Roquefeuil, chef d'escadre, qui montait *le Superbe*, usa énergiquement de représailles envers les Anglais.

Avec une autre division composée de trois vaisseaux et d'une frégate, le chevalier d'Épinay, qui commandait *l'Ardent*, fut attaqué, pendant la nuit du 18 janvier 1741, par les Anglais très-supérieurs en forces. Le vice-amiral Ogle ouvrit le feu vers dix heures du soir. Au bout d'uue heure de canonnade, ses six vaisseaux cédèrent le champ de bataille à la petite division française. A deux heures du matin, les Anglais engagent de neveaux l'action. *L'Ardent*, *le Mercure* commandé par Desherbiers de l'Estanduère qu'immortalisa depuis son sublime combat du *Tonnant* [1], *le Diamant* et *la Parfaite* repoussent leurs six redoutables adversaires. Un vaisseau anglais est démâté, un second forcé de s'échouer à la Jamaïque. Au point du jour, Ogle envoie un officier à bord de l'*Ardent* pour s'excuser de sa méprise : « Il avait cru, disait-il, avoir affaire à des Espagnols. »

Fier d'avoir accusé son pavillon par la vigueur de sa défense, d'Épinay se contenta de faire demander à l'amiral anglais s'il avait envie de recommencer, — réponse altière faussement attribuée au magnanime l'Estanduère, qui certes eût bien été capable d'en dire autant, mais qui, cette nuit-là, n'avait combattu qu'en sous-ordre.

A la même époque, du reste, des méprises volontaires, analogues à celles du vice-amiral Ogle, se renouvelèrent fréquemment. Dans le détroit de Gibraltar, le chef d'escadre de Caylus commandant deux vaisseaux et une petite frégate, fut de même attaqué de nuit par quatre vaisseaux anglais qu'il parvint à mettre hors de combat; et au lever du soleil, quand des excuses lui furent aussi rapportées de la part du commandant anglais, il répondit : Que le roi, son maître, instruit des événements, en serait juge, mais que pour sa part il remerciait messieurs les Anglais de lui avoir fourni l'occasion d'exercer un peu ses équipages, chose utile en cas de guerre.

Peu de temps après le beau combat du chevalier d'Épinay, l'escadre du marquis d'Antin appareilla pour retourner en Europe. A cent lieues du golfe de Gascogne, elle devait être dispersée. Une tempête furieuse et d'épais brouillards séparèrent nos vaisseaux qui, naviguant ensuite isolément, rentrèrent tous dans leurs ports à l'exception du *Bourbon* que commandait le marquis de Boulainvilliers.

[1] 25 octobre 1747.

C'était un mauvais marcheur, cassé, usé, un de ces vieux vaisseaux sans qualités qui font le désespoir de leurs capitaines et celui des amiraux forcés de régler leur marche sur celle des traînards. Rien de plus lamentable, en temps de guerre, lorsque le succès dépend sans cesse de la célérité des opérations. Un officier brave, sur un vaisseau tel qu'était *le Bourbon* en 1741, est réduit à une impuissance navrante. On ne saurait assez blâmer l'emploi de pareils instruments de navigation.

Pendant la campagne, *le Bourbon*, bien qu'il fût noblement commandé, n'avait rendu que peu de services; le coup de vent qui venait d'assaillir l'escadre disjoignit ses vieux bordages. Il faisait eau de toutes parts. L'équipage fut mis aux pompes et travailla de son mieux, sans concevoir d'inquiétudes sérieuses. Le gros temps s'était apaisé. Le vaisseau, chargé de toile, gouvernait vers le cap Finistère dont on s'estimait à une soixantaine de lieues. Le service poursuivait son cours accoutumé.

Les matelots ne se plaignaient guère que de leur surcroît de besogne :

— Pomper! pomper nuit et jour! Quand donc en aurons-nous fini?

— Après que nous aurons *rendu au roi* son vieux panier percé, espérons qu'on le démolira sans miséricorde.

Rendre au roi un de ses navires signifiait techniquement le désarmer au port.

Les membres de l'état-major n'étaient pas plus alarmés que leurs gens : depuis l'origine de la campagne, le vaisseau avait toujours fait eau, de sorte qu'il fallait pomper chaque matin; il était tout naturel qu'après le coup de vent, les fonds délabrés se fussent entr'ouverts davantage; mais à coup sûr la pauvre carcasse tiendrait assez longtemps pour atterrir en bon abri.

Quoique les brouillards n'eussent point permis de faire de bonnes observations astronomiques et que l'on ne pût évaluer que par estime la position en longitude, quelques officiers, se fondant sur l'action des vents et des courants, prétendaient que l'on devait être à une assez petite distance des côtes d'Espagne.

— Puissent-ils avoir raison! pensait le marquis de Boulainvilliers discrètement tenu au courant de la situation par son maître calfat.

D'heure en heure l'eau montait de quelques pouces; la cale s'emplissait; les pompes ne franchissaient plus.

Rigide observateur de ses devoirs, le maître calfat, dans la nuit du 10 au 11 avril, vint déclarer au commandant que leur terrible secret allait leur échapper.

Il n'y a plus à balancer; les canons sont jetés à la mer, et l'on allége le vaisseau de tout ce qui peut accroître sa fatigue. En recevant ces ordres, l'équipage se trouble; quelle que soit la discipline, il est impossible que huit cents hommes apprennent soudainement qu'ils sont en péril de mort sans qu'une certaine confusion se manifeste.

Boulainvilliers et les braves officiers qui le secondent donnent l'exemple du sang-froid. L'ordre, à peine altéré, s'est rétabli. Chacun redouble de zèle. On décharge les hauts. Toute l'artillerie, tous les corps lourds, sont précipités dehors. On ne respecte que la mâture couverte de toile.

La brise est bonne, la mer belle; malheureusement *le Bourbon* marche mal; plus il enfonce, plus il se ralentit.

L'activité des marins redouble. La voie d'eau fait d'épouvantables progrès. A mesure que le vaisseau coule, les brèches s'élargissent et de nouveaux passages s'ouvrent à la mer. Les bordages pourris cèdent sous la pression. La cale se remplit à vue d'œil. Le faux pont est envahi. Tout équilibre est rompu. Au roulis les flots battent lourdement les flancs intérieurs du navire. L'on en voit sourdre des jets d'eau qui retombent en cascade par les écoutilles.

C'est en vain que les pompes fonctionnent encore, en vain qu'on a formé des chaînes de sceaux et de puisards. Il est devenu presque inutile de lutter davantage. La mer a vaincu.

Tout à coup un cri d'espérance se fait entendre aux sommets de la mâture. La vigie signale la côte d'Espagne. L'équipage entier crie avec transport : « Terre! terre!... »

Hélas! le vaisseau trop plongé ne marche qu'à peine; pour comble de malheur la brise faiblit, et le calme à cette heure, c'est la mort.

L'équipage demande à faire un vœu. Sans abandonner les pompes et les travaux, les marins répondent à l'aumônier qui récite les litanies de la sainte Vierge. Le marquis de Boulainvilliers et son fils unique, jeune élève de marine qu'il tient par la main, s'associent à la pieuse manifestation des matelots. L'état-major entier y prend part.

La chaloupe et tous les canots venaient d'être mis à la mer, et les hommes qui n'étaient plus aux puisards ni aux pompes travaillaient sur le pont à construire un radeau. Les charpentiers hachaient et clouaient, les gabiers reliaient par des amarrages les pièces de bois et les espars; on roulait, on hissait des barriques vides et bien bouchées; le long du bord, les rameurs paraient leurs avirons; il y avait des travailleurs jusque dans la mâture.

L'aumônier disait : — « Père, du haut des cieux, ayez pitié de nous! »

Et de toutes les parties du vaisseau, du haut des mâts, des fonds envahis par la mer, de l'intérieur des deux batteries, de l'extérieur où les canots étaient accostés, dominant le bruit des marteaux et des bringuebales, huit cents voix répétaient : — « Ayez pitié de nous. »

Les préparatifs d'abandon d'un côté, de l'autre la lutte suprême qui permettait d'y consacrer quelques instants de plus, absorbaient tous les efforts du comman-

dant, des officiers et de l'équipage; l'aumônier s'écriait :

— Sainte Marie, mère de Dieu, — Mère du Sauveur, — Arche d'alliance, — Porte du ciel, — Étoile du matin, — Étoile de la mer, — Refuge des pécheurs, — Consolatrice des affligés.....

Et les huit cents travailleurs, dont la mer minait l'asile, répondaient sans se ralentir :

— Priez pour nous! Priez pour nous!

Vint le moment de la séparation.

Ce fut déchirant et sublime.

Pas un de ceux qui devaient rester à bord jusqu'à ce que le radeau pût les recueillir ne fit entendre une plainte. Rien n'était plus douteux que le salut des uns, tant la voie d'eau devenait terrible; rien n'était plus certain que le salut des autres, tant la mer était sereine et la côte rapprochée.

Le soleil se levait, on voyait distinctement, à moins de cinq lieues, le cap Finistère dont la sombre silhouette tranchait sur les vapeurs roses du matin.

En quelques coups d'aviron ceux-ci auraient la vie sauve, quelques minutes de retard ceux-là périssaient engloutis.

Et pas un murmure, pas un cri de détresse.

Seulement le jeune fils du commandant ne voulait pas l'abandonner; son père le repoussait, il l'embrassait, il résistait en pleurant :

— Au nom de ta mère! mon enfant!... Au nom du roi, monsieur! s'écria le marquis.

Le jeune homme obéit donc. Et les embarcations débordèrent.

La chaloupe armée attendait sur ses avirons; le radeau fut lancé à la mer; chaloupe et radeau se chargèrent d'hommes avec un ordre parfait.

Les canots s'éloignèrent, prêts à revenir, au premier signal, aider la chaloupe à remorquer le radeau. Tous les regards étaient fixés avec une indicible émotion sur le *Bourbon*, dont la ligne de flottaison était au niveau des sabords fermés. Les cœurs des gens sauvés battaient d'espoir.

Que se passa-t-il? quel accident soudain précipita le dénoûment? On vit l'aumônier donner à ses compagnons une bénédiction dernière; on vit le commandant tirer son épée et la lever comme s'il criait : « Vive le Roi! »

Vaisseau, chaloupe et radeau disparurent.

Le marquis de Boulainvilliers, cinq de ses officiers et six cent dix-sept marins de son équipage avaient péri.

Or on n'était qu'à cinq lieues d'une terre amie, la mer était belle, le calme presque complet, il faisait grand jour, la plus parfaite discipline régnait à bord, et la catastrophe depuis trois ou quatre fois vingt-quatre heures était prévue par le brave officier qui commandait.

— C'est dire que les circonstances étaient tellement favorables, que pas un homme n'aurait dû succomber, et qu'on aurait pu sauver jusqu'aux sacs des matelots, si les premiers éléments de l'art du sauvetage n'avaient été ignorés à bord.

On entrevoit, dans le récit, des marins qui, à la dernière heure, avisent à fabriquer un radeau, l'improvisent, chose toujours assez facile avec les matériaux dont dispose un grand navire, mais n'en tirent aucun parti. On se demande comment l'instinct de la conservation et le génie de la nécessité n'ont pas inspiré aux gens du *Bourbon* les moyens d'échapper à un péril qu'aucune circonstance ne compliquait. Et, si l'on ne fait point la part de la fatale routine, l'on est tenté de les accuser de leur propre perte.

Mais, hélas! un siècle s'écoule, cent inventions de sauvetage se produisent, elles sont expérimentées avec succès, non sans avoir ruiné leurs infortunés inventeurs, et les catastrophes analogues à celles du *Bourbon* se reproduisent sous nos yeux.

C'est en vain que l'art de sauver est professé par Jules Conseil, le vénérable auteur du *Guide pratique de sauvetage*, en vain que nous possédons des scaphandres, costumes flotteurs et ceintures de sauvetage, des bouées perfectionnées, des porte-amarres de vingt genres divers, le youyou de sauvetage, précieux petit canot insubmersible, les matelas de sauvetage qui peuvent en peu d'instants former d'excellents radeaux.

« On lit dans des rapports officiels, que les exemples ne sont pas rares d'équipages naufragés qui ont entièrement péri parce qu'il ne s'est pas trouvé parmi eux un seul homme sachant mettre à profit les instruments de sauvetage qu'on avait réussi à grand'peine à leur envoyer du rivage. »

Ainsi s'exprime M. le capitaine de frégate de Jonquières dans un excellent rapport présenté à la commission des pêches et de la domanialité maritime; et son assertion se fonde sur des exemples tirés des *Annales officielles des naufrages sur les côtes et dans les mers du Royaume-Uni*[1].

Qui donc est à plaindre, qui donc est à blâmer, de ceux qui ne soupçonnaient pas encore les ressources de l'art de sauver ou de ceux qui, les connaissant, ont négligé d'y avoir recours et s'obstinent encore à n'en faire aucun usage?

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —



LES ESPAGNOLS A AMIENS

C'était après le combat de Fontaine-Française, cette rencontre chevaleresque où, avec quatre cents gentilshommes, le vainqueur de Coutras, d'Arques et d'Ivry

[1] Annal official register of shipwrecks on the coast and in the seas of the United Kingdom. — *Moniteur de la flotte*, du 5 juin 1864.



avait mis en fuite douze cents Espagnols ; Mayenne avait fait sa soumission au moment où d'Épernon venait de vendre la sienne cinq cent mille écus ainsi que Joyeuse ; le capitaine Libertat avait chassé de Marseille les troupes de Philippe II, et Lesdiguières venait de ramener, l'épée dans les reins, jusqu'au milieu du Piémont le duc de Savoie Charles-Emmanuel. Henri IV, roi de nom depuis l'assassinat de Henri III, était donc devenu vraiment roi de France, et il se préparait, avec l'aide de Sully, à cicatriser les plaies encore saignantes de son royaume, lorsqu'un événement imprévu, inouï dans les fastes de la guerre, l'arrêta court dans ses projets pacifiques et le força à rentrer en campagne :

Amiens venait d'être pris par les Espagnols.

Le roi était au Louvre, au milieu d'une fête, lorsque la fatale nouvelle lui arriva.

— Allons ! s'écria-t-il, c'est avoir assez fait le roi de France, il est temps de faire le roi de Navarre.

Le chef des Espagnols ouvrit un sac rempli de noix et les répandit sur le pavé.

Trois heures après il était à cheval, et il galopait sur la route d'Amiens.

Voici ce qui s'était passé.

Maîtres du nord de la France presque tout entier, les Espagnols occupaient Calais, Ham, Guines et Ardres. Ils avaient à leur tête un général entreprenant et hardi qui, à l'exemple de César, estimait qu'il n'y avait rien de fait tant qu'il restait quelque chose à faire.

Ce général se nommait Hernando Tellez, et il était sorti de l'illustre famille des Porto-Carrero.

Tellez Porto-Carrero n'avait pas quatre pieds de haut ; il était maigre, malingre, grêle, et son casque, comme ses armes, paraissait avoir été fait pour un enfant de douze ans. Mais dans ce corps frêle il y avait des muscles de fer, et sous cette enveloppe misérable se cachaient une âme énergique et un esprit aventureux. Toujours à cheval, toujours en campagne, le nain héroïque était partout où il y avait une redoute à attaquer, un détachement à enlever, une ville à surprendre. C'est ainsi qu'il était entré par un coup de main dans Doullens, et qu'il avait fait de cette ville son quartier général.

Doullens n'est qu'à sept lieues d'Amiens. Porto-Carrero, que le succès avait enhardi, conçut le projet de s'emparer par un stratagème de cette dernière ville, imprenable en quelque sorte par la force ouverte. Il avait à sa disposition cinq mille soldats ; il en distribua



trois mille dans les places environnantes, n'en garda avec lui que deux mille, les plus résolus, les plus braves, les plus déterminés, et les dirigea, par différents chemins et à la faveur d'une nuit obscure, sur la ville d'Amiens, aux portes de laquelle il arriva le 11 mars 1597, à six heures du matin.

Henri IV avait essayé de mettre dans cette ville une garnison suisse; mais les Amiénois, qui tenaient à leurs priviléges de bourgeoisie, s'étaient obstinément refusés à l'introduction dans leurs murs de toute troupe étrangère, et ils avaient voulu se défendre eux-mêmes.

C'étaient donc les bourgeois seuls qui occupaient les forts et les portes de leur ville quand Porto-Carrero tenta son coup de main.

Le général espagnol fit déguiser en paysans cinquante de ses vieux routiers, les plus rusés, les plus audacieux et les mieux rompus aux usages et au patois picards. Les uns avaient sur leurs épaules des sacs pleins de pommes; les autres conduisaient un chariot rempli de denrées de toutes sortes; tous ils se dirigeaient vers la porte de Montrescut. Ils portaient avec tant d'aisance leurs vêtements de paysans, que les bourgeois qui étaient de garde leur ouvrirent la porte sans défiance. Lorsque le chariot fut au milieu du pont-levis, le chef de la petite troupe ouvrit comme par mégarde un des sacs qui était rempli de noix et les répandit sur le pavé. Les bourgeois, riant de la maladresse du faux paysan, se mettent à ramasser les noix. Profitant de ce moment de désordre, les routiers tirent les coutelas qu'ils tenaient cachés sous leurs sarraux de toile, se précipitent sur les miliciens qu'ils égorgent ou mettent hors de combat, et appellent à grands cris leurs compagnons embusqués à une portée de fusil. Porto-Carrero arrive avec sa cavalerie, se saisit de la porte, occupe les principaux points de la ville et cerne l'église où sont réunis les principaux notables. Deux heures plus tard il était maître d'Amiens.

Ainsi, pour prendre une ville en quelque sorte imprenable, que défendaient ses inexpugnables remparts et ses quinze mille citoyens en armes, il avait suffi de laisser tomber sur le pavé quelques centaines de noix!...

Pour les Espagnols cette conquête était d'un prix inestimable; pour les Français, cette surprise pouvait avoir les conséquences les plus désastreuses. Henri IV avait fait d'Amiens sa place d'armes; il y avait déposé quarante pièces de canon, huit cents tonneaux de poudre et des munitions de toutes sortes. Un heureux coup de main avait mis ces approvisionnements immenses au pouvoir de Porto-Carrero, qui allait les tourner contre la France.

Mais la France avait à sa tête Henri IV; rien n'était donc perdu: ce que le renard avait pris, le lion allait le reprendre.

Quatorze mille hommes, sous la conduite de Biron, prirent position près de Doullens, et le roi lui-même, à la tête de dix-huit mille soldats, vint mettre le siége devant Amiens.

Ce siége dura six mois. Porto-Carrero se défendit avec une rare intrépidité. Par des sorties quotidiennes, il attaquait, surprenait, détruisait les ouvrages des Français. Un jour même il s'avança dans leurs tranchées à plus de deux mille mètres de la place et leur tua beaucoup de monde. Efforts héroïques, mais inutiles! Les succès de Porto-Carrero ne servaient qu'à l'affaiblir, tandis que ses adversaires devenaient plus nombreux. Le réseau de fer qui l'entourait se serrait de plus en plus. L'heure de la chute approchait.

L'archiduc Albert, vice-roi des Pays-Bas, arriva avec une armée pour faire lever le siége. Il fut battu à plate-couture par Henri IV et obligé de regagner l'Artois.

A la nouvelle de cette défaite, Porto-Carrero s'écria:

— Puisqu'un soldat général ne sait pas protéger cette ville, nous la livrerons à un général soldat.

La mort lui épargna cette douleur. Le 3 septembre, s'étant avancé sur un ravelin qui dominait les tranchées françaises, il tomba mortellement atteint d'un coup d'arquebuse.

Le lendemain Amiens capitulait.

Cette victoire de Henri IV fut chantée par les poëtes du temps, qui n'étaient, hélas! ni des Corneille ni des Racine. Les *concetti*, que Catherine de Médicis avait importés d'Italie, dominaient dans la plupart des pièces de vers inspirées par la circonstance. Nous n'en donnerons qu'un échantillon:

> Je ne sais qui des deux est le plus admirable
> D'avoir pris ou repris un Amiens si fort.
> Mais je sais qui des deux est le plus honorable,
> De l'avoir pris par fraude ou repris par effort.
>
> On chante en mille façons
> Une si belle entreprise;
> Mais de toutes ces chansons
> Le bon sens est la reprise.
>
> Hernandez fut heureux en si belle entreprise
> De surprendre Amiens, sans force, en un instant;
> Plus heureux d'être mort dès qu'elle fut reprise,
> Pour ne mourir de honte après en la quittant.

Mieux que tous les raisonnements, cette poésie alambiquée prouve combien Boileau avait raison quand il écrivait son fameux hémistiche:

> Enfin Malherbe vint.

La reprise d'Amiens sauva la France. Quelques mois plus tard, Philippe II signait avec Henri IV le traité de Vervins.

C. LAWRENCE.



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 95, 108 et 121.)

Parmi les distractions que Mme de Maintenon procurait aux demoiselles de Saint-Cyr, il faut compter les *Entretiens* et les *Proverbes* qu'elle composait à leur usage et qu'on leur faisait réciter. Ces entretiens et ces proverbes roulent sur les vérités pratiques de la vie; ils mettent en saillie quelques-uns des défauts qui nuisent le plus aux femmes : la frivolité, l'amour de la parure, le goût trop vif des plaisirs, la vanité, les amitiés dangereuses. Ils sont écrits d'un bon style, mais sans intrigue, sans action; c'est la simplicité même. J'en citerai un fort court, mais qui sera toujours de saison ; il a pour titre :

LES FEMMES FONT ET DÉFONT LES MAISONS.

Mme DE MONVILLE. — Je ne fais que d'apprendre que vous êtes ici, et on dit qu'il y a trois mois que vous êtes arrivé.

M. DU CHATEAU. — Il est vrai, nous y sommes venus pour un procès que j'espère gagner.

Mme DE MONVILLE. — Mme votre femme est à plaindre d'avoir été obligée de sortir de sa province, et d'être forcée de faire une dépense qu'elle aura peine à soutenir.

M. DU CHATEAU. — En quelque lieu qu'elle soit, elle ne fait pas grande dépense, et elle a tant d'ordre et de prévoyance dans les affaires que, dès qu'il a fallu venir à Paris, elle a trouvé tout ce qui était nécessaire.

Mme DE MONVILLE. — Vous n'avez pas emprunté pour venir ici?

M. DU CHATEAU. — Je n'ai pas emprunté un sol depuis que je suis marié.

Mme DE MONVILLE. — Ce que vous me dites n'est pas croyable; j'aurais une grande curiosité de savoir la conduite de Mme votre femme, si je pouvais le faire sans indiscrétion.

M. DU CHATEAU. — Je ferai plus en faveur de notre ancienne connaissance. Je vais vous conter mon histoire. Je voulus épouser Mlle de Lincy sur l'air de sagesse que je lui voyais. Sa modestie à l'église, la simplicité de son habillement, son silence en compagnie et une certaine douceur qui se faisait remarquer en tout me fit croire que je serais heureux avec une personne qui paraissait au-dessus de la faiblesse des femmes. On voulait me dégoûter par son peu de bien, moi je passai outre, et il n'y a pas un jour que je n'en remercie Dieu.

Mme DE MONVILLE. — Ce n'est pas vous qui l'avez formée à votre mode?

M. DU CHATEAU. — Non, je l'ai trouvée au-dessus de ce que j'aurais pu lui demander. Dès le lendemain de nos noces, je la priai de conduire notre petite maison, et je lui montrai l'état de nos affaires, qui n'étaient pas trop bonnes. Elle me demanda si je lui donnais plein pouvoir, et je l'en assurai. Elle commença par retrancher la moitié de ce que j'avais réglé pour elle, sans toucher à ce qui était pour moi. Elle s'occupa tout entière de son salut, de son ménage, de ses enfants dès qu'elle en eut, et se défit bientôt par là de la compagnie qui venait chez moi et me faisait de la dépense, me disant que nos vrais amis nous demeureraient et s'accommoderaient de nos nouvelles manières, et qu'il ne fallait pas se ruiner avec les autres.

Mme DE MONVILLE. — Je vous conjure d'entrer dans le détail : ne vous faites-vous pas haïr en vivant si solitaires?

M. DU CHATEAU. — Nous recevons nos amis, mais simplement, sans vanité, ne donnant que le nécessaire, mais de bonne grâce, avec joie, et il me semble qu'on est content de nous.

Mme DE MONVILLE. — En quoi consiste cette épargne?

M. DU CHATEAU. — A ne rien perdre, à se passer de luxe, à un petit nombre de valets.

Mme DE MONVILLE. — Mais il faut des meubles, il faut vivre, et tout cela va loin.

M. DU CHATEAU — Nos meubles sont simples. C'est la vanité qui ruine tout le monde.

Mme DE MONVILLE. — Mais Mme votre femme n'est-elle pas honteuse d'être plus mal meublée et plus mal vêtue que ses voisines?

M. DU CHATEAU. — Elle en raille la première, et dit qu'elle met son honneur à ne pas emprunter et à vivre avec ce qu'elle a. »

Cette première scène montre « Comment les femmes font les maisons; » la seconde montre d'une manière aussi vive et aussi claire « Comment elles les défont. » L'enseignement se complète ainsi par le contraste :

— Savez-vous la nouvelle? M. de Rémond vient de faire banqueroute.

— Ce n'est pas possible; il était riche et n'a jamais fait aucune dépense.

— On dit que c'est sa femme.

— Elle ne paraissait pas plus dépensière que lui.

— Pardonnez, elle recevait du monde, tenait table, avait beaucoup de domestiques et tout paraissait en désordre chez elle. Il n'y a pas de richesse qui ne finisse quand on vit dans le désordre.

— A quoi peut aller ce désordre? Un peu trop de dépenses en habits? On en a bien pour une somme médiocre.

— On dépense trop en habits, on joue, on ne paye pas, on achète pour contenter les marchands, qui se ruinent par leur avidité et donnent à crédit. On veut un grand train, les valets mal payés servent mal, les chevaux meurent et il en faut d'autres; les créanciers se lassent d'attendre; on a des procès, comme ils sont mauvais on les perd; il n'y a plus d'argent pour payer,

on saisit les terres, on les décrète; et voilà où en est M. de Rémond.

— S'en prend-il à sa femme?

— Oui, assurément; ils en sont brouillés à se séparer.

— Et les enfants?

— Ils savent très-mauvais gré à leur mère. Elle est le mépris de tous ceux qui la connaissent et ceux qui lui ont aidé à se ruiner ne la regardent pas. »

Ces proverbes, que les demoiselles de Saint-Cyr apprenaient par cœur et jouaient dans leurs classes, leur enseignaient en même temps à bien penser et à bien dire, ils évoquaient dans le couvent où elles étaient élevées l'image de la vie réelle, et leur montraient les résultats contraires d'une sage et d'une folle conduite.

La sollicitude maternelle de Mme de Maintenon suivait ses filles d'adoption, au sortir de Saint-Cyr, dans le monde où elles entraient. Elle restait en correspondance avec elles. Parmi ses lettres il y en a un grand nombre qui sont adressées à d'anciennes élèves. Voici celle qu'elle écrivit à Mlle d'Osmond qui venait d'épouser le marquis d'Havrincourt :

« Ne soyez point haute, soyez polie; faites-vous aimer dans votre domestique. Soyez-y ferme et bonne. Ne donnez jamais dans l'excès et le ridicule des modes; suivez-les de loin et autant que la bienséance le requiert. Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine et savez fort bien votre religion, vous avez même de la piété; ayez horreur de toute nouveauté en cet article; ne décidez jamais de rien quoique vous en sachiez plus que les autres. Ne parlez jamais sur cela que quand on vous demandera votre sentiment et ne le dites qu'avec modestie et retenue.

« Je ne vous dirai rien de vos devoirs de bonne Française envers le roi; vous lui avez de trop grandes obligations pour vous départir jamais du respect et de l'amour que ses sujets lui doivent. On se donne une grande liberté de parler des défauts des princes; cela ne vaut rien; gardez-vous-en, vous qui les connaissez mieux que personne. »

Saint-Cyr paraissait avoir échappé à tous les périls qui assiégent les débuts des institutions naissantes, lorsque le quiétisme lui fit courir un danger inattendu et redoutable. C'est que, dans cette maison, le terrain semblait préparé pour recevoir la semence de l'erreur nouvelle. Le quiétisme, cette exagération de la perfection, est la tentation naturelle des parfaits. Or, à Saint-Cyr, on voit par les lettres échangées entre les religieuses et Mme de Maintenon, que le défaut de ces âmes élevées et pures était la recherche d'une perfection chimérique. C'était celui de Mlle de Veilhan, cette pieuse et charmante Esther que nous avons rencontrée, âme radieuse qui, à force de s'élever, se perdait dans la nue. Elle rêvait le ciel sur la terre et elle introduisait à force de raffinements l'utopie dans la piété. Mme de Maintenon, avec son sens pratique en toute chose, s'alarma de bonne heure de cette disposition. Elle écrivit, dès l'année 1695, à Mme de Tourp, une des religieuses de Saint-Cyr : « On n'est que trop porté à Saint-Cyr à bien parler, il est temps de pratiquer. Nous nous flattons que nous ferions notre devoir dans les grandes occasions. Nous ferions des livres sur la soumission à la volonté de Dieu et sur la sublime perfection, et cependant nous manquons presque tout ce qui se présente devant nous. »

Le quiétisme, c'était au fond le *précieux* dans la religion. Comment s'étonner qu'il trouvât des esprits tout préparés à l'accueillir dans Saint-Cyr, qui avait commencé par accueillir l'autre *précieux* qui lui était arrivé de l'hôtel de Rambouillet par les hôtels d'Albret et de Richelieu? Tous les raffinements se touchent, ceux de l'esprit comme ceux du cœur, et les âmes choisies ont une tendance à chercher des pratiques inconnues au vulgaire des âmes. Le quiétisme était, comme on le sait, le repos complet de l'âme dans l'amour de Dieu avec un désintéressement absolu, non-seulement des peines et des joies de cette vie, mais des récompenses et des châtiments qui attendent la vertu et le vice dans l'autre vie. C'était une noble chimère, mais c'était une chimère, et rien de plus dangereux en religion que les chimères. Elles éloignent les âmes de toute action, de toute pratique des devoirs, les dégoûtent de la vie réelle et les bercent dans une vague rêverie, sans qu'on sache bien clairement si les nuages au milieu desquels elles flottent descendent de la région de l'esprit ou montent de la région des sens.

Il y avait en ce moment à Saint-Cyr une personne qui semblait destinée à introduire le quiétisme parmi les religieuses : c'était Mme de la Maisonfort. Appelée dès les premiers temps, et même avant la translation de l'institut de Noisy à Saint-Cyr, à donner des leçons aux demoiselles, aucune des maîtresses n'avait contribué plus que cette femme d'un esprit élevé, subtil et séduisant, à jeter les esprits dans la poursuite du précieux. C'était une intelligence curieuse et inquiète, admirablement douée, d'ailleurs, ornée et méditative et par-dessus tout sympathique; une imagination ardente, mobile, qui tantôt débordait dans la vie du monde, rêvait un grand rôle, un magnifique établissement, tantôt s'élevait, par un bond, à la spiritualité la plus raffinée, cherchant sa voie et hésitant toujours entre deux voies. Elle eut beaucoup de peine à se résoudre à embrasser la vie religieuse; ce fut Fénelon qui la décida à sortir de ces hésitations perpétuelles en lui disant qu'il fallait se jeter dans l'abîme au fond duquel elle prendrait pied. Mme de Maintenon, qui avait une grande considération pour ses talents et un goût très-vif pour son esprit, lui avait toujours témoigné une affection presque maternelle, et elle se réjouit de cette acquisition comme d'une conquête. Sa joie ne tarda point à être mêlée d'inquiétude. Mme de la Maisonfort était parente de Mme Guyon; ce fut elle qui, après s'être jetée avec toute l'impétuosité de sa nature dans les doctrines d'un spiri-

tualisme raffiné que professait cette ardente propagatrice du quiétisme, l'introduisit à Saint-Cyr avec ses méthodes d'oraison, Mme de Maintenon, sans soupçonner encore toute la profondeur du mal, sentit qu'un esprit nouveau pénétrait à Saint-Cyr, et elle dit à Mme de la Maisonfort : « Vous n'allez pas assez simplement à Dieu. » Mais les nouvelles opinions faisaient sourdement leur chemin, comme ces eaux souterraines qui minent les édifices et, un peu de temps encore, elles allaient tout emporter. Mme du Pérou, qui a écrit le *Mémorial de Saint-Cyr*, peint au vif les progrès du mal parmi les dames et les demoiselles : « Ces dames avaient de la froideur, de l'éloignement et même un peu de mépris pour celles qui n'étaient pas de leur causerie, une grande indépendance des supérieures et des directeurs, beaucoup de présomption et d'orgueil ; celles qui pratiquaient cette spiritualité se croyaient des âmes prévilégiées et fort au-dessus des autres ; elles n'assistaient au sermon que le moins qu'elles pouvaient, disant que cela ne fait que distraire, que Dieu seul suffit, et ayant mille travers de cette nature... Presque toute la maison devint quiétiste. On ne parlait plus que de pur amour, d'abandon, de sainte indifférence, de simplicité, laquelle on mettait à se bien accommoder en tout pour prendre ses aises, à ne s'embarrasser de rien, pas même de son salut. De là vint cette prétendue résignation à la volonté de Dieu qu'on poussait jusqu'à consentir aussi franchement à sa damnation qu'à vouloir être sauvée ; c'était en cela que consistait le fameux acte d'abandon qu'on enseignait, après lequel on n'avait plus que faire de se mettre en peine de son sort pour l'éternité... Ces façons de parler étaient si communes, que les rouges mêmes (c'étaient les plus jeunes) les tenaient ; jusqu'aux sœurs converses et aux servantes, il n'était plus question que de pur amour. Et il y en avait qui, au lieu de faire leur ouvrage, passaient leur temps à lire les livres de Mme Guyon qu'elles croyaient entendre. »

Un peu plus, Saint-Cyr allait devenir la citadelle du quiétisme, comme Port-Royal avait été celle du jansénisme. L'évêque de Chartres, Godet-Desmarets, qui avait toujours les yeux fixés sur la royale maison dont il était le supérieur véritable, s'émut et dénonça le péril à Mme de Maintenon, qui interdit l'entrée de la communauté à Mme Guyon et défendit aux religieuses et aux demoiselles d'entretenir aucun commerce de lettres avec elle. L'évêque de Chartres vint à Saint-Cyr, et, après avoir fait une instruction aux religieuses sur le quiétisme, il leur ordonna de déposer entre ses mains tous les écrits de Mme Guyon qu'elles pouvaient avoir. En outre on invita Bossuet, au grand sens duquel on recourait dans toutes les occasions difficiles, à venir rétablir la saine doctrine, obscurcie dans les esprits par les subtilités du faux mysticisme. Le 5 février 1696 il fit une instruction sur le *faux dogme de l'indifférence pour le salut*, et le 7 mars une seconde instruction sur les *règles et la nature de l'oraison passive*. On crut avoir cause gagnée. Il n'en était rien. L'erreur était entrée dans la place, elle y resta avec Mme de la Maisonfort et un noyau de religieuses et de demoiselles groupées autour d'elle. Les mesures prises contre Mme Guyon et les défenses dont elles avaient été suivies devinrent à leurs yeux une persécution qui les attacha plus fortement à leurs opinions, et le secret qui plaît aux imaginations rêveuses fut un charme de plus. Tous les tempéraments que Mme de Maintenon essaya échouèrent contre cette opiniâtreté, et lorsqu'enfin le quiétisme, après avoir fait des progrès dans l'ombre, arriva à un éclat par la vive polémique qui s'éleva entre Fénelon et Bossuet au sujet du livre sur les *Maximes des saints*, Louis XIV, qui connaissait les rapports fréquents et étroits qu'avait eus l'archevêque de Cambrai avec cette royale maison, s'émut ; il fit sur l'état des esprits à Saint-Cyr relativement au quiétisme des questions si précises et si catégoriques, qu'il fallut y répondre.

Alors il déclara qu'il entendait que les trois dames qui étaient les plus engagées et les plus opiniâtres dans les idées nouvelles sortissent à l'instant de Saint-Cyr. Mme de la Maisonfort était naturellement la première de toutes. Cette séparation ne s'accomplit pas sans larmes, de la part de celles qui restaient comme de celles qui partirent (août 1698), car ces dernières étaient estimées et aimées de toute la maison pour leur mérite et leurs rares qualités, obscurcies seulement par leur attachement à leur sens individuel et à leur volonté propre. Mme de Maintenon prit elle-même part à l'affliction commune. Louis XIV fut inexorable, il écrivit le 5 septembre 1698 aux dames de Saint-Cyr pour leur défendre, en vertu de son autorité de roi et de fondateur, de jamais rouvrir leurs portes à celles qu'il venait d'exiler de la maison. Peu de temps après, à son retour du camp de Compiègne, il vint de sa personne leur répéter que ce n'était pas sans regret qu'il avait eu recours à ce moyen extrême envers des personnes dont il reconnaissait le mérite, mais que tout cédait à une considération, la conservation de la pureté et de la foi en France, et surtout dans une maison qui lui était si chère et qui pourrait infecter tout le royaume si l'erreur y prenait racine. Cette visite du roi, la majesté et la fermeté avec laquelle il s'exprima, la tendre sollicitude qu'il fit paraître en même temps pour la royale maison, mirent fin au règne du quiétisme à Saint-Cyr.

Pour achever de donner une idée de la manière dont on entendait l'éducation à Saint-Cyr, il ne me reste plus qu'à parler de l'époque où Mme de Maintenon y conduisit Mme la duchesse de Bourgogne, enfant, et des dernières années de Louis XIV, éprouvées par tant et de si cruels désastres. Quand la princesse de Savoie vint en France pour épouser le duc de Bourgogne, on sait que cette charmante princesse qui éclaira seule de quelques rayons les jours sombres de la vieillesse de Louis XIV, n'avait que onze ans. Mme de Maintenon vit un double avantage à lui faire terminer son éducation à Saint-

Cyr. Elle tempérait ainsi, selon ses paroles, l'air de grandeur qui régnait à Versailles, afin que la princesse eût de la dignité sans orgueil, et elle l'accoutumait à aimer les familles de la pauvre noblesse. La jeune duchesse de Bourgogne remerciait plus tard par des paroles charmantes Mme de Maintenon des soins qu'elle avait pris de son éducation : « Ma tante, lui disait-elle, car c'était le nom qu'elle lui donnait ; que je vous suis obligée ! Vous avez eu la patience d'attendre ma raison. » Dans les premiers temps, la petite princesse vint presque tous les jours à Saint-Cyr ; son âge la rangeait dans la classe des rouges qui étaient les plus jeunes. Elle prenait le nom de Mlle de Lastic pour qu'on ne la désignât point par son titre. On lui avait donné pour compagne ordinaire Mlle d'Aubigné, nièce de Mme de Maintenon, qui n'avait ni les grâces de l'esprit de la princesse de Savoie, ni les agréments de son caractère, et elle avait choisi elle-même pour amies Mlle de Veldentz, fille d'une princesse allemande, que l'exécution du Palatinat avait ruinée et qui avait obtenu de la compatissance de Mme de Maintenon deux places à Saint-Cyr pour ses deux enfants, dont l'une devint plus tard dame de Saint-Louis, et Mlle d'Osmond, jeune personne accomplie, d'une grande beauté et d'une rare vertu, qui servit pendant deux ans de secrétaire à Mme de Maintenon et obtint du roi, par sa protection, une dot de cent mille francs avec laquelle elle épousa le marquis d'Havrincourt ; c'est cette dernière à laquelle, après son mariage, Mme de Maintenon écrivit la lettre pleine d'intérêt que nous avons eu l'occasion de reproduire. Ce long séjour de la duchesse de Bourgogne, l'affection qu'elle conçut pour Saint-Cyr et dont elle ne cessa de lui donner des marques pendant toute sa vie, cette gentillesse adorable, cette familiarité séduisante, cette bonté rehaussée d'une amabilité à laquelle rien ne résistait, laissèrent des traces ineffaçables dans le cœur de la communauté.

Nous en trouvons la preuve dans le *Mémorial* écrit par Mme du Pérou : « Presque tous les jours la princesse de Savoie venait ici avec Mme de Maintenon, dit cette dame qui fut jusqu'à sept fois élue supérieure ; elle s'y comportait comme une simple particulière. Elle était bonne, affable avec tout le monde, allait dans les offices, voyait comment tout s'y faisait, s'en informait. Elle demandait quelquefois de tenir lieu de maîtresse au parloir pour garder les demoiselles quand elles y allaient voir leurs parents, ce qui charmait ceux-ci. A une élection de supérieure, elle vint en costume de Saint-Cyr, à la tête de la classe verte, baiser la main de la nouvelle supérieure, cérémonie que les demoiselles font à cette occasion. Elle aimait à se rendre nécessaire, et venait souvent au tour et à l'économat où ma sœur de Radouai, qui y était, s'entendait à merveille à l'occuper. »

On notait précieusement les traits d'esprit et de caractère de la petite princesse qu'on regardait comme la future protectrice de Saint-Cyr. L'usage de la maison, j'ai eu l'occasion de le dire, était que chaque élève fît la leçon à son tour. Cet usage s'étendait jusqu'au catéchisme. Dans ce cas, celle qui était dans son jour de professorat devait résoudre tous les problèmes qu'on lui posait, et répondre à toutes les questions. Mme la duchesse de Bourgogne n'était pas plus exempte que les autres de cette obligation. Un jour où elle faisait le catéchisme aux rouges, une de ces espiègles lui demanda si, au dernier jour, on ressusciterait avec la figure qu'on avait eue sur la terre. La duchesse de Bourgogne, un moment embarrassée, répliqua au bout de quelques secondes : « Voilà des questions qui ne se font point. Il s'agit d'aller au ciel et non pas de savoir quelle figure on y aura. »

La présence presque continuelle de Mme la duchesse de Bourgogne à Saint-Cyr y attirait sans cesse le roi qui avait pour la femme de son petit-fils une affection toute paternelle. Il y venait presque tous les jours chercher Mme de Maintenon, et la ramenait à Versailles après avoir assisté à l'office divin. Mais il avait tant de respect pour la maison, qu'il ne faisait pas pénétrer son carrosse dans la cour pour ne pas violer la clôture, et qu'il n'y entrait pas lui-même quand il était en habit de chasse. Plus il multipliait ses visites à Saint-Cyr, plus il s'attachait à cette maison qui, après avoir traversé ses jours d'épreuves, était devenue, selon l'expression de Mme des Ursins, « une école de vertus et le séjour des anges. » Mme de Maintenon, qui avait éprouvé de si vives inquiétudes sur sa chère maison de Saint-Cyr, était rassurée et elle rendait, dans une lettre, ce témoignage à ses pupilles à la fin du dix-septième siècle : « Autant les demoiselles étaient, au commencement, orgueilleuses, hautaines et fières, autant elles se distinguent par l'humilité, la douceur, la simplicité. Il n'y a pas un seul mauvais esprit parmi elles, et elles se portent mutuellement au bien par leurs exemples et leurs discours. » Elle ne rendait pas un témoignage moins favorable aux dames de Saint-Louis : « La ferveur dans les prières, l'union dans les esprits, la joie dans les récréations, le concert dans les charges, tout y était à souhait... On n'y avait plus de goût pour le monde, on n'y était plus bel esprit, et l'on y avait acquis le bon goût de la simplicité et de la solidité. »

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —

VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

(Voir pages 26, 39, 92 et 118.)

II

L'affaire du collier, arrestation du cardinal duc de Rohan ; la Reine malheureuse ! — Calomnies, paroles du prince de Ligne. Traits de bonté de la reine. — Témoignage de Mme de Campan. — Les placets.

Le jour de l'Assomption de l'année 1785, la grande

galerie qui conduisait des appartements du roi à la chapelle était remplie par la cour entière, brillamment parée, attendant le passage de Louis XVI pour le suivre à la messe. Une première fois la porte des appartements royaux s'ouvrit; mais ce fut le cardinal de Rohan qui en sortit pour se mêler à la foule des courtisans. Bientôt après la porte se rouvrit, et M. de Breteuil, paraissant seul, s'écria à haute voix : « Arrêtez M. le cardinal de Rohan! » La foule étonnée laissa passage au duc de Villeroy, capitaine des gardes, qui, remplissant ce triste office, remit le cardinal au comte d'Agoult pour le conduire à la Bastille. Lorsque le roi et la reine traversèrent, quelques minutes après, cette foule stupéfaite, on remarqua la pâleur de Louis XVI et les yeux rouges de Marie-Antoinette... Les aveux du cardinal de Rohan avaient amené cette arrestation, trop motivée, mais suivie du scandaleux procès terminé par son acquittement, le 31 mai 1786. On se souvient du cri de l'honneur blessé qui échappa à la reine en apprenant cette odieuse sentence : « L'homme qui a voulu me perdre, qui abu- « sait de mon écriture et de mon nom, est absous en « face de l'Europe par le premier tribunal du royaume! » De ce jour, il faut appeler Marie-Antoinette *la reine malheureuse!*

Cette terrible affaire du collier fut en effet le signal de toutes les calomnies : la simplicité de Marie-Antoinette, ses goûts, ses plaisirs les plus innocents, tout sera contrôlé, travesti par la malveillance. Les ennemis du trône, qui rôdaient autour de la famille royale pour la surprendre en défaut et qui, déjà plusieurs fois, avaient essayé de ternir le nom de la reine, s'empareront de cette affreuse et ténébreuse histoire, et il faudra presqu'un siècle pour que la mémoire de cette princesse sorte vengée, pure, de la plus odieuse comme de la plus absurde calomnie. C'est le récit authentique du Procès du collier par M. Campardon, qui aura accompli cette justice de l'histoire. Il n'est pas sans intérêt, avant d'aller plus loin, de constater le sentiment véritable qu'inspirait la reine à ceux qui s'approchaient d'elle. C'est un homme admis dès son arrivée en France dans son intimité, fat et indiscret, par conséquent incapable de dissimuler les torts de cette princesse si elle en avait eu, c'est le prince de Ligne, dont nous empruntons le témoignage :

« Sa prétendue galanterie, disait-il, ne fut jamais « qu'un sentiment profond d'amitié pour une ou deux « personnes, et une coquetterie de femme, de reine, « pour plaire à tout le monde. Dans le temps même où « la jeunesse et le défaut d'expérience pouvaient engager « ceux qui l'entouraient à se mettre trop à leur aise vis « -à vis d'elle, il n'y eut jamais aucun de nous, qui « avions le bonheur de la voir tous les jours, qui osât « en abuser par la plus petite inconvenance. Elle faisait « la reine sans s'en douter. *On l'adorait sans songer « à l'aimer.* »

La reine, renfermant dans son cœur les blessures que tant d'infamies rouvraient à *tous* instants, multipliai ses bienfaits. C'était son genre de vengeance. Parmi le traits de bonté de Marie-Antoinette, Mme Campan en raconte un qui eut pour théâtre la grande galerie de Versailles. Un certain chevalier d'Orville sollicitait une lieutenance du roi, et pendant plus de quatre ans il vint régulièrement aux audiences du ministre de la guerre, qui lui dit un jour :

— Comment, vous êtes encore à Versailles!

— Monsieur, avait répondu le malheureux solliciteur, vous pouvez le remarquer à cette feuille de parquet sur laquelle je me place constamment; elle est déjà enfoncée de quelques lignes par le poids de mon corps.

« La reine se mettait assez souvent à la fenêtre de sa « chambre à coucher pour reconnaître avec sa lorgnette « les gens qui se promenaient dans le parc. Quelquefois « elle demandait à ses femmes les noms des gens dont « les figures lui étaient inconnues. Un jour elle y vit « passer le chevalier d'Orville, et me demanda le nom « de ce chevalier de Saint-Louis, qu'elle rencontrait « partout et depuis bien du temps. Je savais son nom, « je lui contai son histoire. « Il faut finir cela, dit la « reine avec un peu de vivacité. J'en demande bien par- « don aux protecteurs de la cour, mais l'exemple d'une « semblable indifférence est fait pour décourager le mi- « litaire; on peut être un bien brave homme et n'avoir « pas de protecteurs. — Cela sera fait quand Votre Ma- « jesté le voudra, repris-je. — Oui, oui, » dit la reine « sans s'expliquer davantage, et en tournant sa lunette « vers quelques autres promeneurs. Le lendemain, en « traversant la galerie pour aller à la messe, la reine « aperçoit le chevalier d'Orville : elle s'arrête, va droit « à lui. Le pauvre homme se reculait dans une embra- « sure de croisée, regardant à sa droite et à sa gauche « pour découvrir la personne vers laquelle se dirigeaient « les pas de la reine, lorsqu'elle lui dit : « Monsieur « d'Orville, il y a plusieurs années que vous êtes à Ver- « sailles pour y solliciter une majorité ou une lieute- « nance du roi. Il faut que vous ayez de bien faibles « protecteurs. — Je n'en ai point, madame, répondit « le pauvre chevalier tout troublé. — Eh bien, je serai « votre protectrice. Demain, à pareille heure, trouvez- « vous ici avec un placet et un état de vos services. »

Quinze jours après, M. d'Orville fut nommé lieutenant du roi à la Rochelle ou à Rochefort.

Un autre solliciteur prit un moyen unique et hardi pour obtenir directement du roi ce que les ministres ne lui accordaient pas. Il se trouve au souper du roi et au moment du plus solennel silence : « Sire! » s'écrie-t-il. Ses voisins stupéfaits lui imposent silence. « Sire! » répète-t-il. Le roi se retourne et lui demande : « Que voulez-vous? — Sire, reprend alors le vieux militaire, j'ai soixante-dix ans; il y en a plus de cinquante que je suis au service de Votre Majesté, et je meurs de faim! — Avez-vous un mémoire. — Oui, sire. — Don-

nez-le-moi. » Le lendemain, le roi lui assurait une pension de quinze cents livres sur sa cassette, en ajoutant avec une exquise bonté : « Vous pouvez aller recevoir la première année qui est échue. »

Combien des faits pareils, et ils se multipliaient sans cesse, auraient dû couvrir ces clameurs de mauvaise foi que commençait à élever la révolution naissante, car nous touchons à cette époque terrible! Cependant, une fois encore, la majesté royale à son couchant est appelée à revêtir aux yeux des étrangers cette pompe à laquelle Versailles était accoutumé au temps de Louis XIV.

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Les relations sur les fêtes, dont l'entrée de Victor-Emmanuel à Venise a été l'occasion, affluent en ce moment; celle qui nous paraît devoir être la plus exacte, d'après les souvenirs que nous a laissés cette ville de prestiges, c'est la relation que M. Armand Baschet publie dans la *Liberté*. M. Baschet est à la fois un homme d'imagination et d'érudition, car c'est à sa plume que l'on doit les *Archives de la sérénissime république de Venise*. Les critiques pourront l'accuser d'avoir aperçu les choses à travers le prisme bienveillant de l'optimisme; nous ne disons pas le contraire, mais, un jour d'entrée, les docteurs les plus graves, quand ils sont bien placés, tiennent un peu du docteur Pangloss. Or M. Armand Baschet était admirablement placé. Il a vu les préliminaires de l'entrée, — c'est ainsi qu'il appelle l'allée et venue de la population flottante, — du balcon du palais Calvagna, situé à moitié du grand canal; puis il a suivi dans une gondole noire la gondole triomphale aux couleurs diaprées, manœuvrée par dix-huit rames, qui portait le roi d'Italie et son cortége, et qui, après avoir longé les deux rangées de palais féeriques bâtis des deux côtés du grand canal, est venue aborder devant l'incomparable Piazzetta. Venise, on le sait, est une cité théâtrale qui semble avoir été construite pour les jours de fête. Il ne manque à ce charmant théâtre qu'un peu plus de profondeur; la place de Saint-Marc n'est pas plus étendue que le jardin de notre Palais-Royal, et sauf le *Canale Grande* et la belle nappe d'eau qui longe le quai des Esclavons, la première impression que produit Venise est plutôt celle de la grâce que de la grandeur. En sa qualité de narrateur d'une entrée officielle, M. Baschet a vu à Venise de grands espaces et des multitudes, et il a oublié que l'espace manquerait complétement à une foule considérable pour se développer dans la ville des lagunes. Il a même compté 80,000 bannières aux croisées, ce qui atteste une grande agilité de la part de sa gondole noire. Venise, en effet, se compose d'un labyrinthe de canaux étroits dans lesquels deux gondoles se touchent presque en se croisant, et de rues qui ne sont que des ruelles. Un peu plus M. Baschet, se laissant emporter par son enthousiasme, allait célébrer à nouveau le mariage de Venise avec l'Adriatique; mais il a rencontré dans une gondole lord John Russel, qui contemplait avec un fin sourire cette splendide fête, et il s'est souvenu à temps que l'empire des mers était transféré ailleurs, que l'Angleterre ne le céderait à personne, et que les villes pas plus que les hommes ne retrouvaient leur jeunesse envolée et leurs beaux jours évanouis.

N'importe, ce n'en était pas moins une splendide fête. En lisant la relation de M. Baschet, on croit voir ces palais des bords du Grand Canal, tendus de velours et de tapisserie de haute lice, les gondoles avec leurs rameurs qui, selon un ancien usage, avaient emprunté leurs costumes aux peuples les plus lointains, Indiens, Japonais, Chinois, Thibétains, ce qui faisait, soit dit en passant, songer au *Carnaval de Venise*. Représentez-vous maintenant la barque royale, aux couleurs d'azur brodée d'or, voguant à dix-huit rames, et laissant voir le roi d'Italie sous un dais d'or à vitrages, puis les barques des principales cités vénitiennes, Padoue, Vicence, Vérone, Trévise, Mantoue, suivant immédiatement, le canon tonnant, les cloches sonnant à pleines volées, les cris *Evviva!* se mêlant à ce bruit, et au bout d'une heure et demie, le cortége triomphal venant aborder devant la *Piazzeta*, dans la lagune où se déroule, comme le dit M. Armand Baschet, la plus admirable mise en scène qui soit sur le globe : « le délicieux îlot de *Saint-Georges-Majeur*, l'élégant pavillon de la Dogana, surmonté de la statuette allégorique de la Fortune, les dômes imposants de la *Madona della Salute*, qui sont comme les avant-postes du Grand Canal. »

Je conviens sans peine que le coup d'œil devait être magique. Mais, malgré ma bonne volonté, je ne puis suivre le narrateur jusqu'au bout, et admettre avec lui que le brouillard épais qui régnait à Venise ce jour-là ait prêté un nouveau charme aux splendeurs de la fête et aux beautés de la perspective. Je sais qu'il y a dans la peinture ce qu'on appelle « les effets de brouillard, » mais l'effet le plus naturel du brouillard est d'empêcher de voir; or les tableaux gagnent ordinairement peu à devenir invisibles. Il est vrai que, malgré l'intensité du brouillard, le narrateur a aperçu à une fenêtre de la *Procuratie nuove* le baron Ricasoli, *il fiero barone*, le fier baron, comme disent les Italiens, qui lui a semblé très-pensif. M. Baschet s'étonne du contraste que présentait sa figure avec celle de Victor-Emmanuel. Il n'y avait cependant là rien qui pût surprendre. Je ne sais plus quel homme d'État disait : « Réjouissons-nous aujourd'hui, à demain les affaires! » Victor-Emmanuel, c'était le jour; M. Ricasoli, c'était le lendemain.

*** *Un Inondé à ses concitoyens*, tel est le titre d'un nouvel écrit publié par une des nombreuses victimes

de la dernière crue de la Loire. M. Graffin, c'est son nom, propose tout simplement, comme on l'a dit, de faire « la part de l'eau. » Il voudrait qu'on ouvrît, de distance en distance, dans les levées, de larges percées par lesquelles s'écoulerait sans violence et graduellement le trop-plein du fleuve pour aller couvrir, à une hauteur d'un mètre, deux mètres au plus, quarante mille hectares de terrain. Comme nous l'avons fait observer, en citant comme autorité la *Géographie génerale* de M. Dussieux, la Loire ne ferait au fond que rentrer chez elle, en reprenant pour un instant le terrain qui lui a autrefois appartenu, et, en se retirant de nouveau, elle y laisserait avec son limon une cause de fertilité. Un ingénieur avait eu la même idée pendant l'inondation, à ce qu'on nous a assuré; mais il disait après l'avoir exprimée : « Si on l'adopte, je demande deux heures pour prendre la fuite, car je serais certainement écorché vif par les riverains. » M. Graffin, en suggérant rétroactivement cette mesure, qui préviendrait les plus funestes suites des inondations, ajoute qu'il n'espère pas être écouté : « Un inondé, s'écrie-t-il tristement, peut faire pitié, mais jamais autorité, et ses idées seront toujours prises pour des gémissements. » On parle souvent de la vérité dite dans le vin; pour être dite dans l'eau, elle n'est pas moins vraie, et si Juvénal ne voulait pas que les Gracques se plaignissent de la sédition, il nous semble qu'il appartient surtout aux inondés de se plaindre de l'inondation et surtout de proposer des moyens d'atténuer les désastres de ce fléau.

⁎⁎⁎ Dom Miguel vient de mourir. Il était frère de dom Pedro et oncle de doña Maria qui a régné sur le Portugal. Il disputa la couronne à son frère aîné qui, en acceptant l'empire du Brésil, avait selon lui renoncé, pour lui et les siens, à la couronne de Saint-Sébastien. Dom Miguel soutint la guerre pendant quelque temps avec avantage; un moment son armée fut commandée par le maréchal de Bourmont, obligé de s'exiler de France après la conquête d'Alger, par suite de la révolution de 1830. Un assez grand nombre de braves officiers français, démissionnaires par refus de serment, se rendirent à cette époque en Portugal avec le maréchal; plusieurs y laissèrent leur vie en soutenant la renommée du courage français sur ces champs de bataille. Parmi ceux qui périrent ainsi, nous citerons un la Rochejaquelein, et le fils d'un publiciste catholique bien connu, le jeune William Rubichon, qui fut tué en chargeant à la tête d'un peloton de cavalerie une batterie de canons. Dom Miguel s'était posé dans la lutte comme l'adversaire de l'Angleterre, qui exerce une sorte de suzeraineté sur le Portugal. Aussi les pamphlets anglais avaient fait de lui une espèce de monstre. On écrivit même contre lui une brochure ridicule, dans laquelle on l'accusait de faire écorcher tout vifs de jeunes porcs et de les obliger de courir ainsi dépouillés de leur peau. Rien dans sa vie privée n'a justifié les accusations de cruauté intentées contre lui. Il a vécu à Rome, où il était aimé et estimé. En 1854, il épousa en Allemagne, où il s'était retiré, la princesse Adélaïde de Lœwenstein-Wertheim, dont il eut plusieurs enfants. Les populations s'étaient habituées à le voir passer avec sa longue barbe grise, qui lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine, et ils se découvraient devant le noble exilé qui se rendait en voiture à la chasse. On racontait avec intérêt qu'à la naissance de ses enfants, il faisait venir de la terre de Portugal qu'il faisait répandre sous le lit de sa femme et dans la pièce où étaient baptisés ses enfants, afin qu'ils naquissent Portugais et devinssent chrétiens sur sa terre natale. Dom Miguel de Bragance est mort sur la terre étrangère, toujours Portugais, il est inutile de le dire, à un peu plus de soixante ans.

⁎⁎⁎ Un homme de bien et un écrivain distingué que la critique musicale considérait comme un de ses interprètes les plus autorisés, M. d'Ortigue, vient d'être enlevé par un coup subit à sa famille et à ses nombreux amis. Nul n'a rendu plus de services à la musique religieuse que cet esprit éminent qui en avait fait l'occupation de sa studieuse vie. Doué d'un goût sévère et d'un caractère indulgent, cet aimable homme maintenait les droits de l'art sans perdre un seul de ses amis, parce que la bienveillance de son âme se retrouvait jusque dans la sévérité de ses jugements. Il tendait la main au talent partout où il le rencontrait, et la pureté de son goût classique ne le rendait pas insensible aux beautés de l'école romantique. Finissons par le seul mot qui serve : M. d'Ortigue a vécu en bon chrétien, et il est mort comme il avait vécu.

⁎⁎⁎ Bien des gens disent : « Il n'y a que des Chinois au monde pour s'asseoir à une table sur laquelle est placé le menu suivant : Potage au nid d'hirondelle, chauves-souris farcies aux truffes, araignées violettes au gratin, souris à la poulette, rôti de chien. » Les Chinois disent peut-être de leur côté : « Il n'y a que les Européens au monde pour manger un menu ainsi composé : Escargots de Bourgogne, potage aux grenouilles, bécassines sautées dans leur... intérieur, tripes à la façon de Caen, rôti de cheval, fromage de Roquefort ambulant. » C'est ainsi que la moitié de l'humanité s'est toujours moquée de l'autre... qui le lui rend.

NATHANIEL.

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.—Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Les modes à la fin de 1866.

OU ALLONS-NOUS?

Ne craignez pas, ami lecteur, que j'aie l'intention de vous entretenir de l'empire du Mexique, quand je prends pour titre cette question que je trouve stéréotypée dans un grand nombre de feuilles. Je connais mes devoirs, et je ne veux pas sortir d'un seul pas des limites de mes droits. Je m'occupe, en ce moment, d'un seul empire, celui de la mode, et c'est pour cela que je m'écrie : Où allons-nous?

Je suis plein de respect pour la plus belle moitié du genre humain, sans aucun doute; mais je suis obligé de l'avertir que, si cela continue, elle finira par devenir fort laide. Les *bibi*, ces petits chapeaux qui firent sensation il y a quelques trente ans par leur exiguïté, et qui venaient, si mes souvenirs ne me trompent pas, du quartier Bréda, produiraient aujourd'hui l'effet de ca-

potes de cabriolets. Ce sont les mastodontes, les palœothérium, les mégathérium de l'empire de la mode. Nous sommes allés des abrégés aux extraits, et nous voici bientôt arrivés des extraits aux atomes. Les *Lamballe*, — qui donc a eu la déplorable idée de donner à une mode ce nom douloureux, que l'on ne peut entendre retentir sans songer à cette pâle et sanglante tête aux longs cheveux blonds qui, dans un jour d'abominable mémoire, apparut plantée sur une pique devant les croisées du Temple où l'on venait de renfermer la reine Marie-Antoinette, — les *Lamballe* se rétrécissent de jour en jour. Les faiseuses, semblables à Rivarol qui trouvait des longueurs dans un distique, rognent de plus en plus leur œuvre mignonne, et l'étoffe qu'elles emploient sera bientôt réduite aux quantités inappréciables. Un peu plus, on sera obligé de faire les chapeaux de femmes à la loupe et de les admirer au microscope. Pour peu que cela dure encore quelques mois, on ne fera plus, on pensera un chapeau.

Il est vrai que l'on a le droit de choisir entre le chapeau *Lamballe* et la casquette sans visière où se dresse la plume de coq. C'est une tolérance, mais elle n'est pas très-grande, et je me permettrai ici de faire quelques observations critiques au nom de l'art.

Avant d'aller plus loin, je demande à poser quelques prémisses qu'on trouvera peut-être paradoxales, à coup sûr impertinentes, mais qui sont indispensables à mon argumentation :

Premier aphorisme : Toutes les femmes certainement sont jolies ; celles qui n'ont pas une beauté de traits ont ce qu'on appelle le *je ne sais quoi*. Mais elles ne sont cependant pas également jolies. Mme Récamier pouvait être mieux que la petite bossue par laquelle elle se faisait accompagner dans ses promenades au jardin des Tuileries, afin qu'elle servît de repoussoir au tableau.

Second aphorisme : Toutes les femmes n'ont pas le même genre de beauté. Il y a parmi elles des Junon et des Vénus, des Minerve et des Hébé, ou, si l'on veut redescendre dans le monde des simples mortelles, il y a des Agrippine et des Nérine, des nez aquilins et des nez retroussés.

Troisième aphorisme : Toutes les femmes sont jeunes, mais je suppose qu'elles n'ont pas toutes le même âge. Les mères, je demande pardon de l'audace de cette supposition, pourraient bien être moins jeunes que leurs filles. On assure que les progrès de la civilisation n'ont pas encore supprimé les grand'mères, et pour ma part j'en suis bien aise. C'est parmi elles, en effet, qu'on trouve le type charmant de la douairière qui, remplaçant par les grâces de l'esprit les grâces du visage qui s'en vont, sourient aux générations qui arrivent et leur transmettent la tradition de la génération qui s'en va.

Si vous admettez ces trois aphorismes, vous ne pouvez guère refuser de faire droit à mes observations.

Il y a des proportions qu'il faut garder en toute chose. Le *Lamballe*, qui ira à une jeune fille à l'ovale allongé et aux traits fins et délicats, n'ira point à une beauté rebondie et opulente. Figurez-vous la lune en chapeau Lamballe, je parle de la pleine lune, et non de la lune dans un de ses croissants ! Hébé sera ravissante sous cette petite coiffure de la casquette à la plume de coq, qui ne siéra pas à Junon, encore moins à Minerve. Comme on ne peut pas refaire sa figure à sa guise, mais qu'on peut faire faire ses chapeaux comme on l'entend, je réclame, comme M. de Girardin, la liberté illimitée... en matière de chapeaux. Je demande qu'il y en ait non-seulement pour tous les goûts, mais pour tous les visages ; non-seulement pour tous les visages, mais pour tous les âges.

Vous êtes nées coiffées, mesdemoiselles, coiffées d'abord de ces magnifiques cheveux qui tombent derrière vous dans des catogans en filets, qui les renferment sans les cacher ; je ne veux pas croire les méchants qui prétendent que vous ne les devez pas toutes à la nature, et je suis sûr qu'en tout cas vous ne les devez à personne. Mais, si vous êtes nées coiffées, souffrez que l'on coiffe vos mères et vos grand'mères. Vous représentez-vous une douairière en *Lamballe*, ou une aïeule en casquette ? De deux choses l'une, ou supprimons les mères et les aïeules, engraissons-les et mangeons-les comme font les sauvages, conséquents avec eux-mêmes, ou consentons à ce qu'il y ait des modes pour les femmes qui ont plus de vingt ans.

Tel est mon premier *dire*. Stérne le renverrait au chapitre des chapeaux, qu'il prétendait avoir découvert dans Aristote. Pour arriver au second, il faut quelque peu descendre. Mais d'abord une question ?

— Et laquelle, s'il vous plaît ?

— Savez-vous qu'il se prépare une révolution ?

— Une révolution, juste ciel ! nous en avons déjà tant vu ! que de renversement ! que de ruines ! que de sang !

— Rassurez-vous. Celle-là ne fera pas dégaîner les épées. C'est la lutte du fourreau contre la crinoline, de l'étroit contre le large, du fuseau contre le ballon. Le *peplum* antique a déjà reparu. Les robes à pointes du premier empire menacent de faire leur avénement. Après les avoir faites beaucoup trop longues, afin de se donner le plaisir de les relever avec des tirettes sur un jupon trop court, on raccourcit les robes sans rallonger le jupon. C'est fort laid, mais c'est la mode, et il n'y a rien à reprendre à cela. La mode est pour les vêtements ce que l'usage est pour les mots. Il y a bien des siècles qu'Horace s'écriait :

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos
Prima cadunt ; ita verborum vetus interit ætas ;
Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque :
Debemur morte, nos nostraque. . . . .
. . . . Mortalia facta peribunt.
Nedum sermonum stet honos et gratia vivax.
Multa renascentur quæ jam cecidere, caduntque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,
Quem penes arbitrium est, et jus, et norma loquendi.

« Comme les forêts changent leurs feuilles avec l'année qui penche, les premières venues étant tombées, ainsi l'on voit mourir les formes anciennes de langage, tandis que les mots nouveaux fleurissent et sont pleins de vigueur comme la génération nouvelle. Nous appartenons à la mort, nous et nos œuvres... Tout ce qui sort de la main d'homme périra. A plus forte raison, les grâces et la fleur du langage ne peuvent-elles subsister longtemps. Beaucoup de mots qui sont tombés renaîtront, beaucoup d'autres qui sont maintenant en honneur tomberont à leur tour, si l'usage le veut, l'usage, cet arbitre, cette loi, cette règle du langage. »

Ce que l'usage est dans le domaine du langage, la mode l'est dans le domaine du costume. Là aussi, il y a des avénements, des décadences rapides, des chutes qui sont souvent suivies de renaissances, et les arbres, qui changent de feuilles une fois par an, ne sont rien auprès des femmes qui changent une douzaine de fois de chapeaux. Aux yeux de la mode, avoir été est une raison pour ne plus être; je parle de la mode qui règne dans les sociétés d'une civilisation avancée, et je prends ici le mot avancé dans le sens de corrompu. Ce n'est guère que du dix-huitième siècle que datent ces changements continuels, ces révolutions de la mode qui bouleversent le costume des femmes et vident la bourse des maris et des pères. MM. de Goncourt le font remarquer dans *la Femme au dix-huitième siècle*, livre plein de curieuses recherches, mais que tout le monde ne peut lire sans inconvénient, précisément parce que les auteurs sont entrés trop profondément dans leur sujet.

Ce fut alors que l'Europe entière commença à avoir les yeux tournés vers la fameuse poupée de la rue Saint-Honoré dont il est question dans le *Tableau de Paris*, de Mercier. Cette poupée était le spécimen « de la dernière mode, du dernier ajustement, de la dernière invention, image changeante de la coquetterie du jour, figure de grandeur naturelle, sans cesse habillée, déshabillée, rhabillée au gré d'un caprice nouveau, né dans un souper de petites maîtresses, dans la loge d'une danseuse d'opéra ou dans l'atelier d'une bonne faiseuse. Répétée, multipliée, cette poupée modèle passait les mers et les monts ; elle était expédiée en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne : de la rue Saint-Honoré elle s'élançait sur le monde et pénétrait jusqu'au Sérail. »

Est-ce sur le dix-huitième siècle que ces lignes ont été écrites? N'est-ce pas sur le dix-neuvième? A cette époque, comme de nos jours, il y a des journaux de modes illustrés qui, sous prétexte de guider le goût, irritent la coquetterie. Les faiseuses de modes deviennent des puissances. Mme Bertin prend le nom de « ministre des modes, » et elle répond fièrement à une dame de qualité, mécontente de ce qu'on lui montre dans l'atelier : « Présentez à madame des échantillons de mon dernier travail avec Sa Majesté. » C'est encore elle qui jette ce mot plein d'un magnifique dédain à M. de Toulongeon, qui avait eu l'insigne audace de se plaindre de ses prix qu'il trouvait trop élevés : « Ne paye-t-on à Vernet que sa toile et ses couleurs? » Il y a dans ce temps-là, dirai-je, un cordonnier illustre? Non, appelons-le un artiste en souliers qui, non content d'avoir fait une fortune énorme dans son art, a dans son cabinet de réception les portraits des grandes dames qu'il chausse, portraits qu'elles lui ont offerts. Le chevalier de la Luzerne, qui est allé lui faire une commande, ne peut s'empêcher de jeter un cri d'admiration à l'aspect du cabinet étincelant de luxe où il est introduit. Il s'extasie surtout à la vue d'une commode d'un travail exquis dans les compartiments de laquelle les portraits offerts au grand artiste en chaussure par ses clientes reconnaissantes sont enchâssés. — « Vous voyez, monsieur, lui répond Charpentier, la retraite d'un homme qui aime à jouir. Si ces dames me donnent leurs portraits, vous avouerez que je les fais assez convenablement encadrer. » Puis il ajoute : « Ah çà, sans façon, si vous n'êtes pas engagé, restez à manger la soupe avec nous.... J'attends quelques femmes aimables; après dîner, nous jouons *Œdipe*, soyez des nôtres. »

Qu'en dites-vous? On parle d'un illustre faiseur de modes de nos jours chez lesquels quelques femmes de la haute fashion prennent le thé ou le *lunchon:* vous voyez que le dix-neuvième siècle est, sur ce point encore, le plagiaire du dix-huitième. Que serait-ce si nous parlions des coiffures et des coiffeurs? Certes, nous avons vu, des choses bien ridicules l'hiver dernier, et nous en verrons peut-être de plus ridicules encore dans l'hiver de l'an de grâce 1866-1867; mais verrons-nous jamais rien de semblable au *Pouf au sentiment* que porta Mme la duchesse de Chartres, et dont nous trouvons la description dans les recueils du temps? Au fond était une femme assise dans un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui représentait M. le duc de Valois et sa nourrice. A droite apparaissait un perroquet becquetant une cerise; à gauche un petit nègre, les deux objets de prédilection de la princesse; le tout entremêlé de mèches de cheveux de tous les parents de Mme de Chartres, cheveux de son mari, cheveux de son père, cheveux de son beau-père, du duc de Chartres, du duc de Penthièvre, du duc d'Orléans; c'était une macédoine de cheveux. Que de grands artistes dont les noms sont aujourd'hui oubliés! Frisons, nom d'un prédestiné à la coiffure, Legros, Léonard, Lagarde, Lefèvre, Beaulard, Beaulard surtout, le grand Beaulard, auquel les poëtes du temps adressaient des épîtres. Je ne veux ni désespérer ni humilier les artistes contemporains, mais qu'ont-ils à mettre auprès des rubans *aux soupirs de Vénus*, des *diadèmes arc-en-ciel*, des *garnitures à la composition honnête, aux plaintes indifférentes, à la préférence, aux doux sourires*, et auprès de cette étoffe *aux soupirs étouffés* garnie *en regrets inutiles*, une des créations de ce grand homme? Savez-vous qu'il y avait en 1765, à Paris, douze cents coiffeurs qui prenaient le

titre de « premiers officiers de la toilette des femmes, » sans parler des coiffeuses et des enjoliveuses, et qu'ils soutinrent un procès à outrance contre la communauté des maîtres barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes, et finirent par obtenir une déclaration donnée à Versailles et enregistrée au parlement qui accordait gain de cause à leurs prétentions? Quoi que vous fassiez, mesdames, — ce n'est certes pas aux lectrices de la *Semaine* que je parle, — vous n'irez pas plus loin que vos trisaïeules, elles en ont tant fait qu'elles vous ont laissé peu de chose à faire. Vous n'avez pas encore porté ces *coiffures à la circonstance* qui pleuraient le roi Louis XV au moyen d'un cyprès et d'une corne d'abondance posée sur une gerbe de blé, ou *des coiffures à l'inoculation*, où le triomphe du vaccin était figuré par un serpent, une massue, un soleil levant et un olivier couvert de fruits. Je sais qu'on vous a vues la canne à la main dans les villes d'eau ; mais vous aviez été précédées, il y a quelque cent ans, par les dames du dix-huitième siècle, qui s'en allaient à la promenade en tenant à la main une longue canne d'ébène à pomme d'ivoire, et les robes courtes tombant comme des tuniques et laissant voir le jupon ne sont guère qu'une contrefaçon de ces *polonaises* du dix-huitième siècle agrafées sous *le parfait contentement*, retroussées par derrière, tantôt la queue épanouie, tantôt la croupe arrondie avec des ailes étendues.

« *Nil sub sole novum*. Rien de nouveau sous le soleil ; » le livre de la Sagesse l'a dit. Ce livre de la Sagesse a toujours raison : en fait de folie surtout et de ridicule, il n'y a rien de nouveau.

René.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83, 98, 121 et 131.)

VII

Dès qu'il fut seul avec la femme de chambre, le baron lui dit :

— Vous avez indignement trompé ma confiance, mademoiselle Juliette. Il ne vous reste qu'un seul moyen de racheter en partie vos torts, c'est de me dire tout. En ce cas... Eh! mon Dieu, il est bien triste de récompenser les gens par l'unique motif qu'ils cessent de faire le mal. Cependant, quelque coupable que vous soyez, je vous récompenserai, si vous êtes sincère. Depuis combien de temps ma fille mange-t-elle des roses?

— Monsieur le baron, je vous jure...

— Oh ! ne mentez pas. Si ma fille n'était pas malade, c'est à elle que je m'adresserais pour savoir la vérité. Elle ne la refuserait pas à mes prières. Mais je ne veux pas l'affliger... Je veux tout savoir en ayant l'air de tout ignorer. Vous ne répondez pas! Faites bien attention, mademoiselle. Je n'ai pas de temps à perdre. Vos complaisances n'ont certainement pas été gratuites. Si je ne suis pas satisfait de vos éclaircissements, de votre repentir, je vais à l'instant même ordonner des perquisitions dans votre chambre. Puis je vous remettrai aux mains de la justice pour qu'elle décide si vos gains sont légitimes ou non.

— La justice! murmura la femme de chambre effrayée.

Le banquier vit que cette menace avait produit un effet décisif, et renouvela froidement sa première question :

— Depuis combien de temps ma fille mange-t-elle des roses?

— Depuis... deux ans, monsieur le baron, répondit Juliette en baissant la tête.

— Deux ans!... Et c'est vous qui l'empoisonnez ainsi!...

— Ah! monsieur le baron, les roses, au contraire...

— Assez! Ma fille en mange tous les jours?

— Plutôt deux fois qu'une. Mais c'est comme du bonbon... ça ne fait jamais de mal.

— Elle en mange beaucoup?

— Souvent, toute la journée. A la campagne...

— Mais, à Paris, c'est vous qui êtes spécialement chargée?...

— Oui, monsieur le baron. Mademoiselle sait combien je lui suis dévouée. Je donnerais pour elle ma vie, mon sang.

— Assez! assez! Ainsi, chaque jour, vous en achetez...

— Quelquefois pour douze sous... Quelquefois pour deux ou trois cents francs... suivant les saisons.

— Ma fille absorbe pour trois cents francs de roses.. quotidiennement!... Chère enfant!

— Dame! monsieur le baron, ces fleurs-là viennent peu en serre-chaude. Ah! si c'était des camélias... on les aurait pour trois francs pièce. Mais mademoiselle ne les aime pas. Ça n'a pas de goût, paraît-il, pas plus que d'odeur. C'est fade. Alors... moi qui préférerais monter à l'échafaud plutôt que de contrarier mademoiselle, je ne recule devant aucun sacrifice. Prenez des renseignements. Vous saurez que pendant le mois de janvier et même de février une belle rose vaut un louis.

— Trois cents francs de roses!

— Monsieur le baron est si riche!

— A qui voulez-vous que j'aille dire que ma fille avale pour trois cents francs de roses par jour? On ne me croirait pas.

— Ce n'est peut-être pas une dépense qui porte intérêt, monsieur le baron, mais... pour faire plaisir à mademoiselle...

— C'est bien. Retirez-vous. Je vous défends de voir

ma fille autrement qu'en ma présence. Un mot encore. Miss est-elle votre complice?

— La gouvernante anglaise?

— Oui.

— Oh! non, monsieur le baron. Elle est bien trop...

— Il suffit. Allez. Vous ne tarderez pas à connaître mes volontés.

Demeuré seul, le banquier ne put s'empêcher de sourire.

— Cent ou cent cinquante mille francs de roses par an! pensa-t-il. Y a-t-il beaucoup de filles de rois qui pourraient se permettre de pareils caprices?

Mais ces réflexions devinrent bientôt beaucoup plus pénibles.

— En attendant, se dit-il, l'estomac de ma Stéphanette s'est débilité. Elle ne touchait à rien, aux repas. Et je me disais sottement : Ma fille n'a pas faim... c'est la croissance qui la fatigue. Oh! aveugle... aveugle que j'étais! Oh! ma chère défunte femme, pourquoi n'as-tu pas vécu? Rien ne remplace l'œil et le cœur d'une mère. Mais j'y pense... Mon Dieu! Elle a peut-être trop mangé de roses en secret, elle aussi. Ah! malheureux!... Je ne voyais rien, je ne comprenais rien. Mais ma Stéphanie... Oh! je la sauverai ..

Au moment où il allait rentrer chez sa fille, il retrouva les deux commis qui étaient revenus et qui le guettaient au passage.

— Je n'ai pas le temps, dit-il.

— Mais, monsieur le baron...

Il n'écouta plus, pénétra dans la chambre de la jeune malade et ferma la porte derrière lui.

— Stéphanie, dit-il, mon enfant...

Il s'arrêta. La jeune fille paraissait dormir, tandis que la gouvernante anglaise brodait auprès d'elle.

— Si je lui parle maintenant, se dit-il, je n'aurai pas la force de lui cacher que je sais son secret. Elle m'avouera tout, sans doute... elle consentira à supprimer les roses... oui, mais si elle meurt ensuite... du chagrin causé par cette privation!... O mon Dieu! Que faire? Inspirez-moi.

Et pour s'habituer à porter ce secret sans le divulguer, pour se donner le temps de décider en lui-même quelle conduite il devait suivre, le baron sortit sans éveiller sa fille.

Dans le corridor, il rencontra encore les deux commis.

— Ah! messieurs... dit-il d'un air importuné.

Puis, se ravisant :

— Vous avez à me parler, reprit-il : venez. Cela ne m'empêchera pas de songer à ma fille.

Il les conduisit dans son cabinet, se jeta sur un fauteuil et se mit en devoir de les écouter.

La conférence fut assez longue.

Elle dura près de deux heures.

Le banquier semblait n'être plus que banquier et avoir oublié sa fille.

Une circonstance cependant vint prouver qu'il y pensait toujours : il signa sans les lire, chose qui ne lui arrivait jamais, un assez grand nombre de lettres et de pièces importantes.

Soit par suite de ses propres pensées, soit à cause de la gravité de cette conférence, le banquier paraissait fort troublé lorsqu'elle se termina.

Il revint chez sa fille qui, éveillée, lui tendit la main avec un doux sourire.

Mais, sans perdre un instant :

— Laissez-nous, miss, dit-il à la gouvernante anglaise.

Elle sortit.

— Mon enfant, dit alors le baron dont la physionomie devint de plus en plus bouleversée, es-tu comme moi? Tiens-tu plus à l'honneur de ton nom qu'à la fortune? Je viens te consulter. Je puis faire faillite et sauver la caisse... sinon je suis ruiné... à plate couture... ruiné! ruiné! ruiné!

— Vous, mon père! s'écria Stéphanie en l'entourant de ses bras. Est-ce possible? Ah! ne pleurez pas. Racontez-moi ce malheur. Mon père... mon bon père...

— Je ne suis pas venu à Paris en sabots, moi, reprit le baron profondément agité, mais j'en sortirai...

— Avec moi, mon père, avec moi!

— Toi, pauvre enfant! Ah! je suis fou, je suis insensé! Je n'ai pas le droit d'être honnête, puisque j'ai une fille à élever, à doter. Chère enfant... Pardonne-moi. Parle franchement. Veux-tu... que nous sauvions la caisse?

— A cause de moi? Mon père, je suis faible de corps... mais non pas d'âme. Comment cet affreux malheur est-il arrivé?

— Oh! mon Dieu, c'est bien simple. Tu connais les opérations de Bourse?

— Non, mon père.

— Alors, je vais t'expliquer...

— Bref, vous êtes ruiné.

— Intégralement.

— Et... Ne me cachez rien, mon père... j'ai du courage... sommes-nous forcés de quitter l'hôtel? Faut-il... que je me lève?

— Toi, mon enfant!... Dans l'état où tu es!... Oh! mais, rassure-toi. Ce que je viens de te dire... ce n'est pas vrai. Je t'ai trompée. Comment veux-tu que le baron Thourououde puisse perdre sa fortune? La terre s'écroulerait plutôt. T'obliger à abandonner ta chambre, qui est si belle, qui regorge de curiosités comme un musée!... Oh! mais je suis un monstre, moi, un misérable. Ne t'inquiète pas, mon enfant, je suis riche, plus riche que jamais.

— Oh! c'est mal, mon bon père. Vous regrettez déjà votre confidence... Vous me croyez indigne de partager vos peines. Ne vous désolez pas. Vous avez une fille... C'est bien peu de chose, sans doute... mais ma vie tout entière sera consacrée à adoucir ce cruel chagrin. J'es-

suierai vos pleurs... Nous travaillerons, nous nous consolerons mutuellement.

— Ma fille!...

— Allons, venez là... près de moi. Pleurez aujourd'hui... Mais, demain...

— Mon enfant, tu veux vivre, n'est-ce pas?... pour me consoler...

— Pour vous aider à manger le pain des pauvres, mon bon père. Hélas ! à votre âge, il est bien pénible de...

— Oh ! pas tant que tu le crois, mon enfant. Mangeons le pain des pauvres... mangeons-en pendant cinquante années.

— Ah ! vous souriez !

— Je n'ai plus l'air si désespéré, n'est-ce pas?

— Et moi, je n'ai plus l'air si malade.

— Non, non, ma chère enfant. Ton cœur excellent...

— J'ai faim.

— Ah ! moi aussi. Ça se gagne

— Oh ! c'est que, maintenant, mon père, je n'ai plus le droit de mourir et je crois que... sans y prendre garde... je me consumais d'inanition.

— Chère fille ! Tu as faim... Quel bonheur ! Je vais moi-même...

Mais un scrupule arrêta le baron.

— Mon enfant, dit-il, il m'en coûte de te refuser, mais je ne puis, sans l'avis des docteurs...

La jeune fille, non sans rougir un peu, mais pensant sans doute qu'une confidence en vaut une autre, éleva ses lèvres jusqu'à l'oreille de son père et lui dit quelques mots tout bas.

— Quoi ! s'écria-t-il en jouant l'étonnement, tu te nourrissais de roses et tu jetais les tisanes ! Ces médecins, qui ne s'apercevaient de rien, sont donc des ânes !

— Ils ne sont pas sorciers, mon père; voilà tout.

— Et tu crois qu'un bouillon ne te ferait pas de mal?

— Pas plus qu'à vous, mon père, oh ! j'en suis sûre. Et quand nous aurons tous les deux repris des forces, nous causerons, mon père, nous aviserons aux moyens de soutenir dignement notre existence et de braver la mauvaise fortune.

Le baron sortit pour aller chercher un bouillon.

Restée seule, Stéphanie jeta autour d'elle un long regard de détresse.

— Ruiné ! murmura-t-elle. Mon père est ruiné !

Elle fit un mouvement comme pour se lever.

Mais sa tête affaiblie semblait frappée de vertige, ses membres affaiblis n'avaient plus la force d'obéir à sa volonté.

— Allons, debout ! se disait-elle. Il ne faut pas que je meure, à présent; mon père a besoin de moi.

Soudain elle s'agenouilla sur son lit.

Un flot de larmes s'échappa de ses yeux.

— O mon Dieu ! dit-elle avec une ferveur ardente, je veux vivre, je dois vivre. Ne m'abandonnez pas, mon Dieu !

Et, tandis que sa prière montait au ciel, un calme plein de force et de courage descendait sur elle.

— Oh! je vois, je comprends, reprit-elle... J'étais aveugle et mes yeux s'ouvrent, j'oubliais la Providence et la Providence m'oubliait. Le luxe et les richesses envahissaient ma vie, étouffaient dans leur germe mes moindres désirs, tarissaient la source des affections, éteignaient le sentiment de mes devoirs, remplissaient mon âme de satiété et de désenchantement. O malheur des gens heureux ! Dieu a sans doute voulu nous enseigner par là que le bonheur qu'il nous destine n'est le fruit d'aucun des arbres de la terre. Nos aspirations doivent être plus hautes. Vivre pour soi, ne pas sortir de soi par la charité et la prière, c'est se consumer stérilement, inutile à soi et à autrui. Repliée sur moi-même, dévorée d'oisiveté et d'orgueil, j'en étais arrivée à croire qu'il n'y a rien de bon au monde que... que les roses, mon Dieu, les roses créées par vous après tant de merveilles, mais dont les buissons fleuris ne doivent pas vous dérober à notre vue. Et j'ai suivi sans y penser cette pente fatale! Et j'ai été engloutie au plus profond de l'abîme sans me dire : Tu as un père qui t'aime, ingrate fille, et tu ne songes pas à son désespoir s'il te perdait ! Tu as une mission à remplir, des bienfaits à répandre, des infortunés à secourir, et tu dépenses lâchement ton or à manger des roses lorsque tant de malheureux n'ont pas de pain ! Prends garde ! prends garde ! Dieu te voit, te juge et te condamne.

Elle demeura un instant comme accablée. Elle ne pria plus qu'avec ses pleurs et ses sanglots.

— Oh ! oui, balbutia-t-elle... Je suis punie justement. Je voudrais vivre, maintenant, mais... il est trop tard !

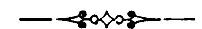
Et une voix mystérieuse, écoutée cette fois, lui répondit :

— Essaye !... Dieu pardonne à ceux qui se repentent, Dieu prend pitié de ceux qui l'implorent.

Et, jusqu'au retour du baron, se continua cet intime et inexprimable dialogue d'une âme chargée de douleurs qui s'élance vers Dieu sur les ailes de la prière, s'allège peu à peu de son lourd fardeau, et se présente ensuite rayonnante d'espérance pour soutenir fermement les luttes de la vie.

H. AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



GRENADE [1]

SON HISTOIRE, SES MONUMENTS

I

Origine de Grenade. — Aperçu historique. — Prise de la ville more par Ferdinand le Catholique et Isabelle. — Les trois



collines de Grenade.—La Vega.—Épisode du siége de Grenade. — Intrépidité du more Tarfe. — L'homme aux exploits. — Garcilaso de la Vega.

Grenade ne remonte pas à une aussi haute antiquité que Madrid, Tolède, Burgos et Cordoue; c'est une ville essentiellement moresque : elle fut bâtie par des Mores; elle servit de résidence pendant quatre siècles à des rois mores, et elle conserva avec un soin jaloux tous les monuments dont l'enrichirent les Mores : son Albaycin, son Généraliffe, son Alhambra; telle on l'admirait en l'année 1400, telle on peut encore l'admirer aujourd'hui. Seulement il lui manque ses richesses, ses califes et ses quatre cent mille habitants. C'est une ville qui est morte, ou qui du moins ne vit que par les souvenirs qu'elle évoque en foule.

Des premières années du dixième siècle jusqu'aux dernières années du quinzième, Grenade fut la capitale d'un empire qui ne cessa de grandir jusqu'à sa chute. Au fur et à mesure que les rois de Castille et d'Aragon chassaient de quelque coin de l'Espagne les sectateurs de l'Islam, ceux-ci cherchaient un refuge derrière les montagnes des Alpuxares, et venaient apporter aux califes grenadins leurs trésors, leur épée et leur haine du nom chrétien. Ainsi la moresque Grenade s'enrichissait de la ruine des Mores, et les victoires des chrétiens ne faisaient qu'augmenter sa puissance et sa prospérité.

Il vint pourtant un jour où cette puissance et cette prospérité lui devinrent fatales. Ce fut au moment où, tout le reste de l'Espagne étant agenouillé devant la croix, Grenade était seule à se courber sous le joug du croissant.

Ferdinand le Catholique et la grande Isabelle régnaient alors sur les deux Castilles et sur l'Aragon; ils avaient une armée à Naples, une armée en Sicile, une armée dans l'Andalousie; ils mettaient à la tête de ces trois armées trois grands hommes de guerre, Gonzalve de Cordoue le grand capitaine, le duc de Medina-Sidonia et le marquis de Cadix, et ils envoyaient, en outre, à la découverte d'un monde, un Gênois qui s'appelait Christophe Colomb.

C'était à ce grand roi, c'était à cette grande reine qu'était réservée la gloire de chasser à jamais les musulmans de la patrie espagnole.

Les quatre cent mille Mores, enfermés dans Grenade, luttèrent avec une rare énergie et une intrépide ténacité pendant plus d'un an contre les phalanges castillanes et chrétiennes; mais ils devaient être, ils furent vaincus, et le jour où Colomb abordait à l'île San-Salvador, le dernier des califes, Boabdil, quittait, en pleurant comme une femme, sa ville de Grenade qu'il n'avait pas su défendre comme un homme.

C'est ainsi que Dieu donnait en récompense un monde nouveau à ces mâles chrétiens au moment où, après une lutte de huit siècles, ils parvenaient à refouler en Afrique l'Islam et ses défenseurs.

Grenade est assise sur trois collines. Sur la première, on remarque les tours vermeilles, *Torres bormejas*, auxquelles les antiquaires andalous attribuent une origine phénicienne; sur la seconde s'élèvent les tours carrées de l'Alhambra, le palais occupé par les califes; l'Albaycin couvre de ses murailles le troisième monticule, séparé des deux autres par un profond ravin où croissent en foule les cactus, les aloès, les lauriers-roses, les pistachiers et les grenadiers. Au loin se dressent les pics gigantesques de la Sierra-Nevada qui vont se perdre dans la nue, et tout autour de la ville moresque, dans une circonférence de cent vingt kilomètres, se déroule le panorama splendide de son incomparable Vega.

La vega, ou campagne de Grenade, est fermée au nord par les cimes neigeuses de la Sierra-Nevada et les escarpements des montagnes d'Elvira; sur les trois autres côtés, elle est bornée par des amphithéâtres successifs et variés de collines agréablement parsemées de vignes, d'oliviers, de mûriers, de citronniers et d'orangers. Cinq rivières, aux flots argentés et tumultueux, la traversent : ce sont le Xenil, le Dilar, le Monachil, le Vagro et le Darro, — lequel charrie des paillettes d'or et roule avec la rapidité d'un torrent. D'intervalles en intervalles, elle est coupée par une multitude de canaux, qui portent de toutes parts la fraîcheur et la fécondité. Des fontaines abondantes, que l'on y compte par centaines, forment de tous côtés des ruisseaux transparents comme le cristal, qui fuient avec une rapidité vertigineuse au travers des prairies et des bosquets; partout des prés verdoyants, des vergers ombreux, des bois d'orangers, des forêts de chênes séculaires, des champs immenses, couverts de blé, de lin, de chanvre et de canne à sucre. On y admire surtout le *Soto de Roma*, fourré de quatre kilomètres de long sur deux kilomètres de large, rempli d'ormeaux, de peupliers blancs, de frênes et d'aloès. Ce lieu de plaisance se trouve au centre de la Vega, et les califes de Grenade y avaient bâti un palais d'été où ils venaient s'abriter pendant les jours caniculaires.

Le palais a disparu avec Boabdil; mais les bois et les pelouses sont restés avec leur verdure immuable et leur fraîcheur éternelle.

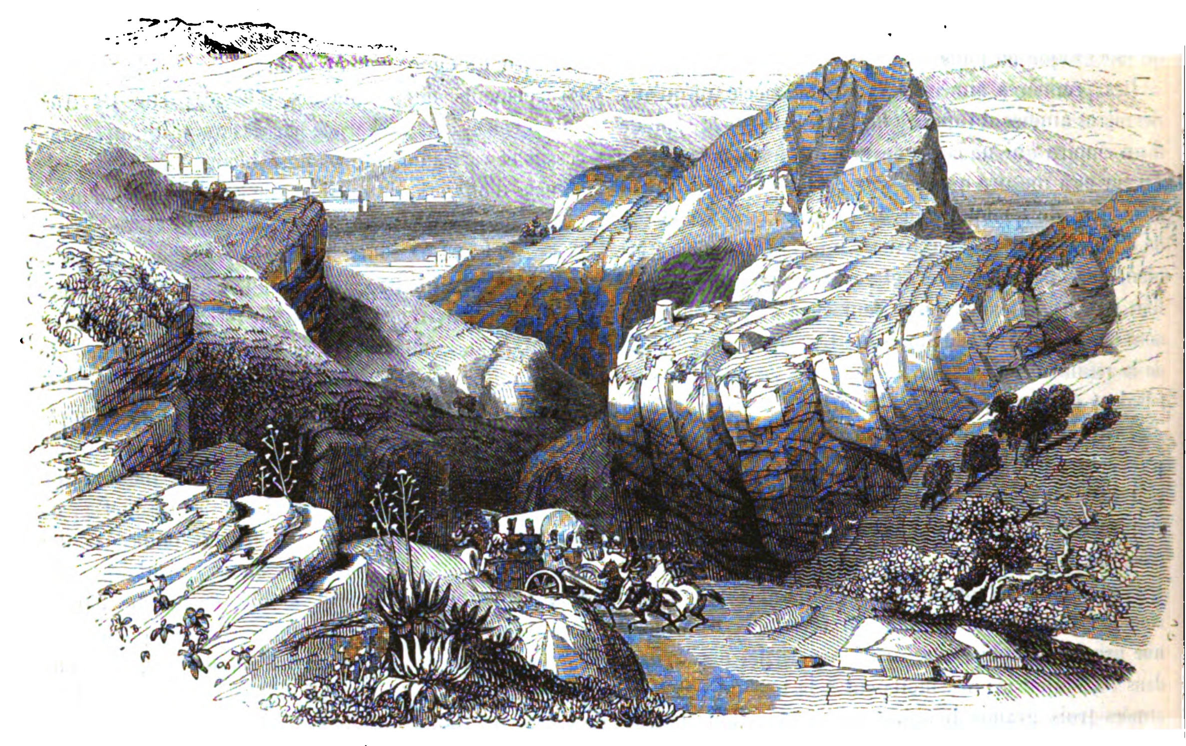
Les souvenirs surgissent en foule quand on parcourt les sentiers verdoyants de la Vega. C'est sur les bords du Xenil, à cinq kilomètres de la ville more, qu'était assis le camp de Ferdinand et d'Isabelle. Ici, Gonzalve de Cordoue préludait à ses grandes victoires d'Italie qui devaient le rendre si redoutable aux Français de Louis XII et si cher aux Castillans. Là, le marquis de Cadix, Ponce de Léon, le chevalier invincible, conquérait un nom immortel et devenait la terreur des infidèles. Plus loin, le poëte Garcilaso gagnait son surnom *de la Vega*, en abattant à ses pieds, nouveau David, un Goliath more, qui insultait au Christ et à sa divine Mère.

Redisons ce brillant épisode de la conquête de Grenade,

aussi digne de passer à la postérité que le combat des Horaces et des Curiaces et que le combat des Trente.

Le siége de Grenade durait déjà depuis huit mois; Ferdinand avait entouré l'antique cité d'une ceinture de tranchées inexpugnables, et il attendait, l'arme au bras, que la famine lui livrât le dernier refuge des musulmans. Les cavaliers arabes, caracollant tout autour du camp espagnol, envoyaient des défis aux chevaliers castillans et les provoquaient à des combats singuliers. Le roi d'Aragon avait interdit ces rencontres sous les peines les plus sévères, pour ne pas laisser verser inutilement un sang généreux, et chaque jour les bravades des guerriers arabes devenaient de plus en plus insultantes.

Un jour, un cavalier more, nommé Tarfe, que sa taille gigantesque, sa bravoure éprouvée, sa force surhumaine, avait rendu redoutable, franchit seul les fossés du camp espagnol, galopa jusqu'au pavillon royal, et y planta sa lance, sur laquelle il avait écrit ces mots : « A la reine! » Les gardes voulurent l'arrêter; mais il les culbuta, sortit des lignes espagnoles sans une égratignure, et rentra dans Grenade aux applaudissements



Entrée de la plaine de Grenade.

de cent mille Mores, qui contemplaient ce spectacle singulier du haut de leurs remparts.

On conçoit tout ce que dut souffrir l'orgueil castillan en face de cet insultant défi, et on comprend que les chevaliers chrétiens ne songèrent plus qu'à une seule chose : à se venger vaillamment d'un vaillant adversaire. Les représailles ne se firent pas attendre.

La nuit suivante, Hernando Perez, que l'on avait nommé l'Homme aux exploits, *El de las hasanas*, sortit des tranchées espagnoles suivi de quinze cavaliers seulement, franchit le Darro, et enfonça une poterne défendue par deux cents fantassins. Laissant ses compagnons aux prises avec les Mores, le héros castillan s'élance au travers des rues de Grenade, passe sur le ventre aux soldats qu'il trouve sur son passage, et arrive, au grand galop de son cheval, jusqu'à la grande mosquée. Là, il met pied à terre, déclare qu'il prend possession de l'édifice au nom de la Vierge Marie, saisit des tablettes sur lesquelles sont tracées en grands caractères les mots *Ave Maria*, les cloue avec son poignard sur la principale porte de la mosquée, remonte à cheval pour regagner la poterne, renverse ou tue tous ceux qui veulent l'arrêter, et arrive au camp sans avoir perdu un seul de ses compagnons.

L'honneur castillan était sauf.

Le lendemain la scène changeait. Au milieu des éclats de rire de tous les Musulmans debout sur les remparts de Grenade, on vit sortir d'une des portes de la ville un cavalier, visière baissée, armé de toutes pièces, et traînant, attachées à la queue de son cheval, les tablettes clouées par le poignard de Hernando Perez à la porte de la mosquée.

Ce cavalier était le more Tarfe, qui poursuivait ainsi ses défis et ses bravades.

Ce ne fut qu'un cri d'indignation parmi la noblesse castillane. De tous côtés on appelait Hernando Perez, le seul champion capable d'entrer en lice avec le redoutable musulman.

Mais Hernando Perez n'était plus dans le camp espagnol, un ordre du roi l'avait envoyé, à la tête de deux cents hommes d'armes, défendre Malaga menacé par les Africains.

Un de ses quinze compagnons de la veille, le poëte Garcilaso, courut à la tente royale, se précipita aux genoux de Ferdinand, et sollicita l'autorisation de ramasser le gant jeté par l'infidèle, et de venger l'affront fait à la Vierge divine, dont le nom était traîné dans la poussière.

Le roi regarda Garcilaso qui n'avait encore que vingt ans, et, prenant pitié de sa jeunesse, il lui dit :

— Quel est ton adversaire?

— Sire, c'est le More Tarfe, que Satan confonde !

— Et c'est avec lui que tu oses te mesurer? Mais c'est le plus redoutable des défenseurs de Boabdil...

— Qu'importe, sire !... Il a outragé la Mère du Christ, la Mère du Christ me donnera la victoire.

— Bien, jeune homme ! tu es un vrai hidalgo, et c'est un sang d'hidalgo qui coule dans tes veines. Va, et que la Vierge Marie te protége !

Ce disant, le roi l'embrassa et le laissa aller.

Garcilaso, le cœur joyeux, monta à cheval, et courut sus au More, qui continuait à lancer contre les chrétiens ses insultes et ses sarcasmes.

Le choc fut terrible entre ces deux hommes, tout bardés de fer, qui combattaient sous les yeux de deux peuples. Le More était plus fort, plus grand, mieux armé ; le chrétien était plus vif, plus alerte, plus agile. Quand ils se heurtèrent, leurs deux lances volèrent en éclats, et ils durent mettre l'épée à la main. Aux premières passes, Garcilaso reçut une large blessure et chancela sur son cheval. Tarfe voulut alors le saisir et l'arracher de la selle. Le jeune Castillan se cramponna au géant et l'entraîna dans la chute. Le More, qui n'était pas blessé, se releva immédiatement, et, posant le genou sur la poitrine de Garcilaso, il se préparait à le percer de son poignard, quand il retomba lui-même sans vie sur la poussière : — David venait d'enfoncer sa dague dans le cœur de Goliath, au moment où ce dernier levait le bras.

Le poëte dépouilla de ses armes le guerrier more ; et, prenant avec respect les tablettes sur lesquelles étaient gravés les mots *Ave Maria*, il rentra dans le camp au milieu des acclamations de toute l'armée castillane.

Ferdinand conféra sur-le-champ à Garcilaso l'ordre de la chevalerie, et il lui donna ce nom de la Vega, auquel deux autres poëte, le grand Garcilaso et Garcilaso l'Inca, devaient ajouter un nouveau lustre.

C. LAWRENCE.

— La suite prochainement. —

HISTOIRE DE LA TÉLÉGRAPHIE

(Voir page 102.)

II

L'ÉLECTRICITÉ.

On désigne par le nom d'*électricité* la propriété qu'ont certains corps, tels que l'ambre jaune, le verre, la résine, etc., d'attirer, après avoir été frottés, les corps légers comme des fétus de paille, des barbes de plume, des brins de papier. Cette propriété attractive fut remarquée environ six cents ans avant Jésus-Christ dans l'ambre jaune, et c'est de cette substance appelée en grec ἤλεκτρον qu'est venu le nom d'*électricité* employé pour représenter la force attractive. Cette propriété avait tellement frappé Thalès, que celui-ci considérait l'ambre ou *succin* comme un corps animé. Depuis cette époque jusqu'au seizième siècle, on ne s'occupa guère plus d'électricité ; du moins on n'ajouta rien à ces remarques.

Au seizième siècle un médecin anglais, Gilbert de Colchester, dans un livre intitulé *de Magnete*, non-seulement indiqua le *verre* comme une des substances produisant par le frottement une force attractive, mais donna aussi le moyen de se servir de cette force dans une foule d'expériences, en augmentant son intensité. Dès lors on remarqua qu'un bâton de cire ou de verre non-seulement attire les corps après avoir été frotté, mais qu'encore il les repousse dès qu'il a été en contact avec eux.

C'est Otto de Guericke qui découvrit ce fait ; nous en reparlerons plus loin.

L'électricité, étudiée au point de vue scientifique, présente deux grandes divisions :

1° L'électricité en repos ou *statique ;*

2° L'électricité en mouvement ou *dynamique.*

De plus, par rapport à l'électricité, on doit diviser les corps en deux catégories. Ceux qui s'électrisent par le frottement et ceux qui ne s'électrisent pas, ou corps *idioélectriques* et *anélectriques.*

En essayant successivement les différents corps, pour voir s'ils sont tous susceptibles de s'électriser par le frottement, on obtient des résultats très-variés. — Ces expériences sont faciles, et chacun peut les répéter. — On trouve que la gomme-laque, la résine, l'ambre, le soufre, le verre, sont des substances très-électriques ; que la terre cuite, le bois et le charbon donnent très-rarement des signes d'attraction, enfin que les métaux n'en donnent jamais, quelque soin qu'on prenne en faisant les frictions. C'est donc cette puissance attractive qui constituera les corps idio-électriques, tandis que ceux qui en sont privés seront les corps anélectriques. Les substances qui, dans des conditions ordinaires, montrent le plus de puissance attractive sont, en les nommant par intensité relative de force : gomme-laque, soufre,

succin, layet, « lignite très-compacte, d'un noir brillant, d'un aspect vitreux, à cassure luisante, très-susceptible d'être travaillé au tour et de recevoir un beau poli; ce combustible minéral est employé dans le commerce pour faire des parures de deuil sous le nom de jais; » — corps résineux de toute espèce; — gommes diverses, camphre, caoutchouc; — poudre-coton; verre, substances vitrifiées; — diamant, agathe et autres pierres précieuses; — tourmalines et autres pierres cristallisées, transparentes, argileuses et siliceuses; — substances bitumineuses; soies de toute espèce; — fourrures et peaux desséchées; — cheveux, laines, plumes, papier, porcelaines; — essence de térébenthine et diverses huiles; — gaz sec; air atmosphérique; — vapeur d'eau à haute tension; — glace à dix-sept degrés au-dessous de zéro.

Ce développement de force attractive s'observe dans tout frottement des corps les uns contre les autres : ainsi du mercure coulant sur du verre, un courant d'air dirigé sur de la résine, etc. En dehors de l'attraction on reconnaît la présence de l'électricité à une lueur bleuâtre dans l'obscurité, et aussi aux étincelles qu'elle produit; car, si on approche d'un corps électrisé un autre corps, un peu avant qu'il soit en contact, on verra une étincelle rejoindre les points les plus rapprochés.

Cette étincelle bleuâtre sera d'autant plus grande qu'il y aura plus d'électricité dans le corps, et même, si la charge était considérable, l'étincelle serait accompagnée d'un petit claquement qui augmenterait jusqu'à produire le bruit du tonnerre si la tension électrique était suffisante.

La présence de l'électricité se constate au moyen d'un petit instrument très-simple nommé pendule électrique. C'est une tige de verre placée sur un pied et terminée par une tige métallique recourbée à laquelle on suspend une balle de moelle de sureau au moyen d'un fil de soie. Lorsqu'on approche un corps électrisé, la petite balle est attirée; dans le cas contraire, elle reste immobile.

Lorsqu'on frotte une tige métallique, comme on l'a fait pour le bâton de gomme-laque, la substance métallique, nous l'avons dit, ne présente pas trace d'électricité. Mais, si cette tige métallique est terminée par un manche de verre, elle acquiert par le frottement le pouvoir d'attirer les corps légers. Pendant que le métal est dans cet état électrique, si on le touche avec la main, il perd immédiatement tout symptôme d'électricité. Les métaux, dans ce cas particulier, peuvent donc acquérir l'état électrique et le perdre immédiatement, ce qui n'arrive pas pour les substances dont nous avons parlé plus haut. Cela tient à ce que les métaux conduisent l'électricité tandis que la gomme-laque, le verre, etc., ne la conduisent *point* ou la conduisent *mal*. Ainsi les corps seront divisés en *corps conducteurs* et *corps non conducteurs* ou *isolants*.

Nous avons énuméré les corps non conducteurs. Voici la liste des bons conducteurs d'après leur pouvoir électrique : — les métaux, le charbon calciné; — la plombagine; — les acides, les dissolutions salines; — l'eau et les végétaux humides; — le corps humain et les animaux vivants; — les flammes, la fumée; — la vapeur d'eau à faible tension; — enfin le sol.

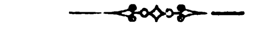
Quand l'électricité n'est pas maintenue au moyen de corps isolants, elle s'écoule dans la terre au moyen des conducteurs en communication avec elle; c'est ce qui a fait donner à notre planète le nom de réservoir commun.

Les corps électrisés ne possèdent pas seulement un pouvoir attractif. Si on présente au pendule électrique un bâton de gomme-laque frotté, on voit qu'après avoir été attirée la petite balle de sureau est violemment repoussée dès qu'elle a touché le bâton, et, de plus, qu'aucun bâton de gomme-laque ne l'attire. Mais, si on lui présente un bâton de verre frotté, elle est attirée, et, dès qu'elle a touché le verre, elle est repoussée, tandis que le bâton de gomme-laque l'attire de nouveau.

On voit donc que le verre et la gomme-laque, quoique ayant tous deux la propriété électrique, ne sont pas dans le même état; on peut même dire qu'ils sont dans des états opposés, puisque l'un attire et l'autre repousse et *vice versa*. On a donc supposé deux sortes d'électricité, l'une *vitrée*, l'autre *résineuse*, et plus généralement : l'électricité *positive* produite par le verre frotté avec de la soie, et l'électricité *négative*, développée par la résine frottée avec la soie ou la laine. On arrive à cette loi : les électricités de même nom se repoussent, celles de nom contraire s'attirent; ce qu'il est facile de vérifier au moyen d'un pendule électrique.

ALFRED NETTEMENT FILS.

— La suite prochainement. —



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121 et 138.)

—

Louis XIV ne trouvait qu'à Saint-Cyr ce repos d'esprit qui le fuyait à Versailles. Cette atmosphère de religion, de vertu et de paix rassérénait l'âme du roi. Il savait qu'il était aimé à Saint-Cyr, et il se plaisait à converser avec les dames de Saint-Louis, qui, avait-il coutume de le répéter, n'étaient pas seulement de bonnes chrétiennes, mais de bonnes Françaises. Le royalisme était à cette époque la forme du patriotisme, et l'on ne séparait pas l'amour du roi de l'amour de la France. On en trouve la preuve dans le *Journal de Dangeau*, les rigueurs de l'étiquette étaient comme détendues dans ces visites journalières du roi. Il était homme, pourquoi ne le dirions-nous pas, il était père; il regardait, en effet, les filles de sa brave noblesse comme ses enfants, et souvent il

arrêtait une des plus petites, une des *rouges*, qui était venue lui baiser la main, la faisait asseoir sur ses genoux et l'interrogeait sur son catéchisme, en s'amusant de son naïf babil. Avec les dames de Saint-Louis, il parlait des affaires de Saint-Cyr ou des affaires de la France ; c'étaient les siennes, il n'en avait pas d'autres.

Quand vinrent les jours des grandes épreuves, ceux de la guerre de la succession d'Espagne, pendant laquelle la monarchie française sembla au moment de s'écrouler sous les efforts de l'Europe coalisée, Mme de Maintenon se réfugia de plus en plus à Saint-Cyr : « Jamais, disait-elle, mon Saint-Cyr ne m'a été si nécessaire et pour me cacher et pour me consoler. » Ailleurs elle faisait bonne contenance, mais elle avait l'âme navrée, et elle répandait les amertumes qui en débordaient dans le cœur des religieuses, et surtout de Mme du Pérou et de Mme de Glapion avec lesquelles elle avait un commerce plus étroit et des épanchements plus complets. Mme de Maintenon n'avait pas seulement un esprit élevé, elle avait une grande âme, une âme patriotique et vraiment française qui, dans les calamités publiques, sympathisait avec celle de Louis XIV. Elle écrivait à cette époque : « J'ai, sur les malheurs de l'État, un degré de sensibilité que Dieu seul connaît... Mon imagination est sans cesse tendue de deuil... J'ai toujours à l'esprit l'Espagne presque perdue, la paix qui s'éloigne de plus en plus, les misères que j'aperçois de tous côtés, mille gens qui souffrent sous mes yeux et que je ne puis soulager... Je crois que, si l'on ouvrait mon corps après ma mort, on trouverait mon cœur sec et tors comme celui de M. de Louvois. »

Le roi venait aussi à Saint-Cyr, le front toujours ferme et majestueux, mais attristé par les malheurs publics. Il en parlait librement avec les religieuses, n'en accusant personne que lui-même, et leur demandant de prier pour la France. Son émotion contenue ne se faisait jour que lorsqu'il se trouvait en présence des orphelines que les terribles batailles de Ramillies, de Hochstett, de Malplaquet, avaient faites, et dont la voix tremblait au souvenir de leurs pères, quand elles chantaient : « Dieu, sauvez le roi ! » Un jour une de ces orphelines se jeta aux genoux de Louis XIV en poussant un long sanglot ; le roi la releva : « Beaulieu, lui dit-il, votre père est mort honorablement à mon service ; si mes ministres venaient à l'oublier, priez Madame de m'en faire souvenir. »

C'est ainsi que tous les événements de la guerre retentissaient à Saint-Cyr. Jamais cœurs plus nobles et plus purs que ceux de ces jeunes filles ne battirent pour la France ; nulle part ailleurs des prières aussi ferventes ne s'élevèrent pour le succès de nos armes, qui pouvait seul rendre la paix à notre pays, car, selon les paroles de Mme de Maintenon, on en était à ne plus espérer obtenir des coalisés une paix raisonnable, et le roi était incapable d'accepter une paix honteuse. Mme de Maintenon écrivait aux dames de Saint-Louis et à leurs élèves : « Faites-vous des saintes pour nous obtenir la paix ! » A la même époque, le roi écrivait à Villars : « Si vous êtes battu, écrivez-le à moi seul, je traverserai Paris à cheval, votre lettre à la main, et je vous conduirai cent mille hommes pour m'ensevelir avec eux sous les ruines de la monarchie. »

Quand le grand roi, donnons-lui ce titre qu'il n'a jamais mieux mérité que dans ses adversités, écrivait cette mémorable lettre, il venait de perdre le duc, la duchesse de Bourgogne et leur enfant ; frappé dans sa famille, comme dans son État, accablé par le poids des années, abandonné par l'affection de son peuple, qui était devenu injuste à force de souffrances, ayant à combattre la famine et la misère à l'intérieur, l'invasion sur les frontières, il ne s'abandonna pas. Après s'être agenouillé et humilié devant Dieu, il se releva toujours fier et intrépide devant les hommes, pour sauver la France par une dernière bataille si elle pouvait être sauvée, pour mourir avec elle s'il fallait mourir.

Cette dernière bataille livrée par Villars fut la victoire de Denain. Mme de Maintenon, qui avait failli mourir d'inquiétude et de douleur pendant ces cruelles épreuves, écrivit aux dames et aux demoiselles de Saint-Cyr : « Réjouissez-vous, mes chères enfants, il y a trop longtemps que vous êtes tristes, réjouissez-vous, les armes du roi sont à la fin victorieuses ! » Puis, quand la paix de Rastadt fut au moment d'être signée, le roi voulut l'annoncer lui-même à Saint-Cyr par un billet de sa main : « La paix n'est pas encore faite, mais elle sera bientôt signée. Le prince Eugène est revenu à Rastadt et M. de Villars y allait retourner. On est d'accord de tout et j'ordonne au maréchal de signer. J'ai cru que vous ne seriez pas fâchée de savoir cette bonne nouvelle quelques heures plus tôt ; il ne faut rien dire, si ce n'est que le prince Eugène est revenu à Rastadt et que les conférences se recommencent. Je ne doute plus de la paix, et je m'en réjouis avec vous. Remercions bien Dieu. »

A cette nouvelle, Saint-Cyr commença à sortir du deuil profond où l'avaient jeté les épreuves de la France et celles de la famille royale, et en particulier la mort de cette jeune et charmante duchesse de Bourgogne, « la gloire de la maison, » comme le disait Mme de Maintenon aux religieuses qui pleuraient avec elle l'enfant qu'elles avaient tant aimée, et qui avait porté l'habit de Saint-Cyr, la princesse dans laquelle elles avaient mis tout leur espoir. Mme de Maintenon avait fait entrer dans l'éducation des demoiselles de Saint-Cyr un sentiment qu'on a rarement rencontré depuis, — je ne dirai pas dans le cœur des femmes, mais dans leur éducation, — le patriotisme. Elle avait voulu qu'elles sortissent de Saint-Cyr, non-seulement bonnes chrétiennes, mais bonnes Françaises. Cet amour de la France descendait du cœur du roi et du cœur de Mme de Maintenon dans celui de ces nobles jeunes filles ; ce n'était pas en vain que celle-ci disait de Louis XIV, demeuré seul dans son palais

solitaire après la mort de tous les siens : « Désormais la France est son unique famille, famille au moins aussi chère que celle qu'il a perdue ! »

Les dames et les demoiselles de Saint-Cyr aimaient la France, comme leur fondateur et leur fondatrice l'aimaient. A l'exemple du chœur des jeunes Israélites d'*Esther*, elles élevaient leurs mains innocentes vers le ciel au milieu des désastres de la patrie, pour appeler les miséricordes de Dieu sur elle. On les avait vues pendant l'année de 1709 se réduire à manger du pain d'avoine afin d'augmenter les secours que distribuait la maison au peuple que l'excès de ses souffrances jetait dans un transport qui l'empêchait d'entendre la raison. Après s'être affligées des désastres de la France, elles se réjouirent de la victoire qui la sauvait, et une de leurs plus grandes joies fut celle qu'elles éprouvèrent quand Louis XIV leur envoya cet enfant, seul survivant de la famille royale, dernier et unique rejeton du duc et de la duchesse de Bourgogne, qui leur rappela le Joas de leur tragédie d'*Athalie*. Était-ce Joas, n'était-ce pas cet enfant que leur poëte Racine avait chanté lorsqu'il avait montré Dieu daignant écouter les plaintes de son peuple

Et de David éteint rallumer le flambeau ?

Je devrais m'arrêter ici : ce n'est pas l'histoire de Saint-Cyr que j'ai entrepris d'écrire, il a trouvé de dignes historiens[1], mais l'éducation donnée à Saint-Cyr que j'ai étudiée pour en tirer des lumières à l'usage de notre époque. Cette maison, il ne faut pas l'oublier, fut un type et un modèle que de tout côté on chercha à imiter. Gomerfontaine, le prieuré des bénédictines de Billy, les couvents des bénédictines de Moret, des ursulines de Nantes et des ursulines de Niort, furent de véritables succursales de Saint-Cyr : « Je donnerais de mon sang, écrivait Mme de Maintenon à Mme de Vieilville, une des élèves les plus distinguée de Saint-Cyr, première abbesse de Gomerfontaine, pour communiquer l'éducation de Saint-Cyr à toutes les maisons religieuses qui prennent des pensionnaires. Elles feraient plus de bien que nous parce qu'elles élèvent les filles de la bourgeoisie. »

L'impératrice Marie-Thérèse établit à Vienne en 1764 une maison à l'imitation de Saint-Cyr et demanda des demoiselles à cette maison pour diriger cette nouvelle fondation.

Enfin, Pierre le Grand, qui vint en France après la mort de Louis XIV et qui voulut voir Mme de Maintenon arrivée à une extrême vieillesse, se souvint de Saint-Cyr à son retour en Russie et fonda sur ce modèle la maison impériale des filles nobles.

Quels étaient donc les principes de cette éducation de Saint-Cyr que nous venons d'étudier?

Le premier, c'est que l'éducation des femmes doit être fondée sur la religion enseignée dans sa grandeur, son élévation, la pureté de ses principes, la beauté de sa morale. Le catholicisme était la puissante assise sur laquelle on appuyait tout l'édifice. Il était le terrain même sûr lequel on bâtissait. Avant tout des demoiselles on voulait faire de grandes, je veux dire d'humbles chrétiennes.

Le second, c'est que la faculté qu'on développait de préférence et avec le plus de soin chez elles, c'était la raison. On craignait par-dessus tout d'en faire des raisonneuses, on travaillait à en faire des femmes raisonnables. On cultivait le jugement qui est comme la boussole qui guide l'homme dans le monde. On évoquait pour cela le plus qu'on pouvait devant elles les images de la vie réelle, et l'on s'efforçait de leur montrer le monde tel qu'il est, la société telle qu'elles la trouveraient.

La troisième règle, c'est que l'éducation doit être appropriée à l'existence qui attend ceux qui la reçoivent. On élevait donc les demoiselles de Saint-Cyr pour les tâches et pour les rôles qu'elles étaient appelées à remplir.

Quand on avait fait d'elles des chrétiennes instruites et ferventes, des femmes raisonnables, des personnes appropriées à la destinée qui leur était réservée, on ne craignait pas d'en faire des femmes agréables, d'un esprit cultivé, ouvert aux choses de l'esprit, possédant ces talents d'agrément qui jettent quelques fleurs sur le tissu austère de la vie.

Enfin, on en faisait des bonnes Françaises, capables de prendre intérêt à la chose publique. Elles étaient royalistes, c'était, dans ce temps, la manière d'être citoyennes, et Mme de Maintenon le comprenait bien, lorsqu'elle caractérisait ainsi la conduite de Mme la duchesse de Bourgogne, pendant que le prince, son mari, commandait une grande armée en Flandre : « Elle a montré dans les circonstances périlleuses où se trouvait la France la dignité de la première femme de l'État, les sentiments d'une Romaine pour Rome, et les agitations d'une âme qui veut le bien avec une ardeur qui n'est pas de son âge. »

J'ai dit que je ne faisais pas l'histoire de Saint-Cyr : je laisse donc de côté la mort de Louis XIV, qui fit en avril 1715 une si profonde et si douloureuse impression sur la royale maison qu'il avait fondée, et celle même de Mme de Maintenon qui, quatre ans après, presque jour pour jour, expira le 15 avril 1719, à Saint-Cyr, accablée du poids des années et des infirmités[1]. J'écarte également ce qu'il y aurait à dire sur les temps qui s'écoulèrent depuis la mort de Louis XIV et celle de Mme de Maintenon jusqu'à la Révolution française. Saint-Cyr continua à suivre la tradition de sa fondatrice; il ne se développa

[1] M. le duc de Noailles et M. Lavallée.

[1] « Ce ne fut qu'un cri dans la maison, dit Mme du Pérou dans le *Mémorial*, et on peut s'imaginer quelle fut notre douleur de nous voir séparées pour toujours de celle qui, auparavant, faisait, après Dieu, notre bonheur et notre félicité. »



pas, il se maintint, et à peu près étranger à ce qui l'entourait, vécut sur lui-même. La reine Marie Leczinska l'aima; mais, incapable de remplacer Mme de Maintenon comme directrice, elle était impuissante comme amie. Les princesses de la famille royale venaient de temps à autre visiter Saint-Cyr en mémoire du grand roi. Marie-Antoinette y parut, mais Mme Élisabeth surtout portait une affection profonde à la royale maison[1]. Cette institution avait des titres particuliers à la proscription révolutionnaire : elle avait été fondée par Louis XIV, elle était destinée à la noblesse, c'était une maison religieuse, elle possédait de grands biens, celles qui l'habitaient étaient ardemment royalistes. Il n'en fallait pas tant pour déterminer sa ruine. Les décrets se succédèrent; mais, bien que Saint-Cyr fût évidemment atteint par plusieurs de ces décrets, il parvint à se soustraire à leur exécution jusqu'au 10 août 1792, grâce à l'habileté et à la fermeté des dames de Saint-Louis qui le dirigeaient alors, — c'étaient Mmes Emmanuelle-d'Ormenans, Marguerite-Victoire de Launay, Françoise-Émilie de Champlais, Deuyse-Henriette de Crécy, et Catherine de Ligondès, et au zèle, au courage et à l'intelligence de leur intendant, le sieur Astruc. Tout le monde comprit, après la journée du 10 août 1792, que Saint-Cyr était perdu. Un article additionnel à une loi sur les pensions des membres des congrégations religieuses de femmes indiquait la somme qui devait être comptée aux pensionnaires de Saint-Cyr pour retourner chez elles, c'était supposer d'une manière implicite la dispersion du couvent[2]. Les dames de Saint-Louis luttèrent cependant encore : Louis XVI, en supprimant, dans les derniers temps de son règne, la clause qui exigeait des preuves de noblesse pour l'entrée à Saint-Cyr, leur avait fourni les moyens de prolonger la résistance. L'intendant Astruc, aussi habile que dévoué à la maison dont il avait géré les biens, réussit à la faire vivre, après la vente de ces biens, en faisant rentrer les créances et les arrérages. Cette ressource épuisée, il avança aux dames de Saint-Louis, sur ses propres fonds, jusqu'à soixante mille livres. Il fit en outre une démarche hardie auprès de Roland, ministre de l'intérieur, auquel il remit un Mémoire, et ne craignit pas d'aller présenter en personne une pétition à la barre de la Convention pour la conservation de

[1] Je trouve Saint-Cyr mentionné dans plusieurs lettres de Madame Élisabeth. Elle écrit à Mme de Raigecour, à la date du 24 octobre 1790 : « Nous allons demain à Saint-Cyr nous nourrir de cette viande céleste qui fait beaucoup de bien. » Elle écrit encore à la même le 3 novembre de la même année : « Pour la gaieté du lieu, pour les promenades, Saint-Cloud est bien préférable; et puis le voisinage de Saint-Cyr! » Dans la triste année de 1792, elle écrit à la même amie à la date du 29 février : « Si je le peux, j'irai demain à Saint-Cyr, il y a un an que je n'ai osé. » Elle écrivait sept ans auparavant à Mme Marie de Causan, à la date du 7 décembre 1785 : « On prie beaucoup à Saint-Cyr, nous sommes sûrs que ces prières seront bien reçues de Dieu. »

[2] Le nombre des demoiselles élevées à Saint-Cyr depuis sa fondation jusqu'à son dernier jour, en 1793, s'éleva à plus de trois mille.

Saint-Cyr. Adoptant les idées et le langage du temps, il représentait la royale maison comme le type d'une maison d'éducation républicaine à cause de la simplicité et de l'égalité qui y régnaient. La pétition d'Astruc se terminait ainsi : « Il est de l'honneur et de l'intérêt de la République de conserver une maison dont l'organisation est un chef-d'œuvre de sagesse, où les institutrices réunissent à la vertu la plus pure et à la plus grande modestie des arts utiles ou d'agrément, où l'éducation est aussi saine et aussi complète qu'on peut le désirer pour des mères de familles, où tout enfin respire l'ordre, l'union, la simplicité, l'égalité. » On était entré dans l'année 1793 quand l'intendant Astruc présentait cette pétition[1].

Avant la fatale année 1793, deux des pensionnaires de Saint-Cyr seulement étaient allées rejoindre leurs parents. L'une d'elles portait un nom que tous les échos de la renommée allaient bientôt redire ; elle s'appelait Marie-Anne de Buonaparte. Son frère, Napoléon de Buonaparte, sorti de l'école militaire en 1785, et depuis 1792 lieutenant-colonel du 1er bataillon de volontaires de Corse, étant venu à Paris pour se laver des reproches dont sa conduite avait été l'objet à l'occasion d'une émeute à Ajaccio, profita de son voyage pour réclamer, après le 10 août, la sortie de sa sœur, et il demanda aux administrateurs de Versailles la somme allouée aux demoiselles de Saint-Cyr qui retournaient chez leurs parents. Voici sa lettre, reproduite avec son orthographe défectueuse dans les deux derniers ouvrages consacrés à Saint-Cyr[2] :

[1] Au mois de mai de l'année 1866, en entrant dans la petite église de Guillerval (Seine-et-Oise), nos yeux tombèrent sur une pierre tombale placée au chevet de l'église. Nous y lûmes le nom d'Astruc, et les renseignements que nous avons recueillis ne nous permettent pas de douter que ce ne soit bien là la sépulture du dernier intendant de Saint-Cyr. Il avait acheté le château de Guillerval le 16 juillet 1778, de M. de la Barre, écuyer, mousquetaire du roi; cette propriété appartient aujourd'hui à M. Lecomte. L'épitaphe est ainsi conçue :

« Ici repose Louis Astruc, décédé le 16 ventôse, âgé de 70 ans. Sa veuve a fait élever ce monument en signe de la croyance et de la piété du défunt, et pour marquer la place où elle veut un jour reposer près de lui. *Requiescant in pace!* »

Mme Astruc, de son nom Marie-Josephe Babault, vit son pieux désir exaucé bien des années plus tard. On lit en effet son épitaphe à côté de celle de son mari. Elle est ainsi conçue :

« Le 27 avril 1826, a été inhumée, suivant ses désirs, Marie-Josephe Babault, veuve de Louis Astruc, décédée à Paris le 22 du même mois, dans sa 75e année. Son fils et ses gendres ont accompli ce pieux devoir. Elle laisse aux habitants de ce village le souvenir de ses bienfaits, à ses enfants et petits-enfants des regrets qui ne finiront qu'avec leur vie et l'exemple de ses vertus. »

Mme Astruc a légué à la commune de Guillerval deux cents francs de rente aujourd'hui réduits à cent quatre-vingts pour que l'instituteur enseigne la lecture, l'écriture et le calcul aux enfants pauvres de la paroisse et le plain-chant à ceux qui montreraient des dispositions.

[2] Ce sont l'*Histoire de la Maison royale de Saint-Cyr*, par Théophile Lavallée, et l'*Histoire de Madame de Maintenon*, par le duc de Noailles.

« *A Messieurs les administrateurs de Versailles.*

« Messieurs,

« Buonaparte, frère et tuteur de la demoiselle Marianne Buonaparte, a l'honneur de vous exposer que la loi du 7 août, et particulièrement l'article aditionnelle, décrété le 16 du même mois, supprimant la maison de Saint-Louis, il vient réclamer l'exécution de la loi et ramener dans sa famille la dite demoiselle sa sœur, des affaires très-instantes et de service publique lobligant à partir de Paris sans délai; il vous prie de vouloir bien ordonner qu'elle juisse du bénéfice de la loi du 16, et que le thrésorier du distric soit autorisez à lui esconter les 20 sols par lieue jusqu'à la municipalité d'Ajaccio en Corse, lieu du domicile de la dite demoiselle et où elle doit se rendre auprès de sa mère.

« Avec respect,

« BUONAPARTE. »

« Le 1er septembre 1792. »

Au bas de cette lettre on lisait les lignes suivantes :

« Jay l'honneur de faire observer à messieurs les administrateurs que, nayant jamais connu d'autres père que mon frère, sy ses affaires l'obligoiet à partir sans qu'il ne m'amene avec luy je me trouverois dans une impossibilité absolu d'évacuer la maison de Saint-Cyr.

« Avec respect,

« MARIANNE BUONAPARTE. »

Il fut fait droit à cette double demande. La somme réclamée, et qui se montait à 352 livres vu la distance de 352 lieues qui sépare Paris d'Ajaccio, fut allouée, et, dans la soirée même du 1er septembre 1792, Napoléon Buonaparte venait chercher sa sœur dans une voiture de louage et partait avec elle pour la Corse[1].

Nous touchons aux derniers moments de Saint-Cyr. Les nouvelles fortunes de l'avenir en sortaient, il n'y restait que le passé; il ne devait pas y demeurer longtemps. Dès l'année 1790, Saint-Cyr avait perdu la plus grande partie de ses revenus par la suppression des droits et le non-payement des rentes. En 1791, ses biens-fonds furent saisis. Il lui fut interdit, en vertu de la loi sur les communautés religieuses, de recevoir des novices. Les dames durent quitter leur habit religieux et assister à l'expulsion des six prêtres de Saint-Lazare qui dirigeaient leurs consciences. Chaque vague révolutionnaire emportait une des œuvres vives du vaisseau. Les visites domiciliaires devinrent de plus en plus fréquentes, les inventaires, les spoliations se succédaient; cependant les dames avaient dans le directoire du district de Versailles des amis secrets qui, tout en concourant aux mesures prises contre elles pour ne pas se compromettre, leur conseillaient de se défendre par leur immobilité, et leur intendant Astruc remuait tout en leur faveur. Elles suivirent les conseils qui leur étaient donnés, et prolongèrent ainsi l'agonie de leur maison. Le 16 novembre 1792, mourait la dernière dame de Saint-Louis qui ait reçu la sépulture à Saint-Cyr : elle était âgée de 71 ans et se nommait Catherine de Cockborne de Villeneuve. Pendant son agonie la mourante, dont les idées s'obscurcissaient, psalmodiait d'une voix basse et sépulcrale les chœurs d'*Esther* dans lesquels les jeunes filles israélites déplorent les malheurs de Sion. C'était une scène d'une inexprimable mélancolie. Les beaux chants de Racine qui montaient comme des souvenirs de jeunesse à la mémoire et à la bouche de la mourante semblaient pleurer à la fois sur Sion et Saint-Cyr qui allait aussi mourir. Les dames de Saint-Louis, réunies autour du lit de leur sœur agonisante, accompagnaient cette voix qui se lamentait entre le temps et l'éternité, du bruit de leurs prières murmurées à voix basse et de leurs sanglots. Toute la communauté suivit son cercueil jusqu'au cimetière, et l'une d'elles écrivit ces lignes sur le *Mémorial* au retour de la funèbre cérémonie : « Nous aurions toutes voulu être où était notre sœur. »

Peu de temps après, les dames de Saint-Louis virent avec une profonde douleur emporter, par les ordres de la commune de Versailles, les magnifiques vingt-cinq volumes in-folio qui contenaient les preuves de noblesse et les armoiries des demoiselles, reçues depuis la création de l'Institut; ces documents inappréciables au point de vue de l'art et précieux pour toute la noblesse de France furent livrés aux flammes.

On arriva ainsi au commencement de l'année 1793. Le procès du roi suivait son cours, et l'on n'en prévoyait que trop le sinistre dénoûment. Au milieu des épreuves, des avanies, des préoccupations douloureuses du présent et des craintes navrantes d'un avenir prochain, la forte discipline de Saint-Cyr maintenait dans la royale maison la régularité habituelle. Les classes, les exercices, se succédaient dans l'ordre prescrit, comme si rien ne devait finir. Saint-Cyr ressemblait à une de ces personnes d'une constitution robuste et d'un cœur ferme qui vaquent jusqu'au dernier jour à leurs occupations et ne s'alitent que pour mourir. Il y avait un usage dont on ne s'était jamais écarté, c'était de lire une fois par semaine quelques chapitres des *Instructions* écrites par Mme de Maintenon pour les religieuses. Dans la première semaine du mois de janvier 1793, les religieuses réunies étaient attentives à une de ces lectures. On tomba sur ce passage : « Saint-Cyr a été fondé par un grand roi, rien n'a été oublié de ce qui pouvait assurer sa durée. Mais,

[1] Marie-Anne de Buonaparte, plus connue sous le nom d'Élisa, était née le 3 janvier 1777. Elle avait été admise à Saint-Cyr par un brevet signé par Louis XVI, à la date du 24 novembre 1782. Elle avait donc à cette époque un peu moins de six ans. Elle en sortait, le 1er septembre 1792, à seize ans moins quatre mois. Elle épousa plus tard Félix Bacchiochi, d'une famille noble de Corse, devint princesse de Lucques et de Piombino et mourut en 1820. Nous empruntons ces renseignements au livre de M. Lavallée.

si Dieu, dans ses décrets éternels, a prévu que la maison de Saint-Louis doive être détruite dans cent ans, nous devons adorer ses jugements et nous soumettre[1]. »

Le livre s'échappa des mains de Mme de Tremblaye qui lisait. Il y avait juste cent ans que les premières dames de Saint-Louis avaient prononcé leurs vœux solennels. Elles demeurèrent frappées de ce prophétique avertissement.

Le 21 janvier 1793, les dames de Saint-Louis et les demoiselles de Saint-Cyr étaient réunies au chœur où elles chantaient les vêpres, lorsqu'on vint annoncer tout bas à la supérieure que le régicide était consommé. Mme d'Ormenans ne fit pas un mouvement, ne changea pas de visage, n'interrompit pas l'office commencé; mais, quand les voix qui chantaient les psaumes eurent laissé tomber les derniers versets, elle entonna sans aucun préambule le *De profundis*. Tout le monde comprit que c'en était fait, et un long sanglot répondit au psaume funèbre, dernier hommage d'affection rendu par Saint-Cyr au pieux et infortuné descendant de son fondateur. Hélas! les mauvais jours étaient venus. Qu'on était loin du temps où les demoiselles de Saint-Cyr, en recevant la visite de Louis XIV dans sa gloire, chantaient en chœur le *Domine salvum fac regem* français :

Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!
Qu'à jamais glorieux
Louis victorieux
Voye ses ennemis
Toujours soumis
Grand Dieu, sauvez le roi!

Dieu sauvait encore le roi, il est vrai, mais en l'appelant à lui par le chemin royal du martyre.

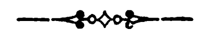
Trois mois après, le dernier jour de Saint-Cyr se levait. Les demoiselles qui y restaient avaient été congédiées le 30 mars et les jours suivants. Les religieuses avaient dû se retirer devant les ordres des autorités républicaines. La supérieure, Mme d'Ormenans, et la dépositaire, Mme de Ligondès, vinrent le 1er mai s'agenouiller devant l'autel dépouillé et nu, et dirent une dernière prière en présence de la pierre funèbre de Mme de Maintenon, puis elles se retirèrent de cette royale maison où elles avaient passé tant d'années.

Au mois de janvier 1794, la Révolution sévissait dans toute sa fureur, les ouvriers qui travaillaient à transformer l'église du couvent en salle d'hôpital, aperçurent au milieu du chœur, et sous des débris, une table de marbre noir ; ils lurent l'inscription qui indiquait que là reposait le corps de Mme de Maintenon. Alors ils brisèrent la pierre, descendirent dans le caveau, et après avoir ouvert avec effraction le cercueil de bois et le cercueil de plomb, ils en tirèrent le corps de Mme de Maintenon, parfaitement conservé et encore couvert de ses vêtements, lui mirent une corde au col, le traînèrent dans la grande cour avec des cris de triomphe, et allèrent ensuite le jeter, dépouillé et nu, dans un trou qu'ils creusèrent au milieu du cimetière. Ils crurent avoir remporté, ce jour-là, une grande victoire.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —

[1] Nous empruntons ces détails à l'*Histoire de Mme de Maintenon* par M. le duc de Noailles.



CHRONIQUE

L'Église saint-simonienne est en deuil ; un de ses membres, M. Charles Duveyrier, qui disait à M. Enfantin : « Mon père, » et à qui le Père Enfantin disait : « Mon fils, » vient de disparaître de la scène du monde. MM. Guéroult, de l'*Opinion nationale*, Jourdan, du *Siècle*, MM. Émile, Isaac et Eugène Péreire, membres du Corps législatif, Michel et Auguste Chevalier, — l'un des deux est sénateur, l'autre député, — Félicien David, assistaient à ses funérailles, où le christianisme a brillé par son absence. Le chroniqueur de la *Revue de Paris*, M. de Grenville, rappelle, à cette occasion, que lorsque les saint-simoniens quittèrent la France, après le procès en police correctionnelle intenté aux solitaires de la rue de Ménilmontant, et partirent pour l'Égypte, où ils firent un commerce de cabotage, Garibaldi était le patron de la barque qui portait le Père Enfantin, sa famille et sa fortune : singulière rencontre de noms ! Charles Duveyrier, un des plus naïfs d'entre les saint-simoniens, c'est aussi un de ceux qui ont le moins bien réussi du côté de la fortune : *A chacun suivant sa capacité!* était un écrivain dramatique qui ne manquait ni d'esprit ni de talent. Il a fait jouer *Michel Perrin*, petit drame où la sensibilité se rencontre avec l'esprit d'observation, et qui suffirait à la gloire d'un auteur dramatique de nos jours; l'acteur Bouffé y était excellent. On cite encore de lui *Oscar*, pièce qui est restée au théâtre comme un succès de gaieté et de rire; la *Meunière de Marly* et plusieurs autres compositions. Duveyrier avait la prétention d'avoir découvert une morale très-supérieure à celle du christianisme. Cette morale-là était l'aïeule de la morale indépendante, fort préconisée de nos jours, et qui pourrait se résumer dans cet apophtegme : « Fais ce qu'il te plaira. » Au fond, le Dieu saint-simonien est un Dieu impersonnel qui ne se révèle que par l'esprit de l'homme, « découvrant le nouveau monde, par Christophe Colomb, son capitaine de mer, » comme parlait Duveyrier, et découvrant la morale, par le Père Enfantin, auquel Duveyrier ne craint pas de transférer le nom du Christ : « Je vous dis cela au nom de son christ, au nom de celui qui m'a pris pour son fils, et de celui que j'ai pris pour mon père, je vous le dis. »

Le saint-simonisme, que l'on nous a donné pour une suprême nouveauté, n'est donc qu'un vieux haillon panthéiste remis à neuf pour l'usage du dix-neuvième siècle, et il s'essaye à parodier la langue évangélique. Est-ce là le port où M. Scherer compte abriter la société humaine pour laquelle, selon lui, le catholicisme, embaumé dans son impuissance, ne peut plus rien? Pauvre et malheureux esprit dévoyé qui se croit du parti de l'avenir et qui recommence l'article qu'écrivit Théodore Jouffroy, il y a maintenant quarante ans : « Comment les dogmes finissent ! » Les sophistes qui ont cru les voir finir meurent et disparaissent, et le catholicisme survit à tous ceux qui ont annoncé ses funérailles. Jusqu'au dernier jour, les successeurs de Julien l'Apostat s'écrieront : « Galiléen, tu as vaincu. »

*** Le fléau de notre temps, c'est la publication des œuvres posthumes et inédites. C'est l'histoire du panier de cerises : on commence par servir les bonnes au public; puis, quand le tri est fait, on lui fait manger les gâtées. A ce jeu, les petits écrivains ne grandissent pas et les grands écrivains rapetissent. Voulez-vous en demeurer convaincu? Lisez ces confidences posthumes de M. de Lamennais que son neveu, M. Blaise, juge dignes d'arriver aux oreilles de la postérité et qui sont datées de Sainte-Pélagie : « 1841. Lundi, pas de sommeil. Relevé à minuit, mais le froid m'oblige à me recoucher bientôt. Le pire moment est celui du réveil. Le meilleur celui de la tombée de la nuit. Le poêle toujours long et difficile à allumer faute de copeaux; on m'en a promis pour demain. Vers dix heures, je fais mon café; cela prend du temps. Puis, voulant me raser, je ne savais comment faire chauffer de l'eau, je parvins pourtant à en avoir de la tiède. »

Voilà la postérité à la fois instruite et charmée ! Seulement elle aurait aimé à savoir si M. de Lamennais obtint ou n'obtint pas de copeaux le lendemain. Écrivez donc le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* pour qu'on vienne publier après votre mort de telles rapsodies sous votre nom !

Mais c'est M. de Lamennais qui a écrit cela, répondra-t-on.

Je ne dis pas non. Il écrivait aussi sans doute son linge sale quand il le donnait à sa blanchisseuse. Exigez-vous que nous sachions combien il salissait par semaine de chemises, de bonnets de coton et de mouchoirs ?

*** Parmi les résultats de l'invention du télégraphe électrique, on n'avait pas prévu l'inconvénient des lettres mal écrites ou mal lues. Le télégraphe de Saint-Pétersbourg joue, et on lit ce qui suit, il y a quelques semaines, sur le prince de Galles : *The prince is killed during the hunt.* Voilà toute l'administration du télégraphe bouleversée, et le bruit de la mort du prince de Galles, tué pendant la chasse, commence à se répandre. Un peu plus l'Angleterre va prendre le deuil ! Heureusement le télégramme continue et se termine par ces mots : *was admired.* Alors on interroge la station de Saint-Pétersbourg et la phrase télégraphique est ainsi rétablie : *The Prince's skilled during the hunt is admired;* « L'habileté du prince pendant la chasse a été admirée. » Dieu merci, le prince de Galles n'est pas mort; vive le prince de Galles !

*** Puisque nous en sommes aux télégraphes électriques, on nous permettra de raconter une autre anecdote qui témoigne de l'originalité de nos voisins d'outre-Manche. Un plaideur se présente de très-bonne heure à un des grands hôtels de Londres où est descendu un sollicitor qu'il a un intérêt considérable à voir le matin même. Malgré tout le bruit qu'il fait à la porte de la chambre de l'homme de loi, il ne réussit point à se faire entendre. Désespéré, il lui vient cependant une idée. On lui a dit souvent que les agents du télégraphe électrique étaient incomparables pour se faire ouvrir toutes les portes. Il télégraphie immédiatement à Bristol à sa femme l'avis suivant : « Envoyez sans perdre un moment à Londres, au grand hôtel Britannique et à l'adresse du sollicitor X., le télégramme ci-joint : « Levez-vous, il en est grand temps. » Trois minutes après le télégraphe de Bristol jouait, et cinq minutes n'étaient pas écoulées, quand un agent du télégraphe de Londres se présentait à la porte de la chambre du sollicitor à l'hôtel Britannique et faisait un tel vacarme, qu'il le réveillait en sursaut. « Et à qui en avez-vous avec ce bruit infernal? s'écria le sollicitor en ouvrant sa porte. — A vous? — Que voulez-vous de moi? — Vous remettre un télégramme de Bristol. — Voyons ce qu'il dit : *Levez-vous! il en est grand temps.*—Parbleu, je serais bien aise de savoir quel est l'auteur de cette sotte plaisanterie ? » Ici le plaideur, qui avait suivi l'homme du télégraphe, intervint : « Monsieur, dit-il, je ne plaisante jamais. Ne pouvant vous éveiller de Londres, je vous ai fait éveiller de Bristol. » Le sollicitor rit beaucoup de l'idée, écouta le plaideur et gagna son procès.

*** Décidément nous aurons en décembre la séance académique des Prix Monthyon, qui devait avoir lieu en août. M. Villemain, revenu à la santé, fera le rapport.

NATHANIEL.

JACQUES LECOFFRE ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.—Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Un tableau de Wilkie.

LA SOURIS ÉCHAPPÉE

—

Voici une des plus naïves et des plus jolies compositions du célèbre peintre anglais Wilkie. Comme ce petit tableau de genre est animé, comme la vie y circule ! Il a la grâce, le charme, la vérité, en un mot toutes les qualités précieuses qui distinguent les œuvres des grands artistes anglais et qui leur donnent un mérite spécial, une originalité réelle.

Cette scène ne semble-t-elle pas formée de personnages vivants? ce tableau n'est-il pas parlant?

Un jour, en vous promenant dans n'importe quelle partie de la campagne britannique, vous avez trouvé une humble maison dont la fenêtre était ouverte, et vous vous êtes indiscrètement penché pour regarder. Un intérieur anglais vous est apparu tout brillant de sa propreté proverbiale. Tout semble reluire : pas une toile d'araignée entre les poutres solides, pas un objet hors de place, la lumière frappe sur l'armoire bien frottée, sur le pot bien net, sur tous les ustensiles de ménage bien rangés

par la main d'une ménagère soigneuse. La scène qui se passe là est à la fois simple et comique.

Une souris s'est échappée de cette souricière que vous apercevez renversée dans ce coin, et elle a fui, effrayée. Où est-elle? Sans doute sous la chaise ou sous le rouet de cette gracieuse jeune femme qui a remonté si naturellement ses pieds et ses jupes pour ne pas donner asile à l'ex-prisonnière contre laquelle un enfant et un chien ont subitement organisé une chasse. Ils y mettent de l'ardeur, de la passion. L'un enfonce vivement son balai sous la chaise, l'autre y porte avidement son museau. Mais ce qui est bon à regarder, c'est derrière le groupe affairé qui furète, la figure paisible et pourtant curieuse de la vieille mère qui a été attirée par le bruit et dont on n'aperçoit que la tête et la main droite contre la porte entrebâillée, c'est la gaieté éclatante du mari qui a été tellement saisi par le rire, que sa pipe lui est tombée d'entre les dents.

Cette scène familière est un tableau peint de main de maître, et les qualités du maître y rayonnent. Voyez comme les poses sont admirables de naturel, comme les gestes sont simples mais exactement vrais. Cette femme penchée pour regarder à ses pieds qui ne s'appuient plus que sur les pointes de ses souliers, ce mauvais chien flairant, la queue dressée, le poil hérissé, cet homme riant les mains en l'air, le chapeau renversé, d'un rire franc qui vous gagne, tout jusqu'à cette malheureuse pipe qui s'est vidée dans sa chute et dont le contenu fume sur le plancher, concourt à rendre cette petite toile très-intéressante pour le regard.

Voilà comment on comprend la peinture de genre. Elle doit être la reproduction fidèle mais intelligente des scènes où se reflètent le caractère, les habitudes, les mœurs d'un peuple. Ici, maison et personnages sont bien anglais, le peintre national leur a donné un cachet auquel nul ne peut se tromper. C'est que Wilkie a mis un grand talent au service de la peinture de genre qui est montée au premier rang en Angleterre. Elle met devant nos yeux les scènes intimes, familières, le mouvement de tous les jours. C'est la vie réelle reproduite sous ses aspects les plus simples, les plus ordinaires, ce n'est pas le réalisme. En définitive, le sujet de ce tableau est des plus vulgaires : *Une souris échappée!* L'inspiration proprement dite n'a rien à voir là-dedans; il n'y a pas là une idée, un sentiment, un fait à idéaliser, c'est-à-dire à élever dans de hautes régions. Mais ce vulgaire est gracieux dans sa simplicité, dans sa vérité. Étudiez ce pauvre intérieur, cette famille d'artisans. Pas un détail choquant, pas une figure repoussante ou grossière. Le visage de la mère est vénérable, celui du mari honnête, joyeux, ouvert, l'épouse est une belle femme aux bras ronds, à la taille gracieuse. L'artiste a peint une scène familière, il n'est pas descendu au trivial.

Il n'y a donc pas à s'étonner que la peinture de genre ait acquis en Angleterre une vogue et une célébrité très-méritées. Ainsi comprise, elle attire, elle plaît, elle amuse. On regarde avec plaisir ces jolis tableaux d'intérieur comme on lit avec un intérêt des plus vifs une page de ces romanciers à l'esprit profond et singulièrement observateur qui, dans leurs ouvrages sans prétention, se montrent souvent bien supérieurs à nos romanciers épris de l'épouvantable, de l'étrange, de l'impossible. Wilkie est un peu le Dickens du pinceau. Ses œuvres, qui jouissent d'une grande popularité dans notre France, sont spirituelles, gracieuses, d'un naturel exquis, achevé.

Du reste, s'il aime à peindre des scènes familières du genre de celle que représente notre gravure, il a su traiter d'une manière tout à fait supérieure des sujets plus élevés, plus saisissants, de grands sujets dignes en tout point de son pinceau. Dans la *Saisie*, la *Lecture d'un testament*, la *Lettre de recommandation*, le *Retour inattendu*, l'effet dramatique est énergiquement, puissamment, et, ce qui est surtout remarquable, simplement rendu.

David Wilkie est Écossais. Il est né à Cults dans le comté de Fife, le 18 novembre 1785; il est mort en 1841.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE.)

(Voir tome VIII, pages 419, 435, 459, 468, 506, 514, 538, 549, 570, 587, 605, 621, 629, 649, 660, 686.)

L'homme propose et Dieu dispose. Je ne trouve pas une autre parole à murmurer à l'oreille de mon discret confident le jour où je rouvre ses feuillets qui n'ont pas eu le temps de jaunir. Je croyais bien les avoir fermées à jamais, ces pages sur lesquelles se sont pour ainsi dire machinalement inscrites mes impressions intimes pendant mes heures de solitude. Accablée à l'avance par les peines amères de l'exil, je croyais aussi dire un dernier adieu à la Maraudière, et cependant ce n'est point un rêve, c'est bien dans le petit salon tapissé de bleu que j'écris. Tous les vieux meubles, qu'aucune main étrangère n'a touchés, sont là comme de vieux amis, la rivière coule sous ma fenêtre en chantonnant joyeusement, le vent agite le feuillage magnifiquement jauni de nos trois marronniers, qui ont vraiment l'air de causer entre eux du retour inespéré de leurs propriétaires. En regardant dans le jardin, je vois Matthieu qui marche en boitant dans les allées envahies par l'herbe; si je prête l'oreille dans la direction de la cuisine, j'entends la voix légèrement grondeuse de Jeannette qui s'élève pour gourmander notre vieux chien qui, seul, n'a jamais pu se décider à abandonner le seuil de la Maraudière. Donc je ne rêve pas, et ce qui a été un rêve, c'est notre projet d'exil. Nous avions proposé de nous expatrier, d'aller vivre et peut-être mourir sous un ciel étranger; Dieu en a disposé autrement. Comme

j'aimerai plus tard à me rappeler fidèlement les incidents qui sont venus rompre d'une manière si inattendue la monotonie de notre vie, je les écrirai. Je tâcherai de me rappeler heure par heure, émotion par émotion, ce temps si court mais si rempli. Mais j'ai promis à mon père de me reposer, et j'ai vraiment besoin de repos. A demain les souvenirs.

Il me semble que c'était hier. Une voiture et une lourde charrette chargée de caisses se trouvaient dans la cour. Nous les avons suivies à pied afin de pouvoir regarder plus longtemps derrière nous. A la dernière barrière, nous nous sommes détournés pour donner encore un regard à cette chère maison sur laquelle un vent capricieux jetait de longues feuilles qu'on aurait prises de loin pour des larmes peintes sur le toit. Je n'ai pu retenir un sanglot auquel un soupir profond de mon père a répondu. Puis mornes, désolés, nous sommes montés en voiture et nous avons couru vers Landergast où des adieux mille fois plus déchirants nous attendaient. Tous nos amis s'étaient donné rendez-vous à cette dernière étape, ils étaient tous là dans une maison ou dans une autre, mais la tristesse sur le front, les larmes dans les yeux. Les amitiés sérieuses, formées loin de la dissipation et du mouvement purement mondain, sont puissantes et enfoncent leurs racines au plus profond de l'âme. Notre cœur a été bien contristé, bien déchiré; il me semblait avoir perdu la moitié du mien quand je suis arrivée à Paris. Mon père m'a demandé si j'avais le désir de faire quelques visites. Je me suis hâtée de lui répondre négativement. Mes connaissances sont éparses dans l'immense ville, et combien en est-il qui se souviennent encore de la fermière de la Maraudière? Avec un peu d'efforts je me serais procuré l'adresse de Lucile; mais quel bien me ferait Lucile en ce moment pénible du sacrifice? Elle ne comprendrait pas que je me dévouasse ainsi pour un enfant; femme et mère, elle ignore la vie sérieuse ennoblie par le dévonement et l'immolation de soi-même. Sa compagnie m'eût apporté une sorte de dissipation que suit toujours un profond ennui. J'ai donc laissé mon père vaquer seul à ses affaires, et je ne suis sortie de ma chambre d'hôtel que pour me rendre à l'église. J'allais là épancher le trop plein de ma tristesse, demander le courage, la patience, la confiance. Malade de cœur et d'âme, je recourais à ce remède doux et puissant, la prière. C'est en sortant de la chapelle de Notre-Dame des Victoires que j'ai aperçu mon père un enfant à la main, un enfant aux cheveux bouclés, au teint mat, aux longs yeux bruns: Arthur! Mes deux bras l'ont enveloppé, et nous avons repris le chemin de l'hôtel pressés l'un contre l'autre. Mon père me racontait comment il avait rencontré Joseph au Palais-Royal dans la galerie vitrée, Arthur me regardait un peu en dessous avec des yeux pleins d'une timide mais profonde tendresse, et je marchais comme machinalement entre eux, suffoquée par l'émotion intérieure et serrant d'une main tremblante la petite main emboîtée dans la mienne.

A l'hôtel, j'ai attendu avec une sorte d'impatience douloureuse l'arrivée de Joseph. Depuis la mort de Louise, ses lettres véritablement désespérées m'avaient portée à oublier un peu ses torts; mais, au moment de le revoir, je me les rappelais vivement, et je ne savais moi-même comment je l'accueillerais. La question s'est résolue d'elle-même quand il est entré. Devant cet homme aux cheveux blanchis, à la figure navrée, la compassion a envahi mon cœur. Il ne m'a pas embrassée, il est resté debout devant moi, suffoqué par les larmes. Je lui ai tendu la première une main qu'il a serrée en silence; puis il s'est assis, et nous avons causé de notre pauvre Louise. En vérité, notre chagrin, si grand qu'il soit, n'est rien auprès de celui de son mari, car le remords est venu, remords cuisant qui, m'a-t-il dit, ne lui laisse ni paix ni trêve.

Il ne se pardonnera jamais d'avoir abreuvé d'amertume les dernières années de la femme excellente qu'il a perdue; il ne cache ni sa faute ni son repentir, et sa parole est si sincère, sa douleur si touchante, que mon père et moi lui avons aussi pardonné. A ce doux et triste sujet succédèrent les affaires. Joseph, après nous avoir refusé nettement son fils, a été touché de notre abnégation et n'a pas voulu se laisser vaincre en générosité. Il a demandé un congé, est parti immédiatement pour Paris solliciter son changement, et, connaissant le jour de notre arrivée à Paris, il a pu venir avec Arthur au-devant de nous pour nous avertir qu'il nous le donnerait si, l'année révolue, il n'avait pas l'espoir de quitter Alger. Nous avons combattu quelque temps, mais il l'a emporté. La Maraudière n'étant pas vendue, il ne nous restait qu'à revenir sur nos pas. Ainsi, sur cette promesse solennelle, nous avons pris la résolution de faire volte-face et de retourner planter nos choux. Nous en avons éprouvé, mon père et moi, une vive impression de bonheur, que je ressens encore.

Le reste du temps s'est passé en projets. Notre vie n'est-elle pas un tissu de projets? Vers le soir nous sommes sortis ensemble, et j'ai remarqué que Joseph ne perdait pas Arthur de vue, qu'il avait pour lui mille attentions, mille sollicitudes. L'enfant avait en plein air une physionomie joyeuse, animée; chaque fois que je le voyais courir et tourner vers nous un visage rose et riant qui contrastait péniblement avec ses vêtements de deuil, je me sentais tressaillir douloureusement. Je pensais à sa mère, si aimée, j'accusais presque le pauvre enfant d'ingratitude. Et cependant je n'osais parler de Louise devant lui. Quelque chose m'avertissait que sa sensibilité n'était pas aussi émoussée qu'elle me paraissait l'être, que la première explosion de sa douleur ne l'avait point toute épuisée. Je ne tardai pas en avoir la preuve. Avant de souper, je me suis trouvée seule à l'hôtel. Joseph venait d'y faire porter ses bagages et ceux de son fils afin que nous y passassions le plus de

temps possible ensemble. Je me suis rendue dans leurs appartements pour préparer le coucher d'Arthur. Je voulais arranger moi-même les couvertures de son lit, placer sur l'oreiller le petit bonnet enfantin sous lequel j'aime tant à voir sa figure espiègle. Il y avait une valise à son adresse, son nom écrit de sa main se lisait sur le cuir. J'ai voulu l'ouvrir. La servante qui allait et venait par la chambre s'est tournée vers moi et m'a dit : « Allez-y doucement, mademoiselle, car je crois qu'il y a du fragile là-dedans. Le petit monsieur l'a tant recommandée au garçon, il a même voulu la porter lui-même, mais il n'était pas de force. » J'ai suivi l'avis et j'ai usé de précaution. J'ai tiré un à un des objets bien différents. Vêtements et jouets faisaient là bon ménage, les plis du drap recélaient des billes, une toupie dormait entre des mouchoirs de poche dépliés. Ma main a enfin rencontré un lacet, et j'ai tiré le petit bonnet connu, mais il tenait à quelque chose, des crochets se sont trouvés sous mes doigts ; j'ai tiré ce quelque chose à moi, et je me suis mise à pleurer devant cette valise ouverte. J'avais devant moi une robe de soie noire sous laquelle je croyais voir Louise.

Et comme le dit Anaïs Ségalas dans une de ses plus touchantes poésies,

> Et ces robes sont là comme des coquillages
> Verts, bleus, bruns, gris ou blancs ramassés sur les plages,
> Qui n'ont plus l'habitant qui les faisait mouvoir.
> Dans leur forme et leurs plis, hélas ! je croyais voir
> S'agiter leur maîtresse. . . . .

C'était donc là le trésor que contenait la valise d'Arthur, la chose précieuse sur laquelle il veillait avec tant de sollicitude. C'était lui, et lui seul sans doute qui avait dérobé cette relique dans la garde-robe maternelle, qui l'avait placée sous ses jouets et ses vêtements. Je repliai la robe et la remis soigneusement dans le fond de la valise. Comme je l'embrassai quand il rentra avec sa petite figure rose de la course qu'il venait de faire ! Pendant le souper je demandai à Joseph s'il avait défait ses malles; il me répondit qu'il avait jugé la chose inutile, il avait son sac de nuit et Arthur une petite valise qu'il avait voulu faire lui-même avec les habitudes d'ordre que sa mère lui a données, a-t-il ajouté en soupirant

A l'issue du souper je me suis levée avec l'intention d'aller présider au coucher d'Arthur. Il est venu m'embrasser et m'a dit tristement : « Tante, je me déshabille seul maintenant. » J'ai insisté, il a répété qu'il se couchait seul, nous a embrassés et est passé dans la chambre voisine. Mon père et Joseph sont restés causer auprès de la cheminée, j'ai regagné ma chambre ; une de ses portes donnait dans la chambre d'Arthur, je l'ai entr'ouverte doucement ; je l'ai vu agenouillé devant la valise, dont les courroies étaient pendantes. Bientôt un bruit de sanglots m'est parvenu ; le pauvre enfant avait pris la robe de soie noire entre ses bras, il la baisait et il pleurait le plus doucement possible. Deux minutes plus tard sa robe et lui étaient sur mes genoux, une fois là il a repris ses manières enfantines et tendres, il a appuyé sa tête sur ma poitrine pour pleurer plus à l'aise, et nous avons passé une heure ainsi confondant nos regrets et parlant d'elle que nous aimions tant. Je ne l'ai quitté que quand il a été endormi. Il y avait encore des larmes sur ses joues, mais son petit visage était parfaitment calme. J'ai raconté cette scène à mon père et à Joseph, ils ont été profondément attendris.

Le surlendemain nous nous quittions pour ne nous revoir que dans un an. Ma dernière conversation avec mon beau-frère m'a rassurée, consolée, et m'a donné la mesure de l'ébranlement moral qu'a causé la mort de Louise. Du mal le plus irréparable en apparence, Dieu ainsi sait tirer un grand bien. Nous étions sortis seuls et nous revenions par la rue de Sèvres. Il s'est mis à me parler d'elle, de lui, d'Arthur ; quand il parle d'elle, c'est toujours avec des larmes dans la voix ; quand il parle de lui, c'est toujours en des termes qui annoncent l'intention bien arrêtée de se guérir de sa malheureuse passion ou d'en mourir.

— J'ai consulté à Paris, me disait-il; je puis guérir encore, mais quelle énergie de volonté il faut !

Et il a ajouté avec une angoisse profonde :

— Oh ! cette énergie persistante, où la trouverai-je? Quand il s'agit de vaincre une passion d'habitude, l'homme le plus fort a d'inconcevables faiblesses.

Comme il disait cela, nous passions auprès de la petite chapelle des lazaristes.

Je la lui ai montrée d'un geste, et j'ai presque machinalement répondu :

— Là.

Il s'est arrêté et a murmuré :

— Elle aussi le disait.

Il faisait presque nuit en ce moment; nous ne nous voyions qu'à la pure mais faible clarté des étoiles ; il y avait peu de passants; le silence solennel du soir, si favorable aux réveils de l'âme, nous enveloppait. Il me semblait sentir la présence de ma sœur, et j'ai osé parler, conseiller, me faire l'écho de ces grandes voix qui tonnent dans les chaires chrétiennes, de ces apôtres qui peuvent poser le doigt sur les blessures morales pour les sonder et les guérir.

Joseph m'écoutait avec une docilité intelligente qui m'encourageait. Peu à peu ses yeux éteints se sont animés et se sont levés vers le ciel.

Il est demeuré silencieux, mais il était profondément ému. Chacune de mes paroles remuait quelque chose en lui. Au nom de Louise, qui tombait sans cesse de mes lèvres, une larme coulait sur sa joue amaigrie. Il ne m'a pas répondu un mot. Quand je me suis tue, il m'a offert le bras, et nous avons regagné l'hôtel en silence.

Louise, j'en ai la ferme conviction, obtiendra son changement de vie. Sa mort a été un de ces coups de

foudre qui semblent parfois de véritables avertissements du ciel.

Le lendemain nous nous sommes séparés en nous disant : « Au revoir. » Son air triste, souffrant, me faisait mal. Je lui ai longuement recommandé notre petit Arthur et je lui ai laissé comme souvenir de notre sérieux entretien d'hier une *Imitation de Jésus-Christ* qui a appartenu à Louise. Ce livre admirable n'est-il pas le trésor où les âmes tristes ou malades trouvent un baume divin, une consolation puissante? L'intelligence est frappée de la prodigieuse connaissance du cœur humain qui s'y révèle, et le cœur surtout se laisse toucher par ces conseils, ces exhortations à la patience, qui sont la force des faibles.

Je suis très-heureuse de penser que mon beau-frère a maintenant entre les mains cette arme spirituelle, trop inconnue aux gens du monde, et je me sens pleine d'espoir. Il me semble que de loin j'assiste aux luttes qu'il aura à livrer, et je prie tous les jours pour qu'il parvienne à vaincre sa malheureuse passion.

Notre retour à la Maraudière a été bien attristé par la pensée que nous laissions encore derrière nous notre enfant. Quelque bon que soit un homme, il est un âge où les soins d'une femme sont presque indispensables. Arthur n'a pas quitté l'enfance. Le soir où je l'ai surpris dans la naïve expansion de sa douleur, il paraissait si heureux de pouvoir sangloter dans mes bras : « Tante, je suis bien ici pour pleurer, » murmurait-il à mon oreille. Et le lendemain, chaque fois que la pensée de sa mère lui revenait, il sautait sur mes genoux, m'embrassait et me disait : « Je pense à maman ! » Et cela le soulageait.

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —



HISTOIRE DE LA TÉLÉGRAPHIE

Voir pages 102 et 153.

III

Du jour où les physiciens eurent constaté l'instantanéité de la transmission du fluide électrique, de ce jour la télégraphie électrique était posée en principe ; c'était un problème à résoudre dont on possédait plusieurs *données*.

Il est aisé de comprendre que les moyens proposés pour arriver à la solution sont de diverses sortes et se rattachent aux principales découvertes de notre époque.

Dans les premières années de ce siècle, on ne connaissait que l'électricité statique, c'est-à-dire celle qui est produite par le frottement et dont nous avons cherché à donner un aperçu; les premiers inventeurs de télégraphes ne purent donc employer d'autre agent. On se rappelle les réactions produites par l'électricité statique; l'*attraction* et la *répulsion* constatées par le pendule, telles étaient les deux bases de ces premiers appareils. Le 1er février 1755 un journal écossais posait clairement la question. En 1774, Lesage expérimentait à Genève un système dont il était l'inventeur.

Nous citerons encore, mais uniquement pour mémoire, les expériences ou les essais de Lomond en France (1787) et de Salva en Espagne (1796), etc.

Tous ces appareils, bien qu'inapplicables sur une grande échelle, dénotent un véritable génie inventif et servirent au moins à maintenir constamment la question à l'ordre du jour. Quant à l'application, elle ne put être faite que dans des cabinets de physique. La seconde période pour arriver à la solution du grand problème s'ouvre avec la découverte du fluide électrique à courant continu.

IV

Les producteurs de ce genre d'électricité sont appelés *piles*. Le premier de ces appareils fut construit en 1800 par Volta. En voici la description très-sommaire :

En bas : un disque de bois supportant trois colonnes de verre, au-dessus desquelles une toiture en bois de forme conique. Entre les tiges de verre et en bas, *un disque de cuivre, puis un disque de zinc et au-dessus une rondelle de drap mouillée avec de l'eau acidulée*. On répète cette série des trois rondelles et dans le même ordre (cuivre, zinc, drap), autant de fois que l'on veut. Chacune de ces séries est appelée *couple* ou *élément*. On dispose l'appareil qui a la forme d'un cylindre, de façon que le cuivre soit à une extrémité et le zinc à l'autre. Pour cela on omet de placer la rondelle de drap au-dessus du dernier couple. Les extrémités de la pile se nomment pôles : l'un est le pôle positif, l'autre le pôle négatif. Dans la pile à colonne, si le cuivre est mis en communication avec le sol, le zinc dégage de l'électricité positive ou vitrée; au contraire, si le zinc est en communication avec la terre, le cuivre donne l'électricité négative ou résineuse. Des disques extrêmes de la pile de Volta partent des fils métalliques dont la mission est de conduire l'électricité où elle doit agir ; c'est pour cela qu'on les nomme *électrodes*.

Lorsqu'on réunit les deux pôles de la pile par un fil métallique l'électricité se produit ; d'où l'on dit que la pile est en *activité*. Nous n'insisterons pas sur la manière dont se forme l'électricité, disons seulement que, lorsque les deux piles sont mises en contact par un conducteur, le *circuit est fermé*, dans le cas contraire, il est *ouvert*.

L'invention de Volta fut modifiée de diverses manières; ainsi la *pile à auges*, celle de *Wollaston*, celle de *Munch* et celle *Smée* ont le même caractère que la pile à colonne. Toutes ces piles offrent de graves inconvénients. Le courant, très-énergique lors de la fermeture du circuit, s'affaiblit promptement, et au bout de quel-

ques heures devient nul. Cet affaiblissement tient à une décomposition chimique du zinc, ce métal étant trouvé dans le commerce à l'état impur; puis à un autre phénomène consistant en un dépôt sur les lames métalliques et connu sous le nom de *polarité secondaire* des lames.

V

On a cherché à éviter les causes d'affaiblissement du courant, et pour cela on a créé les piles à *courant constant*. La pile de Volta était à *un liquide*, celles-ci sont à *deux liquides*; on arrive à obtenir ce courant constant en s'opposant à la polarisation de la lame inactive, en détruisant l'hydrogène à mesure qu'il se produit.

La *pile de Daniell* est celle qui est le plus employée dans la télégraphie. Voici la description d'un couple : un vase de verre contient une dissolution saturée de sulfate de cuivre; un vase concentrique et poreux renferme une solution étendue d'acide sulfurique. Un cylindre de cuivre plonge dans la solution de cuivre, et un cylindre de zinc amalgamé est immergé dans la solution d'acide sulfurique. A la partie supérieure interne du cuivre est une petite galerie percée de trous dans laquelle on met des cristaux de sulfate de cuivre destinés à maintenir la solution saturée. Enfin aux cylindres de cuivre et de zinc sont fixées de petites bandes de cuivre : ce sont les rhéophores.

Dès que le circuit est fermé, le zinc est fortement attaqué, l'eau se décompose, l'oxygène s'unit au zinc et l'hydrogène traverse le vase poreux pour arriver au cuivre; mais, rencontrant le sulfate de cuivre, il réduit l'oxyde du sel, forme de l'eau et un dépôt de cuivre sur la lame métallique; l'acide sulfurique est mis en liberté et se porte sur le zinc pour se combiner avec l'oxyde qui se forme depuis le commencement de l'action. En résumé, cette action se réduit à la formation d'un équivalent de sulfate de zinc et à la décomposition d'un équivalent de sulfate de cuivre. Le cuivre est le pôle positif, le zinc le pôle négatif du couple.

Telle est l'action des piles à courant constant, que ce soient les piles de Daniell, de Grove, ou de Bunsen; le résultat étant semblable, nous épargnons au lecteur des détails superflus.

Les courants continus étant trouvés, restait l'application à la télégraphie. Jusqu'en 1819, beaucoup de physiciens essayèrent des procédés ou des systèmes sans obtenir des résultats satisfaisants, quand Œrsted découvrit l'action d'un courant électrique sur l'aiguille aimantée. Cette branche de la science constitue l'électro-magnétisme.

On désigne sous ce nom l'histoire des actions réciproques qu'exercent entre eux les courants sur les aimants. Voici l'expérience du savant suédois : au-dessus d'une aiguille aimantée et dans la direction du méridien magnétique, on place horizontalement un fil métallique. L'aiguille et le fil sont donc parallèles; *si on fait passer un courant électrique dans le fil, l'aiguille dévie et devient perpendiculaire au courant*. Qu'on place le conducteur au-dessus ou au-dessous de l'aiguille, que le courant soit dirigé dans un sens ou dans l'autre, *la déviation se produit toujours dans le même sens pour une même position du courant*.

Ampère a donné un moyen ingénieux de retrouver sans peine le sens de la déviation qu'éprouve l'aiguille aimantée, connaissant la direction du courant. Imaginez un petit personnage couché le long du fil conducteur et tourné de façon que le courant lui entre par les pieds, lui sorte par la tête et que sa figure regarde l'aimant : *le pôle austral de l'aiguille est toujours dévié vers la gauche de ce personnage*. C'est de là qu'on a pris l'habitude de dire : *le pôle austral est constamment dévié vers la gauche du courant*.

Déjà le 2 octobre 1820 notre illustre Ampère, celui qui inventa le petit personnage dont nous venons de parler, s'exprimait ainsi dans une note lue à l'Académie des sciences : « On pourrait, au moyen d'autant de fils conducteurs et d'aiguilles aimantées qu'il y a de lettres, et en plaçant chaque lettre sur une aiguille différente, établir à l'aide d'une pile placée loin de ces aiguilles et qu'on ferait communiquer alternativement par ses deux extrémités à celles de chaque conducteur, une sorte de télégraphie propre à écrire tous les détails qu'on voudrait transmettre, à travers quelques obstacles que ce soit, à la personne chargée d'observer les lettres placées dans les aiguilles. En établissant sur la pile un clavier dont les touches porteraient les mêmes lettres, et établiraient la communication par leur abaissement, ce moyen de correspondance pourrait avoir lieu avec assez de facilité, et n'exigerait que le temps nécessaire pour toucher d'un côté et lever de l'autre chaque lettre. »

Voici le principe de la télégraphie actuelle clairement énoncé; mais le procédé d'Ampère était trop compliqué pour être mis en pratique.

Nous voici sorti de l'exposition des principes scientifiques qu'il était nécessaire de faire connaître pour que l'on pût comprendre la suite de l'histoire de la télégraphie.

ALFRED NETTEMENT FILS.

— La suite prochainement. —



LES DEUX SŒURS

APOLOGUE

Deux sœurs vivaient jadis en parfaite harmonie :
On les nommait l'Église et la Philosophie.
Elles voyageaient donc côte à côte. Un beau jour,
Leur chemin se partage et forme un carrefour :

A gauche, étaient des fleurs masquant un noir abîme,
A droite, un haut sentier à l'âpre et roide cime.
La plus jeune disait : « Oh! voyez donc, ma sœur!
A gauche, ce chemin, c'est celui du bonheur;
Là, tout est inondé de soleil et de joie.
— N'y courez point, ma sœur, et prenons l'autre voie;
Elle est rude à monter, mais donnez-moi la main,
Dit l'Église, et marchons jusqu'au bout du chemin :
Là haut nous trouverons, pour prix de notre zèle,
La vérité sans ombre et la joie éternelle...... »
Les deux sœurs discutaient et discutaient toujours,
Quand l'Église, évitant d'inutiles discours,
Dit en pleurant : « Eh bien! poursuivez votre route,
Mais je ne puis vous suivre, hélas! quoiqu'il m'en coûte;
Partez, moi j'attendrai, debout sur ce rocher,
Où vous viendrez, ma sœur, tôt ou tard, me chercher. »
Et la Philosophie, en riant, marche, vole,
Sans avancer d'un pas dans sa course frivole.
Pourtant elle poursuit, s'égare, tombe enfin,
Sans jamais rencontrer d'issue à son chemin.
Alors elle se dit : « Ma sœur, ma sœur l'Église,
Prévoyait bien la fin de ma folle entreprise.
Hélas! moi qui riais, dans mon fatal orgueil,
Quand elle me montrait, sous les fleurs, un écueil!
Retournons auprès d'elle, et, d'un pas plus timide,
Reprenons le sentier où son flambeau me guide. »
Elle dit, elle arrive, et les bras de sa sœur,
A ses bras amaigris s'ouvrent avec bonheur.
Elles partent ensemble, et leur marche certaine,
Entraînant vers le port toute la race humaine,
Lui fait trouver, enfin, cette félicité
Qui gît au sein de Dieu de toute éternité.

A. Gusmann.

GRENADE

(Voir p. 151.)

II

Les quatre grands quartiers de Grenade. — Grenade moderne. — Ses ruelles, ses balcons, ses maisons peintes. — Le vieux pont moresque du Darro. — La cathédrale. — Son dôme, ses nefs, ses chapelles. — Tombeaux de Ferdinand le Catholique, d'Isabelle et de Jeanne la Folle.

L'antique capitale de Boabdil est divisée en quatre grands quartiers : le quartier de Grenade proprement dite, ceux de l'Alhambra, de l'Albaycin et de l'Antequerula.

Grenade, qui est la partie de la ville la plus agréable et la mieux habitée, occupe la tête de la plaine, que couronnent les trois collines.

Le quartier de l'Alhambra est inhabité; il est rempli tout entier par son merveilleux palais que tant de touristes ont visité, que tant de poëtes ont chanté.

L'Albaycin est désert comme l'Alhambra : de ses superbes remparts qui protégeaient autrefois la ville sarrazine, il ne reste plus que des ruines.

L'Antequerula est le faubourg Saint-Marceau de Grenade; dans ses ruelles étroites se presse une population de dix mille ouvriers.

Pour donner une idée exacte de ce qu'est aujourd'hui la vieille cité des califes, nous emprunterons à M. Théophile Gautier la description qu'il en a faite, et qui est une de ses plus brillantes pages.

« Grenade est gaie, riante, animée, quoique bien déchue de son ancienne splendeur. Les habitants se multiplient et jouent à merveille une nombreuse population; les voitures y sont plus belles et en plus grande quantité qu'à Madrid. La pétulance andalouse répand dans les rues un mouvement et une vie inconnus aux graves promeneurs castillans, qui ne font pas plus de bruit que leur ombre. Ce que nous disons là s'applique surtout à la Carrera del Darro, au Zacatin, à la place Neuve, à la Calle de los Gomelos, qui mène à l'Alhambra, à la place du Théâtre, aux abords de la promenade et aux principales rues artérielles. Le reste de la ville est sillonné en tous sens d'inextricables ruelles de trois à quatre pieds de large, qui ne peuvent admettre de voitures et rappellent tout à fait les rues moresques d'Alger. Le seul bruit qu'on y entende, c'est le sabot d'un âne ou d'un mulet qui arrache une étincelle aux cailloux luisants du pavé ou le froufrou monotone d'une guitare qui bourdonne au fond d'une cour intérieure.

« Les balcons ornés de stores, de pots de fleurs et d'arbustes, les brindilles de vigne qui se hasardent d'une fenêtre à l'autre, les lauriers-roses qui lancent leurs bouquets étincelants par-dessus les murs du jardin, les jeux bizarres du soleil et de l'ombre qui rappellent les tableaux de Decamps représentant les villages turcs, les femmes assises sur le pas de la porte, les enfants à demi nus qui jouent et se culbutent, les ânes qui vont et viennent chargés de plumets et de houppes de laine, donnent à ces ruelles presque toujours montantes et quelquefois coupées de quelques marches une physionomie particulière qui n'est pas sans charme, et dont l'imprévu compense, et au delà, ce qui leur manque comme régularité.

« Victor Hugo, dans sa charmante *Orientale*, dit de Grenade :

> Elle peint ses maisons des plus riches couleurs;

ce détail est d'une grande justesse. Les maisons un peu riches sont peintes extérieurement de la façon la plus bizarre, d'architectures simulées, d'ornements en grisaille et de faux bas-reliefs. Ce sont des panneaux, des cartouches, des trumeaux, des pots-à-feu, des volutes... C'est le genre rococo poussé à la dernière expression. L'on a d'abord de la peine à prendre ces enluminures pour des habitations sérieuses. Il semble que l'on marche presque toujours entre des coulisses de théâtre... »

Les monuments abondent dans la ville more. Partout l'art chrétien y coudoie l'art musulman, et tous les deux y ont laissé de vrais chefs-d'œuvre.

Si nous suivons le cours du Darro, qui traverse Grenade tout entière avec la rapidité d'un torrent, nous rencontrons d'abord les ruines du vieux pont que montre notre gravure. Il est resté là pendant cinq cents ans, malgré les coups terribles que lui ont portés et les flots et les siècles; ses énormes assises n'en ont pas été ébranlées, et il sera encore debout, alors que les élégantes constructions qui l'entourent avec leurs balcons saillants et leurs frises sculptées, auront depuis longtemps disparu.

Voici maintenant la cathédrale, qui élève dans les airs son dôme gigantesque : elle n'a que trois siècles; ce fut Ferdinand le Catholique qui en posa la première pierre, et ce fut Charles Quint qui la termina : — La jeune métropole n'est indigne ni du vainqueur des Musulmans, ni du superbe monarque sur les États duquel le soleil ne se couchait jamais.

Restes d'un vieux pont moresque sur le Darro.

C'est un des plus beaux édifices que nous ait laissés la Renaissance.

Elle a cent vingt mètres de longueur sur soixante-dix mètres de largeur, et sur sa magnifique façade s'ouvrent trois portes admirables.

Son dôme, qui s'élève à une hauteur de cinquante mètres, est porté sur douze arcades, supportées elles-mêmes par douze grands pilastres. Les voûtes de ce dôme sont couvertes de peintures et de dorures; deux rangées de balcons dorés surmontent les arcades, et les statues des douze apôtres, en bronze doré et de grandeur naturelle, sont adossées aux douze pilastres.

Les nefs sont au nombre de cinq, séparées l'une de l'autre par des groupes de colonnes liées en pilier. Tout autour des nefs latérales sont rangées des chapelles que les plus grands maîtres espagnols se sont plu à enrichir de statues ou de tableaux hors ligne; la *Capilla Mayor*, la grande chapelle, est à elle seule tout un monument avec ses superbes colonnades, ses fresques admirables et ses merveilleuses sculptures.

C'est dans une des chapelles de la cathédrale que Ferdinand et Isabelle dorment leur dernier sommeil. Unis dans la vie, le grand roi et la grande reine ont voulu être unis dans la mort : ils sont couchés tous deux dans un mausolée de marbre de Carrare, et à quelques pas de ces grandes dépouilles, *grandia ossa*, repose leur fille unique, Jeanne la Folle, celle qui fut la mère de Charles Quint.

C. Lawrence.

— La suite prochainement. —

LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 85, 98, 124, 131 et 148.)

—

VIII

Moins troublé par les sinistres pronostics qui ressortaient du silence même des médecins, moins poussé par le désespoir à recourir aux moyens extrêmes, le banquier eût hésité sans doute très-longtemps avant de commettre une action aussi grave, et ne l'eût peut-être pas commise. Mais il était dans un de ces moments où l'on semble guidé par une lumière intérieure, où les résolutions se succèdent les unes aux autres par une sorte d'entraînement qui émane moins de la volonté de l'esprit que de la prescience du cœur ; il fit donc apporter chez sa fille deux bols de bouillon, sans indécisions et sans remords.

— Si le bouillon passe, se dit-il, ma fille est sauvée.

Quelques instants après, le baron n'avait plus aucune inquiétude sur les conséquences d'une action qui, à la suite des révélations de la femme de chambre et de sa fille, ne pouvait réellement pas être considérée comme une imprudence.

Émue et douloureusement affectée, mais embellie déjà par des airs de santé et d'énergie, la jeune fille paraissait oublier qu'elle était malade et ne s'occupait plus que de son père.

Lui, de son côté, semblait oublier totalement la perte de sa fortune et ne s'occupait que de sa fille,

— Tu ne sais pas? dit-il. Notre histoire a des précédents. Il y a en Hollande une jeune personne très comme il faut qui aimait les tulipes... à en mourir. Mais sa mère ayant, ainsi que moi, compromis sa fortune dans les détestables hasards de la spéculation...

— O mon père, interrompit Mlle Stéphanie d'un ton tendre et ferme, ne parlons plus de roses ni de tulipes, je vous en prie. Dites-moi plutôt..., car je ne dois plus rien ignorer de ce qui vous concerne, quelle est la cause de cette catastrophe?...

— La Bourse, mon enfant, je te le répète; la Bourse!...

— Je voudrais savoir, mon père... car enfin, à force de travail, vous pourriez peut-être...

— Mais on ne travaille pas à la Bourse, ma Stéphanette. C'est-à-dire... Tu vas comprendre facilement. Il y a d'abord les primes, puis les reports, puis les liquidations de fin de mois. Mais ce qu'il y a de plus redoutable, ce sont les fortes différences, les grands écarts. M'écoutes-tu?

— Attentivement.

— C'est bien simple, n'est-ce pas?

— Oh!... oui, mon père,

— L'important est que les différences soient favorables. La couverture, alors, acquiert une solidité à toute épreuve, les agents de change vous saluent jusqu'à terre, on conserve sa position, et, en défalquant bien entendu les droits de commission, courtage, on bénéficie en liquidation de toute la valeur du chiffre de l'écart. Par contre... Ah! c'est là le revers de la médaille. L'opération inverse... un enfant saisirait du premier coup le système de ce jeu de bascule... Ah! je te vois, je t'entends! tu vas me dire, et tu auras bien raison : Pourquoi jouez-vous à la Bourse?

— Mon père!... Oh! jamais je ne vous adresserai un reproche.

— Merci, merci, ma fille.

— Et il ne vous reste rien... absolument rien?

Le banquier se méprit sur le sens de cette interrogation. Il crut que Stéphanie éprouvait des regrets personnels et s'effrayait au sujet de son avenir.

— Ne t'attriste pas trop, reprit-il. Mes créanciers seront encore bien contents si je ne me réserve qu'un ou deux millions, pour vivoter. Sans toi, je ne l'aurais pas fait, car je suis un orgueilleux, moi. Mais quand on a une fille... D'ailleurs, c'est l'usage. Tu te guériras le plus vite possible, ma Stéphanette. Nous irons finir nos jours en Italie, ou en Suisse... près d'un lac quelconque. Tu verras. Nous ne serons même pas contraints de passer... par la Belgique. On ne nous poursuivra pas. Les dettes de jeu...

— Combien devez-vous, mon père?

— Oh! une très-forte somme.

— Et vous possédez?

— Ça se balance... à peu de chose près.

— Mon père, là, dans ce coffret, j'ai quelques bijoux. Prenez-les... Vendez-les. Quand nous sortirons de votre hôtel, notre bagage sera léger peut-être, mais nous emporterons du moins le bien le plus précieux de tous, l'estime du monde.

— Crois-tu, mon enfant? Le monde est si singulier! Ce qu'il loue, ce qu'il encense, c'est l'habileté...

— Eh bien, mon père, nous emporterons l'estime, le respect de nous-mêmes. Cela nous suffira.

— O ma fille, mon enfant... laisse-moi t'embrasser.

— Je me lèverai demain, mon père... aujourd'hui peut-être.

— Tu pourras?

— Certes!

— Tu pourras marcher, quitter Paris, vivre?

— Vous verrez, mon père, vous verrez!

— O ma fille!

Et, fou de joie, il la pressa contre son cœur.

— C'est sérieux, reprit-il, je vois déjà que c'est sérieux. Ta main serre la mienne avec force, tes yeux rayonnent de fermeté, de courage. Un incroyable miracle... non, je me trompe... il n'y a pas de miracle dans ta guérison, ma fille, il n'y a que le généreux et puissant effort de ton cœur, de ta tendresse filiale.

— Mon père!...

Et, trouvant sa conduite toute naturelle, elle ajouta avec une coquetterie enjouée et charmante :

— Je suis bien inquiète, mon bon père. Ne vous ennuierez-vous pas trop avec moi ? Ne regretterez-vous pas ?...

— Regretter quelqu'un ou quelque chose ! s'écria-t-il. Ah ! mon enfant !... Mais sais-tu ce que je vais faire ? Je vais tâcher d'obtenir une place, si modique qu'elle soit. Nous nous établirons dans un joli village, aux environs de Paris... et là, ma Stéphanie, je vivrai pour t'aimer, pour t'adorer, pour te voir renaître à l'existence...

— Et travailler, mon bon père. Je veux travailler aussi, moi.

— Oh ! tu travailleras, mon enfant... afin de ne pas t'ennuyer.

— Afin de gagner ma vie, mon père.

Et, se redressant avec fierté comme un soldat qui vient de conquérir un grade, la jeune fille ajouta :

— Mon bon père, vous qui savez tout, combien une ouvrière peut-elle gagner par jour ?

— Vingt sous, mon enfant... Trente sous... Trois sous par heure à peu près.

— Trente sous ! s'écria Stéphanie en joignant les mains. Une femme ne gagne que trente sous par jour ! Mais comment font celles qui ont un vieux père à nourrir ?

— Eh bien, mais... elles ne le nourrissent pas ; voilà tout.

— Mon Dieu !... O sainte charité ! Quoi ! dans notre siècle...

— Chère fillette, vas-tu faire de l'économie politique ? En mangeant des roses, ma Stéphanie, tu es devenue... une sensitive. Les femmes savent-elles manier un fusil ? Non. Peuvent-elles faire des révolutions ? Non. Il n'y a donc pas à se gêner avec elles. Qu'elles s'arrangent. Qu'elles gagnent leur vie comme elles pourront. De quoi causons-nous là ? Ne t'ai-je pas dit que je prendrais une place ?

— Mais si par malheur... il faut tout prévoir, mon père... si vous veniez à tomber malade... Oh ! je veux travailler, moi, je veux travailler. Et pourtant... Trente sous !... Ah ! j'y pense... nous sommes sauvés. Je vais dessiner...

— A merveille, ma fille ! Tu es musicienne aussi.

— Oui, mais je n'aimerais pas à donner des leçons... j'y serais malhabile, je crois. Tandis que... Oh ! c'est charmant ! Vous irez à vos occupations, mon père, et, en vous attendant, en pensant à vous, j'utiliserai mes faibles talents, je dessinerai, je peindrai des fleurs, des paysages. Quelle belle existence, mon père ! Comme nous serons heureux ! Mais, mon père, oubliez un instant que je suis votre fille. Dites-moi franchement... si j'ai du talent ?

— Oh ! ma fille !...

— Si je puis en vivre ?

— Est-ce que cela se demande, ma Stéphanette ! Tiens, lis ce journal. Il te répondra mieux que je ne saurais le faire. « Aujourd'hui, un de nos meilleurs éditeurs a remis à S. M. l'empereur Napoléon III quarante mille francs pour nouveaux droits d'auteur relatifs au beau livre *la Vie de César*. »

— Un livre, mon père, un livre !

— Attends donc ! « Sa Majesté a daigné prononcer, en souriant, ces paroles mémorables : « Allons, allons, « je vois avec plaisir qu'en France on peut vivre de sa « plume. » C'est de l'histoire, cela, ma Stéphanette. Or, si on peut vivre de sa plume, on vit encore bien mieux de son crayon. Autre exemple ! Dans cette famille impériale il y a un autre artiste, la princesse Mathilde. Eh bien, je parie que, si elle voulait trouver acquéreur pour ses ouvrages, il y aurait marchand à cinq cents francs, à mille francs, peut-être davantage. Oh ! les arts !... Courage, ma fille, courage ! Veux-tu être un écrivain ? Ce ne doit pas être bien difficile. Il ne s'agit que de prendre la plume. Vis pour la gloire, mon enfant. Tu te dois à ton pays. Et toi aussi tu es peintre ! Et toi aussi tu es une grande artiste ! Veux-tu un autre bouillon ?

— Oui, mon père. Et ensuite, j'essayerai de me lever.

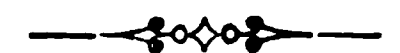
Le lendemain, lorsque les médecins arrivèrent avec une exactitude toute militaire pour la consultation, M. Maréchal, le digne concierge, les arrêta successivement au passage, et leur dit :

— M. le baron vous remercie et vous prie d'envoyer la note.

Ils supposèrent naturellement que la fille du banquier était morte, et ils coururent à d'autres occupations.

H. Audeval.

— La suite prochainement. —



NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

Les Moines d'Occident, par M. de Montalembert, troisième volume.

Parmi toutes les nouvelles du pays littéraire, je n'en connais pas de plus agréable au lecteur que la nouvelle de la publication du troisième volume de M. de Montalembert sur *les Moines d'Occident*.

Il ne s'agit pas seulement ici d'un livre, il s'agit d'un homme. Ce troisième volume, en effet, est le gage du retour trop lent à notre gré, mais progressif et certain de l'illustre écrivain à la santé. Les pages qui sont aujourd'hui sous nos yeux, il a pu les relire et leur donner la dernière retouche. Cette vie si précieuse à l'Église, si chère à tous les catholiques, après avoir été compromise par une longue et douloureuse maladie,

s'est, grâce à Dieu, ranimée; la force et la puissance du travail reviennent peu à peu à ce vaillant champion des grandes causes, et le monument, interrompu par la maladie de l'architecte, va recommencer à s'élever à l'avantage de la vérité, et en ajoutant de nouveaux rayons à la gloire de M. de Montalembert.

Ainsi ces craintes, un moment si vives, se dissipent. Non-seulement nous gardons l'éloquent orateur, l'écrivain d'un talent toujours si jeune et plein de verdeur que sa génération a vu marcher à sa tête, et dans lequel la génération nouvelle salue un initiateur, mais nous le gardons tout entier, avec sa verve incomparable et cette source inépuisable d'inspiration et de fraîche poésie dont les eaux vives jaillissent de son âme.

Le troisième volume sur *les Moines d'Occident* nous conduit en Angleterre. Comme le dit M. de Montalembert, si la France a été faite par les évêques, l'Angleterre a été faite par les moines. Aussi n'y aura-t-il pas dans son ouvrage moins de trois volumes consacrés à l'histoire des ordres monastiques dans cette grande île qu'on a appelée pendant si longtemps et à si juste titre l'Ile des Saints. Nous n'admirons pas autant que M. de Montalembert l'Angleterre contemporaine. Le protestantisme l'a touchée de son haleine qui dessèche. L'implacable orgueil dont les qualités de ce peuple sont entachées nous les gâtent. Le pharisaïsme qui est à la vertu ce que le fard est aux couleurs naturelles nous apparaît partout comme un masque qui cache une dureté native, une indifférence stoïque aux souffrances étrangères, un égoïsme endurci. Que de misères inénarrables sous de brillants dehors! Que de plaies secrètes et béantes sous ces voiles de soie et de velours! Bien souvent en étudiant les contrastes de l'Angleterre, en voyant dans ce pays, d'un côté la dignité humaine exaltée jusqu'à l'idolâtrie de l'orgueil, d'un autre côté cette même dignité ravalée et humiliée jusqu'à l'abjection, nous nous sommes rappelé la comparaison de cet homme de cœur et d'esprit qui disait : « L'Angleterre ressemble à une fière lady qui a laissé tomber son éventail dans la boue, et qui, après l'avoir ramassé, tourne le côté sali vers son visage, et le côté resté brillant vers le public. »

En revanche, nous nous trouvons d'accord avec M. de Montalembert, lorsque remontant dans l'histoire, il ramène ses lecteurs aux origines chrétiennes des Iles britanniques. Aucun écrivain de notre temps n'était placé dans des conditions aussi excellentes pour tracer ce grand tableau. D'abord, né d'une mère anglaise, la langue du pays où se passent les scènes et où s'accomplissent les événements qu'il raconte, est on peut le dire sans métaphore, sa langue maternelle. Il a donc profité sans intermédiaire des travaux que l'érudition ancienne et l'érudition contemporaine ont accumulés en Angleterre sur ce sujet intéressant et sur ce temps lointain. En outre, il a eu la possibilité, qui manque à tant d'écrivains, d'aller fouiller à toutes les sources, frapper à la porte de toutes les anciennes bibliothèques, de tous les grands dépôts de l'Angleterre, d'interroger les esprits éminents qui se sont occupés de ces questions et de contrôler ses propres opinions à l'aide de celles des hommes les plus compétents sur ces matières. Après avoir feuilleté les livres, il a frayé avec les auteurs, qui en disent toujours plus que leurs livres; puis il a pu voir par ses yeux les lieux mêmes qui ont servi de théâtre aux travaux, au dévouement, aux souffrances, à l'apostolat des moines qu'il met en scène. C'est ainsi que l'érudit, le voyageur, le causeur intelligent qui ne laisse rien dans l'ombre de ce que la conversation peut éclairer, sont venus en aide à l'historien.

Le poëte, — et qui donc a plus de poésie dans l'imagination que M. de Montalembert? — en visitant ces rivages où le christianisme vint au sixième siècle planter la civilisation, a évoqué, du bout de sa plume semblable à la baguette des fées, cette époque à la fois historique et légendaire. Ce n'est plus seulement un récit, c'est une résurrection. On voit, on entend, on touche, on connaît ces moines avec leurs vertus chrétiennes et leurs imperfections humaines et nationales. C'est un des mérites de l'auteur : il associe une foi ardente à la candeur d'une âme sincère. Il ne surfait pas les moines, ces héros de son ouvrage, il ne cache pas que, s'ils ont fini comme des saints, plusieurs ont souvent commencé par être des hommes, des hommes qui n'étaient point à l'abri des défauts et des préventions de leur race et de leur temps. Ains saint Cadok et les saints bretons de l'Angleterre ont une telle antipathie pour les Saxons, les conquérants de leur pays, qu'il y a chez eux comme un parti pris de ne point révéler à ces étrangers odieux les vérités de l'Évangile : il semble qu'ils ne veulent pas admettre dans leur ciel ceux qui leur ont fait de leur terre natale un enfer. L'antipathie nationale passe ainsi avant la charité évangélique, on ne saurait en douter quand on a lu ces paroles sévères de Grégoire le Grand qui confirment le témoignage de Bède, le grand historien de la race anglo-saxonne : « Les prêtres qui avoisinent la nation des Anglés les négligent, et, dépourvus de toute sollicitude pastorale, ils refusent de répondre au désir qu'aurait ce peuple de se convertir à la foi du Christ. »

M. de Montalembert, en se servant, comme c'est son droit, des légendes qu'il est impossible de ne point consulter et de ne point employer dans un ouvrage de ce genre, avertit loyalement ses lecteurs avec la probité historique qu'ont montrée avant lui les Bollandistes, que sur la vie merveilleuse et surnaturelle de ces grands moines qui ont converti l'Angleterre, l'imagination des générations qui ont suivi a brodé des récits qui ne sont pas authentiques. Mais on peut comparer ces légendes aux variations composées sur un thème musical sans lequel elles n'auraient pas existé et dont elles ne sont que des modifications mélodieuses. En outre, elles offrent un puissant secours à l'historien pour introduire le lecteur au milieu des mœurs, des usages, des idées, des préventions du temps. Si elles ne sont pas l'histoire,

elles sont des flambeaux allumés à côté de l'histoire. Elles révèlent le tour des imaginations à l'époque où elles sont nées, les intérêts, les passions en présence. Elles offrent presque toutes une image de la vie humaine dans les temps où elles ont été écrites.

L'auteur en a tiré un parti merveilleux pour éclairer, animer, échauffer son récit, et pour nous initier à une histoire plus intéressante que celle des empires, celle des âmes, car il ne suffit pas de savoir ce que fait une génération, il importe de savoir ce qu'elle a aimé, haï, craint, pensé, senti et cru. La vérité du paysage que M. de Montalembert a saisie dans les voyages dont nous avons parlé, et qu'il a rendue avec l'exactitude de lignes et la puissance de coloris qui est un des attraits de son talent, vient rehausser la vérité morale de ses tableaux. La plume a ses grands artistes comme le pinceau, et nous n'étonnerons personne en disant que l'auteur de *Sainte Élisabeth de Hongrie* et des études sur l'art au moyen âge, est un de ces grands artistes de la plume qui peignent ce qu'ils écrivent.

Nous connaissons peu de pages aussi belles, aussi pittoresques que celles qui ouvrent un des chapitres de ce troisième volume, et qui sont consacrées à peindre l'aspect de l'archipel des Hébrides, c'est-à-dire à dresser sous les yeux des lecteurs la scène sombre et sauvage où va paraître l'illustre moine saint Columba, qui, avec saint Augustin de Cantorbéry, occupe le cadre entier de ce volume.

« Qui n'a pas vu, dit M. de Montalembert, les îles et les golfes de la côte occidentale de l'Écosse, qui n'a pas vogué dans cette sombre mer des Hébrides, ne saurait guère s'en représenter l'image. Rien de moins séduisant au premier abord que cette âpre et solennelle nature. Le pittoresque y est sans charmes, et la nature sans grâce. On parcourt lentement un archipel d'îlots déserts et dénudés, semés conmme autant de volcans éteints sur des eaux mornes et ternes, mêlées parfois de courants rapides et de gouffres tournoyants. Sauf les jours si rares où le soleil, ce pâle soleil du Nord, vient raviver ces parages, l'œil erre sur une vaste surface d'eau noirâtre entrecoupée çà et là par la crête blanchissante des vagues, ou par la ligne écumeuse de la houle qui se brise ici contre des récifs allongés, là contre d'immenses falaises, et dont on entend bruire au loin le mugissement lugubre. A travers les brumes et les pluies incessantes de ce rude élément, c'est à peine si l'on aperçoit les sommets des chaînes de montagnes, dont les versants abrupts et déboisés baignent leur base dans ces froides ondes, toujours agitées par le choc des courants contraires et des tourbillons de vent qui jaillissent des lacs ou des étroits défilés de l'intérieur. La mélancolie du paysage n'est relevée que par la configuration particulière de ces côtes déjà remarquée par les anciens auteurs, par Tacite surtout, et qui ne se retrouvent qu'en Grèce et en Scandinavie... D'innombrables péninsules terminées par des caps effilés ou par des cîmes couronnées de nuages; des isthmes rétrécis au point de laisser voir la mer des deux côtés à la fois; des pertuis si resserrés entre deux murailles de rochers que l'œil hésite à s'y engager; d'énormes falaises de basalte ou de granit aux flancs troués de crevasses; des cavernes comme à Staffa, grandes et hautes comme des églises, flanquées dans toute leur longueur de colonnes prismatiques, et où se précipitent en hurlant les flots de l'Océan, puis çà et là, en guise de contraste avec la farouche majesté de cet ensemble, tantôt dans une île, tantôt sur la rive continentale, une plage sablonneuse, un plateau recouvert d'une herbe marine, dure et salée; un havre assez bien clos pour abriter quelques frêles embarcations, partout enfin une combinaison singulièrement variée de la terre et de la mer, mais où la mer l'emporte, domine tout et pénètre partout pour mieux affirmer son empire, et, selon le dire de Tacite, *inseri velut in suo.* »

Comparez cette description si pittoresque et si dramatique dans sa mâle sobriété à la description tourmentée, martelée, péniblement guillochée et infiniment prolongée des *Travailleurs de la mer*, dans laquelle M. Victor Hugo peint Gilliatt engagé avec son navire dans un défilé de rochers et de récifs, et dites où est la vraie littérature, la véritable langue française, la langue éternelle que les grands écrivains de tous les siècles parlent, et que la postérité la plus lointaine comprendra et admirera tant qu'il y aura une France.

Après les lignes que nous avons citées, le théâtre est dressé, et il ne reste plus au peintre qu'un trait à ajouter : « Tel est aujourd'hui, tel devait être alors, sauf les forêts qui ont disparu, l'aspect des parages où saint Columba allait continuer et achever sa vie. »

Pour nous, c'est surtout avec saint Columba que commence le grand intérêt de ce troisième volume. Les généralités qui l'ouvrent, en faisant remonter le lecteur jusqu'aux origines chrétiennes dans les Iles britanniques, sont un peu froides comme toutes les généralités. Mais, lorsque saint Columba entre en scène, tout s'anime dans le récit, où la vie coule à pleins bords. Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans l'histoire une figure plus intéressante et plus sympathique que celle de l'apôtre que l'Irlande envoya au sixième siècle de l'ère chrétienne à la Calédonie. Ce saint, issu d'une des grandes races irlandaises, d'une race royale, celle des Nialls ou des O'Donnels, a les qualités attrayantes de l'Irlande, mais il a aussi ses terribles défauts, et ce n'est que par de prodigieux efforts sur lui-même, par une pénitence héroïque poursuivie pendant de longues années, qu'il finit par vaincre sa violente nature. Le saint commence par être un homme, un homme qui cédait à l'emportement, à la colère, à l'esprit de vengeance, qui souleva une partie de l'Irlande contre le roi Diarmid, et fit ainsi périr de nombreuses victimes dans de grandes batailles. Il épousait les querelles de ses proches, en faisait ses propres querelles; il avait l'esprit batailleur des Irlandais, ses

compatriotes. Ce fut ainsi qu'il encourut l'excommunication du synode de Teilte, pour avoir fait verser le sang chrétien, excommunication retirée à la prière d'un célèbre abbé, nommé Brendan, fondateur du monastère de Birr, sous la condition imposée à Columba de gagner au Christ, par sa prédication, autant d'âmes païennes qu'il avait péri de chrétiens dans la fatale et sanglante bataille de Cul-Dreimhne, livrée à son instigation.

A cette satisfaction, un saint religieux, nommé Molaise, que Columba, visité par le remords, avait consulté, ajouta une pénitence terrible pour ce grand patriote, pour ce cœur vraiment irlandais : il lui prescrivit de dire adieu à l'Irlande. Columba, l'âme navrée, se soumit et partit pour la Calédonie avec douze de ses moines qui voulurent partager son exil et son apostolat, et s'embarquèrent avec lui sur une de ces grandes barques d'osier, recouvertes de peaux de bœuf, qui servaient à la navigation des peuples celtiques.

Ici commence la carrière de pénitent et de missionnaire de Columba, au milieu de ces rudes et terribles populations qui en étaient au point de sauvagerie où nous avons trouvé les peuplades du nouveau monde. Mais le pénitent et le missionnaire laissent subsister en lui le patriote, et le patriote exilé de son cher pays par son repentir se souvient des bardes qu'il a fréquentés dans sa jeunesse, qu'il a toujours aimés, qu'il aimera toujours et qu'il défendra avec une éloquence inspirée devant le synode, où ils seront menacés d'anathème. C'est ainsi qu'il devient poëte pour pleurer son Irlande bien-aimée et pour la bénir. Sont-ce bien ses vers que l'on a conservés? n'ont-ils pas été retouchés par les bardes ou les moines irlandais? M. de Montalembert n'ose l'affirmer à une si grande distance. Mais à coup sûr le sentiment et l'accent sortent du cœur de Columba : « Quel délice de courir sur la mer aux vagues blanches et de voir ces vagues se briser sur les grèves d'Irlande! Quel délice de ramer dans ma petite barque et d'aborder au milieu de la blanche écume de l'Irlande! Ah! que ma barque voguerait vite, si sa proue était tournée vers ma chênaie en Irlande! Mais la noble mer ne doit plus me transporter que vers l'Albanie (l'Écosse), le pays des corbeaux. Il y a un œil gris qui se tourne sans cesse vers Erin, et dans cet œil gris et doux il y a une larme.... Cet œil ne verra plus, en cette vie, ni les hommes d'Erin, ni les femmes. »

Comme ce nom de l'Irlande revient d'une manière touchante à la fin de chaque stance, semblable au battant de la cloche qui frappe sur une âme! Que de regrets et d'amour dans cette répétition trois fois réitérée du nom de la patrie absente qui se replace sans cesse sur les lèvres de l'exilé, dont les yeux ne doivent plus la voir! Et ce n'est point encore la preuve la plus émouvante du souvenir impérissable que l'Irlande laissa au cœur de saint Columba. M. de Montalembert, en poursuivant son récit, constate que jusqu'à la fin de sa vie l'illustre fondateur du monastère d'Iona, cette grande ruche d'où sortirent, suivant les anciennes traditions, plus de trois cents essaims qui fondèrent autant de monastères en Calédonie et en Hibernie, donna en toute occasion, des témoignages de sa piété filiale pour sa patrie. Quand il faisait ses adieux à ses religieux ou ses hôtes, au moment où ils allaient partir pour l'Irlande, il leur disait simplement : « Vous allez retourner dans cette terre que vous aimez. » Il ne prononçait point le nom de sa chère Erin, dans la crainte que son cœur ne se brisât dans un sanglot.

« Jamais cette mélancolie patriotique, continue M. de Montalembert, ne s'effaça de son cœur, et, bien plus tard dans sa vie, on la vit reparaître dans une circonstance où perce le regret obstiné de son Irlande perdue à côté de sa tendre et vigilante sollicitude pour toutes les créatures de Dieu. Un matin, il appelle un de ses religieux, et lui dit : « Va t'asseoir au bord de la mer sur la grève « de notre île, à l'ouest, et là tu verras arriver du nord « de l'Irlande une pauvre cigogne voyageuse, longtemps « ballottée par les vents, et qui, tout épuisée de fatigue, « viendra tomber à tes pieds sur la plage. Il faut la ra- « masser avec miséricorde, la soigner et la nourrir pen- « dant trois jours; après ces trois jours de repos, quand « elle sera ranimée et qu'elle aura repris toutes ses forces, « elle ne voudra pas prolonger son exil parmi nous; « elle se retirera vers la douce Irlande, sa chère patrie, « où elle est née. Je te la recommande aussi, parce « qu'elle vient du pays où je suis né moi-même. »

Voilà comment les Irlandais aiment l'Irlande. Ainsi l'aima saint Columba, ainsi l'aimait O'Connel, dont le nom vient se placer de lui-même sous ma plume, comme si le nom du grand saint des Irlandais évoquait de l'autre côté du temps celui de leur grand orateur. J'ajouterai que le patriotisme de Columba fait partie de sa sainteté aux yeux des Irlandais. Lorsque, chassés de leur pays par la misère, ils vont chercher un asile de l'autre côté de l'Atlantique, les émigrants irlandais viennent s'étendre sur la pierre où, suivant une tradition ancienne, reposa le saint, et demandent à l'exilé du sixième siècle le courage de vivre loin de leur cher pays.

Laissons maintenant M. de Montalembert terminer la touchante légende de la cigogne :

« Tout arriva, dit-il, comme le saint l'avait prévu et ordonné. Le soir du jour où le religieux avait recueilli la voyageuse, comme il rentrait au monastère, Columba ne lui fit aucune question, mais lui dit : « Que « Dieu te bénisse, mon cher enfant; toi qui as eu soin de « l'exilée, tu la verras dans trois jours regagner sa pa- « trie. » Et, en effet, au terme prédit, elle s'éleva de terre devant son hôte, et, après avoir un moment cherché sa route dans les airs, elle dirigea son vol à travers la mer droit vers l'Irlande. Les matelots des Hébrides connaissent tous et racontent encore cette histoire. Parmi nos lecteurs, il n'y a personne, j'aime à le croire, qui n'eût voulu répéter ou mériter la bénédiction de saint Columba. »

II

Les Odeurs de Paris, par Louis Veuillot.

Ces jours derniers la nouvelle s'est répandue dans Paris que le livre de M. Louis Veuillot sur les *Odeurs de Paris* venait d'être saisi. C'était un de ces faux bruits qui, nés on ne sait où et répétés par je ne sais qui, font leur chemin dans le monde. Du reste, quand les nouvelles de ce genre se trouvent démenties par l'événement, elles sont loin de nuire au succès d'un livre; elles ajoutent à l'attrait qu'il peut avoir, qu'il ne peut manquer d'avoir quand il est dû à la plume de M. Louis Veuillot. Beaumarchais avait pris pour armes parlantes un tambour avec cette devise : *Non sonat nisi percussus;* il ne retentit que lorsqu'on le frappe. C'est donc beaucoup pour un livre que d'être frappé, c'est quelque chose d'être menacé, c'est même un avantage que de passer pour avoir été menacé, car à la saveur naturelle du fruit vient s'ajouter une autre saveur fort goûtée d'une grande partie du public, celle du fruit défendu.

Ce dernier cas est, selon nos renseignements, celui du livre de M. Louis Veuillot. Il avait écrit un livre sur les *Parfums de Rome*, il a voulu donner à ce livre un pendant ou, pour parler plus juste, un contraste; il a composé un volume sur les *Odeurs de Paris*. Les odeurs, ce mot rend-t-il bien sa pensée? J'en doute. Je connais un titre qui serait allé plus droit au but; mais, si le vrai titre ne se trouve pas sur le frontispice, on l'entrevoit dès les premières pages du livre.

« Faute de pouvoir aller chercher à leur source toutes les mauvaises odeurs parisiennes, dit l'auteur, j'ai donné une grande place aux produits littéraires. Après tout, peu de choses dans Paris et dans le monde à l'heure qu'il est sentent plus mauvais que le papier fraîchement imprimé, et ne contiennent plus de miasmes mortels... Ah ! je viens de faire un dur voyage ! A Rome, dans la belle clarté du jour, nous allions visiter les basiliques de marbre et d'or, toutes pleines de chefs-d'œuvre et de grands souvenirs, de reliques sacrées ; nous vénérions les tombeaux augustes et féconds, les ruines majestueuses où l'histoire est assise et parle toujours.

« Dans Paris, à travers la boue jaillissante, à travers la foule morne, à travers l'infecte nuit, j'allais des fumées de la pipe aux vapeurs du gaz, des cafés aux théâtres. C'est là que le peuple s'amuse, c'est là qu'il s'instruit. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai noté la voix des histrions et les mouvements de la foule; j'ai senti le souffle et la main de la mort. »

Ces lignes suffisent pour indiquer le sens et la portée du livre de M. Louis Veuillot. C'est une satire, la satire du temps présent, de tout ce qui se fait ou se dit, surtout de ce qui s'écrit. La grosse presse et la petite presse avec leurs chroniqueurs fustigés d'outrance, y ont leur couvert mis, comme le théâtre depuis les grandes scènes jusqu'au café chantant, y compris M[lle] Thérésa, cette déesse de la licence qui remplace pour le paganisme contemporain les déesses de la liberté. Les quais, les rues, les boulevards, les lettres, les sciences, les beaux-arts qui sont souvent fort laids, y trouvent place. Tous ces sujets sont un peu mêlés, les idées s'accrochent de temps en temps dans les pages de M. Louis Veuillot, comme les voitures dans Paris. Mais on trouve dans son livre une honnête indignation, et dirai-je de vigoureux coups de pinceau ou de vigoureux coups de fouet. Vous vous rappelez la lettre de ce grand seigneur écrivant, pendant la Révolution, à son fils qui avait forligné : « Monsieur mon fils, si les coups de batons s'écrivaient, vous liriez ma lettre avec votre dos. » J'ai peur que beaucoup de gens à Paris ne lisent pas le livre de M. Veuillot avec leurs yeux.

Je ne conseillerai cependant pas la lecture de ce volume à tout le monde, pas plus que je ne conseillerai à tout le monde la lecture des satires de Juvénal, qui était pourtant un galant homme et un grand satirique. Ce n'est pas la faute du peintre, ce n'est pas la faute du tableau, c'est la faute de l'original.

ALFRED NETTEMENT.

VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

(Voir pages 26, 39, 92, 118 et 141.)

Les ambassadeurs de Tipou-Saïb. — Leur réception à Versailles. L'heureuse mère console la reine malheureuse.

Tipou-Saïb, dernier sultan de Mysore, voulant expulser les Anglais de l'Inde, envoyait demander appui à la France, et ses ambassadeurs furent reçus à Versailles.

Mouhammed-Derviche-Khan avec Akbar-Aly-Khan et Mouhammed-Osman-Khan furent introduits devant Louis XVI le 10 août 1788.

« Arrivés dans la cour des ministres, dit la *Gazette* « *de France*, ils passèrent au milieu des régiments des « gardes françaises et des gardes suisses qui étaient « sous les armes, les tambours battant aux champs. « Descendus de leurs voitures dans la cour des Princes, « garni d'un détachement de gardes et de la prévôté de « l'hôtel, le sieur Delaunay, commissaire général de la « marine, les a conduits par l'escalier des Princes et la « salle des cent-suisses, qui étaient en haie, la halle- « barde à la main, dans un appartement particulier, « pour y attendre le moment où le roi serait prêt à les « recevoir.

« Sa Majesté, accompagnée de Monsieur, Mgr le duc « d'Angoulême, du prince de Condé, du duc de Bourbon, « du duc d'Enghien et du prince de Conti, s'est rendue « dans le salon d'Hercule, que l'on avait décoré et dis- « posé pour la cérémonie.

« Le trône était placé sur une estrade élevée de huit

« marches et adossée à la cheminée. L'on avait construit deux tribunes dans l'embrasure des portes, le « reste du salon était garni de gradins pour les seigneurs et les dames de la cour, la reine avait précédé « le roi et s'était placée, avec Mgr le duc de Normandie, « Madame fille du roi, et madame Élisabeth de France, « dans la tribune à gauche; celle de droite était occupée par Madame et Mme la comtesse d'Artois. Aux « deux côtés du trône étaient Monsieur et Mgr le comte « d'Artois; en avant, à droite et à gauche, les princes; « derrière le trône, les grands officiers de Sa Majesté, et « sur le repos, entre les cinq premières et les trois dernières marches de l'estrade, les ministres et secrétaires d'État.

« Le roi, étant monté sur son trône, a donné ordre « aux officiers des cérémonies d'aller chercher les ambassadeurs indiens, lesquels ont traversé dans l'ordre « suivant, la grande salle des gardes du corps du roi, « qui étaient en haie et sous les armes, l'appartement de « la reine, la galerie et les grands appartements, remplis de spectateurs, placés avec tant d'ordre, que la « marche des ambassadeurs et de leur cortége n'en a « point été embarrassée.

« Les ambassadeurs marchaient sur la même ligne, « ayant à leur droite le sieur de Nantouillet, maître des « cérémonies, à leur gauche le sieur de Watrouville, « aide des cérémonies. Ils étaient précédés par le sieur « Delaunay, le sieur Ruffin, secrétaire interprète du « roi, le sieur Pieron de Morlate, chargé de les accompagner, le sieur Dubois, commandant du guet de « Paris, et suivis par les domestiques.

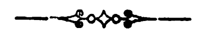
« Arrivés à la porte du salon d'Hercule, le sieur Delaunay, chargé de la lettre de créance, l'a remise au « chef de l'ambassade, qui l'a portée sur ses mains « jusqu'au pied du trône. Avant d'y parvenir, il a fait, « ainsi que ses collègues, trois révérences, l'une à l'entrée du salon, l'autre au milieu et la troisième au bas « de l'estrade. Le roi s'est découvert à cette dernière « révérence. Les ambassadeurs se sont avancés ensemble « vers le trône, accompagnés du sieur de Nantouillet et « du sieur Ruffin. Alors Mouhammed-Derviche-Khan a « remis au roi leur lettre de créance, et tous les trois « ont présenté à Sa Majesté, sur des mouchoirs, vingt « et une pièces d'or, ce qui est, dans les usages de leur « pays, l'hommage du plus profond respect. Sa Majesté « a accepté une de ces pièces de chacun d'eux. Ensuite « Mouhammed-Derviche-Khan a prononcé une harangue « qui a été traduite et répétée par le sieur Ruffin. Cette « harangue finie, le sieur de la Luzerne, ministre et « secrétaire d'État, ayant le département de la marine, « s'est approché du trône, et a reçu des mains du roi la « lettre de créance, qu'il a déposée sur une petite table « couverte de drap d'or, et placée à cet effet sur l'estrade; après quoi Sa Majesté a fait sa réponse aux « ambassadeurs qui en ont reçu l'explication par le « sieur Ruffin.

« Les ambassadeurs, soutenus par le sieur Delaunay, « et deux autres personnes, sont descendus en arrière « jusqu'au dernier degré de l'estrade, où ils ont fait une « révérence. Après avoir fait quelques pas de la même « manière ils en ont fait une seconde. Arrivés à la porte « du salon, ils se sont arrêtés, et ont fait demander au « roi la permission de jouir un instant du spectacle « brillant et majestueux qu'offrait le salon d'Hercule. « Après avoir satisfait leur curiosité, ils ont fait un dernier salut et ont de nouveau traversé les appartements, en observant le même ordre qu'ils avaient « suivi en se rendant à l'audience du roi. »

Ceux qui assistaient, en 1788, à cette belle cérémonie étaient loin de prévoir les scènes de l'année suivante. La révolution existait déjà sans doute, mais elle était à l'état latent, semblable à ces maladies qui tout à coup prennent une forme violente et emportent le malade depuis longtemps affaibli. La reine, qui gardait l'apparence d'une calme majesté, avait, nous l'avons dit, le cœur blessé mortellement depuis la scandaleuse affaire du collier, et elle ne trouvait que dans l'amour de ses enfants la force de supporter cette douleur intime et constante; la mère heureuse consolait la malheureuse reine. Et cependant, lorsque ses regards s'attachaient aux trois beaux enfants qui l'entouraient, ce n'était pas sans tristesse; la santé de l'aîné, le jeune Dauphin, d'une constitution très-délicate, la faisait trembler à tout instant pour ses jours; il s'éteignit, en effet, en 1789. Tendre mère à qui cette mort coûta tant de larmes, si vous aviez vu l'avenir, vous auriez gardé votre douleur pour ce beau petit duc de Normandie qui jouait sur vos genoux!

Renée de la Richardays.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

L'affaire des détournements de fonds commis par Lamirande, caissier de la succursale de la Banque de France de Poitiers, a préoccupé vivement l'attention publique par les divers incidents qu'elle a amenés. L'importance de ces détournements, qui se montaient à plus de sept cent mille francs, la fuite du coupable en Amérique, son arrestation au Canada, le procès intenté dans ce pays pour obtenir son extradition, l'ordre donné par le gouverneur du Canada de le livrer aux agents français, ont excité de vives polémiques des deux côtés du détroit. Le procès, qui s'est terminé par une condamnation à dix ans de réclusion, et qui avait attiré une immense assistance, a eu aussi ses péripéties. Mais ce qui nous frappe dans cette affaire, c'est l'affaiblissement du sens moral, qui se révèle partout dans notre société. La doctrine de la jouissance à tout prix, par

tous les moyens, fait son chemin dans les âmes. Ce symptôme, si manifeste dans le procès La Mahérie le devient encore plus nettement dans le procès Lamirande, et les partisans de la morale indépendante peuvent voir ce que l'on trouve dans les cœurs où le rayon qui vient d'en haut et qui échauffe en même temps qu'il éclaire, s'est éteint ou obscurci dans la nuit du scepticisme. Quand le président questionne le prévenu sur les détournements opérés dans la caisse courante, celui-ci répond : « J'espérais toujours remplacer les sacs d'or de la caisse courante par des sacs d'argent que j'aurais fait porter à la cave. » Le président fait observer que remplacer ce n'était pas restituer. — Je le sais, répond le prévenu, je n'espérais pas restituer, mais je voulais retarder le plus tard possible le moment où je pourrais être découvert, et c'est pourquoi je cherchais toujours à éviter le déficit dans la caisse courante, qui pouvait d'un jour à l'autre être vérifiée, tandis que, le déficit n'existant que dans les espèces déposées à la cave, je pouvais espérer que ma fraude aurait pu durer éternellement. »

Voilà donc quel était l'état de l'âme d'un homme appartenant à une famille honorable! Et pourquoi ces vols? Il fallait pourvoir au goût du luxe, aux désordres de tout genre, à l'amour des jouissances, au payement des dettes nombreuses contractées par suite de ces funestes passions. Quant au jeu auquel se livrait aussi Lamirande, c'était une combinaison savante destinée à donner le change, en faisant croire que le jeu était la source qui lui fournissait les sommes folles dépensées par lui. Il y a maintenant ce qu'on pourrait appeler les tacticiens du vol. Et cet homme qui, pendant plusieurs années, a opéré ces détournements, qui dérobait dans chaque rouleau d'or quelques pièces et remplaçait le poids de ces pièces par du papier, de manière que le poids spécifique du rouleau ne variât pas de plus d'un centigramme, cet homme n'avait pas cependant une mauvaise nature. Les lettres touchantes que lui ont adressées ses malheureux parents prouvent que le repentir est entré dans son cœur avec la religion, que les désordres de son esprit et de ses mœurs en avaient chassée.

J'ai dit que le procès Lamirande avait eu sa péripétie. Après l'interrogatoire de l'accusé, Me Lachaud a demandé la parole et l'a difficilement obtenue : « Ce que j'ai à dire, s'est écrié l'éloquent avocat, ne peut nuire ni à mon client ni à personne. J'ai là 110,000 francs, je veux les donner, je les donne... Je dois ajouter quelques mots sur cette restitution. On nous a dit un mot à M. Lepetit et à moi. Nous avons couru au-devant du vol; on a cherché partout jusque sur les toits. Nous avons demandé à Lamirande s'il voulait nous nommer la personne à laquelle il avait confié cette somme. « Non, non, a-t-il « dit, plutôt la mort! Cette personne a été volée elle- « même. Je ne veux pas qu'elle soit compromise. » Alors nous nous sommes attachés à cette affaire, et nous avons retrouvé les 110,000 francs. Lamirande n'a jamais eu cette somme à sa disposition; s'il nous l'eût demandée, nous ne la lui aurions pas remise. »

On imagine facilement l'effet produit par cette restitution faite en pleine audience. C'était un coup de théâtre. Aussi le public oubliant un moment la majesté du tribunal, des applaudissements ont éclaté.

⁂ M. Henri Galleau n'est pas un étranger pour nos lecteurs. Aussi apprendront-ils avec plaisir qu'il vient de publier un volume de poésies sous ce titre qui répand un parfum de bon augure : *Fleurs du chalet des iris*. Ce volume a été honoré d'un prix par l'Académie d'Arras. Nous savons que Mgr Mermilliod, qui a tant de poésie dans le cœur et dans le talent, a prédit un heureux succès au poëte qui a l'honneur d'être de ses amis. M. Henri Galleau a désiré que son livre se vendît au profit d'une œuvre de charité, en appliquant à ses gerbes poétiques cette loi ancienne qui voulait qu'on offrît la dîme de ses moissons aux pauvres et à Dieu. Il a exprimé d'une manière ingénieuse cette idée qui sert de préface à son charmant volume. Une sœur de charité vient quêter chez lui pour les pauvres petits orphelins que la dernière visite du choléra a laissés sans soutien :

Seule, ô ma sœur, vous ignorez l'adage :
« *Gueux comme...* » Hélas à quoi bon achever?
La pauvreté, du barde est l'héritage;
Ici, ma sœur, qu'espérez-vous trouver?

Que voyez-vous? Un peu d'encre et des plumes,
Papiers épars et feuillets désolés,
Jaloux du sort de ces heureux volumes,
Libres oiseaux par le monde envolés!

« — La Charité sur les plus hautes cimes
« Trouve toujours quelque chose à glaner...
« A défaut d'or, eh bien, donnez des rimes
« Et des chansons, je veux les patroner.

« A ces feuillets donnez, donnez des ailes,
« Et vous direz à ces oiseaux chanteurs :
« Dans les salons, frères des hirondelles,
« Pour l'orphelin allez, petits quêteurs. »

Chers prisonniers, enfin je vous délivre!
Prenez le vol, j'en veux croire la sœur.
La sœur l'a dit, va donc, mon petit livre,
La Charité te portera bonheur.

NATHANIEL.

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



La nuit de Noël dans les campagnes de la Bourgogne.

NOËL

La fête de Noël est demeurée une de ces fêtes privilégiées qui remuent, non-seulement les cœurs chrétiens, mais les âmes qui se sont peu à peu détachées de l'Église, leur mère. L'Assomption, Pâques, le Jour des Morts, Noël, voilà les grands jours qui ramènent les enfants prodigues auprès des autels. La nuit de Noël surtout est restée populaire dans les campagnes. Elle vient dans une triste et sombre saison où la nature semble enveloppée d'un linceul de glace et de brouillards. Les jours noirs, comme on dit en Bretagne, sont arrivés, et l'on sent d'autant plus vivement les rayons de ce soleil spirituel qui réchauffe les cœurs et illumine les âmes. Noël! Noël! ce cri, qui était le cri de joie de nos pères, ne laisse aucun cœur insensible, et quand il s'élance, avec le beau cantique d'Adam, d'une bouche inspirée, il emporte loin des vains bruits de la terre les esprits profanes, eux-mêmes étonnés des sentiments et des souvenirs qui vibrent en eux.

C'est que la pensée de ce Dieu qui se fait enfant pour nous, qui repose sur une crèche, qui veut être d'abord salué par les pauvres et les petits, qui naît dans une étable et dont la naissance est annoncée aux bergers par le chant des anges, retentissant entre le ciel et la terre pour rendre à Dieu la gloire qui lui appartient et souhaiter sur la terre la paix aux hommes de bonne

volonté, a quelque chose de profondément touchant. Rien n'égale la beauté des offices de l'Église le jour de Noël. La Messe de minuit, ce souvenir vivant des premiers siècles de l'Église, pendant lesquels on voyait les chrétiens, pleins de ferveur, passer la nuit des grandes fêtes dans la maison de Dieu, tout entiers à la méditation et à la prière, prépare les âmes à la grande journée que l'Avent a précédée comme une splendide préface. Qui pourrait entendre sans émotion la prophétie sublime d'Isaïe : « Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné ! Il portera sur son épaule la marque de sa principauté, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la Paix. » Il semble que le prophète croie ne pouvoir pas assez multiplier les noms les plus magnifiques pour épancher la joie et l'admiration dont son âme est remplie. Puis l'Église, après nous avoir crié dans son invitatoire : « Le Christ est né, venez, adorons-le! » continue par la voix du psalmiste : « Venez, réjouissons-nous dans le Seigneur, poussons des cris de joie vers Dieu notre Sauveur. » C'est le sentiment de la journée. Il éclate dans le magnifique psaume qui demande aux nations de la terre pourquoi elles s'agitent et pourquoi les rois et les princes se sont levés et ont conspiré contre le Seigneur et son Christ : *Quare fremuerunt gentes ?* Nous le retrouvons encore dans cet autre psaume qui relève l'âme et la console : « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo;* » et dans le psaume qui invite la terre entière à chanter un cantique nouveau à Dieu qui a surpassé les merveilles anciennes par cette merveille nouvelle de l'Enfant-Dieu né pour sauver le genre humain. Dans plusieurs de ses parties, l'office prend une forme dramatique qui semble mettre en action l'avénement du Christ : — « Quel est celui que vous avez vu, bergers, dites-le-nous. Apprenez-nous quel est celui qui est apparu sur la terre? *Quem vidistis, pastores?* » Et les voix répondent : « Nous avons vu un enfant nouveau-né et les chœurs des anges louant le Seigneur. Une mère a enfanté le roi dont le nom est éternel. »

Ce qui domine donc dans la fête de Noël, c'est la joie débordant des âmes, l'espoir, la reconnaissance. Ces sentiments chez nos aïeux venaient s'exprimer par des manifestations naïves. Pendant la nuit de Noël des feux s'allumaient sur tous les points, et dans cette saison de l'année où les campagnes ressemblent souvent à de vastes plaines de glaces, les flammes, reflétées par ces immenses miroirs, produisaient des effets prestigieux. Les chemins étaient remplis de la foule des fidèles qui se rendait à l'église. Ils portaient des brandons et des torches résineuses, et éclairaient ainsi les ténèbres, image de la grande lumière qui s'était levée sur le monde le jour de la naissance du Christ. Bientôt les cloches, sonnant à pleines volées leurs joyeux carillons entre le ciel et la terre, rappelaient l'*Alleluia* des anges. Si les bœufs, réveillés dans leur étable par les bruits inaccoutumés qui retentissaient dans la nuit, répondaient par un long mugissement aux cantiques de Noël, que chantaient les paysans, en se dirigeant vers l'église, ceux-ci se rappelaient que le Christ était né dans une étable et songeaient à l'âne et au bœuf de Bethléem, sur lesquels on racontait de merveilleuses légendes.

Les usages varient suivant les personnes. Dans certains cantons de Bourgogne, à Tonneins par exemple, les jeunes garçons et les jeunes filles ont conservé l'usage de parcourir la campagne, de longues branches allumées dans les mains, en chantant de gais noëls pour annoncer la bonne nouvelle. Ces flambeaux résineux qui glissent dans la nuit sans qu'on voie ceux qui les portent font l'effet de mystérieuses traînées de lumière. Ailleurs on fait cuire les gâteaux du Kalendat (des Kalendes), le christianisme a perpétué et purifié cette vieille coutume païenne, et le cri de *Kalen ! Kalen ! tout va ben!* retentit de tout côté. Presque partout on a conservé la coutume du réveillon.

Walter Scott a chanté dans son poëme de *Marmion* les réjouissances de Noël, telles que les vit la vieille Angleterre : « A Noël, devant la porte des châteaux, le hérault, portant les armes de la famille, criait trois fois : Largesse ! La salle du baron s'ouvrait toute grande au vassal, au tenancier, au serf, à tous. Le pouvoir mettait de côté sa baguette de commandement et l'étiquette dépouillait son orgueil. L'héritier, les rosettes aux souliers, pouvait dans cette soirée choisir pour la danse une compagne villageoise. »

La joie, l'hospitalité, le grand feu de la salle, la bûche de Noël flambant dans la haute et large cheminée, la table mise pour tout le monde, le pudding traditionnel, se trouvaient dans la maison du fermier comme dans celle du gentilhomme. Il régnait ce jour-là une égalité sans saturnales. Le ménestrel prenait sa harpe et chantait la grande journée. « Tels étaient, continue Walter Scott, les plaisirs qui de la cabane à la couronne apportaient la nouvelle du salut... C'était Noël qui perçait la plus large tonne de bière ; c'était Noël qui racontait le conte le plus joyeux, et les cabrioles de Noël mettaient la joie dans le cœur du pauvre homme durant la moitié de l'année. »

En Angleterre, au seizième siècle, les fêtes de Noël se prolongeaient pendant douze jours, et se terminaient par la fête des Rois. Après la fête des Rois venait « le Lundi de la charrue. » Le travail recommençait, mais le premier jour du travail était marqué par une fête. Quoi qu'on en ait dit, la vie du temps de nos pères était moins morne que de nos jours. Ils avaient moins de luxe que nous sans doute, moins de comfort, moins de délicatesse, c'est-à-dire moins de servitude; mais le catholicisme, cette grande âme de la société, éclairait et réchauffait toutes les joies populaires d'un de ses rayons.

RENÉ.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE)

(Voir page 162.)

La joie que j'ai éprouvée en me retrouvant dans mon pays a été empoisonnée par le souvenir des absents, et cependant quel doux accueil m'y attendait! Un des plus grands bonheurs de ce monde est de constater la sincérité des amitiés humaines, dont notre faible cœur est parfois si avide, et sur lesquelles il aime à s'appuyer dans ses moments de défaillance. J'étais pour ces cœurs fidèles une sorte de ressuscitée à laquelle on laissait voir toute sa joie. Emma, Mme Degalle, nos voisins, sont accourus à la Maraudière. Notre vieux recteur lui-même s'est laissé aller à une sorte d'attendrissement qui n'est pas habituel à sa forte nature. Nos serviteurs se sont hâtés de venir se replacer sous un joug qui ne leur paraît pas trop dur, et la Maraudière est redevenue ce qu'elle était. Un nuage noir et lourd a passé sur notre ciel, voilà tout. Il s'est dissipé, tout est redevenu azur.

J'ai passé quelques jours à Landergast. Emma voulait fêter mon retour. Nous avons beaucoup parlé ensemble de Louise, de Joseph, d'Arthur. Avec elle, je n'ai rien à cacher, rien à taire. Mme Degalle venait me voir très-souvent. Elle m'a appris que le désaccord du ménage Déblin prenait des proportions alarmantes. Mme Brillion fait des scènes à son gendre; Lucile, dont la santé devient mauvaise, prend de plus en plus sur les nerfs de son mari, qui s'éloigne d'elle tout à fait. C'est un ménage parisien dans la plus triste acception donnée à ce mot. M. Déblin vit ici, sa femme vit là. Monsieur s'amuse de ce côté, madame s'ennuie de cet autre. Ils mènent tous les deux grand train, et la dot de Lucile se fond entre leurs doigts. Que je les plains!

Me voici de retour à la Maraudière attendant l'hiver de pied ferme. Ce visiteur a pourtant la figure bien revêche et bien glacée. Enfin il faudra bien lui ouvrir cette porte à laquelle il frappe à coups redoublés.

Notre bon voisin m'a consacré toute une après-midi. Sa femme dispose ses fruits dans des mannequins pour les faire transporter à la ville, et le vieil amant des Muses fuit ces grandes opérations de ménage. Il était un peu soucieux; mais après une demi-heure de conversation il est redevenu lui-même, et il m'a récité avec beaucoup de feu ses deux derniers sonnets. Ils n'étaient pas sans défaut, mais je les préférais quand même à un long poëme. Naturellement il m'a parlé de sa nièce en me confirmant tout ce que m'avait dit Mme Degalle.

Aujourd'hui on dirait que le vent chante à l'été sa chanson d'adieu. Mon oreille, faite au calme de l'air pendant les mois précédents, écoute avec plaisir le frémissement continu des feuilles jaunies et ce je ne sais quel bruit vague, tantôt fort, tantôt doux, qui est comme l'haleine puissante de l'automne. Que ce vent léger qui berce et qui murmure si mélodieusement soit le bienvenu! J'aime le vent. Comme le feu et l'eau, il tient compagnie. Depuis hier je sens à peine ma solitude et je me passe très-volontiers de société.

N'ai-je pas maintenant à écouter ces voix aériennes et confuses, dont l'harmonie me plaît singulièrement? Mon père qui, malgré ses aptitudes politiques, pense parfois en poëte, écoute aussi avec plaisir ce concert dans lequel la tempête semble de temps en temps vouloir jeter des sons plus graves.

Les jours qui semblent pleurer sont venus. Ciel sombre et cœur triste vont bien ensemble. O morts, grâce à l'Église, la pensée des vivants est aujourd'hui invinciblement attirée vers vous; il y a foule dans les allées silencieuses de vos demeures, ordinairement si désertes; de tièdes larmes tombent sur vos froids tombeaux. O morts, tenez-vous compte de nos prières, de notre souvenir? Ayez pitié de nous, de nous qui possédons encore ce flambeau de la vie, dont la flamme, sans cesse vacillante, peut s'éteindre au premier souffle, et qui pourtant, hélas! vivons souvent comme si elle devait brûler toujours. Le souvenir de Louise a rempli ce jour où mon père a voulu assister à l'office des Morts. Depuis que nous vivons solitairement à la Maraudière, il y a chez lui comme une expansion des sentiments religieux que renferme son cœur. Il a toujours accompli strictement certains devoirs, mais l'homme politique était plus occupé du Forum que du Temple. Ici il a en quelque sorte suivi le courant. A la campagne, on prétend que le peuple n'est pas suffisamment éclairé, mais sur les grandes questions je le trouve beaucoup plus sensé que certaines gens. L'homme n'a pas moins de souci de son âme que la femme, et l'étrange séparation qui se fait en ville trop souvent n'existe pas aux champs. Entrez le dimanche dans une église de campagne, elle est remplie de femmes et d'hommes. Si la mère, la sœur, la fille sont présentes, le père, le fils, le frère sont présents aussi. A la ville le spectacle change. Les femmes sont partout et on aperçoit çà et là quelques hommes, et encore ont-ils presque tous dépassé la jeunesse. Où sont les oisifs, les heureux, les jeunes, les forts? Ailleurs, et plus que d'autres ils auraient besoin d'être là. Nous avons donc passé une grande partie de la journée à l'église, nous nous sommes agenouillés ensemble sur le tombeau de famille, nous avons prié ensemble sur le tombeau de ce vénéré grand-père, près duquel s'est écoulée une partie de mon enfance, pour notre chère Louise.

Nous avons à la suite passé une soirée recueillie; mais ces tristesses volontaires sont une dette que le cœur doit payer et dont il ne se débarrasse pas sans inquiétude.

— La journée est bien mauvaise pour ce feuillage si délicatement, si richement nuancé, qui fait un peu l'effet d'un voile magnifique tendu entre l'opulent automne et le sombre hiver. Le vent arrache brutalement à nos pauvres arbres leurs feuilles jaunies. La cour sablée en est maintenant jonchée. Voilà les feuilles rousses, larges, hardiment découpées des platanes et des sycomores, la feuille petite, ronde et encore verte des tilleuls; voici les feuilles de hasard de toutes formes, de toutes nuances. Quand souffle la raffale, elles courent les unes après les autres, comme d'informes papillons au vol irrégulier et court; quelquefois elles tourbillonnent et s'envolent au loin comme si des ailes leur étaient soudain poussées. Et du grand arbre humain que de feuilles tombent aussi maintenant! L'automne n'est-il pas un des pourvoyeurs de la mort? Les unes se détachent sans effort de la branche contre laquelle elles se sont desséchées, mais combien d'autres tombent flétries avant le temps! D'après la dernière lettre de Marie des Haudiers, je commence à craindre que Marthe ne soit une de ces fleurs destinées à garder leur parfum et leur éclat pour le ciel. C'est une triste pensée, et je la chasse en regardant le portrait photographique qu'elle m'a laissé. Je ne puis voir une poitrinaire dans cette belle jeune femme, si riche en santé et en fraîcheur. Non, le vent d'automne, quelque violent qu'il puisse être, ne déracinera pas cette forte plante à laquelle, s'il faut ajouter foi aux apparences, une longue vie semble promise.

Je suis encore occupée de ces feuilles mortes. A travers les vitres de la fenêtre près de laquelle je suis assise, je ne vois plus qu'elles, et elles me donnent aujourd'hui le spectacle le plus drôle et le plus gai. Les petites folles ont séché leur robe jaune si alourdie l'autre jour par la pluie, et elles jouent maintenant dans la cour qui est pleine de soleil. Notre grand platane y allonge toujours son ombre, mais c'est une ombre d'hiver, quelque chose de diaphane, de maigre ; cette ombre est à son ombre d'été ce que l'esquisse est au dessin. Le tronc dessine une ligne droite et ronde qui grossit graduellement; on dirait le grand mât d'un navire chargé de cordages emmêlés. Les feuilles dansent là-dessus et sur la surface sablée, elles se livrent aux évolutions commandées par un vent capricieux. Les voici qui arrivent en tourbillon, on dirait un escadron au galop dont les officiers généraux sortent du sycomore voisin. Mais bah! l'armée est bientôt mise en déroute et les soldats se mettent à danser. Ici on organise un ballet, là une ronde légère. Quelles danseuses bondissantes et gracieuses! Le vent change, adieu la danse, une nuée de phalènes se poursuivent comme hier, mais en essayant à voler plus haut.

Nos voisins de la Villeormond nous sont venus aujourd'hui. Ils subissent en ce moment une petite épreuve; leur fortune va considérablement diminuer par la faute du père de Lucile, qui a compromis leurs capitaux dans une fausse spéculation. La Villeormond va sans doute être vendue. « Nous n'avons plus le moyen de conserver une maison de campagne pour l'habiter seulement deux mois de l'année, m'a dit M. Brillion, et à notre âge, nous ne pouvons penser à nous établir toute l'année à la Villeormond. Philémon et Baucis habitaient une cabane solitaire, mais ils n'avaient habité que cela. »

Mon père, tout en exprimant les regrets qu'il éprouve de voir la Villeormond changer de propriétaire, a approuvé leur résolution. Les bois-taillis et les étangs qui dépendent de la Villeormond en font une résidence très-agréable pour un chasseur, et il ne doute pas qu'ils ne vendent très-avantageusement cette terre. A la fin de la visite, ils étaient tout à fait gais.

— Tu achèteras tes fruits au marché au lieu de les cueillir toi-même, ce qui te donnait beaucoup de peine, a dit M. Brillion à sa femme.

— Et comme nous agrandirons notre jardin de ville, on pourra y laisser pousser des arbres au lieu de légumes, ce qui te conviendra beaucoup mieux, a reparti l'excellente femme.

— N'amoindrissez pas inutilement le produit de votre jardin, madame, a dit mon père en souriant; ce cher poëte n'aura-t-il pas tous les arbres de la Maraudière à sa disposition?

— Avec notre jolie fontaine dans le roc, ai-je ajouté. C'est alors qu'elle méritera vraiment le nom d'Hippocrène, dont M. Brillion l'a parée, et dont jusqu'ici elle s'est montrée tout à fait indigne.

Ils sont partis en nous disant : « A demain. » Pendant les derniers jours qu'ils passent à la Villeormond, ils nous feront de fréquentes visites.

— La pluie ravage tout autour de nous, elle fait tomber les dernières feuilles et rend mou le sol de notre cour. Les traces de pas se voient maintenant dans la terre détrempée, des sentiers s'y tracent, les roues du petit cabriolet de notre voisin creusent des ornières. Dans quelques semaines, elles seraient profondes, s'il venait plus longtemps. Mon père a chargé Matthieu d'arranger cela, et en le voyant râcler la boue, broyer des pierres, je pense à la nécessité permanente de ce qui s'appelle l'entretien. Vraiment cette nécessité poursuit l'homme et lui commande un travail sans relâche. La feuille qui tombe, le nuage qui crève, le brin d'herbe qui pousse, le caillou qui roule, la poussière qui vole, sont les ennemis invisibles, mais naturels et puissants qui concourent à détruire l'ordre qu'il établit. Dans une région plus haute et plus immatérielle, n'en est-il pas ainsi? Sur le sol de notre âme, la paresse ne laisse-t-elle pas s'accumuler les cailloux, les mauvaises herbes, l'ivraie, cet ennemi de l'épi, la poussière. La paresse est un ennemi qu'on ne craint pas assez ; heureux les vigilants!

— M. et Mme Brillion ont pris définitivement congé de Saint-Clément. Ils vont s'établir à Landergast pour y vivre et y mourir. La Villeormond a été achetée par le petit-fils de l'ancien propriétaire. Il a profité de l'occasion pour ressaisir cette terre patrimoniale dont il porte le nom. Ce jeune homme, d'une trentaine d'années, remplace donc nos vieux voisins. Il habitera la Villeormond toute l'année; mais son âge l'éloignera de nous et aussi ses occupations, je pense. Il chasse, il pêche, il fait de l'agriculture; « c'est un véritable gentleman-fermier, » m'a dit notre curé, qui a connu autrefois la tante qui tiendra le ménage à la Villeormond.

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —

HISTOIRE DE LA TÉLÉGRAPHIE

(Voir pages 102, 153 et 155.)

VI

Bien que les principes de la télégraphie électrique fussent nettement posés par Ampère, comme nous le disions dans notre précédente étude, et que les savants de tous les pays se fussent attelés à la question, il devait s'écouler plus de quinze années avant qu'on arrivât à une solution pratique. Dans ce laps de temps, il fallut presque tout créer; les piles qu'on avait n'étaient pas des producteurs suffisants d'électricité pour qu'on pût établir des communications continues. Il importait donc de trouver d'autres sources d'électricité plus puissantes et surtout plus permanentes, car, on se le rappelle, les piles qu'on avait en 1820 ne fonctionnaient bien que pendant quelques heures. Il fallait en outre découvrir un moyen de correspondance qui fût à la fois applicable et simple. Or la simplicité faisait complétement défaut. Les appareils trouvés brillaient par leurs complications. Pour les vingt cinq lettres de l'alphabet, on avait besoin de vingt-cinq fils plus un pour fermer le circuit. En dehors de la dépense qu'occasionnait ce système, tous ces fils rendaient l'appareil extrêmement compliqué, et son application était lente et difficile.

En 1837, la solution arrivait de trois côtés différents : d'Angleterre, d'Allemagne et des États-Unis.

En Angleterre, Wheatstone, en combinant six fils et cinq aiguilles, construisait un appareil ingénieux indiquant directement toutes les lettres de l'alphabet; il avait même ajouté à son télégraphe une sonnerie électrique, fonctionnant au moyen d'un électro-aimant. Son télégraphe, établi de Londres à Birmingham, marcha bien; mais, sa sonnette laissant beaucoup à désirer, il inventa, pour y remédier, un appareil extrêmement mobile sur lequel le plus faible courant électrique agit et auquel il donna le nom de *relais*.

Steinheil, à Munich, essayait, à la même époque, sur un espace de vingt kilomètres, son appareil télégraphique à un seul circuit et écrivant la dépêche à l'encre. En même temps, ce savant physicien découvrait la faculté qu'a la terre de conduire les courants.

Cette découverte est une des plus importantes pour l'art nouveau; car avant qu'elle eût été faite on croyait aux seuls fils métalliques la faculté de transmettre les courants; on connaissait, il est vrai, la conductibilité du fluide par les liquides, mais ce, dans une proportion tellement restreinte (seize millions de fois moins à section égale) qu'on n'avait pas l'idée de remplacer le métal par sa solution.

Le physicien allemand démontra que *la terre peut transmettre le courant, lorsque le fil conducteur qui forme la première moitié de son parcours se termine, à son extrémité libre, par une plaque métallique et que la pile est elle-même en rapport avec le sol de la même manière.*

Dès lors on pouvait se dispenser, dans les lignes télégraphiques, d'établir un fil de retour, ce qui diminuait beaucoup la construction et la dépense; on arriva même à prouver que la terre fermait mieux le circuit que ne le faisait le fil de retour.

Enfin l'Américain Morse proposait un *télégraphe écrivant* des plus ingénieux, mais qui ne fonctionna à toutes les distances que lorsque Morse eut emprunté au système anglais les *relais* que nous avons mentionnés.

VII

Un courant tour à tour ouvert ou fermé peut, au moyen d'un électro-aimant, imprimer un mouvement rapide à un levier de fer doux placé à une distance quelconque.

Supposez une bobine de bois sur laquelle s'enroule un fil de cuivre recouvert de soie; ce fil ainsi enroulé formera une hélice qui a naturellement un commencement et une fin (x et y) que l'on pourra placer dans le circuit d'un courant, de sorte qu'il traversera toute la longueur de la bobine, entrant en x et sortant en y. Dans cette bobine est placé un barreau de fer doux.

Dès que le courant passe, le fer devient un aimant énergique; aussitôt que le courant est rompu, le barreau a perdu toute sa qualité magnétique.

Ainsi, faites passer le courant, l'électro-aimant attirera un morceau de fer doux quelconque; supprimez le courant, le fer doux est abandonné à lui-même. Maintenant supposez un ressort qui maintienne le fer doux abandonné à lui-même à une distance voulue de l'électro-aimant, supposez en outre un système de leviers très-mobiles que le jeu de cette pièce de fer doux mettra en mouvement, vous avez un courant facile à établir et à interrompre, et ainsi vous établissez un mouvement de va-et-vient à votre système de leviers;

vous savez en outre que ce mouvement peut être donné à n'importe quelle distance, puisque les fils qui amènent le courant à la bobine peuvent avoir n'importe quelle longueur.

La forme donnée actuellement aux électro-aimants est celle d'un fer à cheval.

Afin de mieux faire comprendre le jeu du télégraphe, nous prendrons un exemple.

Supposons un opérateur placé à Paris ayant une pile assez forte et dont les fils conducteurs aboutissent à un électro-aimant placé à Nantes. En face de cet électro-aimant est un levier de fer doux maintenu par un ressort. Le courant passe-t-il, il traverse les bobines, et le fer doux est aimanté ; le bras de levier placé en face de lui est attiré et touche l'aimant. On rompt le courant : le fer doux placé dans l'intérieur de la bobine n'agit plus comme aimant, et le ressort fixé à l'autre bras du levier le ramène dans sa position primitive.

On comprendra qu'il existe plusieurs conditions essentielles pour que le levier marche avec *rapidité* et *précision*. Il faut que le fer doux soit bien pur; car, s'il était le moins du monde *aciéré*, le pouvoir de l'aimant existerait encore après la disparition du courant, et il est nécessaire que l'aimantation disparaisse instantanément. Le levier, nous l'avons dit, doit être léger, et enfin il faut que la puissance du ressort soit combinée avec celle de l'électro-aimant de façon qu'elles ne se nuisent pas l'une l'autre, soit en retenant le bras de levier attiré, si le ressort était trop fort, soit en le laissant en contact avec le barreau de fer doux, dans le cas contraire. Du reste, le plus grand bras de levier a sa course limitée entre deux points fixes, et du côté de l'aimant, pour empêcher le contact, et du côté opposé, afin que le ressort ne l'éloigne pas trop de la bobine électrique. Il faut en outre proportionner la grosseur du fil à la longueur du parcours, se souvenant que le courant sera 100 fois moins fort sur une longueur de 100 kilomètres que pour une distance d'un kilomètre; mais aussi que l'intensité du courant est en raison directe du carré du diamètre du fil, de sorte que si ce diamètre est 10 fois plus grand, l'intensité sera 100 fois plus considérable.

Examinons maintenant les appareils nécessaires pour une communication simple entre Paris et Nantes, par exemple ; nous disons *simple* parce que nous supposons que la dépêche part de Paris et est reçue à Nantes sans que, de cette dernière ville, on puisse répondre à l'expéditeur.

Il faudra à Paris un producteur d'électricité. Soit une pile composée d'un plus ou moins grand nombre de couples de Bunsen ou de Daniell.

Puis un *manipulateur*. On nomme ainsi l'appareil qui fait passer ou qui interrompt le courant. Cet appareil nécessite une grande perfection, car le mouvement ne sera produit à Nantes qu'autant que le manipulateur de Paris fonctionnera bien.

Ensuite il faut des conducteurs qui joignent les deux stations. Ce sont des fils de fer galvanisé de 4 millimètres de grosseur en général. On sait à combien de fils se réduisent les conducteurs : *un fil de ligne*, unissant Paris à Nantes, et *deux fils de terre*, l'un allant de la pile au manipulateur de la première station au sol, l'autre joignant au sol l'appareil nommé *récepteur* et auquel aboutit le fil de ligne.

Tandis qu'en Allemagne on enduit les fils de ligne d'une couche épaisse de gutta-percha (afin de l'isoler) et on l'enfouit dans la terre, en France on se sert de conduits aériens. Des godets de porcelaine renversés et fixés à des poteaux de sapin soutiennent le fil à des hauteurs variant entre un et sept mètres, suivant l'endroit où ces conducteurs sont placés. Les poteaux sont posés à 25 mètres l'un de l'autre, et tous les 500 mètres est un poteau muni d'un treuil, afin de tendre les fils et pour cette raison dit : *poteau de traction*.

En quatrième lieu, à la station d'arrivée, pour nous, à Nantes, il y a un moteur et son levier. Ce levier étant mis en mouvement doit pouvoir représenter et transmettre les divers signes traduisant la pensée de l'expéditeur.

Cet appareil, appelé récepteur, a les dispositions les plus variées, mais doit toujours être en rapport avec le manipulateur de la station *expéditrice*.

Ce sont les récepteurs qui caractérisent les différents genres de télégraphes. Ainsi le télégraphe à *cadran* est ainsi nommé parce que le récepteur représente un cadran sur lequel toutes les lettres de l'alphabet sont inscrites, et une aiguille, placée au centre de l'appareil, se meut de gauche à droite, en s'arrêtant sur la lettre que l'expéditeur veut écrire. Au bureau expédiant le manipulateur est également un levier que l'on promène sur un cadran en l'arrêtant sur telle ou telle lettre.

On l'emploie dans la plupart des chemins de fer.

Il y a en second lieu les télégraphes à signaux conventionnels, qui ne diffèrent des précédents que parce que le cadran n'existe pas et que l'aiguille prend telle ou telle position convenue.

Ainsi est construit le télégraphe anglais.

On connaît, en troisième lieu, les *télégraphes écrivants*, dont le récepteur est une machine capable de tracer sur une bande de papier les caractères d'un alphabet spécial, formé par la combinaison de lignes et de points que trace un levier mu par l'électro-aimant. C'est sur ce principe qu'est construit le télégraphe de Morse.

Enfin, depuis bien peu de temps, nous avons le télégraphe Caselli, qui reproduit et l'écriture et les dessins au moyen de combinaisons que nous verrons bientôt.

En cinquième et dernier lieu, il doit exister dans chaque *bureau recevant* une sonnette électrique ou *alarme* avertissant l'employé que l'on veut se mettre en communication avec lui.



Récapitulons ce qu'il faut à un télégraphe électrique pour une *communication simple*.

Au départ : { 1° Une pile ;
2° Un manipulateur ;
3° Les fils conducteurs ;
A l'arrivée : { 4° Un récepteur ;
5° Une sonnette électrique.

ALFRED NETTEMENT FILS.

— La suite prochainement. —

CAMILLE JORDAN

Ceux-là ne connaissent qu'à demi Camille Jordan, qui ne l'ont entendu que dans les assemblées de la Restauration, où il porta à la tribune les restes d'une voix qui tombait et d'une ardeur qu'une cruelle maladie allait bientôt éteindre. C'était dans sa brillante jeunesse qu'il fallait le voir et l'entendre.

Il était un des meilleurs de cette génération de 89, qui, le cœur rempli de généreux sentiments et la tête pleine d'utopies, marchait aux abîmes de l'avenir le sourire sur les lèvres, en voyant se dessiner à l'horizon le mirage de ses espérances qu'elle prenait pour des réalités. Il avait son dévouement, son courage, son honnête désintéressement ; mais il avait aussi l'entêtement de son optimisme et l'enivrement de ses chimères. Il eut cependant sur la plupart de ses contemporains une supériorité : il était chrétien et il demeura jusqu'au bout chrétien dans cette société que les visions philosophiques du dix-huitième siècle avaient affolée.

Camille Jordan naquit à Lyon le 11 janvier 1771 ; il était issu d'une famille recommandable de négociants de Lyon qui jouissait d'une juste estime dans cette antique métropole où la probité et le travail, comme la foi, ont toujours été en honneur. Il avait dix-sept ans lorsqu'il sortit du séminaire de Saint-Irénée où il venait d'achever ses études classiques. Ce jeune homme, à peine échappé à l'étude de Rome et d'Athènes, se trouva à Vizille, au château de son oncle Périer, le père de Casimir Périer, ce grand lutteur de l'opposition de quinze ans qui ne dura que deux années quand il fallut, après 1830, combattre les idées qu'il avait surexcitées ; il s'y trouva au moment même où s'assemblaient dans ce château les états du Dauphiné, sans avoir été convoqués par le roi. On comprend l'influence que durent exercer sur cette imagination si jeune et si ardente qui s'ouvrait à la vie les scènes de l'assemblée de Vizille, où des esprits à la fois graves et passionnés qui dévoraient l'avenir du regard frappaient, comme l'a dit Chateaubriand, à l'huis de l'histoire et s'apprêtaient à mettre la main sur la société française. Le cœur de Camille Jordan palpita de leurs émotions et s'enivra de leurs ivresses. Cette nature toute neuve reçut, on peut le dire, les idées et aussi les illusions de 89 par tous les pores ; elle s'en pénétra tellement, que rien, ni les événements ni les épreuves, ne put les effacer. A Vizille, Camille Jordan, malgré son extrême jeunesse, noua des amitiés avec les hommes les plus distingués de l'assemblée, et plusieurs de ces amitiés, entre autres celle qu'il eut avec Mounier, ne finirent qu'avec sa vie.

Né en 1771, il était trop jeune pour avoir part aux premiers événements de la Révolution. Cependant il suivit avec un intérêt passionné les travaux et les luttes de la Constituante, et, gardant dans son cœur les trois principes auxquels il avait voué sa vie, la religion, la justice, la liberté, il attaqua avec autant de verve que de raison, dans un écrit qui fit une profonde sensation, la Constitution civile du clergé, et annonça à la Constituante les funestes conséquences qu'allait entraîner cet empiétement de l'autorité civile sur le domaine de l'Église. Les chrétiens lui surent gré de ses efforts, et les sages l'applaudirent ; mais combien le nombre des sages était petit ! La Révolution, semblable à une locomotive qui a déraillé, prit bientôt sa course en renversant et en écrasant tout sur son passage ; et Camille Jordan, qui avait vu son ami Mounier s'expatrier et tous les hommes selon son cœur et ses idées obligés de descendre de la scène, ajournait ses espérances sans les abdiquer, et attendait que le moment fût venu de se dévouer à la cause de ses idées et à celle de son pays.

Il crut entendre sonner cette heure longtemps attendue, lorsqu'au mois de mai 1793 les Montagnards proscrivirent les Girondins. Lyon indigné se souleva et déclara la guerre à la Convention, qui semblait l'avoir déclarée à Dieu, à la justice et à l'humanité. Camille Jordan se jeta dans ce mouvement avec l'ardeur de sa nature et l'intrépidité de son caractère ; orateur et soldat, il défendit la cause à laquelle son intelligence comme son cœur appartenait. Heureusement pour lui les Lyonnais, ses compatriotes, lui donnèrent une mission pour le Jura, avant que l'investissement de leur ville par les troupes de la Convention fût complet. Il dut à cette circonstance d'échapper aux proscriptions sanglantes qui suivirent le désastre de Lyon, quand le sauvage Couthon, frappant de son marteau les maisons condamnées à être démolies, projetait de substituer au nom de Lyon celui de Commune-Affranchie. Camille Jordan, qui se trouvait à cette époque dans le Jura, réussit à passer en Suisse. De là il se rendit en Angleterre, où il retrouva, avec quel serrement de cœur, on le devine, son ami Mounier, un des flambeaux de l'assemblée de Vizille et de la Constituante, un de ceux qui espéraient régénérer la France et lui ouvrir de magnifiques horizons, mais qui avait perdu plus tôt que Camille Jordan ses illusions et ses espérances.

Les émigrés de la Révolution rencontraient à Londres les émigrés de la Monarchie. Par Mounier, Camille Jordan se lia avec Cazalès, Malouet et Lally-Tollendal.

Il recherchait naturellement les esprits de la trempe du sien, et, comme il suivait avec un intérêt facile à comprendre les débats du Parlement, il noua bientôt des rapports avec Fox, Erskine, Mackintosh et lord Holland : la communauté des idées faisait tomber la barrière des nationalités. L'éducation parlementaire de Camille Jordan continuait ainsi, malgré son exil. Lorsque le crime se fut épuisé par ses propres excès, et que le 9 thermidor eut amené la chute de Robespierre dans lequel l'indignation publique personnifiait la Terreur, Camille Jordan rentra en France avec un flot d'émigrés. En 1797, l'estime de ses concitoyens, qui avaient appris à l'apprécier au moment de la prise d'armes de Lyon, vint le chercher dans sa retraite. Le département du Rhône l'envoya au Conseil des Cinq-Cents. Ce fut dans cette assemblée que Camille Jordan conquit sa réputation d'orateur. Le Conseil des Cinq-Cents était une de ces assemblées mêlées où l'on était venu de tous les coins de la Révolution. Les contrastes s'y coudoyaient, les extrémités s'y heurtaient ; les premiers Constituants y regardaient en face les Jacobins ; et les chrétiens s'y rencontraient avec les athées. Dans son rapport sur l'état du culte en France, Camille Jordan, qui avait le courage de toutes ses idées, osa prendre hautement la défense de la religion de la majorité des Français indignement opprimée. La faction des athées s'indigna, et les voltairiens s'étonnèrent qu'on osât parler du christianisme dans une société qui avait voté une apothéose à Voltaire et adoré la déesse Raison. Mais Camille Jordan, dont l'éloquence prenait un plus vif élan quand elle rencontrait des interruptions et se heurtait à des murmures, persista dans son dire. Il protesta contre l'oppression de la majorité par la minorité, et osa même demander, au grand scandale des sceptiques, qu'il fût permis aux églises de sonner les cloches que la Révolution leur avait laissées. Il défendit avec la même audace, mais avec moins d'autorité, la réaction lyonnaise contre les excès de la Révolution. La violence avait engendré la violence, et les rancunes et les vengeances marchaient tête levée. Camille Jordan essaya de tout justifier. Il abondait trop dès lors dans ses sentiments et dans ses idées; il y avait de l'entraînement dans sa parole comme dans son caractère, et sa candeur passionnée inquiétait souvent ses amis.

Quand le coup d'État du 18 fructidor fut frappé, Camille Jordan devait naturellement s'attendre à être atteint. Il l'eût certainement été s'il n'était pas parvenu à se réfugier en Suisse. Il y publia une protestation contre les violences du Directoire. La Suisse ne devait pas demeurer pour lui longtemps un asile. Bientôt les armées révolutionnaires l'envahirent, et Camille Jordan, réduit encore une fois au rôle d'émigré, passa en Allemagne. Il retrouva son ami Mounier à Weimar et confondit ses tristesses avec les siennes. Son espoir d'un moment avait été suivi d'une nouvelle déception. La révolution, qu'il avait cru régler, reprenait sa marche désordonnée et se précipitait de nouveau dans les violences et les proscriptions. Comme il fallait un aliment à sa vive intelligence, il s'appliqua à l'étude de la langue, de la littérature et de la philosophie allemandes.

Cette seconde émigration de Camille Jordan se prolongea jusqu'au 18 brumaire. Un coup d'État l'avait obligé à quitter son pays, un autre coup d'État lui permit d'y rentrer. Il s'ensevelit dans la retraite à Lyon, et se maria dans cette ville. Mais, lorsque la question du consulat à vie fut soumise au vote, il combattit cette proposition dans une brochure qui parut sans son nom. La brochure fut saisie, et l'un des parents de Camille Jordan, qui avait présidé à l'impression de cet écrit, fut arrêté comme soupçonné d'en être l'auteur et mis en prison. Aussitôt Camille Jordan envoya au premier consul un exemplaire de la brochure signé de sa main. Contre son attente, le nouveau chef du gouvernement défendit de donner suite à l'affaire, et Camille Jordan, rentré dans la retraite et dans le silence, y demeura jusqu'en 1814.

Il fut, avec Royer-Collard, son ami de jeunesse, un de ceux qui saluèrent la charte de 1814 et le gouvernement qui la donna, comme la réalisation des espérances de leur jeunesse. Mais les deux amis lui demandèrent plus qu'il ne pouvait donner, et, quand M. Decazes s'arrêta en apercevant, au bas de la pente sur laquelle il glissait, un abîme, ces deux hommes éminents, dont l'amitié comme les idées remontait à 89, plantèrent leur drapeau dans l'opposition. Camille Jordan, dans cette dernière période de sa vie, prononça d'éloquents discours, des discours où l'on retrouve le feu de sa jeunesse, plus de dévouement à ses idées que d'intelligence des faits, cette superstition pour certains principes qui rend insensible à la réalité des choses, et cette fougue intellectuelle qui s'associe quelquefois avec la douceur du caractère. C'était un homme de bien, mais dont l'esprit était plus généreux que sûr. Il n'avait qu'un défaut, celui d'être excessif dans ses idées. Du reste, son caractère était plein d'aménité et de charme. Il avait quelque chose de la naïveté des enfants. Étranger à tout mauvais sentiment, il ne supposait point chez les autres une perversité qu'il ne trouvait point dans son cœur, et ce fut ainsi qu'il s'abusa souvent sur les intentions des hommes avec lesquels il marchait. Ses luttes de tribune, de 1817 à 1821, achevèrent d'user ses forces déjà minées par une maladie cruelle. Il mourut au mois de mai 1821. Si ses dernières luttes de tribune avaient éloigné de lui quelques-uns de ses amis, blessés de ce qu'il y avait d'excessif et d'agressif dans son éloquence, l'unanimité se refit dans les regrets qui entourèrent son cercueil. « Sa mort, dit M. de Barante, fut un deuil public. Les différences d'opinions, les combats de la tribune, étaient oubliés devant le cercueil de cet homme de bien, de cet orateur dont la sincérité était si éloquente, de ce défenseur courageux des opprimés et des vaincus. » Le jour des funérailles de Camille Jordan, Royer-Collard lui adressa quelques paroles d'adieu,

plus d'une fois interrompues par ses sanglots : « Adieu, mon cher Camille, dit-il ; nous sommes entrés, il y a vingt-quatre ans, dans la carrière publique, et pas un seul jour, pendant une si longue route, nous n'avons été désunis. Même but, mêmes pensées, même fortune. La mort seule a pu nous séparer pour un temps. Adieu, ô le plus aimable des amis ! Adieu, noble esprit, cœur généreux ! Créature éminente, député fidèle à la religion, au roi, au peuple, adieu ! Ta mémoire sera chère à la patrie. Que le Dieu de paix te reçoive en son sein ! »

FÉLIX-HENRI.



Camille Jordan.

LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83, 98, 124, 131, 148 et 169.)

IX

La rue des Réservoirs est la plus belle rue de Versailles.

Au sommet, en face et à droite, le palais, la chapelle, les galeries, les casernes.

Un peu plus bas, le théâtre.

Tout près, la porte du parc, le plus magnifique qui soit au monde.

Un peu plus bas encore, la route de Trianon.

A l'extrémité nord, un horizon de forêts, de ces belles forêts désertes et presque silencieuses où il est si bon de s'étendre, de rester immobile au sein de cet océan de verdure dont les senteurs sont si saines, si fortifiantes, tandis que le rossignol, curieux comme s'il était philosophe en même temps que poëte, s'approche de vous timidement, puis hardiment, afin de bien s'assurer que vous dormez.

Dans toute son étendue, la rue est bordée de maisons somptueuses ou simples, avec jardins quelquefois, mais toujours propres, convenables, d'un aspect décent et pour ainsi dire honnête.

Pour comble d'agrément, la gare du chemin de fer n'est pas éloignée. On peut revenir en peu de temps à Paris si l'on s'ennuie.

Un dimanche matin, trois mois après les événements qui s'étaient passés dans son hôtel de la rue Bergère, à Paris, le baron Thourououde entra avec sa fille dans une des plus jolies habitations de la rue des Réservoirs, à Versailles.

Ils avaient entendu la messe à l'église Saint-Louis et revenaient à leur logis.

Mlle Stéphanie était bien changée. Malgré sa mise très-simple, elle paraissait plus belle qu'elle ne l'avait jamais été. Ses joues avaient perdu leur maladive pâleur. Au lieu de l'amaigrir, la mauvaise fortune semblait l'avoir modérément engraissée. Ses yeux avaient plus d'éclat, ses lèvres plus d'abandon et de joie véritable dans le sourire. Toute sa personne était comme régénérée et n'avait plus cette langueur indolente, fatiguée, qui jette un voile sur la grâce même.

Quant au banquier, les changements survenus en lui étaient moins notables.

Sa mise était simple, mais cela ne constituait pas une différence, car, à Paris, au sein même de ses millions, le baron avait toujours eu, par affectation ou insouciance, une mise fort négligée.

On pouvait remarquer seulement que le baron avait le teint plus frais, les pommettes des joues plus colorées.

Sans doute que l'air de la campagne lui faisait du bien.

Au moment de monter l'escalier, le baron se ravisa et dit :

— A bientôt, Stéphanie !

Elle se retourna.

— Vous vous en allez, père ! dit-elle d'un ton de doux reproche. Oh ! c'est bien mal. Votre place vous appelle tous les jours à Paris, je n'ai que le dimanche pour vous voir, et vous me le rognez.

— Je vais faire un tour au parc, mon enfant.

— Sans moi !

Le baron hésita ; puis, embrassant sa fille au front :

— Je vais faire un tour au parc, reprit-il. Il faut absolument que j'aille faire un tour au parc.

Pendant qu'il s'éloignait, une vieille servante, nommée Gervaise, accourut.

— Arrivez vite, mademoiselle, dit-elle. Il y a au salon deux messieurs qui vous attendent.

— Moi !

— Oui, mademoiselle.

— Deux messieurs, mais... Gervaise, courez vite chercher mon père...

— Oh ! ce n'est pas la peine, mademoiselle... c'est des artistes.

— Leurs noms ?

— Vous savez bien... M. Piquoyseau et M. Cornefert.

— Ce ne sont pas là des artistes, ma chère Gervaise, dit Stéphanie avec une nuance de fierté. L'un est éditeur, l'autre, marchand de tableaux. Vous pourrez rester à votre cuisine, Gervaise ; je puis parfaitement recevoir seule ces messieurs.

Et la jeune fille ajouta mentalement avec une petite moue charmante.

— Ah ! c'est insupportable. Ces éditeurs ne me laissent plus un instant de repos.

Elle les accueillit toutefois avec le plus gracieux sourire.

Ils se connaissaient de vue ; mais, par un sentiment peut-être exagéré d'amour-propre, chacun d'eux avait attendu que l'autre lui adressât la parole le premier. Ils ne s'étaient donc pas parlé avant le retour de la jeune artiste, mais ils s'étaient dit simultanément en eux-mêmes :

— Piquoyseau ici ! La petite a donc du talent ?

— Cornefert ici ! Il faut que cette petite ait *du chien.*

Avoir du chien signifie qu'on est doué. Horace Vernet, Delacroix, Decamps, Géricault, Troyon, avaient énormément de chien. M. Ingres en possède beaucoup moins ; il n'a guère que du génie. Flandrin n'en avait pas. Courbet a un chien enragé.

Le chien est cette qualité qui s'élance d'un tableau, vous saute à la gorge et vous terrasse d'admiration.

— Asseyez-vous, messieurs, dit Mlle Stéphanie avec beaucoup de bonne grâce, et apprenez-moi ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

Les deux hommes ouvrirent la bouche tous les deux ensemble ; puis ils se turent subitement et échangèrent ces quelques mots :

— Après vous.

— Après vous.

— Je n'en ferai rien.

— Ni moi.

— Messieurs, dit la jeune artiste afin de les mettre d'accord, lequel de vous est arrivé le premier ?

— Nous sommes venus par le même convoi, mademoiselle.

— Alors...

Mais M. Cornefert se leva.

— Je ne suis pas pressé, dit-il.

Et pour bien marquer que cette condescendance n'impliquait de sa part aucun aveu tacite d'infériorité, il fit, tout en se tenant un peu à l'écart, sonner dans son gousset les innombrables pièces d'or dont il était plein.

M. Piquoyseau se contenta de lever imperceptiblement les épaules, en signe de dédain, et commença ainsi :

— Je suis éditeur, mademoiselle. Je fais appel à

toutes les plumes distinguées, à tous les pinceaux d'élite, afin de fonder une feuille destinée à faire une révolution inouïe dans le journalisme. Il s'agit de modes. Oh! sans doute ce sujet est loin d'être en jachère. Nous avons d'abord... Non, je ne nommerai pas toutes les gazettes spéciales qui enseignent à la France la coupe d'une robe et la nuance d'un gilet. Qu'il vous suffise de savoir que je ne prendrai la place de personne, que je ne me traînerai pas dans l'ornière où mes honorables confrères se vautrent depuis tant d'années. Mon idée à moi est simple, lumineuse... mais encore faut-il l'avoir trouvée. C'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb. Du reste, la publicité... trente mille francs de publicité... a déjà proclamé tout ce que ma conception a d'ingénieux. Cela me permet de parler devant monsieur, car il lui est impossible maintenant de me voler mon idée.

M. Cornefert se retourna, et les deux hommes se saluèrent avec déférence.

— Les journaux de modes existants, continua M. Piquoyseau, vous tiennent au courant des modes actuelles. La belle affaire! Ces modes-là, vous les voyez partout, au bal, dans la rue, à la promenade. Quand je regarde, par exemple, le paletot de monsieur, je me dis : Je n'en achèterai pas un pareil! et je n'ai pas besoin de payer dix-huit francs par an pour cela. Donc tous les journaux de modes sont inutiles, excepté un seul, le mien. Le mien, en effet, ne vous apprend pas ce que vous savez déjà, mais il ouvre une perspective immense à l'imagination, à l'esprit d'invention et de découverte. Son titre résume tout, son titre est un drapeau autour duquel vont se ranger tous les gens sensés. Mon journal se nomme *les Modes de l'avenir*. Là sera peint et dépeint tout ce que le caprice et l'utilité, la fantaisie éthérée et le raisonnement algébrique pourront créer de plus suave et de plus frais, de plus chaud et de plus commode. Votre robe vous ennuie-t-elle, madame? Votre chapeau, monsieur, vous semble-t-il, ainsi qu'on l'a dit si souvent, un affreux tuyau de poêle? Vite, prenez mon journal, ouvrez *les Modes de l'avenir*, et, pour remplacer avantageusement ce qui est laid ou ce qui vous gêne, vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Mais, monsieur, interrompit M[lle] Stéphanie, je ne vois pas trop....

— Oh! mademoiselle, vous dessinez à ravir. J'ai déjà de vous des choses charmantes. Mon journal paraîtra bientôt, et il me faut une infinie variété de costumes, d'habitations, de jardins, de comestibles. La mode s'applique à tout. Autrefois on vivait sous la tente, puis dans les cabanes, les châteaux, les maisons. Nous changerons tout cela. Les modes, mademoiselle, les modes!...

— M. Piquoyseau, interrompit de nouveau Stéphanie, je travaille pour vivre, je ne vous le cache pas. Mais je n'ai pas la prétention de faire des chefs-d'œuvre.

— Vous coopérerez à une révolution dans le journalisme, mademoiselle, tout simplement.

— Je n'ai pas des ambitions si hautes, monsieur. Je suis même étonnée de trouver dès à présent à tirer parti de mes faibles ouvrages. Désirez-vous jeter un coup d'œil dans mes cartons?

— Oh! mademoiselle, je prends tout.... sans marchander.

— Après vous s'il en reste, M. Piquoyseau, ajouta M. Cornefert en s'avançant et en faisant encore sonner l'or de son gousset.

M. Piquoyseau, cette fois, se sentit blessé. Il tira de sa poche son portefeuille et dit négligemment :

— Je n'ai que des billets de mille, mademoiselle. L'or, aujourd'hui, est d'un commun!... Et même il y a là une idée à creuser : ne pourrait-on pas, dans *les Modes de l'avenir*, inventer une monnaie à la fois légère et incombustible, un signe représentatif universel? J'en parlerai à quelque littérateur. Je lui mettrai la plume en main afin qu'il pioche cette idée.

M. Cornefert prit la parole.

— Mademoiselle, dit-il, vos œuvres sont fort recherchées.... pour l'exportation. Imitez, croyez-moi, et n'innovez pas. Vous imitez très-bien. Or l'imitation, pour l'Amérique, pour l'Angleterre, est encore ce qu'il y a de plus goûté. En France, on a encore des préjugés. On suit les traditions de l'art grec, et, pour composer un beau visage, on prend le nez d'un côté, la bouche de l'autre, les yeux ailleurs. Aussi, lorsqu'un bon bourgeois passe devant des figures pareilles, il ne s'arrête pas, car cela ne ressemble en rien à sa femme, à sa sœur, à sa fille, à madame une telle. Placez-le, au contraire, devant une batterie de cuisine bien imitée, devant un bœuf tourmenté par une mouche, devant un monsieur en manche de chemise et lisant son journal, devant une assiettée de fruits ou une botte de légumes faciles à reconnaître, il sera satisfait, flatté, il aidera à former autour de votre œuvre un groupe d'admirateurs passionnés. Oh! mademoiselle, je payerais bien cher, pour Londres ou New-York, un tableau représentant un arbre dont on pourrait compter les feuilles, une prairie dont on pourrait compter les brins d'herbes, une fourmilière dont on pourrait compter les fourmis. Mais allez dire cela à nos artistes! Ils poursuivent je ne sais quel idéal imaginaire qu'ils n'atteignent jamais. Ils mettent dans leurs ouvrages de la philosophie, du raisonnement, de l'invention, de l'érudition, de l'esprit, tout, excepté la vérité pure et simple. Vous êtes jeune, mademoiselle, vous avez devant vous un immense avenir, permettez-moi de vous donner quelques conseils.

— Écoutez d'abord les miens, dit Piquoyseau : inventez, mais n'imitez pas.

— Ah! mademoiselle, reprit Cornefert avec chaleur, au nom de votre gloire, au nom de l'art qui périclite, imitez, mais n'inventez pas.

— Il m'est bien difficile de vous contenter tous les deux, messieurs, dit Stéphanie en riant. Je tâcherai toutefois d'inventer en imitant et d'imiter en inventant.

Néanmoins, malgré leurs apparences de parti pris, les deux visiteurs mirent à une sorte d'enchère tous les ouvrages de la jeune artiste, quels qu'ils fussent. Dessins, pastels, aquarelles, tout fut acheté et soldé séance tenante.

Puis les deux hommes se retirèrent, emportant leurs acquisitions.

Mais, au lieu de retourner immédiatement à Paris, ils se séparèrent dans la rue et se dirigèrent, chacun d'un côte différent, vers le parc.

Quant à Mlle Stéphanie, elle compta en rougissant de plaisir les sommes qu'elle venait de recevoir.

— Oh ! cette fois, pensa-t-elle, je ferai l'emplette d'une montre pour mon père. Il me grondera peut-être.... Non, non, car je suis assez riche pour lui faire ce petit cadeau.

Celui qui alors aurait pu contempler cette jeune fille l'eût trouvée bien embellie. Sa taille, maintenant vivace, était souple comme la tige élancée et délicate d'une belle fleur, et son visage fin et harmonieux avait des traits où rayonnait une expression de joie intime et contenue. L'inflexion gracieuse de son cou et tous ses mouvements suavement adoucis faisaient penser encore à ces beaux cygnes qui glissent sur l'eau sans qu'aucun effort apparent enlève rien au calme de leur allure ni à la tranquillité des eaux.

Et cette jeune fille si vaporeuse, si diaphane, ne craignait pas de descendre ou de s'amoindrir en s'occupant des mille détails du ménage. Elle rencontrait là des distractions à son travail, des sollicitations toujours écoutées à tenir en éveil son esprit et son cœur.

Dès qu'elle fut un peu remise de l'émotion causée par la double visite qu'elle venait de recevoir, Mlle Stéphanie songea de nouveau à son père et alla rejoindre la servante.

— Gervaise, dit-elle, votre eau est-elle sur le feu ? Vous savez qu'il est onze heures et demie et qu'il faut servir à mon père son œuf frais à midi sonnant.

— Oh ! soyez tranquille, mademoiselle.

— Cher père ! murmura la jeune fille ; c'est bien le moins que rien ne soit changé à ses habitudes, puisqu'elles sont si peu coûteuses.

H. AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121 et 138.)

L'éducation au dix-huitième siècle. — Influence de la société. — Les femmes au dix-huitième siècle. — Trois types d'éducation : Jean-Jacques Rousseau et son *Émile*. — Mme de Genlis. — Mme Campan.

Au moment où le dix-huitième siècle s'ouvre, il est difficile d'indiquer immédiatement où il faut placer la barrière qui sépare le siècle qui finit du siècle qui commence. Ces transitions datent de plus loin. Déjà dans les dernières années du règne de Louis XIV, Bossuet voyait naître et annonçait cette époque rieuse et folâtre de la libre pensée et d'une conduite plus libre encore, qui se cachait à demi dans l'ombre du Palais-Royal, ou sous les voûtes du vieux palais du Temple, qui abritait les soupers licencieux des Vendôme, et qui devait, avant la fin du dix-huitième siècle, abriter d'inénarrables malheurs. La corruption qui se cachait fit explosion avec la Régence. Ce fut par cette corruption sociale que la seconde éducation des femmes fut atteinte. La première n'avait pas sensiblement changé. On a vu que Saint-Cyr garda jusqu'au bout les méthodes, les traditions, la discipline, l'esprit de Mme de Maintenon. Seulement Mme de Maintenon lui manquait, avec son expérience du monde, sa sagesse si pratique, ses lumières et ses conseils sur la vie qui attendait les jeunes personnes au sortir du couvent.

Les trois grandes maisons d'éducation du dix-huitième siècle furent, avec le couvent de Fontevrault, où le cardinal Fleury fit élever Mesdames de France en haine de Saint-Cyr, le couvent de Panthemont situé rue de Grenelle, dans les bâtiments où est placée aujourd'hui une église protestante, le couvent de la Présentation et celui des dames de Sainte-Marie de la rue Saint-Jacques.

Le couvent de Panthemont recevait les filles de la plus haute noblesse, des princesses mêmes. On voyait là ce qu'on avait vu au commencement de la troisième race : des amitiés se formaient entre les jeunes filles de races princières et des jeunes filles appartenant à de grandes maisons, et ces amitiés se continuaient dans la vie. Ce fut ainsi que Mme de Barbantane plaça sa fille à Panthemont auprès de Mme la duchesse de Bourbon, pour qu'au sortir du couvent elle devînt dame d'honneur de cette princesse [1]. Le prix de la pension à Panthemont était plus élevé que partout ailleurs. Au commencement du dix huitième siècle, il se montait pour la pension ordinaire à 600 francs, à 800 pour la pension extraordinaire. Il importe de rappeler qu'il fallait payer en outre 300 livres pour la femme de chambre que chaque pensionnaire avait avec elle, et que l'éclairage, le chauffage, le blanchissage du linge fin, n'étaient pas compris dans cette somme. Le prix de la pension arrivait ainsi à 1,500 livres, qui équivalent au moins à 3,500 livres de notre temps.

Après Panthemont venait le couvent de la *Visitation*, destiné aussi à la noblesse, mais à une noblesse un peu inférieure à celle qui avait des prétentions aux grandes charges de la cour. Le couvent des *Dames de Sainte-Marie*, de la rue Saint-Jacques, était surtout rempli par les filles de la haute magistrature et de la grande bourgeoisie. Cette maison était renommée par l'excellence de ses études.

[1] *La Femme au dix-huitième siècle*, par MM de Goncourt.



Au-dessous de ces trois grands types, on trouvait une foule de communautés vouées à l'éducation des filles de la petite bourgeoisie, et où les parents peu aisés mettaient au moins leurs enfants pour les préparer à leur première communion, comme on peut le voir par l'exemple de la fille du sculpteur sur bijoux Phlipon, celle qui devait porter plus tard le nom de Mme Roland, et qui noua dans ce couvent les liens de l'amitié étroite qui l'unit aux demoiselles Canet.

Dans toutes ces maisons d'éducation, la méthode était à peu près la même. Elle répondait à la définition d'une bonne éducation des femmes, formulée par Mme de Créqui, dans une lettre adressée à Sénac de Meilhan : « Des instructions religieuses, des talents analogues à l'état d'une femme qui doit être dans le monde, y tenir un état, fût-ce même un ménage. »

Ce n'étaient donc point les couvents qui faisaient défaut à l'éducation des femmes. Ils l'entendaient à peu près comme ils l'avaient entendue au dix-septième siècle. Ils cherchaient à leur former le cœur et l'esprit par la religion ; puis ils s'efforçaient de les préparer à la vie qu'elles devaient mener dans la société. Les leçons d'histoire, de géographie, de calcul, alternaient avec les leçons de musique, de chant et de danse. On leur enseignait aussi les travaux d'aiguille, et même quelquefois à mettre la main à quelque gâteau, à quelque friandise. Les idées que Mme de Maintenon avait accréditées à Saint-Cyr avaient fait leur chemin dans le monde. Ce qui avait réellement changé, c'était le monde où les femmes faisaient leur seconde éducation.

Malheureusement ce monde, elles y entraient de très-bonne heure. Elles sortaient très-jeunes, trop jeunes du couvent, et presque toujours elles en sortaient pour se marier. C'est dire que ces mariages étaient conclus d'avance, sans qu'on eût consulté les goûts, les convenances d'esprit, de caractère, des deux personnes qu'il s'agissait d'unir par un lien que la mort seule devait trancher. On trouve dans les mémoires et dans les correspondances de Mme d'Épinay un curieux exemple de ces mariages improvisés : c'est celui de Mme d'Houdetot. M. de Rinville se présente chez M. de Bellegarde et lui propose à brûle-pourpoint un de ses arrière-cousins, M. d'Houdetot, pour Mlle de Bellegarde, si jeune encore qu'on n'a pas cessé de lui donner son nom d'enfant, Mlle Mimi. Naturellement, il lui fait l'éloge du jeune homme ; c'est un bon sujet et un bon parti. On prend immédiatement jour pour la présentation, qui aura lieu dans un dîner donné par Mme de Rinville, et où se trouveront le clan des Rinville et celui des d'Houdetot. On a eu la sage précaution d'avertir Mlle Mimi de ce qui se prépare pour elle, car, en sa qualité de petite étourdie, elle ne prend garde à rien et baye aux corneilles. On vient de faire les premières ouvertures, et l'on est déjà au repas d'accordailles. Dès que les Bellegarde arrivent, la marquise d'Houdetot embrasse toute la famille, et M. de Rinville et elle s'emparent de M. de Bellegarde. Il est bien entendu que Mlle Mimi a été placée à table à côté du jeune d'Houdetot. Au dessert, on parle tout haut du mariage, tant les choses ont marché vite ! Il semble que ces gens-là ont deviné la vapeur et l'ont appliquée à la plus grande affaire de la vie, le choix de la personne avec laquelle on doit la passer. Le café pris, on renvoie les domestiques ; M. de Rinville, qui mène la locomotive, trouve qu'elle ne va pas assez vite encore, et la lance à toute vitesse :

— Tenez, dit-il, nous voilà en famille, ne faisons pas tant de mystères.

Remarquez qu'il n'y a pas eu jusque-là l'ombre d'un mystère.

— De quoi s'agit-il ? d'un oui ou d'un non. Mon fils vous convient-il ? Oui ou non ? Et à votre fille ? Oui ou non ? Voilà l'*item*. Notre jeune comte en est déjà amoureux. Votre fille n'a qu'à voir s'il ne lui déplaît pas. Qu'elle le dise. Prononcez-vous, ma filleule.

Ici, naturellement, Mlle Mimi rougit, c'est le moins qu'elle puisse faire en présence d'un mariage conduit ainsi tambour battant. Mme d'Esclavelle intercède pour elle et demande qu'on lui laisse le temps de respirer. Mais elle a affaire à un homme qui, comme César, croit qu'il n'y a rien de fait tant qu'il y a quelque chose à faire.

— Vous avez raison, reprend-il, il vaut mieux traiter d'abord les articles. Occupons-nous-en et laissons les jeunes gens causer ensemble.

Tout le monde trouve qu'on ne saurait mieux dire, et les parents se retirent dans un coin du salon pour traiter les grandes affaires, en laissant tout un quart d'heure au comte d'Houdetot et à Mlle Mimi pour achever de s'étudier et de faire connaissance. On ne saurait mieux faire les choses. M. de Rinville, qui tient toujours la tête, annonce que le marquis d'Houdetot donne à son fils 18,000 livres de rentes en Normandie et la compagnie de cavalerie qu'il lui a achetée l'année d'avant. La parole est à la marquise d'Houdetot, qui annonce qu'elle donne ses diamants, qui sont beaux, et qu'elle les donne tant qu'il y en aura. M. de Bellegarde, qui est un galant homme et un excellent père, est prompt à la réplique ; il promet à Mlle Mimi trois cent mille livres de dot, et lui garantit sa part dans la succession paternelle. Vous comprenez qu'il est impossible, après ce feu roulant de libéralités dotales, que les deux jeunes gens n'aient pas profité du quart d'heure qu'on leur a donné pour s'apprécier, et qu'ils ne soient pas complétement d'accord. Aussi les deux familles se lèvent et se félicitent. Il est convenu qu'on signera le contrat le soir même. Le notaire, qui a été mandé, reçoit communication des arrangements pris et mission de les libeller pour qu'on puisse signer avant la fin du jour. Les bans seront annoncés le dimanche suivant, on achètera une dispense pour les autres, et le mariage aura lieu le lundi.

Ce qui avait été dit fut fait. On alla en toute hâte

faire part du mariage aux parents des deux côtés qui avaient le droit d'être avertis avant le public. Le soir on se réunit chez M. de Bellegarde où l'on trouva le notaire avec l'instrument. Pendant la lecture, la marquise d'Houdetot remit à sa future belle-fille, comme présent de noces, deux riches écrins de diamants dont le contrat constata la remise en laissant un blanc pour le chiffre qui devait en indiquer la valeur, car on n'avait pas pris le temps de les faire estimer ; tout le monde signa, on se mit à table pour souper, et le lundi suivant, car M. de Rinville n'en démordit pas, Mlle Mimi était Mme la comtesse d'Houdetot.

Voilà un mariage bien brusque, dira-t-on, mais il s'agissait peut-être de deux familles qui se connaissaient, qui s'aimaient depuis longtemps ? — Pas le moins du monde. La famille d'Houdetot et la famille Bellegarde ne se connaissaient pas plus que les deux jeunes gens. Il y avait des convenances de rang, de fortune, de situation, cela suffisait.

On croit rêver quand on lit de pareils récits. S'ils ne se rencontraient pas dans les mémoires des contemporains, de personnes parfaitement au fait de ce qui se passait dans la société du dix-huitième siècle où elles vivaient et qui n'ont eu aucun motif pour la calomnier, on aurait de la peine à admettre des vérités aussi invraisemblables. Est-ce au théâtre que nous transporte Mme d'Épinay ? Est-ce dans le monde ? Ne croyez-vous pas entendre l'arrêt du juge des *Plaideurs* :

> Mariez-vous au plus tôt,
> Dès demain, si l'on veut, aujourd'hui s'il le faut.

Non, ce n'était pas au théâtre, c'était dans le monde et dans le grand monde que les choses se passaient ainsi. On y faisait de la comédie sans le savoir. On y agissait comme les auteurs de pièces font agir leurs personnages, et, au fond, c'était pour sortir du couvent et pour avoir ses entrées sur la scène du grand théâtre du monde que les jeunes filles contractaient avec cette légèreté et cette irréflexion une union éternelle. Mme d'Houdetot, l'avouait elle-même plus tard dans un souper auquel assistait Diderot, qui n'a pas laissé tomber dans l'oubli cet aveu : « Je me mariai, dit-elle, pour aller dans le monde, et voir le bal, la promenade, l'opéra et la comédie. » Les auteurs de *la Femme au dix-huitième siècle*, MM. de Goncourt au travail desquels j'ai emprunté la plupart de ces détails, ajoutent qu'une autre femme de ce temps, Mme de Puisieux, avouait qu'elle n'aurait point résisté à la tentation d'une voiture bien dorée, de beaux diamants, de chevaux piaffant et d'une brillante livrée, et que, pour avoir tout cela et mettre du rouge et des mules, elle aurait épousé le moins aimable des hommes.

Je ne dirai pas, cependant, comme les deux auteurs dont je viens de parler et qui ont écrit sur *la Femme au dix-huitième siècle*, un ouvrage curieux, spirituel, d'un style un peu tourmenté et taillé à facettes, intéressant cependant, mais dont le défaut est de conclure trop souvent du particulier au général : « Voilà le mariage au dix-huitième siècle ! » Non, cela est trop absolu. Il y avait encore beaucoup de familles, surtout dans les provinces, où l'on ne comprenait pas ainsi le mariage. On peut s'en convaincre en lisant dans la *Vie de madame de la Rochejaquelein* [1] la manière dont fut conclu celui de Mlle de Donnissan avec le marquis de Lescure, son cousin. Mais il reste vrai que dans le dix-huitième siècle il y avait, surtout à Paris, beaucoup de mariages improvisés, comme celui de Mlle de Bellegarde, entre des jeunes filles retirées du couvent à quinze ans et des jeunes hommes qu'elles avaient à peine entrevus. Il ne faut pas demander quelle était la seconde éducation de ces jeunes filles dont la première était à peine terminée ; il n'y avait pas pour elles de seconde éducation. Elles entraient sans transition, sans préparation aucune, dans une société qu'elles ne connaissaient pas et où elles allaient rencontrer mille embûches cachées sous les fleurs. Ce qui les avait ravies et charmées, c'était la mise en scène du mariage ; d'abord les préparatifs du trousseau, toute une maison occupée d'elles, l'achat des parures, des bijoux, ce mouvement de marchands, de couturières, de faiseuses de modes, ces monceaux d'étoffes de soie, de velours, ces fleurs, ces dentelles. Tout cela pour elles ! Ce rôle d'idoles que l'on pare pour la grande cérémonie leur tournait la tête. Et puis le titre, et puis, comme le disait Mme de Puisieux, la grande existence, le carrosse, les attelages, la livrée, et par-dessus tout cela, la présentation à la cour. Le mari disparaissait un peu derrière ces préliminaires du mariage, on ne le retrouvait que plus tard. Il faut lire dans les *Mémoires* de Mme de Genlis l'historique de sa présentation à la cour, la sérieuse discussion qui s'éleva entre Mme la maréchale d'Estrée et Mme de Puisieux sur la collerette quatre fois mise et quatre fois ôtée de la nouvelle mariée, la délibération sur la poudre, le rouge, les femmes de chambre de Mme la Maréchale appelées pour faire aboutir à une solution ce colloque qui menaçait de devenir plus long que le colloque de Poissy, le grave débat sur la question des révérences et la critique du coup de pied donné par Mme de Genlis pour repousser sa robe, et que ce jury compétent avait déclaré trop théâtral. Ce sont les affaires. Au milieu de ces affaires d'état, comment trouver le temps de songer au mari ? Il y avait eu d'abord la toilette de la mariée avec la robe d'étoffe d'argent étrangement décolletée, les mouches, le rouge, privilèges de son nouvel état, les souliers également d'étoffes d'argent avec des rosettes à boucles de diamants. Quel effet produirait-on dans ce beau costume lorsque, conduite par deux chevaliers de main, on traverserait la foule accourue

[1] Voir dans la *Vie de Mme la marquise de la Rochejaquelein*, chapitre III, les pages 65-68. Voir aussi le récit du mariage de Mme de Montagu, dans le livre récemment publié par M. de Noailles.

pour contempler la reine de la journée. Il y avait ensuite le départ pour la campagne, car cet usage qu'on croit nouveau existait au dix-huitième siècle comme aujourd'hui. Au retour, c'est-à-dire au bout de quelques jours, il y avait apparition de la nouvelle mariée, parée de tous ses diamants, à l'Opéra dans la loge dite des nouvelles mariées. Cette loge était placée auprès de celle de la reine; c'était, en quelque sorte, la présentation au public. La présentation à la cour venait la dernière, mais c'était l'acte le plus solennel et le plus important de la vie de la jeune femme. Là, elle recevait la consécration de sa nouvelle existence. Être présentée à la cour, cela équivalait pour elle à ce qu'avait été pour son mari l'honneur de monter dans les carrosses du roi. A partir de ce moment elle prenait rang parmi les premières de son sexe; elle portait au front cette auréole que le soleil de Versailles laissait tomber sur les têtes qu'avait touchées un de ses rayons. Et quand cette jeune femme âgée, le plus souvent, de quinze ans, de seize ans, tout au plus, qui avait le cœur pur, sans doute qui sortait du couvent avec des idées religieuses, mais avec les idées religieuses qu'on peut avoir à cet âge, avait traversé toutes ces émotions de la vanité, le monde s'ouvrait devant elle, et quel monde! C'est ici qu'il faut rechercher quelle était la seconde éducation que donnait la société du dix-huitième siècle aux jeunes personnes qui, avec l'inexpérience et par conséquent avec la confiance de leur âge, entraient dans son sein.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —



VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

(Voir pages 26, 39, 92, 118, 141 et 174.)

Première enfance du duc de Normandie. — Lettre de Marie-Antoinette sur ses enfants. — Les mauvais jours.

Rien de touchant comme le tendre amour du duc de Normandie pour sa mère qui, du reste, n'avait jamais abandonné à d'autres ces soins maternels que rien ne remplace. Les enfants de Louis XVI et de Marie-Antoinette avaient gouvernante, sous-gouvernante, maison complète comme tous les enfants des rois; mais ils avaient de plus un père et une mère dans toute l'acception du mot, un père et une mère qui ne déléguaient à personne leur autorité, leur sollicitude. On peut s'en convaincre en lisant la lettre écrite par la reine à Mme de Tourzel au moment où cette noble dame remplaça auprès des jeunes princes Mme de Polignac obligée d'émigrer en 1789.

« Mon fils a quatre ans quatre mois, moins deux « jours, écrit la reine. Je ne parle ni de sa taille, ni de « son extérieur; il n'y a qu'à le voir. Sa santé a toujours « été bonne, on s'est aperçu que ses nerfs étaient très- « délicats, et que le moindre bruit extraordinaire faisait « effet sur lui... Il est comme tous les enfants forts et « bien portants, très-étourdi, très-léger et violent dans « ses colères; mais il est bon enfant, tendre et caressant même, quand son étourderie ne l'emporte pas. Il « a un amour-propre démesuré qui, en le conduisant « bien, peut tourner un jour à son avantage. Jusqu'à « ce qu'il soit bien à son aise avec quelqu'un, il sait « prendre sur lui, et même dévorer ses impatiences et « colères, pour paraître doux et aimable. Il est d'une « grande fidélité quand il a promis une chose; mais il « est très-indiscret; il répète aisément ce qu'il a entendu « dire; et souvent, sans vouloir mentir, il y ajoute ce « que son imagination lui a fait voir. C'est son plus « grand défaut et sur lequel il faut bien le corriger. Du « reste, je le répète, il est bon enfant; et avec de la « sensibilité et en même temps de la fermeté, sans être « trop sévère, on fera toujours de lui ce qu'on voudra. « Mais la sévérité le révolterait, car il a beaucoup de caractère pour son âge. Et pour en donner un exemple, « dès sa plus petite enfance, le mot *pardon* l'a toujours « choqué. Il fera et dira tout ce qu'on voudra quand il « a tort; mais le mot pardon, il ne le prononcera qu'avec des larmes et des peines infinies. On a toujours « accoutumé mes enfants à avoir grande confiance en « moi, et, quand ils ont eu des torts, à me le dire eux-mêmes. Cela fait qu'en les grondant j'ai l'air plus « peinée et affligée de ce qu'ils ont fait que fâchée. Je « les ai accoutumés tous à ce que un oui ou un non, « prononcé par moi, est irrévocable; mais je leur en « donne toujours une raison à la portée de leur âge, « pour qu'ils ne puissent pas croire que c'est humeur « de ma part. Mon fils ne sait pas lire et apprend fort « mal, mais il est trop étourdi pour s'appliquer. Il n'a « aucune idée de hauteur dans la tête, et je désire fort « que cela continue: nos enfants apprennent toujours « assez tôt ce qu'ils sont. Il aime sa sœur beaucoup, et « a bon cœur. Toutes les fois qu'une chose lui fait plaisir, soit d'aller quelque part, ou qu'on lui donne « quelque chose, son premier mouvement est toujours « de demander pour sa sœur de même. Il est né gai: « il a besoin pour sa santé d'être beaucoup à l'air, et je « crois qu'il vaut mieux le laisser jouer et travailler à la « terre sur la terrasse que de le promener plus loin... »

Réalisant cette pensée toute maternelle, Marie-Antoinette voulut que son second fils jouât sous ses yeux, et marqua pour théâtre à ses jeux cette belle terrasse de Louis XIV où la grâce du petit prince, arrosant les fleurs d'un jardin d'enfant, formait un charmant contraste avec les grandes lignes des allées tracées par le Nôtre. Avec quel soin l'enfant royal bêchait, arrosait, jaloux de cultiver seul son petit parterre dont chaque matin il cueillait les plus belles fleurs pour les déposer sur la toilette de Marie-Antoinette. Elles apportaient à l'heureuse mère, avec leur doux parfum, comme la première caresse de son fils bien-aimé.

Le roi, qui voyait à quel point cette tendresse filiale adoucissait la tristesse de Marie-Antoinette, se mettait de moitié dans les petits plaisirs que cet aimable enfant, surnommé par sa mère le *chou-d'amour*, lui préparait. La veille d'un de ses jours de fête, le roi avait conseillé au Dauphin de faire un bouquet tout à fait extraordinaire et d'y ajouter un petit compliment de sa façon : « Mon papa, répondit-il, j'ai une belle immortelle dans « mon jardin ; je ne veux qu'elle pour mon compliment « et pour mon bouquet ; en la présentant à maman, je « lui dirai : Je désire, maman, que vous ressembliez à « cette fleur. »

Le bonheur du duc de Normandie et de sa sœur était de parcourir les pelouses et les bocages du Petit-Trianon. Un jour, après un violent orage, les deux enfants trouvèrent un nid abandonné. Les petits y étaient, mais les parents avaient fui, ou plutôt ils avaient péri dans l'orage de la veille, car jamais les parents, alors même qu'ils ont des ailes, n'abandonnent leurs enfants. Le duc de Normandie et sa sœur se sont assis sur l'herbe pour compter le nombre des petits. Leur joie est voilée par l'expression d'une vive compassion pour ces êtres chétifs, privés de leurs parents. Nobles et infortunés enfants, il n'y a pas que les nids d'oiseaux qui soient détruits par l'orage ! Ce beau nid royal où vous vous pressez, encore heureux, dans les bras et sous les caresses de votre mère, la tempête qu'on appelle la révolution et dont les sourds grondements échappent à votre inexpérience, s'avance pour vous en arracher, et bientôt aussi vous serez comme ces petits oiseaux tremblants entre des mains étrangères !

Nous sommes déjà entrés en effet dans cette redoutable année 1789, et Versailles a vu la réunion des États-Généraux.

Renée de la Richardays.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Dans toute la catholicité les voix des évêques s'élèvent, et ces saintes vigies du monde spirituel répètent de proche en proche cette parole : « Prions ! prions pour le père commun de la grande famille, pour l'auguste vieillard du Vatican, pour le successeur de saint Pierre, pour le vicaire de Jésus-Christ ! »

Dociles à la voix de nos évêques, prions pour notre saint-père Pie IX ! Les soldats de la France viennent de prendre congé de lui en emportant au front sa bénédiction pontificale et un souvenir éternel de ses bontés et de ses vertus. Que nos prières les remplacent autour de notre père et fassent bonne garde. C'est Joseph de Maistre qui l'a dit : « La prière est une force seconde ; » elle fait une sainte violence à la miséricorde de Dieu qui l'a prévue de toute éternité. Prions !

⁂ Parmi les invités des fêtes de Compiègne qui touchent à leur fin, on a remarqué les représentants de la république d'Andorre. Cette république est cachée dans un des plis des Pyrénées, qui inspirèrent au mendiant de *la Légende des siècles*, de M. Victor Hugo, apostrophant à la fois son manteau et la montagne, sa fameuse comparaison des poux et des rois.

Toi des poux dans tes trous, toi des rois dans tes antres !

Limitrophe à la fois avec l'Espagne et la France, la république d'Andorre compte 18,000 habitants. Elle joua un moment, en 1822, un certain rôle dans l'histoire. A cette époque, en effet, elle demanda qu'on levât sur sa frontière le blocus que la douane française y avait établi pour empêcher les convois d'armes et de munitions d'aller ravitailler les guérillas de l'armée de la Foi commandées par le baron d'Eroles le trappiste et les autres chefs qui avaient levé le drapeau contre le gouvernement révolutionnaire de Madrid, auquel le roi Louis XVIII n'avait pas encore déclaré la guerre. La réclamation de la république d'Andorre, à laquelle le gouvernement français déféra, offrit le moyen aux royalistes français de ravitailler les royalistes espagnols. Le Val d'Andorre était représenté à Compiègne par le baron de Senaller, syndic, procureur général et président de la République, le conseiller d'État baron de Boig, le consul M. Haas, et leur suite. Les illustrissimes Andorrans portaient leur costume national, qui se compose d'un tricorne et d'une longue soutane à boutons bleus. Cette petite République est dotée de volatiles grandioses ; son président a offert à notre jardin d'acclimatation un coq et une poule gigantesques.

— Quoi ! diront les dédaigneux, une république de dix-huit mille habitants dans un temps où Paris et Londres comptent cent mille habitants dans un seul quartier, et une population de deux millions d'hommes pour toute la ville !

— Qu'importe, répondrons-nous, si l'on est plus sage, plus honnête, plus heureux, plus tranquille dans le Val d'Andorre que dans ces grandes capitales ?

Nathaniel.

JACQUES LECOFFRE ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France ; un an, 10 fr. ; six mois, 6 fr. ; le n°, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Mlle *Lili et M. Lucien* (Dessin tiré de l'Album d'Hetzel).

LES ÉTRENNES

Qui n'aime les étrennes? Madame Élisabeth, qui avant d'être une sainte fut la meilleure des princesses, comme disait le pauvre Jacques, son protégé, les aimait. Le roi, son frère, lui donnait tous les ans trente mille livres au 1er janvier, pour étrennes : c'est ce qu'un des rois actuels de la finance oserait à peine offrir, de nos jours, à sa sœur; que voulez-vous? les rois de France étaient moins fastueux que ces parvenus du coffre-fort, et les filles de France moins exigeantes que Mlles Millions. Dont Madame Élisabeth aimait les étrennes. En souhaitez-vous la preuve? Quand elle eut demandé au roi son frère de lui donner d'avance cinq années de ses étrennes, cent cinquante mille livres, pour doter son amie, Mlle de Causans, la marier à M. de Raigecourt, et l'attacher à sa personne, elle disait chaque année, au 1er janvier, avec un petit soupir : « Moi, je n'ai pas d'étrennes. » Puis, elle ajoutait aussitôt avec une explosion de joie : « Mais j'ai ma Raigecourt ! »

Nous ne nous étonnons donc pas qu'on aime les étrennes, et nous en souhaitons de belles à nos lecteurs et à nos lectrices. Sur toutes celles qui sortent du domaine littéraire, nous n'avons pas de conseils à donner. Nous reconnaissons notre incompétence complète en velours, en fourrure, en soieries, en bijoux, comme en joujoux et en sucreries, et c'est à peine si nous savons que les sucres de pommes viennent de Rouen, la pâte d'abricots d'Auvergne, les jouets mécaniques de Nuremberg et les dragées de Verdun. Mais bien des personnes nous demandent des avis sur les livres à donner en étrennes. Le choix des livres, choix difficile pour ceux qui sont engagés dans de nombreuses occupations ou qui n'ont pas l'occasion de beaucoup lire !

Quels livres peut-on donner en étrennes? Combien de fois cette question ne nous est-elle pas adressée !

Nous répondrons à cela : C'est selon; selon les âges, selon les positions, selon les goûts, selon l'éducation reçue, un peu aussi selon les bourses.

Voulez-vous placer sur le prie-Dieu d'une jeune femme d'un esprit élevé, d'un goût délicat, un livre de piété d'une exécution admirable, où le texte et les gravures marchent de pair, et qui fait rêver à ces moines dont M. de Montalembert raconte avec tant de talent l'histoire? Choisissez le magnifique volume de la *Vie des saints* de M. Kellerhowen. Il a égalé, par l'exécution chromolithographique des dessins, les belles enluminures du moyen âge, et M. Henry de Riancey a fourni le texte.

Voici encore un autre beau volume que je vous signale sans hésiter. Ce sont les *Œuvres du sire de Joinville*, comprenant l'*Histoire de saint Louis*, ornées de deux gravures tirées des plus anciens manuscrits, l'une en chromolithographie, l'autre sur bois. Ce qui fait l'attrait de cette belle édition, c'est que M. Natalis de Wailly, à la fois lettré et érudit, a mis en regard du texte original, un texte rapproché du français moderne qui rend le bon sénéchal accessible à tous les lecteurs, en lui conservant sa physionomie.

Est-ce un livre de lectures pieuses que vous voulez offrir? Vous pouvez choisir entre les *Œuvres de sainte Térèse*, les *Lettres de sainte Térèse*, par le P. Bouix, les *Conseils de Piété tirés des Lettres spirituelles de Bossuet*, le *Manuel du Sacré-Cœur*, l'*Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie*, l'*Histoire de Marie de l'Incarnation*, par Mgr Dupauloup, la *Vérité sur l'Évangile*, de M. Francis Nettement, les *Œuvres de saint François de Sales*, la Vie du même saint par M. le curé de Saint Sulpice, celle de *Sœur Rosalie*, par le comte Armand de Melun, la *Vie du cardinal de Cheverus*, celle du *Père Rauzan*.

Dans ces deux derniers ouvrages, l'histoire contemporaine a son coin, et c'est un attrait de plus pour le lecteur.

Au lieu d'un ouvrage d'oratoire, voulez-vous un ouvrage de bibliothèque, et de bibliothèque sérieuse?

Quelques-uns des livres précédents pourront y entrer. Mais il y en aura bien d'autres à vous indiquer.

Citons en premier lieu la belle traduction de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, par M. Louis Moreau, le savant écrivain à qui l'on doit la publication des *Œuvres de Balzac*.

M. de Montalembert continue, vous le savez, les *Moines d'Occident*, dont le troisième volume vient de paraître. On aime à cheminer avec lui sous les vieux arceaux des monastères! Et puis les derniers nés de cette famille littéraire rappellent les premiers! Qui donc aurait oublié « cette chère sainte *Élisabeth de Hongrie* » qui prit par la main M. de Montalembert, tout jeune homme, et le mit dans le droit sentier, quand il quitta M. de la Mennais, qui courait à l'abîme?

Les *Œuvres complètes d'Ozanam* offrent dans leur variété de précieuses ressources : *La Civilisation au cinquième siècle*, les *Études germaniques*, les *Poëtes franciscains*, ces petites fleurs charmantes d'où s'exhalent les plus doux parfums de l'âme; *le Dante et sa Philosophie*, et, en dernier lieu, les deux volumes de *Lettres*, qui permettent de jeter un regard si profond dans l'histoire des âmes, à l'époque du gouvernement de Juillet.

Puisque nous parlons des temps contemporains, rappelons les ouvrages de M. Alfred Nettement, qui se rapportent à cette époque : d'abord l'*Histoire de la Restauration*, écrite avec une abondance de documents nouveaux qui a permis à l'auteur de renouveler les idées des lecteurs sur ces temps si voisins de nous et cependant si mal connus; cet ouvrage, parvenu à son cinquième volume, sera bientôt achevé. Citons ensuite l'*Histoire de la conquête d'Alger*, où le passé de l'Algérie et son présent se rencontrent, histoire écrite sur des documents nouveaux et authentiques, fournis par le baron d'Haussez, ministre de la marine à cette époque, l'amiral du Petit-Thouars, la famille du maréchal Bourmont, qui commandait en chef l'expédition qu'un journal de l'instruction publique, — quelle instruction! — plaçait sous les ordres du duc d'Angoulême, qui n'a jamais mis le pied en Afrique, en donnant ce prince pour frère à Charles X, dont il était le fils. Ce qu'il a fait pour les événements contemporains, M. Nettement l'a fait pour les idées en publiant l'*Histoire de la littérature sous la Restauration* et celle de la *Littérature sous le gouvernement de Juillet*, deux ouvrages aujourd'hui partout adoptés, et auxquels le *Roman contemporain* et les *Poëtes et Artistes contemporains*, du même auteur, servent d'appendice.

L'*Histoire de France* de M. Laurentie, l'*Histoire du Monde* de M. de Riancey, la dernière en voie de publication, ont été, avec toute raison, recommandées par Mgr Dupanloup, dans son livre des *Hautes Etudes*, comme dignes de figurer dans toutes les bibliothèques.

Vous trouvez-vous avoir affaire à l'un de ces jeunes gens qui, pour couronner leur éducation, se plaisent à visiter les lieux où, comme disaient nos aïeux au moyen âge, « les pieds sacrés de l'Homme-Dieu se sont arrêtés? » *Les Lieux Saints* de Mgr Mislin, qui a mis dans son bel ouvrage tant d'érudition historique, de connaissances locales, d'onction et de poésie, et qui a voulu tout voir avant de tout raconter, sera, sans contredit, le meilleur *Vade mecum* que vous puissiez lui offrir.

Voulez-vous donner un ouvrage d'imagination à une jeune fille? Nous vous conseillerons de choisir dans cette corbeille de fleurs et de fruits que Mlle Fleuriot, Mme Bourdon, MM. Violeau, de Livonnière, deux charmants et honnêtes esprits, Étienne Marcel, qui vient de publier un nouveau livre, *les Trois Vœux*, ont remplie. On ne peut plus recommander *Fabiola*, qui a reçu la sanction d'un long succès, mais on la lit toujours.

Il arrive quelquefois que des livres qui n'ont pas la prétention d'embrasser l'histoire générale d'une époque

aident à pénétrer plus profondément dans la vie d'une génération. Pour le passé, la *Vie des grands capitaines* de Mazas offre cet avantage. Pour le présent, *Anne-Dominique de Noailles, marquise de Montagu*; les *Souvenirs de quarante ans*; la *Vie de Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI*; les *Souvenirs de la Restauration*; les *Lettres d'Alexis de Tocqueville*, initient la génération qui vient aux souffrances, aux épreuves, aux émotions des générations qui l'ont immédiatement précédée dans les routes poudreuses du temps. Le *Louis XVII* de M. de Beauchesne, si éloquemment loué par Mgr l'évêque d'Orléans, offre des émotions trop navrantes pour de très-jeunes lecteurs qui ont encore cette vivacité d'impression qui rend l'âme semblable à une sensitive. Mais, lorsqu'on est tout à fait entré dans la vie, quelle meilleure introduction pourrait-on trouver à l'histoire générale de la Révolution?

Il y a des ouvrages d'étude qu'on est obligé de consulter à chaque instant, et qui ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques: c'est le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*, de MM. d'Ault-Dumesnil, Dubeux et l'abbé Crampon, composé avec tant de soin et de scrupule, l'*Atlas général* de M. Dussieux, et aussi sa *Géographie générale*, complément naturel et presque nécessaire de son Atlas.

A côté de ces livres de haute éducation, on peut trouver des ouvrages qui, les notions nécessaires une fois acquises, initient le lecteur aux épreuves, aux fatigues, aux périls des auteurs des découvertes les plus récentes. Parmi ces derniers ouvrages, nous signalerons en première ligne *le Capitaine Hatteras ou les Anglais au pôle nord*, par M. Jules Verne. La vérité est si artistement mêlée à la fiction, le drame a tant de mouvement et de vie, les souffrances de ces hardis marins qui affrontent les glaces du pôle et s'enfoncent dans ces longues nuits qui font songer à la nuit éternelle que le poëte fait craindre aux nations impies, paraissent si réelles, que l'esprit est captivé, le cœur ému comme si les victimes réelles de ces expéditions lointaines et souvent funestes allaient lui apparaître. Est-ce le capitaine Hatteras? Est-ce le capitaine Franklin? Est-ce le *Forward* qui vogue au milieu de ces montagnes de glace qui menacent de l'écraser en se rejoignant? Est-ce l'*Erebus*? En un mot, est-ce la fiction? Est-ce la réalité?

Dans la bibliothèque des jeunes gens qui doivent bientôt être jetés au milieu des luttes d'idées contemporaines, nous aimerions à voir placer les livres qui peuvent les aider à soutenir le choc. Les *Conférences* du P. de Ravignan, du P. Lacordaire et du P. Félix, sans oublier celles de Frayssinous; puis les ouvrages philosophiques du P. Gratry sur *Dieu* et sur l'*Ame*, la *Sophistique contemporaine* et les *Sources*; enfin *les Victimes du Doute*, par l'abbé Baunard.

Dans toute bibliothèque la science a son rayon. Les *Principes et la Philosophie de la chimie moderne* par le docteur Flandin, le *Livre de la nature*, par M. Desdouits, tiendront sur ce rayon une bonne place.

Nous ne craindrions pas d'y placer la science appropriée à l'enfance ou rendue attrayante pour l'imagination. A ce point de vue, *la Botanique de ma fille*, ce livre de Jules Néraud, que M. Macé, si connu par son *Histoire d'une bouchée de pain*, a revue et complétée, deviendrait un agréable cadeau d'étrennes. Le livre a été écrit pour une jeune fille de douze ans; mais il est bien fait, et des personnes plus âgées peuvent le lire avec fruit et avec plaisir, comme une première initiation à cette charmante science de la botanique, qui introduit l'homme dans la plus agréable province de ce beau domaine que le Créateur lui a assignée.

Nous signalerons avec la même confiance les *Fougères* et leur *Histoire ornementale*, livre à la fois de science pratique et de luxe, auquel MM. Auguste Rivière, jardinier en chef du Luxembourg, André, jardinier principal de la ville de Paris, Roze, vice-secrétaire de la Société de botanique de France, ont donné tous leurs soins, et que M. Decaisne, le savant professeur du Muséum, a inspiré. L'intérêt du texte, la beauté des gravures en chromolithographie et des dessins sur bois font de ce volume un chef-d'œuvre.

Pourquoi ne placerions-nous pas à côté du monde des plantes le *Monde des papillons*, texte et dessins par Maurice Sand? N'a-t-on pas souvent appelé les papillons des fleurs ailées? Jusqu'ici, pour entrer en relation avec ces pierres précieuses animées, on n'avait guère eu que des traités *ex-professo* d'entomologie. Or c'est une étude aride, minutieuse et difficile, que celle de l'entomologie. A moins d'avoir la vocation et le temps qu'elle réclame, et pour peu qu'on soit engagé dans les affaires de notre bas monde, on risque de ne jamais voir très-clair dans le monde des papillons. M. Maurice Sand jure par le Styx qu'il a appris tout ce qu'il sait à ce sujet en deux jours. Cette rapidité presque divinatoire fait honneur à ses heureuses dispositions. Mais cet initié n'est pas égoïste, il veut faire profiter le lecteur des connaissances qu'il a acquises, — par quelle étrange rencontre, c'est ce que le lecteur trouvera dans son livre, — et il devient initiateur à son tour. Profitez donc des lumières que M. Maurice Sand a trouvées chez M. Desparelle, le savant entomologiste qui chassait aux papillons dans la forêt de Châteauroux, où M. Maurice Sand et un de ses amis, peintre comme lui, chassaient au paysage et avaient gagné une faim de chasseurs. Cette amitié si rapidement nouée avait commencé par une querelle. L'entomologiste avait pris le peintre pour un voleur, et comme l'entomologiste chassait, à la tombée de la nuit, une lanterne à la main, le peintre l'avait pris pour une auberge indiquée aux passants par son réverbère. Aussi bien la maison du savant servit d'auberge à l'artiste, puisqu'il y coucha et y prit ses repas deux jours. Mais il fut de plus introduit dans le monde des papillons où il vous servira fort agréablement de guide, si vous voulez le suivre. George Sand, bien inspiré

cette fois, a écrit, en tête du livre, une page éloquente dans laquelle il montre le nom de Dieu écrit à chaque ligne du grand livre de la nature.

Je m'aperçois qu'en parlant d'étrennes, j'ai oublié ceux auxquels on donne le plus, les enfants. Parlons donc des étrennes qu'on peut donner en livres aux enfants. Les ouvrages illustrés sont ceux qui leur plaisent le plus, parce qu'ils montrent ce que les autres racontent. Mlle Lili, une aimable petite personne de ma connaissance, que j'aurai, tout à l'heure, l'honneur de vous présenter, demandait même à ce sujet pourquoi tous les livres n'étaient pas des livres d'images? Je comprends cette question. Il y avait bien une princesse qui demandait pourquoi ceux qui n'avaient pas de pain ne se nourrissaient pas de brioche. Il aurait fallu faire lire à cette princesse l'*Histoire du royaume des gourmands*, livre plein d'intérêt, illustré par Lorenz Frœlich et Émile Mathis, et écrit par Stahl. Elle y aurait vu comment, les sujets du roi Prosper Ier ayant une passion déraisonnable pour la tarte aux prunes, ce prince sage et habile fit venir la mère Michel, une des pâtissières les plus renommées de son temps, lui commanda une tarte aux prunes de la grosseur du Panthéon, et défendit par un édit à ses sujets de manger autre chose, de telle sorte que les habitants du Royaume des Gourmands prirent tellement en horreur, au bout de quinze jours, la tarte aux prunes, qu'ils auraient préféré manger du pain bis, et que ce fut un jour de fête dans tout le royaume quand S. M. daigna octroyer à ses sujets le droit de mettre le pot au feu. Le remède n'est vraiment pas mauvais. Si, par exemple, un peuple aimait trop la guerre.... servez-lui tous les jours de la tarte aux prunes. S'il aimait à démolir et à reconstruire.... servez lui de la tarte aux prunes. L'historien du *Royaume des Gourmands* ajoute que ce fut pendant cette mémorable construction d'un biscuit grand comme le Panthéon que la mère Michel perdit son chat. C'est un fait que je renvoie à l'examen de la première assemblée de la *Société de l'Histoire de France*.

Puisque nous voilà sur le terrain des livres illustrés, qu'il nous soit permis de rappeler en passant que chaque année de la *Semaine des familles* forme un volume splendidement relié et contenant plus de cent gravures. Il ne nous appartient pas d'ajouter un mot. Lucullus dînait chez Lucullus, il est vrai, mais l'éloge de la *Semaine des familles* n'a pas son couvert mis chez elle.

Je ne prétends pas qu'elle puisse être offerte à Mlle Lili, quoique celle-ci soit déjà « grande comme ça, » ainsi qu'elle le dit en levant ses deux petites mains au-dessus de sa tête dans un charmant album. Mais Mlle Lilli a des sœurs aînées ou des grands frères. Quant à elle, elle entendra lire certainement avec plaisir les *Contes de Perrault*, si, ce que je n'oserai pas affirmer, elle ne sait pas lire encore. Dans tous les cas, elle feuilletera avec ravissement la magnifique édition des *Contes de Perrault*, publiée avec quarante gravures de Gustave Doré et une préface de Stahl. C'est un monument élevé à Perrault par l'art et par la typographie, qui devient aussi un art quand elle est poussée à ce degré de perfection. La préface de Stahl est pleine d'*humour* et de verve, et elle contient une bien jolie historiette sur Mlle Thècle, une grande petite personne de quatre ans, pour laquelle tout l'intérêt du conte du *Chaperon rouge* reposait sur la destinée de la galette, attendu qu'elle en attendait une, promise par sa maman. Le loup n'a croqué que la grand'mère et le petit chaperon ; — « Qu'il est gentil, le loup! il a respecté la galette. « N'est-ce pas là le cri de la nature?

Parlons maintenant de Mlle Lili, et parlons d'elle à loisir. Je veux d'abord vous la présenter en règle, et pour cela je tirerai mes renseignements d'un charmant album : *La Journée de mademoiselle Lili, vignettes par Frœlich, texte par un papa*. Au fond cet album est l'heureux résultat de la coalition d'un crayon et d'une plume, et derrière ce crayon et cette plume j'aperçois deux pères, deux hommes d'esprit, Frœlich et Stahl. « L'artiste qui a esquissé ces jolis dessins, dit le second dans sa courte préface, ne pensait pas à les faire graver. Bon père autant que grand peintre, il a une jolie, une aimable petite fille qu'il adore, mademoiselle Lili. Il avait, sur le coin d'un album, fait et refait le portrait de Mlle Lili au naturel dans toutes ses poses et tous ses gestes. Ces croquis m'ont paru une de ces choses rares, extrêmement rares, qu'on ne fait pas exprès, qu'une sorte de hasard heureux fait éclore et réussir. Je m'en suis emparé ; je n'ai rien voulu y ajouter que quelques paroles, une sorte de traduction mot à mot des belles petites images que j'avais sous les yeux, et les voici... Tout l'honneur du succès reviendra à l'amour paternel qui a si bien inspiré M. Frœlich, et à son gentil modèle Mlle Lili. »

On ne saurait être mieux inspiré, en effet, que l'a été M. Frœlich, et quel père ne le serait pas par son enfant! C'est de cette première idée sans doute qu'est née toute une famille de gracieux albums dont Frœlich a dessiné les vignettes, dont Stahl a composé le texte, et dont Mlle Lili est l'héroïne.

Voici d'abord le *Voyage de découvertes de mademoiselle Lili et de son cousin Lucien*. M. Lucien, grand lecteur de voyages et qui a suivi probablement, par la pensée, le *capitaine Hatteras* au pôle nord, les *Robinsons suisses* dans leur île, parle avec tant d'éloquence à Mlle Lili de l'agrément des voyages, qu'il persuade à sa cousine de partir avec lui pour aller à la recherche des sources du Nil. Rien que cela! Voilà les deux grands voyageurs partis. M. Lucien est bien décidé à s'illustrer par ses découvertes comme le capitaine Cook, le docteur Livingston, sans oublier le capitaine Hatteras et l'immortel Gulliver. Mlle Lili emporte Robin, son mouton favori, mouton en carton, bien entendu marchant sur des roulettes; M. Lucien s'est armé d'un long bâton

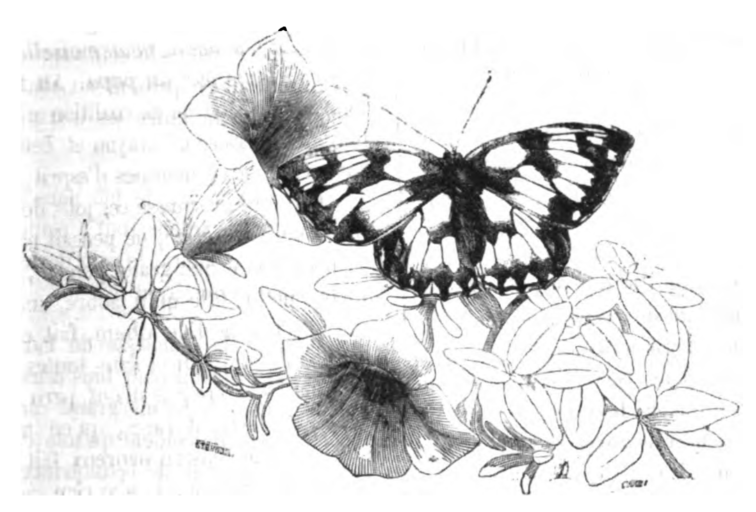
car le hardi garçon prévoit de terribles aventures. Ces aventures, vous les trouverez, mesdemoiselles, dans l'album ci-dessus indiqué. Mais je veux vous présenter cependant M. Lucien et Mlle Lili, au moyen d'une vignette que l'obligeance de M. Hetzel a mise à notre disposition. C'est la quatorzième station de leur voyage; ils ont trouvé de belles fleurs qui doivent être d'une espèce nouvelle, car ils n'en ont jamais vu de pareilles dans le jardin de leurs parents. Mlle Lili compte donner à ses fleurs, par droit de découverte, le nom de sa maman; en attendant le cousin et la cousine les tressent autour de leurs chapeaux.

— Mais, enfin, demandera un enfant, M. Lucien et Mlle Lili ont-ils découvert les sources du Nil? Ils en avaient l'intention, ils les auraient probablement découvertes, si, au bout de trois heures de marche, ils n'avaient pas roulé du haut d'un coteau qui aurait pu être le mont Hymalaya, s'il n'avait pas été une des collines de Montmorency, au fond d'un ravin où Mlle Lili arrive en fermant les yeux, tant elle a peur de sentir une langue d'animal sur sa gentille figure.

— Si c'était celle d'un lion!

Heureusement que c'est celle du chien Médor qui a suivi les deux voyageurs à la piste, et derrière lequel arrive le papa de Lucien, comme le nègre Domingo dans la scène de Paul et Virginie.

Je vous recommande cette odyssée enfantine, comme *Mademoiselle Lili à la campagne*, comme *l'Arithmé-*



Dessin tiré du *Monde des papillons*, par M. Sand.

tique de mademoiselle Lili. Il faut vous dire, en effet, que Mlle Lili a ouvert une école préparatoire où elle admet son petit cousin, M. Toto, qui ne compte pas encore, il est vrai, entrer à l'école polytechnique, mais qui a besoin de quelques leçons préliminaires pour aborder l'*Arithmétique du grand-papa*. Mlle Lili, comme on dit dans la langue des collégiens, est le colleur de M. Toto. Gentil colleur, ma foi!

Vous voyez que les livres ne manquent pas plus pour les enfants que pour les jeunes gens, les jeunes filles et pour les personnes d'un âge plus avancé. On redevient enfant avec ces livres d'enfant. On ramène par l'imagination à cet âge où la vie est encore en bouton les enfants qui, malgré le mot de Beauchesne dans le *Livre des jeunes mères*, un de ces bijoux littéraires que je vous recommande encore, ont grandi trop vite :

Enfant chéri du ciel, ne grandis pas trop vite!

Pauvres petits, car ils sont toujours petits pour nous, qu'ils sont ou qu'ils ont été charmants! Quelles figures épanouies! quel bon regard! quel franc et gai rire! quelles grâces naïves dans les mouvements! Comme on comprend bien ce mot de Mme de Maintenon, assistant aux récréations de Saint-Cyr : « J'aime tout des enfants, même leur poussière! » Ah! donnez-nous des contes! La Fontaine les aimait, les enfants les aiment, nous les aimons tous. Les contes sont le pays de l'optimisme; tout y est bien, du moins c'est toujours le bien qui y triomphe. Le bel oiseau bleu couleur du temps revient promptement à ceux qui souffrent et leur apporte sur ses ailes un rayon d'espérance; l'ogre est vaincu par le petit Poucet; Anne, ma sœur Anne voit les chemins qui poudroient; Dieu merci! les frères de la douzième femme Barbe-Bleue arriveront à temps; la Belle au bois dormant se réveille et les gigots embrochés depuis cent ans ne sont pas brûlés et se trouvent cuits à point pour les noces de la princesse et du chevalier son libérateur; le bon droit triomphe, la vertu et l'innocence sont couronnées; et l'affreuse Carabosse s'enfuit sur son char traîné par des hiboux. Ah! que j'aime les contes... surtout quand l'histoire est triste!

René.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE.)

(Voir p. 162 et 179.)

Les soirs deviennent tristes, et cependant aujourd'hui le jour en finissant avait la splendeur d'un soir d'automne. Le ciel était clair, les nuages avaient de magnifiques teintes vertes et orangées. En revenant du bourg ce matin, j'ai voulu passer sous nos chênes complétement dépouillés désormais. Je les ai trouvés très-beaux ainsi, plus beaux qu'il y a quelques mois, quand les feuilles cachaient leur ramure puissante. C'est l'histoire de toute vraie beauté, la richesse des vêtements qui la recouvrent importe peu. Rien de laid comme le squelette des arbres médiocres, rien de beau comme un de nos grands chênes dans leur sévère nudité.

Ce matin, une longue lettre de Joseph, une longue lettre d'Arthur. Nous n'aimons rien tant que de recevoir des nouvelles de nos exilés. La lettre de Joseph m'était adressée, et sa lecture m'a vivement touchée. La santé physique est toujours mauvaise. La privation complète de cette liqueur qui le tuait à petit feu bouleverse son organisation ; mais la santé morale est meilleure, et il commence à connaître la patience. Arthur ne pense qu'au moment de la réunion, il me parle beaucoup de son père, qui est très-changé, mais moins accablé. Je leur ai répondu longuement aussi. Ma lettre à Joseph peut se résumer en ce mot : « Courage ! » Mon père est moins facile à persuader. Il croit la guérison presque impossible. Mon père, qui a l'esprit élevé, ne l'a pas encore assez haut parfois. Certes, si aucun motif humain ne peut déterminer un homme à lutter contre une passion et à la vaincre, on n'en peut dire autant des résolutions de ce genre qui enfonçent leurs racines dans un sentiment religieux. Ce travail de conversion, succédant dans l'âme de Joseph à l'ébranlement causé par la mort de sa femme, peut le sauver.

Quel dur hiver nous avons ! Le sol est devenu de pierre. Tout semble pétrifié sur la surface de la terre. On s'enveloppe frileusement dans ses vêtements les plus épais, on ne quitte plus qu'à regret le coin de son foyer. On s'y trouve si bien quand le feu flambe joyeusement en répandant autour de vous une chaleur égale et douce ! Malheureusement, une vision lugubre passe devant les yeux de l'esprit : La maison froide, la chambre nue et glacée du pauvre, le vieillard misérablement vêtu, la femme qui grelote, l'enfant qui pleure. La pensée de ce que doit souffrir le pauvre en hiver est trop amère pour qu'on puisse jouir pleinement et sans arrière-pensée de son propre bien-être.

Marie des Haudiers m'écrit pour m'exprimer les regrets qu'elle éprouve de me savoir solitaire au coin de mon feu. Sa lettre m'a donné à penser qu'il me serait e[n] effet bien agréable de jouir de sa société pendant ces heu res reposées du soir si favorables à la causerie *intime*.

Tout se couvre de neige. Les poëtes ont peut-êtr abusé du blanc linceul, mais nulle autre image ne sau rait remplacer celle-là. C'est un véritable linceul qu enveloppe la nature autour de moi. Elle est morte, bie morte ; ni chants, ni parfums, ni feuillages, ni mur mures. La neige tombe toujours plus épaisse et s'en roule comme un large suaire autour de cette puissant trépassée, dont le jour de résurrection est proche.

Les lettres de Joseph et celles d'Arthur sont arri vées toutes parfumées des senteurs de leur beau climat L'un me parle des fleurs qu'il cultive, l'autre des orange qu'il cueille aux orangers en pleine terre. Je frissonnai en lisant ces pages le soir auprès de la fenêtre, et mo père souriait en pensant au contraste qui existe en c moment même entre les deux pays si différents qu nous habitons.

La glace a tué le blé dans la terre, du moins o le craint. Les sillons sont à peine verts. Si cela conti nue, le blé montera, le pain deviendra cher. Et les pau vres, que deviendront-ils ?

Madame la duchesse de Parme est morte ! Cett mort est un deuil pour tous ceux qui honorent le mal heur rehaussé par un grand caractère, et l'infortun portée aussi dignement qu'une couronne. Quelle trist destinée fut celle de cette princesse. L'assassinat et l révolte se dressèrent à ses côtés, comme deux spectre hideux, au seuil même de sa vie, et lui formèrent un sorte de sanglante escorte jusqu'à sa dernière heure Ils ne l'épouvantèrent pas. C'était une âme forte, u cœur vraiment bon et grand. Sa couronne a été d'é pines. Tant mieux pour elle maintenant ! Dans les ba lances éternelles, ces couronnes sanglantes pèsent plu que les brillants diadèmes, plus légers au front.

La neige continue à tomber à flots. La Maraudièr est devenue une forteresse inaccessible. Pour aller à l messe ce matin, j'ai subi des fatigues inouïes. J'en a été récompensée par la satisfaction intérieure que j' ressentie en revenant, celle du devoir accompli, malgr les obstacles matériels qui s'opposaient à son accompli sement. Le souvenir de ce solitaire dont un ange comp tait les pas m'est revenu, car je marchais, la sueur a front, dans la neige. Il est bien consolant de penser qu chaque sacrifice, chaque souffrance, peut se transforme en un mérite.

— La guerre vient de commencer sur les bords d l'Eider, entre les Allemands et les Danois qui se dispu tent la possession du Schleswig. De notre temps, il fau donc que le sang coule comme il coulait dans le passé Est-ce donc un engrais nécessaire à cette terre de dés

lation? Mais elle en est abreuvée! L'histoire enregistre une bataille à chacune de ses pages, et maintenant, quand tant de gens déclarent que le monde a vu luire l'aurore d'une paix universelle, le doigt peut, en se posant ici ou là sur une carte géographique, se tacher au contact du sang. On se bat au Mexique, en Cochinchine, dans l'Inde, dans la Nouvelle-Zélande. On assassine la Pologne, les Américains s'entre-tuent, le pape s'est vu arracher ses provinces. La révolution est ici, la révolte gronde sourdement là. O vous qui rêvez la paix universelle, dites donc où elle se trouve. Le cœur est saisi d'une tristesse indicible en songeant aux résultats de ces collisions sanglantes, à tout le sang qui coule de ces membres d'hommes, à toutes les larmes que répandent les yeux des femmes.

Mon père et moi lisons beaucoup. Nos soirées perdent ainsi de leur monotonie et de leur longueur. Nous lisons alternativement. J'ai peur qu'il ne se fatigue la vue, et il éprouve la même crainte pour moi. Nous ne lisons pas plus d'une heure, et nous causons après sur ce que nous avons lu. Il déploie en ma faveur la richesse de ses vastes connaissances, et nous sommes souvent l'un vis-à-vis de l'autre comme un professeur et un élève. Il m'est très-agréable de m'instruire ainsi sans fatigue, presque sans travail. Plus tard, si je suis assez heureuse pour voir se rapprocher de moi l'enfant que j'aime tendrement et qui me rattache à l'avenir, je le ferai jouir à son tour de ce que j'aurai acquis, je veux qu'il m'aime et aussi qu'il ne me regarde pas trop du haut de sa grandeur d'homme. En définitive, cet enfant deviendra un homme, et je voudrais lui inspirer de bonne heure une grande confiance en moi. Pendant que mon père lit, je file au fuseau. Mes travaux de couture, mes lectures fréquentes, m'ont un peu fatigué les yeux, et j'ai fait comme la reine Berthe, je me suis mise à filer. C'est une gracieuse occupation qui plaît extraordinairement à mon père. Il sourit parfois en me regardant tourner mon fuseau, et, chose bien rare, je l'entends parfois fredonner le « Tournez, tournez encore, » de *la Dame blanche*. Quand je vois sur son grave visage ce sourire de contentement, il me semble que rien ne manque à mon bonheur.

J'ai trouvé, dans ce que j'appelle mon garde-manger intellectuel, un livre ou plutôt une série de livres composant une sorte de galerie des hommes de la Révolution. Mon père a flairé du médiocre et a écarté cet ouvrage de nos lectures du soir. Aujourd'hui, je gardais la maison, c'est-à-dire que je soignais le pot-au-feu pendant que nos domestiques assistaient à la grand'messe, et j'ai pris ce livre, dans lequel il y a des gravures. Les faces ignobles ne manquent pas dans cette galerie, mais un intérêt très-vif s'attache encore à tous ces personnages trop connus. Après avoir regardé les gravures, j'ai entamé les biographies. Est-il possible de juger ainsi les hommes et les choses! Peut-on écrire le mot d'éclectisme quand il s'agit de forfaits pareils? Ose-t-on prononcer des paroles louangeuses même pour ces conventionnels farouches qui nous font, à nous, l'effet de véritables bêtes fauves? N'est-ce pas une dérision de les entendre parler de la liberté les pieds dans le sang, exalter hypocritement une patrie à laquelle ils arracheront ce qu'elle a de beau, de bon, de grand, entonner des hymnes à la fraternité, quand on les voit se dévorer entre eux plutôt que de rester sans haines? Quand la pensée se pose sur ce pêle-mêle des plus affreuses passions brutalement déchaînées, un frisson de terreur court dans les veines. Le hideux quatre-vingt-treize peut cacher ses grands hommes, ils nous font peur. Nous ne saurions trouver en eux que d'épouvantables énergumènes étalant au grand jour, sans vergogne, tout ce que le vice a de plus terrifiant. En les regardant de près on découvre que ces buveurs de sang sont de plus des voleurs, des concussionnaires. Il leur faut les jouissances matérielles qu'on se procure avec de l'or. « Il ne leur fallait que cela, » dit naïvement l'auteur. Je trouve que ces portraits reçoivent la dernière touche par ce joli coup de pinceau. Pour contribuer au bonheur de ces aimables assassins, c'était bien la peine d'infliger à la France ce baptême de sang qui devait le régénérer. Dieu nous garde de pareils réformateurs! Autant vaudrait désirer voir la peste et la fièvre jaune faire invasion dans notre patrie. Mon père m'a souvent dit, et je le crois, qu'il n'y a pas d'homme absolument mauvais. Il faudrait peut-être excepter de cette règle les hommes dont je viens de lire la vie. On a beau les regarder attentivement, ils sont toujours effroyables. Il y en a même qui, à la cruauté la plus froide, joignent l'hypocrisie la plus raffinée. Je veux naturellement parler du doux Robespierre. En lisant le discours sur la peine de mort, prononcé le 30 mai 1791, je me demandais si c'est bien lui, le bourreau infatigable, l'hyène révolutionnaire, qui a écrit cela. Il y a des choses qui confondent, celle-là est du nombre. Si ce nom exécré de Robespierre ne faisait de lui-même mourir le sourire sur les lèvres, j'aurais franchement ri devant la gravure qui le représente. Debout entre des trépieds où fument des parfums, la taille ceinte de son écharpe flottante, un chapeau empanaché à la main, il dépose sur l'autel enguirlandé élevé à l'Été un bouquet de fleurs fraîchement cueillies. Le joli sujet d'idylle, n'est-ce pas? Ce serait à faire éclater de rire si, parmi ces pastorales, on n'entendait pas des cris de désespoir, si derrière cet autel à l'Été on ne voyait pas se profiler la hideuse guillotine, si ce beau Némorin ne portait pas ce nom terrible : Robespierre! Vraiment, quand les hommes ont voulu vous ôter Dieu et usurper sa place, on est épouvanté de la profondeur de la perversité humaine. Pendant cette période lugubre, pour quelques êtres vertueux, pour quelques âmes droites et vraiment patriotiques, que de monstres!

J'écris pour épancher mon indignation, et le silence

se fait dans la cheminée; plus de bois petillant, plus d'eau en ébullition. Si Jeannette arrivait!

Jeannette a trouvé le potage mauvais. « Ce n'est pas là une soupe à servir à monsieur, qui se fait vieux, » a-t-elle marmotté entre ses dents. Elle a jeté un regard investigateur autour d'elle. Tout était en ordre et brillant de propreté. Tout à coup sa figure s'est rembrunie, elle est allée poser un doigt vengeur sur une tache d'encre que son œil de lynx avait aperçue sur la table. Son exaspération, que je devinais, avait un côté si comique, que je me suis enfuie en éclatant de rire. Je n'ai pas eu de peine à faire partager ma gaieté à mon père, qui se trouvait dans la salle à manger. Il a voulu s'amuser un peu lui-même du courroux ordinaire de Jeannette. Il a fait la grimace en portant à sa bouche la première cuillerée de potage. Jeannette, qui rôdait par la salle à manger uniquement pour surveiller ses impressions, a poussé un gros soupir.

— Votre potage ne vaut pas le diable aujourd'hui, Jeannette, a dit mon père, qui s'occupe très-peu du ménage et qui ignore le plus souvent quelles mains ont accommodé les mets qu'il mange.

J'ai regardé Jeannette.

Ses joues ridées étaient devenues écarlates, ce reproche la frappait en plein cœur. Mais elle m'aime, et il y a pour elle quelque chose de si déshonorant dans un plat manqué, qu'elle reculait devant une accusation directe.

Je n'ai pas voulu prolonger son supplice, et j'ai rappelé à mon père que nous étions au second dimanche du mois, et que son reproche me revenait de droit.

Jeannette soulagée a voulu généreusement prendre ma défense. Elle a été jusqu'à s'accuser elle-même. Les légumes qu'elle avait préparés n'étaient pas en quantité suffisante, et autres menues raisons qui tendaient à diminuer le poids de ma faute.

Elle plaidait les circonstances atténuantes pour sa coupable maîtresse.

Nous avons discuté quelque temps là-dessus. Je voyais que notre discussion amusait mon père et je la nourrissais de mon mieux.

— C'est bon, je le veux bien, c'est de votre faute, s'est écriée Jeannette à bout d'arguments, mais je dirai ceci : Si monsieur voulait mettre l'encre et les livres sous clef, le dimanche, cela n'arriverait pas. Quand les choses imprimées et les plumes ne se promènent pas par ma cuisine, le dimanche, votre soupe est meilleure que la mienne.

Heureusement que cette énormité ne sortait pas de la bouche d'une autre : elle lui eût paru inacceptable.

Aujourd'hui le ciel fond en eau, hier il faisait un froid intolérable. L'hiver, la plainte germe sur toutes les lèvres.

CALIXTE VALADGUY.

— La suite prochainement. —

LE JARDIN DU LUXEMBOURG

Mme de Sévigné raconte, dans une lettre célèbre, toutes les plaintes que lui adressèrent les Faunes et les Dryades quand elle vint visiter sa terre des *Rochers* où le guidon avait fait faire un terrible abatis d'arbres pour payer ses dettes aux dépens des Nymphes bocagères. Dieu me garde de manquer de respect à nos édiles au point de comparer ces graves personnages à un guidon! Des têtes carrées comme les leurs ont toujours les meilleures raisons du monde pour faire ce qu'elles font, et je n'ai ni le droit ni l'envie de discuter leurs raisons. Je n'ai qu'un point de vue dans cette question : celui des promeneurs, des bonnes d'enfants, de M. Guguste, de M. Jujules, de Mlle Lili et de son cousin Lucien, les voyageurs d'Hetzel, des écoliers, des moineaux francs, des hirondelles et des artistes. Je préfère infiniment un buisson de lilas à une toise de moellons, et je n'ai jamais pu assister à l'exécution d'un arbre sans porter son deuil dans mon cœur. Peut-être dois je cette disposition d'esprit à mon vieil ami Jean-Basile Thomas, le bûcheron de la Nièvre, qui avait coutume de dire qu'il fallait plus de temps pour faire un arbre que pour faire un homme. Je dois avoir tort, très-certainement, puisque MM. les édiles ont raison; mais je n'en suis pas moins sorti, le cœur serré, du jardin du Luxembourg, d'où la pépinière, au moins en grande partie, et le jardin botanique sont en train de disparaître.

Ne me demandez pas la description de cet abatis d'arbres. J'aime mieux vous renvoyer à la gravure qui vous montrera ce qu'il me serait pénible de vous raconter, et ce que je courrais risque, peut-être, de raconter inexactement. Pour moi, tout se réduit à ceci : Les arbres s'en vont et les moellons arrivent!

Les arbres s'en vont si bien, que j'en ai rencontré deux de grande taille, deux marronniers qui, après avoir été plantés le même jour, avoir grandi ensemble, ensemble enduré la chaleur du midi, ensemble bu les rosées bienfaisantes dans la coupe du matin, ensemble ombragé les têtes blondes des enfants, se séparaient pour aller chercher de nouvelles destinées. Tous les arbres du Luxembourg, en effet, marqués par le marteau, ne sont pas destinés à être équarris. Il en est qui sont condamnés seulement à la déportation. Ils subissent la loi de l'ostracisme athénien, et, enlevés avec leurs racines en motte, ils s'expatrient.

Les deux marronniers qui sortaient presque en même temps que moi du jardin du Luxembourg avaient deux destinations toutes diverses : l'un devait aller reverdir, s'il pouvait, devant le palais qu'on élève pour l'Exposition universelle de 1867; l'autre devait orner le squarre situé en face de la nouvelle église de la Trinité. Ces deux grand exilés étaient obligés de faire un long



détour pour aller chercher le lieu de leur exil. Quelque larges que soient nos nouvelles rues, elles n'ont pas été mesurées de manière à avoir des marronniers de haute taille pour passants, et d'ailleurs leur front sourcilleux auraient brisé, en traversant certaines voies, les fils aériens qui rejoignent les postes télégraphiques ensemble. La nuit, si prompte à arriver dans cette époque de l'année, tombait déjà. La brume épaisse qui envahissait l'atmosphère rendait l'obscurité plus profonde encore. Était-ce une illusion produite par la disposition de mon esprit? Étaient-ce les volées d'oiseaux effarés qui, accoutumés à faire leurs nids dans les ramures de ces arbres, les suivaient dans leur étrange voyage avec de petits cris? Était-ce la brise hivernale qui sifflait dans les branches dépouillées? Je ne sais. Mais il me semblait entendre, au-dessus de ma tête, comme un bruit de paroles tristes et comme un murmure d'adieu.

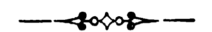
Quoi! dans cette époque d'instabilité universelle, les arbres eux-mêmes ne sont pas sûrs de mourir à l'endroit où ils sont nés! Ces rois des jardins sont obligés aussi de quitter leur place! Les arbres qu'a chantés Horace et qui se plaisaient à marier leurs ombrages hospitaliers eussent été, de notre temps, condamnés à se séparer. C'est en vain que la nature les a attachés au sol par de puissantes racines; l'homme, qui ne supporte point le repos, n'en laisse pas autour de lui. Il crie à l'arbre lui-même : « Marche! » et l'arbre marche; il s'arrache du sol en y laissant une partie de ses racines, comme l'exilé laisse une partie de son cœur à sa patrie, et il va vivre et mourir ailleurs! Et la terre qui l'a vu naître et qu'il abritait de son ombre protectrice, comme ces fils vaillants devenus les protecteurs de leur mère, le pleure; et les oiseaux habitués à chanter et à nicher sur ses branches quand la brise printanière lui rendait ses feuilles, font cortége, avec des cris aigus, au char qui l'emporte, comme on fait cortége au char des funérailles! Et le philosophe et le poëte qui sont venus souvent méditer ou rêver sous ses branches le voient passer avec une indicible tristesse et lui envoient une pensée d'adieu.

Adieu! il semble que des voix inconnues murmurent vaguement à travers l'espace ce mot qui retentit si douloureusement dans le cœur. Adieu! Est-ce que les jardins ne deviennent pas une patrie pour les arbres et les fleurs qui les abritent? Est-ce qu'un lien secret ne s'établit pas entre ces plantes et ces grands végétaux qui, réunis dans une enceinte verdoyante, forment un tout harmonieux? Est-ce que ces deux arbres que l'on sépare n'étaient pas deux concitoyens, deux frères? Éloignés l'un de l'autre par un caprice de l'homme, est-ce qu'ils ne penchent pas une dernière fois leurs cimes pour saluer ces troncs inanimés qu'ils laissent gémissant sous la scie? est-ce qu'avant de se quitter ils n'ont pas rapproché dans un mutuel embrassement leurs branches, et n'y a-t-il point là tout un adieu?

Ainsi je méditais, ainsi je rêvais, et les beaux vers de Victor de Laprade sur *la Mort d'un chêne* me remontaient à la mémoire, et semblaient sonner le glas des arbres du Luxembourg :

> Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
> O toi qu'hier le mont portait avec orgueil,
> Mon âme au premier coup retentit indignée,
> Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

Félix-Henri.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 85, 98, 124, 131, 148, 169 et 185.)

X

Deux scènes rapides, presque identiques, avaient lieu en ce moment, l'une près de l'orangerie, l'autre dans la grande allée du tapis vert.

D'après un rendez-vous qui lui avait été assigné, M. Piquoyseau alla à l'immense et magnifique terrasse située au midi, d'où descend à droite et à gauche un double escalier monumental et que coupent, de distance en distance, sept marches de marbre rose auquel le temps a communiqué une teinte si poétique.

Là, un jeune homme attendait.

Dès qu'il vit l'éditeur, il s'avança vers lui, et, devinant qu'il avait quelque chose de caché sous son paletot, ce jeune homme s'écria :

— Donnez! donnez!

Puis il feuilleta à la hâte les dessins et ajouta, comme en se parlant à lui-même :

— Oh! c'est charmant... charmant!

— Cette jeune fille est encore plus charmante, répliqua M. Piquoyseau d'un ton d'admiration.

— Combien? reprit le jeune homme.

— Oh! monsieur, nous réglerons...

— Combien?

L'éditeur fixa le chiffre et fut immédiatement remboursé.

—J'ai peut-être été un peu loin, continua-t-il, mais...

— Un peu loin! s'écria le jeune homme avec animation. Vous avez été au contraire bien parcimonieux. Doit-on marchander en présence d'une jeune fille si courageuse, si dévouée, d'une jeune fille qui se met si résolûment au travail afin d'épargner à son père les moindres privations? Devant de pareils faits...

— Toutes les colonnes devraient s'ouvrir, c'est certain, approuva M. Piquoyseau. Et même... oui, il y a là une idée à creuser... On pourrait fonder un journal où ne seraient admis à collaborer que les écrivains des deux sexes qui soutiennent leurs familles, que les dessinateurs et dessinatrices ayant père et mère à leur charge. De cette façon... mais il n'y aurait peut-être pas d'abonnés...

— Pas d'abonnés, monsieur! Je m'inscrirai le premier, moi.

— Oh ! je ne dis pas cela, monsieur, pour M[lle] Thourououde. Quoiqu'on dise que le talent ne s'improvise pas, elle en a, c'est évident. Et la preuve, c'est qu'il y a déjà concurrence pour acheter ses ouvrages.

— Vraiment !

— Oui. J'ai dû disputer à prix d'or ses moindres dessins.

Le jeune homme sembla un instant combattu entre deux sentiments : le désir d'être le seul à posséder les œuvres de M[lle] Stéphanie ; la joie de voir que ces œuvres trouvaient acquéreur en dehors de lui. Ce dernier sentiment l'emporta.

— Déjà du succès ! dit-il. Déjà la récompense de vaillants efforts ! Oh ! tant mieux ! tant mieux !

Puis, se disposant à s'éloigner :

— Je vous remercie, monsieur, reprit-il. Je vous reverrai bientôt, à Paris.

— Tout à votre service, répliqua l'éditeur en s'inclinant.

Mais, après qu'ils se furent séparés, le jeune homme le rappela.

— Monsieur Piquoyseau, ajouta-t-il, n'oubliez pas mes instructions. Toute cette affaire doit rester secrète. M[lle] Thourououde ne se doute de rien ?

— Oh ! de rien, monsieur ! Une confiance de l'âge d'or !

— Tout lui semble naturel, vraisemblable ?

— Parfaitement, monsieur. Elle produit ; j'achète ; rien n'est plus simple. Seulement...

— Quoi ? Parlez.

— Dame, monsieur... un éditeur qui va à Versailles dénicher le mérite ignoré, un éditeur qui patronne une jeune fille inconnue, un éditeur qui achète, un éditeur qui paye, c'est... passez-moi le mot... plus qu'invraisemblable, c'est... fantastique. Au surplus, nous sommes à Versailles... et je vous suis tout dévoué. Voulez-vous que je promette à cette demoiselle la croix de la Légion d'honneur ?

— Contentez-vous de suivre à la lettre mes instructions, répliqua le jeune homme assez sèchement.

— Soyez sans inquiétude, monsieur. Si votre protégée apprend la vérité, ce ne sera jamais par moi.

— Votre intérêt, d'ailleurs, me garantit votre discrétion, ajouta le jeune homme qui fit un geste d'adieu et ne tarda pas à disparaître.

La personne que M. Cornefert, l'autre surenchérisseur, rejoignit dans l'allée du Tapis vert, était un vieillard.

Celui-ci, dont le nom n'était même pas connu de M. Cornefert, n'examina pas les dessins.

— Vous redois-je quelque chose ? dit-il.

— Non, monsieur. C'est moi qui, au contraire, sur les sommes reçues de vous...

— C'est bien. Nous compterons plus tard. Veuillez garder ce paquet et l'emporter. Vous le déposerez à l'adresse que voici.

Et le vieillard remit à M. Cornefert une adresse écrite à la main.

— Avez-vous tout, ajouta-t-il, tout ce qu'a fait cette jeune artiste ?

— Oh ! non, monsieur, répondit M. Cornefert. Je suis principalement marchand de tableaux, moi...

— Sans doute. Mais je vous ai donné ordre...

— Oui, monsieur. Seulement, nous étions deux. J'ai rencontré là M. Piquoyseau, éditeur des *Modes de l'avenir*, qui, entre nous... Cependant il avait de l'argent. Je suis forcé d'avouer qu'il avait de l'argent,

— Et il a acheté ?...

— Beaucoup de choses, monsieur.

Le vieillard réfléchit pendant quelques instants, et ajouta :

— Une illustration artistique ! Allons, soit ! Il n'y a pas de mal à cela.

— Tout porte à croire, reprit M. Cornefert qui tenait à se montrer aimable, que cette jeune personne a un talent immense. Dans le cadre un peu restreint où la nature semble renfermer les femmes, elle obtiendra, je crois, les succès les plus flatteurs. Le cadre, ai-je dit ? Eh ! mon Dieu, il serait à souhaiter que les hommes en adoptassent un, eux aussi, et n'en sortissent pas. En peinture, qu'ils fassent, par exemple, le tableau d'histoire ou de religion, le portrait, les batailles, tous les genres nobles. Mais qu'ils abandonnent à un sexe moins fort et plus gracieux, le tableau de genre, le paysage, la nature morte, les fruits, les légumes et les fleurs. En littérature...

— Et... interrompit le vieillard, cette jeune artiste a paru satisfaite ?

— Enchantée, monsieur. Du reste, monsieur, le progrès s'accomplit graduellement dans le sens que j'ai eu l'honneur de vous indiquer. Bientôt, je l'espère, on verra le roman et toute la basse littérature fabriquée exclusivement par des femmes. C'est tout simple. Elles n'ont, là, qu'à retracer leurs impressions, qu'à photographier leurs sourires et leurs regards pour être charmantes. Leur lot est spécifié par la nature même : le roman, l'éducation, les poésies fugitives. Les hommes se réserveront les sciences, l'histoire, la philosophie, la critique, en un mot tout ce qui concerne la haute littérature, sans oublier la tragédie. Pour ma part, monsieur, et dans la mesure de mes faibles moyens, je me fais un devoir de concourir à cette émancipation intellectuelle, et si mon intermédiaire, qui vous est tout acquis...

— Monsieur, interrompit le vieillard, vous allez manquer l'heure du départ du chemin de fer.

XI

Le dimanche suivant, une visite d'un autre genre se présenta.

Vers trois heures de l'après-midi, par une pluie bat-

tante qui ne permettait pas au baron et à sa fille d'aller faire un tour de promenade, la servante entra au salon et dit :

— Mademoiselle, il y a là un jeune homme qui désire vous parler.

— Un jeune homme! A-t-il dit son nom, Gervaise?

— Non, mademoiselle. Il dit comme ça que c'est inutile.

— Ah! tu reçois des jeunes gens! s'écria le baron en riant. Voyons, Gervaise, comment est-il, celui-ci? Faites-nous son portrait.

— Tiens! justement, monsieur. Il vient peut-être pour ça.

— Mais vous ne me répondez pas, Gervaise. Comment est-il?

— Dame, monsieur, il est... intéressant.

— Intéressant! c'est grave, cela.

— Mais enfin, reprit Mlle Stéphanie, de quelle part vient-il?

— De sa part, mademoiselle.

— Mon père? dit la jeune fille en regardant le baron comme pour le consulter sur ce qu'elle avait à faire.

— Reste, dit-il en se levant, je vais voir ce que c'est.

Il revint bientôt et dit avec un sourire :

— Gervaise ne nous a pas trompés; ce jeune homme est... intéressant.

— Mais, mon père...

— Il est intéressant, c'est positif.

— Enfin, que veut-il?

— Oh! cela, ma fille, je n'en sais rien. Il demande à te parler et ne veut expliquer qu'à toi-même...

— Faites entrer, Gervaise.

Puis, s'adressant au baron :

— Mon père, reprit Mlle Stéphanie, puisque vous êtes là, je puis peut-être recevoir ce mystérieux jeune homme.

— J'autorise, mon enfant, j'autorise, répliqua le baron avec un certain empressement.

Le jeune homme fut introduit.

— En effet, pensa la jeune fille après lui avoir rendu son salut, il a l'air intéressant.

Cette qualité, que trois personnes venaient de lui reconnaître à l'unanimité, ne provenait pas d'une mise somptueuse. Ce jeune homme était vêtu fort simplement; mais il était bien de figure et de tournure, il se recommandait de lui-même à première vue par une sorte de timidité qui n'excluait ni la résolution ni la fierté.

— Mademoiselle, dit-il sans oser lever les yeux sur Stéphanie, auriez-vous la bonté de faire mon portrait?

— Oh! oh! s'écria le baron, vous entrez un peu brusquement en matière, mon cher monsieur. Asseyez-vous donc.

— Mais, mon père, dit Stéphanie à voix basse, je ne puis...

— Encadre au moins ton refus, ma fille, lui dit le baron à l'oreille, encadre ton refus dans quelques paroles polies.

Le jeune homme, pendant ce temps, avait profité de la permission et pris un siége.

— Comment vous nomme-t-on? demanda le baron.

— Christian, répondit-il sans avoir l'air de vouloir se soustraire à cet interrogatoire.

— Christian quoi?

— Christian tout court.

— Mon enfant, ajouta le baron d'un ton bienveillant, monsieur s'appelle Christian.

Et, continuant ses questions :

— Vous n'êtes pas de Versailles?

— Non, monsieur.

— De Paris?

— Non, monsieur.

— Cela ne fait rien. Je parie une chose : vous êtes venu à Paris pour chercher fortune?

— Et je ne l'ai point trouvée, monsieur.

— Vous n'êtes pas le seul. Il ne l'a point trouvée, Stéphanie

La jeune fille, que son père semblait ainsi mettre en demeure de se mêler à la conversation, prit la parole.

— Monsieur, dit-elle, j'ignore à quelles circonstances je dois une proposition qui m'honore, qui m'honorerait beaucoup, si j'en étais digne.

— Oh! des circonstances bien simples, mademoiselle. Je sais que vous êtes peintre. Toute la rue des Réservoirs est fière de vous. M. votre père n'a qu'une place modique à Paris, tellement modique que la compagnie des chemins de fer de l'Ouest, en raison d'anciens services rendus, lui a fait remise des trois quarts du prix des places, comme à messieurs les militaires, et cependant, mademoiselle, votre maison est sur un bon pied. Or donc, je me suis fait ce raisonnement : si la maison est sur un bon pied, c'est que la jeune et intelligente gérante gagne de l'argent; si elle gagne de l'argent, c'est qu'elle a du talent; si elle a du talent, je vais aller lui demander mon portrait.

— C'est très-logique, approuva le baron; c'est d'une logique extrêmement puissante.

— Mon père, s'écria la jeune fille d'un air de doux reproche.

Puis, se tournant vers Christian :

— Monsieur, ajouta-t-elle, ordinairement on vaut mieux que sa réputation, mais ici et en ce qui me concerne, c'est le contraire. Je suis tout à fait incapable, je vous le déclare, de faire un portrait passable.

— Pure modestie, mademoiselle.

— Non, monsieur, non.

— Si vous vouliez essayer?...

— Si j'essayais, monsieur, ce ne serait pas en prenant pour modèle... N'en parlons plus, je vous prie

Christian se leva et se disposa tristement à s'éloigner

— Excusez-moi, mademoiselle, dit-il...

— Oh ! monsieur, vous n'avez pas besoin d'excuse, interrompit Stéphanie avec une politesse très-marquée. Votre démarche n'a pour moi rien que de très-flatteur, et je regrette sincèrement de ne pouvoir y faire droit.

Au moment de sortir, le jeune homme se trouva en face du baron et celui-ci lui dit, en lui mettant un cadre ovale dans les mains :

— Il vous faudrait un portrait comme celui-ci.

— Oh ! merveilleux ! s'écria Christian. C'est vous, monsieur, c'est vous !

— Je ne le lui fais pas dire ! reprit le baron triomphant. Il m'a reconnu tout de suite ! Oui, cher monsieur, oui c'est moi... quand je suis rasé... Et voilà l'auteur de ce chef-d'œuvre.

— Mon père !

— Ah ! ma foi, tant pis ! Pourquoi as-tu tant de talent ?

Et il embrassa sa fille toute confuse, tandis que Christian contemplait avec ravissement un superbe portrait au pastel, tout récemment fait et représentant le baron Thourououde.

— Ah ! reprit Christian avec enthousiasme, que c'est beau ! que c'est suave ! Quel moelleux ! Quel fini et quelle perfection !

Puis, posant le cadre, il ajouta avec une certaine dignité :

— A présent, mademoiselle, il ne m'est plus permis d'insister. Je vois clairement que mes prétentions sont exorbitantes, exagérées, et qu'un inconnu est bien téméraire lorsqu'il nourrit l'espérance d'inspirer vos pinceaux. Je ne partirai pas, toutefois, sans déposer à vos pieds ma justification : ce portrait, mademoiselle, était pour ma mère.

— Pour sa mère ! s'écria le baron. C'est sacré, cela.

— Pour ma mère absente, continua Christian ; pour ma mère éloignée de plus de huit cents lieues.

— Ah ! où est-elle donc ?

— Elle est...

Mais Stéphanie, très-émue, se rapprocha.

— Monsieur, dit-elle, je suis désolée, véritablement désolée. Ah ! si une femme, une jeune fille était là, elle vous dirait... ce que je ne puis vous dire moi-même. Et pourtant... vous avez prononcé le nom de votre mère, monsieur ; cela m'impose l'obligation de vous parler avec une entière franchise, de motiver mon refus autrement que par l'insuffisance de mon talent. Enfin, monsieur, pour faire le portrait de quelqu'un, il faut le regarder attentivement, et, à mon âge, fixer mes yeux sur une figure... qui n'est pas celle de mon père...

— Tu crois que tu ne pourrais pas ? s'écria le baron. Veux-tu qu'il fasse couper ses moustaches ?

— Oh ! mon père !...

— Ce n'est cependant pas difficile. Tiens, vois, fais comme moi. Je le regarderais durant des heures entières sans être contrarié en aucune façon.

— Il y aurait un moyen bien simple, hasarda Christian.

— Ah ! voyons le moyen.

— Mademoiselle, continua le jeune homme avec l'humilité la plus méritante, pourrait me considérer comme un être inanimé, comme un morceau de bois...

— C'est cela, reprit le baron. Arrangeons les choses à l'amiable... Considère-le comme un morceau de bois et fais-lui son portrait.

— Oh ! ce ne serait plus ressemblant, mon père, répondit la jeune fille presque malgré elle.

Et, voyant que Christian, ému et troublé par ce compliment involontaire, s'approchait d'elle pour la remercier, peut-être pour la supplier encore, elle ajouta :

— Mon Dieu, monsieur... il est peut-être singulier à une artiste de vous parler ainsi... mais, puisque vous tenez tant à votre portrait, pourquoi ne faites-vous pas faire une de ces belles photographies si précises, si exactes ?...

— Oh ! c'est trop laid ! exclama le baron. C'est bon pour des amis, mais pour sa mère...

— Vous avez raison, monsieur. Une photographie pour ma mère... Oh ! jamais ! Je m'étais promis de lui envoyer mon portrait fait par un bon artiste, mais c'est une espérance trop haute, à laquelle il me faudra renoncer, car je ne suis pas riche, mademoiselle... j'aurais dû vous en prévenir en arrivant.

Et il fit un pas vers la porte.

— Monsieur ! dit Stéphanie.

Il s'arrêta.

— Monsieur, reprit-elle, en vous adressant à moi vous avez donc pensé ?...

— J'ai pensé qu'un grand cœur s'unit presque toujours à un grand talent, mademoiselle ; aussi suis-je venu vers vous plein de confiance, quoique pauvre. Plus tard, sur mes économies...

— C'est pour votre mère, et vous n'avez pas de quoi payer votre portrait ! s'écria la jeune fille emportée par un premier mouvement de générosité. Mettez-vous là, monsieur ; mettez-vous là. Commençons. Je n'ai pas de talent, mais j'aime aussi mon père, moi. Je vous regarderai... non pas comme un morceau de bois... mais comme un bon fils, et, fraternellement, en songeant à la joie qu'éprouvera votre mère... Vous consentez, mon père ? Oui, je le vois... Eh bien ! commençons.

H. Audeval.

— La suite prochainement. —



NOUVELLES DU PAYS SCIENTIFIQUE

1° Les Aquaria. — Les vivaria des Romains. — L'Aquiculture à Paris. — Aquaria artistiques et Rocailles de M. Le Guet

2° L'abbé Richard et son art de trouver les sources au moyen d'une loi géologique. — Comment il découvrit cette loi. — Quelques mots de géologie. — La légende de Sully. — L'abbé Richard



à Castel-Gandolfo.—Anecdotes : Un salon en Silésie. Le château du prince Blücher ; l'isle de Lisa et l'archiduc Maximilien. — Découvertes de sources d'huiles minérales.

Il est un fait que nous sommes heureux de constater, c'est le goût toujours croissant du public pour tout ce qui se rattache de près ou de loin à la science.

L'an dernier, à pareille époque, au moment des étrennes, on a fait un nombre inouï de petites machines à vapeur, chauffées par une lampe à esprit de vin ; des pompes microscopiques mues par l'électricité, de petits télégraphes et des tubes de Geissler, dans lesquels l'étincelle électrique produit en passant des lueurs de toutes couleurs et de toutes formes. La mode est restée aux objets scientifiques, le seul changement est que la vogue a passé aux *Aquaria*.

Le sens du mot *Aquarium*, que nous avons adopté comme nous prenons tout ce qui n'est pas français, est *Abreuvoir*. On entend répéter que la pisciculture est une chose neuve, et qu'on en a ri précisément à cause de sa nouveauté ; qu'étaient-ce donc que les *Vivaria* des Romains? Et quel est celui qui n'a pas entendu parler des murènes nourries de la chair des esclaves, que les civilisés de ce temps-là faisaient jeter tout vivants dans les *vivaria*.

Près d'un siècle avant Jésus-Christ, un Romain eut l'idée d'établir un *vivarium* pour la reproduction artificielle des huîtres. Ce fut un exemple bientôt suivi, car peu d'années plus tard, on construisait un de ces appareils pour les poissons. Par esprit d'imitation tout le monde, à Rome, voulut avoir son vivarium. Or, dans ce temps, on faisait les choses en grand, et il n'était pas rare que le même bassin contînt cent mille poissons. Mais nous n'avons ni le loisir ni le désir de tracer ici l'historique de la pisciculture ; nous avons voulu montrer seulement que l'idée n'était pas très-nouvelle. *Nil sub sole novum*, pas même l'*aquarium*.

Les *aquaria* sont de deux sortes :

Les premiers sont destinés aux savants attentifs à étudier les mœurs et les divers instincts des poissons. Les autres peuvent être considérés comme un ornement de salon et une curiosité en même temps scientifique et artistique. Nous nous occuperons de ces derniers. L'esprit d'imitation est souvent une bonne chose, et c'est à l'aquarium établi au Jardin d'acclimatation par les soins de M. Coste, le savant membre de l'Institut, qu'on doit l'idée de cette industrie.

Une grande maison s'est montée, et à toute heure du jour, vous pouvez voir, moyennant finance, presque tous les habitants et des fleuves et de la mer. On parlait même dernièrement de doter l'aquarium d'une petite baleine. Le moment le plus favorable pour visiter l'établissement aquatique est le soir. Alors des lumières de toutes couleurs projettent des reflets très-variés sur les habitants des aquaria, et l'on jouit d'un coup d'œil curieux et presque féerique. Dans ladite maison, on voit bien des modèles différant de dimension, de formes et de prix ; depuis mille francs et peut-être plus, jusqu'à dix francs. Ceux que nous avons goûtés le plus coûtent le moins cher. Ce sont des vases à parois de verre, ayant pour base un rectangle, un trèfle ou une ellipse, entourés de mousses vertes et de rocailles avec de petits rochers mobiles placés dans l'intérieur.

Ce n'est plus du tout le bocal à poissons rouges, devenu aujourd'hui antédiluvien, c'est une véritable œuvre d'art et de bien meilleur goût que tous ces appareils dorés ou argentés qui se vendent dix ou vingt fois plus cher. A côté de ces aquaria sont placés des rocailles formant des cascades rustiques et destinées à des serres, à des parcs, ou à des salons de verdure. Ces appareils sortent des ateliers de M. Le Guet.

Voilà donc la mode du jour ; si elle dure, chaque Parisien aura son aquarium, quand même il ne serait que de taille à contenir les poissons rouges classiques de nos pères.

II

M. L'ABBÉ RICHARD.

En 1859, au petit séminaire de *Montlieu* (Charente-Inférieure) deux professeurs discutaient sur un problème fort intéressant. Pourquoi, disait le professeur d'histoire naturelle à un jeune professeur de seconde, cette source que voilà dans le parc se montre-t-elle à cet endroit singulier. Partout ailleurs je la comprendrais ; là, elle me paraît déplacée. — On bâtit naturellement hypothèses sur hypothèses, et au bout de quelque temps le plus jeune des deux professeurs continuant seul la recherche commencée finit par découvrir la raison d'être de cette source.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Jamais maxime ne trouva une plus juste application. Ce jeune professeur s'était beaucoup occupé de géologie, uniquement parce que son goût le portait vers cette science, et voici une des questions auxquelles il s'était le plus attaché : — Il y a une loi qui dirige l'eau sous terre ; peut-on la découvrir en étudiant la géologie au point de vue des différents systèmes géognésiques?

On est frappé du rôle de l'eau dans la formation stratifique de notre planète, et aussi de son importance dans l'état actuel du globe. Cet élément qui coule en abondance dans la terre ne laisse-t-il pas, à l'extérieur du globe, de traces de son passage.

Le géologue, appliquant ces idées à la *source du petit ruisseau* de Montlieu, fut conduit à la découverte de la loi qui préside à l'écoulement des liquides dans l'intérieur de la terre. — Du *fait*, il tirait une *loi*.

Tel fut le début dans le monde savant de M. l'abbé Richard, une des figures scientifiques les plus intéressantes de notre époque. Nos voisins d'outre-Rhin nous envient à juste titre ce géologue, et nous devons ajouter qu'en Allemagne on connaît bien plus l'abbé Richard

qu'en France. Peut-être est-ce parce que nul n'est prophète dans son pays.

La géognésie et la géologie ont fait énormément de progrès dans notre siècle, on doit toutefois ajouter que ces progrès sont plutôt théoriques que pratiques. Or la science sert surtout par ses applications. Cela est plus vrai que jamais, quand il s'agit de la science qui prend l'eau pour objet de ses investigations. Tout le monde peut se servir de l'eau des rivières, des sources et des fontaines, qui est apparente, et coule à la surface du globe. Mais que de sources, de fontaines et même de grandes rivières, qui coulent cachées dans l'intérieur du globe pourraient nous servir si nous les connaissions ?

Chacun sait que toute l'eau qui tombe de l'atmosphère à l'état de pluie, de neige ou de grêle, ne reste pas à la surface de la terre. Une grande partie est absorbée par le sol et le pénètre à des profondeurs variables suivant la nature du terrain, et va former à l'intérieur des des sources et des nappes souterraines.

Les formations géologiques sont plus ou moins propres à cette absorption de l'eau. Ainsi : les terrains primitifs qui sont formés de *gneiss*, de *schistes argileux*, de *grès quartzeux*, de *calcaires compactes* et de *calcaires cristallins*, de *schistes siliceux* ou *ardoisiers*, arrêtent l'eau.

Les terrains houillers, composés, de bas en haut, de *calcaire carbonifère*, de *grès* et d'*argiles schisteuses* contenant des amas de houille intercalés, de *schistes bitumineux*, se laissent facilement pénétrer jusqu'à de plus ou moins grandes profondeurs.

L'eau, dans sa marche souterraine à travers ces diverses roches, obéit donc à une loi, et cette loi, dont il a découvert les secrets en étudiant le rôle de l'eau dans la formation du monde, guide M. Richard.

Dès que l'abbé Richard sait à quelle formation géologique il a affaire, il connaît le chemin de l'eau, et, de plus, il mesure par la pensée sa profondeur et son volume. Il voit les sources à de très-grandes distances; ainsi, en passant en voiture ou en chemin de fer, il les indique d'une manière certaine. Souvent même, quand il est pressé, il monte sur une tour, sur un clocher ou sur un coteau, et, de cet observatoire improvisé, il indique toutes les sources de la localité, qu'elles soient ou non connues, et descend parfaitement orienté sur la direction à suivre pour trouver celles qu'on le prie de déterminer.

On m'écrit de Chartres que M. l'abbé Richard vient de visiter un grand nombre de propriétaires du département pour découvrir et indiquer les sources qui pouvaient exister dans leurs propriétés. Il était venu plus spécialement à la demande du baron de Chabannes, pour retrouver les anciennes sources du *Loir supérieur*, taries depuis plus de 250 ans. Les sources actuelles du Loir sont à Illiers; elles étaient autrefois à 25 kilomètres en amont. On croit dans la contrée, et on l'a même écrit dans un livre sur le pays chartrain, que les sources disparurent d'une singulière façon. Voici la tradition du pays à ce sujet. Les religieux de l'abbaye de Thiron étaient possesseurs des sources supérieures du Loir, dont la principale était dans l'étang de la Motte, situé à huit kilomètres au-dessus du château de Villebon, appartenant au duc de Sully, l'ami et le ministre de Henri IV.

A la suite d'une crue considérable, l'étang des moines déborda et tout le poisson descendit dans l'étang de la Gâtine appartenant à Sully. Les religieux en avertirent le duc, le priant d'avoir égard à leur réclamation « Mes révérends pères, dit Sully en se gaussant d'eux, je dois faire pêcher la semaine prochaine; ayez la bonté de vous rendre à l'étang et toutes les carpes ou tanches qui porteront sur la tête une croix, une mitre ou une crosse, vous appartiendront. »

Pour se venger de cette plaisanterie les religieux auraient fait tarir les sources du Loir afin de dessécher l'étang du duc, leur voisin.

L'abbé Richard explique, d'une manière moins légendaire sans doute, la disparition des eaux du Loir, et pour ma part je crois que le déboisement y contribua pour une grande part; mais, quoi qu'il en soit, après avoir exploré la vallée du Loir avec M. le marquis de Pontoi-Poncarré et M. le baron de Chabannès, il a indiqué les moyens de remédier autant que possible à la privation d'eau dont sont affligés les habitants des deux ou trois communes que traversait autrefois le Loir supérieur, dont on connaît parfaitement le lit desséché. M. Richard a trouvé une source dans l'étang de la Motte et plusieurs autres dans les bois qui sont au-dessus, vers la crête de partage des eaux entre *le Loir, l'Eure* et *l'Huisne;* mais il craint que l'eau de ces sources ne soit entièrement absorbée en été par les terrains à *bétoires* où passe le Loir.

En résumé, le nombre des sources indiquées en Europe par le savant géologue, se monte à sept milles.

Et d'abord M. l'abbé Richard fut mandé par le pape pour chercher des sources à Castel-Gandolfo, sur les bords du lac d'Albano, résidence du Saint-Père en été, et l'homme de science fut assez heureux pour satisfaire le désir du Souverain Pontife, en indiquant des sources situées dans le talus du lac, plus élevées que l'habitation, et qu'on peut facilement amener au château. Ce qui lui valut l'honneur d'une longue audience de Pie IX.

Je terminerai par quelques anecdotes.

Il y a trois ou quatre ans l'abbé Richard se trouvait en Silésie chez un riche juif allemand qui l'avait appelé pour chercher des sources afin d'alimenter le château. La maîtresse de la maison demanda au savant ecclésiastique comment il voyait qu'à tel ou tel endroit il y avait de l'eau. — Et elle ajoutait :

— J'ai lu dans un écrit du baron de Reichenbach que c'était par la puissance sensitive de l'*od* que vous découvrez les sources; mais je ne le crois pas.

— Non, madame, je n'ai aucune vertu sensitive, répondit le savant abbé ; il y a une loi qui m'indique l'en-

droit précis où je trouverai l'eau. Je regarde, j'étudie le terrain ; et, tenez, s'il y avait une source ici, dans ce salon, je n'en saurais rien, je ne la sentirais pas.

Et tout en parlant, le géologue regardait tout autour de la pièce dans laquelle il se trouvait, quand tout à coup il s'arrêta pour ajouter bientôt :

— Pardon, madame, de m'être interrompu, mais je viens de reconnaître qu'il y a une source ici. Toutefois ce n'est qu'exceptionnellement que je puis la voir.

On comprend la stupéfaction des hôtes du château. L'abbé Richard était arrivé une heure auparavant, le soir à huit heures, et au mois de novembre. Il n'avait donc rien pu voir sur sa route, et c'était la première fois qu'il venait dans le pays. On creusa au-dessous d'une salle de bains, et à $1^{m}50$ de profondeur on trouva de l'eau en quantité suffisante pour l'alimentation du château.

La nouvelle de ce fait étrange attira un grand nombre de visiteurs qui voulaient se rendre compte de cette découverte, complétement en dehors des données ordinaires du géologue. On fit cent conjectures différentes sur ce qui avait pu fixer l'attention du géologue, et personne ne trouva le fait qui avait occasionné la découverte. Ceci étant le secret de l'abbé Richard, vous ne serez pas surpris que je ne vous le révèle pas, attendu que, comme vous, je l'ignore complétement.

Le prince Blücher, petit-fils du trop fameux général prussien de ce nom, avait appelé M. Richard pour visiter son château et son parc de Radoun, près de Troppau. Après avoir exploré le parc, on ne trouva pas de sources, mais dans un champ des environs il y en avait une appartenant à un paysan qui en avait vendu l'eau au prince. Dans un moment de mauvaise humeur, et il paraît que cela lui arrivait souvent, ce paysan ouvrit les conduits qui menaient l'eau au château, de sorte qu'elle se perdit en route. M. Richard dit au prince :

— La source du voisin passe sous votre champ et vous pourriez la prendre ; mais, si je vous l'indique, j'en dépouille le propriétaire actuel.

— Nous lui avons payé sa source, il doit donc nous fournir de l'eau, et, au lieu de cela, il la perd.

Comme, après tout, la source prenait naissance sur le terrain du prince Blücher, l'abbé Richard indiqua le lendemain matin où l'on devait creuser. L'eau était peu profondément sous terre et arriva vite à la surface. Le paysan vint tout en furie trouver le prince Blücher :

— Vous m'avez volé ma source, lui cria-t-il, rendez-moi ma source, je n'ai plus d'eau.

— Je n'ai rien volé, je vous donnerai de l'eau, et comme je n'ai pas vos manies, je ne m'amuserai pas à ouvrir les tuyaux.

Il y eut un procès que naturellement le paysan perdit, et par droit de justice, et peut-être un peu aussi par droit de naissance, à moins qu'à cette époque les juges du meunier de Sans-Souci fussent encore à Berlin.

Une dernière anecdote, et je termine.

Lissa a maintenant un nom historique. L'empereur du Mexique, alors archiduc Maximilien, étant à la tête de la marine autrichienne, pria M. l'abbé Richard d'y venir pour chercher si l'on pourrait donner de l'eau à ce pays qui en est totalement privé. Malheureusement il n'y en avait pas près de la ville de Lissa, mais on trouva trois sources dans le flanc d'une montagne, à Porto-Comisa, petit port de la même île. Aussitôt les paysans, sous les ordres de leur curé, devenu ingénieur en chef, se mirent à creuser la montagne.

Le savant abbé quitta le pays avec le prince Maximilien ; mais, y repassant trois jours après pour aller à Raguse, ils étaient encore dans les embarcations qui les menaient à terre, quand un paysan, portant des branches d'orangers chargées de fruit, vint offrir à l'archiduc un bocal contenant des anguilles blanches qu'on avait trouvées dans la source. Ces anguilles étaient probablement venues de la mer, qui est à peu de distance, et devaient leur couleur blanche à ce qu'elles avaient vécu à l'abri de la lumière.

Le géologue ne borna pas ses découvertes aux sources d'eau. En 1865, il indiqua un grand nombre de sources d'huile de pétrole, notamment chez M. Kolzer en Galicie, et chez M. Branski en Bukovine.

Le journal de Lemberg (Galicie) raconte le fait suivant :

« Un propriétaire de Krakovie ayant invité M. l'abbé Richard à visiter sa terre pour savoir s'il y aurait des sources d'huile de naphte ou de pétrole, lui dit : Je dois vous avouer, monsieur l'Abbé, que je suis ruiné par l'insurrection de 1863 et qu'il ne me reste que l'argent nécessaire pour la découverte des sources que vous allez m'indiquer s'il y a lieu.

« Dix jours après, les travaux étaient faits sur l'un des points indiqués, et ce propriétaire avait un revenu, par jour, de 180 florins (environ 400 francs) ; il avait trouvé une source qui débitait 8 à 900 litres par 24 heures ; le litre tout brut, sortant de la source, valant 50 centimes. »

Voilà des faits. C'est maintenant à MM. les géologues qu'il appartient d'appliquer à ces faits les solutions de la géologie. Je ne puis en ce moment leur offrir qu'une serrure ; qui fournira la clef?

ALFRED NETTEMENT FILS.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr. ; six mois, 6 fr. ; le n°, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Lending a bite (d'après un tableau de Mulready.)

SILHOUETTES ARTISTIQUES

WILLIAM MULREADY

William Mulready est un des grands peintres dont s'enorgueillit justement la Grande-Bretagne contemporaine. Il était né en 1784, à Ennis, en Irlande, et par les diverses phases de sa vie qui se ferma en 1863, il toucha à trois générations. Il vint d'Irlande en Angleterre vers 1790, et fut introduit dans l'atelier de Bank le sculpteur. A l'âge de quatorze ans, il devint élève de l'Académie royale de Londres, et, bientôt après, il gagna la médaille d'argent. A ses débuts, il aborda la grande

peinture, ce que l'on est convenu d'appeler la peinture d'histoire; mais bientôt il se renferma dans les sujets de genre ou de caractère qui répondaient mieux aux qualités de son esprit sagace et profondément observateur.

Ce n'est que dans la première période de sa vie qu'on trouve chez cet artiste original des traces d'imitation, et alors ce sont les maîtres hollandais, Jean Stein et Teniers qu'il imite. Ses toiles de « la Querelle, » *the Rattle*, en 1808 et « le Retour du cabaret, » *Returning from the alehouse*, en 1809, appartiennent à cette première manière. Mais, dès 1813, il devient complétement original, et il envoie à l'Académie « les Jeunes Garçons jouant au criket, » *Boys playing at Cricket*, ce jeu national de l'Angleterre que M. Drouyn de l'Huys a, il y a quelques années, loué en fort bons termes et dans lequel on assure que notre ancien ministre des affaires étrangères est passé maître.

C'est la première toile qui ouvre toute une série de tableaux qui appartiennent à un genre auquel le nom de l'éminent artiste est désormais indissolublement lié. Comme le fait remarquer un compatriote de William Mulready, il n'y a que les têtes grises qui se rappellent la première apparition du « Punch, » en 1813; « les Enfants paresseux, » *Idle Boys*, en 1815; « le Combat interrompu, » *The fight interrupted*, en 1816; « Mords dans ma pomme, » *Lending a bite*, en 1820, que nous traduisons un peu librement, car pour serrer de plus près le texte, il faudrait dire : « Je te la prête à mordre, » c'est-à-dire : « Je ne te la donne pas pour la manger tout entière. »

La gravure de ce tableau est sous les yeux de nos lecteurs auxquels elle donnera une idée du talent de l'artiste irlandais. Certainement le sentiment général de la toile est bien celui que nous venons d'exprimer. Le *boy* qui tient la pomme l'enveloppe de ses deux mains et ne laisse à découvert que l'endroit sur lequel il permet que l'autre *boy* fasse sa prise. Il offre la bouchée, mais il se réserve la grosse part du fruit. Il avance et en même temps il semble prêt à retirer sa main. Le *Ne mange pas tout* d'une de nos vieilles gravures françaises est écrit dans sa physionomie attentive et même un peu inquiète. Le garçon parasite ouvre les yeux et la bouche le plus qu'il peut, mais il n'ose pas étendre la main jusqu'au fruit. La petite sœur qui porte un *bébé* trouve, sans doute, son frère plus généreux que prudent. Un montreur de singes contemple avec intérêt cette scène pendant que maître Bertrand échange un regard qui n'a rien de bienveillant avec un chien épagneul. Derrière cette scène vivante Mulready a creusé dans sa toile, suivant son habitude, un paysage profond.

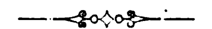
D'autres tableaux suivirent celui-ci; ce furent : « le Loup et l'Agneau, » « le Messager sans soin, » *The careless messinger*, « l'Origine d'un peintre, » « les Enfants tirant un canon, » *Boys Fring a canon*, « le Retour des Hustings, » *Returning from the Hustings*, « le Mot oublié, » *The forgoten word*, « le Choix de la robe de noces, » *Choosing the wedding gown*, *Burchel and Sophia*, et quelques autres toiles qui, dans les dernières ventes de tableaux faites à Londres, ont été cotées à un très-haut prix.

Une toile dont je ne veux pas juger l'exécution sur celle de la gravure qui me paraît défectueuse, le *Convalescent* de *Waterloo*, indique que William Mulready avait une âme profondément sympathique qui savait concevoir et exécuter des sujets très-éloignés de sa manière ordinaire. Le principal personnage est un des survivants de cette grande et terrible bataille ; il porte les insignes de sergent. Il a obtenu la permission de sortir de l'hôpital militaire, et de faire une promenade dans la campagne avec sa famille. Il s'est assis, pâle et faible encore, auprès de sa jeune femme, qui a failli être sa veuve, et elle le contemple en silence comme quelqu'un qu'on a cru perdu pour jamais. Leurs mains sont unies, comme s'ils craignaient d'être séparés. Le soldat porte sur son front songeur le reflet des spectacles terribles dont il a été témoin. Il a échappé aux charges foudroyantes de la cavalerie de Ney. Mais combien de ses camarades sont restés couchés dans les positions de Mont-Saint-Jean si opiniâtrément défendues par « le duc de fer, » *Iron duke*, ce fut ainsi que les soldats anglais surnommèrent lord Wellington, leur général ! L'artiste a rappelé ces idées à l'imagination du spectateur par un procédé à la fois simple et heureux ; il a perdu le regard du sergent convalescent dans une vaste plaine qui doit le faire songer à celle où il a récemment combattu, et il a réuni dans un groupe en face de lui ses deux jeunes garçons qui luttent. C'est ainsi que l'idée de la guerre se trouve réveillée au milieu du morne repos de ce vaste et silencieux paysage.

Il y avait dans le talent de Mulready un effort d'aspiration continuel vers un idéal de perfection qu'il portait dans son esprit. Comme l'a écrit un de ses compatriotes qui l'a bien jugé, il étudiait encore quand tout le monde le signalait comme un maître. Au moment où la mort l'appela, il était convaincu qu'il n'avait pas demandé à l'art tout ce que l'art peut accomplir, et cependant ses contemporains pensaient qu'il avait, depuis longtemps, atteint l'extrême limite. Le secret de son succès, qui ne se démentit jamais, se trouve tout entier dans sa devise : Le progrès ! Chaque année, jusqu'à la dernière œuvre qui ferma sa vie d'artiste, il fit un pas en avant ; on put découvrir dans ses tableaux une faculté nouvelle qui, jusque-là, ne s'était pas complétement développée, un perfectionnement qui ajoutait à la beauté de l'ensemble quelque chose de plus puissant et de plus profond dans l'invention, de plus achevé dans l'exécution. On ne saurait s'étonner de cette marche ascendante du talent et des succès de Mulready. Il lui était plus aisé de plaire au public, plus aisé de désarmer la critique, que de se satisfaire lui-même. Il était le plus difficile de ses juges. Ses études s'étaient éten-

dues à toutes les sciences qui apportent des notions utiles à la peinture, à l'anatomie dans ses rapports avec l'art, aux lois de la perspective comme on peut s'en convaincre en sondant du regard les profondeurs de ses paysages. William Mulready mourut à l'âge de près de quatre-vingts ans, en 1863.

FÉLIX-HENRI.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83, 98, 124, 131, 148, 169, 185 et 202.

XII

Le portrait prit si bonne tournure dès cette première séance, que le baron en proposa une seconde pour le mardi suivant.

— Mais vous ne serez pas là, mon père, s'empressa d'objecter Mlle Stéphanie ; c'est même pour cette raison que je me suis décidée à faire aujourd'hui une première esquisse, quoique ce soit dimanche.

— Je demanderai un congé, mon enfant.

— Ah ! monsieur, s'écria Christian, c'est trop de bonté !

— Voilà comment nous sommes, nous autres artistes, répliqua le baron fièrement... car je suis artiste, aussi, moi !... Je donne des conseils... n'est-ce pas, Stéphanette?

— Oh ! oui, mon père.

— Je demanderai un congé, je dirai que je suis de garde.

— Oh ! monsieur le baron !... reprit Christian en riant.

— Pourquoi donc pas? J'ai habitué mes employés... du temps que j'étais banquier... à ne jamais prendre un autre prétexte lorsqu'ils désiraient s'absenter. Auparavant ils se croyaient obligés de me raconter, pour obtenir une vacance, les histoires les plus bizarres, les plus larmoyantes... à tel point que quelquefois, par commisération, par amitié pour eux, j'en étais malade toute la journée. Voyant cela, je leur ai signifié que je n'accorderais jamais de permissions que pour la garde nationale. Ce motif-là n'a rien d'affligeant pour personne, et, à présent, je ne vois pas pourquoi je ne m'en servirais pas.

Christian regarda Stéphanie comme pour lui dire : Faut-il accepter ?

Mais elle ne jugea pas à propos d'influencer le jeune homme et d'entrer ainsi en correspondance muette avec lui.

— J'accepte, monsieur le baron, reprit-il alors... car je ne puis m'empêcher de songer au plaisir que vous aurez à voir mademoiselle votre fille peindre.

— En effet, ce sont mes jours de fête. Quand on a passé toute sa vie à faire des additions...

— Mais, interrompit Christian, nous n'avons pas demandé à mademoiselle...

— A mardi, monsieur ! dit-elle avec beaucoup de politesse et de bonne grâce.

Ce jour-là, Christian arriva avec un magnifique bouquet de roses blanches.

La saison en fournissait alors de très-belles, embaumées par les premiers soleils de juillet.

Mlle Stéphanie se récria.

Quant au baron, il eut l'air de trouver cette attention toute naturelle.

— Mais, mon père ! lui dit tout bas la jeune fille...

Christian se hâta d'expliquer comment, trop pauvre pour payer un portrait, il pouvait néanmoins se procurer des roses.

— J'ai un ami, dit-il, qui possède un très-vaste jardin. Il m'a autorisé à y moissonner des fleurs à discrétion et j'ai coupé à votre intention, mademoiselle, quelques *Nellys*, quelques *Impératrices des Français*...

Le baron ne put s'empêcher de tressaillir et s'écria :

— Vous dites? Vous avez coupé ?

— Des *Nellys* et des *Impératrices*, monsieur le baron. Voici *Nelly*, blanc pur comme le *Camellia alba plena* : voici l'*Impératrice*, très-grande plante, jolie forme, rose chair, centre blanc.

— Vous connaissez les fleurs par leurs noms? demanda Stéphanie un peu étonnée.

— Oh ! c'est la moindre des choses, mademoiselle, répliqua Christian avec modestie.

— Trop de science ! murmura le baron. Ma fille va le prendre pour un jardinier.

Cette science toutefois amena une diversion et fit agréer le bouquet.

Il était, du reste, simplement et harmonieusement composé. Les *Nellys* au ton mat et virginal étaient relevés par une garniture d'*Impératrices* à peine ouvertes, et, au centre, trois ou quatre de ces dernières fleurs groupées, dominant un peu, éclairaient toute la gerbe d'un ton chastement rose, comme celui d'une aurore plutôt devinée qu'aperçue.

Mlle Stéphanie, cependant, était légèrement intriguée.

— Il s'occupe peut-être de botanique, pensa-t-elle.

Elle avait cru remarquer en outre que Christian, tout en parlant assez correctement le français, avait des tournures de phrases qui n'étaient peut-être pas tout à fait parisiennes. Il disait, par exemple : moissonner des fleurs, couper des roses, nourrir un espoir. C'était peu de chose, sans doute ; mais les jeunes filles sont terribles pour discerner ces nuances et en tirer des conséquences.

— Père, dit tout bas Stéphanie tandis que le baron la regardait peindre et que Christian posait, informez-vous donc... adroitement... s'il est Français.

— Êtes-vous Français ? demanda le baron.

Mais la jeune fille fit un geste de contrariété en écoutant cette trop brusque interrogation et s'empressa de dire :

— Souriez-un peu, monsieur... si vous pouvez. Je crois que madame votre mère...

— Oh ! oui, mademoiselle, reprit Christian, elle sera très-contente de me voir sourire. D'ailleurs, mademoiselle, quand j'ai des moments de tristesse, je les garde pour moi, comme bien vous pensez.

— Ah !

Et, se penchant vers le baron :

— Père, murmura-t-elle, il a des moments de tristesse.

— Qu'y faire, mon enfant?

— Demandez-lui...

— Veux-tu que je l'invite à dîner?

— Oh ! non. Demandez-lui adroitement...

— Mon cher monsieur, commença le baron...

— Mais la jeune fille l'interrompit.

— Oh ! non, mon père, dit-elle à voix basse. Vous allez trop vite.

Et s'adressant à Christian :

— Je vais donc tâcher, monsieur, reprit-elle, d'attraper votre sourire, pour faire plaisir à madame votre mère. Elle est loin d'ici?

— A six cents lieues, mademoiselle.

— Six cents ! Dimanche, vous m'avez dit huit cents.

— Elle se sera rapprochée, mon enfant, s'empressa de dire le baron. Il n'y a là rien d'extraordinaire. Les chemins de fer vont si vite.

— Monsieur le baron a raison, mademoiselle.

— Et puis, reprit celui-ci, vous comptez peut-être par kilomètres. Alors, pour les convertir en lieues, on se trompe.

— Précisément.

— Madame votre mère voyage? continua Stéphanie.

— Oui, mademoiselle. Elle navigue.

— Ah ! elle navigue !

— C'est-à-dire... Je vais vous expliquer... Et même, oui... cela me rappelle une histoire bien touchante.

— Écoutons l'histoire ! s'écria vivement le baron. Écoutons l'histoire !

Puis, se penchant vers sa fille :

— Stéphanette, ajouta-t-il. Ne le questionnons pas. Il s'embrouille... ou plutôt, cela l'empêche de sourire. D'ailleurs, fillette, nos indiscrétions ôteraient du prix à ta bonne action, et laisseraient supposer...

— Oh ! oui, mon père... c'est vrai. Je ne dirai plus rien. Nous n'avons pas le droit d'interroger ce jeune homme, du moment que nous lui rendons ce léger service que vous voulez bien nommer une bonne action.

— A Amsterdam, commença Christian, un jour de l'année mil...

Mais le baron l'arrêta brusquement.

— Ne nous parlez pas d'Amsterdam, dit-il... Ne parlez pas du tout. Cela nuit à la pose. Comment voulez-vous que ma fille, malgré tout son talent... Le portrait n'en finirait pas... et je ne puis pas dire tous les jours à mon bureau que je suis de garde.

— Je ne souffle plus mot, balbutia Christian tout interdit.

— Et moi, je demande l'histoire promise, reprit Mlle Stéphanie en riant. Le silence est glacial, mon bon père. La causerie, au contraire, donne de la vie à la physionomie, et, dans l'intérêt même du portrait...

— Allez, approuva le baron. Seulement la Hollande...

— Oh ! je vous parlerai de la France aussi, et de l'Angleterre aussi, dit Christian qu'enhardissait la bienveillance de la jeune fille. M. le duc de Morny, avant de mourir, vendit vingt mille francs au musée du Louvre un petit tableau de trente centimètres carrés qu'il estimait beaucoup.

— Qu'il estimait vingt mille francs, remarqua le baron.

— C'est un portrait de femme, par Denner, portant la date : Londres, 1724.

— Oh ! mais, je le connais, s'écria Stéphanie. C'est un chef-d'œuvre. Là, là, très-bien, monsieur ! Regardez-moi toujours ainsi, en souriant. Quand on arrive devant lui, on reste saisi, comme si cette tête de vieille femme allait s'animer. Jamais on n'a poussé l'art aussi loin. Ce n'est plus de la peinture, c'est une tête vivante qui sort du cadre pour vous saluer. Ah ! quand elle voit de pareilles toiles, une pauvre ignorante comme moi a bonne envie de renoncer...

— Y songez-vous, mademoiselle? s'écria Christian chaleureusement.

Et la jeune fille, prévoyant des compliments, lui dit avec modestie et avec bonté :

— Continuez donc votre histoire, monsieur.

— Un jour, reprit-il, Denner... c'est la légende du portrait, mademoiselle... Denner, étant à Londres, reçut la visite d'un jeune officier de marine, nommé George, qui le supplia de faire le portrait de sa mère afin que ce jeune *midshipman* pût l'emporter en s'embarquant.

— Ah ! très-bien, dit le baron qui éprouva une sorte de bien-être. Cette histoire est la contre-partie de la vôtre.

Et il dit tout bas à sa fille :

— Sais-tu, ma Stéphanette? Ce jeune homme n'est pas si écervelé que je le croyais.

— Le délai était court, reprit Christian. Denner refusa d'abord, mais il fut vaincu dans ses hésitations par les instances et la tendresse filiale de George. Les séances commencèrent immédiatement. A la sixième, George, qui y assistait régulièrement, ne parut pas. Un ordre subit l'avait forcé d'avancer l'heure de son départ. « Pauvre enfant ! dit la mère tout en pleurs lorsqu'elle apprit la fatale nouvelle, et je ne l'ai pas même embrassé ! Mais vous avez tout le temps à présent, monsieur. Mon fils va résider cinq ans à Calcutta. Nous lui ferons passer le portrait par la première occasion;



tâchez qu'il soit ressemblant. — Ce sera un chef-d'œuvre, madame, répondit le peintre, car je vous estime et je vous aime, votre fils et vous. » Et il ne mentit pas. L'ouvrage fut terminé avec soin, avec génie, et couvrit Denner de gloire. Mais une étrange fatalité semblait attachée à ce tableau. Au moment de l'envoyer, la mère mourut. A cause de quelques dettes, il fut vendu aux enchères. Quand George revint à Londres, au bout de cinq ans, il ne trouva plus ni mère ni portrait.

— Que d'aventures! dit le baron. Oh! les arts, les artistes!... C'est presque aussi amusant que la banque.

— Nous irons au Louvre, mon père, afin de revoir...

— Oui, ma fille. Et en définitive, ce portrait, c'est le duc de Morny qui...

— Ah! attendez, monsieur le baron. Vous sautez toute la partie la plus dramatique. Ne pouvant arracher sa mère à la tombe...

On ne voit pas deux fois le rivage des morts...

George résolut de retrouver son image et de la racheter à tout prix. Il parcourut successivement l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Hollande, et, enfin, chez un riche négociant d'Amsterdam, Rapenburger-Straat, G. 3...

— Fillette, dit tout bas le baron, est-ce que cette histoire lamentable t'intéresse?

— Beaucoup, mon père. Et vous?

— Moi aussi! Moi aussi!

Mais le baron se leva et sortit tout doucement du salon.

— Eh! bien, non, se dit-il, franchement, elle ne m'intéresse pas. Que m'importe ce jeune midshipman? Je reviendrai dans un petit quart d'heure.

Dès qu'il fut parti, Christian, comme entraîné par un élan irrésistible, sauta sur le bouquet, enleva deux *Impératrices* et les dévora.

Ce fut l'affaire de quelques secondes.

Stéphanie, stupéfaite, laissa tomber une boîte contenant des crayons de toutes couleurs et poussa un cri.

— Mon père! dit-elle, alarmée malgré elle.

Mais le jeune homme s'avança vers elle et lui dit d'un air suppliant :

— Oh! grâce! Ne me perdez pas! Ne me trahissez pas! Ne dites rien! J'aime les roses... Je suis un insatiable mangeur de roses.

H. Audeval.

— La suite prochainement. —



SI LES FRANÇAIS DU GRAND SIÈCLE

ÉTAIENT DES PAPOUS

... Ou quelque chose d'approchant : si toutefois ce n'étaient des chimpanzés ou des gorilles : néanmoins la haute école historique penche, je dois le reconnaître, pour le premier de ces deux avis. A son dire, il y avait bien dès cette époque des représentants de l'espèce humaine, et même d'assez beaux échantillons, mais cela seulement à la cour et à la ville : partout ailleurs sur le territoire de France, il en était autrement. De même qu'on admet aujourd'hui que, lors de l'âge de pierre, l'homme était chez nous contemporain et camarade du mastodonte, et donnait la main au renne hyperboréen, de même il y a deux siècles seulement, il vivait côte à côte, sur la terre de Bourgogne, de Normandie et de Bretagne, avec des millions d'orangs-outangs, dont par malheur les hommes de ce temps-là ont eu le grand tort de ne pas nous transmettre quelques individus empaillés. Si ce n'étaient des singes, c'étaient tout au plus des sauvages aussi intelligents, aussi mignons que les indigènes actuels de la Papouasie.

Et pourquoi, je vous le demande, tant de gens s'en sont-ils fait une pareille idée? C'est parce qu'ils ont lu çà et là dans les historiens humanitaires cinq à six lignes tombées de la plume de notre meilleur moraliste cependant, peinture à la grosse brosse de la condition des paysans à son époque, et qu'ont dédaigné de discuter les gens qui croient que la civilisation est sortie de terre en l'an 1789. Cette petite tartine de la Bruyère a été citée tant de fois, qu'elle est passée à l'état de *scie;* et j'avoue qu'elle finit par m'agacer les nerfs. Et pourquoi ne me déciderais-je pas à en dire enfin mon mot, lorsque j'ai entendu un grave monsieur, en séance officielle, devant un grand et respectable auditoire, reproduire cette vieille antienne, et attester que, lorsque tous sauront lire et écrire, il n'y aura plus de ces sauvages, de ces papous, de ces paysans, dont la face laisse à désirer sous le rapport de la fraîcheur. Voyons donc un peu si le passé est si noir, et s'il y a chance pour que ces déshérités, par cela seul qu'ils sauront lire, se trouveront transformés en autant de Ganymèdes, préparant l'ambroisie pour les dieux de ce monde, mais prenant tout d'abord une bonne part au plat.

Voici la célèbre tirade que nous allons analyser de point en point.

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et « des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides « et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils « fouillent avec une opiniâtreté invincible : ils ont « comme une voix articulée, et quand ils s'élèvent sur « leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en « effet ce sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans « des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de « racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de « labourer, de semer, de recueillir, pour vivre; et mé- « ritent ainsi de manger de ce pain qu'ils ont semé. »

Voyons un peu tout cela.

Nous avons d'abord affaire à des « animaux farouches.... » Ces « animaux » étaient-ils farouches plus que leurs successeurs d'aujourd'hui : question — et ce n'est pas l'idée que nous donne la Fontaine des paysans de son époque. « Des mâles et des femelles : » injure

gratuite qu'ils auraient pu renvoyer à leurs juges dédaigneux. — Les voilà « répandus par la campagne… » Voyez-vous cela ! Au lieu de peupler les châteaux et les parcs ! — « Noirs, livides et tout brûlés du soleil. » — Ah ! vraiment ! Au lieu d'avoir le teint rose comme des citadins, qui eux savent se mettre à l'ombre ! — « Attachés à la terre qu'ils fouillent avec une opiniâtreté invincible.... » En voilà encore un trait sanglant ! Il y a une foule de gens sages qui leur tiendront à gloire et à éloge cette invincible opiniâtreté. Est-ce que par hasard cette âpreté au travail disparaîtra de la vie des champs lorsque tous ces « animaux » sauront lire et écrire ? J'espère bien que non ; et si cette opiniâtreté cessait d'être « invincible, » je vous prie, ô mes bourgeois, d'en calculer les conséquences pour vous-mêmes. — « Ils ont comme une voix articulée, et lorsqu'ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, — et en effet ce sont des hommes. » — Vous êtes bien bon, en vérité, d'accorder ce dernier point ; quant à ce qui précède, ce n'est que de la caricature. — « La nuit ils se retirent dans des tanières, où ils vivent de pain, de racines et d'eau. » — D'abord n'est-il pas heureux pour eux et pour tous, messeigneurs, qu'ils se contentent de ces prétendues tanières que tout le monde ne voit pas de si mauvais œil ; et quant à la nourriture de ces « animaux, » veuillez me répondre un peu. Ces êtres qui mangent du pain noir sont aussi ceux qui font naître et fabriquent le pain blanc : trouveriez-vous bon qu'ils mangeassent ce dernier en vous laissant l'autre ? Ce sont eux aussi qui créent et les gigots et le vin : vous les trouveriez moins stupides et moins ridicules, sans doute, s'ils les gardaient pour eux, en vous laissant et les navets et l'eau claire ! — Eh bien ! ils ont la sagesse de se contenter d'un menu très-simple, pour vous approvisionner de pain blanc et de toutes sortes de comestibles : grâce à la simplicité de leurs goûts, et à une philosophie dont vous devriez leur faire grand honneur, ils vous donnent des jouissances dont ils savent se passer, sans s'en trouver bien malheureux. Enfin, dites-vous, « ils sèment et recueillent pour faire vivre les autres, et méritent ainsi de manger de ce pain qu'ils ont semé. » Voilà le trait final, et celui-ci est, j'en conviens, d'une admirable débonnaireté. Ah ! ils méritent de manger de ce pain, fruit de leur travail ! Mais oui, ils le méritent, et au premier chef ; et ne pourraient-ils pas, ces laborieux animaux, se poser, à votre endroit, la même question avec une solution inverse ?

En résumé, sauf les traits qui font du dessin des la Bruyère de véritables charges, est-ce que partout la condition des paysans n'est pas forcément celle qu'il nous dépeint, et qui n'est pas le propre du grand siècle plutôt que du nôtre ? Conçoit-on un paysan, un homme de labeur agricole dans d'autres conditions ? Le travail des champs n'a-t-il pas cette nécessité de courber les gens vers le sol, et de les hâler au grand air ? Vus de dos, lorsqu'ils plantent de l'oignon, nos contemporains font-ils meilleur effet dans le paysage que leurs arrière-grands-pères il y a deux siècles ? Est-il prouvé qu'ils aient plus figure humaine que leurs aïeux de cette époque ? Ne faut-il pas qu'eux aussi travaillent et remuent la terre avec une opiniâtreté invincible, s'ils en veulent tirer quelque chose ? Est-ce que nos paysans d'aujourd'hui mangent le pain de froment qu'ils font naître, en laissant aux bourgeois le pain de seigle ; est-ce qu'ils mangent leurs moutons ou leurs porcs en vous en laissant les os et quelques menus lardons pour les jours de fête ; et s'ils vendent tout le vin qu'ils récoltent pour se contenter d'eau ou à peu près, est-ce qu'on les plaint pour cela, ou leur en fait-on un reproche ? Enfin les aïeux qui faisaient croître le pain de toutes les couleurs, ne pouvaient-ils pas se servir, sur ce comestible, les premiers et à discrétion, aussi bien que ceux d'aujourd'hui, quand la fantaisie leur en prend ?

Mettez maintenant que tous ces Mélibées apprennent à lire et à écrire, cela changera-t-il les nécessités et les façons de la culture agricole ; cela leur épargnera-t-il et les inflexions de l'épine dorsale et l'agréable tripotage du fumier ? Cela leur donnera-t-il moyen ou profit à manger leur pain blanc et à vendre leur pain bis aux bourgeois ? Et s'il leur plaît de faire l'inverse, ce qui est le cas général, parce qu'au pain blanc tout sec ils préfèrent le pain de seigle assaisonné de monnaie blanche, sera-ce la faute de l'imperfection de leurs connaissances grammaticales ?

A la vérité, ce n'est pas là la thèse de la Bruyère ; il n'a voulu, sans doute, que mettre en relief les inégalités sociales, en forçant les contrastes : mais on a pris la caricature pour en faire le portrait d'un âge très-grand, quoi qu'on dise, afin de relever à ses dépens l'âge enfanté par notre révolution de 1789. A cette époque de Colbert, la France était riche d'épanouissement ; elle enfantait avec une rapidité merveilleuse des armées, des flottes, des débouchés de commerce ; et il semble que, si l'attention du grand administrateur se porta moins sur l'agriculture, c'est que là il y avait moins à faire, moins à créer. Cela résulterait d'une foule de documents qui établissent qu'à cette époque la vie était facile. Cela résulte particulièrement du témoignage d'un habile observateur anglais, sir W. Temple, qui précisément en 1678 écrivait ce qui suit : « La richesse de la France, qui est la cause de sa puissance, résulte de la consommation prodigieuse, faite par les pays qui l'environnent, des produits si nombreux et si riches de son sol et de son climat, ou du travail ingénieux de ses habitants… » Or, si les pays voisins lui prenaient, — moyennant finance, — une quantité considérable des riches produits de son sol, c'est qu'à la lettre, ses paysans cultivateurs « en avaient à revendre, » et s'enrichissaient de cette exportation. Or pense-t-on qu'ils exportaient leur blé pour en manger seulement la paille ? L'agriculture n'était donc pas dans cette situation déplorable où la voient ceux qui retournent la lunette pour

regarder par le gros bout. Et la Bruyère lui-même, en nous montrant ces « animaux farouches, » hâlés, éreintés, laids et dolents, ne plaint-t-il pas du moins les pauvrets de manquer de pâture? Il leur accorde le pain, les navets et l'eau claire. Je crois que sur ce dernier article notre grand moraliste avait la vue trouble...

Tel est mon avis sur cette époque antédiluvienne dont on travestit la manière d'être pour la plus grande gloire de celle que nous traversons. Est-ce à dire que je donne la préférence à l'ancienne sur la nouvelle? Non, assurément! Je crois au progrès, à la transformation continue de l'état social, par l'addition incessante des produits de l'intelligence humaine à ce qu'elle possède déjà, bien que, dans la recherche du mieux, elle fasse souvent fausse route. Oui, je crois que nous possédons une situation sociale très-préférable dans son ensemble aux âges qui la précédèrent, quoique sur plus d'un point ceux-ci aient emporté avec eux des institutions de bon aloi qui ne sont point ou qui sont mal remplacées. Mais enfin, si j'admets pour notre époque une grande supériorité, est-ce une raison pour dénigrer ce monde antérieur duquel nous sommes sortis? Je comprends que le jouvenceau de quatorze ans, parvenu à sa majorité, ait changé sur la route ses habits devenus trop courts et trop étroits, et je fais même la part de la fantaisie; mais est-ce raison à l'homme fait de jeter dans la boue la défroque de son jeune âge, comme d'abominables guenilles? Bref, nous sommes aujourd'hui une société perfectionnée; mais je prends la liberté de croire que la masse de nos aïeux, il y a deux siècles, n'étaient ni des Papous ni des Hottentots, et que nos paysans, même ceux qui ne savaient pas lire, ne mouraient pas précisément de faim.

D'où il résulte qu'aux yeux d'une foule de gens, je suis un partisan de l'ancien régime, des droits féodaux et de l'ignorance. Je n'en crois rien pour ma part, mais il y aura bien des messieurs à qui il sera agréable de le supposer. On n'a pas le droit de juger impartialement et équitablement entre deux partis sans risquer d'être suspect d'une arrière-pensée. Si je travaille à retirer de la rivière un homme qui se noie, tels supposeront que ce n'est pas par charité pure, mais que j'aurais quelque antipathie personnelle contre les bains froids. — Et tenez, ceci me rappelle une anecdote qui me vient encore du P. Népomucène; c'est ici le lieu de vous la conter.

Un jour cheminait sur une route quelconque un capucin qui sera, s'il vous plaît, le Père Agabus. A cent pas derrière lui venait un groupe de paysans, une demi-douzaine ou environ. Or, à une centaine de pas en avant, un quidam vint à traverser la route, passant d'un bois à un autre; mais l'apparition fut d'assez longue durée pour que tous pussent saisir nettement les allures du personnage; le capucin se signa, et se signèrent aussi les vilains, car ils avaient tous vu Satan en personne. Malgré sa toque et son manteau brodé, ils avaient tous distingué une magnifique paire de cornes et une queue à faire envie à un sapajou. Dans leur émotion commune, tous les spectateurs se rapprochèrent, et l'on devisa sur l'incident.

« Je l'ai bien vu, dit le père, et j'affirme que sa queue avait bien deux mètres, et ses cornes un demi-mètre[1].

— Qu'est-ce que vous dites-là, père capucin? fit un des interlocuteurs, la queue avait bien cinq ou six mètres.

— Et moi, fit un troisième, je soutiens qu'elle en avait *dix*, et les cornes au moins deux.

— Et moi, fit un autre, je lui en donnerais bien quinze, à cette queue de malheur, et je me pique d'avoir de bons yeux.

— Mais qu'est-ce qu'il a donc ce capuchon-là, pour vouloir raccourcir la queue et les cornes du malin?

— C'est qu'il n'avait pas ses lunettes.

— Oh! non : moi je soupçonne quelque chose de pire.

— Quoi donc?

— C'est qu'il veut se faire le défenseur de Satan.

— Au fait, ça pourrait bien être un de ses amis, en dessous.

— Tiens! mais oui; pourtant il a fait le signe de la croix, et l'*autre* n'aime pas qu'on use avec lui de ce procédé.

— Que tu es simple, Robert! Ne comprends-tu pas qu'il aura fait son signe de croix à l'envers, comme les sorcières qui vont au sabbat?

— Au fait, ça se pourrait bien.

— Et puis, pourquoi Corniquet n'aurait-il pas une queue de dix mètres... et même de vingt, s'il a plu à Dieu le Père de la lui faire de cette taille-là?

— C'est juste! si Dieu l'a voulu.

— Eh bien! c'est comme cela, et prétendre la raccourcir n'est pas d'un bon chrétien.

— Oui, vrai. Mais alors ce moine...?

— N'est pas, sans doute, plus capucin que moi, et il y a un moyen de le savoir que je vous propose. Justement voici une mare, jetons-le dedans. D'après ce qu'on dit, si c'est un vrai capucin, il surnagera; si c'est autre chose, il ira au fond du bain, où le diable son patron l'avalera comme un goujon frit. »

L'avis fut approuvé, et les six vilains se mirent en devoir de ficeler le P. Agabus, pour le soumettre à l'épreuve. Le Père, qui avait renoncé à jouer de la langue avec son public, se crut obligé en conscience de jouer des pieds et des mains pour échapper à ce jugement de Dieu auquel il avait peu de foi. Et si bien il fit, qu'une escouade de la maréchaussée venant à passer par là, mit son nez dans l'affaire. Le chef de la troupe se déclara incompétent sur la question des longueurs; mais il s'apposa à la noyade, tout en rendant hommage à la

[1] Il est inutile de faire remarquer que nous avons transformé en mesures métriques les dénominations des vieilles mesures indiquées dans le manuscrit dudit Népomucène.

pureté des intentions. L'affaire fit quelque bruit, et l'évêque crut devoir l'évoquer. Devant lui comparurent le P. Agabus, et les six théologiens qui avaient voulu le baigner contre son gré. Chaque partie exposa les faits, et défendit son opinion. Pour rendre jugement, le prélat se fit apporter son livre d'Heures, mit le doigt quelque part sur un chapitre de l'Apocalypse ; et lut solennellement ces paroles : « *Quatuor quidem cubitos cauda, unum vero cornua porrigunt.* »

— Vous entendez, chères ouailles, ajouta-t-il, et vous voyez que le P. Capucin a raison. Donc allez en paix et n'essayez plus de noyer personne.

Les croquants partis :

— Père Agabus, fit l'évêque, je vous révère infiniment.

Le capucin s'inclina.

— Mais vous êtes un grand sot, cher Père Agabus.

Le capucin se redressa.

—Monseigneur, reprit-il, je suis le plus indigne des fils de saint François, mais... il me semblait que vous veniez de me donner raison.

— Et vous l'aviez... peut-être ; mais c'est précisément là votre tort.. Être raisonnable et raisonner avec le populaire, est-ce faire acte de sagesse ? Il se pourrait que quelque jour on vous accusât d'avoir volé la lune. Ne soyez pas assez nigaud pour vouloir prouver aux gens que la chose est impossible. Ce que vous aurez de mieux à faire, ce sera de retourner vos poches devant eux. Et encore, pour ma part... je ne m'y fierais pas.

JÉRÔME DUMOULIN.



COMBATS D'ANIMAUX

Je n'entends pas raconter ici les exploits de la barrière du Combat, où, il y a trente ans, avant la création de la Société protectrice des animaux, les *sportsmen* du plus bas étage se donnaient le plaisir d'assister à un spectacle cruel et propre à exciter le dégoût.

C'est un récit de l'Inde que je vais offrir au lecteur, récit d'une couleur locale d'autant plus exacte que je tiens les faits d'un officier de Cipayes, avec qui je me suis lié dans un voyage à Londres.

« Un séjour assez prolongé dans une partie de l'Inde, infestée de tigres, de lions et de panthères, m'a donné, — me disait cet officier — de fréquentes occasions d'étudier les habitudes et les mœurs de ces animaux. Il y avait bien peu de pauvres paysans des environs qui n'eussent perdu un des membres de leur famille, tué pendant une chasse dirigée contre ces bêtes féroces, ou bien encore emporté par ces *Mangeurs d'hommes*, la terreur des villages, ainsi nommés parce qu'ils préfèrent la chair de l'homme à celle des cerfs, des antilopes ou des bœufs.

« Le nombre de bestiaux dévorés tous les ans était considérable, et les dommages qui en résultaient pour les malheureux cultivateurs avaient déterminé le gouvernement à offrir une forte prime pour chaque tête de tigre, de lion ou de panthère.

« Le fait suivant peut donner une idée des ravages commis par ces bêtes féroces. D'après plusieurs comptes-rendus officiels il était établi que, dans un seul district, trois cents hommes et cinq mille têtes de bétail avaient été dévorés dans l'espace de trois années. »

Le tigre est généralement lâche, mais quelquefois il déploie, dans l'attaque, un courage extraordinaire, et, une fois le combat engagé, rien ne saurait surpasser la ténacité de sa défense et le calme effrayant avec lequel il meurt. L'un restera couché dans son gîte, et perforé par les balles, mourra solitairement sans pousser un gémissement, sans faire le moindre effort pour fuir ; l'autre aura évité le combat tant qu'il n'aura pas été blessé ; mais, dès qu'il aura senti l'atteinte du plomb ou du fer, il se battra en désespéré.

Le *Mangeur d'hommes*, rampant dans le silence et dans la solitude, disparaît à la première alarme et se cache dans quelque fourré impénétrable, d'où le feu seul peut l'expulser. On a vu des tigresses laisser brûler toute leur fourrure avant de se décider à partir. Mais, si le bruit des pas d'un homme isolé arrive à son oreille, la bête rampe jusqu'à l'extrémité du fourré et regarde autour d'elle. Elle sait qu'un voyageur sans armes est une proie facile, et l'on trouve maint squelette humain autour de son repaire. Le tigre se tient toujours en embuscade près des villages ou de quelque route fréquentée, et choisit rarement une autre proie que l'homme, à moins que l'occasion, l'herbe tendre n'amènent devant lui un cerf ou un antilope. Lorsqu'un tigre a pris ses quartiers à la porte pour ainsi dire des habitations, les travaux de la campagne sont presque entièrement abandonnés. Les femmes n'osent plus aller puiser de l'eau aux citernes, et c'est à peine si l'on voit quelques hardis laboureurs sortir du village, ou y rentrer à pas précipités, en poussant de grands cris pour effaroucher leur invisible ennemi.

Lorsque les déprédations des tigres sont arrivées à ce point que la colère a remplacé la peur et ranimé le courage, les jeunes gens de l'endroit s'engagent par serment à venger la mort de leurs proches, et ils vont entourer le repaire du tigre. Puis se précipitant tous ensemble ils manquent rarement leur but.

Les panthères de la grande espèce appartiennent encore à la race féline de l'Inde et partagent avec les mangeurs d'hommes la haine des habitants. Moins terribles que le tigre, on les chasse à l'affût du haut d'un rocher, au pied duquel on a placé un appât vivant, un mouton, un chevreau. L'apparition du roi des jungles cause toujours un tressaillement irrésistible. Mais une



fois ce mouvement vaincu, le chasseur considère l'animal qui, plein de vie, modèle de force et de souplesse, pousse un grognement de défi et se dispose à se jeter sur la proie qui lui a été offerte, avant de retourner dans sa tanière.

A l'instant où il immole la victime, la détonation d'une carabine l'a fait tressaillir ; la balle a traversé ses poumons, il bondit convulsivement, le sang coule à flots de sa gueule béante, et ses rugissements de mort sont accueillis par des cris de joie poussés par le chasseur.

Le lion et la lionne des Indes sont aussi les rois des forêts ; c'est la même espèce que celle d'Afrique, qui a pullulé dans les déserts de l'extrême Orient. Toujours prêts à livrer bataille à l'homme comme aux animaux,

Combats d'animaux.

on les voit souvent, après avoir fait le guet le long d'une route, sur la lisière d'un bois, profiter du moment où le tigre a jeté par terre un antilope ou un chevreau, se précipiter d'un bond sur le chasseur quadrupède, le chasser ou l'étrangler et s'emparer de sa proie. *Ego nominor Leo,* dit le troisième larron, et il scelle cet axiome de sa griffe et le centresigne à belles dents.

« Un jour, racontait devant moi un voyageur récemment revenu des Grandes-Indes, nous poursuivions un tigre à qui nous venions de casser une patte. Quelques Bheels — lisez traqueurs — qui avaient suivi sa trace dans un maquis composé de hautes herbes, revenaient sur leurs pas, quand tout à coup l'animal s'élança sur une roche et fit mine d'attaquer le dernier d'entre ces Bheels, petite créature velue, aux jambes torses, à la taille carrée, ressemblant plutôt à un satyre qu'à un homme. Celui-ci tricota des jambes pour arriver à l'arbre le plus proche. Le tigre rugissant le suivait.

« Rien n'était plus plaisant que de voir les sauts de

petit chasseur. Il parvint à atteindre l'arbre. Il était temps ! Il grimpa comme un singe, s'accroupit entre la fourche de la plus haute branche maîtresse en cherchant à disparaître aux regards flamboyants du quadrupède. Celui-ci blessé à la patte ne pouvait pas grimper à l'arbre ; il retomba épuisé et s'accroupit au pied de l'arbre en rugissant.

« Ce fut alors le tour du Bheel, qui, se voyant en sûreté, commença une philippique contre le père, la mère, les sœurs, les tantes, les nièces et les enfants de son ennemi. Bientôt l'orateur, excité par sa propre violence, commença à sauter de branche en branche, grimaçant et caquetant de son mieux, ce qui lui donnait l'air d'un babouin en colère. Quelquefois il variait ses insultes en imitant le rugissement du tigre.

« Enfin, complétement épuisé, il se pencha à la hauteur des griffes de l'animal et lui cracha à la face.

« C'était le coup de pied raconté dans certaine fable : le tigre était mourant, et, quand le Bheel se releva, une balle mettait fin à l'agonie du mangeur d'hommes. »

Bénédict-Henry Révoil.



ÉPITRE AU TEMPS

Mon vieil ami, malgré tes rides,
Où trouver vieillard plus dispos !
Pour endurer, à tout propos,
Coups de boutoir drus et solides,
Qui viennent pleuvoir sur ton dos.

Les ennuyés, lourds et maussades,
Les désœuvrés, les mécontents,
— Gros escadrons de tristes gens ! —
Décochent sans fin leurs boutades,
Toujours sur toi, mon pauvre Temps!

Es-tu sec? — On te veut humide!
L'un te veut froid ; — l'autre, brûlant ;
A son humeur lâchant la bride,
Le plus doux crie *à l'homicide!*
Contre toi c'est un feu roulant...

Quoi qu'il arrive... c'est ta faute!
Notre bourse est-elle aux abois?
L'eau du moulin basse ou trop haute?
Bref; — des mille maux que je saute,
Quelle est la cause? — Il en est trois.

C'est toi, d'abord ! — Toi seul, ensuite!
— Toi seul encore, et toi toujours!
Mais aussi, quelle est ta conduite?
Sourd à nos vœux, tu mets en fuite
Les plus beaux rêves des beaux jours!...

Pauvre ami ! comme on t'accommode!
Il te faut bon dos, par ma foi!
Après la guerre, après la mode,
Est-il un texte plus commode
Que de tomber à plat sur toi ?

J'admire ton bon caractère,
Ton bon esprit, ta franche humeur!
Contre toi chacun déblatère...
Nos maux pourtant, mon vieux compère,
N'ont pas de plus savant docteur!

L'homme est ingrat de te maudire,
Tout ici-bas a son printemps ;
Après les pleurs, vient le sourire ;
Et qui de nous pourrait se dire :
Je n'ai jamais eu de bon temps!...

Des verts boutons tu fais les roses,
Du gland, le roi de nos forêts!
Tu prends l'œuf, le métamorphoses ;
Et voilà l'oiseau que tu poses,
Pour chanter, parmi nos bosquets !

Tout doucement, c'est toi qui changes
L'espérance en réalité...
Tu renouvelles nos phalanges,
Et des vierges tu fais des anges
Sous les traits de la charité !

Gloire ! — Héroïsme ! — Poésie !
Ont toujours exalté ton cœur...
Ta main couronne le génie ;
Et, vengeur de la calomnie,
Tu poursuis ta course en vainqueur !

C'est toi dont la marche console
Aux longs jours de l'adversité ;
C'est toi, dans la captivité,
Qui rends l'espoir quand il s'envole,
Et ramènes la liberté...

Violemment ou sans secousse,
Agent fidèle du Seigneur,
Ton bras incessamment nous pousse
Vers la plage bénie et douce,
Où l'on trouve enfin le bonheur!...

En vain, en vain, l'homme s'agite
Dans l'arène du genre humain ;
Qu'un peuple meure ou ressuscite,
Qu'un astre s'éclipse ou gravite,
Tu poursuis toujours ton chemin.

N'es-tu pas le courrier fidèle
Qui va récoltant en tout lieu?

Chargé d'une moisson nouvelle,
Tu vas à la plage éternelle,
Tu vas et n'obéis qu'à Dieu!...

Henri Galleau.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE)

(Voir pages 162, 179 et 198.)

Emma a failli perdre son fils, et je suis à Handergast chez Mme Degalle. Je n'ai pu rester à la Maraudière, sachant ma pauvre amie en proie à de telles angoisses, et mon père est venu me conduire à Handergast.

Mme Degalle n'a pas voulu que je m'en retournasse avec lui, et je me suis laissée persuader.

Quel chagrin fait éprouver la vue des souffrances d'un petit enfant! Comme j'aurais fui de cette chambre dans les moments de crise, si je ne m'étais aperçue que ma présence ranimait le courage d'Emma!

La crise passée, le cher petit caressait sa mère, il lui souriait, et la pauvre femme dévorait ses larmes pour lui sourire aussi. Du jour au lendemain il est devenu bien. Depuis ce matin il est hors de danger. Bien des actions de grâces sont montées vers le ciel et se sont adressées à la sainte Vierge qu'on avait spécialement invoquée. Jusqu'à sept ans Emmanuel portera ses couleurs. Il a fallu lui mettre immédiatement les jolies bottines bleues qu'Emma, dans son empressement, avait fait acheter, et il m'a reçue ce matin tout chaussé, dans son petit lit, et heureux comme un roi.

Tout le monde est venu admirer les petites bottines. Depuis qu'on a craint que cet ange s'envolât, il semble qu'on l'aime doublement.

J'ai entendu les vêpres hier dans une paroisse voisine de Saint-Clément. Mon père avait besoin de parler à un ouvrier qui habite ce bourg, et nous étions partis après notre dîner. Il y a un orgue dans cette petite église, et conséquemment un organiste. Instrument et musicien ne valent pas grand'chose, mais ils ont joué de vieux airs, de ces airs dont l'oreille a été frappée dans un temps plus ou moins éloigné. Je me sentais émue, je m'abîmais dans le passé, j'étais à cette époque bénie où, encore ignorante de la vie, je priais avec ma ferveur d'enfant. La plus belle musique n'aurait pas eu le pouvoir de m'émouvoir ainsi. Au sortir de l'église j'ai rencontré l'organiste, un vieux boiteux, qui de profane violoneux est devenu musicien d'église, et je l'ai bien vivement remercié.

Il a paru enchanté.

— Si je vous avais vue là, j'aurais joué des airs plus nouveaux, mademoiselle, a-t-il dit en se redressant.

Je l'ai engagé à ne pas craindre de donner la préférence à ses vieux airs, et je l'ai quitté enchantée de n'avoir pas été aperçue par lui avant l'office. Toute chose prétentieuse me déplaît, mais la mauvaise musique, qui ne fait vibrer aucune corde de souvenir, m'est horriblement déplaisante.

Il y a partout des natures mauvaises, et même ici je ne puis vivre dans la bonne opinion du genre humain en général. On voudrait ne pas croire au mal, mais on ne le sent que trop en soi, et on le voit sans cesse apparaître à ses côtés. Ce matin j'ai trouvé dans la cuisine un homme, un ouvrier, qui m'était étranger. Jeannette l'avait relégué dans un coin, et, je dois le dire, la charité n'illuminait pas en ce moment-là la figure ridée de ma vieille servante. J'entendais s'entrechoquer les grains de son rosaire, tant sa démarche avait une vivacité inusitée. Ce pauvre homme avait cependant la physionomie très-douce, l'air très-humble, et il attendait patiemment mon père qui le menaçait d'un procès, me dit-il, parce qu'il avait abattu un arbre sur un fossé qu'il croyait bien sa propriété. Je m'intéressais déjà à lui, peut-être par esprit de contradiction, et je me promettais *in petto* de plaider sa cause auprès de mon père. Jeannette me regardait de côté, pendant que je lui parlais, et elle faisait des signes d'impatience auxquels je ne prenais pas garde. Mon père est entré et il l'a fait monter dans sa chambre. Jeannette a couru appeler Matthieu, et lui a dit avec agitation en lui mettant deux brosses dans la main:

— Montez bien vite, Jacques Baliveau est tout seul, en haut, avec monsieur.

Et comme il paraissait ne pas comprendre parfaitement :

— Je ne peux pas vous envoyer garder monsieur, a-t-elle repris en levant les épaules, il serait furieux ; mais vous ferez semblant de frotter sur le palier, et comme cela il ne sera pas seul avec ce coquin.

Matthieu est monté avec ses brosses et Jeannette nous a fait l'historique de Jacques Baliveau. Cet homme à l'aspect faible, à l'air si doux, a tué à force de mauvais traitements un enfant que sa femme avait eu d'un premier mariage, il l'a rendue elle-même infirme pour toute sa vie en lui cassant la jambe d'un coup de pied. Il est la terreur du village qu'il habite. Ses rancunes sont implacables, et beaucoup prédisent qu'il ne mourra que sur l'échafaud. Mon père m'a plus tard confirmé ces témoignages. Il m'a dit qu'il ne connaissait pas de plus rusé fripon et d'homme plus méchant, mais qu'il le tenait en respect par la connaissance de certains faits qui le mèneraient droit au bagne si des témoins se découvraient.

— Il me regarde comme savant, il me croit homme de loi, a-t-il ajouté, et il ne redoute rien tant que ma colère.

Je m'en aperçois une fois de plus, il ne faut pas toujours prendre les gens à la mine.

M. de la Villeormond et sa tante nous ont fait leur visite d'arrivée. La tante est une vieille fille causeuse, curieuse, affairée; elle sait déjà toutes les histoires de Saint-Clément, et connaît la scélératesse de Jacques Baliveau. Le neveu n'a pas l'air d'un méchant homme, mais qu'il est vulgaire! Son extérieur est parfaitement ordinaire; s'il avait une autre tournure, un autre maintien, un autre langage, il serait presque un joli homme. Il a vécu dans le milieu le plus distingué de la province, et ce n'est qu'un sot mal élevé. De plus il possède une sorte de fatuité grossière réellement insupportable. Il rit à gorge déployée de ses propres plaisanteries, il parle à tort et à travers, il se trouve aimable, spirituel, beau parleur, il est positivement enchanté de lui-même. Un peu de vernis ne lui ferait pas de mal, la sottise ainsi mise a nu est par trop choquante. Il est parent éloigné de la famille des Haudiers, et il m'en a parlé, dans quels termes, mon Dieu! Il a cligné de l'œil, et frappant un coup retentissant sur son genou, il s'est écrié avec un affreux claquement de lèvres :

— Trois beaux brins de filles, sapristi.

O mes blondes amazones, qu'en diriez vous?

Je l'ai regardé avec une surprise qu'il a traduite à sa manière.

— Vous ne les trouvez pas jolies, m'a-t-il demandé?

— Elles sont charmantes.

— C'est qu'on assure que les femmes sont toujours jalouses entre elles, a-t-il ajouté finement avec un nouveau clignement d'œil.

Je lui ai affirmé que je n'avais jamais songé à être jalouse de ses cousines, et que personne plus que moi n'aimait à reconnaître leur supériorité en toutes choses. La famille des Haudiers a été notre principal sujet de conversation. Mlle de la Villeormond a critiqué légèrement les goûts élégants de ces demoiselles et, partant de là, elle a fait une charge à fond contre les habitudes modernes. C'était surtout à mon père qu'elle s'adressait, ce qui a permis à son neveu de me dire à demi-voix : « Les vieilles filles laides n'aiment pas les jeunes. » Et il a ri bruyamment comme s'il disait la chose la plus spirituelle du monde. Il paraît du reste aimer ses cousines à sa manière. Il appelle Anne : *la Mioche*, Marie : *une fine chatte*. Hermine n'a pas de nom familier, elle ne lui plaît pas.

— Moi, je trouve qu'Hermine a l'air d'une statue, a-t-il dit en faisant une effroyable grimace de mépris.

Il a saisi au vol cette parole qui court le petit monde où Hermine des Haudiers est connue, et il répète complaisamment ce lieu commun.

Cette visite m'a beaucoup fait regretter nos vieux voisins.

Je construis une crèche pour notre église. Noël approche; et, en visitant l'armoire où se trouvait l'ancienne, j'ai proposé à notre curé de rafraîchir un peu les vêtements surannés des personnages. Il a accepté, et je me suis mise à l'ouvrage. Ce travail me plaît, mais je l'entreprends seule. Si seulement Marie des Haudiers était là!

Mlle de la Villeormond est arrivée à l'église au moment où j'installais les personnages de ma crèche. Elle a approuvé ce que j'ai fait et a demandé au curé, qu'elle a connu autrefois, de lui montrer la sacristie. Elle a ouvert toutes les armoires, a visité tous les ornements, a donné son avis sur ceci, sur cela. Elle a été surprise dans son inventaire par la religieuse qui soigne le matériel. J'ai vu un sourire malin plisser les joues creuses du curé. Il les a présentées l'une à l'autre avec un petit hochement de tête tout à fait plaisant pour moi; et la visite a continué. Quand Mlle de la Villeormond est partie, il a dit à sœur Marcien : Il n'y aura pas moyen de l'empêcher de faire un peu sa curieuse, n'y prenez pas garde, ma sœur, et continuez paisiblement vos travaux. L'autorité restera entre vos mains. Cette phrase a déridé tout à fait le visage vénérable de sœur Marcien, qui s'était visiblement assombri à son entrée dans la sacristie. Le regard qu'elle avait jeté sur Mlle de la Villeormond s'était nuancé du ressentiment qu'éprouve tout chef d'État devant celui qui peut devenir l'usurpateur de ses droits. Cette bonne et digne sœur aurait-elle donc aussi son petit grain d'ambition? Non, elle a seulement l'amour de l'ordre et de la règle.

Notre voisin nous honore de fréquentes visites, il nous envoie du gibier, du poisson, il se montre extrêmement aimable, toujours à sa manière. Mon père commence à le trouver supportable. Il m'a dit aujourd'hui qu'il connaissait très-bien l'agriculture pratique, et que sur ce sujet il n'était pas ennuyeux. Comme je suis à moitié une fermière, je lui parlerai labourage, et nous nous entendrons peut-être mieux que sur les autres sujets. Hier il m'a avoué qu'il désirait se marier. J'ai trouvé l'aveu au moins étrange fait à une femme de mon âge, mais je n'en ai rien fait paraître et je l'ai gravement engagé à donner suite à son projet.

Je ne suppose pas que ce soit une déclaration.

A Saint-Clément on parle beaucoup déjà des visites qu'il nous fait, et j'ai entendu une vieille mendiante qui disait à Jeannette d'un œil malin que les chiens de la Villeormond paraissaient bien connaître le chemin de la Maraudière. Jeannette lui a vertement répondu. Le célibat est entouré de tant d'honneur en sa précieuse personne, qu'elle ne comprend plus guère le mariage chez les autres.

Le fermier des Haudiers est mort, sa femme est morte, et il y a là huit enfants dont l'aîné a douze ans.

Le recteur m'a chargée d'écrire ces tristes nouvelles à notre voisine, et mon père a envoyé Matthieu comme surveillant de la ferme, en attendant les ordres de Mme des Haudiers.

Nous avons un beau temps tout à fait inespéré, le carnaval est proche, j'ai presque envie d'espérer une visite de nos voisines. Mme des Haudiers ne peut laisser cette terre importante sans chef, et mon père déclare que sa présence est tout à fait nécessaire.

Me voilà tout éprise de cette idée qui me donne l'espoir de l'arrivée prochaine de mes amies.

Les Haudiers ont leurs habitants, et ceux-ci resteront un grand mois dans nos parages. Nous échangeons des visites presque quotidiennes. Marie, Hermine et Anne sont des campagnardes aguerries, et elles ont un cavalier toujours prêt en la personne de leur cousin Georges. M. Georges et Marthe sont venus passer ce mois aux Haudiers. Marthe devient inquiète, capricieuse. La ville l'ennuyait, et en cette saison, elle a désiré goûter de la campagne. Hermine et elle sont intimes, et je les vois moins fréquemment que les autres, Marthe ne pouvant sortir par la brume ou la pluie.

Calixte Valaugut.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Le saint-siége et l'Église ont fait une perte douloureuse dans la personne de S. É. le cardinal Gousset, archevêque de Reims, enlevé inopinément à la religion, à son diocèse et à ses amis, le 23 décembre 1866.

Nous reviendrons sur cette vie pleine de grands travaux et de services rendus à l'Église. Aujourd'hui, nous ne voulons qu'exprimer nos sympathiques regrets auprès de ce tombeau récemment ouvert. Le cardinal Gousset commençait à sentir depuis quelque temps le poids de l'âge. Sa santé s'était altérée surtout depuis son voyage en Italie, dans l'année 1862, où le pape Pie IX reçut les évêques de la chrétienté à Rome, pour proclamer les martyrs du Japon ; son séjour dans la ville éternelle jusqu'à la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, le 29 juin, l'avait fatigué. Mais cependant il n'était pas d'un âge si avancé, qu'on dût désespérer de son complet rétablissement.

Il était né à Montigny-les-Chédieu, dans la Haute-Saône, le 1er mai 1792, et il avait été successivement vicaire général de Besançon, évêque de Périgueux et archevêque de Reims. Le pape l'avait élevé à la dignité du cardinalat le 30 septembre 1856, et l'on peut dire que jamais la pourpre romaine ne fut accordée à un homme plus inviolablement attaché à l'Église romaine, cette mère des Églises. Mgr Gousset était un théologien consommé, et son grand ouvrage sur la *Théologie morale*, qui fit en France une heureuse révolution dans l'enseignement théologique, restera un de ses principaux titres à la reconnaissance des catholiques. D'une érudition consommée dans les sciences sacrées, il avait, en outre, un esprit ferme et judicieux qui donnait un nouveau prix à ses connaissances acquises ; et, dans les grandes luttes pour la liberté de l'enseignement et la liberté de l'Église, son nom restera placé à côté de celui de Mgr l'évêque de Langres, mort il y a peu de temps évêque d'Arras. Il avait conservé, dans les plus hautes dignités de l'Église, la simplicité de ses manières et une bienveillante aménité de caractère, qui le rendait cher à tous ceux qui le connaissaient.

Le cardinal Gousset est mort avant d'avoir atteint sa soixante-quinzième année, dans la trente-sixième année de son épiscopat, et dans la onzième de son cardinalat.

⁂ Il paraît que les écrivains de la libre pensée n'avaient jamais rencontré un évêque. Sans cela, on ne comprendrait pas leur étonnement et leur colère contre Mgr l'évêque d'Orléans. Quoi! voilà un homme qui ose dire qu'il y a un lien entre le mal moral et le mal physique, que Dieu est juste, que la justice humaine, qui frappe le coupable dans ses biens, sa liberté, sa personne même, n'est qu'une image imparfaite de la justice divine, que les fléaux sont des châtiments de Dieu, et qu'il faut élever vers lui des mains suppliantes quand ces terribles visiteurs frappent à notre porte ! Aussitôt la meute des journaux de la libre pensée se précipite contre le vénérable évêque. La *Revue des Deux-Mondes*, avec ses grands docteurs MM. Buloz et Forcade, prend sa férule et mande l'évêque à son banc pour s'entendre dire « qu'il accrédite des préjugés de bonne femme et de Chinois ; » qu'il a commis « une absurdité de langage et de conduite, » et encore que ce mandement est « *une affaire* d'almanach. » *Les Débats* l'accusent « d'attribuer à la Providence d'évidentes inconséquences » et d'avoir écrit « une brochure apocalyptique. » La *Libre-Pensée* voit dans son mandement « une concurrence à Mathieu de la Drôme. » *L'Avenir national* déclare que « c'est un manque à l'urbanité, à la charité chrétienne, au bon goût. » *La Gironde* compare le même mandement « à la vue de l'ivrogne bien propre à dégoûter de l'ivresse. » *Le Temps* va jusqu'à dire que c'est « la plus radicale négation de Dieu. » *L'Indépendance belge* y voit « un envahissement des théories les plus stupides, » et encore « des variations brutales sur le motif vulgaire : V'là c' que c'est, c'est bien fait. » *Le Courrier français* déclare que l'évêque est coupable « d'un blasphème. »

Voilà comment les libres penseurs comprennent la liberté épiscopale. C'est ainsi que ces champions de la dignité humaine respectent la dignité d'un des hommes les plus vénérables de notre siècle, d'un grand esprit, d'un écrivain célèbre, d'un des plus éloquents orateurs qui aient paru dans les chaires chrétiennes, nous ne disons pas d'un prêtre, parce que ces esprits malades et dévoyés ne sauraient plus concevoir ce qu'il y a de dignité dans le sacerdoce chrétien.

Ne nous en plaignons pas trop. Ces violentes attaques ont donné le droit, ont imposé à Mgr l'évêque d'Orléans le devoir de répondre, et aujourd'hui sa réponse, qui est un ouvrage, *l'Athéisme et le Péril social*, est dans toutes les mains. Ce n'est point l'homme qui répond, c'est l'évêque. Ce n'est pas aux attaques personnelles qu'il répond, c'est à la thèse. Que tous les esprits qui cherchent la vérité, quelle qu'elle soit, de quelque bouche qu'elle vienne, lisent la réponse, ils verront ce qu'il reste de la thèse.

Rien, rien, rien. Terrible châtiment des esprits pervertis de notre époque! Ils sont tombés au-dessous des païens. Ils nient les hautes vérités que le consentement universel de l'antiquité païenne acceptait comme irréfragables. Ces philosophes nient la philosophie universelle de Platon, de Cicéron, de Sénèque, d'Épictète, de Plutarque, d'Homère, de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle, de tous ceux qui ont pensé, tenu une plume, un compas, une lyre. Et comment ces hommes qui repoussent l'explication qu'ont acceptée tous les siècles, expliquent-ils le mal physique qu'ils ne peuvent nier cependant, car l'homme est sujet à toutes les misères? — C'est l'effet, disent-ils, des lois naturelles. — Mais, si l'humanité n'était pas coupable et déchue, si les représentants de cette race coupable et déchue ne commettaient pas des fautes, comment se ferait-il que les lois naturelles appesantissent sur la tête des hommes tant d'épreuves, de souffrances et de misères? Voilà le problème que ces fiers esprits sont incapables de résoudre, et, pour échapper à ce problème, ils n'ont qu'un refuge, un hideux refuge, l'athéisme. Pour que l'homme éprouvât des souffrances imméritées sur la terre, il faudrait qu'il n'y eût pas de justice dans le ciel; or nier la justice, c'est nier Dieu. La thèse des adversaires de Mgr l'évêque d'Orléans les conduit logiquement à l'athéisme, et de fait ils y arrivent. Le docte évêque n'a pas de peine à le démontrer. Il suffit d'ouvrir les journaux, les revues et les livres de la libre pensée, pour en demeurer convaincu. Ce ne sont pas les évêques seulement qui le disent. Dès 1857, M. Caro, un professeur de cette université que Mgr l'évêque d'Orléans est accusé d'avoir calomniée, écrivait dans *la Revue contemporaine* : « L'idée de Dieu est en péril. » M. Caro n'est pas le seul. Un autre écrivain universitaire, un professeur de philosophie à la faculté de Paris, M. Janet, faisait il y a deux ans le même aveu, la même déclaration : « Il est inutile de le cacher, l'école spiritualiste subit une crise redoutable. S'il ne s'agissait que d'une école, on pourrait s'en consoler; mais il y a plus qu'une école, il y a l'idée spiritualiste. C'est cette idée dont les destinées sont aujourd'hui menacées par le flot le plus formidable qu'elle ait essuyé depuis l'Encyclopédie, et qui emporterait avec elle, si elle venait à succomber, la liberté et la dignité de l'esprit humain. » Voici encore M. de Rémusat qui, dans son dernier volume sur la *Philosophie religieuse*, écrit ces lignes : « Un effort agressif a été tenté dans ces dernières années contre les principes fondamentaux des croyances communes à toutes les nations, en faveur de ce qu'il faut bien appeler brutalement du nom d'athéisme. » Enfin, si ces déclarations, qui n'émanent ni d'un prêtre, ni d'un évêque, ni d'un clérical, ne suffisent pas, il sera facile d'en trouver de plus positives encore. La *Revue médicale* l'a dit dans son numéro du 15 février 1866 : « Le matérialisme envahit la science moderne. Sa doctrine, c'est qu'il n'y a pas plus de Dieu dans le monde que d'âme dans l'homme. »

Point de Dieu, point d'âme : est-ce clair? Et ce n'est point un individu seulement qui dit cela. L'athée a cessé d'être un monstre que l'on montre au doigt en s'écriant : « C'est lui ! » L'athée s'appelle *Légion*. L'athéisme tient école, il a des revues, des journaux. Il se divise en trois nuances : le positivisme, le matérialisme, le panthéisme, et chacune de ces nuances a des écrivains qui s'entendent quand il s'agit de courir sus à un évêque qui remplit son devoir en signalant le mal. Quoi d'étonnant dans cet accord? La conclusion, le refrain de ces trois nuances est le même : « Point d'âme, point de Dieu. » Sinistre refrain!

Et l'on ne recule devant aucune des conséquences de cette doctrine. « Point d'âme. Point de Dieu, » a-t-on dit, et M. Taine conclut en ajoutant : « Le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol. » Donc il n'y ni vice ni vertu, car il n'y a pas de liberté, mais une production fatale. Qui louera un fraisier de produire un fruit qui plaît? qui accusera la ciguë de produire un poison qui tue? Le même écrivain vous expliquera, quand vous le voudrez, que « l'homme est un produit comme toute chose, et qu'à ce titre, il a raison d'être comme il est. Son imperfection innée est dans l'ordre, comme l'avortement constant d'une étamine dans une plante. »

A cette psychologie vient donc naturellement s'adapter une morale qu'on appelle la morale indépendante. Indépendante de quoi? D'abord de l'âme qui n'est pas immortelle puisqu'elle n'existe pas; indépendante du mérite et du démérite qui sont des mots vides de sens du moment que l'action est fatale, et, comme le dit encore M. Taine, « la jouissance divine; » indépendante des récompenses et des châtiments qui ne sauraient être donnés à l'âme qui n'est qu'un néant par Dieu qui, selon la même doctrine, est un autre néant; indépendante, enfin, j'en ai peur, de la morale elle-même qui sans âme et sans Dieu, sans liberté, sans mérite et sans démérite, devient un troisième néant. Il faut donc compléter ce symbole de l'école et dire : Point de Dieu, point d'âme, point de morale.

Voilà qui est sublime, et j'admire la jeune école qui a trouvé les principes de ce nouveau *Credo* de l'incrédulité. Mais une simple question, s'il vous plaît. Les athées bien rentés et bien repus qui nous honorent de ces belles confidences ont-ils oublié qu'ils peuvent être lus, qu'ils sont lus par des athées indigents et à jeun? Je

suppose qu'un de ces athées à jeun et nus rencontre un athée repu et bien couvert, M. Taine ou M. Renan, par exemple, fumant un panatellas pour aider la digestion d'un bon dîner.

— Frère, dira le premier, j'ai faim, donne-moi ta bourse; j'ai froid, donne-moi ton habit.

—Si vous avez faim et froid, répondront les athées lettrés, repus et rentés, c'est probablement que vous avez des vices qui vous empêchent de gagner votre vie.

— Soit. Mes vices sont un produit, comme le vitriol. Vous ne l'avez pas oublié, j'espère.

— Mais vous êtes un voleur.

— C'est possible. Mais mon imperfection innée est dans l'ordre comme l'avortement constant d'une étamine. L'étamine qu'on appelle respect de la propriété manque absolument, quand je n'ai pas dîné, dans la corolle qu'il vous plaît d'appeler conscience.

— Mais vous devriez rougir d'agir ainsi!

— Pourquoi rougirais-je? Je suis, c'est vous qui l'avez dit, une géométrie vivante. La jouissance, c'est vous qui l'avez dit encore, est divine. La suprême jouissance pour un homme qui a faim, c'est de dîner; la ligne la plus courte pour arriver à dîner, quand on n'a pas d'argent, est de prendre l'argent du premier qu'on rencontre. C'est la ligne que je prends en ma qualité de géométrie vivante. Qu'avez-vous à dire à cela? Allons, dépêchez-vous. La bourse ou...

— Comment! vous ne craindriez pas de tremper vos mains dans mon sang!

— Pourquoi le craindrais-je, et qui craindrais-je? Je ne vois pas de sergent de ville; je n'ai pas d'âme, il n'y a pas de Dieu.

— Mais votre conscience.

— Encore une fois, dépêchez-vous. Je sens que la main me démange et que dans une minute je ne serai plus maître de moi. Vous devez le savoir puisque c'est vous qui me l'avez appris : « Il n'y a point dans l'homme de puissance distincte et libre. Lui-même n'est qu'une série d'impulsions précipitées et d'imaginations fourmillantes. » Prenez garde, j'éprouve des fourmillements dans l'estomac et dans la main.

— Mais au nom de la morale!

— De quelle morale, s'il vous plaît? Il ne saurait être question de l'ancienne que vous avez enterrée dans toutes les règles. Quant à la morale indépendante, celle-là m'absout complétement, car elle m'apprend par votre bouche qu'il y a des moments où « la sensation est toute-puissante. » Je suis dans un de ces moments. Donc la bourse ou la vie!

En vérité je ne vois pas l'argument que l'athée repu et bien renté pourrait opposer à l'athée pauvre, nu et à jeun. A moins que M. Taine n'ait eu la précaution de mettre un révolver dans sa poche, auquel cas, je conviens qu'il pourra réduire son interlocuteur au silence, et même à un très-long silence, en lui faisant sauter la cervelle. Sinon, non. La seule base solide que l'on puisse donc trouver à la morale indépendante, c'est la logique du révolver. C'est la conclusion de Mgr l'évêque d'Orléans. Mais je suis obligé d'avertir MM. Taine et Renan, et toute l'école de la libre pensée qui aspire à créer des choses toutes nouvelles, que l'idée d'appuyer la société sur la morale indépendante qui, à son tour, aurait pour base la logique du révolver, n'est pas précisément une nouveauté. Je connais un petit monde où il n'est question ni de Dieu, ni de l'âme, ni de la morale qui dépend de la croyance en ces deux grandes vérités, l'existence d'un Dieu juste et d'une âme libre, et ce petit monde subsiste cependant grâce à la sage précaution qu'on a prise d'avoir deux pièces de canon chargées à mitraille toujours braquées sur les honnêtes gens qui composent cette aimable société. Ce petit monde s'appelle les bagnes. Est-ce là l'idéal que les athées présentent à l'avenir?

⁂ Sortons de cette atmosphère viciée de la libre pensée et de la morale indépendante, où nous sommes entrés à la suite d'un illustre évêque qui, la croix à la main, n'a pas craint de dénoncer au monde l'athéisme qui ébranle les assises et met la société en péril, et mentionnons en passant la séance académique, si longtemps différée, qui a eu lieu comme nous l'avons annoncé. C'est M. Dufaure qui a fait le rapport sur les prix de vertu, et M. Patin qui a lu le rapport de M. Villemain sur les prix littéraires, ce dernier étant encore empêché par sa santé de remplir sa tâche de secrétaire perpétuel. En traversant cette atmosphère de bonnes actions, de traits de courage, de dévouement, racontées par M. Dufaure, on se sent le cœur rasséréné. Voilà de belles âmes qui n'ont cessé de croire ni à l'immortalité dont elles ont été douées, ni à l'existence du Dieu qui les a douées de cette immortalité. Ces bienfaiteurs de l'humanité souffrante, ces sauveteurs de l'humanité en péril, ne vont pas, soyez-en sûr, chercher les règles de leur conduite dans les théories de M. Taine et de M. Renan. Elles ne croient pas que l'homme soit le descendant dégénéré ou perfectionné d'un grand singe.

L'Académie, qui couronne les prix de vertu, devrait, dans le grand péril social dénoncé par un de ses membres, faire quelque chose de plus. Il y a dans ce moment un fauteuil vacant par suite de la mort de M. de Barante, l'auteur des *Ducs de Bourgogne* et de l'*Histoire du Directoire*, nous rappelons ses deux ouvrages les plus remarquables, sans oublier les autres. Qu'elle montre par son choix qu'elle est sensible au péril que vient de lui dénoncer un de ses plus illustres membres. Il y a un écrivain qui, pendant sa longue et laborieuse vie, a consacré toujours sa plume à la défense des vérités religieuses et sociales et à celle de la grande philosophie spiritualiste. Ses ouvrages sont nombreux, ses luttes ont été incessantes, son talent est incontestable et incontesté. Il nous suffira, pour être sûr de ne pas rencontrer de contradicteurs, de nommer M. Laurentie. Nous savons qu'on met d'autres noms en avant,

MM. Henri Martin, Janin, Théophile Gauthier ; nous ne nions pas leur valeur littéraire, mais nous affirmons que, dans les circonstances actuelles, aucun choix n'honorerait autant l'Académie que celui que nous venons d'indiquer.

*** Le jour de l'an ! voilà le mot magique qui fait rêver petits et grands. Que de doux songes n'avons-nous pas faits à cette époque de l'année, alors que bébés de quatre ou cinq ans nous espérions voir entrer dans notre chambre le palais d'Aladin ou le carosse de Cendrillon ? — A cet âge vraiment heureux, le premier janvier est la grande fête. — Le 31 décembre, on s'est endormi en rêvant qu'on était général, et l'on s'éveille de bien bonne heure pour trouver un fusil, un tambour, un sabre, un cheval de bois. Alors quelle surprise, quoiqu'on s'y attende ! quelle joie ! La fête n'est pas moins grande pour les parents qui voient leurs enfants heureux. Le jour de l'an est la fête de tout le monde du haut en bas et du bas en haut de la maison, — mais les heureux sont de deux genres, ceux qui reçoivent et ceux qui donnent.

Le choix des étrennes était très-varié cette année. Il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Depuis les grandes boutiques, où les riches vont chercher les écrins, les bijoux, les cachemires, les meubles précieux, les objets d'art, jusqu'à ces sortes de guérites qui s'installent huit jours avant la fin de l'année pour s'en aller après la première semaine de janvier, et dans lesquelles se vendent les jouets à bon marché, rien ne manquait. Les petites boutiques des boulevards sont en progrès. On les a peintes en blanc et vert. Les joujoux mieux logés n'ont pas pour cela augmenté de prix : ils ont oscillé, comme on dit de la rente, entre un et deux francs.

C'est là que sont pendus les polichinelles, les poupées qui ne parlent pas, les violons sans cordes, les tambours qui, hélas ! ne sont pas crevés. Cette année, les fusils à aiguille jouent un grand rôle, ou, plutôt, tiennent une grande place ; on les vendait, au plus bas, 1 franc 45 centimes, ce qui ne les empêchait pas de faire un tapage épouvantable en écrasant des pastilles fulminantes ; heureusement, ils ne tirent pas vingt coups à la minute, comme à Sadowa, sans cela tout Paris serait devenu sourd. A côté de ces engins belliqueux, on trouve des objets presque scientifiques, des compas, des niveaux à bulle d'air, des machines électriques, des bobines de Rumkorff, de petits télégraphes.

Les lits de poupées tiennent bon, malgré les caprices de la vogue, ainsi que les mobiliers complets à l'usage de ces demoiselles ; j'en dirai autant des soldats de plomb ou de papier, des moulins à vent avec leur meunier et leur meunière, des petits chiens qui aboient, des ménages, des boîtes d'animaux, des bergeries, sans compter les képis, les gibernes et les fourniments militaires, etc.

Vous le voyez, il y en a pour tous les goûts. Impossible, pendant ces quinze jours, de faire un pas dans Paris sans rencontrer des étrennes qu'on vous offre pour votre argent. Et toujours ce sont les plus belles. On vous offre bien 150,000 francs pour cinq sous, que vous toucherez infailliblement si le billet que vous prenez sort le premier parmi cinq millions de numéros. C'est que la réclame, cette enjoleuse, vous crie aux oreilles : « Prenez ce collier, achetez ce bracelet, cette étoffe, ce splendide volume. Voilà ce que l'on peut offrir de mieux, c'est ce qu'on porte le plus, c'est la dernière mode. On commence à dire : C'est la mode de l'avenir. » L'avenir me fait peur, je parle de l'avenir de la mode. On a commencé par porter des robes trop longues, qu'on a relevées pour avoir le plaisir de les rendre trop courtes, et maintenant on les coupe. On les a faites trop amples, on s'en venge en les faisant trop étroites. On improvise maintenant un chapeau avec une rose, un bouton de rose, une violette, un rien. J'ai peur que, l'an prochain, les femmes ne portent des chapeaux de charbonniers.

Ce sont leurs affaires. Les modes et les étrennes sont comme les jours, elles se suivent et ne se ressemblent pas. Malgré cela, le jour de l'an est un beau jour qui a des promesses pour les enfants, des souvenirs pour les pères, de la joie pour tous. On tourne le dos à l'année qui s'en va, on fait des projets pour l'année qui vient, et l'on s'aborde avec la phrase sacramentelle que je veux vous adresser en terminant : « Je vous la souhaite bonne et heureuse. »

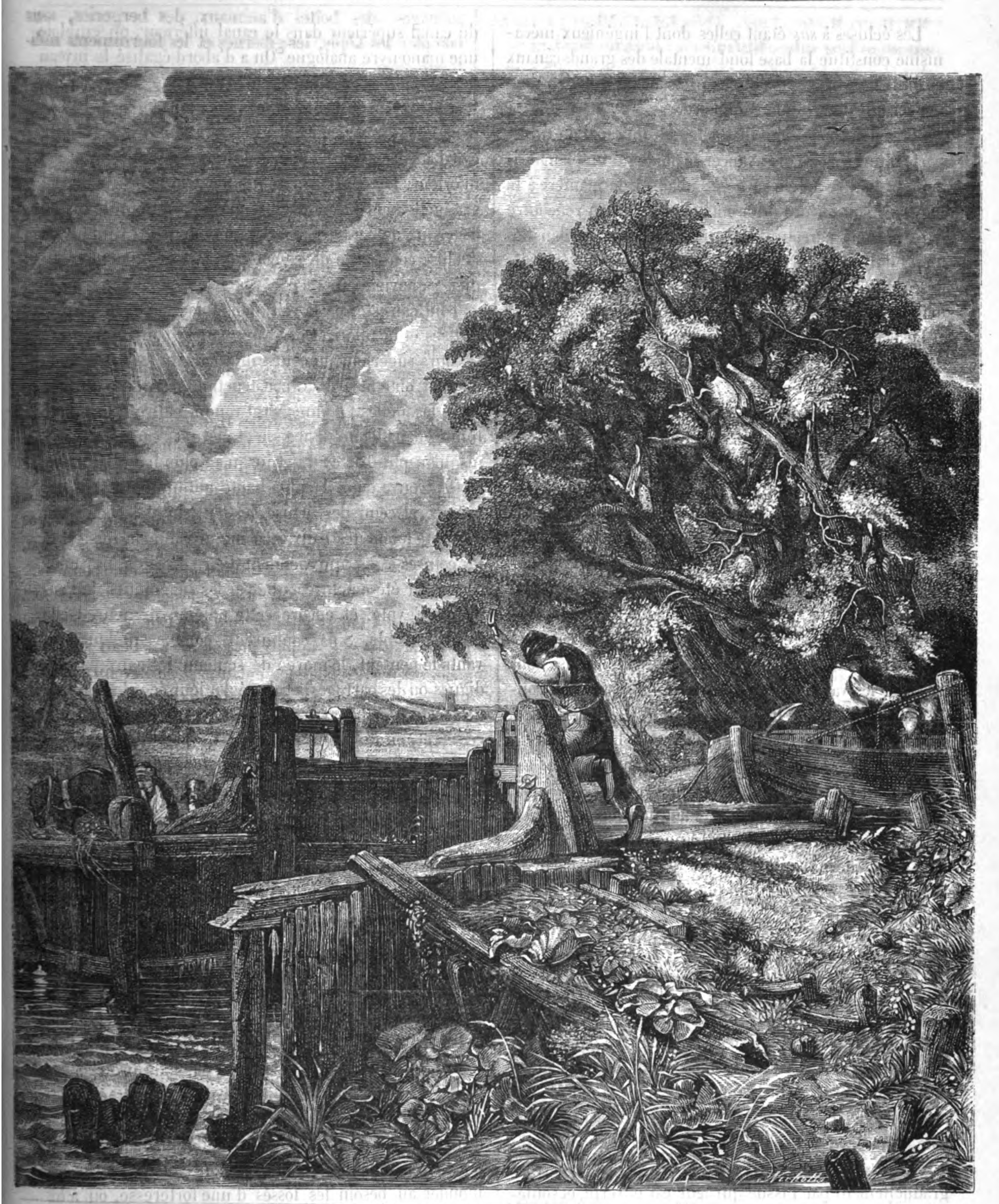
*** C'est toujours une bonne nouvelle pour les lecteurs, pour les nôtres surtout, que l'apparition d'un nouveau livre de Mlle Fleuriot. *Le Chemin et la* [illegible] plairont par les mêmes qualités que ses compo[illegible] précédentes. C'est la même étude délicate et [illegible] caractères, la peinture vraie des mœurs, la leçon [illegible]rale ressortant du drame, le sentiment du pay[illegible]. La frivole Fanny et la sage Laure seront les bien-venues dans le groupe de leurs sœurs aînées qui forment déjà une famille littéraire nombreuse et charmante autour de Mlle Fleuriot, et le pacifique M. Boismorel et sa belliqueuse moitié prendront place, parmi les types créés par sa plume, dans cette galerie de portraits qui ne saurait trop s'agrandir.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr. ; six mois, 6 fr. ; le n°, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



L'Écluse, d'après le tableau de Constable.

LES ÉCLUSES

Les écluses sont un des plus ingénieux moyens que l'homme ait employés pour modifier le cours naturel des eaux en appliquant les lois mêmes de la nature.

On désigne par le nom générique d'écluses tous les ouvrages qui soutiennent les eaux d'une rivière, d'un canal ou d'un étang, au-dessus de leur niveau naturel, et que l'on peut ouvrir ou fermer à volonté avec des vannes, des poutrelles, des portes simples, busquées ou tournantes.

Les écluses à *sas* étant celles dont l'ingénieux mécanisme constitue la base fondamentale des grands canaux à points de partage, il ne sera pas sans intérêt d'en donner ici une description sommaire.

Il y a deux opérations distinctes sur un canal de transport. L'une sert à faire avancer le poids sur un plan horizontal; l'autre à l'élever ou à l'abaisser de manière à le mettre à hauteur des différents niveaux qu'on rencontre dans un long parcours. La première s'exécute dans les *biefs*, qui est la portion du canal en dehors des écluses, la seconde s'exécute dans les écluses mêmes. C'est de cette dernière seulement que nous nous occuperons.

Les écluses à sas sont un ouvrage composé de deux écluses séparées l'une de l'autre par un espace qu'on nomme *sas*, et dans lequel on place le bateau qui doit monter ou descendre la chute que soutient l'écluse. Le *sas* est une espèce de chambre construite en maçonnerie, qui occupe la largeur entière du lit du canal, et qui est fermée à ses deux extrémités, la partie supérieure et la partie inférieure, par une porte nommée écluse; les parois latérales du sas sont désignées par le nom de *bajoyers*. Chaque porte d'écluse se compose de deux battants appelés *vantaux*, solidement construits en charpente ou en tôle galvanisée, et qui se logent, quand la porte est ouverte, dans des enfoncements pratiqués à cet effet dans la maçonnerie. Lorsque les portes de l'écluse sont fermées, les vantaux forment, en s'appliquant l'un contre l'autre, un angle obtus du côté d'aval, de manière à opposer une résistance plus puissante à la pression de l'eau. L'un des battants ou vantaux de chaque porte est muni à sa partie inférieure d'une ouverture fermée par une *vanne* ou *ventelle*, que l'on fait mouvoir au moyen d'une crémaillère de fer le long d'une rainure verticale; cette crémaillère monte jusqu'au-dessus de la porte où elle engraine au moyen d'un pignon dont l'axe est muni d'une manivelle.

Maintenant voici comment s'accomplit la double manœuvre de l'ascension ou de la descente du bateau venant du cours inférieur ou du cours supérieur du canal.

S'il vient du cours inférieur, on l'engage dans le sas de l'écluse dont les vantaux opposés sont fermés et où l'eau a par conséquent le même niveau que dans le canal inférieur. Puis on ferme les portes de l'écluse de ce côté, et on lève, à l'aide de la crémaillère, la vanne qui arrête les eaux du canal supérieur. Celles-ci entrent graduellement par l'issue qui leur est ouverte, et soulèvent le bateau, en faisant monter le niveau des eaux du sas jusqu'à la hauteur de celles du canal supérieur. Alors on ouvre les deux battants de l'écluse de ce côté, et le bateau entre dans le canal. On les referme ensuite derrière lui et l'on rétablit le niveau du sas à la hauteur des eaux du canal inférieur, en répandant dans celui-ci le surplus des eaux qui ont servi, un moment auparavant, à produire une crue factice.

S'agit-il au contraire de faire descendre un bateau du canal supérieur dans le canal inférieur, on emploie une manœuvre analogue. On a d'abord égalisé le niveau des eaux du sas contenues entre les deux écluses, en ouvrant la vanne du premier, et l'on a fait entrer le bateau dans le sas. On ferme alors les vantaux de l'écluse du canal supérieur et l'on ouvre la vanne de celles du canal inférieur. Les eaux qui soutiennent le bateau baissent graduellement jusqu'à ce qu'elles aient atteint le niveau des eaux de ce dernier; alors on ouvre les vantaux de l'écluse construite de ce côté, et le bateau peut continuer sa navigation.

Tout consiste, on le voit, dans une crue et une baisse factices et facultatives des eaux, sur le point qui sépare le cours supérieur du cours inférieur du canal, double résultat obtenu par la construction de deux écluses, entre lesquelles l'homme s'est rendu maître d'un espace limité, dans lequel il abaisse et élève les eaux à son gré jusqu'au plus bas cours et jusqu'au plus haut.

On trouve dans la plus haute antiquité l'usage des canaux et celui des écluses les plus simples, celles qui ne soutiennent les eaux qu'à un niveau à la fois. Mais les écluses à sas, qui viennent d'être décrites, ne paraissent avoir été employées que par les ingénieurs de l'ancienne Égypte, et encore cette opinion demeure-t-elle controversable. S'ils connurent, comme quelques savants le pensent, le moyen de soutenir les eaux par des digues ou des barrages, et de régler leur écoulement par des pertuis fermés avec des vannes, ils possédèrent seuls ce secret, ou du moins pratiquèrent-ils seuls cet art. Les travaux de ce genre, entrepris par les Romains, étaient à pente continue et à écoulement tranquille. C'était purement et simplement une imitation des rivières naturelles.

C'était ainsi qu'avait été conçu et exécuté le canal des marais Pontins, entrepris pour l'assainissement du pays, mais aussi pour la facilité des communications, et les émissoires du lac Albano à environ 20 kilomètres au sud de Rome. Quant aux deux amas d'eau que les historiens romains désignent par les noms de *Fossa Drusiana* et de *Fossa Corbulonis*, le premier formé entre le Rhin et l'Yssel, le second entre le Rhin et la Meuse, ils avaient également pour objet de protéger les frontières de l'empire romain contre les attaques des populations germaniques. Ces travaux hydrauliques rentrent donc dans l'espèce qu'on désigne sous le nom d'*écluse provisionnelle* ou *écluse de chasse*, destinées à inonder au besoin les fossés d'une forteresse, ou à les raviver. Les écluses sont, en effet, à la fois un moyen d'assainissement, de fécondation, de transport et de défense militaire ou nationale. Personne n'a oublié que la Hollande, désespérant de résister aux armées de Louis XIV, lâcha ses écluses et disparut sous les eaux de la mer, du milieu desquelles ses villes semblaient émerger comme des grandes îles.

Quel fut l'inventeur des écluses à sas? Il est difficile de le dire d'une manière certaine. Ce qu'il y a de sûr,

c'est qu'elles furent inventées en Italie, dans le cours du quinzième siècle, et que Léonard de Vinci les importa en France vers le commencement du seizième.

Le procédé des écluses à sas trouvé, il y avait encore un grave problème à résoudre : Comment remplacer les pertes d'eau occasionnées, soit par le passage des canaux, soit par d'autres causes ?

Suivant toutes les probabilités historiques, ce fut un ingénieur provençal, Adam de Crapone, né en 1517, qui trouva la solution.

Voici en quoi consiste cette solution. On remarqua qu'en étudiant deux bassins de fleuves contigus, il y a nécessairement dans les montagnes qui les séparent une série de points placés de telle sorte que les eaux qui en découlent s'en vont les unes d'un côté les autres de l'autre. On appelle cette suite de points, *point de partage*, et l'on donne à la ligne qui les réunit le nom *de ligne de partage*. Cette ligne ne saurait avoir une hauteur uniforme dans toutes ses parties ; elle présente des points culminants et des dépressions, des sommets et des cols. On comprit qu'en faisant passer le canal par le plus bas de ces cols, on aurait, outre plusieurs avantages considérables, celui de pouvoir réunir dans des réservoirs ou dans des lacs artificiels, au moyen de petits canaux ou de rigoles alimentaires, les eaux provenant des plateaux supérieurs. On eut dès lors un moyen de parer à la grande difficulté signalée plus haut, la diminution du niveau des eaux du canal par le passage des bateaux, les mauvaises manœuvres des éclusiers, par l'évaporation, la filtration ; on put emmagasiner en effet la quantité d'eau nécessaire pour combler le déficit.

Ce fut seulement quand cette dernière partie du problème eut été étudiée et résolue que s'ouvrit l'ère des grandes entreprises. Hugues Crosnier, appliquant ces principes, au commencement du treizième siècle, entreprit d'unir la Seine à la Loire par le canal de Briare, et Riquet de Bonrepos, en 1666, mit l'Océan en communication avec la Méditerannée par le canal du Languedoc qui ne compte pas moins de 241 kilomètres de longueur.

FÉLIX-HENRI.

LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 85, 98, 124, 131, 148, 169, 185, 202 et 210.)

XIII

Stéphanie demeura quelques instants muette de surprise.

Christian en profita pour dérober de nouvelles fleurs.

— Ah ! le malheureux ! murmura la jeune fille comme en se parlant à elle-même. Il aime les roses ! Il mange des roses !

— C'est un goût ! dit Christian sans perdre un coup de dents ; c'est un goût que j'ai. N'en dites rien à monsieur votre père... à cause du portrait. Mais vous, mademoiselle, vous ne serez pas trop sévère, j'en suis sûr, parce que, voyez-vous, les roses, c'est exquis. Les *Nellys* sont peut-être un peu fades, mais les *Impératrices* ont une petite saveur d'œillet qui est délicieuse. O mon Dieu !... Ah ! je suis bien coupable. Je vous apporte un bouquet, et... Mais c'est plus fort que moi... quand je vois des roses...

— Vous aimez aussi les œillets ? demanda Stéphanie avec une certaine curiosité.

— Oh ! mademoiselle, c'est bien différent. Je ne les mange pas, je les mâche seulement.

— Est-ce que c'est bon ?

— C'est poivré... trop poivré... comme le lilas.

— Ah ! et cette belle rose que vous nommez l'*Impératrice ?*

— Poivré aussi, mais si légèrement !... Je préfère cela à l'odeur de vanille du *Géant des Batailles*. Du reste, jugez-en.

— Oh ! c'est bien pour ne pas vous désobliger, monsieur, dit la jeune fille en rougissant et en portant à ses lèvres la magnifique rose que Christian lui offrait.

Mais, au moment de la mordre, elle s'arrêta.

Un soupir gonfla sa poitrine, elle parut hésiter, puis remettant tristement la fleur auprès des autres :

— Non, se dit-elle, non ! Cependant, une seule, rien qu'une... pour savoir si c'est réellement poivré...

Mais la jeune fille eut le courage de résister à son désir, et, surexcitée par l'effort qu'elle faisait sur elle-même, elle ajouta avec énergie :

— Monsieur, ce bouquet est à moi, et je vous défends d'y toucher.

Puis, voyant que Christian obéissait :

— Pauvre jeune homme ! murmura-t-elle avec compassion.

— Faut-il sourire encore ? demanda-t-il en reprenant sa pose.

— Oui, monsieur, oui... Ou plutôt, laissons un instant ce portrait. J'ai à vous parler, monsieur... de choses très-sérieuses.

Et, s'enhardissant elle-même, elle se dit :

— Oui, il le faut. Je le dois.

Puis, engageant par un geste Christian à s'asseoir :

— Monsieur, reprit-elle d'une voix émue, il ne m'appartient pas de vous donner des conseils. Et pourtant, lorsqu'on voit quelqu'un en péril, le premier devoir est de lui tendre la main, de le sauver. L'humanité commande d'agir ainsi. En retour du petit service que je vous rends en faisant votre portrait, au nom de votre mère, monsieur, renoncez, promettez-le-moi, renoncez à manger des roses.

— Oh ! mademoiselle !...

— Je sais ce que vous allez me dire : vous ne croyez pas faire mal ; et puis, les roses, c'est si bon ! Trop bon,



monsieur, et voilà leur seul défaut. Nous ne sommes pas créés et mis au monde pour devenir les esclaves d'un penchant, d'un goût toujours plus exigeant au fur et à mesure qu'il est satisfait. L'âme s'énerve et s'endort lorsqu'on s'abandonne lâchement à ces délices qui nous ont séduits par leur innocence même. Oh! je sais, je devine... on vient sur terre avec un cœur tout épanoui pour la tendresse, on le sent froissé par les déceptions, par l'indifférence, par les chagrins, par les mille aspérités de la vie commune, et .. et l'on mange des roses! On cherche de tous les côtés une affection, une attache quelconque, afin de pouvoir supporter le poids de l'existence; on n'en trouve pas, car, en se repliant ainsi sur soi-même, on est devenu graduellement plus défiant, plus susceptible, plus égoïste; on arrive à douter de tout, de la bonté de Dieu, de la tendresse d'un père, et, avec âpreté, avec acharnement, on mange des roses, jusqu'à ce qu'on en meure. Oh! ce n'est pas de la sagesse, cela, monsieur; c'est de la folie. Les roses, les roses véritables, voulez-vous que je vous dise où elles sont?

— Dans votre cœur et dans votre esprit, mademoiselle.

— Les plus belles roses, monsieur, sont celles qu'il faut aller cueillir sur les hauteurs du devoir et du travail. Monter et non descendre, s'élever et non s'abaisser, le secret du bonheur est là. Ah! si vous saviez quelle satisfaction intime et profonde on éprouve lorsqu'on a rempli sa tâche, lorsqu'on a pu être utile ou agréable au premier venu de ses semblables, et, à plus forte raison, à un ami, à un père! Ces roses-là, monsieur Christian, c'est Dieu lui-même qui les fait; les autres, celles que vous mangez, ne sont que la création de la nature.

— Ah! mademoiselle!... on m'avait bien dit que les jeunes curés faisaient les meilleurs sermons... Je ne le croyais pas; mais, à présent...

— Et... êtes-vous converti?

— C'est-à-dire, mademoiselle, que je regrette bien sincèrement de n'avoir pas des défauts plus nombreux, plus graves. Vous prêchez si bien!

— Ne me donnez pas un ridicule en récompense d'un bon avis, reprit la jeune fille avec plus de calme. Du reste, les avis ne servent pas à grand'chose, d'ordinaire. Il faut que l'initiative d'une ferme résolution vienne de vous-même. Et puis, mon petit discours, comme vous voulez bien l'appeler, est, je l'espère, aussi exagéré qu'inutile. Autre chose est de croquer une rose en plein champ, par hasard, ou bien d'en faire sa nourriture accoutumée. Voyons, travaillons.

— Je ne vous remercie pas moins de vos conseils, mademoiselle.

— Et vous les suivrez?

— Ponctuellement.

Bientôt, lorsque Mlle Stéphanie leva les yeux sur lui afin de continuer à reproduire ses traits, elle ne put maîtriser un éclat de rire.

— Encore! dit-elle.

Christian, en effet, avait repris des roses et les dévorait.

— Oh! pardon, reprit-il... Excusez-moi, mademoiselle; je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Et moi qui... ah! s'il en est ainsi, monsieur, part à deux! Je ne veux pas vous laisser avaler seul ce gros bouquet. Vous vous feriez du mal.

Et, autant par charité chrétienne que par irrésistible entraînement, la jeune fille se mit à croquer des roses.

— Ah! vous aviez raison, dit-elle bientôt en fine connaisseuse, les *Nellys* ne valent pas les *Impératrices*.

— N'est-ce pas, mademoiselle? reprit Christian avec animation. Et les *Impératrices* ne valent pas les *Madame Récamier*... ni même les *Jeanne Darc*. Malheureusement ces dernières ne sont pas encore en fleurs. Mais je vous en apporterai, vous verrez! Vous verrez! Et si vous me permettiez de sortir un peu des roses blanches... Avez-vous goûté le *Génie de Chateaubriand?*... ou *Madame de Lamoricière?*... ou *Alphonse de Lamartine?*... ou le *Prince de Chipetouzikoff?*... Voilà une rose excellente! Rouge pourpre! Et un parfum, une saveur!... Oh! les *Chipetouzikoff!*...

— Et vous savez tous les noms? demanda la jeune fille avec une certaine admiration.

— Tous, mademoiselle.

— Et cela ne vous arrête pas?

— Quelquefois, mademoiselle. Ainsi, par exemple, je ne mange pas *Pie IX;* je le respecte. Je ne mange pas l'*Évêque de Meaux*, à cause des souvenirs. J'ai longtemps hésité pour *Chateaubriand*, mais je me suis décidé en songeant que je ne recule jamais devant les beefsteck qui porte son nom. J'ai longtemps hésité aussi pour l'*Empereur-Napoléon-Trois*, mais j'ai réfléchi que, puisque je mange l'*Impératrice*, je puis bien manger l'*Empereur*. Ce raisonnement est assez juste, n'est-ce pas? Quelquefois, je ne puis m'empêcher de rire; quand je mange, par exemple, *la Ville-de-Saint-Denis*. Eh bien! cela se digère comme le reste.

Mais Stéphanie, après être retombée par accident dans son péché de jeunesse, commençait à se repentir de sa passagère faiblesse.

— Monsieur, dit-elle, ne m'offrez plus de bouquets, je vous en prie.

— Ah! s'écria Christian avec émotion, vous êtes fâchée contre moi, mademoiselle, vous êtes fâchée!

Elle garda un instant le silence et répondit avec une bonté indulgente, mais sérieuse:

— Non, non, je ne suis pas fâchée contre vous, mais ne m'apportez plus de bouquets.

Le baron rentra.

— Eh bien, dit-il d'un air de bonne humeur, votre histoire est finie?

— Quelle histoire? demanda Christian, qui ne se rappelait déjà plus ce dont il était question.

— L'histoire de cet Anglais, de George...

— Oh! non, monsieur le baron... Je vous ai attendu pour continuer.

— Trop aimable!

Et le baron ajouta mentalement :

— Ce n'était guère la peine de me sauver.

Son attention, toutefois, ne tarda pas à être captivée.

— Nous avons laissé George, reprit le narrateur, retrouvant, après de longues périgrinations infructueuses, le portrait de sa mère chez un riche négociant d'Amsterdam. L'œuvre était si parfaite, la ressemblance si frappante, que le malheureux jeune homme tomba à genoux baigné de larmes en s'écriant : « Ma mère! ma mère! » Puis il se releva et tendit les mains vers le tableau comme pour le décrocher et l'emporter. « Un instant, dit le négociant; regardez, mais ne touchez pas; cette toile m'appartient. » Et, profitant des circonstances qui en décuplaient la valeur, il en demanda un prix que toute la fortune de Georges n'aurait pu payer, quinze mille rijksdaalers, c'est-à-dire près de quatre-vingt mille francs.

— Ah! s'écria le baron subitement intéressé, voilà qui n'est pas délicat. Certes, j'admets en principe la légitimité des opérations commerciales. Mais abuser de la douleur d'un fils, trafiquer sur ses regrets, sur sa tendresse digne de tous les respects!... Et c'est à Amsterdam!...

— Au siècle dernier, monsieur! répliqua Christian avec une certaine chaleur. D'ailleurs, il y a négociants et négociants. Un banquier, par exemple, n'aurait jamais agi ainsi.

— Et que fit l'infortuné George? demanda Mlle Stéphanie tout en tressaillant.

— Il se retira la mort dans l'âme, mademoiselle, maudissant ces marchands qui spéculent sur tout, rêvant aux moyens de gagner la somme énorme exigée pour la rançon de sa mère, désespérant d'y parvenir jamais, lorsque, après s'être longtemps promené dans les rues d'Amsterdam sans trop savoir où il allait, il aperçut sur la digue de l'est, près de l'écluse de l'Oosterdockshijk, devinez qui... Denner, Denner en personne! L'artiste faisait alors une tournée en Hollande, et en ce moment il aspirait l'âcre senteur de la brise de mer, il regardait les vagues jaunes se briser contre les estrades en les couvrant d'une savonneuse écume. George courut à lui, l'embrassa en pleurant, lui conta ses malheurs et l'odieuse conduite du négociant. « Laissez-moi faire, dit le peintre, je vous rendrai votre mère, moi. »

— Oh! ces artistes! s'écria le baron. Je suis fâché que celui-là soit mort.

— Moyennant le don d'un autre tableau, continua Christian. Denner, sans rien dire de ses projets, obtint la permission de copier son propre ouvrage. Il s'y prit si habilement...

— Oh! tant mieux! interrompit le baron. Mais ces artistes!... Tous malins comme des singes. Votre histoire est fort jolie.

— Mais, monsieur le baron, objecta timidement le narrateur, elle n'est pas terminée... elle commence à peine.

— Vraiment! bah! avalons-la jusqu'au bout. Allez.

— Ce négociant, reprit Christian, avait une femme adorable et une jeune fille de dix-huit ans charmante.

— Ah! voici la partie sentimentale, remarqua Mlle Stéphanie sans dissimuler un sourire annonçant une certaine attente.

— Tu crois, mon enfant? ajouta le baron. Au fait, c'est bien possible. Les jeunes filles devinent ces choses-là de très-loin. Allez, monsieur Christian.

— La mère et la fille, continua celui-ci, étaient passionnées pour les arts et venaient souvent voir travailler le peintre. Unies toutes deux par les liens d'une vive tendresse, elles eussent préféré mourir que d'être séparées. Denner voyait cela; il leur dit un jour qu'il n'avait connu qu'un attachement comparable au leur, excepté que l'un se manifestait au milieu des pleurs tandis que l'autre s'épanouissait en plein bonheur, et il cita, sans le nommer, la piété filiale de George. Puis, voyant les deux femmes émues jusqu'aux larmes et regrettant de ne pouvoir adoucir ce cruel chagrin, il leur avoua que cela leur était au contraire bien facile, et demanda la permission d'amener George afin qu'il pût, avant que la copie fût finie, contempler une fois ou deux le portrait de sa mère. Elles consentirent...

— Et il épousa la jeune fille! s'écria le baron très-empressé de montrer que, lui aussi, il savait deviner. Il épousa la jeune fille!

— Est-ce exact, monsieur? ajouta Mlle Stéphanie.

— Oui, mademoiselle. Seulement il y a des péripéties...

— Ah! elle est gentille, cette histoire. N'est-ce pas, mon père?

— Oui, ma Stéphanette. On est toujours récompensé d'aimer sa mère... et son père. Mais, pour un banquier, pour un ancien banquier, comme je devine les dénoûments, moi! C'est fabuleux. Quant à s'informer si George et la fille du négociant furent heureux, c'est inutile. L'amour filial est le père de toutes les vertus, l'excitation de tous les dévouements, le compagnon naturel de toutes ces qualités solides et aimables qui sont le charme de l'intimité et la sécurité de l'avenir. Et même... monsieur Christian, à présent que nous savons la fin, dites-nous les péripéties. Je ne déteste pas cela, moi... Je me promène volontiers deux heures de suite dans la même allée, et il ne m'en coûte point de revenir sur mes pas.

— Oh! je connais beaucoup d'autres d'histoires, ré-

pliqua Christian avec une assurance modeste. En voulez-vous une sur Murillo? Cette jeune fille si idéalement belle qui figure dans son célèbre tableau *la Jeune Fille aux fruits*, il la racheta d'esclavage, la dota, la maria. En voulez-vous une sur le Titien, sur Raphaël, sur Lesueur, sur le Poussin et tant d'autres? Grand talent, grand cœur, l'un ne va pas sans l'autre, et chaque peintre illustre est digne de vivre dans la mémoire des hommes par ses actions aussi bien que par ses ouvrages.

—Choisis, ma fille, dit le baron.

— Oh! comme il sait de choses! pensa Mlle Stéphanie... Et il connaît les noms de toutes les roses!

Puis elle ajouta tout haut :

— Eh bien, monsieur, parlez-nous de...

Mais la servante entra.

Simple villageoise, elle n'était point habituée aux belles manières.

— Ah çà, dit elle, est-ce que ce monsieur reste à dîner? Faut-il mettre un couvert de plus? Mon dîner est court, je vous en préviens.

— Oh! mon Dieu! s'écria Christian, je suis bien indiscret! Voilà longtemps que je suis ici. Je ne m'en apercevais pas...

— Ni moi, dit le baron.

—Ni moi, ajouta poliment la jeune fille.

Christian saisit vivement son chapeau et se disposa à prendre congé.

— Plus de bouquets! lui dit tout bas Stéphanie. Et, croyez-moi, ne mangez plus...

— De roses?... Non, non, soyez tranquille, mademoiselle.

— Venez dimanche, dit le baron.

— Dimanche! Bien. Demain, si vous voulez... ou dimanche, c'est convenu.

Dès qu'il fut parti, le baron s'écria :

— Et le bouquet? Où est donc le bouquet? Est-ce que cet original l'a remporté après t'en avoir fait cadeau?

—Mon père, dit Mlle Stéphanie afin de ne pas divulguer un secret qu'elle avait promis de ne point trahir, venez donc voir mon pastel.

—J'y vais. Par exemple, voilà qui est singulier. Ce bouquet était là. J'en suis sûr. Je n'ai pas la berlue. Où est-il passé? Je ne puis admettre qu'il se soit envolé tout seul.

— Mon père, vous ne venez pas...

— Je te dis que ce bouquet...

Heureusement la servante reparut.

— Ah çà, dit-elle, voulez-vous dîner, oui ou non? Cela fit diversion.

— Viens, ma fille, viens, ma Stéphanette, dit le baron. Ne laissons pas refroidir le potage, sans quoi Gervaise nous gronderait.

H. Audeval.

— La suite prochainement. —

HISTOIRE DE LA TÉLÉGRAPHIE

(Voir pages 102, 153, 165 et 181.)

VIII

Il ne suffit pas, dans les bureaux télégraphiques, de recevoir une dépêche, il faut pouvoir répondre. Pour atteindre ce résultat, il sera donc nécessaire que chaque station ait *une pile, un manipulateur, un récepteur et une sonnerie*. Entre deux stations, il faudra naturellement des fils conducteurs.

On pourrait croire même que, pour correspondre d'un point à un autre, de Paris à Nantes, et *vice versa*, par exemple, il faudra deux fils : un qui servira exclusivement aux dépêches venant de Paris, et l'autre pour celles qui seront expédiées de Nantes. — Il n'en est pas ainsi. A l'aide de petits ressorts métalliques tournant sur des pivôts, on peut faire communiquer un même fil, tantôt avec le manipulateur, tantôt avec le récepteur, tantôt avec la sonnerie. Ces appareils, appelés commutateurs, reçoivent le fil par une extrémité, tandis que l'autre peut être mise en contact avec le manipulateur, la sonnerie ou le récepteur, suivant les besoins du service.

On comprendra le mécanisme général en étudiant le télégraphe à cadran.

Le courant, quittant le pôle positif de la pile, se rend au manipulateur dans une lame de cuivre faisant ressort et s'appuyant continuellement sur l'une des treize dents d'une roue métallique. De là il passe dans une autre lame faisant également ressort; mais cette lame est taillée de façon qu'il n'y ait contact avec les dents de la roue que pendant un moment très-court, tandis que tout le reste du temps il y a séparation, d'où circulation et interruption du courant; on obtient, par ces treize fermetures et ces treize ruptures du courant, vingt-six mouvements correspondant aux vingt-cinq lettres de l'alphabet et au signe + dit *final*.

De cette lame taillée le courant passe dans le fil qui le mène à une autre station dans le récepteur; alors il entre dans les bobines de l'électro-aimant qui attire un petit levier de fer doux, mobile autour d'une de ses extrémités et portant une fourchette à l'autre bout.

Le levier est attiré par la bobine aimantée lorsque le courant passe et reprend sa position primitive, où il est rappelé par un petit ressort dès que le courant est interrompu. Il résulte de tout cela un mouvement de va et vient du levier et de sa fourchette, lequel mouvement, transmis, par cette fourchette, sur une roue à rochet à treize dents, détermine enfin la rotation d'une aiguille placée sur l'axe de la roue et qui se meut sur un cadran divisé portant, nous l'avons dit, les vingt-cinq lettres de l'alphabet et un espace vide pour les repos.

Autant de fois le courant est établi ou rompu, autant

de mouvements, soit d'aller, soit de retour, exécutés par le levier et sa fourchette, autant de demi-dents si l'échappement est convenablement disposé, touchées par la roue à rochet, et autant de lettres indiquées par l'aiguille.

Pour établir ou interrompre le courant il suffit de faire marcher la roue métallique du manipulateur qui se charge, par le contact et la séparation alternative de ses dents et du ressort, de fermer ou d'ouvrir le circuit; on fait passer ainsi autant de demi-dents qu'on veut montrer de lettres. On ajoute, à cet effet, sur l'axe de cette roue du manipulateur une aiguille qu'on manœuvre à la main sur un cadran semblable au précédent, de manière que les aiguilles des deux stations étant au même point, si l'on fait passer un certain nombre de lettres à l'aiguille du manipulateur, celle du récepteur de la station en franchira le même nombre, — en sorte que les deux aiguilles des deux stations indiqueront toujours, au même instant, la même lettre.

Pour compléter l'appareil, on y a joint une sonnette électrique, et dès que l'employé veut avertir une station de son désir d'entrer en correspondance avec elle, il n'a qu'à mettre la sonnerie dans le circuit.

Ce genre de télégraphe a été beaucoup modifié, notamment par M. Bréguet. Le changement introduit porte sur le mécanisme qui établit ou arrête le courant. La roue dentée du télégraphe à cadran ordinaire est remplacée par une roue placée sous ce cadran et qui lui est concentrique; elle est en cuivre, mobile et mue par la manivelle qui se pose sur les lettres, et creusée d'une rainure dentelée, tracée à deux centimètres de la circonférence du cercle. Voici ce qu'en disent les livres spéciaux. Elle présente treize saillies qui remplacent les treize dents, et elle reçoit un court bras de levier, qui, à l'aide d'une tige verticale munie d'un petit galet, roule dans la rainure et suit tous les mouvements que lui impriment les sinuosités de la roue à mesure qu'elle tourne. Ce court bras de levier est uni à une tige qui pivote sur un point fixe, tandis que l'autre extrémité va osciller entre deux arrêts métalliques. Chacun de ces arrêts porte en dedans un ressort, de façon qu'en appuyant contre l'un ou l'autre la tige se trouve en contact assuré avec la pièce métallique qui forme cet arrêt. C'est entre ces deux pièces que se produisent les ruptures et les fermetures du circuit. Des lames de laiton, placées sous le socle du manipulateur, établissent les communications nécessaires à la transmission du courant dans diverses directions. Ces communications sont combinées de façon que la tige ferme le circuit en touchant l'un des arrêts, et l'ouvre dès qu'elle est en contact avec l'autre.

Ce manipulateur a l'avantage de simplifier le travail des commutateurs. Ceux-ci sont deux petits leviers coudés, tournant sur un pivot et s'appuyant sur tel ou tel point de la surface du socle. A côté de chacun d'eux, des touches métalliques sont incrustées dans le bois du socle. C'est sur elles que sont fixés les fils, et sur elles aussi que pose le commutateur pour diriger le courant.

M. Bréguet a aussi apporté des modifications dans le *récepteur*. La plus heureuse est l'introduction d'un mouvement d'horlogerie qui donne à l'appareil une extrême précision. Ce mouvement d'horlogerie imprime à la roue dentée et à l'aiguille qui y est liée une marche régulière, de telle sorte que si l'appareil électro-magnétique n'existait pas, l'aiguille tournerait d'un mouvement uniforme sur le cadran. L'électro-aimant, avec son levier, agit donc, non plus comme moteur de l'aiguille, mais comme interrupteur du mouvement qu'elle possède. Il ne fait plus tourner l'aiguille, il l'arrête vingt-six fois dans un tour entier.

Deux boutons placés aux angles du socle reçoivent les conducteurs. Il existe au-dessus de la boîte un troisième bouton. La fonction de celui-ci est de ramener l'aiguille au (+), signe du repos dès qu'il est pressé, et cela sans l'intervention du courant. Enfin, un petit cadran, placé dans un angle de la caisse, sert à régler la résistance du ressort qui maintient le levier transmettant le mouvement.

Le télégraphe à signaux de M. Bréguet fut, pendant plusieurs années, employé par l'administration des lignes télégraphiques de France. Cet appareil fut construit pour reproduire les signaux des télégraphes aériens de Chappe, et ce sont ces signes qui apparaissent au lieu de lettres. L'invention est, pour ainsi dire, une combinaison de deux télégraphes à cadran ordinaire; car si l'on suppose deux de ces appareils manœuvrés en même temps, et disposés pour faire produire aux aiguilles mobiles, aux extrémités d'une ligne noire peinte sur le cadran récepteur, huit positions dans un tour, au lieu de vingt-six qu'exige l'alphabet, on aura l'idée principale du télégraphe à signaux.

L'appareil qu'on a employé en Angleterre était *à signaux* et fondé sur l'action des courants électriques sur les aimants naturels. On peut ainsi le représenter. Une aiguille verticale en acier; cette aiguille est aimantée, s'inclinant à droite ou à gauche par l'effet de l'attraction d'un courant électrique qui l'environne, et dont on change alternativement la direction, en amenant, par un mécanisme très-simple, chacune des extrémités du fil, tantôt sur un pôle de la pile, tantôt sur l'autre. L'aiguille aimantée transmet tous ses mouvements à une aiguille indicatrice placée sur le même axe à l'extérieur de la boîte renfermant le système, et dont les nombres d'oscillations à droite, à gauche ou combinés, forment autant de signes conventionnels. Quelquefois on profite des oscillations de l'aiguille extérieure pour la faire frapper sur deux timbres, placés de chaque côté, et produisant des sons différents. L'audition peut alors suppléer à la vue pour la réception de la dépêche.

Enfin, la dernière modification des télégraphes à cadran, dont nous parlerons, y fut apportée par M. Siemens. Ce qu'on y verra de plus important est la faculté

d'adapter à son appareil un mécanisme lui permettant de donner la dépêche imprimée. Le grand avantage que ces télégraphes présentent sur ceux à cadran ou à signaux est de laisser des traces ou des empreintes de la dépêche ; on peut ainsi constater, après la transmission, une erreur commise dans la reproduction des signes, autrement dit : on peut vérifier le texte.

ALFRED NETTEMENT FILS.



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138 et 188.)

Au dix-huitième siècle, ce fut donc la société qui se chargea de faire la seconde éducation des femmes, étrange éducation, donnée par une société pervertie! Déjà, dans les dernières années de Louis XIV, quelque chose de nouveau et de hardi, on l'a vu, s'agitait dans l'ombre. Les générations nouvelles supportaient avec peine la forte discipline imposée par le vieux roi. Louis XIV, en 1714, avait été obligé d'interdire les promenades prolongées, pendant l'été précédent, jusqu'à une heure avancée de la nuit, dans le *Cours la Reine*, où il était de mode que la haute société allât écouter la musique et s'attardât encore dans des soupers nocturnes, qui faisaient naître de grands scandales. Ce fut aussi dans le déclin de Louis XIV que l'usage des petites maisons, c'est-à-dire de logis particuliers, situés dans des quartiers écartés, et où l'on jouissait d'une liberté qu'une vie de représentation interdit, commença à se répandre. Le maréchal d'Uxelles et le duc de Noailles, qui eurent les premières, les firent surtout servir aux intrigues de cour. Pendant la régence, cet usage devint général parmi les grands seigneurs. Il y eut comme une explosion de licence. Le caractère de la société de la Régence fut un amour effréné des plaisirs, un besoin de mouvement et d'agitation continuelle, le mépris du bonheur simple et pur qu'on trouve auprès du foyer, l'horreur de la règle ; une sorte d'ostentation à se montrer affranchi de tout ce que la société du dix-septième siècle mettait au nombre des devoirs ou des bienséances, ostentation qui ne saurait surprendre sous la Régence d'un prince que Louis XIV avait appelé un fanfaron de crimes.

La mode établit sur le seuil même de cette époque, où tout était au rebours du bon sens, une singulière étiquette : il devint de mauvais ton pour un mari de paraître dans le monde avec sa femme. Chacun de son côté, telle fut la devise des ménages du grand monde ; on laissa aux bourgeois, comme une chose surannée, les joies de l'intimité domestique. Les moralistes qui ont écrit sur la Régence, font observer avec raison que la fureur des bals masqués, s'emparant de cette société affolée, contribua beaucoup à séparer ainsi dans le monde le mari de la femme ; l'un et l'autre cherchant le mystère qui était le principal attrait de ces réunions, ils ne pouvaient y paraître ensemble. Cette fureur des bals masqués arriva à un tel degré, qu'il y en eut jusqu'à huit par semaine, un tous les jours, sauf le vendredi où il y en avait deux ; le vendredi, ce jour que les chrétiens avaient consacré à l'expiation, au souvenir du grand anniversaire et à la tristesse ! Le mari, en reprenant sa liberté, rendait à sa jeune femme celle à laquelle elle croyait avoir renoncé en changeant de nom. Il fallait qu'elle se chargeât de se diriger elle-même dans ce monde ennemi, rempli de piéges et d'embûches, où elle comptait entrer en s'appuyant sur un bras ami. Elle y rencontrait une morale toute différente de celle qu'on lui avait enseignée au couvent. Ses idées religieuses y étaient regardées comme des préjugés, sa foi comme une faiblesse d'esprit ; les pratiques auxquelles on l'avait habituée comme des momeries. Le mot de devoir était effacé du code de cette société légère, et y avait été remplacé par un autre mot, le plaisir. Plaire dans le monde et s'y conduire de manière à s'y plaire, tout était là. C'était pour le monde que les femmes étaient faites, non pour la famille. La tendresse conjugale, quand elle se laissait voir, devenait un ridicule. Une femme raisonnable abandonnait son mari à ses goûts, à ses habitudes, et trouvant bon qu'il vécût pour lui et à sa guise, elle vivait aussi à sa guise, pour le monde et pour elle-même.

Jetée au milieu d'une société qui professait hautement de pareilles maximes, le premier sentiment de la jeune femme, sortie la veille de son couvent, était un sentiment de peur. Elle reculait et cherchait auprès du foyer domestique celui qui lui devait conseil et protection, mais elle ne le rencontrait pas ; ou, s'il consentait à l'écouter un moment, c'était pour railler doucement sa naïveté et sa faiblesse enfantine. Il fallait être de son temps, vivre comme les personnes de son rang, goûter les plaisirs du bel âge, faire figure dans le monde, et ne point prêter à rire par des terreurs et des scrupules de pensionnaire. Alors la jeune femme commençait à prêter l'oreille à la sirène. Sans doute, elle s'était alarmée à tort ; elle s'était exagéré les périls. On n'avait pas, dans la maison religieuse où elle avait été élevée, une notion exacte de la vie du monde ; on s'était trompé, on l'avait trompée. D'ailleurs, il fallait bien qu'elle trouvât quelque part cet aliment pour son intelligence et pour son cœur, qu'elle avait en vain cherché sous le toit domestique. Elle sentait, en effet, le vide se faire en elle, et elle avait peur d'un ennemi qui la menaçait et dont elle commençait à sentir les atteintes, l'inactivité intellectuelle et morale, l'ennui, l'intolérable ennui ! Elle irait demander au monde de remplir sa vie qui était vide.

Comment ne l'aurait-elle pas été? Le sentiment sur

lequel, au dix-septième siècle, comme au seizième, et en remontant le cours du temps, dans tous les siècles précédents, l'éducation des femmes était appuyée, celui que Fénelon et Mme de Maintenon indiquaient comme la base sur laquelle il fallait construire l'édifice, la religion, lui manquait. Avec la religion, tout lui manquait à la fois : la consolation dans les peines, la force dans les périls, la lumière dans les situations critiques, l'espérance des choses éternelles, ce fanal sur lequel il faut avoir les yeux toujours attachés pour vaincre la tourmente des passions et éviter les écueils dont toute vie est semée. Au fond, le cœur des femmes, qui se laissaient saisir par les exemples, par l'influence de la société du dix-huitième siècle, avait perdu ce qui peut seul remplir le cœur humain, l'amour de Dieu. Elle avait perdu, en même temps, la notion des devoirs et des droits de la vie de famille, que ce monde profane et frivole lui apprenait à dédaigner. Elle n'osait plus être chrétienne, femme, ni mère, de peur de produire l'effet d'une aïeule, ou d'être regardée comme une petite bourgeoise, anachronisme vivant, contraste ridicule dans ce monde d'éclat, de surfaces, de frivolités et de plaisir.

Elle perdait à la fois tout ce qui pouvait occuper d'une manière honorable l'activité de son esprit. Un historien peu suspect de partialité pour la société du dix-septième siècle[1] le fait remarquer, ce fut à partir de la Régence que l'on vit disparaître définitivement un usage qui remontait jusqu'au temps de la chevalerie, et dont on retrouve encore des traces sous le règne de Louis XIV, celui de charger une dame ou une demoiselle d'une conduite irréprochable du soin d'enseigner à un jeune gentilhomme, lors de son entrée dans le monde, la politesse des manières et d'élever son âme aux nobles sentiments. C'était ainsi que le père de Turenne avait été confié par le choix de sa famille à la direction d'une belle et sage demoiselle de la noble maison de Rieux. Cet aimable préceptorat devint impossible sous la Régence, pendant laquelle la légèreté de la conduite autorisa la légèreté des jugements.

La position de Mlle de Rieux respectable et respectée tant qu'il y eut un reflet des mœurs chevaleresques, aurait été dangereuse ou ridicule à une époque où les petits-maîtres et les roués firent des mœurs, et où, les liens de la famille se relâchant, les femmes vécurent avec une indépendance qui augmenta leur responsabilité devant l'opinion.

Par cela même que la vie de la famille était désertée, la simplicité domestique et les habitudes d'économie s'altéraient et finissaient par être complétement abandonnées dans le grand monde comme des vertus faites pour les petites gens. Les types de Mme de Sévigné et de Mme de Maintenon, à la fois femmes charmantes dans le monde et excellentes ménagères de leurs deniers, purent être relégués au nombre des types abolis. On mettait une sorte de vanité à dépenser sans compter ; on aurait rougi de faire entrer quelque chose dans la bourse que l'on vidait si facilement. Ce fut ainsi que disparut encore un usage du dix-septième siècle qui remontait au temps où les femmes vivaient beaucoup dans leur intérieur. Dans les hôtels les plus aristocratiques on employait les femmes de chambre et même les demoiselles de qualité à élever ces oiseaux que les Espagnols avaient apportés des Canaries et auxquels la mode donnait du prix. Les grandes dames, les duchesses elles-mêmes ne dédaignaient pas de grossir leur épargne en envoyant vendre les produits de leur volière chez le célèbre oiseleur du quai de la Mégisserie, de même que Charlemagne ne rougissait pas d'augmenter son revenu impérial en faisant vendre les légumes et les fruits de ses jardins. A partir de la Régence on eut honte de ce lucre dû à l'économie domestique, et cette industrie, qui donnait aux femmes un intérêt chez elles, fut abandonnée.

Ce n'est point qu'on dédaignât l'or; les orgies de la cupidité et de l'agiotage auxquelles, à l'époque du système de Law, la rue Quincampois ouvrit un théâtre assiégé par la société la plus brillante et la plus élevée, prouvent assez que cette société à la fois dissipatrice comme la vanité et besoigneuse comme la prodigalité, ne reculait devant aucun sacrifice de dignité pour soutenir son luxe désordonné. Mais on voulait gagner follement pour follement dépenser. L'agiotage sur les actions du Mississipi, le jeu, un jeu effréné, voilà les sources empoisonnées auxquelles les fortunes compromises par les débordements du luxe allèrent puiser. Les femmes, il ne faut pas oublier ce trait de mœurs, furent au nombre des agioteurs les plus forcenés de la rue Quincampois, *la rue*, comme on l'appelait solennellement à la manière des anciens romains qui appelaient Rome « la ville » (*urbs*). Depuis qu'elles n'avaient plus aucun intérêt au dedans, elles se répandaient au dehors. Qu'il était loin le temps peint par Mme de Sévigné où les femmes, presque toujours chez elles, passaient une partie de la journée dans leur lit, ce qui faisait donner le nom d'*alcovistes* ou *de coureurs de ruelles* aux hommes qui recherchaient la société des femmes ! Le récit des noces quasi féodales de Mlle de Lafayette couchée sur un lit de parade et recevant ainsi les félicitations le lendemain de son mariage, dans une vaste salle encombrée d'armoiries, de titres, de trophées, de vaisselle d'argent et d'or, de meubles précieux, étonnerait, comme un anachronisme, les femmes de la Régence dont la vie est une sorte de mouvement perpétuel. Je ne dirai pas qu'elles agissent, mais elles s'agitent. On croirait qu'elles cherchent à s'échapper à elles-mêmes, tant elles vivent au dehors. Le bal, le bal masqué surtout, les spectacles de tout genre, le jeu, avec ses émotions frénétiques, le luxe, les plaisirs de la table, les mille inventions de la mode qui se succèdent et se remplacent, les raffinements de la coquetterie, l'ivresse des plaisirs et

[1] Lemontey dans l'*Histoire de la Régence*, t. II, p. 316.

même une autre ivresse, je suis obligé de le dire puisqu'une fille du régent, la duchesse de Berry, descendit jusque-là, tandis qu'une autre de ses filles, Mlle de Valois, en traversant la France pour aller rejoindre le duc de Modène qu'on lui donnait pour époux, contribua à allumer dans les provinces cette désastreuse passion du jeu par les exemples qu'elle donna. « Des banquiers, dit l'historien de la *Régence*, la précédaient à chaque station de sa route, et elle y passait la nuit dans l'agitation d'un jeu effréné. Le lendemain la moitié du jour était consacrée au sommeil, et l'autre à se transporter quelques lieues plus loin avec la certitude d'y trouver le même désordre et des victimes nouvelles Pour honorer la fille du régent, les personnes les plus considérables de la province accouraient auprès d'elle et partageaient ses dangereux plaisirs. Des gentilshommes, des jeunes gens, des magistrats, firent des pertes énormes, et des goûts funestes s'enflammèrent par cet essai. » Quel rôle pour une fille du sang des rois! Il fallait toute la légèreté française pour s'en déguiser l'infamie. Ce fameux navire d'or et de pourpre qui conduisit Cléopâtre au triumvir Marc-Antoine me paraît chargé de moins d'opprobre que ce lent itinéraire où, déjà corrompue dans sa fleur, et marchant vers le trône et l'autel, comme un fléau, une princesse de dix-huit ans versait le poison dans les cœurs, l'effroi dans les familles et ces ruines soudaines que suivent le désespoir et le suicide.

J'ai parlé du goût qu'un certain nombre de femmes du dix-huitième siècle montraient pour les liqueurs fortes; je puis en citer un exemple. En 1718, une princesse de Condé, veuve du duc de Vendôme, se renferma dans un cabinet rempli de flacons de liqueurs, et mourut à quarante ans consumée par l'incendie intérieur qu'allume dans l'organisme humain l'abus des boissons alcooliques. Elle avait suivi, sans le savoir peut-être, l'exemple de ces buveurs orientaux qui cherchent dans le hatchi ou l'opium l'oubli de la vie, et elle avait deviné le buveur d'absinthe de nos jours.

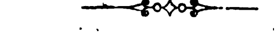
— C'étaient là des exceptions, dira-t-on.

Sans doute, et il faut s'en féliciter pour l'honneur de la nature humaine; mais ce qui était général, c'était le besoin qu'éprouvaient les femmes de s'agiter et de se répandre au dehors depuis qu'elles n'avaient plus de vie intérieure, depuis surtout qu'en cessant de recevoir la forte éducation religieuse du dix-septième siècle, elles avaient perdu, avec le christianisme, la vie de l'âme. C'est de cette époque que date cette variation perpétuelle des modes qui naquit de la mobilité des idées et des goûts et de cette idolâtrie du corps que l'infiltration des doctrines matérialistes et sensualistes, pénétrant les mœurs sociales, faisaient passer sur le premier plan. Il y a des subtilités et des raffinements incroyables dans l'art de s'habiller, de se parer, de s'attifer. C'est dans le dix-huitième siècle qu'on imagine cet étrange costume qu'on appelle le *négligé* et qui consiste à montrer une femme en public dans l'espèce de déshabillé que tolère une chambre à coucher où il n'entre personne. On invente des étoffes impalpables, presque impondérables à force d'être légères, et un auteur du temps a calculé que tout l'habillement d'une femme du dix-huitième siècle, en négligé, pouvait peser douze onces. Il y a tout un art pour placer le rouge et les mouches qui doivent donner du relief à la physionomie. Savez-vous combien, à cette époque, on vendait de pots de rouge par année? Deux millions. Le rouge choisi, — et il y en avait de plusieurs sortes : le rouge de la femme de cour, le rouge de la femme de qualité, le rouge de la bourgeoise, le rouge des actrices et des femmes légères, sans compter le rouge lilas, qui faillit détrôner tous les autres, — le rouge choisi et placé, restait à poser les mouches. Importante opération! Il y a la *badine;* il y a l'*équivoque;* l'*assassine* a son poste au coin de l'œil; la *majestueuse* sur le front, l'*enjouée* dans le pli que creuse le rire, la *galante* au milieu de la joue, et la *coquette* ou la *friponne* auprès des lèvres. Après l'art de poser le rouge et les mouches, il y a l'art de jouer de l'éventail; c'est toute une escrime de la coquetterie, une langue muette qui ne manque pas d'éloquence cependant. Que n'y aurait-il pas à dire des coiffures? C'est le dix-huitième siècle qui les varie à l'infini. Jusque-là, elles étaient uniformes et ne variaient guère. Enfin Legros, comme Malherbe, vint, échappé des cuisines du comte de Bellemare, et, par la richesse de son imagination, il offrit aux femmes du dix-huitième siècle le moyen de faire autant de révolutions sur leur tête qu'il y en avait au dedans. C'est dans son ouvrage intitulé *Art de la coiffure des dames françaises* qu'on trouve la définition des boucles biaisées, des boucles en marrons, des boucles brisées, des boucles en béquille, des boucles frisées, imitant le point de Hongrie; des boucles renversées, des boucles en coquille, des boucles en rosettes, en colimaçons. Legros n'est qu'un précurseur. Frédéric lui succède et l'éclipse. A cette époque de changement, on change presque aussi vite de coiffeur que de coiffure. L'émulation enfante chaque jour de nouveaux artistes. Douze cents coiffeurs ont mis leurs fers au feu, et voilà la guerre allumée devant le parlement, entre le présent et le passé, entre le nouveau régime et l'ancien, entre l'art et l'industrie, entre les coiffeurs et les perruquiers. « L'allégorie, disent MM. de Goncourt, dans *la Femme au dix-huitième siècle*, règne dans la coiffure, qui devient un poëme rustique, un décor d'opéra, une vue d'optique, un panorama. La mode demanda des parures de tête aux jardins, aux serres, aux vergers, aux champs, aux potagers, et jusqu'aux boutiques d'herboristerie : des groseillers, des cerisiers, des pommes d'apis, des bigarraux, et même des bottes de chiendent jouent sur les cheveux ou le bonnet des femmes. La tête de la femme se change en paysages, en plates-bandes, en bosquets, où coulent des ruisseaux, où paissent des moutons, des bergères et des

bergers. Il y a, la *Correspondance* de Grimm l'atteste, des bonnets au parterre, au parc anglais. Cette folie prodigieuse des accommodages composés, machinés, arrangés en tableaux, dessinés en culs de lampes de livres, en images de villes, en petits modèles de Paris, du globe, du ciel, le coiffeur Duppefort la peint d'après nature dans la comédie des *Panaches*, lorsqu'il parle d'élégantes voulant avoir sur la tête le bassin, le jardin du Palais-Royal; avec la forme des maisons, sans oublier la grande allée, la grille et le café; lorsqu'il parle de Veuves lui demandant un catafalque de goût et des petits Amours jouant avec des torches de l'Hyménée; de femmes désirant porter tout un système céleste, le soleil, la lune, les planètes, l'étoile polaire et la voie lactée. »

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE.)

(Voir p. 162, 179, 198 et 219.)

Une indisposition de Mme Degalle m'a rappelée à Landergast. Je suis allée lui servir de secrétaire. Il m'en coûtait de quitter la Maraudière en ce moment ; mais toute affection exige tôt ou tard quelque sacrifice, et je suis partie sans hésiter.

Mme Degalle est complétement guérie et je la quitte dans quelques jours. C'est avec regret. Je l'aime sincèrement et je retrouve mon chez moi chez elle. J'éprouve dans sa maison ce sentiment de liberté et de confiance qui naît d'une sympathie mutuelle. Plus je vois de près cette femme de bien, plus je l'apprécie. Elle a su atteindre non la perfection, mais la mesure en tout. La vie qu'elle mène est à la fois très-retirée et très-mondaine. Le matin même pour ses intimes, elle est jusqu'à une certaine heure invisible, introuvable. C'est qu'elle visite ses pauvres, qu'elle s'occupe de ses bonnes œuvres. Elle va, elle vient, elle écrit. L'après-midi elle fait des visites utiles, souvent quelquefois inutiles en apparence, et elle en reçoit. Le soir elle voit ses amies et paraît même dans le monde quand il faut chaperonner une jeune fille ou présenter un jeune homme. Elle m'a obligée à l'y accompagner. Une toilette simple, comme j'en dois désormais porter, ne coûte pas cher, et mon père l'a fait d'ailleurs acheter à mon insu. J'ai fait venir de la Maraudière mes anciennes fleurs et quelques branches d'un lierre finement découpé, qui rampe sur le fossé du verger, et je me suis composé une coiffure que tout le monde trouve jolie et qui ne me coûte rien. Mme Degalle combat un peu mes goûts de retraite qu'elle trouve exagérés. « Il faut, dit-elle, garder une mesure à toute chose. A votre âge un peu de distraction fait du bien, et plus tard, la sauvagerie qui pourrait résulter de votre vie trop absolument campagnarde vous paraîtrait désagréable à vous-même. Voir le monde d'ailleurs, c'est toucher du doigt la vanité de ses plaisirs et apprécier d'autant plus la vie sérieuse. » Elle a peut-être raison. L'habitude de ne voir personne rend sauvage, et la première fois que j'ai reparu dans le monde je me sentais très-gauche et très-déconcertée. Peu à peu je me suis remise, et j'y suis allée de temps en temps avec Emma.

Ai-je tort?

Je n'en sais rien.

Avant, c'est avoir l'esprit occupé de futilités et parfaitement distrait; après, le corps est fatigué, l'esprit vide. Je n'y vais jamais sans fruit cependant. Approcher les hommes de près, ce n'est certainement pas travailler à sa perfection, mais c'est s'instruire par l'observation.

Me voici revenue à ma vie calme et solitaire. Ma paix intérieure s'en accroît. Maintenant, plus que jamais, je crois que je suis plutôt faite pour le repos que pour l'agitation. Une fois bien entrée dans cette tranquillité, que rend bien difficile à mon âge le commerce du monde, je n'en voudrais plus sortir. Et puis mes amies des Haudiers sont toujours là. Les affaires s'embrouillent, et au lieu d'un mois ou en restera deux.

Mon père a voulu passer la soirée au presbytère, et je suis allée au-devant de lui.

Ce soir je puis dire que ma soirée s'est écoulée au clair de lune. Le temps était beau et je me trouvais bien dehors. Les rayons de la lune ne sont pas vivifiants et chauds comme ceux du soleil; mais ils revêtent le paysage d'un charme étrange, tout particulier. On se croirait dans un autre monde, et je ne sais quelle impression souverainement religieuse saisit l'âme. Dans ce calme solennel de la nuit, elle tend à s'élever, elle monte doucement vers Dieu, et chacune de ses aspirations est un acte d'adoration.

Mes voisines des Haudiers sont allées passer leur carnaval à la ville. Ces quelques jours vont me sembler longs.

M. de la Villeormond n'a plus que vingt-quatre dents. C'est de lui-même que je tiens cet intéressant détail, et encore deux sont gâtées. Il m'a raconté tout au long l'histoire de sa mâchoire. La crosse de son fusil lui a cassé une dent de devant, une chute lui en a brisé deux autres, etc. J'ai ri franchement pendant qu'il me racontait ces touchants épisodes. Il m'a trouvée aimable, très-aimable, mais un peu moqueuse. Un moment il a cru que je n'ajoutais pas une foi entière à ses paroles. « Je ne vous fais pas une blague, m'a-t-il dit d'un air sérieux. Venez, comptez-les plutôt vous-même. » Je me suis empressée de lui dire que je le croyais sur parole. Il part demain pour le chef-lieu et il m'a demandé une lettre

pour Marie des Haudiers. Je lui ai promis de lui envoyer toute une caisse pour ces demoiselles. Je vais sacrifier mes dernières fleurs et leur envoyer avec ma lettre trois jolis bouquets dont elles pourront se parer un soir dans le monde.

J'éprouve toujours un vif regret de leur absence. Si elles partageaient encore ma solitude de Saint-Clément, je n'échangerais pas la Maraudière pour un hôtel à Paris.

. . . .

J'ai reçu un accusé de réception de mes bouquets, une lettre tendre mais triste de Marie des Haudiers. Elle voit beaucoup de monde, mais ce beaucoup l'ennuie. Anne est très-mondaine cette année, et elle a de grands succès. Hermine est exactement la même. Marthe de Langilly prend un air de plus en plus languissant, ce qui fait revivre les inquiétudes.

Le temps passe vite. L'hiver tant redouté a fait des siennes, il nous a longtemps claquemurés, mais le printemps s'avance et va le mettre à la porte à son tour. Tout s'évanouit avec une égale rapidité, les bons comme les mauvais jours. Mes amies des Haudiers, le carnaval passé, nous sont revenues. Ce beau temps semble ranimer Marthe et les craintes se dissipent. M. Georges voit déjà tout danger disparu et croit que ces quelques semaines passées à la campagne vont guérir radicalement sa sœur. L'Illusion est la sœur de l'Espérance.

Je suis revenue toute triste de Haudiers. C'est la première fois depuis le jour où j'y ai mis les pieds. Mais je ne puis plus me le dissimuler, il se passe dans cet intérieur quelque chose qui, je le crains, finira mal pour le bonheur d'Hermine. Le cœur humain a d'étranges revirements.

Je ne savais trop à quoi attribuer le changement que je remarque, cette année, dans le caractère d'Anne. La cause de ce changement vient enfin de m'apparaître. Dans son beau voyage de l'été dernier le rideau qui lui a caché, pendant longtemps, la vie fastueuse, remplie par les enivrements de la vanité, a été levé pour elle. Elle a vu que la stabilité, la simplicité dont elle faisait presque des éléments de bonheur, étaient dédaignées ailleurs. Et comme dans les cercles brillants dont elle faisait momentanément partie, elle apportait de la beauté, de la jeunesse, de la naïveté, on l'a entourée, choyée, gâtée. Maintenant quelque chose lui manque. Cet après-midi, un étranger parlait devant elle des Haudiers qu'il appelait poliment un château.

— Oh! nos pauvres Haudiers un château! s'est écriée Anne; un peu moins d'emphase, s'il vous plaît, monsieur!

Et elle a ajouté en soupirant presque involontairement:

— Je ne devrais pourtant rien dire, j'ai trouvé les Haudiers une résidence superbe; mais alors je n'avais vu ni les vrais châteaux ni ces villas féeriques qui nous sont encore inconnues en Bretagne.

Il est temps qu'elle ferme son cœur à ces dangereuses idées qu'a éveillées en elle la vue du luxe et de l'élégance modernes. Mais fermer son cœur est bien difficile. Nous ne l'avons pas devant nous, ce cœur, et nous ne pouvons le fermer comme je ferme ce coffret dans lequel je ne veux pas que la poussière pénètre.

Reçu une lettre consolante de Joseph. Il se vaincra lui-même, c'est déjà fait. Sa santé ne se remettra jamais entièrement, me dit-il, mais il accepte ses souffrances en expiation de ses fautes passées. Arthur se trouve abandonné et soupire après notre réunion. « Je vous l'ai promis, vous l'aurez, m'écrit Joseph, mais je me sens effrayé moi-même de l'isolement complet qui m'attend si je dois rester à Alger sans lui. »

Cette séparation sera, en effet, un bien dur sacrifice; mais Arthur arrive à l'âge où la surveillance est indispensable, et il faut aimer pour leur bien ceux qu'on aime.

Je me demande si je me trompe, si je m'abuse, mais non, ce n'est pas Hermine que M. Georges aime, c'est Marie, c'est certainement Marie, et cependant c'est avec Hermine que son mariage est arrangé. Sans la maladie de Marthe ce mariage serait accompli; du moins, je le pense. A quoi tiennent les destinées humaines et quelles faiblesses se logent dans notre pauvre cœur! Je me sens très-vivement intéressée et je suis avec une sorte d'angoisse les péripéties voilées de ce petit drame intime qui se joue sous mes yeux.

J'ai rencontré hier, dans les rues de Landergast, Philémon et Baucis. Ils m'ont appris une nouvelle qui m'a tristement impressionnée. Lucile a pris froid en sortant d'un bal et elle est très-mal d'une fluxion de poitrine. On attend avec impatience ce neuvième jour qui, dans ces sortes d'affections, est d'une si haute importance. J'ai fait promettre à mes vieux amis de m'en donner des nouvelles. Des liens mystérieux nous attachent à ceux que nous avons toujours connus. L'ami d'enfance, quelque peu de sympathie que nous puissions éprouver plus tard pour son caractère, a toujours sur notre cœur ce droit d'ancienneté qui seul devient presque un sentiment.

La fraîcheur éphémère qui colore, ce printemps, les joues de Marthe pâlit singulièrement, mais personne ne paraît s'en apercevoir. Elle se plaît beaucoup aux Haudiers, elle ne les quittera que le plus tard possible. Cela se comprend, car pour elle la vie de famille qu'on mène aux Haudiers est remplie de charme.

Ces quatre charmantes filles avec leur grâce, leur gaieté, leur esprit, leur jeunesse, mettraient en fuite les plus noires tristesses. Et cependant maintenant tout est

bien changé. La gaieté est plus apparente que réelle, et si tout paraît exactement semblable à la surface, la paix véritable n'en est pas moins profondément troublée. Des ombres planent au-dessus du vieux toit hospitalier.

La santé de Marthe n'inquiète personne en général, et au fond inquiète tout le monde en particulier, et cette autre chose qui devient de jour en jour plus évidente pour moi.

Enfin j'attends, j'espère et j'essaye de me figurer que ma perspicacité se trouvera cette fois en défaut.

M. Déblin est veuf, Lucile est morte de son imprudence. Toute cette journée, son souvenir a accompagné mes pas, a hanté mon esprit. Je la revoyais enfant, j'assistais à nos jeux, à nos disputes, à tout ce que nous avons fait, dit et vu ensemble. Je me sentais bien triste et je n'ai pu me décider à aller faire ma visite aux Haudiers. Marie, Anne et M. Georges sont venus le soir s'informer de la raison qui m'avait retenue à la Maraudière. Ils l'ont comprise, et avec un tact et une délicatesse dont je leur ai su gré, ils n'ont rien dit des faiblesses de cette pauvre Lucile qui leur était pourtant profondément antipathique. Les morts ont droit à l'indulgence des vivants et je ne connais rien de douloureux comme d'entendre attaquer inutilement une mémoire. Il est toujours lâche d'attaquer les absents, on doit d'autant plus respecter ces absents pour l'éternité.

Joseph craint de ne pouvoir quitter Alger l'année révolue. Sa mauvaise conduite passée pèse lourdement sur ses projets d'avenir. L'administration l'a mis de côté comme un rouage inutile, comme un membre gangrené, et elle ne revient pas facilement de ses préventions. Je lui ai écrit une lettre reconfortante. Je crains beaucoup le découragement pour cette âme qui trébuche encore en avançant péniblement dans le chemin du bien. Je me suis donné un auxiliaire dans Arthur. Il me tient au courant de la santé de son père et il est bien entendu entre nous que, quand Joseph souffre, Arthur laisse de côté toute récréation pour tâcher de l'égayer un peu. Cet enfant possède à un haut degré l'intelligence du cœur.

Calixte Valaugux.

— La suite prochainement. —

VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

(Voir pages 26, 59, 92, 118, 141, 174 et 191.)

Ouverture des états généraux. — La salle des Menus-Plaisirs. — Discours du roi.

M. de Falloux a peint ainsi la séance d'ouverture :

« Dès le 4 mai, les députés revêtus de l'ancien costume, se rassemblèrent à Versailles : le clergé en « rochet de dentelle ; la noblesse en manteau de soie et « veste de drap d'or, l'épée au côté et la plume au chapeau ; les députés du tiers, portant habit noir, petit « manteau noir et longue cravate blanche. On se rendit « processionnellement à l'église Saint-Louis, sous les « yeux du peuple attiré en foule à ce spectacle : l'archevêque de Paris portait le Saint-Sacrement; Monsieur, « le comte d'Artois, le duc d'Angoulême et le duc « de Berry, tenaient les cordons du dais ; l'évêque de « Nancy, M. de Lafare, prononça une exhortation. »

La voilà donc ouverte, cette grande assemblée, qui semblait devoir répondre à tous les désirs du roi et de la France! Versailles n'avait jamais vu plus imposante réunion. Comme nous l'avons dit, cette convocation commença par la procession du Saint-Sacrement qui, partie de Notre-Dame pour se rendre à Saint-Louis, traversa toute la ville; les rues étaient ornées de tentures et des tapisseries de la couronne. La reine, madame Élisabeth, la duchesse d'Orléans et la princesse de Lamballe suivaient le dais auprès du roi ; les enfants de France, trop jeunes encore pour faire partie du cortége, montraient leurs visages ravis de ce beau spectacle aux fenêtres du pavillon des écuries.

Le lendemain, 5 mai, s'ouvrirent les fameuses séances dans la salle des Menus-Plaisirs encore décorée comme elle l'avait été pour l'assemblée des notables en 87.

« C'est, dit Grimm dans sa *Correspondance*, une « grande et belle salle de cent vingt pieds de longueur « sur cinquante-sept de largeur, en dedans des colonnes ; ces colonnes sont cannelées, d'ordre ionique, « sans piédestaux, à la manière grecque ; l'entablement « est enrichi d'oves, et au-dessus s'élève un plafond « percé en ovale dans le milieu. Le jour principal qui « vient par cet ovale était adouci par une espèce de « tente en taffetas blanc. Dans les deux extrémités de « la salle on a ménagé deux jours pareils, qui suivent « la direction de l'entablement et la courbe du plafond. « Cette manière d'éclairer la salle y répandait partout « une lumière douce et parfaitement égale, qui faisait « distinguer jusqu'aux moindres objets, en donnant aux « yeux le moins de fatigue possible. Dans les bas côtés, « on avait disposé pour les spectateurs des gradins, et « à une certaine hauteur, des travées ornées de balustrades. L'extrémité de la salle, destinée à former « l'estrade pour le roi et pour la cour, était surmontée « d'un magnifique dais, dont les retroussis étaient attachés aux colonnes. Cette enceinte, élevée de quelques « pieds en forme de demi-cercle, était tapissée tout « entière de velours violet, semé de fleurs de lis d'or. « Au fond, sur un superbe baldaquin, garni de longues « franges d'or, était placé le trône. Au côté gauche « du trône, un grand fauteuil pour la reine et des tabourets pour les princesses ; au côté droit, des pliants « pour les princes; au pied du trône, à gauche une

« chaise à bras pour le garde des sceaux ; à droite, un « pliant pour le grand-chambellan. Au bas de l'estrade « était adossé un banc pour les secrétaires d'État, et « devant eux, une grande table couverte d'un tapis de « velours violet ; à droite et à gauche de cette table, il « y avait des banquettes recouvertes de velours violet « semé de fleurs de lis d'or ; celles de la droite étaient « destinées aux quinze conseillers d'État et aux vingt « maîtres de requêtes invités à la séance ; celles de la « gauche aux gouverneurs et lieutenants généraux des « provinces. Dans la longueur de la salle, à droite, « étaient d'autres banquettes pour les députés du « clergé : à gauche, pour ceux de la noblesse, et dans « le fond, en face même du trône, pour ceux des com- « munes. Tous les planchers de la salle étaient couverts « des plus beaux tapis de la Savonnerie. »

Deux mille spectateurs, dont beaucoup de femmes en grande toilette, remplirent dès neuf heures du matin les gradins et les tribunes.

Le marquis de Brézé et dix maîtres des cérémonies n'employèrent pas moins de deux grandes heures à placer les députations.

« Lorsque M. Necker parut, il fut vivement applaudi ; « M. le duc d'Orléans le fut deux fois, et lorsque l'on « le vit arriver avec les députés de Crépi en Valois, et « lorsqu'il insista pour faire passer devant lui le curé « de sa députation. On applaudit aussi d'une manière « très-distinguée les députés du Dauphiné. Quelques « mains se disposaient à rendre le même hommage à la « députation de Provence ; mais elles furent arrêtées par « un murmure désapprobateur, dont l'application per- « sonnelle ne put échapper à la sagacité de M. le comte « de Mirabeau.

« Les nobles étaient en manteau noir relevé d'un pa- « rement d'étoffe d'or, la veste analogue au parement, « les bas blancs, la cravate de dentelle, et le chapeau à « plumes blanches retroussé à la Henri IV ; les cardi- « naux en chape rouge, les archevêques et les évêques, « placés sur la première banquette du clergé, en rochet, « camail, soutane violette et bonnet carré ; les députés « du tiers état en habit noir, manteau court, cravate « de mousseline, chapeau retroussé de trois côtés sans « ganses ni bouton. Les ministres d'épée avaient le « même habit que les députés de la noblesse, les minis- « tres de robe leur costume ordinaire. M. Necker était « le seul acteur de ce grand spectacle qui fût en habit de « ville ordinaire, pluie d'or, sur un fond canellé, avec « une riche broderie en paillettes.

« Le roi-d'armes avec quatre hérauts revêtus de leurs « cottes d'armes se tinrent debout à l'entrée de la salle « pendant toute la cérémonie. Il y avait un garde-du- « corps, l'arme au bras, dans chaque tribune et dans « chaque entre-colonne.

« Après que tout le monde fut placé, on alla avertir « le roi et la reine, qui arrivèrent aussitôt, précédés et « suivis des princes et princesses de leur cortége. Le « roi se plaça sur son trône, la reine à sa gauche, les « princes et princesses formèrent un demi-cercle autour « de Sa Majesté ; les dames de la cour occupaient en « grande parure les gradins placés en amphithéâtre aux « deux côtés de l'estrade.

« Au moment où le roi entra, toute l'assemblée se « leva, la salle retentit d'applaudissements, de batte- « ments de mains, de cris de : *Vive le Roi!* marqués « par l'effusion de cœur la plus touchante et l'atten- « drissement le plus respectueux. A cette bruyante « explosion succéda le plus profond silence, et ce silence « auguste et majestueux dura tant que le roi se tint « debout pour donner à la cour le temps de se placer. « Le roi, revêtu du grand manteau royal, couvert d'un « chapeau à plumes dont la ganse était enrichie de dia- « mants et dont le bouton était le *Pitt*, ne tarda pas à « remplir l'attente qui dans ce moment tenait tous les « regards, tous les esprits en suspens, et, pour ainsi « dire, immobiles. Après avoir levé son chapeau et « s'être recouvert, il lut avec beaucoup de dignité un « discours également sage et paternel ; ce discours fut « interrompu à deux ou trois reprises par des acclama- « tions qui semblaient involontaires et dont une émo- « tion tendre et respectueuse faisait oublier l'inconve- « nance ; l'accent avec lequel Sa Majesté prononça les « dernières phrases prouve qu'elle partageait elle- « même le sentiment dont l'expression de ses bontés « venait de remplir tous les cœurs. Il me semble que, si « les mânes de Louis XIV avaient été témoins de ce tou- « chant et magnifique spectacle, cette âme si grande et « si fière eût senti dans ce moment qu'il y avait une « manière de régner dont tout le faste, toute la pompe « d'une cour idolâtre ne peut égaler la gloire et le « bonheur... »

Après les discours du roi, les explications du garde des sceaux, le rapport du directeur des finances, le roi et la cour sortirent aux acclamations d'une foule immense qui l'accompagna jusqu'au château. Grimm termine ainsi cette description d'une des plus grandes scènes de notre histoire :

« Il était impossible d'assister à ce grand spectacle, à « cette scène sublime dont les suites vont peut-être « décider à jamais du sort de la France, sans éprouver « les plus vives émotions de crainte, d'espérance et de « respect. Si les détails que nous nous sommes permis « de rappeler avec une attention si scrupuleuse n'ont « pas tous le même intérêt, on voudra bien nous le par- « donner ; tout frappe, tout paraît remarquable dans « une circonstance où l'âme est vivement émue. »

Cette belle et imposante réunion ouvrit une phase nouvelle d'où sortirent des scènes imprévues dont le récit nous conduirait trop loin.

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— *La suite prochainement.*

CHRONIQUE

Nous échappons à peine au jour de l'an le plus laid, le plus sale, le plus brumeux et le plus humide qui, de mémoire d'homme, ait enrhumé l'humanité. Le mot de Pelham sur l'*Homme humide* qui l'avait enrhumé le matin, en entrant dans son cabinet, après avoir traversé les brouillards de Hyde-Park, était vrai, le 1er janvier dernier. Vous apercevez la figure réjouie de ce gros compère qui vous dit par tous les traits de sa figure épanouie : « Je vous la souhaite ! »



Eh bien, tout en vous la souhaitant « bonne et heureuse et accompagnée de plusieurs autres, » selon la formule consacrée, il vous apporte peut-être la grippe en échange de votre argent qu'il empoche et qu'il emporte. Bien obligé !

Il y a des industries étranges pour le jour de l'an. Je ne parle pas de ces charmantes babioles qu'on voyait derrière les vitrines de magasins, pianos nains, dressoirs lilliputiens, bureaux et secrétaires en miniature qui auraient pu figurer dans le mobilier de la chambre à coucher de la fée Urgande,

> Grande à peine de quatre doigts
> Mais de bontés vraiment bien grande.

Mais je n'ai jamais pu comprendre cet accompagnement obligé des bonbons qu'on appelle les devises. Trop heureux les mangeurs de bonbons quand elles ne sont qu'absurdes ! Bien souvent elles sont quelque chose de pis. Il est vrai qu'on les donne aux acheteurs par-dessus le marché. La poésie, comme un humble sœur de la confiserie, lui fait cortége. Si les confiseurs donnent les devises pour rien, ils ne les payent pas cher. J'ai connu un pauvre hère qui avait commencé — comme, hélas ! nous commençons tous — par des espérances magnifiques ; il abordait la cantate, il jetait sur le papier le plan d'une tragédie, il ne désespérait pas de doter la France d'une épopée rivale de l'*Iliade*, de l'*Enéide* et de *la Jérusalem délivrée*. Lamartine n'était que son précurseur et Victor Hugo déposerait en ses mains le sceptre de son art.

> Artem cœstusque repono.

Ne vous l'ai-je pas dit : voilà comment on commence. Voulez-vous savoir comment on finit.

Regardez cet homme à tous crins, sur sa chaise de bois, à peine vêtu, chaussé de savates qui cherchent en vain à s'élever jusqu'à la dignité de pantoufles, la chemise entr'ouverte en plein décembre, à demi-vêtu d'un paletot en guenille tombant sur un simple caleçon, relégué au sixième étage dans une chambre délabrée, tournant le dos à une cheminée qui laisse entrer le vent et qui n'a jamais dressé sur les toits un panache de fumée :



C'est notre poëte ! Il a débuté par la cantate, il finit par les devises qu'on lui paye 10 centimes le cent. Tout le monde n'a pas la chance, et, il faut ajouter pour être juste, tout le monde n'a pas le talent de M. Sardou. Le talent ne suffit pas toujours. Témoin Gilbert, qui mourut à l'Hôtel-Dieu ; Camoëns, qui se nourrissait des au-

mônes recueillies la nuit pour lui dans les rues de Lisbonne par son esclave Antonio; Homère, aveugle et mendiant; Cervantes, l'immortel auteur de *Don Quichotte* et l'héroïque combattant de Lépante, qui traîna dans l'indigence les derniers jours de sa vie et sollicita sans succès un petit emploi en Amérique, « ce refuge des désespérés, » comme il l'appelait. C'est par ces illustres exemples que notre pauvre poëte se console de sa détresse tout en écrivant tous les jours son millier de devises, deux mille vers. Quel pensum! Il est indubitablement aussi misérable que ses immortels devanciers; pourquoi n'aurait-il pas leur génie? Qui sait? La gloire, cette capricieuse, éclairera peut-être d'un rayon tardif sa mansarde délaissée? Aussi, pendant qu'il fait rimer les dystiques qui serviront à envelopper les étrennes sucrées des femmes et des enfants, l'Illusion, cette fée bienfaisante, qui sourit aux malheureux et aux poëtes, lui apporte à lui aussi ses étrennes. Que le présent soit le lot de l'auteur de *la Famille Benoiton* et de *Nos Bons Villageois*, le poëte aux devises en appelle à l'incorruptible avenir et jouit de son triomphe salué de siècle en siècle par les échos de la postérité la plus lointaine.

En attendant l'immortalité, il faut vivre. Le poëte s'habille donc à la hâte, et descendant du grenier qu'il habite dans un petit village des environs de Paris, il apparaît comme un demeurant d'un autre âge, coiffé d'un chapeau tromblon qui date de plusieurs lustres, portant sous son bras son portefeuille gonflé de devises il traverse au pas de course, son riflard à la main, la plaine froide et glacée qui s'étend entre Clamart et Paris, poursuivi par la bise qui siffle et le croassement des corneilles qui tourbillonnent dans l'air.



Il marche, il court, le poëte, impatient d'arriver chez le confiseur pour lequel il confectionne des vers dignes, selon lui, d'être déposés sur l'autel des Muses, et qui, sans même avoir été lus, tomberont des doigts blancs et roses qui sont pressés de tirer de leur enveloppe poétique les chefs-d'œuvre sucrés de nos grands confiseurs.

Pendant que le poëte famélique compte sur le prix de ses devises pour faire quelques maigres repas au début du mois de janvier, j'aperçois, par la vitrine d'un estaminet, de joyeux compères qui entendent autrement la vie. Ceux-là ne songent guère à la postérité ni à la gloire. Leur morale est contenue tout entière dans la chanson du Caveau qui a traduit en style grivois les maximes relâchées d'Horace et de Catulle :

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaiement.

Est-ce de la gaieté? Cela commence gaiement, il est vrai. On vide les pots et les bouteilles sans les compter. On porte toutes les santés possibles et impossibles. On se la souhaite et on se la resouhaite bonne, heureuse, prospère, etc. On s'aime, on s'embrasse, on pleure d'attendrissement. Et puis, à force de s'embrasser, on finit par se disputer, on se prend au collet, on s'arrache les cheveux, on se gourme, on boxe à qui mieux mieux. Les chaises tombent, les tables sont renversées, les bouteilles et les verres se cassent. La maîtresse de l'estaminet, impassible comme Neptune au milieu des flots irrités, continue à servir les buveurs attablés. Elle sait que qui casse les verres les paye, et, à l'estaminet, on les paye le triple de ce qu'ils valent... Que voulez-vous? Il faut que tout le monde ait des étrennes, et ce n'est pas tous les jours le jour de l'an....

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PÉRISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Il y avait une fois un roi et une reine... du cotillon.

PHYSIOLOGIE DU BAL

LE CONDUCTEUR DU COTILLON

Ce n'est point un roi constitutionnel, car il règne et gouverne, mène et ramène, vote et promulgue à lui seul la loi; c'est plus qu'un homme, car non-seulement il propose, mais il dispose! C'est le Neptune du bal, dont le *Quos ego* arrête les flots tournoyants des danseurs, dont un geste souverain déchaîne de nouveau la tempête des polkas et des mazurkas; un Jupiter tonnant qui, par un seul froncement de ses noirs soucils, — quelquefois il les a blonds, — fait gronder le tonnerre de l'orchestre ou le réduit au silence. L'antiquité en eût fait un dieu. Il aurait eu le droit de prendre le titre d'empereur du bal : modeste et débonnaire, il se contente du titre de *conducteur du cotillon*.

Ce n'en est pas moins un maître. Ses ordres sont souverains, ses arrêts sans appels. La mère vient humblement le solliciter afin qu'il élève sa fille à la dignité enviée de conductrice du cotillon. Il parle et on l'écoute, il commande et l'on obéit, il marche et on le suit. Il est du petit nombre des souverains qui ne craignent pas les révolutions.

Il est vrai que son règne dure peu, mais il recommence.

Quand le bal a traversé toutes ses péripéties, les valses, les mazurkas, les polkas, les contredanses, que les bougies qui mesurent la durée de ces folles joies commencent à diminuer, que les couronnes de fleurs, si fraîches au début du bal, se fanent et que les joues roses des danseuses pâlissent, que les mères avertissent par un signe de tête leurs filles qu'elles donneront bientôt le signal du départ, un cri s'élève dans la troupe joyeuse : Le cotillon!

Le cotillon, c'est le dénoûment du bal; c'est la charge dernière qui doit clore la bataille. A ce cri, les plus endormis se réveillent, les plus fatigués se redressent. Les gourmands quittent le buffet, les joueurs mêmes abandonnent les tables de whist pour aller danser ou aller voir danser, selon leur âge, le cotillon.

Dans les premiers actes du bal, tout est prescrit, réglé d'avance. La contredanse a son code, comme la littérature classique a son art poétique : la chaîne des dames, en avant deux, la trémis et le reste. La mazurka et la polka ont aussi leurs lois qu'enseignent Cellarius, Laborde et leurs rivaux. Rien de pareil pour le cotillon. On entre ici dans l'imprévu et dans l'arbitraire. L'imagination du conducteur a carte blanche : plus il innove, plus il conquiert de suffrages; le conducteur du cotillon doit être un inventeur. Il faut qu'il découvre, — non pas précisément comme Christophe Colomb l'Amérique, comme l'infortuné Franklin le pôle nord, ou comme le capitaine Speke les sources du Nil; — mais qu'il découvre des choses neuves dans la danse, qui est aussi ancienne que le monde, car les hommes ont presque aussitôt dansé que pleuré; qu'il devienne un novateur après tant de novateurs; Carlostadt après Luther, Calvin après Carlostadt; Socin après Calvin; Scherer après Socin; Taine après Scherer; ou pour aller chercher nos comparaisons dans un ordre d'idées moins graves, Victor Hugo avec son *Ruy Blas* après Népomucène Lemercier, Vacquerie avec son *Tragaldabas* après Victor Hugo, et après Vacquerie et son *Tragaldabas* Théodore de Banville avec ses *Odes funambulesques*. C'est comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort.

Que n'a-t-on pas osé, que n'a-t-on pas tenté dans le cotillon?

On y a encadré un concert de mirlitons dans lequel tous les danseurs et toutes les danseuses, embouchant l'instrument criard, semblent sonner à qui mieux mieux la fanfare du retour de la foire de Saint-Cloud.

C'est bête, mais c'était nouveau. Partant la chose fut très-applaudie, car au cotillon, une bêtise dans sa primeur réussit mieux qu'une chose spirituelle à sa seconde édition.

On a inauguré ensuite le concert des crécelles. Tous les danseurs et toutes les danseuses y ont paru agitant avec frénésie cet instrument au bruit perçant et aigu, dont la marchande de plaisirs se sert pour appeler les chalands, en y mêlant les sons discordants de sa voix en fausset.

Certes, ce n'était pas le cas de crier : *V'là le plaisir!* car, au bruit de cette musique discordante, le plaisir s'envolait à tire d'aile. On dit même qu'on a vu des sourds se boucher les oreilles. N'importe! le jour où, pour la première fois, les crécelles firent leur avénement, le conducteur du cotillon fut presque porté en triomphe. Les Kléber de sa cour lui dirent : « Vous êtes grand comme le monde, » et il se coucha le lendemain en s'écriant comme le savant antique : *Eureka*, (je l'ai trouvé). Encore une fois, c'était assez bête, mais c'était nouveau.

Une autre fois, on a vu paraître la joyeuse bande agitant de petites poupées vêtues en folies, sans oublier les grelots, et chacun se trémoussait, folie sur folie, l'un portant l'autre, et faisait le plus de bruit qu'il pouvait. Quelle cohue! quel tapage! quel chaos! Les bébés, en favoris noirs, agitant leurs poupées, avaient l'air un peu drôle : mais n'était-ce pas nouveau, et quoiqu'un peu bête, n'était-ce point par conséquent charmant?

Je ne parle pas des excentricités qui ont passé en service ordinaire : chaque jeune fille assise sur une chaise, avec un tabouret devant elle, et tenant dans sa main un bouquet et un verre d'eau; le bouquet pour le donner au danseur qu'elle choisit, et le verre d'eau pour renvoyer le danseur qu'elle refuse; il est bien heureux que le conducteur du cotillon ne prescrive pas de jeter au nez du danseur le contenu ou même le contenant! Puis encore, toutes les jeunes filles, derrière une porte, et ne laissant passer que leurs mains gantées que les danseurs prennent au hasard, en tirant ainsi à la loterie leurs danseuses, image assez exacte, ce me semble, de la manière dont se font certains mariages, que le P. Hyacinthe attaquait dernièrement du haut de la chaire de Notre-Dame, et dans lesquels on ne consulte pas plus les convenances d'idées, de sentiments, en un mot les rapports de deux âmes, que s'il s'agissait d'une folle contredanse.

Je m'arrête, car je n'ai pas le moins du monde l'intention de faire un traité *ex professo* sur le cotillon. Une remarque encore, cependant. J'ai bien souvent entendu dire : « Comme nous nous amuserons au prochain bal en dansant le cotillon! » J'ai entendu dire, mais moins souvent : « Comme nous nous sommes amusés! » Jamais je n'ai lu sur le visage des danseurs et des danseuses du cotillon cette joyeuse acclamation : « Comme nous nous amusons! »

Ils s'agitent, ils se secouent, ils se démènent; mais, au fond, ils ne s'amusent guère. Ils dansent le cotillon, par acquit de conscience, parce qu'il est convenu qu'il n'y a pas de bal bien mené qui ne se termine par un cotillon. Ils s'ennuient afin de pouvoir dire qu'ils se sont amusés. Beaucoup d'entre eux, succombant à la fatigue, aimeraient mieux être dans leur lit, et je vois d'ici des jeunes filles qui commencent à se frotter les yeux pour ne pas s'endormir debout, et dont les têtes penchées semblent appeler leur oreiller. Pauvres enfants! Mais le cotillon a son point d'honneur qu'il faut sauvegarder. Un cotillon qui ne dure qu'une heure est un cotillon manqué, presque déshonoré. Son mérite se mesure à sa durée, et le regard sévère du conducteur du cotillon, suivant ses sujets et ses sujettes dans leurs évolutions rapides, surveille les fugues et prévient les désertions. Il faut que chacun demeure à son poste, dût-il remporter chez lui une courbature ou une pleurésie. C'est tout de même quelquefois bien ennuyeux d'être obligé de s'amuser!

Quant au conducteur du cotillon, il faut que ce soit au physique un beau danseur, un bel homme ou tout au moins un bellâtre.

On s'accorde moins sur les qualités intellectuelles qui lui sont nécessaires.

J'ai entendu dire par un pessimiste méchant et dénigrant, dont les jambes vieilles et goutteuses avaient probablement une rancune de jeunesse contre le cotillon : « De même qu'il faut un lièvre pour faire un civet, un gentilhomme pour faire un gentilhomme de la chambre, de même il faut un sot pour faire un conducteur de cotillon. »

Ceci est trop absolu. J'ai vu des jeunes gens de beaucoup d'esprit conduire un cotillon, et je dois ajouter que leur esprit n'empêchait pas du tout leurs jambes de bien remplir leur rôle.

— Les y aidait-il?

— C'est une autre question.

FÉLIX-HENRI.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83, 98, 124, 131, 148, 169, 185, 202, 210 et 227.)

XIV

Trois jours après, tandis que Stéphanie travaillait seule, la servante annonça :

— Mademoiselle Lalouette.

— Laluette! cria une voix aiguë derrière elle; Hermance Laluette!

Stéphanie fit signe à Gervaise de s'approcher.

— Quelle est cette personne? demanda la jeune fille.

— Vous me le direz vous-même quand vous le saurez, mademoiselle, répondit la servante. On m'a dit d'annoncer, j'annonce.

— Mais... je ne la connais pas.

— Vous ne connaissez pas Hermance Laluette, artiste peintre! s'écria la visiteuse qui s'était avancée sans façons. Eh bien, vous êtes encore polie, vous!

— Vous voilà annoncée, reprit Gervaise; je retourne à ma cuisine. Mais ne dérangez pas trop longtemps mademoiselle, car c'est elle qui fait bouillir la marmite.

— C'est bien, la bonne, c'est bien! répliqua Mlle Laluette en la congédiant du geste.

Mlle Hermance Laluette cotoyait la cinquantaine; mais celui qui n'eût vu d'elle que ses anglaises en tire-bouchons ne lui eût pas donné plus de seize ans, tant ses cheveux étaient blonds et paraissaient naturellement bouclés. Malheureusement, le reste n'était pas à l'avenant. Les traits étaient secs, jaunes, anguleux. La bouche n'avait qu'une grimace au lieu de sourires. Les yeux, bleus et ronds, semblaient prêts à sortir de leurs orbites, et l'on était toujours tenté de les prier d'y rester.

Grande et gesticulant beaucoup, Mlle Laluette n'avait pas l'air d'être positivement méchante. On ne redoutait pas d'elle des coups, des blessures. Cependant sa présence inquiétait généralement, causait une sorte de malaise. Assise, elle faisait craindre que le fauteuil ou la chaise ne fussent pas bien solides. Debout, elle semblait menacer sans cesse de marcher sur les pieds d'autrui par inadvertance ou de casser quelque chose sans y faire attention, à cause d'une trop pétulante vivacité.

— Comme ça, dit-elle d'un ton à la fois familier et bourru, il faut que ce soit moi qui vienne la première!

— Mademoiselle, dit Stéphanie avec politesse, je cherche en vain dans mes souvenirs et je ne crois pas avoir l'honneur...

— Encore! Après ça, comme disait Napoléon : allez dans une tribu de sauvages, je suis certain qu'ils ne sauront pas mon nom. Oh! la gloire!

— Vous êtes, mademoiselle...?

— Hermance Laluette.

— Ah! directrice d'un journal de modes, peut-être?... Vous venez pour...

— Est-ce une plaisanterie, mademoiselle? Elle est mauvaise. J'ai eu l'honneur de vous dire que je suis Hermance...

— Je ne connais pas.

— Par exemple, voilà qui est fort. Soyez donc célèbre! Ayez donc des tableaux à l'Exposition, où, sans la cabale, j'aurais obtenu...

— Ah! vous exposez! s'écria vivement Stéphanie. Est-ce bien difficile d'être admis, mademoiselle?

— Oh! répondit Mlle Laluette avec un sourire assez ambigu, ce ne sera pas difficile pour vous.

— Vous croyez? reprit Stéphanie avec joie et sans prendre cette réponse en mauvaise part.

— Vous ne manquez pas de protections, sans doute. Tout est là. Soyez jeune, soyez aimable, flattez le pouvoir, et vous arriverez... tandis que le vrai talent demeurera dans l'oubli et dans la misère. Oh! ça va bien! ça va bien! Encore quelques années de ce régime et on verra comment tout ça finira. Mais vous faites votre petite affaire, vous. C'est cossu, ici. Quel genre! Je ne m'étonne pas que vous n'ayez point daigné venir me visiter dans ma mansarde.

— Ah! mademoiselle, dit Stéphanie avec une déférence polie, j'ignorais...

— Décidément, vous n'êtes pas gracieuse, ma chère. Qu'on soit jaloux de mon mérite, de ma réputation, je le comprends. Mais me dire que vous ignorez jusqu'à mon nom, que vous ne savez pas que j'habite à quelques pas de votre demeure, franchement, c'est... c'est passer les bornes.

— Mademoiselle...

— J'ai attendu. Je me disais : Il est impossible que cette jeune personne méconnaisse les convenances, les lois du bon voisinage, au point de ne point faire visite à son aînée dans la carrière. Je suis trop bonne, moi. Déjà, je vous accordais d'avance mes encouragements, ma protection, mes conseils.

— Mais, mademoiselle, je vous répète...

Elle allait dire : que je ne vous connaissais pas. Mais

elle se rappela très-à-propos que cette excuse était pire que la faute et ajouta :

— Croyez, mademoiselle, que je suis bien sensible à l'honneur que vous me faites. J'espère que vous voudrez bien me donner votre adresse, et...

— Mon adresse, ma chère!... Mon adresse!... Mais toute la rue des Réservoirs, tout Versailles, tous les livres de l'Exposition vous l'apprendront.

— O mon Dieu! pensa Stéphanie, je ne sais vraiment plus comment faire pour ne pas formaliser cette dame.

Heureusement la conversation changea.

— Tiens! c'est gentil! dit tout à coup Mlle Laluette en examinant le portrait de Christian. Vous faites aussi le pastel? Ce n'est vraiment pas mal. Il y a du *brio*, de la *maestria*..., ça manque un peu de *flou*. Tâchez d'attraper le *flou*, ma chère. Tout est là. Je vous donnerai quelques conseils, je viendrai passer mes journées auprès de vous.

— Vous trouvez vraiment, dit Stéphanie un peu émue, que ce portrait...?

— Oui... oui... Le bonhomme est sur ses pieds; mais...

Une violente indignation éclata soudain sur les traits de l'artiste.

— C'est vous qui faites ce portrait? dit-elle d'un air pincé.

— Oui, mademoiselle.

— Un jeune homme!... Vous!... Où allons-nous, mon Dieu?

— Mais, mademoiselle, mon père...

— Assez! assez! Adieu, mademoiselle. Je ne suis jamais chez moi, je vous en avertis... ou, si j'y suis, c'est pour travailler. Dispensez-vous donc...

— Mademoiselle, interrompit Stéphanie froissée, je ne reçois jamais ce jeune homme qu'en présence de mon père. Et, d'ailleurs... c'est une bonne action... c'est pour sa mère... et ce pauvre garçon n'avait pas de quoi le payer, aussi me suis-je empressée...

— Gratuitement! s'écria Mlle Laluette, en revenant sur ses pas et en foudroyant la jeune fille d'un regard irrité. Vous faites les portraits gratuitement! Il ne manquait plus que cela! C'est donc ma mort que vous voulez? Quoi! vous venez vous établir à ma porte, et, sournoisement, effrontément, vous commencez par une concurrence acharnée, vous me tuez, vous faites les portraits gratis! Voilà donc pourquoi je suis délaissée, pourquoi je ne vois plus un chat. Gratis! Ce jeune homme, sans vous, serait venu chez moi. Il aurait payé cinq francs... soixante... vingt... le plus que j'aurais pu. Mais non... gratis! Et le génie meurt de faim. Gratis! Et les amateurs, les gens sortis on ne sait d'où, viennent nous couper l'herbe sous le pied. Oh! ces amateurs!... Oh! fraternité de l'art!

— Mademoiselle, répliqua Stéphanie dont la fierté se révoltait, vous me traitez d'amateur, ce n'est pas juste. Je suis artiste. Je fais des portraits pour rien quand cela me fait plaisir, mais personne n'a rien à y voir. Il n'en est pas moins vrai que je gagne ma vie, que j'aide mon père à oublier ses malheurs...

— Oui, parlons-en. Tous ces gens ruinés, ça se jette dans les arts.

— Ça vaut encore mieux que de se jeter dans la Seine, mademoiselle.

— Ma foi, c'est à peu près la même chose.

— Parlez pour vous, mademoiselle. Quant à moi, je vous le répète, je gagne ma vie.

— Avec votre pinceau, ma chère?

— Oh! Vous m'attaquez parce que j'ai fait un portrait par obligeance. Mais sachez que mes ouvrages se vendent. Allez chez M. Piquoyseau, chez M. Cornefert, et vous verrez...

— Vous faites des affaires avec Cornefert et Piquoyseau? demanda Mlle Laluette en se radoucissant soudain. Ah! vous avez de la chance! Je suis allée au moins trois cents fois chez Piquoy (comme nous disons, nous autres artistes) afin d'être une des collaboratrices attitrées de son futur journal *les Modes de l'Avenir*, mais Piquoy m'a répondu que pour collaborer il fallait être actionnaire. Actionnaire, moi, comme ces idiots de bourgeois! Franchement, ma chère, ai-je l'air d'une bourgeoise?

— Oh! non, mademoiselle, répondit Stéphanie avec conviction.

— Appelez-moi Hermance, reprit Mlle Laluette d'un ton amical. Entre artistes, on ne se crétinise pas par un tas de cérémonies absurdes. Je suis bonne personne, moi. Je ne suis fière et intraitable qu'avec le bourgeois. Dans quelques jours, je vous permettrai de me tutoyer. Ah! ce Piquoy! Je vois ce que c'est... on lui aura fait des cancans sur mon compte. On lui aura dit que je suis vidée. Oh! la jalousie, la cabale!... vidée, moi! Jamais je ne me suis sentie plus inspirée. Et il vous paye?

— Très-largement, mademoiselle Hermance... de même que M. Cornefert.

— Cornefiche (comme nous disons, nous autres artistes). C'est inouï. Imaginez-vous qu'à ma dernière conférence avec Cornefiche, non-seulement il m'a refusé de m'acheter des tableaux, mais encore il m'a demandé pour ceux que j'exposerais chez lui, quoi? Vous ne devineriez jamais... un droit de garde!... quinze francs par mois pour chaque toile. Vieux juif, va! Et le gouvernement souffre ça! On lui dit, on lui crie dans les oreilles que nous sommes dans la misère, il répond tranquillement que ça n'est pas sa faute. J'ai adressé plus de cent soixante pétitions...

— Dans la misère! s'écria Stéphanie avec émotion.

— En plein, ma chère, en plein! Mais... attendez; j'ai une idée. Voulez-vous me rendre un service?

— Oh! de grand cœur.

— Piquoy et Cornefiche vous prennent tout ce que vous faites?



— Oui.

— Parfait. Vous allez voir la combinaison. Les éditeurs et les bourgeois, ma petite, quand on peut leur jouer un bon tour, c'est pain bénit. Je vous apporterai quelques dessins pour Piquoy, un amour de tableau pour Cornefiche, vous direz que ça sort de votre boutique, et, puisque la mode est...

— Mais, objecta timidement Stéphanie...

Puis elle songea que Cornefert achetait pour l'exportation, que Piquoyseau avait besoin d'une infinie variété de dessins, elle songea bien davantage encore que Mlle Laluette venait de dire qu'elle était dans la misère, et, dominant par la générosité de son cœur les scrupules de son bon sens, elle ajouta :

— Apportez-moi vos ouvrages, mademoiselle. Je ferai mon possible pour vous aider à les placer.

— C'est convenu, reprit Mlle Laluette, sans remercier autrement. J'ai un *Champ de navets*... vous verrez, vous pourrez l'étudier. C'est la nature prise sur le fait. Un seul personnage : un homme qui arrose, au premier plan; au second plan, dans la teinte cuivrée d'un soleil qui s'incline, un cheval mourant de faim tourne mélancoliquement la manivelle qui fait monter l'eau. C'est navrant. Dans un coin, à gauche, les navets sont disposés en tas et n'attendent plus que le moment de partir pour la halle.

— C'est là un sujet heureux, remarqua Stéphanie avec obligeance.

— Un chef-d'œuvre, tout simplement, ma chère. Je l'ai offert pour soixante-quinze francs au comte de Nieuwerkerke pour le Luxembourg, et on n'en a pas voulu. Mais, si je traite avec un particulier...

— Je ferai de mon mieux, mademoiselle, s'empressa de dire Stéphanie.

— A propos, continua Mlle Laluette, allez-vous souvent à Paris?

— Non, mademoiselle; mais mon père....

— Oh ! c'est la même chose. Je ne tiens pas à ce que ce soit vous. Chargez-le donc d'une petite commission pour moi. Priez-le donc de passer chez Berville et chez Desforges. J'ai besoin de papier Bristol, de *stirators*, de pinceaux, d'une toile de seize, de bleu de Prusse, de jaune d'ocre, de terre de Sienne. Du reste, je vais faire deux listes, c'est plus sûr. Votre père, ainsi, n'oubliera rien. Il n'aura qu'à dire à Desforges et à Berville que c'est pour moi. Je suis en compte avec eux. Ils me volent bien comme dans un bois, mais je ne les paye pas, cela fait compensation.

Mlle Laluette n'eut que faire d'indications pour trouver de papier et un crayon, et elle se mit à écrire.

Stéphanie la contempla avec une certaine curiosité où se mêlait un peu d'étonnement. Plus âgée, Stéphanie aurait vu clairement qu'elle avait devant les yeux un de ces types, le dernier ou l'avant-dernier peut-être, d'artistes incompris et incompréhensibles qui tendent de plus en plus à disparaître de nos jours ; car, à défaut même de génie, la pratique du métier nourrit maintenant celui qui l'exerce, à peu près dans toutes les professions. Mais, à l'âge de Stéphanie, il est presque impossible d'appliquer du premier coup et avec discernement ces qualifications sur la face d'une personne inconnue la veille : médiocrité, jalousie, abaissement graduel, manque de respect de soi-même et d'autrui. Dans son ingénuité bienveillante, la jeune fille était plutôt portée à prendre au sérieux les doléances de Mlle Laluette qui, d'ailleurs, avait certaines allures cassantes et délibérées dont l'aplomb impose à beaucoup de gens, au moins pour quelque temps, et qui se recommandait en procurant à Stéphanie un plaisir cher à toutes les bonnes natures, le plaisir d'obliger.

— Moi, reprit Mlle Laluette tout en écrivant, je n'aime pas à aller à Paris, car ces chemins de fer.... Vous me direz sans doute : Il y a le compartiment des dames seules. Eh bien, oui, mais, en cas d'accident, qui nous sauvera ? J'ai fait au moins trente pétitions pour qu'un employé en uniforme soit placé dans chaque wagon, on ne m'a seulement pas répondu. Oh ! ce gouvernement ! Ce qui m'étonne, c'est qu'on l'y laisse. Savez-vous ce que j'adore à Paris? Les omnibus. Là, du moins, on est sous la protection d'un conducteur. Si un voyageur m'outrage, je me plains au conducteur ; si le conducteur m'insulte, je me plains aux voyageurs et aux chefs de stations. C'est charmant. Voici mes deux listes.

— Je les remettrai à mon père, mademoiselle, ou peut-être que moi-même....

— C'est entendu. Adieu, ma chère. Aujourd'hui même vous aurez mes dessins et mon *Champ de navets.*

Mlle Laluette serra énergiquement la main de Stéphanie et s'éloigna.

Livrée à ses propres impressions, la jeune fille ne put s'empêcher de se dire :

— Singulière femme !

Mais un sentiment de compassion corrigea ce qu'il pouvait y avoir d'ironie et de critique dans cette exclamation.

— Elle est malheureuse, pensa Stéphanie, et le malheur, c'est sacré. Je ferai tous mes efforts pour rendre service à Mlle Laluette.

Peut-être l'amour-propre de la jeune artiste était-il secrètement flatté de cette protection probablement efficace accordée à une aînée dans la peinture. L'or, disent les chimistes, manquerait de consistance sans une légère dose d'alliage. Mais cette observation n'est certainement pas applicable à Mlle Thourououde, qui, il ne faut pas l'oublier, s'était déjà montrée fort obligeante envers Christian, auquel elle faisait un portrait pour rien.

La jeune fille pensait encore à Mlle Hermance Laluette, lorsque celle-ci rentra avec la vivacité d'un ouragan.

— Je me rappelle, dit-elle tout essoufflée.... Priez

aussi votre père de passer au Louvre afin de me faire inscrire pour que je puisse copier un Greuze, *la Cruche cassée*. Ça fait pitié, vraiment! Il y a tant de peintres aujourd'hui, qu'on est obligé de se faire inscrire et d'attendre son tour.

— *La Cruche cassée*, répéta Stéphanie afin de bien se souvenir.

— Oui. Je vais barboter dans la cruche. J'en ai, je crois, le placement. Adieu, ma chère. Ne me reconduisez pas. Entre artistes.... Oh! étourdie! Je serai donc toujours jeune, moi! Chargez votre père de faire en mon nom une pétition au gouvernement afin qu'on retire, pendant que je copierai *la Cruche*, une espèce de pêcheur napolitain vu de dos.... C'est d'une indécence!...

— Mais, mademoiselle....

— Le gouvernement comprendra parfaitement que, par égard pour mon sexe, pour mon âge.... Ah! fi donc! Qu'on enlève cette toile! Qu'on la fourre au grenier, n'importe où! Deux mots suffiront. Votre père, d'ailleurs, s'entendra à ce sujet avec le surintendant des Beaux-Arts. Adieu, adieu, ma chère; à bientôt.

Et Mlle Hermance Laluette s'éloigna définitivement cette fois.

H. Audeval.

— La suite prochainement. —

CRITIQUE

MANUEL DE L'AMATEUR DES JARDINS. — *Traité général d'horticulture*, par MM. Joseph Decaisne et Naudin, membres de l'Institut.

L'agriculture comprend l'*exploitation du sol*, et l'objet de cette exploitation est de lui faire produire la plus grande quantité possible des végétaux propres à satisfaire les besoins de l'homme et des animaux domestiques. L'agriculture comprend aussi, en dehors de la mise en valeur des terres incultes et des travaux dont le sol est l'objet direct, une foule d'industries secondaires. La fabrication et l'emploi des instruments aratoires qui facilitent le travail de l'homme, la construction des bâtiments nécessaires à l'agriculteur, que nous appelons : *fermes et dépendances*, la multiplication des animaux utiles, soit pour servir de nourriture à l'homme, soit pour les aider dans ses travaux, se rattachent naturellement à l'agriculture. On a dû diviser cette grande industrie en plusieurs branches, telles que: *la culture* proprement dite, c'est-à-dire celle qui s'exerce sur une vaste échelle avec le secours des bestiaux, de la charrue et des divers instruments agricoles; l'*horticulture*, ou culture des jardins; la *sylviculture*, ou économie forestière; enfin, l'*architecture* et l'*économie rurale*.

Pour trouver l'origine de l'agriculture, il faudrait naturellement remonter à la constitution de la propriété. Tant que la population de la terre fut restreinte, la richesse consistait en troupeaux qu'on conduisait d'un lieu à un autre à la recherche de nouveaux pâturages. La population augmentant, cette vie nomade cessa, et le genre humain se fixa. Dès lors, pour demander au sol des récoltes, il fallut *travailler* la terre, et ces travaux, en constituant la propriété, furent le commencement de l'agriculture.

Sans parler des climats chauds où la nature produit presque d'elle-même une quantité de fruits suffisante à la nourriture de l'homme et des animaux, et en laissant de côté les climats froids où des obstacles naturels s'opposent au développement de la culture, disons un mot des régions tempérées où l'homme peut travailler toute l'année à la terre, pour en tirer les produits les plus variés.

Dans les livres sacrés nous voyons les patriarches s'occuper exclusivement de l'agriculture et du soin des troupeaux.

L'agriculture était florissante chez les Assyriens, les Mèdes et les Perses. On sait qu'en Égypte on lui attribuait une origine céleste. La déesse Isis avait donné le blé à l'homme, et le dieu Osiris avait ajouté à ce présent la charrue, et lui avait enseigné la culture de la vigne. Comme témoignage de l'importance que les Égyptiens attachaient à l'agriculture, on doit se rappeler les immenses travaux qu'ils exécutèrent sur le cours du Nil pour entretenir la fertilité de leur pays.

En Grèce encore, l'origine de l'agriculture est divine. Cérès, la déesse des moissons, enseigne aux hommes l'art d'ensemencer la terre, de recueillir le blé et de faire du pain. Bacchus cultive la vigne et fabrique le vin. On trouve de même dans la mythologie l'origine du fumier : les écuries d'*Augias*. Les Grecs avaient inventé : les semailles à la volée; l'emploi de la faucille pour les moissons, des mortiers pour écraser le grain; les clôtures d'épines, l'emploi de deux espèces de charrues, l'une pour les défrichements, traînée par des bœufs soumis au joug, l'autre pour le second et le troisième labour tirée par des mules; le dépiquage des grains par les pieds des chevaux, la taille de la vigne, la fabrication du vin, la culture des céréales, les soins donnés à la multiplication des bestiaux, au nourrissage des porcs et des chèvres, — on se souvient de l'*Odyssée* et du fidèle Eumée, — à l'éducation des chevaux de labour et de luxe. Ces faits prouvent les progrès que l'agriculture fit chez les Grecs, en même temps que la grande importance qu'ils y attachaient.

A Rome, on regardait l'art de la culture comme le plus utile à une nation, et les produits de la terre comme les biens les plus justes et les plus légitimes que l'homme puisse posséder. Chaque citoyen était propriétaire d'un champ d'une étendue primitivement de 50 ares, ensuite de 175. Ainsi le propriétaire pouvait cultiver son champ à la bêche; la charrue vint plus tard,

et on se rappelle que des consuls, auxquels on venait annoncer leur nouvelle dignité, furent trouvés labourant leurs champs, *vomere laureato*. Beaucoup de lois favorisant l'agriculture, le transport et le commerce des grains furent promulguées par le sénat romain. Mais, quand Rome victorieuse se fut enrichie des dépouilles de l'univers vaincu, les rudes travaux de l'agriculture furent abandonnés aux mains serviles. Le bras qui avait porté l'épée dédaignant de manier la bêche ou de conduire la charrue, la fécondité s'amoindrit, les jardins envahirent les terres arables, et, la production n'étant plus suffisante aux besoins de la consommation, on fit venir des produits exotiques. La Sicile devint le grenier de l'Italie.

Sous la domination romaine, les Gaulois, déjà bons cultivateurs, firent de rapides progrès. L'invasion des tribus germaniques, qui ne connaissaient que le pillage, couvrit le pays de ruines et arrêta toute production. Sous les rois de la seconde race, l'agriculture se releva, grâce à l'intelligence et à l'activité laborieuse des moines qui défrichaient les terres. Depuis les croisades, le travail libre des serfs émancipés améliora et augmenta les productions agricoles, qui allèrent toujours en se perfectionnant, jusqu'à ce que le dix-septième siècle ouvrît définitivement la voie du progrès à l'agriculture.

Disons cependant qu'à la fin du siècle dernier, l'agriculture n'avait pas beaucoup progressé, comparativement à ce qu'elle était au temps de la république romaine. Aujourd'hui, les grands problèmes concernant l'influence du sol, le développement physiologique des plantes et le nourrissage des bestiaux sont l'objet des études de savants de premier ordre, et on peut espérer une solution prochaine des questions posées par l'agriculture à la science.

Ce n'est pas quitter l'agriculture que de parler de l'horticulture, cette dernière faisant partie de l'art de cultiver la terre. D'après leur destination, on divise les jardins en plusieurs catégories. Le jardin *potager* ou *maraîcher* est destiné à produire les légumes,— c'est l'unique jardin du paysan. Viennent le jardin *fruitier*, celui où l'on ne cultive que des arbres à fruits; le jardin *fleuriste*, dans lequel on ne cultive que des fleurs ou des plantes d'agrément; le jardin *mixte* qui combine les avantages et les agréments des genres précédents, — *miscuit utile dulci*... Il y a encore le jardin *médical*; le jardin *botanique* où l'on rassemble avec soin les plantes de toutes sortes et de tous les pays, pour servir à l'étude et aux progrès de la science *botanique*; enfin le jardin de *naturalisation* ou d'*acclimatation*, celui où l'on cultive des végétaux exotiques, soit utiles, soit d'ornement, pour les acclimater et les multiplier.

L'important ouvrage de MM. Decaisne et Naudin est divisé, d'après les données qui précèdent, en deux catégories. — Le premier volume est spécialement consacré à l'utile : c'est *le jardin potager;* les travaux qu'on y fait constituent *le jardinage*.

Le second volume est voué à l'agréable, — c'est *le jardin d'agrément;* le jardinier devient horticulteur, ses labeurs et ses travaux forment l'horticulture. Il semble que la dénomination latine vient donner à ce dernier une importance, un air de noblesse auxquels son modeste rival, le jardin potager, n'osa jamais prétendre.

Les éminents auteurs débutent en donnant à l'horticulteur les notions de botanique qui lui sont nécessaires, et l'on sait si le domaine de cette science est assez étendu. La botanique, en effet, n'a pas seulement pour objet de classer et de nommer les plantes; elle envisage les végétaux sous tous leurs aspects, soit en eux-mêmes, soit dans leurs rapports avec la nature extérieure, soit dans leurs rapports avec l'homme. Il s'ensuit que la botanique se divise en plusieurs branches, suivant le point de vue où l'on se place pour étudier les végétaux. Les auteurs sont donc conduits à étudier la structure de l'organisation des plantes, que l'on nomme *Organographie*. Ils enseignent ensuite les phénomènes par lesquels se manifeste, et les fonctions par lesquelles s'accomplit la vie des végétaux, c'est-à-dire la physiologie végétale ou étude de la plante vivante. Par elle nous apprenons qu'il existe chez les plantes des fonctions d'absorption, de respiration, de nutrition, de circulation, de sécrétion ; elle nous montre par quels moyens s'opère l'accroissement des végétaux en hauteur et en grosseur, elle nous révèle le mystère de leur fécondation et les merveilles de la propagation de toutes les espèces végétales.

Les auteurs abordent ensuite les opérations de la culture pratique. « Ces travaux consistent à faire croître, fleurir et fructifier les végétaux en les tenant, plus ou moins artificiellement, dans les conditions propres à assurer ce résultat. Ces conditions sont relatives au climat, au sol, à l'eau, à la nature et au tempérament particulier des plantes, et enfin aux obstacles et aux accidents de différentes sortes qui peuvent entraver la tâche du cultivateur. »

Ces principes généraux du jardinage sont exposés en six chapitres d'une façon claire quoique savante, concise quoique complète.

Les auteurs ont voulu faire une encyclopédie du jardinage renfermant dans un cadre restreint tout ce qui peut être utile au jardinier ou à l'amateur. Le nom de M. Decaisne, le savant professeur du Muséum, suffit pour garantir que l'ouvrage que nous avons sous les yeux est le plus complet, tant au point de vue théorique qu'au point de vue de la pratique éclairée. M. Naudin, aide naturaliste au Muséum, et collaborateur de M. Decaisne, a eu, depuis l'apparition de ce premier volume, l'honneur d'être nommé membre de l'Académie des sciences, titre qu'il avait bien mérité par ses recherches et ses travaux.

Félix-Henri.



SILHOUETTES ARTISTIQUES

LÉOPOLD ROBERT

Léopold Robert était originaire de la Suisse; il était né en 1794 à la Chaux-de-Fonds, près de Neufchâtel. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la gravure sous la direction d'Abraham Girardet, né comme lui dans le canton de Neufchâtel et mort à Paris en 1823, et l'on retrouve dans son talent cette précision et cette finesse de traits que donne l'habitude du burin.

Bientôt il quitta la gravure pour la peinture et fut admis dans l'atelier de David, puis dans celui de Gérard. Mais ce fut surtout en Italie, où l'amour de l'art l'appela bientôt, qu'il conquit la perfection et l'originalité de son talent.

Il peignit ses plus remarquables tableaux à la lumière de ce beau ciel et en face de cette nature privilégiée qui semble sourire au pinceau du peintre, à la lyre du poëte, et au ciseau du sculpteur en donnant un démenti au vers de Virgile :

Alii excudent mollius æra

Il suffira de rappeler l'*Improvisateur napolitain en* 1824, la *Madone de l'Arc*, les *Moissonneurs* (1831), c'est son chef-d'œuvre, le *Convoi funèbre*, les *Pèlerines dans la campagne de Rome*, les *Pêcheurs de l'Adriatique*, ce fut son dernier tableau. Il le composa à Venise où il termina tristement sa vie, en 1835, par un suicide auquel le conduisit une passion insensée.

Léopold Robert appartenait au culte protestant et ne trouvait pas dans cette branche arrachée du tronc du christianisme cette séve de vie, cette force, ces consolations que l'Église a ménagées à ses enfants. Son esprit était naturellement tourné vers la mélancolie, qui projette des ombres jusque dans ses compositions les plus brillantes. Ses paysages rêvent et font rêver. La pensée et le sentiment y habitent, et c'est pour cela peut être qu'on a surnommé Léopold Robert : *le Nouveau Poussin.*

Dans le tableau que j'ai appelé son chef-d'œuvre, dans les moissonneurs napolitains qui reviennent après une longue journée de travail, et qui arrêtent leur charriot pour former des danses rustiques, c'est moins la joie qui domine que le sentiment du repos conquis par le travail. La journée est finie, le soleil descend à l'horizon, les ombres de la nuit vont venir, et le calme que le grand artiste a répandu dans son tableau fait songer à un calme plus profond encore, au calme éternel de ceux pour qui le soleil de la vie est descendu derrière l'horizon. Je ne sais pourquoi ce tableau me fait involontairement songer à la danse des Heures qui, dans leur ronde fatale, emportent les générations et les empires.

On en a fait la remarque : dans le tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique*, la dernière œuvre de Léopold Robert, toutes les figures ont une expression de mélancolie et de découragement. Il semble que l'âme du peintre, hantée par la pensée sinistre du suicide, se soit reflétée dans cette toile, suprême adieu de cette âme désespérée à l'art qu'il avait tant aimé et à la vie dont il n'avait plus le courage de supporter le fardeau.

Le tableau dont nous mettons la gravure sous les yeux de nos lecteurs est consacré à un sujet plus franchement triste. *Le Convoi funèbre*, ce seul mot dit tout. La scène se passe encore en Italie, scène navrante s'il en fut ! Il est mort, le jeune paysan, à la fleur de son âge, et voici que la confrérie de son village le porte à sa dernière demeure. Les pénitents le précèdent et le suivent des cierges allumés dans la main, en cachant leur visage sous leur sombre cagoule. Il a fini sa journée avant l'heure, et il va dormir son sommeil de mort dans la cité funèbre, lorsque tant de chers liens semblaient l'attacher à la vie.

Regardez sur ce banc placé devant sa demeure cette scène de désolation muette et de consternation navrante. Ah ! quelles paroles pourraient rendre ce qui se passe dans le cœur de cette famille affligée ? Le vieux père, qui avait compté sur la main de son fils pour soutenir ses pas chancelants et lui fermer les yeux, s'étonne d'avoir été précédé dans la tombe par celui qui devait l'y conduire. Il songe à l'enfance de celui qui n'est plus, à sa verte jeunesse sitôt et si inopinément moissonnée. Est-il vrai que celui qu'on emporte couché et immobile sur ce lit funèbre soit ce jeune homme si alerte, si vigoureux, si intrépide au travail, l'appui, l'espoir, la ressource de sa famille ? Ah ! c'est une triste chose quand les têtes brunes et blondes se penchent pour ne plus se relever, et que les têtes chauves leur survivent ! Il songe au passé, le vieillard, mais il songe aussi au présent et à l'avenir. Le présent, c'est cette jeune femme qui est à sa droite dans une attitude morne et abandonnée. Le doux compagnon de sa vie, l'ami de sa jeunesse, celui avec lequel elle espérait traverser les bons et les mauvais jours du pèlerinage que nous accomplissons tous ici-bas, l'a quittée. Elle demeure seule. La voilà veuve ! Son cœur est partagé entre son mari mort qu'on emporte, et son fils orphelin qui lui reste. L'avenir, c'est ce pauvre enfant ! Qui le soutiendra, qui le guidera jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge d'homme ? Sa mère n'est qu'une femme impuissante et délaissée; son aïeul, déjà brisé par l'âge, va l'être encore plus par la douleur. Le jeune garçon lui-même que l'artiste a montré à demi appuyé sur son aïeul, comme pour indiquer que le vieillard qui aurait besoin lui-même d'un appui, devient le dernier et frêle soutien de cette famille désolée, le jeune garçon sent toute l'étendue de son malheur. Il ne songe pas à porter à sa bouche le morceau de pain qu'on lui a mis

dans la main, le dernier morceau de pain gagné par le travail de son père! Il pense à celui qu'il a perdu, à ce bon regard que son père attachait sur lui quand il revenait du travail, à ses dernières paroles, à ses dernières caresses, à son suprême adieu, à ces yeux fermés pour jamais, à cette voix qu'il n'entendra plus. Ah! l'enfance finit pour lui de bonne heure; il n'y a plus d'enfance, en effet, pour celui qui a perdu son père.



Le Convoi funèbre. (D'après Léopold Robert.)

Désormais quand sa mère et lui passeront dans le quartier, on les saluera de deux noms funèbres. Sa mère s'appellera : *la veuve*, et lui s'appellera : *l'orphelin!*

Ce que la plume rend si mal, Léopold Robert l'a exprimé d'une manière navrante avec son pinceau magistral. Cette toile se lamente, elle gémit, elle pleure, elle est en deuil.

Un juge compétent, Étienne Delécluse, a loué non sans raison Léopold Robert de n'avoir pas peu contribué par ses beaux et nombreux ouvrages, au milieu de l'anarchie romantique, à ramener les esprits vers les lois immuables de la raison et du bon goût. « A la vue de ses tableaux, dit ce critique distingué, chacun par instinct et par raisonement fut obligé de reconnaître que, quelque nouveau, quelque bizarre même que soit en lui-même un sujet, le spectateur l'accepte avec plaisir lorsque le peintre a mis en œuvre toutes les ressources de son art pour lui donner de la vraisemblance et du charme; quand au lieu d'exagérer ce qu'il peut avoir d'étrange, on donne à cette singularité tout l'attrait d'une chose simple, tout le mérite d'une chose humble, mais qui a été élevée et ennoblie par le talent de

l'artiste. Aucun disciple de David n'a mieux mis en pratique ce que le maître avait l'intention de faire lorsqu'il disait « qu'il prenait ses sujets dans les his« toriens et les prosateurs pour être maître de les poéti« ser à sa manière. » De quelques tribus de paysans Léopold Robert a fait un peuple, un monde avec lequel chacun de nous vit, pense, ou au moins désire de vivre et de penser. La gravité et la vigueur du talent de Léopold Robert imposèrent le respect aux peintres romantiques dès 1824, lorsqu'il exposa son *Improvisateur napolitain* et ses *Pèlerines dans la campagne de Rome.* »

Ce furent donc Léopold Robert, M. Schnetz, son ami, et M. Ingres, tous les trois sortis de l'école de David, qui maintinrent les traditions du goût et les lois éternelles de la raison dans la peinture quand le romantisme, arrivant aux derniers excès, menaça de tout bouleverser et de tout confondre dans l'art comme dans la littérature.

RENÉ.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE)

(Voir pages 162, 179, 198, 219 et 235.)

Décidément on souffre beaucoup aux Haudiers et on ne dissimule plus autant cette souffrance intime. Le malaise gagne tout le monde, car tout le monde sait maintenant, à n'en plus douter, que M. Georges aime Marie et non point Hermine. Il s'est trompé. Quand il a fait l'été dernier la connaissance de ses cousines, il s'est épris de la beauté d'Hermine et il s'est probablement hâté de la demander à sa mère. Pourquoi le mariage ne s'est-il pas accompli, je l'ignore, mais son séjour prolongé aux Haudiers, cette vie intime de la campagne, lui ont fait connaître Marie. Hermine est remarquablement belle, mais elle est d'un caractère froid et son esprit est assez insignifiant. Marie au contraire a l'esprit distingué, fécond, le caractère charmant, et de près la physionomie la plus séduisante qui se puisse imaginer. M. Georges a, comme elle, le goût des choses de l'esprit. Il rêve d'aller s'enfermer dans une terre au milieu de landes qu'il veut faire défricher; il aime l'agriculture, il veut la pratiquer sur une large échelle puisque sa fortune le lui permet; c'est un homme entreprenant, actif, hardi. Il lui faut une femme comme Marie. Marie, qui est froide dans le monde, est ravissante dans l'intérieur de la famille; elle a une intelligence pleine de ressources qui donnerait la vie à la solitude elle-même, et elle possède précisément les facultés que M. Georges aime à trouver dans une femme. En la voyant tout conduire aux Haudiers avec une sagesse et une fermeté très-remarquables, s'intéresser aux moindres détails de la ferme sans rien perdre de sa grâce et de son exquise distinction, il a pensé lui-même qu'il s'était trompé et il s'est arrêté effrayé.

Marie a deviné tout de suite le péril de la situation. Je l'ai vue mettre tout en œuvre pour repousser ce cœur qui penchait vers elle, et c'est même le changement subit de ses manières avec son cousin qui m'a mise sur la voie. Tous ses efforts ont été inutiles. Cela s'est fait insensiblement, mais cela s'est fait et les voilà tous malheureux.

Georges essaye de donner le change et souffre de cet étrange tiraillement, Hermine souffre de l'abandon qu'elle commence à pressentir, Marie souffre plus cruellement encore. Mme des Haudiers me paraît aussi très-affligée. Elle est devenue très-froide pour son neveu, qu'elle congédierait volontiers, je crois, si Marthe ne s'obstinait à rester aux Haudiers. Je la surprends parfois regardant Hermine avec des yeux pleins de compassion. Elle soupire aussi en regardant Marie. Mais peut-on raisonnablement lui en vouloir? Peut-on lui reprocher une conquête qu'elle est sincèrement désolée d'avoir faite?

Emma a passé la journée avec moi, et nous avons fait une visite aux Haudiers. Elle a été frappée du changement de mes voisines. Hélas! on ne rit plus autant aux Haudiers. Georges devient de plus en plus taciturne, Hermine de plus en plus préoccupée, Marie de plus en plus triste. Elle ne m'a rien confié encore, mais je devine ses fatigues, son découragement. Il est pénible de lutter avec son propre cœur, et, je ne le devine que trop, il y a lutte pour elle aussi. Je me demande comment tout cela finira. Esclave de la parole donnée, M. Georges épousera-t-il Hermine? Esclave de son cœur, demandera-t-il Marie?

Ce matin j'ai rencontré Hermine qui se rendait seule à l'église. Elle m'a paru très-grave, très-abattue même. Comme cette pâleur mate lui va bien! Elle est vraiment bien belle en ce moment.

Georges est parti. Maintenant on essaye d'oublier, de regarder comme tout à fait évanouis les nuages qui s'étaient amassés sur le ciel. Vains efforts! le malaise dure. Personne ne reprend bien franchement sa gaieté. Ce qui pourrait arriver de plus heureux, c'est que ce malencontreux prétendant ne se représentât plus.

Les cœurs blessés se guériraient-ils?

Le temps est un grand médecin, et il doit être souverain contre des chagrins de cette nature.

Par un hasard très-extraordinaire, j'ai trouvé Marie seule. Elle était pensive, préoccupée, et devant moi elle n'a pas eu le courage de feindre d'être gaie. Elle m'a ouvert son cœur, elle m'a tout raconté. J'avais deviné tout cela, et j'avais même, plus qu'elle peut-être, l'intelligence de cette volte-face d'un cœur. Marie ne com-

prend pas ce qu'elle appelle le caprice et la lâcheté de son cousin, car Marie est modeste et ne connaît pas toute sa puissance sur les cœurs.

Georges, d'après le testament d'un oncle qui lui a légué sa fortune, ne pouvait se marier qu'à vingt-huit ans. Voilà trois mois que ce terme, attendu pour son mariage avec Hermine, est expiré, et il garde un silence qui retentit douloureusement dans le cœur de tout le monde.

Vraiment le néant est au fond de toutes les affections purement humaines.

Les Haudiers sont redevenus déserts, et je retombe lourdement dans ma solitude.

Marthe a eu une crise, et son frère effrayé s'est résolu à partir tout de suite pour Nice.

Tout est donc ajourné naturellement, et je ne suis pas fâchée que cette petite trêve permette à Marie de respirer. Je regrette doublement qu'elle me quitte en ce moment; mais la saison a comme un redoublement de rigueur. Après quelques semaines d'air attiédi et de jours lumineux, nous revenons au froid, à la brume, aux pluies pesantes et continues. Mon père et moi avons repris nos lectures du soir au coin du feu, absolument comme si nous recommencions l'hiver. On ferme de bonne heure les volets; la lampe est allumée, le feu brille, et l'on se croit en décembre. Matthieu est furieux et lève vers le ciel grisâtre des yeux louches dans lesquels se peint un véritable désespoir.

J'ai reçu un bouquet d'Alger, un bouquet qu'avaient arrangé les mains d'Arthur. Ce message embaumé m'a profondément émue. Il me prouve une fois de plus que ce petit cœur d'enfant pense sans cesse à moi. La tendresse qu'il portait à celle qui n'est plus se déverse naturellement sur la seule femme de sa famille qu'il connaisse particulièrement. Nous n'avons pu voir le voyageur qui s'était obligeamment chargé de la petite boîte, mais il a dit à Emma que c'était Arthur, qui, en l'entendant annoncer son voyage en Bretagne, s'était écrié : Il n'y a pas encore de fleurs à la Maraudière, je veux en envoyer à ma tante. J'ai détaché de ce bouquet quelques belles fleurs et je les ai envoyées à Marie. Elle aime passionément les fleurs et elles sont encore si rares.

Nous sommes menacés de la visite de ma cousine Zoé, que la vieillesse saisit tout à fait, et qui a la bonhomie de s'en prendre au froid, au brouillard, au climat. Elle prétend que l'air pur de la campagne lui ferait beaucoup de bien, et mon père, avec sa bonté ordinaire, l'a engagée à venir passer quelques semaines à la Maraudière. Mais je me le demande, non sans effroi, que ferai-je de ma cousine Zoé à la Maraudière? Tout ce qui nous manque en comfort moderne me saute maintenant aux yeux. Les croisées ferment mal, puisque les rideaux s'agitent; notre salle à manger est carrelée, pas un meuble de velours pour reposer les yeux, pas une chinoiserie pour égayer le regard, pas une sculpture, pas une mosaïque. Mais ma cousine Zoé dépérira dans ce salon sans tentures; mais elle gèlera dans ce lit sans baldaquin, dans cette chambre sans tapis! Je suis vraiment à l'avance bien embarrassée de cette chère vieille parente que son trop grand amour du bien-être a par trop amollie et a affaiblie avant l'heure.

M. Georges a reparu dans la famille des Haudiers. Marthe a désiré faire une halte de huit jours chez une de ses parentes, et il est revenu sous le prétexte de terminer je ne sais quelle affaire. Sa présence a ravivé toutes les blessures. Il n'y a plus l'ombre d'une guérison à espérer. Devant lui on a affecté la plus parfaite indifférence; lui reparti, le malaise s'est remontré plus grand. Hermine, que j'ai rencontrée hier à Landergast, continue à pâlir et à changer. Au fond, c'est elle la plus malheureuse, elle qui est véritablement sacrifiée, et l'amour-propre qui ne meurt pas vite en nous doit ajouter sa blessure à la peine plus sensible du cœur. Toutes ces choses se passent dans les régions intimes, et dans dix ans nous nous demanderons peut-être si nous n'avons pas rêvé. Quand les passions sont en jeu, il arrive un moment où elles se montrent, le moment de l'explosion. C'est cette heure pendant laquelle s'est jouée une scène suprême qui s'inscrit dans la mémoire en caractères ineffaçables. La mémoire se rappelle un cri, une larme; l'impression de la douleur qui se voit, qui se sent, qui se manifeste au dehors; on oublie la douleur muette, dissimulée, et on finit par se demander si elle a vraiment existé.

Presque à chaque heure du jour nos impressions varient. Notre âme est un peu comme la harpe éolienne, dont les cordes vibrent suivant le caprice des vents. Elles sont toujours frémissantes, mais quelle différence entre leurs accords! la note éclatante succède à la note plaintive; elles chantent et elles soupirent, et personne ne peut dire ce que sera la prochaine vibration.

Ce matin, j'ai commencé, dans la plus heureuse disposition, une délicieuse promenade. Matthieu allait visiter sa fille qui habite du côté de la mer, à une lieue de la Maraudière, et j'étais partie avec lui. J'avais laissé mon père fort occupé de la construction d'une petite serre qu'il désirait depuis longtemps; je me sentais le cœur léger, je ne savais trop pourquoi. Nous avons traversé les prairies embaumées, des sentiers tracés tout contre des fossés verts et pleins de murmures. Ce chemin de traverse ne fatiguait pas. Arrivée sur une hauteur, j'ai laissé Matthieu descendre seul, vers le village qu'habite sa fille. Je voulais m'arrêter là pour jouir le plus longtemps possible du beau paysage qui se déployait devant moi. Au delà des côteaux bleus, j'apercevais la

mer. L'atmosphère était si pure, que de la distance où j'étais je voyais les vagues onduler et confondre leurs crêtes blanches d'écume. De légers bateaux à voiles passaient poussés par une forte brise qui leur donnait une allure rapide et pleine de grâce. Je serais restée en cet endroit deux heures sans fatigue, sans souci, le cœur rempli de pensées bonnes et riantes qui naissaient en foule devant ce frais tableau.

Une femme a passé, revenant du village dont je voyais le toit fumer. C'était une de mes connaissances, la nourrice d'Anne des Haudiers. Je l'avais rencontrée au presbytère, aux Haudiers, à la Villeormond. J'aimais à l'entendre parler son énergique patois. Elle a beaucoup d'esprit naturel, cette paysanne; sa gaieté, sa verve, son entrain, étaient inépuisables. Quand je voulais me représenter le bonheur dans l'obscurité, dans la pauvreté relative, je pensais à elle. Cette femme heureuse s'est arrêtée devant moi. Sa figure hâlée était morne, son œil hardi, éteint, elle marchait courbée, et pourtant ce jour-là elle n'avait pas son lourd fardeau, son paquet de linge mouillé. Hélas! elle portait un fardeau mille fois plus pesant, car c'était son cœur et non son corps qui le portait. Elle avait vu mourir un de ses enfants, le frère de lait d'Anne, un beau garçon qui touchait à ses vingt ans. Devant cette mer doucement agitée, sous ce ciel d'azur, au milieu des émanations embaumées, des bruits charmants, des gazouillements, elle m'a raconté une agonie, elle m'a peint les souffrances de son fils, sa mort, son deuil à elle, ses regrets qui vivront ce qu'elle vivra, elle a pleuré, elle a gémi, elle a exhalé une fois de plus sa douleur librement, simplement, mais éloquemment. Je l'écoutais, profondément attendrie, je la laissais parler et pleurer. Tout ce que j'aurais pu dire, elle le disait, car sa résignation égalait sa douleur. Elle m'a quittée en murmurant un adieu dans un sanglot. J'ai regardé machinalement autour de moi. Il n'y avait pas un nuage au ciel, pas l'ombre de brouillard sur la mer, pas un bruit discordant dans les prés, tout bruissait joyeusement, tout chantait plus joyeusement encore. Et cependant il me semblait qu'un voile venait d'être tendu sur ces beautés. C'est qu'au dedans de moi la voix tranquille et heureuse s'était tue, cette femme venait de me rappeler d'une manière saisissante que le malheur, pareil à un funèbre oiseau de proie, plane toujours sur nos têtes. Que le ciel soit pur ou chargé, la nature riante ou agonisante, l'air tiède ou glacé, le malheur peut fondre sur nous, faner les fleurs, éteindre les rayons, ternir l'azur, effacer les sourires. Cette impression nouvelle domina tout. Je me levai et marchai, les yeux baissés, ne voyant, ne regardant plus rien. Un peu plus loin je trouvai une grande croix solitaire, plantée en face de la mer, sur un terrain vague où fleurissaient d'éclatants coquelicots. Je m'agenouillai auprès et je pleurai. Ces larmes m'oppressaient la poitrine, il fallait qu'elles coulassent. Que de larmes ne répand-on pas ainsi dans le secret de son cœur! Il y a vraiment en nous une source de tristesses mystérieuses qui expliquent mieux que toute autre raison peut-être notre qualité d'exilés.

Quand la vie est triste, pesante, le repos incertain, quand le bonheur paraît impossible, on pleure, fût-ce sur le malheur des autres, et on aime à se prosterner devant la croix avec cette admirable prière de Mme Swetchine sur les lèvres: « Mon Dieu, je me jette à vos pieds à corps et âme perdus. »

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188 et 232.)

Voilà les mœurs, voilà les goûts, voilà les passions, voilà les modes, voilà les folies, voilà les enseignements que la jeune personne que nous avons supposée sortant du couvent, trouvait dans la société du dix-huitième siècle, en y entrant. Tel était le tourbillon dans lequel elle était emportée! Mais avec toutes ces agitations, si elle parvenait à remplir sa journée, son cœur n'en restait pas moins vide. Rien ne comblait le gouffre sans fond que Dieu y avait laissé en se retirant. Elle cherchait partout et toujours quelque chose à jeter dans l'abîme pour le remplir. Aujourd'hui, c'était la littérature, elle ouvrait son salon aux écrivains; le dix-huitième siècle est, par excellence, l'époque des salons littéraires, et ce sont les femmes qui y tiennent le sceptre de la conversation. Elles pénètrent tout, elles jugent tout, elles patronent tout. Elles font la réputation des gens de lettres et la fortune des livres. Ce patronage les enivrait d'abord, elles croyaient prendre un intérêt passionné à la littérature, et puis elles ne tardaient pas à reconnaître que ce n'était qu'un intérêt de vanité, une occupation de tête. L'âme est vide, toujours vide; l'ennui, un incurable ennui, n'a pas cessé d'y siéger. Les femmes du dix-huitième siècle qui avaient reconnu, par la bouche de Mme du Deffand, que la foule est encore une solitude « la plus absolue » et la plus pesante de toutes les solitudes, parce que le bruit du dehors ne fait, au bout d'un peu de temps, que rendre plus sensible le silence de mort qui règne au fond de l'âme, semblable à une urne funéraire où il n'y a plus qu'un peu de cendre éteinte et refroidie, et qu'on promènerait au milieu des bruits et des joies de la vie, ne tardent pas à retomber dans cette torpeur à laquelle elles avaient espéré échapper par la passion littéraire. Elles ferment les livres ou ils leur tombent des mains. Elles ne diront pas : « Vanité des vanité, et tout est vanité, » parce que le livre des livres est sorti de leurs mémoires;

mais elles diront à chaque ligne de leur correspondance : « Je retombe dans le néant! » Le néant, voilà le sentiment auquel tant de sensations diverses, tant d'agitations stériles, les ont conduites. Elles éprouvent les affres du néant, qui creuse ses précipices béants pour l'âme dévoyée lorsqu'elle a cessé de graviter vers Dieu, le néant qui est partout où Dieu n'est pas. C'est alors que Mme du Deffand écrit dans une lettre désespérée que les vivants l'ennuient, que la vie même l'ennuie, et qu'elle arrive jusqu'à envier les arbres parce que les arbres ne s'ennuient pas [1].

Après la littérature, la science. La science explique la raison des choses :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

Les femmes du dix-huitième siècle demandent à la science cet intérêt qu'elles cherchent partout et qu'elles ne trouvent nulle part. C'est la chimie, c'est la physique, c'est l'histoire naturelle qui attirent leur attention. Elles veulent connaître les lois du monde matériel. Aveugles qui ne voient pas que ce qui leur manque, c'est la notion de la loi première du monde moral! Maupertuis est un de leurs oracles. Elles assistent à des cours; elles suivent des expériences; elles s'appliquent aux études les plus abstraites, et elles arrivent à pouvoir parler de la science avec les savants, comme Mme de Chaulnes qui embarrassait par la profondeur de ses questions les habitués du salon de son mari. La fleur de la société aristocratique, la marquise de Nesle, mesdames de Jumilhac, de Chastenet, de Meulan, la marquise de Pons, les comtesses de Brancas et de Polignac, courent à ces espèces d'assises scientifiques. Elles veulent voir, elles veulent savoir. Aujourd'hui, c'est Rouelle qui fait une expérience sur la fusion et la volatilisation du diamant. Demain, ce sera Lalande qui ouvrira son cours d'astronomie, et qui promènera la pensée de son auditoire dans les cieux vides d'où cet athée a chassé Dieu, ou qui le terrifiera par une leçon sur une comète qui accrochera notre globe en passant : les femmes forceront la porte du Collége de France pour l'entendre. Un autre jour, c'est une expérience d'électricité qui fera courir tout ce que Versailles et Paris comptent de femmes brillantes. La science pour ces intelligences dévoyées est comme une initiation au grand arcane. La science ne serait-elle pas une religion? Ne remplacerait-elle pas la religion perdue? Certainement il y a un instinct de cette idée dans leur enthousiasme pour la science. Elles espèrent soulever le voile qui cache la nature des choses ou le déchirer. On retrouve ce sentiment partout, même dans les écrits de Mme de Genlis dont nous allons parler bientôt, et notamment dans les *Veillées du château*. Le savant est un hiérophante qui, debout sur le seuil du temple, doit initier le genre humain à la religion nouvelle. Le christianisme était la religion du Dieu fait homme; le philosophisme sera la religion de l'homme qui est en train de se faire Dieu.

C'est au fond l'espérance du siècle; c'est, un moment, l'espérance des femmes qui courent aux athénées, aux musées, aux lycées, et dont quelques-unes ne reculent pas devant l'âpreté des études les plus abstraites, devant l'horreur des études qui répugnent le plus à leurs sens délicats, devant les mathématiques transcendantes et devant l'anatomie. Voici la comtesse de Voisenon qui manie la lancette et le scalpel. La marquise de Voyer prend un plaisir infini à suivre le mouvement du chyle dans les vaisseaux qui le conduisent au canal thoracique et à la grande veine lymphatique, et une jeune femme de dix-huit ans, la comtesse de Coigny, a une telle passion pour les études anatomiques, qu'elle ne voyage jamais sans emporter dans le coffre de sa voiture, transformée en cercueil, un cadavre qui doit servir à ses études de dissection, comme, dans une autre époque, elle aurait emporté une mandoline ou une partition d'opéra.

Est-il besoin de dire que ces femmes altérées de science, et qui font irruption dans toutes les avenues scientifiques, ont été touchées par un souffle du philosophisme. Elles ont lu Voltaire, Fontenelle, Diderot, d'Alembert, Duclos et tous les encyclopédistes; elles les ont reçus dans leurs salons, elles les ont écoutés, elles ont fait d'eux les maîtres de leur intelligence, de leur conscience même. « Les saints de l'Encyclopédie, » comme le disent avec une vérité pittoresque d'expression les auteurs de la *Femme au dix-huitième siècle*, ont remplacé les directeurs et les confesseurs. D'Alembert règne et gouverne dans le ménage Geoffrin. Grimm conduit et décide toute chose dans la maison du baron d'Holbach. Duclos mène à grandes guides plusieurs attelages à la fois, mais il est surtout le régulateur suprême chez M. et Mme de l'Épinay. C'est lui qui dresse la liste des invités et qui burine les tables de proscription des exclus. Il commande l'estime, il prescrit la défiance, il ordonne les brouilles et règle les amitiés. Il touche aux affaires pécuniaires comme aux questions d'idées et de sentiments. C'est lui qui choisit et qui change le précepteur des enfants. Il impose à la fois ses préférences et ses antipathies; il est l'intermédiaire entre le mari et la femme; il lit les lettres par-dessus l'épaule de celle qui les écrit, il les change ou les déchire et en dicte d'autres. Il est le dictateur du foyer, le tyran domestique dans une maison où il n'est qu'un étranger. Évidemment les philosophes exercent, au dix-huitième siècle, ce sacerdoce laïque que nous avons vu revendiquer de nos jours par le Père Enfantin, quand le saint-simonisme proclamait la succession du christianisme ouverte et se présentait comme son héritier. Les femmes crurent un moment qu'à la voix des Moïse de l'Encyclopédie, le Sinaï philosophique allait s'illumi-

[1] Je résume en quelques lignes un chapitre remarquable du livre de MM. de Goncourt sur l'ennui auquel succombaient les femmes au dix-huitième siècle.

ner des clartés fulgurantes d'une nouvelle révélation.

A ceux qui, de nos jours, se plaignent de ce que l'éducation des femmes de notre temps n'est ni assez philosophique ni assez scientifique[1], de ce qu'elle n'est pas masculine, en un mot, on pourra éternellement citer cet exemple. Vous demandez que cela soit, cela a été. Quel en a été le résultat? A-t-il été bon ou mauvais? Ces femmes savantes, ces femmes philosophes, capables de donner la réplique aux membres de l'Académie des sciences et aux libres penseurs, ces femmes élevées par Voltaire, Duclos, Diderot, Grimm, d'Alembert, ont-elles été de meilleures femmes, de plus heureuses femmes? Ont-elles été plus honnêtes et plus respectées? Ont-elles mieux rempli les devoirs de leur sexe?

Hélas! non. On peut admirer de loin les brillants salons du dix-huitième siècle, mais qui voudrait y prendre sa femme, sa sœur ou sa mère?

Ces nouvelles adeptes de la science et de la philosophie ont-elles au moins reconquis à cette double école l'activité de l'âme, l'aliment du cœur qu'elles n'avaient trouvé nulle part, ni dans le monde, ni dans le tourbillon du plaisir, ni dans les enivrements du bal, ni dans les intrigues, ni dans les succès de conversations, ni dans la causerie littéraire, ni dans la passion du jeu, ni dans les repas où elles sont arrivées à des excès inconnus à leur sexe, ni dans cette espèce d'idolâtrie d'elles-mêmes qui a fait du soin de leur parure sans cesse renouvelée la grande affaire de leur vie?

Non, mille fois non. La science et la philosophie ont été impuissantes comme tout le reste. L'âme des femmes est restée vide, toujours vide. Le gouffre qu'y a laissé l'absence du vrai Dieu qu'elles ont adoré dans leur jeunesse, s'est creusé plus profondément. Leur cœur, où le Christ a régné, ressemble à un autel profané où l'on a placé tour à tour des idoles. Les idoles sont tombées, et l'autel est maintenant dévasté, désert et nu.

Sous toutes ces doctrines décevantes que l'on appelle la philosophie du dix-huitième siècle, se cachent un naturalisme grossier, un matérialisme abject, un scepticisme absolu, tout voisin de l'athéisme. Tranchons le mot: ce siècle orgueilleux n'avait trouvé à offrir aux femmes qu'un néant enjolivé d'oripeaux. Presque toutes reculèrent devant ce néant. Écoutons sur ce sujet la révélation de l'abbé Galiani, ce triste prêtre, l'habitué et le familier des encyclopédistes; il va vous dire, à sa manière, ce qui empêcha les femmes, dans le dix-huitième siècle, de suivre les philosophes jusqu'au bout: « A fin de compte, dit-il, l'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût; il s'agit de se priver à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux; il s'agit de vider tout le sac du savoir et l'homme voudrait savoir, de nier ou de douter toujours et de tout; de rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes... Quel vide affreux! quel effort! Il est donc démontré que la plus grande partie des hommes et surtout des femmes, dont l'imagination est double, ne saurait être incrédule, et celle qui peut l'être ne saurait en soutenir l'effort que dans la plus grande force et jeunesse de son âme. Si l'âme vieillit, quelque croyance reparaît. »

Où ce malheureux homme a écrit « la force et la jeunesse de l'âme, » lisez « la plus grande force du corps et l'intempérance des sens. » Dans l'âge où l'homme, en pleine possession de la vie, dans l'épanouissement de la force physique, est tenté de se croire immortel, il lui arrive de défier Dieu, de croire qu'il se suffira à lui-même, qu'il est son propre Dieu. L'existence lui semble ouvrir devant lui des horizons immenses; il croit ne pouvoir épuiser jamais la variété infinie des sensations. C'est alors qu'il y a des esprits forts qui acceptent cette incrédulité contraire à l'instinct de l'homme, comme en convient Galiani, et par cela seul convaincue de fausseté. Où a-t-on jamais vu, en effet, l'instinct tromper la créature qui en a été douée? De même que le poisson a été fait pour nager, l'oiseau pour voler, l'âme humaine a été faite pour croire aux sublimes vérités qui doivent être son éternel aliment. Voilà pourquoi les croyances en ces vérités reparaissent, non pas quand l'âme vieillit, comme le dit insolemment ce sceptique, mais quand la vie physique a diminué d'exubérance. Alors le corps opprime moins l'âme son immortelle compagne, et celle-ci, moins distraite par les objets extérieurs, rentre dans ce sanctuaire où elle écoute la voix intérieure qui n'est plus couverte par la clameur des sens, ces serviteurs insolents qui agissent en maîtres du logis.

Telle est la véritable explication du phénomène intellectuel et moral que Galiani signalait sans le comprendre. Mais ces renaissances de l'âme, passez-moi ce terme, étaient une bien rare exception dans le dix-huitième siècle. Bien peu de femmes, sans doute, suivaient le philosophisme jusqu'au bout et finissaient comme cette grande dame, dont une autre femme a dit: « Cette imposante personne finit sans douleur, sans agonie; elle s'éteignit comme elle avait vécu, en adorant son mari, en honorant Voltaire. Ses derniers moments furent d'une paix toute philosophique. Les cérémonies religieuses n'y tinrent point leur place, mais les apparences furent assez heureusement conservées pour qu'il fût dit, jusqu'au dernier jour, que l'indépendance des idées s'était alliée, chez elle, à la convenance des formes[1]. » Cette incrédulité, plus affligeante qu'impo-

[1] C'est la thèse d'un des derniers et plus fâcheux ouvrages de Mme Sand, *Mademoiselle de la Quintinie*

[1] Passage extrait de la *Vie de la princesse de Poix, née Beauveau*, par Mme la vicomtesse de Noailles, et cité par MM. de Goncourt.



sante, et plus théâtrale que réelle, ne se retrouvait que sur quelques lits de mort. Mais le sentiment général qu'avait laissé dans l'âme des femmes la vie qu'elles avaient menée au dix-huitième siècle, tant d'illusions acceptées et perdues, c'était la sécheresse du cœur. Avaient-elles encore un cœur? On connaît le mot de Mme de Tencin à Fontenelle, en lui montrant la place où elle avait eu ce cœur qui ne battait plus : « C'est de la cervelle qui est là. » Citons encore ce mot d'une autre femme en voyant une personne embrasser un enfant : « Je n'ai pu jamais rien aimer, moi. » Enfin, pour tout couronner, entrons avec la correspondance de Grimm dans le salon de Mme du Deffand, vieillie et aveugle, et écoutons sa conversation avec son vieil ami Pont-de-Veyle, à demi-couché dans une bergère en face de la maîtresse de la maison assise, comme à l'ordinaire, dans son tonneau :

— Pont-de-Veyle! dit-elle.

— Madame.

— Où êtes-vous?

— Au coin de votre cheminée.

— Couché les pieds sur les chenets, comme on est chez ses amis?

— Oui, madame.

— Il faut convenir qu'il y a peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre.

— Cela est vrai.

— Il y a cinquante ans.

— Oui, cinquante ans passés.

— Et, dans ce long intervalle, aucun nuage, pas même l'apparence d'une brouillerie.

— C'est ce que j'ai toujours admiré.

— Mais, Pont-de-Veyle, cela ne viendrait-t-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un à l'autre?

— Cela se pourrait bien, madame.

Connaissez-vous quelque chose de plus triste au monde que cette impitoyable analyse du dernier sentiment qui puisse rattacher ces deux vieillards à a vie, que ce ricanement funèbre jeté par cette vieille femme aveugle et ce vieillard podagre, sur une amitié de cinquante ans? Avant de mourir, ils veulent tuer la seule illusion honorable de leurs existences si longues et si vides. Ce qu'ils craignent par-dessus tout, c'est de paraître avoir été dupes de quelqu'un et de quelque chose, et avec ce cynisme fanfaron qui est un des caractères des mœurs du dix-huitième siècle, ils jettent la dernière pelletée de terre sur leur amitié, et ils s'avertissent mutuellement que le premier des deux qui mourra s'en ira sans une larme et sans un regret. C'est cette même Mme du Deffand qui écrivait à Mme de Choiseuil, en lui parlant de la mort : « Si nous pouvions nous en aller en fumée, ce genre de destruction ne me déplairait pas, mais je n'aime pas l'enterrement. » Elle traitait une amitié d'un demi-siècle comme elle aurait voulu être traitée par la mort, elle trouvait bon avant de mourir de la voir s'en aller en fumée. Ame desséchée par l'esprit de son siècle, cœur ossifié qui n'avait plus un battement! Disons encore, pour achever de peindre cette femme, dans le caractère de laquelle les plus tristes instincts du dix-huitième siècle semblaient s'être concentrés pour arriver à leur plus haute puissance, comment elle entendait l'amitié avec les femmes. Jeune encore, elle avait été l'amie intime de la marquise de Prye qui, sous le ministère du duc de Bourbon, exerça une influence si funeste sur les affaires publiques. Lorsque Fleury, évêque de Fréjus, précepteur du roi Louis XV, cédant aux instances de tout ce qu'il y avait d'hommes sages à la cour et à la pression de l'opinion, détermina le jeune roi à congédier le duc de Bourbon qui, par son administration insensée, conduisait la monarchie à l'abîme, la marquise de Prye reçut une lettre de cachet qui lui prescrivait de se retirer dans sa terre de Normandie. Elle y emmena avec elle Mme du Deffand, son émule en beauté, en galanterie et en méchanceté. « Les deux amies, dit Lemontey, s'envoyaient mutuellement chaque matin les couplets satiriques qu'elles avaient composés l'une contre l'autre. Elles n'avaient trouvé rien de mieux pour conjurer l'ennui que cet amusement de vipères. »

Nous touchons ici à un trait particulier du dix-huitième siècle : la noirceur. Chez les caractères les plus malveillants cette sécheresse de cœur, dont nous venons de parler, arrivait facilement à la noirceur, c'est-à-dire au plaisir presque diabolique que la méchanceté tire de ses fruits empoisonnés. Le paganisme antique goûta ces fruits d'une manière plus brutale et plus simple dans ses orgies qu'on rougissait du sang des gladiateurs. Le dix-huitième siècle, arrivant par les mœurs et les idées à un paganisme plus raffiné, trouvait d'atroces voluptés dans des combinaisons plus profondes et plus compliquées. Il élaborait savamment des plans odieux ; il appliquait toutes les ressources de l'esprit, et il en avait beaucoup, à ourdir des filets pour y prendre des victimes innocentes et pures, et se donner le barbare spectacle de ces agonies morales plus horribles encore à voir que les agonies ordinaires. Il y avait des hommes et des femmes qui, selon l'expression si vraie de Lemontey, trouvaient un remède à leur ennui dans cet amusement de vipères, et Laclos, prenant son époque sur le fait, a buriné ce trait de l'histoire du dix-huitième siècle dans un horrible roman que les moralistes sont obligés de lire, comme les médecins sont obligés de sonder les plaies les plus hideuses, mais dont je ne veux pas même écrire ici le nom. Tout ce qu'il convient d'ajouter, c'est que lorsqu'on a sondé ces mystères de la perversité humaine, lorsqu'on a vu ces caractères atroces acharnés à leur proie et se désaltérant de larmes, comme le tigre se désaltère de sang, ces joies odieuses produites par le spectacle de la souffrance, ce bonheur malfaisant qui naît du malheur des autres, ce ricanement satanique jeté sur les ruines d'une réputa-

tion détruite, sur la destruction d'une félicité domestique jusque-là inébranlable, sur la chute d'une âme, on comprend mieux les actes d'abominable cruauté qui marquèrent les dernières années du dix-huitième siècle. Il y a dans les romans de Laclos des personnages, — et, je l'ai dit, ce n'étaient pas des types imaginaires, mais des portraits exécutés d'après nature, — il y a dans ce roman des personnages qui ne valent pas mieux que les égorgeurs de septembre et ceux qui mangèrent le cœur de la princesse de Lamballe. Qu'importe que les uns aient porté des habits brodés d'or et les autres les fangeuses carmagnoles ! La scélératesse n'est pas plus odieuse sous la bure que sous le velours, elle révolte peut-être encore plus quand elle est parfumée d'ambre et musquée que lorsqu'elle est barbouillée de boue.

Voilà où en arrivait la partie de la société du dix-huitième siècle qui occupait le premier plan du tableau, car il importe de le rappeler, il y avait, dans ce temps-là même, des familles chrétiennes qui demeuraient en dehors de ce tourbillon et qui continuaient les traditions religieuses de la France ; des jeunes filles qui, semblables à de beaux lis, croissaient à l'ombre du foyer sous la sage direction de leur mère, des jeunes femmes qui étaient les anges du toit domestique, et que les échafauds de 93 trouvèrent prêtes à échanger leurs couronnes de duchesses, de marquises et de comtesses contre la couronne du martyre. Mais ces vertus traditionnelles fleurissaient loin des regards. Le monde qui n'en était pas digne ou ne les voyait pas ou ne les voyait qu'en passant, comme ces oiseaux qui traversent à tire-d'aile une atmosphère viciée et impure. Le courant général n'était point là. Il était où je l'ai dit. La recherche effrénée de l'esprit avait produit chez les natures les moins bonnes la perversité, chez les autres la sécheresse du cœur. On ne vivait plus que par la tête. Les âmes étaient malades, froides, inanimées, les âmes des femmes surtout qui ont besoin d'affection, d'épanchements, qui vivent par le sentiment ; elles éprouvaient un engourdissement glacial, comme ces voyageurs aux glaces polaires qui sentent leur sang se figer et s'arrêter dans leurs veines.

Ce fut en ce moment (1759), que Jean-Jacques Rousseau, déjà célèbre par quelques écrits, publia deux livres qui firent une révolution dans les idées de son temps, deux livres pleins d'erreurs, de défauts et de dangers, presqu'illisibles à notre époque, mais qui imprimèrent aux âmes, surtout aux âmes des femmes, une impulsion que l'on n'aurait pu comprendre, si je n'avais pas expliqué leur situation morale à l'époque où *la Nouvelle-Héloïse* et *l'Émile* parurent.

Alfred Nettement.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Quel procès que celui des prévenus du pénitencier de l'île du Levant devant les assises du département du Var ! Quelle perversité précoce chez ces accusés dont le plus âgé n'avait pas vingt ans et dont quelques-uns, les chefs du complot, en avaient quinze ou seize. Ce n'est pas seulement une révolte, c'est une scène de sauvages. Les révoltés font brûler vifs une quinzaine de pauvres enfants de douze ans qu'ils soupçonnent de les avoir dénoncés, et quand ces malheureuses victimes cherchent à sortir du foyer de l'incendie alimenté par l'huile de pétrole et les alcools qu'on verse à pleins brocs sur la flamme, leurs assassins les éventrent à coups de couteau et les rejettent dans le feu. Que feraient de plus des Peaux-Rouges d'Amérique et ces nègres féroces dont Backer, un des derniers voyageurs aux sources du Nil, nous a décrit les mœurs atroces ? L'éducation du foyer a manqué à ces jeunes gens sans famille ou appartenant à des familles corrompues. Ces éléments pervers, ramassés sur tous les points de la France, ont fermenté ensemble et ont produit un crime effroyable. La religion n'a pas trouvé de prise sur ces âmes souillées dans leur fleur, et c'est ainsi qu'on a vu ces atrocités dont le récit a fait frémir toute l'assistance, quand un des témoins, une des victimes, M. Lepelletier-Ducoudray, qui a déployé un si honorable courage dans cette lamentable affaire, a raconté ce qu'il avait vu et entendu. Ah ! le signe de l'honneur qui vient de lui être décerné sera bien placé sur la poitrine où bat un si noble cœur. Mais que les philosophes qui veulent exiler Dieu du monde songent à ce que devient l'homme quand le frein moral des idées religieuses lui manque et que les passions le saisissent. Alors la bête féroce que nous portons tous en nous se retrouve, et la civilisation effrayée recule devant la barbarie.

*** Le mardi 15 janvier, il y a eu à Saint-Sulpice un service anniversaire pour le repos de l'âme de M. Jacques Lecoffre. Ceux qui ont aimé et estimé, pendant sa vie, cet homme d'intelligence, ce serviteur dévoué des bonnes causes, et le nombre en est grand, sont venus joindre leurs prières à celles de sa famille.

Nathaniel.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



S. É. Mgr le cardinal GOUSSET, archevêque de Reims, décédé le 24 décembre 1866. (D'après la photographie de M. Frank.)

LE CARDINAL GOUSSET

Il y a au monde une république où les derniers deviennent souvent les premiers, où le mérite et la vertu conduisent aux honneurs, où de pauvres pêcheurs se transforment en apôtres, en pêcheurs d'hommes, comme dit l'Écriture dans son énergique langage, où d'humbles laboureurs quittent le manche de la charrue pour ensemencer le champ évangélique du père de famille et moissonner des âmes... Cette sainte république s'appelle l'Église. Comment ces souvenirs ne nous seraient-ils pas revenus au moment de parler de S. É. le cardinal Gousset, mort dernièrement archevêque de Reims dans sa ville archiépiscopale.

Thomas Gousset était né le 1er mai 1792, à Montigny-les-Cherlieu, village du diocèse de Besançon et du département de la Haute-Saône, sous le toit modeste d'un laboureur. Son père eut jusqu'à treize enfants; celui que Dieu prédestinait à devenir un des princes de l'Église était le huitième. La famille à laquelle il appartenait était profondément religieuse. Sa mère, Marguerite Bournon, humble femme, mais fervente chrétienne, lui donna ces exemples et ces leçons que l'on n'oublie jamais; dans cette maison de laboureur où régnaient des mœurs patriarcales, les cœurs s'ouvraient facilement à la charité. Ce fut donc au foyer de la famille que le futur cardinal fit le premier apprentissage des vertus qu'il devait porter si haut, et qu'il commença à acquérir cet esprit judicieux, cet amour du travail, ce sens droit qui furent plus tard les qualités les plus émi-

nentes de son esprit, comme la bonté dirigée sans être diminuée par la raison, parût à tous le trait distinctif de son caractère, la qualité la plus précieuse de son cœur.

A dix-sept ans, c'est-à-dire en 1809, Thomas Gousset conduisait encore la charrue, ce ne fut que lorsqu'il eut atteint cet âge que sa famille, déterminée par les sentiments de profonde piété et le désir ardent de s'instruire qu'il laissait paraître, se décida à lui faire commencer ses études. S'il s'était mis tardivement en route, il marcha vite. Après être resté seulement trois ans au collége d'Amance, il passa son examen de bachelier ès lettres devant l'Académie de Besançon avec une supériorité qui surprit tout le monde. En 1812, il commença la théologie et suivit pendant cinq ans les cours de cette science sacrée au séminaire de Besançon. Quoique encore sur les bancs, on remarquait déjà son esprit lumineux qui ne laissait rien dans l'ombre, et dans tout ce qu'il écrivait cette exactitude de langage qui saisit la nuance dans la couleur, cette précision si nécessaire dans la définition des vérités religieuses qui ne souffrent point d'équivoque.

Le 22 juillet, six jours avant la signature du concordat qui rétablissait le siége de Reims qu'il devait occuper plus tard, il fut ordonné prêtre par Mgr de Latil, alors évêque d'Amyclée, destiné à occuper avant lui le siége de saint Remy. Qui aurait pu prévoir alors le grand avenir de ce jeune prêtre? Quelle étrange rencontre que celle du prélat consécrateur et du lévite consacré qui devaient se succéder dans la métropole de Reims! M. Gousset, nommé vicaire à Lure et chargé de l'administration d'une paroisse voisine, n'exerça que neuf mois le ministère paroissial. Ses fortes études théologiques le désignèrent à ses supérieurs pour l'enseignement : en 1818, il fut nommé professeur de théologie au séminaire de Besançon.

Ici commence l'action si puissante de M. Gousset qui devait renouveler l'enseignement théologique en France. Nous avons entendu des prêtres de notre temps exprimer, avec une vivacité que les années écoulées n'avaient pas refroidie, le sentiment de soulagement qu'ils éprouvèrent quand le savant et puissant commentateur de la Théologie morale du bienheureux Alphonse de Liguori attaqua les doctrines d'un rigorisme outré qui, dans un grand nombre d'écoles, s'étaient emparées de l'enseignement théologique en France. Sans doute il y a un immense danger dans la doctrine de la morale relâchée qui adoucit les pentes entre la vertu et le vice; mais il y a un grave péril aussi dans le stoïcisme rigoriste qui, émanant des erreurs jansénistes, ne prend pas en considération la faiblesse humaine et ne craint pas de mesurer à l'étroite ouverture de son compas l'immensité des miséricordes de Dieu. Il ne faut pas amollir les âmes par une trop grande facilité, mais il importe aussi de ne pas les éloigner en les désespérant par une inexorable sévérité. L'homme est une créature faible et imparfaite et le prêtre lui-même ne commencerait pas chaque jour le sacrifice de la messe par dire : « Je confesse que j'ai péché, » si la perfection était de ce monde. Le grand service que M. Gousset rendit dans son enseignement théologique fut de remettre en honneur dans nos écoles les doctrines qui tiennent compte à la fois de la perfection divine et de l'imperfection humaine, et qui ouvrent la porte large au repentir qui pleure ses fautes, sans jamais justifier ce qui est mal, mais en pardonnant beaucoup à la faiblesse humaine qui trébuche à chaque pas dans son pénible pèlerinage.

Ses leçons savantes qui se prolongèrent de 1818 à 1830, pendant un laps de douze ans, ses écrits qui accréditaient des principes puisés aux sources les plus élevées et les plus sûres, rendirent d'abord son nom célèbre dans le diocèse de Besançon, dont l'enseignement théologique fut cité partout comme un modèle, et le firent bientôt connaître au dehors. Une grande partie du clergé français rechercha avec empressement ses livres. Ces ouvrages, pendant les douze années du professorat de M. Gousset, furent : une nouvelle édition, avec notes et additions, des *Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Angers;* une nouvelle édition avec notes et additions des *Instruction sur le rituel* de M. Joly de Choin, évêque de Toulon; une nouvelle édition, toujours avec notes et additions, du *Dictionnaire de théologie*, de l'abbé Bergier; une *Exposition de la doctrine de l'Église sur le prêt à intérêt*, ouvrage dont les conclusions pratiques sont modifiées par les décisions du saint-office et de la sacrée pénitencerie dans la *Théologie morale* du même auteur; enfin le *Code commenté dans ses rapports avec la Théologie morale.*

Avec la prudence qui était un des caractères de son esprit, M. Gousset, par ces rééditions annotées d'ouvrages déjà connus, touchait à tous les points importants de la théologie, rectifiait les inexactitudes, rétablissait les nuances omises, attirait l'attention sur les questions négligées et se préparait à porter un coup décisif par un ouvrage *ex professo.*

Tant de travaux avaient altéré sa vigoureuse constitution. Les médecins lui prescrivirent un repos devenu nécessaire; il occupa cette oisiveté forcée par un voyage en Italie, voyage inspiré par la piété fervente du chrétien, et qui profita aux études du théologien. M. Gousset vit cette Rome pour laquelle il avait une affection toute filiale, Rome qu'il devait aimer pendant toute sa vie et jusqu'à son dernier jour. Il s'éclaira des lumières de ces flambeaux de la science sacrée, qui brûlent éternellement dans la ville éternelle, et il reconnut avec bonheur que la doctrine qu'il avait enseignée jusque-là était la plus conforme à la doctrine traditionnelle de l'Église, dont la papauté conserve le dépôt. Ainsi son érudition et son bon sens théologique l'avaient bien guidé. Il revint en France avec une santé rétablie et des convictions affermies par l'approbation de la maîtresse des Églises, de celle qui conduit toutes les autres.

Ce fut à ce retour de Rome que le cardinal de Rohan, qui avait un discernement et un tact vraiment rare dans le choix des hommes, et dont M. Gousset parlait encore dans les dernières années de sa vie, nous pouvons le dire, avec un souvenir reconnaissant et un tendre respect, le choisit comme vicaire général. M. Gousset signala son entrée en fonctions par la publication d'un ouvrage important, *la Justification de la Théologie morale du bienheureux Alphonse de Liguori*. L'ouvrage parut en 1832, avec une approbation du cardinal de Rohan, qui mourut la même année. Mgr Dubourg, successeur de ce prélat, le cardinal Zurla, vicaire du pape, le cardinal Oppizoni, archevêque de Bologne, enfin Grégoire XVI lui-même, approuvèrent ce livre qui suscita, lors de son apparition, de graves contradictions à l'auteur. Réimprimée à Venise, traduite en italien, *la Justification* trouva un adversaire acharné, violent, dans l'abbé Vermot, missionnaire, qui l'attaqua dans un livre intitulé *Lettres à M. le curé de* ***. Le cardinal de Rohan venait de mourir, et l'auteur de *la Justification* avait été élu à l'unanimité vicaire capitulaire; il réduisit son adversaire au silence dans un livre où il traita la question avec une supériorité écrasante : *Lettres à M. le curé de *** sur la Justification de la Théologie morale du bienheureux Alphonse de Liguori*. M. Gousset conserva ses fonctions de vicaire général sous Mgr Dubourg, qui n'occupa que deux mois le siége de Besançon, et sous Mgr Mathieu, aujourd'hui décoré de la pourpre romaine. Il acquit, dans ces importantes fonctions, la pratique des affaires, les talents administratifs et cet habile ménagement des esprits qui pouvaient manquer au professeur de théologie, et il était ainsi armé pour remplir les doubles devoirs de l'épiscopat, lorsque le 6 octobre 1835, à l'âge de quarante-trois ans, il fut appelé à l'évêché de Périgueux.

L'administration de ce diocèse offrait de graves difficultés, à cause d'un différend qui s'était élevé à l'occasion de la nomination d'un vicaire capitulaire, après la mort du vénérable M. de Lostanges, le premier qui se fût assis sur le siége épiscopal de Périgueux depuis la restauration de ce siége. Mgr Thomas Gousset déploya, pour vaincre ces obstacles et apaiser les esprits émus, cette fermeté conciliante, cette sagesse pleine de tempérament qui délie le nœud au lieu de le trancher, et maintient les droits de la justice sans blesser les hommes. Bientôt il fut sorti de ce défilé où d'autres auraient pu laisser quelque chose de leur crédit, et il put, avec le concours unanime de son clergé et de ses diocésains ravis de leur évêque, se consacrer à l'administration de son diocèse, qui lui dut deux précieuses fondations, la construction du petit séminaire de Bergerac et l'érection du grand séminaire.

Il y avait un peu plus de quatre ans que Mgr Thomas Gousset était évêque de Périgueux, lorsque le 26 mai 1840, il fut désigné pour l'archevêché de Reims, en remplacement de Mgr de Latil, mort le 1er décembre 1839. S'il n'avait consulté que son goût, il serait demeuré dans son premier diocèse, auquel il était attaché par le bien qu'il y avait fait et par l'affection dont il était entouré. Ses vertus épiscopales, la simplicité de ses manières, cette espèce de bonhomie évangélique à laquelle la finesse de son esprit pénétrant et sagace donnait un charme piquant par le contraste de deux qualités, l'avaient rendu populaire parmi ces populations méridionales, dont les regrets unanimes l'accompagnèrent lorsqu'il alla prendre possession de l'archevêché de Reims, que les instances réitérées du nonce et du gouvernement lui firent une loi d'accepter.

Préconisé pour l'archevêché de Reims dans le consistoire du 13 juillet 1840, Mgr Gousset prit possession de son nouveau siége le 24 août suivant. Il déploya dans une sphère plus étendue les qualités précieuses qu'il avait fait voir dans le diocèse de Périgueux. L'illustre et antique métropole de la Gaule belgique admira, à son tour, ce sens droit qui trouve le joint de toutes les affaires, cette activité qui suffit à toutes les tâches, cet esprit plein de ménagements qui sait atteindre, sans blesser personne, les buts qu'il se marque. Le pieux archevêque fit reconstruire en entier le petit séminaire de Reims, restaurer et agrandir les bâtiments du grand séminaire et ceux du petit séminaire de Charleville; il érigea dans son diocèse soixante nouvelles succursales, présida à la création du collége de Notre-Dame de Rethel, et bâtit, dans les faubourgs de Reims, une église sous le vocable de saint Thomas, son patron. C'est dans ce sanctuaire qu'il marqua plus tard le lieu de sa sépulture, car il avait pour le grand et saint docteur du moyen âge une profonde dévotion.

On s'étonnera peut-être que Mgr Gousset, qui n'était alors ni cardinal ni sénateur, ait pu suffire à de si grandes dépenses : il faut donc dire que le docte écrivain vint ici au secours de l'archevêque. Tant de préoccupations administratives n'avaient pas détourné Mgr Gousset des travaux qui feront sa principale gloire devant la postérité, et qui ont rendu d'inestimables services à l'Église. Dès 1841, il adressait à M. l'abbé Blanc une *Lettre sur la communion des condamnés à mort*, qu'il fit envoyer à tous les évêques de France. Dans cette lettre, le pieux archevêque, appliquant ces principes de miséricordieuse indulgence qu'il devait faire prévaloir dans toute la théologie morale, établit qu'il est plus conforme à l'esprit de l'Église de donner que de refuser la communion aux condamnés à mort quand les marques de leur repentir n'ont rien d'équivoque. Cette doctrine si conforme aux idées de l'Église sur ces tribunaux d'institution divine qui justifient ceux qui s'accusent; si conforme, oserons-nous ajouter, à la grande et suprême scène du Calvaire, dans laquelle le Christ dit au larron repentant, encore suspendu à son gibet : « Vous serez avec moi, ce soir, dans le royaume de mon Père, » est aujourd'hui universellement admise. Cette victoire de la charité chrétienne est due à la lettre de Mgr Gousset.

Puis après, en 1844, il publiait les *Actes de la province de Reims*, recueil des canons et décrets des conciles, constitutions, statuts et décrets des évêques qui dépendaient de l'ancienne métropole de Reims. La même année il publiait le *Compendium de la théologie morale à l'usage des curés et des confesseurs du diocèse de Reims*, qui, considérablement augmenté, devint la *Théologie morale à l'usage des curés et des confesseurs*. C'est le principal ouvrage de Mgr Gousset. Treize éditions depuis la première, qui parut en 1844, jusqu'à la dernière, publiée en 1865, n'ont pu épuiser le succès de ce livre important à la fois par la science que l'auteur y a déployée et par l'influence qu'il a exercée sur les idées. Il faut ajouter aux éditions françaises celles qui ont été publiées en Belgique, où le succès n'a pas été moins éclatant que chez nous ; les éditions de la traduction allemande, celles de la traduction latine et de la traduction italienne qui ont paru de l'autre côté des Alpes. Les exemplaires écoulés en France et en Belgique seulement ne peuvent pas être évalués à moins de cent mille.

Le secret de ce succès, nous l'avons déjà indiqué en passant, mais il faut y revenir. L'erreur janséniste, qui n'avait pas réussi à prévaloir dogmatiquement, avait fait sentir son influence chez nous dans la théologie morale. L'enseignement des séminaires perpétuait cette fâcheuse tendance qui donnait au christianisme, en France, quelque chose de chagrin et de sec. Beaucoup d'âmes s'éloignaient des tribunaux qui justifient, parce qu'on mettait à cette justification des conditions si rigoureuses que la faible humanité s'en effrayait. Le catholicisme exige la pureté d'intention, le repentir des fautes ; mais il comprend la faiblesse humaine, et les sacrements sont faits pour désaltérer ceux qui ont soif, soutenir ceux qui sont faibles, ranimer ceux qui vont défaillir. Les chrétiens qui restaient fidèles aux pratiques religieuses vivaient dans la torture du scrupule, ce supplice intime de l'âme. La crainte de la justice de Dieu, sentiment bon en soi et quand il ne tombe pas dans l'excès, finissait par faire tort à la confiance dans son infinie bonté. L'espérance reployait ses ailes, et l'immortel foyer de la charité allait en se refroidissant.

C'est à cet état de choses que vint remédier la publication de la *Théologie morale* de Mgr Gousset, qui rétablissait la juste mesure, et ce qu'on pourrait appeler l'équilibre des âmes. Ce ne fut pas le seul service qu'il rendit à la religion. Il fut un des plus puissants promoteurs du mouvement intellectuel et moral qui rapprocha, de notre temps, le clergé et les fidèles de la chaire de Saint-Pierre. Là encore il eut à combattre les influences qui dérivaient du jansénisme, et il les combattit victorieusement. N'oublions pas ici l'initiative qu'il fut un des premiers à prendre en faveur de la liturgie romaine, qu'en 1848 il rétablit dans son diocèse, et, après avoir mentionné un de ses plus beaux ouvrages, dont le succès égala presque celui de la *Théologie morale*, la *Théologie dogmatique ou Exposition des preuves et des dogmes de la religion catholique*, contentons-nous, pour ne pas donner des proportions trop étendues à cette étude, de citer les titres de ses principaux écrits ; ils suffiront pour rappeler la part considérable qu'il eut au mouvement qui rapprocha par des liens plus étroits le clergé et les catholiques français du saint-siége. Ce sont les *Observations sur un mémoire adressé à l'épiscopat sous ce titre : Sur la situation présente de l'Église gallicane, relativement au droit coutumier*; *la Croyance générale et constante de l'Église, touchant l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie* ; *l'Exposition des principes du droit canonique*, qui donna une vive impulsion à l'étude trop oubliée des principes qui règlent la discipline ecclésiastique. Il faudrait ajouter à cela les mandements de Mgr Gousset consacrés à traiter les plus importantes questions, celle de l'Église, de l'unité dans son gouvernement, de la souveraineté temporelle du saint-siége, du denier de Saint-Pierre, etc.

C'est dans ces travaux que s'écoula cette vie si bien remplie. Comme l'a dit un de ses biographes : « On respire dans ses livres un parfum d'orthodoxie qui assainit l'âme ; on le suit avec plaisir dans le dépouillement qu'il fait des grands auteurs catholiques de l'antiquité, pour opposer leur sentiment aux opinions dangereuses des temps modernes ; on écoute volontiers cette voix solennelle de la tradition qu'il sait si bien faire parler contre des nouveautés que rien ne justifie ; on est saisi par la clarté de son langage, la disposition rigoureuse de ses preuves et la force de son argumentation. Les monuments théologiques qu'il a laborieusement élevés resteront comme autant de souvenirs de la transformation qui s'est opérée dans le monde religieux au dix-neuvième siècle, et les défenseurs de la bonne cause béniront toujours ce pontife qui leur a préparé des armes pour combattre victorieusement les ennemis de l'Église. »

L'archevêque de Reims n'était pas seulement un homme de science et de théorie, il mettait en pratique ses maximes. Cinq fois dans sa vie il se rendit *ad limina apostolorum*. La première fois, simple professeur de théologie, on s'en souvient ; les autres fois évêque, archevêque, comte romain, assistant au trône pontifical, cardinal, car le pape Pie IX le revêtit de la pourpre romaine dans le consistoire du 30 septembre 1850 ; il assista, en 1861, à la définition du dogme de l'Immaculée Conception, d'après le vœu qui lui en avait été exprimé de la part du saint-père, et, en 1862, quoique le poids des années commençât à se faire sentir, ni la considération de sa santé, ni d'autres considérations qu'on essaya de faire valoir, ne purent l'empêcher de se rendre à Rome pour assister à la canonisation des martyrs japonais. Il signa l'adresse que les évêques de la catholicité tout entière présentèrent au pape, et se fit un honneur et un bonheur d'apposer son nom au bas d'une manifestation qui affirmait à la fois les droits imprescriptibles

du saint-siége et le dévouement filial des évêques au magnanime Pie IX.

Dans son diocèse archiépiscopal, également fidèle aux principes qu'il avait développés dans ses écrits, il convoqua, en 1849, un concile provincial qu'il présida à Soissons comme métropolitain; tint, en 1853, un second concile à Amiens, et en 1857, il réunit encore une fois les évêques de la province ecclésiastique pour le concile de Reims. Il rassembla plusieurs fois encore les chanoines, les archiprêtres, les doyens et les curés desservants les plus anciens, dans des synodes diocésains dont il rédigea lui-même les statuts, après avoir préalablement pris l'avis de son clergé. C'était ainsi que ce zélé observateur des canons n'omettait rien pour faire revivre l'ancienne discipline ecclésiastique.

Les dignités, en s'accumulant sur sa tête, ne changeaient rien à la simplicité de ses manières et à la modestie de ses mœurs. Le traitement de cardinal et celui de sénateur, — cette seconde dignité devient en France l'appendice nécessaire de la première pour les ecclésiasques français revêtus de la pourpre romaine, — ne servirent qu'à accroître les ressources que lui apportait la vente prodigieuse de ses livres pour les œuvres de son diocèse. Il avait laissé sa famille dans la modeste position où Dieu l'avait placée; il vivait lui-même sans faste et sans délicatesse, quoiqu'il sût, lorsque l'occasion s'en présentait, exercer honorablement les devoirs de l'hospitalité. La grosse part de ses revenus appartenait aux pauvres et aux œuvres diocésaines. Nous avons déjà parlé de la création du collége de Notre-Dame de Rethel, et de la construction de l'église de Saint-Thomas, où ses dépouilles mortelles reposent. Il a fait en outre splendidement restaurer, sous la direction de M. Violet-le-Duc, la chapelle absidale de l'église. Enfin il a réuni une riche bibliothèque ecclésiastique qui ne compte pas moins de sept mille volumes, et où l'on trouve les plus précieuses collections sur l'Écriture sainte, la liturgie, la patrologie, la théologie dogmatique et morale, sur le droit canonique et civil, sur la philosophie, la littérature, l'histoire et la bibliographie. L'archevêque de Reims n'épargna ni les démarches, ni les soins, ni les dépenses pour former cette bibliothèque qui, lentement composée, avec le discernement d'un esprit initié à toutes les études, l'ardeur intelligente d'un bibliophile et la magnificence d'un prince, est à la fois un arsenal et un trésor.

C'est dans cette occupation que s'écoulèrent les dernières années de S. É. le cardinal Gousset qui, depuis son voyage de Rome de 1862, qu'il prolongea jusqu'à la fin de juin, pour assister à la fête de saint Pierre et saint Paul, ne s'était jamais assez bien remis de ses fatigues, augmentées encore par les chaleurs de l'été, presqu'intolérables à Rome, pour se livrer à des travaux plus actifs. Il remplissait cependant sa tâche de pasteur en visitant les nombreuses paroisses de son diocèse. Il aimait à se mêler au peuple du sein duquel il était sorti, et sa bonté paternelle, sa simplicité évangélique, sa sollicitude pour les besoins spirituels et temporels de la partie la plus humble de son troupeau, cette gravité qui savait sourire, ce grand savoir qui trouvait des paroles familières à la portée des ignorants, lui avaient donné une popularité qui éclata à tous les yeux le jour où l'on apprit sa mort et au moment où ses funérailles mirent la ville de Reims tout entière en deuil.

Nous voudrions donner une idée de la physionomie de ce prince de l'Église, que nous avons souvent rencontré chez un homme pour lequel il professait une estime particulière, et qui l'a précédé d'une année dans la tombe, nous voulons parler du regrettable et regretté Jacques Lecoffre. La physionomie du cardinal Gousset offrait un mélange de bonhomie et de finesse, de gravité sacerdotale et d'enjouement. Il avait cette gaieté qui est le reflet de la paix de l'âme, et cette dignité de maintien, de geste, de parole qui naît de la juste confiance puisée dans l'habitude et le droit du commandement, et dans le sentiment de la valeur personnelle. Il causait volontiers, sérieusement des choses sérieuses, et ne se refusait pas une anecdote spirituellement racontée, un innocent badinage quand la conversation tombait sur des sujets moins graves. Le caractère général de sa constitution était la vigueur et la solidité, il y avait encore en lui du laboureur; mais, quand le regard se dirigeait vers son vaste front où siégeait cette faculté maîtresse qu'on appelle le jugement, quand la conversation s'engageait sur des matières graves, on reconnaissait bien vite qu'on avait devant soi un laboureur sacré qui ouvrait son sillon dans le champ évangélique.

J'ai dit la simplicité de ses habitudes et la modestie qu'il gardait dans son domestique, sa bonté et son affabilité touchante pour les faibles et les petits, parmi lesquels il faut ranger les enfants qu'il accueillait avec cette bonté tout aimable que son divin maître leur montrait devant les apôtres. Ce grave esprit avait, nous le savons, des tendresses de cœur qui paraissent plus touchantes dans les natures énergiques et fortes. Il portait à un pieux et savant religieux une de ces amitiés sacerdotales autorisées par la prédilection du Christ pour l'apôtre saint Jean. Pendant une maladie dangereuse de ce religieux, le cardinal Gousset vint le visiter sur son lit de douleur, et en le quittant, pour la dernière fois, du moins il le croyait, il ne put retenir les larmes que lui arrachait la fin prochaine de celui qui le pleure aujourd'hui. Outre ses rares qualités d'intelligence, le cardinal Gousset avait donc la bonté, ce rayon divin que Dieu, disait Bossuet, mit dans l'homme quand il le fit à son image.

Ceci m'explique la douleur qui éclata le 22 décembre dernier, à Reims, lorsqu'on apprit que le cardinal Gousset venait d'expirer dans son palais archiépiscopal. Ni la sûreté de sa doctrine, ni le succès éclatant de ses écrits, ni la grande position qu'il occupait dans l'Église, n'auraient suffi pour motiver cette explosion de douleur

publique. Les hommes aiment qui les aime. La grandeur les éblouit, mais la bonté seule les touche. Ce n'est point le théologien, le docteur, le prince de l'Église qu'on a regretté, pleuré, dont les funérailles ont été, le 29 décembre, un deuil public, et dont la mort a suspendu la vie d'une ville tout entière, c'est le père. Mgr le cardinal Gousset était bon, indulgent pour les hommes, tout en restant inflexible sur les principes ; ce grand théologien, ce puissant docteur avait un cœur évangélique; c'est pour cela qu'il a été ainsi pleuré.

ALFRED NETTEMENT.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE.)

(Voir p. 162, 179, 198, 219, 235 et 250.)

J'ai reçu ce matin une lettre de Marie des Haudiers, une lettre comme elle en sait écrire, longue, intime, confidentielle, une âme qui parle à une âme. En recevant de pareilles lettres on se sent très-aimée, et il est bien doux de se sentir aimée. J'ai eu toute la journée cette lettre dans les mains. Mon père souriait en me voyant déployer ce papier couvert d'une écriture très-fine. Les hommes ne connaissent pas beaucoup ces plaisirs intimes de la correspondance; du moins il n'y a guère que les esprits d'élite qui sachent les goûter complétement. Les femmes, au contraire, aiment à écrire, bien ou mal ; il n'est pas de femme qui, dans sa jeunesse, n'ait noirci peut-être bien inutilement plusieurs rames de papier à lettres. Mon père, qui est très-bon, a saisi cette occasion pour me faire l'éloge de Marie : « Il y a en elle l'étoffe d'une femme supérieure, » m'a-t-il dit. C'est vrai.

Emma est venue passer la journée d'hier avec nous. Mon père étant au presbytère, nous nous y sommes rendues dans l'après-midi. C'était un jour de petite fête, et il y avait du nouveau dans le bourg. Une espèce de jongleur ambulant y était arrivé, et commençait au son d'un fifre la séance qu'il se proposait de donner. Il l'intitulait : « Séance physique. » Je ne sais quelle folle envie nous prit d'aller voir ce physicien pour rire. Le mari d'Emma, qui est la complaisance même, nous proposa immédiatement de nous accompagner dans la salle d'auberge où montaient tous nos paysans. On nous a introduits dans une salle enfumée. Les hommes fumaient, causaient, faisaient un tapage assourdissant; les femmes, qui avaient repris leurs habits de travail, jacassaient dans un coin. Au fond de l'appartement était placée une table couverte de cartes crasseuses, de boites éventrées, de verres ébréchés, de papiers graisseux, et derrière cette table se tenait le jongleur. Quel être ! Des jambes cagneuses, un dos arqué, une taille exiguë, un visage flétri, hideux. Des cheveux sales et crépus entouraient ce visage repoussant; les yeux étaient ternes, mais s'allumaient parfois de la plus terrible façon. Un rire idiot sortait souvent de sa bouche, sur laquelle retombaient des moustaches rousses. Cet homme devait sortir des bas-fonds de quelque grande ville, et il formait avec nos paysans les plus pauvres un contraste frappant. Il y avait là plus d'un pâtour déguenillé, plus d'un homme misérable ; mais la santé, l'honnêteté native, l'habitude du travail, se lisaient sur ces figures grossières; ils étaient laids, pauvres, mais non point dégradés.

La séance a commencé. L'affreux homme a pris pour compères deux gamins à la mine éveillée. Ces deux figures rondes et fraîches avec leurs yeux brillants, leurs dents de perle, faisaient ressortir encore davantage la laideur ignoble du malheureux jongleur. Celui-ci hésitait, et bientôt les spectateurs ont élevé la voix pour se plaindre. On lui a dit brutalement son fait. Ses yeux noirs étincelaient de fureur, et il jetait sur les interrupteurs un regard chargé de haine. Enfin il se décida à aborder ses grands tours, qui n'avaient absolument rien d'intéressant. Emma, qui s'ennuyait, et à laquelle cet homme causait une impression désagréable, voulait partir dès le commencement. Je l'ai retenue. Le spectacle était absurde ; mais cette salle nue, éclairée par quatre longues chandelles de suif, dont la lumière donnait sur des visages vulgaires, animés par la curiosité et étincelants de gaieté, présentait un coup d'œil des plus étranges.

En sortant de là, nous échangeâmes une foule de réflexions sur la différence profonde qui existe entre le vrai peuple, le peuple religieux, travailleur, honnête de la province, et cette populace effrontée, abaissée, qui se cache dans les bas-fonds des villes. Je parlai de mon dernier voyage et de l'effet qu'avaient produit sur moi des chanteuses dont nous n'avions pu éviter la société en wagon. L'une jeune, jolie, ébouriffante, voyageait en première classe; nous nous trouvâmes en seconde avec sa femme de chambre, une femme sale, laide, noire, dont le chapeau crasseux était sans cesse repoussé en arrière, tant les bandeaux crépus qu'il recouvrait se gonflaient parfois sous les doigts épais qui y fourrageaient. Devant cette femme de chambre repoussante, se trouvait une chanteuse de second ou de troisième ordre, une Thérésa pauvre et nomade dont la vue seule soulevait le cœur de dégoût. Laide, vieille, mais horriblement prétentieuse et maniérée, elle me fit presque trouver sa voisine supportable. Je n'oublierai jamais ce chapeau bleu-de-ciel, horriblement fané, garni de blonde jadis blanche, posé sur des cheveux jaunes dont les mèches indisciplinées se collaient sur un cou flétri, ce visage malpropre, ces yeux éraillés si curieux, si hardis. Cette horrible femme était comme enveloppée d'un nuage de parfums rances à donner des nausées. Leur conversation ne démentit pas l'opinion que je concevais de leur personne. L'une parlait d'elle-même, l'autre de sa maîtresse qui allait remplacer deux

un théâtre voisin la première chanteuse tombée de son piédestal.

— Dame! disait-elle, cette chanteuse-là bisquera, mais il faudra bien qu'elle cède la place à madame.

Elles parlèrent aussi cuisine. Le chapeau bleu-de-ciel traitait son gosier avec un respect vraiment comique. Elle énumérait les boissons et les aliments qui lui paraissaient échauffants pour la gorge, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un très-grand faible pour la bouillabaisse que sa voisine, dont l'accent était très-méridional, déclarait savoir faire dans la perfection. Le chapeau bleu-de-ciel s'étonnait seulement qu'à Marseille même ce mets exquis restât si cher. Après s'être proposé à elle-même plusieurs solutions, elle trouva cette magnifique supposition :

— Mais on ne pêche peut-être pas de poissons dans la Méditerranée! dit-elle tout à coup.

La femme aux cheveux crépus rit grossièrement de cette idée, et par un revirement soudain on passa des choses de l'estomac à celles du cœur. Le chapeau bleu-de-ciel n'avait qu'un amour sur la terre : sa chienne, dont les employés du chemin de fer avaient eu la barbarie de la séparer.

— C'est mon enfant, disait-elle avec emphase, je la nourris délicatement : quand elle est malade, je la soigne comme une personne; bains, cataplasmes, remèdes, rien ne lui manque.

Après cette profession de sentiment, je compris pourquoi à chaque station elle restait penchée à la portière, sifflant, parlant, formulant des mots tendres qui devaient arriver, pensait-elle, au wagon où étaient enfermés les chiens.

Nous nous empressâmes de descendre à la première station. Voyager plus longtemps en pareille compagnie eût été un véritable supplice moral. Maintenant que je connais le peuple des campagnes, je fais des rapprochements qui sont tout à son honneur. Certes il a ses défauts, ses vices, mais quelle différence cependant! Souhaitons ardemment que jamais nos populations saines, énergiques, croyantes, ne se mêlent à ces gens dont la vue soulève le cœur, dont le langage révolte et blesse cruellement les oreilles, gens sans feu ni lieu, sans foi ni loi, sans famille, sans cœur, sans entrailles. Plèbe vraiment vile, qui n'a ni l'instruction qui élève, ni l'ignorance naïve qui sauvegarde; membres du monde interlope que méprise le dernier de nos paysans. Une seule chose pourrait les faire prendre en pitié : c'est l'amère tristesse de leur destinée. Il n'y a pas une pauvre chrétienne de nos environs dont la vie ne me paraisse pleine de consolations auprès de la vie de cette chanteuse sans jeunesse, sans voix et sans croyances.

Je suis pour quelques jours chez Emma. Mon père m'a positivement renvoyée de la Maraudière. Il m'a recommandé de profiter des derniers beaux jours pour faire ma dernière visite de cette année à la ville, et j'ai obéi. Ce qui fait rompre momentanément les relations de société et les amitiés sans consistance me rapproche d'Emma avec qui j'aime à partager les devoirs et les fatigues de la maternité. Nous passons une grande partie de notre temps dans la chambre où se trouve le berceau d'Emmanuel. J'aime à le tenir sur mes genoux, à le balancer dans mes bras. Son père prétend que j'usurpe ses droits; mais il me laisse faire. Je passe aussi régulièrement certaines heures à l'église. Je me fortifie par la prière et la méditation. Pour aller à notre petite église, il faut faire une route charmante l'été, mais très-fatigante l'hiver. Je n'ai pas le courage de Jeannette que, ni la pluie, ni la boue ne rebutent. A la campagne l'éloignement de l'église est une tristesse. Dieu est partout, c'est vrai; mais combien il est plus près de nous dans ses temples, dans le tabernacle eucharistique! Là du moins l'âme peut s'isoler un peu de ce qui l'entoure et s'élever librement vers l'infini. Ailleurs, il faut avoir atteint un haut degré de perfection pour que les distractions du dehors n'aient pas le pouvoir de troubler la prière. Ici je choisis le plus souvent les heures où il y a peu de monde. Ce matin je suis arrivée tard dans la chapelle qui a mes préférences, elle était vide ou à peu près. Un vieux prêtre aveugle disait la messe et comme il est très-lent, peu de personnes aiment à la suivre. Cette solitude convenait beaucoup à la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais; le calme et le silence d'ailleurs donnent de véritables ailes à l'âme. La messe finie, je me suis trouvée seule, avec quelques pauvres. La vue des pauvres à l'église m'a toujours touchée. C'est le seul lieu de ce monde d'où ils ne soient pas repoussés, et puis ils sont sûrs de n'inspirer à Celui qu'ils visitent, ni répulsion, ni impatience, ni dégoût. Instinctivement ils le sentent, ils se trouvent là chez eux, et cela se voit à leur allure, à l'expression de leur physionomie. Le vieux pauvre placé devant moi ce matin était à peindre. L'espace ne manquait pas, et il s'était bien commodément établi. Auprès de lui étaient jetés sa besace, son bâton à nœuds, le morceau mou de feutre noir qui lui servait de coiffure. Ces belles dalles polies lui paraissaient de velours auprès du pavé humide et irrégulier de la rue et il se prélassait dessus. Assis sur ses talons, sa tête blanche levée vers la statue de la sainte Vierge qui domine l'autel, ses mains jaunes et sèches jointes avec ferveur; il priait, et sur sa figure ridée il y avait un contentement, un repos, une confiance qui ne se voient pas toujours sur des visages d'hommes puissants et réputés heureux. Cela paraît étrange à dire, mais c'est parfois du cœur des déshérités des biens de ce monde, du cœur de ceux qui semblent voués fatalement, ou plutôt providentiellement, à porter pendant le cours de leur misérable vie le fardeau de l'expiation de la faute originelle, que s'échappent les prières les plus ferventes et les plus reconnaissantes. L'ingratitude du riche envers l'Auteur de tous les dons se trouve ainsi compensée par la soumission

du pauvre qui espère les joies du ciel et qui a une foi inébranlable dans le repos d'une heureuse éternité.

Je me livre plus que jamais aux occupations du ménage, et, grâce à mes soins vigilants, notre petite maison est d'une propreté réjouissante. On s'y promène avec plaisir, rien n'y choque le regard, et pour arriver à ce degré Jeannette et moi faisons des prodiges. Ce genre de travail qui consiste à faire la cuisine de mes propres mains, à laver parfois sur la margelle du puits, à voyager partout l'époussette à la main, pendant que la vieille Jeannette lave et frotte ailleurs, est pour moi un véritable remède aux malaises d'âme qui me saisissent de temps en temps. Lire, broder et coudre peuvent éloigner l'ennui, mais non point le renvoyer quand il est venu. Quand il frappe à la porte de la Maraudière, je prends, sans métaphore, un balai pour l'en chasser. J'ai toujours sous la main une occupation toute pleine d'une fatigue salutaire, et une heure passée dans un travail vulgaire, mais utile et qui exige le déploiement de mes forces physiques, me rafraîchit le cerveau, dissipe comme par enchantement les préoccupations, fait envoler les papillons noirs. Mlle de la Villeormond m'accuse d'avoir une propreté minutieuse. « Je n'aime pas les minuties, » disait-elle, l'autre jour. Son neveu s'est mis à rire.

— Ma tante n'aime jamais que ce qu'elle fait, a-t-il dit confidentiellement, et elle vous trouve toujours d'une rare élégance. Ce n'est pas pour dire du mal d'elle; mais, depuis que nous habitons la campagne surtout, elle devient sale comme un peigne.

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —



GRENADE

SON HISTOIRE, SES MONUMENTS

(Voir pages 151 et 167.)

III

La place de Vivarambla. — Un souvenir de Hernando Perez. — *Arco de las Orejas*. — Les couvents de Grenade. — Leur désaffectation moderne. — San Geronimo. — Le tombeau du Grand Capitaine. — Gonzalve de Cordoue et Charles-Quint. — L'Alameda.

A quelques pas de la cathédrale de Grenade se trouve la place de Vivarambla, sur laquelle s'élèvent plusieurs beaux édifices. C'est là que se dressait autrefois la grande mosquée des Mores, avec ses minarets dorés et ses gracieuses coupoles. De ce magnifique monument il ne reste plus que le portique admirable représenté par notre gravure. Cette porte moresque, devant laquelle les fidèles s'agenouillent aujourd'hui, retrace encore le souvenir du fait d'armes héroïque de Hernando Perez del Pulgar, l'Homme aux exploits, dont nous avons raconté l'audacieuse tentative. La mosquée a disparu; seul, le portique sur lequel Hernando Perez avait écrit les mots *Ave Maria* est resté debout; avant la conquête espagnole, on le nommait le Portique aux Oreilles, *Arco de las Orejas*. Les sultans de Grenade y faisaient clouer les oreilles des Mores, coupables d'avoir critiqué les actes de leur gouvernement.

Grenade renfermait autrefois un grand nombre de couvents, dans lesquels les maîtres espagnols, Alonzo Cano, Zurbaran et Palomino, avaient entassé des chefs-d'œuvre. Grâce aux révolutions successives qui, depuis la grande invasion française de 1809, ont bouleversé les Espagnes, ces asiles de la prière ont disparu presque complétement ou se sont transformés en casernes. Parmi ces derniers, que leur *désaffectation* moderne si *intelligente* n'a pas tout à fait détruits, on peut encore citer l'antique couvent de San Geronimo. Son cloître, que le vandalisme révolutionnaire a presque respecté, est remarquable par ses deux étages d'arcades d'une perfection rare. Le feuillage et les animaux fantastiques qui décorent les chapiteaux des colonnes sont d'un travail achevé; rien n'est plus bizarre que cette ornementation tourmentée, et cependant rien n'est plus charmant.

C'est dans l'église de ce monastère que fut enterré celui que les Espagnols ont nommé le Grand Capitaine, Gonzalve de Cordoue. Après avoir arraché Grenade à Boabdil, battu les Français dans dix batailles, enlevé l'île et la ville de Zante aux Ottomans, conquis le royaume de Naples tout entier, l'illustre général avait encouru la disgrâce de Ferdinand. Forcé de remettre au fourreau cette invincible épée qui n'en avait été tirée que pour le service du prince et pour l'honneur de la patrie espagnole, le héros castillan était venu finir ses jours dans la ville qu'il avait rendue chrétienne. Il s'était éteint à la porte de cet Alhambra d'où il avait chassé les Mores, et il avait voulu dormir son dernier sommeil dans un couvent de Hyéronymites....

Chose singulière! Ce fut aussi dans un couvent de Hyéronymites qu'un demi-siècle plus tard Charles-Quint choisit sa dernière demeure. Le plus grand empereur et le plus grand capitaine espagnols, après la même vie de gloire et de conquêtes, devaient avoir le même tombeau....

Grenade est renommée pour ses belles et magnifiques promenades. Son Alameda est assurément l'un des endroits les plus agréables du monde. « Figurez-vous, dit un écrivain que nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de citer; figurez-vous une longue allée de plusieurs rangs d'arbres d'une verdure unique en Espagne, terminée à chaque bout par une fontaine dont les vasques portent sur les épaules de dieux aquatiques d'une difformité curieuse et d'une barbarie

réjouissante. Ces fontaines, contre l'ordinaire de ces sortes de constructions, versent l'eau à larges nappes, qui s'évaporent en pluie fine et en brouillard humide, et répandent une fraîcheur délicieuse. Dans les allées latérales courent, encaissés par des lits de cailloux de couleur, des ruisseaux d'une transparence cristalline. Un grand parterre orné de jets d'eau, rempli d'arbustes et de fleurs, myrtes, rosiers, jasmins, toute la flore grenadine, occupe l'espace entre l'Alameda et le Xenil, et s'étend jusqu'au pont élevé par le général Sébastiani, du temps de l'invasion des Français. Le Xenil arrive de la Sierra-Nevada, dans son lit de marbre, à travers des bois de lauriers d'une beauté incomparable. Le verre, le cristal, sont des comparaisons trop opaques, trop épaisses, pour donner une idée de la pureté de cette eau, qui était encore la veille étendue en nappes d'argent sur les épaules blanches de la Sierra-Nevada. C'est un torrent de diamant en fusion....

Porte moresque sur la place de la Vivarambla, à Grenade.

« Un spectacle dont les peuples du Nord ne peuvent se faire une idée, c'est l'Alameda de Grenade au coucher du soleil. La Sierra, dont la dentelure enveloppe la ville de ce côté, prend des nuances inimaginables. Tous les escarpements, toutes les cimes, frappés par la lumière, deviennent roses, mais c'est un rose éblouissant, idéal, fabuleux, glacé d'argent.... Les vallons, les crevasses, les anfractuosités, tous les endroits que n'atteignent pas les rayons du soleil couchant, sont d'un bleu qui peut lutter avec l'azur du ciel et de la mer, du lapis-lazuli et du saphir. Ce contraste de ton entre la lumière et l'ombre est d'un effet prodigieux ; la montagne semble avoir revêtu une immense robe de soie changeante ;... peu à peu les couleurs splendides s'effacent et se confondent en demi-teintes violettes, l'ombre envahit les croupes inférieures, la lumière se retire vers les hautes cimes, et toute la plaine est depuis longtemps dans l'obscurité que le diadème d'argent de la Sierra étincelle encore dans la sérénité du ciel, sous le baiser d'adieu du soleil. »

Nous terminerons notre étude sur Grenade par un coup d'œil rapide jeté sur le monument dont elle est fière à si juste titre : son Alhambra.

C. LAWRENCE.

— La suite prochainement. —



NOUVELLES DU PAYS SCIENTIFIQUE

La dernière conférence de 1866 à la Sorbonne. — Le diamant; ses victimes. — Balthazar Cloës voulant faire du diamant. — Composition du diamant. — Le carbone pur cristallisé. — Comment on cristallise les autres corps. — Les études de M. Despretz. — Lettres de M. Gaudin. — On ne peut pas faire du diamant avec du charbon, mais on fait facilement le contraire. — Découverte de Louis de Berquem. — Les roses et les brillants. — Recherches du diamant. — Travail des nègres. — Vols. — Histoire dramatique du *Sancy*. — Biographie du *Régent*. — Les outils à pointes diamantées. — *Résumé de géologie*, par M. le marquis de Roys, ancien élève de l'École polytechnique.

La Sorbonne où, il y a trois ans, nous étions tenus sous le charme de l'éloquente et savante parole de Gratiolet, avait rouvert ses portes à la fin de 1866, et convié le public à une soirée scientifique. M. Riche, le jeune professeur dont nous avons souvent parlé, avait choisi pour sujet de sa conférence : *le diamant*. Comme l'or, ce tyran des hommes, le souverain seigneur des pierres précieuses, a eu, nous ne dirons pas ses martyrs, car ce beau nom n'appartient qu'à ceux qui meurent pour la vérité, mais ses victimes. Quel est le chimiste qui n'a pas un peu essayé de faire du diamant? *A priori*, rien ne paraît si simple; mais heureusement, si beaucoup ont tenté de faire cristalliser le charbon, tous ne sont pas entêtés au point d'y perdre le bonheur et la santé. Un certain Balthazar Cloës, qui n'est pas le savant contemporain, consacra sa vie entière à tenter d'imiter le travail de la nature. Il oublia qu'il était père, il oublia ses devoirs envers sa famille, la société, il s'oublia lui-même pour ne penser qu'au diamant; et lui, qui avait tout ce qui peut constituer le bonheur ici-bas, santé, famille, amis et fortune, il perdit tout sans seulement s'en apercevoir. — Et voyez jusqu'où peut aller cette opiniâtreté scientifique : Quand la femme de Balthazar vint le supplier en pleurant de ne pas achever la ruine de ses enfants, le chercheur ne sut que lui répondre en voyant ses pleurs : « Tiens, j'ai analysé tes larmes! Voici ce qu'elles contiennent : un peu de phosphate de chaux, du chlorure de sodium, du mercure et de l'eau. » Le chimiste n'avait plus en place du cœur qu'un morceau de charbon non cristallisé.

Voici un fait qui paraît incroyable aux personnes qui ne sont pas initiées à la chimie : il se rencontre dans les corps ayant les mêmes composés une différence inouïe, qui ne tient absolument qu'à l'arrangement de leurs molécules les unes à côté des autres. Quand l'œil s'attache sur le charbon et le compare au diamant, on soutiendrait volontiers que ce sont des corps différents, ayant des éléments tout à fait dissemblables; il n'en est rien. — Faites brûler du diamant dans l'oxygène, vous aurez de l'acide carbonique. Remplacez le diamant par le charbon, et vous obtiendrez le même acide. — Le diamant est donc du charbon pur, mais *cristallisé*, et voilà toute la différence qui constitue sa supériorité sur la houille et le rend le plus précieux des minéraux. Tout le monde connaît son éclat; on sait aussi qu'ordinairement il est incolore, mais que, par exception, on rencontre des diamants roses, jaunes, bleus, verts, bruns et même noirs. — Transparent ordinairement, il est quelquefois opaque, sans pour cela rien perdre de son éclat extraordinaire.

Le diamant est le corps le plus dur qu'on rencontre dans la nature, car il raye tous les autres sans être rayé lui-même par aucun d'eux; ce qui ne l'empêche pas de se casser assez facilement, quand on agit dans le sens de ses lames.

On vient de voir que cette pierre précieuse n'est que du charbon pur, mais cristallisé; voulez-vous savoir comment on obtient ce curieux phénomène, qui apporte tant de changements, tant de différences entre deux corps dont les éléments sont les mêmes.

La cristallisation peut être produite de trois manières différentes :

Par dissolution;

Par fusion;

Par volatilisation.

Faites dissoudre un corps dans un liquide, puis évaporez lentement la dissolution. Au bout de quelque temps, vous voyez des cristaux parfaitement réguliers se déposer au fond du vase, et ses faces polies et géométriques se former d'elles-mêmes.

Il en est de même si vous faites fondre le corps dans un creuset, et que, la fusion obtenue, vous l'abandonniez à un refroidissement lent. — Il se forme à la partie supérieure une croûte qu'on casse pour faire écouler ce qui reste liquide, et vous apercevez les cristaux formés sur les parois du creuset.

Enfin, si vous réduisez un corps en vapeur et que cette vapeur puisse, en se refroidissant, redevenir solide, vous obtenez encore un nouveau genre de cristallisation.

Ceci donné, on semblait autorisé à croire qu'une fois la composition du diamant bien connue, on pourrait en faire. Mais jusqu'à présent on n'a pu ni liquéfier, ni volatiliser, ni enfin dissoudre le charbon. J'ai dit : jusqu'à présent, car les expériences de M. Despretz peuvent faire espérer qu'un jour, et le hasard aidant, — le hasard, ce grand auxiliaire des découvertes, — on pourra être plus heureux.

Le savant physicien que nous venons de nommer, après avoir soumis pendant trois mois du charbon à l'action d'une pile excessivement forte, a obtenu du carbone cristallisé en octaèdres noirs, en octaèdres incolores translucides, en lames incolores et translucides, dont l'ensemble a la dureté de la poudre de diamant. M. Gaudin, qui étudia beaucoup l'action sur les émeraudes des produits obtenus par M. Despretz, écrivait au savant physicien :

« Dès que j'ai été en possession du petit fil de platine, long de un centimètre, mis de côté par vous, comme chargé d'un grand nombre de cristaux microscopiques de forme octaédrique, j'ai ratissé ce fil avec le plus grand soin. Sur le milieu de mon plan en cristal de roche, après avoir dépoli sur ce même plan avec de l'alumine à l'eau trois rubis fixés avec de la gomme laque, et avoir bien nettoyé le plan, une quantité imperceptible d'huile ayant été ajoutée à la poudre, j'ai reconnu aussitôt un travail franc, tout à fait semblable à celui de la poudre de diamant très-fine. Au bout de quelques minutes, le damassé des rubis avait disparu, toutes les saillies avaient été nivelées; les rubis présentaient, en un mot, une surface parfaitement plane et brillante, telle que je ne l'ai jamais obtenue qu'avec de la poudre de diamant. »

On voit donc que les produits résultant des expériences de M. Despretz sont des diamants microscopiques.

S'il a été impossible jusqu'à présent de faire du diamant avec du charbon, rien n'est plus simple, au contraire, que de faire l'inverse, c'est-à-dire de transformer le diamant en charbon ou de le faire brûler. — M. Riche a exécuté cette petite opération à la Sorbonne, et de la pierre précieuse, il a obtenu un petit morceau de coke parfaitement différent du diamant qu'un moment auparavant il tenait dans sa main. — Il est vrai que cette transformation n'est qu'une médiocre consolation pour celui qui cherche à faire du diamant. Mais, en attendant mieux, il peut se prouver journellement à lui-même, pourvu qu'il soit assez riche pour faire les frais de cette fantaisie, que Lavoisier a eu raison en disant le premier que la pierre précieuse n'était que du charbon cristallisé.

C'est un tout jeune homme qui, en frottant par hasard deux diamants l'un contre l'autre, trouva qu'il en sortait une poudre fine, dite *égrisée*, laquelle poudre fut employée à la taille des diamants. — Ce jeune homme, nommé Louis de Berquem, était de Bruges. Il fit cette découverte en 1445. Avec l'égrisée, on fait deux espèces de tailles : l'une en rose pour les plus petits cristaux, et la taille en brillant. Cette dernière est de beaucoup la plus estimée, parce que la pierre précieuse, étant taillée sur toutes ses faces, réfracte mieux la lumière et produit des feux plus éclatants. Ainsi, tandis qu'une rose de un carat (20 centigrammes et demi) vaut 80 francs, un brillant du même poids sera estimé 250 francs.

Le diamant se trouve dans des terrains de transport formés de cailloux roulés de quartz, entourés d'argile et dans laquelle on trouve des fragments de diverses roches, des topazes, des silicates, de l'or et de l'argent. Enveloppé de terre, le diamant ne peut être reconnu dans ces dépôts, où il est fort disséminé, qu'après avoir été lavé.

Ce sont les nègres qui, au Brésil, cherchent les diamants. On apporte dans une auge cent livres de terre à la fois, on agite l'eau jusqu'à ce que les matières terreuses soient délayées et que le liquide devienne complétement limpide. Alors, s'il reste un diamant dans l'auge, le nègre se lève et le donne à l'inspecteur placé sur un siége élevé pour surveiller les moindres mouvements des travailleurs. Si un nègre trouve un diamant de 17 carats, il est conduit en triomphe chez l'inspecteur qui lui donne un habillement complet, le droit de travailler pour son compte et de plus sa liberté. On fait tout au monde pour empêcher les ouvriers de dérober les pierres précieuses ; mais, malgré cela, ils y parviennent quelquefois en les avalant.

Les diamants ont leur histoire ou leur biographie, comme les hommes d'État. Voici, à ce sujet, quelques fragments recueillis çà et là.

Commençons par un diamant dramatique.— Le Sancy, pesant 55 carats et qui orne la couronne de France, fut mis en gage chez des Juifs de Metz par Harlay de Sancy, qui en prêta la valeur au roi Henri IV, son maître et son ami. Ce diamant, trouvé par un soldat près du cadavre du duc de Bourgogne, tué à Granson en 1476, avait été vendu *un écu* à un curé. Il passa au duc de Florence et ensuite au roi de Portugal, don Antoine, qui, réfugié en France, le vendit à Sancy 70,000 francs. Ce dernier l'avait laissé à Paris et recommanda à son valet de chambre, qu'il envoyait le chercher, de ne pas se le faire voler par les brigands qui infestaient les grandes routes.

— Ils m'arracheront plutôt la vie, répondit le fidèle serviteur, en ajoutant que pour plus de sûreté, il l'avalerait.

Ce que Sancy avait craint arriva ; ne voyant pas revenir son domestique, il apprit à la suite d'une enquête qu'un homme, ayant son signalement, avait été assassiné dans la forêt de Dôle, et que des paysans l'avaient enterré. Il fit exhumer et ouvrir le cadavre, et on trouva le diamant dans ses entrailles.

Dans les mémoires de Saint-Simon, on trouve l'histoire du *Régent*, appelé aussi le *Pitt* (nom du vendeur).

Un employé des mines du Partéales, dans le Mogol, ayant trouvé un diamant d'une grosseur prodigieuse, vint à bout de le cacher en l'avalant. Il arriva en Europe avec son précieux trésor. Il le fit voir à plusieurs princes de différentes cours; tous l'admirèrent, mais ils le trouvaient d'une valeur trop considérable pour songer à l'acquérir. Le régent de France fut lui-même effrayé du prix, lorsque Law, à qui le propriétaire l'avait présenté, le fit voir à son tour à Philippe d'Orléans. Après de grandes concessions de la part du possesseur, le duc d'Orléans se détermina à en offrir deux millions de francs et les rognures qui sortiraient de la taille. Ce diamant fut donc acquis à la France pour une somme de 2,500,000 francs à peu près. Ce n'est pas la moitié de sa valeur.

Mais, revenons à M. Riche, que nous avons non pas

oublié, mais laissé de côté un moment, en racontant l'histoire du diamant. Sa conférence a eu le succès qu'elle méritait, et les auditeurs, moins oublieux que nous, l'ont souvent interrompu par leurs applaudissements, et, pour finir, je citerai une application récente du diamant, que le professeur signalait l'autre soir.

Certaines pierres sont si dures, qu'elles ne se laissent pas attaquer par les outils ordinaires. Au nombre de celles-ci sont le jaspe et le porphyre. En adaptant des pointes de diamant aux outils, on les attaque facilement. La grande fontaine de granit qui est devant le palais des Champs-Élysées a été taillée de cette manière. On voyait sur la table du professeur, pendant la conférence, des coupes, des urnes, etc., travaillées avec ce genre d'outils. Cet art tout nouveau a déjà atteint un grand perfectionnement que tous les auditeurs, devenus spectateurs, admiraient.

Vous connaissez maintenant le diamant, vous savez sa composition. Je vous souhaite d'être plus heureux que Balthasar, si vous essayez de faire cristalliser le charbon. Sinon, je vous souhaite d'être plus raisonnable et de ne pas vous entêter dans une poursuite qui deviendrait insensée.

*
* *

La géologie est, on le sait, cette branche de l'histoire naturelle qui traite de la constitution physique de notre globe. Rien n'était donc plus rationnel que de voir l'homme étudier la constitution du globe qu'il habite. Il a commencé cette étude par la surface, puis il a voulu connaître l'intérieur de sa planète, d'où il tire les matériaux de construction, les minéraux, la houille, l'argile. Ce fut alors qu'il commença à se rendre compte des révolutions subies par la terre et qui l'ont bouleversée en tant d'endroits. La science, combinant les faits observés pour s'élever à leurs causes, cherche les lois qui ont présidé à la formation des différentes parties de la terre et surtout s'efforce d'expliquer l'origine même du globe; cette science a reçu le nom de Géogénie. M. le marquis de Roys, dont le nom est connu de tous les géologues et dont nos lecteurs apprécient le savoir, ouvre son *Résumé de géologie* par un chapitre de géogénie. L'auteur, voulant démontrer l'accord complet qui existe entre les découvertes de la science et la révélation, devait étudier le commencement de notre planète, sa formation, sa création. Rapprochant donc les textes sacrés des études profanes, M. de Roys constate que les savants les moins croyants ont proposé des hypothèses s'accordant avec les lois de Moïse, quant à la formation du globe. On suit avec un vif intérêt, dans ce résumé substantiel, écrit par un excellent géologue, cette concordance des résultats de l'observation avec le récit de la Genèse. La géologie occupe la seconde partie de l'ouvrage, et M. de Roys y examine chaque espèce de terrain, la décrit avec soin, indique leur position et rappelle les travaux de ses collègues de la Société de géologie, soit en les critiquant, soit en adoptant leurs opinions. Le volume se termine par un aperçu de paléontologie, où l'on trouve des détails très-succincts sur les animaux dont on découvre les dépouilles ou quelques débris dans les couches sédimentaires observées dans l'écorce consolidée du globe terrestre. Ce volume ne contient que cent pages, mais cent pages savantes, et pourtant mises à la portée de tous les gens du monde curieux de connaître les diverses révolutions du globe que nous habitons.

ALFRED NETTEMENT FILS.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83, 98, 124, 131, 148, 169, 185, 202, 210, 227 et 245.

XV

Le baron Thourououde ne fut pas très-charmé de la nouvelle connaissance faite par sa fille; mais, en résumé, il n'y attacha pas grande importance. Stéphanie lui raconta tout au long comment les choses s'étaient passées, et il se demanda d'abord, en la voyant empressée à entrer dans tous les détails de cette entrevue, s'il n'y avait pas là pour sa fille une distraction, une source de causeries.

Un peu étourdie d'abord par les propos de Mlle Laluette, la jeune fille ne songea qu'en présence du baron aux nombreux embarras que devait causer à son père ou à elle la longue liste des commissions dont la visiteuse les avait chargés.

— Oh! oh! dit le baron en riant, elle a confiance en nous!

— Elle est un peu sans gêne, ajouta Stéphanie, mais je vais la faire prévenir que, à cause de vos occupations...

— Oh! prends bien garde, interrompit le baron en riant toujours. Avec les artistes, il faut être excessivement spirituel...

— Alors, père, soyez-le pour nous deux.

— Plaisantes-tu? Un banquier... un ancien banquier!

— Comment faire?

— Il y a bien un autre moyen, ma Stéphanette, et tu l'as trouvé toute seule. Faute de pouvoir être très-spirituel avec les artistes, on conquiert également leurs bonnes grâces en se montrant très-obligeant, très-généreux. C'est ce que tu as fait, et tu as eu raison. Maintenant, quant à ce qui concerne les commissions, je crois que ce qu'il y a de plus ingénieux pour nous en débarrasser, c'est... c'est de les faire.

— O mon père, que vous êtes bon!

— Pas du tout, mon enfant. Mais j'ai l'habitude de

payer mes dettes... et les tiennes. Tu t'es engagée, il faut tenir parole.

— Mais, ajouta Stéphanie toute confuse, cette pétition...

— Au surintendant des beaux-arts afin d'expulser un pêcheur napolitain! interrompit le baron en riant plus fort. Oh! quant à cela, je me récuse. Je n'ai point qualité pour bouleverser le musée du Louvre. D'ailleurs, ne t'inquiète pas. Mlle Laluette a peut-être déjà changé d'avis.

Les commissions furent donc faites. Jugeant à peu près à qui il avait affaire, le baron joignit deux factures acquittées aux divers objets qu'il fit porter chez la vieille demoiselle. Peut-être avait-il lu le chef-d'œuvre de Goldschmith, et se souvenait-il que le bon *Vicaire de Wakefield* avait coutume d'écarter les importuns en leur prêtant, soit un vêtement, soit une somme qu'ils ne pouvaient jamais rendre.

Mais Mlle Laluette ne fit pas attention à cette circonstance. Elle méprisait trop les factures pour s'en occuper.

Ce ne fut pas sans une joie bien vive que Stéphanie plaça assez avantageusement les dessins et le fameux *Champ de navets*, envoyés par Mlle Laluette.

Dès qu'elle en eut touché le prix, la jeune fille se hâta d'aller avec Gervaise le porter à l'artiste.

Stéphanie avait son père ce jour-là auprès d'elle; elle savait en outre que Christian allait venir pour son portrait, mais elle ne voulut cependant pas tarder d'une minute à remettre à Mlle Laluette la rémunération de son travail.

Mlle Hermance Laluette était très-proche voisine du baron et de sa fille.

Elle était logée dans un ancien grenier très-vaste qui lui servait à la fois d'antichambre, de salle à manger, de salon, de chambre à coucher, de cuisine et d'atelier. Il en résultait un peu d'encombrement, un beau désordre qui, à la rigueur, pouvait passer pour un effet de l'art.

— Oh! que c'est aimable, chère! dit-elle avec volubilité et en embrassant Stéphanie. Chère mignonne! Pénétrez dans le sanctuaire. Qu'est-ce que c'est que ça? Votre duègne? Avancez, la duègne, et regardez où vous marchez.

— Je m'ennuie ici, murmura Gervaise.

— J'ai bien des reproches à vous adresser, reprit Mlle Laluette. Votre père fait les commissions comme un bourgeois du Marais. Au lieu de terre de Sienne, j'ai reçu du cobalt. Mes stirators...

— Je m'ennuie ici, répéta la servante assez haut pour être entendue. C'est un vrai capharnaüm.

— Vous dites, la duègne?

— Je suis cuisinière, moi. Et je dis...

— Mademoiselle, interrompit vivement Stéphanie, je n'ai que quelques instants à vous donner...

— Vraiment! s'écria l'artiste avec un peu d'aigreur. Ah! je le vois, vous vous déplaisez dans une mansarde, vous qui êtes logée comme une duchesse! Vous ne demandez seulement pas à voir mes tableaux, mes croquis, mes études!

— Oh! je reviendrai, mademoiselle, si vous le permettez.

— Asseyez-vous, chère. Pourquoi donc avez-vous amené ça? Asseyez-vous, la duègne.

— Où?

— Une autre fois, venez seule, ma chère. Il n'est pas nécessaire de vous faire accompagner; je ne reçois... Je ne fais pas de portraits de jeunes gens, moi.

— Ça ne m'étonne pas, murmura Gervaise.

— C'est précisément à cause du portrait d'un jeune homme, répliqua Stéphanie un peu froissée, que je suis forcée de vous quitter si vite. Mon père, du reste, n'a que peu de journées à m'accorder, et il est à la maison. Voici, mademoiselle, le prix de...

— C'est vendu! s'écria Mlle Laluette en faisant un bond vers Stéphanie.

— Oui, mademoiselle, répondit celle-ci en lui remettant un rouleau.

Si Stéphanie, par instants, s'était sentie surprise, blessée même des manières extra-artistiques de la vieille demoiselle, la jeune fille fut bien dédommagée de ces légers désagréments en jouissant du bonheur qu'elle venait de faire.

— De l'or! s'écria Mlle Laluette après avoir déplié le rouleau. Un, deux, trois, quatre... quatre cent cinquante francs! Enfin! enfin! Je vais pouvoir faire une œuvre!

— Une œuvre? dit tout bas la servante... Mademoiselle, conseillez-lui d'acheter des chaises.

— Gervaise, répondit sévèrement Mlle Stéphanie, soyez convenable.

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle, mais... je m'ennuie ici.

Et elle jeta les yeux tout autour d'elle avec une sorte de désolation craintive.

— Oui, je ferai une œuvre, continua Mlle Laluette avec une exaltation concentrée, une œuvre surprenante, une œuvre comme on n'en aura jamais vu! Voilà donc le génie de l'artiste, son loisir, son indépendance... l'or! l'or!... Oh! vil métal entre les mains du bourgeois, instrument divin pour une femme inspirée, je te salue, je te bénis!

— Elle ne vous remercie seulement pas, remarqua Gervaise.

— Et dites-moi, reprit Mlle Laluette en changeant brusquement de ton, Piquoy et Corneñche ne sont pas tombés dans le panneau? Ils ont reconnu mon faire?

— J'ai dit à ces messieurs, mademoiselle...

— Ils n'ont pas reconnu mon faire?

— J'étais là, reprit la servante. Laissez-moi parler un peu, car je m'ennuie ici. Mademoiselle leur a dit comme ça : Prenez ça, vous me ferez plaisir; c'est

d'une artiste de talent. Ils ont répondu comme ça : Ça vous fait plaisir, marché conclu.

— Vous ne doutez pas, mademoiselle...

— Un instant, ma chère. La duègne me dira sans fard... Duègne, ils ont reconnu mon faire, n'est-ce pas ?

— Votre fer à repasser ?

— Béotienne, va !

— Je suis cuisinière...

— Assez !

Mlle Laluette paraissait en proie à une vive agitation. Elle arpenta l'atelier à grands pas, en se mouvant avec une agilité et une adresse singulières au milieu des chevalets, des meubles, des bahuts, des ustensiles de ménage et des objets de toutes sortes. Stéphanie, pressée de se retirer, allait la saluer et prendre congé, lorsqu'elle lui saisit les mains et lui dit avec véhémence :

— Êtes-vous artiste ? Si vous êtes artiste, je ne vous remercie pas, car le petit service que vous m'avez rendu est tout naturel. Mais si vous n'êtes pas artiste... Ne me répondez pas. Oh ! ma tête se perd. Piquoy et Corneliche achètent maintenant mes ouvrages, et au poids de l'or ! Seraient-ils aux gages de quelque aventurier qui, pour arriver jusqu'à moi ?... Mystère ! Et vous, vous qui vous transformez si subitement en Gustave Doré, en Rosa Bonheur... Oh ! mystère, double mystère ! Mais je le sonderai, dussé-je y perdre mon nom. Vous n'avez pas eu l'intention de m'humilier, de me corrompre... Non, je ne le crois pas. Mais cet or... ce Piquoy... ce Corneliche... Oh ! attendez !... La première chose à faire... oui, oui, je leur prouverai à quel point ils sont idiots. Quant à vous, vous étiez pressée, je crois. Eh bien, au revoir, au revoir !

Elle murmura encore quelques mots entrecoupés :

— Personne ne voulait de mes tableaux... et maintenant on les couvre d'or... La roche Tarpéienne !... Le Capitole !... C'est à n'y rien comprendre. Oh ! ma tête !... ma tête !... Mais je saurai tout. Il y a là-dessous un mystère infernal... oui, infernal !

Puis elle fit de la main un petit signe familier et protecteur à Stéphanie et à Gervaise qui s'éloignaient, mais sans songer, tant elle était absorbée par ses réflexions, à rectifier son nom que la servante modifiait ainsi :

— Au revoir, mademoiselle Lalouette ! Au plaisir, mademoiselle Lalouette !

De retour chez elle, Stéphanie trouva Christian qui causait avec le baron.

Ils semblaient comploter quelque chose.

— Je vous ai fait attendre, monsieur ! dit vivement la jeune fille pendant que Christian la saluait.

— Oh ! mademoiselle, répondit-il, c'est moi qui suis à vos ordres.

— Eh bien, demanda le baron, Mlle Laluette est-elle contente ?

— Oui, mon père. Elle se propose maintenant de faire une œuvre capitale, que nous verrons sans doute à la prochaine exposition.

— Allons, tant mieux... tant mieux !

— Ah ! mademoiselle, reprit Christian avec émotion, monsieur votre père vient de m'apprendre ce que vous faisiez pour une respectable artiste oubliée et malheureuse. Vous avez donc, mademoiselle, toutes les qualités et toutes les vertus... autant de cœur que de beauté...

— Mon père, interrompit Stéphanie d'un ton de doux reproche, vous avez dit... Oh ! c'est bien mal à vous !...

Et, afin de cacher sa rougeur, la modeste jeune fille demeura quelques instants de plus à retirer ses gants, à déposer dans un coin son châle et son chapeau.

— Viens vite, fillette, approche-toi un peu, dit le baron.

Puis, s'adressant à Christian :

— Allons, mon jeune ami, reprit-il, démasquons-nous ; découvrons le pot aux roses.

— Encore un mystère ! pensa Stéphanie à qui ce mot était resté dans l'oreille par suite de sa visite à Mlle Laluette.

Elle s'avança avec une certaine curiosité.

Les deux hommes s'écartèrent et Stéphanie jeta un cri de surprise.

Devant elle, et dans une caisse assez grande, était un rosier d'un mètre et demi de haut, en pleine floraison, et dont le tronc, épais et vigoureux, supportait une multitude de greffes toutes variées, et disposées de façon à former un harmonieux ensemble. Le rubis, le lilas, le pourpre, le violet, le blanc pur, le jaune, le noir, le carmin, le cramoisi, alternaient leurs couleurs avec une profusion et une richesse admirables[1].

— Oh ! que c'est joli ! s'écria le jeune fille.

— C'est une attention, ajouta le baron d'un air de bonne humeur, c'est tout simplement une attention de la part de Christian. Dans mon temps, moi, j'aurais été de force à inventer ça. Nous ne reculons devant rien, nous autres banquiers.

— Je reconnais l'*Impératrice*, reprit la jeune fille

[1] Cette description est faite d'après un arbuste de même nature qu'un jardinier de Chatou avait mis de longues années à *composer*, après plusieurs essais infructueux, et avec une infinité de soins et de précautions. Il n'avait presque pas de feuilles, il fleurissait de partout dans le mois de juillet, et son aspect, alors, était véritablement merveilleux. Un amateur, après de longs pourparlers, s'en rendit acquéreur au prix de trois cent cinquante francs. Lorsqu'il vit emporter ce rosier qui était sa création, son plaisir et sa gloire, le malheureux dépossédé pleura comme s'il eût perdu sa femme ou quelqu'un de sa famille. Mais trois cent cinquante francs sont une belle somme pour un jardinier.

Du reste, les personnes curieuses de contrôler l'exactitude de ce fait n'ont qu'à relire ce passage de Pline qui relate un fait bien plus rare et bien plus extraordinaire :

« J'ai vu près des Tullies de Tibur un arbre enté selon toutes les règles et chargé de toutes sortes de fruits ; une branche portait des noix, une autre des baies, d'autres des raisins, des figues ; des poires, des grenades et diverses espèces de pommes. »

en tapant des mains. Oh! je veux apprendre les noms, tous les noms.

— Vous ne vous trompez pas, mademoiselle, répliqua Christian, tout charmé de voir qu'il avait fait plaisir à Stéphanie. A côté de la blanche *Impératrice* se trouve *l'Empereur-Napoléon-Trois*, d'un rouge pourpre. Cette belle rose veloutée et nuancée de noir, c'est *le Deuil-de-Willermoz;* celle-ci, d'un éclat vif, c'est *Raphaël*, un de vos maîtres, mademoiselle.

— Oh! monsieur Christian!...

— Cette belle fleur amaranthe, c'est *Rubens;* cette autre, si vigoureuse, c'est *Cérès*. Mais j'aurais dû d'abord citer la vraie tête de l'arbuste, cette admirable fleur si bien faite et d'un rouge ponceau si vif; c'est *la Gloire-de-la-France*. Celle-là, mademoiselle, dépasse toutes les autres, pour bien montrer qu'elle est indépendante, au-dessus de n'importe qui, et qu'elle ne relève que d'elle-même. Cette rose, presque violette comme l'habit d'un évêque, c'est *l'Abbé-de-l'Épée*. Cette autre d'un noir pourpré à grand effet, c'est *le Prince-Noir*. Voici *la Comtesse-de-Turenne*, un peu plate, un peu en forme de coupe, mais très-fraîche de carnation. Voici *la Duchesse-d'Orléans*, que l'on prendrait pour une hortensia. Voici *la Mère-de-Saint-Louis*, d'un blanc teinté de rose tendre. Celle-ci, si fière, si inflexible de maintien, c'est *Du-Plessis-Mornay*. *La Reine-Victoria*, par un caprice du sort, est séparée de son *Prince-Albert* et s'appuie... oui, sur le globuleux *Eugène-Sue* et sur l'éclatant *Corsaire-Surcouf*. *Le Prince-de-Joinville* semble fraterniser avec *le Comte-de-Paris*. *Madame-Émile-de-Girardin*... ah! n'est-ce pas une larme? non; c'est une goutte de rosée. *La Gloire-de-Paris* a l'air de menacer jusque dans les jardins qui furent son berceau *la Rose-du-Luxembourg*, la plus belle des moussues. *Madame-Guinoiseau*...

Une double exclamation arrêta Christian dans sa démonstration.

M[lle] Stéphanie, en effet, n'avait pu s'empêcher de songer à son éditeur, dont le nom avait quelque similitude avec celui-là; quant au baron, il s'écria :

— Guinoiseau!... C'est très-bien, mais est-ce que nous n'avons pas aussi la rose Thourououde?

— Non, monsieur le baron, mais...

— C'est dommage. C'est une lacune.

— On pourrait peut-être, monsieur le baron...

— Y a-t-il la rose *Rothschid?*

— Je ne crois pas.

— Alors n'en parlons plus.

— Mais il y a la rose *Jacques-Laffitte*, grande, carminée...

— Vraiment! s'il en est ainsi, je veux... mais, que dis-je? j'oublie que je suis ruiné... Je ne pourrais payer les dragées du baptême d'une rose de création nouvelle. Y a-t-il la rose *Péreire?* Peu importe! n'en parlons plus, n'en parlons plus!

— Et cette belle rose jaune? demanda M[lle] Stéphanie.

— Elle se nomme *Persian-Yellow*, mademoiselle. *Yellow*, en anglais, veut dire *jaune*.

— Ah! vous savez l'anglais?

Et après une réponse affirmative, la jeune fille ajouta mentalement :

— Combien il sait de choses, ce monsieur Christian! On a du plaisir à causer avec lui.

Mais bientôt, M[lle] Stéphanie parut un peu soucieuse.

— Monsieur, dit-elle... Oh! c'est très-mal et je devrais me fâcher. J'avais défendu, formellement défendu d'apporter des bouquets.

— Oh! je vous ai obéi, mademoiselle, répliqua timidement Christian. Ce n'est pas un bouquet, ceci, c'est un arbuste.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Il est bien docile, pensa-t-elle.

Et elle ajouta d'un ton sévère, mais amical :

— Vous voyez! vous avez encore dépouillé votre ami!

— Quel ami, mademoiselle?

— Eh bien, mais, celui qui vous permet de cueillir des fleurs dans son jardin.

— Ah! oui... c'est juste.

Christian s'approcha de Stéphanie et lui dit:

— Je me suis souvenu de votre aimable sermon, mademoiselle, et j'ai pris cet arbuste si bien greffé afin de ne pas être exposé à la tentation d'en manger les roses.

— Oh! ce serait un crime, monsieur Christian. Il ne faut pas gâter ce beau rosier, détruire ces couleurs si bien assorties.

Et tout en préparant ce qui lui était nécessaire pour peindre, elle ne put résister à la curiosité de savoir si Christian était retombé dans son vilain défaut.

— M'avez-vous écoutée, au moins? demanda-t-elle. Je parie que vous avez encore mangé...

— Oh! trois seulement, mademoiselle.

— Trois! Allons, ce n'est pas trop. Cela ne fait pas une par jour.

Et elle se dit :

— Il a bien des qualités, ce jeune homme. Je l'ai prié de se corriger de manger des roses, et il se corrige. Il a bon cœur. Je souhaite bien vivement qu'il soit heureux, qu'il fasse fortune.

Vers la fin de la séance, à un moment où Stéphanie fut obligée de sortir pour aller chercher quelque chose qui lui manquait, Christian, cessant de poser, s'élança avec impétuosité. Si la jeune fille eût été là, elle aurait pu craindre qu'il ne sautât sur ce rosier afin de se régaler de ces belles fleurs d'essences et de goûts divers. Mais il n'en fit rien. Il saisit les mains du baron, et les secouant avec force :

— Ah! monsieur le baron, dit-il, le portrait va être fini. J'ai bien envie de le déchirer.

— Le déchirer ! Détruire ce chef-d'œuvre ! Mais vous êtes insensé, mon ami. A quoi pensez-vous? Ce portrait !... Pourquoi? Pourquoi, grand Dieu?

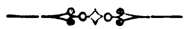
— Pour que mademoiselle votre fille le recommence.

— Tiens ! vous n'êtes pas maladroit, vous ! Voici ma fille. Silence ! Allez poser, jeune homme, allez poser.

Mais Christian ne mit pas ses sinistres projets à exécution. Il respecta le portrait ainsi que le rosier.

H. AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Deux hommes diversement célèbres, mais tous deux célèbres, MM. Ingres et Cousin, viennent de mourir presqu'en même temps, l'un à Paris, l'autre dans la vallée de Cannes, où l'état de sa santé l'avait obligé à aller chercher, cet hiver, un climat plus doux.

M. Ingres, sur lequel M. Vattier a écrit dernièrement une étude intéressante dans sa *Galerie des Académiciens*, était né à Montauban en 1780; il entrait donc dans sa quatre-vingt-septième année. Il a eu le privilége des grands talents auxquels Dieu accorde une longue vie ; il lui a été donné d'attendre sa gloire et de jouir enfin de ce jour de la justice que les hommes de son caractère qui vivent peu voient rarement se lever. M. Ingres était un admirateur, j'allais presque dire un adorateur de Raphaël, et c'est à l'aspect d'une belle copie de la *Vierge à la chaise* que sa vocation se révéla et qu'il s'écria encore enfant : « Et moi aussi je suis peintre ! » Mais quelles luttes à soutenir, à partir de 1801 où il obtint le grand prix de Rome pour son *Achille recevant dans sa tente les députés d'Agamemnon*, jusqu'en 1824, où le succès de son tableau sur le *Vœu de Louis XIII*, qui décore aujourd'hui la cathédrale de Montauban, vengea le grand artiste longtemps méconnu et rangea autour de lui le petit groupe des peintres idéalistes ! Cependant M. Ingres n'avait pas conquis la place qui lui appartenait. En 1834, il voyait contester encore avec un acharnement sans exemple le mérite de son *Martyre de saint Symphorien*. Ce ne fut que plus tard, de 1835 à 1855, que l'auteur de tant d'admirables toiles : le beau plafond de *l'Apothéose d'Homère*, *Œdipe expliquant l'énigme du Sphynx*, *Virgile lisant l'Énéide*, *Raphaël et la Fornarina*, *le Pape assistant à la messe dans la chapelle Sixtine*, l'*Entrée de Charles V à Paris*, *Stratonice*, l'*Apothéose de Napoléon I*er, *la Source*, le *Portrait de M. Bertin l'aîné*, fut estimé à sa juste valeur.

Malgré son grand âge, M. Ingres était demeuré fidèle jusqu'au bout à l'art qu'il avait tant aimé, et au culte du beau qu'il avait ardemment défendu contre l'invasion de l'étrange, du baroque et du laid. Quoiqu'il fût dans sa quatre-vingt-septième année, on pouvait espérer le conserver quelque temps encore. Il est mort par accident, à la suite d'une fluxion de poitrine dont il fut atteint en se relevant, la nuit, pour repousser dans la cheminée un tison qui avait roulé dans la chambre.

Du moins, avons-nous l'immense consolation de pouvoir ajouter que la mort du grand artiste a été toute chrétienne. Le pieux ecclésiastique qui l'a assisté à sa dernière heure, M. l'abbé Ravailhe, premier vicaire de Saint-Thomas d'Aquin, en a rendu témoignage dans la lettre adressée à *l'Union* : « Ingres avait un confesseur, depuis longues années déjà, dit-il ; son directeur fut prévenu et appelé en même temps que son médecin. Aucune des grâces que peut recevoir un chrétien mourant ne lui a été refusée. Dimanche matin, il recevait l'extrême onction et l'eucharistie, avec l'émotion de la foi la plus vive et aussi avec le calme de l'âme la plus résignée. »

Espérons donc que l'âme de ce grand peintre est au ciel, et qu'elle a trouvé, pour l'y recevoir, celle de son élève préféré, Hippolyte Flandrin.

Nous n'avons encore aucun détail sur la mort de M. Cousin. On sait seulement qu'il a légué à la Sorbonne sa bibliothèque, une des plus belles qui existent en France.

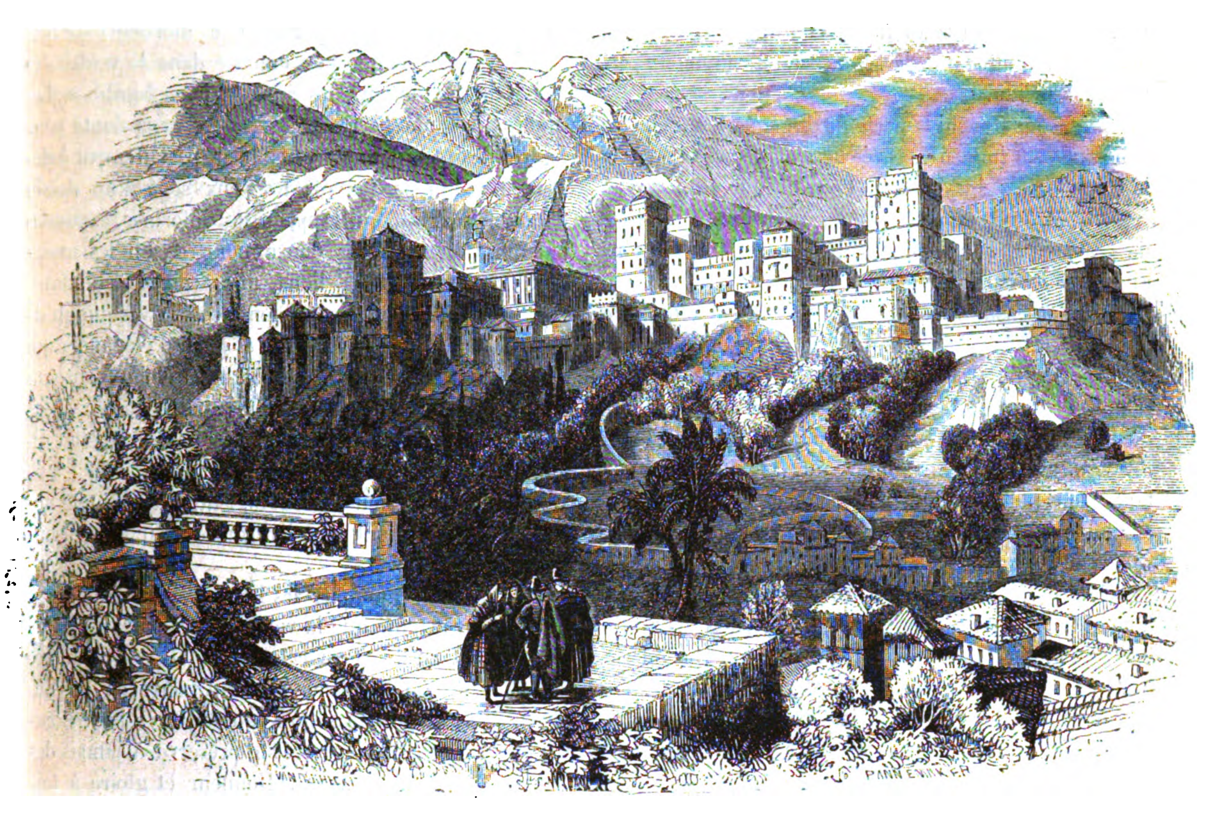
Depuis quelques années, la santé de M. Cousin s'était affaiblie, et il avait été obligé de suspendre ses travaux qui étaient le charme de sa retraite et la consolation de sa vieillesse. La chaire de philosophie et la tribune l'avaient vu tour à tour professeur éloquent, orateur remarquable. Comme écrivain il s'était placé, surtout dans la dernière phase de sa vie, au rang des prosateurs français les plus éminents, et personne n'a mieux retrouvé le secret de la langue du dix-septième siècle. Enfin la réputation de M. Cousin comme causeur était européenne ; sa parole facile, puissante, colorée, captivait l'attention sans jamais la lasser. C'est tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui de lui, mais nous lui consacrerons plus tard une étude.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



L'Alhambra.

GRENADE

SON HISTOIRE, SES MONUMENTS

(Voir pages 151, 167 et 265.)

IV

L'Alhambra. — L'allée des Ormeaux. — La fontaine de Charles-Quint. — La porte du Jugement. — La main et la clef. — La tour de Comares et la salle des Ambassadeurs. — Merveilles de l'Alhambra. — La cour des Lions. — Les Abencerrages et les Zégris. — Les vingt-quatre vers arabes de la *taza de los Leones*. — Le Généraliffe. — Ses ruines.

L'Alhambra, sous les Mores, était une vaste forteresse, que défendait une double enceinte de murailles et qu'entouraient de toutes parts les eaux murmurantes du Xénil et du Darro. Les califes de Grenade avaient bâti leur palais dans cette forteresse, destinée à les défendre à la fois et contre les chrétiens et contre leurs propres sujets. Du haut de leur splendide demeure, placée, comme un nid de vautour, sur le sommet le plus élevé du roc, leurs regards pouvaient plonger sur la ville more tout entière et sur la Vega qui l'environne. C'est de là que Boabdil vit arriver les phalanges castillanes qui devaient venger sur lui et sur son peuple le désastre de Xérès.

La route qui mène à l'Alhambra est des plus pittoresques; c'est une large allée montante, plantée d'ormeaux gigantesques, que côtoient deux filets d'une eau limpide qui s'enfuit avec une rapidité vertigineuse.

Au bout de l'allée se dresse une fontaine monumentale, en marbre jaspé, dédiée à Charles-Quint.

Près de cette fontaine se trouve la porte du Jugement, par laquelle on pénètre dans l'antique demeure des califes.

De même que dans la Bible on voit les vieillards rendre la justice aux portes de Jérusalem; de même qu'à Constantinople le Sultan entendait à la porte de son palais tous ceux qui venaient réclamer son intervention; ainsi, à Grenade, les rois mores édictaient leurs arrêts au seuil de l'Alhambra. De là le nom donné à cette porte massive, pratiquée dans une grosse tour carrée, sur laquelle sont sculptées d'un côté une clef, de l'autre une main tendue. La main semble s'avancer éternellement vers la clef sans jamais l'atteindre. Un derviche, auquel les Mores portaient une grande vénération, avait prédit que l'Alhambra ne tomberait au pouvoir des infidèles que lorsque l'immobile main de pierre serait parvenue à saisir la clef immobile placée en face d'elle. Pauvre prophète! L'endroit même où les califes, assis sur leurs coussins de damas, entendaient les réclamations des croyants, a été transformé en un corps de garde où

fument et jasent des soldats espagnols, et l'hiéroglyphe sculpté qui semblait promettre aux Mores une domination éternelle est resté fixé depuis quatre siècles à la vieille tour comme une dérision vivante, comme un perpétuel sarcasme.

Après avoir franchi la porte du Jugement, on pénètre dans une cour immense, pavée de marbre : on la nomme le *Patio de los Aroyanes*, la Cour des myrtes.

Dans le fond de cette cour, se trouvent la tour de Comares et la salle des Ambassadeurs, une des plus grandes du palais more.

Viennent ensuite le *Tocador*, qui servait d'oratoire aux sultanes favorites; le *jardin de Lindajara*, qui n'est plus qu'un vaste taillis jonché de décombres et rempli de broussailles; la *Salle des secrets*, remarquable par des effets singuliers d'acoustique; la *Salle des Nymphes*, où l'on admire un bas-relief représentant les aventures singulières de la femme de Tyndare; et enfin la *Cour des Lions*, cette merveille des merveilles de l'Alhambra.

Le *Patio de los Leones* forme un parallélogramme d'une longueur de quarante mètres sur vingt-deux mètres de largeur; tout autour règne une superbe galerie soutenue par cent vingt-huit colonnes de marbre blanc. Ces colonnes, tantôt accouplées deux à deux, tantôt appareillées trois à trois, forment un spectacle étrange au premier coup d'œil; mais elles sont si légères, si sveltes, si élancées, les sculptures qui les décorent sont d'une telle élégance, d'un tel fini, qu'à la surprise succède bientôt l'admiration, et que le regard reste fasciné devant un art si merveilleux.

Au milieu du patio les rois mores ont fait creuser un vaste bassin, du fond duquel surgit une magnifique vasque d'albâtre, semblable, si l'on veut en croire les légendes arabes, à la mer de bronze du temple de Salomon. Cette vasque est supportée par douze lions de marbre et surmontée d'une petite coupe. De cette coupe s'élance une immense gerbe d'eau qui retombe dans la vasque et de là dans le bassin lui-même, que les gueules des douze lions ne cessent d'alimenter.

C'est dans le bassin de cette fontaine que, d'après les poëtes mores, tombèrent les têtes d'Aben-Hamet et des trente-cinq Abencerrages, victimes de la perfidie des Zégris. De larges taches rougeâtres se voient encore au fond du bassin, et les traditions populaires n'hésitent pas à les prendre pour des taches de sang. Il y a bien quelques savants qui prétendent que ce n'est que de la rouille et que les Abencerrages eux-mêmes n'ont existé que dans le cerveau des poëtes. Mais les savants ont tort sans doute.. J'aime mieux, quant à moi, sur l'Alhambra, m'en rapporter aux légendes, aux traditions populaires et au *Dernier Abencerrage* de Chateaubriand.

« La *taza de los Leones*, dit M. Théophile Gautier, jouit, dans les poésies arabes, d'une réputation merveilleuse; il n'est pas d'éloges dont on ne comble ces superbes animaux. Je dois avouer qu'il est difficile de trouver quelque chose qui ressemble moins à des lions que ces produits de la fantaisie africaine : les pattes sont de simples piquets pareils à ces morceaux de bois à peine dégrossis que l'on enfonce dans le ventre des chiens de carton pour les faire tenir en équilibre. Les mufles rayés de barres transversales, sans doute pour figurer les moustaches, ressemblent parfaitement à des museaux d'hippopotames; les yeux sont d'un dessin par trop primitif qui rappelle les informes essais des enfants. Cependant ces douze monstres, en les acceptant, non pas comme lions, mais comme chimères, comme caprice d'ornement, font avec la vasque qu'ils supportent un effet pittoresque et plein d'élégance, qui aide à comprendre leur réputation et les éloges contenus dans une inscription arabe de vingt-quatre vers de vingt-deux syllabes, gravés sur les parois de la coupe où retombent les eaux de la coupe supérieure. »

Voici la traduction de ces vingt-quatre vers que nos lecteurs nous sauront peut-être gré d'avoir placée sous leurs yeux.

« O toi qui contemples les lions fixés ici, remarque qu'il ne leur manque que la vie pour être parfaits. Et toi à qui échoit en héritage cet alcazar et ce royaume, prends-le des nobles mains qui l'ont gouverné sans déplaisir et sans résistance. Qu'Allah te sauve pour l'œuvre que tu viens d'achever et te préserve à jamais des vengeances de ton ennemi! Honneur et gloire à toi, ô Mohamed, notre roi, orné de toutes les vertus à l'aide desquelles tu as tout conquis! Puisse Allah ne jamais permettre que ce beau jardin, image de tes vertus, ait un rival qui le surpasse! La matière qui nuance le bassin de la fontaine est comme de la nacre de perle sous l'eau claire qui scintille; la nappe ressemble à de l'argent en fusion, car la limpidité de l'eau et la blancheur de la pierre sont sans pareilles; on dirait une goutte d'essence transparente sur un visage d'albâtre. Il serait difficile de suivre son cours. Regarde l'eau et regarde la vasque, et tu ne pourras distinguer si c'est l'eau qui est immobile ou le marbre qui ruisselle. Comme le prisonnier, dont le visage se baigne d'ennui et de crainte sous le regard de l'envieux; ainsi l'eau jalouse s'indigne contre la pierre et la pierre porte envie à l'eau. A ce flot inépuisable peut se comparer la main de notre roi, qui est aussi libéral et généreux que le lion est fort et vaillant. »

Après l'Alhambra vient le Généraliffe. On y arrive par une route entièrement bordée de pistachiers, de figuiers, de lauriers-roses et de chênes verts. C'est un ancien palais de plaisance bâti par les califes sur la colline qui domine l'Alhambra. De ce célèbre palais il ne reste que quelques ruines qui s'effondrent chaque jour pierre à pierre, et qui ne seront bientôt plus elles-mêmes qu'un souvenir. Les délicates ciselures, les fines arabesques que les Mores y avaient multipliées ont disparu une à une sous les couches épaisses d'un badigeon qu'un vandalisme ignare y a prodiguées. On ne visite plus le

Généraliffe pour ce qu'il est, on ne le visite que pour ce qu'il fut.

Ainsi passent et s'évanouissent les grandeurs et les gloires éphémères de notre misérable globe. Aujourd'hui, un peuple, une ville, un homme règne en maître sur l'univers entier; il n'a qu'à étendre la main pour que des millions d'êtres humains se courbent devant lui... Demain, plus rien! il aura disparu comme une fumée, comme une ombre, comme le rêve d'une ombre:

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus...

C. Lawrence.

— Fin. —

LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83, 98, 124, 151, 148, 169, 185, 202, 210, 227, 243 et 268.)

XVI

Le jour où il emporta le pastel terminé, Christian n'offrit ni arbuste ni bouquet.

Seulement, avant de faire ses adieux au baron et à la jeune artiste, il tira un papier de sa poche et le déplia en tremblant.

— Monsieur le baron, dit-il avec timidité, me sera-t-il permis?...

— Oh! des vers! s'écria celui-ci après avoir jeté un coup-d'œil sur le papier. De vrais vers!

— Ils ne sont pas pour vous, monsieur le baron.

— Je l'espère bien! J'en fais... c'est-à-dire, j'en ferais si je voulais; mais je n'en reçois pas.

— Des vers! murmura la jeune fille.

— Voyons, lis-nous cela, continua le baron après avoir pris la feuille de papier des mains de Christian et l'avoir remise à Stéphanie.

Elle commença, puis, s'interrompant:

— Oh! je n'ose pas, dit-elle.

— Alors l'auteur lui-même...

— Oh! monsieur le baron, s'écria Christian... Je n'ose pas! Quand je serai parti...

— Il faut donc que ce soit moi qui lise... Eh! eh! c'est très-gentil. C'est un remercîment avec des rimes excessivement riches.

— Voyons, mon père.

— Ah! tu veux voir, maintenant!

— Quand je serai parti! répéta le jeune homme.

— Non pas! Ma fille sera bien aise de vous remercier... de votre remercîment.

Et le baron lut à haute voix:

Ce portrait que par complaisance
Vous daignez finir aujourd'hui,
Est un peu flatté, je le pense...
Je ne suis pas si bien que lui.

Le talent d'une enchanteresse
Anime, embellit chaque trait,
Aussi je tâcherai sans cesse
De ressembler à mon portrait.

Que ne puis-je, avant de le prendre,
Laisser, sans le défigurer,
Mes oreilles pour vous entendre,
Et mes yeux pour vous admirer!

— Ah! s'écria Mlle Stéphanie avec émotion, vous êtes poëte, monsieur, et vous ne nous le disiez pas!

— Oh! par accident, mademoiselle, balbutia Christian... Je ne suis pas poëte de profession.

— Allez-vous-en, reprit le baron en cherchant son mouchoir. Je ne suis pas de bronze, moi. Ce portrait, cette mère qui navigue, cette scène attendrissante, ces vers... Allez-vous-en, jeune homme, ou mes larmes vont couler.

— Un mot, un mot encore! ajouta Stéphanie. Ce portrait va voyager, courir des hasards... s'il fait naufrage, monsieur, revenez... Je vous en ferai un autre.

— Oh! mademoiselle, croyez que ma reconnaissance... Mais, M. votre père a raison; cette scène est pénible, douloureuse... Adieu, mademoiselle, adieu!

Et Christian s'éloigna.

Presque au même moment, Gervaise apporta deux lettres à l'adresse de la jeune artiste.

Cela fit diversion.

Elles étaient à peu près identiques de fond et de forme.

La première se trouvait ainsi conçue:

« Mademoiselle,

« Vous êtes la cause, bien involontaire, il est vrai, d'une petite révolution qui a éclaté chez moi. D'après vos instances, je me suis rendu acquéreur d'*un Champ de navets* qui m'occasionne une foule de désagréments. Mlle Hermance Laluette est venue me proposer, comme pendant, *un Champ de carottes*, dont je ne veux à aucun prix. Sur mes refus réitérés, elle est entrée dans une colère violente, m'a demandé pourquoi j'achetais indirectement et non directement ses œuvres, m'a reproché de vouloir la faire mourir de chagrin afin d'augmenter la valeur de ses toiles, enfin, ce qui est plus grave, elle m'a traité d'idiot, chez moi, devant vingt personnes. Idiot, moi!...

« Voilà, mademoiselle, ce que je suis dans l'obligation de vous dire. Vous m'obligerez beaucoup en ne vous chargeant plus des transactions de Mlle Laluette, sans quoi ce ne sera plus elle qui mourra de chagrin, ce sera moi. Or j'ai femme et enfants, mademoiselle.

« Je ne me permets pas de vous donner des conseils; mais vous feriez bien de négliger cette artiste, qui est devenue impossible.

« Idiot, moi! un père de famille!

« Afin de terminer par quelque chose de plus gai, je



vous dirai, mademoiselle, qu'on s'arrache vos ouvrages.

« Travaillez-vous? Travaillez-vous beaucoup?

« Votre bien dévoué admirateur et serviteur,

« CORNEFERT. »

La seconde lettre, qui portait également le timbre de Paris, contenait ce qui suit :

« Mademoiselle,

« Je vous écris sous l'impression d'un grand scandale dont trois de mes clients et mes quatorze employés ont été témoins. Par égard pour vous, et sans grand espoir de les utiliser dans mes *Modes de l'Avenir*, j'avais accepté quelques dessins d'une vieille folle nommée Hermance Laluette. Elle est venue aujourd'hui m'en offrir, m'en imposer d'autres, et, pendant que je réfléchissais au moyen de me tirer d'embarras dans cette grave conjoncture, elle s'est emportée, m'a dit qu'il y avait une conspiration contre elle, que ses dessins étaient couverts d'or à cause de leur mérite intrinsèque, mais que, par jalousie, par cabale, on n'en voulait plus dès qu'on voyait la signature, enfin, mademoiselle, elle m'a traité de... permettez-moi de ne pas achever.

« Elle a osé me lancer au visage un mot... J'ai été tellement bouleversé, que mes quatorze employés m'ont engagé à me coucher, ce que j'ai fait.

« Je vous en supplie, mademoiselle, épargnez-moi toutes relations, si éloignées qu'elles soient, avec une femme qui ose venir chez moi me traiter de... Je vous engage bien vivement à renoncer à son amitié, qui ne vous attirera que des choses déplaisantes. Si elle vient chez vous, dites que vous n'y êtes pas.

« Et mes dessins? Courage, mademoiselle, courage! Quand on a votre talent, on n'a pas le droit de se reposer.

« Je suis en attendant l'honneur de vous voir,

« Mademoiselle,

« Votre éditeur pour la vie,

« O. PIQUOYSEAU.

« *P. S.* Elle m'a appelé crétin! »

Ces deux lettres attristèrent Stéphanie. Le matin même, elle en avait reçu une de Mlle Laluette, accompagnée d'un tableau, et ne renfermant que ces mots tracés au crayon :

« Chère,

« Fourrez-leur ça.

« En hâte!

« HERMANCE. »

Le tableau, du reste, représentant *un Champ de carottes*, était bien réellement le pendant du *Champ de navets*. Au premier plan, un homme arrosait. Au fond, un maigre cheval faisait tourner une manivelle pour faire monter l'eau. Dans un coin, les carottes en tas attendaient le moment de partir pour la halle. Tout était semblable dans les deux tableaux, sauf les légumes, et encore, on aurait pu facilement s'y tromper.

— Père, dit Mlle Stéphanie toute soucieuse, comment ferons-nous?

— Oh! mon Dieu! c'est bien simple, répondit-il; nous ferons... comme nous pourrons.

Cet incident, en résumé, le touchait peu. Il ajouta, avec un léger sourire et comme pour tenter une expérience :

— Quel dommage! J'espérais que la fréquentation de Mlle Laluette nous ferait oublier le départ de Christian.

— Ah! mon père! répliqua la jeune fille.

Elle ne compléta point sa pensée; mais cette exclamation seule indiquait qu'il n'y avait lieu de faire, selon Stéphanie, aucune comparaison entre Christian et Mlle Laluette.

Le baron, du reste, affecta de ne plus parler de Christian; et Stéphanie, elle aussi, n'en parla plus.

Mais un jour, après une promenade au parc avec son père, la jeune fille poussa un cri.

— C'est lui, dit-elle; c'est lui!

— Qui?

— M. Christian!

Et elle désigna du doigt à son père un jeune homme emporté vers Paris par un cheval au galop.

— Rêves-tu, fillette? répliqua le baron. Tu ne vois donc pas le domestique?

— Ah! c'est vrai, mon père. Il y a un domestique derrière, et M. Christian n'en aurait pas.

— Pas même de cheval, ma Stéphanette.

— En effet. Mais j'aurais bien voulu savoir... Oh! comme ces chevaux vont vite! Les voilà déjà qui disparaissent. Je me suis trompée, c'est certain. Pourtant, il m'a semblé... J'ai cru reconnaître...

— Stéphanie, interrompit le baron, avoue que tu regrettes de ne plus voir M. Christian.

— Pourquoi ne l'avouerais-je pas? répondit-elle avec franchise. Il m'apprenait le nom des fleurs, il m'apprenait bien des choses.

— Et puis, mon enfant, tu lui rendais un service. Il n'y a rien qui attache aux gens comme de leur rendre service.

— C'est vrai, mon père. Et, vous ne savez pas... vous ne savez pas tout. Pauvre garçon!

— Quoi donc?

— Lui aussi, il avait contracté la funeste habitude de manger des roses.

— Bah!

— Vous souvenez-vous?... Ce bouquet que vous avez tant cherché... Pendant votre absence de quelques minutes...

— Il l'avait?...

— Oui.

— Oh! l'infortuné! Il est étonnant, ce Christian!

— Mais je l'ai bien grondé, et il m'a promis...

— De ne plus recommencer?

— Oui, mon père. Grâce à moi, j'en suis sûre, il se corrigera.

— Encore un motif pour le regretter, mon enfant!

— Lequel, mon père?

— Tu le corrigeais de ses défauts! On s'attache également beaucoup aux gens qu'on aide à se corriger de leurs défauts.

— O mon père, reprit la jenne fille avec une émotion contenue, que la vie serait une belle chose si, par la tendresse, on pouvait s'élever jusqu'à la perfection! Supposons, par exemple, deux amis...

— Deux amis... de sexe différent?

— Oh! cela ne fait rien, mon père.

— Tu crois?... Cela n'a pas d'importance?

— Si vous m'interrompez!...

— Non, non, continue.

— Nous supposons donc deux amis. L'un apprendrait à l'autre tout ce qu'il sait: le nom des roses, l'histoire des peintres célèbres, l'anglais, la poésie... L'autre, en retour, ferait de la morale à son compagnon, lui donnerait de bons avis, et, en mêlant dans une juste mesure l'indulgence à la fermeté, s'efforcerait de le rendre meilleur. Oh! mon père!

— Assez, mon enfant, assez! Rentrons vite chez nous. Prends la plume.

— Ah! vous vous moquez de moi.

— Mais non, je t'assure, tu planes, sans le savoir, au milieu des plus hautes considérations sociales : la perfection cherchée et trouvée par les voies du cœur!... seulement, ce qui me chagrine, c'est que, lorsque l'humanité, grâce à toi, sera parfaite, elle s'ennuiera peut-être un peu. N'importe! ce n'est là qu'un léger inconvénient. Quitte le pinceau, ma fille, et prends la plume.

— Oh! c'est bien mal, mon père... Vous plaisantez toujours!

— Je plaisante, je ris, je cause, répliqua le baron avec une gaieté pleine d'attendrissement, c'est que je suis heureux, ma fille, bien heureux, va! Quand j'étais banquier, et rien que banquier, je m'occupais de toi, ou plutôt, je m'en occupais mal. A présent... les banquiers... Oh! certainement, ce sont les rois de notre époque. Mais il y a un titre bien plus beau, plus doux, plus glorieux, c'est d'être père. Tu as bien raison, ma Stéphanette: la vie du cœur est tout, le reste n'est rien. Ah! comme elles nous enseignent de belles cheses, ces petites filles, ces chères créatures, sans avoir jamais rien appris!

— Mon bon père!... Mais parlez-moi en toute sincérité: cela ne vous contrarie pas de ne plus voir M. Christian?

— En toute sincérité, ma fille, cela me contrarie beaucoup. Je le trouve charmant, ce jeune homme.

— Ah!

— Mais il est venu à la maison pour faire faire son portrait; le portrait est fini, et Christian n'a plus aucun motif.....

— C'est vrai, mon père!

Et elle ajouta avec une sorte de résignation :

— Oublions-le comme il nous oublie sans doute.

— Tu as une compensation, reprit le baron d'un ton un peu taquin. Tu as Mlle Laluette. Essaye avec elle ton système de l'amitié appliquée à l'amélioration de l'espèce humaine.

— Ah! mon père!

Ils rentrèrent chez eux en devisant ainsi.

Mais, malgré les conseils, un peu ironiques peut-être, du baron, Stéphanie ne put essayer, avec Mlle Hermance Laluette, le système dont elle n'avait obtenu que de bons résultats auprès de Christian.

Il faut dire d'abord que, malgré ses instances, la jeune fille échoua dans tous ses efforts pour placer le *Champ de carottes* que l'artiste lui avait envoyé.

MM. Cornefert et Piquoyseau se montrèrent inflexibles dans leur détermination et leurs refus.

Le jour même où ils vinrent chercher les nouveaux ouvrages de la jeune fille, et quelques heures après leur départ, elle vit arriver chez elle Mlle Hermance, haletante, furieuse, échevelée.

Stéphanie était seule en ce moment, comme d'habitude.

La vieille artiste bouscula la servante qui lui ouvrit la porte de l'appartement, et entra au salon avec l'impétuosité d'une tempête.

— Mon tableau! dit-elle.

— Ah! mademoiselle, reprit Stéphanie en se levant...

— Pas d'explications! mon tableau!

— Le voici, mademoiselle.

— C'est bien. Adieu! Oh! je savais bien qu'il y avait un ou plusieurs mystères. Mais je les ai percés à jour. Si vous me rencontrez, je vous défends de me saluer.

— Mais, mademoiselle...

— Pas un mot! Oh! pas un mot! Je ne vous connais pas.

— Ma foi, mademoiselle, comme vous voudrez.

Mlle Laluette allait sortir; mais elle se ravisa, et, continuant d'une voix irritée:

— Pas d'explications, ai-je dit? Il y en aura une, et sanglante. Il est temps de démasquer et de traîner dans la poussière ceux ou celles qui usurpent le nom sacré d'artiste, qui nous retirent le pain de la bouche, qui nous ferment toutes les issues, qui nous réduisent à la mendicité par une concurrence déloyale. Artiste, vous!... Dérision et mensonge! Vous n'êtes pas plus artiste que mon propriétaire. Vous êtes... Ah! vous voulez m'entendre! Vous m'entendrez! Je vais vous dire ce que vous êtes.

Et brandissant son *Champ de Carottes* comme un drapeau vengeur, transformée malgré sa laideur, véhémente,

magnifique d'exaltation et de colère, M[lle] Lalnette s'avança, comme pour la pulvériser, vers Stéphanie étonnée et tremblante.

H. AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

(Voir pages 26, 39, 92, 118, 141, 174 et 191.)

La séance royale du 23 juin 1789.— M. de Brézé.— Mirabeau.— Le banquet donné au régiment de Flandres.

Nous ne voulons point sortir de Versailles. Rappelons seulement que le 19 juin les députés du tiers avaient sommé les deux autres ordres de se réunir à eux pour la vérification des pouvoirs et, sur leur refus, s'étaient déclarés assemblée nationale. La cour effrayée fait militairement garder les abords de l'Assemblée et suspend les séances jusqu'au 23 juin, jour de la séance royale. C'est alors que Bailly, président des députés du Tiers, les conduit au Jeu de paume.

On sait le reste. Tous les historiens ont raconté et David a retracé la scène du serment du Jeu de paume. Mounier a proposé de prêter le serment de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Barnave en rédige la formule, Bailly la lit, tous les députés la répètent, sauf un seul, Martin d'Auch. Tous les bras sont tendus, toutes les poitrines haletantes, la Révolution revit tout entière sur ce tableau.

Cependant le 23 juin s'ouvrit la séance royale. On remarquait aux places des ministres le tabouret vide de Necker. Le roi parut, sa noble figure ne rayonnait plus de cette confiance qui la rendait vraiment belle le jour de l'ouverture des états généraux. Il était frappé comme roi dans ses espérances d'union entre ses sujets des différents ordres, comme père dans ses affections, car le Dauphin était mort peu de jours auparavant.

D'une voix émue il prononça ces paroles, après avoir exposé ses projets de réforme et d'amélioration : « Vous « venez, messieurs, d'entendre le résultat de mes dis- « positions et de mes vues, elles sont conformes au vif « désir que j'ai d'opérer le bien public, et si, par une « fatalité loin de ma pensée, vous m'abandonniez dans « une si belle entreprise, seul je ferais le bien de mes « peuples, seul je me considérerais comme leur re- « présentant, et connaissant vos cahiers, connaissant « l'accord parfait qui existe entre le vœu le plus géné- « ral de la nation et mes intentions bienfaisantes, j'aurais « toute la confiance que doit inspirer une si rare har- « monie, et je marcherais vers le but que je veux attein- « dre avec tout le courage et la fermeté qu'il doit in- « spirer.

« Réfléchissez, messieurs, qu'aucun de vos projets, « aucune de vos dispositions ne peut avoir force de loi « sans mon approbation spéciale. Ainsi je suis le garant « naturel de vos droits respectifs, et tous les ordres de « l'État peuvent se reposer sur mon équitable impar- « tialité. Toute défiance de votre part serait une grande « injustice. C'est moi jusqu'à présent qui fais tout pour « le bonheur de mes peuples, et il est rare, peut-être, « que l'unique ambition d'un souverain soit d'obtenir « de ses sujets qu'ils s'entendent enfin pour accepter « ses bienfaits.

« Je vous ordonne, messieurs, de vous séparer tout « de suite et de vous rendre demain matin chacun dans « les chambres affectées à votre ordre pour reprendre « vos séances. »

« Le roi, dit M. de Falloux dans la *Vie de Louis XVI*, « se lève et sort ; la noblesse le suit ; le tiers état et « les membres qui s'y sont ralliés demeurent immo- « biles. Ces concessions octroyées avec tant de franchise « déconcertaient toutes les animosités ; Mirabeau se « hâta de les ranimer : « Messieurs, s'écrie-t-il, j'avoue « que ce que vous venez d'entendre pourrait être le « salut de la patrie, si les présents du despotisme n'é- « taient pas toujours dangereux ! »

Ce fut alors que, M. de Brézé, grand maître des cérémonies, ayant invité les membres du tiers état à se retirer, Mirabeau lui jeta ces paroles si souvent répétées depuis : « Allez dire à ceux qui vous envoient que nous « sommes ici par la puissance du peuple et qu'on ne « nous en arrachera que par la force des baïonnettes. »

L'Assemblée adopta ces paroles par des acclamations et se déclara inviolable.

« A partir de ce jour, poursuit M. de Falloux, tout « équilibre est rompu dans la lutte entre la royauté et « la révolution. C'en est fait des modifications modérées, « des améliorations progressives.

« La royauté vient de tenir un langage pacificateur, « d'ouvrir ses mains généreuses ; la révolution rejette « la paix, et Mirabeau montre le poing. Les députés « décrètent à la fois leur omnipotence et leur inviolabi- « lité, déchirent leurs mandats et plantent fièrement « l'étendard de leur usurpation. »

Paris et Versailles virent se succéder les scènes de violences. Les esprits surexcités, les factieux systématiques, n'attendaient que l'occasion ou plutôt le prétexte d'un éclat définitif. Le banquet de la salle du théâtre du château vint leur offrir ce prétexte ; ils ne le laissèrent pas échapper. Laissons M. Alfred Nettement, l'auteur de la *Vie de madame la marquise de la Rochejaquelein*, raconter cette journée. On s'attendait à des troubles, et le ministère, obéissant aux lois nouvelles, avait demandé à la municipalité de Versailles de requérir la présence du régiment de Flandres dans la ville. La municipalité avait trouvé la demande opportune, et la réquisition avait été faite dans toutes les formes constitutionnelles. Le régiment de Flandres venait donc d'entrer dans la ville.

« Il était d'usage, quand un nouveau corps venait « tenir garnison dans une ville, continue M. Nettement, « qu'il fût fêté par les troupes qui s'y trouvaient déjà. « Les gardes du corps offrirent donc, le 1er octobre, un « déjeuner aux officiers du régiment de Flandres, ainsi « qu'aux officiers des gardes-suisses et de la garde na- « tionale de Versailles. Comme nulle part on n'aurait « trouvé un local assez vaste, on avait mis à leur dispo- « sition la salle du théâtre du château. Les personnes « de la cour prirent place dans les loges pour assister à « cette fête, La gravité des circonstances, les périls « que couraient notoirement le roi et la famille royale, et « la chaleur du dévouement, s'exaltant à la chaleur des « toasts, produisirent bientôt une surexcitation géné- « rale. On amenait à chaque instant des soldats du « régiment de Flandres et des gardes nationaux dans la « salle du banquet, et on les faisait boire à la santé du « roi. Quelques serviteurs de Louis XVI allèrent lui « rapporter les détails de cette scène d'enthousiasme, « et lui conseillèrent de paraître avec la reine et le dau- « phin dans la salle du banquet, où le vieux cri de la « France dont les bouches s'étaient déshabituées depuis « le commencement de la révolution, retentissait avec « tant d'ensemble et de cordialité. Le roi céda à ce con- « seil; il parut d'abord dans sa loge avec la reine qui « tenait le dauphin dans ses bras. Puis l'enthousiasme « général les gagna. Cette reine, dont un seul regard, « selon l'expression de l'illustre Burke, aurait, dans un « siècle de chevalerie, fait tirer du fourreau dix mille « épées, fit le tour des tables avec le roi, en adressant à « chacun de paroles remplies d'une grâce royale qui tou- « chait tous les cœurs. La musique jouait le bel air de l'o- « péra de Sedaine : « O *Richard! ô mon roi!* » et chacun « était ou voulait être Blondel. Gardes nationaux, soldats « du régiment de Flandres, gardes du corps, gardes sui- « ses, tous se serraient la main, et juraient de combattre « et de mourir pour le roi... Il semblait qu'une monar- « chie si tendrement aimée ne pouvait périr, et que si « elle était attaquée, elle serait défendue. C'était là « le sentiment de tous; il n'y eut de cri offensant « poussé contre personne... Mais il y avait dès lors des « gens qui se trouvaient offensés par le cri de : *Vive le* « *roi!* Le serment de défendre celui qu'ils voulaient « attaquer leur semblait une menace.

« Cet enthousiasme militaire, qui s'était longtemps « continué dans la soirée devant le balcon de la cour de « marbre où le roi et la famille royale s'étaient mon- « trés au milieu des vivats, avait profondément irrité « les chefs du parti populaire dans l'Assemblée. Les « esprits circonspects eux-mêmes s'en étaient émus. Il « leur semblait imprudent de provoquer un orage qu'on « ne pouvait ni braver ni détourner. Ils se plaignaient « de ce qu'on eût cédé aux entraînements du sentiment, « au lieu de calculer, avec la froide raison, les consé- « quences de cette manifestation inopportune d'un « royalisme impuissant. La royauté était sous la main « de la révolution, comme la proie sous la griffe du ti- « gre : à chaque mouvement qu'elle faisait, la redou- « table main s'appesantissait sur elle et lui faisait de « nouvelles et de plus profondes blessures... »

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —



LE LISEUR

Heureux qui peut lire, mais ce qui s'appelle lire, tranquillement, à tête reposée, sans avoir une tâche qui le réclame, une affaire qui le sollicite, un coup de sonnette impérieux qui vienne rompre le charme de cette douce occupation qui n'est pas un travail, et qui, cependant, n'est pas l'oisiveté!

Combien d'écrivains, détournant le *sylvasque amem inglorius* de l'objet auquel l'a appliqué Virgile, l'ont transféré des forêts à leur bibliothèque! Qu'ils seraient heureux d'y passer leurs journées sans gloire dans le commerce de tous les charmants esprits qui ont écrit, du bout de leur plume-fée, tant de beaux ouvrages!

Est-il d'abord une occupation plus aimable que de former sa bibliothèque? Je n'y admettrai que des écrivains d'élite.

Odi profanum vulgus et arceo

Je hais le vulgaire profane des écrivains médiocres et je l'éloigne des rayons qui ne doivent être habités que par mes auteurs favoris. Chacun de ces grands esprits a sa place accoutumée où ma main va le chercher sans hésitation et sans peine. C'est, suivant l'attrait du moment, Homère, Bossuet, Plutarque, Virgile, Dante, Corneille, Shakespeare, Molière, Mme de Sévigné, la Fontaine, la Bruyère, Pascal, Fénelon, Racine, Cicéron, Tacite, Schiller, Walter Scott, Byron même, si admirable souvent dans ses grandes inspirations, malgré les égarements de sa muse. Ce sont aussi les contemporains dans ce qu'ils ont de meilleur : Lamartine à son aurore, Victor Hugo avant que l'orgueil et la haine eussent précipité cet archange des hauteurs où il planait, les grands historiens et les grands orateurs de nos jours. Je les veux tous là, sous ma main, toujours prêts à descendre, — j'allais dire de leur piédestal, — soyons plus simple et plus vrai, de leurs rayons.

Délicieuses conversations où je puis toujours me taire et les laisser toujours parler, eux qui parlent si bien! Conversation commode, que l'on commence quand on veut, que l'on suspend sans gêne pour méditer, le doigt sur la page qui vous ravit, et que l'on hésite à tourner, que l'on reprend sans précaution oratoire et sans circonlocution!

Il y a des gens qui voudraient avoir connu les grands

écrivains des temps passés. Mais, malheureux, vous les connaissez. Ils vous ont légué dans leurs écrits ce qu'ils ont eu de plus précieux, de plus exquis, leur intelligence, leur cœur, leur génie, leur âme. Ils respirent tout entiers dans leurs livres. C'est là qu'il faut aller les chercher. Est-ce que lorsque vous lisez le *Discours sur l'Histoire universelle* ou que vous avez devant les yeux les oraisons funèbres des deux Henriette, que le grand évêque de Meaux envoya à l'abbé de Rancé, le réformateur de la Trappe, dont l'abbé Dubois vient de publier la belle et véridique histoire, comme « deux têtes de mort assez touchantes, » dignes de figurer dans la cellule d'un solitaire, vous n'êtes pas aussi heureux que le grand Condé, se promenant avec Bossuet sous les beaux ombrages de Chantilly, « au bruit de ces eaux qui ne se taisaient ni jour ni nuit, » et qui sont rentrées dans le silence depuis longtemps? Est-ce que vous n'entendez pas sa grande voix tonner dans la chaire, quand vous tournez la page de l'*Oraison funèbre de la Princesse Palatine* où il s'écrie : « Qu'ont-ils eu, ces rares génies? » N'entendez-vous pas soupirer l'âme tendre et chrétienne de Racine dans les chœurs d'*Esther*, et n'entendez-vous pas passer son génie, comme un aigle aux ailes étendues, dans les vers immortels d'*Athalie?* Le vieux Corneille ne vous apparaît-il pas, dans toute la majesté de sa haute taille, quand le Cid s'écrie :

Paraissez, Navarais, Maures et Castillans!

ou lorsque le vieil Horace, presqu'aussi grand que le vieux Corneille, laisse tomber de sa bouche romaine le fameux :

Qu'il mourût!

Ah! de grâce, pendant que je suis avec mes auteurs favoris, ne laissez pénétrer ici aucun importun! Puisqu'ils y sont pour moi, retenez-le bien, je n'y suis pour personne. Dieu! si quelque citoyen de cette immense tribu des sots qui, suivant le mot du poëte, ont toujours été depuis Adam en majorité, violait la consigne; s'il venait m'apporter le bruit du jour, la sottise de la matinée, un lambeau de la chronique en vogue recousu dans une conversation brodée de calembourgs par à-peu-près et de plaisanteries faisandées; si quelque perturbateur allait troubler mon repos, s'il jetait dans cette oasis parfumée des plus belles fleurs de l'esprit humain les misères, les inepties, les productions nauséabondes de la petite presse, que Louis Veuillot a marquées au front d'un coup de son art dans *les Odeurs de Paris;* si ces photographes ambulants, qui viennent inventorier nos mobiliers et nos personnes et qui vous décrivent en un clin-d'œil un homme depuis la calotte de velours jusqu'aux chaussons inclusivement, — ceux de l'auteur des *Libres Penseurs* n'y ont pas échappé, — allait apparaître dans cette solitude comme le spectre de Banco au festin de Macbeth! Qui sait? Galvaudin, Trivoix, Lupus et Fouilloux sont peut-être en tournée. Ils font courir le bruit que l'esprit court les rues; n'en croyez rien, et mettez les deux verroux. Barricadez la porte et fermez les volets, s'il le faut, car ces gaillards-là sont capables, quand on les chasse par la porte, de rentrer avec l'ennui par la fenêtre.

Bien souvent, je vous l'avouerai, j'ai regretté, dans nos logis rétrécis et étriqués où l'on est obligé, par suite de la cherté du terrain, de mesurer l'espace d'une main avare, ces larges habitations d'autrefois, où l'on pouvait placer sa bibliothèque dans une vaste pièce, loin des atteintes des importuns, des bruits de la rue et même du mouvement intérieur de l'appartement! Je vois d'ici la salle boisée dont les fenêtres donnaient sur un jardin, et dans laquelle on trouvait un repos assuré, un silence que rien ne troublait, et cette sécurité qui ajoute au charme de la lecture.

Regardez le liseur d'autrefois assis commodément dans un large fauteuil et tenant son livre à la main. Rien ne le trouble, ne l'inquiète ou ne le menace. Tâchons de faire comme ce roi d'Espagne qui, en apercevant du haut de son balcon, sur une place, un homme qui lisait et laissait échapper des exclamations d'hilarité accompagnées de gestes véhéments, s'écria que « certainement de deux choses l'une : ou cet homme devenait fou ou il lisait *Don Quichotte.* » Quel est le livre que lit notre homme? Il s'amuse, on ne saurait en douter, rien qu'à voir le mouvement de sa physionomie et le pli que laisse à sa joue sa bouche à demi-ouverte. Mais quel est l'auteur qui a le privilége de dérider ainsi la figure de ce liseur d'autrefois? Quel est l'ouvrage qu'il tient à la main?

Serait-ce par hasard un de ces pamphlets acérés, dans lesquels Voltaire épanchait sa verve satirique en y versant à pleines mains sa mordante ironie et le fiel de son âme contre ceux qui osaient soutenir les droits de la vérité contre l'omnipotence de son génie?

Non. Voltaire a bien de l'esprit; mais son esprit a plus de malice que de gaieté. Il fait sourire, et l'on se reproche le sourire que sa malignité vous arrache. Voltaire ne fait pas rire, il est trop méchant.

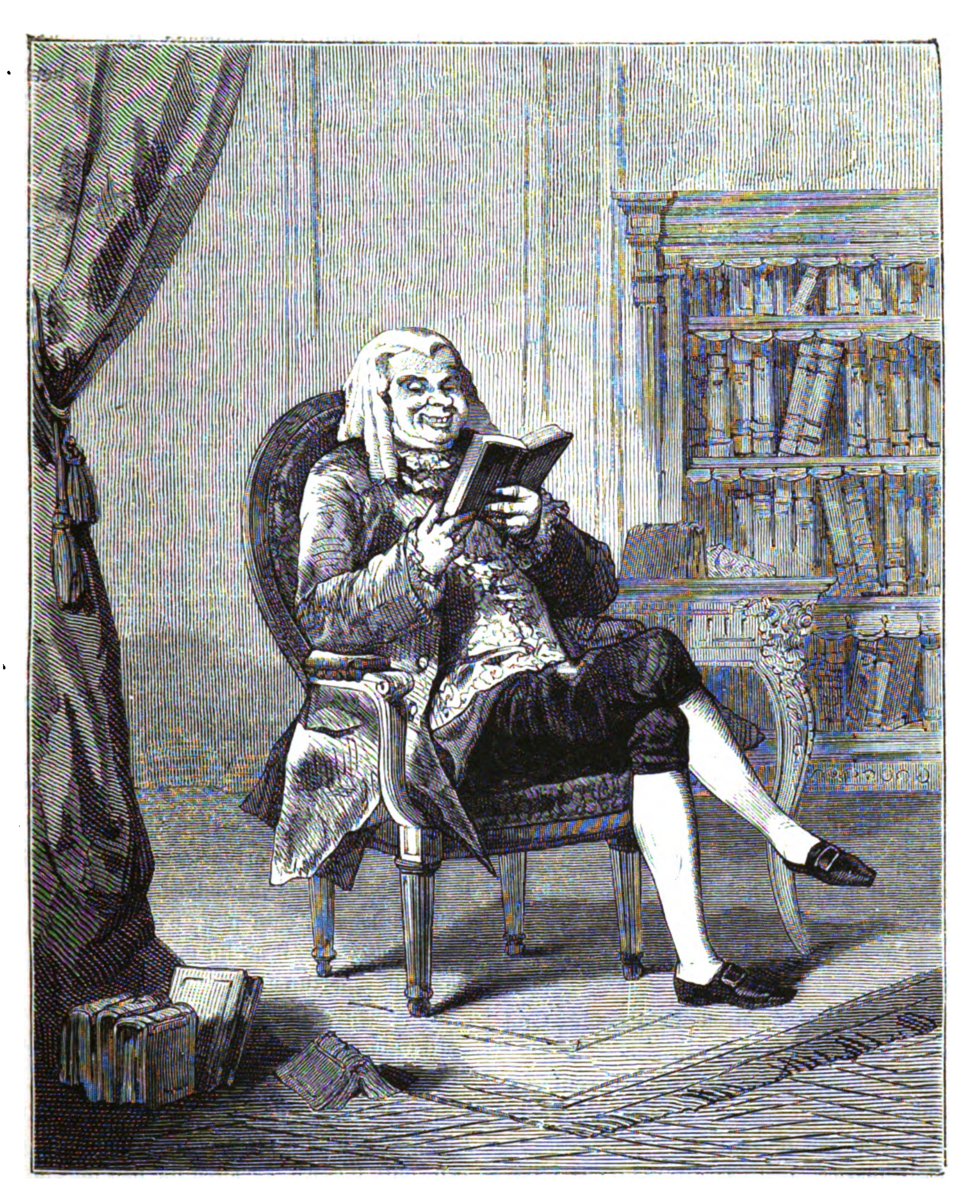
Serait-ce Scarron avec ses bouffonneries qui, au commencement du grand siècle, eurent ce succès prodigieux qui indignait Boileau? Notre liseur tient-il à la main l'*Énéide travestie* et lit-il la fameuse description de l'Élysée, ce séjour des ombres, où l'on voyait

L'ombre d'un cocher,
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carosse?

Non, il y a toujours quelque chose de forcé dans les plus grandes jovialités de Scarron. Sa gaieté factice sent l'effort qu'il faisait pour rire au milieu de ses souffrances. On devine que, s'il rit, c'est pour ne pas pleurer. Scarron n'est pas un rieur, c'est un bouffon.

Serait-ce Beaumarchais?

Notre liseur d'autrefois tient-il à la main le *Barbier de Séville*, ou cette comédie du *Mariage de Figaro*, cette *Folle Journée*, comme l'appela Beaumarchais lui-même, que le dix-huitième siècle, un pied déjà sur la pente qui allait le conduire au fond de l'abîme des révolutions, se plaisait à écouter, en oubliant la fuite des dernières heures tranquilles qu'il eut à passer, l'ouragan de 89 qui commençait à se lever, et le flot des idées subversives et des passions anarchiques qui battait déjà les assises sociales?



Il lit Molière!

Non. Il y a une qualité qui manque au comique comme au style de Beaumarchais, le naturel. Ce ricanement perpétuel contre tout ce qui existe finit par lasser. On admire sans doute cette prodigieuse dépense d'esprit ; mais on entend le bruit du briquet qui, en battant la pierre, produit des étincelles. Derrière tous les personnages on aperçoit Beaumarchais, Beaumarchais qui s'est peint lui-même dans son Figaro. Beaumarchais n'égaye pas parce qu'il n'est pas joyeux. Il poursuit la gaieté sans l'atteindre, et il n'arrive qu'au persiflage qui en est la caricature ; il ne rit pas, il raille.

Ah! je devine enfin le livre que tient notre liseur d'autrefois, dont la figure joviale respire une franche gaieté. Je le devine à l'hilarité qui règne dans tous ses traits et qui entr'ouvre sa bouche pour laisser passer un joyeux rire. Il lit Molière, Molière notre grand et vrai comique! Et parmi les comédies de Molière, je parierais volontiers que celle qui excite cet accès d'hilarité chez

notre liseur, n'est ni *le Misanthrope*, ni *Tartuffe*, ni *les Femmes savantes*. Ce doit être *le Bourgeois Gentilhomme*, à moins que ce ne soit *le Malade imaginaire*.

RENÉ.



UNE HISTOIRE INTIME
(SECONDE PARTIE)

(Voir pages 162, 179, 198, 219, 235, 250 et 262.)

Je suis encore tout émue de la surprise que j'ai éprouvée ce matin. Je faisais la paresseuse, me sentant une grande disposition pour le rhume, et je songeais, frileusement enfoncée jusqu'au menton dans mes couvertures, quand ma porte s'est vivement ouverte.

Je n'ai pas levé les yeux et j'ai demandé :

— Quelle heure est-il donc, Jeannette?

On n'a pas répondu, j'ai senti des lèvres fraîches se poser sur ma joue et j'ai ouvert brusquement les yeux. Marie des Haudiers était là souriante, fraîche, enchantée de pouvoir jouir pleinement de mon ravissement.

Elle a retiré son chapeau et s'est assise sur mon lit. Nous avons causé longtemps. Peu à peu sa physionomie a perdu sa gaieté. Au fond du cœur elle éprouve d'amères tristesses, c'est pour pouvoir me les confier qu'elle a désiré accompagner Mme des Haudiers aux Haudiers, où sa présence était nécessaire pour vingt-quatre heures. Hermine est toujours morne, Georges toujours malheureux.

— Nous ne pouvons vivre longtemps comme cela, me disait-elle en se couvrant le visage de ses deux mains. A son retour ou il épousera Hermine, ou nous ne le reverrons plus.

— Mais cela ne rendra pas la tranquillité à Hermine, lui ai-je dit.

— C'est vrai, a-t-elle répondu, et elle a ajouté : C'est à moi à me sacrifier, je me sacrifierai.

Je l'ai pressée de questions, elle n'a pas voulu me répondre tout de suite, elle m'a seulement dit en m'embrassant avant de repartir :

— Si j'étais mariée, Georges reviendrait certainement à Hermine : attendez-vous donc à entendre annoncer mon mariage.

J'ai revu Marie au presbytère. Je l'ai rencontrée dans la tonnelle où elle était assise d'un air accablé. Elle était pâle, et elle avait cependant l'air résolu.

— Ne me parlez pas, chère, m'a-t-elle dit en me serrant la main, mon mariage s'arrange, je souffre horriblement, et le son sympathique de votre voix seul me ferait pleurer.

Je suis très-inquiète de ces demi-confidences et surtout de l'air malheureux qu'a ma pauvre Marie. A quel mariage son héroïsme la pousse-t-il donc?

Je sais tout, et je suis attristée, confondue, désespérée. Marie, ma charmante, ma spirituelle Marie, épouserait M. de la Villeormond! Cela ne devrait pas être dans les choses possibles, et cependant il est sérieusement question de ce mariage. Madame des Haudiers ayant prolongé son séjour de quelques heures, j'ai pu aller rendre sa visite à Marie, cette après-midi. Elle était triste, mortellement triste. Nous avons tisonné presque sans rien dire. L'aboiement d'un chien dans la cour nous a fait nous déranger.

— Il me semble que je connais cette voix de chien, ai-je dit à Marie en me dirigeant vers la fenêtre.

J'ai en effet reconnu Stimon, le chien courant favori de M. de Villeormond.

— C'est le chien de M. de la Villeormond! ai-je ajouté. Son maître ne doit pas être loin.

En disant cela, mon regard s'est levé par hasard sur la figure de Marie. J'y ai vu une telle impression d'ennui, de chagrin, de désolation, que je me suis involontairement écriée : « Ce n'est pas lui, n'est-ce pas? » Elle a baissé la tête, a longuement soupiré et a dit : « C'est lui ! » J'étais à la fois confuse et irritée, je n'osais ni lui parler ni la regarder. Elle m'a pris le bras.

— Venez dans ma chambre, m'a-t-elle dit, votre visite me délivre de la sienne, montons.

Nous sommes remontées, et elle m'a tout dit. Pour ramener Georges à Hermine, il faut qu'elle se marie; M. de la Villeormond la demande en mariage, elle cherche à se faire à l'idée de l'accepter. Il a extérieurement tout ce qui convient à sa famille, il est gentilhomme, il a une fortune solide, des principes et des opinions qui semblent conformes aux leurs, c'est un honnête homme, c'est plus, c'est encore un chrétien.

— Vous voyez, il ne lui manque rien, m'a dit Marie non sans amertume.

Nous nous sommes regardées tristement. Ce long regard disait bien des choses, il disait ce qui manquait à M. de la Villeormond, pour qu'il pût paraître digne d'épouser Marie : la délicatesse et l'élévation des sentiments, la distinction des idées et des manières, un peu plus d'esprit et aussi un peu plus de cœur.

— Vous comprenez que je ne puis prendre tout de suite une pareille décision, m'a dit Marie; priez pour moi, et si ce mariage doit rendre la paix à ma sœur, qu'il s'accomplisse.

Je l'ai quittée la mort dans l'âme. En retournant à la Maraudière, nous avons rencontré Stimon et son maître. La gaieté toujours un peu grossière de M. de la Villeormond m'a fait mal, je suis restée en arrière; mais j'entendais sa conversation avec mon père, et je me sentais envahir par une grande tristesse. Un mariage peut-il être heureux avec une telle disproportion morale entre les gens? Tous les défauts de M. de la Vil-

leormond me revenaient en mémoire. S'il était seulement inférieur comme esprit et comme manières à sa femme, cette dernière pourrait réformer, adoucir, changer. Mais non, c'est une nature commune, solidement plantée dans la conscience de sa propre importance. C'est aussi une nature égoïste; il n'a jamais devant moi prononcé un mot qui parût l'expression d'un regret pour les parents qu'il a perdus, d'un souvenir pour les amis dont il vit séparé. Son affection pour sa tante est plutôt une habitude qu'un sentiment, et la façon dont il parle d'elle le prouve surabondamment. Chez lui et autour de lui, tout se rapporte à lui. Marie ne changera pas cela et elle en souffrira cruellement. Quand je pense à ce mariage, il me semble que je fais un mauvais rêve.

M. de la Villeormond sort d'ici. Il y a dans son air je ne sais quelle recrudescence de contentement qui me fait trembler. Car je ne puis pas me figurer Marie des Haudiers heureuse avec un homme de cette espèce. Je l'étudie, je le tourne, je le retourne, je ne me heurte qu'à des vulgarités. Il a été mal élevé, c'est vrai, il a été livré à une société qui n'était pas celle dans laquelle il devait vivre; mais il s'y est trouvé à l'aise, comme chez lui, il a les instincts peu délicats, les sentiments peu élevés. Autrefois, ce genre d'hommes pouvait avoir une certaine valeur dans les rangs d'une certaine société. On se battait bien à la guerre, on cultivait honorablement les champs paternels. Mais je ne vois pas que M. de la Villeormond ait gardé intactes ces vertus d'un autre siècle. Il vise même à l'homme moderne. Il lit... tous les mauvais romans qui paraissent, il aime l'argent, et il répète sans intention positivement mauvaise, mais très-sottement, tous les mensonges qui se fabriquent de nos jours sur les questions religieuses. S'il perdait le respect traditionnel de ses pères pour les grandes causes, que lui resterait-il cependant? Rien.

Mon Dieu! je voudrais concevoir une meilleure opinion de lui. Je voudrais découvrir en lui une corde muette que le doigt de Marie pût un jour faire vibrer. Je n'en trouve pas. Marie est trop distinguée pour lui. L'infériorité morale de son mari sera pour elle une source d'intimes souffrances. Elle a heureusement une foi vive et ferme. Sans religion, ces souffrances se supportent mal; mais avec la foi tout se supporte, et son ancre de salut sera là. Je me dis toutes ces choses, je me reproche parfois l'exagération de ses propres craintes, et cependant, jugeant de Marie par moi-même, je me dis que je ne serais pas heureuse avec M. de la Villeormond et sa tante. Ces préoccupations intimes dont je ne puis faire part à mon père, qui n'est dans aucune confidence, jettent mes idées sur une pente assez dangereuse pour mon repos. Qu'ai-je, en effet, à démêler avec les grandes questions de destinée, de mariage, d'avenir? Ma mission ici-bas m'a été, pour ainsi dire, providentiellement tracée. Je dois être une fille dévouée, rien de plus. Je n'ai pas de fortune, je ne vois personne, et les partis qui pourraient me convenir ne me conviendraient pas. Je dois donc accepter courageusement cette destinée un peu sévère, et pour cela donner à mon esprit, à mon imagination, à mes pensées, une certaine direction. N'ayant rien à attendre des bonheurs terrestres si mélangés d'amertume, hélas! je dois regarder plus souvent du côté du ciel. Et c'est pour cela que je fortifie mon esprit par des lectures sérieuses et que j'écarte avec soin les lectures amollissantes ou perfides. Mais ces mesures de prudence sont sans cesse battues en brèche par ceci, par cela. On a beau fermer les yeux, la lumière se montre. Depuis que je m'apitoie sur le sort réservé à Marie des Haudiers, depuis même que j'ai été mise au courant de ce petit drame de famille commencé l'hiver dernier, la folle du logis fait plus d'une excursion dans les régions qui lui ont été interdites par le Jugement et par la Volonté. Aujourd'hui, elle se démenait outre mesure. La vue de M. de la Villeormond l'avait irritée, et elle ne voulait rien moins que se lancer à la recherche d'un mari idéal pour Marie des Haudiers. Peu à peu, la question devenait personnelle, le bonheur terrestre s'affirmait, les illusions voltigeaient pareilles à des oiseaux prisonniers dans une cage dont on ouvre tout à coup la porte. Je me suis levée précipitamment, j'ai jeté là l'ouvrage de couture qui, ne m'intéressant pas assez, devenait par là même complice de toutes ces folies, et je me suis rendue dans la cuisine. C'était un jour maigre, Jeannette avait un front chargé de nuages. Elle plongeait, dans un panier rempli d'herbes, des mains agitées.

— Comprenez-vous Matthieu, mademoiselle! s'est-elle écriée; il m'a dit ce matin : les herbes poussent, Jeannette; quand vous en voudrez, vous n'aurez qu'à parler. Me voilà enchantée, monsieur n'aime rien tant que la soupe aux herbes, je cours lui demander la permission d'en faire couper, et Matthieu m'apporte ceci : des feuilles à peine longues, pied et tout, comme mon petit doigt. Je n'aurai jamais le temps de les éplucher pour ce soir.

J'ai immédiatement proposé mes services, ce qui a remis Jeannette de très-bonne humeur. J'ai pris le panier et je suis allée m'asseoir tout près de la fenêtre. Mes doigts ont commencé très-activement leur travail, et puis les pensées un instant mises en fuite sont revenues, elles ont fini par sortir en foule d'entre ces petites feuilles vertes, absolument comme sortaient de la caisse enchantée de la princesse Gracieuse ces légions de petits personnages qu'elle n'avait plus le pouvoir d'y faire rentrer. C'est encore Jeannette qui est venue à mon secours.

— Du train dont vous allez, cela ne sera jamais prêt, m'a-t-elle dit tout à coup; dans une minute je vais vous aider.

Elle est venue, et sa langue a continué d'aller aussi vite que ses doigts. Cette brave fille a l'esprit sensé, le jugement droit; elle n'est ni médisante, ni grossière.

Sa conversation a je ne sais quel sel peu attique, je le sais, mais qui, cependant, ne manque point d'une certaine saveur. Je me suis involontairement intéressée à ce qu'elle disait, et la caisse enchantée s'est trouvée refermée tout naturellement.

Mon père a reçu ce matin une nouvelle lettre de ma cousine Zoé. Depuis son départ de notre maison, c'est la seconde fois qu'elle nous donne signe de vie. Les rhumatismes dont elle souffre souvent l'empêchent d'écrire, dit-elle. Ses idées de villégiature lui ont passé. Elle ne peut concevoir comment nous pouvons continuer à vivre à la campagne, elle nous plaint sincèrement et nous demande gravement quand nous aurons fini de bouder le monde. Elle se plaint aussi, et très-amèrement. Elle met tous les signes de vieillesse dont elle souffre sur le compte de sa mauvaise santé et de la rigueur de la saison. Sa vue s'affaiblit, ses douleurs augmentent et elle ne sait pas d'où vient cela. Elle a pourtant renoncé aux robes basses l'hiver dernier, par prudence. Le mot convenance eût mieux valu. Elle a aussi perdu sa petite chienne, cette jolie Finette qui lui tenait si fidèle compagnie. Enfin les malheurs l'accablent tous à la fois. Mon père m'a chargée de lui répondre. Je ne savais que lui dire. Je me sens trop vieille pour elle désormais. Dieu merci, je ne vieillirai pas ainsi. Quand mes cheveux blanchiront, ils ne blanchiront pas sur une tête frivole. La vue des vieilles femmes futiles et coquettes produit sur les femmes jeunes l'effet que devait produire sur les jeunes Spartiates la vue des ilotes dans l'ivresse.

CALIXTE VALAUGUY

— La suite prochainement. —



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 158, 188, 232 et 252.)

Je ne veux pas entreprendre d'analyser l'*Émile* de Rousseau. Je n'ai pas besoin, pour le sujet que je traite, de donner une idée complète de cet ouvrage, et il faudrait, en outre, suivre le philosophe de Genève dans des sentiers dangereux et glissants où je n'ai pas l'audace de m'engager après lui. Le seul objet que j'aie en vue, c'est d'apprécier son influence sur l'éducation des femmes dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. J'atteindrai ce but en appréciant le petit nombre de pages consacrées dans ce volume à l'éducation de Sophie, sous les traits de laquelle l'auteur a personnifié la jeune fille destinée à devenir la compagne d'*Émile* et le type de l'éducation telle qu'il la comprenait.

Quelques mots suffiront pour expliquer l'apparition de cet ouvrage, son succès et l'influence qu'il exerça. On a vu dans quel état de sécheresse le règne exclusif de l'esprit et le scepticisme moqueur du dix-huitième siècle avaient jeté les âmes entraînées dans un tourbillon de distractions factices, emprisonnées dans un monde de convention. On respirait dans la société française du dix-huitième siècle une atmosphère morale viciée, assez semblable à celle des salons, à la fin d'une fête, quand l'éclairage, les respirations, les âcres parfums des toilettes, ont épaissi et corrompu l'air intérieur qu'aucune brise extérieure ne vient renouveler et purifier. Rousseau, en écrivant l'*Émile*, puis la *Nouvelle-Héloïse*, ranimait le sentiment refroidi, rallumait l'enthousiasme éteint et rappelait l'homme, de la société factice où il vivait, dans le sein de la nature. Ses livres étaient pleins de défauts, d'erreurs, de sophismes redoutables, d'appréciations arbitraires et de directions fausses; le souffle dangereux de la passion y régnait; mais ils réveillaient l'âme engourdie, ils la tiraient de la torpeur, du néant où nous l'avons vue descendre. La fièvre qu'ils lui communiquaient lui paraissait préférable à ce néant. La fièvre, malgré le malaise morbide qu'elle cause, c'est encore la vie. En outre, il y avait dans les écrits de Rousseau un mélange d'erreurs et de vérités. Il rendait un service réel aux femmes en les rappelant aux premiers devoirs de la maternité, à ceux de la famille, en les ramenant au berceau de leurs enfants. Enfin, s'il exaltait d'une manière dangereuse leur sensibilité, s'il surexcitait leur imagination, s'il exagérait le sentiment de la nature, il faut ajouter que ce culte de la nature, présenté à une société qui vivait d'une vie de convention, produisit l'effet que produit, à la fin d'une fête, une croisée ouverte sur un jardin rempli de lilas en fleurs, dont une fraîche brise apporte les senteurs embaumées au milieu d'une atmosphère corrompue. C'était un réveil. Les femmes se sentirent revivre. Ce fut tout pour elles.

Rousseau l'a dit lui-même en tête de son *Émile*, c'est pour une femme qu'il a écrit ce livre : « Ce recueil de réflexions et d'observations sans ordre et presque sans suite, écrit-il, fut commencé pour complaire à une bonne mère de famille qui sait penser. » Cette femme qui savait penser était Mme de Chenonceau.

On connaît le point de départ de la philosophie de Jean-Jacques : il faut en tout revenir à la nature; ce qu'elle fait est bien fait, ce que l'homme fait est mal fait. Cette maxime est la source d'où découlent à la fois les vérités et les erreurs que contient l'*Émile*. Pour l'éducation physique des enfants, il est vrai qu'on gagne à étudier les lois de la nature et à s'y conformer. Que les mères nourrissent leurs enfants, que ceux-ci ne soient pas gênés dans leurs mouvements par des liens qui les garottent sous prétexte de les soutenir, qu'ils soient habitués à vivre au grand air, qu'on n'omette rien de ce qui peut fortifier leur santé, délier leurs membres, voilà qui est à merveille. Mais Jean-Jacques ajoute

aussitôt : « Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits; il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain; il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment et par où il est entré. »

Nous voici aux antipodes du christianisme, comme aux antipodes du bon sens. Remarquez que Rousseau, en proclamant que « les premiers mouvements de la nature sont toujours droits, » convient cependant que « la seule passion naturelle à l'homme est l'amour de soi-même ou l'amour-propre dans son sens étendu. » Mais cet amour-propre, qui ne cherche que sa satisfaction, contient le germe de tous les vices, car il préfère une satisfaction égoïste à toutes les autres considérations. Le *moi haïssable* de Pascal est là tout entier. Rousseau ne se le dissimule point, car il voudrait retrancher de la vie des enfants tout l'espace qui s'écoule depuis la naissance jusqu'à l'âge de douze ans : « Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, dit-il, est celui de la naissance à l'âge de douze ans. C'est le temps où germent les erreurs et les vices sans qu'on ait aucun instrument pour les détruire; et quand l'instrument vient, les racines sont si profondes qu'il n'est plus temps de les arracher. Si les enfants sautaient tout à coup de la mamelle à l'âge de raison, l'éducation qu'on leur donne pourrait leur convenir; mais, selon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudrait qu'ils ne fissent rien de leur âme jusqu'à ce qu'elle eût toutes ses facultés : car il est impossible qu'elle aperçoive le flambeau que vous lui présentez, tandis qu'elle est aveugle, et qu'elle suive, dans l'immense plaine des idées, une route que la raison trace encore si légèrement pour les meilleurs yeux. La première éducation doit donc être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire et ne rien laisser faire; si vous pouviez amener votre élève sain et robuste à l'âge de douze ans, sans qu'il sût distinguer sa main droite de sa main gauche, dès vos premières leçons, les yeux de son entendement s'ouvriraient à la raison ; sans préjugés, sans habitudes, il n'aurait rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos soins. Bientôt il deviendrait entre vos mains le plus sage des hommes ; et, en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation. »

On voit ici l'inconséquence et la vanité du système d'éducation de J.-J. Rousseau. Il trouve que tout ce que fait la nature est bien, et il voudrait supprimer la première enfance, qui probablement a été établie par la nature. Qu'y a-t-il de plus insensé que cette idée de laisser les enfants dans une complète ignorance jusqu'à douze ans, dans l'espoir qu'à cet âge la raison les éclairera d'une lumière qui les fera marcher d'un pas sûr dans la vie? Qu'est-ce donc que cette raison, qui éclate à jour fixe, qui n'existait pas la veille et qui existe le lendemain? Tous ceux qui se sont occupés des enfants savent au contraire que leur intelligence commence à se former dès le premier âge, qu'elle a un crépuscule, une aurore avant de s'acheminer lentement vers son midi, et que ce qu'on appelle la raison d'un enfant de douze ans, — faible raison, — se compose des observations faites, des notions acquises, des jugements formés pendant les années qui ont précédé cette époque. Les mots mêmes se contredisent et se réfutent dans le programme de Rousseau. Comment détourner du vice sans enseigner la vertu? Comment garantir l'esprit de l'erreur sans lui montrer la vérité? Autant vaudrait proposer de chasser les ténèbres sans faire briller la lumière, et de combattre l'influence du froid sans avoir recours à la chaleur.

Le plan d'éducation de Rousseau pèche donc par ses bases mêmes. Il veut qu'on retourne en tout à la nature, et il commence par se révolter contre la marche naturelle de l'intelligence chez les enfants. Il voudrait supprimer l'intervalle nécessaire que l'auteur des choses, « des mains duquel tout ce qui sort est bien, » a établi entre la naissance et l'âge où la raison devient plus forte, car ainsi que le soleil, elle a une aube qui a commencé à luire longtemps avant que l'enfant ait atteint cet âge de douze ans, où Rousseau place d'une manière fatale l'époque à laquelle l'astre intellectuel se lève et peut éclairer notre route. Enfin il déclare « qu'il n'y a pas de perversité originelle dans le cœur humain et que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits, » et cependant il affirme, une page plus loin, que « c'est à partir de la naissance jusqu'à l'âge de douze ans qne germent tous les vices et toutes les erreurs des enfants. »

Ce sont bien là les contradictions et les erreurs d'un esprit spéculatif qui parle de l'éducation des enfants sans avoir jamais assisté à l'épanouissement successif de leur âme, sans avoir suivi du regard la première floraison de leur cœur et de leurs sentiments, sans avoir vu, passez-moi ce terme, leur esprit et leur cœur en bouton. Ce n'est pas ainsi que raisonnait et que procédait Fénelon. Il voulait que dès l'âge le plus tendre on commençât l'éducation des enfants, et il croyait que, même avant qu'ils pussent complétement parler, on pouvait les préparer à l'instruction. « L'enfant, ajoutait-il, apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savants ne sauraient parler les langues mortes, qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots c'est encore, dit saint Augustin, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. Considérez encore combien, dès cet âge, les enfants cherchent ceux qui les flattent et fuient ceux qui les contraignent ; combien ils savent crier et se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent ; combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant

jaloux; il ne savait pas encore parler, et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardait l'enfant qui tetait avec lui. »

Voilà l'observation, voilà la vérité, voilà la nature prise sur le fait. Les mères, dont Rousseau invoque le témoignage, répondront toutes avec Fénelon que c'est au berceau que doit commencer l'éducation des enfants. Elles affirmeront que, loin d'avoir reconnu que les premiers mouvements de la nature soient toujours droits, elles ont surpris de mauvais instincts, des passions naissantes dans ces petits êtres qu'elles portaient entre leurs bras : la jalousie, la colère, la vanité, la gourmandise, la ruse même. Elles accueilleront avec un sourire le paradoxe du philosophe de Genève, qui donne comme le type de la perfection en éducation un enfant qui serait arrivé à l'âge de douze ans sans savoir distinguer sa main droite de sa main gauche; heureux résultat de l'éducation négative préconisée par Jean-Jacques, et qu'on ne rencontre guère que chez les idiots !

On devine que les principes que Rousseau vient d'établir sont ceux qu'il applique à l'éducation de Sophie comme à celle d'Émile : « Après avoir tâché de former l'homme naturel, dit-il, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons aussi comment doit se former une femme qui convient à cet homme. » C'est le point de départ de Rousseau. Il n'admet pas qu'une femme doive être d'abord élevée comme un être intelligent et moral, pour Dieu qu'elle doit connaître et aimer, pour les devoirs qu'elle aura à remplir dans la famille à laquelle elle appartient, et que le mariage puisse ne pas être la fin nécessaire des jeunes filles dans des pays chrétiens où un grand nombre d'entre elles se consacrent à Dieu et aux œuvres de la prière et de la charité. « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes, dit-il. Leur plaire, leur être utile, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et qu'on doit leur apprendre dès l'enfance. » Rousseau trouve donc très-bien qu'on développe chez les jeunes filles le désir de plaire; il ajoute que les femmes sont « coquettes par état, » et cela lui paraît juste et naturel. Il n'a rien à redire aux minauderies que les petites filles apprennent de leurs mères; au désir qu'elles ont d'être trouvées belles; il admire les essais de parure qu'elles font sur leur poupée en attendant qu'elles deviennent leur propre poupée : « Ce qui serait défaut pour vous, ajoute-t-il, est qualité pour elles; empêchez ces prétendus défauts de dégénérer, mais gardez-vous de les détruire. » La grande différence qu'il aperçoit entre les hommes et les femmes, c'est que « l'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public; mais la femme, en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce qu'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. » Ceci l'amène à cette formule d'un style ambitieux, qui place la femme dans l'ordre moral bien au-dessous de l'homme : « Le système de l'éducation de la femme doit être à cet égard contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes et son trône parmi les femmes. »

Ainsi l'homme est fait pour la lumière, la femme pour l'ombre qui la suit. L'homme est fait pour être; la femme pour paraître, puisqu'elle est faite pour l'opinion et que l'homme seul est fait pour la vertu.

Il n'est pas étonnant qu'en partant de ces principes, Rousseau soit conduit à blâmer l'action du christianisme sur l'éducation des femmes, et qu'il méconnaisse ainsi l'influence salutaire et décisive que nous lui avons vu exercer sur elles au dix-septième siècle. Comme la plupart de ceux qui ont attaqué le catholicisme, Rousseau ne le connaît pas ou au moins le connaît mal : « A force d'outrer tous les devoirs, dit-il, le christianisme les rend impraticables et vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse et tous les amusements du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. » On sait ce qu'il faut penser de ces allégations. Certes, personne n'accusera Mme de Maintenon d'avoir établi à Saint-Cyr une morale relâchée; or tout le monde se souvient que le chant, la musique et la danse figuraient sur le programme d'éducation de la royale maison de Saint-Cyr. Ce n'est donc pas la morale catholique qui interdit le chant, la musique, la danse et tous les délassements honnêtes, c'est la morale janséniste. Nous ne voyons pas que Mme de Rambouillet, Mme de Sévigné, Mme de Maintenon, Mme de Grignan, Mme de Sablé et toutes ces charmantes grandes dames du dix-septième siècle aient eu rien de grondeur, de maussade et d'insupportable dans leur maison.

Du reste, Rousseau, tout en flattant les défauts des femmes, leur accorde peu d'estime et les considère comme des créatures subalternes. Il ne leur reconnaît pas le droit de pratiquer cette obéissance raisonnable dont parle l'Apôtre. Il assujettit à l'homme, pour lequel il croit la femme exclusivement faite, tout l'être de celle-ci y compris son âme. « Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, dit-il, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari. Quand cette religion serait fausse, la docilité qui soumet la mère et la fille à l'ordre de la nature efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des pères et des maris comme celle de l'Église. »

Avec ce principe ni les Fabia, ni les Fabiola, ni les Marcella, ni toutes ces grandes chrétiennes de la première phase de la prédication évangélique, n'auraient abjuré le culte des faux dieux. Au lieu d'adorer le Christ et d'embrasser le culte de la vérité qui leur était prêchée, elles seraient demeurées agenouillées aux autels de Jupiter et de Vénus avec leurs pères ou leurs maris.

Il est vrai que l'auteur d'*Émile* réduit la religion à

peu de chose. Il supprime d'un trait de plume toute la théologie. Tous les dogmes sur l'essence de Dieu, la Trinité, l'incarnation du Verbe, la rédemption, lui paraissent devoir être laissés en dehors de l'éducation des femmes. « Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, s'écrie-t-il, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres; quant à moi cela ne m'intéresse pas du tout. » Ce qui intéresse Rousseau, c'est qu'on croie à la vérité des dogmes qui concernent la morale, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la récompense des bons, le châtiment des méchants.

A la bonne heure, mais il y a une liaison entre les dogmes du christianisme et sa morale. Si Rousseau se croit le droit de juger et de repousser le christianisme révélé, au nom de quel principe refusera-t-il le droit aux destructeurs de la seconde heure de juger et de repousser le déisme rationnel qu'il veut leur imposer? Au nom de l'intérêt de la société? Mais un intérêt n'est pas un argument. Robespierre, ce triste élève de Rousseau, proclamera plus tard l'existence de l'Être suprême. Mais qu'est-ce que Dieu, le souverain législateur, existant en vertu d'une loi humaine, *Celui qui est*, mis aux voix par ses faibles et impuissantes créatures, et régnant sur la création de par la volonté de Robespierre? Si Rousseau le déiste se croit le droit de détruire la partie de la religion qui ne l'intéresse pas, pourquoi d'Holbach l'athée ne revendiquerait-il pas celui de détruire la partie de la religion qui intéresse Rousseau?

L'auteur d'*Émile* a senti le vide que laissait dans l'éducation des femmes la religion chrétienne qu'au fond il excluait de cette éducation, et il a essayé d'y suppléer : « Il existe pour l'espèce humaine une règle antérieure à l'opinion, dit-il; elle juge le préjugé même, et ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle que cette opinion doit faire autorité pour nous. Cette règle est le sentiment intérieur. Si ces deux règles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'âme qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, et l'opinion n'en fera jamais que des femmes fausses et déshonnêtes, qui mettront l'apparence à la place de la vertu. »

Mais, si le sentiment intérieur et l'opinion sont en désaccord, où trouver entre eux un arbitre? Écoutez la réponse de Rousseau : « L'arbitre sera cette faculté qu'on appelle la Raison. »

Quoi! voilà cette femme élevée exclusivement pour plaire à l'homme, qui devra recevoir de lui sa religion, qui a la raison trop faible pour juger les grandes vérités dont la connaissance est réservée aux intelligences viriles, dont la vertu a pour trône l'opinion; et, à un jour donné, cette imparfaite créature aura un sentiment intérieur assez clairvoyant pour l'avertir que l'opinion a tort, une raison assez haute et assez développée pour juger entre l'avertissement du sens intérieur et les exigences de l'opinion! Voilà par quelle complication d'influences contradictoires on fera remplir la tâche que le christianisme remplissait si bien à lui seul!

L'auteur d'*Émile*, on ne tarde pas à s'en apercevoir, compte assez peu sur ces influences, car il cherche à les fortifier d'un nouvel auxiliaire, c'est l'enthousiasme. Il essaye par une étrange confusion, qui devait avoir des conséquences fatales dans les temps qui suivirent immédiatement, de galvaniser l'âme humaine en substituant à la perfection véritable que le christianisme proposait aux esprits, une perfection chimérique qu'on peut poursuivre en dehors de la sphère de la morale comme dans cette sphère, et dans le vice comme dans la vertu. « Il n'y a point de passion sans enthousiasme, s'écrie-t-il, et point d'enthousiasme sans objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours constant dans l'imagination.... C'est ainsi que l'âme s'échauffe et se livre à ces transports sublimes qui font le délice des amants et le charme de leurs passions. Le beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh qu'importe? »

Nous entrons ici dans l'atmosphère enflammée de *la Nouvelle-Héloïse*. On comprend combien l'enthousiasme, venant assaillir la Raison, déjà embarrassée d'exercer son arbitrage entre le sentiment intérieur et l'opinion, contribuera à mettre les élèves de Rousseau sur le chemin de la vertu!

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Nous avons déjà un avant-goût de l'Exposition de 1867. Elle défraye les conversations des salons, et les gens qui ont le goût des primeurs sont déjà allés visiter le Champ-de-Mars, devenu le champ de bataille où toutes les industries se sont donné rendez-vous. Suivant les récits de quelques visiteurs qui aiment probablement à faire valoir leur courage, ces explorations avant l'ouverture ne sont pas sans quelques périls; on rencontre çà et là de ces bouts de cordes et de ces leviers qui effrayaient les Romains assiégeant Syracuse défendue par Archimède; les ateliers des travailleurs sont en permanence, car il faut être prêt au 1er avril, ce mois dangereux placé sous le signe du Poisson. Puis viennent les entretiens sans fin sur ce qu'on fera pendant l'Exposition. Je connais des Parisiens qui s'apprêtent à prendre la fuite comme s'ils avaient à craindre une invasion de Barbares. — « Paris, disent-ils, ne sera plus Paris. »

Est-il bien sûr qu'il le soit encore aujourd'hui, depuis que, sous prétexte de lui donner de l'air et de la lumière, on l'éventre dans tous les sens? Le bel hôtel du marquis de Vogüé, dans la rue Bourbon, cet hôtel qui était naguère un centre intellectuel où, avant les deuils

successifs qui ont atteint le noble propriétaire de céans, on trouvait les grâces de la conversation qui se perdent de plus en plus, et un concours d'hommes distingués venus de tous les points de l'horizon, n'est plus qu'une ruine. L'hôtel de famille que le duc de Broglie a habité, rue Saint-Dominique, pendant plus d'un demi-siècle, où il a passé les heureux temps de son mariage avec Mlle de Staël, où il a vu naître et grandir ses enfants et ses petits-enfants, va être rasé en partie par le boulevard conquérant, et l'on assure que le noble duc porte le deuil de cette habitation, témoin de ses joies et de ses douleurs, comme on porte le deuil d'un ami! L'hôtel de Noailles, situé rue de Bourbon, subira le même sort au mois d'avril. Les hôtels du faubourg Saint-Germain s'en vont avec l'ancien Paris.

Les Parisiens, qui font le projet de quitter Paris à l'occasion de l'Exposition, tiennent moins à leurs pénates que les nobles propriétaires dont je viens de parler. Ils motivent leurs projets de départ en alléguant que tout sera hors de prix à Paris envahi par toute l'Europe, sans compter l'appoint de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, et ils oublient d'ajouter qu'ils comptent que la hausse générale se fera sentir dans la prise des locations et qu'ils se préparent à sous-louer le plus cher qu'ils pourront leurs appartements.

Il n'y a pas jusqu'au Palais de justice où l'Exposition universelle n'ait eu son retentissement. On y a jugé le procès intenté par l'éditeur Dentu, de concert avec la commission de l'Exposition, à un libraire auquel il disputait le droit de publier un livre qui pouvait suppléer au *Guide officiel de l'Exposition universelle de* 1867. Il faut ajouter, pour être compris, que l'éditeur Dentu a acheté 350,000 francs le privilége de publier ce *Guide* qui doit être vendu à la porte du palais. Quand les bagatelles de la porte arrivent à ce prix, on comprend qu'on y tienne. Le demandeur a gagné son procès, sans obtenir cependant les dommages et intérêts qu'il réclamait.

⁂ Un autre procès a beaucoup occupé la haute fashion; c'est celui du duc de Persigny contre le fournisseur de robes de sa femme. La plus simple est de 700 francs! Quelle misère! Aussi le fournisseur s'étonne-t-il qu'on fasse tant de bruit pour si peu de chose: « Quand je suis mécontent d'un fournisseur, écrit-il superbement, je le paye et je m'adresse ailleurs. » Voilà qui est bien dit. Seulement il s'agit pour le défendeur d'être payé et non de payer. Monsieur Josse, vous êtes toujours orfèvre!

⁂ La fête des patineurs a eu lieu dans la nuit du 23 janvier sur le lac du bois de Boulogne. Il était temps. Le lendemain, il eût été trop tard. Le dégel était arrivé à l'improviste, et les glaces, encore plus éphémères que les fleurs, étaient « où sont les neiges d'antan. » La fête a été très-brillante : on a remarqué parmi les femmes qui y assistaient la princesse de Metternich et la comtesse de Pourtalès. La colonie russe y était au grand complet, elle était là comme chez elle. J'espère qu'on avait amené ces braves paysans russes venus pour construire des cabanes à la mode de leur pays dans le parc de l'Exposition, et qui ne se sont consolés d'être à Paris que lorsqu'ils ont vu qu'il y neigeait et qu'il y gelait comme à Saint-Pétersbourg. Le coup d'œil du tapis de glace éclairé par la lumière électrique et sur lequel erraient, comme autant de feux-follets, des patineurs, la plupart portant au front une petite lanterne rouge ou verte, avait quelque chose de féerique. Deux orchestres, qui alternaient, à cause de la rigueur de la température, jetaient de joyeux airs aux patineurs, et éveillaient les rares oiseaux cachés dans quelques trous d'arbres, au sein des massifs du bois de Boulogne. Tout s'est terminé par un feu d'artifice, image des plaisirs et de la gloire du monde, qui éclate en pétards et s'éteint en fusées.

⁂ Aujourd'hui, Paris a changé sa robe de glace contre une robe de boue, et en passant dans le Luxembourg, je me suis rappelé quelques lignes de M. Zola, que j'avais lues le matin dans *le Figaro:* « Dans la grande allée, les promenades sont éventrées. Une rue va traverser brutalement les feuillages, et les terrassiers ont déjà fouillé le sol, par larges blessures. On dirait des fosses communes. La neige, posée sur les bords de ces tranchées, les fait briller sinistrement ; elles paraissent toutes noires à côté de cette blancheur, et elles semblent attendre les misérables bières des pauvres gens. Un étranger croirait que la peste vient de s'abattre sur Paris et qu'on utilise le Luxembourg pour enterrer les morts. »

⁂ Parmi les résultats de l'Exposition de 1867, j'ai oublié de compter la naissance de plusieurs journaux. Ils se lèvent comme une volée de moineaux-francs pour avoir part à la picorée. Voici le *Mousquetaire,* de M. Alexandre Dumas, qui ressuscite; le *Camarade* prend position, et la *Vogue parisienne* avec ses informations qui sont comme un guide perpétuel pour le provincial et l'étranger, signale son entrée en scène en attaquant, avec toute raison, la funeste manie du duel.

⁂ Dans une matinée musicale où plusieurs artistes en renom ont été entendus, Mlle Eugénie Mathieu, cette jeune pianiste d'un talent si distingué que Listz, dans son dernier voyage à Paris, a lui-même applaudie, a enlevé tous les suffrages par la manière à la fois savante et brillante dont elle a exécuté plusieurs morceaux.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.— Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Les deux Sœurs, de Ch. Baxter.

LES DEUX SŒURS

Ne vous est-il jamais arrivé, en voyant deux sœurs assises auprès du foyer paternel, ou se promenant dans la verte campagne, quand le printemps a ramené les beaux jours, les bruits d'ailes sous la charmille et les senteurs embaumées qui parfument l'atmosphère, de chercher à déchiffrer sur leurs fronts, où la jeunesse rit dans sa fleur, l'énigme de leurs destinées? Des savants vont, au prix de fatigues sans nombre, étudier les marbres de Memphis. Ceux-ci se penchent sur la poussière où s'éleva jadis Persépolis la grande ou la Babylone antique et cherchent, avec une passion ardente, infatigable, à rétablir le texte d'une inscription à demi effacée. Ceux-là, à l'instar de Champollion, dont ils travaillent à compléter la découverte, s'assoient au pied d'un sphinx colossal, qui semble les regarder avec une

ineffable dérision, et consument leurs journées à épeler sur son piédestal les hiéroglyphes obscurs dont le sens est perdu.

Ce sont d'autres énigmes qui tentent ma curiosité. Les hiéroglyphes dont je cherche à deviner le sens ne sont pas écrits sur le front des temples bâtis par la main des hommes, mais sur le front de ces temples plus augustes et plus beaux, œuvres choisies de la main de Dieu.

C'est ainsi que je vous ai rencontrées, charmantes sœurs, Olivia et Sophie. Toutes deux alors réunies au manoir paternel, toutes deux dans votre prime jeunesse, vous me produisiez l'effet de ces fleurs qui, nées sur la même branche, éblouissent de leur éclat et parfument de leur haleine le papillon qui voltige, l'oiseau qui leur jette en passant sa note la plus douce, et le promeneur solitaire qui s'arrête pour les admirer. Ou bien encore, je vous comparais dans ma pensée à ces navires couverts de blanches voiles qu'on suit dans le port d'un regard mélancolique, en se demandant vers quel point de l'horizon les emporteront le flot et la brise, s'ils trouveront des vents favorables ou contraires, une mer aux vagues caressantes ou irritées.

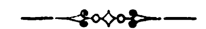
Et je me disais, fière Olivia, que votre beau front porterait légèrement la couronne d'une duchesse ; que, dans les tournois du moyen âge, les plus braves paladins eussent ambitionné la gloire de revêtir vos couleurs, et que le mieux faisant de la passe d'armes eût reçu avec joie le prix de votre noble main. Et je rêvais pour vous une grande destinée. Je vous voyais puissante, riche, admirée, adorée, animant aux grandes actions un époux digne de vous, et avec ce regard qui, au temps de la chevalerie, eût fait sortir du fourreau dix mille épées, inspirant les victoires des héros et les chants des poëtes.

Et vous, douce et charmante Sophie, plus blanche et plus fraîche que la blanche et fraîche fleur que votre main aux doigts effilés approche de votre jeune visage, je vous faisais reine d'une pastorale ou d'une riante églogue. J'étendais sous vos pieds le tapis brodé de paquerettes d'une verdoyante pelouse. Je vous entourais de toutes les images de la vie paisible des champs; je faisais fleurir autour de vous les lis et les violettes, vos sœurs, et chanter les oiseaux, vos frères. Vos jours s'écoulaient tranquilles et sereins, au manoir paternel dont vous deveniez la reine. Semblable à ces ruisseaux qui coulent avec un doux murmure entre deux rives fleuries, en reflétant l'azur d'un ciel où tour à tour brille un soleil radieux et scintillent les étoiles qui étonnent le penseur et font rêver le poëte, votre existence ignorait les nuages, comme votre cœur ignore l'ombre d'une mauvaise pensée.

O vanité des horoscopes humains! Hiéroglyphes des destinées, plus indéchiffrables cent fois que les hiéroglyphes des sphynx mystérieux et des sombres pyramides qui, depuis tant de siècles, gardent leurs secrets ! J'apprends par un voyageur arrivant du comté d'Angleterre où j'avais vu, il y a quelques années, les deux charmantes sœurs, que la fière Olivia, ne trouvant rien de digne d'elle sur la terre, s'est élevée d'un élan sublime jusqu'à Dieu, et que cette grande chrétienne est devenue une des petites-sœurs des pauvres. Quant à sa douce sœur, la fraîche et blanche Sophie, touchée par le souffle homicide de l'hiver au sortir d'un bal, elle a langui, puis elle est morte, au moment où les feuilles tombent.

Seigneur, Seigneur, votre main magnifique donne de purs et splendides diamants à la terre, mais combien souvent aussi vous les reprenez pour orner votre bel écrin du paradis !

RENÉ.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE.)

(Voir p. 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262 et 282.)

Mlle de la Villeormond et sœur Saint-Marcien sont à couteaux tirés. Ma vive voisine ne peut se décider à ne pas s'occuper des affaires qui ne la regardent pas. Elle a fait cadeau à l'église d'un très-bel ornement, mais cela lui donne des prétextes de s'immiscer dans le gouvernement de la sacristie, et comme elle a le sentiment critique très-développé, elle ne laisse plus vivre en paix la pauvre sœur qui se donne tant de mal pour que tout soit bien. Notre curé ne dit rien encore; mais ces petites querelles commencent à l'agacer, et je m'attends un de ces jours à voir exiler Mlle de la Villeormond des lieux où elle sème le trouble et la discorde. Son neveu a toujours l'air content qui m'inquiète si fort, il parle de faire remeubler la Villeormond. Sa demande aurait-elle été agréée? Chaque fois que je reçois une lettre de Marie, ma main tremble.

Mon père, malgré le temps, est allé à Saint-Clément aujourd'hui. Je ne suis pas habituée à voir sa place vide auprès du feu, et, ne pouvant sortir moi-même, j'ai écrit. J'ai écrit à Marie, à Emma, à Arthur. Mes lettres, je le sens, doivent leur paraître bien dénuées d'un certain intérêt. Ce sont les lettres d'une recluse. Mais il y a en nous un monde d'idées et de sentiments, et c'est dans cette source vive qu'on trempe sa plume quand on écrit à des personnes intimes. Maintenant, j'attends mon père en remuant les tisons et n'ayant d'autre compagnie que celle de notre vieux chat. Quand il lève sur moi ses grandes prunelles vertes, je pense qu'il me serait beaucoup plus agréable d'être regardée par des yeux autres que ceux-là. Que n'ai-je devant moi le regard brillant d'Arthur, le regard sympathique d'Emma, le beau regard bleu de Marie ! Le cœur ne sait pas se passer de ce qu'il aime, il erre toujours de côté et d'autre quand la solitude se fait trop autour de lui.

J'ai surmonté ma répugnance et j'ai repris l'ouvrage qui me permet de faire une étude détaillée des prétendus grands hommes de la Révolution. J'ai voulu les passer tous en revue, et mes opinions se sont affermies. La plupart ne sont que des misérables formés dans la boue qui était remontée à la surface de la société. C'est une cohorte farouche d'ennemis intimes, se faisant successivement guillotiner au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Ils ont surgi un peu partout, audacieux, atroces. Il y a cependant entre ces hommes venus des quatre points de la France des traits généraux qui les font se ressembler. Ils ont presque tous commencé par l'inconduite, la révolte, la honte, le scandale. Leur langage est aussi le même, grossier, trivial, cynique. A la tribune retentissent les mots sonores, les tirades déclamatoires. Hors de là une crudité de langage qui les rabaisse sous le même niveau. Cet écrivain, qui ne peut être suspecté puisqu'il les excuse, met dans la bouche de ses héros des phrases dégoûtantes qui les plongent dans la fange d'où ils sont sortis. Enfin, presque tous encore, après avoir épuisé toutes les ressources de leur puissance éphémère, ont voulu mettre fin à leur vie, quand elle a glissé d'entre leurs mains engluées du sang. Ces grands hommes n'ont pas eu le courage qu'ont montré leurs victimes. Victimes à leur tour, ils ont essayé du suicide. C'est trop. Je ferme ce livre. L'auteur en terminant déclare gravement que ces catastrophes sociales ont tiré de l'obscurité une foule d'hommes de génie inconnus de la multitude et d'eux-mêmes. « Que fussent devenus sans ces vingt-six années de révolution, s'écrie-t-il emphatiquement, Mirabeau, la Fayette, Dumouriez... » et il ose ajouter : « Danton, Desmoulins, Marat et Robespierre? »

Quel malheur, en effet, c'eût été pour l'humanité de n'avoir pas senti sur sa gorge la main de ces bourreaux! Quel deuil pour l'histoire si elle n'avait pas eu à enregistrer ces noms odieux, Danton, Marat, Robespierre! On leur doit tant. Ils ont courbé la France sous le couperet d'une guillotine; ils ont fauché des hommes pour le seul plaisir de satisfaire leur vanité homicide et des passions plus immondes..... Laissez ces hommes dormir en paix, s'ils le peuvent, dans leurs tombes sanglantes : c'est insulter la France et l'humanité tout entière que d'oser demander ce que serait devenue la France sans Marat.

Deux fleurs sont écloses sur notre cheminée, et nos yeux en sont tout réjouis. Nous sommes les prisonniers de l'hiver, et nous aimons à parer notre cachot. La saison de la délivrance approche. Le froid est moins vif, les nuages sont moins lourds. Mon père trouve le moyen d'aller au presbytère de temps en temps, et je l'accompagne souvent. Notre curé est tout souffreteux, ce qui ne l'empêche pas de continuer à être très-dur pour lui-même. Il a un système de médication tout particulier. Ne se plaindre jamais et vaquer à ses occupations jusqu'au moment où la maladie le terrasse et le jette sur son lit. Il remplit donc avec la même exactitude les devoirs de son saint ministère. On entendait à peine sa voix dimanche dernier pendant les offices ; il a chanté quand même, et à l'issue des vêpres il est parti sous une pluie battante pour aller visiter un malade qui le demandait.

Oh ! consternation, Marthe est morte, morte à vingt ans sous ce ciel du Midi où elle était allée chercher la santé. On la croyait guérie, sauvée ; mais la Mort ne se déroute pas ainsi. Une fois qu'elle a choisi sa proie, elle l'attire, elle la suit, elle s'attache à ses pas, et quand la pauvre victime a l'air de se reprendre à vivre, quand l'espoir est presque revenu au cœur de ceux qui l'aiment, elle l'étouffe. Cette Mort cruelle avait bien choisi cette fois. Une longue vie semblait promise à cette jeune fille. Elle était grande, forte, belle. En la voyant on pensait : « Elle en reviendra, elle doit en revenir, ce n'est pas là une poitrinaire. » Hélas! je la vois encore la semaine qui avait précédé son départ. Son grand œil gris au regard profond et velouté avait une indicible expression de tristesse sous son épaisse chevelure noire, ses larges tempes se creusaient d'amaigrissement, son sourire faisait mal à voir : car elle souriait encore, elle souriait souvent. L'espérance est vivace dans les cœurs de vingt ans, et elle vivait si heureuse entre cette tante qui l'avait élevée avec tant d'amour et ce frère dévoué qui l'aimait de tout son cœur ! Elle est morte ! Faut-il la pleurer? Au fond, et l'œil de l'âme ouvert sur les choses visibles de cette vie et sur les promesses de la mystérieuse éternité, est-il regrettable de voir la Mort se présenter au seuil de la Jeunesse? Que promet la vie en définitive, et surtout que dure-t-elle?

La famille des Haudiers est plongée dans le chagrin. Hermine, qui était l'amie intime de Marthe, est assez sérieusement malade. Ses souffrances morales augmentent ses souffrances physiques et aggravent beaucoup son état. Mon cœur est près de ma pauvre Marie, et je lui écris tous les deux jours pour la soutenir un peu dans son épreuve. Tant que l'état d'Hermine l'inquiétera, je ne dois pas m'attendre à recevoir de lettre d'elle. Tous les matins, à l'heure où le facteur paraît au bout de l'avenue, quand il y a des lettres, j'ai une fièvre d'impatience. Il ne m'a encore rien apporté ce matin.

Hermine est hors de danger; mais sa tristesse ne diminue pas, elle est inconsolable de la mort de Marthe. « Je voudrais que Georges la vît maintenant, m'a écrit généreusement Marie ; il ne serait pas insensible à sa profonde douleur, il reconnaîtrait avec quelle force elle sait aimer malgré sa froideur apparente, et il lui rendrait peut-être cette affection qu'il lui a si capricieusement, si injustement ôtée. » Ce qui me console en tout ceci, c'est qu'il n'est plus du tout question de mon voisin de la Villeormond.

Georges arrive dans deux jours chez sa tante des Haudiers. Que va-t-il se passer? La généreuse espérance de Marie se réalisera-t-elle? Telle est la question que je m'adresse vingt fois par jour. Du moins, si elle éprouve une peine secrète de cœur, elle ne sera plus obligée de se marier par dévouement, au premier venu.

Je viens de jouer le rôle de pacificateur entre deux puissances rivales. Grâce à mon intervention, sœur Marcien et Mlle de la Villeormond ont abjuré leur rivalité et se sont embrassées en signe de réconciliation éternelle. Depuis quelque temps, la position se tendait, une catastrophe était inévitable. Quand elles se rencontraient, l'une disait blanc quand l'autre disait noir. Le recteur est arrivé un jour au beau milieu d'une querelle. De son air le plus grave, il a interdit la sacristie à sa paroissienne révoltée. Mlle de la Villeormond a quitté le bourg dans une exaspération impossible à décrire. Elle ne marchait pas, m'a dit le curé, elle volait, la fureur lui donnait de ailes. « Je ne me préoccupe pas trop de ce mécontentement, a-t-il ajouté ; Manon de la Villeormond a l'imagination vive, mais son cœur est bon. Elle reconnaîtra elle-même que je ne pouvais tolérer plus longtemps ses manies usurpatrices. Pouvais-je récompenser ainsi cette bonne sœur qui prend souvent sur son sommeil pour raccommoder le linge de l'église, et qui fait certainement de son mieux? »

Nous avons un peu plaisanté là-dessus et je suis revenue à la Maraudière en pensant à toute autre chose. Je n'étais pas bien installée à ma place ordinaire, que Jeannette a introduit sœur Marcien. Sa figure, ordinairement si calme, était toute bouleversée. Elle m'a immédiatement raconté ce qui s'était passé, et elle a terminé son récit par une sorte de confession. Elle était au désespoir d'avoir manqué à la charité envers Mlle de la Villeormond, elle se reprochait d'avoir joui un instant de son expulsion, elle craignait de l'avoir scandalisée par son amour-propre et son opiniâtreté, et elle venait me demander de me charger de porter à la Villeormond ses très-humbles excuses. L'humilité de la sainte fille m'a touchée, et j'allais accepter de porter chez mon irascible voisine la symbolique branche d'olivier, quand elle a paru en personne dans le salon. A la vue de sœur Marcien, elle s'est brusquement arrêtée. Un nouveau conflit était imminent ; mais je commence à connaître le caractère de Mlle de la Villeormond. Je me suis élancée au-devant d'elle et je lui ai dit à demi-voix : « Sœur Marcien est venue me demander de l'accompagner chez vous, je vous en prie, ne l'accablez pas. » Cette phrase a subitement calmé le courroux orgueilleux de la vieille demoiselle. Elle a répondu par un salut cérémonieux au salut conciliant que lui adressait sœur Marcien, et elle s'est assise vis-à-vis d'elle.

— Ma sœur, me permettez-vous de remplir auprès de Mlle de la Villeormond le message dont vous m'avez chargée? ai-je demandé à sœur Marcien.

Elle a incliné la tête en signe d'assentiment, et j'ai redit le plus éloquemment possible les regrets qu'elle éprouvait de ce qui s'était passé. J'ai ajouté quelque chose de mon crû, et je n'ai pas été médiocrement étonnée de voir ma voisine fondre en larmes. Sœur Marcien s'est rapprochée d'elle, et elles ont échangé les plus obligeantes paroles. L'arrêt porté par le curé avait blessé Mlle de la Villeormond au cœur; elle avouait naïvement que, s'étant toujours occupée des choses matérielles de l'église, elle ne comprenait pas qu'on n'accueillît pas bien ses services, et que cette expulsion était la chose la plus déshonorante qu'elle eût jamais subie. Sœur Marcien s'abaissait dans la poussière, protestait qu'elle avait toujours reconnu à Mlle de la Villeormond un goût supérieur au sien et se reconnaissait coupable d'orgueil. Peu à peu ma voisine s'est calmée, elle a parlé une heure sur ce sujet si intéressant et elle a fini par accorder à sœur Marcien un pardon plein et entier. Comme elle a des yeux de lynx, elle a même accepté de se charger de la lingerie fine de l'église. Sœur Marcien a fait avec à-propos cette petite concession, et elle est partie enchantée du rétablissement de la paix. Mlle de la Villeormond est restée avec moi une partie de la soirée. Je ne la reconnaissais plus. Cette scène l'avait disposée à l'attendrissement, aux confidences. Elle m'a raconté sa vie passée tout entière entre les murs lézardés d'une vieille gentilhommière. Une succession d'héritages est venue donner à sa vieillesse l'aisance qui avait parfaitement manqué à sa jeunesse. Ce qu'elle disait m'intéressait vivement; c'était une destinée que je lisais comme à livre ouvert. Jamais vie ne s'est passée plus complétement à l'ombre. Extérieurement elle n'a rien vu, mais intérieurement elle a tout senti. Aussi rien maintenant ne m'est plus facile que de m'expliquer son caractère, ses manies. Il y a en elle un rayon de vivacité, une surabondance de force qu'elle emploie comme elle peut. Laide et peu spirituelle, elle a été dédaignée; pauvre, elle a été délaissée, et c'était en vain qu'elle s'agitait, qu'elle se démenait, elle ne trouvait nulle part l'emploi de ses capacités, nul ne faisait attention à elle.

Elle s'est levée en entendant mon père rentrer.

— Allons, m'a-t-elle dit en rajustant son châle, je puis dire que je me suis joliment déchargé le cœur. En voilà pour longtemps. Il ne faut pas prendre les gens à la mine, je vous trouvais sérieuse et même fière, et pourtant vous avez eu la bonté d'écouter tout au long mes narrées. Bonsoir, venez demain à la Villeormond, je vous donnerai ma recette pour faire de la choucroute, je ne l'ai encore communiquée à personne par ici et elle m'est venue tout droit de Strasbourg.

Elle ne pouvait me donner une plus grande preuve d'amitié. Sa choucroute a une réputation départementale, et chacun sait avec quelle opiniâtreté elle refuse d'en faire connaître la recette. J'ai annoncé à mon père cette bonne nouvelle, il s'en est montré très-satisfait. Dans sa

jeunesse il a habité quelque temps l'Allemagne, et il en a conservé un goût très-prononcé pour la bière et pour la choucroute.

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —

LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232, 252 et 284.)

L'éducation que Rousseau fait donner à Sophie, l'héroïne de son livre, est naturellement en harmonie, je l'ai dit, avec les principes philosophiques exposés plus haut. En sa qualité de femme, elle a reçu de Rousseau « un esprit moins juste que pénétrant, » une sensibilité excessive et une grande activité d'imagination, les deux conditions de cet enthousiasme, qui est le mobile puissant avec lequel l'auteur d'*Émile* espère ennoblir et purifier les passions, alors même qu'elles foulent aux pieds les règles de la morale ordinaire. D'après la morale à la Jean-Jacques, il peut exister des hommes vertueux et des femmes vertueuses, même en dehors de la vertu ; le tout est d'être sensible et de poursuivre avec exaltation l'idéal d'une perfection imaginaire. Sophie est systématiquement coquette, non qu'elle ait une parure recherchée, c'est dans sa simplicité même qu'est la recherche, et chaque pièce de son ajustement est choisi avec un sentiment profond de tactique féminine, de manière à produire sur l'imagination des hommes l'effet qu'elle a en vue. Voilà, vous en conviendrez, une jeune fille bien avisée. Sa mère, qui a suivi avec scrupule le programme de Rousseau, n'a pas manqué, vous le devinez, de développer en elle ce goût et cet art de la parure et ce besoin de plaire. Sophie, dans son enfance, était gourmande ; savez-vous comment on l'a corrigée de ce vilain défaut de la gourmandise ? Par un autre défaut, la coquetterie. « Sa mère est venue à bout de lui persuader que les bonbons gâtaient les dents, et que de trop manger grossissait la taille. » J'ai parlé de sa sensibilité ; elle est si grande que, pour un seul mot qui la blesse, elle éclate en sanglots. Elle n'est exempte ni d'humeur ni de caprice, mais elle répare ses torts avec la même impétuosité qui les a fait commettre. « Elle baiserait la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine, s'écrie Jean-Jacques, épris comme Pygmalion de sa statue, et, sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie et ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. » Les drames, vous le voyez, ne manqueront pas dans la maison où régnera Sophie. Mais cette paix, cette régularité charmante, ce repos de l'esprit et du cœur, qui fait du foyer domestique une oasis, les y trouvera-t-on au même degré ? Je crains bien le contraire.

Je le crains d'autant plus, que Jean-Jacques a eu soin de la soustraire à cette grande règle du catholicisme que le dix-septième siècle avait pris comme base de l'éducation : « Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable et simple, peu de dogmes et encore moins de pratiques de dévotion. » Une religion dont on supprime à volonté les dogmes et dont on éloigne les pratiques de dévotion m'a tout l'air de ne pas être une religion. Rousseau, il faut lui rendre cette justice, ne cherche pas à tromper ses lecteurs sur ce point : il nous montre Sophie ne reconnaissant de pratique essentielle que la morale. Si par hasard l'âme de la jeune fille a cherché à s'élever sur les ailes de la foi vers cette sphère du dogme d'où la morale descend, ses parents n'ont pas manqué, chaque fois, de l'arrêter en lui disant : « Ma fille, ces connaissances ne sont pas de votre âge ; votre mari vous en instruira quand il sera temps. » En attendant que le mari de Sophie vienne lui apprendre à quelle religion elle doit appartenir, elle n'appartient à aucune ; elle ignore que le Christ a racheté son âme immortelle au prix de son sang. Point de baptême, point de sacrements d'aucune sorte, point de fréquentation des églises. Rousseau ne vous le disait-il pas tout à l'heure : « Peu de dogmes, encore moins de pratiques de dévotion. » Qui donc soutiendra cette jeune fille ? Qui réglera son cœur et élèvera son esprit ? Le philosophe répond : « L'amour de la vertu, qui est devenu sa passion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, et que la femme vertueuse lui paraît presque égale aux anges. »

C'est toujours la même pensée, le même sophisme : la passion, l'enthousiasme venant au secours de la faiblesse humaine. Mais cet enthousiasme, sur quoi reposera-t-il ? Cette passion, quel sera son aliment ? Vous voulez que Sophie rivalise avec la pureté des anges et vous oubliez que, pour avoir le droit de croire à l'existence des anges, il faut qu'elle attende le jugement d'un mari qu'elle n'a pas encore trouvé.

Le père et la mère de Sophie, après un long discours dont je me garderai bien de donner même l'analyse, l'envoient à la recherche de ce mari, qu'elle ne trouvera pas dans la solitude d'une campagne, et pour lui donner plus de chance de le rencontrer, ils la confient à une parente qui habite la ville. Qu'il suffise de dire que, dans leur système, une jeune fille doit librement choisir son mari d'après les convenances naturelles, et qu'elle peut seulement consulter ses parents sur les convenances d'institution et d'opinion. Ces convenances naturelles l'emportent tellement sur les autres aux yeux du philosophe de la nature, qu'il n'a pas craint d'écrire cette phrase étrange : « Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférents dans les ménages ; mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle qui décide du sort de la vie, et qu'il y a telle convenance de goût,

d'humeur, de sentiments, de caractères, qui devrait engager un père sage, fût-il prince, fût-il monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il aurait toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du bourreau. »

La fille du bourreau! C'est à ces excès que Jean-Jacques Rousseau descend avec son sentiment exalté de la nature. Il est lui-même sous le coup de cette exaltation qu'il cherche à communiquer aux âmes. Sophie, puisqu'elle est son élève, nourrit, vous n'en doutez pas, dans son imagination un idéal chimérique auquel elle comparera les prétendants qui se présenteront pour obtenir sa main. Aussi revient-elle sans avoir fait un choix, et après des confidences tellement étranges que je n'y ferai pas même allusion, elle avoue à sa mère qu'elle n'a pas trouvé l'homme qu'elle cherchait, et, pressée de questions, elle nomme cet homme : « C'est ce Télémaque, dont elle a lu les aventures dans le livre de Fénelon, de sorte que Sophie n'est ni plus ni moins que la rivale d'Eucharis. »

Quelle étrange histoire nous racontez-vous là, dira-t-on, et où avez-vous pris ces folies?

Que l'histoire soit étrange, je ne le nie point, mais c'est une histoire; je ne l'ai pas inventée, je l'ai lue tout au long dans l'*Émile*[1] qu'heureusement personne ne lit plus. C'est une folie, d'accord; mais Rousseau n'a pas vu qu'il faisait la plus sévère critique de son système en reconnaissant qu'il menait droit à la démence, que c'était le dénoûment logique de ces passions exaltées, de ces rêves fiévreux d'une imagination malade et surexcitée, transportés dans la vie réelle. Un peu plus, le traité d'éducation de Rousseau s'arrêtait là; il immolait Sophie à la logique de son idée : « Amènerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe, s'écrie-t-il, dirai-je les longs débats qui la précédèrent? Représenterai-je une mère impatientée changeant en rigueur ses premières caresses? Montrerai-je un père irrité oubliant ses premiers engagements et traitant comme une folle la plus vertueuse des filles? Peindrai-je enfin l'infortunée encore plus attachée à sa chimère par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort et descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner sur l'autel? »

J'avais donc raison de vous le dire. Un peu plus, la page ne tournait pas; Sophie mourait folle, elle mourait tuée par sa chimère. Mais Rousseau se ravise : « J'écarte ces objets funestes, reprend-il. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer par un exemple assez frappant, ce me semble, que, malgré les préjugés qui naissent du siècle, l'enthousiasme de l'honnête et du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, et qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous. »

[1] Voir *Émile ou de l'éducation*, par J. J. Rousseau. (Édition de Firmin Didot, page 498.)

A la bonne heure! Mais qu'il me soit permis de faire observer qu'il y a ici quelqu'un de moins sensé encore que Sophie. C'est son Mentor, c'est Rousseau. Dieu garde les mères de cet enthousiasme de l'honnête, du beau, poussé jusqu'à un délire qui jetterait leurs filles à la poursuite des chimères, en dehors de la vie réelle, et nous obligerait de fréter un navire pour aller chercher un gendre dans l'île de Calypso en faisant concurrence à la nymphe Eucharis.

L'auteur d'*Émile* semble reconnaître lui-même qu'il est allé trop loin en suivant son idée jusque dans ses conséquences extrêmes : « Rendons à notre Émile sa Sophie, s'écrie-t-il, ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive et un destin plus heureux. Je voulais peindre une femme ordinaire, et à force de lui élever l'âme, je lui ai troublé la raison, je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas, Sophie n'a qu'un bon naturel dans une âme commune; tout ce qu'elle a de plus que les autres femmes est l'effet de son éducation. »

Avouez qu'il est fort heureux qu'elle ait eu une âme commune; sans cela, son éducation la conduisait droit aux Petites-Maisons.

Le roman d'éducation poursuit donc son cours grâce à la faiblesse de Rousseau pour la fille de son imagination. Le moment est venu de le faire remarquer : c'est Rousseau qui apprit à ses contemporains à mettre le roman dans l'éducation ou à faire de l'éducation un roman. M[me] de Genlis ne vint qu'après lui. Il a semé çà et là dans ce roman des pages charmantes, avec ce vif sentiment des beautés de la campagne, et ce goût des joies innocentes de la nature qui ont inspiré à ce grand peintre ses meilleurs tableaux. Au nombre de ces pages, il y en a une que tout le monde a admirée, c'est celle où Jean-Jacques expose ses projets de vie à *la campagne*, et qui commence ainsi : « Là, je rassemblerai une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui puissent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses et le panier des vendangeurs. » Mais ce sont là de fraîches oasis semées au milieu de sophismes et de déclamations sans fin, comme les autres oasis au milieu des sables du désert. Pendant que nous nous attardons pour admirer les paysages, Émile les traverse sous la conduite de Rousseau pour aller au lieu où, sans qu'il s'en doute, Sophie, qui ne s'en doute pas plus que lui, l'attend sous le toit de ses parents. Elle n'est pas morte, vous l'avez vu, de sa passion pour Télémaque, et ses parents, qui sont en secret d'accord avec le Mentor d'Émile et qui ont élevé Sophie pour celui-ci, pendant qu'on élevait Émile pour Sophie, ont pensé comme Mentor que le moment de rapprocher les deux jeunes gens était arrivé. Voilà, on l'avouera, bien des combinaisons et bien des apprêts pour des gens qui veulent en tout suivre la nature. Attendez, vous n'êtes

pas au bout. La mise en scène est partout dans ce voyage, et les étapes d'Émile, cet enfant de la nature, n'ont été guère moins savamment calculées que celles de la grande Catherine lors de cette visite qu'elle fit en Crimée, où des villages étaient improvisés sur son passage, pour servir de perspectives à ses regards charmés, puis se remettaient en route pour aller poser quelques werstes plus loin devant l'impératrice. C'est ainsi que le Mentor d'Émile, le conduisant en ayant l'air de l'égarer, le fait dîner par hasard dans la chaumière d'un paysan qui, les voyant affamés, leur dit : « Si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus... vous auriez trouvé une maison de paix... des gens si charitables... de si bonnes gens... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étaient bien plus autrefois... Ils ne pâtissent pas, Dieu merci ; et tout le pays se sent de ce qui leur reste. »

A peine sommes-nous au prologue, et déjà nous ne rencontrons que des hommes sensibles. L'épidémie d'attendrissement qui doit remplir toute la fin du siècle commence. Le cœur d'Émile n'est pas le dernier à s'émouvoir : « A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Émile s'épanouit, continue Rousseau : — Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage : je serais bien aise de les voir ; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien ; s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs. »

Bon Émile, comme il tombe dans les embûches bienveillantes que lui tend son rusé Mentor ! Télémaque lui-même n'était pas aussi naïf. Les voilà partis pour cette maison où on les attend et où Émile croit arriver accidentellement : « On nous montre un appartement fort petit, mais propre et commode ; on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut : — Quoi ! dit Émile tout surpris, on dirait que nous étions attendus. Oh ! que le paysan avait bien raison ! Quelle attention ! Quelle bonté ! Quelle prévoyance ! et pour des inconnus ! Je crois être au temps d'Homère ! »

Les apostrophes ne manquent pas, vous le voyez, dans la langue du sentiment. La mise en scène de cette comédie de la nature d'où le naturel est complétement absent, continue à la table de la famille où les voyageurs sont invités à s'asseoir ; et l'entrée de Sophie est calculée de manière à produire son effet : « En entrant dans la salle à manger, nous voyons cinq couverts, nous nous plaçons, il reste un vide. Une jeune personne entre, fait une grande révérence et s'assied modestement sans parler. » Émile, qui a une faim de voyageur, la salue sans lui accorder une grande attention, il mange et parle ; patience, Mentor saura bien tout à l'heure réveiller son cœur endormi. Mais c'est d'abord celui de Sophie qu'on mettra en éveil. Vous vous rappelez sa passion romanesque pour le fils d'Ulysse, passion qui l'aurait conduite au tombeau si Jean-Jacques avait pu se décider à abréger les jours de la fille de ses rêves ; c'est en évoquant ces souvenirs lointains que le subtil Mentor qui, vous le devinez, est instruit de toutes choses, dispose l'âme de Sophie à être touchée du mérite de cet autre Télémaque qu'il mène avec lui : « Le principal objet du voyage d'Émile est aussi loin de sa pensée, continue Rousseau, qu'il se croit encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. — Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paraissez un jeune homme aimable et sage, et cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre gouverneur et vous, las et mouillés comme Télémaque et Mentor dans l'île de Calypso. — Il est vrai, répond Émile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Et son Mentor ajoute : « Et les charmes d'Eucharis. »

Le trait est lancé, il arrive à son but. Sophie rougit jusqu'aux yeux, les baisse sur son assiette et n'ose souffler. La conversation continue, et le père de Sophie raconte les événements qui l'ont amené dans cette solitude, les consolations que lui et sa femme ont trouvées dans leur étroite union et leur affection mutuelle. « Tout cela, dit Rousseau, forme un récit agréable et touchant qu'on ne peut entendre sans intérêt. » C'est ici le moment de faire éclater la sensibilité d'Émile : « Émile, ému, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec le plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur, hors de lui, serre une main du mari qu'il a saisie, et, de l'autre, prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se penche avec transports en l'arrosant de pleurs. »

Les larmes coulent facilement à cette époque. Les âmes sont expansives ; celles des femmes surtout ; pour échapper à cette sécheresse dans laquelle nous les avons vues dépérir comme des fleurs qui ne sont plus rafraîchies par la rosée accoutumée, elles recherchent tout ce qui peut les émouvoir, les transporter dans la région de l'enthousiasme et du sentiment. C'est l'époque où l'on publiera en Angleterre *the Man of feeling*. La première qualité d'un homme, à plus forte raison d'une femme, c'est d'être sensible, ce qui n'impose pas des obligations très-étroites : ainsi, Mirabeau, le père de l'orateur, sera l'ami des hommes, sans cesser d'être un mauvais père ; Robespierre, le haineux, le hideux Robespierre lui-même, sera sensible, et M. de Lamartine pourra nous le montrer, dans les *Girondins*, herborisant à la manière de Jean-Jacques, son auteur de prédilection, et qu'il appelait son maître, ce qui n'ôtera pas une de leurs victimes aux hécatombes humaines de la Terreur. Molière a mis sur la scène le Tartuffe de religion ; il restait, après lui, à y mettre le Tartuffe philosophe avec un parlage vertueux sans vertu, des effusions de sensibilité sans bonté pratique, des maximes éloquentes sur les devoirs qu'on exalte sans les remplir, toutes ces contradictions entre le langage et la conduite qui constituent le caractère de Tartuffe. C'est dans les écrits de

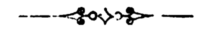
Rousseau, il importe de ne pas l'oublier, que s'est d'abord produite cette anomalie.

Nous avons laissé Émile faisant éclater sa sensibilité pendant le récit du père de Sophie : « La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde ; mais la fille, plus sensible que tout le monde à son bon cœur, croit voir Télémaque affligé des malheurs de Philoctète. »

Nous ne pouvons, je le rappellerai en passant, sortir de Télémaque auquel Sophie rattache toutes ses émotions. « Elle porte à la fin les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure ; elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance ; ses manières sont vives sans étourderie ; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante ; la jeune personne le voyant pleurer est près de mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte, une honte secrète la retient ; elle se reproche déjà les pleurs prêts à échapper de ses yeux, comme s'il était mal d'en verser pour sa famille. »

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —

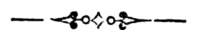


LES DEUX ARAIGNÉES

Sur un rosier en fleurs, par un beau temps d'été,
Se trouvent face à face un jour deux araignées ;
Or je fais remarquer, car c'est la vérité,
Que pas un ne leur vit les mines renfrognées
De deux chasseurs rivaux, arrivant à la fois
Pour fouiller, un matin, le coin d'un même bois.
De façon toute naturelle
Entre elles l'entretien de suite commença ;
Le sujet en était trouvé d'avance. « Ah çà !
Dit l'une, dites-moi, votre chasse va-t-elle
A souhait, le gibier tombe-t-il à foison
Dans vos rets ? — Pour ceci, dit l'autre, parbleu non !
Notre état ne va pas, et j'étais là, ma chère,
Combinant, car je n'ai point de secrets pour vous,
Le projet d'un travail qui, soit dit entre nous,
Doit enfin, j'imagine, emplir ma gibecière.
Vous êtes du métier, vous saisirez mes plans
D'un coup..... Vous voyez cette rose :
Elle est vermeille, fraîche éclose ;
Je jette par-dessus d'abord quelques haubans ;
Ceci placé, de ma filière
Je tire un tissu délicat,
Chef-d'œuvre au petit point, comme on n'en fait plus guère,
Puis une autre habile ouvrière,
Joaillière de son état,
L'Aurore, travaillant avant le chant des merles,
Sur mes fils vient poser son fin réseau de perles,
Voilant à demi son éclat.
Sous cette dentelle, ma rose
Sera la plus charmante chose
Que sous le ciel on puisse voir :
Et tout le monde ailé vers elle, je suppose,
Volera comme vient l'alouette au miroir.
— Ma chère, vous êtes poëte...
Dit l'autre, en se donnant un certain air de tête,
C'est assez rare assurément
Chez nous, je vous fais compliment.
Pourtant faisons une gageure,
C'est que je prendrai, dans une heure,
Dix fois plus de mouches que vous.
— Accepté ; voyons, mettons-nous
Au travail. » Ceci dit, la maligne ouvrière,
A quelque sommité vite attache un filin,
Puis à l'aide de cet engin,
En ligne perpendiculaire,
Glisse lestement jusqu'à terre.
Or au pied du rosier se cache tout honteux,
Triste enfant de la nuit et de la pourriture,
Un champignon ; vile pâture
Des vers depuis longtemps, il repousse les yeux,
Ce végétal difforme autant que vénéneux ;
Ajoutons qu'une odeur putride
S'exhale de sa chair livide.
« C'est à point, dit la bête ; il n'en est que meilleur.
Mes mouches, je le sais, ne sont pas dégoûtées.
A l'œuvre, allons-y de bon cœur. »
Aussitôt ses trames hâtées,
Enveloppant le triste appât,
A droite, à gauche sont jetées.
Superbe fut le résultat.
Bientôt l'odeur cadavéreuse,
Recrutant bien loin à l'entour,
Rendit la chasse fructueuse.
L'araignée à la rose, hélas ! fut moins heureuse.
Elle attendit bien tout un jour
En vain... Elle avait fait ce que l'autre fileuse,
Forte en argot, nommait... un four.

Par nos trafiquants littéraires,
Combien de succès demandés
A de semblables procédés !
C'est triste... Je plains ceux qu'ils ont affriandés,
Et davantage encor les bénéficiaires.

A. DESAINT.



LA PORTE D'ENFER

La Guadeloupe, que Colomb découvrit en 1493 et qu'en 1635 les Français colonisèrent, a été souvent bouleversée par des tremblements de terre formidables.

— Qui ne se rappelle encore avec épouvante le désastre qui fondit sur cette île en 1843 et qui, en quelques heures, détruisit une des villes les plus florissantes de la colonie française?

A cette date, non loin de la Pointe-à-Pitre, se dressait un gigantesque monolithe qui ne mesurait pas moins de cent cinquante mètres de hauteur. A une telle élévation, les aspérités du roc s'effaçaient complétement, et le rocher formait ainsi comme un immense plein-cintre d'une grandeur et d'une majesté incomparables.

Lorsque la Pointe-à-Pitre fut anéantie par le tremblement de terre dont nous venons de rappeler le souvenir, le monolithe lui-même ne fut pas épargné par la commotion volcanique; il fut fendu par le milieu, et aujourd'hui il forme deux masses rocheuses d'un aspect bien différent.

L'une ressemble à une table ovale qui serait supportée par quatre gradins immenses. Comme les vagues viennent continûment s'y briser, tantôt le roc disparaît sous une montagne liquide qui monte, monte, et finit par le recouvrir entièrement; tantôt, au moment où le flot diminue, la vaste table reparaît peu à peu, et la vague quitte insensiblement les quatre gradins, qui étincellent alors aux feux d'un soleil tropical.

La Porte-d'Enfer, à la Guadeloupe.

Le spectacle est grandiose.

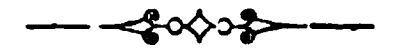
La seconde masse de rochers est encore ce qu'elle était depuis des siècles; elle est restée debout, et elle oppose toujours à l'Océan son rempart de granit. En vain, le flot vient s'y briser avec un effroyable mugissement: le roc demeure immobile; il semble répéter éternellement à la vague orgueilleuse cette parole du divin livre: « Tu n'iras pas plus loin! »

C'est à ces deux rochers que les colons de la Guadeloupe ont donné le nom de *Porte-d'Enfer*.

Pour quel motif?

Probablement parce que souvent des bâtiments s'y sont brisés; peut-être aussi parce que les flammes volcaniques sorties des entrailles de la terre à l'époque du tremblement de terre y ont paru.

C. Lawrence.





LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83, 98, 124, 131, 148, 169, 185, 202, 210, 227, 243, 268 et 275.)

—

XVII

Comme une prêtresse antique sur le point d'immoler une blanche et tendre victime, Mlle Laluette jugea indispensable d'attester, par une invocation solennelle, la pureté de ses intentions.

— O art, s'écria-t-elle, sublime émanation d'une puissance auguste, rayon divin qui pénètre les âmes et les embrase du feu sacré, soutiens-moi dans ma tâche douloureuse, mais nécessaire. Il faut nettoyer les écuries d'Augias, il faut chasser les profanes du temple, il faut.... Ah! je ne suis pas méchante, ô art! Je sais que la foudre ne frappe pas tous les criminels, tous les hypocrites, tous les usurpateurs. Mais ce serait pourtant un bien beau feu de joie, art immortel! que celui qui brûlerait sur un immense bûcher les fausses comédiennes, les fausses musiciennes, les fausses dessinatrices et les fausses femmes de lettres.

— Gervaise! murmura la jeune fille effrayée.

Et elle regarda vers la porte comme si elle eût espéré de voir reparaître la servante.

— Ah! vous avez peur, petite! reprit Mlle Laluette, flattée et apaisée malgré elle par l'effet qu'elle produisait. Rassurez-vous; je veux, non la mort du pécheur, mais sa conversion. Me trompiez-vous sciemment?

— Que voulez-vous dire, mademoiselle?

— Il y a des gens si naïfs! Franchement, vous ne saviez pas?...

— Quoi? quoi donc?

— Que Corneliche et Piquoy sont deux mannequins?

— Deux?...

— Deux hommes de paille?... Ah! ah! Vous n'avez plus envie d'appeler la duègne. Vraiment on n'a pas idée de ça! La petite ne sait rien. Elle s'imagine avoir rencontré le génie dans sa layette. Faisiez-vous des chefs-d'œuvre dès le berceau, mademoiselle? Allons, ne rougissez pas, la belle. Votre innocence me paraît démontrée. Mais voilà une ingénuité qui dépasse tout ce qu'on a jamais vu.

— Ah! vous m'offensez, mademoiselle, répliqua Stéphanie avec fermeté. Vous avez déjà blessé profondément deux personnes....

— Corneliche et Piquoy?... Oui, je leur ai dit leur fait, et carrément.

— Vous prétendez aujourd'hui qu'ils sont?...

— Ah! cela vous intéresse, ma mignonne. Je ne mâche pas les mots, moi. Vos grands airs..... il faut en rabattre, ma chère. Eh! mon Dieu! je veux bien admettre que vous n'êtes pas une.... une intrigante. Mais vos tableaux ne sont pas des chefs-d'œuvre, vos dessins ne figureront jamais dans *les Modes de l'Avenir;* les uns sont achetés par Corneliche pour être remis ensuite dans l'hôtel du baron Thourononde.....

— Mon père n'a plus d'hôtel, mademoiselle.

— Quant à vos dessins.... Oh! j'ai eu de la peine à arracher le voile de ce ténébreux mystère. J'ai guetté, espionné tous ces profanateurs de l'art, je les ai vus se rejoindre dans l'ombre, j'ai suivi ceux que je ne connaissais pas, et je sais maintenant que Piquoy est soudoyé par un certain Patapouf... un Hollandais.....

— Pankanpouf?

— C'est ça : Inkerli Pankanpouf.

— Oh! mon Dieu!

Stéphanie devint excessivement pâle.

Une larme brûlante glissa lentement sur sa joue.

— Mademoiselle, dit-elle d'une voix mal assurée, je vous remercie de vos révélations. Je ne comprends pas encore tout à fait... Oh! il suffit! Je ne sais à quel titre et pour quel motif vous me faites ces révélations, mais je vous ai remerciée, je crois. J'ignorais.... O mon Dieu! j'ignorais.... et j'étais heureuse.

Elle tomba avec accablement sur une chaise et murmura ces mots entrecoupés :

— Oh! oui.... j'étais bien heureuse.... Mais c'est fini. Je n'ai pas de talent... Je ne suis bonne à rien. Je croyais qu'on m'achetait mes ouvrages, j'en touchais le prix avec plaisir, avec fierté... et c'était une aumône!

— Stéphanie! reprit Mlle Laluette d'une voix vibrante.

Machinalement, la jeune fille leva la tête.

— Je ne devrais plus lui adresser la parole, pensa Mlle Laluette, car enfin, ce jeune homme, ce Patapouf... c'est extrêmement louche. Mais je suis bonne, moi; c'est dans ma nature, et si l'interrogatoire que je vais faire est satisfaisant, eh bien, je sauverai cette pauvre enfant.

Elle ajouta tout haut :

— Connaissez-vous ce jeune Patapouf?

— Pankanpouf?

— Disons Pankanpouf; cela m'est égal. Le connaissez-vous?

— Non.

— Il n'est jamais venu ici?

— Non.

— Vous n'êtes jamais allée chez lui ?

Stéphanie répondait pour ainsi dire involontairement, sans cesser d'être absorbée dans sa douleur. A cette dernière question, elle se contenta de faire un signe négatif.

Mlle Laluette, toutefois, la jugea digne de sollicitude et ajouta avec une compassion pleine d'enthousiasme :

— Chère, bien chère, les grands artistes n'ont pas d'autres flambeaux que les éclats de la foudre. Elle vous terrasse en ce moment, mais relevez-vous plus vaillante et éclairez-vous de ces fauves lueurs. Passez une robe de laine, un sarreau de toile et venez avec moi.

— Où? balbutia la jeune fille. Que m'offrez-vous?

— La misère! la sainte misère!

Stéphanie parut ne pas comprendre.

— Sortez d'ici les mains pures, continua Mlle Laluette avec une conviction véhémente, renoncez aux joies empoisonnées du monde, lâchez tout, et plongez-vous avec une chaste ivresse dans les eaux fécondantes de la pauvreté.

— Pas de talent! murmura Stéphanie.... je n'ai pas de talent!

— Mais vous en aurez, chère. Je vous donnerai des leçons. Vous aurez le droit de faire mettre sur les livrets de l'Exposition : « Élève de Mlle Hermance Laluette. » Cela ne fera pas mal. Allons, consolez-vous; je vous ai humiliée dans votre amour-propre, mais il le fallait, et, à présent, semblable à la lance d'Achille, je vais guérir la blessure que je vous ai faite. Nous mangerons du pain noir, le pain des soldats de l'art, nous boirons de l'eau claire, sans sucre; mais, après notre mort, on nous rendra justice, et nos deux noms, enlacés l'un à l'autre, s'envoleront vers l'immortalité. Allons, venez. Mais, surtout, n'emportez rien. Tout ce qui est ici est suspect. Ce n'est point gagné à la sueur de votre pinceau. La misère, d'ailleurs, c'est le génie, et le génie, c'est la misère. Prenez exemple sur moi. J'avais la vocation et j'ai tout abandonné, parents, amis, fiancé.... tout!

Mlle Laluette prit Stéphanie par la main et chercha à l'entraîner.

Mais la jeune fille, malgré son trouble, entrevit à travers ces torrents d'éloquence une idée fixe, précise.

— Dieu me pardonne!.. dit-elle, vous me proposez... de quitter mon père!

Et, à cette pensée, elle fondit en larmes.

— Est-ce que l'art ne remplace pas tout? reprit avec feu Mlle Laluette. Venez, chère, venez!

Mais Gervaise entra.

— Est-il possible! s'écria-t-elle. Vous faites pleurer notre demoiselle, vous!

— Vaquez à vos fonctions, la duègne; nous n'avons pas besoin...

Mlle Laluette n'acheva pas. Très-brave contre les hommes, elle l'était beaucoup moins auprès des femmes, et la servante la regardait d'un air tellement menaçant, qu'elle n'osa pas risquer une collision.

— Dites que vous allez acheter n'importe quoi, murmura-t-elle à l'oreille de Stéphanie, et venez me rejoindre. Je vous adopte.

Puis, tandis que Gervaise continuait à la dévisager, elle opéra une retraite prudente.

— Et ça? cria la servante. Emportez-moi ça et bien vite. Ça nous gêne.

— Mon tableau! reprit l'artiste. En effet, dans la chaleur de l'improvisation, j'oubliais....

— Débarrassez-nous de ça, interrompit Gervaise en lui posant sur les bras le *Champ de carottes*, et qu'on ne vous revoie plus! Ah! vous faites pleurer notre demoiselle! C'est bon à savoir. L'épicier, d'ailleurs, m'en a dit de belles sur votre compte. Allons; filez, la toquée!

La servante revint près de sa jeune maîtresse.

— Ah! Gervaise, dit celle-ci.

Mais elle garda le silence. Quoique son cœur débordât, elle eut assez de courage pour supporter seule le poids de son affliction, sans mettre une servante dans la confidence.

— Elle vous a fait pleurer, la chipie! reprit Gervaise avec émotion. Ça m'arrive aussi quelquefois, mam'zelle, mais, quand j'ai du chagrin, je me dis : Allons, ma fille, allons, ma mignonne Gervaise, faut travailler, faut piocher! et j'entreprends quelque gros ouvrage, comme supposons de nettoyer à fond une batterie de cuisine. Et ça passe, ça passe tout seul. Après la pluie vient le beau temps, dit-on. Oh! que c'est gracieux, ce dessin que vous étiez en train de faire! C'est un clocher ou un sapin, n'est-ce pas, mam'zelle! C'est gentil tout plein, je ne mens pas. Revenez-y, mam'zelle, revenez-y. Achevez-moi ça, dare dare.

— A quoi bon? soupira la jeune fille.

— Puisque ça rapporte!...

— A ceux qui ont du talent, Gervaise; mais, moi...

Elle sentit qu'elle allait se trahir. Sa tête était brûlante. Son sang bouillonnait par instant, puis se glaçait dans ses veines.

— Gervaise, dit-elle, je voudrais sortir... prendre l'air; accompagnez-moi.

— Avec plaisir, mademoiselle. J'accepte.

Elles furent bientôt prêtes et elles sortirent toutes deux.

Le temps était superbe. C'était une de ces journées chaudes et calmes, pendant lesquelles on dirait que la nature s'endort. Les fleurs du parc de Versailles se penchaient sur leurs tiges, attendant avec impatience la fraîcheur des nuits ou les bienfaits de l'arrosoir. Peu soucieux d'une chaleur suffocante, les grands arbres demeuraient immobiles dans leur majesté et semblaient dire : Qu'il vente, qu'il tonne, qu'il fasse chaud ou qu'il gèle, ça m'est égal, je suis fort. Les oiseaux s'abritaient sous les branches et ne bougeaient pas. Le soin de leur nourriture était oublié. Ils ne recherchaient que l'ombre et le repos, et ne donnaient signe d'existence que par de petits cris plaintifs et rares.

Stéphanie et Gervaise marchèrent en silence dans les allées presque désertes.

Elles arrivèrent bientôt à cette partie du parc que l'on nomme *le Jardin du roi* et y pénétrèrent.

La solitude était plus complète encore dans ce jardin.

On n'apercevait, de loin en loin, que deux ou trois zouaves placés là pour veiller à ce que le public n'y endommage rien.

Stéphanie fit avec Gervaise quelques pas sur la pelouse, puis, accablée d'une lassitude plutôt morale que physique, elle s'affaissa sur un des bancs de bois.

La servante s'assit aussi, mais elle ne tarda pas à s'ennuyer, d'autant plus qu'elle entrevoyait çà et là des pissenlits dans l'herbe.

— Ah! se dit-elle, si j'avais su apporter mon couteau!...

Et, tout en songeant à cette bonne salade qu'elle regrettait de voir fouler aux pieds et de laisser perdre, elle fit quelques tours à droite et à gauche.

— Auriez-vous égaré une épingle? lui demanda poliment un des zouaves de faction.

Puis il ajouta avec émotion :

— Mais, si je ne m'abuse, nous sommes du même pays.

— Quoi! s'écria Gervaise, vous seriez de Vitry-le-Brûlé, militaire.

— En personne naturelle.

— Vous connaîtriez la mère Michu?

— Subséquemment.

— C'est ma mère!

— Bizarre hasard! Comment se porte-t-elle?

Pendant que Gervaise défilait le chapelet de ses souvenirs d'enfance, Mlle Stéphanie restait absorbée dans sa douleur.

— Nous étions si heureux! murmura-t-elle. Le ciel paraissait bénir mes modestes travaux. Mon père lui-même subissait sans se plaindre ses revers de fortune. Jamais je ne l'avais vu si gai, si aimable, si content de vivre. Nos joies étaient bien simples : une promenade, une lecture, une beau jour, les causaient. Mais ces joies-là sont inépuisables, et salutaires, ô mon Dieu, et fécondes comme la rosée du ciel. C'est fini. Un étranger que je ne connais pas, que je déteste, un Hollandais me subventionnait, me faisait l'aumône. Me voilà retombée dans une existence de rivalités haineuses, de jalousies et de mensonges, dans cette existence intolérable où le cœur n'est plus rien, où le calcul est tout. Ah! plutôt mourir!

Elle leva les yeux au ciel comme pour lui demander pardon de ce cri de détresse, et, en les abaissant ensuite vers la terre, elle demeura un instant comme fascinée.

— Des roses!... dit-elle avec un pâle sourire. Des roses!...

Une multitude de fleurs, en effet, s'épanouissait devant elle.

— O mes amies, mes compagnes, reprit la jeune fille en proie à une tentation délirante, vous ne m'abandonnez pas, vous!

Elle résista, cependant.

— Non, non... ces fleurs ne sont pas à moi! dit-elle en se cramponnant des deux mains à son banc pour ne point s'en éloigner. O mon Dieu! est-il donc dans la destinée de toute créature de succomber dès qu'elle est malheureuse? Je veux lutter, je veux vivre! Cette consolation qui m'attire si impérieusement, c'est l'abaissement, c'est l'aveu de ma faiblesse, c'est la révolte contre vos volontés, c'est la mort... Protégez-moi, mon Dieu, protégez-moi!

Mais, malgré elle, elle se disait :

— Personne ne me voit... Je suis seule.

Et, s'élançant d'un bond sur la plus belle rose, elle l'arracha de sa tige, revint en toute hâte sur son banc, et la dévora.

Une sorte d'ivresse s'empara d'elle.

— C'est du fruit défendu et c'est bien meilleur! reprit-elle en savourant les subtils parfums de la fleur embaumée. Oh! cueilli ainsi en cachette, sur l'arbuste, mangé tout frais, que c'est bon! Régal exquis, je te recommencerai souvent, tous les jours. Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra, qu'on me donne à un Hollandais, à un Américain, à un Chinois... que m'importe! Il y a des roses dans tous les pays. Les roses me feront vivre... et mourir. Et d'abord... j'en vois une autre qui est superbe, qui sera excellente... j'en vois deux... j'en vois vingt... cent! Oh! que je suis heureuse! Elles ne m'appartiennent pas? Qu'est-ce que cela me fait? Ils payeront, ceux qui achètent mes tableaux... ils me feront encore cette aumône. D'ailleurs... on ne me verra pas!

Elle se glissa, cette fois, vers les buissons fleuris, se courbant, se cachant comme une voleuse afin de ne pas être surprise.

Mais, tout à coup, la jeune fille se redressa de toute sa hauteur et considéra ses belles ennemies en face.

Les roses tentatrices semblaient lui dire tout bas :

— Viens! nous nous donnons à toi. La sagesse ordonne à chaque créature d'obéir à ses penchants. Nul ne peut se soustraire à la loi naturelle. Nous sommes nées pour fleurir, nous, pour répandre autour de nous les parfums, la joie, l'enivrement, et nous fleurissons, et, quand nos corolles sont entr'ouvertes, nous sommes d'avance résignées à mourir pour renaître, nous ne nous attristons point par toutes ces lamentations stériles, grâce auxquelles l'orgueilleuse espèce humaine espère se grandir et qui sont en réalité son incurable misère. Tu es notre sœur; viens! A toi nos feuilles fines et embaumées! Cueille les fleurs de ce monde qui, pour toi, se transforment en fruits; cueille-les toutes et adore ainsi Dieu dans sa création!

Stéphanie recula.

Et les roses ajoutèrent :

— Allons! Personne ne te verra.

Mais une voix plus puissante retentit dans la conscience de la jeune fille :

— Dieu te voit!

Une chrétienne, en effet, n'est jamais seule, n'est jamais abandonnée.

Stéphanie fit un énergique effort sur elle-même et rejeta la coupe empoisonnée si chère à ses jeunes lèvres.

— Oh! vous avez beau faire, roses de perdition, dit-elle, je ne veux pas vous toucher et je ne vous toucherai pas! Dieu me voit! Dieu me voit et me protège!

Elle tomba à genoux.

— Mon Dieu, murmura-t-elle avec ferveur, vous m'avez secourue une fois déjà, alors que je vous suppliais de me laisser vivre pour consoler mon père. Depuis cette époque, l'élan de ma reconnaissance montait chaque jour vers vous, et vous exauciez mes vœux, mon Dieu, en m'accordant chaque jour plus de force et plus de courage. D'une faible enfant pour qui l'existence même paraissait une fatigue insupportable, vous avez fait une jeune fille régénérée par l'exercice du travail et l'accomplissement d'une tâche sainte. La prière m'a donné la persévérance, l'empire sur moi-même, la raison sérieuse et vigilante, l'habitude de veiller sévèrement sur moi afin de ne pas faire mentir ce divin proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera. Et maintenant..... ô mon Dieu, je me prosterne humblement dans la poussière ! Moi qui ai pu offrir de si bons conseils à M. Christian, n'en aurai-je plus pour moi dans un moment de péril? Une rose coupée, mangée, ce n'est rien, sans doute..... mais c'est un premier pas sur cette pente insensible au bout de laquelle se trouve l'abîme d'où votre main m'a retirée, l'abîme de désenchantement et de mort où je ne veux plus être engloutie. Prenez pitié de moi, mon Dieu ! Vous dont aucun ouvrage n'est resté inachevé, ne laissez pas incomplète votre œuvre de salut. Je suis soumise à vos décrets, j'ai de la bonne volonté pour ne plus vous offenser dans toutes les situations où il vous plaira de me placer... mais je suis faible, j'ignore souvent comment je dois me conduire... soutenez-moi, mon Dieu, éclairez-moi !

Quand elle se releva, le visage de Stéphanie avait perdu son expression d'anxiété dévorante.

— Oh ! les jolies roses ! dit-elle avec un sourire.

Et elle s'en approcha sans crainte.

Puis, regardant autour d'elle :

— Et les arbres ! reprit-elle. Et le ciel bleu ! Et les pelouses émaillées de marguerites ! Et l'horizon immense entrevu à peine à travers les épaisses masses de verdure ! Que c'est grand ! que c'est beau !

Toutefois ses yeux s'abaissèrent de nouveau vers ses fleurs préférées, mais ce fut dans un but scientifique.

— Oh ! je les reconnais, pensa-t-elle. Voici le fier *Géant-des-Batailles*, voici *le Prince-Noir*, *la Comtesse-de-Turenne*, *le Corsaire-Surcouf*, *la Rose-du-Luxembourg*. Je n'ai point oublié ce que M. Christian m'a appris avec tant de complaisance.

L'esprit plus calme, elle revint s'asseoir sur le banc qu'elle avait quitté.

Des consolations se présentèrent à elle presque aussitôt.

— Si j'ai bien compris les révélations de Mlle Laluette, pensa-t-elle, mon père donne ordre à M. Cornefert d'acheter mes ouvrages. Mon père n'a donc pas perdu sa fortune ? Et j'ose misérablement me plaindre, moi, à cause d'une blessure de vanité ! Ah ! si tout ceci est vrai, courons vite embrasser mon bon père et le féliciter de n'être pas ruiné. Quant à M. Inkerli Pankanpouf... oh ! je ne lui en veux pas d'avoir caressé complaisamment mon sot amour-propre de petite fille ; mais mon père m'aime, mon père ne me contraindra pas à une alliance qui m'est odieuse... Nous rembourserons M. Pankanpouf, voilà tout. Avant toute chose, je veux savoir si Mlle Hermance m'a dit la vérité. C'est probable. Elle n'aurait pu inventer cela, citer les noms : A l'hôtel du baron Thourououde, a-t-elle dit... Mes tableaux vont à l'hôtel du baron Thourououde... Eh bien, j'irai aussi, et je saurai...

Elle appela Gervaise qui, justement, accourait.

— Ah ! mademoiselle, s'écria la servante, quelle mauvaise farce ! Ce zouave prétendait qu'il est de Vitry-le-Brûlé, et il n'est natif que de Mosta .. de Mostaganem. Son supérieur me l'a affirmé. Est-ce que nous rentrons, mademoiselle ?

— Nous allons à Paris, Gervaise.

— A Paris ! ça me va. Mais pas à pied ?

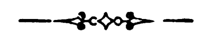
— Non. Nous prendrons le chemin de fer.

— Avec plaisir, mademoiselle. J'accepte.

Quelques instants après, Mlle Stéphanie et Gervaise étaient rapidement emportées vers Paris.

H. AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



HISTOIRE DE LA TÉLÉGRAPHIE

(Voir pages 102, 153, 165, 181 et 250.)

—

Les télégraphes écrivant ont une supériorité incontestable sur ceux à cadran et à signaux, par l'avantage qu'ils possèdent de laisser des traces ou des empreintes de la dépêche transmise. Divers appareils ont été construits pour atteindre ce résultat, et parmi ces appareils celui de M. Froment se distingue spécialement par l'exactitude de son fonctionnement, la netteté et la précision des signes tracés.

Le récepteur se compose des bobines électro-magnétiques ordinaires, d'une armature portant un crayon et d'un mouvement d'horlogerie amenant lentement, par l'intermédiaire de petits tambours, une bande étroite de papier sous le crayon. Le mouvement de va et vient, résultant de l'action de l'électro-aimant et donné à l'armature et à son crayon, fait tailler et avancer en même temps, à mesure qu'il s'use, ce crayon sur le papier, pour qu'il s'y appuie constamment. Ce mouvement, combiné avec la marche d'une bande de papier, donne lieu à une série de petites lignes transversales très-distinctes, liées une à une par leurs extrémités et formant des dentelures. Lors d'un arrêt, l'armature et son crayon restant stationnaires, il se produit sur la bande une simple ligne longitudinale, partant du groupe obtenu,

et se brisant pour former une nouvelle série de dentelures, aussitôt qu'on donne un nouveau signal. En convenant d'avance que la quantité des lignes transversales renfermées dans chaque groupe servira à déterminer la lettre ou l'idée qu'il faudra attribuer à ce groupe, on comprend qu'il ne s'agit plus, pour transmettre une idée, que d'ouvrir ou de fermer successivement le circuit, autant de fois qu'il est besoin de lignes transversales pour l'exprimer.

Le manipulateur se compose d'un disque mobile sur son centre, et portant un certain nombre de boutons manœuvrables à la main. A quelque position que soient les boutons, ils sont toujours chacun en face d'un des numéros fixes, marqués autour de leur disque à partir de 0, et en continuant la suite des nombres 1, 2, 3, 4, etc., de manière qu'un bouton étant amené au 0 en tournant en sens inverse de la graduation, on aura fait passer devant ce point autant de boutons que le chiffre fixe, placé en face du premier, indiquait d'unités. Sous ce premier disque, il y en a un second qui tourne avec lui et joue le même rôle que la roue dentée des télégraphes ordinaires, c'est-à-dire, qui laisse passer ou interrompt le courant, et comme chacune de ces actions a lieu au passage de chaque bouton devant le 0, il suit qu'autant de boutons l'on fera passer devant ce point fixe, autant de fois le circuit sera fermé ou ouvert.

Il suffit donc de tourner le premier disque d'un nombre de boutons égal à celui des lignes que l'on veut faire entrer dans un groupe ou, en d'autres termes, amener au point fixe 0 le bouton placé en face du numéro représentant le nombre de lignes à tracer, pour faire paraître sur le ruban de papier la représentation de la lettre ou de l'idée qu'on veut exprimer. Les arrêts indispensables pour reprendre un autre bouton donnent lieu à la petite ligne longitudinale utile pour séparer les groupes; de plus grands arrêts, pour séparer les phrases, donnent une ligne plus longue.

Aujourd'hui qu'on abandonne presque partout les télégraphes à cadrans pour les remplacer par des télégraphes écrivant, il est utile, croyons-nous, d'examiner en détail les appareils de Morse qui ont été adoptés par le gouvernement. Des appareils tout nouveaux sont expérimentés dans ce moment par l'administration des lignes télégraphiques; mais nous attendrons, pour en donner le détail, des communications qui doivent nous être fournies par un nouvel inventeur.

L'Exposition universelle qui va s'ouvrir dans quelques semaines sera, du reste, le rendez-vous obligé de toutes les nouvelles inventions utiles. Il est donc préférable d'attendre le mois d'avril pour résoudre le problème important qne, jusqu'à cette époque, nous ne saurions que poser et étudier. En effet, toutes les fois qu'un nouvel appareil, quelle que soit sa destination, est construit, on ne peut l'entrevoir qu'à travers l'optimisme inévitable de l'inventeur qui a bien soin de l'expliquer à son point de vue sans donner à l'observateur le temps nécessaire pour juger sainement l'invention.— A l'Exposition, on le comprend, les conditions d'examen seront complétement changées.

Le télégraphe de Morse écrit la dépêche en signes conventionnels. Voici la description qu'en donne M. Bréguet dans son excellent *Manuel de télégraphie électrique*, le seul ouvrage simple et pratique que nous ayons jusqu'ici.

L'appareil se compose d'une cage contenant un mouvement d'horlogerie à ressort d'une assez grande force, dont la vitesse est régularisée au moyen d'un volant régulateur à force centrifuge. A la vitesse normale, les ailettes sont rapprochées de l'axe de rotation; elles s'en écartent si la vitesse augmente et éprouvent par conséquent une plus grande résistance de l'air, qui rend moins sensibles les variations de vitesse produites par l'inégale force du ressort plus ou moins armé. Au repos, les ailettes sont très-près de l'axe de rotation. L'axe du volant est placé verticalement et reçoit le mouvement par l'intermédiaire d'une vis sans fin, disposition qui permet de lui donner une vitesse beaucoup plus grande avec un même nombre de roues ou de mobiles.

Les instruments construits par M. Bréguet pour le gouvernement français peuvent marcher continuellement 45 minutes sans être remontés; la vitesse de déroulement du papier est par minute, au plus, de 1 mètre 40 centimètres pour le haut du ressort, et au moins de 1 mètre 25 centimètres pour le bas du ressort.

Un des axes du rouage sortant latéralement de la cage porte un rouleau sur lequel vient appuyer un second rouleau de même dimension. Une bande étroite de papier emmaganisée sur une roue placée au-dessus de la cage vient passer entre ces deux cylindres, dont la surface est rugueuse et est entraînée par le mouvement du rouage. Comme le rouleau supérieur est mobile autour d'un axe placé parallèlement à lui, on règle au moyen d'une vis et d'un ressort la pression qu'il est convenable que le rouleau supérieur exerce sur l'inférieur.

Pour mettre le papier en place, on le fait passer dans un premier guide où il est légèrement pressé par un ressort d'acier plat, puis dans un second ayant la forme d'une bobine vide, et enfin on le glisse entre les deux rouleaux en soulevant le supérieur. Un levier, placé en bas de l'appareil, arrête le rouage ou le met en marche. Au-dessus de l'électro-aimant, est une armature cylindrique. Enfin le levier de l'armature est porté sur deux pointes de vis, et sa course est limitée par deux autres vis.

Au repos, le levier est maintenu butant contre la vis supérieure par un ressort; mais, quand le courant passe dans le fil des bobines, l'électro-aimant attire l'armature qui s'abaisse jusqu'à ce que le levier touche la vis inférieure; on règle la tension du ressort au moyen d'une vis sans fin à pas très-étroits.

L'extrémité du levier porte une pointe en acier ou

pointe traçante dont la position peut être réglée par le pas de vis et le bouton qui la termine inférieurement. Quand le levier vient buter contre la vis inférieure, la pointe vient toucher le papier et pénètre légèrement dans une rainure pratiquée dans le rouleau supérieur, de manière qu'il produit une saillie en relief dans le papier; cette saillie a la forme d'un *point*, si l'armature n'est abaissée qu'un instant, et d'un *trait* quand l'attraction dure plus longtemps.

Par cette combinaison de points et de traits, on obtient des signaux très-nombreux qui constituent l'alphabet Morse.

Un physicien anglais, M. Bain, a imaginé un système télégraphique fort ingénieux qui doit trouver ici sa place.

Une bande de papier indéfinie est déroulée par un rouage semblable à celui de Morse, et qui n'est mis en mouvement que pour recevoir la dépêche. Elle passe sur un cylindre métallique, et un ressort de fer ou d'acier vient s'appuyer sur la face supérieure. Cette bande de papier est imprégnée d'une dissolution de cyanure jaune de potassium et de fer ou prussiate jaune de potassium. Voici cette composition indiquée par M. Pouget-Maisonneuve et dans laquelle on immerge le papier :

Eau.	100 parties.
Azotate d'ammoniaque cristallisé.	150 —
Cyanure jaune de potassium. . .	5 —

Le papier ainsi préparé est très-hygnométrique et doit être conservé dans des boîtes métalliques hermétiquement closes.

Chaque fois que le courant traverse le papier chimique en passant du ressort (pôle positif) au cylindre métallique (pôle négatif), une décomposition a lieu aux dépens du fer du ressort, et il y a formation de cyanure de fer (bleu de Prusse). On produit ainsi des signaux (points et traits) indélébiles d'un beau bleu et se détachant sur le papier blanc. Pour que la décomposition puisse avoir lieu, il faut que le papier soit humide, ce qu'on obtient au moyen de l'azotate d'ammoniaque, matière hygrométrique, ajoutée à la solution.

Cette décomposition est encore augmentée par l'emploi d'un ressort large qui donne un passage plus facile à l'électricité.

L'inventeur avait proposé un manipulateur automatique fort ingénieux avec lequel on obtenait une transmission très-rapide. Malheureusement, les signaux faits avec cette rapidité n'étaient pas assez distincts, et on a dû renoncer au manipulateur et conserver celui de Morse.

Depuis ce télégraphe électro-chimique, encore bien des inventions ont été faites, bien des expériences, bien des essais ont été tentés. Jusqu'à présent, on ne saurait dire que le résultat poursuivi ait été obtenu d'une façon complétement satisfaisante. Sans aucun doute, on s'est chaque jour de plus en plus rapproché du but auquel on vise ; mais des difficultés, soit pour la grandeur et le prix des appareils, soit pour la netteté insuffisante des dépêches reçues, ont empêché que l'administration fixât définitivement son choix sur un télégraphe écrivant. Nous avons vu des dessins, des ordonnances médicales, des croquis de machines transmis par l'électricité, mais nous attendrons pour donner en détail les divers systèmes que des expériences faites dans ce moment même soient terminées. La science est en travail, il suffira d'avoir constaté ce travail sans essayer d'en devancer le résultat.

Aujourd'hui, il y a cinq appareils en présence. Auquel donnera-t-on la préférence? Évidemment à celui qui réalisera le mieux les conditions du programme : la rapidité, la netteté, la précision, la sûreté.

A peine née, la télégraphie électrique tisse ses fils merveilleux autour du globe presque entier. Les besoins du commerce, les intérêts de la politique, la piété même qui sollicite la bénédiction pontificale pour un lit de mort, réclament partout cette promptitude de communications que l'électricité peut seule réaliser. Aucun obstacle n'a paru insurmontable à cette puissante messagère du génie de l'homme. Ni les montagnes ni les mers n'ont pu arrêter le vol de l'électricité aussi prompt que celui de la pensée. Elle a reculé les bornes du possible. Rejoindre le nouveau à l'ancien monde, n'était-ce pas, il y a peu de temps, l'impossible; et combien de gens n'ont-ils pas taxé ce projet de folie? Le fait est là, qui répond assez haut. Vous pouvez demander des nouvelles d'un frère, d'un ami à New-York et recevoir la réponse en une heure ou deux. Quelles difficultés n'avait-on pas à vaincre pour obtenir un résultat satisfaisant? Ces difficultés, on les a vaincues. Quelle satisfaction dans le présent! quel espoir pour l'avenir! quelles conséquences heureuses sortiront de cette invention qui, dans le passé, eût prévenu tant de batailles livrées dans les mers lointaines entre les vaisseaux de deux nations, alors même que les deux métropoles avaient signé la paix! Sans aller si loin, la fameuse bataille de Toulouse livrée en 1814 après la signature de la paix à Paris et qui coûta la vie à tant de Français et d'Anglais, ne doit-elle pas être attribuée à l'absence de communications assez rapides pour faire tomber les armes des mains des combattants, et la télégraphie électrique ne l'eût-elle pas rendue impossible?

ALFRED NETTEMENT FILS.

— Fin. —

CHRONIQUE

Les lauriers de feu M. Touquet, qui édita Voltaire en 1820, empêchent M. Havin, le directeur du *Siècle*, de dormir. Nous aurons le Voltaire-Havin comme nos pères ont eu le Voltaire-Touquet; seulement M. Havin, au lieu d'une édition de Voltaire, demande une statue.

Et où donc, grands écrivains du *Siècle*, placerez-vous

la statue de Voltaire? Est-ce sur la place de Rouen où l'on brûla Jeanne d'Arc, et emprunterez-vous l'inscription du socle de la statue au poëme antinational où votre fétiche a livré une seconde fois aux flammes la vierge de Donremy?

Vous demandez que la démocratie apporte sa souscription en monnaie de cuivre pour ériger une statue à Voltaire. Prendriez-vous, par hasard, M. de Voltaire, seigneur de Ferney et gentilhomme ordinaire du roi, pour un démocrate? Le croiriez-vous un ami de la liberté de la presse? Si vous ignorez ou si vous avez oublié à ce point l'histoire du dix-huitième siècle, je vous engage à demander une audience à M. Duruy.

Il vous indiquera certainement, pour vous édifier sur les habitudes simples et démocratiques de Voltaire, les *Voyages historiques et littéraires* de M. Valery, l'un des écrivains les plus érudits de notre époque, et de son vivant conservateur de la Bibliothèque, et vous y trouverez au sujet du château de Ferney, tome Ier, page 36, les lignes suivantes : « Voltaire était constamment appelé monseigneur; il eût trouvé très-mauvais que ses gens ou ses vassaux y manquassent; tous les jours, il faisait sa promenade dans un carrosse à quatre chevaux. Il avait fait placer sur le fronton du château ses armes, qui sont : deux lions, la couronne de comte d'un côté, et de l'autre trois grenades du blason, etc.

Allons, pauvres ouvriers, apportez votre offrande à M. Havin, afin qu'il puisse ériger une statue à monseigneur le comte de Voltaire, le noble ancêtre de la démocratie, qu'il aurait éclaboussée en passant dans son carrosse à quatre chevaux; mais surtout n'oubliez pas de faire graver sur le socle les deux lions de son blason.

Est-ce à l'ami de l'humanité que M. Havin vous propose d'ériger un monument? Écoutez, s'il vous plaît, l'anecdote suivante, que M. Valery a entendu raconter d'un homme parfaitement véridique, et qui avait connu Voltaire : « Un pauvre diable de braconnier fut saisi et conduit devant M. de Voltaire. Il faut que ce coquin soit défendu, dit-il, après s'être enfoncé dans son grand fauteuil. Le défenseur indiqué par le gentilhomme-poëte fut M. Mailly-Chateaurenaud, alors second secrétaire de Voltaire, sous le nom de M. Esprit, et depuis député de Franche-Comté aux états généraux. Au milieu de sa plaidoirie, M. Esprit s'interrompit tout à coup et dit qu'il avait besoin d'un volume pour faire une citation, que ce volume était dans la bibliothèque de M. de Voltaire, et qu'il suffisait pour le trouver de quelques instants : le haut justicier voulut bien lui permettre d'aller le chercher. Après être rentré, comme il le feuilletait inutilement sans parler davantage, Voltaire impatienté lui demanda quel était ce livre : « *C'est votre Dictionnaire philosophique*, répondit froidement M. Chateaurenaud, *j'y cherche le mot humanité et je vois que vous l'avez oublié.* » Le mot *Humanité*, continue M. Valery, n'est point en effet dans le *Dictionnaire philosophique*, et Voltaire eût pu profiter de cette occasion pour l'y ajouter. »

Est-ce à l'ami de la liberté de la presse que le directeur du *Siècle*, homme de presse lui-même, veut payer ce tribut d'admiration et de reconnaissance? Que n'a-t-il fait le voyage de Genève. On lui aurait montré devant la maison de ville la place où, par la main du bourreau, l'*Émile* fut brûlé. Cette condamnation fut rendue sans examen, avant l'arrivée du livre à Genève, moins de huit jours après l'exécution faite à Paris au pied du grand escalier. Et savez-vous quel fut l'instigateur de l'exécution de l'*Émile* de Rousseau à Genève? Ce fut M. de Voltaire, établi dans sa terre des *Délices* : « Il est vrai, écrivait Jean-Jacques lui-même d'Yverdun à Mme de Boufflers, que le crédit de M. de Voltaire à Genève a beaucoup contribué à cette violence et à cette persécution. C'est à l'instigation de M. de Voltaire qu'on a vengé contre moi la cause de Dieu. » Puis il écrivait encore de Motiers-Travers à Moulton, le 11 juillet : « Je suis ici et j'y prends haleine jusqu'à ce qu'il plaise à MM. de Voltaire et Tronchin de m'en faire chasser. »

Certes l'*Émile* de Rousseau était un mauvais livre, mais appartient-il à la licence de se montrer inexorable envers la licence? Comme l'a dit M. Valery : « Voltaire faisant brûler l'*Émile* à Genève et décréter de prise de corps son auteur, persécutant du haut de son château Jean-Jacques pauvre, infirme, souffrant, offre un mélange d'épicurien et d'inquisiteur bien peu philosophique. »

Si M. Havin tient absolument à ériger une statue à Voltaire, je lui conseille de se rendre à Londres et de demander l'autorisation de la faire dresser en face du parlement; on écrira sur le piédestal cette épigraphe, tirée d'une lettre de Voltaire : « Il me fallait le peuple anglais pour concitoyen. » S'il préférait faire élever la statue de Voltaire à Berlin, en face du palais du grand Frédéric, qui devrait bien cette réparation au philosophe de Ferney qu'il fit bâtonner, on le sait, après l'avoir adulé, M. Havin trouverait facilement une inscription pour le piédestal dans les œuvres de Voltaire. Il aurait en effet à choisir entre ce billet, adressé par le poëte au grand Frédéric : « Toutes les fois que j'écris à Votre Majesté, je tremble comme nos régiments à Rosbach; » et ce billet rempli d'un patriotisme prussien, que Voltaire écrivait à l'occasion du procès d'un officier de Frédéric en France : « L'uniforme prussien ne doit servir qu'à faire mettre les Welches à genoux. »

Les Welches, cher monsieur Havin, c'étaient nous.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Victor Cousin. (D'après la photographie de M. Nadar.)

VICTOR COUSIN

Ce ne fut pas une époque ordinaire que celle où Casimir Delavigne consolait par ses *Messéniennes* la France devenue malheureuse sur les champs de bataille, après avoir si longtemps triomphé; où Lamartine composait ses *Méditations*, dans lesquelles la pensée, la rêverie et le sentiment de la nature se mêlent pour former un harmonieux ensemble; où Victor Hugo, encore enfant, souriait déjà à la Muse des odes et des ballades, tandis que Chateaubriand, Royer-Collard, Serre et Lainé élevaient la langue politique à une perfection qui n'a jamais été surpassée ni même égalée, et que MM. Guizot, Villemain et Victor Cousin montaient dans leur chaire professorale

Victor Cousin était né en 1792. Il appartenait donc à cette génération que la Restauration trouva en arrivant, en 1814, en possession de la vie, mais cherchant sa voie et prête à se précipiter avec l'impatience de la jeunesse dans les nouvelles avenues qui s'ouvraient devant elle. M. de Lamartine a redit, dans des pages où l'on retrouve la vivacité de ses premières impressions, le sentiment de délivrance qu'éprouvèrent les hommes de sa génération quand ils virent l'aurore de cette époque où la pensée rouvrait ses ailes, où la tribune retentissait des accents d'une éloquence qu'elle avait oubliée, où la poésie, cette chanteuse immortelle, pouvait faire entendre sa voix longtemps étouffée par le bruit des tambours et l'accent aigu de la trompette, où l'histoire, la littérature, la philosophie, redevenaient l'objet de l'attention publique.

Victor Cousin était né à Paris, le 28 novembre 1792. Il avait donc en 1814 vingt-deux ans. Brillant élève du lycée Charlemagne, il était entré à l'École normale, et

déjà en 1811, à dix-neuf ans, il était répétiteur de grec, ce qui répond suffisamment à ceux qui ont prétendu qu'il avait eu besoin de faire traduire par une autre main les œuvres de Platon, publiées sous son nom; ajoutons, pour faire justice de cette assertion téméraire, que, de 1820 à 1827, dans la phase militante de sa vie, il avait traduit les œuvres, en six volumes, de Proclus, philosophe platonicien, et qu'il commença, dès 1825, la traduction de Platon. En 1814, au moment de l'avénement de la Restauration, il était maître de conférences de philosophie à l'École normale. Esquissons rapidement, et en la résumant par des dates, cette carrière remplie par tant de travaux, avant d'essayer de l'apprécier.

En 1815, Victor Cousin est désigné pour suppléer, dans la chaire de philosophie du Collége de France, Royer-Collard, que la politique enlevait à l'enseignement, et il choisit pour sujet de son enseignement la philosophie écossaise, dont Reid était le représentant le plus accrédité. Un voyage qu'il fit en Allemagne pendant l'année 1818, exerça une influence, heureusement momentanée, mais considérable sur ses idées, et ses rapports avec Schelling et Hegel le jetèrent, sans qu'il s'en aperçût, sur la pente des doctrines panthéistes. Il exposa la philosophie allemande sans toujours bien la comprendre, de 1819 à 1821. A cette époque, il avait des rapports avec le parti le plus hostile au gouvernement de la Restauration, et sa chaire servait à la fois d'écho et d'auxiliaire aux passions qui battaient en brèche la royauté. Son cours fut suspendu de 1821 à 1828, où le professeur le reprit avec un grand éclat et un immense succès. En 1824, il avait fait un second voyage en Allemagne, et, arrêté comme suspect d'affiliation à la société des carbonari, il avait été détenu pendant six mois dans les prisons de la Prusse. L'année même de la révolution de 1830, il fut admis à l'Académie française et entra dans la carrière des emplois publics, qu'il poursuivit avec éclat: directeur de l'École normale, conseiller général de l'Université, professeur titulaire de philosophie au Collége de France, en remplacement de Royer-Collard, pair de France, enfin, en 1840, ministre de l'instruction publique, dans le cabinet présidé par M. Thiers, il fut en outre nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il quitta la carrière des emplois publics à l'époque de la révolution de 1848, et consacra la fin de sa vie à des biographies historiques et littéraires sur les femmes illustres du dix-septième siècle.

Chez M. Cousin, l'historien de la philosophie est très-supérieur au philosophe, si on le juge d'après la philosophie qui lui appartient en propre, c'est-à-dire d'après l'éclectisme. Pour compléter les détails que nous avons donnés sur sa carrière, il faut donc rappeler les principaux ouvrages qu'il publia soit comme auteur soit comme éditeur et annotateur intelligent, ou traducteur. Ce sont: les *Œuvres de Proclus, philosophe platonicien*, 6 volumes, 1820-1827; *Platon*, traduction en 13 volumes, 1823-1840; *Descartes*, œuvres complètes, 11 volumes, 1826; *Fragments philosophiques*, 1 vol., 1826; *Nouveaux Fragments philosophiques*, 1 vol., 1828; *Œuvres de Maine de Biran*, 4 vol., 1834-1841; *Manuel de l'histoire de la philosophie*, traduit de l'allemand de Tenneman, 2 vol., 1829; *de l'Instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne, particulièrement en Prusse*, 1 vol., 1833; *de l'Instruction publique en Hollande* 1837; *Abailard* (*Sic et Non*) dans la *Collection des documents pour servir à l'histoire de France*, 1 vol., 1836; *Abælardi Opera*, 2 vol., 1849-1859; *Cours de philosophie morale professé à la Faculté des lettres de Paris, de* 1816 *à* 1820, 5 vol., 1841; *Cours de l'histoire de la philosophie, comprenant l'Introduction à l'histoire de la philosophie*, 1 vol., 1828, et l'*Histoire de la philosophie au dix-neuvième siècle*, 2 vol., 1829; *de la Métaphysique d'Aristote*, 1 vol., 1838; *Philosophie scolastique*, 1 vol., 1840; *Recueil des principaux actes du ministère de l'Instruction publique, du* 1er *mars au* 28 *octobre* 1840, 1 vol., 1841; *Leçons sur la Philosophie de Kant*, 1 vol., 1842; *Œuvres philosophiques du P. André; des Pensées de Pascal*, 1 vol., 1842; *Fragments littéraires*, 1 vol., 1843; *Défense de l'Université et de la Philosophie*, 1 vol., 1844; *Jacqueline Pascal*, 1 vol., 1845; *le Vrai, le Beau et le Bien*, 1 vol., extrait des cours constituant son premier enseignement. Puis viennent les ouvrages qui fermèrent la carrière de Victor Cousin; ce sont ses études historiques et littéraires sur les femmes illustres du dix-septième siècle, Mme de Longueville, Mme de Sablé, Mme de Chevreuse, Mme de Hautefort; *la Société française au dix-septième siècle, d'après* le Grand Cyrus *de Mlle de Scudéri*.

Dans l'impossibilité où nous sommes de déployer dans un cadre étroit le tableau de la vie studieuse de Victor Cousin, il nous a semblé que cette suite de dates et de titres qui se pressent et se poursuivent, suppléeraient aux détails que nous ne pouvons donner. Nous n'y ajouterons que les explications essentielles.

Au début de sa carrière philosophique, Victor Cousin, comme l'a dit son élève préféré Théodore Jouffroy, étudie la philosophie en même temps qu'il l'enseigne: il voudrait savoir ce que ses auditeurs ont soif d'apprendre. Mais l'effort même qu'il fait donne à son enseignement, qui jaillit de sa pensée en travail, je ne sais quel caractère d'inspiration qui ravit ses auditeurs. Il communique l'émotion qu'il éprouve. Ce n'est pas un simple professeur, c'est un initiateur qui, arrivant d'un voyage de découverte sur les terres de la philosophie, communique à ceux qui l'écoutent les observations qu'il a faites, et leur promet de nouvelles communications au retour de son prochain voyage.

L'orateur, chez Victor Cousin, servait puissamment le professeur. Il avait la voix, l'action, la pose, le don

d'inspirer la confiance et d'entraîner à sa suite les esprits dominés et charmés. Quelquefois, pendant qu'il parlait, il se faisait à l'horizon intellectuel des trouées lumineuses qui donnaient à espérer une solution prochaine à ses élèves, parmi lesquels on comptait des hommes bien divers d'origine et d'avenir : M. Bautain, prédestiné au sacerdoce catholique, à côté de MM. Jouffroy, Damiron, Pierre Leroux, qui inclinait déjà au panthéisme, et d'autres maîtres futurs de la philosophie. Jouffroy partagea un moment ces espérances, que Damiron conserva le dernier, mais auxquelles il fut obligé à la fin de renoncer. L'expression de la tristesse de ce dernier, quand il n'espéra plus voir s'illuminer le Thabor philosophique, sous la parole de feu de Victor Cousin, a quelque chose de naïf et de doux, comme son caractère, et il demeura jusqu'au bout respectueux pour le maître. Jouffroy, plus ardent, plus impétueux, plus confiant dans sa valeur personnelle, se résigna moins facilement. La douleur contenue avec laquelle il annonça que ses dernières illusions étaient évanouies, l'amertume dont est imprégnée cette page conservée à la postérité[1], où il exprime le désespoir, presque l'indignation dont son cœur fut rempli, quand il sentit lui échapper cette vérité philosophique qui devait combler le vide qu'avaient laissé dans son âme ses croyances religieuses perdues, nous sont témoins de la sincérité et de l'étendue de ses illusions.

Quel était donc cet enseignement qui excita, puis déçut tant d'espérances? Il traversa plusieurs phases qu'il suffira d'indiquer sommairement. Au début, nous l'avons dit, le professeur achève d'exposer en courant la philosophie écossaise, que Royer-Collard avait déjà expliquée en partie. Mais il est bientôt frappé de son insuffisance relativement aux grands problèmes de la destinée humaine, et il court en Allemagne, où Mme de Staël signalait de nouvelles sources ouvertes à la philosophie par Kant, Schelling et Hegel. Victor Cousin puise largement à ces sources, comme un voyageur altéré qui ne songe point à s'enquérir de la nature des eaux qu'il porte à ses lèvres desséchées. Lui, spiritualiste de la grande école de Platon, il a bu sans le savoir, aux sources germaniques et dans ses longues conversations avec Hegel et Schelling, les germes du panthéisme, cet intrus qui paraîtra plus d'une fois dans ses plus prochaines leçons. C'est l'époque la plus critique de son enseignement. Son intelligence est un moment envahie par les idées extrêmes en tout genre, en politique comme en philosophie. Tandis que le panthéisme hégelien déteignait sur ses leçons philosophiques, son esprit arrivait jusqu'aux idées révolutionnaires. C'est à cette époque qu'il faut rattacher l'anecdote racontée par Pierre Leroux, dont le témoignage doit être reçu avec précaution, il est vrai, parce qu'il n'aimait pas Victor Cousin, sans pouvoir cependant être repoussé d'une manière absolue, car s'il a souvent été accusé d'être excessif dans ses idées, jamais on ne l'a regardé comme un homme capable de mensonge et de calomnie : « Sous la Restauration, dit-il dans une vive polémique contre son ancien maître, M. Cousin, levant le coussin de son grand fauteuil vert, sous lequel les journaux de la révolution étaient cachés, lisait Marat à ses disciples réunis dans sa chambre, les portes bien fermées, et, à la même époque, il montrait au général la Fayette, dans son château de Lagrange, ses vieilles tourelles, en lui disant avec attendrissement : Quel dommage, mon général, que tout cela vous appartienne! Hélas! le moment approche où nous serons forcés de démolir les châteaux, sans en excepter le vôtre, et de partager les terres entre les enfants de la patrie, qui n'est qu'une seule famille; car, on a beau dire, la révolution est toute là. »

Ce ne fut qu'un moment rapide dans la vie et dans l'enseignement de M. Cousin, moment qu'il faut placer vers 1824; c'est l'époque où son cours fut suspendu, et où ses opinions surexcitées allaient à l'extrême avec celles de la jeunesse contemporaine. Lorsqu'en 1828 il remonta à la chaire, il arriva avec une philosophie nouvelle, l'éclectisme. L'éclectisme, qu'on prit d'abord pour une philosophie, n'était au fond que la critique de toutes les philosophies les unes par les autres. Le sensualisme, l'idéalisme, le dogmatisme, le scepticisme, mis en présence, se combattaient réciproquement, et selon le professeur, la vérité philosophique se trouvait dans ce perpétuel combat, qui empêchait chacun des quatre systèmes de faire prévaloir leurs assertions exagérées. M. Cousin concluait de là à la nécessité de quatre erreurs pour empêcher la vérité de périr, conclusion peu philosophique. Mais dans la pratique l'éclectisme rendit des services; il ruina le sensualisme et le scepticisme, fit ressortir les côtés faibles de l'idéalisme et de l'illuminisme, et prépara ainsi les intelligences à recevoir, non pas la doctrine de M. Cousin, qui veut que l'esprit humain ait perçu, au commencement des âges, les vérités essentielles par l'intuition, et les ait développées plus tard par la réflexion; mais l'affirmation religieuse qui enseigne que Dieu les a révélées à l'homme, et par-dessus tout l'affirmation chrétienne, la grande affirmation catholique.

Plus Victor Cousin s'éloigne de sa chaire professorale, plus il tend à s'élever dans les hautes sphères du spiritualisme qui fut le séjour habituel et qui devint, après 1852, le suprême asile de sa pensée philosophique. Il a donc pu dire avec vérité, en tête de son livre sur *le Vrai, le Beau et le Bien* : « Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau est le spiritualisme. » Le spiritualisme, en effet, malgré quelques éclipses passagères qu'on pourrait signaler au début, est le sentiment permanent de sa doctrine, c'est le soleil qui, après avoir été voilé de quelques nuages, finit par rayonner avec toute sa splendeur dans l'azur du firmament. N'en doutez pas, voilà pour-

[1] Voir *la Confession d'un rationaliste* dans le 1er volume de l'*Histoire de la littérature sous le gouvernement de Juillet*, page 455.

quoi Victor Cousin a été rudement, brutalement traité, après sa mort, dans les journaux où dominent les chefs de cette triste école de la libre pensée qui aspire à engloutir la France dans les boues du sensualisme et les gouffres sans fond du nihilisme. L'un d'eux, croyant l'insulter, a dit qu'il eût été digne de mourir avec les sacrements. Nous espérons que la rapidité et la soudaineté de sa mort l'ont seules privé des immortelles consolations, indignes sans doute de MM. Scherer, Taine, Renan, et de tous ces beaux esprits qui, du bout de leurs plumes, tournent et retournent sans cesse le néant; mais que demandèrent à leur lit de mort ces hommes et ces femmes illustres du dix-septième siècle, dans la société desquels Victor Cousin passa les dernières années de sa vie, Descartes, Pascal, le grand Condé, le grand Corneille, la duchesse de Longueville, Marie de Hautefort, Marthe du Vigean, sœur Sainte-Euphémie, Jacqueline Pascal, et toute cette élite d'esprits élevés et de grands cœurs qui ont fait l'objet de ses dernières études et de ses derniers ouvrages. Victor Cousin, c'est par cette louange que nous terminerons cette imparfaite esquisse, avait été assez heureux pour mériter les colères qui éclatent aujourd'hui sur son tombeau. Il méprisait profondément l'école philosophique qui, sous prétexte de le juger, l'injurie, et il signalait ses ravages dans les régions intellectuelles et morales. « En même temps, s'écriait-il dans l'avant-propos de *Madame de Sablé*, que nous essayons de rappeler la jeunesse française au culte du Vrai, du Bien et du Beau, et qu'au nom d'une saine philosophie nous ne cessons de combattre le matérialisme et l'athéisme de nouveau répandus dans le monde par les derniers et extravagants systèmes de la philosophie allemande, il nous a paru que ces études sur les femmes illustres de la société du dix-septième siècle pourraient servir à inspirer aux générations présentes le sentiment et le goût d'autres mœurs, d'une autre vie, d'autres salons, leur faire connaître, honorer et aimer une autre France puissante au dehors, et au dedans animée et vivante, une France qu'il ne fallait pas renverser en un jour de fond en comble, mais élever et perfectionner encore, en lui donnant la liberté, cette noble compagne de la religion, de la philosophie et des arts. »

Ce fut ainsi que, dans les derniers temps de sa vie, Victor Cousin ne cessa d'aspirer au port de la vérité religieuse. Y arriva-t-il? Espérons que dans cette dernière lumière qui se fait aux regards des mourants et dont parle Tacite en racontant la fin d'Agricola, *novissima in luce*, ses yeux et son cœur cherchèrent et trouvèrent cette foi qui sauve et ce repentir qui justifie, et que Dieu réserve quelquefois à l'heure suprême, *aliquid desideraverunt oculi tui.*

RENÉ.



CORRESPONDANCE

BONIFACE SIMPLET A SA TANTE MADAME GRENOUILLET A LANDERNAU

Paris, le 27 janvier 1867.

Ma chère tante,

Votre excellent ami, M. CURTIUS, que j'ai eu le plaisir de rencontrer, l'autre jour, patinant non loin de Sa Majesté l'empereur et de sa cour, sur le grand lac du Bois de Boulogne, m'a arrêté tout court sur mes deux patins, en s'écriant : « Eh ! juste ciel ! que devenez-vous donc, mon cher Simplet, vous et votre aimable tante, Mme Grenouillet de Landernau? Savez-vous qu'il y a bientôt un siècle qu'on n'a entendu parler de vous? Aussi, Dieu sait le nombre de vos amis et connaissances qui, depuis votre fameux dîner à l'hôtel du Louvre (c'était, je crois, pendant le carnaval de 1860), n'a cessé de me demander, avec le plus vif intérêt, de vos chères nouvelles!... Voyons donc! mon ami, est-ce que, par hasard, Mme Grenouillet aurait passé subitement de vie à trépas? Ce serait une bien grande perte pour la société..... de Landernau! Mais non, je ne puis croire à un tel malheur, d'autant plus que vous n'avez pas de crêpe à votre chapeau! De grâce, obligez-nous donc de nous donner de ses intéressantes nouvelles; mettez la main à la plume et dites-lui bien, de ma part, qu'elle ne peut se dispenser de venir embellir de sa présence notre prochaine exposition nationale qui s'annonce comme devant être si belle, à moins cependant que quelques circonstances imprévues... »

Et, en prononçant ces mots, ma chère tante, voilà mon pauvre CURTIUS qui, trébuchant sur ses patins mal assujettis, exécute une affreuse glissade à reculons et tombe, comme un plomb, sur... non, je veux dire, sur la glace qui gronde, en craquant, de la commotion imprévue qu'elle reçoit!

Instruit par ce fatal accident du danger que je cours moi-même, je me débarrasse bien vite de mes patins et je vole au secours de l'infortuné *Curtius*, que je croyais mort ou tout au moins enseveli dans l'abîme qu'il avait creusé lui-même sous ses pas; mais, Dieu merci, il en sera quitte seulement pour un petit bain de siége et pour une de ces contusions qu'il n'est pas d'usage d'exhiber au grand jour.

Et comme je l'aidais à se relever, il ne put s'empêcher de s'écrier, en voyant passer une troupe de charmantes bayadères qui filait son nœud sur la glace, avec une rapidité prodigieuse : « Ah! si Mme Grenouillet était là, il faudrait la voir rivaliser de grâce et d'agilité avec toutes ces illustres lionnes! et puis, je lui

demanderais de me prêter un peu de son fameux baume ! »

Ces touchantes paroles, je ne vous le cache pas, ma chère tante, m'ont ému jusqu'au fond du cœur. Elles vous prouvent combien notre cher ami CURTIUS vous est attaché et quelle justice il rend à vos mérites ainsi qu'à votre baume ! Accourez donc à Paris le plus tôt possible, ma chère tante. CURTIUS brûle de vous voir et de vous offrir son bras, pour visiter ensemble les merveilles de l'Exposition, et en même temps pour assister à la grande fête du couronnement de l'édifice du Champ de Mars, qui s'apprête. Il prétend que vous ne verrez jamais une fête pareille ni de si beaux feux d'artifice.

A propos, chère tante, tâchez donc d'apporter avec vous quelques beaux spécimens de l'industrie locale... Une superbe bourriche de sardines, par exemple, ou de harengs saurs, figureraient très-honorablement, à mon avis, parmi les produits industriels et gastronomiques du Finistère. Pensez-y sérieusement, ma chère tante, et salez ferme ! Comme cela, en votre qualité *d'exposante*, vous obtiendrez de plein droit vos entrées à l'Exposition, et celles-là ne seront pas médiocrement *salées*, je vous assure !

Ainsi donc, voilà qui est bien convenu, ma chère tante ! Dès la semaine prochaine, je vous attendrai, non pas au grand hôtel du Louvre, où ce coquin de *Philidor* nous causa jadis tant de désagréments, mais à notre petit *hôtel du Phénix*, rue Saint-Jacques, où la bonne madame *Vichou* sera si heureuse de vous recevoir et voudra bien mettre, je l'espère, à cette occasion, une rampe à son escalier.

Donc à bientôt, ma chère tante ! je vous recommande seulement de bien prendre garde à votre cabas, attendu qu'on nous signale de Londres l'arrivée imminente d'une bande de gentlemen, dits *Pick-Pokets*, la fleur des pois anglais, qui viendront visiter notre Exposition et peut-être bien aussi nos poches.

Votre tendre et respectueux neveu,

BONIFACE SIMPLET.

II

MADAME GRENOUILLET A SON CHER NEVEU SIMPLET

Landernau, le 29 janvier 1867.

Je crois que tu es décidément fou, mon pauvre Boniface, de vouloir que j'aille patiner avec la cour au bois de Boulogne. Est ce que j'oserais me permettre jamais une pareille licence ? Ce n'est pas que je ne me sente de force à rendre quelques points aux belles dames dont tu me parles... Mais joûter avec elles ! Grand Dieu, quelle irrévérence ce serait !

Ton idée de me faire contribuer aux merveilles de l'Exposition nationale me sourit davantage, et volontiers j'y donne les mains. Je vais donc me mettre en mesure à cet effet, de me procurer bien vite, à Douarnenez ou à Concarneau, un coup de filet monstre qui nous fera, je l'espère, beaucoup d'honneur et qui peut-être même te vaudra la croix, le jour de la distribution des récompenses nationales. Hein ? qu'en dis-tu, mon beau neveu ? Chevalier de la Légion d'honneur ! quelle gloire pour toute la famille !

N'aie donc pas peur ; j'irai bien certainement, en personne, à cette belle exposition, escortée de deux magnifiques bourriches bien salées, à moins, toutefois, comme dit le cher CURTIUS, que des circonstances imprévues n'empêchent, par hasard, les sardines de donner dans mes filets, ce qui n'est guère probable, à cause des merveilleux *appâts* dont je suis pourvue.

Ainsi, il est bien entendu, mon cher Simplet, qu'à ton premier appel, je vole rue Saint-Jacques, hôtel du Phénix, avec les deux bourriches.

En attendant, bien des choses aimables de ma part à la bonne madame *Vichou*, et tâche qu'elle fasse un peu raccommoder son escalier, afin que je ne m'y casse pas le col, ce qui serait fort désagréable.

Ta tante qui t'aime et t'embrasse,

VEUVE GRENOUILLET,

Pour copie conforme :

CURTIUS.



LES EXPOSITIONS

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

I

L'idée d'établir des expositions pour les arts mécaniques remonte à l'année 1797. Le Directoire exécutif voulant célébrer avec éclat l'anniversaire de la fondation de la République, François (Château-Neuf), alors ministre de l'intérieur, reçut l'ordre de régler les réjouissances auxquelles cette fête donnerait lieu. Pour atteindre ce but, il s'entoura de plusieurs hommes éclairés. Quelques-uns d'entre eux proposèrent de joindre aux danses, aux feux, aux mâts de cocagne, aux courses de chars et de chevaux, programme banal de toutes les fêtes sur lesquelles la religion ne met pas sa marque, une exposition de peinture, de sculpture et de gravure ; d'autres prétendirent que les arts proprement dits ayant été seuls appelés jusque-là dans ces sortes d'assises, il y aurait avantage à appeler les arts mécaniques à partager cet honneur. Cet avis prévalut, et la première exposition publique des produits de l'industrie en France eut lieu trois ans avant la fin du dix-huitième siècle.

On conçoit qu'elle ne dut pas avoir grand éclat ; d'a-

bord parce que notre industrie manufacturière n'avait pas pris les immenses développements qu'elle a pris depuis, ensuite parce que les fabricants de Paris furent à peu près les seuls qui purent exposer, ceux des départements n'ayant pas été prévenus à temps. On y compta quatre-vingts exposants.

Les avantages de cette solennité industrielle furent appréciés dans les villes manufacturières, puisqu'à l'exposition suivante, en 1801, deux cent vingt-six manufacturiers s'empressèrent d'envoyer les produits de leurs fabriques. Plusieurs d'entre eux méritèrent l'approbation des connaisseurs : il n'existait pas encore de jury d'examen. Toutefois, les résultats ne purent entrer en parallèle avec ceux que fournit l'exposition de 1806.

Dès cette année, les objets exposés purent être divisés en quatre grandes classes :

1° Arts mécaniques ;
2° Arts chimiques ;
3° Beaux-arts ;
4° Tissus.

Cette exposition constata des progrès dans plusieurs branches importantes de l'industrie ; elle fut remarquable par le concours des fabricants de toutes les parties de la France, qui y parurent en nombre au moins dix fois plus grand qu'à l'exposition précédente. Trois mille quatre-vingt-deux exposants y prirent part, on distribua vingt-sept médailles d'or, soixante-trois d'argent, cinquante-trois en bronze.

Des échantillons pris parmi les quatre-vingt-sept troupeaux répandus sur les diverses parties de notre territoire furent examinés par le jury ; en comparant la laine des mérinos de race pure, établis en France depuis plusieurs générations, avec celle des mérinos nés en Espagne, le jury les trouva égales en finesse et en beauté. Dès lors on put prévoir une époque où nous cesserions d'être tributaires de l'étranger pour les laines propres à la fabrication de nos draps. Ceux qui parurent à cette exposition, et il en vint de presque tous les points de la France, attestèrent une fabrication soignée et même améliorée. Pour la draperie superfine, Louviers et Sedan fournirent une grande quantité de draps de la belle qualité ; Elbeuf fit des progrès remarquables dans la fabrication des qualités moyennes ; Carcassonne dans celle des draps légers ; Castres, Calabre, Simoux dans les castorines. Les fabricants cités avec le plus d'honneur furent MM. de Cretot et Ternaux frères, qui obtinrent chacun une médaille d'or ; Delarue, Petou, Lecamus (de Louviers), Grandin (d'Elbeuf), auxquels une médaille d'argent fut décernée. Les soies grèges de MM. Julié frères, de la Loire (Isère), leur valurent une médaille d'or ; il en fut de même pour M. Jensoul (de Lyon), qui avait apporté quelques perfectionnements dans son industrie. Le jury remarqua des coussins en brocart or relevé, et les brocarts or et argent, sans envers, envoyés par M. Camille Pernon, de Lyon (médaille d'or).

Ces étoffes étaient de la plus grande magnificence, et dignes de la haute réputation de cette ville sans égale pour les soieries et les broderies.

MM. de Vandenel, de Chantilly et Mercier, d'Alençon, honorèrent, par la perfection et la beauté de l'exécution, l'industrie des blondes et dentelles. On reconnut aussi quelques améliorations dans les batistes et linons. Les nombreux échantillons de coton filé, soit en filature continue, soit au mull-jenny, donnèrent la certitude que l'art de filer le coton était parfaitement établi en France. Une médaille d'or fut décernée pour cet objet à MM. Delêtre, Noël et comp., filateurs à l'Épine, près Arpajon. Les mousselines de MM. Matagrin, de Tarare, obtinrent une médaille d'or. MM. Rogier et Sallendrouze présentèrent quelques nouveaux perfectionnements dans la fabrication de leurs tapis, MM. Montgolfier et Canson, d'Annonay (médaille d'or), exposèrent des papiers vélins de la plus grande beauté, supérieurs en tous points à ceux de leurs concurrents. MM. Descroizille, de Rouen, Oberkampf, de Jouy, reçurent chacun une médaille d'or ; le premier, pour le blanchissement, le second, pour la fabrication des toiles peintes. Nous aimons à rappeler ces noms, dont plusieurs brillent encore dans l'industrie d'un éclat héréditaire ; d'autres, comme celui de Ternaux, ont reçu un autre genre d'auréole.

L'industrie des papiers peints offrit quelques difficultés vaincues d'une manière utile pour les progrès de l'art.

Plus de cent cinquante usines, dans quarante départements environ, firent des envois en fonte, fers, faux, aciers, limes, tôles, fer-blanc, et prouvèrent que la France était plus riche en bons fers et en aciers qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. MM. Couloux frères, grands fabricants de Klingental, renommés depuis longtemps pour la bonne qualité et la belle fabrication de leurs armes blanches, furent jugés dignes d'une médaille d'or. Quelques machines à filer le coton, à fabriquer le filet, admises à l'exposition, obtinrent l'approbation du jury. Dans celles de précision : M. Bréguet, de Paris, (médaille d'or,) prouva qu'il était digne de sa haute réputation.

Il est facile de reconnaître par le tableau que je viens de présenter des objets admis en 1806, que la fabrication avait fait d'immenses progrès ; aussi est-ce à partir de cette époque que la France prit en réalité son rang parmi les nations industrielles les plus avancées.

L'année 1819 vit une nouvelle exposition ; la quantité et la perfection des produits qui y figuraient dépassa toutes les prévisions des amis des arts et de l'industrie. Le nombre des exposants fut bien plus considérable qu'en 1806.

On décerna cinquante-six médailles en or, cent quarante-huit en argent, cent quatorze en bronze. Cette belle fête industrielle fut sans contredit la plus brillante que l'on eût vue encore. Elle eut un grand retentissement à l'étranger, et pour n'en donner qu'une preuve

entre mille, voici ce qu'en disait un journal anglais :

« C'est un véritable triomphe pour la France, triomphe plus glorieux que ceux qu'elle a jamais obtenus. Dans ce pays, les arts marchent à pas de géant : des manufactures, encore dans l'enfance il y a cinq ans, sont parvenues au plus haut point de perfectionnement ; d'autres, à peine connues l'année précédente, appellent aujourd'hui les regards et l'attention publique. Dans les arts d'agrément, les Français ont toujours obtenu le premier rang parmi les nations industrielles ; les voilà, pour le moins, au second rang dans les produits des choses usuelles.

« C'était une idée heureuse que celle de l'exposition, elle a été exécutée avec beaucoup d'habileté. Le gouvernement en supporte les frais, et les avantages sont pour les manufacturiers. En fait d'industrie, le peuple anglais fut longtemps sans connaître de rivaux ; mais il en a un maintenant, et ce rival est redoutable. La France voudrait nous enlever notre commerce. La fierté des Bourbons n'a pas dédaigné les marchands au lever royal. Louis XVIII a appris quelque chose en Angleterre, mais il en a appris davantage en France. »

Un pareil témoignage ne saurait être suspect dans la bouche d'un Anglais ; il constate les progrès de nos manufactures et la perfection de leurs produits.

Entrons maintenant dans quelques détails sur l'exposition de 1819, et passons successivement en revue les principaux objets qui y furent admis, en omettant toutefois ceux qui n'offrent aucun perfectionnement nouveau.

A l'exposition de 1806, la grande et importante opération de l'amélioration des laines présentait déjà de fort beaux résultats. Le jury avait remarqué que la laine des mérinos français égalait celle des mérinos espagnols. Il fut constaté, en 1819, par différents échantillons, que la laine des mérinos gagne de la finesse par le séjour de cette race en France, que cette laine était employée de préférence dans la fabrication des draps du premier degré, et la laine espagnole admise seulement dans ceux du second. Il fut reconnu aussi que les draperies superfines avaient fait des progrès véritables pendant les treize années écoulées depuis la dernière exposition : MM. Ternaux (de Paris) ; Niboulan, Jourdain (de Louviers) ; Bacot père et fils (de Sedan), furent ceux dont les produits réunirent le plus de suffrages.

L'année 1819 sera mémorable, dans l'histoire de l'agriculture française, par l'acquisition des chèvres cachemires dites du Thibet, introduites par les soins de M. Ternaux. Les châles qu'il fabriqua avec des tissus provenant de la toison de ces animaux, lui firent le plus grand honneur, et n'auraient pas manqué d'attirer sur lui les récompenses du gouvernement, s'il n'avait pas eu la délicatesse de se mettre hors du concours, comme membre du jury. M. Lagorce exposa des châles fabriqués au lancé ; le tissu en était très-beau, les bordures de bon goût ; ils présentaient en outre toute l'apparence de ceux de l'Inde. Le jury lui décerna une médaille d'argent.

Avant de parler des étoffes de soie, je ne puis passer sous silence l'ingénieuse machine de Jacquart. Celles qu'on employait jusqu'alors étaient compliquées, chargées de pédales et de cordages : les ouvrières, obligées pendant des journées entières de conserver des attitudes forcées, déformaient leurs membres, détruisaient leur santé, abrégeaient leur vie. A cet appareil imparfait, Jacquart substitua une machine simple, au moyen de laquelle on exécute des tissus façonnés avec autant de facilité que si l'ouvrier fabriquait une toile unie.

Lyon continua d'occuper le premier rang pour ses soieries. Sans renoncer à la fabrication des étoffes riches, et pour se conformer aux moyens de toutes les classes, on mêla le coton et d'autres matières à la soie ; on en fit un usage heureux, pour embellir ces étoffes de tous les agréments du tissage, du dessin et de la couleur.

Nîmes se montra tout à fait digne de sa grande réputation. Cette ville industrieuse sut y ajouter encore par des perfectionnements nouveaux, et produisit une étoffe fabriquée sur le métier à bas, portant le nom de *tricot peluché*. Les batistes, linons, coutils, toiles à voiles, mouchoirs de fil, rubans, lacets, soutinrent dignement la renommée des fabriques qui les produisaient. Ils présentèrent même quelques améliorations dans la fabrication comme des avantages réels par la baisse du prix.

A l'époque de l'exposition de 1806, les filateurs français ne fournissaient assez généralement que des fils d'un degré de finesse qui ne dépassait pas le n° 60 ; la fabrication n'obtenait pas un résultat aussi satisfaisant pour les fils d'une grande finesse. Les mérinos ordinaires jusque 90 et même 100 sont arrivés en 1819 à un point de perfection de nature à satisfaire jusqu'aux fabricants de tissus les plus difficiles.

On vit à cette exposition des échantillons nombreux de cotons filés au dessus du n° 120 jusqu'à 200, qui purent être dès lors employés dans la fabrication des mousselines de Tarare que l'Angleterre avait approvisionnée jusqu'alors, en dépit d'une loi de prohibition. M. Mille (de Lille), présenta un fil beau, égal et fort, pour lequel le jury lui décerna une médaille d'or.

Les dentelles, blondes, broderies sur tulle et sur mousseline, ne laissèrent rien à désirer sous le rapport de l'exécution et de la correction.

En examinant avec soin les étoffes coloriées qu'offrit l'exposition, on put se convaincre que l'art de la teinture n'avait pas fait moins de progrès que celui de la filature et du tissage.

MM. Paillot et Labbé, aux forges de Grossoure (Cher), obtinrent une médaille d'or pour leurs progrès dans l'extraction des fers : le jury en décerna pareillement une à M. Milleret, de Saint-Étienne (Loire), pour les échantillons de son acier de Labérardière. MM. Mertian

frères, à Montataire (Oise), reçurent une médaille d'or pour les fers-blancs unis, planés, exécutés au laminoir, de la plus belle fabrication, de l'aspect le plus brillant.

Tels furent les principaux objets qui fixèrent l'attention du public dans l'exposition de 1819.

Celle de 1823 la surpassa encore, tant pour le nombre que pour l'importance des produits. Quelque vaste que fût le local disposé pour cette belle fête industrielle, il se trouva tellement rempli dès les premiers jours, que plusieurs fabricants, dont les envois étaient en retard, eurent infiniment de peine à y trouver place.

Des troupeaux susceptibles de produire des laines les plus fines s'étaient multipliés sur plusieurs points de la France. La précieuse espèce de ver qui fournit la soie *sina* se propageait avec rapidité dans nos départements méridionaux. Les fabriques de coton parvinrent à filer jusqu'à des degrés de finesse presque incroyables. Le tissage fit aussi tant de progrès, que nos mousselines fines et brodées soutinrent avec avantage la concurrence de l'étranger.

Les capitaux affluèrent pour l'exploitation des minéraux utiles ; des compagnies s'organisèrent de tous côtés : les unes pour les extraire de notre sol, d'autres pour procurer à la France ceux dont elle manquait.

Des marbres blancs statuaires et des marbres de couleur sortirent des carrières dont on soupçonnait à peine l'existence, et rivalisèrent avec ceux de la Belgique et de l'Italie. Les progrès de la fabrication des papiers furent surprenants.

Les théories chimiques reçurent d'utiles applications dans la préparation de certains agents de teintures, dans le perfectionnement des procédés d'éclairage et de chauffage, dans les moyens de conserver longtemps les substances propres à l'alimentation des hommes, et prouvèrent que dans la chimie manufacturière nous n'avions pas à craindre de rivaux.

L'exposition de 1827, qui suivit celle de 1823, offrit plutôt des objets de luxe remarquables par la perfection et le fini du travail, que par de nombreuses applications ou des découvertes fructueuses. Mille sept cent quatre-vingt-quinze exposants y furent admis. L'habileté et le bon goût de nos dessinateurs, les découvertes importantes faites depuis peu dans les arts chimiques et mécaniques, nous assurèrent une supériorité marquée dans la fabrication des toiles peintes. L'industrie des châles présenta d'assez beaux résultats. Les maroquins français ne le cédèrent plus à ceux de l'Orient, et MM. Noirot et Ferret (de Niort) soutinrent dignement la réputation de la chamoiserie. Les verres et cristaux furent peu nombreux ; cependant ils firent honneur à cette industrie. Nos fontes, nos fers, ne présentèrent aucune amélioration ; les aciers se ressentirent de l'infériorité de ces matières premières ; la tréfilerie seule, quoique déjà bien perfectionnée, fit encore quelques pas en avant.

Les expositions étaient un progrès ; aussi celle de 1834 surpassait-elle les précédentes, non-seulement par le nombre, mais aussi par le choix, la variété et la bonne fabrication des objets exposés. Dans le laps de temps qui sépare 1827 de 1834, bien des découvertes scientifiques étaient venues apporter des perfectionnements dans les objets fabriqués pour les usages domestiques. De plus, ce genre de concours dont on sentait l'importance, commençait à plaire de tous côtés ; aussi, un grand nombre de commerçants et d'industriels apportèrent-ils leurs produits fabriqués de tous les points de la France. On avait construit sur la place Louis XV quatre pavillons qui se trouvèrent trop petits pour recevoir les nombreux envois. Dans le premier pavillon, on avait placé les métaux et les objets fabriqués avec du métal, les machines de tous genres et de toutes dimensions. Toutefois, au lieu de rapprocher les machines de même sorte, de mettre des presses avec des presses et des semoirs avec des semoirs, on avait cru à propos de classer les mécaniques par départements ; or les départements figuraient à l'exposition par ordre alphabétique. On comprendra combien cette distribution arbitraire gênait l'observateur qui ne pouvait pas comparer les machines du même genre.

Dans le pavillon n° 2 on voyait des objets de nature fort variée : ainsi la coutellerie, tabletterie, produits chimiques, fleurs artificielles, typographie, parfumerie, reliure, lithographie, verrerie, cire, bougies, poterie, billards, perruques, cannes, corsets, ganterie, etc , etc.

Dans la salle n° 3 étaient les tissus, les étoffes, ainsi que les cachemires, soieries, toiles peintes, mousseline, gazes, tulles et draps de toutes espèces.

Enfin le quatrième pavillon était réservé à l'industrie parisienne : cristaux, bronzes d'art, pendules *musique*, tapis, et, dans un pêle-mêle incroyable de clarinettes, flûtes, violons, guitares, toute espèce d'instruments de musique.

Quand vinrent les expositions suivantes, c'est-à-dire celles de 1839, de 1844 et de 1849, il fallut les établir sur le grand carré Marigny, aux Champs-Élysées.

Une remarque à faire, c'est que l'industrie comprit bien vite le rôle important de ces concours généraux ; ainsi en 1844 une surface de 22,200 mètres (répartie ainsi : 1,600 mètres pour la construction d'un bâtiment quadrangulaire, et 6,000 mètres pour une cour intérieure, réservée aux machines), était devenue nécessaire. Enfin, en 1849, pendant la République, le palais couvrait une surface de 20,600 mètres et comptait plus de 4,000 exposants.

Cette solennité industrielle devait être la dernière exposition exclusivement française. Dans cette même année, on étudiait déjà en France le projet des expositions universelles, et quoique la France n'ait pas été la première à mettre l'idée en pratique, on peut dire que l'origine de ces convocations générales des produits de l'industrie est toute française.

Alfred Nettement fils.

— La suite prochainement. —



LES MARAIS A SANGSUES

A quatre lieues de Pontoise, — ce point de mire des couplets des vaudevillistes et des épigrammes des romanciers, — on aperçoit un simple village composé d'une place entre les deux bouts d'une rue ornée des deux côtés de masures toutes fleuries, et embellie d'une vieille église qui date, pour le moins, du treizième siècle.

Ce village c'est Arronville, — *la ville des roseaux*, — ainsi nommée parce qu'à une portée de fusil, après avoir suivi un chemin bordé de vieux saules et de trembles énormes et géants, on arrive, le long d'une prairie plantée de groseilliers sauvages et irisée de myo-



Arronville.

sotis, sur la limite d'un marais, c'est-à-dire en présence d'une armée de roseaux, armée touffue à laquelle le vent arrache des murmures.

Ces « arundes » s'étendent à perte de vue et à toutes les extrémités de l'horizon. Et quels roseaux que ceux-là! On peut les passer en revue; leur tenue est splendide, ils sont souples, élancés, reluisants et pliant sans se rompre :

Le roseau plie et ne rompt pas.

Une eau brillante coule à leurs pieds, baignant les fleurs humides des nymphœas, un air salubre les égaye, et l'on voit voltiger çà et là des hérons pêcheurs ou des ballussards voleurs et pillards, quand ce ne sont point des culs-blancs ou des bergeronnettes jetant aux échos leurs cris stridents et accentués.

J'allais oublier les grenouilles peureuses avec leurs sauts de gymnastes qui se réfugient dans l'eau au premier bruit.

Les marais d'Arronville, situés sur deux départements à la fois (Oise et Seine-et-Oise), sur les communes d'Arronville, de Berville et d'Ablanville, sont encaissés

par de lointaines collines, découpées en damiers de verdure par des massifs de bois sombre et par d'élégants rideaux de peupliers et de trembles.

Les trois clochers des trois églises se dressent en triangle aux trois coins du marécage.

L'aspect de ces paluds a quelque chose de poétique qui tranche avec le réalisme contemporain. On demande naturellement comment il se fait que les compagnies de desséchement et de salubrité ne les aient pas encore drainées et desséchées? Alors on vous répond que ces marécages, dans l'état où vous les voyez, sont plus productifs que si le sol desséché était couvert de blé, d'orge ou d'avoine. Si vous voulez savoir le mot de cette énigme, les gens du voisinage vous apprendront que c'est un terrain d'*hirudiculture*.

Qu'est-ce à dire? Cela veut dire que la sangsue s'appelle en latin *hirudo*, et qu'elle est de la famille des *hirudinées* et de la classe des *annélides*. Or on cultive la sangsue comme on cultive l'anguille, la carpe et le brochet.

Ici j'ouvre une parenthèse.

L'hirudiculture, quoique étant un mal nécessaire, gâte un peu le paysage d'Arronville : dans mon esprit, l'image des sangsues est inséparable de celle des gardes-malades et des portières. Je confonds les unes et les autres dans la même répulsion.

Malgré ma répulsion instinctive pour les sangsues, je n'ai pu voir le paysage d'Arronville sans me réconcilier un peu avec ces animaux si utiles et si repoussants.

Les marécages de France, épuisés depuis longtemps, demandent à être repeuplés avec intelligence, et ceux dont il est ici question réunissent tout ce qu'il faut pour prospérer.

Divisés en onze enceintes, les paluds à sangsues d'Arronville comprennent une étendue de quarante hectares. Dans ces vastes enceintes sont classés les bassins de nourriture pour les jeunes annélides, les bassins de ponte pour les grosses et les bassins de purification pour les adultes. On trouve en cet endroit : 1° les sangsues vertes et grises de Hongrie, et 2° les sangsues vertes et grises des Landes, parfaitement acclimatées.

Tout cela croît, grouille, se répand et se multiplie à l'infini, grâce à la nature des eaux du marais et à la bonté du sol.

Le *gorgement* de sang s'opère à l'aide de chevaux en très-bon état, servant à l'agriculture et préférant cette légère saignée à une marche forcée ou à un travail exagéré.

Il y a également des ânes et des ânesses employés au gorgement dans les paluds d'Arronville.

Une écurie s'élève au centre du marais, et l'on y loge facilement soixante chevaux, à côté de deux mille bottes de foin emmagasinées.

Ce bâtiment est flanqué des deux côtés de pavillons en forme de tours, servant de logement aux gardes qui, par les créneaux de ces constructions, embrassent l'ensemble du marais. Tous ces bâtiments sont construits sur pilotis et constituent une petite colonie très-florissante.

Sur les bords du marais, le long des berges, le propriétaire, M. S... cultive des artichauts de toutes les variétés, on en compte plus de 15,000 pieds. Ces plantations maraîchères ne sont pas les moindres produits d'Arronville.

Quant aux sangsues d'Arronville, sans avoir acquis pour leur espèce une prédilection particulière et sans vouloir imiter cette bonne femme qui, ne comprenant pas très-bien une ordonnance de médecin pour une indigestion, fit frire cinq annélides et les mangea avec du pain et du sel, — comme des escargots, — au lieu de se les appliquer, suivant les prescriptions, je les considère, à cette heure, avec un calme qui tient du stoïcisme, toutes les fois que je les aperçois à la vitrine des marchands, ou bien dans un verre, sur la table de nuit d'un malade. Elles me rappellent une agréable promenade et un site charmant, et je leur pardonne en faveur de ce souvenir.

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83, 98, 124, 131, 148, 169, 185, 202, 210, 227, 245, 268, 275 et 298.)

XVIII

Stéphanie ne put se défendre d'une vive émotion lorsqu'elle se trouva, avec Gervaise, sous la porte cochère de l'hôtel de la rue Bergère.

Un foule affairée semblait l'assiéger.

— Où donc que nous sommes, mademoiselle? demanda la servante. C'est-y qu'on va tirer à la conscription?

Un garçon de bureau en livrée grise les bouscula en courant, et, les prenant pour des actionnaires encore novices, il leur jeta rapidement ces mots :

— Au fond de la cour à droite. Ayez soin de faire votre bordereau avant de vous présenter à la caisse.

— Ah! pensa Stéphanie qui reconnut ce garçon, mon père n'est pas ruiné, mon père est toujours là.

— Mademoiselle, reprit la servante très-intriguée, est-ce que vous me menez voir quelque bête curieuse comme il y en a tant dans ce Paris?

— Non, Gervaise, non....

— C'est point une ménagerie?

— Non. Je me rappelle à présent.... On détache le coupon.

— On... quoi?

— C'est le jour du dividende.



— Le jour du... Qu'est-ce que c'est que ce saint-là, mademoiselle?

— C'est un saint, Gervaise, qui cherche à détrôner tous les autres.

— Cette bêtise! Les saints sont les saints. Comme ça, on touche?...

— Oui.

— Les reliques?

— Le dividende... le coupon.

— Allons toucher, mademoiselle, allons toucher. Ça me paraît drôle, tout de même. Mais, subséquemment, comme disait ce militaire, c'est point une farce? Il y a sans doute un homme chargé de faire l'explication à l'intérieur?

— A quoi bon entrer? pensa la jeune fille. Je sais ce que je voulais savoir. Mon père....

Elle s'interrompit dans ses réflexions.

Le concierge, l'honorable M. Maréchal, l'avait vue et accourait.

— Ah! mademoiselle, dit-il en se découvrant avec respect... excusez mon trouble... Comment allez-vous? Et il cria d'une voix de stentor :

— Madame Maréchal! madame Maréchal! Viens vite. Voici mademoiselle!

— Votre femme se porte toujours bien? demanda Stéphanie, qui ne revoyait pas ce brave homme sans un certain plaisir.

— Tout à la douce, mademoiselle. Aussi l'air de la mer lui a été ordonné. Nous allons partir pour Dieppe ou Trouville. Un de mes frères fera l'intérieur. Madame Maréchal, madame Maréchal! je n'ose vous prier de faire une halte dans notre appartement, mademoiselle. Dieu! quelle belle santé vous avez à cette heure! J'avais de vos nouvelles chaque jour par M. le baron. Je transmettais le bulletin aux nombreuses personnes qui venaient s'informer. Mais l'air de la campagne vous a été bien favorable. Vous êtes, si j'ose m'exprimer ainsi, engraissée.

— Monsieur Maréchal, je vous prie de...

— Ah! oui. Vous venez chercher M. le baron. Il est là... bien occupé sans doute... quoique, j'aime à le croire, il ne descende pas à ces détails.

— Monsieur Maréchal, reprit Stéphanie tout à fait convaincue maintenant que Mlle Laluette ne l'avait pas trompée, j'avais l'intention de faire une surprise à mon père, mais, pour ne pas le déranger...

— Un jour comme aujourd'hui, mademoiselle!.. En effet, chaque état a ses désagréments, ses coups de feu....

Et, s'adressant brusquement à un groupe de personnes qui se dirigeaient vers lui comme pour se renseigner :

— Au fond de la cour, à droite, cria-t-il. Essuyez vos pieds.

— Au revoir, monsieur Maréchal, ajouta Stéphanie. Ne dites pas à mon père que je suis venue.

— A cause de la surprise? C'est entendu, mademoiselle. Mais j'aurais été bien aise que Mme Maréchal... elle est entre les mains de sa femme de chambre, qui est d'une lenteur!... Mais elle serait si heureuse, si flattée de saluer mademoiselle!..

— Je la verrai une autre fois... souhaitez-lui le bonjour de ma part, répondit Stéphanie, qui s'éloigna en faisant signe à Gervaise de la suivre.

La servante obéit machinalement; mais, dès qu'elle fut dans la rue, elle éprouva un vif regret de se retirer sans avoir rien vu, rien touché, rien compris.

— Mademoiselle, dit-elle, vous m'aviez promis.....

Mais, par discrétion, elle n'acheva pas.

— C'était peut-être trop cher, pensa-t-elle; mademoiselle n'avait point assez d'argent pour payer sa place et la mienne.

Lorsque le baron Thourououde revint à Versailles pour dîner, comme d'habitude, il avait l'air joyeux et satisfait d'un banquier qui vient de distribuer un gros dividende à ses actionnaires.

Stéphanie, vêtue ordinairement très-simplement depuis qu'elle s'était lancée dans la carrière artistique, s'était mise ce jour-là en grande toilette pour recevoir son père.

— Oh! oh! dit-il, comme te voilà belle! Est-ce que c'est ma fête?

— Je ne crois pas, répondit la jeune fille en souriant; c'est plutôt la fête de tous les heureux que vous avez faits aujourd'hui.

— Comment cela, mon enfant? J'ai fait des heureux, moi?

Et, un peu étonné de l'expression du visage de sa fille, il ajouta pour détourner la conversation :

— Ma Stéphanette, tu ne me montres pas, ainsi que de coutume, ton travail.....

— Oh! je n'ai point travaillé, mon père.

— Vraiment! et pourquoi? Cornefert, j'en suis certain, ne sera pas content.

La jeune fille hésita un instant; puis, regardant franchement le baron :

— Mon père, dit-elle, je suis allée à Paris... Je sais tout.

H. Audeval.

— La suite prochainement. —



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232, 252, 284 et 293.)

Ces scènes de sensibilité nous font sourire aujourd'hui; le dix-neuvième siècle a la larme moins facile que le dix-huitième; elles présentaient à nos grands-pères une

de ces scènes d'attendrissement qu'ils ne laissaient pas échapper. Mais il faut que le petit drame arrangé d'avance fasse un nouveau pas dans son action. La mère de Sophie, qui voit l'embarras de celle-ci et son émotion, lui donne une commission pour qu'elle ait le temps de se remettre; mais la jeune fille rentre, deux minutes après, si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. Le moment de frapper un coup décisif est venu. Le seul nom de Sophie doit produire l'effet d'un coup de théâtre sur l'imagination d'Émile, habitué à entendre désigner sous ce nom la jeune fille aux perfections idéales qu'on lui a présentée comme devant devenir la compagne de sa vie, la réalisation charmante de ses rêves. La mère dit donc à sa fille avec douceur : « Sophie, remettez-vous. Ne cesserez-vous de pleurer sur les malheurs de vos parents? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes. »

C'est le tour d'Émile de se troubler et de s'émouvoir : « A ce nom de Sophie, vous auriez vu tressaillir Émile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut et jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. « Sophie, ô Sophie, est-ce vous...? » Vous devinez la suite. La mère fait parler Sophie, et dès qu'Émile a entendu le son de sa voix, le sort en est jeté, ses regards qui interrogeaient avec anxiété Mentor cessent de l'interroger; il sait ce qu'il veut savoir, il veut ce qu'il voudra toujours; il se répète dans son cœur : « C'est « Sophie! » tandis que Sophie se dit tout bas que l'introuvable Télémaque est enfin trouvé. »

Voilà comment J. J. Rousseau entendait la dernière éducation des jeunes gens et des jeunes filles : des scènes préparées, de petits drames combinés à l'insu des acteurs, des coups de théâtre, des surprises, deux regards échangés, comme il est dit sur la fameuse carte du Tendre, le timbre sympathique d'une voix, un nom qui retentit dans le cœur en éveillant les échos des rêves de la jeunesse, et tout est dit, les destinées sont fixées. Mais est-ce que les choses se passent ainsi dans la vie réelle? est-ce que l'histoire ne paraîtra pas monotone avec ses devoirs réguliers à ceux qui y seront entrés par la porte du roman? Quand viendront ces journées qui se suivent et se ressemblent et dont se compose la vie domestique, comment ces âmes habituées aux émotions du drame, ces sensibilités exaltées, s'arrangeront-elles d'une existence calme, paisible, sans coups de théâtre, sans changement de décorations? Ce ménage d'abord passionné ne se refroidira-t-il pas? ne finira-t-il point par mal tourner? Celui d'Émile et de Sophie tournera mal, en effet, car l'auteur a subi ici le despotisme de la logique qui le conduit à ce dénoûment. Mais cela ne l'empêche pas de jeter l'invective et le dédain à ceux qui l'accuseront, comme nous l'en accusons ici, d'avoir fait un roman : « Si j'ai dit ce qu'il faut faire, s'écrie-t-il, j'ai dit ce que j'ai dû dire, il m'importe fort peu d'avoir écrit un roman. C'est un assez beau roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute? Ce devrait être l'histoire de mon espèce. Vous qui la dépravez, c'est vous qui faites un roman de mon livre. »

Je pourrais pousser plus loin l'étude de l'*Émile*. Jean-Jacques Rousseau n'a négligé aucune occasion d'y introduire ses sophismes habituels. Ainsi l'on y trouve son enthousiasme bizarre pour le travail manuel, dont on a fait de nos jours le culte du travailleur. Comme si le travail de l'esprit n'était pas au-dessus de celui des bras! comme si ces ministres du Christ qui soutiennent les âmes qui défaillent dans les âpres luttes de la vie; ces savants qui honorent et servent leur pays, quelquefois l'humanité tout entière par leurs découvertes, qui trouvent pour l'agriculture et l'industrie des méthodes nouvelles, qui ont, de notre temps, attelé la vapeur à nos wagons comme un coursier docile, et réalisé par le télégraphe électrique l'ubiquité de la pensée humaine, ne laissaient pas bien loin derrière eux les simples manœuvres, qu'il faut estimer sans doute quand ils remplissent honnêtement leur tâche modeste, mais sans exalter leur orgueil par une admiration exagérée! Encore une fois Rousseau est un des promoteurs de cette admiration niaisement sentimentale.

Il montre au lecteur Sophie et sa mère arrivant à l'improviste dans l'atelier de menuisier où Mentor et Télémaque travaillent moyennant un salaire : « En entrant dans l'atelier, Sophie aperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment rattachés, et si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête et fait signe à sa mère. Émile, le ciseau d'une main et le maillet de l'autre, achève une mortaise; puis il scie une planche et en met une pièce sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit, voilà l'homme! »

Voilà bien plutôt les déclamations vides de sens qui, en faussant les idées, ont tout compromis dans les dernières années du dix-huitième siècle. Est-il donc absolument nécessaire pour être un homme d'avoir un rabot ou une scie à la main? Émile, qui est riche, n'a nul besoin de manier la varlope pour nourrir Sophie, et s'il était un véritable menuisier, il ne deviendrait certainement pas son chef, car elle ne l'accepterait pas pour mari. C'est donc chez lui une simple fantaisie démocratique, et j'ajouterai que, d'après la réponse du maître menuisier, qui dit avoir refusé les offres d'autres ouvriers pour accepter celles de Télémaque et de Mentor, ces deux menuisiers fantaisistes ont frustré de leur lucre légitime des ouvriers véritables. Y a-t-il là de quoi exciter l'enthousiasme et la sensibilité, non-seulement de Sophie, mais de sa mère qui, en apprenant qu'Émile et son Mentor reçoivent vingt sols par jour et la nourriture, « court à Émile, l'embrasse, le presse contre son sein en versant de douces larmes et sans pouvoir dire autre chose que répéter plusieurs fois : « Mon fils, ô mon fils! »

C'est avec cette fausse sensibilité qu'on émousse la sensibilité véritable ; en prodiguant des larmes stériles dans des occasions où elles ne devraient pas couler, on en tarit la source dans les yeux, et surtout dans le cœur affadi par un attendrissement chimérique. Encore une fois, il ne s'agit pas de jeter le mépris sur les travaux manuels ; le christianisme n'avait pas attendu Rousseau pour les faire alterner avec la prière et la méditation dans les monastères. Mais c'est une exagération que de mettre ces travaux au-dessus de ceux de l'esprit, et si l'on voulait dire qu'il est bon d'apprendre à gagner son pain dans quelque condition que la fortune vous jette, je répondrai qu'on apprend quand il le faut cet art d'une maîtresse plus habile que Rousseau, la nécessité. Est-ce que les grands seigneurs et les grandes dames qui, à l'époque de l'émigration, furent jetés par la Révolution française sur la terre étrangère, eurent besoin d'avoir été à la même école qu'Émile pour apprendre à gagner leur pain par un travail devenu nécessaire? Ne vit-on pas alors les plus grandes dames de France manier l'aiguille de la brodeuse, de la dentellière, de la lingère ou de la modiste, pendant que les hommes qui portaient les plus beaux noms de la monarchie enseignaient les langues, les lettres, les sciences et les arts, que plusieurs s'adonnaient au commerce, à l'industrie et même aux arts mécaniques, et que de saints prêtres brodaient avec des fils d'or et d'argent les robes que les fières et nobles beautés de l'aristocratie anglaise portaient au bal? Quelque chose de plus : quand les journées, qui paraissaient si longues aux captifs, étaient finies au Temple, et que le roi et la reine prenaient un repos agité par de tristes rêves, une jeune femme prolongeait sa laborieuse veillée pour raccomoder les vêtements du roi et du dauphin ; cette jeune femme n'était pas l'élève de l'*Émile* de Rousseau, mais l'élève de l'Évangile de Jésus-Christ : c'était Madame Élisabeth.

Nous avons essayé de personnifier dans des types placés sur le premier plan, l'influence qu'exerça sur les femmes l'éducation, telle qu'on la comprit au dix-septième siècle, et c'est ainsi que la figure de Mme de Sévigné et celle de Mme de Maintenon sont venues se réfléchir dans ces pages. Nous voudrions suivre de même le système de Rousseau dans une de ses personnifications les plus éclatantes. On ne dira pas que nous cherchons par notre choix à rabaisser l'éducation du dix-huitième siècle, car nous choisissons Mme Roland.

Sans doute, Mme Roland, ou pour lui donner le nom qu'elle porta avant son mariage, Marie-Jeanne *Phlipon*, n'a pas précisément été élevée sur le modèle donné pour l'éducation de Sophie, mais elle est évidemment la fille des idées de Rousseau. Elle le reconnut elle-même dès qu'elle eut ouvert les livres du philosophe de Genève : c'était bien là l'homme qu'elle attendait, celui qu'elle cherchait. Elle ne permettait à personne, pas même à son amie de cœur, Sophie Canet, de médire de l'écrivain qui excitait son enthousiasme et son admiration : « Je suis fâchée que tu n'aimes pas Rousseau, lui écrivait-elle en 1778, — elle avait alors vingt-quatre ans, — car je l'aime au delà de toute expression. Je n'entends pas bien les reproches que tu lui fais. Personne ne fut plus ferme et plus courageux dans sa conduite. La prévention, la sottise, la haine et la méchanceté l'ont persécuté avec un acharnement dont on voit peu d'exemples : il s'est défendu en homme sensible à l'opinion publique et qui cherche à la mériter, mais à la fois en homme supérieur aux vaines attaques de l'envie, et il a fini par se soustraire à sa propre célébrité en choisissant une vie obscure et paisible, digne d'un sage et bien étonnante pour un homme qui pouvait attendre les plus grandes distinctions, si elles étaient le prix des lumières et de la vertu. »

Je ne crains pas d'ajouter que les idées et les sentiments de Rousseau répandus dans l'atmosphère du dix-huitième siècle étaient arrivés avant ses livres jusqu'à l'âme de cette jeune fille. Il y a, en effet, dans l'ordre intellectuel et moral, un phénomène semblable à celui qui se passe dans l'ordre physique, quand le souffle des vents en passant sur une forêt emporte sur ses ailes des germes invisibles, et va semer dans d'autres parages des forêts lointaines. Qui pourrait expliquer la circulation des idées, dire d'où elles viennent, de quelle manière elles entrent dans les âmes? Celles de Rousseau s'épanouirent en un instant dans l'intelligence et dans le cœur de Marie-Madeleine Phlipon, parce qu'elles y étaient déjà en germe. Le courant général du siècle les y avait apportées. Elle avait ce goût de l'enthousiasme, cette sensibilité ardente, et jusqu'à ce besoin d'épancher sans cesse ses émotions par des larmes que Jean-Jacques prête à son *Émile* et à sa *Sophie*. Elle y joignait cette espèce d'aspiration vers un idéal de vertu déclamatoire et de morale sententieuse et loquace ; le sentiment de la nature avait été très-vif chez elle, dès sa plus tendre jeunesse. Il est impossible de n'être pas frappé de ces analogies en lisant la correspondance de Mme Roland avant son mariage, et particulièrement une de ses lettres datée du 1er janvier 1778 à onze heures du soir : « Avoir tout Jean-Jacques en sa possession, pouvoir le consulter sans cesse, écrivait-elle à son amie Sophie, se consoler, s'éclairer et s'élever avec lui, à toutes les heures de la vie, c'est un délice, une félicité qu'on ne peut bien goûter qu'en l'adorant comme je fais. Dans le moment de l'enthousiasme, mes mains prenant tous les volumes les uns après les autres, gardèrent je ne sais comment un tome de l'*Héloïse;* avec ce précieux dépôt, je m'enfuis au coin de la cheminée et je m'y tapis en silence dans le plus grand recueillement. J'en étais à cette lettre où Saint-Preux entretient Julie des effets de la musique chez mylord Édouard, lorsque, par un à-propos que tu trouveras ressembler à une fable, le son flatteur de plusieurs instruments vint frapper mon oreille. Étonnée, hors de moi, j'arrive près de la fenêtre ; j'écoute une sérénade charmante, composée

de clarinettes, de cors de chasse et de bassons, et je distingue à la lueur des réverbères, les joueurs groupés au bas de la maison voisine. Captivée par une harmonie qui me trouvait si bien disposée, je tombai sur une chaise dans un saisissement de plaisir; je pleurais en écoutant (car il faut jeter des larmes sitôt que les sensations acquièrent une certaine vivacité). Je demeurai longtemps attentive après que la musique eut cessé. Au délire enchanteur succédèrent des émotions douces et tranquilles... »

Ces émotions soudaines, ces attendrissements sans cause, cette dépense de sensibilité hors de toute proportion avec les motifs qui la font naître, ne vous rappellent-ils pas les scènes de l'*Émile?* L'école de Rousseau avait le pleur facile et l'enthousiasme prompt à s'allumer. Le mot le plus profond qui ait été dit sur Mme Roland, c'est elle qui l'a prononcé : « Je crains bien, dit-elle dans un endroit de ses Mémoires, que Rousseau n'ait fortifié mon faible. » Tout est là. Rousseau avait fortifié son faible, et c'est pour cela qu'il lui plaisait tant. Son enthousiasme alla si loin, qu'elle fit en 1776, à vingt-deux ans, une démarche singulièrement inconséquente. Elle écrivit à Jean-Jacques et alla chercher la réponse. Elle écrit à son amie Sophie Canet pour lui raconter cette visite, ou plutôt cette tentative de visite, car elle ne fut pas reçue : « J'entre, dit-elle, dans l'allée d'un cordonnier, rue de la Platrière, je monte au second et je frappe à la porte. On n'entre pas dans les temples avec plus de vénération que je n'en avais à cette humble porte... » La tentative, je l'ai dit, ne réussit pas. Une femme en bonnet rond et portant un long tablier vint lui dire que son mari « avait renoncé absolument à toutes ces choses, qu'il ne demanderait pas mieux que de rendre service, mais qu'il était d'âge à se reposer. » Marie Philipon était venue voir la poésie, ce fut la prose, en bonnet rond et en tablier, qui lui ouvrit et l'arrêta sur le seuil. Triste prose!

A quoi aboutit cette éducation à la Jean-Jacques qu'elle se donna elle-même plus qu'on ne la lui donna, quand elle eut renoncé au christianisme? Sans doute elle eut une âme fortement trempée, un de ces caractères à l'antique que le péril excite et qui, pour mériter leur propre estime et celle des autres, sont capables de regarder en face la souffrance et le péril. Mais le fond même de ses qualités était un vice, l'orgueil, un immense orgueil. Dans les premières années de sa jeunesse, puis de son mariage, cet orgueil se traduisit par une jalousie mesquine contre tout ce qui était au-dessus d'elle, la noblesse, la fortune et surtout la cour. Elle éprouvait une haine inextinguible contre toutes les supériorités sociales, et cette haine éclate à chaque page de ses Mémoires. Quand elle eut vu de près les splendeurs de Versailles, elle revint le cœur ulcéré et elle déclara une guerre à mort à cette royauté dont les rayons l'avaient offusquée. Dès ce moment, les mauvaises passions de la démocratie grondaient dans son cœur.

Je serais désolé de charger injustement la mémoire d'une femme dont la fin a été si malheureuse et tout à la fois si courageuse; aussi est-ce dans ses propres confidences que je prends l'opinion que j'exprime ici. Elle raconte qu'à Versailles elle aimait mieux voir les statues des jardins que les personnes du château : « Ma mère, continue-t-elle, me demandait si j'étais contente du voyage : — Oui, lui répondis-je, pourvu qu'il finisse bientôt, car encore quelques jours, et je détesterai si fort les gens que je vois que je ne saurais que faire de ma haine. — Quel mal te font-ils donc? — Sentir l'injustice et contempler à tout moment l'absurdité. »

Le malheur des temps voulut que la citoyenne Roland trouvât dans les crises de la Révolution l'emploi de cette haine dont le foyer s'était allumé tant d'années auparavant dans l'âme de Marie-Jeanne Phlipon. Personne n'ignore quel rôle elle joua dans la Gironde, dont elle fut la reine, et de quelle inimitié implacable la reine de la Gironde poursuivit la reine de France. Elle raconte elle-même que, pendant que son mari était au ministère avec Clavière, c'était elle qui les excitait à la défiance envers le roi : « J'ai vu, dit-elle, Roland et Clavière presque enchantés, durant trois semaines, des dispositions du roi, le croire sur sa parole, et se réjouir en braves gens de la tournure que devaient prendre les choses. — Bon Dieu! leur disais-je, lorsque je vous vois partir pour le conseil dans cette disposition, il me semble toujours que vous êtes prêts à faire une sottise. »

Plus tard, le roi fut obligé de se séparer du ministère girondin qui exigeait de lui la sanction de deux décrets, l'un prescrivant la formation d'un camp révolutionnaire à peu de distance de Paris, pour prêter main-forte à l'insurrection le jour où celle-ci voudrait renverser le trône, l'autre portant des mesures d'arbitraire et de persécution contre les prêtres qui, fidèles à l'inspiration de leur conscience, refusaient de prêter serment à la constitution civile du clergé; alors Mme Roland suggéra à son mari la pensée d'envoyer à l'assemblée la lettre qu'il avait écrite au roi à ce sujet et de la rendre ainsi publique. Cette lettre, composée de concert entre le mari et la femme, contenait ces phrases dénonciatrices, presque régicides : « Prenez-y garde, la défiance n'est pas éloignée de la haine, et la haine ne recule pas devant le crime; si vous ne donnez pas satisfaction à la Révolution, elle sera cimentée par le sang; ratifiez les mesures propres à étouffer le fanatisme des prêtres; sanctionnez les mesures qui appellent un camp de citoyens sous les murs de Paris. Encore quelques délais et l'on verra en vous un conspirateur et un complice. »

C'est de cette lettre que M. de Lamartine a dit dans le livre où il fait cependant un éloge enthousiaste des Girondins : « Jamais Louis XVI n'avait reçu de la main des factions un coup plus terrible que le coup qui lui était porté par son ministre. »

Voilà quelle fut, dans la Révolution française, l'action de cette écolière de Rousseau. Chose triste à dire! le

malheur même ne l'adoucit point, et tout près de devenir à son tour la victime de la Révolution qu'elle avait tant aimée, elle ne compatit pas au sort des victimes qui, poussées par elle vers le sinistre dénoûment de leurs destinées, l'avaient précédée sur la plus fréquentée de toutes les routes à cette époque, celle de l'échafaud. Un homme qui la rencontra à la Conciergerie dans ces journées suprêmes qui précédèrent celle où elle comparut devant le tribunal révolutionnaire, M. Beugnot, quoiqu'il ait gardé un souvenir ineffaçable des grâces charmantes et de la sérénité stoïque de cette jeune femme qui allait mourir, a consigné dans ses Mémoires l'impression pénible que lui fit éprouver la persistance de sa haine contre le roi et cette préoccupation vaniteuse dont elle était agitée à cette heure solennelle où l'âme reconnaît ordinairement que tout est vanité : « Quand on transportait Mme Roland de l'histoire ancienne dans l'histoire moderne, dit M. Beugnot, on s'apercevait que l'oubli que le gouvernement passé avait fait de ses talents, sous le nom de son mari, entrait pour quelque chose dans sa passion pour le nouveau. Elle ne dissimulait pas la joie que les deux ministères de son mari lui avaient apportée, et mettait tant d'art à prouver que le ressentiment n'était entré pour rien dans sa fameuse lettre à Louis XVI, qu'elle démontrait complétement à un observateur judicieux qu'elle y était entrée pour tout. Cette femme à conceptions vives, entraînée par sa tête plus loin qu'elle ne serait allée avec son cœur, attachait à ses opinions la violence d'une passion, elle aimait tous ceux qui les partageaient et détestait ceux qui ne les partageaient pas. Sous ce rapport, elle était souverainement injuste. Elle n'avouait le talent et la probité que dans Roland et ses admiratenrs; partout ailleurs elle ne voyait que bassesse, ignorance ou trahison. En même temps, au risque de ravaler son mari au métier d'automate et de ne lui laisser que sa douteuse vertu, elle s'attribuait tout haut la meilleure partie de ses productions littéraires et toute sa gloire politique. Elle enlevait aux autres le plaisir de la célébrer en les prévenant sur ce point... Je me rappelle qu'un jour où nous étions sur le chapitre de Louis XVI, elle déchirait sa mémoire avec véhémence. Je la rappelai au respect que l'on doit au malheur. Je lui fis observer que l'homme auquel elle ne voulait rien accorder, avait cependant déployé au comble de l'infortune un courage assez élevé et qu'il s'était avancé vers la mort avec de la véritable magnanimité : « Fort bien, me dit-elle; il a été assez beau sur l'échafaud, mais il ne faut pas lui en faire un mérite : les rois sont élevés dès l'enfance à la représentation. »

Détestables paroles qui distillent la haine contre l'échafaud royal, et qui ont été prononcées par Mme Roland sur les marches de son propre échafaud! Qu'ajouterai-je à cette preuve d'une implacable et homicide vanité? Rien, sinon que l'élève de Rousseau, avait puisé dans son commerce intellectuel avec lui d'autres défauts. Plus d'une page de ses Mémoires contrefait le cynisme des *Confessions* de Jean-Jacques, et l'on s'étonne que la délicatesse d'une femme, d'ailleurs décente, ait pu descendre à de pareilles confidences et à de pareils tableaux. Enfin je regrette d'être obligé de le dire, les lettres de Mme Roland, publiées dans la dernière édition de ses *Mémoires*, font pâlir les rayons de l'auréole de la femme et de la mère de famille, en laissant subsister la gloire de la citoyenne antique. Cette Héloïse révolutionnaire, employant les derniers moments de sa vie à réchauffer dans son cœur une passion romanesque et à l'exprimer dans un style calqué sur celui du maître, achève de montrer ce qui manquait à l'éducation du dix-huitième siècle, puisque les plus fermes natures tombaient dans de tels égarements.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —



UNE HISTOIRE INTIME
(SECONDE PARTIE)

(Voir pages 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262, 282 et 290.)

Hippolyte Flandrin est mort. En sa personne, dit éminemment un écrivain, l'Église a perdu un vrai chrétien, la France un homme de bien, l'art un maître. Il est beau de mériter ce triple éloge. Je le dis avec sincérité, j'ai perdu mon temps pendant que j'habitais Paris. J'ai donné à la flânerie frivole des heures qu'il m'eût été facile de mieux employer, mais, Dieu merci, j'ai vu et admiré quelques œuvres du grand artiste dont on déplore la perte. J'ai suivi sur la frise de Saint-Vincent de Paul cette majestueuse procession qui se dirige vers le Christ, j'ai lu page à page sur les murailles de Saint-Germain des Prés l'Ancien et le Nouveau Testament écrits avec son puissant pinceau, je me suis arrêtée longtemps au Louvre devant le portrait de Napoléon III, un chef-d'œuvre!

Ma cousine Zoé me fait un cadeau. Ses yeux affaiblis par l'âge sont condamnés à un repos complet et elle m'a envoyé un ballot de livres. « Les caractères sont trop fins, m'écrit-elle, je n'ai jamais pu lire avec plaisir une pareille impression et j'ai pensé que, dans ta vie d'ermite ces livres, seraient un passe-temps pour toi. » Son envoi me forme une sorte de collection de romans. Il y en a de toute couleur, de tout format, de tout auteur. J'ai mis de côté les auteurs sûrs, ceux que je peux me permettre et je me suis promis de ne pas ouvrir les autres. La lecture d'un mauvais livre est une chose tellement malsaine que je me la suis complétement défendue. Le danger serait peut-être moindre maintenant. Ma raison est plus formée, mon goût plus sûr, mais il faut avouer que cette parole du P. Lacor-

daire en ce qui concerne les lectures mauvaises, devient une sorte de règle de conduite. Le poison, dit-il, est toujours un poison.

Les gens qui mènent une vie affairée où frivole sont ceux qui trouvent le plus de temps à donner à ces lectures légères, mais combien elles sont plus dangereuses pour les personnes qui vivent beaucoup avec elles-mêmes. Rien ne vient me distraire des impressions que produit sur mon esprit la lecture d'un livre quel qu'il soit. Si l'auteur a du talent, s'il a su communiquer la vie à ses personnages, ils m'entourent, je les entends, je les vois. Il faut donc que ces êtres imaginaires me composent une agréable société et non pas une dangereuse compagnie. Si les écrivains se rendaient bien compte de la puissance dont ils disposent, ne craindraient-ils pas davantage de semer ainsi qu'ils le font le trouble dans les imaginations et dans les cœurs. Je ne comprends pas qu'un homme ne s'occupe pas davantage de la responsabilité morale de son œuvre, et c'est acheter bien cher un succès que de le payer au prix de la tranquillité de la conscience. Or la conscience, c'est une voix qu'on peut faire taire momentanément, mais qui parle toujours à son heure.

J'ai enfin reçu une lettre de Marie. La santé est revenue à Hermine, mais non point la gaieté. C'est un changement complet de caractère. Elle n'est pas positivement triste, son visage est serein, mais toujours grave. Georges a paru très-impressionné à sa vue. Il avait à lui reporter les dernières paroles de Marthe qui a pensé à elle à l'heure suprême. Hermine n'a pas pleuré, elle a seulement levé les yeux au ciel en soupirant profondément. A chacune des visites qu'il leur a faites, Georges s'est uniquement occupé d'elle. Elle l'accueille amicalement, mais avec la plus grande réserve.

— Je crois, cependant, que si je disparaissais maintenant, tout irait bien, me dit Marie. Ma présence, je le sens, gêne Georges, et nous éprouvons un malaise mutuel. Ma sœur va peut-être ressaisir le bonheur que j'ai été sur le point de lui enlever bien involontairement; je vais faire tout ce que je pourrai pour qu'elle le garde. Invitez-moi donc à aller passer quelques jours à la Maraudière, j'ai une occasion dans la semaine prochaine. J'obtiendrai de maman une acceptation, et quand je reviendrai, je vous annoncerai le mariage d'Hermine. Ce ne sera point sans un petit serrement de cœur, mais j'ai tant souffert de ce qui s'est passé, que mon sacrifice est fait à l'avance.

J'ai couru à la recherche de mon père et je lui ai demandé d'écrire à Mme des Haudiers. J'étais un peu indisposée ces temps derniers, et je lui ai dit que la présence de Marie, pendant quelques jours, me remettrait tout à fait. Il s'est empressé de se rendre à ma prière, et j'attends Marie avec la plus vive impatience.

Exister, c'est combattre. Dans ces trois mots, que de vérités! Il faut donc combattre toujours et sans relâche. Aujourd'hui, je ne suis pas contente de moi, j'ai très-mal combattu ou plutôt je me suis laissé vaincre. Mon mauvais moi m'a dominée. Je me suis terriblement exposée, il faut le dire. O l'imprudence! Perdre par une imprudence ce calme intérieur que rien ne peut remplacer, quelle folie! J'avais éprouvé une déception: M. Georges faisant une absence, Marie a retardé son départ, c'est pendant qu'il sera là qu'elle ne veut pas y être. Donc, j'attendais Marie et c'est une lettre qui m'est arrivée. Ma contrariété a été si vive, que j'ai abandonné mon travail. Je suis restée une bonne heure distraite, ennuyée. Finalement, je suis allée chercher un livre dans la bibliothèque. Je ne sais quoi me poussait, j'ai pris un des livres que je m'étais défendus. Cette lecture a chassé l'ennui, mais qu'a-t-elle mis à la place? Rien de bon, hélas! Je suis obsédée par le souvenir de ces scènes violentes, ces paroles passionnées retentissent à mes oreilles. J'ai dévoré ce livre écrit en caractères de feu et ce livre me dévore. Je suis un peu remise cependant; tout à l'heure, j'essayais de chasser tout ce monde fantastique de mon imagination en écrivant à Emma. La nuit venait, j'ai allumé une bougie. J'ai entendu soudain un bruit qui a arrêté ma plume. Sur ma page commencée, une pauvre mouche se tordait dans d'affreuses convulsions, je n'aurais jamais cru qu'une mouche pût autant souffrir. Elle s'agitait tellement, que j'ai été quelque temps à découvrir quelle était la cause de ses souffrances. Cette cause m'est enfin apparue. Le pauvre insecte n'avait plus d'ailes, il venait de les brûler à ma bougie en tournoyant imprudemment autour de la flamme qui l'attirait. La leçon était d'un à-propos saisissant. J'ai pris la pauvre martyre que je ne pouvais soulager, je l'ai éloignée de moi, mais j'ai entendu longtemps ses tressaillements douloureux, ses bonds désespérés ; elle a payé de sa vie son imprudence. Dieu merci, la mienne n'a eu pour résultat qu'un moment de trouble, mais la mouche ignorait sans doute le sort cruel qui l'attendait, et je savais, moi, qu'en touchant à un livre signé de ce nom, j'allais me faire une blessure peut-être mortelle à l'âme.

Calixte Valaugüy.

— La suite prochainement. —

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.—Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Kiosque du boulevard Poissonnière.

LA VENDEUSE DE JOURNAUX

Quelle histoire que celle des journaux, si on savait la faire, et si on possédait les documents indispensables pour l'écrire ! On retrouverait probablement le journal partout, comme le docte M. Victor Leclerc l'a retrouvé chez les Romains sous son nom, qui était déjà inventé, *Diurnum*, aussi bien que celui des journalistes, *Diurnarii*. Mais, pour écrire l'histoire du journal, un journal ne suffirait pas, il faudrait un livre, un gros livre. Je n'entreprendrai même pas de remonter jusqu'à la première gazette française, celle dont le roi Louis XIII accorda le privilége, en 1631, au docteur Théophraste Renaudot. Il suffira de dire que le docteur Renaudot rapporta de Venise l'idée de cette publication périodique; de là le nom de *gazette*, qui vient du mot italien *gazetta*, petite pièce d'une valeur de deux sols, coût de chaque numéro, et non du mot *gazza*, comme le prétendent les esprits méchants qui accusent

la presse de bavarder comme une pie borgne. Le cardinal de Richelieu, ce grand et puissant rédacteur, ne dédaignait pas de se servir de la gazette de Renaudot, pour parler à la France et à l'Europe. Le roi Louis XIII la lisait fort exactement, et condescendait, dans les cas importants, à exercer les fonctions de censeur royal; il daigna même, en plusieurs occasions, collaborer audit journal, comme l'affirme Renaudot dans sa requête à la régente Anne d'Autriche : « Chacun sait que le roi défunt ne lisait pas seulement mes gazettes et n'y souffrait pas le moindre défaut, mais qu'il m'envoyait presqu'ordinairement des mémoires; ma plume n'a été que greffière, mes presses ne sont pas plus coupables d'avoir roulé pour ces mémoires que la trompette qui publie les nouvelles. »

Sous le règne suivant, Vauban qui a touché à toutes les questions dans ses *Oisivetés*, a fait une proposition qui, négligée quand il la fit, ne l'a peut-être pas été toujours après lui : « Les ennemis de la France, écrit-il, ont publié et publient tous les jours une infinité de libelles diffamatoires contre elle et contre la sacrée personne du roi et de ses ministres... La France foisonne en bonnes plumes... Il n'y a qu'à choisir une certaine quantité des plus rares et à les employer. Le roi le peut faire aisément sans qu'il lui en coûte rien et pour récompenser ceux qui réussiront, leur donner des bénéfices de 2, 3, 4, 5 et 6,000 livres de rente, ériger ces écrivains en anti-lardonniers et anti-gazettiers. »

Je passe rapidement sur le *Journal des Savants* qui, comme la *Gazette de France*, continue fièrement encore aujourd'hui sa carrière deux fois séculaire. Les journaux burlesques obtinrent une vogue extraordinaire; mais cette vogue ne dura qu'un moment et expira avec Scarron et Cyrano de Bergerac. Le *Mercure galant*, avec son bagage de petits vers, de relations, de nouvelles, d'énigmes, d'histoires, d'historiettes, de descriptions et de dessins de modes, d'ariettes et de chansonnettes notées, eut une vie plus longue; il était entré dans une foule de maisons pour lesquelles il représentait à lui seul toute la littérature. François Colletet, le Colletet *crotté jusqu'à l'échine* dont parle Boileau dans ses Satires, avait publié, en 1676, le *Journal des avis et des affaires de Paris, contenant ce qui s'y passe tous les jours de plus considérable pour les affaires publiques*.

Les noms se pressent sous ma plume comme ces ombres du Styx qui, dans l'*Énéide*, assiégent la barque du vieux Caron. La Fronde eut ses *Mazarinades*, quoique ce genre d'écrits fût peu encouragé, témoin l'imprimeur Morlot condamné à être pendu et étranglé pour avoir imprimé un pamphlet diffamatoire contre la reine. Le malheureux n'échappa à la potence que grâce à une émeute populaire qui dispersa l'escorte de la charette entre le Palais-de-Justice et la Grève. Un poëte du temps, c'était l'abbé de Laffemas, nous a conservé, dans sa prose rimée, les noms des principaux pamphlets du temps; car, pendant la Fronde, comme à l'époque de la Révolution française, on criait les journaux dans les rues :

Les crieurs d'huitres à l'écaille,
Les apprentis et les plus gueux,
Ne sont pas les plus malheureux;
Car n'ayant aucun exercice,
D'abord, comme en titre d'office,
Eux et messieurs les crocheteurs
Se sont tous faits coleporteurs (*sic*).

Les chroniques du temps disent que les crieurs gagnaient plus que les pamphlétaires en vers et en prose. Vraiment, si tous les vers ressemblaient à ceux que nous venons de citer, ce n'était qu'une application de la célèbre maxime saint-simonienne : « A chacun selon sa capacité, la capacité suivant les œuvres. » Mais laissons l'abbé de Laffemas terminer sa nomenclature, en nous montrant les distributeurs :

Aussitôt que le jour commence,
Criant, sans mettre l'Éminence,
Voici *l'arrêt du Mazarin*,
Voici *l'arrêt du Mazarin*,
La lettre du cavalier George,
(Si le nom n'est vrai, l'on le forge ;
Puis, voici le *Courrier françois*
Arrivé la *septième fois*;
Voici la *France mal régie ;*
Puis votre *Généalogie ;*
La *Lettre au prince de Condé*
Qui vous a si bien secondé.
Après *Maximes authentiques*
Tant morales que politiques,
Remontrances du Parlement
Qui sont faites fort doctement. ..
Bref, tout le long de la journée,
Chacun, comme une âme damnée,
S'en va criant par-ci, par-là,
En vers, en prose, et cætera.

Ces vers n'ont qu'un mérite, mais ils l'ont au suprême degré, celui de donner une idée du mouvement et du bruit qui animaient les rues de Paris à l'époque de la Fronde. Si les Mazarinades ne valaient pas grand'chose, on ne les payait pas cher. En général, les auteurs les vendaient un petit écu la rame imprimée aux libraires, et ceux-ci les vendaient deux liards le feuillet ou le cahier au public par l'intermédiaire des crieurs qui gardaient une remise d'un quart pour leur salaire. Dans ce temps-là, le *Petit Journal* à un sol et le *Petit Moniteur* eussent été un objet de luxe.

Il y a en histoire des jours qui se suivent et qui se ressemblent, parce que les situations analogues se révèlent par les mêmes symptômes. Quand la révolution de 89 éclata, il y eut une explosion de journaux comme à l'époque de la Fronde. Au commencement, l'esprit et la gaieté trouvèrent leur expression dans ce pêle-mêle de publications; il suffira de rappeler les *Actes des apôtres*. Mais, à mesure que le ciel s'assombrit, la gaieté tomba, l'épigramme, qui passe en sifflant comme un oiseau mo-

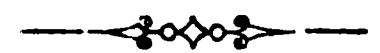
queur, replia ses ailes. La déclamation emphatique, l'invective furieuse, la sensiblerie révolutionnaire qui prenait les pleureuses entre deux massacres, l'ironie amère, la malédiction sanglante, régnèrent dans tous les journaux. On vociféra dans les carrefours : *la Grande Trahison du comte de Mirabeau!* Peu de temps après, les innombrables crieurs qui sillonnaient les rues, dès le matin, remplirent la ville de ces clameurs qui firent si souvent tressaillir Marie-Antoinette et Madame Élisabeth déjà prisonnières aux Tuileries, avant de l'être au Temple. Puis bientôt on cria dans les rues le *Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins, l'*Ami du peuple*, de Marat, et enfin le *Père Duchesne*, de l'immonde Hébert, ce journal qui, tous les matins, était *étrangement* en colère, et dont on vociférait les facéties à la fois fangeuses et sanglantes sous les fenêtres de la Conciergerie où Mme Roland attendait la mort. Ceux qui habitaient Paris au moment où la république de 1848 fut proclamée peuvent se faire une idée de ce mouvement, de ce bruit, de l'émotion sinistre que produisaient les voix de stentor des crieurs annonçant ces feuilles dont le nom seul était une évocation d'un sombre et sanglant passé. Mais ce n'était heureusement qu'une reprise impuissante et décolorée de l'épouvantable drame qu'avaient vu nos pères. Ces fantômes du passé qui venaient traîner leurs chaînes et leurs haillons sanglants dans le présent disparurent bientôt dans les catacombes de l'histoire.

Depuis ce temps la voix discordante des crieurs de journaux est rentrée dans le silence; le type a disparu ; les crieurs et les crieuses à la voix enrouée ont été remplacés par des vendeurs et des vendeuses, personnages muets et inoffensifs qui ne provoquent point le passant par leur appel, mais ne lui livrent leur marchandise imprimée que sur sa demande. Aux Tuileries, dans le jardin du Palais-Royal, sur les boulevards, on a construit des kiosques aux marchands et aux marchandes de journaux. Le kiosque que vous avez sous les yeux est celui du boulevard Poissonnière. C'est l'heure où la marchande vient de recevoir ses feuilles encore tout humides, et les acheteurs affluent. Cette petite dame fringante, dont le chignon contourné affecte la forme d'un casque de pompier, a demandé si *la Patrie* contenait la suite du feuilleton de M. Ponson du Terrail (Bonbon du Sérail, ainsi que l'appellent ses admiratrices,) et comme la suite a été remise au lendemain, elle achète *le Figaro* où elle espère trouver une chronique poivrée signée de M. Marx, l'historiographe de la robe de chambre du regrettable marquis de Boissy, et des chaussons de M. Louis Veuillot. J'aime à croire que Mlle Fifine, que son bébé tient par la robe, veut acheter la *Semaine des Familles*, et non le *Journal des Romans pour tous*. Quant à ce large bonhomme au vaste chapeau, nul doute, il vient chercher le *Journal des Actionnaires*. Le jeune gentleman qui le suit demandera le *Sport* ou la *Gazette des étrangers*. Pendant ce temps le cocher assis sur son siége lit majestueusement le *Journal des Cochers*, car bientôt nous aurons tous notre journal ; les chiffonniers ont déjà le leur, sans compter que la plupart des autres journaux finissent par se rencontrer dans leur hotte, ce qui leur a procuré l'honneur d'une épître de M. Viennet :

> Artisans vagabonds qui, dans l'ombre des nuits,
> La lanterne à la main désertez vos réduits...
> Vous ne savez donc pas qu'en votre hotte immonde
> Vous portez entassés tous les fléaux du monde.

Hélas ! il faut bien le reconnaitre, les journaux commencent et finissent par les chiffons!

FÉLIX-HENRI.



NOUVELLES DU PAYS SCIENTIFIQUE

Le diamant dans les canalisations du gaz. — M. Chancourtois. — Extraction des dents sans douleur. — Le protoxyde d'Azote. — M. Préterre. — Le photographie appliquée aux levés des plans. — Appareil de M. Chevallier. — Brochure de M. Jouart, lieutenant d'artillerie de la garde impériale. — Histoire critique de la Pustule maligne étudiée au double point de vue vétérinaire et médical, par le docteur Babault.

A peine notre dernière causerie était-elle imprimée, que M. Chancourtois faisait à l'Académie des sciences une communication qui nous oblige à revenir sur le diamant. Nous avons dit ce qu'était le diamant. M. Chancourtois met en lumière la similitude qui existe entre la formation de cette pierre précieuse et celle du soufre cristallisé des solfatares. Lorsque l'hydrogène sulfuré a traversé les tufs spongieux des solfatares, dès qu'il est au contact de l'air, l'oxygène se combine avec l'hydrogène, et une partie du soufre, devenant libre, se cristallise. Ainsi on isolerait le carbone du diamant d'un carbure d'hydrogène, une partie du carbone, restant libre dans des conditions favorables, se cristalliserait.

Les gîtes de diamants seraient donc des *carbonatares* qui tiendraient dans les époques anciennes la place que les solfatares ont dans les époques récentes, avec les changements d'allures que comportent les différences des modes éruptifs et sédimentaires de chaque époque.

Le diamant dérive des émanations hydrocarburées, comme le soufre dérive des émanations hydrosulfurées, voilà la formule.

Le diamant ne se formerait donc que là où les fissures de l'écorce terrestre laisseraient passer des hydrogènes carbonés et des carbures d'hydrogène en vapeur, à condition que ces vapeurs passassent très-lentement, ce qui est nécessaire pour la formation des beaux cristaux.

On a ajouté que les tuyaux de gaz d'éclairage avaient quelquefois des fuites douées d'une grande analogie avec les sources naturelles de gaz ou de vapeur hydrocarburés. Il serait possible que la production artificielle du diamant soit déjà réalisée dans ces terres noires

que nous voyons tous les jours extraire de nos rues, et qui infectent l'atmosphère.

On aurait au moins des chances d'y trouver la poudre de diamant si nécessaire pour polir et tailler. L'idée de M. Chancourtois a paru judicieuse, et on ne peut que souhaiter que de ces terres noires il sorte autre chose que leur terrible odeur.

*
* *

Vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre qu'on est parvenu à extraire les dents « SANS DOULEUR ». Jusqu'ici il n'y avait que les charlatans parcourant les foires et les marchés, et opérant au bruit de la grosse caisse, qui eussent la prétention d'abolir la souffrance si vive que cause la séparation de ces deux corps intimement liés, la dent et la gencive. — Voici la note lue à l'Académie des sciences par M. Cloquet, au nom de M. Preterre : « Depuis que M. Coste a présenté en mon nom à l'Académie (28 mai 1866) une note sur le protoxyde d'azote comme agent anesthésique, j'ai eu un grand nombre d'occasions de faire usage de ce gaz, et je me suis tenu, pour l'expérimenter plus complétement, à la disposition des chirurgiens des hôpitaux et de beaucoup de praticiens. Plusieurs membres de l'Académie des sciences ont bien voulu venir juger chez moi de la facilité avec laquelle s'administre le protoxyde d'azote, de la rapidité de ses effets et de l'innocuité de son action. Ils ont pu se convaincre ainsi qu'en une ou deux minutes au plus, on obtenait toujours un sommeil suffisant pour extraire les dents ou pratiquer une opération de courte durée. Après le réveil, les nausées, l'inappétence, l'abattement et la fatigue qui suivent d'ordinaire l'anesthésie obtenue par le chloroforme ou l'éther, ne se produisent jamais. Les expériences publiques, faites en France depuis six mois, ont donc confirmé de tous points ce qui nous avait été annoncé par nos confrères d'Amérique et notamment par notre confrère le docteur Preterre, de New-York.

« Le protoxyde d'azote pur n'a offert jusqu'ici, après des milliers d'opérations, aucun accident. Je demande donc permission à l'Académie d'appeler toute son attention sur ce précieux agent anesthésique. »

La langue est menacée d'un nouveau verbe : *protoxyder* au lieu de *chloroformer*.

Voilà donc un agent connu, un agent précieux contre cette torture qui ne dure qu'un instant, mais un instant qui paraît un siècle. Il y a toujours un revers de médaille. M. Chevreul a cru devoir citer deux cas de mort produits par le protoxyde d'azote. Dans ce cas l'agent anesthésique était impur et mélangé de vapeurs nitreuses; ceci a fourni à M. Dumas l'occasion de dire combien ce produit devenait dangereux dès qu'il était impur. Mais M. Preterre prend tant de précautions pour constater la pureté du gaz, qu'avec ce praticien tout danger semble écarté. Vous connaissez le produit, vous connaissez ses qualités et ses inconvénients possibles, à vous de l'expérimenter si bon vous semble. Je vous souhaite de n'avoir jamais besoin de recourir à l'expérience ni à l'expérimentateur.

*
* *

La photographie, cette science nouvelle qui, en si peu d'années, a pris un développement prodigieux, vient de trouver encore un nouveau et important emploi. Chacun connait les soins minutieux qu'exige le levé des plans ; dorénavant le soleil sera le seul géomètre, les erreurs commises seront nulles, le levé mieux et plus promptement fait. L'appareil, de l'invention de M. Chevallier, que nous allons décrire a été expérimenté depuis plusieurs années en donnant les résultats les plus satisfaisants. Dernièrement encore on opérait à Compiègne, dans le moment des fêtes, et tous les invités voulurent voir l'appareil-ingénieur.

Voici la description de cette précieuse invention :

— La chambre noire, réduite aux dimensions strictement suffisantes pour recevoir un châssis mobile ordinaire, est placée horizontalement ; sa face supérieure est formée par un plateau circulaire mobile dans une double rainure et armé d'un cercle divisé formant engrenage sur la tranche. Cet engrenage est apparent par deux petites ouvertures aux extrémités d'un même diamètre, et est commandé en ces deux points par des vis sans fin qu'on peut embrayer ou désembrayer à volonté; l'une est conduite par un mouvement d'horlogerie très-simple et permet de donner ainsi au plateau un mouvement de rotation sensiblement uniforme ; l'autre, qu'on manœuvre à la main, sert de vis d'appel pour placer le plateau dans une position exactement repérée d'avance : à cet effet un vernier, muni d'une vis de pression, se trouve en regard du limbe divisé. Le plateau porte, extérieurement à son axe de rotation, un tube qui renferme le système objectif ; celui-ci se compose d'un prisme à réflexion dont les arêtes sont horizontales et d'une lentille ; un cône noirci, placé en avant du prisme, limite à l'inclinaison convenable les faisceaux lumineux qu'il reçoit. Cette disposition permet de recueillir l'image sur une glace horizontale, sensibilisée par les procédés photographiques ordinaires et placée dans le châssis mobile. Enfin le plateau porte une pointe qu'on abaisse à volonté et qui marque sur la glace le centre de rotation ; un petit niveau sphérique sert à assurer l'horizontalité de la chambre noire; par construction, l'axe optique de la lentille doit alors être vertical, et il est en même temps perpendiculaire à la face horizontale du prisme qu'on peut remplacer par un miroir à 45°. Le tube porte à sa partie supérieure une équerre d'arpenteur pour placer l'appareil dans une direction déterminée. Les fenêtres sont percées dans le plan passant par l'axe optique et l'axe de rotation, plan que j'appellerai ici le *plan principal ;* elles peuvent être fermées par des verres jaunes ou par une virole mobile. A la partie inférieure, le tube est fermé par un écrou qu'on peut

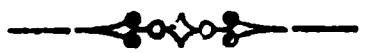
changer à volonté suivant la manière dont on opère : si l'on opère par *secteurs fixes*, on emploie un écrou ayant l'ouverture et la forme des secteurs qu'on veut obtenir ; il limite la dimension des images sur la glace sensible et les empêche de s'étendre au delà du centre de rotation. Cet écrou porte un réticule dont un fil est dirigé suivant un rayon du plateau tournant, et l'autre perpendiculairement au premier ; leur croisée se trouve sur l'axe optique ; ils donnent donc sur l'image, puisque l'écrou est très-rapproché de la glace sensible, les traces du plan principal et du plan horizontal qui passe par l'axe optique du prisme. J'appelle, pour abréger, axe optique du prisme, l'horizontale du plan principal qui rencontre le prisme au même point que l'axe optique de l'objectif : ces deux axes sont donc réciproquement l'image l'un de l'autre par rapport au prisme. Si l'on opère par *mouvement continu*, l'ouverture de l'écrou, qui a toujours la forme d'un secteur, est réduite à un degré ou, en mesure, à un millimètre à la circonférence : le fil du plan principal est supprimé. Quoiqu'il soit plus sûr de laisser le second fil, on peut aussi le supprimer, parce que, par construction, l'axe optique est juste au milieu du rayon de la surface impressionnée, et que par suite on peut retrouver la place qu'eût occupée son image. Enfin l'appareil se met en station au moyen de trois vis calantes sur un trépied léger qui se replie en un très-petit volume.

Les intéressés qui ont besoin de plus de détails, feront bien de lire la brochure de M. Jouart, lieutenant d'artillerie de la garde impériale. L'officier de l'arme savante a résumé dans son écrit : *Application de la photographie aux levés militaires*, tout ce qu'on a fait avant d'atteindre le but que M. Chevallier s'était proposé pour obtenir l'utile résultat que nous avons signalé.

***

Le docteur Babault, habile praticien dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler, vient de publier sous ce titre : *la Pustule maligne*, de précieux renseignements sur la terrible épizootie qu'on nomme le *charbon*. Cette maladie, mal connue dans les centres où l'on n'en rencontre que des cas exceptionnels, fait des ravages considérables dans certains pays. Elle est spontanée chez le cheval, la vache et le mouton, et chaque année, les troupeaux font des pertes considérables par le sang de rate ; c'est le nom que les vétérinaires donnent au charbon. Chez l'homme, la pustule maligne est le produit de l'inoculation, et cette inoculation lui est faite, soit par le contact des dépouilles infectés du virus, soit par des mouches qui, après s'être posées sur les cadavres abandonnés dans les champs, viennent piquer les hommes. Aussi, on remarquera que la pustule est constamment placée dans les endroits découverts, comme la tête, le col, les mains ou les bras. Le docteur Babault, après avoir savamment étudié cette maladie chez les animaux, poursuit sa tâche en la montrant chez l'homme, et indique quels en sont les symptomes caractéristiques et quels sont les soins à donner. Les cultivateurs, les médecins et les vétérinaires trouveront dans cet écrit, d'une utilité générale, des renseignements précieux. J'ai dit tout à l'heure que cette maladie est peu connue dans les endroits où elle ne sévit pas habituellement, en voici la preuve. Il y a quelques années, mourut au jardin des Plantes un jardinier. Les princes de la science qui habitent le Muséum le virent tous, et l'on ne reconnut le genre de mal dont il était atteint que beaucoup trop tard. La théorie est utile sans aucun doute, mais elle ne doit pas dédaigner son humble sœur l'expérience. Vous voyez donc bien que tous ont besoin des conseils de la pratique éclairée du médecin de la Beauce.

ALFRED NETTEMENT FILS.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 85, 98, 124, 131, 148, 169, 185, 202, 210, 227, 243, 268, 275, 298 et 314.)

XIX

— Tu es allée à Paris? reprit le baron après avoir, lui aussi, hésité un instant.

— Oui, mon père.

— Et tu as vu?...

— Personne... si ce n'est Maréchal, le concierge de... de votre hôtel.

— Mon hôtel! pensa le baron. Elle sait que je ne suis pas ruiné.

Il contempla un instant sa fille toute resplendissante maintenant de santé, de beauté et de jeunesse.

— Eh bien, oui, dit-il, je t'ai trompée, Stéphanie. Me pardonnes-tu ?

Il lui ouvrit ses bras ; elle s'y jeta par un élan spontané plein de tendresse et de reconnaissance.

— On désespérait de toi, ma pauvre enfant, continua-t-il d'un ton ému. Les médecins parlaient déjà de renouveler leur visite trois fois par jour. J'ai eu peur. C'éait bien naturel, n'est-ce pas? Voyant leur science impuissante, l'idée m'est venue, je ne sais comment, de tenter un remède héroïque. Je t'ai dit que j'étais ruiné, et, pour me consoler, pour m'aider à vivre.... Ah ! ma fille, garde-les, garde-les toujours, ces frêles et chers pinceaux qui m'ont prouvé toute ta tendresse !

— Je les conserverai, mon père.... Je leur dois les heures les plus heureuses de ma vie.

— Et la vie même, mon enfant.

— Mais comme les livres, comme tous les instruments de travail qui fortifient l'âme en exerçant la pensée, ils ne m'auraient rien enseigné s'ils ne m'avaient pas appris à les quitter lorsque c'est nécessaire.

— Les quitter ! Pourquoi ?

— Oh ! je ne les négligerai pas, mes chers pinceaux ! Mais je ne dois pas oublier que je suis la fille du baron Thourououde et que mon père a le droit de compter sur moi pour faire les honneurs de sa maison.

— Et nous retournerons à Paris?

— Quand vous voudrez, mon père.

— Oh! ce n'est pas pressé. Il faut d'abord que je te fasse construire dans mon hôtel un atelier, un atelier magnifique.

— A quoi bon, mon cher père ?

Et Stéphanie ajouta, sans la moindre intention de reproche mais avec une involontaire tristesse :

— Je n'ai pas de talent, moi, et si vous n'aviez pas eu l'encourageante bonté de faire acheter mes tableaux par M. Cornefert....

— Ah ! tu sais aussi.... interrompit le baron d'un air contrarié. Il y aura donc toujours des gens disposés à se mêler de ce qui ne les regarde pas !

— De quoi me plaindrais-je ? continua Stéphanie avec résignation. Pour conquérir le talent, il faut un labeur assidu, de continuelles méditations, il faut se replier sur soi-même, fouiller au plus profond de son âme pour en arracher les secrets, étudier Dieu et la nature dans toutes leurs manifestations, apprendre par un incessant effort à traduire clairement les joies, les douleurs et les splendeurs de ce monde. Je suis trop jeune et trop peu douée pour aspirer si haut. Mon sort, d'ailleurs, sera encore digne d'envie, car je suis.... je suis la fille du baron Thourououde, trente fois millionnaire.

Le baron écouta sa fille sans l'interrompre, comme s'il eût éprouvé du plaisir à l'entendre parler.

Tout à coup il s'écria :

— Pas de talent, toi ? Je suis banquier, je ne connais rien aux arts et je m'en vante, car je ne veux pas me faire du tort aux yeux de mes confrères ; mais je dis hautement, et sans crainte d'être démenti, que la source de l'inspiration est dans le cœur. Tous les cœurs généreux ont du talent, et tu en as plus que personne, ma fille.

— Oh! mon père!...

— Demande à Christian !

— Il dirait peut-être comme vous, par indulgence. Mais je n'ignore pas....

— Tu veux des preuves ? Je vais t'en donner, ma Stéphanie. Oui, j'ai facilité tes commencements ; oui, je t'ai aidée; oui, j'ai fait acheter tes premiers tableaux par Cornefert. Mais tu pourrais voler de tes propres ailes maintenant, ma fille. Tiens, lis les lettres qu'on lui a écrites et qu'il m'a communiquées.

Le baron les prit dans sa poche et les remit à la jeune fille.

Plusieurs personnes, en effet, connues comme amateurs de peinture, avaient vu dans les magasins de Cornefert des toiles de la jeune artiste, et offraient par ces lettres de s'en rendre acquéreurs.

Stéphanie ne put s'empêcher de rougir.

— Oh ! ne me grondez pas, mon cher père, dit-elle pour se justifier de ce mouvement de joie. Je suis bien heureuse, je l'avoue. Mais, vous savez, quand on entreprend quelque chose....

— On est bien aise de réussir, ajouta le baron. C'est là un légitime orgueil, mon enfant, et dont personne ne te blâmera. Oh ! tu es bien ma fille, toi, ma digne fille ! Comme ton père, tu veux réussir dans ce que tu entreprends, et tu as raison. Cela me donne pleine confiance en ton avenir, ma Stéphanette. Lorsqu'il s'agira de ton bonheur, de ton mariage....

Le baron n'acheva pas.

Sa fille, du reste, plongée dans ses réflexions, ne fit pas attention à cette dernière parole.

— Ainsi donc, mon père, reprit-elle après un instant de silence, mes ouvrages peuvent trouver acquéreur. Voulez-vous me permettre d'en vendre quelques-uns?

Et elle ajouta presque aussitôt :

— Mon père, il y a partout des gens qui souffrent...

— Mademoiselle Laluette, par exemple, ajouta le baron qui supposa que sa fille allait lui en parler.

Stéphanie tressaillit. Elle se souvint des révélations, grâce auxquelles elle avait été instruite un peu malgré elle de la vérité.

Mais ce nom, qu'il venait d'ailleurs de prononcer lui-même, ne parut point importuner le banquier.

— Ne redoute pas de me mettre de moitié dans tes bonnes actions, ma fille, dit-il. En tremblant pour tes jours, j'ai appris la charité. Mademoiselle Laluette.... Eh ! sans doute, elle n'est pas amusante, mais ce n'est pas un motif pour la laisser manquer de pain. La vie d'autrui est une chose sacrée. Il serait trop commode, il serait impie de dire : Un tel nous ennuie ou nous gène ; n'en parlons plus; qu'il meure ! Qui sait si dans tout cela il n'y a pas un peu de notre faute? M[lle] Laluette est le type de l'artiste découragé, amer, malveillant, épris d'une passion farouche pour ces couleurs qu'il broie avec une espérance toujours déçue, naufragé de la vie, objet de luxe passé de mode.... Quoi ?... Quoi encore?... C'est triste, c'est navrant ; mais la société doit savoir supporter le spectacle des misères qu'elle a faites et elle doit les adoucir.

— Que vous êtes bon, mon père !

— Non, mon enfant, non ! J'ai souffert, voilà tout. Et, chose singulière ! la souffrance m'a donné à la fois la charité.... et la gaieté, ce puissant et salutaire sel de l'âme. Autrefois, te rappelles-tu ?... j'étais aimable comme un bonnet de nuit. Je considérais comme une duperie de secourir l'infortune, ou bien, si je m'y décidais par ostentation, je demandais un reçu afin de le faire insérer dans les journaux. Tout mon amour était réservé à mes actionnaires. C'est beau, certes, mais ce n'est pas suffisant. Les pauvres, eux, sont les actionnaires de la Providence, dont nous, les riches, nous devons être les ministres. Sais-tu comment cette idée m'est

venue? En allant prendre le chemin de fer le jour après notre installation à Versailles, un malheureux me demanda l'aumône. Je n'ai pas de monnaie, lui dis-je. Et, effectivement, je n'avais en fait de monnaie qu'une pièce de cinquante centimes. Je m'éloignai et je fis cette réflexion : Il a peut-être une fille! Je revins et je lui mis non pas dix sous, mais dix francs dans la main. Si tu avais vu cet homme!... Ah! ma chère enfant, en supposant même que la charité ne soit pas un devoir, elle serait encore le plus doux des plaisirs. Je m'adressai de cuisants reproches, cependant; on a besoin de s'accoutumer graduellement au bien comme au mal. Je me dis: Cet homme va aller se griser au cabaret avec mon argent. Pas du tout! Je le rencontre quelquefois, et il a l'air d'avoir surmonté la mauvaise fortune. Et il me salue! et il m'a dit un jour avec des larmes dans les yeux : Merci, monsieur; j'ai une fille. Et il voulait me rendre mes dix francs.

Stéphanie ne répondit rien, elle embrassa le banquier.

— Et moi, reprit-elle un instant après, je veux que beaucoup de jeunes filles me disent aussi : Merci, mademoiselle; j'ai un père.

— Depuis cette époque, continua le baron, ma caisse est ouverte même à ceux qui n'ont pas de bordereau à présenter. Je ne donne pas sans compter, parce que, tu comprends... on est banquier ou on ne l'est pas. Mais j'ai mon budget, mes dépenses secrètes, et, ajouta-t-il avec émotion, on dirait que Dieu a voulu me montrer que je lui suis agréable, puisqu'il t'a conservée à moi; ma chère enfant, toi, la joie de mon cœur et de mes yeux, toi, mon espoir et ma récompense.

— Cher père... Ah! laissez-moi profiter d'un moment où vous ne sauriez rien me refuser. Puisque je sais peindre, puisque j'ai un peu de talent...

— Oh! je devine. Tu veux avoir ton budget aussi. Je t'y autorise, ma fille. On a beau dire, vois-tu, les aumônes ressemblent au blé qu'on sème; les oiseaux du ciel viennent parfois le piller, beaucoup de grains sont perdus ou tombent sur une terre ingrate, mais les autres fructifient et la moisson est toujours belle. Ton travail sera deux fois béni si tu le consacres à soulager l'infortune. Du reste, mon enfant, ne te gêne pas puisque tu sais à présent que nous n'avons jamais cessé d'être riches. Dès que nous serons de retour à Paris.....

Le baron attira doucement sa fille près de lui.

— Stéphanie, lui dit-il d'un ton grave et amical, tu ne songes donc pas que tu es en âge de te marier?

— Oh! pas du tout, répondit-elle.

Et elle ajouta en riant :

— Vous voulez donc vous débarrasser de moi, mon père?

— Voyons, reprit le baron, causons raison. On ne sait jamais comment s'y prendre avec les jeunes personnes pour aborder un pareil sujet. Quel âge as-tu?

Mais Stéphanie, désirant probablement changer l'entretien :

— Mon père, demanda-t-elle, avez-vous des nouvelles de M. Christian?

— Ma foi, non, répliqua-t-il en affectant l'indifférence la plus complète. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Puis, continuant son propos :

— Tu crois peut-être, dit-il, que mon jeune ami Inkerli aurait l'intention, s'il t'épousait, de te séparer de moi, de contrarier tes goûts pour la peinture et la charité. Détrompe-toi, mon enfant. Enkerli.....

— Ah! vous voulez parler de lui! s'écria Stéphanie avec vivacité. Soit, mon père! Je vous en aurais parlé, moi, et sans attendre longtemps. Que vous ayez acheté mes tableaux par l'intermédiaire de M. Cornefert... je ne m'en fâche pas; vous êtes mon père. Mais, puisque nous sommes au chapitre des confidences, sachez que M. Enkerli Pankanpouf, par l'intermédiaire de M. Piquoyseau, a osé..... Et de quel droit, je vous prie? A quel titre? Qui donc lui permettait de protéger les arts en ma personne?

— Oh! oh! c'est, en effet, bien grave. Comment! Enkerli a osé...

— Oui, mon père.

— Quelle heure est-il?

— Il a eu tort, n'est-ce pas?

— Bientôt six heures! Il est trop tard aujourd'hui, mais demain... Sois tranquille, ma fille. Je te l'amènerai pieds et poings liés.

— Oh! c'est inutile. Je ne tiens pas à le voir. Il avait demandé ma main, je crois.

— Il me semble que oui.

— Mon père!

— Mais nous la lui refusons.

— Serait-il vrai, mon bon père, mon cher père?... Vous ne me contraindrez pas?...

— Jamais, mon enfant! Je n'ai qu'une fille et je serais impardonnable de la rendre malheureuse. Veux-tu épouser Christian?

— Oh! vous plaisantez, mon père. Il faudrait d'abord qu'il me fût bien prouvé que M. Christian pense à moi. Et ensuite... Ah! décidément, mon père, vous plaisantez. C'est mal! c'est très-mal! Que vous a-t-il fait, ce pauvre garçon, pour vous moquer ainsi de lui?

— Stéphanie! ma chère Stéphanie!...

— Je ne vous aime plus!

— Alors viens m'embrasser. Tu es toute troublée, sais-tu? Si tu n'étais pas si fière, je m'imaginerais presque que tu as une préférence pour cet original de Christian. Tu soignes le rosier qu'il t'a donné comme s'il y poussait autre chose que des roses. Chaque branche a l'air d'être un souvenir qui grandit. Où diable est-il, ce Christian? Je vais faire des démarches pour avoir son adresse.

— Mon père, je vous en prie!... Ce n'est pas à nous d'aller le chercher.

— C'est juste. Revenons à Enkerli. Ah! il protége les

arts! C'est bon à savoir. Demain, je le fais comparaître, je le rembourse, et, quant au reste...

— Vous trouverez facilement un prétexte, mon bon père... Vous lui direz... que je suis trop jeune, beaucoup trop jeune.

— C'est cela... et il ne sera plus question de rien.

— Mon père, tâchez qu'il retourne en Hollande.

— C'est convenu. Je lui donnerai ce conseil de ta part.

Le lendemain, en effet, la servante Gervaise annonça :

— M. Enkerli Pankanpouf.

Stéphanie fit quelques pas pour se retirer ; mais tout à coup elle s'écria :

— Monsieur Christian !

Et elle resta.

— Tu as raison de ne pas t'éloigner, dit le baron en souriant. Enkerli est un grand coupable. Je te le livre. Gronde-le, c'est le moment, et renvoie-le en Hollande.

Puis, voyant que les deux jeunes gens demeuraient immobiles, interdits, silencieux, il ajouta :

— Voilà comment nous sommes, nous autres banquiers. Christian, c'était Enkerli, et Enkerli, c'est Christian. Un mousquetaire n'aurait pas mieux fait. Mais chut! ne parlons jamais de cela, mes enfants. Le public n'aurait plus confiance en nous, s'il nous croyait si ingénieux en dehors de l'art de grouper les chiffres.

— Me pardonnez-vous, mademoiselle? dit Enkerli.

— Oh! monsieur... murmura Stéphanie.

Elle s'approcha de son père comme pour lui demander assistance.

— Ne tremble donc pas, lui dit celui-ci à voix basse. Tu sais ce que je t'ai promis... Je vais lui signifier que tu ne veux pas te marier.

— Oh! attendez, mon père... nous réfléchirons.

La servante revint.

— Faut-il mettre un couvert de plus? demanda-t-elle. Il y a un bon dîner, aujourd'hui.

— Cela regarde mademoiselle, répondit le baron. Adressez la question à mademoiselle.

— Ah! s'écria Enkerli en s'avançant vers la jeune fille, laissez-moi auparavant me justifier...

— Ce sera peut-être un peu long, interrompit le baron. A table nous aurions tout le temps...

— Gervaise, ajouta la jeune fille d'une voix qui tremblait encore, mettez un couvert de plus... pour M. Christian.

Le dîner ne fut pas bruyant.

Dans le commencement, le baron fut obligé de faire les frais de la conversation et parfois même il gardait le silence, comme si sa joie eût été maintenant du bonheur.

Les deux jeunes gens parlaient peu, se regardaient quelquefois à la dérobée. On eût dit que leurs âmes s'étaient réfugiées dans leurs yeux comme dans un poste d'observation afin de s'étudier et de se connaître.

Très-attentif aux moindres mots de Stéphanie et à ses moindres gestes, Enkerli se livrait aux plus douces espérances; et l'on voyait clairement avec quelle félicité timide encore il les accueillait.

Vainement le baron lui avait dit précédemment et dans des entretiens confidentiels, de prendre confiance, lui avait affirmé que Christian avait très-certainement fait sur Stéphanie une impression favorable; le jeune homme n'envisageait pas sans appréhension la transformation de Christian en Enkerli, et n'attendait l'arrêt qui devait prononcer sur sa destinée que de la jeune fille elle-même.

Quant à Stéphanie, elle se disait :

— D'où vient que je suis heureuse? Mon père et M. Christian m'ont trompée tour à tour. Ils ont le droit de se moquer de moi, ils doivent rire de ma trop grande crédulité.

Puis elle les regardait et se rassurait.

— Certes, ils m'ont trompée, pensait-elle ensuite, mais par tendresse, l'un pour me conserver à la vie et l'autre pour me conquérir.

Sa rancune ne pouvait durer longtemps en face d'une telle conclusion, et Stéphanie s'abandonnait sans scrupule au charme si doux de se sentir agréable, utile, indispensable au bonheur d'autrui.

Cependant une curiosité lui restait.

H. AUDEVAL.

— La fin prochainement. —

LE CERF

Les espèces du genre cerf sont tellement variées, que leur seule dénomination remplirait plusieurs colonnes. Nous laisserons donc de côté les élans, les rennes, les daims, les chevreuils, qui ne sont que des variétés du cerf commun ; nous ne parlerons que de celui qui se trouve dans nos forêts d'Europe et qui est appelé *Cervus elaphus* par les naturalistes.

Ce cerf a la taille d'un cheval ordinaire; son pelage est fauve en été, brun gris en hiver, et il porte sur la tête deux protubérances qui sont recouvertes d'une légère pellicule dans la première année de son existence : — ces deux protubérances se nomment alors *hères*.

Dans la seconde année, la pellicule tombe, et les hères changent leur nom en celui de *daguets* ; et, quand à leur tour les daguets sont tombés, — ce qui arrive lorsque l'animal a atteint sa troisième année, — le *bois* les remplace.

Le bois du cerf, lorsqu'il surgit sur le front de ce ruminant, est ordinairement orné de trois ramifications qui ont reçu le nom d'*andouillers*. Pendant les quatre années qui suivent, — au mois de septembre, — le bois disparaît pour reparaître ensuite avec une ramification de plus ; d'où il résulte que tous les vieux cerfs ont le chef orné d'un bois à sept andouillers.



De tous les ruminants, les cerfs sont les plus beaux, les plus légers, les plus agiles ; avec ses jambes longues et fines, son corps souple et nerveux, sa poitrine profonde, sa tête ombragée d'un bois majestueux, ce gracieux animal fait l'ornement de nos forêts ; on le trouve, sous des dénominations diverses, dans toutes les contrées de l'Europe et dans la plus grande partie de l'Asie ; partout on le traque ; partout on le chasse ; et sa venaison, en grande estime dans tous les pays, paraît avec un égal honneur et sur la table du braconnier et sur celle des rois.

Cerf élaphe (*Cervus elaphus*) d'Europe.

C. Lawrence.

LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232, 252, 281, 293 et 315.)

Il nous reste peu de choses à dire sur les influences que subit l'éducation des femmes dans la dernière moitié du dix-huitième siècle ; deux noms seulement ont surnagé, après celui de Jean-Jacques Rousseau, les noms de Mme de Genlis et de Mme Campan. L'action de la première s'exerça surtout sur les mères de famille et par conséquent sur l'éducation du foyer, et elle se faisait sentir encore dans les premières années du dix-neuvième siècle. L'action de la seconde s'exerça dans une grande institution fondée à Saint-Ouen et qui subsiste de nos jours à Saint-Denis, l'institution des filles de la Légion d'honneur.

Quoique Mme de Genlis critique souvent Rousseau et combatte plusieurs de ses opinions dans l'ouvrage où elle a exposé ses propres idées sur l'éducation, son plan dérive évidemment de celui de Jean-Jacques ; il est facile de s'en assurer en confrontant leurs écrits. L'ouvrage auquel nous venons de faire allusion est *Adèle et Theodore*, roman d'éducation dans lequel l'auteur a déposé, elle le dit elle-même, les principes de sa méthode. En effet, Mme d'Almane, sous la figure de laquelle Mme de Genlis a voulu se peindre, mais en s'embellissant à l'excès, selon l'usage des artistes qui font leur propre portrait, remet à sa fille Adèle et à son fils Théodore, le jour de leur mariage, les deux volumes dont il s'agit, et leur adresse ce petit discours qui n'est pas un chef-d'œuvre de modestie : « Voilà, mes enfants, tout ce qu'il me reste à vous donner, c'est un ouvrage fait pour vous ; il a pour titre : *Lettres sur l'éducation*. Vous y trouverez une peinture fidèle et des mœurs et du monde. Dans ce tableau de la vie humaine, j'ai voulu vous indiquer la route qui conduit au bonheur, les écueils qu'il faut éviter, les travers et les égarements dont vous devez vous préserver. Cette entreprise demandait du courage. Je le savais, je n'ignorais pas à combien de périls on s'expose en frondant sans ménagement la folie et le vice. Mais j'écrivais pour vous, nulle crainte, nulle considération n'ont pu m'arrêter ; j'ai dit la vérité sans effort et même sans mérite ; je voulais vous éclairer. C'était travailler pour votre bonheur et pour le mien. Je suis assez jeune pour me flatter de pouvoir présider à l'éducation de vos enfants ; mais enfin, si la mort vous enlevait votre mère, vous trouveriez dans cet ouvrage tous les conseils qu'elle aurait pu vous donner. Ce livre est fait pour la jeunesse et non pour l'enfance ; il révèle tous les secrets de l'éducation ; si vous adoptez ma méthode, ne la donnez donc à vos enfants que le jour de leur mariage. Au reste, vous pouvez seuls prouver aux autres, et savoir parfaitement vous-mêmes si cette méthode que je vous propose mérite, en effet, d'être préférée. Si vous ne vous écartez jamais de vos devoirs, si vous conservez tous vos principes, si vous êtes toujours vertueux, indulgents, si votre instruction, vos talents, vous procurent chaque jour de nouveaux plaisirs, enfin si vous trouvez une source inépuisable de félicité dans l'exercice constant de la bienfaisance et dans la pratique de toutes les vertus, ma méthode est bonne, mon système n'est point chimérique et mon ouvrage n'est point un roman. »

Vous retrouvez ici, avec les beautés de style de moins, la phraséologie sentimentale de Rousseau, ce parlage continuel de vertu, ce besoin de chercher dans les secours offerts à ceux qui souffrent les plaisirs de la bienfaisance plutôt que l'idée d'un devoir accompli, cette exubérance de sensibilité et d'humanité qui marquèrent les quinze années qui précédèrent la Révolution française, enfin tout le mouvement de surexcitation intellectuelle et d'agitation morale auquel les écrits de Rousseau donnèrent le branle. Mme de Genlis, dans son ouvrage d'*Adèle et Théodore*, curieux même aujourd'hui à consulter, non pour les conseils qu'il contient, mais pour la peinture assez exacte qu'il donne des mœurs de son temps, adopte encore une idée fondamentale de Rousseau : elle veut que l'éducation des enfants soit l'occupation exclusive des parents. Or combien y a-t-il de pères et de mères qui puissent s'occuper exclusivement de leurs enfants, renoncer à tout autre travail, à toute autre fonction, et se renfermer, toute affaire cessant, dans ce rôle pédagogique ? Qui n'a son labeur, son emploi dans la société, son sillon à tracer dans la vie ? Le second défaut de la méthode de l'auteur d'*Adèle et Théodore*, c'est donc de n'être applicable que dans des cas exceptionnels. M. et Mme d'Almane, qu'il donne pour les types du père et de la mère de famille élevés à leur plus haute expression, s'éloignent de la société, de leurs affaires, pour se consacrer d'une manière absolue à l'éducation de leurs enfants. Ils disparaissent sans avertir personne et vont s'ensevelir dans une terre lointaine pour quatre ans, en emmenant avec eux les auxiliaires qu'ils jugent nécessaires à leur tâche. Leur disparition ressemble à la fois à un coup de tête et à un coup de théâtre.

Lorsque Mme d'Almane a peu à peu développé son plan et raconté l'application de ce plan dans une suite de lettres adressées à son amie la vicomtesse de Limours, l'un des personnages sacrifiés du livre, l'ombre qui fait ressortir la lumière, la confidente qui donne la réplique au personnage principal et qui ne manque pas de toujours l'admirer, on est frappé d'autres analogies entre les idées de Mme de Genlis et celles de Rousseau. Elle pousse plus loin encore que lui l'idée systématique de faire de l'éducation des enfants une suite de scènes préparées et combinées à l'avance par l'instituteur métamorphosé en *impresario*. Mme d'Almane, qui a le projet de marier sa fille

Adèle avec le jeune Valmont, fils du propriétaire d'un château voisin (réminiscence du mariage d'Émile et de Sophie), écrit à la mère de celui-ci que les épreuves graduées auxquelles elle soumet son élève ne se termineront que lorsque celle-ci aura atteint l'âge de quatorze ans et demi[1]. Ainsi jusque-là une jeune fille doit être, selon les idées de l'auteur des *Lettres sur l'éducation*, enfermée dans une de ces tours de cristal qu'on voit surgir dans les contes de fées. Il faut la faire vivre dans un monde chimérique où les événements ne suivent pas leur cours naturel, mais obéissent à l'appel de la baguette magique.

On comprend combien cette éducation, qui est un mensonge perpétuel, une interminable comédie, dans laquelle on fait jouer à l'élève le rôle qu'on lui a assigné à son insu, doit être peu propre à préparer celui-ci à la vie réelle. Songez en outre à la difficulté que l'*impresario* éprouvera à prolonger pendant plusieurs années cette illusion. Or, si l'instituteur est surpris une seule fois en flagrant délit de mensonge, toute l'autorité qu'il peut avoir sur son élève est perdue, elle disparaît avec la confiance. On ne saurait imaginer, si l'on n'a pas lu les livres de Mme de Genlis, jusqu'à quel point elle pousse la manie de cette éducation que j'appellerai à plus d'un point de vue théâtrale, et parce qu'elle ressemble à une de ces compositions où les événements se succèdent dans un ordre combiné par l'imagination du poëte, et parce qu'elle est une suite de scènes qui aboutissent toujours à des coups de théâtre, sujets d'interminables discours de la mère de famille sous les traits de laquelle Mme de Genlis s'est personnifiée. Ainsi Mme d'Almane veut donner à ses enfants l'idée de l'hospitalité, vertu qui ressemble beaucoup à un anachronisme, depuis que la multiplicité des auberges l'a rendue à peu près inutile : elle se garde bien d'indiquer simplement à ses enfants cette grande vertu de la charité qui embrasse l'amour de Dieu et l'amour des hommes, et dont l'hospitalité n'est qu'une application. Elle fait bâtir au bout de son parc un petit pavillon qu'elle décore du nom emphatique de *Pavillon de l'hospitalité*, puis elle annonce à Adèle et à Théodore que c'est un asile ouvert par prévision aux voyageurs qui pourraient s'égarer sur la route. N'en doutez pas, il y a là un théâtre où se jouera quelque comédie arrangée d'avance. Il faut, en effet, venir en aide au cours ordinaire des choses qui, au grand regret d'Adèle et de Théodore, n'amène pas tout exprès pour leur faire plaisir un voyageur égaré sur sa route, ou ne brise pas l'essieu d'une voiture de poste précisément devant la porte du Pavillon de l'hospitalité. Le lecteur a pu craindre un moment qu'au lieu de proposer l'hospitalité aux passants, les châtelains ne la leur imposassent, et ne fissent conduire de force par leurs gens les voyageurs récalcitrants au pavillon destiné à l'exercice de la vertu dont il porte le nom, afin que les enfants eussent l'occasion de pratiquer cette vertu. Grâce à l'imagination de M. d'Almane, les choses se passent plus paisiblement. Il rencontre une jeune dame languedocienne qui consent à verser à sa porte afin de lui rendre service. On ne saurait, en vérité, être plus obligeant, et je connais nombre de femmes qui ne verseraient pas volontiers, même pour aider les parents à enseigner à leurs enfants la vertu de l'hospitalité. Le petit drame réussit à merveille, il fait honneur à l'*impresario* et à l'actrice principale. Les enfants qui sont dans le parc entendent tout à coup des cris perçants sur la route : « Théodore, continue l'auteur, revint à toutes jambes sur ses pas pour nous avertir qu'une voiture venait de verser sur le grand chemin. Adèle, tout essoufflée, survint aussi pour faire le même récit. M. d'Almane charge Adèle d'aller sonner la cloche du pavillon pour avertir les domestiques et tire de sa poche un passe-partout. Nous nous précipitons vers la petite porte du parc, nous l'ouvrons, et nous voilà sur la grande route. Presqu'au même moment, Adèle vient nous rejoindre et les domestiques accourent de toutes parts. Nous trouvons une voiture culbutée et une jeune et jolie dame tout échevelée au pied d'un arbre et soutenue par une femme de chambre... Nous l'entourons, nous la questionnons, et je suis assez surprise de l'entendre dire en souriant qu'elle sortait d'un long évanouissement, car elle n'avait eu que le temps de sortir de sa voiture. Rassurés sur son état, nous nous livrons à la joie de lui offrir un asile, et nous la conduisons en pompe au pavillon de l'hospitalité. Nous l'établissons dans un bon fauteuil; les enfants s'empressent et s'agitent autour d'elle; Adèle lui apporte un oreiller, Théodore lui place un tabouret sous les pieds, et comme je les écarte dans la crainte que l'étrangère ne soit importunée de leurs soins, ils s'emparent de la femme de chambre, et puis au bout de quelques minutes, ils sortent tous deux en courant pour aller chercher des fruits et de la crême. Alors la jeune dame, qui me croyait instruite, éclate de rire ainsi que sa femme de chambre; je ne savais que penser; enfin M. d'Almane m'explique cette bizarrerie, et je trouvai ce stratagène d'autant plus joli que la jeune dame était vraiment charmante. »

L'eût-elle été cent fois plus, que je me permettrais de trouver malséant et ridicule le piége tendu par ce père à la bonté de ses enfants. Quel besoin y a-t-il d'inventer des malheurs et des accidents imaginaires, quand il y en a tant de réels? Quelle confiance auraient désormais

[1] « Adèle est une charmante enfant, mais elle n'est encore qu'une enfant, et elle ne verra le monde que lorsqu'elle sera en état d'observer par ses yeux et de réfléchir elle-même. J'ai une nouvelle histoire à vous raconter qui peut entrer dans le recueil que vous faites de toutes les épreuves subies par Adèle. Ce cours d'expériences artificielles ne finira que dans deux ans, lorsque Adèle aura quatorze ans et demi, les événements commenceront à naître naturellement, je ne serai plus obligée de les créer. » *Adèle et Théodore*, tome II, page 1.

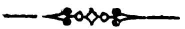
Adèle et Théodore dans leur père, s'ils venaient à apprendre par l'indiscrétion d'un domestique, par exemple, de la femme de chambre de la jeune Languedocienne, qu'on s'est joué de ce sentiment si respectable quand il s'éveille dans un jeune cœur, la pitié? C'est à quoi ne songe pas Mme de Genlis. Cette comédienne veut introduire la comédie dans l'éducation, et elle cherche à trouver partout des effets de scène et des tableaux. Vous avez remarqué sans doute Adèle et Théodore courant chercher de la crême et des fruits pour la jeune dame dont la voiture vient de verser et qui sort d'un long évanouissement; des sels conviendraient peut-être mieux à la circonstance; mais, sur ce point encore, Mme de Genlis est de l'école de Rousseau et de celle de la nature : elle sait que les fruits et le laitage n'ont jamais nui à la digestion des cœurs vertueux; témoin le cyclope Polyphème qui vivait du lait de ses brebis et ne dévorait les compagnons d'Ulysse que par exception.

Je ne saurais dire jusqu'à quel point cette manie de Mme de Genlis de faire sans cesse intervenir, dans l'éducation, des événements à point nommé, des malheurs imaginaires, des incidents romanesques dont elle tient les fils, est fatigante pour le lecteur et combien elle serait insupportable pour des enfants soumis à ce régime pédagogique. Adèle, entraînée par une fantaisie, dépense-t-elle tout l'argent de sa pension mensuelle pour acheter un coffret, aussitôt il se trouve là une mère de famille qui n'a pas moins de sept enfants et qui lui écrit une lettre déchirante pour lui demander du pain. Vous voyez d'ici la scène : remords d'Adèle, désespoir, larmes et sanglots. On pleure presque autant dans *Adèle et Théodore* que dans *Émile*; seulement ce ne sont pas des larmes de la même qualité : celles de Jean-Jacques sont quelquefois éloquentes, celles de Mme de Genlis n'atteignent jamais ce degré de perfection; ce sont des larmes de comédie délayées dans un flacon d'eau de rose. Le tableau n'en arrive pas moins à la fin de la scène. Miss Bridget, l'institutrice d'Adèle qui n'a point de fantaisie, a donné un louis à la mère éplorée, en lui disant que c'est de la part de sa pupille. La pauvre femme qui s'est précipitée aux genoux de l'institutrice, voyant paraître Adèle, se traîne à ses pieds; Adèle ne veut pas accepter des remercîments dont elle se sent indigne; elle reporte le bienfait à la véritable bienfaitrice, mais elle prie la femme Durand d'accepter le fatal coffret dont l'acquisition a ôté le doux plaisir de la bienfaisance à la jeune élève de Mme de Genlis.

« Les plaisirs de la bienfaisance! » c'est bien là une expression et une idée de la fin du dix-huitième siècle. On fait le bien moins par un sentiment de devoir que pour trouver dans une bonne action une sensation agréable. — « Il y a une telle douceur à faire le bonheur des autres, s'écrie Mme de Genlis, à quelques pages de là, par la bouche de Mme d'Almane, que l'homme qui, seulement pendant six mois, serait véritablement bienfaisant, le serait pour le reste de sa vie. » Nous regrettons de le dire, cela n'est pas exact. Souvent on oblige des ingrats et on n'obtient en échange de ses bienfaits que l'oubli, et quelquefois la haine et les injures de ceux au bonheur desquels on a travaillé. Avant que le dix-huitième siècle eût terminé son cours, Louis XVI, ce roi d'un cœur si paternel, devait en faire une douloureuse expérience. Faut-il renoncer pour cela à faire le bien? Non, sans doute, mais ce qu'il faut chercher dans l'exercice de cette vertu à laquelle Madame Élisabeth voyait avec tant de peine les philosophes ôter son véritable nom, la charité, pour l'appeler la bienfaisance, c'est l'accomplissement d'un devoir, c'est l'obéissance à la volonté de Dieu. Il faut oublier l'amour de soi dans l'amour de Dieu et l'amour des autres.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —



COMMENT L'AIMEZ-VOUS?

Franchement, je vous dirai que je n'en sais rien, du moins pour le quart d'heure; mais j'espère en avoir bientôt le cœur net; car c'est pour moi une désagréable démangeaison que de me sentir arriéré dans une science expérimentale que possèdent quelques milliers de mes concitoyens peu ou point bacheliers. Voilà une révolution économique et sociale qui suit déjà tranquillement son cours et sur laquelle bien des gens peuvent donner leur avis, en connaissance de cause, et sur laquelle moi, Polycarpus, je ne puis porter un jugement personnel. Une foule de questions surgissent sur ce sujet : les uns l'aiment comme ceci, les autres comme cela; et moi, je ne saurais donner un avis ni sur le morceau ni sur la sauce! Car il s'agit, sachez-le bien, d'un gibier; la question est de savoir si « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite » saura soutenir son rang au pot-au-feu et à la broche, et si la phrase pompeuse de Buffon, à l'endroit du cheval, sera acceptée et ratifiée par l'aréopage de la cuisine.

Vous savez qu'après avoir longtemps frappé à bien des portes et grandes et petites pour réclamer la faveur, ou plutôt le droit d'entrer dans nos menus, après avoir subi bien des répulsions accompagnées de toutes sortes de propos diffamatoires, malgré le chaleureux patronage d'Isidore Saint-Hilaire, le cheval s'en alla, il y a un an — plus ou moins, — tirer la sonnette de M. le préfet de police. A la suite de l'audience que lui accorda celui-ci, ce digne magistrat reconnut la réclamation comme bien fondée, et ordonna l'ouverture de trois étals où la viande chevaline serait admise à faire ses preuves. Il paraît qu'elle s'en tira à son honneur; car, si je suis bien informé, il y aurait déjà aujourd'hui une douzaine d'établissements de ce genre — à Paris s'entend — lesquels se sont ouverts successivement à l'instigation du popu-

laire de divers quartiers, et par suite du succès authentique des premiers essais. Et il est à croire que bien d'autres s'ouvriront à la suite de ceux-là.

Nous voici donc en pleine hippophagie, et d'une manière authentique. Car personne ne doute que plus d'une fois les beefsteaks de cheval ne se soient introduits sournoisement sur les assiettes des habitués de certains restaurants populaires, sans que les consommateurs y aient fait grande attention; ce n'était ni meilleur ni pire que beaucoup de ceux de l'espèce bovine. Mais cela se faisait, je dois le dire, « sans garantie du gouvernement, » — tandis qu'aujourd'hui le même comestible est approuvé et breveté. C'est un progrès, à coup sûr : voyons le bilan de la nouvelle institution.

Si nous la considérons d'abord au point de vue théorique, on ne saurait comprendre l'opposition de ses adversaires. Le cheval, herbivore et granivore, a toutes les qualités, présente toutes les conditions des bêtes comestibles. Pourquoi donc cette répulsion injurieuse à son endroit? Vous voyez dans la prairie moutons, bœufs, vaches et chevaux, broutant ensemble l'herbe fraîche; d'où vient que les premiers vous semblent bonne victuaille, tandis que les derniers seraient frappés de proscription? Et remarquez même que parmi ces mangeurs d'herbe, c'est le cheval qui est le plus délicat; les autres s'arrangent plus ou moins de fourrages médiocres : tandis que messieurs les chevaux refusent le foin de qualité inférieure et qu'ils réclament l'avoine dont les autres herbivores se passent. Je dis donc qu'au point de vue théorique, tant vaut le bœuf, tant doit valoir le cheval.

De la règle raisonnée, passons à l'exemple. Or çà, jetez les yeux autour de vous, vous verrez dans tous les États du Nord le cheval en honneur à la cuisine; c'est un comestible d'usage général et d'une consommation très-étendue. Dites à tous ces braves gens que les mangeurs de cheval sont des sauvages ou tout au plus de faméliques chiffonniers, ils vous regarderont comme un habitant de la lune arrivé chez eux, en manière d'aérolithe. Là, l'hippophagie est « très-bien portée, » quoiqu'elle soit principalement le fait du populaire qui vise à l'économie. Mais je ne vois pas pourquoi un beefsteak que trouve bon un ouvrier ou un petit bourgeois changerait de goût sur l'assiette d'un bourgeois un peu plus gras ou du patron de l'ouvrier. Donc le noble animal est une viande très-mangeable, puisque tant de gens en font leur aliment quotidien, au lieu de donner leur pratique aux bêtes à cornes. Reste à examiner quel est le degré de succulence de l'herbivore solipède, et si la préférence qui lui est donnée par ses fidèles est pur sybaritisme.

Beaucoup de Parisiens en ont mangé, pour se faire une opinion. C'est délicieux, disent les uns; détestable disent les autres; les plus consciencieux et les plus sages déclarent « qu'il y a meilleur et qu'il y a pire. » En toutes choses, il y a, de parti pris, des enthousiastes et des dénigrants. Mais il y a aussi des gens raisonnables et impartiaux qui expérimentent pour s'éclairer; et c'est eu égard à leurs impressions que j'admets — jusqu'à expérience personnelle — cette qualité *moyenne* qu'ils reconnaissent au cheval. Ce qui me paraît la réalité, c'est que certains morceaux de choix s'équivalent sensiblement dans le cheval et le bœuf; le filet est dans ce cas; — pour la généralité des morceaux, le cheval, comparé à son concurrent, n'aurait que l'accessit; mais il aurait le prix et la médaille d'or pour le bouillon de son pot-au-feu. Ce point paraît acquis à la cause, sans aucune discussion. Il serait hygiénique au plus haut degré, ce bouillon de cheval au moyen duquel le célèbre chirurgien Larrey traitait ses blessés, et en obtenait, nous a-t-il dit, des résultats merveilleux. J'ai bien quelque peine à croire que ce bouillon raccommodât les jambes cassées ou les poitrines traversées par les balles; mais il doit y avoir, dans la déclaration du célèbre chirurgien, un fond vrai quant à l'influence de ce bouillon dans le traitement et le régime des blessés. Toutefois il ne s'agit pas ici de cet emploi, si intéressant d'ailleurs, du cheval comme tisane; c'est au point de vue culinaire que nous le considérons; et, encore une fois, il paraît y avoir témoignage unanime sur le fait de l'excellente qualité du bouillon hippique.

Et, avec celui-ci d'ailleurs, on peut exécuter une foule de préparations, mettre la viande à toutes sauces, de manière à varier les mets auxquels elle sert de base, indépendamment des rôtis. On peut même faire avec cette viande des saucissons que l'on dit excellents. On a, comme vous le savez tous, exécuté de grands banquets hippophagiques en l'honneur du nouveau comestible, banquets composés uniquement de viande de cheval préparée de toutes sortes de façons et de manière à tromper les convives non initiés au secret du menu. Si donc le populaire se contente de cette viande au naturel ou simplement rôtie, elle peut offrir également aux estomacs délicats ou prétentieux des plats avouables. Le maître-queux des restaurants les plus comme il faut, tout autant que la cuisinière des ménages bourgeois, peuvent en offrir à leurs clients avec la simple formule : Comment l'aimez-vous?

Quel que soit d'ailleurs le mérite de cette nouveauté alimentaire, même réduit à ses proportions vraies, est-il à croire que ce soit par sensualité pure que le cheval ait été introduit dans l'alimentation humaine? Quelques-uns le diront; mais je pense que la masse aura la bonne foi de convenir du contraire. L'adoption de ce mets est bien certainement une question d'économie, et ses partisans rendent raison de leur faire par cette formule très-sensée : « C'est inférieur à telle autre viande, mais de peu, et c'est bon : or, c'est d'ailleurs beaucoup plus économique : donc mangeons-en de préférence. » Qui sait même si à la longue, par l'effet de l'habitude, la viande qui hennit ne leur semblera pas de meilleur goût que la viande qui beugle?

Mais est-elle, en effet, beaucoup plus économique?

Cela ne saurait faire doute : la viande ordinaire de cheval coûte 20 centimes le demi-kilogramme, tandis que le bœuf ne consent pas à se donner à moins de 70. En vous cédant son filet au prix de 2 à 3 francs, il croit faire le généreux ; le cheval vous offre le sien à moitié tout au plus de ce prix-là ; et la différence de qualité, si elle existe, est à peine sensible. C'est cette énorme économie qui seule a pu introduire l'usage, et finalement fera le triomphe et le succès de la viande de cheval. On cherche de toutes parts, et une foule de gens vous promettent la vie *à bon marché*, si l'on veut suivre leurs recettes : pour la viande en particulier, on a imaginé des institutions agricoles, des comices où l'on vous exhibe du bétail phénoménal qu'on couvre de médailles et de lauriers, — et avec tous ces beaux progrès — (est-ce *quoique ?* est-ce *parce que ?*.....) la viande devient de plus en plus chère !... Eh bien, le cheval est là qui mettra un frein à ce perfectionnement à rebours, et tout philanthrope devra lui en savoir infiniment de gré.

Après la question de qualité, bien des gens se rejetteront sur la question de quantité. S'il doit se faire, diront-ils, un grand débit de cette viande, où prendra-t-on assez de chevaux pour entretenir les boucheries? De bons chevaux, s'entend : car, dans ceux qu'on abat, le plus grand nombre se compose d'avariés de toute sorte. En mettant de côté les chevaux malades dont il ne saurait être question, que sont les autres si ce n'est des étriqués, passant à l'état de squelettes par des fatigues exorbitantes ou par des peines de cœur? Eh bien ! il y a réponse à cela par les chiffres de la statistique ou, ce qui vaut mieux encore, par l'expérience des contrées où le cheval est à l'état de grande consommation. Là, paraît-il, on n'est point arrêté par l'insuffisance, et je ne sache pas que nulle part les chevaux se mettent en grève pour faire chômer les cuisines qui ont la spécialité de les rôtir ou de les fricasser. Pourquoi éprouverions-nous ici une insuffisance qui n'existe point ailleurs? Et nous pouvons compter sur l'activité et le flair des courtiers en chevaux, institution nouvelle qui s'est fondée sur ce terrain, et qui fait très-bonne figure dans le monde.

Ai-je besoin de dire qu'un véritable luxe de précautions préside à la vente et à l'emploi de ce comestible. En fait de chevaux décédés, n'entre pas qui veut aux boucheries spéciales : un examen minutieux, fait par des gens de l'art, précède le passe-port qui leur est délivré. Non-seulement la suspicion de la moindre maladie fait écarter un cheval, quelle que soit sa bonne mine, mais — ce que je n'aurais pas cru — on refuse un billet d'entrée aux chevaux abattables pour cause de blessures. Ainsi, l'on proscrit un cheval qui s'est cassé la jambe et qui semble, par cela même, et alors qu'il est fort sain d'ailleurs, n'être bon qu'à manger ; le motif, c'est qu'après quelques heures, la fracture amène la fièvre !..... Mais, si je ne me trompe, les chevaux qu'on mange à la guerre et dont Larrey faisait de si excellents bouillons, ces chevaux, dis-je, n'étaient pas des chevaux d'omnibus, mais de braves coursiers mis hors de service par la mitraille, et par suite, sujets à la fièvre qui suit les fractures. Mais, si je ne me trompe pas davantage, il y a un moyen bien simple d'éviter la fièvre aux chevaux qui sont dans ce cas : c'est de les abattre immédiatement : une fois décédés, ils sont à l'abri de la fièvre, de la fluxion de poitrine, du mal de dents, et des chagrins intimes. Mais je comprends que je n'ai pas voix au chapitre ; et qu'une fois dans ce cas, les chevaux ne sont plus bons qu'à faire des empeignes et à servir de pâture aux animaux féroces — l'homme non compris — bien entendu.

Il est encore deux points de vue sous lesquels le cheval de cuisine se présente avec avantage. On vous fait remarquer d'abord que la plupart de nos paysans ne mangent pas de viande, et qu'ils en mangeront lorsqu'ils l'auront à bon marché, sous forme de cheval. Or des paysans qui ne mangent pas de viande sont sujets par cela même, nous dit-on, à l'anémie, à la cachexie, aux scrofules, à la consomption, à la phthisie pulmonaire... sans doute à la dyspepsie... et à toutes les maladies dont est menacé Argant..... Le cheval donnant de la viande à bon marché, ils en mangeront, s'azotifieront à bon marché, éviteront par cela même l'anémie, la cachexie, etc... toutes les maladies en un mot. Je voudrais bien sur tout cela un bout de preuve, mais je m'incline devant les Diafoirus et autres qui ont fait cette découverte, et il est convenu, malgré tout ce que je pourrais dire à l'encontre sur ce sujet, que le régime de la viande de cheval est éminemment hygiénique, et qu'un étonnant progrès se manifestera dans le bien-être de l'humanité, lorsque ce régime sera devenu celui de tout le genre humain.

Mais qu'est-ce que le bien-être du corps, en comparaison de celui de l'âme ; qu'est-ce que l'hygiène de l'estomac, en comparaison de celle qui fait les consciences pures et les cœurs vertueux? Eh bien, telle est la propriété de la viande de cheval, au dire de tel ou tel de ses patrons. Ils vous affirment, sans sourciller et sans rire, que toute amélioration matérielle amène « un perfectionnement moral. » Or, si les paysans qui ne mangent pas de viande viennent à adopter la viande chevaline et en consomment de notables quantités, cette ingurgitation d'azote devra les perfectionner moralement, et d'autant plus qu'ils s'en assimileront davantage. Une foule de canailles qui ne sont tels que par le régime des pommes de terre, des choux, des navets et du fromage, deviendront par celui des beefteaks de cheval autant d'Aristides. Comment donc? le prix Monthyon peut être à la suite ! Toutefois j'éprouve à cet égard quelques doutes, en considérant que le régime du cheval n'est pas, que je sache, celui de toutes ces bonnes femmes qui emportent les prix de vertu, ni celui des populations qui passent pour les plus morales dans notre pays.

Je dois vous dire que j'en étais à ce point, lorsque

notre ami Jérôme vint, par une visite, arrêter ma plume. « Mon cher Polycarpus, me dit-il, veux-tu me permettre de dire mon mot sur la question que tu traites? » C'est vous dire qu'ici je lui cède la parole.

« Les voilà, reprit-il, bien occupés du cheval, et on a raison. Mais comment se fait-il qu'on ne pense pas à l'âne, et qu'il n'en soit pas plus question que d'un carnivore? Ce sot oubli vient du sot préjugé qu'ils ont à l'endroit de l'humble solipède. Mais il est herbivore, comme le cheval ; pourquoi sa viande n'aurait-elle pas les mêmes qualités, sinon mieux? Vous les entendez s'écrier, lorsqu'ils ont affaire à une viande non suffisamment tendre : « C'est dur comme de l'âne... » Mais qu'en savez-vous, triples sots, qui n'avez jamais mangé la moindre miette d'un baudet quelconque? Vous le croyez parce que vous avez appris le dicton de Jean-Pierre, qui le tenait de Nicolas, qui... de Bastien, qui... de Frigoulette, qui... de la mère Claudine... et ainsi de suite, en remontant le cours des âges : mais, de tous ces oracles, lequel avait goûté du rôti d'âne? Aucun assurément. Et si je viens dire que ce pourrait être une bonne chose, ces nigauds ricanent et viennent me corner dans les oreilles : Hi-han!

Hi-han vous-mêmes ! répondrais-je, ânes à triple braire, qui ne savez pas que tant d'autres en ont goûté, et qu'ils en faisaient régal. Non pas, il est vrai, de l'âne adulte, d'âge mûr, et pouvant prétendre à la médaille de Sainte-Hélène ; mais du veau-d'âne, c'est-à dire de l'ânon, soit sauvage soit civilisé. Vous ne savez pas, grisons en sabots, ou baudets en bottes vernies, que les Romains festoyaient sur l'ânon, et que Mécène, qui ne menait certes pas vie d'anachorète, était particulièrement friand de cette aimable bête. Vous direz peut-être que les goûts des Romains doivent être laissés dans l'histoire ancienne; mais je soutiens que le goût et l'usage de cette viande se sont perpétués jusqu'à une époque voisine de nous, et je vous donne en preuve un extrait du menu d'un dîner célèbre.

Vous savez..... mais non, vous ne savez pas..... or, donc, sachez qu'un certain bourgeois de Gand, le nommé Jean Daëns, avait prêté au grand empereur Charles-Quint, dont le gousset était percé, une somme de 2 millions et demi de florins (mettez 5 à 6 millions de francs), pour sa campagne d'Afrique. Le bourgeois en avait le reçu en un billet bien en règle. Or, en l'an 1535, l'empereur Charles ne se trouvant pas en mesure de rendre le prêt, demanda terme à Jean Daëns qui voulut bien l'accorder, à condition que son auguste maître voudrait bien lui faire l'honneur d'accepter un dîner chez lui. La condition fut gracieusement octroyée ; et l'histoire dit qu'à la fin du repas maître Daëns prit le reçu de l'empereur et le brûla à la bougie; ce que l'empereur trouva charmant, comme vous le pensez bien. Mais ce qu'il trouva aussi fort à son gré, ce fut le banquet, un vrai banquet olympien dont on parla longtemps à Gand et ailleurs, et dont Charles-Quint, tout empereur et tout gourmand qu'il était, n'avait pas souvent le pareil. Or, du menu de ce dîner, voici un *petit extrait.*

« ......Au second service, on apporta *une poitrine et un gigot d'ânon rôti*, avec du cresson... deux chapons au riz... deux poulets... un lièvre... deux plats de perdrix, faisans et bécassines... un dindon truffé... deux canards à la dodine... des sarcelles... un cygne farci à l'étuvée dans du vin du Rhin, un chevreau... des oies aux châtaignes... pâtés d'alouettes... pâté de pieds de cochon... » etc., etc... Il y en a deux pages comme cela! Laissons le reste et tenons-nous-en au premier article. — Vous voyez bien que l'ânon était en 1535 un manger de prince ! — Est-ce, par hasard, qu'il aurait changé de goût depuis ce temps-là? — Et n'est-il pas évident que, si l'on en servit ce jour-là à Charles-Quint, en supposant que cet auguste et très-friand personnage l'aurait pour fort agréable, c'est qu'on savait par l'usage, et un usage qui devait remonter haut, qu'au moins culinairement parlant, l'ânon était une bête de qualité. »

Comment ne pas donner raison sur ce point, contre les baudets bottés et gantés, à maître Jean Daëns, à l'empereur Charles-Quint, et à l'ami Jérôme?

POLYCARPUS.



CHRONIQUE

*** Je ne doute pas que nous ne voyions bientôt paraître des étoffes dites *à l'exposition*, des modes et des coiffures portant le même titre. Que dites-vous pour un bal d'une coiffure représentant le Palais de l'Exposition avec son parc, et la Seine figurée par un ruban argenté coulant devant le palais babylonien ou babélien, dans lequel l'univers sera contenu en abrégé? Je n'ai pas pris un brevet d'invention pour cette idée, je la livre donc aux illustres artistes de la fashion parisienne, qui excellent dans l'art de crêper le *chignon à l'empire*, car dans ce moment les *coiffures à l'empire*, les *tailles à l'empire*, et généralement les *modes à l'empire* triomphent sur toute la ligne. Seulement je leur conseille de se pourvoir auprès de la Commission de l'Exposition qui semble avoir l'humeur quelque peu processive. Voilà déjà deux procès avant l'ouverture, l'un contre un libraire accusé d'avoir usurpé le droit de publier un livret en concurrence avec le cessionnaire du privilége exclusif, M. Dentu; l'autre contre les *Annales du génie civil*, prévenues d'avoir inséré un plan détaillé des places de l'exposition.

> Hélas ! je n'en ai plus que deux ou trois petits,
> L'un contre mon mari, l'autre contre mon père.

Je comprends que chacun défende son privilége; mais encore faudrait-il que les priviléges qui restreignent le

droit commun fussent bien définis, afin que l'on sût quels sont les droits qui restent au public. Une petite supposition, si vous le permettez. Je me promène dans le palais de l'Exposition, et je rencontre un visiteur quelconque, chinois, cochinchinois ou turc, qui me demande, dans un français avoisinant celui employé par Molière dans la réception du *Bourgeois gentilhomme* comme Mamamouchi, de lui indiquer le quartier destiné aux provenances de son pays. L'hospitalité française me fait un devoir de déférer à son désir. Mais la Commission ne me contestera-t-elle pas le droit de remplir ce devoir, en me faisant observer que je nuis ainsi à la vente du livret Dentu? Faudra-t-il faire jouer le télégraphe pour demander au libraire privilégié qui siége à la galerie vitrée du Palais-Royal, si je puis, sans inconvénient, cela veut dire sans procès, servir de guide à l'estimable Chinois qui marche, sa queue soigneusement enveloppée dans une feuille de papier, pour éviter les injures de l'asphalte? Je n'ose résoudre le problème, je le pose.

*** L'Exposition sera naturellement l'occasion de concours de tout genre. Les sociétés de régates ne pouvaient faire défaut à cet appel. On annonce que les *Régates internationales* tiendront leurs assises à Billancourt. Dans tous les pays maritimes des souscriptions s'ouvrent pour soutenir l'honneur du pavillon dans ces courses nautiques; le prince de Galles a souscrit pour mille livres sterling au club des régates de Londres. Le canotage américain a adressé aussi ses demandes à M. Gabriel Benoît Champy, président des régates parisiennes. Nous aurons donc à côté de *John Bull* son frère Jonathan. Et vogue la galère! En notre qualité de Parisiens, nous souhaitons que le canotage national soutienne sa haute réputation dans les régates internationales de Billancourt.

*** On annonce pour le 28 février une belle cérémonie religieuse qui aura lieu à Amiens pour honorer la mémoire de Mgr Daveluy, évêque d'Ancône *in partibus*, martyrisé en Corée le vendredi saint. Un grand nombre de prélats, parmi lesquels nous nommerons Mgr Chigi, nonce apostolique, Leurs Éminences les cardinaux de Bonnechose et Donnet, Mgr Mermilliod et les archevêques de Tours et de Cambrai assisteront à cette cérémonie. Le savant abbé Sire, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, vient d'autoriser la publication de la dernière lettre que lui a écrite Mgr Daveluy, en lui adressant la traduction en langue coréenne de la bulle *Ineffabilis*, qui promulgue le dogme de l'Immaculée Conception. Ainsi un des derniers actes du vénérable martyr, comme on le voit dans cette lettre touchante, a été d'apprendre à la langue de la Corée à redire les louanges de la Vierge immaculée qu'il a contribué ainsi à couronner sur la terre comme elle l'a depuis couronné dans le ciel. Cette traduction doit figurer dans la belle collection préparée par les soins de M. l'abbé Sire et qui reproduira la bulle *Ineffabilis*, traduite dans toutes les langues connues. Cette collection doit être offerte à notre saint-père le pape Pie IX.

*** Ne laissons pas disparaître ces hommes rares qui ont été les représentants de la foi religieuse, de l'honneur et de toutes les saintes vertus du foyer dans un temps de défaillance, de dissipation et de faiblesse, sans leur rendre un hommage public. M. le comte Harscouet de Saint-Georges, qui vient de mourir plus qu'octogénaire, en son château de Keronik, près de Pluvigner, dans le Morbihan, mérite à ce triple point de vue tous les regrets comme tous les respects. C'était un de ces hommes de probité antique, humbles de foi et grands de cœur, qui pensent qu'au-dessus de la devise particulière de chaque blason, doit figurer cette devise commune : *Noblesse oblige*. Il a gardé sans tache, au milieu des temps difficiles qu'il a traversés, la renommée d'une vie irréprochable et la pureté de son vieil écusson. Soit qu'il ait été appelé à l'honneur de représenter son pays dans les grandes assemblées, comme en 1828 et en 1848, soit que, rentré dans la vie privée, il ait eu à déployer les vertus plus modestes du père de famille, du propriétaire intelligent et doux aux pauvres et aux besogneux, il a toujours été l'homme du devoir. Nous l'avons vu, il y a peu d'années encore, sous ses beaux ombrages de Keronik, hôte bienveillant et empressé, véritable modèle de cette antique courtoisie française qui s'en va, esprit cultivé, causeur spirituel, et en même temps type vénérable du père de famille chrétien, réunissant à la prière du soir, qu'il récitait lui-même comme un patriarche, sa famille, ses hôtes et ses domestiques, et exerçant, même quand il avait des prêtres sous son toit, cet auguste sacerdoce du foyer. Aimé de tous pendant sa vie, il est, après sa mort, regretté universellement.

Dieu merci, il laisse derrière lui des enfants dignes de son sang. Son fils aîné, M. le comte Paul Harscouet de Saint-Georges, après avoir mérité la croix d'honneur par sa conduite courageuse dans les journées de juin 1848, où il fut blessé en défendant l'ordre public, a siégé dans l'assemblée législative comme représentant du Morbihan, et il continuera au château de Keronik, où il résidait auprès de son vénérable père, la tradition des vertus paternelles.

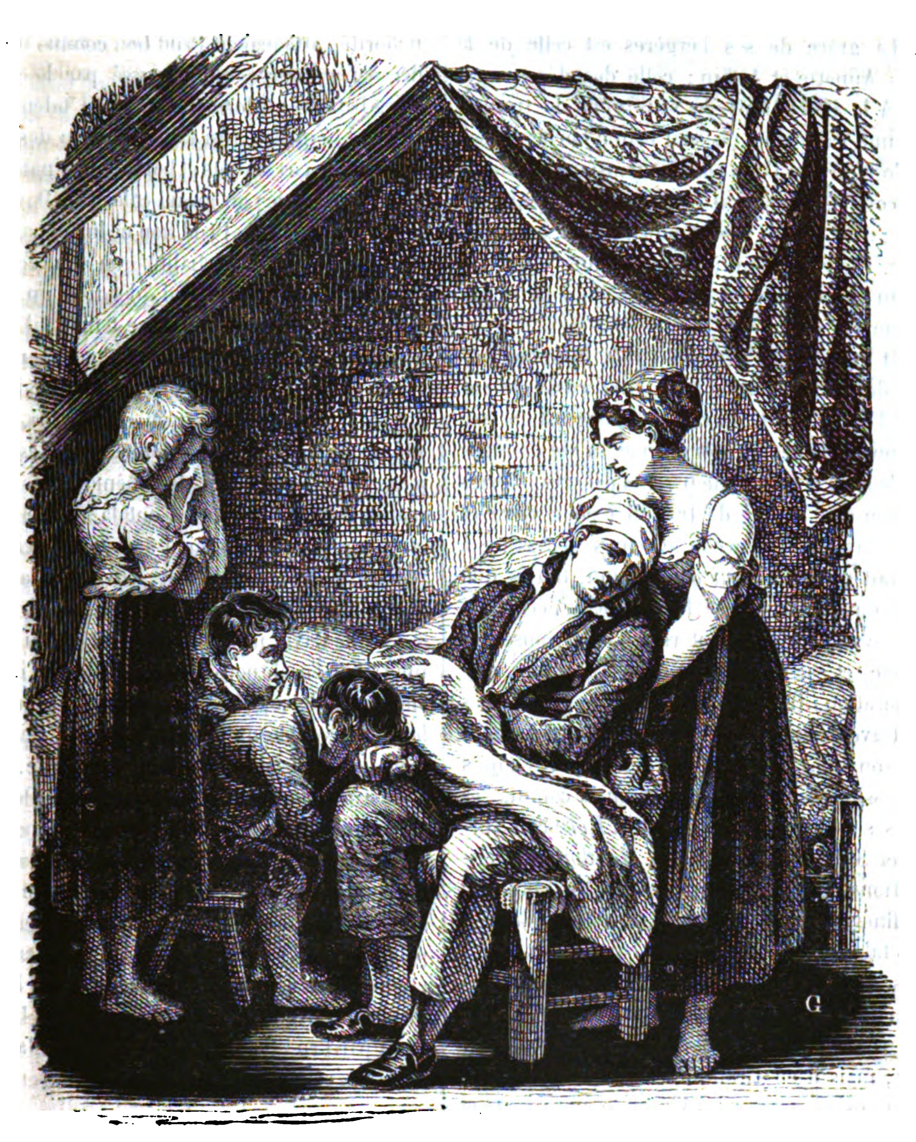
NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

N° 22, SAMEDI 2 MARS 1867. LA SEMAINE DES FAMILLES M. ALFRED NETTEMENT, DIRECTEUR.



La pauvre famille. (D'après un tableau achevé par Prud'hon.)

SILHOUETTES ARTISTIQUES

UN DES DERNIERS TABLEAUX DE PRUD'HON

Dans leur livre intéressant sur les *Beaux-Arts depuis la Renaissance jusqu'à la fin du dix-huitième siècle*, MM. Louis et René Ménard ont dit de Prud'hon : « Cet admirable artiste pourrait être appelé l'André Chénier de la peinture. » Le rapprochement de ces deux noms n'a rien d'arbitraire. Il y a dans Prud'hon comme dans André Chénier l'étoffe d'un poëte anacréontique et d'un poëte élégiaque, et il eût écrit le poëme de *la Jeune Captive* avec son pinceau. Il a touché à bien des sujets, et il a développé dans tous de rares qualités de naturel, de grâce, de finesse, de morbidesse, et, par un contraste bien rare chez les artistes, de mâle énergie et de profondeur. Ces derniers mots suffisent pour rappeler une de ces toiles magistrales dont la gravure a popularisé le succès : *Le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance célestes*.

Né en 1765 à Cluny, Prud'hon eut le bonheur de paraître dans une époque où Vien et David, son élève, par l'étude du nu, Greuze par le sentiment moral, Chardin par l'observation simple, attentive et sincère de la nature, commençaient à réagir contre Boucher et cette école de corruption et de débauche qui conduisait l'époque à la décadence de l'art coïncidant avec la décadence des mœurs. C'est sur Boucher, à la suite duquel marchaient Fragonard et Bauduin, que Diderot a écrit ces lignes : « La dépravation du goût, de la

ouleur, des caractères, de l'expression, du dessin, a suivi la dépravation des mœurs. Que voulez-vous que cet artiste jette sur la toile? Ce qu'il a dans l'imagination... La grâce de ses bergères est celle de la Favart dans Annette et Lubin; celle des déesses est empruntée à la Deschamps. Je vous défie de trouver dans toute une campagne un seul brin d'herbe de ses paysages. J'ose dire qu'il n'a pas vu un instant la nature. Toutes ses compositions font aux yeux un tapage insupportable; c'est le plus grand ennemi du silence que je connaisse. Il en est venu à faire les plus jolies marionnettes du monde, et je vous prédis qu'il finira par des enluminures. »

A dix-huit ans, c'est-à-dire en 1783, Prud'hon obtint le prix de peinture fondé à Dijon et passa six ans à Rome, de 1783 à 1789. Il avait une imagination vive et des passions exaltées qui remplirent sa vie d'orages et en assombrirent la fin. Né de parents pauvres, Pierre-Paul Prud'hon était obligé de travailler pour vivre et de conquérir avec son pinceau le temps nécessaire à l'étude. C'était un artiste *sui generis* qui, tandis que les peintres de son temps se formaient à l'école de l'antiquité, écoutait la voix intérieure de la muse qui parle au poëte, et, se renfermant dans la solitude, peignait d'inspiration. Il traduisait avec son pinceau les idées qui traversaient son esprit, les émotions qui ébranlaient son âme. Il excellait surtout dans les sujets tendres et passionnés, et le public admira comme les connaisseurs ses vignettes représentant *Héro et Léandre*, *Cérès et Stellion*, *Phrosine et Melidor*, et d'autres productions du même genre gravées au pointillé. L'extrême finesse de sa touche, la manière dont il éclairait ses tableaux, la suavité du coloris qui noyait les contours dans je ne sais quelle atmosphère mystérieuse, donnaient à ses œuvres un attrait auquel il était difficile de résister. On l'a accusé d'avoir abusé du clair-obscur; mais il en tirait des effets si poétiques, que la critique s'arrête sur les lèvres de l'observateur placé en face de ces toiles charmantes.

En 1810, Prud'hon qui, après avoir fait un mariage où il ne trouva ni le bonheur ni même la paix domestique, était contraint de se livrer à un travail excessif pour soutenir sa jeune famille, voulut présenter ses œuvres à l'exposition à côté de celle des maîtres qui occupaient le premier rang dans l'art : nous avons nommé David, Girodet, Gérard et Gros. Il exposa deux tableaux qui ont mis le sceau à sa réputation : *le Zéphyre se balançant au-dessus des eaux d'une fontaine*, et *la Vengeance et la Justice célestes poursuivant le Crime*. C'est ainsi que ce peintre gracieux prouvait aux détracteurs de son talent que son pinceau, accusé de mignardise et de mauvais goût, pouvait aborder les plus graves sujets.

Pendant sa vie, en effet, Prud'hon n'eut qu'un petit nombre d'admirateurs. Le grand courant de l'art, conduit par David et son école, emportait les esprits vers l'étude de l'antique, et la sévérité du style et la gravité des sujets étaient devenus des conditions *sine qua non* de succès. Les esprits exclusifs, et ils sont toujours en majorité, attaquaient Prud'hon comme un homme de la décadence, parce que, poussé par le génie hors des voies battues, il formait seul son talent qui, par son originalité même, résistait à l'action des conseils et de l'exemple; ces savants et habiles dessinateurs refusaient de rendre justice au grand coloriste. David, quoique la nature du talent de Prud'hon ne lui fût pas sympathique, montra plus d'impartialité que son école : « Enfin, celui-là a son genre à lui, disait-il un jour; c'est le Boucher, le Watteau de notre temps, il faut le laisser faire, cela ne peut produire aucun mauvais effet dans l'état où est l'école. Il se trompe, mais il n'est pas donné à tous de se tromper comme lui, il a un talent sûr. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de faire toujours les mêmes têtes, les mêmes bras et les mêmes mains. Toutes ses figures ont la même expression, et cette expression est toujours la même grimace. Ce n'est pas ainsi que nous devons envisager la nature, nous autres disciples et admirateurs des anciens. »

Ce que David ne disait pas, c'est que si Prud'hon était inférieur à l'école nouvelle pour le dessin, il lui était supérieur pour le coloris. L'éclat et la transparence de la couleur de ses tableaux tranchait avec la teinte grisâtre et froide des tableaux de l'école académique.

Les meilleures années de la vie de Prud'hon furent de 1808 à 1816. En 1808, il avait été nommé membre de la Légion d'honneur, et il fut choisi pour donner des leçons de peinture à l'impératrice Marie-Louise. Après la naissance du roi de Rome, il fut chargé de faire son portrait, et il l'exécuta avec un sentiment réaliste qui étonne chez un artiste habitué à noyer la nature dans un demi-jour vapoureux et fantastique. Le roi de Rome peint par Prud'hon est un maillot assez laid, mais plein de vie. L'exclamation virgilienne

Si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris!

n'est nulle part écrite sur cette toile remarquablement peinte mais où rien n'est idéalisé.

En 1816, Prud'hon entra à l'Institut.

Il avait surmonté sa mauvaise fortune; sa réputation était incontestée; il pouvait encore vivre longtemps pour l'art, lorsqu'un grand chagrin vint le frapper et abrégea sa vie. Ce fut le triste suicide d'une personne à laquelle il s'était attaché et qui avait conservé jusque dans sa faute un sentiment de l'honnête et des regrets cuisants qui la précipitèrent dans une action désespérée. Prud'hon ne se releva pas de ce coup. Il languit encore pendant deux années, et habitué à épancher sur la toile les sentiments dont son âme était remplie, il y versa ses tristesses inconsolables et sa douleur navrante. Ce fut alors qu'il composa *le Christ mourant*, magnifique ébauche dont le torse seul est fini, et que l'on admire

au Louvre. La tête du Rédempteur, baignée dans une lumière surnaturelle, lutte contre les affres de l'agonie, et la Passion tout entière est écrite sur les traits du divin agonisant.

Le second tableau que Prud'hon composa dans les derniers temps de sa vie fut celui dont nous mettons le dessin sous les yeux du lecteur. Mlle Mayer, élève de Greuze, puis de Prud'hon, — c'était celle dont il déplorait si amèrement la mort, — avait laissé inachevé un tableau représentant les derniers moments d'un pauvre ouvrier prêt à expirer au milieu de sa famille éplorée qu'il laisse, hélas ! sans consolation et sans pain. Prud'hon voulut, avant de mourir, achever ce tableau. Il en a fait une de ces scènes navrantes, chef-d'œuvre d'un réalisme puissant auquel l'école académique n'a rien à comparer, mais d'un réalisme qui n'exclut pas l'inspiration et où l'âme de l'artiste rayonne par l'expression. Ce n'est pas seulement, en effet, un homme qui meurt, c'est un père. C'est le gagne-pain de la maison qui s'en va, et la misère, la hideuse misère, *turpis egestas*, frappe déjà à la porte. Tout cela est écrit sur ces figures désolées. Le cœur se fend, les larmes viennent en présence de cette pauvre famille, de ce malheureux père qui détourne ses regards pour ne pas voir les orphelins que sa mort va laisser sans soutien. Ah ! sans doute, la mort est douloureuse par elle-même, et ce n'est pas sans raison que l'Église nous dit, dans son beau langage, que la nécessité de mourir attriste la nature humaine ; mais cette nécessité paraît plus dure encore quand celui qui s'en va est obligé de pleurer sur ceux qui restent, et de dire en levant les yeux au ciel : *Notre Père qui êtes aux cieux*, par qui enverrez-vous désormais à ces orphelins *leur pain de chaque jour ?*

RENÉ.



GALILÉE

LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

Quand l'armée des libres penseurs, à l'exemple de Malbrouck, *s'en va-t-en guerre*, elle a coutume de déployer, en guise de drapeaux, trois ou quatre guenilles sur lesquelles se déroulent les inscriptions que voici :

La Guerre des Albigeois, le Sauf-Conduit de Jean Huss, l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, le Supplice de Galilée, etc.

Chaque devise prend à tour de rôle la tête de la colonne, et devient comme le cri de guerre du moment. Hier, c'était l'Inquisition. Aujourd'hui, grâce à M. Ponsard, c'est le tour du « Supplice de Galilée. »

Ce sujet est du reste des plus mélodramatiques et tout à fait à la hauteur du talent de M. Dennery. Jugez plutôt :

« C'était une belle tête de vieillard que les membres du saint-office ont dû revoir souvent dans leurs rêves, car ils *lui* firent subir d'affreuses tortures, les infâmes ! Traîné par des sbires de Florence à Rome, l'homme de l'avenir est plongé dans un cachot. Il est là, sans lumière, sans feu, sans eau et sans pain. On le conduit devant le tribunal de sang. Des juges vêtus de rouge lui font subir de longs interrogatoires, le couvrent d'opprobres et de chaînes de fer, lui garrottent la pensée et les quatre membres, et le livrent, pieds et poings liés, à des bourreaux qui l'étendent sur un chevalet. Le supplice commence, les chairs crient, les nerfs se tordent, et les membres se disloquent....

« Ainsi pressé de questions, le courageux martyr de la science signa tout ce qu'on voulut. Mais il rougit bientôt d'un moment de faiblesse et il se releva en prononçant cette parole immortelle : *E pur se muove*, ce qui le fit condamner au *carcere duro* pour le reste de ses jours. Des auteurs graves assurent même qu'il est monté sur le bûcher et qu'il a fini comme Jeanne d'Arc. » (Voir un article de la *Presse* cité par M. de Flotte dans ses *Bévues parisiennes.*)

Tel est le sujet de ce drame. On voit qu'il est digne des boulevards. Il a déjà inspiré nombre de poëtes et d'artistes. Mais il y a lieu de croire que la plume de M. Ponsard lui donnera des grâces nouvelles. On sait que plusieurs peintres ont représenté le personnage de Galilée traçant sur les murs de son cachot la figure de la terre accompagnée de la fameuse légende. M. Robert-Fleury, si je ne me trompe, a été jusqu'à soumettre l'illustre vieillard à la question du brodequin. Casimir Delavigne, plus modéré en sa qualité de classique, s'est borné à dire en vers, qui, sauf le dernier, exhalent une forte odeur de prose :

Galilée indigné change l'ordre des cieux ;
Sans pitié, loin du centre il rejette la terre.
Du soleil par son cours il la rend tributaire;
N'a-t-il pas expié PAR TROIS ANS DE PRISON
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison !

Notez que ces trois ans de prison sont là pour la rime et n'ont pas plus de réalité historique que la question des brodequins et le *carcere duro*. Que fera M. Ponsard, qui est, comme Casimir Delavigne, de l'école du bon sens? Nous donnera-t-il la fausse monnaie de la légende ou l'or pur de la vérité et de l'histoire? Son drame n'a pas encore vu le jour, et nous n'avons ni le droit ni l'intention de le condamner sans l'entendre. En attendant, après avoir rappelé la légende, nous devons dire ce qu'a été l'histoire.

Vers le milieu du dernier siècle vivait à Modène un

religieux fort instruit, le P. Tiraboschi, qui était en grand crédit auprès du monde savant en général et du duc de Modène en particulier. Il travaillait à une vaste histoire de la littérature italienne pour laquelle les documents lui pleuvaient de toutes parts. Un jour on lui apporta une lettre « autographe » de Galilée, dans laquelle l'illustre astronome racontait à son collaborateur et intime ami, le P. Reineri, l'histoire minutieuse de sa vie, de son procès et de ses tortures. Sans nulle défiance, le P. Tiraboschi publia cette pièce qui est devenue le point de départ du mythe galiléen, que prêchent périodiquement les prêtres de la libre pensée. Telle a été la source de cette triste bouffonnerie qui, depuis lors, s'est répandue à flots dans les livres, dans les journaux, dans les revues et jusque dans les thèses savantes et les mémoires académiques.

Or cette pièce était apocryphe, ce document falsifié et cet autographe une pure mystification. Les faussaires, le duc Jaetani et son bibliothécaire, n'avaient eu qu'un but : tendre un piége à Tiraboschi pour ruiner son crédit auprès du duc de Modène. C'était une botte... italienne portée à un savant célèbre par un envieux de sa réputation et de son mérite. De pareilles plaisanteries semblaient alors toutes naturelles. Comme l'a dit M. Philarète Chasles, le monde italien du dix-huitième siècle est celui « où l'on dissimule, où l'on falsifie, où l'on se cache, où l'on fabrique des textes.... où l'on cultive la fraude comme une fleur civilisée et la fraude littéraire entre toutes les autres... » Chacun sait qu'aujourd'hui tout est bien changé sur la terre italienne, que la franchise, la droiture, l'honnêteté et la *galantuomie* fleurissent à la place des vertus..., contraires; et que surtout on n'y rencontre plus la moindre fraude littéraire depuis qu'une situation nouvelle a offert au génie italien un champ assez vaste pour qu'il puisse se développer en liberté. Mais passons, et revenons à la fameuse lettre de Galilée.

A l'exception de Tiraboschi, elle n'a jamais dupé que les sots ou les ignorants. « Personne, dit M. Philarète Chasles, n'a jamais songé à défendre ce document ridicule. » Et le judicieux critique signale avec beaucoup de sagacité les caractères de falsification de cette lettre, « où, dit-il, Galilée était censé raconter au P. Reineri l'histoire d'une vie que celui-ci connaissait à fond et l'entretenir de mille circonstances que ce dernier n'avait nul besoin qu'on lui rappelât; lettre écrite d'un style moderne, amphigourique, élégiaque, contraire à la lucidité et à la modestie habituelle de Galilée; lettre qui se termine d'ailleurs par une bévue grossière et un anachronisme impossible; le faux Galilée y parle de sa campagne de Bello-Sguardo qu'il ne possédait plus, qu'il vient (dit-il) de revoir, et où il n'a pas mis le pied depuis son départ de Florence.... »

C'est pourtant à cette source qu'ont été puisées toutes les biographies de Galilée, à l'exception des consciencieux travaux de M. Biot dans la *Biographie universelle* et dans le *Journal des Savants*. C'est de là que procèdent la légende de la persécution de l'astronome, son cachot noir, sa torture, sa rétractation à genoux, le *Pur se muove* et le reste. M. Libri qui, on le sait, prenait son bien et celui des autres partout où il les trouvait, n'a pas manqué de donner asile, dans son *Histoire des sciences en Italie,* à toutes ces inventions de la mauvaise foi. Il reproduit la lettre apocryphe de Galilée à Reineri, et il s'efforce longuement et lourdement de prouver que Galilée a été livré à la torture du saint-office.

La vérité est que l'Église s'est montrée admirablement maternelle envers le grand astronome qui avait prodigué au Souverain Pontife les outrages et l'ironie, qui était sorti du pur domaine de la science pour se faire professeur de théologie et interprète des textes sacrés. L'autorité ecclésiastique a-t-elle jamais nié ou même discuté la valeur des découvertes du savant? Pas le moins du monde! Elle lui a seulement défendu d'empiéter sur ses prérogatives. Or, non content de contrevenir à une pareille défense, Galilée s'est efforcé de jeter le ridicule sur le Pape qui avait été son bienfaiteur et son ami; il l'a joué dans ses Dialogues sous le personnage de Simplicius.

Mandé à Rome, le savant trouva d'abord un appui, auprès d'Urbain VIII, dans l'ambassadeur de Florence, Nicolini, qui s'efforça de détourner la foudre.

— Qu'il vienne doucement, repondit Urbain, *piano, piano*, en litière et tout à son aise; mais qu'il vienne! Il faut absolument qu'il soit examiné en personne, et que Dieu lui pardonne de s'être jeté dans un embarras pareil, après que nous-même, étant cardinal, nous l'en avions une fois tiré!

Cette fois, Galilée obéit à l'ordre du Souverain Pontife. Il arriva à Rome le 13 février 1633. Il fut logé d'abord chez l'ambassadeur de Florence Nicolini, puis au Vatican, dans le propre palais du fiscal du saint-office, « de façon, écrivait Nicolini, que non-seulement il habite parmi les ministres du saint-office, mais en outre il y reste les portes ouvertes, et libre de se promener partout dans l'intérieur du palais. »

Le grand astronome parut quatre fois devant les juges. Il fut interrogé avec beaucoup de douceur et convaincu d'avoir employé des détours et des ruses coupables pour se procurer l'autorisation d'imprimer ses fameux dialogues qui avaient, en effet, paru avec une ample approbation du P. Ricardi, maître du sacré Palais.

Il faut le dire, Galilée offrit dans ce procès un triste et douloureux spectacle. On le voit balbutier de pitoyables excuses, ruser et finasser; en un mot, dans cette grave circonstance où d'ordinaire l'homme se révèle tout entier, le grand astronome se montra sous un aspect fort peu séduisant, et il donna l'idée d'un très-petit caractère.

Chose remarquable, la sentence qui le condamna



épargna ses opinions pour lesquelles il fut renvoyé absous.... *à quibus placet nobis ut absolvaris*, dit le texte. Galilée fut condamné pour avoir trompé le saint-siége et compromis la dignité ecclésiastique, en se procurant par des moyens peu honnêtes l'autorisation d'imprimer, pour avoir transgressé l'ordre que lui avait adressé, en 1616, le cardinal Bellarmin de ne plus soutenir *ex cathedrâ* le système de Copernic.

— « Mettez de la réserve dans votre langage et présentez vos doctrines au titre de spéculations mathématiques, » lui avaient dit Bellarmin, et Urbain VIII lui-même, alors simple cardinal.

C'était lui accorder toute liberté sur le pur terrain scientifique. Galilée avait franchi le cercle ainsi tracé par la sagesse de l'Église, il avait fait irruption dans le domaine théologique : il devait être et il fut condamné.

Le 22 juin 1633, l'illustre astronome prononça son abjuration solennelle dans l'église de la Minerva en présence de dix cardinaux.

La sentence le condamnait à subir la prison du saint-office pendant un temps « limité par le bon plaisir de Sa Sainteté. » Cette sentence fut immédiatement commuée en une détention au milieu des jardins de la *Trinita del Monte* (aujourd'hui la *Villa Medicis*), délicieux séjour qui attestait la mansuétude du Pontife.

Cette « détention » fut de courte durée. Au bout de quelques jours, le savant partit pour Sienne, où il trouva dans le palais de l'archevêque Piccolomini, son protecteur et son ami, une luxueuse hospitalité, au sein de laquelle il put continuer ses méditations et ses travaux.

Cinq mois après il retourna à Florence et il put résider dans sa maison de campagne d'Arcetri où il mourut en 1642, entouré de ses amis et de ses filles, deux religieuses qui le consolèrent de ses disgrâces en lui parlant du ciel et de Dieu.

Voilà sur Galilée le témoignage de l'histoire.

Le savant a pu susciter des jalousies et des haines et trouver des envieux de sa renommée. Il n'a pas rencontré de bourreaux. Par sa présomption, sa vanité de philosophe, ses ruses d'Italien, son mépris de la parole donnée et ses roueries de toutes sortes, il a éveillé les justes susceptibilités du saint-siége; mais il n'a subi ni tortures ni prison, il n'a réellement souffert ni dans son corps ni dans sa liberté ; il n'a même pas été condamné pour ses opinions, le saint-office n'a frappé que son outrecuidance et son parjure. Enfin, dans tous les procédés d'Urbain VIII à son égard, dans les avertissements officieux qu'il reçut, dans les formes de la procédure dirigée contre lui, on trouve derrière la fermeté du juge et du gardien de la doctrine l'immense commisération du père et de l'ami.

Telle est la vérité sur ce fameux procès de Galilée. Elle est moins dramatique que la légende. C'est pour cela sans doute que celle-ci, exploitée par la mauvaise foi, a obtenu tant de succès auprès des foules ignorantes.

Et, maintenant, attendons de pied ferme le drame de M. Ponsard.

G. DE CADOUDAL.



LA MANGEUSE DE ROSES

(Voir pages 67, 83, 98, 124, 131, 148, 169, 185, 202, 210, 227, 243, 268, 275, 298, 314 et 325.)

— Monsieur, dit Stéphanie, lorsque vous êtes venu pour votre portrait...

Elle hésita.

— Mon jeune ami, dit gaiement le baron, vous nous avez promis de vous justifier, et... vous avez la parole.

— Faut-il tout dire ? demanda Enkerli.

— Tout ! répondit le baron.

— La première fois que je fus admis auprès de vous, mademoiselle, reprit Enkerli en s'adressant plus particulièrement à la jeune fille, vous m'avez frappé d'un coup bien cruel, sans vous en douter. Malade, en proie à un délire qui vous laissait pourtant une lucidité sur certaines idées fixes, vous vous êtes écriée, ne me sachant pas là, que jamais vous ne seriez madame... Pankanpouf. Je partis le cœur navré, bien résolu à ne plus vous revoir.

— Et comme tu vois, s'écria le baron, il a tenu son serment !

— Plus tard, mademoiselle, continua Enkerli, monsieur votre père m'apprit ce que vous aviez fait. L'aide de Dieu et l'amour filial vous avaient ressuscitée. Vous donniez à tous l'exemple des miracles que peuvent accomplir la résignation chrétienne et le courage pour supporter le malheur. Et devant tant de rares vertus, je me disais avec une tristesse croissante : Voilà celle que son père et le mien me destinaient ! Pourquoi faut-il que mon nom...

— Monsieur, interrompit vivement Stéphanie, savez-vous ce que ce nom pour moi représentait alors ? L'indifférence et l'inconnu ! Vous ne m'aviez jamais vue...

— Ah ! c'est ce que je me suis dit, mademoiselle ! reprit le jeune homme avec feu. Pour quel motif me plaindre ? Vous ne me connaissiez pas ! Plus j'ai réfléchi à cela, plus j'ai compris qu'une personne telle que vous ne peut s'unir devant Dieu et devant les hommes avant de savoir par elle-même si son choix, humblement sollicité, lui offre quelques-unes des garanties auxquelles elle a droit de prétendre.

— Et voilà pour quelle raison Enkerli s'est métamorphosé en Christian, ajouta le banquier. A présent que nous sommes tous d'accord...

Mais le jeune homme l'interrompit avec un empressement dont Stéphanie lui sut gré.

— A présent que j'ai l'espoir d'être pardonné, mademoiselle, dit-il, peut-être daignerez-vous me permettre de venir quelquefois.....

— Pour causer de M. Christian, ajouta Stéphanie.

Six mois après, le mariage eut lieu.

Stéphanie voulut qu'il fût célébré avec une sorte de simplicité relative. Cette âme délicate et pure montra ainsi qu'elle était fidèle au culte de ses souvenirs en même temps que soumise à toutes les exigences de sa situation actuelle.

Cette famille est devenue un modèle de ce que doivent être celles qui occupent les sommets de la vie sociale. Des malheurs redoutés, des larmes répandues, des épreuves pénibles ou même imaginaires, lui ont appris que dans ce monde beaucoup de gens, presque tous, souffrent et luttent ; aussi n'a-t-elle plus maintenant qu'une sympathique assistance pour ceux qui chancellent, une compassion émue pour ceux qui succombent. Au lieu de s'enfermer dans une irresponsabilité hautaine, elle comprend que tous les humains sont les enfants de Dieu et doivent se soutenir entre eux par les liens d'une solidarité fraternelle.

Le baron est devenu bon : il a pleuré.

Enkerli est resté bon : il a aimé.

Quant à Stéphanie... Ah ! certes, il y aurait bien des choses à dire sur ces cœurs simples et forts qui se réveillent vaillants dès qu'il faut se dévouer, et éclairent de chaleureux rayons les plus sombres infortunes. Où vont-ils puiser cette abnégation, ce courage, ces vertus persévérantes? Qui enseigne cela? Dans quelle école? La science n'est jamais d'accord pour préciser ces vertus, et l'ignorance souvent les pratique d'instinct. N'y a-t-il pas là une preuve éclatante que Dieu a mis, comme un divin héritage, le sens du bien dans l'âme de tous les hommes, et que les hommes, même par l'effort des siècles accumulés, ne peuvent pas créer l'équivalent de cette faculté native qu'ils essayent orgueilleusement de remplacer par ce qu'ils nomment la raison? La raison du plus fort, à la bonne heure!... Voilà tout ce qu'ils ont pu inventer de mieux. Quant au reste... Mais ces considérations sont trop graves pour un pareil sujet. Un mot encore sur Stéphanie.

Elle est restée ce qu'elle était : douce, aimante, gracieuse, un peu timorée d'ordinaire, mais ferme et résolue à l'occasion. Elle a continué à peindre, et ses succès auraient du retentissement si elle n'était pas si modeste. Son père, d'ailleurs, et son mari qui l'adore, lui donnent trop d'occupation dans la réglementation de leur bonheur et la satisfaction de ses goûts charitables.

Elle ne dévore plus les fleurs.

La mangeuse de roses a terminé son roman de jeunesse.

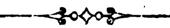
On a même observé que le baron de Thourououde avait fait cadeau à sa fille et à son gendre de deux magnifiques bouquets de roses commémoratives, le jour du mariage.

Ils n'y ont pas touché.

Stéphanie ne mange plus de roses, car elle se dit que bien des femmes ne peuvent pas nourrir leurs pères, que bien des filles manquent de pain. Elle préfère, accompagnée des vœux et du concours du baron et d'Enkerli, étendre le plus possible le cercle où elle fait des heureux. Elle est aujourd'hui et pour tous un de ces anges de charité et de bonté qui font bénir la Providence et que la Providence a bénis. Disons le mot qui dit tout : c'est une vraie chrétienne.

H. AUDEVAL.

— Fin. —



MILAN

L'origine de la grande cité lombarbe remonte à six siècles avant le Christ; ce furent les Gaulois, nos pères, qui la bâtirent, et ce fut de ses remparts encore inachevés que partit le Brenn qui assiégea Clusium, coucha les cadavres de quatre-vingt mille Romains sur les bords de l'Allia, détruisit de fond en comble la ville de Romulus, et jeta dans la balance sa lourde épée en prononçant les mots implacables qu'on a tant de fois répétés depuis : « Malheur aux vaincus! »

Lorsque Rome fut sortie de ses cendres, elle demanda à sa dominatrice d'un jour œil pour œil, dent pour dent; les aigles romaines s'abattirent sur *Mediolanum*, et la ville de Bellovèse, déchirée lambeau par lambeau, demeura dans une obscurité profonde pendant huit siècles ; elle ne se releva de ses ruines et ne rompit son long silence qu'à l'heure solennelle où, les Barbares envahissant de toutes parts le monde romain, les Césars et leur trône vermoulu allaient disparaître. Alors la cité gallo-italique sembla se souvenir du rôle suprême qu'elle avait joué pendant un jour ; elle ouvrit ses portes aux empereurs que les Barbares chassaient à tout jamais de la ville éternelle pour y laisser s'introniser à leur place les successeurs de Pierre; et elle devint ainsi pendant trois quarts de siècle la capitale de l'Occident. Les trois Valentinien, Arbogaste, Théodose, Honorius, Placidie, occupèrent tour à tour ce fantôme de trône, sur lequel Alaric et Attila n'eurent qu'à souffler pour le faire disparaître.

Ce fut là l'âge d'or de Mediolanum.

A cette époque elle comptait ses palais par centaines, ses hommes illustres par milliers, ses citoyens par millions. Elle voyait s'élever comme par enchantement ces grandes basiliques dont le souvenir est resté vivant dans les écrits des Pères de l'Église; elle avait pour évêque saint Ambroise dont elle conserve encore la liturgie;

saint Augustin y ouvrait une chaire d'éloquence; saint Martin venait y plaider la cause des évêques espagnols, que le tyran Maxime voulait égorger; et Aétius en sortait pour aller anéantir les hordes d'Attila dans les plaines catalauniques, et jeter ainsi sur les derniers jours de l'empire romain un dernier rayon de gloire.

Lorsque l'Italie fut devenue barbare, Mediolanum devint la proie du barbare Alboin, et elle resta la capitale des rois à la longue barbe jusqu'au jour où elle tomba au pouvoir des rois à la longue chevelure. Les Francs succédèrent aux Lombards; et la couronne de fer vint se placer sur la tête de Charlemagne.

A la mort du grand empereur, Milan suivit d'abord les destinées éphémères de ces rois d Italie qui ne firent que paraître et disparaître. Lasse enfin d'être perpétuellement la proie et la risée de tyranneaux imbéciles qui servaient de jouet aux Césars germaniques, la vieille cité les rejeta de son sein comme une vase immonde, et s'érigea en commune. Son exemple fut suivi par toutes les villes lombardes. Elle se mit à leur tête; et ce furent les citoyens libres de ces petits municipes italiens qui firent éprouver à Frédéric Barberousse une des plus sanglantes défaites qu'aient eu à enregistrer les fastes de l'histoire.

Le règne des grandes républiques italiennes venait de commencer.

On sait ce qui suivit.

La crainte de la tyrannie germanique avait formé la ligue lombarde; la victoire la brisa. Chaque république voulut imposer ses lois aux républiques ses voisines; de là les discordes civiles, les haines municipales, les luttes intestines; de là la désunion, la faiblesse, l'impuissance; de là enfin l'esclavage. Barberousse, que les républiques unies avaient si glorieusement vaincu, n'eut, quelques années plus tard, qu'à reparaitre pour voir l'Italie entière à ses pieds; les villes lombardes vinrent humblement implorer leur pardon, et Milan, qui voulut résister seule, fut détruite de fond en comble: — le sauvage César fit semer du sel sur les décombres encore fumants de la noble cité, comme pour dire qu'elle ne se relèverait jamais de ses ruines; — elle s'en releva pourtant, et le farouche Hohenstaufen, comme ses successeurs, eut plus d'une fois à compter avec elle, notamment à la mémorable bataille de Legnano.

Nous ne suivrons pas plus longtemps l'histoire de Milan à travers ses nombreuses et diverses vicissitudes. Tour à tour allemande, française, espagnole, autrichienne, cette ville resta toujours italienne jusqu'au fond de ses entrailles; c'est tout ce que nous nous permettrons d'en dire ici.

Les monuments, — les monuments religieux surtout, — abondent dans l'illustre cité qui a eu l'honneur d'avoir pour évêques deux des plus grands saints que l'Église ait placés sur ses autels: saint Ambroise et saint Charles Borromée. Sa cathédrale, *il Duomo*, comme l'appellent les Milanais, est peut-être le chef-d'œuvre de cette architecture gothique qui a produit tant de chefs-d'œuvre dans notre Europe chrétienne.

Ce magnifique édifice mesure cent cinquante mètres de longueur sur quatre-vingt-dix mètres de largeur; et sa coupole, qui est élevée à une hauteur de cent vingt-trois mètres, est elle-même surmontée d'une pyramide et d'une statue dorée de la Vierge qui n'ont pas moins de quarante mètres de haut.

Rien de beau, rien de majestueux comme l'ensemble de la grande basilique; de loin on dirait une forêt de marbre: les arcs-boutants, les piliers, les murailles, sont en marbre; les sculptures, les statues, qu'on y compte par milliers, sont en marbre; la coupole elle même est en marbre; le marbre est partout, et partout ce marbre fut travaillé, fouillé avec un art merveilleux par les plus grands artistes dont s'honore la terre italienne.

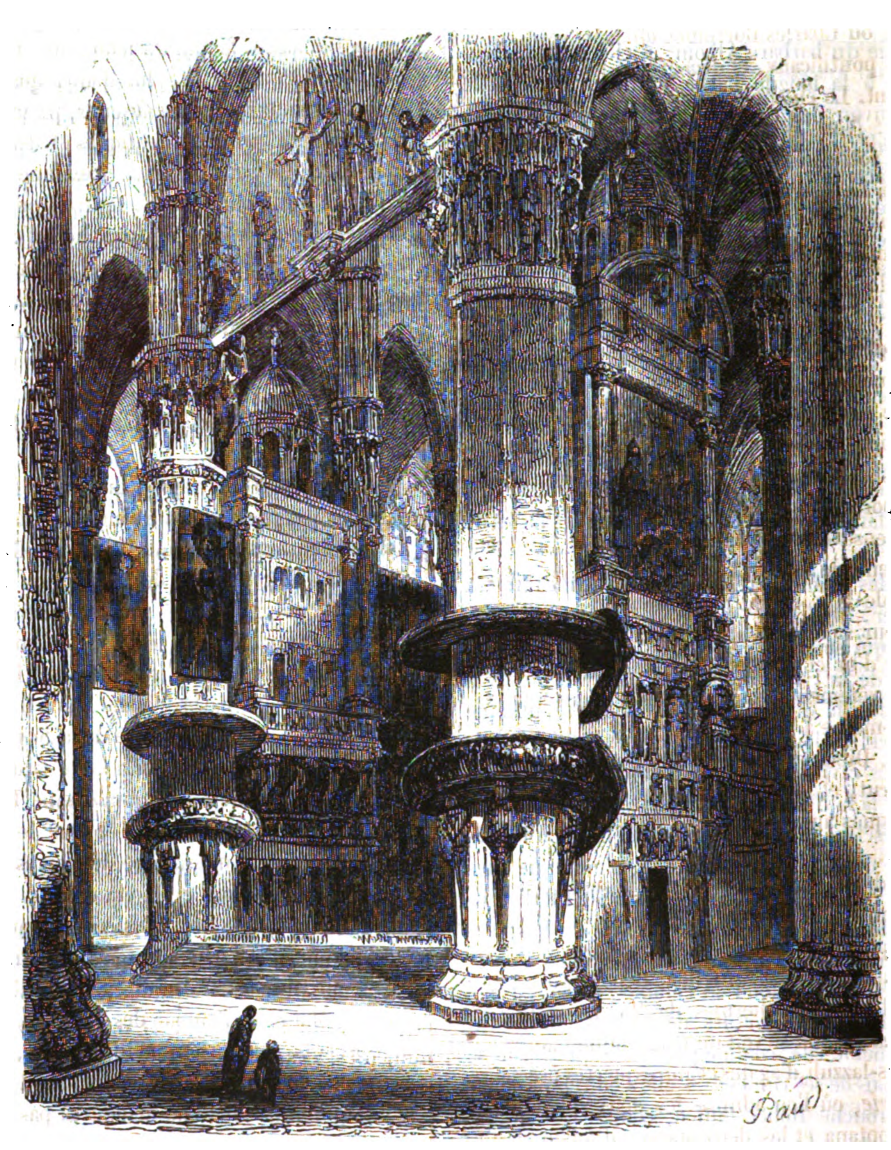
« Pour bien juger la beauté des détails extérieurs de cet immense vaisseau, a dit un touriste qui a visité la cathédrale en 1830, il faut monter sur les toits, et jusqu'au sommet même de la coupole; il faut observer ses centaines d'aiguilles qui s'élèvent vers les cieux, voir de près la délicatesse de leurs ciselures ainsi que celle de ses arcs-boutants, le fini de leurs rosaces, des grappes de raisin ou autres fruits qu'on y a sculptés, les belles proportions des statues, grandes, moyennes, ou petites qui terminent les aiguilles ou qui les entourent, ou se cachent dans les niches que forment leurs découpures. Les grandes sont de hauteur d'homme, et n'ont rien de lourd et de gigantesque, quoiqu'elles doivent être vues de loin; au contraire, leurs formes légères et élégantes leur donnent l'apparence de figures aériennes, suspendues entre le ciel et la terre et prêtes à s'élancer vers Dieu. »

On entre dans la grande basilique par cinq portes, d'un travail admirable. Si l'intérieur n'est pas aussi ornementé que l'extérieur, il n'est ni moins majestueux ni moins imposant, soit par son immensité, soit par la hauteur de sa voûte, soit par le volume de ses massives colonnes, qui partagent le temple sacré en trois nefs immenses. Ces colonnes, qui sont au nombre de cent soixante, ont trente mètres de hauteur sur huit mètres de circonférence; et, malgré leur masse gigantesque, elles paraissent parfaitement en proportion avec l'édifice qu'elles ont à supporter.

Nous ne parlerons pas de son pavé de marbre couvert de mosaïques, de ses autels ornés avec une prodigalité toute méridionale, de ses fresques que les plus grands maîtres ont signées: cette description dépasserait les bornes que nous nous sommes tracées; nous nous contenterons de dire quelques mots de la chapelle où reposent les restes vénérés de saint Charles Borromée, et du tombeau merveilleux que les Milanais lui ont élevé. Ce tombeau est en cristal de roche, et c'est dans un cercueil d'argent massif, placé sous l'autel même de la chapelle, que ce tombeau est renfermé. Les colonnes de ce bijou architectural ont été taillées dans les plus

beaux marbres qu'aient fournis les carrières de Carrare, et tous les chapiteaux sont dorés. La voûte de cette chapelle, les murs, les pilastres, sont recouverts d'argent, et les bas-reliefs, sur lesquels sont représentées les principales scènes de la vie du saint, sont d'un prix inestimable au point de vue artistique comme au point de vue purement matériel.

On comprend que ce n'est pas seulement à la seule dévotion des fidèles que sont dues ces merveilles d'art et ces richesses sans prix ; on sent qu'il y a là plus que



Il Duomo.

de la piété : il y a le culte de l'amour, le tribut de la reconnaissance.

Nul, en effet, plus que Charles Borromée, ne mérita les hommages et la vénération de tout un peuple ; et, pour le prouver, il nous suffira d'esquisser en quelques lignes la vie de ce grand saint.

Issu de l'illustre famille des Borromée et neveu du pape Paul IV, Charles fut entouré, au sortir du berceau, de toutes les séductions que peuvent faire naître et la naissance et les richesses ; il ne se laissa jamais entraîner par elles. Étudiant, il imita l'exemple des Basile et des Grégoire de Nazianze, et, comme eux, il ne connut jamais d'autre chemin que celui de l'église et celui des écoles ; abbé et pourvu de l'un des plus riches bénéfices de l'Italie, il voulut faire trois parts de ses immenses revenus : la première et la plus forte pour les pauvres, la seconde pour l'Église, la troisième et la plus minime pour l'entretien de sa maison ; archevêque et cardinal à l'âge de vingt-trois ans, il redoubla d'austérité et consacra toutes les forces de son intelligence, de son pouvoir, de son exemple, à la restauration de la discipline ecclésiastique.

On connaît le grand miracle qui récompensa le zèle dont il était dévoré pour l'honneur de la maison de Dieu. Un moine, indigne de ce nom, faisait partie d'un ordre dans lequel le saint avait introduit une réforme nécessaire; il voulut se venger de ce qu'il appelait un outrage, en assassinant le serviteur de Dieu au pied des autels. Un jour, armé d'une arquebuse, il pénétra dans la chapelle où Charles Borromée officiait, revêtu de ses ornements pontificaux, et déchargea sur lui son arme à bout portant. Le chœur chantait alors ces paroles du livre divin : *Non turbetur cor vestrum neque formidet;* « que votre cœur ne se trouble pas et qu'il ne craigne rien! » Le saint évêque, renversé par la commotion et se croyant blessé à mort, n'en donna pas moins l'ordre de poursuivre les chants sacrés. Quand ils furent terminés, le pontife se releva, et la balle tomba à ses pieds...

Dieu avait sauvé le saint réformateur...

Ce fut quelques années après ce prodige que la peste vint fondre sur Milan. Le saint pasteur resta au milieu de son troupeau pendant tout le temps que dura la contagion, c'est-à-dire pendant six mois, visitant les pestiférés, leur portant les remèdes humains et les consolations divines, et ensevelissant les morts de ses propres mains. Pour venir en aide à toutes les misères de ses ouailles, il se défit alors de la troisième partie de ses biens qu'il avait réservée pour sa maison, il vendit ses meubles précieux, sa vaisselle d'or et d'argent, ses statues, ses tableaux, jusqu'à ses vêtements, et, lorsque son palais fut vide, il s'offrit lui-même à Dieu en holocauste pour le salut de son peuple. Dieu accepta sans doute ce sacrifice, car le fléau disparut, et le vénérable évêque alla recevoir aux cieux, quelques années plus tard, la couronne qui ne se flétrit pas....

La cathédrale de Milan n'est pas le seul édifice religieux qui mérite d'être visité. On trouve encore dans cette ville plusieurs autres églises remarquables. Ainsi nous citerons *Saint-Laurent*, dont le portique est formé par ce qu'il reste des thermes de Maximien Hercule; *Saint-Augustin*, où se voit un magnifique maître-autel orné de lapis-lazzuli, d'agates et autres pierres précieuses; *Sainte-Marie*, où l'on admire les deux splendides sibylles de Fontana et les deux statues d'Adam et d'Ève tentée par le Serpent, dues au ciseau du Florentin Lorenzi; et *Saint-Ambroise*, dont la construction remonte, s'il en faut croire certains historiens, jusqu'au grand évêque, sous le vocable duquel l'église est placée.

Parmi les autres monuments dont les Milanais peuvent s'enorgueillir à juste titre, nous placerons en première ligne le Palais royal et la Bibliothèque ambrosienne.

Le Palais royal, qui sert à la fois de bibliothèque et de musée, fut bâti sur l'emplacement même du couvent des Umiliati, d'où sortait le moine qui avait voulu assassiner saint Charles Borromée. Dans la cour de ce palais s'élève un double portique, dont les arcades sont supportées par des colonnes en granit rouge. C'est par deux magnifiques escaliers de marbre qu'on arrive à la bibliothèque, qui renferme plus de deux cent mille volumes, et à une galerie de tableaux, signés des plus grands maîtres et des plus grands noms des diverses écoles italiennes. On y admire surtout la *Cananéenne* d'Annibal Carrache, la *Sainte Famille* de l'Albane et le *Renvoi d'Agar* du Guerchin.

La Bibliothèque ambrosienne fut fondée par saint Charles Borromée, qui lui donna quarante mille volumes et quinze mille manuscrits, parmi lesquels on remarque des dessins authentiques et des ouvrages autographes de Léonard de Vinci. Dans une des nombreuses salles de cette bibliothèque se trouvent réunis les modèles en plâtre des principaux chefs-d'œuvre de la statuaire antique, mêlés à quelques tableaux et à quelques dessins modernes d'un mérite tout à fait exceptionnel; c'est ainsi qu'on peut y contempler un des meilleurs portraits du Titien, un admirable *Christ* du Guide, et les dessins originaux d'après lesquels Raphaël a peint au Vatican son *École d'Athènes*, l'une de ses plus belles fresques.

Dans cette revue rapide que nous faisons des merveilles milanaises, nous ne saurions oublier le réfectoire des Dominicains de Sainte-Marie-des-Grâces, qui renferme la célèbre fresque de Léonard de Vinci représentant la dernière Cène; les Arènes, construites sur le modèle du grand Cirque romain et pouvant contenir jusqu'à quarante mille spectateurs; l'admirable Arc de triomphe en marbre blanc élevé à l'entrée de la route du Simplon; le Théâtre de la *Scala*, le plus magnifique de l'Europe, et enfin cette fameuse Couronne de fer qui fut donnée à la grande reine Théodelinde par le pape Grégoire le Grand, et dont le cercle de fer, placé au milieu d'une rivière de pierres précieuses, fut fait avec un des clous de la vraie croix.

De Milan sont sortis plusieurs hommes remarquables qui ont tracé dans l'histoire un sillon lumineux. Parmi eux il nous suffira de citer le célèbre Beccaria et l'illustre Manzoni, l'auteur des *Fiancés*, que l'Italie entière acclame comme son meilleur poëte, et qui, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, jouit vivant encore d'une gloire que la postérité ne manquera pas de consacrer.

C. Dambuyant.



LES EXPOSITIONS

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

(Voir page 309.)

II

Livrée à ses seules forces, la production française ne pouvait sortir des limites relativement étroites où nous l'avons vue se renfermer dans les expositions purement nationales. Or quel est le but qu'on se propose en réu-

nissant les grands concours de l'industrie? C'est le développement de l'art industriel dans toutes ses branches et dans toutes les contrées du globe, par la comparaison et l'émulation. La production et le commerce profiteront des progrès ainsi réalisés et des connaissances acquises. Ils en profiteront par une suite d'opérations que nous n'avons pas à caractériser ici, parce que cette appréciation nous conduirait dans le domaine d'une science sur le seuil de laquelle nous voulons nous arrêter. Nous demeurons sur le terrain du sujet que nous traitons, et nous cherchons la réponse à cette question : Qu'est-ce qu'une exposition internationale? La réponse est facile : C'est une espèce de *Camp du drap d'or* où se rencontrent non plus des rois, comme sous François Ier, mais des peuples qui apportent des preuves de leur savoir faire dans tous les genres, qui se renseignent mutuellement, de sorte que les connaissances qu'on n'aurait pu acquérir autrefois sans faire le tour du globe, on se les procurera en faisant le tour du Palais de cristal de Londres, ou du Palais du Champ de Mars de Paris.

La réunion des produits du monde entier dans un foyer unique est donc une chose essentielle pour l'industrie parce que de cette réunion naît une comparaison, et de cette comparaison jaillira l'étincelle révélatrice à la lumière de laquelle on reconnaîtra la supériorité de telle ou telle production. Or, si l'on reconnaît cette supériorité, on en découvrira aussi les causes. Ces causes, on les étudiera, on les analysera; on comparera non-seulement les produits, mais les moyens employés pour les créer, et c'est de cette comparaison qu'on tirera une conclusion pleine d'enseignement.

Les expositions universelles, quand elles sont internationales, ont pour mission spéciale de développer et de rectifier les idées des peuples exposants, de chercher l'harmonie dans la loi des contrastes, d'atteindre à l'unité en équilibrant les variétés infinies venues de tous côtés. Cette unité ne détruira pas pour cela les diversités des productions du monde pas plus qu'on ne pourrait effacer, en les rapprochant, les contrastes qui existent entre les races, par exemple entre la race éthiopienne et la race caucasique.

A peine si, au commencement de ce siècle, on connaissait une partie des objets qui contribuent à notre confort, ce dieu venu d'Angleterre, en admettant qu'ils ne constituent pas ce confort entièrement. Qui donc a le plus fait pour developper ces ressources inconnues? N'est-ce pas la plus grande facilité des communications? Mais cette facilité ne se trouve-t-elle pas centuplée depuis les expositions universelles, et n'a-t-on pas appris, en les parcourant, ce qu'on ne soupçonnait même pas avant ces réunions industrielles?

La seule crainte des nations qui fabriquent était que les autres pays n'apprissent dans ces concours les secrets de leur supériorité. Mais, quand tout le monde apprend, tout le monde gagne, et personne ne perd. L'humanité ressemble à une armée qui marche : tous les soldats avancent, et cependant chaque soldat demeure à son rang si sur aucun point le pas ne se ralentit.

C'est ce que comprirent nos chambres de commerce, lorsqu'elles furent consultées, en 1849, sur l'opportunité d'admettre les produits étrangers dans les expositions françaises. Presque toutes les nations avaient imité nos concours et avaient eu leurs expositions; le but que l'on se proposait était donc de réunir dans une même enceinte les produits disséminés aux quatre coins du globe. Nos chambres de commerce applaudirent à cette pensée.

Ainsi, vous le voyez, l'idée était toute française. L'honneur de l'avoir mise en circulation appartient à la France.

Ce fut néanmoins l'Angleterre qui mit la première l'idée en pratique, sous les auspices du regrettable prince Albert, qui avait un goût naturel pour les grandes choses. En 1851, tous les producteurs, de quelque nation qu'ils fussent, furent convoqués à Londres, où devaient se tenir les assises de l'industrie universelle, dans le palais de cristal de Hyde-Park.

Ce palais excita un vif enthousiasme, et par sa grandeur, et par sa légèreté. Il était assez spacieux pour contenir à la fois cent mille personnes, et il avait quelque chose de diaphane, qui semblait ajouter à son étendue.

Le palais de Hyde-Park, construit sur les plans économiques et complétement nouveaux de sir Joseph Paxton, était en fonte et en bois, sans maçonnerie; il était couvert en verre. — Les toitures étaient planes, vitrées de sept mètres en sept mètres, de support en support, si ce n'est dans les parties principales, la nef et le transsept.

La longueur du palais était de 1851 pieds anglais, et sa largeur maximum de 1481, présentant en tout une surface de 95,000 mètres, en comprenant les cours et les jardins.

La surface couverte, réservée aux exposants, était d'environ 73,000 mètres carrés. La capitale de l'Angleterre, si riche en squares et en parcs, avait consacré l'une de ses promenades les plus fréquentées et les plus à la mode, à cette grande entreprise, dans le plus admirable site, auprès de la rivière de la Serpentine, dont les eaux arrosent la partie ouest de la ville, non loin de Kingsington Garden, à proximité des quartiers les plus riches, entre la ville et la campagne qui, à Londres, a presque droit de cité.

L'ouverture de cette exposition eut lieu le 1er mai 1851. 14,837 exposants furent admis.

C'était un grand événement que deux puissances rivales, telles que la France et l'Angleterre, mises en présence dans une lutte purement pacifique. De cette comparaison devait résulter un enseignement profitable aux deux peuples et à tout le monde.

Depuis longtemps, la France occupe le premier rang

dans l'art et la science pure, tandis que l'Angleterre brille dans les arts industriels et représente le génie humain appliqué au travail utile.

Qu'arriva-t-il? C'est qu'en France on comprit qu'il ne suffit pas d'exécuter, qu'il faut appliquer et descendre de la théorie à la pratique, tandis qu'en Angleterre on reconnut que la science et le goût sont de précieux auxiliaires, et qu'ils donnent un prix plus élevé aux produits.

Cette conséquence, tirée de l'exposition de Londres, ne fut pas longtemps sans venir s'écrire dans les faits. Dès que s'ouvrit l'exposition internationale de 1855, à Paris, on put juger au premier coup d'œil de l'utilité pratique des expositions par le grand pas que le concours de 1851 avait fait faire à l'industrie.

Le palais élevé en 1855 aux Champs-Élysées avait, quant à la construction, peu de rapport avec celui de Hyde-Park. Tandis qu'à Londres on ne voyait point d'ornementation, mais une simple construction en fonte et en bois sans maçonnerie, on remarqua à Paris des murs en pierre décorés avec art, mais qui ne servent en rien à la solidité de l'édifice, la construction reposant entièrement sur des colonnes en fonte. La couverture du palais de Paris était composée de voûtes en verre dépoli dans toutes les parties de l'édifice. Enfin la superficie de ce dernier palais était de 123,000 mètres carrés.

Malgré sa plus grande surface, le palais des Champs-Élysées parut trop étroit, lorsqu'on le compara à celui de Londres; ceci tient essentiellement à toutes les annexes qu'on fut obligé de construire au fur et à mesure des besoins.

Il est facile de se faire une idée du manque complet d'unité qui caractérisait l'œuvre de 1855, en jetant un coup d'œil sur les constructions, et en voyant les surfaces recouvertes :

Palais de l'industrie.	50,737	mètres.
Galerie du quai de Billy. . .	41.540	—
Panorama et pourtour. . . .	9,026	—
Terrain enclos de barrières. .	22,087	—
	123,390	mètres.

Plusieurs circonstances, au nombre desquelles il faut mettre le changement presque complet du personnel de la commission quelques semaines avant l'ouverture du palais, expliquent à la fois le manque d'harmonie qu'on eut à regretter dans la construction et les retards successifs qui nuisirent au succès complet de cette entreprise colossale.

Il serait impossible, dans un cadre aussi restreint que celui qui nous est imposé, de passer en revue tous les produits; et c'est pourtant ce qui serait nécessaire pour suivre cette loi du progrès que nous avons signalée. Disons seulement que c'est surtout dans le département des sciences et des arts que les quatre années qui séparèrent les deux expositions avaient été fructueusement employées par l'Angleterre. De l'autre côté de la Manche, on s'était mis résolûment à l'œuvre pour faire pénétrer le goût des arts dans les masses, et déjà on remarquait avec étonnement les objets qui, sous le rapport de la forme, étaient bien supérieurs aux produits de même nature exposés en 1851.

Dans le concours français de 1855, la France occupa naturellement une large place. — Ce que nous disions tout à l'heure de la difficulté d'analyser les produits anglais, nous le répéterons à plus forte raison pour les envois de nos propres exposants. On constata, à leur avantage, des progrès dans la grande industrie; des produits nouveaux avaient surgi dans l'espace de ces quatre années, de nouvelles manufactures s'étaient créées. Dans les arts du dessin, dans les articles de luxe, la France n'a de rivale nulle part. Le bon goût qui préside aux œuvres de nos artistes, le sentiment général de l'élégance et de la beauté de la forme, ont dès longtemps exercé leur influence dans la plupart des industries françaises. — En dehors de cette prépondérance de vieille date, on remarqua dans l'exposition de 1855 un perfectionnement considérable dans l'industrie manufacturière, et de grands progrès dans l'exploitation agricole pratiquée par l'emploi des machines qui s'introduisent petit à petit en France.

Le palais de 1862, élevé à Londres pour la nouvelle exposition, ne répondit guère à ce qu'attend généralement le public d'un temple monumental, destiné à contenir les œuvres de l'art comme celles de l'industrie. Cette construction a un caractère presque indéfinissable, et si on devait ranger le palais dans un ordre architectural quelconque, on le classerait parmi les hybrides. L'architecte n'a eu qu'un but, l'utilité. Mais, quant à la beauté de l'aspect, à l'art, à la forme, il n'y a même pas pensé. Les matériaux employés sont le bois, le fer, les briques et le feutre bitumé. Le plan présente une nef de 800 pieds de longueur, et à chaque extrémité un transsept de 685 pieds. — A l'intersection de la nef et du transsept, on a construit un dôme qui écrase complétement l'édifice.

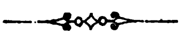
La décoration est d'un goût douteux. On a abusé des couleurs rouge-marron, connues sous le sinistre nom de *couleur-guillotine*, avec un mélange d'ornements noirs, blancs et chocolat d'un fâcheux effet.

Je passerai rapidement sur ce palais, déjà justement critiqué dans ces colonnes, et je ferai remarquer l'extension continue que prennent ces solennités industrielles. En 1862, on compta à Londres 95,215 mètres de surfaces couvertes. Notre industrie nationale, quoique fort incomplétement représentée, occupa un rang honorable dans ce grand concours. Le niveau général de nos produits s'était élevé à un tel point, qu'à peine l'Angleterre put constater chez elle une supériorité quelconque. Les Anglais, de leur côté, avaient fait des progrès considérables dans les branches où ils se montraient naguère

inférieurs. Tout le monde avait marché, nos voisins étaient venus étudier chez nous, et ces études consciencieuses et patientes avaient porté leurs fruits. Nous conservions cependant notre supériorité dans le domaine où le génie français a toujours été sans égal, le domaine de l'initiative, de l'invention, de la découverte, de l'idée; l'idée, ce petit mot qui fait éclore les plus belles choses, qui remue le monde et le renouvelle.

Cette esquisse rapide et nécessairement sommaire et incomplète des expositions nationales et internationales aura du moins indiqué les points de repère de ce grand mouvement. Les différences se nivellent, les produits deviennent mieux fabriqués et moins coûteux. La grande et souhaitable égalité, celle qui s'établit quand le niveau monte, entraîne les peuples dans une aspiration commune vers un idéal de perfection qui s'élève toujours. Ce progrès est venu de la comparaison, de l'émulation, de l'étude des aptitudes de chaque pays, de la mise en commun de toutes les connaissances acquises, de l'influence de tous sur chacun et de chacun sur tous.

Alfred Nettement fils.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE)

(Voir pages 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262, 282, 290 et 319.)

Je reviens de Saint-Clément, le cœur content, la conscience légère. Combien je plains ceux qui ne peuvent, comme nous autres catholiques, se décharger du poids de leurs fautes aux pieds d'un représentant de Jésus-Christ! combien je plains les âmes sur lesquelles ne coulent jamais ces eaux rafraîchissantes qui jaillissent d'une source divine!

Marie des Haudiers est ici, c'est une véritable doublure de moi-même, elle habite ma chambre et elle me suit partout, même à la cuisine. Que cette vie intime est douce! Elle est partie de chez sa mère le jour même de l'arrivée de Georges et elle ne l'a pas vu. Tous ces hasards prétendus n'étaient que le résultat de plans combinés à l'avance par Marie. Elle est intimement persuadée que tous les anciens projets vont être renoués. Rien, heureusement, n'avait été officiellement brisé. Elle dit heureusement, la généreuse fille! Je lis trop bien dans son cœur, cependant, pour ne pas voir que je ne m'étais pas trompée et que son cousin eût été l'homme de son choix. « Et M. de la Villeormond? » lui ai-je dit. Elle a secoué la tête. « J'espère bien n'avoir plus à recourir à ce moyen extrême, a-t-elle répondu en riant. La réponse lui sera donnée dans quinze jours; mais j'ai bien recommandé à maman de confier à Georges ce projet de mariage, sans lui dire ce que j'ai décidé. Il me croira à moitié promise à un autre, et cela le ramènera tout à fait à ses premiers sentiments. » Elle sourit en disant cela, mais il y a des larmes au fond de ses yeux. La délicatesse de sentiments et la force d'âme qu'elle montre en cette circonstance me la feraient bien aimer, si je ne l'aimais déjà de toute mon âme.

A peine M. de la Villeormond a-t-il su la présence de sa cousine à la Marandière, qu'il est accouru. Il était superbe, redingote noire, gilet jaune, chapeau de soie, souliers vernis. Il a voulu être aimable, et il a été assommant. Son jargon amusait beaucoup Marie, qui n'a plus la crainte de l'épouser. Elle s'est montrée gaie, animée, et il est parti plein de confiance dans la réussite de ses projets. « Ce pauvre garçon! m'a dit Marie, j'espère ne pas lui avoir paru trop aimable! Je l'aime assez comme cousin, dans ses bois s'entend; mais c'eût été un bien grand héroïsme de l'accepter pour mari! » Elle a été beaucoup moins expansive avec Mlle de la Villeormond, qui est venue le jour même, et elle a fait certaines allusions très-claires à la réponse prochaine de sa mère. J'avais l'air de ne pas comprendre; mais j'ai très-bien deviné qu'elle essayait de préparer la tante à la déception qui attend le neveu.

Nous pouvons enfin sortir, l'air s'adoucit, les chemins sèchent. Nous sommes allées aujourd'hui aux Haudiers. Marie était pensive, elle attend une lettre de sa mère, et cette lettre sans doute renfermera une de ces nouvelles étranges qui font à la fois sourire et pleurer. Nous trompons notre impatience de notre mieux. Nous allons le matin au bourg, et cette promenade faite à ces heures délicieuses du matin pendant lesquelles se révèle la présence du printemps, est véritablement charmante. Mon père nous accompagne ici ou là l'après-midi; nous travaillons le soir, et après souper nous faisons une partie de dames. « Comme je vivrais heureuse et tranquille ici, me dit souvent Marie, si ces importantes questions de destinée ne se traitaient pas en ce moment dans ma famille! »

Elle a de longs moments de distraction, elle aime quelquefois à sortir seule, elle garde le silence pendant des heures entières. En cela, elle ne fait qu'user des droits de l'intimité, et pourtant elle a une façon tendre et charmante de s'excuser auprès de moi. Je respecte toujours son silence, elle l'interrompt souvent elle-même tout à coup, en venant m'embrasser et en me disant les plus affectueuses choses du monde. Hermine est très-bonne, elle a de grandes qualités; mais M. Georges aurait pu mieux choisir encore.

Mme des Haudiers a écrit. « Georges a redemandé Hermine en mariage. Le chagrin qu'Hermine éprouve de la mort de Marthe l'a singulièrement touché, dit-elle; mais, je dois te le faire savoir, il ne s'est prononcé que le lendemain du jour où, suivant ton désir, je lui ai dit que tu

pensais à épouser Louis de la Villeormond. Hermine est moins émue et paraît moins heureuse que je ne l'aurais pensé. »

En lisant cette lettre, Marie est devenue très-pâle, et puis elle s'est jetée à mon cou en fondant en larmes. Nous n'avons prononcé aucune parole. Elle s'est essuyé les yeux et s'est dirigée vers ma table à écrire. Je l'ai laissée seule. Quand je suis venue la rejoindre, je l'ai trouvée à genoux. Elle s'est relevée et s'est avancée au-devant de moi d'un air parfaitement calme. « Pouvez-vous faire porter cette lettre à Saint-Clément, a-t-elle dit. Je leur ai écrit à tous les trois. — A lui aussi? — A lui certainement; désormais ce n'est plus qu'un frère pour moi, et j'ai tenu à lui exprimer bien cordialement mes nouveaux sentiments. »

Et elle a ajouté en portant la main à ses yeux : « Je me sens les yeux rouges, je ne voudrais pas paraître ainsi devant votre père! Si nous allions jeter nous-mêmes ma lettre à la poste. Un peu d'exercice me fera du bien. » Nous sommes parties, je n'oublierai jamais cette promenade dans laquelle elle m'a laissé lire au fond même de son cœur à la fois si tendre et si fort.

Marie a été rappelée, et mon père est parti ce matin avec elle. La pensée de mon amie me poursuit partout. Je me représente son arrivée. Je la vois, la joie sur le visage et le deuil dans le cœur. Cette affection, qu'elle n'avait pas cherchée, avait cependant touché les fibres les plus sympathiques de son être. Je m'adresse une foule de questions. La vue de Marie ne réveillera-t-elle aucun regret chez son cousin, aucune défiance chez Hermine? « Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas, » a dit Pascal. Voilà où il faut chercher l'explication des évolutions de sentiment chez ce jeune homme. Si je n'aimais pas tant Marie, je comprendrais peut-être que l'affection profonde d'Hermine pour la sœur qu'il pleure ait pu le ramener à son premier sentiment; mais je reste convaincue que sa détermination n'est due qu'à la pensée que Marie est perdue pour lui. L'homme met de l'orgueil jusque dans ses sentiments les plus intimes. Se voir préférer un la Villeormond l'a blessé au vif, et devant cette marque suprême de l'indifférence de Marie il a fait le pas décisif. Cela distrait mon impatience, d'entasser sur ce papier supposition sur supposition. « Qui sait! nous nous sommes tous trompés peut-être, m'a dit Marie. Je vais essayer de me le persuader. »

Ah! je voudrais bien, ces jours-ci, posséder l'étui merveilleux des contes arabes dans lequel se trouvait cette glace magique reflétant, par la seule émission de la volonté, les scènes les plus lointaines. A la Maraudière, j'ai si peu occasion de me montrer curieuse, que je me croyais à peu près guérie de toute curiosité; mais non, je suis bien, hélas! une fille d'Ève, et j'ai pris l'assoupissement de ce défaut pour sa mort parfaite.

Mon père est revenu. Il n'a rien vu, rien deviné. Marie a été d'une gaieté folle dans sa famille, Georges était très-attentif pour Hermine qui était un peu souffrante, mais qui paraissait heureuse dans sa gravité : « Car elle est devenue toute grave, » m'a-t-il dit. Entre Marie et Anne elle a tout à fait l'air d'une sœur aînée. Je vois que tout est fini, que le vieux refrain a raison, et qu'on en revient toujours à ses premières amours.

Je reçois une singulière lettre de Marie. Ce n'est pas une lettre, c'est un billet écrit à la hâte pour me demander d'aller trouver le curé de Saint-Clément et de le prier de répondre sur-le-champ à la lettre que Mme des Haudiers vient de lui écrire. J'ai couru au presbytère. Le curé est absent, il travaille à une retraite, dans une paroisse voisine. On m'a montré une lettre dont l'adresse était, en effet, écrite par Mme des Haudiers et qui était au presbytère depuis cinq jours. Elle portait cependant le mot *pressé* écrit en grosses lettres. J'ai pris sur moi de la lui envoyer par un exprès. Maintenant j'attends des nouvelles avec une impatience bien naturelle. Marie me parle de choses imprévues qui se produisent et qui les bouleversent. « Tout est remis en question, me dit-elle. Je vous écrirai quand je le pourrai et quand l'ordre se sera fait dans ma pauvre cervelle. Je ne puis rien dire encore; mais attendez-vous à quelque chose d'inouï, et priez beaucoup pour nous. »

Notre curé est revenu et je suis allée le voir, espérant obtenir quelques éclaircissements. Je n'ai rien su. Il m'a seulement remerciée de lui avoir fait envoyer la lettre tout à fait confidentielle que lui écrivait Mme des Haudiers. Ce mot « confidentielle » a naturellement arrêté toutes mes questions, et je suis revenue à la Maraudière aussi ignorante que j'en étais partie. Je me suis rencontrée avec Mlle de la Villeormond, qui venait me raconter en grand secret la déception éprouvée par son neveu. « Je m'étais figurée que Louis plaisait assez à cette petite Marie, m'a-t-elle dit non sans dépit, et lui-même l'avait cru. Nous valons tous les des Haudiers, et Marie ne trouvera peut-être pas vite un homme aussi rangé avec dix bonnes mille livres de rente. » Je l'écoutais se plaindre en essayant de dissimuler ma satisfaction, qui était profonde. Il me semblait que Marie venait d'échapper à un guet-apens.

Mme Degalle est très-souffrante et je suis à Landergast, près d'elle. Si le proverbe : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, » est vrai, les nouvelles que je recevrai de Marie seront des meilleures, car elle est parfaitement muette à mon endroit. Que ce soit la joie ou la douleur qui cause ce silence, j'aimerais à le voir rompre. Au reste, les inquiétudes que j'éprouve pour la vie de mon excellente amie chassent peu à peu toute autre pensée de mon esprit. Emma est bouleversée par le chagrin. Mme Degalle est pour elle une mère, une sœur, une amie, une de ces personnes qu'on ne remplace pas. Je

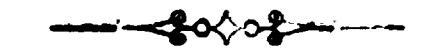
comprends sa douleur, je la partage; mais je ne vois point les choses en noir comme elle les voit. Mme Degalle est jeune encore, et le médecin n'en désespère pas du tout. Il y a même un mieux aujourd'hui, et je ne suis pas fâchée qu'il se produise avant mon départ, qui est fixé à demain. Au reste, je n'ai jamais vu malade plus résignée. Son affabilité, sa bonté, ne se démentent pas un seul instant. Elle a mis ordre à ses affaires spirituelles et temporelles, elle appelle successivement auprès de son lit de douleur toutes les personnes qu'elle aime, pour s'occuper d'elles. Ce soir, elle me parlait confidentiellement de mon père, de mon neveu, de moi-même avec un intérêt dont j'étais bien touchée. Elle s'est arrêtée par épuisement, et elle repose pendant que j'écris.

Le soleil s'est levé éclatant aujourd'hui ; mais mon cœur est en deuil. Il porte deux chagrins : le sien et celui d'Emma. Mme Degalle est morte, et le désespoir de ma pauvre amie a, pendant les premières heures, paralysé en quelque sorte ma propre douleur. Son mari l'a emmenée dans sa famille, et je suis revenue pleurer seule à la Maraudière. Cette femme, d'un esprit si distingué et d'un cœur si parfait, était mon amie. Je l'aimais et elle m'aimait. C'était pour moi une joie de la rencontrer, un chagrin de la quitter, et elle est partie pour toujours. Cette pensée me fait mal, et je ne peux m'y habituer. On s'habitue à toutes les solitudes, excepté à celle du cœur, et elle avait une place de choix dans mon cœur. Cette place est vide ou plutôt elle ne sera plus remplie que par un inerte souvenir. Je la pleurerai longtemps; la sympathie, la confiance, l'habitude, nous avaient étroitement liées malgré la différence de nos âges, et bien rares sont les personnes qui méritent d'être aimées ainsi ! Tous les jours les circonstances nous rapprochent de gens que nous n'aurions pas choisis par sympathie, et le hasard nous rend étrangers à ceux chez qui nous devinons un rapport de goûts et de sentiments.

J'ai devant les yeux une lettre de Marie des Haudiers qui me fait bondir le cœur ; mais ma joie aurait été autrement complète si je l'avais reçue avant la mort de Mme Degalle. Toute joie humaine doit-elle donc être précédée ou suivie d'une tristesse. Je suis encore tout étourdie des étranges et bienheureuses nouvelles que contient cette lettre si ardemment désirée, et je l'ai relue dix fois pour acquérir la certitude que je ne rêvais pas. Marie, ma chère Marie, éprouve un de ces bonheurs qui doivent remplir toute une vie. Elle épousera celui qu'elle aimait en quelque sorte malgré elle, un homme distingué, aimant, fort jusqu'au sacrifice. Car enfin, il avait fait taire son cœur, il allait épouser Hermine. Hermine ! il me semble que Marie a pleuré en me parlant d'elle, c'est comme si j'écoutais trembler sa voix. Hermine a choisi la route étroite mais sûre qui mène au ciel, et maintenant je me demande comment je n'ai pas deviné ses projets plus tôt. Un chagrin l'a conduite à Dieu, un grand malheur l'a, pour jamais, enchaînée à lui. Sa vocation, qui était un mystère pour tout le monde, s'est décidée à la mort de Marthe. Le néant de la vie l'a saisie, dit-elle, et les derniers liens qui l'attachaient au monde se sont brisés. Elle a pu elle-même mettre sans regrets la main de son fiancé dans la main de Marie. Marie affirme que le bonheur de sa sœur paraît dépasser même le sien. Je la crois sans peine. Le bonheur d'Hermine n'a rien à craindre du temps ni des vicissitudes, elle a choisi un époux divin dont la mort elle-même ne la séparera pas.

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232, 252, 284, 293, 310 et 330.)

Cette absence de naturel dans l'éducation, cette dépense de sensibilité banale, exagérée et factice, ces larmes intarissables, cette moralité raisonneuse et bavarde, ces évanouissements qui reviennent à tout propos et hors de propos, cette recherche des scènes à effet, cette prétention de jouer le rôle de la Providence en provoquant à volonté des événements, rendent le plan de Mme de Genlis aussi inacceptable, aussi inexécutable que celui de Jean-Jacques. Sans doute Théodore est un Émile mitigé, et Adèle est une Sophie transplantée d'un jardin en plein air dans une serre chaude. Sans doute Mme de Genlis tient plus de compte des convenances sociales, et tout en parlant beaucoup de la nature, elle admet que les hommes, qui ne sont pas appelés à vivre dans les bois, doivent prendre en considération les lois et les habitudes qui règnent dans le monde réel. Mais que de niaiseries et de fadeurs cependant sur les vertus qui, selon elle, ne se trouvent que dans le peuple ! Déjà commençait l'adulation qui, descendant au lieu de monter, allait agenouiller les écrivains pour tant d'années devant le fétiche populaire. Quel abus de sensibilité ! L'auteur en a mis partout. La mère, les enfants, le père, passent leur vie à s'attendrir, à se jeter les uns dans les bras des autres et à confondre leurs larmes. Ce sont des émotions et des effusions inimaginables, sans parler des évanouissements.

Voici un étrange exemple de cette sensibilité banale et toujours larmoyante. Mme d'Almane, qui fait avec son mari et ses enfants un voyage à Nice pour perfectionner l'éducation de ces derniers, est obligée de s'arrêter à l'Hospitaletta, pauvre auberge et mauvais gîte. On ne peut se procurer pour le souper de la famille que six œufs et du beurre fort, et, comme le père et la mère voient que

leurs enfants sont affamés par la route, ils renoncent à prendre leur part de ce maigre repas. « Alors Adèle et Théodore, continue Mme d'Almane dans la lettre qu'elle adresse à son amie Mme de Limours, se sont jetés sur l'omelette, et l'ont mangée avec une avidité qui m'a causé un des plus singuliers mouvements que j'aie éprouvés de ma vie. Je regardais mes enfants mangeant d'un air affamé dans ce triste grenier seulement éclairé par une lampe et je me disais : Combien de mères infortunées sur la surface de la terre, dans ce même moment, voient leurs malheureux enfants partageant un faible repas qui ne peut suffire à leur subsistance!... De telles calamités existent, et l'on y est peut-être insensible!.. Ces réflexions remplissaient mon âme d'une amertume inexprimable ; les yeux fixement attachés sur Adèle et sur Théodore, j'éprouvais un attendrissement, une pitié qui déchiraient mon cœur ; mes larmes coulaient, et je ne m'en apercevais pas, tant j'étais profondément absorbée dans cette triste rêverie. Enfin Adèle tourne la tête de mon côté, me regarde, tressaille et vole à moi ; Théodore la suit ; je les serre l'un et l'autre dans mes bras ; jamais je n'ai senti, comme dans cet instant, à quel point ils me sont chers. Je veux répondre à leurs questions, je ne le puis, mes larmes redoublent, ils pleurent aussi tous deux ; M. d'Almane, confondu de cette scène, demande en vain une explication... »

Tout cela à propos de deux enfants de bon appétit mangeant une omelette de six œufs. Il est vrai qu'il y avait une circonstance aggravante ; l'omelette était un peu brûlée. Voilà ce qu'on appelait à la fin du dix-huitième siècle avoir une âme sensible. Mais, comme l'a dit Gilbert dans la *Satire du dix-huitième siècle*, cette sensibilité nerveuse à laquelle un papil on mourant faisait verser des larmes, et à laquelle une omelette brûlée arrachait des sanglots, n'empêchait pas *Églé* et peut-être Mme de Genlis, de demander des émotions à des spectacles plus terribles :

> Que Lally soit en pompe à l'échafaud traîné,
> Elle ira la première à cette horrible fête
> Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Après avoir vu de la sensibilité à faux, voulez-vous voir du stoïcisme à faux? Il vous suffira d'ouvrir le même ouvrage quelques pages plus haut. La famille d'Almane fait une traversée de quelques lieues pour se rendre d'Antibes à Nice, et Mme d'Almane et ses enfants souffrent horriblement du mal de mer : « On avait mis dans la felouque, écrit Mme d'Almane, des matelas sur lesquels les malades s'étaient couchés. Au bout d'une demi-heure, M. d'Almane (qui se trouvait en parfaite santé) a dit à son fils que cette délicatesse était ridicule dans un homme, et qu'il serait aussi bien assis que couché ; Théodore, au même moment, s'est levé ; alors j'en ai fait autant, en disant que le courage était aussi nécessaire à une femme qu'à un homme, et qu'il suffisait qu'il fût une vertu, pour qu'on dût rougir de paraître en manquer un seul moment. A ces mots, la triste Adèle s'est traînée vers moi et s'est assise à mes côtés. Cette action a piqué d'émulation Théodore, qui, voulant absolument surpasser les femmes en courage, s'est mis à causer de l'air du monde le plus dégagé, comme s'il eût été en parfaite santé. M. d'Almane triomphait, et la joie petillait dans ses yeux qui semblaient me dire : « On n'obtiendrait pas cela d une femme. » Je me suis penchée vers l'oreille d'Adèle : « Voulez-vous, lui dis-je, prouver à votre père que vous avez autant de force que Théodore ? Chantons un duo. » Adèle m'a serré la main, et dans l'instant nous avons commencé un duo que nous avons chanté un peu faux, mais à tue-tête, et avec une mine extrêmement gaie M. d'Almane est venu embrasser sa fille : « Conservez, mes enfants, a-t-il dit, le louable désir de vous égaler mutuellement en vertu : une semblable émulation ne peut établir de rivalité entre vous, car en vous perfectionnant mutuellement elle vous rend tous les deux plus dignes de notre affection. » Comme M. d'Almane finissait ces paroles, Théodore est venu se mettre à genoux devant moi ; il a pris une main de sa sœur et une des miennes, et les unissant ensemble il les a baisées avec cet air ouvert et sensible que vous lui connaissez. »

L'absurde père ! la sotte mère ! et que je plains ces pauvres enfants à qui on fait faire les beaux, comme à des chiens savants, passez-moi cette expression, pendant qu'ils sont travaillés par cet horrible mal ! Évidemment, Mme de Genlis, en croyant frapper chez le sublime, s'est trompée de porte, et elle est allée soulever le marteau du voisin si connu, qui ne demeure qu'à un pas. Celui-ci lui a ouvert les deux battants, et elle est entrée en triomphe. On dit quelquefois qu'il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, soit ; mais faire bon cœur contre le mal de mer ! Ceux qui ont éprouvé ce vilain mal savent si la chose est faisable ! Chanter un duo entre deux hoquets, causer d'un air dégagé, ou filer un son quand les nausées vous montent : est-ce possible? Et puis à quoi bon? Pourquoi cette comédie? A quoi et à qui sert-elle? Qu'a de commun avec la vertu cette fanfaronade de santé démentie par les résultats matériels du mal de mer? Quand on met la vertu où elle n'est pas, on risque fort, je l'ai déjà dit, de ne pas la mettre où elle est. Je n'en vois ici que la grimace, et, puisqu'il n'y a pas une page de Mme de Genlis où l'on puisse échapper à l'épidémie de la sensibilité, je trouve que cette mère sensible ferait mieux de dépenser la sienne en laissant sa fille malade étendue sur le grabat où elle souffre le mal de mer, au lieu de l'inviter à chanter un duo qui peut mal finir, que de verser des torrents de larmes sur l'omelette de six œufs avec laquelle Adèle et Théodore apaisent tant bien que mal leur faim de voyageurs.

Comme nous voilà loin de l'éducation telle que la comprenait Mme de Maintenon, quand elle initiait les

demoiselles de Saint-Cyr à la science de la vie, quand elle leur donnait la religion pour règle suprême, l'accomplissement du devoir pour but, la sincérité et la simplicité comme les meilleures gardiennes de la pureté de l'âme! Ici rien de pareil. Mme de Genlis enseigne aux mères à jouer des rôles et à imposer des rôles à leurs enfants. Et quand l'éducation de la pupille approche de sa fin, savez-vous quel est le couronnement de l'édifice, ce qu'on pourrait appeler la seconde éducation d'Adèle? Elle lui fait lire *Clarice Harlowe*, à quatorze ans et demi, *Clarice Harlowe*, avec les infamies de Lovelace et les peintures du logis de la Sinclair, et immédiatement après elle lui donne pour tâche de faire de concert avec elle un roman par lettres dont voici le plan : « Un jeune homme, né avec de l'esprit et un bon naturel mais avec des passions très-vives, quitte sa province, entre dans le régiment des gardes et vient se fixer à Paris; il forme des liaisons dangereuses, il lit avec enthousiasme des livres qui achèvent d'ébranler ses principes; cependant il a laissé dans sa province une sœur plus âgée que lui de six ou sept ans; il lui écrit avec exactitude; il lui rend un compte détaillé de ses aventures, de ses pensées, de ses lectures. »

Ainsi finit l'éducation d'Adèle, par un roman, après avoir été une longue comédie.

Je n'ai pas parlé des idées de Mme de Genlis en religion. Elle s'exprime plus respectueusement que Jean-Jacques sur le christianisme. Il lui arrive même de l'admirer, mais elle en use peu dans son plan d'éducation, et, quand elle s'en sert, elle ne se gêne pas pour l'arranger à sa guise. Elle le considère comme un simple instrument. Mme d'Almane ne se fie pas à l'Église pour la rédaction des livres de prières; il faut que Mme de Genlis, qui en sait plus que les évêques et les prêtres, en rédige un pour Adèle. Enfin elle en prend et elle en laisse, quand il s'agit du catholicisme, et elle fait un plaisant amalgame de la philanthropie et de la religion : « Comment se persuader, fait-elle dire par un des personnages de son livre, M. Lagaraye, qu'elle représente comme le modèle des chrétiens, presque comme un saint, qu'un homme sans éducation, sans philosophie, énervé par les souffrances, puisse entendre à ses derniers moments les dures exhortations d'un prêtre qui vient effrayer son imagination et troubler sa conscience? Comment croire qu'il supportera sans terreur et sans désespoir ces funèbres apprêts de la mort, ces cierges lugubres dont son lit est entouré et ces prières de l'agonie qui retentissent à ses oreilles? Sa tête s'égare, son cœur succombe aux noires idées enfantées par la crainte; on empoisonne ses derniers moments, on les avance. Est-il possible qu'une religion dont la morale est aussi douce qu'elle est pure et sublime puisse inspirer une cruauté aussi absurde? »

Ainsi parle cette comédienne. Que voudrait-elle donc? Qu'on fît de la mort une scène de théâtre enjolivée par les décorations? qu'on jouât autour du lit du moribond une suprême comédie? qu'on égayât l'agonie comme tout à l'heure on égayait le mal de mer? Pourquoi ne la couronnerait-on pas de myrthe frais, comme le demandait le poëte du paganisme antique?

Idées fausses, sentiments faux, fausse sensibilité, fausses vertus, fausse morale, voilà, sauf quelques censures justes sur les travers de son temps et les défauts de son sexe, l'influence de Mme de Genlis sur l'éducation des femmes.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

J'ai rencontré, l'autre jour, un tilleul qui sortait du Luxembourg, traîné sur un de ces chars qu'on a imaginés pour transplanter les gros arbres. Quelques jeunes gens suivaient, le chapeau à la main, comme on suit un mort. Je n'en ai été que médiocrement surpris. Pour ceux qui ont médité, étudié, ou rêvé sous son ombrage, un arbre devient un ami.

*** Avez-vous lu les *Lettres d'un vieux laboureur* publiées par M. Vaudoré, avec une préface de Jean Loyseau, un malin compère dont la prose sait le chemin de l'esprit et du cœur des paysans et de l'ouvrier? Le bon sens y abonde et il est assaisonné avec du sel de bon aloi, avec ce sel qu'on appelle le symbole de la sagesse.

*** Rien ne transpire sur le choix de l'Académie. Le conclave littéraire est muet. On continue à prononcer les noms de MM. de Champagny, Duvergier de Hauranne, Henri Martin, comme candidats au fauteuil de l'historien des *Ducs de Bourgogne*, M. de Barante. Mais qui remplacera M. Cousin, l'éloquent professeur de philosophie? Ce serait une belle chose à entendre que l'oraison funèbre littéraire du philosophe platonicien par le R. P. Gratry.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Jacques Lecoffre et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er octobre et du 1er avril. — Les volumes commencent le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

N° 23, samedi 9 mars 1867. LA SEMAINE DES FAMILLES M. Alfred Nettement, directeur.



Nouveau théâtre du Vaudeville.

LE VAUDEVILLE

Nous mettons sous vos yeux l'avenir, c'est-à-dire le futur théâtre du Vaudeville, tel qu'il sera érigé à l'angle du boulevard des Capucines et de la rue de la Chaussée-d'Antin, sur les plans de M. Magne, architecte de la ville de Paris. Laissez-moi à cette occasion vous raconter quelques épisodes de l'histoire de l'ancien Vaudeville. Je ne parle point de l'édifice où le Vaudeville s'est pendant plusieurs années réfugié, après l'incendie qui le chassa de son berceau, situé place de la Bourse, en face de cet autre et plus grand théâtre, scène changeante et sujette aux péripéties, où le dieu Plutus fait et défait les fortunes ; je ne vous parle point du *Théâtre des Nouveautés*, déjà ancien en 1867, tant les années, ces flots rapides du fleuve du Temps, s'écoulent vite ! Je retourne plus loin en arrière, et je vous propose un voyage dans notre ancienne histoire et dans notre ancien Paris.

Ceux qui ne connaissent que le nouveau souriront peut-être quand on leur dira qu'entre le Palais-Royal et le Louvre, il y avait, il y a trente ans, un quartier composé de plusieurs rues, à tel point que c'était là que *la Gazette de France*, dirigée par M. de Genoude, avait établi ses bureaux et ses presses ; et que, dans une des rues de ce quartier, la rue de Chartres, il y avait un théâtre qui s'appelait le Vaudeville. Le fait est exact cependant. Il peut être attesté aux incrédules par des contemporains qui ont dîné et bien dîné au restaurant de la rue de Chartres, fréquenté par les vaudevillistes les plus célèbres du temps, et où l'on faisait une dépense d'esprit à défrayer les chroniques de cinq à six petits journaux ; il peut être, en outre, certifié par les spectateurs qui ont applaudi aux pièces de Désaugiers, Dartois et Théaulon. Le théâtre du Vaudeville, qui portait fièrement gravé sur son rideau le vers de Boileau :

Le Français né malin créa le vaudeville,

périt le 18 juillet 1838 par un incendie ; il avait été inauguré le 12 janvier 1792, il avait donc subsisté pendant quarante-six ans, vie assez longue pour le théâtre des *flons-flons*, et de *Larifla*, dans une époque où des choses plus sérieuses ont une vie si courte. Le quartier où le théâtre du Vaudeville s'élevait lui survécut encore plusieurs années, et ce n'est que depuis le prolongement du Louvre, c'est-à-dire depuis 1852, que ses dernières traces ont disparu.

Il s'était ouvert dans un temps sombre et triste, le joyeux théâtre du Vaudeville ! En janvier 1792, la chute de la monarchie commençait à être prévue, et la république, brandissant la pique des faubourgs, montait les degrés au chant de la *Marseillaise* et du *Ça ira*. Le Vaudeville, au moment où il ouvrit sa salle, eut l'imprudence, en véritable étourdi qu'il était, de ne pas mettre ses papiers en règle avec la circonstance ; cela s'appelait, dans la langue de ce temps-là, *n'être pas à la hauteur*. N'être pas à la hauteur de Danton, de Robespierre, de Marat, quel crime ! Le Vaudeville n'était donc pas descendu à cette hauteur. Son directeur Barré, aidé de ses deux inséparables, Radet et Desfontaines, qui étaient à Barré ce que, de nos jours, Mélesville a été à Scribe, firent en collaboration *la Chaste Suzanne*. Étrange idée, direz-vous, que d'aller chercher un sujet de vaudeville dans la Bible ! Je suis de votre avis. Seulement je vous ferai observer qu'il y avait à cette époque de la folie dans l'air, et que les trois vaudevillistes, qui n'étaient pas le moins du monde des libres penseurs, n'avaient eu aucune idée irrévérencieuse en allant prendre là leur sujet. C'était une simple inadvertance, une inconvenance sans préméditation de libre pensée, et vous allez voir, par la suite du récit, que le seigneur Momus, qui n'a jamais été très-sûr de sa tête, faillit la perdre tout à fait à cette occasion.

Donc les trois auteurs avaient mis *la Chaste Suzanne* en vaudeville ; ils s'étaient contentés de faire bannir les vieillards, au lieu de les faire lapider, au dénoûment, pour ne pas usurper sur le domaine de la tragédie, et par un léger anachronisme que la Révolution, qui commettait tant d'anachronismes plus graves, leur eût certainement pardonné, ils faisaient revenir, avant la tombée du rideau, l'héroïne biblique, pour chanter ce couplet de facture à la louange de Molière sur l'air de Calpigi :

Des noirs effets pour du tragique,
Des calembours pour du comique,
Du bel esprit pour du plaisant,
Voilà le théâtre à présent.
Mais réunir comme Molière
Dans une intrigue régulière,
Et la morale et l'enjouement,
Oh ! c'est de l'ancien testament.

Voulez-vous maintenant savoir pourquoi *la Chaste Suzanne* brouilla le Vaudeville, moins prudent que Prusias, avec la république ?

La première représentation de ce vaudeville eut lieu le 5 janvier 1793. Terrible date ! le procès de Louis XVI était ouvert. Quoi ! direz-vous, on s'amusait encore à Paris pendant ce fatal procès, on allait au Vaudeville le même jour où le roi allait à la Convention, peu de jours avant celui où il devait sortir de la prison du Temple pour se diriger vers l'échafaud !

Et quand ne s'amuse-t-on pas à Paris ? quand la grande et folle ville renonce-t-elle aux plaisirs, aux fêtes, aux spectacles ? Dans le monde où vivait Noé on se mariait, on se divertissait à la veille du déluge ; en 1793, on s'amusait à Paris, on allait au théâtre, quand la Terreur était proche, à la veille de cet autre déluge, le déluge de sang.

Parmi ceux qui se rendaient aux spectacles dans cette

époque sinistre, s'il y avait des têtes légères, il y avait aussi des cœurs fermes et hardis. On se souvient des acclamations qu'excita au Théâtre-Français cet hémistiche de l'*Ami des lois* de Laya :

Des lois et non du sang !

Il y avait dans *la Chaste Suzanne* une allusion qui ne fut pas saisie avec moins de transport. Le juge Azarias disait aux deux vieillards : « Vous êtes ses accusateurs, vous ne pouvez être ses juges. » Une acclamation immense s'éleva. Le public français, avec cette sorte d'électricité intellectuelle qui le caractérise, avait vu par la pensée Louis XVI en face de la Convention, à la fois accusatrice et juge. Des sifflets jacobins répondirent aux applaudissements ; une rixe suivit, et l'autorité fit évacuer la salle. Peu de temps après Radet et Desfontaines étaient arrêtés et jetés dans ces prisons que les Mémoires de M. Beugnot, récemment publiés, ont peintes comme le vestibule de la guillotine.

Les pères du vaudeville, j'ai le regret de le dire, n'étaient pas des héros. Peut-être avaient-ils fait cette généreuse allusion sans le vouloir, sans le savoir. Si elle avait été réellement dans leur pensée, ils se repentirent de leur courage, s'humilièrent devant la République une et indivisible, et cherchèrent à payer leur rançon par des couplets *sans-culottes*. Ils allèrent si loin dans ce genre, que je ne puis les suivre. Que voulez-vous ? Il fallait être à *la hauteur* des circonstances, pour ne pas être au niveau de la guillotine. Radet et Desfontaines composèrent donc un vaudeville intitulé *Au retour*, fortement épicé de civisme, et en offrirent humblement la dédicace à l'homicide commune de Paris, qui ne chantait guère à moins que ce ne fût le *Ça ira*.

Je ne leur reprocherai pas leur platitude, ils se faisaient plats pour ne pas être écrasés. Tout le monde n'a pas le courage de Martainville qui, comparaissant à dix-sept ans devant le tribunal révolutionnaire, répondit au président qui lui demandait avec un sourire sinistre s'il n'y avait pas un *de* devant son nom : « Citoyen président, trêve de plaisanterie, je ne suis pas venu ici pour être allongé, mais pour être raccourci ! » Laissons donc de côté les mauvais couplets qui débutent ainsi :

L'aristocrate incarcéré
Par les remords est déchiré,
C'est ce qui le désole.
Mais le patriote arrêté,
De l'âme a la sérénité,
C'est ce qui le console.

Heureux les deux pères du vaudeville s'ils n'avaient été que plats et sots ! Mais ils franchirent toutes les bornes de l'honnêteté dans d'autres couplets où ils peignent leur idéal ecclésiastique et qui commmence par ces vers :

J'ons un curé patriote,
Un curé bon citoyen,
Un curé vrai sans-culotte.

Barré, leur directeur et leur ami, rivalisait avec eux de patriotisme, de sans-culottisme et de cynisme, et après avoir lu, dans le vaudeville intitulé : *Encore un curé !* le dialogue étrange entre le curé et le volontaire Bitri, on est tenté de souscrire au vœu exprimé dans le couplet final :

Claquez et l'auteur et l'acteur,
Ils sont tous sans-culottes.

Ainsi le Vaudeville, de peur d'avoir été royaliste, se faisait cyniquement révolutionnaire ; il exaltait tout ce qui était digne de mépris et insultait tout ce qui était digne de respect, la morale comme la religion. Il fallait bien se faire pardonner une courageuse étourderie.

Quand le coup d'État du 18 brumaire vint changer la face des affaires, il y eut un nouveau coup de théâtre au Vaudeville. Il chanta le vainqueur et chansonna les vaincus. Nous retrouvons Barré, Radet, Desfontaines qui, renforcés de Dupaty, Bourgueuil et Maurice Séguier, qui fut sous la Restauration consul général à Londres, ont improvisé et fait apprendre en cinq jours aux acteurs un vaudeville intitulé *la Girouette de Saint-Cloud*, où, sans s'en apercevoir, ils se sont peints eux-mêmes sous les traits de Tourniquet, dont les volte-face sont ainsi énumérées :

Chaumettiste,
Maratiste,
Royaliste,
Anarchiste,
Hébertiste,
Babouviste,
Il n'insiste,
Ne persiste
Jamais,
Mais
Il suit tout à la piste.
Ce clubiste
Se désiste,
Sans effort,
En faveur du plus fort.

M. Tourniquet, en personne, ne suivrait pas le Vaudeville dans ses évolutions. Ce théâtre chante la bataille d'Iéna et voit en rêve la colonne de Rosbach transférée en France. Il chante les embellissements de Paris, la colonne de la place Vendôme, le canal de l'Ourcq, le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, et célèbre l'abeille

Qui va chercher la rose
Jusque sous les glaces du Nord

Il chante la naissance du roi de Rome :

De Mars l'enfant recevra
Ardeur, force et vaillance ;
Apollon lui donnera
Génie, esprit, science ;
Minerve le guidera
Dans sa noble carrière ;
Mais son meilleur guide sera
L'étoile de son père.

Et quels sont les vaudevillistes qui chantent cet horoscope auprès du berceau du roi de Rome? Ce sont les admirateurs du *Curé patriote* et du sans-culottisme, Barré, Radet et Desfontaines.

Cela n'empêchera pas le Vaudeville, quand il y aura un nouveau changement de scène, que l'empire fera place à un autre gouvernement, de chanter par la bouche de Barré, Radet et Desfontaines, la paix signée le 30 mai 1814 avec la coalition victorieuse.

La paix est faite tout de bon,
Pour l'annoncer on a, dit-on,
Tiré deux cents coups de canon.
A cette nouvelle,
Redoublant de zèle,
Je veux dire en deux cents couplets :
Ah! que c'est bon d'avoir la paix.

Le Vaudeville chante toujours, mais il ne chante pas toujours la même chose. Il chante ce qui arrive et oublie ce qui s'en va quand il ne l'attaque pas. Je ne puis dire que Barré, Radet et Desfontaines, les fondateurs du théâtre du Vaudeville, après avoir chanté Louis XVI, la République, le Consulat, l'Empire, Louis XVIII et Charles X, aient loué le gouvernement de 1830 et ceux qui suivirent. Mais ces auteurs ont une excuse très-admissible à présenter : ils ne pouvaient plus chanter par l'excellente raison qu'ils étaient morts. De même la salle du Vaudeville située rue de Chartres n'a pas répété, depuis 1838, les louanges des gouvernements qui se sont succédé ; mais elle avait aussi ses motifs pour cela : l'incendie l'avait visitée, elle était détruite. Que de couplets y avaient retenti! que de sujets y avaient passé! que n'y avait-on pas chanté ou chansonné! quel chaos d'images et de souvenirs! L'histoire des faits, des idées, des mœurs, y avait laissé sa silhouette grimaçante : la girafe qui mit la mode à sa marque, les montagnes russes, les calicots avec leurs moustaches belliqueuses, les vieux soldats de l'Empire avec le couplet héroïque, escortés des soldats laboureurs, les héritiers un peu indirects de Léonidas avec le couplet philhellène; M. Pigeon et la garde nationale; Napoléon sous les traits de Mlle Déjazet. Puis, après la la révolution de 1830, les vaudevilles antireligieux y avaient reparu, et les fantômes du vieux répertoire, sortis des catacombes du passé avec un bruit de chaîne, y avaient traîné leurs guenilles. Ce fut alors que le Vaudeville décocha une flèche au malheur qui partait, qu'il confondit dans l'impartialité de ses épigrammes le dey d'Alger et le maréchal de Bourmont son vainqueur, et que les scandales aristophanesques reparurent sur la scène. Voici M. Cottu, M. Dudon, M. Boudet, procureur du roi, M. Mangin, préfet de police, *la Quotidienne*, ce courageux journal, qualifiée par MM. les coupletiers de journal des lâches, *la Gazette de France*, M. Cafardin, qui représente le clergé, jetés aux bêtes du cirque, c'est-à-dire aux insulteurs du parterre. Je ne crains pas de l'avouer, cette histoire de l'ancien Vaudeville que j'avais entrepris d'esquisser en m'aidant du livre d'un auteur récemment enlevé aux lettres, Théodore Muret, tourne un peu court. Qu'y faire? les nausées me gagnent. C'est un chapitre de l'histoire par le théâtre, et ce n'est pas ma faute s'il ne donne pas une grande idée de la littérature dramatique dans notre temps. Il n'est pas tout à fait nécessaire d'être le Brenn gaulois pour adopter la fameuse et fâcheuse maxime : « Malheur aux vaincus! » Bien des vaudevillistes plus ou moins civilisés — je ne dis pas tous — ont pensé à ce sujet comme le Gaulois barbare. Seulement ce n'étaient pas des sacs d'or qui, comme à Rome, pesaient dans le plateau de la balance qu'il fallait soulever : il a suffi de sacs de gros sous.

Félix-Henri.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE.)

(Voir p. 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262, 282, 290, 319 et 348.)

J'ai annoncé toutes mes nouvelles à notre curé ce matin. Il n'a manifesté aucune surprise. Il connaissait depuis longtemps les pensées d'Hermine au sujet de sa vocation. « J'étais son seul témoin, m'a-t-il dit. Quand elle a déclaré qu'elle désirait que son cousin épousât sa sœur, sa résolution de se faire religieuse étant prise irrévocablement, Mme des Haudiers a cru à une générosité exagérée, à une exaltation de sentiments qui ne pouvait être sérieusement écoutée. Elle m'a écrit pour me demander s'il était vrai qu'Hermine m'eût communiqué son projet de se faire fille de Saint-Vincent de Paul. Ma réponse a été un véritable témoignage en sa faveur. Elle avait arrangé cela avec le bon Dieu, il y avait déjà un certain temps. Je l'ai vue à Saint-Clément soigner des pauvres, et je puis vous assurer que l'ordre admirable de Saint-Vincent fait là une bonne acquisition. » Nous avons beaucoup parlé vocation, et il a traité cette question si difficile avec une véritable supériorité. Ses réflexions m'ont préoccupée. Notre société avec ses exigences a créé une troisième vocation ou plutôt elle a changé en une règle qui se généralise ce qui n'était qu'une rare exception. L'amour-propre, le goût des distinctions, les nécessités croissantes du luxe, le dédain des mœurs simples et antiques, ont multiplié les vieilles filles. Il n'est pas de goujat qui ne cherche une femme avec une grosse dot, ou qui ne désire une femme brillante, ou une femme qui lui soit de quelque point supérieure ; il n'est pas de jeune fille, si ordinaire qu'elle soit, qui ne rêve un mari supérieur à son père. Le catholicisme, ce grand guérisseur, est venu, comme toujours, remédier à ce mal. Il a préparé à la vieille fille une sorte d'apostolat séculier qui la sauvegarde de l'égoïsme et des cuisants regrets. Elle se place tout naturellement entre la femme du monde et la religieuse,

elle garde la liberté de l'une et se montre à l'occasion dévouée comme l'autre. Elle cherche dans sa famille, parmi ceux qu'elle aime, le vieillard dont sa conversation charme les longs ennuis, l'orphelin qui a besoin d'affection et de direction, l'affligé auquel ses consolations sont nécessaires. Et si, du côté de la famille, tout lui manque, elle a encore, elle a toujours la grande famille chrétienne des pauvres. Là elle peut soulager, instruire, consoler, opérer le bien, mériter la confiance et le respect, semer le bienfait, récolter l'affection. Au fond de toute vie sérieuse, existe-t-il autre chose qui vaille un regret raisonné? Dans sa vie il y a moins de joies, mais aussi moins de douleurs, moins de soucis surtout.

Si Jeannette pouvait lire ce que j'écris sur le célibat, elle me dresserait tout de bon un autel dans son cœur.

Pendant que je disserte sur le célibat, Marie des Haudiers vogue à pleines voiles vers ce vaste port de la vie qui s'appelle le mariage. Elle va y jeter l'ancre, c'est une destinée à jamais fixée. J'ai refusé d'assister aux noces à cause de mon père qui n'est pas bien et que je n'aurais pas voulu laisser seul en ce moment. Il n'y aura pas de fêtes. Ce mariage se fait entre une mort et une profession religieuse, il aura un caractère de gravité presque triste. Au milieu de son bonheur, Marie ne m'oublie pas. J'ai reçu hier une lettre d'elle pleine des plus affectueuses protestations. Le lendemain de son mariage, elle partira pour l'Allemagne. Visiter les bords du Rhin est devenu une affaire de mode. Pour elle ce sera mieux qu'un voyage obligé. Elle me promet des lettres de descriptions. Je la voudrais partie et... revenue.

Le temps est d'une sérénité ravissante. Dans le jardin, le feuillage des arbustes est couvert de gouttelettes de rosée. Après avoir fait briller comme des diamants ces gouttelettes limpides, le soleil les boira.

Je sors souvent. Mon père est mieux et il a repris ses promenades habituelles. Comme lui j'aime de plus en plus le dehors, et j'y cherche mes distractions. La maison est pour moi un atelier, c'est dans le jardin, dans le verger, dans les prairies que se passent mes récréations.

Emma est revenue, et son mari me demande d'aller passer avec elle ces premiers jours pendant lesquels ses souvenirs pénibles vont reprendre une nouvelle force. A Landergast, tout lui rappelle celle qui n'est plus et la tristesse est inquiétante dans l'état de santé où elle se trouve. Je regrette un peu de quitter la Maraudière dans ce beau mois de mai qui va finir. Après tous ces départs, toutes ces séparations, j'ai eu des semaines d'amère tristesse; mon isolement me pressurait le cœur. Mais la patience et l'habitude sont les forces latentes qui triomphent de toutes les impressions, et le calme s'était fait. J'aurais voulu m'en pénétrer, m'en saturer; mais le retour subit d'Emma me ramène à la ville, c'est-à-dire au changement, au bruit.

J'ai repleuré avec Emma l'amie excellente que nous avons perdue et je mets tous mes soins maintenant à la distraire. Nous nous occupons beaucoup l'esprit. Nous parlons d'art, de littérature. En ce moment elle regrette, en qualité de musicienne, Giacomo Meyerbeer, que la mort a frappé à soixante-treize ans. C'était un grand, un puissant génie musical. Presque tous ses opéras méritent le nom de chefs-d'œuvre et il n'y a pas dans le monde entier une personne instruite qui ignore le nom de *Robert le Diable*, des *Huguenots*, du *Prophète*, les trois grandes œuvres dramatiques qui immortaliseront sa gloire.

J'assiste tous les jours avec Emma aux derniers exercices du mois de Marie. Nous avons choisi la chapelle d'un couvent situé un peu hors ville. J'aime beaucoup cette halte pieuse de la fin de la journée, ce repos religieux du soir. L'âme chrétienne a des tendresses particulières pour la sainte mère du Christ. Elle aime à voir Marie élevée sur un trône de gloire, à regarder sa statue entourée de lumière et de fleurs. A ses pieds se déposent le fardeau intérieur, les douleurs intimes, les tourments de l'âme, les désillusions du cœur, et le soulagement et l'espérance renaissent. Et quelle chose charmante que le retour! On marche environné de calme et de silence, les yeux sur un ciel pur où ne rayonnent plus les clartés éblouissantes du soleil, mais où pâlissent les douces lueurs de la lune. On trouve bien malheureux ceux qui rêvent de rendre vide de la Divinité ce beau ciel où resplendissent pour l'œil chrétien de divines et bien consolantes espérances.

La ville de Nîmes pleure son poëte. Reboul est mort. C'était un grand poëte, un honnête homme et un fervent chrétien. La célébrité vint le chercher dans une humble boutique de boulanger, et Lamartine lui a assuré de son vivant un droit à l'immortalité en lui dédiant *le Génie dans l'obscurité*.

Le Dernier Jour, *les Poésies nouvelles*, *les Traditionnelles*, seront ses principaux titres devant la postérité. Il vécut humble, mais honoré, respecté, aimé. Sa ville natale entoure d'honneurs la tombe du poëte-boulanger, et elle a raison. Il méritait l'honneur public des funérailles solennelles qui lui ont été faites, et l'oraison funèbre prononcée devant son cercueil frappe singulièrement. Est-ce l'histoire d'un de nos contemporains qui se raconte ainsi? Ce caractère plein de grandeur et de simplicité, cette inébranlable fermeté d'âme et de conviction, cet amour vrai de l'obscurité, cette modestie profonde du talent, sont-ils bien de notre temps?

Les exercices du mois de Marie viennent de finir par une procession aux flambeaux. Nous avons parcouru les rues et les places pavoisées et illuminées. Le recueillement est loin d'être général, la foule çà et là est dissipée, bruyante et tumultueuse, il y a trop de mouvement,

trop de bruit. Pour les uns c'était un spectacle, pour d'autres une distraction, mais il est consolant de le reconnaître, l'âme a toujours son moment. Dans ces yeux qui se levaient parfois vers le ciel sombre et profond, plus d'un rayon de foi, d'espérance ou de désir passait; devant cette procession nombreuse qui marchait lentement en répétant les chants sacrés, plus d'un sourire s'effaçait, plus d'une tête s'inclinait pensive dans l'ombre. Le sentiment religieux s'éveillait forcément et dominait un instant les passions de la terre; il n'y a pas d'âme qui parfois ne ressente la soif du divin.

Et la puissance de ce sentiment qui lie l'humanité tout entière à Dieu se révélait hautement devant cette foule immense, au fond plus respectueuse et plus attendrie qu'elle ne le paraissait. Je me le disais en la regardant onduler sous mes yeux : dans cette masse vivante, pour un impie il y a cent croyants.

Le bruit des cloches, la vue des lumières, me tiennent éveillée, et j'écris ces impressions au murmure décroissant qui monte vers moi des rues de la ville.

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —

LES EXPOSITIONS

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

(Voir pages 309 et 345.)

III

Lorsqu'on voit avec quelle prodigieuse rapidité l'industrie marche, en multipliant ses produits, on se demande si les expositions pourront, dans l'avenir, être internationales en même temps qu'universelles. Quelques personnes prétendent que les concours continueront à être internationaux, mais qu'ils auront lieu par groupes d'industries spéciales. Comme nous avons l'exemple, par notre exposition des beaux-arts, du peu de goût que le monde professe pour ces réunions annuelles dans lesquelles on ne rencontre qu'un genre unique de produits, nous espérons qu'on n'en est pas encore réduit à restreindre la variété des objets exposés. En très-peu d'années (seize ans), les expositions ont acquis un développement surprenant et il a fallu chaque fois construire des palais de plus en plus gigantesques; cela est un fait. Mais, d'un autre côté, la forme adoptée pour l'Exposition de 1867, paraît assez heureuse, et la combinaison d'un palais offrant une grande surface et entouré d'un parc d'une superficie encore plus considérable, nous semble résoudre le problème difficile qu'on s'était proposé. Ajoutez qu'il fallait un endroit distinct pour les chevaux et les animaux domestiques, en même temps qu'un champ d'expériences pour les machines agricoles. Or, tout cela est séparé, sans être éloigné du palais du champ de Mars. On a dit, en outre, qu'on devrait séparer la peinture et les œuvres d'art des autres objets exposés, qu'au point de vue *productif*, cela était même indiqué. A notre jugement, rien n'est plus faux.

L'art est indispensable dans beaucoup d'industries et souvent a besoin lui-même des autres branches de la science, qui lui fournissent de nouveaux procédés et de nouveaux sujets d'étude et de travaux. Pourquoi séparer la source du fleuve?

D'un autre côté, bien des personnes viendont à Paris visiter l'Exposition et iront une fois et une seule fois au champ de Mars, parce que cela fait époque dans la vie de voir réunis les produits du monde entier. Ces personnes qui verront les œuvres d'art placées dans le champ de Mars, n'iraient pas toutes les étudier dans un autre endroit. En voici la preuve. En 1855, les œuvres d'art étaient séparées des produits exposés au Champs-Élysées; or, il n'y eut pas un million de visiteurs pour les arts, tandis qu'on en compta plus de quatre millions pour les produits.

Ainsi pas d'expositions internationales partielles. Tout le monde y perdrait : les exposants, qui seraient bien vite dégoûtés de transporter leurs produits à grands frais, et de venir eux-mêmes dans les centres tels que Paris ou Londres, s'ils n'y rencontraient plus l'appât qui les y attire; je veux dire sans rencontrer beaucoup de visiteurs, dont ils ont l'espoir de faire des acheteurs. Disons encore que les fabricants ont besoin des concours universels, où ils puisent l'idée d'améliorations à apporter, soit aux machines, soit aux produits. Enfin, si l'on entreprenait de faire des expositions partielles, c'est à peine si, pour voir tous les genres de produits les uns après les autres, une longue existence suffirait.

Ceci dit, une question se présente naturellement à l'esprit. Comment doit-on ranger les produits dans une exposition universelle et internationale? Faut-il grouper ensemble tous les produits similaires? ou bien faut-il les ranger par nationalité?

Dans le premier cas, vous trouvez des inconvénients. Souvent une nation a, si je puis m'exprimer ainsi, une spécialité, hors de laquelle son industrie se réduit à fort peu de chose. Puis, si le visiteur veut connaître les productions d'une contrée, il lui est impossible d'aller de classements en classements chercher, ici les tissus, là les machines, plus loin les denrées alimentaires. En un mot, il ne peut embrasser d'un coup d'œil l'état industriel d'un pays et cela est fâcheux. C'est reproduire les expositions partielles au sein de l'exposition générale.

Si, par contre, vous rangez les produits par nationalité, vous rencontrez encore des inconvénients, moindres, je le reconnais, mais pourtant réels. Ainsi, les hommes spéciaux pourront juger plus difficilement des progrès faits dans une branche, quand il faudra aller de pays en pays, au lieu de parcourir un seul groupe. Et pourtant il est difficile de trouver un autre classement, car chaque pays est maître de l'espace qui lui est alloué, et a tout

avantage à s'organiser chez lui et comme il lui convient, puisqu'il paye lui-même son installation, ses vitrines et toutes les constructions accessoires. On ne lui donne, en effet, que l'emplacement, et il doit s'y installer à ses frais et à sa guise. Ceci ne pourrait avoir lieu si l'on adoptait un autre genre de classement que celui où les exposants sont groupés par nationalité.

Ce qu'il y avait de désirable, c'était de combiner les deux genres de classement de manière à réunir les avantages de l'un et de l'autre. Or, cela n'est pas impossible, car dans toutes surfaces il y a deux faces : largeur et longueur. Or, rangez les produits similaires selon la longueur, et placez les nationalités dans la largeur; en d'autres termes, admettant que la surface soit un cercle, les divisions par produits similaires seront des zones, et celles par nationalités des secteurs. C'est cette ingénieuse idée qui a prévalu. Le genre de classement que j'ai indiqué ne pouvait être adopté qu'à la condition expresse qu'il n'y aurait pas, comme en 1855, d'annexes, car dans ce cas il n'y a plus de divisions complètes possibles, et l'éparpillement est de rigueur. Aussi a-t-on étudié à l'avance l'emplacement désirable, de manière à placer l'exposition entière sous un même toit.

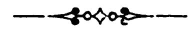
Le palais du champ de Mars est de plain-pied, et c'est encore un progrès. On avait pu se convaincre de ce qu'il y avait de malencontreux dans l'idée d'étages superposés dont les plus élevés sont délaissés par le public. En outre, la construction principale est entourée d'un espace vide permettant un accès plus facile sur plusieurs points à la fois. Au reste, certaines spécialités de produits ne peuvent être placées qu'en plein air. C'est de l'expérience acquise dans les expositions précédentes qu'on a conclu qu'il fallait autour du palais un parc deux fois plus grand que le palais lui-même. Le parc du champ de Mars a cette proportion.

Un autre débat s'est élevé dans le principe pour savoir si le champ de Mars était bien le meilleur emplacement pour la solennité industrielle de 1867. Plusieurs autres endroits avaient été proposés; mais la commission s'est accordée à trouver que l'immense surface qui s'étend entre la Seine et l'École militaire était ce qu'il y avait de préférable au point de vue de la facilité d'accès, tant pour les produits exposés que pour les visiteurs. En tout cas, c'était l'endroit le plus économique qu'on pût choisir, car il n'y avait aucun bâtiment à déplacer, personne à exproprier. Le terrain étant libre, il restait à l'approprier à sa nouvelle et passagère destination, car il est peu probable que le palais déjà trop petit pour les besoins présents, malgré son grand développement, puisse servir aux expositions futures, si celles-ci suivent la loi de progression que nous avons eu l'occasion de signaler. Quel inconvénient peut-on trouver au champ de Mars situé à une distance convenable de tous les quartiers du centre de Paris, de ceux qu'on appelle les beaux quartiers, et où les autres arrondissements parviendront facilement par le chemin de fer de ceinture qui entoure la ville? On n'a pu faire qu'une seule objection : il ne sera plus possible d'y passer les revues! Plaisante objection, quand à des revues de soldats doit être substituée une revue des chefs-d'œuvre de l'art et des merveilles industrielles du monde entier. On passera les revues militaires ailleurs, dans les plaines de Grenelle où l'on fait la petite guerre. Disons-le donc, le champ de Mars était l'emplacement le plus convenable.

La grande réunion de cette année fait naître, dit-on, une foule d'industries et d'inventions ingénieuses. Les *trouveurs* de l'industrie qui, dans notre siècle positif, ont remplacé les *trouvères* du moyen âge, obtiendront-ils les résultats qu'ils désirent? C'est leur affaire et non la nôtre. Contentons-nous de mentionner la plus récente de ces trouvailles qui, à vrai dire, ne laisse pas que d'être assez opportune. Les *boussoles de l'Exposition* sont un petit instrument moins grand qu'une montre qui peut se mettre dans la poche du gilet et avec lequel il doit être impossible de se perdre dans le palais du champ de Mars. Vous connaissez la boussole ordinaire? Collez sous les aiguilles un cercle de papier sur lequel est figurée la forme extérieure du palais avec ses divisions principales; le tout tracé sur un rectangle blanc ayant à chacun de ses côtés une de ces dénominations : *Paris*, *Grenelle*, *Seine*, *École militaire*, et quel que soit le porteur, il lui sera difficile de se perdre dans le dédale universel, à moins qu'il n'ait perdu la boussole.

La tâche que je me suis imposée, c'est de remplacer par des indications intelligentes les indications purement physiques du petit instrument que je viens de nommer, de façon que les lecteurs pourront, le journal en main, dire qu'eux aussi ont leur boussole. S'ils le disent, ce sera pour moi un véritable succès.

ALFRED NETTEMENT FILS.



ADIEU

Si la mort a flétri son ravissant visage,
Éteint son œil brillant, brisé son corps si beau,
Du moins l'âme immortelle échappe à cet outrage,
Et je la crois vivante, au seuil de son tombeau.

Dieu dit à la Mort : Frappe! — elle a frappé, son aile
Toucha ton front charmant qui se pencha soudain.
Un jour suffit, un jour! Alix, mon cœur fidèle
Eût voulu que ce jour n'eût pas de lendemain.

Morte dans ta beauté, morte dans ta jeunesse,
Morte aimée! Ah! le ciel a d'étranges rigueurs.
Rien n'a pu te sauver, ni larmes ni tendresse;
Dieu te réservait-il d'ineffables bonheurs?

Car souvent tes yeux purs se détournaient du monde,
Tu rêvais de repos, de calme, de vertu;
Ton rêve est accompli, dors dans ta paix profonde,
Mais nos sanglots amers, dis-moi, les entends-tu?

Vis donc, sœur adorée, et des sphères divines,
Suis-nous dans les sentiers arides, désolés,
Où l'éternel regret a semé les épines
Qui blesseront toujours nos fronts inconsolés.

Je crois à ton bonheur, ô mon beau lis sans tache,
Tu refleuris là-haut, près du Verbe éternel;
Je voudrais déchirer le voile qui te cache,
Et mon cœur donne au tien rendez-vous dans le ciel!

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

VERSAILLES SOUS LOUIS XVI

(Voir pages 26, 39, 92, 118, 141, 174, 191, 237 et 278.)

Nous voici arrivés à ces tristes jours où une populace en délire se précipite sur le château de Louis XIV pour en arracher son petit-fils et le conduire à Paris, c'est-à-dire au centre de la révolution. La confusion la plus grande remplit tout à coup le palais ; plus de sept cents gentilshommes se pressaient dans les galerie; et l'approche des bandes parisiennes annoncées à tout instant ajoutait encore à ce trouble; mais au milieu de ces craintes une femme parée d'un gros bouquet et montrant une singulière gaieté se faisait remarquer dans l'œil-de-bœuf, c'était la fille du ministre Necker, la baronne de Staël.

Cependant les bandes parisiennes étaient arrivées jusque sur la place d'armes, des femmes hideuses comme les furies semblaient les conduire, et, agitant leurs piques, elles criaient: « Du pain!» Le futur septembriseur Maillard était à leur tête. Voilà cette force populaire qui venait se ruer sur les fidèles défenseurs de la royauté, à la hâte rangés en bataille dans la cour du château : « Les gardes-suisses avaient été mis en bataille « à droite sur la place d'armes. Le régiment de Flan« dres avec la maréchaussée et les deux cents chasseurs « tenaient la gauche, et huit cents gardes du corps à « cheval étaient rangés devant la grille de la cour des « ministres. Un piquet de Suisses gardait chaque porte « extérieure. Les gardes du corps étaient postés aux « issues intérieures. »

Malheureusement la défense du château fut confiée à M. d'Estaing, commandant de la garde nationale de Versailles. Il avait des opinions trop révolutionnaires pour repousser l'attaque de la révolution avec la vigueur nécessaire.

« Aussi les personnes qui observaient par les croisées « du salon d'Hercule furent bientôt témoins d'un « étrange et douloureux spectacle. Elle virent un mou« vement de fluctuation se manifester dans la garde « nationale de Versailles; puis tout à coup un officier « des gardes du corps qui chassait devant lui un pertur« bateur qui portait l'habit de la garde nationale de « Paris, et le frappait à coups de plat de sabre parut at« teint d'un coup de fusil parti des rangs de la garde « nationale de Versailles. Des fenêtres du salon d'Her« cules, les femmes effrayées le virent tomber, puis on « l'emporta dans la cour intérieure et de là chez le comte « de la Luzerne, ministre de la marine. On apprit bien« tôt que cet officier était M. de la Savonnière, et qu'en « tombant mortellement atteint, il avait encore eu le « temps de s'écrier : « Mes amis, ne me vengez pas, « attendez les ordres du roi et défendez-le bien. » On « comprend quelle fut l'émotion des spectatrices de « cette scène ; plusieurs étaient mariées à des officiers « des gardes du corps qui étaient à leur poste sur cette « place où M. de la Savonnière venait de recevoir la bles« sure dont il mourut quelques jours après. »

On le sait, défense avait été faite aux gardes du corps de répondre aux coups de fusils des bandes parisiennes qui continuaient à s'approcher. Déjà un serviteur dévoué, le comte de Calvimont, avait fait dix lieues à pieds évitant les bandes parisiennes pour venir annoncer que la Fayette lui-même arrivait à la tête de la garde nationale et suivi de la multitude. Les conduisait-il? était-il conduit par elles?

Pendant que le trouble était au château, l'assemblée nationale avait été envahie. Maillard, une épée nue à la main, avait pénétré dans la salle suivi de ces femmes qui criaient toujours : « Du pain! » L'assemblée ne trouva rien de mieux à faire que de voter et signer un décret sur les subsistances et d'envoyer le président en personne le porter au roi. Mounier, suivi d'une douzaine de ces femmes à moitié nues et à peu près ivres, se dirigea vers le château. A la vue du roi leur fureur se calma; l'impassible Louis XVI leur demanda ce qu'elles voulaient. « Du pain! » répondirent-elles avec moins d'assurance. La réponse du roi les désarma et l'une d'elles se jeta sur sa main pour la baiser. Le roi l'embrassa et de ces bouches qui voulaient maudire s'échappa une fois encore ce cri de : *Vive le roi!* si peu d'accord avec les scènes de ces jours. Celles qui ne les avaient pas suivies les reçurent avec des cris de rage et l'on eut peine à les préserver de leur fureur. On assure qu'au moment où les bandes parisiennes semblaient prêtes à envahir le château, Mme Adélaïde, tante du roi, prononça avec sang-froid cette noble parole : « Nous leur apprendrons à mourir. »

Cependant M. de la Fayette était arrivé à dix heures du soir et il prit la garde extérieure du palais. Sa sécurité trop grande rendit possibles les scènes de cette affreuse nuit : les grilles des cours enfoncées dès l'aube du jour, le massacre des gardes du corps, cette lutte héroïque de Varicourt devant la porte de la reine, cette

mort non moins héroïque de Miomandre de Sainte-Marie, s'écriant en tombant : « Sauvez-vous, madame, sauvez-vous! » La reine entendant ce cri se jeta à bas de son lit et se précipita dans l'appartement du roi par un corridor secret. Elle y trouva le dauphin encore à moitié endormi que son père venait d'emporter à travers les corridors souterrains qui séparaient leurs appartements. Madame Royale, Madame Élisabeth, Monsieur, s'étaient comme donné rendez-vous dans cette pièce, peut-être pour mourir. La Fayette comprit qu'il était de son honneur de tout faire pour les sauver. Il pria le roi de se montrer au balcon de la cour de marbre. La reine, qui n'a pas voulu quitter Louis XVI, le suivit avec son enfant. Ce fut alors que retentit ce cri : « Point d'enfants! » La reine repoussa ses enfants en arrière, et pâle, mais toujours majestueuse, elle vint montrer seule son front intrépide. Deux coups de feu partirent, et les balles se logèrent dans le chambranle de la croisée ; un témoin oculaire, le comte de Neuilly qui, alors enfant, assistait à cette scène avec sa mère, raconte cette circonstance dans ses Mémoires récemment publiés par son neveu, M. de Barberet. Ce courage héroïque fit taire un moment les fureurs de la foule. Elle cria : « Vive la reine! vive le roi! vive la reine! » Cris dérisoires. La révolution avait exigé, avait obtenu leur départ pour Paris, et leur séjour à Paris, dans cette ville où les forces révolutionnaires étaient maîtresses, les conduisait à la mort.

Cette affreuse matinée du 6 octobre ne se termina pas sans que le convoi de la monarchie prit la route de la capitale. Près de deux mille voitures suivaient le carrosse royal, qui mit huit heures à parcourir ce funèbre trajet, précédé, accompagné des hordes furieuses qui portaient triomphalement au bout des piques les têtes des gardes du corps, coupées pendant cette horrible nuit.

Louis XVI et Marie-Antoinette disaient au château de Louis XIV un éternel adieu.

Renée de la Richardays.

— La fin prochainement. —

LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232, 252, 281, 293, 315, 330 et 350.)

Il y eut un moment où tout s'arrêta en France, l'éducation comme le reste : la vie sociale semblait suspendue par la Révolution française, arrivée à son paroxysme de fureur et de crimes ; c'est l'époque que M. Mortimer-Ternaux a retracée en écrivant l'*Histoire de la Terreur*. Dans le sentiment qu'éprouvèrent les contemporains de cette redoutable crise, il y avait quelque chose de l'émotion que l'an 1000 fit ressentir à nos lointains aïeux ; la Révolution aussi était la fin d'un monde. Le présent était si terrible, la vie si incertaine et si précaire, qu'on songeait peu à l'avenir. Cette génération, qui vivait le pied sur l'échafaud, n'avait pas le loisir de préparer les enfants à un temps qu'ils n'étaient peut-être pas destinés à voir. Les couvents avaient été fermés, comme on l'a vu dans le récit que nous avons fait de la fin de Saint-Cyr ; les religieuses vouées à l'éducation étaient dispersées, la tradition semblait être perdue.

Quand les eaux de cet autre déluge commencèrent à baisser, on vit de tous côtés sortir des ouvriers de reconstruction. La plupart de ces ouvriers appartenaient au régime précédent; on sait que lorsque le premier consul Bonaparte entreprit de rétablir l'organisation financière complétement détruite, il appela le premier commis des finances de l'ancien régime, Gaudin, qui lui rapporta la tradition, et qui devint sous l'Empire le duc de Gaëte. Il arriva quelque chose de pareil pour l'éducation des femmes.

A Saint-Germain-en-Laye vivait, après le 9 thermidor, dans une profonde retraite, une femme intelligente, très-instruite, appartenant à la société polie, et qui avait vu le dix-huitième siècle au moment de son plus grand éclat, et la cour à la fin du règne de Louis XV et pendant tout le règne de Louis XVI : c'était Mme Campan. Quelques détails rétrospectifs sont ici nécessaires, car il faut tâcher de faire connaître la femme qui, soit par elle-même, soit par les institutrices qu'elle forma, soit par les élèves qui sortirent de son établissement et qui occupèrent les premiers rangs de la hiérarchie sociale pendant les quatorze premières années du dix-neuvième siècle, exerça une grande influence sur l'éducation des femmes de son temps.

Jeanne-Louise-Henriette Genest naquit le 6 octobre 1752 ; son père était premier commis aux affaires étrangères. Il songea de bonne heure à produire sa fille à la cour, et, pour suppléer à ce qui lui manquait du côté de la naissance, il n'omit rien pour lui assurer une brillante éducation. A ce point de vue, il y eut des analogies entre la première jeunesse de Mme Campan et celle de Mme de Genlis. Toutes deux sont heureusement douées de la nature ; elles ont des aptitudes pour les arts, les langues, la littérature, et elles rencontrent des maîtres brillants qui les initient aux différentes connaissances dont se compose, au dix-huitième siècle, le programme le plus complet d'une éducation féminine. Le Vénitien Goldoni, que l'Italie a un peu témérairement surnommé son Molière, mais qui est certainement le premier auteur comique de l'autre côté des Alpes, fut son maître d'italien ; Albanèse, son maître de chant. Son père vivait dans la société de Duclos, Thomas, Marmontel, du savant voyageur Rochon de Chabannes et de Barthe ; ces hommes d'intelligence se plurent à aider de leurs conseils une jeune personne aussi heureusement douée que l'était la fille de leur ami. Duclos et

Marmontel l'exercèrent par leurs conseils et leurs exemples à l'art difficile de la lecture et de la déclamation. On peut donc dire que la seconde éducation de Mlle Genest se fit dans un de ses salons lettrés du dix-huitième siècle, où les plaisirs de l'esprit étaient vivement goûtés, mais où les principes de la religion trouvaient peu de garanties.

Cette éducation se termina vite ; à l'âge de quinze ans, Mlle Genest était excellente musicienne, elle lisait et elle déclamait à merveille ; elle parlait avec une égale facilité l'italien et l'anglais, lorsque, par la protection de quelques dames de haut parage, elle fut nommée lectrice de Mesdames, filles de Louis XV.

La cour s'ouvrait devant elle, mais la cour dans sa partie la plus honnête, et tout à la fois la plus sévère et la plus triste. Mesdames, filles du roi, menaient une vie de recueillement et d'austérité, et personne n'ignore que de l'appartement qu'elles occupaient au château de Versailles, Madame Louise de France sortit pour aller édifier et parfumer le Carmel de ses vertus. Mlle Genest, enfermée dans cette partie du château, asile inaccessible sur le seuil duquel les scandales de Louis XV venaient expirer, vivait surtout sous la vigilante protection de Madame Victoire, qui ne se lassait point de travailler à l'aiguille et d'entendre lire pendant son travail. Tandis que bien des personnes enviaient l'existence de la jeune lectrice, et que, par un mirage de leur imagination, cette existence leur paraissait dorée des rayons de la faveur et embellie des plaisirs qu'on goûte à la cour, les journées de Mlle Genest s'écoulaient monotones et tristes dans l'intérieur solitaire de Mesdames de France. A peine apercevait-elle le roi quand il venait visiter ses filles. Louis XV ne lui parla qu'une fois et il faut que les paroles du roi lui aient paru une faveur bien singulière, pour qu'elle ait transmis à la postérité le souvenir de celles qu'il lui adressa ; elles n'avaient, en effet, rien d'agréable ni de flatteur. Un jour donc, en passant par l'appartement de ses filles pour se rendre à la chasse, le roi s'arrêta brusquement en face de la jeune lectrice :

« Mademoiselle Genest, lui dit-il, on assure que vous êtes fort instruite et que vous savez quatre ou cinq langues étrangères.

— Sire, je n'en sais que deux.

— Lesquelles ?

— L'anglais et l'italien.

— Les parlez-vous familièrement ?

— Oui, sire, très-familièrement.

— En voici bien assez pour faire enrager un mari. »

Alors Louis XV, riant de bon cœur de ce coup de boutoir que ne se serait pas permis la royale courtoisie de son aïeul Louis XIV, s'éloigna en laissant Mlle Genest tout interdite de ces paroles, qui lui parurent ensuite presque des titres de noblesse. Il ne s'agissait pas de ce que le roi lui avait dit ; tout était là : le roi lui avait parlé.

Il se fit une éclaircie dans la vie de la jeune lectrice à l'époque du mariage du dauphin avec la jeune archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette, en 1770. La nouvelle dauphine visitait souvent ses tantes ; le rapprochement des âges, — Mlle Genest avait alors dix-huit ans ; — la conformité des goûts, — Marie-Antoinette aimait la musique et se plaisait à chanter des ariettes de Grétry, — lui inspirèrent un penchant marqué pour la lectrice de Mesdames de France. Quand la dauphine chantait, Mlle Genest l'accompagnait sur la harpe ou sur le piano. Cette faveur naissante fit faire à Mlle Genest un beau mariage ; elle épousa M. Campan, appartenant à une famille de Béarn, et dont le père avait été secrétaire du cabinet de la reine. Pour faciliter ce mariage, Louis XV fit don de cinq mille livres de rentes à la mariée, et Marie-Antoinette se l'attacha en qualité de femme de chambre, en l'autorisant à continuer auprès de Mesdames ses fonctions de lectrice, et à cumuler ainsi les appointements des deux places. Elle y joignit même la promesse de l'élever au rang de première femme, et Mme Campan occupa, en effet, au bout de quelques années, ce poste qui, avec les accessoires, rapportait au titulaire un revenu annuel de cinquante mille francs. La première femme de la reine avait en outre des prérogatives importantes : elle avait la garde des diamants, le maniement de la cassette de la reine, le payement des pensions et des gratifications, et, par suite, elle était initiée à la vie intérieure de la reine. C'est à cette circonstance que nous devons de précieux détails contenus dans les *Mémoires sur la vie privée de la reine de France*, publiés par Mme Campan à l'époque de la Restauration.

Ce qui rend ces mémoires si intéressants, c'est que pendant près de vingt ans, de 1772 jusqu'en 1789, Mme Campan eut une grande part à la confiance de la reine. Cette confiance commença à décliner lorsque les premiers souffles de la Révolution se firent sentir. Les liaisons de Mlle Genest, on l'a vu, avaient été avec le parti philosophique, les liaisons de Mme Campan furent avec le parti des novateurs politiques. Elle eut surtout des intelligences suivies avec M. Théodore de Lameth. Les constitutionels de 1789 n'étaient pas, il est utile de le rappeler, ce qu'ils furent plus tard, quand ils se retournèrent pour tâcher d'arrêter le flot révolutionnaire qui montait toujours, et Théodore de Lameth faisait partie du petit groupe de novateurs impatients auxquels Mirabeau criait dans la Constituante : « Silence aux trente voix ! » La reine cessa donc à bon droit d'accorder sa confiance à une personne qui avait des intelligences avec les adversaires de la royauté. Cependant elle ne crut pas pouvoir l'éloigner de son service. En 1789, cette grande et malheureuse reine avait tant d'ennemis qu'elle ne voulait pas se faire une ennemie nouvelle, et une ennemie d'autant plus dangereuse que Mme Campan aurait été une dangereuse ennemie. La première femme de Marie-Antoinette savait bien des secrets, non pas les secrets de la

reine, qui n'avait rien à cacher, car elle était irréprochable, mais les secrets de la cour; elle aurait pu travestir les actions les plus innocentes, supposer des intentions coupables, et pourvu qu'elle eût attaqué Marie-Antoinette, elle aurait été crue, car l'opinion, pervertie par d'odieux libelles et des calomnies infâmes, était disposée à croire tout le mal qu'on dirait de la reine; il n'y avait que le bien auquel elle ne voulait pas croire, même quand il frappait tous les yeux. La Reine dissimula donc avec Mme Campan; elle affecta de croire que sa première femme n'avait des liaisons avec un parti hostile, à la cour, que pour tenir le roi au courant des menées de ce parti. Mme Campan affecta, de son côté, d'être persuadée qu'elle avait conservé toute la confiance de la reine, et ce compromis se prolongea jusqu'à la journée du 10 août 1792.

J'expose ici l'opinion des auteurs de mémoires et des biographes les plus autorisés, sans dissimuler qu'il plane sur cette question un nuage qui n'a pu être complétement dissipé.

D'un côté, on a fait observer que le roi et la reine choisirent une semaine où Mme Campan n'était pas de service pour tenter le voyage de Varennes, dont l'issue fut si funeste. De l'autre côté, Mme Campan raconte dans ses Mémoires, peut-être avec l'intention d'aller au-devant des soupçons, qu'à l'époque du voyage de Varennes elle n'était pas à Paris, obligée qu'elle avait été d'accompagner son beau-père aux eaux du Mont-Dore. Elle reprit son poste auprès de Marie-Antoinette, lorsque la famille royale, ramenée à Paris, au commencement d'août, subit aux Tuileries une sorte d'incarcération, prélude de la captivité du Temple. Quand la journée du 10 août éclata, Mme Campan était encore au château. Ce qui semble indiquer que, si le roi et la reine se défiaient de ses opinions, ils la croyaient cependant incapable de les trahir, c'est que le roi lui avait confié, la veille, un portefeuille rempli de papiers importants et de nature à compromettre les illustres captifs. C'étaient les pièces relatives aux négociations de la cour avec Mirabeau, l'état des pensions et dépenses supportées par la liste civile pour gagner des partisans à la cour, et susciter des ennemis à la révolution, la correspondance avec les princes émigrés, etc. Le même jour, la reine avait commis à ses soins un coffret contenant ses diamants, ses dentelles et d'autres objets précieux.

Mme Campan était renfermée, le 10 août, au château dans la salle où se trouvaient, après le départ de la famille royale, plusieurs dames de la cour, entre autre la princesse de Tarente, Mlle de Tourzel et les femmes de la reine, lorsque les bandes révolutionnaires se précipitèrent dans les Tuileries que les Suisses, d'après un ordre exprès de Louis XVI, venaient d'évacuer. Les piques et les sabres menaçaient Mme Campan, mais une voix cria : « On ne tue pas les femmes. » Puis la même voix ajouta : « Lève-toi, coquine, la nation te fait grâce. » Aussitôt cinq Marseillais saisirent Mme Campan sous les bras, et l'entraînant hors du château, la conduisirent chez son beau-père, après qu'elle eut trinqué avec eux chez une cabaretière, à la santé du peuple souverain. Cette délivrance, si étrange qu'elle puisse paraître au premier abord, n'a rien qui puisse être mis à la charge de Mme Campan. Elle ne fut pas la seule qui échappa ainsi au péril; dans le récit [1] que Mlle Pauline de Tourzel a tracé, de la manière dont elle fut sauvée ainsi que la princesse de Tarente dans cette sanglante journée, on rencontre, sauf l'incident de la santé de la nation bue au cabaret, des détails analogues. Le peuple, dans les journées révolutionnaires, est plein de fantaisies; il passe en un instant de la fureur à l'attendrissement, de la pitié à la barbarie. On dirait qu'il y a de la folie dans l'air, et qu'il se dégage des masses en mouvement je ne sais quelle électricité intellectuelle et morale qui donne le vertige. Enfin Mme Campan fut sauvée. Elle revit, le lendemain, 11 août 1792, la reine, qui la fit inviter à venir la trouver dans la cellule qu'elle avait occupée pendant la nuit aux Feuillants. C'était la dernière fois que Mme Campan devait paraître en sa présence. On a jeté des doutes sur la sincérité des efforts qu'elle raconte avoir faits pour être appelée au Temple. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que les personnes les plus inviolablement attachées au roi et à la reine, ou ne purent entrer au Temple, ou en furent bientôt arrachées, comme la princesse de Lamballe et Mme et Mlle de Tourzel.

Il est un point sur lequel l'apologie de Mme Campan a été plus faible, d'autant plus faible que ses explications n'ont pas été toujours les mêmes; que fit-elle de ce portefeuille rempli de papiers importants que le roi avait commis à sa garde la veille du 10 août, et de ce coffret qui renfermait les diamants de la reine? On lui a reproché, et ce reproche lui fut jeté un jour en face, en plein parloir d'Écouen, d'avoir livré ce portefeuille aux autorités révolutionnaires. Justement émue de cette accusation, elle rassembla quelques jours après la communauté d'Écouen, et raconta pour se disculper qu'après la journée du 10 août elle avait eu à subir des visites domiciliaires incessantes, et qu'elle s'était trouvée en butte à toutes les menaces et à toutes les avanies, parce qu'on la savait dépositaire de ce portefeuille important; à toutes ces menaces, à ces persécutions, elle avait opposé un refus inflexible, lorsqu'un jour les sbires de la police entrèrent chez elle, et, leurs baïonnettes appuyées sur la poitrine de son fils enfant, la menacèrent de le tuer si elle ne remettait pas le portefeuille entre leurs mains. Alors son courage faiblit et l'amour maternel l'emporta; elle livra le dépôt qu'elle avait jusque-là gardé [2].

[1] *Souvenirs de quarante ans; récit d'une dame de la Dauphine*, pages 135 et suivantes.

[2] Voir le supplément de la *Biographie universelle*, de Michaud, article *Campan*, écrit par Parisot.

Cette histoire a une couleur mélodramatique qui la rend suspecte On dirait un de ces tableaux imaginés par Mme de Genlis pour surexciter la sensibilité. Ce qu'il y a de pis, c'est que les Mémoires publiés en 1822 par Mme Campan apportent une variante qui modifie singulièrement le récit. D'après cette nouvelle version, Mme Campan n'aurait pas livré les papiers commis à sa garde par Louis XVI; elle les aurait confiés à une tierce personne dont elle tait le nom. Celle-ci, ne voulant pas conserver ces papiers compromettants et ne sachant qu'en faire, les aurait brûlés en présence de Mme Campan, en ne réservant qu'une pièce qui aurait servi à la justification du roi, dans le cas où la révolution lui ferait son procès. Cette pièce, il est vrai, n'a pas figuré au procès de Louis XVI, mais le roi ne l'avait point redemandée, et d'ailleurs, ce n'était plus entre les mains de Mme Campan qu'elle se trouvait. Ajoutons que ce second récit n'a point ce ton de certitude et d'affirmation souveraine qui dissipe les doutes. Mme Campan croit être sûre que les papiers ont été brûlés; s'ils ne l'avaient pas été, c'est qu'on aurait cruellement abusé de sa bonne foi. Mais pourquoi ne pas les avoir brûlés elle-même? Qu'avait-elle besoin d'une main tierce pour anéantir ces papiers compromettants qui, inutiles à tout le monde, pouvaient créer un si grand péril au roi? Voilà la réflexion qui se présente naturellement à l'esprit. En outre, ces deux versions contradictoires données sur le même fait par la même bouche, à peu d'années de distance, s'il faut en croire le biographe de Mme Campan, cette explication mélodramatique dans laquelle on voit les baïonnettes des sicaires de la police tournées contre la poitrine d'un enfant, et apparaissant pour disparaître comme une décoration de théâtre, il y a dans tout cela quelque chose de fâcheux et de suspect. Dira-t-on que les rumeurs accréditées contre la conduite tenue par Mme Campan pendant la révolution soient par là suffisamment justifiées? Non sans doute. Mais il reste un nuage sur sa vie. Il y a et il y aura probablement toujours quelque chose d'équivoque dans cette figure qui n'appartient d'une manière complète ni à la lumière ni à la nuit.

La seule chose certaine, c'est que la première femme de chambre de la reine parvint à se faire oublier par la Terreur. Pendant les plus mauvais jours de cette époque sinistre, elle s'était retirée au petit village de Coubertin, dans la belle vallée de Chevreuse. Le 9 thermidor la trouva là, isolée et vivant avec toutes les apparences de la gêne. Vers ce temps, elle avait engagé sa signature pour trente mille francs que devait son mari, et elle rapporte dans ses Mémoires qu'elle ne possédait plus qu'un assignat de cinq cents livres pour toute ressource. Elle avait été cruellement éprouvée : sa sœur, Mme Auguier, sur le point d'être arrêtée, s'était jetée par une fenêtre afin d'échapper, par le suicide, à l'échafaud, et elle était restée morte sur le coup; son beau-frère venait de mourir, son mari était malade, et il fallait pourvoir à l'éducation de son fils qui n'avait que neuf ans. Ce fut alors que Mme Campan songea à se servir des talents qu'elle avait acquis dans sa jeunesse. Elle avait toujours eu du goût pour l'enseignement [1]; elle pensa avec beaucoup de sens qu'après le 9 thermidor, un rayon de sécurité commençant à luire, la société française, qui ne sentirait plus le couperet du bourreau toujours près de l'atteindre, se préoccuperait de tout ce qui la préoccupait autrefois, et, en particulier, de l'éducation des jeunes filles, demeurée sans direction au milieu du naufrage universel de toutes choses. L'ouverture d'un pensionnat aurait donc des chances de succès : « Telle était ma pénurie, écrit Mme Campan dans ses Mémoires, que, hors d'état de faire imprimer des prospectus, j'en copiai cent de ma main et je les répandis parmi les gens de ma connaissance, qui avaient survécu à la tourmente. »

Qui aurait dit qu'en fondant cet humble pensionnat, Mme Campan jetait les bases du Saint-Cyr du nouveau régime?

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —



SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

SCÈNE PREMIÈRE

(Un fiacre s'arrête devant l'hôtel du *Phénix*, rue Saint-Jacques.)

Mme GRENOUILLET ET SIMPLET (dans le fiacre).

Mme GRENOUILLET. — Ah! c'est fort heureux! nous voici enfin arrivés à l'hôtel..... Je le reconnais..... Descends donc bien vite, Boniface, voir s'il y a deux chambres vacantes..... mais sur le derrière, entends-tu bien, à cause des voitures.....

SIMPLET. — Oui, oui, ma tante..... Sur le derrière, à cause des voitures... c'est-à-dire... du bruit...

Mme GRENOUILLET. — Va donc, dépêche-toi..... Il n'y aura peut-être plus de place!

SIMPLET. — Pardon, ma tante... . c'est..... c'est que mes jambes sont si bien embarlificotées dans vos sardines..... et puis votre sac de nuit..... Ah! les voici..... Maintenant, je descends.....

Mme GRENOUILLET. — Tu vas demander cette bonne madame Vichou; n'est-ce pas? Sur le derrière!...

SIMPLET. — N'ayez pas peur, c'est entendu.

Mme GRENOUILLET. — Et deux couvertures de laine sur mon lit?

[1] M. Parisot qui a écrit l'article consacré à Mme Campan dans la *Biographie universelle* de Michaud, s'exprime ainsi : « Les diamants, si elle les avait, ne pouvaient être ni montrés ni aliénés.... Il fallait se livrer à quelque travail pour redevenir riche, ou du moins pour acquérir le droit de le paraître. »

SIMPLET, entrant dans l'hôtel. — Très-bien !

M. VICHOU, l'arrêtant sur le seuil de la porte. — Que demande monsieur ?

SIMPLET. — Monsieur, je désirerais parler à Mme Vichou.....

M. VICHOU. — Pardon, monsieur, elle n'est pas ici.

SIMPLET. — Ah ! diable ! et pourrait-on savoir, sans indiscrétion?....

M. VICHOU. — Monsieur, ma mère s'est retirée des affaires depuis six mois déjà et m'a cédé son fonds.....

SIMPLET. — Tiens, tiens ! C'est donc à M. Vichou fils que j'ai l'honneur de parler ?

M. VICHOU. — A votre service, mylord.

SIMPLET, à part. — Tiens, il m'appelle mylord..... Je n'en reviens pas..... Comment madame votre mère a-t-elle pu se décider à quitter cet établissement qu'elle avait formé de ses propres mains ?

M. VICHOU. — Je vas vous dire, mylord, l'Exposition lui a fait peur !

SIMPLET. — Pas possible ?

M. VICHOU. — C'est comme cela ?

SIMPLET. — Il y a donc du danger?.... Et moi qui viens justement pour l'Exposition !

M. VICHOU. — Oh ! rassurez-vous..... Mylord sait que ma mère est une femme d'âge et qu'elle a la tête un peu faible. Eh bien, elle a craint que cette Exposition ne lui amenât trop de monde..... Ainsi, j'attends, d'un moment à l'autre, une demi-douzaine de Russes, autant de Prussiens, et tout mon premier est retenu par une famille chinoise du plus haut rang..... des mandarins, mylord !

SIMPLET. — Peste !

Mme GRENOUILLET, survenant. — Ah ! çà, que fais-tu donc, Boniface, voilà une heure que tu me laisses en plan !....

SIMPLET. — Pardon, ma tante, monsieur me racontait.....

M. VICHOU, à Simplet. — Mylord, c'est sans doute mylady?....

Mme GRENOUILLET. — Que dit-il donc ce jeune homme ? Il ne faut pas tant de paroles. Voyons, y a-t-il deux chambres disponibles ?

M. VICHOU. — Quatre, si mylady veut..... J'ai d'abord, mon second au-dessus des Chinois, où vous serez très-bien..... ça vient d'être remis entièrement à neuf.

Mme GRENOUILLET. — Et combien le mois pour deux lits ?

M. VICHOU. — Trois cents francs, mylady, tout au juste.

Mme GRENOUILLET. — Miséricorde ! Et avec la bonne madame Vichou, nous n'en avions que pour quarante-huit francs, et au premier encore !

M. VICHOU. — Oui, mylady, mais ce n'était pas l'Exposition !

Mme GRENOUILLET. — Est-ce à dire que, sous prétexte d'Exposition, Paris va devenir une forêt de Bondy ?

M. VICHOU. — Ne plaisantez pas, mylady, ça se pourrait bien ! On nous promet déjà un supplément de trente à quarante mille filous ou brigands qui viendront, de toutes les parties du monde, se jeter sur notre Exposition et faire concurrence à nos vide-goussets indigènes.

SIMPLET. — Ce sera bien agréable !

M. VICHOU. — Vous comprenez donc, mylord, à quoi les malheureux hôteliers vont se trouver exposés !.... Aussi ont-ils dû régler leurs prix en conséquence.

SIMPLET. — C'est-à-dire qu'ils se chargeront eux-mêmes de détrousser les voyageurs.

Mme GRENOUILLET. — Deux lits, trois cents francs ! N'est-ce pas une horreur !.... Si on avait le droit de les emporter encore !

M. VICHOU. — Puis il faut dire aussi que ma mère et moi, nous avons fait des frais énormes de réparation dans l'hôtel..... Dame ! il n'y a pas tous les jours une Exposition comme celle-là !.... Ainsi nous avons remplacé la grosse corde de l'escalier par une belle rampe en acajou qui coûte bien vingt-cinq sous le mètre !.... Voyez maintenant le beau paillasson que nous avons mis dans le vestibule ! Est-ce que ça n'est pas plus propre qu'autrefois ?

SIMPLET. — C'est magnifique, en effet ; mais ça me paraît bien cher !

M. VICHOU. — Que voulez-vous, mylord, c'est à prendre ou à laisser..... Au moment de l'Exposition !....

Mme GRENOUILLET. — Oui da ? Eh bien, crois-moi, Boniface, laissons là le *Phénix* qui, au bout du compte, n'est pas le Pérou, et allons chercher ailleurs....

M. VICHOU. — Je vous le conseille.... vous ne trouverez pas... au moment de l'Exposition internationale !..

SIMPLET. — Mieux vaudrait peut-être, ma tante, nous en retourner tout de suite à Landerneau ? Qu'en pensez-vous ?

Mme GRENOUILLET. — Non ; il faut voir encore ! Ce n'est pas peut-être partout des *Phénix*, comme ici ? Voyons ! (Appelant le cocher.) Eh ! cocher !

LE COCHER. — Voilà, not' bourgeoise, voilà !... Où allons-nous ?

Mme GRENOUILLET. — Où vous voudrez, mon cher ami !

LE COCHER. — Ce qui veut dire, ma petite dame, si je ne me trompe : à l'heure et au pas.

SIMPLET, vivement. — Du tout, du tout, à l'heure oui, mais au trot, et au grand trot même, si vous pouvez.

LE COCHER. — Ah ! c'est différent.... Not' bourgeois sait qu'il y a déjà une heure qu'il me garde ?

SIMPLET. — Autant que ça !

LE COCHER. — Dame ! voyez vous-même à vot' montre !

SIMPLET, cherchant sa montre. — Tiens, c'est drôle ! elle n'y est plus ! Je l'avais pourtant encore ce matin !

Mme GRENOUILLET. — Bon ! déjà un malheur ! Ah ! coquine d'Exposition !... Si je n'avais pas mon lot de sardines !...

SIMPLET. — Je vois ce que c'est, ma tante. .. Je me

rappelle... C'est ce grand animal d'Anglais qui a été si aimable pour vous dans le wagon, et qui, en descendant, m'a demandé l'heure...

Mme Grenouillet. — Eh bien, tu crois qu'il t'a pris ta montre?...

Simplet. — Dame!... c'était le moyen de n'avoir plus à demander l'heure à personne.

Mme Grenouillet. — Laisse donc, ce n'est pas possible... Un jeune homme fort distingué, qui avait de très-bonnes manières... Un exposant de produits chimiques!... Tu as pu d'ailleurs remarquer...

Simplet. — Oui, ma tante, qu'il vous serrait d'un peu près...

Mme Grenouillet. — Peut-on dire!... Mais voilà déjà une heure de voiture, si je payais le cocher?

Simplet. — Comme vous voudrez, ma tante...

Mme Grenouillet, cherchant dans son sac de voyage. — Tiens, en voilà bien d'une autre!... Où donc a passé ma bourse maintenant?

Simplet. — Je vous le demande, ma tante? elle est allée rejoindre ma montre.... et j'ai grand'peur que ce fils d'Albion dont les manières vous ont paru si distinguées...

Mme Grenouillet, cherchant toujours dans son sac. — Il serait possible! un si charmant garçon!... il n'y a pas à dire, c'est que je ne la trouve pas!... Eh bien, voilà une Exposition qui me coûte un peu cher... 500 francs, en bel or, que je perds là d'un seul coup!

Simplet. — Pauvre tante!... Et il vous reste...?

Mme Grenouillet. — Ce que tu peux avoir dans tes poches. Compte.

Simplet. — Eh bien, nous ne risquons rien de mettre nos dents aux crochets!

Mme Grenouillet. — Voyons, Boniface, quand nous nous désespérerions, cela ne nous avancerait à rien..., il faut écrire bien vite à Landerneau pour demander des fonds... Mais, avant tout, il s'agit de trouver un logement, et pour cela, il faut le chercher...

Simplet. — Attendez, ma tante, j'ai une idée... Demandons au cocher s'il connaît un petit logement à bon marché, il pourrait nous y conduire de ce pas.

Mme Grenouillet. — Tu as raison..... (S'adressant au cocher.) Mon cher ami, nous cherchons un logement; mais, dans cette rue Saint-Jacques, qui me fait l'effet d'être très-aristocratique, tout est hors de prix. Faites-nous donc l'amitié de nous conduire dans un bon petit hôtel, si vous en connaissez un, où l'on ne soit pas trop écorché.

Le cocher. — C'est bon, ma petite dame, j'ai votre affaire... Pas tout près d'ici, par exemple, mais un bien beau quartier tout de même..... Donnez-vous donc la peine de monter.....

Simplet. — Fort bien, je vous promets, mon cher, un bon pourboire..... Montez donc, ma tante.

Le cocher. — Merci, mylord! (Il fouette ses chevaux et part au grand trot.)

Mme Grenouillet, dans le fiacre, à Simplet. — Eh mon Dieu! où nous conduit-il si vite? Le malheureux va nous briser!

Simplet. — N'ayez pas peur, ma tante... Tenez-vous bien seulement!

Mme Grenouillet, très-inquiète. — Mais il va, bien sûr, nous accrocher!.... Ah çà, où sommes-nous donc?

Simplet. — Comment! vous ne vous reconnaissez pas, ma tante?.... Tenez, voilà ce polisson tout en or qui a déjà si bien offusqué vos regards!

Mme Grenouillet. — Ah! oui, je me rappelle, le génie de la liberté, pas vrai? Tiens, il est encore là?

Simplet. — Irrévocablement, ma tante, toujours sur sa colonne, du haut de laquelle il nous contemple!

Mme Grenouillet. — A la bonne heure! mais je ne le contemplerai, moi, que lorsqu'on lui aura mis des culottes!....

Simplet. — Bon! nous voici maintenant dans le faubourg Saint-Antoine! (Au cocher qu'il tient par le pan de sa redingote.) Eh bien, cocher, où allons-nous donc? Il me semble que nous sommes déjà bien loin de l'Exposition!

Le cocher. — A deux pas, mylord..... Soyez paisibles, nous arrivons dans la minute.....

Mme Grenouillet. — Ah çà, Boniface, il n'y a donc que des marchands de meubles, par ici?

Simplet. — Il paraît que oui, ma tante; mais c'est égal, c'est très-bien habité.

Le cocher, s'arrêtant devant une porte bâtarde, en ouvrant la portière. — Tenez, mylord, nous y sommes! vous allez me donner des nouvelles de ce petit hôtel-là!

Curtius.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Je sais que je n'ai que les simples droits d'un flâneur et d'un poëte qui, en tirant son chapeau bien bas à MM. les édiles, peut leur présenter respectueusement ses humbles doléances, après avoir commencé par s'incliner devant leur infaillibilité. Ils n'auront nul besoin de me *communiquer* le respect que je leur ai depuis longtemps voué. Mais on est Parisien ou on ne l'est pas. Or je le suis, et dans *Paris capitale* du monde, tel que l'ont fait, tel que le font les travaux contemporains, et tel que l'ont décrit deux hommes d'esprit qui ont la parole un peu vive et parfois un peu leste, mais le sens droit, deux Parisiens comme moi, je l'imagine, MM. Edmond Texier et Kampfen, je ne reconnais plus mon Paris.

Vous me croirez, si vous le voulez; mais, en me promenant au milieu des maisons qui tombent et des rues qui disparaissent, sous prétexte de s'élargir, j'ai envié les plus humbles campagnards qui, du moins, ne voient

pas se métamorphoser sous leurs yeux les champs où ils sont nés.

> O fortunatos nimium sua si bona norint
> Agricolas!

Oui, heureux les campagnards s'ils avaient le sentiment de leur félicité ! Heureux celui qui, du haut de son grenier, suit d'un regard béat dans les airs les évolutions de ses pigeons, espoir de son garde-manger ! Il est sûr de trouver à la même place, en rentrant le soir, la maison qu'il a quittée le matin, de vivre où ont vécu ses pères, de mourir où il est né.

Son humble toit de chaume est plus solide que nos maisons pompeusement bâties en pierres de taille. Heureux l'habitant des villages ! Le toit de ses pères ne se trouve pas sur le chemin de ce despote intraitable, devant lequel tout doit s'effacer et disparaître, le boulevard !

A ce propos, je supplierais MM. de l'Académie française de vouloir bien introduire un *erratum*, dans leur dictionnaire, au mot boulevard. Je l'ouvre et je lis ce qui suit : « On dit figurément d'une place forte qui met un grand pays à l'abri de l'invasion, qu'*Elle est le boulevard du pays.* » Permettez. Un boulevard protégeait autrefois, maintenant il renverse ; il empêchait la destruction, il l'opère. MM. de l'Académie pourront dire d'Attila, qui a fait tant de ruines, « qu'il a été le boulevard du monde. »



Quelle mouche vous a piqué aujourd'hui ? dira-t-on. Et pourquoi votre style prend-il ainsi les pleureuses ?

Vous voulez savoir de qui je suis en deuil ? Eh bien, sachez-le donc, je suis en deuil de Paris. Partout la grande armée de la pioche et de la truelle poursuit ses opérations. Allez sur les boulevards des Capucines, vous trouverez le combat engagé contre la rue de la Chaussée-d'Antin ; plus bas, la rue des Mathurins a disparu, et les bureaux du chemin de fer de Lyon, traqués d'asile en asile, sont pour la quatrième fois obligés de déménager. Descendez plus avant, on démolit autour de l'église de la Trinité. On démolit sur la place du Palais-Royal la rue des Frondeurs et l'entrée de la rue Richelieu. Sur le quai en face du pont Neuf, on démolit en partie la rue de la Monnaie. Rue de Grenelle on démolit pour prolonger la rue des Saints-Pères. On démolit autour des chemins de fer du Nord et de Strasbourg. On démolit aux abords de la rue Saint-Victor. On va démolir dans la rue Saint-Dominique les plus beaux hôtels de Paris, sans préjudice de ceux de la rue de Bourbon : l'hôtel de Vogüé est en ruines, et l'hôtel de Noailles va disparaître, en attendant l'hôtel de Broglie. On démolit jusqu'aux montagnes, témoin le Trocadéro qui n'est plus qu'une pente douce. Eh bien, quand je vois tout cela, quand je vois mon pauvre Paris qui tombe et qui s'en va ; je voudrais être à cent lieues des démolisseurs et des démolitions. Oui, dussé-je casser les pierres sur la grande route, et fumer ensuite philosophiquement ma pipe, un pied chaussé et l'autre nu, comme disait une ancienne chanson qui valait bien celles que l'on chante aujourd'hui.

Je sais ce que vous allez me dire : — « MM. les édiles ont leurs raisons. »

Qui en doute ? Ce n'est pas moi assurément, car je fais profession d'aimer et de respecter, en pupille docile, les tuteurs que je ne me suis pas donnés. MM. les édiles ont leurs raisons, je suis le premier à le reconnaître. Comment n'auraient-ils pas leurs raisons ? La philosophie définit l'homme *un animal raisonnable*, et certainement ils ne font pas exception à la règle.

Vous ajouterez à cela qu'il fallait bien donner de l'air et du jour à Paris, et je serai encore sur ce point de votre avis, quoique j'aie quelque peine à comprendre qu'on ait été forcé pour nous donner de l'air et de la lumière de démolir une partie de notre beau et regretté jardin du Luxembourg. Mais je me tais. Il faut quelquefois approuver de confiance, comme on opine du bonnet, et pour être sûr de ne pas refuser son admiration au génie dont les hautes conceptions échappent aux yeux du vulgaire, ne pas attendre qu'on comprenne pour admirer. D'ailleurs je vois d'ici venir l'argument décisif : « Voulez-vous donc qu'on laissât subsister ces maisons de bois, ces tristes masures où les blanchisseuses étendaient leurs guenilles et les nourrices leurs drapeaux ?

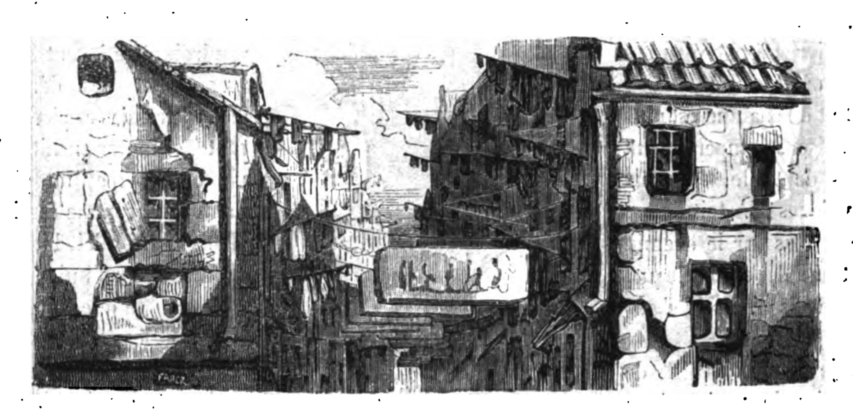
« Elles pouvaient convenir à nos pères, mais elles auraient déshonoré Paris, capitale du monde. »

A la bonne heure ! Il me semblait qu'il y avait long-



temps que nous habitions à Paris des maisons de pierre de taille. Mais vous avez raison, j'ai tort, et je me tais.

Seulement, en ma qualité de Parisien, je me serais bien passé de Paris, capitale du monde; Paris, capitale de la France, me suffisait. Je suis, sur ce point, de l'avis des deux écrivains dont je vous ai parlé, MM. Texier et Kamfen. Depuis qu'on a mis dans un bain de plâtre et de chaux Paris, ce vieil Éson, pour le rajeunir, la société a voulu faire peau neuve; les mœurs anciennes s'en vont, la tradition expire, l'esprit parisien s'évapore. Plus de style nulle part, ni dans l'architecture, ni dans les livres; plus d'originalité. Tout le monde ressemble à tout le monde; il y a des modes courantes, de l'esprit courant sur l'asphalte et sur les scènes du boulevard, comme il y a des comptes courants à la Bourse. Quand cet esprit-là court les rues, fermez votre porte et n'oubliez pas de bien clore vos croisées. C'est une mal'aria intellectuelle, dans laquelle entrent par doses égales les mots à double entente, les quolibets grivois, les calembours par à peu près et les plaisanteries banales et triviales, comme l'an passé: « Ohé, Lambert! » et, cette année, le mot qui revient comme une rime, dans une pièce d'ailleurs intéressante de M. Sardou, *les Bons Villageois*: « Je me le demande! » Esprit facile, créé pour les menus plaisirs des sots, qui étaient autrefois ici-bas pour nos menus plaisirs.



Que voulez-vous? Ce n'est pas, au fond, la faute de M. Sardou, comme le font remarquer les auteurs de *Paris capitale du monde*: « On y accourt de partout, ajoutent-ils, et avec un appétit de diable, — le branle est donné, le reste suit. Voyez le théâtre, s'il ne se ressent pas de ces convives plus avides que délicats? C'est pour eux qu'il charge sa table de mets où le poivre n'est pas épargné, non plus que le sel gris. Voyant à quels estomacs il a affaire, le cuisinier dramatique fait une cuisine au goût des convives. Tu veux des épices? En voici. Tu aimes le vin bleu? En voilà. Ce qui se sous-entendait autrefois sur la scène, on le crie ou on le souligne. Le mot cru est là comme chez lui; la bouffonnerie règne, et quand Bobèche s'en va, c'est Galimafré qui arrive. »

J'ai peur que les deux auteurs ne calomnient Bobèche et Galimafré, ces aimables paillasses, dont la bêtise était plus drôle, plus amusante et plus spirituelle que l'esprit des bouffons de nos jours. Sauf cette rectification, rien de plus juste que leurs observations.

« Je traversais l'autre jour le jardin des Tuileries, s'écrie le médecin idéal dont ils disent tenir leur manuscrit. Une petite fille sautait à la corde: « Plus vite! « plus vite! » disait-elle à ses compagnes qui tournaient la corde. Le mot de la petite fille est le mot de ce temps-ci. »

Il est vrai, il est impossible d'aller plus vite. On démolit vite, on construit vite, on fait fortune vite, on se ruine vite, on voyage vite, on écrit vite, on vit vite, on meurt vite, témoin les morts subites qui n'ont jamais été plus fréquentes que cette année. On improvise des maisons, on plante des arbres tout venus, et il faut biffer le vers du bonhomme de la Fontaine:

> Passe encor pour bâtir; mais planter à cet âge!

La littérature à un sol, composée de fantaisies éphémères qui vivent l'espace d'une soirée, remplace la littérature aux chefs-d'œuvre immortels. Les quartiers meurent et naissent, les maisons paraissent et disparaissent comme des décorations de théâtre au coup de sifflet du machiniste. Il y a un Paris capitale du monde bien aligné, bien espacé, bien badigeonné; ce Paris a toutes les qualités, d'accord, mais il a un défaut à nos yeux, celui de ne plus être Paris.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Une douzaine d'huîtres, s'il vous plaît!

L'ÉCAILLÈRE

Et où donc notre ami Bertall a-t-il découvert des huîtres à vingt centimes la douzaine? Dans quel parage, à la porte, je ne dirai pas de quel restaurateur, ni même de quel traiteur, mais de quel cabaret ce miracle de bon marché est-il visible? Sous quelle latitude est située cette écaillère dodue qui, les pieds sur sa chaufferette, entourée de cloyères sur lesquelles est placé le pavé réglementaire destiné à empêcher les huîtres de bâiller et de répandre ainsi l'eau de mer contenue dans leurs écailles, remplit-elle ainsi son office au rabais à l'appel du garçon?

Est-ce le souvenir d'un type aboli, une espérance de l'avenir, motivée par les efforts habiles de M. Coste dans

l'ostréiculture, qui doit ajouter des huîtres artificiellement produites à celles qui naissent naturellement? Est-ce seulement un leurre pour les visiteurs de l'Exposition universelle de 1867? Y aurait-il cette année des huîtres d'avril comme des poissons d'avril?

Je connais les tours de force culinaires des grandes villes. Je sais qu'on voit dans certains établissements des gibelottes sans lapin, des civets où, malgré l'aphorisme du roi Louis XVIII, il n'entre pas un atome de lièvre, des filets de chevreuil qui n'ont jamais appartenu aux légers habitants de nos forêts. Je suis sûr que les consommateurs arrosent ces mets équivoques d'un vin suspect d'où le jus de la treille est complétement exclu, comme un aristocrate qui n'a pas droit de cité dans les boissons démocratiques et sociales. A Londres, j'ai passé autrefois assez souvent devant une boutique mal famée, hideuse, nauséabonde, située à l'extrémité du New-Rood, plus loin que l'église de *Mary le Bone*, (Marie la Bonne), et quelques minutes avant d'arriver devant cette poissonnerie des consommateurs indigents où l'on détaille à bas prix les saumons à moitié gâtés, les homards défraîchis et les turbots pourrissants, j'étais averti par l'haleine empestée de l'établissement. Mais là même on ne vendait pas d'huîtres à vingt centimes la douzaine.

Je sais qu'il y a toujours eu à Paris de ces endroits où l'on dîne à peu près pour rien, et où le dîner vaut encore moins que ce qu'il coûte. Alexis Monteil constate dans son livre sur *les Français des divers états* qu'il en était déjà ainsi à la fin du dix-huitième siècle: « Chez les traiteurs, dit-il, les prix des repas varient comme les fortunes. Ici l'on dîne pour douze, vingt-quatre, quarante-huit sols; là pour douze, vingt-quatre, quarante-huit francs. Comment dans un repas peut-on consommer quarante-huit francs, ou comment peut-on ne consommer que douze sols? Très-facilement: on peut à son dîner manger quarante-huit francs, au moyen des huîtres de Cancale, des truffes, des champignons muscats, des turbots, des brochets, de la venaison, de la volaille des départements éloignés, des vins fins, des légumes des îles. » Ajoutons les primeurs que Monteil a oubliées, ou dont on ne s'était pas avisé de son temps: les ananas, les pêches, les raisins, les fraises, les melons en plein hiver. Mais laissons-le finir: « Très-facilement, continue-t-il, on peut dîner aussi pour douze sols par la raison qu'on dîne pour huit ou même pour six. »

Au dix-neuvième siècle comme au dix-huitième, Paris a des cuisines pour toutes les bourses. Tandis que les estomacs bien rentés vont satisfaire leur appétit, lorsqu'ils ont le bonheur d'en avoir, aux Frères-Provençaux, chez Véfour, à la Maison-Dorée, au café Anglais, au café Foy, au café Cardinal, au Grand-Hôtel du Louvre, au Grand-Hôtel, chez Philippe, chez Ledoyen, cette vieille dynastie culinaire des Champs-Élysées, ou bien au bois de Boulogne, au pavillon d'Armenonville, les estomacs indigents, qui sont, hélas! toujours affamés, vont satisfaire ou tromper leur faim à *la Petite-Californie* ou au *Petit-Ramponneau*, où le prix d'un dîner ne s'élève presque jamais, malgré la hausse continue des denrées alimentaires, au-dessus de 50 à 60 centimes. Mais je dois me hâter d'ajouter que les huîtres à vingt centimes la douzaine, annoncées par Bertall, ne figurent pas dans ce menu démocratique. Encore moins les rencontre-t-on au dernier dégré de l'échelle culinaire, dans les cuisines en plein vent qui fonctionnent dans le voisinage des marchés, aux abords des anciennes barrières, à proximité des ateliers et débitent des saucisses chaudes, des pommes de terre frites, des beignets et du poisson frit, le tout au prix de quinze à vingt centimes la portion.

Je n'ai trouvé d'huîtres à ce prix ou même à meilleur marché encore qu'en Bretagne, dans le Morbihan, où on les vendait, il y a quinze ans, cinq sols le cent. Mais les chemins de fer, ces grands bras de Paris qui, s'étendant dans tous les sens, vont saisir sur tous les points de la circonférence tout se qui ce boit, tout ce qui se mange, qui appréhendent le turbot et le saumon dans les filets, ramassent les huîtres de Cancale et d'Ostende dans leurs parcs, cueillent les pêches sur les arbres, les raisins sur les treilles, saisissent les grands bœufs dans les pâturages de la Normandie ou du Nivernais, vident les caves de la Bourgogne, du Bordelais et de la Champagne, pour nourrir et abreuver le Gargantua parisien, les chemins de fer y ont mis bon ordre. « La barque arrive! la barque arrive, » comme nous l'annoncent les crieurs dans nos rues; mais elle a beau arriver chaque matin, elle ne nous apporte pas d'huîtres à vingt centimes la douzaine.

Comment s'en étonner? Quoique les huîtres se reproduisent, chaque année, en nombre prodigieux, le nombre des mangeurs d'huîtres grandit encore plus vite. Il y a longtemps qu'on les avale, ces infortunés mollusques. Selon Pline, Sergius Orata eut le premier l'idée de parquer les huîtres, c'est-à-dire de les faire séjourner, pendant un certain temps avant de les livrer à la consommation, dans des bassins d'eau salée qui communiquent ordinairement avec la mer, de manière que leur eau se renouvelle à chaque marée: dans ces parcs elles engraissent et acquièrent une saveur particulière. Ce Sergius Orata, dont le nom mériterait d'être gravé en lettres d'or dans la salle à manger des gourmets, et auquel le baron Brisse, l'auteur des menus de la *Liberté*, devrait consacrer une notice, fit construire des viviers aux environs de Baïa pour y engraisser les huîtres du lac Lucrin.

« Au fond du golfe de Baïa, entre le rivage et les ruines de la ville de Cumes, dit le savant professeur Coste, on voit encore dans l'intérieur des terres le reste de deux anciens lacs, le Lucrin et l'Averne, communiquant jadis par un étroit canal dont l'un, le Lucrin, donnait accès aux flots de la mer, à tra-

vers l'ouverture d'une digue sur laquelle passait la voie Herculéenne, bassin tranquille qu'un soulèvement de ce sol volcanique a presque comblé. Rome entière se donna rendez-vous dans ce lieu de délices où l'attirait un ciel doux et une mer d'azur. L'industrie épuisa ses ressources pour accumuler autour des patriciens toutes les jouissances que recherchait leur mollesse, et, parmi ceux qui se vouèrent à cette entreprise, Sergius Orata, homme riche, élégant, d'un commerce agréable et qui jouissait d'un grand crédit, imagina de parquer les huîtres et de mettre ce mollusque en renom. Il fit venir ses huîtres de Brindes, et, pour suffire à la consommation, il finit par occuper tout le pourtour du lac Lacrin de constructions destinées à les loger. Sergius, en effet, ne s'était pas borné à organiser des parcs d'huîtres : il avait créé une nouvelle industrie dont les pratiques sont encore appliquées à quelques milles du lieu où il l'avait exercée. »

Du temps de Pline, on avait déjà reconnu la supériorité des huîtres des mers britanniques, et comme la gastronomie et la gloutonnerie ont été les derniers dieux de la Rome païenne, on envoyait à grand frais, pendant l'hiver, en Italie, des huîtres de l'Océan enveloppées de neige et suffisamment comprimées pour empêcher la coquille de s'ouvrir. On se sert encore du même procédé pour envoyer à de grandes distances des huîtres vivantes ; l'huître a l'habitude de fermer sa coquille, quand on la retire de l'eau, et elle s'applique ainsi le procédé Appert à elle-même en s'isolant de l'air.

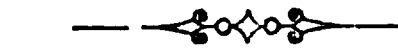
Le nom générique d'huîtres comprend bien des espèces. Parmi celles que l'on mange en France, il faut distinguer l'huître commune, *ostrea edulis*, sur les côtes de l'Océan ; l'huître méditerranéenne, *ostrea rosacea*, sur les côtes de la Méditerranée ; et l'huître lamelleuse, *ostrea lamellosa*, sur les rivages de la Corse. L'huître commune comprend des variétés assez distinctes ; l'huître dite de Cancale, celle de Marennes et d'Ostende, diffèrent les unes des autres. Les huîtres vertes n'appartiennent pas à une espèce particulière ; ce sont des huîtres ordinaires, engraissées dans des parcs, dont l'eau n'a pas été renouvelée.

Les huîtres sont un aliment délicat et d'une digestion facile, à cause de l'eau salée qu'elles contiennent : aussi les personnes dont l'estomac est malade ou affaibli en font-elles usage. Autrefois on regardait comme hygiénique de manger après les huîtres une soupe au lait, parce que, disait-on, ces mollusques se dissolvent dans le lait ; on a reconnu depuis que cette opinion généralement accréditée était un simple préjugé. Les huîtres ne se dissolvent que dans les acides ; l'habitude qu'ont les amateurs d'huîtres de boire, en les mangeant, du vin blanc légèrement acidulé est donc motivée.

J'ai dit que, malgré la prodigieuse multiplication des huîtres, leur prix vénal s'était beaucoup élevé dans ces derniers temps, parce que la consommation avait marché plus vite que la reproduction, qui d'ailleurs a beaucoup diminué sur les côtes de France. Il me suffira d'ajouter que Paris seul consomme annuellement 80 millions d'huîtres. Par suite de cette consommation effrayante et par d'autres causes encore, les huîtres, qui ne sont pas seulement la proie de la voracité humaine, mais qui sont exposées à la voracité de diverses espèces de poissons qui peuplent les mers, sans parler des huîtriers, oiseaux appartenant à l'ordre des échassiers et qui brisent leurs coquilles à coups de bec, tendent à disparaître sur les côtes de l'Océan. Cancale, Saint-Brieuc, Granville, Rochefort, la Rochelle, Brest, Marennes, Arcachon, ces terres classiques de la production huîtrière, sont profondément atteints. Plusieurs de nos bancs étaient déjà épuisés, et les autres étaient menacés du même sort. Cette source d'alimentation et de richesse allait donc tarir quand le gouvernement fit appel à la science et lui demanda de remédier au mal. On a commencé par régulariser la pêche : on a mis les bancs d'huîtres en pêche réglée, comme on met les forêts en coupe réglée. Les bancs sont disposés et partagés en zones qu'on exploite successivement. Le professeur Coste, dont la renommée en pisciculture est européenne, a en outre proposé de créer des bancs artificiels. Pour appliquer cette ingénieuse idée, empruntée aux anciens, on a placé sur différents points du littoral, dans des endroits choisis avec discernement, convenablement emménagés et protégés par des fascines, des huîtres mères, mises ainsi à l'abri des nombreuses causes de destruction qui déciment leur espèce ; ces nouveaux bancs d'huîtres artificiellement créés sont soumis au même régime d'exploitation rationnelle et réglée qui sauvegarde aujourd'hui l'existence des bancs naturels qui nous restent.

Les mangeurs d'huîtres peuvent donc se rassurer. La science veille. S'il y a peu de chances de voir tomber ces mollusques au prix de 20 centimes la douzaine, au moins est-il à peu près sûr qu'il y aura toujours des huîtres. Par conséquent, le juge de la Fontaine pourra toujours donner les deux écailles aux plaideurs. L'écaillère continuera à trôner sur la chaise curule où Bertall l'a placée, les pieds sur la chaufferette qui sert de degré pour arriver à son trône, et la main armée du couteau qui fonctionne dès que la voix du garçon a murmuré ces mots réglementaires à ses oreilles : « Une douzaine d'huîtres, s'il vous plaît ! »

FÉLIX-HENRI.



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE)

(Voir pages 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262, 282, 290, 319, 348 et 356.)

Nos promenades d'été ont recommencé. Sont-ce des promenades? Le mot de flânerie conviendrait mieux

à cette marche sans but et sans objet : aller à droite, à gauche, nous arrêter ici, nous asseoir là. J'ai toujours dans ma poche un petit ouvrage facile, et quand j'ai trouvé, sans le chercher, un endroit ombreux, frais, où je désire rester, je m'assieds là et j'y demeure les doigts occupés, mais la pensée vagabonde. Quand mon père s'aperçoit que j'ai jeté l'ancre pour quelque temps, il retourne à ses affaires. Son verger, ses prairies, ses côteaux boisés, lui donnent de temps en temps une surveillance à exercer sur trois ou quatre ouvriers dirigés par Matthieu. Le hasard nous fait nous retrouver à moins que je ne prolonge presque sans le vouloir ma promenade. Notre petite vallée recèle un monde de beautés pittoresques dont je fais, les beaux jours, une étude approfondie. Je ne reste pas toujours dans les étroites limites posées par la propriété, il m'arrive même assez souvent de les franchir. Ma rivière me sert de guide, j'aime à l'accompagner dans son cours capricieux, à remonter le courant ou à le suivre. Je découvre ainsi des paysages qui raviraient un peintre. En ce moment même j'écris contre un grand rocher tapissé de bruyère rose et violette, devant lequel mon ruisseau, en se divisant, se donne de très-grands airs. Il alimente le petit biez d'un moulin et retombe d'un autre côté et un peu plus bas en cascade. Le bruit de cette cascade est vraiment charmant à entendre, et ce jet de perles et de diamants est presque trop éblouissant à regarder. Une petite fille a conduit sa vache dans l'étroite prairie qui sépare le biez tranquille de la cascade agitée, elle s'est agenouillée dans l'herbe, à quelques pas de moi, et me regarde écrire. Elle est à peindre avec son mauvais jupon à raies éclatantes, sa camisole de laine bleue en lambeaux, sa petite coiffe de toile écrue. Un étroit ruban bleu entoure son cou brun et élégant, une large médaille de cuivre brille sur sa poitrine. C'est une élève de sœur Marcien. Ce qu'il y a de curiosité naïve, de suave ignorance dans les yeux bruns et limpides qu'elle attache sur moi, ne pourrait se rendre qu'avec un pinceau.

Les jours passent vite par ce beau temps, ils ne me pèsent guère. Nous vivons beaucoup en dehors. En fait de lectures nous nous bornons au journal que reçoit mon père. Grâce à cette feuille nous demeurons au courant de ce qui se passe par le reste du monde. Elle m'a appris il y a huit jours qu'aujourd'hui avait lieu à Paris la consécration solennelle de Notre-Dame. Chose étrange ! Il y avait près de sept siècles que Maurice de Sully avait entrepris ce gigantesque travail, que le pape Alexandre III avait bénit la première pierre de cet admirable monument, et il n'avait pas encore reçu la consécration solennelle des catholiques. Toutefois, en réfléchissant aux causes de ce délai, on se l'explique sans peine. Les œuvres durables et vraiment belles sont lentes à édifier ; chaque siècle apportait à celle-ci son contingent de travail, et quand elle se trouva terminée, survinrent les guerres civiles et les profanations révolutionnaires.

C'est Mgr Darboy qui a eu l'honneur de consacrer l'antique cathédrale, soigneusement, intelligemment, artistement restaurée. Ma pensée a fait le voyage de Paris aujourd'hui. Le spectacle était imposant et les souvenirs se levaient en foule au fond de toutes les mémoires. Que de choses se sont passées sous ces voûtes majestueuses ! de quels événements cette métropole grandiose n'a-t-elle pas été le muet témoin ! J'ai remonté le fleuve des siècles, je me suis amusée à regarder dans leur lointain brumeux tous ces personnages historiques qui ont mis le pied sur les dalles sombres de Notre-Dame. Voici Alix de Champagne, la troisième femme de Louis le Jeune ; voici Raymond, comte de Toulouse, qui vient se faire relever de l'excommunication qu'il a encourue ; voici saint Louis, notre glorieux souverain, qui passe portant la couronne d'épines ; voici Isabeau de Bavière, de détestable mémoire ; Henri VI d'Angleterre, paradant comme roi de France; Charles VII le Victorieux ; voici la belle et malheureuse reine Marie, Marguerite de Valois, et Henri le Béarnais, qui viendra plus tard chanter le *Te Deum* de ses victoires ; voici Henriette de France, qui épouse le prince de Galles, plus tard Charles Ier. Les malheureux et les triomphants, les races anciennes et les souverainetés modernes, sont venus s'agenouiller là sur ces dalles plus inébranlables que des trônes.

Il se passe au dehors mille petites choses intéressantes que nous aimons à nous raconter mon père et moi. Dans une vie monotone comme la nôtre, il n'y a pas d'événements, et fournir un sujet de conversation n'est pas toujours facile. Celui de nous qui a observé quelque chose de nouveau, découvert un changement si petit qu'il soit, entendu une chose intéressante, est très-heureux d'avoir cela à dire à l'autre. Aujourd'hui j'ai moissonné dehors un sujet d'entretien pour ce soir, j'ai été témoin d'une petite scène qui m'a fait admirer une fois de plus l'admirable instinct des oiseaux à ce moment de l'année où, à la vie libre de l'air, va succéder pour eux la tranquille vie de famille. Dans l'allée sablée du jardin j'ai vu s'avancer de son pas cauteleux et allongé notre vieux chat noir tacheté de roux. C'est une espèce de chat sauvage qui aime autant les garennes que les greniers, et qui grimpe aux arbres comme un véritable écureuil. Les oiseaux s'envolent toujours à son approche, il leur fait peur, et j'ai souvent ri en voyant le trouble que son arrivée jetait dans la bande hardie des pies qui habitent la Maraudière. J'ai donc été très-surprise ce matin en apercevant deux pies qui marchaient bravement à ses côtés. Elles semblaient régler leur pas sur le sien, et il était très-amusant de les voir ainsi sautiller gravement de chaque côté de leur ennemi intime. Elles l'ont très-fidèlement escorté dans les tours et les détours qu'il lui a plu de faire. Elles sautillaient infatigablement, elles ne s'éloignaient pas d'une ligne de la place qu'elles paraissaient s'être assignée. Quand il s'arrêtait, elles s'ar-

rêtaient et elles demeuraient à ses côtés comme deux factionnaires en habit noir et blanc. Ce gros chat paresseux entre ses deux gardes du corps était joli à peindre. Enfin il a pris la grande allée et il s'est élancé sur le mur couvert de lierre. Elles sont restées un instant immobiles, et quand elles ont paru bien assurées qu'il ne songeait pas à revenir sur ses pas, elles ont pris leur vol en jetant des cris rauques et joyeux. Je les ai suivies de l'œil, et le problème m'a été expliqué. Entre les branches encore nues d'un acacia était posé leur nid. Dans ce nid il y avait des petits, sans doute, et elles surveillaient le monstre, destructeur de tant d'oisillons. Sitôt qu'elles le voyaient rôder aux alentours elles dominaient leur propre frayeur pour garantir leur jeune couvée de tout danger. Le courage de ces pies m'a touchée. Je vais aussi surveiller ce nid, je voudrais qu'il ne fût pas détruit et que tant de prévoyance ne demeurât pas inutile.

Une nouvelle séparation me menace, je vais encore voir s'éloigner un ami. Le recteur d'une paroisse voisine est mort subitement. C'est dans cette paroisse qu'est né notre curé, elle possède une magnifique église, véritable bijou gothique qu'en sa qualité d'antiquaire il aime et il admire. Mourir dans cet humble presbytère a toujours été le désir de sa vie. Malgré sa vaste science, sa haute intelligence, il n'a jamais voulu accepter de charge importante, il n'avait pas d'ambition, mais il avait un désir bien connu, et cette mort lui aplanit les voies. Mon père est revenu tout pensif de Saint-Clément tantôt, et il m'a annoncé ce changement probable.

Nous revenons, mon père et moi, de conduire notre bon curé jusqu'aux limites de la paroisse. Deux charrettes emportaient son pauvre mobilier, et il marchait derrière, son bâton de houx à la main, suivi par la foule de ses paroissiens. Ce n'était pas un brillant cortége ; mais il y avait derrière ce char rustique bien des cœurs qui saignaient. Les larmes coulaient à flots mais discrètement sur les joues hâlées des femmes, et quelle gravité était empreinte sur les durs visages des hommes ! Arrivé à la croix qui s'élève auprès du chemin qui sépare les deux paroisses, le curé s'est arrêté, il est monté sur les degrés de pierre, et il nous a adressé ses adieux. Sa voix forte ne tremblait pas ; mais ses épais sourcils gris voilaient en quelque sorte ses yeux dont la flamme intelligente jetait un grand éclat. Il a mis toute son âme dans ces quelques paroles, il y a mis tout son cœur, et un grand cœur se cache sous cette austère enveloppe. « J'ai voulu que ma tombe s'élevât auprès de mon berceau, a-t-il dit en finissant ; j'ai voulu exercer mon ministère sacré dans l'église où j'ai chanté mon premier *Credo*, mais les enfants que je vais évangéliser ne me feront pas oublier ceux qu'ici j'ai enfantés à la grâce. Le cœur du prêtre est vaste et vous êtes tous dans mon cœur, tous depuis le vieillard, dont les cheveux sont, comme les miens, devenus blancs, jusqu'au petit enfant que j'ai baptisé hier. »

Après ces paroles il s'est recueilli un instant et il nous a bénis, puis il est descendu d'un pas ferme, a serré la main de mon père et de tous les hommes, a envoyé une dernière bénédiction aux femmes et aux enfants, et il s'est éloigné seul en disant son bréviaire.

Comme la solitude se fait autour de moi ! Mme Degalle est au ciel, Emma en Normandie, mon neveu à Alger, Marie sur les bords du Rhin. Nous vivons seuls désormais, parfaitement seuls, et les habitants de la Villeormond eux mêmes ont oublié le chemin qui mène à la Maraudière. Le mécontentement qu'ils ont éprouvé du mariage inattendu de Marie retombe un peu sur moi. Je ne puis trouver une autre cause au refroidissement survenu entre nous. Dans ma disposition d'esprit actuelle, je suis presque tentée de me réjouir de cette petite bouderie. Elle vient à point pour moi Quand le cœur est triste, la vue des indifférents n'est qu'un poids qui s'ajoute à ses tristesses. Je pense beaucoup et en toute quiétude. Mon esprit remonte à mes chers morts et redescend vers mes chers vivants. Je regarde couler l'eau de notre petite rivière et je contemple nos côteaux qui sont si verts en ce moment. Mon père qui, depuis quelque temps, avait pris Saint-Clément comme un but agréable de promenade, va et vient avec un air désœuvré qui ne lui est pas habituel. Au premier beau jour nous irons visiter notre respectable ami dans sa nouvelle paroisse, et en attendant nous passons notre temps à le regretter.

Je reçois très-rarement des lettres, et cependant je n'ai jamais tant désiré en recevoir. Marie m'écrit en voyageuse sans loisirs, elle voit des choses splendides et, ce qui est rare quelquefois, elle les regarde avec des yeux heureux. Arthur est toujours préoccupé de la santé de son père, qui est moins bonne. Il le soigne, et comme de plus il suit régulièrement ses classes, il se ralentit en ce qui concerne la correspondance qui prend sur le temps consacré au jeu. Emma est à Paris au milieu de sa famille. Les courses, les promenades, les soins à donner à Emmanuel, dévorent son temps. Tout ce monde si occupé, si affairé, pense certainement aux ermites de la Maraudière, mais on leur mesure d'une main avare cette nourriture du cœur qui arrive sous la forme d'une lettre.

Nous allons quitter la Maraudière pour quelques jours. Notre curé nous écrit qu'il a besoin de nous. Il veut consulter mon père sur les changements à faire dans son jardin, que son prédécesseur négligeait complétement, et il désire me demander mon avis sur la manière de réparer une antique et magnifique bannière qu'on a laissée noircir dans une armoire de la sacristie. « J'attends donc mon maître jardinier et ma maîtresse ou-

vrière, » nous écrit-il gaiement. Demain nous partirons allègrement à pied. Deux lieues ne nous font pas peur, quand les chemins sont secs et quand le ciel a l'aspect rassurant.

Il me semble que je suis devenue habitante d'un monastère. Le calme le plus parfait règne autour de moi ; mais les cloches, ces voix si puissantes et si religieuses, chantent à nos oreilles leur hymne de triomphe ou laissent tomber le glas, cette plainte lugubre qui se fait entendre les jours de deuil.

Le matin, de ma petite chambre, j'écoute les oiseaux chanter, la cloche gémir, les chantres psalmodier. La religion et la nature se confondent dans ces bruits divers, et ma pensée prend une direction toute nouvelle. J'aspire un peu dans ces moments à cette tranquillité éternelle du cloître que tous les bruits humains sont impuissants à troubler.

Ce presbytère de campagne a quelque chose d'un couvent; tout y est simple, réglé, et sa seule voisine est cette belle église gothique à laquelle notre excellent ami a voué une sorte de culte. Il nous en a déjà fait admirer les beautés, et maintenant mon père et lui sont entrés dans les détails.

Quelque intéressante que soit cette science de l'archéologie, elle a ses côtés arides. J'ai d'abord pris plaisir à les entendre discourir sur la valeur des sculptures, sur l'architecture proprement dite. Mais peu à peu leurs termes sont devenus techniques, il se sont plongés dans les difficultés d'une science qu'ils connaissent tous les deux bien à fond, je me suis humblement retirée et je continue à visiter l'église à ma manière. Cette belle église est le charme de mes yeux à toutes les heures du jour. Le matin j'aime à regarder l'effet du soleil levant sur la haute flèche à jour, j'aime à le voir glisser ses langues de feu, entre les délicates sculptures des clochetons. A midi j'aime à voir son ombre grandir sur l'esplanade gazonnée qui l'entoure, et le soir elle est encore là dans la clarté ou l'ombre, mais presque toujours visible. Ce soir rien ne le cache. Le temps est d'une indescriptible sérénité. Il n'y a pas de lune ; mais l'atmosphère est d'une telle transparence que, bien qu'il soit près de dix heures, je distingue tout autour de moi : les arbres sous le ciel incolore, les feuilles dentelées qui festonnent les travées de l'église, le chemin blanchâtre qui court comme une allée le long des haies touffues et noires. Je vois sans les distinguer les fleurs du parterre autour desquelles les bordures de buis tracent une ligne sombre. Tous les lis sont en fleur; leur parfum pénétrant, mêlé à l'arome plus sauvage qu'exhalent les buissons du chemin, monte jusqu'à moi ; le silence est profond : ni brise, ni murmure, rien. La terre dans son repos fait penser au ciel.

Calixte Valaugry.

— La suite prochainement. —

LA MADONE DE VILNA

EN LITHUANIE

L'ENFANT SAUVÉ. — LÉGENDE MIRACULEUSE.

I

Vilna, capitale de la Lithuanie, possède une image miraculeuse de la sainte Vierge. Cette image, vénérée de tous les habitants du pays, se trouve dans une chapelle élevée sur la porte même de la ville, comme pour indiquer que les familles et les maisons de Vilna sont placées sous la protection immédiate de Marie.

L'origine de cette image est inconnue; il n'existe aucune chronique qui puisse donner des renseignements précis à ce sujet et faire connaître à combien de siècles elle remonte. Ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est qu'elle existait bien avant la fondation du couvent des carmélites, qui, pendant longtemps, desservirent la chapelle de Vilna, c'est-à-dire bien avant l'année 1626.

Le peuple de Vilna, plein de confiance dans le pouvoir de l'image miraculeuse, la considère surtout comme une puissante sauvegarde contre les incendies; aussi n'y a-t-il pas, en Lithuanie, d'habitation, si pauvre qu'elle soit, qui ne possède une image gravée de cette sainte madone, car le feu est peut-être le fléau qui sévit avec le plus de rigueur en Lithuanie, comme dans le midi de la Russie.

En effet, dans la plupart des villes ou bourgs importants, les maisons construites en bois offrent au feu une proie facile à dévorer, et l'on a remarqué que chaque petite ville ne dure guère plus de cinq ans. Ce nombre d'années suffit pour que toutes les maisons soient détruites par des incendies que la négligence ou le crime allume, et pour qu'elles soient reconstruites; ces nouvelles maisons attendent que le même fléau vienne, avant la fin de la période quinquennale, les frapper comme leurs devancières.

Rien n'est plus charmant que d'entendre les femmes de Lithuanie raconter à leurs enfants les prodiges accomplis par l'image miraculeuse. Ces récits perdent beaucoup à être dits par d'autres que par les Lithuaniens; eux seuls savent donner à leur accent cette mélancolie qui en est l'accompagnement nécessaire et qui est aussi loin de la tristesse que d'une bruyante gaieté. Un éclat de rire détruirait souvent tout le charme d'une de ces légendes. Il semble qu'on ne puisse les dire qu'à demi voix, et qu'on ne puisse les entendre sans se croire transporté avec le conteur dans un monde où ne trouvent place ni le scepticisme, trop commun aujourd'hui, ni les mauvaises passions; dans un monde de foi naïve et de saintes croyances.

Nous allons cependant essayer de donner une idée de

ces légendes en racontant celle que les mères préfèrent à toutes les autres, et qu'elles racontent à leurs enfants en les pressant tendrement contre leur cœur, comme pour les préserver de tout danger. C'est la légende de *l'Enfant sauvé*.

II

L'un des premiers miracles auxquels la madone de Vilna doit sa renommée est raconté ainsi dans les archives de la chapelle consacrée à son culte.

En l'année 1671, il y avait, parmi les habitants de Vilna, un brave homme qui savait se contenter du bien-être que lui procurait sa modeste fortune, et trouvait encore moyen, grâce à la simplicité de ses goûts, de venir en aide à de plus pauvres que lui. Il vivait ainsi en paix avec les autres et avec lui-même; il chérissait sa femme, dont il était en retour tendrement aimé, et rien, en un mot, n'aurait manqué à son bonheur, il aurait été aussi heureux qu'il est possible de l'être en ce monde, s'il eût eu un fils héritier de son nom et de son humble avoir. Oui, le brave homme n'aurait plus rien souhaité s'il avait eu à ses côtés un enfant dont le gai babil, dont les jeux bruyants auraient animé la maisonnette si calme, dans laquelle les jours succédaient aux jours avec une désespérante monotonie, dans laquelle chaque heure était en tout semblable à celle qui l'avait précédée, à celle qui devait la suivre.

Enfin Dieu exauça ses ferventes prières et celles de sa pieuse femme. Un charmant petit garçon vint leur apporter le bonheur qu'ils méritaient si bien.

Dire les tendres soins dont on entoura le nouveau-né, tous les riants projets que l'on forma pour son avenir pendant les longues causeries des soirées d'hiver, serait chose impossible.

Les deux époux ne vivaient plus que pour cet enfant bien-aimé; il était devenu leur unique pensée, et tout ce qui ne se rapportait pas à lui les trouvait froids et indifférents.

Ce fut dans cette atmosphère d'affection craintive, de tendres soins, poussés souvent trop loin, dans l'intérêt même de l'enfant, que le petit garçon atteignit sa quatrième année.

C'était alors un joli enfant, dont le rose et frais visage, encadré par de belles boucles blondes, respirait la santé et le bonheur. On ne pouvait le voir sans l'aimer, et les indifférents eux-mêmes ne demeuraient pas insensibles à la gentillesse de l'enfantelet. Aussi les parents étaient dans une véritable adoration devant ce petit ange que le Seigneur leur avait envoyé pour leur faire paraître doux et facile le chemin du pèlerinage que nous devons accomplir ici-bas, en nous blessant aux épines qui bordent la route, avant d'être admis dans la véritable patrie.

Or, un jour, il advint que l'enfant, malin et désobéissant, comme le sont d'ordinaire les enfants gâtés, s'échappa en riant aux éclats des bras de sa mère, occupée à le parer, et s'élança d'un bond auprès de la fenêtre de la chambre, située au second étage de leur maison, et donnant sur la grande rue de Vilna.

La mère effrayée poussa un cri, et courant après lui, le retint dans ses bras. Mais le malheureux enfant, ne voyant dans cette action qu'une suite à son jeu, se débattit de plus belle en continuant ses rires et ses cris joyeux. Tout à coup un mouvement plus brusque que les autres ayant pris la pauvre mère au dépourvu, son enfant alla tomber, la tête la première, sur les pavés de la rue, où il resta gisant, privé de sentiment.

Le premier mouvement de la mère avait été de s'élancer aussi, et elle aurait accompli son dessein, si une voisine accourue au bruit des jeux de l'enfant ne l'eût retenue de force.

A partir de ce moment, la malheureuse femme garda un morne silence; non-seulement elle ne répondait pas aux paroles affectueuses qu'on lui adressait, mais elle n'avait même pas l'air de les entendre.

La vue du corps de son enfant, qu'on avait déposé sur le petit lit qu'il occupait d'ordinaire parut un instant la tirer de cet abattement; mais, après l'avoir contemplé d'un air hagard, elle baissa de nouveau la tête et redevint complétement insensible à tout ce qui se passait autour d'elle.

Le désespoir du père, qu'on était allé chercher, n'éclata pas tout d'abord avec la violence que faisait craindre la tendresse passionnée qu'il portait à son fils. C'est que le malheureux conservait encore un peu d'espoir, il ne pouvait croire que tout fût fini!

Il employa tous les moyens pour rappeler la vie dans ce pauvre petit corps, si animé tout à l'heure; il envoya chercher tous les médecins des environs. Mais tous furent d'accord pour assurer que l'enfant ne pouvait survivre aux blessures dont il était couvert, et pour dire que si, par impossible, il recouvrait un instant sa connaissance, ce serait pour la perdre immédiatement, et cette fois pour toujours.

Lorsque l'infortuné père entendit prononcer cette sentence sans appel, l'espérance qui l'avait soutenu jusqu'alors l'abandonna tout à coup. Laissant éclater sa douleur sans contrainte, il se précipita comme un fou sur le corps de son fils, en le couvrant de baisers, et en lui prodiguant les noms les plus tendres.

Soudain la mère, qu'on avait oubliée, sortit de son immobilité. Elle se dirigea lentement vers le lit, et retirant le petit enfant des bras de son père, elle se disposa à l'emporter.

Ceux qui étaient là voulurent d'abord s'opposer à ce dessein; mais son œil brillait d'un tel éclat d'espérance, elle répétait avec tant de conviction : « Ah! je le sauverai, mon fils, il vivra, c'est Notre-Dame de Vilna qui vient de me le promettre! » que personne n'osa mettre obstacle à son projet, quelque étrange qu'il pût paraître.

Elle fit, avec un calme extraordinaire, divers préparatifs pour que l'enfant n'eût point à souffrir du froid.

Ensuite elle se dirigea résolûment, avec le pauvre petit, couché sans mouvement dans ses bras, vers la porte Ostra-Brama, sur laquelle est placée l'image de la madone.

Là, elle disposa sur la terre, devant la porte, plusieurs coussins et couvertures, et arrangea l'enfant avec soin, comme s'il eût été vivant, pour qu'il pût commodément passer la nuit.

Puis, s'agenouillant, elle pria avec tant de calme et de sérénité, que les assistants, gagnés par son exemple, ne tardèrent pas à se joindre à elle pour implorer, en faveur de son enfant, l'intercession de Celle qui protége les mères et porte leurs supplications au pied du trône de son divin Fils.

La prière achevée, on vit la pauvre femme reprendre tranquillement le chemin de sa maison, abandonnant sans crainte son fils à la garde de la Mère de Dieu.

Elle passa la nuit en prières, ainsi que son mari.

Au lever du jour :

— Il est temps, dit-elle.

Et tous deux, la main dans la main, le cœur palpitant, la prière aux lèvres, se dirigèrent de nouveau vers la chapelle. Et tous deux, ils baissaient les yeux ou les tournaient d'autre côté, n'osant regarder la place où avait été déposé le corps de leur enfant bien-aimé.

. . . .

Tout à coup, une chère petite voix, bien connue, les appelle... Leur enfant s'élance à leur cou, sain et sauf. Ils ne peuvent même découvrir sur son corps une seule trace de ses blessures, et le cher petit est tout étonné de se réveiller ainsi devant la porte de la ville, car il n'a pas le moindre souvenir de tout ce qui lui est arrivé.

La joie faillit devenir encore plus funeste à la mère que ne l'avait été la douleur, car elle tomba sans connaissance en voyant son enfant sauvé.

Quant au père, il semblait avoir complétement perdu la raison ; il se prosternait aux pieds de la madone pour lui rendre grâce ; puis, s'interrompant brusquement, il couvrait son fils de baisers et de larmes.

Les caresses de l'enfant, qu'ils avaient cru perdu pour jamais, et dont la mort aurait, sans nul doute, causé la leur, eurent seules le pouvoir de rendre un peu de calme aux heureux parents.

Après avoir pieusement remercié la sainte Vierge de la grâce qu'elle venait de leur accorder, ils allèrent par toute la ville publier le miracle qui avait eu lieu en leur faveur. Ensuite, pour perpétuer le souvenir de cet événement et donner en même temps une preuve de leur profonde gratitude envers la bienheureuse madone, ils firent peindre un tableau représentant l'enfant au moment où, sain et sauf, il s'était élancé au cou de ses parents, et firent présent de ce tableau à la chapelle dans laquelle, depuis ce jour, il est resté exposé pour conserver le souvenir du miracle opéré par la sainte protectrice de Vilna, en même temps que de leur pieuse reconnaissance.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.



LE VER LUISANT ET LE HIBOU

Avec zèle faisant son service de nuit,
Un ver luisant avait, sans nulle idée hostile,
Placé sa station auprès du domicile
D'un hibou, vivant triste en un triste réduit,
Comme font souvent ceux que le remords poursuit.
Tout sommeille, la nuit est sombre,
Pas une étoile au firmament ;
Seul contre cet empire universel de l'ombre,
L'insecte en faction proteste bravement,
Et ne bougeant pas plus qu'un pilote à sa barre,
Il veille et fait reluire au mieux son petit phare,
Qu'un ciel noir rend presque éclatant.
Or il vient un moment où, l'heure de sa chasse
L'éveillant à demi, le compère hibou
Ouvre un œil en grondant, se secoue et puis passe,
Pour voir le temps qu'il fait, sa tête par un trou.
Oh ! quelle bonne tête, et l'aimable grimace
Qu'il fait, en essayant de regarder en face
L'objet lumineux qui l'agace :
« Encore toi ! dit-il, c'est à devenir fou.
Tu tiens donc bien à cette place ?
Je te voudrais je ne sais où,
Au diable même avec ta race.
Tiens, tu m'as tout l'air d'un espion ;
Car dis-moi, que prétends-tu faire ?
Qui prend souci de ton lampion ?
Pour qui les frais de luminaire ?
Ici tout dort, excepté moi,
Qui d'un falot n'ai point affaire.
Je voudrais, si j'étais le roi,
De tes pareils purger la terre.
— Moyen tout à fait radical,
Répond l'insecte sans colère ;
Vous êtes vif, foi d'animal !
Même quelque peu sanguinaire,
Mais au fait, cela m'est égal,
Vos fureurs ne m'étonnent guère. »
Messieurs les assassins et tous gens qui font mal
N'ont jamais bien aimé, dit-on, les reverbères.

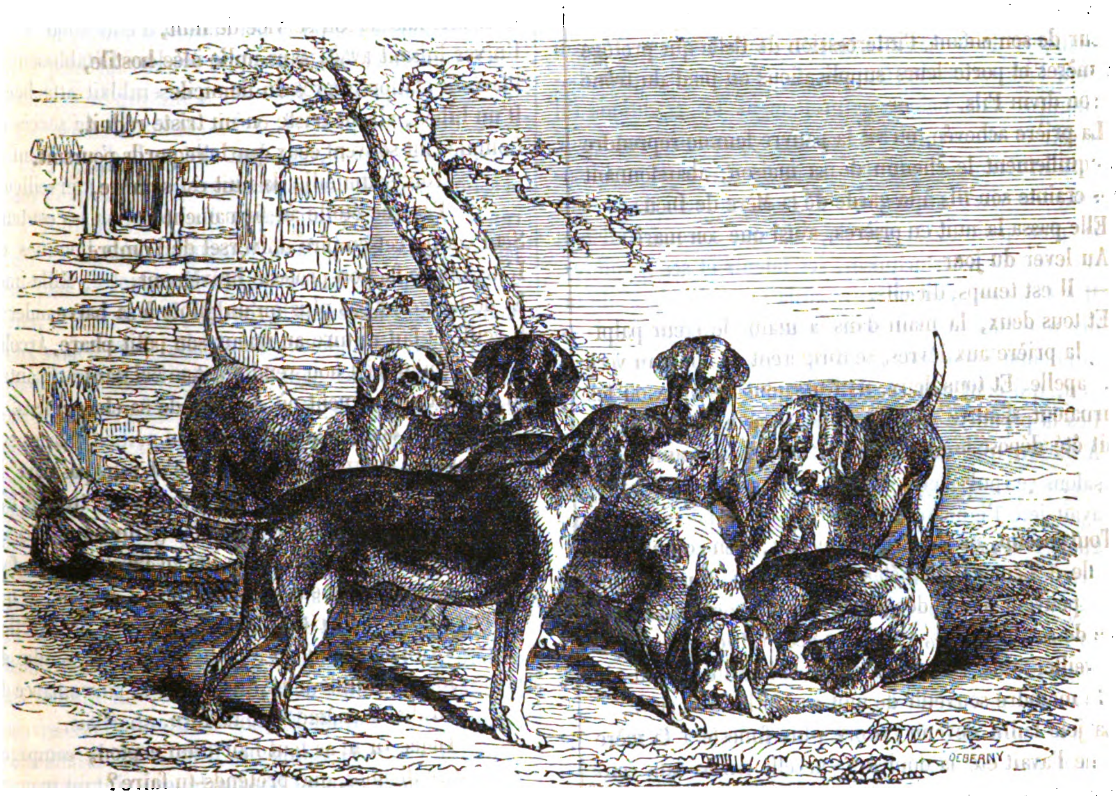
A. DESAINT.



LE CHIEN

« Le chien, dit le célèbre naturaliste Linné, est le plus fidèle de tous les animaux domestiques ; il caresse son maître ; il est sensible à ses châtiments ; il le précède et se retourne quand le chemin se divise ; docile, il cherche les choses perdues, veille la nuit, annonce les étrangers, garde les marchandises, les troupeaux, les rennes, les bœufs, les brebis, et les défend contre les bêtes féroces qu'il attaque ; il reste près des canards, rampe sous la filet de la tirasse, se met en arrêt, et rapporte au chasseur la proie qu'il a tuée, sans l'entamer. En France, il tourne la broche ; en Sibérie, on l'attelle au traîneau ; lorsqu'il est à table, il demande à manger ; quand il a volé, il marche la queue entre les jambes ; il grogne en mangeant ; parmi les autres chiens, il est toujours le maître chez lui ; il n'aime point les mendiants et attaque sans provocation ceux qu'il ne connaît pas. »

A côté de ce portrait tracé par l'Aristote suédois,



Chiens de chasse.

nous voulons placer celui qui a été esquissé par notre grand Buffon ; nos lecteurs compareront :

« Plus docile que l'homme, plus docile qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent ; il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands et rustre à la campagne. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce ; il veille, il fait la ronde, il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'on s'arrête ou tente de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose et, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. »

Parmi les diverses variétés du genre chien, nous signalerons le chien courant, que l'on emploie surtout à la chasse des bêtes fauves, et qui est remarquable par la finesse de son odorat et le développement de son intelligence ; le chien braque, qui arrête parfaitement le gibier ; le chien lévrier, qu'un instinct particulier pousse à la chasse du lièvre et du lapin ; le chien de berger, qui aide le pâtre dans la garde des troupeaux, lutte contre le loup, et remporte souvent la victoire ; le chien de garde, qui défend nos habitations et nos fermes ; le chien de Terre-Neuve, qui brave la fureur des flots, se montre doux et carressant envers son maître et est capable de tous les dévouements.

La fidélité du chien, comme son intelligence, est proverbiale. Qui ne se rappelle le chien de Tobie, le chien d'Ulysse et le chien de Montargis ?

C. Lawrence.

LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232 252, 284, 293, 315, 330, 350 et 360.)

Bientôt après le 9 thermidor, on vit se dessiner la réaction qui devait aboutir, dans l'ordre politique, au Consulat, puis à l'Empire ; dans l'ordre religieux, au concordat ; dans l'ordre littéraire, au *Génie du Christianisme*, de M. de Chateaubriand, réaction qui ne pouvait manquer de favoriser la tentative faite par Mme Campan pour l'éducation des femmes. Les familles les plus distinguées cherchaient naturellement les traditions du savoir et du savoir vivre au nouveau pensionnat fondé à Saint-Germain, par une personne qui avait eu l'honneur de vivre auprès de la reine, au sein de la cour la plus polie de l'Europe, et que recommandaient ses connaissances acquises, ses talents et ses manières. Mme Campan avait en outre eu la sage idée de s'adjoindre une ancienne religieuse vouée à l'enseignement, ce qui donna à son établissement naissant un cachet chrétien, qui était une sécurité de plus pour les familles. Dès la première année, elle avait réuni soixante élèves. A mesure que la France sortait de ses ruines, que les salons se rouvraient, que la société polie sur laquelle on avait jeté l'ignoble bonnet rouge et la fangeuse carmagnole revenait à ses anciens goûts et à ses anciens plaisirs, on appréciait mieux les avantages d'une maison où les jeunes personnes rencontraient le bon ton, les grâces du maintien et les habitudes de la conversation de la meilleure société. C'était comme une école du monde dans une maison d'éducation.

La renommée de l'établissement de Mme Campan ne tarda pas à se répandre de proche en proche. On a vu qu'elle avait de brillantes relations dans le monde littéraire ; ce fut par l'intermédiaire d'un écrivain qu'elle se trouva mise en rapport, vers le milieu de l'année 1795, avec une femme dont la protection devait tant contribuer à sa fortune. Elle a raconté elle-même cette anecdote dans ses Mémoires.

« Un homme de lettres, ami de Mme de Beauharnais, dit-elle, lui parla de ma maison. Elle m'amena sa fille Hortense et sa nièce Émilie. Six mois après, elle vint me faire part de son mariage avec un gentilhomme corse, ancien élève de l'École militaire et général. Je fus chargée d'apprendre cette nouvelle à sa fille, qui s'affligea longtemps de voir sa mère changer de nom. »

Le gentilhomme corse que la veuve du général Beauharnais avait épousé s'appelait Napoléon Bonaparte[1]. C'est le jeune homme que nous avons déjà rencontré venant, après la journée du 10 août 1792, chercher sa sœur Élisa dans la royale maison fondée par Louis XIV à Saint-Cyr, et qui, devenu fondateur à son tour, devait établir la maison impériale d'Écouen. Ainsi les temps se succèdent et les traditions se renouent.

« Mes nièces, Mlles Auguié, continue Mme Campan, étaient avec moi, logées dans la même chambre que Mlles de Beauharnais. Il s'établit une grande intimité entre elles. Mme Bonaparte partit pour l'Italie en me laissant ses enfants. Quand le général revint après ses conquêtes, il fut très-content des progrès de sa belle-fille, m'invita à dîner à la Malmaison, et vint à deux représentations d'*Esther* à ma maison d'éducation. »

On comprend l'essor que prit dès lors l'établissement de Mme Campan. Sa fortune, qui semblait attachée à celle du jeune général, volait avec elle de succès en succès. Les événements, dont elle parle d'une manière si sommaire, n'étaient rien moins que cette merveilleuse campagne d'Italie, qui frappa d'admiration les contemporains et a laissé dans la mémoire des hommes de guerre d'immortels souvenirs : Montenotte, Millesimo, Mondovi, qui forcèrent le roi de Piémont à demander la paix ; Lodi, Castiglione, Roveredo, Bassano, Arcole, Rivoli, ces batailles dans lesquelles les généraux autrichiens Beaulieu, Wurmser et Alvinzi furent vaincus, la capitulation de Mantoue, la défaite du prince Charles sur le Tagliamento, l'occupation de Venise, la paix de Campo-Formio, dictée à l'Autriche en octobre 1797, tout cela profita à l'établissement d'éducation de Saint-Germain, et le général Bonaparte triomphait à la fois pour lui, pour la France et pour Mme Campan, à qui Mme Bonaparte avait laissé non-seulement la direction entière de l'éducation de Mlles Hortense et Émilie de Beauharnais, sa fille et sa nièce, mais la surveillance de l'éducation de son fils Eugène de Beauharnais.

Ce fut entre la campagne d'Italie et la campagne d'Égypte que le général Bonaparte, qui vint un moment à Paris où la jalousie du Directoire ne le laissa pas longtemps, visita la maison. Les deux représentations de Saint-Cyr, dont parle Mme Campan, ne furent pas données à cette époque où elles auraient bien pu attirer sur la maison les foudres du Directoire, mais plus tard, après la campagne d'Égypte, lorsque le général Bonaparte, montant un nouveau degré de sa prodigieuse fortune, était déjà consul. Mais ce que Mme Campan ne dit pas, c'est que le général Bonaparte, avant de partir pour l'Égypte, plaça dans le pensionnat de Saint-Germain ses deux plus jeunes sœurs, Pauline, qui devint plus tard la princesse Borghèse, et Caroline, qui épousa Murat et fut reine de Naples. Ce fut aussi à cette époque qu'eut lieu le mariage de M. Lavalette avec une des élèves de Mme Campan, Mlle Émilie de Beauharnais, cousine de la belle-fille du général, Hortense de Beauharnais, qui épousa plus tard Louis Bonaparte et devint reine de Hollande. Lavalette a raconté dans ses Mémoires la manière dont se fit ce mariage. Son récit, qui peint les

[1] Le mariage du général Bonaparte eut lieu au commencement de 1796. Ce fut la même année qu'il fut nommé général en chef de l'armée d'Italie.



mœurs du temps, les brusques résolutions du général Bonaparte, qui improvisait en matière d'hyménées comme en matière de victoires, et exerçait sur ceux qui l'entouraient la dictature qu'il exerça un peu plus tard sur tout le monde, est assez piquant et se rattache assez étroitement à l'histoire du pensionnat de Mlle Campan, prédestiné à devenir le Saint-Cyr de l'avenir, pour que je le fasse figurer ici. Le capitaine Lavalette était à cette époque aide-de-camp du général Bonaparte; comme celui-ci l'avait chargé, à l'approche du coup d'État du 18 fructidor, de surveiller les mouvements des deux conseils et du Directoire, Lavalette n'était pas en faveur auprès du gouvernement, et son chef ne pouvait demander pour lui comme pour ses autres aides-de-camp un avancement qui aurait peut-être été refusé; il voulut le récompenser autrement.

« Un jour que je l'accompagnais à la Trésorerie pour presser l'expédition des fonds dont la marine avait besoin à Toulon, dit Lavalette dans ses Mémoires, il fit diriger sa voiture vers les nouveaux boulevards pour causer plus à son aise. « Je ne peux vous faire chef d'escadron, me dit-il, il faut donc que je vous marie; je « veux vous faire épouser Émilie de Beauharnais, elle est « très-belle et bien élevée; la connaissez-vous? — Je l'ai « vue deux fois. Mais, mon général, je suis sans fortune, « nous allons en Afrique et je pourrai bien être tué; que « deviendra la pauvre veuve? Je n'ai pas d'ailleurs de « goût pour le mariage. — Il faut se marier pour avoir « des enfants, c'est le grand but de la vie. Être tué, « cela est possible. Alors elle sera la veuve d'un de mes « aides-de-camp, d'un défenseur de la patrie; elle aura « une pension et pourra s'établir avantageusement. « Maintenant fille d'un émigré, personne ne veut d'elle, « ma femme ne peut la conduire dans le monde. La « pauvre enfant est digne d'un meilleur sort. Il faut que « cette affaire soit terminée promptement. Causez ce soir « avec Mme Bonaparte : la mère a donné son consente- « ment, dans huit jours la noce, et je vous donnerai « quinze jours de bon temps. Vous viendrez me rejoindre « à Toulon le 29. » (Il me parlait le 9.) Je riais pendant tout ce discours. « Enfin, je ferai tout ce que vous vou- « drez, repris-je, mais la jeune personne voudra-t-elle de « moi? Je ne veux pas la contraindre. — C'est une enfant « qui s'ennuie à la pension, qui sera malheureuse chez « sa mère. Pendant votre absence, elle ira vivre avec « son grand-père à Fontainebleau. Vous ne serez pas « tué, et dans deux ans vous la retrouverez. Allons, c'est « une affaire arrangée. Dites au cocher de retourner à « la maison. »

Les affaires s'arrangeaient vite avec cet esprit qui arrivait au but comme un boulet arrive dans la cible, et cette volonté qui ne connaissait pas d'obstacle. Le soir, le capitaine Lavalette s'approcha de Mme Bonaparte, qui fort aimablement lui donna, par avancement d'hoirie, le nom de neveu. — « Demain, lui dit-elle, car elle était déjà faite aux allures expéditives de son mari, nous irons tous à Saint-Germain; je vous présenterai à ma nièce. Vous en serez enchanté, elle est charmante. »

« Effectivement, continue Lavalette, le lendemain nous montâmes en calèche, le général, Mme Bonaparte, Eugène et moi, et nous descendîmes chez Mme Campan. C'était un grand événement; toutes les pensionnaires étaient aux fenêtres, dans les salons, dans les cours, car on avait donné congé. Bientôt on descendit dans le jardin et parmi ce troupeau de quarante jeunes personnes, je cherchai avec inquiétude celle qui m'était destinée. Sa cousine Hortense nous l'amena pour saluer le général et embrasser sa tante. Elle était effectivement la plus jolie : une taille élevée et d'une élégance pleine de grâce, un visage charmant, de belles couleurs que la confusion augmentait, une timidité, un embarras qui firent rire le maître, mais il n'alla pas plus loin. Il fut décidé qu'on déjeûnerait sur l'herbe. J'étais cependant fort soucieux. Voudrait-elle de moi? Obéirait-elle sans répugnance? Ce mariage si brusque, ce départ si prompt, me chagrinaient. »

Le maître! voilà le mot vrai. Partout où le général Bonaparte se trouvait, il était le maître. Quand il ne pouvait pas donner à un aide-de-camp une épaulette de chef d'escadron, il lui donnait comme équivalent une femme. Un tour de roue sur un boulevard écarté qui est aujourd'hui celui des Capucines, quinze jours de bon temps promis avant la campagne d'Égypte, le lendemain un tour de roue sur la route de Saint-Germain-en-Laye, où était situé le pensionnat de Mme Campan, et tout était terminé. La discipline régnait sur toute la ligne; le capitaine Lavalette avait reçu le mot d'ordre, Mlle Émilie de Beauharnais avait de son côté la consigne, et se trouvait sous les armes :

Mariez au plus tôt
Dès demain si l'on veut, aujourd'hui s'il le faut.

Voilà une affaire conduite militairement. On sent le souffle de la guerre, l'impulsion d'une main qui ne supporte pas de retard, l'influence d'une situation où il faut vivre vite, se marier entre deux campagnes, et où le fleuve du temps est devenu un torrent qui vous emporte.

« Quand on fut levé et que le cercle fut rompu, poursuit Lavalette, je priai Eugène de conduire sa cousine dans une allée solitaire. Je les rejoignis, et il nous quitta. J'entrai alors en conversation, je ne cachai à Mlle Émilie de Beauharnais ni ma naissance, ni mon peu de fortune : « Je n'ai, lui dis-je, que mon épée et la bienveillance du général, et je vous quitte dans quinze jours. Ouvrez-moi votre cœur. Je me sens disposé à vous aimer de toute mon âme; mais cela ne suffit pas. Si cette union n'est pas de votre goût, confiez-le-moi, et il ne me sera pas difficile de trouver un prétexte pour la rompre. J'obtiendrai mon éloignement, vous ne serez pas tourmentée, je garderai votre secret. » Elle avait les yeux baissés; pour toute réponse, elle sourit et me donna le bouquet qu'elle tenait à la main... Nous re-

vînmes lentement vers la compagnie, et, huit jours après, nous allâmes à la municipalité. Le lendemain, un pauvre prêtre insermenté nous maria dans le petit couvent de la Conception, rue Saint-Honoré. C'était à peu près défendu, mais Émilie y tenait beaucoup, car elle avait une piété douce et sincère. »

Que dites-vous de cette riante églogue placée dans le jardin du pensionnat de Mme Campan, à Saint-Germain-en-Laye, la veille du jour où va s'ouvrir l'iliade de la campagne d'Égypte; de ce dîner sur l'herbe auquel s'asseoit le terrible général qui va tout à l'heure s'enfoncer dans les solitudes sablonneuses des Pharaons; de cet essaim de jeunes filles aux croisées, qui épient d'un regard curieux les détails de cette entrevue champêtre qui va bientôt faire place à l'épopée des batailles où, du haut des Pyramides, quarante siècles contempleront les prodiges de la vaillance française; de ce consentement donné par un bouquet, de ce mariage célébré clandestinement par un pauvre prêtre insermenté, dans la chapelle qui dérobe à l'intolérance philosophique et révolutionnaire du Directoire le culte de Jésus-Christ, comme on cache un crime? N'y a-t-il pas dans ces contrastes quelque chose qui saisit, émeut et intéresse à la fois? Cette halte dans une idylle, à mi-côte d'une épopée, n'a-t-elle pas un caractère à la fois gracieux et touchant? Ne se prend-t-on pas à songer avec une émotion involontaire que cette douce et aimable jeune fille, qui n'oublie pas, au milieu de ces temps troublés et difficiles, qu'elle est chrétienne, et qui met une condition, mais une condition absolue à son obéissance aux volontés du maître, c'est que son mariage sera consacré, malgré les lois du temps, par un prêtre demeuré fidèle aux lois de l'Église, comme elle veut demeurer fidède elle-même aux promesses qu'elle va faire devant Dieu et son ministre, deviendra l'héroïne et la victime d'une des plus touchantes légendes de l'amour conjugal qui soit venue s'encadrer dans notre histoire contemporaine[1].

Cette anecdote jette en outre un jour précieux sur l'intérieur du pensionnat de Mme Campan. Non-seulement on y trouvait avec l'instruction le goût des lettres et des arts, les traditions de l'ancienne politesse française; mais une tradition plus précieuse s'y conservait, celle de la religion, et si le soleil du catholicisme n'éclairait plus l'horizon public, la lampe de l'Évangile brillait encore dans le cœur de quelques pieuses jeunes filles qui n'avaient pas oublié les exemples et les leçons de leurs mères.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —

[1] On se souvient que Mme Lavalette sauva la vie à son mari, condamné à mort en 1815 comme coupable d'avoir entretenu des intelligences avec l'Empereur, à l'île d'Elbe. Elle prit, en effet, sa place dans la prison, et le fit évader sous des habits de femme qu'elle lui avait apportés. Les geôliers crurent que c'était elle qui sortait après sa visite accoutumée à la Conciergerie, et des amis dévoués qui l'attendaient le firent monter dans une chaise à porteur. Il trouva un asile chez M. Bresson, alors un des principaux employés des Affaires-Étrangères qui, proscrit lui-même en 1793 pour avoir refusé de voter la mort du roi et sauvé par de généreux hôtes, avait promis de payer sa dette de reconnaissance en saisissant l'occasion de sauver un proscrit politique.



VERSAILLES DEPUIS LA RÉVOLUTION

Ingratitude de Versailles pour la royauté. — Versailles chef-lieu de Seine-et-Oise. — Paroles du représentant de la République sur les bronzes du parc. — Comment le nom de Versailles fut conservé. — La dernière procession. — Prisons de Versailles. — Souvenirs d'une prisonnière. — Massacres. — Pie VII à Versailles. — Marie-Thérèse préside une fête nationale en 1814. — Passage des rois allant en exil. — Marie-Louise et le roi de Rome, 1815. — Charles X, 1830. — L'armée parisienne. — Louis-Philippe. — 1848.

Il ne nous reste plus à écrire que l'histoire d'un grand tombeau. Nous voudrions pouvoir dire que Versailles pleura le départ de la famille de Louis XIV. La vérité nous le défend. Cette ville, ingrate envers ces princes auxquels elle devait sa prospérité, sa splendeur, son existence, suivit d'un œil indifférent ce triste cortége. La ville royale témoigna une grande joie de se voir républicaine, et regarda comme un honneur d'être désignée comme le chef-lieu d'un département, après avoir été pendant plus d'un siècle le siége du gouvernement de la France.

Un jour un des représentants de la république que Versailles avait accueillie avec enthousiasme, regardant d'un œil de dédain les bassins admirables et les beaux groupes de bronze qui ornent le jardin, s'écria : « Il « faut que la charrue passe ici ! » C'était le puissant du jour. Aussi, comme tous les puissants, il ne se promenait pas seul. Ses courtisans l'entouraient, non plus poudrés, portant l'épée, et couverts de dentelles comme ceux que Versailles était habitué à voir, mais vêtus d'ignobles carmagnoles. L'un d'eux proposa de fondre ces chefs-d'œuvre de bronze pour en faire des canons! C'était une idée à la hauteur de celle des économistes qui proposèrent de semer des pommes de terres dans le jardin des Tuileries pour nourrir la France. Par bonheur quelques membres d'une des sections de la ville préservèrent par leur énergie Versailles de cet acte de vandalisme, et lui conservèrent son nom que la *Société populaire de la vertu sociale des sans-culottes* prétendait changer contre celui du *Berceau de la liberté*. « Quoi! s'écria le défenseur du nom de sa ville natale, en flattant la manie de l'époque pour l'empêcher de commettre une énorme sottise, le hasard semble avoir prévu les événements en donnant à Versailles son beau nom? Versailles, en effet, ne signifie-t-il pas *Verse-*

ment, parce que le vent qui y souffle renverse les moissons, comme Versailles devait contribuer au *renversement* du trône. » Ici l'orateur, interrompu par des applaudissements enthousiastes, n'eut pas besoin de poursuivre son raisonnement. La cause était gagnée.

Malheureusement les quelques hommes de bon sens qui se trouvaient faire partie de la *Commune* de Versailles, l'une des plus mauvaises de France à cette époque, ne purent pas sauver la belle avenue qui depuis Louis XIV conduisait du château bâti par le grand roi jusqu'aux Tuileries. Les arbres furent abattus comme nécessaires au chauffage des communes, à l'artillerie, au charronage, à la marine. On eût dit que les arbres manquaient en France et que cette avenue seule pouvait en fournir.

Hélas! ce n'étaient pas seulement des abatis d'arbres qui devaient affliger Versailles. Quand on entra dans les plus mauvais jours de la Terreur, les saturnales qui déshonorèrent Paris souillèrent la ville que Louis XIV avait choisie entre toutes pour sa résidence. Le christianisme, maintenu en apparence au moins jusqu'en 93, avait été remplacé par un nouveau culte, celui de la déesse Raison. Étrange divinité pour une époque de démence et de vertige! Notre-Dame, depuis peu d'années cathédrale de Versailles qui, en devenant chef-lieu, était devenu évêché, fut choisie pour servir de temple à cette divinité nouvelle. Mais, avant d'y installer la nouvelle divinité, on trouva bon de *purger* l'ancien sanctuaire du Christ de tout ce qui pouvait rappeler le culte ancien. La *société populaire de la vertu sociale des sans-culottes de Versailles* obtint de la commune l'autorisation de faire une procession sacrilége qui devait transporter tous les objets sacrés jusqu'à Paris dans l'ordre suivant : « Chacun des sans-culottes nommés par « les sociétés populaires en nombre suffisant devait être « revêtu d'un ornement ou porter des vases sacrés, ou « bien le dais, ou enfin la bannière, et la procession « devait se dérouler depuis Versailles jusqu'à Paris en « chantant des hymnes civiques et républicaines. » Ce programme fut suivi. On vit défiler cette honteuse procession le long de la belle avenue de Paris, dépouillée de ses arbres. Les magnifiques ornements, brodés par les mains des reines, décoraient les épaules de ces suppôts de l'émeute et de ces aboyeurs de clubs. Leurs mains, teintes de sang, tenaient sans trembler les calices ciselés et ornés de pierreries qui avaient contenu le pain des anges. Ces bannières où resplendissait l'image de la Vierge que plus d'un d'entre eux avait appris à invoquer sur les genoux de sa mère, flottaient au gré de leur démarche que l'ivresse rendait incertaine. Les chants de meurtre et d'extermination que la république avait inventés, hurlés sur les tons les plus divers, remplaçaient les hymnes suaves et pures de l'Église. Telle fut la *procession*, — cette dénomination avait été choisie avec intention par la *société des sans-culottes*, — telle fut la procession qui porta à la Convention les richesses religieuses de Versailles et obtint les honneurs de la séance!

A cette époque, le couvent des Récollets a cessé d'être une maison de prière pour devenir la triste demeure de ceux qui sont appelés à périr sous la hache révolutionnaire. Une femme élégante, qui a laissé d'intéressants mémoires sur ce temps, Mme Elliot, va nous introduire dans cette prison : « Le matin, dit-elle, on me fit « entrer dans la prison (des Récollets), un triste séjour « quoique moins mauvais que Sainte-Pélagie. Ici mes « compagnons de prison n'étaient que des criminels; on « m'avait logée dans une vaste salle qui avait été ha« bitée avant moi par trois ou quatre cents lapins, elle « était malpropre et infecte. Il y avait certainement la « place pour une quarantaine de lits; dans un coin était un « mauvais grabat à roulettes, avec deux vieilles chaises, « une table sale et non moins vieille, une chandelle « dans un chandelier, des chenets, des pelles et des « pincettes, et une cheminée où on aurait pu faire rôtir « un bœuf tout entier. Là brûlait un grand feu dont « l'aspect était consolant. Pendant tout le temps que je « passai dans cette prison, on ne me refusa jamais du « feu, parce qu'on brûlait les portes, les barrières et les « poteaux qui se trouvaient dans le bois et les parcs au« tour de Versailles..... La terreur se répandait avec « tant de rapidité, que la prison fut bientôt pleine d'in« fortunés royalistes, et nous fûmes alors privés de « toute espèce de ressource. On nous prit le peu d'ar« gent que nous avions, ainsi que le couvert d'argent « qui me servait... Nous étions donc privés de tout « bien-être, nourris que nous étions par la nation. Le « geôlier touchait environ huit pences anglais par jour « (seize sols) pour notre nourriture, et Dieu sait qu'il « n'en dépensait pas même six. Notre ordinaire consis« tait en haricots bouillis, tantôt chauds, tantôt froids. « Chauds, ils étaient accommodés au beurre rance, « froids, avec de l'huile commune; nous avions aussi des « œufs arrangés de diverses manières. Un des plats « qu'on nous servait le plus souvent, c'étaient des harengs « tout crus; on nous en donnait beaucoup, parce que « les Hollandais en avaient envoyé une quantité à Paris « pour acquitter une partie de leur dette qu'ils avaient « envers la république. Parfois nous avions ce qu'on « appelait de la soupe et du bouilli, mais nous étions « toujours malades après en avoir mangé. Quelques pri« sonniers pensaient que c'était de la chair humaine « qu'on nous apportait; mais réellement je crois que « c'était du cheval, de l'âne ou de la vache crevée. En « somme, le plus pauvre mendiant d'Angleterre n'au« rait pas voulu manger ce qu'on nous servait. Nous « n'avions que du pain d'orge dégoûtant qui nous pre« nait à la gorge. J'en souffrais extrêmement à cette « époque et je ne pus rien avaler pendant trois jours... « Le geôlier nous donnait le matin à chacune une bou« teille d'eau sale, qui devait nous suffire pour toute la « journée, parce qu'il ne voulait pas se donner la peine de

« la remplir une seconde fois. Quelquefois nous obtenions « un peu d'eau-de-vie du porte-clefs, qui avait toujours « dans sa poche une bouteille de cuir et nous offrait « souvent une goutte. Quoique très-mauvaise, elle m'était « fort utile, car je m'en servais pour me laver la bouche, « et j'étais du petit nombre des prisonniers qui ne souf- « fraient pas des dents et ne les perdaient pas, malgré « l'humidité des chambres qui était fort grande. On « avait renvoyé le geôlier que j'avais trouvé en arrivant, « et il avait été remplacé par un septembriseur. Depuis « cette époque, notre vie ne fut plus qu'une longue ago- « nie; une fois ou deux, je demandai à ce geôlier un peu « d'eau chaude pour me laver : « Cela n'a pas le sens « commun, m'avait-il répondu, rien ne peut vous sau- « ver des mains du bourreau, et comme elles sont fort « sales, vous n'avez pas besoin de vous laver. »

« Un jour, je fus affreusement impressionnée en en- « trant chez le geôlier, où nous allions souvent, quand « nous avions besoin de quelque chose. Il était assis à « table à boire avec un élégant et beau jeune homme; « il me dit de m'asseoir et de boire un verre avec eux ; « je n'osai pas refuser : « Maintenant, dit le jeune homme « en regardant sa montre, il faut que je m'en aille. — « Non, répondit le geôlier, votre besogne ne commence « qu'à midi. » Je regardai le jeune homme, et le geô- « lier me dit : « Vous devez vous faire un ami de ce « citoyen; c'est le jeune Sanson, l'exécuteur, et peut- « être sera-t-il chargé de vous décapiter. » Je me sentis « défaillir, surtout quand le bourreau me prit le cou, « en disant : « Ce sera bientôt fait, il est si long et si « mince! Si c'est moi qui dois vous expédier, vous ne « vous en apercevrez même pas. »

Ces quelques lignes offrent une peinture saisissante des souffrances des prisonniers de la république, et Mme Elliot ne les exagère certainement pas. D'après les documents authentiques, le triste régime des Récollets empira encore après son départ pour la prison des Carmes. L'égalité voulut que pauvres et riches fussent traités de même, ce qui n'améliora pas le sort des pauvres, mais ôta aux autres prisonniers le peu de faibles soulagements qu'ils pouvaient s'accorder. La pétition d'un homme honnête, nommé Maubeuge, nous montre la vérité dans toute sa cruelle nudité. Cette pétition, courageusement présentée à la Convention, contient ces paroles. « ... Votre sensibilité se sera sans doute émue « en apprenant que ces infortunés ne mangent jamais « de pain, et qu'ils s'estiment heureux lorsqu'ils obtien- « nent de leurs parents *quelques chats* dont ils font leur « subsistance pour suppléer à la faible portion de riz « qui leur est accordée chaque jour. »

C'est ainsi qu'ils attendaient dans le plus cruel dénûment une mort inévitable, lorsqu'un jour les portes s'ouvrirent devant ceux qui avaient été épargnés. La tête de Robespierre en roulant sur l'échafaud les avait sauvés.

Cependant Versailles avait eu ses massacres dès 1792. La ville se trouvait comme animée par un souffle d'exaltation révolutionnaire lorsqu'au milieu de cette atmosphère en flammes arrivèrent les infortunés prisonniers qu'on envoyait d'Orléans. Éloignés de Paris par un décret de l'Assemblée, ils entrèrent à Versailles. Enchaînés huit par huit, ils remplissaient sept de ces chariots à quatre roues et à ridelles basses affectés ordinairement au transport des boulets de canon. Ils étaient rudement secoués et rejetés les uns sur les autres par les cahots, ce qui excitait les rires des farouches sicaires de la Terreur qui les conduisaient. Fournier leur chef marchait en tête. Son cheval portait sur son poitrail les croix de Saint-Louis et celles de Cincinnatus arrachées aux prisonniers; et, disons-le, ces nobles insignes étaient moins déplacées encore sur le poitrail de l'animal que sur la poitrine de cet homme de meurtre et de crime.

A peine ce sinistre convoi a-t-il fait son entrée dans la ville de Louis XIV, qu'une hideuse populace l'entoure. Il fallait traverser une grande partie de Versailles pour arriver à la ménagerie transformée pour les victimes en prison. D'abord silencieuse mais menaçante, la multitude ne tarda pas à en venir aux injures, elle semblait s'exciter elle-même, et le calme des prisonniers ajoutait à son irritation. Au moment où le convoi, à tout instant arrêté, va enfin franchir la grille de l'Orangerie et arriver à sa destination, il est une fois encore arrêté, et le conflit commence entre la foule qui demande qu'on lui livre le duc de Brissac, gouverneur de Paris, et la troupe, chargée de la conduite des prisonniers ; la troupe ne les défendit que faiblement. Bientôt la populace demeure maîtresse des voitures où les malheureux prisonniers retenus par leurs liens sont égorgés. Huit seulement échappèrent par miracle. Les cadavres des victimes étaient tellement mutilés et horribles à voir, que plusieurs agents de l'autorité n'eurent pas la force d'en supporter la vue. Les égorgeurs, enivrés et couverts de sang, ramassèrent au milieu des chairs palpitantes et des membres déchiquetés le peu de bijoux et d'argent que les prisonniers avaient sur eux, et se firent un étrange point d'honneur de les apporter à la *maison commune*.

Ces prisonniers, au nombre de cinquante-deux, comptaient parmi eux le duc de Brissac gouverneur de Paris, lieutenant général des armées du roi, ainsi que Lessard, ancien ministre des affaires étrangères ; mais on avait lié avec eux de simples ouvriers et surtout de braves soldats appartenant presque tous au régiment de Cambrésis. C'était le 9 septembre. Les égorgeurs, affriandés par leur besogne de meurtre, coururent aux prisons, en tirèrent les prisonniers et les assommèrent l'un après l'autre. Versailles eut donc, comme Paris, ses massacres de septembre.

Nous avons hâte de sortir de ces scènes d'horreur que nous avons indiquées plutôt que racontées, pour ne pas laisser de lacunes dans l'histoire de Versailles. Cette ville retrouva enfin un peu de calme quand les jours du Consulat se levèrent. Le premier consul aspira bientôt

à l'Empire, et après avoir rendu la France au catholicisme et le catholicisme à la France par le Concordat, il demanda au souverain pontife de venir consacrer sa nouvelle couronne. Pie VII voulut visiter Versailles, et le 3 janvier 1805 l'avenue de Paris vit passer un cortége digne de ses plus beaux jours. La voiture à huit chevaux du pape, suivie de deux des carrosses de la cour attelés chacun de six chevaux et escortés des guides de la garde impériale, se rendit d'abord à la cathédrale où l'attendait un nombreux clergé. Le doux Pie VII bénissait la foule sur son passage, et, après tant de renversements et de destructions, on pouvait répéter ce mot profond de la Rochefoucauld : « Tout arrive en France! »

Les cérémonies saintes achevées, le pontife remonta dans son carrosse et la foule le suivit au palais. Les cours étaient remplies, les terrasses et les galeries présentaient un parterre de têtes respectueusement courbées et ne se soulevant que pour baiser l'anneau du pêcheur. Cependant un spectacle plus émouvant encore était réservé à ces chrétiens empressés. Le pape était entré dans le palais, et la multitude qui s'était répandue dans le parc vit tout à coup la fenêtre de la galerie de glace s'ouvrir, et sur ce balcon où tant de fois étaient apparues la Majesté de Louis XIV et, plus tard, la grâce de Marie-Antoinette, on vit paraître, revêtu des vêtements pontificaux, la tiare en tête, l'auguste pontife qui portait, lui aussi, dans ses traits une grande majesté et une grâce toute céleste, la majesté du vicaire de Jésus-Christ, la grâce de la sainteté. A cet aspect, le peuple immense qui couvre la terrasse tombe à genoux, oubliant le froid rigoureux de cette journée d'hiver; tous les fronts se découvrent; Versailles est devenu un autre Vatican, et la bénédiction du père des fidèles descend sur cette foule émue. Jamais scène plus grandiose ne rappela cette magnifique bénédiction que chaque année le Pape donne à la ville de Rome et à l'univers : *Urbi et Orbi*.

« — Est-ce donc là, s'écria Pie VII étonné et touché jusqu'au cœur, ce peuple français que l'on disait si irréligieux! »

C'est la dernière des grandes scènes dont Versailles a été le théâtre, la plus grande de toutes peut-être. A partir de ce moment Versailles ressemble à une scène vide où règne un seul souvenir, celui du grand Roi. Les souverains qui se succèdent semblent comprendre qu'ils ne seraient pas chez eux à Versailles, mais chez Louis XIV.

Quelques-uns y passeront, mais le plus souvent en fugitifs et dans leurs revers. En 1814, l'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome, fuyant Paris menacé par les armées étrangères, traversent Versailles pour se rendre à Rambouillet. Seize ans après, Charles X, entouré de ses gardes du corps et d'une partie de la garde royale, vient chercher contre la révolte populaire à Trianon un abri plus sûr que les Tuileries. Pendant la Restauration qui avait si peu duré, Versailles avait vu la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, profondément émue, à l'aspect des lieux où s'était écoulée sa première enfance, venir attacher la cravate au drapeau de la garde nationale.

La royauté nouvelle, chassée par la révolution de Juillet, ne devait pas durer beaucoup plus longtemps. Dix-huit ans après, Versailles vit passer en fugitif le prince à qui cette ville devait la transformation de son palais en un musée grandiose de toutes nos gloires nationales, la meilleure pensée peut-être qu'ait eue Louis-Philippe.

Ici s'arrête l'histoire de Versailles. Tout y a passé, depuis le dix-septième siècle, rien n'y est resté, excepté le souvenir du grand règne et du grand Roi, dont le soleil, vainqueur de la coalition des sophismes et des calomnies, comme de celle des peuples, justifie sa fière devise : *Nec pluribus impar*.

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— Fin. —

CHRONIQUE

L'exactitude est la politesse des rois : le soleil qui, par rapport à notre globe, est assis sur le trône des cieux, s'est conduit en véritable monarque, le 6 mars, jour de l'éclipse annoncée par messieurs de l'Observatoire. Les phases principales du phénomène se sont succédé aux instants précis et dans l'ordre marqué d'avance. Depuis neuf heures et demie jusqu'à dix heures, le disque obscur de la reine des nuits, comme aurait dit Baour-Lormian dans ses poésies ossianiques, cachait en grande partie celui du roi du jour. Le bord supérieur de celui-ci était seul visible sur une largeur égale au cinquième environ du diamètre de l'astre; ce bord se prolongeait de chaque côté, mais sa clarté s'affaiblissait progressivement, de sorte qu'il présentait l'apparence d'un croissant lumineux que beaucoup de spectateurs ont pris pour la lune. Il présentait en effet l'image du croissant de notre satellite après la nouvelle lune. La température était fraîche; le vent aigre, qui dans la journée nous a apporté la neige, soufflait du nord. Deux couches de nuages voilaient le ciel, qui présentait des teintes d'un vert tendre. La couche supérieure semblait demeurer immobile; la couche inférieure, plus profonde, se mouvait avec rapidité. Les nuages qui composaient cette seconde couche laissaient entre eux de nombreuses éclaircies, et faisaient ainsi l'office de ces verres noirs à travers lesquels on observe ordinairement les éclipses. Au moment de la phase principale, de neuf heures un quart à neuf heures trois quarts, la lumière avait pris une teinte olivâtre. L'affaiblissement de la clarté du jour était notable pendant toute la durée du phénomène, surtout au moment où il avait atteint toute

son intensité. A onze heures trois minutes, la lune avait entièrement cessé de voiler le soleil et elle s'était retirée par son bord oriental.

*** Une polémique s'est élevée autour de la tombe récemment ouverte de M. Cousin. Les libres penseurs ont généralement été défavorables à l'illustre philosophe ; parmi les journaux catholiques la plupart, et nous sommes du nombre, ont rendu hommage aux tendances constamment spiritualistes de la philosophie de M. Cousin, et ont fait des vœux pour que, dans ce dernier et solennel moment où l'âme va se séparer du corps, un rayon surnaturel de foi ait illuminé les ombres qui existaient encore dans ce grand esprit. M. Cochin, dans une lettre pleine d'intérêt, adressée de Cannes au *Correspondant*, raconte au sujet de M. Cousin des détails qui justifient ce que les journaux catholiques ont pensé et dit de M. Cousin et de ses aspirations vers la vérité catholique.

« Un jour, il y a quelques mois à peine, écrit-il, je me promenais dans la cour de l'Institut avec M. Cousin et un savant professeur de philosophie. Un jeune vicaire vint à passer, et comme il s'éloignait vers le pont des Arts, M. Cousin, le regardant de loin, s'arrête et dit à son collègue : — Mon ami, nous avons, toute notre vie, professé la philosophie, nous réunissons tous les jeunes gens instruits, et nous tâchons, par des arguments laborieux, de leur démontrer qu'il y a une âme. Pendant ce temps-là que fait ce jeune prêtre et où va-t-il? Il va réconcilier les âmes de deux époux, fortifier l'âme d'un vieillard qui va mourir, combattre le vice dans l'âme d'un méchant, la tentation dans l'âme d'une jeune fille, le désespoir dans l'âme d'un malheureux, éclairer l'âme d'un enfant. Et nous voudrions jeter ces gens-là à l'eau ! Il vaudrait mieux que l'on nous y précipitât nous-mêmes avec une pierre au cou. Ayons l'honnêteté de reconnaître ce qu'ils font pour les âmes, pendant que nous tentons de reconnaître l'existence de l'âme. »

Nous emprunterons encore une anecdote à la lettre de M. Cochin :

« Je me souviendrai toujours, dit-il dans cette lettre adressée à M. de Montalembert, avoir visité il y a quelques années M. Cousin à la Sorbonne, au milieu de sa précieuse et bien-aimée bibliothèque, lorsqu'il était malade, porté par la fièvre aux idées un peu tragiques, on va le voir, et d'ailleurs inquiet de quelques dénonciations faites à Rome contre ses ouvrages, dénonciations que la fermeté de Mgr Morlot et la sagesse du Saint Père empêchèrent d'aboutir. Il me mena près de sa fenêtre et me dit : « Mon cher ami, vous voyez d'ici la « place de la Sorbonne, je suppose qu'on y élève un « bûcher et qu'on y place Victor Cousin et ses amis. « Cela serait très-désagréable pour Victor Cousin et ses « amis. Mais, le lendemain, le genre humain se posera « inévitablement cette question : *La religion est-elle « nécessaire?* Et le genre humain répondra unanime- « ment : *Oui*. Puis cette grande question : *Y a-t-il une « meilleure religion que le christianisme?* Et le genre « humain répondra sans hésiter : *Non*. En sorte que « cela ne changera absolument rien au cours des choses « et au triomphe de la vérité. »

Est-il possible de rendre un hommage plus éclatant au christianisme et de mieux exprimer une vérité plus vraie? Oui, c'est là la force du christianisme, et la faiblesse de ses adversaires. Rien de ce qu'ils ont imaginé pour occuper sa place n'a pu la remplir. Ce qui prouve qu'il est vrai, c'est qu'il est nécessaire. Du moment qu'on admet l'existence de Dieu, la souveraine intelligence, la souveraine bonté et la souveraine justice, ce qui est nécessaire dans l'ordre intellectuel et moral est nécessairement vrai.

Citons un dernier hommage rendu par M. Cousin au catholicisme dans une lettre adressée à une femme d'intelligence, qui lui demandait quels livres de philosophie il l'engageait à lire :

« A Dieu ne plaise, madame, lui répondit-il, que je vous conseille jamais rien qui compromette votre foi! La philosophie comme tout ce qui est grand, comme l'ordre, la liberté, la religion même, a ses dangers. Elle peut dissiper l'esprit, le troubler peut-être par l'extrême diversité de ses systèmes. Il faut laisser la philosophie aux philosophes ou à ceux qui, ayant eu le malheur de perdre la foi, cherchent ce qui peut la suppléer. Mais comme, grâce à Dieu, votre foi est entière, vous n'avez pas besoin de recherches laborieuses pour atteindre la vérité, votre éducation chrétienne vous a mise en possession des dogmes où toute vérité repose... »

J'ajouterai ici un seul mot, c'est que l'étude de la philosophie n'a rien de dangereux pour celui qui prend pied sur le sol solide et immuable de la foi pour étudier de là le flux et le reflux des idées philosophiques, comme le spectateur qui, assis avec sécurité sur les rochers granitiques du rivage, contemple le tableau changeant de la mer.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Le repos après la cueillette. — Paysanne irlandaise. (D'après Charles Baxter.)

JEUNE PAYSANNE IRLANDAISE

Je ne sais pourquoi le doux et pensif visage de cette jeune paysanne irlandaise, retracé par le pinceau de Baxter, m'a remis en mémoire les mélodies de Thomas Moore, le plus grand des poëtes contemporains de l'Angleterre après Byron. Byron, qui le connut et qui l'aima, a dit de lui : « Moore est du petit nombre des auteurs qui survivront à leur siècle ; son nom vivra dans

ses mélodies irlandaises qui dureront autant que l'Irlande, la musique et la poésie. »

Moore n'était pas seulement une voix harmonieuse de plus dans la grande tribu des bardes, c'était un grand cœur irlandais. Le patriotisme le rendit poëte. Il a raconté lui-même comment il fut conduit à composer ces mélodies irlandaises qui vivront autant que l'Irlande : « Mes souvenirs se reportent avec plaisir, dit-il, à cette première partie de ma vie où j'ai conçu la pensée de faire passer dans mes vers le langage si tendre et si éloquent des airs ravissants de mon pays natal. C'est au zèle et aux recherches de M. Bunting que son pays est redevable de ces vieux airs nationaux qu'il a su conserver sous le joug des lois pénales. La musique, en effet, partagea en Irlande le même sort que le peuple : tous deux furent proscrits. Les admirateurs de cette musique firent un dernier effort pour conserver à leur pays le seul bien qu'il a pu sauver du naufrage de ses libertés, et l'on s'occupa de ce soin dans un congrès scientifique tenu à Belfast, en 1792, et auquel assistaient deux ou trois ménestrels, les seuls survivants de leur ordre... Ce fut en 1797 que la lecture de cet ouvrage me fit connaître, pour la première fois, les beautés de notre musique nationale. Édouard Hudson, qui devint plus tard victime de son patriotisme, me signala cette mine si riche des mélodies irlandaises. Mes œuvres poétiques doivent aux travaux de Bunting l'accueil favorable qu'elles ont reçu du public. »

Ainsi Thomas Moore, lorsqu'il entendit les mélodies irlandaises, jouée sur la harpe des ménestrels, sentit la poésie s'éveiller dans son cœur. Les sentiments naïfs, gais ou mélancoliques, ardents et fiers, tristes ou belliqueux dont ces vieux airs nationaux sont empreints, se traduisirent en vers, et la Poésie évoquée par la Musique se leva dans cette âme de poëte, en disant : « Me voici, ma sœur ! »

Quelle est celle des mélodies de Thomas Moore qui se présente à l'imagination de la jeune paysanne irlandaise, dont le pinceau de Baxter a fixé sur la toile le doux visage, tandis qu'au sortir du travail elle se reposait, songeuse, appuyée sur son panier à demi rempli ?

Est-ce la ballade touchante qu'il composa sur l'origine de la harpe irlandaise :

> Tis believ'd that this harp, wich I wake now for thee
> Was a siren of old, who sung under the sea.

« On croit que cette harpe que j'éveille maintenant pour toi était une sirène qui chantait sous la mer, et qui, souvent le soir, traversait les vagues brillantes pour venir sur le vert rivage à la rencontre du bien-aimé.

« Mais elle aimait en vain ; il la laissa pleurer et baigner de ses larmes, toute la nuit, ses longues tresses, jusqu'à ce que le ciel, regardant en pitié cette affection si vraie, transforma en cette douce harpe la vierge de la mer.

« Elle a conservé quelque chose des grâces de son ancienne forme : les palpitations qui soulevaient sa blanche poitrine, les sourires qui effleuraient sa bouche, les contours onduleux de sa taille de nymphe ; et ses cheveux distillant les pleurs de chacune de leurs brillantes boucles, ont recouvert ses bras de neige et sont devenus les cordes d'or. »

Ou bien la jeune Irlandaise de Baxter est-elle au nombre de celles que la misère oblige à suivre leurs parents au delà de l'Atlantique, en quittant leur Erin bien-aimée, et entend-elle s'élever dans les profondeurs de son âme la mélodie traduite par Thomas Moore dans ces beaux vers :

« Ah ! tant que la vie fera palpiter mon cœur, il n'oubliera pas la patrie délaissée. Si tu étais tout ce que je désire, ô mon Irlande, grande, glorieuse et libre, première fleur de la terre et perle de la mer, je pourrais te chanter, d'un cœur plus fier. Non, non, tes chaînes, qui empêchent ton sang de circuler, ne font que te rendre plus chère à tes fils ! »

Il y a des vers admirables dans la mélodie de Thomas Moore, tels que ceux-ci :

> Wert thou all that I wish thee, great, glorious and free.
> First flower of the earth and first gem of the sea.

Peut-être aussi la jeune Irlandaise, reculant plus loin en arrière, songe-t-elle à une de ces mélodies que les anciens bardes, appuyés sur la harpe ossianique, livraient aux vents, et que les jeunes filles gazouillent au retour du travail :

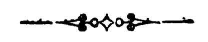
« O chère, fille de Broka, belle entre les plus belles, la fleur de ta joue fait honte à la fleur du pommier ; plus charmante que les boutons de rose qui parent ton heureuse demeure, tes lèvres font pâlir leur éclat, et ton haleine est plus pure que leur parfum. »

C'est ainsi que Dieu, prenant en pitié les malheurs de la pauvre Irlande, a placé auprès d'elle, d'un côté la Poésie qui berce ses douleurs sur la terre avec les mélodies de ses chanteurs, et la Prière qui lui montre du doigt dans le ciel une patrie, une Irlande bienheureuse où l'on ne pleurera plus. N'est-ce pas son Thomas Moore qui le lui a dit dans une de ses plus touchantes mélodies :

> There is a world were souls are free
> Where tyrants taint nos nature's bliss.
> Oh ! if death that world opening be
> Who would life a slave in this.

« Il est un monde où les âmes sont libres ; où les tyrans ne souillent pas les dons de la nature ; oh ! si la mort est l'entrée de ce monde, qui voudrait vivre esclave en celui-ci ? »

RENÉ.



UNE HISTOIRE INTIME
(SECONDE PARTIE.)

(Voir p. 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262, 282, 290, 319, 348, 356 et 371)

J'ai vaillamment travaillé. La bannière antique a pris place dans une armoire neuve. Je n'ai pu en raviver les couleurs ; mais tout ce qu'il était possible de faire a été fait, et nous lui avons rendu, à peu de chose près, son ancienne splendeur. Le curé, si économe pour ses dépenses personnelles, s'est montré en cette occasion d'une prodigalité effrayante. Cette bannière est une de ses affections. Ses yeux d'enfant l'ont souvent admirée, et tout un monde de sentiments religieux s'agitait vaguement en son âme quand il contemplait les scènes sacrées artistement reproduites sur son épais tissu. « Quand je vois flotter au vent ce vieil étendard, me disait-il, quelque chose de jeune revit en moi. »

Le jour où elle a été reportée à l'église, j'ai parlé de départ. Le curé n'a pas dit un mot pour nous retenir, mais il a regardé mon père. Mon père avait l'air soucieux et terriblement grave. « Nous finirons la semaine si M. le curé ne s'y oppose pas, » a-t-il dit. Le curé s'est incliné sans rien dire, et ils sont partis tous les deux pour visiter je ne sais quels débris de monastère qui les intéressent beaucoup. Je suis demeurée seule avec mon étonnement. Mon père ne peut vivre longtemps hors de la Maraudière; son intention bien arrêtée était d'y retourner aujourd'hui. Il a pris une résolution contraire, et cependant le curé n'a pas fait d'instances ; je n'ai exprimé aucun désir, le séjour d'un presbytère n'ayant rien de bien attrayant en soi. Je suis donc à me demander la raison de cet étrange délai. Il y en a une. Mon père ne change pas ainsi d'avis, il ne s'exile pas ainsi de chez lui par le fait de sa propre volonté. Après avoir beaucoup réfléchi à tout ce qui pouvait le retenir dans cette maison dont le maître n'a nullement cherché à fermer la porte devant lui, j'ai pensé que je perdais mon temps inutilement, et j'ai voulu me distraire à ma façon. J'ai pris la clef grosse et informe qui ouvre la porte de la tour, et, sans recourir comme d'habitude au sacristain, je suis allée l'ouvrir moi-même. Le curé m'a souvent recommandé cette ascension; ma paresse m'avait retenue. Notre séjour se prolongeant, je me risque. La tour est prodigieusement haute, mais j'avais eu tort de me laisser effrayer par le nombre des marches. J'ai monté lentement le petit escalier tournant, humide et obscur dont les passants de quatre siècles ont un peu poli les marches, et je suis arrivée après un assez long voyage sur la plate-forme d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Le granit m'entourait, mais comme là il s'est fait élégant, aérien ! La grande flèche percée à jour et les clochetons octogones placés aux angles de la plate-forme s'élançaient d'un jet hardi vers le ciel ; les balustrades sont des dentelles de pierres, certains clochetons sont soutenus par quatre colonnettes d'une audacieuse légèreté. Une croûte épaisse de cette mousse grise qui met des siècles à s'étendre et qui est la rouille de la pierre revêt le granit çà et là et forme de larges taches capricieusement dessinées. La hideuse gargouille qui ouvre sur le vide à mes côtés sa gueule béante porte une véritable crinière de mousse sèche. En dehors de la balustrade, je vois trembler sur leurs tiges frêles de charmantes fleurs-lilas. L'oiseau en passant les a semées et elles ont germé sur ce granit et sur ce ciment. J'avais oublié ma légère fatigue. Un horizon immense se déroulait devant mes yeux, le soleil levant en éclairait une partie. Dans cette zone lumineuse les toits brillaient, les contours des champs s'accusaient nettement. Peu à peu des nuages gris se sont tendus sur le soleil, la lumière tamisée par ces nuages s'est adoucie ; on devinait que le soleil était là, mais on ne l'apercevait plus. Je me suis rappelé d'avoir entendu tirer de ce soleil caché et pourtant évidemment présent une argumentation sur l'existence de Dieu qui est à la fois pour nous si visible et si invisible, et la justesse de cette comparaison m'a saisie en ce moment. J'ai aussi pensé que, pour se dégager d'une estime trop passionnée pour le monde, il ne s'agissait que de le regarder d'un peu haut. Comme il se rapetisse d'une certaine distance, matériellement parlant surtout ! A mes pieds, et assez loin de moi pourtant, j'apercevais un petit clocher au milieu d'une masse grise : on aurait dit une petite bourgade. Elle aurait été jetée au milieu des arbres qu'elle s'y serait perdue. Cela pourtant est une cité, une ville assez importante. Là se trouvent des édifices qu'on trouve grandioses, des maisons qui font l'orgueil de leurs propriétaires ; là se meuvent des hommes qui pensent peut-être que le monde ne marcherait pas sans eux, et tout cela ne forme qu'un point dans l'espace...

La tour moussue m'attire, j'y suis remontée aujourd'hui et je me trouve de nouveau entre ciel et terre, mon cahier confident à la main. Il fait un temps splendide. A l'ombre fraîche projetée par les clochetons sur la plate-forme, j'en fais bravement le tour sans craindre le vertige. La balustrade est haute, mais elle est si découpée que le vide pourrait exercer son attraction fatale. Ma promenade est vraiment pittoresque, et dans cet endroit où j'arrive, contre la tourelle élégante qui contient l'escalier, la vue émerveille. Voici la ville grise d'hier placée aujourd'hui en plein soleil : ses toits miroitants la grandissent ; de son clocher sombre sortent des voix sonores qui chantent un chant d'allégresse. Au-dessus de la ville flotte une brume, sorte de nuage léger, qui n'est autre que la fumée condensée de ses cheminées ; je n'aperçois ni au-dessus ni autour de moi d'autre nuage que celui-là. Dans la campagne, ni brume, ni voile ; de chaque cheminée rustique s'échappe un mince filet de fumée bien vite dissipé. D'un côté la perspective est

bornée par une ligne onduleuse de montagnes bleuâtres. L'œil se repose avec plaisir sur un lointain vaporeux. Quelle puissance a le soleil ! Il est la vie, l'éclat, la beauté de la nature; il désassombrit la mort elle-même. Au pied de la tour, du haut de laquelle je plonge un œil dédaigneux sur le domaine des vivants, s'étend l'étroite demeure des morts. Vraiment les derniers tiennent beaucoup moins de place que les premiers. Hier le funèbre enclos avait la physionomie qui lui convient, je ne sais quoi de désolé, de délaissé, d'abandonné ; le vieux saule pleureur qui ombrage la plus haute croix sous ses rameaux pendants se plaignait et balayait tristement la terre humide de ses branches salies. Aujourd'hui le cimetière est plein de soleil, les rayons dorent toutes les tombes, les oiseaux gazouillent, le saule muet agite doucement ses branches séchées, les croix tracent une ombre nette sur le gazon brillant. La croix, il faut le dire est désormais l'hôtesse de l'homme ; elle se montre à ses yeux pendant tout le cours de sa vie et elle se plante sur sa tombe. Les cimetières sont peuplés de croix : le pauvre a sa croix de mottes sèches, le petit enfant son buis planté en croix; le marbre, le bois, la pierre, prennent cette forme sanctifiée. J'ai regardé longtemps ce petit amas de croix de bois. La croix sur ces cadavres, c'est l'espérance se dressant sur l'anéantissement. Cette croix parle. Elle parle de rédemption, de salut, de résurrection ! Le cadavre est là sous son ombre, mais un jour viendra où il se réunira à l'âme immortelle. Cette méditation sur la mort ne m'attriste pas, mon regard ne se détourne pas avec horreur du petit cimetière ensoleillé. Cette terre échauffée par le soleil ne doit pas être pesante, et sur chacune de ces tombes se dresse le signe du salut ! Mais j'entends des pas dans l'escalier : c'est le sacristain sans doute, un vieux bonhomme causeur qui me gâterait mon séjour ici. La tourelle me cacherait entièrement dans cet enfoncement ; j'y cours : ne me voyant pas, il descendra tout de suite.

Je suis à peine revenue de mon émotion. J'ai surpris un secret, le secret de la petite scène d'avant-hier. Je sais maintenant pourquoi le curé n'a pas prononcé un mot pour nous retenir chez lui, pourquoi mon père ne s'est pas empressé de retourner à la Maraudière. Combien je me sens heureuse en ce moment ! comme mon cœur a battu tout à l'heure ! Je vois encore mon père et son vieil ami debout contre la balustrade, car c'étaient eux qui arrivaient.

Le curé parlait et semblait renouer une conversation commencée, et le sujet de cette conversation, c'était évidemment la nécessité des pratiques religieuses. Jamais il ne m'avait paru aussi éloquent. Sa voix était profonde, sa physionomie rayonnante de foi. Mon père l'écoutait attentivement. Le vent soulevait les boucles de cheveux blancs qui encadrent son visage sévère. Ses yeux s'abaissaient sur la campagne ou se fixaient sur le ciel. Il a répondu brièvement. « A demain notre dernière conférence, a-t-il dit ; je suis un aveugle qui désire la lumière, et puisque j'ai pu me décider à vous rester, j'irai jusqu'au bout. » Ils ont parlé d'autres choses. Je n'osais respirer dans mon coin. Les premiers mots qu'ils avaient prononcés m'en avaient tout de suite trop appris pour que j'eusse osé révéler ma présence, et j'espérais ardemment demeurer invisible. Ils sont descendus sans me découvrir, et au milieu de l'escalier le curé a dit une parole qui est montée jusqu'à moi et qui a dissipé une crainte que je venais de concevoir, celle de me voir enfermée dans ma tour. « Mon sacristain est sans doute occupé par ici, a-t-il dit, nous pouvons laisser toutes ces portes ouvertes. » Je vais leur donner le temps de regagner le presbytère, et je descendrai à l'église. Je me sens un vif désir de prier, d'exprimer à Dieu la reconnaissance dont mon cœur est rempli.

Marie des Haudiers est venue passer une journée à la Maraudière avec son mari et Anne. Elle paraît la plus heureuse femme du monde, et c'est toujours l'amie tendre et confiante d'autrefois. Anne et son beau-frère sont d'une gaieté folle. Je suis allée le lendemain avec mon père aux Haudiers, où ils vont rester quelques jours, et Marie m'a longuement parlé des projets de son mari, qui sont les siens.

Il a fait restaurer un vieux château presque historique qu'il possède dans le Morbihan, et il va s'adonner à la culture des landes qui l'environnent. Marie, qui est très-heureuse de voir son mari rompre avec l'oisiveté, va mener la vie qu'elle avait toujours rêvée, vie utile, agissante, mais austère. A la fois châtelaine et fermière, elle sera pour Georges une aide intelligente et dévouée, elle vivra au milieu d'une population rustique, à laquelle elle fournira du travail et dont elle s'efforcera d'élever le niveau moral. Je l'écoutais avec admiration développer les plans qu'elle a formés, et pour l'accomplissement desquels elle devra déployer toute l'énergie de son caractère.

Je ne sais vraiment pourquoi on dédaigne maintenant cette manière de vivre pratique, réelle, mais embellie par tout ce qui élève et idéalise véritablement la vie. Anne faisait en l'écoutant une petite moue très-significative. Je crois qu'elle aime mieux l'air lourd des salons que l'air vif et parfumé de la lande, et qu'elle donnerait en ce moment tous les gazouillements de nos oiseaux pour une valse un peu entraînante. Nous avons aussi parlé d'Hermine, qui va commencer son noviciat. On ose à peine la regretter dans la famille, tant elle paraît heureuse.

Les oiseaux, ce matin, ont un chant plaintif qui est comme l'avant-coureur de la pluie; le vent fait courir de grands frissons dans l'herbe fine et verte de nos prairies; sur la balustrade de mon balcon la rosée s'est condensée en grosses gouttes, ce qui forme à la pierre noircie une bordure de diamants de la plus belle eau.

Il fait nuit, mais une nuit transparente de juin. Mon



père est assis contre mon balcon, et je le rejoins souvent pour admirer les globes de feu qui surgissent à l'horizon bleuâtre. Nous en avons déjà compté cinq. Un sixième vient de jaillir tout près de nous entre les peupliers dont le feuillage paraît tout noir. Ces feux s'allument en l'honneur de saint Jean. La campagne est pleine de vagues rumeurs autour de nous, des voix d'hommes chantent de vieux refrains, on entend je ne sais quelles vibrations étranges, métalliques, discordantes. Ce sont les enfants qui traient des chèvres, c'est-à-dire qui tirent sur une poignée de jonc dont les bouts sont fixés aux parois opposés d'une bassine de cuivre. « Veux-tu venir au feu? » m'a tout à coup demandé mon père. La beauté de la soirée m'a tentée : j'ai répondu affirmativement, et nous allons nous mettre en route.

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —



L'EXPOSITION DE 1867

Quelqu'un veut-il bien se rappeler que j'ai de par le monde et au delà de l'Atlantique un certain ami répondant au nom de Jonathan, quand il lui plaît de répondre, ce qui n'arrive pas toujours? Il y a quelques années, il était tombé chez moi, curieux de voir ce que devenait Paris. Mais, rebuté bientôt par maintes déceptions et autant de déconfitures, il s'embarqua un beau jour à l'improviste, alors qu'il allait commencer à comprendre le monde de l'asphalte. — Ce qu'il devint pendant ces dernières années... je n'en sus rien... Jonathan, avare de sa prose, n'écrit que quand cela est strictement nécessaire, — pour annoncer son arrivée, par exemple. — C'est ce qu'il fit il y a quelques semaines, et je reçus le mot suivant : « Ami, je quitte l'air pur de mes forêts vierges, et te demande encore une fois secours pour m'aider à respirer les odeurs de Paris. Le prochain paquebot m'amènera. — Je veux voir l'Exposition. — Jonathan. — »

Avec une exactitude de chronomètre, mon correspondant au style télégraphique est débarqué, et, aussitôt arrivé, il fallut visiter les travaux du Champ de Mars. Jonathan, avec beaucoup de sens, m'assura qu'il ne pouvait y avoir à visiter à Paris que l'Exposition.

Je hasardai quelques timides observations, mais le citoyen libre ne permet la discussion que quand sa curiosité n'est pas engagée, et voici ce qu'il me répondit :

— Ce que l'on fait à Paris, les embellissements, les constructions nouvelles, les églises, les salles de spectacles, les hôtels, les palais, les hôpitaux, les casernes, les jardins ou squares, tout cela est pour l'Exposition.

Tout ce qui occupe la main des ouvriers dans la France entière est destiné à l'Exposition.

Tout ce que les chemins de fer apportent à Paris est pour l'Exposition.

Les journalistes ne sauraient écrire dix lignes sans souligner vingt fois le mot *Exposition*.

Dans le wagon du chemin de fer qui m'a amené du Havre, j'ai été réveillé douze fois par les consonnes sifflantes réunies dans le mot Exposition.

Donc tout ce que l'on fait, tout ce que l'on pense, tout ce que l'on écrit, tout ce que l'on dit aboutit à l'espace compris entre la Seine et l'École-Militaire, Paris et Grenelle, c'est-à-dire renfermé dans le Champ de Mars... Allons voir l'Exposition, — nous causerons après.

Jonathan, qui, malgré sa rudesse américaine, est un bon enfant, nous accorda vingt-cinq minutes pour déjeuner, temps que nous occupâmes le mieux possible; je hélai un fiacre :

— Au pont d'Iéna, — rive droite.

En quelques instants nous fûmes au Trocadéro.

On s'aperçoit à première vue que ce malheureux terrain a eu à subir les diverses fantaisies d'hommes éminents et éminemment fantaisistes. L'ancienne colline n'est plus, on la remplace par un plan incliné, d'où, si l'on en croit les livres spéciaux, le coup d'œil sera féerique. — Le panorama d'autrefois était la Seine baignant les pieds de la colline, le Champ de Mars animé seulement les jours de revue, et au fond du tableau l'École-Militaire.

Le Champ de Mars est remplacé par une réunion de constructions de toutes formes et de toutes couleurs; l'École-Militaire est cachée par le palais de l'Exposition comme par un paravent. Une seule chose m'étonne : la Seine n'a pas été jetée hors de son lit. Probablement que l'espace a été jugé suffisamment grand, sans quoi le fleuve eût été invité à découcher.

— Oh! exclama Jonathan, prodigieux! Est-ce que la dernière inondation a passé par ici?

On croirait, en effet, au passage d'un fléau. Le terrain est tout bouleversé; il est encore, au moment où j'écris, en voie de transformation complète. Il y avait dans le Champ de Mars des dépressions de terrain de $1^{m},50$ à 2 mètres. Pour avoir une surface plane on a remblayé avec la terre prise au Trocadéro, que l'on amenait par un chemin de fer passant sur le pont d'Iéna. Puis il a fallu égaliser le plan incliné qui remplace l'ancienne montagne, et l'on emploie journellement six locomotives pour le transport des déblais ou des remblais. De plus, un journal a bien voulu annoncer que, chaque jour, plusieurs milliers de coups de mine faisaient entendre leurs explosions, ce que je n'ai pas de peine à croire d'après le prodigieux nombre de détonations que nous eûmes à supporter. On se serait cru dans l'ancien Champ de Mars ou dans la plaine de Grenelle, un jour où l'on fait la petite guerre.

Mon compagnon avait l'air pensif.

— C'est pratique, répétait-il sans cesse ; mais ce n'est pas encore très-beau.

Nous gravîmes la montée.

— Retourne-toi, ami Jonathan, la toile est levée, tu peux voir.

Jonathan tira la lunette qu'il portait en sautoir et regarda pendant plus d'un quart d'heure sans prononcer une syllabe.

— Je ne comprends pas, dit-il gravement au bout de ce temps.

— Ce que tu vois? Mais c'est l'Exposition universelle de 1867.

— Quelle plaisanterie, ami!

— Je ne plaisante pas du tout.

— Mais cette grosse construction brune, là, devant nous; est-ce un four, un énorme gazomètre, une halle; ou bien serait-ce le moule d'un pâté aux dimensions extravagantes?

— Jonathan, tu m'accuses de plaisanter et que fais-tu? Comme l'on voit bien que tu viens de l'autre côté de l'Atlantique! Mais, ignorant que tu es, ce que tu prends pour un four, c'est le palais. Il ne fait peut-être pas un bien bon effet au premier abord. Je ne nie pas que l'extérieur soit un peu sacrifié ; que l'ornementation architecturale, par exemple, laisse à désirer ; ou encore que la forme, d'aspect elliptique, paraisse assez disgracieuse. Mais retiens ceci pour ta gouverne, ami : tu as sous les yeux un chef-d'œuvre. Les maîtres ont prononcé, la construction en fer a dit son dernier mot ; et pour tout ce que l'on doit construire de véritablement immense, on ne se servira que du fer.

— Mais c'est bien monotone ! Rien pour reposer l'œil, pas une arête, pas un relief, rien que des surfaces courbes et unies.

— Tu as presque le droit de te permettre cette légère observation : c'est un peu nu. Mais ne te risque pas à ajouter un mot de critique. C'est un conseil d'ami que je te donne ; les maîtres ont dit : C'est bien ! donc c'est bien. Incline-toi, car si tu oses affirmer le contraire, on ne te répondra même pas ; on rira ou bien l'on haussera les épaules. Non, véritablement, tu aurais l'air, passe-moi le mot, par trop yankee.

— J'aurais cru pourtant que les rotondes des chemins de fer, ces écuries où se réparent les locomotives, ressemblaient beaucoup à ce qu'ici vous appelez « un palais. » Mais, puisque mon opinion choque ton amour-propre national, passons. Autour de cet énorme mastodonte rouge-brun, j'aperçois une fourmilière de petites constructions qui sont peut-être admirées par les architectes d'ici, mais que je ne comprends pas plus que le palais; je veux dire que je ne distingue pas ce que c'est, que toutes ces grandes guérites dont pas une ne ressemble à l'autre. Serait-ce ?..... *For shame!*

— Arrête, ami. Je sais bien qu'un critique peut assurer que nous avons sous les yeux une copie du Père-Lachaise; et il y aurait, ma foi, une certaine analogie, si l'on ne savait qu'on est ici dans le sanctuaire de l'industrie, et non dans le séjour des morts. Du reste ces cheminées, qui ne fument pas encore, mais qui fumeront, sois en sûr, ces machines qui fonctionneront bientôt, tout cela empêchera la méprise. Ces constructions te représentent des échantillons monumentaux de tous les pays ; une sorte de carte en relief où l'on a groupé tout ce qui peut instruire ou intéresser le visiteur. Du reste, traversons la Seine, je ne te demande pas si tu as admiré l'ensemble ; ta réponse serait superflue ; nous allons regarder de près maintenant toutes les constructions que l'on élève dans le parc ; et bien, que je t'entende dire que pour certaines personnes la fumée des cheminées n'aura rien de bien séduisant, trêve de critique, essayons de nous orienter.

Le Champ de Mars présente une surface régulière de 460,000 mètres carrés, ou 46 hectares. Bien que ce grand espace soit un peu éloigné des extrémités de Paris, on a paré aux inconvénients de cet éloignement en réunissant tous les moyens de transport possibles, pour en faciliter l'accès aux visiteurs. De plus, toutes les constructions que nous allons visiter resteront ouvertes chaque soir, après la fermeture du palais, et l'on se trouvera dans une ville plus complète que toutes les villes, puisque la cité du Champ de Mars sera divisée en autant de quartiers qu'il y aura de peuples représentés à Paris, dans ce moment. Disons en passant que le Palais occupe 146,000 mètres carrés et que le parc en a 300,000. Ce parc est divisé en quatre quarts du côté du fleuve (d'amont en aval), le quart français, le quart anglais; puis, du côté de l'École-Militaire, le quart allemand et le quart belge, qui rejoint la partie française.

Le parc a un grand nombre d'entrées. Jusqu'ici on en compte douze ; l'entrée principale ou porte d'honneur est située en face du pont d'Iéna. Un grand *velum* y sera placé et reliera la porte au Palais, s'étendant sur une longueur de 256 mètres, et abritant le visiteur qui passera sous ce dais gigantesque entre deux haies d'arbustes et de fleurs rares.

Je devrais te signaler, ami Jonathan, près de trente établissements qui probablement n'ont pas trouvé place dans le vaste capharnaüm, puisque tu les vois sur la berge de la Seine. Cependant, comme nous arrivons par terre et non par eau, passons immédiatement dans le parc. Nous tournons à droite. Nous voilà dans le quart anglais.

En suivant le quai, nous apercevons une fontaine monumentale qui sera entourée de diverses expositions partielles. Jusqu'à présent, il est difficile de juger l'œuvre, car on la construit ; comme le dieu des panthéistes, elle est en train de devenir. Remarque ensuite ce vaste bâtiment, décoré du nom de cercle international ; ne critique pas encore, ami Jonathan, rien n'est

terminé : aussi l'aspect peut-il laisser à désirer. On a voulu construire vite et économiquement. On n'a pas cherché le beau, mais l'utile. Les yankees de ton pays ne peuvent blâmer le système *utilitarien*. Les sortes d'ailes placées de chaque côté sont des boutiques, et il y en a une quarantaine, louées à un prix fabuleux chacune. J'ai entendu dire 30,000 francs pour sept mois. Constatons en tous cas qu'elles ne sont pas grandes. On dit à l'Exposition ce que disait certain prince fort connu dans l'histoire : « Dieu soit loué! et mes boutiques aussi! »

Du reste, ne doute pas que quand le cercle sera achevé il n'ait le meilleur aspect; il suffit de connaître le bon goût de son architecte, M. Chevallier, pour affirmer à l'avance que son œuvre ne laissera rien à désirer.

Voici encore trois hangars, dont le premier est celui de MM. Petin-Gaudet, les grands maîtres de forges; dans le second, on verra le produit des mines; dans le troisième, tous les matériaux de construction. Immédiatement après le cercle international, est l'entrée du tunnel; puis, dans ce que l'on fait là, une salle de conférences modèle, probablement. Enfin, à l'extrémité (aval), un café-concert, et la grande question est de savoir si, oui ou non, Mlle Thérésa y chantera la *Femme à barbe*. Importante question surtout pour le directeur!

Nous avons suivi l'allée du Maroc; et, en effet, tout ce qui est, à notre gauche, s'élevant sur le croissant de terre que nous contournons, est un souvenir de l'Afrique; on le reconnaît du reste à son architecture. C'est en allant d'aval en amont : le palais du bey de Tunis, une des plus curieuses choses exposées au Champ de Mars, puis le pavillon de repos de l'empereur du Maroc, flanqué de deux pavillons de gardes et d'un établissement de bains maures. Puis le panorama de l'isthme de Suez, avec les outils et les engins qui ont servi à accomplir la grande œuvre de M. de Lesseps. Enfin, dans ces deux bâtiments, dont l'un est carré et l'autre rectangulaire, est l'exposition protestante : salles de conférences religieuses, kiosque de la société biblique, un autre kiosque où sont les presses servant aux publications populaires. Enfin, dans ce dernier pavillon, on trouvera la Bible traduite dans toutes les langues.

En se dirigeant par l'allée d'Europe vers le Palais, nous remarquons ensuite, dans l'exposition anglaise, les bâtiments contenant les chaudières à vapeur; un cottage anglais dont l'intérieur est destiné à recevoir des appareils de chauffage et d'éclairage, puis une caserne et un hôpital. Dans cet autre bâtiment sont placées les munitions de guerre; le ministère anglais a destiné celui-là à recevoir des équipements. Enfin, cette dernière construction sera un vestiaire d'outre-Manche.

En contournant le Palais, et après avoir dépassé le hangar des machines agricoles, nous arrivons en Turquie. Un pavillon du Liban très-ornementé, une mosquée, une école et un établissement de bains turcs, voilà toute l'exposition de ce pays. Les Principautés roumaines viennent ensuite, et n'ont que de petits pavillons. Plus loin est la grande cheminée d'une chaudière à vapeur. Après quoi, en passant par les États-Pontificaux, nous gagnons l'Italie.

L'exposition de ce pays sera intéressante pour les curieux de la science; on remarque, en effet, un bâtiment où seront déposés tous les outils servant à perforer le mont Cenis. Plus loin, des pavillons disposés pour les travaux manuels. Nous arrivons ainsi, en traversant les Deux-Siciles, à un pavillon où seront remisées les voitures destinées à promener dans le parc et dans le palais le vieillard, l'infirme, la femme délicate ou le paresseux, et nous sommes à la grande porte latérale, donnant dans l'avenue de Suffren. Mais revenons sur nos pas. Ici l'Italie touche à l'Égypte, dont l'exposition paraît devoir être aussi complète que curieuse. Voici d'abord le pavillon du vice-roi, puis un temple d'Edsou, destiné à l'exposition du musée de Boulak; puis, un caravansérail avec des boutiques et des ateliers que les indigènes occuperont. Enfin, voici des écuries que les chevaux du vice-roi peupleront bientôt.

Nous nous trouvons en pays de connaissance. A notre droite voici d'abord les constructions américaines. Ces constructions, tu les connais, Jonathan, elles viennent de ton pays. Ce sont une maison, une école, un wagon-ambulance, une tente-hôpital, une seconde maison, une boulangerie, une hutte d'aborigènes, et un bâtiment destiné aux phares électriques.

D'Égypte entrons en Perse. Ceci est une fabrique d'opium; plus loin une maison persane; dans l'autre angle un kiosque également persan; on doit remarquer que, depuis les États-Pontificaux, nous avançons sur un terrain compris entre deux voies ferrées. Je te ferai observer, ami Jonathan, que nous avons devant nous les républiques de l'Amérique. Leur exposition est composée de quelques huttes et d'un bâtiment réservé à la société d'ethnographie. Mais voici l'allée de Tunis; prenons à gauche, et nous sommes en Chine. Ce pays charmant est venu nous trouver, afin que nous pussions le connaître sans nous déranger. Voilà un jardin chinois, avec les terrasses, un restaurant chinois, je me défie de sa cuisine; plus loin cette pagode sera un théâtre, toujours chinois; dans ce kiosque on débitera du thé et des boissons du pays; enfin nous aurons le droit de nous extasier devant ces deux bazars dont les marchands nous feront sans doute une foule de tsin tsin ou saluts chinois. La surface réservée à la Chine a la configuration d'un cercle, le centre sera occupé par une tour de porcelaine. Le royaume de Siam expose deux kiosques qui serviront de boutiques aux naturels de ce pays, et de plus des écuries pour les éléphants et les chevaux nains : les géants à côté des mirmidons. On ne dit pas si ces écuries seront garnies de leurs habitants. Enfin, le Japon a élevé quelques huttes et une maison en bambous. Nous avons suivi toute l'avenue de l'ouest en côtoyant des hangars appartenant : les premiers à l'Angleterre, qui y en-

fermera les instruments de son agriculture; les seconds dépendent de l'Amérique; quant aux troisièmes ils contiennent des petites voitures. Si tu veux, ami Jonathan, suivons l'allée des Deux-Siciles, qui nous conduit tout droit au lieu où nous pourrons dîner. A moins toutefois que tu ne tiennes à continuer seul l'exploration du parc; mais sois averti que tu peux y faire 74 kilomètres sans passer deux fois par le même chemin.

— Nous poursuivrons un autre jour. Dînons donc à l'Exposition.

ALFRED NETTEMENT FILS.



TYPES ABOLIS

L'ALLUMEUR DE LANTERNES

Hâtons-nous, car encore quelques jours, il aura disparu pour jamais, l'allumeur de lanternes. Le gaz le suit, le gaz le pousse, le gaz le chasse devant lui, comme un de ces demeurants du passé qui n'ont pas droit de cité dans le présent, comme un de ces types abolis qui ne seront bientôt plus qu'un souvenir; c'est à peine si dans quelques rues reculées d'un quartier perdu, on le voit passer mélancolique et sombre, portant sur son chapeau à moitié défoncé sa sale et huileuse boîte de fer-blanc. Sa courte blouse et son pantalon à mi-jambes suent l'huile par tous les pores, les passants se détournent avec empressement sur son passage, pour ne pas s'exposer à son contact compromettant.

L'allumeur de lanternes est à l'allumeur de gaz ce que le moulin à vent est au moulin hydraulique, ce que le paquebot à voile est au paquebot à vapeur, ce que le vieux télégraphe, avec ses grands bras aériens qui gesticulaient dans l'espace, est au télégraphe électrique, ce que les chevaux de poste sont à la locomotive, ce que le fusil à aiguille est à notre ancien mousquet.

L'allumeur de réverbères en face de l'allumeur de gaz, c'est l'ancien régime en face du nouveau, c'est un ci-devant.

Laissez-le donc passer, puisque tout passe, même la crinoline, qui s'était promis un empire éternel sur la mode, et qui est allée rejoindre, toute honteuse, dans les oubliettes de l'histoire, la coiffure à la giraffe et les manches à gigot, pour y attendre les chapeaux Lamballes, les chignons en sautoirs, les peplums, les tuniques retroussées sur les jupons rouges, qui donnent aux femmes l'agréable tournure de pigeons à la crapaudine, et les longues traînes qui font concurrence aux balayeurs de trottoirs.

Oui, laissons passer l'allumeur de réverbères, puisqu'il appartient à un monde qui s'en va; mais n'oublions pas qu'il y eut un jour où ce retardataire actuel de la civilisation s'appela le progrès.

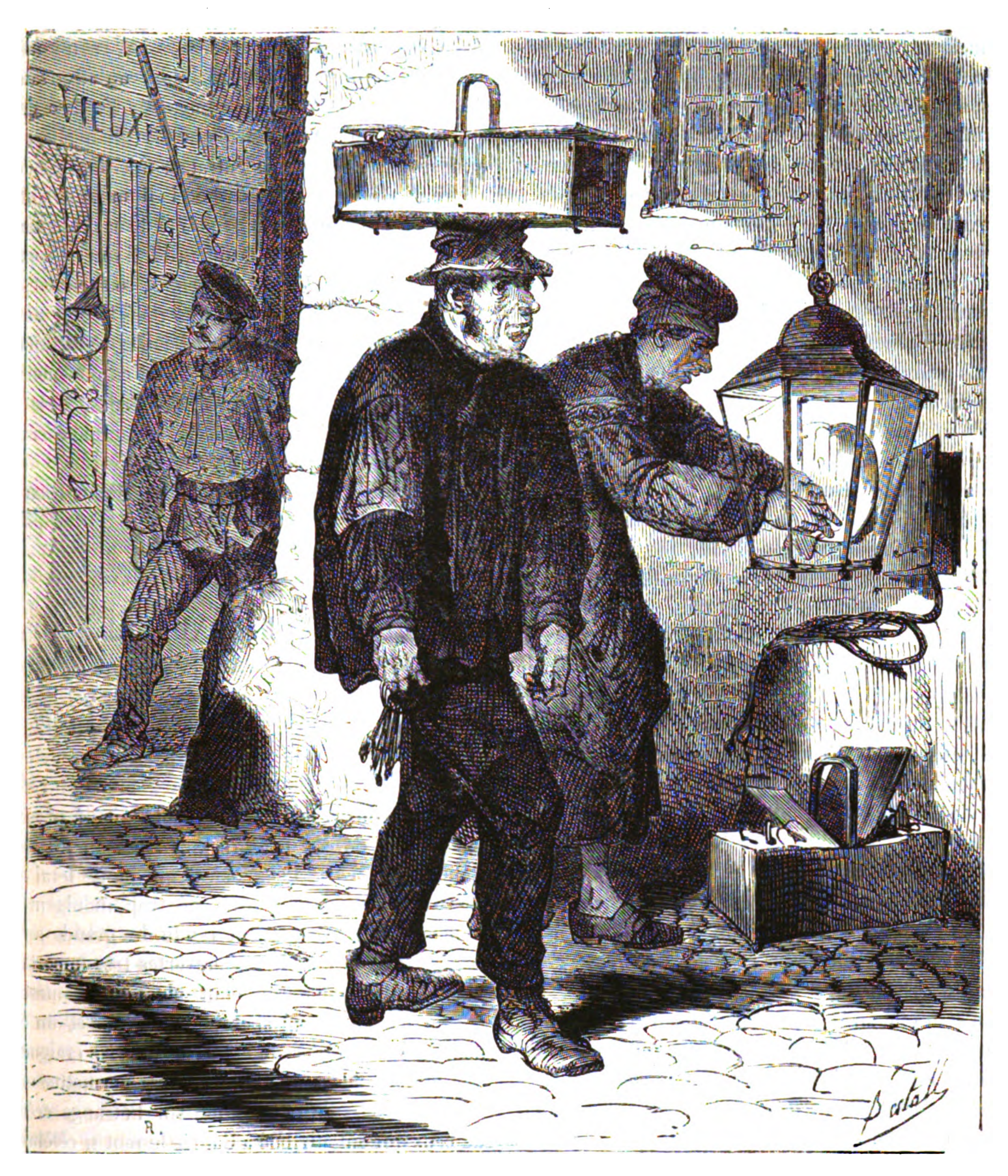
Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, Paris, qu'on regardait déjà comme la capitale du monde civilisé, n'était éclairé que d'une manière incomplète et bien imparfaite. En remontant un peu plus haut, on découvre que la ville demeurait, à la tombée de la nuit, dans de profondes ténèbres. Les carrosses qui entraient dans Paris à une heure avancée étaient éclairés par des torches de résine placées dans les mains de porteurs à cheval. Même au commencement du dix-septième siècle, il n'y avait pas d'éclairage public. Il était seulement prescrit à chaque propriétaire de maison de placer, après neuf heures du soir, sur la fenêtre du premier étage, une chandelle allumée dans une lanterne, et de plus, tous les individus qui circulaient dans les rues portaient, par précaution, un falot, pour suppléer à un éclairage insuffisant. Remarquons en passant que, lorsqu'une insurrection casse les becs de gaz à Paris, on est réduit à reculer jusqu'à ce mode d'éclairage primitif, et d'enjoindre à chaque habitant de mettre sa chandelle à sa croisée, ce qui prouve que les révolutions ne conduisent pas toujours au progrès.

Ce fut en 1669 seulement, lors de la création d'un lieutenant général de police, que l'administration conçut le projet de mettre quelque régularité et quelque ensemble dans l'éclairage de Paris. On suspendit d'abord une lanterne à l'entrée de chaque rue et une autre au milieu. Les ténèbres devinrent plus visibles, pour nous servir de la belle expression de Milton; mais les Parisiens ne furent que médiocrement éclairés. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, l'éclairage n'eut lieu que pendant neuf mois de l'année; encore n'allumait-on pas les reverbères les jours où il faisait clair de lune, coutume primitive qui s'est encore conservée dans quelques bourgs de France, où l'entrepreneur de l'éclairage municipal, plein de confiance dans la lune qu'il regarde comme un auxiliaire, économise l'huile les jours où elle allume son fanal à l'horizon.

En 1729, la Reynie et d'Argenson étant lieutenants de police, Paris compta 5,772 lanternes. On arriva ainsi jusqu'en 1760, lorsque le lieutenant de police Lenoir promit une récompense à celui qui proposerait le meilleur mode d'éclairage pour la ville de Paris. Ce fut alors que les lanternes dites à réverbères, à cause de leur réflecteur qui réverbérait la lumière, furent notablement améliorées. Bourgeois de Château-Blanc, qui avait introduit des perfectionnements dans ce système dont l'inventeur se nommait Bailly, fut chargé pour vingt ans de l'éclairage des rues de Paris. Le nombre de ces réverbères augmenta successivement. En 1769, on comptait 7,000 becs, treize cents de plus qu'en 1729. En 1809, il y en avait 11,000, et 12,672 en 1821. A cette époque, la dépense de l'éclairage de Paris s'élevait à la somme de 646,000 francs.

Nous approchons du moment où l'éclairage par les réverbères s'éteint devant un éclairage plus puissant. Mais, avant de signaler l'inauguration de ce nou-

veau système devant le triomphe duquel le dernier allumeur de lanternes, pareil au dernier Mohican de Cooper, va disparaître, il est impossible de ne pas rappeler le sinistre usage auquel servirent les lanternes pendant les mauvais jours de la Révolution française. Quand ce cri : *A la lanterne!* retentissait dans les rues de Paris, le sang se figeait dans les veines des femmes et des enfants. La hideuse populace, avec laquelle il ne faut pas confondre le véritable peuple, se plaisait à ces exécutions sommaires qui transformaient en gibets les



Le gaz le pousse, le gaz le chasse.

appareils ordinaires d'éclairage. On ouvrait avec effraction la petite porte de fer de la boîte qui, placée contre une muraille ou un poteau, contenait la corde à poulie à l'aide de laquelle l'allumeur faisait descendre pour la nettoyer et pour approcher la flamme de la mèche, la lanterne suspendue en l'air. On y attachait la victime, et, au lieu et place du réverbère, on la hissait dans les airs au milieu des cris de joie et des trépignements de la multitude qui repaissait ses regards du spectacle de cette agonie. Les mœurs étaient devenues atroces. On disait autrefois de Paris : « L'esprit y court les rues. » Le meurtre, en 1793, avait remplacé l'esprit. C'était l'époque où Camille Desmoulins, sans prévoir qu'il se plaçait sur une pente qui le ferait glisser lui-même jusque sur les marches de l'échafaud, s'intitulait, dans son journal, *le Procureur général de la lanterne*. C'était l'époque aussi où des furieux, arrêtant dans le jardin des Tuileries l'abbé Maury, qui se rendait à la

Constituante, lui criaient en le menaçant du geste : « Maury à la lanterne ! » Ce à quoi il répondait avec cette intrépidité d'esprit et cette soudaineté d'à-propos qui triomphent du péril en le bravant : « Y verrez-vous plus clair ? »

En 1823, M. Bordier-Marcet exposa sur la place du Carrousel six appareils qui, par l'intensité de leur rayonnement, effacèrent tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Deux de ces appareils suffisaient pour éclairer un espace de 360 mètres de longueur, tandis que la puissance des réverbères éclairait à peine 60 mètres. Ce fut le dernier progrès du système de l'éclairage au moyen des réverbères. Le gaz allait paraître.

Il avait déjà paru. Dès 1786, un ingénieur français, M. Lebon, avait eu l'idée qu'il était possible d'obtenir une clarté plus intense que la lumière développée par la combustion immédiate des huiles. Il réalisa cette idée au moyen du gaz hydrogène carboné, qu'il fabriquait en distillant le bois. L'appareil qu'il imagina éclairait et chauffait à la fois les appartements sous le nom de *Thermolampe*. Ce procédé imparfait fut bientôt remplacé par l'ingénieux appareil de M. Poncelet, de Liège. Comme cela s'est si souvent rencontré dans l'histoire de la science, l'idée était née en France, la première application de l'idée eut lieu en Angleterre, en 1812, par les soins de MM. Windsor et Preuss qui avaient modifié les premiers procédés d'une manière fort heureuse. Cette branche d'industrie prit un rapide développement en Angleterre. M. Chabrol de Volvic, alors préfet de la Seine, sous le gouvernement de la Restauration, frappé des succès obtenus de l'autre côté de la Manche, entreprit de ramener cette grande découverte au berceau où elle était née, avec tous les progrès qu'elle avait faits chez nos voisins. Il fit construire, à Paris, des appareils d'éclairage au gaz, dans plusieurs hôpitaux ; l'impulsion donnée par l'administration municipale fut suivie, et de tous côtés des usines s'élevèrent pour produire le gaz.

Le premier passage éclairé au gaz, par les soins de l'Anglais Windsor, fut le passage des Panoramas ; cela remonte à 1817.

Ce n'était plus au bois qu'on demandait le gaz, comme Lebon ; on comprit bientôt qu'on aurait un grand avantage à prendre pour bases de l'opération des substances grasses qui contiennent dans des proportions considérables l'hydrogène carboné. La houille, après de nombreuses expériences, est demeurée en possession de fournir le gaz, parce que, là où on peut se la procurer à bas prix et avec facilité, elle le fournit aux conditions les plus avantageuses pour le producteur et le consommateur. Cela tient à ce que tous les résidus du gaz de l'éclairage conservent leur valeur vénale. Le coke est tellement recherché pour le chauffage, que le produit de sa vente couvre presque entièrement la dépense faite pour l'achat de la houille dont il provient ; mettez en outre en ligne de compte le goudron qui, se produisant dans la distillation de la houille, fournit divers carbures d'hydrogène utilisés dans l'industrie, entre autres la benzine, l'ammoniaque et les différents sels ammoniacaux extraits des eaux provenant de la condensation et du lavage du gaz ; ajoutez enfin que la chaux qui a servi à l'épuration du gaz peut encore être employée dans les constructions.

On voit que, si l'éclairage à l'huile a été vaincu, il a été vaincu par un brillant adversaire, non-seulement par un adversaire brillant, mais par un adversaire qui éclaire mieux et à meilleur marché. Un bec de gaz, produisant autant de clarté que dix chandelles, brûle pendant dix heures sans entraîner une dépense de plus de trente centimes. Laissons donc l'allumeur de lanternes suivre sa destinée. Après avoir été le représentant des lumières, il ne serait plus aujourd'hui que le représentant des ténèbres. Il a eu son temps, son temps est fini. L'éclairage à l'huile, c'est hier ; l'éclairage au gaz, c'est aujourd'hui ; et qui sait ? l'éclairage électrique sera peut-être demain. En attendant, tout ce que nous pouvons faire pour l'allumeur de lanternes, c'est de le transformer en allumeur de gaz. L'humble chenille ne devient-elle point papillon ?

FÉLIX-HENRI.

CORRESPONDANCE

A M. le Directeur de *la Semaine des Familles*.

Monsieur,

Votre numéro du 2 mars contenait, à propos du mélodrame de M. Ponsard, un très-bon article sur Galilée, par M. de Cadoudal, à qui je ne ferai qu'un seul reproche, celui d'avoir été trop indulgent pour Galilée, qui a certainement rendu de grands services à la science et fait des découvertes très-importantes, mais dont la moralité était plus que contestable, et qui a étrangement abusé de la faveur et du crédit dont jouissaient alors tous les savants. Ne craignez pas que je m'étende sur ce sujet ; mais permettez-moi de vous adresser une observation sur l'étrange crédulité de ceux qui ont attribué à Galilée le mot si célèbre : *E pur si muove* (et cependant elle se meut). Il ne pourrait avoir quelque vraisemblance que s'il eût enseigné le premier le double mouvement de la terre, sa translation autour du soleil dans son orbite, comme les autres planètes, sa rotation autour de son axe en vingt-quatre heures. Dans les premières leçons données à nos enfants pour l'étude de la sphère, on leur enseigne cette théorie sous le nom de système de Copernic. Ce fut effectivement ce célèbre chanoine de Thorn qui le vulgarisa dans son enseignement, même en Italie, sans avoir jamais été inquiété à ce sujet par les autorités ec-

clésiastiques, enseignement qu'il a développé dans son grand ouvrage sur *les Révolutions des corps célestes*, imprimé l'année même de sa mort, en 1443, dédié au pape Paul III, et qui n'a jamais été l'objet d'aucune censure. Or Galilée est né en 1564, cent vingt ans après la mort de Copernic. A l'époque du procès de Galilée, en 1633, il y avait donc près de deux siècles qu'on professait librement l'opinion du double mouvement de la terre, même dans les États de l'Église, puisque Tiraboschi, qui fut la dupe de l'odieuse mystification sur laquelle s'est élevé tout cet échafaudage, nous apprend que le célèbre astronome Képler fut appelé, par le pape, à l'université de Bologne, pour y professer les mathématiques, titre sous lequel l'astronomie était comprise. On sait que Képler, par trente années de constantes et laborieuses observations, découvrit les fameuses lois qui portent son nom, et qui servent encore de bases à toutes les théories astronomiques. Elles sont réellement la sanction du système de Copernic et le fondement de toute la théorie de la gravitation de Newton. Képler est mort très-âgé, en 1631. Il est donc de toute impossibilité que Galilée ait prononcé ce : *E pur si muove*; à moins que ce ne fût un radotage de vieillard, ou que, dans un accès de mauvaise foi, dont ses dialogues prouvent qu'il était capable, il ne voulût donner le change sur le motif de sa condamnation. Il fut effectivement condamné, non pour avoir enseigné le double mouvement de la terre, auquel on croyait déjà bien généralement, mais pour avoir voulu corriger les textes des saintes Écritures. Au surplus deux autorités qui ne sont pas suspectes : Bailly, dans son histoire de l'astronomie, dix ans avant la Révolution; et Delambre, qui en a écrit aussi une, il y a cinquante ans, ont justifié le pape Urbain VIII et l'inquisition romaine, à cet égard, bien longtemps avant Biot, qui n'a laissé rien à dire après lui.

Je n'ajouterai pas que ce système de Copernic pour lequel on veut, contre toute évidence, que Galilée ait été persécuté deux siècles après sa publication, ait été renouvelé des Grecs, quoique les Grecs l'aient bien certainement connu. Il a été professé par les disciples de Pythagore. Bouillet, article *Copernic*, nomme Philolaüs; mais il est plus certain qu'il était enseigné par Archytas (de Tarente.) On a voulu établir le contraire, en disant que les Grecs n'ont jamais fait d'observations, et que Pythagore était dépourvu d'instruments pour en faire. Mais lui qui avait tant voyagé ne pouvait-il pas avoir pris ce système ailleurs?

S'il était aussi impossible de faire des observations astronomiques sans instruments, comment les Chaldéens avaient-ils recueilli les 1907 années d'observations que Callisthènes envoya de Babylone à son maître Aristote, lors de l'expédition d'Alexandre? Comment les Égyptiens avaient-ils fixé, d'une manière si approchée de la vérité, la durée de l'année solaire à 365 jours et un quart, et reconnu la période de 600 ans, dite de Saros; et celle de 1460, appelée Sothiaque, parce que c'est celle d'un lever héliaque à l'autre de l'étoile Sirius (en Grec Sothis), en si grande vénération chez eux? Sirius est l'étoile de première grandeur la plus remarquable, et elle est comprise dans la constellation du Chien, d'où ces divinités à tête de chien si multipliées dans les monuments égyptiens. Il faut donc bien reconnaître que les connaissances astronomiques des anciens étaient beaucoup plus avancées qu'on ne le suppose. La lecture des hiéroglyphes a prouvé que, dans la caste sacerdolate égyptienne, la terre était rangée parmi les planètes tournant autour du soleil et sur leurs axes, tout comme dans le système de Copernic. Seulement cette science n'était confiée qu'aux initiés, et c'était ainsi que Pythagore avait pu l'acquérir, à la condition sans doute de ne point la divulguer; aussi fit-on presque un crime à Philolaüs, Archytas et quelques autres de ses disciples, de l'avoir enseignée publiquement.

Un savant, M. Letronne, a dit, dans la *Revue des Deux Mondes*, de 1842, « qu'on prenait, dans le moyen âge, la terre pour un immense plateau, et le firmament pour un couvercle dans lequel étaient implantées les étoiles. » La plaisanterie a pu amuser ses lecteurs; mais j'ose affimer que M. Letronne n'en pensait pas un mot. Ignorait-il l'existence d'un homme renommé à la fois, dans son époque, par sa science et sa piété, qui assista au concile de Bâle, et que le pape Nicolas V créa cardinal et évêque de Brixen en Tyrol. Il se nommait Nicolas Cusanus ou de Cusa, du lieu de sa naissance. Il a écrit un assez gros traité en latin sur la *Docte Ignorance*, dont il fit ensuite une apologie. Dans la *Docte Ignorance* il a dit : « Quoique le monde ne soit pas infini, on ne peut cependant le regarder comme fini, puisque la raison humaine ne saurait lui assigner aucun terme... La terre ne saurait être au centre. La sphère des étoiles fixes ne saurait y être davantage. Il n'y a que Dieu qui puisse occuper le centre du monde. Dans ce monde est une vaste machine *ayant son centre partout, sa circonférence nulle part*... Or la terre, n'étant pas au centre, ne peut être immobile, et bien qu'elle soit *beaucoup plus petite que le soleil*, il ne faut pas conclure qu'elle en soit plus vile. »

J'emprunte cette citation au quatrième volume du grand ouvrage de M. le marquis de Mirville sur les esprits et leurs manifestations diverses. Je ne puis partager toutes les idées de M. le marquis de Mirville; mais je dois rendre hommage à l'immense érudition dont il a fait preuve dans son ouvrage, et aux recherches inouïes qu'il a dû faire. Je tirerai de ce passage la même conclusion que lui. Le collége des cardinaux, qui avait possédé un homme tel que le cardinal de Cusa, était évidemment trop éclairé pour condamner dans l'enseignement de Galilée la répétition du système de Copernic, que tous connaissaient parfaitement, quoi qu'en ait pu dire M. Alfred Maury (*la Terre et l'Homme*). Il

faut donc rejeter cette histoire et le mot prétendu : *E pur si muove*, au rang des fables absurdes qu'un homme de bon sens et de conscience ne peut plus répéter.

Je dois aussi, comme M. de Mirville, faire ressortir cette phrase : Le monde est une vaste machine *ayant son centre partout et sa circonférence nulle part*, répétée mot pour mot, près de trois siècles après, par notre illustre Pascal, dont elle est considérée, à juste titre, comme une des plus belles et des plus grandes pensées. Je n'accuserai point Pascal de plagiat. Je suis convaincu qu'il ne connaissait pas l'énorme in-folio du cardinal de Cusa ; mais je pense que tout le monde conviendra comme moi que ce cardinal, presque oublié aujourd'hui, était certainement un homme d'un génie éminent; c'est une preuve de plus que ce moyen âge tant calomnié était loin d'être une époque d'ignorance et de barbarie.

Veuillez agréer, je vous prie, etc.

Marquis DE ROYS.



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232, 252, 284, 293, 315, 330, 350, 360 et 378.)

Pendant dix ans, la maison d'éducation de Mme Campan demeura établie à Saint-Germain ; mais sa fortune grandissait, je l'ai dit, avec celle de Napoléon Bonaparte, son protecteur. Revenu d'Égypte d'où il ramena Lavalette à sa jeune femme, comme il le lui avait promis, le général Bonaparte, dont le coup d'État du 18 brumaire avait fait le premier consul de la République française, n'avait plus à ménager les susceptibilités antireligieuses du Directoire. Il se donna, par avant-goût de l'Empire, un vrai plaisir de roi, renouvelé des traditions de Saint-Cyr : une représentation d'*Esther* dans l'établissement de Mme Campan, à Saint-Germain.

Les Mémoires de celle-ci parlent de cette représentation. Nous y voyons que ce fut Hortense de Beauharnais, plus tard la reine Hortense, qui remplit le rôle d'Esther, créé, on s'en souvient, sous les yeux de Racine, de Mme de Maintenon et de Louis XIV, par la belle et pieuse Mlle de Veilhan. L'amie intime d'Hortense, Mlle Auguié, qui périt plus tard si malheureusement, sous le nom de Mme de Broc, en tombant dans un précipice aux eaux d'Aix, en Savoie, joua le rôle d'Élise. Les scrupules et les délicatesses de conscience du dix-septième siècle, qui s'étaient éveillés sur les dangers d'introduire la cour dans le séjour d'innocence et de modestie où l'on élevait les jeunes filles, s'étaient évanouis. Le premier consul Bonaparte amena avec lui, à la représentation d'*Esther*, ses ministres et ses généraux, qui l'entouraient comme une brillante auréole. Mme Campan était loin d'avoir la même solidité d'esprit que Mme de Maintenon, son expérience du monde, sa connaissance profonde du cœur humain. Dès lors se révélait l'inconvénient qui devait placer Écouen si fort au-dessous de Saint-Cyr; les croisées de l'établissement de Mme Campan étaient trop ouvertes sur le monde.

Napoléon, devenu empereur, déterminé par les mêmes circonstances qui avaient décidé Louis XIV à fonder Saint-Cyr, songea, après la bataille d'Austerlitz, à établir une maison d'éducation pour les filles ou les sœurs des braves officiers qui avaient péri sur les champs de bataille, ou en étaient sortis blessés et incapables désormais de servir. Les longues guerres de la République, du Consulat et de l'Empire qui ne faisait que de naître, avaient produit le même effet que les longues guerres de Louis XIV. Un grand nombre de familles avaient perdu leur chef ou leur soutien, et la plupart de ces familles étaient sans fortune, car, depuis que la conscription recrutait notre armée, les officiers étaient presque tous de glorieux parvenus de l'épée.

Quand cette idée eut germé dans l'esprit de Napoléon, il songea immédiatement à Mme Campan pour la réaliser. Rien de plus facile à comprendre, pour ceux qui se rappellent les rapports qui existaient entre lui et la fondatrice du pensionnat de Saint-Germain, où Caroline Bonaparte, Hortense, Émilie et Stéphanie de Beauharnais, morte depuis grande-duchesse de Bade, avaient été élevées.

Mme Campan rédigea donc le projet des statuts de la maison impériale d'Écouen, comme Mme de Maintenon avait rédigé ceux de la maison royale de Saint-Cyr. L'emprunt fait au dix-septième siècle par le dix-neuvième est ici manifeste, et cet emprunt ne porte pas seulement sur l'idée, il porte sur les moyens d'application. Mme Campan s'efforce de copier Mme de Maintenon, de transfuser dans la maison qu'il s'agissait de fonder à Écouen, pour les filles de la Légion d'honneur, l'esprit qui régnait dans la maison élevée par le grand roi pour les filles de sa noblesse. Je ne dirai pas que Napoléon copiât Louis XIV; mais l'analogie des situations les amenait à concevoir des idées identiques sur le même sujet.

C'est un résultat intéressant et curieux à constater pour ceux qui s'occupent de l'éducation des filles : le dix-huitième siècle avait paru avec ses théories philosophiques qui aspiraient à renouveler le monde des idées ; la Révolution française avait porté sa main sanglante sur le monde des faits pour tout renverser et construire sur les ruines de l'ancien régime un édifice complétement nouveau ; or voici que deux hommes, placés aux deux extrémités de l'horizon : l'un, né sur le trône, au milieu des splendeurs de l'ancienne société française; l'autre, sorti des armées républicaines pour arriver à la puissance souveraine ; Louis XIV, le représentant de la monarchie de huit siècles ; Napoléon Bonaparte, le fils

de la Révolution, se rencontrent dans la même pensée, quand il s'agit de savoir comment doivent être élevées, au dix-septième siècle, les filles de la noblesse française, au dix-neuvième, les filles de la Légion d'honneur. Tant de théories, tant d'efforts pour innover tant de renversements, aboutissaient à ce résultat imprévu! Quand Mme Campan présenta à l'Empereur son plan d'éducation pour la maison d'Écouen, où trois cents jeunes filles devaient être élevées au frais de l'État, et dont elle allait être la directrice, avec le titre de surintendante, sous la surveillance du comte de Lacépède, grand chancelier de la Légion d'honneur, la première pensée qu'elle exprima fut celle de Mme de Maintenon : c'est que les devoirs religieux devaient être la base de l'éducation des jeunes filles confiées à ses soins. L'Empereur approuva. Non-seulement il approuva, mais avec ce bon sens pratique qu'il portait en toute chose quand il n'était pas sous le coup de ses passions, il alla plus loin que Mme Campan. Elle avait écrit, dans son projet de règlement, elle raconte elle-même ce fait dans ses mémoires que « les élèves d'Écouen entendraient la messe le dimanche et le jeudi, » Napoléon biffa de sa main cette phrase et écrivit : « *Tous les jours.* »

Je ne prétends pas, on le comprend, faire de Napoléon un prince dévot ; mais, en sa qualité d'appréciateur intelligent des forces, il se rendait compte de la force que les âmes puisent dans la religion, et de même qu'il n'envoyait pas ses soldats sans armes au combat, il voulait que les filles de la Légion d'honneur sortissent d'Écouen armées pour les luttes de la vie.

Dans un de ses entretiens avec Mme Campan, Napoléon lui disait :

— Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien. Que manque-t-il donc aux jeunes personnes pour être bien élevées en France?

— Des mères, répondit Mme Campan.

— Le mot est juste, reprit l'Empereur. Eh bien, madame, que les Français vous aient l'obligation d'avoir élevé des mères pour leurs enfants.

Vous retrouvez ici les deux grandes maximes de Mme de Maintenon, approuvées par Louis XIV : c'est qu'il fallait que la religion fût la base de l'éducation et que les femmes fussent élevées pour la tâche qu'elles auraient à remplir dans la société.

Comme Louis XIV, Napoléon avait voulu connaître tout ce qui concernait le régime et l'ordre de la maison qu'il fondait. Les méthodes pour l'instruction et l'éducation des élèves, les règlements intérieurs, tout lui avait été soumis. On le savait à Écouen, j'en trouve la preuve dans des vers composés par Mme Campan pour une visite que fit l'Empereur à la maison d'Écouen, le 4 mars 1809, et qu'elle a insérés dans ses *Lettres de deux jeunes amies*. C'est une ronde que les jeunes filles d'Écouen chantèrent devant l'Empereur comme, un siècle auparavant, les jeunes filles de Saint-Cyr chantaient dans des termes plus simples et sur un rhythme plus touchant : *Dieu, sauvez le roi! Vive le roi!* devant Louis XIV, vieilli, malheureux, et en butte à la coalition de tous les rois de l'Europe. Voici ces vers :

Cette plume qui donna
Des lois à l'Europe entière,
Dans un règlement traça
Nos devoirs, notre prière.
Quand de son nom belliqueux
Il fait retentir la terre,
Ici nos plus simples jeux
L'intéressent comme un père.

J'ai parlé des emprunts faits aux statuts de Saint-Cyr. Ces emprunts s'étendaient jusqu'aux détails. Ainsi les jeunes filles des diverses classes se distinguaient aussi à Écouen par la couleur de leur ceinture. La classe des nacarats unis était une des premières, la classe des blanches avec liseré était encore plus forte ; il y avait aussi des bleues, mais qui ne venaient qu'après. On comptait en tout dix classes, qui différaient ainsi les unes des autres par la couleur ou la nuance. Les allées du jardin avaient aussi des noms ; ainsi il y avait dans le parc d'Écouen une allée dite *Allée des premières*, où les élèves qui avaient été les premières dans tous leurs devoirs pendant trois mois plantaient un arbre qui portait leur nom. J'ai peur que cette idée, éminemment champêtre, ne vînt en droite ligne de Mme de Genlis, qui avait, on l'a vu, une si grande tendance à introduire l'églogue et la bucolique dans l'éducation. On avait pris aux statuts de Saint-Cyr jusqu'au nom de *Dame dépositaire*, par lequel était désignée la personne qui présidait à l'administration.

Mme Campan imitait le mieux qu'elle pouvait Mme de Maintenon, mais elle l'imitait de loin. Elle faisait des instructions à ses élèves, le dimanche ; composait de petites anecdotes qu'elle leur lisait. En outre, elle leur débitait avec beaucoup de bonne grâce des maximes de morale : « Ce n'est pas assez, leur disait-elle un jour, que la beauté des femmes plaise, qu'on soit charmé de leur esprit ; il faut que leurs qualités commandent l'estime. »

Quelque chose manquait à ces lieux communs, irréprochables de morale : l'autorité. Il manquait de même à la religion, qu'on avait cherché à faire fleurir à Écouen, cette flamme intérieure, cette chaleur, ce parfum que nous avons trouvés à Saint-Cyr. A quoi cela tenait-il? à plusieurs causes. D'abord à ce que Napoléon, qui appréciait la religion comme une force, ne l'acceptait pas, ne la pratiquait pas comme une loi. Je serais presque tenté d'en dire autant de Mme Campan. Il y a quelque chose d'apprêté et d'officiel dans le christianisme tel qu'elle le comprend, tel qu'elle l'introduit à Écouen. Son biographe le plus autorisé, M. Barrière, qui l'a beaucoup connue, a dit d'elle : « Sa religion penchait vers l'indulgence et la douceur, comme chez ceux dont la piété est encore plus de croyance que de sentiment et de pratique. » Le même écrivain

s'exprime ainsi, en racontant sa mort : « Elle montra à l'approche de la mort l'âme d'un sage, sans sortir un moment de son rôle de femme, sans renoncer aux espérances, aux consolations d'une chrétienne. » Puis il ajoute : « Le jour de sa mort, on ouvrit sa fenêtre; le ciel était pur, l'air vif et frais.

« — Voilà, dit-elle, l'air et le climat de Suisse, j'y ai passé deux mois d'un bonheur sans mélange... »

Ne vous semble-t-il pas lire le récit d'une de ces morts théâtrales où la philosophie du dix-huitième siècle faisait intervenir la nature? La mort de Mme Campan valut mieux puisqu'elle reçut les secours de la religion; mais elle n'avait pas complétement échappé à l'influence de son époque, à cette mise en scène emphatique que nous avons trouvée chez Jean-Jacques Rousseau et chez Mme de Genlis. Elle ne considérait pas assez la religion comme la suprême raison d'être et la souveraine régulatrice des âmes. Elle s'en servait dans l'éducation, mais n'en faisait pas la maîtresse des intelligences et des cœurs. Le récit du biographe dont je viens de parler me l'avait fait soupçonner. La lecture des écrits de Mme Campan et surtout de celui que j'ai déjà cité et qui permet au regard de pénétrer dans l'intérieur d'Écouen : les *Lettres de deux jeunes amies* achève de m'en convaincre.

Alfred Nettement.

— La suite prochainement. —

NAUFRAGES ET SAUVETAGES

(Voir page 133.)

II

SCAPHANDRES

CEINTURES, CUIRASSES, CORSETS, BOUÉES ET YOUYOU DE SAUVETAGE

Une trentaine d'années après le naufrage du *Bourbon*, le bon abbé de la Chapelle inventait un costume flotteur dont il se servait journellement au vu de toute la population parisienne. La tradition rapporte qu'il s'en allait sur la Seine, avec son corselet de liége et son pantalon à nageoires, le bréviaire d'une main, le parasol de l'autre, et qu'il démontrait ainsi à tous les badauds des deux quais l'efficacité de son *scaphandre*[1].

Dans l'*Esprit des journaux* d'avril 1775, il décrivait son appareil avec les plus minutieux détails :

« Ce costume, dit-il, permet de boire, manger, lire, « écrire, combattre, charger le fusil, tirer, chasser, « pêcher, *sauver des naufragés*, sans pouvoir jamais « couler à fond. On enfonce dans l'eau jusqu'à la région « des mamelles ; on s'y trouve dans une position verti- « cale ; on chemine par un mouvement des jambes à « peu près semblable à celui par lequel on marche sur « terre. Il faut toutefois que les mouvements des jambes « soient beaucoup plus grands à cause de la résistance « du fluide qui rend la progression plus pénible. »

En août 1774, à six reprises différentes, *le scaphandre* fut essayé en présence de commissaires de l'Académie des sciences ; l'efficacité de l'appareil fut unanimement constatée; tous les journaux du temps en parlèrent[1]; puis, selon l'usage, autant en emporta le temps.

L'auteur lui-même, cependant, avait textuellement écrit : « Pareille ressource eût sauvé tout *le Bourbon*, « commandé par le comte de Boulainvilliers, qui n'était « qu'à cinq lieues de la côte. » Et il avait absolument raison. — Le premier soin, en cas de naufrage, est de mettre les hommes en mesure de flotter et de travailler dans l'eau. Ainsi, la construction ou l'achèvement d'un radeau, et ensuite sa manœuvre et sa réparation au besoin, présenteraient infiniment moins de difficultés.

En 1861, au Havre, à la même époque à Douay, nous avons vu succomber sous le poids de l'indifférence générale les inventions de costumes flotteurs du sous-commissaire de marine Bout et de l'architecte Léon Lejuste; elles avaient cependant été reconnues bonnes, même par des commissions officielles. Qu'importe!

Que ne s'agissait-il de torpilles fulminantes, de canons rayés on de fusils à aiguille! Pour s'entretuer rien n'est trop cher! Mais des costumes flotteurs, cuirasses ou ceintures de sauvetage, les donnât-on gratis, seront refusés comme gênants, encombrants et ridicules. Il est moins ridicule apparemment de se noyer quand on aurait pu faire autrement.

Au moment où j'écris ces lignes[2], j'apprends avec une véritable colère que les courageux marins de la grande embarcation de sauvetage d'Arcachon ne daignent se munir d'aucun genre de scaphandre et que, naguère, l'un d'eux ayant été enlevé par une lame a misérablement péri avant que ses camarades aient pu le secourir.

Ajoutons toutefois que cette déplorable force d'inertie ne peut manquer d'être vaincue par la Société centrale de sauvetage des naufragés. Elle prêche d'exemple, elle distribue des ceintures à flotter dans les postes qu'elle établit sur le littoral, elle exige que ses rameurs en soient revêtus. Un progrès très-réel s'accomplit donc

[1] Le mot *scaphandre* (littéralement homme-bateau ou bateau de l'homme) a deux significations : la première, seule logique et seule légitime, puisqu'elle lui fut imposée par l'abbé de la Chapelle, inventeur du nom comme de la chose, est synonyme de *costume flotteur*. La seconde, abusive mais bien plus usitée et devenue réglementaire en marine, s'applique aux appareils et costumes de plongeurs. D'après l'étymologie, le nom de *scaphandre* ne devrait être donné qu'à un système flottant; aussi est-il regrettable qu'on n'ait pas pris la peine de créer pour les appareils sous-marins un mot spécial, plus exact, tel que *baptizandre* ou *colymbandre* (plonge-homme), qui n'eût donné lieu à aucune confusion.

[1] *L'Esprit des journaux, l'Année littéraire, le Journal encyclopédique, le Mercure de France.*

[2] Juin 1866.

enfin, mais avec quelles peines ! sur quelle insuffisante échelle et après combien d'effroyables sinistres qu'il eût été pourtant si facile de prévenir !

De temps immémorial, dans les écoles de natation, l'on se sert de ceintures de liége ou de vessies. L'idée du costume flotteur est aussi vieille que le monde, et certainement elle fut appliquée sans vergogne à faire la guerre, à s'en aller de nuit à fleur d'eau porter le feu grégeois sous les carènes ennemies ou à guetter au passage d'inoffensifs marchands qu'on assaillait et qu'on dévalisait ensuite. Quelque érudit, texte en main, nous apprendra un de ces jours que les dévorantes sirènes portaient des corsets de liége, et que leurs fameuses queues de poisson étaient artificielles.

En Angleterre, en France, et pour mieux dire en tous pays, et Dieu sait depuis combien de siècles! l'on a imaginé à l'envi des ceintures de substances légères ou d'étoffes imperméables gonflées d'air, avec des systèmes d'attache plus ou moins ingénieux. Il n'est point d'année où de bonnes ceintures à l'usage des baigneurs ne soient annoncées dans les journaux et affichées sur les murs.

Mais les plus funestes préjugés ont longtemps paralysé et, trop souvent encore, entravent les efforts des gens du bien. En 1838, *la France maritime* publiait un article sur *les appareils de sauvetage* dont l'auteur, qui n'avait aucune connaissance des travaux de l'abbé de la Chapelle, parlait d'un *corset à nager*, inventé dix ans auparavant par un Anglais.

Cette invention, disait-il, ne peut guère être employée que dans les mers calmes. « Dans les régions « froides, le corset anglais serait bien plutôt un instru« ment de supplice qu'un moyen de salut, par la raison « que celui qui en est revêtu ne peut pas se noyer, il « est vrai, mais ballotté par la mer, périrait infailliblement et d'une manière bien plus cruelle, par la faim, « le froid ou l'épuisement. »

Voilà par quel genre de raisonnements est retardée l'application des meilleurs engins de sauvetage.

Les appareils distillatoires, connus depuis des siècles, n'ont été mis en pratique à bord que très-récemment, et sont encore loin d'être adoptés sur tous les navires, parce que : — « En usant quinze jours de suite d'eau de mer devenue douce, l'on aura infailliblement le flux de sang[1]. » Eh quoi ! ne vaut-il pas mieux ne point mourir de soif durant ces quinze jours, avec la chance de recueillir d'autre eau douce, ne fût-ce que de l'eau de pluie ! Et de même, si l'on est indéfiniment soutenu à flot, au risque de périr de faim, de froid ou d'épuisement, n'est-il pas évident que, grâce à l'appareil insubmersible, il y a une foule de cas où l'on sera sauvé, puisque le temps d'arriver au secours ne manquera plus aux sauveteurs ?

En 1842, des expériences sur la ceinture de sauvetage de M. Lebrun ayant été faites à Saint-Germain et

[1] Fournier, *Hydrographie*, 1645, liv. III, ch. XXXI.

renouvelées à Toulon avec le plus grand succès, on lisait dans *le Journal de la flotte*[1] : « Il serait à désirer qu'à bord de chaque bâtiment il fût distribué un nombre de ceintures égal au nombre d'hommes composant l'équipage de la chaloupe. Elles seraient utiles dans un échouage, etc... M. le ministre de la marine prendra sans doute une décision d'après les rapports que lui ont faits les hommes spéciaux sur cette matière. »

Les rapports ont été approuvés ; quant à la décision, comme on s'en doute bien, elle ne fut point prise. A quoi bon les inventions, les essais et les rapports favorables? — Or il en est partout comme en France. Ainsi, en Angleterre, où ont échoué les propositions des plus éminents inventeurs, telles par exemple que celle du radeau de l'amiral Sidney Smith ; il n'a fallu rien moins que d'horribles catastrophes pour que la Société agonisante des *life-boats* ou bateaux sauveteurs se reconstituât, en 1850, sous la pression de l'indignation publique et grâce à la noble initiative du duc de Northumberland.

Alors enfin, un modèle de ceintures à flotter fut adopté utilement et distribué aux équipages des *life-boats* qui, par parenthèse, dédaignaient trop souvent de s'en servir, comme le prouve l'exemple douloureux de celui qui chavira, en janvier 1865, en dehors de Liverpool.

Cette même ceinture composée d'une pièce de toile sur laquelle des morceaux de liége sont cousus avec du fil de laiton, a été jugée la meilleure par notre Société centrale de sauvetage des naufragés qui, du reste, la fait confectionner en France. Elle revient au prix de six francs ou six francs cinquante centimes.

La marine de l'État, réalisant enfin le vœu émis il y a près d'un quart de siècle, a préféré un modèle français, sorte de gilet ou de chappe[2], susceptible de perfectionnements très-désirables, parfaitement indiqués d'avance dans le livre précieux du capitaine Conseil.

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

On a dansé avec fureur les derniers jours du carnaval. Les musiciens manquaient aux orchestres tant les bals étaient nombreux. Une des nuits les plus brillantes a été celle de l'hôtel du ministère des affaires étrangères qui, illuminé du haut en bas avec des cor-

[1] 27 novembre 1842.

[2] Par bâtiment de guerre, il en est délivré... *six* ou *huit!* Pas même assez pour l'équipage d'un seul canot... Mais applaudissons ; c'est un premier pas de fait, et, dit le proverbe : Il n'y a que le premier pas qui coûte.

dons de gaz, étincelait dans les ténèbres comme un palais des *Mille et une Nuits*. L'affluence était énorme dans les rues, et l'on dit que la population flottante s'était accrue de cent cinquante mille nomades accourus pour jouir des plaisirs du carnaval à Paris. Il faut qu'on s'ennuie terriblement en province et en Europe, pour que tant d'étrangers et de provinciaux aient jugé à propos de faire un long voyage afin de voir quelques masques hideux traîner leurs oripeaux dans la boue, et d'assister à la promenade monotone du bœuf gras, ou plutôt des bœufs gras, car cette monarchie ruminante est devenue une oligarchie. J'allais oublier les ritournelles du bal, les queues des danseuses se déchirant sous les pieds des cavaliers, les grincements des cors de chasse enroués, dans lesquels soufflent toutes les lèvres, les trompes des Gavroches qui vous poursuivent dans les rues. Mais les bals surtout, qui nous délivrera des bals? La fatigue est si grande après ces nuits d'agitation et d'insomnie, que le carême, qui nous rend le repos, est presque devenu une sensualité.

Je sortais le mercredi des cendres de l'église avec un père de famille de ma connaissance, qui, pendant tout l'hiver, a conduit ses quatre filles au bal quatre fois par semaine.

— Ah! monsieur, me disait-il, je n'aurais jamais cru que le jour qui nous rappelle que nous sommes poussière et que nous retournerons en poussière, pût me sembler un beau jour. Mais je suis sur les dents, et le mercredi des cendres me rappelle en même temps que la nuit est faite pour dormir et que je coucherai ce soir dans mon lit.

*** On nous assure qu'on a constaté une nouvelle maladie dite : *maladie du chignon*. Depuis qu'il est convenu que toutes les femmes, sans distinction d'âge, doivent avoir derrière la tête la chevelure de Samson, au moins deux ou trois livres de cheveux tombant dans un filet qui a quelque ressemblance avec ces paniers où l'on secoue la salade, il paraît que les fabricants de postiches ne savent à qui entendre; la production, selon l'expression consacrée, ne peut suffire à la demande. Qu'arrive-t-il? Suivant l'homme de science de qui nous tenons ce fait, voici ce qui arrive. La crinière que la moitié au moins de la plus belle moitié du genre humain trouve à propos d'annexer à sa chevelure naturelle et insuffisante n'a pas toujours subi toutes les préparations nécessaires. Or il advient que le cheveu mort est souvent habité par des animaux microscopiques qui sont à la vermine dont je ne veux pas prononcer ici le nom ce que celle-ci est à l'éléphant. Dans le mouvement effréné de la polka et de la mazurka, qui pendant les derniers jours du carnaval se déroulaient dans nos salons, ces chignons peuplés d'une poussière d'animalcules invisibles répandaient une pluie d'atomes animés dans l'atmosphère. — « Ce qu'il y a d'affreux à penser, ajoutait le savant qui m'a transmis ces détails, c'est que ces atomes nés sur le cheveu mort, lorsqu'ils sont absorbés dans la respiration, peuvent produire le même effet que la trichyne. » N'y a-t-il pas de quoi faire trembler les danseurs les plus intrépides? N'aurait-on pas le droit, avant d'inviter une danseuse, de lui poser, relativement à cet appendice chevelu de la toilette des femmes, une question d'origine? Que dites-vous de l'apparition de ce nouveau fléau, la trichyne du chignon?

*** Le P. Félix a commencé ses conférences à Notre-Dame devant une nombreuse assistance. Il a prêché avec un rare talent sur l'art en général et sur le progrès dans l'art, et nous avons retenu de son discours cette belle pensée : « L'idéal du philosophe, c'est le vrai; l'idéal du saint, c'est le bien; l'idéal de l'artiste, c'est le beau. »

*** La *Société des Publications populaires*, 82, rue de Grenelle, fait paraître en ce moment la liste [illegible] née des œuvres charitables de Paris, destinée aux [illegible] teurs de l'Exposition, et accompagnée de [illegible] notices qui serviront de guide à ceux qui [illegible] connaître ces œuvres et les visiter à leurs [illegible] opuscule indique en même temps les monu[illegible] gieux, les lieux de pèlerinage, enfin les services religieux qui seront faits dans diverses Églises de Paris pour les Anglais, les Allemands, les Flamands et les Italiens.

Il y a bien des gens qui, venus à Paris pour voir Babylone, ne seront pas fâchés de voir par la même occasion Jérusalem.

*** C'est à tort qu'on avait prétendu que l'obélisque de Louqsor serait transféré de la place Louis XV sur les hauteurs du Trocadéro. Le journal qui s'était permis de donner cette nouvelle légèrement hasardée a reçu un *Communiqué* qui rétablit les faits et assure à l'obélisque la continuation de son domicile. Nous sommes également en mesure d'affirmer que les tours Notre-Dame resteront à leur place, ce qui ne peut pas manquer de réjouir les habitants du quartier, habitués à leur bourdon.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la Semaine des Familles. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée franco à MM. Lecoffre fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er octobre et du 1er avril. — Les volumes commencent le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Bataille d'Austerlitz. (D'après le tableau de Gérard.)

AUSTERLITZ

Austerlitz, que de souvenirs se remuent sous ce mot! C'est la gloire militaire de Napoléon à son apogée; sa fortune grandira encore, mais le prestige de son génie ne peut aller plus haut.

Toute bataille, un homme de guerre l'a dit, est un drame, un drame qui a son exposition, son nœud, ses péripéties, son dénoûment.

Voici l'exposition d'Austerlitz. L'armée française s'est engagée, à la fin du mois de novembre 1805, dans les plaines de la Moravie. Les Russes, qui viennent au secours des Autrichiens, sont pleins de confiance dans la supériorité de leurs armes; ils refusent d'écouter les conseils de prudence que leur donnent les Autrichiens, récemment vaincus; ils parlent avec orgueil d'eux-mêmes, avec pitié de leurs alliés qui ont capitulé à Ulm, avec dédain des Français. Leur seule crainte, c'est que Napoléon leur échappe, Napoléon qui les attire en simulant une retraite qui le rapproche des renforts qu'il attend. La question à l'ordre du jour, dans le quartier général d'Alexandre, c'est une marche rapide par laquelle on tournera l'armée française de manière à lui couper le chemin et à l'obliger à mettre bas les armes.

L'armée française, reculant lentement, a évacué Wichau, puis a traversé Austerlitz sans s'y arrêter. Elle arrive enfin aux positions que lui destine Napoléon. L'empereur occupe, avec l'élite de son infanterie, le plateau qui surgit à gauche de Schlapanitz et qui est bordé par la route de Brunn à Olmutz. Dans la plaine qui s'étend jusqu'aux hauteurs de Pratzen se déploie la cavalerie de la garde. Le général Bernardotte a quitté,

par l'ordre de l'empereur, les positions qu'il occupait à Iglau sur les frontières de la Bohême ; dès la fin de novembre, il est arrivé à Brunn ; le 1er décembre au soir, il a pris sa position de combat, il forme le centre de l'armée en s'appuyant sur Girzikowitz. Les divisions Suchet et Caffarelli, appartenant au corps d'armée de Lannes, forment la gauche, et les autres divisions sont établies au delà de la route d'Olmutz, dans la forte position de Santon, haute colline située entre Brunn et Austerlitz, et que Napoléon a fait fortifier et armer d'une batterie de dix-huit pièces de canon. La droite de l'armée française, formée du corps du maréchal Soult, s'est établie entre les villages de Telnitz, à l'extrême droite à peu de distance de Sokolnitz et de l'étang de Satschau, et elle s'appuie en remontant vers le centre sur Kobenitz. La réserve de l'armée, composée des grenadiers d'Oudinot et de dix bataillons de la garde, est entre Turas et Shlapanitz, avec quarante pièces de canon. Elle est ainsi à la portée du regard et de la main de l'Empereur qui pourra jeter cet enjeu dans le plateau de la bataille quand le moment décisif sera venu. La ligne de l'armée française s'étend donc d'un peu au delà de la route d'Olmutz jusqu'à l'étang de Satschau ; elle est, sauf quelques déviations, parallèle à la route de Vienne qui se déroule en arrière et à peu près à dix kilomètres de nos positions.

Napoléon, avec la connaissance qu'il a d'un champ de bataille longtemps étudié, de la jactance des Russes, des positions qu'ils ont prises, a deviné leur plan de combat. Les Russes sont sur les hauteurs d'Hosteriadek en avant d'un ruisseau marécageux, sur la gauche de l'étang de Satschau, sur les hauteurs en avant de la petite ville d'Austerlitz qui devait donner son nom à la bataille, sur les collines à la droite de Pratzen ; la garde impériale russe formant la réserve a pris aussi position sur les hauteurs d'Austerlitz ; l'avant-garde russe commandée par Bagration se développe sur la droite de l'armée des deux empereurs en avant de Blaziowitz et d'Holubitz, en appuyant sa droite extrême sur la route d'Olmutz. Napoléon donc a prévu que le plan du général Kutusof, qui commande l'armée austro-russe, est de tourner notre droite, et il a dit la veille au maréchal Berthier avec l'accent du chasseur qui tient sa proie : « Avant demain soir toute cette armée est à moi. »

Ce qu'il a dit à Berthier il ne craint pas de le dire à ses soldats dans la proclamation qu'il dicte la veille de la bataille et où l'on croit entendre retentir la voix éclatante du clairon :

« Soldats ! l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm ; ce sont les mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn et que depuis vous avez poursuivis constamment. Les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc. Soldats ! je dirigerai moi-même vos bataillons ; je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis ; mais, si la victoire était un moment douteuse, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups ; car la victoire ne saurait hésiter dans cette journée surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française qui importe tant à l'honneur de toute la nation....

« Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par de nouvelles armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Ne sentez-vous point passer dans cette éloquence des effluves enflammées ? Avant que le combat soit engagé, Napoléon prend possession de la victoire. Il termine sa campagne, il introduit ses soldats dans les quartiers d'hiver où ils seront joints par de nouvelles armées, il signe une paix triomphante, digne de la France, de son armée et de lui. La victoire, la fortune, l'avenir, appartiennent à ce victorieux qui raconte la bataille d'Austerlitz avant qu'elle soit commencée.

Je ne la raconterai pas après lui. Je ferai seulement remarquer cette menace adressée à ses soldats : « Si la victoire restait un moment indécise, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups. » Ce seul mot suffirait pour électriser l'armée, si elle avait besoin d'être animée au combat. Il était allé au cœur des compagnons d'armes de Napoléon, et dans la nuit qui précéda la bataille, lorsque ce César qui, à cette époque de sa vie, ne connaissait pas le sommeil et doublait ses journées par ses veilles, parcourut ses bivouacs, il trouva les âmes belliqueuses de ses légionnaires remplies de cette ardeur héroïque qui présage la victoire. Les premières sentinelles des avant-postes du quartier général qui l'aperçurent coiffé de son petit chapeau bien connu sur les champs de bataille et revêtu de la redingote grise allumèrent des poignées de paille arrachées de leurs lits et liées en gerbe au bout de leurs fusils. Bientôt cette illumination guerrière improvisée par les soldats s'étendit de proche en proche sur toute la ligne, et les Austro-Russes, réveillés par les acclamations qui couraient avec l'empereur sur le front de l'armée française, aperçurent dans la nuit ce cordon lumineux et s'étonnèrent de ce spectacle imprévu. Ils ne savaient pas que c'était l'armée française qui illuminait pour sa victoire du lendemain.

Il y eut dans cette scène nocturne des épisodes qui touchèrent profondément Napoléon. Un vieux grenadier, qui n'avait pas encore désappris devant la nouvelle majesté impériale le tutoiement républicain, l'arrête un moment et lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer, je te promets au nom de mes camarades que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement, les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe. »

Un sourire éclaira le visage pâle, grave et pensif de

Napoléon. Son cœur bronzé au feu des batailles battit plus vite : « Voilà, dit-il, la plus belle soirée de ma vie ; mais je regrette de penser que demain je perdrai bon nombre de ces braves. »

La soirée du lendemain fut plus belle encore. Sans doute un grand nombre de compagnons de guerre de Napoléon, entre autres le général Valhubert, étaient couchés sur le champ de bataille qui prit le nom désormais immortel d'Austerlitz. Mais après la charge décisive que fit Bessière à la tête de six mille hommes des cavaliers de la garde, par les ordres de Napoléon, la bataille fut gagnée. Le général Rapp, qui avait pris une glorieuse part à la défaite de la cavalerie russe, vint au galop, tenant à la main son sabre ruisselant de sang, rendre compte de ce succès décisif à Napoléon et lui présenter son prisonnier, le prince Repnin.

Bientôt après, tout était fini... L'armée austro-russe, prise en flagrant délit, au moment où elle voulait tourner notre droite, était repoussée, dispersée, écrasée, en partie engloutie dans l'étang de Satschau, couvert d'une croûte de glace trop peu épaisse pour soutenir le poids de la colonne du général Buxhœwden qui, trouvant le passage barré par Vandame, au sortir du village d'Augezd, avait tenté de s'échapper par ce périlleux chemin. Les empereurs de Russie et d'Autriche s'étaient retirés consternés après avoir assisté, du haut du plateau d'Austerlitz, au désastre de leurs armées. Vingt mille hommes étaient tués par le fer, le feu ou noyés; nous comptions trente mille prisonniers. Ce qui restait des forces austro-russes s'éloignait dans une complète déroute, en nous laissant quarante-cinq drapeaux et cent quatre-vingt-six pièces de canon. Nous avions payé ce succès de sept mille des nôtres tués ou blessés.

Lorsque, dans la soirée, Napoléon parcourut ce champ de bataille d'une étendue de près de deux lieues, qui présentait le spectacle sanglant des horreurs de la guerre, des acclamations s'élevèrent partout sur son passage. Mais, à travers cet applaudissement héroïque des légions qui saluaient César victorieux, on entendait percer comme la voix de l'humanité souffrante : c'était le gémissement des blessés et le cri strident des mourants. Cependant quelques-uns de ces braves, mutilés par les balles, conservant jusque dans les bras de la mort leur ardeur guerrière, se soulevaient à demi et faisant une dernière fois à leur empereur le salut militaire, — *morituri te salutant*, — ils lui disaient : « Êtes-vous content? »

Napoléon était content. Il voulut le dire lui-même à ses compagnons. Il avait sonné la charge dans la proclamation qui avait précédé la bataille; vous allez entendre, dans la proclamation qui la suivit, les fanfares de la victoire :

« Soldats, je suis content de vous! Vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, anéantie ou dispersée; ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les deux lacs.

« Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée n'a pu résister à votre choc supérieur, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter...

« Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes; mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : *J'étais à la bataille d'Austerlitz*, pour qu'on vous réponde : *Voilà un brave!* »

C'est avec de telles paroles, avec ces mâles caresses d'un langage héroïque, que Napoléon devait mener ses légions aux extrémités du monde, sous le soleil d'Espagne et d'Italie, comme sous les glaces de la Russie, jusqu'au jour où la victoire se lasserait enfin de suivre ses aigles infatigables qui volaient de champ de bataille en champ de bataille, sans jamais s'arrêter. Mais on était encore bien loin de ce jour à Austerlitz : on avait devant soi un passé tout rayonnant des splendeurs de glorieux souvenirs, et devant soi les horizons de l'avenir qui se doraient des éblouissements de magnifiques espérances.

RENÉ.

FRÈRE PAUL

I

C'était dans une modeste maison des Flandres, vers l'an 1787, il y a quatre-vingts ans de cela, que se passa la scène qui ouvre notre récit.

Petite était cette maison, mais blanche, proprette, avec un air naïf et tranquille.

Commodément assise sur la pente d'une légère éminence, elle tournait, vers la grande plaine verte dorée de soleil et drapée de sa tente d'azur, ses quelques fenêtres qui s'ouvraient toutes grandes, comme des yeux qui ne se seraient jamais lassés de contempler la pourpre du trèfle et la verdure des prairies, comme des lèvres aspirant avec un sourire tout ce que Dieu leur donnait de souffles de printemps, de parfum des bois et d'air pur. Qui de nous, s'arrachant à ses travaux assidus, à la foule, au fracas, au gouffre des villes, n'a passé en soupirant à côté de quelque maison pareille, solitaire et blanche comme celle-ci, comme celle-ci paisible et

embaumée? En la voyant, nous avons hoché la tête et poussé un soupir, et puis murmuré au fond de notre cœur : « Il doit être bon de vivre là. La campagne est verte, la solitude est douce : ceux qui sont ici sont heureux. »

Certes, vous et moi, lecteurs, nous aurions dit ceci en passant devant le logis isolé, moitié ferme, moitié maison, dont nous vous parlions tout à l'heure. Le toit en était rouge, çà et là velouté de mousse ; la façade blanche, égayée çà et là de verts rameaux de houblon et de capucines en fleurs ; la cour, unie, verdoyante de fin gazon, habitée par de belles poules noires et leurs coqs au cri éclatant, par des pigeons au chatoyant plumage. Il y avait à droite un verger où brillaient les fruits mûrs ; à gauche une vaste grange où s'empilaient les gerbes, une grande étable où mugissaient les bœufs, au sommet du monticule, et un petit cours d'eau mince et clair babillant au bas du coteau. C'était tout ce qu'il fallait pour être content, pour aimer, pour vivre et pour bénir Dieu de cette douce vie. Eh bien, les habitants de la petite maison flamande n'étaient pas heureux cependant, car, dans ce charmant logis, sous ce toit tranquille, il y avait quelqu'un qui allait mourir. Et ce quelqu'un n'était autre que la maîtresse de la ferme, la dame du logis, une noble et honnête créature, une femme forte, une mère.

— A présent je suis vraiment heureuse que ma chère petite Louisa s'en soit allée au ciel la première, dit-elle quelques moments après avoir été administrée, et écoutant par la fenêtre ouverte les tintements de la petite clochette argentine qui retentissaient purs et grêles, dans le lointain, au bas du coteau. — La pauvre enfant aurait trop souffert de rester tout à fait orpheline. Toi, du moins, mon cher Englebert, quoique tu sois encore jeune et faible, tu souffriras moins de ma perte, car tu es un garçon, du moins, et tu seras homme un jour..., bientôt...

Englebert, le fils de la mourante Germaine Thielleux, beau jeune homme de vingt ans, auquel ces paroles étaient adressées, releva alors la tête et éclata en sanglots, prenant les mains de sa mère :

— Ah! mère, ne me parlez pas ainsi! ne me laisserez-vous pas bien seul, bien malheureux? s'écria-t-il. Vous savez bien que j'ai le même caractère aimant et faible que mon père avait avant moi. Je ne vous ai jamais quittée ; vous savez combien j'ai besoin de protection et de tendresse.

— Là haut je ne cesserai pas de t'aimer, et je pourrai toujours prier pour toi, mon fils. Quand je serai plus près de Dieu, ma voix sera mieux entendue.

— Oui, vous m'aimerez toujours, mais je ne vous verrai plus... Et alors, à qui irai-je quand je serai triste? qui m'enseignera la résolution quand je serai indécis, et la force quand je serai faible?

— Ton frère Paul sera là pour me remplacer, mon enfant.

— Oui, mère, c'est vrai... Mais, si vous nous quittez, croyez-vous que Paul n'aura pas aussi le cœur navré?

— Assurément, mon fils ; mais il est plus ferme dans ses résolutions, attaché à ses devoirs, fidèle à sa foi... Je te confie à lui sans trembler ; aime-le, et que Dieu le bénisse !

Germaine Thielleux, en prononçant ces derniers mots, joignit quelques instants les mains et inclina pieusement la tête, comme si elle priait Dieu dans son cœur pour ce fils sur lequel elle venait d'appeler ses bénédictions. Puis elle reprit au bout d'un instant, attachant sur le pâle visage d'Englebert un regard anxieux :

— L'as-tu prévenu, mon fils? Reviendra-t-il assez tôt pour embrasser encore sa pauvre vieille malade?

— Assurément, mère, répondit le jeune homme au milieu de ses pleurs. Je lui ai écrit il y a trois jours. Aujourd'hui certainement il quittera Malines.

— Il en a pour deux bons jours de voyage, reprit Germaine. Que Dieu me fasse la grâce d'aller encore jusque-là... Mais toi, mon Englebert, va donc te reposer un peu. Tes yeux sont tout troubles de pleurs et ton pauvre visage est si fatigué, si pâle!... Si tu allais jusque chez le notaire, causer avec le voisin Cloets et faire visite à la petite Tina, cela te ferait du bien. Je ne serais pas seule pour cela : tu m'enverrais Suzanne.

— Mère, excusez-moi, je suis trop triste pour sortir, murmura le jeune homme en baisant les mains de sa mère.

— Tu es triste, cher fils, mais pourtant il faut te soumettre et te consoler... Et puis, tu ne peux pas rester perpétuellement dans cette chambre de malade ; tu n'es pas assez robuste pour cela, Englebert. Est-ce que je ne te regarde pas, que je ne t'observe pas tous les jours sans que tu t'en doutes? Et les yeux d'une mère voient toujours bien clair dans le cœur et sur le front de son fils, quand même ce sont ceux d'une mère qui va mourir. Eh bien, cher enfant, depuis huit jours, tes lèvres sont devenues blanches et tes mains transparentes ; hier soir, tu as toussé plusieurs fois pendant que je sommeillais et que tu enfonçais ta tête dans mes couvertures pour ne pas me réveiller. Tu as besoin d'air et de mouvement, et puis... ne rougis pas, Englebert, tu as besoin d'une autre distraction encore... Va voir le notaire et sa fille, mon enfant... Cette petite Tina, elle est si gentille, si vive!... Nous l'oubliions, je crois, tout à l'heure. Elle t'aime, elle sera ta femme un jour..., c'est elle qui te consolera, mon enfant... Fils chéri, est-ce que je ne me réjouirai pas quand, après avoir porté mon deuil sur vos habits et dans votre cœur, vous viendrez un jour, en sortant de l'église dans votre beau costume de mariés, sur ma tombe, prier ensemble?

Englebert, à ces paroles, secoua la tête et répondit qu'en sa tristesse présente de pareilles pensées étaient bien loin de son esprit, mais sa mère n'en insista pas moins pour qu'il la quittât et sortît ; elle insista avec

cette tendre obstination des mères qui, jusqu'au dernier moment, n'ont pas d'autre but, d'autre rêve que le bonheur de leurs bien-aimés. Cédant à la fin, Englebert se trouva bientôt sur la route du village, détournant la tête parfois pour jeter un regard humide sur la petite fenêtre à demi voilée qui s'ouvrait sur la pente du coteau.

La maison du voisin Cloets était la plus grande et la plus élégante du village. Il en devait être ainsi pour l'honneur du notariat. Mais le jeune Thielleux, en y pénétrant, ne jeta pas un seul regard à la belle plaque de cuivre qui brillait sur la porte de cœur de chêne, au brillant vernis rouge qui recouvrait jusqu'au carrelage du corridor, pas même aux révérences écourtées de la petite servante qui lui annonçait dès son entrée que M. le notaire était avec mademoiselle dans la chambre du fond. Ce fut de ce côté qu'il se dirigea après un salut silencieux, traversant l'étude abandonnée.

Il la connaissait bien, cette chambre du fond, où tant de fois il avait joué avec Tina pendant les jours de leur enfance, construisant patiemment de grands édifices de cartes qu'elle renversait d'un souffle de sa bouche vermeille; découpant pour elle des broderies de papier, des dessins, des images qu'elle déchirait un instant après du bout de ses doigts mignons, lui tressant des guirlandes de fleurs de houblon et des couronnes de pâquerettes, qu'elle posait un instant sur les anneaux de ses cheveux bruns et puis qu'elle effeuillait en lutinant.

Car Tina avait toujours été très-vive, très-joyeuse, très-maligne. Englebert, un peu plus âgé qu'elle, et avec cela bien plus doux, plus timide et plus rêveur, se laissait souvent entraîner à partager ses exploits, ses caprices et ses espiégleries. Une fois ils avaient ensemble mis les lunettes du premier et unique clerc sur le nez de Guillaume d'Orange, dont le buste se trouvait dans l'appartement réservé. *Le Taciturne* avait joui de cet appendice pendant deux ou trois jours sans que le notaire très-distrait eût pu s'en apercevoir, et pendant ce temps le pauvre scribe, n'y voyant goutte, avait gâté mainte et mainte copie. Une autre fois, ils avaient caché le vieux sansonnet de maître Cloets dans un des cartons de l'étude, et l'on avait dû déranger tous les meubles de la chambre et fouillé tous les cahiers avant de découvrir l'endroit d'où le pauvre oiseau répétait d'une voix étouffée : « C'est ici que reste maître « Cloets; c'est ici, c'est ici. » Englebert était donc habitué, chaque fois qu'il approchait de la chambre bien connue, à entendre un éclat de rire joyeux, un lointain babillage, une vive chanson de Tina, et il lui semblait que quelque chose lui aurait manqué, s'il eût trouvé en arrivant la jeune fille sérieuse et la maison muette.

Mais cette fois encore, il y avait du mouvement et du bruit dans la salle particulière de maître Cloets, car Englebert entendit la voix de Tina qui parlait avec animation tout en faisant marcher les bobinettes de son métier à dentelle. Toutefois il y avait dans l'accent de la jeune fille une nuance de préoccupation et d'insistance qui n'échappa point à Englebert; aussi s'arrêta-t-il un peu surpris et écouta-t-il un instant, bien involontairement sans doute.

— Père, il faudra faire préparer, n'est-ce pas, la chambre verte qui donne sur la grande rue? disait Tina vivement. Un Parisien n'aimerait sans doute pas voir à chaque instant du jour les sillons, les meules et les prés, et tous les bœufs qui paissent dans la campagne; et puis, quand il sera ici, nous devrons inviter une grande compagnie. Quel dommage que la kermesse ait été le mois dernier!... Mais, bah! nous ferons des *conques*, nous louerons un orchestre, nous rassemblerons nos amis, et nous nous ferons ainsi, pour nous seuls, une kermesse.

Et là-dessus Tina cessa de faire tiqueter ses bobines à dentelle, pour battre dans ses mains avec un éclat de rire enfantin et joyeux.

— De qui parle-t-on ainsi? se demanda tristement Englebert, peu disposé en cet instant à s'associer à ces projets de réjouissance.

Alors il frappa à la porte, et la voix grave du notaire lui commanda d'entrer.

Le jeune homme se montra, maître Cloets lui tendit la main, Tina lui fit une petite inclination moitié timide, moitié joyeuse, et l'on commença la conversation en parlant de ce qui, en ce moment, tenait le plus au cœur du pauvre Englebert, à savoir du dangereux état de sa mère, et de la cérémonie qui s'était accomplie ce jour-là à la ferme.

— Enfin, mon bon ami, il faut être homme et vous résigner... D'abord l'extrême-onction ne tue pas le malade, et puis tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, dit maître Cloets, qui n'était pas très-éloquent, mais qui trouvait toujours un mot de bon conseil à donner à ses semblables, soit en matière d'affaires, soit en matière de consolation.

— Certainement, ajouta Tina, et comme il n'y a pas de guérison sans la volonté du bon Dieu, je vous promets, monsieur Englebert, de faire brûler ce soir une bougie devant l'image de Notre-Dame de Hal, pour le rétablissement de la bonne mère Germaine. Mais, en attendant, service pour service; puisque vous voilà ici, monsieur Englebert, vous allez être bon à quelque chose... Voulez-vous bien m'aider à dévider ce peloton?

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois, et, s'agenouillant sur un tabouret bas, aux pieds de la jolie fille, il lui tendit ses mains, déployant l'écheveau de léger fil à dentelle, tandis que le notaire, occupé de la rédaction d'un acte, faisait crier sa plume sur le papier, tout en relevant la tête de temps à autre pour adresser une question ou une observation à Englebert.

Étienne Marcel.

— La suite prochainement. —



NAUFRAGES ET SAUVETAGES

(Voir pages 133 et 398.)

Ouvrez ce code du sauveteur, vous y trouverez la description avec figures de cinq appareils insubmersibles, plus simples les uns que les autres.

C'est d'abord la *cuirasse de sauvetage* : double plastron à bretelles et brides d'attache, en fort coton imperméable, rempli de rognures de liége, rendant celui qui le porte invulnérable à la poitrine et au dos, lui laissant sa pleine liberté de mouvements pour toutes sortes de manœuvres, et par la combinaison ingénieuse d'une poche à air qui se gonfle à volonté, permettant de soutenir au besoin une seconde personne, — appareil très-peu encombrant, propre à être employé à bord à divers usages, comme oreiller, par exemple, et revenant tout confectionné au prix de cinq ou de six francs suivant ses dimensions, y compris le cornet à signaux qui s'y trouve appendu.

Le cornet ou petite trompe du genre des conques dont se servent les pêcheurs de Saint-Pierre et Miquelon, perce merveilleusement à travers les clameurs de la tempête, et devrait être par conséquent le complément obligé de tout appareil d'insubmersion, car il se peut que la mer ou les brouillards puissent empêcher de porter secours aux gens en danger de périr.

La cuirasse de sauvetage est le système le plus complet.

Viennent ensuite deux modèles de corsets en planches de liége s'attachant autour de la poitrine, sans qu'il soit nécessaire d'ôter ses vêtements. Ceux-ci reviennent à 1 franc 50 ou 2 francs.

A défaut de liége ou d'écorces légères, si l'on est dans un pays où il y ait des joncs, des roseaux, des cannes à sucre, des bambous, rien n'est plus facile que de les employer à confectionner, avec quelques bouts de minces cordages, des costumes flotteurs remplissant encore le rôle de scaphandres.

Enfin, a-t-on négligé tous ces procédés, reste la croix de planches, qu'on peut fabriquer avec les débris et les clous du navire en perdition et sur laquelle on s'attache par le cou, la taille et les deux épaules. Ce cinquième moyen d'insubmersion est la ressource extrême. — « Il n'est pas très-commode, à la vérité, dit l'auteur du « *Guide pratique de sauvetage*, mais il ne laisse pas « que de vous porter à terre vivant ou noyé, bien portant ou blessé. Nous engageons la personne qui doit « s'en servir à donner à son arbre (le montant de la « croix) 1m 25 à 1m 50 de long, et à faire dépasser sa « tête d'une quinzaine de centimètres pour la défendre « du choc contre les rochers[1]. » Ici, comme on le voit, l'auteur raisonne en vue du cas le plus fréquent, c'est-à-dire du bris à la côte, mais il est bien évident que l'usage des costumes flotteurs et scaphandres s'applique aux naufrages de tous genres.

Nos soldats et nos marins apprennent à faire des cartouches; nos canonniers, pontonniers et autres sont initiés à l'art de confectionner des gargousses, de charger des bombes, de soufrer des mèches, de préparer une foule d'artifices différents. J'ai fréquemment vu donner à nos matelots l'ordre de se fabriquer des chapeaux de paille ou de latanier. On leur distribuait la matière première, dont le prix était parfois retenu sur leur solde, et peu de jours après, quiconque n'avait point le chapeau de rigueur était privé de vin jusqu'à ce qu'il en eût un.

Quoiqu'il soit très-bon de rendre les matelots industrieux, et qu'en ce sens on doive approuver jusqu'à la confection des chapeaux de tresses cousues et de pailles ajustées par brins à l'aide de tuyaux de plumes de pigeon, il n'y a qu'une utilité très-secondaire à faire d'eux des chapeliers. Il ne serait pas plus difficile, mais il serait plus sage de leur apprendre à fabriquer les scaphandres économiques, les corsets de liége ou de bambou et la croix de sauvetage qui me rappelle une autre invention non moins élémentaire due à M. Mouttet, rédacteur en chef du *Courrier du Havre*.

Frappé du nombre des chutes à l'eau dans les bassins et de l'insuffisance des rares bouées placées auprès des ponts, il propose un grossier appareil de sapin en forme d'A, auquel par ce motif il donne le nom d'A de sauvetage. Semblable objet étant presque sans valeur, on pourrait en mettre à profusion sur les quais, dans toutes les guérites de douaniers notamment, et dès qu'un homme tomberait à l'eau, le douanier ou le premier passant venu lui en jetterait un. Le plus maladroit des nageurs, avec un tel secours, parviendrait aisément à gagner un point abordable. Quant aux personnes qui ne savent pas nager, une fois accrochées à cet alpha de l'insubmersibilité, elles en seraient quittes pour un bain plus ou moins long en attendant qu'un canot vînt les recueillir. Bien que ce système, dont la simplicité et le bon marché font le mérite, équivaille à une bouée de sauvetage, il n'a pas été conçu pour servir en pleine mer.

Le chapelet de grosses chevilles de bois ou cabillots attachés de distance en distance à une corde de quelques brasses, que soutient à flot une boule de liége surmontée d'une boucle, invention due à M. Torrès, membre médaillé de la Société de sauvetage du Havre, remplirait le même office que l'A de M. Mouttet. L'une des chevilles une fois passée dans la boucle, l'homme à l'eau serait commodément soutenu. De plus, le chapelet Torrès est susceptible de servir au large comme bouée de sauvetage, dont en somme ce n'est qu'une variété nouvelle[1].

On sait que la bouée de sauvetage est un corps flot-

[1] Livre II, § 111.

[1] Voir le *Courrier du Havre* du 1er décembre 1865, le *Journal du Havre*, etc.

tant, spécialement fabriqué pour être jeté du navire à l'homme qui tombe à la mer. L'on en connaît un grand nombre de modèles, dont quelques-uns admirablement perfectionnés; mais il en a été de ces inventions comme de toutes celles qui n'ont pour objet que de sauver la vie. Des commissions officielles les ont consciencieusement examinées, d'excellents rapports s'en sont suivis :

Cette bouée de tôle à compartiments, contenant plusieurs jours de vivres; — celle-ci surmontée d'une tige, d'un pavillon et d'une cloche; — celle-là, où une détente fulminante permet de faire successivement partir plusieurs fusées, signalant de nuit la position du malheureux tombé à la mer; — cette autre combinée de manière qu'il peut s'asseoir ou se mettre à califourchon sur une barre transversale; — cette autre en forme de nacelle insubmersible, munie de voiles et de rames, — ont été chaudement approuvées et recommandées, embarquées pour essai, utilisées avec des avantages évidents; — mais réellement appliquées, généralisées, réglementaires, non!

Les inventeurs en sont pour leurs frais d'expériences préalables et leurs annuités de brevets à payer, — juste punition de leur sottise philantropique. Quant aux voyageurs par mer, ils ont pour unique ressource l'antique bouée de nos arrière-trisaïeux, grossier cylindre de liége auquel appendent des cordelettes à nœuds distancés. Remarque fort divertissante, la dimension de ces bouées de sauvetage est proportionnée au rang du navire : les vaisseaux en ont de grandes, les goëlettes de petites. Par bonheur, celles des goëlettes suffisent encore à soutenir leur homme.

Pour ma part, je n'ai jamais fait campagne qu'à bord de navires munis de la classique bouée de liége. Elle est encore aujourd'hui seule en usage, sauf de très-rares exceptions. Et cependant, dès 1833, le *Magasin pittoresque* décrivait, comme imaginée depuis plusieurs années, une bouée consistant « en deux boules creuses de « cuivre, flottables et capables de soutenir un assez « grand poids; elles sont placées à l'extrémité d'une « barre de fer horizontale au milieu de laquelle est fixée « perpendiculairement une autre grande tige qui se « maintient verticale dans l'eau par le moyen d'un « lest de plomb. La partie de cette tige qui est élevée « hors de l'eau est munie d'un appareil à l'aide duquel « jaillit une lumière par le même mouvement qui fait « tomber la bouée.

« Une frégate française qui était *favorisée* d'une « bouée semblable parvint à sauver, après deux heures « de peines inouïes, dans une nuit obscure, un de ses « matelots qui s'était mis à cheval sur la traverse, et « avait embrassé convulsivement la tige verticale. Le « pauvre diable avait perdu connaissance quand on le « repêcha, et il tenait la tige avec tant de raideur qu'on « ne put l'en arracher que deux heures après. »

Favorisée est bien le mot, *favorisée* dit tout; en revanche *le pauvre diable* en question nous paraît avoir été un fort heureux garçon puisque, à coup sûr, il serait resté en pâture aux requins, s'il s'était trouvé sur une frégate moins *favorisée*.

La bouée de sauvetage à voiles est un engin de si peu de valeur et apte à rendre des services tels, qu'on est gravement coupable en négligeant, comme on le fait, de le fabriquer à bord. Figurez-vous deux petits barils, de ceux qu'on nomme en marine barils de galère, reliés par deux solides traverses de bois, sur lesquelles on plante un petit mât pourvu d'une petite voile. Outre les secours très-efficaces que ce modeste appareil donnerait à l'homme tombé à la mer, il aiderait puissamment un bon nageur à porter un cordage soit à la côte, soit d'un navire à un autre navire situé sous le vent, ressource infiniment précieuse en cas de naufrage.

Le meilleur des appareils destinés à servir de bouée est incontestablement *le youyou de sauvetage*, petite barque insubmersible qui réunit les avantages des nombreuses inventions successivement reléguées aux oubliettes. Elle est à la vérité beaucoup plus coûteuse que la vieille bouée de liége plein, mais en sa qualité de batelet elle peut rendre une infinité de services qui compensent largement son prix. Ajoutons que son exiguïté et sa légèreté la rendent d'une application facile à bord des moindres bâtiments marchands.

Dans un excellent rapport présenté par M. le capitaine de frégate de Jonquières à la Commission des pêches et de la domanialité maritime, on lit le passage suivant que nous sommes heureux de reproduire :

« Un des objets sur l'utilité duquel M. Conseil in« siste particulièrement est une petite embarcation in« submersible qu'il appelle *youyou de sauvetage*, des« tinée non-seulement à sauver les personnes tombées « à la mer, mais aussi à établir des communications « soit avec des bateaux ou navires sauveteurs, soit avec « la côte, dans le cas où il serait impossible de le faire « avec des embarcations plus fortes et plus difficiles à « manœuvrer en temps de grosse mer[1].

« Il est permis de croire que ce youyou remplacerait « efficacement, à bord des bâtiments de la marine im« périale, le radeau qu'on y embarque réglementaire« ment aujourd'hui[2]. »

Le youyou et la cuirasse de sauvetage forment un ensemble de moyens préservateurs de premier ordre, utiles dans presque tous les cas de naufrage, tant à la côte qu'en pleine mer, et dont il importerait que tous les navires d'un certain tonnage fussent obligatoirement pourvus.

[1] Voir pour les détails d'installation et d'approvisionnement, le *Guide pratique de sauvetage*, livre II, § 74 à 79 et § 84 à 91.

[2] *Moniteur de la flotte* du 5 juin 1864. — Ledit radeau n'est, du reste, rien moins qu'un appareil de sauvetage. Long de deux mètres sur un mètre et demi de large, il n'est destiné qu'au nettoyage extérieur du bâtiment. En 1866, il a été remplacé, pour les navires cuirassés seulement, par une *plate*, sorte de petite embarcation à l'usage des galiotes hollandaises; c'est là un petit acheminement vers l'adoption du youyou-Conseil.



Ce n'est pas, du reste, sans pitié que nous entendons journellement soutenir que les naufrages au large ne sont que de rares accidents, chances funestes comparables : « à la chute d'une tuile, au cheval qui s'emporte, à la voiture qui verse (textuel), » et par suite qu'il suffit de se préoccuper des naufrages à la côte.

Incontestablement ceux-ci sont les plus nombreux, mais la statistique nous apprend qu'année moyenne le tiers des naufrages a lieu au large et il faut ajouter qu'alors le nombre des victimes est bien plus élevé que dans les pertes à la côte.

Enfin, les appareils sauveteurs que nous voudrions savoir à bord de tous les navires, rendraient des services égaux dans l'un et dans l'autre cas. Les meilleurs fruits que puisse porter l'excellente institution de secours permanents sur certains points du littoral de quelques pays civilisés, est d'enseigner en exemple aux marins l'art sacré du sauvetage, et de les conduire à s'approvisionner des engins de salut les plus évidemment utiles, en appliquant le vieux précepte : « Aide-toi, Dieu t'aidera. »

G. DE LA LANDELLE.

L'EXPOSITION DE 1867

(Voir page 389.)

On ne peut entrer dans le palais du Champ de Mars sans cotoyer un restaurant, car la zone qui donne sur le parc est consacrée tout entière aux produits alimentaires. La seule difficulté réside dans le choix de l'établissement, chose importante, car, si un bon dîner prédispose à l'optimisme et à l'indulgence, un mauvais repas conduit au pessimisme, et le pessimisme à la sévérité. Le Parisien a naturellement le flair des gourmets de profession ; il connaît les réputations établies, préfère le connu à l'inconnu de la fourchette et, s'il tâte de la nouveauté, il ne loge son estomac à l'enseigne du hasard qu'un jour de manque d'appétit. Parcourir le Champ de Mars quatre heures durant, par un mauvais temps, — il n'y en a plus d'autres dans notre beau pays, — les pieds dans la boue, je devrais dire les jambes, cela devient presque une partie de chasse aux marais. Nous dînâmes donc, et nous dînâmes bien, mon Américain et moi, dans un restaurant connu.

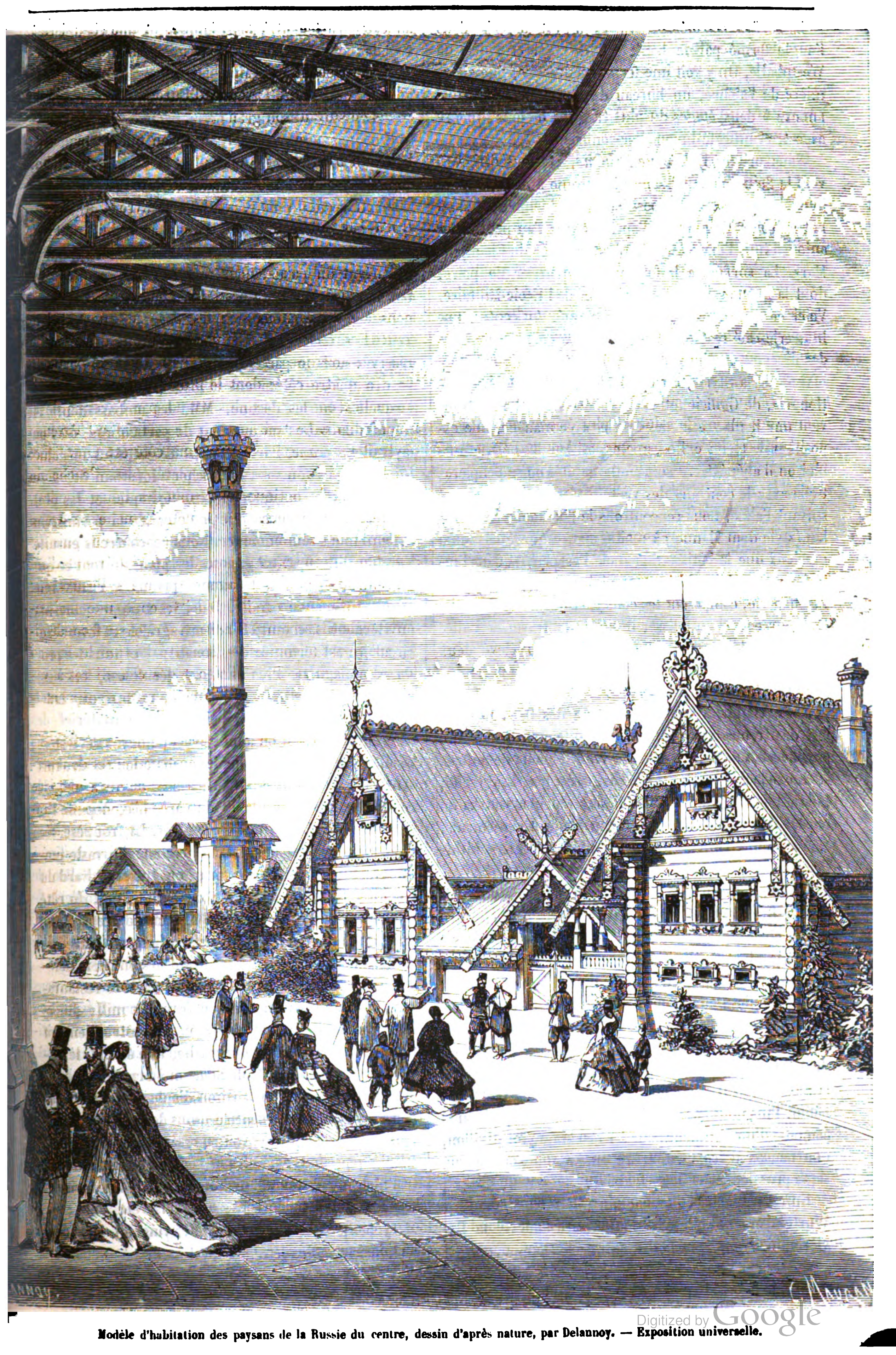
Le lendemain, Jonathan, toujours le premier levé, me réveillait avec le jour ; il nous restait tant de choses à voir qu'il voulait regarder avant qu'on pût y voir. Je dois ici ouvrir une parenthèse et avertir que rien n'est plus difficile que de juger des choses qui ne sont qu'ébauchées. Or c'est le cas du Champ de Mars dans ce moment : figurez-vous le chaos qui précède le monde, *rudis indigestaque moles*. Bien que le chemin de fer de ceinture apporte constamment d'énormes caisses contenant l'exposition future, je ne crois pas qu'il ... dans le parc, pas plus que dans le palais, une ... ficie d'un mètre qui soit dans l'état où elle doit ... Ceci dit, nous continuons notre promenade d'ex... tion.

Nous repartîmes ce jour-là de la porte de Suff... notre point d'arrêt de la veille. Nous passons de... porte Kléber, et nous mettons le pied sur le sol ... vite.

Devant nous, nous avons le boulevard du Sud q... sa droite, donne accès à divers hangars, remise... maisonnettes de peu d'apparence. Ce sont les écur... la Russie, un annexe suisse, des *retirata*. Il y a ... coup de ces endroits nécessaires dans l'Exposition, ... nous a assuré que les prix d'entrée varieraient, ... ces divers locaux, suivant la notabilité des perso... auxquelles on les destine. MM. les ambassadeurs et grands dignitaires en auraient de particuliers, où l'on payerait *un franc*. Par ce temps d'égalité, ô inégalité des conditions, où vas-tu te nicher? Jonathan fit, à ce sujet, les réflexions les plus philosophiques et les plus gravement drolatiques, que je demande la permission de ne pas vous communiquer. Nous rencontrons ensuite deux hangars où seront exposés les plans de tout ce qui a trait à la culture, tant comme travaux agricoles que comme bâtiments ruraux. Dans les hangars suivants seront les outils servant à la culture agricole et forestière, des spécimens d'engrais — pouah! — et tous les produits des magnaneries, minoteries, féculeries, laiteries, fromageries, distilleries, sucreries, raffineries, brasseries, etc.

Le boulevard est terminé par de nouveaux water-closet. C'est absolument comme la muscade : on en a mis partout.

La partie faisant face à l'École-Militaire, depuis l'avenue de Suffren jusqu'au pavillon central, est réservée à l'agriculture française. La surface est un vaste rectangle, dont les côtés sont formés par le boulevard du Sud et l'avenue d'Europe, l'École-Militaire et, du côté de la Seine, l'allée de Westphalie. Dans ce rectangle se trouveront les bureaux et les magasins des entrepreneurs du parc ; un grand restaurant des ouvriers délégués. Le bruit court qu'un des plus célèbres restaurateurs de Paris s'est engagé à fournir dix mille dîners par jour, au prix fixe de *un franc* par tête. Viennent ensuite le théâtre de M. Polichinelle, une étable, le bâtiment du Comice agricole de Seine-et-Marne, des ... cours modèle, des caves à fromages de Roquefort, ... établissements de dégustation des vins de Bordeaux, ... magnaneries, deux hangars, l'un réservé aux fro... l'autre aux produits agricoles ne servant pas à l'ali... tation, tels que chanvre, lin, coton, soie, résines, ... tabacs, matières tinctoriales, amadous, etc., etc. ; ... tout, y compris une ferme-modèle, vingt et une ... structions.



Modèle d'habitation des paysans de la Russie du centre, dessin d'après nature, par Delannoy. — Exposition universelle.

La surface occupée par l'Espagne est comprise dans l'angle formé par le boulevard du Sud et l'allée de Westphalie. On y voit une ferme mauresque, une chaumière de Valence, un bureau de renseignements, une annexe à deux étages du plus triste et du plus funèbre aspect, et un café-limonadier-confiseur.

Nous prîmes l'*allée de Bohême*, et, nous dirigeant vers la Seine, nous laissâmes l'Espagne à gauche, pour jeter les yeux sur l'exposition autrichienne, située à notre droite. Ce pays a, d'après ce que l'on peut juger aujourd'hui, l'exposition la plus complète du Champ de Mars. La surface a la forme d'un quartier de poire, dont la queue serait tournée du côté de l'École-Militaire. Voici ce que nous y avons remarqué. Au centre, une brasserie-café-restaurant, entourée de quatorze maisons des diverses provinces de l'empire : maison de Valachie, maison de la Styrie, du Tyrol, de la haute Autriche, de Hongrie, de Gallicie, etc., en dehors desquelles se trouvent une boulangerie, des écuries avec manége, une exposition de terres cuites, une exposition des bois, et une maison d'aliénés!.... sera-t-elle habitée ou se peuplera-t-elle avec le concours des visiteurs? A notre gauche et suivant l'allée, nous rencontrons le Portugal : un pavillon (style dom Manuel) à moitié mauresque, mais aussi gracieux que la bâtisse espagnole l'est peu, — dans l'intérieur sera l'exposition coloniale ; de plus une vaste magnanerie, composent les constructions de ce pays. De là, pour entrer en Suisse, il suffit de traverser l'allée de Grèce. La confédération helvétique a élevé deux chalets, une annexe pour les beaux-arts et un hangar pour les machines agricoles.

Nous arrivons à la grande avenue des Deux-Mondes, qui décrit une vaste ellipse tout autour du palais. En allant vers la Seine, entre cette avenue et celle de Suffren se trouve la partie russe, ainsi composée : yourka du midi, habitation caucasienne (chaudière à vapeur), yourka du nord, deux isbah et un bureau de renseignements. Nous sommes revenus à la porte Kléber, notre point de départ.

Remontant sous la galerie couverte et après avoir côtoyé la Russie, nous prendrons l'allée de Hongrie, jusqu'au chemin des Deux-Mondes. A notre gauche est la Suède, dont l'exposition se compose de la maison de Gustave Wasa et d'une maison d'Ornas. Suivant le chemin des Deux-Mondes et laissant l'Autriche derrière, nous gagnons le reste des expositions d'Allemagne. Ce vaste hangar à droite appartient au grand-duché de Bade; plus loin, viennent les constructions de la Saxe, de la Hesse, contenant des objets en ciment et béton. Puis nous gagnons la Prusse, dont l'exposition se compose d'un bâtiment pour les machines, un pavillon, une maison d'école, un étang, un kiosque pour la musique prussienne, et deux fontaines.

Entre le palais et le chemin des Deux-Mondes, le Wurtemberg qui possède un hangard-annexe, la Bavière qui a une annexe des beaux-arts, puis une autre annexe appartenant à la Belgique, et une chaudière à vapeur. Le quart allemand se termine par une construction appartenant au Brandebourg.

Nous voici dans l'avenue d'Europe qui traverse le palais en suivant son grand axe.

Quelques minutes de repos, rien que le temps de boire un bock et d'allumer un cigare ; puis Jonathan, qui n'a pas perdu l'habitude de faire quatre-vingts kilomètres en un jour, veut poursuivre l'inspection. Il n'a pas oublié la devise de son pays : En avant! en avant !

Partant du palais, nous avançons vers l'École-Militaire, jusqu'au chemin des Deux-Mondes que nous prenons à gauche. Nous sommes dans le quart belge. Toute la surface qui se trouve sur la droite est le jardin réservé : nous le parcourrons plus tard. Cette partie du parc a quatre côtés dont le plus petit est fermé par l'avenue d'Europe ; le plus grand par l'avenue de la Bourdonnais. Le troisième côté rectiligne est l'avenue de la Mothe-Piquet. Le quatrième côté est curviligne. De l'endroit où nous sommes placés (dans le chemin circulaire qui continue le chemin des Deux-Mondes), il présente une concavité. A notre gauche se dresse d'abord une statue monumentale de Beaudoin, puis sur l'avenue d'Europe, en partant de la périphérie et allant au centre, — une vaste annexe pour les Beaux-Arts, ensuite une statue de Léopold Ier ; enfin une maison-ouvrière du faubourg d'Anvers. Cette surface demi-circulaire est terminée du côté du palais par le bureau du commissariat. Plus loin sont des chaudières à vapeur (belges), un obélisque, une fontaine monumentale et une vaste annexe circulaire pour le matériel des chemins de fer. Si on ajoute trois petites guérites (au moment où j'écris, en voie de construction, et dont personne n'a pu me dire la destination), on aura une idée complète de la partie belge du parc. L'avenue de Brabant sépare la Belgique des Pays-Bas. La frontière franchie, nous voyons un bâtiment rectangulaire destiné à une vacherie-fromagerie ; puis on traverse l'allée de Gueldre et cette construction carrée est une taillerie de diamants ; plus loin on trouve une chaudière à vapeur, puis une annexe des beaux-arts, et on arrive à l'allée de Zélande.

Le chemin traversé en quelques enjambées et nous sommes au milieu de l'île de Java. Pour l'exposition des produits de cette colonie on a construit six bâtiments carrés de diverses grandeurs. Enfin quatre bâtiments élevés pour la Hollande, une annexe des beaux-arts, une métairie, une maison d'ouvriers et une chaudière à vapeur, terminent le quart belge. Ajoutons un hangar pour les petites voitures, situé à la porte Saint-Dominique.

J'indiquerai très-sommairement ce que le visiteur trouvera dans la partie réservée.

Je pense que le jour où l'Exposition ouvrira le terrain sera moins détrempé qu'il ne l'est actuellement ;

si la pluie et la neige continuaient, il faudrait recourir aux échasses des habitants des Landes.

Le visiteur parti de la porte Saint-Dominique et qui remonte le long de l'avenue de la Bourdonnais vers l'École-Militaire, côtoie les bâtiments de l'administration et ceux du jury (sur la gauche), et plus loin des galeries destinées aux fruits naturels et peut-être aussi artificiels, et à l'exposition des légumes. Puis le visiteur arrive à l'une des extrémités d'un cours d'eau (pour le coup artificiel), qui alimente tout le jardin réservé. Plus loin un kiosque où l'on vendra des bouquets qui n'auront qu'un défaut, celui de ne pas être faits par Alphonse Karr; derrière ce kiosque, une serre assez vaste pour les fougères en arbres et herbacées. En suivant les contours du chemin circulaire, nous rencontrons à gauche un aquarium maritime; à droite une longue serre pour les végétaux fleuris de serre froide; un peu à droite et en face de la serre un bassin circulaire rempli d'herbes aquatiques, plus loin et du même côté droit une énorme serre entourée d'une galerie contenant les instruments de jardinage. A la même hauteur un kiosque bâti sur le pont de la rivière déjà mentionnée, et, le long de l'avenue de la Bourdonnais, une serre pour les plantes utiles, l'autre pour les orchidées, la troisième pour les plantes nouvellement introduites en France. Nous sommes à la porte formant l'angle de l'avenue de la Bourdonnais et de la Motte-Piquet; porte flanquée de deux kiosques en guise de tourelles. La diagonale de cet angle traverse un lac où l'on transportera les vieilles carpes de Fontainebleau qui pourraient, si leur langue se déliait, répéter le mot du doge de Venise au balcon de Versailles : « Ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir. »

Mais revenons au côté convexe pour signaler une serre aux végétaux en fleurs ou serre tempérée devant laquelle s'arrondit un bassin tapissé d'herbes aquatiques. Plus loin et à droite se trouve un aquarium d'eau douce, et près de ce bassin une serre aux orchidées et un kiosque; un autre kiosque s'élève à l'angle de l'avenue d'Europe; tout près une grande volière rectangulaire, et à côté une serre ronde pour les plantes à feuillage orné. Dans l'intérieur des terres un palais pour les colibris; tous les serins du monde s'y donneront rendez-vous : Paris ne manquera donc pas de serins pendant l'Exposition. Dans l'angle de l'avenue de la Motte-Piquet un vaste diorama botanique. En suivant les hangars des produits agricoles dont j'ai parlé, on rencontre une serre aux palmiers, plus loin un orchestre qui donnera la réplique aux chants des canaris. Tout près de là, la tente de repos de l'Impératrice; enfin, à l'extrémité (Est) des hangars, on trouve la serre aux plantes aroïdées de serre-chaude.

J'allais croire ma longue nomenclature terminée; mais Jonathan, qui lit par-dessus mon épaule, et qui en remontrerait au *Bureau-Exactitude*, me souffle que j'ai passé plusieurs petites maisonnettes semées çà et là sur cette vaste surface. Voici les notes que je vois sur mon carnet : hangar pour les petites voitures à promeneur, spécimen de maison agricole, vestiaire, water-closets, poste de pompiers, bureau des jardiniers, hangar pour les outils de jardinage, restaurant monumental, hangar pour l'exposition des plans. Cette fois je n'ai rien omis.

Après avoir franchi les trois portes latérales du côté Est, le promeneur entre dans le quart français. Si le visiteur se dirige vers la Seine, il voit à sa droite dix hangars successifs, dans lesquels seront les divers produits mécaniques et autres, qui n'ont pu trouver place dans le palais, soit à cause de leurs dimensions, soit à cause de leur nature. On rencontre d'abord le pavillon de la Commission impériale, divers autres pavillons et deux places réservées, où doivent s'élever, dit-on, des moulins à vent; on espère que don Quichotte ne passera pas par là; un chalet dans lequel se trouve l'exposition des meules; les générateurs à vapeur, les hangars des presses, des pavillons dans lesquels sont des machines à papier, un pavillon à huit faces, pour le ministère de l'intérieur, une chaudière à vapeur; deux constructions proches l'une de l'autre, pour les presses typographiques; une taillerie de diamants, deux maisons ouvrières, une maison de société coopérative, une seconde taillerie de diamants, un bureau du télégraphe; le théâtre, plusieurs pavillons de destination inconnue; une exposition de céramique; la manutention civile et militaire, deux kiosques; les hangars du Creusot et la boulangerie générale. A la porte d'Orsay, ceux qui désireront emporter leur portrait trouveront un atelier de photographie; puis une blanchisserie-modèle, un hangar de teintures et impressions sur papier, des crèches-modèles, — auront-elles des nourrissons? — un pavillon pour les vitraux faits avec le concours de la photographie, le bâtiment de la Société internationale de secours aux blessés; l'exposition du ministère de la guerre; une usine à gaz, l'autre à oxygène; quatre pavillons, dans l'un, les produits alimentaires et l'orfévrerie; dans un autre, le matériel des constructions diverses; dans les deux autres les produits chimiques et pharmaceutiques; plus loin, un cercle astronomique, à côté d'un énorme cadran solaire; puis, deux pavillons réservés à la galvanoplastie; un vaste hangar pour la corderie et les fils; deux pavillons, un pour la verrerie et, à côté, un autre pour le matériel de la fabrication des meubles. J'aperçois une chaudière à vapeur, rapprochée du pavillon de l'économie sociale. Plus à gauche se trouve la tente impériale, construction du genre égyptien, — il paraît qu'en France on n'a rien pu trouver d'assez élégant, — située près du palais, le long de l'avenue d'Europe. En retournant vers la Seine, un pavillon pour l'électro-métallurgie; puis une construction pour l'exposition des vitraux et un pavillon pour les machines employées dans la fabrication des divers travaux les plus usuels; ensuite le pavillon de la photosculpture, construc-

tion comme l'on n'en a jamais vu; une stéarinerie (fabrique de bougies), une église de campagne, modèle au point de vue économique; un grand lac, avec un phare destiné aux côtes du Nord; une cristallerie; un hangar pour le lavage des laines; un moulin à vent, près d'un pavillon d'exposition métallurgique; diverses constructions contenant les compteurs à gaz; puis un poste de pompiers et de sergents de ville; des bétons agglomérés qui remplacent la pierre; un hangar pour les pompes et turbines; un établissement de photographie. En comptant encore quelques autres pavillons en voie de formation, on arrivera à un total de plus de soixante constructions.

Après avoir écrit quatre actes d'une pièce qui doit en avoir cinq, j'ai peur que la condensation nécessaire pour tout citer ne m'ait fait manquer mon but en partie. On se rappellera que mon projet était de remplacer une certaine boussole avec laquelle il était impossible de s'égarer dans le Palais. Je dois dire aujourd'hui que mon ambition est de mieux guider que ce petit instrument qui, placé dans un palais construit entièrement en fer, donne des indications parfaitement fausses; ce qui devait arriver. Je fais cette observation pour rectifier l'opinion antérieurement émise sur un objet que je croyais pouvoir rendre quelques services, mais dont l'expérience m'a montré l'inutilité.

Le cinquième acte se passera dans l'intérieur du palais. La gravure qui est en tête représente les isbah russes; je souhaiterais aux serfs d'en avoir d'aussi jolis que ceux que l'on a dessinés et qui sont l'exacte photographie des isbah du Champ de Mars. A la gauche du dessin est la galerie couverte qui fait tout le tour du palais.

Alfred Nettement fils.

— La suite prochainement. —

UNE HISTOIRE INTIME
(SECONDE PARTIE)

(Voir pages 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262, 282, 290, 319, 348, 356, 371 et 387.)

Il est près de minuit, mais je me sens les yeux très-ouverts, et j'écris pour faire venir le sommeil. Notre réunion du feu de la Saint-Jean eût ravi un peintre.

C'était d'un pittoresque achevé. Sur l'étroit plateau flambait un immense feu d'ajoncs. Les ajoncs jettent en brûlant une fumée épaisse, ceux-ci étaient à moitié verts, de sorte que, outre le jet brillant de la flamme rouge, s'échappait un nuage épais de fumée que le vent chassait au loin. Autour de ce feu, dans les positions les plus diverses, se tenaient nos voisins. Assis sur le gazon, un de ces vieux paysans, derniers rejetons d'une race qui s'étiole, chantait d'une voix forte une complainte moitié religieuse, moitié guerrière; des jeunes garçons luttaient dans un coin et roulaient sur l'herbe au milieu de formidables bourras; les jeunes filles riaient et causaient ailleurs; il y avait des vieilles femmes qui récitaient leur chapelet, des mères qui allaitaient leurs enfants, et tout cela se mouvait dans la lueur rougeâtre qui éclairait capricieusement le plateau. A peine étions-nous arrivés, que le plus vieux de la réunion s'est mis à genoux. Aussitôt tous l'ont imité et la prière du soir a été dite. Nous étions, mon père et moi, à genoux au milieu de ce cercle, et je ne crois pas avoir jamais mieux prié. Ce devoir religieux accompli, on a fait passer les gens faibles au-dessus du brasier sacré dont la flamme était éteinte, et les jeunes gens et les jeunes filles se prenant par la main ont commencé une ronde folle. Je suis restée quelque temps rien que pour entendre ces refrains dont quelques-uns feraient honneur à plus d'un chansonnier en vogue. En quittant le plateau, je me suis détournée souvent, et j'ai fait faire bien des haltes à mon père. J'aimais à regarder d'un peu loin ces ombres bondissantes. L'aspect de la ronde avait vraiment quelque chose de fantastique. En revenant j'ai laissé ma fenêtre ouverte, et j'entends encore les cris sauvages des jeunes gens, les éclats de rire des femmes et ces appels lointains qu'on se jette à travers l'espace.

Emma et son fils sont à la Maraudière. L'enfant grandit et prend des forces, sa physionomie s'anime, ses petites jambes se meuvent. C'est un ravissant poupon, joues roses, cheveux blonds, œil bleu et riant. Nous le portons dans les prés fauchés, et il n'aime rien tant qu'à se rouler sur le foin. Ce soir, pendant qu'Emma écrit à son mari, j'ai pris l'enfant et je me suis enfuie dans le verger. Nous nous sommes plongés dans un monceau de raygrass fauché d'avant-hier seulement qui exhale une odeur aromatique des plus pénétrantes. Devant moi se trouve un vieux mur ou plutôt une gigantesque haie de verdure nuancée, le jardin se déploie à ma droite. Là fleurissent des arbustes qui forment de gros bouquets d'une variété ravissante, le cytise aux grappes d'or, la boule-de-neige qui mérite si bien en ce moment ce poétique nom, le wégélia et vingt autres que j'admire sans connaître le nom qui leur a été donné. Les grands arbres jettent une ombre épaisse sur le sol, les oiseaux chantent et l'enfant rit aux éclats. La Maraudière me fait l'effet d'un petit Paradis terrestre, et dans ces moments de pure jouissance il me semble que je ne voudrais pour rien au monde consentir à la quitter.

Voilà plus d'un mois que je suis tout entière à ma solitude. M. de la Villeormond vient de nous annoncer son mariage. Il épouse une femme riche qui habite la campagne. Ce n'est pas une autre Marie, du moins sa façon d'en parler me le fait penser. « Votre futur beau-père habite, je crois, le château de la Hauteville, lui ai-je dit.—Oui, m'a-t-il répondu, une partie de la forêt lui appartient; » et il a ajouté avec un sourire exquis:

« C'est là que j'ai déniché ma chouette. » Il est parti avec sa tante, et dans peu de temps nous verrons arriver la nouvelle maîtresse de la Villeormond. Mme des Haudiers et Anne vont passer aux Haudiers les derniers mois d'été. Je suis bien heureuse de les revoir, mais combien manqueront aux réunions ordinaires! Anne est très-gentille; mais nos goûts ne sont pas les mêmes et son grand voyage a un peu gâté sa simplicité naturelle. J'aperçois une voiture dans la cour, je jette un coup d'œil éperdu sur ma toilette d'intérieur qui n'est plus fraîche, il s'en faut. Que vois-je! Philémon et Baucis. Je cours à leur rencontre.

Nous venons de reconduire nos vieux amis, ils ont passé trois jours chez nous. Quels vieillards aimables! En vieillissant je voudrais ressembler à Mme Brillion. Ils m'ont donné des nouvelles de M. Déblin, que la mort de sa femme a quelque peu arrêté sur sa route désordonnée. Il s'est à peu près ruiné, et son existence dorée est un problème pour sa famille.

J'ai beaucoup pensé à Lucile ce soir dans ma chambre solitaire. J'en suis arrivée à penser que mieux vaut mille fois l'isolement que le mariage mal assorti.

Je me trouve en ce moment bien heureuse, une atmosphère de paix m'environne, et je jouis pleinement de mes simples joies. Il a plu ce soir, et j'ai laissé mon père sortir seul. Le soleil a voulu se montrer avant de disparaître. Je l'aperçois là-bas, ses lueurs rouges éclairent une masse de nuages bleus. Le reste du ciel est d'un bleu pâle, une toute petite étoile sans rayonnement, sans scintillement, un grain d'argent mat y a déjà paru. Petite étoile, ta vue est douce à l'œil; petit œil ouvert dans l'immensité, laisse tomber sur moi un peu de cette divine sérénité qui ne se prend qu'au ciel!

Il y avait aujourd'hui une grande fête religieuse à Landergast. Il s'agissait de la translation des reliques d'un martyr, récemment extraites des catacombes de Rome. La cérémonie a été imposante. Quand la châsse éblouissante et le reliquaire en or ont passé entourés de flambeaux parmi la foule compacte, quand tous les yeux se sont arrêtés sur ce crâne couronné d'immortelles, qui aurait pu compter les élans de foi qui se sont échappés de ces milliers de cœurs vivants devant cette mort ainsi exaltée et glorifiée? L'âme, dans ces moments qui l'arrachent au terre-à-terre est profondément remuée, elle pressent sa propre immortalité, il y a en nous quelque chose qui tressaille et qui n'est pas humain. Le spectacle offrait aussi une grande leçon. La pensée rapide remontait les temps. Voici Rome, l'impérieuse, la toute-puissante Rome. Les empereurs se sont posés en ennemis de cette religion nouvelle qui semble naître dans le mépris. Ils ont voulu la foudroyer, l'écraser, l'anéantir. Un chrétien obscur est tombé dans une de leurs débauches de sang. Les siècles passent. Où est Rome, la Rome païenne, la Rome des Césars? Elle a disparu, et le monde entier a changé de face; à l'orient, à l'occident, au nord, au midi, les nations, les peuples, se sont transformés, ont perdu jusqu'à leur nom, et devant une foule émue, respectueuse qui s'agenouille le nom du Christ sur les lèvres, passe ce qui reste de ce martyr obscur enseveli dans les catacombes. Dans notre monde si changeant, si mobile, il y a donc maintenant quelque chose d'immuable et d'indestructible. Un historien l'a dit : Le catholicisme est le passé; mais il est aussi l'avenir. Il est bon de se connaître en ce monde un point d'appui que ni les hommes ni les événements ne pourront renverser.

On fauche sous mes fenêtres l'herbe ondoyante sur laquelle j'aimais tant à voir courir le vent. Elle avait atteint une grande hauteur. Quand notre grand épagneul au pelage fauve tacheté de noir s'élançait comme une flèche au travers des prairies pour rejoindre mon père, on n'apercevait plus que son museau noir et sa belle queue qui fouettait vigoureusement l'herbe.

Maintenant il peut gambader à l'aise. L'herbe épaisse, vivante, fraîche, est là couchée en longs sillons foncés, déjà jaune, inerte, morte. De mon balcon, j'assiste au sacrifice. Par une attention délicate, le faucheur a commencé par l'extrémité opposée. Ce matin, il est tout près, je le vois promener gravement autour de lui sa large faux que le soleil couvre d'éclairs. En traçant avec l'emblématique outil une ellipse savante, il imprime à l'herbe un dernier frémissement, il lui donne une fois encore ce mouvement ondulcux, si charmant à regarder quand c'était le vent qui l'imprimait. La vue de cette faux me donne des pensées tristes. On l'a mise de tout temps entre les mains du Temps et entre celles de la Mort, c'est-à-dire des deux puissances vraiment implacables auxquelles on paye toujours son tribut. L'une mène inévitablement à l'autre. Ce mot, inévitablement, est un mot grave, terrible, un de ces mots dont chaque lettre semble moulée dans l'airain.

Les matinées sont maintenant délicieuses. Quelle saison que l'été! Le murmure des insectes devient lui-même presque un chant. Au-dessus des grands arbres resplendissante la voûte d'azur semble se dilater et s'élever encore. Il y a des fleurs partout, des bruits partout, des parfums partout, des rayons partout. La terre en beauté paraît presque digne de servir de marchepied au Seigneur, suivant la poétique expression du prophète Isaïe. La vue seule de cette nature magnifique console et fortifie. Il semble que de cette harmonie générale sortent en foule les harmonies particulières. Certes, il y a de la poésie, de la beauté jusque dans le déchaînement des éléments, jusque dans les désordres apparents de la nature; mais l'harmonie proprement dite en paraît quelque peu troublée. Il en résulte une impression pénible pour l'âme humaine. Elle admire, mais quelque chose souffre en elle. Maintenant rien de pareil. Une paix profonde est établie entre tous les éléments. Pas un bruit sensiblement discordant ne se fait entendre; pas

nue nuance heurtée ne se laisse voir. L'oreille ne saisit que des bruits vivifiants, l'œil charmé ne rencontre que de riants tableaux. On se fait presque une idée de ce que devait être le Paradis terrestre avant la chute d'Adam.

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —

LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 158, 188, 232 252, 284, 293, 315, 330, 350, 360, 378 et 396.)

Élisa, qui représente à peu près dans les lettres publiées par Mme Campan le personnage que joue *lady Sensée* dans les ouvrages d'éducation, écrit, en 1808, à Zoé, jeune fille étourdie, qui ne comprend pas le bonheur inappréciable qu'elle a d'être élevée à Écouen sous la direction de Mme Campan : « Les *Caractères* de la Bruyère et les sermons de Massillon, que j'ai lus plusieurs fois, ont placé quelques idées de morale dans ma mémoire et dans mon cœur. »

Nous voilà bien loin de la simplicité évangélique, de l'instruction solide, de la foi profonde, de la piété fervente des demoiselles de Saint-Cyr !

Dans une autre lettre, l'idée de la religion considérée comme un instrument de règne se laisse entrevoir : « Religion sainte, s'écrie la sage Élisa, les braves vous implorent depuis que Napoléon a relevé vos autels, au pied desquels on prie pour lui ! »

Ne semble-t-il pas que les braves ne puissent implorer la religion qu'avec l'autorisation de l'Empereur, et que l'on ne doive s'agenouiller sur les marches des autels qu'afin de prier pour Napoléon ? Cette tendance à faire de la religion quelque chose d'officiel est manifeste à Écouen. On y fait marcher la cérémonie avant l'idée. Il y a de belles processions dans le parc d'Écouen : le jour de la Fête-Dieu, les *Bleues* portent les bannières ; les *Nacarats* et les *Blanches* portent le dais et les cordons du dais ; mais, en y regardant de près, on aperçoit plutôt le sentiment de la pompe qu'un sentiment de dévotion véritable. Autres signes du temps : il y a dans la paroisse de la sage Élisa un prêtre qui croirait faire déroger Dieu, s'il ne l'appelait pas emphatiquement l'*Éternel*. Le bon Dieu, que nos mères nous ont appris à prier sur leurs genoux, n'a pas encore reconquis sa place dans la langue de cette femme du dix-huitième siècle. Cela me rappelle ce paysan qui, au sortir de la crise révolutionnaire, disait à quelqu'un qui lui demandait quel était le groupe qui venait de passer : « C'est le citoyen curé qui porte l'*Être suprême* à un mourant. »

En outre, çà et là, on voit reparaître cette sensibilité affectée, maladie courante qui nous a poursuivis partout dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Le style est plein d'apprêt et de recherches : « Des larmes, ma Zoé, écrit Élisa, avec des traits de soixante-dix ans et des cheveux blancs, cela fait bien couler les miennes ! » Puis une autre fois Élisa, toujours atteinte de la même sensibilité, écrit à Zoé, à propos d'une jeune élève d'Écouen qui venait de perdre sa petite sœur de la rougeole : « J'ai lu les détails touchants que tu me donnes sur cette pauvre petite élève, qui sortira seule d'une maison où elle était entrée avec une amie, dont la nature semblait l'avoir favorisée pour toujours. Voilà les plus terribles coups du sort ! Lorsqu'on les éprouve, on doit mêler à ses pleurs le sentiment du regret d'avoir troublé des jours heureux par des peines imaginaires. » La même écrit encore à la même, en apprenant la victoire de Ratisbonne, le 16 mai 1809 : « La victoire ne quitte pas les drapeaux français. On parle de villages incendiés. Ce sont des guerres étranges. Mais, j'en suis sûre, dès que la victoire est remportée, les cœurs de nos guerriers gémissent, et si la renommée pouvait publier les actions que la vertu ordonne de taire, l'univers retentirait des traits de sensibilité des Français, comme il retentit de leurs triomphes. »

Ce n'était pas précisément par la sensibilité que brillaient les guerres de l'Empire ; mais laissons cela. Quel style ! que d'affectation ! Comme Mme de Maintenon, si on lui avait présenté des lettres de ce genre, quand elle venait lire les compositions de la classe des *Bleues* à Saint-Cyr, eût déchiré ces copies pleines de pathos ! Comme elle aurait rappelé à ses chères filles qu'il faut exprimer simplement des idées naturelles ! Que faut-il pour écrire une lettre ? Avoir quelque chose à dire à quelqu'un et savoir le dire.

Mme Campan ne rappelait à ses élèves rien de pareil ; elle ne déchirait pas les lettres alambiquées et quintessenciées dont je viens de donner un échantillon, puisqu'elle les plaçait comme des modèles dans ses livres d'éducation.

Écouen, établi à titre provisoire en 1807, et organisé d'une manière définitive par un décret du 8 mars 1809, resta donc au-dessous de Saint-Cyr, comme la copie reste au-dessous du modèle. On avait emprunté à la création de Louis XIV plutôt la lettre que l'esprit. L'enseignement y était élevé et varié, sans doute, et quant à l'éducation, on avait l'intention de préparer des mères qui sussent élever elles-mêmes leurs filles, et d'appliquer les préceptes que Mme Campan avait sans cesse à la bouche. Il faut, disait-elle, que les femmes soient en état de se suffire à elles-mêmes, que par conséquent elles prennent, dès leur jeunesse, des habitudes simples, qu'elles se plient aux soins du ménage, qu'elles s'appliquent aux travaux d'aiguilles. Cela se disait à Écouen comme à Saint-Cyr ; mais cela se pratiquait beaucoup moins chez Mme Campan que chez Mme de Maintenon.

J'en ai dit, du moins en partie, les raisons. Cepen-

dant il m'en reste une à indiquer, et c'est peut-être la plus considérable de toutes. L'Empereur Napoléon était le protecteur d'Écouen, et ce haut patronage entourait l'établissement d'une auréole qui attirait les courtisans du maître et éblouissait les yeux des élèves. Il aimait à visiter cette maison comme Louis XIV aimait à visiter Saint-Cyr. Nous trouvons, dans les *Lettres de deux amies*, le procès-verbal d'une de ces visites de l'Empereur ; il s'agit de celle qu'il fit à Écouen, le 4 mars 1809. Que de curieux rapprochements à faire entre cette visite et celles de Louis XIV à Saint-Cyr, que nous avons eu occasion de raconter plus haut, en esquissant l'histoire de cette royale maison ! Les analogies sont si frappantes, que je soupçonne fort les ordonnateurs du programme de la visite impériale d'avoir eu sous les yeux le compte rendu des visites du grand roi.

« L'Empereur parcourut d'abord les réfectoires et les classes du rez-de-chaussée, écrit la jeune élève d'Écouen, dans la bouche de laquelle Mme Campan met ce récit. Il interrogea quelques petites sur plusieurs choses fort simples, et elles furent peu troublées. Napoléon examina les bas que les petites tricotaient, il les ouvrit, y passa la main, et les inspecta comme aurait pu faire une bonne ménagère. »

Ce fut probablement dans cette circonstance que l'Empereur demanda à une petite fille combien il fallait d'aiguillées de fil pour ourler un mouchoir, et que l'espiègle lui répondit avec beaucoup de bon sens : « Sire, cela dépend de la longueur de l'aiguillée et de la grandeur du mouchoir. » Jusqu'ici les analogies ne commencent pas encore. Louis XIV ne passait pas la main dans les bas que les *rouges* de Saint-Cyr tricotaient, et ne leur adressait pas de questions sur les ourlets. Dans le grand siècle, le temps des hommes de toutes les tâches n'était pas venu, comme à l'époque de Napoléon ; à chacun la sienne. Seulement il arrivait que le Roi très-chrétien, cet auguste vieillard, prenait sur ses genoux quelque enfant et l'interrogeait sur les vérités religieuses que contient le catéchisme, et que tout le monde doit savoir.

Ici les analogies vont commencer :

« A la chapelle, dit l'élève d'Écouen, les jeunes filles étaient réunies. Il alla s'agenouiller à la place qui lui était destinée. Il se leva lorsque nous commençâmes une prière qu'il n'avait pas encore entendu chanter par un si grand nombre de jeunes voix, et qui parut lui faire plaisir. »

Les souvenirs se pressent en foule. Vous avez déjà vu cette scène quelque part. De fraîches et pures voix s'élevaient aussi pour prier quand Louis XIV visitait Saint-Cyr.

« Au sortir de la chapelle, continue l'élève d'Écouen, on nous avait fait placer sur la plate-forme qui sépare le château du bois. Nous formions deux haies qui se prolongeaient jusqu'au commencement du parc. — Je ne « passe pas souvent de semblables revues, dit Napoléon; « ces jeunes personnes ont toutes l'air de la bonne santé. » On dansa devant lui les rondes qu'on dansait les jours de fêtes. Une de nous chantait chaque couplet qui était répété en chœur. A la fin du dernier couplet, le nom de père, que nous donnions à Napoléon, fit une vive impression sur lui, nous l'avons toutes remarqué. »

Louis XIV, vous vous en souvenez, trouvait aussi de joyeuses rondes dans les allées de Saint-Cyr.

La différence des temps, des mœurs, des hommes perce au dénoûment. Avant de se retirer, Napoléon dit à la surintendante d'Écouen : « En réjouissance de ma visite, faites-leur donner demain des tartes et des crêmes. » Le grand roi traitait les demoiselles de Saint-Cyr avec une plus noble courtoisie ; il n'aurait jamais songé à leur promettre des gâteaux et des crêmes comme à de petites pensionnaires.

Il me reste à indiquer, je ne l'ai pas oublié, la cause la plus considérable qui mettait tant de différence entre l'éducation d'Écouen et celle de Saint-Cyr : il faut la chercher surtout dans la différence des situations. On élevait simplement à Saint-Cyr pour une destinée modeste des jeunes filles nobles qui savaient d'avance qu'elles mèneraient une vie sévère. Mme Campan pouvait sans doute parler de simplicité à Écouen ; mais on y vivait dans une atmosphère d'ambition, de grandeur, de fortune. Il en était sorti des reines : Caroline Bonaparte, Hortense de Beauharnais; des grandes-duchesses, Stéphanie de Beauharnais ; des maréchales, Mlle Auguié, l'aînée, qui avait épousé le maréchal Ney. Les moins ambitieuses rêvaient des maris généraux, chambellans, sénateurs, ou au moins conseillers d'État. Vous vous rappelez Mme de Maintenon, disant avec tant de grâce et de bonté à ses filles de Saint-Cyr : « Malheureusement mes enfants, je ne trouve pas, comme je le voudrais, des gendres. La plupart des hommes préfèrent la richesse à votre vertu, à votre jeunesse et à votre beauté. » L'empereur Napoléon, que les jeunes filles d'Écouen nommaient leur père, était plus habile que Mme de Maintenon à trouver des gendres, et il n'admettait ni hésitation ni refus de la part de ceux auxquels il destinait cet honneur. L'imagination des jeunes filles d'Écouen, qui savaient cela, était donc toujours en travail, et quand l'empereur entrait entouré de sa cour toute dorée, chacune se demandait si dans ce tourbillon d'uniformes, d'épaulettes éblouissantes, de panaches de toutes couleurs, de broderies, de croix en pierres précieuses, ne se trouvait pas l'heureux personnage destiné à leur ouvrir le monde des grandeurs? Gouvernez donc des imaginations peuplées de ces rêves ! Abaissez vers l'obscurité d'une vie modeste et réglée les jeunes yeux fascinés par le mirage de ces prestigieuses destinées !

Ces rêves n'eurent qu'un temps, il est vrai. Lorsque les événements de 1814 précipitèrent l'Empire vers sa chute, Écouen disparut, et Mme Campan disparut avec Écouen. Il ne resta plus que la succursale d'Écouen, la maison de Saint-Denis, réservée à une fortune plus mo-

deste. Peut-être sera-t-on curieux de savoir ce que devint Mme Campan.

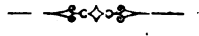
Il semble que l'ancienne femme de chambre de la reine devait espérer un accueil favorable du gouvernement royal, qui reparaissait après un long exil. Il n'en fut rien cependant, et nous nous retrouvons ici en face de l'énigme que nous avons signalée plus haut, sans pouvoir en donner le mot. Était-ce, comme l'ont dit quelques biographes, que les princes de Bourbon attribuaient à Mme Campan des torts envers la reine, dont elle a pourtant parlé avec un profond respect dans ses *Mémoires*, publiés pendant la Restauration ; la reine, dont elle conservait les chères reliques dans une petite maison d'Écouen, à l'époque même de sa surintendance : une tasse où Marie-Antoinette avait bu, une robe de simple mousseline qu'elle avait portée et qui provenait du présent de Tippo-Saëb ; une écritoire dont elle s'était longtemps servie? N'était-ce pas, comme cela semble plus probable, que la cour ne pardonnait pas à une personne qui avait été attachée de si près à la personne de la reine, d'avoir eu des rapports si étroits avec une nouvelle dynastie? Ce qu'il y a de certain, c'est que Mme Campan demeura dans l'ombre et l'isolement. Ses démarches, si elle en fit, comme l'assure un de ses biographes, demeurèrent inutiles. Tint-elle alors les propos amers qu'on lui prête? Dit-elle : « Jamais l'Œil-de-bœuf ne me pardonnera d'avoir eu la confiance du roi et de la reine? » Dit-elle encore : « La poussière des parchemins les aveugle? » M. Parisot l'assure[1]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se retira à Mantes, et y vécut triste et solitaire après avoir porté le deuil de tous ses proches. Sa sœur, Mme Auguié, s'était jetée par une fenêtre, on s'en souvient, pendant la Terreur, au moment où l'on venait pour l'arrêter ; son beau-frère, M. Auguié, mourut de douleur au commencement du procès de son gendre, le maréchal Ney, qui avait épousé l'une des nièces de Mme Campan. L'autre nièce de Mme Campan, Mme de Broc, périt par un accident, nous l'avons dit, aux eaux d'Aix en Savoie. Enfin elle apprit la mort de son fils unique, Henri Campan, qui, après avoir été auditeur au conseil d'État et commissaire spécial de police, à Toulouse, sous le gouvernement impérial, avait été jeté, à l'époque de la première Restauration, dans une prison où il languit plusieurs mois. Tant de coups détruisirent la santé de Mme Campan. Après avoir fait un voyage en Suisse, où elle revit avec une vive émotion la reine Hortense qui portait alors le nom de duchesse de Saint-Leu, elle mourut à Mantes, le 4 mars 1822 d'une maladie redoutable, dont une opération douloureuse ne suspendit pas les progrès.

Son œuvre lui a en partie survécu et son influence sur l'éducation des femmes s'est prolongée dans la maison de la Légion-d'Honneur de Saint-Denis, où ses règlements et ses méthodes sont encore appliqués avec les modifications que le temps y a naturellement apportées. Seulement l'inconvénient que nous avons signalé a disparu avec les circonstances qui l'avaient fait naître. Saint-Denis n'est plus, comme l'a été Écouen, le vestibule des grandes fortunes et même le marchepied des trônes; et ses pensionnaires, ce qui est un autre inconvénient, ne trouvent pas même en sortant le trousseau et la modeste dot que Louis XIV donnait à ses pupilles de Saint-Cyr.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —

[1] Parisot, dans la *Biographie universelle*, article *Campan*.



CHRONIQUE

N'oublions pas de signaler les bons livres, ceux surtout qui peuvent servir à conduire les âmes au milieu des chemins rudes et escarpés où, selon la parole d'un grand pape, « elles grimpent plutôt qu'elles ne marchent. »

La seconde édition des *Conseils de piété tirés des lettres spirituelles de Bossuet* et recommandés par plusieurs évêques, vient de paraître. Ce succès est à lui seul un éloge. Il fraye la voie au succès d'un autre livre du même auteur : *la Prière*, tirée des œuvres de sainte Térèse.

Citons aussi le *Guide spirituel dans les voies de la perfection chrétienne*, du R. P. J. Baptiste Scaramelli, traduit par M. l'abbé Rudeau. C'est un des ouvrages les plus propres à guider dans les voies de la spiritualité. Il a été recommandé par les juges les plus compétents, en tête desquels il suffira de nommer Mgr de Montpellier, évêque de Liége. Cet ouvrage signale les dangers, et propose les meilleurs moyens de les éviter et d'arriver au port. C'est à la fois un phare et une boussole.

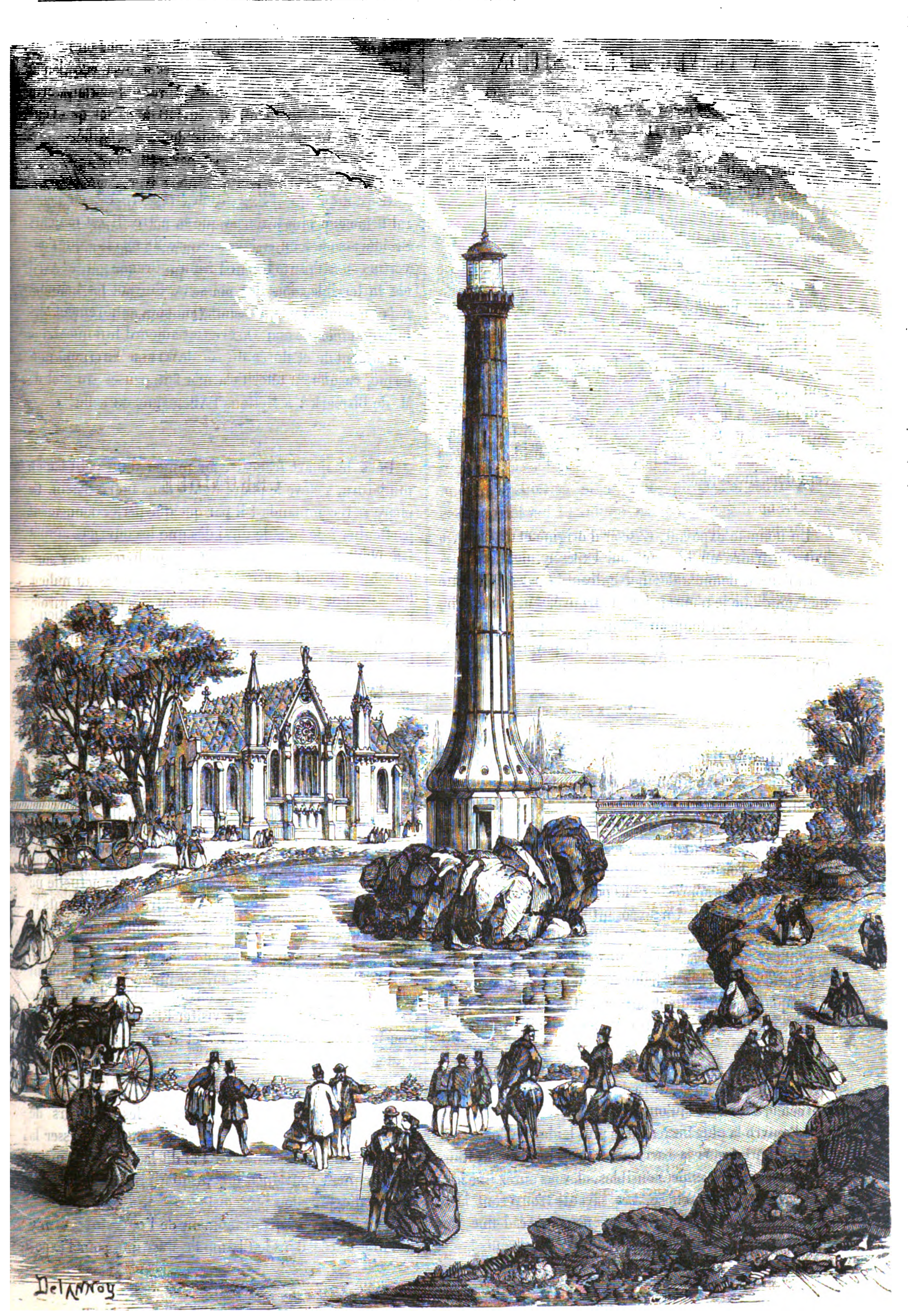
NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er octobre et du 1er avril. — Les volumes commencent le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

N° 27, samedi 6 avril 1867. LA SEMAINE DES FAMILLES M. Alfred Nettement, directeur.



Le phare de Douvres. — Exposition universelle.

A TRAVERS L'EXPOSITION

LES BAGATELLES DE LA PORTE

Après avoir décrit le parc de l'Exposition, il reste à donner une idée du gigantesque palais qui, vu des hauteurs du Trocadéro, produit l'effet d'un four. — Se diriger dans un monument de cette étendue n'est pas une petite affaire, surtout quand on y va sans boussole. — Tout bien considéré, nous ajournons cette description à notre première visite aux objets exposés. Quoi de plus naturel que de faire marcher de front la géographie et l'histoire? Restons donc dans le parc.

Mon ami Jonathan a reçu de mauvaises nouvelles de son pays. — Un bâtiment amenant une construction américaine a fait naufrage. Une autre maison du même pays — car nous sommes dans un siècle où les maisons voyagent — est arrivée trop tard. L'exposition *Yankee* sera donc incomplète.

⁂

Un honnête exposant, Gascon d'origine et d'accent, a fait construire un hangar pour exposer une merveille. On m'aurait donné à deviner en cent la nature de cette merveille que je n'aurais jamais trouvé. J'ai voulu voir, j'ai vu. C'est un tonneau monumental pouvant contenir *deux mille hectolitres*. — On payera, paraît-il, 25 centimes pour voir cette cuve monstrueuse.

⁂

Dans les environs des bureaux de la douane (près l'École-Militaire) il y a plusieurs constructions qui sont sans fenêtres. Jonathan est convaincu que c'est par crainte des regards indiscrets. — Si M. Sardou était interrogé à ce sujet, il aurait l'occasion de placer son célèbre : « *Je me l'demande.* » Je me le demande aussi.

Dans le voisinage on voit une espèce de maison de poupée. Ne vous approchez pas pour voir cette construction en miniature. Un exposant téméraire — du 10 mars au 1er avril les exposants entraient seuls — a voulu regarder cette petite maisonnette. Les locataires, car cette demeure est habitée, ont puni l'indiscret en le piquant cruellement au col. Les roses ont leurs épines, et les ouvrières en miel leur aiguillon.

⁂

Dans le parc, on en verra de toutes les couleurs. Ainsi le célèbre temple qu'on est allé chercher au Mexique est l'œuvre la plus bizarre et la plus laide que l'on puisse voir. Figurez-vous la barraque d'un saltimbanque illustrée de rébus incompréhensibles, et vous aurez une idée assez exacte de la chose. Les savants trouveront là le sujet de plusieurs mémoires pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Heureux les savants!

Je dois signaler aussi l'abus incroyable qu'on fait du béton. — A l'Exposition et dans les environs on ne voit plus que cela. — La dernière gelée a déjà occasionné de petites avaries. Si la température subissait une forte baisse dans ce moment, il y a fort à parier que l'engouement du béton serait sensiblement modifié.

⁂

Constatons que l'Exposition étrangère est en général beaucoup plus avancée que la nôtre. Il est toujours décidé, assure-t-on, — j'écris ceci le 28 mars — que l'ouverture sera faite le 1er avril à midi. Prenez garde! Avril est le terrible mois des poissons. Suivant les hommes les plus compétents, l'installation sera entièrement terminée au mois de mai. On érigeait aujourd'hui une statue monumentale et dorée du roi de Prusse en grand uniforme, casque en tête. Cela m'a fait penser au mot de M. de Bismark : « Mettons l'Allemagne en selle! »

⁂

Dans le quart français, au milieu d'un petit lac en miniature, s'élève le phare figuré dans notre dessin. Ce phare se recommande-t-il par quelque perfectionnement particulier? Je vous le dirai dès que les ouvriers auront fait place aux visiteurs.

⁂

A gauche est placée l'église gothique, construction à bon marché qui n'a jusqu'à présent rien de remarquable. L'intérieur est destiné à servir d'exposition à tous les objets du culte. On déballait plusieurs autels aujourd'hui même. La chaire est ornée de petites statuettes peintes dont le goût est au moins douteux. Les vitraux nous ont semblé beaux. Les ouvriers étaient occupés à poser les dalles, qui ne valent pas à beaucoup près celles établies à la Sainte-Chapelle et à Saint-Denis par le procédé du regrettable M. Fontenelle.

Enfin, le spectateur placé à l'extrémité du lac aperçoit un beau pont métallique jeté sur le bras de Seine qui alimente le lac. — Espérons que la crue actuelle ne sera pas assez forte pour faire craindre aux exposants le voisinage dangereux du fleuve au commencement du printemps. Si l'inondation de septembre dernier recommençait, quelle ruine pour tous ceux qui comptent sur l'exhibition pour faire fortune! Mais la Seine ne recevra pas de billet pour visiter l'Exposition; elle est consignée à toutes les portes et il lui sera enjoint de rester dans son lit.

⁂

Dans le lointain vous apercevez les hauteurs de Passy. C'est là qu'il faut être placé pour embrasser la foire du Champ-de-Mars. — J'ai dit la foire et je maintiens ce mot, convaincu que jusqu'à présent on n'a pas trouvé d'expression plus juste.

En général, jusqu'au moment de l'ouverture, il n'y a d'intérêt réel dans le Champ-de-Mars que pour l'expo-

sant qui constate chaque jour les progrès des travaux. En dehors des intéressés, il faut avoir un courage à toute épreuve pour naviguer dans cette mer de boue, passer sur des planches, veiller constamment pour éviter d'être heurté par les portefaix qui transportent les vitrines, taché par les peintres, ou écrasé par les camions et les locomotives dont les sifflets vous avertissent à chaque instant que vous n'avez que le temps de vous jeter de côté. Malgré ces inconvénients, l'Exposition semble déjà peuplée, rien que par les exposants, tant ils sont nombreux. Que sera-ce donc quand ces lignes paraîtront, alors que les portes seront ouvertes au public?

ALFRED NETTEMENT FILS.

LES MOINES D'OCCIDENT

TOMES IV ET V.

LES RELIGIEUSES ANGLO-SAXONNES

M. le comte de Montalembert a bien voulu nous autoriser à publier ce fragment emprunté à son cinquième volume, et dans lequel il définit avec tant de vérité et de poésie, avec le cœur inspiré d'un chrétien et le cœur navré d'un père, cette espèce de transfiguration intérieure que l'amour de Dieu produit dans les âmes choisies qu'il appelle à la vie religieuse.

L'histoire n'a gardé que ces noms, et encore n'est-ce pas sans peine qu'il faut les arracher du fond des chroniques et des légendes. Le voile de l'oubli et de l'indifférence s'est abaissé entre nous et ces siècles lointains. Ce grand foyer, allumé par la foi et la charité dans toutes ces âmes de chrétiennes neuves et ferventes, s'est éteint; c'est à peine si quelques rayons affaiblis pénètrent à travers la nuit des âges jusqu'à nous. Ce grand jardin de fleurs parfumées, de fruits éclatants et bénis, n'est plus vu et respiré que de Dieu : c'est à peine si un léger souffle nous apporte le vestige éphémère de ce parfum. On ne saura jamais quelles myriades d'âmes candides et vaillantes, simples et délicates, douces et ferventes, ont dû peupler ces immenses et innombrables monastères d'autrefois! Que de jeunes et touchantes destinées ensevelies dans les ténèbres de l'oubli, jusqu'au jour où, devant l'univers assemblé, elles resplendiront des feux de la gloire éternelle!

Mais alors, en ces temps reculés, elles formaient déjà, pour la gloire et la consolation de leur patrie et de l'Église, toute une armée nombreuse, aguerrie, indomptable, portant les glorieuses enseignes du sacrifice avec une sérénité magnanime, avec une humble ferveur. Elles confessaient victorieusement devant la chrétienté naissante et la barbarie refoulée, comme leurs sœurs d'aujourd'hui devant notre civilisation trop orgueilleuse, la divinité de Jésus-Christ, les souffrances expiatrices, l'empire immortel de l'âme sur la nature inférieure.

Dans toutes ces nobles filles, fiancées à Dieu, il apparaît quelque chose d'intrépide et de fort qui est au-dessus de leur sexe. C'est le propre de la vie religieuse de transfigurer ainsi la nature humaine en donnant à l'âme ce qui lui manquerait presque toujours dans la vie ordinaire. Elle inspire à la jeune vierge je ne sais quoi de viril qui la dérobe à toutes les faiblesses de la nature, qui en fait, au jour voulu, une héroïne, mais une héroïne tendre et douce, surgissant des abîmes de l'humilité, de l'obéissance et de l'amour, pour monter au niveau des plus généreux essors et atteindre tout ce qu'il y a de lumineux et de puissant dans le courage humain.

Elle verse dans le cœur du moine, du vrai religieux, du vrai prêtre, des trésors d'une compassion intelligente, d'une tendresse sans bornes, d'une douceur sans mollesse, d'une patience sans relâche, tels que le cœur d'une femme semble seul capable d'en contenir.

Quelquefois à l'une comme à l'autre, à la fiancée de Dieu comme à son ministre, à l'héroïne de la charité comme au maître de la doctrine et de la parole, elle ajoute par un don surnaturel le charme incomparable de l'enfant, avec sa candeur naïve et caressante; et alors le regard attendri contemple sur un visage vivant cette simplicité dans la beauté et cette sérénité dans la force, qui sont la plus belle parure de la vertu et du génie. De sorte que parfois tout ce qu'il y a de grand et de pur dans ces trois types si divers de l'espèce humaine, l'homme, la femme et l'enfant, se trouvent ainsi combinés en un seul être, qui accomplit tout ce que l'âme peut faire de plus grand ici-bas pour se relever de sa chute et se rendre digne du Dieu qui l'a créée et sauvée.

Je parle au présent, car tout cela subsiste encore Tout cela se retrouve et se reproduit chaque jour au sein de notre civilisation moderne.

De ce monde perdu, dont nous nous efforçons de retrouver l'empreinte, tout a disparu, tout a péri ou tout a changé, hormis l'armée du sacrifice. Le vaste et magnifique édifice de l'ancienne société catholique s'est écroulé sans retour. Il en surgira, il en surgit déjà une autre qui aura, comme l'ancienne, ses grandeurs et ses misères. Mais ce que nous venons de raconter a duré, dure encore et durera toujours.

Douze siècles après ces Anglo-Saxonnes dont on vient de parler, la même main vient s'abattre sur nos foyers, sur nos cœurs désolés, pour en arracher nos filles et nos sœurs. Et jamais, depuis que le christianisme existe, ces sacrifices n'ont été plus nombreux, plus magnanimes, plus spontanés qu'aujourd'hui.

Oui, chaque jour, depuis le commencement du siècle où nous sommes, des milliers de créatures aimées sortent des châteaux comme des chaumières, des palais

comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur corps virginal, leur tendresse et leur vie. Chaque jour, parmi nous et partout, des filles de grande maison et de grand cœur, et d'autres d'un cœur plus grand que leur fortune, se donnent, dès le matin de la vie, à un époux immortel.

C'est la fleur du genre humain ; fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie ; fleur exquise et charmante, qui, respirée même de loin, enivre de ses chastes senteurs, au moins pour un moment, les âmes les plus vulgaires. C'est la fleur, mais c'est aussi le fruit ; c'est la séve la plus pure, c'est le sang le plus généreux de la tige d'Adam ; car chaque jour ces héroïnes remportent la plus étonnante des victoires, grâce au plus courageux effort qui puisse enlever la créature aux instincts terrestres et aux liens mortels.

Avez-vous vu, en mars ou avril, un jeune enfant respirer les premiers épanouissements de la nature, et les premières lueurs de l'admiration étinceler dans son beau regard au contact du réveil de la vie dans les bois et les champs? C'était le printemps de la vie en présence du printemps de la nature, et c'était un enchantement! Mais il y a quelque chose de plus enchanteur et qui ravit l'âme aux plus hautes cimes de l'émotion humaine : c'est la vierge déjà adolescente, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, qui se détourne de tous les parfums de la vie pour ne plus respirer et regarder que vers le ciel.

Quel spectacle! et où en trouver un qui manifeste plus visiblement la nature divine de l'Église, qui fasse mieux oublier les misères et les taches dont sa céleste splendeur est parfois voilée?

Mais redisons-le sans cesse, ce spectacle nous est donné partout, et non-seulement dans notre Europe vieillie et malsaine, mais dans cette Amérique que contemplent avec espoir et confiance tous les esprits généreux ; partout où l'Évangile est prêché, partout où un crucifix est dressé, car partout le Christ sait, de ses bras invincibles, saisir et déraciner ces fleurs terrestres pour les transplanter dans une région plus voisine du ciel.

Les spoliateurs et les proscripteurs auront beau recommencer leur œuvre, chaque jour prédite et provoquée par les scribes du césarisme révolutionnaire. La chasteté dévouée recommencera la sienne. Dans les greniers et les caves des palais habités par les triomphateurs de l'avenir, sur leurs têtes ou sous leurs pieds, il y aura des vierges qui jureront à Jésus-Christ de n'appartenir qu'à lui, et qui garderont ce serment, s'il le faut, au prix de la vie.

En ce siècle de grande mollesse et d'universel affaissement, ces victorieuses ont retrouvé, ont gardé le secret de la force, et, dans la faiblesse de leur sexe, ne nous lassons pas de le répéter, elles manifestent la mâle et persévérante énergie qui nous manque pour aborder de front et dompter l'égoïsme, la lâcheté, le sensualisme de notre temps et de tous les temps. Cette tâche, elles l'accomplissent avec une chaste et triomphante hardiesse. Tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la nature humaine est mené au combat contre toutes nos bassesses et au secours de toutes nos misères. Ne parlons plus du charme de la vie contemplative, des joies suaves de la méditation, de la solitude. Ce n'est plus là que le lot du petit nombre. La foule des dévouées se précipite dans une autre voie. Elles accourent, elles affluent pour prodiguer des soins infatigables aux infirmités les plus rebutantes, les plus prolongées de la pauvre nature humaine ; pour défricher les déserts de l'ignorance, de la stupidité enfantine, souvent si revêche et si rétive. Bravant tous les dégoûts, toutes les répugnances, toutes les dénonciations, toutes les ingratitudes, elles viennent par milliers, avec un courage et une patience indomptables, courtiser, caresser et soulager toutes les formes de la souffrance et du dénûment.

Et comme elles ont la force, elles ont aussi la lumière, la prudence, la vraie perspicacité. Elles ont compris la vie avant d'en avoir goûté. Qui donc leur en a enseigné les douloureux secrets? A elles si pures et si passionnées, à elles, dans l'âge où le cœur commence à être dévoré par la soif insatiable des sympathies et des tendresses humaines, qui donc a appris que cette soif ne sera jamais assouvie en ce monde? Qui leur a révélé l'ignominieuse fragilité des affections d'ici-bas, des plus nobles et des plus douces, des plus tendres comme des plus enracinées, de celles-là même qui se croyaient immortelles et qui tenaient le plus de place dans les cœurs où elles ont misérablement péri? Ce ne peut être qu'un instinct divinement libérateur, qui les affranchit en nous les dérobant. Les voilà délivrées des cruels étonnements de l'âme qui rencontre le mécompte, la trahison, le mépris dans le chemin de l'amour, et quelquefois, après tant d'efforts et tant d'illusions, le silence de la mort dans la plénitude de la vie. Elles ont deviné l'ennemi, elles l'ont tourné, déjoué, vaincu, elles lui ont échappé pour toujours : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium : laqueus contritus est et nos liberatæ sumus.*

Elles vont donc porter à Dieu, dans sa première fraîcheur, tout leur cœur, tous les trésors du profond amour, du complet abandon qu'elles refusent à l'homme. Elles vont tout ensevelir et tout consumer dans le secret du dépouillement volontaire, des immolations cachées.

Cela fait, elles nous affirment qu'elles ont trouvé la paix et la joie, et dans le sacrifice d'elles-mêmes la perfection de l'amour. Elles ont gardé leur cœur pour celui qui ne change pas et ne trompe jamais. Et à son service, elles rencontrent des consolations qui valent tout le prix dont on les paye, des joies qui ne sont pas sans nuages parce qu'alors elles seraient sans mérite,

mais dont la saveur et le parfum durent jusqu'à la tombe.

Ce n'est pas qu'elles aient voulu nous oublier ou nous trahir, nous qu'elles aimaient et qui les aimions. Non, la flèche qui est entrée dans notre cœur et qui y reste a d'abord traversé le leur. Elles partagent avec nous le poids et l'amertume du sacrifice. Le détachement n'est point l'insensibilité. Il n'y a que la fausse spiritualité qui rende dur, arrogant, impitoyable. Toute religion qui dessèche ou endurcit le cœur est une tyrannie menteuse. Ici, dans le vrai sacrifice, dans la mortification suprême, l'affection humaine ne perd aucun de ses droits : ils sont tous respectés, mais tous épurés, tous transformés en offrande au Dieu qui a promis de nous consoler plus qu'une mère; *Miserebitur tui magis quam mater*. L'ardeur d'une tendresse souffrante, mais si pure, si droite, si sûre d'elle-même, se révèle encore dans chaque accent, dans chaque regard. Le bonheur d'être à Dieu ne ferme point un cœur bien né aux peines d'autrui, et ne l'isole d'aucune émotion généreuse. Ce cœur devient au contraire plus tendre et plus intimement occupé de ceux qu'il aime à mesure qu'il s'enlace d'une étreinte plus passionnée au cœur de Jésus.

Est-ce là un rêve? une page de roman? Est-ce seulement de l'histoire, l'histoire d'un passé à jamais éteint? Non, encore une fois, c'est ce qui se voit et se passe chaque jour parmi nous.

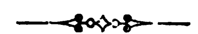
Ce spectacle quotidien, nous-même qui en parlons nous l'avons vu et subi. Ce qui ne nous était apparu qu'à travers les âges et à travers les livres s'est dressé un jour devant nos yeux baignés des larmes d'une angoisse paternelle. Qui ne nous pardonnera d'avoir, sous l'empire de cette ineffaçable souvenir, allongé plus que de raison peut-être cette page d'une œuvre trop longtemps inachevée? Combien d'autres n'ont pas, eux aussi, traversé cette angoisse et contemplé d'un regard éperdu la dernière apparition mondaine d'une fille ou d'une sœur bien-aimée!

Un matin elle se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère : Adieu! tout est fini. Je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout. Je ne serai jamais ni épouse ni mère; je ne serai plus même votre fille. Je ne suis plus qu'à Dieu. — Rien ne la retient. *Statim relictis retibus et patre, secuta est eum!* La voilà qui apparaît déjà parée pour le sacrifice, étincelante et charmante, avec un sourire angélique, avec une ardeur sereine, rayonnante de grâce et de fraîcheur, le vrai chef-d'œuvre de la création! Fière de sa riante et dernière parure, vaillante et radieuse, elle marche à l'autel, ou plutôt elle y court, elle y vole comme un soldat à l'assaut, contenant à peine la passion qui la dévore, pour y courber la tête sous ce voile qui sera un joug pour le reste de sa vie, mais qui sera la couronne de son éternité.

C'en est fait : elle a franchi l'abîme avec cet élan, cet essor, ce magnanime oubli de soi qui est la gloire de la jeunesse, avec cet enthousiasme invincible et pur que rien ici-bas ne saura plus ni éteindre ni égaler.

Mais quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour? qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquel elles ne peuvent résister? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie? qui prend toute vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang? Est-ce un homme? Non : c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même; et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous.

Comte DE MONTALEMBERT.



FRÈRE PAUL

(Voir page 405.)

Un grand contraste existait entre ces deux jeunes visages, tous deux purs, tous deux réguliers, tous deux attrayants et mobiles. Il y avait beaucoup d'éclat et de joie dans toute la personne de Tina, beaucoup de grâce et de douceur dans celle d'Englebert. Les joues de la jeune fille brillaient d'un incarnat tendre et rose; ses yeux bruns brillaient de passagers reflets d'or; sa chevelure noire brillait d'un beau lustre d'ébène. La jeune fille semblait particulièrement fière de ses beaux cheveux foncés, sa plus charmante parure, et n'avait pas souffert que la poudre en ternît l'éclat rayonnant. Ils se roulaient sur son front en une haute touffe d'anneaux noirs semés çà et là avec un désordre qui n'était pas sans grâce, tandis que deux belles boucles longues et régulières se jouaient sur son cou, sortant, selon la mode d'alors, d'un fichu de gaze dentelé et croisé sur la poitrine.

Tandis qu'elle trônait, en quelque sorte, sur son fauteuil à dos plat, avec la gaieté d'un petit lutin et l'autorité d'une jeune reine, Englebert, agenouillé à ses pieds, vêtu d'un habit gris très-simple, mais coupé élégamment, le visage pâle, un peu triste, et pourtant souriant à demi, ses grands yeux bleus baissés, se relevant parfois timidement pour jeter un regard sur elle,

ses épais cheveux blonds relevés sur les tempes et rattachés par derrière, suivant l'usage du temps, avait l'air d'un féal humble et dévoué, d'un vassal rendant hommage à la jeunesse et à la beauté, unies à la puissance.

— Englebert, y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu de nouvelles de votre frère? demanda tout à coup maître Cloets, qui paraissait ennuyé du silence régnant dans la chambre, et qui releva la tête après l'exécution finale d'un beau trait parafé.

— Oui, assez longtemps, mais je l'attends ces jours-ci; il ne manquera pas de se trouver auprès du lit de douleur de notre mère.

— Ah! ah! il nous apportera des nouvelles, fit le notaire en se frottant les mains.

— Quelles nouvelles? répondit Englebert, relevant la tête et regardant avec étonnement la ronde et rose figure du notaire dont les yeux petillaient, en ce moment, d'animation et de curiosité.

— Eh vraiment! des nouvelles de Bruxelles. Est-ce qu'il ne se prépare pas du nouveau là-bas? Des cahiers de doléances contre les ministres de Sa Majesté autrichienne, de beaux mémoires de MM. les avocats Vouck et van der Noot, et puis, qui sait? de bons vieux mousquets aussi, et de fines petites cartouches en cachette, car, selon moi, un peuple fier et habile comme l'est notre peuple brabançon *expose* d'abord ses volontés; après quoi il les *impose*. Ah! il y a de grandes choses qui vont se passer là-bas; j'y voudrais être..... Paul en sera sans doute; à son âge, on aime la liberté, le désordre et le bruit.

— Pardonnez-moi, monsieur Cloets, mais je ne crois pas que Paul se mêle à ces manifestations bruyantes. Il pense d'abord, comme moi, que le pays a une manière plus calme et plus grave de réclamer, et que ses derniers griefs ne doivent pas lui faire oublier que, pendant de longues années, il a été riche, paisible et heureux sous la protection de l'empire, et puis il pense de plus que moi, car il est très-religieux, vous le savez, que l'obéissance à nos souverains, sauf quand la conscience est engagée, nous est commandée par Dieu et a été formellement inscrite dans l'Évangile.

— Tiens! tiens! tiens! fit maître Cloets, en faisant passer sa voix par trois intonations différentes, cela veut dire que vous êtes Autrichien, mon ami?

— Nullement, maître Cloets; cela veut dire que je suis un citoyen paisible qui croit trouver le bonheur et le salut pour sa patrie dans le respect pour les anciennes coutumes, l'attachement aux vieilles traditions; un jeune homme ignorant et inexpérimenté, d'ailleurs, qui ne peut et ne doit avoir la prétention de réformer l'État, de conseiller les princes, parce qu'il a assez à faire de soigner son bien, de cultiver son esprit, de veiller sur sa conscience, et de se résigner au deuil qui va sans doute assombrir son foyer.

— En vérité! reprit maître Cloets, vous parlez fort bien, Englebert, et vous vous croyez fort sage. Mais heureusement le Brabant et les Flandres possèdent d'autres citoyens que vous, qui sont, Dieu merci, assez actifs, assez résolus, pour se décider à faire une bonne et utile besogne. Je vous dirai ensuite que, non-seulement l'exemple des Français, qui se préparent et s'agitent, nous encourage, mais que leur appui nous est, en quelque sorte, assuré, car, en attendant mieux, quelques-uns de leurs émissaires viendront chez nous aider au soulèvement pour la belle cause de l'indépendance. Un d'entre eux doit parcourir ce canton, et je n'ai voulu céder à personne l'honneur de l'héberger.

— Oui, ajouta enfin Tina, heureuse de placer son mot, et le père m'a recommandé de lui faire préparer notre plus belle chambre, la chambre verte... Comme ce sera amusant, monsieur Englebert, d'avoir chez nous un voyageur qui aura vu tant et de si belles choses, qui viendra de loin, qui causera tout le long du jour, qui me parlera sans doute des belles fêtes de Versailles, et de la belle reine autrichienne qui fait des fromages à la crême et poudre ses cheveux blonds!... Ah! elle aura beau inventer des parures et donner la mode, ce n'est pas moi qui voudrai blanchir mes cheveux; pour cela, ils sont trop noirs! s'écria-t-elle en jetant à la dérobée un regard sur la glace.

— Non, Tina, vous n'avez pas besoin de les poudrer; aucun chagrin, aucune angoisse ne les blanchira, j'espère, répondit Englebert en la regardant avec une expression d'affectueuse sollicitude. Vous n'avez pas perdu d'enfant bien-aimé, et vous ne tremblez pas pour la paix d'un grand royaume... Mais, Tina, savez-vous bien que, si j'étais égoïste, la venue de cet étranger serait bien loin de me causer du plaisir. C'est à lui que vous donnerez maintenant tout votre temps, toute votre attention, car nous autres, pauvres ignorants, pauvres enfants du pays, nous n'aurons rien à vous raconter, rien à vous offrir, si ce n'est notre compagnie, qui n'est pas fort gaie, et notre affection, qui n'est pas nouvelle.

Englebert avait prononcé ces derniers mots en relevant tristement les yeux et en poussant un soupir. Tina, gaie et souriante, leva un de ses fins doigts blancs en l'air, comme pour le menacer, disant d'une voix joyeuse:

— Fi! que c'est vilain de me parler ainsi!... Je vous pardonne parce que vous êtes triste, parce que vous avez veillé votre mère depuis un grand mois, et qu'assurément la fatigue et le chagrin vous font perdre l'esprit, ce qui n'est point extraordinaire... Autrement comment oseriez-vous dire, comment pourriez-vous croire que je ne ferai que babiller, rire, écouter ce nouveau venu, que j'oublierai mes vieux amis?.... Autant vaudrait dire que je suis une ingrate et que je n'ai pas de cœur..... Mais, oublieux que vous êtes, à votre tour, si même je cessais de me rappeler notre vieille amitié d'autrefois et notre promesse de l'an passé, n'y a-t-il pas cette bague-

là, dites, que je porte toujours, et qui me la rappelle?

En parlant ainsi, Tina avait pris, à l'index de sa main gauche, un simple anneau d'or où s'enchâssait un saphir, et, le tenant entre deux de ses doigts mignons, elle le faisait scintiller aux yeux ravis du jeune homme.

— Un si joli petit amour de bague, répétait-elle, un saphir si brillant, si transparent, si bleu, pour lequel, m'avez-vous dit, vous avez parcouru pendant deux jours tous les magasins des joailliers de Bruxelles. Non, on ne peut pas oublier la vraie valeur de cette bague et la grande bonté de celui qui me l'a donnée, pour toutes les politesses et le beau langage de ces Français qui.....

A cet instant, un coup de marteau frappé violemment à la porte coupa la parole à Tina et la fit tressaillir si brusquement, qu'elle entr'ouvrit les doigts, et l'anneau d'or au chaton de saphir bondit et roula à terre.

— Ma bague, s'écria-t-elle, ma bague! Quel peut être le maladroit qui vient ainsi m'effrayer?... Cherchez ma bague, monsieur Englebert, et n'allez pas prendre ceci pour un mauvais présage. Je vous connais; vous êtes assez superstitieux pour cela; mais, avant d'être superstitieux, il faut être confiant.

Le jeune homme, poussant un soupir, se mettait en devoir de chercher et de ramasser la bague, tandis que la servante entra et remit au notaire un paquet cacheté.

— C'est un messager venant de Quiévrain qui a apporté ceci, dit-elle.

Maître Cloets prit l'enveloppe, fit sauter les cachets, puis répondit :

— Recevez le messager et donnez-lui de quoi se rafraîchir dans la cuisine. Je vais le voir tantôt..... Ma fille, tâche de hâter tes préparatifs; notre hôte sera ici dans deux jours.

— Au revoir, monsieur Cloets, lui dit Englebert en s'avançant, je vais vous quitter, vous avez des lettres à lire.

— Je ne vous dis pas non, mon ami. Au revoir, à bientôt, croyez à ma sympathie et suivez mon conseil. Soyez homme, morbleu, et patriote avant tout. Éclairez-vous, lisez les journaux, demandez-moi le dernier mémoire de van der Noot; estimez par-dessus tout les droits de l'homme et la sainte cause de l'indépendance...

— Hélas! monsieur, interrompit Englebert regardant tristement le notaire, si vous saviez comme tout ce dont vous me parlez là semble peu de chose, quand on a le deuil dans le cœur et qu'on aura bientôt un cercueil à la maison!

Là-dessus il tendit silencieusement à Tina sa bague de fiançailles qu'il avait ramassée, serra avec affection le bout de ses doigts blancs, donna une poignée de main à son père et disparut bientôt au tournant du chemin.

— Un bien pauvre garçon! murmura alors maître Cloets d'un air légèrement méprisant, bon cœur, sans contredit, mais la tête la plus faible, la plus bornée! Tina, je regrette presque de t'avoir fiancée sitôt. Tant que nous vivions en paix, tu pouvais te contenter d'un berger; mais en temps de révolution il faut un citoyen, ma fille.

Tina ne répondit rien, mais hocha la tête d'un air indécis, fredonnant un air de chanson et jouant avec sa petite bague.

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —



SILHOUETTES ARTISTIQUES

REMBRANDT

Paul Rembrandt, surnommé *van Ryn*, était le fils d'un meunier; il naquit en 1606, dans un village situé sur les bords du bras du Rhin qui traverse Leyde. Placé chez un graveur, il fit, pendant son apprentissage, un tableau qu'un connaisseur acheta cent florins. Cela suffit pour le mettre en grande réputation dans toute la Hollande : ainsi les débuts difficiles pour tant d'artistes qui eurent à lutter à l'entrée de la carrière furent pour lui aisés, et il entra de plain pied dans sa renommée. Ses maîtres furent Lastman, Pinas et G. van Schooten; mais il dut encore plus à la nature qu'il étudia et imita avec une rare perfection. Les qualités de ce grand peintre sont la vigueur de l'expression, la magie de la couleur, une puissance de relief qui fait ressortir ses personnages de la toile, une entente remarquable de la distribution de la lumière; M. Charles Blanc a dit, non sans raison, de lui : « La lumière est le principal personnage de ses tableaux. »

Il excellait dans la gravure, et l'on sait que l'estampe du *Christ guérissant les malades* a été payée par M. Palmer, en 1862, au prix de 29,500 francs. Son talent de graveur se retrouve dans son talent de peintre. Peut-être sa prédilection pour les fonds noirs qu'il a adoptés la plupart du temps en peignant, ce qu'on a attribué à son ignorance des lois de la perspective qu'il n'avait pas voulu se donner la peine d'apprendre, tient-elle au souvenir de son premier métier.

C'est surtout par ses portraits que Rembrandt est devenu célèbre, et il n'a rien à envier au Titien pour la vérité et la fraîcheur de ses carnations. Il n'a pas de rivaux dans la science du clair-obscur. Seulement ses tableaux doivent être vus à une certaine distance; regardés de près, la vigueur du relief leur donne quelque chose de raboteux. Mais pour l'observateur placé au véritable point de vue, ils produisent un effet d'ensemble prodigieux. Ce qui donne tant de prix aux portraits

peints par Rembrandt, c'est le caractère de vie qu'il leur a imprimé. Ils respirent, ils pensent, ils sentent,

Un fumeur, d'après Rembrandt.

on dirait qu'il vont parler. Rembrandt est par excellence le peintre de l'expression et de la physionomie. On admire particulièrement ses têtes de vieillards. On suppose généralement que le tableau du fumeur, dont



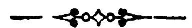
nous plaçons la gravure sous les yeux du lecteur, est un portrait de Rembrandt à l'époque de sa première jeunesse ; mais il est difficile de vérifier le fait, parce que les portraits authentiques qu'on possède de cet éminent artiste le représentent dans un âge déjà avancé. Il mourut à Amsterdam, suivant les uns à cinquante-neuf ans, suivant les autres à soixante-deux ; c'est-à-dire en 1665 ou 1668. Je trouve même dans un dictionnaire historique sa mort mentionnée en 1674.

Ce qui a pu prêter à ces variantes de dates, c'est la singulière idée qu'eut Rembrandt, qui avait la faiblesse d'aimer presqu'autant l'argent que son art, de se faire passer pour mort afin de donner un plus grand prix à ses toiles. Le public est ainsi fait qu'il marchande le talent vivant et qu'il couvre d'or les toiles des artistes à la main glacée desquels la mort a arraché leur pinceau. Je me permettrai de raconter à ce sujet une anecdote. Je suis allé dernièrement visiter la collection d'un amateur savant et distingué, M. Marsille, qui possède le plus grand nombre des dessins de Prudhon et quelques-unes de ses meilleures toiles. L'hommage que j'avais rendu ici même au grand artiste pour lequel il a un culte, avait touché ce digne appréciateur des œuvres d'un maître longtemps méconnu, et il m'a fait proposer ce pèlerinage à la rue Hauteville, que j'ai accepté avec empressement. J'ai vu là des choses ravissantes. Deux surtout m'ont laissé un profond souvenir. C'est d'abord un dessin représentant le Christ courbé sous sa croix et marchant suivi de nous tous, pauvres humains, courbés sous la nôtre. Cette composition est d'un effet navrant auquel je ne connais rien d'analogue que celui produit par les dernières toiles où Paul Delaroche a mis en scène les suprêmes épisodes de la Passion. L'autre dessin est une tête de Napoléon Ier, admirable d'expression. L'histoire de cette composition de Prudhon a quelque chose de triste. Cette tête rayonnante de génie et de puissance devait être entourée de rayons et placée dans un ciel. La campagne de Russie arriva, et un curieux qui fut admis à la voir dans l'atelier de Prudhon, s'écria : « Le public dira que c'est le plus grand des astres (le plus grand désastre). » On craignit l'esprit français qui ne pardonne point au malheur et dont les plaisanteries ont souvent quelque chose de cruel, et la composition de Prudhon resta dans son atelier.

Tout en admirant les dessins de Prudhon, j'eus l'idée de demander à quels prix ils avaient été acquis. Les explications qui me furent donnés me firent comprendre la manœuvre de Rembrandt. Les premiers dessins, achetés pendant la vie de Prudhon, ou immédiatement après sa mort ont été payés à très-bas prix ; les derniers ont été achetés au poids de l'or. C'est là le calcul qu'avait fait Rembrant. Il ne voulut pas laisser à ses héritiers le bénéfice de la plus value que sa mort donnerait à ses œuvres et il ouvrit sa succession à son propre profit.

J'ai dit que l'illustre peintre hollandais fut surtout célèbre par ses portraits. Il a cependant peint quelques paysages d'un effet merveilleux, et parmi ses tableaux d'histoire on cite surtout *Tobie et sa famille*.

René.



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232, 252, 284, 295, 315, 330, 350, 360, 378, 396 et 414.)

VIII

Résumé. — Leçons de l'expérience. — Principes qui doivent présider à la haute éducation des femmes. — Ce qu'obtint le dix-septième siècle. — Ce qui manqua au dix-huitième. — Application des principes aux besoins de la société et de la famille dans le dix-neuvième siècle. — M. Jules Simon et M. de Tocqueville. — Aspirations vers l'idéal.

Le long voyage que nous avons accompli à travers le dix-septième et le dix-huitième siècle pour y étudier l'éducation des femmes, ne sera pas inutile à l'objet que nous nous sommes spécialement proposé, la seconde éducation des filles.

Nous avons acquis ainsi une double expérience. Nous connaissons, non plus seulement par la théorie, mais aussi par la pratique, l'influence de certains principes sur l'éducation des femmes.

Le dix-septième siècle, par la voix de Fénelon et de Mme de Maintenon, proclama que le christianisme doit être la base de l'éducation des femmes, le christianisme considéré dans sa grandeur et sa simplicité, dans la sublimité de ses dogmes, la beauté de sa morale, son influence sur les mœurs, la civilisation, le bonheur social, domestique, individuel. Il respecta chez la femme la dignité de l'âme immortelle ; le premier des droits, le droit à la vérité, la première et la plus sainte des égalités, l'égalité des âmes immortelles, créées par Dieu, faites pour Dieu et qui doivent retourner à Dieu. Et remarquez que, lorsque le dix-septième siècle professa et pratiqua ce grand principe, il n'innova pas, il ne fit que suivre la tradition chrétienne, la tradition des apôtres et celle des Pères de l'Église, la tradition du Christ lui-même. Le Christ, en effet, annonçait la bonne nouvelle aux fils comme aux filles d'Israël, à Marie et à Marthe comme à Lazare; il ne dédaignait pas d'éclairer l'esprit de la Samaritaine, et nous trouvons à toutes les pages de l'Évangile les saintes femmes attachées à ses pas.

Les grandes chrétiennes de Rome qui se réunissaient autour de saint Jérôme, les Asella, les Marcella, les Fabiola, les Paula, les Blesilla, les Mélanie, les Eustochium et tant d'autres, se fussent indignées si on avait

voulu courber sous un autre joug que celui de l'Église l'indépendance spirituelle de leurs âmes. Il y avait un sanctuaire intime, celui de leur conscience où aucun regard humain ne pénétrait, où elles trouvaient, sous le seul regard de Dieu, la liberté morale qui anoblissait leur dépendance du foyer.

Quand nous arrivons au dix-huitième siècle, au contraire, le philosophisme, qui a la prétention d'affranchir l'esprit humain, qui se présente à la femme comme un libérateur destiné à la soustraire au joug de l'Église, la soumet à un autre et intolérable joug. J.-J. Rousseau, qui a eu la prétention de remplacer dans l'éducation des femmes le catholicisme par un nouveau principe, les traite comme des créatures subalternes condamnées à grandir et à vieillir dans une perpétuelle enfance. Il y a toujours entre elles et Dieu un intermédiaire, d'abord leur père, ensuite leur mari. Jean-Jacques Rousseau le dit de la manière la plus formelle : la femme croira ce que son mari lui dira de croire.

Elle est incapable d'avoir des idées personnelles sur les grandes questions qui sont le nœud de la vie humaine. Ainsi la vérité religieuse sera pour la femme l'opinion d'un homme. Que parle-t-on de dépendance sociale, de sujétion domestique? Voilà quelque chose de bien autrement exorbitant, la servitude de la conscience des femmes. Le dix-huitième siècle fait d'elles à la fois des idoles et des esclaves. Ah ! que les femmes n'oublient jamais cette grande iniquité de la philosophie du dix-huitième siècle, l'héritière déguisée du paganisme antique qui les replace au rang des choses, et cette mortelle injure faite à la dignité de leur nature par Jean-Jacques Rousseau dans son *Émile!* Le christianisme avait retrouvé leurs titres de noblesse, le dix-huitième siècle les a déchirés. Aujourd'hui encore on rencontre dans les héritiers plus ou moins directs de cette philosophie les mêmes mesquines préventions, les mêmes tendances [1], j'allais dire la même insolence. Ils se plaignent de ce que les institutions catholiques préparent à la société des chrétiennes qui ne soumettent pas leur foi aux opinions philosophiques des hommes. C'est la doctrine de l'asservissement des âmes.

Chose remarquable ! au début du dix-neuvième siècle, après avoir fait l'expérience des résultats de l'éducation telle que le dix-huitième siècle la comprenait, Mme Campan, consultée par Napoléon sur les réformes à introduire dans l'éducation des femmes, revient au principe posé au dix-septième siècle par Fénelon, l'abbé Fleury et Mme de Maintenon : la religion doit être la base de l'éducation des filles. Napoléon, avec son grand sens, est tellement pénétré de cette pensée, qu'il veut que les élèves d'Écouen, au lieu d'assister seulement à la messe le dimanche et le jeudi, comme le proposait la future surintendante, y assistent tous les jours.

[1] Elles sont manifestes dans les livres de M. Michelet. Il fait de la femme tour à tour un enfant, un malade. « La pauvre, dit-il, n'est que ténèbres, il faut qu'elle oublie tout ce qu'elle a appris. »

La religion a donc pour elle une double expérience : l'expérience du dix-septième siècle, où elle crée ces types de femmes accomplies que nous avons admirés, Mme de Sévigné, Mme de Maintenon et l'élite de cette grande société du règne de Louis XIV ; l'expérience du vide qu'a laissé dans l'éducation des femmes du dix-huitième siècle l'absence de la religion que rien n'a pu remplacer, ni l'esprit lettré, ni l'esprit scientifique, ni l'esprit du monde, de telle sorte qu'à la fin de cette époque, l'âme des femmes, consumée par l'ennui, tombée dans le dénûment, dans une espèce d'anéantissement, accepta comme un remède la maladie que lui inocula Rousseau. Je veux parler de cette sensibilité passionnée nerveuse et morbide que l'*Émile* et la *Nouvelle Héloïse* propagèrent.

La religion d'abord, une religion éclairée, approfondie, voilà le principe fondamental de l'éducation des femmes. Par conséquent, dans les années qui s'écoulent entre la fin de l'éducation proprement dite et le jour où se fixe leur destinée, les jeunes fille ne doivent rien négliger pour affermir la base qui supporte tout l'édifice de leurs idées et de leurs sentiments, pour rendre inattaquable à leurs propres yeux la règle suprême de leur intelligence et de leur cœur. Une haute et respectueuse étude de la religion, c'est leur premier devoir, leur premier droit.

Le second principe que nous trouvons posé par Fénelon, Mme de Maintenon et tous les grands esprits du dix-septième siècle, c'est la nécessité de développer, de préférence à toutes les autres facultés chez les femmes, celle de la raison. Ils n'entendaient point par raison la disposition à raisonner sur toutes choses, mais le jugement, le sens que Bossuet a appelé le maître des affaires humaines, et qui est aussi le maître des affaires domestiques. Louis XIV a donné lui-même la définition de ce que le dix-septième siècle entendait par la raison, quand il demandait à Mme de Maintenon, devant laquelle on discutait une affaire d'État :

— Qu'en pense Votre Solidité?

Pour atteindre ce but, le dix-septième siècle pensait qu'il fallait mieux concentrer l'effort de l'esprit des femmes sur les points essentiels que de le répandre sur un grand nombre de points inutiles. Il préférait lui faire gagner en profondeur ce qu'il perdrait en surface que de lui faire gagner en surface ce qu'il perdrait en profondeur. Voici, du reste, la formule de Mme de Maintenon : « Il faut donner les choses pour ce qu'elles sont ; la piété au-dessus de tout, la raison ensuite et les talents pour ce qu'ils valent. » Elle n'excluait donc pas les talents, mais elle ne les regardait pas comme le principal, elle les regardait comme l'accessoire, et c'était aussi l'avis de Fénelon.

Ce ne fut pas celui du dix-huitième siècle qui répandit, on l'a vu, l'esprit des femmes sur une foule de sujets. Elles eurent des notions superficielles des sciences ; elles coururent, comme je l'ai dit, à des expériences de phy-

sique, de chimie, à des cours de mathématiques, d'astronomie, à des leçons d'histoire naturelle; il y en eut même qui voulurent être initiées à la médecine, à la chirurgie, qui l'eût pensé? même à l'anatomie. L'accessoire, l'inutile même, prirent tant de place dans leur éducation, qu'il n'y resta plus de place pour l'essentiel.

Les résultats furent, on s'en souvient, ce qu'ils devaient être. Ce qui manqua à ces femmes qui avaient répandu, éparpillé leur esprit sur une foule de sujets, ce fut la solidité, ce fut le fonds.

Il faut donc maintenir, pour la seconde éducation des filles, la gradation des idées de Fénelon et de Mme de Maintenon : « La religion d'abord qui prend possession de l'âme entière, l'élève et la règle, ensuite tout ce qui peut former l'esprit et le jugement; en troisième lieu, ce qui peut instruire, polir l'esprit, le développer et l'orner. »

Est-ce tout? Non, il reste encore un axiome posé au dix-septième siècle : il faut élever les femmes pour le rôle qu'elles auront à remplir à leur foyer, dans la société, dans la vie enfin : « La science des femmes, nous avons cité cette formule de Fénelon, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions. »

Ces fonctions sont graves, importantes, nombreuses, non-seulement au point de vue domestique, mais au point de vue social. Ne l'a-t-on pas dit en effet : « Si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. »

Suffira-t-il d'avoir découvert ces règles d'éducation dans le dix-septième siècle, et ne reste-t-il qu'à imiter de nos jours l'éducation qu'on donnait du temps de Fénelon, de Mme de Maintenon et de l'abbé Fleury?

Évidemment non. Chaque siècle a ses besoins personnels, ses périls particuliers, ses aspirations auxquelles il faut pourvoir. Les principes demeurent vrais, puisque la vérité a par elle-même quelque chose d'immuable, mais l'application des principes varie avec les temps.

L'éducation du dix-septième siècle, servilement copiée dans la seconde moitié du dix-neuvième, serait un anachronisme.

En veut-on une preuve? Fénelon n'est guère d'avis qu'on apprenne aux femmes l'italien et l'espagnol, et il en donne une raison qui, dans son temps, avait sa valeur : c'est qu'à moins que les jeunes filles ne fussent destinées à être attachées à des reines ou à des princesses appartenant à ces deux pays, la connaissance de ces deux langues ne leur servait qu'à nourrir leur esprit d'une littérature molle et efféminée, plus propre à augmenter leurs défauts qu'à perfectionner leurs qualités. Du temps de Fénelon, le ton de galanterie que le salon de l'hôtel de Rambouillet et les salons qui essayaient de le copier avait accrédité justifiaient cette observation. En outre, les communications étaient difficiles, on voyageait peu. Qui ne comprend que rien de pareil ne peut être allégué de nos jours, avec la facilité et la rapidité des communications qui multiplient le progrès à tel point que la connaissance des langues étrangères est devenue non-seulement une commodité, mais presqu'une nécessité? En outre le tour galant des esprits qui régnait dans la société du dix-septième siècle a depuis longtemps disparu. La connaissance des langues étrangères servira aujourd'hui à la lecture des chefs-d'œuvre qui constituent le patrimoine intellectuel des nations.

Pour tracer un programme d'études qui puisse, dans les temps où nous sommes, aider les jeunes filles à compléter leur éducation, il importe donc de bien connaître la société de notre époque et de nous rendre un compte exact des fonctions que les femmes ont à remplir au foyer et dans l'ordre social.

Il me serait facile de multiplier les citations, en énumérant les doléances des moralistes et des publicistes, et même des romanciers contemporains au sujet des vices de l'éducation, et surtout de la seconde éducation des femmes. M. Michelet ne tarit pas sur ce point. Mme Sand, chez laquelle cette plainte n'est peut-être qu'un regard rétrospectif mélancoliquement jeté sur sa jeunesse, exprime le même regret. Je cherche un moraliste plus autorisé qui ait résumé les griefs de la philosophie contemporaine à cet égard, et je le trouve dans M. Jules Simon[1].

J'exposerai ses plaintes en me réservant d'indiquer en quoi elles sont fondées, en quoi elles ne le sont pas. Je dirai ce qu'il n'a pas dit, car ce qui rend si nécessaire la seconde et forte éducation des femmes, c'est la faiblesse de l'éducation que reçoivent la plupart des hommes.

M. Jules Simon se plaint de ce que, même dans les pensionnats les plus renommés, les filles reçoivent « une instruction futile, incomplète, toute d'art d'agrément, sans rien de sérieux et d'élevé. »

Je crois qu'il serait plus exact de dire qu'elles reçoivent généralement une éducation superficielle qui touche à beaucoup de choses et n'en approfondit aucune. Est-ce la faute des méthodes? Est-ce la faute des maîtresses? Est-ce la faute des familles qui, vers l'âge de quinze ou seize ans, rappellent les jeunes personnes dans leur sein, au moment où leur raison achève de se développer et leur permettrait de goûter une nourriture intellectuelle plus forte et plus substantielle? La cause importe assez peu. Le fait existe, et c'est un argument en faveur de la seconde éducation qui doit achever l'édifice commencé par la première, fortifier les bases, et remplir les lacunes.

« Les femmes, continue M. Jules Simon, que la nature a douées d'une intelligence si ouverte, d'un tact si sûr, d'une sensibilité si fine et si délicate, qui sont faites pour comprendre ce qu'il y a de plus grand dans les lettres et pour s'y plaire, qui seraient pour nous des compagnes d'étude si utiles et si charmantes, nous les réduisons à n'être que des idoles parées. »

[1] Discours prononcé au Corps législatif le 2 mars 1867.

Sans doute on pourrait objecter à M. Jules Simon que toutes les femmes ne sont pas destinées à s'asseoir au foyer de professeurs, de publicistes, d'orateurs ou de poëtes. Mais il y a quelque chose de raisonnable dans le souhait qu'il forme de voir les femmes devenir « les compagnes intellectuelles de leurs maris. » Aussitôt après, il ajoute : « Il n'est personne qui puisse nier que l'instruction qu'on donne aux femmes aujourd'hui ne les prépare pas à ce rôle, et qui puisse, en même temps, nier qu'un des grands malheurs de la société actuelle, c'est la séparation de plus en plus considérable qui s'établit entre l'homme et la femme, l'homme allant dans les clubs, se livrant aux exercices du sport, se déshabituant de la vie d'intérieur, et la femme réduite à vivre avec d'autres femmes, loin du cœur et de l'esprit de son mari. »

Oui, c'est là une des plaies de la société actuelle? Mais cette plaie, faut-il en accuser exclusivement l'éducation des femmes? Ces jeunes hommes que le club absorbe et que le sport entraîne, cèdent-ils à cet attrait vulgaire parce que leurs femmes n'atteignent pas au niveau de leur supériorité? Que de choses et de tristes choses il y aurait à répondre sur cette jeunesse dorée! Quel vide dans les intelligences! Quelle stérilité dans le cœur! Quelle impuissance quand il s'agit d'aborder le côté sérieux de la vie! Quelle soif d'une agitation stérile pour suppléer à l'absence d'une utile et féconde activité! Faudra-t-il rappeler celui dont le testament a été naguère l'occasion d'un procès célèbre et dans la bibliothèque duquel le notaire préposé à l'inventaire ne trouva en fait de livres qu'un costume de carnaval?

Faisons quelque chose de plus sérieux. Nous avons écouté la plainte de M. Jules Simon sur l'éducation des filles ; il faut qu'il écoute à son tour la plainte d'un esprit éminent de notre temps, le R. P. Gratry, sur l'éducation des hommes[1] :

« Je dis, s'écrie-t-il, qu'on n'a jamais été assez frappé du prodige que voici.

« Il n'y a pas d'homme parmi nous, instruit ou non, homme fait ou jeune homme, enfant ou vieillard, qui ne se croie lui seul juge compétent du christianisme.

« Ce qui est si vrai que l'énoncé même que je fais ici du prodige ne surprend personne, et qu'au premier abord on n'y voit rien de prodigieux.

« Mais regardons-y de près.

« Est-il vrai, oui ou non, que quiconque est ou se croit lettré, parmi nous, juge et croit bien juger le christianisme? Est-il vrai, oui ou non, que d'ordinaire ce jugement se porte, dans les colléges, de treize à quinze ans, et que l'on vit sur le même jugement, sans y rien changer pour le fond, souvent pendant toute sa jeunesse et son âge mur, et quelquefois jusqu'à la mort? Ces faits, aussi risibles que lamentables, sont-ils ou ne sont-ils pas l'histoire de presque toute la génération lettrée parmi nous?

« Qui n'a connu cet écolier dans son collége, qui, l'âge venu, déclare qu'il n'est plus ni catholique ni chrétien, et qu'il ne croit plus même en Dieu? Quiconque s'est occupé des enfants et a reçu leurs intimes et secrètes confidences connaît ces choses. Cet enfant donc déclare cela ; pour lui, maîtres, parents, Église et tradition, grands hommes, grands auteurs et grands siècles, Bossuet et Fénelon, Pascal et tous les autres, toutes ces autorités sont nulles et non avenues : tout cela n'est pour lui que mensonge, sottise, hypocrisie, superstition, ténèbres ; lui seul sait à quoi s'en tenir, et il s'y tient.

« Cet enfant est manifestement ridicule, en même temps qu'il est bien à plaindre. Mais ne sommes-nous pas nous-mêmes cet enfant?

« Nous avons été plus ou moins ce pauvre enfant, moi comme les autres. Là n'est pas le prodige.

« Le prodige est ici : c'est que ce même jugement porté dans notre aveugle et maladive enfance sous l'influence de l'éducation détestable que nous recevons de l'orgueilleux esprit du siècle, ce même jugement continue à constituer le fond, le vrai motif de notre jugement actuel sur le catholicisme et le christianisme. »

Voilà la vraie peinture des hommes de notre époque. C'est ce sceptisme si peu raisonné, si peu raisonnable, qui se résout chez une grande partie de la jeunesse en sensualisme pratique et en indifférence, comme l'a dit un autre prêtre dans un ouvrage où il a sondé la grande plaie morale et intellectuelle de notre siècle jusque dans ses profondeurs[1].

En présence de cette jeunesse que nous connaissons et qui secoue son ennui dans tous les lieux où l'on croit s'amuser, qui applaudit avec fureur des chanteuses de bas étage, qui fait baisser par ses goûts le niveau de la littérature et de l'art, M. Jules Simon a-t-il le droit de dire que la situation de séparation qui existe au foyer domestique tient uniquement à l'éducation des femmes?

Non, il n'a pas ce droit. C'est donc à tort qu'il s'écrie dans son discours : « Cette situation a pour cause l'absence d'une éducation très-élevée en histoire et en littérature, qui permette à l'homme de trouver dans la conversation de sa femme, non-seulement un plaisir constant, mais même une excitation à bien faire et à bien comprendre. »

La plupart du temps, si le jeune homme entendait une conversation de ce genre s'engager devant lui, il ne la comprendrait pas.

M. Simon ajoute presque aussitôt : « Il y a là bien du bonheur perdu pour nous, par notre faute, bien des trésors enfouis. La France perd à méconnaître les femmes, la fleur de sa civilisation. Il est plus que temps de ramener

[1] *La Sophistique contemporaine*, p. 90.

[1] *Le Doute et ses Victimes dans le siècle présent*, par l'abbé Louis Baunard, introduction, page 97.

à l'atelier commun ces intelligences oubliées ou méconnues, de rendre aux arts et aux lettres ce puissant et brillant appui.... Il faut que les femmes redeviennent ce qu'elles auraient toujours dû être, c'est-à-dire les véritables institutrices de l'esprit humain, les véritables inspiratrices, sinon les auteurs des grandes œuvres. Il faut qu'elles nous apportent leur contingent d'excellent esprit, de bon jugement, de douceur morale, de grâce, de délicatesse, d'excitation incessante aux idées élevées et aux actions nobles. C'est à cette condition que l'esprit français reprendra ce qui faisait autrefois sa plus grande force, son plus grand charme, c'est-à-dire une grâce exquise unie à un bon sens infaillible. »

Dans ces observations dictées à un esprit élevé par une généreuse préoccupation de la situation intellectuelle et morale de la société française, il y a plus de vérité que dans les premières. Seulement M. Jules Simon ne s'est pas rendu bien compte des motifs de l'influence des femmes au dix-septième siècle, et de la disparition de cette influence au dix-neuvième. Il n'a pas rapporté à leurs véritables causes les heureux effets produits par cette influence. Les études littéraires et historiques ne sont pas sans doute à dédaigner, et, on le verra, nous croyons devoir les faire entrer dans le programme de la seconde éducation des filles. Mais ces études ne sont pas un but, elles sont un moyen. La grande affaire, comme le dix-septième siècle l'avait compris, c'est tout à la fois d'élever et de régler l'âme des femmes, et la religion est incomparable pour réaliser cette œuvre ; c'est ensuite de fortifier leur jugement; c'est enfin de développer et d'orner leur intelligence. Voilà le but auquel il faut tendre de nos jours. Faites de vraies chrétiennes, des femmes judicieuses, des femmes instruites et d'un esprit orné, vous rasséréncrez, vous vivifierez l'atmosphère de la société et en même temps celle de la famille. Est-ce à dire que cela arrivera parce que de telles femmes s'élèveront jusqu'au niveau des hommes de nos jours? Non, en vérité. Pour les rejoindre, la plupart du temps, elles n'auraient pas à monter, elles auraient plutôt à descendre. Cela arrivera parce qu'elles élèveront les hommes. Non-seulement elles élèveront les hommes comme mères, et l'influence des mères a été de tout temps immense; il est rare qu'auprès du berceau du grand homme on ne trouve pas une mère d'un grand esprit et d'un grand cœur : sainte Monique derrière saint Augustin, la mère des Macchabées derrière ses sept martyrs, Blanche de Castille derrière saint Louis, et, de nos jours, la mère de Joseph de Maistre et celle de Chateaubriand. Mais ce n'est pas tout. Les femmes, si puissantes déjà par le charme que Dieu a mis en elles, quand elles auront trempé plus fortement leur âme dans la religion, affermi leur intelligence, orné et embelli leur esprit, feront monter autour d'elles le niveau des âmes.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement.

UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE.)

(Voir p. 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262, 282, 290, 319, 348, 356, 371, 387 et 412.)

Je me rappelle involontairement la première destinée de l'homme sur la terre, en voyant mon père suivre les faneurs la sueur au front et l'épaule chargée de légers rateaux. L'homme, en définitive, était fait pour vivre aux champs, il devait travailler cette terre devenue stérile afin de lui faire produire des aliments. Il y a un métier rude, mécanique, qui a conservé je ne sais quelle noblesse native, celui de cultivateur. Qu'une famille tombe de l'échelle sociale, son chef ne se fera pas ouvrier, mais il deviendra paysan, car l'homme, quel qu'il soit, manie sans honte les instruments agricoles. Hommes de plume, hommes d'épée, hommes de cabinet, ministres, officiers, grands seigneurs, poëtes, artistes, mettent la main à la charrue et manient la bêche sans être trouvés ridicules ou abaissés.

Je ne pourrais me figurer mon père installé à un établi, je trouve tout naturel de le voir surveiller ses travaux agricoles et y mettre parfois la main. Marie des Haudiers m'a souvent dit que son père conduisait parfois sa charrue, et que ses filles, croyant voir un patriarche ou un vieux Romain, applaudissaient quand il avait fini de tracer son sillon, ne trouvant pas que leur père dérogeât.

Joseph et Arthur comptent les mois et les semaines, Joseph en souffrant et Arthur en espérant. Depuis la mort de sa mère, l'enfant déteste Alger : « Il ne rêve que la France, la Bretagne, vous, m'écrit Joseph. — Ma tante c'est un peu maman, me disait-il l'autre jour, elle parle comme elle, elle écrit comme elle, elle me regarde comme elle. » Ah! certes personne au monde ne lui porte une affection plus sincère que la mienne. Son souvenir me tient fidèle compagnie pendant le jour et hante mes rêves pendant la nuit.

Le sacrifice que fait Joseph en nous donnant son fils me paraît toucher au sublime. Je sais ce qu'est cet enfant pour lui maintenant, et son dévouement actuel efface ses torts passés.

Les soirées sont maintenant plus douces que les heures du milieu du jour ; aussi aimons-nous à les prolonger. Aujourd'hui l'orage se fait pressentir. L'air était pesant, étouffant, les meilleurs nerfs devenaient sensibles, le tissu des feuilles semblait s'amollir, se détendre. Le soir est venu sans amener ni tonnerre ni pluie, le je sais quoi qui pesait sur nous s'est dissipé. La nuit est d'une fraîcheur ravissante ; dans le ciel d'un bleu noir les étoiles se voient à peine. A travers le feuillage

sombre et fin d'un acacia, j'aperçois la lune dans son premier quartier. Elle est d'un blanc d'argent et elle éclaire peu. Sur les gazons l'ombre des grands arbres, leurs contours sont à peine indiqués. Cette demi-clarté est très-douce à l'œil. Elle convient aux yeux de mon père, fatigués de soleil et de poussière. Aussi ne parle-t-il pas de rentrer, et comme je ne vois plus pour écrire, nous allons causer.

Il s'est levé dans notre petite paroisse de radieux jours pour l'âme. Les exercices d'une retraite publique vont se clore. A quoi bon ces choses? disent et pensent ceux qui ne détachent jamais leurs yeux de la terre, ceux qui ne regardent même jamais en eux-mêmes. A quoi bon! Je leur ferais volontiers la simple et rustique réponse que voici. Voilà deux mois que la sécheresse dure; mon jardin, un espace de trois mètres carrés, où j'ai planté cinq arbustes de mon choix et semé des fleurs que j'aime, avait été négligé par le jardinier. Ce matin, je suis passée par hasard devant ce carré de terre. Les arbustes n'étaient pas trop allanguis, mais les fleurs se mouraient et les graines dernièrement semées n'avaient pas germé. Elles auraient pris là vraiment une peine bien inutile. Comment auraient-elles pu percer ce sol brûlé dont la surface unie, dure, brillante, faisait penser à un plancher d'argile sèche. Pendant que je considérais mes pauvres fleurs, il est survenu une ondée courte, mais tiède. La terre labourée a absorbé sur le champ cette pluie fécondante. Malheureusement elle a roulé sur le sol durci de mon jardin, elle s'écoulait dans les fissures et les crevasses. Je me suis sauvée, mais je suis revenue deux heures après avec Matthieu. Tout avait repris son aspect un peu aride. Je lui ai montré ce petit coin de terre, il l'a bêché avec beaucoup de peine. L'outil n'enfonçait pas, il fallait briser la terre qui se pulvérisait d'elle-même. Comme il finissait, la pluie a commencé. Ma terre cette fois l'a bue, toute bue.

Le lendemain le sol était humide et gras, certaines fleurs se redressaient, presque toutes se reprenaient à vivre, çà et là on voyait poindre les germes de nouvelles fleurs.

L'âme ressemble parfois à ce terrain négligé. Le sol durcit, se crevasse, il est stérile; la rosée, la pluie du ciel, y coulent sans y laisser de traces. Mais voici les travailleurs sacrés. Armés de l'Évangile, puissant et immortel instrument, ils labourent cette pauvre terre desséchée, altérée, inféconde; ils brisent, ils pulvérisent cette âme sèche, et la grâce, cette rosée divine, cette pluie bienfaisante, la pénètre, la rafraîchit, l'engraisse. Les fleurs déjà écloses reprennent leur vie et leur parfum, celles dont le germe se mourait dans ses entrailles de fer et de feu naissent et accroîtront bientôt la richesse et l'éclat du parterre. Faire une retraite, c'est donner de la vigueur aux vertus déjà acquises, c'est provoquer la germination de nouvelles vertus. Ces jours-ci, j'ai traité mon âme comme j'avais traité mon jardin, et j'en ai récolté une moisson de ces belles fleurs qui s'appellent la paix de la conscience, le calme de l'âme, la résignation aux volontés de Dieu.

Landergast est en fête. J'ai d'abord commencé par refuser toute invitation. Emma a insisté, Marie et Anne des Haudiers m'ont proposé une place dans leur voiture, je me suis laissée fléchir. Je me disais bien haut pourtant que quitter mon frais ermitage pour aller voir cette agglomération humaine était une sottise, je l'ai quitté. Résister à l'entraînement est vraiment bien difficile. Et pourtant, mon Dieu, quel échange j'ai fait là! J'ai échangé le calme contre le bruit, la fraîcheur sylvine contre la chaleur intolérable d'une ville, les murmures mélodieux de l'air contre les bruits discordants, tout ce que la campagne a de plus charmant contre tout ce que les petites cités ont de plus factice, de plus ennuyeux. Je ne jouis pas de la société d'Emma. Elle se doit à ses hôtes, et je cours machinalement de côté et d'autre. L'aigre musique des bateleurs m'attire, la vue de la foule, qui grossit et qui coule comme un flot, me fascine. Je n'ai retiré de ces plaisirs qu'une sorte de courbature physique et morale. Et pourtant je suis lancée, je ne manque pas une sortie. La poussière aveugle, le soleil brûle, l'odeur des sucreries en plein vent affadit l'atmosphère et soulève le cœur, la vue des oripeaux et des créatures à l'aspect dégradé, ornements nécessaires des amusements populaires, attriste ce monde endimanché, bruyant, dévergondé, hébété. Et se mêler à cela s'appelle s'amuser!

S'amusent-ils aussi ces enfants qu'on trouve dans la poussière et dont les cris de douleur et d'ennui sont étouffés par les clameurs? Pauvres petits, il faut qu'ils pâtissent pour les grands ces jours-ci. Il y en a qui s'endorment debout ou dans les bras de leur nourrice ou de leur mère. Ceux-là sont les moins malheureux.

Nous avons passé la soirée d'hier au Cirque. La nuit était étoilée, superbe, j'avais des tentations de revenir sur mes pas. Je n'en ai pas eu le courage, je suis allée comme les autres respirer un air vicié, j'ai préféré à la clarté de la lune celle de quinquets fumeux. Enfin on sort, on va et on assiste à une série d'exercices dont pas un n'allume un véritable intérêt dans les yeux, ne fait éclore un sourire vrai sur les lèvres. Il y a des gens qui rient beaucoup, il y a des personnes qui paraissent s'amuser prodigieusement. Pour mon compte je me suis peu amusée à regarder ces pauvres écuyères au vêtement pailleté, aux sourires forcés, aux gestes horriblement prétentieux, aux grâces frelatées. J'ai peu ri aux lazzi des clowns, ces équivoques calembourgs cent fois répétés. J'ai cependant vu deux jolies choses, l'une au dedans, l'autre au dehors. Au dedans, un beau cheval arabe aux formes élégantes, aux nazeaux frémissants, à l'œil dilaté et presque intelligent. Au dehors, ce qui recouvrait le monde des spectateurs et des acteurs, une vaste tente



qui se détachait blanche sur le feuillage noir des marronniers qui l'abritaient. La vue de cette maison gracieuse et primitive produit une singulière impression. Les souvenirs reviennent en foule. C'est la vie du désert, la vie nomade, la vie des tribus guerrières qui apparaît. La pensée s'élève et les jeux puérils et dangereux auxquels on vient d'assister s'effacent bien vite de la mémoire.

Les mauves sont en fleur. J'en ai semé au milieu de la petite île de verdure que j'aperçois de mon balcon. Cette corbeille rose et blanche est un délice pour les yeux. Mon père et moi nous lui faisons de fréquentes visites, nous voulons bien jouir de sa floraison. On dirait que les rayons du soleil passent au travers des pétales, tant ils sont transparents. C'est d'une fraîcheur et d'un joli incomparable.

La chaleur est accablante, mes gazons roussissent, la poussière salit les feuilles, c'est le temps de l'inaction physique et intellectuelle. Nous passons de bonnes heures dans notre petit îlot. La poussière n'a pas là ses droits d'entrée, et entendre le murmure de l'eau est un véritable rafraîchissement. Il est bien faible, ce murmure, ce n'est plus qu'un clapotement. Notre rivière en détresse ne coule plus, elle suinte pour ainsi dire goutte à goutte. Chaque jour son lit se resserre, chaque jour les pierres qui sont au fond se découvrent, on la traverserait presque partout à pied sec maintenant. Elle s'écoule ainsi épuisée devant les Haudiers, et Anne passe son temps à rêver sur ses bords, m'écrit-elle. Seule compagne de sa mère, elle ne peut guère la quitter. Elle n'est plus d'ailleurs l'amazone intrépide qui chevauchait en plein soleil sur les juments péchardes au pas lourd. Un teint hâlé l'épouvante et elle préserve autant qu'elle le peut sa fraîcheur éclatante des rayons trop vifs. Marie risque davantage et prend désormais peu de souci de sa beauté. Cependant elle est bien décidée à se garder de l'écueil contraire à une excessive délicatesse. J'ai chargé Georges de surveiller mes mouvements, ma démarche, m'écrit-elle; je ne voudrais pour rien au monde ressembler à ces viragos rustiques qui, à force de mépriser l'élégance et la grâce, tombent dans une virilité des plus vulgaires. Anne la nonchalante rit des idées de sa sœur, mais ne se sent aucun désir de l'imiter.

J'ai vu la chouette de M. de la Villeormond. Hélas! ce nom lui convient et toute la charité possible ne la métamorphoserait pas en oiseau de paradis. Ce n'est pas sa laideur qui m'a déplu en elle, c'est sa gaucherie, sa physionomie maussade et sotte. La nature l'a bien maltraitée; mais enfin, si les qualités brillantes manquent, si l'esprit, si le charme lui font défaut, elle a peut-être de ces qualités précieuses qui ne se révèlent que dans l'intérieur de la famille. La première impression est si peu favorable, que je ne pourrai que la modifier en bien. Ma nouvelle voisine est si sauvage d'ailleurs, que j'aurai peu d'occasions de la voir.

—Elle est bien bornée, m'a dit Mlle de la Villeormond en la regardant, mais elle n'a pourtant pas manqué de prétendants.

Quelle puissance a l'argent!

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Le progrès ne s'arrête pas : nous avions eu, à la fin du carnaval, la promenade accoutumée des bœufs gras; le jeudi de la mi-carême, entre dix heures et midi de relevée, Paris a assisté à la promenade des chevaux gras de M. Rollin, boucher hippophagique, sortis processionnellement de la Villette, pour venir présenter aux Parisiens une réclame vivante en faveur de l'hippophagie. Nous nous hâtons d'enregistrer ce fait qui réjouira notre cher et savant collaborateur Pomponius, et réveillera, nous l'espérons, sa plume un peu paresseuse.

⁂ Un de nos honorables et bienveillants lecteurs, M. Deron, nous écrit de Bourges et nous adresse une observation à l'occasion des regrets exprimés par Mme Rénée de la Richardays dans une de ses intéressantes études sur *Versailles*, sur l'ingratitude de cette ville envers la famille royale. « Voici, dit M. Deron, une pièce qui peut être invoquée comme une circonstance atténuante en faveur de la ville de Louis XIV à laquelle on ne peut s'empêcher, en effet, de reprocher son indifférence, pour ne pas dire plus, à la vue des scènes du 5 et du 6 octobre 1789. Le départ de Louis XVI eut lieu le 6 octobre, et le 8, c'est-à-dire le surlendemain, les officiers municipaux de Versailles se présentèrent avec tous les signes d'une véritable affliction à la barre de l'Assemblée nationale qui avait aussi transféré le siége de ses délibérations dans la capitale. L'orateur de la députation s'exprima dans ces termes : « Messieurs, les officiers municipaux de Versailles chargés d'exprimer à l'Assemblée nationale les sentiments douloureux de leurs concitoyens sur la perte qu'ils viennent d'éprouver et sur celle qui les menace, s'empressent de remplir ce devoir si cher à leur cœur. Ils vous supplient, messeigneurs, de ne pas abandonner Versailles et de vouloir bien être auprès de S. M. les interprètes de leur profond respect pour sa personne sacrée, et de leurs vœux ardents pour son retour dans une ville qui a le bonheur d'être le berceau de la résidence de nos rois depuis un siècle. »

Notre honorable correspondant cite encore dans sa lettre, comme une seconde circonstance atténuante en

faveur de la ville royale, un couplet fort bien tourné, ma foi, qu'un électeur de Versailles composa pour célébrer, en 1820, la nomination de M. Bertin de Vaux, très-ultra à cette époque, comme député de cette ville. Nous sommes fâchés de ne pouvoir déférer au désir de M. Deron qui voudrait voir ce couplet reproduit dans nos colonnes. Autre temps, autres mœurs.

Nous nous ferions à coup sûr une mauvaise affaire avec le *Journal des Débats*, qui chargerait peut-être M. John Lemoine, qui donne des leçons d'histoire et d'éloquence à M. Thiers, de nous administrer des férules, et qui sait? peut-être avec d'autres encore ! François Ier écrivait sur une vitre du château de Chambord : « Souvent femme varie ! » Hélas ! combien d'hommes, soit dit sans offenser le *Journal des Débats*, sont femmes sur ce point !

⁂ Les arrivages pour l'Exposition se succèdent sans interruption. L'autre soir, par une de ces rares journées où le soleil qui ne se couche plus, par la grande raison qu'il ne se lève guère, teignait d'une couleur de pourpre l'horizon où il avait paru un moment, on a vu déboucher sur le quai de Billy une caravane de chameaux conduits par les chameliers, qui se rendait au Palais du Champ de Mars. L'illusion était complète, et si un artiste avait passé par là, il aurait pu trouver dans ce tableau vivant le texte d'un paysage oriental. Ces chameaux font partie de l'exposition algérienne. On assure qu'on vendra à la porte de Palais du Champ de Mars du lait de chamelle à la tasse. J'espère bien qu'on mangera dans les restaurants du rumstake de cheval. Avec les nids d'hirondelles des Chinois, les sorbets à l'huile de ricin des Esquimaux, les singes rôtis de l'Amérique du Sud, les jambons d'ours des Américains du Nord, nous marchons vers un tohu-bohu culinaire.

⁂ Heureux serions-nous si le tohu-bohu n'était que dans la cuisine ! Mais il est un peu partout, surtout dans la littérature. Le Gymnase vient de représenter une pièce de M. Dumas fils, *les Idées de madame Aubray*. M. Dumas père en a rendu compte dans un journal qui s'est levé depuis peu à l'horizon parisien, et qui s'appelle *la Lune*. Ce compte rendu est une lutte étrange et divertissante entre l'amour-propre et l'amour paternel. M. Dumas père trouve que M. Dumas fils a un prodigieux talent, mais il a soin de rappeler que M. Dumas père a beaucoup de talent aussi, et même un peu plus que monsieur son fils ; un peu plus même que M. Victor Hugo.

Par une de ces habiletés de la réclame dont les auteurs contemporains possèdent le secret, M. Dumas père engraisse M. Victor Hugo de ses éloges, mais comme une victime opime qui doit être immolée sur les autels de la vanité du père de *Henri III*, des *Mousquetaires* et d'*Antony*. A Victor Hugo, il faut des décorations, des oripeaux, la pompe théâtrale, des cercueils, des moines en cagoule, des chansons à boire alternant avec le *De profundis* ; à Alexandre Dumas, une simple idée suffit. Voilà tout l'auditoire ému, éperdu, attaché aux lèvres du poëte. Vous comprenez ? Alexandre Dumas père, c'est la machine à vapeur dans sa simplicité ; Victor Hugo, c'est la vieille machine de Marly, avec la complication de ses mille rouages. Cependant Victor Hugo, dont par parenthèse on va reprendre l'*Hernani*, est sublime. Il serait sans égal, s'il n'avait pas trouvé un supérieur dans son contemporain.

Ceci m'a rappelé une anecdote. Un poëte qui n'était pas absolument sans mérite, l'auteur du *Camp des croisés*, et qui se nommait aussi, par un singulier hasard, Adolphe Dumas, disait un jour à son célèbre homonyme : « Monsieur Dumas, nous sommes comme les deux Corneille. » Sur ce, le grand homme interpellé le toisa du regard et lui dit d'un accent superbe : « Suivez-moi, Thomas ! » Il nous semble que, dans son article, M. Dumas donne un peu trop du *Thomas* à Victor Hugo. Soyez calme. Victor rendra dans l'occasion à Alexandre la monnaie de sa louange. Pourquoi donc Pascal a-t-il dit que le *moi* était haïssable. Les écrivains de nos jours le trouvent singulièrement aimable. M. Alexandre Dumas, après avoir tenu quelque temps la balance indécise entre son génie et celui de son fils, conclut en disant qu'Alexandre fils a conquis sa plus belle palme le jour où il a fait, dans les *Idées de madame Aubray*, un compromis entre sa propre poétique et celle du grand homme dont il a l'honneur d'être le fils.

Et quelles sont les *Idées de madame Aubray?* Elles ne sont pas bien nouvelles. C'est qu'il peut y avoir des régénérations intérieures qui transforment une âme. Le christianisme avait trouvé cela quelque dix-huit siècles avant MM. Dumas père et fils et l'école contemporaine. Seulement, ce que le christianisme fait journellement avec la grâce, Mme Aubray prétend le faire avec des phrases. Là est le sophisme et l'illusion. Aussi nous rangeons-nous à l'opinion du personnage représenté par Arnal, qui s'écrie à la vue de certain mariage qui sert de dénoûment à la pièce : « C'est beau, mais c'est raide. »

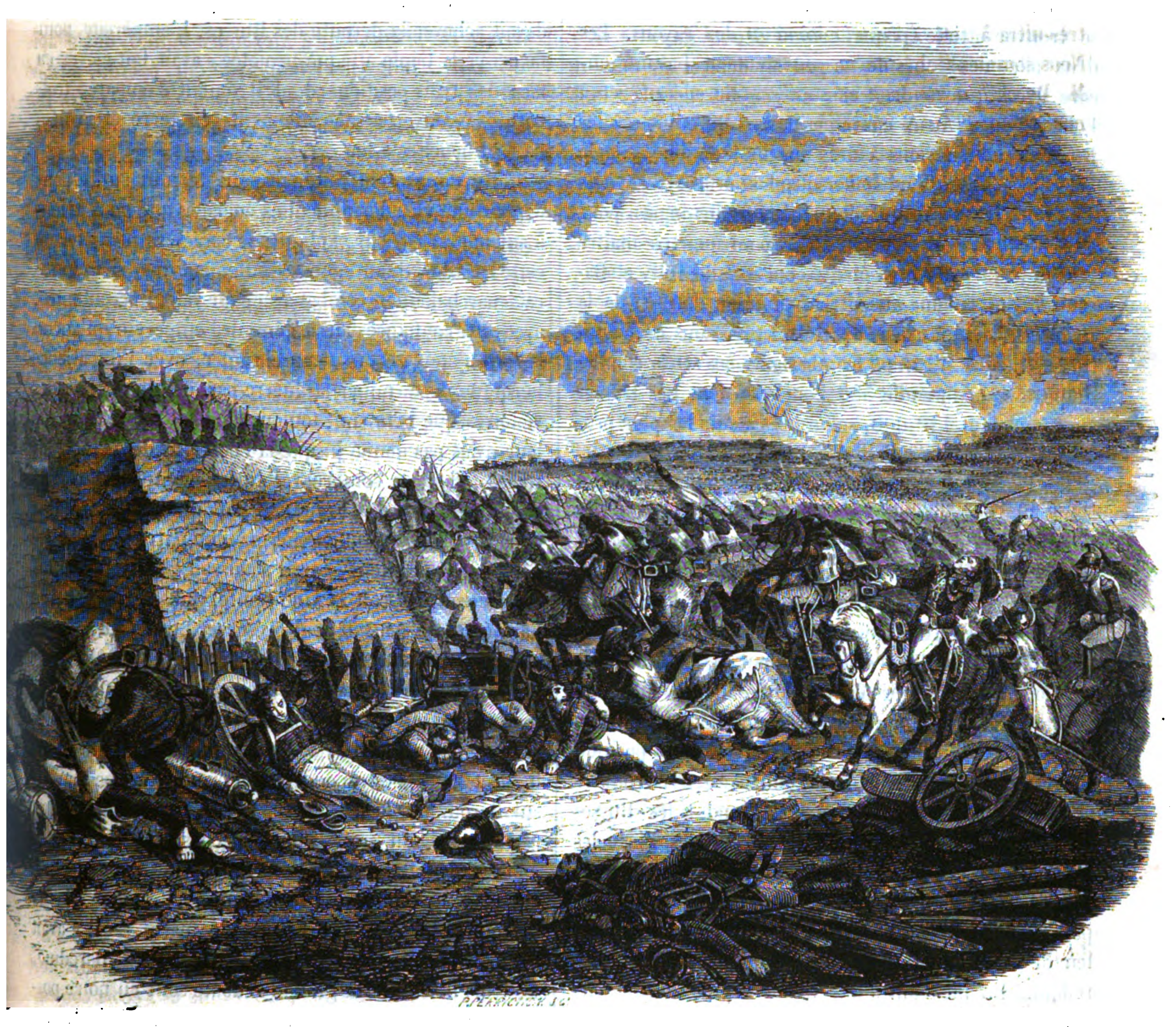
Ce mot est destiné à relever de sa faction celui de M. Sardou qui commençait à être fatigué.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PÉRISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.— Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Bataille de la Moskowa. (D'après H. Bellanger.)

LA BATAILLE DE LA MOSKOWA

C'est surtout dans les tableaux de bataille qu'excella Bellanger, dont la mort récente a été une perte pour l'art, comme celle de M. Hittorf, architecte de la ville de Paris. Un des bons tableaux de Bellanger est sans contredit celui de la bataille de la Moskowa.

Cette bataille est à celle d'Austerlitz, dans l'histoire des guerres de l'Empire, ce que le couchant est au midi. Sans doute, il y a des couchants splendides qui teignent l'horizon d'une pourpre enflammée. Mais l'éclat n'est plus le même ; à travers ces splendeurs, on pressent la mélancolie d'un adieu. Notre armée avait déjà livré les combats de Mohilew, d'Ostrowno, de Witebsk, de la Drysa; elle était considérablement réduite par cette marche en avant à travers des plaines immenses, où elle avait encore plus souffert de la fatigue que des balles et des baïonnettes ennemies. Il ne restait plus, présents sous les armes, des 400,000 hommes qui avaient passé le Niémen, que 250,000, quand Napoléon livra devant Smolensk le terrible combat qui fit tomber la ville en son pouvoir. L'armée française avait éprouvé des pertes nouvelles dans la sanglante journée de Valentina où Gudin, Gérard, Ney et Murat déployèrent tant de valeur, d'impétuosité et d'énergie. C'était le danger de cette guerre. Napoléon sentait que les Russes manœuvraient de manière à l'entraîner dans les profondeurs de leur empire et à l'éloigner de plus en plus de ses renforts; il le sentait et s'en inquiétait plus qu'il ne voulait l'avouer. Il s'en inquiétait à deux points de vue : comme chef d'armée et comme chef de gouvernement. C'était, en effet, une nécessité pour lui, à cette époque où, soit directement, soit indirectement, il gouvernait toute l'Europe, d'être

au centre pour envoyer sa pensée ou ses ordres à tous les points de la circonférence, et peu à peu il allait se trouver attiré à l'extrémité d'un des rayons. Les deux ailes de la grande armée s'étaient battues encore avec acharnement et succès à Gorodeczna et à Polotsk. Quand nous arrivâmes devant Borodino, où les Russes, qui s'étaient refusés jusque-là à une grande bataille, nous attendaient sous les ordres du vieux général Kutusof, qui avait le général Beningsen pour chef d'état-major, le colonel Toll pour quartier-maître général, et, pour lieutenants, Barclay de Tolly et Bagration qui commandaient, le premier l'armée de la Dwina, le second l'armée du Dnieper, nous ne comptions plus que 120,000 combattants présents sous le drapeau et pourvus de 580 bouches à feu. Les Russes en comptaient 140,000, selon les calculs les plus probables.

Les Russes avaient depuis plusieurs jours étudié et disposé le terrain pour une de ces batailles défensives où la solidité de leurs troupes, qu'on a si souvent comparées à des murailles de granit qu'il faut démolir avec des boulets, mais qui ne reculent pas, leur donne un si grand avantage. Ils occupaient les hauteurs de Borodino, et leur droite et leur centre étaient établis dans des positions escarpées, protégées par le lit profond de la Kolocza. Napoléon, après avoir examiné avec attention les lieux, résolut d'attaquer la gauche, dont la position lui parut moins inabordable. Cependant, si, de ce côté, les obstacles naturels étaient moins grands, les Russes avaient multiplié les travaux d'art et les obstacles artificiels. Ils avaient couronné d'une vaste redoute le premier monticule à la gauche de Borodino, par rapport à eux, et l'avaient armé de vingt et une bouches à feu de gros calibre. Ce fut ce qu'on appela la grande redoute. En inclinant d'une manière plus sensible encore à la gauche des Russes, on rencontrait un petit monticule moins large et plus saillant que le premier et surmonté de deux flèches hérissées d'artillerie et d'une troisième flèche placée en retour et tournée vers le ravin de Séménoffskoié. Les Russes avaient incendié le village de ce nom, situé à la naissance du ravin interposé entre les deux monticules, et l'avaient entouré d'une levée de terre et armé de canons. Nous avions donc non plus seulement une armée à combattre, mais une armée à assiéger.

Le plan de Napoléon était celui-ci : ne laisser que des forces insignifiantes devant les positions russes, que leur escarpement et la Kolocza rendaient inabordables depuis Borodino jusqu'à la Moskowa; diriger une attaque décisive sur la grande redoute, après s'être emparé de Borodino, où l'on placerait une batterie qui prendrait en flanc cette redoute, et après s'être rendu maître du second monticule et des flèches fortifiées, tandis que le prince de Poniatowski, menant son corps à travers les bois, s'efforcerait de tourner l'armée russe par la vieille route de Moscou à Outitza. Une fois les hauteurs franchies et notre armée maîtresse des plateaux, la cavalerie française se précipitant sur les pentes devait achever la déroute des Russes. L'empereur, pour favoriser la triple attaque projetée, avait fait élever en face des trois positions dont il voulait s'emparer trois batteries couvertes d'épaulements en terre et armées de 120 bouches à feu.

Cette description sommaire du terrain suffit pour donner une idée des difficultés énormes que nous avions à surmonter et pour expliquer le caractère meurtrier de cette bataille. Il faut ajouter seulement que, si les Français marchaient au combat avec leur valeur accoutumée, avec cette confiance dans le génie de l'empereur qu'aucun revers n'était encore venu ébranler, avec l'impatience héroïque de terminer la guerre par une de ces grandes victoires que l'ennemi, toujours battant en retraite, ne leur avait pas donné jusque-là l'occasion de gagner, les Russes, dont la sombre résolution contrastait avec la gaieté militaire des Français, s'apprêtaient à déployer dans la résistance toute l'énergie d'un patriotisme exalté par l'esprit religieux, car il s'agissait pour eux de sauver Moscou, Moscou la ville sainte, que le triomphe de l'armée russe pouvait seul préserver, que sa défaite livrerait aux Français.

Maintenant écoutez ! Il est cinq heures et demie du matin, le premier coup de canon retentit à notre batterie de droite. Aussitôt le feu s'allume sur toute notre ligne et les Russes répondent. Le prince Eugène marche sur Borodino à la tête de son infanterie, et Davoust et Ney se dirigent sur les trois flèches qui couvrent la gauche des Russes. Ce n'est que lorsqu'elles seront enlevées qu'on pourra commencer l'attaque de la grande redoute. A dix heures du matin, — il y avait déjà près de cinq heures qu'on se battait, — Borodino, les trois flèches et la grande redoute sont en notre possession ; elles ont été vaillamment disputées par les Russes et, après en avoir été chassés par Ney, Davoust et Murat qui a pris la place de Davoust mis hors de combat par un biscaïen, les régiments du corps de l'armée de Bagration ont tenté plusieurs retours offensifs. Ney et Murat, qui déjà une fois ont fait passer à l'intrépide cavalerie de Latour-Maubourg le ravin de Séménoffskoié, qu'elle a dû ensuite repasser parce qu'ils n'avaient pas de forces suffisantes pour enfoncer les masses profondes de l'infanterie russe, croient tenir le sort de la bataille dans leurs mains. Ils envoient le général Belliard dire à l'empereur que, s'il met à leur disposition tous les renforts dont il peut disposer, la garde même, ils feront, en passant le ravin de Séménoffskoié, en enlevant le village du même nom, une trouée dans la ligne ennemie, et se portant jusqu'à Gorki, derrière Borodino, ils enfermeront le centre et la droite de l'armée russe dans l'angle formé par la Kolocza et la Moskowa. Ce sera bataille gagnée, un merveilleux triomphe pour l'armée française, un désastre pour l'armée russe. C'est une de ces demi-heures solennelles

où se décide le sort des empires. Mais, pour saisir ces chances redoutables, il faut que l'action marche aussi vite que la pensée, il faut saisir l'occasion aux cheveux et brusquer la victoire.

Napoléon hésite. Il hésite, non parce que la beauté de ce hardi coup de dé lui échappe, mais parce que la témérité de la campagne qui l'a amené si loin de son empire ne lui permet pas, — il le pense du moins, — d'être téméraire, même presqu'à coup sûr, dans une bataille. Il est de trop bonne heure pour engager ses réserves. Que ferait-il ensuite, si la manœuvre proposée ne déterminait pas le succès? Quel enjeu lui resterait-il à jeter sur le tapis sanglant des batailles? Le mot qu'il dira à Waterloo sort déjà de ses lèvres : « Je ne veux pas faire démolir ma garde. » Au lieu des renforts considérables qui lui sont demandés pour une action décisive, il n'accorde que la division Friant, poids insuffisant pour faire pencher la balance.

La demi-heure est perdue, perdue pour nous, mais non pour les Russes. Kutusof, averti de la faute qu'il a faite en laissant inactifs des corps nombreux à sa droite couverte par les difficultés d'un terrain inabordable, a envoyé renforts sur renforts à Bagration et à Barclay de Tolly, qui réclament à grands cris des troupes pour reconquérir les positions perdues. Au lieu de tenter cette terrible attaque qui devait décider le sort de la journée, Ney et Murat, sont réduits à se défendre. Ils perdent même la grande redoute assaillie par des forces supérieures. Une lutte affreuse s'engage sur ce point et autour de ce point. Le canon gronde, l'artillerie fait d'effroyables ravages, le sang coule par torrents, on s'aborde corps à corps, les cuirassiers de la Tour-Maubourg, semblables à de grandes marées avec leurs flux et leur reflux, traversent et retraversent le champ de bataille. Ney et Murat, n'ayant pas obtenu l'infanterie qui leur est nécessaire, multiplient les charges de cavalerie; il semble qu'il y ait là comme un avant-goût de la bataille de Waterloo. Autre rapprochement! La chance qui s'est présentée à dix heures du matin s'offre une fois encore. Ney et Murat, par des prodiges, ont ressaisi leurs avantages.

Ils sont en position de se précipiter pour une attaque décisive dans le ravin de Séménoffskoié et d'exécuter à travers les masses russes cette sanglante trouée qui doit décider le sort de la journée.

Ils le font dire à Napoléon qui, cette fois, reconnaît que le moment est venu. Il va faire marcher sa garde, lorsqu'il s'aperçoit qu'un mouvement extraordinaire se fait à la gauche de l'armée, au delà de la Kalocza. Ce n'était pas, comme à Waterloo, Blücher qui paraissait vers trois heures à notre droite; ce n'était qu'une échauffourée produite par une charge de la cavalerie d'Owaroff. Mais cette échauffourée nous avait fait perdre une heure et, pendant cette heure, toutes les réserves russes s'étaient accumulées dans le ravin de Séménoffskoié. La grande attaque conseillée par Ney et Murat n'était plus possible. L'occasion était une seconde fois perdue. Napoléon, voulant enfin déterminer le succès de cette bataille si vaillamment et si opiniâtrément disputée, ordonna d'attaquer de nouveau la grande redoute demeurée au pouvoir des Russes qui l'avaient reprise. La manœuvre réussit. La redoute est occupée par les nôtres, après un combat terrible. Les divisions Morand et Gudin se portent en avant de cette position. Murat et Ney, formant un angle avec ces divisions, gagnent peu à peu du terrain. Nos troupes dépassent le ravin de Séménoffskoié, et notre armée, formant une ligne brisée, enveloppe dans un cercle de feu et refoule l'armée russe qui recule lentement et toujours en ordre sous le feu de trois cents pièces de canon qui démolissent des rangs entiers sans ébranler cette intrépide infanterie.

La bataille est gagnée. Mais à quel prix! Les généraux Plauzonne, Montbrun, Caulaincourt, Romeuf, Chastel, Lanabère, Compère, Bessières, Dumas, Canouville, sont tués; le maréchal Davoust, les généraux Morand, Friant, Compans, Rapp, Belliard, Nansouty, Grouchy, Saint-Germain, Bruyère, Pajol, Defrance, Bonamy, Guilleminot, sont grièvement blessés. Les Russes laissent 60,000 hommes sur le champ de bataille, à peu de distance duquel ils passent la nuit; ils ont perdu leurs plus braves officiers et leurs plus habiles généraux, trente-sept colonels et quarante-sept généraux, en tête desquels il faut nommer l'illustre Bagration, mort au champ d'honneur. Nous avons 30,000 hommes hors de combat. Ainsi, 90,000 hommes, la population d'une grande ville, voilà le chiffre total des pertes de cette journée. C'est à ce prix sanglant qu'il faut payer cette fumée qu'on appelle la gloire! Les Russes n'ont plus que 50,000 hommes à mettre en ligne, mais ils sont chez eux; nous avons encore avec les renforts arrivés après la bataille, la division italienne Pino et la division Delaborde de la jeune garde, 100,000 hommes, mais nous sommes à huit cents lieues de France.

« Napoléon victorieux, dit M. Thiers auquel nous avons emprunté les éléments de cette étude, rentra dans sa tente entouré de ses lieutenants, les uns mécontents de ce qu'il n'avait pas fait, les autres disant qu'on avait eu raison de s'en tenir au résultat obtenu, que les Russes après tout étaient détruits et que les portes de Moscou étaient ouvertes. Mais, pendant cette soirée, les témoignages de joie et d'admiration qui avaient éclaté jadis à Austerlitz, à Iéna, à Friedland, ne se firent pas entendre dans la tente du conquérant. »

Ne vous l'avais-je pas dit? Austerlitz était le rayonnant midi de la gloire napoléonienne, la Moskowa était un couchant. Sans doute les Russes ne pouvaient plus défendre leur ville sainte. Le vieux Kutusoff l'avait d'avance sacrifiée dans sa pensée, quoiqu'il fît semblant de se disposer à une suprême bataille pour la couvrir, afin de ne pas perdre la popularité qui l'avait fait appeler au commandement en chef. Mais Roptotchin roulait déjà dans son âme la farouche résolution qui devait entourer

son nom du prestige d'une sauvage grandeur ; il se proposait d'allumer Moscou, comme un flambeau colossal, pour éclairer les funérailles de la grande armée.

RENÉ.



FRÈRE PAUL

(Voir pages 403 et 421.)

II

Deux jours après, arrivèrent au village deux personnages qui doivent jouer un certain rôle dans notre récit. D'abord une voiture de poste, s'arrêtant devant la demeure du notaire, amena de Quiévrain M. Jacques Lefèvre, le Français si impatiemment attendu par maître Cloets; quelques instants plus tard, une lourde patache déposait, à une petite distance de la maison du coteau, Paul Thielleux, le fils aîné si impatiemment attendu par la veuve. Ce dernier était alors un grand jeune homme de vingt-cinq ans, droit, robuste et large d'épaules, de tournure un peu grave et pourtant singulièrement aisée, ayant cette expression de visage calme, tendre, franche et forte qui, chez tous et chez l'homme surtout, a un charme supérieur à celui de la beauté. Son portrait, que nous avons sous les yeux en écrivant cette histoire, — car frère Paul, notre héros, a véritablement vécu et, sous un autre nom, s'est illustré par plus d'un héroïque dévouement, par mille actions généreuses, — son portrait nous le représente arrivé à l'âge d'environ soixante ans, avec de beaux cheveux blancs naturellement bouclés, un noble front calme et découvert, un front de patriarche ou d'apôtre sur lequel le travail, la méditation, la charité, la pitié, la tendresse, ont successivement creusé leur pli; avec de beaux yeux foncés, sérieux, pénétrants, attentifs, dont l'expression à la fois anxieuse et indulgente dénote qu'ils ont souvent rencontré d'autres regards voilés de larmes, et qu'eux-mêmes, par sympathie, se sont mouillés en les contemplant. Ses lèvres, discrètement closes et vigoureusement dessinées, ont aussi leur expression toute de pitié et de douceur, de vérité et de sagesse; elles laissent aisément deviner que cette bouche d'ami des hommes et de serviteur de Dieu, cette bouche de prêtre et de père ne s'est jamais ouverte que pour parler de paix aux ennemis, de charité aux riches, de résignation aux pauvres, d'espérance à ceux qui souffraient, de Dieu à ceux qui allaient mourir. Disons enfin, pour compléter ce portrait, qu'une croix de la Légion d'honneur, attachée à un ruban rouge, brille à la boutonnière de la soutane extrêmement râpée, et vous aurez une idée assez exacte de ce que fut à soixante ans celui que nous appelons Paul Thielleux.

Mais à vingt-cinq, Paul Thielleux n'avait ni cheveux blancs, ni front ridé, ni décoration, ni soutane. Seulement son costume fort simple était empreint d'une certaine sévérité; il y avait presque autant de bienveillance, de tendresse et de bonté sur ses lèvres discrètes où le sourire était bien doux, mais bien rare, et ses grands yeux bruns, pensifs, avaient le même regard d'amour, de recueillement et de pieuse résignation, surtout lorsqu'il les arrêtait sur le cher visage de sa mère.

Comme Germaine Thielleux avait été heureuse en apercevant son fils! Comme elle remerciait Dieu dans son cœur de la grâce qu'il lui avait faite en prolongeant son agonie! Cependant l'heure pressait, les moments étaient comptés, la mort s'annonçait déjà; aussi Paul s'était reposé à peine, que sa mère le faisait approcher de son lit pour recevoir ses dernières promesses, pour lui donner ses derniers conseils, tandis qu'Englebert, éploré, épuisé de fatigues et de douleur, se reposait pendant ce temps dans la chambre voisine. Il faisait nuit; la veilleuse pâle brûlait en petillant dans un coin; la grande horloge de bois poursuivait son tic-tac sonore; la mère appuyait sa tête froide sur l'épaule du fils; le fils avait passé son bras tremblant autour du cou de sa mère; tous deux poursuivaient à voix basse cet entretien suprême qui ne se renouvelle pas et qui ne s'oublie jamais.

— Mon fils, mon Paul, disait la pauvre femme avec effort, dis-moi, pour me rassurer, ce que vous ferez, Englebert et toi, lorsque vous serez seuls ensemble.

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez, mère, répondait le jeune homme avec amour.

— Tu resteras avec lui alors, mon bon Paul, n'est-ce pas, au moins jusqu'à ce qu'il se marie? Je ne sais pas pourquoi, mon enfant, j'ai peur pour lui, je m'inquiète et je tremble. On rit bien souvent des craintes des mères, et on a tort; nos craintes sont des pressentiments presque toujours. D'ailleurs, vois-tu, j'ai de justes raisons pour craindre. Englebert ressemble surtout à votre père ; il est soumis et tendre, mais sensible et faible comme lui. Songez-y bien, mon enfant chéri, votre père est mort parce que le fruit de ses efforts a été anéanti, parce que ses espérances de fortune ont été renversées... Et si Englebert allait subir aussi quelque déception douloureuse, si son bonheur allait lui manquer... Je ne sais pas ce qui l'attend; mais, s'il est malheureux, reste, mon Paul, reste avec lui.

— Mère, je le ferai avec bonheur, avec amour. Je l'aimerai pour tous ceux qui l'ont chéri et qu'il a perdus; je veillerai sur lui à votre place.

— Merci, mon Paul; en agissant ainsi, tu seras généreux et bon, mon fils. N'avais-tu pas, pauvre enfant, un autre désir, une autre ambition secrète? Pourras-tu bien y renoncer jusqu'au jour où le sort de ton jeune frère sera favorablement affermi? Ah! si j'avais vécu, sois bien sûr que je n'aurais jamais cherché à te retenir par ma tendresse égoïste; sois sûr que je ne t'aurais pas disputé à Dieu.

— Il est vrai, mère, j'avais formé un vœu, reprit Paul avec calme. C'était celui d'entrer dans la grande famille des serviteurs de Dieu, d'appeler tous les hommes mes frères, et d'employer pour eux, en conséquence, tout ce que je me sens de forces et tout ce que je possède d'amour. C'est à cause de cela que j'ai poursuivi, jusqu'à présent, mes études au séminaire, afin de devenir un jour un pauvre et simple prêtre, et non point un savant profond, un professeur illustre, ainsi que jadis, tendre mère, vous l'avez souhaité. Mais, puisque ma présence est nécessaire à mon frère bien-aimé, puisqu'il est bon que, désormais, pour lui, je médite et je veille, soyez sûre, bonne mère, que j'accepterai avec joie la mission que votre amour me confie, et qu'au lieu de servir et prier Dieu dans l'église, je soutiendrai et conseillerai volontiers mon frère à la maison.

— Merci, mon enfant, merci; grâce à toi, je mourrai tranquille. Reste au moins jusqu'à ce qu'Englebert se marie, jusqu'à ce qu'il devienne homme et sage... Et cette petite Tina, elle est bien vive, mais elle est bien franche; ce n'est guère qu'une enfant aussi; tu seras indulgent pour elle, mon bon Paul.

— Mère, je l'aimais déjà comme une amie, je l'aimerai comme une sœur.

— Voici encore une bonne parole de plus; merci pour celle-ci, merci pour toutes, mon enfant. Maintenant, tu le sais, je ne veux pas te demander un perpétuel sacrifice. Ce n'est rien que deux ou trois années à attendre, tout au plus, et, quand tu verras ton frère bien heureux, sa femme bien aimante, sa petite fortune bien assurée, eh bien, tu pourras alors accomplir ton désir et te donner à Dieu pour toujours..... Mon Paul chéri, tu penseras à ta mère, n'est-ce pas, le jour où tu diras ta première messe?

C'en était trop pour le courage du fils; il se représenta pleinement à ces mots cette séparation si cruelle, si longue, si profondément redoutée; le courage, en ce moment, lui manqua et il embrassa sa mère en fondant en pleurs.

— Tais-toi, tais-toi; il ne faut pas faire de bruit..... à cause de ton frère, mon enfant, murmura Germaine en posant un doigt sur sa bouche. Tu ne le réveilleras... qu'au dernier moment... et je crois que ce sera bientôt... sans doute vers la fin de la nuit... Je t'ai tout dit, mon fils, maintenant il faut prier... Mon pauvre Paul, si tu te consacres au service de Dieu, tu verras sans doute bien des heures d'agonie, bien des nuits de larmes... Tu vas apprendre ton métier de consolateur au chevet de ta mère mourante, mon enfant.

Quelques heures se passèrent donc, ainsi que l'avait dit Germaine Thielleux, en dernières causeries, en derniers épanchements, en pleurs et en prières. Lorsqu'au point du jour, on réveilla Englebert, la mort était déjà là, toute prête à faire son office. Quand le soleil se levant vint caresser d'un rayon d'or la mousse veloutée du toit et les volets verts de la ferme, les yeux de la veuve étaient clos et ne le virent pas briller; ils contemplaient en ce moment le jour nouveau et mystérieux qui dure autant que la vie éternelle.

Deux jours plus tard, les parents éloignés, les voisins, les amis, se réunirent à la maison des deux orphelins pour conduire au lieu du repos le corps de la simple Germaine.

Paul reçut leurs marques d'intérêt, leurs expressions de sympathie, avec cette résignation chrétienne et douce qui ne l'abandonnait jamais, même en présence de l'injustice, même en face de la douleur. Englebert, accablé dans les premiers instants, ainsi que sa mère l'avait pressenti, par un désespoir sans bornes, ne voulait pas en être distrait, et fuyait ces importuns qui venaient voir tomber ses larmes, sans pouvoir partager son chagrin. Seulement, lorsqu'il entendit la voix grave et solennelle de maître Cloets entamer, dans la chambre voisine, une sorte d'éloge de la défunte, il se rappela alors qu'il lui restait un espoir précieux, une consolation puissante, et se levant avec effort du fauteuil où il gisait accablé, il vint se jeter tout en larmes dans les bras du vieux notaire, qui parut d'abord un peu surpris de ce subit épanchement. Cependant, sans se déconcerter, il frappa assez cordialement sur l'épaule du pauvre garçon, lui représentant en même temps, d'un air résigné et d'un ton paterne, « que nous sommes tous sujets à la mort, qu'il faut s'attendre à voir partir les vieux avant les jeunes, que les morts ne souffrent plus, car la mort est un sommeil, » et autre menue philosophie à l'usage du vulgaire, qui irrite, comme le contact d'une lame froide et aiguë, la plaie vive et béante d'un pauvre cœur déchiré.

Ah! si du moins une larme brillant dans les beaux yeux de Tina, un soupir de compassion, un mot d'amitié prononcé par sa voix douce fût venu consoler Englebert de la sèche philosophie de maître Cloets! Mais Paul qui, à force de sollicitude et d'amour, semblait deviner toutes les pensées de son frère et qui savait que les marques d'affection de la jeune fille lui eussent été bien précieuses en cet instant, la chercha en vain dans le groupe éploré des femmes qui, vêtues de leurs longues robes de deuil et de leurs longues *failles*[1] noires, causaient ou priaient à voix basse, réunies auprès du cercueil. Maître Cloets venant à s'approcher de lui en cet instant, il lui demanda, en quelques mots, des nouvelles de sa fille.

— Tina?... Ah! oui, c'est vrai, elle n'est pas ici; elle aurait bien voulu venir, répondit le grave fonctionnaire. Mais elle ne se porte pas très-bien et je ne l'ai pas permis..... Elle aurait trop souffert, trop pleuré..... Ces tristes spectacles-là ne sont pas bons pour la jeunesse.

— Elle aurait dû pourtant accompagner ma mère à son dernier voyage, elle qui doit être un jour sa fille! pensa Paul à part lui.

[1] Sorte de mantelet à capuchon que portaient alors les femmes du Brabant et des Flandres.

Mais il lui fallut bien avoir l'air de se contenter de la réponse du notaire, et, le cortége des prêtres et des chantres en robe blanche et chape noire étant arrivé en cet instant, Paul prit le bras d'Englebert et le guida tout sanglotant hors de la chère maison, de la maison jusque-là toute pleine de paix, de joie et d'amour, d'où il semblait qu'avec la défunte mère toute paix et toute joie fût sortie.

Et le cercueil, porté par les bras robustes de quelques laboureurs, s'éloigna alors, passant entre les champs de blé naissant, entre les grands vergers pleins d'ombre, le vent semant parfois sur son drap noir une verte feuille de chêne, y effeuillant quelques blancs pétales d'aubépine, symboles de cette existence simple et pure, de cette vie droite et forte, que mène celui qui croit en Dieu, dans le travail et la paix des champs.

La cérémonie funèbre achevée, les assistants se retirèrent, Paul et Englebert restèrent encore longtemps seuls à prier et pleurer; ils avaient sans doute beaucoup de choses à demander à Dieu et à dire à leur mère; le soleil déjà se couchait, lorsqu'ils reprirent le chemin de la maison déserte, tous deux le cœur gonflé, et se tenant par la main.

Comme ils traversaient le village, Englebert s'arrêta un instant, en approchant de la maison du notaire. On aurait dit qu'il éprouvait le désir d'y entrer, et qu'il hésitait pourtant. Il appuya son front sur le treillage de bois peint en vert qui, du côté de la rue, fermait le petit jardin tout plein de fleurs et d'ombre; ce qu'il y vit le fit rougir, puis pâlir, mais ne le décida point à entrer.

A travers l'épais feuillage des lilas qui formaient, en cet endroit, une sorte de tonnelle, il était aisé d'apercevoir le notaire, sa fille et un troisième personnage, prenant le café sur une table bien servie, placée au centre du berceau. Les regards éplorés d'Englebert, qui avaient tant besoin de se reposer sur une figure amie, s'arrêtèrent tout d'abord sur la jeune fille, et ce fut alors que le pauvre garçon commença à pâlir, puis à trembler.

Tina, il faut bien le dire, Tina ne paraissait point affligée du tout; il est vrai qu'elle ne réveillait pas tous les échos en chantant comme une fauvette, et qu'elle ne riait pas aux éclats, parce que ce jour-là le digne notaire avait revêtu sa mine grave et son habit de deuil, et qu'il eût trouvé fort inconvenant qu'on entendît des témoignages de joie bruyante sortir de sa maison, lorsque lui-même avait assisté à l'enterrement d'une vieille amie le matin, et conservait encore son habit de cérémonie et son air grave.

Mais, si Tina ne riait pas, elle souriait doucement, tout du moins. Elle inclinait sur la table sa taille gracieuse, étendait sa main blanche et versait le café fumant dans la tasse de son hôte, baissant les yeux, ne disant rien, mais paraissant écouter, et écouter avec une certaine complaisance. Maître Cloets, les yeux en l'air et la bouche entr'ouverte, écoutait également; il ne discourait pas, chose étrange! C'était l'étranger, l'inconnu, qui s'attirait toutes ces marques d'intérêt et de déférence profonde. Qu'il parlât au père des droits de l'homme, ou à la fille des beautés et des plaisirs de Paris, il était maître de leurs pensées. Englebert se dit ceci après avoir jeté un seul regard sur le groupe; et ceci le fit pâlir. Alors il fixa attentivement ses yeux sur l'étranger qui paraissait déjà installé si familièrement sous le toit du notaire.

C'était un bel homme, svelte à la fois et robuste, d'une trentaine d'années environ, dont les traits, loin d'être réguliers, possédaient une mobilité extrême. Au moment où il souriait avec finesse et douceur, comme s'il eût fait quelque jolie description ou conté quelque agréable aventure, ses sourcils épais venaient à se froncer, ses lèvres pâles à se contracter, ses yeux un peu farouches à lancer des éclairs, comme s'il eût voulu répondre à un outrage ou lancer un défi. La nuance sombre de son habit coupé avec la simplicité puritaine que Franklin avait introduite à la cour de Versailles, était rehaussée par une éclatante cravate rouge, qui tranchait sur un gilet fort blanc; ses cheveux bruns, qui, naturellement, étaient frisés à demi, retombaient sur ses épaules avec un désordre qui n'était pas sans grâce, et nulle trace de poudre n'en ternissait l'éclat. Englebert, qui cherchait à entendre au moins quelques-unes de ses paroles, n'y put parvenir, à cause de l'éloignement du berceau; mais il put distinguer pourtant le timbre sonore et pénétrant de la voix de l'envoyé français.

Un instant, poussant un soupir, il appuya son front contre le treillage :

— C'est donc là celui qu'on attendait, ce Français! murmura-t-il. Maître Cloets et Tina l'écoutent; il parle bien, sans doute, il est beau, il est jeune... Frère, retournons vite à la maison, quoique nous devions la trouver vide.

Paul ne se le fit pas dire deux fois; il prit le bras de son frère. Ils suivirent l'étroit sentier qui coupait les houblonnières vertes, les champs de lin bleuâtre et de trèfle empourpré; ils approchèrent du logis, et la vieille servante vint leur ouvrir, encore tout en larmes. Paul lui serra doucement la main en passant, mais Englebert ne sembla pas la voir; il traversa rapidement la cuisine, la salle, vint s'asseoir dans la grande chambre que son frère et lui allaient occuper maintenant, devant le lit refroidi à peine que sa mère venait de quitter, et, arrivé là, il s'affaissa en sanglotant sur une chaise.

Bientôt le bruit des pas de son frère le fit tressaillir; Paul entra doucement, passa les mains autour de son cou et appuya ses lèvres sur sa chevelure blonde, comme si, dans cette chambre où il avait fait son serment à sa mère mourante, il voulait donner au faible orphelin son premier baiser presque maternel. Englebert releva le front alors, et jeta un regard désolé tout autour de la chambre :

— Seuls ! murmura-t-il, nous y serons toujours seuls !

Et il se prit à sangloter amèrement, appuyé comme un enfant sur la robuste poitrine de Paul.

Pendant ce temps, Jacques Lefèvre, parlant des amusements de Versailles et chantant quelques couplets inspirés par l'esprit du temps, faisait rire aux larmes la gentille Tina, sous la tonnelle.

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —



UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE)

(Voir pages 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262, 282, 290, 319, 348, 356, 371, 387, 412 et 429.)

—

Aujourd'hui, je suis allée m'asseoir au pied de nos trois grands marronniers dont les troncs sont placés à distances inégales, mais qui confondent là haut leurs rameaux et leurs feuillages. Mes yeux en se levant ne rencontraient que ces lumineuses et fraîches profondeurs. Autour de moi, le soleil desséchait le sol et il ne m'arrivait, sous ces beaux arbres, qu'une lumière douce et merveilleusement transparente. Une courte averse, une grosse pluie d'orage, est survenue; elle a tout mouillé aux alentours, et pas une de ces brillantes gouttes d'eau n'est tombée sur moi. Ah! j'ai désiré que toutes les pluies d'orage s'abaissent ainsi sans m'atteindre; que tous les malheurs, tous les chagrins, toutes les souffrances, respectent le toit qui m'abrite et celui qui abrite ceux que j'aime. Sous nos arbres, j'ai rêvé un instant d'une oasis dans ce monde si souvent comparé par les penseurs au désert aride, d'une oasis d'ombre, de fraîcheur, respectée par les simouns qui soufflent des quatre points cardinaux, d'une oasis bien close, dont le cœur dans ses impétueux élans et l'imagination dans ses excursions imprudentes, ne franchirait jamais le seuil gardé par le ciel.

Ma cousine Zoé nous arrive à la Maraudière, Paris la fatigue, Paris l'étouffe, Paris l'ennuie. Mais de quelle façon allons-nous la distraire? Mon père et moi ne trouvons pas de réponse à cette question. En lui écrivant je lui ai peint dans toute sa monotonie notre vie à la campagne, je lui ai très-souvent insinué qu'à la Maraudière nous ne connaissions guère le comfort, encore moins l'élégance; je lui ai beaucoup parlé, avec intention, de notre solitude devenue complète par l'éparpillement de nos voisins. Je me sens soulagée maintenant que la voilà bien et dûment avertie et j'attends avec impatience sa prochaine lettre, tout en commençant les préparatifs nécessaires à son installation chez nous. Elle peut très-bien persister dans son projet et nous quitter après huit jours. Quand on a flatté trop le corps et ses délicatesses, il devient le plus insupportable des tyrans. J'aurais un certain plaisir à revoir ma cousine Zoé, à entendre ses regrets mondains, si sa présence ne me procurait pas un tourment quotidien. Par quoi lui remplacerai-je sa cuisine recherchée? Jeannette, hélas ! n'est point un cordon bleu. Avec quoi lui ornerai-je son appartement ? J'ai des fleurs, beaucoup de fleurs fraîches, parfumées, ravissantes ; mais ma cousine Zoé dédaigne les fleurs naturelles, les fleurs vivantes. Elle n'estime que celles qui sortent des doigts de la fleuriste en renom, et au parfum que nos fleurs exhale, à ce parfum si suave, si pur, si doux, elle préfère de beaucoup le parfum si âcre et si écœurant de ses sachets. Cependant, je ne renouvellerai pas mes corbeilles, je l'attendrai pour cela ; si elle n'apprécie pas le charme de cette simple et gracieuse décoration, elle appréciera peut-être mon désir de lui être agréable.

Ma cousine Zoé ne répond pas, je suis toujours seule et livrée à mes petits vagabondages de l'été. Ce matin, je suis allée faire une visite à un ruisseau dont j'ai fait la découverte et qui est bien le plus limpide et le plus gracieux filet d'eau qu'il soit possible de rencontrer. Il glisse en chantant le long d'une fraîche prairie, très-pittoresquement dessinée par le hasard. Qu'il était joli ce matin, mon ruisseau ! Les pluies d'orage des derniers jours l'ont grossi et ont fait pousser mille petites touffes vertes sur ses bords. Ainsi gonflé il coule vite, il se donne des airs de vouloir déborder de son petit lit, il force les herbes à se coucher, quelques-unes sont tout à fait submergées, les autres sont aspergées de grosses gouttes d'eau brillantes. Son murmure était beaucoup plus fort que d'habitude, et cependant pour l'augmenter, j'ai jeté au milieu de mon torrent un gros caillou contre lequel l'eau s'est mise à clapoter très-harmonieusement. Cette grosse pierre, cet obstacle produisait de petits effets charmants. L'onde limpide glissait dessus, on aurait dit parfois qu'elle allait s'attacher aux angles, et des festons transparents se dessinaient sous l'eau même. Ces bulles d'air, ces grosses perles si pures, si éblouissantes, n'ont guère que la durée d'un regard, et cependant je suis restée quelque temps les regardant se former et se dissoudre presque aussitôt. J'ai passé une bonne heure auprès de mon ruisseau, et en le voyant couler si rapide je me suis rappelé le temps qui nous emporte.

J'écoute avec effroi le chant aigu et triomphal de notre coq qu'aucune considération ne peut décider à baisser la voix. Sûrement ce chant intempestif va réveiller avant l'heure ma cousine Zoé dont nos durs matelas ne blessent que trop en ce moment les membres douillets. Elle nous est arrivée inopinément hier, notre pauvre cousine, horriblement peinte et bien fatiguée. J'ai embrassé pour la première fois de bon cœur ses joues fardées. Je la trouvais héroïque d'arriver ainsi sans crier gare, pour ne pas nous déranger et ne formuler aucune

plainte à propos de l'antique chaise-poste où sa délicate personne a été si rudement secouée. Elle paraissait heureuse de nous retrouver et j'ai éprouvé un certain plaisir à revoir cette agréable et très-bonne physionomie. Mais les nattes sont de plus en plus blondes, les joues de plus en plus roses, les sourcils de plus en plus fournis, les dents de plus en plus régulières. Ma pauvre cousine Zoé mourra blonde, mourût-elle aussi âgée que Mathusalem. Quand nous ne combattons pas nos travers, ils deviennent de bien gros défauts.

Enfin ce matin je n'ai qu'un souci : a-t-elle pu dormir? Encore une roulade de mon coq. Oh! j'ai bien envie de m'écrier comme les chambrières de la fable :

Maudit coq, tu mourras!

Ma cousine Zoé produit vraiment le plus étrange effet à la Maraudière. Jeannette et Matthieu regardent avec un étonnement profond se promener par les allées du jardin cette belle dame dont la robe de soie produit tant de froufrous, et qui porte sur son visage et sur sa tête toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ce qu'il y a d'heureux, c'est que notre rusticité plaît momentanément à ma cousine Zoé, qui boit avec délices le lait naturel qui lui est servi et qui trouve que nos fleurs ont presque autant d'éclat que celles de sa fleuriste.

Elle sort peu. Le soleil, le vent, la poussière, ébranlent et endommagent tout le factice qui a la prétention de réparer les outrages du temps, et deviennent pour elle autant d'ennemis redoutables. Ce qu'elle aime, ce sont les causeries dans le petit salon. Elle me parle beaucoup d'elle, elle me raconte avec le plus grand sang-froid les malheurs imaginaires d'une vie gâtée par un égoïsme dont elle n'a pas conscience et qui pourtant a tout glacé en elle et autour d'elle. Aujourd'hui elle m'a appris qu'elle avait rencontré M. Deblin à Paris. Il porte encore le deuil de sa femme sur ses habits, mais point du tout sur son visage, paraît-il. Un héritage l'a remis à flot et de la pauvre Lucile il n'est plus du tout question.

— Je l'ai retrouvé tel qu'il était avant son mariage avec la petite Brillion, m'a dit ma cousine Zoé, élégant, gai, spirituel, amusant. Il s'est montré extrêmement aimable pour moi et m'a beaucoup parlé de toi en des termes tellement flatteurs, que j'ai tout de suite pensé qu'il ne serait pas éloigné de désirer que tu devinsses sa seconde.

Je n'ai rien répondu, ma cousine Zoé ne m'aurait pas comprise. Marie est aux Haudiers. Le voyage l'a extrêmement fatiguée. Je croyais trouver une femme ivre de bonheur, nageant dans une félicité suprême, j'ai trouvé une femme souffrante, presque mélancolique. Son mari et elle ont pourtant l'air de ne former qu'un cœur et qu'une âme. M. Georges nous ayant laissés seuls, j'ai usé des droits que me donne notre liaison si intime, et je lui ai simplement demandé :

— Qu'avez-vous?

Ses yeux se sont emplis de larmes.

— Vous avez donc reconnu que j'ai quelque chose, a-t-elle répondu. Chère amie, il n'y a pas de bonheur parfait en ce monde.

Et elle a pleuré. Je l'ai pressée de questions, et elle a fini par tout m'avouer. A Aix-la-Chapelle, Georges, que le voyage commençait à fatiguer, est tombé malade. Ce n'était rien, une simple indisposition qui n'a duré que quelques jours; mais le médecin, un homme brusque et savant, a laissé échapper devant la confiante jeune femme une phrase qui a suffi pour troubler à jamais le bonheur dont elle jouissait.

— Ménagez votre mari, madame, a-t-il dit, ne le faites pas trop courir sur le Rhin, ce beau garçon-là a une mauvaise poitrine.

Cette parole a sonné comme un glas funèbre aux oreilles de la pauvre Marie. Elle s'est rappelé la mère et la sœur de son mari mortes de la poitrine. Elle l'a vu atteint du mal héréditaire, et cette crainte empoisonne sa vie. Elle ne peut plus avoir de sécurité; tout récemment, à propos de la mort de Marthe, elle a entendu des paroles foudroyantes; elle a compris toute la gravité de ces affections qui se transmettent avec le sang.

En revenant des Haudiers, je me répétais la phrase qu'elle m'avait dite : Il n'y a pas de bonheur en ce monde.

C'est vrai. En passant en revue le petit monde au milieu duquel coule modestement ma vie, j'ai reconnu que chacune de ces familles, chacune de ces personnes, avait été atteinte d'une de ces douleurs qui restent. Emma a perdu sa seconde mère; — les Brillion ont vu diminuer leur fortune d'une manière inquiétante; Mme des Haudiers a deux vides à son foyer; Joseph pleure sa femme et nous la pleurerons toujours. Marie, l'heureuse Marie, voit poindre à l'horizon de son existence dorée un de ces nuages qui vont toujours grossissant et qui recèlent la foudre.

Enfin, que Dieu nous garde d'autres épreuves!

J'ai fait mentalement cette prière en voyant apparaître mon père au détour du chemin. Il faisait chaud, il marchait la tête découverte et le vent agitait ses cheveux blancs, trop blancs, hélas! Une pensée rapide comme l'éclair a traversé mon esprit. Je ne connaîtrai le malheur complet que le jour où mon père me manquera, et mon père est un vieillard.

Toute la journée j'ai été poursuivie par cette pensée, tourment horrible. Il y a vraiment des choses auxquelles, si l'on veut vivre sans découragement, il ne faut pas penser. Elles sont là évidentes, palpables en quelque sorte, et je ne sais quel voile nous en dérobe la vue. Cela peut ne pas être trop malheureux, n'anticipons pas sur l'avenir.

CALIXTE VALAUGUY.

— La suite prochainement. —

AU JARDIN DES PLANTES

Où se passe la scène que le crayon de Fellmann a mise sous nos yeux? Est-ce à la petite Provence des Tuileries, cette espèce de lieu d'asile où, au début du printemps, quand la température est encore rude, les bonnes d'enfants, les nourrices et les vieillards vont chercher un lieu d'asile abrité contre le vent du nord et un rayon de soleil? Il suffit de jeter un regard sur la toilette antédiluvienne des personnages assis sur ce banc pour résoudre la question. Ces costumes impossibles sont plus impossibles aux Tuileries que partout ailleurs. Certes, si cette vénérable matrone, coiffée d'un bonnet formant abat-jour, se présentait à l'une des portes du jardin des Tuileries, le factionnaire effrayé crierait : *Qui vive ?* et l'on entendrait retentir de proche en proche l'avertissement réglementaire : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » Ces paletots étranges et ces redingotes incroyables appartiennent à une autre latitude, et malgré la population bariolée que l'Exposition nous amène, je maintiens que ces types n'ont jamais été visibles au centre de Paris. Chapeaux, redingotes, pantalons, parapluies, gilets et physionomies, tout, jusqu'aux chiens, et au jeune galopin à la culotte trop courte de deux doigts, qui a quitté son cerceau et se repose entre les jambes de son grand-père, sont de la rive gauche de la Seine, et je dis des quartiers les plus lointains et les plus perdus.



Un banc au Jardin des plantes.

Ce banc serait-il donc un banc du jardin du Luxembourg ?

Favete linguis! Qui parle du Luxembourg? Qui parle d'un jardin? Il n'y a plus, quant à présent, de jardin du Luxembourg. C'est un chaos, un *tohu-bohu* étrange! Les arbres qui restent et qui commencent à bourgeonner ne reconnaissent plus leur ancien séjour en se réveillant à la vie, au retour de la séve. Ils se demandent, en penchant l'un vers l'autre leurs cîmes au souffle du vent : « Qu'y a-t-il? Le sénat, notre voisin, aurait-il été envahi par les Gaulois comme jadis le sénat de Rome? Où sont les acacias nos frères, et d'où vient que les becs de gaz empestent l'air sur l'emplacement où, le printemps dernier, les branches parfumées répandaient leurs suaves odeurs. »

Les oiseaux chuchotent de leur côté et se demandent entre eux ce qu'est devenue la pépinière aux lilas desquels ils ont, l'an dernier encore, suspendu leur nid.

J'ai entrevu l'autre jour, sur la branche élevée d'un tilleul, une corneille fatidique qui tenait à ce sujet des propos peu rassurants :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

Les moineaux francs forment des réunions illicites sur les branches et ne ménagent rien dans leurs caquets. Les hirondelles sont attendues, mais l'on craint qu'averties par leur extrême avant-garde, elles ne rebroussent chemin et ne cherchent un plus agréable séjour.

C'est une désolation parmi les oiseaux et les arbres comme parmi les enfants et les poëtes. Quant aux philosophes et aux vieux habitués du Luxembourg, ils ne se risquent pas au milieu des charrettes et des tombereaux. Ils songent à émigrer dans un autre quartier.

Ce n'est donc pas un banc du Luxembourg qu'a dessiné Fellmann. Fellmann ne va plus au Luxembourg.

Je croirais plutôt que c'est un banc du Jardin des Plantes. Ce qui achève de me confirmer dans cette idée, c'est la muraille tapissée de verdure contre laquelle ce banc est adossé.

Ces petites Provences ainsi abritées contre les vents du nord et ouvertes du côté du midi existent dans le Jardin des Plantes comme dans le jardin des Tuileries; mais le personnel qui siége sur le banc n'existe certainement que dans le quartier du Jardin des Plantes. La plupart de ces vénérables habitués viennent des pensions bourgeoises qu'on rencontre encore dans ce quartier, et où de vieux et pauvres rentiers, sans amis et sans famille, tombés peu à peu dans la vie végétative, achèvent de mourir. Dans leurs tristes réduits, il n'y a ni air ni lumière. Les murailles qui transpirent et les dalles qui suent répandent une insupportable odeur de moisi. Dans quelques-unes de ces maisons bourgeoises, il est vrai, on trouve un petit jardinet avec des buis taillés comme ceux d'un cimetière, et un bassin vide où trône un Amour verdâtre; mais les arbres rabougris et rongés par la mousse ou le lichen qui végètent dans ces vieux jardinets, semblables aux vieux pensionnaires, ont comme eux un aspect si chétif et si maladif, le gazon a l'air si maigre et si malingre, et les rares plantes qui surgissent çà et là par bouquet ont quelque chose de si vieillot que, dès que le temps le permet, les habitants de ces tristes asiles vont demander au Jardin des Plantes un souffle d'air plus pur et un rayon de soleil plus chaud.

Le Jardin des Plantes, qui ne contient pas moins de quatre-vingt-dix arpents, compris entre le quai Saint-Bernard et la place Valhubert au N.-E., la rue Cuvier au N.-O., la rue Geoffroy-Saint-Hilaire au S.-O., et la rue Buffon au S.-E., leur paraît tout un monde. Les quatre bosquets de grands arbres, le bosquet du printemps, le bosquet d'été, le bosquet d'automne et le bosquet d'hiver, plantés du côté de la rue Buffon; les deux grandes allées de tilleuls qui s'étendent du quai Saint-Bernard jusqu'au jardin de zoologie, en renfermant un espace où sont cultivées des plantes alimentaires, industrielles et médicinales; le bassin circulaire qui sépare les carrés Chaptal, destinés aux plantes vivaces d'ornement, l'orangerie, les serres, la ménagerie, la petite butte, le labyrinthe, le jardin anglais avec ses animaux en plein air, le palais des singes, la galerie des reptiles, sont pour eux un sujet perpétuel d'étonnement, d'admiration. Les plus ingambes arpentent le jardin et, quand ils se sentent vaillants, montent au labyrinthe du haut duquel ils contemplent le panorama de Paris, sans préjudice des autres spectacles que, grâce au microscope, leur offre un morceau de fromage. Dans les jours de suprême prodigalité et quand on a son petit-fils, comme ce brave grand-père que vous voyez assis, on achète un petit pain de seigle d'un sol et l'on procure à M. Dodophe le délicieux plaisir de le distribuer par petits morceaux aux pachydermes-bébés qui folâtrent gentîment pour obtenir leur part au gâteau. C'est un luxe qu'on ne s'accorde que rarement. Les rhumatisants, les goutteux et les asthmatiques s'asseoient sur ce banc et font leur provision d'air et de soleil avant de rentrer dans la maison bourgeoise.

Le Jardin des Plantes, loin d'avoir perdu de sa beauté, comme d'autres jardins, s'est embelli dans ces dernières années. En ce moment même, les ouvriers sont à l'œuvre dans cette partie de la promenade qui s'étend entre le labyrinthe, la ménagerie et l'amphithéâtre, pour élargir les allées, et spécialement pour remanier de fond en comble le sol de la pelouse ovale située en cet endroit et destinée à recevoir, pendant la belle saison, les arbres exotiques les plus remarquables qui ont passé l'hiver dans la serre tempérée. A l'autre extrémité du jardin, du côté du quai Saint-Bernard, on a récemment achevé toute une suite de nouveaux parcs pour les ruminants. Ces parcs de formes variées et abrités d'une manière pittoresque ajoutent à l'agrément de la promenade.

FÉLIX-HENRI.



LES DONS DE NOËL

I

LE DON DE LA FÉE.

Il y a de cela bien longtemps, bien longtemps, lorsqu'il y avait encore dans les forêts des fées dansant, au clair de la lune, autour des menhirs — et dans les monastères, des saints dont la voix commandait à la mer et rendait les bêtes féroces douces et soumises comme des agneaux, des saints qui faisaient de si merveilleuses choses que le diable ne se possédait plus de rage.

Dans ce temps là, il y avait sur la lisière de la forêt de *Brézial*, à l'endroit où l'on peut voir encore les restes d'une abbaye, une petite chaumière où vivait, seule, une jeune fille nommée Marie. Cette fille n'avait qu'un défaut : celui d'être trop belle et d'aimer trop sa beauté !

Elle passait plus de temps qu'il n'en faut pour tricoter une paire de bas à mirer son doux visage dans l'eau claire des fontaines, et chaque jour découvrait de nouveaux charmes à sa beauté dans le prisme de l'eau.

Une fois, c'était la veille de Noël, le temps était doux comme au matin du printemps. Un léger brouillard enveloppait la nature. Marie vint à la fontaine au soleil levant. Avant d'emplir sa cruche, elle se pencha vers l'onde, un oiseau venait d'y tremper son aile, et les rides mobiles de l'eau lui allongèrent les yeux comme ceux d'une Chinoise, et son nez mignon prit les formes hideuses d'un champignon parasite ou d'un topinambour.

La belle attendit quelques instants que le calme reparût à la surface de l'eau. Mais quel ne fut pas son désappointement lorsqu'un insecte aquatique vint à son tour, ramant à toutes pattes, décrire des ronds et des zigzags, dont les grotesques fantasmagories arrachèrent à la jeune fille un mouvement de dépit tel que, saisissant l'insecte, elle l'écrasa sous son sabot.

« Ah ! ah ! dit aussitôt, sortant de je ne sais où, une voix aigre, c'est ainsi, petite, que tu te venges? »

Marie, effrayée et confuse d'être surprise, se retourna et vit devant elle un être impossible à décrire, tant son corps raboteux réunissait de laideurs et de difformités.

— Mêlez-vous de vos affaires ! fut le premier mot de la fille.

Mais après un moment de réflexion, elle ajouta tout haut :

— Cette bête serait entrée dans ma cruche !

— Puis elle empêchait l'eau de refléter tes beaux traits?

— Après tout, reprit Marie, est-ce donc un si grand péché de voir si mes cheveux sont en ordre et ma coiffe bien mise?

— Non assurément, ma mignonne, ricana la vieille, et voici un petit meuble qui t'évitera désormais la peine de te lever si matin et de venir si loin pour admirer ton visage. L'aile d'un oiseau ou l'insecte qui se baigne ne terniront point l'éclat de ce miroir.

Marie prit des mains de la fée une plaque de métal tellement polie et brillante, qu'elle éblouissait au premier regard. Les yeux de la jeune fille se perdirent bientôt dans les profondeurs de ce miroir magique. Elle le regarda longtemps sans dire une parole, puis, de ses lèvres, s'échappa ce soupir :

— Faut-il être si belle et n'avoir près de soi personne qui nous le dise !

— Déjà lasse de t'admirer seule! dit la vieille. Eh bien, que ton souhait s'accomplisse.

Et elle disparut.

Les jours se passèrent. Marie se mirait souvent et chaque fois elle devenait plus belle. Pierre le Brave, Pierre, sabotier de son état, devenu son époux, le trouvait aussi. Il lui disait souvent :

— Marie, tu es bien belle !

Et cependant, ils soupiraient parfois tous les deux en se regardant. Si la beauté de Marie allait toujours croissante, le miroir n'avait point apporté le bonheur.

II

LE DON DU DRUIDE.

C'était la veille de Noël. Le givre pendait en gouttes argentées aux brandilles des grands arbres de la forêt de Brézial. Marie, la femme de Pierre, butinait du bois mort pour alimenter le feu de la veillée.

Lorsque son fagot fut confectionné, elle s'en fit un siége, afin de se reposer un peu avant de reprendre le chemin du toit conjugal.

Pensive, elle tenait sa jolie tête entre ses deux mains et plongeait son regard dans l'épais tapis de verdure qui s'étendait sous ses pieds. Elle était triste, elle soupirait. N'était-elle point heureuse? Pierre l'aimait, l'admirait et ne cessait de le lui dire. Que manquait-il donc à la jeune femme?

—Faudra-il tout l'hiver chercher le bois qui devra nous chauffer? se disait-elle. Pierre ne gagne guère malgré toute la peine qu'il se donne. Le pain sec sera dur à digérer, quand l'hiver aura détruit nos légumes.

Tout à coup, elle se leva et cueillit sous la mousse une petite feuille qu'elle considéra avec attention.

— Ce n'est pas cela, dit-elle avec dépit.

Et elle foula la pauvre herbe sous ses pieds mignons.

— Laissez l'herbe aux champs et la feuille à sa tige ; n'ôtez pas à l'agneau sa laine et laissez bondir le poulain sauvage, ne cherchez point la science que vous ne pouvez posséder. C'est au Belec seul à faucher l'herbe d'or !

Ainsi parlait un vieillard vêtu de blanc, portant longue barbe et longs cheveux de neige.

Vous dire que Marie en eut grand peur, c'est chose inutile, et elle eût de beaucoup préféré être dessous que dessus son fagot.

— Fille de l'homme, ne tremblez point, reprit le vieillard voyant son effroi, et plutôt bénissez Teutatès, car c'est aujourd'hui le jour de la cueillette sacrée. Le Destin, maître de toutes choses, en vous plaçant sur ma route, veut que je vous fasse part d'un des dons que sa toute-puissance a mise entre mes mains. Prenez ce brin d'herbe, ô femme, et qu'il soit pour vous le gage de la prospérité et du bonheur !

Le druide était déjà loin, et Marie restait toujours immobile, l'herbe d'or entre les doigts. Le soleil, en perçant les nuages au-dessus de sa tête, lui fit souvenir que midi approchait et que Pierre attendait la soupe aux choux.

Les jours et les mois passèrent encore. Mais ce n'étaient plus pour la chaumière des jours de misère et de froids soucis.

L'âtre était garni de bon bois sec, le charnier d'un gros porc, l'étable d'une vache noire qui donnait un lait blanc et crémeux. L'ouvrage produisait bien et les sabots se faisaient comme par enchantement. Quand le dimanche arrivait, chacun disait en les voyant passer : Sont-ils heureux !

C'est qu'en effet le ménage avait pris un air d'aisance et de bien-être qui faisait croire au bonheur. Et cependant Pierre soupirait et Marie le regardait tristement.

— A quoi nous sert ce bien-être, disait-elle, puisque nous ne pouvons le partager avec un enfant !

— A quoi nous sert ta beauté, disait-il, puisque je ne puis la voir revivre dans un fils!

III

LE DON DU SAINT.

Noël, en revenant pour la troisième fois, trouva la maisonnette en liesse. Pierre avait les habits des dimanches et réunissait à sa table ses parents et ses amis pour fêter la naissance de son premier-né. Chacun le félicitait à l'envi, car désormais rien ne semblait manquer à son bonheur.

Les jours et les mois qui suivirent n'apportèrent cependant ni la joie ni la paix.

L'enfant vieillissait sans grandir. Nul sourire ne s'épanouissait sur ses lèvres ridées, la peau de son visage ressemblait à celle du ventre d'un crapaud, ses cheveux blancs et crépus lui donnaient l'air d'un vieillard.

Jour et nuit la pauvre mère essayait d'apaiser le hideux petit être en lui présentant le sein. Mais, à mesure qu'il buvait ou mangeait, il devenait plus vorace.

Ses premiers bégayements, sons si chers et si doux à l'oreille d'une mère, furent des cris de bête ; stridents et chevrotants comme ceux de la fresaie, ses caresses n'étaient que de cruelles méchancetés, et les premiers pas, où d'ordinaire l'enfant est si gracieusement gauche, ne furent chez ce petit monstre que des bonds par lesquels il décrivait un cercle mystérieux, comme s'il eût voulu danser une ronde infernale.

Pierre était sombre et silencieux et ne soupirait que de plus belle en regardant cet être dégoûtant.

Marie pleurait en disant :

— Si cette créature était mon fils, je sentirais pour lui quelque amour dans mon cœur et quelque pitié pour son infortune, tandis qu'il ne m'inspire que terreur et dégoût.

Quel ne fut pas son trouble, lorsqu'un matin la pauvre femme, agenouillée et priant silencieusement, entendit son petit monstre débiter d'un ton mystérieux ces paroles qui furent pour elle la lumière :

— J'ai vu l'œuf avant la poule, le gland avant le chêne. J'ai trouvé l'œuf rouge du serpent marin qui donne toute puissance. J'ai vu toute chose en ce monde ; on m'appelle Korrigan.

Marie poussa un cri et fut cacher sa belle tête dans le sein de Pierre.

Le soir trouva les deux époux aux pieds de l'homme de Dieu, qui passait sa vie dans le jeûne et dans la prière. Sa réputation s'étendait bien loin à la ronde, il guérissait les malades, ressuscitait les morts, et tout le monde l'appelait le Saint.

Pierre lui confia toutes ses douleurs et Marie toutes ses fautes. Elle n'omit rien, ni le miroir de la fée, ni l'herbe d'or du druide, ni l'enfant Korrigan.

— Mes enfants, leur dit le saint, la puissance de l'homme n'est rien, celle du démon est grande ; mais il en est une autre qui la surpasse encore, c'est celle de Dieu. Vos désirs insensés ont amené chez vous l'esprit du mal, il a enveloppé l'âme de votre enfant, créature de Dieu, dans le corps d'un Korrigan. Priez la Vierge Marie, qui mit cette nuit au monde l'Enfant divin, de vous délivrer par lui de l'esprit infernal et de ses œuvres.

Et il leur donna sa bénédiction.

Les deux époux revinrent d'un pied léger à la chaumière, consolés par la prière et fortifiés par la foi.

Le berceau était encore à la même place, près du lit, et les rideaux étaient fermés, comme si l'enfant sommeillait.

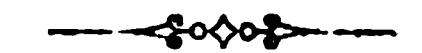
Marie les écarta tout émue.

Un enfant, beau comme un ange du paradis, reposait doucement dans la couchette.

Et comme elle le regardait toute ravie en s'inclinant pour le baiser, il se leva, blond et rose, sur son séant, et lui tendant ses petits bras pour l'embrasser :

— Oh ! mère, j'ai dormi bien longtemps!

André de Brech.



LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232, 252, 284, 293, 315, 330, 350, 360, 378, 396, 414 et 425.)

Tâchons de pénétrer dans la vie intime du dix-neuvième siècle pour indiquer plus sûrement les obstacles que les femmes de nos jours ont à vaincre, les périls qu'elles ont à conjurer, le mal qu'elles ont à éviter, le bien qu'elles ont à faire. Une femme se marie ordinairement de vingt à vingt-cinq ans, ou reste dans sa famille et dans le monde, ou embrasse la vie religieuse.

Je n'ai point à m'occuper de ce dernier état qui a ses règles toutes tracées et dans lequel l'éducation s'achève sous une forte discipline. Je ne parlerai donc que des jeunes filles destinées au monde, soit qu'elles s'y établissent, soit qu'elles y vivent. Chaque époque a



ses maladies intellectuelles et morales : celles de notre temps sont l'indifférence en matière de religion, l'ignorance qui en est la suite, une ignorance qui s'est répandue jusque parmi les personnes religieuses, comme on a pu le voir à l'époque des graves polémiques qu'ont soulevées la souveraineté temporelle du pape et l'Encyclique de Pie IX. A l'indifférence en matière religieuse et à l'ignorance, il faut ajouter le goût du bien-être poussé jusqu'au fanatisme et le dégoût des choses spirituelles et intellectuelles qui produit le paganisme des mœurs.

Ce n'est pas sans raison que César Cantù l'a dit dans la préface d'un de ses derniers livres[1] : « Tandis que la vie des peuples se transforme et qu'au milieu des souffrances qui en résultent le temps nous manque pour penser, l'homme se détache des idées élevées pour se laisser glisser dans le domaine de la matière et au courant des choses du jour. Insatiable de tout ce qui exalte et enivre, affolé de progrès matériels, il dédaigne tout ce qui ne se traduit pas en argent ou en plaisir. En conséquence, à l'hérésie qui nie et proteste a succédé l'hérésie qui ignore et ne distingue plus. Le dogme est considéré non plus comme l'essence de la religion, mais comme l'explication, une sorte de formule que s'est donnée à elle-même notre raison, avide de voir clair dans tout ce que le monde sent, mais en mettant au-dessus de toute croyance l'indépendance de l'esprit individuel. Même pour les bons, la foi est déjà moins une qualité intérieure et surnaturelle que la règle extérieure de la vie. »

Heureuses les jeunes filles qui épousent de vrais chrétiens ! Ce sera le plus petit nombre. La plupart rencontreront de ces indifférents et de ces sceptiques qui se laissent aller au courant de la vie : les meilleurs, capables de tolérer chez leurs femmes la certitude religieuse qu'ils n'ont pas et les vertus dont ils manquent ; quelques-uns, ce sont les pires, sceptiques dog-s, athées systématiques, intolérants, absolus, à imposer autour d'eux leur incrédulité comme e. Voilà quel sera le foyer auquel la plupart 146 s filles qui grandissent pour le mariage seront l'indifférence pratique, appuyée sur une Il est un pathique qui ne veut pas apprendre, ou le cepticisme dogmatique, appuyé sur une ignorance orgueilleuse qui croit savoir siégera en face d'elles. Le monde ressemblera au foyer ou sera plus dangereux encore. L'esprit de légèreté qui y règne, les maximes qu'on y entend, la passion du luxe et l'émulation de coquetterie qui menace de nous conduire à une nouvelle idolâtrie par le paganisme des modes, en font un séjour plein de dangers. Voilà pourquoi il faut que les femmes soient de grandes chrétiennes. Il le faut, d'abord pour elles-mêmes, ensuite pour les enfants qu'elles sont destinées à élever, enfin pour leurs mari derniers jours jour ou l'autre, quand l'heure de Dieu aura sonné, au moment d'un grand malheur, d'un grand chagrin, d'une maladie, sentiront se développer dans leur cœur la bonne semence qu'y aura laissée une parole sortie d'une bouche si chère, et plus encore une bonne action sortie de l'âme de la femme chrétienne.

Si j'insiste sur la nécessité de fortifier les bases de l'éducation religieuse chez les femmes, ce n'est pas en effet pour leur suggérer la ridicule pensée de se faire les pédagogues de leurs maris. Non, il faut que la vérité soit si profondément enracinée dans leur âme, qu'elle ait pris tellement possession de leur intelligence et de leur cœur, qu'elle forme autour d'elles une atmosphère lumineuse et pure, grâce à laquelle elles pourront traverser impunément le milieu social, hélas ! et bien souvent habiter sans danger le milieu domestique où elles sont destinées à vivre. Il faut qu'aucune des objections qu'elles entendront s'élever sur les questions religieuses qui agitent notre temps ne les surprenne, qu'aucune des mauvaises influences répandues dans l'air n'altère la sérénité de leur âme. Sans se faire controversistes, il importe qu'elles puissent montrer en quelques mots au besoin qu'elles ne sont pas dupes de ces prétendues nouveautés panthéistes et athées renouvelées par MM. Renan, Taine et les autres, de l'antiquité la plus reculée, qu'elles savent pourquoi elles sont chrétiennes, pourquoi catholiques et non protestantes.

Je ne fais ici qu'appliquer à notre temps le précepte de Fénelon, qui voulait qu'on préparât les jeunes filles du sien contre les discours des calvinistes.

« Je crois, ajoutait-il, que cette instruction ne sera pas inutile, puisque nous sommes mêlés, tous les jours, avec des personnes préoccupées de leurs sentiments, qui en parlent dans les conversations les plus familières. »

C'est contre les libres penseurs et les apologistes de l'indifférence que les femmes doivent être armées de nos jours, parce que c'est la maladie contemporaine, et si elles veulent employer la pénétration naturelle de leur esprit à la lecture attentive et sérieuse des grands apologistes de l'Église, elles n'auront point de peine à soutenir la cause de la vérité par une bonne parole, non pas contre, mais devant ceux qui leur sont chers.

Leur esprit y acquerra un sérieux qu'il conservera dans les autres études que M. Jules Simon leur conseillait dans son discours et que je leur conseillerai avec lui ou après lui. Outre que Dieu n'a pas donné une intelligence aux femmes pour la laisser s'atrophier, faute de nourriture, il y aura là pour elles avec des jouissances nobles et pures, les plus pures et les plus nobles des jouissances, après celles de la vertu, une force qu'elles ne doivent pas négliger et un grand intérêt de plus dans la vie. Mme Schwetchine disait un jour à ce sujet : « Je dois avouer que la piété seule ne me suffit pas, s'il ne s'y joint le rayon lumineux d'intelligence. »

[1] *La Réforme en Italie*, les *Précurseurs*, par César Cantù, tome Ier, préface.

Les jours [illegible] phase difficile pour les femmes : la première jeunesse s'est écoulée, les enfants ont grandi, le moment approche où ils quitteront le foyer de la famille pour le collége. Selon que la mère a un esprit sérieux ou léger, une instruction solide ou superficielle, elle pourra retarder ce moment redoutable, ou il faudra le hâter. Or retarder le départ de l'enfant du foyer, prolonger les leçons maternelles, c'est river plus fortement dans son âme ce lien de la tradition, de la famille qui ne doit jamais être rompu. Laissez-moi ajouter que c'est prendre des arrhes pour le bonheur de cet enfant, dans ce monde et dans l'autre. Plus tard il quittera sa mère, plus il aimera sa mère. Il n'oubliera jamais qu'elle a été sa première institutrice, et plus son esprit et son cœur seront formés, quand il sortira de la maison paternelle, plus profonde et plus ineffaçable sera l'empreinte des leçons qu'il y aura reçues. Garder plus longtemps son enfant, le garder avec bonheur pour elle, avec profit pour lui, quelle plus belle récompense pourrait-il y avoir pour une mère?

Il y en aura d'autres cependant pour les femmes qui auront travaillé à former leur jugement et leur esprit par une forte éducation. Voilà les enfants envolés, la volière est vide. Le mari est à ses affaires, à ses études, ou, s'il n'y a ni affaires ni études, ce qui est de toutes les conditions la pire, à ses plaisirs, à son club, au sport. C'est le moment redoutable où les femmes retombent sur elles-mêmes.

Supposez qu'elles aient un esprit léger, une éducation superficielle, et surtout peu ou point de religion, que vont-elles faire? Que leur reste-t-il? Ce qu'on appelle les devoirs de société, c'est-à-dire les visites reçues et rendues et ce caquetage stérile, sorte de récitatif noté d'avance où le bon sens et même l'esprit n'ont que faire, les soins de la toilette qui ne suspendent ni le cours du temps qui marche, ni la fuite des grâces qui s'en vont, enfin la lecture des romans, cette triste pâture des intelligences désœuvrées et agitées, dont Mme Henriette d'Angleterre se déshabitua, à la voix de Bossuet, pour une nourriture plus substantielle, celle de l'histoire. Quelle intolérable vie! Quelles journées stériles et vides! Quel incurable ennui! Laissez-moi ajouter : quels périls pour ces imaginations ouvertes aux chimères romanesques, précisément parce qu'elles ne sont captivées par aucune des réalités de la vie, parce qu'elles sont en dehors des devoirs de la famille, en dehors des questions de leur temps, des intérêts de leur pays, de l'enthousiasme du bien et de l'admiration du beau.

Supposez, au contraire, ces grandes chrétiennes dont nous parlions tout à l'heure, ces femmes qui ont mis de bonne heure du sérieux dans leur esprit par les fortes études de leur seconde éducation. D'abord elles ont conservé sur leurs enfants, même éloignés, une influence que l'absence n'a pu détruire par ce que la tendresse que leur portent ces chers absents est mêlée d'estime. Elles suivent leurs progrès, qu'elles comprennent, qu'elles peuvent apprécier. En outre, il est impossible que la solidité de l'esprit rehaussée par la sagesse de leur conduite n'exerce pas à la longue une influence sur celui qui a le bonheur de trouver sous son toit un de ces anges du conseil, dont les avis sont des traits de lumière dans les affaires difficiles. Avec ce goût des choses sérieuses que les femmes dont nous parlons ont contracté de bonne heure, rien de ce qui intéresse les esprits élevés et les cœurs généreux ne saurait leur être indifférent. Il y a donc, même au delà du foyer de la famille, un intérêt pour elles dans la vie. Les grandes causes, les grandes idées, les grandes questions, les grandes œuvres, les occupent, les captivent, les transportent. Elles ont pris de bonne heure le goût du vrai et du beau, elles n'ont pas besoin des romans pour distraire leur imagination, plus fortement, plus noblement occupée. Pourquoi les femmes de notre temps, initiées par les lectures de leur jeunesse à l'histoire, n'aimeraient-elles pas leur pays, comme l'ont aimé ces nobles filles de Saint-Cyr, qui portaient le deuil de nos désastres après Malplaquet, et faisaient monter vers Dieu leurs ferventes actions de grâces, après la victoire de Denain, qui sauva la France? Ne sont-elles pas, comme les hommes, de leur temps, de leur pays? N'ont-elles pas, comme nous, une âme capable d'admirer le beau, cette splendeur du vrai, de pénétrer le vrai et de goûter le bien.

C'est ainsi qu'elles arriveront à réaliser l'idéal que M. Jules Simon faisait apparaître dans son discours, mais sans indiquer les moyens véritables de l'atteindre. Ainsi, en effet, elles deviendront « les compagnes intellectuelles de leurs maris, les véritables institutrices de l'esprit humain, les inspiratrices, sinon les auteurs, des grandes œuvres. » J'ajouterai qu'elles rasséréneront l'atmosphère du foyer, et qu'elles relèveront à la fois le niveau de la famille et de la société.

Alexis de Tocqueville avait fait cette remarque avant moi : « Rien ne m'a plus frappé, écrivait-il à madame Swetchine, dans l'expérience déjà assez longue que j'ai faite des affaires publiques, de l'influence qu'exercent toujours les femmes en cette matière : influence d'autant plus grande qu'elle est indirecte. Je ne doute pas que ce soient elles surtout qui donnent aux nations un certain tempérament moral qui se manifeste ensuite dans la politique. Je pourrais citer nominativement un grand nombre d'exemples qui achèveront d'éclaircir ce que je veux dire. J'ai vu cent fois dans le cours de ma vie des hommes faibles montrer de véritables vertus publiques, parce qu'ils avaient rencontré à côté d'eux une femme qui les avait soutenus dans cette voie, non en leur conseillant tel ou tel acte particulier, mais en exerçant une influence fortifiante sur la manière dont ils devaient considérer en général le devoir ou même l'ambition. »

Si l'on objectait que je n'ai parlé jusqu'ici que des femmes destinées à exercer dans la famille et la société l'influence de l'épouse et de la mère, je répondrais que

celles à qui ces fonctions doivent manquer ont une raison de plus d'affermir par la religion et par l'étude leur intelligence et leur cœur et de se créer un intérêt dans la vie. Pourquoi ne seraient-elles pas aussi de leur temps, de leur pays? Pourquoi, comme ces illustres chrétiennes des temps passés, n'apporteraient-elles pas les ressources d'un esprit habitué aux choses sérieuses, à ces œuvres que le christianisme multiplie selon les besoins des sociétés, et ne se donneraint-elles pas, en adoptant les souffrances et les misères, la famille qui leur manque? Et puis la famille ne manque presque jamais complétement. A côté du type de la femme et de la mère, il y a le type si doux et si pur de la sœur dont nous trouvons la suave et charmante réalisation dans deux des figures les plus touchantes de notre histoire, Madame Isabelle de France, auprès de Louis IX, le saint roi, Madame Élisabeth de France, auprès de Louis XVI, le roi martyr.

ALFRED NETTEMENT.

— La fin prochainement. —

LA CHRONIQUE A L'EXPOSITION DE 1867

INAUGURATION

Le *Moniteur* du 31 mars annonçait que l'empereur ouvrirait l'Exposition internationale le 1er avril, à deux heures précises. Le public croyait le contraire; le public a eu tort et le *Moniteur* a eu raison.

Quoique le parc fût loin d'être terminé et que le palais n'eût pas, à beaucoup près, ses salles remplies et ses vitrines meublées, on ouvrait à midi les portes au public disposé à payer vingt francs pour voir une œuvre inachevée, une exposition à l'état d'ébauche.

Dans combien de temps aura-t-on fini? je n'en sais rien, mais j'entendais ce matin même un exposant affirmer qu'il n'étalerait ses produits que le 15 mai; et voici pourquoi. En 1862, à Londres, il avait envoyé d'avance de superbes échantillons de matières complétement nouvelles; c'était de la céramique où les couleurs tendres atteignaient des teintes d'une douceur encore inconnue. Or qu'arriva-t-il? Dix jours après, un autre fabricant envoyait des produits semblables et, à la fin du mois, l'inventeur, au lieu d'avoir le privilége de son invention, se trouvait en concurrence avec quatre maisons de céramique. Cet exemple pourrait bien expliquer pourquoi les exposants ne se pressent pas davantage; sans compter les mécontents qui refusent de prendre possession des places qu'ils ont payées, au moins en partie, mais dont ils ne veulent plus dès qu'ils les voient. Tous voudraient la meilleure place; or il est facile de comprendre que, dans un bâtiment dont toutes les surfaces sont courbes, s'il y a quelques places privilégiées, il y en a aussi de désavantageuses.

Heureusement la partie française avait été poussée avec une ardeur toute patriotique dans les derniers jours de mars. Tous les efforts avaient été réunis pour que le soleil, en se levant le 1er avril, n'eût à éclairer que des œuvres terminées. Il n'y a pas jusqu'au Trocadéro qui, dans son zèle, a fait semblant d'être achevé. Les amours-propres des gros bonnets étaient en jeu; des ordres supérieurs avaient été reçus; il fallait ouvrir et l'on n'avait pas oublié la célèbre formule: « Si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, ça se fera. »

— La grande difficulté, me disait l'architecte d'une des principales constructions du Champ de Mars, est de trouver des ouvriers. J'ai dans ce moment (31 mars) quatre maçons, onze menuisiers et dix-sept peintres; avec le quintuple, je pourrais à peine marcher. Mais voici ce que font les ouvriers: les décorateurs veulent vingt-cinq francs par jour. Quoique la somme soit exorbitante, la nécessité, qui n'a pas de loi, fait qu'on ne marchande pas et qu'on leur alloue ce qu'ils demandent. Ces ouvriers travaillent deux heures, et exigent un à-compte de dix francs sur leur journée; ils s'en vont au café et.... ne reviennent pas. Ce n'est certainement pas leur intérêt..... mais que puis-je faire? En chercher d'autres? C'est recommencer avec les mêmes ennuis. Dieu merci, je me hâte de le dire, tous les ouvriers n'ont pas agi ainsi.

Ce sont ces diverses raisons qui ont empêché la commission d'offrir, aux privilégiés et au public à vingt francs, une œuvre achevée. Si vous ajoutez que le temps n'a favorisé en rien les constructions et que la date fixée pour l'ouverture était d'un choix malheureux, parce que la saison n'était pas assez avancée, vous aurez une juste idée des bâtons mis dans les roues du char auquel étaient attelés la commission impériale et les divers entrepreneurs.

Malgré tant d'obstacles, on a eu raison de croire que remettre l'ouverture du palais à quelques semaines de là ferait le plus mauvais effet et jetterait un discrédit irréparable sur l'exhibition tout entière.

Le 1er avril, dès le matin, une masse compacte de sergents de ville, de gardes de Paris et de soldats garnissait tous les abords du Champ de Mars, afin d'en défendre l'entrée à tous les curieux qui n'étaient ni payants, ni exposants, ni invités. Dire toutes les plaintes qui se sont élevées contre la sévérité des consignes serait une œuvre de trop longue haleine. Qu'on pardonne cette simple mention à l'un de ceux qui ont souffert de cette sévérité. Des ingénieurs fort connus ont été vus errants de porte en porte; c'est ainsi que les ombres, qui n'avaient point l'obole réclamée par le vieux Caron, demeuraient sur les bords du Styx. On parle même de la déconvenue de l'ingénieur en chef des promenades de Paris qui, se présentant pour entrer dans le parc, *tanquam in rem suam*, s'est vu éconduire au nom d'une consigne inexorable.

Voici, du reste, une anecdote qui donnera une idée de la manière dont toutes les entrées étaient gardées.

Il existe, on se le rappelle, un cercle international situé près du pont d'Iéna. Dans ce cercle, on doit donner ou plutôt vendre à dîner, à tous les membres qui en font partie. A sept heures du matin, les cuisiniers, marmitons, aides, etc., arrivaient processionnellement par le pont d'Iéna avec tous les ustensiles nécessaires à leur art. Ils voulurent entrer, mais... ils manquaient de laisser-passer; ils durent donc bivouaquer trois heures; après quoi, on parvint, à force de parlementer, à faire comprendre aux gardiens des portes qu'il n'y a pas de cuisine sans cuisiniers.

A deux heures, avec une exactitude exemplaire, le cortége impérial arrivait en voiture à la porte du palais située en face du pont d'Iéna, où il était reçu par la princesse Mathilde, par le comte de Flandre, le prince d'Orange, le duc de Leuchtemberg et les membres de la commission générale. Il s'est dirigé vers le Palais en passant sous l'immense *Velum* vert parsemé d'abeilles d'or qui, le lendemain, a été pénétré et détérioré par la pluie. La musique militaire saluait l'arrivée du cortége en jouant un brillant morceau d'ouverture. L'empereur, accompagné de l'impératrice, parcourut la plate-forme située dans la grande galerie des machines, en commençant par traverser la galerie des arts usuels français, belges, prussiens, pour terminer cette rapide exploration par une visite aux machines anglaises. Dans chaque secteur correspondant aux différentes nations, se trouvaient les commissaires des divers pays. Le cortége impérial était formé des députations des grands corps de l'État et des officiers et dames du palais et de la Commission de l'Exposition.

Quand on passait devant les divers pays, on s'arrêtait un instant pour la présentation des commissaires délégués. Devant la section hollandaise un orgue gigantesque a vociféré sur ses formidables jeux l'air de la reine Hortense : *Partant pour la Syrie*. Quand le cortége est arrivé à la section chinoise, une musique du pays (cinq ou six artistes) a joué un air d'une belle monotonie composée, je crois, de ces notes : *do, ré, mi, fa, mi, ré, do*. De temps en temps, des sons plus aigus accompagnés de chapeaux chinois venaient relever la fadeur de ce ragoût musical servi par les virtuoses du Céleste-Empire. Les assistants se demandaient d'où venaient ces accords équivoques, et les attribuaient d'abord à une machine mal graissée, car toutes les machines en mouvement chantaient la grande chanson du travail.

Aussitôt la musique française a repris pour faciliter la comparaison entre les mélodies des deux pays.

L'empereur est sorti du palais après avoir traversé la galerie des machines anglaises et, suivi du même cortége, a fait quelques pas dans la partie française du parc. Après quoi, il est venu se reposer quelques minutes seulement dans son pavillon. A quatre heures moins vingt minutes, la cérémonie était terminée et les voitures de la cour reprenaient le chemin des Tuileries.

En apparence, l'ouverture de l'Exposition universelle, favorisée par un temps superbe, était faite. Mais sur le passage de l'empereur, on n'avait pas même eu le temps de faire disparaître tous les échaffaudages. Il faut encore deux ou trois semaines pour que l'on puisse voir une œuvre complète. Les expositions les plus avancées, après l'exposition de la France, sont celles de l'Angleterre et de la Belgique. Cependant déjà le parc attire l'attention par ses constructions curieuses ; le palais de l'Isthme de Suez avec son immense diorama, le plan en relief de la basse Égypte et du canal qui unit la Méditerrannée à la mer Rouge ; le palais du bey de Tunis avec son perron en marbre, ses fontaines jaillissantes ; le palais du Maroc avec ses lions, les bains turcs, la fabrique d'opium de la Chine et le théâtre chinois ; la pagode indienne. Quelques-uns des visiteurs ne seront pas un des spectacles les moins curieux de l'exposition ; on parle de la visite prochaine du roi de Bonny, dont le royaume est situé au nord de la Guinée, entre le Niger et l'un de ses affluents. Ce roi et sa cour ont renoncé depuis à peu près vingt ans à l'anthropophagie ; mais son peuple a conservé la tradition de la cuisine nationale. Crainte d'une tentation rétrospective, je crois qu'il sera prudent de faire déjeûner S. M. Noire, avant chaque visite, à un des nombreux restaurants dont est flanqué le Palais ; ce qui permettra d'écrire sur l'affiche : *les lions du Maroc et S. M. le roi de Bonny ont déjeûné ce matin.*

P.-S. On ne s'étonnera pas, après ce que nous venons de dire que les premiers jours qui ont suivi l'inauguration, l'affluence des visiteurs n'ait pas été considérable. Il faut encore un peu de temps avant que les huit portes qui donnent accès dans le Champ de Mars transformé, la porte d'Iéna, dite porte d'honneur, malgré son aspect peu monumental, la porte de l'École-Militaire, la porte Saint-Dominique, la porte La Bourdonnaye, la porte Rapp, côté est du Champ de Mars, qui sera probablement la plus assiégée parce qu'elle s'ouvre devant les visiteurs venant des profondeurs de Paris par le quai d'Orsay et le pont de l'Alma ; les portes Kléber, Desaix, Suffren, côté ouest, laissent passer les multitudes qui viendront plus tard.

Alfred Nettement fils.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PÉRISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Portrait de Monseigneur Pavy.

MONSEIGNEUR PAVY, ÉVÊQUE D'ALGER

Monseigneur Pavy, évêque d'Alger, mort dans cette ville, le 16 novembre 1866, est un des hommes les plus remarquables de notre époque. Également distingué par l'esprit et le cœur, il réunissait tout ce qui honore l'homme, le chrétien, le prêtre, l'évêque. Il est une des gloires les plus pures de l'épiscopat français. Appelé à succéder à Mgr Dupuch, sur le siége d'Alger, il a tiré de la ruine cette Église renaissante et en a fait, par les immenses développements qu'il lui a donnés, non-seulement un, mais trois beaux diocèses. Ses vingt ans d'administration en Algérie laisseront des traces impérissables. Son nom ira à la postérité comme le symbole de toutes les grandeurs.

A-t-on jamais vu un esprit plus prompt, une parole plus incisive, une conversation plus aimable? Il est donné à ceux qui l'ont fréquenté de redire comme il savait s'accommoder à ses interlocuteurs et les intéresser, parlant sciences avec les savants, affaires avec les hommes de négoce et bégayant sans peine avec les enfants. Il avait pour ces derniers même un amour de prédilection. Souvent on le voyait converser avec eux des heures entières; il piquait leur curiosité par des récits, des anecdotes à leur portée, soutenait leur attention par l'expli-

cation des objets présents à leurs regards, enfin s'oubliait tellement avec ces petites créatures, qu'elles oubliaient elles-mêmes, à leur tour, leur enfance, en voyant un si grand prélat les élever ainsi jusqu'à lui.

C'est cet attrait pour les enfants qui lui a fait établir son séjour au petit séminaire de Saint-Eugène, où il vivait au milieu de la jeunesse. Le bruit de la cloche, la marche bruyante des élèves dans les corridors, leurs cris en récréation, loin de distraire son esprit de ses graves préoccupations, le reposaient et le réjouissaient. C'est là qu'il a composé ses ouvrages les plus sérieux, en particulier son esquisse sur la souveraineté temporelle du Pape.

D'une tendresse de cœur égale à son génie, il se prêtait à toutes les personnes qui venaient lui confier leurs peines. Il les accueillait avec complaisance, les encourageait, leur donnait des conseils, les aidait de son influence et prenait une telle part à leur position qu'elles se retiraient toujours consolées, plus fortes et bénissant Dieu de leur avoir donné un pareil évêque. Pour qui connaît les secrets de la vie humaine, et, en particulier, ceux d'un pays nouveau comme l'Algérie, le nombre des affligés n'est pas un mystère. C'est tout le monde, du petit jusqu'au grand, qui a des moments d'angoisses, et qui va demander, dans ses heures mauvaises, lumière, appui, consolation, à l'homme de Dieu. Qu'on juge par là de l'affluence des visiteurs, qui venaient chaque jour déposer, dans le cœur du charitable évêque, leurs douleurs.

De même que les peines d'autrui le trouvaient compatissant, les joies de chacun éveillaient en lui une sympathique émotion. Une naissance, un mariage, un événement prospère dans une famille, le rendaient heureux; il s'en expliquait en termes qui ne pouvaient laisser de doutes sur la sincérité de ses sentiments. On aurait dit que tous ses diocésains vivaient avec lui d'une vie de famille, tant il avait à cœur les intérêts de tous.

Ses amis étaient nombreux. Il en comptait dans toute l'Europe et dans toutes les positions sociales. Le deuil général que la nouvelle de sa mort occasionna l'a bien prouvé; ce qui le prouve de la manière la plus éclatante, c'est que, dans son universalité, cette mort a été pour chacun comme un deuil domestique.

Mgr Pavy avait une foi vive. Il croyait aux grandes vérités révélées avec l'ardeur et la simplicité d'un enfant. Cette facilité avec laquelle il soumettait son jugement aux décisions de l'Église et acceptait l'intervention d'en haut dans les choses de ce monde, aurait de quoi étonner dans cette grande intelligence, si on ne savait que de même qu'un demi-savoir éloigne de Dieu, une pleine science y ramène, y attache. Tous les matins, avant d'offrir le saint sacrifice, il faisait à haute voix la méditation dans sa chapelle. Sa famille et les sœurs de l'établissement y assistaient. Il montait ensuite à l'autel avec une piété angélique. La dernière nuit de Noël qu'il célébra, en 1865, il éprouva à la consécration une telle émotion, que l'assistance s'en aperçut. Une personne présente lui ayant dit après la messe : « Mon père, qu'aviez-vous donc aujourd'hui à l'autel? En vous voyant, on aurait dit un séraphin. » Il se contenta de répondre : « Je n'ai jamais éprouvé autant de bonheur, depuis mon ordination. » Aux diverses heures de la journée, on le voyait dire son bréviaire et réciter de nombreux chapelets dans l'allée de son petit jardin. Il priait en marchant au milieu des orangers, des pistachiers, des arbres de Judée, qui lui faisaient abri, des roses, des pervenches, des hibiscus qui parfumaient son chemin, au-dessous d'une épaisse voûte de fleurs de Bougainville, dont la beauté le ravissait et le remplissait d'une tendresse reconnaissante pour le Créateur. Tous les soirs, il s'acheminait vers Notre-Dame-d'Afrique. Réciter une prière dans la chapelle provisoire et voir monter une nouvelle assise à l'édifice définitif étaient pour lui une joie douce et sainte. Les moments où le travail se ralentissait le faisaient souffrir. Il avait une hâte ardente de couronner l'œuvre, ne pensant pas que cette heure serait aussi le terme de sa vie. Ajoutons que c'est au pied du Saint-Sacrement qu'il puisait ses inspirations dans les difficultés, au Saint-Esprit qu'il demandait par un *Veni sancte* des lumières dans ses doutes. Quand il avait fait une lettre importante, il avait coutume de la bénir avant de l'envoyer, afin de lui assurer pour son succès la protection divine.

En arrivant en Afrique, Mgr Pavy trouva, à côté des Arabes et des Juifs, des chrétiens qui n'étaient, la plupart, dignes de ce nom ni par leur foi ni par leur moralité. La révolution de 1830, dont l'esprit fut si mauvais, avait détourné le sens de la conquête et mis en Algérie l'impiété à l'ordre du jour. Si, de 1830 à 1846, il avait eu une amélioration, elle était peu sensible. Que faire, donc, pour ramener les esprits et changer les mœurs? Il fallait regarder le pays comme une mission, et que l'évêque se regardât lui-même comme un missionnaire. C'est là ce que fit le second évêque d'Alger. Il parcourut son vaste diocèse, prêchant, confessant, reconstituant la famille chrétienne par l'administration du sacrement de mariage. Alger, Oran, Blidah, Constantine, Philippeville, Bône, les points éloignés comme Sétif, Batna, Teniet-el-Hâad, l'ont vu tour à tour dans l'exercice de ce saint apostolat. Sa parole brillante, énergique, riche de savoir et d'émotion, pénétra peu à peu dans les esprits. On admirait d'abord le talent de l'évêque; on s'attachait à sa personne; on finissait par céder à la grâce et aux instances de son zèle, en renonçant au péché. Qui donc pourrait comparer la moralité actuelle de l'Algérie avec celle d'autrefois; son esprit de religion d'aujourd'hui avec l'indifférence, pour ne rien dire de plus, des premiers temps, sans éprouver un sentiment d'admiration pour Dieu, dont le bras n'est pas raccourci, et de profonde reconnaissance pour les hommes qui ont travaillé cette terre, tout spécialement pour Mgr Pavy, l'âme de ses prêtres, le premier comme le plus grand apôtre de l'Algérie?

Ce zèle ne se bornait pas à son diocèse; où qu'il allât, ce zèle le suivait. Il compatissait surtout à l'état des hommes de science, dont la sincérité ne lui paraissait pas contestable, et dont, pour cela même, l'erreur lui semblait plus digne de commisération. C'est à ce sentiment qu'on doit la réponse qu'il fit dans l'église de Cannes, à M. Cousin : réponse dont le journal l'*Union* s'est fait naguère l'interprète. L'évêque et le professeur s'étaient connus longtemps auparavant, ce qui explique le ton de leur langage. Mgr Pavy prêchait donc dans la principale église de Cannes; il disait avec son éloquence ordinaire le nombre des esclaves rachetés par les ordres religieux des Trinitaires et de la Merci, les milliards dépensés par eux à cette sainte œuvre; puis, montrant que la sainte Vierge avait inspiré leur fondation, soutenu leur courage, fait tomber dans leurs mains les aumônes de la chrétienté et rendu des milliers d'ancêtres aux familles d'aujourd'hui, il en concluait à juste titre que l'Europe chrétienne devait élever sur le littoral africain, conquis par nos armes, un monument de reconnaissance à la grande libératrice. M. Cousin se trouvait présent à cette prédication. Après le sermon, au moment où l'évêque se présenta à lui pour la quête, il lui remit son offrande et lui dit gracieusement :

— Monseigneur, je viens d'entendre Bossuet.

Mgr Pavy, qui avait cité dans son discours un passage de Bossuet, répondit :

— J'ai, en effet, cité Bossuet.

M. Cousin insista et dit :

— Non, non; ne vous défendez pas; c'était Bossuet d'un bout à l'autre.

— Vous êtes trop aimable, répliqua l'évêque d'Alger; je ne puis qu'être infiniment flatté de ce que vous me dites de bienveillant. Mais combien je serais plus heureux si à la conquête de votre esprit je pouvais joindre celle de votre âme! Ah! elle m'est bien chère, cette âme. Il faut enfin répondre à l'appel de Dieu[1], en finir... Je prierai pour vous.

M. Cousin mourut quelques jours après Mgr Pavy. En apprenant la mort du grand évêque, aura-t-il rappelé à son souvenir la pieuse invitation de Cannes? Dieu seul le sait.

L'Église d'Afrique était à créer tout entière. Elle ne pouvait l'être qu'au moyen du budget; les colons étaient pauvres et peu disposés pour la religion. Or, le budget de l'État, tout considérable qu'il est, ne s'ouvre que difficilement aux besoins religieux. Et puis, que de rouages à faire mouvoir avant d'arriver au succès! Agrément des préfets, agrément des conseils municipaux, agrément du gouverneur général, agrément du ministre, vote du Corps législatif. Voilà par où il faut passer pour arriver à la création d'une seule paroisse algérienne; ajoutez l'avis de l'inspecteur et la sanction du recteur de l'académie d'Alger, pour celle d'une école religieuse. Il est facile de voir quelle souplesse d'esprit réclame l'administration d'un diocèse en Algérie. Les actes de Mgr Pavy et sa correspondance nous montrent combien il était à la hauteur de ce ministère et l'homme de la situation. Avec quel art il présentait les affaires! Comme il savait choisir les moments! Quelle connaissance des hommes et des choses! Il se gardait bien de demander le beau ou l'agréable, il ne réclamait que le nécessaire, se contentant de peu pour commencer et laissant à l'avenir le soin de compléter et d'achever. Sans jamais laisser fléchir l'autorité qu'il portait dans les mains, il se montrait conciliant; apaisant les conflits, cherchant surtout à les prévenir. Il correspondait avec le ministre, le gouverneur général, trois préfets, trois généraux de division, et un assez bon nombre de généraux de brigade; pendant vingt ans, il n'a eu de sérieuses difficultés avec aucun. Tous concouraient à l'œuvre de Dieu, sous sa puissante initiative. Aussi a-t-il mené avec bonheur les affaires de l'Église d'Alger et préparé, comme on le sait, la nouvelle province ecclésiastique qui vient d'être créée.

Mgr Pavy vivait de la vie générale de l'Église, la distance, l'immensité et les besoins de son diocèse ne l'empêchaient pas de prendre part aux luttes religieuses du continent. Nul plus que lui n'a pris en main la cause du Saint-Père et ne l'a défendue avec plus d'éclat dans ces temps malheureux. Il a parlé, il a écrit avec une vigueur tout apostolique, comme le Saint-Père en rend témoignage dans le beau bref qu'il a adressé à M. l'abbé Pavy, son frère. Le livre de l'évêque d'Alger sur la souveraineté temporelle du Pape fait autorité; il a mérité une note laudative dans la collection des travaux de l'épiscopat, en faveur du saint-siége, éditée à Rome, et donnée aux évêques réunis, en 1863, pour la canonisation des martyrs du Japon.

Cette grande fête nous rappelle un trait qui montre la vivacité d'esprit de Mgr Pavy et sa piété filiale envers le vicaire de Jésus-Christ.

On sait qu'après les cérémonies religieuses, un grand dîner fut offert, dans les salles du Vatican, aux évêques réunis à Rome. Il fallut dresser d'immenses tables pour placer ces trois cents convives et que tout fût disposé avec cette parfaite convenance dont Rome a le secret. Pie IX, sur une estrade un peu plus élevée, contemplait avec une indicible satisfaction ces nombreux représentants de l'Église catholique, venus à lui de tous les points du globe et qui rappelaient, dans ce moment, agrandie et développée, la dernière cène de Notre-Seigneur, mangeant avec ses apôtres. « Quelles belles tables! s'écria-t-il en étendant son regard; qui donc pourra se faire entendre aux convives les plus éloignés? » Personne ne répondant : « Celui-là seul, Saint-Père, répliqua l'évêque d'Alger, dont la voix arrive jusqu'aux

[1] Quelques années auparavant, à Paris, dans un grand dîner où se trouvaient M. Cousin, l'évêque d'Alger et son vicaire général, M. Cousin dit à ce dernier, en s'inclinant vers lui au milieu du repas : « Monsieur l'abbé, plus je vais, plus je vois qu'il n'y a de solide que les choses de la foi. »

extrémités de l'univers. » A ce mot, Pie IX sourit avec grâce et dit : « Cet évêque d'Alger, il a toujours de l'esprit. »

Enfant de l'Église de Lyon et élevé à l'ombre de Notre-Dame de Fourvières, Mgr Pavy voulut doter l'Afrique d'un pèlerinage qui rappelât le sanctuaire vénéré, objet de son amour, et son ambition était d'égaler, sinon de surpasser, par la beauté de l'édifice qu'il méditait de construire, les chapelles les plus renommées de France. Il choisit donc entre son grand et son petit séminaire, à une faible distance d'Alger, une colline, qui se détache comme un contrefort du Boudzaréah et dont les pieds toujours verdoyants baignent dans la mer; c'est là, sur son sommet, en regard de la France, qu'il jeta les fondements de ce monument, si connu aujourd'hui sous le nom de Notre-Dame d'Afrique. Quels sacrifices, quels travaux, quelles sublimes abnégations, ne s'imposa-t-il pas pour mener à bonne fin cette œuvre capitale? Pendant dix ans, le monde entier a retenti de ses chaleureux appels. L'Algérie et la France l'ont vu, l'ont entendu; il allait de ville en ville, prêchant sa Mère du ciel et quêtant pour elle. Les dons n'ont pas manqué à son zèle; grâce aux charités de l'Algérie et de la France, il a pu faire le gros œuvre, élever la glorieuse coupole et planter sur son sommet la croix resplendissante. Mais hélas! tant de préoccupations, de voyages, de fatigues de tout genre, ont fini par briser cette existence si forte. Au fur et à mesure que l'édifice montait, il déclinait lui-même, et ce fut, comme presque toujours, au moment où il couronnait son œuvre, qu'il descendait dans la tombe, victime de sa piété filiale envers Marie.

Mgr Pavy a merveilleusement profité de ce temps de malaise, qui précéda ses derniers moments, pour se préparer à la mort. Cette idée de la mort était devenue la compagne de toutes ses heures. Il en parlait sans cesse. En même temps, il mettait ordre à ses affaires temporelles et à celles plus importantes de son âme. Néanmoins comme ses douleurs n'étaient pas extrêmes et que son esprit jouissait de toute sa liberté, il espérait arriver au printemps et aller chercher à Vichy un remède à son mal. Mais les hommes de l'art avaient parlé. Son entourage n'attendait plus qu'une catastrophe, moins proche cependant. Comme, suivant les médecins, on avait encore du temps et que, du reste, il est bon de prendre certaines précautions en pareilles circonstances, le confesseur du vénérable malade lui proposa de communier de la main d'un prêtre, qui dirait la messe dans sa chambre, lui faisant envisager cette communion comme un acte de dévotion.

— J'ai bu trois fois cette nuit, répondit monseigneur, et vous me proposez de communier !

— Mais, monseigneur, répliqua le confesseur, l'état de votre santé vous permet peut-être.....

— C'est bien, reprit Mgr Pavy, qui avait tout compris; on ne fera pas chez moi les choses sans moi et contre moi; sachez que je veux mourir en évêque!

Aussitôt il fit appeler le médecin de sa confiance et lui dit :

— Un évêque ne craint pas la mort. Docteur, parlez-moi franchement. Combien de temps ai-je encore à vivre?... Ai-je quarante-huit heures? et puis-je espérer posséder encore à ce moment mes facultés d'esprit pour recevoir dignement les derniers sacrements?

Le médecin répondit les yeux pleins de larmes :

— Tout me fait croire, monseigneur, que vous irez plus loin; quoi qu'il en soit, vous serez certainement en parfait état dans quarante-huit heures pour recevoir les sacrements.

— Merci, docteur, faites venir mon frère maintenant.

Le frère de monseigneur étant alors entré dans sa chambre, l'illustre malade lui dicta lui-même une lettre d'invitation au chapitre, aux communautés, aux associations religieuses, à la commission de Notre-Dame d'Afrique, pour qu'on eût à assister à la cérémonie dont il fixait lui-même l'heure et les moindres détails. Impossible de dire avec quel soin il se prépara à ce grand acte, quelle ferveur l'animait, par quels soupirs il appelait, dès la veille, son Sauveur. « Demain, disait-il aux personnes de son entourage, demain le grand jour! » Ce lendemain arriva. L'évêque d'Alger s'était fait revêtir, sur son lit, où il était à demi couché, de son surplis, de son camail, de l'étole. Déjà la foule avait pénétré dans l'appartement qu'il occupait, lorsque Notre-Seigneur, précédé des chanoines portant des flambeaux allumés, fit son entrée. « La paix à cette maison et à ceux qui l'habitent! » dit l'officiant. Il récita ensuite les prières d'usage et administra l'auguste malade, alors plus au ciel que sur la terre. La cérémonie achevée, Mgr Pavy prit sa barette de la main gauche, et, se soulevant un peu, il adressa au clergé présent et à l'assistance les mémorables adieux que tout le monde connaît. Non, jamais il ne fut plus éloquent, plus vraiment grand qu'à ce moment suprême. Tout le monde pleurait, mais tout le monde admirait cette incomparable présence d'esprit, ce courage devant la tombe, et, s'il faut le dire, cette parole si brillante jusque dans les ombres de la mort. Ce fut le plus beau moment de sa vie et son véritable triomphe!

Ce spectacle fit une impression immense. « Quelle force! s'écriaient les uns. Cette mort vous donne la foi, » disaient les autres. Tous, chrétiens, juifs, musulmans, vinrent contempler l'illustre défunt sur son lit de parade. Pendant huit jours, l'évêché ne désemplit pas. « Nous avons perdu notre père! » répétait-on de toutes parts. Ce sentiment de regret filial, la population d'Alger voulut le manifester à ses funérailles. Ce jour-là la ville entière fut sur pied accompagnant respectueusement la dépouille mortelle de son évêque. Quand le corps fut enlevé à ses yeux pour être déposé dans le caveau de la cathédrale, elle éprouva un vide immense. Elle comprit mieux qu'elle avait perdu en lui sa gloire et son plus ferme appui.

L. C. P.

UNE HISTOIRE INTIME

(SECONDE PARTIE.)

(Voir p. 162, 179, 198, 219, 235, 250, 262, 282, 290, 319, 348, 356, 371, 387, 412, 429 et 439.)

Ma cousine Zoé a reçu ce matin une lettre dont le contenu m'intrigue fort. D'abord elle a étudié longuement l'écriture de l'adresse qu'elle déclarait ne pas reconnaître, puis elle l'a ouverte et a couru à la signature et s'est mise à rire en me regardant. Nous étions à table, et Matthieu, que j'ai dressé tant bien que mal au service, a déposé en ce moment devant elle l'œuf par lequel commence quotidiennement son déjeûner. Ma respectable cousine a pour sa santé de si délicates attentions, qu'elle ne laisserait pas pour une affaire ordinaire refroidir un œuf à la coque. C'est pourtant ce qui est arrivé. Elle a lu sa lettre, elle l'a relue, toujours en me lançant des œillades qui ont fini par éveiller ma curiosité, et puis elle s'est mise à déjeûner avec un air des plus satisfaits. Elle ne me cachera pas longtemps ce secret, car tout secret lui pèse.

Mon père a été légèrement indisposé. Je me suis déraisonnablement inquiétée, et j'éprouve je ne sais quelle vague tristesse qui me donne une étrange souffrance. Le médecin m'a cependant affirmé que cette indisposition ne laisserait pas de traces.

Ma cousine Zoé nous quitte. Occupée de mon père, j'ai dû la laisser seule bien souvent, et le spleen l'a saisie. « Décidément la campagne porte à la tristesse, » m'a-t-elle déclaré ce matin. Un de ses rhumatismes s'est fait sentir, et elle a pris en grippe notre ruisseau et ses brumes légères. Après s'être beaucoup plainte de ce brouillard malsain, elle nous a dit qu'elle partirait après-demain.

Une autre lettre est arrivée à ma cousine Zoé, elle a différé son départ de quelques jours, et le grand secret m'a été enfin révélé. M. Jules Deblin daigne de nouveau jeter les yeux sur moi et lui demande de préparer les voies à la demande qu'il a l'intention d'adresser prochainement. Ma cousine ne met pas mon acceptation en doute et prend mon père à témoin de tous les avantages de cette alliance. Mon père reste grave et me laisse une entière liberté.

Ma pauvre cousine Zoé est partie fâchée. Elle ne peut comprendre que, par ce qu'elle appelle un sentimentalisme outré, je refuse un avenir brillant. J'ai eu beau faire défiler un à un sous ses yeux les motifs que j'avais pour mépriser le caractère de cet homme : son premier abandon, sa conduite envers sa femme, ses folies ruineuses, son peu de respect pour la mémoire de Lucile, elle n'a voulu rien entendre. Je suis une sotte, une rêveuse, pas davantage. Mon père et moi nous nous sommes beaucoup divertis de ses plaisantes colères. Son départ n'a pas laissé de vide, et nous jouissons beaucoup de notre solitude actuelle.

Temps orageux et triste, nous nous claquemurons dans notre petit salon le soir. Mon père en ce moment relit les *Études philosophiques sur le Christianisme*, par Auguste Nicolas. Il m'en lit des pages, et nous admirons ensemble le talent consciencieux de l'auteur. On dit que des conversions nombreuses ont été commencées par la lecture de cet ouvrage. C'est certainemeut un des meilleurs à mettre entre les mains des aveugles de bonne foi. Tout homme intelligent doit ouvrir quelque peu les yeux.

Joseph a reçu sa nomination. Il est nommé avec avancement à Vannes. C'est un grand bonheur. D'un coup d'œil, nous avons vu les avantages de cette position nouvelle. Joseph, arraché au climat qui le tue, est placé dans une ville où il a des parents et surtout un collége sûr pour Arthur.

Nous voilà délivrés d'un grand souci, et nous n'aurions jamais osé espérer cela.

Georges et Marie sont partis pour Amélie-les-Bains. Il y a une crainte de rechute, et Marie a immédiatement décidé ce voyage. Elle me l'a dit, sa vie est complétement changée.

De défrichements, de campagne solitaire, il ne peut plus être question. Toutes ses démarches se concentreront sur ce but unique : arracher à la mort ce mari qu'elle aime de toute son âme; vivre là où il lui sera meilleur de vivre, ne se fixer nulle part, et combattre jour par jour, heure par heure, toutes les influences mauvaises. Dieu lui donne du courage, de la patience, et lui laisse l'espoir. C'est beaucoup, mais je ne puis m'empêcher de m'attrister de cet éloignement indéfini. Encore une amie sincère, intime, aimée, qui s'en va. En revenant des Haudiers, avant-hier, j'ai beaucoup pleuré.

J'ai revu Joseph, j'ai embrassé Arthur. Mon beau-frère paraît très-souffrant, mais très-heureux. Il va jeter l'ancre à Vannes et il a déjà écrit au supérieur du collége des Jésuites de cette ville, au sujet de son fils. Il est très-bien décidé à le laisser s'élever là, sous ses yeux. Si les bienheureux voient ce qui se passe sur notre terre, la désolée Louise a dû tressaillir de joie.

Où est le temps où la seule idée de confier son fils aux jésuites irritait tellement son mari?

On dit qu'il n'y a plus de miracles. N'en est-ce point un, qu'un pareil changement? Me voilà à jamais rassurée sur le compte d'Arthur. Son père est devenu un chrétien fervent, éclairé, dont la vie est désormais rivée aux principes éternels du catholicisme. Son corps ne reprendra pas sa vigueur; mais son esprit, qui n'avait

pas encore été atteint, reprend, en quelque sorte, une nouvelle séve.

Il s'occupe beaucoup de l'éducation, en général, afin d'en faire sur son fils une application intelligente. Arthur répond à ses soins. Je l'ai trouvé grandi, l'adolescence vient. Son cœur est excellent, et les choses sérieuses et élevées ont déjà de l'attrait pour lui. Nous avons passé ensemble quelques jours bien heureux, pendant lesquels s'est enfuie cette tristesse vague, qui s'impose parfois à mon cœur et dont je ne puis définir la cause.

M. Deblin a écrit à mon père. Il n'a pas voulu s'en tenir aux dires de ma cousine Zoé. Peut-être aussi lui a-t-elle laissé ignorer ma résolution dans l'espoir que mes idées changeraient... Elles n'ont pas changé.

Nous jouissons des derniers jours de l'été et notre vie est, en ce moment, si parfaitement calme et monotone, que je ne trouve rien à écrire. Il y a des moments où cette monotonie me pèse; il y en a d'autres où je m'y complais. En définitive, qu'importe comment s'écoule la vie, pourvu qu'elle soit devant Dieu ce qu'elle doit être? Tous les philosophes, tous les penseurs, n'en sont-ils pas arrivés à reconnaître cette vérité formulée en si peu de mots par le P. de Ravignan : La vie n'est rien.

J'écris la nuit. Mon sommeil ayant été troublé par je ne sais quel affreux cauchemar, je me suis réveillée comme minuit sonnait au coucou qui mesure le temps aux yeux ignorants de Jeannette. Ce réveil a été le soulagement, je rêvais que mon père était mort. Ma chambre était éclairée par la lune; j'ai cru entendre un bruit inusité au dehors, je me suis levée et, après m'être enveloppée à la hâte de quelques vêtements, j'ai ouvert ma fenêtre et je me suis avancée sur mon balcon. J'ai été fort étonnée d'apercevoir mon père à sa fenêtre. Depuis quelque temps, il ne dort plus et j'ai craint qu'il ne fût indisposé, mais il m'a rassurée; il m'a dit que, ne dormant pas, il s'était levé pour venir admirer l'effet du clair de lune. Notre petite vallée était vraiment charmante à regarder, la rivière étincelait entre les gazons sombres et semblait élever pour nous sa voix harmonieuse, le ciel était magnifique avec ses astres tranquilles et ses gros nuages mouvants.

Mon père et moi, nous nous sommes mis à causer, d'abord de la terre, si merveilleusement belle, et puis du ciel. Depuis quelque temps, mon père me parle souvent du ciel, des espérances en son bonheur infini et durable. Je l'écoutais attentivement, religieusement. Sa voix grave, pénétrante, me causait une singulière émotion de respect, au milieu du silence solennel de la nuit.

Il s'est interrompu tout à coup et m'a dit en riant :

— C'est assez causé au clair de lune, ma fille, je retourne me coucher; toi, vas dormir.

Il a refermé sa fenêtre; moi, j'ai refermé la mienne pour lui obéir, car je me sentais très-éveillée, et je vais écrire à Arthur, jusqu'à ce que l'agitation nerveuse qui m'empêche de dormir soit calmée.

Il m'est impossible de vivre ici sans lui! O mon père, quelle place tu tenais dans ma vie!

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée, un malheur suprême me menaçait et j'en étais providentiellement avertie sans doute, afin que ce malheur ne me trouvât pas dans un de ces états heureux de l'âme qui rendraient le choc plus écrasant. Oh! cette nuit de trouble, d'insomnie, cette nuit où je rêvais qu'il était mort. Rêve affreux, qui n'était qu'une réalité cruelle, car il est mort pendant que je dormais, après cette conversation dont le souvenir m'émeut profondément. Toutes mes pensées, hélas! convergent vers ce souvenir, vers ce réveil provoqué par des cris de désespoir. Quand donc mon oreille n'entendra-t-elle plus ces mots terribles, qui ont fait à mon cœur une plaie profonde, inguérissable : « Monsieur est mort! »

Non, la Maraudière n'est plus qu'un tombeau pour moi. Voilà trois mois que j'y demeure seule pour essayer de me familiariser avec mon chagrin. Il est aussi vivace qu'au premier jour. Une chère ombre ne quitte plus mes pas. Je sais bien que je ne me consolerai jamais, mais il faut que je sorte de cet état d'anéantissement, qui finirait par me tuer. Et si mes impressions sont toujours aussi vives, que sera-ce quand l'hiver m'aura claquemurée dans cette maison solitaire, devant ce foyer où j'oubliais, dans sa conversation affectueuse et si élevée, mon éloignement du monde et la sévérité de ma vie. Je la trouvais sévère. Ah! j'étais ingrate. Quand on est ainsi aimée, quand on a tout à soi un cœur bon, loyal, aimant, que désirer de plus?

Je regretterai la Maraudière, mais ce sacrifice m'est nécessaire. Il est là, visible sous chaque arbre, dans chaque appartement, et mes regrets sont encore trop amers pour que je puisse trouver à vivre ainsi, avec son souvenir, le charme douloureux que fait éprouver la vue des lieux hantés par une ombre bien aimée. Joseph et Arthur sont à Vannes, ils m'écrivent souvent; Marie et Emma pleurent sans cesse avec moi. Toutes ces sympathies versent un peu de baume sur la blessure, mais sont impuissantes à la cicatriser. Il y a pour moi, dans cette mort, plus qu'un irréparable malheur, il y a un bonheur détruit.

Matthieu est venu me chercher ce matin. Il était fort inquiet au sujet d'une jolie perdrix rouge qu'il a trouvée dans les blés il y a quelques jours et qui, tout en paraissant se bien porter, refuse depuis hier toute nourriture. Je suis allée visiter l'oiseau qu'il destine à Arthur, et j'ai vu tout de suite qu'il souffrait. Je l'ai pris et je l'ai examiné. Mes doigts ont bientôt rencontré un endroit douloureux. J'ai dû lui faire violence pour arri-

ver à cette blessure cachée sous l'aile. Il y avait là une plaie presque imperceptible. Je l'ai montrée à Matthieu.

— Un grain de plomb s'est logé là, m'a-t-il dit, j'avais bien cru m'apercevoir qu'elle traînait un peu l'aile. On ne pourra jamais le tirer de là, mais je laverai la plaie, je la soignerai, et la petite bête pourra vivre longtemps quand même.

Les soins qu'il a donnés ont produit un mieux sensible. Ce matin le perdrix avait l'air de se bien porter, mais enfin tant qu'elle vivra elle aura ce grain de plomb dans l'aile.

Mon pauvre cœur a aussi reçu sa blessure, son grain de plomb, qu'aucune main humaine ne pourra extirper. C'est une main divine qui m'a blessée, seule elle peut appliquer le baume.

En quittant la Maraudière, mon intention était d'aller demeurer à Landergast, Emma en avait ainsi décidé. Son mari est rappelé à Paris, me voilà replongée dans mes incertitudes, prête à rester dans ma petite maison et à accepter une vie d'amertume.

Ces contrariétés, en ce moment, me causent une extrême fatigue. Je n'aurais jamais cru, hélas! que mon indépendance me devînt, elle aussi, une source de souffrances.

J'ai reçu ce matin le billet suivant :

« Ma sœur,

« J'apprends le départ de votre amie par elle-même. Votre isolement l'afflige, et votre résolution de rester seule à la Maraudière l'effraye. Je suis aussi affligé et aussi effrayé qu'elle, vous êtes encore si nécessaire, si nécessaire à mon fils. J'aurai donc le courage de vous parler de notre maison, elle vous attend, vous en seriez le charme et la joie.. Mais je connais les objections. Sont-elles donc insurmontables? Ma sœur, je n'oserai jamais vous dire : Devenez ma femme, mais je vous dirai en vous suppliant d'oublier mon indignité, devenez la mère de l'enfant de Louise. Vous savez quel rôle une femme intelligente peut jouer dans l'avenir d'un homme par rapport à ses destinées éternelles!

« Dieu vous inspire une réponse favorable!

« Joseph. »

Cette lettre m'a fait souffrir; mais remplacer ma sœur et même me marier, jamais!

Emma m'emmène à Paris, et, tout en faisant mes derniers préparatifs, je pense à ce qui s'est passé hier. Qu'a-t-il fallu pour faire changer une résolution que je croyais irrévocable? Une larme d'enfant! Joseph et Arthur étaient venus prendre congé de moi. La gravité des circonstances, mon chagrin, l'amitié sincère qui nous unit, ont empêché tout embarras, tout malaise entre nous. Nous n'avons pas fait une allusion à sa demande, à mon refus, et ils allaient repartir, quand Emma m'a fait une observation, qui a fait croire à Arthur que je ne quitterais plus Paris.

Il est devenu très-pâle et il m'a dit d'une voix étranglée :

— Quoi! tu pars pour toujours? Tu resteras à Paris toujours?

— Je l'espère bien, a répondu Emma étourdiment.

Le jeune enfant s'est jeté à mon cou et a éclaté en sanglots.

J'étais violemment émue. Il y a donc encore quelqu'un au bonheur duquel il m'est donné de contribuer.

Joseph est entré. Il a regardé son fils et a baissé tristement la tête. En ce moment j'ai eu pitié de lui. Je me le suis représenté, isolé, souffrant, livré à la crainte de manquer à ce cher enfant dont il est désormais l'unique appui. J'ai pensé à Louise, à mon père. Joseph a deviné que j'étais ébranlée, il s'est rapproché de nous.

— Pour l'amour d'elle et pour l'amour de lui! a-t-il murmuré.

Après un de ces moments de recueillement pendant lesquels on fait le tour de son cœur et de sa conscience, je lui ai tendu la main par-dessus la tête bouclée d'Arthur qui se trouvait placé entre nous deux comme un trait d'union providentiel.

— Pour elle et pour lui, ai-je répondu presque machinalement.

Il m'a pressé la main pour toute réponse, et je lui ai su gré de ne pas témoigner une joie plus vive qui m'aurait blessée en ce moment.

J'ai embrassé Arthur et je lui ai dit :

— Je ne te quitterai pas.

Sa figure est devenue radieuse.

— Ma tante viendra chez nous, à Vannes, papa, s'est-il écrié en courant à son père.

— Faudra-t-il vous attendre? m'a demandé Joseph.

— Non, je vous écrirai de Paris.

Et le lendemain ils sont partis, et je vais partir moi-même. J'ai promis trois mois à Emma. Pendant ces trois mois, je me familiariserai avec ce changement de position.

Je fais de ce mariage un acte de dévouement, et depuis cet engagement qui met un terme à toutes mes irrésolutions, qui fixe ma destinée, je jouis d'une grande paix. Il me semble que j'accomplis, les yeux fermés, la volonté de Dieu. Que Dieu me conduise!

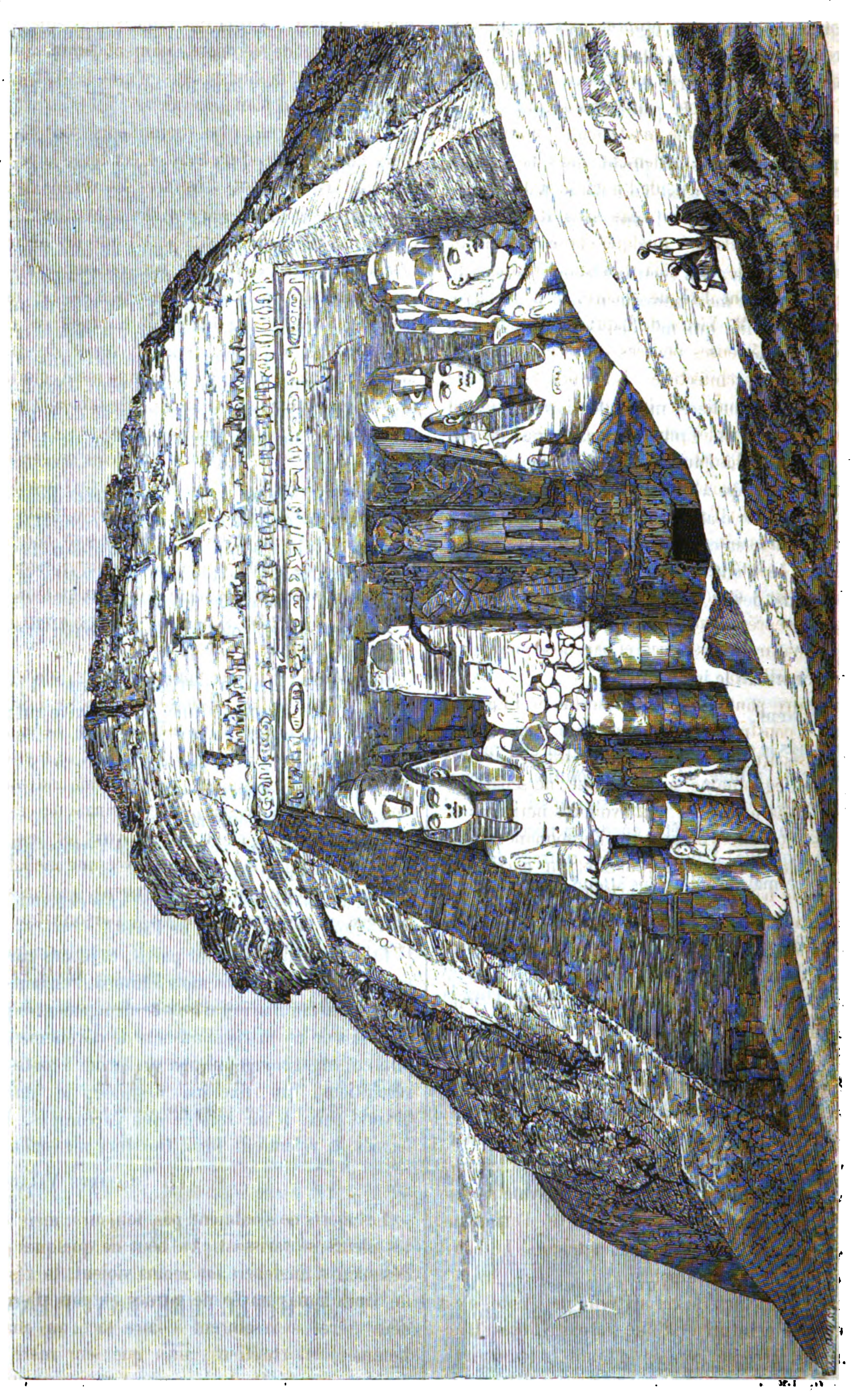
Calixte Valaugut.

— Fin. —

L'ARCHITECTURE ÉGYPTIENNE

C'est dans le livre plein de savantes recherches et d'intuition poétique de M. Victor de Laprade, *le Sentiment de la nature avant le christianisme*, qu'il faut chercher l'explication de l'architecture égyptienne qui

nous étonne par son caractère étrange, ses proportions gigantesques, et à laquelle les spécimens de l'art égyptien



Façade du temple de Sésostris

réunis à l'Exposition de 1867, sous la savante direction de M. Mariette, donnent presque un intérêt d'à-propos.

« L'Égypte, comme l'a dit Ballanche, qui appartient à la même famille d'esprits que M. de Laprade, est une image

de l'Inde, mais une image affaiblie. Tandis que dans l'Inde, rien ne commence, rien ne finit, rien ne vit, d'une existence qui lui soit propre, tout est absorbé dans l'être universel, dans l'être absolu, le règne de la parole et du mouvement commence en Égypte. » Parole symbolique attachée inséparablement à l'image et esclave d'un dogme mystérieux! Mouvement contenu qui tourne perpétuellement dans la grande énigme de la nature, de Dieu, de l'homme et de sa destinée, énigme que l'Égypte agite sans la deviner! Dans l'Inde, le panthéisme a quelque chose de primitif et d'absolu; en Égypte, il a déjà subi une certaine altération, mais cependant il règne encore. « L'art égyptien, comme le dit M. Victor de Laprade, n'est qu'une tradition des mystérieuses pensées du sacerdoce, il est tout entier dans l'architecture. L'Égypte est muette comme ses sphynx; toute sa littérature est peinte et sculptée dans ses temples chargés d'hiéroglyphes qui sont à la fois sa philosophie, sa poésie et son histoire. Le symbolisme est partout, dans l'histoire des arts, mais en Égypte il est l'art tout entier. Les objets n'y sont jamais figurés en vue de leur beauté propre, ou même de leur beauté générale, mais par le sens caché que l'ordonnateur y attache. Le rapport des objets avec les idées qu'ils représentent, leur symbolisme, n'est pas toujours très-naturel, très-direct, et par conséquent n'est pas toujours intelligible. »

L'architecture panthéiste, qui est celle de l'Égypte, n'aspire pas à construire la demeure d'un Dieu personnel; elle ne sépare pas la divinité du temple, pas plus que la religion égyptienne, à son origine, ne sépare l'idée de Dieu de la nature. Il faut avoir ces notions présentes à l'esprit pour comprendre l'ordonnance et la construction des temples égyptiens et en particulier celle du temple bâti par Sésostris (Rhamsès) dont nous plaçons la façade sous les yeux des lecteurs.

M. Victor de Laprade fait remarquer que cette architecture a deux caractères principaux:

Le premier est de n'avoir aucune destination fixe, aucune forme déterminée, et d'exprimer l'impression que produit quelque chose d'infini et de monstrueux comme l'univers lorsqu'on voit dans l'univers un être collectif et confus, formé de la réunion de tous les êtres. Ainsi s'expliquent les proportions colossales et indéterminées de la la façade du temple de Sésostris. C'est une montagne, une colline; la régularité, la symétrie, ne sont pas encore entrées dans l'architecture; l'art n'employa que plus tard les formes géométriques. Le naturalisme et le réalisme dominent.

Le second caractère de cet art venu de l'Inde, c'est l'absence d'une peinture et d'une statuaire libres. L'architecture les accepte comme d'humbles tributaires, mais elle ne les émancipe pas. Les figures d'êtres animés rentrent dans l'ensemble de l'ordre architectonique; ce sont des dépendances de l'édifice. Si l'Égypte a fait un pas, et si les statues ne sont plus complétement adhérentes aux murailles comme dans l'Inde où elles semblent être des excroissances de l'édifice, elles ne sont pas isolées. Ce sont des rangées de statues, figures de sphynx ou de Memnons, formant comme des lignes de colonnes et faisant aussi bien que les colonnes partie intégrante du plan général.

Il faut ajouter que ces monuments sont comme les pages gigantesques d'un livre. L'écriture, la peinture et la sculpture viennent y retracer les vérités de la religion, les usages, les mœurs, les souvenirs nationaux. Ce sont des enseignements plutôt que des décorations. Ces murailles parlaient ainsi aux contemporains un langage que nous ne comprenons plus. « Les murs des temples et des palais, dit M. de Laprade, les colonnes elles-mêmes, les frises, sont couvertes de tableaux, tantôt en légers reliefs, tantôt simplement coloriés, avec des contours indiqués au ciseau. Ces tableaux représentent particulièrement l'histoire des rois et les cérémonies religieuses. Il y en a qui retracent les usages de la vie agricole, industrielle et domestique. » C'est donc une civilisation éteinte qui a laissé son empreinte sur les parois de ces temples. Ces tableaux sont accompagnés d'autres figures qui contiennent les inscriptions proprement dites; ils appartiennent aux deux systèmes d'écriture de l'Égypte. Des signes pareils recouvrent toutes les parties du monument jusqu'aux statues.

L'impuissance qu'on éprouve en présence de cette architecture est celle d'une surprise mêlée d'épouvante. On a le sentiment du monstrueux, de l'énigmatique, de l'inconnu, du terrible. L'énigme et le mystère vous saisissent et vous plongent dans un vide indéfinissable. Vous éprouvez je ne sais quelle fascination; ces yeux de pierres des Memnons et des Sphynx par lesquels les siècles semblent vous regarder avec une ineffable dérision, vous intimident et vous attirent: l'infini s'empare de vous et le sentiment de votre personnalité s'efface peu à peu et disparaît.

FÉLIX-HENRI.



FRÈRE PAUL

(Voir pages 405, 421 et 436.)

III

Les morts ne s'oublient pas toujours, mais toujours les pleurs se tarissent. Au bout de quelques jours, le désespoir d'Englebert fut moins violent, la résignation de Paul moins noyée de larmes et plus affermie. Les deux frères se résolurent à faire face au chagrin en hommes, en chrétiens, ainsi que leur mère le leur avait recommandé, à s'appuyer l'un sur l'autre, pour marcher plus aisément à travers la vie, et à ne pas dédaigner les consolations que l'avenir pourrait leur envoyer.

Or Englebert aurait trouvé la plus puissante de toutes les consolations dans de fréquentes visites à la maison du notaire. Rien ne lui aurait été plus doux que d'entendre la gentille Tina, qu'il avait aimée dans l'enfance comme une joyeuse petite amie, et, depuis lors, comme une loyale fiancée, lui dire de sa voix douce, avec une larme dans ses doux yeux :

— Votre mère était ma mère, monsieur Englebert; ainsi mettons notre peine en commun et pleurons-la ensemble.

Mais Englebert ressentait maintenant une répugnance invincible à se montrer dans la maison de maître Cloets. Il n'y serait plus chez des amis, presqu'en famille; il y trouverait un étranger qui se mettrait perpétuellement entre lui et ses bons voisins d'autrefois, entre lui et l'honnête tabellion, un peu turbulent et vain, mais au fond vraiment honnête; entre lui et Tina, qui cacherait sûrement toute sa compassion et sa tristesse, pour se montrer hospitalière et polie envers le nouveau-venu. Avec Jacques Lefèvre dans la maison il ne pourrait plus y avoir entre les anciens amis ni épanchements, ni consolations, ni confiance :

— Après tout, se dit Englebert, ce Français ne restera pas ici toujours. Laissons maintenant maître Cloets se rassasier de ses discussions politiques et Tina des belles histoires parisiennes... Je serai toujours là, moi, je les aime, et ils me reprendront pour ami quand ils n'auront rien de mieux.

Avouons que c'était le bon frère Paul qui avait suggéré en partie la première réflexion, que le modeste Englebert avait naturellement complétée par la dernière. Cependant, il ne pouvait tenir longtemps rigueur aux amis qu'il avait coutume de voir depuis les jours de son enfance. Pendant une excursion que le Français fit à Bruxelles, Englebert s'empressa d'aller voir le notaire et sa fille et se fit accompagner de Paul. Les deux frères, à cette visite, se montrèrent naturellement tristes, très-sérieux, portant le deuil le plus sévère.

Maître Cloets les reçut sans contredit avec affection et bienveillance, mais il paraissait un peu préoccupé, et tout au beau milieu d'un discours de condoléances qu'il leur faisait avec l'accent d'une paisible philosophie, il appela deux fois la servante pour savoir si le courrier de Bruxelles n'était pas encore arrivé. Tina, qui avait le cœur aussi tendre que sa tête était vive, fondit tout bonnement en larmes, aussitôt qu'elle eut jeté un regard sur le costume de deuil et le visage triste d'Englebert. Mais, quand ce premier moment d'épanchement fut passé, la jeune fille devint très-sérieuse, muette et comme ennuyée. C'est qu'on ne traitait ce jour-là que des sujets graves, mélancoliques, qui ne pouvaient susciter que d'amers regrets, de douloureuses réflexions... et Tina aimait tant à rire !

Englebert s'aperçut bien de l'attitude un peu boudeuse que la vive et capricieuse jeune fille gardait en présence de son ancien fiancé ; aussi dit-il lorsqu'il se fut retiré, d'un air préoccupé et comme se parlant à lui-même :

— J'avais vraiment tort de vouloir lui faire partager mon chagrin. Est-ce qu'un homme ne doit pas garder pour lui toutes les peines et les ennuis, et laisser le bonheur et la gaieté aux femmes? Pauvre Tina, pourquoi l'ai-je fait pleurer? Je suis un égoïste, un cœur cruel... Allons, je ne reviendrai plus ici que lorsque j'aurai repris mon humeur d'autrefois, quand je pourrai encore rire et joyeusement causer ; je tâcherai que ce soit bientôt... que ma mère me le pardonne!

Il se résolut donc à attendre quelque temps encore avant de se présenter de nouveau chez maître Cloets, et ce qui l'aida à tenir rigoureusement sa promesse, c'est que maître Cloets fit, dans le même temps, un voyage en compagnie de l'envoyé français, et qu'Englebert ne pouvait pas naturellement se présenter chez Tina en l'absence de son père.

Mais, pour se dédommager, il se montra aussitôt après le retour du notaire, seul cette fois, car Paul, qui avait pris sur lui toutes les affaires et les travaux de la ferme, était extrêmement occupé. Englebert était bien résolu, si c'était possible, à plaire, à briller, tout au moins à ne pas paraître ennuyeux ni triste.

Mais Jacques Lefèvre était là, et sa présence, sa volubilité, ses saillies, réduisirent à néant toutes les espérances et les efforts du pauvre Englebert. Que pouvait le villageois simple et obscur, qui n'avait jamais quitté le toit modeste de sa mère et le doux horizon de sa Flandre natale, contre ce Français loquace, ce sémillant Parisien qui avait tout vu et pouvait tout conter, la visite de Franklin à Paris, le départ pour l'Amérique des volontaires français, les péripéties de l'affaire du *Collier*, la première représentation du *Mariage de Figaro*, les réclamations et doléances des divers parlements, les chansons et les pamphlets dirigés contre les ministres. Tout ceci paraissait intéresser beaucoup plus maître Cloets et sa fille que la naïve causerie de leur ami, les affaires de leur village.

Englebert, qui se sentait ignorant sur tous ces points, se garda bien de les toucher. En revanche, voulant à son tour se montrer homme réfléchi, il hasarda quelques opinions touchant l'état actuel des Flandres. Rien ne pouvait lui réussir plus mal. Le notaire lui fit comprendre en moins de rien que, puisqu'il ne prenait pas une part au moins sympathique aux mouvements qui agitaient le Brabant et Bruxelles, il était un indolent, un esclave, un Autrichien, ou tout au moins un faible et mauvais citoyen qui n'avait pas la moindre étincelle de patriotisme dans l'âme.

Jacques Lefèvre fit mieux encore. Raillant également les Autrichiens despotes et les Flamands dociles, il prédit à ces derniers qu'ils verraient un jour venir les Français leurs libérateurs; que ceux-ci, détruisant alors leurs couvents, leurs châteaux, leurs églises et leurs kermesses, buvant leur bière et abolissant leurs dîmes

et leurs corvées, en feraient autant de bons citoyens qui éliraient leurs conseils au lieu d'être gouvernés par des archiducs, auxquels on supprimerait la messe pour leur enseigner le culte de l'Être suprême, et qui, au lieu de catéchisme, apprendraient le *Contrat social*.

Englebert, quelque modeste et timide qu'il fût, ne put pas entendre avec une résignation parfaite ces railleries continuelles, ces menaces évidentes contre la religion, les lois et l'indépendance de son pays. Il voulut arrêter les jeux d'esprit du Parisien par quelques vigoureuses répliques; celui-ci ne se laissa pas réduire au silence aisément. La discussion n'alla pas jusqu'à la dispute pourtant, car les deux jeunes gens se trouvaient dans une maison étrangère; mais ils échangèrent quelques mots amers, quelques regards menaçants. Englebert était venu, comme nous l'avons dit, sans son frère Paul; il n'avait pas près de lui son bon ange. Il le sentit presqu'aussitôt lorsqu'il se dirigea, seul et triste, vers la maison où ne l'attendait plus sa mère, et ne pouvant porter sa peine à lui tout seul, ouvrit en présence de cet ami fidèle, son cœur gonflé par le chagrin.

— Tu ne devais pas engager de discussion avec cet étranger, lui dit Paul doucement; lui et toi ne vous entendrez jamais, vous ne pouvez que vous irriter. Chacun de vous parle trop exclusivement le langage de sa patrie.

— Mais, Paul, j'aurais bien voulu l'humilier, le réduire au silence. Est-ce que je ne souffre pas d'entendre les expressions présomptueuses, les plaisanteries hardies, les railleries impies qu'il se permet en présence de la jeune fille que je respecte, que j'aime, que je dois épouser?

— Tu n'as pas encore le droit, répliqua Paul, de faire la loi dans la maison du notaire.

Il se tut un moment, puis ajouta d'un ton grave :

— Tranquillise-toi pourtant, je parlerai à maître Cloets.

Le lendemain matin, Paul fut forcé, avant d'accomplir la promesse faite à son frère, d'aller surveiller l'ouvrage. Le temps des semailles était venu; il fallait presser les travailleurs et profiter des derniers beaux jours de l'automne. Mais Paul n'avait point, ce jour-là, l'air ouvert et presque joyeux qui le distinguait d'ordinaire. Il était péniblement préoccupé du changement marqué survenu dans les manières et l'humeur du notaire, et surtout du découragement, des tristesses de son frère qui restait seul, désolé, à la maison. Puis, tandis qu'il suivait d'un regard vague, presque absent, le mouvement monotone et régulier de la main du semeur qui se balançait pour jeter le grain dans le sillon brun entr'ouvert, il pensait que jadis, — il n'y avait pas longtemps encore, — il avait l'espoir d'être un semeur, lui aussi. Il avait toujours recueilli la parole de Dieu comme un trésor, et il avait souhaité ardemment de pouvoir la répandre, toujours belle et féconde, dans les sillons laborieusement préparés, afin de recueillir un jour et d'offrir au maître du champ une abondante moisson d'âmes. Mais le sort en avait décidé autrement; est-ce que Dieu n'ordonne pas avant tout de respecter le serment fait à une mère? Il n'aurait pas un troupeau fidèle, une petite assemblée chrétienne à instruire et à consoler; il n'avait qu'un frère à protéger et à chérir. Cette tâche n'était pas peut-être aussi brillante que la première, mais elle était aussi douce, et puis Paul se dit qu'il serait toujours temps pour lui d'accepter les saints devoirs et les sublimes droits du sacerdoce, lorsqu'il aurait pu assurer le bonheur d'Englebert. Tandis qu'il rêvait ainsi, il suivait la limite d'un champ situé au bord de la route qui conduisait au village. Une haie d'aubépine le bordait auprès du fossé et voilait à demi les piétons et les voitures qui suivaient le chemin à travers la campagne. Paul vit pourtant un petit tricorne gris bien connu, une face large et vermeille se dresser au-dessus des rameaux épineux et des bouquets odorants, et il découvrit aussitôt devant lui maître Cloets, le notaire.

— Je n'aurai pas besoin de lui faire visite s'il a le temps de s'arrêter, je lui parlerai ici, pensa-t-il en s'avançant.

Maître Cloets ne paraissait pas pressé de s'éloigner assurément, car aussitôt qu'il eut aperçu Paul, il fit un mouvement soudain, comme celui d'un homme qui se décide ou se ravise, et examinant le fort et le faible de la haie, il parut chercher un endroit qui pût lui permettre d'aller trouver le jeune fermier dans son champ.

Paul devina son intention, il s'élança en avant dans le but d'enjamber la haie et d'aller rejoindre maître Cloets sur la route; mais celui-ci l'arrêta d'un geste et d'un signe de tête et lui dit, avec un sourire un peu contraint :

— Non, pas ici, mon ami, si vous le permettez. J'ai à vous dire quelque chose de... de... d'important, de particulier, et je crois que, pour causer, nous serions mieux dans votre champ que sur la route.

— Très-volontiers, maître Cloets, dit Paul indiquant au notaire une petite porte treillagée qui disparaissait à demi sous les feuillages touffus.

Maître Cloets en profita, et, étant parvenu à s'y glisser sans endommager trop gravement son bel habit de drap soyeux ni sa grosse et ronde personne, il prit le bras du jeune homme et parut disposé à faire quelques tours de promenade avec lui.

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —

LETTRES A UNE MÈRE

SUR LA SECONDE ÉDUCATION DE SA FILLE

(Voir pages 42, 51, 76, 93, 108, 121, 138, 188, 232, 252, 284, 295, 315, 330, 350, 360, 378, 396, 414, 425 et 441.)

IX

Conclusion.— Plan raisonné d'études.— Religion.— Philosophie. — Histoire. — Littérature. — Langues.

Ce travail doit nécessairement finir par quelque chose de pratique : un plan d'études pour les jeunes filles qui veulent couronner par une seconde éducation la première et insuffisante éducation qu'elles ont reçue. Les lectures que je vais conseiller sont, en effet, de véritables études.

Je n'entends point par lectures une course rapide de l'esprit, cheminant à bride abbatue à travers un livre, si rapide qu'il ne reste dans l'âme qu'une impression confuse et fugitive. J'entends une lecture sérieuse, réfléchie, raisonnée, faite la plume à la main, de manière que le lecteur puisse se rendre un compte exact de ce qu'il a lu, et en tirer une conclusion.

Il y a quatre études que je conseillerai de faire marcher de front ; celle de la religion, de la philosophie, de l'histoire, de la littérature qui comprend les langues.

Je n'ai pas besoin de motiver l'étude approfondie de la religion. Tout ce qui précède a démontré qu'elle devait être la base de l'éducation des femmes, par cela seul qu'elles ont une âme raisonnable, immortelle, capable de connaître la vérité et de vouloir le bien. Mais je suis obligé, avant d'aller plus loin, de justifier l'introduction de la philosophie dans ce programme.

Je prévois l'objection. Quoi ! dira-t-on, faut-il proposer les incertitudes de la philosophie à des intelligences en possession de la certitude religieuse ? On pourra citer à l'appui de cette objection les paroles d'une lettre de Victor Cousin adressée à une femme intelligente qui lui demandait quels livres de philosophie il l'engageait à lire : « Il faut laisser la philosophie aux philosophes, répondit-il, ou à ceux qui, ayant eu le malheur de perdre la foi, cherchent ce qui la peut suppléer[1]. »

Nous dirons à cela avec le P. Ventura que, s'il y a une philosophie qui rejette toute la tradition humaine et à plus forte raison la tradition confiée à l'Église catholique, pour reconstruire, à elle seule, par une espèce de tour de force intellectuel, l'édifice de nos idées, il y a une philosophie qu'il appelle démonstrative et qui accepte la double tradition, la double autorité du témoignage du genre humain et de la révélation dont le dépôt est conservé par l'Église, pour démontrer les vérités nécessaires à la vie intellectuelle et morale de l'âme. Celle-ci n'a que des avantages sans inconvénients.

J'ajouterai à l'opinion du P. Ventura, l'autorité d'un éloquent évêque, celle de Mgr Dupanloup. Il a dit à la fin d'un de ses livres[2] : « Je voudrais qu'il existât une philosophie à l'usage des femmes, où les grandes et belles questions de la théodicée, de la psychologie, de la morale, de la logique, leur fussent exposées dans un langage et dans une lumière appropriées à leur genre d'esprit. »

Cette idée le préoccupe à tel point, qu'il y revient à plusieurs reprises.

« Ce grand mot de *Philosophie*, s'écrie-t-il, et cette grande chose effrayera peut-être ici plus d'une de mes lectrices ; mais j'aime à croire qu'il ne les effrayera pas toutes, car l'expérience décisive de Mme Swetchine, et l'exemple de cette femme éminente prouverait surabondamment, s'il en était besoin, que la *Philosophie* n'est pas interdite aux femmes. »

Enfin, dans la page suivante, il dit encore avec un grand sens :

« D'ailleurs, on n'évite pas si facilement que vous le pensez la philosophie et la métaphysique : il y en a un peu partout, jusque dans vos romans; et vous-même, n'en lisez-vous pas dans la *Revue des Deux-Mondes*, et une métaphysique détestable, matérialiste, athée, inintelligible du reste, et antiphilosophique, mais que vous comprenez assez toutefois pour vous pervertir l'esprit dans ces lectures pernicieuses. Je conseille donc sans hésiter aux femmes du monde de lire, de temps en temps, et de relire les grands et beaux ouvrages des génies chrétiens. »

C'est dans les *Conseils adressés aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde* que Mgr Dupanloup a écrit ces lignes. Mais pour que les femmes chrétiennes puissent suivre l'ascension des grands génies chrétiens dans les hautes sphères, il faut que les jeunes filles chrétiennes aient préparé leur intelligence à cette étude pendant les années fécondes de la seconde éducation. On n'apprend pas, le lendemain de son mariage, et surtout au moment où l'on est absorbé par les sollicitudes d'une famille qui commence, à fixer son esprit sur les hautes questions. Notre ambition serait que notre programme d'étude servît d'initiation aux jeunes filles qui, plus tard, adopteront celui de Mgr l'évêque d'Orléans.

Nous soumettons d'avance, cela va sans dire, notre plan à l'autorité religieuse.

La première lecture à faire pour affermir les bases de l'instruction religieuse, c'est celle de la seconde partie de l'*Histoire universelle* de Bossuet, la partie qui traite *de la Religion*. Nulle part ailleurs on ne trouvera résumées d'une manière aussi substantielle et pré

[1] Lettre citée par M. Cochin dans le numéro du *Correspondant* du mois de janvier 1867.

[2] *De la Haute Éducation intellectuelle*, tome III, page 622.

sentées d'une manière aussi forte les preuves de la vérité du christianisme.

L'histoire de la vraie religion qui commence avec la création et qui ne finira qu'avec le monde, est, sans contredit, la partie la plus intéressante de l'histoire universelle. Quand le grand évêque a terminé son œuvre, le soleil de l'évidence rayonne dans toute sa splendeur, et les nuages du doute n'apparaissent nulle part à l'horizon. On sait que Bossuet, sur la fin de sa vie, se fit relire par son secrétaire, l'abbé Ledieu, les chapitres XVII et XVIII et qu'il se rendit ce témoignage « que c'était là où se trouvait la force de tout l'ouvrage, c'est-à-dire la preuve complète de la vérité de la Religion et la certitude de la révélation des livres saints. » Qui ne voudrait appuyer sa foi sur cette démonstration inébranlable de Bossuet?

On pourra, toujours après avoir pris l'avis de l'autorité compétente, joindre à cette étude la lecture à tête reposée de plusieurs fragments de la Bible. Rien de plus propre à fortifier l'âme que cette nourriture divine, rien de plus propre à élever l'esprit au-dessus des corruptions du goût contemporain, que la contemplation des sublimes et primitives beautés de la Bible. C'était, on le sait, dans les premiers siècles du christianisme, l'usage des Paula, des Blesilla, des Marcella et des Fabiola, et elles avaient appris le grec pour lire la Vulgate dans la traduction des Septante. Quelques femmes étudièrent même l'hébreu pour chanter les psaumes dans la langue du Roi prophète[1]. Je n'entends pas imposer aux femmes de notre temps une tâche aussi laborieuse. Mais elles pourront lire, après y avoir été autorisées, des fragments de ces Écritures dont la majesté étonnait J.-J. Rousseau.

Dans l'Ancien Testament, le premier chapitre de la Genèse sur la création, l'histoire de Joseph, le passage de la mer Rouge et le cantique de Marie, Esther, Tobie, le Livre des Machabées, les prophéties d'Isaïe sur la venue du Christ, si souvent citées par Bossuet dans la partie du *Discours sur l'Histoire universelle* consacrée à la religion, les Psaumes, le Livre de la Sagesse.

Puis viendraient, dans le Nouveau Testament, les Évangiles.

Il est très-différent de lire dans un livre d'offices l'Évangile du jour, et de faire une lecture suivie de chacun des quatre évangélistes, ces historiens sacrés de la mission du Christ, en embrassant ainsi dans son ensemble ce divin récit.

La lecture des Actes des apôtres serait le complément naturel de cette étude des documents sacrés sur lesquels s'appuie l'édifice des croyances religieuses.

On verrait ainsi l'Évangile prédit, l'Évangile annoncé, l'Évangile répandu dans le monde entier.

Je ne crains pas d'affirmer que les jeunes esprits qui, au sortir du catéchisme de persévérance, se livreraient, avec les conseils d'un guide expérimenté, à ces fortes lectures y acquerraient une solidité de jugement, une élévation d'intelligence, un goût du vrai et du beau qui profiteraient même à leurs autres études. Ces lectures leur rendraient en outre l'inestimable service de les dégoûter à jamais des livres malsains et médiocres qui abaissent l'esprit et corrompent le cœur.

A des intelligences ainsi préparées, je conseillerai, comme initiation à la philosophie, la lecture des deux grands traités, dus à deux des plus illustres évêques qui aient défendu l'Église, Bossuet et Fénelon : le traité de l'*Existence de Dieu* de Fénelon, et le traité de *la Connaissance de Dieu et de soi-même*, de Bossuet.

Puis viendrait l'histoire, dont Fénelon a recommandé si vivement l'étude dans sa *Lettre à l'Académie* et dont Bossuet appréciait à un si haut degré la salutaire influence sur l'esprit des femmes, qu'en prononçant l'oraison funèbre de Mme Henriette d'Angleterre il a dit : « C'était le dessein d'avancer dans l'étude de la sagesse qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire. Elle y perdait insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros, et, soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. »

Mgr Dupanloup, dans ses *Lettres à un homme du monde*, émet l'opinion qu'il faut commencer par l'étude de l'histoire moderne et par celle de son pays, parce que c'est l'histoire qui doit nous intéresser le plus.

Sans doute, cette remarque est pleine de justesse ; mais il faut ajouter cependant que, pour les questions d'origines, il est nécessaire d'avoir des notions générales du mouvement des destinées humaines avant notre ère, et immédiatement après le commencement de notre ère.

Le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, dans la partie qui traite des empires ; *la Cité de Dieu* de saint Augustin, si remarquablement traduite par M. Louis Moreau ; *la Grandeur et la Décadence des Romains*, par Montesquieu, me paraissent une introduction nécessaire à l'étude de l'histoire moderne.

Comme l'élément germanique est entré avec l'élément romain et avec le christianisme dans la formation de notre nationalité et de notre civilisation, je conseillerai, après la lecture de ces ouvrages hors ligne, celle de deux volumes plus modestes, écrits par un historien de nos jours, enlevé jeune encore à la religion et à la haute littérature, Frédéric Ozanam. Ces deux ouvrages sont : *les Germains avant le christianisme* et *l'Histoire de l'établissement du christianisme chez les Germains*.

Après ces études préalables, on pourra aborder l'*Histoire de France*, proprement dite, en sortant des résumés et des précis historiques où l'on a été comme emprisonné durant la première éducation. Mgr Dupanloup propose, *ex æquo*, deux historiens pour guides, M. Laurentie et M. Auguste Trognon dont *l'Histoire de France* a été récemment couronnée par l'Académie française.

[1] *Saint Jérôme, la Société chrétienne à Rome*, par M. Amédée Thierry, tome Ier, page 34.

Il serait bon de lire consciencieusement, avec ces histoires, les chroniques et les mémoires les plus importants de chaque siècle, Villehardouin, Joinville, Froissard, Commine. L'étude historique deviendrait ainsi, en même temps, une étude littéraire et philosophique, car elle permettrait de suivre les progrès de la langue française et le mouvement des idées et des opinions dans chaque siècle.

Si la connaissance de l'histoire moderne est la plus utile et la plus intéressante pour nous, que dire de l'histoire contemporaine et du grand cataclysme où elle prend sa source, la Révolution française ?

Je voudrais qu'on ne se contentât point des données insuffisantes que les histoires générales fournissent sur ce cataclysme et qu'on entrât plus intimement dans cette étude.

Le premier ouvrage à lire, parce qu'il initie à l'époque d'où sortit la Révolution française et qu'il permet de scruter les causes qui enfantèrent de si terribles conséquences, c'est l'*Ancien Régime et la Révolution* d'Alexis de Tocqueville.

Je ne conseillerai pas de lire immédiatement après cet ouvrage une grande histoire de la Révolution française. Il n'en existe plus qu'une qui, par l'abondance des documents nouveaux sur lesquels elle a été écrite, les erreurs qu'elles a dissipées, les vérités qu'elle a rétablies, a ôté toute autorité aux deux histoires de la Révolution écrites, il y a bien des années, dans un esprit systématique et sans études suffisantes par M. Thiers et par M. Mignet, alors à leur début d'écrivains. Cette histoire qui a, on peut le dire, renouvelé les idées, c'est l'*Histoire de la Terreur* de M. Mortimer-Ternaux, qui n'est point encore terminée.

Sans aborder encore un ouvrage de longue haleine, on peut préluder à une étude plus approfondie par la lecture de livres qui ouvrent des échappées de lumière sur la Révolution française. Je citerai les *Considérations sur la France* de Joseph de Maistre, les *Réflexions sur la Révolution française* de Burke, le *Journal de Cléry*, l'*Histoire du Tribunal Révolutionnaire* et *Marie-Antoinette à la Conciergerie* par M. Campardon, les *Souvenirs de quarante ans* d'une dame de la Dauphine, la *Vie de Mme de Montagu, la Vie de Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI*. On pourra lire aussi avec fruit les morceaux que M. Mortimer-Ternaux a détachés de sa grande histoire et qui sont des monographies des journées les plus importantes da la Révolution française : *le 20 Juin, le 10 Août*. Enfin les *Mémoires de Mme de la Rochejaquelein* et la *Vie de Mme de la Rochejaquelein* achèveront cette espèce d'initiation des jeunes esprits à l'histoire de la Révolution.

Joseph de Maistre, Burke et Tocqueville leur auront donné quelques idées générales ; les autres ouvrages les auront introduits au Temple, au tribunal révolutionnaire, dans les conciliabules où se préparèrent les journées décisives, dans les douleurs de l'émigration, dans les généreuses et vaillantes luttes de la Vendée.

Reste la littérature.

Je voudrais que, pour se guider dans cette étude, les jeunes lectrices travaillassent à acquérir quelques notions de l'esthétique, qui est la science du beau, comme la logique est la science du vrai, et la morale la science du bien. Le début de la dix-neuvième lettre de Mgr Dupanloup sur l'*Esthétique*[1] suffirait pour les préparer à des études plus complètes, et pour les mettre en état de lire avec plus de fruit les chefs-d'œuvre de la littérature classique du dix-septième siècle, par laquelle je leur conseillerai de commencer. Rien de plus propre que cette lecture à affermir et à fixer le goût dans un âge où la sensibilité et l'imagination peuvent facilement l'égarer. Le goût, c'est le jugement en matière littéraire.

Concurremment avec ces lectures des grands prosateurs et des grands poëtes du siècle de Louis XIV, il faudrait faire marcher l'étude de l'histoire de la littérature du dix-septième siècle. Or, fort heureusement, la partie de l'*Histoire de la littérature française* de M. Nisard, la plus irréprochable et la meilleure, est celle où il traite cet admirable sujet.

J'ai dit pourquoi l'étude des langues étrangères devait entrer dans ce programme.

Le latin dont Fénelon conseillait l'étude aux femmes de son temps, parce qu'il est la langue de l'Église, procurera en outre, dans le nôtre, aux mères qui en auront une teinture, l'inestimable avantage de conserver plus longtemps leurs enfants auprès d'elles.

Quatre langues vivantes : l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, seront très-utiles aux femmes qui auront de l'aptitude pour ce genre d'études et qui sauront trouver du temps. Si elles ne peuvent les apprendre toutes quatre, elles pourront du moins en apprendre une. Non-seulement elles seront récompensées de leur labeur par les jouissances intellectuelles que leur procureront les chefs-d'œuvre écrits dans les langues étrangères ; mais la facilité des communications, qui multiplie les voyages, la fréquence des rapports internationaux, donnent un prix nouveau à la connaissance des idiomes parlés par nos voisins. Rien de plus propre à rendre les femmes non-seulement les compagnes intellectuelles de leurs maris, selon le vœu de M. Jules Simon, mais leurs auxiliaires intelligents.

Dût la seconde éducation des jeunes filles se renfermer dans ce programme, dût-elle même n'embrasser qu'une partie de ce programme, je ne crains pas d'affirmer qu'on aurait ainsi préparé à la famille, à la société des âmes élevées, des esprits fermes et judicieux, incapables de connaître l'ennui, incapables de le laisser connaître à ceux qui les entourent, et armés contre les périls de leur temps.

Une fois ce goût des lectures solides, des études sé-

[1] De la page 343 à la page 355, tome III des *Hautes Études*.

rieuses contracté, les femmes pourraient, soit que leur établissement dans le monde ne se fit pas attendre, soit qu'il fût retardé, continuer cette haute éducation de l'intelligence, qui, si loin qu'on la pousse, reste toujours au-dessous de l'idéal que nous avons en nous.

L'étude de la religion est inépuisable ; le chancelier d'Aguesseau disait à son fils : « C'est l'étude de toute la vie. »

J'inscrirai dans la seconde partie du programme l'*Exposition catholique* de Bossuet ;

La grande démonstration de Pascal dans le chapitre V de ses *Pensées*[1] où il montre un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement et qui commence à lire l'Écriture ;

Les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre ; son livre *du Pape*, où il montre l'Église en face du schisme grec et de l'hérésie protestante.

Puis, comme une histoire générale de l'Église accessible à des intelligences qui n'ont pas été préparées par des études théologiques manque encore, je conseillerai la lecture d'un livre qui peut en partie y suppléer : c'est la *Réforme en Italie, les Précurseurs*, par César Cantù. Le premier volume, traduit par MM. Anicet Digard et Martin, conduit de l'établissement de l'Église jusqu'à Luther.

Aussitôt après, on lira l'immortel, le triomphant ouvrage de Bossuet, les *Variations*.

Puis, pour en finir avec le protestantisme, viendront les *Conférences* du cardinal Wiseman sur *les principales différences entre l'Église catholique et l'Église protestante*. C'est la dernière phase de cette grande bataille d'idées qui semble finir de nos jours par la division du protestantisme en deux courants : l'un qui va au port du catholicisme, l'autre au gouffre du scepticisme.

Pour la philosophie, je ne doute pas que les esprits exercés par cette forte préparation ne puissent aborder deux des œuvres considérables de notre temps, *la Connaissance de Dieu* et *la Connaissance de l'âme*, par le R. P. Gratry. On verra, dans ces deux livres, la raison philosophique, aidée par les lumières qu'elle trouve dans la tradition du genre humain, arriver jusqu'au pressentiment des grandes vérités dont la raison catholique a apporté la révélation.

Une fois en possession de ces affirmations puissantes, il faudra recourir au *Petit Manuel de critique*, du R. P. Gratry, aux *Victimes du doute*, de M. l'abbé Louis Baunard, pour apprendre à connaître les négations contemporaines et à mépriser cette logique de l'absurde avec laquelle les sophistes contemporains cherchent à détruire la raison par le raisonnement, la philosophie par la sophistique. Insensés ! qui introduisent un baril de poudre dans la cale du navire où ils sont embarqués, sans songer qu'ils sauteront avec tout l'équipage.

[1] Édition publiée par M. Frantin.

Pour l'histoire, il faudra entreprendre la lecture d'une histoire universelle qui embrasse la suite des destinées humaines jusqu'à nos jours. César Cantù en a publié une, traduite en français, qui jouit de l'estime générale. M. de Riancey écrit une *Histoire du monde*, dont plusieurs volumes ont déjà paru, et qui est vivement recommandée par Mgr Dupanloup et par plusieurs évêques.

Quoiqu'on ne puisse pas lire sans quelque précaution, au point de vue catholique, les ouvrages historiques de M. Guizot à cause de ses opinions protestantes, son *Essai sur l'Histoire de France* et son *Histoire de la civilisation en Europe*, qu'on devra contrôler à l'aide de la *Défense de l'Église* par l'abbé Gorini, contient tant d'aperçus nouveaux et de vues justes, que nous le ferons entrer dans notre programme. Nous en dirons autant de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, des *Lettres sur l'Histoire de France*, et de *l'Histoire du Tiers-État*, trois ouvrages remarquables d'Augustin Thierry : ici encore, le contrôle exercé à l'aide des réfutations du modeste et savant abbé Gorini qui, de son humble presbytère, a obligé les plus doctes écrivains à rectifier ou à retirer leurs assertions hostiles à l'Église, sera nécessaire. Nous ne connaissons pas de meilleur travail pour fortifier le jugement et aiguiser l'intelligence que cette étude où l'esprit du lecteur, mis en garde et armé des connaissances antérieurement acquises, réagit contre les préventions de l'auteur.

On pourra lire, pour achever de s'éclairer sur la Révolution française, quelques mémoires du temps, le *Louis XVII* de M. de Beauchêne, ce livre qui a fait verser tant de larmes, et aborder la grande *Histoire de la Terreur* par M. Mortimer-Ternaux.

Comme étude littéraire, nous proposerons une suite de lectures qui auront l'avantage de se rattacher en même temps à la religion et à l'histoire, et dont le résultat sera de mettre les lectrices à portée d'apprécier l'influence du christianisme sur la civilisation et sur l'art, en prenant ce mot dans son acceptation la plus large :

Le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand ;
Les *Moines d'Occident*, de M. de Montalembert ;
Les *Cloîtres celtiques*, de M. de la Villemarqué ;
L'*Art chrétien*, de M. Rio ;

seront les éléments les plus essentiels de cette étude.

Si l'on veut aller jusqu'à nos jours, on trouvera dans l'*Histoire de la Littérature sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet* un tableau du mouvement intellectuel à notre époque, dans toutes les branches où l'esprit humain développe son activité.

Les *Souvenirs de la Restauration* fourniraient au besoin aux lectrices les notions nécessaires pour suivre le mouvement des idées.

Il y a un genre d'étude que je recommanderai aux personnes qui voudront approfondir l'histoire par la

littérature : c'est de s'enfermer, pour ainsi dire, dans un siècle, d'en prendre successivement les principaux écrivains, prosateurs ou poëtes, et, s'il est possible, de suivre ensuite la manifestation de la pensée humaine dans l'art, pendant la même période.

Je m'arrête. Mon intention a été seulement de conduire ce programme jusqu'au point où commence Mgr Dupanloup dans ses *Conseils aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde*. Peut-être ai-je un peu dépassé la limite que je m'étais marquée. J'ai dit tout ce qui était désirable; que chacune de mes lectrices fasse ce qui lui sera possible. Mais surtout qu'elles ne se découragent pas en croyant que de pareilles lectures, de pareilles études, sont au-dessus des forces de leur sexe. Je ne conseille rien que je n'aie vu faire avec suite, avec succès, par des jeunes filles de dix-huit à vingt ans, et ce n'étaient point celles pour lesquelles le monde avait le moins de sourires, et qui portaient ensuite avec le moins de grâce dans les salons leurs couronnes de bal. Je me croirai amplement récompensé si j'ai inspiré à quelques lectrices le goût du travail intellectuel, ce fidèle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes, car elles contracteront le goût du vrai et du beau qui les affermira dans l'amour du bien, et j'aurai ainsi servi les femmes, la famille dont elles gouverneront le foyer, et la société dont elles relèveront le niveau si abaissé de nos jours par la prédominance des intérêts matériels et les caprices d'un luxe effréné, réfractaire aux lois de la morale, et qui a même perdu le sentiment de l'art.

Alfred Nettement.

— Fin. —

CHRONIQUE

Je me trouvais hier dans un salon où entra un jeune homme qui revenait d'un voyage en Égypte et dans la Terre Sainte; quelqu'un lui demanda s'il avait vu les antiquités égyptiennes? « Mon Dieu, non, répliqua-t-il. Je reviens précisément du Caire à Paris pour les voir au Champ de Mars où M. Mariette achève d'organiser l'exposition égyptienne. » Ainsi vont les choses. L'Égypte est à Paris, et elle nous a apporté même son isthme de Suez en relief. A l'occasion de l'isthme de Suez donnons un regret à M. Adolphe Sala, un des plus vaillants collaborateurs de M. de Lesseps, son bras droit, on peut le dire, dans cette grande entreprise, et qui vient de mourir sur le champ de bataille de l'industrie. Il avait commencé sa carrière dans l'armée, et il avait eu l'honneur de porter l'épée dans la garde royale, sous le règne du roi Charles X. Démissionnaire en 1830, il chercha l'emploi de son activité dans plusieurs carrières. En 1848, il était un des collaborateurs de l'*Opinion publique*, et l'on y remarqua ses articles courts mais vigoureux, qui emportaient souvent la pièce, et qu'il appelait *ses coups de sabre* en souvenir de son premier métier. C'était un esprit fin, vif, et plein d'ouverture, un caractère ardent et rempli de saillie, et nous avons entendu dire au général Bedeau que, s'il avait suivi la carrière militaire, il serait parvenu à tout.

*** On a enlevé le *velum* qui abritait la grande allée conduisant de l'entrée principale, celle qui fait face au pont d'Iéna, jusqu'au vestibule du palais de l'Exposition. Ce *velum*, conception assez malheureuse pour nos climats septentrionaux sujets aux intempéries, affectait une forme concave, ce qui en faisait un réservoir par les temps de pluie, et une sorte de *voile* par les grands vents. Par la tempête qui a régné la semaine dernière les mâts qui soutenaient le *velum* pliaient comme des roseaux, et comme on ne pouvait carguer la voile on a pris le parti de l'enlever. Avec un peu plus de prévoyance on se serait épargné la peine de l'ôter..... en ne le mettant pas.

*** Un congrès médical international sera tenu à Paris pendant l'Exposition et s'ouvrira le 16 août prochain. L'humanité dont le docte aréopage va tâter solennellement le pouls n'a qu'à bien se tenir devant cette coalition médicale. Si l'ombre de Molière sortait de son tombeau, que ne nous dirait-elle pas de cette consultation gigantesque et monumentale? J'ai déjà entendu insinuer, par de méchants esprits, que c'était en vue du congrès en question que M. Haussmann, en homme prévoyant, avait ouvert une négociation pour établir un cimetière de huit cents hectares à Méry-sur-Oise. Il faut prendre ses mesures, et on ne saurait les prendre trop larges en pareille occurrence. Mais chut! ne nous brouillons pas avec la Faculté cosmopolite, crainte de M. Purgon, de la bradypepsie, de la dyspepsie, de l'apepsie, de la lienterie, de la dyssenterie, de l'hydropisie et de la privation de la vie.

*** On assure que les étudiants en médecine, chassés de leurs chambres par l'élévation des loyers dont l'Exposition est le prétexte, demandent à dresser leurs tentes dans le Luxembourg. Rassurez-vous, il ne s'agit que de l'emplacement où il y avait autrefois un beau jardin :

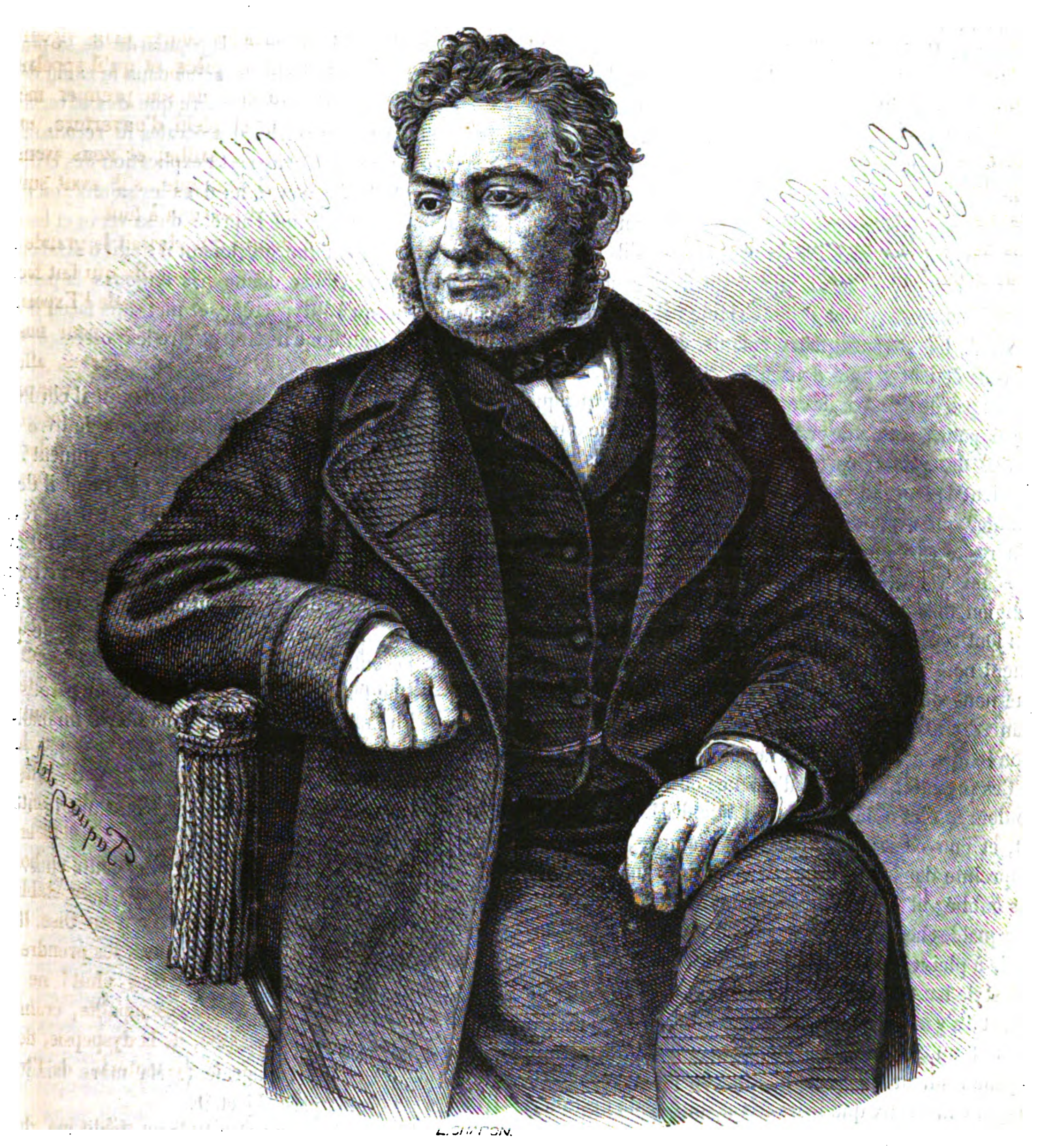
. . . . Et campos ubi Troja fuit!

Nathaniel.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.— Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Portrait de M. L. Veuillot.

M. LOUIS VEUILLOT

Un vaillant journaliste catholique rentre dans l'arène de la grande polémique où il a conquis sa renommée. Il ne nous appartient pas de le suivre sur ce terrain glissant, mais il ne sera pas sans intérêt de rappeler, au moment où il va entreprendre cette nouvelle campagne, les origines de l'homme, et de caractériser le talent de l'écrivain.

Certes, nous éprouvons une répugnance invincible à pénétrer dans les vies qui se ferment devant les regards, et les intempérances de la littérature contemporaine qui s'en va crochetant les portes de la vie intérieure et du domicile que les Anglais ont comparé à une forteresse, — *my house is my castle* — n'ont fait qu'augmenter notre dégoût pour les indiscrétions de ce genre.

Ici, nous sommes à notre aise; nous avons devant nous une porte et une vie qui s'ouvrent d'elles-mêmes. M. Louis Veuillot s'est fait dans *Rome et Lorette* son propre biographe, il n'a rien laissé à deviner, il a tout dit : son origine, sa famille, son éducation, la manière dont les idées et les sentiments se sont formés dans son esprit, ses erreurs, ses fautes, son ascension vers la vérité. Quelques-uns ont vu dans cette auto-biographie, où il raconte sa naissance sous le toit d'un pauvre tonnelier, un acte exagéré d'humilité; j'y reconnais plutôt le sentiment qu'a M. Louis Veuillot de sa puissance. Qu'im-

porte d'où l'on vient! Il s'agit de ce que l'on est. Plus on a eu à monter pour arriver, plus il a fallu être fort. En outre, M. Louis Veuillot, comme les âmes vraiment chrétiennes, a le bon esprit de ne rougir que des choses honteuses; or il n'y a rien de honteux à naître de parents pauvres pourvu qu'ils soient honnêtes, et le célèbre journaliste a l'inestimable bonheur de pouvoir respecter son père et sa mère. C'étaient de vaillants ouvriers qui ne connaissaient pas Dieu, parce qu'on ne leur en avait jamais parlé, mais qui vivaient comme s'ils l'avaient connu. « Mon père et ma mère, dit-il, se conduisaient d'après les règles d'une probité rigide; ils élevaient à la sueur de leurs fronts quatre enfants, car après les deux garçons étaient venues deux filles; ils travaillaient sans cesse: pas de fête, pas de repos, pas de nuit, en quelque façon, pour eux; ils ne cessaient de travailler que quand l'excès des privations amenait une maladie; ils nourrissaient de leur sang et de leurs jeûnes cette nombreuse famille, qui avait toujours faim; ils venaient avec une générosité sublime au secours de leurs parents, encore plus misérables qu'eux. Hélas! ils remplissaient de la religion tous les devoirs, moins ceux qui consolent et qui font espérer! En nous épargnant tout ce qu'ils pouvaient nous sauver de leurs souffrances, ils ne savaient que nous dire: « Habituez-vous à la peine, vous en « aurez. » Et pas un mot de Dieu. Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur, ils ne connaissaient pas Dieu! »

Ces premiers souvenirs d'enfance ont laissé une trace douloureuse et indélébile dans l'âme de M. Louis Veuillot, et l'on en trouve, après tant d'années, la vivante empreinte dans son talent. Il vient du peuple, il ne l'a pas oublié; et quoique le sentiment de l'art soit très-remarquable chez lui, la séve populaire et bourguignonne coule à pleines veines dans son talent énergique et dans son style haut en couleur. Sa tendresse est pour le peuple, et il s'y mêle un peu, comment dirai-je? de rancune, ou tout au moins de prévention contre ceux qu'on appelle les heureux du monde, parce qu'ils sont autrement malheureux que leurs frères du bas de l'escalier. Avant qu'il fût chrétien, car son enfance privée d'instruction religieuse ne l'avait pas préparé à une jeunesse chrétienne, cette rancune, c'est lui-même qui l'avoue, allait jusqu'à une haine sauvage. Mieux qu'un autre, il comprend ces sentiments redoutables qui s'agitent dans le cœur des déshérités de ce monde, de ces Lazares qui comptent, avec colère, les miettes qui tombent de la table des mauvais riches, et même des bons riches, car ces sentiments, il les a éprouvés. Quant à son talent, il a gardé aussi, malgré la culture d'une éducation un peu tardive, quelque chose de cette empreinte originelle. Il est hardi, rude, impétueux; il prend ses franches coudées, il s'anime au bruit des querelles, rend coup pour coup, et ne craint pas même de donner deux coups pour un; ardent à l'attaque, prompt à la riposte, toujours prêt à passer de la défensive à l'offensive, ne comptant pas les horions qu'il reçoit et encore moins ceux qu'il donne, moins disposé à dire comme cet ancien: « Frappe, mais écoute, » qu'à frapper ceux qui refusent de l'écouter. Là est le secret de la popularité de sa plume. Elle trouve des admirateurs même dans le camp démocratique où ses idées n'ont guère que des adversaires, parce qu'à ses allures, les démocrates le reconnaissent pour un des leurs. Là aussi est l'explication des critiques qui se sont élevées contre lui dans les salons: on ne lui a pas toujours pardonné l'âpreté de sa verve et les hardiesses de sa polémique, qui, lorsqu'il s'agit d'éclabousser ses adversaires, ne se donne pas toujours la peine de cheminer jusqu'à l'Hypocrène, et met sans façon le pied dans le ruisseau dont ils croient être les possesseurs paisibles et incontestés.

Mais comment M. Louis Veuillot devint-il chrétien? Il a lui-même raconté cette histoire dans le livre dont nous avons déjà parlé. Avant de rappeler comment il devint chrétien, il faut d'abord savoir comment il devint journaliste, chose merveilleuse et tout à fait imprévue, en raison de l'éducation plus qu'élémentaire qu'il avait reçue dans une école communale dirigée par un ivrogne.

« Le soir donc, dit-il, au coin de l'âtre où fumait un avare tison, l'on tenait conseil; et, comme le petit Poucet, j'écoutais en feignant de dormir.

« — Que ferons-nous de lui? disait mon père.

« — Eh! mon Dieu! reprenait ma mère, un malheureux.

« Et elle essuyait une larme.

« — Il serait un bon horloger, continua le digne homme.

« — L'apprentissage, reprenait-elle, coûte cher.

« — Ébéniste?

« — C'est trop long.

« — Maçon?

« — C'est trop pénible.

« — Cordonnier?

« — C'est trop sale.

« Puis les choses changeaient. Ma mère faisait les propositions, mon père objectait.

« — Plaçons-le chez notre tailleur, disait ma mère, c'est un ami, il en aura soin et ne nous prendra pas grand'chose.

« — Bah! s'écriait mon père, tailleur! un métier de femme ou d'estropié!

« — Eh bien, mettons-le chez un épicier.

« — Un état bête! d'ailleurs, il ne pourra jamais acheter un fonds.

« — Tenez, François, reprenait ma mère, c'est grand dommage que nous ne puissions pas le pousser dans l'éducation; il aime la lecture, il deviendrait jurisconsulte.

« — Jurisconsulte, faisait mon père surpris, qu'est-ce que cela?

« — Jurisconsulte, reprenait-elle, c'est comme notaire, mais plus fort. »

C'était ainsi que le père et la mère du petit Poucet s'entretenaient de son avenir. Mais l'avenir pour un

enfant du peuple, c'est quelquefois le lendemain. L'ouvrier tomba malade, la famine frappait à la porte de la pauvre maison, il fallut pourvoir. Des amis s'entremirent. Une place de petit clerc était vacante dans une étude, on l'offrit aux parents de l'enfant qui était alerte, intelligent, et qui savait lire et écrire, seules connaissances requises pour l'emploi. Il avait alors treize ans et l'on était en 1826, il était né, en effet, en 1813, dans cette terrible année où les désastres militaires de la France impériale commençaient. Voilà donc M. Louis Veuillot petit clerc à Paris dans les dernières années de la Restauration, à cette époque où l'on respirait avec l'air l'esprit d'opposition contre Dieu d'abord et ensuite contre le roi. « Je n'entendais plus, dit le célèbre écrivain, que des impiétés railleuses; *le Constitutionnel* et *le Courrier français* étaient encore prophètes; or personne, si ce n'est moi peut-être, ne manquait de pain, et quand, dans ma misère, mon isolement et ma servitude, j'avais tant besoin de savoir une prière, c'était le blasphème que l'on m'apprenait, le blasphème que je voyais partout, que j'entendais dans tous les discours, que je lisais dans tous les livres, que j'admirais dans tous les spectacles où s'arrêtaient mes yeux. En prenant de l'âge, je ne découvrais dans la vie que d'injustes oppressions, que des distances iniques et injurieuses, qu'un hasard de naissance, heureux pour d'autres, insupportable pour moi. »

Ces lignes navrantes, en expliquant l'état de l'âme de M. Louis Veuillot dans cette première phase de sa vie, ont une portée plus grande : elles expliquent l'état de l'âme de la jeunesse qui n'est pas chrétienne, quand, avec ces immenses aspirations dont elle est tourmentée, elle se trouve en face d'avenues fermées, de carrières tellement encombrées, qu'elle désespère d'y trouver jamais place. Tout paraît mal à qui est mal à son aise. On professe l'égalité la plus absolue parce qu'on n'a point part aux priviléges. On veut renverser l'édifice parce qu'on désespère d'y entrer. Cette histoire d'une âme est aussi l'histoire d'un âge à qui tout manque, quand le christianisme vient à lui manquer, et les clartés qu'on y trouve éclairent la situation contemporaine.

M. Louis Veuillot, en parlant de cette douloureuse époque de sa vie, dit une chose triste qui explique à la fois son immense reconnaissance pour la religion et certaines lacunes qui existent dans son esprit. Après avoir peint la terreur de cette bourgeoisie effarée qui, le lendemain de la révolution de 1830, eut peur de son triomphe, il ajoute : « Pour moi, j'avais eu la foi de mes besoins, j'eus aisément celle de mes intérêts. Sans autre préparation, je devins journaliste. Je me trouvais de la résistance; j'aurais été tout aussi volontiers du mouvement, et même plus volontiers. C'est un aveu dont je ne refuse pas l'ignominie; je veux bien publier que c'est la religion seule qui m'a fait comprendre le véritable honneur et qui m'a rétabli dans ma dignité. Je dirai encore que j'ai peu d'estime pour ce qu'on appelle une conviction. Toute conviction, à moins qu'elle ne soit religieuse, — et dans ce cas la conviction s'appelle certitude, — est le sophisme spécieux de la passion, de l'entêtement et de l'intérêt. »

C'est donc la religion qui a épuré, élevé, transfiguré l'âme de M. Louis Veuillot. Tout ce qu'il est, tout ce qu'il a fait de noble et de généreux, tout ce qu'il vaut, il le doit au christianisme. Sa foi a été son honneur comme son éloquence. Il a raison de le dire et de rendre ainsi témoignage à la vérité. Mais parce que la tradition ne s'est pas trouvée à son foyer, a-t-il le droit de nier qu'il y ait dans les sociétés une tradition? Parce que sa seule conviction a été la conviction religieuse, est-il autorisé à contester l'autorité des convictions fondées sur la raison, l'expérience, l'observation? Ici vous apercevez la lacune qui existe dans cette intelligence si bien douée d'ailleurs. Hors le domaine de la religion, où M. Louis Veuillot est un esprit sincère, ardent, capable de tous les dévouements, ce puissant journaliste est demeuré un sceptique. Il ne croit pas aux convictions qui ne sont pas des convictions religieuses; elles ne sont à ses yeux que « le sophisme spécieux de la passion, de l'entêtement et de l'intérêt; » l'homme convaincu en dehors des questions religieuses, « c'est le fou qui de bonne foi croit être le soleil. » Mais, sans croire qu'on est soi-même la lumière, ne peut-on pas, ne doit-on pas rendre témoignage de ce qu'on a vu à la faveur de la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde? Encore une fois, c'est une lacune regrettable dans l'intelligence et dans le talent de M. Louis Veuillot.

Ceux qui voudraient comparer ce qu'il était avant que le catholicisme eût éclairé et échauffé son âme d'un de ses rayons, à ce qu'il est depuis sa régénération par les croyances catholiques, peuvent chercher dans son roman de *l'Honnête Femme* le portrait du rédacteur en chef de *l'Éclaireur de Chignac*. Ce petit garçon naïf et moqueur, violent et tendre, narquois, paresseux, actif, spirituel, dénigrant, plus craint qu'aimé, au moins aussi peu respectueux pour ceux qu'il défend que pour ceux qu'il attaque, mécontent des autres et encore plus de lui-même, c'est Louis Veuillot, journaliste du juste milieu avant son voyage à Rome. Ceux qui voudront assister au travail des idées catholiques sur cette âme pourront suivre ce travail dans *Rome et Lorette*. Quand après bien des combats, bien des hésitations, bien des luttes, il se rendit à Dieu, qui a laissé à la ville où réside le successeur lointain du pêcheur de Genesareth le don sublime de prendre dans les filets divins les âmes qui se refusent ailleurs à l'appel d'en haut, il sentit se lever dans son âme une immortelle aurore qui n'a pas eu de couchant. « J'étais dans le port, s'écrie-t-il, et je regardais d'un œil tranquille cette mer infinie des anciennes tentations où il ne me semblait pas que de nouvelles tentations dussent jamais m'éprouver. Je savais ce que c'est que le mal; c'est ce que Dieu défend.

Vingt-quatre années j'avais vécu sans le savoir et sans pouvoir l'apprendre; je le savais maintenant pour ne plus l'oublier, et toutes mes déceptions et toutes mes misères n'étaient plus un mystère où se perdît ma raison. Je bravais la possibilité de toutes les infortunes, sans daigner même honorer d'un regard toutes celles qui pouvaient me menacer. Dieu intervenait visiblement dans ma vie; j'avais la foi. »

Le journaliste catholique que nous connaissons est déjà là tout entier. Son ardeur a une règle; sa conscience un arbitre; sa fougue un frein qui ne lui permettra pas de s'emporter au delà d'une certaine limite. Il rapporte dans son âme une doctrine, un foyer qui ne s'éteindra pas; foyer de nobles inspirations intellectuelles et aussi d'actions généreuses. Le temps est loin où il disait de lui-même « qu'après avoir eu la foi de ses besoins, il avait la foi de ses intérêts. » Il a appris à Rome une foi plus noble, un grand mot qu'il n'oubliera plus, le devoir. Il a secoué toutes les servitudes de l'âme pour ne plus accepter que la fière servitude du devoir. Sans doute dans cette lumière il y aura encore des ombres; il y a toujours des ombres là où il y a des hommes. On regrettera souvent son indifférence pour des questions qui, sans appartenir spécialement à l'ordre religieux, n'en ont pas moins une importance considérable, et l'on s'étonnera de la singularité de ses jugements historiques sur certains faits, par exemple sur la bataille de Waterloo, qu'il prétend avoir été gagnée par le protestantisme contre le catholicisme; ce sont des bizarreries d'artiste ou les fantaisies d'un poëte qui tranche avec son imagination les questions qu'il aurait dû apprécier avec son jugement. On pourra signaler des violences singulières dans sa polémique, quelque chose d'âpre et d'implacable dans ses attaques contre les mécréants, une disposition à frapper d'estoc et de taille qui fait que les coups, en pleuvant de tous côtés, n'atteignent pas seulement ses adversaires, mais ceux qui, dans le même rang, ne combattent pas à sa guise. Les origines d'une intelligence se retrouvent toujours dans son nouvel état. Il a dit de lui-même : « Je ne suis pas entré dans le sanctuaire comme un noble enfant du Seigneur par la porte radieuse de l'amour, mais en esclave et rampant sous les voûtes de la crainte. » Quoi d'étonnant dès lors que, disciple du Dieu terrible encore plus que du Dieu clément, il appuie plus sur le ressort de la crainte que sur celui de la miséricorde?

Vous reconnaissez la seconde et la plus longue phase de la vie de journaliste de M. Louis Veuillot, celle qui a fait sa renommée. Il revient aujourd'hui avec une noblesse de plus au front, la noblesse du sacrifice : il a souffert pour ses idées. Pendant plusieurs années, ce journaliste par goût et par vocation a été condamné à vivre en dehors de son atmosphère naturelle. Il a été renvoyé du journal au livre, c'est-à-dire aux carrières; et, après cette retraite qui a dû être féconde pour son intelligence obligée de se replier sur elle-même et de méditer avant de s'épancher, il retourne du livre au journal.

RENÉ.



NAUFRAGES ET SAUVETAGES

(Voir pages 133, 308 et 406.)

III

DANGERS CIVILS.

Droit de bris et naufrages. — Naufrageurs et sauveteurs. Naufrage de *la Minerva*.

Le vieil auteur des *Us et Coutumes de la mer*, Cleirac, dans l'explication qu'il donne des termes de marine usités dans son temps, consacre aux *Dangers* un paragraphe singulièrement caractéristique. « Il y « en a, dit-il, de deux espèces, sçavoir : de *civils* et « de naturels. »

Ces derniers sont évidemment les gros temps, les écueils, les rochers, les bancs, les glaces, le feu, les vers rongeurs, les tempêtes, orages, tourbillons, trombes, barres et raz-de-marée, dangers qui menacent à jamais le navigateur, mais que l'on peut conjurer ou amoindrir par des institutions prévoyantes et par de sages précautions.

« Les premiers, poursuit Cleirac, sont nommés « *Dangers de la Seigneurie*, *Risques de Terre*, et « sont les défenses, les rigueurs, les douanes et les « exactions que les seigneurs des lieux pratiquent ou « exigent sur les marchands, les mariniers et les nau« fragez.

« Les pirates et gens de guerre sont aussi de grands « dangers. »

Or les *dangers civils* passaient, hélas, pour les plus terribles : tant la malice humaine l'emporte sur la fureur des éléments! Les infortunés trafiquants avaient à craindre toutes les rencontres, tous les rivages, les havres même où ils apportaient l'abondance, les soldats qui, tenant garnison dans ces havres, y représentaient *la Seigneurie*, et jusqu'aux lois et règlements qui auraient dû les protéger. Le naufrage entraînait le pillage des marchandises par les riverains, presque toujours l'esclavage, trop souvent la mort. Dans la plupart des langues anciennes, *étranger* est synonyme d'*ennemi*. On faisait œuvre pie en immolant aux dieux les victimes du naufrage.

Le droit de s'emparer de tout ce qui appartenait aux malheureux naufragés fut inscrit dans la plus ancienne des lois de la mer, celle des Rhodiens, qui remonte à dix siècles environ avant l'ère chrétienne. A la vérité, ils réformèrent par la suite cette odieuse disposition qui résultait des usages alors en vigueur sur toutes les côtes, où la piraterie avait trop vite succédé au commerce pacifique. La loi devint juste et tutélaire.

Les empereurs romains adoptèrent, en la complétant,

la loi rhodienne. « Mais, dit Valin, le mal était trop « invétéré pour que la sagesse et la vigilance des légis- « lateurs eussent le pouvoir d'y remédier [1]. »

Les atroces coutumes du paganisme se perpétuèrent d'âge en âge. On en retrouve des traces innombrables dans les édits et règlements des seigneurs du littoral. Cleirac, qui écrit en 1671, l'atteste par sa définition des dangers de la mer.

« Les seigneurs, dit de son côté Beaussant, firent « sur les côtes de France ce que les empereurs avaient « fait partout : ils enlevèrent au premier occupant « *le droit de bris et naufrage*. La puissance de la re- « ligion chrétienne, qui avait donné au monde la li- « berté et la charité, échoua contre ce crime. Les ex- « communications fulminées par les conciles et par les « papes ne purent retenir les exactions féodales [2] et le « pillage des vaisseaux naufragés. Saint Louis ne fit re- « noncer le duc de Bretagne, Pierre de Dreux dit Mau- « clerc, au droit de naufrage, qu'en le déterminant à « y substituer des permissions que les navigateurs lui « payaient et qui lui rapportaient autant que les rapines « qu'elles abolissaient [3]. »

Nos rois continuant à suivre l'exemple de saint Louis, l'abus diminua de siècle en siècle. Par l'ordonnance de 1681, Louis XIV prend sous sa protection et sauvegarde les vaisseaux, leurs équipages et chargements, jetés par la tempête sur les côtes du royaume ou qui auraient autrement échoué, et généralement tout ce qui aurait échappé au naufrage [4].

Il est enjoint à tous les sujets du roi « de faire tout « devoir pour secourir les personnes qu'ils verront « dans le danger du naufrage. »

Ceux qui attenteraient à leurs vies ou à leurs biens seront punis de mort, sans qu'il leur puisse être accordé aucune grâce.

La civilisation, l'humanité, l'emportent donc enfin.

Et pourtant, à l'époque où nous vivons, des vestiges de l'antique barbarie se retrouvent encore dans les mœurs de certains cantons de l'Europe. En Angleterre, en Poméranie, en Espagne, en France même, dans un nombre infiniment restreint, il est vrai, de localités, les habitants ne sont pas seulement des pillards de cargaisons, — l'occasion suscite partout des larrons de ce dernier ordre, — mais des naufrageurs provoquant les désastres ou tout au moins se tenant incessamment prêts à en profiter avec une rapacité souvent dangereuse. Ces gens de proie n'ont pas tout à fait disparu de quelques points reculés de notre vieille Armorique, terre qui produit par centaines les pilotes intrépides et les sauveteurs dévoués.

En dépit de leurs prêtres, des douaniers, des gendarmes et des marins de profession, les riverains de Kerloan, de Guisseny, de Landéda, du Corréjou et des paroisses avoisinantes, récoltent comme leur propriété légitime les débris et le chargement des navires naufragés.

Pol de Courcy, dans *la Bretagne contemporaine* [1], l'atteste en ces termes :

« Les *paganis* (les païens) forment une population à part qui s'étend depuis Trefflez, à l'est, jusqu'à Plouguerneau et à l'embouchure de l'Aber-Vrac'h, à l'ouest.

« Habitués dès l'enfance à regarder l'Océan comme leur tributaire, — comme une vache qui aurait mis bas pour eux, — disent-ils dans leur énergique langage, faisant ce qu'ils ont vu faire à leurs pères, ils sont loin de comprendre l'atrocité de leur coutume. A voir ces hommes coiffés d'une calotte grecque, le haut de la tête rasé, le reste des cheveux flottant de toute leur longueur sur le dos ou tordus et passés dans les bords relevés de leur calotte de laine bleue; vêtus d'un pourpoint de berlinge brun, leur caleçon arrêté au-dessus du genou, laissant en tout temps à découvert des jambes sèches et nerveuses, ne croirait-on pas que leurs pères ont traversé l'Euxin et l'Archipel et ont importé jusqu'en Armorique leurs costumes et leurs habitudes inhospitalières? Ils vivent d'une idée : la manne de la mer; elle leur est aussi précieuse que la manne du désert aux Hébreux.

« Le *Pagan* ne voit que la mer, il la couve des yeux, il saisit ses impressions les plus fugitives, et sait, au moindre indice, quelle sera son humeur du soir ou sa colère de la nuit. A la vue d'un navire en détresse, la plage se couvre de pirates improvisés, désertant dans l'espoir du pillage la ferme, la charrue, l'église même, pour aller au *pensé* (bris). La voix des pêcheurs et des pilotes se renvoyant des avis et des signaux est souvent impuissante contre la force destructive du vent; et si le navire, ballotté de vague en vague, vient à se briser sur ces récifs qui lui servent de lit funèbre, le rivage offre la triste ressemblance de ces champs de mort où se précipitent, après la bataille, les animaux carnassiers. Dispersés sur les rochers les plus avancés dans les flots, ils ne songent, avec leurs longues perches armées de crocs, qu'à tirer à sec ces barils, ces caisses, ces ballots, que leur envoie la tempête, et chaque épave qu'ils parviennent à haler à terre est accueillie par des trépignements de joie. Alors intervient parfois la force armée. »

« Comment de tels hommes, dit M. Goulven Denis, en présence de la réalisation de leurs rêves, consentiraient-ils à lâcher leur proie devant le sabre de quelques douaniers? Quand un bris est là, il y aurait à y courir le risque d'un boulet en pleine poitrine, ils iraient : ils semblent obéir fatalement à des instincts de race. »

M. Goulven Denis, docteur-médecin, qui, fixé à Roscoff, est appelé, par l'exercice même de sa profession, à parcourir les cantons avoisinants, a, sans contredit,

[1] *Nouveau Commentaire sur l'ordonnance de* 1681 (1776), l. IV, tit. IX : *des Naufrages, Bris et Échouements.*

[2] Concile de Latran, bulle *In cœna Domini.*

[3] *Code maritime*, titre IX, *des Naufrages.*

[4] Livre IV, titre IX, art. 1.

[1] 1864.

l'autorité nécessaire pour s'exprimer comme il le fait. — « Les paganis, nous écrit, de son côté, un autre habitant du pays, ne sont pas près de se priver des plaisirs du pillage. » — Espérons le contraire et hâtons-nous de constater que, de l'aveu de Pol de Courcy, leurs *instincts de race* ont fléchi devant les efforts des gens de bien, leurs mœurs féroces se sont fort adoucies : les naufragés ne sont plus maltraités, et sont même généralement l'objet d'une pieuse compatissance. »

Ajoutons qu'on est en droit d'attendre une transformation encore plus complète des généreux exemples de la Société centrale de sauvetage des naufragés, qui établit des postes de secours à l'embouchure de l'Aber-Vrac'h et sur plusieurs autres points du même littoral.

Un trait charmant, raconté en ses *Esquisses* par Alfred de Courcy, fera, d'ailleurs, parfaitement juger des progrès obtenus et de ceux qu'on est désormais fondé à prévoir.

« Il y a quelques années (c'est-à-dire vers 1836), le curé de Landéda obtint un glorieux triomphe. Un dimanche, au milieu de la grand'messe, l'assistance, distraite de son recueillement par la nouvelle d'un naufrage, se précipita en foule sur la grève, et procéda lestement au sauvetage, en appliquant sa doctrine favorite sur la charité bien ordonnée. Le bâtiment était chargé de toile; chacun en fit sa provision et, après l'avoir déposé dans sa ferme, s'en revint au bourg, sans remords, pour chanter les vêpres, croyant avoir fait une chose irréprochable. Le curé ne pensait pas de même. Il monta en chaire, l'indignation le rendit éloquent; ses paroissiens se sentirent émus et troublés par la généreuse énergie de ses reproches; et le lendemain matin il trouva entassés dans le jardin du presbytère, au grand préjudice de ses plates-bandes, tous les ballots de toiles, fruit du pillage de la veille. »

Les coutumes antiques, les préjugés traditionnels, les *instincts de race*, peuvent donc céder devant la seule persuasion. On verra comment l'intervention de la justice peut amener aussi les plus heureux résultats.

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —



L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389 et 408.)

ASPECT GÉNÉRAL ET TOPOGRAPHIE DE L'INTÉRIEUR DU PALAIS.

Bien que la cérémonie officielle de l'ouverture ait eu lieu depuis plusieurs semaines, les portes ne s'ouvriront pas encore pour les visiteurs prévoyants, désireux de voir une œuvre complétement achevée, lorsque cette étude paraîtra. Disons de suite que le véritable moment pour voir l'Exposition sera le mois de mai. D'ici là, l'exhibition est en train de devenir; dans le mois de mai, elle aura atteint son véritable épanouissement.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les divers bâtiments qui sont élevés dans le parc, il nous reste à examiner l'œuvre principale, appelée par la malignité publique tantôt *gazomètre*, tantôt *vaste four*, tantôt *Great Eastern échoué*, ou encore *mastodonte*. Les gens bienveillants décorent cette gigantesque construction en fer du nom prétentieux de PALAIS. Admettons ce nom poli.

En arrivant par la porte d'Iéna, dite porte d'honneur, et suivant l'allée (également d'honneur) recouverte d'un velum en étoffe verte, ornée d'abeilles, momentanément enlevé, mais pour être replacé, on atteint la porte (toujours d'honneur) du palais. L'aspect extérieur est celui d'un énorme cirque dont le pourtour a plus de 1400 mètres. La plus grande longueur, comprise entre l'École militaire et le pont d'Iéna, est de 490 mètres, tandis que la largeur est de 380 mètres, entre les avenues de Suffren et de la Bourdonnaie.

La façade principale est tournée vers le Trocadéro, qu'on transforme en gradins. Le palais n'est ni circulaire ni elliptique; son contour extérieur se compose de deux côtés en ligne droite de 110 mètres de long, faisant face au Gros-Caillou et à Grenelle, réunis par deux demi-circonférences de 380 mètres de diamètre (longueur du plus grand côté du rectangle). Ces extrémités circulaires sont placées l'une vis-à-vis du pont d'Iéna, l'autre vis-à-vis de l'École militaire.

Et maintenant, pour reconnaître plus aisément les diverses divisions du palais, entrons par la porte du pont d'Iéna, et, longeant les pavillons des diverses puissances, arrivons sous le *velum* au palais.

Le grand vestibule qui s'ouvre vis-à-vis de nous conduit directement au jardin central; il est limité à droite par l'Angleterre et à gauche par la France, coupe les galeries circulaires, et le visiteur voit se dérouler à droite et à gauche ces galeries où sont établies les expositions partielles des produits similaires. Le visiteur s'avance dans un vaisseau qui a 15 mètres de largeur, 105 de longueur sur 25 de hauteur. Ce vestibule, dépassant les parties voisines de la construction, est couvert d'un toit plein et orné, à droite et à gauche, de fort beaux vitraux. En face de l'entrée est l'horloge enchâssée dans une rosace. De l'autre côté du portique de l'horloge est le jardin central.

En y pénétrant nous trouvons le centre occupé par une rotonde en construction. C'est dans ce bâtiment, construit à l'intersection du grand et du petit axe, que seront exposés les joyaux de la couronne de France.

Nous sommes dans un jardin découvert ayant 144 mètres de long sur 38 mètres de large. Cette grande différence de la largeur à la longueur, qui fait de cet espace plutôt une allée qu'un jardin, a été nécessaire pour obtenir une égalité de distance entre toutes les allées qui, traversant le palais, mènent au parc. Dans le jardin, divisé en quatre parties, on trouve quatre bassins ayant à peu près la forme du jardin qui les contient (3 mètres de large sur 18 mètres de long), et quantité de fleurs et

d'arbrisseaux rares. Le promeneur fatigué y trouve aussi des bancs et des chaises, et il a le droit d'essayer de digérer ses observations et de classer dans sa tête les objets qui ont le plus frappé ses regards.

C'est de ce jardin central qu'il est le plus facile de s'orienter à travers le dédale du palais, et, ne pouvant offrir au lecteur un plan général de la construction, je l'engagerais volontiers à prendre un compas et une règle et à tracer un rectangle ayant $0^m,22$ de long sur $0^m,8$ de large. Sur cette largeur, il décrirait aux deux extrémités des demi-cercles. Ainsi il aurait sous les yeux le jardin intérieur, et en mettant à l'un des *côtés ronds :* Seine (en se supposant placé dans l'intérieur du rectangle), il mettrait à droite Paris, à gauche Grenelle, et, derrière lui, École-Militaire. Ce sont les quatre côtés du rectangle formé par le Champ-de-Mars. Ainsi on serait délimité d'une manière certaine, et nous pourrions mieux nous comprendre, ayant les mêmes points de repère.

Supposons que ce croquis est fait. Nous avons le dos tourné aux *joyaux de la couronne*, et du côté du vestibule, à notre droite, est la France, tandis que l'Angleterre est à gauche.

La surface générale est divisée en seize secteurs, c'est-à-dire que chaque portion comprise entre le grand et le petit axe est divisée en quatre parties égales.

Les six premiers secteurs sont exclusivement français. On y arrive par le grand vestibule et, en allant vers la droite, les rues : 1° d'Alsace, 2° de Normandie, 3° de Flandres, 4° la rue de France, qui est le petit axe. Et, dans le second quart, les rues de Lorraine, de Provence. Nous arrivons au secteur VII, réservé à l'Algérie et aux colonies françaises. La rue d'Algérie y donne directement accès. Dans le secteur VIII, on trouve les expositions de la Belgique et des Pays-Bas. Le grand axe, réduit à 10 mètres de largeur et portant le nom de rue de Belgique, y conduit. Entre le grand axe et la rue de Prusse est compris le secteur IX, contenant les produits prussiens. Vient ensuite, dans le secteur X, l'exposition des États secondaires de l'Allemagne, limitée par l'allée d'Autriche.

Cette allée franchie, nous sommes dans le secteur XI, où l'on trouve les divers échantillons des objets autrichiens et suisses. Nous sommes sortis maintenant de la partie circulaire et nous entrons dans le rectangle, après avoir traversé la rue d'Espagne. Le secteur XII contient les expositions de plusieurs pays : Espagne, Portugal, Grèce, Danemark, Suède et Norwége, Russie. Ces pays, sauf le dernier, n'ont qu'une place étroite dans le palais; ce n'est pas, à vrai dire, par l'industrie qu'ils brillent. Si l'on franchit la rue de Russie (petit axe), qui est dans le prolongement de la rue de France, on entre dans le secteur XIII, où les exhibitions des divers pays se trouvent réunies. Ces pays sont rangés dans l'ordre suivant : Italie, États romains, Principautés danubiennes, Turquie, Égypte (Chine, Siam, Japon), Perse, Afrique et Océanie. Et nous sommes dans la rue d'Afrique, qui nous mène à la partie circulaire commençant avec le secteur XIV, dont la première moitié est réservée aux États-Unis d'Amérique, Mexique, Brésil, Républiques de l'Amérique centrale et méridionale. La seconde moitié est consacrée à l'exposition anglaise. Les produits de la Grande-Bretagne et de l'Irlande sont donc exposés dans les secteurs XIV, XV et XVI. On y parvient par trois allées : les rues des Indes, d'Angleterre et le grand vestibule.

Nous voici revenus à notre point de départ, après avoir fait le tour du jardin intérieur. Une allée couverte, de $5^m,65$ de large et de $5^m,80$ de haut, règne tout autour du jardin. L'apparence de ce lieu de repos est triste ; pas le moindre ornement architectural sur les murs qui le limitent de toutes parts, si ce n'est l'espèce d'auvent vert qui abrite l'allée circulaire, vingt-sept cintres mesquins et uniformément verts au-dessus des portes et placés de distance en distance pour rompre la monotonie du coup d'œil. Puis, par-ci par-là, quatre ou cinq guirlandes, assez semblables aux guirlandes funéraires qu'on pose sur les mausolées de modeste apparence, et c'est tout. A parler franchement, c'est peu. Dans ce jardin entouré par le bâtiment, on croirait être prisonnier, et celui qui a vu les préaux de Mazas trouve une certaine analogie entre les deux endroits destinés à donner de l'air ici aux visiteurs, là-bas aux locataires involontaires. Dans le jardin central, bien qu'on ait le ciel pour toit, on se sent mal à l'aise. Cet effet est produit par les murs élevés qui limitent les regards, et puis les grands écriteaux indiquant les divers secteurs, tout en étant peut-être très-commodes, sont assurément fort laids.

Quittons le jardin central et pénétrons dans le palais.

Le plan général a été dressé pour répondre à ces données : construire sept galeries circulaires, dont chacune contiendra dans toute son étendue les produits similaires, les secteurs correspondant aux diverses nations. Ainsi dans la même allée seront toujours les mêmes produits, tandis qu'en traversant une rue longeant un secteur vous ne sortirez pas du pays, mais vous verrez l'exposition tout entière des divers produits de ce pays ; c'est-à-dire qu'à la ligne courbe se rattache l'idée de la spécialité des produits ; à la ligne droite sécante, l'idée de leur nationalité.

Évidemment la commodité du visiteur est plus grande, et il peut à sa guise voir ou tous les produits similaires du monde entier, sans quitter la même galerie, ou successivement les produits divers de chaque peuple en suivant le secteur. La critique, toujours aisée, reproche, dira-t-on, le manque de perspective. Partout la vue est bornée par des surfaces gauches. Les exposants, eux aussi, se plaignent. On leur répond : Il n'y a pas de coins. C'est vrai, mais la surface générale du bâtiment fait qu'il est impossible de présenter un ensemble de produits qu'on embrasserait d'un coup d'œil.

Ainsi il y a des vitrines exposées sur une allée ayant deux mètres de large, en face il y a une autre vitrine, et le tout a trois mètres de hauteur. Il est sûr que ces exposants, qui payent leur installation aussi cher que les favorisés, n'ont pas les mêmes avantages. Les uns seront vus par des millions d'yeux, les autres à peine par des milliers. L'égalité devant la loi n'existe pas et ne peut pas exister à l'Exposition.

Ceci dit, entrons dans le palais, c'est-à-dire, prenant une des allées qui longent les secteurs, traversons les diverses galeries.

La première est affectée aux beaux-arts, et sous le nom de galerie des œuvres d'art comprendra cinq classes, conformément à la classification adoptée par l'administration des beaux-arts. Elle a $8^m,50$ de large sur une hauteur égale.

La deuxième galerie, ayant 15 mètres de large sur 11 de hauteur, est réservée au matériel et à l'application des arts libéraux. On y trouve les produits d'imprimerie, librairie, papeterie, reliures, dessins industriels, photographie, instruments de musique, de chirurgie, etc.

Ces produits ont été divisés en huit classes :

Dans le galerie suivante, n° III, ayant 25 mètres de largeur sur une hauteur de $7^m,50$, se trouvent tous les objets destinés à l'habitation. Cette galerie dite *du mobilier* comprend en outre l'horlogerie et les objets qui ne font pas partie de l'habillement mais qui servent à la toilette.

La galerie IV est celle du *vêtement*. Elle a les mêmes dimensions que la précédente. On y trouve tous les éléments et les accessoires du vêtement : les ornements sacerdotaux des divers cultes, les uniformes de tous genres. Enfin, par extension sans doute, on a rangé dans ce groupe les armes portatives, y compris les armes à feu.— Serait-ce parce qu'on ne porte plus de crinolines qu'on aurait le droit de dire qu'on s'habille en fusil? — Ce qu'il y a de curieux dans ces armes, ce sont celles des peuplades peu civilisées qui n'ont pas d'armées régulières, mais chez lesquelles il n'y a pas un homme qui ne soit constamment armé.

Dans la galerie V, ayant 14 mètres de large sur $7^m,50$ de hauteur, on trouve tous les produits des industries extractives, métaux bruts et ouvrés, depuis les énormes pièces de forges jusqu'aux aiguilles ou aux épingles; la quincaillerie, la tôlerie, ferblanterie, etc.

Les échantillons d'essences forestières, soit pour la construction, la coloration, ou pour la parfumerie, tout jusqu'aux sabots;

Les produits de la chasse et de la pêche, les fourrures et les ivoires, l'ambre, les coraux, les éponges et les perles, etc.

Enfin les récoltes obtenues sans culture — champignons, truffes, quinquina, caoutchouc, cires, etc., et les produits agricoles non alimentaires, comme cotons, lins, chanvres, laines, cocons, les plantes oléagineuses, les tabacs, les produits chimiques et pharmaceutiques, les cuirs et les peaux.

Tous les instruments et procédés des arts usuels occupent la galerie VI, qui est la plus grande de toutes, ayant 35 mètres de largeur sur 19 de hauteur. C'est la partie la plus curieuse de l'Exposition. Là sont des spécimens de toute l'industrie humaine en pleine activité, des milliers de machines sont en bataille, rangées les unes contre les autres, et transforment constamment la matière première. Les transmissions de forces et de mouvements sont fournies par des chaudières placées dans le parc. Toutes ces machines qui fonctionnent offrent le coup d'œil le plus curieux aux gens du monde, en même temps qu'un enseignement précieux aux hommes spéciaux qui peuvent juger, en voyant fonctionner les machines, des améliorations, des simplifications, en un mot, des perfectionnements apportés depuis 1862 à l'industrie.

On a ménagé une plate-forme dans le milieu de cette nef, pour les visiteurs qui pourront, sans craindre les rouages, examiner tout à leur aise les machines à distance et à leur convenance.

La galerie suivante n° VII est réservée aux aliments. Elle occupe la partie extérieure du palais, ayant un périmètre de plus de 1400 mètres. Elle est large de 10 m. et haute de 8.

En dehors de la question de curiosité ou de gourmandise, les matières alimentaires jouent un rôle important dans la vie de chacun. L'alimentation exerce certainement, comme l'établit le docteur Foissac, dans un ouvrage récemment publié, une influence sur les mœurs, les habitudes, les coutumes ou les instincts des peuples. Ici, la difficulté provenait de ce que ces produits se gâtent vite, et qu'il n'était pas aisé de les représenter complétement. On y a obvié en leur créant un débouché dans le palais même. Des restaurants des diverses nations donnent, à des prix fixés par la Commission impériale, les produits alimentaires de leur pays. On ne peut juger les denrées alimentaires que de cette façon : en les buvant ou en les mangeant. Ainsi le public, comparant l'alimentation des divers peuples, examinera si des produits exotiques ne lui conviendraient pas pour sa nourriture habituelle. Il en résulterait un accroissement de ressources pour nos nationaux, si ces produits étrangers venaient s'ajouter à nos denrées indigènes.

Après la galerie de l'alimentation, est le promenoir couvert qui a sept mètres de largeur sur huit de hauteur, et nous sommes dans le parc. Avant de comparer les divers restaurants, nous attendrons que tous soient ouverts; or dans ce moment même il en manque encore beaucoup au rendez-vous général.

Nous avons terminé cette esquisse du palais. Nous espérons avoir facilité aux visiteurs la recherche d'un produit quelconque.

Prenons un exemple. — Voulez-vous voir les porcelaines de Sèvres?

La porcelaine fait partie du mobilier : donc galerie III, dans les secteurs français.

Les porcelaines de Saxe ?

Galerie III, secteur 10.

Désire-t-on aller directement à la bijouterie turque ?

La bijouterie, faisant partie du vêtement, est dans la galerie IV, et la Turquie est classée dans le secteur 13.

C'est entendu.

ALFRED NETTEMENT FILS.

Ronde enfantine.

PRINTEMPS, ENFANCE ET POÉSIE

Voici les violettes d'avril qui s'ouvrent et parfument les bosquets ; la tiède haleine du printemps, en courant sur les arbres qui verdoient, réveille la séve endormie. Je ne sais pourquoi cette paisible ronde d'enfants, se déroulant sous les yeux d'une jeune mère qui jouit du présent en rêvant à l'avenir, évoque devant mon imagination la poésie, cette sœur de l'enfance et du printemps, et me rappelle les poëtes dont les volumes discrets reposent sur ma table en attendant un regard.

L'un est M. Achille Millien, dont les accents quelquefois un peu vifs sont souvent aussi d'une grande douceur. *Musettes et Clairons*, a-t-il écrit en tête de son volume, et sa poésie harmonieuse redit en effet tantôt l'accent belliqueux du clairon, tantôt le doux son des musettes champêtres. Ces deux mélodies si diverses se

rencontrent et alternent dans la légende *du Chanvre*, une des meilleures du recueil.

Amant alterna Camœnæ.

Donnons d'abord la parole aux musettes :

Plus de large foyer rempli de chenevottes;
L'herbe nouvelle naît aux premiers feux d'avril.
Quenouille en main sous l'arbre où chantent les linottes,
De la grossière étoupe il faut tirer le fil.

La fileuse est assise au seuil de la chaumière.
Un rayon de soleil tremblote à ses genoux.
— Tant d'ingénuité sourit sous ta paupière,
Tes cheveux sont si blonds et ton accent si doux,

Qu'en te voyant porter au sein ta croix bénite
Et tourner ton rouet à l'ombre des lilas,
Je crois voir dans sa fleur, je crois voir Marguerite,
Une fileuse aussi que tu ne connais pas.

Fillette, les beaux jours, hélas! tout les abrége,
Et le printemps du cœur est si vite passé!...
Semblable au voyageur qui marche sur la neige,
En une heure déjà son pas est effacé.

Un soir on cherche en vain l'essaim des joyeux rêves,
Au souffle des chagrins ils se sont dissipés,
L'horizon s'assombrit, le froid glace les sèves,
On ne va plus au bois, les lauriers sont coupés.

De doux et suaves vers, n'est-ce pas? des vers où la brise du printemps parfumée par les lilas en fleur semble avoir passé, et où le soleil se mire dans des gouttelettes de rosée, semblables à des larmes tombées de la muse dans un jour de mélancolie. Mais silence! la musette se tait. Franz, le fiancé de la fileuse, est appelé sous le drapeau :

Soldat, le monde est grand. Dans ta marche guerrière
Il faut le parcourir au souffle de tout vent.
La terre devant toi doit être sans barrière
Et la mer sans obstacle : En avant! En avant!

On marche en avant parce qu'on est soldat; mais on tourne quelquefois le regard en arrière vers le clocher natal, parce qu'on est fiancé. Le clairon à la voix perçante domine les musettes des bois, mais elles chantent encore dans le cœur du conscrit leur douce chanson.

Le second poëte est M. Joseph Rousse, un Breton, un vrai poëte, soit qu'il parle en prose, soit qu'il enchâsse sa pensée comme un saphir entre deux rimes. C'est après avoir parcouru la Bretagne et visité les tombeaux de Chateaubriand et de Brizeux, avoir médité près des dolmen et des menhir, pour rentrer au pays de Retz, sa terre natale, à laquelle il dédie ses vers, qu'il a composé ces poésies. En prêtant l'oreille à cette nouvelle muse bretonne, il m'a semblé entendre comme un soupir lointain de la muse de Brizeux; mais il y a quelque chose de plus chaste dans l'accent de Joseph Rousse, de moins ardent et de plus mélancolique. On sent que le feu de la souffrance a épuré cette âme. La devise que le poëte a inscrite sur le frontispice de son livre : *Ne bois que dans une coupe de pur cristal*, il l'a justifiée.

J'hésite entre les nombreuses pièces que je pourrais citer. Le *Menhir*, enguirlandé de fleurs au printemps par la main des pêcheurs qui font aujourd'hui ce qu'il y a des siècles faisaient leurs pères, m'attire. *La Fontaine de Saint-Martin* m'invite à me reposer auprès de la grotte qui se creuse aux flancs d'un noir rocher :

Le rocher tapissé de mille plantes vertes
Pleure silencieux, et ses larmes d'argent
Tombent dans un bassin dont les eaux sont couvertes
De pétales de fleurs jetés là par le vent.

Je suis tenté aussi de m'asseoir au milieu de la clairière où le vieux joueur de biniou, n'ayant que les lutins des taillis et les follets de l'étang pour auditeurs, joue ses vieux airs, mélodies nationales auxquelles la génération nouvelle préfère le son criard du violon. Que j'aimerais aussi à redire les méditations du poëte breton devant le dolmen!

O Christ, ami du faible et des âmes blessées,
Seul vrai consolateur, votre souffle puissant
A détruit les autels qui s'abreuvaient de sang...
Mais le doute aujourd'hui, quand vous avez semé,
Passe foulant aux pieds la divine semence.
Les ombres des faux dieux s'approchent en silence :
Ils régneront bientôt; les hommes à genoux
N'adorent que la Force en tremblant sous ses coups.
Tous les cœurs sont remplis d'une vague tristesse :
La gaieté s'éteint même au front de la jeunesse..
On voit des fruits ridés bien avant de mûrir,
Et des boutons flétris qui n'ont pas pu fleurir.

Mais, après avoir longtemps hésité, un souvenir personnel de voyage m'a déterminé à choisir la pièce à la fois touchante et mélancolique qui porte ce titre : *la Chapelle de Saint-Gildas :*

Un jour j'étais assis sur ces grèves désertes.
Le reflux me montrait les roches découvertes;
Au bord des flaques d'eau qui brillaient au soleil,
La mouette courait sur le sable vermeil.
Le ciel était limpide, et la côte azurée
Se reflétait au loin, dans une onde nacrée.
Mes yeux se reposaient, charmés, sur l'horizon,
Où pointaient les clochers du rivage breton,
Quand je vis près de moi passer deux jeunes femmes.
Le calme de leurs traits réfléchissait leurs âmes,
Quelque bonheur profond rendait légers leurs pas.
C'étaient deux sœurs, venant offrir à saint Gildas
Un beau cierge promis dans un jour de souffrance.
Vers l'antique chapelle, une d'elles s'avance,
Protégeant de la main contre un souffle du vent
Le cierge qui vacille, et, sa sœur la suivant,
Elle fait par trois fois le tour de ces ruines;
Bientôt après, j'entends leurs deux voix argentines
Réciter le rosaire, et ces mots alternés
M'arrivent aussi doux que des sons cadencés.
Leurs vœux étant remplis, les jeunes paysannes
Cueillirent en partant quelques valérianes;
Et longtemps je les vis, sous le ciel radieux,
Monter d'un pas léger le chemin sablonneux.
Bretagne, ô mon pays, garde ta foi naïve,
Car Dieu se plaît surtout dans la simplicité :
C'est comme le miroir d'une source d'eau vive
Où vient se réfléchir l'astre de vérité.

Pendant que nous prêtons l'oreille aux chants des poëtes, la ronde enfantine a continué à tournoyer, marquant la fuite des heures qu'à cet âge fortuné on oublie. Les enfants, doux printemps de la vie, pour lesquels les violettes d'avril épanchent leur fraîches senteurs, les oiseaux gazouillent leurs plus doux chants ; poésie vivante qui s'épanouit, inconsciente d'elle-même, dans nos foyers! Le printemps est l'enfance de l'année, comme l'enfance est le printemps de la vie, comme la poésie est le printemps de l'âme. De là ces trois mots écrits en tête de cette page : *Printemps, Enfance et Poésie.*

FÉLIX-HENRI.



MŒURS ET CARACTÈRES DU XVIIe SIÈCLE

(Voir V^e année, page 730 ; — VIe année, pages 11, 27, 186, 202, 379, 522, 533, 595; — VIIe année, pages 299, 396, 411, 490.)

BALZAC

I

L'ERMITE DE LA CHARENTE.

Sur la rive gauche de la Charente, presqu'en face du petit bourg de Vendelle et à une courte distance d'Angoulême s'élève le manoir de Balzac. Il n'a plus maintenant le même aspect qu'à l'époque où il servait de résidence à l'éminent écrivain auquel il a donné son nom et qui est l'objet de cette étude. Alors il était flanqué de quatre tourelles, aujourd'hui il n'en possède qu'une seule. Il était entouré de futaies, et aujourd'hui rien ne le masque aux regards; les chênes, les frênes, les charmes et les châtaigniers ont abandonné les abords du manoir pour se réfugier sur les coteaux voisins. Dans le paysage environnant rien n'est violent ni heurté. Parfois on voit de grandes compagnies de grues, de cygnes et d'oies sauvages tracer à l'horizon de fantastiques hiéroglyphes. Mais les oiseaux de proie y sont inconnus. De même dans les bois, les halliers et les champs d'alentour on ne trouve point de gros gibier, et le chasseur est forcé de s'en tenir aux perdrix et aux cailles, aux lièvres et aux lapins. Les ruisseaux y sont noirs de truites. De petites couleuvres sans venin abondent sous les buissons. Le site est délicieux, le climat tempéré, le ciel peu chargé de vapeurs. En un mot, tout dans ce séjour semble disposé pour la méditation et la paix de l'âme, pour l'harmonie des facultés, pour le parfait équilibre du corps et de l'esprit.

C'est dans cette terre et au sein de cette belle et paisible nature que se retira, vers l'année 1625, pour n'en plus sortir qu'à de rares intervalles, Jean-Louis Guez, sieur de Balzac. A peine âgé de vingt-huit ans, il avait voyagé, vu le monde et vécu dans l'intimité de hauts et puissants personnages. Lassé avant l'heure de la vie active, abreuvé de déceptions, dénué de la souplesse nécessaire pour faire son chemin dans une société livrée à toutes les intrigues et peut-être tourmenté à son insu par le démon du génie, il était venu demander à la solitude le calme, le repos et le parfait contentement.

Né à Angoulême, en 1597, d'un gentilhomme languedocien attaché au duc d'Épernon, Balzac, à peine âgé de vingt ans, s'était rendu en Hollande avec le poëte Théophile. Il y avait suivi les cours du professeur Dominique Baudius. Un *Discours politique sur l'état des Provinces-Unies*, essai d'écolier, qu'une rancune littéraire devait, vingt ans plus tard, livrer à la publicité, fut le fruit de son rapide séjour dans les Pays-Bas. Rentré dans sa famille, il accompagna le duc d'Épernon dans plusieurs voyages, puis il fit partie de la maison du cardinal de la Valette (Louis de Nogaret). En 1618, on le voit mêlé à plusieurs entreprises délicates, entre autres à celle qui avait pour but de délivrer Marie de Médicis, retenue prisonnière au château de Blois. On sait que la reine mère descendit de la fenêtre de sa chambre et trouva près des remparts le duc d'Épernon avec lequel elle partit pour Angoulême, où elle choisit pour séjour la propre maison du père de Balzac, « embellie, dit une relation contemporaine, et enrichie de raretez exquises, particulièrement pour les tableaux et autres enjolivements. »

Dans toute cette affaire, le jeune Balzac avait surtout servi Marie de Médicis de sa plume en rédigeant les diverses dépêches adressées au roi par le duc d'Épernon. Ces dépêches furent remarquées. Aussi, lorsque Richelieu, appelé par la reine et secrètement autorisé par le roi, vint à Angoulême pour étouffer dans son germe cette tentative de guerre civile, il s'informa du rédacteur des dépêches et le distingua au milieu de la foule. Il fut jusqu'à le traiter « d'illustre, d'homme rare, de personnage extraordinaire; » et l'ayant un jour prié à dîner, il dit, en présence de plusieurs gens de qualité qui se trouvaient à table : « Voilà un homme à qui il faudra faire du bien, quand nous le pourrons, et il faudra commencer par une abbaye de dix mille livres de rente. » Mais les choses en demeurèrent là, et Balzac ajoute, après avoir rapporté ces paroles : « M. le cardinal de Richelieu ne devait point se souvenir des promesses de M. l'évêque de Luçon. »

En 1621, nous retrouvons Balzac à Rome, comme agent du cardinal de la Valette, dont il servit les intérêts avec beaucoup de zèle auprès du Saint-Siége, ce qui ne l'empêcha pas, deux années après, de perdre les bonnes grâces de son protecteur. Mais son séjour en Italie ne lui fut pas inutile, il eut sur son esprit et ses habitudes littéraires la plus heureuse influence; le jeune Balzac y acquit une extrême délicatesse de style et ce rare sentiment de l'harmonie qui est la marque la plus originale de ses écrits.

C'est à son retour d'Italie qu'il se confina dans sa

terre de Balzac. Il en avait déjà assez de ses relations avec le monde. Une de ses lettres prouve qu'il comprit dès lors que l'indifférence était une disposition en quelque sorte innée chez les grands de la terre :

« Les grands, disait-il, n'ont point devant les yeux les portraits de ceux qui sont absents, ni ne tiennent point d'officiers exprès pour se faire souvenir de ce qu'ils oublient. Au contraire, s'imaginant qu'il n'y a rien qu'eux au monde et les choses qui les touchent, pourvu qu'ils trouvent quelques-uns qui ressemblent à des hommes, ils ne se mettent point en peine d'en chercher d'autres : si bien qu'auprès d'eux l'assiduité fait quelquefois plus que les services, et ceux qu'ils n'auraient pas par raison, ils les aiment par coutume. Il est donc nécessaire de se montrer toujours prêt à recevoir la fortune ; c'est une tradition que les Gascons laissent en mourant à leurs enfants. »

Cette tradition, nous l'avons dit, ne fut point du goût de Balzac. Il eut le bon esprit et la dignité de n'en tenir aucun compte. Il renonça au monde à l'âge où, d'ordinaire, de longues perspectives de fortune et d'ambition se déroulent aux regards de l'homme. Ce n'était point un pur caprice de sa part. Déçu dans ses espérances et sachant à quoi s'en tenir sur les promesses de la faveur, revenu de toutes les illusions de la célébrité, souffrant de corps et chargé d'infirmités précoces, il prit résolûment et avec joie le parti de la retraite et se tourna, sans arrière-pensée de retour, vers lui-même, vers la nature et vers Dieu.

Le voilà donc relégué dans sa terre de Balzac, « agréable solitude que sa bonne fortune lui avait donnée dès avant sa naissance » et qu'il tenait du chef de sa mère (une demoiselle de Nesmond); — « pays à souhaiter et à peindre, dit-il dans une lettre à M. de la Motte-Aigron, en date du 4 septembre 1622, que j'ai choisi pour vacquer à mes plus chères occupations, et passer les plus douces heures de ma vie. L'eau et les arbres ne le laissent jamais manquer de frais et de vert. Les cygnes qui couvraient autrefois toute la rivière se sont retirés en ce lieu de sûreté, et vivent dans un canal qui fait rêver les plus grands parleurs, aussitôt qu'ils s'en approchent, et au bord duquel je suis toujours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste... Je ne veux pas vous faire le portrait d'une maison dont le dessin n'a pas été conduit selon les règles de l'architecture, et la matière n'est pas si précieuse que le marbre et le porphyre. Je vous dirai seulement qu'à la porte il y a un bois où, en plein midi, il n'entre de jour que ce qu'il en faut pour n'être pas nuit, et pour empêcher que toutes les couleurs ne soient noires. Tellement que, de l'obscurité et de la lumière, il se fait un troisième temps qui peut être supporté des yeux des malades et cacher les défauts des femmes qui sont fardées. Les arbres y sont verts jusques à la racine, tant de leurs propres feuilles que de celles du lierre qui les embrasse, et pour le fruit qui leur manque, leurs branches sont chargées de tourtres et de faisans en toutes les saisons de l'année. De là j'entre en une prairie, où je marche sur les tulipes et les anémones, que j'ai fait mêler avec les autres fleurs... Par quelque porte que je sorte du logis et de quelque part que je tourne les yeux en cette agréable solitude, je rencontre toujours la Charente, dans laquelle les animaux qui vont boire voient le ciel aussi clairement que nous faisons, et jouissent de l'avantage qu'ailleurs les hommes leur veulent ôter. Mais cette belle eau aime tellement cette belle terre, qu'elle se divise en mille branches et fait une infinité d'îles et de détours afin de s'y amuser davantage, et quand elle se déborde, ce n'est que pour rendre l'année plus riche et pour nous faire prendre à la campagne ses truites et ses brochets, qui valent bien les crocodiles du Nil et le faux or de toutes les rivières des poëtes. »

L'intérieur du château de Balzac offrait plutôt l'aspect cossu et confortable, comme nous dirions aujourd'hui, d'une riche demeure bourgeoise qu'un étalage de luxe aristocratique. Le mobilier datait d'un siècle et se composait de bahuts de cuir garnis de clous dorés, de tables fixées dans le parquet et revêtues de tapis de Turquie, de grands lits à baldaquin, de tentures en droguet brun ou en damas aurore, de vaisseliers où s'étalaient, à côté des émaux de Bernard Palissy, de l'argenterie et des écuelles d'étain. Le salon, vaste pièce tapissée en cuir gaufré, était orné de portraits de famille. Le maître du logis y prenait ses repas, dont le menu abondant, mais frugal, scrupuleusement réglé pour chaque jour de la semaine, ne variait guère que lors des grandes réceptions, lorsqu'il s'agissait de faire honneur aux voisins, aux amis, aux passants, à un hôte illustre. Mais dans ces occasions-là, l'hospitalité de Balzac déployait tout le faste culinaire de l'époque : le pain de froment (dans l'habitude de la vie on s'en tenait au pain de seigle), la longe de veau, l'oie grasse, les vins épicés, les aromates de l'Inde. La cuisine de « l'Ermite de la Charente » avait une réputation dans la société parisienne et dans le monde des beaux esprits : « ..... Si on fait de beaux discours à Balzac, écrivait Voiture à Costar, on fait aussi de bons dîners : et je ne doute pas que vous n'ayez su goûter admirablement l'un et l'autre. M. de Balzac n'est pas moins élégant dans ses festins que dans ses livres. Il est *magister dicendi et cœnandi*. Il a un certain art de faire bonne chère qui n'est guère moins à estimer que sa rhétorique et, entre autres choses, il a inventé une sorte de potage que j'estime plus que le panégyrique de Pline et que la plus longue harangue d'Isocrate. »

Mais le luxe n'était que l'exception dans le manoir charentais; l'économie et la simplicité étaient la règle. Levé avec le soleil, le maître du logis se mettait aussitôt au travail. Il déjeunait, à neuf heures, d'une soupe servie dans une écuelle sur le coin de la table de cuisine, dînait à midi, soupait à six heures et se couchait à huit. Ses divertissements consistaient dans une promenade à pas lents sur les bords de la Charente, dans

une partie de dames ou de tric-trac avec l'abbé Girard, archidiacre d'Angoulême, son confesseur et son ami. C'était une véritable vie cénobitique, et rien ne semblait devoir en interrompre la douce quiétude. Mais la curiosité publique vint relancer jusqu'au fond de l'Angoumois celui qu'on appelait « l'Ermite de la Charente. » Tous les yeux se fixèrent sur sa solitude, qui fut bientôt pour lui ce que Ferney devait être un jour pour Voltaire, c'est-à-dire un cadre et un ornement. Il fut accablé de lettres, de visites et de civilités de toutes sortes. Là où il cherchait le calme et l'oubli, il trouva la renommée et la gloire.

G. DE CADOUDAL.

— La suite prochainement. —

FRÈRE PAUL

(Voir pages 403, 421, 436 et 457.)

D'abord le notaire, baissant la tête, examina les sillons, le blé déjà semé, le terroir, en homme qui s'y connaissait; puis il releva les yeux et regarda le ciel calme, un peu voilé; huma quelques bouffées de l'air frais qui courait mollement sur les campagnes, et commença ainsi, après avoir visiblement cherché un moyen d'entamer la conversation.

— Vous avez de beaux champs, une terre noire excellente, mon cher Theilleux; voici de plus une semence magnifique, un temps favorable. Vous aurez, l'an prochain, une superbe moisson.

— Oui, avec la grâce de Dieu, répondit Paul d'un ton calme.

— Je m'en réjouis fort, vous le méritez bien, mon ami; vous êtes un des jeunes gens pour lesquels j'ai le plus d'estime... Je serais satisfait d'apprendre que rien ne vous manque pour être heureux, et je crois que cela pourra venir... Vous avez perdu votre bonne mère, il est vrai, mais c'est là un malheur qu'il faut tôt ou tard supporter, et il reste encore bien des consolations à un garçon de votre âge... Il y a cependant quelque chose que je vous souhaite... Savez-vous, mon cher Paul, ce dont vous avez besoin? Eh bien, c'est d'une bonne ménagère de votre âge, de vos goûts, de votre humeur, qui puisse bien soigner la maison et vous aider à faire marcher la ferme, qui soit très-simple, s'entend, point brillante du tout, et qui ne s'occupe que de dire son chapelet, de battre son beurre et d'engraisser ses volailles... Si vous trouviez une pareille femme, vous verriez, mon cher Paul, comme vous deviendriez riche et comme vous seriez heureux.

— Me marier? répliqua Paul au comble de la surprise, vous me conseillez de me marier, maître Cloets?... Mais je vous avoue que je n'y pense nullement, et que, selon mon avis, il n'y aura jamais chez nous d'autre maîtresse de maison que la femme de mon frère.

— La femme d'Englebert ?... oui, c'est très-bien, répéta maître Cloets, qui devint encore plus rouge et semblait chercher ses paroles d'un air profondément embarrassé.

Il fit une pause d'un moment, puis faisant un effort subit, comme le baigneur qui, pour éviter une pénible hésitation, se lance la tête la première dans l'eau, il releva la tête résolûment et reprit tout d'une haleine :

— Et pourtant, s'il arrivait qu'Englebert ne se mariât pas... maintenant.

— Maintenant? non, répliqua tranquillement Paul, qui s'efforçait de paraître plus calme qu'il ne l'était réellement, car il avait peur de comprendre. — Maintenant non, nous sommes en grand deuil, mais dans un ou deux ans d'ici, ainsi que l'avait pensé notre mère... Tina est encore bien jeune et ne tient pas à quitter son bon père; vous vous résignerez facilement à attendre, monsieur Cloets.

— Heu ! heu ! grommela le tabellion en baissant la tête de nouveau et mettant ses mains dans ses poches. Ma foi ! reprit-il soudain en relevant la tête, je trouve qu'un pareil contrat remis à longue échéance est fameusement imprudent et peut souvent être résilié.

— Comment, monsieur Cloets, pouvez-vous prévoir que Tina prenne d'autres résolutions ou que mon frère cesse de mériter la main de votre fille? Deux cœurs qui s'attachent, deux esprits qui se comprennent, changent-ils si aisément?

— Mon cher Paul, tout change ici-bas, reprit maître Cloets, revenant à ses sentences philosophiques dans les occasions solennelles. — Et le sage est celui qui ne se laisse point surprendre ni ébranler par ces changements, mais qui les prévoit et s'y prépare.

— En vérité, je ne comprends pas ce que vous voulez me dire, s'écria Paul d'un ton douloureux. Je connais, moi, le cœur d'Englebert et je suis bien certain qu'il ne changera jamais... Mais voulez-vous dire, maître Cloets, que votre fille...

— Écoutez, dit le notaire, en plaçant ses deux mains grasses dans les poches de sa culotte, et prenant une attitude grave, — la conversation est maintenant assez avancée pour que nous puissions nous expliquer clairement... Je vais donc vous avouer, mon cher monsieur Paul, le véritable but de notre entretien et le motif de ma visite... Lorsqu'il y a environ deux années, un peu aveuglé et enjôlé par la gentillesse et les flatteries de ces deux enfants, Tina et Englebert, j'ai consenti à ce qu'ils échangeassent des promesses de fiançailles et un anneau, ma position et mes idées étaient bien différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Le pays était tranquille alors, tranquille, c'est-à-dire résigné à porter, en esclave, le joug de nos tyrans; je n'avais d'autre sort que celui d'un pauvre petit notaire de village, pas d'autre rêve que celui de faire trente mille livres d'affaires par

au dans mon étude; je n'avais pas alors conçu la noble ambition de participer, aussi moi, à la délivrance du pays... Dans ces circonstances modestes, un jeune homme tel qu'Englebert, ayant des parents distingués et une honnête aisance, et avec cela pieux, tranquille, doux et bien élevé, ne pouvait être qu'un gendre très-acceptable pour moi, et un mari très-sortable pour ma fille. Ni elle, ni moi, ne pouvions avoir l'idée de sortir d'ici; nous devions donc, en gens prudents, nous arranger de façon à y vivre le plus aisément possible, et, puisque nous devions nous contenter de notre petit coin très-obscur, le rendre du moins très-commode et très-agréable.

— Et pour cela, vous avouez que vous pouviez compter sur mon frère, répliqua Paul péniblement étonné par ces expressions d'une vanité absurde et d'un égoïsme naïf.

— Assurément, je vous ai déjà dit que, selon moi, Englebert est un bon chrétien et un honnête homme... Mais c'est un homme énergique, un bon citoyen, qu'il faut être maintenant. Depuis deux ans, la situation du pays a bien changé: le peuple est las du joug; il veut le briser, il veut... il veut... faire rendre gorge à ces accapareurs qui nous affament, à ces intendants qui nous pressurent, à ces sangsues qui nous épuisent...

Hélas! hélas! un indifférent qui, en ce moment, aurait contemplé maître Cloets gonflant d'indignation ses joues rubicondes, cambrant sa taille replète, et agitant en l'air son poing grassouillet, tout en parlant *d'affamés*, de *pressurés* et de *sucés*, aurait pu lui répondre que son argumentation péchait par la base, ou que, s'il tenait absolument à exposer les griefs de ses compatriotes avec des images énergiques, il aurait dû au moins ne pas les invoquer à la première personne, son aspect florissant et son embonpoint respectable le mettant bien moins au rang des sucés qu'au nombre des suceurs.

Mais les deux hommes discouraient seuls, dans le champ sillonné, sous la douce brise, et Paul, inquiété jusqu'à la frayeur par la tournure que prenait l'entretien, n'était guère disposé à en saisir le côté comique.

— Pour tout dire, en un mot, reprit maître Cloets cessant de gesticuler, je considère maintenant que les affaires de ma profession doivent céder le pas aux affaires publiques... La politique, la politique, mon jeune ami! c'est elle seule qui peut conduire à un poste élevé, à une brillante carrière... Voyez Vonck, voyez van der Noot, tous deux des hommes de rien, tous deux des avocats, des écrivassiers, comme il y en a des centaines en Flandre, continua le notaire en se redressant avec orgueil, ils sont aujourd'hui les héros du pays, les idoles du peuple; ils en seront bientôt les sauveurs; c'est sur leurs traces que je veux marcher; je me dois désormais à ma patrie.

— Mais, monsieur Cloets, quels rapports peuvent avoir vos projets avec le mariage d'Englebert?

— Le plus immédiat... Vous ne comprenez donc pas, jeune homme? Autant je trouvais prudent et naturel d'accorder ma fille à un cultivateur, alors que je devais rester simple notaire de campagne, autant je dois réfléchir, avec mes nouvelles espérances, avant d'accorder à qui que ce soit la main de mon enfant. Si j'abandonne ma position modeste, où je ne puis être utile à mon pays, si je me jette dans le tourbillon de la vie publique, dans notre grand centre, à Bruxelles, il est de toute nécessité, comme je suis un peu âgé déjà, que je me choisisse un gendre intelligent, actif, entreprenant, qui partage les opinions et les travaux de son beau-père. Or je vous avoue, mon ami, que notre cher Englebert a d'excellentes qualités, mais non pas précisément celles que je rêve pour mon gendre.

— Ainsi vous voulez lui rendre sa parole, le frapper d'un coup terrible, peut-être mortel? s'écria Paul désespéré. Mais, maître Cloets, il y a une promesse sacrée entre eux pourtant; ils ont échangé leurs anneaux, ils ont été bénis par ma mère.

— Oui, mais ils n'ont pas signé de contrat, et toutes ces cérémonies dont vous me parlez n'ont pas force de loi ni de sacrement, répondit en souriant le notaire.

— Mais ma mère était votre vieille amie, et votre cruelle décision lui aurait brisé le cœur, répliqua le jeune homme accablé.

— Bah! elle n'en saura rien, dit le tabellion secouant la tête, comme s'il était enchanté de sa réponse.

— Une terrible parole, maître Cloets; que Dieu vous la pardonne!... Seulement songez à Englebert. Tout son espoir est d'obtenir un jour votre fille, toute son ambition est d'être appelé votre gendre. Quand vous lui aurez ôté son ambition, son espoir, son bonheur, il ne lui restera rien, plus rien, et il est si tendre, si faible, songez-y!

— C'est justement là ce qui me fait réfléchir..... Quant au reste, ne vous en inquiétez pas trop... La jeunesse se console.

— Mais Tina, s'écria le pauvre Paul se rattachant à un dernier espoir, Tina, que je regarde depuis si longtemps comme ma sœur, Tina qui se sent aimée par Englebert d'une tendresse si profonde et si pure?...

— Tina, mon cher, reprit le notaire d'un air important, est trop bien élevée d'abord pour avoir sur ce point d'autre volonté que celle de son père... Ensuite, ma fille partage mes goûts et comprend que je fais tout pour assurer son bonheur, surtout depuis qu'elle a appris à connaître des jeunes gens aimables, instruits, spirituels, élégants, et qu'elle reconnaît la différence existant entre ceux qui sont au courant des idées du siècle, parce qu'ils ont voyagé, et ceux qui restent en arrière des choses modernes, n'ayant jamais quitté leur village.

Paul regarda tristement le notaire pendant qu'il prononçait ces mots; il se rappela ensuite combien, selon la rumeur publique, le Français était brillant, combien Tina était frivole... Il se dit qu'il n'y avait plus d'espoir, et baissa les yeux avec douleur.

— Maître Cloets, je ne vous importunerai plus, murmura-t-il d'un ton de voix tremblant. Mon frère et moi, nous nous résignerons à être oubliés et bannis de cette maison, de ces cœurs qui nous repoussent... Vous êtes sans doute venu me trouver pour que je prépare Englebert.

— Oui, c'est cela... non... c'est-à-dire, mon ami, pour lui dire tout, et le prier de cesser ses visites. S'il n'était pas venu comme prétendant, il aurait pu venir comme ami; mais... après sa brouille d'hier soir avec le citoyen Lefèvre, il serait vraiment imprudent... c'est-à-dire impossible... Enfin, vous comprenez, je ne puis pas m'exposer à ce que deux jeunes gens se coupent la gorge en sortant de ma maison.

— Oh! si cruellement! si vite!... Et mon pauvre Englebert ne se doute de rien!... Monsieur Cloets, votre décision est-elle irrévocable?

— Absolument, mon ami; elle l'est d'autant plus que le citoyen Lefèvre et moi nous allons partir bientôt pour un voyage un peu long; Tina restera seule avec la vieille Geneviève jusqu'à ce que j'aie vendu mon étude... Tenez, nom ami, voici de sa part l'anneau qu'Englebert lui avait donné; rendez-le à votre frère, consolez-le, et... vous verrez plus tard que j'ai sagement agi; ne me gardez pas rancune.

Ici maître Cloets, enchanté d'avoir enfin terminé sa pénible commission, glissa entre les mains de Paul l'anneau étoilé d'un saphir, lui frappa cordialement sur l'épaule, se retourna pour lui sourire de loin et disparut, reprenant le sentier du village.

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

En attendant la nomination de deux nouveaux membres de l'Académie qui doivent remplacer MM. de Barante et Cousin, — on persiste à indiquer le R. P. Gratry et M. Jules Favre en première ligne, — l'Académie a reçu M. Cuvillier-Fleury. Chose qui est rare, même à l'Académie, le récipiendaire et celui qui le recevait, M. Nisard, étaient véritablement des hommes de lettres : *Arcades ambo*. Par une coïncidence assez singulière, l'un et l'autre, pour entrer à l'Académie, ont pris par *le Journal des Débats*, de tous les chemins qui mènent à la Rome académique celui qui y mène de la manière la plus directe et la plus sûre, témoin MM. de Sacy, Saint-Marc-Girardin, de Salvandy, Prevost-Paradol et plusieurs autres. La séance a été par suite tout à fait littéraire. Le récipiendaire a parlé en termes fort convenables de son prédécesseur M. Dupin, en indiquant habilement par un trait léger les ombres du portrait et en appuyant sur les parties lumineuses. Étrange caractère que celui de M. Dupin! Plein de sens, mais jamais le bon sens n'a mieux mérité le nom de sens commun que lorsqu'il parlait par sa bouche; puissant et trivial orateur, vulgaire plus encore par le sentiment que par la forme; sans enthousiasme, sans dévouement, sorte de Brennus en gros souliers sur la semelle desquels on lisait : Malheur aux vaincus! serviteur sincère cependant de la monarchie de Juillet tant qu'elle a vécu, mais serviteur bourru, grondeur et malséant qui ne lui ménageait pas les bourrades et les coups de boutoir. En veut-on un exemple? C'est une des anecdotes que M. Cuvillier-Fleury n'a pas connues ou qu'il n'a pas voulu raconter. Un soir M. Dupin, alors président de la chambre, donnait un bal. Un jeune avocat de cette époque, qui est aujourd'hui directeur d'un des principaux journaux de Paris, — c'est de lui que nous tenons l'anecdote, — assistait au bal et se trouvait tout près de M. Dupin lorsqu'on annonça l'arrivée du jeune duc d'Orléans. M. Dupin s'approcha vivement de l'orchestre dirigé par Tolbecques, et lui cria d'une voix de Stentor : « *La Marseillaise!* » Étonnement général. — « Oui, *la Marseillaise*, reprit M. Dupin en se tournant vers un groupe de jeunes avocats ébahis; il faut leur rappeler leur origine de temps en temps, dans la crainte qu'ils ne l'oublient. » L'orchestre accentua l'hymne de Rouget, et le jeune prince, assez étonné, fit son entrée au bruit du chant républicain : *Aux armes, citoyens!* M. Dupin n'était guère plus poli avec la chambre qu'il présidait qu'avec le gouvernement qu'il avait l'intention de servir. Un jour que les élections générales avaient envoyé au palais Bourbon beaucoup de députés nouveaux et peu connus : « Les départements, dit-il, nous ont envoyé du vin du crû dans des cruches. » Il se montrait implacable pour les orateurs qui se troublaient à la tribune, probablement par suite de sa maxime : Malheur aux vaincus! il était donc le cauchemar des débutants, qu'il poursuivait de ses quolibets du haut de son fauteuil. Un jour un de ces malheureux orateurs, qui lisait son discours au milieu des interruptions de la chambre ennuyée et avec un accompagnement de couteaux à papier frappant en cadence sur les pupitres, laissa tomber son manuscrit; il ressaisit les pages dispersées et s'efforça de les mettre en ordre : « Allons! allons! lui dit M. Dupin en parlant assez haut pour être entendu par les premiers bancs de la chambre, il faut y renoncer; vous aurez beau battre le jeu, il n'y a pas d'atout. »

M. Cuvillier-Fleury, dans son habile et spirituel discours, a fait allusion à cet invincible besoin qu'avait M. Dupin d'être toujours au jeu, quelle que fût la couleur qui retournât, et il a attribué ce besoin à l'activité de son esprit.

C'était bien la peine d'être quelqu'un pour vouloir toujours être quelque chose! Comme nous ne faisons pas ici l'éloge académique de M. Dupin, peut-être s'en

est-on déjà aperçu, nous ajouterons qu'il avait un autre besoin, celui de ne jamais toucher à ses revenus, qui ne s'élevaient guère qu'à cent cinquante mille livres de rentes. Le pauvre homme était habitué à vivre sur ses appointements comme fonctionnaire, et il tenait à cette habitude presque autant qu'à sa vie. Malgré tout cela et peut-être à cause de tout cela, il avait une vive admiration et une tendre amitié pour M. Berryer, qui professait et pratiquait des maximes si opposées. Il s'honorait de l'honneur dont Berryer par son noble caractère entourait la tribune et le barreau, et au fond il était bien aise de lui en laisser faire les frais.

J'ai naturellement appuyé là où M. Cuvillier-Fleury avait glissé et j'ai glissé là où M. Cuvillier-Fleury avait appuyé. M. Nisard, qui a écrit un ouvrage remarquable sur l'*Histoire de la littérature française*, a apprécié avec beaucoup de sagacité littéraire le talent de M. Cuvillier-Fleury. Son jugement équitable est, comme on le pense bien, tempéré par la courtoisie académique, mais ce n'en est pas moins un jugement. « Me permettez-vous, a dit le directeur de l'Académie, de préférer dans vos articles ceux qui appartiennent à la polémique historique? Là votre verve, votre ardeur, là cette passion dont vous vous confessez, sont une défense proportionnée à l'attaque. Car si les erreurs littéraires sont préjudiciables, combien le sont plus encore les erreurs historiques, par le mal ou le bien que peut recevoir le présent de la connaissance ou de l'ignorance du passé!

« Parmi tant de pages éloquentes ou piquantes, j'aime surtout celles où vous combattez avec tant de force et raillez avec tant d'esprit l'étrange mode d'abaisser les grands noms de l'histoire. Soit amour pour le paradoxe, soit que notre société démocratique, où l'égalité est une conquête récente, ait peur que l'admiration pour les grands hommes ne lui fasse reprendre goût à l'inégalité, nous avons vu des livres où l'on fait de nos plus grands rois des despotes, sans songer que du même coup on fait de nos pères des esclaves. On cherche de préférence les preuves de l'histoire dans les pamphlets, comme si un pamphlet, tiré de la poussière d'un dépôt, était la conscience du genre humain qui recouvre la voix. Le mur qui protégeait la vie privée a été abattu, et l'on s'est servi du témoignage des valets de chambre pour défaire les héros. »

Il était difficile de mieux apprécier le talent de M. Cuvillier-Fleury, qui a plus de fermeté que de grâce, et de force que de finesse, et de mêler à cette appréciation particulière des vérités générales plus utiles et présentées avec plus d'à-propos.

*** Parmi les singularités de l'Exposition de 1867, signalons la distribution de *tracts* protestants et de bibles à la porte du petit édifice consacré au culte réformé. La société des missions protestantes nous prend-elle par hasard pour un pays idolâtre? Si quelques-uns de ses membres avaient pris la peine de visiter nos églises pendant la semaine sainte et les solennités de Pâques, ils seraient revenus de leur erreur. Les hommes de bon-sens se demandent si le moment où une partie des protestants revient au catholicisme par le ritualisme, et où l'autre s'achemine vers les régions froides et obscures de la libre pensée, est bien choisi pour faire de la propagande protestante. Cette manie a fait inventer aux petits journaux des historiettes avec lesquelles ils réjouissent les lecteurs. L'un prétend que les naturels habitants de Sandwich, auxquels la société biblique avait expédié d'énormes ballots de bibles reliées en veau, s'en servirent comme de moëllons pour se construire des huttes; et regrette que nous ne puissions pas en faire usage, ce qui serait un soulagement pour les locataires expulsés de leurs domiciles à l'occasion de l'Exposition. L'autre rapporte l'histoire d'un bouddhiste qui n'a cessé ces derniers jours de passer devant le kiosque où l'on distribue les bibles, et d'en recevoir avec beaucoup de componction des exemplaires qu'il va jeter ensuite à la Seine, pour empêcher la propagande faite aux hommes et faire la propagande aux poissons. On rit de tout en France, dira-t-on. Cela est vrai, mais avouez que c'est une singulière idée que de faire la propagande biblique à l'Exposition! Autant aurait valu en faire à la tour de Babel, qui a plus d'un trait de ressemblance avec cette confusion cosmopolite de toutes les langues, de toutes les tribus, de toutes les nations, de tous les cultes, de toutes les industries et de toutes les civilisations.

*** La Société de Géographie a décerné la grande médaille à sir Samuel Baker, qui a exploré le cours du Nil et remonté à ses sources, en compagnie de sa jeune, charmante et courageuse femme qui, comprenant le mariage comme il doit être compris, comme une société où l'on se donne l'un à l'autre à la vie et à la mort, n'a pas voulu se séparer de son mari partant pour ce dangereux voyage. Si j'avais eu voix au chapitre, j'aurais proposé de décerner la médaille à Mme Baker, et sir Samuel Baker aurait certes cru l'avoir deux fois reçue.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Mademoiselle de Sombreuil au milieu des massacreurs.

MADEMOISELLE DE SOMBREUIL

AU 2 SEPTEMBRE

C'est un épisode d'un des plus lamentables drames de notre histoire, les journées de septembre 1792. Danton l'avait dit à la tribune de l'assemblée : « Il faut leur faire peur ! » Peur à qui? A tous : à la population, en parlant de l'ennemi qui était à Verdun et qui serait bientôt à Paris; à l'Assemblée législative, dont les pouvoirs expiraient et à la Convention dont l'avénement se faisait proche, en leur montrant de quoi était capa-

ble la Commune; aux modérés, pour paralyser leur résistance à une poignée de scélérats; aux royalistes enfin, et aux prêtres destinés à la mort. « La peur, comme l'a dit M. Mortimer-Ternaux dans son *Histoire de la Terreur*, est un mal qui, une fois inoculé au corps social, surexcite les passions, exagère les souffrances, en désigne arbitrairement les auteurs vrais ou faux à d'aveugles soupçons, et qui, après ce moment d'exaltation et de fièvre, jette les masses populaires dans l'abattement et la prostration pour les livrer aux expériences aventureuses du premier empirique s'offrant à les régénérer : « Vous avez horreur du sang ! » s'écriait un des sicaires de la Commune en donnant, aux portes de l'Abbaye, le signal des massacres ; « il faudra « bien que vous vous y accoutumiez. »

La peur, de toutes les passions celle qui trouble le plus le jugement, comme l'a dit le coadjuteur de Retz ; la peur capable de tout faire et de tout supporter ; la peur qui tue et qui laisse tuer ; la peur, cette lâche homicide, plus mauvaise conseillère que la faim, plus cruelle que la colère ; la peur au visage pâle comme la mort et aux mains rouges de sang comme le bourreau !

Rien n'avait été omis pour produire la peur. Dès le 30 août, le canon d'alarme retentissait de quart d'heure en quart d'heure; la patrie était proclamée en danger ; les barrières étaient fermées, la Seine barrée par des bateaux remplis d'hommes armés. On annonçait qu'une grande conspiration menaçait la République ; en volant aux frontières, il ne fallait pas laisser derrière soi les aristocrates qui égorgeraient les enfants et les femmes des patriotes ; la conjuration des prisons était partout dénoncée. Et pendant toute la nuit du 1er au 2 septembre, à la lueur des torches, on avait pratiqué des visites domiciliaires dans toutes les maisons de Paris et l'on avait rempli les geôles de nouveaux prisonniers : la Force, l'Abbaye, les Carmes, d'où devait, disait-on, sortir la conjuration des prisonniers.

C'est absurde ; mais la peur raisonne-t-elle ?

Des voix s'élèvent déjà pour dire qu'il faut égorger les prisonniers, parmi lesquels règne l'épouvante et dont on fait un épouvantail.

C'est infâme, mais quand donc la peur a-t-elle reculé devant l'infamie ?

La peur est une démence, une fièvre, une exaltation du cerveau et une paralysie du cœur.

Ici s'élevait un problème qui, grâce à M. Mortimer-Ternaux, n'est plus un problème : les massacres de septembre furent-ils le produit d'un mouvement instantané et irrésistible du peuple de Paris, qui, saisi d'un effroyable délire à la nouvelle de la prise de Longwy et de l'investissement de Verdun, voulut, avant de courir sus aux envahisseurs, se débarrasser, au nom du salut public, de tous les prisonniers qu'on lui avait appris à considérer comme les complices de l'ennemi et de l'émigration ?

Ne furent-ils pas, au contraire, le crime d'une poignée de scélérats qui, sentant le pouvoir leur échapper des mains, résolurent de le reconquérir dans le ruisseau sanglant de l'Abbaye et de terrifier la capitale pour en rester les dominateurs exclusifs ?

Telle était la question posée devant l'histoire. Il y avait des écrivains qui, aveuglés par la passion révolutionnaire ou cédant à un calcul politique, l'avaient à plaisir obscurcie. Ils cherchaient à établir une corrélation menteuse entre l'atrocité qui égorgea aux prisons et l'honneur qui combattit aux frontières, entre la férocité et le patriotisme, entre le crime et la vertu, entre la lâcheté et la vaillance, entre les égorgeurs et les soldats. C'était le même mouvement, répétaient ceux qui avaient poussé les volontaires aux frontières et les massacreurs aux prisons.

Dieu merci, il n'est plus possible, après le beau travail de M. Mortimer-Ternaux, de reproduire cette apologie des massacres de septembre, qui est une calomnie contre le peuple et contre l'armée. Le peuple, le vrai peuple, comme il le dit, celui qui se compose des ouvriers laborieux et honnêtes, au cœur ardent, à la fibre patriotique, des jeunes bourgeois aux aspirations généreuses, au mâle courage, ne se mêla pas un instant aux trois ou quatre cents scélérats recrutés par Maillard dans les bouges de la capitale. Pendant que les sicaires à la solde du comité de surveillance établissaient dans les prisons une boucherie de chair humaine, selon l'énergique expression de Vergniaud, le vrai peuple était au Champ-de-Mars ou devant les estrades d'enrôlement ; il offrait ses bras, son sang pour la défense de la patrie. A chacun ses œuvres et la responsabilité de ses œuvres : à ceux qui ont combattu pour la défense du sol la reconnaissance de la postérité, l'admiration, la gloire ; à ceux qui ont déshonoré notre histoire en y écrivant cette page horrible avec une plume trempée dans le sang, la honte et la réprobation !

Une objection reste : Comment l'immense population de Paris a-t-elle laissé accomplir les massacres des prisons ? N'est-ce pas le cas de faire une terrible application de la phrase de Tacite : « *Pauci ausi sunt, plures voluere, omnes passi sunt.* Un petit nombre l'osèrent, un plus grand nombre y acquiescèrent, tous laissèrent faire. »

Non, ce n'est point là la véritable explication de l'impunité des massacres de septembre. La véritable explication, la voici : ceux qui avaient la mission et les moyens de les empêcher, c'est-à-dire qui tenaient dans leurs mains les ressorts de l'administration et la force publique, les décrétèrent, les proposèrent et les firent. Les assassinats se commirent administrativement ; ce mot dit tout. Les chefs des égorgeurs étaient revêtus de l'écharpe municipale. Il n'y avait d'organisé à Paris en ce moment que le crime, et le crime prévalut contre la multitude désorganisée des bons citoyens qui ne purent que gémir. Les coupables, on peut les compter; M. Mortimer les prend les mains dans le sang : c'étaient Marat,

Danton, Robespierre, Manuel, Hébert, Billaud-Varennes, Panis, Sergent, Fabre-d'Églantine, Camille Desmoulins et une douzaine d'autres complices plus obscurs, scélérats à la suite, membres du conseil de surveillance ou seulement du conseil-général de la commune. Voilà les hommes qui décrétèrent et organisèrent les massacres. Ils trouvèrent les exécuteurs dans la lie de cette population malfaisante et flétrie qui grouille dans les grandes villes; ces équarisseurs de chair humaine furent payés, non à la tâche, mais à la journée, et l'on tarifa la journée de meurtres à un louis de vingt-quatre francs, je ne dirai point par tête, pour éviter une odieuse équivoque, mais par homme.

Mais le but, quel était donc le but de ces tueries? C'est encore l'historien de la *Terreur* qui va vous répondre, et remarquez que, selon ses propres paroles, il va vous répondre, « comme un juré au tribunal de l'histoire, en son âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes. » Sa réponse, après avoir tout scruté, tout pesé, avoir suivi les organisateurs dans leurs ténébreux conciliabules avant ces journées sinistres, dans leurs démarches et leurs actions pendant ces journées, la voici :

« Pour certains organisateurs des massacres, il s'agissait de se perpétuer dans la dictature qu'ils avaient usurpée; pour d'autres, il fallait, à n'importe quel prix, *ne* pas rendre des *comptes ;* pour tous, il fallait mettre un fleuve de sang entre eux et leurs ennemis. »

Puis l'historien ajoute :

« Les usurpateurs du 10 août eurent deux comptes à régler : le premier avec ceux qu'ils avaient fait arrêter à la suite des visites domiciliaires; ils le terminèrent en les massacrant le 2 septembre à l'Abbaye et à la Force; le deuxième avec ceux qui voulaient leur faire rendre gorge ; il le réglèrent en les chassant le 31 mai du sein de la représentation nationale, et en les faisant monter sur l'échafaud le 31 octobre 1793.

« Que l'on ne nous accuse pas de donner des *motifs si bas* à *des actions si grandes*, et de faire descendre l'histoire de la sphère élevée où elle doit se maintenir. Pour sonder la profondeur des crimes que nous nous sommes donné la mission de raconter, nous ne devons pas craindre de pénétrer dans les bas fonds de la société, de tirer de la fange et de traîner à la lumière ces hommes que le sang qui les couvre n'a pas rendus inviolables. Si le vol et la rapine ont accompagné l'assassinat, nous devons à la vérité de conduire nos lecteurs dans les bouges où se comptent et se partagent les pièces d'or encore tachées du sang des victimes. Nos tableaux sont, il est vrai, bien loin de ressembler aux peintures fantastiques que quelques écrivains se sont plu à retracer lorsqu'ils nous ont représenté les massacreurs, leurs chefs et leurs complices, comme des sacrificateurs d'hécatombes nécessaires, comme des Titans escaladant le ciel sur des montagnes de cadavres, comme des Curtius se précipitant, pour le salut de la patrie, dans le gouffre béant de l'impopularité. Non, les hommes qui se firent les complices de Marat n'étaient rien de tout cela ; pour la plupart c'étaient des comptables infidèles, des violateurs des dépôts publics, des briseurs de scellés, des escrocs, pis encore, des mouchards. »

Non-seulement M. Mortimer-Ternaux l'affirme, mais il le prouve par des pièces à l'appui. La cause est donc entendue. Ceci établi, rappelons le touchant épisode de Mlle de Sombreuil. Aucun souvenir n'est plus digne que celui-là de figurer dans les colonnes où nous écrivons ces lignes, car il s'agit d'honorer l'héroïsme de la piété filiale.

Le vénérable gouverneur des Invalides, M. de Sombreuil, avait été arraché de l'hôtel et conduit à l'Abbaye. Sa fille, malgré ses représentations, l'y avait suivi, et elle avait regardé comme une faveur la permission d'être incarcérée avec lui. Quand les sinistres journées de septembre approchèrent, les guichetiers et le directeur de la prison se montrèrent inquiets et pressèrent à plusieurs reprises Mlle de Sombreuil, qui n'était pas écrouée, de quitter la prison. Ils prendraient, disaient-ils, soin du général, pour lequel ils professaient une haute estime. Mlle de Sombreuil refusa formellement de déférer à ces conseils. Elle se fiait peu aux prisons homicides de la Révolution, qui ne conservaient pas longtemps leurs prisonniers. Les guichetiers insistèrent; ils laissèrent échapper sur un péril prochain qu'ils signalaient sans le définir de ces paroles équivoques qui font soupçonner ce qu'elles taisent. Mlle de Sombreuil refusa d'une manière plus péremptoire de quitter la prison. La journée du 2 septembre se lève dans le sang. Maillard est à son poste avec son tribunal d'assassins. On appelle devant eux M. le général de Sombreuil. Il se lève et défend à sa fille de le suivre. Mais Mlle de Sombreuil n'obéit qu'à l'amour filial. Son père va mourir; au delà du guichet les sabres et les piques l'attendent. Elle s'attache aux habits de son père ; elle paraît avec lui devant le sinistre tribunal, et, l'enlaçant dans ses bras, elle interpelle, elle adjure les assassins, qui s'étonnent d'éprouver un sentiment nouveau, la pitié. Elle est touchante, elle est sublime, elle triomphe de Maillard lui-même, qui s'écrie : « Innocent ou coupable, je crois qu'il serait indigne du peuple de tremper ses mains dans le sang de ce vieillard. »

C'était une première victoire, il fallait en remporter une seconde ; car les assassins du dehors ne ratifiaient pas toujours les rares arrêts d'absolution des assassins du dedans. Mlle de Sombreuil passa le fatal guichet, toujours en tenant son père enlacé. Elle s'avance à travers les haches levées pour frapper son père, à travers les sabres et les piques; son propre sang coule par trois blessures, elle ne s'en aperçoit pas, elle ne pense qu'à son père, elle demande la vie de son père, avec un accent, un regard, une éloquence qui rappelle à ces bêtes féroces qu'elles sont des hommes. Les piques se détournent, les haches restent suspendues; un des égorgeurs

s'approche : « Écoute, dit-il, en tendant un verre à Mlle de Sombreuil, voici ta dernière épreuve. Bois à la santé de la nation ce verre plein du sang d'un aristocrate, et nous ne tuerons pas ton père. »

Mlle de Sombreuil a pris le verre, elle a bu et son père est sauvé. Hélas! pour bien peu de temps, mais enfin cette fois, il est sauvé! La noble femme en demeura pâle toute sa vie, ajoutent les historiens, comme si en buvant ce sang d'une des victimes du 2 septembre tout le sien eût reflué vers son cœur.

FÉLIX-HENRI.



FRÈRE PAUL

(Voir pages 405, 421, 456, 457 et 477.)

IV

Paul, accablé de douleur, s'assit sur le rebord du fossé, à l'extrémité du sillon. Il fit tourner machinalement la petite bague au bout de son doigt, en regarda vaguement la pierre au beau rayon bleu, et ne sentit pas qu'une larme aussi pure et aussi brillante que ce joyau coulait sur sa joue.

— Pauvre frère! répéta-t-il, pauvre frère! Je l'aime tant, ma mère m'a tant recommandé de veiller sur lui, et c'est moi qui vais lui porter le message de douleur!

Puis, tandis qu'il s'affligeait ainsi, il se dit que, s'il avait écouté le penchant de son cœur et sa vocation secrète, il aurait accepté cette mission sublime et douloureuse du prêtre qui est forcément le médecin des plaies cachées, le confident des désespoirs intimes, et qui doit bien souvent porter aux affligés, aux malades, les nouvelles d'affliction ou de mort qu'aucune autre voix humaine n'ose leur communiquer.

— Ah! si j'avais été votre serviteur, j'aurais parlé en votre nom; votre force m'aurait soutenu, mon Dieu! et il me semble qu'ainsi j'aurais pu consoler et fortifier les faibles, — murmura-t-il d'un ton accablé; — mais à présent, je suis faible moi-même; votre esprit n'est point descendu sur moi à l'ombre de vos autels, et vous voulez pourtant que le premier de ceux auxquels je devrai présenter la coupe de douleur soit justement mon bien-aimé, mon frère!

Et ici Paul, ce jeune homme si intrépide, si robuste, pleura amèrement, laissant tomber sa tête dans ses mains; puis il pria quand il eut bien pleuré, et la prière lui rendit sans doute la force dont il manquait d'abord, car il se mit ensuite assez paisiblement en route vers la ferme.

Englebert le vit venir et secoua la tête tristement, se disant que Paul avait oublié sa promesse de parler à maître Cloets, car il n'arrivait pas du côté du village. Alors, comme un enfant fâché, il lui tourna le dos et se prépara à quitter la salle.

— Il me boude, pauvre enfant! déjà il souffre, se dit Paul tristement. Que sera-ce donc tout à l'heure?

Alors il alla à son frère et l'attira près de lui, après lui avoir pris la main.

— Englebert, lui dit-il, c'est aujourd'hui le 14 octobre; il y a aujourd'hui trois mois que nous avons perdu notre mère.

— Hélas! oui, répondit le jeune homme en soupirant.

— Frère, te rappelles-tu ce qu'elle nous a dit avant la fin : « Enfants, aimez-vous ardemment, constamment, uniquement, comme là-haut votre mère va vous aimer encore. Faites-vous mutuellement votre paix, votre bonheur et votre joie. Que chacun de vous, tant qu'il aura les soins, les caresses et l'amour de l'autre, ne se dise jamais seul! » Voilà les dernières paroles de notre mère; sais-tu pourquoi je les répète?... C'est que je suis là pour te soutenir, pour te consoler, pour t'aimer comme une mère, et que, quand même tous tes amis te délaisseraient et le monde te mettrait en oubli, tu auras toujours ma main pour te relever, mon sein pour y reposer ta tête; tu ne seras jamais seul, entends-tu bien?

— Pourquoi me parles-tu ainsi, Paul? répliqua Englebert d'un air effrayé. Tu n'as pourtant pas été au village?

— Non, c'était inutile... J'ai rencontré maître Cloets...

— Ah! tu l'as vu, et c'est lui... Paul, mon bon Paul, parle vite... Avoue-moi ce qu'il t'a dit, ou dis-moi si je devrai moi-même... aller chez lui, et faire mes observations.

— Tu n'en auras pas besoin, Englebert. Maître Cloets va bientôt quitter le village.

— Ah!... encore... Et part-il seul?

— Non, avec le Français.

— Et Tina?

— Tina reste encore quelque temps; mais je crois qu'elle ne tardera pas à rejoindre son père.

— Paul, tu railles!... Mais c'est impossible!... Ils ne s'éloigneraient pas ainsi sans me prévenir, moi qui leur suis attaché, moi qui les respecte, qui les aime, qui, en leur donnant mon anneau, leur ai engagé tout mon cœur... Maître Cloets peut-être le ferait bien; mais Tina ne le pourrait pas, elle.

— Mon frère, toutes les femmes n'ont pas le cœur aimant, vaillant et loyal de notre sainte mère, cœur qui n'a jamais failli, qui a toujours aimé au milieu des épreuves et des revers d'une longue vie... Il y a des femmes qui manquent à leur parole, qui se jouent de leurs anciennes affections, qui préfèrent les nouveaux amis, les trompeurs, à leurs amis d'enfance... Tu ne le savais pas encore, ou tu ne voulais pas le croire, mon enfant.

— Paul, explique-toi, je ne souffrirai pas que tu parles ainsi... Je ne te permettrai pas d'accuser Tina... Elle est un peu frivole, c'est une enfant ; mais elle est sincère, elle est bonne, et je l'aime... Je le lui dirai bientôt, demain, devant toi, et tu verras ce qu'elle répondra ; elle te fera rougir.

— Non... tu ne le lui diras plus ; calme-toi, pauvre frère... Si maître Cloets s'éloigne, c'est que ses projets sont...

— Ah ! fit Englebert poussant un cri désespéré. Est-ce que j'ai tout perdu, Paul?... veux-tu dire qu'il me refuse?

— Il te rend ta parole... et... et... voici ton anneau, murmura Paul en laissant glisser la bague sur la table.

Le jeune homme la suivit d'un œil hagard ; ses joues se couvrirent graduellement d'une pâleur mortelle ; il porta une main à son cœur, tomba sur une chaise et y resta comme foudroyé.

— Frère, supporte ta douleur en chrétien, dit Paul serrant entre ses bras le jeune homme. Dieu veille sur toi, puisqu'il m'a laissé ici ; demande-lui sa paix, demande-lui sa force.

— Non, je ne veux pas de tout cela ; pas de force ! pas de paix ! C'est Tina que j'ai rêvée pour femme depuis mon enfance, Tina que j'ai perdue... Elle était si gentille et si bonne, frère, tu te la rappelles, avec sa fine chevelure brune et sa petite main mignonne toujours ouverte au mendiant... Et de même qu'elle donnait son pain au mendiant, à moi elle m'avait donné son cœur ; elle prenait pitié de tous les pauvres... Et maintenant elle me dédaigne, elle me repousse, elle m'oubliera... j'ai tout perdu !

Et ici Englebert éclata en sanglots, écoutant à peine les douces consolations que lui murmurait son frère ; puis tout à coup il arrêta ses plaintes, essuya ses yeux, se releva à demi, et dit d'un air sombre :

— C'est à cause de l'étranger... Eh bien, je me vengerai de lui...

En parlant ainsi, il s'élança, haletant, les yeux flamboyants, les lèvres pâles ; il étendit la main pour décrocher le fusil de son père, suspendu à la muraille. C'était pitié de voir ce doux visage contracté par le désespoir et la rage, cette forme frêle agitée par les convulsions d'une fureur impuissante et impie. Mais Paul se jeta sur son malheureux frère et le retint en le serrant dans ses bras.

— Englebert, comment oses-tu penser à commettre une si mauvaise action, indigne d'un chrétien, indigne même d'un honnête homme? As-tu le droit de conquérir par la force le cœur de Tina, si ce cœur te repousse? as-tu le droit de provoquer l'hôte de son père, d'assassiner peut-être celui que son cœur a choisi?... O mon enfant, mon doux enfant, sois malheureux, sois accablé ; mais ne sois pas coupable, mon frère !

Et Paul, parlant ainsi, couvrait de baisers et de larmes les mains du jeune homme écrasé. Celui-ci ne put résister longtemps à cette douce étreinte, à ces paroles de tendresse ineffable, à ces instances fraternelles : ses yeux se voilèrent, ses jambes fléchirent ; il tomba sur un fauteuil, et, cachant sa tête dans ses mains, sanglota à se fendre la poitrine. Alors Paul, l'entourant toujours de ses bras, se pencha vers lui, et tout doucement lui parla de la vie qui passe, du ciel qui attend, de la foi qui console. Englebert commença à souffrir moins cruellement, quoiqu'il fût loin d'être consolé.

— Hélas ! lui dit Paul en terminant, il y a eu des hommes encore plus malheureux que toi, mon frère : des rois qui ont perdu leurs États et qui sont devenus esclaves, des enfants qui ont perdu leurs parents et qui sont restés orphelins et seuls, des mères qui ont perdu leurs enfants, et qui n'ont pas voulu être consolées. Toi, tu as beaucoup perdu, je le sais ; mais il y a encore ton Dieu, ta jeunesse, ta foi, ta vertu... et puis... ton frère, qui te restent. Avec tout cela, Englebert, crois-tu que tu ne puisses pas bien supporter la vie, jusqu'au moment d'aller revivre au ciel ?

Le jeune homme, faible comme un enfant, épuisé comme un malade, se laissa aller sur le sein de son frère, où il resta sans mouvement, les yeux clos, le cœur gonflé par les soupirs qui l'oppressaient, derniers souffles de cette tempête de l'âme. Au bout de quelques instants, Paul, qui soutenait toujours le front pâle de son frère sans oser remuer, vit sa tête fatiguée se pencher et s'appuyer sur l'oreillette du grand fauteuil, ses bras se détendirent et s'allongèrent mollement, une haleine plus calme et plus régulière entr'ouvrit ses lèvres ; Englebert était endormi, épuisé par cette crise de colère et de douleur. Alors Paul appuya mollement au dos du fauteuil et entoura de coussins la forme frêle du jeune homme ; puis, s'agenouillant auprès de lui, il murmura une prière, comme une mère inquiète qui veille près de son enfant malade et assoupi.

Tout en priant, il réfléchissait. « Hélas ! mon Dieu ! se disait-il, il y a pourtant des désirs mille fois plus ardents, des affections mille fois plus souveraines que ces affections de la terre : ce sont les affections qui brûlent pour votre gloire, les désirs qui demandent et appellent votre unique amour. Englebert ne s'en doute pas. Mon pauvre enfant abandonné, mon Englebert chéri, je lui sacrifie tout ce que j'avais rêvé : le droit de vous servir, le bonheur de posséder l'asile trouvé à l'ombre de vos autels, le bonheur de vivre en votre divin voisinage. Ces trésors-là sont bien plus chers, bien plus précieux que l'affection d'une femme, et pourtant, en y renonçant, je ne désespère et ne pleure pas, mon Dieu ! car c'est vous et ma mère qui me l'avez commandé. »

Ce fut ainsi que dans cette chambre silencieuse, dans cette soirée sombre, Paul se fortifia par la résignation et la prière, et fit provision de tendresse, de force et de dévouement. Il en avait encore besoin pour de longs jours, car le pauvre Englebert n'avait pu supporter une

crise aussi violente sans que sa santé en souffrît gravement. Après que Paul l'eut arraché à la mort par ses soins et ses veilles, il dut encore le préparer à subir une nouvelle douleur. Le notaire Cloets, après un assez long voyage à Bruxelles, avait vendu son étude, sa maison, et fait tous ses préparatifs pour quitter le village. Il ne l'abandonna point cependant sans avoir célébré avec le plus d'éclat possible le mariage de sa fille, auquel furent invités bon nombre de frères et d'amis, et Tina, à laquelle son inconstance et son manque de foi avaient attiré, dans le village, de sévères critiques, s'éloigna pour toujours du modeste lieu de sa naissance, après être devenue l'orgueilleuse épouse de Jacques Lefèvre, le brillant Parisien.

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —



L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408 et 470.)

LA GALERIE DES ALIMENTS. — LES RESTAURANTS

La dernière galerie circulaire, celle qui forme la périphérie du palais du Champ-de-Mars, est entièrement consacrée aux aliments. L'administration, avec une prévoyance dont il faut lui savoir gré, a jugé qu'une exposition des produits alimentaires ne serait complète, c'est-à-dire profitable à tous, qu'en rangeant méthodiquement à côté les unes des autres les diverses cuisines du globe. Là le gourmet et le gourmand vont trouver de quoi satisfaire, je veux dire remplir, le seigneur Gaster, connu sous le nom d'estomac.

Je me sentais incapable de composer un menu français, à plus forte raison de composer un menu étranger, et je n'ai pas l'honneur de connaître le plus célèbre gastronome de notre siècle. J'ai donc dû, faute de pouvoir fouiller dans son riche répertoire ou dans son inépuisable garde-manger, suivre un cours de gastronomie expérimentale et comparée, et aller dîner ou déjeûner presque aux quatre coins du globe. Je dis presque, car tous les restaurants ne sont pas installés, il y en a qui sont encore livrés aux charpentiers. Je prendrai les cuisines au hasard de la plume ou plutôt de la fourchette.

L'Angleterre, où le baron Brisse devrait être né, a, en gloutonne puissance qu'elle est, envoyé comme spécimen de sa cuisine une série de cafés-tavernes. Qui en a vu un, ou qui a dîné dans l'un, en sait autant que s'il avait dîné à la table de tous les autres. C'est par le buffet anglais qu'avec plusieurs confrères nous avons commencé notre exploration de dégustateurs. Des viandes fraîches, rosbifs et volailles, avec une sauce mayonnaise fortement épicée; des salades de légumes; puis toute une série de gâteaux et de sandwichs, le tout arrosé par de l'ale, du porter et de l'*half-and-half* (moitié-moitié), c'est-à-dire un mélange à parties égales de porter et d'ale: voilà, en y ajoutant du fromage de Chester, du gin (à vous emporter le gosier), et quelques autres liqueurs aussi douces, la nourriture britannique.

Le buffet est brillamment et confortablement installé; le service est fait dans la salle par des garçons en habit noir pour les personnes qui sont assises devant les guéridons, tandis que celles qui se tiennent debout devant un vaste comptoir en marbre blanc courant tout le long de l'établissement sont servies par de belles Anglaises, attifées avec beaucoup de recherche et habillées sans aucune simplicité.

Ces jeunes nymphes d'Albion, — elles sont quatorze, — ont été choisies comme spécimens de la beauté anglaise; elles ont l'air d'en être fort convaincues, aussi chacune porte-t-elle un diadème de cheveux parsemés de fleurs en clinquant. L'art décidément ou le bon goût est brouillé à mort avec le sens *pratique*, ce préféré d'outre-Manche. Je n'ai pas vu prendre une tasse de thé ; mais en revanche que de petits gâteaux ont été absorbés! C'est la lutte d'une avalanche de pâtisserie contre la bouche toujours ouverte de Gargantua.

Que les personnes qui préfèrent la cuisine française et qui veulent s'en tenir au *connu*, ou du moins partir du connu pour arriver à l'inconnu, se rassurent : les restaurants indigènes ne manquent pas, et chacun peut faire son choix. Dans les établissements français, on trouve tous les mets possibles à des prix variant entre le *doux* et le *dur*. Seulement beaucoup de gens s'étonnent, et je partage leur étonnement, de ce que ce soient des glaciers parisiens qui aient à représenter les successeurs de Robert, de Carême et de leur aïeul Vatel. Je sais que *la Cuisine bourgeoise* est un livre tout pratique; que de plus ce ne sont pas les entrepreneurs qui font la cuisine. Que l'on soit glacier ou coiffeur, on a le droit de prendre des marmitons ou des chefs sous la bannière d'un capital; mais à Paris, où il y a tant de noms connus comme célébrités culinaires, je m'étonne de voir des glaciers devenus restaurateurs. Peut-être après tout les bonnes maisons espèrent-elles vendre autant de dîners chez elles qu'elles en auraient confectionné en dépensant 200,000 francs pour un établissement au Champ-de-Mars; c'est la seule explication plausible que j'aie trouvée.

La Russie n'a qu'un fort petit établissement alimentaire à l'Exposition. Probablement que, l'alimentation de la classe aisée en Russie ayant de grandes analogies avec la nôtre, le restaurant russe est uniquement destiné à faire apprécier la différence des accommodements. Cependant, en dehors des produits semblables aux nôtres, la Russie en a quelques-uns qui lui sont propres. Avant de les apprécier, disons un mot de l'aspect de l'établissement. Il est construit dans le style pittoresque des isbahs avec les mêmes ornements en bois découpé. Le buffet a été très-luxueusement garni; des glaces recouvrent

presque entièrement les murs et donnent au petit établissement un air de gaieté et de luxe. Le service est fait par des Russes, deux hommes et une femme, portant le costume national. Ce costume aux couleurs voyantes attire l'œil ; aussi voit-on toujours beaucoup de curieux qui stationnent devant le restaurant.

La femme porte un saraphane rouge, c'est-à-dire une robe longue sans manches, ornée par devant de deux rangées de boutons posés sur des bordures de couleur tranchée. La chemise, qui monte jusqu'au col, et se laisse voir par l'échancrure du corsage, ressort en blanc sur la poitrine. Les manches bouffantes, terminées par un poignet, se détachent gracieusement sur la robe. On sait que, dans quelques parties de la Russie, un large tablier à ramage est fixé au milieu de la poitrine : c'est un complément malheureux du costume qui se trouve gâté par cette housse cachant entièrement la taille. La coiffure vient racheter un peu l'effet disgracieux du tablier : elle est composée d'un bonnet en forme de diadème fermé, composé de soie et de velours rouge et garni de larges galons d'or. Ceux qui sont initiés à la connaissance des coutumes et des costumes russes verront du premier coup d'œil que l'indigène siégeant au buffet est une femme mariée. En France, on distingue la femme mariée de la jeune fille au châle ou aux bijoux ; en Russie, la seule différence réside dans le diadème, qui est fermé pour les femmes et ouvert dans les coiffures de jeunes filles, les cheveux de ces dernières retombant par derrière en longues tresses sur leurs épaules. Le diadème des femmes se nomme *cacochni*, celui des filles *paveska*. — Ces ornements dorés ou de couleurs vives vont bien aux Russes, qui sont généralement blondes et ont le teint blanc et rose; toutefois ces femmes, qui seraient belles si elles ne gâtaient pas l'ouvrage de la nature, ont la monomanie de se couvrir la figure d'un cosmétique blanc ou rouge, qui abîme en peu de temps leur visage. Un voyageur ajoute qu'il ne faut pas regarder les femmes aux pieds, car elles sont si grossièrement chaussées de gros souliers et d'épais bas de laine, que la grâce féminine fait place à la solidité dans ces statues carrées par la base. Malgré ce côté défectueux, le morceau de cuir rouge qui couvre une partie de leurs souliers indique une certaine prétention à l'élégance. A chaque pays ses goûts : les Russes, que Joseph de Maistre appelait les seigneurs du granit et du fer, estiment plus la solidité que la grâce.

Le costume des hommes est peu compliqué : une longue redingote appelée *caftane*, leur tombant jusqu'au talon, est le surtout qu'on ne met pas dans l'intérieur des appartements. Au-dessous est une chemise de couleur jaune orange, bleue, rouge ou blanche, sans collet, ouverte de côté et fermée par un bouton. Elle est mise pardessus le pantalon, et une ganse nouée à la taille en fait une espèce de tunique. Leur pantalon de toile écrue rayée ou semblable à la blouse est ordinairement replié dans les bottes. La coiffure masculine est un chapeau en feutre noir et pointu, orné de rubans rouges. Le type des paysans est essentiellement mâle et vigoureux ; on leur reproche, dans certaines provinces, la mollesse, reste de l'esclavage ; en tous cas, à voir leurs larges fronts et leur air robuste, on a peine à croire à la justesse de ce reproche.

Maintenant que nous connaissons les serviteurs du buffet, nous pouvons nous asseoir. Le dîner se composerait, s'il ne dépendait que de moi, entièrement de mets français préparés à la glace. Oui, tout à la glace, même la soupe. De plus, du saumon fumé, un peu de renne fumé, mais rien que pour en goûter. Je dirai plus loin pourquoi je vis dans la crainte salutaire des mets de l'extrême nord. En tous cas, il est toujours prudent et sage de prendre du thé, qui est excellent. Le dîner auquel j'invite métaphoriquement le lecteur est celui que font en Russie les gens à moitié aisés.

Nous sommes dans la salle à manger. Elle est garnie de chaises. Au milieu est une table ronde. Dans l'un des angles est une petite table carrée sur laquelle on sert avant le dîner le kaloua. Le kaloua se compose de mets apéritifs, tels que poissons salés ou saumurés, de caviars, de beurre, de tranches de fromage très-fort, de radis et de l'eau-de-vie du pays. Chaque convive s'approche de cette table et se sert debout. Le couvert est mis sur la grande table couverte d'une toile cirée ou d'une nappe qui fut lavée, j'aime à le croire, mais il y a bien des années. On vous remet une serviette qui a servi et qui servira à d'autres après vous, jusqu'à ce que sa couleur ait totalement disparu sous une couche de graisse. Une cuiller est posée à droite de l'assiette, une fourchette à gauche, le couteau au-dessus et horizontalement. Une tartine de pain noir gluant et une tartine de pain blanc sont placés sur l'assiette. Plusieurs pots de kwass sont sur la table, ainsi que plusieurs espèces de vins, que les Russes s'ingénient à colorer en vert ou en jaune serin, au moyen d'un mélange inoffensif d'acide. Décidément les Russes nous en font voir de toutes les couleurs. Le potage est apporté : c'est un bouillon fort clair et fort léger, sans aucune addition de pain ni de pâte. Si vous le laissez refroidir et si, pendant ce temps, vous faites l'examen scrupuleux du liquide, il vous sera facile d'y voir nager une foule d'insectes peu ragoûtants, y compris la punaise et la fourmi : — l'insecticide Vicat serait-il inconnu en Russie? Ensuite un quartier de viande est déposé sur la table, bœuf ou veau, garni de pommes de terre cuites à l'eau ou flanqué d'autres légumes, dont le pêle-mêle est répugnant et laisse soupçonner des habitudes fort malpropres. La viande ne se découpe pas par morceaux choisis, ainsi qu'on le fait chez nous. Cela vient de ce qu'il n'y a pas de bouchers et que le premier paysan venu assomme sa bête, la coupe par quartiers et la vend ainsi. Pour avoir une côtelette, un rognon ou un filet, il faut acheter le quart de la bête, dix, quinze ou vingt livres, et souvent davantage. Les concombres salés, les champignons ma-

rinés, des baies sauvages, des choux aigres, sont les hors-d'œuvre obligés de toutes les tables; on vous en sert avec le bœuf, avec les légumes, avec les poissons et avec le dessert. Ce dernier se compose de gâteaux défournés depuis nombre d'années. En Russie, on ne trouve que fort peu de pâtisseries, mais en revanche beaucoup de confiseries qui sont très-bonnes.

Après le dîner, on passe dans les salons où l'on apporte le café, et, une heure ou deux après, le thé accompagné de laitage tourné, et de gâteaux ou de tranches de pain séchées au four et couvertes d'une légère couche de caramel ou de miel. Le thé remplace le café le matin et sert de souper le soir. Les vrais Russes ne mettent jamais fondre le sucre dans le thé, ni dans le café, ni dans aucune autre tisane; ils grignotent un morceau de sucre, au fur et à mesure qu'ils boivent, et rejettent dans le sucrier ce qui leur reste.

Vous comprendrez, après cette description d'un repas que je n'ai pas fait, je me hâte de le dire, mais que j'emprunte à un voyageur, M. Germain de Lagny, l'horreur que peut inspirer cette saleté invétérée à un Français familiarisé avec l'eau et le savon. Encore ai-je passé la description de la cuisine; sans quoi il vous eût été impossible, si le hasard vous conduisait en Russie, de toucher à quoi que ce fût dans un dîner. Ajoutons que, chez les gens complétement civilisés, les usages sont tout différents, et disons que, au Champ-de-Mars, si l'on donne des *dîners russes*, on épargne aux convives la sauce nationale (vous savez laquelle). Maintenant je ne m'étonne plus que les paysans russes ne distinguent pas facilement le goût du beurre de celui de la chandelle.

Si l'on entre au buffet de Suède, la nourriture paraît meilleure. On retrouve la plupart des produits français et, en outre, des poissons fumés, salés et marinés, qui n'ont véritablement pas mauvais goût, et des anchois de Norwége qu'on compte acclimater (en baril) chez nous. Les fèves et les haricots rouges paraissent entrer pour beaucoup dans la nourriture des indigènes. La viande de renne, fumée par les Lapons, est encore un plat du pays. Son goût n'est pas des plus agréables, du moins pour un palais français. Les boissons sont, en général, des bières : de l'ale fort mauvais et des bières de Stockholm et de Christiania qui sont supérieures aux produits anglais débités par une officine suédoise. J'ai goûté plusieurs liqueurs du pays, une entre autres faite avec de l'arrack de *Batavia*, dont l'arome est agréable, la saveur douce et sucrée; enfin des punchs suédois.

Je m'arrête, n'ayant pas l'intention de parler aujourd'hui de toutes les expositions des produits alimentaires. Gargantua seul ou le fameux ogre du Petit-Poucet serait à la hauteur de cette tâche que je ne compte qu'effleurer, ce que le lecteur comprendra quand il saura que, dans ce seul groupe, on compte environ trois mille exposants.

ALFRED NETTEMENT FILS.

MONSEIGNEUR DAVELUY

MARTYR EN CORÉE

C'était une grande fête à Amiens, le 28 du mois de mars. Les cloches sonnaient à triple volée; la population, en habits de fête, emplissait les rues, et de tous les coins du département était accourue une foule recueillie dont la présence donnait à la vieille ville un aspect inaccoutumé. Il s'agissait de célébrer une messe d'actions de grâces en souvenir du martyre de Mgr Daveluy, évêque d'Acone, missionnaire apostolique décapité en Corée pour la foi, un héroïque soldat de la religion mort au champ d'honneur.

Il est donc encore, au milieu de cette époque moqueuse et personnelle, de ces hommes qu'une passion généreuse et désintéressée pousse à aller chercher au loin le bonheur d'enseigner des vérités qu'ils croient salutaires aux autres hommes, et à les affirmer solennellement au milieu des dangers de toute sorte, de tortures inouïes et en présence de la mort.

Mgr Daveluy était de ceux-là.

Né à Amiens en 1818, d'une famille aimée et respectée de tous, il entra dans les ordres en 1841, et obtint bientôt d'être désigné comme missionnaire apostolique dans les pays de l'extrême Orient. « La Corée est une belle mission! on y meurt pour son Dieu, disait-il; j'y veux aller! » Et il partit.

Vingt ans durant, il partagea les rudes labeurs de la mission. Devenu évêque, il redoubla de zèle et d'énergie. Vingt mille chrétiens s'étaient formés sous la prédication des dévoués missionnaires. Le gouvernement de la Corée crut voir un danger dans ces doctrines si renommées. Le bruit se répandit en Corée que les Chinois mettaient à mort les Européens répandus dans l'empire. Le prince régent, qui est le père du jeune roi, fils adoptif de la reine Tso, et qui n'était pas complétement hostile aux chrétiens, est débordé par le fanatisme des quatre ministres du royaume qui représentent le vieux parti religieux de la Corée.

Sur ces entrefaites, des vaisseaux russes s'étaient approchés des côtes septentrionales, sollicitant une concession de terrain pour l'établissement d'un comptoir de commerce.

Grande fut l'indignation des ministres.

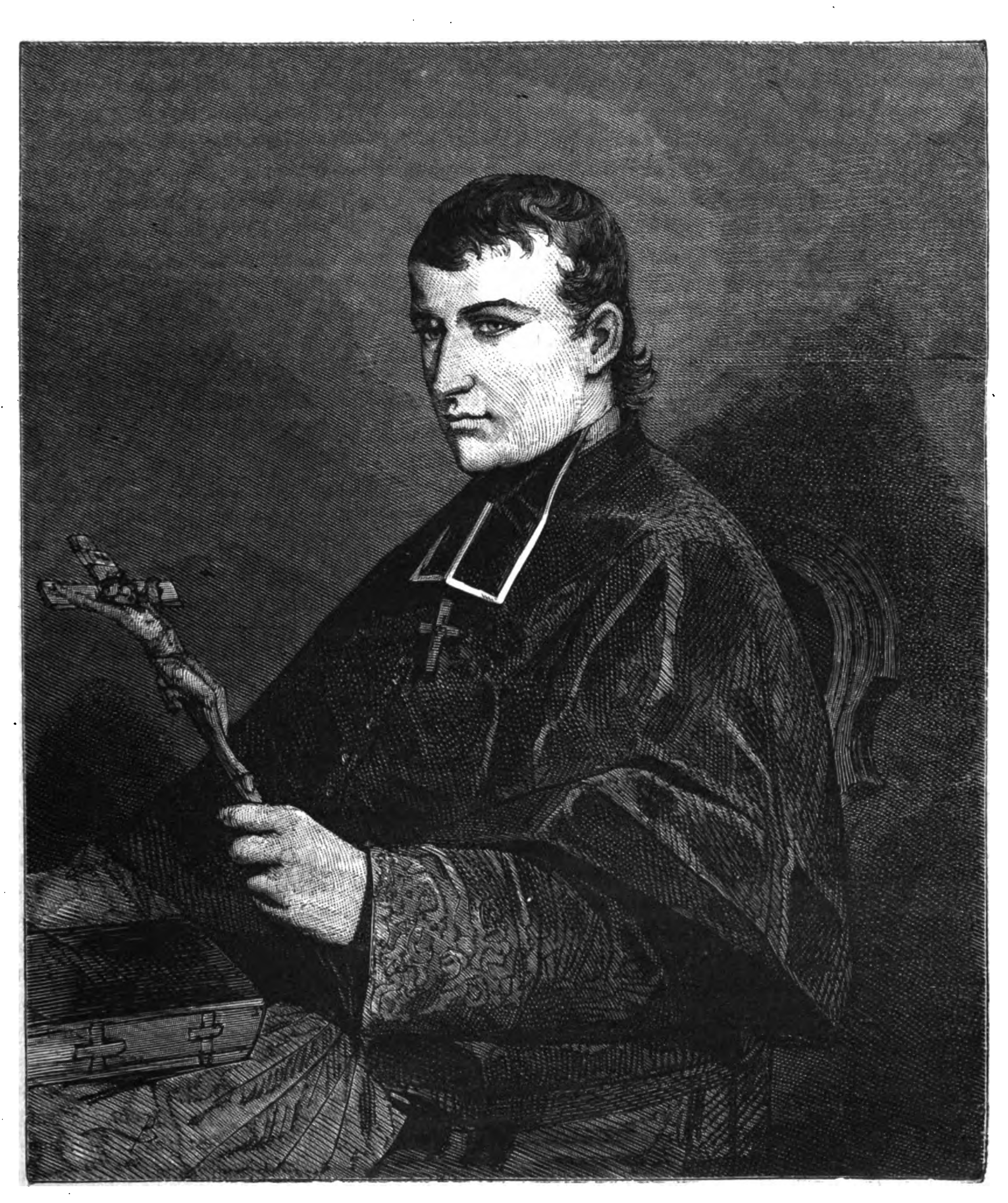
A mort tous les Européens qui se trouvent dans l'étendue du royaume! Imitons les Chinois et leur prévoyance! A mort les chrétiens!

Le régent signa l'arrêt de mort des évêques, des missionnaires et de tous leurs adeptes; Mgr Berneau, MM. de Bretinières, Dorié, Beaulieu, Petit-Nicolas et Pourthié, eurent la tête tranchée le 8 mars.

Mgr Daveluy fut arrêté quelques jours après à Kesou, district de Hang-Tsiou, et, le 30 mars, qui se trouvait

être précisément le vendredi saint, le jour où le Sauveur des hommes répandit son sang sur la croix, le pieux évêque reçut la consécration du martyre. L'âme dévouée du saint missionnaire ne dut-elle pas trouver comme une récompense anticipée le rapprochement providentiel entre la mort du divin Maître et celle du serviteur, et comme un adoucissement suprême? Une particularité douloureuse vint encore, en prolongeant son agonie, augmenter sa ressemblance avec le Sauveur.

Après avoir porté un premier coup, qui fit à la vic-



Portrait de Monseigneur Daveluy.

time une blessure mortelle, le bourreau s'arrêta. C'était un effroyable calcul, le prix de son œuvre n'avait pas été fixé. Il fallut réunir les officiers du mandarin pour discuter avec lui. Ce fut long, et le patient gisait renversé dans son sang. Enfin le marché fut conclu, et deux nouveaux coups de sabre mirent le martyr en possession de sa gloire.

C'est donc cette mort d'un de ses enfants, glorieuse pour la foi, que la vieille cité d'Amiens vient d'honorer et de célébrer avec toutes les pompes de l'Église. Dix-huit évêques, archevêques, cardinaux ou prélats, parmi lesquels le nonce du Saint-Père, se trouvaient présents à cette fête. La ville tout entière s'était pavoisée de bannières et de banderoles; les tentures de velours et de

soie couraient le long des maisons, et des arcs de triomphe se dressaient partout à la gloire du martyr.

La procession, partie de l'église Saint-Leu, où avait été baptisé le jeune Daveluy et où il avait dit sa première messe, se dirigea en grande pompe vers la cathédrale, dont le splendide vaisseau se drapait des plus riches tentures.

Le soleil lui-même, si rare à pareille époque, avait consenti à se mettre de la fête, et c'était merveille de voir s'avancer lentement le cortége des dix-huit prélats, dont les costumes pontificaux, de couleurs variées, ruisselaient d'or, d'argent, de lumières et de pierreries. Des théories de moines, des prêtres, des religieux de tous ordres, accompagnaient la marche des évêques pendant que le chant grégorien donnait ses accents austères et religieux.

Il nous semblait, au milieu de ces vieilles maisons datant d'autres siècles, de ces costumes étranges et riches, assister à quelque cérémonie mystérieuse du moyen âge et nous trouver subitement reportés de quelques centaines d'années en arrière.

Chose digne de remarque, aucune dissonance n'éclatait dans cette foule dont l'aspect était grave et ému, et, devons-nous le dire, habitués que nous sommes aux brutales oppositions parisiennes, nous avons été pour ainsi dire surpris, j'ajouterai émus, de ne pas entendre au moins quelque Gavroche amiénois libre penseur lancer çà et là sa note discordante.

Peut-être cette pauvre ville d'Amiens, si cruellement éprouvée par l'épidémie à peine terminée maintenant, a-t-elle pris, à la suite de ces dures épreuves, une physionomie plus religieuse et plus recueillie. Nous ne pouvions qu'être frappés de cet ensemble dont le caractère était grand et imposant; et, lorsqu'après la cérémonie à la cathédrale et le discours remarquable de Mgr Mermillod, l'éloquent évêque de Genève, les dix-huit prélats éclatants de lumière et rangés au-devant du sombre portail donnèrent leur bénédiction à la multitude, l'aspect général du tableau avait revêtu, dans le sentiment, dans la couleur et dans l'harmonie, le plus grand et le plus saisissant caractère.

Ce qui ajoutait encore à l'impression produite, c'était à coup sûr la présence dans la nef de la cathédrale du père et de la mère de Mgr Daveluy le martyr... Cinquante enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, neveux et petits-neveux, se groupaient autour de ces deux nobles vieillards dont le nom est à Amiens entouré de respect et de vénération.

Il y a trois ans à peine qu'une cérémonie d'un autre ordre les appelait tous autour du même autel pour célébrer la cinquantaine des patriarches de cette famille, pendant qu'un autre de leurs fils, prêtre aussi, leur donnait à nouveau la bénédiction nuptiale.

Ne semble-t-il pas, au récit des faits si différents de ceux qui se passent journellement sous nos yeux, et dont les colonnes des journaux se remplissent chaque jour, être transportés dans un pays tout autre que celui dans lequel nous vivons d'ordinaire? Les bruits de boulevardiers, les cancans des coulisses théâtrales, littéraires et politiques, ne doivent-ils pas arriver dans cette pieuse famille par des échos bien affaiblis?

En somme, mauvaise journée à Amiens pour les 50 centimes de M. de Voltaire et de son appariteur M. Havin.

A. D'ARNOUX.



SALON DE 1867

I

ASPECT GÉNÉRAL DU SALON CARRÉ

Les expositions de peintures ne manqueront pas, cette année, et les visiteurs auront fort à faire s'ils ne veulent négliger aucune des exhibitions d'art offertes à leur curiosité ou à leur admiration. Ils auront d'abord à faire un pèlerinage au palais des Beaux-Arts, où l'on a réuni pour la dernière fois les œuvres d'un maître récemment perdu pour l'École française, M. Ingres, y compris son tableau de *la Source*, quoi qu'en aient dit quelques journaux. Il devront ensuite consacrer plus d'une journée à la belle galerie réservée à la peinture dans le palais de l'Exposition universelle, et où les artistes médaillés ont seuls été admis à envoyer leurs œuvres. Enfin le Salon de 1867, probablement en vue de la foule que la grande Exposition internationale appelle à Paris, a été, cette année, ouvert quinze jours avant l'époque ordinaire.

Certes, je ne dirai pas que le Salon de cette année ne contienne aucune œuvre digne de fixer l'attention; l'expérience des années précédentes m'a appris qu'en renouvelant ses visites, on faisait souvent, dans des coins ignorés, des découvertes inattendues; et d'ailleurs j'aperçois sur le livret les noms de MM. Muller, Cabanel, Corot, Antigna, Tournemine, de Curzon, Daubigny, Toulmouche, Berchère, Biard, Bouguereau, Frère, Doze et Mme Henriette Brown. Mais je suis obligé d'avouer qu'à première vue et en jugeant l'ensemble par le grand salon carré on n'est pas favorablement prévenu. C'est ordinairement dans cette pièce d'honneur que l'on réunit les toiles les plus importantes. Jetons un regard sur celles qui occupent les quatre places privilégiées, c'est-à-dire le milieu des quatre grands panneaux.

C'est *la Mort de César* par M. Clément, prix de Rome en 1856; *le Tapis vert*, par M. Gustave Doré; *la Réponse de la junte de Cadix au maréchal Soult* qui avait sommé la ville de se rendre pendant les guerres de l'Empire; enfin une vaste toile de M. Puvis

de Chavannes, avec ce mot pour titre : *le Sommeil* et ce vers de Virgile qui en indique le sujet :

> Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
> Incipit...

Disons-le en passant, le livret rédigé, à ce qu'il paraît, par une personne qui n'aime pas les rejets, ne fait qu'un seul vers indéfiniment prolongé du premier vers et du dactyle si gracieusement rejeté au commencement du second par le poëte.

Sans doute aucun de ces tableaux n'est sans mérite; mais aucun des quatre ne frappe ou n'émeut comme ces pages qui font époque dans l'histoire de l'art.

La Mort de César, par M. Clément, est un sujet déjà souvent traité, et que l'artiste n'a pas rajeuni. Le sentiment général du tableau est plus mélodramatique que dramatique. Ces sénateurs qui se démènent avec des poses apprêtées, de grands gestes et des yeux dont on ne voit que le blanc, ont pour la plupart des figures vulgaires. Celui des meurtriers qui est penché vers César, déjà abattu au pied de la statue de Pompée dont le piédestal a été éclaboussé par le sang du dictateur, a l'air de faire un effort de dynamique suffisant pour éventrer un éléphant, avec l'espèce de coutelas qu'il brandit. Évidemment il se donne beaucoup trop de peine pour achever un homme aux trois quarts mort. César, en effet, qui vient d'apercevoir Brutus, se couvre, pour mourir, la tête de son manteau.

La jambe de derrière de ce sénateur furieux penché en avant pour frapper un grand coup me donne quelques inquiétudes par sa longueur; l'artiste est-il bien sûr que, si elle se déployait, ce ne serait pas une jambe de géant? La tête de César est belle, calme et triste ; mais c'est plutôt la tête de Napoléon Ier que celle que nous ont conservée les médailles romaines. Le sénateur qui se retire en se couvrant la face de ses deux mains est d'un bel effet. J'aime l'idée que l'artiste a exprimée en peignant cet autre et odieux sénateur aux cheveux roux qui, pour frapper plus sûrement César, met le pied sur le corps du dictateur. Vous pouvez être sûr que celui qui foule aux pieds César tombé était un de ceux qui s'agenouillaient le plus bas devant César debout. Ainsi va le monde. L'insolence est une revanche que prend la bassesse contre ceux dont elle a adulé les prospérités, et les maîtres du monde peuvent mesurer d'avance l'excès des injures auxquelles ils seront en butte, s'ils viennent à tomber, par l'excès de l'idolâtrie dont leurs prospérités sont l'objet. Qu'ils se défient des hommes qui crient comme Cassius dans Shakespeare :

> Pardon, Cæsar; Cæsar, pardon.
> As bow as to thy foot doth Cassius fall.

Le tableau qui fait face à celui de *la Mort de César* est l'œuvre d'un artiste espagnol, M. Ramon Rodriguez; il appartient à la municipalité de Cadix. C'est une des grandes pages de l'histoire de cette ville. Lorsque le maréchal Soult, pendant les guerres de l'Empire, fit sommer cette fière et belle cité de se rendre, la junte, qui s'était renfermée dans la place, répondit par un refus formel ; elle écrivit au maréchal français que jamais elle ne reconnaîtrait d'autre roi que le seigneur Ferdinand. Le sujet du tableau est la communication faite par le chef de la junte au peuple de Cadix de la réponse qui vient d'être adressée aux Français. Il faut croire que l'artiste aura été gêné par quelque tradition locale, peut-être par un programme tracé d'avance qui l'aura empêché de lâcher la bride à son imagination. Il semble, en effet, que le lieu de la scène aurait dû être choisi de manière qu'on pût faire entrer dans le tableau deux éléments qui lui auraient donné un cachet de véritable grandeur : la mer, tributaire de Cadix, et la multitude, dont les acclamations patriotiques saluèrent une résolution magnanime. La mer ne paraît point dans le tableau de M. Ramon Rodriguez. Quant à la multitude, elle n'y est représentée et elle ne pouvait y être représentée que par de rares échantillons, à cause de l'exiguïté du théâtre choisi pour cette grande scène.

C'est sur un échafaudage construit dans une rue qui paraît étroite, et adossé probablement à l'hôtel de la ville, que le président de la junte fait la communication au peuple, c'est-à-dire à un certain nombre d'individus placés au bas de l'estrade, comparses qui figurent le peuple absent. Est-ce encore une tradition historique qui veut que cette communication ait été faite au moyen d'une espèce d'écriteau ou de banderole placé au-dessus de la tête du président de la junte, qui l'indique du doigt? Je suis encore disposé à le penser ; mais c'est là une bien fâcheuse idée au point de vue de l'art. Au premier abord, on ne découvre point la signification de ce tableau. On croirait aussi bien que le principal personnage est un montreur de figures de Curtius qui engage le public à monter les marches de l'estrade et à entrer, moyennant une légère rétribution, dans son établissement, qu'un patriote courageux qui communique à une population héroïque la résolution prise de défendre jusqu'à la mort la nationalité et la royauté espagnoles contre l'invasion et l'usurpation.

Ce n'est qu'au second regard et surtout lorsqu'on aperçoit le religieux qui, par un mouvement bien compris et bien rendu, étend ses mains chargées de bénédictions sur ceux qui vont mourir peut-être, mourir non pas pour distraire les regards de César, mais pour défendre les deux plus nobles choses qu'il y ait au monde, le droit et la nationalité, qu'on pressent la grandeur du spectacle que l'on a sous les yeux. Il y a sur le devant du tableau quelques personnages d'un bon effet : le cavalier qui, la main appuyée sur la croupe de son cheval, brandit une escopette est un véritable Espagnol, aussi bien que celui qui, ôtant son large chapeau, jure, on le voit, de vaincre ou de mourir. Mais la scène manque de profondeur, et les personnages qui sont sur l'estrade

n'ont pas assez de relief. Les costumes ont peu de grâce, et les uniformes couleur chocolat font un effet désagréable à l'œil ; il est juste d'ajouter que ce n'est pas la faute de l'artiste, qui ne pouvait introduire dans son tableau des uniformes de fantaisie.

Dans son *Tapis vert*, qui n'a rien, hélas ! de commun avec les tapis de gazon qui commencent à s'émailler de violettes, M. Gustave Doré a fait preuve d'une merveilleuse et déplorable facilité et d'une étrange habileté de main. Mais où est l'idée morale, philosophique, dramatique, artistique même? Où est l'idée? Et qu'est-ce qu'un tableau où il n'y a pas d'idée? Je ne suis jamais entré dans le grand salon de jeu de Bade, je ne puis donc vous dire si le *Tapis vert* est ressemblant. Je suis disposé à le croire. C'est donc le jeu peint uniquement au point de vue photographique, avec une souveraine indifférence morale de la part de l'artiste, dont l'âme ne s'est pas plus émue que ne s'émeut le rayon de soleil agissant sur le verre préparé que lui présente le photographe.

M. Gustave Doré a l'air de dire au public : « C'est ainsi ! » Point de drame, point d'épisode. Une longue table, entourée de gens assis qui ont devant eux de l'or et des billets de banque, et de curieux debout qui regardent le champ de bataille de la fortune, riches étrangers, femmes d'un type suspect, héroïnes de M. Alexandre Dumas fils, à la toilette luxueuse et excentrique qui témoignera devant nos neveux, comme un gigantesque spécimen, des ridicules de nos modes de 1866 et de 1867 ; le tailleur de cartes qui tourne un as, le banquier à la figure suffisamment vulgaire et rougeaude qui tient le rateau, voilà *le Tapis vert*. Pour l'éclat chatoyant des toilettes, le luxe soyeux des étoffes, M. Gustave Doré m'a rappelé Dubuffe, mais avec plus de hardiesse dans le coup de brosse et moins de délicatesse dans le pinceau. Il a de plus que lui l'abondance dans l'invention et la distribution des figures et la science du relief. Son jeune Écossais qui tourne le dos au tapis vert en tenant sa carte, — est-ce par indifférence, ou bien a-t-il entendu dire qu'on attirait les regards de l'aveugle déesse en affectant de la dédaigner? — est un tour de force, auquel sert de pendant la jeune femme court vêtue, comme le veut la mode de cette année où les robes se carguent et prennent des ris comme les voiles, et qui s'appuie sur son ombrelle probablement pour faire appel à la bourse de ce jeune et flegmatique insulaire tout vêtu de blanc. Encore une fois, il y a de la couleur, de la facilité, du brio dans l'exécution et la distribution des figures ; mais où est l'idée? A qui et à quoi voulez-vous que l'intérêt s'attache dans ce tableau réaliste, à moins que ce ne soit à ce petit chien qui s'ennuie sur les genoux de sa jeune maîtresse assise à côté de ce baron allemand, vieil habitué des jeux de Bade, de Spa, et de leurs tapis verts qui s'émaillent de cartes en guise de pâquerettes?

Reste le quatrième tableau, celui de M. Puvis de Chavannes : *le Sommeil*. Il ne nous est pas arrivé souvent de louer les œuvres de M. Puvis de Chavannes. Cette peinture décorative qu'il affectionne, avec ses figures sans relief, sa couleur bise et la recherche à outrance du nu prodigué dans les situations où il n'a aucune raison d'être, nous est, nous l'avouons, antipathique. Mais nous n'avons pas de parti pris et nous reconnaîtrons volontiers que la toile qu'il a exposée cette année dans le grand salon carré, quoique dessinée d'une main beaucoup moins ferme que ses autres tableaux, se recommande par des qualités incontestables. C'est une belle traduction écrite avec le pinceau des deux vers du second livre de *l'Énéide :*

> Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris.
> Incipit, et dono divum gratissima serpit.

Il y a dans cette toile un sentiment de calme et de repos qui finit par gagner l'âme même du spectateur et par circuler dans ses veines, *gratissima serpit*. C'est bien le premier sommeil avec l'apaisement des inquiétudes et des agitations de la journée. Tout dort dans ce tableau : l'air, l'eau, la terre et le ciel. Le feuillage, immobile et sombre, n'est agité par aucun souffle. La lune elle-même dort à l'horizon, et ses pâles rayons semblent s'alanguir et s'éteindre dans le cours d'eau qui traverse le fond du tableau. Le silence auguste de la nuit a commencé, en apportant le repos aux mortels fatigués du labeur de la journée, *mortalibus ægris*.

Sur le premier plan à la droite est étendu un groupe, celui de la famille du laboureur. Ce groupe, éclairé en plein par la lumière de la lune, est facile à étudier. Voici le chef et le patriarche, un grand et beau vieillard ; tout près de lui est étendue sa femme, la compagne de ses bons et de ses mauvais jours. La journée a été rude, et les moissonneurs, surpris par la nuit, dorment sur le champ de bataille du travail pour recommencer au point du jour. Devant le père de famille et au-dessous de lui, son fils, un puissant travailleur aux bras de fer, qui tient appuyé sur sa poitrine l'aîné de ses enfants, un jeune adolescent. La bru est à côté du patriarche ; aux trois quarts endormie, elle penche sa tête et allaite un enfant dont les jambes m'ont donné quelques inquiétudes par leur entrelacement avec les bras de la jeune mère ; cependant, en regardant attentivement, on finit par se rendre à peu près compte de cet entrelacement et par restituer à chacun les membres qui lui appartiennent.

Le second groupe, un peu sur la gauche du spectateur, est sur l'arrière-plan et dans l'ombre : c'est le groupe des mercenaires qui prennent leur repos à quelque distance de la famille. Les formes indéterminées des dormeurs sont d'une couleur un peu cadavérique ; elles apparaissent à peine dans le crépuscule et ne se détachent qu'à moitié du fond du paysage ; sauf quelques figures, entre autres celle d'une vieille femme qui dort du meilleur cœur sur le dos, ce sont des lignes indécises qu'on a quelque peine à distinguer.

Ce qu'il faut louer par-dessus tout, c'est le sentiment général du tableau, où tout est calme, paisible, reposé et silencieux.

Je ne voulais parler que de ces quatre grandes toiles; mais au-dessous j'aperçois quatre toiles de moindre dimension dont je dirai au moins un mot.

Au-dessous de *la Mort de César* figure un tableau destiné à conserver le souvenir de la visite de l'*Impératrice à Amiens dans la journée du 4 mai* 1866, à l'époque où sévissait le choléra dans cette ville si éprouvée. Ce tableau échappe à la fadeur et à la banalité des tableaux officiels parce qu'il reçoit de la vie et de la chaleur d'un acte de charité et de courage. L'impératrice sort du grand hôpital où elle vient de visiter les malades; et les autorités de la ville, le préfet, sa femme Mme Cornuau, qui déploya tant de vaillance et de zèle pendant l'épidémie, l'évêque que le livret ne nomme pas, mais que le peintre et surtout les habitants de la malheureuse ville décimée par le fléau n'ont pas oublié, lui font cortége avec le personnel de l'hôpital, les médecins, les internes et les externes, les filles de Saint-Vincent-de-Paul, qui sont là sur leur champ de bataille, celui de la charité. L'impératrice reçoit des mains d'un pauvre enfant, — un orphelin, — on le devine à son habit de deuil, une pétition; la grand'mère pousse doucement en avant l'enfant que l'émotion et le respect arrêtent au moment décisif. Il y a du sentiment dans la composition du tableau de M. Feragu et du savoir faire dans l'exécution.

Le second tableau est placé au bas du panneau que remplit, en grande partie, la toile de M. Gustave Doré. C'est *le Retour de Crimée*, par M. Protais, si connu par la manière remarquable dont il exprime les émotions de la vie militaire, l'auteur de *la Sentinelle perdue*, d'*Avant le combat* et *Après le combat*, et de plusieurs autres toiles pleines de sentiment. Le vaisseau qui ramène un de nos régiments de Crimée est en vue de la côte de France. *Terre! terre!* Comme ce mot est plus harmonieux à l'oreille, comme il va droit au cœur, quand il signifie France, la douce France, que plusieurs n'espéraient plus revoir! Les plus lestes et les plus ingambes sont penchés sur le bord du navire et à demi couchés sur les bastingages; les zouaves surtout sont là, et je crois vraiment qu'ils enjamberaient la mer pour fouler plus vite le sol de la patrie, si la mer était un peu moins large, ou si leurs jambes étaient un peu plus longues. Ce qu'il y a de plus touchant, c'est un pauvre jeune soldat malade, un blessé sans doute, qui, ne pouvant se lever, se dresse sur son séant en entendant annoncer qu'on arrive en France. La joie lui vient au cœur, le sang aux joues, sa vie se ranime; la force, la santé, le bonheur, il retrouvera tout en revoyant la patrie. Les marins, plus habitués à toucher et à quitter le rivage natal, et dont la véritable patrie est la grande mer, sont à la manœuvre et ne participent qu'à moitié à cette ivresse. Ce contraste est bien senti et bien exprimé.

Sous le tableau du peintre espagnol on remarque une page de M. Philippotaux, représentant, dans un cadre restreint, le retour des cendres de Napoléon, qui vont aborder au rivage de la Seine. Le maréchal Soult, qui est venu au-devant du bateau à vapeur, monte à bord et s'agenouille devant le cercueil du grand capitaine qu'il a suivi sur tant de champs de bataille. L'équipage de la *Belle-Poule* est en partie là. Voici M. l'abbé Coquereau, devant le cercueil couvert d'un drap de velours violet. Voilà, si je ne me trompe, M. le prince de Joinville, en costume d'officier de marine, tel qu'il m'apparut, semblable au captif marchant derrière le char du triomphateur, dans la grande avenue de l'Étoile, le jour de la rentrée triomphale des cendres de Napoléon.

Sous le panneau où est placé le tableau de M. Puvis de Chavannes, je suis arrêté par deux portraits, peints avec verve. Quel est donc ce personnage au regard vif, au teint mat et bis, au front affairé, avec une expression de commandement, à la poitrine chamarrée de croix, de crachats, avec une brochette si bien fournie, sans parler d'un cordon bleu en sautoir, qui ne doit pas être cependant celui du Saint-Esprit? C'est M. de Saint-Paul, secrétaire général du ministre de l'intérieur. Et cet autre personnage qui lui fait pendant, hardi jeune homme à l'œil assuré, au front haut, à l'air satisfait, qui semble campé là, le poing sur la hanche, et qui porte si galamment le collier de commandeur de la Légion d'honneur? C'est M. le baron Jérôme David, qu'on dirait tout prêt à recevoir les félicitations qui lui sont dues pour sa nouvelle vice-présidence du Corps législatif. Le peintre est M. Jacques David. Gardons-nous de troubler les joies du nouveau vice-président dans leur primeur. Il est si rare de rencontrer des gens à la fois satisfaits des autres et d'eux-mêmes! Saluons et passons.

ALFRED NETTEMENT.



MŒURS ET CARACTÈRES DU XVIIe SIÈCLE

(Voir page 475.)

BALZAC

II

LE GRAND ÉPISTOLIER DE FRANCE.

Pendant son séjour en Italie, Balzac avait écrit à ses amis de France de nombreuses lettres qui avaient été fort remarquées, dont on vantait le tour, l'élévation, la cadence harmonieuse, l'*éloquence*, comme on disait alors; l'*art*, comme nous dirions aujourd'hui. Ces lettres, on se les passait de main en main, on les copiait, on en faisait des lectures publiques dans le monde de Mme de Rambouillet, dans celui de la vicomtesse d'Auchy ou de Mme des Loges, dans les cercles ou les ruelles

de la place Royale et du Marais. Il ne fut pas difficile de persuader à l'auteur que c'étaient là autant de chefs-d'œuvre; il les rassembla avec soin, et, après les avoir soumises à une révision scrupuleuse, il livra ces lettres à la publicité (1624). C'était la première fois qu'on osait ainsi offrir au public un volume de correspondances privées, de lettres qui ne traitaient ni d'affaires de conscience ni d'affaires d'État. On pouvait critiquer une tentative qui ressemblait fort à une présomption vaniteuse. A peine le recueil eut-il paru, qu'il fut dans toutes les mains. Le succès fut complet et immense. Balzac passa tout d'un coup à la dignité de « grand épistolier de France. » Chacun voulut entrer en relation et en correspondance avec lui. « A l'heure que je vous parle, écrivait-il à cette date, il y a sur ma table une centaine de lettres qui attendent des réponses; j'en dois à des têtes couronnées. » Et ailleurs, parlant de lui-même : « Il est persécuté, il est assassiné de civilités qui lui viennent des quatre parties du monde, et il avait hier au soir, sur la table de sa chambre, cinquante lettres qui lui demandaient des réponses, mais des réponses à être montrées, à être copiées, à être imprimées. »

Qu'y avait-il donc dans ces lettres qui excitaient si fort l'admiration des contemporains?

Assurément, rien de ce que nous rechercherions aujourd'hui dans un recueil de cette nature. Pour nous qui avons lu Mme de Sévigné, Saint-Évremond, Bussy, Voltaire, le prince de Ligne et Joseph de Maistre, une lettre ne saurait être qu'une conversation écrite, qu'une représentation photographique de l'esprit de son auteur, qu'une causerie à bride abattue, spirituelle s'il se peut, mais toujours aisée, naturelle, éveillée et libre, dût-elle être négligée et incorrecte. Nous ne pouvons admettre que l'art, la méditation et la recherche puissent trouver place dans ce genre qui, à vrai dire, n'en est pas un, bien que tous les rhéteurs n'aient pas manqué de définir l'art épistolaire et d'en tracer les règles.

Mais, du temps de Balzac, la société avait d'autres goûts, d'autres penchants, et aussi d'autres besoins. C'étaient moins le naturel et la simplicité qui importaient alors que l'art et l'éloquence, c'est-à-dire le choix dans les mots et dans les pensées, le nombre et l'harmonie dans la phrase, l'ordre et la méthode dans le discours. En choisissant là où ses prédécesseurs n'avaient fait qu'entasser, en triant ses expressions, en comptant et en pesant ses syllabes, Balzac ne se livrait point à un travail stérile, il s'occupait de la chose alors nécessaire; il répondait au besoin le plus impérieux du moment. A ce point de vue, ses lettres sont un modèle achevé et elles marquent une date importante de notre histoire littéraire. Elles ne brillent point par le naturel et l'abandon. Mais, quels tours élégants! quelles périodes harmonieuses! quel beau choix de paroles, d'idées et d'images! Balzac, dans ses lettres, est tour à tour orateur, philosophe, moraliste, historien, érudit; il traite avec nouveauté des matières de foi et des questions politiques; surtout il donne une large part aux controverses relatives à la langue et à la réforme littéraire, qui occupaient alors les meilleurs esprits.

Les *Lettres* de Balzac étaient une vraie gazette, consacrée aux questions les plus attrayantes du moment et rédigée dans un magnifique langage. De là leur vogue et leur incomparable succès auprès de la haute société française, qui reconnaissait dans ce recueil toutes ses aspirations littéraires, qui y trouvait la satisfaction des désirs d'ordre, de correction, de clarté et d'harmonie dont elle était si ardemment éprise, comme elle avait vu réalisé dans *l'Astrée* son idéal de paix et d'innocence champêtres.

La publication du premier recueil épistolaire de Balzac « causa, dit l'abbé d'Olivet, une révolution générale parmi les beaux esprits; jusqu'alors ils avaient formé une république où les dignités se partageaient entre plusieurs; mais cette république devint tout à coup une monarchie, où M. de Balzac fut élevé à la royauté par tous les suffrages. » Boileau ajoute : « On ne parlait pas de lui, simplement comme du plus éloquent des hommes de son siècle, mais comme du seul éloquent. »

Comment résister à de pareilles admirations? comment se refuser à des ovations qui avaient toute une société pour complice? Balzac se laissa faire avec beaucoup de complaisance. Il respira délicieusement l'encens brûlé en l'honneur de sa personne et de ses écrits, sur des cassolettes portées par les mains charmantes de Mme de Rambouillet, de Mme de Campagnol, de Mme des Loges et de la marquise de Montausier. Les fumées de la vaine gloire lui montèrent au cerveau. Le *moi*, ce *moi* que Pascal ne tardera pas à déclarer « haïssable, » se donne carrière dans ses écrits et s'y pavane au premier plan, entouré de figures de rhétorique et drapé de vêtements oratoires. Pour rendre à ses admirateurs la monnaie de leurs pièces, il eut recours à tous les procédés de l'amplification, il mit en jeu tout l'arsenal des tropes, aligna les antithèses et fit jouer les métaphores, il hyperbolisa les louanges. « Les reines viendront des extrémités du monde, écrit-il à Vaugelas, pour essayer le plaisir qu'il y a en votre conversation, et vous serez le troisième après Salomon et Alexandre, qui les fait venir au bruit de votre vertu. » Et au même : « C'est moi qui trouble votre repos et assure votre liberté..... Je vous dresse des embûches à Paris, à Fontainebleau et à Saint-Germain, et si, pour fuir mon importunité, vous pensiez vous sauver au bout du monde, elle ferait le voyage à Magellan pour vous y aller chercher. » Racan lui avait adressé une ode dans laquelle il le comparait aux dieux :

Divin Balzac qui par tes veilles
Acquiers tout l'honneur de nos jours;
Grand démon, de qui les discours
Ont moins de mots que de merveilles...
Quoi qu'espère la vanité,
Il n'est point d'autre éternité
Que de vivre dans tes ouvrages.

Balzac répond à ce coup d'encensoir : « Il semble que la divinité ne vous coûte rien, et qu'à cause que vos prédécesseurs ont rempli le ciel de toutes sortes de gens et que les astrologues y ont mis des monstres, il vous soit permis à tout le moins d'y faire entrer quelques-uns de vos amis. »

Godeau, évêque de Vence, lui avait adressé sa paraphrase des Épîtres de saint Paul. Voici l'accusé de réception que lui envoie Balzac : « Il n'y a plus de mérite à être dévot. La dévotion est une chose si agréable dans votre livre, que les profanes mêmes y prennent du goût, et vous avez trouvé l'invention de sauver les âmes par la volupté. Je n'en reçus jamais tant que depuis huit jours que vous me nourrissez des délices de l'ancienne Église, et que je fais festin dans les agapes de votre saint Paul. C'était un homme qui ne m'était pas inconnu ; mais je vous avoue que je ne le connaissais que de vue. Votre paraphrase m'a mis dans sa confidence et m'a donné part en ses secrets. J'étais de la basse-cour, je suis à cette heure du cabinet, » etc.

Mais, à côté de ces lettres hyperboliques où la futilité des sujets se cache derrière la solennité pompeuse de la phrase, il y en a qui sont marquées au coin d'une haute et sérieuse éloquence, et qu'on relit encore avec autant de charme que de profit. Ce sont, par exemple, celles qu'il adresse à l'évêque d'Aire sur l'état de son âme, à Mme des Loges sur la mort de son fils, au cardinal de la Valette sur les antiquités de Rome, à Chapelain sur la retraite d'Antoine le Maistre à Port-Royal, etc., etc. Ses lettres à Corneille sur *Cinna* et au P. Dalmé sur le mauvais goût de certains novateurs décèlent des vues critiques fort judicieuses et fort élevées. Celle qu'il écrivit à M. de Saint-Charles pour désavouer les démarches qu'on pourrait faire pour lui donner un évêché exprime des sentiments d'humilité chrétienne et d'abnégation qui ne s'accordent guère avec la réputation d'extrême suffisance qu'on lui a faite, et qui sont bons à être médités en tout temps, même à notre époque.

« Monsieur, l'affaire de l'évêché pourrait réussir, et les moyens que vous proposez ne sont pas extrêmement difficiles. Mais votre ami est résolu de ne se pas même servir des plus faciles moyens. Il connaît trop son indignité pour être capable de la haute pensée que vous lui voulez mettre dans l'esprit ; et il a lu avec trop d'attention les livres que saint Chrysostome a écrits du Sacerdoce pour ne pas appréhender un fardeau qui est redoutable aux forces des anges; il n'oserait dire aux épaules, comme saint Bernard. C'est pourtant un fardeau que les plus faibles désirent porter, dont il n'y a point de petit docteur qui ne veuille qu'on l'accable ; après lequel courent tant de prêcheurs et auquel visent tant de sermons. Laissons courir les autres et demeurons en repos. N'employons point l'Évangile, ni saint Paul, à solliciter notre fortune : ils méritent un plus digne emploi. Au lieu de servir Dieu, ne nous servons point de lui. Il vaut mieux être catéchumène toute sa vie et mourir à la porte de l'Église que d'entrer dans le sanctuaire par la brèche qu'y a faite l'ambition. Que je me trouve bien du village et de la retraite ! que j'ai pitié de l'inquiétude et de la fièvre des prétendants ! Si je n'avais d'autre maladie que celle-là, je me porterais mieux qu'homme du monde, » etc.

Balzac veut-il prouver à l'évêque de Grasse « qu'il n'y a rien à craindre de l'éloquence quand elle est au service de la piété, » il lui dira en termes que Fénelon n'eût pas désavoués :

« Monseigneur, si vous avez résolu, comme vous dites, d'écrire sans ornements, c'est un dessein qui vous donnera bien de la peine et dans lequel difficilement vous réussirez. Outre que vous ne prendrez pas en cela le conseil de saint Basile, vous vous éloignerez encore de son exemple et de celui de toute l'Église de son temps, qui n'a point fait scrupule de bien parler. Défaites-vous, je vous prie, de cette mauvaise humeur.

« Ne vous mettez point en colère contre les Grâces, ces bonnes et innocentes filles qui vous ont acquis tant de partisans et tant de lecteurs à vos écrits. Ayez quelque respect pour les avantages de la nature, c'est-à-dire pour les dons de Dieu ; et si vous n'êtes ennemi des plaisirs honnêtes de votre patrie, ne faites pas comme ce chaste extravagant qui se déchire le visage parce que sa beauté plaisait trop aux yeux qui la regardaient. Il n'y a rien à craindre de l'Éloquence quand elle est au service de la Piété. Le Grec ne se doit point faire Barbare, se faisant chrétien. Et ceux qui ont peur que les richesses du langage corrompent la simplicité du christianisme eussent chassé les Mages de l'étable de Jésus-Christ, quand ils lui vinrent présenter de l'or. Il ne saurait y en avoir de trop fin ni sur les autels ni dans vos ouvrages; et vous ne devez point appréhender que le nom de Chrysostome vous fasse perdre celui de saint. »

Ces citations peuvent servir à apprécier le caractère des *Lettres* de Balzac. Dans toutes celles qu'il a écrites, même dans les plus vides, il est rare qu'on ne trouve quelque passage remarquable, soit par son originalité, soit par le tour qu'il sait lui donner. Le dernier et savant éditeur de Balzac, M. Moreau, a pris soin de rassembler quelques-uns de ces passages et d'en composer un recueil de pensées choisies qui donnent la plus haute idée du talent, de la sagacité et de l'esprit de celui qui fut nommé à bon droit le restaurateur de la langue française.

En résumé, si les lettres de Balzac ne sont pas un modèle de genre épistolaire tel que nous le comprenons aujourd'hui, elles restent un modèle de langue. Comme l'a dit un juge excellent, M. de Sacy : « Ce ne sont pas des lettres si l'on veut, mais de petits morceaux d'éloquence qui brillent comme des pierres précieuses. » Sans doute le « grand épistolier » a eu le malheur de faire trop souvent de l'éloquence sans sujet et sans objet, d'unir la pompe de la forme à la puérilité et à la

stérilité du fond. Mais quand un sujet véritablement grand vient s'offrir à lui, son style est tout préparé à le recevoir et il le porte avec majesté comme les vagues de l'Océan portent un vaisseau de haut bord.

G. DE CADOUDAL.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Oui, le temps coule pour tout le monde, mais il ne s'écoule pas de la même manière pour tout le monde.

Il y a, en ce moment, des gens à Paris pour lesquels il n'y a qu'un emploi de la journée, l'Exposition. On y va de très-bonne heure, on y déjeune, on y fait son *luncheon*, on y coucherait si l'on pouvait y trouver un lit. Les gens dont je parle sont assez nombreux à Paris, puisque dans la semaine qui a suivi Pâques, le chiffre des visiteurs du Champ-de-Mars s'est élevé chaque journée à cent mille.

Les courses ont aussi leur public. Celles du bois de Boulogne, dites *Réunions du printemps à Longchamps*, ont eu lieu avec beaucoup d'éclat à la fin d'avril. *Le prix de la Coupe*, considéré comme le premier prix, a été gagné par *Normandie*, pouliche baie de trois ans, appartenant à M. de la Charme et monté par Carroll.

C'est tout ce que je vous en dirai. A moins d'être sportman de goût et de profession, on éprouverait peu de plaisir à savoir que le jockey Hosper, qui montait *Valentino*, dans le steeple-chase de Porchefontaine, s'est cassé un bras, et qu'*Ironsides*, — où diable va-t-on chercher ces noms? — cheval de course appartenant au duc Hamilton, s'est tué roide en tombant. A propos de noms, j'apprends par le journal des courses que *Réveille-Matin* a battu *Timothée Trim*. Voyez mon innocence! J'avais cru jusqu'ici que *Timothée Trim* était un homme et un journaliste ; serait-ce par hasard un cheval? Me trouverais-je dans la position du singe de la Fontaine qui avait pris le Pirée pour un homme? Ou bien a-t-on voulu nous apprendre que le chroniqueur, obligé d'avoir chaque matin de l'esprit, ressemble à un cheval forcé de courir tous les jours ?

A côté du public du sport hippique, il y a le public du sport nautique, qui n'est pas moins passionné. Vous savez la nouvelle qui met le monde canotier en liesse? Les régates d'Asnières ont commencé. Le *Rowing-Club* a distribué des prix, et sur cinq prix, trois barques appartenant à M. Lançon en ont gagné trois. Les nymphes riveraines de la Seine en babillent entre elles.

Je détourne la tête et je vois des gens qui discutent avec des gestes animés sur deux brochures. La première, c'est *l'Armée française en* 1867 par un général breton qui a voulu garder l'anonyme et qui à chaque page en a déchiré le voile par son talent. Comme le dit l'excellente *Revue de Bretagne et Vendée*, ce général qui ne se nomme pas est celui qui, la main étendue sur le cercueil de la Moricière, dans la cathédrale de Nantes, s'écriait : « Nous jurons sur cette tombe qui va se fermer de vivre et mourir, comme lui, catholiques dévoués et fidèles Bretons. » La seconde brochure a été écrite par un homme qui manie la plume comme il a manié l'épée : nous avons nommé l'illustre général Changarnier. Il ne nous appartient pas de toucher aux questions traitées dans ces deux brochures. Mais nous trouvons dans la première un grand témoignage que nous recueillons. Après avoir peint avec la virile exactitude d'un pinceau militaire cette terrible chose qu'on appelle le *combat*, l'auteur ajoute : « O vous qui avez été témoins de ces crises indescriptibles, dites, pensez-vous qu'à ce moment l'appât de la gloire pour quelques-uns, les récompenses pour quelques autres, suffisent à soutenir les cœurs soumis à de telles épreuves? Non, il leur faut le haut sentiment des grands devoirs et du sacrifice. C'est alors que, dans leur liberté, ils marchent fermement et dignement à la mort. Et parmi eux, ceux-là seulement ont la sérénité qui croient à une autre vie. »

Entendez-vous, réalistes, positivistes, solidaires? En détruisant la croyance à l'âme immortelle, vous détruisez la sérénité militaire en face de la mort. En attaquant la cité de Dieu, vous livrez la cité d'ici-bas.

Grande et sainte religion qui, en même temps, affermit les armes dans les mains des jeunes hommes et abrite la faiblesse des vieillards ! Il y a vingt-six ans l'abbé de Pailleur, vicaire de Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), fondait avec deux ouvrières la congrégation des *Petites Sœurs des pauvres*. Aujourd'hui le R. P. Pailleur écrit, à l'occasion de la fondation du centième établissement : « Mes petits enfants, votre bonne mère générale et moi nous sommes confondus à la vue des merveilles de la divine Providence, qui, avec rien, fait tant de choses. Il y a vingt-six ans, nous avions la petite mansarde qui abritait deux pauvres infirmes. Bientôt nous allons compter cent maisons. Déjà plus de dix mille vieillards sont recueillis. »

Réalistes, positivistes, solidaires et athées, réunis en congrès, vous chargez-vous d'opérer ces merveilles avec la morale indépendante et la libre pensée?

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Nº 32, SAMEDI 11 MAI 1867. LA SEMAINE DES FAMILLES M. ALFRED NETTEMENT, DIRECTEUR.



Les Trois Ages.

LES PIFFERARI

Quand je rencontre ces pauvres enfants italiens des deux sexes dans les rues, joueurs de harpe, de violon, de guitare ou de cornemuse, qu'on appelle indifféremment les *pifferari*, quoique ce nom ne convienne qu'à cette dernière classe de virtuoses, je me demande si nous avons le droit d'être bien fiers de l'abolition de la traite des noirs? Nous voici, en effet, en présence de la traite des blancs.

Si les *pifferari* chantaient, violonnaient, pinçaient la harpe ou la guitare pour leur compte, je n'aurais pas grand'chose à dire. Sans doute j'aimerais mieux voir ces pauvres petits travailler à devenir de bons ouvriers comme les petits ramoneurs chantés par Alexandre Guiraud, que de les voir vagabonder à la pluie et au soleil. Mais j'entends d'ici la réponse des amis de la liberté et de la fantaisie artistique : « Parmi ces enfants il y en aura peut-être appelés à un grand avenir musical. »

Soit. Mais pour faire cet heureux, combien faudra-

t-il de misérables? Pour l'aider à monter au pinacle, combien de fascines humaines faudra-t-il jeter dans le grand fossé de la misère, du désordre et du vice? Est-ce qu'il est permis de faire litière d'âmes et de prendre un piédestal vivant et saignant pour y hisser une statue?

Voilà ce que je demanderais si je n'avais quelque chose de plus concluant encore à dire.

Ce que j'ai à dire, le voici : presque toujours, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ces pauvres Italiens que vous rencontrez déguenillés et hâves aux Champs-Élysées, dans les squares et dans les rues, et que plusieurs peintres se sont plu à reproduire sur les toiles exposées au salon de 1867, — en particulier MM. Delobbe et Cabasson, — ne s'appartiennent pas à eux-mêmes. Ils ont un maître, un rude maître. Hélas! il arrive quelquefois que ce maître est un père. Chez nous les pères travaillent pour nourrir leurs enfants; il y a une contrée paresseuse où le père fait travailler ses enfants pour lui : le petit nourrit le grand; le faible soutient le fort. Mais plus souvent encore ces pauvres enfants sont exploités par un étranger. Il les afferme comme un bétail mélodieux qui doit fournir à sa table et à son jeu. Il boit et il joue leurs humiliations, leurs fatigues, leurs souffrances, les aumônes qu'ils arrachent à la pitié des passants et leurs larmes. Ils sont à lui plus que les serfs du moyen âge n'étaient aux seigneurs féodaux; plus misérables cent fois que les serfs de la glèbe, les esclaves des caprices insensés d'un ivrogne, des colères d'un joueur. S'ils ne rapportent pas le soir la somme à laquelle ils sont taxés, leur maigre pitance leur est refusée, ils sont molestés, querellés, brutalisés, battus. Pauvres petits!

Il y a une société protectrice des animaux, c'est bien ! Je loue les hommes généreux qui en font partie. Mais, parce que Dieu a donné aux *Pifferari* cette position verticale chantée par le poëte latin et un visage tourné vers le ciel :

Jussit et erectos ad sidera tollere vultus,

est-ce un motif pour leur refuser la pitié qu'on accorde aux bêtes? Faudra-t-il, pour obtenir un appui, qu'ils se fassent adopter par l'écurie ou affilier à l'étable?

Je n'ai pas pénétré dans les tristes réduits où les malheureux enfants sont parqués; mais deux écrivains de la presse légère, M. d'Aunay, du *Figaro*, et M. Blavet, du *Petit Journal*, ont été plus hardis et ont rapporté de leur excursion des détails navrants. Ils racontent l'un et l'autre comment ces misérables enfants sont obligés de rapporter, sous peine de correction, trois francs tous les soirs à leur maître. Qui donc a dit que l'esclavage n'existait pas chez nous? M. d'Aunay s'est glissé rue des Boulangers, rue Neuve-Saint-Médard et rue de la Clef, dans les établissements où campent ces lazzaroni, car les travaux de l'édilité parisienne, mieux inspirés cette fois qu'au jardin du Luxembourg, ont renversé les ruelles aboutissant aux rues de Saint-Nicolas, du Bon-Puits, du Mûrier, rendez-vous ordinaire de ces artistes en guenilles et de leurs maîtres, qui s'intitulent avec une emphase facétieuse *Directeurs des Italiens*.

C'est une pitié! Dans les cabarets épargnés par la pioche, on voit des hommes de la Pouille, de la Basilicate, des Florentins, des Piémontais, qui jouent à la *morra* l'argent que les enfants leur gagnent. Ce sont des contorsions, des clameurs furieuses, des mains levées pour frapper; on dirait que les joueurs de *morra* vont s'entr'égorger. Cette description m'a rappelé une scène dont j'ai été témoin dans un cabaret de l'île de Chioggia, près de Venise. Il y avait là des figures de forbans que les grands maîtres de l'école vénitienne, sur lesquels M. Rio a écrit de si beaux chapitres dans son quatrième volume de *l'Art chrétien*, auraient saisies au vol. C'étaient des clameurs sourdes, des gestes menaçants, des yeux qui lançaient des éclairs. Je demandai si nous avions devant les yeux des écumeurs de mer qui se querellaient sur le partage du butin; on me répondit en riant que c'étaient simplement des pêcheurs de l'Adriatique, si poétiques dans les romances et les barcaroles, qui jouaient à la *spada*. C'est un jeu de cartes qui porte ce nom assez peu rassurant : *l'épée* : je craignais à chaque moment que de l'épée on ne passât au couteau.

La morale de ceci, c'est que, pour qu'il y ait des joueurs de *morra* dans les bouges de Paris, il faut qu'il y ait des *pifferari* dans nos rues et dans nos promenades. Si ces infortunés bohèmes d'au delà des Alpes se trouvent mieux chez nous que chez eux, quelle est donc la destinée que l'Italie fait à ses enfants? Où est le temps où Virgile s'écriait :

Salve, magna parens frugum Saturnia tellus,
Magna virum!

Je ne sais pourquoi l'idée m'est venue, en étudiant le dessin de Bertall, qu'il avait voulu reproduire les trois âges des *pifferari*. Cette petite *pifferara*, couverte tant bien que mal d'un châle et qui vous tourne le dos, c'est le premier âge. Le second, hélas! c'est cette élégante de mauvais aloi, aux pieds bottés, à la tête couverte d'une casquette; la chenille a brisé son cocon et elle est devenue papillon. Le papillon ne tarde pas à se brûler aux bougies parisiennes; alors vient la dernière métamorphose, ou la dernière incarnation, non pas du dieu Vichnou, mais de Mme Vichou. Bien heureuse encore la *pifferara* lorsqu'elle ne meurt pas, sur la route, de honte et de misère, et que, sur la fin de ses jours, elle trouve à tirer le cordon dans un hôtel garni borgne! Quant au *pifferaro*, vous ne le voyez que dans deux de ses métamorphoses : à l'aurore de sa carrière, avec sa tunique en guenille et sa harpe en sautoir, au couchant, sous les traits de ce violoneux cacochyme et au dos voûté qui s'en va, son instrument.

sous le bras, gagner quelques sous. Dans l'époque intermédiaire, le *pifferaro*, après avoir été exploité, devient exploiteur à son tour et rend à ses cadets les coups qu'il a reçus de ses aînés. Bertall n'a pu vous le présenter, parce qu'il est attablé, peut-être sous la table, avec les autres joueurs de *morra* dans le bouge voisin.

Je voudrais finir cette étude d'une manière un peu moins triste que je ne l'ai commencée; c'est pour cela que j'emprunte à un poëte breton que j'ai déjà cité, M. Joseph Rousse, une pièce de vers, car les *pifferari* ont inspiré, cette année, les poëtes comme les peintres.

Sur les tours du château la neige étincelante
Fondait aux doux rayons d'un beau soleil d'hiver;
Les arbres secouaient leur parure brillante,
Et la grive en chantant traversait le ciel clair.

Deux bergers d'Italie, errant dans la Bretagne,
Parurent sur le pont qui conduit au manoir.
L'étranger les avait chassés de leurs montagnes;
Les enfants curieux se pressaient pour les voir.

Ils portaient le hautbois et la piva rustique
Sur leur dos qu'abritaient des toisons de brebis
Des airs napolitains sous le ciel d'Armorique
Réveillèrent bientôt les échos endormis.

Ils jouèrent longtemps, mais nulle châtelaine
Ne les encourageait d'un signe gracieux;
Ils jouèrent encore et perdirent leur peine,
Car le château désert resta silencieux.

Les deux pifferari, comprenant leur méprise,
Rompirent en riant un morceau de pain noir,
Et sous le porche assis, à l'abri de la bise,
Ils écoutaient siffler les merles du manoir.

Comme eux, si vous chantez vainement, ô poëtes,
Rompez aussi le pain sans le mouiller de pleurs
Ne restez point courbés sur vos lyres muettes,
Mais chantez seulement pour soulager vos cœurs.

C'est ainsi que la poésie, cette enchanteresse, embellit tout ce qu'elle touche et qu'il lui suffit, pour égayer le paysage, de la note harmonieuse sifflée par le merle ou la grive et d'un rayon de soleil fondant la neige sur la cime des arbres.

René.

NAUFRAGES ET SAUVETAGES

(Voir pages 135, 308, 406 et 468.)

A une vingtaine de lieues dans le sud de la côte des *Paganis*, c'est-à-dire à partir de la pointe de Pennmarc'h jusqu'à la Torche, dans la baie d'Audierne, les naufrageurs, bien que retenus par la crainte des douaniers et des gendarmes, exerçaient encore en 1835 leur cruelle industrie. Le point le plus mauvais a nom la Palue ou la Palud. Durant deux kilomètres environ, les dunes sont bordées de marécages presque inextricables qu'habite une population aussi farouche que misérable. Là végète, entassée sous d'horribles huttes creusées dans le sol, loges immondes dont ne voudraient pas des cannibales de la Nouvelle-Zélande, une foule d'êtres hâves, à peine vêtus, couchant sur des litières de jonc humide et dévorant avec avidité des aliments sans nom. Pour une semblable tribu, le naufrage devait être un Dieu nourricier.

Un ancien chroniqueur, parlant des habitants de l'île de Sein, désormais convertis au sauvetage et dignes de toutes nos sympathies, disait: « Ils n'ont de vin que ce « que la mer leur en jette par les fréquents naufrages « des vaisseaux. » Pour les malheureux riverains de la Palue, le dicton est resté vrai jusqu'après 1830. Dès qu'un navire est en péril en vue de leur côte, nous disait un ancien habitant du pays, hommes, femmes et enfants s'y précipitent pour piller. Sans pitié pour les naufragés, qu'ils n'osent plus massacrer, comme jadis, ils les laissent froidement périr sous leurs yeux, puis les dépouillent et les enterrent précipitamment. Un naufrage amène parfois de vrais combats entre les pillards et les préposés des douanes ou la gendarmerie.

En 1815, le vieux sauveteur Jules Conseil, qui venait de servir comme aspirant de deuxième classe dans les marins de la garde impériale, se trouvait en disgrâce à Audierne, où il donnait des leçons de mathématiques à six jeunes marins, intrépides et vaillants garçons toujours disposés à lui prêter main-forte.

Il se tenait avec l'un d'eux, nommé Louédec, sur le rivage, par un de ces temps horribles qui brisent les profondes lames de l'Atlantique à des remparts de granit mitraillés par les énormes galets du fond. Les deux marins contemplaient le magnifique et terrible spectacle de la tempête. Les longues vagues se roulaient au large, couraient vers la côte en joûtant de vitesse, secouaient leurs crinières d'écume, se précipitaient et se tordaient en soulevant les fonds, puis livraient l'assaut. Tumulte épouvantable, grincements affreux, chocs et soubresauts, confusion des éléments: les rochers ruissellent, les eaux sont chargées de sable et de cailloux, la grève et l'écume s'amalgament, l'air est salé, les vents balayent une poussière humide. Tous les rochers hurlent: Pennmarc'h, la tête de cheval, fait entendre des rugissements de lion; la Torche, qui se dresse comme un fantôme enveloppé d'un linceul blanc, pousse la clameur du naufrage. Malheur au navire que menaceraient ces vents, ces lames et ces écueils!

Tout à coup Louédec s'écrie:

— Voile!

— Les malheureux! murmure Conseil, par cette brise d'ouest, ils se soutiennent grâce à la marée; mais, quand elle se renversera, ils seront brisés à la côte.

— Oui, c'est clair, mais où se perdront-ils?

— Là, par le travers de Plovan, si le temps reste le même, et je ne vois pas apparence de changement.

— En face de Plovan, dit Louédec consterné, mais c'est la Palue! Les pauvres gens n'ont aucune chance de s'en tirer; les sauvages des marais les pilleront et les rejetteront à la mer.

— Est-ce possible? Y a-t-il donc encore des naufrageurs dans notre pays?

— Il n'y a pas autre chose entre Plovan et Tréguennec. Les Paludiers, pires que des Bédouins, guettent déjà leur proie.

— Eh bien, ne souffrons pas qu'ils y touchent!

— Il y a trois lieues d'ici là.

— Il y a quatre heures avant le naufrage, car le brig manœuvre serré. Cours à la recherche de tes camarades, moi je vais me procurer des vivres et des armes; rendez-vous général au carrefour du Rosaire!

Peu d'instants après, les sept marins, armés jusqu'aux dents, se mettaient en marche pour la Palue, tandis que le brig qui, — comme on le sut plus tard, — était *la Minerva* de Saint-Malo, résistait encore à l'aide du courant.

Parti de Cadix pour le Havre avec un chargement d'huile, d'amandes et de vins d'Espagne, ce bâtiment longeait de près les côtes, lorsque le vent, ayant brusquement changé de direction, le mit dans une position désespérée: point d'abri où relâcher, de tous côtés des pointes rocailleuses ou des bancs de récifs barrant la route, une côte malsaine sous le vent, et la tempête rendant impossible de s'élever au large.

De minute en minute, *la Minerva* se rapprochait de sa perte. Par le chemin le plus court, les sept sauveteurs couraient. Ils couraient à travers champs et fossés vers l'étroite chaussée naturelle qui sépare les marécages des dunes au bas desquelles s'étend la grève aux galets ronds. Ils couraient en terre ferme, perdant parfois de vue le malheureux brig, l'apercevant parfois du sommet de quelque monticule. L'état de la mer et l'heure de la marée ne leur avaient pas permis de s'aventurer sur la grève de Penhors, qui découvre avec le reflux, mais où l'on rencontre des sables mouvants, autre risque terrible pour le piéton inexpérimenté. Tout est péril dans ces affreux parages : les éléments et les hommes, les cailloux avec lesquels la mer vous lapide, les fondrières que creusent les tourbillons et les crochets maudits des naufrageurs.

Conseil, Louédec et ses cinq camarades, Job Mocaër, Lemoal, Trévidic, Yvon Traouedal et Cavellier, tous nés dans le pays, parlant bas breton et capables d'essayer du raisonnement avant d'user de menaces, arrivèrent à temps au point voulu. Le renversement de la marée avait eu lieu. Le capitaine de *la Minerva*, voyant qu'il était drossé en côte, choisit de son mieux l'endroit le moins redoutable. La plage y était sensiblement découverte; un échouage qui permettrait de sauver les passagers et les matelots lui sembla possible; il fit donc vent arrière vers ce point du plateau de Penhors. En moins d'une minute, il devait se briser.

Les sept sauveteurs attendaient anxieux.

Au même instant, derrière eux, se font entendre d'atroces clameurs. Aux sifflements de la tempête se mêlent de sinistres cris de joie. Ici l'on tremble d'horreur ou de pitié, et les plus généreux sentiments font battre les cœurs; là on frémit d'un hideux espoir. De toutes les anfractuosités surgissaient des naufrageurs.

Vestes courtes, larges braies de toile, longs cheveux flottants, les yeux enflammés de convoitise, les pâles et maigres Paludiers sont accourus de tous les coins de leurs marais. Leurs femmes et leurs enfants les accompagnent. Ils se sont munis de crocs emmanchés, de lignes garnies de plomb, d'hameçons et de filets. Les hommes sont armés de pelles, de pioches, de faux; les femmes portent des sacs ou des paniers. Voici la moisson de la mer.

— Au nom de Dieu! leur crie Conseil, que pas un de vous ne descende sur la grève!

Des hurlements couvrent sa voix. Il ne peut plus essayer de la persuasion. Ses camarades et quelques douaniers, qui les ont rejoints, mettent en joue les naufrageurs. Conseil fit feu sur un oiseau de mer et l'abattit à ses pieds.

Les corbeaux de terre croassèrent des menaces, s'assemblèrent sur le sommet des roches, semblèrent se concerter et disparurent enfin comme par enchantement. Ils allaient chercher des armes à feu.

Cependant le brig avait touché terre, avec une violence telle, que ses deux mâts tombèrent à la fois. Les Paludiers le virent et poussèrent des cris terribles; mais l'énergique contenance des marins et des douaniers les empêcha de se ruer sur la plage. Ce n'était que différé.

Le capitaine de *la Minerva* espérait pouvoir mettre ses embarcations à flot; elles furent toutes emportées par les lames; le bâtiment, battu en travers, se fracassait.

Parmi les passagers se trouvait le jeune fils d'un consul espagnol, don Manuel de Galdos, qui avait été spécialement confié au capitaine. Celui-ci le prit dans ses bras et se mit à la nage; mais un débris, qui frappa le jeune homme, le lui arracha. Il devait être ramené au rivage par Conseil et Louédec, car, à peine débarrassés des naufrageurs, les sept marins bretons avaient pu se mettre à l'œuvre.

Laissant leurs armes et leurs provisions à la garde des douaniers, ils s'élancèrent dans les flots et, malgré le plus terrible ressac, sauvèrent plusieurs des naufragés. Sur douze hommes qui montaient *la Minerva*, quatre périrent écrasés ou noyés; les huit autres durent exclusivement leur salut aux vaillants efforts de Jules Conseil et de ses élèves.

En effet, à peine étaient-ils à terre, que les naufrageurs revinrent en très-grand nombre et avec quelques fusils. Les marins n'eurent garde d'engager le combat pour s'opposer au pillage. Ils avaient mieux à faire:

avec une pieuse sollicitude, ils portèrent les blessés et conduisirent les autres naufragés jusqu'au bourg le plus voisin, où l'on se procura une charrette. Le soir même, les survivants de *la Minerva* et le jeune Manuel de Galdos, dont les jambes avaient été gravement déchirées, étaient hospitalièrement traités dans la petite ville d'Audierne.

Le pillage se consommait. Les vins d'Espagne aidant, les Paludiers devinrent indomptables. Quoique toutes les brigades de douane des environs et quelques gendarmes fussent sur les lieux, on n'en vint point à bout. La cargaison entière disparut dans le marécage. Mais, les faits étant des mieux prouvés, la commune de Plovan fut condamnée à payer et paya une indemnité proportionnelle au dommage.

La leçon fut insuffisante. Les innocents, d'ailleurs, durent pâtir pour les coupables; tels inoffensifs cultivateurs, bourgeois ruraux ou même châtelains, payèrent pour les misérables auteurs du dégât. Les douaniers et les gendarmes eussent-ils fait feu sur les coupables qui, certainement, auraient riposté, la leçon eût été insuffisante de même. L'esprit de rapine et l'entêtement vingt fois séculaire des naufrageurs ne peuvent être vaincus par la force. Relégués dans leur triste marécage, ils restent féroces malgré les généreux exemples des populations maritimes des alentours. Les secourir, les moraliser, leur apprendre à respecter le droit des gens, est un devoir dans notre temps et dans notre pays. Convertis au bien par le soulagement de leurs maux et par de sages enseignements, ces malheureux, comme les insulaires de Sein qui méritaient autrefois le surnom de *Démons de la mer*, se transformeraient assurément de pillards acharnés en valeureux sauveteurs.

Le changement de mœurs des habitants de Plogoff, commune située à quatre ou cinq lieues de celle de Plovan, en est la preuve éclatante.

A l'extrémité méridionale de la baie des Trépassés, qui doit son nom funèbre à la fréquence des naufrages, sur la pointe du Raz de Sein, se perdit corps et biens, en 1835, le brig anglais *le Violet*, dont la cargaison, la plus tentante, la plus damnable qu'il y eût au monde, se composait de vins d'Espagne. Prévenu du sinistre, le commissaire de marine d'Audierne, M. Broquet, accompagné de tous les douaniers et de tous les gendarmes disponibles, se rendit immédiatement sur les lieux. Les paysans, riches ou pauvres, étaient à l'œuvre, embrassant tendrement les barriques andalouses, humant le xerès ou le rota, et peu disposés à lâcher prise. A la faveur de l'obscurité, les moins ivres lancèrent des cailloux. Quelques énormes blocs de rocher, dégringolant de la falaise, obligèrent même le commissaire à se réfugier dans une grotte, pendant que les gendarmes les débusqueraient.

Épisode agréable à raconter : il y avait parmi les paysans un vieux matelot qui, peut-être, aurait fait merveilles pour secourir des naufragés, mais qui, ne voyant à la côte que des barriques de vin, ne put tout à fait résister à la tentation : il se saisit d'un tonneau, le flaire, le sonde, et cédant au mauvais exemple, y goûte, en se proposant bien de ne boire qu'un petit coup. Il a poussé la précaution jusqu'à préparer un bouchon pour fermer le trou qu'il va faire. Par malheur, le vin est exquis, la soif vient en buvant; au premier coup succède le second, qui sera suivi de tant d'autres, que les fumées capiteuses du nectar le mirent hors d'état d'accomplir sa louable intention. La pièce coulait sur lui ; étendu sur le dos, il tenait encore à la main son bouchon trop inutile.

Une jeune fille de dix-huit ans, apercevant au fond d'un précipice un cadavre qui se trouva être celui du capitaine, s'y glissa pour le dépouiller de ses vêtements, et, secondée par deux petits garçons, elle y réussit, au risque d'être cent fois broyée. Qaund elle comparut par devant le commissaire :

— Je ne croyais pas faire mal, répondit-elle naïvement, puisque sans moi ces effets auraient été mis en lambeaux et perdus pour tout le monde. J'ai couru dans les crevasses un danger si grand que, pour argent ni pour or, je ne voudrais recommencer.

A cette époque déjà, si les riverains n'avaient pas cessé de dépouiller les cadavres, ils s'exposaient avec courage pour sauver les vivants, les recueillaient et les soignaient, en ne réclamant que le remboursement de leurs frais, — chose fort légitime eu égard à la pauvreté de la plupart d'entre eux.

Lors du naufrage du *Violet*, sauf le vin qui sera bien longtemps encore l'appât des naufrageurs bas bretons, il n'y eut de pillé que des cordages ; mais la pluie de cailloux était un acte criminel, qui justifiait une punition exemplaire. Une indemnité et des amendes ne pouvaient suffire. M. Broquet déploya la plus grande fermeté. Des visites domiciliaires furent, à sa requête, opérées chez tous les paysans; elles amenèrent la saisie des épaves volées. La justice sévit spécialement contre les plus aisés des pillards; seize d'entre eux furent condamnés à l'emprisonnement.

Grande fut l'exaspération des gens de Plogoff. De tous côtés on ne parlait que de faire un mauvais parti au commissaire de marine : — Malheur à lui s'il osait, désormais, venir chasser dans la commune !

M. Broquet se fit un point d'honneur d'y aller et, se tenant attentivement sur ses gardes, attendit longtemps une attaque. Vint le moment où furent libérés les gens condamnés à la prison; le commissaire affecte de chasser sur leurs terres, et notamment sur celles du plus riche, qu'on lui signalait comme le plus dangereux.

Un jour enfin, à l'angle d'un champ, le paysan apparaît, et l'interpellant en bas breton :

— N'êtes-vous pas, demanda-t-il, M. Broquet, le commissaire de marine d'Audierne?

— Oui, c'est moi, et après?

— Eh bien, monsieur, je vous dois six mois de prison, et je viens vous dire : « Merci, » parce que je suis un honnête homme.

— On prétendait que vous vouliez vous venger de moi?

— On vous a menti. Si chacun avait su faire son devoir comme vous le vôtre, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus par ici de voleurs de bris, ne comprenant rien au mal qu'ils commettaient. Merci donc, au nom de tous les gens de la paroisse! Gare à qui vous insulterait, et chassez chez moi tant qu'il vous plaira, je m'en ferai honneur.

Depuis cette mémorable conversation, l'on n'a plus ouï parler de naufrageurs sur toute la côte d'Audierne, et les tristes marécages de la Palue auraient eux-mêmes, nous dit-on, perdu leur odieuse renommée.

Une surveillance de plus en plus active et de plus en plus efficace est, en outre, exercée par de très-nombreux douaniers, hommes dont le courage admirable se manifeste constamment en présence des sinistres. Le préjugé populaire qui poursuivra les douanes jusqu'à leur abolition complète confond trop souvent l'institution avec ses agents. Ceux-ci, ne se bornant pas à combattre la contrebande, sont, le plus souvent, d'intrépides sauveteurs.

Il nous importe de le proclamer, non-seulement pour rendre pleine justice à toute une classe de gens humains et courageux, mais encore parce que les douanes, longtemps rangées parmi *les dangers civils* les plus redoutés des navigateurs, ne laissent point, en certains cas, d'être susceptibles de venir en aide aux navigateurs en péril.

Emblème frappant de la marche consolante de la civilisation dans la bonne voie, voici donc *le danger civil* devenu *secours humain :* le douanier lance au navigateur la corde qui le sauvera; et quand le naufragé aura été halé à terre, le représentant moderne des tracasseries, des impôts vexatoires et des exactions d'autrefois, est celui qui le recueillera, le pansera, le soignera, le rappellera à la vie.

Un jour, — chose évidente, — les douanes seront abandonnées par force majeure, comme le sont aujourd'hui les armures moyen âge, les galères, la poste aux chevaux, le télégraphe Chappe, les astrolabes et les quinquets; mais les postes du littoral seront maintenus pour les guetteurs de l'œuvre de secours, et le nom de *douanier* changeant de signification voudra dire : sentinelle de sauvetage.

En dépit de M. Goulven Denis, la douane, dès à présent, contribue à la diminution continue du nombre des naufrageurs, tant en inspirant une crainte salutaire qu'en donnant le bon exemple, et enfin en usant de persuasion comme le curé de Landéda.

L'exemple est donné aussi, et fort éloquemment, par les stations de sauvetage. La baie d'Audierne en a une dont le canot s'est signalé à diverses reprises, notamment le 15 mars 1866, en recueillant au milieu des brisants sept hommes de la chaloupe de pêche *la Sainte-Hélène*, qui venait de chavirer.

De tels actes parlent à la fois au cœur et à l'imagination des populations riveraines; et par cela même que la louange des sauveteurs retentit dans les chaumières, la qualité de naufrageur doit y devenir odieuse.

Si donc, sur les rivages de France, quelques rares cantons font exception à nos coutumes essentiellement hospitalières et secourables, il faut, pour l'honneur même de notre patrie, que ces cantons arriérés deviennent de plus en plus l'objet de l'active sollicitude des diverses administrations et du clergé, afin qu'ensuite les naufrageurs, qui ne pécheraient plus par ignorance, qui ne pilleraient plus avec une sorte de sécurité de conscience en vertu du préjugé traditionnel, puissent être traités comme le sont les pirates et les incendiaires.

Quant aux monstres qui savent parfaitement quel crime ils commettent, on ne leur doit aucune indulgence; on deviendrait leur complice en leur accordant la moindre grâce.

Au mois de janvier 1866, *le Morning-Post* appelait à bon droit l'attention du gouvernement anglais sur la barbarie des habitants du littoral qui allument des feux pour provoquer des naufrages dont ils se partagent les bris.

« Cette coutume, disait le journal, particulière au-
« trefois au comté de Cornouailles, semble se répandre
« aussi dans celui de Durham, sur les côtes de la mer
« du Nord. Un grand nombre de navires se sont perdus
« récemment entre Sunderland et Tynemouth, sur des
« rochers où on avait vu briller de faux signaux.

« C'est bien assez des tempêtes de l'Océan, si fré-
« quentes dans cette saison, sans que la malveillance
« vienne encore ajouter à la furie des éléments. »

Le Morning-Post et plusieurs autres journaux anglais proposent la plus énergique répression contre un crime dont la recrudescence les effraye. Sur les côtes de la mer du Nord personne n'ignore quel est le droit sacré des navigateurs.

Les naufrageurs modernes sont des industriels en pillage maritime, de francs assassins. Les organes de la presse anglaise ont donc parfaitement raison de vouloir qu'on leur applique purement et simplement les anciennes lois de George II, par lesquelles le fait seul d'avoir allumé de faux signaux était assimilé au crime de « félonie capitale, » et la tentative de s'approprier les épaves jetées à la côte punie comme un « vol ordinaire. »

G. DE LA LANDELLE.



MARIE DANS LES FLEURS

Par M. l'abbé Thiébaud, chanoine de Besançon.

Sous ce gracieux titre : *Marie dans les fleurs*, M. l'abbé Thiébaud, chanoine de Besançon, a composé un aimable livre, dont la lecture, bonne dans tous les temps, est pleine d'à-propos dans le mois de mai, consacré à la sainte Vierge. Le langage des fleurs semble celui qui convienne le mieux pour raconter les vertus de Marie. N'est-elle pas éclatante en mérite comme la Rose en couleur, modeste comme la Violette, recueillie comme la Pensée, et l'Écriture elle-même ne l'a-t-elle pas appelée le Lis de Jessé, à cause de son exquise pureté?

L'auteur, en accomplissant une promenade symbolique dans son livre, semblable au jardin spirituel dont parle sainte Térèse, fait ressortir dans chaque fleur un emblème des vertus de la Vierge conçue sans péché, et à la fin de cette pieuse lecture, qu'on peut faire journée par journée, l'âme, émue et reconnaissante, s'élève vers Dieu et le remercie d'avoir fait les fleurs si belles et d'avoir fait Marie plus belle encore que les fleurs, puisqu'elle résume dans son âme admirable tout l'éclat de leurs couleurs et toute la suavité de leurs parfums.

A. N.

LES PRIMEVÈRES

« Sous le nom générique de Primevères nous comprenons ici les Narcisses, les Oreilles-d'ours, les Bois-jolis, les Muguets, et, à plus forte raison, les Gouttes-de-neige ou les Perce-neige. Le printemps y associe encore beaucoup d'autres fleurs, compagnes fidèles du zéphyr, et qui semblent se presser toutes pour venir figurer, chacune selon son rôle, dans le premier acte du beau spectacle que la nature commence à nous donner.

« Ce moment solennel du réveil des fleurs s'annonce au ciel par des nuages légers, pleins de douces vapeurs; et, sur la terre, par les nuances encore indécises entre la fraîcheur de l'ombre et les premiers radoucissements de l'atmosphère, qui inspirent toujours tant de hardiesse à certaines fleurs qu'on ne voit qu'à cette époque.

« Ce ne sont là, il est vrai, que les préparatifs du printemps; car la terre, en bien des lieux, est encore enveloppée de ses vêtements d'hiver; les oiseaux sont muets, ou du moins leurs rares et timides accents ne donnent encore aucun signe de joie, et l'eau, captive depuis plusieurs mois, reprend à peine son cours en murmurant au fond des vallons. Mais voici que les autans de mars endormis commencent à se réveiller, et leur puissante influence invite les prairies à replier ce blanc linceul sous lequel elles ont longtemps gémi, pendant toutes les rigueurs de la dure saison. Dès que la Perce-neige, encore recouverte de son froid manteau, mais déjà bordée de verdure, se décidera à étaler avec ostentation ses belles corolles et que les Muguets nous montreront leurs charmants grelots, un doux espoir s'emparera aussi de notre âme et viendra égayer nos pensées.

« Remarquez aussi cette brillante Anémone et ces Hépatiques dont la fleur rose tendre ou bleu céleste sort de terre dans les plus mauvais jours de mars. La confiance avec laquelle ses jolies corolles s'entr'ouvrent d'abord, seules et sans feuillage, offre un caractère bien exceptionnel dans le règne végétal, surtout à cette époque où la terre travaille plutôt à reverdir qu'à étaler le luxe de ses couleurs.

« A quelques jours de distance vous verrez aussi les fleurs du Bois-joli, leur compagnon habituel de voyage; les couleurs vives et toutes nouvelles dont cet arbuste est si empressé de faire parade nous présagent déjà d'une manière encore plus positive le retour prochain de la plus agréable saison. Aussi la joie qu'on a de revoir ces premières fleurs nous les fait-elle considérer comme autant d'anges précurseurs chargés de venir adoucir les privations et les rigueurs d'un trop long hiver.

« Toutes ces fleurs, qui ont pris le nom du printemps, auront peut-être encore souvent à souffrir du vent glacé qui viendra en amortir un certain nombre, au moment où, répondant avec trop de confiance aux premiers feux de l'astre qui les a éveillées, elles se prépareront à célébrer gaiement une belle matinée; mais, en général, quand ces fleurs printanières, ensevelies depuis si longtemps sous la neige, seront enfin parvenues à se dégager de leur glaciale enveloppe, c'est alors que leurs vives couleurs et leurs feuilles d'un vert d'espérance annonceront positivement au monde la transition d'un état de langueur et de sommeil à une vie de résurrection et de renaissance pour toute la nature.

« Déjà quelques oiseaux printaniers, arrivés des régions lointaines, viennent chanter leurs espérances et leur amour; enfin la douce influence d'un soleil tout brillant de jeunesse vient encore nous confirmer dans la certitude d'un prochain et meilleur avenir.

« L'apparition de tous ces joyeux enfants, premiers-nés de cette belle saison qui succède aux frimas, nous rappelle que, pendant quarante siècles, le souffle glacial de l'idolâtrie et du paganisme avait couvert la terre de brouillards froids et épais qui avaient amorti le germe de toutes les vertus.

« Marie, la vierge de Sion, paraît; et dès le jour de sa naissance elle est la véritable Primevère, qui nous laisse entrevoir l'heureuse transition de la loi morte à la loi de grâce, et qui apporte l'assurance que cette longue nuit de dégradation va finir, et que le temps de la résurrection morale va enfin commencer.

« Semblable à une épouse jusque-là stérile, et qui

est encore sous le poids de l'humiliation, la terre nous donne au printemps les prémices de sa fécondité, comme autrefois sainte Anne, appelée, elle aussi, du nom de stérile, donna au monde étonné cette jeune Primevère aux couleurs de l'espérance, dont la douce apparition vint annoncer au monde que la loi d'amour allait bientôt succéder à la froideur des Tables de marbre.

« A la naissance de Marie, de cette fleur printanière, le soleil avait en effet déjà repris quelques rayons de sa majesté, et, sans la persistance des ombres glaciales du paganisme, il eût été permis de croire que les jours depuis si longtemps et si impatiemment attendus étaient prochains. Car, dès le moment où cette Primevère de la grâce fut donnée à la terre, on put dire aussi que Jésus allait paraître, et que la rédemption était prochaine. Un souffle de renaissance et de vie faisait du moins présager à l'humanité déchue la réhabilitation promise et des destinées meilleures.

« Oui, riantes fleurs de nos bosquets, vous nous rappelez une autre fleur, un autre printemps, celui de la naissance de Marie, qui fut pour le monde le signal et tout à la fois le gage de la restauration chrétienne. En effet, depuis que cette primevère du salut est au milieu de nous, l'hiver semble avoir perdu de ses rigueurs; les misères humaines, toujours les mêmes, sont cependant moins lourdes, les vertus plus faciles; et une immense multitude de fleurs que l'on avait crues gelées et perdues sous l'empire destructeur du paganisme, reparaissent enfin sous le soleil de la nouvelle loi, dans toute la beauté de leur premier printemps. »

L'abbé Thiébaud.



L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470 et 486.)

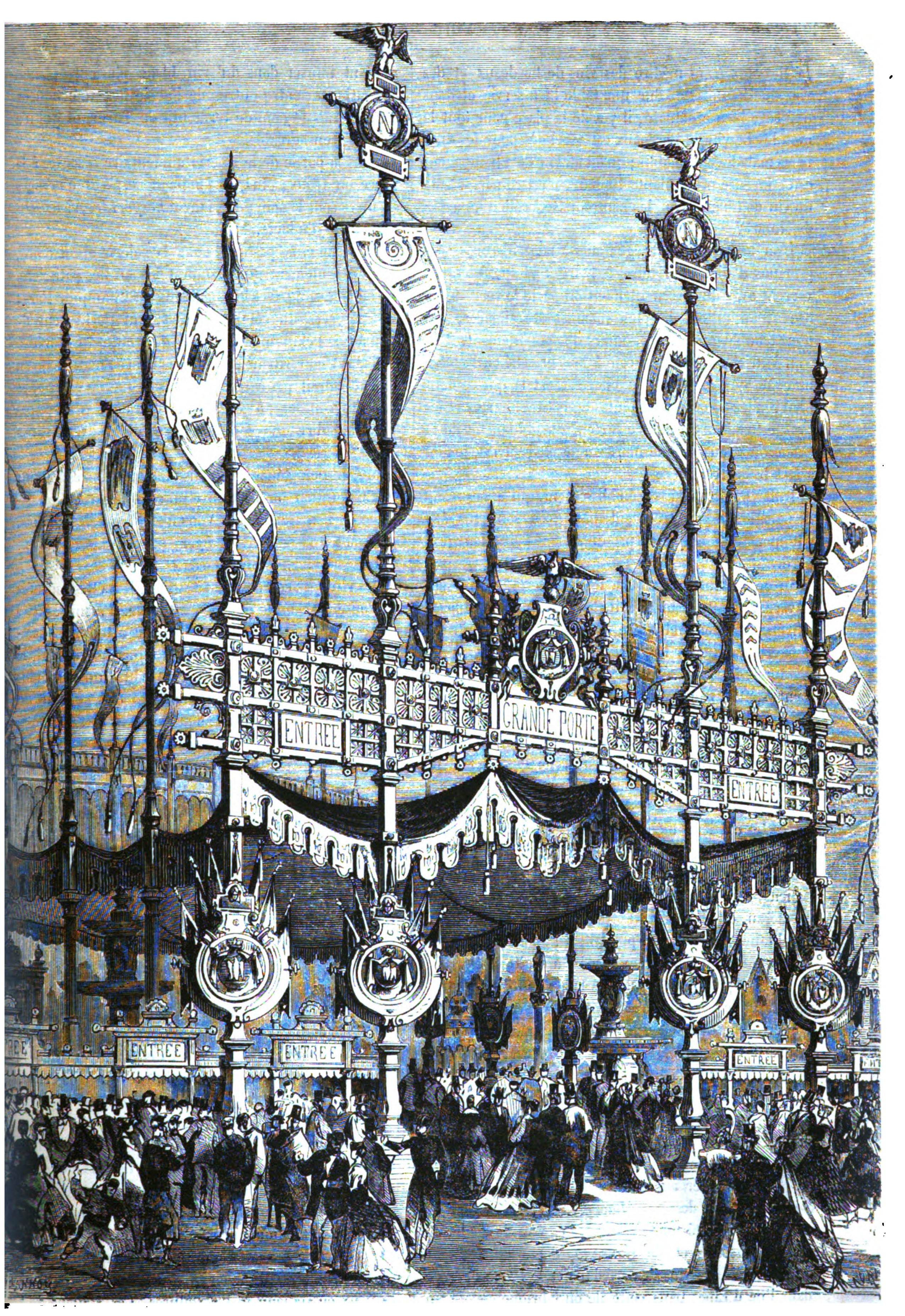
LES DENRÉES ALIMENTAIRES. — LES RESTAURANTS.

La difficulté qui vous arrête quand il s'agit de rendre compte des établissements alimentaires des diverses parties du monde est celle-ci : les installations ne sont pas terminées. Combien de temps faudra-t-il pour que le Champ-de-Mars, sur ce point comme sur bien d'autres points, offre une œuvre complète? je l'ignore et tout le monde l'ignore. Les pessimistes prétendent, puissent-ils se tromper! que l'on travaillera encore au mois d'octobre à l'installation. Cependant on a l'air de tous côtés de faire de grands efforts pour être bientôt prêt, et, si l'on cherche la cause des retards, si l'on veut savoir le nom du coupable, il faudra répondre comme l'Ulysse antique au Cyclope: « Personne. » En attendant, parlons de ce qui est fait.

Le restaurant espagnol offre aux amateurs des mets presque tous français, car les cuisines des deux pays diffèrent peu l'une de l'autre; l'accommodement seul offre un contraste auquel l'estomac français a de la peine à s'habituer; le beurre est souvent remplacé par l'huile. L'Espagne, qui produit beaucoup d'olives, devrait avoir une huile supérieure, et, au restaurant du Champ-de-Mars, elle a naturellement envoyé ce que l'on avait de meilleur; malheureusement, dans ce pays, en général, quoique la matière première soit excellente, l'huile est mauvaise, parce que la fabrication est très-imparfaite. L'exposition des fruits dans leur état primitif fait venir l'eau à la bouche. Ce sont des amandes, des pistaches, puis les grenades, les citrons, les limons et les oranges d'Andalousie. La vigne, qui est l'objet d'une grande culture, nous a envoyé d'excellents vins. Si les voyageurs se plaignent, c'est qu'ordinairement on cultive mal et on fabrique encore moins bien. Nous n'avons aucun de ces reproches à faire aux produits qu'on nous a envoyés. Toutes les provinces d'Espagne ont expédié à Paris ce qu'elles avaient de meilleur et de mieux fait. Ce sont les vins de *Pajarete*, *Pedro Gimenez*, *Manzanilla*, les vins de *Jerez seco*, fabriqués dans l'Andalousie, à Xérès, Rota et San Lucar, et que nous connaissons sous le nom générique de Xérès; les vins de *Malaga* et de *Velez-Malaga*, provenant du royaume de Grenade; les vins de *Benicarlo* et d'*Alicante*, préparés dans le royaume de Valence; les vins de liqueurs ou de desserts, tels que le *Grenache* d'Aragon, le *Rancio* de Navarre, le *Tinto*, le *Tintilla*, le Malvoisie et le Muscat. A côté figurent ces excellents apéritifs siciliens et portugais connus de tous, les vins de Marsala, Madera, Porto.

On le voit, chaque province a son cru, et le gourmet hésite entre ces noms célèbres dans l'histoire de la gastronomie.

Dans la galerie réservée à l'alimentation, les propriétaires des crus célèbres occupent des sortes de salons, destinés à l'exposition et à la dégustation de leurs produits. Ce sont les vins de Champagne, les vins de Bordeaux, de Touraine, du Rhin, que chacun est appelé à venir déguster, en payant naturellement le prix de ce qu'il boit. Toutefois cette rétribution n'est pas exagérée: le verre de vin de Champagne coûte soixante-quinze centimes. Quelques personnes, je le dirai en passant, s'étonnent de ce que l'on déguste du vin de Champagne, qui perd son arome et une partie de sa saveur quand il est débouché. J'ai même rencontré un propriétaire champenois riche *fabricant* d'Avize, qui maintenait qu'un ostrogot seul pouvait avoir eu cette malencontreuse idée de dégustation. On n'en boit pas moins beaucoup de vins de Champagne, et, de tous côtés, dans ces salons, les claquements de langue significatifs prouvent que les vins sont goûtés et appréciés. La Champagne et la Bourgogne ont des magasins superbement décorés. Cette dernière contrée a tenu à faire représenter les meilleurs de ses crus. Là figurent ces vins généreux, à la riche couleur, au fin bouquet, tels que le grand roi et le grand empereur, Louis XIV et Napoléon, aimaient à les boire.



Exposition universelle. — La grande porte en face du pont d'Iéna; dessin de M. Delannoy.

Je ne veux point médire des vins de Bordeaux et des vins de Champagne. Sur une table bien servie et dans une cave bien organisée, il y a de la place pour tout le monde. Le vin de Bordeaux est excellent pour les estomacs malades ou affaiblis; quant au vin de Champagne, cette joyeuse et petillante liqueur, n'est-ce pas, à côté du vin de Chambertin, la chansonnette à côté d'un opéra de Mozart?

L'on apprend à tout âge; aussi conseillerai-je aux profanes d'aller apprendre à boire à l'Exposition. Ils verront avec quel recueillement on porte le verre à ses lèvres, au milieu du plus solennel des silences, qui n'est troublé que par des soupirs de contentement.

L'Autriche a établi un café à bon marché où la bière ne coûte que cinq sols la chope. C'est là que se donnent rendez-vous presque toutes les petites bourses et les gros estomacs. On mange surtout du jambon et de la choucroûte, ou quelque morceau de charcuterie, le tout à fort bas prix.

La Bavière a aussi son établissement, qui a beaucoup d'analogie avec le précédent, bien qu'il soit plus élégamment tenu et que les produits aient l'air mieux préparé.

Jusqu'à Strasbourg, qui a une brasserie, placée sous le vocable de Guillaume Tell, le fondateur de la liberté helvétique. J'entends dire de divers côtés que cette brasserie va obtenir le grand prix de sa classe, car au Champ-de-Mars les établissements comme les monuments sont autant d'expositions partielles.

Le café napolitain réunit toutes les denrées alimentaires de l'Italie. La population de Naples se nourrit presque exclusivement de poissons, de légumes et de fruits. On mange des melons, des pastèques, des concombres, des tomates et des aubergines. Les bouillies de Naples ont leur mérite; ainsi la polenta, préparée avec du maïs, et la bouillie de châtaigne, ont une saveur assez agréable. C'est la principale nourriture des Italiens, avec les pâtes et le macaroni, saupoudré de parmesan, ce plat national et fondamental de la cuisine napolitaine. Ces derniers produits sont fabriqués dans le royaume de Naples, avec un blé dur cultivé en Sicile ou dans les provinces napolitaines. Les fruits secs préparés en Italie sont des friandises qui figureraient avec avantage dans nos desserts; je parle des raisins secs, des figues, des oranges et des citrons, des cédrats confits de la Calabre, des pistaches et des ananas.

Rivarol disait que l'Angleterre ne produisait qu'une sorte de fruits, les pommes cuites; je ne veux pas laisser supposer que les vignes italiennes ne produisent que du raisin sec. Elles produisent encore du fort bon vin, dont on peut se régaler au buffet italien. Ce sont les *Vino-Santo* (vin de dessert), *Lacryma-Cristi* (vin rouge de dessert, récolté sur le Vésuve). Les vins de Sicile, de *Monte-Fiascone* et de *Gensano*, dans les États de l'Église, puis des vins de Sardaigne et de *Porto-Ferrajo* dans l'île d'Elbe. Dans cette île on fabrique encore, en mettant infuser dans du vin blanc plusieurs plantes aromatiques, entre autres de l'absinthe, une liqueur connue sous le nom de vermouth de Turin, et qui n'a rien de bien agréable.

Dans la partie de la galerie alimentaire réservée à la Grèce on trouve plus de cinquante espèces d'oranges exposées sous le nom générique d'*hespérides*, vieux souvenir de mythologie.

Qu'on ne croie pas que, dans la galerie alimentaire, il y ait seulement des restaurateurs ou des pâtissiers, car on trouve de fort bons gâteaux au Champ-de-Mars, les conserves du célèbre Appert, qui permettent de manger à Pékin une fricassée de poulet préparée à Paris, ont leur vitrine. A la bonne heure! mais ce qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans la même galerie, ce sont des coiffeurs, à côté des restaurants. N'est-ce pas le cas de dire que cela fait l'effet de cheveux sur la soupe?

Observation générale : dans aucun des restaurants de l'Exposition on ne trouve un seul journal. Ceci signifie en bon français : « Vous n'êtes pas ici pour lire, mais pour consommer. Mangez, payez et allez-vous-en. D'autres attendent votre place. »

Les visiteurs commencent à affluer. Il y a des journées où l'on en a compté plus de cent mille. Parmi les têtes couronnées arrivées ou prochainement attendues, nommons le roi de Grèce, le roi et la reine de Portugal, le vice-roi d'Égypte, qui a sans contredit l'une des plus curieuses expositions; enfin le frère du taïcoun du Japon qui vient en France d'abord pour voir l'Exposition et en second lieu pour y terminer son éducation. Ainsi commencera le défilé des Majestés; le roi des Belges, on le sait, est déjà venu, et il a quitté Paris pour se rendre à Berlin.

Quelques menus détails utiles aux visiteurs trouveront ici leur place naturelle.

Les moyens de locomotion se perfectionnent. La compagnie des omnibus a augmenté le nombre de ses voitures et modifié le parcours des lignes afin de faire desservir l'Exposition par le plus grand nombre de voitures possible. Une ligne destinée *au service spécial de l'Exposition* part toutes les dix minutes du Palais-Royal pour le pont d'Iéna, *et vice versa*. Ces voitures, faites sur le modèle des omnibus de Saint-Cloud, ont cinquante places : vingt-quatre à l'intérieur et vingt-six sur l'impériale. Un escalier conduit à cette impériale, de sorte que tout le monde, hommes et femmes, peut y monter. Du Palais-Royal à la place de la Concorde les roues sont pleines, tandis que de là au Champ-de-Mars la voiture roule sur les rails. Le prix de toutes les places est fixé à 30 centimes. Les fiacres sont toujours fort rares au moment où l'on ferme les portes aux visiteurs : la Commission a facilité du moins le départ des curieux en laissant établir à chaque porte du palais un système de télégraphie privée qui communique avec les lieux où stationnent les voitures. Ces stations sont

assez éloignées du Champ-de-Mars, et l'on avait toutes les peines du monde à retrouver son véhicule. Maintenant pour 50 centimes on le télégraphie en lui indiquant la porte où il doit venir chercher le visiteur.

Les bateaux-omnibus, partant tous les quarts d'heure, amènent et emmènent beaucoup de voyageurs Ces bateaux, allant du Champ-de-Mars à Bercy, prennent 30 centimes pour le parcours entre les stations extrêmes, et 20 centimes pour les stations intermédiaires. Ce serait le plus agréable mode de transport, si l'on n'était pas bousculé et aux trois quarts étouffé dans l'espèce d'émeute qui éclate au moment des départs du soir. Pourquoi ne pas établir un système de barrières comme il en existe à la porte des théâtres? La foule ferait queue, et l'on épargnerait beaucoup d'ennuis au public et une assez désagréable besogne aux sergents de ville.

Enfin, pour faciliter les promenades dans l'intérieur de l'Exposition aux personnes qui craignent la fatigue, et il faut avouer que ces promenades sont très-fatigantes, l'administration a fait installer aux portes du côté de l'avenue de la Bourdonnaye des voitures à trois roues, ou fauteuils roulants, qui sont traînés par des hommes de peine en blouses grises avec ornements rouges. Ces chaises mobiles sont payées comme les fiacres, à raison de 2 francs la première heure et 50 centimes chaque quart d'heure suivant.

C'est en sortant par la porte principale, dite d'Iéna, à cause du pont qui lui fait face, que l'on a le plus de chances de trouver un moyen de transport pour rentrer dans Paris. C'est donc par là que nous sortirons.

Je dois vous avertir que le velum de drap vert semé d'abeilles d'or qui couvrait l'avenue du palais jusqu'à cette sortie n'a pas été replacé depuis que le vent a obligé de carguer cette immense voile.

Le sera-t-il? La chose est encore douteuse. Bien des personnes ont trouvé que l'avenue d'honneur était manquée. Il est vrai que ces gigantesques mâts qui soutenaient le velum écrasent l'avenue beaucoup trop étroite pour le coup d'œil et encore plus pour la circulation.

La critique trouverait des remarques encore plus justes à faire en face de la porte d'honneur. Rien de monumental, une mesquine petite barrière, et puis, pour arriver à cette entrée, la simple largeur du quai, de sorte qu'on est obligé de remédier au défaut de place par une police parfaitement organisée. En un mot, quand on arrive par le pont, on croit avoir vis-à-vis de soi l'entrée d'un champ de foire et rien de ce qui peut faire songer à une exposition universelle internationale. Il y a là un défaut de proportion. Figurez-vous un distique donné pour préface à une épopée.

ALFRED NETTEMENT FILS.

FRÈRE PAUL

(Voir pages 403, 421, 436, 457, 477 et 484.)

V

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis l'époque où a commencé cette histoire. Durant ce temps, la France, les Pays-Bas, l'Europe tout entière, avaient subi de profonds et terribles changements. Il venait de surgir une tempête qui renversait les trônes; elle n'était point peut-être parvenue encore au comble de sa furie, mais bien des traîtres et des monstres levaient le bras et se préparaient à frapper, bien des héros et des saints s'inclinaient, se recueillaient et se préparaient à mourir. Paris était le volcan, le cratère ouvert toujours, toujours béant et rouge; mais de ce centre fulgurant allaient s'échapper et rayonner au loin tout autour les longs flots des armées, semblables à ces torrents de lave qui bondissent aux flancs des cratères, et s'étendent, et dévastent, et dévorent tout ce qu'ils rencontrent devant eux: ce qui est frêle et ce qui est grand, ce qui est robuste et ce qui est timide, les forêts de chênes verts, les tapis de mousse modeste, les fiers palais, les beaux temples de marbre, et le petit nid de la caille cachée entre les tiges de blé d'or.

La Révolution déborda l'Europe avec ses quatorze armées. Mais ce n'était pas la puissance du canon et du sabre seulement qui lui soumettait les provinces envahies. Elle avait à son service des émissaires nombreux, des proconsuls en herbe qui, comme l'avait fait Jacques Lefèvre quelques années auparavant, parcouraient les pays voisins, y recherchaient les mécontents, y semaient des germes de révolte, y organisaient des comités et préparaient ainsi les voies aux armées qui les suivaient bientôt, et qui, voyant une partie des nationaux venir à eux les bras ouverts, n'avaient pour ainsi dire plus qu'à s'avancer en triomphe, portant partout avec elles l'esprit de liberté sans frein, de vengeance et de haine, et le bonnet rouge au bout du drapeau français.

Et la tempête commençait aussi à agiter ce petit coin des Flandres où nous avons conduit nos lecteurs en débutant, dans une tranquille et modeste maison. Mais jusqu'ici, les deux frères ne l'avaient guère écoutée venir. Pour cela Paul était trop occupé, et Englebert trop rêveur. Tandis que le dernier des deux, dominé par ses dispositions mélancoliques, vivait fort peu avec les hommes, et beaucoup avec ses crayons, ses fleurs, ses livres, surtout avec ses souvenirs dont il n'avait pu secouer le joug, Paul, sur lequel reposaient toutes les affaires de la maison, et qui était en outre toujours disposé à donner à qui les demandait ses secours, ses conseils, ses services, Paul avait trop affaire avec les malades et les indigents du voisinage, pour pouvoir s'occuper très-régulièrement des affaires du pays. Paul,

n'ayant ni la dignité ni l'autorité d'un prêtre, en exerçait quelques-uns des devoirs les moins austères, et il en avait surtout l'incessante activité. C'était chez lui qu'on courait lorsque le vieux curé était absent, et, lorsqu'à trois lieues à la ronde un paysan était frappé d'une maladie grave et foudroyante, on l'appelait en attendant le prêtre, et on le préférait au médecin.

C'était lui encore qui, dans les soirs d'été, assemblait les enfants du village sous son toit et qui, leur parlant de la puissance et des bontés de Dieu, leur expliquait le catéchisme. L'instituteur du village montrait un penchant décidé pour les doctrines de la Révolution, et, par conséquent, il ne prodiguait pas les enseignements religieux à ses élèves. Il était donc bon que quelqu'un se trouvât là pour gagner le cœur et la confiance de ces petits, afin de fortifier en eux la foi, en leur répétant et en leur expliquant les enseignements du prêtre. Et Paul s'entendait si bien à ouvrir les cœurs, à éveiller l'intelligence des enfants ! Il avait avec eux une bonté si ingénieuse, une justice si tendre, une affabilité si douce ! Les enfants voyaient arriver avec une joie réelle le jour et l'heure de ses leçons, et la seule chose qui les attristât, tandis qu'ils écoutaient les explications claires et les belles histoires du jeune maître, à l'ombre des tilleuls plantés dans la cour, c'était de voir parfois le visage pâle et fatigué d'Englebert paraître à une croisée, voilé à demi derrière le rideau de plantes grimpantes ; le jeune homme paraissait écouter vaguement cette voix grave et ces voix enfantines qui frappaient ses oreilles sans rien éveiller dans son esprit. Paul apercevait le premier de tous son frère rêveur, penché à la croisée, et un soupir gonflait sa poitrine, tandis qu'il poursuivait sa leçon. Puis, lorsqu'il avait terminé, il courait à lui, le prenait par la main et lui disait d'une voix tendre :

— Tu t'es ennuyé sans moi, je t'ai trop longtemps laissé seul... Me pardonnes-tu, frère ?.. C'est que, vois-tu, j'étais occupé pour le plus grand bien de ces petits et la plus grande gloire de Dieu.

— Tu as bien fait, je ne te reproche rien, répondait Englebert. Tu te rends utile, tu es courageux, ta tâche est noble et belle.

— Ah ! si tu savais comme elle est consolante aussi ! Si tu sentais quelle paix et quelle joie elle procure ! Tu devrais l'essayer aussi, mon bon Englebert.

— Non, je ne le puis pas ; il faudrait être fort... Et moi, je ne puis pas être fort, je n'ai su qu'être tendre.

Ici Englebert cessait ordinairement de parler à son frère, et s'en allait seul, rêver dans le jardin, les yeux fixés, les bras tombants, la tête penchée sur sa poitrine. Et Paul, le regardant s'éloigner, murmurait avec tristesse : « Mon Dieu, comme vous l'avez commandé, je pardonne aux coupables, mais il y a des coupables qui sont bien cruels. »

De même lorsqu'il entendait, pendant de longues nuits, les pas traînants et fatigués d'Englebert, qui, ne pouvant dormir, errait çà et là dans sa chambre, il pensait avec une grande amertume de cœur à l'ingratitude et à la légèreté de Tina, leur ancienne amie, et il se disait que de tous ceux qui avaient accablé le faible jeune homme sous le poids du chagrin, c'était Tina qui était la plus coupable, et que Dieu la punirait peut-être plus sévèrement un jour, à cause de sa légèreté et de son mépris pour la foi promise.

Mais ce que Paul avait surtout à cœur, après la tristesse et le destin de son frère, c'était le bien qu'il pouvait faire autour de lui ; aussi ne faut-il pas s'étonner si, préoccupé d'abord de ce noble but, il ne savait pas très-exactement ce qui se passait à Bruxelles entre les partisans de Vouck et de van der Noot, et ne lisait que fort rarement les journaux français, qui lui apportaient les décrets de la Constituante, puis ceux de la Législative.

Un jour pourtant, un voyageur venant de Gand annonça aux deux frères que l'agitation révolutionnaire faisait des progrès, et que le péril était tout proche. Quelques malheureux individus, soupçonnés d'être des accapareurs, avaient été poursuivis et massacrés par la populace, dans les rues de Gand ; l'un d'eux même avait été littéralement pris et scié en deux, en cherchant à s'échapper d'une brasserie où il avait d'abord cherché asile. Plusieurs vouckistes avaient vu leurs propriétés mises au pillage et leurs maisons incendiées ; ils avaient dû se dérober par la fuite au sort qui les attendait ; et une famille de ces malheureux errants était venue s'abriter dans une ferme, à deux lieues de là, où la jeune dame, très-délicate et d'illustre maison, avait vu l'un de ses enfants tomber dangereusement malade, tandis qu'elle-même était réduite à une extrême faiblesse, par la fatigue, le chagrin et les privations. Enfin, dans un gros bourg à une lieue et demie de là, se tenait le même jour une assemblée populaire pour laquelle étaient arrivés déjà plusieurs émissaires de France. On devait organiser des bandes mobiles qui rechercheraient les partisans des Autrichiens dans tous les villages, qui imposeraient des contributions pour l'entretien des libérateurs de la patrie, et qui exigeraient de tous les propriétaires et des gens influents le serment d'être invariablement dévoué au nouveau gouvernement, de se lever, au premier appel, pour la cause de l'indépendance et d'accueillir plutôt les Français à bras ouverts que de continuer à supporter la domination de l'Autriche.

Paul ne prêta que fort peu d'attention à la dernière partie de ces nouvelles. Une assemblée populaire, c'était tout bonnement du vent, du bruit, de puériles et tapageuses menaces ; il s'en faisait alors tous les jours, et les gens sages ne les redoutaient pas encore beaucoup, se contentant de les éviter. Mais il y avait pour le cœur charitable de Paul quelque chose de plus important : c'était une mère à consoler, des malheureux à soulager, un malade à sauver peut-être. Son

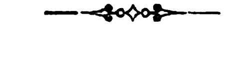
parti fut bientôt pris, et, ayant envoyé un exprès au docteur du bourg le plus prochain en lui disant qu'on avait besoin de lui à la ferme des Mawères, il remplit de diverses provisions le bissac que, dans ses fréquentes excursions de charité, il portait toujours en croupe, et partit à cheval, embrassant tendrement Englebert et lui promettant d'être de retour au plus tard vers le milieu de la nuit.

Le jeune homme, laissé à lui-même en l'absence de son frère, se sentit comme soulagé : il allait pouvoir déposer pour quelques heures ce masque de tranquillité et de résignation qu'il prenait souvent pour ne pas attrister Paul. Laissant là le gros registre au dos de parchemin sur lequel, depuis le matin, il s'était forcé d'appliquer son esprit à faire les comptes de la ferme, il traversa la cuisine, défendit à la servante de venir le déranger, quelque visiteur qu'il pût se présenter en l'absence de Paul, puis s'enfonça dans le jardin qui montait jusqu'au sommet du coteau, et il y chercha les recoins les plus solitaires et les plus sombres allées.

En se promenant ainsi, il rencontra au pied d'un large tilleul une grande corbeille de roses que les plus jeunes servantes de la ferme avaient cueillies en cet endroit et y avaient oubliées. Cette vue rappela à Englebert que le lendemain de ce jour était précisément la Fête-Dieu. Puis, par un enchaînement d'idées successif, cette fête évoqua devant sa mémoire sa vénérée mère et Tina, sa petite amie.

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —



SALON DE 1867

(Voir page 490.)

II

ENCORE UN MOT SUR LE SALON CARRÉ. — QUELQUES PORTRAITS : MM. CABANEL, BOUGUEREAU, BEAUCÉ, LEFEBVRE, PÉRIGNON, MEISTER, Mme HENRIETTE BROWN.

Je ne veux pas quitter le salon carré sans signaler quelques tableaux dignes d'attention.

M. Schreyer, qui n'en est pas à son début dans l'art de reproduire la vive image des scènes de guerre, et qui, comme peintre, n'est pas sans analogie avec deux écrivains dont le talent est populaire, les auteurs du *Conscrit de* 1813, a exposé une toile d'une composition simple et d'une exécution énergique, qui soulève un monde d'idées. *Abandonnée !* voilà l'unique mot qu'on trouve sur le livret. Il s'agit d'une charrette militaire à quatre roues, qui apparaît seule, comme un esquif échoué sur une plaine déserte et nue dont les teintes bises et même brunes par l'effet de la tombée de la nuit présentent des reflets rougeâtres d'une nature équivoque. Évidemment, la guerre, cette terrible faucheuse, a passé par ici, et elle y a laissé la trace des désolations qu'elle entraîne après elle. On le devine au premier coup d'œil jeté sur l'ensemble de la toile, même avant d'avoir étudié les détails; le second coup d'œil justifie et confirme cette première impression. Un des deux chevaux du fourgon est étendu mort; le cadavre du soldat du train qui le conduisait gît à côté. Il ne reste de vivant, sur la plaine morne, silencieuse et vide, que le cheval encore attelé au chariot rempli d'objets d'équipement militaire. Voilà encore sur le harnais cette même couleur rougeâtre dont je parlais tout à l'heure. Du sang, toujours du sang ! On devient songeur devant cette toile. En présence de cette épave de ce grand naufrage de vies humaines qu'on appelle une bataille, on se prend à réfléchir au vide affreux que la guerre laisse derrière elle, aux places qui restent vides près des foyers en deuil. Ce matin, les drapeaux flottaient au vent; les tambours battaient la charge, les trompettes la sonnaient; la terre tremblait sous les pas de la cavalerie, qui passait comme un tourbillon; la voix sourde du canon tranchait sur le petillement de la fusillade ; et les colonnes d'infanterie, croisant la baïonnette, se lançaient à l'assaut des positions ennemies. Ce soir, rien, plus rien ! Les deux armées, après s'être dix fois prises au corps, se sont lâchées pour aller lécher leurs plaies comme deux lions blessés. La voix de l'humanité qui crie et le gémissement de la civilisation qui pleure couvrent les vivats de ceux qui se disent victorieux. Tels sont les sentiments, telles sont les idées qu'évoque dans les âmes le tableau de M. Schreyer, en résumant, en concentrant dans un simple épisode l'image des calamités de la guerre.

Il y a, comme tous les ans, dans le salon de cette année, des toiles destinées à rappeler les souvenirs lointains de la famille Beauharnais.

M. Viger a peint, dans un petit cadre, avec une finesse remarquable de touche, une visite, peut-être la dernière visite, de Joséphine de Beauharnais à son premier mari, détenu au Luxembourg. La prison ressemble trop à un boudoir. La sombre et sanglante république de 93 logeait moins coquettement ses prisonniers Sans la figure triste et attendrie du général, sur les lèvres duquel on lit un adieu, on ne soupçonnerait point qu'on a devant ses regards une de ces prisons révolutionnaires qui servaient de vestibule à l'échafaud. La toilette de Joséphine et de sa fille Hortense, — Joséphine est accompagnée de ses deux enfants, Eugène et Hortense, — me semble aussi plus adaptée à leur fortune future qu'à leur infortune présente. J'imagine que l'auteur, embarrassé et honteux de mettre de si grands personnages en prison, les aura logés et habillés le mieux qu'il aura pu. De ces quatre personnes réunies dans la prison du Luxembourg, il y en a trois qui régneront : Joséphine sera impératrice des Français; Hortense, reine de Hollande; Eugène, vice-roi d'Italie. Quant au général Beauharnais, l'échafaud révolutionnaire, dressé pour frapper tout ce qui s'élève au-dessus

du niveau commun, l'appelle et l'attend. Entre le père de famille et la famille, quelle différence de destinées! Mais tournez la page : Joséphine meurt impératrice répudiée, et elle meurt après avoir vu crouler la prodigieuse fortune de Napoléon ; Hortense meurt exilée, en Suisse, sous le nom de duchesse de Saint-Leu ; le prince Eugène meurt exilé, en Allemagne, auprès du roi de Bavière. Singulières vicissitudes des destinées humaines dans notre époque si féconde en changements !

Un autre artiste, M. Lejeune, a pris son sujet dans la maison d'Écouen, dont je racontais dernièrement l'histoire. Hortense, devenue reine de Hollande, visite la maison de la Légion-d'Honneur, où elle a été élevée par madame Campan. « Elle parcourut toute la maison, dit cette dernière dans ses Mémoires, et voulut présider à la distribution d'argent, de pain et de bouillon qui se fait quatre fois la semaine aux pauvres femmes du village. » Tout le sujet du tableau est dans ces quatre lignes. L'artiste n'a pas été heureux dans le portrait de la reine Hortense. Cette figure n'est certainement pas celle d'une femme vivante ; il est impossible que les formes humaines trouvent à se placer dans cet étroit fourreau. C'est une poupée posée mal en équilibre sur le sol et renfermée dans une gaîne. Est-ce la réhabilitation des modes du passé, ou une échappée prophétique ouverte sur celles de l'avenir? Madame Campan, coiffée d'un de ces bonnets qu'on appelait *à la comète*, tombe trop dans la caricature. Ce qu'il y a de mieux dans cette toile, ce sont les pensionnaires espiègles qui regardent Hortense distribuer le bouillon aux vieilles femmes, en se demandant sans doute s'il ne leur tombera pas aussi quelque couronne de reine sur la tête.

J'aperçois là-haut un *Galilée*, de M. Jacquand, qui, avant de composer son tableau, aurait eu grand besoin de lire les articles que nos collaborateurs, M. le marquis de Roys et M. Georges de Cadoudal, ont consacrés, ici même, à éclairer ce fait historique. Les peintres d'histoire devraient trouver le temps d'apprendre l'histoire avant de la raconter avec leur pinceau. Sans cela, ils deviennent des peintres d'historiettes. C'est ce qui est arrivé à M. Jacquand, qui a pris la peine d'expliquer, dans le livret, comment il savait, ou plutôt comment il ne savait pas l'histoire de Galilée : « Peu de temps avant le jour où le tribunal de l'inquisition devait juger Galilée, un inquisiteur vint le trouver dans sa prison et lui fit lire les termes dans lesquels il aurait à faire son abjuration, s'il voulait échapper à la peine encourue, qui était le bûcher. Il écouta, mais son idée fixe marchait toujours, et il se disait mentalement : *Condamnez, absolvez, elle n'en tournera pas moins*. Enfin il accepta pour avoir la vie sauve, mais il n'en fut pas moins condamné à trois ans de réclusion et à réciter à genoux les trois psaumes de la pénitence. »

Soyons juste envers M. Ponsard, l'auteur de la tragédie nouvelle : quoiqu'il sache très-imparfaitement l'histoire de Galilée, il la sait encore beaucoup mieux que M. Jacquand. Le pinceau de ce dernier en sera pour ses frais d'indignation. Il n'a jamais été question de brûler Galilée; il ne lui a jamais même été interdit d'enseigner, comme une opinion scientifique, que la terre tourne. Ce qu'on a condamné en lui, c'est son entêtement à donner pour une vérité dogmatique un système dont la certitude ne peut pas être prouvée, comme le disait le grand géomètre Laplace lui-même. Quant à la cruelle captivité de trois ans qu'il subit, selon la légende philosophique, elle se réduisit à quelques mois de séjour forcé dans un lieu désigné, et les deux cachots qu'il habita pendant ce trimestre furent le palais du grand-duc de Toscane, qui était son protecteur, et le palais de l'archevêque de Sienne, qui était son ami; après quoi, il put tranquillement retourner dans sa villa d'Arcetri, près de Florence. Avouez que ce séjour valait mieux que celui de Mazas. Ce sont là, je le sais, des redites. Mais, puisque la même erreur se reproduit sans cesse, il faut bien lui opposer sans cesse la vérité. Si quelqu'un conservait encore des doutes, il pourrait consulter le récit de M. Biot, le célèbre mathématicien et astronome, et enfin le *Procès de Galilée*, exposé en italien d'après les pièces originales par Mgr Marino-Marini.

Dans le petit nombre de toiles dignes de remarque que contient le grand salon, je me reprocherais de ne pas signaler un beau paysage d'un artiste anglais, M. Andrew Mac-Callum, *l'Entrée de la forêt de Windsor*. C'est bien là la luxuriante végétation de l'humide Angleterre. D'après l'effet produit, j'imagine que le spectateur est placé sous les premiers arbres, et que, debout sous ce portique de verdure et tournant le dos aux profondeurs de la forêt antique, il aperçoit les champs lumineux qui la précèdent. La partie éclairée est en effet le fond du tableau. Il règne dans cette toile, d'un coloris puissant, je ne sais quoi de calme et de reposé, et ces vieux troncs noueux vous parlent des siècles écoulés et vous invitent au silence et au recueillement sous ces sombres voûtes de verdure où tous les bruits viennent expirer.

Signalons encore trois aimables pages : *le Rosier d'automne*, de M. Kreyder; *un Vase de fleurs*, de Mlle Escallier, et *un Bouquet de roses moussues*, de M. Maisiat, auquel je donnerais la préférence si j'avais à choisir, tant ces roses sont rendues avec vérité. On dit quelquefois des portraits : « Il ne leur manque que la parole; » aux roses de M. Maisiat il ne manque que le parfum.

Je terminerai cette seconde visite en m'arrêtant devant quelques portraits hors ligne. La plupart sont dans le grand salon, j'irai chercher les autres dans le salon voisin. M. Cabanel a exposé le portrait de M. Delangle, procureur général près la cour de cassation, et celui de Mme F...; M. Bouguereau, le portrait de Mme la vicomtesse de C...; M. Pérignon, celui du général Dix, ministre des États-Unis; Mme Henriette Brown, celui d'une jeune fille de Rhodes. M. Beaucé nous a donné

l'image du maréchal Bazaine, sur lequel le retour de l'armée du Mexique appelle naturellement l'attention. M. Jules-Joseph Lefebvre, prix de Rome en 1861, a profité de son séjour dans la ville éternelle pour nous montrer Pie IX à Saint-Pierre de Rome, petit tableau de chevalet qui se rapproche du portrait par l'exacte ressemblance du principal personnage. Enfin M. Meister, artiste prussien, de l'école de Dusseldorf, a envoyé à l'exposition un portrait triomphal du prince Frédéric-Charles de Prusse à la bataille de Kœnigsgrætz : c'est celle à laquelle nous avons donné le nom de bataille de Sadowa.

Rien de plus fin que les deux portraits de M. Cabanel. La physionomie de M. Delangle a cette expression de sagacité judiciaire qu'acquièrent les magistrats intelligents dans l'exercice de leurs redoutables fonctions. Elle est plutôt calme et froide que douce. Son œil perçant surveille, épie et pénètre. Une certaine aménité de mœurs, qui tient aux habitudes de l'homme du monde, tempère la gravité naturelle aux magistrats; cette figure est inflexible sans aucune trace d'austérité. Le beau costume de la cour de cassation lui donne un puissant relief. Le portrait de Mme F... est celui d'une femme qui doit jouer un rôle dans le monde officiel. Le port a de l'assurance, la physionomie quelque chose d'altier; les traits sont rendus avec vigueur et avec précision, et la couleur, sans être riche, est suffisante. L'artiste a parfaitement entendu les accessoires. Rien de chatoyant dans la sobre toilette de ce portrait sévère. Une robe noire à manches courtes qui laissent échapper des bras d'un blanc mat et d'un beau galbe. Le peintre, en homme de goût, s'est abstenu de suivre la folie des modes nouvelles dans la coupe de la robe et dans le choix de la coiffure de Mme F... — Entre la mode qui lui présentait les chapeaux lilliputiens et la robe affectant la forme d'un fourreau et l'art qui protestait, il a écouté les protestations de l'art.

M. Bouguereau a fait de même dans le portrait de Mme la vicomtesse de C***. Ce portrait a un caractère sympathique. Il s'agit d'un type de beauté plus opulente, plus épanouie. La physionomie a plus de douceur et de quiétude sans avoir moins de dignité. Les yeux grands et bien fendus en amande regardent en face, avec une confiante sérénité. Une seule boucle de cheveux en tire-bouchon, s'échappant par derrière, vient se jouer sur l'épaule. La robe de velours grenat à manches courtes est d'un bon effet.

Le portrait du maréchal Bazaine, par M. Beaucé, répond bien à l'idéal que l'on se fait d'un homme de guerre : une tête carrée, un large front; un caractère de décision et d'autorité; l'intelligence qui conçoit, la volonté qui exécute. Le soleil du Mexique, on le voit, a bronzé cette mâle figure, sur les traits de laquelle on lit l'habitude du commandement.

M. Pérignon, en peignant le général Dix, a réussi à rendre le flegme américain, avec une certaine bonhomie familière, qui n'exclut ni la finesse ni la dignité. Il y a dans cette physionomie du citoyen, du planteur et du soldat.

Je ne saurais le dissimuler à Mme Henriette Brown, le type de la jeune fille de Rhodes choisi par elle n'a rien d'agréable à l'œil. Pas de teint, des traits secs et même un peu durs; une figure amaigrie dont l'expression générale est la morbidesse, des yeux fermés qui retiennent le regard, une coiffure et une robe rouges qui frappent plutôt par la singularité que par la grâce, cet ensemble n'est pas de nature à flatter le regard. Cependant l'artiste y a mis son art ordinaire.

Beaucoup de visiteurs s'arrêtent devant le portrait du prince Frédéric-Charles de Prusse, par M. Meister. Évidemment ce tableau est une ovation décernée par le patriotisme d'un pinceau prussien au prince qui détermina le gain de la bataille de Sadowa. Un esprit belliqueux respire sur cette toile. On croit entendre les fanfares de la trompette au bruit de laquelle marche la cavalerie qui suit le prince Frédéric. L'artiste l'a placé sur le premier plan. Le prince monte un cheval fougueux qui se dresse sur ses pieds de derrière pour franchir un tronc d'arbre fracassé par un boulet; il brandit son sabre; son visage est animé d'une ardeur guerrière; ses narines dilatées respirent l'odeur de la poudre et cet air chaud de la bataille dont le vent lui apporte des bouffées. « En avant! en avant! » Voilà la traduction de cette belliqueuse toile, qui fait honneur au talent de l'artiste : c'est la guerre.

En la quittant, nous nous sommes arrêté avec émotion devant le tableau de *Pie IX à Saint-Pierre de Rome*. Il prie, le saint et doux pontife, sans que les bruits qui montent de la terre puissent troubler son inaltérable sérénité. Il prie, le vieillard auguste, pour la ville et pour le monde : *pro urbe et orbe*, et en rendant gloire à Dieu au plus haut des cieux, il demande la paix, la paix, ce bien inestimable pour les hommes de bonne volonté.

ALFRED NETTEMENT.



CHRONIQUE

L'Académie, dans sa séance du 2 mai, a procédé aux deux élections rendues nécessaires par la mort de M. de Barante et celle de M. Cousin. Le nombre des académiciens présents était de trente-deux, et par conséquent la majorité de 17. M. de Montalembert, quoique sa longue maladie lui ait laissé une grande faiblesse, s'était fait porter au palais de l'Institut.

Au scrutin ouvert pour le fauteuil de M. de Barante, le R. P. Gratry a eu 18 voix au second tour de scrutin, contre M. Théophile Gautier, qui en a eu 12.

Pour le fauteuil de M. Cousin, M. Jules Favre a

réuni 18 voix au premier tour de scrutin, et M. de Champagny en a obtenu 13.

Deux singularités sont à remarquer dans ces élections académiques : la première, c'est la rencontre étrange de ces deux noms, le R. P. Gratry, auteur de la *Connaissance de Dieu* et de la *Connaissance de l'Ame*, et M. Théophile Gautier, dont je ne nie pas le talent comme coloriste, mais dont la plume hasardeuse et souvent plus que légère a gagné son renom dans les voies du naturalisme et du paganisme littéraire. La seconde singularité, c'est le caprice que s'est passé l'Académie de remplacer un administrateur et un politique, M. de Barante, par un philosophe transcendant, le P. Gratry, ce qui lui a procuré le plaisir de remplacer un philosophe, — M. Cousin était surtout cela, — par un orateur politique, M. Jules Favre. L'Académie, après tout, est bien maîtresse d'arranger les choses à sa guise, en se moquant du *qu'en dira-t-on*. Nous ne lui en sommes pas moins reconnaissant d'avoir élu le R. P. Gratry.

⁂ Un journal appartenant à la littérature légère, ce qui excuse un peu de légèreté en matière d'érudition, a combattu les théories d'esthétique développées du haut de la chaire par le R. P. Félix dans ses dernières conférences, en déclarant dans un style à la hussarde « que le Perugin, Léonard de Vinci et même Raphaël ne croyaient ni à Dieu ni au diable. » Le Perugin ne perdit la foi qu'à la fin de sa carrière, et ce fut la foi qui lui inspira ses plus beaux tableaux. Si le présomptueux contradicteur du R. P. Félix prend la peine de lire la belle étude de M. Rio sur Raphaël, dans le quatrième volume de *l'Art chrétien*, il y verra que si, dans la dernière période de sa vie, « Raphaël fut trop souvent infidèle comme chrétien, encore plus que comme artiste, aux pures traditions qu'il avait apportées de l'Ombrie, » il est certain, de l'aveu même de Vasari, que la dernière confession de Raphaël fut accompagnée de contrition (*confesso e contrito*), « et que l'approche de son heure suprême raviva dans le cœur du moribond son culte de prédilection pour la sainte Vierge, dont il voulut que la statue en marbre servît de sauvegarde à son tombeau. »

⁂ On assure que le fléau des démolitions va atteindre le numéro 64 de la rue Neuve-des-Petits-Champs, que M. Berryer, aussi constant dans son domicile que dans ses idées, habite depuis un demi-siècle. C'est là qu'il s'est établi en se mariant. Le grand orateur, chassé de ses pénates, en est tout attristé ; il porte le deuil de tous ses souvenirs, et il dit à ceux qui vont le visiter qu'il ne fera pas un nouvel établissement à Paris. Puisque nous avons prononcé le nom de cet homme, dont l'éloquence est une des gloires de la France, rappelons une anecdote qui remonte aux jours qui précédèrent immédiatement la session.

On venait de réédifier la tribune dans la salle des délibérations : un employé du palais appela M. Berryer, qui passait dans un couloir, pour lui montrer la tribune restaurée. Le député se pencha pour regarder les degrés qu'un ouvrier était occupé à placer :

— Je reconnais l'escalier, s'écria l'orateur.

— Oui, monsieur Berryer, dit l'ouvrier en ôtant sa casquette, et vous y retrouverez la trace de vos pas.

M. Berryer, — nous lui avons entendu raconter l'anecdote, — fut ému de cette délicate allusion à son passé.

— Ma foi, monsieur, dit-il à son tour à l'ouvrier en lui ôtant son chapeau, si la tribune appartient aux biendisants, vous avez le droit d'y monter le premier.

⁂ Je parlais dernièrement du public des courses et du public de l'Exposition ; la question est de savoir combien il y a de publics. Il y en a un, ces jours-ci, à la Sorbonne pour assister à la *réunion des délégués des sociétés savantes*. Là M. Henrich, professeur à la faculté des lettres de Lyon, a fait une lecture sur *le Théâtre de Hrotswitha*, religieuse saxonne au dixième siècle. M. l'abbé Dechaisnes a traité de *la Domination française à Douai avant 1667*. M. l'abbé Cochet a rendu compte des fouilles faites récemment dans la cathédrale de Rouen, et a donné des détails curieux sur les tombes de Henri le Jeune, dit Court-Mantel, roi d'Angleterre, et du duc de Bedfort, régent de France. M. Boucher de Molandon, de l'*antique Genabum*.

Nous nagions en plein passé ; nous tournions le dos au présent. Cependant le public était accouru empressé, attentif, curieux, passionné même. Ne vous l'ai-je pas dit, il y a un public pour tous les théâtres, des oreilles pour tous les discours.

Ceci m'engage à vous recommander un petit livre utile à tous ceux qui iront visiter la cathédrale de Chartres : *le Guide du touriste et du pèlerin à Notre-Dame de Chartres*. Il est plein d'intérêt et se vend au profit d'une œuvre très-intéressante : l'*Œuvre des clercs*. On y trouve tous les détails religieux, historiques, archéologiques, qui peuvent être utiles au touriste comme au pèlerin. J'y ai appris, non sans joie, que les deux murailles si tristement sculptées, qui masquaient le chœur comme deux paravents de pierre, et le séparaient de la nef, ont été abattues. Cette destruction est vraiment une restauration.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octob.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



A-Naï et A-Tchoé en grand costume.

LA CHINE ET LES CHINOISES

A L'EXPOSITION

J'avais lu avec un vif intérêt les *Poésies de l'époque des Thang* (septième, huitième et neuvième siècle de notre ère) traduites du chinois pour la première fois par M. le marquis d'Hervey Saint-Denis, dont la haute compétence dans tout ce qui regarde la littérature, les mœurs et la civilisation de la Chine, est si connue. J'ai tenu à être présenté par lui aux deux Chinoises qui figurent à l'Exposition comme marchandes de thé, avant d'aller les visiter dans l'installation chinoise, une des plus curieuses sans contredit de celles qui ont été établies au Champ-de-Mars. C'est bien le moins que la France fasse quatre pas au-devant de celles qui ont fait plusieurs milliers de kilomètres afin de venir s'asseoir sur la rive de notre Seine, qui coule si loin de leur fleuve Jaune.

A-Naï et A-Tchoé, ce sont les noms des deux jeunes filles chinoises, appartienment à d'honnêtes familles et

paraissent toutes deux parfaitement élevées. Il n'a pas moins fallu que le crédit dont jouit M. le marquis d'Hervey Saint-Denis, qui a reçu du Fils du ciel le bouton bleu, et la connaissance parfaite qu'il a des mœurs, des coutumes et des lois du Céleste Empire, pour parvenir à faire sortir ces deux jeunes personnes de leur pays, ce qui est formellement interdit. Elles sont accompagnées d'un jardinier chinois et de sa femme. A-Naï, c'est celle dont la stature est la moins élevée, a dix-huit ans; A-Tchoé en a seize. Toutes deux ont le caractère le plus aimable et le plus doux, et pour la modestie, la bonne humeur, elles pourraient servir de modèles à plusieurs de nos jeunes Européennes, qui ont quelque chose à apprendre sur ce point.

Depuis six semaines à peu près qu'elles sont à Paris, elles se sont fait aimer par l'honorable famille dans le sein de laquelle elles ont trouvé un asile. Jamais un moment d'humeur, jamais un caprice; elles vivent ensemble comme deux sœurs, quoiqu'elles ne soient point parentes. Elles ne manifestent aucune curiosité. Paris, qu'elles étonnent, ne les étonne pas. Elles jettent un œil calme, presque indifférent, sur cette civilisation, ces mœurs, ces coutumes, si différentes de celles de leur pays. L'étrangeté de nos habitations, de notre architecture, de nos meubles, de nos costumes; la nouveauté des lieux qu'elles voient pour la première fois, de nos végétaux, de notre flore, rien ne semble les surprendre. Elles ne demandent point à sortir, à voir Paris; leur seul bonheur est de rester dans leur chambre, tantôt occupées à peindre des éventails, tantôt à jouer avec les dominos chinois, ou bien à échafauder l'édifice compliqué de leur coiffure dans lequel le postiche n'a point ses entrées, à fumer des cigarettes ou à déguster leur liqueur nationale, le thé. Le trait principal de leur caractère comme de leur physionomie, c'est la sérénité. Cette sérénité n'est guère troublée que lorsque les regards s'attachent sur elles, ou bien lorsqu'on prononce leur nom. Alors elles voient qu'on s'occupe d'elles, et elles baissent les yeux avec un air d'embarras, presque de souffrance.

Les pauvres jeunes filles ont été bien éprouvées le 2 mai, jour où, pour la première fois, elles ont paru dans l'installation chinoise du Champ-de-Mars. La curiosité de la foule, même de la foule bien élevée ou qui croit l'être, a quelque chose de brutal. Elle se pressait tellement devant l'espèce de comptoir établi dans le pavillon du thé, que, pour délivrer les Chinoises assiégées, il a fallu les faire monter dans l'appartement disposé pour elles au premier. Là elles peuvent paraître sur un balcon avec leur éventail d'une main et leur parasol de l'autre, elles voient et elles sont vues de plus loin. Sans doute elles s'habitueront ainsi à la foule, qui les effrayera moins, et, de son côté, la foule, qui n'avait guère vu jusqu'ici que des Chinois et des Chinoises de paravent, moins étonnée à son tour de voir des Chinoises en chair et en os, tout en continuant à se montrer empressée, se montrera moins importune.

Je vois d'ici une question errer sur les lèvres des lecteurs : A-Naï et A-Tchoé sont-elles jolies?

C'est selon. Il y a beaucoup de convention dans la beauté, et j'imagine que, sans être précisément jolie à Paris, on peut l'être à Pékin. Ce qui contribue à me confirmer dans cette opinion, qui peut paraître paradoxale au premier abord, c'est que j'ai trouvé les deux Chinoises infiniment mieux dans le Pavillon du thé, c'est-à-dire en pleine Chine, que dans le salon européen où je les avais vues pour la première fois. On a coutume de dire qu'il faut voir un tableau dans son cadre, et le poëte qui

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir

a exprimé une idée analogue. Il y a dans l'harmonie des objets juxtaposés une beauté générale qui se réfléchit sur chacun en particulier. Lorsque dans une gamme de sons ou de couleurs il n'y a pas de dissonance, on arrive à un de ces accords qui plaisent à l'oreille comme au regard. A-Naï et A-Tchoé frapperont tout d'abord et en tout lieu par cette sérénité qui est, je l'ai dit, le caractère de leur physionomie; mais, quand elles sont dans leur milieu, lorsque l'architecture chinoise, aux couleurs harmonieuses quoique diaprées, aux vitres coloriées en lozanges, aux stores d'un bleu vaporeux, déroule autour d'elles ses lignes fantastiques; lorsqu'elles sont entourées de ce monde d'éventails, de parasols et de paravents, et qu'on voit jusqu'aux oiseaux de la Chine, renfermés dans de splendides volières, saluer de leur gazouillement les deux jeunes Chinoises qui, debout, dans leur costume national, leur apparaissent sur leur balcon, comme une image inespérée de la patrie absente, alors elles plaisent davantage.

J'ai entendu dire que leur hôte avait éprouvé, au commencement de leur séjour à Paris, une surprise assez désagréable. Lui, lettré comme un mandarin, et qui parle le meilleur chinois de Pékin et de Nankin, ne pouvait comprendre le langage de A-Naï et d'A-Tchoé, ni se faire comprendre d'elles! Pareille mésaventure était arrivée au savant Abel Rémusat, dans les dernières années de la Restauration. Deux Chinois avaient été conduits à Paris, on les mena au célèbre conservateur de la bibliothèque royale de la rue Richelieu, en se promettant un grand plaisir de la conversation qui ne manquerait pas de s'engager. Les curieux en furent pour leurs frais. Les nouveaux arrivés de Chine étaient des bateliers chinois qui parlaient le dialecte populaire en usage sur le rivage du fleuve Jaune; Abel Rémusat ne parlait que le haut chinois, le chinois mandarin. On parla beaucoup, mais sans s'entendre. Figurez-vous Vaugelas en face d'un patois auvergnat ou périgourdin! Cependant l'hôte d'A-Naï et d'A-Tchoé, à force d'y mettre de la bonne volonté, et les jeunes Chinoises à force d'y mettre du zèle et de l'application, ont fini par se rencontrer, le premier en descendant, les deux autres en montant, dans

un idiome de transaction. Les femmes mêmes de la maison commencent à attraper au vol quelques mots de ce chinois vulgaire, panaché de mandarin ; j'imagine que la pantomime, qui est de tous les pays, y est bien pour quelque chose.

Je n'ai parlé que par transition de l'installation chinoise à l'Exposition. C'est qu'il est difficile d'en donner une juste idée. Le plus simple est d'aller la visiter. Lorsqu'après avoir pénétré dans l'enceinte de l'Exposition par la porte principale qui fait face au pont d'Iéna, on tourne immédiatement sur sa droite, en prenant l'allée du Maroc; on arrive bientôt à l'avenue de l'Orient. Là on laisse à sa gauche la tente du bey de Tunis, à sa droite la tente impériale, et, après avoir passé devant une des guérites où la propagande protestante est en faction avec ses petits imprimés, on voit apparaître cette vision de la Chine qu'on appelle le Pavillon du thé. Personne ne s'étonnera de l'effet que produit cette apparition quand j'aurai dit que ce pavillon du thé est le fac-simile scrupuleusement exact du pavillon du même nom détruit par l'incendie qui a consumé le Palais d'Été, lors de notre dernière expédition dans le Céleste Empire : mêmes matériaux, mêmes dimensions, mêmes peintures arrangées, échelonnées de manière que les tons les plus criards, du bleu, du jaune, du rouge, du vert, se fondent dans un harmonieux ensemble. C'est une imitation scrupuleuse, c'est une fidélité photographique ; encore une fois c'est la Chine ! L'installation, qui se termine au moment où nous écrivons, se compose d'un jardin chinois, d'un théâtre chinois, sur lequel des acteurs chinois joueront la comédie chinoise, au bruit d'un orchestre chinois, devant des spectateurs assis sur des siéges chinois. Il faut ajouter à cela un bazar chinois où l'on vend toutes sortes d'objets venant de Chine ; un musée chinois; un magasin de thé chinois; des volières chinoises peuplées d'oiseaux chinois au ravissant plumage, enfin ce pavillon du thé qui est la merveille de cette exposition, et où l'on a établi à la fois un café et un restaurant. On a fait venir du Céleste Empire tout un personnel de cuisine chinoise, pour donner aux gourmets curieux qui auront la fantaisie de tâter des jouissances des gastronomes du fleuve Jaune la faculté de satisfaire ce caprice d'estomac. J'entendais même le restaurateur faire remarquer humblement à l'organisateur de l'exposition de Chine qu'il serait bien nécessaire de placer devant une de ces tables un Chinois pur sang chargé de déjeuner en permanence pour affriander les convives européens. Le malheureux ! Je plains son sort si les spirituels auteurs de *la Tasse de thé* ont donné d'une manière exacte le menu d'un dîner chinois. « Un peu las de mes courses, je me suis assis à la table d'un restaurant chinois ; j'y ai mangé, dans des assiettes grandes comme des soucoupes, des œufs pondus l'année dernière, un ragoût de chien à l'huile de ricin, et des limaces de mer. »

Quoiqu'il n'y ait pas dans ce menu de nids d'hirondelles ni d'ailerons de requins, n'est-ce pas à faire frémir? Heureusement j'ai appris que sur la carte notre poulet à la Marengo, notre filet à la Chateaubriand et le sir Loin anglais garderaient leur droit de cité. Du reste, il y a un plaisir que je me promets, c'est de venir un soir, au moment du coucher du soleil, savourer une tasse de thé dans le pavillon de la Chine en redisant l'une des plus gracieuses pièces traduites par M. le marquis d'Hervey Saint-Denis, *la Chanson des quatre saisons*, ou celle qui commence ainsi :

Quand les femmes du Yu-tien cueillaient les fleurs,
Jadis elles disaient : Ces fleurs nous ressemblent ;
Mais lorsqu'un matin la fiancée du palais des Han arriva d'Occident,
Il y eut, en Tartarie, beaucoup de belles filles qui moururent de honte.

Pourvu que la blonde Phœbé, y mettant un peu de complaisance, argente d'un de ses pâles rayons la cime des nombreux bâtiments du parc, et se mire dans les eaux du lac et de la rivière en miniature, où l'eau qui vient toujours à la rivière est arrivée, tandis que la musique du théâtre fera entendre une des cinq mélodies monotones qui défrayent, dit-on, toutes les situations théâtrales, l'imagination nous transportera sur des ailes au milieu de ce merveilleux palais d'Été de Yuen-Ming-Yuen aux trente pavillons que lord Elgin fit brûler pour donner, au nom de la civilisation européenne, une leçon à la civilisation chinoise. C'est là un des plus grands attraits de l'Exposition de 1867 : en faisant le tour du parc on fait le tour du monde.

RENÉ.



FRÈRE PAUL

(Voir pages 403, 421, 436, 457, 477, 481 et 507.)

Jadis, il y avait une douzaine d'années de cela, c'était une joyeuse solennité à la ferme et pour ses habitants que ce beau jour où le Dieu de la terre et des cieux daigne visiter et bénir les laboureurs et les campagnes. Deux jours à l'avance, Germaine, qui, malgré ses occupations nombreuses, trouvait toujours du temps pour les fêtes de l'Église, se rendait dans le jardin. Alors Englebert, qui l'aimait tant, et Tina, qu'elle gâtait beaucoup, s'y rendaient avec elle. C'étaient de petits ouvriers qui avaient une grande bonne volonté et des doigts fins bien habiles, et qui savaient, en peu de temps, faire une ample moisson de fleurs. Germaine réunissait en bouquets droits, hauts comme des palmes, les tiges de lis blancs ou jaunes, les rameaux de lilas ou d'aubépine, les branches d'aconit d'un bleu sombre, de digitale empourprée ou de campanules d'un azur pâle avivé de pistils d'or. Englebert, qui s'était armé de longs

ciseaux et ne craignait pas les piqûres des épines, penchait sa tête blonde entre les branches des plus beaux rosiers et en détachait les fleurs qu'il recevait dans un pan de sa blouse. Alors il allait verser ses trésors sur la table de bois du berceau, auprès de laquelle Tina était assise. C'était la fillette aux yeux noirs qui faisait le choix des roses, réservant les plus rondes et les plus fraîches pour les placer dans les vases blancs à filets d'or, effeuillant les autres pour en entasser les pétales dans des corbeilles. C'était à ce dernier ouvrage surtout qu'il fallait voir Tina. Ses petits doigts allaient, faisaient voler devant elle les feuilles odorantes et fraîchement colorées; elle souriait et disparaissait à demi sous cette pluie de pétales ronds, légers, flottants, comme un chérubin bouclé voletant au milieu de petits nuages roses. Englebert la regardait et l'admirait, si bien qu'il s'arrêtait parfois, laissait couler ses ciseaux à terre, et que Tina n'avait plus de fleurs. Alors elle le menaçait de son doigt mutin, elle le rappelait à sa besogne de sa voix fraîche et vive, elle lui déclarait qu'elle voulait avoir ses corbeilles plus fournies et ses guirlandes mieux tressées que celles de toutes les autres jeunes filles du village. Alors on recommençait à récolter, à choisir, à effeuiller, et parfois, — mais rarement pour ne pas trop diminuer la moisson des fleurs du bon Dieu, — on s'envoyait en riant une poignée de pétales de roses à la figure. Et ce labeur, ce bonheur, ces jeux, duraient jusqu'à ce que la mère attentive eût déclaré qu'elle n'avait plus besoin de fleurs pour ses vases et ses couronnes, jusqu'à ce que les deux petits espiègles fussent rappelés à la raison par l'arrivée de Paul, le grand frère, qui, plus posé et plus robuste, avait cloué les planches et posé les tapis du reposoir, et venait chercher maintenant les guirlandes pour décorer l'autel.

« Que ce beau temps est loin ! — qu'il était doux ! — pensa le jeune homme en croisant les bras sur sa poitrine et en jetant un mélancolique regard sur les corbeilles. — Hélas! où sont celles qui faisaient jadis si gaiement avec moi cette moisson de fleurs!... Ma mère et Tina, mes deux affections d'enfance, elles m'ont quitté, elles m'ont été enlevées toutes deux : l'une par la mort, l'autre par l'oubli, et les roses restent encore!... et moi, je reste aussi, le dernier, le seul des joyeux moissonneurs d'autrefois; je souffre et j'attends, je pleure et je me rappelle... Jusqu'à quand, mon Dieu, jusqu'à quand cela devra-t-il durer ainsi, puisque je ne puis pas chercher l'oubli et que je ne sais pas trouver la force? Mais vous, mon Dieu ! vous pouvez donner la force aux faibles, et le repos est avec vous. Pitié! pitié, mon Dieu ! » En disant ces mots, Englebert s'assit sur le banc de pierre, appuya ses coudes sur cette même table où Tina semait jadis en pluie rosée les pétales odorants; il y resta longtemps triste, songeur, assoupi à demi par les parfums pénétrants qui montaient vers lui, s'échappant des corbeilles. Au bout d'un certain temps cependant, des pas pressés se firent entendre non loin de lui sur le sentier couvert de sable, mais le jeune homme ne se détourna point, ne releva même pas la tête, comme s'il ne les eût pas entendus bruire à ses côtés.

Il dut cependant sortir un peu de sa demi-torpeur, lorsque la servante, qui accourait à lui, s'arrêta à ses côtés, criant d'une voix haletante :

— Monsieur! oh! monsieur Englebert... enfin je vous ai trouvé, venez vite... Dites-nous ce qu'il faut faire... Nous sommes tous en grand danger.

— J'avais défendu qu'on vînt me troubler ici, répondit le jeune homme, fronçant ses fins sourcils bruns et donnant à son front pur une expression sévère.

— Oui, mais c'est que vous ne saviez pas sûrement... si vous aviez vu les bonnets rouges là-bas, et les mécréants qui arrivent en grosse troupe après avoir traversé le village !

— Voyons! que contes-tu là, Jeannette?... Je vois que tu es effrayée, et certes, ma fille, la frayeur t'aura troublé les yeux et l'esprit.

— Oh ! que nenni, monsieur ; la chose est vraiment comme je viens de vous la dire... Les vauriens se sont assemblés, à ce que m'a dit Gros-Pierre, au carrefour des Trois-Voies, ce matin ; ils approchent, formant une bande de plus de deux cents; ils ont l'air de vouloir venir à la ferme, car ils ont quitté la grand'route au petit bois de Coudriers, et maintenant ils suivent la lisière du long champ.... On commence seulement à les voir, mais leurs cris et leurs abominables chansons se font assez entendre.

Englebert, interrompant alors d'un geste le babil de la servante, prêta l'oreille et distingua en effet, dans le grand silence de midi qui s'étendait tiède et intense sur ces plaines, une lointaine clameur, tantôt s'élevant aux tons aigus, tantôt se gonflant en une basse sinistre, scandant sa mesure par un rhythme cadencé, sautillant, presque joyeux, mais d'une joie fauve et farouche. C'était le lointain écho du fameux *Ça ira* qui parvenait en ce moment aux oreilles d'Englebert.

— Oui, je sais ce que c'est, murmura-t-il avec amertume. Ce voyageur, aujourd'hui, en avait parlé à mon frère. Ce sont les mécontents, les sans-culottes, les partisans des Français.

En prononçant ce dernier mot, la voix mélodieuse du jeune homme devint basse et sifflante ; son front se plissa et pâlit, de ses yeux jaillit un éclair, et, repoussant d'un geste de maître la servante qui s'effaça devant lui, il s'avança à grands pas dans l'allée du jardin, se dirigeant vers l'avant-cour de la ferme. Il sentait en lui de sourds bouillonnements. La force seule reste toujours calme; dans les natures nerveuses la faiblesse arrive facilement à la violence.

Au moment où il y arriva, la bande des émeutiers était complétement en vue. Elle se déroulait lentement sur le sentier bordé de haies, au pied de la colline. Au-dessus des champs où la luzerne dressait ses panaches verts ornés de son épi bleuâtre, où le froment, qui commen-

çait à mûrir, couvrait le sol comme d'un drap d'or pâli, flottaient deux ou trois drapeaux portés en tête de la colonne. Quand le vent, qui prenait une douce odeur de foin en ondulant sur la colline, venait à les déployer, le jeune homme pouvait y lire ces mots, tracés en lettres noires informes : « Guerre aux tyrans; guerre aux châteaux! mort aux traîtres, aux aristocrates! » Englebert leva les épaules et sourit amèrement en voyant ces inscriptions menaçantes, et en pensant combien ces farouches bannières, élevées par la main des hommes dans cette plaine calme et embaumée, différaient des pacifiques drapeaux du Dieu d'amour qu'on devait y promener le lendemain.

Mais, quand la troupe fut arrivée à quelque distance de la ferme, on put voir qu'elle avait quelque message à y laisser, quelque mission à y exécuter en passant, car une dizaine d'hommes, sans doute les meneurs, s'en détachèrent et s'engagèrent dans la courte allée de coudriers et de tilleuls qui conduisait à la grille. Englebert, en ce moment seul maître de la maison, s'avança sur le seuil.

Un de ces hommes sonna. Englebert fit un signe à Gros-Jean d'aller ouvrir.

— Pensez-y bien, maître, avant de me le commander, lui dit tout bas celui-ci en le tirant par la manche. Tous, autant qu'ils sont là, ont la mine de vrais coquins.

— Gros-Jean, la muraille n'est pas haute, la grille n'est pas solide; ils la briseront ou l'escaladeront bien malgré nous... Et que crains-tu d'ailleurs?... Ils sont sans armes.

Le valet obéit donc d'un air soucieux et se grattant l'oreille. Englebert fit quelques pas au-devant de l'étranger :

— Qui demandez-vous? lui dit-il en le regardant de près d'un œil sombre.

— Toi-même, citoyen; si je ne me trompe, tu es certainement le citoyen Paul ou le citoyen Englebert Thielleux, propriétaire de cette maison?

— Mon frère aîné Paul est absent; dites-moi ce que vous voulez.

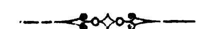
— Nous voulons d'abord fraterniser avec toi, citoyen, et vider quelques cruches de bière ou quelques bouteilles de vieux vin, s'il t'en reste, à la santé de la nation et des défenseurs de la patrie, à la pendaison des aristocrates et à la confusion des oppresseurs. Ceci fait, nous aurons encore un message plus important à te communiquer.

— Commencez par le message alors, répliqua Englebert d'une voix un peu hautaine. Je ne veux pas dire pour cela que je refuserai quelques cruches de bière à vos gens s'ils sont altérés et fatigués de la route, mais pour boire avec vous et vous serrer la main, il faudrait que je vous connusse, et je ne vous connais pas... Je donne à boire aux passants, mais je ne trinque qu'avec mes amis.

— Ah! tu ne nous connais pas, citoyen, ricana le nouveau venu. Eh bien, regarde-nous pour apprendre à nous connaître... Venez, venez, les patriotes!

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —



LE RETOUR DU PRINTEMPS

LE ROSSIGNOL[1]

> Oh! l'entends-tu distiller goutte à goutte
> Ses lents soupirs après ses vifs transports,
> Puis, de son arbre étourdissant la voûte,
> Faire écumer ses cascades d'accords?
>
> LAMARTINE.

Quand l'aubépine est en fleur, quand la nature se pare comme pour un jour de fête, le virtuose des buissons revient dans nos contrées.

Il arrive d'Asie, où il était allé apprendre de nouvelles mélodies parmi les roses et les branches odorantes des acacias.

Entendez-vous dans les bosquets ce chantre de la nature, ce coryphée du printemps?

Il prélude d'abord d'une manière timide, indécise; puis tout à coup il s'anime et semble conter ses peines aux échos des bois.

Par instant sa voix est douce et harmonieuse comme la brise au milieu des fleurs. D'autres fois, ce sont des notes perlées, vibrantes, aiguës, des roulades, des modulations, des fusées de chant à rendre jaloux tous les rivaux du canton.

Le chant d'aucun autre oiseau ne peut lui être comparé.

Les fauvettes et les pinsons nous charment bien un instant, mais ce n'est plus le rhythme varié du maître. Leurs voix sont douces et fraîches, mais leur répertoire est vite usé. Les mêmes airs reviennent sans cesse : ce sont les mêmes inflexions de voix, les mêmes mélodies, les mêmes chansons.

Lui, ce n'est plus cela : il les efface tous par la variété de son ramage, par des coups de gosier éclatants, par les ressources de son incomparable organe.

Il a un autre avantage : il chante la nuit dans les ténèbres. Lorsque tout repose dans la campagne, lorsque le ruisseau seul gazouille dans les prés, le rossignol se fait entendre. Au milieu du silence de la nature, son chant n'est point interrompu et sa voix brille de tout son éclat.

Les gammes, les arpéges, les trilles, les accords, se suivent avec une netteté et une volubilité sans égales.

[1] Extrait d'un ouvrage actuellement sous presse intitulé : *Sous la feuillée.*

Tous les rossignols ne chantent pas de la même façon, tous n'atteignent pas le même degré de perfection.

Il est certains pays où les oiseaux ont, pour ainsi dire, un langage différent, un dialecte à part. Dans tels cantons vous trouvez des artistes de premier ordre, dans d'autres des chanteurs médiocres.

Cela tient évidemment au pays, à l'émulation plus ou moins grande, au climat, et enfin à ce qu'ils ne sentent pas tous de la même manière.

Le rossignol appartient à la grande famille des fauvettes. Il a le bec droit, grêle, et la mandibule supérieure recourbée à la pointe.

Son plumage n'a rien de remarquable; il est brun roussâtre en dessus et gris blanchâtre en dessous.

Les Grecs l'appelaient *philomelos*, les Latins quelquefois *philomena*, mais le plus souvent *luscinia* ou *lusciniol*, qui nous a servi à composer le mot rossignol.

Les Allemands sont les seuls qui lui donnent son véritable nom: ils l'appellent *nachtigall*, c'est-à-dire chantre de la nuit.

Pline est l'auteur ancien qui a le mieux décrit le chant de cet oiseau. Il n'est pas d'inflexion, d'intonation, de nuance qu'il n'ait saisies.

« Les rossignols, dit Toussenel, quittent la France au mois d'août pour se rendre en Égypte. Ils ne traversent pas la mer et s'en vont par la Hongrie, la Dalmatie, l'Épire et les îles de l'Archipel. »

Leur retour a lieu en avril et mai.

Quand deux rossignols habitent les mêmes parages, ils chantent tour à tour jusqu'à ce que le vaincu, reconnaissant son infériorité, aille dans un autre pays cacher sa défaite.

Souvent même des combats s'engagent et l'on voit quelquefois l'un des combattants rester sur le champ de bataille pour mourir de dépit ou des blessures reçues.

Ces oiseaux recherchent la solitude, les bosquets ombreux, le voisinage des ruisseaux, les buissons touffus dans les vallées, les clématites des jardins et les habitations isolées.

Ils nichent à terre dans la mousse des lierres, dans les tapis de pervenches ou bien encore au sein des houx épineux ou des charmilles épaisses.

Le mâle chante pendant toute la durée de l'incubation, comme s'il voulait distraire sa femelle; mais, aussitôt que les petits sont éclos, il cesse de se faire entendre et consacre tout son temps aux soins qu'exige la couvée.

Dans les pays chauds la femelle produit jusqu'à trois pontes chaque année, mais dans nos latitudes elle n'en fait qu'une seule. Ce sont cinq œufs d'un vert foncé, marqués d'une tache noire au gros bout.

Le nid se compose de feuilles mortes arrangées par couches, mais sans crin ni laine.

Les poëtes, qui sont généralement peu versés en histoire naturelle, appellent Philomèle tous les rossignols du monde. Ils ne se doutent pas que Philomèle est une variété de rossignol qui chante beaucoup moins bien que le vrai rossignol.

Il est plus gros, plus roussâtre, plus solitaire, et se tient de préférence dans les bois humides et dans les prairies, près des eaux. Sa voix, beaucoup plus forte, qui s'entend de plus loin et qui a peut-être plus de durée, ne vaut pas l'autre pour la variété et la souplesse des modulations.

Tous les poëtes ont chanté le rossignol. M. de Lamartine lui a consacré des strophes capables de décourager tous les rimeurs.

Un de nos amis cependant, M. Édouard Delatouche, un vrai poëte, a fait un sonnet sur le rossignol, digne d'être cité.

Dans quatorze vers il vous en apprendra davantage que tout ce que je pourrais vous dire en vile prose. Écoutez plutôt.



LE ROSSIGNOL

Savant musicien, rossignol enchanteur,
Toi qui traduis l'amour en torrents d'harmonie!
Instrument merveilleux du divin Créateur,
Dont tu chantes si bien la puissance infinie!

Dis-moi donc où tes chants vont chercher leur splendeur.
Et la source où tu vas puiser ta mélodie;
Si tu n'as que l'instinct à la place du cœur,
Ou si ta voix n'est pas l'écho d'une âme amie?

Ton corps est tout petit, ton plumage est tout gris.
Tu n'as pas de beauté, mais, en nos sens surpris,
Tu mets l'étonnement et tu répands l'ivresse.

L'on croit avoir rêvé pour t'avoir entendu,
Et l'esprit étonné se dit dans sa détresse :
C'est un concert du ciel jusqu'à moi descendu!

ADOLPHE ORAIN



VISITE AUX TABLEAUX D'INGRES

Quand un des maîtres de l'École française nous quitte, c'est, depuis un certain nombre d'années, l'usage de réunir ses tableaux dans une exposition solennelle pour que le public, je parle du public de plus en plus restreint qui aime les arts, puisse adresser aux diverses pages dont se compose l'œuvre de sa vie un dernier adieu. Ce qu'on a fait pour Paul Delaroche, Ary Scheffer, Eugène Delacroix, Flandrin, on le fait aujourd'hui pour Ingres, et le palais de l'École des Beaux-Arts, quai Malaquais, attire, je ne dirai pas la foule, comme on l'a répété dans certains journaux, — la foule a d'autres affaires, — mais un certain nombre de visiteurs désireux de contrôler leurs impressions de détail par un coup d'œil d'ensemble et de payer un dernier hommage à l'artiste auquel ils ont dû de toutes les jouissances les plus douces après celles du cœur, les jouissances de l'esprit.

On ne peut qu'applaudir à cet usage, à la fois intelligent et pieux. Le lendemain de la mort d'un ami, on songe avec attendrissement à ses bonnes qualités, à ses belles actions, à ses aimables vertus. C'est ainsi que son âme généreuse était toujours disposée à combattre l'injustice, à soutenir la faiblesse, à protéger l'innocence, à protester en faveur du droit contre les brutalités de la force, cet odieux satellite de toutes les tyrannies, cet insulteur de tous les calvaires. Ainsi son âme s'ouvrait à l'enthousiasme du beau. Ainsi aux heures de découragement on trouvait dans sa bouche la parole qui soutient et qui console; aux heures d'incertitude et de doute, la parole qui éclaire, et, quand le péril ou le malheur était là, on était sûr de voir la porte s'ouvrir, et sa voix bien connue disait à l'ami qui avait besoin de son secours : « Me voici! » Les heures s'écoulent dans ce cher entretien. La vie de celui qui n'est plus, évoquée par l'imagination, se déroule devant vous en vous jetant ses meilleurs souvenirs, et, quelques moments encore, vous jouissez du commerce de cet esprit élevé et de ce grand cœur. L'histoire des artistes, c'est celle de leurs œuvres. Leurs actions, ce sont leurs tableaux, et quand, après leur mort, vous parcourez la galerie où l'on a réuni les toiles, filles de leur talent, il semble que vous fassiez le tour de leur vie.

C'est là l'impression que j'apportais en venant visiter, au palais de l'École des Beaux-Arts, les œuvres d'Ingres une dernière fois rassemblées. Après avoir parcouru la salle du rez-de-chaussée et celle du premier, qui contiennent les tableaux, les portraits et les études peintes au nombre de 105, et les dessins et aquarelles au nombre d'environ 300, j'ai cherché à résumer les idées d'ensemble que me laissait l'exposition générale des œuvres de l'artiste. On reconnaît d'abord un travailleur infatigable et austère, un de ces laboureurs de l'art qui n'épargnent ni leurs peines ni leurs fatigues pour creuser profondément le sillon. C'est bien là l'homme qu'Étienne Delécluze nous a montré frappant à l'atelier de David, en 1797, avec quelque chose de fort et de rude dans le caractère comme dans le talent, « un de ces hommes qui ont été mis au monde comme on coule une statue en bronze, » pour nous servir de l'expression de son ancien camarade d'atelier, qui s'étonnait de le retrouver plus d'un demi-siècle après, en 1854, tel qu'il l'avait vu aux jours de sa jeunesse. Sur toutes les toiles que le pinceau d'Ingres a touchées, je remarque ses qualités natives, à des degrés divers, il est vrai, selon les progrès de ce laborieux talent, mais je les retrouve telles qu'elles existaient déjà, à l'état rudimentaire, à la fin du dix-huitième siècle, chez l'élève de David : c'est le sentiment vrai et profond de la forme, la finesse du contour et un modelé d'une justesse et d'une fermeté extraordinaires. La vivacité d'imagination, le mouvement et l'éclat des idées, ce qu'on appelle en France l'esprit, manque à cette nature inflexible et forte. Au moral comme au physique, Ingres avait au souverain degré les qualités qui excluaient d'autres qualités dont il était dépourvu. Cet athlète de l'art sacrifiait rarement aux Grâces. Cependant n'oublions pas que c'est à son pinceau qu'est dû ce délicieux tableau de *la Source*, dans lequel ce grand artiste, qui, malgré son talent, n'est jamais parvenu à atteindre l'idéal chrétien, atteignit l'idéal antique.

J'ai suivi avec une attention scrupuleuse l'essor de son talent dans les pages où il s'est inspiré du christianisme. Ces tableaux sont peu nombreux, car ce n'était pas vers les sujets de ce genre que le portait la pente de son génie, fortement épris du naturalisme antique. *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*, peint à Rome en 1820; le *Vœu de Louis XIII*, commencé à Rome en 1821, et terminé de manière à paraître au Salon de 1824, où il fit sensation; le *Martyre de saint Symphorien*, qui date de 1834; enfin *Jésus au milieu des docteurs*, qui ne fut achevé qu'en 1862, voilà les toiles dans lesquelles Ingres s'est essayé à la peinture religieuse. Il faut cependant faire mention des *Dessins pour les vitraux qui décorent les chapelles de Dreux et de Saint-Ferdinand à Sablonville*, dédiées à *Notre-Dame de la Compassion*. Toute cette suite de dessins, au nombre de 44, représentant des saints et des saintes, et dans lesquels on trouve cette précision, cette vigueur et cette sûreté de crayon qui caractérisent le talent d'Ingres, sont dignes d'attirer l'attention des artistes.

Dans les pages religieuses sorties de son pinceau, ses qualités ordinaires ne l'ont pas abandonné, mais on y chercherait vainement le sentiment de l'idéal, de l'ascétisme, l'intuition du surnaturel. Arrêtons-nous un moment devant le premier de ces tableaux par ordre de date, *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*. Le Christ est peut-être le plus beau des enfants des hommes,

mais certainement sur cette toile rien ne décèle le Dieu. Saint Pierre, agenouillé aux pieds de son divin maître et dont la forte et rude nature se prêtait mieux au pinceau d'Ingres, est rendu d'une manière heureuse; c'est l'idée de la force et de la puissance que l'artiste a personnifiée dans cette ardente et austère figure; mais combien la tête de saint Jean, le disciple de l'amour, sur le sein duquel l'Homme-Dieu appuya sa tête pendant le divin banquet, laisse à désirer! Je cherche l'apôtre des extases apocalyptiques, je n'aperçois qu'un jeune lévite, pieux, doux et recueilli. On pourrait présenter des observations analogues sur les autres tableaux appartenant au même genre, et même sur le tableau du *Vœu de Louis XIII*, qui fut le grand succès d'Ingres comme peintre religieux, et lui ouvrit les avenues de la renommée fermées, avant cela, devant son travail opiniâtre.

Étienne Delécluze raconte à ce sujet que son ancien camarade d'atelier se trouvait, en 1825, à Florence, pauvre, isolé et presque découragé, lorsqu'étant arrivé lui-même dans cette ville, il alla le visiter. Ingres, c'est la noblesse de son caractère, était incapable de transiger sur ses convictions artistiques. Quand l'exil de David, en 1815, donna l'essor à toutes les fantaisies individuelles que la forte discipline du vieux maître avait contenues jusque-là, et devint le signal de l'émancipation de tous les pinceaux, Ingres sentit son isolement devenir plus profond. Déjà, depuis plusieurs années, le succès s'était éloigné de ses travaux. Son tableau de *Napoléon en costume impérial* et celui de *Jupiter et Thétis* avaient été froidement accueillis par le public de 1806 et de 1811.

Ce n'est pas que les connaisseurs n'eussent pu découvrir dans ces toiles de précieuses qualités, mais c'étaient des qualités de vigueur et de fermeté auxquelles la foule des spectateurs est peu sensible, et elle manquait de cet agrément et de cet attrait auquel le grand nombre se laisse surtout prendre. Ingres se roidit contre les critiques sévères et même dures dont il fut alors l'objet; il ne sortit point de son genre, il résolut de s'y perfectionner : la fortune lui tournait le dos, il tournerait le dos à la fortune. Le succès s'éloignait de lui, il ne courrait pas après le succès. Il ferait de l'art pour l'art, il attendrait un retour d'opinion, près de son foyer solitaire où il ferait asseoir près de lui deux austères compagnons : le travail et la pauvreté. Il l'attendit longtemps, et l'éclosion de l'École romantique dans l'art, avec la prétention de tout renouveler et de tout oser, n'était point favorable à ce talent précis, régulier, sobre et vigoureux. Cependant le gouvernement royal lui avait fait une commande, le *Vœu de Louis XIII;* et lorsqu'Étienne Delécluze entra dans l'atelier d'Ingres, il fut frappé de la beauté de la Vierge, dont la figure était à peu près achevée, et le pressa de terminer ce tableau, qui aurait certainement, lui dit-il, du succès à Paris. Il en eut, en effet, peut-être par le contraste même que présentait la simplicité de la donnée, la pureté et la correction du dessin, le grandiose des personnages, avec le dévergondage d'imagination et les orgies de couleur que se permettaient à cette époque un grand nombre de jeunes artistes, ardents à courir après la bizarrerie, qu'ils prenaient pour de l'originalité. Cependant, malgré les qualités très-réelles de ce tableau, la Vierge dont la beauté frappa Étienne Delécluze n'est pas éclairée par un rayon de l'idéal chrétien. Elle est belle à la manière de l'antique et de la renaissance. C'est peut-être Marie pleine de grâces, ce n'est point à coup sûr la mère de Dieu. J'en dis autant de l'enfant Jésus : la splendeur de la divinité ne siége pas sur son front. C'est un enfant, ce n'est pas un Dieu.

Dans le *Martyre de saint Symphorien*, qui date de 1834, Ingres ne rencontrait pas les deux figures qui ont toujours été l'écueil de son pinceau : le Christ et la Vierge Mère. La tête du martyr est belle et inspirée; le geste de la mère qui voit, du haut d'une terrasse, son fils conduit à la mort par les licteurs, a quelque chose de navrant ; la tête de la jeune femme, probablement une chrétienne, qui serre son petit enfant contre son cœur avec un effarement maternel, en songeant qu'un jour viendra où la cruauté des empereurs païens pourra le lui ravir, frappe et émeut par la vérité de l'attitude et de l'expression.

La double difficulté revient dans le dernier tableau qu'ait composé Ingres : *Jésus au milieu des docteurs*. Après avoir consciencieusement étudié cette toile au palais des Beaux-Arts, je suis obligé de modifier et de rectifier quelques-unes des appréciations que j'avais portées, à première vue, sur le dernier ouvrage d'Ingres. Je l'avais vu dans son atelier; l'illustre vieillard m'avait fait lui-même les honneurs de la suprême page de son pinceau. N'y aurait-il pas eu quelque chose de rude et de fâcheux à affliger, par une critique acerbe, ce beau couchant d'une carrière éclatante et féconde? Je louai donc l'œuvre sans faire de réserve. Cependant il y aurait eu à en faire précisément pour ces deux types qu'Ingres n'a jamais abordés qu'avec un naturalisme qu'un rayon idéal ne vient pas illuminer : la Vierge Mère et l'enfant Jésus. La Vierge de ce tableau est étonnée, inquiète, heureuse de retrouver son fils, mais elle manque de majesté, d'élévation, d'inspiration. Elle n'a point cette tristesse prophétique que lui prêtait Bellini, le fondateur de l'école vénitienne, auquel M. Rio, dans son *Art chrétien*, vient de consacrer de si belles pages, ni cette expression de sérénité céleste que lui prêtait Raphaël, cette gloire de l'école romaine, alors que, chaste et pur, il sortait de l'école d'Ombrie. La beauté de ce tableau consiste surtout dans la manière admirable dont l'artiste a gradué les différentes nuances d'impressions qu'éprouvent les docteurs : ici la conviction qui se rend, là un doute ému qui lutte encore; plus loin, la réflexion qui délibère avec elle-même, à

côté la discussion qui cherche à s'éclairer, enfin l'entêtement opiniâtre qui ne veut pas être convaincu.

Quoi qu'il en soit, ce n'est point le genre dans lequel il faut chercher la grandeur d'Ingres. C'est un peintre qui, par David son maître et par toutes les tendances de son génie personnel, dérive de l'antique. Il a étudié profondément la nature et il excelle à la rendre; il est situé à l'opposite d'Eugène Delacroix; c'est le peintre de la vérité dans la ligne, de l'ordre dans la composition, de la beauté dans la forme; cette tendance à l'exagération que lui reprochait David à son arrivée à l'atelier et qui n'était que l'exagération d'une qualité, la force, a peu à peu disparu à mesure qu'il s'est rendu maître de son talent; l'exagération s'est réglée et elle est devenue la vigueur. Cette exagération est encore visible dans son *Jupiter et Thétis*, dans son *Napoléon, empereur des Français*, qui a plutôt l'air d'un dieu égyptien que d'un homme. Il arrive à la grâce par la science des contours et la vérité des modelés. Suivez le progrès de ce studieux observateur de la nature, de ce grand artiste, dans ce qu'on appelle l'étude du nu; la *Baigneuse*, qui est de 1807; la *Baigneuse vue de dos* (1808), l'*Odalisque couchée* (1814), l'*Angélique* attachée au rocher (1819), qui, tout moderne que soit son nom, est une Andromède renouvelée des Grecs, la *Venus couchée*, copie du tableau du Titien, exposée en 1822, dans la salle des Offices de Florence.

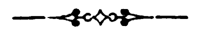
Nous arrivons ainsi à cet idéal de jeunesse, de beauté, de fraîcheur, qui est le chef-d'œuvre d'Ingres dans ce genre: tout le monde a nommé *la Source*, personnifiée dans une jeune fille dont le regard est aussi limpide, le sourire aussi frais que l'eau qui jaillit à ses pieds. Ici le peintre, qui n'a pu atteindre l'idéal chrétien, s'est élevé jusqu'à l'idéal de ses maîtres, les anciens.

Encore une fois, c'est là qu'il faut chercher et admirer le talent d'Ingres. Vous le retrouvez encore dans l'*Œdipe expliquant l'énigme du Sphynx*. Il n'a pas eu besoin, comme un artiste de nos derniers salons, M. Moreau, de rendre Œdipe malade et presque étique pour peindre ce mystérieux sujet. Son Œdipe, comme celui de Voltaire, est « jeune et superbe; » c'est un beau jeune homme; mais Ingres, ce savant disciple de l'antiquité, lui a posé le sceau de la fatalité sur le front. Cette admiration d'Ingres pour l'antiquité éclate dans le plus grand de ses tableaux, la page la plus magistrale qui soit sortie de son pinceau, l'*Apothéose d'Homère*. Ce tableau était un acte. Ingres, chargé en 1827 d'exécuter un tableau pour le plafond de la neuvième salle du musée Charles X au Louvre, ne craignit pas, en pleine réaction du romantisme contre l'antiquité, de choisir ce sujet qui blessait les passions contemporaines et les préjugés des Barbus, comme on les appelait alors. Il partit de l'idée d'un bas-relief antique, où le vieillard de Chios est placé au sommet d'un mont et tient une urne d'où s'épanche le fleuve de sa poésie aux eaux pures de laquelle tous les hommes viennent se désaltérer. Ingres assit son Homère sur un trône, aux portes du temple de Mémoire dont il semble garder l'entrée, lui ceignit la tête du diadème du génie, lui mit à la main le sceptre des intelligences, et lui donna pour cour tous les grands écrivains, tous les grands artistes de l'antiquité et des temps modernes, en mariant, par des gradations savamment ménagées, la réalité des temps nouveaux à l'idéal poétique des temps anciens. Avec l'audace du bon sens et l'équité de sa ferme conscience, Ingres plaça dans cette cour d'Homère, non loin de Dante et de Shakespeare, idoles de la génération romantique, Racine et Boileau, qu'elle avait en horreur, et rétablit ainsi, contre la vaine protestation du jour, le jugement définitif de la postérité.

Je ne croirais pas avoir été complétement juste envers ce grand maître, si je ne parlais point de ses portraits, et surtout de celui dans lequel son talent est arrivé à sa plus haute et à sa plus complète expression : tout le monde comprend qu'il s'agit du portrait de M. Bertin aîné. Je l'ai déjà dit, Ingres est le peintre de la force, de la puissance. Il a manqué le portrait de Charles X, l'amabilité dans la dignité, la bienveillance dans la grâce avec un rayon d'esprit français éclairant le tout. Il a admirablement rendu, dans le portrait de M. Bertin l'aîné, l'intelligence confiante en elle-même, la force impérieuse de la presse, qui était alors un quatrième pouvoir dans l'État. Bertin l'aîné sait ce que peut un journal en France, il a l'audace et l'orgueil de sa puissance. Je reconnais celui qui dit à M. Villèle, après la sortie de M. de Chateaubriand du pouvoir : « J'ai renversé le ministère de M. Decazes, je renverserai bien le vôtre; » ce à quoi le ministre lui répondit : « Vous me renverserez avec des idées révolutionnaires, et vous mettrez le trône à bas du même coup. » Tous deux avaient dit vrai.

Et maintenant, adieu au grand artiste et à l'homme de bien, à l'infatigable et austère travailleur, qui préféra l'art à la fortune et à la renommée, et que l'art finit par conduire à la renommée et à la fortune; adieu à Ingres, ce disciple glorieux de l'antiquité, qui vécut en honnête homme et mourut en humble chrétien!

ALFRED NETTEMENT.



UN DÉVOUEMENT

(NOUVELLE IRLANDAISE)

I

Si l'on dit avec raison que *tout chemin mène à Rome*, on peut affirmer également que Rome est sur le chemin de tout pays.

La preuve en est dans cette histoire qui nous vient

d'Irlande, en passant par la capitale du monde catholique.

N'est-ce pas à Rome, en effet, que les pèlerins de toutes les nations viennent vénérer le berceau de la foi chrétienne et courber la tête sous la main bénissante du successeur de saint Pierre? Qui ne s'est mêlé, au moins une fois dans sa vie, à la foule innombrable qui encombre dans les grands jours le parvis de Saint-Pierre ou l'immense place de Latran? Là, toutes les races se confondent, toutes les langues se parlent, et qui plus est se comprennent, unies qu'elles sont par un lien commun.

C'était aussi ce lien sublime de la foi qui unissait entre eux les éléments cosmopolites de la petite armée pontificale formée en 1860 par l'illustre et regrettable Lamoricière. La France avait donné l'exemple, la Belgique, la Suisse et l'Allemagne l'avaient noblement suivi; la catholique Irlande ne pouvait rester en arrière. Au mois de mai de cette année mémorable, elle formait un corps à part dans l'agglomération militaire dont j'ai parlé, sous le nom de Brigade de Saint-Patrick, ou Brigade irlandaise, corps magnifique au dire des connaisseurs, qui rappelait, par sa belle tenue militaire et sa précision dans les exercices, la fière et calme impassibilité des fils d'Albion. Je crois les voir encore, tous hommes superbes taillés en hercule, avec leur uniforme vert, emblème de la verte *Erin*, manœuvrer sur la place Saint-Jean-de-Latran. Leur attitude martiale charmait le général en chef. S'il ne trouvait pas en eux la furie toute française des jeunes zouaves, il savait que ces hommes de fer étaient de ceux qui ne lâchent jamais pied et qui se font tuer les armes à la main.

Malgré la différence de nationalité, une intimité parfaite régnait entre les différents corps de l'armée pontificale. Pour mon compte, j'avais des relations fréquentes avec la brigade irlandaise; j'y connaissais assez intimement deux officiers, MM. R... et B..., dont les noms sont restés à Rome comme des synonymes de bravoure et de loyauté. Je rencontrais souvent chez l'un deux le sergent Preston, charmant jeune homme de vingt-deux ans, qui m'avait inspiré, à première vue, un très-vif intérêt. Ma connaissance de la langue anglaise facilita nos premières relations et, grâce à une sympathie mutuelle, nous ne tardâmes pas à nous lier de l'amitié la plus étroite. Pendant les heures de loisir que nous laissait notre service, nous visitions ensemble les églises et les monuments de Rome, tantôt nous entretenant de choses graves, interrogeant l'avenir, faisant mille conjectures sur les événements qui se préparaient, tantôt entremêlant nos promenades de causeries plus intimes où chacun de nous ouvrait son cœur à demi, avec la confiance encore timide de deux amis de fraîche date.

Une chose m'avait frappé chez mon nouveau camarade : c'était la teinte de mélancolie qui dominait dans son caractère. Cette mélancolie allait parfois jusqu'à la tristesse lorsqu'il parlait de son enfance et de son pays. Certaines allusions, sur lesquelles il glissait toujours avec réserve, me laissaient deviner dans sa vie, pourtant si courte, des souvenirs douloureux. Je ne connaissais presque rien de lui; je savais seulement qu'il était orphelin, ayant perdu ses parents depuis peu d'années; sans oser l'interroger, j'avais un vif désir d'en apprendre davantage.

Un jour, enhardi par un entretien qui s'était prolongé au delà des limites ordinaires, il se décida à me confier son histoire.

Je la donne ici, telle qu'il me la raconta, dans toute sa naïve simplicité.

II

Ma mère avait été mariée deux fois, mais elle ne parlait jamais de son premier mari; aussi n'est-ce point d'elle que j'ai appris le peu que je sais là-dessus, puisque d'ailleurs je la perdis de très-bonne heure. Je crois qu'elle avait à peine dix-sept ans lorsqu'elle l'épousa, et que lui n'en avait guère que vingt et un. Il était fermier d'un petit domaine dans le comté de Cork, mais peut-être trop jeune pour supporter le poids d'une administration agricole. Quoi qu'il en soit, ses affaires ne prospérèrent pas, il tomba malade et mourut de consomption, avant la fin de la troisième année de son mariage, laissant une veuve de vingt ans, avec une petite fille à la mamelle et une ferme en désarroi, dont le bail n'expirait que dans quatre ans; la moitié des bestiaux morts ou vendus, pour payer les dettes les plus pressantes; pas d'argent pour les remplacer; pas même celui qui était nécessaire pour les modestes dépenses de chaque jour. De plus, l'infortunée veuve allait être encore mère et c'était là pour elle un nouveau sujet de préoccupations.

Ce fut un triste hiver que celui qu'elle passa dans cette maison solitaire, à plusieurs milles de tout endroit habité. A la fin, sa sœur vint demeurer avec elle, et les deux femmes mirent en commun leur industrie pour faire durer le plus possible chaque penny qu'elles gagnaient péniblement.

Je ne saurais vous dire comment il arriva que ma sœur, que je n'ai jamais connue, tomba malade et mourut. Quinze jours seulement avant la naissance de George, — comme si la coupe n'était pas encore assez pleine pour ma pauvre mère — la petite fille fut prise d'une fièvre scarlatine qui l'emporta en quelques jours.

Ma mère ne parut pas très-frappée de ce dernier coup. Ma tante Fanny m'a raconté qu'elle ne versa pas une larme, et elle eût bien mieux aimé la voir pleurer. La pauvre femme s'assit auprès du berceau, tenant dans sa main la main glacée de son enfant, contemplant d'un œil sec et morne ces traits défigurés dont elle allait perdre la vue pour toujours. Quand vint l'heure des funérailles, elle ne montra pas plus d'émotion. Elle donna

un baiser à sa fille et s'assit près de la fenêtre, regardant s'éloigner le noir cortége, bien peu nombreux, hélas! car la voisine, ma tante et un cousin éloigné étaient les seuls amis qu'on eût pu réunir. Elle continua d'être ainsi jusqu'au jour où George vint au monde. La naissance de ce dernier rouvrit la source de ses larmes : dès lors elle ne cessa de pleurer jour et nuit.

Ma tante et la garde qui assistait la jeune malade se regardaient avec effroi, ne sachant comment arrêter ces pleurs intarissables, mais elle les rassura et les supplia de la laisser pleurer, ajoutant que chaque larme qui tombait de ses yeux était un soulagement inexprimable pour sa tête et pour son cœur, si cruellement éprouvé. Quand la crise fut passée, ma mère n'eut d'autre pensée au monde que son nouvel enfant et concentra en lui toute sa vie. A peine semblait-elle se souvenir de son mari ou de sa petite fille, qui reposaient dans le cimetière du village. C'était du moins ce que disait ma tante Fanny, qui était une grande parleuse. Ma mère, au contraire, était très-silencieuse par nature, et je crois que Fanny s'était étrangement trompée en disant qu'elle ne regrettait ni son mari ni son enfant, parce qu'elle n'en parlait jamais.

Ma tante était plus âgée que sa sœur et la traitait presque en enfant. A part ses petits défauts, c'était la meilleure des créatures, douée d'un excellent cœur et s'inquiétant du bien-être de sa sœur beaucoup plus que du sien propre. C'était en grande partie de son petit pécule qu'elles vivaient toutes deux, en y ajoutant toutefois le prix des ouvrages de couture qu'elles confectionnaient pour les marchands de la ville. Malheureusement la vue de ma mère commença à s'affaiblir; elle fut obligée de renoncer aux travaux d'aiguille et ne put plus s'occuper que des soins du ménage. Cette infirmité dut être la suite des larmes si abondantes qu'elle avait versées pendant la crise dont j'ai parlé, car elle était très-jeune à cette époque, et même fort belle, comme je l'ai entendu dire par ceux qui l'avaient connue.

Ce fut pour elle un vrai chagrin de ne plus pouvoir gagner sa vie et celle de son enfant. En vain la bonne Fanny chercha-t-elle à la consoler en lui persuadant qu'elle avait bien assez à faire avec les travaux intérieurs du ménage et les soins à donner au petit George; ma mère savait que le pauvre ménage était dans la gêne, c'étaient des privations journalières pour sa sœur comme pour son fils, qui, en grandissant, avait besoin d'un régime plus substantiel; aussi se sentait-elle envahie par une tristesse qui allait toujours en grandissant.

Un jour, — je tiens tous ces détails de ma tante Fanny, qui me les raconta longtemps après l'événement qui fut le premier de mes malheurs, — un jour, dis-je, que les deux sœurs étaient assises l'une près de l'autre, Fanny travaillant et ma mère berçant George dans ses bras pour l'endormir, William Preston, celui qui devait être mon père, entra dans le cottage.

C'était un vieux garçon qui avait de beaucoup passé la quarantaine, et l'un des plus riches fermiers des environs. Il avait connu mon grand-père, ma mère et ma tante dans des jours plus heureux.

Il s'assit et se mit à tourner son chapeau entre ses doigts pour se donner une contenance, tandis que les deux femmes le regardaient d'un œil étonné; du reste, il parla fort peu, soit dans cette visite, soit dans toutes celles qu'il fit par la suite, jusqu'au jour où il dévoila le but de ses assiduités.

Un dimanche, ma tante Fanny resta seule au logis pour garder l'enfant, et ma mère alla seule à l'église. A son retour, elle monta droit au premier étage, puis ma tante l'entendit pleurer comme si son cœur allait se briser. Saisie d'inquiétude, la bonne Fanny courut à la porte de la chambre et la gronda vivement jusqu'à ce que ma mère se décidât à ouvrir. Alors celle-ci se jeta au cou de sa sœur et lui avoua que William Preston lui avait proposé de l'épouser, lui promettant de se charger de son fils et de ne le laisser manquer de rien, soit pour son entretien, soit pour son éducation, et qu'elle y avait consenti.

Ma tante fut extrêmement choquée; car, ainsi que je l'ai dit, elle avait toujours cru que ma mère avait oublié son premier époux, et elle voyait dans ce qui se passait une nouvelle preuve de cet oubli. D'ailleurs, ainsi qu'elle le disait naïvement, elle eût été elle-même un parti bien plus convenable pour un homme de l'âge de William Preston, que sa sœur Hélène, qui n'avait pas encore vu fleurir son vingt-quatrième printemps. Ce n'est pas tout, ma tante élevait encore, contre ce mariage, une objection qui avait son côté sérieux : William Preston, issu d'une mère anglaise restée veuve, était protestant; mais ma mère assura qu'il avait solennellement promis de respecter ses croyances et, qui plus est, de laisser élever ses enfants dans la religion catholique. Elle fit tant et si bien, que Fanny la grondeuse finit par se laisser convaincre. Après tout, ajoutait cette dernière, on ne lui avait pas demandé son avis, et il fallait avouer que les avantages balançaient les inconvénients. La vue d'Hélène, devenue plus faible de jour en jour, était à ses yeux un argument décisif; une fois la femme de William, elle n'aurait plus besoin de travailler. De plus, un garçon n'était-il pas un lourd fardeau pour une pauvre veuve? et n'était-il pas très heureux qu'un homme respectable, quoique hérétique, voulût se charger de lui?

A force de raisonner ainsi, Fanny prit ce mariage à cœur beaucoup plus que ma mère elle-même, car celle-ci paraissait le subir plutôt que le désirer. On ne la vit plus sourire depuis le jour où elle engagea sa parole. Seulement sa tendresse pour le petit George, quelque vive qu'elle eût été jusque-là, parut redoubler encore : elle le prenait à tout moment sur ses genoux, et lui tenait de longs discours lorsqu'ils étaient seuls, bien que l'enfant fût trop jeune pour les comprendre et qu'il n'y pût répondre que par ses caresses.

A la fin, le mariage eut lieu; la voilà maîtresse d'une

maison très-bien montée, à une heure de marche de celle qu'elle avait longtemps habitée et où continuait de vivre ma tante Fanny. Je crois qu'elle fit tout ce qu'elle put pour plaire à mon père, et j'ai souvent entendu dire à celui-ci qu'il n'avait jamais vu une femme plus attachée à ses devoirs; mais elle ne l'aimait pas et mon père ne tarda pas à s'en apercevoir.

Peut-être l'amour serait-il venu avec le temps, s'il avait eu la patience d'attendre; mais il vit bientôt avec chagrin cette tendresse passionnée de la jeune femme pour le fils de son premier lit, tendresse qui faisait briller ses yeux et animait son visage lorsque l'enfant s'approchait d'elle, tandis que lui, à qui elle devait tant, elle l'accueillait à peine par quelques paroles gracieuses, mais froides comme glace. Il en vint à lui reprocher son indifférence, et il finit par prendre cet enfant en aversion. Un jour que le petit George avait commis quelque méfait de son âge, il ne se retint plus et s'emporta contre lui. Ma mère excusa son fils du mieux qu'elle put, mais Preston laissa échapper des paroles pleines d'amertume. « Il était déjà assez dur, dit-il, de supporter l'enfant d'un autre, sans que sa mère encourageât perpétuellement sa méchanceté. » Ils se querellèrent, et la fin de tout ceci fut que ma mère s'alita avant le temps et que je vins au monde ce jour-là même.

Mon père fut à la fois heureux et désolé : heureux d'avoir un fils, mais désolé de l'état de sa pauvre femme et regrettant les paroles qu'il avait prononcées dans un moment de colère. Toutefois, comme c'était un homme qui s'irritait plus volontiers qu'il ne s'affligeait, il finit par rejeter toute la faute sur George, et il en fit un nouveau grief contre lui. Hélas! il devait, avant peu, en avoir un plus douloureux. Dès le lendemain de ma naissance, l'état de ma mère s'aggrava. Mon père appela les meilleurs médecins de Dublin, il n'épargna rien pour la sauver. Dans son désespoir, il eût fait de l'or avec son sang, s'il avait pu; mais tous les soins furent inutiles : l'ange de la mort avait déjà marqué sa victime.

Ma tante Fanny m'a dit souvent que sa pauvre Hélène ne désirait pas vivre et qu'elle se laissa mourir sans essayer de se rattacher à la vie. Cependant, quand je la pressais de questions, elle avouait que ma mère avait suivi toutes les prescriptions des docteurs avec cette angélique patience qui l'avait toujours distinguée.

Quelques instants avant sa mort, elle fit apporter George sur son lit, à côté de moi, et lui fit prendre ma main. Comme elle nous contemplait ainsi tous deux de son œil mourant, son mari s'approcha et se pencha vers elle, lui demandant si elle se sentait mieux. Alors elle leva les yeux vers lui et le regarda avec un sourire, — le premier qu'elle lui eût donné. — Et quel doux sourire! disait ma tante Fanny.

Une heure après, elle n'était plus.

A. de Viguerie

— La suite prochainement. —

LE SAINT-GRAAL

Les traditions de la chevalerie désignent sous le nom de Saint-Graal la coupe dont Jésus-Christ se servit pendant la cène.

La légende qui s'y rattache forme à elle seule le sujet du premier et du dernier livre du roman de la *Table ronde*.

Malgré le caractère de cet ouvrage et les allures bizarres de son auteur, malgré ses conceptions souvent folles et l'invraisemblance de toutes ces aventures qui finissent par faire du roman une sorte de chaos, il est impossible de parcourir d'un œil indifférent ces vieilles et naïves pages qui reportent notre pensée aux premières années du huitième siècle.

On est heureux d'y retrouver l'admirable influence qu'exerçaient les souvenirs du christianisme sur les rudes et intraitables guerriers d'une époque appelée barbare. Partout, dans les camps aussi bien que sur le trône, le fier Sicambre avait courbé la tête devant ce Dieu qui était venu apprendre aux hommes à s'aimer les uns les autres. Des habitudes de courtoisie avaient transformé peu à peu les mœurs grossières et le caractère indomptable de tous ces farouches envahisseurs. Une fidélité absolue à la parole donnée, le respect de l'ennemi vaincu, — sentiment si nouveau dans le monde! — la protection du faible, le châtiment de l'oppresseur, la noble ambition de mériter et d'obtenir les suffrages de *la dame de ses pensées*, tel était en résumé, pour tout loyal chevalier, ce code merveilleux où l'idée chrétienne avait tant de part et qui préparait si admirablement la société nouvelle aux véritables progrès de la civilisation.

I

Lorsque le roi Artus, — ce patriarche tant célébré de la chevalerie — songe à établir l'ordre des chevaliers de la *Table ronde*, son premier soin est de le placer sous les auspices de la religion.

On s'accorde généralement à faire remonter le règne de ce prince au commencement du sixième siècle. C'était un de ces petits rois de l'Heptarchie bretonne qui étaient presque toujours en guerre les uns contre les autres et qui assurèrent plus tard, par leurs fatales divisions, le succès de l'invasion des Saxons. Artus remporta plusieurs victoires sur ses voisins et tomba mortellement blessé à la bataille de Camlan. Voilà tout ce que l'histoire nous apprend sur le règne d'Artus; encore y a-t-il à son sujet plus de conjectures que de données positives.

La légende, en s'emparant de lui, en a fait un des plus puissants et des plus merveilleux souverains qui aient jamais paru sur la terre. Fils d'Utter à la tête de

dragon, il peut se vanter de compter parmi ses aïeux le troyen Énée, père des Romains. Dès l'âge de quinze ans, il étonne le monte entier par ses prouesses. L'Irlande, l'Écosse, le Danemark et la France elle-même, — que s'efforce vainement de défendre un général romain, — subissent tour à tour la loi de l'invincible chevalier. Pas de monstre, pas de géant qui résiste aux terribles coups de *Dure-entaille* (tel est le nom de la fameuse épée que les Fées ont fait forger tout exprès pour lui dans leurs îles d'Avalon).

Aussi tous les rois s'empressent-ils de reconnaître sa suprématie.

On le voit tenir indifféremment cour plénière dans tous les États du monde connu, en Orient aussi bien qu'en Occident. Le grand Artus est partout comme chez lui, car partout le précède son éclatante renommée. Non moins pieux que vaillant, il visite Jérusalem et, après un jeûne de trois jours, se prosterne humblement au saint sépulcre. Désormais sur son écu brillera l'image de la mère du Sauveur. « Marie! » sera son cri de guerre.

L'intervention du magicien Merlin vient bien de temps en temps jeter du doute dans l'esprit du lecteur et mettre tout au moins en suspens ses sentiments de vénération à l'endroit du royal paladin; mais le bon chroniqueur trouve le moyen de tout arranger.

Si la naissance de Merlin a son côté infernal, comme la naissance du fameux Robert de Normandie, il rachète si bien ce vice originel par ses sentiments religieux, que le ciel, loin de le dépouiller de son pouvoir magique, lui permet de s'en servir pour le plus grand bien d'Artus et de ses chevaliers.

Le roi Artus de la légende n'est pas mort. Vainement chercheriez-vous son tombeau. L'on dit, il est vrai, qu'il fut mortellement blessé à la bataille de Camlan; mais la fée Morgane eut soin de se trouver là, à point nommé, pour recevoir dans ses bras l'illustre héros, le transporter dans l'île d'Avalon et guérir ses blessures. Le grand Artus doit reparaître plus puissant que jamais pour gouverner les Bretons.

Artus songe donc, ainsi que nous l'avons dit, à établir l'ordre des chevaliers de la *Table ronde*.

Justement appelé *le Miracle de l'épée*, vainqueur de tous ses ennemis, souverain tout-puissant du beau royaume de Bretagne, il veut mettre le comble à sa gloire en laissant après lui une institution dont nul prince encore n'ait eu l'idée. Il s'entoure des chevaliers les plus vaillants, les plus renommés par leurs prouesses; mais avant tout il s'enquiert de l'ardeur et de la solidité de leur foi.

La garde de leur épée doit avoir la forme d'une croix; et, comme on peut le voir en parcourant l'un des romans qui célèbrent cette institution, c'est à un simple regard jeté sur cette croix que Perceval le Gallois doit d'échapper aux embûches de Satan.

Rois, princes, comtes, barons, simples chevaliers bannerets, tous ceux qui par leur vaillance et l'élévation de leurs sentiments ont mérité de faire partie de l'ordre nouveau, Artus les reçoit sans distinction ni de rang ni de titre. L'égalité la plus parfaite règne toujours à cette table royale, où l'on décide, le hanap à la main, les plus périlleuses et les plus nobles entreprises.

Si cette table est ronde, ce n'est ni par hasard ni par un simple caprice de l'ouvrier. Artus connaît ses bouillants paladins; il sait trop bien à quelles violences les entraîneraient infailliblement les plus vaines questions de préséance et de cérémonial. Grâce à cet expédient, plus de bas ni de haut bout; toute préoccupation personnelle doit s'effacer pour faire place à une touchante et glorieuse confraternité.

Et maintenant, pourquoi sur cette table y a-t-il une place vide où manque le hanap qui devait s'y trouver? Pourquoi ce siége inoccupé?

A cette double question le romancier nous répond en nous révélant la haute et pieuse ambition du grand Artus.

Le hanap qui manque n'est autre que le saint Graal; ce siége est réservé au chevalier prédestiné qui seul pourra l'occuper sans péril, parce que seul il se trouvera dans les conditions réglées d'avance par la volonté céleste.

L'histoire du précieux hanap est des plus merveilleuses. Nous nous contenterons de vous en donner un abrégé :

« D'après le poëme allemand de *Parcival*, le Graal est un diamant tombé de la couronne de Satan, dans sa lutte contre saint Michel, et que les anges ont gardé au ciel. Celui qui alla consoler le Sauveur au jardin des Oliviers en fit une coupe où il donna à boire au Christ et où Joseph d'Arimathie recueillit plus tard le sang de l'Homme-Dieu. » (Voir l'ouvrage de M. de la Villemarqué, *les Romans de la Table ronde*.)

Le romancier dont nous adoptons, en ce moment, le récit et qui déclare avoir été admonesté du Saint-Esprit en langues de feu ne dit rien de l'origine du saint Graal. Les souvenirs qu'il retrace ne remontent pas au delà de la Passion.

Joseph d'Arimathie, gentilhomme chevalier de la cour d'Hérode, — tel est le titre que le conteur naïf n'hésite pas à lui donner, — achète chez Simon le Lépreux le hanap de la Cène, et deux jours plus tard, après avoir descendu de la croix le corps du Sauveur, il y recueille pieusement le sang de ses divines plaies. Les princes des prêtres, irrités de la conduite de Joseph, le font jeter dans un cachot. « Ainsi demoura Joseph en prison, tant que chascun cuidoyt que il fust mort. »

Cette captivité dura en effet quarante-deux ans; mais comment pourrait-il connaître les ennuis de la prison? Comment pourrait-il ressentir les tortures de la faim et de la soif? Notre-Seigneur lui-même daigne venir le visiter! Et puis n'est-il pas en possession de la sainte et mystérieuse coupe?

Aussi rien ne peut-il égaler sa surprise quand il entend tout à coup la voix de ceux qui viennent le délivrer.

— Beau sire, Dieu ! s'écrie-t-il, qui est-ce donc qui m'appelle?

On lui répond que c'est Titus, l'empereur en personne.

— Titus... l'empereur? Il ne comprend pas... Tel n'est pas le nom de César... Le saint captif se croit en prison depuis huit jours tout au plus !

Titus est immédiatement récompensé de sa noble action. Une lèpre hideuse le couvrait de la tête aux pieds ; il lui suffit de toucher le saint Graal pour être miraculeusement guéri.

A peine Joseph d'Arimathie a-t-il recouvré sa liberté, que « Nostre Seigneur luy ordonne de se faire baptiser et d'aller vers l'Euphrate pour annoncer sa loy et sa créance, » et le pieux apôtre, emportant avec lui le hanap sacré qui opère partout des miracles, ne tarde pas à convertir un très-grand nombre de Sarrasins.

Emlach, roi de Sarras, remplit un des principaux rôles dans cette partie du récit. La généreuse hospitalité que Joseph d'Arimathie et ses disciples ont reçue à sa cour devient pour lui un titre aux plus étonnantes faveurs : pour le faire triompher de ses ennemis, les prodiges succèdent aux prodiges ; les interventions les plus fantastiques ne sont pas épargnées.

Et quelle confusion dans les dates! Quels étranges anachronismes, grand Dieu ! Il est surtout un formidable combat où Ptolémée et le grand Pompée, la lance au poing, peuvent s'étonner, à bon droit, de leurs prouesses posthumes!

Tous ces épisodes à grand fracas n'empêchent pas cependant la tradition qui se rattache au saint Graal de suivre sa marche.

Le fils de Joseph d'Arimathie qui vient d'être sacré évêque reçoit, dans une vision, l'ordre d'établir la table du saint Graal. Une place libre doit y être réservée, et nul ne pourra l'occuper, sans péril, à l'exception d'un chevalier de la race de Joseph d'Arimathie. L'un de ces chevaliers s'appellera Galaad.

Or à la cour du roi Artus se trouve justement un chevalier de ce nom, jeune et beau paladin qui a conquis vaillamment l'honneur de prendre place à la *Table ronde*. Son père est le fameux Lancelot-du-Lac, « Très-vaillant et très-preux et le meilleur du monde né qui fût à son temps, c'est assavoir messire Lancelot-du-Lac, filz au roy Ban de Benoic que on surnommoit le roy mort de duel. » (P. Paris, manuscrit de la bibliothèque du roi.)

Je laisse aux érudits le soin de rechercher comment la cour du roi Artus se trouvait en possession de la légende du saint Graal. Quelques savants n'y voient qu'une transformation des traditions mythologiques des anciens bardes.

J'aime mieux laisser à la légende chrétienne et chevaleresque toute sa naïve spontanéité, et m'en tenir ici à la chronique d'Hélinand, qui, sous la date de 720, raconte comment « un ermite breton eut, par l'entremise d'un ange, une vision miraculeuse du vase ou paropsyde dans lequel le Seigneur fit la Cène avec ses disciples. »

Hoc tempore in Britannia, cuidam ermitæ monstrata est mirabilis quædam visio par angelum... de catino illo vel paropsyde in quo Dominus cœnavit cum discipulis ; de quo ab eodem eremita descripta est historia quæ dicitur de Gradali. (P. Paris. Manuscrit de la bibliothèque du roi, t, 1, p, 172.)

Cet ermite qui écrivit l'histoire du saint Graal ne peut être que celui dont j'ai déjà parlé et qui déclare avoir été « admonesté du Saint-Esprit, en langue de feu. »

« Il ouy voix qui parlèrent à lui... et comment Notre Seigneur luy envoya un livret où il trouva les haultes merveilles et les grands secrès du saint Graal. »

Connaissant donc, suivant le dire du romancier, l'histoire merveilleuse du saint hanap, le roi Artus veut qu'à l'instar de la table du fils de Joseph d'Arimathie, la sienne ait aussi une place pour le Graal.

Mais combien de temps cette place sera-t-elle vide?

Qui fera connaître au royal paladin si le fils de Lancelot est bien le chevalier prédestiné ?

Il sait que la coupe mystérieuse est déposée dans le palais du *Roi-Pêcheur ;* mais ce roi-pêcheur dans quelle contrée de l'univers règne-t-il ?

Il faut convenir qu'une pareille incertitude aurait de quoi déconcerter les plus intrépides coureurs d'aventures ; mais le cœur d'Artus peut-il connaître le découragement? Si tous les démons conjurés lui opposent leurs maléfices, n'a-t-il pas pour lui les anges du ciel et les plus habiles enchanteurs de la terre ?

Plein de confiance et de foi, il choisit donc, sans hésiter, les plus vaillants chevaliers de son ordre : Lancelot-du-Lac, Galaad, Perceval et Boort. Il leur confie la glorieuse mission de retrouver le saint Graal.

F.-H. de BARTHÉLEMY.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

L'Exposition est à plus d'un titre universelle : d'abord parce qu'on y trouve toutes les choses connues et inconnues, entre autres *la toupie prolifère, le couvre-pied articulé, représenté par l'animal naturalisé*, le livret, ce Pic de la Mirandole en deux volumes, ne

daigne pas expliquer ces énigmes, il rend des oracles incompris et incompréhensibles ; ensuite parce qu'on y voit des gens de toutes les nations. Cependant il ne paraîtrait pas que jusqu'ici *brother Jonathan* nous ait amené un grand nombre de ses compatriotes. Le *Great Eastern*, qui, métamorphosé en bateau-omnibus, devait faire la navette entre New-York et Brest, n'a amené, dit-on, que 191 passagers, à sa première traversée, et ce voyage d'essai a fait résilier le marché conclu pour une entreprise qui aurait ruiné ses actionnaires. N'importe. Si les Américains trouvent jusqu'ici que l'Atlantique est un ruisseau trop large à traverser, les étrangers ne manquent pas à Paris. Nous nous en apercevons à la rareté toujours croissante des voitures. Les places de fiacres sont presque toujours vides, un coupé sous une remise devient un mythe ; il faut saisir les cochers au vol, quoique, hélas ! leurs chevaux ne volent guère. Cette rareté des véhicules est facile à comprendre. Supposez que sur 60,000 visiteurs il y en ait un sixième seulement qui arrive au Champ-de-Mars en voiture ; voilà dix mille courses, et vingt mille s'ils s'en retournent comme ils sont venus. Pendant que les véhicules sont ainsi occupés, ils manquent ailleurs.

J'ai dit qu'on trouvait de tout à l'Exposition : on y trouve des plans de maisons dites *aérodomes*, qui n'ont pas moins de quatorze étages; on respirera à merveille au quatorzième étage... quand on y sera arrivé, et si l'on n'y arrive pas asthmatique, — mais respirera-t-on au rez-de-chaussée? On y trouve des petits livres de propagande protestante et des petits carillons qui jouent *Partant pour la Syrie* avec une ténacité monotone qui vous donne l'envie de faire le voyage de la Terre sainte, ne fût-ce que pour échapper à l'importunité de cette implacable ritournelle. On y trouve des modèles d'habitations de tout genre, des tapisseries pour les tendre, des meubles pour les rendre habitables, de l'argenterie et de la vaisselle pour remplir le buffet, des vêtements pour s'habiller, des bougies et des lampes pour s'éclairer, des livres pour se distraire, des aliments pour se nourrir, des voitures et des harnais pour ses chevaux, si l'on en a. On y trouve jusqu'à des bières pour se faire enterrer ! Oui, des bières de toutes les formes, de tous les bois, que des prospectus polyglottes vous recommandent avec toutes les fanfares de la Réclame : « Messieurs, mesdames, entrez ! »

Fi donc ! Mais, quoi qu'on en ait, il faudra y entrer un jour. C'est la voie où doit entrer toute chair, comme disent nos anciens auteurs. C'est ainsi qu'au détour d'une des nombreuses avenues de l'Exposition on rencontre la religion et la philosophie qui, le doigt levé avec une ineffable ironie, au milieu des productions merveilleuses de l'industrie et des triomphes du génie de l'homme, ce sublime éphémère de la création, vous répètent la parole de l'Ecclésiaste que Bossuet laissait tomber sur le cercueil de Mme Henriette d'Angleterre : « Vanité des vanités, et tout est vanité ! »

J'en étais là de mes réflexions philosophiques quand, ô surprise ! je vis passer Mme Grenouillet entraînée dans un tourbillon. Je la hélai comme dans la tourmente on hèle une frégate de haut bord.

— Madame Grenouillet ! madame Grenouillet !

— Qui donc m'appelle ! Ah çà, je commence à être presqu'aussi connue ici qu'à Landernau.

Puis la bonne dame, par un effort désespéré, fit quelques pas de mon côté.

— Monsieur est sans doute un amateur de sardines? fit-elle. Il a vu mon lot et il désirerait me faire une commande?...

— Mais, madame Grenouillet...

— Désolée, reprit-elle, en me faisant une révérence qui datait de 1820, mais je suis engagée avec le baron Brisse, qui m'a retenu tous mes produits.

— Mais de grâce, madame Grenouillet...

— A-t-il bientôt fini, celui-là, de m'apostropher par mon nom? madame Grenouillet par-ci, madame Grenouillet par-là... vertudieu ! je sais bien que je m'appelle Mme Grenouillet. Ce n'est pas d'hier. Je sais mon nom, comme je sais celui de mon neveu Boniface Simplet, le fils de ma propre sœur, qui m'a donné rendez-vous au quartier des machines et qui devrait y être depuis une demi-heure. Sur ce, bonjour, bonsoir. J'ai l'honneur d'être...

— Mais, ma chère dame Grenouillet.

— Voyez-vous cet olibrius ! Il se familiarise. Voulez-vous lâcher mon châle, un vrai bourre de soie, ou j'appelle un sergent de ville ! Boniface m'a bien recommandé de ne pas causer avec des inconnus.

— Ah çà, madame Grenouillet, est-ce que vous me prenez pour un pick-pocket?

— Ma foi, celui qui m'a subtilisé ma bourse à mon arrivée à Paris avait tout aussi bon air que vous.

— Merci, vous ne reconnaissez donc pas votre ami Nathaniel ?

— Que dites-vous là? monsieur Nathaniel ! Attendez que je vous dévisage. Ma foi, c'est bien lui ! C'est bien vous ! Pardon, excuse, monsieur Nathaniel. Mais que voulez-vous. Rien ne ressemble plus au nez d'un coquin que celui d'un honnête homme.

— Bien obligé, madame Grenouillet. Mais dites donc à notre ami Curtius qu'il nous oublie.

— Il ne vous oublie pas, et nous sommes tous les soirs en grandes conférences à votre sujet.

— Tant mieux. Et quelles sont vos impressions?

— Moi, je trouve qu'on loge l'industrie comme on logeait autrefois le bon Dieu : les comptoirs sont des autels.

— Et vous regrettez l'ancien régime?

— Vertubleu ! si je le regrette ! Je me vois encore entrant pour la première fois dans un magasin, il y a une quarantaine d'années, avec mon tartan écossais que je portais dans les grands jours, mon chapeau qui me couvrait les oreilles et me garantissait contre les taches

de rousseur. Point de glaces, point de dorures, point de marbres; des cartons, mais des cartons où il y avait des marchandises, ce qui n'arrive pas toujours dans vos splendides magasins du jour, où depuis qu'on ne met plus d'enseignes à la porte, tout n'est plus qu'enseigne au dedans. Puis, au lieu de vos mirliflores qui ont l'air de descendre de cheval pour mesurer la soie et le calicot, des filles de magasin bien honnêtes, bien polies, bien modestes, dont aucune ne se formalisait quand je lui disais : « La fille, donnez-moi une aune de ruban, » ou : « Montrez-moi des manches à gigot. » Elles ne ressemblent guère à vos demoiselles de magasin attifées en robe de soie comme des duchesses, et qui traînent derrière elles des queues d'une aune, ni plus ni moins que la comète ou des femmes de sénateur.

Je savais que Mme Grenouillet n'aimait pas à être interrompue; je lui laissai donc finir sa période. Quand elle eut terminé, je lui fis observer, avec tout le respect auquel l'exposante de Landernau a droit, que chaque temps a ses habitudes, ses mœurs et, par-dessus le marché, ses ridicules. Je lui demandai si elle se souvenait des modes de sa jeunesse, des coiffures à la girafe et des chapeaux à la Bolivar, dont s'affublait la plus laide moitié du genre humain, en l'an de grâce 1824.

— Les chapeaux à la Bolivar! mon pauvre monsieur Nathaniel, s'écria Mme Grenouillet, avec un élan de sensibilité dont je ne l'aurais pas crue capable. Vous ne savez pas quelle plaie vous rouvrez dans mon cœur?

— En effet, madame Grenouillet, je n'imaginais pas



que ce nom pût ébranler à ce point vos nerfs. Vous êtes vraiment comme une sensitive. Auriez-vous connu le général de ce nom?

— Fi donc! un révolutionnaire, un jacobin, un *descamizados*, comme on disait de mon temps.

— Qu'est-ce donc qui vous touche dans ce nom?

— Figurez-vous, mon pauvre monsieur Nathaniel, que la première fois que je rencontrai défunt mon mari, M. Grenouillet, qui était alors étudiant en droit de dixième année, il portait un chapeau à la Bolivar! C'était, je m'en souviens, près d'une usine, et il tenait d'un air si vainqueur son cigare, que toutes les filles de l'établissement se le montraient au doigt. Je ne crois pas que, depuis le Juif-Errant, on eût vu un homme si chevelu et si barbu. Quel homme! mon Dieu! quel homme! Et dire que, vingt ans après, il portait perruque!

J'avais imprudemment rouvert chez la vénérable Mme Grenouillet la source des souvenirs de jeunesse. Ses paroles coulaient impétueuses comme un fleuve, et je craignais d'avoir à subir le panégyrique en trois points de feu M. Grenouillet, cet homme si barbu. Heureusement elle aperçut son neveu Simplet, qui la cherchait.

— Boniface! s'écria-t-elle d'une voix éclatante. Par ici, Boniface!

Puis, d'un geste majestueux, elle me fit ses adieux et s'éloigna comme une déesse.

— Rappelez-nous au souvenir de Curtius, lui dis-je en la quittant.

— Soyez tranquille, mon cher monsieur Nathaniel, me cria-t-elle en s'éloignant à grands pas. Vous aurez bientôt de nos nouvelles. Je ne veux pas vous dire le nom de mon hôtel, mais je suis presque tous les jours, à trois heures, dans la galerie des sardines.

NATHANIEL

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Exposition universelle. — Intérieur du parc. — Le château d'eau.

L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470, 486 et 504.)

On trouve au Champ-de-Mars les points de vue les plus divers comme les plus inattendus. Je n'en veux comme témoin que ce dessin représentant une *ruine*. Quelle est cette tour ancienne démantelée et paraissant usée par le poids des siècles? Je n'en sais rien. J'entends dire que l'on a copié la tour de Monthléry, ce donjon célèbre où les féodaux, que réprimaient de leur mieux les premiers Capétiens, entassaient les richesses qu'ils rapportaient d'expéditions qui ressemblaient à des exploits de grandes routes. Je le veux bien. Mais, comme cela importe assez peu, je renonce à discuter cette opinion pour ne parler que de la destination de la tour.

L'ingénieur a dû prendre toutes les précautions nécessaires pour alimenter d'eau le palais et les diverses constructions du parc. Ceci demandait une quantité d'eau fort considérable.

D'abord il fallait préserver des ravages de l'incendie tant de richesses accumulées dans le palais. Pour cela

aussi bien que pour alimenter les jets d'eau et les cascades, le sol est sillonné de toutes parts de tuyaux ayant un diamètre variant de 0m,35 à 0m,10. On voit que si l'agrément, c'est-à-dire les bouches d'arrosage, les jets d'eau et les cascades n'ont point été mis en oubli, le constructeur a prévu aussi l'utile, le nécessaire,—les bouches d'incendie. A chaque intersection des allées circulaires avec les voies rayonnantes, vous rencontrez une de ces fontaines de sauvegarde. En second lieu, le constructeur avait à alimenter les nombreux bâtiments du parc, et dans le nombre on compte des chaudières dont la consommation est considérable.

Pour fournir l'eau à toutes ces conduites placées dans des canalisations souterraines, il était nécessaire de construire des réservoirs. Or la ruine que vous avez sous les yeux n'est autre chose qu'un réservoir déguisé, un réservoir pittoresque. En effet, à l'intérieur de la tour, vous verrez un vase en tôle de 4 mètres de diamètre sur 5 de hauteur; et si vous désirez savoir quels sont les instruments qui refoulent l'eau dans la ruine, vous pourrez voir les pompes dans les deux hangars placés de chaque côté du pont métallique sous lequel on passe pour visiter l'exposition nautique située le long du fleuve. L'eau puisée dans la Seine est refoulée par les pompes dont je viens de parler, en partie dans le lac au milieu duquel s'élève le phare en tôle, tandis que l'autre partie arrive au réservoir de la *ruine*. Et qu'on ne suppose pas que les prises d'eau se bornent à ce que je viens de dire. Un réservoir spécial, construit sur le haut du Trocadéro, à 35 mètres de hauteur, réservoir alimenté par des pompes foulantes situées en aval du pont d'Iéna, fournit l'eau dans toute la partie du parc. Pour cela on a aménagé des conduites sous les trottoirs du pont et les canalisations du parc, alimentées par les divers réservoirs, se reliant entre elles dans le grand chemin circulaire appelé Allée des Deux Mondes. La prévoyance des ingénieurs a été plus loin : ils ont pensé qu'un accident pourrait arriver et que l'alimentation de l'eau serait ou nulle ou insuffisante, et, pour prévenir cette fâcheuse hypothèse, ils ont, dans deux endroits, ménagé des communications avec les conduites d'eau de la ville : — la première, avenue de la Bourdonnaye ; l'autre, avenue de la Motte-Piquet. — Il était impossible, on en conviendra, de joindre plus de prudence à plus de savoir-faire. Voilà, en peu de mots, quel est le service des eaux à l'Exposition.

J'ai l'intention de commencer ma visite par la galerie III, qui renferme tous les objets se rattachant au mobilier. Je saute à pieds joints des deux premières galeries réservées aux *œuvres d'art* et à l'*histoire du travail*, parce qu'une plume plus autorisée et plus compétente doit en rendre compte. Mais, avant d'entrer en matière, un mot du livret. Jamais, depuis que les expositions existent, il n'y en eut de plus mal rédigé, de plus volumineux et à la fois de plus insuffisant. Tandis que les grandes solennités industrielles suivent une marche ascendante et se conforment à la grande loi du progrès, le livret marche en sens contraire. Celui de cette année ne se contente pas souvent d'être inexact, il est nul. C'est un guide qui ne guide pas, un *index* qui n'indique rien. Ainsi vous voyez une machine nouvelle dont, à première vue, vous n'apercevez pas nettement la destination, ou bien vous cherchez quelle est l'amélioration obtenue. Très-bien ! Ouvrez le livret, — vous trouvez le nom et l'adresse du fabricant, et plus bas : — *machine nouvelle*. Vous voilà bien avancé et vous devez mille actions de grâces à l'auteur ou aux auteurs pour la façon intelligente dont ils ont rédigé leurs œuvres ! Vous n'êtes pas au bout. Si le monopole du livret a donné le droit de vendre 6 francs deux gros volumes in-12, qui pourraient rendre de plus grands services si les feuillets en étaient blancs, car ils serviraient à prendre des notes, vous vous direz sans doute : « Il n'y a rien dans le livret, mais le représentant de l'exposant ou l'industriel lui-même va me mettre au courant de ce qu'il a fait. » Vous vous arrêtez devant une vitrine, point d'exposant ni de représentant. Ce n'est encore que le commencement de vos ennuis. Vous poursuivez votre visite, et une vitrine vous frappe. Cette fois il y a un représentant de l'industrie exposée. Je vous vois d'ici préparant, par quelques mots flatteurs, le digne homme à vous donner tous les renseignements que vous désirez. Il vous écoute, le sourire aux lèvres, — et il vous répond :

— *Pàalé voo le anglais?*

— Hélas ! non.

Alors l'honorable industriel, par une pantomime des plus éloquentes, vous fait comprendre qu'il ne vous comprend pas. Quand je dis anglais, je dirais aussi bien allemand, russe, suédois, italien, turc, hollandais, chinois, patagon, enfin toutes les langues de la terre, car l'Exposition est une Babel où l'on parle tous les idiomes, même quelquefois le français, mais c'est l'exception. Voilà, n'est-il pas vrai, un visiteur bien heureux, bien renseigné et tout prêt à chanter les louanges des organisateurs de l'Exposition. Il n'y a guère que Pic de la Mirandole ou le célèbre cardinal polyglotte qui pût se tirer avec avantage de cette épreuve. Je ne vous parlerai pas des interprètes, attendu qu'il y en a très-peu, et qu'il ne s'en trouve pas un qui soit capable de vous donner les renseignements précis que vous pouvez désirer. Ce sont des domestiques sans place qui ont probablement servi chez quelque lord spleenique voyageant pour chasser ses idées noires. Dans leurs excursions, ils ont appris quelques phrases de plusieurs langues, mais leur répertoire est trop borné, et ils n'en savent pas une seule entièrement. On cite un nègre parlant sept langues; celle qu'il connaît le mieux après la sienne est la nôtre, et un ami m'assure qu'il n'a pu comprendre que très-imparfaitement ce Français de couleur. Pourtant l'ami dont je parle est Parisien pur sang.

En traçant le plan des comptes rendus de l'Exposi-

tion internationale de Paris, avant l'ouverture, nous nous étions arrêtés au mot *mobilier*, cherchant quelle serait la manière la plus utile de parler de tous les objets qui constituent l'ameublement. Or voici quelle était notre idée : puisque la fête du Champ-de-Mars est un tournoi industriel, chacun doit chercher à connaître le pays dans lequel il a le plus d'avantage à acheter. Pour cela, nous ferons le rapprochement des mobiliers des nations exposantes et, après une description rapide des produits de chacune, nous comparerons le degré de perfection de fabrication et les prix de vente. — Notre programme est impossible à réaliser aujourd'hui.

Voici pourquoi. Au lieu d'envoyer les mobiliers complets, les pays étrangers n'ont envoyé que leurs produits nationaux les plus beaux, sans s'inquiéter de l'utilité pratique et de la juste curiosité des visiteurs sur ce point. Nous sommes donc obligé, malgré notre premier désir, de parler en commençant uniquement des meubles de luxe, que la plupart des États ont envoyés, à l'exclusion de tous ceux qu'on peut appeler de première utilité ou de vente courante.

L'Angleterre expose des œuvres de patience, je vais vous en donner une preuve. Le premier meuble que nous ayons examiné est une espèce de buffet en ébène incrusté d'ivoire gravé. Le fabricant, M. Jakson, de Londres, n'a pas eu le temps de terminer cette œuvre d'art, si bien que l'un des panneaux n'est que la photographie, parfaitement faite il est vrai, mais rien que la photographie du côté droit, qui, lui, est entièrement achevé. On a quelque peine à reconnaître le côté gravé du côté photographié ; en examinant soigneusement l'œuvre, il est impossible de ne pas admirer le fini du travail et le talent de l'artiste. Le dessus de ce meuble est un marbre transparent. Toutes ces beautés ont fait coter ce buffet 50,000 francs. C'est une fantaisie de prince ou de boursier.

La même nation envoie divers meubles en bois de citronnier. La forme n'est pas gracieuse, et s'ils n'étaient décorés de quelques médaillons en wedge-woode (espèce de porcelaine peinte assez jolie), on ne comprendrait pas qu'une armoire soit évaluée à 25,000 fr., mobilier à l'usage d'un nabab.

Plus loin on rencontre des meubles en frêne de Hongrie. Je citerai une armoire à trois corps; celui du milieu porte une glace biseautée, tandis que les deux ailes sont incrustées de porcelaines. Ce n'est pas encore un meuble à la portée de toutes les bourses, puisqu'il est coté 18,000 fr. Une toilette du même genre, composée de deux petits meubles réunis par une psyché, est offerte au prix de 7,500 fr. Ensuite nous avons sous les yeux une ottomane se composant de deux canapés et deux fauteuils. Ces quatre pièces étant rassemblées forment un milieu de salon pouvant au besoin se décomposer pour devenir tout un meuble. Figurez-vous une guinée qui contient sa monnaie en couronnes.

Ce que le même exposant, M. Filmer, a envoyé de plus intéressant est une table à rallonges de forme ronde. Le mécanisme de cette table est simple et commode.

Par le mouvement d'une manivelle agissant sur une vis et sur un cran, la charpente supportant la table, tout en se divisant en quatre secteurs, se déploie de toutes parts et permet d'adapter des rallonges formant chacune un quart de zone sur toute la circonférence. Les avantages de cette table sont manifestes : la facilité d'extension ou de réduction, la forme constamment circulaire, l'absence des joints à la surface, sont autant de supériorités acquises sur les tables à rallonges que nous connaissons. Construite en acajou, son prix varie de 500 à 1,500 francs. — Le prix est plus accessible, mais c'est encore cher.

En continuant notre exploration, nous remarquons des ornements en carton-pierre et en papier mâché, supports de consoles, décorations de panneaux, frises et une grande cheminée complète. C'est le premier produit à bon marché que nous ayons rencontré dans le mobilier anglais. Les meubles de luxe reviennent aussitôt et nous nous trouvons en face d'un mobilier complet de chambre à coucher en bois de citronnier. Le lit est d'une dimension colossale; il a la forme Louis XIV, c'est-à-dire que la tête est adossée au mur et qu'il est orné d'un baldaquin en brocart de soie bleu doublé de moire blanche brodée d'or. Le même fabricant expose des fauteuils-crapaud d'une dimension plus que confortable.

Le Parisien, railleur de sa nature, peint l'Anglais de traits plus qu'originaux. Nous sommes tenté de croire que Gavroche a quelquefois raison. Un ébéniste de Londres expose une série de meubles soi-disant fort bon marché et imitant le bois des îles. Les meubles, entièrement en sapin naturel, sortis de la fabrique de MM. Dyer et Watts, sont peints au moyen d'un procédé particulier qui leur donne tout l'aspect des bois les plus précieux.

Enfin, pour l'œil, l'illusion est complète. Ce superbe industriel, peu soucieux du confortable français, ne nous montre ses produits que pour nous les faire désirer. Ainsi, au palais du Champ-de-Mars, il n'a ni représentant ni prix courants, et son voisin répond lorsqu'on lui demande des renseignements : Il a assez de clients en Angleterre et ne se soucie pas de faire du commerce avec les Français. C'est fier, mais c'est médiocrement poli. Ce procédé, tout contraire à nos habitudes, ne vous rappelle-t-il pas la *nique*, ce geste familier de Gavroche? Une coutume d'outre-Manche, que les chaleurs des premiers jours de mai devraient faire propager en France, est l'usage des tentes-parasol, sortant des magasins de M. Scow, que l'on suspend dans tous les endroits où l'on veut s'arrêter et se mettre à l'abri du soleil. Je connais, pour ma part, bon nombre de jardins, même au milieu de Paris, où cette marquise mobile, à défaut des arbres qui manquent, ne serait pas un vain ornement.

Les lavabos britanniques sont de véritables piscines ;

les dimensions en sont assez confortables pour qu'un enfant de huit ans puisse s'y noyer. C'est la seule remarque que nous ayons à faire sur ces objets de toilette.

Enfin nous trouvons encore des armoires, des meubles de salle à manger en bois sculpté, des sortes de guérites moitié cylindriques, destinées à contenir, sans les froisser, toute espèce de petti-coats, le tout à des prix qui ne permettent qu'aux grandes bourses de s'offrir ces fantaisies.

L'on a cherché depuis longtemps à obtenir, pour l'été, un éclairage qui ne développe pas de chaleur. Le problème était difficile à résoudre, car la chaleur semblait la conséquence naturelle de la lumière. Voici ce que nos voisins ont imaginé pour les appareils à gaz : ils enveloppent le tuyau conducteur du gaz d'un manchon de diamètre sextuple aboutissant soit au toit, soit à l'extérieur de la maison. Aussitôt le brûleur allumé, un courant de bas en haut se crée dans le tube intérieur. Celui-ci s'échauffe et raréfie l'air dans le manchon. Cet air va se perdre au dehors, produisant ainsi deux actions diverses : la disparition entière du gaz acide carbonique et des autres produits de la combustion et, de plus, un mouvement précipitant l'air vicié de la cheminée et le forçant à s'échapper extérieurement. Une prise d'air pur a été ménagée pour venir remplacer l'air chaud. Ainsi la combustion de la flamme est complète. Un des avantages de ce procédé, inventé par Benham, de Londres, est de produire une lumière plus grande, tout en économisant le gaz, par cela même que ce dernier est échauffé avant d'arriver dans le brûleur. Pour fixer les idées par une comparaison : un bec donnant une lumière égale à 10 bougies, quand le gaz est froid, produit un éclairage équivalant à 16, dès que le gaz de l'éclairage est échauffé.

ALFRED NETTEMENT FILS.



FRÈRE PAUL

Voir pages 403, 421, 436, 457, 477, 484, 507 et 515.)

VI

Les dix à douze vauriens qui formaient l'escorte de l'orateur se précipitèrent alors dans la cour, et Englebert les examina d'un regard dédaigneux, mais tranquille. Ce groupe désordonné, tumultueux, souillé, flétri, aurait eu vraiment quelque chose de terrible s'il n'avait eu par-dessus tout quelque chose de grotesque. Des habits noirs à la Franklin s'emmanchaient au-dessus de culottes déguenillées ; des carmagnoles rouges flottaient, trop larges et trop étoffées, sur des torses grêles et maigres, terminés par de longues jambes qui paraissaient décharnées sous leur enveloppe de velours de coton brun ; quelques bonnets rouges coiffaient gauchement, à peu près comme des bonnets de meunier, de grosses tignasses emmêlées, et quelques queues ficelées dans un sac de taffetas graisseux, souvenir de Vouck et de l'ancien régime, s'alliaient à des tricornes de feutre usés ou à des chapeaux noirs, pointus du haut, évasés des bords, selon la mode qu'avait importée en Europe l'illustre envoyé américain. Les visages avaient une grande analogie avec les costumes ; ils étaient très-divers, dépareillés pour ainsi dire. Deux ou trois peut-être portaient le sceau d'une exaltation réelle et d'une sincère ardeur ; les autres n'étaient que faces de bandits, masques d'escrocs, muffles d'ivrognes. Ce qui frappa surtout Englebert, c'est qu'il connaissait à peine deux ou trois de ces individus qui prétendaient venir du village voisin et faire une tournée patriotique dans les campagnes, et ces deux ou trois étaient notés comme des vauriens de la pire espèce. Tous les autres qui n'avaient point la physionomie ni la tournure particulière aux villageois, n'étaient évidemment que des piliers d'estaminets et de tavernes, des rebuts de grandes villes, qui venaient aux champs faire parade de leur effronterie, apprise au coin des rues, et de leur beau langage acquis au cabaret.

— Il était à peu près inutile que vos compagnons prissent la peine de se déranger, répondit Englebert d'un ton railleur, car j'ai beau les voir de plus près, je ne puis pas avouer qu'à l'exception d'un ou deux, j'aie l'honneur de les connaître. Mais ceci, monsieur, ne vous empêche point de m'exposer votre message. Tandis que vous me le communiquerez, mes serviteurs iront chercher quelques rafraîchissements.

— Eh bien, voici, reprit l'orateur appuyant son poing gauche sur sa hanche et étendant son bras droit pour prendre une pose à effet, tu n'es pas sans savoir, citoyen, que le peuple vaillant des Flandres se lève pour hâter la chute des oppresseurs et la délivrance de la patrie. Déjà Bruxelles est en nos mains, les soldats blancs, culbutés par nos braves, s'enfuient comme un troupeau de moutons effarés, et de l'ouest nous arrivent des libérateurs, de braves patriotes français, qui nous apprendront comment on met les tyrans en fuite et les châteaux des aristocrates en ruine... Tout marcherait donc au gré des frères et amis ; notre patrie verrait, grâce à nous, se lever des jours de soie et d'or, n'était un seul obstacle, une véritable bagatelle. Le peuple a faim, citoyen ; voilà trois ans que le pain lui manque, et il sait où il faut en chercher. Déjà les bourreaux complices des aristocrates, les affameurs, les trafiquants de blé, ont été justement punis ; on leur a fait sauter le pas et rendre gorge. Quant aux citoyens opulents ou aisés, tels que toi, qui sont en même temps de bons citoyens, j'espère, ils n'ont pas à redouter, des mandataires de la nation, des mesures de rigueur, s'ils veulent bien déposer sur l'autel de la patrie leurs dons volontaires, et ouvrir leurs écuries, leurs celliers, leurs

granges, pour monter, pour abreuver et nourrir leurs frères les combattants... Voici donc, citoyen, la liste des dons volontaires que nous avons déjà rassemblés, plus le détail de la contribution que l'on t'impose... Lorsque tu l'auras honnêtement acquittée, tu arboreras avec nous la cocarde rouge, nous trinquerons tous ensemble, et nous nous quitterons bons amis. Sinon...

Ici l'orateur levait la main pour faire un sinistre geste, mais Englebert l'interrompit en lui jetant un regard froid et clair, et, lui prenant la feuille de papier des mains, l'examina un moment en silence.

— Le fermier de Zondevroede vous a-t-il réellement payé la contribution qui est ici indiquée? demanda-t-il au sans-culotte d'un ton paisible, mais où ne perçait pas la moindre trace d'hésitation.

— Certainement, sans marchander.

— C'était cependant sa ruine.

— Et son salut en même temps, citoyen. Le brave homme n'a pas songé à résister quand nous lui avons montré la corde.

— Et les baillis de Tercoeren et de Zandael, sur les terres desquels vous avez dû passer, ne vous ont-ils point ordonné de vous séparer et repris les provisions et les sommes d'argent que vous aviez ainsi extorquées?

— Les baillis sont en fuite depuis hier : personne ne résiste au peuple souverain.

— Et les gendarmes des villages que vous avez traversés ne vous ont pas enjoint de rétrograder?

— Quatre gendarmes que nous avons rencontrés en patrouille ont fraternisé avec nous, et font partie de la cohorte; deux autres ont résisté et sont morts.

— Ainsi tout fuit, tout cède, tout se soumet, reprit Englebert au bout d'un instant de silence, avec la fermeté comprimée de ces natures nerveuses qui succombent sous la douleur, mais se redressent devant le péril. Eh bien, moi, je vous ai attendu de pied ferme, je ne tremble point, je ne me soumettrai pas. Je n'ai pas semé mon blé pour des fainéants, récolté mes gerbes pour des vagabonds; allez chercher des dupes ou des poltrons ailleurs; moi, je refuse.

— Citoyen, ce n'est là que ton premier mot, j'espère, reprit l'orateur le regardant en face avec un sourire narquois. Le dernier n'est pas encore dit, et je pense que tu vas le chanter sur une autre gamme, d'abord parce que tu auras quelques égards pour ton propre cou, ensuite parce que tu ne voudras pas voir de braves défenseurs de la patrie, de bons et dignes citoyens, mourir de faim à ta porte.

— C'est ce qui n'est jamais encore arrivé; dites-le, vous tous qui, depuis vingt ans, vivez et travaillez ici, répliqua le jeune homme se tournant vers les serviteurs de la ferme. Ma pieuse mère n'a jamais refusé le pain de sa table, la fleur de ses gerbes aux indigents; mon frère Paul l'égale, s'il ne la dépasse pas, en inépuisables charités. Plusieurs de ceux que je vois parmi vous le savent par expérience. Mais nos mains sont libres et nos greniers sont clos; nous donnons par amour et bonne volonté, nous résistons à la force. Vous avez les tonnes de grains et les sacs d'argent du fermier de Zondevroede, d'un imbécile et d'un lâche; contentez-vous-en et laissez en paix ceux qui n'ont pas peur de vous... Voici la réponse que je vous fais à tous, en corps, à vous qui parcourez en bandes désordonnées ces villages tranquilles et qui me parlez au nom d'un principe nouveau que je ne connais pas... Mais si quelques-uns d'entre vous sont réellement affamés, réellement misérables, qu'ils viennent exposer leurs besoins. Il y aura alors pour eux de la farine dans mon grenier, du blé dans mes granges, et même une bonne place à ma table et à mon foyer.

— Ce n'est pas là précisément ce que nous demandons, citoyen, dit l'autre avec un ricanement sonore. Nous ne te ferons point l'honneur de nous asseoir à ta table, parce que tu n'es qu'un Autrichien et un aristocrate indigne de prendre part aux banquets de la liberté... Mais au nom de la liberté, nous t'avons demandé ton dû, tu nous l'as refusé, et, en ton nom encore, nous irons le prendre... Ce ne sont pas les raisons et les menaces d'un freluquet tel que toi qui pourront nous arrêter. Que diraient de nous les braves Français que nous attendons sous peu, et pour l'arrivée desquels nous préparons une belle réception patriotique, si nous avions encore assez de préjugés pour reculer devant l'emploi d'un bout de corde, lorsqu'il s'agit d'obtenir des provisions nécessaires pour tous les frères et amis?

A cette dernière phrase de l'orateur, Englebert fronça les sourcils, crispa sa main nerveuse; ses lèvres devinrent pâles, ses joues se couvrirent d'une rougeur de fièvre, et il s'écria avec un accent bref, haletant, irrité :

— Les Français, les étrangers, les ennemis!... Ah! je m'en doutais vraiment!.. Et c'est pour les leur livrer sans doute que vous voulez nous arracher les épargnes de nos granges, le fruit de nos labeurs, la sueur et le sang de notre front!.. Et vous vous dites bons citoyens, vous invoquez de grands noms, des mots sacrés : la fraternité, la patrie!... Ah! ne les outragez pas en les prononçant; ils sont souillés en résonnant sur les lèvres des traîtres... Vous et ceux que vous attendez, vous n'aurez rien de nous, si ce n'est notre sang, que nous vous donnerons à boire; vous et ceux que vous attendez, serez rejetés et flétris par les vrais fils de la terre flamande, car vous n'êtes que des brigands.

Dans les yeux du sans-culotte passa un sombre éclair; cependant, conservant son sang-froid pour un instant encore, il se détourna un peu et, faisant des signes avec ses bras au reste de sa troupe, il s'écria d'un ton amer :

— Eh! citoyen Mutius, viens donc entendre un peu

ici comment on traite les bons citoyens de ta nation et ceux de notre patrie. Par le brasier de ton patron, si j'étais seul à régler les comptes de ce drôle, j'aurais déjà ordonné qu'on lui fît son affaire ; mais puisque tu es là, j'aime mieux te laisser la chose en main propre... Tu viens de la capitale, et je crois qu'on apprend là une plus jolie façon de faire le nœud.

Le citoyen Mutius, ainsi appelé, se détacha de la cohorte et, ayant franchi en sifflotant négligemment, les mains passées dans sa ceinture tricolore, les dernières pentes de gazon verdissant, il entra dans la cour et vint se placer à côté du frère et ami, en face d'Englebert frémissant encore.

A la vue du nouvel arrivant, le jeune homme cessa de frémir, de rougir ; ses membres et ses traits, bouleversés par une violente commotion intérieure, eurent pour quelques secondes la rigidité intense de ceux d'un cadavre ; ses lèvres, ses joues, son front, ses mains tendues en avant comme pour écarter un spectre, se teignirent en un instant d'une blancheur mate et livide ; il n'y avait plus en lui que son regard qui vécût, qui flamboyât, en révélant, sous cette enveloppe frêle et défaillante, une de ces colères redoutables qui tuent.

Celui qu'Englebert voyait en ce moment devant lui, c'était celui qu'il avait maudit, qu'il haïssait toujours. Celui qui lui avait enlevé son bonheur s'était uni à ceux qui venaient piller sa maison. Le citoyen Mutius, six ans auparavant, avait épousé Tina et s'appelait Jacques Lefèvre.

— Gros-Jean, murmura alors le jeune homme, en se penchant à l'oreille de son valet. *Celui-ci* ne doit pas mettre le pied... sur le sol qui m'appartient... Va me chercher mes armes.

Le brave Flamand pâlissant, effaré, la tête à moitié perdue, fit quelques pas et franchit le seuil de la maison, comme s'il se disposait à obéir. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il reparaissait, suivi de trois ou quatre valets de ferme, tous armés, les yeux étincelants d'ardeur et de colère, et épaulant leurs fusils, tandis qu'ils criaient : « A mort les Français ! arrière les Jacobins ! nous ne laisserons pas piller le toit qui nous a nourris, ni égorger notre maître. »

Ces cris n'étaient pas achevés que plusieurs détonations retentirent. Quelques balles sifflèrent aux oreilles de l'orateur belge et de Jacques Lefèvre, puis allèrent tomber au hasard dans le tas, où l'on entendit des imprécations et des gémissements.

Alors les sans-culottes prirent leur élan, bondirent comme des loups attaqués, et, avant qu'une seconde détonation eût retenti, Gros-Jean et ses compagnons étaient désarmés, Englebert entouré, saisi et précipité à terre.

Au bout d'un moment on le releva, on le traîna dans un coin de la cour, au-dessous de la fenêtre du grenier surmontée d'une poulie pour descendre les sacs et monter les gerbes.

Ses mains étaient réunies derrière lui par une corde et solidement garrottées ; une autre corde, lâche encore, fut jetée autour de son cou, et bientôt une acclamation féroce retentit dans la cour, lorsqu'un des brigands, qui avait grimpé sur le toit avec la prestesse d'un chat-tigre, eut enroulé autour de la poulie l'autre extrémité de la corde.

Englebert, à ces cris, leva les yeux et suivit les préparatifs de son supplice, d'un regard froid, presque indifférent ; une expression de douleur s'y peignit pourtant lorsque Gros-Jean vint tomber à ses pieds, la tête fracassée par de violents coups de crosse.

— Oh ! si M. Paul était ici !... s'il revenait bientôt !... Il serait peut-être encore temps ! murmura le blessé, jetant un regard plein de sollicitude et de désespoir à son jeune maître.

— Non, oh ! non, tais-toi !... Qu'il ne revienne que plus tard, quand tout sera fini ! Oh ! qu'ils n'attendent pas, ce serait trop horrible.

Mais la poulie ne remuait pas, et la corde était lâche encore, car le citoyen Mutius, réclamant le silence, s'était approché et se disposait à parler au condamné. Les sans-culottes faisaient cercle pour l'entendre ; les blessés eux-mêmes retenaient leurs imprécations, et Englebert, relevant les yeux avec fierté pour soutenir dignement l'approche de son ennemi, vit au-dessus de sa tête, aux lucarnes du premier, les quelques valets flamands qui s'étaient cachés derrière les bottes de foin, et qui, maintenant les mains appuyées aux ouvertures, la tête penchée dehors, écoutaient ce que le Français allait dire.

— Tu dois justement être puni du crime de tes serviteurs, brigand d'aristocrate ! s'écria le mari de Tina en jetant sur Englebert un regard menaçant ; cependant il ne nous sert à rien de tordre le cou à un poulet de ton espèce, et, si tu tiens à ta vie, tu peux la racheter... Paye la contribution que nous t'avons imposée, et trinque avec moi à la santé de la Révolution... Nous aurons du sang autant que nous en voudrons plus tard, mais, pour le moment, il nous faut de la farine. Tiens, de cette main-ci, je ferai signe à Coclès, qui est là-haut : de celle-là, je tiens la liste de réquisition et un flacon d'eau-de-vie pour trinquer ; que veux-tu ?

Un étrange sourire passa sur les lèvres d'Englebert.

— Je ne puis pas accepter ta main, les miennes sont liées, dit-il.

— C'est bon ; Agrippinius, défais-lui la main droite.

La main du jeune homme sortit aussitôt de ses rudes liens, toute livide et meurtrie. Il la regarda un moment, en considérant avec un soupir de regret les doigts fins, les ongles frêles, qui ne pouvaient pas lui servir à un acte de désespoir suprême. Puis, serrant les lèvres avec une expression de résolution énergique, il prit des mains de Jacques Lefèvre les papiers et le flacon, leva les yeux en haut, et fit trois pas en arrière... Au même instant, la bouteille, arme unique du malheureux, lancé

par une main devenue forte, vint frapper au front le citoyen Mutius. Le sang du jacobin se mêla en ruisselant à l'eau-de-vie, et, par-dessus son cri de douleur et de colère, on entendit la voix du condamné qui s'écriait, forte et claire en même temps :

— Et tu as pu croire que, pour racheter ma vie, j'accepterais ta main, misérable! Je ne veux rien de toi, rien que la mort, c'est tout ce que tu peux donner... Citoyen Coclès, fais ton office... et vous autres... les serviteurs de ma mère,... mes compagnons, mes amis... voici ce que je vous dis pour adieu : Mettez le feu aux granges!

A peine Englebert avait-il achevé de parler, que les jacobins se précipitèrent dans la maison et commencèrent le pillage. Pendant quelques minutes on laissa le condamné assister au sac de la maison où il était né; il vit traîner dans la cour le lit où sa mère était morte, le crucifix qui avait reposé sur sa poitrine... En ce moment, Jacques Lefèvre, encore chancelant, fit un signe. La corde remonta, entraînant avec elle ce corps jeune et svelte qui ne tressaillait que faiblement. Le visage livide du jeune homme, ses mains blanches, les ondes de ses cheveux blonds, s'élevèrent en oscillant là même où récemment encore se balançaient les liasses de gerbes, les blondes moissons des champs dont sa mère jadis avait recueilli les grains. Quelques convulsions passèrent sur son visage, puis ses yeux rencontrèrent le crucifix devant lequel sa mère l'avait habitué à prier et s'y attachèrent avec une singulière fixité. Sa physionomie changea tout à coup d'expression; on y vit s'écrire un mot qui vient du Calvaire à toutes les victimes, et que son ange gardien entendit seul : « Pardon ! pardonnez-leur et pardonnez-moi, mon Dieu. » Cependant une odeur âcre et pénétrante se répandait dans la cour, venant du sommet des granges; bientôt une fumée pâle et transparente s'échappa des lucarnes par grosses bouffées floconneuses. Le grain, le foin, brûlaient; les serviteurs avaient exécuté le dernier commandement du maître, ils s'étaient ensuite évadés par les toits, et les sans-culottes voyaient leurs espérances déçues. Ils avaient versé un peu de sang, mais ils n'avaient pas trouvé de pain.

Aussi firent-ils des efforts inouïs pour préserver les greniers de la ferme d'une ruine complète. Grâce à leurs efforts, une partie des bâtiments fut préservée; les caves furent mises au pillage, les tonneaux défoncés et traînés dans la cour pour faciliter l'orgie; les volailles étranglées et rôties aux flammes qui éclataient encore çà et là, ou cachées sous les amples plis des carmagnoles; les meubles brisés, les vêtements épars, l'argenterie pillée ou fondue dans les flammes. Mais, après que vers le soir la bande féroce se fut éloignée, les murs épais des bâtiments de la ferme se tenaient encore debout, noirs et sinistres, aux quatre côtés de la cour; quelques croisées béantes, démantelées, restèrent comme des yeux caves tout grands ouverts, regardant çà et là deux ou trois corps inanimés épars sur l'herbe de la pelouse; et au-dessous de la poulie, à la place des lourds fardeaux de froment ou des grosses gerbes dorées, il y avait une forme humaine, droite et morte, qui se balançait encore.

Étienne Marcel.

— La suite prochainement. —



UN DESSIN DE M. PAUL FLANDRIN

Monsieur le directeur,

Le merveilleux monument que M. l'abbé Sire élève à la gloire de la très-sainte Vierge et où tous les peuples de la terre, réalisant la parole prophétique de la mère de Dieu : « *Beatam me dicent omnes generationes,* » ont inscrit leur profession de foi au dogme de l'immaculée Conception, vient de s'enrichir d'une perle bien digne d'y être enchâssée : c'est un dessin exécuté par M. Paul Flandrin, d'après une fresque de son illustre frère, représentant *l'Annonciation.*

Ce dessin, où la vigueur le dispute à la grâce, et qui est comme embaumé du parfum des deux vertus favorites de l'auguste Marie et de son chaste peintre, est destiné au premier volume du recueil préparé par les soins du savant sulpicien; volume d'honneur où brilleront les œuvres d'art les plus saillantes, signées des noms aimés d'Émile Lafon, Claudius Lavergne, Catenacci et Poncet.

Le dessin du plus jeune de ces quatre artistes, élève distingué d'Hippolyte Flandrin, à qui la ville de Paris a confié la tâche de reproduire par la gravure les fresques de Saint-Germain-des-Prés, est un hommage à son vénéré maître ; il représente le couronnement de la sainte Vierge, d'après le tableau qui décore la cathédrale de Nîmes et que Mgr Plantier a si éloquemment loué. Je ne doute pas, monsieur le directeur, que la *Semaine des Familles* ne consacre quelques lignes à ces œuvres remarquables, dans un travail d'ensemble sur un monument qui a si particulièrement touché la grande âme de Pie IX, et dont M. Sire doit faire les honneurs aux évêques de toutes les parties du globe réunis à Rome pour les solennités de juin. Mais si, en attendant que vous ayez le loisir de les écrire, vous vouliez bien accorder l'hospitalité de vos colonnes à cette lettre et à un sonnet inspiré par la composition de M. Paul Flandrin à un de ses amis, cet ami, monsieur le directeur, en serait aussi heureux que reconnaissant.

Veuillez agréer, etc.

Bernard Lozès.

Paris, le 20 mai 1867.



A LA MÉMOIRE D'HIPPOLYTE FLANDRIN

Ton talent noble et pur, guidé par un flambeau
Qui n'a point éclairé les chefs-d'œuvre d'Apelles,
Sut rendre à l'Art chrétien les pages immortelles
Qu'il pleurait en mettant Lesueur au tombeau.

Du ciel où ton œil voit les sublimes modèles
Que ta foi si sereine et ton amour du beau
Devinaient en priant le Dieu d'Angelico,
Aux pieds des chérubins d'or voilés de leurs ailes,

Ame pieuse et tendre, Hippolyte Flandrin,
Regarde ce joyau, tiré du riche écrin
Qui de Germain-des-Prés orne le sanctuaire,

Et tressaille et souris : le suave crayon
De ton bien-aimé Paul, inspiré par ton nom,
S'est montré le rival du pinceau de son frère !



LE SÉNÉCHAL

On nommait *sénéchal de France* ou *grand sénéchal* un grand officier de la couronne, qui réunissait des attributions très-diverses : il dirigeait la maison du oi et les finances, il conduisait les troupes, et en temps de guerre il portait la bannière royale; en temps de paix, il rendait la justice au nom du roi. Le grand sénéchal semble avoir été dans notre histoire l'héritier du maire du palais et le prédécesseur du connétable. Philippe Auguste supprima, en 1191, cette charge, dont le dernier titulaire fut Thibaut le Bon, comte de Blois. Les fonctions du sénéchal furent partagées entre le connétable et le grand maître de la maison du roi.

De même que le connétable venait, dans l'origine, des écuries royales, le sénéchal sortait de l'office du prince. C'était primitivement le domestique chargé de placer les plats sur la table royale, une sorte de maître d'hôtel. De cette fonction dérivait son nom : dans l'idiome des vieux Francs *scalco* ou *siniscalco* pouvait se traduire par *præpositus mensæ* ou *dapifer*. Les grands feudataires, à l'exemple du roi, avaient leur sénéchal.

C'est ainsi que le sire de Joinville, dont le nom me revient ici naturellement à la mémoire, parce qu'on l'appelait « le bon sénéchal, » était sénéchal de Champagne. Dans la préface que M. Natalis de Wailly a placée en tête de l'*Histoire de saint Louis* écrite par ce noble compagnon de sa croisade, et que le savant membre de l'Institut a mise à la portée de tous en en rapprochant le texte original du français moderne, je trouve les lignes suivantes : « Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne, naquit vers 1224, deux ans avant l'avénement de saint Louis. En 1241, il assistait à la cour plénière tenue à Saumur par le roi de France, dont le frère Alphonse de Poitiers venait d'être armé chevalier. Joinville, à peine âgé de dix-sept ans, remplissait alors l'office d'écuyer tranchant auprès de son seigneur Thibaud de Champagne, roi de Navarre. »

On voit, par la dédicace même du livre, que Joinville conserva jusqu'à la fin de sa vie ses fonctions, car cette dédicace commence ainsi :

« A son bon seigneur, Louis, fils du roi de France, par la grâce de Dieu, roi de Navarre, comte palatin de Champagne et de Brie, Jean, sire de Joinville, son sénéchal de Champagne, salut, amour et service tout disposé. »

Je ne résiste pas à la tentation de citer le court chapitre dans lequel le sire de Joinville raconte comment il fut engagé par le roi pour demeurer en terre sainte, au moment où les deux frères du roi et la plupart des seigneurs croisés repartaient pour la France..

« Il advint que, le jour de la saint Jacques, dont j'étais pèlerin et qui m'avait fait beaucoup de bien (le 22 juillet 1250), le roi revint dans sa chambre de la messe et appela ceux de son conseil qui étaient demeurés avec lui, c'est à savoir Mgr Pierre le Chambellan, qui fut l'homme le plus loyal et le plus droit que j'eusse jamais vu en hôtel de roi; Mgr Geoffroi de Sargines, le bon chevalier et le prud'homme; Mgr Gilles le Brun, bon chevalier et prud'homme, à qui le roi avait donné la connétablie de France, après la mort de Mgr Imbert de Beaujeu le prud'homme. A ceux-là, le roi parla en telle manière, tout haut et comme fâché :

« — Seigneurs, il y a déjà un mois que l'on sait que je demeure, et je n'ai pas encore ouï dire que vous m'ayez retenu aucuns chevaliers.

« — Sire, firent-ils, mais nous n'en pouvons mais; car chacun se fait si cher, parce qu'ils s'en veulent aller en leur pays, que nous ne leur en oserions donner ce qu'ils demandent.

« — Et qui, fit le roi, trouveriez-vous à meilleur marché?

« — Certes, sire, firent-ils, c'est le sénéchal de Champagne; mais nous ne lui oserions donner ce qu'il demande.

« J'étais dans la chambre du roi et j'ouïs ses paroles. Alors le roi dit :

« — Appelez-moi le sénéchal.

« J'allai à lui et je m'agenouillai devant lui; et il me fit asseoir et il me dit ainsi :

« — Sénéchal, vous savez que je vous ai toujours beaucoup aimé, et mes gens me disent qu'ils vous trouvent dur, comment est-ce?

« — Sire, fis-je, je n'en puis mais, car vous savez que je fus pris sur l'eau et qu'il ne me demeura rien, mais que je perdis tout ce que j'avais.

« Et il me demanda ce que je demandais. Et je lui dis que je demandais deux mille livres jusqu'à Pâques pour les deux tiers de l'année.

« — Or, dites-moi, fit-il, avez-vous marchandé aucuns chevaliers?

« Et je dis :

« — Oui, monseigneur, Pierre de Pontmolain, lui troisième de bannerets, qui coûtent chacun quatre cents livres jusqu'à Pâques.



Les fruits. — Le Sénéchal.

« Et il compta sur ses doigts.

« — Ce sont, fit-il, douze cents livres que vos nouveaux chevaliers coûteront.

« — Or, regardez, sire, fis-je, il me faudra bien huit cents livres pour me monter et pour m'armer, et pour donner à manger à mes chevaliers; car vous ne voulez pas que nous mangions en votre hôtel.

« Alors il dit à ses gens :

« — Vraiment, je ne vois point ici d'excès, et je vous retiens, fit-il à moi. »

Quelle loyauté, quelle simplicité, quelle franchise des deux parts! Quel esprit de justice chez Louis IX, quelle honnête assurance chez Joinville, et comme le bon roi était digne d'être servi par le bon sénéchal!

La suite du récit prouve que le sire de Joinville s'entendait merveilleusement à ses fonctions de sénéchal. Il suffirait, pour en demeurer convaincu, de lire le chapitre dans lequel il raconte comment il prit une cognée afin d'en faire, comme il disait, « la clef du roi, » quand il s'agir d'ouvrir le trésor des Templiers, qui, par scrupule de conscience, ne voulaient pas prêter l'argent nécessaire pour payer la rançon des croisés prisonniers, mais consentaient à le laisser prendre avec un simulacre de violence, assurés qu'ils étaient d'être remboursés, car ils avaient en dépôt dans la ville d'Acre de grosses sommes au roi. C'était une opération de banque qu'on faisait faire un peu, malgré eux, aux chevaliers du Temple, qui, du reste, étaient les banquiers nés de toutes les croisades, comme on peut le voir dans les lettres de Louis le Jeune à Suger, chargé de rembourser aux Templiers en France ce que leur ordre prêtait au roi guerroyant en terre sainte.

Dans un autre chapitre, vous verrez que, pendant le séjour que le sire de Joinville fit en Orient avec le roi, il montra qu'il n'avait pas oublié son expérience de munitionnaire et ses qualités d'excellent économe, essentiellement liées aux fonctions de sénéchal. Il a soin de rappeler, en effet, qu'à l'approche de la Saint-Remi, il faisait remplir son étable de porcs et sa bergerie de moutons, et qu'il rassemblait des provisions de farine et de vin pour tout l'hiver; il prenait ces précautions parce que les denrées renchérissent en hiver, à cause de la mer, plus mauvaise dans cette saison que pendant l'été. Il achetait bien cent tonneaux et il faisait toujours boire le meilleur avant, probablement parce que, durant ce temps-là, le moins bon vieillissait. Du reste, il faisait tremper d'eau le vin des valets, mettre moins d'eau dans celui des écuyers. Il n'y avait qu'à la table de Joinville et devant ses chevaliers qu'on servît le vin et l'eau séparés et dans une bouteille à part.

Vous le voyez, l'*abondance* n'est pas une invention contemporaine. Le bon sénéchal, également ménager de la tête de ses écuyers et de ses valets, et des deniers de sa bourse, avait déjà inauguré l'usage de cette boisson, à l'époque de la première croisade de saint Louis.

RENÉ.



UN DÉVOUEMENT

(NOUVELLE IRLANDAISE.)

(Voir page 521.)

Ma tante vint demeurer avec nous. C'était le meilleur parti qu'il y eût à prendre. Mon père avait besoin d'une femme pour soigner son ménage et ses deux enfants, et personne ne pouvait mieux remplir cet office que sa belle-sœur. Ce fut donc elle qui prit soin de moi et elle s'en acquitta avec un zèle auquel je me plais à rendre justice. Pendant longtemps je fus faible et chétif. Aussi mon père était-il fort inquiet sur mon avenir. Le domaine dont il était fermier s'était perpétué de père en fils dans sa famille depuis plus de trois cents ans et il désirait ardemment un héritier qui pût le conserver après lui.

Indépendamment de ce motif, il m'aimait à l'adoration, car il était excellent malgré sa rudesse apparente. Il avait besoin d'affection, et il s'attacha à moi comme il se fût attaché à ma mère, s'il n'avait pas été jaloux de son passé. Quant à moi, je l'aimais de tout mon cœur. Je crois réellement que j'aimais tout ce qui m'entourait, car chacun me souriait et me gâtait à qui mieux mieux. Au bout de quelques années, ma constitution se raffermit et je devins un beau et vigoureux garçon que les passants se plaisaient à regarder lorsque mon père m'amenait à la ville voisine.

Georges avait trois ans de plus que moi et il paraissait m'aimer beaucoup. Malgré cela, mon père ne put jamais surmonter son aversion pour son beau-fils, qui lui avait si innocemment disputé le cœur de ma mère; je me doute aussi qu'il le regardait comme la cause de la mort de celle-ci et de ma faiblesse native dans les premiers temps. Toutefois il ne reculait devant aucune dépense pour ce qui le concernait; il l'avait solennellement promis à ma mère en l'épousant, et c'était pour lui comme un des articles du contrat.

Il ne fut pas également scrupuleux à l'égard de toutes ses promesses : je veux parler de mon éducation religieuse. Malgré ses engagements, il m'éleva dans les croyances de sa secte, au grand désespoir de ma tante Fanny, qui en gémissait secrètement, mais qui n'osait faire aucune opposition, de peur de l'irriter. Elle se consola en faisant de Georges un fervent catholique. Le dimanche, ma tante et mon frère allaient seuls à la messe, tandis que mon père et moi nous restions à la ferme; quelquefois seulement il m'amenait à une chapelle protestante assez éloignée de l'endroit que nous habitions.

Georges n'était pas favorisé de la nature : il était gauche, maladroit et sauvage à l'excès, brisant tout ce qu'il touchait; aussi tout le monde le traitait mal à la ferme sans se gêner, et sans même attendre que mon père eût tourné le dos. Je ne puis m'empêcher de rougir, et mon cœur se serre quand je pense que je suivis le mauvais exemple des autres et qu'à mon tour j'agis mal envers le pauvre orphelin. Ce n'est pas que je l'aie jamais maltraité et que j'aie été volontairement méchant à son égard; mais l'habitude que j'avais d'être considéré comme un être supérieur me rendait hautain; j'exigeais de lui plus qu'il ne voulait m'accorder, et alors, dans mon irritation, je répétais quelquefois les noms blessants que je lui entendais appliquer, sans en comprendre la signification. Les comprenait-il, lui? C'est ce que je ne puis dire; je crains qu'il ne les comprît

Quand on nous envoya à l'école, ce fut bien pis : il ne voulut jamais rien apprendre, rebuté qu'il fut, je le soupçonne, par les mauvais traitements du maître, et celui-ci, avec la lâche complaisance de ses pareils pour l'injustice de certains parents, finit par le renvoyer à mon père en lui conseillant de l'occuper à quelque travail de ferme qui fût au niveau de son intelligence.

Néanmoins mon frère avait un bon cœur, une patience à toute épreuve, et il était toujours prêt à rendre de bons offices à qui que ce fût au moment même où on venait de le maltraiter ; mais le plus souvent, par suite de sa gaucherie, sa bonne volonté tournait au préjudice de ceux qu'il voulait obliger.

Ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que notre tante Fanny, qui l'aimait tendrement et qui était sa seule protectrice, faisait quelquefois chorus avec ses persécuteurs et maugréait contre ce qu'elle appelait son caractère sournois. Malgré la différence de religion, on eût dit qu'elle préférait *son petit huguenot*, comme elle m'appelait en riant.

Pour moi, il était reconnu que j'étais un garçon hors ligne ; je passais pour le phénix de l'école ; dans tous les cas, j'avais une forte dose d'amour-propre. Au dire du magister, j'apprenais tout ce que je voulais ; mais mon père, qui ne faisait pas grand cas de l'instruction et qui ne voyait pas trop à quoi cela pouvait me servir, me rappela de bonne heure auprès de lui. Quant à Georges, on en fit une espèce de pâtre sous la conduite du vieux berger Patrick. Patrick fut le premier qui prit une bonne opinion de mon frère. Il soutenait qu'il avait les meilleures qualités du monde, et qu'il ne lui manquait que d'en savoir tirer parti. Mon père, qui n'en voulait rien croire, essayait parfois de convertir le vieux pâtre à son opinion, mais Patrick demeurait ferme dans ses idées.

Il y avait dans le voisinage de notre habitation un site qui contrastait d'une manière sinistre avec l'aspect général de la contrée, éminemment fertile et pittoresque. C'était une espèce de désert formé de landes marécageuses et de collines décharnées, coupé çà et là de profonds ravins, — un vrai lieu de malédiction. Le jour, on le traversait impunément, grâce aux sentiers qui s'y trouvaient, mais on ne pouvait s'y aventurer pendant la nuit sans courir les plus grands dangers. La terreur superstitieuse des gens du pays peuplait cet endroit d'esprits et d'apparitions, ce qu'il fallait attribuer sans doute à ces feux follets que l'on voit courir quelquefois sur les marécages dans l'obscurité.

Un jour d'hiver, — j'avais alors seize ans à peu près, et Georges dix-neuf, — mon père m'envoya dans un village distant de sept milles environ par la route, et de quatre, tout au plus, par le désert. Il me recommanda expressément de revenir par la route, quelle que fût la direction que je prisse en allant, car, dans cette saison, la nuit arrivait fort vite, souvent très-obscure et épaissie encore par les brouillards. D'ailleurs, le vieux Patrick, bon observateur des signes du temps, annonçait que nous aurions de la neige avant peu.

Je fus bientôt au bout de mon excursion. Ayant terminé mes affaires et me trouvant en avance d'une bonne heure, sachant d'ailleurs que mon père m'attendait avec impatience, je jugeai inutile de me conformer à ses recommandations et je pris le chemin du désert. Il faisait assez sombre, mais l'atmosphère était très-calme et je croyais avoir amplement le temps d'arriver à la maison, avant la fin du jour. Je partis donc en allongeant le pas, mais, à peine eus-je cheminé pendant un quart d'heure, que le ciel s'obscurcit rapidement et la nuit ne tarda pas à m'envelopper.

Le sentier que j'avais à suivre était facile à reconnaître en plein jour ; quoique en certains endroits plusieurs de ces chemins se croisassent en sens divers, le voyageur pouvait se guider par des points de repère, tels qu'un pli de terrain ou un fragment de rocher ; mais l'obscurité fut bientôt si profonde, que ces objets devinrent complétement invisibles. Je me rassurai toutefois et je continuai à suivre le sentier que je croyais être le vrai. Hélas ! je me trompais, il me conduisit dans un lieu inconnu. C'était un marécage où régnait une morne solitude et qu'aucun pied humain semblait n'avoir jamais foulé. La terreur me prit. Je voulus crier, plutôt pour me donner du cœur que dans l'espoir d'être entendu ; mais, au milieu de ce silence de mort, ma voix ne rendit qu'un son étouffé.

Tout à coup l'air se remplit d'épais flocons, et je sentis mon visage et mes mains mouillés par la neige. Non-seulement je ne savais plus où j'étais, mais je perdis même le sentiment de la direction que j'avais suivie, car je ne pouvais plus retrouver la trace de mes pas. L'obscurité finit par devenir si intense, que je pouvais presque la toucher. Le sol marécageux que je foulais cédait sous mes pieds, comme pour m'engloutir, lorsque je demeurais un instant à la même place, et cependant je n'osais plus avancer.

Tout mon courage m'abandonna. Je fus au moment de pleurer ; la honte me retint. Pour m'empêcher de verser des larmes, je criai encore : cris sauvages, cris désespérés et inutiles. Je me tus pour écouter..... rien ; pas d'autre bruit que celui d'un écho assourdi !... Et la neige tombait toujours, sans troubler ce silence de mort, toujours plus épaisse et plus rapide. Je me sentais engourdi et le sommeil me gagnait. J'essayais de me mouvoir, mais je n'osais avancer par crainte des précipices. De temps en temps je m'arrêtais pour crier de nouveau, mais ma voix était étouffée par des sanglots. Je pensais à la mort solitaire, désolée, qui m'attendait, et combien à la maison, près de la chaleur bienfaisante du foyer, on était loin de soupçonner ma détresse !

Quel chagrin pour mon pauvre père ! La douleur le tuerait bien sûr.

Et ma tante Fanny ! était-ce là la fin de tous les soins qu'elle m'avait donnés ?

Je me mis à repasser ma courte vie dans une espèce de songe éveillé; toutes les scènes de mes jeunes années défilèrent devant moi comme des visions. Dans l'angoisse du désespoir où me jetèrent ces souvenirs, je rassemblai toutes mes forces pour jeter un dernier cri, auquel, hélas! je n'attendais pas de réponse.

O surprise! ô joie! j'entendis un autre cri presque aussi long, aussi étrange que le mien, si étrange qu'il ne semblait pas venir d'un être humain, et que je le pris un instant pour la voix moqueuse de quelques-uns de ces esprits du désert dont j'avais ouï parler dans les contes des veillées d'hiver.

Je ne pus répliquer qu'au bout d'un instant, je croyais avoir perdu la parole.

Bientôt un chien aboya. Était-ce *Lassie*, la chienne de Georges? une chienne assez laide avec sa tête blanche et velue, dont mon frère se servait pour garder les troupeaux et que mon père repoussait à coups de pied toutes les fois qu'il la voyait.

Oui, c'est bien l'aboiement de Lassie. C'était le moment ou jamais. Je fis un suprême effort, et je m'écriai :

— Lassie! Lassie! Lassie! ici, mon chien!

Un instant après, la grosse tête de Lassie apparaissait et la brave chienne était à mes pieds, gambadant et me regardant avec ses yeux intelligents, mais n'osant s'approcher, de peur de quelque mauvais coup, comme je lui en avais moi-même donné trop souvent. Cette fois, je la couvris de caresses, en pleurant de joie. Mon esprit partageait la faiblesse de mon corps. Je ne comprenais pas bien ce qui se passait, mais je sentais que le secours était là. Une forme grise avançait dans l'obscurité et devenait de plus en plus distincte. C'était Georges drapé dans son plaid.

— Oh! Georges! m'écriai-je en me jetant à son cou, sans pouvoir dire un mot de plus.

Lui qui parlait toujours fort peu me répondit sur-le-champ.

— Il faut marcher, il y va de la vie. Nous essayerons de trouver le chemin de la maison, si c'est possible; mais, avant tout, il faut se mouvoir, sous peine de mourir de froid.

— Ne sais-tu donc pas le chemin de la maison? lui dis-je.

— Je le savais, il y a un quart d'heure, mais je doute que je puisse le reconnaître à présent. La neige m'aveugle, et je crains, en venant jusqu'ici, d'avoir perdu ma direction.

Nous nous mîmes en marche. Georges tenait son bâton de berger. En nous en servant pour sonder le terrain devant nous à chaque pas, et en nous tenant par la main, nous réussîmes à cheminer quelque temps sans encombre, mais ce fut une lente et pénible besogne.

Je m'aperçus que mon frère, se fiant à l'instinct de Lassie, se laissait guider par l'intelligent animal. Comme il faisait horriblement noir, il était obligé de la rappeler à chaque instant pour ne pas la perdre de vue. La lenteur de cette marche suffisait à peine à empêcher mon sang de se glacer. Chaque membre de mon corps me sembla d'abord se contracter, puis s'enfler, puis s'engourdir sous l'intensité du froid.

Georges, qui avait l'habitude de vivre en plein air, supportait mieux cette épreuve que moi. Il ne disait pas un mot et ne parlait que pour appeler Lassie. Quant à moi, je me roidissais contre la douleur; mais, malgré tous mes efforts, je me sentais de nouveau envahi par le fatal sommeil.

— Je ne puis aller plus loin, m'écriai-je tout à coup d'une voix éteinte.

Je me souviens que je devins subitement résolu et opiniâtre... Je voulais dormir, dormir à tout prix, ne fût-ce que cinq minutes; dût la mort en être la conséquence, je voulais dormir!

Georges s'arrêta. Je suppose qu'il reconnut la phase d'insupportable souffrance que le froid me faisait traverser.

— C'est inutile, dit-il comme se parlant à lui-même; nous ne sommes pas plus près de la maison que lorsque nous nous sommes mis en route, autant que j'en puis juger. Notre seule chance de salut est dans Lassie. Allons, mon garçon, roule-toi dans ma mante et couche-toi contre ce rocher, où tu seras à l'abri de la neige. Je vais me coucher près de toi pour te conserver la chaleur. Maintenant, as-tu quelque objet sur toi qu'on puisse reconnaître à la maison?

Je l'écoutais sans le comprendre, tout en murmurant de ce qu'il m'empêchait de dormir. A force de répéter sa question, il finit par déterminer en moi une sorte d'action machinale. Je tirai de ma poche un mouchoir de soie que ma tante Fanny avait ourlé : Georges s'en saisit et l'attacha au cou de Lassie.

— Lassie, lui dit-il, vite à la maison!

Et l'intelligente bête disparut dans l'ombre comme une flèche.

Je sentis, dans ma stupeur somnolente, que j'étais chaudement enveloppé de toutes parts; mais avec quoi, je ne le savais pas et je ne m'en inquiétais guère. J'étais trop égoïste et, d'ailleurs, trop engourdi pour m'en rendre compte, sans quoi j'aurais compris que dans ce lieu désert Georges ne pouvait me couvrir qu'avec ses vêtements et aux dépens de sa propre vie. J'éprouvai un sentiment de satisfaction lorsque cette opération fut terminée et que mon frère se coucha près de moi. Alors il prit ma main.

— Tu ne peux te souvenir, ami, me dit-il, que nous étions couchés ainsi l'un près de l'autre, sur le lit de notre mère mourante. Elle mit ta petite main dans la mienne et nous bénit tous deux avant d'expirer. Je suis sûr qu'elle nous voit maintenant du haut des cieux, et peut-être serons-nous bientôt près d'elle. En tout cas que la volonté de Dieu soit faite.

— Cher Georges, murmurai-je en me serrant contre lui pour me réchauffer.

Il continua de parler; j'entendis encore le nom de ma mère et je finis par m'endormir complétement.

Combien de temps demeurai-je dans cet état? C'est ce que je ne puis dire. Je me souviens à peine d'un grand bruit et d'un mouvement extraordinaire qui se firent autour de moi. C'étaient des figures qui s'agitaient à la lueur des torches, des cris de joie, puis des sanglots mêlés aux hurlements de Lassie, tout cela perçu vaguement, comme dans un rêve; après quoi, je retombai de nouveau dans l'insensibilité du sommeil. . .

. . . .

Une douce chaleur courait dans toutes les parties de mon être. Je me réveillai dans mon lit, à la maison. Je suis heureux de pouvoir le dire, ma première parole fut pour demander Georges.

Mon père et ma tante se regardèrent d'un air consterné. Le premier n'y put tenir. Son visage, si calme d'habitude, se contracta, et ses yeux se remplirent de larmes, — lui que je n'avais jamais vu pleurer.

— Je lui aurais donné la moitié de mon bien, s'écria-t-il, je l'aurais aimé comme mon fils..... Oh! Dieu! je me serais mis à genoux pour qu'il oubliât la dureté de mon cœur.....

Je n'en entendis pas davantage. Un nouveau vertige qui s'empara de mon cerveau me ramena dans les régions de la mort.

Je ne repris toute ma connaissance que lentement, plusieurs jours après. Lorsque je regardai mon père, je vis que ses cheveux avaient entièrement blanchi et que ses mains étaient agitées par un tremblement convulsif.

Nous ne parlâmes plus de Georges, nous ne pouvions pas en parler; mais il était étrangement dans notre pensée. Lassie put aller et venir à son gré sans être battue. Mon père essayait parfois de la caresser; mais la pauvre bête, toujours craintive, se sauvait au plus vite. Ce reproche muet lui fendait le cœur.

Quand je fus tout à fait rétabli, ma tante Fanny me raconta tout; comment, dans cette fatale nuit, mon père, irrité de mon absence prolongée et plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, avait été cruel pour Georges; comment il lui avait reproché la pauvreté de son père et sa propre stupidité qui le rendait impropre à tout service, — car, en dépit des assertions du vieux berger, il le regardait toujours comme un être inintelligent. A la fin, Georges s'était levé, avait sifflé Lassie, — la pauvre Lassie, toujours accroupie sous sa chaise à lui, dans la crainte de quelque coup de pied, — et avait disparu sans dire mot.

Pendant la soirée, il avait surpris quelques paroles échangées entre mon père et ma tante au sujet de mon absence, et ma tante avait deviné que, prévoyant l'affreuse nuit qui se préparait, Georges était parti pour aller à ma rencontre. Trois heures après, au plus fort de la tempête, lorsque tout le monde était dans les transes de ne pas me voir revenir, Lassie arriva avec mon mouchoir attaché au cou. Alors ils comprirent, et toute la ferme se mit en mouvement, guidée par la noble bête. Ils me trouvèrent plongé dans ce terrible sommeil précurseur de la mort, mais respirant encore, sous le rocher qui nous servait d'abri. J'étais couvert avec le plaid de mon frère, et les pieds enveloppés dans sa jaquette.

Georges était en manches de chemise, un bras passé autour de mon corps. Un sourire d'ange, — hélas! il n'avait guère souri dans sa vie! — errait sur ses lèvres glacées pour toujours.

Mon père ne lui survécut pas longtemps. Ses dernières paroles, quand il expira, furent celles-ci : « Que Dieu me pardonne mon injustice envers le pauvre orphelin! »

Le Dieu de miséricorde, touché sans doute de son repentir, lui fit la grâce d'ouvrir son cœur à la vraie foi. Il mourut entre les bras d'un prêtre catholique. Quant à moi, je me convertis le même jour, et je jurai de vivre et de mourir dans la religion de celui qui avait donné sa vie pour sauver la mienne.

. . . .

. . . .

Il y avait à peu près un an que j'avais perdu mon père, lorsqu'on annonça le départ pour Rome de la brigade irlandaise. Quelque chose me disait que l'heure était venue de me dévouer à mon tour.

Ma tante, loin de m'en détourner, encouragea ma résolution. Je ne vous dirai pas combien notre séparation fut triste. Le jour de mon départ, elle entra dans un couvent où elle prie pour nos chers trépassés et pour moi, qui les rejoindrai peut-être bientôt. »

III

Les dernières paroles du jeune Preston n'étaient, hélas! qu'un pressentiment trop vrai : quelques jours après cet entretien éclata la nouvelle de l'invasion piémontaise. La destinée de la guerre nous sépara. A la fin de cette courte, mais glorieuse campagne, j'appris que le jeune Irlandais avait été tué au siége de Spolète, où, comme le dit le vicomte de Poli dans son dernier livre, que je ne saurais trop louer, *de Paris à Castelfidardo*, la brigade irlandaise fit des prodiges de valeur.

Nobles martyrs d'une sainte cause! Dieu vous a couronnés, et les hommes vous ont mis au rang des héros.

A. DE VIGUERIE.



SALON DE 1867

(Voir pages 490 et 509.)

III

Le Salon restera moins longtemps ouvert cette année que les années précédentes; à partir du 12 mai, les

portes sont demeurées closes pendant huit jours, pour qu'on pût, selon l'usage, changer la place des tableaux les moins favorisés. Après cette suspension momentanée, les portes se sont rouvertes, mais le 5 juin aura lieu la clôture définitive.

On ne saurait dissimuler que, cette année, l'affluence du public n'est pas considérable. A quoi faut-il attribuer ce ralentissement d'intérêt? Est-ce à la périodicité annuelle des expositions, qui ne laisse pas aux artistes le temps de produire des œuvres fortement conçues et exécutées avec soin et qui prévient la curiosité publique au lieu de l'attendre? Est-ce à la décadence générale de l'art? Est-ce à la concurrence redoutable de l'Exposition universelle, où il y a aussi une galerie de tableaux?

Je suis disposé à croire que ces trois causes ont concouru à l'isolement relatif où l'on a laissé le Salon de 1867. Nul doute que ce ne soit une fâcheuse idée que de convier annuellement les artistes à une exposition de peinture. On les pousse ainsi à produire vite, ce à quoi ils ne sont déjà que trop disposés. Ces fruits hâtifs du pinceau n'atteignent point leur maturité. Entre deux œuvres qui se succèdent si rapidement il n'y a aucune halte pour le recueillement, la pensée; en outre, le labeur incessant de la main nuit au travail de conception de l'esprit. Le public, de son côté, qui, de notre temps, n'a pas un grand enthousiasme pour l'art, ressemble à ces convives blasés auxquels on prodigue les mets : il est rassasié d'avance. La critique elle-même ne peut réveiller son attention endormie, parce qu'entre des expositions si rapprochées, on ne saurait établir ces comparaisons intéressantes qui font ressortir les progrès accomplis dans tel talent particulier ou dans telle école. Au fond, ce ne sont pas des salons qui se succèdent, c'est le même salon qui continue. Un seul mot encore à l'appui de cette observation : les expositions industrielles sont décennales; croit-on que l'art progresse plus vite que l'industrie?

Quant à la concurrence que fait l'Exposition universelle au Salon, elle est très-réelle. D'abord les petites bourses sont plus nombreuses que les grandes, et les visites qu'on est obligé de renouveler au Champ-de-Mars pour avoir une idée, même confuse, de l'immense variété d'objets compris dans les dix groupes qui se décomposent eux-mêmes en un grand nombre de classes, nuisent aux visites que l'on ferait au Salon si l'on n'avait pas ce prélèvement extraordinaire à faire sur un budget restreint. C'est peu de chose, dira-t-on. Peu de chose, il est vrai, pour les célibataires, qui n'ont qu'à s'occuper de leur plaisir, et qui sont assez jeunes et assez dispos pour ne pas craindre deux longues courses à pied, entre lesquelles vient s'encadrer une fatigante promenade. Mais la dépense est sensible pour les chefs de famille, qui doivent compter la dépense par le nombre de têtes qu'ils conduisent avec eux et qui ne peuvent imposer à leurs femmes et à leurs filles un long trajet à pied à l'aller et au retour. Dira-t-on que l'Exposition universelle a attiré, à Paris, un nombre énorme de personnes qui n'y seraient pas venues sans cette solennité industrielle, et que parmi ces voyageurs, venus de tous les points du globe et de toutes les provinces de la France, il doit y en avoir un bon nombre qui vont visiter le Salon? Cette supposition n'a rien d'invraisemblable. Seulement je me permettrai d'y opposer un fait, et il n'y a rien d'aussi entêté qu'un fait : je suis allé ces jours-ci plusieurs fois au Salon et je n'y ai jamais rencontré plus de cent personnes. Ce fait, du reste, s'explique. Pourquoi voulez-vous que les étrangers attirés à Paris aillent au Salon? Pour voir les tableaux des maîtres de l'école française moderne? Mais ils les trouveront bien mieux et bien plus complétement représentés au Champ-de-Mars qu'aux Champs-Élysées? Ils trouveront quelques-uns de ceux qui sont morts, et ce sont les meilleurs : Hippolyte Flandrin avec le portrait de Napoléon III, son chef-d'œuvre dans ce genre, quoiqu'il n'ait pas plu, assure-t-on, en haut lieu, et qu'on ait préféré, bien à tort, celui de M. Cabanel; Bellangé avec *les Deux Amis* (Sébastopol, 1855) et *les Cuirassiers de Waterloo;* Troyon avec son *Paysage des environs d'Honfleur* et sa *Vache blanche au pré.* Quant aux vivants, ils ont envoyé naturellement au Champ-de-Mars ce qu'ils avaient de mieux dans leur répertoire colorié, parce qu'ils prévoyaient que là serait la foule; car si la foule cherche le talent, de son côté le talent cherche la foule. M[lle] Rosa Bonheur, qu'on ne voit plus depuis plusieurs années au Salon, est représentée dans la galerie du Champ-de-Mars par quelques-unes de ses meilleures toiles; M. Cabanel par la *Naissance de Vénus*, le *Portrait de M[me] de Clermont-Tonnerre*, ce type achevé de la grâce et de la morbidesse aristocratiques, et le *Portrait de M. Rouher*, type puissant, dans son exubérance bourgeoise un peu rude, de force, de vie et de santé où l'athlète soutient l'orateur. M. Corot y a placé deux ou trois de ses meilleurs paysages : entre autres, *un Matin* et *un Soir;* M. Daubigny, ses toiles préférées du public, son *Soleil couché, le Printemps;* M. Gérôme, son *Boucher turc à Jérusalem, le Prisonnier, la Porte de la mosquée, El-Assaneyn au Caire;* M. Hamon, *la Sœur aînée* et *l'Aurore;* M. Hébert, *la Rosanera à la fontaine* et le *Portrait de M[lle] M. T.;* M. Lazerges, *la Mort de la Vierge;* M. Jalabert, *le Christ marchant sur les eaux;* M. Levy, *la Mort d'Orphée;* M. Merle, *Prima vera* et *Pauvre Mère;* M. de Curzon, *le Jardin du couvent* et *une Jeune Mère.* MM. Frère, Leleux, Berchère, Protais, Tournemine, sont aussi dignement représentés au Champ-de-Mars. Que voulez-vous que les étrangers, de passage à Paris, aillent chercher aux Champs-Élysées? Le reste du panier quand les plus belles cerises sont ailleurs?

Reste la dernière raison, la décadence : mot triste à prononcer, mais qu'il faut dire, car il exprime une idée vraie. Oui, l'art est en décadence. Paul Delaroche, Ary Scheffer, Eugène Delacroix, Hippolyte Flandrin, Ingres,

nous ont quittés; par qui sont-ils remplacés? Comparez les artistes aux artistes, les tableaux aux tableaux, et dites si la tonique générale de l'art ne baisse pas. Telle est l'impression que m'ont laissée mes dernières visites au Salon de 1867 : la décadence!

Le naturalisme déborde de plus en plus dans l'art. On dirait que nous sommes revenus à cette époque où l'impur Arétin domina l'école vénitienne par l'inconcevable ascendant qu'il exerça sur Titien, comme on peut le voir dans le beau livre de M. Rio sur *l'Art chrétien*. Oui, nous en sommes là, sauf le talent du Titien qui nous manque. C'est un naturalisme absurde, un sensualisme stupide. On ne peut faire un pas sans que les regards, la pudeur, le bon sens et le goût soient également offensés. J'en donnerai quelques exemples.

Tout le monde connaît la fable des Sirènes qu'Homère a chantée dans le douzième livre de *l'Odyssée* : « Le navire approcha rapidement de l'île des Sirènes, et alors, le cœur rempli de tristes pensées, je haranguai ainsi mes compagnons : — O mes amis, ce n'est pas à moi seulement qu'il importe de connaître les prédictions que m'a faites Circé, la déesse des déesses; je veux vous les dire, pour qu'à bon escient nous périssions, ou que nous échappions à la mort et au destin. Elle nous a prescrit d'abord d'éviter la voix des divines Sirènes et leur prairie émaillée de fleurs. Seul, d'après ses ordres, je dois entendre cette voix; mais serrez-moi de liens étroits, dressez-moi au pied du mât pour que je demeure là fortement attaché. Si je vous prie, si je vous commande de me délivrer, vous multiplierez et vous resserrerez mes liens. Tandis que je parlais, le vent nous poussait rapidement dans la direction de l'île des Sirènes; il tomba tout à coup, la mer était calme et unie, sans un souffle de vent; un dieu avait apaisé les flots. Mes compagnons, se levant, plièrent les voiles et les déposèrent dans les flancs du navire; puis, assis à leurs bancs de rameurs, ils blanchissaient l'eau par les coups de leurs avirons. Pour moi, je m'occupai à découper, avec un instrument acéré d'airain, une masse de cire en petits fragments, que je faisais fondre ensuite entre mes doigts, car la forte pression que j'exerçais sur la cire et la chaleur du soleil, ce roi du ciel, la rendaient bientôt liquide, et j'en enduisais tour à tour les oreilles de tous mes compagnons. Eux, de leur côté, me lièrent les pieds et les mains au milieu du vaisseau, et, me dressant sur mes pieds, ils m'attachèrent avec des cordages à la base du mât. Puis, assis à leurs bancs, ils frappaient de leurs rames la mer écumeuse. Mais, lorsque nous fûmes à cette distance où la voix peut être entendue, l'approche du navire rapide ne put leur échapper, et elles commencèrent leur chant harmonieux : — Viens ici, célèbre Ulysse, honneur des Grecs, arrête ton navire pour entendre notre voix; car jamais nautonier ne traversa, sur son noir vaisseau, ces parages, sans écouter notre voix aux suaves accents; puis il s'éloigne ravi et initié à beaucoup de choses. Nous savons, en effet, tout ce que les Grecs et les Troyens ont souffert par la volonté des dieux dans la vaste Troie. Nous connaissons tout ce qui arrive sur la vaste terre.

« Ainsi elles disaient, en faisant entendre leur belle voix. Mon cœur me portait à les écouter, et, avec un regard menaçant, j'ordonnai à mes compagnons de me délier. Mais eux, penchés sur leurs avirons, faisaient force de rames. Et Perymèdes et Eurylochus, se levant, me chargeaient de liens plus étroits et me contenaient avec plus de force. Quand le navire eut de beaucoup dépassé l'île des Sirènes et qu'on n'entendit plus leur voix, mes compagnons enlevèrent la cire qui bouchait leurs oreilles et me délivrèrent de mes liens. »

Il suffit de rapprocher le récit d'Homère du tableau de M. Belly, qui renvoie cependant le public à *l'Odyssée* sur le livret, pour être convaincu que l'artiste n'a jamais lu le poëte ou qu'il l'a complétement oublié. Chez le poëte, c'est au sens de l'ouïe que la tentation s'adresse. En passant devant l'île des Sirènes, on entend leurs voix harmonieuses. Comme le dit Homère dans son admirable langage : « Quiconque a eu l'imprudence d'aborder à la côte de leur île et d'écouter leur voix ne reverra jamais sa femme et ses petits enfants saluer son heureux retour. » Elles sont assises dans une vaste prairie où l'on voit s'élever un immense amas de débris humains : ce sont les ossements des malheureux navigateurs qui ont cédé au charme de cette homicide cantilène. L'artiste, pour se donner le plaisir de multiplier les nudités, a changé les Sirènes du vieil Homère en Naïades qui viennent étaler au-dessus des flots leurs formes arrondies en jouant de la guitare ou de la lyre. Il n'a pas même compris qu'il n'offensait pas moins ainsi le bon sens que la poésie. Comment veut-il que la cire dont Ulysse a enduit les oreilles de ses compagnons les préserve contre les agaceries de ces Naïades effrontées qui nagent autour du navire, en se jouant dans les ondes? Est-ce que la cire qu'ils ont dans les oreilles les empêche de voir? Ce n'est pas de la cire qu'il aurait fallu mettre dans leurs oreilles, ce sont des bandeaux qu'il aurait fallu placer sur leurs yeux, et s'il était resté de l'étoffe à l'artiste, il aurait dû réserver un peu de cette étoffe pour en faire des bandeaux aux visiteurs, qui s'en vont honteux de tout ce qu'on leur montre. Son personnage principal, Ulysse, est aussi mal compris que le reste du tableau. Les liens qui le retiennent sont si lâches, qu'on voit bien qu'il ne reste attaché au mât que parce que cela lui convient. Il n'a pas la moindre envie d'aller rejoindre dans les flots ces nageuses cyniques, et je lui en sais gré, car il soutient ainsi son nom de sage Ulysse. Mais que devient sous le pinceau du peintre, empreint de ce naturalisme grossier, la charmante légende des Sirènes à la voix mélodieuse que le navigateur n'entendait pas impunément, car elle l'entraînait à un naufrage certain, et jamais, au grand jamais, sa douce épouse et ses chers petits enfants ne devaient,

sur le seuil de sa maison, lui souhaiter la bienvenue? La légende du divin Homère disparaît et fait place à une description érotique qui fait songer à l'arrivée d'un navire dans l'île d'Otahiti.

J'en dirai autant d'un tableau de M. Édouard de Beaumont, représentant *Circé*. L'artiste a eu une première inspiration malheureuse, celle de peindre cette déesse à la baguette magique, complétement nue; elle ne cache absolument que son visage, à la hauteur duquel elle tient une coupe et sa baguette. Je ne trouve rien de pareil dans *l'Odyssée* d'Homère. J'y vois, au contraire, qu'au moment où Ulysse approcha du palais de Circé, cette déesse à la belle chevelure brodait une grande toile, semblable à ces merveilleux et éclatants tissus qui sortent des mains des déesses. Ce ne serait pas la peine de savoir si bien son métier de brodeuse pour porter le costume que l'artiste a donné à Circé. Autre remarque : aux pieds de Circé, l'artiste a représenté les compagnons d'Ulysse non pas complétement métamorphosés en pourceaux immondes, mais en train de le devenir, de sorte que ce sont des moitiés d'homme et des moitiés de bête qui se vautrent dans la fange : spectacle effroyable qui soulève le dégoût! Rien de pareil dans Homère. « Dès qu'elle leur eut présenté la coupe et qu'ils eurent bu, dit *l'Odyssée*, elle les frappa de sa baguette et les enferma dans les étables. Ils avaient donc la tête, la voix et le corps des porcs, et ils étaient comme eux couverts de soie. Mais cependant l'intelligence humaine leur était restée, et ils pleuraient pendant qu'on les renfermait. »

Combien la pensée du poëte est plus haute que celle de l'artiste! Ces hommes métamorphosés en pourceaux et qui regrettent leur forme perdue, ces victimes de l'art magique de Circé, qui pleurent sur elles-mêmes, sont autrement touchantes que ces monstrueuses créations du pinceau de M. de Beaumont, hommes au groin de cochon, qui tendent encore la coupe à la magicienne pour achever leur hideuse métamorphose.

Je ne saurais compter les toiles qui pourraient devenir le sujet de remarques analogues et parmi lesquelles il en est plusieurs qui rappellent, sauf le talent, ces peintures étranges que les artistes de la Renaissance composaient pour les cabinets des grands seigneurs et des princes de leur temps. Je ne ferai que citer, sans entrer dans aucun détail, le *Mamillare* de M. Boulanger, scène de Harem, *appartenant*, dit le livret, *au prince de la Moskowa;* le *Marché d'esclaves*, de M. Gérôme, peint avec cette brutalité réaliste, qui est le caractère du talent de ce peintre; la *Mort de Sapho*, de M. Bertrand; la *Phryné* découverte devant le tribunal, de M. Boutebonne. Que vous dirai-je? Le vêtement devient l'exception, et la nudité la règle. Le torrent du naturalisme emporte jusqu'aux artistes qui avaient longtemps résisté à l'impulsion générale. Je note en passant la *Femme endormie*, de M. Alophe, endormie en plein air et dans un état de nudité complète! Il n'est pas jusqu'à M. Antigna, — *tu quoque!* — qui, dans la toile à laquelle il a donné pour titre : *Aux écoutes!* a peint deux jeunes filles dont l'une, à moitié déshabillée, est sur le bord d'une rivière, toute prête à se mettre à l'eau. Quant aux Vénus, aux Cupidons, aux Psychés, aux naïades, aux dryades, c'est par bataillons qu'on les compte, et je ne saurais faire le dénombrement des formes incongrues qui, émergeant de tous côtés, constituent une persécution systématique contre les regards.

Pour terminer par un sujet moins fâcheux, je signalerai une toile qui m'a consolé de ce que j'ai vu ailleurs. La toile de M. Muller, dont on connaît le beau talent, représente la *Captivité de Galilée*. Mais, cette fois, c'est le Galilée de l'histoire. A côté du vin frelaté de la légende philosophique versé par M. Jacquand, M. Muller a placé le contre-poison. Voilà bien Galilée, mais avec sa figure méditative, éclairée par une vive intelligence et un sourire sournois et un peu méchant. On voit que l'inquisiteur lui adresse une simple remontrance adoucie par un accent paternel. C'est un vieil enfant spirituel et malin que l'on gronde, et le sourire presque imperceptible qui erre sur la bouche d'un prêtre, la beauté de l'appartement et la présence de deux belles dames indiquent que dans tout cela il n'y a rien de bien menaçant pour le prétendu captif. Le livret achève d'expliquer la toile par ce fragment d'une lettre de Galilée lui-même : « Après l'expédition de ma cause, j'ai été condamné à une prison facultative au libre arbitre de Sa Sainteté. Pour quelques jours, cette prison fut le palais et les jardins du Grand-Duc, à la Trinité-du-Mont. Ensuite j'échangeai cette résidence contre le palais de Mgr l'archevêque, à Sienne, où j'ai passé cinq mois, en compagnie du P. de Saint-Iré et en visites continuelles de la part de la noblesse de la ville; n'ayant donc point souffert dans les deux choses qui doivent nous être chères, au-dessus de toutes les autres : dans la santé et dans l'honneur, au contraire, étant à l'abri sous ces deux rapports. »

Nous parlera-t-on encore du martyre de Galilée? Si l'on ne veut pas nous en croire, refusera-t-on d'ajouter créance à la lettre de Galilée lui-même?

ALFRED NETTEMENT.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octob.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Le R. P. Gratry.

LE R. P. GRATRY

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie française vient, en élisant le R. P. Gratry, de s'honorer par un choix qui nous reporte au jour où elle fit asseoir sur un de ses fauteuils que la mort avait rendu vacant, le R. P. Lacordaire. Sans doute, il y aurait eu quelque chose de plus logique à donner le P. Gratry pour successeur à M. Cousin, et M. Jules Favre à M. de Barante. Le philosophe catholique eût été mieux préparé à louer le platonicien ; le politique et l'orateur des assemblées contemporaines eût été plus compétent pour apprécier le politique et l'orateur des assemblées de la Restauration et du gouvernement de Juillet. Mais l'Olympe littéraire, comme l'autre Olympe, a ses mystères, nous ne les violerons pas. D'ailleurs, nous ne sommes pas disposé aujourd'hui à chicaner l'Académie française, qui n'a pas été toujours aussi heureuse dans ses choix. Une seule chose nous étonne, c'est que la fraction académique qui passe pour être sympathique au pouvoir ait eu la bizarre et fâcheuse idée de ballotter le nom de M. Théophile Gautier avec celui du R. P. Gratry. Nous ne nions pas le talent de M. Gautier, c'est un coloriste en matière de style, un appréciateur expérimenté en matière d'art. S'il s'était agi de remplacer Alfred de Musset, ou même M. Mérimée, nous au-

rions compris qu'on songeât à cette plume à la fois brillante, facile et hardie. Mais ballotter le nom de l'auteur du *Capitaine Fracasse*, et surtout de *Mademoiselle de Maupin*, avec celui de l'auteur de la *Connaissance de Dieu*, de la *Connaissance de l'âme*, de la *Logique* et de la *Philosophie du Credo*, c'est une énormité que la tactique académique et la théorie des combinaisons, qui joue un grand rôle dans les élections de l'Institut, ne sauraient justifier ni même excuser. Nous sommes convaincu que, même avant d'avoir lu cette étude biographique sur le R. P. Gratry, le public sera de notre avis.

Joseph-Auguste-Alphonse Gratry naquit à Lille, le 30 mars 1805. Sa vie ne contient pas beaucoup d'événements ; les idées la remplissent tout entière, et l'histoire que nous avons à retracer est celle d'une intelligence engagée à la poursuite de la vérité et qui, à mesure qu'elle la découvre, s'impose la mission de l'exposer et de la faire connaître. Il y a donc deux parts dans cette vie : l'étude ardente et l'apostolat ; l'étude ardente, parce que cette vive intelligence est altérée de vérité ; l'apostolat, parce que ce cœur généreux est impatient d'épancher cette noble liqueur dans toutes les âmes.

Une considération nous frappe sur le seuil de la vie de M. Gratry : comme Lacordaire, il s'entend à guérir les maladies intellectuelles de ses contemporains, parce qu'ainsi que lui il les a connues, il les a éprouvées. Nous nous souvenons d'avoir ressenti une émotion involontaire et d'avoir eu comme une intuition de ce fait en lisant, dans un de ses ouvrages, le passage où, après avoir exposé comment les hommes se font, dès le collége, leurs idées sur, ou plutôt contre la religion, en admettant qu'on puisse donner ce beau nom d'idées à des lieux communs qui traînent sur les bancs et que la génération qui arrive ramasse avec la poussière qu'y a laissée la génération qui s'en va, il s'écrie : « Cet enfant, c'est vous ; c'est moi ! »

Eh bien, oui : cet enfant, c'était lui.

Il avait commencé ses études au lycée de Tours, et il les termina par deux années de rhétorique et une année de philosophie au collége de Henri IV, à Paris. Celui qui écrit ces lignes se souvient qu'à cette époque le nom de Gratry était une étoile au ciel de l'université. Dans les veillées des armes littéraires, on s'entretenait des faits et gestes de ce rude jouteur des concours. En 1822, il obtint en rhétorique le prix de discours latin au concours général ; en 1824, les deux prix de dissertation latine et de dissertation française en philosophie. C'est à cette première partie de sa vie et avant les grands succès qui couronnèrent ses études classiques que remonte une révolution qui, s'accomplissant dans son esprit, détermina la carrière où, depuis, il n'a cessé de marcher.

Écoutez, comme il le dit, cette histoire de la meilleure heure de sa vie :

« J'étais alors un écolier de dix-sept ans qui venait d'obtenir en mon collége beaucoup d'honneurs et en était ravi de joie. Plein d'espérance, libre de toute souffrance et de toute peine, et d'ailleurs très-ami du travail, j'étais heureux de vivre. Et c'est pourquoi, un soir, avant de m'endormir, — je vois encore cette cellule de dortoir ! — voici que je me mis à méditer sur mon bonheur.

« Or cette rêverie fut, sous une forme très-simple, presque banale, le plus grand événement de ma vie. Je n'étais encore qu'un enfant. Une heure après, j'étais un homme. »

Ce qu'il vit se dérouler dans une rêverie qui n'était pas un rêve, ce fut sa vie, la vie belle, brillante, fortunée, caressée par toutes les faveurs de la destinée, bercée par toutes les joies, éclairée par tous les rayons, égayée par tous les sourires, la vie telle que peut la faire une imagination de dix-sept ans qui regarde l'avenir à travers le prisme de l'espérance.

Il sortait du collége. Les longues perspectives d'une belle carrière s'ouvraient devant lui. Son talent, qui grandissait chaque année, le conduisait au succès, à la gloire, au bonheur, à la puissance. Il conquérait une grande place dans son temps et dans son pays. Toute une existence éclatante et prospère trouva place dans une rêverie d'une demi-heure.

« Tous ces tableaux, dit-il, vivaient devant mes yeux. Dieu même, je crois, donnait en ce moment à mon esprit une force créatrice. Je sentais et je palpais la vie. Je résumai des jours et des années dans un instant. J'en tenais la substance, j'en sentais les délices avec une force, une ivresse, une vivacité que la réalité n'a point. Je vis ainsi se dérouler, jour par jour, année par année, dans le plus bel ensemble et les plus riches détails, une vie comblée de tous les biens dont l'homme peut jouir sur la terre. Et la vie avançait toujours, toujours plus belle et plus remplie, à mesure que mes années se déroulaient et se comptaient. »

Vous avez lu bien des fois l'histoire des empires, ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de plus intéressant : l'histoire d'une âme? Cet homme qui, assis au bord du temps comme le voyageur aux bords d'un fleuve, regarde couler sa vie, n'a-t-il pas quelque chose qui vous frappe et vous émeut ?

Attendez ! Cette rêverie, qui, je l'ai dit, n'était pas un rêve, vint se briser contre une funèbre réalité. Où tout ce bonheur le conduirait-il? Au jour où il verrait mourir ce père qui augmentait son bonheur, par cela seul qu'il en était témoin ; cette mère presque adorée, la compagne de sa vie ; tous les siens. Alors le cri de l'Ecclésiaste s'échappe non de sa mémoire, mais de son cœur brisé : *Vanité des vanités ! Et tout n'est que vanité !*

« Tout est donc fini ! m'écriai-je. Tout est anéanti ! Père, mère, sœur, amis, anéantis ! Bien-aimée de mon âme, compagne de ma vie heureuse, anéantie ! Êtres

chéris issus de mon sang et du sien, anéantis! Moi-même je disparais. Plus de soleil! plus de monde! plus d'hommes! plus rien! »

Puis il pensa qu'il en avait été ainsi, qu'il en était ainsi, qu'il devait en être ainsi de toutes les générations: tous naissaient pour mourir.

« A cette vue, continue-t-il, j'étais immobile et comme cloué par l'étonnement et la terreur. Quoi! l'on passe sans s'informer de rien. On vit comme des moucherons qui bourdonnent et qui dansent dans un rayon de soleil. A quoi servent ces apparitions d'un instant au milieu de ce fleuve qui passe? Pourquoi passe-t-on? Pourquoi est-on venu? A quoi sert tout ce qui existe? »

Il se demandait, en concentrant par un effort désespéré toutes les forces de son intelligence sur cette question de vie ou de mort éternelle, comme un naufragé qui, en luttant contre les flots, cherche du regard une voile à l'horizon, s'il était possible que tout soit absurde, inutile et dénué de sens! Les choses ont-elles une raison d'être, et quelle est-elle? Si ce que nous voyons n'est pas tout, où est le reste?

« Je n'apercevais, s'écrie M. Gratry, aucune réponse à ces questions.

« En ce temps-là, je n'avais aucune religion. Je ne croyais à rien, sinon peut-être à Dieu. J'avais pour le catholicisme toute l'horreur et tout le dégoût qu'ont pu jamais avoir ses ennemis les plus aveugles.

« Cependant je me mis à penser à Dieu. O mon Dieu! m'écriai-je, m'entendez-vous?

« — Point de réponse : le ciel est sourd, est vide.

« Et, toujours plus désespéré, j'essayai un nouvel effort.

« Bientôt, sous cet effort vraiment immense, tout mon être éprouva comme une vigoureuse contraction, comme un reflux de la vie entière vers le centre.

« Il me sembla que j'entrais dans mon âme et que je pénétrais en moi à des profondeurs insondables que pour la première fois j'entrevoyais. Je crois voir encore aujourd'hui ces étranges profondeurs. Ce que je dis, ce ne sont pas des paroles cherchées. Vous devez le sentir. Ce sont des descriptions de faits qui sont encore et qui seront toujours sous mes yeux ineffaçablement. »

Nous vous l'avons dit, vous assistez à l'histoire d'une âme. Mais laissons la parole à l'éloquent historien qui se raconte lui-même à ses contemporains.

« Tout à coup de l'insondable et mystérieux abîme partit un cri perçant, redoublé, déchirant, capable, à ce qu'il me semblait, d'atteindre aux dernières limites de l'univers, de pénétrer et d'ébranler tout ce qui est. Il me semblait qu'en ce fond de mon âme un être très-puissant, autre que moi, donnait à ce grand cri de toute ma nature soulevée une irrésistible énergie : « O « Dieu! ô Dieu! criai-je, expliquez l'énigme. Mon Dieu, « je le promets et je jure, faites-moi connaître la vérité; « je lui consacrerai ma vie. »

« Aussitôt je compris que cet immense effort et ce grand cri de l'homme entier n'avait pas été vain. Je sentis qu'une réponse me viendrait; mais je ne voyais pas de quel côté.

« Pourtant cela seul me calma. La vérité doit exister. La vérité existe. Elle est belle, elle répond à tout. Oui, je la chercherai et je la connaîtrai, et lui consacrerai ma vie.

« Alors je m'aperçus que j'étais encore au collége, dans ma cellule, mais je n'étais plus un enfant[1]. »

N'est-ce pas là la contre-partie du dramatique récit où Théodore Jouffroy a raconté la nuit néfaste dans laquelle il perdit Dieu? Alphonse Gratry vient de vous dire, au contraire, comment, dans cette bienheureuse soirée, en descendant dans le plus profond de son âme, il le retrouva.

A partir de ce moment, sa destinée était fixée : c'était un poursuivant de la vérité. Il ne tarda pas à faire un pas de plus, et ses épanchements avec un condisciple plus âgé que lui le mirent dans la voie du catholicisme, où il marcha à grands pas. Il avait dix-neuf ans et il cherchait comment il pourrait servir la vérité quand l'idée lui vint que le service le plus utile à rendre à son temps était de contribuer à cette réconciliation de la science et de la religion, qui a inspiré un beau livre au cardinal Wisemann. Cette idée le détermina à se présenter à l'École polytechnique. Mais il n'avait que dix mois pour s'y préparer, et il ne savait pas un mot de mathématiques. On se récria sur l'impossibilité du succès; il fallait, en effet, au moins une année de mathématiques élémentaires et une seconde année de mathématiques spéciales. Le jeune Gratry persista dans son idée; sa forte volonté s'appuyait sur deux de ces leviers qui soulèvent le monde : la confiance en Dieu, la résolution passionnée de le servir. La veille de l'examen, le professeur du jeune homme l'interrogea pour savoir quelles étaient ses chances, et, peu rassuré par cette épreuve préalable, il conseilla au candidat de ne pas se présenter. Celui persista dans sa résolution, pria Dieu de tout son cœur le jour de la grande épreuve, et passa son examen d'une manière si brillante, qu'il en demeura lui-même confondu.

Voici donc Alphonse Gratry élève de l'École polytechnique. Au nombre des élèves de sa promotion il y y en avait un qui s'appelait Juchault de la Moricière. Dieu faisait ici se rencontrer deux noms destinés à retentir glorieusement dans deux sphères différentes, deux hommes qui alors se connurent à peine, mais qu'il devait rapprocher plus tard. N'admirez-vous pas les desseins cachés de la Providence sur les âmes, et comment elle choisit ses moyens et ses heures? Dernièrement ces colonnes reproduisaient une page de *Rome et Lorette*, dans laquelle M. Louis Veuillot racontait comment Dieu descendit à lui et illumina ses ténèbres, et par quelles voies il le ramena dans les voies radieuses

[1] *Les Sources*, 2e partie : Préparation, pages 15 et suivantes.

de la vérité. Rien de plus instructif et de plus touchant que ces récits, sortes d'*ex-voto* intellectuels suspendus dans le sanctuaire de la vérité par les naufragés de l'océan des idées, comme ces navires en effigie, ces voiles déchirées, ces avirons brisés suspendus à Sainte-Anne d'Auray par les naufragés de la mer.

A l'École polytechnique, Alphonse Gratry avait éprouvé une fois encore la passion de la gloire. Être général, commander une armée, faire servir à la cause de la justice et de la vérité une épée victorieuse, cette perspective lui avait paru belle. Ce fut le rêve d'un moment. Sa première idée prit bientôt le dessus : ne songer qu'à la vérité, s'oublier soi-même, travailler pour Dieu. Il s'engagea dès lors à renoncer à cette idole du commun des hommes qu'on appelle l'argent, et qu'on ne saurait servir, le Christ lui-même l'a dit, sans déserter le service du véritable maitre, et, sorti de l'École polytechnique en 1827, dans un bon rang, il commença par refuser, à la grande surprise du général commandant l'École, au grand chagrin de sa famille peu aisée, d'entrer dans un service public. Il pria son père de lui laisser suivre sa vocation : désormais il renonçait à rien recevoir de sa famille; il vivrait comme il le pourrait. Il tint sa parole, non sans privation, car il arriva plus d'une fois que la pièce d'argent qu'un heureux du monde dépense pour un seul repas suffit à Alphonse Gratry pour la nourriture de tout un mois.

L'étude qu'il avait faite de la philosophie et de la religion, ses méditations, ses prières, ses entretiens avec l'abbé de Noirlieu, alors aumônier de l'École polytechnique, actuellement curé de Saint-Louis-d'Antin, à Paris, lui avaient révélé qu'il trouverait dans le sacerdoce sa vocation véritable. Admis au sous-diaconat, en 1830, par Mgr le Pape de Trévern, évêque de Strasbourg; au diaconat, en 1831, il fut ordonné prêtre à vingt-sept ans, en 1832, au milieu de la réaction contre le catholicisme qui accompagna et suivit la révolution de 1830, et de cette grande bacchanale intellectuelle qu'on appelle le saint-simonisme.

Ici s'ouvrent pour l'abbé Gratry huit années consacrées à l'étude et au professorat dans le petit séminaire du diocèse de Strasbourg. En 1840, il se fit recevoir docteur ès lettres à la faculté de cette ville après deux thèses remarquées, l'une sur la rhétorique, l'autre sur la méthode. La même année, un arrêté ministériel l'appela à la direction du collége Stanislas, un des établissements d'enseignement secondaire de plein exercice de la ville de Paris. Aussitôt il imprima une vive impulsion aux études en s'adjoignant d'habiles auxiliaires, Frédéric Ozanam, Charles Lenormant, M. Leverrier. Sous cette habile main, les succès universitaires revinrent au collége, et Mgr Affre, archevêque de Paris, prédestiné à devenir le martyr de l'humanité et de la charité, dans les journées de juin 1848, nomma l'abbé Gratry chanoine honoraire, tandis que le ministre de l'instruction publique lui envoyait la croix de la Légion d'honneur.

Au milieu de ses succès, l'abbé Gratry regardait comme perdu le temps que d'autres trouvaient qu'il employait si bien. Sa mission véritable venait le solliciter au milieu des occupations qui dévoraient ses heures. L'ange qui, dans une nuit symbolique, lutta avec Jacob, lui montrait du doigt la lice. Il était le champion de la philosophie catholique; c'était dans la sphère de l'idée qu'il livrerait les plus utiles combats. Derrière la philosophie éclectique, une philosophie plus menaçante et plus redoutable qui dans ses flancs obscurs contenait l'athéisme, se levait. C'était là l'ennemi. A la fin de l'année 1846, il résigna ses fonctions de directeur de Stanislas. Il reconquérait ainsi le temps nécessaire pour fourbir ses armes intellectuelles. Presque aussitôt après il se fit recevoir, à la suite d'examens publics, soutenus avec éclat, aux grades de bachelier, de licencié et de docteur à la Faculté de théologie d'Aix, et fut nommé aumônier de l'École normale supérieure.

Ici se place une date mémorable dans la vie de l'abbé Gratry. Il aimait ses fonctions d'aumônier de l'École normale qui lui laissaient la facilité de consacrer une large part de son temps à l'étude; il aimait cette jeunesse savante et lettrée qui, de son côté, tout enivrée qu'elle fût des horizons que venait de lui ouvrir la république de 1848 et auxquels les illusions du bel âge prêtaient des perspectives indéfinies, se pressait volontairement aux conférences de son aumônier, qui n'avaient rien d'obligatoire pour elle. Cette éloquence spontanée où jaillissaient des sources d'eau vive, cette hauteur d'idées, cette netteté de parole, cette originalité d'aperçus que faisaient ressortir la chaleur du débit et l'énergie de l'accent, saisissaient et intéressaient ces jeunes gens. Ils se sentaient en présence d'un puissant esprit, d'une ardente conviction; quelque chose de plus, en présence d'une âme qui aimait leurs âmes. A cette époque, M. Vacherot, dont les travaux philosophiques sont connus, remplissait les fonctions de directeur des études à l'École normale. Son *Histoire critique de l'école d'Alexandrie* était en cours de publication; au point de vue catholique, les deux premiers volumes n'étaient pas à l'abri du reproche, mais le troisième contenait une profession formelle d'athéisme. Il l'avait envoyé en bonnes feuilles à l'abbé Gratry. Dès que celui-ci eut lu l'ouvrage, il demanda à l'auteur un entretien particulier. Le prêtre déclara au philosophe qu'il lui serait impossible de laisser passer sans protestation une pareille injure à la religion et à Dieu. Il ajouta que M. Vacherot avait légèrement lu et très-imparfaitement compris les Pères; son livre ne tiendrait donc pas devant la réfutation que l'abbé Gratry se croyait obligé en conscience à publier. Dès à présent, il lui signalait dans l'introduction un si grossier contre-sens qu'il le défiait de ne pas changer ce passage. En même temps il lui proposait une transaction; le professeur supprimerait

son troisième volume, l'aumônier renoncerait à sa réfutation. L'orgueil philosophique de M. Vacherot se souleva :

— Si vous m'attaquez, répliqua-t-il, je répondrai.

Puis il rompit la conférence et publia bientôt son troisième volume, en ayant eu soin cependant d'effacer de l'introduction le contre-sens signalé. Alors l'abbé Gratry, fidèle à sa parole, fit paraître sa *Lettre à M. Vacherot* ou *Essai de critique contemporaine*, en donnant en même temps sa démission d'aumônier de l'École normale. Avec un juste sentiment des convenances, il comprenait que la guerre ne pouvait exister dans le sein de l'école entre l'aumônier et le directeur des études.

On était, en 1850, dans un temps difficile et plein d'inquiétude. Quoique ardemment mêlé aux luttes politiques de cette époque comme membre de l'Assemblée législative et chef d'un journal, l'*Opinion publique*, je me sentis vivement ému de ce duel philosophique, dont le dénoûment ne fut pas un instant douteux. M. Vacherot en sortit vaincu, vaincu sans retour, par la force de la vérité, par la puissance d'une incomparable dialectique. La lecture de l'écrit de l'abbé Gratry fut pour tous ceux qui le lurent une révélation : un grand esprit se manifestait, comme l'écrivait plus tard le général la Moricière, vivement frappé d'un autre écrit de l'abbé Gratry, *la Logique*, au moment où Dieu commençait à apparaître à ce généreux Africain, auquel la Providence réservait la glorieuse défaite de Castelfidardo, comme le couronnement héroïque et chrétien de sa belle carrière : « Quand Dieu envoie au monde de telles lumières, c'est qu'il ne veut pas l'abandonner. »

L'abbé Gratry, appelé en qualité de vicaire général à Orléans, par Mgr Dupanloup, renonça bientôt à toute fonction active pour donner tout son temps à l'exposition et à la défense écrite de la vérité. Ce fut pour cela qu'en 1852 il se joignit à l'abbé Pététot, alors curé de Saint-Roch, pour reconstituer, de concert avec lui, l'ordre de l'Oratoire.

Nous entrons ici dans les années les plus fécondes de cette vie. Elle atteint son idéal, qui est la réconciliation de la philosophie avec la religion.

La première étape de cette glorieuse route est la *Connaissance de Dieu* (1852), la *Logique* (1855), la *Connaissance de l'âme* (1855). Rappelons qu'avant ces trois ouvrages, l'auteur avait publié le *Catéchisme social* (1849), la *Lettre à M. Vacherot* (1851), et qu'après il publia *la Paix, méditations historiques et religieuses* (1860), la *Philosophie du Credo* et *les Sources* (1861), le *Mois de Marie, les Sophistes et les Critiques, la Crise de la foi* (1863), le *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu* (1865), *Henri Perreyve* (1866).

Cette nomenclature, toute sèche qu'elle soit, parle assez haut. Elle montre une vaillante intelligence, toujours sur la brèche, levant le drapeau de la vérité sur tous les points menacés par l'erreur. Mais comment donner une idée du souffle de vie qui règne dans ces belles pages, de la clarté de l'exposition, de la vigueur de l'argumentation et des beautés du style transfiguré, pour ainsi dire, par le spiritualisme des idées. La *Connaissance de Dieu* fut couronnée par l'Académie ravie de cette belle théodicée, et qui préludait ainsi par les suffrages donnés au livre à ceux qu'elle devait donner à l'auteur. L'école philosophique elle-même, qui tient ses assises dans la *Revue des Deux Mondes*, céda un moment au charme et rendit hommage à la *Connaissance de Dieu* dans ses colonnes, où les écrivains catholiques sont rarement loués. Mais bientôt elle se ravisa. L'orgueil des philosophes supporte mal ces théologiens que le catholicisme envoie, la croix à la main, pour évangéliser la philosophie. Quand la *Logique* parut, M. Saisset fut détaché de l'école à la *Revue* pour exécuter le P. Gratry. La présomption est ce qui manque le moins aux philosophes. M. Saisset annonça qu'il ne resterait rien du livre du maître; il se faisait ainsi le héraut de sa propre victoire. Il l'attaqua, manœuvre hasardeuse pour un métaphysicien ayant affaire à un mathématicien sur le terrain de la géométrie. Le sort de M. Vacherot aurait dû rendre M. Saisset plus circonspect. On peut lire, à la fin de la *Logique*, la réponse péremptoire du P. Gratry. Ce fut la seconde grande polémique qu'il soutint, et il en sortit triomphant comme de la première. Il engagea la troisième, à l'occasion du livre de M. Renan, contre les sophistes qui, vaincus sur le terrain du bon sens, se réfugient dans la logique de l'absurde, asile naturel de ceux qui cherchent un raisonnement pour échapper à la raison.

Jamais la victorieuse évidence n'avait été mise dans une plus rayonnante lumière par une logique éclatante comme la vérité et inexorable comme la justice.

Je reproduis ici l'opinion exprimée par les esprits les plus compétents de ce siècle : il suffira de nommer l'évêque d'Orléans, l'évêque de Nîmes, le baron d'Eckstein, le R. P. Ramière. Les Allemands eux-mêmes, qui nous accordent rarement l'aptitude à la philosophie, sans parler d'autres aptitudes qu'ils paraissent en ce moment disposés à nous refuser, ont adopté les ouvrages du P. Gratry; un de leurs philosophes les plus éminents, le docteur Pfahler, d'Eichstadt, les a traduits, en déclarant, dans une savante préface, que « la lecture des ouvrages du docte oratorien l'a guéri des préjugés traditionnels qu'il nourrissait contre l'esprit français en matière de philosophie. »

Aujourd'hui le R. P. Gratry, arrivé à l'âge de soixante-deux ans, dans toute la vigueur et dans toute la sérénité de son talent, estimé de tous, jouissant d'une réputation de savoir incontesté, sorti vainqueur de toutes les polémiques, peut dire, non avec l'orgueil des païens, mais avec la satisfaction de conscience d'un chrétien : *Exegi monumentum*. L'ascendant de son esprit s'exerce sans doute sur toutes les intelligences, mais il agit plus par-

ticulièrement encore sur les esprits élevés et cultivés. Ses conférences ont attiré, depuis 1852, d'abord à la chapelle de l'Oratoire de la rue du Regard, puis à l'église de Saint-Étienne-du-Mont, un auditoire d'élite. Il y a eu telle de ces conférences où le fonds de l'auditoire se composait de membres de l'Institut et d'élèves de l'École polytechnique. Les profanes qui ne sont pas initiés à la science de l'X devaient laisser à la porte l'espérance de comprendre. J'ai cité plus haut un passage de la lettre qu'adressait le général la Moricière à son ancien camarade de l'École polytechnique à l'époque où le glorieux chef militaire, lisant la *Connaissance de Dieu*, la *Logique*, la *Philosophie du Credo*, encore inédite, se débattait sous les puissantes étreintes de la vérité catholique que lui présentait un des plus puissants champions de l'Église, le R. P. Dechamps, aujourd'hui évêque de Namur. Quelques années auparavant, Augustin Thierry, éclairé par l'expérience et la réflexion, avait dit au P. Gratry :

« Je suis un rationaliste fatigué, aspirant à me reposer dans le sein du catholicisme, parce qu'une longue observation m'a convaincu que plus la philosophie s'éloignait du catholicisme, plus elle s'éloignait de la vérité dont elle se rapprochait de plus en plus, à mesure qu'elle se rapprochait de la foi catholique. Je voulais faire cette déclaration devant vous, Père Gratry, qui serez mon confesseur. »

Ainsi le R. P. Gratry, qui, aux heures des illusions de sa jeunesse, rêva un moment les victoires de l'épée, a été récompensé de son dévouement à la cause de la vérité ; il a remporté les saintes victoires de l'idée, et les trophées de ses combats ont été les nobles âmes qu'il a reconquises à Dieu. Quant à sa renommée littéraire, l'Académie française, en l'adoptant pour un des siens, vient de lui apporter cette consécration définitive, dont il est sage et digne de savoir se passer, quand il faudrait l'acheter par le sacrifice d'une conviction, mais pour laquelle il serait également puéril de montrer un empressement indiscret et d'affecter un injuste dédain.

ALFRED NETTEMENT.



CLAIRE DE FOURONNE

I

MAILLY-CHATEAU.

Vers la fin de l'été dernier, je parcourais la Bourgogne sans me lasser d'admirer ce beau pays, si injustement délaissé des touristes, empressés à demander à des contrées lointaines des horizons et des paysages qui s'offrent d'eux-mêmes dans cette vieille province, à chaque tournant de route, à chaque revers des coteaux. J'avais visité Chatelux, avec ses vieux créneaux et ses tours seigneuriales ; je m'étais agenouillée dans l'antique basilique romane de Vezelay, après avoir admiré le beau portique des catéchumènes, célébré par les archéologues. J'avais voulu contempler l'abbaye de *la Pierre qui vire*, quand, en retournant vers Auxerre, je fus arrêtée dans mon chemin par la vue d'un charmant village, dont la position poétique et bizarre à la fois me séduisit tellement, que sur-le-champ je me décidai à y rester quelques jours, pour explorer les environs.

Mailly-Château (c'est le nom de ce village) ne compte pas plus d'une centaine de maisons qui, au lieu de se grouper, semblent s'être dispersées capricieusement le long de la rivière de l'Yonne et des belles prairies qui s'étendent de chaque côté de ses bords. Un pont rustique rend les communications faciles. Ces maisonnettes à un seul étage, couvertes en briques rouges, disparaissent en partie sous un treillage de vigne ; car sur ce sol fécond de la Bourgogne la vigne semble chercher à tout envahir, et profite de la moindre parcelle de terrain, de la plus petite échancrure de rocher, pour pousser et grimper sous les chauds rayons du soleil. Ce beau et fertile pays voit son raisin mûrir et se dorer presque sans culture. Aussi le paysan bourguignon aime sa vigne avec une véritable passion ; c'est sa richesse, son espérance ; c'est l'ornement de sa maison, c'est le rideau de sa fenêtre.

Les maisons de Mailly-Château sont dispersées au pied d'une roche immense, en face de laquelle, de l'autre côté de la rivière, s'élève un groupe formé par cinq ou six roches semblables, serrées étroitement les unes contre les autres. Leur gigantesque élévation dépasserait le sommet de plus d'une cathédrale. On les appelle les roches du Saussoie.

La roche qui domine le village dépasse en hauteur celle qui s'élève en face d'elle, et montre orgueilleusement assis à son sommet un vieux manoir féodal dont les hautes tours ont survécu aux nombreuses générations qu'elles ont abritées. Quoique frappées plusieurs fois par la foudre dans les violents orages qui trop souvent viennent désoler la Bourgogne, une main soigneuse avait chaque fois relevé leurs sommets détruits et réparé l'outrage fait au vieux géant de pierre dominant la roche dite *Roche aux fées* par la légende auxerroise.

Un escalier sinueux, creusé dans le roc, étroit et difficile à gravir à raison de son élévation (on y compte plus de trois cents marches), ne garantit du vide et du vertige par aucun garde-fou. Ces dangereux degrés franchis, on arrive à une terrasse qui précède la cour d'honneur du vieux château.

Alors la vue admirable qui s'offre aux regards et permet de dominer, à vol d'oiseau, une partie de la province avec ce qu'elle renferme de plus curieux, vient dédommager le voyageur de sa pénible ascension.

Les tours de Vezelay, les stations du chemin de croix

creusées de rochers en rochers par les chartreux de la *Pierre qui vire;* les hautes cimes des bois de Fontenoy, le vieux château de Fouronne qui les avoisine; et enfin dans le lointain, comme une ceinture d'un vert sombre, la forêt de Frétois; tous ces divers points de vue, qui se réunissent en un seul, offrent un coup d'œil vraiment magique.

L'intérieur du manoir incommode et mal distribué, comme toutes les anciennes demeures, montre que nos ancêtres ignoraient ce culte du confortable que nous ont inspiré les Anglais et auquel nous semblons tout sacrifier aujourd'hui.

Les salles voûtées et petites du manoir de Mailly-Château, leur sol recouvert de larges dalles de pierre, éclairées par d'étroites et hautes fenêtres ogivales, dont les vitraux, encadrés dans des châssis de plomb, ne laissent pénétrer qu'une lumière incertaine, ne peuvent faire aujourd'hui que des appartements humides, incommodes et fort peu en harmonie avec notre manière de vivre.

On sent le cœur se serrer à l'aspect froid et presque lugubre qu'offrent les abords du château souvent ravagés par la foudre qu'attire ce lieu élevé. Tous les arbres qui l'entouraient ont été brisés; leurs troncs séculaires rampent à terre et servent de retraite aux reptiles de toute sorte. La vipère brune, si redoutable par son dangereux venin, allonge sa tête plate en sifflant et s'élance du milieu des rochers pour venir y retrouver son nid. Le jardin étroit qui borde la terrasse ne mérite plus ce nom. Cet emplacement n'est indiqué que par les ronces et les herbes folles mêlées de quelques giroflées jaunes, qui rappellent son ancienne destination. Des bordures de bois indiquent seules la place des allées et le tour des plates-bandes. A l'intérieur du château, le regard de l'observateur découvre des traces qui témoignent qu'à une époque peu éloignée cette demeure a été habitée.

Quelques meubles oubliés se rencontrent dans plusieurs pièces. Tous sont fanés, sans valeur, mais de forme moderne. Trois fauteuils d'acajou recouverts de tapisseries à dessins algériens, deux aquarelles sans mérite, un vieux piano à demi brisé, des lambeaux de tapis d'Aubusson, indiquent qu'une petite pièce voûtée qui occupe une partie de la tourelle du midi avait été transformée en cabinet de travail ou en boudoir. Un panier à ouvrage d'où s'échappent une masse confuse d'écheveaux de soies fanées et de laines flétries; enfin un vague parfum ambré qu'on y respire encore, des bouquets de fleurs artificielles placés dans une jardinière; un gant de peau jeté à terre; un chapeau de paille d'Italie à larges bords, oublié dans la chambre voisine, semblent dénoncer qu'elle avait été habitée par une femme. Les fleurs laissent deviner qu'elle était jeune, la forme du chapeau qu'elle était coquette; enfin un tout petit volume broché révèle au visiteur qu'elle lisait des romans et qu'elle les choisissait mal.

Dans tout cet ensemble échappé au désordre d'un départ, rien ne révèle la femme sérieuse. Dans tout ce mélange d'objets divers, vous en chercheriez vainement un qui ait un but utile. Des fioles débouchées qui devaient contenir des parfums, deux éventails, dont les montures brisées protestent contre la main impatiente et capricieuse qui les a réduits à l'état de débris. Pas un portrait de saint, pas un objet religieux sur la muraille près de laquelle se voit l'emplacement que devait occuper un petit lit de jeune fille et où se trouvent des rideaux de belle perse rose, à la fois sales et élégants, et qui pendent encore à terre, outrageusement souillés par la poussière et l'humidité. Vous ne trouvez pas même, au-dessus de cette place, la branche de buis bénit, que le plus pauvre habitant du village aime à recevoir, le dimanche des Rameaux, de la main de son pasteur, et qu'il suspend au chevet de sa modeste couche, sous les rideaux de serge brune, auprès de l'image de la Vierge grossièrement colorée et achetée au colporteur qui vient d'Auxerre tous les ans, à la fête du village, étaler sa boutique en plein vent sur la place de l'église. Le cordon de sonnette cassé, qui pend seul entre les deux rideaux, indique une maîtresse de maison impérieuse et colère, et quelques bagatelles à l'usage d'une toilette féminine, jetés sur les meubles ou épars sur le sol, semblent compléter le tableau, en annonçant le défaut de soin et le désordre.

Au nid on reconnaît l'oiseau, dit un proverbe.

La chambre d'une jeune fille la révèle tout entière; alors même qu'elle n'est plus habitée depuis longtemps, elle a conservé l'empreinte des goûts, des habitudes, du caractère de sa propriétaire; elle laisse deviner sa vie intime et ses occupations journalières. C'est un miroir qui conserve l'image de celle qui s'y est regardée.

Accoudée sur le balcon de pierre qui surplombe l'abîme, je me demandais comment une femme dont la vie semblait vouée à la futilité, dont les goûts devaient être frivoles et mondains, avait pu se condamner à la solitude dans cette admirable mais sévère retraite, qu'elle ne devait ni aimer ni comprendre. Je cherchai à deviner quel concours de circonstances avait pu retenir cet oiseau brillant fait pour orner les salons, dans ce nid de hiboux. Sans doute l'oiseau s'en était envolé joyeux comme l'hirondelle au premier rayon de liberté qui lui avait permis d'aller rejoindre un élysée de fêtes, de vanités, de caprices et d'adulations, d'où certaines femmes ne s'exilent jamais qu'à regret.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —



UNE NUIT D'ÉTÉ

Quel silence en tous lieux! quel air calme et limpide!
C'est le soir, c'est la nuit; non pas la nuit humide

Que le frileux hiver apporte à nos climats
Sur ses nuages lourds et chargés de frimats,
Mais cette nuit sereine où nous nous sentons vivre
Sous ces parfums du soir dont le vent nous enivre;
C'est alors qu'on entend sous les arbres des bois
Des sons mystérieux et de lointaines voix,
Et ces mille rumeurs qui naissent dans les plaines,
Semblables au murmure affaibli des fontaines.
C'est alors qu'éloigné du bruit de nos cités,
Je cherche du repos pour mes sens agités,
Que je cueille au hasard une fleur dont j'effeuille
Les pétales dorés qui tombent feuille à feuille...
Que j'aime, en ces moments, à suivre les sentiers,
A m'asseoir en rêvant à l'abri des halliers,
Ou bien à m'enfoncer sous les feuillages sombres
Que mon cœur inquiet peuple de vaines ombres!
De tout petits enfants ravis dans leurs berceaux
Et que je crois revoir derrière les bouleaux;
De jeunes gens pâlis, de douces jeunes filles
Qui glissent en tremblant sous les vertes charmilles;
De frères que j'aimais et qui sont disparus,
De bien d'autres encor que je n'ai pas connus,
Anges à qui la mort donna trop tôt des ailes,
Colombes qui rêvaient des demeures plus belles...
. . . .
Mais minuit fait entendre au loin sa grande voix;
Je quitte alors pensif les ombrages des bois;
Seul le bruit de mes pas sous ces voûtes résonne,
A de calmes pensers mon esprit s'abandonne.
Je songe à mes parents, je songe à mes amis,
Aux devoirs à remplir, aux doux plaisirs promis,
Et bientôt le sommeil qui règne sur la terre
De son doigt bienfaisant vient clore ma paupière.

FERD. MARSÈS.



EXCURSIONS EN RUSSIE

I

MOSCOU.

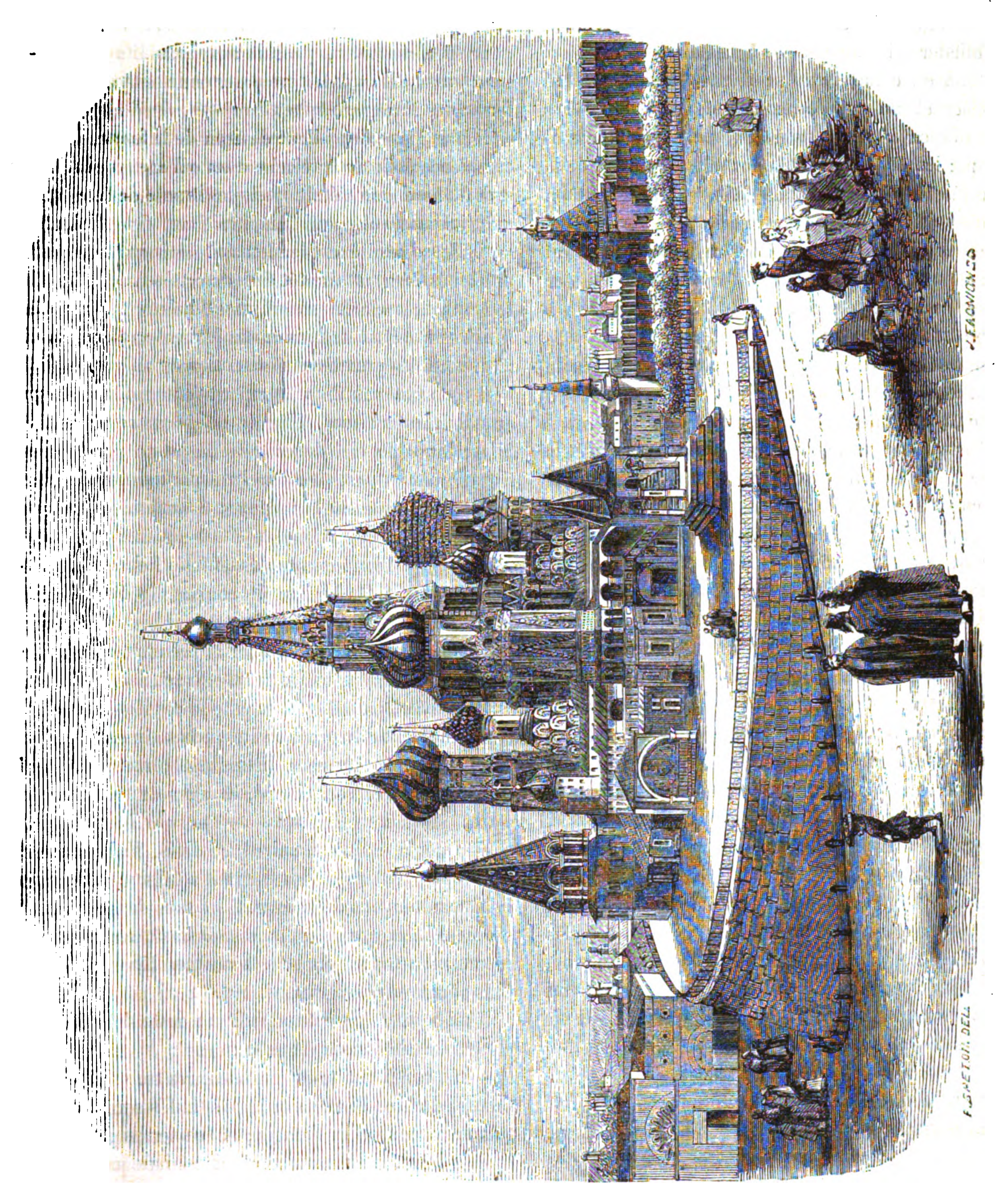
Où trouver un pays plus intéressant pour l'observateur que la Russie? Quel est le théâtre où il y ait plus de changements de scène? C'est pourtant une des contrées qui attirent le moins les voyageurs de notre pays. Cela nous décide à analyser le journal d'un de nos compatriotes qui a visité récemment le grand empire.

Transportons-nous tout d'abord au cœur de la Russie, à Moscou. Moscou, ville poétique, dont l'architecture n'a point de nom, comme elle n'a point eu de modèle! Pour comprendre la singularité de l'aspect qu'offre cette immense cité, il faut se représenter le dessin orthodoxe de toute église grecque dont le faîte se compose toujours de cinq tours qui varient dans leur forme et dans leur hauteur. Quatre de ces tours, maintenues à des étages inférieurs, entourent avec respect la tour principale. De brillantes chaînes de métal, dorées ou argentées, unissent les croix des flèches inférieures à la croix de la tour reine et maîtresse. Les dômes sont pour ainsi dire cuirassés. On dirait une armure damasquinée, et l'on reste muet d'étonnement en voyant briller au soleil ces toits guillochés, émaillés, comme des bijoux, rayés par bandes et peints de couleurs diverses. Le jeu de la lumière miroitant sur cette ville aérienne et jetant des reflets chatoyants produit une sorte de fantasmagorie, même en plein jour.

Les deux constructions qui attirent une attention particulière sont l'église de Saint-Basile, que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, et le Kremlin, qui est plutôt un amas d'édifices qu'un édifice particulier. Ce prodigieux monument, avec ses murs blanchis, ses créneaux étagés, est à lui seul grand comme une ville. Le Kremlin est moins un palais qu'une cité frontière qui sépare l'orient de l'occident. Ses murailles suivent avec hardiesse les profondes sinuosités du terrain; lorsque les pentes du coteau deviennent trop rapides, le rempart s'abaisse par escaliers; la ligne de cette première ceinture de constructions est coupée par des tours fantastiques, si élevées, si fortes et d'une forme si bizarre, qu'elles rappellent les pics de la Suisse avec leurs rocs de diverses figures et leurs glaciers de mille couleurs. Chaque tour a son caractère et son usage particulier; les unes ressemblent à des glaives renversés, la garde en bas, la pointe en haut; d'autres rappellent la forme et jusqu'à la couleur de certains fruits exotiques. Toutes ces espèces de tours sont revêtues de tuiles vernissées; ces coupoles métalliques, ces dômes émaillés, dorés ou argentés, brillent au soleil comme des émaux ou des stalactites, et dominent la ville ainsi que la campagne.

Le Kitaigorod, espèce d'annexe du Kremlin, est un immense bazar, une ville toute percée de ruelles sombres et voûtées; c'est une foire en permanence. Les vendeurs et les acheteurs s'y trouvent à l'abri de la neige et des inondations du dégel. A chaque pas que l'on fait à Moscou, on rencontre quelque chapelle vénérée par le peuple et saluée par tout le monde. Ces chapelles renferment ordinairement une image de la sainte Vierge, conservée sous verre et éclairée par une lampe qui brûle sans cesse. Moscou est la seule grande cité qui, tout en se peuplant, soit restée pittoresque comme une campagne. On y compte autant d'allées que de rues, de champs cultivés que de collines bâties, de vallons déserts que de places publiques. Sitôt qu'on s'éloigne du centre, on se trouve dans un chaos de villages, d'étangs, de forêts. Ici vous apercevez, de distance en distance, d'imposants monastères, qui s'élèvent avec leur multitude de chapelles et de clochers; là vous

voyez des coteaux bâtis, d'autres coteaux ensemencés ; ailleurs une rivière; un peu plus loin, des salles de spectacle, avec leurs péristyles antiques, sont environnées de palais en bois, les seules habitations d'architecture nationale ; toutes ces masses de constructions diverses sont à moitié cachées sous la verdure et toujours dominées par le Kremlin aux murailles dentelées. Devant la porte du Kremlin est située la belle place ; la



Saint-Basile.

plupart des maisons qui l'entourent sont de construction moderne et contiennent les plus splendides boutiques de Moscou. Une vaste galerie qui traverse un des côtés de la place forme un bazar assez semblable au Palais-Royal par la variété des marchandises qu'il offre à l'acheteur. Les marchands, sales personnages à longue barbe, assaillent de leurs offres de service les voyageurs, qui souvent sont obligés d'employer la force pour les repousser. Des deux côtés de ces boutiques stationnent de jeunes garçons habillés d'une jaquette rose : sous cette jaquette sont de larges culottes bleues, terminées par des bottes assez grossières. Les cheveux de ces enfants, très-longs et partagés par le milieu, leur descendent jusqu'à la ceinture. Si quelqu'un passe

devant les boutiques dont ils ont la garde, ils se placent à travers son chemin et commencent par faire de nombreuses salutations, en s'inclinant jusqu'à terre, et de telle sorte que leurs longs cheveux viennent retomber sur leur poitrine et couvrir entièrement leur visage. Rien n'est plus plaisant que cette invitation qui, par son insistance et sa fréquente répétition, ne tarde cependant pas à fatiguer celui à qui elle s'adresse.

Le fond du caractère russe paraît être un composé d'extrêmes et un rapprochement de contrastes. Les hommes de ce pays sont religieux, sans avoir une morale pure; ils ont de la bonté sans être sensibles, de la générosité sans obligeance, et de la politesse tout en négligeant une foule de convenances sociales; ils comprennent peu le charme de solides amitiés; un ami est pour eux quelqu'un qui les distrait, qui les aide à passer le temps, mais sans être nécessaire à leur cœur. Il y a des exceptions sans doute, mais elles sont rares.

Si chez beaucoup de peuples la souveraineté a eu la valeur d'un dogme religieux, c'est particulièrement en Russie qu'elle a eu et qu'elle a conservé ce caractère.

Le Russe voit dans le czar le symbole de la foi et le principe de la loi; il le sert comme un maître; il le révère comme un pontife; il l'aime comme un père. La grandeur du czar, c'est la grandeur de l'empire. Or, si le czar est la seconde majesté, le culte de l'empire est pour le patriotisme aussi la seconde religion. De là l'action désespérée de Rostopchin, qu'il est impossible de ne pas rappeler en parlant de Moscou : « Péris, Moscou, mais que l'empire soit sauvé ! »

« L'ambition de la Russie, dit un de leurs plus éloquents écrivains, vise plus haut qu'à posséder tel coin de terre ; elle tend à se donner les principales sources de la richesse et de la grandeur; elle veut asseoir sa nationalité sur les bases du commerce et de l'industrie. Proposer à la Russie de renoncer à faire sentir son influence au dehors, c'est lui conseiller de dire chez elle à la civilisation : « Arrête-toi ! » à son industrie : « N'avance pas ! » à son commerce : « Ne va pas plus loin ! » Les sciences, les lois, les arts, doivent un jour, sur les ailes des aigles russes, descendre des gorges du Caucase, traverser la mer Noire, pour rappeler à la vie des vastes contrées dégénérées. »

MARIE DE F...

— La fin prochainement. —



FRÈRE PAUL

(Voir pages 403, 421, 436, 457, 477, 484, 507, 515 et 532.)

VII

Ce même soir, vers onze heures, Paul, sur son bidet gris, trottinant, revenait, paisible et satisfait, de la ferme des Mawères. Ses efforts n'avaient pas été inutiles : son œuvre de charité avait porté d'heureux fruits. L'enfant allait mieux ; les fugitifs avaient un asile sûr ; la jeune mère était presque consolée. La route avait été longue, la nuit était fraîche ; Paul se sentait assez las et parfois frissonnait un peu, mais le contentement du cœur repose et la charité réchauffe. Paul Thielleux, pour se réconforter, pensait aux bons lits chauds et moelleux qu'il avait fait préparer pour ses protégés à la ferme des Mawères.

Il était à une demi-lieue environ de la ferme, lorsque commença à tinter la cloche d'un village voisin. Paul crut d'abord que c'était quelque branle de fête, quelque joyeuse volée qui annonçait aux gens d'alentour la belle solennité du lendemain. Mais quelques sons précipités l'eurent bientôt tiré de cette erreur ; les tintements de la cloche se suivaient haletants, rapides, sinistres : c'était le tocsin. Le jeune fermier leva la tête, porta les yeux dans la direction du village.

Il n'y avait pas à s'y tromper : le feu dévorait une ou plusieurs maisons. Une grande lueur rouge immobile colorait le ciel de ce côté-là, et de nombreuses flammèches jaunes, s'en détachant par moments, s'élançaient et sillonnaient la voûte noire comme des grappes de fusées.

— O mon Dieu ! encore des affligés ! encore un désastre ! se dit Paul. Faut-il courir là ? Faut-il d'abord aller rassurer Englebert ?... Mais il y a une pompe à la ferme ; je vais aller la prendre, rassembler les gens, et alors nous irons au village. »

Paul hâta, autant qu'il le put, le pas de sa monture et en un quart d'heure il arriva au bas du coteau.

Là, il leva la tête pour distinguer l'étroit sentier où devait s'engager son cheval, et aussitôt se frotta les yeux à plusieurs reprises :

— Que la nuit est noire ! se dit-il. Mais pourtant je vois ici, tout près, les fleurs d'aubépine briller sur la haie aux rayons de la lune. C'est sans doute quelque brouillard épais qui s'est amassé là haut, car je ne rêve cependant pas ; je vois bien la maison, mais je ne puis plus apercevoir les granges.

A mi-hauteur du coteau, il fit un geste de mécontentement et s'agita sur la selle :

— La grille est toute grande ouverte, se dit-il. Cet étourdi de Gros-Pierre a oublié de la fermer. Je le sermonnerai pour cela demain ; en ce temps de troubles et de misère, il ne manque pas de maraudeurs.

Le cheval de Paul fit encore quelques pas; en cet instant, le jeune homme fit un bond et s'élança à bas de sa monture :

— Qu'est ceci ? s'écria-t-il, la grille est brisée !

Un frisson d'inquiétude le saisit ; il se précipita dans la cour : un profond silence y régnait, nulle lumière ne paraissait aux fenêtres de la ferme. Les yeux de Paul erraient çà et là, hagards, troublés ; chaque détail qu'il saisissait à travers la demi-obscurité de la nuit le rem-

plissait d'effroi, d'horreur; ici, les greniers manquaient; là, le bâtiment des granges, effondré, éventré, avait semé la cour de ses ruines; le toit même de la maison était rompu, ouvert, et se découpait sur les nuées grisâtres en formes irrégulières, telles qu'en laisse après elle la bourrasque ou l'incendie.

— Le feu a passé ici! s'écria Paul avec désespoir. Mais alors, que sont-ils devenus? où sont-ils tous? Englebert, mon frère, nos serviteurs? Où se sont-ils réfugiés? Pourquoi ce silence à la ferme?

En ce moment ses pieds se heurtèrent à un obstacle qui lui barrait le passage. Paul tressaillit et se sentit glacé d'horreur; il avait cru entendre un soupir.

Il se baissa et avança la main; elle rencontra d'abord des vêtements de laine, puis une main, puis un visage humain tiède encore, mais humide; le jeune homme sentit ses doigts se coller dans un liquide épais déjà coagulé en partie, et comprit avec épouvante que ce liquide était du sang.

Dans son angoisse, il se jeta à genoux auprès du corps, souleva cette tête défaillante et déjà à demi refroidie, et se mit à frotter machinalement les mains, à réchauffer de son haleine le front entr'ouvert par une large blessure, à demi fou d'inquiétude, ne sachant, dans l'obscurité de la nuit, à qui il prodiguait ses soins, et si ce n'était pas son frère bien-aimé qu'il serrait tremblant dans ses bras.

— Si ce blessé pouvait parler?... Mon Dieu! secourez-le, protégez-moi, abrégez cette attente horrible!

Quelques secondes encore se passèrent; puis le corps tressaillit et sembla se ranimer sous les étreintes et les chaleureuses invocations de Paul; le blessé fit un effort pour se relever, tourna la tête comme pour prêter l'oreille, puis murmura d'une voix mourante :

— C'est M. Paul..... Oh! jeune maître..... partez..... ne me demandez rien....; éloignez-vous d'ici.....

— C'est un de nos serviteurs, pensa Paul. Lequel? je ne reconnais plus la voix... Et, ici, tout près, il y en a d'autres peut-être... Mon Dieu, la nuit est si noire!... envoyez-moi un rayon.....

Mais sombre était la nuit, épaisses les nuées qui cachaient la face pâle de la lune. Pas de clarté encore, pas de révélation au milieu de cette obscurité horrible, si ce n'est celle que faisait la tremblante voix du blessé.

— Maître... ne demandez pas à voir... seulement partez vite...; allez prier M. le curé qu'il vous console et qu'il vienne bénir...

Mais la force manquait au mourant; il s'arrêta ici et soupira.

— Gros-Jean, c'est toi? Je le sais maintenant..... Par pitié, dis-moi où est mon frère!.... Quelle est la cause de tout ceci? Qu'est devenu Englebert?

— Ce sont les brigands, les sans-culottes, qui ont tout causé, murmura le mourant. Ils voulaient tout piller, tout avoir... et alors... comme le jeune maître l'avait commandé, nous..... avons mis le feu aux granges.

— Mais Englebert... mon frère... mon enfant... où est-il?...

— Ne me le demandez pas..... Oh! pourquoi ne suis-je pas mort il y a une heure déjà, balbutia le serviteur fidèle. Jacques Lefèvre... vous savez... le mari de la fillette du notaire... était avec les bandits... le jeune maître l'a frappé... Je suis tombé au moment où on l'a saisi; sans cela...

Mais la force du mourant était à bout; cette dernière douleur qu'il venait de subir avait mis le comble à sa faiblesse; une défaillance le saisit, sa voix expira, et sa tête retomba lourdement sur la terre.

Paul gémit de désespoir et se tordit les mains.

— Mon frère! mon frère! murmura-t-il d'une voix altérée par l'angoisse. Oh! qui m'apprendra son sort? Qui me le montrera encore une fois?... Si je l'ai quitté un instant, c'était pour accomplir un devoir de charité... Maintenant me voici, et je ne le retrouve plus!... O mon Dieu! vous dont j'ai toujours suivi la voie, béni le nom, faites-moi savoir quelle a été votre volonté...., déchirez ce voile d'épouvante, abrégez pour moi le supplice de cette attente!...

Tandis que Paul parlait ainsi, la lune s'avançait peu à peu; peu à peu glissaient sur le ciel les lourds flocons de nuages; une légère blancheur flotta, puis un rayon; la clarté d'argent parut et grandit; les nuées étaient passées, découvrant ce coin du ciel clair où la lune montait pâle et lente.

Alors une lumière douce et claire se répandit dans la cour. Paul se releva brusquement, jeta les yeux en un instant à droite, à gauche, à ses pieds, partout. Il ne vit d'abord que des décombres et des traces de pillage, des poutres calcinées à demi, des douves de tonneaux défoncés, des bottes de foin tombées dans la mare et fumant encore, des meubles et des outils épars; nulle forme humaine ne se voyait sur le pavé de la cour. Mais quand Paul releva les yeux, il jeta un cri, car il venait d'apercevoir au-dessus du sol, roide, droit et sans mouvement, un corps humain pendant au-dessous de la poulie.

Il fit un bond, puis poussa un cri horrible, en étendant les deux mains vers le ciel. Il n'avait pas vu le visage du supplicié, incliné vers la terre, mais une longue et épaisse chevelure blonde, déroulée autour de sa tête, tombait sur son cou et ses épaules comme un ondoyant voile d'or.

— C'est Englebert! murmura-t-il d'une voix qui ne s'entendait plus. Je l'ai quitté ce matin... voilà comme je le retrouve!

Puis je ne sais quel espoir insensé le saisit; il courut aux meubles épars, souleva dans ses bras un lourd bahut, aussi aisément qu'il eût porté une escabelle, tant

le désespoir et l'horreur l'avaient surexcité; il le plaça contre le mur, s'y élança, coupa la corde et reçut dans ses bras le corps d'Englebert, mais froid, roidi, livide. Paul était revenu un peu trop tard de la ferme des Mawères; l'incendie, la ruine et la mort avaient marché plus vite que lui, et lui avaient dévasté son seuil, et lui avaient pris son frère, tandis qu'il accomplissait ailleurs sa mission de charité.

Notre pauvre éloquence humaine est si stérile et si courte, qu'elle demeure impuissante à rendre les grandes douleurs. La douleur de Paul était de celles-là; qu'on s'imagine donc ce qu'il souffrit au pied de ce gibet de torture et d'ignominie vers lequel il s'était élancé palpitant et qui venait de lui rendre un cadavre.

Ce qu'il y avait de plus amer dans la souffrance de Paul, c'est qu'il s'accusait vaguement de n'avoir pas empêché tout ceci.

— Que dira ma mère?... Il est auprès d'elle maintenant... Elle sait tout; elle me l'avait confié, je l'ai laissé assassiner, je l'ai laissé mourir seul... Oh! mon serment! J'avais un enfant à garder, et je l'ai rendu sitôt à la tombe!

Il caressait les cheveux, il baisait le front, il serrait les mains de son frère.

— M'as-tu appelé, sanglotait-il, pauvre victime, dans ton agonie? T'es-tu dit, voyant approcher l'heure : « Paul est loin d'ici; Paul ne viendra pas; un instant il m'a oublié! » Tu as dû souffrir beaucoup, n'est-ce pas, en pensant que tu allais mourir seul?... mon Englebert, mon frère bien-aimé!

Par moments il cessait ses sanglots, il essuyait ses yeux, pour contempler fixément et graver profondément dans son souvenir les traits pâles et calmes du cadavre. Puis, quand il avait regardé, en frémissant, les yeux clos, les lèvres serrées, les joues livides, et qu'il se rappelait les joues rosées de la veille, les lèvres s'entr'ouvrant pour sourire, les yeux qui rayonnaient si doucement, sa force s'en allait, sa poitrine se brisait, ses gémissements éclataient, et il criait, suffoqué de larmes :

— Moi qui l'ai quitté plein de santé et de vie et de jeunesse ce matin! Il était un peu triste comme toujours, mais il vivait enfin, et, au réveil, il m'avait souri!... Et même, quand il m'a vu partir, il est venu me serrer la main, et m'a dit d'un ton caressant : « Au revoir, frère! » Mon cœur ne m'a rien dit... Je suis parti, insensé... et voici comme je l'ai revu!

A la douleur de l'homme et du frère se joignit bientôt la douleur du chrétien. Paul, ressentant dans son esprit toutes les amertumes de cette horrible fin, se dit que son pauvre bien-aimé était mort sans bénédiction, sans prières. Maintenant il gisait dans les bras de son frère et sur la terre nue, sans un linceul, sans un crucifix posé sur sa poitrine. Cela ne pouvait pas être ainsi; le jeune mort devait recevoir le dernier des honneurs, hélas! celui d'une sépulture chrétienne. Les angoisses et l'humiliation de sa fin avaient sans doute effacé aux yeux de Dieu les légères souillures de cette jeune vie. Hélas! à ce frère bien-aimé Paul aurait voulu donner tous les trésors de cette terre, et maintenant il ne pouvait plus lui donner qu'un cercueil!

Mais ce n'était pas dans cette triste maison qu'on pouvait ensevelir décemment le jeune mort : le toit était effondré, les meubles brisés, les chambres vides. Restait-il seulement dans les ruines de cette demeure, où sa mère avait entretenu l'ordre et l'abondance, y restait-il quelque morceau de toile pour faire un linceul? Paul jeta un regard navré autour de lui, secoua la tête tristement et songea à demander l'hospitalité au presbytère.

Alors il souleva le corps de son frère dans ses bras, sortit en chancelant de la cour dévastée, et lentement descendit le coteau. Il lui semblait que, tout d'un coup, tout autour de lui et en lui eût changé. A la place de sa vie calme et douce, de ses faciles devoirs de tous les jours, lui était échue une tâche imprévue et horrible : celle d'ensevelir son bien-aimé frère de ses propres mains; après quoi, il ne lui restait plus ni ami, ni protégé, ni frère. La vie était vide devant lui. En un jour, tout ce qui lui avait été cher s'était éteint et effacé. A chaque pas qu'il faisait sur la colline, entourant d'une chaude étreinte son fardeau glacé, il lui semblait qu'il s'éloignait un peu plus des joies douces, des douces amitiés de sa jeunesse, et qu'il se rapprochait d'un avenir nouveau, d'un avenir inconnu. Paul n'avait plus ni maison, ni fortune, ni mère, ni frère, ni famille; tout le long de cette route solitaire, de cette route funèbre, il se dit ceci, et sentit son cœur se briser; mais, lorsqu'il vit briller tout près de lui la croix d'or de l'église, au moment où il sonna à la porte grise du presbytère, un rayon de la croix tomba sur lui, et il sentit qu'il lui restait Dieu.

La consternation fut grande à la cure; la ferme des deux frères était assez éloignée du village pour qu'on n'y sût pas encore ce qui s'était passé. La bande farouche, après avoir accompli son œuvre de mort et de dévastation, était allée plus loin, cherchant un autre butin et d'autres victimes. Un pan de forêt cachait aux habitants du bourg l'habitation de la colline; ils n'avaient donc pas vu briller les flammes de l'incendie.

Certes, les murs du presbytère avaient abrité déjà bien des misères et des larmes; le vieux curé avait entendu déjà bien des récits de deuil et d'horreur, mais jamais récit n'avait paru au prêtre si horrible et si navrant, jamais la maison n'avait abrité une douleur aussi amère que celle qu'elle renfermait en ce moment. Le curé avait été l'ami de Pierre et de Germaine, le premier instituteur du jeune mort déposé sur son seuil; il n'y avait guère à s'étonner, après cela, que sa consternation fût profonde, que son pas chancelât, que ses yeux fussent troublés de larmes, et qu'il interrompît parfois,

par ses sanglots, les consolations qu'il s'efforçait de donner à Paul.

Ah! quel réveil funèbre et quelle funèbre veillée! Les deux vieux serviteurs de la ferme en parlèrent longtemps encore, lorsqu'ils cherchaient plus tard à se rappeler les jours les plus tristes qu'ils avaient eu à passer dans ces temps d'épreuve. Mais, du moins, le jeune mort avait trouvé un abri chrétien, un cercueil béni, des amis pour pleurer sur sa dépouille, un prêtre pour prier auprès d'elle. C'était Paul qui lui avait donné tout cela et qui ne cessait pourtant pas de se désoler, parce qu'il était venu trop tard.

Sa douleur, toute vive et déchirante qu'elle était, ne l'empêcha pas de rester auprès du cercueil, sans s'en éloigner un instant, parce qu'à la voix du prêtre elle devint bientôt plus chrétienne et plus résignée. Deux jours plus tard, elle ne l'empêcha pas de suivre le triste cortége et d'aller déposer le corps d'Englebert dans la fosse où l'attendaient ses parents. Le village tout entier avait accompagné le convoi, il y avait beaucoup de larmes et une profonde indignation dans cette foule, car chacun aimait et respectait les fils de Germaine Thielleux.

Parmi les plus affligés Paul reconnut un des valets de ferme qui ne s'était pas enfui, comme ses compagnons, vers les hameaux plus lointains. En sortant du cimetière, il s'approcha de lui avec empressement, désireux d'apprendre tous les détails de l'horrible catastrophe.

Jusqu'alors, personne n'avait pu rien lui révéler. Gros-Jean, le seul témoin de l'événement, était mort; son cercueil venait d'être mis en terre à la suite de celui du jeune maître, et Paul éprouvait un désir âpre et douloureux de connaître les causes, les détails de ce terrible événement. Willems dut céder à sa demande, en pleurant promit de lui tout conter et, tous deux, les yeux rougis, baissant la voix, s'entretinrent en quittant le cimetière.

— Ce maudit Bertrand Van Juglens, qui s'était coiffé du bonnet rouge et portait d'abord la parole, est un bien mauvais drôle, je le connais d'ancienne date, dit le serviteur en finissant, mais il me semble pourtant que cela n'aurait pas si mal fini, si ce damné Français n'avait pas été là... On a plutôt chance de s'entendre avec des gens de sa propre terre... Et puis, voyez, monsieur, il y a eu, vers Gand et Audenarde, des fermiers qui ont refusé les contributions, des baillis qui ont voulu résister par la force; eh bien, les bonnets rouges les ont volés, maltraités, frappés, mais ils ne les ont pourtant pas pendus.

— Ainsi, tu dis, Willems, que c'est ce..... ce Jacques Lefèvre, qui a ordonné la mort de mon frère?

— Je ne dis pas encore tout à fait cela, monsieur... Ce Français avait dit d'abord qu'il ne demandait pas de sang, qu'il aimait mieux de la farine..... Assurément c'est un vrai chien qui ne mérite que d'avoir une pierre au cou et d'aller nager au fond de la rivière; mais, cependant, si notre jeune monsieur ne l'avait pas positivement insulté, ne lui avait pas fait une large blessure à la tête en lançant la bouteille, qui sait si le malheur serait arrivé?... Le fermier Ruysdaenk a eu aussi la corde au cou, et néanmoins aujourd'hui il marche comme vous et moi... Il faut dire aussi que jamais de sa vie je n'avais vu M. Englebert si irrité contre qui que ce soit : animal ou chrétien. Lui qui était toujours si doux et si aimable, en ce moment-là il était devenu furieux comme un taureau blessé : ses dents grinçaient, ses yeux lançaient des éclairs... Je crois qu'il aurait déchiré le Français dans ses mains, s'il avait pu l'atteindre... Avec votre permission, maître, je crois que notre jeune monsieur n'avait jamais pu prendre le dessus, depuis le mariage de la fille du notaire; il lui était toujours resté quelque chose là, et ce n'est pas étonnant qu'il ait manqué de patience quand il a eu justement querelle avec son mari.

— Ainsi, c'est elle, c'est Tina, c'est son souvenir, qui a peut-être causé la mort de mon frère, se dit Paul amèrement, songeant, malgré lui, aux projets et aux espérances du passé.

Il releva la tête et s'arrêta un moment, car il se sentait las et faible. Il regarda autour de lui, cherchant des yeux la demeure d'un voisin chez lequel il pût s'asseoir. Par un hasard singulier, il passait en cet instant devant la maison du notaire, toujours close et inhabitée depuis qu'elle avait été vendue. La tonnelle, désormais déserte, avait encore ses pampres verts, son sable doré, ses bouquets de roses; Paul crut y voir encore la forme gracieuse de la jeune fille; il lui sembla entendre les furtifs éclats de rire, bien joyeux, mais pourtant voilés, avec lesquels elle accueillait les récits de Jacques Lefèvre. Ce souvenir le fit frissonner; un ressentiment amer, ressentiment de frère en deuil, bien compréhensible et presque permis, se glissa dans son cœur à ce souvenir.

— Elle a commencé à tuer Englebert ce jour-là, se dit-il, pendant qu'elle s'amusait et riait ici. Plus tard, les événements et aussi la faiblesse humaine, hélas! ont achevé son œuvre, mais c'était elle qui avait porté le premier coup... Si Tina n'avait pas manqué de foi, Englebert vivrait encore aujourd'hui. Il aurait été heureux, par conséquent patient et sage..... C'est elle qui m'a ravi mon ami, mon frère..... Que Dieu le lui pardonne!...

A cette dernière invocation, Paul n'ajouta rien; c'est que pour lui, navré, orphelin et seul, il ne pouvait pas pardonner. En ce moment il n'eut pas même la force de dire : Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! Il serra les lèvres, mit une main sur ses yeux et s'éloigna de la maison et de la tonnelle.

Désormais, chaque fois qu'il se rendit au cimetière, il eut soin de prendre un autre chemin, afin de ne pas apercevoir le logis où avait vécu Tina.

Du reste, il ne séjourna pas longtemps au village. Il se trouvait délivré de tous liens; la mort d'Englebert lui avait rendu la liberté, triste liberté achetée au prix d'une douleur sans fin et d'un secret repentir. L'un et l'autre se calmeraient plus promptement dans le voisinage de Dieu qu'au milieu des hommes. Dieu pouvait donner au pieux Paul, à la place d'Englebert, toute une famille de faibles et d'affligés à soutenir. C'est pour cela que Paul quitta pour toujours son village natal, et retourna s'enfermer au séminaire de Malines. Son zèle ardent, la science qu'il avait acquise avant la mort de sa mère, permirent de lui conférer promptement les divers degrés de la prêtrise, et, en juin 1793, il dit sa première messe, juste un an après la mort d'Englebert. Bientôt après, il fut nommé vicaire à T..., petit village du Brabant, et commençait à remplir ses modestes et saintes fonctions, à l'époque où la persécution commençait pour l'Église.

Étienne Marcel.

— La suite prochainement. —



LE TRÉSOR D'UN GRAND HOMME

Parmi les poëtes les plus célèbres dont la lyre inspirée a redit les plus beaux chants, il en est un dont le talent a été éprouvé par une longue suite de malheurs. Comme Scipion, il ne trouva au sein de sa patrie qu'ingratitude; aussi répétait-il souvent avec amertume que les lieux qui l'avaient vu naître ne recueilleraient pas ses cendres.

Ce poëte, dont le génie n'eut d'égal que sa misère, c'était Camoëns.

Ce fut vers l'année 1524 que Louis Camoëns naquit en Portugal, à Lisbonne même. Il semble que, pareille aux fleurs de son pays, sa riche intelligence se développa plus vite à la chaleur d'un beau soleil. De bonne heure il aima la gloire, et la chercha d'abord sur les champs de bataille. Ce fut ainsi qu'il perdit un œil dans un combat livré devant Ceuta. Dégoûté de la guerre et cependant toujours affamé de renommée et se sentant né pour les grandes choses, il ouvre son âme à cette passion des voyages lointains qui fut une des grandeurs du Portugal.

Il abandonne sa patrie, et le voilà voguant vers une terre étrangère. Le poëte oublie alors ses longues infortunes, car la vue de pays inconnus, d'objets nouveaux, adoucit les peines de l'âme qui s'élance vers de nouveaux horizons.

Ce fut à Goa, l'une des possessions les plus importantes des Portugais, que Camoëns vint aborder.

C'est dans cette partie de l'Inde surtout que ses compatriotes se sont rendus célèbres. Quoiqu'il ait été méconnu par son pays, il n'a pas cessé de l'aimer. Il se vengera à sa manière de l'obscurité où on l'a laissé.

Il chantera les hauts faits de ses compatriotes; et de ses chants il formera une brillante épopée qui survivra à la puissance du Portugal.

Voilà donc le guerrier devenu poëte. Peut-être sa lyre sera-t-elle plus heureuse que son épée.

Déjà le Camoëns a écrit les premières stances de ce fameux poëme qu'il doit laisser à la postérité sous le nom de la *Lusiade* ou les *Lusiades*, quand tout à coup, mécontent du gouvernement du vice-roi de Goa, il ne craint pas de composer sur ce personnage de mordantes satires.

Aussitôt le vice-roi en est averti, et Camoëns reçoit l'ordre de quitter la ville pour se rendre à Macao.

Encore une fois la terre qu'habite le jeune poëte lui devient inhospitalière, l'exilé est contraint de subir un nouvel exil et de planter ses tentes sous un autre ciel!

Il part léger de bagage, mais riche d'imagination et de génie:

Cette fois il emporte avec lui les débuts d'un grand ouvrage.

Peu de temps après, le Camoëns débarquait à Macao.

Cette ville est située à l'embouchure du Tigre et possède un port qui peut contenir des vaisseaux de soixante-quatre canons. C'était l'empereur chinois Cam-hi qui l'avait cédée au Portugal. Il avait voulu récompenser ainsi le service éminent rendu à son peuple par les Portugais, qui avaient détruit, dans les îles de Canton, les pirates qui infestaient les côtes de la Chine. Malheureusement les Portugais n'avaient pas su soutenir avec fermeté les droits qui leur avaient été concédés.

Les limites de leur territoire ne s'étendaient pas au delà d'une lieue de la ville, ils y furent comme bloqués par la politique des mandarins. La population entière de Macao est évaluée à 35,000 habitants, sur lesquels on compte environ 30,000 Chinois; ce qui prouve que cette ville est plutôt chinoise qu'européenne.

Ce fut sur cette terre d'exil que Camoëns charma sa solitude en travaillant avec ardeur à son chef-d'œuvre. L'Homère et le Virgile des Portugais, il espère qu'un jour sa patrie lui accordera un souvenir en échange de l'immortalité qu'il lui donne.

Plus tard, sans doute, quand Camoëns aura fait connaître le Portugal dans le monde entier, il ne sera plus ignoré à Lisbonne.

O gloire! tu n'es que l'éclair qui sillonne la nue et s'éteint; que la vague qui grossit, grossit encore, vient battre le rivage et se brise; ou bien ce faible écho qui frappe l'air un moment. Et cependant que de grands hommes ont donné leur vie pour la gloire, la dernière passion du sage, comme l'appelait Tacite!

Un jour que le Camoëns retraçait avec enthousiasme les aventures d'Inez de Castro, quelqu'un vient suspendre ses chants. C'est Antonio, son fidèle serviteur, qui

lui apporte un message aux armes royales. Le vice-roi lui envoie l'ordre de rentrer à Goa.

Maintenant que Camoëns s'est attaché à la terre d'exil, il lui en coûte d'abandonner ces belles plaines de Macao.

Adieu, rochers escarpés ! s'écrie-t-il. Vertes forêts dans lesquelles je me suis plu à oublier la haine des hommes, adieu! car il me faut rentrer au sein du monde.

Le poëte ne peut détacher ses regards de ces lieux qui l'ont tant de fois inspiré ! Tout est prêt, la voile s'enfle, la vague mugit ; il faut partir. Une fois encore, Camoëns vogue vers Goa ; mais cette fois il pourra tromper l'ennui de sa traversée en relisant son poëme.

Voyez-vous là-bas, là-bas, sur l'Océan, ce navire qui disparaît? Il emporte de nombreux passagers, riches de trésors et d'avenir. Le ciel est d'azur, la mer est tranquille ; on n'y voit d'autres vagues que le blanc ruban d'écume que le bâtiment soulève après lui. Jamais voyage ne s'est annoncé sous d'aussi heureux auspices. Bientôt la nuit étend sur l'Océan son large manteau d'ombre ; et peu à peu la lune vient argenter le pont du navire.

Pendant plusieurs jours, la traversée est heureuse. A l'heure où les passagers se livrent au sommeil, il en est un qui goûte les plaisirs de la contemplation : c'est le Camoëns.

Plaisir enivrant, ignoré du profane, connu du poëte qui voit l'essaim de ses idées voltiger autour de lui comme des abeilles à l'entrée d'une ruche !

Quel tableau plus propre à nous rapprocher de l'infini que celui de la mer ! La créature qui prévoit à chaque instant le terme imposé à ses espérances aime à songer à ce qui n'a point de fin ! Plus elle a conscience de sa faiblesse, plus l'idée de l'infini la presse et l'assiége.

Pour l'illustre poëte, rien n'est perdu : son œil contemple tantôt avec joie, tantôt avec tristesse, ces flots mobiles qui obéissent au moindre souffle de vent, comme les événements de cette vie au souffle capricieux de la fortune.

Durant les longues heures où le pilote a ses regards fixés sur la boussole pour mieux diriger le navire, Camoëns lit et relit son poëme, dont il ne détache les yeux que pour les porter sur un autre et plus grand poëme, l'Océan.

Une nuit que le poëte s'était laissé vaincre par le sommeil, il est tout à coup réveillé par un bruit confus. Un craquement se fait entendre ; tous les matelots, réveillés en sursaut, jettent un cri d'épouvante et d'angoisse suprême. O ciel !... un coup de vent inattendu est venu frapper le navire. La proue est fracassée, le gouvernail brisé, et l'eau pénètre avec violence.

Capitaine, matelots, passagers, tous sont frappés de terreur. L'obscurité ajoute à leur détresse ; bientôt la foudre qui éclate, roule d'échos en échos ; et la lueur intermittente des éclairs met parfois à découvert les pâles visages des passagers et des matelots.

Ici c'est une mère qui élève son enfant vers le ciel pour implorer la Vierge-mère ; là ce sont des matelots qui, désertant la manœuvre, s'arrachent les cheveux. Les imprécations des uns se heurtent dans ce chaos avec les prières des autres.

Le capitaine lui-même, qui n'a jamais eu à lutter contre un si grand péril, réclame du secours : c'est encore Camoëns qui va rendre un peu de courage à ses compagnons d'infortune ; il prend alors le commandement du navire. Mais les éléments sont en fureur : en un instant les eaux, auxquelles on avait cherché à barrer le passage, s'élancent avec plus de force. Le grand mât est brisé. Avec cette énergie que donne l'instinct de la conservation, tous se cramponnent à la vie. Hélas ! l'heure de la destruction est arrivée : tout l'Océan s'est soulevé comme une seule vague, et le navire se penche encore. Quelques minutes plus tard, le navire avec ceux qu'il portait disparaissait dans les profondeurs de l'Océan. Ce sinistre si terrible, dont le souvenir est venu jusqu'à nous, avait eu lieu à l'embouchure du Cambodge. Nul être humain ne viendra-t-il redire à la terre ce drame lugubre?

Regardez là-bas. Voyez-vous cet homme qui se soutient à la nage? D'un bras il fend les flots prêts à l'engloutir ; de l'autre il maintient au-dessus de sa tête son manuscrit arraché à la tempête. C'est Camoëns qui lutte pour sauver sa gloire.

Heureusement le vent tombe, la mer se calme, et les premières lueurs du jour qui se lève permettent au poëte de découvrir la côte. Camoëns n'est pas seul : le fidèle Antonio, intrépide nageur, l'a suivi. Après une lutte surhumaine, les deux naufragés atteignent le rivage. En touchant cette terre qu'il ne croyait plus revoir, l'exilé et son compagnon se précipitèrent à genoux. Et alors dans sa prière le poëte remercia Dieu, moins encore de lui avoir conservé la vie que d'avoir sauvé son unique trésor.

Les *Lusiades* parurent vers l'année 1569. Ce poëme, qui est une œuvre éminemment patriotique, retrace, sous forme d'épisodes, l'histoire des Portugais. Le voyage de Vasco de Gama en est l'événement principal.

On reproche à Camoëns l'abus des détails géographiques et le mélange qu'il fit des saints du christianisme et des dieux du paganisme.

L'époque à laquelle il écrivit les *Lusiades*, et les passages pleins de beautés qu'on y rencontre, font excuser ce parallèle peu justifiable. Ce poëme fut traduit en plusieurs langues. La meilleure édition est celle qu'a publiée José-Maria de Souza-Botello.

Le roi Sébastien ne récompensa le talent du poëte que par une modique pension d'environ vingt écus. Cette faible ressource ne le tira pas de la misère dans laquelle il vécut, dans laquelle il devait mourir.

Camoëns mourut à l'hôpital en 1579.

Malgré ses déceptions, les vœux de ce grand homme devaient être exaucés : son siècle ingrat lui refusa du pain, la postérité lui a donné l'immortalité.

Au siége de Colombo, quatre-vingts ans après la mort de Camoëns, les soldats portugais chantaient sur la brèche les octaves de son poëme; et aujourd'hui encore, en Portugal, les gens du peuple aiment à répéter jusque dans les rues de la ville quelques stances des principaux passages de la *Lusiade*.

MARIE O'KENNEDY.

CHRONIQUE

Le soleil succède à la pluie, au moins à l'horizon moral, ce qui donne des espérances pour l'autre horizon. Il y a peu de semaines, le grand problème posé dans toutes les conversations, comme dans tous les journaux, était celui-ci : « Quelle est l'arme qui tuera le plus grand nombre d'hommes possible dans le temps le plus court? » Qui arrivait avec son fusil à aiguille perfectionné; qui avec son canon-revolver qui, laissant en arrière le fusil Chassepot, tirait cinq cents coups de mitraille à la minute; qui avec son chariot de guerre à la vapeur cuirassé sur toutes ses faces, comme le *Monitor* et crachant les boulets comme le Vésuve crache la lave. Les docteurs ès homicides et les entrepreneurs de meurtres se disputaient la palme et promettaient, moyennant une prime, de surpasser les prouesses de la fièvre jaune, de la peste noire et du choléra-morbus. L'un affirmait qu'avec son procédé on exterminerait cent mille hommes en deux heures; bien obligé! Un second déclarait avoir pris brevet dans tous les pays civilisés pour une arme nouvelle à l'aide de laquelle on coucherait facilement cinq cent mille hommes sur le champ de bataille en l'espace de deux heures et demie; c'est encore mieux! Un troisième faisait entrevoir qu'il était sur les traces d'une découverte à l'aide de laquelle on pourrait faire sauter une armée en l'air d'un seul coup, comme on échenille une branche d'arbre d'un coup de pistolet chargé à poudre. Décidément l'*humanicide* faisait concurrence à l'insecticide Vicat, et l'on ne coudoyait plus qu'inventeurs courant se faire breveter pour détruire les hommes, comme on se fait breveter pour détruire les chenilles et les punaises.

La page tourne et la scène change; elle change du noir au blanc : on allait se pourfendre, se mitrailler, se bombarder; on ne songe plus qu'à mener joyeuse vie et à festoyer. Toute l'Europe fait élargir sa ceinture afin de mieux dîner à Paris. Les recettes du baron Brisse pour les coulis aux truffes remplacent les recettes homicides dont je parlais tout à l'heure.

Les Tuileries se sont ouvertes à des agapes couronnées, agapes un peu moins simples que celles dont il est parlé dans les Actes des apôtres; banquets où les rois et les reines tiennent le haut bout; où les princes sont au second rang, et où l'on coudoie une foule d'altesses. On a déjà vu dans les fêtes impériales le roi et la reine des Belges, le roi des Hellènes, le roi et la reine de Portugal, le prince de Galles, le frère du taïcoun du Japon. On attend l'empereur de Russie qui logera à l'Élysée, le roi de Prusse qui occupera des appartements aux Tuileries; la grande question est de savoir si l'on aura ou si l'on n'aura pas M. de Bismark, qui, je le dirai en passant, a donné son nom à une couleur, la couleur havane, qui, lorsqu'elle tire sur le rouge, prend le nom de *Bismark-en-colère*. Ainsi une femme dit à sa femme de chambre :

— Donnez-moi ma robe Bismark.

— Quel chapeau portera madame?

— Mon chapeau Bismark-en-colère.

Passe encore pour la robe. Mais le chapeau, sans vouloir en rien dénigrer M. de Bismark, je ne comprends pas, ma très-honorée dame, que vous en soyez coiffée.

Où en étais-je de ma nomenclature? au roi de Prusse. Nous aurons aussi l'empereur d'Autriche. Le roi d'Italie viendra, cela va sans dire. On annonce pour les fêtes prochaines la reine d'Angleterre et la reine d'Espagne.

On attend aussi vers la fin de juillet le Grand Turc avec une suite de cinq cents personnes. La question est de savoir dans quel lieu on logera Sa Hautesse et la modeste escorte du commandeur des croyants. Je propose Versailles, Versailles est le seul lieu où ce flot de visiteurs puisse trouver son lit. Le Grand Turc chez le grand roi, cela ne sera-t-il pas original? Le Grand Turc chez le grand roi pourra dire comme le doge de Gênes : Ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

AVIS. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doivent être accompagnées de la bande du journal et envoyées FRANCO à MM. Lecoffre fils et Cie. — On trouve toujours au bureau du journal, soit la COLLECTION COMPLÈTE de la SEMAINE DES FAMILLES, soit CHAQUE VOLUME SÉPARÉ, soit CHAQUE NUMÉRO ISOLÉ. — Le prix de chaque numéro est de 20 c.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



A qui la pomme?

L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470, 486, 504 et 529.)

Un incident. — Suite du mobilier.

L'un des rendez-vous le plus en vogue de l'Exposition est le pavillon chinois, dont *la Semaine* a déjà parlé. Dans le jardin réservé s'élèvent plusieurs constructions, copie photographiée de celles qui servent de palais dans le Céleste Empire ; les mêmes que vous pourriez voir à Pékin ou à Canton, avec cet avantage, qu'elles sont à Paris et que l'on peut les quitter dès qu'on les a bien admirées. Or, dans un pavillon carré, qui s'élève à la droite de la porte de triomphe, comme on en fait en Chine, se tiennent les deux reines de céans, les aimables Chinoises dont vous avez fait la connaissance : j'ai nommé A-Naï et A-Tchoë. Dans ce moment où chacun répète à la fin de la journée : « Que j'en ai vu de rois ! » car on ne va pas un jour au Champ-de-Mars sans rencontrer au moins trois ou quatre grands souverains, et une douzaine de plus petits; fatigué des grandeurs et des rencontres augustes ou sérénissimes, j'avais, par amour de la couleur locale, arboré mon parasol chinois qui, par le temps qui coule, ne peut guère servir que de parapluie, et, l'un portant l'autre, nous étions allés faire une grande visite aux Chinoises. C'était le moins que je pusse faire, que de mener

mon parasol aux lieux qui l'ont vu faire. Nous arrivons donc dans le pavillon, et, suivant le balcon du rez-de-chaussée, je veux entrer par une porte ouverte. J'avais oublié que j'étais en Chine, ce qu'un honorable sergent de ville s'est empressé de me rappeler en me montrant une porte fermée, destinée à servir d'entrée : les portes ouvertes ne servent qu'à sortir. Enfin j'ai été admis dans le sanctuaire, et derrière un double comptoir j'ai reconnu mes connaissances de la Chine. Elles fumaient, très-philosophiquement, non pas des cigarettes, je suis obligé de l'avouer, mais bien d'énormes pipes, en songeant à la terre des fleurs, où l'on cueille le nénuphar, ou même à autre chose.

On a affirmé qu'elles avaient les qualités les plus rares, et je suis incapable de dire le contraire, car je serais trop désolé de nuire à leur avenir. A-Naï, toutefois, me paraît supérieure à sa compagne, elle est plus gaie, plus vive, je dirais plus spirituelle, si la loquacité et les gestes peuvent autoriser cette opinion. Mais A-Tchoë... elle me semble bien coquette... Du reste, jugez-en par vous-même. C'est elle que vous avez sous les yeux... La toilette française a éveillé sa curiosité ; elle s'est levée, aussi promptement que la pauvre estropiée l'a pu, car à seize ans elle a les pieds d'un enfant de cinq ans, emprisonnés dans d'énormes chaussures, et d'un regard dédaigneux elle analyse la toilette d'une Parisienne. La robe-empire forme péplum, avec la casaque toujours empire et à dents, lui paraît un accoutrement bizarre ; la toque lui semble ridicule, et la coiffure laisse des doutes motivés dans son esprit ; car si, en Chine, on fait des potiches, on laisse, en revanche, la postiche de côté. Puis cette jupe écourtée, montrant la botte, ne lui dit rien qui vaille. La Parisienne, de son côté, n'a pas perdu son temps, et reste convaincue, après mûr examen, qu'il est nécessaire d'envoyer sa couturière en Chine ; elle rapporterait nécessairement quelques nouveaux patrons qui, combinés avec ceux qui existent, feraient des vêtements délicieusement absurdes, c'est-à-dire fort en vogue.

Que voulez-vous que le critique, que vous apercevez dans le coin du tableau, vous dise à l'oreille : A qui la pomme ? non plus la pomme de la beauté, mais celle du ridicule... Il se le demande... et moi aussi.

Ne croyez pas toutefois que, voulant de parti pris me moquer, je m'adresse plutôt aux femmes qu'aux hommes. Savez-vous pourquoi ces jeunes gens causent avec le mandarin ici présent ? C'est qu'ils viennent de faire un joli petit scandale en voulant, bon gré mal gré, voir les pieds des riveraines du fleuve Jaune. Si vous aviez été témoin de la colère d'A-Naï et d'A-Tchoë ! Décidément, les hommes bien souvent sont eux aussi de singuliers magots.

Laissez-moi vous donner un conseil ; hélas ! j'en ai acheté le droit bien cher : — ne prenez pas le chemin de fer en sortant de l'Exposition. — Pour aller du Champ-de-Mars à la gare de Montparnasse, on met à pied vingt minutes. — La vapeur éloigne les distances, rappelez-vous-le ; — en chemin de fer, on met une heure et demie. Et puis, quel agrément ! Changer trois fois de voiture, attendre, et longtemps, sous un hangar en plein air, qu'un autre train veuille bien passer ; puis rien qu'une seule classe. De sorte que vous avez l'avantage de voyager avec des maçons gris regagnant Vaugirard ou Issy. — Pour un homme, passe ; mais pour une femme ! J'ai été témoin de tout ce que cela offre de désagréments, et ne puis que répéter : Allez à pied, en voiture, si vous en trouvez, en omnibus, et chaque jour on augmente le nombre de ces vastes véhicules ; tâtez du bateau à vapeur ; voyagez plutôt en ballon, ou en aréonef, que de prendre le chemin de fer, — et vous vous en trouverez bien. — Mettez, pour mieux vous la rappeler, ma recommandation sur l'air de : *N'allez pas, n'allez pas dans la forêt Noire.*

*
* *

Le défaut général que l'on doit signaler dans l'organisation intérieure du palais est la difficulté énorme qu'on rencontre quand on veut comparer les produits similaires. — J'aimerais infiniment mieux, me disait l'autre jour un haut fonctionnaire, voir tous les meubles de tous les pays pêle-mêle dans une même pièce, au moins je pourrais aller de l'un à l'autre et tirer un profit réel de la comparaison. Au lieu de cela, il faut une demi-heure pour aller d'un bout à l'autre d'une galerie, on a le regard attiré par une autre chose, et quand on arrive où l'on veut, si toutefois on y arrive, on ne se rappelle plus ce que l'on vient voir.

En France comme en Angleterre, on n'a presque exposé que des meubles de luxe, très-beaux et bien faits, je le reconnais, mais d'un prix auquel bien des gens ne peuvent atteindre. — Les meubles sont de bon goût, de ce goût qu'on ne comprend qu'en France et qu'il est difficile de définir.

La maison Lemoine, de Paris, a trois meubles qui attirent l'attention de tout le monde : une commode en acajou moucheté, ciré, dont les contours sont incrustés de nacre. — Le prix en est de 4,000 francs.

Une bibliothèque à trois corps, en poirier noirci incrusté d'ivoire gravé, servant à mettre des bijoux, des médailles, des bibelots. — Le reste pour les livres ; on est si habitué de les faire passer après tout, qu'on ne leur réserve que bien peu de place, — ce qu'on a de trop. — Ce meuble coûte néanmoins 35,000 francs ; fantaisie de banquier.

Comme maintenant on ne lit que peu ou point, on remarque une tendance prononcée à remplacer les meubles à livres par les meubles à bibelots qui, tout fiers de leurs nouveaux priviléges, prennent droit de cité sous le nom pompeux de *meubles de cabinet.* La maison Lemoine en expose un de ce genre en bois d'Amboine, avec de gracieuses colonnettes d'ébène incrustées de marqueterie et couronnées de chapiteaux

d'ivoire; et plus loin un bureau à cylindre (dit Louis XVI) fait pour orner le même cabinet.

La maison Hunsinger expose un de ces jolis meubles à la façon italienne construits en ébène et incrustés d'ivoire gravé. Je citerai d'abord un buffet-commode Louis XIII valant 1,600 francs; puis une crédence ou meuble à bijoux, d'un dessin élégant et d'une exécution remarquable. Ce meuble a trois panneaux. Celui du milieu représente Thalie chassée par la Peinture, motif copié sur le tableau de Coypel. Sur ce seul panneau il y a huit personnages, et sur le meuble entier on compte plus de soixante sujets, ornements toujours en ivoire gravé. — J'ai voulu parler de ce beau travail supérieur à ses analogues venus d'Italie, quoiqu'il ne soit pas encore achevé. Le fronton placé, il vaudra 10,000 fr., et je m'étonne qu'il ne soit pas encore vendu.

Le même fabricant expose de petits cabinets du même genre, soit pour contenir des bijoux, soit pour serrer des cigares, chose indispensable dans un cabinet actuel. Les prix varient entre 250 et 350 francs. Enfin je citerai une table Louis XIII faite en ébène, soutenue par huit colonnettes cannelées reliées entre elles par des entre-jambes très-ornées et dont le prix est de 250 fr.

Chez Roll, de Paris, nous trouvons un ameublement complet de chambre à coucher, en poirier teint. Sculptures, incrustations, rien n'y manque. Un lit à baldaquin, un petit meuble (dit *bonheur du jour*), dont le bas sert aux bijoux et aux dentelles, tandis que le haut est une étagère. Puis une armoire à glace..... Enfin, pour la bagatelle de 22,000 francs, vous en verrez l'affaire. Quelle misère!

Voici maintenant une superbe armoire destinée à un beau château. Le panneau principal est orné d'un trophée de chasse représentant un lièvre et un perdreau morts, et un oiseau vivant qui picote les poils du lièvre. — Je défie un fervent de saint Hubert de passer devant l'œuvre de M. Knecht, de Paris, sans désirer l'acquérir.

Paris trouve une rivale redoutable dans la capitale de la Bretagne. La maison Leglas-Maurice, de Nantes, expose un cabinet complet, y compris les lambris, les pilastres représentant la peinture, la sculpture, l'architecture... et le plafond aux armes de la ville de Nantes. — Les meubles sont en poirier teint sculpté. Ainsi une bibliothèque-bureau, dont le bas est une armoire et le haut une bibliothèque. On remarque que le corps supérieur est en retrait, et trois petits panneaux sculptés, représentant la Lecture, l'Écriture et la Géométrie, pouvant se renverser et former pupitre, unissent les deux corps de ce meuble, d'une valeur de 12,000 francs.

Encore une bibliothèque en poirier teint, d'un style renaissance pur, comme sculpture et architecture. Je ferai remarquer que le meuble de M. Jemey (du faubourg Saint-Antoine) mérite une mention spéciale; il est sculpté en plein bois avec un fini remarquable, incrusté de marbre d'Algérie et couronné d'une gracieuse corniche. On ne peut rien lui reprocher. Pendant notre visite, un souverain étranger est venu pour en faire l'acquisition. Ce qui prouve en faveur du vendeur comme de l'acheteur.

M. Mariolle, de Saint-Quentin, nous a montré un joli bureau-rotonde, surmonté d'une étagère fermée. Le bois est en acajou moucheté du meilleur effet. Ce meuble élégant repose un peu la vue de beaucoup de dorures de mauvais goût qui sont toutes voisines.

Je citerai maintenant plusieurs sculptures sur bois, qui sont de véritables œuvres d'art. Un baromètre, d'une valeur de 3,000 francs, a été justement apprécié par un gros financier, qui a été séduit par les fleurs, les fruits et les anges bouffis. — Pour moi, je déclare ma préférence pour le charmant petit coffre à bijoux, plus simple, mais aussi plus artistiquement sculpté. — Une petite guirlande de fleurs entourant une lyre, — la Poésie méditant au milieu des fleurs, — son sujet favori.

Plusieurs *bonheurs du jour*, destinés à serrer les bijoux, ont été envoyés par MM. Warnemünde, de Paris. Ces meubles, en poirier incrusté d'ivoire, sont ornés encore de deux émaux peints par Popelin, et représentant la peinture et la musique. Si l'exécution en est belle et soignée, le prix en est assez élevé : 5,000 francs. — La même maison a exposé un *cabinet*, en noyer, dont les sculptures sont de vraies guirlandes de fleurs; dans les panneaux, des faïences ordinaires semblent jurer avec le reste du meuble.

La Touraine s'est fait dignement représenter dans le quartier du mobilier français. M. Dupont, d'Azay-le-Rideau, expose un grand meuble où le chêne ne sert que d'encadrement à cette pierre dure dite de Chauvigny, sculptée en relief par le patient artiste. Un grand personnage, qui, par sa position même, est obligé de se connaître en art, admirait beaucoup ce travail de patience et de talent, qui excite du reste une approbation universelle

Je finirai par une nouvelle invention : les toilettes Leroy, se remplissant et se vidant sans qu'on puisse les changer de place, soit au moyen de robinets, soit en tournant la cuvette à droite ou à gauche. Dans ce mouvement de rotation, d'un côté elle ouvre le robinet qui l'emplit d'eau, de l'autre elle ouvre une soupape permettant au liquide contenu dans la cuvette de s'échapper.

Qu'on ne s'étonne pas si je n'ai que des compliments à faire aux fabricants français.

Comme le disait M. Thiers, après un examen approfondi notre pays est incontestablement le premier dans tous les genres de fabrication; dans les inventions, les perfectionnements et l'exploitation, il a et garde le même rang. C'est ce dont on se convaincra en comparant les produits nationaux aux productions exotiques.

Alfred Nettement fils.



FRÈRE PAUL

Voir pages 403, 421, 436, 457, 477, 484, 507, 515, 532 et 554.)

VIII

C'était dans les premiers jours de l'an 1794. La France avait dépassé la Meuse et débordait le Rhin. Valmy et Jemmapes s'étaient inscrits dans les fastes de l'histoire. La gloire française avait fait bien du chemin, mais la Terreur venue de France en avait fait aussi. Ce n'était pas seulement dans Quiévrain que les autels étaient renversés, les nobles proscrits, les prêtres massacrés, la religion du Christ raillée et bannie. Le sol des Flandres aussi, jadis si florissant et si paisible, avait été flétri et noirci par les pas des armées, la cendre des incendies, le sang des morts, la poussière des châteaux. Il y avait eu des nobles pendus et des églises brûlées, des prêtres de Dieu traînés dans la boue et des tabernacles souillés. En vain les victimes et les martyrs s'étaient pieusement résignés à leur sort et avaient offert le sacrifice de leur vie et de leurs larmes pour détourner de leur peuple la sévérité de Dieu : la Révolution continuait sa marche, et la Terreur son règne ; les temps d'épreuves se prolongeaient et le secours de Dieu ne venait pas.

Cependant, au milieu de ce débordement d'excès et de fureurs, il restait bien des cœurs fidèles aux lois, fidèles au culte, dans l'innocente population des Flandres. Mais ceux-là mêmes qui étaient les plus justes étaient les plus pacifiques ; ils ne se soulevaient qu'avec peine contre leurs oppresseurs, et se contentaient de fuir leurs bourreaux. Des villages entiers se dépeuplaient et restaient déserts aux approches des armées françaises. Dès qu'un commissaire de la République avait apparu dans un bourg, avait requis le curé et ses vicaires de prêter serment, et, sur leur refus, avait fermé l'église, la population s'éclaircissait, les fidèles s'éloignaient un à un. Comment rester là, où il n'y avait plus de prière, et où la Terreur, le pillage, la mort, allaient venir? Sur toute la surface des Pays-Bas, dans les forêts du Brabant, du Hainaut, du Coudroz et des Ardennes, se réfugiaient des familles, des villages entiers. Les pauvres gens choisissaient les sites les plus escarpés et les plus sauvages, s'enfonçaient dans les halliers les plus touffus, parvenaient jusqu'aux clairières les plus ignorées, et là, à l'abri des rocs, à l'ombre des hêtres et des grands chênes, installaient, sous la protection du ciel, leur foyer et leur église. Pendant des mois entiers, — quelques-uns disent pendant plus d'une année, — tous les bois épais du pays furent le lieu de pareils campements. Les malheureux réfugiés y subirent toutes les tortures de la faim, de l'angoisse, les intempéries des pluies d'automne, des neiges d'hiver. Il y a peu d'années, plusieurs vivaient encore, et ils ont raconté leurs souffrances à leurs enfants. Du reste, ils ont laissé, dans les bois, d'autres traces de leur passage, et quand on creuse maintenant le sol dans les clairières les plus reculées, on y trouve à chaque pas des fragments de poterie grossière et de vaisselle, des débris d'outils et de petits objets en fer, vestiges respectables et innocents, plus précieux à notre avis que les reliques des batailles, parce qu'ils annoncent que là des hommes se sont rassemblés pour conserver leur liberté et leur croyance, et non point pour servir les projets des conquérants et égorger des frères.

La belle et vaste forêt de S***, sur les confins de la Flandre et du Brabant, avait aussi, dans ses vertes profondeurs, donné asile aux habitants de plusieurs villages. Toutes les familles du bourg de T*** y avaient émigré en masse, suivant leur jeune pasteur. Paul Thielleux, l'humble prêtre, jadis le bon frère Paul, avait eu la gloire de débuter dans le saint ministère, juste au moment des jours d'orage. Il n'y avait pas deux ans qu'il occupait la cure du petit bourg où il était déjà vénéré pour son zèle et sa justice, lorsqu'un commissaire de la République s'était un jour présenté au presbytère, écharpe à la ceinture, sabre au côté, et décret en main. Bref, tout cet appareil avait pour but de décider le jeune curé de T*** à prêter serment à la République. L'abbé Paul avait modestement répondu qu'il avait déjà prêté un serment à Dieu, qu'il y resterait fidèle jusqu'à sa mort, et n'en prêterait point d'autre. Sur quoi le commissaire s'était éloigné, annonçant qu'il allait faire son rapport au comité central siégeant à Bruxelles, et il n'était plus resté au jeune prêtre d'autre moyen de salut que de fuir dans les bois, s'il voulait éviter la prison des Petits-Carmes, l'exil ou l'échafaud peut-être, et se conserver pour ses fidèles, qui avaient si grand besoin de consolations et de conseils.

Les fugitifs avaient pris possession du bois quand fleurissaient les premières violettes d'avril ; ils y étaient encore quand noircirent les baies du lierre. Déjà les hêtres, les ormes, les frênes, étaient dépouillés ; le feuillage de quelques chênes, épais et tenace, résistait encore dans les endroits abrités contre le vent. Au pied des arbres les plus vigoureux, à l'abri de leurs branches, chaque famille se choisissait une habitation, arrachant la mousse par endroits et couvrant le sol d'une pierre plate pour y établir un foyer ; couvrant les rameaux étendus de paillassons, de planches légères, de branches entrelacées, pour se former un toit ; drapant, le long de quelques piquets plantés en terre, de vieux lambeaux de laine, des housses de chevaux, des nattes de jonc, pour s'entourer d'une tente.

Le matin, la clairière ainsi habitée présentait un aspect pittoresque et animé. Aux premières lueurs roses qui pénétraient sous les arbres, dans les beaux jours où le soleil brillait, chacun s'agitait et s'éveillait sous sa tente. Les hommes, jetant leur cape sur leurs épaules et bouclant leur ceinture, chargeaient sur leur

dos les fagots, les balais de bruyère, les herbes médicinales de la forêt, qu'ils allaient vendre à la ville, rapportant en échange quelques vêtements chauds pour leurs enfants, du sel et un peu de pain. Les femmes allumaient les feux de broussailles et de brindilles, dont la fumée bleue et légère s'élevait au-dessus de chacun de ces petits bivouacs. Leur soupe bien claire et bien maigre y cuisait, tandis qu'elles cherchaient dans les fourrés d'alentour des champignons, des glands, quelques baies âpres ou à demi desséchées. Un ruisseau coulait à quelque distance, clair, quoique caché à demi sous les feuilles tombées et les branches pendantes ; les ménagères y lavaient, en grelottant un peu, les pauvres hardes de leur famille, et les fillettes y menaient boire les chèvres parquées dans le bois, ou la vache de l'étable emmenée à la hâte avant le passage de l'armée.

Vers le centre de la clairière, à l'ombre de deux ou trois grands arbres à demi dépouillés de leurs feuilles, on avait élevé un petit tertre carré, coupé régulièrement et revêtu de mousse. Quelques marches de gazon se voyaient au pied ; une croix de bois au sommet, indiquant un autel. C'était là que chaque matin, sans dais, sans voûte magnifique, sans lumières d'or, sans harmonie sacrée et sans encens, l'abbé Paul étalait une nappe de lin blanc, allumait deux pauvres chandelles de suif que la bise éteignait souvent, déposait le calice de vermeil, consacrait l'hostie et faisait descendre le Dieu des hommes et des mondes, pour la plus grande consolation des pauvres exilés de la forêt. Jadis, dans sa petite église de village, le jeune prêtre, qui n'était pas riche et dont la paroisse était pauvre, faisait tous ses efforts pour parer l'autel et la maison de son Dieu de ce qui était le plus beau, le plus pur, et qui coûtait le moins : de fin linge blanc, de rameaux verts, de couronnes d'épis, de fleurs toujours nouvelles. Ici, hélas ! tout manquait, même les épis, même les fleurs. Seulement, parmi les arbres qui formaient comme une colonnade et un pavillon à l'autel, se trouvait un beau sorbier encore vert, qui laissait pendre autour du crucifix ses grappes de baies empourprées ; un lierre s'était attaché au tronc du plus grand chêne et faisait courir en festons ses guirlandes vertes luisant d'un doux éclat, à la flamme des cierges de l'autel. L'orgue, dans cette solitude, ne jouait plus, mais les fidèles chantaient toujours, et souvent, des profondeurs de la forêt, quelques oiseaux, attirés et excités par les sons de cette harmonie inusitée, voletaient sur les arbres voisins pour y prendre part ; le merle y ajoutant son cri sonore ; la mésange, son petit babil argentin, et le ramier sauvage, son appel mélancolique et doux. Le culte du Dieu que les hommes avaient proscrit, avaient dépouillé, par la persécution, de l'éclat et la grandeur que lui prête l'art chrétien, retrouvait, au désert, la majesté et les grâces de la nature.

L'abbé Paul était un des membres les plus actifs et les plus intrépides de cette petite colonie. En dehors des devoirs de son ministère, qu'il accomplissait avec un zèle toujours croissant, il supportait, avec une vaillance évangélique, les labeurs, les privations et les dangers de cette vie sauvage. Robuste fils de fermier, élevé aux travaux des champs, il s'entendait à merveille et ne se refusait jamais à atteler une vache indocile au chariot détraqué qui contenait quelque famille errante ; à abattre, avec la cognée, les hêtres et les grosses branches de chêne, qui devaient former des solives et des pieux ; à raccommoder l'outil brisé, voire à tresser des corbeilles d'osier, des nattes de jonc que les plus pauvres de ses paroissiens obtenaient en don, afin de les vendre à la ville.

Mais l'abbé Paul ne se chargeait pas seulement des besognes fatigantes, il entreprenait aussi des missions dangereuses. Dans les villes et les bourgs voisins, il y avait des fidèles qui étaient restés, et qui, en présence de la tyrannie et de la persécution, avaient d'autant plus besoin d'encouragements, de consolations et de prières. De petits enfants venaient au monde, et il fallait leur verser l'eau du baptême ; des jeunes gens allaient s'unir, et ils demandaient instamment les bénédictions de l'Église. Et puis, il y avait des vieillards sur leur lit de souffrance, des malades sur leur lit de mort, qui ne voulaient pas quitter ce monde sans que le prêtre leur eût parlé de Dieu et n'eût prononcé sur leur tête les paroles qui affranchissent l'âme chrétienne du fardeau de ses fautes. L'abbé Paul songeait à tous ceux-là, et ne les laissait pas appeler en vain. Cependant le danger était imminent et terrible pour celui qui osait porter la parole de Dieu à ses frères. En ce temps-là il fallait se cacher pour faire l'œuvre du bien, comme en d'autres temps l'on se cache pour faire l'œuvre du mal. Et l'abbé Paul se cachait, tout robuste qu'il était, tout intrépide et confiant ; il accomplissait sa sainte mission par des voies détournées, par des sentiers couverts, puisque le temps le voulait ainsi. Il rôdait hors du bois comme un vagabond, il errait, la nuit, autour des villages et des fermes comme un maraudeur, et revenait ensuite à la forêt, fatigué, mais paisible et joyeux, quand il avait pu faire quelque riche butin, de nombreuses et saintes conquêtes ; quand il avait ravi au gouffre de la Révolution triomphante une âme craintive ou pervertie, beau joyau rapporté au grand trésor du Christ.

Plus d'une fois, l'abbé Paul avait échappé presque miraculeusement aux poursuites dont il était l'objet. Les agents de la Révolution, qui avaient eu maintes preuves de son zèle intrépide, cherchaient sa retraite sans pouvoir la découvrir, et faisaient faire bonne garde dans les villes et les villages. Parfois le jeune prêtre avait dû recourir à un déguisement : il prenait l'habit d'un paysan, d'un forestier, d'un ouvrier de la ville, et, grâce à sa présence d'esprit, à son intrépidité et sa bonne humeur, il avait échappé à toutes les embûches ; et, toujours insoucieux du péril, il se mettait en route à toute heure, au premier appel, se préparant à la

mort avant de partir, et, en route, se recommandant à Dieu.

Un soir, au retour d'une de ces lointaines excursions, d'où il était revenu fort las, n'ayant pas fait moins de quatre lieues, il rassembla son petit troupeau au pied de l'autel de la clairière. Le jour tombait, la brune montait, les premières étoiles brillaient au ciel; sur le fond de flammes rougeâtres des foyers ressortaient en noir les troncs d'arbre; le bétail était rentré; le repas fini, il était l'heure de dire la prière du soir. L'abbé Paul, de sa voix pénétrante et douce, commença par remercier Dieu d'avoir, pendant ce jour, préservé son cher troupeau de tout mal et de tout péril; puis il invita tous les fidèles à réciter après lui l'oraison dominicale. Les mains jointes avec ferveur, les yeux levés vers le ciel vague et noir, richement étoilé d'or, il commença à invoquer Notre Père qui est aux cieux. Un murmure contenu et recueilli de voix accompagnait les paroles de sa prière, et l'abbé Paul poursuivait pieusement, mais lorsqu'il en fut parvenu à ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons..., » un bruit assez fort et rapproché l'interrompit, venant d'un massif de feuillage.

On crut d'abord à une surprise; quelques personnes se levèrent effrayées, mais l'on se rassura bientôt en voyant sortir des buissons un artisan de la ville voisine, honnête homme et bon chrétien, bien connu et estimé des gens du pauvre village.

D'abord, sans parler, il fit le signe de la croix, se mit à genoux, afin qu'on n'interrompît point la prière. L'abbé l'acheva ce soir-là un peu plus tôt que de coutume, pensant bien que quelque circonstance importante amenait en cet endroit, d'une façon si brusque, le brave Joseph Fuesck. Les premiers qui se relevèrent s'approchèrent du nouveau venu, et allaient lui demander le motif de sa visite; mais celui-ci, coupant court à toutes les questions, répondit brièvement :

— Je suis venu ici de mon plein gré; ne vous inquiétez pas... C'est seulement à M. le curé que j'ai affaire.

L'abbé Thielleux quitta l'autel, et Joseph s'approcha de lui.

— Monsieur le curé, commença-t-il, je viens vous demander si vous voudrez accomplir une grande œuvre de miséricorde... Vous savez que je demeure à B***, où, à force de travail et d'épargnes, je suis parvenu à acquérir une jolie petite maison. Je l'ai louée, il y a quelques mois, à une aimable jeune dame qui y vivait seule avec sa gouvernante, parce que son mari était absent. Ma locataire paraissait fort triste; elle était languissante et, bientôt, n'a plus quitté son lit. Je lui ai demandé alors si elle ne voulait pas faire prévenir son mari, qui, m'avait-elle dit, s'appelait M. Lefèvre, et était allé à Gand. Elle m'a répondu que non, parce que son arrivée était prochaine. Et puis elle ne m'a parlé de rien autre chose, et cela m'a affligé, parce que je voyais bien que la pauvre jeune créature s'en allait tous les jours, et que, pour elle, il était temps de songer au salut de son âme... Maintenant, son mari est arrivé, mais la mort vient aussi... Ce soir, la jeune dame m'a fait appeler en secret; elle a vu que je me moque de la déesse Raison, moi, et que je crois en Dieu, parce qu'un jour qu'elle était bien mal et qu'on la jugeait endormie, étant resté avec ma Jeanne à la veiller, j'avais dit mon chapelet auprès de son lit... Elle m'a dit, les larmes aux yeux, qu'elle sentait la mort venir et désirait se confesser; elle m'a demandé si je pouvais lui amener un prêtre qui ne fût pas assermenté, qui fût indulgent et qui n'eût pas peur... Je lui ai répondu que je n'en connaissais qu'un pareil à la portée de mes jambes, et je suis venu vous chercher, monsieur l'abbé : c'est vous.

— Joseph Fuesck, interrompit ici l'un des paroissiens, vous êtes bien mal venu avec un pareil message... M. le curé ne fait que d'arriver du moulin des Aguettes, à quatre lieues d'ici. Il est las à n'en pouvoir plus, comment voulez-vous qu'il retourne à la ville?

— Cela ne fait rien, mon enfant, répondit l'abbé Paul, je crois vraiment que je pourrais aller jusque-là, et d'ailleurs Simon Cullemans, qui demeure à une demi-lieue d'ici, me prêtera bien son cheval... Je vous suis, mon cher Joseph... Rien que le temps de prendre ma soutane. Nous allons voyager la nuit et l'on ne s'apercevra de rien quand j'aurai jeté un grand manteau de roulier par-dessus.

L'abbé Paul, faisant au nouveau venu un geste amical, accompagné d'un sourire, allait disparaître dans sa petite hutte de nattes et de branchages, lorsque Joseph Fuesck lui prit les mains pour l'arrêter.

— Monsieur le curé, reprit-il, je sais que vous êtes brave. Mais je ne vous ai pas encore tout dit, et il faut que vous m'écoutiez jusqu'au bout avant de venir avec moi.

— Qu'y a-t-il donc mon ami?

— Il y a, monsieur l'abbé, il y a péril de mort à venir confesser cette femme.

— Je le sais bien, mon ami, mais je regarde en face la mort tous les jours.

— Mais le péril est encore bien plus grand aujourd'hui : c'est vraiment comme si la brebis, apitoyée par la plainte du loup, allait se jeter dans son antre... Je ne savais pas le nom vrai, le nom maudit de l'homme qui est maintenant dans ma maison... C'est un Français, qui s'appelait jadis Jacques Lefèvre tout court, et qui maintenant se fait appeler Mutius Scévola, commissaire de la République.

Joseph s'interrompit, et il y eut un moment de silence.

— En vérité?... et sa femme, dont vous me parlez, savez-vous si elle est Française? demanda le prêtre qui avait frémi.

— Non, non, elle ne l'est pas, car elle m'a dit ce soir pour me toucher le cœur : Mon bon Joseph, ayez

pitié de moi; je suis une compatriote, une Flamande .. Mon pauvre père, qui est mort il y a un an, était le notaire Cloets, du bourg de T***.

A vrai dire, monsieur le curé, je ne comprends pas comment une fille du pays a eu le courage d'épouser ce brigand de commissaire. Il est l'ennemi furieux de notre religion et de notre patrie; il a commandé les bandes qui pillaient les églises; il a envoyé plusieurs prêtres à l'échafaud, et maintenant encore il vient de faire afficher et publier une ordonnance qui menace de mort tout prêtre non assermenté qui osera se montrer dans la ville... Or ce n'est pas seulement dans la ville que vous irez, monsieur l'abbé; c'est dans sa demeure, c'est dans son repaire... Il passe ses nuits dehors, c'est vrai; mais d'un moment à l'autre il peut revenir, et s'il vous trouve, tout est fini... Vous voyez bien, monsieur l'abbé, que, tout vaillant que vous soyez, vous aurez peut-être besoin de réfléchir avant de venir avec moi pour confesser cette femme.

Pendant le discours de Joseph, le jeune prêtre, qui avait paru subitement frappé d'une violente émotion, avait d'abord croisé les bras sur sa poitrine, comme s'il eût voulu comprimer les battements de son cœur. Son front avait rougi, et, pour en dérober la rougeur, il avait incliné son front vers la terre... Quand il releva la tête, ses paroissiens purent voir que ses joues et ses lèvres avaient pâli, mais son regard était ferme et son front calme. Il se retourna vers l'autel comme pour contempler un instant le crucifix, puis dit à Joseph, qui, un peu inquiet, attendait la réponse :

— Mes réflexions sont toutes faites : après ce que vous venez de me dire, je serais coupable d'hésiter un instant. Cette étrangère a besoin de consolations, je le sens, je le sais... et je dois être reconnaissant envers Dieu, s'il permet que ce soit ma voix qui lui en donne... Dans cinq minutes nous serons partis.

A cette réponse du curé il s'éleva un concert de plaintes et de représentations de tous ces braves gens du village. Ils reprochaient à Joseph d'être venu chercher leur pasteur pour l'exposer à la mort; ils suppliaient le prêtre de ne pas les abandonner, de se conserver pour eux, qui avaient tant besoin de ses prières et de son exemple.

Le prêtre fut inflexible, mais ce fut en souriant et en les rassurant qu'il se dégagea de leurs mains.

— Il y a eu en effet un danger sur ma route aujourd'hui, — leur dit-il avec douceur; — mais celui-là, je l'ai surmonté avec la grâce de Dieu; ceci m'a rendu fort, et je ne redoute plus les autres... Laissez-moi aller, mes amis; un prêtre ne peut pas plus abandonner la croix qu'un soldat son drapeau, et qui voudrait empêcher un chrétien d'aller porter la croix au lit d'une mourante?

Bientôt les villageois, désolés, cessèrent leurs remontrances et leurs prières. Dans les bons et les mauvais jours, ils avaient appris à connaître leur pasteur, et ils savaient que, comme sa douceur était infinie, sa fermeté était inébranlable; ils regagnèrent donc tristement, les uns après les autres, leurs frêles abris de tentures et de feuillage, tous s'entretenant du danger que courait leur pasteur, les hommes promettant, en cas de mauvaise chance, de le venger, les femmes de prier pour lui. Pendant ce temps, la nuit était venue, tous les doux bruits du soir s'étaient calmés, et l'abbé Paul, avec son compagnon, le front soucieux et incliné, s'en allait au loin sous les hêtres.

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —

EXCURSIONS EN RUSSIE

(Voir page 552.)

II

SAINT-PÉTERSBOURG.

La grande route de Moscou à Pétersbourg est bien entretenue; elle est solide, mais d'un usage peu agréable quand on voyage en voiture, et le chemin de fer la remplace avantageusement. Au lieu d'être unie, elle se se compose d'une foule de petits cailloux enchâssés dans la chaussée; par suite de ce système de pavage, les voitures sont tellement secouées, qu'on voit sauter un ou deux boulons par poste, d'où il résulte qu'on perd au relais le temps qu'on a gagné sur la route, où l'on tourbillonne dans la poussière avec l'étourdissante rapidité d'un ouragan.

Les maisons de poste sur cette route sont construites et entretenues aux frais du gouvernement; les meubles sont recouverts en cuir; partout on voit de grands canapés pouvant tenir lieu de lit; mais ces siéges rembourrés sont peuplés d'une fourmilière d'insectes.

Les Russes ne mènent qu'en cocher, c'est-à-dire du siége, à moins qu'une voiture très-lourde n'exige un attelage de six ou de huit chevaux. Même dans ce cas, le premier postillon conduit du siége. Ce postillon ou cocher tient dans ses mains les huit rênes du quadrige. La grâce, la facilité, la prestesse et la sûreté avec lesquelles il dirige ce pittoresque attelage, joint à la vivacité de ses moindres mouvements, font reconnaître en lui la grâce asiatique.

Pétersbourg est une ville belle et élégante, bâtie sur un plan régulier et symétrique, mais sans monotonie. Les maisons n'ont point cette hauteur démesurée qui intercepte le jour et l'air. La principale rue de Pétersbourg est la perspective Newski, l'une des trois grandes avenues qui aboutissent au palais de l'amirauté. Ces trois lignes, formant patte d'oie, divisent en cinq parties la ville méridionale. La perspective Newski est la

promenade et le rendez-vous de tous les désœuvrés de la ville. D'horribles cailloux en tête de chat servent de pavé à ce boulevard. Heureusement qu'on a incrusté au milieu des blocs de bois qui font glissoires pour les roues des voitures. Ces belles voies, au ras du pavé, sont formées par une marqueterie en dés et quelquefois en octogones de sapins profondément encaissés. Elles consistent chacune en deux larges bandes de quarante ou cinquante centimètres et séparées par une raie de cailloux ordinaires sur laquelle marche le limonier. Deux de ces voies, c'est-à-dire quatre bandes de bois, longent la perspective Newski, l'une à droite, l'autre à gauche de la rue, sans toucher aux maisons dont elles sont encore séparées par des dalles. Ces dernières terrasses sont en pierre et servent de trottoirs aux piétons. Il y a donc quatre lignes de dalles dans cette belle et vaste perspective, qui s'étend, tout en se dépeuplant insensiblement et en s'enlaidissant graduellement, jusqu'aux limites indéterminées de la ville habitable, c'est-à-dire jusque vers les confins de la barbarie, par laquelle Pétersbourg est toujours assiégé, car on retrouve le désert à l'extrémité de ses rues les plus somptueuses.

Du pont du jardin d'été l'on aperçoit l'ensemble d'un vaste panorama : sur la rive droite du fleuve, la forteresse renfermant dans sa vaste enceinte l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont la haute flèche d'or domine les remparts. Une gerbe de feu, brillant au milieu d'épaisses vapeurs, au-dessus d'une toiture verte, indique l'hôtel des Monnaies, situé aussi dans l'intérieur de la citadelle. Plus loin, à droite, au fond de l'horizon, des arbres majestueux inclinent leur feuillage devant les rives de la petite Néva. Non loin de là, on aperçoit la Bourse et ses deux colonnes rostrales ; sur la gauche se détache la belle grille du jardin d'été. Franchissez des yeux le champ de Mars, théâtre des belles revues de la garde impériale, et au-dessus des arbres vous apercevez le palais élevé pour le grand-duc Michel. Des deux côtés du jardin d'été, de nombreuses chaloupes fuient sous l'ombrage des beaux arbres. A droite, l'on aperçoit l'église de l'arsenal, les clochers du vieux monastère de Smola, l'institut des demoiselles nobles, ainsi que la toiture verdoyante du palais de la Tauride. Sur la rive opposée, l'hôpital militaire, l'académie de médecine, plusieurs églises, et enfin les environs du village d'Obhta. Si l'on ajoute à la multitude de beaux édifices l'immense étendue de la rivière se divisant en plusieurs bras, les forêts de mâts qui s'élèvent, les navires groupés et au repos devant les ponts, les milliers de gondoles se croisant dans tous les sens, les beaux trottoirs, les revêtements en marbre formant l'enceinte du fleuve, on est forcé de convenir qu'il est impossible de rencontrer un tableau plus riche, plus varié et plus imposant.

Sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac, s'élève la statue équestre de Pierre. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur de Saint-Pétersbourg. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que les yeux contemplent sur ce superbe théâtre, est le résultat d'une pensée née dans la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. En présence de cette statue, on éprouve une émotion indéfinissable. Le bras formidable du grand czar est encore étendu sur la foule qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde et l'on ne sait si cette main de bronze protége ou menace.

Si le jour est sans éclat à Pétersbourg, les soirées y sont superbes : c'est alors qu'on voit se répandre dans l'air et à la surface des eaux des gerbes de lumière, des jets et des bouquets de feu. Le crépuscule, qui dure sous cette latitude les trois quarts de l'année, est riche en accidents admirables. Le soleil d'été, un moment submergé, vers minuit, nage longtemps à l'horizon au niveau de la Néva et des basses terres qui la bordent; il darde dans le vide des lueurs d'incendie, qui rendraient belle la nature la plus pauvre. Dans ces restes de jour, dans ces inégales et mourantes clartés des nuits boréales, il y a des mystères qu'on ne saurait définir et qui expliquent la mythologie du Nord et toutes les superstitions des Scandinaves. Dieu se voile dans la lumière des pôles comme il se révèle dans le jour éclatant des tropiques.

L'air doux et sauvage à la fois des paysans russes n'est pas dénué de grâce. Leur taille élégante, leur force qui n'a rien de massif et ne nuit pas à leur légèreté, le sourire qui épanouit à demi leur bouche, le mélange étrange de tendresse et de férocité qui se révèle dans leur regard sauvage et triste, rendent leur aspect aussi différent de celui de nos laboureurs, que les lieux qu'ils habitent sont différents du reste de l'Europe. Leur chemise, rouge ou bleue, boutonnée sur la clavicule, est serrée autour des reins par une ceinture, par-dessus laquelle le haut de cette espèce de sayon retombe en plis antiques, tandis que le bas flotte comme une tunique et recouvre le pantalon. La robe persane, souvent ouverte et qui, lorsque l'homme ne travaille pas, recouvre en partie cette blouse ; les cheveux, longs des côtés, séparés sur le front, mais coupés ras par derrière, un peu plus haut que la nuque, composent un ensemble de toilette et de costume original et gracieux.

Les jolies paysannes sont rares en Russie, mais celles qui sont belles le sont admirablement; leurs yeux, taillés en amande, ont une expression particulière. Leurs regards voilés ont une douceur, une candeur dont le charme est irrésistible. Elles ont à la fois la délicatesse des vaporeuses beautés du Nord et la grâce des femmes de l'Orient. L'élégance est innée chez les hommes de pure race slave ; ils ont dans le caractère un mélange de simplicité, de douceur et de sensibilité qui attire les

cœurs; il s'y joint souvent une nuance de dissimulation et de fausseté. On peut dire qu'ils mettent de l'esprit dans le sentiment et que leurs attachements ont plus de délicatesse que de vivacité.

Avant de quitter Pétersbourg, assistons, avec l'intéressant voyageur qui nous sert de guide, à une chasse aux ours. Par les ordres de l'empereur, une partie de la forêt proche du château de B... avait été cernée, depuis deux jours, par une multitude de paysans et de soldats; des remparts peu élevés, en bois et en branchages, construits aux lieux trop ouverts, s'opposaient à la sortie de toute grosse bête. Au signal donné, les



Russes en voyage.

hommes qui formaient l'enceinte allumèrent des feux, puis ils firent tinter les cloches suspendues aux arbres, poussèrent de grands cris en lançant, à ras de terre, des fusées et des serpenteaux qui, pénétrant dans les profondeurs de la forêt, en troublèrent le calme et le silence ordinaire.

Ce bruit, ces feux, avaient pour but d'éveiller les animaux farouches assoupis et de les pousser, des extrémités et des fourrés éloignés, vers l'endroit où se trouvaient l'empereur et les principaux seigneurs de la cour. Tous les invités portaient un costume uniforme. C'était un vêtement commun, en fourrure; les bottes doublées ainsi que le pantalon, un masque, des gants épais, une paire de pistolets à double coup, un sabre et un couteau-poignard. Chaque chasseur tenait ou portait suspendues par des crochets à sa ceinture des plaques légères et sonores en fer-blanc; ces plaques servent à irriter l'ours. La plus grande partie des dames s'établi-

rent sur diverses estrades construites à l'ouverture des clairières et d'où elles pouvaient voir, sans danger personnel, les combats des chasseurs contre les animaux sauvages de la forêt.

Quelques dames plus hardies parurent montées sur des chevaux tartares, dressés au bruit des armes à feu. Ce fut parmi elles que la comtesse M... prit place. Bientôt elle se mêla aux plus intrépides chasseurs, afin de s'écarter le moins possible de son mari qui, passionné pour ce genre d'exercice, s'y livrait avec une ardeur qui lui faisait négliger toute prudence. Déjà Stanislas de M... avait abattu trois ours. Ce succès l'enhardit jusqu'à le rendre téméraire: il s'écarta du gros des chasseurs, et l'ardeur de son cheval l'ayant emporté vers un épais fourré, il y entendit un bruit sourd, annonçant à son oreille exercée la présence d'un ennemi. En un instant, il eut mis pied à terre, et, le poignard à la main droite, une plaque de fer-blanc à la gauche, il marcha droit en avant. Peu d'instants après, il vit apparaître non un ours seul, mais le mâle et la femelle, accompagnés d'un jeune ourson. Stanislas ne se dissimula pas la gravité du péril; mais, en chasseur expérimenté, il s'adossa contre le tronc d'un arbre gigantesque, et en même temps donna du cor de chasse.

Cependant le couple formidable approchait en grondant, l'ourson courait de côté comme pour tourner Stanislas. Celui-ci, devinant sa manœuvre, l'ajusta et d'un coup de feu lui cassa deux pattes. A l'aspect de leur petit blessé et sanglant, le père et la mère poussent des hurlements terribles, accourent pleins de rage et tous les deux attaquent Stanislas avec un tel ensemble que, malgré son énergie, il commence à craindre de ne pouvoir se tirer de ce mauvais pas. Le second pistolet qu'il portait ayant fait long feu, il tira son sabre d'une main et étreignit de l'autre son poignard à deux tranchants. Mais il opposait une vaine résistance, bien qu'il eût blessé le mâle à mort. La femelle, enragée, se dressa contre son côté gauche, et, par la violence du choc, elle le tenait déjà à demi renversé contre le tronc de l'arbre, lorsqu'un cri perçant, poussé à deux pas, retentit à son oreille. Il y avait quelque chose de si poignant dans ce cri, que l'ourse elle-même, surprise, se retourne à moitié. En cet instant, l'explosion d'un coup de pistolet se fit entendre, et la bête tomba de toute sa hauteur, en laissant le comte libre de se défendre contre l'ours mâle, affaibli par la perte de sang qui coulait de ses blessures. En une seconde, Stanislas l'eut achevé. Puis il se retourna pour remercier son libérateur. De quel sentiment son cœur fut-il saisi en reconnaissant qu'il devait la vie au courage de la comtesse, de sa femme bien-aimée! Seule, la comtesse avait distingué, au milieu du tumulte dont la forêt retentissait, l'appel d'alarme du cor de son mari; persuadée qu'il devait être dans un danger imminent, elle était partie à fond de train, et, à la vue du péril que courait le comte, elle s'était précipitée à bas de son cheval, la main armée d'un revolver, et elle avait fait feu. Vous savez le reste. Elle fut l'héroïne de la fête. L'empereur voulut la complimenter; toute la cour la porta aux nues; mais elle avait trouvé une plus précieuse récompense dans son propre cœur et dans le regard plein de tendresse et d'admiration que lui avait jeté son mari.

MARIE DE F...

— La suite prochainement. —



NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

M. de Montalembert; IVe et Ve volumes des *Moines d'Occident*. — M. Guizot; VIIIe et dernier volume des *Mémoires à consulter pour l'histoire de mon temps*. — M. Rio; IVe volume de l'*Art chrétien*. — M. Alfred Nettement; nouvelle édition de l'*Histoire de la Conquête d'Alger*. — *De la Seconde Éducation des filles*.

Le tome troisième des *Moines d'Occident* vient d'être suivi par les tomes quatrième et cinquième; ces deux volumes complètent la partie de l'œuvre de M. de Montalembert qui se rapporte à l'immense labeur des ordres monastiques dans les îles de la Grande-Bretagne. Sans pouvoir, comme nous le voudrions, donner une idée complète de ces deux volumes, où les investigations patientes d'une érudition laborieuse n'ont en rien nui à cette puissance de composition et à cette fraîcheur de style qui sont le double caractère du talent de M. de Montalembert, essayons d'indiquer au moins les limites entre lesquelles se meut son récit et de faire entrevoir quelques-unes des grandes figures que l'auteur a évoquées devant notre admiration.

Pour rendre l'impression générale que nous a laissée cette partie de son livre, on nous permettra d'employer une image. Figurez-vous qu'en visitant les ruines d'un de ces grands monastères dont il est souvent question dans ce récit, par exemple celui de Ripon ou d'Hexham, bâtis par saint Wilfrid, vous voyiez tout à coup se redresser les pans de murs abattus par la main des hommes ou sous les injures du temps, et les arceaux de pierre qui soutenaient les voûtes et que le travail des siècles ou l'incendie allumée par les Danois a disjoints, se réunir et se réparer d'eux-mêmes comme ces arceaux de verdure qui refleurissent avec le souffle du renouveau; puis supposez que, pendant que vos regards sont captivés par ce merveilleux spectacle, les chants pieux, les psalmodies qui ont retenti dans cette enceinte sanctifiée par la prière et l'exercice de toutes les vertus, se réveillent d'eux-mêmes pour monter encore une fois vers Dieu, tandis que des longues files de moines se déroulent sous des cloîtres soudainement repeuplés; vous aurez une idée des émotions qu'on éprouve en avançant dans ce récit.

M. de Montalembert ne raconte pas seulement ce passé, il le ressuscite. De même que Cuvier, par la connaissance des lois qui président à l'organisation des genres et des espèces, reconstruisait des animaux perdus à l'aide de quelques-uns de leurs débris échappés à la destruction, de même l'historien des *Moines d'Occident*, avec les textes qu'il a laborieusement rassemblés et à l'aide de sa puissante intuition catholique, rend la vie à une époque. L'érudit et l'historien n'auraient pas suffi à l'œuvre : il a fallu le poëte. Le poëte seul a pu recréer l'ensemble avec le détail, rendre la vie à la mort, le mouvement à l'immobilité. Il a ranimé les cœurs éteints, éclairé la nuit du passé, replacé des prières sur les lèvres fermées ; il a fait marcher devant nous, dans l'ardeur de sa foi, et aussi dans la violence de ses passions et de ses luttes, cette époque lointaine de l'histoire d'Angleterre dont le souvenir s'était presque effacé. C'est en vain que les ruines mêmes ont péri : les ruines se sont relevées, et, une fois de plus, M. de Montalembert a justifié l'assertion par laquelle s'ouvre son troisième volume : « Si la France a été faite par les évêques, l'Angleterre a été faite par les moines. » Elle a perdu le souvenir de ce bienfait, l'ingrate Angleterre, mais l'ingratitude n'efface pas le bienfait en l'oubliant. En renonçant aux devoirs de la reconnaissance, on ne saurait abolir les droits de l'histoire. Au dix-septième siècle, un bénédictin espagnol, en racontant le martyre d'un moine de son ordre, mis à mort, en 1608, en vertu de l'arrêt rendu par les juges de l'indigne fils de Marie Stuart, rapporte la noble et fière réponse que fit le condamné à ces juges iniques qui lui demandaient pourquoi il était venu exercer le ministère catholique en Angleterre : « Je suis, répondit dom Gervaise (c'était le nom de cet apôtre), moine bénédictin, de cet ordre qui a converti l'Angleterre au christianisme. » Le *civis Romanus sum* pâlit auprès de cette belle réponse. Le Romain invoquait son titre pour faire respecter sa vie, le moine énonçait le sien pour justifier le droit qu'il avait de mourir en Angleterre pour le salut des âmes et le service du Christ.

Le récit de M. de Montalembert, dans ces deux volumes, embrasse les années fécondes contenues entre ces deux dates, 634 et 735. C'est donc tout un siècle de l'action des ordres monastiques en Angleterre. Après avoir dit comment l'œuvre de la conversion des Anglais fut interrompue au midi par la réaction païenne, et ensevelie au nord par la catastrophe du premier roi chrétien de Northumbrie, il raconte comment la conquête spirituelle, abandonnée, pour un temps, par les moines romains, fut reprise par les moines celtiques, après une courte interruption. « Une fois la glace rompue par les Italiens, dit l'auteur, les Irlandais arrivent pour reprendre l'action inachevée. Ce que les fils de saint Benoît n'ont pu qu'entamer sera consommé par les fils de saint Columba. Le grand cœur du premier abbé d'Iona, transmis à ses descendants spirituels, accomplira ainsi le grand dessein du pape saint Grégoire. L'esprit d'unité, de soumission et de discipline leur sera instillé un peu malgré eux par un Saxon converti, par Wilfrid. Leur infatigable activité, leur invincible persévérance triomphera de tous les obstacles; ils stimuleront, en les secondant, le zèle des moines italiens. Ils ranimeront le feu sacré chez les moines bénédictins, avec lesquels ils finiront par se confondre. Ainsi travaillée, pressée et pénétrée de toutes parts par l'action monastique, la nation des Anglo-Saxons reconnaîtra bientôt la loi du Christ. Ses rois, ses moines, ses évêques, ses saints et ses saintes monteront aussitôt au premier rang parmi les enfants de l'Église, les civilisateurs de l'Europe, les bienfaiteurs du genre humain, les soldats de Dieu. »

Ces lignes, par lesquelles M. de Montalembert ouvre son récit, en sont le résumé le plus substantiel, le plus complet et le plus exact. On verra une fois de plus, dans ces pages, que la diffusion du christianisme n'est pas une œuvre humaine : il y a là-haut un plan divin sur lequel les ouvriers d'ici-bas construisent. Quand des ouvriers, appelés d'un côté, manquent à l'œuvre, soit que la force et la vie leur aient fait défaut, soit que le courage les ait abandonnés avant la fin de la tâche, d'autres arrivent. C'est Dieu qui les appelle, quand il veut et d'où il veut. Si c'est en vain que les hommes travaillent quand Dieu ne construit pas un édifice, c'est en vain qu'ils luttent contre sa construction, quand c'est Dieu qui l'élève.

Trois figures me semblent dominer ce siècle, que l'illustre écrivain fait revivre sous nos yeux : saint Wilfrid, saint Cuthbert et le vénérable Bede.

Saint Wilfrid, comme le fait remarquer M. de Montalembert, est le type, le modèle et l'aîné de cette grande race de fondateurs d'abbayes, ardemment mêlés aux luttes de la société de leur temps ; « champions intrépides de l'unité romaine et de l'indépendance ecclésiastique, représentants magnanimes des droits de la conscience, des libertés de l'âme, des forces spirituelles de l'homme et des lois de Dieu. » Plus d'une fois, en suivant les destinées si diverses et si accidentées de saint Wilfrid dans le beau livre de M. de Montalembert, le nom de saint Bernard est venu se placer sur mes lèvres. Le moine anglais, issu d'une race illustre, comme le grand abbé de Clairvaux, se rapprochait de lui par son indomptable courage, sa fermeté inflexible, son ardent amour pour le bien. Seulement le théâtre mesuré à son action était moins grand, puisque c'était l'Angleterre, de tout côté circonscrite par la mer, et seulement l'Angleterre chrétienne. En outre, saint Wilfrid n'avait pas le grand souffle de popularité qui venait en aide à saint Bernard, dont l'influence débordait sur l'Europe et s'étendait aux affaires générales de la chrétienté. Comme l'a démontré d'une manière évidente l'auteur, Wilfrid était le représentant de l'esprit romain, de l'esprit de discipline et d'autorité contre l'esprit celtique, si indépendant et si fier, qui maintenait, par la voix de l'évê-

que Colman, la tradition nationale et les rites en usage dans le pays depuis saint Columba.

Il est impossible de trouver une scène plus intéressante que celle qui se passa dans la célèbre conférence de Witby, convoquée par le roi Oswy pour mettre fin à la dispute qui troublait depuis si longtemps son royaume à l'occasion de l'époque de l'année où la fête de Pâques devait être célébrée. C'était, comme le fait remarquer M. de Montalembert, un véritable parlement où non-seulement les ecclésiastiques, mais les grands et les moyens du royaume étaient représentés. Le débat dans lequel deux champions, l'évêque Colman et Wilfrid, se levèrent l'un contre l'autre, fut d'un vif intérêt. La victoire resta à Wilfrid, qui établit avec une grande force qu'un usage particulier à l'Église celtique ne pouvait prévaloir contre l'usage de l'Église universelle, d'accord avec celui de Rome, la maîtresse des Églises. On ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse du roi saxon Oswy, qui, après entendu les deux interlocuteurs, dit à son évêque :

— Est-il vrai, Colman, que les paroles citées par Wilfrid[1] aient été dites par Notre-Seigneur à saint Pierre?

— Cela est vrai, répondit l'évêque.

— Pouvez-vous, dit le roi, me montrer une autorité semblable donnée à votre Columba?

— Non, dit l'évêque.

— Vous êtes donc tous les deux d'accord, continua le roi, que les clefs du ciel ont été données à Pierre par Notre-Seigneur?

— Oui, dirent à la fois les deux adversaires.

— Alors, dit le roi, je dis comme vous qu'il est le portier du ciel, et que je ne veux pas le contredire, mais au contraire lui obéir en tout, de peur qu'en arrivant aux portes du royaume céleste, il n'y ait personne pour me les ouvrir, si je suis l'adversaire de celui qui en tient les clefs. De ma vie, je ne ferai ni n'approuverai rien, ni personne qui lui soit contraire.

Toute l'assemblée adhéra à la décision du roi. L'opinion de Wilfrid triomphait. Mais l'évêque Colman protesta en se retirant, et, plutôt que de se soumettre au rite romain, il s'exila de la Northumbrie, en emportant les ossements de saint Aïdan, son prédécesseur. Cela seul suffisait pour annoncer que les opposants n'abdiquaient qu'avec peine leur opinion, qu'ils conservaient une arrière-pensée et qu'ils déclaraient à Wilfrid une implacable guerre. De là les vicissitudes de la carrière de celui-ci, ses longues luttes, ses exils, ses voyages réitérés à Rome, où il allait chercher la force dont il avait besoin pour résister aux haines celtiques. On s'était soumis aux usages de Rome, mais on ne pardonnait pas à celui qui avait obligé les usages celtiques à reculer. Vaincu sur la question de principes, on prenait sa revanche sur la question personnelle. Ajoutons que les saints sont des hommes, et qu'à ce titre ils ont des défauts de caractère et commettent des fautes de conduite. Saint Wilfrid cédait souvent à un esprit d'antagonisme contre les missions celtiques; il poussa cette tendance exclusive jusqu'à ne vouloir pas être sacré évêque en Angleterre, comme si tout ce qui était dans cette île avait un levain d'hérésie, et il vint recevoir la consécration épiscopale, en France, des mains de l'évêque de Compiègne, Agilbert. Mais que de vertus se mêlaient à ces défauts! Quelles qualités charmantes rachetaient les côtés excessifs de son caractère! Quelle tendresse enthousiaste il inspirait à ses amis! Quelle fidélité touchante dans ses amitiés, et même quelle douceur pour ses adversaires et quel respect pour leur sainteté! Ce saint eut, en effet, pour adversaires d'autres saints. La grande abbesse Hilda, les moines celtiques de Lindisfarne, le saint moine Céadda, qui acceptait un évêché avec résignation et le quittait avec joie; saint Théodore, ce moine grec, étaient plus ou moins contre lui, tandis que la sainte reine Etheldreda, le saint roi Ethelred, la sainte abbesse Elfreda et sainte Ebba l'assistaient dans ses épreuves de leurs secours, de leurs sympathies, de leurs prières.

Saint Cuthbert appartient à une toute autre famille d'esprits. C'est le saint de la vie ascétique en face ou plutôt à côté du saint de la vie militante. Comme le dit l'auteur, c'est le pacifique en face du soldat. Figurez-vous un homme de Dieu qui a une répugnance invincible pour les affaires du monde, dont toute la préoccupation est de mêler les austérités du cénobite à la prédication de l'apôtre. Tout est différent entre ces deux hommes: l'origine comme la destinée. Tandis que Wilfrid sort d'une grande lignée, Cuthbert vient du peuple. Quand l'esprit de Dieu l'appelle à la vie religieuse, le jeune garçon, qui devait devenir un grand saint, conduisait un troupeau dans la vallée de Lauderdale, près de Melrose, sur les confins actuels de l'Écosse et de l'Angleterre; c'était un pâtre à cheval comme on en rencontre encore en Hongrie. A quinze ans, il a une vision; par une nuit sombre, il voit le ciel s'illuminer et une légion d'anges descendre pour venir chercher l'âme resplendissante d'Aïdan, l'évêque de Lindisfarne et l'apôtre de toute la contrée. Le lendemain, il va frapper à la porte du monastère de Melrose, où il est reçu par deux grands docteurs de l'Église celtique, l'abbé Eata et le prieur Boisil. Il faut à Dieu des ouvriers pour toutes les tâches. La tâche de Cuthbert sera d'évangéliser les chrétientés à demi idolâtres qui environnent le monastère. Ni les vallées les plus profondes et les plus impénétrables, ni les pics les plus inaccessibles ne déroberont la proie qu'il poursuit à ce zélateur des âmes, et l'agilité du pâtre servira plus d'une fois au zèle de l'apôtre. Puis, de temps à autre, il se retrempe dans les austérités les plus dures, comme un soldat qui fourbit ses armes pour la bataille, et il va se reposer dans la vie érémitique et contemplative, comme s'il avait besoin

[1] Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux!

de réchauffer son amour pour les hommes à l'amour immense dont il est enflammé pour Dieu. Les petits, qu'il aima et dont il pratiqua la vie dure et mortifiée, ont longtemps conservé son souvenir et ont glorifié son nom en y attachant de charmantes légendes racontées par de Montalembert avec le charme dont il a le secret.

Le vénérable Bede, la dernière des trois grandes figures qui dominent ce récit, est plus connu. Je parlerai donc moins de lui que des deux autres. Il représente, non pas comme Wilfrid l'esprit monastique mêlé aux grandes affaires du siècle, non pas comme Cuthbert l'esprit monastique voué à l'apostolat, à la conquête des âmes et à l'extirpation des derniers restes de l'idolâtrie, mais l'esprit monastique consacré aux lettres, à la vie studieuse et savante. Il fut, selon la remarque de M. de Montalembert, pour l'Angleterre ce qu'avait été Cassiodore pour l'Italie ou saint Isidore pour l'Espagne; mais il les surpassa en ce que l'influence et l'autorité de ce génie encyclopédique, qui, malgré sa prédilection pour l'Écriture sainte et la théologie, s'appliqua à toutes les branches des connaissances humaines, franchirent les frontières de sa patrie et eurent un caractère universel. Je ne veux plus ajouter qu'un mot : s'il fallait représenter par un emblème l'influence qu'exercèrent ces trois grands hommes dans leur temps, je mettrais un sceptre dans les mains de Wilfrid, une croix dans celles de Cuthbert, et dans celles de Bede un flambeau.

On comprend avec quel amour M. de Montalembert a tracé cette figure. Je renvoie le lecteur à son récit. Je me sépare ici à regret de son livre. L'illustre écrivain est un enchanteur qui vous retient dans ses lacs plus longtemps qu'on ne l'avait pensé, je ne dirai pas plus longtemps qu'on ne l'aurait voulu, car on voudrait faire durer toujours ce cher entretien. Cependant, pour demeurer fidèle à mon titre, j'ai encore quelques nouvelles littéraires à donner.

M. Guizot vient de publier le dernier volume de son grand et intéressant ouvrage, qui sera consulté par tous les hommes désireux de connaître notre époque. Le tome huitième des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* a paru. Il traite des événements qui se succédèrent de l'année 1840 au 23 février 1848. C'est, à proprement parler, l'histoire du long ministère de M. Guizot racontée par lui-même, et il y a toujours un immense avantage à connaître les affaires d'un temps par le ministre qui les a faites, malgré la couleur apologétique que prend quelquefois le récit, parce qu'on est ainsi initié à la pensée qui a présidé aux actes, pensée presque toujours travestie par l'opposition. Le gouvernement parlementaire, les mariages espagnols, l'Italie et le pape Pie IX, la Suisse et Sonderbund, enfin les réformes politiques, la chute du ministère de M. Guizot, sa dernière entrevue avec Louis-Philippe, qu'il ne revit qu'à Claremont, voilà la table des matières de ce volume intéressant. On y verra comment les gouvernements qui semblaient les mieux établis succombent en un instant, et comment les révolutions s'ouvrent, semblables à ces volcans imprévus qui engloutissent des villes florissantes la veille.

Mentionnons au moins quelques autres livres.

M. Rio a fait paraître le quatrième volume de l'*Art chrétien*, où il traite, avec la supériorité que tout le monde lui connaît, de l'*École vénitienne* et de l'*École romaine*; il a renouvelé un sujet qui semblait épuisé. Sa belle étude sur Bellini, sur Titien et la grande lutte entre le génie du bien, représenté par l'évêque Carafia, et le génie du mal, personnifié dans l'Arétin, est un des chapitres les plus intéressants et les plus dramatiques de l'histoire de l'art. Personne n'était descendu aussi avant que M. Rio dans les profondeurs du génie de Michel-Ange, ce grand talent inspiré par une grande âme.

Il nous sera permis d'ajouter qu'il vient de paraître une nouvelle édition in-12, avec une carte, de notre *Histoire de la Conquête d'Alger écrite sur des documents authentiques*, édition revue, rectifiée, corrigée avec soin et qui devient le récit définitif de cette admirable expédition.

Disons enfin que, cédant aux invitations venues de bien des côtés, nous publions en un volume la *Seconde Éducation des filles*, dans laquelle, les lecteurs de la *Semaine* s'en souviennent, l'histoire et l'expérience de deux siècles sont appelées au secours du présent pour élever le niveau de l'éducation des femmes.

ALFRED NETTEMENT.

CLAIRE DE FOURONNE

(Voir page 550.)

II

LA FERME DES ROCHES.

Ce fut vainement que je demandai au paysan qui servait de portier au château les détails qui auraient pu m'éclairer sur l'histoire de ceux qui avaient été ses derniers hôtes.

Ce concierge était nouvellement arrivé dans le pays; le curé du village était, me dit-il, le seul qui s'occupât du château, et qui y fît une visite de loin en loin. Il réglait les gages du concierge, faisait réparer les toitures et les vieilles murailles, et il y avait installé Quentin (c'était le nom de mon guide) sans lui donner ni ordres ni explications.

Tout ce qu'il put m'apprendre, c'est que ce manoir appartenait à la marquise de Gennaro, qui habitait hors de France, et qu'elle avait fait construire nouvellement une jolie église, que l'on voit s'élever en face du manoir et dont le clocher moderne et doré tranche

singulièrement avec la façade sombre du vieil édifice. Une petite place carrée, plantée d'allées de genêts, occupe l'emplacement qui sépare l'église du château son voisin ; cette église est d'un style simple et gracieux.

Quentin m'offrit de la visiter, j'acceptai. La nef, assez vaste et soigneusement entretenue, était ornée de plusieurs tableaux de grands maîtres, que Quentin me dit avoir été envoyés par la marquise. L'autel et la statue de la Vierge en marbre blanc, également donnés par elle, me parurent des chefs-d'œuvre. Une masse de fleurs blanches les entourait. Aucun sanctuaire ne m'a jamais inspiré autant de recueillement et de prières que cette petite église, perdue dans un village bourguignon, et qui renfermait des œuvres d'art dignes d'une basilique d'Italie.

En quittant l'église, je rejoignis le village où je me promettais de prendre les informations dont ma curiosité était avide.

J'abordai le premier groupe de paysans qui m'apparut, déjeûnant à l'ombre d'un des frênes de la prairie ; je m'assis près d'eux et je les interrogeai.

— Pourriez-vous me dire, vous qui êtes du hameau, qui a habité en dernier lieu, ce vieux château qu'on voit au sommet de la roche?

— Ah! madame, répondit sans se déranger le plus âgé du groupe, vieux vigneron à la face hâlée, c'est déjà bien ancien, il y a plus de dix ans qu'il ne demeure personne là haut. Vous pensez bien qu'on n'a guère envie de s'en aller loger là ; sans compter qu'on y parle de revenants, il y a le vent, les orages, les oiseaux de nuit, dont le cri lugubre retentit dans ces vieilles tours.

— Mais, il y a dix ans, quelqu'un y habitait ?

— Sans doute, et je me souviens bien des derniers qui y ont demeuré : c'était le général de Montrevel et sa fille, Mlle Ida, une grande belle blonde, qui était pimpante et bien mise, mais pas commode tous les jours par exemple! Après ça, tout le portrait de son père, pour l'humeur, la colère et les caprices. La terre n'était pas digne de la porter, au moins c'est ce qu'elle paraissait croire. C'étaient des gens très-riches, mais durs et fiers avec le pauvre monde. Dame, quand ils sont partis, on n'en a pas pleuré. On dit qu'ils sont ruinés à cette heure, et, ma foi, ça n'est pas grand dommage! Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on ne s'en inquiète guère. Ça amenait du bruit et de l'argent dans le pays, mais aussi du désagrément, et puis toutes nos jeunes filles avaient la tête tournée. Les toilettes et les beaux chapeaux des femmes de chambre de Mlle Ida les empêchaient de dormir; elles tourmentaient leurs parents pour les laisser aller à Paris; et puis de là des fâcheries, des bouderies, des pleurs, tout enfin.

Le vieux paysan secouait la tête d'un air important, il était évident qu'il aimait à causer. Par tous ces renseignements encore fort embrouillés, j'avais acquis cependant la certitude que l'habitante de la tourelle était jeune, blonde et belle, qu'on la nommait Ida, qu'enfin elle était capricieuse, arrogante et colère.

J'avais donc bien deviné! Ce triomphe de ma perspicacité m'encourageait dans mes recherches.

« — Mais, mon brave homme, demandai-je au vigneron, ne vous trompez-vous point? On m'a assuré là haut que le manoir appartenait à la marquise de Gennaro, et l'on ne m'a point parlé du général. Peut-être était-il seulement locataire du château?

— Oh que non pas! Le château était bien à lui; même que c'était alors le plus riche dans le pays à vingt lieues à la ronde. Il avait tant et tant de belles terres qu'on ne les compterait pas ; les fermiers de la vallée en savaient quelque chose. Il ne laissait pas arriérer ses fermages, et pour un terme dû, il leur faisait tout vendre. Oh! il n'était pas tendre, M. le général! et pourtant il avait d'autres biens encore. Les bûcherons à Fontenay-aux-Bois lui ont souvent abattu de belles futaies payées argent comptant.

— Mais peut-être aura-t-il vendu son vieux château, si ses affaires surtout sont en mauvais état?

— Ça, je ne peux rien vous en dire, c'est possible après tout, et peut-être alors, Mlle Claire le lui aura racheté. Elle l'aimait, ce vieux château : sa mère y avait été élevée.

Dans ces derniers mots prononcés par le paysan, un nom m'avait frappé. C'était le trait de lumière qui devait guider mes recherches.

« — Qui donc est Mlle Claire? demandai-je vivement.

— Une jolie brune, l'air doux comme la statue de la Madone. Elle s'est mariée, il y a dix ans, avec M. le marquis de Gennaro, je crois, mais nous l'appelons toujours Mlle Claire. Quelques jours après le mariage, ce monsieur, le marquis, nous l'a emmenée bien loin, et puis ceux du château se sont en allés aussi, et nous les aurions bien donnés tous pour garder Mlle Claire. C'était, voyez-vous, comme l'enfant du village! si gaie! si bonne! toujours un mot pour rire, et un mot pour consoler. Avec Mlle Ida, ça faisait une fière différence : on n'aurait jamais dit qu'elles étaient du même sang. Mais, dit-il en se levant, voilà que je m'amuse à causer, on dit que la vieillesse aime ça, la jeunesse aussi quelquefois, mais il ne faut pas que ça fasse oublier l'ouvrage : Holà! mes garçons, dit-il aux deux jeunes gens assis auprès de la soupière vide, holà! dépêchons-nous, voilà que le soleil est haut, il faut retourner aux vignes. Bien le bonjour, ma chère dame.

Ma chère dame ou mon cher monsieur, sont les termes de respect dont se servent les paysans bourguignons.

C'était pour moi un grand mécompte que de voir mon histoire (car je comprenais qu'il devait y en avoir une) rester en si beau chemin. Quand on est curieux, pensais-je, on doit s'armer de patience, surtout avec les paysans, qui disent peu de choses en beaucoup de mots.

habitués qu'ils sont à ne se servir de la parole que pour ce qui est des choses de la vie usuelle, et à n'apporter d'intérêt qu'à ce qui les concerne.

— M[lle] Ida et M[lle] Claire étaient donc les deux sœurs? lui demandai-je, en me levant à mon tour.

— Non, elles étaient cousines, dit il, en jetant sa pioche sur son épaule; mais de fait, puisque vous êtes en promenade dans le pays (car je vois bien que vous êtes de bien loin, pour n'avoir jamais entendu parler de M[lle] Claire), si vous voulez voir une maison gentille, allez où elle demeurait, là-bas au pied des Cinq-Roches, la ferme et la maison en portent le nom; c'est un rien de chemin à faire, le pont à passer, la grande prairie après, et vous serez arrivée.

Il s'éloigna suivi de ses deux garçons.

Voyant que je n'obtiendrais rien de plus, je me décidai à suivre son conseil. Bien que, vue à distance, la maisonnette bâtie en briques qui touche à la ferme des Roches paraisse écrasée et mesquine, je n'avais rien de mieux à faire. La journée était belle, la prairie ombragée de quelques vieux hêtres, et j'espérais bien qu'une chevrière ou une servante de la ferme pourrait me parler de celle qu'on nommait M[lle] Claire, et qui avait laissé derrière elle de si touchants regrets et de si bons souvenirs.

En m'approchant, je reconnus avec surprise que cette maison, que je croyais abandonnée à l'instar du manoir, portait au contraire les traces d'un entretien journalier. Ses fenêtres, ouvertes sous un rideau de plantes grimpantes et de liserons roses, laissaient pénétrer au dedans les rayons du soleil; un joli jardin qui précédait l'entrée souhaitait la bienvenue au visiteur avec les parfums de ses lilas, de ses cytises et de ses tamarins. Des plates-bandes soigneusement arrosées étaient remplies de fleurs rares et inconnues au pays; enfin les allées avaient été sablées et ratissées depuis peu, et la grille de fer paraissait peinte nouvellement. Rien dans tout cet ensemble ne sentait l'abandon. On devinait qu'on y entretenait le souvenir de l'absente; qu'on espérait l'y voir revenir un jour, et qu'on avait respecté dans cette solitude les arrangements de celle qui l'avait choisie pour retraite. Personne cependant ne se montrait dans la petite habitation ni dans les environs de la ferme; je me hasardai à entrer.

Un perron de quelques marches en granit me conduisit dans une petite antichambre dont une volière rustique, contenant une quantité d'oiseaux, faisait à elle seule tout l'ameublement.

Deux pièces composaient le rez-de-chaussée; il n'y avait point de premier étage. Cette maison n'était guère différente de celle des paysans que par les soins et l'arrangement qui en étaient le luxe. Je me mis à examiner curieusement l'ameublement qui était fort modeste.

La porte à droite de l'antichambre donnait accès dans une pièce carrée, blanchie à la chaux, et dont le plancher était carrelé en briques rouges. Les rideaux de percale d'un blanc irréprochable qui encadraient les fenêtres et le lit donnaient à cette chambre l'aspect de la cellule d'une recluse. Le lit de fer, également peint en blanc, était surmonté d'un christ en ivoire et d'un beau reliquaire de forme gothique. Un vieux prie-Dieu, placé auprès du lit, avoisinait une petite bibliothèque en chêne composée des meilleurs ouvrages de piété; Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, s'y trouvaient réunis à des auteurs plus modernes, le père Lacordaire et le père de Ravignan, dont les œuvres se voyaient reliées en maroquin noir et rangées avec symétrie. Enfin une petite table en bois noir recouverte d'un tapis fait à la main supportait des boîtes à couleur, des nécessaires à ouvrage, un tricot commencé; une grande écritoire et une *Imitation de Jésus-Christ* s'y trouvaient également. Au-dessus de cette table, une très-belle tête de Vierge signée *Claire de Fourone*, et digne d'un artiste en renom, me prouvait que j'étais bien là dans la chambre de celle dont m'avait parlé le vigneron.

Là, comme au vieux château, la femme se révélait dans sa vie intime, dans ses occupations de chaque jour, et je n'avais pas besoin de me souvenir des paroles du vieux paysan pour juger la différence qui existait entre ces deux jeunes filles. Cette chambre, telle qu'elle était, faisait supposer dans Claire une nature d'élite, simple et droite, recueillie, pieuse, instruite, pratiquant une religion éclairée. Tout ce petit intérieur, si complet dans sa simplicité, semblait dire qu'elle était industrieuse, économe et rangée.

Cette chambrette de jeune fille respirait le calme et la gaieté qui vient du contentement de l'âme: le repos devait y être doux, après une journée consacrée à faire le bien.

Je passai dans la pièce à côté, que le corridor ou antichambre dont j'ai parlé séparait seul de la chambre à coucher. On avait disposé cette petite salle basse en parloir; la simplicité qui y régnait ne permettait pas de l'appeler un salon.

Là, un papier gris de lin semé de fleurs bleues tendait les murs; des stores de coutil gris, à larges raies bleues, tamisaient le jour des fenêtres; la muraille disparaissait en partie, tapissée qu'elle était par de nombreux portraits de famille fort anciens dont plusieurs portaient l'habit religieux de différents ordres qui n'existent plus aujourd'hui. Il y avait là des moines blancs de la vieille abbaye de Bigny, dont les ruines subsistent encore auprès des grottes d'Arcy; on y voyait des religieuses de la communauté de Chrisnon, dont il ne reste qu'une ferme située à une lieue environ des Roches. Chacun des vieux monastères bourguignons avait là ses représentants. Quelques membres des parlements montraient leurs graves figures au milieu des chevaliers revêtus de leurs armures et à la mine belliqueuse et héroïque, qui tranchaient singulièrement dans ce milieu parlementaire et monacal.

Une table ronde occupait le milieu du parloir; elle

était couverte de différents albums ; l'un contenait des paysages, tous signés comme la tête de Vierge, du nom de *Claire*, et révélant un incontestable talent. Un autre renfermait des notes, fruits de recherches intelligentes sur l'histoire et la littérature ancienne ; un troisième album, enfin, renfermait un fort bel herbier étiqueté avec soin, et un petit livret relié en maroquin, qui se trouvait à côté, contenait une liste de tous les pauvres de la paroisse et des environs. Une note explicative, relatant les besoins de chacun d'eux, suivait les noms de ceux qui la composaient.

Les notes de Claire que je parcourus m'avaient fait admirer son esprit sérieux et cultivé, qui savait juger tout au point de vue religieux le plus élevé. Elles témoignaient en outre d'une connaissance vraie et approfondie de toutes les sciences à la portée des femmes qui m'étonna, car l'éducation actuelle perd en profondeur (il faut l'avouer avec regret) ce qu'elle gagne en superficie.

La femme qui n'a reçu qu'une instruction pour le monde, et qui se voit condamnée à une vie retirée, ne trouve pas dans cette éducation d'apparat une ressource pour elle-même et un remède contre l'oisiveté et l'ennui. Claire évidemment n'était pas de ces femmes-là.

Les œuvres de Corneille, de Racine, et les *Prisons* de Sylvio Pellico, les *Fiancés* de Manzoni, étaient restés dans la petite étagère du parloir, comme des amis de l'absente. Pascal et la Bruyère occupaient un autre rayon et attestaient que la jeune fille ne craignait pas les ouvrages sérieux et abstraits. Non pas que l'habitante de la maison des Roches me parût être un de ces bas-bleus qui, pleins de prétentions ridicules et de dédains mal placés, sortent de leur rôle de femme, en négligeant les occupations les plus nécessaires à la famille et au foyer. Plusieurs ouvrages de couture et de broderie commencés, et quelques vieux vêtements très-soigneusement réparés, rendaient le meilleur témoignage à ses talents de ménagère. Claire était donc une femme charmante et complète en tous points.

Voici ce que je pensais en contemplant sa petite demeure, et en m'étonnant de la voir à la fois soignée et déserte. Je venais de faire l'expérience de ce que pouvait oser l'indiscrétion du premier passant venu, sans que personne se présentât pour y mettre obstacle. Au moment même où je me posais cette question, la réponse arriva. Un léger bruit me fit brusquement tressaillir, et je me sentis rougir comme un enfant pris en faute. Honteuse de ma curiosité, je regardai avec confusion la personne qui venait d'entrer.

ALFRED DE THEMAR.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Nous étions allé dernièrement rue de Vaugirard avec l'intention de faire une suprême visite à la chapelle des Martyrs des Carmes, où Robespierre, Danton et Marat firent égorger tant de saints prêtres dans les journées de septembre 1792. Nous espérions arriver avant la destruction de cet édifice, annoncée pour cause d'embellissement.

Il était trop tard ! La chapelle était déjà détruite. Ni les souvenirs sacrés et touchants qu'elle rappelait, ni le sang des martyrs dont elle offrait encore des traces, ni les représentations des catholiques, n'ont pu la défendre. Toutes les considérations ont dû céder devant la tyrannie de la ligne droite et les droits imprescriptibles du boulevard, ce souverain du jour. Non-seulement on a démoli la *chapelle des Martyrs*, mais on a exhumé les restes des victimes de cette journée néfaste ensevelies dans le jardin. Parmi les soixante-quinze cadavres qu'on a retrouvés dans le potager, on croit avoir reconnu celui de M. Dulau, archevêque d'Arles, au coup de sabre qui fendit le crâne de ce confesseur de Jésus-Christ. La Révolution, cette grande homicide, a laissé sa marque sur ceux qu'elle a touchés.

Il ne nous appartient pas de juger au point de vue administratif et municipal la question des changements opérés dans Paris ; mais comment ne ressentirions-nous pas, n'exprimerions-nous pas un profond regret au point de vue moral, en voyant disparaître un à un tous les souvenirs qui parlent à l'âme. Bientôt Paris, devenu une ville nouvelle, à force d'être renouvelé, ressemblera à l'une de ces cités américaines qui ne savent rien du passé. La pioche a fait son œuvre dans la chapelle et dans l'ancien jardin des Carmes, demain la truelle des maçons commencera la sienne ; des maisons blanches et coquettes vont bientôt s'élever, et l'on donnera des bals et des concerts sur cette terre qui a bu le sang des martyrs.

J'ignore ce que le progrès matériel gagnera à cela, mais je sais très-bien ce qu'y perdra le progrès moral.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.—Les vol. commenc. le 1er oct.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RACON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

N° 37, SAMEDI 15 JUIN 1867. LA SEMAINE DES FAMILLES M. ALFRED NETTEMENT, DIRECTEUR.



Une clairière.

LES LAPINS

Rien n'est plus difficile que de parler de ce qui est connu de tout le monde. Vingt personnes relèvent les bévues du narrateur, et lors même qu'il ne commettrait aucune erreur, il court le risque de n'intéresser que fort médiocrement les lecteurs en leur apprenant ce qu'ils savent et en leur décrivant ce qu'ils ont vu.

Mieux vaudrait assurément avoir à décrire la licorne de la Fable ou quelque animal antédiluvien, que ce modeste quadrupède rongeur que chacun connaît par sa forme et par son nom.

N'importe, je poursuis mon discours. Arrive que pourra.

Par sa classification zoologique, le lapin appartient à l'espèce *rongeur* et au genre *lièvre*. Quoique certaines personnes aient souvent pris des lapins pour des lièvres,

on n'a qu'à considérer la grosseur, l'allure, la conformation des pattes de derrière, les habitudes de vie et d'habitation de ces deux animaux, et tout concourra à établir entre le lièvre et le lapin les différences les plus tranchées. La couleur surtout est un indice qui, à défaut des autres, n'échapperait pas à l'œil le moins exercé. Le lapin sauvage affecte la nuance gris terne, quelquefois un peu rousse sur le dos. Quant au lapin domestique, dit de *clapier*, il porte indifféremment la livrée de toutes les couleurs; on en voit de parfaitement blancs, d'entièrement noirs, de rouges, de chamarrés.

Malgré l'analogie de leur conformation, le lièvre et le lapin sont tout à fait incompatibles. La vie commune leur est même, jusqu'à un certain point, insupportable, de telle sorte que, là où habite le lapin, le lièvre ne se plaît guère. L'excessive multiplicité du lapin sur une terre est d'ordinaire un obstacle à celle du lièvre, *et vice versâ*.

Le lapin est la terreur de l'agriculture. Il n'est personne parmi ceux qui habitent à portée des bois un peu garnis de ce gibier qui n'ait été témoin de la manière dont ces rongeurs gloutons moissonnent les terres qu'ils trouvent à proximité. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que les lapins ne s'en vont pas l'un sur un champ, l'autre sur un autre, de ci, de là, fourrager isolément. Ils pratiquent le ravage avec ordre, ils se réunissent d'ordinaire par bandes et mettent en coupe réglée les récoltes d alentour. Malheur à celui chez qui ils s'abattent! leur dent meurtrière ne laisse rien debout, et tel qui la veille avait contemplé sa moisson riche d'espérance ne retrouve le lendemain qu'une stérile et désolante nudité; de telle sorte que, si on ne les détruisait pas, ils finiraient par nous dévorer. C'est à la lettre. Or — il vaut mieux manger le lapin que vous laisser manger par lui, et ce d'autant mieux que le lapin est excellent en gibelotte et même à la broche.

Dès 1356, une ordonnance de Charles V commandait la destruction de toutes les garennes élevées depuis quarante ans, parce que *l'on ne peut labourer profitablement, ains demeurent les labourages à faire, et, quand ils sont faits, si sont-ils perdus et gastés*.

Aujourd'hui, le propriétaire dont les lapins dévastent le champ du voisin est passible de dommages et intérêts proportionnés à la perte éprouvée ; aussi, dans les terres favorables à leur multiplication, est-on obligé de faire toutes les années de grandes destructions. C'est incroyable ce qu'on tue de lapins dans ces occasions, et je me souviens avoir vu, en 1838, à Saint-Germain, l'inspecteur des domaines tirant sur un tas de lapins rassemblés par les traqueurs à l'angle d'une palissade, en tuer vingt-trois de ses deux coups de fusil.

Nul de mes lecteurs n'ignore comment le lapin sait se creuser des terriers profonds dont les boyaux multiples ressemblent fort à un intérieur de mine. Pour peu que la localité leur convienne, le terrain ne tarde pas à être percé comme un crible, et plus d'une fois le sol, miné par ces sapeurs quadrupèdes, s'est affaissé sous les pieds du chasseur.

Dans les plaines de l'Amérique du Sud, le plus grand danger que redoutent les *Gauchos*, ces intrépides dompteurs de chevaux sauvages, c'est de voir les pieds de leurs montures crever le mince plancher de quelque terrier de lapins. La chute alors devient inévitable, et le cheval comme le cavalier doivent s'estimer trop heureux s'ils s'en tirent les huit membres intacts.

Cette habitude de se creuser ainsi des demeures souterraines indique assurément chez le lapin un instinct plus développé que chez le lièvre. Celui-ci se borne à gratter la surface de la terre pour s'y accroupir et rester dans ce gîte exposé à toutes les intempéries de l'air et aux attaques de tous ses ennemis. C'est pitié vraiment que de le voir, ce pauvre diable, le nez au vent, le dos à la pluie et à la gelée, toujours seul et ne dormant jamais que d'un œil, tandis que Jeannot Lapin, chaudement retiré au fond de son terrier, vit en famille et fait la sieste tout à son aise.

Mais cette vie casanière, si elle a des charmes et des priviléges, a bien aussi ses inconvénients et ses dangers. Le lièvre, en changeant de place, met souvent en défaut les recherches de ses ennemis, qu'il voit et entend venir de loin : il peut fuir, tandis que le lapin qui, comme les hommes rangés, a ses heures et son domicile, est attendu à sa porte, et, soit qu'il rentre, soit qu'il sorte, il ne peut manquer d'être vu. Le chasseur n'a-t il pas les moyens de le faire revenir au logis ou de le faire déguerpir en se servant, pour le ramener, de chiens courants, et, pour l'obliger à sortir, d'un furet?

Un vieil auteur, abbé jovial et grand chasseur, Claude Gauchet, chapelain de Charles IX, raconte ainsi la chasse du lapin au furet, dans son livre *le Plaisir des champs*, imprimé à Paris en 1583.

. . . . Or, estant le furon
Fort bien encamelé (*muselé*), voyons à l'environ
Si tout est bien bouché; puis, avec la sonnette
Pendue au col, dedans le terrier on le jette.
Il est là quelque temps sans rien faire partir;
Mais, à la fin, voici de rôdeur pour sortir
Un conil (*lapin*) qui, lancé et pensant prendre course
Hors du terrier se trouve enlacé dans la bourse.
Pendant qu'il se desbat, voici d'austre costé
Un autre malheureux dans la maille arresté.
Un autre, un peu plus loin, en s'esbattant se tue,
Et, pour se dépêtrer, pour néant s'évertue.
Un dernier, plus heureux, sorti du même endroit,
Pendant que le chasseur est tourné, tire droit
Vers le fourré. . . . .

A défaut de furet, on peut également forcer le lapin à sortir en l'enfumant dans son terrier ; mais, outre que la fumée n'entre pas bien avant sous terre, on a toujours à craindre l'incendie, et les lois forestières sont sévères sur ce point.

A ce propos, je veux vous raconter l'histoire d'un brave homme de ma connaissance, laquelle prouve

qu'on a bien raison de dire aux enfants qu'il ne faut pas jouer avec le feu.

Par un beau jour de novembre, les chiens de mon quidam cherchaient un lapin sur la lisière d'un bois. L'animal, poussé un peu roide, se réfugie dans un trou creusé au milieu des racines déchaussées d'un vieux chêne dont les rameaux ombrageaient une maison isolée. Notre chasseur, dépourvu de furet, va chercher des charbons au prochain foyer, allume quelques herbes sèches à l'entrée du terrier, et bientôt la fumée, poussée par le vent, fait sortir l'animal à moitié asphyxié. C'était une femelle pleine. C'eût été grand dommage de la tuer. L'amateur, fondant sur cette prise l'espoir d'un clapier bien peuplé, attache les pattes de l'animal avec son mouchoir. Au moment où il va le mettre dans son carnier, il s'aperçoit que le feu a gagné le tronc de l'arbre. Il quitte la bête et va chercher de l'eau. A son retour, le lapin, à force de se débattre, était parvenu à s'échapper, traînant après lui le mouchoir.

L'arbre ne put être éteint et voilà comment, le même jour, le père B... perdit son lapin, son mouchoir, et brûla un arbre qu'il lui fallut payer cinquante francs, sans compter les frais du procès.

Il y a enfin l'affût aux lapins. Au pied d'un ormeau, près de Sannois, on aperçoit une carrière abandonnée des hommes et fréquentée des lapins. Chaque soir, il y a deux ans, un vieux braconnier du canton, *nouveau Jupiter*, se hissait en *haut de cet Olympe*. Le lendemain, il rentrait le carnier plein. Un matin, il ne rentra pas. Sa femme inquiète courut à l'arbre favori : le malheureux gisait mort au milieu des cadavres de trois lapins. Un faux mouvement l'avait précipité de l'arbre ; il s'était brisé la cuisse : un froid de six degrés avait fait le reste.

Et puis allez donc à l'affût des lapins !

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.



FRÈRE PAUL

(Voir pages 405, 421, 436, 457, 477, 484, 507, 515, 532, 554 et 564.)

IX

Il était environ minuit lorsqu'ils arrivèrent à la ville Aucun obstacle ne les avait arrêtés sur leur chemin. Ils avaient rencontré des paysans revenant à leur gîte, des ouvriers attardés à leur besogne, voire quelques municipaux qui ne les avaient nullement inquiétés, voyant deux hommes d'allure paisible, dont l'un portait le tablier de cuir des forgerons, l'autre la longue houppelande de bure grise des rouliers.

Les rues du faubourg de B***, où ils pénétrèrent d'abord, étaient sombres, désertes et tranquilles. A mesure qu'ils avançaient dans la ville cependant, le mouvement et le bruit se multipliaient autour d'eux ; il y avait encore bien des passants dans les rues, bien des portes ouvertes, bien des fenêtres éclairées. Des bandes de patriotes sortaient des clubs et regagnaient leur gîte en chantant la *Marseillaise*. Des joueurs et des buveurs se querellaient sur les trottoirs, ou se dirigeaient vers les estaminets et les tavernes, sans se soucier du vent âpre et de l'air humide de la nuit.

Joseph Funck commençait à ne plus être très-rassuré. Parfois il se penchait vers son compagnon et murmurait en tremblant à son oreille :

— Voilà le secrétaire des Philadelphes — ou le président du club des Spartiates — qui passe. Tenez bien ferme votre houppelande, monsieur l'abbé.

A quoi le jeune prêtre répondait, avec un sourire tranquille :

— Avant tout, hâtons le pas, mon ami. Si cette... pauvre femme allait mourir !

Ils devaient, pour arriver chez Franck, longer une des plus belles rues de la ville. Quelques maisons y étaient encore brillamment éclairées, entre autres une assez vaste, que Joseph désigna du doigt à son compagnon.

— Voici, lui dit-il, un hôtel qui s'appelait jadis *Hôtel de l'Empereur*. Aujourd'hui on l'a baptisé : *Hôtel de la Patrie*. Il y a en bas une gargote et des billards ; au second, des salles de jeu ; au troisième, le bureau de la police secrète. Le premier est occupé par le Comité central ; c'est presque toujours là qu'on peut rencontrer le citoyen Scévola, parce qu'il est commissaire... Je me sens mal à l'aise quand je passe devant cette maison ; marchez plus vite, monsieur l'abbé, si cela vous est égal.

L'abbé Thielleux hâta le pas pour rassurer son compagnon ; ils eurent donc bientôt tourné le dos à l'hôtel de la Patrie, et ne remarquèrent pas deux hommes qui en sortaient et s'arrêtèrent sur le trottoir pour causer un instant.

Au même moment, un violent tourbillon de vent, enveloppant les voyageurs au tournant d'une rue, fit voler à quelques pas le grand chapeau de feutre que portait l'abbé.

Joseph se précipita en avant pour le ramasser ; l'un des deux hommes restés devant l'hôtel saisit précipitamment la main de l'autre.

— As-tu regardé, citoyen Brutus, les deux individus qui s'éloignent là-bas ?... Le plus grand des deux vient de perdre son chapeau, et il me semble qu'à la lueur de la lanterne du coin j'ai vu paraître une tonsure.

— J'ai bien remarqué, en effet, quelque chose de blanchâtre et de rond ; mais ce peut être aussi bien un mouchoir ou un bonnet de coton, que l'individu en question porte sur la tête. Il vente fort cette nuit, et il y a des citoyens qui craignent les rhumes de cerveau... Après tout, je n'ai pas de si bons yeux que les tiens, citoyen Scévola, et puis tu as le nez si fin pour éventer les prêtres ! Tu en vois quelquefois où il n'y en a pas,

soit dit sans t'offenser... Du reste, si tu crois que ces individus-là sont des suspects, il y a des municipaux ici; appelle-les, et que ça finisse.

— Je ne sais pourquoi, citoyen Brutus, je ne suis pas tenté de suivre ton conseil, répliqua le commissaire, qui paraissait réfléchir. Je tiens à la tonsure; je suis certain de l'avoir vue... Ces deux hommes marchent avec précipitation et sans hésiter, comme si on les attendait ailleurs... J'ai envie de les suivre; ils ne se doutent de rien... En marchant derrière eux, je mettrai peut-être la main sur quelque nid de conspirateurs ou sur quelque messe secrète...

— Mais il y aurait peut-être du danger pour toi, citoyen.

— Oh! je ne m'expose que quand il y a nécessité absolue. Je serai prudent; d'ailleurs, je suis armé. Et puis, on ne touche pas impunément à un commissaire de la république.

En parlant ainsi, Jacques Lefèvre redressa fièrement sa haute taille, chercha de la main les pistolets passés dans sa ceinture, fit un geste d'adieu à son compagnon, et s'élança à pas rapides, mais légers, dans la direction que prenaient le forgeron et le prêtre.

Ceux-ci, tout occupés du but qu'ils poursuivaient, continuaient à marcher vite et en silence, sans voir le Français, l'ennemi, qui les suivait de loin et qui les guettait dans l'ombre.

Au bout d'un quart d'heure environ, ils s'arrêtèrent. Joseph indiqua de la main au prêtre une petite maison blanche à deux étages, avec une porte basse à poignée de cuivre poli, et il dit au prêtre :

— Voici mon logis, monsieur l'abbé. Je demeure en bas, la jeune dame au premier. J'ai une clef, le commissaire en a une autre; mais, puisqu'il n'y a pas de lumière dans la chambre de droite, c'est qu'il est absent. Entrons vite; vous aurez peut-être le temps d'en finir avec la dame avant qu'il revienne... Du reste, s'il rentrait pendant que vous serez là-haut, moi, qui ferai le guet ici, je vous avertirais, et vous vous échapperiez par un petit escalier de service qui donne dans ma cuisine... Vous comprenez bien, monsieur le curé, que, puisque je vous ai fourni l'occasion de faire une bonne œuvre, je veux aussi en avoir ma part, et que j'exposerais ma tête au couperet plutôt que de vous laisser dans la bagarre.

Le prêtre, sans répondre, serra la main de son compagnon; ils entrèrent dans le corridor, et Joseph referma la porte. Mais le forgeron engagea le prêtre à entrer chez lui pour y déposer son manteau et prendre de la lumière. Pendant que les deux hommes, occupés et marchant dans le petit logis de l'artisan, répondaient aux saluts et aux questions de la ménagère, ils n'entendirent pas la porte de la rue se rouvrir doucement, des pas d'homme glisser furtivement sur les dalles du corridor, et une voix d'homme, basse et étouffée, murmurer dans l'ombre :

— Par la sainte guillotine, c'est ici qu'ils viennent!... L'aventure est assez singulière.

— A présent nous pouvons monter, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? cria en ce moment la forte voix de Joseph, toujours dans sa chambre. Jeanne va prévenir la malade que vous êtes venu.

— Chez ma femme! murmura Jacques Lefèvre. Le calotin est hardi... Je suis curieux de savoir toute l'affaire... Qu'ils y aillent; qu'ils y aillent... J'y serai avant eux.

Il gagna rapidement l'escalier et le gravit sur la pointe du pied. La porte de son cabinet était entr'ouverte. Cette pièce n'était séparée de la chambre à coucher que par une mince cloison et une porte verrouillée de ce côté précisément. Il y entra à tâtons, se guida le long du mur et se tapit auprès de la porte, au moment où les pas de Jeanne retentissaient sur l'escalier.

La ménagère de Joseph Franck entra dans la chambre de la dame; elle apportait de la lumière, mit une nappe blanche sur la table, alluma deux bougies, arrangea les coussins, tout en annonçant la venue du prêtre.

— Dieu soit béni! murmura la malade en poussant un soupir.

Alors Jeanne se retira, ayant accompli sa besogne, et, un instant après, un pas chancelant se fit entendre sur les degrés, une main tremblante frappa à la porte. La citoyenne Lefèvre dit : « Entrez, » et l'abbé Thielleux, frère Paul, entra dans l'appartement.

— Je vous apporte la paix et l'amour au nom de Jésus-Christ, dit-il en mettant le pied sur le seuil. Recevez-les, ma fille.

Il traça le signe de la croix en prononçant ces mots, et s'avança vers le lit.

ÉTIENNE MARCEL.

— La fin prochainement. —

LE SAINT GRAAL

(Voir page 524.)

II

Cette recherche, cette *queste*, pour employer l'expression du narrateur, fait le sujet du dernier livre du roman de la *Table ronde*.

Je n'entreprendrai pas de raconter « les merveilleuses aventures faictes et mises à fin par tous ces illustres preux. » Pour reproduire tant de détails, il faudrait un volume. Seulement, je dois l'avouer, si, au lieu de me trouver en présence de récits purement romanesques, j'avais à élucider consciencieusement un point important de l'histoire, je me verrais, en ce moment, dans un extrême embarras.

D'après le moine dont parle Hélinaud, l'honneur d'a-

voir découvert le palais du Roi-Pêcheur et par suite le mystérieux hanap appartiendrait à Galaad, noble et dernier rejeton de Joseph d'Arimathie. Si j'en crois, au contraire, les auteurs qui ont célébré les exploits de Perceval le Gallois, c'est à ce dernier qu'en reviendrait toute la gloire

Et par droit de naissance et par droit de conquête.

C'est ce que vous apprendra notamment Chrestien de Troyes, si vous lisez son poëme.

Non toutefois de sitôt, car il est de la trempe de ses héros, infatigable la plume à la main, comme ils le sont la lance au poing, et les étapes du poëme sont d'une longueur effrayante.

Comme le romancier du huitième siècle, Chrestien de Troyes et tous ceux de ses contemporains qui ont traité le même sujet savent à quelles conditions leur héros peut obtenir du ciel le succès de sa grande entreprise. Ils savent que nul homme, s'il n'est en état de grâce, ne peut prétendre à la possession du Saint-Graal.

Aussi Perceval le Gallois parvient-il, comme Galaad, à la perfection la plus haute. Si la mort du fils de Lancelot est la mort d'un saint, le récit de la mort de Perceval pourrait figurer à côté du chapitre le plus édifiant qu'aient jamais écrit les Bollandistes[1].

Mais, arrivés seulement au douzième siècle, Chrestien de Troyes et les autres romanciers paraissent avoir mieux compris la faiblesse de notre nature. Ils ont peur, dirait-on, qu'une sainteté sans heurt ni écart, n'ayant connu ni la funeste tyrannie des passions ni les douces larmes du repentir, ne soit à un niveau bien haut pour les fragiles humains en général et les chevaliers de leur temps en particulier. Dans la longue et difficile carrière qu'ils font parcourir à leur héros il y a des heures de défaillance; il y a même plus d'une chute qui ferait douter de son triomphe, si on ne lisait leur récit jusqu'à la fin.

Perceval s'abandonne à tous les aveugles entraînements de son cœur; le souvenir de *Blanche-Fleur* lui fait oublier sa mère et tous ses devoirs de chrétien. On ne le voit plus s'agenouiller à l'église; il ne songe même plus à prier, et nos plus belles fêtes passent inaperçues pour lui, comme s'il n'était qu'un chevalier mécréant! Rompre des lances contre tout venant, voilà depuis cinq ans sa seule préoccupation, son plus cher déduit. Déjà cinquante chevaliers désarçonnés par lui ont dû se résigner à porter à la cour d'Artus la nouvelle de leur défaite. « Et est escript en noustre hystoire que le long de cinq ans entiers eust tellement Perceval sa mémoire perdue, que de Dieu ne luy souvint pour le prier, ne pour sa saincte croix aorer et que en église pour messe ouyr ne entra. » (*Perceval le Gallois*. Bibliothèque de Paris, Y, 2, 133.)

Heureusement Dieu s'est réservé son heure pour ramener dans sa voie cette pauvre âme égarée.

« Après les cinq ans passés, advint que par ung désert tout armé chevauschoit, trois chevaliers rencontra et dix dames avec eulx lesquelles estoient fort bas de leurs chaperons affublées, comme si portassent le deuil et cheminoient toutes nuds-pieds et deschaussées. Et quand Perceval aperçurent armé comme il estoit, s'en donnèrent grande merveille; lesquelles, pour le saulvement de leurs âmes, à pied, leur pénitence fesoient en la rémission de leurs péchés.

« Et l'un des trois chevaliers vers Perceval s'adressa auquel il dist :

« Amy, ne croyez-vous en Jesus-Christ, qui nous a la nouvelle loy donnée? Et l'a donnée aux chrétiens: par quoy ce n'est pas bien faict, mais est contre droit et raison armes porter le jour que il seuffrit passion.

« Et Perceval, qui lors en Dieu n'avoit nul pensement pour l'atédiation et ennuy qu'il portoit, au chevalier demanda quel jour présent estoit.

« Quoy le chevalier reprit :

« — Sire, c'est le vendredy sainct, c'est le vendredy renommé, le jour que l'on doibt aorer la croix et ses péchés plorer... Nul homme qui croit ung seul Dieu ne doibt, ce jour, armes porter; dont m'esbahir d'où ainsy armé vous venez.

« — Mais vous-mêmes, faict Perceval, dites de quel lieu la belle compagnie vient.

« — Nous venons de voir ung hermite qui habite en ceste forest, lequel est tant saige et tant sainct, que de rien que de bonne doctrine parle et de faicte de divinité.

« — Et que y feistes-vous? dist Perceval; que êtes-vous allé quérant, quelle chose luy demandâtes?

« — Quoy sire! faict une des dames, de nos péchés luy demandâmes conseil et y fîmes confession, la plus grande chose que nul chrestien puisse faire et qui à Dieu soit plus plaisante.

« Lorsque Perceval eust la parole du chevalier et de la dame entendue, se print si très fort à plorer que toute sa face fut de larmes arrosée; et puis leur dist :

« Amys, sachez que, se la voye tenir peux, volontiers yrai au sainct hermite parler.

[1] Cette donnée, mystique et symbolique à la fois, du Saint-Graal a été adoptée dans tout le monde chrétien du moyen âge. Au milieu de ces luttes brillantes mais souvent si terribles de la féodalité, on semblait avoir hâte d'établir l'ascendant de la religion sur la chevalerie. Les chevaliers eux-mêmes comprenaient que, pour sanctionner leurs prouesses, il fallait leur assigner un but qui eût un caractère surhumain.

Tous les poëtes et tous les romanciers voulurent célébrer le jeune héros qui avait mérité l'honneur de découvrir et de posséder la coupe sacrée de la Cène.

On connait le Parcival des Minnesinger allemands : les trouvères de l'Italie eurent aussi le leur; et nous voyons le Perceval espagnol figurer au premier rang dans la bibliothèque chevaleresque de Don Quichotte. Seulement nous savons de quelle étrange façon le satirique historien du héros de la Manche se plaît à le faire marcher sur les traces du paladin de la *Table ronde*.

« Et luy respond le chevalier :

« — Allez par le chemin frayé dont nous venons, lequel ne sçaurez faillir à tenir, si ne vous pourrez égarer, moyennant que bien preniez garde aux rinceaux et branches que noués avons, afin que nul du chemin ne desviât qui le sainct hermite vouldroit aller visiter.

« Alors Perceval au sentier qui luy avoit été enseigné entra, gettant des soupirs merveilleux par desplaisance de ses péchés. Ainsy plorant, tant par le bocaige alla, qu'il est à l'hermitage arrivé. Avant que dedans entrer, se désarma, puis attacha son cheval à un grand chesne; et ce faict, se présenta au sainct homme. »

En ce moment, l'ermite et un jeune clerc sont à chanter l'office dans une petite chapelle. L'office terminé, le saint prêtre engage Perceval à lui confesser ses péchés, lui promettant qu'ils lui seront remis, s'il s'en repent. Perceval obéit et communie le jour de Pâques. A son grand étonnement, il apprend que l'ermite est le frère de sa mère. Le bon vieillard lui donne de très-précieux conseils au sujet de la quête du Saint-Graal et fait des vœux pour le succès de cette grande entreprise.

Mais, avant de lui permettre de s'y engager de nouveau, il exige qu'il reste encore trois jours avec lui dans l'ermitage, qu'il s'unisse à toutes ses prières et qu'il se contente de ses très-modestes repas.

L'excellent oncle se flatta d'aguerrir ainsi l'âme de ce cher neveu, si brave contre les ennemis, mais si faible contre les attaques du démon.

« Ainsy demoura Perceval à l'hermitaige, lequel après qu'il avoit le service ouy, prenoit avecques le sainct homme sa réfection qui estoit de lactus, de serfiel, de cresson, de pain d'avoine et de pain d'orge et la claire eau de fontaine. »

Si la conversion de Perceval réjouit les anges du ciel, elle est naturellement fort peu du goût du Satan. L'ange des ténèbres entoure le chevalier de piéges; il lui oppose tous ses maléfices; il met en jeu, pour l'égarer loin du palais du Roi-Pêcheur, tout ce que le conseil des enfers a jamais pu combiner en fait d'apparitions fantastiques. L'ange déchu n'a surtout garde d'oublier la fatale influence du souvenir de *Blanche-Fleur*. Plus que jamais il s'efforce de le réveiller dans la mémoire de Perceval.

Un matin, ce chevalier voit de la neige qui est tombée pendant la nuit, et sur la neige une sarcelle qu'un faucon vient de tuer. Le bruit du cheval a fait envoler le faucon et un corbeau s'est abattu sur la sarcelle pour en dévorer la chair.

Tout pensif, le chevalier s'arrête, et, appuyé sur sa lance, il compare en lui-même le noir plumage du corbeau, la blancheur de la neige et les taches rosées du sang de la sarcelle.

Tout cela lui rappelle *Blanche-Fleur!* ses beaux cheveux qui sont plus noirs que jais, son teint qui est plus blanc que neige et les pommettes de ses joues qui sont plus roses que ces gouttes de sang... (Voir l'ouvrage de M. de la Villemarqué, les romans de la *Table ronde.*)

L'idée de cette scène naïve appartient à un poëme antérieur, mais du même cycle. Pérédur en est le héros. Chrestien de Troyes, l'ayant trouvée de son goût, n'a pas hésité à se l'approprier en la reproduisant dans son poëme.

Cette scène se retrouve également dans le vieux roman qui est classé Y. 2. 153; mais ici l'art est plus primitif et la naïveté du récit est loin de racheter la bizarrerie par trop excessive de l'invention.

Il n'est question ni d'une sarcelle, comme dans l'histoire de Pérédur, ni d'une huppe, comme dans le poëme de Chrestien de Troyes. Sur un noyer couvert de neige des corbeaux ont aperçu des noix que la neige vient également de rendre toutes blanches.

Des noix sur un noyer, dans une saison où tombe la neige! Cela ne se voit guère. Mais le bon chroniqueur le veut ainsi et il faut en passer par là.

Ces corbeaux s'emparent donc de ces noix et s'envolent à tire-d'aile pour aller faire leur déjeuner dans une retraite plus sûre. Malheureusement un petit garçon les a vus. Pour les punir, il lance une pierre qui atteint un des maraudeurs. Le pauvre corbeau, ouvrant aussitôt son large bec, lâche sa proie, non sans y laisser trois gouttes de sang, car il a été blessé à la tête.

— Remarquez qu'en tombant, la noix est toujours couverte de neige, comme si le corbeau n'y avait pas touché.

Voilà justement le spectacle qui jette Perceval dans une si profonde rêverie.

« Lors s'appuya Perceval sur sa lance, pour contempler les trois gouttes de sang, et entra en si grand pensement, ce regardant, qu'il ne pouvoit yssir dehors. Car sur la noix trois gouttes de sang vermeil et fraitz apparurent qui luy firent souvenir de la face de Blanche-Fleur; et tant plus icelle blanche noix regardoit, et tant plus de Blanche-Fleur luy souvenoit. »

Mais sur un cœur saintement aguerri comme le sien cette rêverie dangereuse n'est plus qu'un nuage qui passe.

Le diable comprend qu'il faut mieux qu'un souvenir. Il prend la figure de Blanche-Fleur elle-même.

A cette vue, Perceval s'émeut... il hésite... Dieu vient tout à coup à son aide... Ayant jeté par hasard les yeux sur la croix de son épée, il se signe, et le diable, encore une fois vaincu, se voit contraint de prendre la fuite.

Une damoiselle mystérieuse se présente alors à Perceval pour lui remettre une pierre précieuse qui doit avoir la vertu de lui faire découvrir le *château des merveilles*, c'est-à-dire le palais du Roi-Pêcheur.

Une nouvelle épreuve lui est cependant imposée : sur le sommet d'une montagne qui s'appelle le *Mont des Douleurs* s'élève un pilier dans lequel est scellé un

anneau d'or enchanté. Il faut que Perceval parvienne à y attacher son cheval, pour prouver qu'il est le premier chevalier du monde.

Il y parvient; et, rien ne s'opposant plus à l'accomplissement de la sainte mission qui lui a été confiée, il fait enfin son entrée dans ce palais si longtemps inaccessible.

Là se trouve avec le Saint-Graal la lance dont Longus perça le côté du Sauveur. Et voyez la merveille! Le roi-pêcheur est son oncle, le frère de son père, un descendant direct de Joseph d'Arimathie! C'est par héritage que lui sont venus le Saint-Graal et la lance!

Quant à cet étrange surnom de *pêcheur*, il s'explique tout naturellement par les habitudes pacifiques de ce bon monarque, lequel passe innocemment toutes ses journées, la ligne à la main, ce qui, par parenthèse, doit nous donner la plus favorable opinion de l'esprit public régnant dans ses États et supposer une constitution d'un type perdu, des rouages fonctionnant d'eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, ravi de l'arrivée d'un neveu de si grand renom, le bon roi s'empresse d'abdiquer en sa faveur; et l'heureux Perceval, après avoir si bien mérité l'honneur d'être appelé la fleur de la chevalerie, sait devenir, en un instant, le plus parfait modèle des rois.

Aux yeux du poëte, c'est encore cependant trop peu pour son héros régénéré, car dans l'ordre moral, au-dessus de la royauté il voit le sacerdoce. Après sept ans du règne le plus prospère et le plus glorieux, Perceval abdique donc à son tour pour devenir prêtre et se retirer, avec ses deux trésors les plus précieux, la lance et le Saint-Graal, au fond d'un monastère.

Quand il meurt, Dieu le fait asseoir à sa droite, sur un trône qui surpasse mille fois en beauté tous les trônes de la terre; et, comme il paraît impossible qu'aucun homme, après lui, puisse jamais atteindre un tel degré de sainteté, le poëte ne doute pas qu'en emportant son âme au ciel, les anges n'y aient en même temps emporté le dépôt sacré dont il était le gardien.

Au reste, presque tous les romanciers qui ont parlé du Saint-Graal supposent qu'il a été *repris par la Providence*[1], dès que les merveilleuses prophéties qui se rattachent à sa possession se sont trouvées accomplies. Telle est — malheureusement bien incomplète et bien abrégée — la légende chevaleresque du Saint-Graal.

A mon grand regret, je me suis vu forcé de laisser de côté tout ce qui n'avait pas un rapport direct avec l'héritier du précieux hanap. — Vrai sacrifice pour moi, car dans la plupart de ces romans de la *Table ronde*, on trouve parfois des détails pleins de charme.

Je m'en tiendrai à deux indications :

La légende qui a pour titre : « la Pénitence d'Adam, » et qui appartient à ce même cycle, a été en grande faveur au moyen âge. Voici une des données de ce petit roman biblique, sorte de *mystère* en récit :

Un rameau de l'arbre *du bien et du mal* a été cueilli par Ève, en même temps que la pomme. Elle l'a emporté, par distraction, lorsque l'ange l'a chassé du paradis. Planté dans la terre de notre exil, le rameau devient un grand arbre; arbre fatal une seconde fois, car c'est sous son ombrage qu'Abel est tué par son frère Caïn. Plus tard cependant, pour que l'instrument de notre chute devienne l'instrument de notre salut, il est employé à la construction du *Saint des saints*, dans le temple de Salomon. Enfin c'est du bois de ce même arbre qu'est faite la croix sur laquelle meurt le Rédempteur du genre humain.

Je citerai aussi les adieux de Tristan à son épée. Il serait difficile de peindre d'une façon plus touchante et plus vive cette époque chevaleresque dont Michel Cervantes, en dépit de son admirable parodie, *Don Quichotte*, ne parviendra jamais à nous faire complétement méconnaître l'héroïsme et la naïve grandeur.

On se rappelle involontairement un beau passage de l'*Énéide* où Mézence, au moment de mourir, adresse ses adieux à son coursier, le seul ami qui lui reste depuis qu'il est vaincu.

Se sentant mortellement blessé, Tristan appelle son écuyer Sagremot :

« — Apportez-moi mon espée et mon escu, lui dit-il, je les vueil voir, ains (avant) que l'âme me parte du corps.

« Puis dit : Hélas! Et plus ne dit.

« Sagremot apporte l'escu et l'espée; et quand Tristan le vit, il dit à Sagremot :

« — Biaut amy, trées l'espée hors du fureil, si la ray plus clérement.

« Et l'escuyer la traist tantost.

« Quand Tristan vit l'espée que il tenoyt à si bonne, il soupira fort, puis dit :

« — Ha espée! Que ferez-vous des ores mais? A cestui point (à cette heure) départez-vous de vostre seigneur! Certes jà si bon n'aurez mais! Vous perdez votre bonneur!

« Sagremot, doux amy, dit-il encore, dès ores mais comant-je (je recommande) à Dieu toute chevalerie; huy mois (maintenant) pren-je congié à elle; moust l'ai aimée et hounorée, mais ne sera plus hounorée par moy! »

M. Paulin Paris, en analysant tous ces vieux romans du cycle de la *Table ronde*, ne peut s'empêcher d'admirer cette élégance de mœurs qui s'y révèle, dit-il, à chaque page et qu'il trouve presque comparable à celle des chevaliers contemporains des Fleurange et des Bayard.

F.-H. DE BARTHÉLEMY.

— La suite prochainement. —

[1] P. Paris, manuscrits de la Bibliothèque du roi.

UN CHASSEUR DE LA GARDE NATIONALE

Regardez-le, dans sa majesté ventrue, le chasseur de la garde nationale de Paris, qui ne ressemble en rien aux francs-tireurs des Vosges, si sveltes, si nerveux, et taillés dans des proportions de vigueur et d'agilité, que nous rencontrions récemment à l'Exposition, dans les promenades, et qui ont manœuvré au bois de Boulogne, sur le champ de course, avec une précision militaire.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'a rien de mobile, et que, par conséquent, ce n'est pas lui qui a été prévu par la loi nouvelle dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Il est, au contraire, par constitution comme par goût, essentiellement sédentaire. S'il est gros, gras et fleuri, il n'y a pas à s'en étonner. L'air vivifiant des Vosges, les longues courses à travers les forêts, allégent et maigrissent; mais comment ne pas engraisser derrière un comptoir? Comment ne pas s'arrondir dans le *far niente* d'une boutique, arrosé par de nombreuses chopes de bière dont chaque garde montée devient le prétexte?

Aussi notre chasseur a chaud : son front ruisselle. Fidèle à l'exemple de la grande Troyenne, son Andromaque lui essuiera le front quand il rentrera ce soir, et elle lui dira : « Hector! Hector, mon ami, tu n'y penses pas! Tu finiras par te rendre malade, à force d'être esclave de tes devoirs militaires. »

Mais Hector, qui trouve que son esclavage militaire le délivre de sa servitude conjugale, et que, lorsqu'il s'éloigne par la porte de Scée pour aller monter sa garde ou pour honorer de la présence de sa grosse personne les funérailles d'un brave camarade, il secoue la domination peu commode de Mme Birotteau, et peut, loin de ses regards, vider en toute sécurité avec les amis quelques chopes de bière et plusieurs verres d'absinthe, et même s'accorder un *panatellas*, Hector fait la sourde oreille. Il ne manquerait pas son tour de garde pour un empire. Il croirait les camarades de sa compagnie mal enterrés s'il ne les portait pas en terre avec l'arme sous le bras. Quoique gras, il est sensible. M. de Lally-Tollendal l'était bien, lui qu'on avait surnommé « le plus gras des hommes sensibles! » J'imagine qu'à l'époque de la première révolution M. de Lally-Tollendal fut aussi garde national. C'était alors que la milice citoyenne brillait de tout son éclat. Deux fois, en 1789 et en 1830, le chasseur de la garde nationale put se dire : « Du haut de son cheval blanc la Fayette me contemple! »

Le service de la garde nationale est aujourd'hui une sinécure : point de nuit passée au corps de garde, point de patrouilles, presque point de revues. A peine une fois par an, messieurs les sapeurs, qui appartiennent presque tous à l'état des bouchers, embellissent leur menton de leur superbe barbe postiche, ornement des grands jours qui fait peur à leurs petites dernières, étonnées de voir cet appendice chevelu fleurir tout à coup au menton de messieurs leurs papas.

Ne soyons pas injustes cependant. Ce n'a pas été là le premier mot, et peut-être, dans la suite des âges, ne sera-ce pas le dernier mot de la garde nationale. L'histoire nous l'apprend, elle sert surtout dans les temps difficiles. En remontant le cours des siècles, nous lui trouvons un ancêtre, la garde bourgeoise.

Transportez-vous, par la pensée, au treizième siècle, en 1228. Pourquoi les bourgeois de Paris se précipitent-ils hors des murailles de la ville, armés de pied en cap, et se dirigent-ils en toute hâte vers cette tour de Montlhéry dont vous apercevez le squelette disloqué par le temps, lorsque la vapeur vous emporte sur la voie ferrée de Paris à Orléans? C'est que la population parisienne vient d'apprendre que quelques hauts féodaux, ligués avec Pierre Mauclerc, Hugues de Lusignan, ont dressé une embuscade au jeune roi Louis IX, revenant d'Orléans, et que Thibaut, le loyal comte de Champagne, n'a pu qu'à grand'peine le conduire, entouré de ses trois cents chevaliers, à la tour de Montlhéry. Aussitôt les braves bourgeois de Paris se sont armés; ils vont chercher leur jeune seigneur et son illustre mère, Blanche de Castille. L'élan est devenu général. Les seigneurs fidèles accourent, de leur côté, sur leurs destriers; les paysans, s'armant de leur faux, affluent sur la route Des vieillards, des enfants, des femmes, tous ceux que l'autorité tutélaire de la royauté protége, deviennent ses protecteurs à leur tour. Cette armée étrange s'étend des portes de Paris jusqu'aux remparts de Montlhéry.

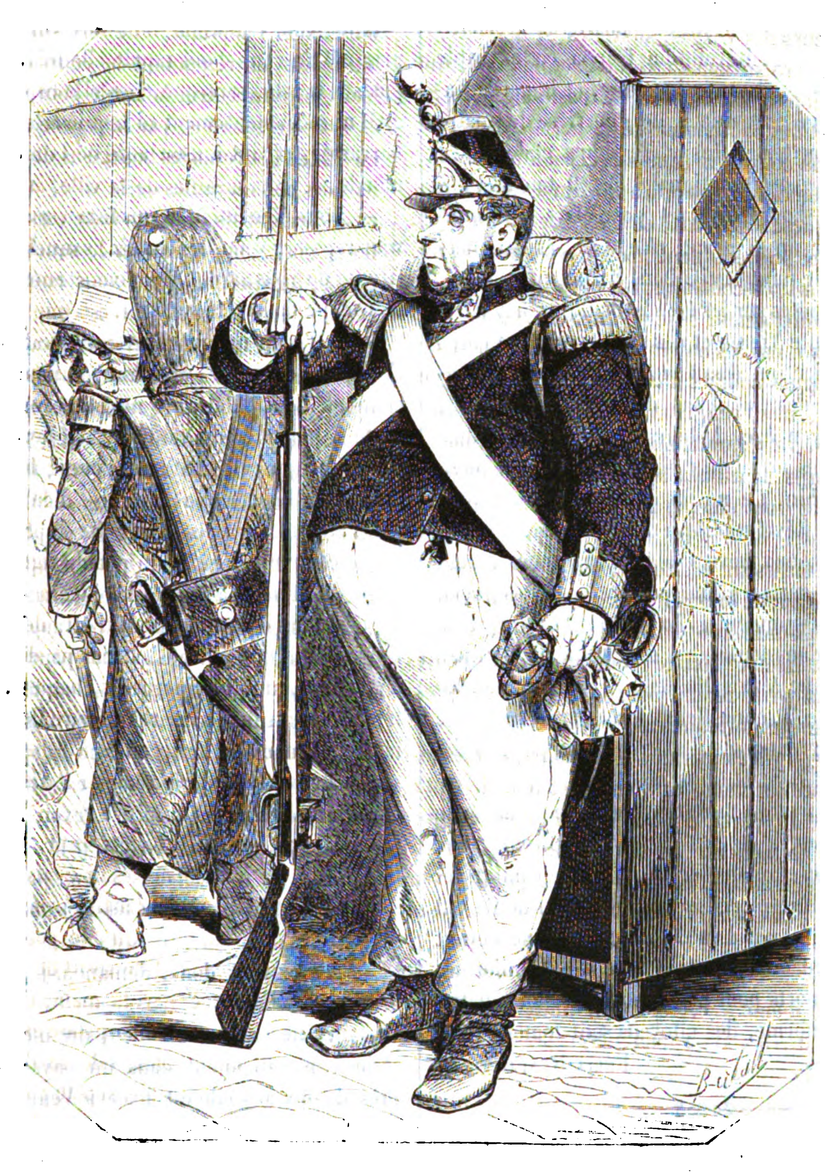
Voilà la mission, voilà la force, la toute-puissance de la garde nationale dans les mauvais jours.

Quand Blanche de Castille sut ce qui venait de se passer, elle comprit qu'elle pouvait défier la ligue de tous les féodaux. Elle sortit de Montlhéry, en tenant son fils bien-aimé par la main, et marchant entre les rangs de cette armée bourgeoise et populaire qui faisait la haie des deux côtés, elle se dirigea vers Paris au bruit de ce cri mille fois répété : « Dieu doinct bonne vie et longue au roi! qu'il le garde de ses ennemis! »

Quand un roi est si bien gardé par son peuple, il est aussi gardé par Dieu.

Il suffira de rappeler le rôle joué par les quarteniers et dizainiers de la garde bourgeoise à l'époque de la Ligue, puis à celle de la Fronde. Je ne dis pas que cette action ait toujours été bonne et utile, mais elle était puissante. Qui ne se souvient des rues tendues de chaînes, des barricades construites de tous côtés, le jour où le duc de Guise obligea le roi Henri III de sortir de Paris? « Les marchands de la rue Saint-Denys, dit le bourgeois de Paris dans son récit, voyant les troupes rangées dans le cimetière des Innocents, au nombre de quatre ou cinq enseignes suisses, s'allèrent confesser et commu-

nier, et, tost après, s'armèrent de cuirasses et autres armes offensives et défensives; ils furent incontinent suivis de plusieurs autres avec lesquels ils commencèrent à dresser leurs barricades ès avenues et embouchures.» Au bout de quelques heures, les barricades étaient si multipliées, que les soldats suisses, selon le récit du bourgeois de Paris, ne pouvaient se frayer un passage pour se réunir, « si ce n'étoit sous la terre, comme les souris, ou dans l'eau comme les grenouilles, ou s'ils ne voloient en l'air, comme les oiseaux. »



Du haut de son cheval blanc la Fayette le contemple!

L'histoire nous raconte les mêmes scènes renouvelées sous la Fronde, quand le cardinal de Mazarin fit arrêter le conseiller du parlement Broussel. Cette fois encore le roi Louis XIV, qui n'était qu'un enfant, la reine régente, Anne d'Autriche, et toute la cour furent obligés de quitter furtivement la capitale et de se retirer au château de Saint-Germain, où l'on attendait si peu cette auguste et noble compagnie, que « les dames qui composaient le cortége, c'est Mme de Motteville qui le raconte dans ses *Mémoires*, et toute la cour, sauf le roi et la reine mère, furent obligées de coucher sur la paille, dans les grands appartements du château. On coupa du bois dans la forêt pour allumer d'immenses foyers, car on grelottait dans les chambres humides et froides.»

Pendant le règne de Louis XIV et celui de Louis XV, la garde bourgeoise, cette aïeule de la garde nationale, perdit beaucoup de son importance. Alexis Monteil, dans son *Histoire des Français des divers États*, con-

state que, sauf quelques grandes villes militaires, comme Lyon, Lille, Metz, Strasbourg, Marseille, — il aurait pu ajouter Valenciennes, — où la garde bourgeoise conservait un esprit belliqueux et des allures martiales, le corps des milices urbaines était partout ailleurs déchu du rôle brillant qu'il avait rempli. « On ne voyait, continue-t-il, que fusils rouillés, tambours démontés, drapeaux couverts de poussière. » Mais il ajoute aussitôt : « La Révolution frappa cette risible troupe de sa toute-puissante baguette, et la garde nationale aussitôt présenta une ligne guerrière de quatre millions de baïonnettes, de fusils, de piques et de faux. »

Ces premières gardes nationales de 89 tenaient encore des milices bourgeoises et populaires que nous avons vues jouer un si grand rôle dans les premiers temps du règne de saint Louis. Dans beaucoup de lieux, elles portaient peintes sur les étendards des croix ou des images de la sainte Vierge et des saints. Chaque corps avait son aumônier qui disait la messe tous les dimanches. Il y avait des bataillons divisés en confréries, souvenir du moyen âge. Ailleurs, les diverses compagnies portaient les noms du Roi, de la Reine, de Monseigneur le Dauphin. Ce ne fut que peu à peu et avec les progrès de la Révolution que l'uniformité s'établit ; que l'habit bleu, aux revers blancs, au collet rouge, aux boutons en cuivre jaune portant ces trois mots, écrits dans une couronne : « *La nation, la loi et le roi,* » prévalut dans toutes les communes de France. « Bientôt, continue Alexis Monteil, la guerre grandissant eut besoin de la jeune fleur de la garde nationale de dix-huit à vingt-cinq ans. La Convention, par son décret du 23 août 1793, la lui donna. »

Je m'arrête ici, car je veux rester dans le domaine de l'histoire. D'ailleurs, ce peu de mots suffisent pour rappeler que, si la garde nationale a son côté comique et plaisant, qui a pu inspirer les croquis malins de Bertall et de Cham, elle a aussi sa légende héroïque devant laquelle tout front doit s'incliner. Sous cet uniforme, des soldats sont morts pour préserver le territoire national ; sous cet uniforme, des citoyens sont tombés pour la défense des lois.

FÉLIX-HENRI.

CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550 et 575.)

III

MADEMOISELLE ANGÈLE.

Si ma position n'avait pas eu quelque chose d'équivoque, celle qui venait d'entrer, et qui en me voyant s'était arrêtée toute surprise, n'avait rien en elle qui pût intimider ou déplaire. Elle paraissait faite, au contraire, pour inspirer le respect et attirer la sympathie, car sa physionomie portait l'empreinte de la bienveillance et de la plus gracieuse bonté.

C'était une femme d'environ cinquante ans, qui avait dû être belle Ses yeux pétillaient d'esprit, son sourire était rempli de douceur, sa mise fort simple, sa tournure distinguée. De grosses boucles de cheveux gris encadraient son visage comme une auréole, sous une capeline de mousseline bleue. Elle portait une robe de coutil écru, un gros chien la suivait.

A ma vue, elle avait retenu une exclamation de surprise. D'un coup d'œil rapide elle m'avait examinée des pieds à la tête, sans que chez elle ce coup d'œil témoignât ni mécontentement ni inquiétude. Elle me vit embarrassée, et vint à mon aide de la meilleure grâce du monde :

— Vous êtes fatiguée, madame, me dit-elle, veuillez vous reposer, vous êtes entrée, sans doute, forcée par la fatigue de vous arrêter ici, vous êtes étrangère, soyez la bienvenue dans cette maison.

Interdite un moment, cette explication si simple que l'excellente femme avait trouvée pour moi me remit complétement à l'aise ; je ne comprenais pas que ce prétexte si plausible ne me fût pas déjà venu à l'esprit.

— Puisque vous êtes assez bonne, madame, pour pardonner la liberté que j'ai prise d'entrer chez vous en votre absence, lui dis-je, je suis disposée à accepter de grand cœur un siége et un peu de repos.

— Oh ! cette maison n'est point la mienne, et vous ne me devez pas d'excuses, reprit l'étrangère en m'avançant un fauteuil de paille. C'est ici pour moi une maison d'adoption, un pèlerinage de chaque jour, c'est une tombe du passé où je viens cultiver mes souvenirs ; mais, matériellement parlant, elle ne m'appartient pas. Je viens chaque fois que le temps est beau, je veille à son entretien, et je crois encore y revoir l'amie qui l'habitait autrefois, et qui s'en est peut-être éloignée pour toujours.

Elle baissa tristement la tête, et une larme tomba de ses yeux.

— N'avez-vous donc, demandai-je, aucun espoir de la revoir ?

— Aucun, en ce moment du moins. Des devoirs sérieux la retiennent dans un pays étranger. Depuis près de dix ans elle est fixée à Venise, elle y vit heureuse, riche et considérée, aimée de tous ceux qui l'entourent. Elle ne peut rien désirer de plus, et moi je jouis de la savoir satisfaite. D'ailleurs, elle m'écrit souvent, mais sa vue manque à mon affection. A mon âge, on n'a plus le temps d'attendre beaucoup, et si Claire tarde trop à venir revoir notre Bourgogne, elle n'y trouvera peut-être plus ses vieux amis. Bien souvent, ajouta-t-elle avec un soupir, j'ai désiré aller la voir, mais le voyage est long, ma santé est mauvaise, puis mon frère est seul ici, et se passerait difficilement de moi.

— Vous habitez ce village ?

— Oui, tout près d'ici, à la cure.

— Vous êtes donc, madame, la sœur de M. le curé ?

— Oui, répondit-elle, on m'appelle Mlle Angèle. Depuis longtemps j'habite cette commune, je m'y suis attachée, bien que mon amie s'en soit éloignée, je me résoudrais difficilement à quitter cette petite paroisse. C'est à ma prière que mon frère a refusé, pour y rester, des cures plus importantes. Que voulez-vous, madame, une vieille fille s'attache où elle peut. Ma jeune amie, en partant, m'a laissé quelque bien à faire, ses aumônes passent par mes mains, je tâche d'y joindre l'aumône du cœur, des soins et de bonnes paroles. C'est celle des personnes qui n'ont pour fortune que leur bonne volonté. La vie est si triste quand elle est isolée! qu'au moins elle ne soit pas stérile! La mienne s'était écoulée dans la retraite, je n'avais jamais goûté aucun des plaisirs de la jeunesse, aucune de ses espérances. Je dois à Mlle de Fouronne les joies de l'amitié, que je ne connaissais pas avant de l'avoir vue.

Mlle Angèle paraissait se complaire dans ses souvenirs. Elle était communicative, comme tous ceux dont la vie est pure et s'est écoulée loin du monde, entourée de gens simples et vrais. Son air de bonté et de franchise, les regrets de son amitié dévouée, me touchèrent. Je me sentais coupable d'un mensonge, et, en voyant cette droite nature, je m'en voulais de la tromper plus longtemps.

Je lui avouai donc tout bien humblement, ma visite au château, ma curiosité mise en éveil, ma conversation avec le vieux vigneron, enfin ma visite furtive à la ferme des Roches. Je la priai de m'excuser, et surtout de me parler de Claire; elle m'écouta en souriant.

— Puisque vous aimez les histoires, me répondit-elle, venez au presbytère, vous dînerez avec nous, et mon frère, qui sera heureux de vous connaître, ne vous laissera pas partir d'ici sans vous avoir appris tout ce qui concerne les deux cousines. C'est ainsi que l'on appelait dans le village Ida de Montrevel et Claire de Fouronne. C'est assurément un récit plein d'enseignements utiles et de graves leçons.

Une heure après cet entretien, j'avais suivi Mlle Angèle au presbytère de Mailly-Château. Je trouvai dans le curé du hameau un homme simple, indulgent, éclairé; son mérite l'appelait ailleurs, sa modestie et son affection pour sa sœur le retenaient, à la grande joie de ses paroissiens. Il passait parmi eux en faisant le bien, comme son divin Maître.

On m'accueillit avec cordialité, et, après le dîner, Mlle Angèle ayant quitté le jardin, nous allâmes nous asseoir sous un berceau de lilas, dont le vent d'automne commençait déjà à détacher les feuilles jaunies.

— Pauvre sœur! murmura le vieux prêtre en voyant Mlle Angèle qui s'éloignait lentement, que la croyance au paradis est douce pour une telle âme! elle a tout à espérer d'une autre vie et rien à craindre. Le monde lui a refusé toutes ses joies; Dieu la dédommagera de ses souffrances et de son isolement sur cette terre. Angèle a perdu sa mère en naissant, son enfance s'est écoulée sans caresses, sa jeunesse sans plaisirs, nous étions pauvres, et mon père, qui s'était remarié, ne s'occupait plus de nous. Angèle n'a pu trouver à se marier parce qu'elle était sans fortune, elle qui eût été le modèle des femmes et des mères. Elle a fait sa famille des pauvres qui nous entourent, elle s'est dévouée à ceux qui souffrent, et ne laisse jamais échapper une plainte ni un regret de cette vie isolée. Cependant je sens qu'elle souffre. Elle a perdu son unique amie, et c'était à elle qu'elle avait voué la plus grande affection de sa vie. Claire était sa fille d'adoption, Mme de Fouronne la lui avait léguée. Son départ laisse Angèle dans un grand vide, et vous avez aujourd'hui, sans le vouloir, ravivé tout son passé de douleurs et de sacrifices.

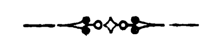
— Pardonnez-moi, m'écriai-je, j'ai fait tout ceci par ignorance, et la curiosité m'a rendue cruelle. Mais, je l'avoue, l'histoire de Mlle de Fouronne me paraissait digne d'intérêt, et vous me confirmez, par votre attachement pour elle, dans l'idée que c'était une admirable personne.

— C'était un ange, madame, interrompit le curé. Dans ma vie d'homme et de prêtre j'ai vu bien des revers, j'ai été appelé à consoler de grandes douleurs, j'ai vu des désastres effrayants, j'ai passé ma vie auprès de ma sœur, qui est une vraie chrétienne; j'ai connu des mérites bien grands, mais aucun à mes yeux ne s'est élevé à la hauteur de celui de Claire, toujours si simple et si unie, qu'en faisant des actes héroïques, on eût dit qu'elle faisait les choses les plus naturelles du monde. Mais je ne veux point oublier ma promesse: demain vous connaîtrez son histoire.

Le lendemain, nous revînmes nous asseoir à la même place, et voici le récit que me fit le curé de Mailly-Château. Je laisse à ce récit la forme qu'il lui a donnée, c'est celle avec laquelle elle s'est gravée dans mon esprit.

ALFRED DE THEMAR.

— La suite prochainement. —



SALON DE 1867

(Voir pages 490, 509 et 541.)

IV

Je ne voudrais pas que l'on pût conclure des observations critiques présentées dans mes précédentes études qu'il n'y avait presque rien à voir, rien à louer au Salon de cette année, qui vient d'être fermé. « Cherchez et vous trouverez, » comme dit la parole qui ne trompe pas; vous trouverez même dans chaque genre des toiles qui méritent d'attirer l'attention; mais que de pas à faire, combien d'arpents de peinture à parcourir avant d'atteindre ce résultat! Or il semble que, si le jury remplissait avec plus de sollicitude sa mission, on ne devrait pas être exposé à un pareil mécompte. De deux choses l'une: ou, comme je

l'ai entendu assurer, il y a de bons tableaux qui, semblables aux ombres repoussées par Caron, demeurent sur les bords du Styx, parce que l'examen du jury est à la fois partial et superficiel; ou le jury, pour diminuer le nombre des mécontents, multiplie les admissions et se montre indulgent pour les médiocrités sans songer que c'est une manière d'être dur et injuste pour le public.

Parmi les meilleurs tableaux religieux de cette année je citerai celui qui est indiqué dans le livret sous ce titre : *le Sacrement de mariage*. L'auteur de ce tableau, M. Doze, dont nous avons parlé en rendant compte de plusieurs Salons, est un de ces peintres de talent de plus en plus rares qui perpétuent la tradition de l'art chrétien. Ses toiles croient parce qu'il croit lui-même. Il a eu l'ingénieuse idée de personnifier l'institution du sacrement du mariage dans un épisode qu'il place au milieu des noces de Cana. Si l'Évangile garde le silence à ce sujet, plusieurs Pères de l'Église ont autorisé cette opinion, et cela suffit pour que l'art ait le droit de s'en emparer. Voilà du reste comment M. Doze a compris et interprété son sujet. Le Christ vient de faire son premier miracle à la prière de la sainte Vierge. Les deux nouveaux époux, frappés et émus de ce prodige, sont venus s'agenouiller aux pieds du Christ pour recevoir sa bénédiction au moment où celui-ci sort de la salle du banquet. La fiancée, enveloppée de ses longs voiles, présente la main à son fiancé, qui va lui passer au doigt l'anneau nuptial. Jésus, suivi du cortége des apôtres, tient la main levée sur les deux époux et les bénit. La tête du Christ est belle, imposante et douce. La sainte Vierge, debout derrière son divin Fils, semble méditer dans son cœur sur la preuve qu'il vient de donner de son pouvoir. Sous les portiques hardiment dessinés qui conduisent à une place circulaire, on voit l'intendant donner des ordres pour qu'on porte dans le cellier les amphores où l'on a versé les restes du vin miraculeux. Dans les deux groupes qui environnent les jeunes époux, l'artiste a essayé de rendre ces idées contraires : ici de la confiance qui va devenir de la foi; là une surprise mêlée de scepticisme.

En résumé, c'est un beau tableau. Le dessin est ferme, la couleur bonne; l'expression religieuse, calme et pleine de sérénité qui y règne repose l'âme des pénibles impressions qu'elle a éprouvées ailleurs.

M. Doze a ainsi entrepris de représenter, dans une suite de tableaux de dimension égale, tous les sacrements de l'Église, beau sujet qui prête à l'inspiration religieuse. Le tableau du *Sacrement de l'ordre*, qu'il avait envoyé au dernier Salon, a été acquis par l'administration des Beaux-Arts, qui en a fait don à l'abbaye de la Meilleray.

M. de Curzon a envoyé cette année deux tableaux : *Dominicains ornant de peintures leur chapelle*, et un paysage représentant la *Solitude*. Cette idée de montrer les dominicains servant l'idée religieuse par l'art comme par la parole n'a rien que de très-conformé à l'histoire. M. Rio, dans son quatrième volume de *l'Art chrétien*, rappelle qu'en 1348 l'architecte dominicain, Fra Nicolo da Imola, mit la dernière main à la construction de l'église de Saint-Nicolas, qui devint comme le Campo santo de Trévise, tandis qu'un autre dominicain, Fra Benvenuto della Cella, exécutait des travaux qui augmentaient la popularité de son ordre, et qu'un frère mineur, nommé Marco, fournissait les dessins des vitraux, genre où sa supériorité était incontestée. Le tableau de M. de Curzon a donc le double mérite de rappeler que les arts ont fleuri dans les ordres religieux, et de perpétuer ce souvenir dans une scène peinte avec une rare fermeté et tout à la fois une grande délicatesse de pinceau. Le prieur de l'ordre, auquel un des frères montre un projet que déroule à une certaine distance un jeune novice, rayonne d'intelligence; c'est une tête de commandement, que fait ressortir la figure du novice, pleine de candeur et presque de grâce enfantine. A quelques pas de là un religieux broie des couleurs; des dominicains, montés sur un échafaudage, peignent à fresque les parois. On pourrait suivre dans toutes ces physionomies les divers degrés de la hiérarchie monastique. Le dessin est d'une correction remarquable. M. de Curzon a fait depuis longtemps ses preuves comme coloriste, il les a renouvelées dans son paysage de la *Solitude;* l'effet général est excellent.

En appréciant les portraits, j'ai dû naturellement omettre, pour éviter la confusion, d'autres tableaux dus aux mêmes peintres : c'est ce qui m'est arrivé notamment pour Mme Brown et M. Bouguereau.

Mme Henriette Brown, l'auteur du portrait de la *Jeune fille de Rhodes*, a joint à cet envoi une charmante petite toile qui représente l'intérieur d'une *École israélite à Tanger*. Ces figures enfantines des écoliers de l'Orient sont rendues avec beaucoup de bonheur. Le type juif y est gravé en traits indélébiles. Je veux croire que c'est l'influence de la chaleur et non celle de la leçon; mais ces petits bonshommes orientaux, qui ont laissé leurs babouches en tas à la porte de la salle, s'endorment sur leurs bancs, tout comme s'ils étaient des élèves de nos écoles communales. Ils ne regardent que d'un œil, et je ne suis pas sûr qu'ils écoutent même d'une oreille. J'imagine que, sous toutes les latitudes, tous les écoliers comme tous les magisters se ressemblent. Parmi ces bambins il n'y en a guère qu'un seul qui veille, c'est celui que le maître tient devant lui, tremblant sous son regard, j'allais dire sous sa férule: mais je m'aperçois nulle part la férule, si ce n'est dans les traits de l'enfant où elle est écrite en toutes lettres. C'est une délicieuse petite toile, pleine de naturel et de vie.

M. Bouguereau, sous ce titre mythologique : *l'Âge d'or*, a peint ce beau temps de la vie où les jeunes époux se sourient en regardant leur premier-né. Oui, c'est le bel âge, l'âge des doux rêves et des longues espé-

rances, l'âge où le bonheur présent croit avec une confiance présomptueuse au bonheur à venir. Avant que cet étroit berceau fût rempli, combien le monde semblait vide! Les yeux du père et de la mère se rencontrent avec une expression nouvelle sur le front de ce petit bien-aimé qui sent déjà qu'il est le maître du foyer. Le pinceau de M. Bouguereau a rendu avec une grande délicatesse toutes ces nuances d'idées et de sentiments. Seulement, pour nous autres civilisés qui n'en sommes plus aux modes de l'Éden, *l'Age d'or* est peint un peu trop en déshabillé.

M. Berchère, fidèle à ses souvenirs de voyage, a encore une fois retracé, avec son exactitude ordinaire, et les tons ardents et chauds de sa palette, le ciel et la nature de l'Égypte, dans deux toiles empreintes de la couleur locale : *les Basses Eaux du Nil*, *Retour du marché en Egypte* et *les Funérailles au désert*.

M. Bénouville, autre paysagiste de talent, a retracé le Tibre coulant entre des collines qu'il contourne. La vue est prise à Aqua-Acetosa. Les eaux du fleuve sont bien rendues, et la campagne romaine, dorée par un rayon de soleil, se détache avec netteté du fleuve chanté par Horace et Virgile.

On a dit que les enfants inspiraient toujours bien les poëtes; ils n'inspirent pas moins bien les peintres. Je citais tout à l'heure les enfants de *l'École juive à Tanger* de Mme Henriette Brown, et l'enfant du tableau de *l'Age d'or* de M. Bouguereau. Faisons halte un moment devant le délicieux bébé de M. Anker bâtissant un château de dominos. Quel air grave! quelle préoccupation profonde! Comme on voit bien que le petit architecte retient son souffle de peur de renverser son fragile édifice! Ne vous hâtez point de sourire, ô homme! vous êtes cet enfant. Croyez-vous que les châteaux que votre imagination bâtit en Espagne soient beaucoup plus solides que ce palais de dominos? Vous vous perdez en projets, vous vous construisez avec des rêves et des chimères un avenir à votre gré; le vent de la réalité souffle : tout disparaît, tout s'efface. Au moins, quand le château de cet enfant s'écroule, il lui reste ses dominos.

Ce portrait d'enfant me remet en mémoire un charmant pastel de Mme Mathieu, artiste d'un vrai talent, devant lequel je me suis arrêté longtemps : *la Petite Songeuse*. Quel frais et doux visage! Quels beaux et longs cils voilant de grands yeux noyés dans une rêverie enfantine! Quelle auréole de cheveux blonds! Que de roses effeuillées sur cet aimable visage, où le printemps rit dans sa fleur! Et à quoi rêvez-vous, ma belle enfant? Est-ce à votre passé si court ou à l'avenir que l'on vous souhaite si long?

M. Compte-Calix a exposé deux tableaux : *le Facteur rural* et *la Lectrice*. L'un et l'autre sont d'un coloris vif et chaud; mais je goûte beaucoup moins le premier que le second. Il faut que le facteur rural ait apporté une bien bonne nouvelle pour qu'on l'ait si bien régalé. Le voilà attablé devant des plats à moitié vides et des bouteilles qui ont semé les rubis sur son teint rubicond. A la bonne heure! Je ne mets pas obstacle à cette franche lippée, mais je ne m'y intéresse guère, tandis que l'autre tableau attire malgré moi mes regards : *la Lectrice*. C'est une jeune fille en habits de deuil qui fait la lecture dans le vaste salon d'un des châteaux d'autrefois où les familles prolongent leur séjour jusque pendant l'arrière-saison. La douairière à la figure fière et grave, dans les traits de laquelle on retrouve le type des anciennes races, écoute avec attention la lectrice; sa fille, jeune femme et jeune mère, dont l'enfant s'est endormi bercé par la voix qui parle seule, fait de la tapisserie. Le châtelain tourne le dos au reste de la famille, et je le soupçonne fort de s'être endormi, comme un chasseur fatigué de sa journée, en se chauffant les pieds à la flamme du foyer. Pendant ce temps-là, un jeune homme qui tient sur ses genoux un album semble faire un croquis du groupe où se trouve la lectrice. Mais cette lectrice, quelle place a-t-elle dans la famille? En fait-elle partie?

A la tristesse de son visage, je suis disposé à croire le contraire; c'est une de ces jeunes existences que la mort d'un chef de famille déracine, et qui sont condamnées à s'asseoir à un foyer étranger. Elle mange le pain d'une servitude qui, pour être brillante, pour être dorée, n'en est pas moins la servitude; elle refoule sa tristesse dans son cœur, ses larmes dans ses yeux, et elle attend qu'elle soit seule pour pleurer. Voilà l'impression que m'a laissée la *Lectrice* de M. Compte-Calix; c'est un de ces tableaux qui font songer.

Je verse ici sans beaucoup d'ordre mes notes et mes souvenirs tels que je les trouve consignés sur mon carnet. Ce n'est pas tout de signaler les talents arrivés à leur maturité. Il faut conserver une place pour les jeunes artistes à leur début qui donnent de belles espérances.

A ce titre, je signalerai, parmi les tableaux consacrés à peindre la nature morte, et qui sont nombreux au Salon, celui de M. André Servant, élève de l'École des Beaux-Arts de Lyon, cette ville d'où nous sont venus tant d'artistes remarquables, et de M. Cornu. M. André Servant a représenté les *Victimes du chasseur* pendues au croc. Son lièvre me paraît un peu efflanqué et sa patte perdue dans le vide m'inquiète par son aspect réaliste; il aura probablement beaucoup couru, et j'ai peur qu'on ne l'ait gardé trop longtemps; mais ses oiseaux sont bien rendus, d'un bon dessin et d'une bonne couleur, et le perdreau qui pend en dehors de la tablette sur laquelle sont posés les autres est d'un excellent relief.

Je ne vois point qu'aucun tableau, parmi ceux qui sont consacrés aux sujets religieux, ait obtenu une médaille. Cependant, outre le tableau de M. Doze, plusieurs pages auraient pu attirer l'attention du jury. Je citerai le *Christ au tombeau* de M. Houlland, qui est exposé dans le grand salon du fond, et dont l'expression a quelque chose d'élevé, dont le coloris est puissant et qui est éclairé d'une manière originale. Je ne saurais

oublier le *Christ après la flagellation*, de M. Lazerges, dont le talent est bien connu, et qui a répandu sur les traits de l'Homme-Dieu un sentiment de souffrance poignant, tempéré par une nuance de fermeté sereine qui indique une souffrance volontaire et librement acceptée. Je me reprocherais de ne point parler aussi de M. Ulmarx, prix de Rome en 1859, et qui a exposé l'*Ora del pianto à Peperno, Marais Pontins*. C'est bien l'heure de la plainte et des gémissements! Un jeune mort est exposé sur une couche de fleurs qui vont se faner comme sa jeunesse. Des femmes agenouillées le pleurent et prient pour le repos de son âme. La couleur de ce tableau est vigoureuse, l'expression qui y règne a quelque chose de navrant; l'attitude de ces femmes absorbées dans leur douleur est bien saisie et bien rendue. Il y en a une, la mère sans doute, qui, entr'ouvrant à demi les bras, semble dire avec un accent déchirant : « Seigneur, c'est vous qui nous l'avez donné, c'est vous qui nous l'ôtez, que votre saint nom soit béni! » Je reconnais la mère chrétienne qui se courbe sous la main de Dieu, et dont les gémissements ne sont pas des murmures. ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —

NAUFRAGES ET SAUVETAGES

(Voir pages 133, 308, 406, 468 et 499.)

V

NAUFRAGE DE LA CORVETTE DE CHARGE *la Marne*.

La tentative de centraliser le sauvetage maritime n'est pas nouvelle en France. Plus de trente ans avant l'organisation actuelle, qui date de 1865, un grand mouvement philanthropique se fit à Paris autour de l'idée d'une Société des naufrages.

Un ancien magistrat, M. Castéra, prit à cœur sa création et déploya le plus grand zèle. — Cet homme respectable, alors déjà sur le déclin de la vie, n'avait cessé de lutter, avec un désintéressement à toute épreuve, en faveur du sauvetage et des associations de secours. Il se ruina pour accomplir le bien et périt à la tâche. Précurseur de l'œuvre de salut, il a droit à être cité en tête de la généreuse phalange des sauveteurs.

Quoiqu'il ne fût pas marin, il avait acquis une connaissance de la marine assez approfondie pour avoir inventé divers engins nautiques, dont quelques-uns d'une valeur réelle. Dès 1829, il écrivait dans les *Annales maritimes* sur la question des naufrages. Pressentant l'utilité de l'application du moteur interne aux embarcations, il proposait, en 1839, l'emploi de la vapeur pour les barques de pêche, de cabotage et de secours. Il fut assurément traité de rêveur. Mais voici qu'au bout de vingt-cinq ans, un premier pas s'est fait dans la voie qu'il avait signalée. Les chaloupes de nos grands navires de guerre sont, en dépit d'une opposition fort vive, pourvues de machines à vapeur qui en font des remorqueurs excellents et des embarcations de service supérieures à toutes les autres.

Selon nous, le suprême progrès des canots de sauvetage sera, — non la vapeur, — mais un moteur mécanique analogue ajoutant aux qualités des meilleures constructions insubmersibles celles du radeau de sir Sidney Smith. Mais ce progrès suprême ne s'accomplira peut-être point avant plusieurs siècles, car, après avoir vaincu les deux premiers ennemis, l'Égoïsme intéressé au mal et l'inerte Indifférence pour le bien, reste le troisième monstre, sans yeux et sans oreilles, qui s'appelle l'Esprit de Routine.

Le 25 février 1833, Castéra prononçait devant l'Académie des Sciences un discours en faveur « de la grande « confédération d'amis de l'humanité qui devait embrasser nos rivages et qui, divisée par groupes stationnés dans les ports, serait reliée par un comité « siégeant dans la capitale. »

La Société se fonda en effet dès 1835, ou plutôt, — déplorable effet des amours-propres rivaux, des compétitions, des prétentions, de l'entêtement ou même de l'excès de zèle, — deux Sociétés se proposant le même objet se fondèrent presque simultanément.

Castéra fut la cheville ouvrière de la première en date, *la Centrale*, qui, par décision de son conseil d'administration en date du 31 octobre 1849, prit le titre de *Société centrale et locale des naufrages*.

L'amiral anglais sir Sidney Smith, ardent champion des sauvetages de tous genres, fut le pivot de la seconde, qui s'intitula *Société générale des naufrages et de l'union des nations*.

Pénétrée à bon droit du sentiment de la grande influence qu'elle eût exercée sur la paix universelle si, par une détestable fatalité, elle n'eût cessé de prospérer, d'agir et enfin de vivre, cette association se qualifia ainsi d'*internationale*. Son essor est rapide, ses premiers actes parfaits; elle se met en rapport avec toutes les sociétés humaines de France et de l'étranger. Elle distribue des médailles d'or, de vermeil, d'argent et de bronze, ainsi que des diplômes de sauveteurs dans tous les pays du monde. Les amiraux et les maréchaux les plus honorés sont membres de son conseil. Elle se glorifie d'avoir, en 1840, « des bateaux de salut secourant « les navigateurs à la place où les corsaires africains « égorgeaient, en 1829, nos braves matelots du commerce. » Elle fonde des cours publics de sauvetage jusque sur le territoire britannique, à Londres, à Hull, à l'île de Wight. Par ses soins, les questions pratiques sont très-bien étudiées. Elle a un inspecteur sur le littoral, et les points où il convient de placer des postes de secours sont parfaitement déterminés. Elle passe en revue toutes les inventions utiles aux naufrageants. Elle traite pertinemment de la balistique de sauvetage

ou de la conversion des armes de guerre en moyens de salut pour les naufragés. Elle signale la flèche Murray, la flèche Macquet, les bombes-amarres et entre autres la bombe lumineuse Manby, les fusées de sauvetage proposées par M. Dennett, celles du célèbre colonel William Congrève, de Ruggieri, de M. Corton-Carte et de M. Trengrouse. Elle passe en revue les ingénieuses inventions du capitaine de frégate Touboulic, baliste, arbalète, biscaïen-grappin et son arc de sauvetage qui peut être improvisé à bord d'une simple chaloupe de pêche par l'emploi de la vergue de misaine transformée en arc et du premier bâton venu, comme par exemple un manche de gaffe, servant de flèche. Remarquons en passant que sur tous les navires du monde on dispose de ces matériaux, mais personne ne sait s'en servir.

La Société générale internationale des naufrages recommande spécialement un petit mortier qu'elle nomme *Grenadier de sauvetage*, et donne des instructions très-détaillées sur la manœuvre de cet appareil portatif. Des expériences faites par une commission que présida le lieutenant général comte Barrois donnèrent lieu à un rapport très-encourageant de M. le baron Dupin.

L'amiral Hugon dit à ce sujet que, s'il avait eu à son bord, à Ourlac, un engin pareil, les marins de l'*Iéna* portant de l'eau à la *Belle-Poule* ne se seraient point noyés sous ses yeux sans qu'il fût possible de les secourir.

Les moyens de lancer un cordage à une distance plus ou moins grande sont très-nombreux, et certes, à bord de l'*Iéna* de 90 canons, pour jeter des amarres aux malheureux chaloupiers, on ne manquait de rien, si ce n'est d'expérience pratique. L'arc Touboulic aurait suffi sans doute. D'autres secours étaient possibles par le judicieux emploi de canots rendus insubmersibles, de bouées ou de radeaux *ad hoc;* mais, hélas! l'instruction des marins au point de vue du sauvetage, alors, comme aujourd'hui encore, était complétement à faire. Nous avons appris fort peu, et nous avons oublié une foule de propositions excellentes.

La Société générale en émit beaucoup.

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Paris ne tient plus en place, il vit en plein air; il ne travaille plus, il se promène; les tailleurs abandonnent leurs ciseaux, les cordonniers leur manique, les menuisiers leurs rabots, les écoliers leurs livres, les astronomes leur lunette, les couturières leur aiguille, les maçons descendent de leur échafaudage, les peintres en bâtiments, qui en tout temps ne travaillent guère, — ce qui faisait dire à l'un d'eux que l'once de sueur du peintre en bâtiments coûtait cher, — ne travaillent plus du tout, le Corps législatif lui-même a chômé le jeudi 6 juin, jour de la grande revue attristée par une tentative d'assassinat, c'est la grève universelle de la curiosité. Il n'y a plus que les boulangers qui font leurs fournées, les bouchers qui découpent leurs viandes, les cuisiniers qui la cuisent, et les chroniqueurs qui écrivent leur chronique; encore sont-ils obligés de courir après les compositeurs pour la faire imprimer.

C'est qu'on n'a pas vu, — hélas! depuis une époque d'un douloureux souvenir, celle de l'invasion de 1815, — un pareil concours à Paris de têtes couronnées. Qui donc s'écriait il y a quelque trente ans: « Les rois s'en vont! » Au contraire, ils arrivent. Il nous en vient de tous côtés. Je ne parle pas seulement du roi des Belges, du roi de Grèce et des princes de tous les pays. On ouvre un jour le *Moniteur* et l'on y lit ce qui suit: « L'Empereur est allé aujourd'hui à la gare du chemin de fer du Nord recevoir l'empereur de Russie » Puis suivent l'indication du nombre des voitures, dix carrosses à deux chevaux, du nombre des escadrons, tout l'ordre de la marche et les détails de la réception, enfin l'air national de la Russie joué à grand orchestre, l'arrivée aux Tuileries par les boulevards de Strasbourg, de Magenta, les anciens boulevards, la place Vendôme, l'arrivée aux Tuileries, le départ pour l'Élysée. Le surlendemain on ouvre le *Moniteur*, et l'on y lit ce qui suit: « L'Empereur est allé aujourd'hui à la gare du chemin de fer du Nord recevoir le roi de Prusse. »

Les deux souverains du Nord sont traités *ex æquo:* même cérémonial, même nombre de voitures, même nombre d'escadrons, décoration identique pour la gare; seulement l'assistance qui garnit les gradins dans l'intérieur de la gare est prussienne panachée de Russes et de Français, au lieu d'être russe panachée d'autres nationalités, et l'empereur Napoléon III porte l'Aigle-Noir de Prusse au lieu de porter le grand cordon de Russie. C'est un acte de courtoisie ordinaire entre souverains, et le roi de Prusse de son côté n'a pas manqué, comme l'avait fait l'empereur de Russie, de porter le grand cordon de la Légion d'honneur. La seule différence entre ces réceptions, calquées sur le même programme, c'est que l'empereur de Russie habite l'Élysée et que le roi de Prusse est logé aux Tuileries.

J'ai rencontré quelques curieux qui ont vu l'empereur Alexandre II; mais je n'ai pu trouver personne qui ait réussi à voir le roi Guillaume. — « Je suis arrivé une demi-heure trop tard, m'a dit l'un; — Moi un quart d'heure trop tôt, a repris l'autre; — Moi cinq minutes en retard, » a ajouté le plus vantard, ce qui prouve que tous l'ont manqué. Comme me le disait un jeune artiste qui revenait en flânant de ce pèlerinage, tout saupoudré de poussière et aux trois quarts cuit par un soleil qui a des reprises à exercer contre la pluie:

« Je ne puis pas dire que j'ai perdu ma journée, car je suis sorti pour le roi de Prusse. »

Malgré mon respect pour les têtes couronnées, je suis obligé d'avouer aux augustes hôtes que Paris a reçus dans ses murs que M. de Bismark a été l'objet d'une curiosité aussi vive que les souverains. La question stéréotypée sur toutes les lèvres était celle-ci : « Où est M. le comte de Bismark? » Je dois même avouer au célèbre ministre prussien que les Gavroches parisiens disaient plus familièrement : « Où est Bismark? » Cela ne le formalisera pas sans doute, et il dira comme ce personnage connu : « Voilà longtemps que je travaille à perdre le titre de monsieur. » Parmi les apprentis et les nombreux représentants de la gaminerie parisienne qui étaient allés au-devant de Sa Majesté prussienne, c'était à qui aurait vu le comte de Bismark. Cette prétention a même amené quelques rixes entre les gamins de Paris. — « Je te dis que c'est moi qui l'ai vu, un grand long... — Je te dis que c'est moi qui l'ai reconnu, un petit maigre, même qu'il avait un casque! » Règle générale : le gamin de Paris, qui a l'imagination portée au mélodrame, à la métaphore, ne se représente M. de Bismark que coiffé d'un casque et traînant un grand sabre. Du reste, on pourrait s'y tromper, car la suite du roi de Prusse était nombreuse : on y comptait M. de Bismark, président du conseil et ministre des affaires étrangères; le baron de Kendell, le comte de Bismark-Boplen, neveu du président du conseil; le général Moltke, le général de Treskow, le général comte de Goltz, prince de Radziwill, le comte de Leludorff, le comte de Pucker, les conseillers Borck et Dohm.

Après les entrées sont venues les courses, les revues, les visites à l'Exposition universelle, aux monuments publics, aux théâtres, les promenades, les cavalcades, les bals, les concerts, de sorte que la multitude, pendant le séjour des souverains étrangers à Paris, n'a cessé d'être occupée à retrouver leurs augustes pistes. Où sont-ils? Où vont-ils aujourd'hui ? Où iront-ils demain ? Où se promènent-ils? Où dineront-ils? Où dansent-ils? Où soupent-ils? Que font-ils? Que ne font-ils pas? Que leur a-t-on dit au Palais de Justice, à Cluny? Qu'ont-ils répondu ? C'est tout un questionnaire. Ceux qui n'ont point oublié le beau vers de Virgile :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt,

faisaient, au milieu de ces fêtes royales et impériales, un triste et mélancolique retour vers la malheureuse impératrice Charlotte et la malheureuse archiduchesse Mathilde.

Au milieu de ces bruyantes réjouissances, des fêtes plus recueillies et plus douces ont pris place dans le mois de juin : ce sont les fêtes de la première communion. L'autre jour je passais sur la place Saint-Sulpice, au moment où les jeunes filles de la première communion, descendant les degrés du grand escalier de l'église, s'engageaient dans les vertes allées du marché aux fleurs, qui occupe à certaines journées le côté de cette place située devant le grand séminaire. Je comparais involontairement ces âmes pures qui s'ouvrent vers le ciel à ces belles fleurs qui entr'ouvrent leurs calices. Tout est parfum et éclat dans ces jeunes cœurs, comme dans ces belles plantes sorties de la main du même Dieu. Seulement, ô fleurs, ce sont les hommes qui respirent votre odeur embaumée; et vous, jeunes enfants, ce sont les anges qui recueillent les suaves senteurs de vos âmes, afin de les offrir à Dieu, pour qui la prière d'un cœur pur est le plus agréable des parfums.

C'est ici le lieu de recommander un livre, d'une incontestable utilité et d'un attrait doux et touchant, dû à l'auteur du remarquable ouvrage : *le Doute et ses Victimes*, M. l'abbé Baunard, chanoine d'Orléans; il a pour titre : *le Livre de la première communion et de la persévérance*. Au lieu de chercher à l'analyser, je me bornerai à extraire de la préface quelques lignes charmantes qui feront aimer l'auteur et inspireront le désir de connaître le livre :

« *Bois et vis dans le bien*, est-il écrit sur des calices fort anciens, trouvés dans les catacombes, et qui servaient autrefois aux agapes chrétiennes. Mes chers enfants, vous faire communier dans le bien et vous y faire demeurer jusqu'au dernier soupir, c'est tout le but de ce livre et tout le vœu de celui qui l'a écrit pour vous. »

La préface se termine par ces touchantes paroles, bien dignes du ministre de Celui qui avait coutume de dire : *Laissez venir à moi les petits enfants :*

« Maintenant, je vous ferai une prière pour moi. Un des hommes qui ont le plus aimé votre âge, ayant, dans sa vieillesse, rassemblé une dernière fois les enfants qu'il avait coutume de catéchiser, leur demanda seulement pour prix de ses leçons de se souvenir de lui quand il ne serait plus, et de dire au Seigneur : « Ayez « pitié de votre pauvre serviteur, Jean Gerson. »

« Sans avoir les mêmes titres, je ferai le même souhait. Notre-Seigneur a dit qu'à eux appartenait le royaume des cieux. O jeunes rois, ô jeunes reines, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. »

Cette citation suffit. Je crois n'avoir plus besoin de recommander le livre de M. l'abbé Baunard.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS.
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr., le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Portrait de Pie IX.

PIE IX

Dans ce moment où tous les regards se tournent vers les merveilles de l'industrie représentées à l'Exposition universelle du Champ-de-Mars, les nôtres se tournent vers Rome. C'est là que, de tous les points de l'Église catholique, qui remplit le monde entier, les évêques accourent à la voix du grand pasteur des âmes, du successeur de Pierre à qui le Christ a dit : « Pierre, m'aimez-vous ? » et à qui, après avoir entendu cette réponse : « Seigneur, vous savez que je vous aime, » le Christ dit encore : « Eh bien, paissez mes brebis et mes agneaux. »

Pie IX est le digne successeur de Pierre. Seigneur, vous savez qu'il vous aime ! Ni les épreuves, ni les adversités, ni les injustices, ni les calomnies, ni l'ingratitude qui mord la main qu'elle devrait baiser, n'ont pu le détourner de sa sublime tâche. Les années s'accumulent, les obstacles augmentent, les moyens de les surmonter diminuent, et Pie IX n'a pas cessé de paître vos brebis et vos agneaux. Pendant que tous les regards s'inclinent vers la terre pour admirer les merveilles que le génie de l'homme peut en tirer, il répond par un sublime *Sursum corda* et appelle tous les yeux vers le ciel. Que vont faire ces évêques convoqués de toutes les contrées de la chrétienté ? Admirer des hommes qui trouvent de nouvelles ressources pour le

luxe et la mollesse? Non, comme l'a dit l'Évangile, on trouve les hommes de ce genre dans les palais des rois. Ils vont assister à la glorification des saints qui ont vécu humbles et pauvres sur la terre et qui sont devenus des astres dans le ciel. A Paris, nous avons les fêtes de la civilisation matérielle; à Rome vont s'ouvrir celles de la civilisation intellectuelle et morale. Ici la fête des corps, là-bas la fête des âmes. C'est ainsi que l'illustre pontife soutient les vertus qui soutiennent le monde. Il ne faut pas l'oublier, en effet, quand les Barbares se ruèrent sur la Rome antique, elle était aussi arrivée à la civilisation la plus avancée; ni les richesses, ni les ressources du luxe, ni les raffinements de l'élégance, ni même les prodiges de l'art païen, ne lui manquaient. Ce qui lui manquait, c'était une âme, cette âme que Pie IX veut conserver au monde moderne en faisant monter vers les choses d'en haut les regards et les cœurs.

Il ne nous appartient pas de juger les affaires du siècle, et nous laissons à d'autres le soin de débattre les intérêts humains; mais il nous est impossible de nous arrêter devant cette grande figure de Pie IX sans être profondément ému. Les historiens qui ont raconté sa vie déjà longue, car il naquit à Sinigaglia le 13 mai 1792, mais qui ne sera jamais assez longue à notre gré, rapportent que dès sa tendre enfance il portait sur son doux visage la promesse des bénédictions du ciel. L'un d'eux lui a même appliqué les paroles d'une naïveté charmante par lesquelles un biographe de saint François de Sales, le P. de la Rivière, de l'ordre des Minimes, caractérisait ce grand et aimable saint: « Ce béni enfant, dit le religieux, portait dans toute sa personne le caractère de la bonté; son visage était gracieux, ses yeux doux, son regard aimant et son maintien si modeste que rien ne l'était plus. C'était un petit ange. »

Ainsi Pie IX, que Dieu destine comme François de Sales à être un saint, a commencé comme lui par être un ange. Ce fut dans le mois où nous sommes, le 16 juin 1846, que les cardinaux réunis en conclave élirent pape Jean-Marie Mastaï Feretti. Son avénement à la chaire de Saint-Pierre surprit tout le monde, et le surprit plus que tout le monde. Sa vie s'était écoulée dans l'Ombrie ou dans les Légations. Plus d'une fois il avait reçu les confidences de la douleur des mères des exilés, et leurs larmes avaient provoqué les siennes. Son premier acte, un mois seulement après son exaltation, fut une amnistie qui rouvrait les portes de Rome à tous ceux devant lesquels elles s'étaient fermées. Il se sentait tant d'amour dans le cœur pour le peuple que la Providence lui avait confié, qu'il ne doutait pas qu'on lui rendît affection pour affection; il ne voulait pas qu'une seule voix manquât au concert des bénédictions qui s'élevaient vers le ciel pour célébrer son avénement. Nous aimons à nous reporter vers ces premières journées, les plus douces de la vie de Pie IX, journées qui dureraient encore si ceux qui les saluaient alors de leurs acclamations l'avaient voulu. Quoique vingt années nous séparent déjà de ces temps et de ces événements, ces souvenirs sont présents à notre mémoire comme s'ils étaient d'hier. Nous assistons par la pensée à cette ovation qui dura plus d'une année. Quelle auguste bonté d'un côté, et, de l'autre, quels transports, quelle ivresse! Malheureusement chez beaucoup cet enthousiasme était un leurre, et ces transports étaient un piége; mais l'âme si grande et si sincère de Pie IX ne pouvait croire à la félonie et à la trahison. Nous croyons entendre encore, à cette distance de vingt années, les cris d'enthousiasme et d'amour et cette parole d'un homme du peuple qui, dominant les acclamations, criait: Courage, Saint-Père! *Coraggio, santo Padre!*

Du courage! Quand le cabaretier Cicernacchio, escaladant la voiture du pontife et agitant aux yeux de la multitude le drapeau aux trois couleurs italiennes, proférait ce cri, il ne savait ni se souvenir du passé ni prévoir l'avenir. Qu'avait-on besoin de souhaiter du courage à Pie IX, le plus tendre des pères, mais le plus intrépide des pontifes dans son invincible douceur? Du courage! il avait toujours eu celui de faire du bien. Dans le premier décret de son pontificat, rendu le 16 juillet 1846, il avait jeté un regard de compassion, ce sont ses propres paroles, « sur cette jeunesse nombreuse et inexpérimentée qui, bien qu'entraînée par des flatteries décevantes au milieu des insurrections, lui semblait coupable plutôt de s'être laissée séduire que d'avoir séduit, » et il lui rouvrait les portes de la patrie. Du courage! Pie IX eut toujours celui du devoir. Ce fut en vain que les acclamations de la multitude, qui ébranlent les plus fortes intelligences, essayèrent de l'entraîner sur la pente de la popularité, où tant de pieds ont glissé. Bénir l'Italie, oh oui, il la bénit alors comme il la bénit encore aujourd'hui, du plus profond de son cœur avec des paroles qu'un père seul peut trouver: « Bénissez l'Italie, ô grand Dieu, s'écriait-il, et conservez-lui toujours le plus précieux de vos dons, la foi! Bénissez-la de la bénédiction que vous demande humblement votre vicaire, le front prosterné jusqu'à terre! Bénissez-la de la bénédiction que vous demandent pour elle tous les saints auxquels elle a donné le jour, la reine des saints qui la protége, les apôtres dont elle garde les précieuses reliques, et votre Fils fait homme qui a voulu que cette Rome fût la résidence de son représentant sur la terre! »

Nous rappelons avec bonheur, au mois de juin 1867, ces paroles prononcées par Pie IX, le 10 février 1848, dans une proclamation aux Romains. Elles n'ont pas cessé d'être sur ses lèvres, parce qu'elles sont toujours dans son cœur. Pour connaître Pie IX tout entier, il suffira de citer d'autres paroles prononcées par lui le 30 mars 1848, quand les vagues d'un nouveau déluge commençaient à monter en Europe: « Au peuple d'Italie, salut et bénédiction apostolique, s'écriait-

il... Souvenez-vous que Dieu seul est celui qui unit les habitants d'une même demeure; que Dieu n'accorde ce bienfait qu'aux hommes d'humilité et de mansuétude, à ceux qui respectent ses lois dans la liberté de son Église, dans l'ordre de la société, dans la charité envers tous. Souvenez-vous que la justice seule édifie, que les passions ne savent que détruire. Puissent nos prières monter devant le Seigneur et faire descendre sur vous cet esprit de prudence, de force et de sagesse dont la crainte de Dieu est le principe, afin que nos regards contemplent la paix sur cette terre d'Italie que, dans notre charité universelle pour le monde catholique, nous ne pouvons appeler la plus chère, mais que Dieu, dans sa bonté, a voulu placer plus près de nous! »

Qu'avons-nous besoin d'interroger les pages de l'histoire? Pourquoi évoquer ici des événements, juger les hommes, apprécier les actes? Tout a pu changer autour de Pie IX; il a été tour à tour exalté et calomnié, porté en triomphe, puis chassé de Rome et obligé de se réfugier à Gaëte, ramené à Rome par la France qui s'était souvenue qu'elle avait été, dans les siècles passés, le soldat héroïque de la papauté; enfin, il est resté à Rome seul avec Dieu, dans la sérénité de sa vertu et dans la majesté de son isolement. Mais, quand tout changeait autour de lui, il n'a point changé. Tel il était quand il bénissait Rome et l'Italie en 1848, tel il est encore aujourd'hui. Ne nous demandez pas de raconter cette vie bénie, elle est écrite tout entière dans ces deux bénédictions.

RENÉ.



CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573 et 586)

IV

UNE FEMME FORTE.

« Je suis un enfant de la Bourgogne, madame, et je connais depuis longtemps toutes les familles du pays. Les riches et les pauvres ont également besoin de mon secours; les uns demandent une aumône matérielle, les autres une aumône morale. Les riches sont quelquefois les plus malheureux.

« Un soir, il y a bien longtemps de cela, j'étais jeune prêtre alors et nouvellement arrivé dans ma cure, depuis deux ans tout au plus : un domestique à cheval frappa au presbytère. Il était pâle, ému ; il venait me chercher en toute hâte pour porter les secours de la religion à son maître, M. le comte de Fouronne, qu'on avait rapporté chez lui sans connaissance. Il avait fait une chute de cheval qui lui avait fracassé le crâne. Le médecin, appelé à la hâte, avait déclaré qu'il ne passerait pas la nuit, il fallait s'empresser de partir. Il y a loin d'ici à Fouronne ; du haut des Roches, on apercevait à peine les tourelles du château qui avoisine les bois de Fontenay, et qui est, de plus, entouré de marécages. Je courais risque, au milieu des ténèbres, de me perdre ou même de m'embourber; le domestique me fit prendre son cheval et rejoignit le château par un sentier de piéton tracé à travers la montagne qui nous sépare de Fontenay.

« — Allez, monsieur le curé, me dit-il en partant, n'ayez aucun autre souci que d'arriver bien vite, la bête est habituée aux marais, elle connaît son chemin, laissez-lui la bride sur le cou, sans la contrarier, tenez-vous ferme, et elle vous conduira d'elle-même.

« Je suis un pauvre écuyer et j'avoue que j'avais peur de cette bête que je ne connaissais pas ; mais il y avait une âme à secourir, et je ne pouvais hésiter : je partis.

« Dieu bénit mon voyage; une heure après, j'étais assis au chevet du mourant. Je ne connaissais pas M. le comte de Fouronne; mais il avait dans ce pays la réputation d'un homme de bien, et c'était avec une grande compassion que je priais pour cet homme, jeune encore, qui allait laisser sans protecteur une femme et un enfant.

« Les métayers, les paysans de Fontenay et les domestiques du château, atterrés, muets et les larmes aux yeux, encombraient la chambre et les corridors. Mme de Fouronne, à genoux, pleurait et priait; elle poussa à mon aspect un cri de reconnaissance.

« — Oh! merci, me dit-elle, le ciel m'a entendue, vous arrivez à temps.

« Quelques instants après, le malade reprit connaissance, il m'aperçut, et, d'un geste, il renvoya tous ceux qui entouraient son lit, pour rester seul avec moi.

« Il se confessa avec la piété d'un saint; jamais je n'ai assisté à une fin plus touchante. Quand il eut terminé, il me fit promettre de consoler sa femme, de la conseiller, de la guider, pour diriger l'éducation de sa fille Claire, belle enfant âgée de dix ans, à laquelle, disait-il, tout manquait à la fois, car elle allait rester sans père et sans fortune.

« Et comme le comte remarquait l'étonnement que me causait l'annonce de ce nouveau malheur :

« — Oui, reprit-il faiblement, j'ai bien dit sans fortune. Hélas! c'est encore là un douloureux secret que demain, après ma mort, vous révélerez à ma pauvre femme; elle l'apprendra de vous, avec moins d'amertume que par des créanciers avides qui vont arriver en foule. Dieu sait que ce malheur n'a pas eu pour origine une blâmable prodigalité, mais tout m'a accablé; mes spéculations ont été malheureuses, on a abusé de ma confiance pour me tromper. Que vous dirai-je, ma tête s'est perdue, j'ai reçu ce matin la nouvelle que mes dernières ressources allaient me manquer comme le reste. Une usine que j'avais fondée autrefois dans le Nord venait d'être détruite par un

incendie. Je voulus courir à Auxerre pour savoir si je pourrais me procurer des fonds et la rebâtir ; j'étais certain de parvenir, après plusieurs années de privations et de travail, à recouvrer ma fortune. Absorbé par cette idée, je montai à cheval ; mais ma jument mal dirigée s'emporta, vous savez le reste. Maintenant tout espoir d'un avenir meilleur pour mon enfant va s'éteindre avec moi ; ma femme est admirable de force et de dévouement, c'est une de ces rares et vaillantes natures dont le chagrin semble redoubler le courage ; mais sa santé est mauvaise, elle se tuera à force de luttes et de sacrifices, et alors, qui veillera sur ma fille? Mon ami, mon père, je vous la confie, ne l'abandonnez jamais.

« Que pouvais-je répondre à cet homme désolé? Je promis de faire de mon mieux.

« — Dieu, ajoutai-je, a des consolations pour toutes les douleurs, sa providence veillera sur celles que vous laissez ici-bas sans soutien, il sera leur protecteur et leur guide.

Le pauvre père leva les yeux au ciel, sa prière fut muette et fervente, Dieu l'a exaucée.

« Je passai la nuit entière auprès de lui ; le lendemain matin, il avait cessé de vivre.

« Je fis prier Mme de Fouronne de vouloir bien me recevoir et m'entendre. Une heure auparavant, brisée par la fatigue et le chagrin, elle avait perdu connaissance et on l'avait portée dans son appartement. Le médecin était près d'elle, il paraissait fort inquiet, une crise venait d'avoir lieu qui s'était heureusement terminée, mais il craignait d'en voir revenir une autre. On murmurait tout bas parmi les gens du château que Mme la comtesse avait une grave lésion au cœur, que de telles émotions pouvaient la tuer. Le docteur me pria d'attendre jusqu'au soir pour lui parler. Je me rendis à la petite chapelle du château et je priai Dieu de m'aider à consoler cette pauvre âme si rudement éprouvée. Pendant que j'achevais ma prière, un sanglot me fit lever les yeux, j'aperçus une enfant vêtue de noir qui, agenouillée devant l'autel et la tête appuyée sur un prie-Dieu, priait et pleurait : c'était Claire.

« — Venez, mon enfant, lui dis-je en la prenant par la main, il faut retourner auprès de votre mère ; on m'a dit qu'elle vous avait demandée, et elle s'inquiète sans doute de votre absence ; allez-la rassurer, votre présence la soutiendra.

« — Vous avez raison, monsieur le curé, dit-elle, il ne faut pas que le chagrin me fasse tout oublier.

« Elle essuya ses yeux, et avec une force de volonté bien rare chez une enfant de son âge, elle reprit avec moi, d'un pas ferme, le chemin de la chambre de sa mère.

« — Madame la comtesse est mieux, me dit le médecin, et vous pouvez entrer ; je crois que son énergie la sauvera encore cette fois.

« Je fis signe à Claire d'entrer chez sa mère, et, refermant la porte, je restai seul dans le corridor avec le docteur Renaud.

« — Mon cher docteur, lui demandai-je, quel est au juste l'état de cette pauvre femme?

« — Fort grave, dit-il en hochant la tête, le danger n'est plus immédiat sans doute, mais l'avenir m'effraye, je ne vous le cache pas.

« — Pensez-vous qu'une mauvaise nouvelle annoncée « en ce moment lui serait très-nuisible ?

« — Peut-être non, car elle est encore accablée de « son chagrin ; elle est dans un de ces moments « douloureux où l'on semble s'attendre à tout ; pour « elle, rien ne peut être plus affreux que la perte « qu'elle a faite ; d'ailleurs les crises qu'occasionne « sa maladie sont fort éloignées ; s'il y a urgence et que « vous ne puissiez pas attendre pour lui parler, je « crois que vous pouvez le faire sans danger pour sa « vie. Je reste encore aujourd'hui au château ; s'il « y a une crise, je serai là ; mais, je le répète, pour « aujourd'hui je ne crains rien.

« Quelques moments après, Mme la comtesse, que j'avais fait prier de me recevoir, me fit dire qu'elle m'attendait.

« Je la trouvai étendue sur son lit, pâle et la figure contractée par la souffrance, mais calme, résignée, vraiment forte. Ses yeux étaient fixés sur un crucifix qu'elle tenait à la main : elle avait l'air d'une martyre.

Au moment d'ajouter à ses maux la nouvelle de la perte de sa fortune, j'hésitai. Mais ce que le comte m'avait dit de ses créanciers me revenait toujours à la mémoire, et je frémissais à l'idée de voir les gens de loi envahir le château ; je craignais une saisie, que sais-je? et je me figurais la stupeur et le désespoir de la pauvre mère, à l'aspect du domaine de ses ancêtres, que le matin encore elle croyait lui appartenir, devenu la proie d'avides étrangers.

Je me décidai à parler avec ménagement de cette nouvelle épreuve ; puis, graduellement, je lui dis tout.

Elle m'écouta avec calme.

« — Mon Dieu, monsieur le curé, que le ciel nous accable ! murmura-t-elle enfin. La perte que j'ai faite aujourd'hui me rend assurément peu sensible à celle-ci, en ce qui me concerne ; mais que deviendra Claire, mon enfant bien-aimée! faudra-t-il la voir condamnée à la misère ! Enfin Dieu l'a voulu ainsi, je ne dois pas murmurer, je croyais ma fille riche, il en a disposé autrement, je ne lui demande en échange que d'accorder à celle qu'il dépouille de ses biens en ce monde les vertus qui assurent une bonne conscience et la résignation qui nous est nécessaire pour supporter tant de souffrances.

« Une telle patience, une force d'âme si rare, me remplit d'admiration et de respect pour cette grande chrétienne, que tant de malheurs ne pouvaient abattre.

Claire, assise près du lit, tenait la main de sa mère dans les siennes ; elle lui disait qu'elle ferait tout pour la satisfaire, qu'elle travaillerait pour la faire vivre quand elle serait plus âgée ; puis elle lui parlait du

ciel avec une piété et une inspiration étonnantes pour son jeune âge. En quelques heures, le malheur en avait fait une femme pour la raison et le sentiment ; sa mère la regardait avec bonheur.

« Mme de Fouronne me la montra avec une fierté maternelle, et, écartant les cheveux noirs qui voilaient le front de sa fille, elle l'embrassa, en disant :

« — De quoi puis-je me plaindre? puisqu'elle me reste, je suis encore riche de cette tendresse-là, et Dieu ne m'a pas tout ôté!

« Fidèle à ma promesse au comte de Fouronne, je n'épargnai rien pour aider la jeune veuve dans ses nombreux embarras, espérant d'ailleurs que l'occupation que lui donnaient ses affaires serait une distraction forcée qui la contraindrait à moins penser à son chagrin. Je conseillai, j'exigeai presque qu'elle s'occupât immédiatement de ses intérêts, je parlai au nom de sa fille, il fallait au moins sauver à tout prix la dignité de son nom et ne laisser à personne aucun sujet de plainte.

« La comtesse n'était jamais sourde à la voix du devoir, elle m'obéit au delà de mes espérances. On manda le régisseur de Fouronne, qui lui rendit ses comptes, et le notaire de Paris, avec lequel le comte était en rapport, mandé également, arriva le lendemain au château. Quelques jours après, tout était terminé, et Mme de Fouronne put calculer au juste ce qu'elle avait à payer, et connaître sa situation; elle était complétement ruinée!

« Quand tout eut été vendu et les créanciers remboursés; quand la noble femme eut fait le sacrifice complet de sa fortune personnelle, il ne lui resta plus rien qu'une ferme, la ferme des Roches, que vous avez vue hier, qui est d'un rapport net de mille francs à peu près : elle a fort peu d'étendue. Mme de Fouronne congédia, en les remerciant de leurs services, les nombreux domestiques qui l'avaient servie jusque-là, elle vendit ses chevaux, son mobilier, céda le château au notaire de Paris, M. Matrin; elle ne se trouva plus posséder, après avoir liquidé sa position, que quelques souvenirs de famille, la plupart sans valeur, et dont les portraits que vous avez vus dans le parloir de Claire formaient la plus grande partie.

« — Merci, monsieur le curé, me dit-elle après que tout fut enfin terminé, vous avez été notre guide et notre ami. Merci : nous voici pauvres à présent; de tout ce luxe qui nous environnait, il ne nous reste plus rien qu'un nom sans tache; espérons que Dieu nous aidera.

« — N'en doutez pas, madame, lui dis-je, et remerciez-le, dès à présent, d'avoir placé en vous la plus grande des richesses, la vertu de courage et de force.

« Madame de Fouronne s'assit sur un des bancs de pierre qui s'adossent au mur du château ; je me plaçai près d'elle, je tirai de ma poche une Bible, et l'ouvrant, je lui lus cet admirable passage du livre de la Sagesse :

« Qui trouvera une femme forte? elle est plus pré« cieuse que les perles que l'on apporte de l'extrémité « monde.

« Le cœur de son mari a mis sa confiance en elle, et « elle ne sera point trompée. »

« — Dieu vous a voulu tout à fait forte, madame, et voilà le modèle qu'il vous a tracé ; à vos mérites et à vos bonnes œuvres il a voulu ajouter le sacrifice de toutes les heures, le labeur de chaque jour, et peut-être exigera-t-il le travail de vos mains?

« — J'accepte sans murmure, répondit Mme de Fouronne ; je ne lui demande pour tant de douleurs que de rendre heureux l'avenir de Claire. »

« Alors je l'interrogeai sur ses projets.

« — Je n'en ai aucun, me dit-elle, et je n'en puis pas former avant d'avoir vu mon frère, c'est en lui que réside ma dernière espérance; elle n'est peut-être pas très-fondée, je l'avoue. S'il ne s'était agi que de moi, je n'eus jamais pensé à lui demander de me venir en aide ; mais ma fille en souffrirait, et je dois tout tenter pour cette chère enfant.

« Je reste donc au château, que M. Matrin veut bien laisser à notre disposition jusque-là. De tous nos domestiques, je n'ai gardé que la vieille Justine, qui m'a élevée, et qui par dévouement n'a pas voulu nous quitter. Dans cet état de choses, j'attendrai l'arrivée de mon frère, et, d'après sa décision, je réglerai ma vie ; s'il veut nous être utile, j'accepterai ses services. Tant que j'ai été riche, j'ai ressenti le bonheur qu'on éprouve à venir au secours des malheureux ; maintenant que je suis pauvre, j'accepterai sans fausse honte la protection de mon frère, s'il veut me l'accorder. Je ne vous cacherai pas, continua-t-elle, qu'il m'en coûte, et beaucoup, d'être obligée de lui avouer quelle est ma position. Quoique très-bon au fond, il a une manière de voir à lui, qui ne le rend pas toujours juste et le dispose peu à l'indulgence ; il manque de délicatesse et de sensibilité. La faute en est à son éducation première, et peut-être à cette vie militaire qui ne lui laissait pas le temps de réfléchir. Son moral n'a point été cultivé ; de là vient qu'il m'a souvent froissée sans le vouloir. D'ailleurs, mon mariage avait été une cause de rupture entre nous, il n'a jamais voulu voir mon mari; et moi-même, depuis lors, je n'ai eu avec lui que deux ou trois entrevues.

« — Il avait donc, demandais-je, désapprouvé votre mariage?

« — Assurément, répondit-elle, cela a le droit d'étonner; M. de Fouronne était un parti avantageux pour moi, même en ne considérant que sa fortune et ses alliances ; mais il n'était point militaire, et mon frère n'avait jamais admis que je pusse ne pas épouser un officier. Il m'avait destinée, sans m'en prévenir, à un de ses amis de régiment. Les qualités de M. de Fouronne, son caractère, bien fait pour me plaire, en ont décidé autrement. Mon frère, habitué au commandement, ne supporte pas la résistance; il y eut entre nous

des dissentiments, et depuis ce temps, nos relations, à mon grand regret, ont été rares et froides. Pourtant, je vous le répète, son cœur est bon, et c'est sur lui que je compte pour être le tuteur de Claire, si je venais à lui manquer. Je lui ai donc écrit, après mes malheurs; j'espère qu'il répondra à ma démarche en se rendant ici.

« Plus Mme de Fouronne me laissait voir clairement sa position, plus cette position me paraissait fâcheuse. Ses confidences s'échappaient malgré elle comme à regret, tant cette âme délicate craignait de se plaindre. A tous les points de vue, sa vie à venir me paraissait accablante; tout se réunissait pour l'attrister, chagrins de cœur, embarras d'argent, désunion de famille. Ce fut bien pis encore quand elle m'eut appris le nom de ce frère à la fois désiré et redouté; de ce frère dont elle et sa fille allaient dépendre, car bien que Mme de Fouronne fut capable, par ses talents, de gagner sa vie en travaillant, sa santé, plus altérée qu'elle ne voulait se l'avouer, ne le lui permettrait certainement pas. Ce terrible frère était le général de Montrevel, né d'un premier mariage du père de la comtesse avec une Italienne fort riche, qui l'avait laissé veuf après une année de mariage.

« Je n'avais jamais vu le général; mais j'avais beaucoup entendu parler de lui, et je savais qu'il était haï et redouté de ses fermiers et des paysans. Le manoir de Mailly lui appartenait, c'était un des plus riches propriétaires de la contrée, et bien qu'il y vînt fort rarement (la carrière qu'il suivait l'ayant presque fixé en Algérie), les ennemis nombreux qu'il s'était faits malgré cela témoignaient hautement de son fâcheux naturel. On le disait orgueilleux jusqu'à l'arrogance, violent et égoïste. Je perdis, je l'avoue, tout espoir de voir sa pauvre sœur dans une position plus heureuse. Le général avait, de plus, la triste réputation d'être un homme irréligieux; tout se réunissait donc pour le rendre incapable de diriger Claire dans le cas où elle perdrait sa mère.

« Je refoulai en moi-même ces tristes pensées, je ne voulais pas en affliger encore cette veuve, cette mère, qui avait tant besoin d'espérer.

« — Quand mon frère arrivera, me dit-elle, je vous en préviendrai; un tiers, un ami sera peut-être nécessaire en cette circonstance; si vous le permettez, j'aurai recours à vous. »

« Je lui promis de venir près d'elle aussitôt qu'elle le désirerait, et je repris le chemin de ma cure.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —



L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470, 486, 504, 529 et 551.)

Avant l'arrivée des augustes hôtes conviés aux fêtes industrielles du Champ-de-Mars et à beaucoup d'autres fêtes, chaque exposant, comprenant bien que ses produits allaient passer sous des yeux difficiles, je n'ose pas dire connaisseurs, car pour être roi on n'a pas la science infuse, les exposants, dis-je, ont pris leurs mesures pour paraître le plus convenablement possible devant tant de Majestés. Un grand nombre ont pris eux-mêmes le plumeau et le balai, la brosse et le torchon, et toutes les expositions sont devenues luisantes et brillantes comme elles ne l'avaient pas encore été. Les palais en miniature eux aussi ont été retouchés et terminés, de sorte que l'on peut fixer la date de l'ouverture réelle de l'exposition de 1867 aux premiers jours de juin: c'est seulement alors que tout a été terminé. Les souverains étrangers ont fait de fréquentes et longues visites au Champ-de-Mars, et de plus ils ont fait l'acquisition d'un certain nombre d'objets. Grande joie, grand orgueil pour les vendeurs! Coller sur un produit: *Vendu à l'empereur de* *** ou *au roi de* ***, c'est avoir presque l'assurance d'écouler bon nombre de produits similaires.

Dans le jardin qui environne le palais on a imaginé, à la même occasion, des plaisirs nouveaux; c'est ainsi que des concerts ont été installés dans divers endroits et notamment au cercle international où l'orchestre est dirigé par Strauss, le célèbre musicien venu de Vienne pour le bal de la princesse de Metternich. Tunis a donné de grandes fêtes dans le palais du Bardo, copie réduite du célèbre original. A Tunis, c'est du reste une fête perpétuelle, qui après avoir duré tout le jour se prolonge dans la soirée jusqu'à minuit. Des musiciens, dont les mélodies ont un caractère bizarre, jouent et chantent des airs de leur pays. Il est très-difficile de définir cette musique, si musique il y a; mais l'attrait principal est dans la similitude absolue de ce petit palais avec le grand palais du Bardo. Vous êtes en Afrique. Aller en Afrique pour vingt sols, n'est-ce pas voyager à prix réduit?

L'exposition générale offre du reste des points de vue parfaitement différents aux diverses heures de la journée. C'est une curieuse étude à faire. Le matin à cinq heures, avant que le public soit admis dans les dédales du palais, les balayeurs et les arroseurs commencent leur besogne dans le parc. C'est aussi le moment marqué pour introduire dans le palais les ouvriers destinés à réparer les expositions partielles; de là un va-et-vient continuel. Dans le palais on ne rencontre à cette heure matinale que des sergents de ville et des pompiers. Malheur à l'ouvrier qui n'a pas une permission en règle! A chaque instant de nouveaux surveillants vien-

nent l'interroger sur ses faits et articles, et il n'y a qu'une réponse à leur faire : montrer la permission. C'est la préface de la journée.

A sept heures la vie commence, on remue un peu de toutes parts. Les gardiens de chaque classe arrivent, encore à moitié somnolents, les balayeurs et les arroseurs se dépêchent de finir leur tâche ; les gardiens nettoient un peu à droite un peu à gauche, nulle part à fond, le plumeau fait rage, et dès que la poussière est tombée, on enlève les toiles qui recouvrent presque toutes les expositions partielles.

A huit heures les premiers visiteurs se présentent. Ce ne sont pas ceux que l'on rencontrera dans la journée, Ils arrivent isolément et viennent pour travailler plutôt que pour se distraire. Ce premier visiteur est ordinairement d'un âge mûr ; il suit une à une les galeries où sont placés les produits similaires et dès qu'il rencontre un objet d'invention ou d'amélioration récente, il l'examine sur toutes ses faces et prend des notes souvent fort détaillées. La démarche de ce personnage est grave et lente, sa tenue correcte, mais sans recherche. Comme signe particulier, si j'étais gendarme ou garde champêtre, je dirais qu'il a presque toujours des lunettes. Sa visite ne dure que deux heures; après ce temps il s'en va digérer ses notes et probablement son déjeuner.

Pendant la promenade de notre savant solitaire, les lieux ont pris un tout autre aspect. Les boutiques sont nettoyées, les étalages regarnis, et les toiles vertes sont rentrées dans les étuis. Le public de la seconde heure arrive. La vie commence à devenir plus animée, plus bruyante. Les représentants des divers exposants sont arrivés, et de tous côtés ce sont des interpellations et des causeries sur les affaires qu'on a faites la veille et sur celles qu'on espère faire dans la journée. Cependant il nous faudra encore une grande heure — il est dix heures — avant que les plumeaux, les brosses et les balais aient complétement terminé leur besogne. Dans ce laps de temps, de dix à onze heures, vont paraître bon nombre d'exposants qui viennent jeter un coup d'œil sur leur vitrine, examiner si tout est en ordre et causer un instant avec les voisins. C'est, pour ainsi dire, la ronde d'inspection. C'est aussi le moment choisi par de grands personnages pour visiter le palais ; la foule n'est pas encore arrivée et le nettoyage est terminé. C'est donc un moment favorable.

A onze heures les cafés, buvettes et restaurants, ont fini leurs préparatifs; les cuisiniers sont à leurs fourneaux, et surtout les sommeliers dans leurs caves ; le flot des visiteurs affamés ou altérés peut envahir les salles. Ce flot grossit rapidement, c'est une marée montante, et en quelques minutes la circulation devient plus difficile. Les personnes qui craignent d'être foulées arrivent les premières; mais il y en a peu qui sortent contentes, et, ma foi! c'est bien leur faute, il fallait être plus matinal. Cependant, jusqu'à midi et même une heure, il y a plus de curieux que de flâneurs. Les provinciaux sont là sur la piste de tout ce qu'ils n'ont pas vu encore. Ils sont plus gênants que gênés; leur enthousiasme est expansif et bruyant, et ils ont la mauvaise habitude de faire tout haut des réflexions qui gagneraient beaucoup à ne pas être entendues. Quand je dis provinciaux, je ne veux pas parler de tous ceux qui arrivent de la province, — il y a, Dieu merci, des gens intelligents et bien élevés partout, — mais de ces braves gens qui ne voient rien de bien que chez eux, et n'admettent pas qu'ailleurs on puisse faire mieux ou même aussi bien.

C'est à la même heure que les déjeuners commencent. On mange en France, en Angleterre, en Allemagne, en Chine et dans bien d'autres pays. Il y a des visiteurs qui choisissent ce moment même pour arriver, trouvant fort curieux le spectacle des milliers de mâchoires fonctionnant à l'unisson avec accompagnement des couteaux, des fourchettes et des verres. A ce propos, pendant le différend existant entre les cafetiers et l'adjudicataire des chaises de l'Exposition, ne pourrait-on pas invoquer un troisième intérêt en le glissant entre les deux premiers? Je veux parler de l'intérêt général. Je respecte infiniment le loueur de chaises et je comprends qu'il entre en transaction avec les restaurateurs que je ne respecte pas moins ; mais je demande qu'on n'oublie pas qu'il existe un public, un public qui en temps de pluie n'est pas fâché de se trouver abrité sous le promenoir couvert. Or les limonadiers y ont mis leurs tables, le loueur de chaises y mettra ses siéges, et le public restera à la pluie. Je sais bien que le public est fait pour l'Exposition; mais je croyais que l'Exposition était, jusqu'à un certain point, faite pour le public.

Enfin, les déjeuners se terminent, et de toutes parts on a apporté les cure-dents, les cigares, le café et les liqueurs. Du restaurant on passe aux salons de dégustation, et j'y trouve un nouveau type, celui de l'amateur de bons vins. Je ne parlerai pas de ceux qui goûtent pour dire ensuite : « J'ai bu de ce cru, ou encore de cet autre. » Je passerai aussi sous silence le pseudo-gourmet et à plus forte raison l'engloutisseur, dont le gosier est un gouffre. Mais voyez cette face béate : quel air de jouissance complète est répandu sur toute cette physionomie! Les bords du verre sont imbibés du divin arome; on admire la couleur; puis, par un mouvement savant, on penche le verre à droite et à gauche; on respire le nectar, c'est un avant-goût du bonheur préparé. Enfin, la coupe s'approche des lèvres, les yeux se voilent à demi, les narines se dilatent, tous les muscles de la face sont tendus. Un glouglou de bon augure se fait entendre. A peine si quelques gouttes du précieux liquide ont humecté le palais, mais le vrai buveur a le talent de faire évaporer le liquide dans sa bouche, et ce n'est que les yeux fermés qu'il constate sur lui-même l'impression que ce vin a produite dans tout son être. Bien peu de personnes savent boire; mais pour le vrai buveur, ne dégustant que le quart d'un petit verre de

vin, le goût n'est pas le même que pour nous autres simples mortels. Il a perfectionné cet organe, et il ne boit pas un liquide, il aspire un gaz, et c'est ce gaz lui-même qui constitue le bouquet du vin.

Je me hâte, car voici une horloge qui vient de sonner trois heures. Je m'approche de cette horloge, qui est placée dans la section française. C'est un mécanisme tout nouveau. J'ai retrouvé au cercle international le

L'Exposition à l'heure du nettoyage du parc.

même modèle. Destinée à donner l'heure aux églises et aux monuments publics, cette pièce n'a que trois roues faisant agir le mouvement, la sonnerie et un remontoir d'égalité. Tous les autres engrenages ont été remplacés, et je crois que c'est une amélioration, par deux bras de leviers qui, soumis à un système d'échappement nouveau, munis de divers cliquets, servent, l'un à compléter le mouvement, tandis que l'autre a une action directe sur les levés des marteaux. M. Christophe (d'Angerville), qui est l'inventeur de cette nouvelle horloge, trouve ainsi le moyen de faire d'excellentes pièces pouvant servir de régulateurs, et de les établir à meilleur marché qu'on ne l'a pu jusqu'à ce jour, aussi ses horloges coûtent-elles moitié moins cher que

celles de même force et d'un autre système. Le remontoir d'égalité, placé dans ces régulateurs à bas prix, est une grande amélioration. Tous les avantages de ce mécanisme ont été compris par bien des constructeurs; aussi les commandes doivent-elles être nombreuses. C'est une des plus ingénieuses inventions en horlogerie qu'on trouve à l'Exposition. A coup sûr, les médailles et les récompenses ne peuvent pas lui faire défaut.

Il est trois heures et demie, la foule devient de plus en plus compacte, et, bien que la généralité des toilettes ne soit pas luxeuse, on rencontre encore çà et là des robes à queue et des traînes entre deux jupons courts à la mode de Perrette, et l'on aperçoit sous le jupon tantôt les bottes, tantôt les souliers découverts. C'est l'instant de la journée le plus critique. Le public, qui veut voir sans regarder, comprendre sans étudier, donner des conseils et critiquer sans savoir pourquoi, a ouvert ses assises. C'est le plus bruyant et le moins compétent des juges. Il a payé vingt sols, il a droit de cité, il a le droit de juger à tort et à travers, et si vous faites la moindre observation, on vous répondra sans rougir :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

Laissons-le continuer sa visite. Un peu après cinq heures, les machines ne fonctionneront plus, les toiles s'étendront de nouveau sur les produits et les vitrines seront couvertes. Puis à six heures, pendant que ceux qui veulent passer leur soirée à l'Exposition, cherchent le plus hospitalier des restaurateurs, les portes secondaires se ferment avec bruit, et les visiteurs s'écoulent lentement par les grandes artères

La journée est finie. Par où s'en aller? Voilà le difficile. Les chemins sont ouverts, mais les voitures sont prises d'assaut. Il reste le chemin de fer, et j'en ai dit les inconvénients; les omnibus, mais il faut attendre longtemps. Je sais pourtant que, pour favoriser les visiteurs de l'Exposition, on a autorisé tout le monde à obliger les fiacres et les autres locati à rouler, que le cocher le veuille ou non. Cette ordonnance, qui devait être entièrement à l'avantage des promeneurs, devient un sujet de discussions et presque de rixes qui obligeront nécessairement l'administration de retirer son ordonnance. Les voyageurs cherchant une voiture se précipitent sur la première machine roulante qu'ils aperçoivent, et veulent s'en emparer d'autorité. Dernièrement j'étais dans une voiture, et nous passions le guichet du Louvre, quand un voyageur, que je veux bien croire honnête, se jeta sur le char numéroté avec une telle furie, qu'il brisa la glace de la portière. D'où des objurgations et des explications non amiables entre le maladroit et le cocher. Le résultat de tout ceci fut d'abord un embarras de voitures; en second lieu le payement de la glace par le malencontreux passant, en vertu de cet axiome connu : « Qui casse les verres les paye; » enfin j'arrivai plusieurs minutes trop tard au chemin de fer et je manquai le train. C'est un détail peu agréable pour un voyageur.

Pour les visiteurs du Champ-de-Mars qui veulent passer la journée dans le parc, la situation est différente. On dîne dans un pays, on prend le café dans un autre, surtout en Orient, on fait l'acquisition de quelques cigares tunisiens, et voilà un homme armé et prêt à entrer dans un des théâtres ou des concerts du parc. A huit heures et demie, ces divertissements commencent, l'affluence des visiteurs n'est pas considérable à cette heure, et l'on a un grand choix de distraction. Le parc s'illumine, et, si l'on n'est pas bien familiarisé avec le pays, on est certain de se perdre vingt fois. L'*Ibant obscuri* de Virgile nous revient à la mémoire. On a généralement trouvé que la lumière avait été trop économisée, et je suis de cet avis. On espère trouver une illumination féerique, et l'on ne rencontre qu'un crépuscule « entre chien et loup, » comme dit M. de Pontmartin dans son charmant livre.

Les établissements culinaires formant le pourtour du palais sont fermés et éteints, et les quelques candélabres disséminés par-ci par-là ne suffisent pas pour montrer la voûte aux promeneurs. Onze heures sonnent. Chacun plie bagage, et vers minuit le Champ-de-Mars rentre dans le silence pour quelques heures jusqu'au lendemain matin à l'arrivée des balayeurs.

ALFRED NETTEMENT FILS.



FRÈRE PAUL

(Voir pages 405, 421, 436, 457, 477, 484, 507, 515, 532, 554, 561 et 579.)

L'abbé Paul aurait cessé de douter en ce moment, si les discours de Joseph Franck lui eussent laissé un doute. C'était bien là Tina, Tina la rieuse, Tina la jolie, qui gisait maintenant, pâle, amaigrie, affaissée, sur ce lit de souffrance et de mort. Les belles joues roses et rondes étaient parties, parti le vermillon des lèvres, parti le brillant des yeux; mais leur regard était toujours là, rapide, clair et attirant, seulement plus hagard et allumé par la fièvre. Les belles boucles noires aussi étaient restées; encore abondantes, mais déroulées et amollies dans les heures de douleur et d'allanguissement, elles se répandaient comme de longs rubans de velours autour du front blanc, sur les voiles blancs de la malade. C'était Tina, celle qui avait dédaigné, trahi, tué Englebert! Qui sait si frère Paul lui eût pardonné, s'il l'eût revue belle, forte, brillante et heureuse? Mais Paul avait cessé d'appartenir au monde, et Tina allait cesser d'appartenir à la terre. Elle était sans force, triste, malade, accablée; elle allait mourir, frère Paul ne pouvait plus avoir pour elle que des paroles d'espoir

et de miséricorde : le pardon du frère et le pardon de Dieu.

— Enfin, dit la malade en joignant les mains, attachant un regard terne et incertain sur le prêtre, que je suis heureuse de vous voir, mon père! Si vous saviez comme j'avais peur de mourir! comme j'ai peur! devrais-je dire... Est-ce que, quand j'aurai parlé, si vous pouvez m'absoudre, mes terreurs cesseront, et je reprendrai confiance? est-ce que le dernier moment me paraîtra moins affreux?

— Dieu peut tout, ma fille, dit l'abbé avec douceur. Il a pu, en un seul instant, créer des mondes innombrables; il a pu, en un seul instant, ôter à des cœurs d'hommes le fardeau de douleurs et de rancunes que des années d'angoisses y avaient amassé... Croyez-vous donc qu'il ne puisse pas aussi vous enlever votre fardeau?

— Hélas! il est si lourd, murmura Tina en soupirant, et voici si longtemps que je le porte!... Mais que ma première parole soit du moins un remercîment pour vous, mon père, qui vous exposez à de si grands dangers pour venir jusqu'à moi... Joseph vous a tout dit?...

— Oui, j'ai vu que le péril était grand, mais que le devoir était sacré... Ma fille, ne me remerciez pas. Aucun prêtre, à ma place, n'aurait hésité à accomplir l'un et à braver l'autre.

— Ah! s'écria la malade fondant en larmes, puisse votre courage, puisse votre confiance me soutenir et me consoler!... Je suis bien jeune encore, voyez-vous, et j'ai toujours tant aimé la vie!... C'est-à-dire... je l'aimais autrefois, quand j'avais encore près de moi mon père, mon village, mes amis, qui me faisaient de beaux jours... Mais il me semble que j'ai commencé à me lasser de tout, et de moi-même aussi quand j'ai eu des regrets, un remords dans le cœur, que je me suis sentie coupable, et que je suis devenue malheureuse.

— Faites à Dieu l'aveu de vos fautes, faites-le sincèrement, humblement, dit l'abbé Paul. Dieu m'a donné le pouvoir d'absoudre; je lui demanderai celui de consoler...

Tina, d'abord trop émue pour pouvoir parler, attacha un long regard, un regard d'admiration et de reconnaissance sur le prêtre, le seul consolateur qui lui eût parlé avec un cœur si tendre, avec une voix si douce, depuis tant de jours, depuis bien longtemps! Mais, même alors, elle ne le reconnut pas; son regard, jadis si perçant, était en partie voilé par la fièvre. Et depuis les jours de son tranquille bonheur, de sa sereine jeunesse, frère Paul avait bien changé. Il y avait plusieurs fardeaux qu'il portait toujours sur son front, et qui l'avaient ridé, incliné et pâli. C'étaient le souvenir d'Englebert, les angoisses du désastre présent, la pitié pour les bourreaux et la sollicitude pour les victimes.

Tina se recueillit un instant pour rappeler ses fautes et ses souvenirs. Hélas! elle avait besoin de jeter un long regard sur les ténèbres de sa conscience. Depuis bien longtemps déjà elle ne s'était pas approchée du tribunal du pardon; depuis les Pâques, bien anciennes et presque oubliées, qui avaient précédé l'arrivée sous son toit du beau Parisien, et où elle s'était approchée de l'autel avec Englebert, communiant auprès de lui, et se promettant bien de communier ainsi toujours, aux côtés de celui qui devait partager ses devoirs, ses joies et sa vie; depuis lors, elle avait perdu de vue l'ami d'enfance, l'humble autel du village; une voix insinuante et passionnée, la voix de son mari, lui avait appris à dédaigner les austères leçons de l'ancienne foi, à croire aux dogmes séduisants de la foi nouvelle. Mais ces dogmes, dont elle avait été enthousiaste pendant quelques jours, lui avaient paru bien vite stériles, vains ou menteurs, et ne l'avaient point consolée. A son lit de mort, Tina en revenait aux saintes visites qui avaient éclairé son enfance, et aux souvenirs de son berceau.

Elle commença à parler, lentement, difficilement, s'arrêtant parfois pour répondre à une question du prêtre, qui l'écoutait, grave et calme, la tête appuyée sur sa main.

Il y eut cependant un moment où il tressaillit, où ses doigts se serrèrent, où sa poitrine se souleva; ce fut lorsque sa pénitente, d'une voix altérée par les pleurs, parla de sa conduite avec son ancien fiancé et s'accusa d'avoir été la cause indirecte de la mort d'un innocent.

Le front de Tina se couvrit d'une pâleur plus livide, lorsqu'elle prononça ces mots; celui du prêtre pâlit également, mais il ne releva pas la tête. Ainsi la malade ne put pas voir son pâle visage où passa un frisson d'angoisse. La malade continua à parler, et s'arrêta à bout de forces et de mémoire.

Le prêtre alors parla à son tour, appelant à son aide toute l'éloquence de son cœur de père, toutes les tendresses sacerdotales de son âme pure, toutes les radieuses espérances de sa foi de chrétien, pour faire passer la confiance, la paix et l'amour dans cette âme troublée. Par moments, en effet, le front de Tina devenait plus tranquille, son regard plus calme et plus doux à ces affectueuses bénédictions, à ces fortes promesses de la vie et de la joie éternelles. Mais, même après que l'absolution eut été prononcée, il semblait qu'une secrète douleur oppressât encore sa poitrine; par moments, un soupir d'angoisse entr'ouvrait ses lèvres et un pli profond restait creusé entre ses sourcils.

— Votre âme est-elle plus tranquille?... Avez-vous regagné toute votre confiance, perdu toutes vos terreurs, ma fille? lui demanda en s'interrompant le prêtre qui surprit une fois une larme s'échappant de ses yeux.

— Mon père, tout ce que vous m'avez dit est bien consolant, bien vrai aussi, je le crois... Mais il y a une chose que je désire... un mot que je voudrais entendre encore...

— Et lequel, mon enfant?... Quelle chose pouvez-vous souhaiter?... N'avez-vous pas le pardon de Dieu!

— Ah ! mon père, il n'a pas suffi à me donner le repos... Je voudrais encore obtenir ici et emporter avec moi, pour m'ouvrir le ciel, le pardon d'un homme..... Vous ne le savez pas et vous allez me condamner en l'apprenant, vous qui êtes si bon. Il y a un homme bien bon aussi, bien juste, auquel il ne restait pour trésor et pour ami qu'un frère qu'il aimait, qu'il aimait uniquement et qui lui avait été confié par sa mère..... C'est celui-ci que j'ai dédaigné, que j'ai trahi, quoiqu'il m'aimât bien sincèrement et que je lui eusse promis d'être sa femme... Lui n'a pas pardonné, pas oublié non plus; il était pour cela trop fier et trop tendre..... Un jour, un jour funeste, il s'est trouvé en présence de mon mari... C'était dans les commencements de la révolution des Flandres... Ils avaient des opinions contraires... les compagnons de mon mari témoignaient des prétentions injustes... une querelle violente s'est élevée, rendue plus violente encore, je n'en doute pas, par les souvenirs du passé et de ma trahison... Je vais achever vite..... je sens que la force me manque..... L'homme que j'avais trahi a provoqué et frappé celui auquel j'avais donné ma main... Mon mari a... usé... de son autorité... et... appliqué la loi révolutionnaire... mon ancien fiancé est mort... pendu à la porte de sa maison...

La voix de Tina était devenue rauque et oppressée en prononçant ces derniers mots, et elle mettait ses mains tremblantes devant ses yeux, comme pour en écarter une image horrible... Le prêtre, les mains jointes et se sentant faiblir, avait relevé la tête pour tourner les yeux vers le crucifix...

Tina sanglotait amèrement et garda un instant le silence.

— L'autre, le frère aîné, reprit-elle, le père adoptif, y revint... et trouva le cadavre... Autour du cadavre, plus rien que des cendres et des débris... Ah!... je n'ose pas penser à la malédiction terrible prononcée contre les coupables et contre moi, et ratifiée là-haut, qui a dû, à ce moment, sortir de sa poitrine... Je l'ai toujours sentie, elle me pèse, elle me consume; elle m'a ravi mes nuits de paix et mes jours heureux..... Cet homme qui n'a plus ni famille, ni maison, ni frère, était bien bon et bien tendre; mais il voulait pourtant avoir une vengeance aussi. C'était bien juste, n'est-ce pas? personne ne la lui aurait refusée... Eh bien, comme il était pieux, il a remis le soin de sa vengeance au ciel, et le ciel l'a accomplie... Mon père est mort; mon mari ne m'aime plus; tout m'a trompée, tout m'a manqué, même l'espérance... Mon père, je n'ai pas vingt-cinq ans, et je vais mourir avec remords, avec terreur, voyant un cadavre flottant à mon chevet, et autour de moi des flammes... tout cela parce que j'ai ravi un frère à un homme juste, qui m'a justement maudite.

— Et savez-vous, ma fille, s'il ne vous a pas pardonné? répondit après un instant de prière le jeune prêtre qui détacha ses regards du crucifix, et les reporta sur le visage bouleversé de la mourante.

— Pardonné ? répéta-t-elle avec douleur. Il est homme; il a un cœur qui souffre et qui aime; par moi il a tout perdu, et vous voulez qu'il me pardonne !

— Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Parfois Dieu entre dans les cœurs, et alors la haine s'en va; il n'y a plus de place que pour la miséricorde... Tina, quand vous reverrez Englebert, il vous pardonnera là-haut... Mais frère Paul est resté, il n'est plus seul, il est ici... Écoutez-le et croyez-le bien; il vous a entendue et il vous pardonne.

La malade, à ces mots, se releva brusquement sur son lit, écartant les flots de cheveux noirs qui lui voilaient le visage, voulant d'un seul regard examiner, étudier, reconnaître les traits de l'homme qui lui parlait ainsi. D'un coup d'œil, elle retrouva le visage jadis bien connu, le sourire doux, les yeux amis, le front austère de ce Paul qu'elle avait craint autrefois, qu'elle avait estimé aussi, et pourtant qu'elle avait offensé !

— Vous! c'est vous ! s'écria-t-elle en étendant les mains et les joignant avec une douleur passionnée, vous êtes là, vous m'écoutez, moi coupable, et, depuis que vous êtes venu près de moi, vous ne m'avez pas encore repoussée, vous ne m'avez pas maudite ?

Et, en ce moment, Tina, accablée, foudroyée par la surprise, se sentit défaillir et retomba sans force sur son lit.

Le prêtre eut alors pour elle tous les soins de la garde-malade la plus attentive, il baigna son front d'eau froide, lui fit respirer un flacon, ouvrit la fenêtre, parlant toujours, de sa voix paternelle et douce, à la mourante qui, parfois, lui pressait la main et suivait tous ses mouvement d'un regard déjà voilé, mais plus calme et attendri.

— Il y a eu un moment, en effet, Tina, où je vous ai maudite, lui dit le prêtre lorsqu'il la vit un peu plus forte, s'asseoir sur son lit et l'écouter. — Vous savez quel fut ce moment... J'avais le cœur déchiré, la haine était venue le remplir. Les hommes l'auraient excusé et compris, et pourtant j'étais bien coupable... Qui peut savoir ce que j'ai souffert, lorsque je suis revenu, lorsque je me suis perdu à tâtons dans les ruines, et qu'après une heure de mortelles angoisses... j'ai vu... Vous savez ce que j'ai vu!... Oh ! alors, je ne sais plus ce que j'ai fait... J'ai maudit, j'ai blasphémé peut-être... J'étais un impie... Il fallait faire comme Marie, qui n'a maudit personne, mais qui a prié, pleuré et adoré au pied de la croix...

Ici le prêtre fut forcé de s'arrêter un instant; il pleurait, tenant entre ses mains, en signe de pardon, la main froide de la mourante, qui le supplia de continuer.

— Hélas! continua-t-il, j'ai retrouvé dans un coin de la cour le grand Christ du foyer, qui avait reçu le dernier baiser de ma mère. Les pieds sacrés étaient noircis, on les avait exposés aux flammes; des mains sacriléges avaient souillé de boue le visage divin où s'étaient posées

ses lèvres chéries... Le petit berceau de chêne, où tant de fois j'avais vu dormir Englebert, avait été traîné dans la cour, rempli d'avoine, et avait servi de mangeoire aux chevaux de la troupe... On l'avait laissé dans le coin épargné par l'incendie, et les pieds... les pieds du cadavre pendaient au-dessus... au-dessus de ce petit lit où ma mère l'avait bercé... Oh! Tina, ces hommes qui ont fait cela, ce sont eux bien plus encore que vous, qu'il aurait fallu maudire... Mais j'ai pris Dieu pour maître, et il ne m'a appris qu'une leçon : « Pardonne « toujours, console partout; la justice est à moi, mais je « te donne l'amour. Veux-tu connaître ma loi suprême « et accomplir ma suprême volonté?... Va au-devant « de ton ennemi ; donne-lui ton cœur et ta main, et « appelle-le : Mon frère. »

— Et vous me direz : Ma sœur! demanda Tina, attachant sur le prêtre un regard anxieux.

— Oui, Tina, je vous le dis, comme aux jours où Englebert vivait et où j'espérais que vous seriez sa compagne... Si vous devez bientôt le rejoindre, allez vers lui sans crainte, ma sœur... Dites-lui que vous avez expié, que vous avez versé bien des larmes, et qu'enfin vous êtes partie avec les bénédictions, les prières et le pardon de frère Paul.

— Ah! c'est à moi de vous bénir, murmura la mourante. Vous avez des paroles qui me bercent comme le ferait la voix d'une mère... Il ne me sera pas si dur de mourir quand j'aurai près de moi un ami... Vous qui devez être mon juge, et qui avez été mon père, oh! consolez-moi, parlez-moi, bercez-moi jusqu'à la fin!

— Après les devoirs religieux accomplis sont venus les épanchements; ensemble maintenant nous allons prier Dieu, répondit doucement le prêtre.

Il s'agenouilla et fit le signe de la croix, et il allait commencer à réciter les prières de l'agonie, lorsque la mourante, comme frappée d'une idée subite, se releva en tressaillant et posa sa main sur le bras du curé.

— Oh! mon Dieu, j'oubliais! dit-elle. Vous êtes en danger ici... Mon mari poursuit, persécute les prêtres... Partez, partez vite... que je n'aie pas à me reprocher une mort encore, celle de mon seul ami, celle de mon sauveur... Englebert est déjà mort par moi ; je ne veux pas tuer le frère Paul... Quittez-moi sans avoir de remords... Vous m'avez consolée, raffermie; je suis tranquille maintenant, je suis presque heureuse et je saurai mourir seule... Partez... quand vous ne serez plus là, votre souvenir me restera encore, et les bons anges de paix et de charité que vous avez fait descendre demeureront auprès de mon lit.

— Non; je ne vous ai pas encore assez recommandée à Dieu... Laissez-moi encore le prier pour vous, dit le prêtre.

Et, sans plus écouter ses instances, il se tourna vers le crucifix et recommença son invocation.

En ce moment la porte s'ouvrit.

— Mon mari! s'écria Tina, vous êtes perdu, ô pitié! Et elle retomba sur le lit, sans mouvement, sans voix, sans force.

Le prêtre se détourna à demi et vit entrer le commissaire. Mais il était vaillant, l'abbé Paul, et pareil au soldat qui vient planter son drapeau à la face de l'ennemi, et qui, devant la gueule noire des canons, voit venir la mort sans trembler et continue son œuvre: le curé, au pied du crucifix arboré devant lui, continua son oraison.

Lorsqu'il l'eut terminée, il s'arma du signe de la croix, se releva. Jacques Lefèvre s'était avancé doucement et se tenait auprès du lit de sa femme :

— Citoyen abbé, dit-il d'un ton bref, depuis une heure je suis là, et je vous écoute. Au moment où vous êtes arrivé, j'étais tout prêt à vous arrêter et à vous faire guillotiner pour le salut de la République... Mais j'ai tout entendu et je me tais... la République ne guillotine pas les héros. Grâce à vous, cette pauvre femme, qui a mené une vie agitée et triste, va peut-être mourir en paix... Allez en paix aussi... Si je ne craignais pas de vous exposer en racontant votre noble conduite, je la citerais demain comme exemple à tous nos républicains.

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit doucement le prêtre, attachant un regard calme et presque paternel sur cet homme qui s'inclinait devant lui et qui lui avait ravi son frère.

— Ah! dit Mutius, ils sont bien austères, alors, et plus qu'humains, les devoirs dont vous parlez ainsi..... Moi aussi, j'avais un frère, et je l'ai vu tomber frappé par une balle autrichienne... Je me rappelle comme j'ai rugi de douleur alors, et comme je me suis promis la vengeance... Je me suis vengé ensuite... n'en parlons plus... Mais vous avez eu aussi votre vengeance à vous, citoyen abbé...

Jacques Lefèvre s'arrêta un moment, inclina son front qui avait rougi, mordit d'un air embarrassé les coins de sa moustache noire, puis, après un instant de silence, reprit d'un ton bas et presque tremblant :

— Et, en même temps qu'à elle, vous avez pardonné... à tous?

— A tous, fit le prêtre s'avançant vers le coupable et étendant la main.

— Je ne peux pas la prendre, non, je ne le peux pas, murmura Scévola en se reculant. Ma main est ensanglantée, la vôtre est pure... Mais je puis vous garder chez moi, vous protéger, et vous conduire sans danger hors de la ville au point du jour... Priez près d'elle, citoyen abbé. Tina, ne vous inquiétez plus. Votre seul ami est en sûreté, c'est votre mari qui le garde...

Le commissaire de la République avait prononcé ces derniers mots d'un ton ému ; la malade fondit en pleurs; elle lui tendit la main; il s'approcha d'elle et resta debout, grave, attendri et muet, pendant les suprêmes prières du prêtre.

Quand les premières blancheurs du jour brillèrent au

ciel, Joseph Franck vint frapper timidement à la porte, et à son inexprimable effroi, ce fut Jacques Lefèvre qui se montra, calme, respectueux, et reconduisant le prêtre. Ce fut lui encore qui le guida jusqu'à la sortie de la ville, et, une fois arrivé là, lui tourna le dos, en disant :

— Je ne veux pas savoir où vous allez, car vous avez refusé d'obéir à nos lois, et moi je sers la République... Mais, tant qu'il y aura chez moi une malade à consoler, n'ayez nulle crainte en accomplissant votre devoir, citoyen abbé, et prenez souvent le chemin de ma maison.

Le jeune prêtre ne le prit pas longtemps. Deux ou trois jours plus tard, Tina était morte, Scévola allait remplir ses fonctions dans une autre ville, l'abbé Thielleux continuait, sans se lasser, sa tâche toute de dévouement et de périls. Mais la bénédiction de Dieu était sur lui; il échappa comme par miracle à tous les dangers de cette époque désastreuse.

Le jour vint où la croix reprit possession des autels; les paysans fugitifs retrouvèrent leurs cabanes et l'abbé sa cure. Désormais chacune de ses années, — nous dirions presque chacun de ses jours, — fut marquée par un bienfait. Dieu sait au prix de quelles privations, de quels labeurs et de quels efforts l'humble et pauvre prêtre put laisser après lui des fondations de tout genre, monuments sublimes de sa charité. Le détail de ses actions et de ses bienfaits appartient, ainsi que son nom véritable, à l'histoire. Sa vie est aujourd'hui offerte comme exemple aux jeunes chrétiens, aux nobles cœurs, à tous les membres du sacerdoce. Deux souverains lui décernèrent la plus haute des récompenses nationales : celle qu'on accorde au soldat qui a bien mérité de son pays. Cette distinction guerrière n'était point à tort le partage de cet homme de paix. L'apostolat est un combat, la croix une arme de guerre. Infatigable soldat du Christ, l'abbé Paul a lutté, jusqu'à sa mort, contre l'ignorance et le péché, contre la misère et le mal, contre la maladie, l'angoisse et la faim, contre le désespoir et la mort. Conquérant vénéré ici et couronné ailleurs, il a entraîné avec lui, sur ses pas, vers le ciel, une armée nombreuse et puissante de pécheurs repentants, d'orphelins recueillis, de pauvres secourus et d'âmes rachetées.

ÉTIENNE MARCEL.

— Fin. —

SALON DE 1867

(Voir pages 490, 509, 541 et 587.)

Le Salon est resté moins longtemps ouvert en 1867 que dans les années précédentes; le public, qui avait commencé à y être admis le 15 avril, a trouvé les portes définitivement closes le 5 juin ; ce sont dix jours pris sur le laps de temps ordinaire. Il faut convenir que l'empressement du public n'a pas été très-grand : sauf les derniers jours pendant lesquels les retardataires ont voulu au moins jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'exposition à la veille de la fermeture, les salles sont restées presque désertes. L'intérêt et l'attention, je l'ai dit, étaient ailleurs.

Avant de quitter le Salon de 1867, j'ai quelques omissions à réparer, les noms des artistes qui ont obtenu des médailles à enregistrer, et enfin un mot à dire sur la sculpture dont je n'ai pas encore parlé jusqu'ici.

Les trois genres de peinture où l'on trouve un certain nombre de bonnes toiles, qui consolent de la médiocrité générale du Salon de 1867, sont le portrait, le paysage, y compris la peinture d'animaux, et enfin ce qu'on est convenu d'appeler le tableau de genre.

Aux portraits que j'ai indiqués comme au nombre des mieux réussis, j'ajouterai un très-gracieux portrait de madame la vicomtesse d'H***, par M. Jalabert. Il y a encore de la jeune fille dans l'aimable et doux visage de cette jeune femme, qui doit être une nouvelle mariée, et l'artiste a rendu avec bonheur la délicatesse pleine de distinction de ses traits. Je signalerai encore deux portraits de femmes, madame la comtesse A. D*** ; et madame la duchesse de R***, par M. Charles Gomien, et le portrait de M. le comte Henri Greffulhe, par M. Robert-Fleury (Joseph), qui est d'un bon modelé et d'un puissant coloris.

En tête des tableaux de genre, je placerai *Son Altesse en voyage*, par M. Louis Knaus, de l'Académie de Dusseldorf. Il est impossible de peindre avec plus de finesse, et, en même temps, plus de naïveté.

Son Altesse allemande est descendue de sa voiture de poste pour faire jouir de sa présence ducale ou princière la population d'un village qui se trouve sur sa route. Grand émoi parmi les bonnes gens qui n'ont jamais vu une Altesse : aux grandes villes il faut des rois et des empereurs. Les gros du bourg se rendent en corps au-devant du sérénissime voyageur qui est suivi de deux officiers formant sa cour, un gros major et un jeune aide de camp, qui, à la vue de l'encolure un peu épaisse du corps municipal sur lequel son lorgnon est braqué, est saisi d'un fou rire. Tout accourt, jeunes et vieux, hommes, femmes, enfants, les oies mêmes, partageant sans doute l'émotion générale, hâtent le pas pour faire la haie. Au milieu de cette foule qui porte le costume rural, j'aperçois un quidam en costume de ville, vêtu d'un paletot, ce signe banal d'une civilisation cosmopolite, et coiffé du chapeau rond, qui contemple d'un regard goguenard, où le *Nihil admirari* est écrit, cette pompe champêtre. Ne serait-ce pas un commis voyageur parisien en tournée, un lecteur du *Siècle*, qui tient à prouver qu'il regarde du haut des colonnes de MM. Jourdan et Plée l'Altesse en voyage, alors même qu'un chasseur la suit? Mais les enfants,

quel gracieux effet ils produisent sur cette toile ! Comme ces petites têtes groupées et toutes bouclées sont ravissantes ! Comme ces figures effarées, étonnées, curieuses et tout à la fois inquiètes qui voudraient voir et ne pas être vues, sont rendues d'après nature. Quoi ! c'est là une Altesse? Une Altesse a des rides et des cheveux blancs? Une Altesse peut vieillir? Une Altesse peut être laide? On voit passer ces questions comme des ombres sur ces frais et clairs visages. Heureusement que le magister éperdu d'admiration et courbé par le respect, n'aperçoit rien de tout cela, car il sévirait contre cette marmaille irrévérencieuse. Mais voici qu'un de ces bambins, encore plus intimidé que les autres, cède franchement à la peur qui l'agite, et ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles, se met à pousser des cris perçants que les menaces de son grand frère ne parviennent pas à apaiser ! Spirituelle toile, pleine d'humour, de naturel, où j'admire surtout le groupe de petites filles, qui, toutes ébahies, regardent passer Son Altesse, sa fortune et son chasseur, qu'elles prennent peut-être pour le duc, tandis qu'elles prennent l'Altesse pour le domestique.

Laissez-moi encore vous présenter, pendant que je m'occupe des tableaux où les enfants jouent le grand rôle, cette belle blondine qui quête pour sa chapelle le jour de la Fête-Dieu. Elle est grasse, elle est rose et blanche, et elle ne s'inquiète guère de son jupon trop court, de ses cheveux ébourriffés et de ses pieds nus. Elle espère que la quête sera bonne, et, si les petites bougies qui brûlent sur la table couverte d'un linge blanc où figure la statuette de la Madone indiquent que la fête du jour n'est pas oubliée, j'aperçois une autre petite joufflue berçant sa poupée et une troisième croquant un gâteau, qui m'annoncent que les intérêts du ciel ne préoccupent pas exclusivement les gentilles quêteuses. N'a-t-on pas coutume de dire que les prêtres doivent vivre de l'autel? Il est donc juste que les quêteuses vivent de la quête. C'est ce qu'a pensé sans doute M. Perrault quand il a peint son gracieux tableau.

M. Émile Lévy a tracé sur la toile une idylle, idylle qui tourne au tragique : *le Vertige*. Un jeune homme et une jeune fille sont sur le bord d'un abîme ; la terrible attraction du vide agit sur la jeune fille, la tête lui tourne, elle va tomber dans le gouffre; le jeune homme la retient. L'effet de ce tableau a quelque chose de saisissant et de dramatique. Il y a là une idée, chose qui ne se rencontre pas toujours sur le pinceau, ni même sous la plume. C'est ainsi qu'un autre artiste, M. Balze, voulant représenter *la Guerre, la Cause et ses suites*, a montré, non sans une pensée philosophique, *de Jeunes Enfants se disputant une bulle de savon* qui les entraîne vers un précipice.

Il y a certainement du talent et du savoir-faire dans le *Réveil de Psyché* par M. Adolphe Weber. On dirait que l'artiste s'est inspiré des vers harmonieux d'un poëte, M. Victor de Laprade, qui, lui aussi, a chanté le réveil de Psyché :

Entre les fleurs Psyché, dormant au bord de l'eau,
S'anime, ouvre les yeux à ce monde nouveau;
Et baigné des vapeurs d'un sommeil qui s'achève,
Son regard luit, pourtant, comme après un doux rêve.
La terre avec amour porte la blonde enfant;
Des rameaux par la brise agités doucement
Le murmure et l'odeur s'épanchent sur sa couche.
Le jour pose en naissant un rayon sur sa bouche.
D'une main supportant son corps demi-penché,
Rejetant de son front ses longs cheveux, Psyché
Écarte l'herbe haute et les fleurs autour d'elle,
Respire, et sent la vie, et voit la terre belle,
Et blanche, se dressant dans sa robe aux longs plis,
Hors du gazon touffu monte comme un grand lis.

J'aime à traduire ainsi le tableau de M. Weber avec les beaux vers de M. de Laprade. Seulement l'artiste, au lieu de coucher Psyché parmi les fleurs, comme l'aurait fait M. Hamon, le peintre de l'*Aurore*, qui a su prendre au ciel les tons rosés de l'Orient quand il a voulu montrer la jeune déité se désaltérant dans le calice des fleurs, l'a étendue sur une couche plus réaliste. Je louerai la tête de sa Psyché radieuse et comme en extase à son réveil; elle est belle sous son auréole de cheveux blonds, cette couronne du bel âge ; seulement je crois que l'artiste serait mieux entré dans son sujet profondément symbolique en entourant d'un nuage de gaze la partie supérieure du corps de Psyché; la beauté plastique comme la beauté morale de l'œuvre y aurait gagné, car l'épaule et le col sur lesquels se projettent des ombres disgracieuses semblent mal attachés. Le poëte nous a fait entendre le concert par lequel les voix invisibles saluent le réveil de Psyché :

Viens, nous t'aimons déjà; viens, ô douce inconnue,
La terre où tu manquais tressaille à ta venue.
Viens, habite avec nous ce monde jeune et pur ;
Nul être malfaisant n'en trouble encor l'azur.
Prends avec nous ta part de ses faveurs fécondes,
Goûte avec amitié ses épis et ses ondes;
Ses arbres innocents n'ont pas de fruits amers,
Et la douceur du miel coule au fond de ses mers.

En écoutant les cœurs des voix invisibles, l'âme de Psyché est comme inondée de délices. Un chant s'élève dans son âme, et elle souhaite à son tour la bienvenue au monde qui l'accueille avec tant de joie :

Que la lumière est douce et que l'air, plein d'encens,
Baigne d'un flot sonore et pénètre mes sens!
Quel souffle harmonieux me caresse et m'enivre!
Et si la vie est telle, oh! qu'il est bon de vivre.

Certes, après avoir raconté le tableau de M. Weber avec les vers de M. Victor de la Laprade, je ne l'analyserai pas en prose. Je veux ajouter seulement que les figures qui représentent sur la toile les voix invisibles que le poëte a fait entendre, mais que le peintre est obligé de personnifier et de montrer, ont quelque chose d'aérien et presque de diaphane qui répond au sujet.

N'oublions point, parmi les tableaux de genre, *la Fille du maître d'école* par madame Alexandre de Lapereille. La pauvre jeune fille à la figure souffreteuse, au regard baissé, à l'attitude mélancolique, tient un livre à demi fermé dans sa main. Elle rêve sans doute à la triste destinée qui attend sa jeunesse. Elle a goûté à l'arbre de la science, et des horizons décevants se sont ouverts devant ses yeux, des horizons vers lesquels il ne lui sera pas donné de marcher.

Une autre femme, madame Bowes, a peint *la Lisière d'une forêt* dans laquelle se creusent des perspectives profondes. Les effets d'ombres et de lumière sont bien compris et bien rendus.

La Suisse a toujours été le pays de l'idylle, et M. Zuber Bulher est un digne compatriote de Gessner. *Le Retour des champs*, qu'il a personnifié dans une jeune femme tenant sur son dos un gracieux bébé qui avance sa tête blonde par-dessus l'épaule de sa mère pour lui donner un doux baiser, présente un gracieux ensemble. La chèvre gourmande qui, songeant à la picorée pendant qu'on se caresse au-dessus de sa tête, broute dans le tablier de la jeune femme l'herbe que celle-ci a cueillie dans les champs, ajoute un joli détail au tableau et complète l'églogue.

Sans doute M. Tournemine a peint avec le talent que tout le monde lui connaît ses *Éléphants d'Afrique;* mais le sujet n'a rien d'agréable à l'œil. « Un long troupeau d'éléphants, dit la légende du livret, empruntée au *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* par M. Verreaux, s'avançait lentement, faisant envoler à son approche des quantités d'oiseaux aux brillantes couleurs. » Dans cette toile les éléphants sont les personnages du premier plan, et ce sont de gros et informes personnages. Je préfère beaucoup la seconde toile désignée par cette indication : *Perroquets et Flamants.* Ici ce sont les oiseaux qui règnent en maîtres dans la solitude, et quels charmants oiseaux ! « Dans les profondeurs de la perspective, dit Paul Marcay dans son *Voyage au Pérou*, se détachent en silhouettes de lointains rivages. Quelquefois le tronc creux d'un *jucaranda*, arraché de son sol natal par un écroulement des berges ou un débordement du fleuve, flotte à la surface des eaux, tandis qu'un autre, rencontrant un banc de sable, s'arrête en route et vient s'échouer sur la plage... De beaux flamants roses s'ébattent près du rivage au milieu de cette végétation luxuriante, et des familles de perroquets peuplent ce trône enguirlandé en faisant retentir de leurs cris ces incomparables régions. »

Ce que le voyageur raconte, le peintre le montre avec son magique pinceau. Il ne fallait rien moins que la touche si délicate et si fine de M. Tournemine et son coloris si vif et si éclatant pour évoquer sur une toile cette solitude du nouveau monde peuplée de ravissants oiseaux, car la nature ne ressemble pas aux coquettes de nos salons, c'est dans le désert qu'elle étale les plus beaux diamants de son écrin.

J'ai promis de citer au moins les noms des principaux artistes qui ont obtenu des médailles. Ce sont :

M. Schreyer pour sa *Voiture abandonnée* sur un champ de bataille, dont j'ai déjà parlé, et *un Haras en Valachie* peint avec cette touche vigoureuse et un peu rude qui caractérise le pinceau de cet artiste plus habitué à violenter la toile qu'à la caresser ;

M. Van Marcke pour *le Retour du troupeau* qui révèle un digne élève de Troyon et *le Plateau de Bellecroix*, verdoyant paysage dans la forêt de Fontainebleau ;

M. Tabar pour son *Marché de Sarragosse* qui a de l'animation et de la vie, et *un Soir à Venise*, sujet un peu rebattu et mélodramatique résumé dans ces vers d'une romance à la mode :

> A Venise sachez vous taire !
> C'est la ville aux joyeux ébats;
> Chantez-y, mais n'y parlez pas.

M. Worms pour sa *Scène de mœurs dans la Castille Vieille :* c'est une auberge où la mandoline et la poésie, sans compter l'escopette, interviennent dans le réalisme de la vie, sous les traits d'un jeune muletier assis sur le banc d'une auberge où il charme les oreilles de son hôte et de la fille de son hôte, et pour *le Garçon d'auberge et la Servante* en Aragon, peinture plus réaliste encore, mais qui a de la couleur et du relief;

M. Zamacoïs, né à Bilbao, en Espagne, mais élève de M. Meissonier, non pas, comme le dit le livret pour son *Bouffon au seizième siècle*, mais pour sa collection de bouffons, car il y en a de toutes les tailles, à commencer par des nains, petite toile originale et qui a son intérêt historique ; et pour sa *Contribution indirecte* que j'aime beaucoup moins et comme idée et comme exécution, attendu que c'est une lourde et banale plaisanterie contre les moines qui se font héberger dans les châteaux : j'imagine qu'il n'y a pas beaucoup de laïques, même parmi les artistes qui n'ont pas la réputation d'avoir tous les jours leur couvert mis chez Véry, qui voulussent échanger leur dîner contre celui d'un trappiste ou d'un capucin ;

M. Sohn de Berlin, pour *la Consultation*, joli tableau de chevalet peint avec une grande finesse d'intention, et, qui pour le fini de l'exécution, ne laisse rien à désirer. Le docteur surtout est excellent : son œil scrutateur, sa physionomie sagace, frappent tout d'abord. Le modelé de sa main entre les doigts de laquelle on voit passer la lumière et l'air est d'une rare perfection. La large et rubiconde figure de la matrone contraste heureusement avec le profil élégant et aérien de la jeune fille, atteinte vraisemblablement d'une maladie de langueur ;

M. Servin, pour sa *Forge au repos à Villiers*, avec son feu éteint, son soufflet qui a perdu l'haleine, son marteau immobile et son enclume assoupie, antre noir et profond qui contraste avec la lumière répandue à flots sur le paysage que l'on aperçoit au dehors ; et pour son *Chemin des prés*, chemin verdoyant et bien éclairé.

Il nous reste à mentionner, parmi les artistes qui ont obtenu cette année la médaille, M. Bernier, pour ses *Landes près de Banalec* et *l'Abord de ferme en Bretagne*, deux sujets traités avec fermeté et une connaissance réelle de la couleur locale, et M. Vibert, pour sa *Tentation*, souvenir microscopique et malheureux, selon moi, de la tentation de saint Antoine, et *l'Appel après le pillage*, scène de condottieri qui n'a rien d'attrayant.

En 1867, comme dans les deux années précédentes, la médaille d'honneur, et c'est justice, n'a pas été accordée à la peinture, mais à la sculpture. Elle a été décernée à M. Carrier-Belleuse, pour son beau groupe *le Messie enfant*, que la Vierge mère présente au monde. Le mouvement de la Vierge est plein d'élan et de magnanimité; le divin Fils que Dieu lui a donné, elle le donne au monde, et l'enfant Jésus, en ouvrant ses petits bras qui soulèveront un jour la terre pour la rapprocher du ciel, sanctionne l'acte généreux de Marie. Belle pensée bien rendue avec le marbre qui s'est animé sous le ciseau magistral de l'artiste.

J'indiquerai encore à vol d'oiseau *la Jeune fille à la coquille*, statue en marbre de M. Carpeaux; *Cornélie*, statue en bronze de M. Moreau; le buste en plâtre de *M. Athanase Coquerel père*, par M. Roubaud; le *Boissy d'Anglas*, de M. Hébert; le *Curé d'Ars*, par M. Cabuchet, remarquable par l'expression extatique que l'artiste a su imprimer au marbre; *le Faune sautant à la corde*, statue de plâtre de M. Courtet qui produit, à une certaine distance, un effet de surprise, parce qu'on voit une statue en l'air; il faut un moment de réflexion pour comprendre que son point d'appui est sur la corde que tiennent les mains du Faune et qui, en passant sous ses pieds, touche au socle. En terminant, je dois mentionner la belle statue en marbre de *Bernard Palissy*, sculptée pour la ville de Saintes par M. Taluet, qui a déjà fait ses preuves. La tête de l'artiste rayonne d'intelligence; son attitude est fière et imposante; on devine l'homme qui a été le fils de ses œuvres et qui, à force d'expériences et de recherches, a découvert le secret de l'émail dont on se servait au seizième siècle en Italie pour fabriquer ces beaux ouvrages de faïence, objets de l'admiration des étrangers. Le créateur de la céramique en France qui étudia, au point de vue de la science comme au point de vue de l'art, les monuments de l'antiquité, et fit, en 1575, à Paris, des cours publics sur les terres, les pierres et les métaux, revit tout entier dans la statue sculptée par M. Taluet, qui a placé avec beaucoup de goût, aux pieds de cet homme éminent, les attributs de la science et de l'art.

Je regrette de ne pas m'étendre plus longuement sur la sculpture. Mais l'administration persiste à la traiter avec une défaveur qui encourage peu les visiteurs, et ce sera par une nouvelle réclamation présentée à ce sujet que je terminerai le compte-rendu du Salon de 1867. Voilà la troisième année que les statuaires et leurs œuvres sont exilés du jardin couvert où l'on exposait naguère les statues au milieu des fleurs, des jets d'eau, et dans la pleine lumière que les vitrines de cette immense serre versaient sur cette exposition sculpturale. Au lieu du splendide théâtre sur lequel elle se développait, on l'a reléguée, comme une *Outlaw*, dans un des bas côtés qui forme un long et triste corridor aussi défavorable pour les œuvres d'art que désagréable pour les visiteurs. J'ai demandé, l'an passé, le motif de cet ostracisme, et l'on m'a répondu qu'il avait fallu réserver la place aux chevaux. Il est à croire que, si l'ancien jardin destiné aux statues a servi d'écurie l'an passé, cette année il a servi d'étable. Si nos seigneurs les chevaux et leurs altesses les bœufs donnent congé, peut-être voudra-t-on bien rendre la place à Apollon, le dieu des beaux-arts, et aux Muses, qui ne sont, il est vrai, que des intrus au Palais de l'Industrie.

ALFRED NETTEMENT.

CHRONIQUE

En dehors des appréciations politiques, qui ne sont pas de notre ressort, il y a le cri de la morale indignée qui sort naturellement de la conscience quand un assassinat est tenté. C'est l'expression de ce sentiment qui doit trouver place ici à l'occasion de la tentative faite contre la vie de l'empereur de Russie.

Le duc de Berry, sur son lit de mort, demandait avec anxiété si celui dont le couteau lui avait traversé la poitrine était Français; du moins nous pouvons dire ici que l'homme qui a tiré sur la voiture où se trouvait l'empereur de Russie n'est point né en France. Disons mieux encore : les assassins n'appartiennent à aucune nation. La Pologne, comme la France, désavoue celui-ci.

Hélas! combien n'y a-t-il pas eu dans notre siècle de ces natures orgueilleuses et sauvages qui, s'isolant dans leurs sombres pensées, s'instituent juges pour condamner, bourreaux pour frapper; malheureux qui oublient le grand justicier d'en haut!

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS.
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PÉRISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octob.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Sur l'asphalte de la place Louis XV.

LE PATINEUR D'ÉTÉ

Quand, par une de ces belles soirées que le mois de juin ramène, vous allez chercher un peu d'air sur la terrasse qui domine la place Louis XV, animée à cette heure par le mouvement des innombrables voitures qui conduisent les oisifs au bois de Boulogne, vous apercevez, à vos pieds, sur l'asphalte, un spectacle singulier. Un groupe cosmopolite s'est peu à peu formé. Il y a là des beautés à la mode portant le catogan en sautoir, la botte à gland que laisse voir une jupe retroussée par des tirettes, sur un jupon couleur sang, le péplum renouvelé de l'antiquité, le chapeau imperceptible qui ceint la chevelure sans couvrir la tête — téméraire ! j'allais dire la cervelle, — et qui est retenu sous le menton par un large ruban, l'en-tout-cas indiqué par la saison sans cesse mêlée de pluie et de soleil. Puis, à côté de la bonne traditionnelle des Tuileries, tenant dans ses bras le perpétuel bébé qui sans doute se re-

nouvelle avec les générations, mais qui a l'air d'être toujours le même, j'aperçois le Jean-Jean des caricatures de Charlet que le soleil d'Afrique ou d'Italie a cuivré et qui est devenu un vrai soldat à Solférino, comme l'atteste la médaille militaire attachée à sa poitrine. Quelques ouvriers qui ont fini leur journée, ou qui ne l'ont pas commencée, car on ne peut répondre de rien à cette époque de grèves, font nombre. Il y a là aussi des larges faces à lunettes qui sentent la bazoche, de beaux fils à la fine moustache, coiffés du feutre gris, qui me font l'effet de douzièmes d'agent de change et qui portent la rose à leur boutonnière et leur montre dans la poche de leur gilet. Je ne voudrais pas jurer qu'il n'y ait pas aussi dans ce groupe quelque pick-pocket anglais en vedette; le coupeur de bourses et le voleur à la tire jouent à peu près dans les foules le même rôle que jouait la muscade dans le fameux dîner de Boileau : c'est l'assaisonnement obligé de toutes les réunions; seulement on n'est pas obligé d'en mettre partout, ils y vont d'eux-mêmes. Mais j'entrevois là-bas, sous les larges bords d'un chapeau gris, à la forme basse, décorée vulgairement du nom de melon, une figure au nez crochu, qui me donne des inquiétudes. C'est certainement une figure de l'autre monde. Serait-ce le représentant des Mormons qui vient, dit-on, d'arriver du pays des *saints des derniers jours* dans notre capitale pour visiter l'Exposition universelle de 1867? Quelque chose ou quelqu'un, comme vous l'entendrez, aurait manqué à notre Babel industrielle et morale si l'on n'y avait pas vu au moins un échantillon — on nous assure qu'il y en a deux — de cette association de communistes et de polygames fondée par Joseph Smith, en 1833, dans l'Ohio, puis transférée dans le Missouri, et, de là, dans l'Illinois, car la pudeur américaine s'effaroucha à bon droit de la morale plus qu'indépendante des « saints des derniers jours; » enfin, conduite par le charpentier Brigham Young, successeur de Smith lynché en 1844 par la multitude dans sa prison, et installée au sud du lac Utah. Étrange époque que la nôtre où les Mormons ne sont qu'un accident dans l'Exposition universelle de 1867!

Tout cela ne nous dit pas pourquoi ce groupe s'est formé sur l'asphalte de la place Louis XV et pourquoi il grossit de moment en moment.

Le vice-roi d'Égypte, qui est logé, vous le savez, aux Tuileries, va-t-il passer? S'agit-il du bey de Tunis? Ou bien le Grand Turc qui, dit-on, a la prétention de transformer la terre française en terre musulmane par le fait seul de son séjour, fiction qui, d'après la loi de son pays, peut seule l'autoriser à résider à Paris, ce qui donne aux bourgeois de cette ville l'espoir d'être promus, comme M. Jourdain, à la dignité de mamamouchi, le Grand Turc ferait-il aujourd'hui son entrée? Non. Quoique la curiosité publique soit un peu émoussée par l'empereur de Russie, le roi de Prusse et M. de Bismark, il y aurait plus de monde pour l'entrée de Sa Hautesse, que les Parisiens ne connaissent guère que par l'odeur des pastilles du sérail et par la lecture des *Mille et une Nuits*. Sur cette place on verrait une multitude, et je n'aperçois qu'un groupe.

En suivant les regards des personnages qui forment ce groupe, je découvre l'objet de leur curiosité : c'est le patineur d'été.

Le patineur d'été est un de ces types d'excentricité comme on en voit tant à Paris, où le bonheur suprême est de faire ce que personne ne fait. Armer ses pieds de patins et courir avec une vitesse de chemin de fer sur le lac du bois de Boulogne, quand il gèle à pierre fendre, cela se comprend encore. Cet exercice violent peut être salutaire, quand il n'aboutit pas à une fluxion de poitrine ou à une jambe cassée. Mais courir avec des patins à roulettes sur l'asphalte mis presqu'en fusion par une température de trente degrés, voilà qui est un peu moins raisonnable, et par conséquent beaucoup plus digne d'un homme qui veut produire de l'effet. N'en doutez pas, c'est là le but du patineur d'été, comme c'est le but de l'amphitryon des pigeons que vous avez pu voir dans les allées des Tuileries, conviant ses hôtes emplumés au festin accoutumé. Celui-ci n'est pas plus fier de se transformer en pigeonnier vivant, couvert de volatiles qui lui mangent de la mie de pain, qui dans la bouche, qui sur l'épaule, qui dans la main, et se permettent sur lui tous les genres de privautés, que ne l'est le patineur d'été d'inscrire ses spirales allongées sur l'asphalte chauffé par le soleil de toute la journée.

Voyez avec quel air imposant il accomplit sa tâche. On dirait qu'il porte les destinées d'un empire, tant le port de sa tête qu'il rejette en arrière est grave et majestueux! Napoléon au bivouac d'Austerlitz croisait ses bras derrière son dos avec moins de dignité; le patineur d'été les croise sur sa poitrine, ce qui prouve qu'il ne faut pas disputer des goûts des grands hommes. Mais certes Napoléon ne régnait pas d'une manière plus absolue sur l'Europe que le patineur d'été ne règne sur l'asphalte de la place Louis XV. Les deux royaumes ne sont pas précisément de la même taille, j'en conviens; mais vous savez que César, ce Napoléon romain, aurait mieux aimé être le premier dans un village que le second à Rome. J'avoue aussi que le patineur d'été, s'il eût été à la place de Napoléon, n'aurait peut-être pas gagné la bataille d'Austerlitz; mais à coup sûr le grand Napoléon eût été fort empêché s'il avait fallu patiner sur l'asphalte. A chacun son champ de bataille. Si celui-ci est moins glorieux que le champ de bataille d'Austerlitz, il est moins glissant que celui de Waterloo, et le patineur de l'asphalte, depuis qu'il manœuvre sur la place Louis XV, n'est pas encore tombé. Après tout, c'est un ambitieux à sa manière. Ce qu'il recherche, ce sont les yeux du public. Ne pouvant se faire un parterre de rois et de peuples, il prend son parterre tel qu'il le trouve : des bonnes d'enfants, des bébés, Jean Pacot, caporal en activité au 22e; M. Birotteau, épicier en retraite;

Mlle Adolphine, artiste du corps des ballets de la Gaîté, et Mlle Amanda, la chanteuse du café-concert des Champs-Élysées, sans préjudice des douzièmes d'agent de change, des ouvriers flâneurs, des provinciaux en visite à Paris qui veulent pouvoir dire en retournant chez eux : « J'ai mangé de la galette du Gymnase, j'ai assisté à l'entrée de M. de Bismark, j'ai vu le Lucullus des pigeons des Tuileries et le patineur de l'asphalte de la place Louis XV. »

C'est pourquoi si Juvénal eût vécu de notre temps, il eût crié à ce dernier ni plus ni moins qu'au redoutable Annibal :

I nunc et sævas curre per Alpes
Ut pueris placeas et declamatio fias.

Ce que je traduirai librement :

« Va, malheureux, patine à outrance dans l'Arabie pétrée de la place Louis XV, pour divertir les passants, fournir un sujet de dessin à Bertall et un thème d'article à Félix-Henri. »

Peut-être me demanderez-vous l'origine et les précédents du patineur de l'asphalte. Je serais très-embarrassé de faire une réponse catégorique à cette question. Il y a plusieurs versions contradictoires qui circulent.

Les uns prétendent que c'est un savant mathématicien qui cherche la quadrature du cercle en traçant avec ses pieds des lignes géométriques, tandis que sa tête nage dans les abstractions des mathématiques transcendantes. Les autres assurent que c'est un héritier de l'abbé de Saint-Pierre qui poursuit dans l'espace l'utopie de la paix perpétuelle et universelle. Il y en a enfin qui insinuent que c'est l'auteur de la dernière tragédie écrite en vers hexamètres, qui porte à sa manière le deuil de la famille des Atrides désormais perdue pour le théâtre français.

FÉLIX HENRI.



NAUFRAGES ET SAUVETAGES

(Voir pages 133, 308, 406, 468, 499 et 590.)

Le 25 janvier 1841, la corvette de charge *la Marne* fut assaillie au mouillage de Stora par un coup de vent qui brisa en côte vingt-quatre bâtiments de commerce et en fit sombrer trois autres sur leurs ancres. Le comble du désastre fut la perte de *la Marne*, dont l'équipage, noblement commandé par le capitaine de corvette Gatier, déploya un courage, un sang-froid et une subordination au-dessus de tout éloge. Les fastes du naufrage n'ont point de pages plus belles. De tous côtés on ne voit qu'actions héroïques. L'ardeur d'une population entière de sauveteurs n'a d'égale que la conduite admirable des naufragés dont le chef, rigide observateur de ses devoirs, fait d'abord tout ce que pouvait faire un marin habile, puis tout ce que l'on doit attendre d'un capitaine homme de cœur.

Mais, d'un autre côté, si l'on considère que sur ces rives peu découpées de l'Algérie où les mouillages sont toujours dangereux, rien à bord, rien à terre n'était préparé contre l'éventualité permanente du naufrage, on demeure confondu de douleur et d'étonnement. Alors cependant l'art de sauver était professé par la Société générale des naufrages, pratiqué en Angleterre et sur quelques points de notre littoral, étudié par Sidney Smith, par Castéra, par Conseil. Marins et habitants des côtes auraient dès lors pu savoir à fond ce qu'on leur écrivait, ce qu'on leur expliquait, ce qu'on leur mettait sous les yeux. Hélas! ils n'avaient rien vu, rien lu, rien compris et par conséquent rien apprêté. Il ne s'agit pas de fabriquer des pompes à incendie et de recruter des pompiers quand la ville brûle. Lorsque sévit l'épidémie, il serait tard pour envoyer les jeunes gens étudier la médecine. Surviennent l'ouragan et le naufrage, on n'en fait pas d'autres. L'ignorance et l'incurie sont telles aujourd'hui, que demain peut-être, dans les parages où périrent *la Marne* et vingt-sept autres navires, semblable tempête entraînerait semblable catastrophe.

Le golfe de Stora n'était plus, d'après les rapports officiels, qu'un vaste brisant d'où surgissaient des lames monstrueuses qui déferlaient à bord. Tandis que les bâtiments marchands, pour la plupart abandonnés par leurs équipages, dérivent et se fracassent successivement, *la Marne* tangue, fatigue, plonge sous les lames qui lui emportent tous ses canots et plusieurs de ses hommes, se relève en gémissant, retombe plus lourde, craque, se tord et semble déjà au moment de s'entr'ouvrir. Tous les regards sont tournés vers le capitaine. Il est calme, ferme, et commande avec une prudence énergique. Il fait multiplier les moyens de résistance. Vains efforts! chaînes et câbles se rompent coup sur coup; coup sur coup sa corvette se rapproche des récifs de la Pointe-Noire.

Un malheureux bâtiment de commerce passe comme l'éclair entre deux vagues d'écume brumeuse; broyé comme un épi sous la meule, il disparaît en moins de deux minutes.

Tel est le sort qui attend *la Marne* si ses ancres chassent encore. A deux heures et demie, elle talonne. La perte corps et biens semble inévitable. Le commandant n'a pas sourcillé. Jugeant que l'instant est venu de transiger avec le naufrage, il ordonne de filer ses amarres en établissant un lambeau de voile à l'extrême arrière. Il évite ainsi avec une heureuse habileté la formidable bande d'écueils et va faire côte dans l'anse située au sud.

A soixante et quelques mètres du rivage, sa corvette se défonce sur un banc de sable dur mêlé de rochers. Certes, sous les convulsions frénétiques de la mer, la situation est épouvantable ; mais un manœuvrier con-

sommé leur dicte la loi. La Pointe-Noire n'a point dévoré tout. La lutte continue. Les lames géantes qui enveloppent le navire, le ressac qui le démantèle, les débris, armes de la tempête, béliers qui élargissent les brèches, le secouent sous son lit de mort; rien ne vaincra la force d'âme du chef, la stoïque obéissance des subalternes.

Chacun se tient à son poste. On y travaille ou on y meurt. Chacun combat, non pour soi, mais pour tous. La discipline fait de ces naufragés autant de sauveteurs. Au moyen de pièces de mâture et de panneaux filés à la côte, l'on était difficilement parvenu à établir un va-et-vient. Le sauvetage commença un à un, sans confusion. Nul n'eut la faiblesse d'essayer de passer avant son tour. Et cependant les assauts ne discontinuaient point. Les lames, les bris, frappaient de çà, de là, blessant, tuant et puis emportant des cadavres.

Si d'un côté il y a des éléments en courroux dont la puissance est irrésistible, de l'autre il y a des hommes.

A terre aussi, grâce au ciel, les hommes ne manquaient pas. Une émulation généreuse se manifesta tout d'abord, tellement que plusieurs braves sauveteurs accourus sur le rivage périrent victimes de leur zèle. M. de Marqué, capitaine de corvette, commandant de la marine à Stora, dirigeait les efforts de la garnison de Philippeville et d'une foule d'habitants rivalisant de courage.

La corde du va-et-vient était tenue raide par les spectateurs; mais quelques-uns des gens de *la Marne*, transis de froid, ne purent faire le trajet, tombèrent et furent emportés au large par le ressac avec une vitesse inexprimable.

« S'ils étaient ramenés par des lames suivantes, dit « M. de Marqué dans son rapport, ils ne parvenaient « pas assez avant sur la plage pour qu'on pût les secou« rir; les débris les achevaient. C'est le sort qu'ont « éprouvé un certain nombre de militaires et de colons « français que leur intrépide dévouement a portés trop « avant au secours des naufragés. »

Là se distinguèrent MM. Boivin, capitaine au 62me de ligne; Lemauff, curé de Philippeville; Clarie, courtier de commerce; Blanchet, négociant; Giroux, brigadier des douanes; Bacon, capitaine au long cours; Faure, maître caboteur; Maréchal, chasseur; David, matelot du brick *l'Accéléré;* Dessouliers, chaufournier, ancien marin, et plus de cent autres parmi lesquels nous nous bornerons à rappeler le chasseur au troisième bataillon d'Afrique, Grivel, qui, ayant précédemment servi dans la marine, sollicita comme récompense la faveur d'y rentrer. Motivé par les affreux désastres de Stora, ce trait est caractéristique.

Des vagues gigantesques envahissaient la plage, puis se retiraient laissant à découvert presque tout l'espace qui séparait les naufragés de la terre. Ainsi, tantôt à sec, tantôt submergée, *la Marne* se soulevait en partie par instants et donnait ensuite des coups de talon horribles. La carène s'éventrait de plus en plus. La fausse quille, la quille, la carlingue, fortes pièces qui forment la colonne dorsale du navire, étaient fracassées; la membrure disjointe ne pouvait résister longtemps. Le pont frémissait comme un tremplin.

Le débarquement par le va-et-vient continuait avec un ordre parfait, mais avec d'extrêmes difficultés et une désespérante lenteur. Si l'on n'employait pas d'autre moyen, la perte du plus grand nombre des gens du bord était certaine. — Personne n'en doutait; pas un murmure ne se fit entendre.

Le commandant Gatier ordonna de couper le mât d'artimon dans l'espoir que cet espar tombant en travers pourrait servir de passerelle aux moments où les lames se retiraient. Les meilleures précautions furent prises, et l'ordre fut exécuté avec la même précision que s'il ne s'était agi que d'une manœuvre de parade. Malheureusement une part immense devait être livrée au hasard. Impossible, en effet, de calculer la résultante des triples efforts du vent, des flots et de la carcasse délabrée. La chute du mât n'eut pas lieu dans la direction convenable; il fallut hacher les derniers cordages qui le retenaient. Une grande chance de salut fut ainsi perdue. Et pas un cri de terreur, pas un cri de rage. Cependant la corvette s'arquait, le pont se gondolait, les bordages allaient éclater. Sous les pieds des marins, le bois se fendait avec de petits craquements secs, signes infaillibles de quelque atroce péripétie.

On se disposait à couper le grand mât quand elle eut lieu.

Tout se déchira en même temps : membres, coque, tablier; le navire s'était rompu en trois parties; le va-et-vient ne pouvait plus être utile qu'aux gens groupés à l'extrême arrière.

Le commandant eut la jambe cassée dans la brisure du pont; mais son cri de douleur fut un cri de joie :

— Courage! mes amis! dit-il, vous êtes sauvés!

Par un heureux effet de contre-choc, le grand mât tombait dans la meilleure des directions; la foule des sauveteurs se saisissait de son gréement; il y avait un pont suspendu entre les restes du bord et la terre.

Le second du navire, M. Dagorne, lieutenant de vaisseau, avait péri; l'enseigne de vaisseau Karche, le volontaire Gaudet, M. Poinié, chirurgien-major, M. Rue, commis d'administration, étaient également du nombre des victimes.

De l'état-major de *la Marne* il ne survivait que l'aide chirurgien Maschereau, et M. de Nougarède, enseigne de vaisseau, qui faisait exécuter les ordres de son commandant.

Ce jeune et loyal officier fut chargé de conduire sur le mât tous ceux des hommes que la mer n'avait pas encore enlevés. Il vit son capitaine blessé, que soutenaient deux matelots, s'arrêter au lieu de le suivre, car le texte de l'ordonnance est formel et n'admet aucune exception :

« Le capitaine ne quittera son bord que le dernier. »

Un échange de regards eut lieu entre les deux officiers, et ce fut tout; mais les matelots enthousiasmés criaient :

— Ici, commandant, ici! avec nous!

— Marchez donc! répondit impérieusement le capitaine Gatier.

Et tous les marins, — à l'exception d'un seul, — obéirent à ce commandement suprême. Ils s'avançaient sur l'espar, se tenant les uns les autres. Une lame laissa la plage à sec; ils sautèrent ensemble du mât sur le sol, et, recueillis par les sauveteurs, ils poussèrent enfin ce cri de détresse :

— Notre commandant!... Le commandant!

La lame, revenant à l'assaut, capelait le bord où se passait une dernière scène héroïque.

Le matelot Daniel, — celui qui n'a pas voulu débarquer, — vient se charger de son commandant :

— Laisse-moi, mon enfant, sauve-toi! disait celui-ci.

Mais l'autre, se frayant un passage à travers les débris, l'emportait de force vers le grand mât.

Quand la lame, en se retirant, découvrit encore ce pont contretenu par plusieurs centaines de bras, on vit là deux hommes ruisselants qui se tenaient étroitement embrassés : — le matelot Daniel, le capitaine de corvette Gatier, le serviteur dévoué, le chef impassible.

La grève était à sec. Ils y tombèrent à bout de forces, l'un souriant et fier, l'autre complétement évanoui, car, son grand rôle achevé, son âme énergique pouvait laisser défaillir son corps épuisé, blessé, torturé par les coups du naufrage.

En un clin d'œil, ils furent sauvés par le chaufournier ancien marin, Dessouliers, et par le matelot David.

La multitude, éperdue d'admiration, applaudissait et criait victoire. Les gens de *la Marne* encore présents avaient les yeux pleins de larmes.

Alors une vague d'une hauteur prodigieuse s'abattit sur ce qui restait de la corvette; tout fut englouti.

En ce jour de désolation, cinquante-deux hommes de *la Marne* succombèrent. Tous les autres bâtiments ensemble n'en perdirent que quatorze. On ignore le nombre précis des sauveteurs militaires ou civils qu'emporta le ressac.

Traduit le 16 mars devant le conseil de guerre maritime de Toulon, le capitaine de corvette Gatier, très-souffrant de sa jambe fracassée, y recueillit un juste triomphe. En l'acquittant honorablement à l'unanimité, le conseil reconnaissait et proclamait que sa conduite méritait les plus grands éloges.

Le contre-amiral président lui dit en lui remettant son épée :

— Reprenez-la, capitaine, nul ne peut être plus digne de la porter.

Enfin l'émotion vivement excitée par des débats qui n'étaient qu'une relation de traits funèbres et sublimes s'accrut encore lorsqu'on vit chacun des juges quitter sa place pour embrasser fraternellement le commandant blessé qu'ils venaient d'acquitter avec enthousiasme.

Telle est, au point de vue naval, l'histoire exemplaire de naufrage de *la Marne*. Pourquoi faut-il qu'au point de vue de l'art de sauver, elle ne soit pas de même un grand exemple?

Dans une brochure que la Société générale des naufrages publia en la même année sous le titre de : *Traité pratique des moyens de sauvetage*, elle rappelle qu'en abattant le mât d'artimon, le commandant Gatier crut pouvoir faire un pont pour gagner la terre, et elle conclut judicieusement de cela que le moindre projectile porte-amarre aurait pu sauver tout le monde. — Que n'y avait-il à bord de *la Marne* un engin quelconque capable de lancer un cordage?

Vingt-sept autres navires étaient engloutis dans la baie de Stora.

— « Cela fait frémir, s'écrie le rédacteur du *Traité* « *pratique;* que penser d'un peuple civilisé qui ne « prend point en considération de tels malheurs pério- « diques? »

G. DE LA LANDELLE.



L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 381, 408, 470, 486, 504, 529, 561 et 598.)

FIN DU MOBILIER

Nous avions dit, en commençant ces études d'industries comparées, que la manière la plus certaine de tirer parti des visites faites au Champ-de-Mars était de suivre une à une les allées circulaires qui constituent les grandes divisions de l'Exposition. Détourné de notre programme par toutes les fêtes et par bien des rencontres inattendues, nous allons le reprendre pour ne plus le quitter. Nous sommes, on le sait, dans la région du mobilier.

Quoique les États pontificaux aient une toute petite place à l'Exposition, on y trouve beaucoup d'œuvres que nous ne saurions passer sous silence. Nous ferons cependant un reproche aux divers fabricants qui ont envoyé leurs produits à ce grand concours, c'est de ne pas avoir de représentant qui puisse donner au public nombreux qui admire leurs œuvres les renseignements dont il a besoin. Ils n'ont pas même eu la précaution de placer des étiquettes indiquant leurs prix de vente; c'est sans doute un oubli, mais un oubli regrettable, car je sais bon nombre de leurs produits qui auraient été achetés si les amateurs avaient su à qui s'adresser.

Nous rencontrons d'abord une fort belle table composée de différents marbres et dont le centre, en mo-

saïque d'un remarquable travail, représente les armes du Saint-Père. Cet échantillon des marbres romains, qui ont une grande réputation, prouve que cette réputation est bien méritée.

Les murs sont aussi tapissés de mosaïques représentant avec une exactitude étonnante, me disait un touriste, diverses ruines de la campagne romaine. Il faut rester longtemps devant chacun de ces tableaux de marbre pour admirer les détails pleins de délicatesse, les nuances harmonieusement combinées de ces paysages et le *fini* de leur exécution. Plus loin, voici des fleurs en mosaïques, puis des paysages et des vues des principaux monuments de la ville éternelle. Ce sont, je le répète, autant de peintures fidèles reproduisant tout ce grand et ineffaçable passé de la première cité du monde.

Plus loin apparaissent des vases en jade, qui ont leur mérite, et puis un lit à colonnes, d'une bonne exécution, couronné de la tiare. Les manufactures romaines ont envoyé des tapis fins et moelleux et des tentures de diverses couleurs, dont les tons sont aussi chauds que les rayons du soleil de l'Italie.

Un meuble d'une grande richesse, en ébène, incrusté d'ivoire gravé, se présente ensuite aux regards des visiteurs. L'ouvrier, disons mieux, l'artiste, qui a fait ce véritable chef-d'œuvre, a su allier le bon goût à la richesse. Rien de mesquin, rien de criard ; une entente parfaite des lois de l'harmonie qui fond les détails dans l'ensemble. J'en dirai autant des tables, qui se rattachent au même genre et dont les gravures représentent diverses scènes mythologiques, aussi bien que des meubles de fantaisie en érable incrusté. Le peuple romain est naturellement artiste, et, pour toutes ces œuvres, les fabricants de ce pays montrent une vraie supériorité sur leurs rivaux.

Voici des coraux, des camées romains et toutes sortes de petits bijoux en lave du Vésuve, je ne fais que citer ces objets que chacun connaît et apprécie. J'ai gardé pour la fin une œuvre digne d'être signalée à part et qu'on peut intituler : *Une Journée à Rome*. C'est un guéridon en mosaïque, représentant les huit principaux points de vue de la Ville, *Urbs*, et que le voyageur ne passant que quelques heures à Rome est obligé d'aller admirer. Je n'ose entrer dans des détails, et je ne puis que dire : Allez voir et vous reviendrez émerveillés, après avoir fait le tour de Rome en faisant le tour d'une table.

L'Italie est le pays producteur par excellence de ce mobilier d'*art*. Les cadres sculptés à jour, les meubles incrustés de divers marbres, ont été envoyés en grand nombre. Je citerai un meuble en ébène sculpté (seizième siècle) qui est en même temps secrétaire et bureau. Orné de miniatures en porcelaine peinte représentant les cinq arts : poésie, sculpture, architecture, peinture et musique. De plus, on l'a incrusté de mosaïques de Florence qui en relèvent encore l'éclat. Ce meuble est coté 25,000 francs. Je signalerai aussi les meubles de Toscane, de Pérouse et de Milan; ces meubles sont de palissandre incrusté d'ivoire.

La Belgique nous a envoyé différents meubles bon marché. Ce sont de ces chaises articulées dont le bas a la forme d'un pliant. Le bois est en hêtre verni, le siége est en canne et le prix ne dépasse pas 5 fr. 25 c. Des fauteuils de même construction coûtent 9 fr. 50 c. Ceux qui ont une sorte de second siége attaché au premier par des charnières et qui d'un fauteuil fait une chaise longue, sont marqués 15 francs. Dans le même endroit on trouve des chaises de salle à manger, en canne, depuis le prix fabuleux de 3 francs.

La Prusse a aussi des meubles bon marché, bien que leur prix dépasse celui des fabriques belges. Une compagnie, ayant pour titre : Renaissance, s'est montée, sous la direction de MM. Louis et Liegfried Lavinson, pour la fabrication des meubles en chêne sculpté. J'en cite quelques-uns qui donneront une idée exacte de la masse. D'abord, voici un fauteuil-fumeuse, muni de différents tiroirs qui ne sont pas apparents et dans lesquels on peut placer tous les petits objets qu'on désire avoir toujours sous la main. Ce meuble est muni en outre d'un pupitre qui se lève à volonté et sur lequel on peut aussi bien écrire que lire. La valeur de cette fumeuse est, pour le bois seul, de 83 francs. Je mentionnerai une boîte aux lettres, d'une jolie forme, marquée 30 *francs*, puis un volume in-4°, intitulé : *Histoire des cigares*. Quand on pousse le couvercle, on a sous les yeux deux tiroirs, où l'on peut mettre une cinquantaine de cigares. — N'est-ce pas la meilleure manière d'écrire leur histoire que de jeter le lecteur *in medias res?* — Le volume coûte 20 francs. Vient ensuite une planche à livres, pouvant s'allonger ou se raccourcir au moyen de deux rainures. Le prix de cette bibliothèque modèle est de 4 francs. Des boîtes à gants coûtent 20 francs les deux. Enfin des chaises, avec dossier fort bien orné, ne s'élèvent pas au-dessus du prix de 22 francs. Tous ces objets sont, je le répète, en chêne sculpté, et je n'en avais jamais vu à aussi bas prix.

L'exposition autrichienne ne brille pas au point de vue du mobilier : on y voit peu de meubles de luxe, mais seulement quelques chaises, fauteuils ou berceuses ressemblant à ceux de la Belgique, mais vendus à un prix double.

Vous connaissez sans doute les toilettes-commodes, et vous savez en apprécier les avantages. Dans l'exposition grecque, la maison Maillard a voulu remédier à un des grands défauts de nos logements parisiens : je veux dire l'exiguïté des pièces. C'est donc pour parer à ce manque de place que ce fabricant a construit des lits qui sont renfermés dans des commodes-toilettes, de façon que, le lit une fois plié, personne ne puisse se douter de sa présence. C'est un meuble de 180 francs. Dans ce temps d'unification, on arrive ainsi à l'unification du mobilier.

Voici un autre objet encore bien plus compliqué que

le précédent, si bien que le jour vous pouvez avoir un salon et la nuit une chambre à coucher, sans pour cela vous donner beaucoup de peine. Telle est la destination du canapé-lit, fabriqué par le même tapissier, et contenant une toilette, deux chaises, deux grands tiroirs et une table de nuit. Pour transformer le canapé en lit, vous n'avez qu'à coucher le dossier sur le siége, et voilà un matelas placé sur un petit sommier. — N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour bien dormir? — Ceci rappelle les transformations de maître Jacques dans l'*Avare :* « Est-ce à votre cocher, monsieur, ou à votre cuisinier que vous voulez parler, car je suis l'un et l'autre. »

Enfin nous avons trouvé en Grèce des chaises semblables à celles des fabriques belges, avec cette différence que la Grèce vend ses produits environ un tiers en plus, — sans compter le transport.

Quant aux meubles et literies proposés par la maison Coquart pour les meubles à bon marché (à 3,000 fr.), j'ai rencontré des marchands vendant à des prix moins élevés. J'ai additionné les prix de ce mobilier, et je suis arrivé à un total de 721 francs. Pour une maison de mille écus, c'est trop cher.

M. Lavater, rue de Strasbourg, a été récemment breveté pour un système de *patère adhésive.* Au moyen d'une étiquette enduite de chaque côté d'une préparation spéciale, on peut faire adhérer aux surfaces les plus unies (les glaces par exemple), toutes sortes d'objets, tels que : girandoles, patères, supports de tentures, etc. C'est une invention vraiment utile.

La même maison tient au Champ-de-Mars un assortiment de divers systèmes d'éclairages économiques. On a une lampe spéciale, munie d'une mèche ; on verse dans cette lampe de l'extrait de naphte, et, après avoir rempli la lampe, on la vide entièrement en réintégrant le liquide dans la bouteille. Cela fait, votre lampe est prête a être allumée, le liquide ayant dégagé un gaz combustible dont la mèche est imprégnée. Cette lampe éclaire sept heures. J'ai voulu éprouver moi-même si l'on avait à redouter les explosions, et pour cela j'allumai le gaz dans l'intérieur de la lampe. Ce gaz brûla lentement à l'orifice, avec une flamme bleue, mais sans accident.

ALFRED NETTEMENT FILS.

— La suite prochainement. —

LES CERISES DE SAINT PIERRE

(LÉGENDE.)

Un jour, sous les ardeurs du soleil de midi,
Deux voyageurs gagnaient les coteaux d'Engaddi;
C'était le doux Jésus! puis, trois pas en arrière,
Pied lourd, l'air abattu, courbé, suivait saint Pierre.
Sur les traces du Maître il s'essuyait le front,
Il regardait ses pieds; plus d'un soupir profond
S'échappait de son sein... Aux abords d'un village,
Un figuier leur offrit son dôme de feuillage.
— « Pavillon des oiseaux, tente du voyageur,
« Sur mon front ruisselant répands quelque fraîcheur!
« A ton ombre, dit Pierre, arbre, un instant arrête
« Celui qui d'un seul mot apaise la tempête
« Et qui laisse au soleil, sans opposer sa main,
« Sur ma tête embrasée un pouvoir souverain...»

Mais tel qu'un faux ami qu'on ne veut plus connaître
Devant l'arbre infécond passe le divin Maître.
O désenchantement! Pierre, dans sa douleur,
A peine à contenir un mouvement d'humeur...
« — De grâce, arrêtons-nous! ah! Seigneur, qui vous presse?
« — Le pauvre nous attend, répond avec tendresse
« Le Dieu des affligés; il attend, hâtons-nous...
« — Sous ce figuier, Seigneur, les pauvres viendraient tous
« Recueillir à l'envi le pain de la parole!
« Pour entendre la voix qui charme et qui console,
« Où s'arrête Jésus la foule aime à venir
« Et les petits enfants s'empressent d'accourir. »

Or celui qui cherchait la brebis égarée
Sans relâche poursuit sa mission sacrée.
Pierre soupire... et va, triste, le front baissé.
Soudain dans la poussière un objet délaissé
Vient frapper ses regards. C'est le fer d'une mule.
Va-t-il le relever ou passer sans scrupule?
Pour ramasser ce fer, il faut ployer son corps;
Ce fer, en vérité, vaut-il bien tant d'efforts?
Pense l'ancien pêcheur. Nul n'en veut, je parie...
Il passe... sur ses pas, le doux Fils de Marie
Revient et prend ce fer que Pierre, dédaigneux,
Évitait de toucher de son bras paresseux.

On traverse un village. Un vendeur de cerise
Étalait aux passants sa fraîche marchandise.
Contre le fruit vermeil — doux présent de l'été —
Jésus change le fer. Le disciple enchanté
Déjà du fruit juteux sentait remplir sa bouche.
O bonheur! se dit-il; tout ce que Jésus touche
Devient manne et rosée... Heureux qui suit ses pas!
Mais de ces grains friands qu'il convoite tout bas
Jésus tient le trésor dans un pli de sa robe.
Sans doute aux feux du jour sa bonté les dérobe.
Cependant la fatigue a repris le dessus :
Front bas, Pierre se traîne à l'ombre de Jésus.
Dix pas les séparaient. Une cerise tombe.
Le milan est moins prompt à ravir la colombe
Que l'ami de Jésus à relever soudain
Le fruit rafraîchissant qui vient tenter sa main.
Dix pas plus loin, ô ciel! l'ineffable surprise!
Ce n'est point par hasard que tombe la cerise :

De dix pas en dix pas le joli fruit tombait,
Et l'apôtre aussitôt lestement se courbait;
Retrouvant des beaux jours la première souplesse,
Il allait se courbant et se courbant sans cesse...

Le soir venu, Jésus, de sa divine voix :
— « Pierre, tu t'es baissé, sais-tu combien de fois?
« — Non, Maître!
« — Cent vingt fois; un jour de canicule!
« Une fois suffisait pour le fer de la mule.
« Du chemin d'Engaddi souviens-toi désormais... »
Le disciple confus ne l'oublia jamais,
Et la leçon jadis donnée à la mollesse,
C'est à nous qu'aujourd'hui la légende l'adresse;
A nous tous, voyageurs aux plaines d'ici-bas...
Suivant de loin Jésus, comme autrefois Céphas,
Pour tromper les ennuis du terrestre voyage,
Qui de nous du figuier n'a recherché l'ombrage?
Du bout de son bâton, ou du pied, qui de nous
N'a chassé devant soi de stériles cailloux,
Et, pareil à Céphas à pactiser habile,
Qui n'a dit? — « *Fer de mule! oh! ferraille inutile!...* »
De glace au sacrifice et de feu pour saisir
Ou la fleur ou le fruit qui promet le plaisir,
Voilà le fils d'Adam!... car tous, tant que nous sommes,
Nous aimerons toujours la cerise et les pommes...

A l'heure du devoir, pauvre cœur attiédi,
Souviens-toi, souviens-toi du chemin d'Engaddi.

HENRI GALLEAU.



LE PAON

Il est impossible de parler du paon domestique sans rappeler la description qu'en a faite Guéneau de Montbelliard, collaborateur de Buffon, avec un tel éclat de style qu'on dirait que l'auteur, pour écrire cette description magnifique, a détaché une des plumes les plus brillantes qui servent de parure à ce bel animal :

« Si l'empire, dit-il, appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait le roi des oiseaux. Il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile peinte des plus riches couleurs orne sa tête sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets petillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel. Non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de la magnificence; elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles un nouveau lustre et des effets si sublimes, que notre art ne peut les imiter ni les décrire. »

Certes, l'écrivain qui a tracé ces lignes donne lui-même ici un démenti à cette déclaration d'impuissance, et jamais le paon, qui constitue un genre si distinct dans l'ordre des gallinacés, n'a été décrit d'une manière plus splendide et plus digne de sa beauté.

Les naturalistes anciens croyaient, comme le croit encore le vulgaire, que le paon est sensible à l'admiration qu'il excite, et que le meilleur moyen de l'engager à déployer les splendeurs de sa queue en faisant la roue est de paraître s'extasier sur l'éclat de ses couleurs. Les naturalistes contemporains assurent avec Zerbe que c'est là une fable et que le paon n'étale sa brillante livrée que pour la paonne, de même que le rossignol ne jette aux échos que pour sa femelle les traits hardis et les cadences harmonieuses de son hymne du soir. Les savants de nos jours sont-ils bien sûrs de leur fait, et ont-ils reçu à ce sujet les confidences du paon et du rossignol? Ne voit-on pas le cheval de l'Arabe, excité par la voix et la main caressante de son maître poursuivi dans le désert, faire des prodiges de vitesse pour le soustraire à la poursuite ardente de son ennemi? Le chien loué et caressé par le chasseur ne montre-t-il point par l'expression de ses yeux et le mouvement précipité de sa queue qu'il sent le prix de ces caresses et de ces louanges?

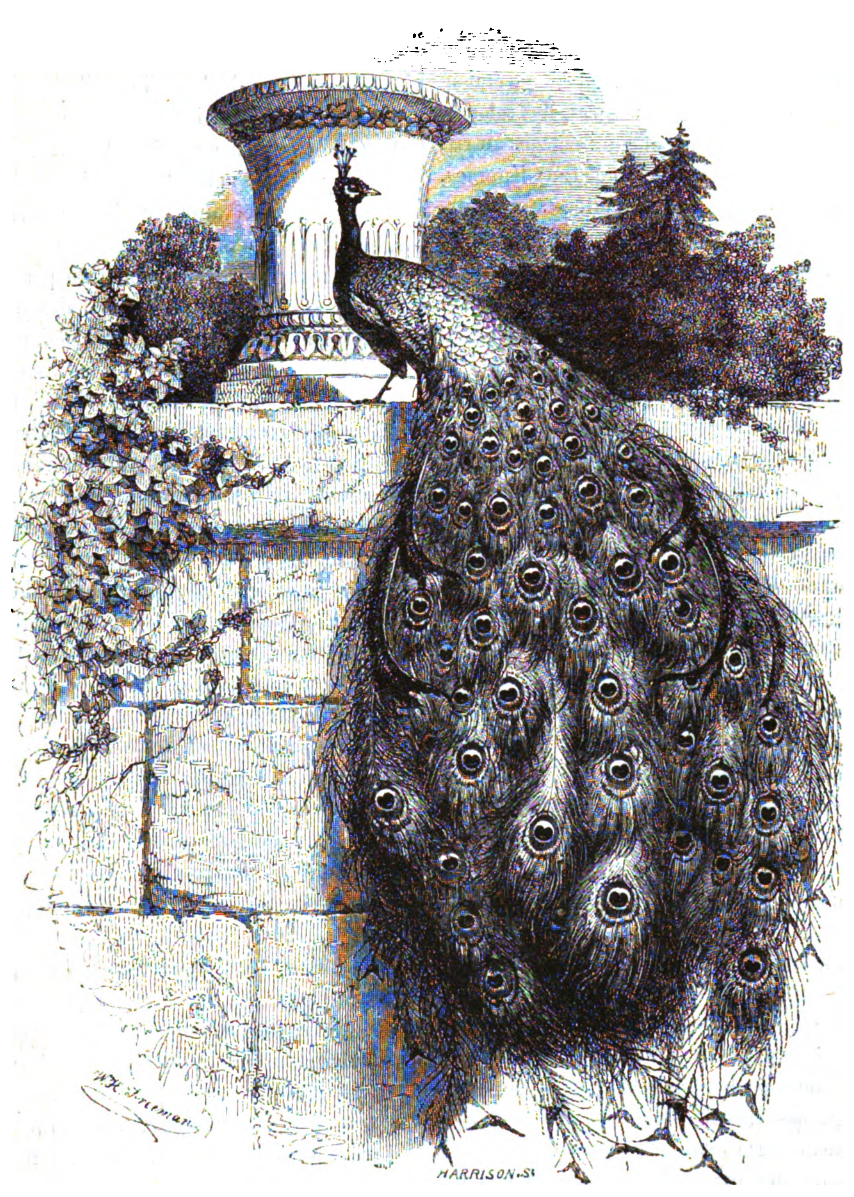
Le paon, selon quelques auteurs, est doué d'une longévité remarquable : selon Willughby, on a vu des individus de cette espèce vivre tout un siècle. Si le fait est exact, ce ne sont là que des exceptions, la vie ordinaire du paon n'est que de trente ans. Du reste, pour ses habitudes, son alimentation, le paon ne diffère pas beaucoup des autres gallinacés. Les paonneaux naissent couverts d'un simple duvet jaunâtre; délicats de complexion et frileux, ils ont besoin de grands soins dans les premiers mois de leur vie. Ce n'est qu'à trois ans qu'ils revêtent cette magnifique robe de plumage qui éblouit les yeux. Le paon aime à percher la nuit sur les lieux élevés, la cime des grands arbres, le comble des maisons, et quand ses petits ne peuvent l'y suivre, il les y porte sur son dos. La femelle du paon a été moins bien partagée que lui des dons de la nature : d'une taille beaucoup plus petite et d'un plumage qui n'est point brodé des riches couleurs qui étincellent sur la robe du mâle, elle a un peu l'air de l'humble ménagère d'un grand seigneur.

Les anciens, qui aimaient les symboles, avaient donné à Jupiter, le roi des dieux, l'aigle, ce roi des oiseaux et ce type de la force et de la puissance, pour oiseau symbolique. Ils donnèrent à Junon, la reine de l'Olympe, pour oiseau favori, le paon, type brillant de la

beauté, de l'orgueil et de l'empire. Les mythologues veulent que Junon ait répandu sur la queue du paon les cent yeux d'Argus, que Mercure tua pour enlever la vache Io à la surveillance de laquelle la reine des dieux avait préposé ce serviteur fidèle, dont elle regretta amèrement la mort. Les poëtes latins ont célébré la beauté du paon dans de beaux vers, et lui ont prodigué les épithètes les plus splendides. Ovide a dit qu'il porte des astres sur sa queue éblouissante :

Qui cauda sidera portat.

Ils ont dit de lui qu'il avait une queue étoilée, *stellantem caudam*. Phèdre a ajouté que sa queue est constellée de pierres précieuses : *gemmeam caudam explicas*.



Paon domestique. (*Pavo cristatus*).

Cette quasi divinité du paon n'empêchait pas les anciens de servir sur leur table le paon qui, à un an, est, dit-on, un excellent manger. Tout en continuant à figurer dans l'Olympe à côté de Junon, il figurait sur la table de Lucullus en qualité de rôti; témoin ce vers de Claudien :

Traduntque palato
Sidereas Junonis aves;

« Ils livrent au palais des convives les oiseaux olympiens de Junon. »

Au moyen âge, le paon était un des rôtis les plus recherchés de la noblesse. On en nourrissait donc une grande quantité, comme on le voit dans la *Vie privée des Français*, par Legrand d'Aussi, au chapitre consacré à la *Table*. On servait le paon rôti enveloppé dans son magnifique plumage, comme un soleil envi-

ronné de ses rayons. Quelle que soit la célébrité de M. le baron Brisse, il ne faut pas croire, en effet, qu'on l'ait attendu pour savoir dîner en France. Je ne parle ni de Berchoux, l'auteur de *la Gastronomie*, ni de Brillat-Savarin, d'une renommée presque contemporaine; mais il nous reste des descriptions des festins du quinzième siècle assez succulents pour faire venir l'eau à la bouche des gourmets de notre temps. On servait sur la table de nos aïeux des repas à cinq services. Il y avait d'abord ce qu'on appelait le premier mets, ou l'entrée destinée à ouvrir l'appétit ; c'étaient des limons, des cerises, des fruits tendres, des salades. Le second mets se composait de potages : potages au riz, à l'avenat, à la semoule, à la fromentée, aux légumes, au fenouil, à la moutarde, à la chair pilée, aux tripes, aux pommes, aux poires, aux coings. Pour satisfaire les yeux en même temps que le goût, on teignait chacun des potages d'une couleur différente, en blanc, en bleu, en rouge, en jaune, en vert, de manière que la table ainsi servie faisait l'effet de l'arc-en-ciel. Le troisième service était composé de rôtis : rôti de paon, rôti de poularde, rôti de perdreau gris ou rouge, — c'est le bon roi René qui a apporté la perdrix rouge en France, — rôti de canard, de cailles, d'ortolans, de bécassines, de cerf, de hérisson, de héron, de plongeon, de cigogne, de grues, lesquels rôtis étaient bardés de lard aromatisé, et relevés par des sauces à la cannelle, à la noix muscade, à la moutarde, à l'ail, au vinaigre, des sauces d'enfer, des sauces aux bourgeons, aux cerises, aux prunes, aux mûres, au raisin, au genêt, aux roses, aux fleurs. Le même luxe existait pour le quatrième service qu'on appelait l'entremets : c'étaient des salades salées, des salades sucrées, des omelettes parfumées, des épinards à la crème, du pain aux champignons, des ris de veau, et, comme hors d'œuvre, des jambons salés en tranches, des anchois, des truffes, des beignets, des tourtes à la moelle, des blancs-mangers, des crèmes brûlées.

Venait enfin le cinquième service, le dessert, comme on l'appelle aujourd'hui : c'étaient les fruits de la saison, les fruits secs, les fruits à l'eau-de-vie, les gâteaux fins, les échaudés, les pièces de four, les biscuits, les massepains, les amandes confites, gelées, pâtes, conserves, crèmes, eaux glacées, sorbets, liqueurs, vins étrangers. Ces festins étaient servis sur des tables jonchées de fleurs; au milieu, des pyramides de sucreries et des guirlandes de feuillage entrelacées à des cordons de fruits qui traversaient la pièce et régnaient au-dessus de la tête des convives, plus heureux que le Tantale antique.

Je demande pardon au lecteur de cette digression un peu longue. Mais il m'a paru piquant de donner à notre époque si glorieuse une utile leçon, et d'opposer, en passant, un menu du quinzième siècle aux menus du dix-neuvième qu'on publie tous les jours.

René.

CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 575, 586 et 595.)

V

LE GÉNÉRAL.

« Le docteur Renaud venait à Fouronne tous les jours, c'était un ami de la maison, il avait vu la comtesse tout enfant. Il l'aimait d'une affection paternelle, pleine d'estime pour son caractère et sa vertu. Il ne lui épargnait, quand il s'agissait de son bonheur et de sa santé, aucune des observations et des conseils qu'autorisaient sa science et son amitié. Le docteur avait soixante huit ans environ, une physionomie un peu brusque et soucieuse, surtout quand ses malades lui donnaient de l'inquiétude; mais rien chez lui n'éloignait la sympathie, car tout respirait la bonté et la franchise. Il soignait madame de Fouronne avec un intérêt de tous les instants, et, nous rencontrant auprès d'elle tous les jours, les meilleures relations s'étaient établies entre nous.

« Nous quittions Fouronne à la même heure, moi à pied, lui à cheval; puis, arrivés à moitié chemin de Mailly-Château, nous nous séparions. Il habitait une petite maison de campagne qui lui servait de retraite, car il avait peu de clientèle et n'en cherchait pas davantage. Il était vieux garçon et avait une petite aisance; d'ailleurs, il se contentait de peu et laissait chez les pauvres gens beaucoup plus d'argent qu'il n'en emportait.

« Ce soir-là, le bon docteur paraissait préoccupé, il baissait la tête et sifflait entre ses dents, ce qui était une preuve évidente chez lui de très-mauvaise humeur.

« — Peut-on, mon cher docteur, vous demander, sans indiscrétion, pourquoi vous avez averti madame la comtesse que vous seriez longtemps sans revenir la voir?

« — Mais tout simplement parce que sa santé ne réclame plus ma présence, et puis, s'il faut tout vous dire, parce que madame de Fouronne m'a averti qu'elle attendait son frère, auquel elle s'est avisée d'écrire de venir.

« — L'en blâmez-vous? m'écriai-je.

« — Non, Dieu m'en garde! Elle fait ce qu'elle croit devoir faire pour l'intérêt de Claire; mais, pour ce qui me concerne, je connais assez l'aimable personnage dont il s'agit pour désirer fortement le voir le plus rarement possible, voilà tout.

« — C'est là ce qui vous rend soucieux?

« — Oui, c'est une bonne habitude pour moi de voir notre excellente comtesse le plus souvent possible. Je la connais depuis si longtemps, que je suis fort peu satisfait de passer peut-être plusieurs semaines sans la voir, quoique je n'imagine pas que le général perde beaucoup de temps à consoler sa sœur. Ce traîneur

de sabre doit considérer de tels soins comme des bagatelles indignes de lui.

« — Allons, allons, docteur, calmez-vous. Que vous a donc fait ce pauvre général? Il est vif et peu agréable, dit-on ; mais sa sœur, qui doit le connaître, m'a assuré qu'il avait fort bon cœur.

« — Si madame de Fouronne vous a dit une pareille chose, s'écria le docteur qui arrêta son cheval brusquement, c'est bien la preuve que sa bonté nuit à son jugement.

« — Docteur, vous n'êtes pas en veine d'indulgence.

« — Écoutez donc, c'est que je le connais, moi, et depuis longtemps. Si je ne puis plus me faire sur son compte la moindre illusion, ce n'est pas ma faute, mais la sienne.

« — Alors vous croyez que cette pauvre comtesse...

« — N'a rien de bon à attendre de lui, interrompit-il brusquement. Elle n'a plus que quelques jours à respirer librement, car M. de Montrevel a la louable habitude d'étouffer tout ce qui l'entoure par la double pression de son égoïsme et de sa brutalité! »

« J'étais pénétré de tristesse ; le caractère du docteur était brusque parfois, il faisait connaître son jugement sur autrui d'une manière trop tranchée et peu bienveillante, mais c'était un homme de cœur et incapable d'accuser injustement qui que ce soit. Son appréciation sur le général ne pouvait donc être dénuée de fondement.

« — Tout ce que vous me dites, docteur, me désole pour cette excellente femme, qui mériterait un intérêt si réel.

« — Je le crois bien, que cela vous désole, je ne suis pas moins désolé que vous ; mais qu'y faire? Quand madame de Fouronne a appelé son frère auprès d'elle, elle n'a eu garde de m'en parler, elle sait trop bien que j'eusse tout fait pour la dissuader de s'exposer à des humiliations, à des reproches et à un refus. Elle n'ignore pas mon opinion sur M. de Montrevel; enfin elle a cru faire pour le mieux, je n'ai rien à répondre.

« — Dans quelles circonstances avez-vous pu apprécier sérieusement le général?

« — Mais un peu dans toutes celles qui se sont présentées depuis la mort de sa belle-mère, madame de Montrevel, seconde femme de son père, et mère de madame de Fouronne. J'ai soigné madame de Montrevel mère à ses derniers moments, elle était infirme, quoique peu âgée ; sa fille passait les nuits et les jours à son chevet avec un grand dévouement. M. de Montrevel le père était déjà mort depuis des années ; comme sa seconde femme avait peu de fortune et que son fils du premier mariage, le général d'aujourd'hui, avait hérité d'une fortune très-considérable de sa mère, M. de Montrevel avait fait quelques avantages à sa fille Lucie (qui est devenue depuis madame de Fouronne). A peine la jeune fille eut-elle perdu sa mère, que son frère exigea d'elle qu'elle renonçât à ces avantages. Elle céda par amour de la paix et resta donc orpheline avec une fortune très-restreinte. Le lieutenant de Montrevel (il n'avait que ce grade alors) était son seul parent. C'était donc chez lui que sa sœur s'établit. Mais il ne tarda pas à déclarer qu'il ne pouvait sans nuire à sa carrière militaire se charger de la tutelle d'une jeune fille et qu'il était résolu à se décharger de ce fardeau.

« La pauvre Lucie avait dix-sept ans, et, comme son éducation était complétement achevée, on ne pouvait songer à la mettre en pension. Il fallait trouver une autre combinaison. Après avoir longtemps hésité sur le parti qu'il prendrait, un beau jour notre égoïste partit emmenant sa sœur avec lui, sans dire à personne où il allait.

« Il avait, du côté de sa mère, une parente éloignée qui habitait dans les environs de Venise ; on l'appelait Cécilia Contranaro. Elle était vieille fille, très-pauvre, horriblement laide et de plus boiteuse ; du reste elle était bonne personne, douce et sensée. Ce fut à elle qu'il imagina de confier Lucie. Il pensa que le petit revenu de la jeune fille suffirait à faire vivre les deux femmes habituées à une vie peu coûteuse, et qu'ainsi il aurait un double avantage : celui de se débarrasser de Lucie et celui de la mettre chez une personne sûre sans rien débourser. Les égoïstes ont parfois du génie, et quand il s'agit de leurs intérêts, les idées ne leur manquent pas. Cependant il ne devait pas arriver à réaliser un si beau projet sans rencontrer d'obstacles. Fatiguée par les longues nuits qu'elle avait passées auprès du lit de souffrance de sa mère, accablée par le chagrin de l'avoir perdue, le sentiment de son isolement, le regret de s'expatrier, la jeune fille tomba très-gravement malade presque à la veille du départ. Je vous laisse à penser la colère de son frère, qui ne supportait pas les obstacles. Il accablait Lucie de reproches que, fort heureusement, elle ne pouvait pas entendre; depuis la veille, elle était sans connaissance. On me fit appeler, j'arrivai aussitôt et je reconnus la première atteinte de la maladie de cœur à laquelle, depuis lors, elle est restée en proie.

« Justement alarmé d'une crise aussi soudaine que violente, j'employai les remèdes les plus énergiques et j'annonçai au général qu'il fallait ajourner son voyage au moins pour plus d'un mois. Il m'interrompit en jurant et en maugréant, comme c'était son habitude ; je n'en tins aucun compte et lui déclarai, comme c'était mon devoir, que la maladie de Lucie était grave, qu'elle prenait sa source dans des commotions morales trop violentes, que le changement de climat et l'isolement loin de son pays pouvaient abréger ses jours.

« — Et que voulez-vous que je fasse d'elle? s'écria-« t-il en colère. Tout cela finit par m'ennuyer, et je « suis à bout de patience. Encore une fois, que voulez-« vous que je fasse d'elle?...

« — Mais si vous ne pouvez vous dévouer à rester « près d'elle et à lui servir de Mentor, commençai-je...

Il ne me laissa pas le temps d'achever :

« — En vérité, monsieur le docteur, vous êtes fou,

« archifou. Comment, vous voulez que je sacrifie ma « carrière aux caprices et aux pâmoisons de cette petite « péronnelle! Vous êtes bon à enfermer.

« — Voyons, monsieur de Montrevel, ne nous que« rellons pas, repris-je avec douceur, — c'est peut-être « la première fois que des injures me trouvaient si « patient, mais j'avais compassion de la jeune aban« donnée, et dans son intérêt même il fallait ménager « son irritable frère. Si vous ne pouvez demeurer près « d'elle, vous pouvez la marier.

« — Oui, c'est cela! Et puis la doter, n'est-ce-pas? « Allez toujours, on voit bien que cela ne vous coûte « rien. Vous divaguez, mon cher, je vous pardonne pour « cette fois, mais retenez bien ceci : J'entends que per« sonne, ni médecin ni apothicaire, ne se mêle de mes « affaires; ce qui concerne ma sœur ne regarde que « moi, tâchez de vous en souvenir. »

Tant d'insolence et de grossièreté me firent monter le sang au visage. Je sentis que ma patience était à bout, et, pour ne pas me laisser emporter à quelque extrémité fâcheuse, je pris mon chapeau et je sortis sans même lui dire adieu. Je ne l'ai jamais revu depuis. Je vins visiter sa sœur pendant le temps qne dura encore sa maladie, mais je choisissais les heures où M. de Montrevel était à la chasse, ce qui, du reste était facile, attendu qu'il y passait la plus grande partie de ses journées, ce qui ne l'empêchait pas de maugréer, au retour, sur l'esclavage que lui imposait la maladie de Lucie.

« — Et depuis ce temps, toutes relations ont cessé entre vous?

« — Fort heureusement. Quand sa sœur fut rétablie, il la conduisit en Italie et retourna à son régiment, sans plus s'inquiéter de ce qu'elle devenait. Il ne s'en souvint, deux ans plus tard, que pour la tourmenter.

« — A quelle occasion?

« — Ce fut quand il s'agit de la marier. Ce vilain homme s'était si habitué à considérer sa sœur comme sa chose, qu'il s'était décidé à disposer d'elle en faveur de son colonel, vieux relativement à Lucie, mais qui désirait épouser une jeune fille douce et bien élevée, qu'il destinait aux agréables fonctions de gardemalade, chargée de soigner ses rhumatismes. Il avait entendu vanter les qualités de Lucie, il était riche, influent; il connaissait l'égoïsme du lieutenant de Montrevel, il lui demanda sa sœur, en lui donnant à entendre qu'un beau-frère colonel pouvait puissamment servir à son avancement. Le lieutenant, enchanté de cet espoir, écrivit donc à Lucie pour lui ordonner de bien recevoir le colonel qui lui faisait l'honneur de rechercher son alliance. Par bonheur, la jeune fille, dont le moral et la fermeté s'étaient développés avec l'âge, et peut-être aussi, grâce aux conseils de mademoiselle Cécilia, répondit avec douceur, mais décision, que cela était impossible, qu'un tel mariage lui déplaisait, et qu'elle priait son frère de faire part au colonel de son refus.

« M. de Montrevel n'était pas homme à supporter facilement un pareil mécompte. Il demanda un congé de quelques jours et tomba comme une bombe à la petite ville qu'habitait mademoiselle Cécilia en compagnie de Lucie. Mais là, une autre nouvelle bien plus désagréable encore l'attendait. Un mois environ avant la demande du colonel, M. le comte de Fouronne, qui voyageait en Italie, avait paru dans une réunion intime à Venise, chez une dame italienne à laquelle il était recommandé; il avait remarqué et admiré Lucie. Originaire de la Bourgogne, voisin du château qui appartenait à M. de Montrevel, à ce double titre de compatriote et de voisin, il s'était fait présenter à mademoiselle Cécilia et à la jeune fille. Quelques semaines lui suffirent pour apprécier cette dernière au point de désirer de l'avoir pour femme; il fit une demande qui fut accueillie très-favorablement. Le comte était jeune, intelligent, riche, d'un extérieur distingué ; sa conduite était irréprochable, ses principes religieux offraient à celle qu'il avait choisie les plus grandes garanties de bonheur. Lucie fut sensible aux sentiments qu'il lui exprima. Cette pauvre enfant isolée se rattacha à la vie en découvrant qu'elle pouvait encore espérer un avenir heureux. Enfin elle accepta la main de M. de Fouronne. En voyant arriver le général à la ville, elle crut qu'un sentiment affectueux l'avait poussé à se rapprocher d'elle.

« — Mon frère, lui dit-elle aussitôt, voilà une lettre « que je vous adressais; dans cette lettre, je vous « apprenais combien j'allais être heureuse, et voilà « que, par une aimable inspiration, vous venez la « chercher vous-même. »

« Mademoiselle Cécilia, de laquelle je tiens tous ces détails, et bien d'autres encore, n'était pas aussi naïve que Lucie : elle n'attendait rien de bon du lieutenant, et elle avait raison. Elle aimait sincèrement la jeune fille et voulut lui venir en aide. Elle interrompit M. de Montrevel, au moment où il s'écriait avec fureur :

« — Quelle chanson me chantez-vous là, petite sotte? « Le bonheur d'une sœur doit être de faire la volonté de « son frère, entendez-vous bien; qu'on s'explique sur-le« champ, morbleu ; je ne suis pas venu pour écouter un « bavardage et des niaiseries de pensionnaires. Voulez« vous bien m'apprendre ce que signifie l'impertinente « lettre que j'ai reçue de vous il y a huit jours? Peste, « cette vieille fée de Cécilia s'y entend bien à élever des « jeunes filles, je lui en fais mon compliment.

« — Halte-là, mon cher cousin, dit en riant Cécilia, « puisque vous avez bien voulu vous souvenir de moi « dans l'aimable sortie que vous venez de faire, laissez« moi vous dire que j'ai à vous entretenir en tête à tête. « Il s'agit d'une communication qui peut vous être utile. « En outre, cela vous donnera le temps de vous calmer. « Vous êtes rouge comme une pivoine, je vous en aver« tis, et vous avez tort de vous emporter. Vous êtes san« guin, et les coups de sang pleuvent cette année. En« trons dans le salon, je vais sonner pour commander

« qu'on vous y porte un grog, puis nous tâcherons de « causer de bonne amitié. »

« L'adroite vieille fille, qui connaissait de longue date son irascible parent, avait trouvé un talisman merveilleux pour faire tomber sa colère : elle avait parlé de coups de sang ! Or M. de Montrevel, d'une constitution apoplectique par excellence, avait, quoi qu'étant jeune alors, une peur affreuse de mourir d'une attaque.

« Soudainement calmé, le général, — quoiqu'il ne le fût pas encore à cette époque, je continuerai à l'appeler ainsi, afin d'éviter les confusions, — le général donc la suivit dans le petit salon en murmurant.

« Cécilia sonna sa femme de chambre et, en lui commandant le grog promis, elle lui ordonna tout bas de dire à Lucie qu'elle l'engageait à aller passer la journée dans un couvent du voisinage et à ne revenir que lorsqu'elle lui en ferait donner avis.

« La vieille fille pensait bien que tout ceci ne finirait point sans que l'orage éclatât, et, craignant que la peur des coups de sang fût insuffisante pour le conjurer, elle préférait mettre la jeune fille à l'abri des premiers coups de tonnerre.

« En effet, la colère de M. de Montrevel fut effroyable. Mademoiselle Cécilia s'en émut peu. Après lui avoir expliqué les avantages d'un mariage entre sa sœur et le comte de Fouronne, elle lui fit envisager les nombreux et sérieux obstacles qui s'opposaient au mariage de celle qu'elle regardait comme sa pupille, avec le colonel. Peines perdues! Son interlocuteur tempêtait, frappait du pied et ne l'écoutait pas.

« — Qu'est-ce que cela me fait, que mon colonel soit « vieux, il n'en est pas moins colonel, et en position « de m'être utile, très-utile, entendez-vous ! Qu'est-ce « que cela me fait que M. de Fouronne soit riche? cela « n'aidera pas à mon avancement, morbleu, et le pro« verbe a raison : Charité bien ordonnée commence par « soi-même. Charmant ! charmant ! vous prétendez qu'il « est charmant, ce monsieur, vous n'avez que cela à « dire. Eh ! sapristi, fut-il vingt mille fois plus charmant, « tous ses charmes ne me donneraient pas un grade « de plus, et aujourd'hui qu'un mérite militaire et « des services comme les miens ne suffisent plus pour « avancer, il faut des protections, sac à papier!

« — Et vous en aurez, des protections, vous vous en « ferez, mais ce n'est pas une raison pour sacrifier cette « pauvre enfant ! »

« — Sacrifier ! voilà le grand mot lâché. Je vous dis « moi, morbleu, que vous êtes une vieille tête folle, qui « avez monté l'imagination de cette petite mijaurée. « Vous vous en repentirez toutes les deux.

« — Vous ne pouvez pas forcer Lucie à se marier « malgré elle.

« — Non parbleu, et c'est un malheur. La loi est « insuffisante, elle devrait donner à un frère une plus « grande autorité. Mais, pour donner mon consentement « à son mariage avec votre charmant monsieur, c'est ce « que je ne ferai pas. Cette sotte n'aura mon autorisation « que quand il s'agira d'épouser un militaire, et un offi« cier supérieur encore. Aucun futur n'aura mon adhé« sion avant d'être arrivé au grade de colonel au moins. « Moi, Horace de Montrevel, donner ma sœur à un « homme qui n'a jamais tenu une épée, j'aimerais « mieux la jeter par la croisée !

« — Qu'importe, si cet homme est assez bien placé « et assez influent pour vous faire avancer, s'écria tout « à coup Cécilia, comme éclairée soudainement par « une idée lumineuse.

« — C'est le prince Charmant qui sera cet homme « influent et bien placé? Car je vous le répète, je veux « que le mari de Lucie serve à mon avancement.

« — Eh! que ne le disiez-vous? je vous aurai déjà « appris que M. le comte de Fouronne était votre fait.

« — Et comment cela, s'il vous plaît?

« — Parce qu'il a un oncle qui lui a servi de père, « et que cet oncle est lieutenant général, très-influent et « qu'il obtient tout ce qu'il veut, comprenez-vous?

« — Oui, parbleu, et il s'appelle, cet oncle pré« cieux?

« — M. d'Arneville.

« — D'Arneville ! Parbleu ! je le crois bien ; on l'a « comblé, celui-là, de toutes les faveurs. Et vous dites, « vous pensez qu'il voudrait m'être utile?

« — Assurément, appuyé par son neveu qu'il aime « comme un fils, par Lucie qui sera devenue sa nièce...

« — Au fait; mais alors ce mariage n'était pas si « bête que je le croyais, ma chère Cécilia. Vous êtes une « maîtresse femme d'avoir découvert ce comte de Fou« ronne. Ah ça, mais dites-moi, il faut avant tout qu'il « s'engage à me faire passer capitaine; sans quoi, je re« fuse mon consentement net...

« — C'est entendu.

« — Voilà mon ultimatum : point d'avancement, « point de mariage, vous lui direz cela, et vous aviserez « en conséquence. Quant à moi, je repars, je veux uti« liser mon congé pour aller passer quelques jours à « Bade; j'ai besoin de prendre les eaux.

« — Vous ne vous en irez pas sans embrasser Lucie. « Attendez à demain, vous verrez M. de Fouronne.

« — A quoi bon ! C'est inutile : Lucie se passera bien « de m'embrasser; quant au prince Charmant, nous « verrons à quoi il peut servir, je me méfie toujours « des gens charmants. »

« Deux heures après, le général avait quitté la villa.

« Tout était en bon chemin. Cécilia s'était souvenue fort à propos du parent dont M. de Fouronne avait parlé devant elle, quelques jours auparavant. La vieille fille avait donc caressé l'égoïsme du frère pour arriver au bonheur de la sœur, elle avait réussi. Deux mois après, le lieutenant était devenu capitaine, et Lucie s'appelait la comtesse de Fouronne. Elle partit avec son mari et Cécilia, qui vint les conduire à Fou-

ronne, et qui, tant qu'elle vécut, y passa tous les automnes.

« — Mais je croyais qu'il y avait eu une brouille entre le comte et M. de Montrevel, interrompis-je?

« — Effectivement, continua le docteur, ceci arriva à propos d'une croix d'honneur que l'ambitieux capitaine trouva qu'on faisait attendre à ses services. Son mérite faisait antichambre, et il trouvait cela révoltant. Il s'en prit à son beau-frère, qui, fatigué de ses demandes et de ses violences, finit par s'en débarrasser en lui disant son fait. Depuis, ils ne se sont point revus ; mais Lucie, toujours bonne, a un peu exploité au profit de son frère l'affection que lui témoignait son oncle le lieutenant général ; et M. de Montrevel, qui du reste a la bravoure du soldat et une vraie vocation militaire, s'est, un peu grâce à elle, réveillé général, il y a plusieurs années.

« Voilà, conclut le docteur Renaud, du moins en abrégé, toute l'histoire du général et de sa sœur. Vous comprenez maintenant, mon cher curé, pourquoi j'ai des raisons de ne pas aimer M. de Montrevel.

« Deux jours après cet entretien, je reçus un petit billet de la comtesse, il ne contenait que ces mots :

« Mon frère est ici ; il est arrivé cette nuit, je ne l'ai point encore vu, je compte sur votre amitié ; je préférerais ne le voir qu'en votre présence. Vous m'aiderez à plaider ma cause et celle de ma fille.

« Lucie, comtesse DE FOURONNE. »

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —



LE SAINT GRAAL

(Voir pages 524 et 580.)

III

Qu'il me soit permis maintenant de mentionner un ouvrage d'une nature toute différente et que je n'ai certes pas la pensée profane de vouloir comparer soit à ces romans, soit à ces poëmes.

Il existe depuis quelques années un livre qui a profondément ému plus d'une âme chrétienne et causé la surprise de plus d'un savant : c'est le livre où sont racontées les visions de la sœur Emmerich sur la Passion.

Je n'en parlerai qu'avec la plus grande réserve, bien qu'il ait, à mes yeux, un caractère tout nouveau, depuis le jour où l'un des prêtres qui par leur science et leur piété font le plus d'honneur à notre clergé, M. l'abbé de Cazalès, s'est décidé à le faire connaître en deçà du Rhin, comme « un bon livre d'édification et un beau livre de poésie, » en se chargeant lui-même de le traduire.

« Dans un modeste couvent d'Allemagne, une pauvre religieuse, née sous le chaume du pâtre et complétement illettrée, nous fait assister, durant ses heures de douloureuse extase, à tout ce que le drame sublime de la Passion peut avoir de plus émouvant.

« Jamais, dit M. de Cazalès, paraphrase des récits évangéliques ne fut à la fois plus vive et plus saisissante : rien qui ne soit simple de cœur et de langage et qui ne respire la soumission la plus entière à l'Église. »

Ce qui frappe surtout, ce qui doit étonner, ainsi que je l'ai dit, les hommes de la science, c'est qu'une pauvre fille étrangère à toute étude de l'histoire, à toute notion topographique, retrace toutes ces grandes scènes avec une si admirable exactitude et une telle précision dans les moindres détails, que son récit pourrait être présenté aux pèlerins comme un des guides les plus sûrs.

Après avoir examiné les traditions chevaleresques sur le saint Graal et constaté leur influence admirable en ces temps de luttes incessantes au milieu desquelles la société nouvelle avait à se constituer, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de retrouver dans les pieux récits de la sœur Emmerich l'histoire et la description de la précieuse coupe dont le salutaire souvenir préoccupa si vivement nos pères.

Mais encore une fois ce n'est pas un rapprochement que je prétends faire, et, tout en le citant, je ne perds pas de vue la respectueuse réserve dans laquelle je dois et veux rester à l'égard de ce livre si différent de ceux dont je me suis occupé jusqu'ici.

Voici ce qu'il dit du vaisseau sacré de la Cène :

« Le calice que les apôtres emportèrent de chez Véronique, et dont le Seigneur devait se servir pour l'institution de la sainte Eucharistie, est un vase merveilleux et mystérieux. Il était resté longtemps dans le temple, parmi d'autres objets précieux d'une haute antiquité, dont on avait oublié l'usage et l'origine...... Par la permission de Dieu, ce saint vase, qu'on n'avait jamais pu fondre, à cause de sa matière inconnue, trouvé par les prêtres modernes dans le trésor du Temple, parmi d'autres objets hors d'usage, avait été vendu à des amateurs d'antiquités. Le calice, acheté par Seraphia, avait déjà servi plusieurs fois à Jésus pour la célébration des fêtes, et à dater de ce jour il devint la propriété constante de la sainte communauté chrétienne.

« Ce vase n'avait pas toujours été dans son état actuel : peut-être était-ce à l'occasion de la Cène du Seigneur qu'on avait mis ensemble les différentes pièces dont il se composait. Le grand calice était posé sur un plat dont on pouvait encore tirer une sorte de tablette et autour de lui étaient six petits verres. Dans le grand calice se trouvait un autre petit vase ; au-dessus un petit plat, puis un couvercle arrondi. Dans le pied du calice était assujettie une cuiller qu'on en tirait facilement. Tous ces vases étaient recouverts de beaux linges, dans une enveloppe en cuir, si je ne me trompe. Le grand calice se compose de la coupe et du

pied, qui doit avoir été ajouté plus tard, car ces deux parties sont d'une matière différente. La coupe présente une masse brunâtre et polie, en forme de poire; elle est revêtue d'or et il y a deux petites anses par où on peut la prendre. Le pied est d'or vierge artistement travaillé; il est orné d'un serpent et d'une petite grappe de raisin et enrichi de pierres précieuses...

. . . .

« Le grand calice était chez Abraham. Melchisédec l'apporta avec lui du pays de Sémiramis dans la terre de Chanaan, lorsqu'il commença quelques établissements au lieu où fut plus tard Jérusalem. Il s'en servit, lors du sacrifice, lorsqu'il offrit le pain et le vin, en présence d'Abraham, et il le laissa à ce patriarche. Ce vase avait été aussi dans l'arche de Noé. »

La sœur Emmerich parle également de l'emprisonnement de Joseph d'Arimathie. Seulement elle ne dit pas qu'il ait été, durant sa captivité, en possession du précieux calice.

« Le soir du vendredi saint, Joseph d'Arimathie revint tard du cénacle chez lui; il suivait tristement les rues de Sion, accompagné de quelques disciples et de quelques femmes, lorsque tout à coup une troupe d'hommes armés, embusqués dans le voisinage du tribunal de Caïphe, fondit sur eux et s'empara de Joseph, pendant que ses compagnons s'enfuyaient en poussant des cris d'effroi. Ils le renfermèrent dans une tour attenante au murs de la ville, à peu de distance du tribunal; Caïphe avait chargé de cette expédition des soldats païens qui n'avaient pas de sabbat à observer. On avait le projet de le laisser mourir de faim et de ne rien dire de sa disparition. »

Sa mise en liberté ne se fit pas longtemps attendre.

« Peu après le retour de la sainte Vierge, dit la sœur Emmerich, je vis Joseph d'Arimathie priant dans sa prison. Tout à coup le cachot fut inondé de lumière, et j'entendis une voix qui l'appelait par son nom. Le toit fut soulevé, de manière à laisser une ouverture, et je vis une forme lumineuse lui tendre un drap qui me rappela le linceul où il avait enseveli Jésus. Joseph le saisit à deux mains et fut enlevé jusqu'à l'ouverture, qui se referma derrière lui. Lorsqu'il fut au haut de la tour, l'apparition s'évanouit.

« Je ne sais si ce fut le Sauveur lui-même, ou si ce fut un ange qui le délivra.

« Il suivit quelque temps le mur de la ville, jusque dans le voisinage du cénacle. Les disciples rassemblés avaient fermé les portes. Ils avaient été très-affligés de la disparition de Joseph, et croyaient qu'on l'avait jeté dans un égout, parce que le bruit s'en était répandu. Lorsqu'on lui ouvrit et qu'il entra, leur joie fut grande, comme elle le fut plus tard, lorsque saint Pierre fut délivré de sa prison. »

Il ne serait pas impossible que tous ces détails et sur le calice mystérieux de la cène et sur la captivité de Joseph d'Arimathie miraculeusement délivré par Jésus ou ses anges fussent encore connus à l'époque où les romanciers placent le règne merveilleux d'Artus, et que ces romanciers ainsi que les poëtes du même cycle eussent dénaturé ces vagues traditions en y mêlant, suivant la manie du temps, les traditions fabuleuses des anciens bardes, avec les superstitions féeriques de la chevalerie.

F.-H. DE BARTHÉLEMY.

— La fin prochainement. —



CHRONIQUE

Après l'histoire, les anecdotes. Depuis le départ des grands souverains, assez semblables aux grands dieux de l'Olympe, les chroniqueurs pelotent en attendant la partie. C'est l'empereur de Russie qui fournit le texte de ces anecdotes : il y en a dans le ton gai et dans le ton sentimental; les unes descendent jusqu'au tableau de genre, les autres s'élèvent jusqu'au tableau d'histoire.

Je ne trouve en circulation dans les salons de Paris et dans la presse qu'une anecdote se rattachant à l'histoire. Le czar, en visitant le tombeau de Napoléon Ier aux Invalides, remarqua l'épée impériale appendue sur le marbre.

— Et moi aussi, s'écria-t-il, j'ai une épée de Napoléon à Saint-Pétersbourg; général Lebœuf, faites-m'en souvenir.

Il paraît qu'on en a fait souvenir le czar, car l'épée de Napoléon va, dit-on, arriver de Saint-Pétersbourg aux Invalides. La paix du temps et celle de la mort sont descendues sur les querelles du passé, et le glaive arraché à la vie et à la guerre est restitué à un tombeau. Sujet de graves reflexions!

J'aime moins l'anecdote sentimentale. Le czar avait un chien qu'il aimait et dont il était passionnément aimé. Grande délibération quand le czar partit pour Paris : emmènerait-il ou n'emmènerait-il pas *Mylord?* c'était le nom de l'intelligente bête. Il ne l'emmena point, et, à mon sens, il fit bien : il n'y a guère que saint Roch qu'on ne sépare pas de son chien. Mais, pendant l'absence du czar, le chien mourut : était-ce de maladie, était-ce de chagrin? Le *Sport*, qui a mis en circulation l'anecdote, ne nous apprend rien sur ce point. Je suppose donc que c'était de maladie, car le chien d'Ulysse l'attendit pendant vingt ans à Ithaque et mourut de joie — et peut-être aussi de vieillesse — en le reconnaissant. Voici venir la note sentimentale et, je l'espère, peu historique : personne n'osa lire au czar le télégramme qui annonçait la mort de son chien, de peur de troubler les plaisirs de son voyage.

Allons donc! A qui fera-t-on croire que le souverain d'un grand empire, exposé à être *troublé* dans les plaisirs de son voyage par la balle d'un assassin, et qui

doit envisager cette éventualité d'un œil intrépide, permette à son entourage de supposer qu'il ne supporterait pas la nouvelle de la mort de son chien? Les souverains de la Russie ont appris bien d'autres nouvelles. Est-ce qu'on a caché à Alexandre Ier l'incendie de Moscou, et à Alexandre II la prise de Sébastopol? Je tiens donc la fin de l'anecdote pour apocryphe. Ces niaiseries du sentiment, qui vont à l'Iris de la satire de Gilbert, s'accordent mal avec le sérieux de la toute-puissance.

La dernière anecdote appartient au genre badin et léger. Le czar, pendant son séjour à l'Élysée, avait pris l'habitude d'aller faire sa provision de cigares chez le marchand en face du palais. Un matin le czar jeta un coup d'œil sur des porte-cigares.

— Ils sont en vrai cuir de Russie, dit le marchand, achalandant sa marchandise.

— Je crois que vous vous trompez.

— J'en suis sûr.

— Je suis Russe, dit le czar, et je connais les produits de mon pays. Je vous enverrai des porte-cigares en vrai cuir de Russie, et vous reconnaîtrez la différence.

En même temps il se tourna vers un chambellan et lui dit :

— Prenez l'adresse de monsieur.

Le marchand de tabac crut que c'était un négociant russe qui voyageait avec son commis. Il paraît qu'il ne s'y connaissait pas plus en rois qu'en cuir de Russie. On dit qu'averti de sa méprise il médite une enseigne ainsi conçue : « Au porte-cigare impérial ! »

L'empereur Alexandre a-t-il laissé un million pour être distribué aux indigents de Paris? Tous les journaux l'ont dit, sauf *le Moniteur*. Cela valait cependant la peine de parler. Cette nouvelle serait digne de passer par la bouche de saint Jean Chrysostome (bouche d'or).

Je ne consignerai ici aucune anecdote particulière relative au roi de Prusse, parce qu'on a généralement *omis* d'en raconter. Je sais seulement qu'il a surtout visité à l'Exposition la section des canons, sur lesquels un philosophe proposait de graver : *Ultima ratio regum*, « le dernier argument des rois, » et les nouvelles ambulances et les nouveaux services organisés pour venir au secours des blessés ; il s'est même fait inscrire parmi les protecteurs de la Société. Il y aurait un moyen de rendre cette œuvre moins utile : ce serait de ne pas recourir si souvent « au dernier argument. »

M. Haussmann a déjà demandé à deux sculpteurs en renom le buste du roi de Prusse et celui de l'empereur de Russie. L'usage veut que l'effigie en marbre de tout souverain qui a visité l'hôtel de ville de Paris ait droit de cité dans une des salles de cet hôtel. C'est une carte monumentale qui perpétue le souvenir de la visite.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire du Grand Turc au moment où je vous écris. Il y a des gens qui ont mis en doute le voyage de Sa Hautesse à cause d'un démêlé de la vieille Turquie avec la *jeune Turquie*, car Stamboul a sa *jeune* Turquie, comme Paris sa jeune France. Mais ce sont là probablement des propos d'alarmistes. Le voyage se fera ; M. Jourdain, qui espère être présenté par Covielle, ne s'en tient pas de joie.

Quant à l'empereur d'Autriche, on avait l'espoir, le 23 juin, que les nouvelles de son frère Maximilien, devenues un peu plus rassurantes, lui permettraient de faire le voyage. On signale même le passage, à Nancy, de six magnifiques chevaux appartenant à ses écuries. L'empereur d'Autriche arrivera au sortir des émotions de son couronnement comme roi de Hongrie. Parmi les illustres personnages qui ont voulu voir ce couronnement, on signale le comte de Chambord.

On parle enfin d'une grande revue navale, que la reine d'Angleterre donnerait au sultan et au vice-roi d'Égypte dans la rade de Porstmouth.

Le monde s'amuse !

Les théâtres font des efforts titaniques pour soutenir l'intérêt qui languit un peu pendant les entr'actes des visites des potentats. A *la Duchesse de Gerolstein* et à *Cendrillon*, qui avaient le privilége d'attirer la foule, ils ajoutent *la Biche au bois*, rajeunie dans ses décors, redorée dans ses costumes et embellie d'un surcroît de ces exhibitions dont il est parlé dans les *Odeurs de Paris*, au chapitre des *Divertissements*. L'*impresario* de la Porte-Saint-Martin, comprenant que Paris nage en ce moment en plein paganisme, a couronné le spectacle de *la Biche au bois* avec ses licences, en y jetant une cage de lions où l'on voit un jeune homme au milieu des deux monstres dont on entend grincer les formidables mâchoires. Le licencieux plaît à cette foule cosmopolite qui s'agite dans la Babel parisienne, mais l'atroce y ajoute un nouveau charme. Ah ! si l'on trouvait un homme qui, moyennant un bon appointement, voulût se laisser dévorer !

Pendant que ces choses se passent à Paris, un évêque des régions les plus lointaines de l'Orient, et qui n'avait jamais visité l'Europe, arrive à Rome. A l'aspect vénérable de Pie IX, il tombe à genoux, et d'une voix entrecoupée de sanglots, il ne peut que répéter ces mots : *Tu es Petrus, tu es Petrus!* Le pape le relève et le serre dans ses bras.

Nous étions au cirque. Nous voici aux catacombes!

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr., le no, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Portrait de Mgr Dupanloup.

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

Parmi les évêques qui entourent en ce moment à Rome notre saint-père Pie IX, dans la grande fête de la canonisation, figure l'illustre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. Tâchons d'esquisser en quelques traits la vie si remplie de ce grand et infatigable acteur de tant de nobles rôles. Nous n'avons malheureusement que les proportions d'une miniature à donner au portrait qui demanderait un tableau.

Félix-Antoine-Philibert Dupanloup naquit, le 3 janvier 1802, à Saint-Félix, petit village de Savoie, dans le diocèse de Chambéry. Son enfance, heureusement douée, promit ce que devait tenir avec usure sa jeunesse. Il fit ses classes au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il entra à l'âge de treize ans. Dès lors se révélèrent cette promptitude d'intelligence, cette vivacité d'imagination, ce goût passionné pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine qui devaient se développer avec les années, sans que l'âge, en arrivant au second versant de la vie, ait refroidi cet immortel foyer. Sa vocation sacerdotale ne chancela pas un instant. Il fit ses études théologiques au séminaire Saint-Sulpice. Il reçut les ordres sacrés, en 1825, des mains de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui, avec ce don de juger les aptitudes qu'il avait au suprême degré, pressentit les destinées du jeune lévite auquel il imposait les mains. Presque aussitôt après, l'abbé Dupanloup fut attaché à la paroisse de l'Assomption — la Madeleine n'était pas encore construite — et chargé du catéchisme Saint-Hyacinthe.

Ceux qui connaissent le charme de l'esprit de Mgr Dupanloup et les grâces naturelles de son élocution peuvent se faire une idée de l'effet que produisit le jeune catéchiste quand, avec le feu d'une éloquence à laquelle la jeunesse communiquait son ardeur, et en même temps sa verdeur printanière, il parut pour la première fois dans la chaire sacrée. Ce mélange d'un esprit vif, ouvert, qui comprenait tout à première vue, avec une âme expansive et tendre qui aspirait à répandre dans toutes les

âmes la sainte contagion de l'amour de Dieu, lui conquit son auditoire. Il était doué à la fois des qualités charmantes qui attirent les âmes, et des qualités solides qui les retiennent. Si j'osais appliquer une expression profane à la parole de Dieu, je dirais que son catéchisme eut un succès de vogue à Paris, dans cette ville étrange qui court à tout ce qui brille, même quand ce qui brille éclaire, et qui pardonne à la Vérité d'être vraie quand elle est éloquente. La société polie, celle qui veut être vue là où l'on voit tout le monde, se rencontra devant sa chaire avec la société pieuse. L'éloquent catéchiste compta souvent parmi ses auditeurs dona Maria, cette fille de dom Pedro qui devait être plus tard reine de Portugal, et avec elle la future impératrice du Brésil. La duchesse d'Orléans, plus tard reine des Français, celle qui mourut dernièrement en exil, en Angleterre, sous le nom de comtesse de Neuilly, y était assidue avec les princesses ses filles : la princesse Louise, morte, il y a de longues années déjà, reine des Belges et mère du jeune roi qui, il y a peu de jours à peine, visitait l'Exposition; la princesse Marie, cette artiste inspirée, au ciseau de laquelle on doit la statue de Jeanne d'Arc, et la princesse Clémentine, seule survivante de ces trois sœurs que nous avons vues dans la fleur de leur belle jeunesse. En 1828, l'abbé Dupanloup devint catéchiste des jeunes princes d'Orléans; en 1830, aumônier de la fille de Louis XVI, et confesseur du duc de Bordeaux, qui n'avait alors que dix ans. Par une singulière fortune de son ministère, le jeune prêtre qui lisait ainsi le premier dans l'âme jeune et pure du descendant des rois très-chrétiens, du petit-fils de saint Louis, devait être appelé à recevoir les derniers et tardifs aveux du prince de Talleyrand, déterminé à ne pas mourir sans s'être réconcilié avec l'Église, que les étranges scandales de sa vie avaient attristée.

Il est un fait qui témoigne du profond souvenir que la parole de l'abbé Dupanloup laissa dans la mémoire de ceux qui assistèrent à ses instructions de l'Assomption. Après la révolution de 1830, les émigrations polonaise, espagnole, portugaise, italienne, dont la France était devenue le commun refuge, envoyèrent au jeune catéchiste les filles des premières familles de ces pays agités par les convulsions politiques. Plus tard, rentrées dans leur pays, ces jeunes filles, devenues femmes et mères, confièrent au petit séminaire d'Orléans, dirigé par leur ancien catéchiste, devenu un illustre évêque, ce qu'elles avaient de plus cher au monde, leurs enfants, et nous nous souvenons d'avoir rencontré aux distributions de prix plusieurs de ces nobles dames qui avaient fait un long voyage pour revoir celui qui avait formé leur jeunesse, et s'incliner, en même temps que leurs fils, sous sa bénédiction épiscopale.

Ce fut l'abbé Dupanloup qui ouvrit, en 1834, dans la chaire de Notre-Dame, ces conférences que le P. Lacordaire, le P. de Ravignan, le P. Félix, ces athlètes sacrés des luttes évangéliques, ont portées si haut. En 1837, il fut nommé, par Mgr de Quélen, supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas.

Ici de nouveaux horizons s'ouvrent devant cette vive et puissante intelligence. L'abbé Dupanloup avait la vocation, j'allais dire la passion de l'enseignement. Déjà s'annonçait en lui l'illustre auteur des *Hautes Études*. Il imprima à l'enseignement du petit séminaire une impulsion inespérée, inattendue. Le petit séminaire de Paris, conduit par cette forte main, rejoignit d'un bond les établissements universitaires. M. Thiers loua, du haut de la tribune, le caractère profondément classique de l'instruction qu'on y recevait. Plus tard, M. de Salvandy, ayant à répondre au discours de réception de Mgr l'évêque d'Orléans à l'Académie française, ne craignit pas de dire, lui qui avait été grand maître de l'Université : « Vous avez défini le sacerdoce : l'apostolat qui prêche, *qui combat, qui se dévoue, qui se sacrifie;* vous avez oublié un mot : QUI ENSEIGNE..... Oubli étrange ! car c'est un autre emploi perpétuel de vos forces et de vos lumières qu'il me reste à considérer. C'est un second apostolat, qui a tenu tant de place dans votre vie, qu'il aurait suffi à la remplir tout entière. Vous avez été, pendant plus de vingt années, un corps enseignant, à vous seul, menant de front les deux missions du ministère évangélique et de l'éducation de la jeunesse, de manière qu'on pût vous croire tout entier à chacune d'elles. »

Rare et bel éloge, mais éloge mérité ! Cet amour, cette sollicitude pour l'enfance et la jeunesse qu'on rencontre déjà chez l'abbé Dupanloup catéchiste, on le retrouvera dans les derniers écrits qui couronnent la carrière de Mgr l'évêque d'Orléans, l'*Éducation* et les *Hautes Études*. C'est là qu'il a consigné ses procédés, sa méthode pour arriver au cœur, pour former l'intelligence des enfants, des jeunes gens. Disons son secret : ce grand esprit aimait les enfants avec un cœur de mère éclairé par l'expérience d'un prêtre. Il les aimait pour ce monde et pour l'autre; il voulait préparer des hommes à la société, des citoyens à la patrie, des âmes à Dieu. Il a écrit depuis ce mot profond dans son énergique trivialité : « Il faut qu'un maître fasse attention à tout, depuis l'âme d'un enfant jusqu'aux cordons de ses souliers. »

Voilà le maître, voici quel est maintenant l'orateur. Ne vous attendez pas à quelque chose de régulier, de disert, à ces fleuves lents et tranquilles qui promènent invariablement le même nombre de flots dans leur lit, talents toujours égaux à eux-mêmes, mais qui n'ont point un jour où ils se surpassent eux-mêmes, où ils tonnent, où ils foudroient, où ils éblouissent, où ils subjuguent, où ils remuent les entrailles, où ils s'emparent de votre esprit et de votre cœur. Non, non, Mgr Dupanloup n'est pas un de ces orateurs qui satisfont toujours, mais qui ne ravissent jamais. C'est un orateur inégal, qui a ses heures d'inspiration et ses heures d'alanguissement. C'est un de ces tonnerres

tantôt portés dans la nue et envoyant seulement à la terre leurs roulements lointains et incertains, tantôt sillonnant l'étendue d'éclairs et éclatant avec un fracas redoutable. Quand cette éloquence est sous le coup d'une vive et poignante émotion, d'une sainte colère, d'une grande admiration et d'une grande douleur, elle emporte les auditeurs sur ses ailes dans les hautes régions. Dans l'immense assistance qui remplissait l'église de Saint-Sulpice le jour des funérailles du P. de Ravignan, certes il n'est pas un seul auditeur qui ait oublié le prodigieux effet que produisit la parole de Mgr Dupanloup. Nous étions tous là, le cœur serré de la grande perte que venait de faire l'Église; plusieurs se rappelaient, avec une reconnaissance attendrie, que c'était la voix sortie de ces lèvres sur lesquelles la mort avait mis son sceau, qui les avait rappelés au pied des autels où ils priaient pour l'illustre mort, tout en songeant, avec une inexprimable tristesse, que la parole de ce grand zélateur des âmes ne retentirait plus et que la chaire chrétienne était veuve, quand tout à coup on entendit une voix éclatante comme un clairon et triste comme un gémissement jeter, du haut de la chaire sacrée, ces paroles frémissantes comme l'accent d'un apôtre qui rappelle l'âme immortelle au milieu des mornes spectacles de la mort, et tristes comme un dernier adieu : « *Il est là! Il est mort! Il parle encore!* » Cette voix, c'était celle de Mgr Dupanloup, qui se lamentait entre le ciel et la terre sur la perte de ce grand serviteur de l'Église, avec l'éloquence d'un évêque et le cœur d'un ami, mais qui, en même temps, faisait sortir de sa vie et de sa mort un utile enseignement.

Ceux qui l'ont entendu, dans le panégyrique de Jeanne d'Arc, ce sujet à la fois héroïque, religieux et national, dans lequel son âme épiscopale et patriotique était à l'aise, comme ceux qui se trouvaient dans la cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans le jour où, après une de ces terribles inondations de la Loire, fléaux périodiques qui désolent et ruinent ces contrées, il prêcha pour les victimes du sinistre avec une éloquence si véhémente et si irrésistible, que les femmes attendries arrachèrent leurs bijoux pour remplir la bourse des quêteuses, comme après les sermons de saint Vincent de Paul; ceux-là peuvent, avec connaissance de cause, parler de cette éloquence dominatrice et maîtresse des âmes.

Comment oublierais-je l'oraison funèbre des morts de Castelfidardo, ce chant de triomphe descendu du ciel pour honorer une des plus glorieuses défaites qu'ait éclairées le soleil sur la terre, et l'oraison funèbre plus belle encore du général la Moricière? Mgr Dupanloup aimait l'illustre la Moricière; comment ne l'aurait-il pas aimé? Jamais entre deux hommes il n'y eut plus de sympathie et, pourquoi ne le dirais-je pas, de ressemblance? Les zouaves pontificaux, ces braves jeunes gens, le sentaient bien, il y a quelques jours, lorsque, l'entourant à Rome, après une de ses chaleureuses allocutions, ils l'appelaient : « Le la Moricière du sanctuaire! » Le prêtre aussi est un soldat; sa vie est une suite de combats livrés sous la croix, ce drapeau de Jésus-Christ. Chez l'évêque et le général, c'était donc la même ardeur qui trouvait que rien n'était fait tant qu'il y avait quelque chose à faire, la même impétuosité passionnée qui courait au but à travers les obstacles, la même activité d'esprit, la même impatience du repos, cette impatience qui faisait dire à un peintre à qui l'on demandait le portrait de l'évêque d'Orléans assis : « Mgr Dupanloup assis! ce ne serait plus son portrait; on ne le reconnaîtrait pas! » C'était enfin le même dévouement, ce dévouement généreux qui, après avoir tout donné, se donne lui-même et ne compte pas les sacrifices faits aux nobles et justes causes. Ces deux magnanimes serviteurs de la vérité et de la justice finirent par se rencontrer sous le drapeau commun des grandes âmes, la croix de Jésus-Christ. Aussi, quand l'évêque d'Orléans, animant de son éloquente voix les pompes des suprêmes hommages rendus au glorieux vaincu de Castelfidardo sous les voûtes de la cathédrale de Nantes, adressa aux trois Africains, comme il les appela, en évoquant auprès du cercueil de la Moricière la mémoire du chevaleresque et modeste Bedeau, et en conviant au même honneur son frère d'armes, son compagnon de gloire, le général Changarnier, le seul qui survive; lorsque, dis-je, il adressa aux trois vaillants ce qu'on appela le salut de l'épée, il y eut dans l'assistance un frémissement sympathique, et un cri involontaire d'admiration, comprimé par le respect du lieu, s'échappa de tous ces cœurs. Ce jour-là, on comprit mieux encore qu'auparavant l'hommage d'équitable admiration rendu par M. de Salvandy à Mgr Dupanloup le jour de la réception du prélat à l'Académie française : « Toutes les nobles passions de notre vieux sol sont en vous ; on sent un cœur qui bat sous chacune de vos paroles, une âme qui monte, qui plane, qui cherche les cieux de plus en plus; dans chacune de vos pensées une éloquence vraie et facile toujours, en étant toujours éclatante. Vous avez enfin, pour parler à ce pays de tout ce qui l'émeut, la foi, la patrie, la vertu, la justice, la gloire, un langage d'une trempe, d'une puissance, d'une splendeur à part. »

Je me suis laissé emporter au courant de mes sentiments et de mes idées; il me faut maintenant retourner en arrière pour rappeler quelques dates omises et relever dans cette noble vie quelques bornes milliaires oubliées. En 1841, l'abbé Dupanloup avait été nommé professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne. La jeunesse des écoles était dans ce moment en proie à un de ces accès d'intolérance rationaliste qui revient l'agiter de temps à autre, comme une maladie périodique; elle interrompit par d'indignes sifflets le cours de l'abbé Dupanloup comme celui de Lenormant. Ces libéraux, qui voulaient tout dire, ne consentaient à rien entendre, admirable moyen de savoir où est la vérité! Cette maladie, on le voit, n'est pas particulière à la génération actuelle, et

quelques-uns des pères qui rougissent aujourd'hui de leurs égarements d'alors ont des raisons personnelles d'indulgence pour leurs enfants. Un jeune homme me disait dernièrement à ce sujet : « Mais, monsieur, c'est notre opinion ! — Hélas ! non, monsieur, répondis-je à ce zélateur de la morale indépendante et de la libre pensée, c'est votre âge ! » Les libres penseurs de ce temps-là avaient, comme ceux de nos jours, une vieille idole pour laquelle ils exigeaient un respect superstitieux, quoiqu'ils n'eussent pas encore songé à lui élever une statue : c'était Voltaire. Ils ne permettaient pas qu'on parlât des différends peu philosophiques de leur dieu avec Frédéric le Grand. Au-dessus des ruines de toutes les inviolabilités qui tombent, ils proclamaient l'inviolabilité du dieu Voltaire. Pour mettre un terme au scandale des scènes bruyantes qui troublaient la Sorbonne, on suspendit à la fois les cours de l'abbé Dupanloup et de Lenormant, et comme, d'un autre côté, le premier avait cru devoir donner sa démission de ses fonctions de supérieur du petit séminaire, après des dissentiments avec Mgr Affre, archevêque de Paris, qui se plaignait de ce que l'administration souffrît des sacrifices faits à l'excellence de l'enseignement, l'abbé Dupanloup se trouva tout à coup sans occupation, avec le titre de chanoine titulaire de Notre-Dame. Il profita de cette halte imprévue dans une vie si occupée pour faire une seconde visite à Rome, qu'on appelait autrefois la ville reine, et qui est aujourd'hui la ville mère, Rome, qu'il avait déjà visitée avec Mgr de Quélen, et vers laquelle un attrait invincible devait le ramener si souvent. Il y fut reçu comme on reçoit à Rome les esprits élevés, les hommes aux nobles et belles manières, au ton exquis, ces citoyens de la société polie de l'Europe qui reçoivent, sans les demander, leurs lettres de naturalisation dans la société romaine.

Quand il revint en France, il trouva la polémique sur la liberté d'enseignement et la liberté de l'Église allumée sur toute la ligne, et il s'y jeta avec la résolution de son caractère et l'impétuosité de son intelligence : ce fut alors qu'il publia les deux *Lettres à M. le duc de Broglie* et l'écrit intitulé : *De la Pacification religieuse*. Une nouvelle face de ce merveilleux talent se révélait. Ceux qui ne connaissaient pas dans l'abbé Dupanloup le polémiste sacré ne le connaissaient pas tout entier. Quelle véhémence dans l'accent ! Quel enchaînement dans l'argumentation ! Quelle habileté à manier cette grave ironie qui, en respectant toujours le caractère de la dignité humaine, rend l'erreur ridicule ! Quel art quand il s'agit de placer le mot qui sert ! D'année en année, la réputation et l'autorité de l'abbé Dupanloup grandissaient avec ses services, et lorsqu'en 1849, après l'avénement de la république de Février, une grande commission mi-ecclésiastique mi-laïque fut formée pour préparer une loi d'enseignement, il en fit partie. La même année, 29 avril 1849, il fut désigné pour le siége épiscopal d'Orléans, préconisé à Portici le 24 septembre suivant, et sacré à Paris le 9 novembre de la même année, à Notre-Dame, par Mgr Sibour, archevêque de Paris. Le 9 novembre 1853, anniversaire de son sacre, il prononça, avec un immense succès, son discours de réception à l'Académie française.

Ne semble-t-il pas que nous ayons fait l'histoire d'une vie longue et admirablement remplie? Eh bien, ce que nous avons dit n'est rien auprès de ce que nous aurions à dire si nous pouvions entrer dans les détails de cet épiscopat, dont la dix-huitième année est commencée. Quelle sollicitude pour les études dans son petit séminaire d'Orléans, où il transporta ses méthodes essayées quelques années plus tôt dans le petit séminaire de Paris ! L'évêque d'Orléans semble se multiplier pour être partout où il y a un service à rendre à la religion, une bonne action à faire. C'est l'époque où il prononce ces grandes harangues de la charité qui ont porté si haut son renom d'orateur. Il soutient avec un discours le clocher de sa cathédrale qui tombe ; il vient en aide aux inondés ; il alimente et il crée des œuvres. Dans cette époque d'égoïsme, sa parole fait une sainte violence aux âmes, et, quand elle demande pour ceux qui souffrent, on dirait qu'elle commande. Son temps, sa vie, son âme, appartiennent à tous ceux qui en ont besoin. Il a des correspondances spirituelles sur tous les points du globe, et, en même temps, il prend part à tous les débats intellectuels de quelque importance qui s'élèvent. Il défend ses chers anciens qu'on veut exiler des études classiques, et Platon, Cicéron, Virgile, le doux Virgile, dont il eût commencé par parler à M. Tissot, son prédécesseur à l'Académie française, si la bonne fortune de son ministère l'avait fait rencontrer avec cet esprit fin et lettré, mais sceptique, auquel il eût parlé ensuite de son âme immortelle, comme il le faisait entendre d'une manière si charmante dans son discours de réception, trouvent en lui un protecteur.

Ne laissons pas le principal aspect de cette dernière phase de la vie de Mgr Dupanloup disparaître au milieu des détails. Quand les droits de l'Église furent contestés, la souveraineté temporelle du saint-siége attaquée par des sophistes, les uns amers, les autres doucereux, qui préparaient la pente où ils espéraient faire glisser le clergé, la première voix qui jeta le cri d'alarme, avec quel éclat, on s'en souvient, la première parole épiscopale qui, semblable à une vaillante épée, sortit du fourreau pour combattre le bon combat, ce furent la voix et la parole de Mgr Dupanloup.

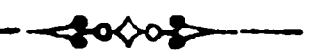
Ce n'était pas en vain qu'il avait écrit dans son mandement sur les persécutions auxquelles le vénérable archevêque de Fribourg en Brisgau, M. Herman de Vicari, avait été en butte en 1853 : « Hommes malheureux ! qui n'ont pas senti que la dignité humaine est intéressée à la dignité sacerdotale ; que quand la servilité pénètre dans le sanctuaire et se cache derrière l'autel, elle est bientôt partout, et qu'enfin lorsque la liberté chrétienne, la liberté des âmes, périt quelque part, il ne

reste plus aux habitants de la terre une seule des libertés légitimes dont la société humaine a besoin pour respirer du côté du ciel. »

Je m'arrête, non parce que j'ai tout dit, mais parce que dans une telle vie il est impossible de tout dire. Je ne fais donc qu'indiquer ce beau livre sur la *Haute Éducation intellectuelle*, qui ferme si dignement, par les *Lettres adressées aux hommes du monde*, les travaux de l'illustre évêque consacrés aux enfants et aux jeunes gens. Grand ouvrage qui se termine par ce touchant *Nunc demittis*, que Dieu n'acceptera pas, nous l'espérons, Dieu que tous les chrétiens doivent prier de prolonger cette vie si utile aux âmes et à l'Église : « Pour moi, je l'ai dit souvent, et il m'est doux de le répéter encore en terminant ce grand travail sur l'éducation, la jeunesse, qui a été le premier amour de ma vie, en sera le dernier.

« Il m'est doux, en ce moment où la fatigue de l'âge m'avertit que le temps bientôt n'est plus des grandes luttes et des longs travaux, il m'est doux, au moins, d'avoir pu achever cette œuvre ; et si les réflexions, les expériences, les conseils que j'ai déposés dans ces volumes pouvaient servir de quelque manière à maintenir en France les bonnes traditions, le vrai esprit et les grandes et nobles tendances de l'éducation chrétienne, je croirais avoir fait dans ma vie, grâce à Dieu, quelque chose pour la jeunesse, pour mon pays, pour l'Église et pour Dieu. »

ALFRED NETTEMENT.



CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573, 586, 595 et 619.)

VI

A TEL PÈRE, TELLE FILLE.

« La lettre de la comtesse me laissa triste et embarrassé. Évidemment cette excellente femme ne connaissait point ou ne voulait pas juger son frère tel qu'il était; je craignais qu'elle ne fît, en m'appelant près d'elle, une fausse démarche : un tiers entre sa sœur et lui pouvait gêner et irriter le général. Cependant cette noble veuve, isolée dans un pareil moment, me faisait grande pitié, elle me demandait mon assistance, je ne pouvais lui répondre par un refus. Il était à peine sept heures du matin, la comtesse avait dû m'écrire quand il faisait encore nuit, elle jugeait évidemment que les choses pressaient. Je calculai que M. de Montrevel, arrivé dans la nuit, devait avoir besoin de repos, et que, selon toute probabilité, il n'entrerait pas chez sa sœur avant trois heures de là, et peut-être même prendrait-il son déjeuner dans sa chambre. J'aurais donc auparavant le temps de me concerter avec Mme de Fouronne sur ce qu'il y aurait à faire; je partis. Une pluie fine et serrée tombait depuis le lever du jour; un vent aigre soufflait dans la cime des arbres; j'avais le cœur oppressé, et le chemin me parut bien long. La pluie avait rendu les marais impraticables, je dus prendre le sentier de la montagne, ce qui me fit perdre du temps : je n'arrivai à Fouronne qu'à neuf heures. Je sonnai à la grille, la vieille Justine vint m'ouvrir.

« Depuis que sa maîtresse avait été forcée de renvoyer ses gens, Justine semblait vouloir les remplacer tous; je crois que, si les chevaux n'avaient point été vendus, la pauvre fille aurait entrepris de les panser.

« Justine était un des derniers débris de cette vieille domesticité, reste des mœurs toutes patriarcales de nos ancêtres, médailles du temps passé qu'on ne rencontrera bientôt plus. C'était une de ces vieilles affections qui ont employé leur vie à se dévouer au même foyer, qui ont vu naître les enfants, qui ont vu mourir les vieux parents et pleuré sur leurs tombes; qui grondent les jeunes et les vieux, avec une respectueuse familiarité; qui les servent sans gages dans les moments de ruine, se font emprisonner avec eux pendant les révolutions, et disent : « Voilà nos vignes! » comme les amis de Henri IV disaient : « Voilà nos grands bois ! » En entrant au château, Justine avait fermé les yeux à la mère de Lucie, elle avait suivi l'orpheline en Italie, et la ruine et le chagrin, aussi bien que la prospérité, la trouvaient assise au foyer de la cuisine. La seule différence, c'est qu'elle paraissait de meilleure humeur et qu'elle travaillait davantage : Puisque, disait-elle, *nous sommes* ruinés, il faut prendre cœur à l'ouvrage.

« — Seigneur ! monsieur le curé ! s'écria-t-elle en tirant les verroux de la petite porte pratiquée dans la grille, en quel état vous nous arrivez ! Comme vous voilà fait ! Venir si matin de si loin, et par un temps pareil, cela a-t-il du bon sens ?

« — Mais, Justine, il le fallait bien ! votre maîtresse, je ne l'ignore pas, n'a rien de caché pour vous, et vous saviez sans doute qu'elle m'a fait demander.

« — Ça c'est sûr que je le sais; mais maintenant, ce qui est fait est fait, vous pouviez bien prendre votre temps à cette heure.

« — Pourquoi cela ?

« — Allons, il ne fait pas bon causer dehors ; tenez, voilà un parapluie que je vous ai apporté, venez avec moi, vous sécherez votre soutane et vos souliers ; dame, ça n'est pas la peine d'attraper un rhume. Aussi bien, pendant ce temps-là, je vous dirai quelque chose, que je ne me soucie pas que personne entende ; on dit qu'un homme averti en vaut deux : je ne suis pas fâché de vous prévenir.

« — Prévenir de quoi ? demandai-je.

« — Dame, que le frère est arrivé, M. le général enfin ! et il est avec madame, enfermé depuis plus d'une heure.

« — En vérité? m'écriai-je!

« — Ah! vous voyez bien que vous ne vous attendiez pas à cela, ni madame non plus, bien sûr, pauvre dame, elle qui désirait tant que vous fussiez là. Elle en a peur, allez, quoi qu'elle dise! Et du reste, il y a de quoi; j'espérais que vous auriez le temps d'arriver; mais bast, aussitôt réveillé, il est tombé chez elle comme un ouragan. Elle s'est jetée à son cou en pleurant, ça fendait le cœur. Mais lui, de la pitié! je vous en souhaite, il s'est mis à jurer ni plus ni moins qu'un païen, si bien que la pauvre dame en tremblait comme la feuille. Elle avait l'air d'être sur le point de défaillir.

« — Et ensuite? interrompis-je.

« — Dame, monsieur le curé, ensuite ça n est pas plus gai. Heureusement que Mlle Claire dormait encore, la chère enfant, elle serait morte de peur, rien qu'en entendant gronder si fort. Ah! c'est que M. le comte ne nous avait pas habituées à des façons pareilles.

« — Bien, bien, après? Justine.

« — Dame, j'ai peut-être mal agi, monsieur le curé, mais mettez-vous à ma place, il y avait bien de quoi s'inquiéter. Je me suis dit: Voilà madame qui est toute seule avec ce vieux brutal de frère; s'il lui dit des mots trop forts, elle est capable de prendre une crise et de s'évanouir, et alors qu'est-ce qu'elle deviendrait? Ce n'est pas lui qui la ferait revenir.

« — Eh bien?

« — Alors, je suis restée, voilà! restée dans l'antichambre, à côté de la chambre de madame, et j'ai tout entendu.

« — Vous avez eu tout à fait tort, Justine.

« — Peut-être bien, monsieur le curé, mais c'est bien sans le vouloir, et il ne faut pas me gronder si fort. Ce n'est pas tout à fait ma faute, si j'ai tout entendu. Il criait comme un enragé; tout le château en tremblait. Dame, si on est vieille, on n'est pas encore sourde, Dieu merci! Je ne l'ai jamais beaucoup aimé, ce M. Horace; mais si, étant jeune, il n'était déjà pas aimable, c'est bien autre chose, à présent qu'il a été chez les Arabes, dont il ne fait que parler. Il aurait aussi bien fait d'y rester que de venir ici pour chagriner madame, qui n'avait pas besoin de cela.

« — Il a été matinal, à ce qu'il paraît; il était pourtant arrivé dans la nuit?

« — Sans doute; mais ces gens de guerre, ça ne dort pas comme les autres. Pour M. de Montrevel, c'est un malheur, c'est du temps de plus qu'il a pour faire enrager le pauvre monde.

« — Allons, patience, ma bonne Justine. Espérons que le séjour du général ne sera pas long.

« — Erreur! monsieur le curé, il doit rester huit jours pour arranger ses affaires; pour celles de madame, je crois qu'il n'en prendra pas grand souci, mais il n'en restera pas moins huit jours. Son domestique me l'a dit, en me recommandant bien de lui faire une grande cuisine; il paraît qu'il est fort gourmand. Mais j'ai dit en moi-même: Tant mieux! puisqu'il est sensible aux mauvais ragoûts, je le punirai par là; s'il continue d'être dur pour madame, il n'aura que des pommes de terre, son domestique m'a dit qu'il ne les aimait pas.

« Je ne pus m'empêcher de sourire à l'idée des singulières représailles imaginées par Justine.

« — Vous allez, lui dis-je, annoncer à Mme de Fouronne que je viens d'arriver, et lui demander si elle peut me recevoir; je voudrais, autant que possible, abréger pour elle ce fâcheux tête-à-tête.

« Justine partit, et revint, quelques minutes après, me prier de passer chez la comtesse. Je m'y rendis et j'y trouvai le général, qui trônait dans le meilleur fauteuil, et qui daigna à peine m'adresser un salut. Je me plaçai en face de lui, et, pendant que j'échangeais quelques phrases de politesse avec sa sœur, je l'examinai à la dérobée.

« Ainsi que cela arrive souvent, je fus étonné de lui trouver un tout autre extérieur que celui dont je l'avais doué en imagination. Sa figure, qui avait dû être belle, malgré une assez grande vulgarité de traits, n'était repoussante que par l'expression de suffisance maussade qui y régnait, et par l'épaisseur de toute sa personne. Il était de petite taille; son teint, qui arrivait au cramoisi, justifia à mes yeux la crainte qu'il avait des coups de sang. L'exiguïté de sa taille, contrastant singulièrement avec la largeur de ses épaules carrées, et surtout avec son excessif embonpoint, en faisait un personnage réellement grotesque; quand je vous aurai parlé d'une paire d'énormes moustaches, qui semblaient menacer le ciel de leurs crochets, et de ses sourcils, rapprochés par un froncement continuel, j'aurai à peu près complété le signalement du général de Montrevel, quand je l'aperçus pour la première fois.

« Le général tambourinait avec ses doigts sur une table de marbre placée près de lui, en donnant des marques non équivoques d'humeur.

« Mme de Fouronne me présenta à lui, il m'accueillit d'un air assez maussade.

« — Je suis enchanté, lui dis-je, général, de faire votre connaissance. (Si cette formule de politesse n'était point reconnue comme une sorte de monnaie courante qui ne tire point à conséquence, je n'aurais point osé me permettre ce mensonge, car la connaissance d'un pareil personnage n'avait rien en elle-même qui pût m'être agréable.)

« — Moi aussi, monsieur, dit le général, je suis bien aise de vous voir. Vous êtes le curé de Mailly-Château, c'est là que j'ai des propriétés. Vous pouvez, je pense, me renseigner utilement; mes coquins de fermiers ne me payent pas. Ces drôles-là s'imaginent que j'ai le temps d'attendre mon argent, mais je leur ferai bien voir qu'ils se trompent.

« — Général, hasardai-je, les années précédentes ont été mauvaises et...

« — Et? interrompit-il en me regardant d'un air irrité. vous trouvez que c'est une raison de ne pas payer? Rendez à César ce qui est à César, morbleu! je ne connais que cela, c'est tout ce que j'ai retenu de mon catéchisme; il paraît que vos paroissiens n'ont pas aussi bonne mémoire!...

« — Général, vous avez raison.

« — Je le crois bien.

« — Mais...

« — Oh! il y a un mais?

« — Oui, général, je voulais ajouter que je connais vos fermiers, ce sont d'honnêtes gens, la récolte cette année sera superbe, et je sais qu'ils doivent vous payer les arriérés avant peu.

« Cette nouvelle le dérida :

« — A la bonne heure, vous parlez d'or, mon cher curé; ainsi vous tâcherez qu'ils me payent le tout ensemble.

« — Assurément, je le leur conseillerai, dans leur intérêt comme dans le vôtre.

« J'avais gagné cent pour cent dans l'esprit du général. Je lui donnai quelques conseils pour l'amélioration de ses biens, et je lui promis de lui transmettre dans quelques jours tous les renseignements dont il pouvait avoir besoin.

« Madame de Fouronne, encore pâle et émue de l'arrivée et des brusqueries de son frère, paraissait ravie de voir l'accueil qu'il me faisait. Elle espérait que je profiterais de la faveur inespérée qu'il m'accordait pour le décider à s'occuper des intérêts de sa fille.

« — Je suis sûr, mon frère, que vous serez encore plus heureux d'avoir fait la connaissance de M le curé, quand vous saurez qu'il joue admirablement aux échecs, dit-elle.

« — Ah! je vois que le curé de Mailly-Château est un homme de ressources, surtout par un temps comme celui-ci, où l'on ne peut pas aller chasser. S'il avait fait beau, je serais allé faire un tour dans les bois, chercher les sangliers; on dit que cette année il y en a en quantité, c'est ce qui m'a décidé à venir ici. J'en suis plus près que de mon vieux manoir de Mailly. Mais il pleut à torrents, je me garderai bien de risquer d'attraper une attaque de goutte en sortant par ce mauvais temps-là, et si vous voulez, nous ferons, après le déjeuner, une partie d'échecs?

« — Général, je suis à votre disposition.

« — Messieurs, dit madame de Fouronne, nous allons, si vous le voulez bien, passer dans la salle à manger.

« Le général se leva aussitôt et passa le premier, sans cérémonie, en s'écriant :

« — Vous avez grandement raison, j'ai une faim d'ogre.

« La salle à manger de Fouronne, vaste pièce entièrement boisée de chêne, éclairée par quatre larges fenêtres donnant sur les marais qui entourent le château, semblait singulièrement triste et délabrée, depuis que les dressoirs sculptés et les buffets chargés d'argenterie massive et de porcelaines rares qui la garnissaient, en avaient été enlevés. Une modeste petite table ronde, en bois de noyer, occupait le milieu de l'appartement, et les siéges de paille qui l'entouraient, en attendant les convives, n'étaient rien moins qu'élégants. La vaisselle était en harmonie avec l'ameublement, et si simple et si frugal que fût depuis sa ruine le menu de madame de Fouronne, il me parut, ce jour-là, encore plus restreint que de coutume. Je fus obligé de comprimer une violente envie de rire en remarquant un gigantesque plat de pommes de terre bouillies qui trônait au milieu de la table, en compagnie d'une salade de cresson et d'une boîte de sardines. Je jugeai que les vengeances culinaires de Justine commençaient. Quant au général de Montrevel, il s'était arrêté pétrifié.

« — Morbleu! ma sœur, s'écria-t-il enfin, est-ce ainsi que vous comptez me mettre au régime? Ce n'est pas, que je sache, aujourd'hui jour de jeûne cependant! Peste! cela vaut la peine de quitter Paris pour venir vous chercher dans ce pays de loups, et c'est un plaisir de voir comme vous vous y entendez à réconforter les gens!

« — Je vous demande pardon, mon frère, je suis confuse et désolée de ce malentendu, balbutia M[me] de Fouronne en rougissant. Je suis dans mon tort; notre entretien de ce matin ne m'a pas permis de veiller moi-même à ces détails, mais j'avais recommandé à Justine de s'informer auprès de votre domestique de ce qui pouvait vous être agréable.

« — Agréable! comme vous y allez, ma chère, vous avez pris le bon moyen de m'être agréable! Qu'ai-je à demander de mieux? Des pommes de terre! je les déteste; de la salade! je l'ai en horreur; des sardines! je n'ai jamais pu les souffrir. Me voilà voué à une cuisine de galérien. A la guerre comme à la guerre, dit-on. Mais, quand on n'est pas à la guerre, sapristi, c'est bien le moins qu'on puisse déjeuner comme un homme civilisé.

« A la fin de cette furieuse sortie, le général s'était pendu à la sonnette, et le château retentit d'un carillon à réveiller les morts.

« La porte de la salle à manger s'ouvrit, et le domestique de M. de Montrevel parut, une serviette sous le bras.

« — Joseph! s'écria le général.

« — Mon général a besoin de quelque chose?

« — Vous êtes un imbécile!

« — Mon général...

« — Un négligent!

« — Mon général...

« — Ah çà! me ferez-vous la grâce de vous taire et de m'écouter. Morbleu, quand je dis une chose, j'entends être obéi. Je vous avais recommandé de prévenir cette vieille sorcière de Justine de mes habitudes.

« — Je l'ai fait, mon général.

« — En voilà bien la preuve, regardez! »

« Et le général, au comble de la rage, désignait du poing le malencontreux plat de pommes bouillies qui fumait stoïquement.

« Joseph resta stupéfait.

« — Mais, mon général, je n'y comprends rien!

« — Eh! qui est-ce qui le comprendra alors?

« — En vérité, ce n'est pas ma faute. Ce matin, pas plus tard, j'ai parlé à Mlle Justine, et aussi vrai que je m'appelle Joseph, aussi vrai que le général est en colère, je lui ai dit ces paroles : Le général est sobre et vit de peu.

« — C'est cela même, et en conséquence, cette vieille folle va me mettre au régime des chameaux.

« — Pardon, excuse, interrompit Joseph qui était beau parleur, je sais que le chameau est un animal renommé pour sa sobriété, mais je n'ai jamais eu la pensée d'établir la moindre comparaison entre un dromadaire et le général.

« — Je l'espère bien, effronté drôle. Revenons au fait. Vous êtes inexcusable de n'avoir pas prévenu Justine que j'aimais la viande et surtout la volaille; de plus, la Bourgogne est la patrie des truffes blanches, les bois de Fontenay en sont remplis, il fallait lui commander d'en servir, au lieu de ces abominables sardines.

« — Précisément, mon général, j'ai dit, en comptant sur mes doigts, pour ne rien oublier, il faut à mon maître :

« 1° Pour commencer, trois plats de viande;

« 2° Un peu de légumes, pas beaucoup;

« 3° Des gâteaux sucrés;

« 4° Des fruits confits, des compotes et des nougats, au dessert;

« 5° Son café et son verre de rhum;

« 6° Enfin, son couscoussou, tous les jours.

« — Quant à ce qui est du coricoucou, s'écria Justine, qui venait d'entrer, et qui s'avança avec le plus grand aplomb, c'est vrai, je me rappelle à présent que ce garçon m'a parlé de coricoucou, mais je ne sais pas ce que c'est que ce ragoût de bédouin...

« — Couscoussou, j'ai dit, cria Joseph, c'est un plat arabe, excellent pour l'estomac. Mon général prend son couscoussou le matin, et son racahout tous les soirs. Il ne voyage jamais sans en emporter avec lui plein une caisse.

« — Bien, dit Justine, s'il en a plein une caisse, on en fera, voilà tout. Pour le reste, on s'en passera, je ne puis donner ce qu'il n'y a pas. Sans argent, pas de soldat, dit-on; M. de Montrevel doit savoir ça mieux que moi; ça n'est pas quand on est ruiné que l'on peut mettre les petits plats dans les grands et faire des festins de Balthazar.

« Et Justine sortit fièrement en lançant ce trait plein d'audace à l'adresse de M. de Montrevel.

« Celui-ci allait répliquer vertement, lorsqu'un bruit, ou plutôt la réunion de plusieurs bruits discordants partant d'un immense office, situé derrière la salle à manger, qui servait aussi de garde-meuble, vint tout à coup l'interrompre. Nous restâmes, l'oreille au guet, sans pouvoir deviner ce qui causait un pareil vacarme. C'était un cliquetis de verres cassés, de vaisselle brisée, de miaulements de chat, de voix grondeuses et de cris d'enfant qui se confondaient ensemble pour former la plus étrange tapage.

« — Mon Dieu, qu'est-ce que cela? m'écriai-je involontairement.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —

DERNIER COUP D'ŒIL AU SALON DE 1867

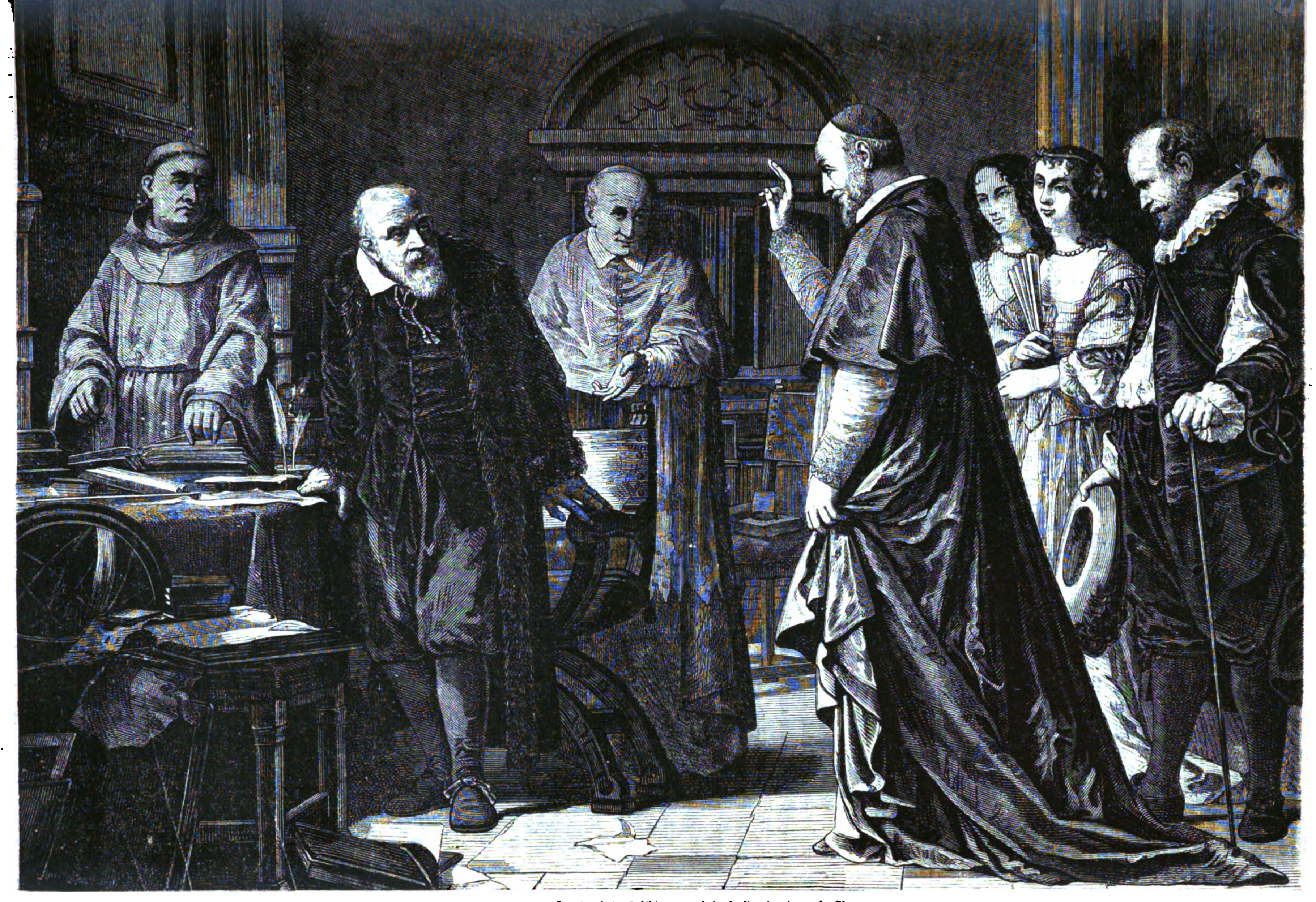
(Voir pages 490, 509, 541, 587 et 605.)

Nous avons l'habitude de donner, tous les ans, des spécimen des tableaux du Salon; nous ne voulons pas déroger, cette année, à cette habitude, quoique la galerie des tableaux de l'Exposition universelle du Champ de Mars ait fait tort à celle du Palais de l'Industrie, depuis le commencement du mois de juin est fermé.

Nous choisissons la gravure du tableau de M. Muller sur la *Captivité de Galilée*. C'est, nous l'avons dit, le vrai Galilée captif dans le palais et les jardins du grand-duc de Toscane, et, au lieu d'être menacé par un inquisiteur, paternellement admonesté par le cardinal qui lui reprocha, non d'avoir une opinion scientifique que Copernic avait émise avant lui, mais d'avoir voulu ériger cette idée en dogme, et surtout d'avoir manqué de respect, dans des dialogues satiriques, au souverain pontife, qui s'était montré pour lui plein de bonté. La figure du cardinal porte l'expression d'une bienveillance non équivoque, un fin sourire en tempère la gravité. La figure de Galilée est rogue et sournoise; moins de repentir évidemment que de mauvaise humeur. La présence des grandes dames qui assistent à cette admonition rappelle qu'on est dans un palais et non dans une prison. M. Muller a trouvé le moyen de faire à la fois un beau tableau et une bonne action : il a opposé l'histoire véridique à la légende mélodramatique exploitée contre l'Église.

Profitons de ce dernier coup d'œil rétrospectif sur le Salon de 1867 pour réparer quelques omissions. Le péché d'omission est presque inévitable au milieu de tant de toiles et de marbres.

M. Bonnat, dont le talent est bien connu, a envoyé au Salon deux toiles : l'une représentant [illegible] *dessinant à la porte de l'Ara cœli, à Rome*, [illegible] d'une bonne et puissante couleur; l'autre, *Gab*[illegible] fille à la vive et intelligente physionomie. MM. Alex[illegible] et François Grelet, frères selon la nature et selon la



Salon de 1867. — Captivité de Galilée, au palais de l'archevêque de Sienne.

grâce puisqu'ils portent tous deux la robe respectable des frères de la Doctrine chrétienne, avaient exposé, l'un les *Funérailles de la sainte Vierge* et le portrait de M. Vital Dubray, statuaire, l'autre un portrait. M. Bouterwede a retracé une partie d'échecs arrivée au moment décisif : *Le voilà maté!* Figurez-vous un diplomate qui a fait son adversaire pic, repic et capot! Le maté est consterné comme un général qui a perdu la bataille. M. Edmond Castan a rendu d'une manière émouvante la plus fervente des prières, *la Prière d'une mère*. Je retrouve sur mon carnet une mention honorable d'un beau *Portrait de M. Cornudet, président de section au conseil d'État*, par M. Janmot. J'y trouve encore mentionnés avec la même note *les Moutons*, de M. Palizzi ; le *Saint François d'Assise et les Oiseaux* de M. Roux, avec cette légende poétique empruntée au doux poëme de M. le comte de Ségur :

— Je veux leur parler du bon Dieu. —
Il dit et les appelle ; à sa voix caressante,
Les oiseaux voletant avec des cris joyeux
Désertent leurs rameaux, et, l'aile frémissante,
Viennent s'abattre aux pieds du Bienheureux.

Gentils oiseaux, mes petits frères,
Leur dit-il en son tendre accent,
Vous devez bénir Dieu d'un cœur reconnaissant.

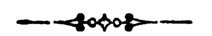
Vous trouverez le reste du sermon dans le doux *Poëme de saint François*.

Comment ai-je oublié le *Lilas blanc*, de M. Toulmouche, dont le pinceau a une touche si fine?

Dans l'exposition de sculpture, signalons encore le *Bénitier* en bronze, c'est l'analogue de celui qui a été exécuté en marbre pour l'église de Saint-Germain l'Auxerrois par M. Capellaro ; *la Jeune Fille à la coquille*, de M. Carpeaux ; le buste en bronze, de *Casimir Périer*, de M. Crauk ; *Cornélie*, groupe en bronze, par M. Moreau ; *Brano, chien de race Blenheim*, et le *Jeune Chasseur*, dressant son chien, deux bronzes par M. Plissonier.

Cette sèche nomenclature, bien courte pour une étude, paraîtra peut-être longue pour un *post-scriptum*. Mais nous avons saisi l'occasion de réparer des oublis involontaires, et n'est-ce pas surtout quand on paye une dette de justice qu'on peut dire avec vérité : « Qui paye ses dettes s'enrichit? »

ALFRED NETTEMENT



EXCURSIONS EN RUSSIE

(Voir pages 552 et 567.)

III

ODESSA. — COLONIE MILITAIRE.

Le premier aspect d'Odessa est digne de la renommée de cette grande ville ; il était impossible de mieux annoncer la jeune et florissante capitale de la nouvelle Russie. Entourée tout au loin de ses immenses steppes, de ses déserts sans fin, Odessa vous apparaît comme une terre promise, une oasis longtemps désirée. Cette ville couvre de ses innombrables constructions un vaste plateau qui s'élève à pic et dont la base formidable plonge dans la mer Noire. Du haut de sa falaise escarpée, Odessa domine une vaste baie dont l'azur sombre fait contraste avec la teinte grise des côtes environnantes, toujours cachées, tant que dure l'été, sous des tourbillons de poussière.

Le port d'Odessa, à l'abri des vents du sud, mais mal défendu contre le souffle desséchant de l'est, est formé de trois môles qui le divisent en autant de bassins.

L'un de ces bassins, destiné à recevoir les navires en quarantaine, est commandé par les murs du lazaret et par les batteries d'un fort ; les deux autres bassins admettent les bâtiments en libre pratique de la marine impériale et du commerce. Le fond de la baie offre un ancrage facile aux plus grands vaisseaux, qui pourtant sont très-exposés lorsque viennent les coups de vent de l'est et surtout du sud-est. Ce vents refoulent dans la baie d'Odessa des flots impétueux que rien n'arrête et qui traversent toute la mer Noire dans sa diagonale la plus étendue. La ville d'Odessa est régulièrement tracée ; mais c'est surtout vers les quartiers qui se rapprochent de la mer que s'élèvent les plus belles constructions ; tout ce qui avoisine le rivage annonce l'opulence. La longue et majestueuse terrasse qui domine la mer est entourée de monuments, d'hôtels, de maisons somptueuses ; pour apprécier ce riche ensemble, il faut entrer à Odessa par le port. Cette reine de la mer Noire a réservé toutes ses magnificences pour embellir cette grève intelligente où viennent se briser les flots partis de l'Asie. La falaise a vingt-sept mètres d'élévation. Cette falaise forme un boulevard où l'on a planté des arbres qui se courbent en berceau ; au centre de cette promenade et dans un demi-cercle, formé par de belles maisons, a été élevée la statue en bronze du loyal duc de Richelieu, plus tard ministre de la Restauration ; monument de reconnaissance de la ville qui doit tant à son ancien gouverneur. Le reste de la ville n'offre que de distance en distance quelques édifices qui rappellent la magnificence du quartier privilégié. De larges rues, dallées avec soin et ornées d'acacias, se croisent à angle droit et traversent la ville d'un bout à l'autre. Un théâtre, de belles églises, de vastes bazars, se font remarquer au milieu d'un grand nombre de maisons trop modestes pour occuper dignement de si belles rues. La partie de la voie publique réservée aux piétons est assez large pour que la circulation soit facile en tout temps, même dans les quartiers les plus populeux.

Odessa est soumise aux usages des contrées méridionales de l'Europe ; elle consacre aux affaires les heures



du matin et au repos celles du milieu du jour. Cette habitude, que la chaleur du climat semble commander, donne à la ville un aspect triste et abandonné, pendant une bonne partie de la journée. Mais le soir, la vie extérieure recommence. Le théâtre est très-fréquenté; les clubs et les cafés sont remplis; ici les nobles, plus loin les marchands, les Turcs, les Arméniens et même les juifs ont aussi leur centre de réunion, et dans chacun de ces cercles ouverts à la causerie nonchalante la longue pipe orientale répand sur l'assemblée ses nuages parfumés.

Après un séjour de quinze jours à Odessa, M. de B... visita les colonies militaires établies dans certaines contrées arrosées par le Bourg, le Dniéper et le Siguiska. Des familles de la Russie centrale, des Bulgares, des Moldaves et les restes épars des Cosaques Zaporogues y formèrent, il y a trente-cinq ans, une population assez nombreuse, encouragés qu'ils ont été par des concessions et par des immunités considérables. D'abord on divisa ces vastes espaces en arrondissements, puis en villages, et du territoire de chaque commune on fit deux parts. Une de ces parts fut donnée aux habitants. Toute famille qui possédait une charrue et les bestiaux nécessaires reçut en concession une maison et une étendue de terre qui équivaut à 98 hectares de France; l'autre part fut réservée à la couronne pour être cultivée par ces mêmes paysans à qui pour impôt on demandait quarante-cinq jours de travail par année. Ainsi chaque village bâti sur un plan uniforme fut fondé sur une base numérique de 180 charrues. Chaque propriétaire de charrue eut à loger et à nourrir un cavalier; chaque village reçut donc 180 hommes, soit un escadron; et comme un régiment de cavalerie coloniale compte huit escadrons actifs et un escadron de réserve, neuf villages formèrent un régiment. On construisit aussi, par chaque escadron, des maisons destinées à l'état-major, des écuries, des magasins, un hôpital, une école ainsi qu'une église. Le cavalier, exempt de toutes les inquiétudes matérielles, se livre avec plus de zèle au soin de son service et demeure toujours sous l'influence de la vie civile à laquelle il se mêle à chaque instant, tout en restant sous les drapeaux. De là un esprit de corps et une force morale immense: un tiers environ de ces cavaliers prennent femme dans le village; les garçons qui naissent de ces unions sont élevés avec soin dans l'école de la colonie. Dressés de bonne heure à l'équitation et façonnés à la discipline militaire, ils deviennent, à vingt ans, d'excellents soldats et forment une pépinière précieuse de sous-officiers.

Indépendamment de l'état-major de l'escadron, un capitaine administre chaque village, dirige les écoles, règle les jours des travaux pour le compte de la couronne, et maintient partout l'ordre et la police; deux de ses lieutenants lui prêtent leur concours dans ces fonctions pour ainsi dire municipales.

Dans une de ces colonies, visitée par M. de B..., il trouva le village complétement désert. Toute sa population s'était portée vers une plaine immense, sans ombre et sans verdure. Sur cette plaine arrivaient par troupes des familles et des villages entiers de Valaques et des hordes nombreuses de Bohémiens; ainsi grossissait sans cesse la foule déjà considérable des marchands, des musiciens et des curieux attirés par cette solennité, qui devait durer plusieurs jours. A l'arrivée sur le champ de la fête, les chariots sont dételés, le bivouac s'organise, et une ville nomade où se confondent les races diverses qui peuplent cette partie de la Russie s'agrandit incessamment. Les Valaques campaient sous de grands abris de toile blanche, entourés de leurs chars massifs, auprès desquels ruminent les bœufs de l'attelage; tandis que les tribus de Tsiganes se reconnaissaient à leurs tentes de couleurs sombres, rayées de noir. De toutes parts s'élevait la fumée des foyers où se préparaient les simples aliments de cette multitude si ardente pour la fête. Sous les tentes, on s'habillait pour prendre part à la danse. Les belles filles de la Valachie se distinguaient par leurs bonnets en velours, où brillaient les longs chapelets de sequins ou de paros qui composent leur dot. Quelquefois le bonnet le plus chargé de sequins et le mieux fait pour attirer les fiancés écrasait sous son poids une tête maladive ou disgracieuse; plus d'un doux et aimable visage, au contraire, n'avait pour parure qu'une chétive guirlande de pièces d'argent. Cela se voit aussi très-souvent dans nos pays civilisés, où la Vénus que l'artiste avait fait riche, ne pouvant la faire belle, aurait obtenu un grand succès.

Les jeunes filles Tsiganes se distinguent par une beauté singulière, qui a gardé l'empreinte de la race dont on prétend que leurs tribus errantes sont issues; on retrouve en elles la taille souple et déliée et les extrémités si délicates des femmes des bords du Gange.

Il serait difficile de donner une idée du mouvement et du bruit du champ de foire où s'agitait toute cette foule, plaine sans bornes d'où s'élevait un nuage épais de poussière et qui était couverte tout entière de tentes, de baraques, de charrettes et de bestiaux. C'est au travers de cette confusion, sans ordre, sans police, et cependant sans tumulte, que les marchands avaient dressé leurs étalages. On y vendait des étoffes, des habits, des pelleteries et des comestibles en abondance. Si quelque espace devient libre au milieu de ce théâtre fertile en changements de scènes, il est aussitôt envahi par les danseurs; ils forment un grand rond, qui commence à tourner, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec un mouvement lent et posé qui s'anime par moment. Hommes et femmes se tiennent par la main. Cette danse admet tous ceux qui veulent y prendre part; il n'est pas rare de voir cinquante à soixante danseurs, vêtus de costumes variés et pittoresques, qui rappellent la danse macabre, enlacés dans le même cercle. Ces cercles eux-mêmes se répétaient à l'infini sur toute l'étendue de la plaine.

Cette réunion n'est pas seulement consacrée aux affaires commerciales de tout genre, achats et ventes, mais il s'y conclut aussi des mariages. On y choisit des femmes comme on y fait acquisition d'ustensiles de ménage ou de denrées dont on manque. Hélas! là-bas, comme chez nous, on consulte beaucoup, quand il s'agit de prendre femme, le bonnet brodé de sequins!

MARIE DE F...

— Fin. —

LE SAINT GRAAL

(Voir pages 524, 580 et 622.)

IV

Ici se pose une question d'un véritable intérêt pour l'antiquaire et pour le chrétien :

Qu'est devenu le mystérieux calice, ce saint Graal que l'auteur de Perceval le Gallois fait emporter au ciel par les anges, en même temps que l'âme de son héros?

L'Église, qui peut présenter à la vénération des fidèles tout ce qui rappelle la Passion : la croix, la couronne d'épines, les clous, la dernière tunique portée par le Christ, est-elle également en possession de la coupe qui rappelle l'institution de l'Eucharistie?

C'était autrefois une pieuse croyance assez généralement répandue que ce précieux calice avait été conservé.

J'ai lu, à ce sujet, quelques pages des plus curieuses dans un ouvrage extrêmement rare aujourd'hui, l'*Histoire de Louis XII* par d'Auton, son historiographe.

Les traduire en français moderne, ce serait les déflorer; il m'a semblé qu'on me saurait gré de les citer textuellement et de compléter ainsi cette petite étude.

Le roi quitte Pavie pour aller à Gênes, et l'auteur, après avoir décrit la somptueuse entrée de ce prince, raconte dans le chapitre xx de son deuxième livre : « Comment le sainct Graal fut montré au roy, à Gennes, et comment fut là apporté par les Gennois :

« Le jour en suivant, dit-il, qui fut un lundy, vingt neufiesme jour du mois d'aoust, feste de la décollation de saint Jean Baptiste, le roy fut ouïr messe dedans une chapelle de sainct Laurent qui est le grand dome de l'église cathédrale de Gennes où fut par les chanoines de là, après la messe, monstré le riche vaisseau smaragdin ; c'est à sçavoir le précieux plat auquel Notre-Seigneur Jésus-Christ mangea avec ses apôtres, le jour de la Cène. Et est celui plat que on appelle le saint Graal, lequel, selon le dire commun de Gennes et ce que j'en ay veu par lettre, fut là apporté par les Gennois, en l'an mille cent un, et fut pris en la saincte cité de Hiérusalem, en la manière que vous orrez.

« En l'an sus dict mille cent un, les Pisains, qui lors estoient comme roys en la mer, avec les Vénitiens et Gennois, furent oultre-mer, à tout grand navigaige et grosse armée, et conquirent sur les Turs et sur le Souldan plusieurs villes, isles et chasteaux. Et entre autres prindrent Antioche et Hiérusalem, et occirent tous les infidèles que là rencontrèrent, où gaignèrent richesse innumérable et incomparables trésors.

« Après cette prise de Hiérusalem, question fut entre les conquérants du butin. Et fut appointé entre eulx, parce que à ce estoient trois contendants, que en trois parties seroit divisé.

« C'est à sçavoir la seigneurie et domaine pour l'une, les trésors, meubles et richesses pour l'autre ; et le précieux plat d'émeraulde pour le tiers.

« Lesquelles choses furent ainsy divisées et parties :

« Et pour ce que les Pisains qui lors estoient les plus forts et advantageux des trois bandes et aussi que plus avoient travaillé et faict de mises pour les dictes conquestes, fut accordé entre eulx que iceulx Pisains auraient le choix des parties, et que premiers mettroient la main au butin. Lesquels, après avoir sur ce advisé, prindrent pour eulx la terre et seigneurie de Hiérusalem, comme la plus hounorable partie des trois. Et pour monstre de quoy, ils prindrent toutes les grandes portes de la grande cité et feirent mener à Pise, lesquelles y sont, réservées deux que les Florentins leur ont depuis tollües et ostées.

« Pour revenir, toutes les forteresses, places et chasteaux leur furent laissez et la possession de la seigneurie mise entre leurs mains, laquelle ils gardèrent par force contre le souldan grand espace de temps et d'icelle jouïrent paisiblement. Ce qui leur fust et eust été à jamais un tiltre d'hounorable loüange, si les meschans malheureux ne l'eussent par leur avarice vendüe aux infidèles.

« Ce qu'ils feirent, dont commeirent crime tant damnable, que pour ce forfaict, furent forclos de toute grâce de bien faire et de toute cure de proficter en vertus, tant que oncques puis ne feirent hounorable faicts pour eulx, ne profict à leur seigneurie, mai sont toujours venus en déchéant de bon los et d'heureuse prospérité.

« Or, après qu'ils eurent ainsi chosy et pris, les Vénitiens suivirent, et côme convoiteux de denare, emboursèrent l'or et l'argent et prindrent pierres précieuses, vaisselle, joyaulx, drap d'or et de soye et de laine et en somme tout ce qu'ils peuvent emporter de valeur, réservé seulement le sainct vaisseau, lequel demeura pour le partaige des Gennois que dedans leur ville de Gennes apportèrent, que ores y est, comme je say pour l'avoir veu, ainsi que cy après racompterai.

« Celuy très-précieux vaisseau dot j'ay parlé paravant est une esmeraulde faicte et emtaillée en manière d'un grand plat, en largeur de deux palmes, de si très-reluisant lustre et tout ver de couleur, que toute esme-

raulde auprès d'elle est obscurcie et effacée et de nulle monstre et sans vertu.

« Et contient en rond, au-dessus du plus large, six palmes en quadrature. Au fond du dict plat est un autre petit rond faict au compas selon la proportion de sa grandeur, et dès le bord d'iceluy rend jusque au hault du plat sont six quarreuses faictes à la ligne. Et pour soustenir celuy plat au-dessoubs sont deux ances de mesme pierre, larges assez pour là passer la main d'un homme.

« Ce qui est un œuvre merveilleux à regarder, et aict par artifice tant somptueux, que mieulx semble miraculeux que manuel. Aussi est-il, selon le dire de plusieurs et l'imaginer de chascun. Car Nostre-Seigneur Dieu, au jour de sa Cène, comme dépourveu de riche vaisselle pour manger l'agneau Paschal, et voulant aux hommes magnifier son pouvoir divin, feit miraculeusement de terre vile ceste précieuse pierre.

« O bon Alchimiste! Oncques n'en fut ne n'en sera de tel.

« Ores ont les Gennois ce précieux joyau, que plus cher tiennent que tout l'or du monde. Et à vray c'est bien un trésor d'incomparable richesse et d'inestimable prix, lequel est soigneusement gardé dedans le sacraire du grand dôme de sainct Laurent de Gennes. »

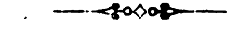
Ces pages pourraient faire autorité si elles étaient d'un écrivain un peu plus sûr; mais je dois l'avouer, pour l'acquit de ma conscience, après la lecture de son ouvrage, d'Auton, malgré son titre officiel d'historiographe, me paraît être un chroniqueur, bien plutôt qu'un historien.

Trop souvent, en dépit de ses affirmations, on peut le prendre en flagrant délit de fantaisie, dès qu'il s'abandonne à sa manie d'écrire.

Je ne parierais pas que dans cette occasion en particulier il n'ait laissé un peu trop libre carrière à son imagination.

Ces pages, dans tous les cas, sont pour nous la preuve qu'à l'époque où d'Auton écrivait l'on croyait encore à la conservation du saint Graal et que les Génois avaient la prétention de le retrouver dans leur *sacro catino*.

F. H. DE BARTHÉLEMY.



LÉGENDES SLAVES

(TRADUIT DU SERBE)

LES SOULIERS D'HUSSEIN

Il y a bien longtemps vivait un pauvre Turc, nommé Hussein, qui, pour gagner de quoi se nourrir, jouait du tambourin, ce qui ne lui rapportait pas grand argent.

Ce Turc, un certain jour qu'il avait eu affaire à des pratiques plus généreuses que celles qui le faisaient jouer ordinairement, profita de sa fortune inespérée pour s'acheter une paire de souliers neufs, bons et solides; et il fallait voir après cette emplette comme il se promenait fièrement par les rues avec ses souliers neufs aux pieds!

Mais un an se passa, les souliers s'usèrent, et l'occasion ne se présenta pas pour le pauvre Hussein de les remplacer; pourtant ils étaient déchirés en plusieurs endroits.

— Bah! se dit le musicien (car c'était un homme de joyeuse humeur, et qui prenait la vie du bon côté), je puis bien encore attendre, mes souliers ne sont pas si mauvais qu'on le croirait à première vue.

Et la seconde année se passa aussi, sans lui apporter l'argent nécessaire à l'emplette qu'il projetait. Il en fut de même la troisième année; les souliers du pauvre Hussein prenaient l'eau de tous côtés, et lorsqu'il y avait de ces boues épaisses qui sont habituelles dans la ville qu'Hussein habitait, les souliers prenaient la boue et pesaient chacun vingt occus (quarante livres), de telle sorte qu'on n'avait jamais rien vu d'aussi laid, et que tous les enfants couraient dans les rues après le malheureux musicien, en lui criant des injures à cause de ses souliers, ce qui faisait beaucoup de bruit dans la ville.

Or ce pays était justement alors gouverné par un prince qui avait presque continuellement de violents maux de tête, et qui ne voulait souffrir ni bruit ni gaieté dans les rues, à tel point qu'il était même défendu aux étudiants de s'en aller joyeusement bras dessus, bras dessous, en fredonnant une chanson; ils étaient obligés de marcher tristement, le nez baissé, les mains dans les poches, comme s'ils eussent été des conspirateurs (car dans tous les temps, les conspirateurs vont toujours le nez baissé et les mains dans les poches, ils ont un air soucieux, ce qui est très-bien imaginé, car rien qu'en les voyant une fois on sait à qui l'on a affaire, et on les arrête par mesure de prudence).

Eh bien donc, le malheur d'Hussein voulut que ce prince ami du silence passât justement dans la rue au moment où les enfants couraient après lui en se moquant de ses souliers.

Le prince s'informe de la cause de ce tumulte extraordinaire, et, l'ayant appris, fit prendre et amener devant lui par ses gens de police Hussein, à qui il signifia qu'il eût à s'acheter d'autres souliers en remplacement de ceux-ci qui étaient une cause de trouble dans la ville.

En vain le pauvre Turc voulut faire observer qu'il ne possédait pas dix paras (un sou) et qu'il lui était par conséquent bien impossible d'acheter des souliers neufs. L'action seule d'avoir ouvert la bouche lui valut quinze coups de bâton, ce qui, joint aux quinze qu'il reçut pour avoir causé du bruit dans la ville, lui en fit trente bien comptés; après quoi on le renvoya bien battu et

fort triste. A quelque temps de là, fidèle aux habitudes musulmanes, il se rendit au bain, toujours, hélas! avec ses souliers, qu'il lui aurait été bien impossible de remplacer.

En sortant du bain, il vit, à côté de sa hideuse et malpropre chaussure, une paire de beaux souliers tout neufs, dont le propriétaire était encore occupé à se baigner.

La tentation était forte, et quoique les Turcs (leurs ennemis même ne peuvent faire autrement que de leur rendre cette justice) soient, en général, d'une grande probité, le pauvre Hussein succomba : il chaussa les souliers neufs, laissa les siens à la place, et s'en alla se pavaner par la ville, où chacun le complimentait de sa nouvelle acquisition, croyant qu'il avait, pour le moins, découvert un trésor.

Mais, quelle effroyable aventure! le propriétaire des souliers volés était justement le prince qui déjà une fois avait fait battre le musicien.

Le prince n'eut pas de peine à deviner le nom du voleur en reconnaissant l'objet informe qu'on lui avait laissé en échange de sa chaussure élégante.

De nouveau, les gens de police se mirent à la poursuite d'Hussein qu'ils saisirent au milieu de son triomphe, et lorsqu'il arrivait devant la maison de la jeune fille à la main de laquelle il prétendait et à laquelle justement il voulait se montrer dans toute sa gloire, pour la faire repentir de quelque dédain qu'elle lui avait témoigné les jours précédents.

Pas n'est besoin de dire que le pauvre Hussein fut encore plus sévèrement corrigé que la première fois ; de plus, on lui reprit les souliers volés que le prince s'empressa de chausser, car il était resté pieds nus pendant tout ce temps.

On eut pourtant la magnanimité de lui rendre ses vieux souliers ; mais lui les refusa par un mouvement plein de dignité.

— Ils ont été cause qu'on m'a battu, s'écria-t-il, peut-être même ont-ils été chaussés par le prince acharné à me perséouter, ils ne sont plus dignes de m'appartenir.

Cela dit, il les lança dans l'eau, sans que personne pût s'opposer à cette action, par l'excellente raison qu'il avait attendu, pour l'accomplir, que tout le monde se fût éloigné, craignant, non sans quelque vraisemblance, qu'on ne prît prétexte de là pour le punir de nouveau.

Mais, voyez un peu, quelle mauvaise chance :

La rivière dans laquelle Hussein jeta ses souliers alimentait justement la principale fontaine de la ville, où la plupart des habitants, et entre autres le prince, envoyaient chercher l'eau pour leur consommation.

Les malencontreux souliers allèrent, comme par un fait exprès, se placer dans la conduite qui amenait à la fontaine l'eau de la rivière, de sorte que la ville entière manqua de ce précieux liquide, et que l'on dut rechercher la cause d'un pareil malheur.

Les recherches amenèrent naturellement une nouvelle découverte des souliers, qui furent encore une fois rendus à leur propriétaire avec un si bel accompagnement de coups de bâton qu'il ne put sortir pendant tout un mois.

Quand il fut rétabli, il résolut de se défaire à tout jamais de cette chaussure qui lui avait déjà causé tant de maux, et, montant sur le toit d'une maison voisine, il les glissa délicatement dans le tuyau de la cheminée, pensant qu'un domestique les brûlerait en allumant le feu et que tout serait dit. Mais il en arriva tout autrement.

D'abord, les souliers ne tombèrent pas dans le poêle d'une salle de réception, mais bien dans la cheminée d'une cuisine. Or, en ce moment, une vieille femme s'occupait de faire bouillir, pour son déjeuner, du lait contenu dans une vaste casserole en terre; déjà il commençait à s'élever doucement, et la vieille, la tête penchée sur le vase, surveillait attentivement sa cuisine.

Tout à coup les souliers tombèrent avec fracas dans la casserole, et le lait bouillant jaillit au visage de la cuisinière.

Dans son effroi, la vieille qui fut aveuglée crut voir une légion de diables, et se précipita en criant au secours, dans la chambre de son maître, qu'elle heurta en entrant.

Celui-ci, ne s'attendant pas à ce choc, alla tomber lourdement en renversant sa femme, qui, à son tour, bouscula un domestique debout sur une chaise et occupé à nettoyer un grand miroir.

Le domestique fut jeté le nez sur le miroir qu'il brisa; pour se retenir, il accrocha un grand vase de porcelaine qu'il entraîna dans sa chute et qu'il mit aussi en mille morceaux.

Tout cela fit, comme on pense, un vacarme infernal : chacun criait, la vieille plus que tout le monde ; on s'accusait les uns les autres, c'était à ne plus s'entendre. Enfin, quand on fut un peu plus calme, il fallut bien rechercher la cause première d'un pareil désordre; on alla à la cuisine, et l'on vit, quoi?... les souliers d'Hussein se prélassant au milieu du lait qui bouillait et rebouillait, se sauvant de tous côtés dans le feu, et les couvrant d'une nappe d'écume.

Le personnage chez qui toute cette aventure était arrivée n'était autre que le premier ministre du prince; il avait été témoin des précédentes équipées d'Hussein et de ses souliers, et reconnut parfaitement ceux-ci.

Immédiatement il alla porter sa plainte au prince, qui n'eut rien de plus pressé que de faire appréhender le misérable Turc, à qui l'on donna, cette fois, tant de coups qu'il fut laissé pour mort sur la place et qu'après un long évanouissement, s'étant traîné à grand'peine jusqu'à sa pauvre retraite, il ne put en sortir qu'au bout de six mois.

On lui avait, comme d'habitude, rendu ses souliers ; mais, pour le coup, il résolut de s'en défaire d'une manière certaine.

Il alluma lui-même un grand feu avec de la paille, et quand le feu flamba, il y jeta ses souliers.

Mais, dès que cette chaussure diabolique fut au milieu des flammes, celles-ci tombèrent subitement et furent remplacées par une épaisse fumée qui, allant toujours augmentant et épaississant, commença par asphyxier Hussein ; puis, s'augmentant toujours, couvrit bientôt toute la ville, pénétra dans les maisons, dans le palais du prince, et étouffa tous les habitants sans exception.

Quand la ville fut ainsi complétement abandonnée, elle tomba bientôt en ruine ; si bien qu'aujourd'hui il n'en reste plus trace, que personne ne sait son nom, et que ceux qui liront ce récit le traiteront de conte, parce que, comme ils n'ont jamais su le nom de cette ville, ils aiment bien mieux dire qu'elle n'a jamais existé que d'avouer leur ignorance, ce qui prouve que si les hommes ne valaient pas grand'chose du temps d'Hussein, ils n'ont pas encore aujourd'hui atteint la perfection, et que plus d'un serait capable d'emprunter pour briller les souliers du voisin, si chacun des siens était lourd de vingt occus de boue.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.



CHRONIQUE

— Monsieur Nathaniel, avez-vous vu le Grand Turc?

— Non, madame, mais j'ai vu ses chevaux.

— Ah ! monsieur Nathaniel, comment vivre sans avoir vu le Grand Turc?

— Je vous certifie, madame, qu'on vit parfaitement sans cela.

— Si je savais au moins quelle est la couleur de ses cheveux !

— Je ne saurais vous dire que la couleur de ses chevaux. Ils sont d'un beau gris-perle. Les palefreniers de Sa Hautesse les promènent tous les jours aux Champs-Élysées, avec tout le respect naturellement dû aux coursiers qui ont l'honneur de porter le sublime padishah.

— Il est vrai, monsieur Nathaniel, que les chevaux du Grand Turc ne sont pas des chevaux ordinaires, comme ceux qui traînent cet omnibus qui passe ou cette tapissière qui semble avoir volé son timonier à la chaudière.

— En effet, madame, de même qu'il y a hommes et hommes, il y a chevaux et chevaux.

— Comme cela, ce sont de magnifiques bêtes?

— Le mot *bêtes* me paraît un peu risqué. Le commandeur des croyants aurait pu se passer la fantaisie de nommer son cheval visir ou au moins pacha à trois queues, ce qui n'en aurait ajouté que deux à celle que ce noble animal possède déjà ; mais il a daigné se montrer plus modéré que l'empereur Caracalla.

— Et que fit, s'il vous plaît, l'empereur Caracalla?

— Il fit nommer, par le sénat, son cheval consul.

— Comment? le sénat...

— Le sénat romain de ce temps-là, madame, était extrêmement obligeant.

— J'avais cependant entendu dire que les Romains étaient de fiers hommes!

— Que voulez-vous, madame? De même qu'il y a chevaux et chevaux, il y a Romains et Romains. J'ai donc l'honneur de vous dire que le sénat romain des Césars était extrêmement obligeant ; il n'aurait voulu pour rien au monde contrarier les empereurs. Il poussa si loin cette manière de voir que, pour complaire à l'empereur Domitien, il délibéra solennellement sur la sauce à laquelle on mettrait un turbot qui devait être servi sur la table du maître du monde.

— Permettez-moi de trouver que l'empereur Domitien mettait lui-même le sénat romain à toutes les sauces.

— Je ne dis pas non, madame. Mais c'est là que brille le véritable dévouement. C'est ainsi que le Grand Turc, quand il lui plaît, dit à l'amiral de ses flottes : « Sois cuisinier ! » Et se tournant vers son cuisinier, il ajoute : « Sois amiral ! »

— Et l'amiral devient réellement un cuisinier, et le cuisinier un amiral?

— Très-réellement, madame. Seulement le cuisinier-amiral fait brûler la flotte ottomane à Navarin, et l'amiral-cuisinier brûle le dîner du commandeur des croyants.

— Et que dit le commandeur des croyants?

— Il les fait empaler l'un et l'autre, un simple détail !

— Vous me donnez la chair de poule. J'ai lu dans mon journal que Sa Hautesse, qui, d'après le code Napoléon de son pays, ne doit jamais quitter le sol ottoman, compte faire la conquête de Paris à la tête de vingt hommes de sa garde, et qu'il nous regardera comme ses sujets pendant tout son séjour, sauf à nous remettre gracieusement, à son départ, chacun sous la loi du commissaire de police de notre quartier.

— Simple fiction, ma chère dame. Le Grand Turc nous rendra tous en bon état aux autorités constituées de notre quartier, y compris les deux oreilles auxquelles vous avez peut-être la faiblesse de tenir.

Cette conversation, que j'eus l'autre jour avec Mme Grenouillet au sortir du concert chinois organisé à l'Exposition (pavillon d'été) par les soins de M. le marquis d'Hervey-Saint-Denis, est un des mille dialogues provoqués par la présence du Grand Turc à Paris. Sa Sublime Hautesse tient la corde, pour me servir d'une métaphore empruntée à la langue du turf. Spectateur et spectacle à la fois, le Grand Turc a remplacé l'empereur de Russie. C'est lui qui a le privilége d'exciter la

curiosité de ce public, soit autochthone, soit exotique, qui ne vit que pour voir tout ce qui peut être vu. Les rôles sont changés. Ce n'est plus, comme dans les *Mille et une Nuits*, le sultan qui se demande ce que va faire la sultane Sherazade pour amuser Sa Hautesse, c'est le public, cette sultane Sherazade indolente et curieuse, qui se demande chaque matin : « Que va faire pour m'amuser le Grand Turc? »

⁂ Les premières journées du mois de juillet ont été remplies tout entières par la préoccupation que causait la distribution des récompenses. Avant, on se demandait en s'abordant : « Y serez-vous? » Après : « Y étiez-vous? » Les uns tonnaient contre la Commission générale en remontrant qu'il était étrange que tous les exposants ne fussent pas admis à cette solennité. Les autres répondaient que le Palais de l'Industrie ne contenait que 16,000 places, et qu'il n'y avait pas moins de 40,000 exposants. — A qui la faute, ajoutaient-ils, si le Palais de l'Industrie n'est pas en caoutchouc?

— Mais, disaient les opposants, on trouve bien des places à vendre au public, et les plus minces exposants ont payé dix fois plus cher leur place que le curieux auquel on la donne, ou plutôt on la vend.

Je ne juge pas le procès, je l'expose.

⁂ Je suis obligé de le dire, l'Exposition a beau tout changer à Paris, il y a une chose qu'elle ne change pas : on meurt toujours.

Les massiers qui marchent devant la docte faculté n'en défendent pas les princes de la science. Témoin le célèbre Trousseau, qui vient d'être enlevé à l'art médical dont il était une des lumières. On dit vulgairement : « *Medice, cura te ipsum*, médecin, guéris-toi toi-même. » Aphorisme qui s'est trouvé faux pour Trousseau, qui, sachant qu'il était incurable, calculant les semaines, puis les heures qu'il lui restait à vivre, donnait cependant encore des consultations. Dans une des dernières qu'il donna, le malade lui dit : « Ma santé m'inquiète, et je ne trouve plus la force de m'occuper de mes affaires. — Bast, répondit le professeur, dans deux mois au plus, moi qui vous parle, je serai mort. Est-ce que cela m'empêche de vous donner une consultation? » C'est la réponse d'un stoïque, comme la démarche qu'il fit en allant visiter lui-même au cimetière le tombeau qu'il s'était fait construire, et en discutant le prix de ses funérailles avec les pompes funèbres, est une démarche qui sent le stoïcisme nuancé d'excentricité. Fit-il en mourant, comme l'a dit un journal (*l'Union*), une profession de foi de chrétien? J'aime à le croire sans pouvoir l'affirmer. Ce qui me porterait à le penser, c'est sa bienveillante loyauté à faire ressortir le mérite des autres, toutes les fois que dans ses leçons ou dans ses livres il avait à parler d'une question sur laquelle un confrère ou un élève avait jeté quelque lumière. Rendre à chacun ce qui lui appartient (*cuique suum*), c'est une vertu chrétienne. Éclairer et échauffer de ses rayons le mérite inconnu, c'est pratiquer l'Évangile. Nul ne professait d'une manière plus remarquable, on pourrait dire plus éloquente que Trousseau. Un de ses biographes le loue de l'art qu'il mettait à donner à ses leçons un intérêt toujours croissant : « Il passionnait, dit M. Feyrnet, rédacteur du *Temps*, la thérapeutique et la pathologie. »

⁂ Sans discuter en rien les discours que M. Sainte-Beuve prononce dans un lieu où nous n'avons pas nos entrées, ne nous sera-t-il pas permis de lui suggérer, à l'occasion de l'opinion intéressée qu'il professe en toute circonstance en faveur de l'innocuité de certaines lectures pour le peuple, — il a nommé Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Michelet, Balzac, George Sand, — la pensée de parcourir un livre intéressant de M. Antonin Rondelet, intitulé : *la Science et la Foi*, ou *les Apologistes chrétiens de notre temps?* Il y trouvera d'excellentes analyses des derniers ouvrages du R. P. Gratry, de MM. Guizot et Vitet, ses collègues à l'Académie française; de M. Wallon, son collègue à l'Institut; de Mgr Landriot, de Mgr Meignan, de M. l'abbé Freppel et de quelques autres écrivains de talent qui troubleront peut-être sa quiétude sur les résultats de la diffusion de ce qu'il appelle la libre pensée. Je lui recommande particulièrement ce passage des *Méditations sur le Christianisme*, de M. Guizot, cité par M. Rondelet : « Se figure-t-on ce que deviendrait l'homme, les hommes, l'âme humaine et les sociétés humaines, si la religion y était effectivement abolie, si la foi religieuse en disparaissait réellement? Je ne veux pas me répandre en plaintes morales et en pressentiments sinistres, mais je n'hésite point à affirmer qu'il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter ce qui arriverait en nous et autour de nous, si la place qu'y tiennent les croyances chrétiennes se trouvait tout à coup vide et leur empire anéanti. Personne ne saurait dire à quel degré d'abaissement et de déréglement tomberait l'humanité. »

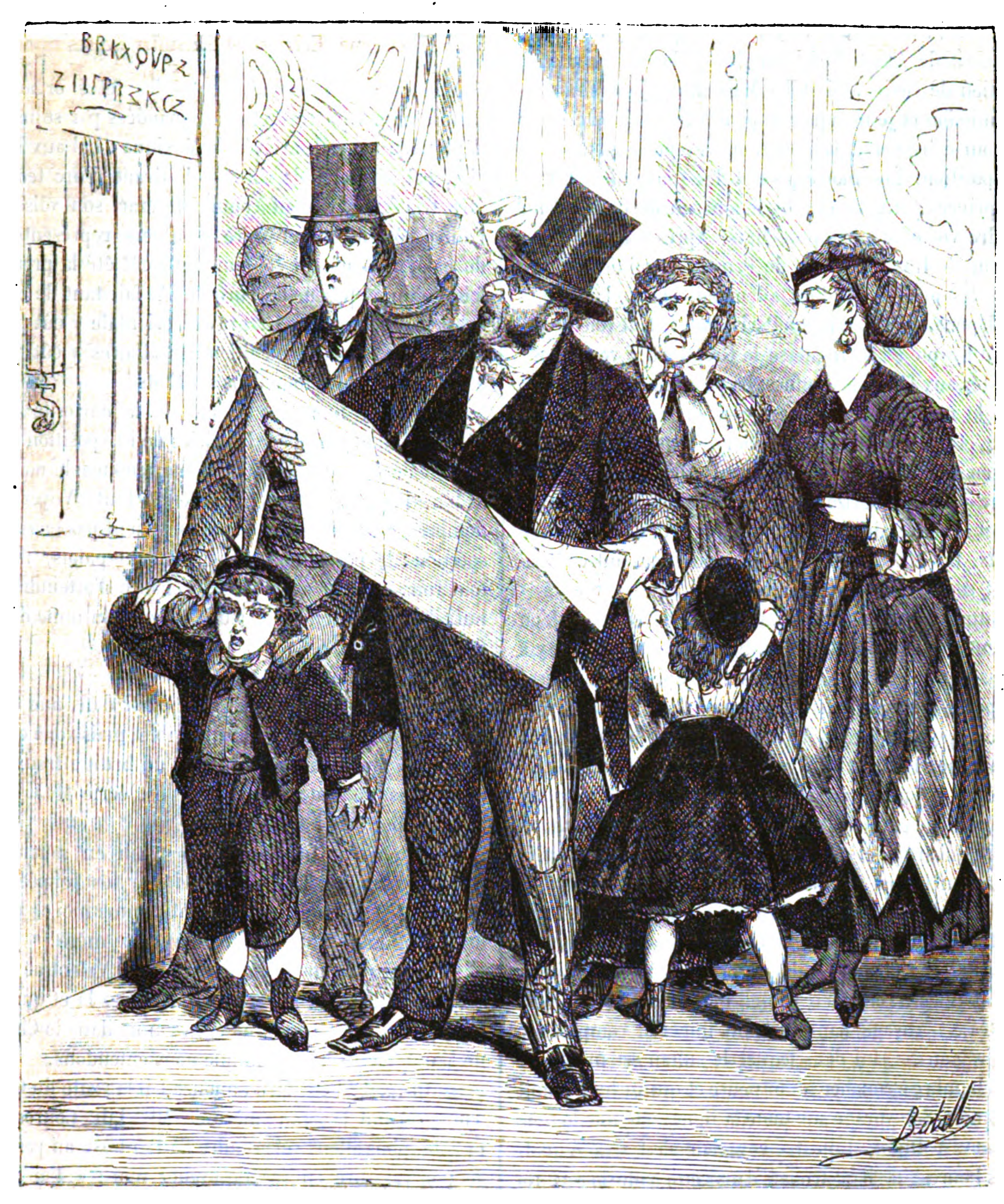
Je ne crains pas d'engager M. Sainte-Beuve à méditer ces paroles. Elles n'ont pas été écrites par un homme qui ait passé sa vie dans un cloître. Celui qui les a tracées après avoir longtemps interrogé l'histoire, cette expérience écrite de l'humanité, a manié les hommes et touché aux ressorts vivants du gouvernement.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le no, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octob.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Devant le carillon.

L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470, 486, 504, 529, 561, 598 et 615.

Dernièrement j'étais allé passer quelques heures à la campagne, juste assez de temps pour regretter de quitter si vite de beaux ombrages, quand je rencontrai dans le train nocturne qui me ramenait à Paris une famille mi-française, mi-espagnole, arrivant au rendez-vous commun des cinq parties du monde.

Ces braves gens allaient tomber à l'improviste sur un cousin, demeurant à Paris, dont ils s'étaient souvenus juste au moment où il pouvait leur être utile. Depuis six semaines, en effet, on est pris d'assaut par une quantité innombrable de parents et de parentes qu'on avait oubliés et qui, plus gênants que gênés, viennent sans façon vous demander l'hospitalité. Oh! seulement pour huit jours, entre deux trains de plaisir! Si j'étais indiscret, je vous raconterais la toilette que fit une jeune dame dans le wagon où j'étais assis, et la stupéfaction d'un de mes voisins en voyant sortir d'un sac en cuir deux longues queues d'un postiche que la voyageuse

annexa à sa chevelure naturelle, tout comme M. de Bismark annexa dernièrement le royaume de Hanovre à la Prusse, avec cette seule différence que la jeune dame se servit de *trente-huit* épingles (je les ai comptées), au lieu de fusils à aiguille. Mais chut! je sortirais de ma mission et je manquerais peut-être de charité.

Pour échapper à la tentation, revenons bien vite à l'Exposition. Les monarques et les souverains et tous les princes petits et grands se font un devoir de venir rendre visite au Champ-de-Mars. Après ou avec l'empereur de Russie, le roi de Prusse, le roi des Belges, tous les princes et ducs allemands ou anglais, voire des Japonais, sont arrivés à Paris. Maintenant voici le pacha d'Égypte et Sa Hautesse le Grand Turc venus pour assister aux fêtes parisiennes. La population est en émoi, tout le monde court se presser sur le passage du Grand Turc, et chacun a tenu à honneur de l'apercevoir le jour de son entrée ou les jours suivants; dès qu'une calotte rouge a paru à l'horizon, on s'est précipité, espérant que c'était le souverain de Constantinople et des *Mille et une Nuits*. Les *Mille et une Nuits*, pour nous autres Parisiens, sont l'histoire du Grand Turc.

Naturellement il y a beaucoup de déceptions. L'on revient souvent meurtri et contusionné, et, ce qu'il y a de pis, sans avoir vu Sa Hautesse, et après avoir laissé son porte-monnaie dans la bagarre.

Le voyage du Grand Turc a ému toute la population parisienne. Pendant quelque temps, on était indécis; viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas? Enfin on a appris avec une joie extraordinaire que le souverain musulman s'était embarqué et que, semblable à un simple mortel, il avait eu le mal de mer, sans faire donner aux flots insolents des étrivières comme ce roi de Perse, et enfin qu'il avait débarqué à Toulon, où les autorités civiles et militaires s'étaient rendues à sa rencontre. Le 30 juin, le sultan s'est remis en route. De Toulon à Paris, Sa Hautesse a voyagé dans le train impérial composé de huit wagons. Celui dans lequel le sultan est monté est une chambre à coucher somptueuse et qui au luxe réunit le confort. Son voyage sur toute la ligne a été une longue ovation. A Dijon, l'illustre voyageur s'est reposé quelques heures, et il a trouvé dans cette ville le vice-roi d'Égypte, qui était allé au-devant de lui. Enfin, on est arrivé à Paris. La gare de Lyon avait été décorée superbement. Des estrades pouvant contenir six cents personnes privilégiées avaient été dressées aux extrémités d'une vaste salle destinée à la réception impériale. Le train est entré en gare à quatre heures quarante minutes. L'empereur Napoléon et le sultan Abdul-Aziz, qui est accompagné de son fils et de ses neveux, se sont serré cordialement la main. Du boulevard Mazas à l'Élysée, résidence du Grand Turc, le cortége impérial a passé au milieu d'une haie vivante. A l'Élysée, on a modifié seulement la chambre à coucher et le cabinet de toilette, dans lequel on a établi une urne en marbre surmontant un large bassin à la façon orientale pour les grandes ablutions. A la distribution solennelle des récompenses, le sultan a été l'objet de l'attention générale et a paru très sensible à l'accueil que lui a fait le public.

Maintenant on connaît toutes les fêtes organisées pour le monarque turc et contremandées par suite de la déplorable nouvelle arrivée du Mexique : bal aux Tuileries, bal à l'Hôtel de ville, — le Grand Turc tenait à être traité exactement comme le czar, son voisin de l'autre côté de la mer Noire, — dîners, représentations de gala, rien n'avait été omis, et c'eût été la première fois qu'un empereur de Turquie eût fait tant de choses en si peu de temps. La gravité orientale y eût perdu sans doute, mais l'expédition des affaires y eût peut-être gagné à son retour dans ses États.

Pour avoir une idée exacte de la curiosité européenne, il faut voir dans les allées de l'Exposition l'animation de la foule dès que l'on prononce le nom du sultan. Pour le voir, on abandonne tout. Voyez cette nombreuse famille qui, elle aussi, vient passer son inspection : le père a acheté un plan du palais, il veut tout voir, et, pour avoir plus de chance d'atteindre son but, il est allé trouver ce jeune parent à la mine déconfite et lui a dit :

— Soyez mon guide!

Comment refuser? On est donc parti dans une tapissière traînée par un cheval impossible; mais voilà qu'arrivés dans une allée, on a entendu un bruit affreux :

— Papa, ce sont des soldats, s'est écrié M. Jujules, je veux aller voir les soldats!

— Bonne maman, a repris Mlle Lili en sautant au cou de sa grand'mère, mène-moi voir les poupées qui marchent, les poupées qui parlent comme moi et jouent du piano toutes seules comme ma petite mère!

— Mais, madame, fait observer Mlle Valentine (jolie brune à la dernière mode que vous voyez là et qui s'est jointe à son frère pour guider ses amis dans le Champ-de-Mars), c'est un carillon que nous entendons.

— Qui sait? Peut-être annonce-t-il la visite du Grand Turc, répond la grand'mère de Mlle Lili. Courons de ce côté, nous allons surprendre Sa Hautesse au passage. Je pourrai dire en rentrant chez moi : « J'ai vu le Grand Turc! »

Cela pose d'avoir vu le Grand Turc. Le père de famille tient toujours son plan-guide qui ne le guide guère, et, voyant une partie de sa troupe qui prend la fuite, il se retourne stupéfait vers son cicerone en lui disant :

— Qu'en pensez-vous?

Le cicerone pense qu'il voudrait être ailleurs.

Alfred Nettement fils.



CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573, 586, 595, 619 et 629.)

« La porte de l'office venait de s'ouvrir avec fracas, et une petite fille d'environ dix ans se précipita, en jetant les hauts cris, dans les bras du général, où elle resta sans mouvement et comme suffoquée par la colère. La figure de cette enfant offrait, en cet état, le plus singulier aspect. De longues boucles de magnifiques cheveux blonds pendaient en désordre sur ses épaules; le sang coulait de plusieurs égratignures profondes, qui sillonnaient le visage de cette petite Furie, dont les yeux semblaient sortir de la tête; ses membres étaient roides et contractés; des cris rauques soulevaient sa poitrine haletante. Sa robe de mousseline des Indes, tachée et déchirée en plusieurs endroits, était ornée avec un grand luxe de broderies et de dentelles qui semblaient avoir été mises en morceaux.

« Deux femmes étaient entrées à sa suite par la porte de l'office : l'une était une jeune femme de chambre vêtue avec une certaine coquetterie; l'autre était une femme d'une quarantaine d'années, à la taille longue, aux dents longues, aux cheveux roux, à la démarche roide, qui me parut être une gouvernante étrangère, destinée sans doute à la tâche laborieuse d'élever l'aimable enfant qui venait de faire son apparition dans la salle à manger d'une manière si inattendue. La figure du général s'était encore assombrie.

« — Morbleu! qu'y a-t-il donc encore? s'écria-t-il enfin en regardant la petite fille d'un air inquiet. Ne pouvez-vous laisser cette enfant tranquille? La voilà dans un bel état! Elle est capable d'en avoir des attaques de nerfs, des convulsions, je ne sais quoi. Mais enfin, me ferez-vous le plaisir de me répondre? A propos de quoi tout cela?

« La gouvernante anglaise s'approcha après une cérémonieuse révérence :

« — Miss Ida il avoir rendu elle fort indisposée d'un grand excès de petites cornichones.

« Le général bondit sur sa chaise :

« — Que me chantez-vous là, mistress Markett? Vous savez bien que je n'ai pas le bonheur de comprendre votre baragouinage anglais. J'ai pris une gouvernante étrangère, parce qu'Ida a dit qu'elle voulait une gouvernante anglaise, voilà tout, car c'est un langage que je n'apprécie guère, et une nation que je ne peux pas souffrir. Voyons, ajouta-t-il en se retournant vers la jeune femme de chambre, vous qui parlez français, vous allez, je pense, m'expliquer, Célestine, ce que signifie l'état de cette petite? J'en perds la tête, ma parole d'honneur. Que lui avez-vous donc fait?

« — Rien assurément, monsieur le général. Ce matin, Mlle Ida a disparu de bonne heure, sans que ni mistress Markett ni moi ayons pu deviner l'endroit où elle s'était cachée.

« — Cela prouve que vous la surveillez très-bien; allez toujours.

« — Mon Dieu, monsieur le général, il n'y a pas de notre faute. Mlle Ida était sortie par une porte du cabinet de toilette qui ouvre sur le corridor, et nous avait défendu de l'y suivre; et, comme monsieur avait donné l'ordre exprès de ne la contrarier en rien, nous n'avons osé la suivre que de loin, pour qu'elle ne s'en aperçût pas.

« — Après, après?

« — Elle a disparu au bout du corridor, et nous avons tout à fait perdu ses traces. Après l'avoir cherchée longtemps, nous avons fini par la découvrir dans l'office, montée sur un vieux buffet, et ayant mangé, pour s'occuper sans doute, la moitié d'un bocal de cornichons. La surprise qu'elle a éprouvée en nous voyant l'a fait tomber, et, comme elle a entraîné dans sa chute une pile de vaisselle, deux assiettes se sont brisées sur son nez, qui est tout écorché.

« — Et ces égratignures? demanda le général.

« — Mlle Ida tenait sous son bras un petit chat qui, tout effrayé de ce tapage, s'est sauvé en la griffant. Je crains bien que tout cela ne la rende malade, surtout pour ce qui concerne les cornichons; mais M. le général voit bien qu'il n'y a pas de notre faute.

« — Voyons, Ida, chère enfant, dit doucement Mme de Fouronne, laisse ton père et viens sur mes genoux. Il n'est pas bien à toi de l'inquiéter ainsi, je vais te baigner la figure avec de l'eau fraîche, tu prendras un peu de fleur d'oranger, et tout à l'heure il n'y paraîtra plus, si tu veux être raisonnable.

« — Raisonnable, dit le général en haussant les épaules, elle a bien le temps de l'être, pauvre enfant, c'est un mot qu'on ne connaît guère à son âge, heureusement.

« — Je ne suis pas de votre avis, je trouve que le bonheur consiste à savoir l'être à tout âge, mon frère, dit la comtesse.

« — Allons donc! les enfants sont des enfants, vous ne pouvez pas empêcher cela peut-être. Voyons, continua-t-il en caressant les cheveux de la petite fille, qui restait toujours cramponnée à son cou, voyons, mon petit lion, calme-toi, et je te donnerai tout ce que tu voudras.

« L'enfant ne répondit pas et continua de cacher son visage sur l'épaule de son père.

« — Eh bien, tu ne réponds pas, continua celui-ci, veux-tu une poupée, une poupée superbe, aussi grande que toi? »

« Même silence.

« — Veux-tu des gâteaux, des bonbons? Joseph, cours en chercher à Auxerre!

« — Non! non! s'écria Ida avec colère.

« — Veux-tu un petit cheval? un joli petit chien?

une robe neuve? Dis donc ce que tu veux. Je ne peux pas le deviner pourtant, s'écriait son père d'un air désolé.

« — Non, non, je ne veux rien, je ne veux pas qu'on me parle.

« — Mais, que faut-il donc faire? dit le général. C'est à en perdre la tête.

« — Il ne faut, je crois, rien faire du tout, lui répondit sa sœur; n'y faites pas attention, et elle s'apaisera d'elle-même.

« — Ne rien faire! Vous en parlez bien à l'aise; et si elle a des convulsions? Cette petite est fort délicate, elle ressemble à sa mère, je n'ai qu'elle au monde, je n'aime qu'elle, savez-vous bien, et pour éviter de la voir tomber malade, je donnerais bien la moitié de ma fortune.

« — Elle le sait trop bien, mon frère, et elle en abuse, voilà ce qui fait tout son mal.

« Le général était désolé. Cet homme de fer n'avait qu'une seule idole, sa fille; son cœur ne semblait s'ouvrir que pour elle, et le tyran avait trouvé son maître, il se laissait dominer par une enfant de dix ans. Ida semblait destinée à venger tous ceux que son père avait fait souffrir. Voyant que rien ne réussissait, et qu'il ne faisait qu'irriter davantage cette enfant volontaire, le pauvre homme prit le partit de la laisser. Découragé du mauvais succès de ses promesses et de ses prières, il déposa à terre la petite obstinée, qui s'en alla bouder dans un coin de la salle à manger. Quant à la femme de chambre et à mistress Markett, témoins muets de cette scène qui les avait laissées parfaitement calmes, habituées qu'elles étaient à en voir de pareilles, elles se préparèrent à quitter l'appartement. Mais Mme de Fouronne fit à la gouvernante un salut bienveillant, et l'invita à s'asseoir à table auprès d'elle. Mistress Markett en parut reconnaissante; on ne l'avait pas habituée à tant d'égards chez M. de Montrevel, au logis duquel elle dînait seule dans son appartement. Elle balbutia un remercîment, et s'assit en rougissant.

« Célestine, la jeune femme de chambre d'Ida, après s'être approchée de la petite fille et lui avoir vainement offert ses services, essaya de la persuader d'aller changer de toilette et mettre ses cheveux en ordre; ne pouvant l'y faire consentir, elle se décida à sortir.

« Claire entra en cet instant, et, après être allée embrasser son oncle et sa mère, et avoir adressé à mistress Markett et à moi le salut le plus respectueux, elle alla se mettre auprès du général, à la place que sa mère lui avait indiquée.

« — D'où viens-tu, chère enfant, lui demanda cette dernière?

« — De la chapelle, chère maman, où j'ai été prier pour vous.

« — Quel a été l'emploi de ta matinée? dit Mme de Fouronne en regardant sa fille avec ce regard profond, investigateur et bienveillant dont les mères ont seules le secret.

— Chère maman, répondit Claire, j'ai appris les leçons que vous m'aviez données, et j'ai achevé les extraits commencés hier. Je tiens tant à vous satisfaire!

« — C'est très-bien, tantôt tu me montreras tes devoirs.

« — Oh! chère maman, permettez-moi de vous demander, s'ils sont bien faits, une récompense?

« — Laquelle, ma fille?

« — C'est aujourd'hui jeudi, le jour où vous visitez vos pauvres aux environs. Si vous vouliez le permettre, vous resteriez avec mon oncle, et moi je serais si heureuse de vous remplacer!

« — J'y consens, chère enfant, Justine t'y conduira. »

« Mistress Markett regardait avec surprise et envie cette charmante enfant, si simplement vêtue de noir, et dont les vêtements semblaient la parer, tant ils étaient soignés et portés avec grâce. Ses beaux cheveux noirs étaient lissés avec soin et ses petites mains étaient d'une propreté irréprochable; mais son maintien et sa politesse contrastaient surtout avec les manières de sa cousine. Mistress Markett, il faut bien l'avouer, avait eu jusque-là une très-faible opinion des jeunes filles françaises, dont Ida avait été pour elle le type jusqu'alors.

« — Oh! dit-elle, que cette petite il être bien rangée sur toute sa personne! elle avoir une femme de chambre pleine de bon goût.

« — Pardon, mistress, dit Mme de Fouronne, Claire s'habille et se coiffe toujours elle-même.

« — Oh! mais cette petite miss il être très-admirable. C'était tout à fait un miracle pour la conduite raisonnable.

« Le général regardait sa nièce très-attentivement et avec un étonnement visible. Il fut affecté sans doute du contraste qu'elle offrait avec sa fille, et, blessé dans sa vanité paternelle, il voulut affecter de dédaigner les qualités de cette aimable enfant.

« — En vérité, dit-il avec ironie, c'est un docteur que cette petite, ma chère Lucie, vous en ferez une pédante; morbleu, les femmes n'ont pas besoin d'en apprendre si long.

« — Je ne suis pas de votre avis, mon frère, répondit simplement madame de Fouronne, en évitant d'entamer une discussion qui pouvait irriter encore son frère.

« Rien n'égale chez les enfants la puissance de l'exemple. En voyant Claire à peu près de son âge s'asseoir à table, s'y tenir convenablement et ne parler que lorsqu'on s'adressait directement à elle, en considérant sa figure calme et souriante qui respirait le contentement, en remarquant qu'elle mangeait proprement, la petite Ida, qu'on avait oubliée depuis l'entrée de sa cousine et qui regardait ce qui se passait, à demi

cachée dans les rideaux, commença à promener sur elle-même un regard triste et honteux. Elle essuya ses yeux du revers de sa main, rejeta en arrière les boucles qui inondaient sa figure; par un second mouvement, elle défripa les plis de sa robe froissée, puis elle fit quelques pas hors de sa cachette, et enfin, s'enhardissant en voyant qu'on ne l'observait plus, elle vint s'asseoir sur la chaise restée vacante qui se trouvait à côté de moi.

« Le général, encore ému de la scène qui avait eu lieu, occupé à considérer Claire, avait cessé de s'occuper de sa fille. D'ailleurs, chez lui comme chez tous les gens passionnés, les impressions duraient peu. Une fois rassuré sur le compte d'Ida, il l'avait presque oubliée; il fut donc très-surpris lorsqu'en tournant la tête pour m'adresser la parole, il la vit auprès de moi.

« — Tiens, s'écria-t-il, comment te voilà, ma petite belle! mais voyez, admirez comme elle est sage. Ses colères durent peu. Le cœur sur la main, comme l'on dit. C'est absolument mon portrait.

« — Non, dit Ida, vous êtes trop laid, trop gros, trop rouge; non, je ne veux pas être votre portrait.

« Le général riait aux éclats.

« — Parole d'honneur, cette petite est trop drôle. Elle m'amuse. Comment voulez-vous qu'on ne la gâte pas? Elle est si franche, si spirituelle!

« Ida se persuada qu'elle avait dit un bon mot.

« — Vous aimez donc les gouvernantes étrangères? lui demandai-je; monsieur votre père dit que vous n'en voulez pas d'autres.

« — Oui, je les aime mieux quand elles ne sont pas Françaises, et surtout quand elles sont vieilles, comme celle-ci par exemple.

Et elle désignait du doigt mistress Markett.

« — Pourquoi cela? demanda son père.

« — Parce que, quand elle m'ordonne de faire une chose qui me contrarie, je dis que je ne la comprends pas, et puis quand elles sont vieilles, je me sauve dès que la leçon m'ennuie, et elles ne peuvent pas courir après moi.

« — Quand je vous dis, criait le général enchanté, que mademoiselle ma fille a l'esprit d'un démon. Embrassez-moi, petite rusée. »

« Mistress Markett levait les yeux au ciel et semblait demander grâce pour cet enfant terrible.

« Madame de Fouronne soupirait.

« Claire se demandait si elle ne rêvait pas, et moi je gémissais sur la destinée à venir qu'une telle éducation devait préparer à la pauvre enfant. Le général était radieux. Toutes les impertinences d'Ida étaient à ses yeux autant de traits d'esprit, et il fallait bien passer, pensait-il, quelques incartades aux enfants intelligents. Dans son bonheur de voir Ida revenue à son heureux naturel, et ayant retrouvé sa gaieté, il oublia sa rancune contre le menu du déjeuner, et une partie du plat de pommes de terre passa dans son assiette. Il les mangea toutes sans s'en apercevoir. La vengeance de Justine restait inutile. L'amour paternel du général lui faisait oublier tout, jusqu'à sa haine pour les pommes de terre et les sardines.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —



L'IDYLLE ET SES DESTINÉES

I

GESSNER

Comment vous écrire de Zurich, sans rappeler à vos souvenirs Lavater et Gessner, noms classiques et glorieux entre toutes les autres célébrités de cette ville?

Lavater, le créateur de la *Physiognomonie*, cet art effrayant de lire dans l'âme par les traits du visage, les proportions et l'ensemble de la tête, par l'expression de la physionomie et par tout l'extérieur de la personne soumise à l'examen, cet art curieux et profond dont Lavater emporta le secret dans la tombe... en cas qu'il l'ait possédé.

Gessner, l'ami de notre adolescence, le compagnon de nos courses alpestres, m'attire à lui comme un souvenir de bonheur.

La saison est à l'idylle; elle sème de fleurs notre route. Nous sommes en pleine floraison. Voici le plus gracieux des mois de l'année,

Mois charmant baptisé du doux nom de Marie!

Le printemps parcourt sa carrière avec la grâce d'une vierge. Il y a, dans le nom seul de printemps, je ne sais quoi de doux et d'agréable qui épanouit le cœur. Il nous revient prodigue de promesses, avec la primevère et l'hirondelle, quand les méchants prétendaient que le printemps vit uniquement dans les fictions des poëtes et dans les têtes de dix-huit ans!

Laissons chanter les poëtes et les bergères, ou plutôt faisons chorus avec eux; abandonnons la voile au souffle printanier et notre âme aux illusions riantes qui ramènent les beaux jours. Salut au père de l'idylle! Déposons en passant quelques fleurs sur le buste de Gessner qui orne la promenade de Zurich. Plus loin est sa maison des champs. Une inscription, gravée sur un rocher, redit au voyageur que c'est là le toit modeste et chéri entre tous où le chantre de la nature abrita ses paisibles pénates.

Tout près, coule sous nos yeux un de ces ruisselets, comme celui que j'ai chanté[1], mince filet d'eau

Que le soleil de juin d'un trait vide en passant!

[1] Le *Voiret*, ruisseau du Châlet-des-Iris.



Supposez un chien à mes côtés, quelques chèvres suspendues aux buissons, et l'une d'elles perchée sur le front du rocher que couronne un cytise en fleur; — puis, à défaut de chalumeau, chantez ce joli rondel du noble prisonnier d'Azincourt[1] :

Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de brouderie
De souleil luisant, cler et beau.
Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

La douce saison des *reverdies*, c'est la saison de l'idylle.

Chose étrange et vraiment digne de remarque! le siècle passé, ce siècle gros d'orages et de bouleversements, fut le plus pastoral de tous les siècles. Tandis que les philosophes soulèvent gravement les questions sociales, destinées à ébranler le monde jusque dans ses fondements, poëtes et prosateurs rivalisent à qui vantera le mieux, dans le fracas de la capitale, la paix de la solitude et les charmes de la campagne.

La bucolique était partout, dans les arts comme dans la littérature. Watteau, Boucher, peignent des bergeries; Florian achève la *Galatée* de Cervantès et invente *Estelle;* Bernardin de Saint-Pierre nous rapporte de l'Ile-de-France les *Études et les Harmonies de la nature*, avec *Paul et Virginie*.

Écoutez! même sous les verrous de Saint-Lazare, le chantre de la *Jeune Tarentine* soupire à travers les barreaux :

L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'Espérance!

Où veut-il s'envoler? N'entendez-vous pas ce cri qui s'échappe de son cœur?

Pour moi, Palès encore a des asiles verts!

Cruels, rendez-lui donc la liberté, le ciel bleu, l'exil des bois solitaires, la vallée ombreuse où la Muse aime à porter ses pas et ses rêveries.

Quel est ce promeneur matinal qui, chaque jour, sort du village de Glairesse, assis sur les rives du lac de Bienne, et va rêvant en face de l'île de Saint-Pierre, dépeinte par Jean-Jacques, et célèbre par le séjour qu'y fit ce misanthrope?

C'est l'élégant traducteur des *Géorgiques;* c'est Delille qui cherche l'inspiration et trouvait là son *Homme des Champs*, ses *Trois Règnes de la Nature*.

[1] Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, fils aîné de Louis de France et de Valentine de Milan, fut fait prisonnier à Azincourt et conduit en Angleterre, où il demeura 25 ans. Il mourut à Amboise en 1465, laissant un fils qui fut Louis XII.

Roucher, cette victime de la Terreur, que le tombereau fatal réunit à André Chénier pour les conduire à l'échafaud, a composé son poëme des *Mois* et Saint-Lambert chanté les *Saisons*.

De toutes parts la poésie se plaît à redire les douceurs de la vie champêtre. Ainsi l'on préludait aux orgies sanglantes par la pastorale. On dansait au son de la musette pendant que le bourreau dressait la guillotine. On caressait les *blancs moutons* qu'attendait la boucherie.

Quel chantre a donné le ton, et quel poëte plus qu'un autre tourna les idées vers les bergeries? ce fut Salomon Gessner, le poëte zurichois.

Gessner! nom charmant qui se rattache aux plus douces émotions de la jeunesse, qui nous rend, pour une heure, les illusions de cet âge heureux où la vie nous apparaissait comme une idylle naïve, et le monde peuplé de bergers innocents! Gessner! combien tu nous préparais d'amers désenchantements! Combien tu nous fais payer cher notre jeune crédulité et combien de fois, au jour des déceptions, nous t'avons appelé imposteur!

Tes idylles ne sont qu'un agréable mensonge. Effacez-en les tableaux de la nature, que reste-t-il? un rêve...

Gessner, le plus populaire des poëtes suisses, est traduit dans toutes les langues, et dans chacune il figure au rang des livres classiques. Son esprit est de tous les pays; aussi partout a-t-il droit de cité, privilége qu'il partage avec le chantre des *Méditations*.

La scène de ses idylles peut se placer partout où il y a un été et un hiver, des fleurs et de la neige, une lune et un soleil. Ce n'est pas un site particulier des Alpes, c'est un paysage quelconque de la nature.

L'absence de couleur locale, loin de leur nuire, fut peut-être la principale cause de leur succès, et de nos jours Lamartine doit à la même cause son universalité.

Gessner, âgé de vingt-quatre ans, publia son premier ouvrage en 1754.

Les autres parurent successivement jusqu'en 1772, époque où il renonça à la poésie pour se livrer à la peinture, car il maniait la plume et le pinceau avec un égal bonheur; et, s'il décrivait les rêves de son âme par la poésie, il savait leur donner une sorte de réalité en les faisant vivre sur la toile : *Ut pictura poesis*.

Dans tous ses travaux Gessner laisse voir l'influence que ces deux arts, la peinture et la poésie, exercent l'un sur l'autre. Il est peintre dans ses poëmes et poëte dans ses dessins. Sans doute un poëme ne peut se passer de l'élément pittoresque, pas plus qu'un peintre de l'élément poétique; mais dans les productions des poëtes qui savent le dessin, on retrouve une vue plus nette, plus large de la nature, plus de contrastes, plus de couleurs.

On ne saurait lire Gœthe ou Victor Hugo sans reconnaître le dessinateur. L'ordonnance du sujet et le tableau qu'il forme révèlent un écrivain habile à manier le crayon.

Au contraire, Schiller et Lamartine n'ont rien du peintre : leur poésie est plus musicale que pittoresque. Ils sont plus de l'école des *Meistersanger;* Gœthe et Hugo, plus artistes, plus grands peintres.

Gessner l'est aussi, mais à un moindre degré, bien qu'il eût sous les yeux ces beaux paysages de la Suisse, parfois sublimes et grandioses, parfois riants et gracieux. Chose étonnante, quoique peintre, il est inférieur en ce point au Bernois Haller, qui sait analyser cette magnifique nature en botaniste, et la reproduire en poëte sous ses plus beaux aspects. Haller, qui peignit les Alpes dans leur majesté et leur tristesse, leur grâce et leurs imposantes beautés, Haller n'avait pas eu de maître et n'a pas laissé de disciple.

Il peignit la nature et garda ses pinceaux.

De plus, Gessner, doué d'un génie poétique incontestable, ne parvint jamais à faire une pièce de vers passable, il se sentait né pour la poésie et faisait des vers médiocres. Il prit le bon parti d'écrire en prose et réussit à merveille ; tant il est vrai que la prose et les vers sont pour la pensée deux instruments distincts.

Du reste, la prose de Gessner a tous les caractères de la poésie : la forme, la couleur du style, le rhythme et la coupe de la phrase; c'est bien là le poëme pastoral, le langage de la Muse invoquée par Théocrite et Virgile.

Ce fut un bonheur pour Gessner d'écrire dans la langue allemande, langue souple et flexible comme l'italien, très-propre à exprimer les nuances et les délicatesses de la pensée. Ses écrits sont dans toutes les mains. Ce qui les distingue, c'est l'élégance, le goût et le sentiment.

Qui n'a été attendri au récit de la *Mort d'Abel*, et qui n'a mêlé ses larmes au sang du premier juste, répandu sur la terre par une main fratricide? Où Gessner trouvait-il ces accents profonds et touchants? Dans son âme aimante. Il exprime toujours les sentiments les plus naturels au cœur de l'homme, dans ce qu'ils ont de plus naïf et de plus doux. Il ne fait jamais parler la passion orageuse. Jamais sa poésie n'a ces élans hardis qui excitent l'enthousiasme et vous emportent comme le coursier de Mazeppa. Jamais sa muse ne vous transporte, comme l'aigle enlève sa proie, dans les airs; elle ne prend pas l'essor vers un but sublime, pour retomber ensuite comme la cascade des montagnes et gronder au fond des abîmes avec la voix des torrents.

Gessner laisse ces grands effets à l'ode et préfère les régions moyennes du sentiment. Rêveuse et pacifique, sa muse est pareille à la bergère des Alpes : une fleur suffit à sa parure; un ruisseau est son miroir; le matin, elle se lève avec l'aube pour chanter avec l'alouette; le soir, sur la pelouse, elle danse au son de la cornemuse, aux pâles clartés de la lune.

Salomon Gessner mourut en 1787, à l'âge de 57 ans. Sa perte fut sentie comme celle d'un homme de bien. Il fut justement regretté par ses concitoyens et par la Suisse entière, dont il était l'honneur et l'amour. Le jour de sa mort fut un jour de deuil public, de tristesse pour toutes les familles.

Quel éloge est comparable à ces regrets unanimes?

Ainsi, du lac de Zurich où la bucolique rêvait avec Gessner, loin des grandes scènes de la nature, elle passe avec Florian au pays des troubadours et se promène pleine de coquetterie aux bords du Gardon d'Anduze. De là, s'égarant sur les rives de la Seine, elle perdra de plus en plus son caractère primitif; de naturelle et naïve, elle va s'épanouir en idylles de cour dans l'intimité de Marie-Antoinette, au *Petit-Trianon*.

HENRI GALLEAU.

— La fin prochainement. —



COURONNEMENT DES ROIS EN HONGRIE

Dans un temps où tout passe, donnons-nous un instant le spectacle des choses qui demeurent. La cérémonie qui vient d'avoir lieu à Bude pour le couronnement de l'empereur François-Joseph en qualité de roi de Hongrie remonte à huit siècles. Chaque détail de cette cérémonie est consacré par l'histoire; il n'y a pas un des usages suivis qui ne soit une tradition.

D'abord c'est la caisse de fer contenant les insignes de la couronne qui est transportée solennellement le 7 juin des appartements impériaux, dans une voiture attelée de six chevaux, vers l'église du couronnement. Cette couronne, relique du passé, est celle de saint Étienne. La caisse où elle a été déposée en présence de l'empereur est couverte, pendant le trajet, d'une étoffe brochée d'or. Des trabans à cheval forment l'avant-garde du cortége. Des valets de pied, marchant des deux côtés de la voiture, des gardes hongroises, des grenadiers attachés à la garde de la couronne, le maire de Pesth, une députation de la municipalité, viennent ensuite, puis une voiture de course à six chevaux dans laquelle sont assis le comte de Grunne et le comte de Grenneville, en qualité de commissaires de l'empereur, et avec eux les gardiens de la couronne. Les membres de la députation suivent dans des carrosses particuliers. Le cortége se termine par un escadron de hussards. La foule est immense dans les rues, toutes les maisons sont pavoisées ; l'allégresse publique déborde. Les jeunes gens poussent de joyeux *vivat ;* il y a des vieillards qui, recueillis dans leur enthousiasme, remercient Dieu de les avoir laissés vivre pour voir le jour se lever sur la Hongrie. Quand le cortége arrive devant l'église, les insignes du couronnement sont enlevés de la voiture par la députation qui les transporte dans la chapelle où ils sont scellés par les gardiens de la couronne.

C'est la première journée.

Le 8 juin est le jour du couronnement. Dès quatre heures du matin, les rues se remplissent et les voitures

commencent à se mettre en mouvement. Les comitats et les districts, revêtus de costumes nationaux aux couleurs locales, apparaissent de toutes parts richement montés. La Hongrie est un hardi cavalier, il semble qu'elle soit aujourd'hui tout entière à cheval.

Avant sept heures, l'église paroissiale de Bude est pleine. Elle n'est pas grande, et les fonctionnaires, les membres de la diète, le corps diplomatique, les étrangers de distinction, les membres du Reichsrath, suffisent à la remplir. La population assiége le parvis, elle inonde la place et la rue.

A sept heures, les grands fonctionnaires, les dames de l'impératrice, la maison militaire de l'empereur, puis les ministres hongrois et le comte Andrassy, faisant fonction de palatin et, en cette qualité, précédant immédiatement l'empereur, font leur entrée solennelle dans l'église. Les évêques de tous les rites, au nombre de vingt-six, occupent les places qui leur ont été réservées; ils assistent le primat, Mgr Simor, qui officie et qui est à l'autel.

Rien ne saurait égaler le grandiose et la solennité de cette cérémonie religieuse. L'empereur à genoux, la main sur l'Évangile, prononce la formule des serments traditionnels imposés aux rois de Hongrie. En entrant dans l'église, il était revêtu, comme tous les archiducs, du brillant uniforme rouge de général hongrois. Parmi ces archiducs il en manque un, le malheureux archiduc Maximilien; tout le monde connaît la cause de son absence et appréhende qu'elle ne soit éternelle, appréhension trop justifiée, hélas! aujourd'hui; comme parmi les archiduchesses deux places sont restées vides : celle de l'archiduchesse Charlotte, hélas! personne n'ignore quels tristes événements ont porté le trouble dans ses idées; celle de l'archiduchesse Mathilde, morte la veille à la fleur de l'âge, victime d'un terrible accident. C'est ainsi que le malheur et la mort, comme deux spectres voilés, se dressent au milieu de toutes les fêtes et, un doigt placé sur la bouche, semblent dire à l'homme : « Souviens-toi! »

Les serments traditionnels prêtés, l'empereur, après l'épître, reçoit les insignes royaux : le sceptre, le globe d'or, l'épée, le manteau tissu d'or et de soie; la couronne de fer de saint Étienne, soutenue par le primat et le comte Andrassy, touche sa tête pendant que retentissent les formules consacrées. En ce moment une immense acclamation s'élève dans l'église : c'est le cri de : *Vive le roi!* Cette acclamation, qui avertit la population qu'il y a un roi de Hongrie, est répétée au dehors par la foule innombrable qui remplit la place, la rue qui y mène et tous les abords de l'église. Les salves d'artillerie du fort, les feux de pelotons, applaudissements guerriers dignes de cette nation militaire, viennent redoubler l'ivresse. Le couronnement de l'impératrice Élisabeth comme reine de Hongrie a lieu ensuite; en place de la couronne de fer séculaire de saint Étienne, Mgr Haynard, archevêque de Kalosca, pose sur le front de l'impératrice-reine une couronne plus brillante et plus légère, formée d'un cercle d'or constellé de diamants. Après quoi, on chante des litanies suivies d'un *Te Deum*, et l'on reprend au *Credo* la messe dont la musique a été composée par l'abbé Liszt, car il faut que tout soit hongrois aujourd'hui.

Avant neuf heures, la messe et la cérémonie du sacre sont terminées. L'impératrice part pour le château avec son cortége; l'empereur-roi se rend dans la chapelle de la garnison, où il reçoit vingt-trois comtes ou barons chevaliers de l'éperon d'or, en les frappant de son épée. Bientôt après, il reprend sa place dans le grand cortége, la couronne de fer sur la tête, l'épée au côté, le manteau historique, tissu d'or et de soie, flottant sur ses épaules. Il monte un magnifique cheval blanc et se dirige avec tous ceux qui le précèdent, l'entourent ou le suivent, vers l'église paroissiale de Pesth. La population, lorsqu'elle l'a entendu prêter serment à la constitution devant l'église, pousse sur les deux rives du Danube de joyeux *eljen* qui portent le témoignage de l'allégresse publique jusqu'au ciel.

Il est presque impossible, disent les témoins oculaires, de se faire une idée de la majesté de cette scène. Ce grand fleuve du Danube, qui coule à quelques pas, fait songer à cet autre grand fleuve, le temps, qui laisse subsister en Hongrie ces usages, ces traditions, ces souvenirs qu'il emporte ailleurs. Ces fiers magnats étincelants de pierreries, ces chevaliers portant des cottes de mailles en fer, quelques-uns en argent, ces vingt-six évêques de toutes les confessions qui, tous à cheval, suivent leur primat et entourent l'empereur-roi, ces écuyers, ces pages, cette pompe religieuse mêlée à cette pompe militaire, cette magnificence orientale jetant de splendides reflets sur ces réminiscences chevaleresques du moyen âge, la grande ombre du passé qui, planant sur cette scène, semble évoquer de leurs tombeaux saint Étienne, Jean Huniades, Matthias Corvin, et les inviter au couronnement de leur lointain successeur, il y a dans cet ensemble quelque chose qui fait rêver le poëte, prier le chrétien, réfléchir le penseur.

Le moment de l'acte final et symbolique qui ferme les cérémonies du couronnement est venu. Midi va sonner. L'empereur-roi, toujours sur son coursier blanc, se détache de son cortége qu'il laisse en arrière, et fait gravir au galop à sa monture la pente escarpée qui conduit au tertre du couronnement. Arrivé sur ce tertre fameux, sorte de piédestal historique sur lequel doivent se présenter les rois de Hongrie le jour de leur couronnement, il arrête court son cheval et brandit par quatre fois son épée à l'est, à l'ouest, au nord, au midi, en retournant successivement, par un mouvement rapide, le noble animal vers les quatre points cardinaux. C'est le chevaleresque défi de la Hongrie à quiconque voudrait entreprendre de la conquérir, c'est un gant jeté aux quatre coins du globe. C'est alors qu'il faut entendre les *eljen* enthousiastes qui retentissent de tous côtés. La

Hongrie sait que le bras qui vient de s'étendre, c'est son bras; que cette épée qui vient de jeter à tous les points de l'horizon un défi, c'est son épée. Elle met tout son cœur dans l'immense acclamation qui s'élève sur les deux



rives du Danube et par laquelle elle adopte l'acte de son roi.

Encore une fois, ce qui nous frappe le plus dans les cérémonies de ce couronnement, c'est ce qu'on pourrait appeler leur caractère de perpétuité. C'était ainsi que se passaient les choses il y a des siècles; c'est ainsi

qu'elles se passent aujourd'hui ; si le royaume de Hongrie dure pendant des siècles encore, ce sera ainsi que les choses se passeront dans un lointain avenir. Les cérémonies que nous venons de décrire se dérouleront de nouveau, comme ces nobles drapeaux qui développent leurs plis dans les grands jours. Puis on verra encore le roi et la reine de Hongrie s'asseoir, sous les voûtes du château de Bude, au repas symbolique servi par les grands dignitaires de la couronne, et l'empereur-roi tremper ses lèvres dans la coupe remplie de vin de Hongrie et boire à la prospérité de la nation. On verra, en même temps, le peuple se répandre dans les rues, savourer de larges tranches des bœufs rôtis en plein air, et puiser dans les fontaines qui versent à flots un vin généreux au lieu d'eau. Alors, comme aujourd hui, des joyeux *eljen* rediront la joie publique, les clochers des églises sonneront à pleine volée, le canon fera entendre sa grande voix ; les cavaliers magyars passeront dans leurs riches costumes, et le vieux Danube, en réfléchissant ces scènes, se demandera si ses eaux ne se sont pas arrêtées en même temps que celles du fleuve du temps, et il saluera sa chère Hongrie, toujours belle, toujours jeune, toujours fidèle à ses usages, comme à la gloire et à l'honneur.

FÉLIX-HENRI.

NAUFRAGES ET SAUVETAGES

(Voir pages 133, 308, 406, 468, 499, 590 et 611.)

VI

SAUVETAGE DU VIXEN.

Après une de ces nuits de tempête qui font aux femmes des marins des insomnies pleines d'angoisses, qui troublent le repos des armateurs ou des assureurs, et qui arrachent aux plus indifférents des exclamations de pitié pour les pauvres gens exposés sur mer, les négociants du Havre étaient ramenés à la Bourse par les nécessités du commerce.

— Le coton était-il en hausse ou en baisse? S'agissait-il de sucre, d'indigo ou de café? Parlait-on d'arrivages ou de départs, d'expéditions importantes, de chargements ou de déchargements, de crises financières, de questions politiques ou de questions locales ? Pour le savoir, il faudrait se reporter aux journaux du Havre du 11 mars 1842.

Le vent du nord ne se faisait plus sentir en ville qu'assez faiblement ; mais au dehors la brise était encore fraîche et la mer très-mauvaise. Cependant les opérations et transactions du jour étaient la seule préoccupation des habitués de la Bourse, assureurs, expéditeurs ou capitaines, quand tout à coup le bruit se répand qu'un petit bâtiment anglais est en perdition à quatre ou cinq milles. Désemparé de tous ses mâts, il est mouillé au large ; la vie de son équipage dépend uniquement de la bonne tenue de ses ancres.

Ce n'est qu'une goëlette d'assez médiocre valeur, montée par une demi-douzaine d'inconnus et que personne n'a intérêt à préserver du naufrage. — Eh bien, une émotion générale se manifeste. Toutes les affaires sont interrompues. On ne songe plus qu'au sort du navire en péril. Le mauvais temps peut reprendre ; en ce cas sa perte est inévitable. Que faire? La mer est basse ; on en est réduit à attendre, mais il importe d'utiliser les instants.

Le meilleur moyen serait d'expédier au secours de la goëlette un remorqueur à vapeur ; les gens du métier ne dissimulent pas que le danger est extrême, car l'heure de la marée ne permettra d'opérer qu'à nuit close ; d'un autre côté le vapeur, propriété d'une entreprise particulière, vaut quatre cent mille francs.

— Eh bien, messieurs, cotisons-nous ! s'écrient quelques voix généreuses.

Pour essayer de sauver une méchante coque délabrée et quelques pauvres diables, se découvrir de quatre cent mille francs ! Vit-on jamais des gens de finance, des hommes d'affaires en user ainsi? — On le vit, ce jour-là, dans la noble place du Havre. Donnant un démenti à l'aphorisme qui refuse du cœur au capital, le haut commerce conquit alors des droits au titre glorieux de sauveteurs.

La Compagnie d'assurances maritimes du Havre s'engage pour cent vingt-huit mille francs ; les autres assureurs, proportionnellement à l'importance de leurs compagnies, pour cinquante, quarante, trente, quinze, douze ou dix mille francs. Ces sommes ne suffisant pas, quatre honorables maisons de commerce s'inscrivent pour vingt mille francs chacune ; un négociant court seul un risque de vingt-cinq mille ; de moindres offres, sacrifices plus grands peut-être, parfont la mise. Bien avant que la marée permette au remorqueur de sortir, les quatre cent mille francs sont couverts.

Au Havre, les élans du même genre ne sont point rares. Les questions de sauvetage pour les naufragés, les inondés et les incendiés, y sont accueillies avec une remarquable ferveur. Les souscriptions occasionnelles ou permanentes rencontrent des mains ouvertes et généreuses. En présence de l'égoïsme farouche de certains centres mercantiles, dont il convient de taire les noms, — quand on voit avec quelle cynique insouciance la spéculation se fait si souvent un jeu de la vie humaine, — on doit s'enorgueillir en France des beaux exemples que le commerce du Havre donne au monde maritime. Les sauveteurs qui risquent leurs vies, race héroïque, sont, grâce à Dieu, en très-grand nombre sur nos rivages hospitaliers ; mille fois moins nombreux sont, par tous pays, les gens de cœur qui exposent leur fortune. Le sauvetage, pourtant, est par-dessus tout une question d'argent, par les dépenses à faire pour l'installation, l'aménagement ou l'équipement des barques et navires,

pour leur approvisionnement en engins de secours, et enfin pour l'entretien des postes du littoral.

Le temps que l'état de la marée mettait à la disposition des Havrais ayant été sagement utilisé, le vapeur *l'Alcide*, capitaine Bambine, sortit au premier flot; il avait à la traîne une barque insubmersible qui déposa sur la goëlette anglaise un pilote et seize marins en supplément d'équipage. Les manœuvres à exécuter, par le gros temps et de nuit, exigeaient une adresse, un sang-froid et une expérience du métier dont le capitaine Bambine donna des preuves éclatantes. La remorque fut envoyée et reçue avec une précision parfaite. Le trajet de retour eut lieu sans avaries. Vers minuit, les deux navires rentraient au port.

On sut que la goëlette anglaise nommée *Vixen*, lourdement chargée d'aciers et de fers, ayant successivement perdu toutes ses voiles, n'avait eu d'autre ressource que de jeter l'ancre et de couper sa mâture.

Le *Journal du Havre*, rendant compte de l'événement, ajoutait que les circonstances ne permettraient pas toujours de délibérer et qu'une bien plus grande promptitude d'exécution serait souvent nécessaire. Il émettait donc le vœu que le cas fût prévu. — C'est à l'autorité municipale, disait-il en concluant, à s'entendre à ce sujet avec l'administration maritime et la chambre de commerce.

Rien de plus louable que de telles paroles, dignes de la ville où elles furent écrites.

Mais, si nous nous plaçons à un point de vue plus général, si nous nous rappelons que la cause première de la création des marines nationales est la protection du commerce maritime, nous émettrons à notre tour le vœu que la défense contre le naufrage soit la première mission des bâtiments dits de guerre.

A quoi devraient servir les navires de l'État? — à sauvegarder les richesses du commerce, à servir la navigation marchande, à secourir, à sauver. Les malfaiteurs de la mer et les naufrages sont, en saine logique, les seuls ennemis à vaincre. Malheureusement, ce qui fut dans l'origine le point capital est devenu secondaire, et pourtant, si secondaire que ce soit, les services rendus sont parfois très-importants.

« En 1863, les navires de l'État appartenant aux stations de notre littoral ont remorqué, renfloué ou secouru de toute autre manière 48 bâtiments, dont 22 navires français, 9 navires étrangers et 17 bateaux de pêche.

« En 1864, 35 bâtiments, dont 17 navires français, 2 navires étrangers et 16 bateaux de pêche.

« En 1865, 29 bâtiments, dont 16 navires français, 2 navires étrangers et 11 bateaux de pêche[1]. »

D'après cela, et attendu le très-petit nombre de nos stationnaires actifs, quels résultats magnifiques n'obtiendrait-on point si les marines militaires n'avaient été détournées de leur objet!

[1] *Annales du sauvetage maritime* (novembre 1866), t. I, p. 362.

Supposons que *Protection et Sauvetage* fussent loyalement les seuls objets des marines nationales, toutes les mers, toutes les côtes du monde pourraient être gardées, et les budgets des marines s'allégeraient, tandis que l'on donnerait à la navigation commerciale une sécurité jusqu'ici inconnue, de plus en plus utile, puisqu'avec l'accroissement du mouvement maritime le nombre des naufrages ne cesse d'augmenter.

Le grand mal, l'immense obstacle, est toujours et partout le fléau de la guerre; — en d'autres termes, l'homme et ses passions, auprès desquelles les éléments en courroux, les tempêtes, les incendies, les gouffres, les écueils, ne sont que les moindres dangers.

G. DE LA LANDELLE.



NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

Barzaz-Breiz, chants populaires de la Bretagne, recueillis et annotés par le vicomte Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut. (6e édition.)

Voltaire, sa vie et ses œuvres, par M. l'abbé Maynard, chanoine honoraire de Poitiers

I

Ce n'est heureusement pas une nouvelle littéraire que la publication du *Barzaz-Breiz*, du vicomte Hersart de la Villemarqué; les *Chants populaires de la Bretagne* parurent il y a vingt ans et commencèrent la réputation de leur auteur, agrandie depuis par plusieurs ouvrages consacrés aussi à la littérature celtique et au nombre desquels nous citerons les *Romans de la Table ronde*, les *Bardes bretons du sixième siècle*, et la *Légende celtique*. Mais pour ceux qui s'intéressent à la poésie et à la Bretagne, c'est une bonne nouvelle que la publication de la sixième édition de ce livre, qui a ouvert de nouvelles sources à l'étude de l'histoire et à celle des usages et des mœurs. Selon la remarque de l'auteur, dans cette suite de morceaux épisodiques, œuvre de plusieurs milliers de poëtes rustiques, séparés par l'espace, séparés aussi par le temps, on sent battre le cœur d'une noble race, aux idées, aux sentiments, aux passions de laquelle ses bardes et ses chanteurs ont donné une voix tour à tour fière, grave ou mélancolique et attendrie.

C'est à sa mère Marie-Ursule-Feydeau Duplessiz-Nizon, comtesse de la Villemarqué, que l'auteur a dédié cette sixième édition, qu'il suppose à tort devoir être la dernière, et il explique dans quelques lignes touchantes pourquoi, non-seulement comme fils, mais comme écrivain, il devait cet hommage à cette mémoire chère et vénérée. A parler vrai, c'est cette pieuse et tendre

mère qui a commencé ce livre. Comme toutes les grandes chrétiennes de la Bretagne, la comtesse de la Villemarqué était la providence terrestre de tous ceux qui souffraient à plusieurs lieues à la ronde, et elle avait à leur service les secours qui allégeaient leur misère, les bonnes et douces paroles qui pansent les plaies de l'âme, et un livre de recettes qui lui permettait de soulager et souvent de guérir leurs souffrances physiques. C'est ainsi qu'elle avait rendu la santé à une pauvre chanteuse ambulante de la paroisse de Melgven. Les misérables qui ont le bonheur d'être chrétiens ne ressemblent pas aux misérables de M. Victor Hugo; ils ont dans le cœur un trésor divin que Dieu y a placé : la reconnaissance. La chanteuse de Melgven avait payé à la châtelaine sa dette de reconnaissance dans le ciel par une prière; mais elle aurait voulu lui offrir aussi un témoignage de sa gratitude sur la terre, et elle eut beau chercher dans son escarcelle, elle n'y trouva qu'une chanson. Cette chanson était si belle, que la comtesse de la Villemarqué voulut l'écrire sur ce cahier de recettes qui lui avait fourni le moyen de calmer les souffrances de la pauvre chanteuse. Frappée des beautés originales et des grâces naïves de la poésie bretonne, elle prit, à partir de ce jour, l'habitude de consigner sur son cahier de recettes les pièces les plus remarquables que lui chantaient ses humbles et nombreux clients, heureux, en remportant la santé, de laisser à leur bienfaitrice, comme un gage de leur gratitude, le tribut d'une chanson.

N'admirez-vous pas ici la bonté équitable de la Providence, qui, même ici-bas, récompense les mères sur la tête de leurs enfants? La comtesse de la Villemarqué ne se doutait pas qu'en glanant dans la mémoire reconnaissante de ces pauvres chanteurs les épis de cette gerbe de poésie bretonne elle commençait la gloire de son fils. Quand, plus tard, celui-ci, grandissant, s'éprit d'une vive passion pour ces chants populaires de la Bretagne dont il avait trouvé les plus belles pièces écrites vers les premières années de ce siècle sur les feuilles du cahier de recettes où sa mère puisait sa science médicale, elle fit pour lui sa quête poétique auprès de ces autres quêteurs qui venaient frapper à la porte de son manoir, la besace vide, et la bouche remplie des vieux refrains religieux, belliqueux, mélancoliques ou tendres de l'Armorique.

M. Hersart de la Villemarqué, devenu homme, se mit à son tour à la recherche des pierres dispersées dont il devait composer son monument. Pour accomplir cette œuvre difficile, il fallait un Breton, un érudit, un critique, un poëte, et de plus un voyageur infatigable. Il y avait un choix, en effet, à faire dans les matériaux qu'il recueillait de tout côté, et la science du philologue et le goût du critique devaient éclairer l'intuition du poëte. M. de la Villemarqué était Breton, il fut à la fois poëte, érudit, critique et voyageur. Pendant bien des années, comme il le raconte lui-même, il parcourut, dans tous les sens, les parties de la basse Bretagne les plus riches en vieux souvenirs, passant de Cornouaille en Léon, de Tréguier en Goélo et en Vannes, assistant aux assemblées populaires, comme aux réunions privées, aux pardons, aux foires, aux noces, aux grandes journées agricoles, aux fêtes du lin ou *linières*, aux veillées, aux fileries, recherchant de préférence les mendiants, les *pillaouer* ou chiffonniers ambulants, les tisserands, les meuniers, les tailleurs, les sabotiers; — si vous n'avez pas oublié les poésies de Brizeux, vous savez que ce sont eux qui composent la population chanteuse du pays. Il est bien entendu que l'auteur ne manqua point d'interroger les vieilles femmes, les jeunes filles, les nourrices et les vieillards, surtout ceux des montagnes qui avaient fait partie des bandes armées du dernier siècle et dont la mémoire, quand elle consent à s'ouvrir, est le répertoire national le plus riche qu'on puisse consulter. Les enfants même, dans ces jeux qui se transmettent de siècle en siècle au milieu des révolutions, car *la tour prend garde encore de se laisser abattre* sur les ruines des dynasties abattues, lui ont révélé quelquefois des trésors. Il vit enfin s'ouvrir devant lui les portefeuilles des érudits bretons.

C'est ainsi que, comme une abeille patiente, l'auteur a recueilli les sucs de son miel poétique. Puis entre tant de pièces il a fallu choisir, rejeter beaucoup, rectifier les mauvaises versions en s'éclairant des bonnes, remplir les lacunes à l'aide de recherches nouvelles là où les pièces d'un grand intérêt présentaient des lacunes. Travail d'archéologue, de savant, d'artiste et de poëte.

L'auteur, outre plusieurs additions à ce recueil, lui a donné un grand attrait en publiant les mélodies bretonnes originales, sur lesquelles se chantent les paroles des pièces de cette collection. En Bretagne, en effet, la poésie ne parle pas, elle chante, et pour connaître sa véritable physionomie il ne faut pas séparer la poésie de la mélodie. Qui ne sait que Thomas Moore a écrit sur les anciennes mélodies irlandaises les vers qui ont immortalisé son nom?

J'ai lu avec une vive émotion à la fin de cette nouvelle édition la *Complainte de la dame de Nizon*, touchant hommage rendu à la mère de l'auteur :

« Hélas! hélas! elle est morte, la dame du Plessiz-Nizon! Je vois comme un nuage noir qui cache entièrement le soleil.

« O notre bonne petite mère, quand vous n'êtes plus, qui apaisera notre faim? qui nous donnera des vêtements et des remèdes? qui guérira nos plaies?

« Depuis la ville de Quimperlé jusqu'à Nizon, nous pleurions, agenouillés au bord du chemin, pendant quatre lieues nous avons pleuré. »

La première fois que cette complainte retentit aux oreilles et au plus profond du cœur de M. de la Villemarqué, elle était chantée par deux de ces pauvres paysannes des montagnes de l'Arez qui vont au loin

quêter le chanvre qu'elles emportent chez elles pour le filer au coin du feu. Leur baguette blanche à la main et leur besace de toile sur l'épaule, ces deux muses agrestes se tenaient sur le seuil du manoir comme la statue de la Douleur et celle de la Reconnaissance, en chantant sur un rhythme gémissant la complainte de la dame de Nizon.

Après avoir rendu justice à ce beau recueil, monument d'histoire et de poésie, me sera-t-il permis d'exprimer un regret? J'ai inutilement cherché à la fin de la première partie consacrée aux chants héroïques, historiques et aux ballades, le chant de guerre que le barde des écoliers, le dernier des bardes de la Bretagne, entonnait au moment où il fut tué par une balle, pendant la *petite chouannerie* de 1815, dont M. Rio a si bien raconté la touchante histoire. J'ai entendu dire qu'il avait été question de poser une pierre sur l'endroit où est tombé le jeune barde, à l'occasion de la visite que les Gaëls de l'Angleterre doivent faire aux Gaëls de notre Armorique. J'aurais mieux aimé que M. de la Villemarqué se chargeât du monument en ouvrant son recueil au chant du valeureux jeune homme, vrai poëte, qui mourut en vrai soldat, les armes à la main, la poésie sur les lèvres, et à ce double point de vue, vrai Breton!

II

M. l'abbé Maynard rend un service considérable non-seulement à l'histoire littéraire, mais à la société, en opposant aux panégyriques et aux satires dont Voltaire a été l'objet une *Vie de Voltaire*, authentique, exacte, sans exagération favorable ou contraire, sauf de rares exceptions, puisée aux sources originales. Sachons la vérité, il n'y a qu'elle qui serve. Il ne s'agit pas de traîner Voltaire aux gémonies; mais faut-il, comme le proposent certains journaux, lui dresser des statues? Sans vouloir contester en rien son talent littéraire, sans être insensible au merveilleux esprit de ce grand moqueur, n'est-il pas juste, n'est-il pas utile de chercher l'homme derrière le poëte, d'apprécier l'usage qu'il a fait des dons qu'il avait reçus de Dieu, de connaître les principes qui ont été le mobile de sa conduite, de savoir enfin ce qu'a pensé, ce qu'a senti, ce qu'a fait Voltaire?

N'écoutons pas ses adversaires, leur antipathie a pu les aveugler; mais ne consultons pas non plus ses panégyristes auxquels un parti pris d'enthousiasme a mis un bandeau sur les yeux. Lisons ses correspondances, étudions les mémoires des contemporains qui ont eu les rapports les plus étroits avec lui; interrogeons les lettres où ils parlent de lui à cœur ouvert. Suivons-le dans les carrières si diverses qu'il a parcourues, à tous les âges, dans toutes les situations; enfant dans sa famille, au collége; jeune homme, homme fait, vieillard, dans le monde, dans les salons des grands seigneurs, dans les châteaux, dans l'exil, en Angleterre, en Hollande, en Suisse, littérateur au théâtre et dans toutes les provinces de la république des lettres, et non-seulement homme de lettres et homme de science, mais homme d'affaires, homme d'argent, diplomate, politique, ami et commensal du grand Frédéric, aussi bien que philosophe.

Si, après avoir suivi ce merveilleux Protée dans toutes ses métamorphoses, quelqu'un peut dire : « J'estime Voltaire, je voudrais avoir été son ami. L'influence de ses principes sur sa vie, sur ses écrits, a été salutaire, honorable; l'influence de ses œuvres sur son siècle a été bienfaisante; je m'honorerais d'avoir agi comme Voltaire agissait envers les gens de lettres, les ministres, les puissances régulières ou irrégulières de ce monde, je me croirais le droit de me conduire envers mes amis et mes ennemis, comme Voltaire s'est conduit envers les siens; je mettrais sans hésiter ses écrits dans les mains de ma femme, de ma sœur, de mon fils, de ma fille, bien sûr qu'ils y puiseront l'amour de la vérité, de la justice, l'horreur du vice, le goût de l'honnête, la sainte pudeur, le respect de soi-même et de la dignité humaine, les vertus privées qui sont l'honneur des familles, les vertus publiques qui sont la force des nations; » s'il se trouve un honnête homme qui dise cela, après avoir lu le livre de M. l'abbé Maynard et l'avoir contrôlé avec les correspondances, les écrits de Voltaire, ses actions et ses œuvres, je me tiens pour battu, et je me range à l'opinion de M. Sainte-Beuve. Mais, quoiqu'il n'y ait encore qu'un volume de l'ouvrage de M. l'abbé Maynard de paru, je n'hésite pas à affirmer que l'effet produit par cette lecture sera précisément contraire.

L'auteur prend Voltaire à sa naissance sur le lieu et le jour de laquelle plane un problème, car tout est douteux dans la vie de ce grand sceptique, le jour et le lieu de sa naissance comme la date de sa mort, et il le conduit dans le premier volume jusqu'à son départ pour Berlin. Il raconte donc les escapades de sa jeunesse, et, je suis obligé de le dire ici une fois pour toutes, la vie de Voltaire a quelque chose de si risqué que, même écrite par la main d'un prêtre, elle ne peut être lue par tout le monde. Il a bien fallu que l'honnête et courageux biographe suivît partout celui dont il retraçait les actions et les œuvres, au Temple où Voltaire s'assit aux banquets, j'allais dire aux orgies du grand prieur avec les Chaulieu, les la Fare, les Courtin, les d'Aremberg et toute cette société spirituelle, impie et corrompue qui joignait au libertinage des idées le libertinage des mœurs. Il a dû le suivre aussi aux châteaux du Monjeu et de Guise que le président Hainault a appelés, dans une de ses lettres, une caverne de bohémiens, *Spelunca latronum*. J'ose à peine parler de Cirey, où Voltaire élut pour un temps si long domicile chez la marquise du Chatelet, « la belle Émilie » de sa correspondance. Quelle vie! quel oubli non-seulement des règles de la morale, mais de toutes

les bienséances sociales ! Quelle conduite déloyale il tient avec le libraire Jore, par les soins duquel il avait fait imprimer les *Lettres philosophiques*, et qu'il laissa si stoïquement mettre à la Bastille, sans compter qu'il le dénonça au lieutenant de police Hénault, en adjurant celui-ci « de faire appréhender au corps et jeter dans un cul de basse fosse ce scélérat de Jore » qui, dépouillé de sa maîtrise, ruiné, avait l'insolence de demander des dommages et intérêts à Voltaire, auteur de sa ruine !

Et dans ses longues querelles avec l'abbé des Fontaines, quelle violence cynique de langage, quelles injures atroces, quelle conspiration savamment ourdie pour lui ôter tout appui, tout protecteur, et pour le perdre sans retour ! C'est ainsi que ce grand apôtre de la liberté de la presse, qui en usait et en abusait jusqu'à la licence, la comprenait pour les autres ! Ce moqueur universel ne consentait pas à supporter l'ombre d'une épigramme. Il ameutait la ville et la cour, la magistrature et la police, contre le journaliste assez audacieux pour employer contre Voltaire, les armes dont celui-ci se servait contre tout le monde, pour ne pas respecter l'inviolabilité de Voltaire pour la plume duquel il n'y avait rien d'inviolable. Il est impossible de ne pas se ranger à l'opinion de Clément de Genève, qui écrivait à ce sujet : « N'est-il pas bien étonnant que Voltaire, ce poëte invulnérable à force de blessures, après avoir prêché sur les toits la liberté de la presse et donné l'exemple du libertinage de l'impression jusqu'à se faire brûler, n'ait pas plus tôt joui d'un moment de faveur qu'il ne l'ait employé à gêner ses confrères ? Dans la république des lettres, c'est le péché du Saint-Esprit. » Il suffira de lire les détails du procès contre les Travenols pour demeurer encore plus convaincu de la justesse de l'observation de Clément.

Je n'ai fait qu'indiquer une bien faible partie des points de la vie de Voltaire éclairés par l'ouvrage de M. l'abbé Maynard. Que de choses encore il y aurait à dire ! Quels enseignements surtout on trouverait en suivant dans cet intéressant ouvrage les débuts du commerce de Voltaire avec ce roi de Prusse auquel l'histoire a un peu légèrement donné le nom de Grand ! Ce sont des câlineries sans fin de la puissance de l'épée pour la puissance de l'esprit, qui, de son côté ne ménage pas les adulations à la puissance de l'épée. Deux égoïsmes qui s'observent, deux vanités qui s'épient, deux forces sans scrupules qui cherchent à s'exploiter : « Il me traitait d'homme divin, écrit Voltaire, je le traitais de Salomon ; les épithètes ne nous coûtaient rien. » Comme le fait très-bien observer M. l'abbé Maynard, il traitait en outre Frédéric de Trajan, de Titus, de Marc-Aurèle et surtout de Julien. Il l'appelait même son Messie du Nord, et lui écrivait *Votre Humanité* au lieu de *Votre Majesté*. Enfin il lui immolait dans ces lignes Louis XIV : « Louis XIV était un grand roi, je respecte sa mémoire ; mais il ne parlait pas aussi humainement que vous, et ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ses lettres, il ne savait pas l'orthographe de sa langue ; » comme dans ces autres lignes, il sacrifiait la France à la Prusse : « Je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe sur leur crédit comme un homme riche se ruine insensiblement. » Ces adulations réciproques aboutirent à la misérable rupture que tout le monde connaît.

Mais, demandera-t-on, où donc l'auteur de ce livre a-t-il pris les renseignements avec lesquels il a écrit *Voltaire, sa vie et ses œuvres?*

Il a emprunté ces renseignements aux correspondances mêmes de Voltaire, aux mémoires originaux souvent falsifiés par Condorcet et les autres adeptes de l'école philosophique. Une des correspondances qui a fourni le plus de détails à l'auteur est celle de Voltaire avec l'abbé Moussinot. Voltaire, qui avait posé pendant toute sa vie et qui voulait encore poser devant la postérité, dit à l'abbé Duvernet qui, le premier, a publié cette correspondance en la falsifiant au profit de Voltaire : « Brûlez, brûlez ces paperasses, on m'y verrait trop en laid ou trop en négligé. » Duvernet ne brûla point ces paperasses. Il eut tort dans l'intérêt de Voltaire, il eut raison dans l'intérêt de la postérité. Si celle-ci y voit Voltaire en laid, c'est qu'elle le voit tel qu'il était. En puisant à ces sources originales, M. l'abbé Maynard nous a donné le vrai Voltaire.

ALFRED NETTEMENT.



LES BOUQUETS DE CERISES

A M. AUGUSTE LACAUSSADE.

En juillet, au long mois des brûlantes soirées,
Gardant au bord des eaux les génisses marbrées
Et cueillant les grands joncs, j'aperçus cinq enfants ;
Du buisson, pour les voir, quand j'écartai les branches,
Ils riaient à plein cœur en montrant leurs dents blanches,
Lançant des regards triomphants !

Dans l'herbe étaient posés cinq bouquets de cerises,
Une branche coupée où pendaient des merises ;
Quatre de ces enfants mangèrent les doux fruits,
Se jetant les noyaux dans leurs malices folles,
Gazouillant à la fois chants, rires et paroles.
L'un d'eux n'entendit pas ces bruits.

Assis sur le fossé, sa rêveuse paupière
Errait sur les coteaux où rougit la bruyère :
« Gardez-moi mon bouquet ! » dit-il naïvement.
Et puis il s'éloigna gravissant la colline ;
On le perdit de vue, et la troupe enfantine
Le vit fuir sans étonnement...

Car depuis le premier désir de la jeune Ève,
Sur tout ce qui domine et vers les cieux s'élève,
Tout ce qui plane enfin, les montagnes, les tours,
Enfant, homme ou vieillard, il est toujours un être
Qui monte vers le faîte et croit voir apparaître
Ce que l'âme cherche toujours !...

Puis, quand vinrent du soir les lueurs indécises,
L'enfant qui descendait demanda ses cerises.
Mais il fut accueilli par un rire moqueur :
« Comment ne sens-tu pas ta demande importune,
« Lorsque tu viens sans nous de souper dans la lune ? »
Et tous le raillèrent en chœur.

L'artiste, après son rêve incompris et sans arme,
Raillé comme l'enfant sent tomber une larme.
Plus d'inspiration, de généreux penchants,
Le réel seul est roi dans ce temps où nous sommes.
Poëte, allez à Dieu, les enfants et les hommes
Pour ceux qui rêvent sont méchants !

M. d'Isole.



CHRONIQUE

Toutes les nouvelles pâlissent, toutes les questions perdent leur intérêt devant cette douloureuse nouvelle qui a suspendu ici toutes les joies et jeté un voile de deuil sur toutes les fêtes : l'exécution de l'empereur Maximilien ! Ce n'est plus là une de ces questions qui ne relèvent que de la plume des publicistes attentive à rapprocher les conséquences des causes d'où elles sont sorties, à peser les fautes et à apprécier les torts. La civilisation rougit et l'humanité crie, et c'est en présence d'événements de ce genre que le poëte s'écrie :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt.

Et qui refuserait des larmes à cette double destinée, si brillante d'abord, et à laquelle tout semblait sourire, et qui aboutit à un si lugubre dénoûment, la destinée de l'empereur Maximilien et celle de l'impératrice Charlotte ?

Il était, lui, un des plus brillants archiducs de cette maison d'Autriche, autrefois renommée par son bonheur, *Felix Austria*, et qui semble, depuis un siècle, payer par ses épreuves un arriéré à la fortune adverse qui l'avait pendant longtemps ménagée. Nous avons entendu vanter par Mgr Mislin, qui fut son précepteur, la facilité de son intelligence disposée à tout apprendre, la vivacité naturelle de son imagination prime-sautière et les grâces charmantes de ses manières. On lui avait donné à la cour d'Autriche un surnom qui le peint tout entier : Le Magnifique ! L'archiduc Maximilien était, en effet, non-seulement un de ces princes libéraux et généreux qui croient perdu ce qu'ils ne donnent pas ; mais il portait dans toute sa personne ce cachet de distinction, de suprême élégance, de dignité avenante et de majesté affable qui faisaient naître la sympathie sans affaiblir le respect. Sans cesser d'avoir un cœur de prince comme il devait le prouver au jour des suprêmes épreuves, il avait une organisation d'artiste. Il avait cultivé son intelligence non-seulement par ses études, mais par ses voyages. Il n'y avait pour ainsi dire pas une langue vivante qu'il ne parlât, et sur sa belle frégate *la Novare* il avait longtemps parcouru les mers, visité les peuples, étudié leurs mœurs et leurs institutions, la Belgique où il trouva dans la famille du roi Léopold la femme selon son cœur, l'Angleterre, la Hollande, l'Asie, l'Afrique, le Brésil, l'Algérie, en faisant servir ses observations de voyageur à cette seconde éducation que les hommes se donnent à eux-mêmes et qui est la meilleure des deux. Quand il gouverna le royaume lombardo-vénitien, il déploya tant d'intelligence, de séductions, d'esprit, de bienveillance affable, de sollicitude et de sagacité administrative, que le comte de Cavour disait de lui : « L'archiduc Maximilien est le seul adversaire que je redoute; il est le seul qui puisse faire avorter l'unité italienne. »

L'archiduchesse Charlotte était la fille du roi Léopold de Belgique et de cette belle et douce princesse Louise d'Orléans dont nous avons vu la jeunesse s'épanouir en France. Princesse d'un cœur haut, d'un esprit brillant, aimable et charmante, d'une beauté majestueuse et vraiment royale, d'une intelligence rare, d'un courage au niveau de tous les périls, l'archiduchesse Charlotte était capable d'embellir toutes les prospérités, de servir d'ornement à un trône, comme de faire tête aux dangers d'une lutte. Elle s'était associée de cœur et d'esprit à la destinée de l'archiduc Maximilien, son mari, et elle était passionnée pour sa gloire. Elle rêvait pour lui une de ces vies glorieuses qui laissent un long sillon de lumière dans l'histoire. Quand on voyait passer ce noble et beau couple, dans l'éclat de sa radieuse jeunesse, dans la splendeur de son présent auquel semblait sourire l'avenir, on disait : C'est le bonheur qui passe !

Le bonheur ! qui a prononcé le mot de bonheur ? Quelle affreuse déception ! Quelle amère ironie ! Ah ! désormais nous ne parlerons plus de la beauté d'une journée avant le coucher du soleil, ni du bonheur d'une vie avant qu'elle soit arrivée à sa fin. Nous sommes dans des temps incertains et mauvais où les extrémités des choses humaines se heurtent dans l'espace de quelques années, où la victoire et la défaite, la puissance dans ce qu'elle a de plus haut et l'infortune dans ce qu'elle a de plus abandonné, se rapprochent et se touchent. Ceux qui naissent sur le trône ou près du trône ne savent pas où finira leur vie, et ces lignes, par lesquelles un grand écrivain ne croyait caractériser que les malheurs d'une génération, semblent devoir prendre de jour

en jour plus d'extension et jeter leur ombre sur toutes les fortunes royales : « Des reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois. »

L'histoire dira comment, après les événements qui changèrent la face de l'Italie, l'archiduc Maximilien et l'archiduchesse Charlotte, dépossédés du rôle brillant qu'ils avaient rempli dans la péninsule, avec quel éclat, tout le monde s'en souvient, se laissèrent tenter par la grande tâche qui les attendait, disait-on, dans une des plus belles provinces des Amériques espagnoles. Il y avait, disait-on, des périls à braver, des difficultés à vaincre, mais de grandes choses à faire et une gloire immortelle à acquérir si l'on réussissait à donner à cette terre lointaine ce qui lui manquait pour prospérer : la stabilité. C'était une ancienne pensée, presque une pensée historique, car dans les conseils de la Restauration, en 1823, il avait été question de régulariser l'indépendance des colonies espagnoles en créant de grandes monarchies indépendantes, gouvernées par des infants d'Espagne. Je n'approuve rien, je ne condamne rien, je ne juge rien, je rappelle l'histoire, afin de faire comprendre les motifs qui entraînèrent l'archiduc Maximilien et l'archiduchesse Charlotte dans cette prestigieuse entreprise.

On sait le reste. Personne n'ignore comment, après des succès rapides, les revers commencèrent.

Au mois d'août dernier, l'impératrice du Mexique, revenant de cette terre lointaine, passait par Paris. Le curé d'une de nos grandes paroisses, — c'est à lui que j'ai entendu raconter cette anecdote, — fut averti par un de ses vicaires qu'une femme qui semblait être une personne d'une haute distinction, et derrière laquelle se tenaient respectueusement deux autres femmes qui paraissaient appartenir à sa suite, priait dans l'église. Deux hommes de grande mine, agenouillés sur les chaises en avant, avaient invité le vicaire qui quêtait à ne pas présenter la bourse à la dame absorbée dans ses prières. Le vicaire, qui avait vu le matin un portrait de l'impératrice du Mexique, croyait l'avoir reconnue. C'était elle, en effet. Le curé, qui l'avait déjà vue, n'en douta pas un moment. Il s'approcha d'elle, et quand elle releva la tête, il mit à sa disposition une tribune, et lui exprima le regret d'avoir connu trop tard sa présence, ce qui l'avait empêché de lui rendre les honneurs qui lui étaient dus.

L'impératrice secoua sa belle tête, sur laquelle l'ardeur du climat mexicain avait laissé un reflet doré, et l'adversité son sceau : « Ne parlez pas d'honneurs, monsieur le curé, murmura-t-elle, mais priez, priez beaucoup pour nous ! vous ne savez pas quelles horreurs se préparent au Mexique. » Pendant qu'elle disait cela, son regard fixe et perçant semblait traverser les ombres de l'avenir.

Hélas! que reste-t-il aujourd'hui de cet empire du Mexique sur lequel on avait fondé tant d'espérances? Un cadavre dans les mains de Juarez, qui refuse de livrer les dépouilles mortelles de celui qui fut l'empereur Maximilien, et qu'un conseil de guerre a condamné à être fusillé ; une malheureuse femme dont la raison a succombé sous les coups de l'adversité, et à qui on n'ose plus souhaiter le retour de son intelligence, car si la lumière se faisait dans sa raison obscurcie, le premier rayon qui luirait lui donnerait le sentiment du malheur affreux qui vient de couronner tous ses malheurs.

Ah! qu'elle ignore au moins la fin lamentable de celui qu'elle a tant aimé et dont elle n'a pu voir la chute et les revers sans sentir toutes les puissances de son entendement s'obscurcir! Si elle sait qu'elle est la femme d'un prince malheureux, vaincu, détrôné, qu'elle ne sache pas qu'elle est la veuve d'un prince trahi, vendu, livré, lâchement assassiné! L'infortunée n'aurait un moment recouvré la raison que pour la perdre de nouveau sous ce coup terrible.

Et maintenant, vous tous qui passez sur le chemin, comme le dit l'écrivain sacré qui seul a su égaler les gémissements aux misères et les lamentations aux désastres, dites s'il y a une douleur pareille à cette douleur, et si l'on peut trouver dans l'histoire contemporaine, si féconde en péripéties, deux destinées plus brillantes à leur début, plus lamentables et plus sinistres à leur dénoûment, que la destinée de l'archiduc Maximilien et celle de l'archiduchesse Charlotte, qu'on citera désormais dans les siècles futurs comme un exemple éclatant des vicissitudes humaines, de la fragilité des plus belles espérances et du néant des grandeurs.

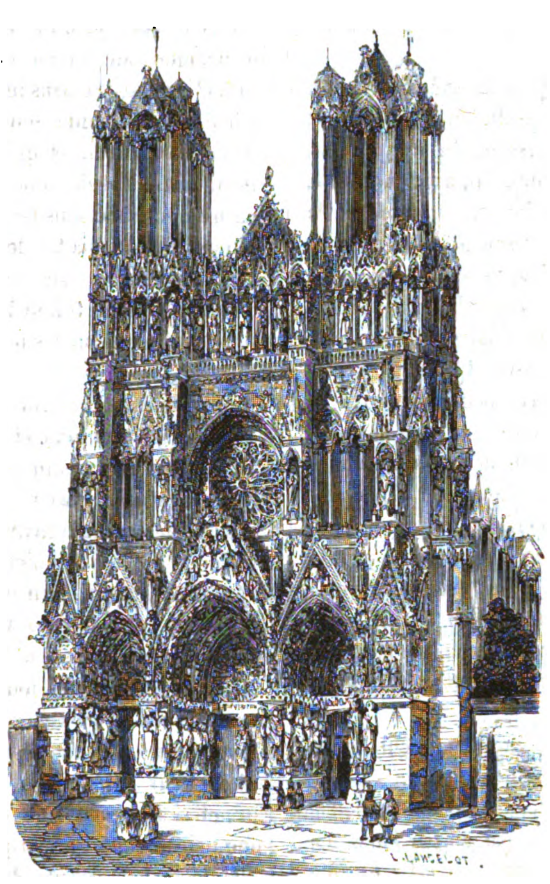
Que pouvons-nous ajouter? Quand le respect périt dans le monde, tournons-nous vers Rome, où subsiste encore la grande école de respect admirée par M. Guizot; Rome où Pie IX vient de célébrer, au milieu des acclamations des évêques et des pèlerins accourus de tous les points de l'univers, le dix-huitième centenaire de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul ! Rome, où tout demeure quand ailleurs tout tombe; Rome, la ville des éternels souvenirs et des immortelles espérances; Rome, la ville des âmes parce qu'elle est la ville de Dieu!

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr., le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Portail de la cathédrale de Reims.

LA CATHÉDRALE DE REIMS

On l'a dit avec raison : ville gauloise, municipe romain, métropole ecclésiastique, Reims est au nombre des plus nobles comme des plus antiques cités de France. Son premier nom, qui remonte à une époque de beaucoup antérieure à l'invasion romaine, était *Durocortorum;* le nom de Reims lui vient des *Remi*, peuple de la seconde Belgique, dont elle était la capitale. Je ne m'enfoncerai pas avec le lecteur dans les ombres de ce lointain passé. Je ne discuterai même pas la tradition fabuleuse qui fait fonder par Rémus la ville de Reims, qui serait ainsi la sœur jumelle de Rome. En arrivant aux temps historiques, je me contenterai de rappeler que les Rémois jouissaient d'une grande renommée et d'un ascendant marqué dans les Gaules, ascendant dû non-seulement à leurs alliances avec les Ambianais, les Bellovaques et les Atrébates, mais à leur courage et à leur sagesse politique. Ils furent les premiers et les plus constants alliés des Romains depuis Jules César jusqu'à Vespasien, qui les combla de bienfaits.

Au commencement de la période des Francs, nous trouvons à Reims Clovis ou Chlodovig, comme Augustin Thierry veut qu'on l'appelle, se présentant devant saint Remi, évêque de cette ville, et demandant à être instruit dans la foi chrétienne, après la victoire de Tolbiac, qu'il reconnaît devoir au Dieu de Clotilde. La cérémonie de son baptême eut lieu dans la cathédrale le 25 décembre 495. — Est-il besoin de dire que ce n'était pas la cathédrale actuelle? — Les rues parcourues par le cortége étaient décorées de riches tentures ; mais rien n'égalait les magnificences de la cathédrale. Le peuple, dit Flodoard, se croyait transporté dans le séjour des anges, et Clovis lui-même, en entrant dans la basilique resplendissante de lumière et parfumée d'encens, demanda au saint évêque : « Est-ce là le royaume de Dieu dont vous m'avez promis l'héritage? » On comprend l'effet que produisit sur ce Franc à demi barbare, sortant du carnage de Tolbiac, les magnificences pacifiques du catholicisme qui a le secret de ces pompes spirituelles qui parlent à l'âme des peuples vieillis comme à celle des peuples enfants ; la célébration du dix-huitième centenaire de saint Pierre et de saint Paul, à Rome, au milieu d'un concours immense de population, vient de le prouver une fois de plus.

Que d'événements historiques ne faudrait-il pas rappeler s'il s'agissait d'écrire l'histoire de l'ancienne basilique de Reims ! C'est dans cette basilique qu'eurent lieu l'entrevue du pape Étienne III avec Pépin ; celle de Léon III avec Charlemagne ; le couronnement de Louis le Débonnaire et de sa femme l'impératrice Ermengarde. Mais j'ai hâte d'arriver à la cathédrale actuelle, élevée sous les premiers Capétiens et qui, elle aussi, a ses glorieux souvenirs.

Cette cathédrale est l'œuvre de Robert de Coucy, et elle fut commencée en 1212. Sa longueur est de 93 pieds, sa hauteur de 256, depuis le pavé jusqu'au sommet des tours. Le portail, composé de trois arcades finement ouvragées par ces artistes du moyen âge habiles à tisser cette dentelle de pierre qui résiste au travail des siècles, est décoré d'une légion de statues, six cents environ, qui semblent attacher sur le visiteur leurs regards fixes et pénétrants. L'intérieur est éclairé par quatre-vingts belles verrières et dix roses grandes ou petites, qui tamisent la lumière et ne laissent pénétrer dans la vieille cathédrale qu'un demi-jour mystérieux. Au-dessous des verrières règne une galerie, composée de cent soixante-treize arcades à jour. Sans doute la cathédrale de Reims, comme tous les monuments religieux, a eu à souffrir des outrages de la Révolution, qui s'est montrée partout iconoclaste et barbare ; mais sa masse puissante a résisté aux injures des hommes comme à celles du temps, et elle reste un des monuments les plus imposants et les plus magnifiques que nous ait légués le moyen âge.

Imposant par ses grands souvenirs historiques comme par ses splendeurs architecturales. Ce fut là, qui pourrait l'oublier? que Jehanne, la Pucelle, après avoir délivré la bonne ville d'Orléans, conduisit d'étape en étape, de victoire en victoire, le gentil Dauphin de France, pour y être sacré avec l'huile de la sainte ampoule. Elle se tint, le 17 juillet 1429, pendant toute la cérémonie du sacre, auprès de l'autel, sa bannière à la main ; et comme on lui demandait pourquoi elle n'avait pas déposé son étendard en entrant : « Il doit être à la gloire, répondit-elle, puisqu'il a été à la peine. » Quand Charles VII eut été oint de l'huile de la sainte ampoule, qu'on apporta de Saint-Remi, la Pucelle se jeta à genoux, et, lui entourant les jambes de ses bras, elle lui dit, *plorant à cauldes larmes* : « Gentil roy, ores est exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que je levasse le siége d'Orléans et que vous amenasse en cette cité de Reims recevoir votre sainct sacre, en montrant que vous êtes vray roy et celluy auquel le royaulme de France doibt appartenir. »

Quelques chroniqueurs racontent qu'au milieu des joies triomphales du sacre Jeanne eut le pressentiment de sa fin prochaine. Au moment où elle entrait à Reims avec le roi, et que tout le peuple marchait au-devant d'elle en chantant des hymnes : « O le bon et dévot peuple ! dit-elle ; — si je dois mourir, je serais bien heureuse qu'on m'enterrât ici. — Jeanne, lui dit l'archevêque, où croyez-vous donc mourir? — Je n'en sais rien ; où il plaira à Dieu ! Je voudrais qu'il lui plût que je m'en allasse garder les moutons avec ma sœur et mes frères. Ils seraient joyeux de me revoir !... J'ai fait du moins ce que Notre-Seigneur m'avait commandé de faire ! En prononçant ces paroles, elle rendait grâces en levant les yeux au ciel. Tous ceux qui la virent en ce moment, continue la vieille chronique à laquelle nous empruntons ces détails, crurent mieux que jamais que c'était chose venue de Dieu. »

Les cérémonies du sacre des rois de France à Reims étaient au nombre des plus belles de l'Église. A partir du règne de Charles VII, les magistrats municipaux qui, avant ce règne, présentaient les clefs au roi qui devait être sacré, furent remplacés par une jeune fille, vivant *memento* de la mission remplie par Jeanne d'Arc. Le roi monté sur un cheval blanc se rendait directement à la cathédrale. Il s'agenouillait à la porte, l'archevêque lui donnait l'évangile à baiser et le conduisait dans le chœur où l'on chantait le *Te Deum*. Après quoi, il se retirait à l'archevêché. Le jour marqué pour la cérémonie, les évêques de Laon et de Beauvais allaient processionnellement chercher le roi dans ses appartements pour le conduire dans la basilique. En même temps une députation se rendait à l'abbaye de Saint-Remi pour aller querir la sainte ampoule. C'étaient des seigneurs appartenant à la plus haute noblesse ; ils juraient d'exposer leur vie au besoin pour la préservation de la précieuse fiole et ils offraient de laisser deux d'entre eux à l'abbaye comme otages. Il y avait dans les cérémonies du sacre des vestiges symboliques de l'ancienne élection royale. Quand, sur la réquisition de l'archevêque, le roi avait juré de conserver au clergé et aux églises leur juridiction et leurs priviléges, les évêques de Laon et de Beauvais le présentaient à la foule et demandaient aux assistants s'ils l'acceptaient pour souverain. La multitude répondait par un long *vivat*. Alors le roi, la main sur les évangiles, prêtait devant l'archevêque le serment du sacre, qui était de conserver la paix à l'Église, de réprimer les violences, de faire respecter la justice et d'exterminer l'hérésie. Ce serment royal remonte à Philippe I[er] et au sacre de 1059, le premier dont nous ayons une relation authentique. Avant l'épître, l'archevêque de Reims, Gervais, se tourna vers le jeune prince et lui fit une exposition de la foi catholique, puis lui demanda si cette foi était la sienne et s'il voulait la défendre. Quand le roi eut répondu d'une manière affirmative, on lui présenta un écrit qu'il lut à haute voix et qu'il signa sur l'autel même. C'était l'engagement de maintenir les droits de tous et de gouverner avec équité. Ceux qui ont dit que nos pères se livraient en esclaves à leurs princes n'ont pas lu, on le voit, les monuments de notre histoire. Ce ne fut qu'après ces serments prêtés, ces engagements souscrits sur l'autel où le Dieu

de vérité allait descendre, que l'archevêque Gervais fit les onctions saintes sur le jeune prince, et que ce dernier fut acclamé roi par les assistants : d'abord par l'archevêque de Reims, puis par les légats du pape, les évêques, les abbés, le clergé, les ducs, les comtes, la milice et le peuple. *Laudamus ! volumus ! fiat !* tels étaient les cris qui retentissaient dans les airs. Le roi, revêtu des vêtements du sacre, la camisole de satin rouge brodée d'or, la dalmatique, le manteau de velours blanc avec un semis de fleurs de lis d'or et les insignes de la royauté, la couronne, le sceptre et l'épée, était conduit sur un trône élevé sur le jubé. Alors l'archevêque le faisait asseoir, s'inclinait devant lui, le baisait et criait par trois fois : *Vivat rex in æternum!* Les douze pairs de France répétaient la même cérémonie. C'était le moment où les oiseleurs lâchaient du haut du jubé les oiseaux du sacre.

La ville de Reims a pieusement conservé dans ses souvenirs ce qu'on pourrait appeler les anecdotes des sacres.

Quand l'archevêque plaça la couronne sur la tête de Henri III, ce prince dit : « Elle me pique ; » et l'on vit dans ces paroles un mauvais présage.

Quand le roi Louis XVI fut sacré dans la cathédrale de Reims, il y porta la main en disant : « Elle me gêne. »

On rapporte aussi que le 29 août 1825, Charles X, qui fut le dernier roi de France sacré à Reims, fit pendant la cérémonie un mouvement pour remettre en équilibre la couronne qui penchait, et que le duc d'Orléans, qui remplissait le rôle d'un des douze pairs, y porta la main.

Horoscopes douteux dont on ne parle guère que lorsque l'événement les a justifiés, ce qui permet de demander si ce ne sont pas des légendes rétrospectives ajoutées par l'imagination des peuples à l'histoire.

Dans notre ancienne France, c'était la ville de Reims qui faisait les frais du sacre, et cette riche et puissante ville tenait à honneur de donner une splendide hospitalité au monarque qu'elle recevait dans ses murs.

RENÉ.



CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573, 586, 595, 619, 629 et 643)

VII

UNE VIE NOUVELLE.

« Le déjeuner se passa sans autre orage. Ida se plaignit bien un peu de crampes à l'estomac, que miss Markett attribua aux cornichons, au vinaigre. Le général demanda quelques renseignements sur les chasses de Frêtois et de Fontenay, et fut, en somme, assez supportable. Quand on servit le dessert, dessert d'ailleurs fort modeste, sa fille, qui commençait à se familiariser avec nous, fureta dans tous les plats, se jeta sur les compotes et mordit dans les plus beaux fruits, qu'elle jetait ensuite autour d'elle, pour en reprendre d'autres qui lui paraissaient plus à sa convenance. Claire demanda la permission de se lever de table pour aller embrasser sa cousine et lui chercher des joujoux.

« Ida reçut ses avances assez froidement, elle l'examina de la tête aux pieds, et lui dit avec surprise :

« — Ah ! vous êtes ma cousine, vous, je ne vous connais pourtant pas, on ne m'a jamais parlé de vous.

« — Pour moi, dit la gentille Claire en l'embrassant, maman m'a très-souvent parlé de vous, et je suis très-contente de vous voir.

« — Ah ! pourquoi ?

« — Parce que je vous aimerai. Et vous ?

« — Oh ! moi, ça m'est bien égal, fit l'enfant gâté en secouant sa tête avec insouciance. C'est singulier, dit-elle en continuant à examiner Claire, vous avez une vilaine robe, et vous êtes mieux mise que moi.

« — Oh ! dit Claire, votre robe à vous est bien plus belle, seulement elle est déchirée. Mais cela n'est rien, c'est un accroc et quelques dentelles décousues. Si vous voulez, je vais aller chercher une aiguille, et je réparerai cela ; dans un quart d'heure il n'y paraîtra plus.

« — Ce n'est pas cela que je veux, je veux aller jouer, et vous allez tout de suite me montrer vos poupées. Les miennes sont superbes, mais elles ont toutes la tête cassée. Ne vous occupez pas de ma robe, on la raccommodera, Célestine est faite pour cela, et papa ne la paye pas pour autre chose.

« Les deux enfants sortirent de la salle à manger, et nous rentrâmes au salon.

« Le général s'installa sur un divan, alluma sans cérémonie une magnifique pipe turque, et nous annonça que, lorsqu'il l'aurait finie, il commencerait sa sieste, après quoi il serait prêt à accepter une partie d'échecs.

Mme de Fouronne me proposa de visiter pendant ce temps la chapelle dans laquelle il ne restait plus qu'un tableau, qu'elle désirait offrir à l'église de Fontenay avant de quitter cette paroisse. Je devinais aussi qu'elle avait à me parler. En effet, quand nous fûmes hors du salon, elle me pria de l'accompagner dans son appartement.

« — Vous ne sauriez croire, me dit-elle, combien cette journée qui commence m'a déjà paru longue, et à quel point je suis fatiguée !

« — Je le crois aisément, vous êtes sans cesse sur les épines. La vie, telle que vous la fait depuis ce matin M. de Montrevel, n'est pas tolérable, surtout

avec votre état de santé. Tâchons donc de décider les choses le plus promptement possible; quand vous aurez pris un parti, vous serez plus tranquille. D'ailleurs, une fois les choses réglées, le général partira.

« — Je le souhaite, monsieur le curé; mais avec mon frère on ne peut compter sur rien.

« — Et ce matin, que lui avez-vous dit?

« — Je lui ai exposé toute ma position.

« — Qu'a-t-il répondu?

« — Rien, ou rien qui ait quelque raison du moins. Il m'a fait des reproches de notre prodigalité, sans vouloir comprendre que cette soi-disant prodigalité n'a jamais existé; il m'a dit sur M. de Fouronne des choses blessantes et que j'ai refusé d'entendre; enfin une scène pénible s'en est suivie. J'ai cherché à raccommoder tout cela. Vous m'avez, par votre arrivée, tirée d'un grand embarras. Maintenant les choses ont l'air en assez bonne voie; mais qui peut savoir ce qu'elles seront dans deux heures d'ici?

« — Tant que le général sera au château, j'y viendrai tous les jours, et je vous aiderai de mon mieux.

« — Je ne pourrai jamais assez vous remercier de ce que vous faites pour nous.

« — Ne me remerciez pas, madame; je remplis un « engagement sacré : n'ai-je pas promis à M. le comte « de vous venir en aide?

« — Que pensez-vous d'Ida? Vous ne pouvez vous figurer combien cette pauvre enfant me fait de la peine. C'est la fille de mon frère, elle n'a pas de mère, ce sont deux titres à ma tendresse, qui cependant ne peut que rester impuissante.

« — Elle est horriblement gâtée, dis-je, et je n'attends rien de bon d'une éducation pareille. Mistress Markett vous en a-t-elle parlé?

« — Un moment à voix basse, pendant que vous causiez des chasses avec mon frère; je l'ai priée de me parler anglais, je comprends assez bien cette langue. La pauvre femme, qui me paraît consciencieuse et sensée, m'a avoué ses chagrins.

« — Comment juge-t-elle son élève?

« — Elle la croit bonne au fond et fort intelligente; mais rien chez cette enfant n'a été développé, si ce n'est ses défauts. Mistress Markett est près d'elle depuis deux ans, sans pouvoir obtenir de sa part le moindre progrès. C'est fort triste, et pourtant cette excellente femme paraît lui être attachée.

« — Mais le général ne peut avoir toujours sa fille avec lui.

« — Non; aussi est-elle ordinairement à demeure chez sa grand'mère, Mme Rouvière, qui est veuve d'un agent de change fort riche. C'est une créole âgée, qui a été elle-même ridiculement gâtée, et qui d'ailleurs n'a, comme mon frère, qu'une seule idole; depuis qu'elle a perdu sa fille, c'est Ida qui la remplace. La grand'mère ne permet pas à la gouvernante de faire la moindre observation à son élève, de sorte que mistress Markett semble être un témoin rétribué pour constater toutes les sottises de l'enfant, sans avoir jamais le droit de les empêcher ou de les punir.

« — Je la plains. Elle se trouve dans la position d'un médecin qui, en présence d'une maladie mortelle, serait contraint de rester spectateur inactif.

« — Je n'aurais jamais soupçonné mon frère d'une pareille faiblesse, dit la comtesse. Je vous l'avoue, j'aurais été heureuse de lui venir en aide, s'il y avait consenti, et de me charger de cette enfant. Pendant la vie de sa belle-mère, je comprends que c'est impossible. On ne peut penser à la séparer de sa petite fille, ce serait pour elle un mortel chagrin. Mais, quand Mme de Rouvière n'existera plus, que deviendra Ida? Sa mère, en mourant, a défendu qu'elle soit jamais mise en pension, je suis la seule parente de son père, et je crains que, ne voulant pas m'accorder sa confiance, mon frère ne laisse la pauvre petite livrée à des étrangers. Mais, ajouta-elle, il est inutile de lutter contre l'impossible. La destinée de la pauvre Ida est d'être mal élevée; c'est la volonté de mon frère qu'on obéisse à ses moindres caprices, et personne n'a assez d'empire sur son esprit pour le détourner de ce mauvais chemin. Mais, j'y pense, il doit avoir fini sa sieste; j'ai quelques lettres à écrire, je vous rends à votre liberté.

« — Et à la partie d'échecs du général, dis-je en souriant, j'espère que nous resterons bons amis, et, s'il se fâche, je tâcherai de le faire gagner.

« — Je vous préviens qu'il n'aime pas à perdre.

« — Je le pensais bien. C'est une contrariété que je tâcherai de lui éviter, afin que vos intérêts ne souffrent pas de sa mauvaise humeur.

« — Vous êtes mille fois trop bon. Mais je crains bien que tous nos efforts restent sans succès. Prions Dieu que je me trompe, ajouta-t-elle en me reconduisant à la porte de sa chambre.

« Comme je passais devant celle de Mlle Ida, j'entendis l'enfant gâtée qui s'écriait de sa voix argentée :

« — Mon Dieu, mistress Markett, qu'on est donc bête en Angleterre! Voilà deux fois déjà que je vous demande où est la clef de ma caisse à robes, afin que Célestine puisse me changer de vêtements, et vous ne m'avez pas encore répondu de suite; mais donnez-la donc cette clef, je vous dis que je la veux à l'instant. »

« J'avais gagné l'escalier, je n'entendis pas la réponse de la gouvernante; mais je plaignis beaucoup la pauvre femme qui, pour gagner le pain de chaque jour, était forcée de supporter de pareilles humiliations.

« Je retrouvai au salon le général, qui m'attendait devant un échiquier. La partie commença d'une manière fâcheuse pour le général, qui, perdant patience perdait aussi la tête et faisait fautes sur fautes. En dépit de ses mauvaises manœuvres, au bout de deux heu-

ies, je parvins à le faire gagner. Il se leva enchanté en s'écriant :

« — Décidément, vous n'êtes pas fort !

« Je pris congé des habitants de Fouronne, je devais retourner avant le soir au presbytère, ne voulant pas condamner ma sœur à dîner seule. En passant devant la maison du docteur Renaud, j'aperçus celui-ci assis sous un berceau devant la porte de son habitation. Il me reconnut de loin et vint à ma rencontre.

« — Vous venez de Fouronne ? me dit-il.

« — Oui, cher docteur.

« — Comment va la comtesse ?

« — Assez bien.

« — Et le général ?

« — Il est arrivé cette nuit, j'ai passé la matinée avec lui. Il m'a traité avec assez de clémence. Je le crois meilleur qu'il ne veut en convenir, et j'espère qu'il finira par rendre justice à son excellente sœur et à l'aider à arriver à une situation meilleure.

« — Illusion, mon cher curé, illusion ! On n'est pas médecin pour rien, croyez-moi ; au moral et au physique, on connaît l'espèce humaine à force de la soigner. Quand vous serez arrivé à mon âge, vous qui êtes le médecin de l'âme, vous n'aurez plus de ces illusions-là ; au revoir !

« — Au revoir ! répondis-je en lui serrant tristement la main.

« Hélas ! il avait raison. Il était vieux, j'étais jeune, il connaissait mieux que moi le monde et le cœur humain, il avait bien jugé M. de Montrevel.

« Au bout de huit jours, pendant lesquels la malheureuse comtesse épuisa vainement sa patience, sa douceur et ses soins, où toutes mes prières pour elle et sa fille trouvèrent le général insensible, il la quitta en me laissant pour ultimatum cette décision, sur laquelle il ne revint jamais :

« — Je consens à faire à Mme de Fouronne une pension viagère de mille francs. Qu'elle soit raisonnable, et cela suffira ; mais je ne l'accorde qu'à l'expresse condition, quoi qu'il arrive, on ne me demandera plus rien. Parbleu ! c'est déjà bien assez de soucis de m'occuper de mes affaires, sans vouloir me charger de celles des autres.

« Après avoir fait, sans succès, appel à son cœur, j'essayai d'intéresser sa vanité. Tout fut inutile.

« — Ce que j'ai dit est dit ; finissons ce débat, mon cher curé, vous n'êtes pas raisonnable. Je ferai mille francs de rente, c'est plus que je dois, puisque je ne dois rien. Parlons maintenant d'autre chose. Sachez seulement que de mémoire d'homme on n'a jamais fait revenir le général de Montrevel d'une décision prise.

« En prononçant ces derniers mots, le général me tourna le dos avec humeur. Le lendemain, j'appris qu'il avait quitté Fouronne pour retourner à Paris.

« En somme, il laissait en partant un triste souvenir et un secours insuffisant à sa sœur ; à moi, une fâcheuse opinion de son caractère. Je ne parle pas de Justine, qui le tenait, disait-elle, tout simplement pour un monstre, une espèce d'anthropophage.

« Quant à Claire, elle en était quitte pour avoir vu sa cousine mettre en pièces ses modestes joujoux. Il eût pu lui arriver bien pis si cette excellente nature n'avait été à l'abri de l'entraînement du mauvais exemple.

« Un mois après le départ du général, la comtesse s'installa définitivement dans la petite maison qui avoisine la ferme des Roches.

« — Pour moi, disait-elle, je suis riche, j'ai si peu de besoins ! Quant à Claire, je m'inquiète de son éducation pour l'avenir, je l'ai commencée moi-même ; mais comment se continuera-t-elle dans ce village où je n'ai aucune des ressources nécessaires pour l'achever ?

« — Dieu vous viendra en aide, madame, lui dis-je.

« En effet, la comtesse avec un courage sans égal s'était installée dans sa modeste demeure et l'avait garnie du mince mobilier qui lui était resté après la vente de son château. Elle allait, venait, aidée des vieilles jambes de Justine, à laquelle la tête faisait quelquefois défaut, et qui mettait souvent la patience de Mme de Fouronne à l'épreuve.

« La pauvre fille le reconnaissait elle-même et s'écriait à tout moment :

« — Allons ! voilà encore que nous avons fait une bêtise !

« Dans son attachement pour sa maîtresse, qu'elle ne séparait jamais d'elle, même en pensée, Justine la mettait, par affection, de moitié dans ses bévues.

« D'autres fois, elle disait :

« — Nous vivrons encore à peu près bien, nous avons tant d'entente, d'ordre et d'économie !

Et cela sans penser à pécher par orgueil, c'était encore de la comtesse qu'il s'agissait.

« La comtesse se levait avec le jour ; elle raccommodait ses vêtements et taillait elle-même ceux de sa fille et de Justine ; elle faisait l'éducation de Claire, la conduisait à la promenade et à l'église, puis le loisir qui lui restait était consacré aux bonnes œuvres. N'ayant plus d'argent à donner, l'excellente femme donnait son temps. Elle soignait les malades et les veillait comme une véritable sœur de charité ; elle, frêle et délicate, elle partageait avec les pauvres son nécessaire, elle instruisait les enfants, et, ne pouvant leur distribuer les vêtements qui leur manquaient, elle tricotait des bas qui les préservaient du froid pendant l'hiver.

« Ses soirées, disait-elle, n'avaient jamais été plus dans ses goûts, même au temps heureux où elle habitait Fouronne. Le soir nous réunissait chez elle. Elle s'était intimement liée avec ma sœur Angèle, elles travaillaient ensemble au coin du feu. Angèle filait à l'un des bouts de la table, pendant que je leur lisais des ouvrages instructifs et sérieux.

« Nous arrivâmes ainsi au mois de mai ; l'hiver n'avait point paru long à la comtesse. Quand la vie est

régulièrement remplie, que la conscience est calme et l'esprit satisfait, le temps s'écoule doucement. Mme de Fouronne avait eu de tout temps l'art précieux de se faire à sa situation. Claire apprenait à aimer la sienne, que sa mère entourait de tant de sollicitude. Un événement que nous étions loin de prévoir vint tout à coup amener un grand changement dans l'existence des habitants des Roches.

« C'était un dimanche matin, après la grand'messe; nous étions tous réunis à la cure.

« — Ma chère Angèle, dit Mme de Fouronne à ma sœur, vous alliez me faire oublier que le facteur m'a remis une lettre au moment où j'allais entrer à l'église; elle est encore dans ma poche. J'ai si peu de rapports avec le monde à présent, qu'une lettre est un événement dans ma vie. Mon frère ne m'écrit jamais, mes affaires sont terminées, qui peut donc songer encore à la pauvre recluse des Roches ?

« — Lisez, Lucie, dit ma sœur, je vais vous laisser au jardin, j'ai une course à faire dans le village.

« La comtesse lut rapidement la lettre qu'elle venait de décacheter. Elle était longue, des larmes coulaient des yeux de celle qui la parcourait, et pourtant elle souriait. Pauvre femme! il manquait cette dernière épreuve à son courage !

« — Monsieur le curé, dit-elle en la repliant, pendant que Claire s'amuse à courir après les papillons autour de votre jardin, il faut que je vous parle.

« Nous entrâmes dans la salle basse du presbytère. La comtesse me tendit la lettre qu'elle tenait à la main; je la lus avec attention. Quand je l'eus finie, la mère de Claire me donna quelques explications.

« Lucie de Montrevel, alors qu'elle habitait l'Italie, s'était très intimement liée avec une jeune Française fixée à Venise. C'était chez la mère de cette jeune fille qu'elle avait connu M. de Fouronne. Clémence Delorme, c'était le nom de l'amie de la comtesse, avait quitté sa patrie d'adoption à peu près en même temps que cette dernière, mais pour entrer à Paris au couvent de la Visitation, où, ses vertus et ses talents l'ayant fait apprécier promptement, elle était devenue supérieure. Mme de Fouronne allait rarement à Paris. Les relations des deux amies, appelées par des vocations contraires à une vie différente, s'étaient un peu relâchées. Quelques lettres échangées de part et d'autre venaient de loin en loin apprendre à chacune d'elles qu'elle n'était pas oubliée. Pourtant, dès que Mme de Fouronne était devenue mère d'une fille, elle avait écrit à son amie, en terminant la lettre qui lui annonçait une si heureuse nouvelle par ces mots :

« Je bénis Dieu de t'avoir donné la vocation religieuse, chère Clémence, et de t'avoir inspiré l'idée d'entrer dans un ordre voué à l'enseignement. Je ne pourrai élever ma fille à la campagne, elle aura besoin d'achever son éducation sous la direction de maîtresses expérimentées. Mon mari est retenu dans ses terres par l'administration qu'elles exigent ; ce sera donc à toi que je confierai Claire, elle sera aussi ta fille; à douze ans je te l'enverrai, peut-être même auparavant, cela dépendra des circonstances.

« A la mort du comte, et au milieu de tous les revers de fortune qui la suivirent, sa veuve avait envoyé à l'adresse de la supérieure quelques mots tracés à la hâte pour lui apprendre sa position. La comtesse avait à peine souvenir d'avoir écrit, lorsqu'elle reçut la réponse que voici :

« Que de douleurs, ma Lucie ! Si je ne connais-
« sais tout ce dont tu es capable, j'en serais effrayée
« pour toi ; mais je sais tout ce que ton âme renferme
« de force, parce que je sais tout ce qu'elle renferme
« de foi. Aussi j'en suis affligée, mais je ne crains rien:
« tu as en toi la source de tous les dévouements, c'est
« pour ta Claire que je veux penser à l'avenir. Je bénis
« le ciel de pouvoir venir en aide à cette chère enfant.
« Elle sera aussi ta fille, disais-tu ; eh bien, envoie-la-
« moi, j'ai le consentement de ma communauté, qui
« regarde comme une bonne œuvre de se charger de
« son éducation. Tu penses si nous la soignerons, si
« nous l'aimerons; amène-la à la rentrée des vacances,
« si tu as encore la même confiance en moi. »

« — Que ferez-vous, demandai-je à la pauvre mère qui ne pouvait retenir ses larmes, et qui cachait sa figure dans ses mains.

« — J'enverrai Claire, ou, si je le puis, je l'y conduirai moi-même.

« — Et vous resterez seule?

« — Oh ! moi, qu'importe !

« Cette réponse peignait Mme de Fouronne tout entière.

« — Je n'ai assurément pas la pensée de vous détourner d'un tel sacrifice, lui dis-je. Si pénible qu'il puisse être, je crois de l'intérêt de votre enfant qu'il s'accomplisse, et vous avez raison de ne pas hésiter.

« — Que Claire soit heureuse, c'est tout ce que je désire, et rien ne doit me coûter pour en arriver là. Mais il y a une chose que je sens au-dessus de mes forces, c'est d'annoncer à Claire que je vais me séparer d'elle ; je devine son chagrin à l'avance, ses larmes pourraient attirer les miennes, je ne veux pas qu'elle me voie faiblir.

« — Voulez-vous que je lui en parle ?

« — C'est ce que je voulais vous demander, et je désirerais que cela fût le plus tôt possible. Je suis d'avis que, quand les choses coûtent, il faut les faire promptement. Il n'y a jamais eu d'arrière-pensée entre mon enfant et moi, je désire pouvoir parler avec elle d'une manière calme de ce projet de départ et de la nouvelle situation qui l'attend.

« Dix minutes après avoir quitté Mme de Fouronne, je rentrai suivi de Claire. La chère enfant avait le cœur gros de larmes contenues, mais elle était la digne fille de sa mère. Je lui avais fait comprendre que

l'obéissance et la résignation étaient un devoir, et elle souffrait en silence.

« Elle courut se jeter dans les bras de sa mère en s'écriant :

« — Je suis prête, chère maman ; pour vous contenter je ferai tout, j'irai partout, disposez de moi comme vous le voudrez.

« Bientôt il ne fut plus question que du départ de l'enfant. La comtesse se mit activement à l'ouvrage pour préparer son trousseau. Pour la première fois de sa vie peut-être, Justine fut d'un avis contraire à celui de sa maîtresse. Paris, qu'elle ne connaissait pas, lui faisait l'effet d'une véritable forêt de Bondy. Mettre Claire à Paris, même dans un couvent, c'était, disait-elle en se servant d'une comparaison biblique, jeter Daniel dans la fosse aux lions.

« Elle n'avait jamais vu de gens venant de Paris, que le général et sa fille, et elle en concluait qu'à Paris tous les hommes devaient nécessairement ressembler à M. de Montrevel, et que tous les enfants devaient être aussi mal élevés qu'Ida.

« — Vous savez, monsieur le curé, me dit-elle, le lendemain du jour où l'on décida le départ de Claire ; vous savez que nous allons encore faire une folie.

« — Laquelle, Justine ?

« — Dame, envoyer notre chère enfant à Paris. Une folie ! la pire de toutes ! Mais madame la comtesse ne veut pas là-dessus écouter mes raisons.

« — Et ce qui vous scandalisera davantage, ma bonne Justine, dis-je en riant, c'est que je suis aussi d'un avis contraire au vôtre.

« — Est-il possible ! Après tout, ce n'est pas si étonnant. Vous ne voulez pas non plus croire à ce que je prédis, et vous avez bien tort, monsieur le curé. C'est comme quand je vous parlais de M. le général, vous me disiez aussi : Justine, vous vous trompez ; vous avez bien vu que, par malheur, Justine ne se trompait pas.

« — Allons, Justine, oublions, s'il se peut, ce pauvre général.

« — Non, non, monsieur le curé, cela vous est facile à dire ; mais on ne peut pas comme cela tout de suite oublier les choses : il a trop mal agi avec madame, ce Bédouin !

« — Vous n'avez pas assez de charité envers le prochain, Justine.

« — Oh dame ! c'est qu'aussi il y a prochain et prochain. Enfin n'en parlons plus.

« — Oui, cela vaudra mieux.

« — Que deviendra Mme la comtesse, une fois que notre enfant sera partie ?

« — Elle attendra son retour, Justine ; elle pensera à tous les avantages qui compenseront pour sa fille une séparation de quelques années.

« — Mais vous ne voyez donc pas, monsieur le curé, qu'à force de ne jamais penser à elle, madame se tue ?

« — Espérons que Dieu nous la gardera. Pourquoi ces idées sombres ? Ne songeons qu'à la joie du retour de Claire et à la réussite de ce que nous souhaitons : la voir heureuse.

« — Allons, je le veux bien, dit Justine en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier de couleur ; mais c'est tout de même bien dur, allez, de voir arriver un chagrin de plus à ma pauvre maîtresse, qui en avait bien assez sans cela.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —



L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470, 486, 504, 529, 561, 598, 615 et 641.)

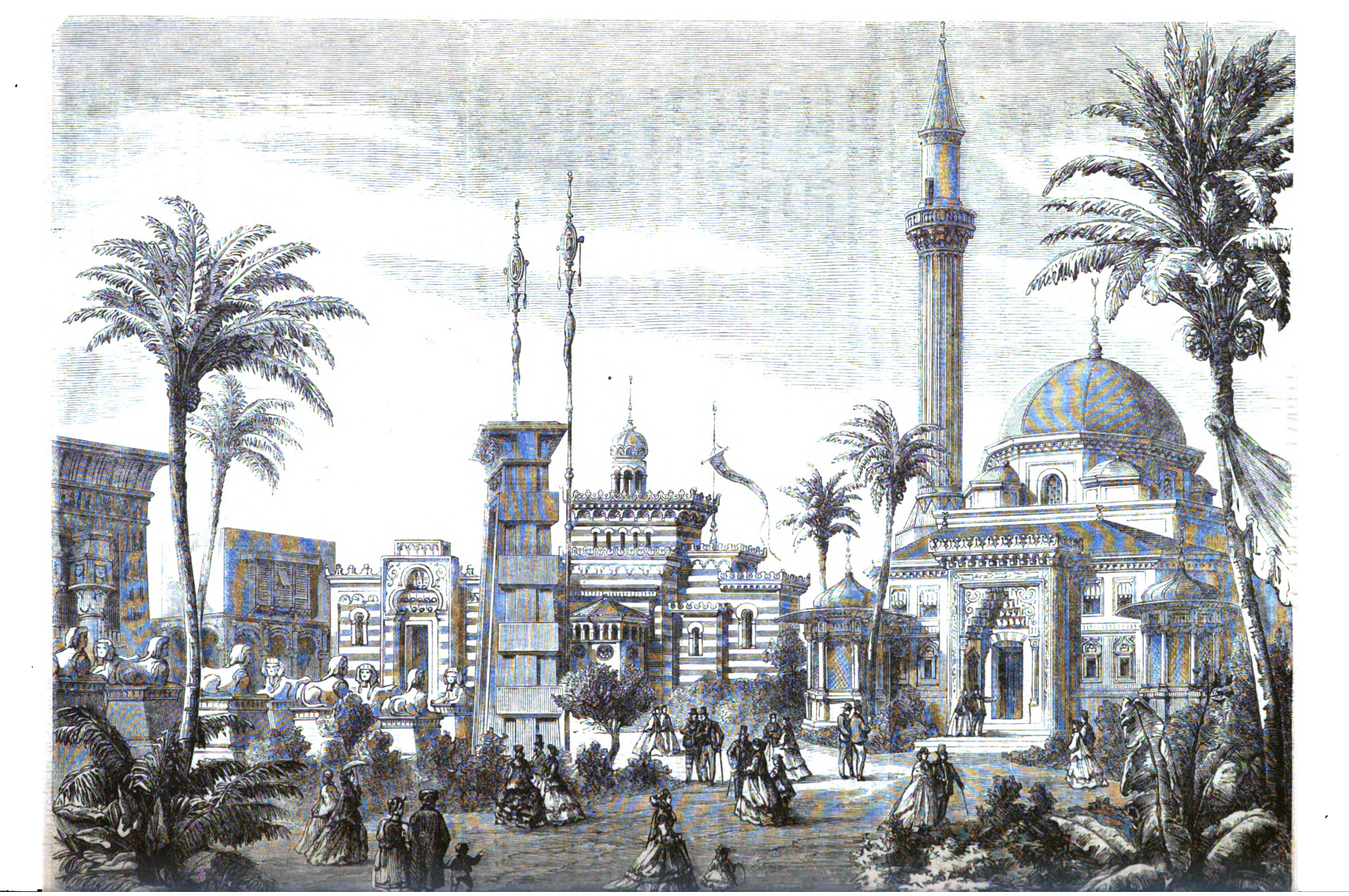
L'ORIENT

Les différents peuples convoqués à la grande fête industrielle n'y ont pas seulement envoyé les produits de leurs manufactures ou de leur commerce, ils y ont fait figurer un spécimen de leurs monuments publics, où leur histoire et leur civilisation ont marqué leur empreinte. Il est donc toujours à propos, quand on vient de parcourir une de ces longues galeries circulaires où l'on trouve entassés tous les produits similaires fabriqués dans chaque pays, d'aller se reposer autour du palais, je ne dirai pas sous l'ombrage des grands arbres, car ils n'ont été replantés que dans le jardin réservé, mais bien à l'abri dans un de ces petits modèles de construction exotique qui sont l'un des plus grands attraits de l'Exposition. En suivant les allées qui conduisent en Orient, nous nous trouvons au milieu de ces palais en miniature représentés par notre gravure.

A l'extrême droite, voyez pointer un svelte minaret avec sa galerie placée au milieu des airs, et où il ne manque que le vigilant derviche convoquant les fidèles à la prière. Et ne croyez pas que, si le muezzin faisait vibrer l'air des paroles consacrées, il ne se trouverait pas bon nombre de fidèles capables de remplir la mosquée et de lui donner le répons ! C'est encore là une des curiosités de l'Exposition.

Bien des personnages s'y rendent comme spectateurs, tandis que pour le public ils deviennent un spectacle ; témoin les Chinois, les Persans, ou encore les Turcs, dont nous allons parler !

La mosquée du Champ-de-Mars est la copie fidèle de la mosquée de Brousse, réduite à une très-petite dimension, ce qui fait que l'ornementation laisse à désirer ; quant à la mosquée, elle est une véritable petite merveille d'élégance et de légèreté. Pour entrer dans le temple mahométan, les visiteurs n'ont point à subir les mêmes formalités que s'ils étaient sur le territoire turc. On sait en effet que, si chez les juifs, ôter son



chapeau en entrant dans une synagogue est une marque d'irrévérence pour le lieu dans lequel on se trouve, chez les mahométans, par contre, c'est manquer de respect que d'entrer dans une mosquée sans avoir les pieds nus.

Aussi bon nombre de curieux, voulant pénétrer dans une mosquée, ont-ils imaginé de se présenter avec des caoutchoucs, d'ôter cette chaussure supplémentaire dans le vestibule du temple, pour marcher dans le sanctuaire ainsi déchaussés sans avoir les pieds nus.

Intérieurement la mosquée du Champ-de-Mars ne semble avoir aucune signification : c'est une pièce petite et parfaitement nue, dont le seul ornement est une tribune ou chaire, du haut de laquelle le derviche récite les versets du Coran. Après avoir visité ce temple, on admire encore davantage les ornements extérieurs, le dôme surmonté du croissant, la porte arquée et évidée en cœur, les fontaines placées derrière des grillages dorés et posées aux quatre angles de l'édifice, puis ses fenêtres à jour et découpées ; quelques inscriptions mêlées à des ornements dont l'Orient a seul le secret ; enfin son mirah indiquant aux fidèles la direction de la Mecque, de manière qu'ils puissent se tourner du côté du tombeau du Prophète pour réciter les prières de chaque heure.

En face de la mosquée vous apercevez un arc de triomphe égyptien, qui est comme la porte placée en avant du temple. Ces édifices se composaient, dans l'antiquité égyptienne, d'un assemblage de portiques, de cours, de vestibules et d'appartements, communiquant les uns avec les autres. Ordinairement un mur élevé empêchait de saisir l'ensemble de l'édifice d'un seul coup d'œil.

Le monument de ce genre élevé dans le Champ-de-Mars est la copie du temple de Philoë. A l'entrée, on trouve d'abord (je parle ici de l'original et non de la copie réduite) une avenue pavée, large d'environ 33 mètres et longue de 120. Cette avenue, dans toute la longueur de laquelle règne de chaque côté une rangée de sphinx en pierre, distants les uns des autres de onze mètres, était nommée *Dromos*. Ensuite s'ouvrait un premier vestibule, puis un second et un troisième, à la volonté du constructeur. Le sanctuaire venait ensuite ; il était de très-petite dimension et ne renfermait que des statues d'animaux et pas une image d'homme. Au reste, ces constructions variaient quelquefois. C'est ainsi que l'on cite le temple de Karnak, dont l'avenue avait 2,000 mètres de long, et était décorée de chaque côté de six cents sphinx et de cinquante-huit béliers.

Au point de vue architectural je ne ferai qu'une courte remarque : les murs des temples ne sont verticaux qu'à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur ils accusent un fort talus ; de là, la grande solidité de ce genre de constructions. L'on sera peut-être aussi frappé de l'emploi fréquent des colonnes. Cet emploi est facile à expliquer par ce seul fait qu'on n'employait qu'une seule pierre pour recouvrir l'entre-colonnement. Les colonnes du temple du Champ-de-Mars représentent des tiges de lotus, dont les chapiteaux rappellent la fleur avec complication de formes et de couleurs. Au sommet de ce premier chapiteau se trouve une figure à quatre faces, celle d'une divinité égyptienne, présidant à la joie et au bonheur. A travers son turban on voit passer des oreilles de vache qui rappellent que c'est sous cette forme que la déesse a été le plus souvent représentée.

Les murs extérieurs du temple, comme presque tous les murs intérieurs, sont couverts de peintures hiéroglyphiques.

Toutes les inscriptions, ainsi que les figures, ont été moulées sur nature, sous la haute direction de Mariette-Bey. Ainsi toutes ces images représentant des faits religieux ou militaires, industriels ou gymnastiques, sont des copies fidèles des monuments de l'ancienne Égypte. Il serait difficile d'indiquer les différents sujets de ces peintures murales. Ce que les amateurs y remarquent surtout, c'est une grande connaissance du dessin, rehaussée par une couleur vive et brillante.

Dans l'intérieur du temple le caractère mystique ou symbolique a disparu. On retrouve les reproductions des différentes scènes de la vie humaine : la pêche, la chasse, les arts et métiers ; puis des animaux, des chiens, des vaches, des oiseaux et des poissons. C'est, croyons-nous, une des plus fidèles reproductions de la nature et de la vie humaine dans l'antiquité.

A côté du temple, dont on ne voit guère que le portique, se trouve une de ces maisons égyptiennes telles qu'on en rencontre au Caire et dans la haute Égypte. Un Anglais estimerait que ces maisons ont l'air peu confortable.

Elles sont spécialement bâties pour servir aux relations d'affaires et aux transactions commerciales. De plus, et c'est un des avantages que nous sommes le moins à portée d'apprécier, elles permettent dans la haute Égypte de fuir la chaleur des rues qui est excessive en présentant un refuge dans l'okala, où la température de la cour intérieure est relativement plus fraîche.

La maison égyptienne construite dans le Champ-de-Mars, bien qu'étant la copie exacte des maisons du Caire, n'est pas affectée aux mêmes usages, et voici pourquoi. En Orient, chaque okala est destinée à un genre de commerce unique; ainsi il y en a où on rencontre des bijoutiers, d'autres des marchands d'étoffes, et ainsi de suite. Un seul genre de négoce se retrouve partout, c'est celui des vendeurs de café. Dès que le débitant de cette boisson aperçoit un marché sur le point de se conclure, il va offrir sa marchandise, et il est sûr de voir toujours son offre accueillie. Au Champ-de-Mars, toutes les boutiques (qui ne ressemblent pas à des boutiques parisiennes) sont occupées par des genres de commerces différents. On y voit fabriquer à peu près tout

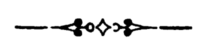
ce que l'on fabrique en Égypte, mais avec cette lenteur et cette mollesse qui caractérisent les peuples orientaux. Chez nous la vie est un torrent; en Orient elle est un lac.

On doit ajouter que la Commission n'a eu garde d'oublier le marchand des petites tasses de café. C'est de la couleur locale, il est vrai, mais c'est encore une illusion détruite. Le café amalgamé avec son marc préparé à l'orientale devient un brouet noir qui n'a rien d'agréable, pas même le goût.

Enfin, en Orient, on réserve les étages supérieurs pour l'habitation des femmes et de la famille. C'est là qu'est le véritable intérieur, dans lequel le père de famille a seul le droit de pénétrer.

Dès que le jour tombe, on dit adieu aux affaires et le négociant entre chez lui. On remarquera que les jalousies sont très-serrées; c'est de l'intérieur de la fenêtre que les jeunes femmes du harem viennent en même temps respirer le peu d'air qu'il y a dans la rue et regarder ce qui s'y passe. Au Champ-de-Mars on a dû modifier l'usage de ces étages supérieurs. Ainsi, au lieu d'un harem, on a établi de vastes salles dans lesquelles est exposée une collection de crânes remontant à une haute antiquité, et de plus, six momies provenant de l'époque des Pharaons. C'est plus vénérable, sans doute, mais c'est moins poétique et moins agréable à l'œil : un harem transformé en nécropole n'a rien d'égayant.

ALFRED NETTEMENT FILS.



L'IDYLLE ET SES DESTINÉES

(Voir page 645.)

II

LE PETIT-TRIANON

Là nous retrouvons l'idylle en action; mais, hélas! qu'elle finit vite en élégie! *Sunt lacrymæ rerum*...

Voyez cette jeune reine qui sentait vivement les doux besoins de l'amitié, et qui ne voulait autour d'elle que des figures sympathiques, des fleurs, des parfums et des Watteau. Voyez-la vêtue d'une belle robe blanche, coiffée d'un chapeau de paille, active comme une ménagère, allant de sa *ferme* à sa *laiterie*.

Elle vient d'arracher le roi à la lecture qu'il faisait tranquillement sous l'ombrage d'un hêtre, *sub tegmine fagi*, et l'entraîne à une collation sur l'herbe dont les fruits de ses jardins, le laitage de sa ferme, feront tous les frais. Tantôt elle se plaît à visiter sa vache favorite, à la nourrir de ses mains; tantôt elle jette le filet et s'amuse à pêcher dans le lac; ou bien, assise sur le gazon, une quenouille au côté, elle fait tourner le léger fuseau de la fileuse.

Maintenant la voici qui passe le pont tremblant jeté sur le petit torrent; elle s'approche de l'un des deux ports d'embarquement où la galère fleurdelisée l'attend à l'ancre.

C'est le jour du marché, et la royale fermière va porter les produits de sa laiterie, ses beaux petits fromages blancs, au marché du hameau.

Traversons ce ruisseau et ces passerelles; prenons au hasard l'un de ces capricieux sentiers foulés par les pieds de Marie-Antoinette; pénétrons au sein de cette délicieuse Arcadie et rejoignons-la au *Hameau*, où le roi remplissait les fonctions de bailli, Monsieur, comte de Provence, celles de maître d'école, et qui avait le comte d'Artois pour garde-chasse.

Que vous semble de ces gentilles maisonnettes, dont chacune a un jardinet, pour prêter au badinage de faire de chacune des dames de Trianon une villageoise et d'entourer la reine de France d'une cour pastorale?

La laiterie de marbre blanc est au bord de l'eau. A côté se reflète, dans l'étang, la tour de Marlborough.

L'habitation de la reine est une cabane simple et modeste, égayée par des fleurs, garnie de treilles et de berceaux. Le mobilier en a coûté le prix d'une métairie, soixante mille francs! Rien ne manque à cette miniature de hameau, si vrai, si propret, si rustique et si mignard tout à la fois.

Visiteurs, passez avec respect devant cette maison-ci: c'est le sanctuaire du justicier de ces lieux, c'est la maison de M. le bailli! La tour de détention n'est pas loin, sachez-le tous, vous qui formez la colonie du Petit-Trianon.

Gare aux princesses inattentives ou trop espiègles à l'école! Le maître marquera de mauvais points... il est savant, le maître, et veut qu'on apprenne... à lire!

Gare aux grandes dames, si elles négligent leurs occupations champêtres et s'attifent d'un ruban de trop! Une rose, un bluet, voilà la parure réglementaire, *si veut le roi*, ou plutôt « si veut la reine. »

Gare aux grands seigneurs, les heureux familiers de cette heureuse cour, si le garde-chasse dresse contre eux un procès-verbal pour braconnage ou autre délit de chasse!

N'oublions pas le moulin avec sa roue qui tourne, tout aussi bien que l'aile du *Moulin Sans-Souci*; ni le petit lavoir, ni les toits de chaume, ni les galeries rustiques, ni les petits carreaux de plomb, ni ces petites échelles qui s'appuient au flanc des maisonnettes, ni les petits hangars destinés à recueillir la récolte. Marie-Antoinette a d'heureux souvenirs d'enfance qu'elle a rapportés de Luxembourg; elle se plaît à les enjoliver.

Elle fait assaut d'imagination avec Hubert Robert, l'habile peintre d'architecture et de paysage. A eux deux ils ont pensé à tout : ils n'ont rien omis dans leur création idyllique, pas même des fissures dans les pierres, des déchirures de plâtre dans les murs, comme si le

Temps ne ruinait pas assez vite les jeux d'une reine!

Par une belle journée d'automne, dans l'après-midi du 5 octobre 1789, Marie-Antoinette se promenait dans ses jardins de Trianon. Elle s'était assise à l'entrée de sa grotte, seule avec sa tristesse, l'âme assaillie de sombres pressentiments, regardant, sans voir, des corbeilles d'asters épanouis devant elle. Ses yeux semblaient attachés sur ces étoiles d'automne, sur ces reines-marguerites si riantes, si fraîches en ce moment, qui seront peut-être méconnaissables le lendemain, flétries au souffle glacial de la nuit.

Dans les tristes dispositions où se trouvait la reine, sentait-elle les approches de ce vent funeste qui décolore les fleurs de l'âme, ces pensées de bonheur, ces espérances qui germent sans cesse, mais que le découragement fait parfois envisager comme les dernières? Quand elle leva les yeux, ils rencontrèrent ceux d'un messager qui se tenait immobile à quelques pas, respectant le profond recueillement de sa souveraine. Il lui présenta une lettre de M. de Saint-Priest, qui suppliait la reine de rentrer à Versailles.

Marie-Antoinette part, mais non sans jeter encore un long et douloureux regard, triste comme un adieu, sur ces beaux lieux dont elle s'éloigne avec un indéfinissable sentiment de trouble et de regret!

Marie-Antoinette s'était promenée à Trianon pour la dernière fois!

Entendez-vous ce murmure confus et toujours croissant qui gronde dans le lointain, semblable au mugissement des forêts agitées, au bruit des grandes eaux, au sourd roulement du tonnerre? C'est la Révolution qui s'avance! Paris a soulevé des flots de peuple, il les pousse contre Versailles... et Marie-Antoinette disparaîtra dans la tempête.

Quatre ans s'écoulent dans un long martyre, et, dans ce même mois d'octobre, l'idylle finissait par un sinistre drame, par la fin tragique de celle qui l'avait tant aimée et qui en fut la plus noble personnification.

Souvent j'ai dirigé mes pas à Trianon, et là errant, égaré au milieu des souvenirs de Marie-Antoinette, j'éprouve une invincible tristesse en songeant à cet enchaînement de calamités qui pesèrent sur elle.

Les touffes de lierre qui s'échappent capricieusement par le haut des cheminées, en guise de fumée, me font mal à voir! Ce rajeunissement de la nature me serre le cœur! Il me semble une cruelle ironie dans ces lieux où devrait régner le deuil et son lugubre silence!

Écartez d'ici tout ce qui parle encore de plaisirs et de fêtes! Toute joie n'est qu'une ombre qui fuit, et je ne sais quel doigt mystérieux a retracé sur les murs de Trianon les tragiques événements qui en ont chassé et la grâce et l'idylle.

Les fleurs de cet Éden ont produit des fruits d'amertume... De terribles leçons, plus éloquentes que la voix de Bossuet, crient de ces lieux enchantés et redisent aux rois de la terre : *Et nunc, reges, intelligite.*

Certes, je souffrirais, si Trianon était en ruine, de ne voir que de hautes herbes dans les cours, l'ortie dans ses jardins, des pariétaires et le liseron sur ses décombres. Je souffrirais d'un pareil abandon; mais, partout où a éclaté une de ces catastrophes comme celle qui a frappé les derniers hôtes du Petit-Trianon, réservez une place à la prière et à la méditation. Placez là le symbole des douleurs et de l'espérance! Plantez la croix, ce phare consolateur; qu'elle s'élève au-dessus des misères de la vie, sur ce coin de la vallée des larmes, qu'il faut nécessairement franchir avant de toucher à la terre promise!...

Je me suis laissé entraîner par mon cœur et je m'aperçois que ma lettre a pris d'effrayantes proportions. Deux mots encore et j'ai fini sur ce Trianon dont l'empereur de Russie a visité l'autre jour les vertes solitudes.

Les pervenches que vous avez vues sur tous les points du *Châlet-des-Iris*, dans mon ermitage de Lancy, près de Genève, proviennent du jardin de Marie-Antoinette.

Un vieux jardinier m'en donna une plante, lors de ma première visite à Trianon, en 1854, et, comme fit autrefois Jussieu avec son cèdre du Liban, je rapportai religieusement au fond de mon chapeau la pervenche de Marie-Antoinette, cette douce fleur de l'idylle et du souvenir.

HENRI GALLEAU.

— Fin. —

NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

I

Souvenirs de l'armée pontificale, par M. L. A. de Becdelièvre, ancien lieutenant-colonel des zouaves pontificaux.

Cet écrit est un témoignage rendu par un homme de cœur à des hommes de cœur, par un vaillant chef militaire à ceux qui ont servi sous ses ordres. Tête de feu, bras de fer et cœur d'or, voilà en trois mots le portrait de l'ancien lieutenant-colonel des zouaves pontificaux.

Il prend soin lui-même d'avertir les lecteurs que les pages écrites au courant de la plume dont se compose ce petit volume n'aspirent pas à l'honneur d'être un livre. Elles sont quelque chose de moins et quelque chose de plus; elles ont le laisser-aller et l'intérêt des mémoires, et elles y ajoutent le mérite de cette franchise bretonne qui montre la vérité sans fard et ne cherche pas à cacher qu'il y a un revers aux plus belles médailles. Être vrai, savoir dire la vérité à ses amis et sur ses amis pour acquérir le droit de la dire à ses adversaires et sur ses adversaires, mérite rare! Et cependant la parole a été faite pour la vérité, parce qu'il n'y a que la vérité qui serve.

Deux mots d'abord sur le comte de Becdelièvre et sur la manière dont il fut amené à servir dans l'armée pontificale. Il était sorti de l'école de Saint-Cyr, en 1850, avec le grade de sous-lieutenant au 32e de ligne. En 1854, il passa dans le 9e bataillon de chasseurs à pied, et, à la fin de la campagne de Crimée, à laquelle il prit part, il était capitaine et chevalier de la Légion d'honneur. En 1858, il donna sa démission à la suite de son mariage. En 1860, il était père de famille, vivait à la campagne, et en sa triple qualité de Français, de Breton et de catholique, il suivait d'un triste regard les événements qui se déroulaient en Italie en menaçant d'aboutir à la destruction de la puissance temporelle du saint-siége. Il était livré à ces tristes pensées, lorsqu'il reçut une lettre de son beau-frère, capitaine de frégate dans la marine française, lettre qui contenait le passage suivant : « Je sors de chez Mme de Lamoricière ; le général a besoin d'officiers, et elle m'a prié de vous écrire pour vous demander si vous consentiriez à vous joindre à lui et à partager ses fatigues; on vous en serait très-reconnaissant. » Notre glorieux Lamoricière avait en effet déjà accepté la difficile mission de défendre les États pontificaux, et, au lieu d'avoir seulement à se mettre à la tête d'une armée, il fallait qu'il commençât par en faire une. M. de Becdelièvre se hâta d'écrire au général qu'il se mettait à sa disposition, et, comme la réponse tardait à venir, il alla la chercher à Rome.

C'est ici que sa franchise bretonne va commencer à s'épancher. Le gouvernement pontifical se trouvait dans une position très-difficile. Il devait éviter de provoquer le gouvernement italien pour ne pas lui donner un prétexte d'invasion et de mécontenter le gouvernement français, sans compter qu'il fallait prévoir encore que, parmi les personnes qui se présenteraient, il pourrait se rencontrer des émissaires de la Révolution. La réception que fit le général Lamoricière à un homme comme M. de Becdelièvre devait être et fut très-cordiale. Mais il ne lui cacha point que, s'il n'avait pas répondu à sa lettre, c'est qu'il n'avait pas en ce moment d'emploi à lui confier. M. de Becdelièvre trouva naturellement que la course de Bretagne à Rome était un peu longue pour aller chercher une réponse de ce genre, surtout après l'ouverture qui lui avait été faite, et il ne le cacha pas plus au général qu'il ne le cache au lecteur. Il lui déclara même que, sa fortune ne lui permettant pas les voyages inutiles, il le priait de vouloir bien prendre une décision à son égard pendant la semaine qui allait s'écouler; ce délai passé, il rentrerait en France en emportant au moins une satisfaction, celle d'avoir rempli son devoir en se mettant à la disposition du saint-père. Lamoricière lui prescrivit de repasser deux jours après à son état-major et lui promit de s'occuper sans retard de son affaire. Lors de cette seconde entrevue, le général lui dit que les choses étaient en bonne voie et l'invita à voir le ministre des armes et à n'accepter de lui que le grade de commandant. Le comte de Becdelièvre crut pour le coup que tout était arrangé et se présenta chez Mgr de Mérode pour prendre ses ordres. Le ministre le reçut fort bien, mais il lui demanda ce qu'il désirait. Assez étonné qu'il ne le sût pas, M. de Becdelièvre lui expliqua l'origine et le but de son voyage, en ayant soin d'ajouter que, si son concours était inutile, il rentrerait sans regret en France, car il n'était pas venu à Rome pour se *créer une position*. « Voyez, monsieur, lui dit en riant Mgr de Mérode, nous avons été si souvent trompés, que nous avons pris la résolution d'essayer notre monde. Déjà plusieurs jeunes gens, même des officiers recommandés par des personnes en qui j'ai toute confiance, sont venus se présenter ici avec les mêmes intentions apparentes que les vôtres; nous avons pris des renseignements, et nous avons découvert que c'étaient des *carbonari*. »

A ce dernier mot ce fut le tour de M. de Becdelièvre de rire. Il ne put réprimer un violent accès de gaieté et il répondit vivement au ministre : « Usez de votre moyen à votre guise, et, si vous découvrez en moi un *carbonaro*, cela m'étonnera. Toujours est-il que je partirai par le prochain bateau si, avant cette époque, vous n'avez pas cru pouvoir disposer de moi. »

Avant le départ du bateau M. de Becdelièvre, qui s'était rendu chez le général Lamoricière, apprit de lui sa nomination comme chef de bataillon des tirailleurs pontificaux. Il sut en même temps le mot de l'énigme de son audience au ministère des armes. Ce n'était pas un *carbonaro* que le ministre des armes appréhendait en lui, c'était le contraire d'un *carbonaro*. Qui dit Breton dit un peu Vendéen, et le gouvernement romain, je l'ai dit, craignait d'exciter des ombrages. Le 1er juin 1860, à midi, le général Lamoricière remettait à M. de Becdelièvre son brevet et lui prescrivait de se rendre immédiatement à la caserne de Cimara, où se trouvaient les soixante-dix hommes avec lesquels il devait commencer à organiser le corps. Le comte de Becdelièvre fit observer au général que sa tenue militaire n'était pas encore prête, et il lui demanda de renvoyer au lendemain la prise de possession de son commandement. Mais le général avec son activité ordinaire ne voulut pas lui donner une minute; ce qu'il accordait le moins, c'était le temps, parce qu'il comprenait que le temps lui manquerait, tant les événements marchaient vite! « Allez, répondit-il au nouveau chef de bataillon, et que dans deux heures tous ces jeunes indisciplinés soient dans notre main, ou je ne reconnais pas un ancien capitaine de chasseurs à pied. »

C'est bien là l'action, la parole de Lamoricière.

Ce mot de « jeunes indisciplinés » vous donne à penser, sans doute? Eh bien oui, ces jeunes chrétiens accourus pour offrir leurs services au saint-père et appelés à devenir de vaillants soldats n'étaient pas sans défauts; pour être zouave et même zouave pontifical on n'est point parfait. Ces jeunes gens avaient donc cette ardeur, cette impatience du frein si bien décrite par

Horace dans le portrait de la jeunesse. Laissons la parole à M. de Becdelièvre :

« Je me rendis à la caserne, dit-il, où mon entrée dans les chambres fit l'effet d'un coup de théâtre. Pour être sincère, je dois dire que depuis quelques jours ces jeunes gens entendaient sinon dicter des lois à l'autorité supérieure, au moins exiger d'elle des mesures inadmissibles, entre autres celle qui consistait à séparer les Français des Belges. En entrant dans la première chambre, j'ordonnai à M. le capitaine Charette, à qui je me fis connaître, de commander *fixe* et de réunir tous les hommes dans cet appartement. Cet ordre fut exécuté, non sans quelques murmures. J'imposai le silence à haute voix, je forçai tout le monde à se découvrir et pris la parole en ces termes :

« Messieurs, et c'est pour la première et pour la dernière fois que je vous qualifie ainsi, je suis appelé par « le général en chef, qui tient tous les pouvoirs du pape, « à l'honneur de vous commander. Je n'ai pas encore de « costume militaire, mais voici mon brevet, et, à partir « de ce moment, je prends le commandement de votre « corps. Appelés à défendre la cause de Dieu, nous devons « nous rappeler que, dans une armée pontificale, des « distinctions de nationalités et de castes ne seraient point « convenables, surtout à une heure aussi critique où « l'union doit faire la force. Vous donneriez une triste « idée de votre dévouement, et nous serions en droit de « suspecter vos intentions, si vous ne compreniez pas « tout de suite qu'appartenant pour la plupart à la nation « française, vous ne devez reculer devant aucune privation ni fatigue. A dater de ce jour, la première compagnie sera formée. Les Belges y seront intercalés « avec les Français, et il en sera de la sorte à l'avenir ; « vous vous soumettrez à cet ordre, parce que c'est la « volonté de votre général en chef et que je suis « nommé par lui pour la faire exécuter. »

Que dites-vous de cette harangue? N'est-elle pas militaire? L'accent ne vous rappelle-t-il pas celui du clairon? M'est avis que le général Lamoricière dut reconnaître dans M. Becdelièvre l'ancien capitaine de chasseurs à pied? Bientôt les jeunes indisciplinés furent dans la main de leur nouveau commandant, qui ne cessait de les rompre à la marche et de les exercer au tir. Ces braves jeunes gens avaient peu de temps devant eux, mais ils en profitèrent. Le 18 septembre, jour de la bataille de Castelfidardo, se leva. « Il nous faut une protestation sanglante, avait dit souvent le général Lamoricière au commandant Becdelièvre, et dans cette armée sur la bravoure de laquelle nous ne pouvons pas compter, nous avons besoin d'un noyau de soldats prêts à tous les sacrifices. J'ai jeté les yeux sur votre corps ; tenez bon seulement une heure ; c'est tout ce dont nous avons besoin, car nous savons mieux que personne que les moyens matériels et purement humains nous manquent et que la victoire n'est pas notre but. »

Après avoir cité ces belles paroles du général Lamoricière, le lieutenant-colonel Becdelièvre ajoute, avec la fierté légitime d'un chef militaire qui a fait son devoir et dont la troupe s'est vaillamment conduite : « Cette belle protestation, les tirailleurs l'ont signée de leur sang, c'est leur plus grande gloire. »

Oui, c'est leur gloire, et lorsqu'on songe que sur quatre cents hommes dont se composait le bataillon, cent vingt furent mis hors de combat, on comprend qu'ils ne se ménagèrent pas plus qu'ils ne ménagèrent l'ennemi.

Ce fut dans cette bataille en effet que, voyant l'hésitation des troupes indigènes faisant partie de la colonne d'attaque, le bataillon du commandant Becdelièvre prit l'initiative du mouvement en marchant brusquement sur les tirailleurs ennemis. Il occupa dès lors le premier rang devant le feu toujours croissant des Piémontais, parcourut résolûment 300 mètres à découvert et repoussa une première fois par une vigoureuse charge les bersagliers du Piémont jusqu'au haut de la montagne. Quelques jours après la capitulation de Lorette, le commandant Becdelièvre déjeunant à la table du général piémontais Léotardi, celui-ci fit publiquement l'éloge des tirailleurs, et le soir même de la bataille, le général piémontais Cuggia dit au commandant : « Si la moitié de l'armée pontificale s'était battue comme vos hommes, vous nous auriez coupés et seriez parvenus à Ancône ! »

Avant de terminer cette rapide esquisse qui donnera, je l'espère, l'idée et le désir de recourir au tableau original, qu'il me soit permis de citer la harangue du commandant Becdelièvre à son bataillon, la veille de la bataille de Castelfidardo :

« Le moment que vous désirez depuis que vous êtes dans l'armée du saint-siége est proche ; demain vous verrez l'ennemi, et tout fait présumer que la journée sera chaude. Vous ferez votre devoir en soldats valeureux, et n'oublierez pas que, la cause pour laquelle vous combattez étant la cause de Dieu, vous devez vous préparer à paraître devant lui. Demain à pareille heure plusieurs d'entre nous auront paru devant Dieu ; or vous savez qu'il faut être propre pour paraître devant lui; que ceux qui ne le sont pas passent au bureau de notre aumônier, j'en sors. »

On comprend que de vaillants jeunes gens ainsi conduits soient allés vite et loin sur la route du devoir et de l'honneur.

II

Histoire de l'abbé de Rancé et de sa réforme, composée avec ses écrits et ses lettres, etc., par M. l'abbé Dubois.

Sorti dernièrement de la vie agitée de Voltaire, dont nous avons parlé à nos lecteurs, de cette vie brûlée par les feux impurs de toutes les passions humaines et semblable à ces routes sillonnées par les multitudes et pleines de poussière et de bruit, nous sommes entré, avec M. l'abbé Dubois, dans les solitudes pénitentes et austères de la Trappe pour nous purifier.

M. l'abbé Dubois a accompli avec succès une grande, difficile et utile tâche en élevant à la mémoire du saint abbé de la Trappe un monument qui lui est dû depuis longtemps. Il indique dans une introduction intéressante les obstacles nombreux, et de plusieurs genres, qui se sont opposés à l'érection de ce monument dans les années qui suivirent la mort du pieux réformateur. Pendant sa vie, il a été en butte à mille contradictions. Il était, comme le dit avec un grand sens l'abbé Dubois, « un combattant par mission et par devoir, et, en même temps, un homme d'une grande énergie de caractère, immobile dans les principes, d'une fermeté inébranlable dans le devoir. Or on ne lutte que contre ce qui résiste, et plus il y a de résistance, plus i y a de lutte... N'est-ce pas l'explication de tous les assauts qu'on lui a livrés, de tous les chocs qu'il a eus à soutenir, de la guerre acharnée qu'on lui a faite et qui n'a pas même fini à sa mort? » A cette réflexion si juste j'ajouterai une considération : la mollesse humaine ne pardonne pas facilement à l'austérité, qu'elle regarde comme une censure indirecte, et l'égoïsme traite le renoncement comme un ennemi. Quoi! voilà un homme d'une haute naissance, placé dans ces conditions de fortune que le vulgaire envie d'en bas, et cet homme renonce aux dignités, aux grandeurs; il se dépouille de ses richesses, des jouissances qui y sont attachées, et il fait désormais ses délices du jeûne, des mortifications, de la prière, de la pénitence! Évidemment cet homme est un esprit chagrin ou un grand coupable. Ainsi raisonne le monde, qui regarde les apôtres et les réformateurs comme des censeurs importuns et des perturbateurs de ses plaisirs, et qui lapide ceux que le Christ lui envoie. Il ne se dit pas que, tous tant que nous sommes, nous éprouvons à nos heures cette satiété des choses humaines, cet incurable ennui de tout ce qui passe, et cette inextinguible soif des choses qui demeurent, qui pousse au désert les héros de la pénitence, et qu'en rentrant en nous-mêmes nous y rencontrons une Thébaïde cent fois plus déserte et plus nue que celle où se réfugia l'abbé de Rancé, parce que la triste solitude de notre âme n'est pas vivifiée par un rayon de l'amour de Dieu.

M. l'abbé Dubois n'explique pas avec moins de sens les raisons qui nous ont empêchés jusqu'ici d'avoir une histoire complète et exacte de la vie de Rancé et de la réforme de la Trappe. Non-seulement sa vie a été écrite trop vite et trop tôt, et l'on peut en partie attribuer à cette précipitation tant de lacunes, tant de réticences regrettables, tant d'appréciations erronées; mais les partis religieux, — hélas! jusque dans la religion il y a des partis — se jetèrent sur cette vie comme sur une proie. Selon l'énergique expression de l'auteur, ils se la disputèrent et se l'arrachèrent pour s'en parer. Bossuet, qui avait été condisciple de l'abbé de la Trappe, et jusqu'au dernier jour de la vie de Rancé, son tendre et fidèle ami, fut supplié de se charger de la grande tâche d'écrire son histoire. La vieillesse qui commençait à lui faire sentir son poids, et ses cheveux blancs qui l'avertissaient du compte qu'il aurait bientôt à rendre, ne lui permirent pas, au milieu de tant de travaux commencés, d'entreprendre ce grand ouvrage. Le temps manqua à son amitié, qui certes n'aurait pas manqué à la mémoire de son ami, car, rempli de sollicitude pour cette sainte mémoire qui appartenait à l'Église, il écrivait à M. de Saint-André, qui, ayant été auprès de lui l'intermédiaire de la Trappe, lui apprenait qu'elle avait des engagements avec quelques écrivains : « Si l'histoire du saint personnage n'est écrite de main habile et par une tête qui soit au-dessus de toute vue humaine, autant que le ciel est au-dessus de la terre, tout ira mal. En certains endroits on voudra faire un peu de cour aux bénédictins, en d'autres aux jésuites, en d'autres aux religieux en général. Si celui qui entreprend un si grand ouvrage ne se sent point assez fort pour ne point avoir besoin de conseil, le mélange sera à craindre, et par ce mélange une espèce de dégradation dans l'ouvrage. Ce qu'il y a principalement à considérer, c'est qu'assurément on ne s'en tiendra pas à ce qu'un seul homme écrira. Tous les partis voudront tirer à soi le saint abbé. »

Comme à son ordinaire, Bossuet avait vu juste et loin : tout ce qu'il avait annoncé se vérifia : molinistes, jansénistes, se mirent en campagne; malgré les travaux de l'évêque de Seez, de dom le Nain, de Marsollier, de l'abbé Maupeou et de plusieurs autres, il n'y eut pas une histoire complète et exacte de l'abbé de Rancé.

Aujourd'hui que les passions qui venaient à la traverse de ce grand travail sont tombées, M. l'abbé Dubois, mis en possession par les pères de la Trappe de tous les documents et de toutes les correspondances qui pouvaient l'aider, et après avoir fouillé toutes les bibliothèques et tous les portefeuilles, comme après avoir lu et médité les écrits de l'abbé de Rancé, publie deux immenses volumes, de plus de sept cents pages chacun, écrits sur le plan tracé il y a deux siècles par Bossuet. Il nous donne, dans ce grand ouvrage qui sera consulté par tous ceux qui voudront connaître la Trappe et son réformateur, non pas le Rancé de fantaisie dont Chateaubriand, chagrin de vieillir, crayonna d'une main affaiblie la silhouette grimaçante, dans un portrait indigne du peintre comme de l'original, mais le Rancé de l'histoire, dans son stoïcisme monastique, justifié par sa foi profonde, dans sa fermeté inexorable pour lui-même avant de l'être pour ses frères, dans sa fidélité héroïque à cette réforme qui dure encore deux cents ans après sa mort, et que Dieu semble avoir voulu opposer comme une digue au flot du sensualisme qui, depuis les dernières années du dix-septième siècle n'a cessé de monter, et atteignit sa plus haute crue dans le dix-huitième.

Quand, au mois d'octobre 1700, le réformateur de la Trappe mourut, Voltaire avait déjà six ans.

III

On a eu l'heureuse idée de détacher d'un des derniers volumes des *Moines d'Occident*, par M. de Montalembert, la *Vie de saint Columba* et de la publier à part dans un format commode. Jamais livre ne fut plus digne d'être répandu que cette étude, qui parle à la fois à l'esprit, au cœur et à l'imagination. Ce charmant petit volume, où la légende a sa place à côté de la biographie, la poésie à côté de l'histoire, instruit, intéresse, touche, éclaire, captive. Nous sommes dans un temps où les lecteurs ont l'haleine courte ; on a donc eu raison de détacher ce diamant de l'écrin de M. de Montalembert.

ALFRED NETTEMENT.



CHRONIQUE

La réception du sultan a été troublée par la nouvelle sinistre de l'assassinat de l'empereur Maximilien. Sa Hautesse a désiré elle-même que les fêtes fussent contremandées, et un musulman se trouve avoir ainsi donné une leçon d'humanité aux hommes féroces qui déshonoreraient, si cela était possible, le nom de chrétien, et qui seront, nous n'en doutons pas, désavoués et reniés par l'immense majorité de la nation mexicaine. Cependant il y a eu, un peu à l'improviste, une revue dans la grande avenue des Champs-Élysées ; elle a été très-brillante, et l'on porte à 50,000 hommes l'effectif des troupes, infanterie et cavalerie, qui y assistaient. C'était le maréchal Canrobert qui commandait, et l'on remarquait le maréchal Bazaine dans l'état-major de l'empereur. Le sultan a été l'objet de l'attention générale, et il paraissait lui-même très-attentif au spectacle militaire qui se déroulait sous ses yeux. Sa tête est fort belle, son regard intelligent et vif, sa taille un peu gâtée par un embonpoint prématuré. Il avait avec lui trois jeunes Turcs, probablement son fils et ses neveux, qui sont admirablement beaux. Ses habits étaient à la lettre ruisselants d'or et de pierreries. Je ne sais vraiment pas où l'on avait pris tous les musulmans dont se composait son cortége. Je ne parle pas de ceux que Sa Hautesse a amenés avec elle de Constantinople, il était tout naturel qu'ils l'entourassent à la revue ; mais ils n'auraient certainement pas suffi à former cette multitude. J'imagine que, par galanterie pour le sultan, on aura fait venir d'Algérie tout un personnel de disciples du Coran. Aussi Paris, au moment où j'écris, a une physionomie turque : on ne rencontre que corps de garde de turcos, de spahis, de zouaves, que sentinelles portant le turban ou le bonnet oriental, et l'on serait tenté de répondre : *Allah!* aux factionnaires qui vous crient : *Qui vive!* La cérémonie de la réception de M. Jourdain comme mamamouchi s'agrandit jusqu'à devenir une situation ; et si le bourgeois de Molière vivait de nos jours, ce serait pour le coup qu'il croirait au mariage de sa fille avec le fils du Grand Turc par l'intermédiaire de ce fripon de Coviel.

L'Élysée surtout est devenu le quartier général du mahométisme. Rien de plus pittoresque que les cours de cette belle résidence où Napoléon Ier aimait à habiter, où le duc et la duchesse de Berry passèrent les premières années de leur mariage, sous la Restauration, et qui a été si magnifiquement restaurée depuis l'avénement du second empire. Ce mélange d'uniformes européens et de costumes orientaux, d'armes damasquinées d'or, suivant l'usage de Damas, et d'armes d'un style plus sévère, comme nos soldats les portent, de plumets et d'aigrettes, de chevaux arabes et de chevaux nés en Normandie ou en Bretagne, de visages aux types différents, de langues et de dialectes qui semblent se heurter sans se confondre, produit l'effet le plus étrange. L'Orient est là en visite en Europe, mais l'Orient gardant la physionomie qui lui est propre. Le vice-roi d'Égypte a été, on le sait, élevé en France, il connaît nos usages, il parle notre langue. Mais il n'en est pas de même du sultan, quoiqu'il ait, dit-on, du sang français dans les veines par une de ses aïeules, offerte au sultan son arrière-grand-père par le dey d'Alger, dont la domination tomba à pareille époque sous les armes victorieuses du roi Charles X[1]. Il ne sait pas un mot de notre langue, il ne connaît pas nos usages. Aussi se montre-t-il fort curieux de tout ce qu'il voit, et fait-il, par interprètes, des questions sur toutes choses, particulièrement sur ce qui concerne l'art militaire. J'espère que M. le Play ne l'aura pas conduit à l'Exposition dans la galerie de l'histoire rétrospective, car il y aurait vu, sous le millésime du seizième siècle, des révolvers se chargeant par la culasse et des canons rayés, ce qui le disposerait à moins admirer les inventions modernes, et à accepter comme vraies les assertions des esprits méchants qui prétendent que le dix-neuvième siècle a ajouté, par ses inventions, plusieurs chapitres à l'histoire du vieux-neuf. Le sultan a accordé une attention spéciale, dans ses visites, aux sections françaises. Avant son départ de Boulogne pour Londres par le yacht impérial *la Reine-Hortense*, Abdul-Aziz est allé rendre une visite au roi de Wurtemberg qui venait d'arriver à Paris. On assure que le roi Guillaume l'a fait inviter à se rendre à Berlin lorsqu'il quittera l'Angleterre.

*** Pendant que les fêtes de l'Exposition continuent, les fêtes de Rome s'achèvent. Elles s'achèvent par une grande nouvelle portée aux oreilles de la catholicité, celle d'un concile œcuménique convoqué à Rome pour le 15 août 1868. Il n'y a pas eu de concile œcuménique, personne ne l'ignore, depuis le concile de Trente,

[1] Voir l'*Histoire de la conquête d'Alger*, 2e édition.

qui dura de 1547 à 1563. Plus de trois siècles se sont donc écoulés depuis que l'Église n'a tenu ces grandes assises. Or, lorsqu'on songe à la situation intellectuelle et morale, au flot du scepticisme et du sensualisme qui monte, aux craquements de sinistre augure qui se font entendre dans les églises schismatiques et hérétiques, il est impossible de ne pas croire que le concile œcuménique convoqué par Pie IX aura une mission importante, et il est permis d'espérer que cette législature de l'Église universelle réunie à Rome par l'initiative sacrée du vicaire de Jésus-Christ viendra en aide au monde.

Les évêques commencent à revenir de Rome. L'archevêque de Paris, l'évêque d'Orléans, l'évêque de Saint-Brieuc et plusieurs autres prélats ont quitté, après les fêtes, Rome dont le séjour n'est pas sain dans les grandes chaleurs. Les prêtres français, qui étaient au nombre de plus de cinq mille à Rome, rentrent peu à peu dans leurs paroisses. La paternelle affabilité de Pie IX, les splendeurs de la cérémonie de la canonisation, toutes ces fêtes religieuses des basiliques vaticane et de Saint-Paul hors les Murs, de Sainte-Pudentienne, de Sainte-Marie *in via lata*, de Saint-Pierre *in vincoli*, de la prison Mamertine, de Saint-Pierre *in montorio*, de Saint-Jean de Latran, leur ont laissé d'ineffaçables souvenirs. Pendant cette semaine privilégiée, ils ont vécu, pour ainsi dire, avec les deux grands apôtres, suivant leurs traces, se rappelant leurs souffrances dans les lieux mêmes où ils ont souffert. L'église Sainte-Pudentienne s'élève, on le sait, sur l'emplacement même de la maison où le sénateur Pudens, admis depuis au nombre des saints, reçut saint Pierre lors de l'arrivée à Rome du chef des apôtres. Ce fut dans les souterrains qui se trouvent au-dessous de Sainte-Marie *in via lata* que saint Paul fut détenu, qu'il instruisit beaucoup de fidèles et qu'il écrivit plusieurs de ses épîtres. Ce fut aussi dans ce lieu et près de saint Paul que saint Luc écrivit l'évangile qui porte son nom. Dans l'église de Saint-Pierre *in vincoli*, on conserve les chaînes de saint Pierre, qui ont été exposées durant tous ces jours à la piété des fidèles. C'est dans la prison Mamertine que saint Pierre et saint Paul ont été jetés; de là ils furent conduits au martyre. A Saint-Pierre *in montorio*, le prince des apôtres mourut comme son divin maître, et l'on voit encore le trou où la croix a été plantée.

On comprend toutes les émotions que ces grandes scènes du christianisme naissant ont fait naître dans les âmes chrétiennes et surtout dans les âmes sacerdotales des pèlerins des fêtes du centenaire et de la canonisation. Ils voyaient ainsi à la fois le christianisme à la peine et à la gloire, aux catacombes et au Vatican, sur la croix avec saint Pierre, et bénissant la ville et le monde (*urbi et orbi*) par la main de Pie IX son lointain successeur, dont l'admirable santé et l'incroyable vigueur ont réjoui tous les visiteurs. Ils reviennent aujourd'hui en bénissant Dieu qui leur a permis, dans leur vie laborieuse et modeste, de voir ces admirables choses, ils en emportent l'immortel souvenir dans leur cœur, comme un viatique pour les mauvais jours, comme un rayon qui éclaire d'une sublime lumière les horizons de l'avenir. Eux aussi ont vu le labarum avec ces mots écrits en lettres de feu sur la croix : *In hoc signo vinces!*

⁂ Qu'est-ce à dire? Si l'on nous apprenait que deux jeunes sous-lieutenants ont croisé le fer, nous le regretterions, tout en le comprenant ; mais deux pères conscrits! Quel exemple! Je sais que l'auteur des articles du *Lundi* a la langue un peu aiguë, et des témoins dignes de foi assurent même qu'ils ont aperçu certain dard pointu dans son style. Mais ces dards-là ne tuent personne. Et puis où allons-nous si l'on introduit les arguments par tierce et par quarte dans la discussion?

Certes, je suis loin de partager les idées et les sentiments de M. Sainte-Beuve sur Voltaire, George Sand, Michelet et M. Renan ; j'aime peu sa phrase trempée dans un mélange de vinaigre et de miel, mais je considère la chose en elle-même. Quand le sultan et le vice-roi d'Égypte viennent à l'Exposition, est-ce le moment de retourner au combat singulier? S'il en est ainsi, chargeons Grisier d'enseigner la logique et la rhétorique dans les colléges. Faisons mieux encore : demandons aux Japonais qui sont venus visiter le Champ-de-Mars la formule du cartel de leur pays. Quand on aura alors à se plaindre d'un adversaire, on lui écrira le billet suivant : « Monsieur, j'aurai l'honneur de m'ouvrir le ventre demain à votre intention, je ne doute pas que vous n'en fassiez autant à la mienne. C'est demain qu'aura lieu, si vous le voulez bien, cette double opération, à midi sonnant (heure vraie). Je prie Dieu qu'en attendant, il veuille bien vous avoir dans sa sainte et digne garde. »

Ce ne serait pas plus fou et on serait sûr au moins d'emmener avec soi son adversaire dans l'autre monde.

— Mais, direz-vous peut-être, il nous semblait que l'Église avait une opinion sur ces sortes de choses.

Fi donc! Qui parle de l'Église? Vous allez scandaliser messieurs les libres penseurs, et, qui sait? obliger M. Sainte-Beuve, qui n'en a cependant guère envie, à mettre par esprit philosophique flamberge au vent.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octob.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Au comptoir américain.

L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470, 486, 504, 529, 561, 598, 613, 641 et 663.)

En annonçant le voyage du Grand Turc, nous disions aussi que Sa Hautesse devait assister à la grande fête des récompenses, qui a eu lieu le 1er juillet au palais des Champs-Élysées. Le descendant du Prophète n'a pas manqué à sa parole; oubliant les fatigues de la traversée, il a présidé à la distribution des récompenses données aux nombreux exposants de 1867. *La fête de la paix* réunissait dans une même enceinte et dans le même sentiment de confraternité les peuples les plus divers. Là, Français, Anglais, Prussiens, Russes, Danois, Italiens, Turcs, Espagnols, le peuple du Nord comme le peuple du Midi, se trouvaient côte à côte, et, après avoir lutté séparément à qui ferait le mieux, le meilleur marché, à qui, en un mot, rendrait le plus de

services au monde, ils venaient ce jour-là chercher les récompenses que tous méritaient.

A partir de onze heures du matin, la foule entrait dans le palais des Champs-Élysées, et à peine était-il midi que toutes les stalles se trouvaient garnies. Dès lors le coup d'œil était splendide, les toilettes les plus étincelantes à côté des uniformes les plus brillants et les plus variés, donnaient à la salle un aspect indescriptible.

Les quatre côtés de l'immense parallélogramme étaient occupés par les invités. Adossé au mur on voyait le trône, tout garni de velours grenat, rehaussé d'or et surmonté de la couronne impériale qui s'élevait jusqu'au dôme.

Au-dessus de la couronne planait l'aigle impériale, s'appuyant sur des branches d'olivier. Les estrades placées au pied du trône étaient occupées par les maréchaux, les amiraux et les membres des grands corps de l'État. Dans la tribune qui faisait face se trouvait tout le corps diplomatique. C'était là qu'on remarquait les toilettes les plus brillantes, les uniformes les plus étincelants. Entre les deux tribunes s'élevait un plateau sur lequel étaient placés dix trophées, ceux des dix groupes des exposants. Ces derniers s'étaient rangés chacun derrière sa bannière.

Sous la grande coupole vitrée on avait tendu un velum blanc à raies vertes, parsemé d'étoiles. Quatre banderoles, également semées d'étoiles, rehaussaient encore l'éclat de la tenture.

A une heure précise, les exposants, bannière en tête, venaient prendre place sur la plate-forme dont nous avons parlé.

Ils marchaient dans l'ordre suivant :

1er groupe : Beaux-Arts, bannière opale.

2e groupe : Matériel des arts libéraux, bannière violette.

3e groupe : Mobilier, bannière bleue.

4e groupe : Vêtements, bannière vert clair.

5e groupe : Matières premières, bannière jaune.

6e groupe : Travaux des arts usuels, bannière orange.

7e groupe : Aliments et boissons, bannière rouge.

8e groupe : Agriculture, bannière grenat.

9e groupe : Horticulture, bannière vert foncé.

10e groupe : Harmonie sociale, bannière nuancée par bandes des couleurs des autres groupes.

On avait donc sous les yeux un résumé complet de toute l'Exposition. Cela faisait un peu songer à Fourier.

A une heure et demie, l'orchestre a préludé par l'ouverture de l'*Iphigénie en Aulide* et par le *Chant du soir*, de Félicien David. A deux heures, l'Empereur faisait son entrée en même temps que le sultan. Aussitôt l'hymne de Rossini a retenti dans la grande nef du palais de l'Industrie; puis M. Rouher, vice-président de la Commission impériale, a lu un rapport, duquel il résulte qu'on a décerné aux divers exposants 64 grands prix, 883 médailles d'or, 3,653 médailles d'argent, 6,565 médailles de bronze et 5,801 mentions honorables; ce qui fait un total de près de 17,000 récompenses.

L'Empereur a lu ensuite son discours; puis M. de Forcade, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, a fait l'appel des lauréats. Ensuite a eu lieu l'appel des promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur. Chaque fois que les nominations étaient faites, les différents groupes, précédés de leur bannière, arrivaient processionnellement au trône impérial. Après la cérémonie, le cortége des princes s'est ébranlé, a fait le tour de la nef, puis chacun s'est rendu dans son palais respectif.

On comprend la joie qu'ont ressentie les vainqueurs de ces luttes industrielles en recevant le prix mérité par dix années d'efforts consécutifs. Précisément le jour où l'on passait une revue dans les Champs-Élysées, je me trouvais avec un exposant dans le palais du Champ-de-Mars, quand le gardien de sa section vint lui annoncer qu'il avait obtenu une petite récompense, une médaille de bronze ; voilà le secret pour rendre au moins deux personnes heureuses. Je dis deux personnes, et voici pourquoi ; quand un fonctionnaire, revêtu d'un bel uniforme vert et coiffé d'une casquette également verte et surmontée d'une aigle dorée, vient avec la plus parfaite courtoisie vous dire : « Monsieur, vous avez eu une médaille de bronze, j'ai fait tout mon possible pour que vous en ayez une plus belle, et que vous méritez assurément, mais si c'est peu, c'est toujours quelque chose; » que voulez-vous qu'on fasse, dirai-je à mon tour, sinon échanger la pièce de bronze contre une pièce d'or ? Ce n'est pas que l'on croie que le gardien ait essayé d'influencer le jury, auquel il ne parle même pas; ce serait comme si l'on supposait qu'un portier dictera ses lois aux locataires : s'il se rencontre parfois un locataire timide, on en trouvera vingt qui comme le Grand Turc renverront le portier à son cordon ou le cordon au portier. Mais une bonne nouvelle se paye.

Après avoir fait plusieurs tours avec mon exposant couronné, exténués de fatigue et mourant de soif, nous cherchions un débit de boissons bizarres, telles qu'on doit naturellement en trouver au rendez-vous de toutes les nations plus ou moins civilisées. C'est en poursuivant cet idéal que nous fîmes la rencontre d'un mien ami qui remplissait les fonctions délicates de conducteur bénévole d'étrangers à travers l'Exposition. A lui seul il en remorquait quatre. Le premier était un docteur en médecine, amateur forcené de toutes les antiquités, ne trouvant qu'un attrait dans l'Exposition, la galerie de l'histoire du travail. Venaient ensuite un professeur avec sa femme, et Bertall a pris soin de vous en reproduire les traits. C'est un gros monsieur au nez rubicond à la face pleine et bien nourrie, parlant un langage incompréhensible, prisant fort et ne comprenant pas qu'on

fume. Vous le voyez, ayant sa moitié sous un bras et son rifflard sous l'autre; n'ayant rien d'élégant par lui-même, il ne peut comprendre les dernières modes de Paris pas plus le péplum que la traîne, et encore moins la toque et la coiffure à la catogan que le chapeau catalan. Le quatrième n'était pas un étranger, mais un provincial voulant singer le Parisien et n'en prenant que la désinvolture. Vêtu de gris des pieds à la tête, coiffé d'un de ces petits chapeaux de matelot destinés à donner l'air crâne, il s'en allait les bras ballants, cherchant de tous côtés s'il ne trouverait pas dans le palais un de ces beaux vitraux du treizième siècle comme il en a envoyé lui-même à l'Exposition. Car ce jeune homme est un artiste de mérite, et s'il savait être lui-même, au lieu de chercher à imiter les autres, il pourrait, me dit mon ami, acquérir un grand talent. Maintenant que je vous ai présenté notre bande, vous pouvez vous figurer notre entrée solennelle au comptoir américain. Le professeur est en avant-garde, l'arrière-garde est composée de notre artiste, et le reste forme le corps d'armée. Nous demandons des boissons américaines. Première stupéfaction de nos étrangers voyant arriver des verres armés de chalumeaux. Le docteur, en homme prudent, tronque l'extrémité de son fétu de paille, assurant que ces tuyaux doivent déjà avoir servi à plusieurs personnes. Le monsieur au parapluie trouve le breuvage agréable et en demande plusieurs autres verres. Seulement, ne sachant à quoi la paille peut servir, il absorbe d'abord sa boisson, engloutit ensuite la glace et tient toujours les tuyaux dans ses doigts. Ce n'est que sur le point de boire son troisième verre qu'il regarde faire ses voisins et s'aperçoit que la paille sert à humer ce soi-disant nectar. De notre nombreuse bande il n'y eut que l'artiste qui, dédaignant cette tisane impossible, y trempa dédaigneusement les lèvres et ne s'occupa plus qu'à examiner la physionomie générale de l'endroit.

Nous étions dans un de ces coins où l'on trouve tous les types, où la nourrice normande côtoie la coquette parisienne, où le Breton est attablé entre un Flamand et un Picard; sans compter les gandins qui heurtent à tout moment le bourgeois provincial, tandis que la robe trop courte taillée en créneaux se marie à chaque pas avec la jupe beaucoup trop longue.

Voilà les remarques que fit le jeune artiste, et je suis convaincu qu'à l'exemple de Bertall, il a dû enrichir son album de la physionomie générale du buffet américain.

Quant au docteur, il est ravi : il a découvert qu'il y avait déjà des canons rayés au seizième siècle, et quand il voit passer notre artillerie, il lève dédaigneusement les épaules en murmurant :

Vieux-neuf !

Alfred Nettement fils.

CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573, 586, 595, 619, 629, 643 et 659.)

VIII

SÉPARATION ET SÉJOUR A PARIS.

« Les jours et les mois avaient passé sur les événements que je viens de raconter. Les chaleurs de l'été avaient remplacé le printemps, et l'automne était venu à son tour enlever avec ses rafales les fleurs du jardin pour y semer des feuilles mortes. Mme de Fouronne, dans l'angoisse de son cœur, voyait arriver le moment du départ de Claire pour la Visitation. Elle avait répondu à la supérieure, pour la remercier et accepter ses offres. Une correspondance active s'en était suivie entre ces deux femmes, si bien faites pour s'aimer et se comprendre. Ces lettres respiraient les unes la paix du cloître, les autres la paix de la conscience. Elles fortifièrent la résolution de la comtesse et l'aidèrent à accomplir avec courage son sacrifice.

« Un matin, le docteur Renaud, ma sœur, la vieille Justine et moi, nous conduisîmes à Auxerre la mère et la fille, qui partirent pour Paris où la comtesse devait passer quelques jours, afin d'accoutumer Claire à sa nouvelle position.

« La séparation devait être longue ; des années entières allaient s'écouler sans que Mme de Fouronne pût embrasser sa fille et fêter à la maison ce joyeux retour que les vacances amènent chaque automne avec elles; moment si doux au cœur des mères, et qui est attendu par les enfants avec une si grande impatience ! La pauvreté impose de pénibles sacrifices : ce n'est pas seulement le travail plus assidu et les privations matérielles qu'elle amène à sa suite, ce sont de plus durs renoncements à toutes les joies du cœur, à toutes les réunions de famille !

« Il y avait loin des Roches à Paris ; le voyage était cher et fatigant ; ni la santé ni la fortune de la comtesse ne lui permettaient de le renouveler souvent. On devait donc s'attendre à ne pas se revoir de longtemps.

« Pour mieux profiter des derniers jours qui lui restaient encore, la pauvre mère loua une modeste chambre dans un petit hôtel de la rue d'Enfer, et s'y installa, après avoir remis Claire entre les mains de la supérieure, qui avait accueilli avec une vive affection les nouvelles arrivées.

« Tant qu'elle avait été en présence de sa fille, Mme de Fouronne avait retenu ses larmes pour ne pas ébranler la fermeté de l'enfant ; mais, quand elle se vit seule dans cette maison étrangère où, pour la première fois de sa vie, elle allait se coucher sans avoir embrassé Claire, endormie auprès de son lit, sa douleur comprimée éclata, elle passa sa nuit dans les larmes.

« Le lendemain matin, elle avait repris son courage, elle sortit de l'hôtel aussitôt qu'elle fut levée.

« Elle habitait près du couvent et s'arrangea pour y passer presque toutes ses journées; elle y entendait la messe, déjeunait à son hôtel, puis revenait prier à la chapelle, et attendait ensuite l'heure où elle pourrait voir sa fille et causer avec la supérieure; heureuse d'entendre cette voix douce qui, à travers les grilles qui la séparaient du monde, envoyait encore à ceux qu'elle aimait des paroles de consolation.

« L'avenir de sa fille paraissait d'ailleurs s'annoncer heureux; son cœur maternel se rassurait en pensant qu'à défaut de fortune, Claire allait recevoir le plus grand des biens, une bonne éducation.

« Mme de Fouronne ne crut pas pouvoir passer huit jours à Paris sans aller voir sa nièce, bien que le général de Montrevel fût parti pour l'Algérie peu de temps après son voyage en Bourgogne. Par une belle journée d'automne, elle se rendit à pied à l'hôtel Rouvière, magnifique demeure, située au faubourg Saint-Honoré, et qu'habitait depuis longtemps la veuve de l'agent de change, Mme Rouvière, qui était la grand'mère de Mlle de Montrevel. Il est ici nécessaire de remonter un peu en arrière pour expliquer quels étaient les grands parents d'Ida, afin de faire bien comprendre la fâcheuse influence qu'ils eurent sur la destinée de cette pauvre enfant, Mme Rouvière du moins, car son mari, au moment où est arrivé ce récit, n'existait plus depuis plusieurs années.

« M. Théodore Rouvière, père de la femme du général de Montrevel, morte dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, était un des princes de la finance. C'était l'homme d'argent, avec tout son éclat, mais aussi avec ses défauts; orgueilleux de sa fortune, ne faisant cas que de la richesse, dur et impérieux avec ses inférieurs, vain de son luxe, en un mot enivré de sa prospérité. Fils d'un notaire de petite ville, obscur et dans la gêne, il était devenu, par son intelligence des affaires, son travail et sa parcimonie, trois ou quatre fois millionnaire. C'était un de ces nouveaux riches qui croient que la fortune est un droit et ignorent qu'elle est un devoir. Il avait épousé une jeune créole, fort jolie, mais capricieuse et sotte, indolente, imprévoyante, une de ces femmes qui ne cessent jamais d'être enfant. Assez douce envers son mari, elle ne manquait point d'une certaine bonté, de cette bonté facile qui tient plutôt à la mobilité des idées et à la faiblesse de l'esprit qu'à la bonté sérieuse qui vient du cœur. Dans le monde, on disait : « Cette bonne Mme Rouvière! » et on n'a jamais su pourquoi. Était-ce parce que deux ou trois fois par an, lorsqu'elle recevait la visite d'une dame de charité, elle sonnait sa femme de chambre et l'envoyait chercher, dans un endroit désigné, un billet de banque qu'elle déposait dans la bourse de la solliciteuse des pauvres? Je ne sais; mais l'aumône que l'on fait avec une privation, avec une intention pieuse, celle-là lui était complétement inconnue. Si quelqu'un lui avait dit que la charité ne consiste pas seulement dans un don d'argent, la femme du banquier s'en serait grandement étonnée. L'ignorance avait pris chez cette pauvre femme toutes les proportions d'un défaut. Elle ne savait rien des obligations de la vie réelle, la vieillesse était arrivée sans l'instruire, car sa vie tout entière s'était écoulée sans réfléchir. Cependant, malgré tout cela, « cette bonne Mme Rouvière » avait trouvé moyen de rendre son mari fort heureux, et avait été fort heureuse elle-même. Moralement parlant, il fallait peu de chose pour contenter cette créature négative; elle ne tenait au fond qu'au bien-être matériel, et l'opulence du financier répondait à tous ses vœux. Pourvu qu'elle n'eût à s'occuper de rien, qu'elle pût rêver tout le jour, étendue sur une chaise longue, que son appartement fût encombré de fleurs des tropiques, et qu'elle eût toujours à sa portée des boîtes de bonbons et de fruits confits, la créole nonchalante se trouvait la femme la mieux partagée du monde, et se sentait pénétrée de reconnaissance pour le mari qui lui donnait toutes ces jouissances.

« Élevée par de tels parents, leur fille Adrienne semblait menacée de recevoir une pareille éducation. Le financier était fier de sa fille, dont la figure promettait déjà une beauté remarquable; il voulut que ses talents fussent à la hauteur des dons que lui avait prodigués la nature. Pensant que l'incapacité de sa femme ne lui permettrait pas de le seconder suffisamment, il décida qu'Adrienne irait en pension. L'établissement qu'il choisit n'était point un couvent; c'était une pension fort à la mode, où l'on s'occupait à former des jeunes filles destinées à briller un jour dans le monde, plutôt que des femmes d'intérieur.

« La maîtresse de cette pension toute mondaine fut enchantée de posséder la fille de l'agent de change. Adrienne était intelligente, elle saisissait vite, apprenait volontiers; elle pouvait faire honneur un jour à la maison. Mlle Rouvière avait toute l'intelligence de son père, la même force de volonté; elle avait aussi son orgueil, et était, comme lui, dévorée d'ambition. Flattée, admirée, enviée, elle voulut se distinguer de ses compagnes par ses talents. Triomphes de toute espèce, succès dans les arts d'agrément, la fille du financier connut tout cela. Pourtant elle fut, dans ce qu'elle appela plus tard son odieuse prison, horriblement malheureuse; il est facile d'expliquer comment. Dès son entrée dans le pensionnat, elle avait fait peser son importance et sa vanité de millionnaire sur quelques jeunes filles de grandes familles, chez qui l'orgueil de race remplaçait celui de la fortune. Les prétentions de l'amour-propre ne nous paraissent si déplaisantes chez les autres que parce qu'elles froissent les nôtres. C'est en vertu de cette incontestable vérité que les jeunes filles nobles se révoltèrent un jour ouvertement contre la tyrannie de Mlle Rouvière, répondirent à ses imper-

tinences de coffre-fort en lui demandant des nouvelles de son blason.

« C'était la frapper dans son endroit sensible. Depuis quelque temps, elle commençait à soupçonner une autre aristocratie plus haute, plus fière que l'aristocratie d'argent, et cette jeune vaniteuse souffrait de voir que le nom de son père n'était précédé d'aucun titre. Aussi n'eut-elle qu'une idée depuis ce temps : épouser à tout prix l'héritier d'un grand nom. Elle avait autant d'or qu'elle pouvait en désirer, il lui fallait un titre.

« Ce fut dans ces idées qu'Adrienne sortit de sa pension. Six mois après, elle épousait le général baron de Montrevel, à qui elle trouva toutes les vertus nécessaires pour assurer le bonheur d'une femme, parce qu'il était général, et qu'il avait eu des ancêtres aux croisades. Elle épousait son titre et ses ancêtres. Dieu eut pitié de cette pauvre insensée : il lui épargna la triste destinée que méritait sa folie en la retirant de ce monde. La naissance de la petite Ida lui coûta la vie. Le dernier vœu que la jeune mère exprima fut que sa fille ne fût jamais mise en pension, parce qu'elle-même y avait trop souffert, et que rien au monde ne fût épargné pour la rendre heureuse.

« Ida fut élevée, ou, pour parler plus exactement, fut gâtée chez sa grand'mère. C'est donc chez cette dernière que Mme de Fouronne se rendit, en demandant au suisse si elle pouvait voir sa nièce, Mlle de Montrevel. Le suisse en appela au valet de chambre, celui-ci s'adressa à la dame de compagnie de Mme Rouvière, qui alla trouver sa maîtresse. Enfin, après avoir fait antichambre pendant assez longtemps, la comtesse fut introduite dans les appartements du premier étage, non sans avoir subi les regards insolents de la livrée et l'inspection maligne des femmes de chambre, scandalisées de voir une si modeste toilette se produire dans ces salons dorés, et qui recevaient chaque jeudi (c'était le jour de la maîtresse de la maison) les plus élégantes femmes de Paris.

« On ouvrit devant la mère de Claire la porte d'un boudoir chinois, où toutes les excentricités possibles de l'art du Céleste Empire semblaient avoir été réunies. Cette pièce était encombrée d'une profusion de petites étagères de toute forme chargées d'une collection de magots de toutes les dimensions, et de pagodes en miniature de toutes les couleurs ; les murs étaient lambrissés d'étoffes de soie de Chine, le plafond couvert de peintures représentant des scènes chinoises ; la cheminée toute garnie d'écrans, de potiches gigantesques, d'éventails et de cornets de porcelaine remplis de fleurs. Cette pièce féerique, qui n'avait pour meubles que des divans, des coussins et des siéges chinois, des cages à bengalis, en ivoire et en filigrane, semblait vouloir transporter l'imagination dans le pays des chimères et des songes.

« Les stores chinois étaient soigneusement baissés et entretenaient un demi-jour vaporeux. Impossible de deviner ainsi le temps qu'il fait au dehors ; impossible d'entendre du bruit ; les pas sont assourdis par des nattes épaisses et tissées au Japon ; des portières empêchent l'air de pénétrer ; enfin, ce n'est pas un appartement, c'est une boîte ; il n'y a là de Français que la maîtresse de la maison, qui encore est née aux colonies et en a conservé les paresseuses habitudes. L'obscurité crépusculaire dont elle était entourée était devenue une nécessité pour la veuve du millionnaire ; elle préservait de la clarté du soleil ses yeux alanguis par l'oisiveté et l'ennui. Elle était couchée sur des coussins, car depuis longtemps elle avait perdu l'habitude de la marche ; elle ne sortait que bien rarement, et toujours en voiture. Descendre seule l'escalier de son hôtel était pour Mme Rouvière une fatigue ; le seul contact de l'air lui causait des névralgies ; la pauvre femme ne vivait que de la vie des vers à soie, avec la seule différence qu'elle ne filait pas son cocon et que son esprit sommeillait dans son corps immobile.

« Elle se souleva languissante sur ses coussins pour saluer la comtesse à son entrée, et s'excusa de ne pouvoir aller au-devant d'elle. Qui le croirait, en considérant ces deux femmes, l'une si fortunée, l'autre si éprouvée de toutes manières, c'est celle à qui Dieu a accordé l'opulence, la santé, un brillante position, qui est la plus à plaindre. Toutes ses facultés se sont paralysées par l'inaction ; il semble qu'un mauvais génie l'empêche de jouir de rien ; le vide est dans sa vie, comme dans son cœur et dans son intelligence. L'ennui la tue plus sûrement qu'une maladie. Cette femme sans énergie pleure sans motif. Son enfance sénile est sans dignité, les pertes de famille n'ont pu laisser une trace sérieuse dans cette âme paresseuse et dans cette nature engourdie qui s'éteindra sans laisser après elle un souvenir ni un regret.

« Tout ceci, Mme de Fouronne l'avait compris dès le premier regard qu'elle laissa tomber sur la veuve de M. Rouvière ; ce fut avec une compassion sincère qu'elle s'approcha de son divan.

« Mme Rouvière était née avec des dispositions à la bonté :

« — Que je suis heureuse de vous voir, ma chère dame ! s'écria-t-elle en tendant sa main gantée à la comtesse, il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé. Le baron, mon gendre, ne me parle pas souvent de vous, et vous avez eu une si singulière idée de vous enterrer ainsi à la campagne ! C'est une vie si ennuyeuse ! Moi, j'y mourrais certainement. Enfin chacun s'arrange à sa guise, il n'y a rien à dire à cela, si ce n'est qu'on vous regrette ; enfin je vous ai perdue de vue au moment de votre mariage.

« — Cela est vrai, dit Mme de Fouronne, et je vous suis reconnaissante d'avoir, depuis ce temps, gardé un souvenir pour moi.

« — Oh ! je ne suis pas oublieuse, et d'ailleurs vous n'êtes pas de celles qu'on oublie facilement. Que vous

étiez jolie alors! Les beaux cheveux frisés, la charmante taille que vous aviez, et des toilettes de si bon goût; une robe d'une façon charmante, bleu de ciel, que je vois encore, à la dernière visite que vous êtes venue me faire, et par-dessus, un mantelet de dentelles; oh! c'était on ne peut plus élégant, vous vous faisiez habiller à Paris par une très-grande couturière!

« — Le temps dont vous parlez est bien loin de moi, madame; j'étais jeune, aimée de mon mari, pleine d'espoir et tout entière aux beaux rêves des jours à venir. Aujourd'hui, je suis plus pauvre encore d'espérance que de fortune, et il ne me reste plus que le souvenir du bonheur évanoui.

« — Pardonnez-moi. Sans le vouloir je vous ai fait de la peine en évoquant le passé. Il ne faut jamais parler de choses pénibles. Il n'y a rien de plus mauvais pour les nerfs. Je suis sûre que vous serez souffrante toute la journée. Oh! je sais bien ce qu'il en est, car le malheur ne m'a pas épargnée non plus. Ainsi, c'est convenu, nous allons parler d'autre chose. On ne vivrait pas si l'on pensait ainsi toujours à ses chagrins. Vous allez me raconter ce qui me vaut le plaisir de vous voir.

« Mme de Fouronne lui fit rapidement le récit des événements qui avaient motivé son voyage.

« — Ainsi, dit Mme Rouvière quand son interlocutrice eut fini de parler, vous voilà séparée de votre fille pour longtemps. Vraiment, je ne puis vous comprendre! A votre place, je ne me serais jamais décidée à cela. Vous allez rester seule, et l'isolement est une chose affreuse, vous allez vous ennuyer beaucoup, Claire ne s'amusera pas davantage. A quoi cela lui servira-t-il d'être si instruite? Vous ne prétendez pas en faire une gouvernante?

« — Dieu seul sait ce qui est réservé à la pauvre enfant, dit la comtesse, je juge qu'il est de mon devoir d'en faire une femme aussi capable que possible, et qui puisse se suffire au besoin.

« — Vous avez peut-être raison au fond, dit Mme Rouvière, qui ne discutait jamais, et cela par deux raisons : la première, qu'elle avait trop peu d'idées pour cela; la seconde, c'est que cela la fatiguait; pourtant, je vous assure, ajouta-t-elle, qu'il me serait impossible de consentir à ce que vous venez de faire; s'il me fallait me séparer d'Ida, je mourrais certainement.

« — On ne meurt pas toujours de chagrin, madame, j'en suis un exemple; d'ailleurs, les positions ne sont pas les mêmes.

« — Cela est vrai, mais dans aucun cas je ne pourrais m'y résigner.

« Il était inutile d'insister : Mme Rouvière ne comprenait pas la véritable affection qui vit d'abnégation et de sacrifices. La comtesse se borna à demander à voir sa nièce.

« — J'aurais, ajouta-t-elle, un vif désir de l'embrasser et de causer avec elle.

« — Comment donc! mais c'est très-naturel, je ne comprends pas pourquoi je n'y avais pas encore pensé. Il est impossible qu'on ne désire pas voir Ida : c'est une merveille pour la beauté, et un démon pour l'esprit. Elle est tout simplement délicieuse, une figure de pastel, un bijou. Ce sera la plus jolie femme de Paris. Elle a tous les talents : elle danse à merveille, elle chantera comme sa mère. Je suis folle de cette petite.

« — Vous vous en occupez sans doute beaucoup? demanda la comtesse.

« — Oh! fort peu au contraire, elle est si vive, et moi si délicate! elle me fatiguerait. Elle se promène avec sa femme de chambre, je lui donne des maîtres de toutes sortes, maîtres d'agrément, bien entendu; mistress Markett se charge du reste.

« — Alors, vous devez la voir fort peu.

« — Je la vois tous les jours à l'heure des visites, et à mes jours de réception on l'habille. Elle est fort coquette, oh! elle sait déjà fort bien qu'elle est jolie, et elle vient un peu pour se faire admirer. Que voulez-vous, c'est le rôle des jeunes filles.

« — Croyez-vous, madame, demanda sérieusement la comtesse, qu'elles ne soient venues au monde que pour cela?

« — Assurément, quand elles sont belles, riches, et de grande maison.

« Il y aurait eu trop à dire. La comtesse se tut, navrée de l'idée que c'était près de cette vieillesse sans raison, que la jeunesse de sa nièce allait se développer.

« — Vous pensez bien qu'elle est comblée par moi de tout ce qu'elle peut désirer, continua la vieille créole : les caresses, les présents, les toilettes, les sucreries et les bals d'enfants, même le spectacle de temps en temps, je ne la prive de rien, aussi je vous réponds que votre nièce est parfaitement heureuse avec moi.

« — Quoi! interrompit la comtesse, avec une surprise mêlée d'effroi, si jeune! à dix ans, vous la menez au spectacle?

« — Quel mal y voyez-vous?

« — Mais c'est un divertissement que bien des mères prudentes interdisent à leurs filles, même plus âgées qu'Ida.

« — Allons donc, il faut bien amuser les enfants!

« — Je suis de votre avis, mais il s'agit de savoir quels amusements on doit leur donner.

« — Je ne vous comprends pas, ma chère dame. On m'a assuré que maintenant c'est la mode d'élever les enfants sévèrement. Moi, je trouve cela barbare. J'use des priviléges des grand'mères, je suis du bon vieux temps et je gâte. C'est chez nous une habitude de famille de ne jamais faire pleurer les enfants. Mon



Dieu, la vie est bien assez triste sans l'assombrir comme à plaisir, avant que le temps en soit venu. Il faut bien d'ailleurs qu'Ida connaisse le monde.

« — Peut-être me condamnerez-vous, dit avec douceur la comtesse ; mais je crois, d'après ce que j'ai pu juger du caractère d'Ida, que cette enfant a été trop flattée, qu'il faudrait mettre de la fermeté dans son éducation.

« — Vous n'y songez point ; nerveuse comme elle est, on ne l'a élevée qu'à force de condescendance à ses volontés. La santé avant tout ! Je ne me pardonnerais pas, si elle tombait malade par ma faute. Si vous saviez dans quel état fiévreux la met la moindre contrariété ! Elle refuse de manger, elle se roule à terre en jetant des cris affreux, la pauvre enfant ! La contrarier ! mais ce serait provoquer des scènes qui me fatigueraient horriblement la tête. D'ailleurs, le médecin a bien défendu qu'on l'agitât.

« — Assurément, dit Mme de Fouronne, les moindres ennuis l'étonnent et la révoltent, elle n'y est point habituée.

« — Ah ! ma chère comtesse, vous n'êtes pas raisonnable ; songez donc qu'elle n'a que dix ans. Elle deviendra plus sage en prenant des années. Il faut voir les choses en grand et ne pas se forger des idées noires pour de petits caprices, et attacher une importance exagérée à quelques livres déchirés, quelques meubles brisés, quelques domestiques renvoyés dans un moment de vivacité. Quand on a de la fortune, on a bien facilement remplacé tout cela.

« — Hélas ! dit la comtesse, rien ne peut remplacer un bon caractère.

« Mme Rouvière sonna, et Ida fut amenée à sa tante.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —

LE LOUVRE

I

Pour faire l'histoire du Louvre, il faudrait presque écrire l'histoire de Paris, et, pour écrire l'histoire de Paris, il faudrait entreprendre l'histoire de France. Bornons-nous donc à une esquisse.

On attribue ordinairement l'origine du Louvre à Philippe Auguste, qui fit construire, dit-on, en 1204, hors de l'enceinte de Paris, une tour fortifiée sur les bords de la Seine, car à cette époque lointaine le centre actuel de notre grande capitale était un des points de la circonférence de l'ancien Paris. Plus tard, Charles V renferma le Louvre dans la nouvelle enceinte de Paris, dont la ceinture s'était élargie sous son règne.

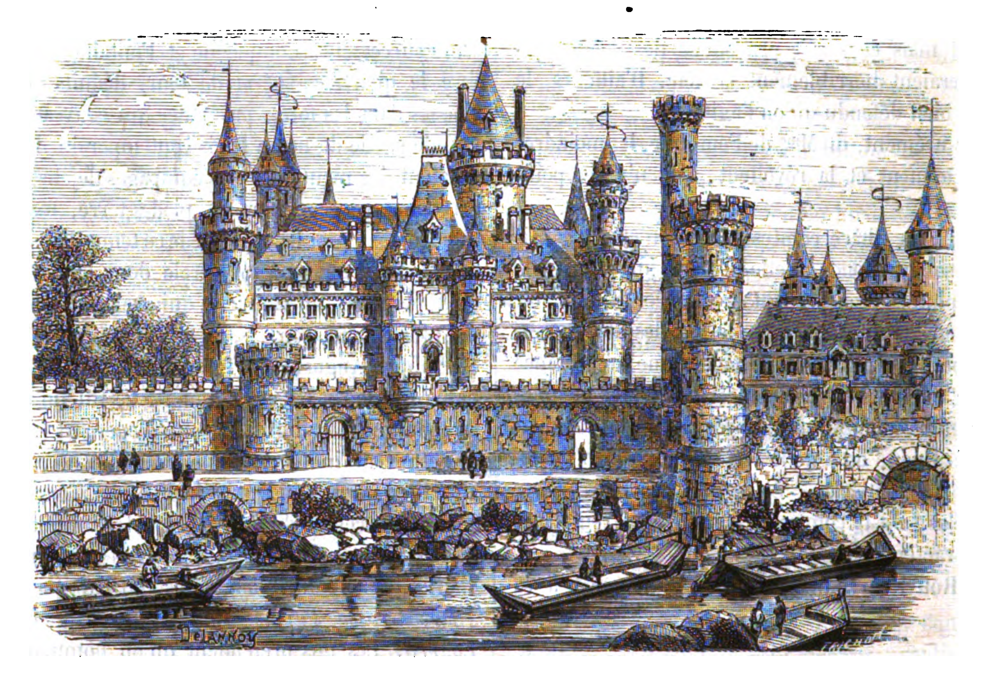
Si antique que puisse sembler cette origine, le Louvre remonte encore plus haut. Il y a des historiens qui le font dater du temps du roi Dagobert, c'est-à-dire du septième siècle. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il y avait un palais sur l'emplacement actuel du Louvre dès l'époque des Carlovingiens. Les Normands, ces terribles pirates qui remontèrent la Seine en répandant leurs ravages sur ses deux rives pendant le règne des faibles successeurs de Charlemagne, détruisirent ce palais comme tant d'autres monuments, églises ou monastères. Les premiers rois capétiens le relevèrent ; mais, comme le fait remarquer Saint-Foix, ce n'était pas le lieu de leur résidence habituelle. Le Louvre était pour les premiers capétiens, qui trouvaient une résidence plus sûre dans la Cité, défendue par le fleuve, ce que furent pour leurs successeurs Compiègne et Fontainebleau, c'est-à-dire le quartier général de leurs déduits et de leurs chasses dans les forêts profondes qui couvraient la plus grande partie de notre Paris contemporain. Ils y entretenaient des meutes et des équipages de chasse, ils s'y arrêtaient comme dans un pied-à-terre, mais ils n'y séjournaient pas. La royauté de ce temps-là ressemblait, comme sa capitale, à un cercle dont la circonférence était plus près du centre et qui avait, par conséquent, un plus court rayon.

Philippe Auguste ne fut donc pas le fondateur du Louvre, il le répara et l'agrandit. Ce fut lui qui ajouta au monument primitif *la Tour-Neuve*, et le nom seul de cette tour indique qu'elle était une nouvelle venue au milieu d'un édifice déjà ancien. La Tour-Neuve occupait, au centre du Louvre, la place d'une tour qui avait porté, avant elle, le même nom. Quand elle eut vieilli, car elle dura longtemps, on l'appela la Grosse-Tour, *Grossa Turris*. Mais d'où venait ce nom de *Louvre?* Les uns prétendent qu'on nommait ainsi ce monument parce qu'il était le monument par excellence, l'œuvre, dans notre vieux français, *l'ouvre :* étymologie peu acceptable. D'autres veulent qu'il ait tiré son nom des loups qui infestaient les forêts du voisinage, reliées à cette époque à la forêt de Saint-Germain ; oui, le Louvre de nos pères, centre aujourd'hui de civilisation, d'art, de richesse, était un pays de loups. Enfin il en est qui allèguent que le mot saxon *Lower* signifiant château, c'est là qu'il faut chercher la véritable étymologie du nom du Louvre.

C'était, en effet, un château, et, comme l'architecture des nations se rattache étroitement à leur histoire, à l'état de leur civilisation, de leurs mœurs, c'était à cette époque un château essentiellement féodal. Le Louvre de Philippe Auguste formait un parallélogramme large de 58 toises et demie, long de 61 toises trois quarts, c'est-à-dire large de 117 mètres, long de 124. La longueur de ce parallélogramme, en prenant à la hauteur de la rue de l'Oratoir, s'étendait sur la rive du fleuve en descendant vers les Tuileries actuelles. Flanquée de nombreuses tours, environnée de fossés

profonds, la forteresse féodale défendait tout à la fois et menaçait Paris. Point de luxe architectural ; quelque chose de rude, de triste et de fort, des croisées si étroites proportionnellement à la grandeur de l'édifice, qu'elles ressemblaient à des meurtrières. Au centre de la forteresse s'ouvrait la grande cour de 69 mètres de longueur sur 65 mètres de largeur. Au milieu surgissait la grosse tour, *Grossa Turris*, la tour de Philippe Auguste, qu'on appela plus tard la *Forteresse du Louvre*, la *Tour de Paris*, la *Tour Ferrand*.

Cette *Grosse Tour* du Louvre a joué un grand rôle dans l'histoire féodale. Dominant les nombreuses tours distribuées autour du bâtiment un peu au hasard et sans respect pour les lois de la symétrie, excepté aux angles et aux porteaux, elle était la maîtresse tour dont relevaient les grands fiefs et les grandes seigneuries du royaume. Elle n'était pas sans analogie, par sa forme ronde, avec les tours de la conciergerie au Palais de Justice. Sa hauteur était de 32 mètres, son diamètre de 16. L'épaisseur de la maçonnerie était de 4 mètres partout, excepté à la base, où elle était de 13 pieds. Les divers étages de la tour étaient percés chacun de huit croisées à montants et à traverses de pierre, de 4 pieds, dans toutes les dimensions. Un escalier, fermé par une porte de fer, servait à y monter ; on arrivait à cette porte par un pont-levis jeté sur un fossé large et pro-



Le Louvre sous Charles V.

fond qui isolait la grande tour des autres fortifications, de sorte que, le reste du Louvre forcé, elle aurait pu tenir encore. Dans l'intérieur se trouvaient une chapelle, un puits qui pouvait alimenter la garnison, et plusieurs chambres voûtées destinées à servir de prison.

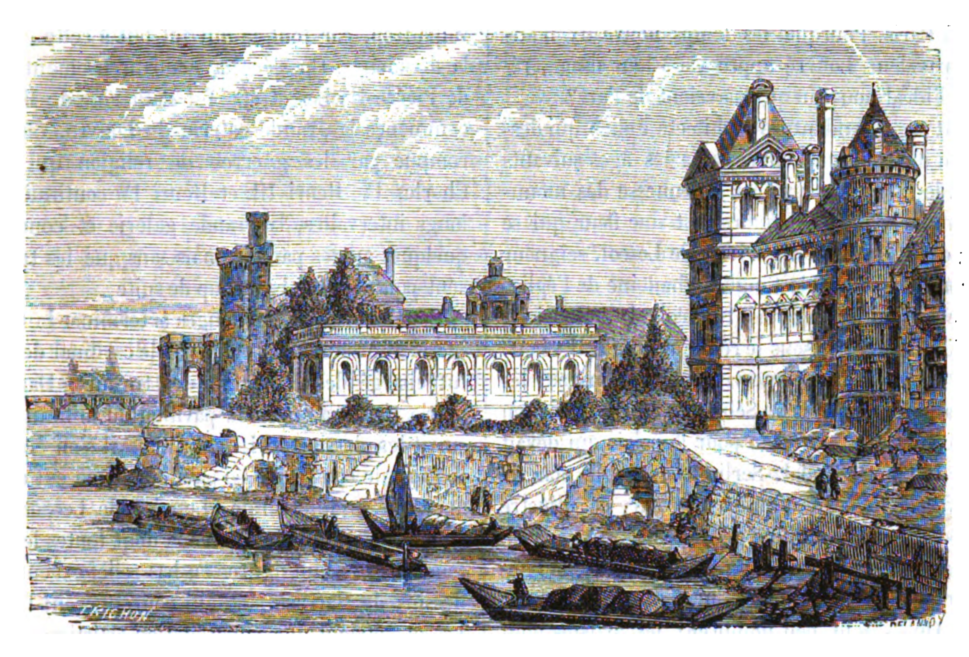
La tour du Louvre, qui ne fut démolie qu'en 1528, remplit, dans toute cette partie de notre histoire, le rôle que remplit plus tard la Bastille. C'était, comme la Casaubah d'Alger, à la fois un palais, un trésor, un arsenal et, de plus, une prison. Les grands vassaux étaient tenus d'y venir rendre hommage au roi de France leur suzerain, et ceux qui manquaient au serment féodal y étaient ramenés pour y subir le châtiment de leur félonie. Là fut amené, en 1214, Ferrand, comte de Flandre, vaincu et fait prisonnier par Philippe Auguste à la glorieuse bataille de Bouvines ; on le chargea des chaînes que ce vassal déloyal avait préparées pour son suzerain. Il y resta si longtemps, de 1214 à 1226, que le peuple de Paris donna son nom à la grande tour, la *Tour-Ferrand*. La reine Blanche lui rendit la liberté pendant sa régence, après avoir reçu de lui la promesse qu'il la servirait contre les hauts barons qui avaient levé le drapeau contre elle et son fils.

Ce n'était pas seulement les violateurs de la loi féodale qui étaient conduits à la tour du Louvre. Saint Louis, en effet, y fit enfermer Enguerrand de Coucy, lorsque ce seigneur cruel eut fait attacher au gibet trois jeunes gentilshommes flamands venus à Paris pour étudier à Saint-Nicolas-des-Bois, et dont le seul crime était d'avoir poursuivi sur ses terres des lapins qu'ils avaient fait lever sur celles de l'abbaye. Philippe le Bel fit emprisonner dans la grande tour Guy, comte de Flandre, et ses enfants, qui avaient pris les armes contre ce monarque. Philippe de Valois y retint longtemps captif le comte de Montfort, l'allié des Anglais en Bretagne. Le roi Jean y détint Charles le

Mauvais, ce roi de Navarre qui avait fait assassiner le connétable d'Espagne et avait excité les Anglais à envahir le royaume. Le dernier prisonnier qu'ait reçu la grande tour du Louvre est Jean II, duc d'Alençon, qui y fut enfermé, en 1475, par les ordres de Louis XI. Ne vous avais-je pas dit qu'à propos de l'histoire du Louvre on pouvait faire l'histoire de France?

C'est pour ne pas m'embarquer dans ce grand voyage à travers le temps que je me contente de nommer les tours principales qui entouraient la Grande-Tour, et qui, pour la plupart, indiquent par leur nom l'usage auquel elles étaient destinées. C'étaient la tour de la Librairie, où Charles V posa l'embryon de la Bibliothèque royale, qui est devenue un géant; la tour de l'Horloge, la tour de l'Artillerie, qui fut, à l'origine, un arsenal; la tour de l'Écluse, ainsi nommée à cause des vannes qui retenaient l'eau de la Seine dans les fossés; la tour de l'Armoirie, la tour de la Fauconnerie, la tour de la Taillerie, la tour de la Grande-Chapelle, la tour Neuve du pont des Tuileries. Toutes ces tours, indépendantes les unes des autres, avaient chacune son capitaine particulier; mais tous ces capitaines étaient placés sous le commandement du gouverneur général du château.

Il y eut bien des changements dans le Louvre, depuis Philippe Auguste jusqu'à François Ier. Mais ces changements n'ont laissé que peu de traces dans les chartes et les mémoires. On ne possède pas de plans qui permettraient de suivre l'histoire architecturale du Louvre pendant cette longue période. On sait cependant que les travaux les plus importants entrepris dans ce château royal eurent lieu dans le quatorzième siècle, pendant les règnes de Charles V et de Charles VI. « Le Louvre, dit Saint-Foix, après avoir été hors des murs pendant plus de six siècles, se trouva enfin dans Paris, par l'enceinte commencée sous Charles V, en 1367, et achevée sous Charles VI, en 1383. Charles V, qui ne jouissait que d'un million de revenu, dépensa 55,000 livres à rehausser ce palais et à en rendre les appartements plus commodes et plus agréables; mais ce prince ni ses successeurs jusqu'à Charles IX n'en firent point leur demeure ordinaire; ils le laissaient pour les monarques étrangers qui venaient en France. Sous le règne de Charles VI, Manuel, empereur de Constantinople, et Sigismond, empereur d'Allemagne, y furent logés. »



Le Louvre sous François Ier et Charles IX.

Le Louvre remplissait donc à peu près à cette époque le rôle que remplit aujourd'hui le palais de l'Élysée, où les deux grands riverains des deux côtés de la mer Noire, S. M. l'empereur de Russie et Sa Hautesse le sultan Abdul-Aziz ont reçu successivement une splendide hospitalité.

Mais, dès le commencement du seizième siècle, le Louvre, cette splendide auberge qui, selon les paroles railleuses d'un poëte, « ne s'ouvrait que pour des passants couronnés, » tombait en ruine. Le Louvre, tel que Philippe Auguste l'avait reçu de ses aïeux et agrandi et embelli, ne convenait plus aux besoins nouveaux. La civilisation, les mœurs, le goût du luxe, avaient marché. On avait peu à peu négligé d'entretenir le vieux château féodal, qui, précisément parce qu'il avait été l'image et le symbole de l'âge ancien, ne convenait plus

aux temps nouveaux et passait de plus en plus à l'état d'anachronisme. Quand Charles-Quint vint à Paris, en 1539, François Ier, qui voulut le loger au Louvre où son nain, on s'en souvient, aurait voulu qu'on retrouvât pour l'empereur la prison de Ferrand, fut obligé d'ordonner des réparations considérables pour que la demeure fût digne de l'hôte qu'elle allait recevoir. Si considérables qu'eussent été ces réparations, elles étaient insuffisantes. La vieille forteresse féodale n'en pouvait plus. Quand François Ier se fut convaincu de son impuissance à la restaurer, la pensée lui vint de l'abattre. On était en pleine Renaissance. Les artistes italiens attirés à la cour de France par la magnificence d'un roi qu'on appelait le *père des lettres*, et qu'on aurait pu appeler à plus juste titre le père des arts, affluaient à Paris. Pourquoi les temps nouveaux n'auraient-ils pas leur Louvre approprié à leur usage, répondant à l'idéal nouveau qu'ils avaient de l'art?

Ce ne fut pas cependant un architecte italien qui dessina le plan du nouveau Louvre, que les âges suivants appelèrent le *vieux Louvre*, car la jeunesse des monuments, comme celle des hommes, est une fleur qui se fane vite; ce fut un Français, Pierre de Lescot, seigneur et abbé commendataire de Clugny, chanoine de l'église de Paris et conseiller des rois François Ier, Henri II, Charles IX et Henri III, sous le règne desquels il vécut. François Ier, qui éprouvait une vive admiration pour les artistes italiens, demanda à Sébastien Serlio, alors en France, de lui tracer un plan pour le palais qui devait remplacer le Louvre féodal. Serlio avait vu le plan de Lescot; avec la noblesse d'un grand cœur, cet illustre artiste répondit au roi qu'il ne pouvait lui proposer rien de plus beau et de plus magnifique que le plan de l'architecte français. C'était justice, mais que cette justice est rare! Qu'ils sont peu nombreux les artistes dont l'âme est aussi haute que leur talent est grand!

Selon toutes les probabilités, ce ne fut qu'en 1541, cinq ans avant la mort de François Ier, que le nouveau Louvre commença à sortir de terre. En 1548, Henri II fit continuer l'ouvrage commencé par son père. La partie élevée sous ces deux rois est celle qui fait l'angle de la cour, à partir du pavillon qui occupe le milieu de la façade méridionale jusqu'au gros pavillon surmonté d'un dôme qui est opposé à la colonnade. C'est là que ceux qui ont voulu étudier le génie de Pierre de Lescot sont allés chercher son œuvre, car c'est la seule partie qu'on ait achevée sur les dessins de cet illustre architecte. Encore, depuis une des restaurations qui date des premières années du dix-neuvième siècle, a-t-on démoli la moitié de l'aile dans sa partie supérieure pour la reconstruire dans l'ordonnance des autres façades intérieures, en ne laissant d'intact que la moitié de l'aile qui s'étend depuis l'angle jusqu'au gros pavillon du milieu. La façade de Pierre de Lescot offre un ordre corinthien surmonté de deux composites dont l'un est attique. Le goût de magnificence qui était le caractère du siècle se déploya par une profusion d'ornements et de bas-reliefs dans l'attique. Pierre de Lescot avait trouvé un digne collaborateur dans l'illustre statuaire Jean Goujon. Ce fut celui-ci qui décora la façade du vieux Louvre de bas-reliefs offrant des trophées, des esclaves enchaînés, des figures allégoriques. Pierre de Lescot et Jean Goujon déployèrent dans l'intérieur la même magnificence, et le nom de la *salle des Cent-Suisses* est resté comme un glorieux *memento* de l'association de ces deux grands artistes.

De Henri II jusqu'à Louis XIII, on travailla peu au Louvre. Les temps de troubles et de guerres civiles sont en général peu favorables à l'art; on n'orne pas sa maison quand on craint, à chaque instant, d'en être chassé. Cependant, si peu qu'on y travaillât, on y travailla trop, car tout ce qui fut fait à cette époque sent la décadence. On s'écarta malheureusement des plans de Pierre de Lescot. Ce fut Catherine de Médicis qui commença la grande galerie du Louvre, œuvre interrompue par les guerres de religion qui suivirent. Charles IX, Henri III et Henri IV continuèrent, à de longs intervalles, la grande galerie et commencèrent quelques autres parties, mais sans que les travaux fussent poussés avec beaucoup de suite.

Sous Louis XIII, on songea à terminer la façade. Lemercier, architecte protégé par le cardinal de Richelieu, fut chargé de la direction des travaux. Dans toute la partie située au delà du pavillon du milieu, Lemercier suivit les dessins de Lescot; mais il s'en écarta quand il s'agit de construire ce pavillon. Il en est résulté une anomalie architecturale. Le plan de Lescot, en effet, était un ensemble harmonieux dont toutes les parties se tenaient. Les huit figures en bas-relief exécutées sur les dessins de Sarrazin, et qui couronnèrent l'attique de Lescot, étaient une superfétation artistique dont le caractère formait une dissonance avec le style architectural du seizième siècle. Figurez-vous une phrase d'un auteur du règne de Louis XIII intercalée dans une page d'un auteur du règne de François Ier. Le dôme quadrangulaire, qui pèse sur l'édifice au lieu de le couronner, forma une disparate encore plus choquante. On éleva aussi, toujours sur le plan de Lemercier, et en cherchant à se conformer au plan de Lescot, l'autre partie de cette aile du Louvre qui abrita longtemps l'Académie française et l'Académie des belles-lettres. Mais, tout en suivant l'idée de Lescot, on s'en écarta sur un point très-grave: celui des dimensions à donner à l'édifice.

Il est facile de comprendre l'importance des dimensions en architecture: ce n'est rien moins que la proportion et l'harmonie des parties. Suivant le plan de Pierre de Lescot, le Louvre ne devait avoir en étendue que le quart de la superficie occupée par la cour dans le plan de Lemercier. Quadrupler l'étendue d'un édifice, c'est en changer toutes les proportions.

Quand Louis XIV, après la mort du cardinal de Maza-

rin, prit en main les rênes du gouvernement, il n'y avait rien d'achevé au Louvre. Des débris gothiques de l'ancien château avaient survécu à sa ruine, et ces témoins d'une autre époque regardaient avec l'ineffable dérision des siècles ce nouveau venu du temps. Il est à croire que la porte Neuve, qui s'ouvrait sur la rive de la Seine avec ses deux tours inégales en hauteur, était un de ses vieux débris. Du reste, les ruines du vieux château féodal subsistaient encore et obstruaient les abords du nouveau Louvre. Çà et là gisaient des matériaux, des décombres. Puis des masures avaient surgi, à la faveur des troubles de la Ligue et de la Fronde, et, sans se soucier des lois de la perspective, elles entouraient, elles masquaient la demeure royale. C'était comme une émeute de maisons qui faisaient le siége du Louvre. Dans l'emplacement qu'occupa plus tard la magnifique colonnade, on rencontrait un hôtel, un jeu de paume, des barraques en bois. Les contemporains ont encore vu quelque chose de pareil sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe, dans cette espèce d'avenue bordée de boutiques de bric-à-brac en bois qui s'étendait de la place du Carrousel au vieux Louvre. Comme on ne pouvait bâtir rien de définitif sur le terrain destiné à l'achèvement du palais, le provisoire abusait de la tolérance qu'on lui accordait, et il échafaudait de tous côtés des masures et plantait des tentes où les brocanteurs de toute espèce étalaient leurs haillons. La seule façade qui offrît un bel aspect quand Louis XIV commença à gouverner était celle du pavillon qui s'étend à l'est sur le jardin dit de l'*Infante*. Le grand roi, qui avait le goût comme le génie de la majesté et dont le règne devait laisser un si profond sillon dans notre histoire, ordonna l'achèvement du Louvre.

RENÉ.

— La suite prochainement. —



NAUFRAGES ET SAUVETAGES

(Voir pages 135, 308, 406, 468, 499, 590, 611 et 650.)

VII

ZACHARIE DUBOSQUE.

Naufrage du *Waratah*.

Non loin de la côte des Paganis, à cinq lieues dans le sud-ouest de l'embouchure de l'Aber-Vrac'h, il est une petite île cernée à perte de vue par d'innombrables récifs.

On l'appelle Molène. — C'est, paraît-il, un débris de l'antique chaussée qui, aux temps druidiques, aurait relié Ouessant avec la terre ferme. Les abords en sont effrayants. Dans ces ruines, le calme est presque aussi redoutable que la tempête, tant les courants y sont rapides et les tourbillons nombreux. Partout des gouffres. Hérissé de crocs, de défenses, de dards, l'abîme a des dents comme un tigre, des aiguilles comme un porc-épic. Sous l'eau, des bancs; au ras de l'eau, des brisants; au-dessus de l'eau, des rochers monstrueux, inaccessibles. Les ondes allongées accourent du centre de l'Atlantique pour se rompre au granit breton. Là-bas, dans l'ouest, elles se déroulent plis par plis, en nappes bleues à franges d'argent. Ici, le tumulte, la révolte, les convulsions; l'obstacle provoque la rage; l'Océan s'insurge. Les lames hautes à la rencontre des cailloux hurlent comme des louves blessées; elles se sont déchirées aux épines de la forêt de pierres; les marées se contrarient, se heurtent, se débattent à l'étroit sous le marteau du ciel, sur l'enclume de fer. Blanches de colère, elles écument en luttant de roc en roc. Désordre sans frein apparent, mais désordre réglé par l'heure, par le vent, par la saison, si bien que l'œil du pilote y voit les routes à dicter aux navigateurs. Il y a d'un côté le passage du Fromveur, de l'autre le ras du Four, entre deux le chenal de la Helle, et puis encore quelques ruelles sinueuses où peut glisser le caboteur, la sonde en main, le cap sur un écueil à éviter d'un coup de barre pour aller faire tête sur un second, un troisième, un centième qu'on parera de même, pourvu que la barque obéisse, qu'elle se torde comme l'anguille sous ses voiles et son gouvernail, que la brise ne change ni ne mollisse, et que les lames de fond ou les courants n'aient aucun caprice imprévu.

Tels sont les parages de l'île où vit l'humble et glorieux *chevalier*[1] Zacharie Dubosque, un chevalier de la Légion d'honneur, fort honorée d'avoir un tel légionnaire, simple pêcheur, du reste, mais aussi pêcheur d'hommes, — comme Toussaint et Le Bousse, ses compatriotes, qui, le 17 janvier 1865, se signalaient en sauvant les derniers marins du vapeur anglais le *Columbian*, — comme les Testard, les Huret et les Hénin de Boulogne, les Bouzard de Dieppe au courage héréditaire, Matthieu Bonmelaer, Gaspard Neuts, Guillaume Delatre, les frères Declerc, Join et François Texier, l'infatigable, enfants de Dunkerque, bien dignes d'appartenir à la même cité que Jean Bart et Gaspard Malo, grands corsaires, mais aussi grands sauveteurs, — comme Durécu du Havre, Léon Tauzin de Bayonne et Doyambert de Saint-Jean-de-Luz, dont le nom devrait être connu et vénéré de tous les marins, et maître Hyacinthe Forcel de Blainville, à qui le prix Montyon a été décerné le 20 décembre 1866, — comme Méchain, le garde-dunes de l'île d'Oléron, toujours prêt à se dévouer pour sauver les naufragés, et notre cher capitaine Conseil, et mille autres que j'ai la douleur d'ignorer ou d'oublier, de véritables héros, le peloton sacré

[1] A l'île de Batz, près de Roscoff et de Saint-Pol-de-Léon, l'ancien pilote Trémintin n'était plus désigné que sous le titre de *Chevalier*, depuis qu'il avait reçu la croix d'honneur. Probablement, à Molène, Zacharie Dubosque doit être appelé de même.

de la civilisation, l'orgueil de la France, l'élite de l'espèce humaine.

Zacharie Dubosque vit en sabots, en bonnet de laine et en veste de bure; « son toit délabré manque parfois du feu dans l'âtre et du pain sur la table, » dit l'auteur d'un article inséré, en octobre 1866, dans les *Annales du Sauvetage*[1]; — « actuellement ses soixante-neuf ans ne lui permettent plus d'aller à la mer; aussi, tous les jours, hiver comme en été, quelque temps qu'il fasse, aperçoit-on depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit le vieillard errant, avec sa femme et ses enfants, sur les rochers de Molène et ramassant le goëmon, dont la récolte est l'unique ressource de la pauvre famille. »

O misère! que voulez-vous? il n'a rempli aucune des conditions qui donnent droit à une pension de retraite, il n'a fait que risquer sa vie pour arracher aux chaos de brisants des naufragés perdus sans lui. Il n'a fait que ressusciter des morts! Vous le voyez bien, ce chevalier n'a aucun droit à du feu dans son âtre où le eu manque souvent, à du pain sur sa table où il n'y en a pas toujours pour ses nombreux enfants et pour sa malheureuse femme!

Ce sauveteur n'a aucun droit, vous dis-je!

Une page de son histoire maintenant.

Voici bientôt vingt ans, — vingt ans! — le 5 mars 1848, — un grand trois-mâts anglais, de 800 tonneaux, *le Waratah*, chargé de marchandises valant plus d'un million, à destination de la Nouvelle-Galles du Sud, fut affalé, de nuit, dans le dédale de Molène.

La tempête en fit son jouet et le lança de récif en récif comme un volant entre deux raquettes. Ballotté par les lames folles, le lourd trois-mâts laissait à l'un sa fausse quille, à l'autre ses bordages. La carène défoncée, il rebondissait pour retomber durement, perdant ses mâts, perdant son gouvernail, perdant ses hommes. Enfin la mer l'abattit et le cloua sur Bressourial, un pan de mur naturel qu'on aperçoit à deux milles dans le nord-ouest de Molène. Puis, continuant l'œuvre de destruction, elle donna l'assaut à la carcasse pantelante, brisant encore, brisant toujours, dévorant et engloutissant pour vomir ensuite aux écueils voisins des tombereaux d'épaves informes.

Neuf marins, seuls survivants aux coups du ressac, se tenaient accrochés au beaupré. Mais peut-on bien dire que ce fussent là des vivants? La mer grondait sous leurs pieds, sur leurs têtes, les enveloppait, se retirait, puis revenait leur faire de son écume un suaire étouffant. Le gros mât, qui émergeait encore, craquait et se courbait sous le poids des vagues. Les naufragés, inertes, étreignaient d'instinct le gréement de l'espar. Ils ne donnaient plus signe de vie.

Sur la pointe de Molène, au point du jour, on récitait pour ces agonisants la prière des morts. Suivant le pieux usage de l'île, un prêtre, le recteur, vêtu de ses ornements noirs, disait à haute voix les versets du *Miserere;* femmes et enfants, agenouillés autour d'une croix portative, lui répondaient avec angoisse.

Les pauvres Molénais n'ont rien de commun, on le voit, avec les païens de la côte voisine. Leur rocher d'une lieue de tour, à peine tapissé d'un peu de terre dont la récolte en patates et en orge ne suffit pas à les nourrir durant trois mois, leur donne du goëmon et des coquillages. La pêche et le matelotage, car tous les hommes sont marins et sauveteurs, médaillés pour la plupart, pourvoient au reste. Ils bénissent Dieu et aiment la mer.

Ce matin-là, leur terrible nourrice leur faisait grand'peine. Après s'être concertés, les plus intrépides disaient tristement : — « Impossible! rien à faire! » Et certes, on devait en croire des gens qui, jusque-là, n'avaient jamais hésité.

On priait donc pour le salut des âmes de ceux qu'on regardait comme morts.

Tout à coup la prière fut interrompue par un cri d'admiration et d'effroi.

Un homme, seul dans une barque, s'en allait au secours des mourants.

— Dubosque! — Zacharie! — Mon père!

Ses amis, ses enfants, le reconnaissaient.

Il n'avait rien dit à personne, ce sublime téméraire. On l'eût retenu ou tout au moins retardé!

Et dans sa barque, son seul bien, ce père de famille allait tendre la main à ses anciens ennemis; car,— c'est ici le moment de le dire, — il avait commencé par être corsaire alors que Molène lançait à flot des barques vaillantes qui capturaient, chaque jour, des navires anglais; plus tard, de 1813 à 1815, il avait été canonnier garde-côte; plus tard encore il avait commandé la péniche du commissaire de l'inscription maritime du Conquet, auquel par parenthèse il avait sauvé la vie, en 1819, pendant une effroyable tempête. En 1831, il était redevenu pêcheur et par continuation sauveteur, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Or, cette nuit, l'occasion était là terrible, il se hâtait d'en profiter.

On cessa la prière des morts; on pria pour le vivant. Le prêtre le bénit de loin :

— Seigneur, protégez-le! Vous voyez bien qu'il vous imite : il va sauver!

A sa vue, les Anglais se raniment.

L'ancien corsaire, le vieux canonnier rame jusqu'aux brisants, et de là, faute de pouvoir aborder, demande une corde. Les naufragés la lui jettent; il l'amarre à sa barque; puis, les avirons en main, il se soutient dans le ressac avec une vigueur, avec une adresse miraculeuses.

Quatre hommes cependant se laissent glisser dans son canot, qui n'en peut contenir davantage :

[1] T. I, p. 324, sous la signature L. R. S.

— A tout à l'heure, amis! Je reviens! crie Dubosque.

Et il revint trois fois, et il ramena jusqu'au dernier des naufragés, à lui seul, mais non sans être secondé par la population entière de Molène, qui, s'élançant à sa rencontre, forme sur les ruines abruptes et glissantes de la chaussée d'Ouessant une chaîne de sauvetage dont chaque homme est un anneau. Se soutenant ainsi les uns les autres, les îliens reçoivent tour à tour, au milieu des vagues, chacun des Anglais :

— *Te Deum laudamus!* nous te louons, Dieu puissant! chantaient le prêtre, et les femmes, et les enfants transportés de joie.

— Il y a un bon Dieu! disait simplement Dubosque. J'étais donc bien sûr, moi, que nous les sauverions.

De temps pareil, la pêche, ni la récolte de goëmon, ni le petit commerce avec le Conquet, rien ne va.

Qui sait comment soupa le victorieux? Qu'importe? Dieu l'a vu.

G. DE LA LANDELLE.

- Fin. —

LES LAVANDIÈRES

LÉGENDE

C'était un si joyeux enfant que Jacques Toughex, de Tresserve, et si pieux, et si bon! aimant avec tendresse le P. Colomban, son bienfaiteur, lequel, au dire des bonnes gens du village, en avait fait quelque chose comme un petit savant.

Jacques Toughex avait quinze ans; il était né la nuit de la Toussaint de l'an de grâce 1475; or tout le monde sait que ceux qui naissent pendant cette nuit ont le don de seconde vue. Rien pourtant jusqu'alors n'avait décelé que Jacques eût ce triste privilége.

Il était gai, toujours gai, disposé à chanter, à rire et à courir sans cesse. Et cependant le malheur, ce triste oiseau de la nuit, l'avait déjà heurté de son aile noire. Sa mère, la belle Bibiane, était morte en lui donnant le jour, et son père, l'honnête charpentier Aymon Toughex, s'était brisé le crâne en tombant du haut d'un échafaudage.

Le petit Jacques avait été recueilli par sa vieille grand'mère, qui vivait du produit de son fuseau et du petit revenu d'une langue de terre que lui avaient donnée les moines d'Hautecombe. Elle habitait à une portée d'arbalète du village une vieille masure délabrée. Pour tout serviteur elle n'avait que son grand lévrier Fido.

Quand Jacques eut dix ans, un des moines d'Hautecombe, le digne P. Colomban, lui fit faire sa première communion et, remarquant de combien d'intelligence l'enfant était doué, il lui donna les premiers principes des sciences et des lettres. Jacques, qui étudiait avec passion, devint bientôt un calligraphe habile et un assez bon latiniste. Il devait entrer dans les ordres.

Quoique Jacques fût plus instruit que tous les autres enfants du village, il n'en était pas plus fier pour cela et jouait gravement aux billes avec eux sur la place de l'église, le dimanche après vêpres.

Il chantait sans cesse, et sa devise, car il avait pris une devise, était : *Toujours gaiement!*

Il était si bon, si doux, si gracieux, si complaisant, si prévenant, ce petit Jacques, que tout le monde le chérissait. Jusqu'à ce sombre Marin Hibouse, le fossoyeur de la commune, qui l'avait pris en affection.

Dans la nuit du 1er novembre 1490, il y avait juste quinze ans que Jacques était né, la porte de la maison de la grand'mère s'ouvrit doucement, et Jacques sortit.

Oh! ce n'était pas pour courir le guilledou, sachez-le bien! C'était pour aller prier une dernière fois auprès du lit du P. Colomban, qui se mourait.

Jacques devait à ce moine tout ce qu'il savait. Aussi, quoiqu'il eût peur et que la nuit fût noire, il partit emmenant avec lui le grand lévrier Fido.

— Je trouverai bien, s'était-il dit, une barque abandonnée sur les bords du lac; je la prendrai et je pourrai du moins fermer les yeux à celui qui a eu tant de bonté pour mon enfance.

Et il marchait, chantant pour s'enhardir, la vieille ballade composée lors de la mort du comte Amédée II, que sa femme, Jehanne de Genève, suivit de trop près au tombeau.

La nuit était sombre : à de courts intervalles, la lune dardait à travers les nues un pâle rayon qui venait se briser sur les eaux noirâtres du Bourget, et les faisait miroiter comme des paillettes d'argent. Çà et là on apercevait l'arête d'un rocher à fleur d'eau, qui scintillait un instant et retombait dans l'ombre.

Le chemin que suivait petit Jacques était bordé d'un double rang d'arbres desséchés qui dressaient dans les airs, comme des spectres, leurs bras nus.

Le vent sifflait dans leurs branches, qui s'entrechoquaient avec un petit bruit sec. Le sifflement de la brise d'hiver accompagnait le son grave et monotone des cloches qui sonnaient la nuit des morts.

Rien d'aussi lugubre que le glas du jour des morts en Savoie... Une petite cloche frappe trois petits coups aigus qui traversent les airs comme un gémissement d'agonie, puis un son grave et prolongé part d'une cloche plus grosse; on dirait un *De profundis!*

Jacques Toughex marchait toujours, les cheveux au vent, à peine couverts par sa toque rouge, les deux mains enfoncées dans les poches de son sayon de bure. Son pas retentissait sur le sol durci par la gelée.

Fido, le grand lévrier au poil noir, aux yeux de feu, galopait à quelques pas en avant de son jeune maître.

Minuit sonna.

Les douze coups grondèrent sinistrement et s'éteignirent en vibrant encore, mais doucement, comme les soupirs des harpes éoliennes.

Et Jacques chantait toujours.

Sa voix fraîche, argentine, sonore, s'élevait, disant avec des modulations d'une tristesse et d'une douceur infinies la dernière strophe de l'antique ballade.

Un hurlement strident, saccadé, l'interrompit.

A deux pas de lui, il vit Fido, le poil hérissé, les yeux sortant de leur orbite, tremblant de tous ses membres.

— Qu'est-ce, Fido? dit Jacques.

Puis il leva les yeux.

Au bord du lac, douze femmes, idéalement belles, vêtues de longues robes blanches, lavaient en silence des amas de linges tachés de sang.

Leurs cheveux dénoués retombaient sur leurs épaules comme un manteau de velours; leurs yeux brillaient d'un éclat surnaturel; sur leur front resplendissait une étroite langue de flamme; une lueur phosphorescente les environnait d'une blanche auréole et jetait sur leur pâle visage des reflets étranges.

Une d'elles s'approcha :

— Qui es-tu? dit-elle d'une voix suave au pauvre Jacques tout tremblant.

— Jacques Toughex, de Tresserve, répondit celui-ci; et toi, au nom de Dieu, qui es-tu?

— Nous sommes, mes sœurs et moi, celles que vous appelez les *lavandières* ou laveuses de nuit. Mais ne crains rien, Jacques Toughex, ton cœur est pur et ta conscience sans tache, va où ta reconnaissance te conduit. Les criminels seuls doivent nous craindre, et pourtant, pour la faute d'un autre qui te touche de près, tu subis le châtiment de nous voir!...

Une barque toute noire sortit des roseaux; Jacques y monta en faisant le signe de la croix. Au bout d'un instant il se retourna; tout avait disparu!

Peu à peu, la barque s'effaça dans l'ombre . . . . .

. . . .

Le lendemain, Jacques revint à Tresserve.

Hélas! vous n'auriez pas reconnu dans cet enfant au visage blême, aux yeux éteints, aux lèvres décolorées, le joyeux garçon aux joues roses et aux yeux bleus.

Don Colomban était mort dans la nuit, mais petit Jacques n'avait pas pleuré. Sa tristesse était morne. La vie n'animait plus ce cadavre ambulant.

Aux feuilles vertes suivantes, Jacques mourut.

Hélas! ceux qui voient les *lavandières* pendant la nuit des morts n'ont plus que peu de temps à passer sur la terre, car cette vision est un funèbre présage.

Pauvre Jacques!... il avait offert sa vie pour racheter les fautes de son père.

Ses dernières paroles, lorsque le vieux recteur lui eut donné le pain de vie, furent celles qu'il avait prononcées si souvent.

— Il n'y a que là-haut, murmura-t-il à l'oreille du recteur, qu'on puisse dire : TOUJOURS GAIEMENT!

CHARLES BUET.



QUERETARO

(19 JUIN 1867)

Infandum!

Donc cet acte sans nom ne leur a pas fait peur.
La barbarie encor vient d'illustrer ses fastes,
Et le monde, à présent, évoque avec stupeur
Ce jour de juin, néfaste entre les jours néfastes.

Il était prisonnier. — L'or et la trahison
L'avaient livré dans l'ombre à la horde ennemie,
Et la haine, hurlant autour de sa prison,
Avait soif de son sang, vendu par l'infamie.

Mais l'Europe espérait que l'on n'oserait pas;
Et d'un œil inquiet, explorant l'Atlantique,
Elle prêtait l'oreille, elle épiait les pas
Du proscrit qui devait arriver du Mexique.

D'heure en heure des bruits annonçaient son départ.
Il était embarqué. — Sauvé de la fournaise,
Bientôt, — s'il le voulait! — il pourrait prendre part
Aux comices des rois dans la ville française.

Digne de leurs respects, quoique découronné,
Il pourrait, ce vaincu, qui demeurait lui-même,
Qui n'avait point forfait au sang dont il est né,
Porter haut, devant tous, son front sans diadème.

Ayant vu s'écrouler ce qu'il avait rêvé,
Connaissant l'infortune en ce qu'elle a de pire,
France! il te montrerait un grand cœur éprouvé,
Plus rare à rencontrer que le sceptre et l'empire.

Mais non; il s'en irait consoler sa maison,
Dont l'auguste misère est vraiment souveraine;
Peut-être encor à temps pour sauver ta raison,
O noble femme en deuil qui succombe à la peine!

Les princes, les États, étaient intervenus.
Ils seraient écoutés de cette république.
On n'y foulerait pas tous les droits reconnus;
On s'abstiendrait du meurtre... au moins par politique.

Oui; si l'on n'avait pas égard à la pitié,
Qui ne sait pas fleurir sur cette terre en friche,
On pouvait de l'Europe acquérir l'amitié
En usant de clémence envers le sang d'Autriche.

O droit des nations! ô Maximilien!
O geôle mexicaine! ô sanglante galère!
Le droit ne suffit pas pour rompre un tel lien,
Et que peut-il, le droit, sur le tigre en colère?

Ils ont osé. C'est fait. Sombre Queretaro,
Tu vas lugubrement retentir dans l'histoire;
Et Lopez le Judas et Juarez le bourreau
Te font une sinistre et honteuse mémoire.

AUGUSTE LE PAS.



CHRONIQUE

Depuis quelques jours, on n'entend parler que de voies de fait dans la république des lettres. On se gourme, on se crache au visage, on échange des soufflets. Et les Muses se couvrent la tête de leur manteau en s'écriant, comme César : « Et vous aussi, mes fils ! »

Et vous aussi, leurs fils, n'aurez-vous donc aucun souci de l'honneur de vos mères? Vous vous récriez quand on raconte l'histoire de Voltaire bâtonné par le chevalier de Rohan. Mais ce qui se passe de nos jours vaut-il beaucoup mieux? Je ne prends parti ni pour les battants ni pour les battus; je prends parti pour tous, je prends parti pour l'honneur général de la littérature et pour la considération de la presse. Évidemment elle s'est jetée dans une mauvaise voie avec ces chroniques qui entrent dans la vie privée, épient les scandales comme une proie et vivent d'indiscrétions, pour me servir du mot le plus doux. — « Il faut bien, dira-t-on à cela, amuser le public, ce sultan vieilli que rien n'amuse. » Je n'en vois pas la nécessité. Si le public s'ennuie, qu'il s'amuse tout seul ou qu'il prenne un billet pour aller voir les clowns du Cirque et de l'Hippodrome, à moins qu'il ne préfère les calembours par à peu près du théâtre du Palais-Royal. Ce métier d'amuseur m'a toujours paru un triste métier, et je me souviens de l'accès de misanthropie noire dont je fus saisi, il y a bien des années, en assistant à la représentation à bénéfice du pauvre Brunet, qui reparaissait à soixante-quinze ans dans le rôle de Cadet-Roussel Esturgeon. Le pauvre homme avec sa queue rouge et ses grimaces, tendant sa figure aux horions et son dos à ce que vous savez, faisait vraiment pitié.

Le métier d'amuseur, je me permettrai de le faire observer en outre, n'a rien d'amusant. Si cela continuait, la première de toutes les études à entreprendre, avant de prendre une plume, serait de faire un noviciat chez un bâtonniste et un maître d'armes. Le syllogisme par tierce et par quarte remplacerait toute la logique : « Allons, monsieur! la révérence. Votre corps droit, un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Avancez. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. »

Ce mémorable discours du maître d'armes à M. Jourdain deviendra, si l'on ne s'arrête pas sur la route où l'on est entré, la préface obligée de toute éducation littéraire. Sans oublier la naïve question du bourgeois gentilhomme : « De cette façon donc, un homme sans avoir du cœur est sûr de tuer son homme et de ne point être tué? » Ce à quoi le maître d'escrime répond : « Sans doute ; n'en vîtes-vous pas la démonstration? »

M'est avis qu'il y aurait quelque chose de plus digne et de plus simple à faire pour les gens de lettres que d'obliger la police correctionnelle à créer une chambre particulière pour connaître de leurs différends et de leurs gourmades, et d'obliger M. le préfet de police à adresser une circulaire spéciale à ses agents pour prêter main-forte aux assommés dans les rues et prendre au collet les assommeurs qui ne peuvent manquer les uns comme les autres d'appartenir à la république des lettres, pays tapageur par excellence où, au lieu de dire : « Frappe, mais écoute, » on frappe sans écouter. Ce serait de se rappeler que le respect des autres fait partie du respect de soi-même. On n'aurait point si souvent à appeler la police à son aide, si l'on commençait par faire la police dans son style. Cela donnerait sans doute un peu plus de peine ; mais le résultat qu'on obtiendrait vaudrait certainement la peine qu'on se serait donnée. Il n'est pas absolument nécessaire d'être violent, personnel, injurieux, pour avoir de l'esprit Hoffmann, Feletz, Étienne, Colnet, en avaient et du meilleur, et je n'ai vu nulle part qu'ils aient occupé de leurs feuilletons la police correctionnelle, les salles d'armes et le tir. Il faudrait, j'en conviens, refaire l'éducation du public, qu'on a habitué à boire de la grosse bière et du vin bleu dans des chopes, et le ramener au vin de Champagne et au vin de Bourgogne présentés dans des coupes en verre de Bohême. Qu'à cela ne tienne !

Tout le monde y gagnera, les échansons comme les buveurs. Aime-t-on mieux en arriver au point où en sont déjà depuis longtemps le Pérou et le Mexique? Là, il y a une partie du journal qui a pour titre général : PERSONNALITÉS. C'est dans cette colonne que s'entassent les attaques, les injures, les diffamations, les calomnies qui déshonorent, les outrages qui tuent l'honneur des familles, le tout à tant la ligne. On accepte tout, et le public, blasé de ces contrées où l'on relève tous les mets avec du piment, savoure avec délices ces articles épicés de scandales et saupoudrés d'injures. Il arrive bien quelquefois, dans les bureaux de *ces* journaux, des scènes semblables à celle-ci, que m'a racontée un mien ami, qui a longtemps voyagé au Pérou et au Mexique. Garibaldi, chassé de Rome par notre armée en 1849, venait d'arriver dans une des villes de l'Amérique espagnole où fleurit cette aimable licence. Le directeur d'une des gazettes de la localité, qui ne l'aimait pas, lui souhaite la bienvenue par un de ces injurieux articles qui scalpent un homme de la tête aux pieds. Garibaldi se présenta au bureau du journal, demanda à celui qu'il trouva assis dans le cabinet du rédacteur en chef s'il était le directeur, et, sur sa réponse affirmative, il

le frappa d'une canne plombée sur la tête. Le journaliste chancela comme un homme ivre, mais, avant de tomber, il eut la force d'allonger la main sur un pistolet, et fit feu. Il atteignit Garibaldi d'une balle dans l'épaule. On accourut au bruit. On les trouva gisants; tous deux furent relevés, soignés, et ils en revinrent. Aimables mœurs! Charmant pays! Si c'est là que nous devons en venir, soyons plus francs : faisons l'économie des semblants de civilisation. Laissons là la plume et retournons au tomawah des Mohicans et des Hurons. Mais qui donc voudrait renoncer aux mœurs de notre grande France? Qui donc voudrait abdiquer les traditions de la société polie pour rétrograder vers les habitudes sauvages du Mexique, ce pays de malheur où l'on fusille les prisonniers, où, après avoir brisé le front des princesses à force d'épreuves et de souffrances, on brise le front des princes avec des balles, où la majesté du sang, rehaussée par celle de l'infortune et du courage, trouve des âmes sans pitié, où l'on tire des feux d'artifice en réjouissance d'un meurtre, où les sauvages trempent leurs flèches dans les poisons de leurs plantes, où les fils bâtards de la civilisation européenne trempent leurs résolutions dans les poisons de leur cœur?

⁂ Le 16 juillet a eu lieu le banquet donné par l'ordre des avocats à M. Jules Favre à l'occasion de sa nomination à l'Académie française. M. Jules Favre est, avec M. Berryer et M. Dufaure, le troisième avocat qui siége dans le docte aréopage. Le discours prononcé par M. Berryer, qui présidait le banquet, a été fort admiré. Il avait pris le plus vif intérêt à l'élection de son confrère, et en avait fait, pour ainsi dire, son affaire personnelle, tandis que M. Guizot patronnait avec la même ardeur la candidature du P. Gratry.

⁂ J'en demande bien pardon aux souverains qui viennent visiter l'Exposition, mais on fait avec leur nom de la réclame; comme les entrepreneurs du Cirque américain en font avec leurs chevaux, « les plus étonnants chevaux qui aient jamais galopé, » et avec leurs cavaliers, « les plus prodigieux cavaliers qui aient jamais fait la voltige. » Oui, on fait de la réclame avec les souverains, comme je ne sais quel journal en fait avec l'intitulé des romans qu'il annonce. La réclame est bête, ce n'est point sa faute. Elle dit au lecteur : « Prenez garde à vous, je vais bien vous surprendre. »

— Permettez, si vous m'avertissez de ma surprise, je ne serai pas surpris du tout.

Elle ajoute encore : « Je suis effrayée moi-même de la manière dont je vais vous faire peur. »

Me voilà alors tout à fait rassuré.

— Que dites-vous de ce titre : *les Esclaves à Paris!* Comme cela vous pose un roman! Hein? Vous n'auriez pas cru, vous, qu'il y avait des esclaves à Paris? Eh bien, lisez.....

Malheureux! j'allais prononcer le nom du journal et servir de compère à la réclame. Mais je m'arrête à temps et je me contente de lui dire : « Vous êtes, madame la réclame, une personne presque aussi ennuyeuse que ce bouffe anglais dont on rencontre l'inévitable photographie et l'œil louche enchâssé dans un lorgnon derrière les vitrines de tous les cafés de Paris. »

Et dire cependant que les visites des souverains servent de réclame à l'Exposition! C'est de la réclame auguste, de la réclame impériale, de la réclame royale, de la réclame grand-ducale, de la réclame sérénissime, mais c'est de la réclame. Le tourniquet de l'Exposition, qui donne tous les jours sa cote, constate que la réclame la plus puissante en faveur des recettes a été la présence du czar et celle du Grand Turc. Il est vrai que le roi de Prusse, le pacha d'Égypte et M. de Bismark apportaient leur appoint. La présence de la reine de Prusse et celle du roi de Wurtemberg, pendant ces derniers jours, n'a pas exercé une influence bien sensible. Maintenant on ne compte plus guère que sur la présence de l'empereur d'Autriche pour relever le niveau des recettes. Ah! si l'empereur d'Autriche venait, disent avec sensibilité les calculateurs, tout le monde voudrait, dans les circonstances actuelles, lui témoigner sa douloureuse sympathie, et l'on ferait 150,000 francs.

⁂ Puisque souvent, trop souvent je vous parle de morts, laissez-moi, par compensation, finir en parlant d'un mariage qui réunissait, au commencement de ce mois, une société nombreuse et choisie à Saint-Thomas-d'Aquin. M. Yan'Dargent, paysagiste d'un vrai talent, quelque chose de rare dans notre temps, d'un talent original, et en outre dessinateur de ces bois qui sont l'ornement des revues et des plus beaux livres illustrés de notre époque, épousait Mlle Eugénie Mathieu, pianiste hors ligne et compositeur distingué, que nous avons eu souvent l'occasion de louer. L'art qui dit : « Regarde! » donnait la main à l'art qui dit : « Écoute! » Il y a longtemps que nous n'avions vu à un mariage une assistance aussi recueillie et aussi sympathique. Tous apportaient le tribut de leur intérêt, de leur estime et de leurs prières à la gracieuse et touchante mariée qui, recueillie devant Dieu, ne s'apercevait pas du murmure flatteur qui s'élevait autour d'elle!

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Il se précipite dans le gouffre.

CURTIUS

Le Curtius romain se précipitant dans le gouffre qui se referme sur lui en annonçant ainsi l'apaisement des colères qui grondaient au fond de l'abîme, c'est le type immortel du dévouement qui consent à périr pour sauver.

La Grèce aussi eut son Curtius. Il se nommait Léonidas, et le gouffre où il disparut s'appelait les Thermo-

pyles. Montaigne a estimé à sa juste valeur le dévouement de ce héros et des trois cents héros qui moururent avec lui, quand il a écrit ces lignes éloquentes : « Ces trois victoires sœurs de Marathon, de Platée et de Salamine pâlissent devant la triomphante défaite de Léonidas. » Ce qui fait la beauté de l'action, c'est le sacrifice. Ces trois cents hommes savent que pas un d'eux ne verra le coucher du soleil. N'importe, ils mourront, mais la Grèce vivra. Sparte, leur bien-aimée patrie, héritera de leur gloire ; elle trouvera dans leur dévouement une force et une vitalité nouvelles. « Passant, va dire à Sparte que nous sommes tous ici morts pour défendre ses lois. »

En jetant les yeux de ce côté-ci de la croix, nous voyons les grands dévouements se multiplier. Il semble que les eaux saintes du sacrifice jaillissent plus abondantes et plus pures du cœur humain.

Regardez le saint roi Louis IX expirant sur le rivage d'Afrique, où s'élevait Carthage. Il accepte humblement la mort et la défaite sur ces bords où il était venu chercher la victoire. Il ne demande à Dieu que le salut de son armée : « Mon Dieu, prenez ma vie et ramenez en France ce peuple qui m'a suivi ici ! »

En descendant le cours des siècles, je vois un bûcher s'élever dans notre histoire ; une femme, une héroïne y monte : c'est Jeanne d'Arc. Elle achève, en périssant dans les flammes, l'œuvre qu'elle a commencée à Orléans et à Reims. Sur les marches du bûcher elle prie pour le roi, pour la France, et elle annonce aux Anglais que son bras a tant de fois vaincus qu'ils seront chassés du royaume des fleurs de lis. Le supplice de Jeanne d'Arc devient en effet le signal de la délivrance de la patrie. Morte, elle est plus puissante encore que vivante. Le crime des Anglais contre la vierge de Domremy a pesé d'un poids si lourd dans les balances éternelles, que Dieu a condamné leurs bataillons à la fuite et leurs drapeaux à la défaite. Cette pure et glorieuse victime, en disparaissant dans un gouffre de flammes et de fumée, a fermé le gouffre où la fortune de son pays semblait sur le point de s'engloutir.

Quels sont ces hommes qui, la tête nue, la corde au cou et les pieds déchaux, viennent affronter la colère du terrible Édouard d'Angleterre ? C'est Eustache de Saint-Pierre avec les nobles bourgeois de Calais, ses compagnons. Le sauvage vainqueur, qui punit le courage comme on punit un crime, ne veut pas laisser pierre sur pierre de la ville qui a si longtemps arrêté ses armées toujours victorieuses. Il faut que les ruines de Calais disent aux générations futures ce qu'il en coûte de résister à Édouard d'Angleterre. C'est alors qu'Eustache de Saint-Pierre s'est levé et a demandé qui voulait mourir avec lui pour sauver Calais et ses habitants ? La vertu et l'héroïsme ont leur sainte contagion : des voix généreuses se font entendre, elles demandent part au sacrifice, et voici que les nobles victimes se présentent devant la tente d'Édouard et viennent lui proposer de payer avec leur vie la rançon de Calais, condamné à périr.

Héroïques victimes du sacrifice, généreux champions du dévouement, je vois de tous côtés vos grands exemples se dresser comme de sublimes enseignements.

Brave d'Assas, j'entends votre cri qui retentira toujours, répété de siècle en siècle par les échos de l'histoire : « A moi, d'Auvergne, car voici l'ennemi ! » Vous mourez, mais vous mourez content, car l'armée française est sauvée.

Intrépide Aristide Dupetit-Thouars, je vous aperçois faisant clouer votre pavillon sur le mât de votre navire, dans cette funeste bataille d'Aboukir qui a laissé un souvenir de deuil aux fastes de notre marine. Si la bataille est perdue pour nous, l'honneur est sauf. Oui, l'histoire, en racontant notre défaite, redira votre dévouement héroïque lorsque, les deux jambes emportées par les boulets anglais, vous ordonniez aux rares survivants de votre navire, de plonger votre tronc ensanglanté dans un tonneau rempli de son, afin que vous pussiez encore commander la manœuvre. Ah ! j'entends votre dernière parole quand vous reçûtes le coup de mort : « *Équipage du* Tonnant, *combattez tant qu'il y aura un homme vivant sur le navire, et que notre pavillon soit encore debout quand mon banc de commandement disparaîtra sous les vagues !* »

Et vous Sombreuil, et vous, vous voilà sur la sinistre plage de Quiberon, vaincu, mais toujours intrépide. A quoi songez-vous, héroïque jeune homme ? Est-ce à vos fiançailles interrompues par cette expédition, dont le dénoûment devait être si funeste ? Est-ce à votre jeunesse qui vous promettait de beaux jours ? Non, vous ne songez qu'à une chose : au salut de vos compagnons. Qu'ils soient sauvés, et que leur chef seul périsse ! Voilà les termes de la capitulation que vous proposez au général des républicains. Capitulation acceptée, le dévouement de Gesril allant à la nage, au péril de sa vie, avertir les navires anglais embossés en face du rivage d'avoir à cesser leur feu, et revenant se constituer prisonnier, le prouve d'une manière éclatante ! Capitulation indignement violée, le sang de tant de victimes ensevelies non loin de la chartreuse d'Auray, dans le Champ des Martyrs, le dit assez haut, mais sans que le parjure et la félonie des républicains diminue en rien le mérite de votre sacrifice, magnanime Sombreuil !

J'aperçois sur une place couverte d'une foule innombrable un échafaud dressé ; des canons l'entourent. Un juste y monte : c'est Louis XVI, le roi qui conservera éternellement dans l'histoire le nom de roi-martyr. Santerre, le bruit de vos tambours a retenti trop tard. L'histoire a entendu la dernière parole de l'illustre victime : c'est un prière pour la France, un vœu pour que son sang qui va couler mette un terme aux malheurs de son peuple qu'il a tant aimé, qu'il aime toujours. Ah ! Sire, l'histoire vous a entendu et elle vous admire.

mais Dieu ne vous a pas exaucé. Là où s'élève l'échafaud royal, c'est Shakespeare qui l'a dit, s'ouvre un gouffre où s'abîment pour longtemps l'ordre et la liberté des peuples. Le sang d'un roi ne ferme pas l'abîme, il le creuse.

Il appartient aussi à cette tribu magnanime de cœurs généreux et dévoués, ce pieux archevêque qui, voyant, au mois de juin 1848, sa ville épiscopale nager dans le sang, sortit de son palais pour tenter de mettre un terme à cette lutte fratricide. Le pasteur avait offert à Dieu sa vie pour son troupeau. Précédé d'un homme qui portait une branche verte, comme un emblème de paix, il allait de barricade en barricade, suppliant les insurgés de déposer les armes et d'accepter l'amnistie qu'il avait demandée pour eux. Il allait bénissant et priant, Mgr Affre, et il commençait à espérer le succès de sa sainte entreprise, lorsqu'une balle, l'atteignant en pleine poitrine, le renversa sanglant et presque inanimé sur la barricade qu'il venait de franchir. Il comprit qu'il était la victime d'agréable odeur choisie d'en haut pour le sacrifice. Il se recueillit devant Dieu, et, avant de remettre son âme entre les mains de son Créateur, il prononça ces paroles empreintes d'une sainte bénignité : « Puisse au moins mon sang être le dernier versé dans cette horrible lutte ! »

Comment vous oublierions-nous en racontant l'histoire des nobles dévouements, illustre prince dont la mélancolique destinée sera le sujet d'un éternel entretien pour les générations de l'avenir? Quand vous vîtes la cause pour laquelle vous étiez venu au Mexique perdue, vous prîtes la résolution de vous ensevelir sous ses ruines. Vous étiez de ceux qui pensent que les vaincus ne se sauvent qu'en renonçant à chercher leur salut. Le péril était là, vous fîtes face au péril; quand la mort se présenta, vous fîtes face à la mort. Il y avait des esprits malveillants qui demandaient comment l'archiduc Maximilien pourrait sortir dignement de la scène où, selon eux, il s'était imprudemment jeté, comment il remplirait son devoir envers ceux qui s'étaient compromis pour lui. Ils cherchaient une issue et ne la découvraient pas. Ils ne songeaient pas à cette sombre issue à l'entrée de laquelle veille ce gardien masqué qu'on appelle la Mort. Le gouffre était ouvert, vous vous y êtes jeté, mais, hélas ! vous ne l'avez pas fermé : il est toujours béant, et Dieu seul sait combien de victimes y descendront encore avant que la justice vengeresse d'en haut soit satisfaite !

Un dernier mot avant de finir. J'ai dit que de ce côté-ci de la croix la source des dévouements était plus largement ouverte et plus féconde. Comment en serait-il autrement? Depuis dix-neuf siècles bientôt accomplis, le dévouement et le sacrifice ont un idéal qui a rapproché la terre du ciel. De la droite de Dieu, le Médiateur, saisi d'une ineffable pitié pour nos misères, s'est détaché afin de sauver l'humanité. Pour fermer l'abîme où descendait la race d'Adam, Dieu s'est fait homme, il s'est fait homme pour souffrir. L'auteur de la vie a pris la forme d'un esclave de la souffrance et de la mort, afin de pouvoir mourir lui-même. Il a consenti à descendre au tombeau afin que tous les tombeaux fussent ouverts.

C'est alors que des voix ont été entendues chantant entre le ciel et la terre :

« O mort, où est ton aiguillon? O mort, où est ta victoire? »

FÉLIX-HENRI.



CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573, 586, 595, 619, 629, 643, 659 et 675)

« Ida était grandie et embellie, très-luxueusement vêtue, mais la fée du ridicule et du mauvais goût semblait avoir présidé à cette magnifique toilette d'enfant gâtée, qui entendait se mettre à sa guise. Or comme, en ce moment, sa fantaisie était d'être mise à dix ans comme l'eût été une jeune femme, personne n'eût été assez malavisé pour se permettre à ce sujet la moindre observation. Les caprices d'Ida avaient force de loi.

La petite coquette avait fait relever, crêper, natter, friser ses magnifiques cheveux blonds, de manière à offrir la plus parfaite ressemblance avec ces figures de cire qui servent d'enseignes aux coiffeurs ; un peigne incrusté d'or avait été posé sur le tout, et des nœuds de rubans s'échappaient du chignon. Une robe de lourde étoffe de soie bleu de ciel, brochée de fleurs roses et garnie de rubans également roses formant des nœuds, avait l'air d'avoir été trouvée dans une garde-robe de grand'mère et de dater au moins d'un siècle. Des chaussures à talons, des bagues, une profusion de bracelets, une chaîne, des boucles d'oreilles, une montre, des breloques, toute une devanture de bijoutier qui semblait avoir passé par miracle sur sa personne; une guimpe de dentelles, des manches garnies d'application d'Angleterre, parfumée d'une odeur fort ambrée qui donnait la migraine. Ida se croyait certainement d'une élégance prodigieuse ; en conséquence, elle minaudait à plaisir, tendant son pied, jouant avec ses bagues, faisant bouffer les touffes crépues de sa chevelure ; il était difficile de rester sérieux en la regardant.

« Cependant la pauvre petite était enchantée d'elle-même. Son joli visage, aux traits enfantins, et sa mine espiègle formaient avec toutes ces grimaces le plus étrange contraste. Elle fit une grande révérence à sa tante qui lui tendait les bras, ne s'informa même pas de sa cousine. Il était évident qu'une famille en robe de laine faisait souffrir son orgueil. Elle fit le tour de

l'appartement en se regardant dans toutes les glaces, s'étendit sur une causeuse, bâilla, prit l'éventail de sa grand'mère, la fit taire deux ou trois fois en disant qu'elle radotait, puis se mit à babiller au sujet de mille futilités, et protesta que sa tante était fort malheureuse d'habiter la campagne, éloignée ainsi de tous les plaisirs de Paris.

« Madame de Fouronne soupira. Elle retrouvait sa nièce marchant à grands pas dans la voie d'une éducation détestable, et elle constata avec effroi tous ses nouveaux progrès en ce genre. La mère prévoyante préférait pour sa fille l'existence précaire qui l'attendait à la vie toute dorée de l'héritière des Montrevel, et elle avait raison.

« — Qu'apprenez-vous, Ida, demanda-t-elle après un instant de silence?

« — Une foule de charmantes choses, et des plus amusantes : la danse, la musique, l'équitation et un peu de littérature; j'ai un maître pour chacune de ces choses-là.

« — Oui, dit Mme Rouvière, cette petite, je vous assure, aime l'étude passionnément, elle a un zèle à cet égard que je suis obligée de modérer, car elle se fatiguerait; aussi fait-elle des progrès remarquables.

« Mistress Markett entra en ce moment. A la vue de Mme de Fouronne, qu'elle ne savait pas à Paris, la gouvernante laissa échapper une exclamation de joie et de surprise. La bonne Anglaise avait souvent pensé aux bons moments passés à Fouronne. Elle prit la main que lui tendait cette dernière et la secoua avec cette brusquerie affectueuse que les gens de sa nation mettent d'ordinaire dans leurs poignées de main.

« — Je suis charmée de vous retrouver, chère mistress, on me parlait des progrès de ma nièce, et je suis heureuse de vous remercier de ce que vous faites pour elle.

« La gouvernante rougit, et sa confusion parut être à son comble; elle répondit en anglais :

« — Mme Rouvière ne sait pas l'anglais; quant à Mlle Ida, il m'a été impossible de lui en apprendre un mot. Je suis donc fort à l'aise pour vous demander, madame la comtesse, qui a pu vous induire en erreur. Mlle Ida ne sait rien. La faute, croyez-le, ne vient pas de moi, mais le mal n'en existe pas moins.

« — Cependant, répondit la comtesse, Mme Rouvière m'entretenait de ses talents?

« — Hélas! elle trouve tout parfait dans cette enfant, surtout ses défauts! Ida a une belle voix, elle a la vanité de vouloir en faire parade, elle chantera bien; elle a naturellement de la grâce, elle dansera bien; elle est souple et hardie, elle saura manier un cheval; elle a de l'imagination, elle saura déclamer des vers; voilà, madame, à quoi se bornera, quoi que je puisse dire et faire, l'instruction de votre nièce. On trouve ici que c'est suffisant.

« Ni Mme Rouvière ni Ida n'avaient prêté grande attention à cet aparté, fort occupées qu'elles étaient à se quereller au sujet d'une boîte de bonbons que la petite fille avait vidée à moitié et que Mme Rouvière tentait en vain de lui arracher en lui disant qu'elle allait se donner une indigestion. La grand'mère, craignant de se fatiguer en luttant davantage, finit par laisser la boîte à l'enfant, et se tournant vers Mme de Fouronne :

« — Chère dame, lui dit-elle, dînez donc avec nous, ce sera une distraction pour nous. Ainsi, c'est entendu, vous acceptez, n'est ce pas?

« Mme de Fouronne rougit de cette invitation à brûle-pourpoint, si éloignée des usages de la bonne société. Cependant elle se remit, et, comprenant que Mme Rouvière avait voulu être aimable à sa façon, elle remercia poliment, alléguant qu'elle partait le lendemain et désirait faire une seconde visite à sa fille. Elle prit congé de la vieille dame, embrassa Ida et se dirigea vers la porte. Mistress Markett fut chargée de la reconduire.

« — Vous me pardonnerez, ajouta la maîtresse de la maison, si je ne puis le faire moi-même, il m'est si difficile de marcher, que je suis condamnée à paraître impolie.

« Chemin faisant, l'institutrice raconta combien sa position était pénible. Dans cette maison opulente elle était traitée avec moins d'égards que ne le sont souvent des domestiques chez des maîtres chrétiens. Là on était si riche d'argent et si pauvre de sentiments généreux, que la condition de l'institutrice y devenait humiliante. Mme Rouvière était incapable de comprendre qu'on puisse avoir le sentiment de la dignité humaine dans la pauvreté. Elle rappelait constamment, et peut-être avec intention, mistress Markett au sentiment de son infériorité : tantôt elle la sonnait en l'absence de sa femme de chambre pour ouvrir la porte à son petit chien; tantôt c'était un objet oublié par Ida qu'il fallait aller querir au second étage, le mouchoir de celle-ci qu'il fallait aller ramasser, un jouet aperçu dans une boutique dont l'enfant gâté prenait envie tout à coup, qu'il fallait, le soir, à pied, aller chercher fort loin, sous prétexte que les domestiques n'avaient point assez d'intelligence pour faire de pareilles commissions.

Dans ces occasions, qui se renouvelaient souvent, la pauvre mistress Markett n'opposait aucune résistance; elle repoussait un soupir douloureux que personne autour d'elle ne paraissait comprendre, un regard de fierté blessée qui s'éteignait aussitôt dans la résignation passive qu'elle avait résolu de s'imposer, et elle obéissait.

La pauvre victime savait que dans aucune autre maison on n'eût rétribué si chèrement ses services, et la misère lui apparaissait alors horrible et prochaine. Il fallait choisir. La vieillesse était proche, avec ses privations certaines et ses infirmités probables; il fallait à tout prix trouver le moyen d'économiser sur ses gages une somme suffisante pour ne pas mourir de faim.

D'ailleurs, elle avait pris à sa charge une de ses nièces, restée orpheline en bas âge, et pour élever cette chère enfant, la seule affection que Dieu lui eût conservée, l'excellente femme s'immolait tous les jours.

« Mme de Fouronne la consola, l'encouragea, essaya de lui donner un espoir qu'elle-même n'avait pas, lui montra son élève corrigée dans l'avenir, reconnaissante de ses leçons, de ses avis, et devenue meilleure par ses soins. La pauvre institutrice essuya furtivement une larme et la quitta le cœur moins oppressé. La comtesse était une de ces femmes rares qui ont un baume pour toutes les blessures de l'âme et une larme pour toutes les afflictions.

« Les portes de l'hôtel s'étaient refermées derrière elle. La pluie, qui tombait à flots, avait inondé les rues, elle fouettait le visage des passants et refroidissait la température. Les ruisseaux grossis formaient une boue noire sous les pieds. La comtesse avait oublié son parapluie, et ses ressources, déjà bien diminuées depuis son arrivée à Paris, ne lui permettaient pas de prendre un fiacre. Cependant ce fut avec un sentiment de soulagement réel qu'elle se sentit dans la rue.

« L'atmosphère toute chargée de langueur, d'ennui, d'égoïsme qu'elle avait respirée depuis deux heures lui paraissait pesante; elle préférait mille fois l'air libre et la pluie qui, tombant du ciel, mouillait ses cheveux. Elle sentait l'air froid avec satisfaction, elle comparait sa position à celle de mistress Markett et se disait qu'elle, du moins, était libre et qu'elle pouvait vivre et souffrir dans la solitude sans que personne eût le droit de lui demander compte de chacun de ses instants. Elle bénissait Dieu de lui avoir laissé, au milieu de tous ses malheurs, la dignité et la liberté. Après être allée embrasser Claire une dernière fois, le lendemain elle quitta Paris, bien triste, mais soumise à la volonté de Dieu.

IX

L'IDIOT.

« Quand la comtesse nous revint, l'hiver nous était déjà arrivé et cachait la cime de nos côteaux sous son manteau de brouillard. Les prairies disparaissaient sous une nappe d'eau, le passage en devenait difficile et dangereux; la rivière de l'Yonne, grossie par les pluies de l'automne, débordait de son lit; quelques jours encore, et la neige allait couvrir nos campagnes attristées. Il n'était plus question de ces joyeuses réunions de vendanges qui rassemblaient dans les granges les paysans réjouis par la vue d'une récolte de vin abondante, et chantant et dansant des rondes autour des immenses cuves de pierre remplies de raisin. On n'entendait plus crier les vis des pressoirs, les chemins n'étaient plus encombrés de voitures qui revenaient des vignes, chargées de hottes, de tonneaux et de vendangeuses. Les ceps de vigne, dépouillés de leurs grappes, rampaient à terre, desséchés et noircis; on n'entendait plus à travers champs les coups de fusil des chasseurs et les aboiements de leurs chiens. Les châtelains des environs avaient regagné les grandes villes, le vent soufflait aigre et froid dans les cimes des arbres, les paysans travaillaient avec moins d'ardeur et de gaieté, le froid semblait faire sentir aux hommes aussi l'engourdissement qu'il répand dans la nature entière.

« Mais Noël approchait, et les veillées commençaient à réunir les fileuses autour de l'âtre échauffé par un feu de souches de vigne. Car la vigne est la reine de la Bourgogne : elle préside à tout, c'est la ressource de l'hiver, la gaieté et l'espoir de l'été comme la richesse de l'automne. Pour occuper les veillées, les jeunes gens teillaient du chanvre ou tressaient des corbeilles, les jeunes filles chantaient des complaintes en tricotant, les enfants faisaient griller des châtaignes dans les cendres du foyer, et les vieilles femmes racontaient des légendes où le merveilleux et l'incroyable jouaient le principal rôle. Les loups-garous, les fées, les sorciers, les fantômes, les mauvais génies, les feux follets et les esprits errants étaient le fond de ces récits fantastiques. C'est si bon d'avoir peur et de se serrer près du foyer quand la brise se lamente au dehors !

« Les esprits forts, les paysans du village les plus entêtés contre la religion, ceux qui auraient rougi d'aller à la messe et d'entendre le prône, ne se seraient jamais permis de mettre en doute l'existence des revenants et l'omnipotence des sorciers, pas plus que l'influence funeste du vendredi et la haute imprudence qu'on commettrait en dînant treize à table. Les jeunes filles de la paroisse, entretenues dès l'enfance dans ces superstitions, n'avaient garde de rester à la rivière aussitôt après la tombée du jour, de peur d'y rencontrer les laveuses noires, qui s'emparent des passants attardés et les forcent, à grands coups de battoir, à laver le linge des damnés dont le diable les a chargées de prendre soin ; et pour le malheureux ainsi maltraité, cette lessive dure jusqu'au lever du soleil, après quoi il se retrouve toujours au pied d'un noyer, avec les côtes rompues, la tête en feu et la raison fort endommagée.

« Quelques ridicules et déplorables livres, vendus par des colporteurs, traitaient de la manière d'expliquer les songes et de guérir les bestiaux malades au moyen de certaines paroles, et enfin de découvrir les trésors enfouis depuis des siècles. Je m'affligeais de la faiblesse d'esprit de mes paroissiens, car, après l'incrédulité, il n'y a rien de plus triste que la superstition ; mais j'y perdais mon temps, mes peines et mes sermons. Chaque fois que je revenais sur ce sujet, il m'était répondu : « Dame, monsieur le curé, qu'est-ce que vous voulez « faire à ça? Il n'y a que les histoires à faire peur qui « amusent. »

« Je racontai ceci à Mme de Fouronne, un soir que nous étions, comme d'ordinaire, réunis chez elle. Elle me conseilla de faire acheter à Auxerre une certaine

quantité de livres intéressants, contenant des histoires morales et des légendes historiques à la portée de ces bonnes gens. Je suivis son conseil, qui eut un plein succès. Je parvins à répandre, dans les veillées, un grand nombre de ces ouvrages. Les plus lettrés du village se relayaient pour en faire la lecture à toutes les commères enchantées, qui finirent ainsi peu à peu par se déshabituer des revenants et des loups-garous.

« Notre vie s'écoulait paisible et monotone. A Mailly-Château les événements sont rares, quelques lettres de Claire venaient nous apporter des nouvelles et intéresser nos soirées. Elle s'était faite à la vie de couvent, où son excellent caractère, son esprit droit et son goût de l'étude l'avaient fait tout de suite apprécier de ses maîtresses et de ses compagnes, touchées de ses aimables qualités.

Un jour cependant, ma petite paroisse, ordinairement si paisible, fut mise en émoi par une singulière aventure, qui vint fort à propos pour intéresser tout le monde et rompre la monotonie de l'existence des habitants de la commune pendant l'hiver. On se rassemblait, malgré le froid, sur le seuil des maisons, au milieu des rues et jusque sur le pont qui sert de communication entre le village et la ferme des Roches.

« — Comment cela a-t-il pu arriver? disaient les uns; d'où vient-il? disaient les autres. Où est-il?

« Il paraît que cette dernière question était la plus facile à résoudre, car on répondit sans hésiter :

« — A la ferme des Roches, où Mme la comtesse s'en est chargée, jusqu'à ce que M. le maire, qui est absent pour huit jours, ait pris une décision à cet égard.

« — On ne peut pas exiger qu'il reste à la charge de la commune, pourtant !

« — Mais, disait une femme, avec une grande expression de pitié, que deviendra-t-il? il ne peut gagner sa pauvre vie.

« — On le mettra dans un hospice, donc.

« — Pauvre malheureux, on dit qu'il n'a pas l'air méchant.

« — Non, il a une belle figure même, malgré son air étonné; on dit qu'il ne fait que pleurer.

« — Il n'a rien voulu manger.

« — Ah ! voilà M. le curé!

« — On a dû le prévenir.

« — De quoi a t-on dû me prévenir, mes bons amis? dis-je en m'avançant vers le groupe où cette question, qui semblait si intéressante, s'agitait.

« — Mais dame, de l'histoire qui est arrivée au père Michel, ce matin, au petit jour, proche des tours du château; il a vu ce qui ne s'est jamais vu, j'en réponds.

« — Encore un loup-garou? demandai-je en riant.

« — Non, non, monsieur le curé, un grand homme, haut comme la maison, en chair et en os, qui poussait des cris comme une chouette, et qui ne remuait pas plus que s'il avait cessé d'être en vie.

« — Et puis? continuez donc.

« — Voilà le père Michel pris d'une peur! Il pense que c'était un homme ensorcelé, quoi; et il se sauve de toutes ses jambes et arrive chez lui tout essoufflé.

« — Au lieu, m'écriai-je, de secourir ce malheureux. Voilà le fruit de vos absurdes contes.

« — Attendez donc, monsieur le curé, vous allez voir; la femme au père Michel, la grosse Hortense que vous connaissez bien...

« — Oui, elle a plus de tête que son mari d'ordinaire.

« — C'est justement la chose. Elle lui demande ce qu'il avait, et lui de le raconter et de trembler de tous ses membres. Alors la voilà qui se fâche, qui l'appelle poltron, qui dit que les ensorcelés c'est autant de bêtises, qu'il faut prendre une lanterne, du monde, et retourner voir. On attelle la charrette à Jean-Pierre avec son mulet, et les voilà tous partis.

« Qu'est-ce qu'on trouve? Le grand garçon que le père Michel avait vu, toujours dans la même position, seulement qu'il ne criait plus du tout, attendu qu'il était comme mort.

« — Ah! mon Dieu! m'écriai-je.

« — N'ayez donc pas peur, monsieur le curé. Il n'était pas mort pour de bon, il était seulement comme qui dirait sans connaissance. Alors, voilà qu'on le met sur la charrette et qu'on l'apporte ici près chez le père Michel. Ils étaient tous là à se regarder, ne sachant que faire. Dame, dans les petits pays, comme voilà celui-ci, on ne sait guère s'y prendre avec des gens malades, mais, par bonheur, voilà Mme la comtesse qui passe.

« — Comment! à cette heure-là? demandai-je étonné.

« — Oui, elle venait de passer la nuit à veiller l'enfant de la Marie-Jeanne, qui a une fluxion de poitrine. On l'appelle, la chère dame! Elle arrive auprès de ce malheureux ; oh ! c'est que celle-là sait bien s'y prendre, c'est comme une vraie sœur d'hôpital. Alors, pour vous finir l'histoire de la chose, elle prend un gros flacon dans sa poche, et la voilà qui frotte les tempes, le creux des mains de ce pauvre homme. Elle lui fait passer une glace sur la bouche, et quand elle voit que le miroir est terni par le souffle : Dieu soit loué ! qu'elle nous dit, il n'est pas mort. Alors, voilà qu'elle lui fait brûler sous le nez des plumes de poulet. Enfin il a ouvert des grands yeux, si grands qu'on aurait dit des pistolets, tant la flamme avait l'air d'en sortir, et puis il s'est mis à branler la tête, puis encore à pleurer comme un enfant. Il a eu bien soin de ne remercier personne, pas même Mme la comtesse, qui se fatiguait à tâcher d'en obtenir quelque parole ; mais bonjour, c'était comme si on eût parlé à un soliveau. A la fin, Mme de Fouronne a dit qu'il était idiot, personne n'avait encore pensé à ça, quoique, tout de même, c'est la pure vérité. Allons bon, qu'on dit, cela regarde M. le maire, et voilà qu'il n'y est pas.

« — Alors, mes amis, que nous dit Mme la comtesse, cela regarde la charité, et je m'en charge. Le père Michel ne peut le garder chez lui, qu'on le transporte à la ferme, et j'en aurai grand soin.

« Aussitôt dit, aussitôt fait, et personne n'en était fâché. Il est à cette heure installé dans la ferme des Roches.

« Comme la narratrice achevait cet étrange récit, j'aperçus Justine qui venait à moi d'un air effaré, qu'elle ne manquait jamais de prendre dans les circonstances difficiles.

« — Doux Jésus! monsieur le curé, m'avez-vous fait courir depuis une heure? Ce n'est pas pour vous le reprocher, mais j'en suis tout essoufflée. Mme la comtesse est dans l'embarras, elle ne sait plus comment faire, elle veut un bon conseil et un peu de secours, elle m'a donc envoyée vous chercher. Mais à la cure, Mlle Angèle m'a dit que vous étiez sorti pour aller dire la messe. Je prends mes vieilles jambes, je grimpe là-haut à l'église, l'enfant de chœur la fermait, la messe était finie, je redescends, je demande dans tout le village; enfin vous voilà retrouvé, cela n'est pas fâcheux!

« — Je vous suis, Justine, dis-je en me remettant en marche. Au revoir, mes bonnes gens.

« — Au revoir, monsieur le curé, répétèrent les paysans attroupés autour de moi; il est de fait que cette pauvre dame, dans son bon cœur, a pris là une charge un peu lourde.

« Tout en marchant, j'interrogeai Justine, elle maugréait contre la charitable idée qu'avait eue sa maîtresse; car Justine se faisait vieille et radotait un peu. Elle aimait aussi à grogner quelquefois, comme c'est la coutume des vieilles gens, lorsqu'on a fait quelque chose sans les consulter.

« — Que voulez-vous, disait-elle, Mme la comtesse est toujours la même, elle voudrait se charger de tous les malheureux; je crois, en vérité, qu'elle ne se corrigera jamais.

« — Espérons-le, Justine, pour tous ceux qui souffrent.

« — Tout ça, monsieur le curé, est bel et bon à dire, mais à faire? Quand on est ruiné, on n'en a déjà pas trop pour soi, et aller encore ramasser les gens qui tombent des nues! Non, voilà ce que je ne comprends pas; il n'y a pas de danger que madame me prévienne quand elle fait de ces coups-là.

« — Elle a raison, puisque vous ne vous entendriez pas. D'ailleurs, je l'aiderai de toute manière en cette circonstance, si elle veut bien me faire partager sa bonne œuvre.

« Justine me suivit sans répondre, et nous arrivâmes à la ferme.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —

LE LOUVRE

(Voir page 678.)

II

Quand Louis XIV eut conçu le dessein de continuer et d'achever le Louvre, la difficulté que nous avons signalée se dressa devant l'architecte Leveau, à qui l'on avait demandé un plan. Les façades intérieures avaient été projetées pour un moindre espace : comment assortir à leurs élévations la décoration des façades extérieures qui, selon toutes les vraisemblances, n'entraient point dans le plan de Pierre de Lescot? C'est là l'inconvénient qu'on rencontre dans presque tous les édifices qui n'ont pas été conçus d'un seul jet ou qui, lents à parvenir à leur achèvement, ont reçu des retouches et subi des modifications à mesure qu'ils s'élevaient. Chacun des architectes qui ont concouru à l'érection de l'édifice, en apportant une idée particulière, altère l'idée générale.

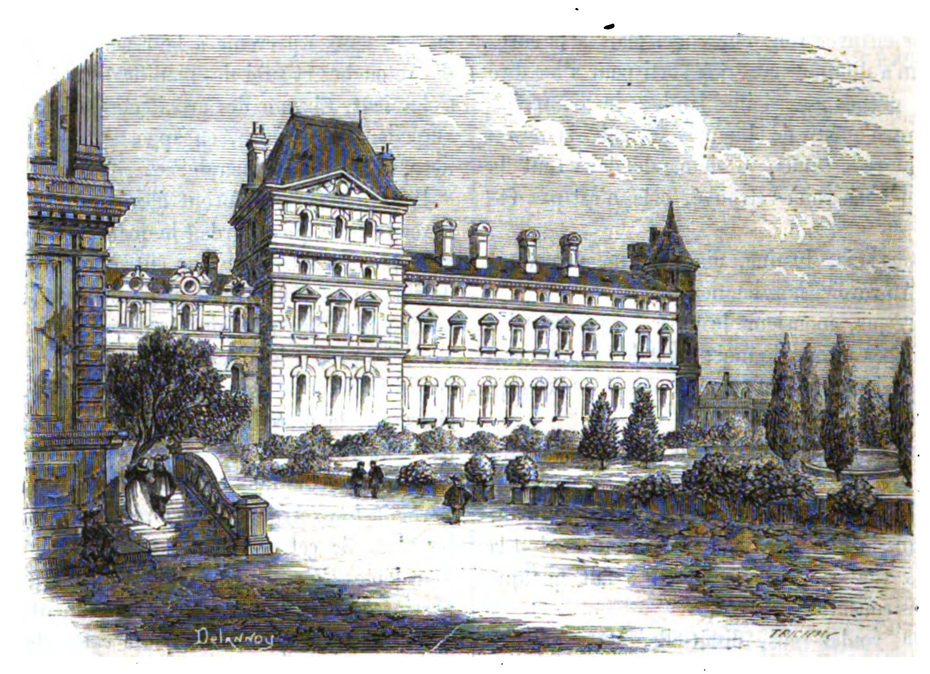
Deux des façades furent élevées sur les dessins de Leveau; celle qui regardait le quai et qui avait été masquée bientôt après par une autre façade élevée sur les dessins de Perrault, fut démolie pendant les premières années de la Restauration. La façade qui regardait les Tuileries portait les traces de deux manières différentes, ce qui indique suffisamment que Leveau ne fut pas seul chargé de la direction des travaux, car il ne se serait pas démenti à plaisir dans la même page architecturale. La principale façade, celle qui regarde l'église Saint-Germain-l'Auxerrois devait être également élevée sur les plans de cet architecte; déjà les fondations qu'il avait jetées s'élevaient à 10 pieds du sol quand Colbert parvint à la surintendance des bâtiments. Ce fut le 2 janvier 1664 que le roi ajouta cette charge à celles qu'il avait déjà confiées au ministre investi de toute sa confiance. Sous son prédécesseur Ratabon, les fonctions de surintendant des bâtiments n'étaient guère qu'une sinécure, car l'argent manquait; mais, comme surintendant des finances, Colbert s'était préparé les ressources qu'il allait employer comme surintendant des bâtiments.

Les contemporains de Colbert ne nous ont pas laissé de lui un portrait agréable : « Jean-Baptiste Colbert, dit l'abbé de Choisy, avait le visage naturellement renfrogné; ses yeux creux, ses sourcils épais et noirs, lui faisaient une mine austère et lui rendaient le premier abord sauvage et négatif; mais, dans la suite, en l'apprivoisant, on le trouvait assez facile, expéditif et d'une sûreté inébranlable. Il était persuadé que la bonne foi dans les affaires en était le fondement solide. » Guy Patin l'appelait *l'homme de marbre* (vir marmoreus). Mme de Sévigné qui venait, de temps à autre, le solliciter pour son fils le guidon, le nommait, dans ses lettres, *le Nord*, tant elle trouvait son abord glacial. Un jour

qu'il opposait un morne silence aux sollicitations de Mme Cornuel, cette bourgeoise qui s'était fait une réputation dans toute la cour par les vives saillies de son esprit prime-sautier et original, elle éleva la voix, comme si elle parlait à un sourd, et elle lui cria : « Monseigneur, faites-moi au moins signe que vous m'entendez. »

Le premier président Lamoignon, qui le connaissait bien et qui avait eu souvent affaire à lui, a donné l'explication la plus plausible de son caractère dont tant d'autres se sont plaints sans se donner la peine de l'étudier : « Comme M. de Colbert, dit-il, est plein de la connaissance des services qu'il rend, lesquels sont, en effet, très-grands, et tels que je crois qu'il n'y a personne qui pût travailler avec plus d'application, avec plus de fidélité et de capacité, et même avec plus de succès pour dégager les finances du roi, pour en ôter les abus et y établir un ordre excellent, cette connaissance lui fait croire que tout ce qui ne suit pas ses sentiments est mauvais, qu'on ne peut le contredire sans ignorance ou sans malignité. »

Tout austère que fût Colbert, il aimait les arts, et ce goût, naturel chez lui, s'était encore développé pendant le voyage qu'il avait fait en Italie. En outre, il était le ministre d'un roi jeune, fier et magnifique, qui voulait illustrer son règne de toutes les manières et ajouter à la gloire militaire celle des lettres et des arts. On a fait



Le Louvre sous Henri IV.

un crime à Louis XIV, et subsidiairement à son ministre, de ce goût qui le portait à chercher le beau sur toutes les routes, et dans le dix-huitième siècle des calculateurs chagrins sont venus, la toise à la main, mesurer les chefs-d'œuvre du dix-septième et gémir sur les dépenses qu'ils ont entraînées pour la France. Voltaire a évalué à cinq cents millions les sommes consacrées à cet objet. Mirabeau, dans la *Neuvième Lettre à mes commettants*, hasarde le chiffre de douze cents millions comme plus propre à passionner les masses contre ce qu'il était alors convenu d'appeler les prodigalités du grand règne. Enfin Volney, chargé de faire un cours d'histoire à l'École normale en 1795, ne manqua point, afin de faire contraster le faste royal avec la simplicité républicaine, de grossir considérablement ce chiffre déjà démesurément exagéré. Selon cet étrange professeur d'histoire, la dépense des bâtiments se serait élevée sous le règne de Louis XIV à la somme fabuleuse de quatre milliards six cents millions.

Fabuleuse, en effet, car on a retrouvé ces registres que Louis XIV avait, dit-on, fait brûler pour dissimuler les profusions de son règne, et il résulte des recherches des savants bibliophiles qui les ont compulsés, comme Peignol et Eckard, que les dépenses de Louis XIV, en bâtiments, se sont élevés pour tout son règne à cent soixante-cinq millions de francs, monnaie de son temps. C'est une somme considérable, si l'on veut, pour l'époque; mais qu'il y a loin de là aux douze cents millions de Mirabeau et aux quatre milliards six cents millions de Volney !

Colbert fit un appel aux artistes, il leur demanda des plans, les discuta avec eux, les soumit à l'épreuve du concours public, excellente manière d'éconduire la médiocrité et d'obliger le talent à se produire. Un des pre-

miers projets qui attirèrent l'attention de Colbert fut la construction de la principale façade du Louvre. Le plan de Leveau lui parut défectueux, il arrêta les travaux et demanda de nouveaux dessins aux architectes. Parmi ceux qui lui furent présentés il y en eut un qui lui parut admirable, auquel le public applaudit, et qui ne portait pas de nom d'auteur. C'était celui de Claude Perrault, à la fois médecin du roi et architecte. Quelque beau que parût ce plan, Colbert hésitait encore; il hésitait d'autant plus que les gens de l'art assuraient que, beau comme dessin, ce plan était inexécutable. A cette époque fleurissait à Rome un artiste que l'engouement de ses contemporains comparait à Michel-Ange, parce qu'il était comme lui peintre, sculpteur et architecte. C'était Bernini.

Ceux qui croient que l'art n'a été honoré que de nos jours feront bien de méditer la lettre autographe adressée par le grand roi à Bernini pour l'inviter à se rendre à Paris et à donner un plan pour l'achèvement du Louvre.

« Seigneur cavalier Bernin, écrivait le grand roi, je fais une estime si particulière de votre mérite, que j'ai un grand désir de voir et de connaître une personne si illustre, pourvu que ce que je souhaite se puisse accorder avec le service de notre saint-père le pape et avec votre commodité particulière. Je vous envoie en conséquence un courrier exprès, par lequel je vous prie de me donner cette satisfaction, et de vouloir entreprendre le voyage de France, prenant l'occasion favorable qui se présente du retour de mon cousin le duc de Créqui, ambassadeur extraordinaire, qui vous fera savoir plus particulièrement le sujet qui m'a fait désirer de vous voir et de vous entretenir des beaux dessins que vous m'avez envoyés pour les bâtiments du Louvre, et du reste me rapportant à ce que mon dit cousin vous fera entendre de mes bonnes intentions. Je prie Dieu qu'il vous tienne en sa sainte garde, seigneur cavalier Bernin. »



Le Louvre sous Louis XIII.

A cette lettre, datée du 11 avril 1665, le roi avait joint un présent de 30,000 livres. Bernin partit pour la France, accompagné d'un de ses fils, de deux de ses élèves, et escorté d'une nombreuse suite. Pendant toute la durée de son voyage, il reçut des honneurs usités seulement pour des princes. Par les ordres du roi, toutes les villes qu'il traversa lui envoyèrent des députations pour le complimenter, et lui offrirent le vin d'honneur, hommage réservé aux seuls princes du sang. C'étaient les officiers de bouche du roi qui préparaient ses repas, et quand il approcha de Paris, un maître d'hôtel du roi alla à sa rencontre.

Dès que l'artiste italien fut arrivé à Paris, Colbert alla lui rendre visite de la part du roi. Louis XIV, quand il fut conduit à son audience, lui fit la réception la plus sympathique et la plus distinguée. Le cavalier Bernin avait l'esprit caressant et la langue mielleuse et habile des gens de son pays. Il proposa tout d'abord au roi de faire son buste, et, dans une des premières séances, il dit à Louis XIV, en écartant une mèche de cheveux qui cachait son front : « Votre Majesté peut montrer son front à toute la terre. » Le mot fit fortune, il courut dans

toute la cour, et l'on ne vit plus que seigneurs coiffés à la Bernin. Il semblait qu'on s'appropriât le mot en adoptant la mode.

Ce n'était pas avec des mots heureux qu'on pouvait achever le Louvre, et quand le cavalier Bernin produisit son plan, il se trouva qu'il était bien au-dessous de celui de Perrault. Il avait en outre un défaut capital : c'est que pour l'appliquer il fallait faire table rase sur le terrain et démolir tout ce qui avait été construit antérieurement. On commença cependant à jeter des fondations d'après les dessins du cavalier Bernin ; mais, lorsqu'il fut reparti pour Rome, on revint au plan de Perrault, et c'est d'après ce plan que la colonnade du Louvre fut exécutée. Les magnificences de Louis XIV, qui avaient accueilli Bernin à son arrivée, le suivirent à son départ. La veille du jour où il quitta Paris, le roi lui fit remettre trois mille louis d'or, avec le brevet d'une pension de six mille livres et une pension de douze cents livres pour son fils. On a calculé que son voyage coûta cent trois mille livres au trésor royal, en dehors de sa pension, qu'il toucha jusqu'en 1680. Cette grosse somme, il faut le reconnaître, ne fut pas compensée par ce que son voyage produisit. Un plan inexécuté, un buste de Louis XIV, une statue équestre du roi que l'artiste envoya de Rome, mais dont la tête parut si disgracieuse que celui qu'elle représentait voulait la faire briser, et qu'il fallut remplacer la tête par une tête sculptée d'après l'antique par Girardon : voilà le résultat de l'idée qu'on eut de faire venir à Paris le cavalier Bernin pour l'achèvement du Louvre. La statue à laquelle on adapta la tête due au ciseau de Girardon fut placée à Versailles au bout de la pièce des Suisses, et on l'y voit encore.

Il ne faut pas croire cependant que le plan du cavalier Bernin fût dénué de tout mérite. La venue de cet étranger, l'accueil extraordinaire qu'on lui avait fait, avaient soulevé la jalousie de l'école française. Le cavalier Bernin, malgré sa prudence, ne pouvait cacher la supériorité qu'il attribuait à l'école italienne. Il y avait un mot qui revenait sans cesse dans sa conversation : « *Si come dicera il Michel-Angelo Buonarotta :* ainsi que le disait Michel-Ange. » Certes, il avait bien raison de citer son illustre compatriote. Mais Le Brun, Perrault et Leveau s'étaient coalisés contre lui et ils ne laissaient échapper aucune occasion de dépiécier son plan. Colbert lui-même trouvait qu'il y aurait une dépense énorme et, en même temps, une espèce de sacrilége à regarder tous les travaux de Pierre de Lescot comme non avenus et à les réduire à ne plus être que des murs de refend. Bernin comprit que la partie était trop fortement liée contre lui ; il partit donc en alléguant que sa santé ne lui permettait point de passer l'hiver à Paris. Son plan avait incontestablement des défauts que les artistes français, ses contemporains et ses rivaux, n'ont pas manqué de faire ressortir; mais il avait quelque chose de grandiose, et, de son côté, il avait signalé, non sans raison, les défauts du plan de Leveau, qui s'était trompé dans ses alignements. Le cavalier Bernin voulait lier le Louvre aux Tuileries et, par une vaste percée, étendre la place du Louvre jusqu'au Pont-Neuf. Ce n'était point là certes une pensée médiocre, et si l'on a pu relever des fautes dans les détails du plan, il y avait quelque chose de vraiment monumental dans l'ensemble.

Une fois Bernin à Rome, on revint aux architectes français. J'ai dit les défauts du plan de Leveau ; c'étaient précisément les défauts contraires à ceux de l'artiste italien ; Louis XIV et Colbert trouvaient, non sans raison, ses idées insuffisantes et mesquines, mais le roi désirait ne pas humilier son architecte, et l'on cherchait une combinaison pour exclure son plan sans l'exclure lui-même. Voici celle que l'on trouva : Colbert réunit ensemble Leveau, Lebrun et Claude Perrault et leur demanda un nouveau plan. Il sortit de cette commission deux projets : le premier était un nouveau plan suggéré par Leveau ; le second était l'ancien plan de Perrault, que cet artiste s'était contenté de rectifier. L'honneur du premier architecte du roi était sauf, car ces deux dessins ne portaient pas une signature individuelle, ils étaient présentés par la commission. Colbert mit les deux plans sous les yeux de Louis XIV, il fit observer que l'un exigerait moins de dépenses et en fit, à ce point de vue, un assez grand éloge, mais il ne dissimula point la beauté du second. Louis XIV ne construisait pas la grande colonnade du Louvre pour faire des économies, c'était pour immortaliser son règne, il donna la préférence au projet de Perrault, qu'il nous reste à exposer, puisque ce fut celui qui fut exécuté.

On peut voir par ce récit exact ce qu'il faut penser de la manière dont Voltaire explique le départ de Bernin pour Rome :

> De Perrault dans le Louvre il admira la main;
> Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
> Des travaux si parfaits, un si rare génie,
> Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie?

Bernin n'a certainement pas dit un mot de cela, et il n'avait d'ailleurs pu admirer dans le Louvre la main de Perrault, par la grande raison que cet homme illustre n'y avait pas encore mis la main. Les paroles que Voltaire met dans la bouche du cavalier Bernin à l'occasion de Perrault ont été prononcées, on s'en souvient, par Serlio à propos de Pierre de Lescot. Je n'aurais pas signalé cette erreur si Voltaire n'avait raconté l'anecdote qu'en vers, cette langue des beaux songes et des riants mensonges ; mais il l'a répétée en prose. Trop heureux serions-nous si ce dangereux et séduisant esprit n'avait jamais menti qu'en vers !

Un dernier mot avant d'exposer le plan de Perrault. Il ne faudrait pas croire que, bien que Colbert aimât le grand et le beau dans les arts, il ait excité le roi à faire des dépenses inutiles.

« En mon particulier, lui écrivait ce grand ministre en 1667, je déclare à Votre Majesté qu'un repas inutile de mille écus me fait une peine incroyable, et que lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais ma femme et mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir, si c'était nécessaire. »

Nobles sentiments! beau langage qui honore le prince à qui on pouvait l'adresser et le ministre qui le tenait!

René.

— La fin prochainement. —

AIGUES-MORTES

Le département du Gard arrive jusqu'à la mer Méditerranée, qu'il borde depuis l'embouchure du petit bras du Rhône jusqu'à celle du Vidourle, petite rivière très-limoneuse qui descend des Cévennes sur la pente desquels elle roule comme un véritable torrent. Vers le milieu de cet espace s'élève la petite ville d'Aigues-Mortes, bien rarement visitée par les touristes. Elle mériterait cependant de l'être, car elle est nommée dans toutes les histoires de France, même les plus abrégées, et dans tous les traités de géographie. Elle le mérite surtout parce qu'elle présente le spécimen le mieux conservé et le plus curieux des fortifications usitées au moyen âge. Saint Louis, afin d'avoir un port sur la Méditerranée appartenant à la couronne de France, l'acheta en 1248 au comte de Toulouse, et ce fut là qu'il s'embarqua pour sa première croisade. C'était alors une petite ville ouverte au pied d'une grosse tour servant de forteresse, et nommée la tour de Constance, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Philippe III, fils et successeur de saint Louis, possesseur du comté de Toulouse que son père avait réuni à la couronne après la mort de son frère tué à la funeste bataille de la Massoure, la fit entourer de remparts. Une tradition constante du pays prétend que cette enceinte, d'après la volonté de Philippe, est le *fac-simile* exact de celle de Damiette, dont les souvenirs, à la fois tristes et glorieux, étaient encore bien vivants et bien populaires en France. Dans son grand ouvrage sur l'archéologie française, M. de Caumont cite ces remparts comme singulièrement remarquables à cause de leur parfaite conservation et de la date de leur construction. Ils sont en effet complétement intacts, et sans la belle et chaude teinte d'un fauve doré dont les rayons ardents du soleil, dans le Midi, colorent les édifices un peu anciens, on pourrait les croire presque neufs. Il est vrai qu'ils n'ont pas été souvent attaqués. On dit cependant dans le pays que, pendant la lutte que Charles VII, dans sa jeunesse, eut à soutenir contre les Anglais et les Bourguignons réunis, lutte dans laquelle bien des seigneurs, même au milieu des pays les plus dévoués au jeune Dauphin, suivaient quelquefois la bannière du duc de Bourgogne, un parti assez considérable de Bourguignons vint attaquer Aigues-Mortes, dont la garnison était très-faible, dans l'espoir de la surprendre et de l'emporter. Mais les habitants coururent en foule sur les remparts, en précipitèrent ceux des ennemis qui avaient pu en atteindre le haut, renversèrent leurs échelles, en sorte que la majeure partie des assaillants se noya dans les fossés remplis d'eau salée. Cet exploit, suivant une tradition bien répandue dans le pays, fut célébré par un poëte de l'*endroit*, dans le quatrain si connu :

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute, Bourguignon.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne garantissons en aucune manière la réalité de l'anecdote et l'attribution du quatrain à un poëte languedocien, à moins qu'il n'ait voulu essayer de l'écrire dans un dialecte qui n'était pas celui de sa province.

L'enceinte de la ville forme un carré long, à angles tout à fait droits. Les grands côtés du rectangle sont au nord et au midi, les petits au levant et au couchant. Les murs ont quarante pieds de haut. De cent toises en cent toises s'élèvent des tours carrées de trente-six pieds de côté, formant saillie sur les remparts du quart de leur épaisseur. Leur hauteur les dépasse de vingt pieds. A la base des remparts, à l'intérieur, il y a comme un renfort jusqu'à douze pieds de haut. Le mur, jusqu'à cette hauteur, a environ neuf pieds d'épaisseur, il n'en a plus que trois au-dessus. A six pieds au-dessous du sommet des remparts est une banquette de cinq pieds de large, soutenue par des encorbellements formant machicoulis à l'extérieur. L'extrémité de ces encorbellements supporte les créneaux qui s'élèvent à trois et six pieds, chaque partie ayant aussi trois pieds. Ils n'ont que huit pouces d'épaisseur. La partie haute est percée d'une meurtrière par où les archers pouvaient tirer entièrement à couvert. La banquette traverse les tours dans une grande pièce formant salle d'armes. A l'intérieur des remparts, des escaliers en pierres engagées dans le mur permettent de monter d'abord sur la banquette formée par le renfort, puis sur la banquette du haut. Au dehors et près de l'angle nord-ouest, s'élève la tour de Constance de trente toises de diamètre, et dépassant de vingt pieds le sommet des tours. Elle communique par un pont avec la plus voisine. Sur sa plate-forme s'élève encore un tourillon où se plaçait la sentinelle chargée d'annoncer l'approche de l'ennemi et de donner l'alarme.

Toute cette construction est en pierres de taille dont les carrières, toujours exploitées, sont à plus de deux lieues. Elles appartiennent à la formation que les géologues ont nommée *molasse coquillière marine*, et dont

les trois étages composent en Provence et en Languedoc la totalité du terrain tertiaire moyen. L'étage inférieur est un calcaire très-marneux, bleuâtre, sans usage; le supérieur est un grès assez dur ne fournissant que des moellons; c'est celui du milieu qui fournit ces belles pierres *d'appareil*. Elles sont très-tendres en sortant de la carrière et se taillent très facilement. Elles durcissent très-vite à l'air sans se dégrader et conservent toute la vivacité des arêtes de la taille. Leur mollesse primitive a permis aux maçons employés à ces constructions de graver leurs noms et le dessin de leurs outils à d'assez grandes hauteurs. La dureté qu'elles acquièrent bientôt permet d'en faire des murailles, même en façade, d'une assez grande hauteur, qui n'ont que huit et même six pouces d'épaisseur, et qui sont très-solides. Nous demandons pardon d'employer ainsi les mesures anciennes proscrites aujourd'hui. Au temps de Philippe le Hardi, on n'avait aucune idée du mètre, qui n'est plus aujourd'hui la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. Nous espérons que nos lecteurs n'ont pas encore tout à fait oublié que la toise valait six pieds, le pied douze pouces, et que le pied était un peu moins que le tiers du mètre.

Personne n'ignore que l'on donne le nom de *deltas* à ces plaines d'alluvions que forment à leur embouchure les fleuves et les rivières en déposant, lorsque leur courant s'arrête dans la mer, le gravier et le limon charriés par leurs eaux. Delta est, on le sait, le nom de la quatrième lettre de l'alphabet grec, et sa forme, en lettre capitale, est celle d'un triangle. Les Grecs avaient donné ce nom à la vaste plaine d'alluvion de l'embouchure du Nil. Les géologues et géographes l'ont étendu aux alluvions de toutes les embouchures. On nous permettra de dire que, d'après nos calculs sur le delta du Rhône, ceux de Prony sur celui du Pô, et de plusieurs savants sur celui du Nil, ces deltas ont employé de quarante-deux à quarante-trois siècles à se former. Il en est de même de celui du Gange, auquel le célèbre géographe Rennel donne 220 kilomètres de large et 180 de long, qui cube par conséquent vingt-trois milliards et demi de mètres cubes. D'après les renseignements qui nous ont été donnés par le R. P. Laurent, provincial des capucins de France, sur la quantité de limon transportée par le fleuve, il aurait été également formé en quarante-deux siècles. Cette identité de chiffres est assez frappante, et nous espérons que l'on nous pardonnera cette digression lorsque nous aurons fait remarquer que cette date se rapporte à celle du déluge dont la science fixe l'époque exactement à celle que donne la chronologie de la Bible.

C'est à la jonction des deltas du Rhône et du Vidourle, sur le Vistre, petite rivière qui prend sa source un peu au-dessus de Nîmes, que l'on a bâti Aigues-Mortes, sur une langue de terre assez ferme, s'avançant entre les lagunes. Quoique depuis cette époque les lagunes se soient restreintes, elles viennent encore au sud-est, presque au pied des remparts. Les salines et la pêche lui ont donné une certaine importance, ce qui a sans doute fait construire, dès l'origine, la tour de Constance. Dans les tableaux de statistique militaire joints à son atlas par M. Lavallée, professeur à l'École de Saint-Cyr, Aigues-Mortes est indiqué comme commandement de seconde classe, avec 131 hommes de garnison. Il ajoute : « le reste des fortifications n'est pas classé. » Il ne l'est point effectivement au ministère de la guerre, mais ces vieux remparts sont classés au ministère de l'intérieur comme monument d'un intérêt historique, et ont été l'objet de quelques allocations pour le petit nombre de réparations dont ils avaient besoin, réparations qui n'en ont point altéré le cachet. Aigues-Mortes est situé au bout d'une immense plaine, en partie marécageuse, en partie sablonneuse; rien ne peut arrêter la vue, en sorte que, grâce à la hauteur de la tour de Constance et de son tourillon, on les découvre à une très-grande distance. On les aperçoit très-distinctement de Marsillargues, qui en est éloigné de plus de quatre lieues. Ces sables, agités par les vents, forment un grand nombre de petits monticules assez semblables aux vagues de la mer. Quelques-uns sont fixés par une maigre végétation de peupliers blancs, de saules et osiers, et d'herbes rudes. Le vent du nord-est, ce terrible *mistral*, enlève les autres, les déplace continuellement et finit par les précipiter dans les lagunes qu'ils tendent à combler. Aussi, à partir de Saint-Laurent-d'Aigouse, chef-lieu de canton, qui en est à deux lieues et forme presque la limite des lieux habités, cette plaine, fort insalubre, est un véritable désert. On comprend donc qu'Aigues-Mortes ne compte pas 3,000 habitants, tandis que son enceinte pourrait en contenir plus du triple et les a certainement contenus autrefois.

Les rares voyageurs qui, après avoir traversé ce désert, arrivent à Aigues-Mortes pendant l'été, vers le milieu du jour, pourraient se croire dans une ville abandonnée. Personne dans les rues ; les portes, les les fenêtres soigneusement fermées, soit pour se préserver de la chaleur alors étouffante, soit pour se garantir des innombrables légions de moustiques et de cousins qui remplissent l'air. La belle statue en bronze de saint Louis, qui se dresse sur la place devant l'église, semble le seul habitant demeuré là pour vous souhaiter la bienvenue. Tout ce qu'il y a de mouvement, si même cela peut s'appeler mouvement, se concentre vers le port situé à l'ouest et en dehors des remparts de la ville, dont il est séparé par le quai et quelques allées d'arbres. A ce port aboutit le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes, dont la navigation, très-active il y a trente ans, a été presque entièrement anéantie depuis la construction des chemins de fer. C'est de là aussi que part le canal de la Radelle, qui communique d'un côté avec Lunel, de l'autre, par le canal des Étangs, avec le port de Cette, où aboutit également le grand canal du Languedoc. C'est à ce port que s'est embarqué saint Louis à sa première croisade. En parlant de ce

grand fait, toutes les histoires et toutes les géographies répètent unanimement qu'à cette époque la mer venait battre les murs d'Aigues-Mortes et qu'aujourd'hui elle s'est retirée à plus d'une demi-lieue. Cette retraite de la mer est chose tellement acceptée, qu'on la répète tous les jours comme positive, et nous craignons bien d'être traité de visionnaire en venant affirmer que le rivage de la mer était alors à très-peu près exactement à la place où il est aujourd'hui.

Cependant si, au lieu de copier servilement ses devanciers, chacun s'était donné la peine de réfléchir, il aurait été facile de reconnaître que le nom même de la localité, bien antérieur à saint Louis, indiquait que les eaux dont la ville était entourée étaient *mortes*, et que par conséquent, tout en communiquant avec la Méditerranée, elles n'étaient point la véritable mer.

Un fait géologique, que nous demandons la permission d'exposer, prouve incontestablement la vérité de notre assertion.

Presque immédiatement avant le déluge, si ce n'est au moment même où il a commencé, il s'est produit dans la chaîne des Alpes occidentales une révolution. D'après les faits que nous allons énoncer, il a dû s'y manifester d'immenses fractures ayant causé la fonte des glaciers qui les couvraient alors. Ces glaciers étaient bien plus considérables que ceux d'aujourd'hui. On en trouve la preuve dans leurs *moraines* latérales et frontales. On sait que l'on donne le nom de *moraines* à ces amas de pierres et de roches, quelquefois en blocs assez considérables, que les glaciers arrachent aux montagnes dans lesquelles ils sont encaissés à l'origine et qui tombent soit sur leur front, soit sur les côtés dans la partie où ils dominent le sol.

Quelle que soit la cause et l'époque précise de ce cataclysme, on ne peut douter de sa réalité en voyant l'immensité de ses résultats. De Lyon jusqu'à la mer, toutes les vallées, tous les plateaux peu élevés, sont couverts d'une couche épaisse de galets ordinairement gros, appartenant tous à des roches qu'on ne retrouve que dans cette chaîne occidentale des Alpes, du mont Blanc jusqu'à Nice. Contrairement aux galets des rivières rapides, toujours très-aplatis, ces galets alpins sont épais et leur forme est complètement ovale dans tous les sens. Souvent leur volume est tel, qu'on les emploie dans les constructions, comme on peut le voir sur toutes les rives du Rhône, et surtout au pavage des villes, au grand détriment des pieds un peu délicats, s'habituant difficilement à marcher sur leurs pointes si dures. On s'étonne, en voyant l'immense étendue de cette assise, toute formée de galets arrachés aux Alpes et qui par ce motif a reçu le nom de *diluvium alpin*, et en cherchant à se rendre compte du volume qu'elle devait produire, on s'étonne que les Alpes n'aient pas été rasées, ou on se demande quels devaient être leur hauteur ou leur développement avant ce cataclysme. Il fallait toute l'impétuosité de courants formés par la fonte presque subite de ces immenses glaciers pour transporter à de telles distances cette énorme quantité de galets et leur donner cette forme. A plus de cinquante lieues du pied des Alpes, on en trouve beaucoup dépassant $0^m,30$ de longueur et pesant plusieurs kilogrammes. Leur variété est telle, qu'aux portes de Nîmes on pourrait se faire, en les choisissant, une collection presque complète des roches des Alpes.

En arrivant à la mer, les courants qui avaient encore couvert de ces galets la falaise qui s'arrête à peu de distance d'Aigues-Mortes rencontrèrent le courant littoral de la Méditerranée. Le célèbre ingénieur géographe Puissant, dans son beau travail d'ensemble sur la géodésie de la France, qui a posé les bases de la grande carte levée par les officiers du corps d'état-major, a reconnu que le niveau de la mer, à Nice, était sensiblement plus élevé que sur le reste du littoral de la mer. Cette élévation est sans doute la cause de ce courant qui subsiste toujours et qui, arrêtant les courants du *diluvium alpin* à quelque distance du rivage, a fait déposer, en les repoussant, les galets qu'ils entraînaient encore. Il nous semble difficile de ne pas attribuer à cette cause la formation d'un cordon de galets qui s'étend de l'embouchure du Rhône jusqu'à Port-Vendres, à une certaine distance du rivage primitif. Il sépare de la mer de grandes lagunes, *les eaux mortes* ne participant pas à l'agitation des flots, motif qui leur a fait donner, dans tout le pays, le nom d'étangs. Ces lagunes communiquent avec la pleine mer par une multitude de passages, qui ont reçu le nom de *graux*. On en compte au moins trente entre la Camargue et les Pyrénées. Vis-à-vis Aigues-Mortes il en existe un très-praticable et par lequel la flotte de saint Louis, dont l'embarquement avait pu se faire en toute sécurité dans les lagunes qui baignaient la ville, put déboucher dans la Méditerranée. C'est certainement à cette circonstance qu'il doit son nom de *Grau du Roi*.

Il est donc bien certain que la mer, depuis saint Louis, ne s'est point retirée jusqu'à plus d'une demi-lieue d'Aigues-Mortes. Nous devons cependant déclarer que ces lagunes tendent incessamment à se combler. Dans toutes ses inondations, le Rhône, dont le bras secondaire se jette dans la mer à une assez faible distance d'Aigues-Mortes, y verse d'énormes masses d'eau prodigieusement chargées de limon, bien qu'elles en aient déposé déjà beaucoup sur leurs parcours. On peut s'en faire une idée par la grande inondation de 1840, qui a laissé, sur 25,000 hectares, un dépôt de limon d'au moins $0^m,10$ d'épaisseur, ce qui a produit *vingt-cinq millions de mètres cubes*, et ces eaux étaient encore bien jaunes et bien chargées en arrivant aux étangs du Roi et de Repausset, vers Aigues-Mortes. Le Vistre, le Vidourle, l'Hérault et une multitude d'autres petites rivières, descendant de presque toutes les vallées des Cévennes méridionales, vont se précipiter dans les lagunes. A chaque orage un peu violent,

elles deviennent toutes de véritables torrents et y portent des masses considérables de détritus. Aussi la navigation y devient chaque jour plus difficile. Pour assurer la communication du port d'Aigues-Mortes avec la mer, il a fallu creuser à travers l'étang du Repausset le canal de la *grande Roubine*, qui aboutit au Grau du Roi. C'est là que s'opèrent la plupart des transbordements, aussi le petit hameau de pêcheurs qui s'y était fondé prend-il chaque jour plus d'importance, et on y a établi des bains de mer assez fréquentés.

Le port d'Aigues-Mortes communique aussi avec le port de Cette par le canal de la Radelle, qui, sous le nom de canal des Étangs, se continue le long du cordon littoral de galets, dans les étangs de Mauguio, de Maguelonne, de Thau. On a dû le placer ainsi pour le mettre à l'abri des envasements auxquels il aurait été exposé si on l'eût construit du côté des terres. C'est ce cordon littoral qui devait être la base du chemin de fer dont la compagnie Pereire a longtemps poursuivi l'exécution pour continuer le chemin du Midi jusqu'à Marseille. Il aurait reposé sur un fond très-solide, mais il aurait fallu l'élever à une grande hauteur et faire des travaux d'art immenses pour franchir tous les graux, les deux grands bras du Rhône et la multitude de ses petits canaux, de manière à ne point gêner la navigation. C'est l'énormité de cette dépense qui a déterminé tous les conseils à repousser ce projet, que l'existence de ce cordon littoral rendait cependant possible.

On s'étonnera peut-être du grand nombre de canaux qui entourent Aigues-Mortes, dont l'importance est depuis longtemps bien peu considérable. A l'exception du canal de Beaucaire, dont l'exécution, projetée depuis Henri IV, n'a eu lieu que dans les premières années de notre siècle, ils avaient été construits aux frais de la province, par ordre des États du Languedoc, qui ont toujours abondamment subventionné les travaux dont l'utilité était réelle. Ils avaient pour but d'assurer la communication du Rhône avec le port de Cette, où aboutissait le grand canal du Midi ou des Deux Mers, plus connu peut-être sous le nom de canal du Languedoc. Il était effectivement essentiel que les bateaux remontant la Garonne de Bordeaux à Toulouse, suivant au delà le canal jusqu'à Cette, pussent gagner le Rhône et le remonter jusqu'à Lyon, sans avoir à affronter cette mer, à laquelle la fréquence des tempêtes a fait donner le nom de Golfe du Lion, et les barres difficiles à franchir qui se forment sans cesse aux embouchures du Rhône. Les courants littoraux arrêtent vers ces embouchures les détritus charriés par le fleuve, les y accumulent et y forment ces barres que les navires ont tant de peine à traverser.

Les ports de Bayonne, Bordeaux, Rochefort, Nantes, sont à une assez grande distance de la mer. Non-seulement des navires, mais des vaisseaux de haut-bord y arrivent et en partent chaque jour. Pourquoi l'embarquement de saint Louis prouverait-il qu'Aigues-Mortes était au bord de la mer? Les lagunes qui arrivent encore jusqu'au pied des murs de la ville, lui permettaient d'y réunir une flotte nombreuse, de procéder à cet embarquement sans embarras, sans précipitation, et d'attendre un temps sûr et favorable pour traverser le Grau du Roi, et entrer ainsi dans la Méditerranée sans avoir à craindre les tempêtes. Ces lagunes, comme celles de Venise, tendent chaque jour à se combler, mais elles ne sont pas comblées encore. C'est surtout leur profondeur qui diminue, et on le comprendra facilement. La salure de leurs eaux est la même que celle de la mer, et leur densité est par conséquent plus considérable que celle des eaux douces que viennent y verser tous ces torrents descendant des Cévennes, à peu près dans la proportion de 11 à 10. Ces torrents sont presque tous à sec dans l'été ; mais lorsqu'ils sont gonflés par un orage, ils y jettent une masse d'eau limoneuse que sa légèreté soutient à la surface et que la rapidité du courant porte presque au bord opposé où, en effet, il s'est formé des atterrissements le long du cordon littoral. Arrêtés par cet obstacle, les eaux laissent précipiter le limon au fond de la lagune et ne tardent pas à se mêler à l'eau salée.

Il n'en est pas moins certain que, depuis le commencement de l'époque géologique actuelle, le véritable rivage de la mer est formé par ce cordon littoral que saint Louis, embarqué à Aigues-Mortes, a dû franchir, et que par conséquent il est tout à fait inexact de dire que, depuis son embarquement, la mer s'est retirée. On dit qu'en creusant dans les alluvions voisines d'Aigues-Mortes on a trouvé les débris d'une grande barque. La chose est parfaitement possible. Une barque, aujourd'hui encore, peut s'enfoncer, et elle ne tardera pas à être engagée dans le limon, mais un fait de cette nature ne peut en aucune manière prouver ce prétendu retrait de la mer.

Marquis DE ROYS.



CHRONIQUE

La fièvre de l'Exposition languit un peu en ce moment, mais c'est pour reprendre avec plus d'intensité quand viendra la fin d'août. Les grands dieux de l'Olympe sont partis, l'intérim est rempli par les petits dieux. Pendant que le Sultan est reçu bourgeois de la cité de Londres, cérémonie dans laquelle Molière, s'il vivait, aurait peut-être l'irrévérence d'apercevoir la contre-partie de certaine scène du *Bourgeois Gentilhomme*, l'Empereur reçoit aux Tuileries la visite du prince Albert de Prusse et du prince de Saxe-Cobourg-Gotha. Les Anglais ont le goût de ces excentricités : lorsqu'en 1815 le feld-maréchal Blücher visita l'Angleterre, l'université d'Oxford lui conféra le bonnet de docteur, qu'il avait probablement gagné à la bataille de

Waterloo. A Paris, M. Haussmann, escorté du secrétaire général de la préfecture de la Seine, M. Blanche, est allé inviter le roi et la reine de Portugal, nos nouveaux hôtes, à un grand dîner suivi d'un concert. Quoiqu'on ne danse pas, la culotte courte est de rigueur et le pantalon est exclu des concerts comme des bals. Dans cette espèce de chassé-croisé universel, l'impératrice Eugénie est allée visiter la reine d'Angleterre au château d'Osborne, dans l'île de Wight On espère remplir l'entr'acte des visites impériales et royales au Champ-de-Mars par les trains de plaisir des vacances, qui amèneront les colléges des provinces à Paris. Nous voici en effet tout à l'heure en pleines vacances et l'on ne verra bientôt que jeunes fronts chargés de couronnes universitaires, les seules qui soient légères aux fronts qui les portent. Heureux enfants! Heureuses mères qui rêvent pour les jeunes lauréats un bel avenir! Après les vacances, l'Exposition compte sur la visite de l'empereur d'Autriche. Le *Mémorial diplomatique* fait observer que les règles de l'étiquette interdisent à l'empereur de quitter ses États tant que durera le deuil de famille ordonné pour la mort de l'archiduc Maximilien et que ce deuil ne sera achevé que le 21 août. Grand merci de ce détail donné par le grave recueil! Mais nous prenons la liberté de penser que les sentiments de la nature ont plus de prise sur le cœur de l'empereur d'Autriche que l'étiquette.

Puisque nous sommes sur le chapitre de l'Exposition, ne le quittons pas sans dire qu'un jeune inventeur dont nous avons parlé, M. Christophe, d'Angerville (Seine-et-Oise), a obtenu une mention honorable pour l'horloge d'un mécanisme ingénieux et simple et d'un bon marché extraordinaire, qu'il a exposée en double au Cercle international et à la section de l'horlogerie. Nous ne doutons pas que, si le jury avait connu, comme nous, l'histoire de ce jeune inventeur, histoire de luttes, de difficultés vaincues, sans moyen pour les vaincre, de connaissances devinées plutôt qu'apprises, de succès arrachés à la fortune plutôt qu'obtenus, il aurait fait encore quelque chose de plus.

On sait que, pour augmenter l'attrait du Champ-de-Mars et ajouter l'utile à l'agréable, selon le précepte d'Horace, on fait des cours et des conférences. M. Ferdinand de Lesseps a commencé ses conférences sur l'isthme de Suez devant un nombreux concours. J'aurais aimé entendre Annibal raconter le passage des Alpes par son armée qui avait traversé l'Espagne et les Gaules afin d'aller chercher les Romains dans Rome :

> Annibal l'a prédit, croyons en ce grand homme,
> On ne vaincra jamais les Romains que dans Rome

Il y a quelque chose d'analogue quand on entend M. de Lesseps raconter le percement de l'isthme de Suez. C'est le vainqueur expliquant sa victoire, noble et belle victoire qui sert la civilisation et l'humanité, au lieu de lui coûter des larmes et du sang!

⁂ La situation de guerre civile où se trouve une partie de la presse, à la suite des regrettables polémiques auxquelles nous faisions dernièrement allusion, n'a fait que s'aggraver. Il y a tel bureau du journal qui, grâce aux envois qu'on lui fait chaque jour, pour le cas où il serait en butte à des voies de fait de la part de la tribu adverse, devient une sorte d'arsenal.

« Prenez bien garde, lui écrivent des amis inconnus : ne sortez qu'armé et bien armé, sans cela on vous fera un mauvais parti ! »

Ne vous l'ai-je pas dit : ce n'est pas la peine d'être revenus du Mexique pour nous y trouver transportés de nouveau. La polémique continue sur le même ton. On réveille les échos du passé, qui n'ont pas des ritournelles agréables pour toutes les oreilles. La presse ne suit pas l'avis de l'empereur Napoléon Ier, qui voulait qu'on lavât son linge sale en famille. Elle le lave en public, et je ne sais si elle sortira les mains bien nettes de cette terrible lessive.

⁂ Je trouve dans un nouveau journal, le *Petit Moniteur de la semaine*, qui contient souvent des récits spirituels et gais, une assez agréable anecdote racontée par son rédacteur en chef, M. Bon. La voici :

Un aéronaute, dont je laisse au lecteur le plaisir de chercher le nom presque ignoré et le pseudonyme aujourd'hui célèbre, mettait le pied dans sa nacelle et donnait le signal du départ. Un huissier se présente :

— Monsieur, dit-il, votre personne est la propriété de vos créanciers, — je suppose que l'huissier parlait avant la loi qui supprime la contrainte par corps, ce qui a fait illuminer Clichy; — je mets en leur nom opposition au départ et je saisis le ballon.

— Très-bien, dit le voyageur habitué à ces sortes de visites, entrez chez moi et nous causerons de cela.

L'officier ministériel s'approcha, mais aussitôt le cri: *Lâchez tout!* retentit, et l'huissier, qui se sentait peu de goût pour les voyages aériens, lâcha lui-même la propriété saisie.

Notre collaborateur, M. de la Landelle, qui vient de publier un beau volume : *Naufrages et Sauvetages*, dont nous avons donné l'avant-goût à nos lecteurs en en insérant des fragments inédits, n'avait pas songé à cette application nouvelle de l'aviation sur laquelle il a publié d'intéressantes études. Si cette aventure avait été poussée jusqu'au bout, il y aurait eu là un délicieux chapitre à écrire sous ce titre : « Clichy vu à vol de ballon. »

⁂ Le succès de la reprise d'*Hernani* a donné, dit-on, l'idée de reprendre *Ruy-Blas*. C'est à coup sûr une mauvaise idée. *Hernani*, malgré ses défauts, est de la bonne époque du talent de M. Victor Hugo. Il a déjà un faible pour les bandits sans doute, mais, à tout prendre, *Hernani* n'est pas un bandit ordinaire; c'est un grand seigneur dont la proscription a fait un *outlaw*. Et puis l'empereur Charles-Quint a le sentiment

de sa grandeur; doña Sol a la fierté d'une véritable Espagnole; il y a dans ses veines un peu du sang poétique de la Chimène de Corneille. Le tuteur de doña Sol, quoique sa galerie de portraits de famille soit un peu trop longue, soutient dignement la tradition de l'honneur castillan. Rien de pareil dans *Ruy-Blas*. C'est déjà une pièce des mauvais jours et des mauvaises passions de M. Victor Hugo. Il y prend plaisir à humilier le manteau royal de la reine devant la souquenille du laquais. C'est à propos de cette pièce qu'il répondait au spirituel Merle, rédacteur de la *Quotidienne*, qui lui faisait des représentations : « Mon cher Merle, il y a toujours dans mes pièces des choses qui dépassent la portée du vulgaire; j'ai voulu mettre des passages de ce genre dans *Ruy-Blas*. Vos observations me prouvent que j'y ai réussi. Merci, je ne vous retiens pas. »

Il y a dans cette pièce de ces vers baroques pour lesquels le poëte s'est épris depuis d'une passion véritable, par exemple celui-ci :

Je suis un ver de terre amoureux d'une étoile;

et ces deux vers encore que le poëte a mis dans la bouche de César de Bazan :

Duègne, affreuse compagnonne,
Dont le menton fleurit et dont le nez trognone.

Un critique bienveillant assure que ces deux vers sont simplement *une gaminerie* de M. Victor Hugo. Il avait, dit-il, pour amis et pour censeurs officieux MM. Cuvilier-Fleury et Trognon, deux universitaires de talent dont l'un est membre de l'Académie française, tandis que l'autre a obtenu un prix à l'Académie pour son histoire de France. Pour se venger de ces *amis prompts à le censurer* dont Boileau a vanté l'utilité, il encadra leur nom dans ce vers grotesque où le menton *fleurit* et où le nez *trognone*.

A la bonne heure! Mais l'auteur aurait dû montrer un peu plus de respect pour la langue, pour le public et pour lui-même.

⁂ Pendant que les romanciers de certains journaux exécutent des roulements sur le tambour de la réclame pour attirer le public, la Muse a encore de chastes contemplateurs qui, dans le silence du recueillement, composent des œuvres dignes d'être signalées. Nous sommes heureux d'avoir à nommer, parmi ces fidèles de la Muse, deux de nos collaborateurs, Mlle Fleuriot Étienne Marcel.

L'Oncle Million est une de ces études de mœurs et de caractères dans lesquelles Mlle Fleuriot excelle. On y retrouve ces existences délaissées qui végètent sans grands orages, mais aussi sans belles journées, types effacés qui servent à faire ressortir les personnages placés sur le premier plan : l'oncle Million d'abord, autour duquel les ambitions et les cupidités gravitent, comme les papillons autour de la bougie; lourds papillons qui se souviennent de la forme sous laquelle ils ont rampé pendant qu'ils étaient chenilles. Et à côté de l'oncle Million, l'auteur a dessiné la figure d'une suave et gracieuse jeune fille qui finit par intéresser cet oncle à force de désintéressement, par triompher de tous ses concurrents sans les combattre, et en se contentant d'être bonne, charitable aux pauvres et aux petits, digne dans toutes les fortunes. Douce et suave lecture qui fait du bien à l'esprit et au cœur.

Dans *Pile ou Face*, M. Étienne Marcel a déployé beaucoup de bon sens et d'esprit. Paul Chantré, avec ses commencements de défauts et de qualités et les hésitations d'une volonté qui joue perpétuellement à pile ou face, ressemble à beaucoup de jeunes gens de son âge. Les portraits de ses deux tantes, Mme de Sauvron et Mme de Fermoy, l'une pieuse, dévote, l'autre un peu mondaine; la première une sainte aimable, la seconde une mondaine qui n'a point oublié le chemin de l'église, sont très-finement tracés. Ce sont pour le jeune homme deux bonnes fées, la fée sérieuse et la fée rieuse, toutes deux également tendres, sans être également raisonnables. Les deux bonnes fées veulent marier leur pupille, et chacune d'elles a naturellement sa protégée qui tient un peu de la protectrice. Jeanne est une belle et grave jeune fille, une vraie chrétienne dont l'âme élevée et pure se reflète sur un visage charmant, mais un peu sévère. Berthe est un vrai bijou, étourdie comme un papillon, légère comme un oiseau, folâtre et rieuse, bonne au fond, mais tout entière au plaisir de vivre, de briller, de danser, de babiller, de se sentir jeune et charmante.

Voilà M. Paul bien embarrassé entre les projets contradictoires de ses deux tantes : s'il admire Jeanne, il trouve Berthe ravissante. Est-ce que par hasard l'étourdi va jouer son avenir à pile ou face? Pas précisément. Les deux amies, car les deux jeunes filles sont amies, se trouvent en péril de mort, et à la vue du péril de Jeanne, Paul découvre que c'est Jeanne qui fera le bonheur de sa vie. Agréable roman qui presque partout côtoie la comédie de mœurs et dont le dénoûment est une scène vraiment dramatique.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Le vol. commence le 1er octob.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Portrait de M. Berryer.

BERRYER ORATEUR

Grâce à Dieu, le grand orateur dont nous allons essayer d'apprécier le talent est en pleine possession de la vie, de son éloquence et de la tribune. C'est un sujet de joie pour ses admirateurs, au premier rang desquels nous aimons à nous placer; mais c'est en même temps une difficulté de notre sujet, à cause du cadre où doit paraître ce portrait. Nous ne devons, nous ne voulons pas toucher à la politique. La politique, ce sont les affaires présentes, c'est l'action où le monde est engagé, le drame qui marche et qui n'est pas arrivé à son dénoûment. Ne touchons pas aux affaires présentes, à l'action qui se meut et nous emporte, au drame qui déroule, au moment où nous écrivons, ses péripéties. Restons dans le passé, restons dans l'histoire. Pour être plus sûr de ne pas franchir les frontières de l'histoire, plaçons-nous en deçà de l'année 1848, où commencent à apparaître ce qu'on pourrait appeler les postes avancés du régime actuel. Une révolution est comme une mer : les terrains placés de l'autre côté d'une révolution appartiennent à un autre continent. Certes les dix-neuf années qui nous séparent du gouvernement de Juillet sont décuplées par les événements qui ont pris place dans nos annales à la suite de la proclamation de la république et par cette espèce de renouvellement de la scène du monde. Nous renonçons, nous le savons, par le plan que nous venons de nous tracer et par les limites inflexibles que nous acceptons, à raconter de grandes journées d'éloquence, car pendant la république de 1848 Berryer remporta plusieurs de ses plus belles victoires de tribune. N'importe. Nous nous maintiendrons inébranlablement dans les limites indiquées, sans nous laisser entraîner à faire un pas au delà. Nous trouverons d'ailleurs, dans le champ que nous nous réservons, de quoi défrayer largement cette étude. Ce ne sont pas les épis qui manquent au moissonneur, le moissonneur manquera plutôt à la moisson.

Berryer était déjà avocat en 1815, au moment où la Restauration s'accomplit. Son père, qui était un des membres les plus distingués du barreau de Paris, fut

chargé, de concert avec Dupin (l'aîné), de la défense du maréchal Ney devant la cour des pairs. Berryer père se fit accompagner de son fils, qui donnait déjà de belles espérances, — espérances si bien réalisées depuis. Ce fut à cette circonstance que le grand orateur dut l'honneur de s'asseoir, dans ce grand procès, sur les bancs de la défense.

S'il ne parla pas dans cette cause, il parla seul dans celle de Cambronne. Ce vaillant homme de guerre, au nom duquel se rattache le souvenir d'une belle parole qu'il n'a pas prononcée — *la garde meurt et ne se rend pas*, — mais qui n'est que la traduction de la belle action qu'il fit dans cette funèbre journée, était accusé d'avoir suivi Napoléon à son retour de l'île d'Elbe. Berryer répondait à cela : « Le général Cambronne, à la chute de l'Empire, avait à opter entre son général, son empereur exilé et son pays et sa fortune militaire. Il a opté pour son empereur exilé. Il a quitté son pays, il a suivi Napoléon à l'île d'Elbe. A qui avait-il promis fidélité? à l'empereur. A qui avait-il promis obéissance? à l'empereur. Eh bien! aujourd'hui comme toujours, Cambronne a tenu ses serments. Celui auquel il avait engagé sa foi militaire lui a dit : « Suivez-moi. » Il l'a suivi. Il y avait des périls à braver, il les a bravés. » Puis, sous prétexte que le conseil de guerre ne connaissait pas assez l'homme qu'on avait cité devant lui, l'avocat, entraînant les juges et le public à sa suite dans les campagnes de l'Empire, les fait assister aux merveilleux faits d'armes de l'intrépide Cambronne. Sa voix, semblable à un belliqueux clairon, réveille les champs de bataille. La charge sonne, les sifflements de la fusillade se mêlent au rugissement du canon qui gronde. On voit passer à Hanau Cambronne comme un tourbillon à travers une atmosphère de flamme et de fumée. Rien ne l'arrête : ni la difficulté du lieu, ni la supériorité du nombre; il se couvre de gloire.

Cambronne fut acquitté, il rentra avec honneur dans l'armée, et ceux qui entendirent le jeune avocat dans cette première journée d'éloquence dirent, en hochant la tête : « Il ira loin! » Vous savez jusqu'où Berryer est allé.

Il parla encore dans quelques grands procès : pour Michaud, quand on disputa la propriété de *la Quotidienne* à son fondateur; pour l'abbé de la Mennais, ce fougueux journaliste qui se précipitait toujours dans les extrémités d'une polémique à outrance et qui avait dit : « Je leur apprendrai ce que c'est qu'un prêtre! » Hélas! ce qu'il devait apprendre aux autres, pourquoi l'a-t-il lui-même oublié? Berryer n'avait pas encore atteint l'âge de quarante ans nécessaire alors pour siéger dans les assemblées délibérantes. Il l'atteignit en 1830, et il fut nommé membre de cette chambre des députés qui devait être la dernière de la Restauration. C'était, on s'en souvient, sous le ministère du prince de Polignac. Vint l'adresse des 221 qui déclarait que le concert avait cessé entre le ministère de la couronne et le pays. Berryer prononça contre cette adresse un discours qui frappa si vivement M. Royer-Collard, que ce grand juge des choses de l'esprit, tirant l'horoscope de cette nouvelle lumière qui se levait dans les assemblées, s'écria : « C'est plus qu'un discours, c'est un événement! » Ajoutons que M. Royer-Collard suivit depuis, avec un intérêt sympathique, cet astre qui, à mesure qu'il montait à l'horizon, jetait des clartés de plus en plus éblouissantes. Il disait à un de ses neveux, par qui nous l'avons entendu répéter : « J'ai entendu Mirabeau dans sa gloire et sa toute-puissance; j'ai entendu M. de Serre et M. Lainé. Aucun d'eux n'égalait M. Berryer dans les qualités principales qui font l'orateur. » Le prince de Polignac avait été frappé, comme tout le monde, de ce merveilleux début. A l'issue de la séance où Berryer s'était fait entendre, il lui offrit le titre de sous-secrétaire d'État; mais celui-ci, avec cette modestie mêlée de confiance qui sied au vrai talent, répondit : « A l'heure qu'il est, c'est au-dessus de mes prétentions; dans la session prochaine, peut-être sera-ce au-dessous de mes services. »

Il n'y eut pas, on le sait, de session. Le coup d'État du 26 juillet intervint. Trois jours après, on était en pleine révolution. Nous n'avons pas à raconter, encore moins à apprécier les événements. Notre seule tâche est de suivre l'éloquence de Berryer sur les théâtres où elle se produisit. Le grand orateur avait la chance d'entrer dans les assemblées du gouvernement de Juillet, non certes sans opinions, mais sans antécédents politiques, et il y avait dans ses antécédents du barreau des souvenirs qui étaient pour lui des titres auprès des idées dominantes auxquelles il allait livrer tant de batailles parlementaires. Je l'ai déjà rappelé, il était assis au banc de la défense, lors du procès du maréchal Ney, et à vingt-cinq ans il avait couvert de sa toge les généraux Debelle et Cambronne, deux vaillants soldats des grandes guerres. La personne de l'orateur était donc sympathique à ceux qui étaient le plus opposés à ses opinions. Ce fut, au début de sa carrière oratoire, une circonstance heureuse. L'homme rencontrait cet *auditorem benevolum* que réclamait l'orateur antique, et le porteur de paroles faisait accepter les paroles les plus sévères, quelquefois les plus dures, au nom d'une cause vaincue, au plus intolérant des auditoires, à un auditoire de vainqueurs. Plus tard, quand Berryer eut marqué sa place dans les assemblées et que les splendeurs de son midi eurent fait pâlir le rayonnement de son aurore, il n'eut besoin que de son talent pour se faire écouter. Selon le mot de Royer-Collard, on attendait un de ses discours comme un événement. Nous nous souvenons qu'après ces grandes journées d'éloquence il y avait entre les feuilles de gauche et celles de droite comme une émulation d'admiration, de sympathie et de louanges. Un jour, c'était à la fin de 1840, qu'il avait prononcé un formidable discours contre l'adresse, discours qui se résumait dans cette phrase :

« Déchirez cette adresse, elle est honteuse et lâche! » les journaux de droite s'écriaient : « Grâce à vous, Berryer, l'honneur français, cet illustre proscrit, a trouvé un asile dans votre magnifique parole; la France de Charlemagne, de Louis XIV et de Napoléon, a battu des mains en voyant briller dans votre discours un reflet de leur invincible épée. Étrange et admirable triomphe! Un homme se lève, pendant deux heures il parle, tenant une assemblée suspendue tout entière à ses lèvres; pendant deux heures il est chef, roi, dictateur. Il n'a pas trente voix à lui dans cette chambre, et cependant il règne, il gouverne, il décide, et contre ses décisions souveraines aucune voix ne vient protester. »

Ainsi parlait la presse de droite après un discours, après un triomphe oratoire de Berryer, au mois de décembre 1840; et la presse de gauche faisait écho à ces louanges, en ajoutant pour se consoler : « M. Berryer a été fort, parce qu'il a été plus national que royaliste. » Pour nous, qui ne nous occupons dans cette étude que du talent de Berryer, nous retenons le témoignage, sans apprécier la réserve. Une seule chose nous importe, et cette chose, on la reconnaît à gauche comme à droite, Berryer avait été ce jour-là admirablement éloquent.

Que de sœurs cette journée parlementaire eut dans l'histoire! Combien de fois cette grande voix, qui sera l'éternel honneur de l'éloquence française, imposa-t-elle l'admiration à ses adversaires frémissants! Certes il y a eu bien des orateurs dans notre siècle; mais, comme l'a dit Cormenin dans les études de Timon, Berryer, c'est l'orateur. La nature a beaucoup fait pour lui. Elle lui a donné la voix puissante et vibrante, la voix qui tour à tour tonne et gémit, le regard qui flamboie, le geste impérieux des dominateurs de la tribune avec une tête fièrement posée sur un buste largement dessiné; voilà pour les avantages extérieurs. Elle y a ajouté des dons plus précieux : une intelligence merveilleusement douée qui comprend, au besoin, en quelque sorte par intuition, les questions les plus compliquées, et qui a la faculté de communiquer au dehors, dans un langage lumineux, les clartés qui se font en elle, ce qui ne l'empêche pas d'être capable d'analyse et de travail; une âme profondément sympathique; une sensibilité pleine d'épanchements dont les émotions vives et spontanées ont quelque chose de contagieux; une mémoire qui retient tout, l'ensemble comme le détail, et sait ne rien oublier. Ceux-là ne connaîtront point Berryer, qui, dans le silence du cabinet, liront un jour à tête reposée sa parole écrite, semblable à une lave refroidie. C'est quand le volcan tonne et que l'éruption est dans son plein, qu'il faut le voir. Le véritable orateur ne parle pas pour être lu, mais pour être écouté; sa logique est une logique de tribune, ses pensées sont des pensées de tribune, son style est un style de tribune. Cicéron, cet illustre maître de l'art oratoire, comprenait si bien cette différence, qu'il écrivait, j'allais dire qu'il traduisait pour être lus, les discours qu'il avait prononcés au forum. Berryer est de cette grande famille d'orateurs. Nous lui avons entendu dire à lui-même après une de ces merveilleuses improvisations où une question inattendue, surgissant dans l'assemblée, l'obligea à trouver instantanément le plan, les arguments, comme les paroles de son discours, que ce qu'on perdait du côté de la méditation, on le regagnait et bien au delà par l'avantage d'exprimer un sentiment au moment où on l'éprouve, et de verser dans l'âme de ses auditeurs ses pensées toutes chaudes encore des étreintes de l'âme où elles viennent d'éclore. L'action, cette partie si importante de l'art oratoire, qu'un orateur antique disait qu'elle était l'art oratoire tout entier, tient une grande place dans toutes ses harangues. Qui sut jamais mieux que lui traduire par un geste le secret d'une pensée qu'il ne peut dire, exprimer par une inflexion de voix le sentiment que la langue parlée rendait imprudent, trop amer ou trop dur?

Certes dans les discours de simple discussion Berryer rencontre bien peu de rivaux. Lorsqu'on entend cette dialectique, serrée sans être tendue, dérouler les plis et les replis d'une question, dans une suite de phrases où les mots semblent venir se placer d'eux-mêmes harmonieusement à leur place, comme ces pierres qui s'érigeaient d'elles-mêmes en édifices au son de la lyre d'Orphée, il est déjà bien difficile de résister aux fascinations de cette parole. Les contemporains de l'époque dont nous parlons n'ont pas oublié, n'oublieront jamais la sensation profonde qu'il produisit dans la discussion des 25 millions réclamés par les États-Unis d'Amérique. Jamais dans les assemblées du gouvernement de Juillet l'art d'élucider une question dans son ensemble et dans ses détails, de faire jaillir l'évidence de l'étude des chiffres, jamais la véhémence oratoire unie à la puissance de la dialectique, l'éloquence du sentiment passionnant celle des affaires, n'obtinrent un plus beau succès de tribune. Je vois encore le ministère atterré sur son banc, et la Chambre debout tout entière saluant cette prodigieuse harangue d'un long cri d'admiration auquel se joignit bientôt l'applaudissement du dehors.

Quand un journal de gauche disait, en 1840, que Berryer était surtout fort à la tribune, parce qu'il était un orateur national, il y avait de la vérité dans cette remarque. Oui, dans ces dix-huit années, de 1830 à 1848, que nous avons choisies comme un cadre de cette étude, il ne laissa pas échapper une question d'intérêt général sans la traiter. Ce n'était de sa part ni un calcul ni une tactique. Sa fibre patriotique était naturellement remuée par tout ce qui touchait à la grandeur de la France. Un jour, il nous en souvient, on traitait la question étrangère. Berryer monta à la tribune, il parla de notre glorieux pays, de son grand passé, de son grand avenir, avec une éloquence admirable, en exposant toutes les ressources dont il disposait, la variété de

ses productions, la puissance de son génie dans la paix et dans la guerre, les caractères divers, et précieux par la diversité même, des races qui s'étaient fondues dans l'unité nationale, et, son enthousiasme s'exaltant jusqu'au lyrisme, il montra la France assise comme une reine sur un territoire béni du ciel entre deux mers qui viennent caresser ses bords et solliciter son génie et sa puissance. C'était beau, c'était émouvant, c'était sublime! C'était comme un hymne, l'hymne du patriotisme et de l'éloquence, et la tribune française n'eut rien à envier ce jour-là à la magnifique apostrophe de la poésie latine :

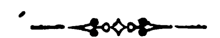
> Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
> Magna virum!

Il est une autre face du génie oratoire de Berryer que nous ne saurions laisser dans l'ombre. Sans doute il est beau de se faire l'interprète d'un sentiment général et de prêter sa voix à l'âme de toute une assemblée. Mais l'éloquence ne rencontre pas toujours des occasions favorables et des auditoires sympathiques. Le génie de la tribune n'est pas un génie de paix ; il se plaît à la bataille, s'exalte au choc des interruptions, grandit au milieu du déchaînement des passions irritées, des interruptions et des clameurs. Comme le Neptune virgilien, il commande aux flots émus et les gourmande. C'est dans ces journées orageuses que nous avons vu Berryer remporter ses plus beaux triomphes. Tel il nous apparut lorsque, dans les premières années qui suivirent la révolution de 1830, il commença, en face d'une situation neuve encore, sa lutte parlementaire, presque seul contre tous, comme ce Romain qui accepta un duel contre une armée, seul contre les défenseurs du pouvoir nouveau qui remplaçait un gouvernement fils des siècles, seul contre les passions de la Révolution, dont il combattait les principes, les espérances, les souvenirs, et dont il bravait les murmures. Ces murmures, il savait les réduire au silence par des apostrophes indignées, jaillissant de son âme émue. Lorsque les clameurs des admirateurs de la Révolution couvrent la voix de l'orateur réclamant le maintien de l'anniversaire du 21 janvier, il se tourne vers eux, et d'une voix solennelle et vibrante où l'on sent frissonner les émotions de tristesse et d'indignation dont il est agité : « Au jour du jugement, s'écrie-t-il, il fut permis de parler des vertus de Louis XVI ; je ne vois pas que la Convention ait interrompu les défenseurs du roi. » Une autre fois, un ministre du gouvernement de Juillet ayant appliqué aux hommes de la droite la qualification de vaincus, Berryer s'élance à la tribune, et la voix frémissante d'une indignation qui vibrait dans toutes ses paroles, et dominant du geste l'assemblée : « On ose parler ici de vaincus, s'écrie-t-il, sont-ce là les promesses qu'on nous a faites? Est-ce que les vérités qui ont été jurées ne sont que des déceptions? Tous, ne sommes-nous pas appelés en France à jouir de la même liberté d'opinion et de discussion? Ne devons-nous pas tous marcher avec une égale fierté au milieu de nos villes? A quelle classe destine-t-on cette existence de vaincus? Elle serait intolérable, et je sens dans mes veines une âme française qui ne se résigne pas à accepter une si humiliante vie ! »

Berryer n'est guère moins grand comme avocat que comme homme de tribune, et, à ce point de vue, il nous rappelle ces orateurs du forum romain qui avaient pour clients des rois et des peuples. Ce n'est pas un vain rapprochement de mots, une image pompeuse que nous cherchons ici. Ceux qui se souviennent de l'audience de la Cour des pairs du 30 septembre 1840, consacrée au procès de Boulogne, ne nous démentiront pas. Il suffit d'évoquer le souvenir de ce mémorable procès où tout était extraordinaire, l'accusé, l'avocat, les juges ; nous l'évoquons et nous ne le raconterons pas. Jamais Berryer n'avait été plus éloquent. Jamais il n'avait poussé si loin l'art de tout dire, de tout faire entendre, de tout faire subir. Le prétoire du palais du Luxembourg s'était élargi jusqu'à devenir le tribunal de l'histoire. La parole de Berryer s'imposa ce jour-là comme un sceptre, comme la main de justice même. Il avait l'air de défendre, et il jugeait, oui il jugeait les juges. Ceux-ci descendirent le front courbé de leurs chaises curules, et ils s'étonnaient entre eux de tout ce qu'on avait pu leur dire et de tout ce qu'ils avaient pu écouter.

C'est ainsi que Berryer a atteint cette position sans égale qu'il occupe du consentement de tous. Ce n'est plus seulement un orateur éloquent, c'est l'éloquence. Les barrières jalouses des nationalités tombent devant cette supériorité incontestée, et tous les fronts s'inclinent devant cette vénérable gloire. Le barreau anglais s'honore de sa visite, comme le barreau français se pare de sa présence. Sa renommée est à la fois européenne et populaire, et l'on n'a pas oublié le mot de ce simple ouvrier qui, le jour où l'on releva la tribune au Corps législatif, dit à Berryer, qui s'étonnait de reconnaître les degrés qu'il avait si souvent montés : « Oui, monsieur Berryer, ce sont les mêmes degrés, et vous y retrouverez les traces de vos pas ! »

ALFRED NETTEMENT.



CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573, 586, 595, 619, 629, 643, 659, 675 et 691.)

« Je m'arrêtai, saisi d'étonnement, en voyant l'homme qui était debout contre la cheminée haute de la salle basse de la ferme. Je n'ai jamais rien vu qui m'ait autant fait d'impression que cette figure.

« Au point de vue de la régularité des traits, elle était

magnifique; c'était la plus complète harmonie qui puisse régner dans un visage : de magnifiques cheveux noirs, bouclés et soyeux, malgré leur désordre; de grands yeux noirs singulièrement fendus, un profil grec, d'une rare pureté; des dents admirables, une taille d'une élévation prodigieuse. Voici ce qui frappait d'abord dans cette espèce de géant : on se demandait comment cet homme, malgré sa beauté et l'air de douceur qui régnait dans sa physionomie, inspirait, dès sa première vue, une sensation de dégoût, de pitié, mêlée d'un secret effroi. C'est, hélas! que l'on sentait instinctivement que l'âme manquait à demi; Dieu seul pouvait la voir encore, les hommes la cherchaient vainement chez cet infortuné privé de sa raison. Il devait avoir environ trente ans. Ses membres paraissaient vigoureux, et cependant étaient incapables d'aucun travail; l'intelligence et la volonté n'étaient plus là pour leur commander, et ces serviteurs de l'âme demeuraient inactifs.

« Mme de Fouronne et la fermière lui présentaient tour à tour du pain, de la viande, de la soupe, du lait dans une jatte de faïence; tout restait sans succès devant le mutisme obstiné de l'idiot, qui se contentait de secouer la tête et de repousser tout ce qui lui était présenté.

« En me voyant entrer, il parut frappé d'effroi. Sans doute mon costume noir lui avait fait peur, il fit mine de vouloir s'enfuir, je l'arrêtai vivement et le regardai en face, en donnant à mon regard l'expression du commandement.

« — Mon ami, lui dis-je, je ne veux pas vous faire de mal; mais, ajoutai-je en prenant des mains de la fermière l'écuelle de soupe qu'elle avait préparée, vous allez manger ceci, je le veux.

« Le géant se mit à trembler comme un enfant, il prit le potage et la cuiller, et mangea tout ce que l'assiette contenait. Sans doute, ce malheureux, sans qu'il s'en rendît compte, était exténué par la faim. Se sentant ranimé par la nourriture qu'il venait de prendre, il se mit à rire de ce rire muet des insensés qui impressionne si tristement, puis il tendit son assiette en disant : « Encore! »

« Il eut bientôt dévoré tout ce que l'on avait préparé pour lui, et son intelligence éteinte semblait se ranimer un peu, à mesure que la force physique lui revenait.

« Il s'assit près du feu, prit les pincettes et se mit à arranger les tisons, tout en chantant sur un air étrange, d'une voix singulièrement rauque et entrecoupée, des paroles bizarres qui semblaient n'appartenir à aucune chanson connue. Nous nous aperçûmes bientôt qu'il en inventait les paroles, voici à peu près celles que nous distinguâmes; elles nous en apprirent plus que nous n'espérions en savoir sur son histoire, puisque toutes les questions qu'on lui avait adressées à ce sujet étaient demeurées sans réponse.

« — Écoutez! dit Mme de Fouronne, je crois que c'est de lui qu'il parle ainsi dans sa singulière chanson.

« Nous restâmes immobiles à l'écouter, il chantait ainsi :

« — Daniel a eu froid, et il a chaud devant le feu qui brille; oh! qu'il est bon, le feu! sa flamme est rouge, elle réchauffe; Daniel chante, il est content. Daniel a dormi dans la grange, et la pluie tombait par les toits où les trous étaient si grands; Daniel était mouillé, mais il a ses deux oreilles, il entendait que l'on parlait dans la cabane à côté, ohé! ohé! dans la cabane à côté. Et elle disait, la vieille Hélène, la méchante, elle disait à son grand fils : « Qu'en ferons-nous de ce benêt? il ne « peut pas gagner son pain, je n'en ai pas de trop pour « deux; puisqu'à présent sa mère est morte, qu'on l'a « portée au cimetière, moi, je ne veux pas m'en charger; « ohé! ohé! moi je ne veux pas m'en charger. » Mais Daniel a deux oreilles, il a bien entendu aussi que le grand fils lui répondait :

« Eh bien, il faut le renvoyer, ohé! ohé! eh bien, il « faut le renvoyer. Demain, pendant qu'il dormira, on le « mènera tout au loin, où il ne pourra plus se reconnaître. »

« Et Daniel avait les yeux lourds, et alors il les a fermés, et puis il s'était réveillé là-haut, là-haut dans les nuages où l'on a froid, où l'on a faim; mais il va bien se reposer, ohé! ohé! mais il va bien se reposer. Car l'homme noir lui a donné du lard, du pain et de la viande, et une soupe bien trempée, ohé! ohé! et une soupe bien trempée.

« Daniel a peur des hommes noirs, ils lui ont emporté sa mère, sa pauvre mère qui l'aimait tant; ils l'ont portée au cimetière, Daniel n'aime pas les hommes noirs, aussi il fera tout ce que celui-ci voudra, pour qu'il ne l'emporte pas au cimetière; c'est pour cela qu'il a mangé, ohé! ohé! c'est pour cela qu'il a mangé.

« — Vous entendez, dit la comtesse, évidemment c'est son histoire. Malheureux, il a été abandonné par des parents sans pitié, et jeté à tout hasard sur cette plate-forme du manoir, d'où le moindre faux mouvement aurait suffi pour le précipiter en bas, sur les brisants des roches où il aurait trouvé la mort.

« — Si cela ne fait pas frémir, rien que d'y penser! s'écria la fermière; tenez, madame la comtesse, c'est le bon Dieu qui nous le confie, nous en aurons grand soin; ce n'est pas une portion de viande de plus ou de moins qui nous ruinera, je me charge de le nourrir et de le loger pendant l'hiver; l'été, il cherchera son pain, s'il a assez d'idées pour cela.

« — Allons, dis-je, voilà que tout s'arrange; Dieu vous rendra, ma bonne Thibaude, ce que vous ferez pour ce malheureux. Madame la comtesse et moi, nous lui donnerons un vêtement de toile, chaque été, et un costume chaud, pour l'hiver; peut-être pourrait-on l'employer à garder les bestiaux.

« — Seigneur! monsieur le curé, s'écria la Thibaude, mais vous n'y songez point, il serait bon à garder lui-même.

« — Peut-être alors, répliquai-je, pourrait-on lui apprendre à tresser des corbeilles, pendant le temps des veillées.

« — Quant à cela, c'est peut-être bien possible ; enfin on fera pour le mieux.

« Tout s'arrangea donc ainsi que nous en étions convenus. Le maire du village, qui était un riche paysan, touché de la détresse de l'idiot, et après qu'une expérience de quelques semaines eut démontré combien il était doux et inoffensif, consentit à ce qu'on le laissât circuler librement dans toute l'étendue de la commune, sans qu'il fût inquiété par personne. Les villageois s'habituèrent à le plaindre et s'y attachèrent. Dans ses jours les plus lucides, qui au reste étaient rares, il faisait quelques commissions et aidait la fermière à pétrir le pain. Les enfants du village couraient bien quelquefois après lui en chantant et en criant, ce dont je les grondais sévèrement. Une sorte d'idée superstitieuse s'établit dans la commune, qu'il porterait bonheur à la paroisse qui l'avait recueilli ; cette conviction fut une des causes qui l'empêchèrent d'être maltraité. Les bambins dont je vous parlais tout à l'heure l'avaient, je ne sais pourquoi, surnommé *Pataquet ;* c'est sous ce sobriquet que l'idiot était connu, depuis Vermanton jusqu'à Clamecy, où quelquefois il prolongeait ses tournées. Tous les fermiers le connaissaient et lui donnaient volontiers un souper et une botte de paille dans la grange, lorsqu'il s'était attardé et que la nuit arrivait. Les domestiques des châteaux lui remettaient, de la part de leurs maîtres, quelques pièces de monnaie, avec lesquelles il achetait de grossières images à un sou, qui représentent les histoires populaires, les complaintes coloriées de couleurs criardes, et qui plaisaient singulièrement à ce grand enfant qui, à leur vue, poussait des cris de joie et passait des journées entières assis au soleil à examiner ces feuilles, qu'il tenait sur ses genoux. Quand Mme de Fouronne voulait obtenir de lui une chose quelconque, elle lui promettait une image. Cette promesse fut même la seule chose qui le décida à se laisser couper par le barbier du village ses cheveux, qui lui tombaient jusque sur la poitrine, et auxquels il paraissait tenir beaucoup. La fermière s'y prenait de même pour obtenir qu'il changeât ses vêtements déchirés, contre ceux plus convenables qu'on faisait préparer pour lui. Cet être étrange n'était pas insensible aux beautés de la nature : un rayon de soleil, le chant du rossignol, le bruit d'une cascade, un arc-en-ciel, la vue de la lune, lui faisaient pousser des exclamations joyeuses, et alors il battait des mains avec une sorte de frénésie et se mettait à chanter des espèces de louanges adressées à toutes ces choses qui lui causaient tant de plaisir et d'admiration.

« Les chants composés par l'insensé ne manquaient pas d'une certaine poésie. On y devinait une grande observation de la nature et un sentiment exalté du beau, toujours un grand fonds de tristesse. Peut-être cet homme était-il né pour avoir du génie ; quel malheur, quel accident avait pu réduire une intelligence, peut-être belle, à cet état dégradé, c'est ce qu'il était impossible de savoir.

« Souvent je l'ai suivi dans ses courses vagues, sans qu'il s'en aperçût, pour le plaisir de l'entendre chanter ; quand il s'arrêtait et s'asseyait à terre, pour commencer à raconter ses impressions toujours sur le même air bizarre, je m'asseyais sur une roche, ou, me tenant debout derrière lui, j'écoutais.

« Je le surpris, un soir, assis sur le bord d'une écluse qui forme, sous un pont du canal du Nivernais, une sorte de cascade mugissante ; on appelle cet endroit le Pertuis aux Dames ; il avait les bras croisés sur la poitrine, et sa voix se mêlait au murmure des eaux, j'entendis ces paroles :

« — Tombez, gouttes d'eau, tombez une à une ; les étoiles sont au ciel en quantité, et vous, mes gouttes d'eau, vous êtes bien plus brillantes quand vous tombez sous le soleil.

« Mes gouttes d'eau, que voyez-vous là-bas au fond de la cascade ? Voyez-vous de jolis poissons qui brillent comme de l'argent ; voyez-vous la noire hirondelle qui rase l'eau en s'envolant ; voyez-vous le martin-pêcheur qui vient mouiller ses ailes bleues ?

« Où allez-vous, mes gouttes d'eau, je vous vois fuir vite et vite ; où allez-vous, qui vous attend ?

« La terre séchée qui veut de l'eau, les agneaux qui se désaltèrent, les chevaux qui vont se baigner, les fleurs qui voudraient bien s'ouvrir, le grain qui demande à pousser, les prairies qui voudraient verdir, les femmes qui viendront laver, ohé ! ohé ! les femmes qui viendront laver !

« Il y a des hommes qui labourent dans les champs, il y en a sur la montagne qui cueillent les grappes de raisin, il y en a au moulin qui font tourner les grandes roues ; il y en a qui conduisent de grands chevaux ; il y en a qui lisent dans les gros livres sans images ; mais moi, mais moi, j'ai le grand air, je vais où je veux, je vais toujours devant moi, je m'arrête à ma volonté, je regarde le beau soleil, les grands bois, les vertes prairies, les toits de briques et les passants ; pourquoi sont-ils en vie ceux qui ne regardent pas tout cela ? Que font-ils donc de leurs deux yeux ? Peut-être qu'ils ne voient pas clair, il n'y a que Daniel qui voie clair, aussi il sait bien s'amuser, ohé ! ohé ! aussi il sait bien s'amuser !

« Je soupirai involontairement.

« Cet homme a raison, pensais-je ; qui sait aussi bien que lui admirer la nature et prendre la vie comme Dieu l'a faite ? Que d'hommes occupés de leurs nombreux soucis n'ont pas le temps de voir ce que le ciel a créé de merveilles ! Ils étendent chaque jour les besoins de la matière, et éteignent en eux les jouissances contemplatives.

« En vérité, ils sont moins sages que cet insensé, auquel il faut si peu pour être heureux.

« Pataquet, — je continuerai à l'appeler ainsi, quoique Mme de Fouronne et moi lui ayons toujours donné le

nom de Daniel sous lequel il se désignait lui-même ; mais il est certain que toute la province de Bourgogne ne l'a connu que sous son sobriquet ; — Pataquet donc aimait à venir à l'église. Les fleurs, les chants, les cierges allumés, les enfants de chœur en robes rouges, les pompes de l'office divin, le mettaient en extase à la manière des enfants. Toutes ses journées du dimanche se passaient sous le portique de l'église de Mailly-Château, où il se tenait à genoux par terre. Il avait saisi, avec une grande et étonnante précision, les chants des offices, surtout celui des vêpres, qu'il chantait même d'ordinaire à la porte des chaumières ou à la grille des châteaux environnants, lorsqu'il venait y demander la charité; il s'annonçait toujours en entonnant de sa voix caverneuse le psaume qui commence les vêpres du dimanche :

« *Dixit Dominus Domino meo, sede à dextris meis.* »

« Il continuait ainsi jusqu'au *Magnificat;* les paysans disaient que c'était un chantre ambulant.

« Pataquet mendiait des chiffons de toutes couleurs, des aiguilles et du fil, puis il cousait ces sortes de guenilles sur toutes les parties de son habillement. Il portait à la main un gros bâton d'épine, qu'il laissait traîner après lui, sans jamais s'appuyer dessus, ainsi qu'on le fait ordinairement. Il avait sur la tête une casquette de drap noir, dont il avait grand soin de mettre toujours la visière par derrière, et il portait sur son épaule un grand sac de toile bise, dans lequel il jetait les morceaux de pain et les pommes de terre, ainsi que les châtaignes grillées que les paysans lui donnaient.

Ce personnage étrange, qui, pour ainsi dire, nous était, selon l'expression de la vieille Justine, tombé des nues, devait dans la suite jouer un grand et tragique rôle dans cette histoire, quelques années après l'époque dont je vous parle. C'est donc à dessein que je vous ai mis au fait des particularités qui se rattachent à lui ; un détail de plus est encore nécessaire pour vous faire bien comprendre cette nature déchue, mais qui avait une singulière puissance de haïr ou d'aimer.

« Pataquet n'avait jamais remercié ni la comtesse ni la fermière de leurs soins, mais il avait pour elles seules ce regard d'animal fidèle attaché à son maître ou à son bienfaiteur, qui va jusqu'au sacrifice de la vie. Un jour, un valet de ferme insolent et ivrogne ayant menacé du poing la Thibaude, l'idiot s'élança sur lui en bondissant comme un tigre. Cette fois, une volonté furieuse mettait ses membres vigoureux au service de sa colère, il fallut deux hommes pour lui arracher sa victime, qui sortit des mains de l'idiot déchirée, trépignée, mordue et évanouie, par suite des coups de poing qu'elle avait reçus. C'était la première fois qu'il se montrait méchant à l'égard de quelqu'un. Quant à moi il me témoignait un attachement craintif; il était évident qu'il me savait gré d'être bon pour lui, mais ses premières préventions subsistaient toujours.

« Un jour, il me rencontra conduisant un enterrement; il s'enfuit en poussant des cris aigus, et longtemps après cette rencontre il se sauvait à mon approche ; ce ne fut que sur ma promesse formelle que je ne voulais pas l'emporter au cimetière, qu'il consentit à ne pas m'éviter.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —



LE MONT-SAINT-MICHEL

AU PÉRIL DE LA MER.

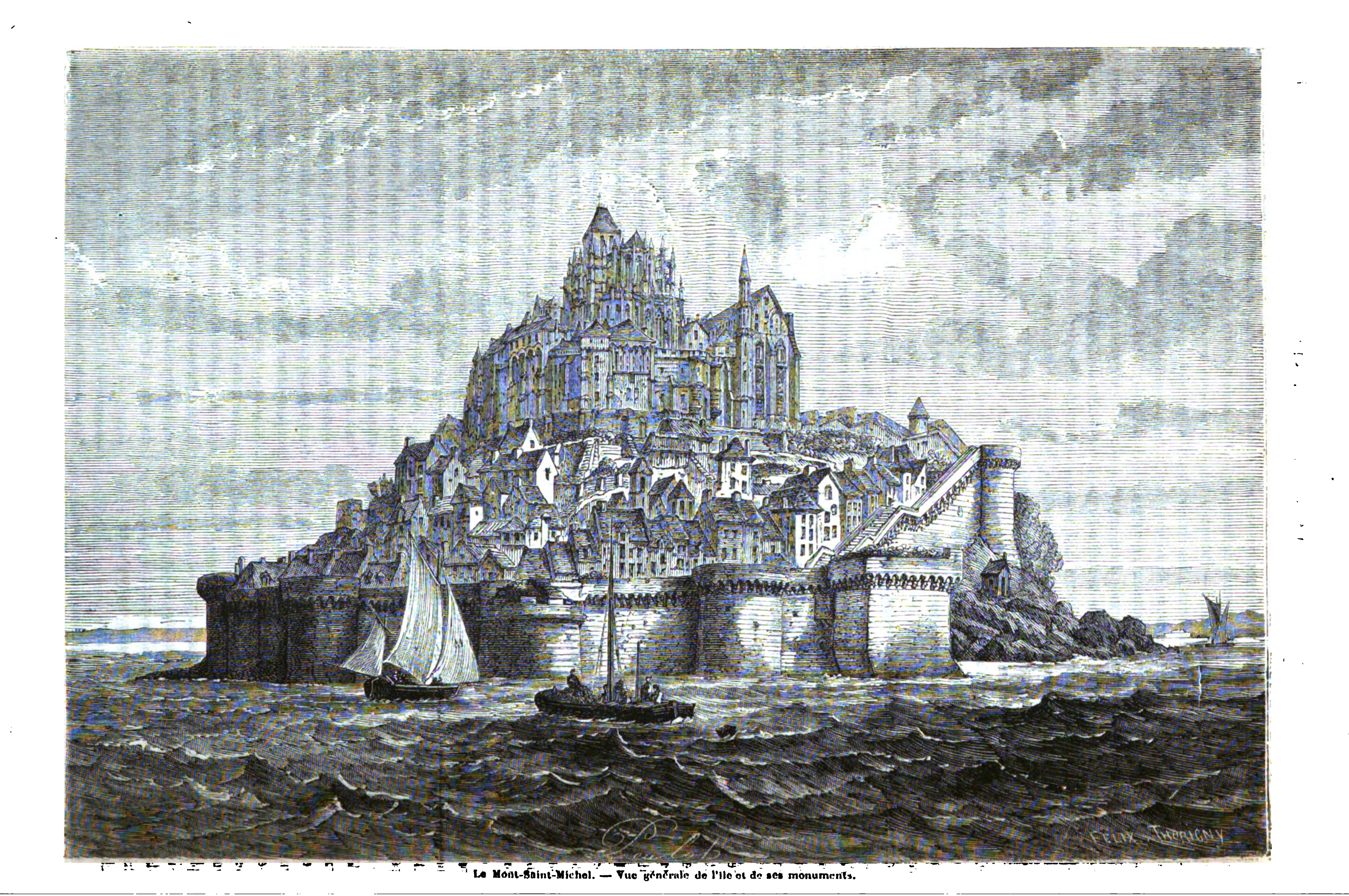
—

I

Le Mont-Saint-Michel, *Mons sancti Michaelis, in periculo maris*, comme disent les vieilles chartes, est assurément, au point de vue topographique, comme au point de vue architectural, une des merveilles de la France. L'art et la nature se sont donné la main pour former cet étonnant assemblage de roches granitiques et de constructions monumentales. Le sceau de la Toute-Puissance divine et de l'inspiration céleste y est profondément gravé.

Le Mont-Saint-Michel est situé au milieu d'une large baie, creusée par les envahissements de la mer aux confins de la Bretagne et de la Normandie. Les traditions rapportent que, dans les premiers siècles de notre ère, une épaisse forêt recouvrait tout l'espace qui sépare aujourd'hui le rocher de la terre ferme. Il s'élevait alors, comme un géant superbe, ayant un pied sur le sol et l'autre dans les eaux. On eût dit qu'il était là pour arrêter l'Océan. Mais l'Océan ne s'arrêta point. Impuissant à renverser le colosse de granit, il se précipita sur ses flancs, l'enveloppa de ses vagues écumantes, et, creusant toujours, réussit à l'entourer complétement. Alors les arbres de l'antique forêt de Quokelunde disparurent engloutis sous les flots; et la montagne de Saint-Michel, qui s'appelait alors le *mont Tombe*, resta seule comme une épave gigantesque, au milieu du nouveau domaine que la mer s'était approprié.

Depuis lors, bien du temps s'est écoulé, et l'Océan n'a point abandonné sa conquête. Le mont Tombe est toujours debout, à 2 kilomètres du rivage. On l'aperçoit au loin, du sommet des collines normandes, au milieu d'une échancrure de l'horizon. Il apparaît alors comme un cône de vapeur bleue, émergeant du sein des flots. A mesure que l'on s'approche de la côte, ses formes se dessinent et s'accentuent. Mais l'illusion est encore complète; on ne distingue pas le rocher des édifices qui le couronnent; ou plutôt, tout cet ensemble présente une apparence si régulière, qu'on croit deviner un colossal monument. Si on veut le voir de plus près encore, l'illusion s'évanouit peu à peu, mais sans



Le Mont-Saint-Michel. — Vue générale de l'île et de ses monuments.

que l'étonnement diminue. Sous l'influence des variations atmosphériques, il semble que les éléments qui composent ce groupe de constructions superposées sur les flancs d'un roc abrupte se transforment sans cesse. Rien n'égale la mobilité de ses aspects, si ce n'est la mobilité même des tons de la voûte céleste. Tantôt il se détache comme une masse noire au milieu des rayons d'or du soleil couchant; tantôt, lorsque la mer est retirée, il brille de mille reflets bizarres, comme un palais fantastique qu'une mystérieuse puissance aurait tout à coup fait surgir du sable argenté des grèves.

Les grèves! mot qu'on ne doit prononcer qu'avec effroi! Malheur à celui qui s'aventurerait sans guide sur ces plages unies, où se déroulent en capricieux méandres les rivières normandes et bretonnes! Comme ce sol pourtant paraît doux au pied du voyageur! comme il brille agréablement à ses regards! Et d'ailleurs ne suffit-il point de quelques pas pour atteindre l'oasis de ce petit désert? Déjà ne semble-t-il pas qu'on touche aux premières assises de la montagne de l'archange? Quel danger pourrait-on donc courir dans une course aussi prompte, sur une route aussi dépourvue d'obstacles? L'imprudent qui se fait à lui-même ces réflexions en traversant les grèves s'arrête tout à coup et prête l'oreille. Un bruit sourd et prolongé se fait entendre dans le lointain. Est-ce le mugissement de la bise de mer répété par les mystérieux échos de la plage? Il n'en sait rien et continue sa marche, s'efforçant de croire qu'il est sous l'empire d'une hallucination. Mais le bruit continue et se rapproche. Il regarde, et en face de lui il aperçoit comme une ligne blanche qui se dessine au milieu des sables. Bientôt elle s'élargit, et en même temps elle semble s'avancer à sa rencontre. L'infortuné a compris: c'est la mer qui monte, ou plutôt c'est la mer qui se précipite. Alors il retourne sur ses pas, espérant gagner de vitesse le flot qui court après lui. Efforts inutiles! le flot marche plus vite que le cheval au galop. Il essaye cependant de lutter encore pour arriver le premier au rivage; mais, tout à coup, il a senti le sol s'affaisser sous ses pieds. Il cherche à se dégager, et plus il fait d'efforts, plus il enfonce dans le sable. Et pendant que son courage et ses forces s'épuisent dans cette lutte désespérée, la mer, comme une muraille d'écume, ne cesse d'avancer derrière lui. Il semble que le sable des grèves et les flots de l'Océan se le disputent comme une proie qu'ils convoitent également. Que de scènes d'angoisses n'ont-elles pas vues, ces plages perfides! que de spectres on verrait apparaître si l'on pouvait évoquer tous les morts qui reposent dans ce vaste tombeau! Mais laissons de côté la lugubre histoire des grèves, pour raconter les pages les plus glorieuses de celle du mont Tombe.

II

SESSIAC ET MANDANE.

Au commencement du sixième siècle, deux jeunes religieux quittaient furtivement leur monastère, situé non loin de Poitiers, et fort célèbre alors dans toute la contrée sous le nom d'Ansion. Le désir de consacrer exclusivement leur vie aux austérités et à la prière, dans quelque solitude ignorée, était l'unique mobile de ce départ, auquel ne s'opposaient point d'ailleurs les règles du couvent. Paterne et Scubilion se dirigèrent vers la Neustrie, où ils arrivèrent après de longs jours de marche. Ils s'arrêtèrent, épuisés de fatigue, dans un lieu appelé *Sessiacum* [1], et qui se trouvait situé sur le bord de la mer, au milieu d'un pays sauvage. Les deux voyageurs auraient voulu poursuivre encore plus loin leur route. Des hauteurs du rivage ils avaient aperçu quelques îlots [2] perdus dans la pleine mer et dont l'âpre aspect les avait frappés. Là, loin des bruits du monde, seuls entre le ciel et l'Océan, dont l'immensité même leur révélerait sans cesse l'immensité de Dieu, ils se proposaient de vivre dans la prière et la méditation. Mais la Providence leur réservait une autre destinée. Pendant qu'ils étaient à Sessiac, le peuple de ce *pagus*, livré encore à l'idolâtrie, célébrait une grande fête en l'honneur de ses dieux. Profondément émus de ce spectacle d'impiété, Paterne et Scubilion ne purent résister au désir d'annoncer la religion du vrai Dieu à cette foule superstitieuse. Sans songer au péril que leur faisait courir un tel acte de témérité, ils pénétrèrent dans la caverne où le peuple était rassemblé pour la célébration des sacrifices, et, après l'avoir vainement exhorté à renoncer au culte de ses idoles, ils s'approchèrent de l'autel, le renversèrent et brisèrent avec leurs bâtons les vases qui contenaient les breuvages sacriléges. Malgré la fureur des assistants, Paterne et Scubilion purent sortir sains et saufs de la caverne. Quelques jours après, une guérison miraculeuse, opérée par Paterne, détermina un grand nombre de conversions parmi ce peuple plongé la veille encore dans les ténèbres du paganisme. Les deux moines d'Aquitaine ne songèrent plus alors à continuer leur route. Ils se construisirent deux cellules sur la plage de Sessiac [3], et devinrent les pasteurs de la contrée, après en avoir été les apôtres. Plusieurs nouveaux convertis ambitionnèrent bientôt l'honneur de partager les travaux et les austérités des deux solitaires. Alors de nouvelles cellules vinrent se grouper autour de celles de Paterne et de Scubilion; et c'est ainsi que se forma, dans cet obscur village, perdu au milieu des forêts, qui recouvraient alors toute cette partie de la côte neustrienne, un monastère qui devait plus tard devenir célèbre, et auquel, ainsi qu'on va le voir, l'abbaye du Mont-Saint-Michel se rattache par des liens fort intimes.

[1] Aujourd'hui Saint-Pair, village situé entre Avranches et Granville.

[2] Sans doute les îles de Chausey.

[3] Les détails que nous donnons sur la vie de saint Paterne et de saint Scubilion sont tirés pour la plupart d'une intéressante notice sur *Sessiac* et *Mandane*, publiée par M. l'abbé Pigeon, curé au Mont-Saint-Michel.

Dans ces temps reculés et presque barbares, il semble que chacun devait vivre isolé dans sa sphère, connu seulement de ses voisins les plus proches et ignoré de tout le reste du monde. Quelles relations en effet pouvait-il y avoir alors, non-seulement entre les habitants de la Neustrie et ceux des autres provinces de l'ancienne Gaule, mais même entre les habitants de deux *pagus* quelque peu distants l'un de l'autre? Quel moyen avaient-ils de se transmettre les nouvelles?

Est-ce l'effet d'un mystérieux privilége providentiellement accordé à la vertu? Toujours est-il pourtant que le bruit des miracles et de la sainteté de Paterne, le premier abbé de Sessiac, se répandit promptement dans le pays des Abrincates, dans toute la Neustrie et la vieille Armorique, et jusqu'à Paris, où régnait alors Childebert. Un jour, le pauvre moine quitta sa solitude pour se rendre auprès de ce roi, qui avait exprimé le désir de le connaître. Childebert le reçut avec vénération et lui remit des secours abondants pour les pauvres. De retour à Sessiac, Paterne se vit bientôt contraint de le quitter de nouveau pour aller prendre la direction du diocèse d'Avranches, qui venait de perdre son évêque Ægidius. Que devint alors Scubilion, le glorieux compagnon de ses travaux et de ses austérités? Les traditions les plus autorisées rapportent qu'ils se retira dans un monastère situé dans un lieu appelé *Mandane*, à peu de distance de Sessiac, et qui devait aussi son existence aux deux moines aquitains. Or ce lieu de Mandane ne serait que le fameux rocher, qui fut connu plus tard sous le nom de *mont Tombe*, et qui s'appelle aujourd'hui le Mont-Saint-Michel. A cette époque, la mer ne baignait point encore les flancs de ce roc aride. Une impénétrable forêt l'entourait de toutes parts et en faisait une retraite dont le chant des moines et le rugissement des bêtes fauves troublaient seuls le silence. La science et la vertu étaient les uniques fleurs de cette âpre solitude; mais ces fleurs exhalaient un tel parfum, qu'elles révélèrent au loin l'existence de Mandane.

Plusieurs saints personnages y vinrent chercher des encouragements et des exemples. Un disciple de saint Marcouf, saint Élier, voulut étudier les constitutions monastiques de Mandane, avant de s'embarquer pour aller prêcher la foi aux insulaires de Jersey. Dans les récits des vieux chroniqueurs, les souvenirs de ces premiers hôtes du mont Tombe sont empreints d'une poésie toute religieuse. Un cartulaire du douzième siècle rapporte, entre autres, cette particularité touchante : entièrement absorbés par la prière et par l'étude, les solitaires de Mandane s'occupaient peu du soin de leur nourriture; aussi les aliments manquaient-ils bien souvent au monastère. Un prêtre des environs s'était chargé, dans ce cas, de venir au secours des moines. Lorsque toutes leurs provisions étaient épuisées, ils allumaient un grand feu sur le sommet du mont, et la fumée, en s'élevant dans les airs, avertissait le charitable prêtre de la détresse de ses pieux voisins. Il chargeait alors un âne de mets préparés avec une véritable prédilection; et, comme s'il eût été précédé par un guide invisible, le docile animal s'en allait à travers les halliers de la forêt porter aux moines les libéralités de son maître.

L'existence de Mandane est trop intimement liée au souvenir de saint Paterne pour que nous ne disions pas un mot de la mort de ce saint évêque. On verra d'ailleurs que cette mort se rattache d'une façon toute providentielle à celle même de saint Scubilion.

Paterne gouvernait depuis treize ans le diocèse d'Avranches lorsqu'un jour, sentant que ses forces faiblissaient et que le terme de son existence était proche, il se mit en route pour aller revoir, une fois encore, avant de mourir, les lieux où s'étaient écoulés les premiers temps de son séjour en Neustrie. Il partit donc pour Sessiac; mais, avant d'y arriver, il tomba épuisé sur le chemin. Comprenant alors qu'il n'avait plus que peu d'heures à vivre, il envoya en toute hâte deux messagers vers Scubilion, qu'il désirait bénir avant de quitter la terre. Mais le pieux abbé de Mandane avait été lui aussi frappé d'une maladie subite, peut-être à l'heure même où Paterne s'était affaissé sur la route de Sessiac; et, désireux aussi de revoir avant de mourir le compagnon de son apostolat, il avait envoyé vers lui des messagers, qui se croisèrent avec ceux de l'évêque d'Avranches. Les deux amis, ou plutôt les deux frères, ne purent donc aller l'un vers l'autre. Mais leur fraternité devait se manifester dans la mort, comme elle s'était manifestée dans la vie. Dieu les rappela en même temps dans son paradis; et le peuple de la contrée, qui les avait toujours associés dans sa vénération, leur fit de communes funérailles.

R. Tancrède de Hauteville.

— La suite prochainement. —



L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470, 486, 504, 529, 561, 598, 615, 641, 665 et 673.)

Les constructions qui se trouvent dans le parc du Champ-de-Mars n'y ont pas été élevées uniquement pour satisfaire la curiosité publique, mais bien plutôt comme des objets d'étude et des renseignements pratiques mis à la portée de chacun. Vous êtes appelé à voir, à étudier, à comparer, afin de pouvoir tirer de ce travail une conclusion utile. Tel a été du moins le but de la Commission impériale.

C'est ainsi qu'à côté du lac, au milieu duquel est placé le phare, on a élevé une église gothique classée dans les constructions *à bon marché*. On veut que toute commune, quelque modique que soit son budget, puisse avoir son église. Je ne vous dirai pas, ce qui serait contre ma

pensée, que les constructions à bon marché soient des constructions économiques. Il serait plus vrai de soutenir la thèse opposée; on en verra bientôt la preuve. Il n'en faut pas moins reconnaître que l'idée est louable. Il est regrettable que le résultat ne réponde pas à l'intention.

L'église gothique que nous avons visitée est une construction éminemment légère. Les entrepreneurs ont trop compté sur le petit nombre de mois que devait durer l'Exposition. Or qu'est-il arrivé? c'est que de tous côtés des crevasses se sont produites, et qu'au bout de quelques semaines on a été obligé de réparer et de consolider l'édifice lézardé! On dira que les fondations n'ont pas assez de profondeur, que depuis la construction de l'église, on a creusé à quelques pas un bassin dont les eaux s'infiltrent constamment dans le sol d'alentour, ce qui nuit à la solidité de l'œuvre, et qu'enfin les entrepreneurs voulaient se borner à donner un échantillon de leur savoir-faire; par conséquent ils ont voulu réduire la dépense au *minimum*. Ces excuses sont-elles admissibles? Non, en vérité. D'abord, quelle confiance avoir dans un constructeur qui ne sait pas proportionner ses fondations au poids qu'elles doivent porter? Comment ensuite ne pas prévoir les infiltrations qui se sont produites quand tout les annonçait? En troisième lieu, ou l'échantillon doit servir à quelque chose, c'est-à-dire à faire connaître l'œuvre, et dans ce cas on a tout avantage à bien faire; ou bien l'échantillon ne doit servir à rien, et ce qu'il y avait de plus simple c'était de ne pas l'exposer.

Si j'ai attaqué ce genre de construction, c'est que je le crois défectueux à bien des égards. Vous élevez un monument en quelques heures, mais il ne faudrait qu'un instant aux influences atmosphériques pour le renverser ou le dégrader, de façon que les réparations coûteront infiniment plus cher que n'aurait coûté le même travail fait avec moins de parcimonie. Au point de vue de l'art, l'église du Champ-de-Mars n'est rien moins que belle. Quoique faite pour ainsi dire de copeaux, elle semble lourde et écrasée. Si l'on pénètre dans l'intérieur, les déceptions continuent. En effet, qu'y trouve-t-on? Des autels à bon marché qu'on appelle tantôt carton-pâte, ou bien simili-pierre, simili-marbre, et qu'on devrait appeler papier mâché. Les statuettes sont à l'avenant, et j'en ai remarqué surtout quelques-unes, destinées à orner une chaire monumentale, et qui n'ont aucun caractère artistique. Quand je dis j'ai remarqué, je veux dire qu'on me l'a fait remarquer, et voici comment: au moment où je me trouvais dans cette église, une petite fille de quatre ou cinq ans y faisait ses réflexions à haute et intelligible voix. Or, dès qu'elle aperçut les statues ornant la chaire, elle se réfugia toute effarée dans le giron de sa mère, en s'écriant: « Maman, sauvons-nous, voilà des brigands! » J'ai regardé les figures qui avaient effrayé la petite visiteuse, et je me suis convaincu une fois de plus que la vérité sort toujours de la bouche des enfants. Si le carrelage de la petite église était placé verticalement le long d'un mur, il ne ferait peut-être pas mauvais effet. Nous sommes toujours sous le règne de l'économie, ce qu'on voit facilement au peu de solidité de ces dalles.

Enfin les vitraux sont aussi à bon marché. Le premier effet n'est pas désagréable, on se croirait dans un de ces belvédères qui étaient autrefois de mode. Un peintre-verrier m'a affirmé que ces vitraux, comme tout ce qui était dans l'église, péchaient par la base, je veux dire par le défaut de solidité.

Ne croyez pas toutefois qu'on ne trouve à l'Exposition aucun objet destiné au culte qui mérite d'être loué. On en trouve au contraire; mais pour cela il faut quitter l'église. Voici d'abord un fort bel autel envoyé par Poussielgue-Rusand, et destiné à la cathédrale de Quimper. Cet autel du style de la renaissance est enjolivé d'ornements du treizième siècle. Un autre autel, construit par la même maison sur les dessins de M. Viollet-le-Duc, attire également le regard des connaisseurs et les éloges de tous. On connaît du reste le talent du célèbre architecte, et c'est une bonne fortune pour le constructeur d'avoir à exécuter un dessin du maître. Cet autel en bronze doré, est commandé pour la cathédrale d'Amiens. Du reste les bronzes abondent dans le palais du Champ-de-Mars, et, pour rester véridique, je dois dire qu'il y en a de beaux. Nous avons vu de fort beaux modèles en fonte, tels qu'ils sont sortis de la matrice, c'est-à-dire sans aucune retouche; ces fontes ont été exposées par M. Zégut, un de ces industriels intelligents qui ne cherchent qu'à faire et mieux et meilleur marché. Quand des statues ainsi coulées sont entièrement terminées, elles produisent un très-bon effet.

Une autre maison a exposé des autels en fonte recouverte de plusieurs couches de peinture. C'est un simulacre du style du treizième siècle; l'effet n'est pas désagréable de prime abord; ce n'est qu'en étudiant les détails qu'on y trouve de ces imperfections qu'on ne remarquera pas dans les autels en pierre, les seuls qui soient susceptibles de recevoir de ces finesses d'exécution et de ces ornements qui constituent de véritables œuvres d'art. Je ne puis pas vanter davantage les expositions de divers établissements qui se disent spécialement destinés à fournir aux églises tous leurs ornements intérieurs. Il reste dans toutes ces œuvres à bon marché un cachet de mauvais goût, caractère irrécusable des produits dits de *pacotille*.

Pour voir de beaux vitraux il faut se diriger vers le vestibule d'honneur. Anglais et Français ont voulu rivaliser; mais dans l'art, tout le monde le sait, l'avantage restera toujours à nos nationaux. Nous citerons spécialement l'exposition de M. Coffetier, peintre-verrier d'une grande réputation et d'un beau talent. Ses vitraux sont des treizième et quinzième siècles et laissent à distance toutes les œuvres similaires réunies dans la même nef. Qu'il nous soit permis d'exprimer le regret

de ne pas avoir vu les œuvres d'art de M. Gérante figurer au grand tournoi artistique et industriel. Les vitraux du treizième siècle, dans lesquels M. Gérante excelle, avaient leur place marquée dans le vestibule d'honneur, et les vrais connaisseurs déplorent leur absence. Pour les dallages on a remarqué la maison Fontenelle, qui reste au niveau de sa réputation. Les dallages-mosaïques des plus beaux monuments ont été faits avec le procédé bien connu maintenant sous le nom de ciment Fontenelle. Les avantages qu'on trouve dans l'emploi de ce précieux ciment sont : une grande solidité, une exécution parfaite, des couleurs vives et susceptibles de prendre tous les tons, de recevoir toutes les nuances. Des progrès ont été réalisés tout récemment dans la fabrication, de telle façon que les dallages restant aussi beaux acquièrent encore une plus grande solidité et coûtent beaucoup moins cher.

A l'Exposition il y a une table en marbre blanc incrustée à l'aide de ce procédé et qui montre la perfection et la finesse que l'on est parvenu à atteindre après bien des efforts. Le ciment métallique ne sert pas seulement à exécuter de beaux dallages-mosaïques et à faire des incrustations dans le marbre ou dans la pierre. Il sert surtout à réparer les monuments dégradés, à faire des enduits pour protéger les pierres de toute influence nuisible. C'est ainsi qu'on l'a employé pour réparer les colonnes du Palais-Royal et pour restaurer bon nombre de monuments historiques. C'est une des découvertes les plus utiles que l'on ait faites, et celle qui peut être appelée à rendre le plus de services ; le ciment imite toutes les pierres, il est plus dur et plus solide qu'elles, tantôt les enjolive et tantôt les consolide ; il devrait avoir pour emblème *utile dulci*, puisqu'il a le rare mais précieux avantage de réunir *l'utile à l'agréable*.

Je citerai encore un tabernacle en argent repoussé, destiné par la maison Thierry à une église de la Nouvelle-Grenade. C'est une œuvre d'une grande richesse, exécutée avec art, et digne d'orner le trésor des plus belles métropoles. La même maison a exposé des ciboires, des ostensoirs et des reliquaires fort appréciés par les connaisseurs, et qui tous font un bon et bel effet.

Les chasubliers ne manquent pas non plus au palais du Champ-de-Mars, mais entre tous j'ai noté la maison Biais, qui se distingue par l'exécution et le fini du travail.

Je voudrais pouvoir citer toutes les œuvres de mérite, et j'aurais encore un grand nombre de fabricants à énumérer. Toutes les fois, je le répète, qu'on aura un travail d'art à exécuter, soit pour orner soit pour réparer une église ou un monument, aussi bien que pour le construire, il faudra se souvenir qu'une fausse économie peut devenir ruineuse, et que rien ne revient plus cher que les constructions à bon marché.

Alfred Nettement fils.

GRACE DARLING

C'était une jeune et humble fille de l'Angleterre que celle dont nous allons vous conter l'histoire aujourd'hui. Ses jours ont été courts, pourtant sa mémoire est glorieuse et précieusement conservée. Elle n'a pas vécu vingt-cinq ans, il y a déjà trente ans qu'elle est morte. Trente ans, c'est si long pour les morts ! Il y en a tant, qu'au bout de quelques jours on oublie. Grace Darling est pourtant de ceux qu'on n'oubliera pas ; son nom, son doux nom de baptême, qui veut dire *gracieuse*, son nom de famille, prophétique et consolant, qui signifie *chérie, bien-aimée*, se répètent souvent avec respect, avec amour, dans les barques de pêcheurs, sous le frêle toit de tuiles des habitants des côtes, et partout où l'on tient en honneur la jeunesse et la charité, le courage et le dévouement. Ces nobles qualités-là sont aussi vertus françaises ; les justes, les bons, les forts, ont une commune patrie qui est ici-bas la gloire, et ailleurs le ciel. Nous croyons par conséquent équitable et salutaire de signaler et d'honorer la vraie grandeur partout où elle se trouve, et c'est pourquoi nous croyons pouvoir intéresser nos lecteurs à la simple et courte histoire de Grace, la pauvre paysanne anglaise qui savait lire à peine, et qui mourut de langueur à vingt-quatre ans.

I

Une singulière enfance, une demeure plus singulière encore que celles de la jeune Grace, enfance sauvage et isolée, demeure solitaire et bizarre, circonstances extérieures grandioses et rudes, qui devaient merveilleusement la préparer à la force, au dévouement. Elle ne vit jamais, en ouvrant les yeux, dès qu'elle eut pleine connaissance de ce qui se passait autour d'elle, les prés verts, les collines bleues s'étendre au-devant de sa petite fenêtre, arrêtant et reposant son regard ; il n'y avait pas là non plus les grandes maisons abondamment peuplées, les magasins brillants, les rues pleines de mouvement et de bruit d'une belle et grande ville, pour lui parler d'activité, de richesse et d'industrie, pas même les cottages au toit brun moussu, les larges granges des fermes, le clocher antique et lézardé du village, pour lui enseigner la prière, l'ordre et le travail béni. Non, quand la petite Grace, tout enfant, ouvrait son étroite fenêtre, ce qu'elle apercevait d'abord à cent pieds au-dessous d'elle, c'était premièrement une étroite plate-forme de rocher gris, que la mer entourait d'une ceinture verte moirée, et frangée d'écume blanche ; au delà, c'étaient des flots, plus loin des flots, et puis des flots encore : c'était là ce que Grace apercevait à ses pieds. Ce qu'elle voyait lorsqu'elle levait les yeux, c'était tout au haut le ciel, tantôt bleu et pailleté de soleil, tantôt sombre et diamanté d'étoiles, et puis, au-des-

sous, un dôme étroit, hardi et transparent, une énorme lanterne de verre, qui rayonnait la nuit, qui scintillait le jour, comme si l'une des imperceptibles lumières du ciel fût tombée là pour annoncer le danger, le salut, pour éclairer les arêtes du roc et révéler les mystères des vagues.

Et puis, ce que Grace voyait à son niveau, autour de sa demeure, autour d'elle, ce n'était rien que le vide énorme, l'espace vague et transparent, l'air sans couleur et sans bornes, que traversaient lentement les grands oiseaux de mer agitant avec majesté leurs larges ailes grises, ou que rayaient à l'horizon les gros nuages de pluie, tombant d'en haut en cascades et se réunissant en gouttes aux flots verts qui les attendaient en bas. Ainsi la jeune fille avait à ses pieds l'Océan; sur sa tête le ciel; autour d'elle l'immensité; Grace habitait un phare.

C'était un de ces phares robustes et gigantesques que l'Angleterre a semés autour d'elle, bizarre enceinte de tours de granit, ayant chacune une étincelle au sommet. Celui dont nous parlons était bâti sur les rivages de la mer du Nord, dans un comté anglais limitrophe de l'Écosse, et dans une petite île rocheuse dont le nom est resté célèbre dans l'histoire des saints. De grands monastères anglo-saxons se sont élevés jadis dans l'intérieur des terres, à peu de distance. Saint Dunstan, saint Wilfrid, saint Cuthbert, y abordèrent souvent en quittant l'évêché de Durham pour se rendre en Écosse; le dernier de ces nobles prêtres y passa de longs jours dans la solitude et la méditation; les simples habitants de ces côtes expliquent encore aujourd'hui le fracas étrange que font les vagues en se précipitant dans des cavernes souterraines, par les coups de marteau du saint, occupé, disent-ils, à fabriquer sur une enclume les jolis coquillages élégamment tournés que l'on recueille en abondance sur les côtes, et que l'on appelle pour cette raison *perles de Saint-Cuthbert*. Le phare qu'habitait Grace Darling était bâti dans l'île de Farne, et son père en était le gardien.

Tom Darling, qui eut l'honneur et la joie de posséder une semblable fille, avait été dans sa jeunesse un hardi pêcheur, un actif et vigoureux compagnon. Ayant été estropié à vingt-huit ans dans un violent coup de mer qui le jeta mourant sur les récifs de la côte, il obtint, grâce à son habileté et à sa bonne conduite, le poste de gardien du phare dans l'île de Farne, et, comme il était garçon à cette époque, on lui adjoignit un compagnon. Tom alors, se voyant un métier tranquille et une existence assurée, songea à prendre pour femme la gentille et douce Jenny, qu'il aimait depuis longtemps, mais qu'il n'avait pas osé épouser tant qu'il était pêcheur, de crainte de la laisser bientôt veuve. Le consentement de Jenny, pauvre et orpheline, ne se fit pas attendre; le mariage se célébra, mais le gardien du fanal ne pouvait point penser à installer son ménage et sa future famille dans l'étroite demeure de granit, perpétuellement solitaire sur son roc toujours menacé. Tom, donc, passa ses jours et ses nuits à allumer sa lampe, à veiller son fanal; Jenny, seule encore, garda son petit cottage et resta à terre.

A de rares intervalles seulement, quand la mer était belle et que c'était le tour du camarade à soigner les signaux, Tom descendait dans la petite embarcation que l'on tient à l'abri des tempêtes dans la chambre basse du phare. Il franchissait bien vite la distance qui le séparait de la côte, et pressait bientôt dans ses bras sa Jenny bien-aimée, qui s'était fait belle et accourait souriante en voyant flotter sur les vagues la barque bien connue qui lui apportait la joie, et à laquelle souriait le soleil.

Mais, nous l'avons dit, ces bons moments étaient rares, et la pauvre Jenny, qui était souvent seule, voulait pourtant savoir, et savoir chaque jour, si aucun mal n'était survenu à son cher Tom dans les longs ennuis du phare, dans sa grande solitude de la mer. Aussi, chaque soir, quoiqu'elle fût délicate et promptement fatiguée, elle gravissait les hauts rochers aigus qui cachent la grande plaine de flots aux cottages de l'intérieur des terres, et, parvenue au sommet, elle tournait avidement les yeux dans la direction du phare, que le brouillard voilait déjà. C'était l'heure à laquelle il devait s'allumer, et bientôt, en effet, un rayon jaillissait à travers la brume, puis une grande lumière, claire et pure, paraissait blanche de ce côté de la lanterne, tandis que, de l'autre côté du phare, elle éblouissait, comme un diamant rouge, les regards satisfaits des marins. Puisque le fanal brûlait, et brûlait tranquille et rayonnant, c'est que tout était paisible à l'intérieur du phare. Jenny poussait un soupir de contentement, remerciait le ciel par un regard, et, envoyant de la main à son cher Tom un baiser ignoré, un baiser lointain qui se perdait dans la brume, regagnait plus joyeusement sa chaumière pour y attendre le sommeil avec ses doux rêves, et la lumière du jour suivant, la lumière qui brillait le soir.

D'autres fois aussi, mais c'était dans le milieu du jour, Jenny accourait au sommet des rocs, pâle, inquiète et désolée. C'est que la tempête était déchaînée, les vents luttaient et mugissaient à l'horizon immense; il y avait des nuages cuivrés qui s'abaissaient, lourds et orageux, pour se mêler aux vagues, et des vagues qui s'élançaient, écumantes et terribles, pour frapper et fendre les nuées du ciel. Parfois des lames gigantesques, gonflées et puissantes comme de vivantes collines, s'amassaient dans le canal étroit, menaçant l'île, se groupaient sur l'un des côtés du roc, puis se jetaient aux flancs de la tour dans un élan forcené, avec un mugissement horrible. Jenny alors poussait un cri et tombait à genoux, mettant ses mains devant ses yeux; il lui semblait que, sous ce choc désespéré, la robuste tour de granit allait plier comme un mince roseau, ou se briser en éclats comme un frêle tube de verre. Mais cette crainte était vaine et passait vite : le phare restait

entier, calme et ferme, sur son roc où les hommes l'avaient placé, où Dieu l'avait béni; seulement la gigantesque colonne d'eau qui s'était brisée sur son flanc à une hauteur considérable, passait en tourbillon d'écume mugissante au-dessous de son faîte, comme un dôme de vapeurs d'argent, et retombait de l'autre côté en cataractes épouvantables. Ainsi vu des rochers lointains, le phare diminué et embelli par la distance ressemblait à une élégante colonnette de bronze sur laquelle, pour la protéger, aurait été posé un demi-globe de cristal admirablement transparent et pur.

Un jour vint où Jenny ne fut pas seule à gravir le roc, à regarder au loin le ciel, l'air et les vagues. Une petite fille blonde, une petite Grace bien-aimée, était portée dans ses bras et tournait, elle aussi, ses yeux bleus vers la mer bleuâtre où floconnaient les franges d'écume. L'enfant prêtait l'oreille aux sourds grondements des flots, aux cris aigus et tristes des mouettes; puis souriait de plaisir et frappait ses deux petites mains quand la vaste lumière s'allumait tout en haut, moins brillamment dorée que les étoiles ses voisines, mais plus grande, plus pâle et toujours immobile, véritable joie pour les yeux de l'enfant.

— Regarde, Grace, c'est là qu'est le père! murmurait alors la douce voix de Jenny.

Et Grace regardait, souriante, se réjouissant, car elle connaissait, elle se rappelait bien le père qui, à chaque voyage, lui apportait des poissons frais, de beaux coquillages roses, de jolis joujoux de bois découpés au couteau, et qui la prenait parfois avec lui pour qu'elle fût balancée par la mer dans sa petite barque.

Mais, tandis que l'enfant devenait chaque jour plus vermeille, plus vive et plus grandelette, la jeune mère, au contraire, s'en allait chancelant et faiblissant. Un jour vint où la santé lui manqua tout à coup, où elle n'eut plus la force d'aller regarder le phare. Ce fut Grace alors, âgée de six ans à peine, qui, chaque jour, se raffermissant sur ses petits pieds, s'aidant de ses petites mains frêles, accomplit au sommet des rochers son pèlerinage du soir, et vint consoler sa mère en lui disant que le phare était toujours solidement assis sur les brisants, le fanal toujours étincelant sur les vagues. Hélas! ce pieux voyage ne devait pas même longtemps s'accomplir. Un soir, à l'heure accoutumée, la faible voix de Jenny ne se fit plus entendre pour demander à Grace de lui dire ce qui se passait sur le roc; la pauvre jeune épouse ne devait plus revoir son Tom bien-aimé qu'au jour de la réunion éternelle; la mère de Grace était morte, et deux jours après, en revenant du cimetière où il quittait une tombe toute fraîche, le pauvre gardien tout en pleurs emmenait avec lui la petite fille, qui passait les mains avec étonnement sur ses vêtements neufs, tout noirs, et voyait tomber, avec non moins d'étonnement, les grosses larmes de son père.

Tom plaça l'enfant dans sa barque et rama, d'une main ferme, jusqu'au piédestal de rochers. Alors il prit Grace dans ses bras et la déposa au seuil de l'unique porte du phare. La petite, tout étonnée du voyage, — elle n'en avait jamais fait de si long, — rejeta sa tête blonde en arrière et regarda, regarda bien en haut, voyant avec stupéfaction le phare monter, énorme, au-dessus d'elle, la colonne grise s'arrondir sur le ciel bleu, et la lanterne du sommet scintiller au soleil comme un petit palais de verre.

— Tu regardes cette tour?... A présent, ce sera ta maison, Grace, dit le père, qui avait surpris le regard étonné de l'enfant.

— Mais, répondit-elle, le cœur gros, et le cottage? et ma mère?

— Le cottage est fermé, la mère est partie. Elle est avec Dieu maintenant, par conséquent mieux qu'avec nous. Il faut se rappeler son amour et tâcher d'imiter sa bonté, sa vertu, pour mériter d'aller la rejoindre.

Grace poussa un long soupir et tint un moment ses deux yeux fermés.

— Mais, père, reprit-elle, au bout d'un instant, ne retournerons-nous plus jamais là-bas, sur la grève où il y a du beau sable brillant comme de l'or, ou dans les prairies si vertes, si douces, où je cueillerais tant de marguerites?

— Non, pauvre petite enfant, ce n'est pas sur le sable, c'est sur le roc maintenant qu'est bâtie ta demeure, et au lieu de marguerites de prairie, tu ramasseras à présent des coquillages et des herbes de mer aux creux des rochers. Je ne puis pas quitter cette tour, parce que j'en suis le gardien; tu ne peux pas me quitter, toi, parce que tu n'as plus de mère là-bas et que tu es ma fille. Je suis séparé de la terre, et je ne lui appartiendrai plus que quand je serai mort; alors on me reportera là-bas, dans cette fosse auprès du vieux saule où ta mère est couchée. Alors aussi, Grace, tu pourras quitter le phare; mais, jusque-là, tu ne m'abandonneras jamais, n'est-ce pas, mon enfant?

— Non, oh! non, père, jamais! répliqua l'enfant, en pressant la main calleuse de l'ancien pêcheur entre ses deux petites mains frêles. Mais, reprit-elle un peu plus bas, pourquoi devez-vous rester toujours ici? Êtes-vous en prison, pauvre petit père?

— Non, fillette, dit en souriant à demi Tom, qui venait d'introduire l'enfant dans la chambre basse du phare. Je dois rester ici pour allumer tous les soirs, pour entretenir toute la nuit la grande lumière que tant de fois tu as regardée de la côte. Quand les pêcheurs et les matelots la voient luire, ils se gardent bien d'approcher, parce qu'il y a un danger ici. Si je manquais un jour de faire briller là-haut cette grande couronne de flamme, il y aurait le lendemain sur ces rochers quelques barques brisées, quelques corps sans vie, et là-bas, dans les villages, des mères, des enfants et des femmes qui pleureraient, par ma faute, aussi amèrement qu'aujourd'hui nous avons pleuré.

L'enfant baissa sa tête blonde et réfléchit un moment.

Il fallait un peu de temps à son jeune esprit pour se figurer, — bien imparfaitement, — les amertumes de la mort, l'importance du devoir, les terreurs du naufrage. Au bout de quelques secondes pourtant, elle releva la tête et fixa sur le visage de son père ses regards résolus et fermes d'où peu à peu s'effaçaient les pleurs.

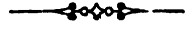
— Père, reprit-elle, vous faites bien de rester et de veiller ici. Ma mère me disait que, pour être aimé du bon Dieu, il faut être bon pour tous les hommes. N'oubliez jamais, je vous en prie, d'allumer cette grande lanterne chaque soir, et... tenez... quand vous serez fatigué, vous m'apprendrez, n'est-ce pas? et je l'allumerai à votre place. Il ne faut pas que les pauvres marins meurent, et si la lumière un jour s'éteint, si la mer les jette sur le rocher, nous les prendrons avec nous et nous leur donnerons notre pain, n'est-ce pas, père?

L'ancien pêcheur ne répondit pas, mais il sourit et emporta sa fille. Quand il eut gravi une trentaine de marches de l'étroit escalier, il entra dans sa petite chambre demi-circulaire, basse et presque nue. Là il déshabilla Grace avec des précautions de mère et la déposa mollement, chaudement dans son lit, où elle ne tarda pas à s'endormir.

Alors il la quitta et remonta au sommet du phare pour s'établir à son poste. L'enfant dormait à soixante pieds au-dessus des flots, loin de la terre et des demeures des hommes; la lumière rouge du fanal éclairait faiblement sa couche en tombant d'en haut, la grande voix de la mer la berçait vaguement de sa plainte éternelle. C'était désormais la seule veilleuse amie, la seule chanson maternelle qui fussent là pour embellir ses rêves, pour protéger son sommeil. Peut-être aussi l'âme de la jeune mère montait-elle avec la vague, descendait-elle avec le rayon et venait-elle caresser l'enfant dans cette étroite chambre du phare.

Étienne Marcel.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

M. Sainte-Beuve, qui, à ce qu'il paraît, est devenu le casuiste de la libre pensée, interrogé par des dévots de la déesse Raison qui lui écrivent de province pour lui demander une consultation, répond qu'on est occupé, en ce moment, à chercher une nouvelle base pour la morale, l'ancienne qui est la croyance religieuse se trouvant fort endommagée et hors de service. Voilà qui est admirable! On cherche, laissez votre adresse au commissaire de police de votre quartier, on vous avertira dès qu'on aura trouvé. M. Laurentie, un de ces rétrogrades qui croient encore en Dieu, et qui ne sont pas embarrassés par conséquent d'indiquer la base de leur morale, tourmente, dans *l'Union*, M. Sainte-Beuve, au sujet de sa recherche. Ce n'est pas d'hier qu'elle a commencé. Déjà, sous la Convention, on avait inauguré les fouilles. Le citoyen Joseph Chénier, le même auquel l'évêque Maury disait, la veille de sa réception à l'Académie française: « Vous pouvez bien m'appeler Monseigneur, puisque je vous appelle Monsieur, » avait eu une idée: c'était de donner pour base à la morale des chants ou chansons patriotiques: « *Veillons au salut de l'empire*, » ou autres ritournelles du même genre. Il proposait d'y ajouter, pour plus de sûreté, des ballets républicains auxquels les sexagénaires auraient assisté dans des places privilégiées; j'ose espérer qu'on n'aurait exigé d'eux ni pirouettes ni entrechats. Joseph Chénier, qui était érudit, se rappelait sans doute les succès d'Orphée lorsque le chantre divin de la Thrace obligeait les forêts à suivre les accents harmonieux de sa lyre et suspendait le cours des fleuves:

> Unde vocalem temere insecutæ
> Orphea sylvæ,
> Arte materna rapidos morantem
> Fluminum lapsus, celeresque ventos
> Blandum et auritas fidibus canoris
> Ducere quercus.

Mais de deux choses l'une: ou Orphée faisait de meilleurs vers et avait la voix plus harmonieuse que Joseph Chénier, ou les hommes de l'époque du poëte français avaient le cœur plus dur que l'écorce des chênes des forêts qui suivaient l'époux d'Eurydice. Tant il y a qu'on ne put fonder la morale nouvelle sur les ritournelles républicaines et les entrechats patriotiques. Alors vint Destutt de Tracy, le vénérable Destutt de Tracy, comme on l'appelle dans certaine école. Celui-là n'était pas poëte, il était métaphysicien. Cependant il proposa de donner pour base à la morale quelque chose qui n'avait rien de bien subtil ni de bien éthéré. Qu'était-ce donc? Le gendarme. Oui, le gendarme en corps et en os et en grosses bottes, ni plus ni moins que cela. C'était solide et même un peu roide, pour me servir d'une locution qui a toujours cours. Dans ce système, le Décalogue et l'Évangile se trouvaient remplacés par le procès-verbal. Ne croyez pas que M. Laurentie plaisante.

Je me souviens qu'il y a quelques années, j'assistais à un examen de baccalauréat. L'un des examinateurs, — c'était probablement un disciple de Destutt de Tracy, — après avoir interrogé le candidat sur la philosophie, lui demanda quelle était la sanction de la morale.

— Le jugement de la conscience et le remords qui punit le transgresseur des lois de la morale.

— Après, monsieur?

— Le jugement de Dieu, qui atteint le méchant dans l'autre vie.

— Après?

— Comment! après? Il n'y a rien après.

— Si fait, monsieur, il y a le code pénal et le gendarme.

Il paraît que M. Sainte-Beuve n'est pas absolument persuadé, comme Destutt de Tracy, que la morale doive avoir exclusivement pour nouvelle base le tricorne de Pandore et de son brigadier, puisqu'il en cherche une autre. Seulement je me permettrai d'ajouter aux questions que lui adresse M. Laurentie une simple question qu'il ne trouvera pas, je l'espère, trop indiscrète. Entre les deux bases de la morale, la base ancienne, que M. Sainte-Beuve déclare arriérée et avariée, et la base nouvelle à la recherche de laquelle il promet, nouveau Jérôme Paturot, de consacrer ses loisirs, comment remplira-t-on l'intérim? Je suppose que l'on supprime les fondations de la maison qu'habite M. Sainte-Beuve, comment la tiendra-t-il en équilibre en l'air, en attendant que l'architecte place des assises nouvelles? Il y a un sot proverbe qui me revient à la mémoire : « Entre deux selles..... » J'ai bien peur que ce soit la situation de la morale entre deux bases. MM. les pick-pockets diront au sergent de ville qui viendra les arrêter dans l'exercice de leur industrie : « Permettez, M. Sainte-Beuve n'a pas encore trouvé la base nouvelle de la morale. Je jouis de mon reste pendant l'intérim. »

A ce propos, je recommande à l'Académie française de ne pas confier cette année à M. Sainte-Beuve le rapport sur le prix de vertu comme elle le lui a confié il y a deux ans. Jusqu'à ce qu'on ait trouvé la nouvelle base de la morale, je crois qu'il est assez difficile de discerner le vice de la vertu. Voltaire, dont on s'occupe beaucoup en ce moment, et sur lequel M. l'abbé Maynard vient de publier un second volume rempli de documents curieux, tandis que sous un autre titre M. Léouzon Le Duc fait paraître un petit volume, *Voltaire et la Police*, disait que la morale consistait tout entière dans cet axiome : « Mettez de l'argent dans votre poche et moquez-vous du reste. » J'ai bien peur que cet aphorisme ne remplisse l'intérim entre les deux morales, et je ne vois rien là qui puisse donner naissance à la plus petite vertu.

Pendant que M. Sainte-Beuve emploie son esprit à remplacer la morale chrétienne par une morale nouvelle dont la base n'est pas encore trouvée, un autre libre penseur fait une campagne contre les magnifiques processions dont la pieuse et catholique ville de Toulouse est le théâtre au sujet de sainte Germaine. O temps! ô mœurs! Qui l'eût pensé? Dans le siècle des lumières, toute une ville s'émeut pour une bergère ignorante!

Ah! je vous y prends, messieurs les démocrates, voilà comment vous traitez les pauvres et les petits. Oui, Germaine n'était qu'une petite bergère; mais cette petite bergère était une grande sainte, et, comme le disait Jeanne d'Arc à ses juges, Dieu lui avait appris à lire dans un livre où ne lisent pas les savants et les docteurs.

L'Église n'a pas les délicatesses de messieurs les démocrates, elles ne dédaigne pas les faibles et les petits. Saint Louis était roi; sainte Germaine, dont le R. P. Boer a raconté la vie, était une pauvre bergère estropiée, maladive. Le roi et la bergère recevront les mêmes honneurs, parce que tous deux étaient de vrais chrétiens, des cœurs purs qui aimaient Dieu et les hommes leurs frères. Quand il s'agit d'honorer Germaine Cousin, l'Église rassemble dans cette grande ville de Toulouse un nombreux concours de prélats. Les populations méridionales affluent de toutes parts; les autorités civiles et militaires, la cour en robes rouges se font un honneur d'assister à la procession solennelle du 30 juillet.

Un journal, qui s'appelle *le Phare*, — et pourquoi s'appelle-t-il *le Phare*, puisqu'il n'éclaire personne, qu'il ne s'éclaire pas lui-même? — ne peut se résoudre à en prendre son parti. Ces fêtes de Toulouse humilient son orgueil de libre penseur. Germaine Cousin, ainsi béatifiée! Une bergère! Fi donc! Une ignorante!

Permettez. Ignorante dans les lettres humaines, cela va sans dire. Certes, Germaine Cousin eût été incapable d'écrire un des articles du *Lundi*, de M. Sainte-Beuve, ou même son rapport sur les prix de vertu; mais elle eût été très-capable de l'inspirer. Elle était donc ignorante; les apôtres l'étaient aussi, et cependant ils convertirent le monde. Mais, en revanche, Germaine savait ce que M. Sainte-Beuve ignore; elle savait où est la base de la morale, pourquoi il faut être vertueux, et comment on peut l'être. N'est-ce donc rien? Ah! il y a plus de vraie philosophie, plus de science sociale dans l'Église que dans tous les livres philosophiques du dix-huitième siècle et dans tous les dédains des esprits forts. L'Église rappelle incessamment, au milieu des inégalités des conditions et des fortunes, l'égalité des âmes et la supériorité consolante de la seule vertu. Une humble fille des champs passe, personne n'y prend garde, c'est une bergère, une ignorante. Mais l'Église a discerné dans son cœur de sublimes sentiments, dans sa conduite d'admirables vertus. Elle parle, et riches, puissants, magistrats, officiers, princes, rois, évêques, jusqu'au souverain pontife lui-même, tous tombent à genoux; c'est une sainte!

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Les petits laboureurs.

LA COMÉDIE ENFANTINE

Je demande pardon à M. Louis Ratisbonne de lui emprunter un titre qui lui appartient et auquel il a attaché son nom. Pourquoi, avec le titre, ne puis-je pas lui dérober un rayon de son délicieux talent pour éclairer une de ces scènes comme il s'en rencontre un si grand nombre dans la *Comédie enfantine*, où sa plume, cette spirituelle fée, aidée du crayon de Gobert et de celui de Froment, a retracé de si charmantes choses!

Combien de fois, en traversant les allées des Tuileries ou celles du Luxembourg, par une de ces belles journées qui font épanouir le calice des fleurs et le cœur des enfants, n'ai-je pas protesté, au fond de mon âme, contre cette tradition classique qui donne à la comédie pour berceau l'ignoble tombereau de Thespis! Fi donc! la comédie! mais elle est née, elle naît encore chaque jour, dans l'imagination riante des enfants. Ces charmants petits comédiens du foyer sont imitateurs par excellence. Ce qui les frappe chez eux, autour d'eux, partout, ils le reproduisent dans leurs jeux.

Ont-ils sous les regards les travaux de la campagne, les spectacles champêtres, ils imaginent de gentilles églogues et de fraîches idylles. Regardez ces petits laboureurs; ils ont vu là-bas leurs pères, courbés sur la charrue, ouvrir péniblement dans le sol durci un sillon qui doit recevoir la semence. Les voilà aussitôt à l'œuvre. Eux aussi, ils se rendront utiles. Que leur faut-il? Une charrue? Ils n'iront pas la chercher bien loin: une branche d'arbre qui a quelque ressemblance éloignée avec l'instrument aratoire, et que les bûcherons ont dédaignée, fera leur affaire. Les deux plus jeunes s'attellent d'eux-mêmes, comme des chevaux dociles, au joug qui n'est pas pesant. L'aîné de la petite bande tient le manche avec une gravité souriante. La comédie du labourage commence; la plaine aux horizons profonds et le vieux chêne, dont la branche morte joue un rôle dans la scène, fournissent une splendide décoration.

La comédie, c'est l'imitation de la vie humaine. Il semble que l'homme éprouve le besoin de regarder couler ce fleuve du temps qui l'entraîne, et de s'y mirer pour y retrouver son image. Ce besoin, on le surprend déjà dans les enfants. Ne voyez-vous pas les garçons avec leurs petits sabres, leurs ceinturons rouges, leurs fusils en miniature, leurs shakos surmontés d'un plumet d'une couleur éclatante, se diviser en deux bandes, en deux camps? Ils se chargent avec de grands

cris, ils s'exaltent au bruit de leurs clameurs, ils brandissent leurs armes innocentes, ils imitent le son du tambour et de la trompette; c'est la comédie de la guerre. Du Guesclin et Henri IV, les historiens de leur vie nous ont conservé ce souvenir, avaient un goût prononcé pour la comédie militaire. Ils y allaient bon jeu bon argent, et les mères de ce temps-là se plaignaient de ce que leurs enfants, enrôlés dans la troupe de chacun de ces rudes batailleurs, revenaient souvent avec les yeux pochés et le nez contus et sanglant. N'est-ce pas ce que les maîtres de l'art dramatique appellent l'amour de la couleur locale et de la vraisemblance? Laissez ces deux hardis garçons grandir, et vous en verrez bien d'autres!

Les petites filles ont aussi leur comédie, mais celle-là est plus douce, plus aimable et plus pacifique. Écoutez leur gracieux babil. Ce sont de petites marchandes, des maîtresses d'école, de gentilles petites maîtresses de maison. Elles commandent une robe à la couturière, un chapeau à la marchande de modes, leur dîner à la cuisinière, que souvent elles grondent bien fort, en lui reprochant de faire danser l'anse du panier. Ces charmantes petites comédiennes du foyer domestique ne se doutent pas qu'elles livrent souvent à l'indiscret qui les écoute le secret de leur maman.

— Madame Céleste, ce chapeau n'est pas à l'air de ma figure; il me coiffe indignement. Il me faut quelque chose de plus frais, de plus élégant, de plus jeune, un chapeau dans le genre de celui que vous avez fait à Mme la baronne de X***.

— J'ose pourtant affirmer à madame que ce chapeau est un des mieux réussis qui soient sortis de mon établissement.

— N'insistez pas et emportez-le. Quand je l'ai sur la tête, je me fais peur à moi-même.

Quand vous entendez cette scène de comédie enfantine, n'en doutez pas, la petite maman est un peu coquette.

En voici un autre. Mlle Lili, dont Frolich et Stahl ont raconté la *Journée*, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'une journée de Louis XIV; Mlle Lili est très-mécontente de sa cuisinière, qui n'est autre que Mlle Odette, cuisinière de cinq ans, attachée pour un quart d'heure au service d'une maîtresse de maison de six ans. Comme elle la gronde! comme elle la gronde! La scène se passe aux Tuileries, au coin d'une caisse d'oranger.

— Tenez, Pauline, — il y a beaucoup de cuisinières qui se nomment Pauline, — cela ne peut pas durer plus longtemps. Vos mémoires grossissent toutes les semaines. Vous nous dépensez beaucoup trop d'argent.

— Madame doit savoir que ce n'est pas ma faute: c'est l'Exposition qui fait tout renchérir.

— L'Exposition, l'Exposition, vous me répétez cela toutes les fois que nous comptons. Ce n'est pas l'Exposition qui vous force de mettre sur votre mémoire d'aujourd'hui dix livres de viande de plus que la semaine dernière.

— Si madame était juste, elle reconnaîtrait qu'il me faut énormément de viande pour les consommés et les coulis. Monsieur est si friand!

— Ce que vous dites est très-déplacé, Pauline. Monsieur n'est pas friand, seulement il a l'estomac délicat.

Après avoir entendu cette petite scène de comédie enfantine, vous pourrez vous dire que la mère de Mlle Lili est une bonne et tendre femme et une maîtresse de maison économe, qui n'aime pas qu'on fasse danser l'anse du panier.

N'oublions pas l'éternelle comédie, la comédie toujours jeune et charmante de la poupée. Mais qu'allais-je faire? Louis Ratisbonne l'a racontée, et si bien racontée, qu'on ne peut la redire après lui. Contentons-nous donc de citer *la Petite Mère*.

Regardez, Monsieur, ma poupée!
C'est ma fille, savez-vous bien...
Oh! sa robe est toute fripée,
C'est sans doute ce vilain chien...

Elle s'appelle Marguerite,
Ma fille; elle n'a que deux ans.
Hein! qu'elle est grande, ma petite;
Et qu'elle a de beaux yeux luisants!

Je l'habille et la déshabille
Depuis la tête jusqu'aux pieds;
C'est tout comme une grande fille:
Elle a des bas et des souliers.

Le soir pour dire sa prière
Son caractère est des plus doux.
Et comme avec moi fait ma mère,
Je lui fais plier les genoux.

Puis je la baise sur la bouche
Et la mets dans ses petits draps,
Et, bien souvent quand je me couche,
Je la fais dormir dans mes bras.

Alors le Monsieur dit: « Sans doute
Ta poupée, elle parle bien? »
— Oh! non, Monsieur, mais elle écoute,
Elle écoute sans dire rien.

Et l'enfant dans ses bras emporta sa chimère,
Les yeux remplis d'amour et d'orgueil triomphant;
C'était une poupée, il est vrai; mais l'enfant,
L'enfant, elle était déjà mère.

Qu'ajouter à cela? Voilà la comédie poussée au plus haut degré de perfection. L'art disparaît pour céder la place à la nature. Talma croit être Joad, Néron, Œdipe, Manlius, Charles VI; Mlle Mars croit être Célimène. Mlle Lili, cette gentille actrice de la *Comédie enfantine*, prend non moins au sérieux son rôle. La petite fille est déjà mère, comme le dit M. Louis Ratisbonne, et la poupée transfigurée devient son enfant.

FÉLIX-HENRI.



CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573, 586, 595, 619, 629, 643, 659, 675, 691 et 708.)

X

CINQ ANS APRÈS.

« Cinq ans! Que d'événements se passent dans un pareil intervalle! Cinq ans s'étaient écoulés depuis l'endroit où j'ai laissé cette histoire. Cinq années qui m'ont paru bien longues, et à ma sœur Angèle encore plus! Tout avait marché autrement peut-être qu'on n'aurait dû s'y attendre, et pourtant rien ne paraissait avoir changé extérieurement. Comme en entrant à la ferme, on voyait là Thibaude, un peu vieillie, un peu moins souriante, mais active et travailleuse, aller des uns aux autres, visitant les étables, les laiteries et les greniers, et l'idiot Pataquet, chantant, ses images à la main, assis sur la paille de la grange; de même dans la maison des Roches, tout était resté dans le même état où nous l'avons laissé. Les lilas et les campanules, que la comtesse aimait, étaient en pleine floraison; les liserons grimpaient au haut des murs, et les oiseaux de la volière gazouillaient à réjouir l'oreille.

« Justine, plus cassée, plus radoteuse, mais toujours propre, économe et attachée, filait près des mêmes chenets de la cuisine, sur le même rouet, assise à la même place, près du même gros chien Trill, le même que vous voyez auprès de ma sœur aujourd'hui.

« Pourtant, au fond, hélas! tout était bien changé, et en entrant dans le parloir, dans le grand fauteuil noir d'ébène à dossier, élevé comme celui des châtelaines du moyen âge où Mme de Fouronne s'asseyait d'ordinaire, le regard s'arrêtait étonné en remarquant qu'il était occupé par une jolie jeune fille de seize ans, d'une taille moyenne et gracieuse, avec de très-beaux cheveux noirs, des yeux bleus pleins d'intelligence et de bonté, un sourire bienveillant; enfin tout un ensemble ravissant de candeur, de grâce et de distinction, qui attirait à elle l'affection et le respect. Elle était triste, de cette tristesse calme et forte qui élève le cœur vers Dieu. Elle brodait une magnifique nappe d'autel. C'était une application sur tulle blanc, dont le travail, vraiment féerique, aurait pu rivaliser avec les plus fines dentelles de Malines ou d'Alençon, et qui témoignait de ses talents pour les travaux de l'aiguille. Elle travaillait, le front penché sur sa broderie, et un soupir profond s'échappait de sa poitrine de temps à autre. Elle portait une robe noire sans ornements et d'étoffe commune qui était attachée à son cou par une épingle de jais, et bordée par un col de crêpe noir. Ce costume sévère dénotait un deuil rigoureux et la perte d'un très-proche parent.

« Une femme plus âgée qu'elle d'une vingtaine d'années, assise dans l'embrasure de la croisée qui s'ouvre dans le jardin, tricotait en silence et la regardait souvent à la dérobée avec un air d'affectueuse sollicitude.

« Cette femme, c'était ma sœur Angèle; cette jeune fille, c'était Claire de Fouronne.

« Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où sa pieuse et malheureuse mère avait quitté sa vie de douleur pour aller en recevoir la récompense. Un soir, elle était morte presque subitement au milieu de nous tous, foudroyée par cette maladie de cœur que, depuis plusieurs années déjà, le docteur Renaud avait jugée mortelle. Dieu nous l'enleva, elle avait assez souffert; son temps d'épreuves était sans doute à jamais fini. Sa mort fut celle d'une grande chrétienne. Un cri, un seul, lui était échappé en mourant: c'était le nom de sa fille.

« Penché vers elle, consultant le pouls, cherchant en vain une trace de vie, le docteur Renaud se releva enfin, les yeux pleins de larmes, et prononça ce mot si pénible à entendre: « Tout est fini... »

« Nous restâmes muets. Justine se répandit en cris, en plaintes et en sanglots, avec cette véhémente expansion de douleur habituelle chez les gens de la campagne, moins habitués que nous à la souffrance morale, et moins accoutumés par l'éducation à modérer leurs impressions. Tout chez eux est bruyant, la douleur et la joie. La pauvre vieille servante courut répandre la triste nouvelle dans le pays. Les villageois étonnés qui avaient vu le matin même (car c'était un dimanche) Mme de Fouronne monter à l'église, y communier, comme c'était son usage, chaque semaine, y assister aux offices, ne pouvaient ajouter foi à ce récit. Ils accoururent en masse. Tous voulaient savoir la vérité, et leurs cris, leurs sanglots, leurs regrets, se joignaient à l'expression de notre douleur. La nouvelle volait de bouche en bouche parmi ces pauvres gens, si souvent soignés, secourus et encouragés par celle qui venait de mourir.

« Le lendemain, toute la paroisse attristée suivait ce douloureux convoi. Noble cortége pour quitter ce monde que celui des malheureux qu'on a soulagés!

« — Que son souvenir vous serve d'enseignement, mes pauvres amis! leur dis-je en quittant le cimetière. Que les exemples de cette vie si pure qui vient de s'éteindre vous apprennent à vivre et à mourir!

« — Dieu vous entende! monsieur le curé, répondirent-ils naïvement; nous ferons de notre mieux.

« — Tenez, monsieur le curé, fit Justine en me rejoignant au moment où j'allais ouvrir la porte du presbytère; voici un papier cacheté que ma pauvre maîtresse portait toujours sur elle. Je l'ai trouvé, ce matin, dans la poche de sa robe; je crois bien que ce sont ses dernières volontés. Comme votre nom était sur l'adresse avec celui de Mlle Angèle, j'ai pensé qu'il fallait vous le remettre, et le plus tôt possible.

« — Vous avez eu raison; entrez avec moi, je vais

appeler ma sœur, puisque, elle aussi, cette lettre la concerne, et nous en prendrons connaissance.

« J'ouvris ce testament laissé par la comtesse. Voici ce qu'il renfermait :

« Le peu que je possède, après moi appartient à ma « fille; je prie mon frère, qui est son tuteur et son seul « parent, de l'administrer de son mieux ; j'envoie à cette « chère enfant ma dernière bénédiction, si, comme un « triste pressentiment semble m'en avertir, je n'ai pas « la joie de l'embrasser avant de mourir.

« Vous, monsieur le curé, que le ciel vous récom« pense de tout le dévouement que vous avez témoigné à « deux pauvres abandonnées ; vous, Angèle, vous êtes « mon amie, presque ma sœur d'adoption ; je connais « votre cœur, et je vous lègue ma fille. Si elle n'a pas la « vocation religieuse qui pourrait seule la fixer au cou« vent, à seize ans accomplis, elle reviendra aux Roches ; « on m'a mandé que sa santé souffrait de l'air de Paris ; « elle demeurera chez elle. Mes rapports avec mon frère « n'ont servi qu'à me prouver, par malheur, que ma fille « serait auprès de la sienne déplacée, malheureuse et, « qui pis est, mal dirigée ; elle pourrait de plus prendre « dans ce milieu, qui n'est pas fait pour elle, des idées « fausses et des goûts dangereux ; elle sera donc chez « elle. Justine ne peut suffire à veiller sur une jeune « fille, elle ne saura que la servir et l'aimer ; vous, « Angèle, vous la dirigerez, vous guiderez son inexpé« rience dans la vie, vous la rendrez pieuse et bonne « comme vous, vous achèverez de faire d'elle une femme « forte, et alors vous serez bénie pour cette noble tâche « acceptée. Laissez Claire aller, venir librement ; con« tentez-vous de la faire penser et agir sagement, et « qu'elle se souvienne toujours qu'elle est en la présence « de Dieu. Sa position est exceptionnelle, elle est seule ! « pauvre ! sans mère ! elle n'est donc pas dans la situa« tion des autres jeunes filles, il faut qu'elle s'accoutume « à se suffire et à se diriger elle-même. Tout impossible « que la chose paraisse pour une fille sans dot, dans ce « siècle d'argent, si Dieu met sur son chemin un honnête « homme, d'une famille honorable, quoique inférieure « à la sienne, du côté de la noblesse, si c'est la volonté « de Claire, qu'elle l'accepte, c'est vous que je prie de « confirmer son choix, quand il vous sera prouvé que « vous accordez ma fille à un homme digne d'elle par ses « vertus et ses nobles sentiments. Les idées de mon frère « n'étant aucunement les miennes, c'est vous et Claire « qui déciderez de tout ceci ; fasse le ciel que cela puisse « arriver, si le bonheur de ma chère enfant en dépend ! »

« Suivaient quelques recommandations plus particulières, quelques petits legs de souvenirs ; personne n'était oublié.

« Nous refermâmes cette lettre testamentaire en pleurant, et je me mis en devoir d'écrire à la Visitation, afin que la pauvre Claire fût préparée au coup affreux qui la frappait.

« Angèle et moi nous passâmes plusieurs jours dans l'inquiétude en attendant une réponse à cette lettre. Claire avait quatorze ans, elle arrivait à l'âge où les impressions deviennent profondes, où l'on sait aimer et sentir vivement. D'ailleurs, les liens naturels d'affection qui l'unissaient à sa mère étaient devenus plus étroits parce qu'elles avaient souffert ensemble et qu'elles avaient, jusque-là, uniquement vécu l'une pour l'autre. Je craignais de voir celle qui survivait brisée par une pareille douleur.

« Enfin la lettre attendue arriva, elle était adressée à ma sœur.

« Calmez vos craintes, mademoiselle, écrivait la su« périeure, notre chère enfant est pleine de courage, « quoique profondément affligée ; elle est en cela, comme « toujours, ce que doit être une vraie chrétienne. Je « connais cette nature d'élite qui, dans aucune circon« stance de la vie, ne se trouvera au-dessous de la tâche « que le ciel lui imposera. Claire est tellement au-dessus « des autres femmes, que moi, qui ai élevé tant de jeunes « filles, je n'en ai point encore rencontré une seule qui « puisse lui être comparée ; sa première éducation en a « fait une personne supérieure dès l'enfance. C'est une « de ces organisations d'élite qui sont faites pour tout sur« monter. Dans deux ans je devrai m'en séparer, et cette « idée m'afflige. Cette aimable fille manquera à tout le « monde ici ; puis j'ai de vives appréhensions pour son « bonheur en la voyant partir, elle est trop au-dessus des « mesquines passions qui agitent le monde pour n'avoir « pas beaucoup à en souffrir. Ce n'est pas cependant un « esprit chimérique et en dehors du monde réel, mais « c'est une âme pure, que tout ce qui est mal attriste. « Elle a connu les douleurs de ce monde, elle n'en a ja« mais connu les misères, elle aura donc de nombreux « sujets de déception. Cependant je l'ai longtemps étu« diée, je la connais à fond, et elle n'est pas faite pour la « vie claustrale ; sa santé seule suffirait pour la lui « rendre impossible ; c'est une enfant du grand air et « de la liberté, elle a besoin de vivre à la campagne.

« Le médecin affirme qu'elle mourrait ici. Nos cloî« tres sombres et nos cellules étroites, dont elle a déjà « souffert, ruineraient sa santé. Puis elle n'est pas faite « pour la vie contemplative. Malgré ses goûts et ses idées « sérieuses, c'est une femme d'action, faite pour la vie « pratique ; il lui faut des distractions forcées. Dans la vie « recluse qu'elle mène ici, ses souvenirs de tristesse l'as« siégent malgré elle. Sans doute elle l'a senti elle-même, « car elle m'a dit en pleurant : Je ne puis rester toujours « dans cette chère maison, je sens que le manque d'air « m'y étouffe, cette atmosphère de Paris m'a déjà fait « grand mal, et pourtant, si je m'en vais, quel isolement « sera le mien ! Comment m'accoutumerais-je à ne plus « vous voir, vous qui m'avez servi de mère ?

« — Nous avons deux ans devant nous, chère enfant, « lui ai-je dit, Dieu nous aidera.

« Adieu, mademoiselle, dans deux ans je vous remet« trai cette chère petite, que vous êtes bien digne de pro-

« téger et de diriger; en attendant, je continuerai à vous « donner exactement, tous les mois, de ses nouvelles. »

« Cette lettre, qui contenait à la suite quelques détails trop longs à donner ici, nous rassura sur Claire, et deux ans après l'avoir reçue, Angèle se rendit à Paris, d'où elle ramena son enfant d'adoption. C'est pourquoi, au moment où est arrivé ce récit, je vous les montre toutes deux assises dans le parloir de la maison des Roches, quelques jours seulement après le retour de Mlle de Fouronne dans le pays.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —



LE MONT-SAINT-MICHEL

AU PÉRIL DE LA MER

(Voir page 711.)

III

L'ARCHANGE SAINT MICHEL.

Mandane n'a guère laissé dans l'histoire d'autre trace que le souvenir de saint Scubilion. Nous savons seulement que jusqu'aux premières années du huitième siècle cette solitude continua d'être habitée par de pieux anachorètes, dont les âges suivants auraient même ignoré l'existence si le mystérieux parfum de leurs vertus ne l'avaient révélée à leurs contemporains.

Avec le huitième siècle, nous touchons à une époque vraiment fantastique dans les annales du Mont-Saint-Michel. C'est le temps des apparitions de l'archange, et aussi celui de la soudaine révolution géologique qui fit une île de cette montagne, précédemment environnée d'impénétrables forêts. On peut croire que cette action simultanée de l'élément surnaturel et des forces de la nature fut le résultat d'une combinaison divine, et qu'au moment où ce lieu allait être consacré au culte de son archange Dieu voulut, par cette transformation subite, lui imprimer un caractère de grandeur qui le rendit plus auguste et qui le désignât mieux encore à la foi et à la piété des peuples. Mais reprenons la suite de notre récit.

Il y avait en ce temps-là sur le siége épiscopal d'Avranches un prélat du nom d'Aubert, homme très-religieux et très-aimable au Seigneur, suivant le langage des vieilles chroniques. Or un jour, pendant qu'il était endormi, Aubert fut mystérieusement averti de construire sur le sommet de la montagne, que jusqu'ici nous avons appelée Mandane, un temple en l'honneur de l'archange saint Michel, « afin, dit le cartulaire[1] auquel nous empruntons ce récit, que celui dont la vénérable commémoration était célébrée au mont Gargan, fût honoré avec non moins de religion dans la mer. » Aubert à son réveil se recueillit en lui-même, demandant au Seigneur de lui faire connaître si la révélation qu'il avait eue en songe lui était réellement venue de l'esprit de Dieu. Une vision nouvelle laissa encore le prudent évêque incertain de ce qu'il devait faire. Mais à la troisième apparition il n'hésita plus, et, docile à la volonté divine, il se mit aussitôt en devoir de construire au lieu indiqué par le messager céleste un sanctuaire en l'honneur du glorieux Saint-Michel. Aubert, suivi d'une grande foule de peuple, se rendit sur le sommet de la montagne et purifia solennellement la place où il lui avait été ordonné d'édifier la basilique du saint archange. La tradition rapporte qu'en ce lieu Jupiter avait eu autrefois des autels, et que les druides y avaient célébré leurs mystères. Lorsque les cérémonies expiatoires furent terminées, l'évêque d'Avranches se mit à l'œuvre, et en peu de temps l'édifice fut achevé. Mais Aubert restait inquiet, parce qu'il voyait « qu'il lui manquait des gages du saint archange. » Or au milieu de son trouble il fut averti d'envoyer des messagers au monastère du mont Gargan pour obtenir ce qu'il désirait. L'évêque obéit, et au bout de quelque temps ses envoyés revinrent de leur lointain voyage, rapportant un morceau du manteau rouge que l'archange avait laissé sur le mont Gargan, et un fragment du bloc de marbre sur lequel il s'était tenu debout, durant son apparition sur cette montagne. Une surprise attendait les envoyés d'Aubert à leur arrivée sur les rives neustriennes. C'est pendant leur absence que la mer avait subitement envahi l'isthme qui rattachait encore à la terre ce rocher de Mandane, autrefois perdu au milieu des forêts. Là où ils avaient laissé des bois et des prairies, ils ne retrouvaient plus qu'une vaste plaine de sable. Tout avait disparu, excepté la montagne, qui se dressait au loin plus imposante encore et plus majestueuse qu'ils ne l'avaient laissée. A cette vue, les envoyés furent saisis de stupeur, et il leur sembla, dit le chroniqueur, qu'ils entraient dans un monde nouveau. Mais bientôt, averti de leur arrivée, Aubert accourut à leur rencontre et, après avoir reçu les précieuses reliques qu'ils lui apportaient d'Italie, il les transporta en grande pompe jusqu'à la sainte montagne, pendant que tout le peuple de la contrée s'abandonnait à la joie. Et lorsque ces gages de l'archange eurent été déposés dans la basilique, Aubert en confia la garde à des chanoines.

Ici s'ouvre, dans les annales du Mont-Saint-Michel, une lacune de près de trois siècles, période d'incertitude et de mystère, du sein de laquelle aucun fait saillant, aucun détail précis ne se détache. Quelques traditions vagues et confuses, qui se sont conservées sous le chaume des cabanes normandes, quelques récits où l'imagination populaire a sans doute beaucoup plus de

[1] *Cartulaire du Mont-Saint-Michel*. Traduction de M. le Héricher

part que la réalité, tels sont les seuls éléments d'information qui nous aient été laissés sur cette période. Nous ne nous y arrêterons pas : ce serait tomber dans le domaine de la légende, et nous voulons rentrer dans celui de l'histoire.

IV

LES DISCIPLES DE SAINT BENOIT

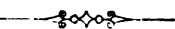
Nous sommes à la fin du dixième siècle, aux approches de ce fameux *an mil*, que les peuples attendaient au milieu des transes d'une indéfinissable terreur. Le sanctuaire élevé par saint Aubert est toujours en grand honneur dans toute la contrée et même dans tout le pays de France. Les pèlerins s'y rendent en foule pour invoquer l'archange; les rois et les grands l'ont enrichi de dons précieux. Childebert est venu lui-même y apporter un reliquaire d'argent, et Rollon, devenu chrétien, lui a fait à son tour de riches présents en souvenir de son baptême. Et cependant, malgré ces témoignages de la piété des peuples et ces hommages rendus par les puissants de la terre, souvent sans doute, lorsqu'il a jeté les yeux sur la montagne qui lui est consacrée, Michel, le bienheureux archange, s'est voilé la face de ses ailes. N'a-t-il pas pu voir en effet la garde de son sanctuaire abandonnée à des clercs oublieux de leurs devoirs, et qui scandalisent les pèlerins par le spectacle de leur vie molle et relâchée?

Mais voilà que Dieu va susciter un vengeur à son archange. Et ce vengeur, ce sera Richard, le petit-fils et le deuxième successeur de ce premier duc de Normandie, qui avait voulu que sa conversion au christianisme fût marquée par un témoignage de sa générosité envers la basilique du mont Tombe. Richard conçut le dessein de remplacer les clercs par des moines, qui serviraient Dieu dans l'exercice de la vie contemplative. Le pape favorisa l'accomplissement de ce pieux projet, et Richard, accompagné de onze moines qu'il avait lui-même choisis, se rendit au monastère pour en chasser les prévaricateurs.

Les religieux amenés au mont Saint-Michel par le duc de Normandie appartenaient à ce glorieux ordre qui parut au début du moyen âge, comme pour recueillir et conserver jusqu'à des époques moins agitées les trésors méconnus de la science antique. Richard ne pouvait mieux choisir : les disciples de saint Benoît étaient vraiment les hôtes qui convenaient à un semblable lieu. Pour eux, amants passionnés de l'étude et des méditations austères, nulle retraite ne saurait être trop profonde, nul séjour trop silencieux. Là, sur un rocher dont les échos ne répètent d'autre bruit que celui de la vague ou celui de la tempête, ils pourront, ces moines intrépides, mieux qu'en aucune autre solitude se pénétrer des souvenirs et des traditions des grottes de Subiacum. Sur le sol aride et ingrat du mont Tombe, ce rameau de la grande famille bénédictine se développera comme en son climat naturel. La science et la religion fleuriront sous son ombre; et la gloire des armes elle-même, en des temps de défaillance universelle, y trouvera un dernier abri. A partir de l'introduction des moines bénédictins, l'histoire du Mont-Saint-Michel devient un des plus intéressants chapitres de notre histoire nationale. Essayons d'en retracer les pages les plus glorieuses.

R. TANCRÈDE DE HAUTEVILLE.

— La suite prochainement. —



A M. JULIEN DAILLIÈRE

BIBLIOTHÉCAIRE A LA SORBONNE ET LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Je la connais, la muse au noble essor,
Qu'attirait le flambeau de l'Église d'Afrique!
Partout je l'ai suivie, et sur ses lèvres d'or
J'ai retrouvé le cœur de ton fils, ô Monique!

Je la connais, elle a sonné l'assaut!
Des héros de Crimée elle a chanté la gloire!
Aigle et barde, jamais, ne monteront plus haut;
Jamais, combats plus grands, — plus beau chant de [victoire!

Le sublime transport ne part que d'un grand cœur!
Salut patriotique à ta muse guerrière!
Sur mon seuil aujourd'hui qui s'arrête? — ô bonheur!
C'est l'ange du foyer : ta muse familière!

Oh! sois la bienvenue! entre, comme une sœur;
Je ne te connais pas, mais va, je te devine,
A cet accent gaulois, à l'âme, à la chaleur.
Tu souris; — tout trahit soudain ton origine.

« *Sous ce ciel angevin et si pur et si doux* [1] »
Dieu mit notre berceau, ma sœur, embrassons-nous,
Il est si doux de se connaître!
Ce parfum enivrant, ce parfum du pays,
Loin du vallon natal, est si doux pour un fils,
Que le respirer, c'est renaître!

Cet air que de longtemps je n'avais pas goûté,
Ta muse sous mon toit me l'a donc apporté
En secouant ses blanches ailes!...
Puis, gaîment dans mes mains elle a posé deux nids,
Gazouillant et joyeux, l'un et l'autre garnis
D'une famille d'hirondelles!

Rien de plus frais! — non, rien de plus charmant
Que tes deux nids, tes deux couples fidèles!
C'est, cher poëte, un nouveau diamant!
Dans ton écrin, c'est deux perles jumelles!

[1] Allusion aux *Deux Nids d'hirondelles*, pièce couronnée par la Société d'Émulation de Cambrai.

Vivent tes nids ! — rien, non rien de plus doux
Que les tableaux de ton petit poëme !
Grâce,—esprit,— cœur,— s'y donnent rendez-vous,
Comme Cambrai, voilà les vers que j'aime !

Dans la lice du Nord, entraîné comme toi,
Et tout poudreux de la lutte olympique,
Heureux triomphateur ! je reviens du tournoi,
Le front paré du laurier poétique !

Rendons grâces aux dieux qui l'ont ainsi voulu !
Tout vient d'en haut !... Facile à satisfaire,
L'homme, *si raisonnable !...* au sein du *Superflu*
Ne trouve pas... même le *Nécessaire*[1].

HENRI GALLEAU.

LE LOUVRE

(Voir pages 679 et 685.)

III

Notre intention, dans cette étude rétrospective, n'est pas d'arriver jusqu'à notre époque ; nous nous arrêterons avec le siècle de Louis XIV.

Quand Bernin fut reparti pour Rome, on reprit, nous l'avons dit, le plan de Perrault, qui avait tout d'abord charmé Colbert et le grand roi. La colonnade du Louvre, qui forme la façade orientale, fut achevée, sur ce plan, entre la fin de l'année 1665 et l'année 1670, dans un laps de cinq ans. Elle consiste en trois avant-corps, unis entre eux par deux péristyles. Sa longueur est de 197 mètres. Les péristyles se composent de colonnes d'ordre corinthien accouplés et placés au premier étage. L'intérieur des péristyles est décoré de feuillage et d'entrelacs dont l'exécution est remarquable par une grande délicatesse. La cymaise du fronton est formée de deux pierres qui ont chacune 18 mètres de longueur et 50 centimètres seulement d'épaisseur. A cette époque, on considéra comme un prodige de dynamique la machine inventée pour hisser ces masses énormes à une si grande hauteur. On a beaucoup critiqué l'œuvre de Perrault, et c'est la destinée de toutes les œuvres considérables d'exciter des censures aussi vives que les louanges dont elles sont l'objet. La colonnade, a-t-on dit, n'est qu'une décoration théâtrale sans liaison entre ses parties et qui a le défaut de ne pas être une portion intégrante et nécessaire de l'édifice qu'elle ne sert qu'à masquer. Puis sont venues les observations de ceux qui ont signalé comme une innovation malheureuse l'emploi des colonnes accouplées. Quel avantage l'architecte a-t-il obtenu avec ce système ? Des colonnes solitaires n'eussent-elles pas donné plus de majesté à la façade en laissant circuler l'air et la lumière dans l'intérieur du péristyle ? Un blâme plus général et plus juste a été jeté sur l'avant-corps du milieu qui interrompt la colonnade et la partage en deux péristyles séparés en ôtant au monument une partie de sa noblesse et de sa grandeur.

Dans son curieux livre, *l'Histoire des Français des divers États*, Alexis Monteil met dans la bouche d'un jeune architecte les paroles suivantes qui résument assez exactement tout ce qu'on peut dire pour et contre le Louvre, tel que le laissa Louis XIV : « Vous m'attendez au Louvre, n'est-ce pas ? s'écrie ce jeune architecte, et il me semble vous entendre me dire : Bien qu'il soit terminé par un architecte du jour, Perrault, n'est-il pas cependant magnifique ? Eh bien, écoutez-moi. Quand je considère cet édifice à l'intérieur, je le vois composé de parties anciennes de l'ancien goût et de parties nouvelles du nouveau goût. Quand je le considère à l'extérieur, je le vois composé de parties plus irrégulières encore, car de ses quatre faces trois seulement se ressemblent, et pour qui les considère successivement aux angles, ces disparates offensent l'œil de la manière la plus choquante. Le côté de la principale entrée, considéré même séparément, n'est pas exempt d'un très-grand défaut : cette colonnade enchanteresse qui le décore est portée sur un lourd massif percé de vitres, faute inconcevable ! Les colonnes sont destinées à porter, et l'on a voulu qu'elles fussent portées. Cependant ce palais, ouvrage de l'abbé de Clagny (Lescot), de Lemercier et de Claude Perrault, est le plus beau qui existe et qui sans doute ait existé. O hommes ! que sommes-nous, si en deux siècles le palais des plus grands monarques de la terre, bâti par trois architectes célèbres, n'a pas été conduit à la perfection ! »

Après toutes les critiques, c'est à cette conclusion qu'il faut en revenir. Le Louvre est un des plus beaux, peut-être le plus beau palais des temps modernes. Il porte l'empreinte de la gravité et de la solennité du grand siècle. La colonnade du Louvre qui appartient à l'ordre corinthien est d'une admirable proportion. La beauté des profils, l'élégance exquise des détails, le choix et la belle exécution des ornements, en font un de ces ouvrages auxquels l'épithète de classique, très à tort ridiculisée, vient naturellement s'appliquer. C'est précisément cette rectitude des lignes et cette perfection idéale du dessin qui avaient fait dire aux jaloux de Perrault que son projet, admirable comme plan, n'avait qu'un défaut, c'était d'être inexécutable. Selon les esprits dénigrants, c'était un idéal qu'on ne parviendrait jamais à faire passer dans le monde réel. Il existe même une légende artistique d'après laquelle Colbert nomma un comité qui prescrivit à Perrault de construire un modèle réduit qui contiendrait autant de pierres de taille qu'il en entrerait dans l'ouvrage en grand. C'était la miniature d'une fresque qu'on demandait à Perrault,

[1] Allusion à une pièce inédite de M. Henri Galleau, intitulée : *le Nécessaire et le Superflu*, à laquelle la Société d'Émulation de Cambrai a décerné le premier prix au concours de 1867.

et la manière dont il exécuta la miniature fit qu'on lui confia la fresque.

Ce n'était pas la construction et l'ornementation de la colonnade qui offrait le plus de difficultés au talent de Perrault. Là il était maître de se livrer à son inspiration. Le véritable problème à résoudre et celui qui occupa principalement Perrault consistait dans les raccords à faire entre son plan et celui de ses prédécesseurs qui avaient construit plusieurs parties du monument, pour les faire concourir à une unité architecturale sinon complète, au moins suffisante.

Quand on étudie la colonnade du Louvre dans ses rapports avec le reste du monument, on est conduit à penser qu'à la différence de Bernin, qui avait conçu un plan général qui entraînait la destruction des parties construites avant lui, Perrault s'était d'abord exclusivement attaché à la partie du palais à laquelle il a donné son nom. Selon toutes les vraisemblances, ce ne fut que progressivement et sous le coup des nécessités de sa tâche, que, sa colonnade bâtie, et l'angle de cette colonnade raccordé avec la façade qui regardait l'ancienne rue du Coq, il arriva à chercher un plan général du Louvre et un moyen de le réunir aux Tuileries.

Rien de plus difficile et de plus ardu que ces plans tracés après coup. Figurez-vous des pages écrites par des auteurs appartenant à des siècles différents et qui

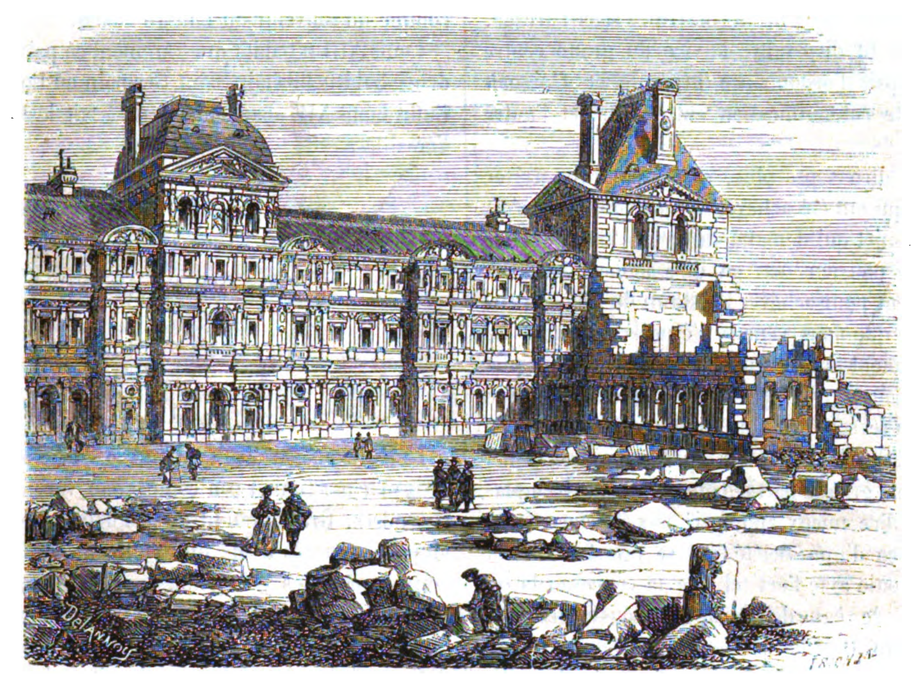


Vue de la Porte-Neuve sous Henri IV et sous Louis XIV.

ne se sont inspirés ni du même sentiment ni de la même pensée, dont il faudrait faire un livre! Ce sont des variétés, bien plus, des contradictions à ramener à l'unité.

Le projet primitif de Lescot avait été agrandi, on s'en souvient, sous le règne de Louis XIII, par Lemercier. Dans toute l'étendue du pourtour quadrangulaire les étages du rez-de-chaussée et du premier étaient en voie de construction; Perrault, qui, pour faire écarter le plan de Bernin, avait surtout insisté sur l'avantage qu'il y avait à conserver les parties bâties, ne pouvait plus insister pour qu'on fît table rase. Or, quand le soubassement de la colonnade se trouva au niveau du premier étage de la cour, l'architecte s'aperçut que les croisées de la nouvelle construction ne correspondaient pas à celles des parties intérieures. Pour dissimuler, autant que possible, ce défaut de symétrie, il remplaça dans son frontispice les croisées par des niches. Ce qui donne presque le caractère de l'évidence à cette supposition, c'est qu'en touchant à certaines parties de la colonnade, vers 1820, on a trouvé les baies toutes construites, voûtées; ajoutons que la bâtisse des niches, formée de cloisons légères, confirme ce que nous venons de dire sur leur première destination. Perrault rencontra des difficultés plus graves encore dans la discordance qui existait entre le péristyle et l'intérieur. Les frontons de Pierre Lescot et leur toiture ne s'harmonisaient ni pour la hauteur ni pour la forme avec le couronnement plus élevé de la colonnade, qui présentait l'aspect d'une plate-forme. Par quel moyen opérerait-on un raccordement? Une vive polémique s'engagea à ce sujet. Ce fut alors qu'on proposa de substituer un troisième ordre aux frontons de Pierre Lescot. Claude Perrault combattit vivement cette proposition. Le motif qu'il alléguait mérite d'être noté. Il disait que dans l'habitation d'un souverain un étage principal, celui qui lui est destiné, doit être reconnaissable à des caractères certains et se dis-

tinguer de tout le reste comme la personne même du prince se distingue de celle de ses sujets. Cet étage principal ne saurait donc être surmonté que par un étage secondaire destiné aux officiers du palais. Ce n'était pas le seul problème à résoudre; il y en avait un plus difficile encore. L'ordre adopté par Pierre Lescot pour le rez de-chaussée était l'ordre corinthien; quant au premier étage, Lescot avait employé ce qu'on appelait alors l'ordre composite, c'était un corinthien plus riche et d'un caractère plus léger, comme il convient aux parties supérieures soutenues par rapport à celles qui soutiennent. A quel style appartiendrait le second étage? Qu'imaginerait-on de plus riche et de plus léger que le corinthien regardé comme le *nec plus ultra* de l'art au point de vue de ces deux qualités? Le dorique et l'ionique, plus simples, n'auraient convenu qu'aux parties inférieures. Nous avons dit que le pavillon construit par Lemercier était soutenu par des cariatides. Cela donna l'idée d'un ordre *cariatide*. Mais, en examinant de plus près cette idée, on fit la réflexion qu'il faudrait cent trente cariatides pour faire le tour de cette immense cour intérieure, et que cette décoration présenterait un caractère de monotonie et de bizarrerie. On renonça donc à ce projet, et ce fut alors que l'idée de



Intérieur de la cour du Louvre sous Louis XIII.

créer un nouvel ordre, qu'on aurait appelé l'ordre français, fut mise en avant. Il y eut même un concours ouvert; mais les candidats ne présentèrent que des modifications des ornements des chapiteaux corinthiens. Alors Perrault prit son parti et éleva un troisième ordre dans le style corinthien; seulement il n'eut pas le temps de l'achever. Mais la question ne s'en trouvait pas moins tranchée contre l'attique, et sous le règne de Louis XV on acheva, d'après le système adopté par Perrault, toute la portion de la cour du Louvre formant l'angle à partir du pavillon de la colonnade jusqu'à celui donnant sur la rue du Coq. Longtemps l'intérieur du Louvre présenta un litige ouvert entre deux systèmes. Selon la remarque judicieuse de Blondel, ce procès pouvait être ramené aux proportions mathématiques suivantes : sept douzièmes d'attique contre quatre douzièmes de troisième ordre. Les avocats de chacun des deux systèmes avaient de bonnes raisons à faire valoir en faveur de leur cause.

Nous nous contenterons de dire, pour ne pas laisser cette rapide esquisse historique trop en dehors de l'époque contemporaine, que, dans le premier quart du dix-neuvième siècle, on se décida enfin à prendre un parti dans cette grave question. Pour remédier à la discordance architecturale qui résultait du contraste et du voisinage de l'œuvre de Pierre Lescot et de celle de Claude Perrault, la hauteur des trois façades extérieures ne pouvant s'accorder ni avec l'attique ni avec son toit, on adopta le troisième ordre pour les trois façades les plus modernes. On laissa subsister la quatrième avec l'attique et l'on exécuta de l'autre côté du pavillon de Lemercier les sculptures qu'on n'avait pu exécuter avant que la question principale fût tranchée. En outre, on abattit les deux pavillons élevés, de chaque

côté, aux extrémités de cette façade, ce qui diminua, sans la faire disparaître complétement, la discordance de ses lignes avec celles des trois autres façades. En même temps on ouvrit les niches de la colonnade. Sans doute cette ouverture, qui était entrée dans le plan primitif de Perrault et à laquelle il avait renoncé, ôta à cette grande ligne d'architecture quelque chose de son aspect calme, reposé et harmonieux, mais elle lia la colonnade au monument et fit disparaître le reproche qu'on lui avait adressé de n'être qu'un splendide décor appliqué contre un édifice. MM. Fontaine et Percier, les deux architectes chargés de ces travaux qui remplirent le premier quart du dix-neuvième siècle, rétablirent l'unité entre les deux colonnades par la platebande de la porte qu'ils firent construire sous l'arcade. Cette addition fit disparaître le vice du grand centre qui interrompait l'ordonnance générale et éloignait l'idée de toute communication entre l'une et l'autre partie.

Nous n'en dirons pas plus, car il faudrait arriver aux travaux qui ont été achevés de nos jours, et c'est un immense sujet qui demanderait à être traité à part. Mais nous ne pouvions pas en dire moins. Quelques mots seulement pour achever l'histoire du Louvre pendant l'époque que nous venons d'étudier au point de vue exclusivement architectural. On a vu que, jusqu'à Louis XI, le Louvre avait été une prison d'État et une forteresse. On se souvient que François Ier renonça à réparer le vieux géant de pierre qui tombait en ruine, et qu'il le fit en grande partie démolir pour le remplacer par un édifice mieux approprié aux besoins de la royauté en face d'une société qui se transformait, et plus en harmonie avec l'art tel que le concevait la renaissance. Sous le règne de ce prince et sous celui de son successeur Henri II, il fut impossible d'habiter ce palais en reconstruction. Mais la mort tragique de Henri II, tué dans un tournois, rendit le séjour du château des Tournelles insupportable à Catherine de Médicis, et elle vint demeurer au Louvre avec le jeune roi son fils. Ce fut au Louvre qu'on décida la journée de la Saint-Barthélemy (23 août 1572), comme on peut s'en convaincre par le récit que le duc d'Anjou fit en Pologne à Miron son chirurgien : « Nous avisâmes à l'exécution, dit ce prince; nous nous assurâmes des prévôts, des marchands et autres, désignant quelques-uns pour exécuter particulièrement sur aucun, comme fut monsieur de Guise pour l'amiral. Le jour commençait à poindre, et ma mère et moi allâmes au portail du Louvre, en une chambre joignant le jeu de paulme pour voir le commencement de l'exécution où nous ne fûmes pas longtemps; et comme nous considérions les conséquences de pareille entreprise, nous ouismes tirer un coup de pistolet qui nous troubla beaucoup! » C'était le massacre qui commençait. On sait que les huguenots furent poursuivis jusque dans le Louvre, et qu'un d'eux, près d'être atteint par quatre archers, se précipita jusque sur le lit de la jeune reine de Navarre, pour chercher un asile.

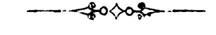
En 1591 le duc de Mayenne fit pendre, dans une des salles basses du Louvre, quatre des principaux chefs populaires de la Ligue qui avaient attenté à la vie du président Brisson et des conseillers Larcher et Tardif. Le duc de Mayenne ouvrit dans la grande salle du Louvre les états de la Ligue, qui ne répondirent pas aux espérances qu'il avait mises en eux.

Henri IV, frappé à mort par son assassin, Ravaillac, fut rapporté dans cette même salle, dite alors Salle des gardes, et il y expira sans avoir pu proférer un seul mot.

Le maréchal d'Ancre fut tué sur le pont du Louvre, pont jeté sur les fossés qui entouraient alors cet édifice, comme un souvenir du Louvre féodal.

Louis XIII n'habita que rarement ce palais. Sa résidence habituelle était Saint-Germain ou Fontainebleau. Enfin Louis XIV abandonna tout à fait le Louvre pour Versailles.

RENÉ.



GRACE DARLING

(Voir page 716.)

II

L'air de la mer est fortifiant et doux, les soins des deux marins, Tom et son compagnon, furent continuels et tendres. Grace grandit et se fortifia, quoiqu'elle ne vît jamais auprès d'elle une touffe de verdure fraîche pour reposer ses yeux, une corolle de fleur brillante pour attirer sa main, un autre visage d'enfant, riant et joyeux, pour exciter sa gaieté et attirer sa confiance. Qu'on se figure la solennité et l'uniformité de cette vie, le silence éternel de cette demeure, la majesté éternelle des flots, la splendeur éternelle, mais changeante toujours, du ciel et des nuages. Des journées entières se passaient sans que Grace, dans sa petite chambre de la tour, entendît à ses côtés le son d'une voix humaine. Souvent l'un des deux hommes dormait après sa veille de la nuit, tandis que l'autre préparait le fanal placé au sommet du phare. Alors le grondement sans fin de la mer, le cri sauvage et tremblant des mouettes désolées, le sifflement plaintif du vent d'orage, parvenaient seuls aux oreilles de l'enfant assise et pensive dans la tour. Ses regards toujours francs et doux erraient au dehors de la demeure de granit, dans le vague, dans le vide; ils n'effleuraient rien de terrestre; ils ne trouvaient rien qui pût les arrêter : pas de foyer où l'on s'assemble, pas d'atelier où l'on travaille, pas d'école où l'on apprend, pas d'église où l'on prie. Point d'arbres, de jardins, de clochers, de maisons, rien qu'une grande plaine de flots et un grand dôme de ciel. Seulement Grace voyait à l'horizon se dessiner, comme de minces

filets noirs, les mâts aigus des navires, puis se gonfler leurs voiles brunes ou blanches, puis se dessiner leurs coques arrondies; les oiseaux de mer passaient en les devançant dans leur vol, et les navires passaient aussi, fugitifs, lointains, rapides, sans laisser sur les flots plus de traces que les goëlands n'en avaient laissé dans les airs. Tout disparaissait, s'en allait, s'effaçait ainsi. Il n'y avait d'immuable que la mer qui toujours se plaignait, le ciel qui toujours planait et le phare qui semblait relier et rapprocher les deux, protégeant les hommes si chétifs, et d'en haut si petits, contre les abîmes de l'une et les tempêtes de l'autre. Tout bien considéré, ce spectacle et ce voisinage étaient magnifiques et grands, et profitaient autant à Grace Darling qu'un sermon du ministre à l'église ou une leçon à l'école.

Qu'on ne s'imagine pas pourtant que l'aspect continuel de ces imposantes splendeurs, de ces majestés mornes, eussent rendu l'enfant plus sombre que ne le sont d'ordinaire les enfants. Grace était naturellement vive, intrépide et gaie; puis elle avait beaucoup à faire. Le travail préserve de l'ennui, et le contentement de soi-même entretient la gaieté. Chaque matin, la jeune fille commençait avec courage sa besogne du jour, qu'elle avait d'avance toute tracée. Elle avait d'abord à visiter la *chambre aux huiles*, la plus basse des salles de la tour, celle où s'arrêtait le premier palier de l'étroit escalier en vis. Là, quinze grandes cuves de pierre, appelées *citernes à huile*, contenaient la provision destinée à alimenter la lanterne du phare. Grace fourbissait d'abord, de ses petites mains frêles, les grandes cruches d'étain qui miroitaient sous un furtif rayon de soleil, comme de vastes amphores d'argent bruni, puis elle les remplissait en plongeant une grande cuiller dans les cuves : tout cela si adroitement, si gentiment, si proprement, qu'il ne se faisait pas une seule tache sur son fourreau d'indienne et sur son petit tablier noir, à bavette montant jusqu'au cou. Elle avait toujours les bras nus comme toutes les femmes anglaises qui s'occupent des soins du ménage, et ces bras fins et jeunes étaient si blancs, que le hâle de la mer n'était pas parvenu à les brunir, tandis que le travail et le grand air leur donnaient chaque jour plus d'élasticité et de force.

A l'étage au-dessus de la *chambre aux huiles* se trouvait la *chambre aux provisions*, et c'était là que Grace passait ensuite une partie de ses matinées. Là étaient les barils d'eau douce, les énormes cruches d'*ale* très-faible selon l'ordonnance, les piles de biscuits et les quelques pains de seigle que le bateau messager renouvelait tous les mois, quand la mer était calme. De grandes tranches de lard et de bœuf salé pendaient à des crochets dans le coin le plus frais de la salle; des sacs de pommes de terre, de gruau et de légumes secs, se trouvaient rangés à côté; c'était là tout l'ordinaire des deux gardiens et de la jeune fille, car la viande fraîche et les légumes nouveaux ne se conservent point dans les phares qui sont exposés sans abri à toute l'ardeur du soleil, à toutes les variations du temps. A l'arrivée du bateau, seulement, les trois solitaires pouvaient s'attendre à un petit régal de viande fraîche, de fruits, de lait et d'herbages, que Grace préparait avec un soin exquis, voyant qu'il était agréable à son père, et dont elle se réservait seulement la plus petite part. Les deux gardiens, qui jadis avaient dû faire leur cuisine eux-mêmes, étaient charmés d'avoir maintenant une compagne aussi intelligente et aussi gentille qui se chargeât de ce soin. Vers le soir, au soleil couchant, tandis qu'ils nettoyaient et remplissaient pour la nuit le foyer de la lanterne, ils s'interrompaient volontiers et souriaient de plaisir en voyant surgir à l'extrémité de l'escalier la douce figure souriante de Grace, qui apportait sur un plateau les tasses et la théière fumante et qui, pendant qu'ils prenaient leur repas modeste, échangeait avec eux quelques paroles de bonne humeur ou s'appuyait à la balustrade entourant le fanal, pour regarder silencieusement le dais d'or rouge étendu au ciel, les plis d'or liquide balancés sur les vagues.

Grace ne faisait pas seulement le ménage de son père et du compagnon; elle avait aussi son ménage à elle, sa petite besogne de femme qui consistait à ranger les deux chambres d'habitation, placées au troisième étage. L'une d'elles, la pièce d'entrée, était réservée aux deux hommes; deux chaises de bois, une table, deux lits de camp, deux pipes pendues au mur, tel était l'ameublement de ces captifs volontaires, qui avaient renoncé à toutes les douceurs et à toutes les diversions de la vie parmi les hommes. La chambre de Grace, tout aussi simple et presque aussi nue, offrait cependant quelques traces d'embellissement. Les lieux où habite une femme modeste et bonne, une jeune fille gracieuse et douce, ont toujours quelque chose qui parle d'elle, qui révèle sa présence et qui la fait aimer.

Là se trouvaient l'armoire et la commode de noyer, soigneusement frottées et polies, où Grace renfermait ses vêtements et ceux de ses compagnons; la petite table couverte d'un tapis de couleur où elle posait son coffre à ouvrage, sa bible, son petit miroir ovale, et parfois un bouquet de fleurs des champs que lui apportait le pilote du bateau. Sur les murs recouverts d'un ciment gris et lisse elle avait suspendu quelques vieilles gravures que son père, en son temps de congé, lui avait rapportées de la ville et qui représentaient les objets lointains, presque inconnus, les douces choses de la terre qu'elle ne voyait plus vivre, grandir, verdir, briller autour d'elle, et sur lesquels elle aimait à reposer ses yeux quand elle était lasse des nuages et des flots. C'étaient des forêts, des ruisseaux, des fermes, avec leur peuple de bestiaux, de volailles, leur puits couronné de lierre et leurs grands chariots de gerbes. Grace fixait ses regards sur ces tableaux quand elle voulait voir comment vivent et travaillent les animaux et les

hommes, et puis elle les reportait sur le rebord de sa petite fenêtre quand elle voulait voir comment vivent les fleurs. Là, en effet, croissait dans un grand vase d'argile, maintenu par un grillage de fer, une belle rose des Alpes, la seule plante qui pût vivre et fleurir à cette hauteur, au souffle de ces brises âpres et continuelles, parce que, sur sa terre natale, elle croît sur les grands sommets. C'était Edward Blount, le fils du pilote du bateau messager, qui l'avait rapportée d'un voyage sur le continent, où il avait été étudier l'agriculture, et, à son retour, il l'avait donnée à Grace, qu'il connaissait depuis son enfance et pour laquelle le père Blount avait une véritable affection. Ainsi, dans cet étroit espace de quelques mètres carrés, Grace voyait concentré tout ce qui occupait et remplissait sa vie. Pour l'accomplissement de ses devoirs et la satisfaction de son cœur, elle avait son travail et son père; pour son instruction, la bible; pour sa compagne, la mer qui lui parlait d'en bas; pour son espérance et sa joie, l'aspect du ciel et la pourpre de ses fleurs.

Au-dessus de l'étage où dormaient la jeune fille et ses compagnons, se trouvait une salle relativement vaste et assez confortablement meublée : c'était le salon où se reposaient parfois quelques visiteurs. C'était à Grace encore qu'était confié le soin de l'entretenir, de le parer, si c'était possible, d'y introduire les touristes aventureux ou les jeunes ladies curieuses qui, à de rares intervalles, venaient visiter le phare et abordaient au pied de la tour. Ces nouveaux venus, qui croyaient ne trouver là que de rudes et grossiers gardiens, un peu sauvages et taciturnes, s'étonnaient fort de rencontrer au bas de l'escalier sombre une jeune fille douce et gracieuse qui les accueillait avec une prévenance timide, avec une politesse aisée que le commerce des hommes ne lui donnait pas, et qui devait venir du cœur. Les *gentlemen* qui voyaient Grace devaient se borner naturellement à un regard d'admiration accompagné de quelques paroles de courtoisie; mais les dames qui pénétraient dans le phare pouvaient se montrer plus curieuses et plus expansives sans inconvénient. S'il venait des jeunes filles surtout, ce n'étaient alors que questions pressées, interrogations constantes, légères et serrées, causeries, étonnements naïfs, suivis de cette conclusion inévitable : que Grace devait bien s'ennuyer.

« — M'ennuyer! oh non, vraiment, répondait l'humble fille. J'ai deux bons amis près de moi et avec cela beaucoup d'ouvrage. Et puis, je ne me lasse jamais de regarder la mer, les oiseaux qui volent, les vaisseaux qui passent, les nuages, les étoiles et le ciel.

« — Mais n'aimeriez-vous pas mieux vivre sur la terre? lui demandait-on parfois. Vous y verriez bien d'autres choses plus variées et plus belles.

« — Pardon, je ne crois pas qu'il y ait au monde de choses plus belles que la mer qui gronde au bas et le ciel qui s'étend ici. Et que ferais-je sur terre à présent?... Je serais seule, ma mère est morte. Mon père m'aime et je le console; son travail et son temps sont nécessaires aux marins, aux pêcheurs des côtes; sa place est auprès du phare, et la mienne est auprès de lui. »

Et, après ces mots, la modeste Grace, s'effaçant pour laisser passer les visiteurs, les conduisait dans la *chambre du guet*, où les gardiens, se relevant, se tenaient nuit et jour, n'interrompant jamais leur faction éternelle, puis à la plate forme, extrémité supérieure de la tour, qui supporte fièrement sa loge couverte d'un double toit de verre faisant rayonner ses vitres au soleil, comme les mille facettes d'un globe de diamant. Au centre, la lanterne, portée par des piliers de bronze, présentait aux regards des visiteurs ses quatre réflecteurs de métal poli, puissants et énormes, renvoyant les rais lumineux aux deux cents miroirs qui les reçoivent et les dispersent. Sur la plate-forme de la lanterne, en dehors du vitrage, était pendue la grosse cloche d'alarme que l'on sonne dans les mauvais temps. C'était Grace qui expliquait aux visiteurs toutes les particularités du service et de la manœuvre. Les touristes se retiraient enchantés d'avoir eu pour guide une aussi aimable jeune fille, au lieu des sombres et taciturnes gardiens. En dépit de sa vie rude et solitaire, de sa société inculte et infiniment bornée, la fille de Tom Darling avait non-seulement le dévouement et la force, mais encore la grâce et presque la distinction de la bonté. Il y a des fleurs qui, dans le sol le plus aride, sous les vents les plus âpres, conservent leur fraîcheur, leur délicatesse et comme un souvenir d'un autre ciel. Il y a des âmes aussi qui se gardent charmantes, sensibles, raffinées, en dépit du sort le plus dur, au milieu des circonstances les moins favorables, et qui reflètent tout autour d'elles quelque chose de gracieux, de doux, un attrait inexprimé, un *je ne sais quoi* ineffable, comme un souvenir lointain du monde meilleur d'où elles sont venues, et qui bientôt les attend.

N'oublions pas de dire aussi que, autour du phare, sur la base de rochers, Grace avait un petit domaine et une société à elle. D'abord quelques familles de lapins, à la fourrure soyeuse et blanche, s'étaient nichées dans les trous du roc et se nourrissaient des herbes chétives croissant dans le peu de terre végétale que les vents éparpillaient sur la pierre, ou des débris de légumes et de biscuits que la jeune fille leur apportait de la tour. Ils étaient habitués à Grace, ils ne la craignaient pas : ils venaient rôder, bondir, se débarbouiller autour d'elle, et, tandis que la jeune fille se divertissait à voir fourmiller à ses pieds ces dos fourrés et blancs, à voir reluire ces prunelles roses, brillantes et éveillées, il y avait d'autres habitants du roc encore qui s'approchaient d'elle, sollicitant un regard de ses yeux et une caresse de sa main. C'étaient les mouettes apprivoisées qui logeaient avec les gardiens et étaient employées au service du phare. Dans les gros temps, quand la mer et les vents font rage, les sons de la cloche, le sourd grondement du canon, disparaissent sous la grande voix

de la tempête; et quand c'est le jour qui luit au ciel, quand le fanal ne brille pas comme un œil immense ouvert sur les gouffres, quand la couleur terne et la forme élancée du phare se voilent sous les tourbillons qui descendent du ciel, sous les colonnes d'eau qui s'élancent vers les nues, il faut bien cependant trouver une voix, un son, un cri d'alarme, pour éloigner les vaisseaux et avertir les pêcheurs.

Les mouettes alors remplissent leur office. Le salut de l'homme est trouvé dans la voix des oiseaux. Dieu, qui a tout fait, a aussi tout prévu. Il a voulu que les couples, les familles de ces habitants de l'air et des flots, puissent, dans le danger, s'avertir à distance. Le cri de la mouette est donc assez aigu pour se distinguer de la plainte des flots, assez retentissant pour percer le fracas de la tempête, assez harmonieux pour trancher au milieu des sifflements de l'orage, assez fréquent et assez tenace pour être entendu malgré la tourmente, tout le temps que la bourrasque est dans l'air. Aussi, dès que le vent devient rude et dès que le ciel devient noir, les crieurs emplumés, guidés par leur instinct et remplissant leur office, viennent se percher sur les rochers du phare, sur les balustres de la lanterne, sur les fenêtres de la tour, et là poussent, presque sans s'arrêter, leurs plaintes aiguës, sonores et mélancoliques, que les vagues n'arrêtent pas, que les nuages n'absorbent pas et que les vents, qui troublent la mer et les cieux, emportent bien loin sur leurs ailes.

Mais, dans les beaux temps, dans les jours de calme et de soleil, les mouettes se plaignent rarement. Celles du rocher de Farne couraient parmi les rocs, cherchaient les débris de poissons et de fraîche verdure, enseignaient à voler, à marcher, à leurs petits, tout cela au milieu de la tribu des lapins blancs, dont elles se distinguaient par leur tête cendrée et leur robe grise. Grace, qui ne les effrayait pas, prenait un vrai plaisir à regarder leurs jeux; elle souriait à la gentillesse des petits, à la sollicitude des mères, et parfois l'un de ces grands oiseaux, en s'envolant, planait au-dessus de son front et le rafraîchissait en agitant ses ailes, comme s'il eût voulu bénir la douce gardienne du phare, la seule fleur de ce rocher.

Ce fut au sein de cette majesté solitaire et de cette constante paix que Grace Darling passa ses vingt premières années. Elle n'était pas riche, mais la tour de granit du phare lui offrait un solide abri, et les frugales provisions de la chambre aux vivres étaient régulièrement renouvelées. Elle n'était pas savante, mais son père lui avait appris à épeler dans la Bible, et d'instinct elle admirait les grandes beautés déroulées devant elle et en remerciait Dieu dans son cœur, tout en faisant travailler ses doigts. Elle n'avait pas de voisins, pas d'amis; mais les pêcheurs de la côte, qui savaient qu'elle était active et vaillante, et qu'à elle seule elle eût pu soigner le fanal, si Tom s'était endormi, lui envoyaient volontiers un sourire et un salut lorsqu'ils passaient dans leurs barques. Le soir, dans le grand cercle de clarté rouge que la lanterne traçait sur les eaux, elle les voyait revenir de sa petite fenêtre; leurs visages connus lui paraissaient d'en bas tout dorés par cette chaude lumière; ils rentraient au port sans péril, grâce à la vigilance des gardiens, et les regards qu'ils jetaient en haut exprimaient la sécurité, la reconnaissance et la joie. Enfin Grace n'avait pas de distractions, pas de plaisirs, mais elle avait son père. Et lorsqu'elle atteignit dix-huit ans, elle redoubla pour lui de tendresse et de sollicitude, car le vieux Tom était seul à l'ouvrage et à la faction : son compagnon était mort.

Ce fut Grace qui le soigna pendant de longues heures de souffrances; ce fut elle qui le veilla mort, après que son père l'eut enseveli; ce fut elle qui accompagna son cercueil jusqu'à la petite anse dans les rochers, où le ministre et le sacristain, dans un bateau, venaient le prendre. Cette agonie, la première qu'elle vit, ne lui sembla pas effrayante; le vieux Caleb, en s'endormant, s'était tu pour toujours; mais dans la tour, pendant des journées entières, il se taisait aussi. Le pauvre gardien ne faisait que passer d'une prison à un cercueil; la solitude est un tombeau, la mort est un silence.

Après la mort de Caleb, Tom Darling ne demanda point de compagnon. Grace avait dix-huit ans; elle était aimable et belle. Le vieux père craignit qu'on ne lui adjoignît, dans sa pesante solitude, quelque aide encore jeune et fort, qui pourrait lui ravir le cœur de son enfant, qui se ferait aimer de Grace. Tom Darling était jaloux, égoïste; ne nous en étonnons pas. Il n'avait à lui ni parents, ni voisins, ni plaisirs, ni société, ni trésors, rien que ce visage souriant, ce cœur pur, cette douce vertu, rien que sa fille; la toute petite brebis du pauvre dont Nathan parlait à David. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il ne voulût pas la céder à un plus fort, à un plus heureux, à un plus riche. En conséquence, il représenta aux commissaires de la marine que sa fille était assez habile et assez forte pour pouvoir l'aider, et toutes les autorités des bourgs voisins, auxquelles Grace était bien connue, ayant appuyé sa demande, la requête de Tom Darling fut accueillie : le vieux gardien et la jeune fille restèrent seuls dans la tour de granit.

Il ne se doutait pas, le vieux père inquiet et craintif, qu'un ancien ami, qu'il ne soupçonnait pas, avait failli lui enlever sa fille. Edward Blount, le fils du pilote, ne s'était pas toujours contenté d'offrir des fleurs à Grace; il était venu un jour lui offrir son nom, la jolie ferme qu'il possédait sur les terres du squire, et son cœur surtout, qui, disait-il, depuis les années d'enfance, n'avait pas cessé de se souvenir d'elle et de l'aimer.

— Grace, lui dit-il, en finissant, j'ai quitté pour longtemps le pays, j'ai fait de lointains voyages; j'ai vu bien d'autres jeunes filles que vous, mais je n'en ai point trouvé qui, autant que vous, plût à mon cœur. Quant à moi, Grace, je n'ai ni votre vertu, ni votre douceur, ni

votre innocence; je sais que je ne vous vaux point, mais mon sort et mon bonheur dépendent de vous. Non-seulement vous me rendrez heureux, mais vous me rendrez sage aussi, si vous voulez être ma compagne.

Edward Blount avait l'air bien ému, bien tendre et bien sincère en parlant ainsi; cependant Grace répondit : « Non, » parce qu'elle pensait à son père.

— Consolez-vous, Edward, dit-elle au jeune homme lorsqu'elle le vit bien affligé, vous trouverez aisément un jour une autre femme qui vous aime et qui partage votre vie. Mais personne ne consolera et n'aimera plus mon père; si je l'abandonnais, jusqu'à sa mort il serait seul. Or je ne veux pas qu'il soit seul ici, seul à regarder lutter les flots et à y laisser tomber ses larmes... Soyez heureux sans moi, Edward, sur la terre que vous habitez, et moi, je resterai ici.

— C'est votre dernier mot, Grace? dit le jeune homme en soupirant. Si je reviens dans six mois, dans un an d'ici, vous ne me ferez pas d'autre réponse?

— Non, tant que mon père vivra, et j'espère que je ne le verrai pas mourir... Adieu, Edward; adieu, ami.

Le jeune homme s'en alla alors sans détourner la tête et sans lever les yeux. Il détacha sa barque amarrée au mur, et depuis on ne le revit plus dans l'enceinte du phare.

Deux ans après, Grace allait finir sa vingtième année lorsqu'un jour le pilote Blount aborda au pied du roc en habits de fête. Il venait apporter à son vieux camarade une part du gâteau de noces de son fils Edward, qui avait épousé la veille la fille du pasteur, la gentille miss Nancy.

— Merci, père Blount, dit Grace en prenant sa part du gâteau et en regardant le vieux marin avec un tranquille sourire. Edward a été mon ami, vous le savez; je crois qu'il l'est encore. Qu'il soit heureux, et que Dieu le bénisse!

Après cela, la fille du gardien rentra dans la tour, monta l'escalier, et, rentrée dans sa chambre, ouvrit sa bible, qu'elle quittait parfois pour regarder passer les nuages.

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —

L'ILE DE CRÈTE OU CANDIE

I

Depuis le soulèvement des Crétois, un intérêt tout particulier est venu se rattacher à l'histoire de leur pays. Je vais essayer, sans entrer dans l'appréciation des événements contemporains, d'en donner un aperçu et de faire connaître la topographie de cette île autrefois si célèbre, mais qui naguère encore était si complétement oubliée.

Chez les Grecs modernes on l'appelle *Icriti*; partout ailleurs c'est l'île de Candie, nouveau nom qui lui fut donné dans le moyen âge et dont j'aurai l'occasion d'indiquer l'origine et l'étymologie.

Si nous remontons au delà des temps héroïques, jusqu'à ces âges primitifs où aucun fait historique ne s'étant encore produit, c'était la nature seule qui, suivant ses aspects divers et ses mille accidents, indiquait à l'homme le nom que devait porter sa patrie, nous trouvons que l'île qui nous occupe s'appelait indifféremment ou *Aéria*, ou *Macaranèsos* (île fortunée), noms charmants que lui avaient fait donner sa gracieuse configuration, l'extrême douceur de son climat, l'air pur que l'on respirait dans ses vallées et la merveilleuse fertilité de la plupart des champs que l'on y avait mis en culture.

Il est facile de se rendre compte de la température tout exceptionnelle de cette île. Les nombreux chaînons qui se détachent de la longue ligne de montagnes dont elle est traversée forment de profondes vallées presque toujours emplies d'ombre. Elle est assez étroite pour qu'aucune des contrées dont elle se compose ne soit hors de la portée de l'air frais et vivifiant que la mer lui envoie de toutes parts. L'hiver ne fait qu'y passer uniquement, semble-t-il, pour constater ses tristes droits. Arrivé en décembre, il est à peine un souvenir, aux premiers jours de février. Quant à l'été, les ombres et la fraîcheur permanentes de toutes ces vallées ont facilement raison de ses velléités torrides. Les voyageurs s'accordent à dire qu'en général les plus grandes chaleurs n'y vont pas au delà de 27 degrés.

Quel ne devait pas être surtout le charme de ce climat quand le versant des montagnes et des collines conservait encore son riche manteau de forêts séculaires! Ajoutons que l'on y chercherait vainement le moindre marais pouvant vicier l'air par ses malsaines émanations. La disposition du sol n'en permettrait la formation nulle part. Toute eau qui vient de la montagne ou du ciel doit forcément trouver une issue vers la mer, soit par des infiltrations, soit par les rivières. Aussi l'*île fortunée* était-elle en grande faveur auprès des médecins de l'antiquité. Il est constaté qu'Hippocrate y envoyait ses malades.

Une montagne telle que l'Ida ne pouvait manquer d'avoir ses droits de parrainage. L'île où elle s'élève se nommait donc aussi *Idoa*. On l'appelait également Doliché, à cause de sa forme allongée.

L'adoption du nom de Crète daterait de l'époque mythologique. Elle a été diversement expliquée.

L'île aurait été ainsi appelée, suivant quelques auteurs, en souvenir des *Curètes*, qui montèrent la garde à l'entrée de la caverne où Rhéa tenait caché Jupiter enfant, pour le soustraire aux recherches de Saturne; selon d'autres, en l'honneur de *Créta*, l'une

des Hespérides (les Hespérides étaient trois nymphes, filles d'Hespérus, elles avaient été préposées à la garde des pommes d'or que Junon avait données à Jupiter).

Laissant de côté ces traditions mythologiques, par trop merveilleuses, Eusèbe prétend que ce nom de Crète est tout simplement un rappel de celui de Crès, premier roi de l'île.

Diodore de Sicile a aussi sa version : Ammon, poussé par la famine, s'étant réfugié dans les vallées fertiles de *Macaranèsos*, y aurait épousé Créta, fille d'un des Curètes qui gouvernaient le pays. Reconnu roi de toute l'île, ce serait lui qui, en l'honneur de sa femme, aurait donné le nom de Crète à son royaume.

II

Depuis le promontoire *Corycos*, aujourd'hui *Capo Buso*, à l'ouest, jusqu'au promontoire *Sidero*, à l'est, la Crète peut avoir 140 kilomètres.

Elle en a 40 du promontoire *Dium*, aujourd'hui *Capo Sassoso* au promontoire *Metallam*, aujourd'hui *Punta Metala*. C'est sa plus grande largeur.

Entre les bouches de l'*Amphimatrium*, aujourd'hui l'*Armero*, et celles du *Massatia*, aujourd'hui *Meglo-Potamo*, l'on compte 16 kilomètres seulement ; et le parcours est à peine de 10 vers le point où se trouve le promontoire *Cetium*, aujourd'hui cap Saint-Zuane.

Les mers qui baignent la Crète sont la mer Lybienne, celle de Crète, appelée aujourd'hui canal de Cerigo, ou mer de Candie, et la mer Carpathienne, aujourd'hui le canal de Scarpanto, au delà duquel sont les Cyclades, Cythère (Cerigo) et la petite île de Casos, aujourd'hui Cazo.

Elle présente dans son ensemble un circuit des plus irréguliers. Des golfes nombreux en découpent bizarrement les côtes, surtout au nord ; et nous venons de voir qu'en certains endroits ils s'avancent dans l'île au point de ne plus lui laisser que l'apparence d'une langue de terre.

Comme la plupart des îles de l'Archipel, la Crète est traversée, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes formant une ligne droite. Cette chaîne, qui va de l'est à l'ouest, se compose de trois montagnes principales, très-distinctes, et que l'on voit s'en détacher en saillie.

A l'est, le *Dicté*, aujourd'hui *Lassiti* ou *Sitia ;* à l'ouest, les monts Blancs ou *Leuca-Ori*, aujourd'hui *Aspro-Vouna*, ou monts *Spakiottiri* ; au centre, la plus importante de toutes, le célèbre mont Ida, aujourd'hui *Psiloriti*, mais que l'on nomme aussi *Monta-Giove*, parce que Jupiter y fut nourri par la chèvre Amalthée, et plus tard placé sous la direction des Corybantes. Sa base est immense ; il s'élève à 1,800 toises au-dessus du niveau de la mer, et de son sommet on peut apercevoir Rhodes, Cythère, Mélos, les côtes de l'Asie et celles de la Laconie ; vaste et splendide panorama qui, à défaut même des traditions mythologiques, suffirait à lui seul pour expliquer la faveur dont l'Ida n'a cessé de jouir auprès de tous les poëtes de la Grèce.

La disposition de ces montagnes avait fait naître l'idée de partager l'île de Crète en trois régions principales :

1° La région orientale ou du *Dicté*, dont la ville la plus importante était Lyctos. Dans la région orientale était aussi la puissante Gortyne, où l'on admirait un temple dédié à Apollon ;

2° La région centrale dominée par l'Ida. On y voyait l'antique Cnossos, où Minos avait son palais. C'est auprès de Cnossos, sur les rives de Thiron, que furent célébrées, au dire des poëtes, les noces de Jupiter et de Junon.

Un tremblement de terre détruisit cette ville de fond en comble, la treizième année du règne de Néron, l'an 67 avant Jésus-Christ. Elle avait deux portes : *Amnèsos* et *Héractéion ;*

3° La région occidentale où s'élèvent les monts Leura. Or je me bornerai à mentionner deux de ses villes : Kydonia, capitale de la tribu des Kydoniens, et Pergamos, où vint mourir Lycurgue, le législateur de Lacédémone.

FRANÇOIS DE LA RIVEROL.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

L'attention publique est, au moment où j'écris, un peu tirée à quatre chevaux : il y a l'Exposition, qui continue ; les courses, qui appellent le monde de la fashion et du turf tantôt sur un point tantôt sur l'autre ; le camp de Châlons, qui a aussi ses visiteurs, à cause des grandes manœuvres ; les distributions des prix, qui se succèdent et qui éclatent autour de la distribution du concours général comme des fusées autour d'un soleil.

C'est M. Duruy qui a fait la harangue d'usage à la Sorbonne, et son discours est le calque sur lequel viennent se modeler la plupart des discours de ce genre. « Jeunes élèves..... » Vous devinez la suite. C'est toujours un peu la même chose, mais les mères dont les fils sont couronnés n'en trouvent pas moins ces discours fort beaux. On y promet aux enfants que l'instruction les conduira à tout ; on les félicite de semer pour recueillir ; on leur montre le succès dans de brillantes carrières, à peu près comme on montre aux grimpeurs du mât du cocagne la timbale et le couvert d'argent miroitant entre la terre et le ciel. Beaucoup grimpent, et il y en a peu qui arrivent. Il en est dans le monde comme dans la fête publique du 15 août. J'ai vu des

prix du concours général devenir fruits secs dans la société, voire des prix d'honneur aboutir à un demi-succès au Vaudeville. Le mieux peut-être serait de dire aux jeunes gens : « Soyez chrétiens, et tâchez que les *humanités* fassent de vous des hommes capables de comprendre le vrai, de pratiquer le bien et de sentir le beau. Puis, laissez faire le reste à Dieu, dans les mains duquel sont vos destinées. »

On ne dit pas ces vérités-là dans les distributions de prix, parce qu'elles chagrinent les jeunes ambitions et qu'elles rembrunissent l'horizon doré des beaux rayons de l'espérance. Les mères, et quelquefois les sœurs, comme on le voit par les lettres d'Eugénie Guérin, veulent pour les lauréats, auxquels elles s'intéressent, de plus éclatants horoscopes. Elles font de ces vies si chères des aréostats qui s'élèvent toujours jusqu'à ce qu'ils se perdent dans la nue. Pourvu que vous leur accordiez cela, elles consentiront volontiers à ce que les lettres remplissent dans leur existence le rôle accessoire que leur assignait Cicéron et que leur assigne après lui M. Duruy dans son discours à l'Université : les lettres embelliront les prospérités qu'ils ne peuvent manquer d'avoir en partage, elles consoleront les journées d'adversité qui pourront se glisser dans de longues années de bonheur ; elles les suivront dans les beaux parcs, où ils iront chercher des points de vue pittoresques et des beautés rustiques, préparées par M. Alphan, l'habile ingénieur de la ville de Paris : *Secundas res ornant, adversis perfugium et solatium præbent, rusticantur*. Les mères consentiraient même à ce que ces chers enfants traduisissent, comme l'empereur Napoléon III, les *Commentaires* de César, dans leurs moments perdus, ce qui a valu au traducteur couronné un fort joli compliment de M. le ministre de l'instruction publique, compliment d'autant plus flatteur qu'il était imprévu, mais à condition que ces chers enfants remonteront, aussitôt la traduction finie, sur ce trône de bonheur, de succès, de gloire, encore plus brillant qu'un trône impérial, parce qu'il est rêvé par l'amour des mères. Quant aux poursuivants de la muse austère, M. Duruy a eu la sage précaution de supposer qu'ils seraient rares, et même de présenter leur existence comme une simple hypothèse. Nous ne sommes pas précisément dans le siècle de l'austérité.

⁂ Cependant j'ai là sous la main un livre publié tout récemment par M. Isidore Mars, ex-professeur de seconde au collége d'Aumale et chef d'institution, qui prouve que la muse a encore de ces suivants austères qui aiment les lettres pour elles-mêmes. Ce livre est intitulé : *Mes Souvenirs classiques ; de la poésie dramatique chez les anciens et les modernes*. L'auteur, qui, comme il le dit, est chrétien avant d'être littérateur, n'a pas eu l'intention, en publiant cet ouvrage, d'éveiller dans l'âme du lecteur l'amour du théâtre, encore moins d'en faire l'apologie ; mais comme la poésie dramatique est du domaine des belles-lettres et qu'elle nous a laissé des monuments remarquables, il a pensé qu'il n'était pas défendu d'en étudier les beautés et les défauts au point de vue de l'art et de la critique, surtout pour venir en aide aux jeunes humanistes, obligés de les traduire et de les apprendre par cœur.

Cette explication, que nous empruntons à l'Avertissement qui figure en tête du premier volume, suffit pour faire apercevoir que M. Isidore Mars appartient à cette grande école du respect qui met avant tout l'obéissance aux prescriptions de l'Église. Il a cherché, dit-il, à condenser dans le même ouvrage les observations judicieuses présentées par l'élite des esprits et à unir aux principes de la morale les véritables notions de l'art dramatique. Ce que sa modestie l'empêche de dire, c'est qu'il a appliqué à cette étude un esprit formé par la longue contemplation des modèles, et par l'habitude de vivre dans un commerce continuel avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité et ceux de la littérature moderne. On reconnaît à ses jugements la main qui nuit et jour a feuilleté ces livres classiques qui valent mieux que les règles parce qu'ils sont la règle appliquée, *Exemplaria græca*.

Cette admiration pour l'antiquité ne le rend pas injuste envers les modernes. Pour s'en assurer, il suffirait au besoin de lire ce qu'il dit de Molière : « Enfin parut Molière, et avec lui la véritable comédie. Il est certainement le premier philosophe moraliste. De tous ceux qui ont jamais écrit, c'est celui qui a le mieux observé l'homme, sans annoncer qu'il l'observait, et même il a plus l'air de le savoir par cœur que de l'avoir étudié. Quand on lit l'auteur avec réflexion, ce n'est pas de l'auteur qu'on est étonné, c'est de soi-même. Des hommes de beaucoup d'esprit et de talent ont travaillé après lui, sans pouvoir ni lui ressembler ni l'atteindre. Quelques-uns ont eu de la gaieté ; d'autres ont su faire des vers ; plusieurs même ont peint les mœurs, mais la peinture de l'esprit humain a été l'art de Molière ; c'est la carrière qu'il a ouverte et qu'il a fermée. Il n'y a rien dans ce genre ni avant lui ni après lui. »

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr. ; six mois, 6 fr. ; le n°, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c. — Le vol. commenc. le 1er octob.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Statue en marbre de Napoléon Ier mourant, de M. Vela.

L'ART A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

—

I

LA SCULPTURE EN ITALIE.

Nous n'avons pas l'intention de présenter une étude détaillée de l'Exposition internationale des beaux-arts au Champ-de-Mars; la tâche serait trop longue, et le système que nous suivons pour les Salons de chaque année, s'il était appliqué à cette réunion des œuvres artistiques de tous les pays, perdrait sa raison d'être. L'objet qu'on doit, ce semble, avoir ici en vue, c'est le rapprochement, la comparaison des diverses écoles artistiques qui fleurissent en Europe. Par un sentiment patriotique que nous n'avons pas be-

soin d'expliquer à nos lecteurs qui le partagent, nous prendrons notre point objectif en France, c'est-à-dire que nous ramènerons l'étude de l'art dans tous les pays à une comparaison avec l'art français.

Avant d'entrer dans la section de la sculpture italienne, nous avons donc voulu raviver nos souvenirs sur la sculpture française, et nous avons trouvé, dans cette visite rapide, des œuvres bien connues qui nous ont rafraîchi les regards et réjoui le cœur. Voici M. Perraud avec son *Enfance de Bacchus*, un des groupes de marbre les plus savamment taillés, les plus énergiquement étudiés et fouillés qu'on puisse voir. C'est l'entrelacement des muscles, le relief des nerfs; c'est la vie saisie par le regard de l'artiste et rendue avec le ciseau. Voilà M. Carpeaux représenté par son groupe d'*Ugolin et de ses enfants*, que nous avions admiré, en bronze, au Salon de 1863, et qui, cette fois, est exécuté en marbre de Saint-Beat, et par son *Pêcheur napolitain à la coquille*, charmante statue qui montre la souplesse d'un talent qui sait alterner, selon les sujets, entre l'énergie et la grâce. Puis viennent M. Dubois, avec la statue en bronze de *Saint Jean enfant*, une des œuvres les plus remarquables et les plus remarquées du salon de 1863, et qui, traduite du plâtre en marbre, a conservé le mouvement, la vie, l'inspiration que l'artiste lui a communiqués, et sa gentille et élégante statue, j'allais dire statuette, du *Chanteur florentin*, d'un style moins élevé, d'une gentillesse un peu molle, mais d'un faire délicat et fin; le baron Édouard de Conny, avec son groupe de la *Charité fraternelle*, idée neuve et largement exécutée; M. Maillet avec son *Agrippine portant les cendres de Germanicus*, belle page de marbre qui fait songer à une autre belle page, à une page immortelle que Tacite a sculptée dans l'airain de l'histoire pour la postérité. Comment oublierais-je M. Millet et son chef-d'œuvre *Ariane*, chef-d'œuvre de grâce, d'expression, de beauté comprise et rendue? Hélas! je ne puis plus louer l'adorable petite *Statue de Mlle Hélène B...*, que nous avions admirée au Salon de 1861, avec ses grappes de raisin, que l'enfant tenait d'une façon si gourmande et si charmante dans un pan de son vêtement. Le vent, s'engouffrant dans une porte mal fermée, a poussé un vaste rideau qu'on avait oublié de boucler, et le pauvre petit chef-d'œuvre, jeté à bas de son socle, a été pulvérisé! On comprend la douleur de l'artiste. Voir ainsi périr l'œuvre de son ciseau, la fille de ses rêves et de son travail, ce marbre avec lequel on avait vécu et que l'on avait caressé pendant plusieurs années! C'était, avec le buste de marbre de Mlle Pélissier de Malakoff, que je rencontre aussi au Champ-de-Mars, une des plus jolies choses qu'on peut voir, et aujourd'hui encore il m'est impossible de passer sans une certaine émotion devant la place où figurait la statue brisée. Citons M. Taluet, dont j'aperçois la statue de la *Renaissance*, et dont j'aurais aimé à retrouver le *Brennus gaulois*, plantant la vigne, et le *Bernard de Palissy*, qui figurait au Salon de cette année; M. Auguste Roubaud avec sa statue de *la Vocation*, sa propre histoire peut-être; M. Delaplanche avec son *Enfant monté sur une tortue*; M. Gumery avec le *Moissonneur* en bronze; M. Maniglier avec son *Berger jouant de la flûte;* MM. Étex, Oliva, avec leurs bustes.

Ce rapide coup d'œil suffit pour nous rassurer. Certes la sculpture française est noblement représentée. Elle peut faire les honneurs du Champ-de-Mars, et elle n'a pas à redouter la comparaison.

Cependant la sculpture italienne contient des œuvres d'un rare mérite. Parmi les sculpteurs italiens je ne connaissais guère qu'Angelini, de Naples, dont le beau groupe de *Télémaque hésitant entre Eucharis et Mentor* et suivant enfin ce dernier, à la grande colère d'un Amour rageur qui brise son arc derrière le groupe, ne put échapper aux critiques d'Ingres, à qui j'en avais montré la photographie. Ingres aimait les choses simples, classiques, ramenées au principe de l'unité. La morbidesse de ce groupe, l'afféterie d'Eucharis, la taille un peu trop héroïque de Télémaque, lui déplurent, quoiqu'il ne pût nier les qualités réelles de ce morceau. Nous pouvons aujourd'hui placer d'autres noms à côté de celui du sculpteur napolitain Titus Angelini. Ce sont: Vela, de Turin; Bernasconi, de Milan; Miglioretti, de la même ville; Pierre et Joseph Lazarini, deux frères probablement, car ils sont tous deux de Gênes; Albertoni, de Turin; Sarrochi, de Sienne, et Fantacchiotti, de Florence.

Le caractère dominant de la sculpture italienne, sauf un petit nombre d'exceptions, c'est l'élégance des formes, la beauté plastique et la grâce des contours. La vigueur, la gravité, la puissance magistrale du ciseau qui fouille le marbre, sont plus rares.

Rien de plus gracieux que l'*Agar* de Joseph Lazarini, faisant boire son fils Ismaël dans le désert. La figure de l'enfant exprime parfaitement l'épuisement, la fatigue, la souffrance, la soif enfin, ce terrible supplice. Mais, si gracieuse que soit la statue d'Agar, si élégante que soit son attitude, elle a un défaut. J'aperçois la femme qui pose, je cherche en vain la mère empressée d'approcher l'eau de la bouche brûlante de son fils.

La statue de l'*Innocence* couchée et endormie est une des plus charmantes œuvres qu'on puisse voir. Là il ne fallait que de l'abandon, quelque chose de calme et de reposé dans l'attitude, la grâce qui sourit, la sérénité d'un cœur qui s'ignore et qui sommeille, qualités qui conviennent à l'art italien. J'en dirai autant du *Petit Pêcheur* d'Albertoni, qui, tout ravi de la bonne prise qu'il vient de faire, élève en l'air son poisson d'or.

Je pourrais citer un assez grand nombre d'œuvres qui offrent le même genre de mérite; j'aime mieux m'arrêter devant des compositions qui présentent d'autres qualités. J'en citerai trois: l'*Adultère*, de Bernasconi,

de Milan; la *Charlotte Corday*, de Miglioretti, et le *Napoléon mourant*, de Vela.

L'*Adultère* est véritablement courbée sous la crainte et sous la honte, mais sous la honte encore plus que sous la peur. Le Christ a dit : « Que celui qui peut se dire sans péché lui jette la première pierre ! » et ceux qui se préparaient à lapider cette malheureuse se sont dispersés. Mais la femme coupable est restée prosternée. Si son corps a été épargné, son âme est atteinte. Elle sent le poids de ses iniquités qui s'appesantissent sur sa tête, elle n'ose lever les yeux devant celui qui lavera les péchés du monde dans son sang précieux.

Charlotte Corday, que M. de Lamartine, je le crois du moins, a appelé l'*Ange de l'assassinat*, a dans le marbre que lui a consacré Miglioretti, de Milan, quelque chose qui rappelle cette définition. Son œil est inspiré; sa lèvre, frémissante encore, me fait songer, je ne sais pourquoi, à l'Apollon du Belvédère, quand il vient de percer de ses flèches l'impur serpent Python. Il y a à la fois dans sa physionomie une expression de victoire et de dégoût. Le monstre est mort ; mais quelques gouttes de son sang ne seraient-elles pas tombées sur les mains de celle qui vient de le frapper?

De tous ces marbres envoyés par l'Italie, celui qui attire le plus vivement l'attention et qui est sans cesse entouré de visiteurs curieux est celui qui représente les *Derniers Jours de Napoléon*. Le statuaire Vela a réussi à communiquer à son œuvre cette expression intelligente qui fait vivre et penser le marbre. Napoléon va mourir. Il est étendu sur une chaise longue, sans force et, on le devine, sans voix et sans couleur. Sa figure amaigrie, ses membres brisés par la souffrance, quelque chose de fiévreux dans sa physionomie, de languissant et d'abandonné dans son attitude, annoncent que le dernier jour est proche. Mais le flambeau de son intelligence est toujours allumé. Ses grands yeux, qui ont une fixité étrange et une lucidité inquiète, interrogent quelque chose de lointain. Est-ce le lointain de l'espace ou bien celui du temps? Est-ce le rivage de France qu'il cherche? Est-ce la rive inconnue de l'avenir? C'est plutôt l'avenir dans les profondeurs duquel ce regard perçant s'efforce de lire. Que se passera-t-il après que ce grand acteur aura disparu de la scène? A quel peuple iront la fortune, l'influence, la puissance et la gloire? De quel côté soufflera le vent qui doit gonfler la voile du grand navire qui porte l'humanité vers des parages inconnus?

Telles sont les pensées qui semblent écrites sur ce front songeur. C'était un de ces moments anxieux où Napoléon se demandait si l'Europe serait républicaine ou cosaque.

Je me suis arrêté longtemps devant cette statue, parce qu'elle présente des qualités qui contrastent avec les qualités ordinaires de la sculpture italienne, qui sont la grâce de la ligne, l'élégance de la forme et la beauté plastique. A ces trois points de vue, l'école italienne occupe une place distinguée à l'Exposition dans la galerie consacrée aux manifestations de l'art. En général la force, l'énergie, la conception créatrice, la majesté austère, ces qualités magistrales de son Michel-Ange, lui manquent.

ALFRED NETTEMENT.

GRACE DARLING

(Voir pages 716 et 730.)

III

Nous avons essayé de vous peindre la douceur, la tendresse, le calme et infatigable dévouement de Grace; mais toutes ces précieuses vertus féminines n'inspirent le plus souvent que des héroïsmes inconnus, et n'auraient pas fait passer l'exemple de la fille de Tom Darling dans la mémoire des jeunes femmes de son pays, ni son doux nom dans toutes les bouches. Sous ces attrayants dehors de grâce et de douceur se dissimulaient une force cachée, un courage véritablement héroïque, que la modeste enfant ignorait elle-même, et qui ne devaient se révéler qu'au suprême moment du péril. Voici comment arriva le péril et comment la bravoure de Grace se révéla.

Au mois de septembre 1838, un des bateaux à vapeur qui font le service entre Hull et Dundee quittait le premier de ces ports, par une brise assez forte, quoique le ciel fût encore pur et le soleil brillant. Ce navire, destiné à un sort fatal, se nommait *le Forfarshire;* quarante passagers se trouvaient à son bord. Le capitaine, James Mac Cairn, brave et intelligent Écossais, quoique jeune encore, n'en était pas à son premier voyage; vingt matelots vigoureux et expérimentés et cinq chauffeurs et machinistes formaient un équipage très-complet et tout à fait suffisant. La traversée de Hull à Dundee était si courte et d'ordinaire si peu dangereuse, que mistress Mac Cairn, jeune Anglaise, que le capitaine venait d'épouser, prit place dans le petit bâtiment, à bord duquel elle voulait, disait-elle, faire son voyage de noces. Elle avait, du reste, des compagnes à bord du bateau, entre autres une jeune lady, un peu plus âgée qu'elle, et déjà mère d'un garçon de douze ans et d'une charmante petite fille, lady Sarah Kennedy, que son mari attendait à Dundee, comptant l'installer dans une de ses propriétés d'Écosse.

Le début de la traversée fut charmant. Les deux jeunes femmes, promptement unies par cette confiance et cette intimité qui naissent si vite en voyage, s'étaient assises à l'arrière, enveloppées de plaids d'Écosse pour se garantir contre la violence du vent, qui agitait les plis de leurs robes et emmêlait leurs cheveux. La petite Emma jouait à leurs pieds ; George, plus âgé et plus

intrépide qu'elle, s'essayait à monter sur une échelle basse pour imiter les manœuvres et la légèreté des marins.

— Un premier voyage en mer est charmant ; je voudrais qu'il durât toujours, disait la femme du capitaine.

— Pas moi, répondait lady Kennedy, il me tarde d'être arrivé en Écosse. Cependant je vous avoue avec plaisir qu'il me semble impossible de faire un voyage en une plus aimable compagnie, et par un temps plus...

— Plus frais, interrompit en ce moment la voix du capitaine. Plus frais même que je ne le voudrais, je vous assure. Je vous conseille de rentrer dans la cabine, mesdames ; bientôt le pont ne sera pas tenable, si la brise continue à fraîchir.

Les deux jeunes femmes d'abord résistèrent à ce conseil et ne voulurent pas abandonner la place qu'elles s'étaient choisie ; mais, quelques lames furieuses ayant bientôt rejailli sur le pont en le couvrant d'eau et l'inondant d'écume, elles frissonnèrent sous leurs plaids humides, sous leurs robes mouillées, et allèrent se réfugier avec les enfants dans le salon à l'intérieur.

Alors le capitaine donna l'ordre de chauffer vigoureusement, car ce vent furieux avait fait surgir un point noir sur le ciel ; ce point noir s'étendait, grossissait et devenait un pavillon de brume opaque, un sombre troupeau de nuages ; il pouvait recéler dans ses flancs la tempête, et de la rapidité de la marche du navire dépendait peut-être son salut.

Mais la mer grossissait toujours, et la machine était fragile, usée. Il y avait deux heures à peine qu'on la chauffait à toute vapeur, lorsqu'une terrible secousse, encore plus violente que celles qui, à chaque instant, ébranlaient le navire, arracha les clous et les vis, disjoignit les plaques, fit craquer les parois de la chaudière. Un sifflement continu, horrible, s'en échappa, puis des tourbillons de vapeurs blanches et de noire fumée; elle avait crevé d'un côté; l'eau bouillante coulait à pleins bords et tombait en crépitant sur les charbons rouges. En dix minutes le feu était éteint, la machine inutile, la vapeur épuisée : le *steamer* ne pouvait plus fuir devant l'orage qui s'approchait.

Pourtant le navire avait bien marché jusque-là, mais il marchait à sa perte. La nuit tombait, et, à travers ses premières ombres, incertaines et bleuâtres, l'œil perçant du gabier de vigie et l'œil exercé du capitaine James virent s'étendre devant eux une ligne noire, opaque, massive, dentelée au sommet, qui s'allongeait dans la mer comme un bras étendu et leur barrait le passage. James Mac Cairn consulta sa mémoire et sa carte marine : l'une et l'autre lui dirent que c'était le promontoire de Saint-Abb's-Head, qui est âpre, escarpé, entouré de récifs. Le toucher, c'était s'y briser : le capitaine ne perdit pas un moment, et l'on entendit sa forte voix, qui criait à travers le vent et le brouillard :

— Aux vergues, matelots ; hissez les voiles.

L'ordre fut promptement exécuté, et le navire, entraîné par la brise, s'éloigna plus rapide et plus léger, flottant, à ce que l'on croyait, vers la pleine mer. Mais, à chaque instant, le ciel devenait plus noir, le brouillard plus épais, le vent plus sinistre, la houle plus menaçante : bientôt tous ces ennemis du pauvre vaisseau, brouillard et ciel, vent et houle, ne formèrent plus qu'un tourbillon horrible et menaçant, qu'un chaos de ténèbres hurlantes et mobiles. En haut, les étoiles ne se voyaient plus ; en bas, de grandes lueurs pâles, naissant parfois du choc des vagues, éclairaient de monstrueux abîmes. Puis elles s'effaçaient sans laisser de traces, pour que les malheureux navigateurs ne vissent point la place où ils allaient mourir, et le fracas des vents devenait plus terrible, et les montagnes d'eau devenaient plus grosses, et il ne venait point d'en haut de main divine qui écartât la tempête, point de voix puissante qui dit : « Assez ! » Cela dura toute la nuit.

Soudain, à peu près à l'heure où l'aube allait naître, une lumière rouge parut, montant vers le ciel à travers deux flocons de brouillards. C'était le phare de l'île de Farne. Un cri sortit de la bouche de tous les marins rassemblés sur le pont, mais ce n'était point un cri de joie et d'espérance : c'était un cri de terreur. Le phare de Farne n'a pas seulement à son front son étoile protectrice, il porte encore à ses pieds sa ceinture de rocs aigus, et c'était vers ces rocs que le vent poussait le navire. Déjà, vers la poupe, on entendait les lames mugir et bouillonner en se brisant sur les récifs noirs qu'elles engloutissaient sous leurs bancs d'écume. Le péril était imminent : c'était le naufrage et la mort qui attendaient là, sur les récifs. Le capitaine sauta vers le gouvernail et saisit la barre lui-même ; mais le navire, ballotté par le vent, secoué par la tempête, refusa d'obéir ; il ne parvint pas à s'engager dans l'étroit canal qui sépare les petites îles de Farne ; il s'inclinait, se redressait, tournoyait et flottait au hasard, tantôt se creusant un gouffre, tantôt rasant un écueil. Tout l'équipage réuni sur le pont avait cessé de lutter ; il se croisait les bras, attendant la fin de la tempête ou la fin de l'agonie. Les passagers ignoraient tout ; ils dormaient paisiblement dans leurs cabines, pendant cette nuit d'horreurs, et James Mac Cairn se disait que, d'un moment à l'autre, sans qu'il la revît auparavant, sa femme pouvait descendre vivante dans son horrible tombe.

Mais les pauvres femmes ne devaient pas dormir longtemps : un choc épouvantable les réveilla soudain, suivi d'un craquement horrible. Le steamer rasait en ce moment les brisants de l'île Longstone ; son heure était venue ; sa coque venait de se heurter et de s'entr'ouvrir à la pointe d'un récif. La mer entra en bouillonnant ; elle triomphait enfin, elle venait chercher sa proie. La fraîcheur de l'eau tira de leur stupeur les malheureuses victimes ; égarées, désespérées, demi-nues, elles s'élancèrent sur le pont, lady Kennedy entraînant ses enfants, mistress Mac Cairn cherchant son mari, auprès

duquel la mort lui semblerait plus douce. Le ciel, noir encore, malgré l'aube qui s'approchait, était sillonné de grands éclairs livides qui leur montraient les mâts rompus, les voiles déchirées, les brisants aigus, et l'abîme... James Mac Cairn sentit son courage l'abandonner, lorsqu'il aperçut sa femme; il tenta un dernier effort, et cria :

— Le canot à la mer!

Aussitôt les matelots se précipitèrent vers le bord, ranimés, joyeux, sentant revenir l'espoir. La chaloupe était là; ils l'avaient oubliée; elle allait les recevoir, les porter hors de ce canal maudit, les sauver peut-être. En un instant, elle fut à flot; mais les hommes qui l'avaient descendue n'en laissèrent pas approcher même les femmes et les enfants. L'imminence du danger, la crainte de la mort, les avaient rendus féroces. Haletants, effarés, demi-nus, troupeau de brutes affolés par l'épouvante, ils s'élancèrent l'un après l'autre par-dessus les bastingages, dans le frêle canot qui les attendait au bas. Mais il ne les attendit pas longtemps : à peine une dizaine d'entre eux y avaient-ils pris place, qu'un fort coup de vent survint, une lame monstrueuse sépara la chaloupe du navire et cela si rapidement, si brutalement, que plusieurs des misérables qui s'étaient élancés, croyant rencontrer au-dessous d'eux un fond solide, ne purent se retenir et plongèrent en sautant dans le gouffre, qui sembla se refermer sur eux avec une sorte de joie, mais qui n'était pas satisfait encore, car il continua de mugir.

Le *steamer* était là encore, blessé, entr'ouvert, mais toujours surnageant. Les passagers qui y restaient étaient tombés à genoux. Il y avait là des sanglots, des prières, des cris, des larmes. Tout cela ne devait pas durer longtemps. Une seconde montagne d'eau s'écroule, un second choc la suit. Le pont est rompu, la carcasse entière est brisée; l'arrière du steamer, emporté par les lames, flotte un moment et s'engloutit. La proue du navire reste seule à flot encaissée dans les récifs; là se sont réfugiés les derniers vivants, une quinzaine environ de ceux que portait le navire. Mistress Kennedy serre dans ses bras ses deux enfants à demi submergés par les vagues; leurs membres sont froids, et elle croit que c'est l'eau de la mer qui les glace; leurs yeux sont clos, et elle pense que c'est la terreur de l'orage qui les a fermés. Ils ne sentent plus ses baisers, et elle ne le sait pas; elle-même va bientôt les rejoindre, pauvre mère!

James Mac Cairns a cessé de lutter; il s'est résigné à mourir. Il s'est assis sur un débris d'agrès, tenant sa femme dans ses bras. La jeune épouse ne se plaint plus, ne soupire plus; peut-être est-elle résignée, peut-être aussi est-elle morte.

Mais il y a d'autres naufragés qui ne se résignent pas, qui s'agitent et qui crient. Cris désespérés, cris inutiles que la tempête raille et qu'emporte le vent... En attendant, la proue vacille, le pont s'abaisse, la mer monte, chaque rafale entraîne un mourant, chaque vague déroule un linceul, chaque flot délivre une âme. . . .

. . . .

Autour de la haute colonne grise du phare, une faible lueur, blanchâtre et terne, commençait à percer les brouillards de la nuit. Dans la chambre du guet brûlait une petite lampe dont les rayons tombaient d'aplomb sur une bible ouverte et sur un tricot commencé, car c'était Grace qui veillait cette nuit-là. La jeune fille avait, pour un moment, cessé de travailler et de lire. Elle avait appuyé son coude sur la table, appuyé son front sur sa main, elle rêvait; à quoi rêvait-elle? Peut-être au bonheur sûr, à la douce destinée de la femme d'Edward qui, en ce moment, abritait sa tête sous un toit paisible, et s'éveillait au joyeux chant des coqs, aux bruits charmants de l'aurore sur la terre, et non point au grondement des flots mordant les écueils; peut-être à la sainteté du devoir aussi qui, malgré ses sacrifices et ses renoncements, est assez précieux et grand pour remplir les cœurs aimants et satisfaire les âmes élues; peut-être aux éternels desseins de Dieu qui, lorsqu'il veut rappeler promptement à lui ses enfants bien-aimés, ne leur permet pas de s'attacher trop vivement aux bonheurs de ce monde. Grace se sentait souvent lasse et un peu faible depuis quelque temps; sa blancheur devenait plus transparente et ses bras commençaient à maigrir; ce n'était pas le chagrin qui pouvait lui nuire ainsi, car, malgré son isolement, elle se trouvait heureuse. Elle ne s'inquiétait point pourtant de ce changement, tandis qu'elle rêvait ainsi, mais elle secouait la tête et écoutait gronder la mer en murmurant : Que la volonté de Dieu soit faite!

La mer grondait, le vent sifflait toujours... Mais soudain retentit un bruit plus sourd, un fracas plus violent que celui de la mer et des vagues. On dirait qu'un corps énorme a frappé contre les écueils. Grace tressaille, se lève, prête l'oreille et ouvre la petite fenêtre qui donne sur les flots. Ce sont maintenant des cris aigus qui retentissent, des gémissements qui sont moins rauques que ceux des vents, plus douloureux que ceux des flots, et qui doivent sortir... oui, qui sortent vraiment de poitrines humaines... On se plaint, on crie : « Au secours! » on invoque Dieu, on appelle là-bas; il y a là des hommes qui meurent. Grace a descendu rapidement l'escalier, tenant sa lampe; elle court au lit du vieillard.

— Père, père, crie-t-elle, la tempête est affreuse. Un vaisseau s'est brisé sur les écueils. Oh! levez-vous, venez, venez!

— J'y vais, mon enfant, mais que pourrons-nous faire?... Et d'ailleurs, tu te trompes sans doute, ce sont les vents et les vagues qui font tout ce bruit.

— Non, père; la mer mugit et le vent siffle sans doute, mais au milieu de leur tumulte j'entends des voix qui appellent.

— Allons-y donc voir, répondit Tom...

Il se leva et descendit.

Au moment où Grace ouvrit la porte basse du phare, un coup de vent furieux lui arracha la lanterne qu'elle tenait à la main. Mais elle, sans se décourager, saisit le bras du vieillard et avança avec lui jusqu'au bord des écueils qui les séparaient de l'abîme. Alors la tête penchée, les yeux tendus vers le point d'où s'élevaient les voix plaintives, ils aperçurent enfin, quand le brouillard vint à s'éclaircir sous le premier rayon de l'aube, quelques noirs débris accrochés au roc, et quelques bras épuisés qui s'élevaient en l'air et y faisaient flotter des voiles, des mouchoirs en lambeaux, en signe de détresse.

Aussitôt que Grace eut distingué l'endroit où ils se tenaient entre les rocs, elle détacha la barque du phare qui était amarrée dans une anse de rochers, s'y élança légèrement et saisit une rame.

— Où vas-tu? lui cria Tom, qui venait de se retourner et paraissait saisi d'effroi en voyant sa fille prête à s'aventurer sur les vagues.

— Les chercher, répondit-elle simplement.

Et la barque commença à se mouvoir sur les flots.

— Mais, malheureuse enfant, tu mourras à la tâche! A mesure que le jour se lève, tu peux mieux voir comme le canal écume, comme la mer se gonfle. Grace, ma fille, reste ici; la barque est petite, tes bras sont faibles; les lames t'emporteront avant que tu les aies sauvés.

— J'essayerai tout au moins, reprit-elle avec tranquillité. Il me semble que Dieu nous punirait et que la tour du phare s'écroulerait sur nous, si je regardais paisiblement mourir ces hommes qui appellent.

Alors elle se rejeta en arrière, appuyant ses petites mains sur la rame qui fendait les flots, et le canot commença à s'éloigner du rivage.

— Eh bien, puisque c'est ainsi, nous irons, ma fille, et nous mourrons ensemble! s'écria Tom Darling, qui s'élança de la plate-forme de rochers.

Il retomba dans le bateau, et Grace ne lui répondit rien; seulement elle le remercia par un regard et lui tendit une rame.

Dieu veillait sur les sauveteurs; cependant la furie de la tempête ne s'abattit point. Les vagues énormes, mugissantes, mousseuses, se poursuivant comme un troupeau de monstres en colère, sautaient par-dessus le frêle bateau et le remplissaient d'écume; la bise survenait ensuite, séchait sur le corps du vieux pêcheur et de sa fille leurs vêtements inondés, faisait claquer leurs dents et roidissait leurs membres. Parfois, durant des minutes qui semblaient longues comme des heures d'agonie, le vent, saisissant le canot à la poupe, le faisait tournoyer sur lui-même, l'enlevait à demi, puis le laissait retomber, incliné sur le flanc, comme s'il eût voulu le pousser de son souffle ennemi dans les abîmes des flots. Mais les deux sauveteurs se roidissaient contre le péril, ramaient en désespérés, luttaient toujours : le vieux Tom s'était senti gagné et animé à son tour par l'exemple puissant du dévouement de sa fille; Grace subissait sans pâlir l'assaut des vents et le choc de la tempête, parce qu'elle semblait ne plus penser qu'à Dieu qui veillait au-dessus de sa tête, ne plus voir que les naufragés qui l'appelaient et lui tendaient les bras, de l'écueil.

Après une heure d'efforts inouïs, de lutte désespérée, le bateau approcha du roc, et en ce moment décisif les malheureux qui l'attendaient, les sauveurs qui le montaient, blêmirent d'angoisse et retinrent leur haleine; si la main de Dieu ne le dirigeait pas, si l'habileté du pilote manquait à la manœuvre, il pouvait, comme le steamer perdu, être brisé sur les écueils. Mais, en ce moment, le grand jour se levait, quoique brumeux et terne; Tom Darling avait depuis longtemps gravé dans sa mémoire chaque pointe, chaque brisant, chaque détour du chenal, et puis la courageuse bonne volonté de Grace avait sans doute attiré la bénédiction d'en haut sur la barque.

Elle s'approcha, elle aborda, elle s'arrêta sans avoir touché les écueils. Alors, des quinze passagers restant sur le débris du steamer, neuf s'élancèrent vers elle. Les six autres ne remuèrent plus; ils avaient passé, sans se plaindre, de l'agonie à la mort. Le capitaine Mac Cairns et sa jeune femme ne respiraient plus; leurs fronts se touchaient en s'inclinant; leurs mains étaient enlacées : c'était là le premier voyage de la jeune épouse, le dernier du capitaine. Mistress Sarah Kennedy vivait encore; mais ses yeux étaient fixes, ses mains roidies et crispées autour des deux têtes blondes, et ses lèvres violettes s'entr'ouvrirent à grand'peine pour dire avec effort : « Sauvez d'abord mes enfants! » Elle ne savait pas que Dieu déjà les avait sauvés pour toujours de la tempête, de l'angoisse et de la vie, la pauvre mère!

Mais, quand Tom les eut regardés, il secoua la tête avec une expression morne; Grace le vit, elle mit un doigt sur sa bouche, et, pour épargner une douleur à la malheureuse femme expirante, elle déposa dans la barque les deux jeunes morts à côté des derniers vivants. Puis, quand les naufragés, émus comme des enfants et pâles comme des ombres, se furent étendus dans la chaloupe, fixant sur elle des regards d'admiration, et levant les yeux au ciel, elle se replaça sur son banc et rama vers le phare en silence.

Quand le canot de sauvetage y eut abordé, lorsque les malheureux qui avaient vu la mort de si près furent descendus à terre, Tom leur ouvrit la petite porte du phare et, au moment où ils allaient s'y engager, prit sa fille par la main et la leur présenta, toute pâle et défaillante.

— Remerciez-la, leur dit-il, c'est elle qui vous a sauvés.

Ils baisèrent alors ses vêtements et ses mains, ils s'inclinèrent devant elle.

— Je ne mérite pas tous ces honneurs, dit l'hum-

ble fille en rougissant. Je n'avais que la volonté; Dieu m'a donné la force.

Elle se rangea pour les laisser passer et s'appuya contre le mur. Une pâleur effrayante venait de couvrir son visage; un subit accès de toux la saisit, elle porta son mouchoir à ses lèvres et le retira taché de sang.

— Tu souffres, Grace! qu'as-tu, ma fille? s'écria Tom, qui en la voyant pâlir s'était élancé.

— Ce n'est rien, père. Le froid, la frayeur, la fatigue, tout cela passera quand je me serai réchauffée au bon feu que je vais faire pour sécher ces pauvres gens.

La tâche que Grace s'était donnée n'était pas achevée en effet. Pendant quatre jours entiers, la tempête continua si menaçante et si farouche, que le bateau du phare ne pouvait quitter l'îlot avec les naufragés sans les exposer à périr. La jeune fille, s'oubliant elle-même, prodigua pendant tout ce temps les soins les plus tendres à ceux qu'elle avait sauvés. De chauds vêtements, une nourriture restaurante, de bons lits de marins, un peu rudes, mais propres et soignés, voilà ce qu'elle avait et ce qu'elle leur donna.

Ceci n'était que pour le corps, mais aux âmes elle donna plus encore. Il y avait parmi ces naufragés des pères qui avaient perdu leurs fils, des frères qui avaient perdu leurs frères. Il fallait consoler ceux-là, c'était encore mieux que de les secourir. Grace le sentait bien, et elle sut achever son œuvre. Elle pleura avec ceux qui pouvaient verser des larmes; elle réveilla l'espoir d'un meilleur avenir chez ceux qui conservaient encore quelque force; elle parla de la réunion éternelle à ceux qui ne voulaient pas être consolés. Enfin elle fit tant et si bien, qu'un des naufragés dit plus tard à ceux qui le questionnaient sur ses aventures et son péril : « En vérité, nous revenons d'un monde qu'on ne connaît pas; car d'abord nous avons vu vraiment la mort passer au milieu de nous et ensuite nous lui avons échappé sous les ailes d'un ange. »

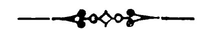
La belle action de Grace Darling ne pouvait rester ignorée dans un pays qui voit tant de ses enfants s'aventurer sur les flots, et qui prend tant de soins pour préserver leurs biens et leur vie. D'abord les journaux parlèrent, à grands renforts d'alinéa, de la modeste héroïne; ensuite vint le tour de la poésie, qui célébra le courageux dévouement de Grace dans un nombre considérable d'odes, de ballades, de stances et de sonnets; quelques toiles plus ou moins réussies, représentant le naufrage du *Forfarshire* et les deux sauveteurs ramant dans leur canot, furent envoyées vers le même temps aux expositions de peinture de la royale académie; le nom de Grace se trouva répété dans des chœurs, dans des nocturnes et des romances dramatiques, avec plus ou moins de bémols. Mais le plus ridicule, le plus sanglant hommage, oserions-nous dire, que l'on imagina de rendre à la douce gardienne du phare, fut d'en faire l'héroïne d'un drame, ayant une demi-douzaine d'actes et une douzaine entière de tableaux. O navrante dérision, ô profanation niaise! Une Grace Darling souriante, parée et fardée, ramant dans une barque à roulettes, sur une mer de carton peint, pour singer la pure et obscure héroïne qui, dans cette fatale nuit, n'avait accompli sa tâche de dévouement qu'en présence de Dieu, sous le regard des étoiles!... N'était-ce pas bien mesquin, bien outrageant, bien ridicule, bien digne d'exciter les bravos et l'enthousiasme du bon public?... Heureusement que Grace ne le vit point; elle n'avait pas quitté la tour. Les nuages volaient audessus de sa tête; la mer gémissait à ses pieds; avec une musique et un tableau comme ceux-là, une fille ignorante comme elle peut bien se passer de mélodrame.

Grace ne devait pas entendre longtemps le bruit que l'on faisait autour de son nom modeste. Sa frêle nature, déjà ébranlée par le souffle âpre et persistant des vents de mer, ne se remit jamais des fatigues et des émotions qu'elle avait éprouvées dans cette nuit fatale. Elle languit plus de trois ans à la vérité, ne se plaignant jamais, feignant d'espérer toujours; puis, un jour, elle s'endormit en essayant de consoler son père. Elle ne se réveilla plus, et le phare de l'île de Farne porta pendant un mois un grand drapeau de deuil. Bien des hommes l'avaient chantée, fêtée, admirée; mais ce tourbillon d'hommages s'était dissipé bientôt; la mort l'enleva à vingt-quatre ans. Dieu sait si ce ne fut pas là la plus belle de ses récompenses!

Telle fut la vie de Grace Darling, bien courte et bien simple, comme nous vous l'avons dit en commençant. Il nous eût été facile d'y ajouter des incidents et des complications, d'y introduire l'élément romanesque, mais nous nous sommes bien gardé de le faire; nous aurions cru manquer à nos devoirs de biographe et d'écrivain. Il y a deux choses qu'on doit aux morts: le respect et la vérité. Est-il besoin d'autre chose pour illustrer comme il convient la mémoire de Grace Darling, quand la vérité tout unie est si admirable et le respect si facile?

ÉTIENNE MARCEL.

— Fin. —



LES PETITS-MÉNAGES

Au moment où nous écrivons ces lignes, les *Petits-Ménages*, qu'on appela dans l'origine les *Petites-Maisons*, ont quitté le vaste local qu'ils occupaient rue de la Chaise, n° 28, en étendant une de leurs façades du côté de la rue de Sèvres, et se sont établis à Issy. Nous lisons, en effet, dans l'excellent *Manuel des œuvres et institutions charitables de Paris*, tout récemment publié, les lignes suivantes : « Hospice des ménages,

1317 lits à Issy : maison de retraite pour les époux âgés, desservie par les sœurs de Saint-Vincent de Paul. On y reçoit les époux mariés depuis plus de quinze ans et âgés de plus de soixante ans, pourvu que leurs âges réunis donnent le chiffre de cent trente ans; les veufs et les veuves de soixante ans et ayant eu dix ans de ménage ; les religieuses au nombre de douze, âgées de soixante ans ou atteintes d'infirmités. Il y a 80 chambres gratuites pour les ménages pauvres et 150 lits dans les dortoirs pour les personnes devenues veuves pendant leur séjour dans la maison. On est admis à l'hospice des Ménages soit sur présentation, soit en payant. Le capital à payer pour les époux en chambre, 3200 ; pour les veufs ou les veuves en chambre, 1600 francs. Toute personne admise doit verser 200 francs ou apporter un mobilier qui consiste en une couchette de fer, une paillasse, deux matelas, un traversin, un oreiller, deux couvertures de laine, deux paires de draps en toile, deux chaises et un buffet; son habillement reste à sa charge. »

Ce sont les sœurs de Saint-Vincent de Paul, au nombre de trente, qui desservent et qui desservaient quand il était dans l'immeuble de la rue de la Planche, l'hospice des Ménages, dont l'appropriation à cet usage n'est pas très-ancienne. Nous voyons, en effet, dans les anciens historiens qui ont traité de ces matières, que vers une époque qui ne doit pas être très-éloignée du règne de Louis le Jeune, on créa à Paris ou plutôt hors Paris deux maladreries destinées à servir d'asile aux infortunés lépreux, très-nombreux à cette époque et auxquels on interdisait l'entrée des villes, parce qu'on redoutait la contagion de leur affreuse maladie. Ces deux maladreries furent celles de Saint-Germain et de Saint-Lazare. La première s'élevait sur l'emplacement où plus tard nous avons vu l'hospice des Ménages et où, en attendant la démolition de l'édifice, on entretient aujourd'hui un certain nombre de malades, colonie souffrante venue de l'Hôtel-Dieu.

Plus tard, vers le milieu du seizième siècle, le parlement fut informé que les lépreux reçus dans cet asile, où la charité pourvoyait à leur subsistance, se répandaient dans la ville comme s'y répandent aujourd'hui les *pifferari*, afin d'y demander l'aumône. Mais la mendicité de la lèpre était autrement dangereuse que celle de la harpe et du violon, et dont nos oreilles ont seules à souffrir. Le parlement, considérant que l'extension continue de la ville l'avait trop rapprochée de la maladrerie de Saint-Germain, ordonna la démolition de cette maladrerie, qui serait reconstruite dans un lieu plus distant de la cité, soit avec les mêmes matériaux si cela était jugé utile, soit avec d'autres matériaux, auquel cas les anciens seraient vendus au profit des pauvres ainsi que l'emplacement. Le cardinal de Tournon, abbé de Saint-Germain, représenta alors que la maladrerie étant bâtie sur la terre de son abbaye, la vente devait avoir lieu à son profit. Le parlement reconnut que sa demande était fondée en droit, et il fut fait comme l'abbé de Saint-Germain l'avait demandé.

Treize ans plus tard, en 1557, la ville acheta le terrain et y fit construire les bâtiments qui subsistent encore aujourd'hui, mais qui seront bientôt démolis. Ces bâtiments, lors de leur construction, furent destinés à recevoir les mendiants incorrigibles, les pauvres, les infirmes, les vieillards, les femmes sujettes au mal caduc, les teigneux et les fous. On voit que la triste collection des plus hideuses misères humaines, celles qui s'attaquent à l'esprit comme celles qui s'attaquent au corps, était là au grand complet. Les premiers seigneurs du lieu, les lépreux, étaient dignement remplacés. Ce n'est pas sans raison qu'Alexis Monteil fait dire à un personnage de son livre, dans le troisième volume qui montre les *Français des divers États* au seizième siècle : « De notre temps il s'est élevé à Paris, sous le nom d'*Hôpital des Teigneux*, un établissement où se trouve, passez-moi cette manière de parler, un assortiment complet d'infirmités, où chacun a pour ainsi dire sa tablette, au moins sa loge, où le service est fait à aussi bon marché et aussi bien qu'il est possible; les infirmes eux-mêmes sont surveillants, ils sont eux-mêmes tailleurs, lingers, blanchisseurs, commissionnaires, gardes-malades. Le gouverneur est le seul qu'on paye. »

Il y a un grand nombre d'anciens hôpitaux dont on ignore les fondateurs. La main droite a caché à la main gauche ses aumônes, selon le précepte évangélique, et comme ces maîtres des pierres vives du moyen âge qui, en élevant les plus beaux monuments, désiraient que la gloire en fût à Dieu et que les noms des architectes fussent oubliés, les hommes généreux qui consacrèrent une partie de leurs biens aux pauvres ont souvent voulu que leur bonne œuvre subsistât seule et que le nom des ouvriers de charité fût oublié.

« A Rouen, fait dire Alexis Monteil à l'un de ses interlocuteurs, les Normands ont été plus fins. J'y ai été malade. Je me souviens que tous les samedis, à six heures du soir, une voix se faisait entendre : *Guillaume Lebreton, écuyer, conseiller, échevin, fut un des principaux bienfaiteurs de cette maison. Pauvres, priez; n'oubliez pas celui qui ne vous a jamais oubliés.* Un jour la cloche sonna extraordinairement. Tous les malades se mirent aussitôt à prier. J'avais dans ce moment une colique violente.

« — Mon voisin, me dit en nasillant un gros homme du pays, alité à côté de moi, c'est la fondation du chanoine Brice, il faut dire un *Pater* et un *Ave* si l'on peut. Tâchez de le dire, vous ne vous en repentirez pas ! »

« Véritablement, un moment après, on servit un gros pigeon rôti et une bouteille de vin à chaque malade. Ce bon chanoine a fondé six pareilles fêtes de malades, qui ont lieu tous les ans. Un autre jour, la cloche sonna à une heure non accoutumée. Les malades se jettent aussitôt à genoux et l'un d'eux dit le *Pater nos-*

ter. A l'instant, la porte s'ouvre, et un serviteur de l'hôpital, tenant un grand sac d'argent, nous donna à chacun dix so's. Ah! combien de bénédictions furent données au nom du fondateur Cotterel, grand prieur de Saint-Ouen! »

J'ai cité cette aimable page d'Alexis Monteil parce qu'elle donne une idée de la différence de la charité affectueuse et prodigue de nos pères avec la charité correcte mais un peu sèche de notre temps. La charité de nos pères ne se contentait pas de donner le nécessaire aux nécessiteux, elle leur ménageait des douceurs, elle leur faisait des surprises, et vous reconnaissez le sentiment qui dicta la disposition du testament de Suger par laquelle il prescrivait qu'à certaines grandes fêtes de l'année on donnât à ses moines, en l'honneur de sa mémoire, une pitance plus forte avec une mesure de bon vin. Ce grand homme, ce bon père savait que le cœur humain a besoin d'être quelquefois réjoui pour avoir le courage de reprendre le fardeau de ses misères. La charité de ce temps était ingénieuse, attentive, prévenante; savez-vous pourquoi? c'est qu'elle aimait. Elle avait à la bouche un mot charmant : « Mes bons pauvres. » La charité de nos jours est digne de louange sans doute, mais elle est plus raisonnable qu'affectueuse. Elle n'a point d'effusion, elle ne baise point les pieds du lépreux, comme saint Louis après les avoir lavés. Elle n'aime pas, elle remplit un devoir, elle fait strictement le nécessaire pour les nécessiteux, elle calcule, elle administre. Voilà le grand mot lâché. Notre temps est administrateur.


Un banc dans l'établissement de la rue de la Chaise.

Cela dit, faisons comme le gros homme du pays, alité à côté du malade d'Alexis de Monteil, et disons que le principal fondateur de l'hôpital Saint-Germain fut Jean Huillier de Boulencourt, président à la chambre des comptes. Il donna des rentes et des meubles et fit élever plusieurs des bâtiments. La forme de leur construction, qu'il faut attribuer vraisemblablement à la diversité de leur destination, les fit appeler les *Petites-Maisons*, parce qu'effectivement ces édifices étaient petits et séparés les uns des autres; or, comme il y avait une partie de cet établissement consacrée à recevoir les fous, on voit quelle est l'origine de cette locution, *les Petites-Maisons*, appliquée comme un synonyme de la folie : « Il est bon à mettre aux *Petites-Maisons*. »

La chapelle de l'hôpital, rebâtie en 1615, fut dédiée sous le nom de Saint-Sauveur, et l'on bénit, en 1656, celle de l'infirmerie sous le nom de la Sainte-Vierge. Au moment de la révolution de 1789, l'hôpital Saint-Germain ne formait qu'un seul et même établissement avec le grand bureau des pauvres et était destiné à quatre usages principaux : on y recevait quatre cents

personnes vieilles et infirmes des deux sexes, les fous, les personnes atteintes de maladies contagieuses, les enfants teigneux. Le bâtiment construit sur la rue de la Chaise avait cette dernière destination. C'est à partir de la Restauration de 1815 que l'ancien hôpital Saint-Germain est devenu exclusivement l'asile des personnes âgées et infirmes des deux sexes et qu'on l'a appelé l'*Hospice des Ménages*.

Le banc dessiné par Felleman et que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs a été pris sur nature dans le jardin de la rue de la Chaise avant la translation de l'établissement à Issy. C'est un triste tableau que celui de la vieillesse et de la pauvreté, surtout quand les vieillards, détachés du foyer de la famille, viennent abriter sous le même toit leurs souffrances et leurs infirmités. Auprès du foyer domestique, ceux qui s'en vont ont leur place marquée auprès de ceux qui viennent, ce sont les souvenirs auprès des espérances ; et le grand-père et la grand'mère, ainsi entourés, ressemblent à ces vénérables ruines sur lesquelles on voit des plantes vivaces grimper ou s'épanouir de fraîches giroflées qui les embaument de leurs parfums. C'est une triste chose, au contraire, qu'une réunion de caducités et de maladies, ramassées dans un cadre où aucun rayon ne luit, où aucune espérance ne vient sourire, et l'on dirait, quand on pénètre dans ces mornes asiles de la souffrance et de la vieillesse, qu'on entre dans l'antichambre d'une nécropole. N'importe. Il faut se souvenir que ces lieux existent afin d'avoir le cœur piteux envers les vieillards, comme disaient nos pères. Il faut adoucir les jours que Dieu les oblige à passer encore sur la terre et se souvenir que sous cette enveloppe flétrie par les ans, dans ces corps courbés et infirmes, il y a une âme immortelle qui trouvera des ailes plus agiles que celles de la colombe pour remonter vers son Créateur, et qui reviendra un jour vivifier, rajeunir, transfigurer le corps, son compagnon de route sur la terre, et lui communiquer sa bienheureuse immortalité.

FÉLIX-HENRI.

CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573, 586, 595, 619, 629, 643, 659, 675, 691, 708 et 723.)

« Angèle avait quitté le presbytère pour aller occuper une chambre en mansarde assez vaste et qu'elle fit arranger et meubler convenablement, afin d'être le plus près possible de sa jeune amie.

« Elles étaient donc assises, ce jour-là, dans le parloir. Ma sœur se recueillait, car elle avait à entretenir sa nouvelle pupille de plusieurs sujets délicats, et elle cherchait une entrée en matière.

« — Ma chère enfant, lui dit-elle enfin en laissant tomber sur ses genoux son ouvrage, je dois vous avouer que, depuis que nous sommes entrées ici et que nous y travaillons sans échanger une parole, certaines idées me sont venues à l'esprit, qui ne laissent point de m'inquiéter un peu. Vous saurez plus tard, quand nous aurons vécu ensemble, que je suis, avant tout, parfaitement franche. Ces idées, chère Claire, voulez-vous que je vous les dise?

« — Certainement, répondit la jeune fille, qui releva la tête et fixa sur Angèle des yeux empreints d'une certaine curiosité. Je serai heureuse de les connaître, quelles qu'elles puissent être, car ce sera d'abord une preuve de confiance de votre part qui me touchera, puis elles me feront voir si nous pensons de même. En tout cas, je me soumettrai complétement à toutes vos décisions et je suivrai tous vos conseils ; vous remplacez ma mère, et mon devoir est d'agir ainsi ; mais, je l'avoue, je serais fort heureuse que nos caractères pussent sympathiser assez pour qu'une amitié de toute la vie vînt s'ajouter à la reconnaissance profonde que je vous dois, à vous qui m'avez adoptée.

« — Bien, Claire, merci, dit Angèle attendrie. Vous m'avez tout à fait comprise, et vous m'offrez simplement tout ce que je pouvais espérer et désirer. Je vois que nous nous entendrons.

« — Parlez sans arrière-pensée, chère Angèle, dit Claire en l'embrassant; si je vous ai déplu, peinée en quelque chose, prévenez-moi pour que cela ne se renouvelle jamais et recevez-en mes regrets ; si c'est un avis, donnez-le, je vous en remercierai.

« — Qui peut vous faire penser, chère enfant, que j'ai un reproche à vous faire? J'étais, loin de là, enchantée de votre douceur, de votre raison, et si j'ai quelques appréhensions, c'est sur un tout autre sujet. Je crains, Claire, que vous ne veniez à vous ennuyer ici de cette vie campagnarde et monotone que vous menez avec des gens qui ont le double de votre âge.

« — Fi! la méchante idée! s'écria Claire en riant. Chassez-la donc bien vite, je ne m'attendais pas à cela vraiment! Est-ce que l'on s'ennuie de vivre avec des personnes bonnes, dévouées et qui vous aiment?

« — Sans doute, chère petite, et rien ne m'étonnerait moins. Vous êtes jeune, vive, habituée à vivre avec des compagnes de votre âge; la jeunesse aime et regrette la jeunesse, quoi de plus simple? il n'y a aucun mal à cela.

« — Des regrets, j'en ai, ils passeront à la longue. Quant à l'ennui, c'est un sot mal; je ne l'ai jamais connu, et j'espère ne le connaître jamais. Notre excellente supérieure est, comme vous, chère Angèle, on ne peut plus prévoyante; elle a eu les mêmes craintes que vous me communiquiez tout à l'heure, et, grâce à cela, elle m'a donné un conseil que j'ai ajouté à la petite provision de morale pratique que j'ai emportée du couvent: c'est une recette merveilleuse contre l'ennui.

« — Et qui se nomme? demanda Angèle.

« — L'occupation. L'oisiveté appelle l'ennui et pis que cela fort souvent, m'a dit notre bonne mère; je suis donc fort résolue à ne pas donner à ce vilain mal le temps de s'installer ici.

« — Allons! s'écria Angèle, voilà qui est parfait; vous êtes une jeune fille modèle, et tout ira pour le mieux. Sur ce, je ramasse mon tricot qui gît là par terre à coté de Trill, et, puisque la première de mes inquiétudes est complétement calmée, passons à la seconde.

« — Comment! il y en a une seconde?

« — Hélas! oui.

« — Espérons qu'elle ne sera pas plus grave que la première.

« — Cela dépend.

« — De quoi?

« — De bien des choses et de bien des gens. Savez-vous que c'est fort difficile, en certaines circonstances et avec certaines personnes, d'avoir le droit de bien faire et de vivre raisonnablement?

« — Comment! s'écria Claire, il est difficile de bien faire? Et qui donc, mon Dieu, serait assez mauvais pour s'opposer à ce qu'on fasse son devoir?

« — Qui? chère enfant, personne et tout le monde. C'est là que j'attendais votre inexpérience, et je vois que cette fois j'avais raison de craindre cette ignorance de toute chose, qui est un des bonheurs, mais aussi un des dangers de la jeunesse. Personne, en principe, ne vous blâmera de bien faire; mais beaucoup critiqueront vos goûts, votre mise, vos occupations, qui sont les résultats de cette louable vie. Vous serez pour eux un sujet de moquerie. Vouloir vivre pour Dieu et pour soi, et non pour le monde, voilà ce que le monde ne peut pardonner.

« — Mais je ne suis pas destinée à voir le monde, moi; je suis orpheline, pauvre, destinée à vivre ici; ce danger-là n'existe pas pour moi, aussi ne m'en suis-je jamais préoccupée.

« — C'est un tort. Il faut toujours s'apprêter à toutes les épreuves, afin d'être armé de manière à les vaincre toutes, dit sérieusement Angèle, car il arrive ce que ni vous, ni votre mère, ni moi, ni mon frère, n'avions pu prévoir. Vous allez être obligée de subir jusqu'à un certain point la plus dangereuse des intimités, à laquelle des considérations de famille ne vous permettent pas de vous soustraire. Vous verrez une jeune fille de votre âge, qui doit, à l'heure qu'il est, posséder tous les défauts d'une éducation déplorable; cette jeune fille est votre cousine germaine, vous ne pouvez la fuir, car son père est votre tuteur, et ce sont là vos seuls parents. Voilà ce qui m'inquiète, je ne saurais vous le cacher.

« — Si c'est d'Ida que vous voulez parler, ma chère Angèle, vous pouvez certes vous rassurer. Je ne l'ai vue qu'une fois, et il y a fort longtemps; je ne l'ai rencontrée depuis que dans mes cauchemars, et je me rappelle cette désagréable petite fille sous des traits si peu gracieux, qu'ils ne me donnent pas la tentation de l'imiter.

« — Précisément, chère enfant, vous vous la rappelez à un âge où les défauts ne sont pas dangereux pour les autres, parce qu'on ne sait pas les cacher. Mais aujourd'hui vous verrez votre cousine avec des traits bien différents. On la dit belle à éblouir, spirituelle, gracieuse à ensorceler, quand elle le veut, les plus rebelles. Elle doit posséder, à défaut d'autre mérite, beaucoup d'usage du monde, et c'est un voile sous lequel on cache mille choses qui paraîtraient choquantes sans cela.

« — Croyez-vous que, lorsqu'on a le jugement droit et la raison saine, on se contente des apparences et l'on ne soulève pas le voile dont vous parlez?

« — Assurément non; mais, à votre âge, on aime tout ce qui plaît, et du moment qu'on aime, on ne juge plus; ce que je crains, c'est que vous n'aimiez Ida.

« — Si cependant elle n'est pas aimable?

« — C'est encore une erreur. Certaines gens ont l'art de se faire aimer, souvent même par leurs défauts. Ce sont les plus dangereux ennemis qu'on puisse rencontrer, quand ils sont de votre âge, et si ce qu'on m'a dit de Mlle de Montrevel n'est pas exagéré, elle est précisément de ceux-là. Hautaine, arrogante, emportée, capricieuse, détestable avec ceux qui lui déplaisent; elle est souple, insinuante, flatteuse et caressante envers ceux qui lui plaisent. Je crains que vous ne lui plaisiez.

« — Mais enfin, pourquoi toutes ces craintes! s'écria Claire avec inquiétude; car les suppositions d'Angèle, qui lui avaient d'abord paru chimériques, commençaient à l'effrayer malgré elle. Comment pourrais-je me trouver près d'elle? Mon oncle ne peut avoir la pensée de me séparer de vous, pour me forcer à vivre dans sa maison, je suppose?

« — Voici ce qui arrive, Claire. M. Matrin, ce notaire de Paris auquel votre mère avait vendu Fouronne, est chargé des affaires de M. de Montrevel. Mon frère est resté en relation avec ce notaire et son excellente femme, laquelle habite Fouronne toute l'année, pendant que son mari cherche un acquéreur pour son étude. Nous voyions souvent ces aimables gens chez votre mère, qui recevait de temps en temps leur visite et de touchantes preuves de leur vieil attachement. M. Matrin, qui connaît notre position vis-à-vis du général et la vôtre, a pensé que la nouvelle de son arrivée au manoir, où il va s'installer, ne pouvait pas vous être indifférente; il est donc venu en hâte nous en prévenir. Différents événements ont changé la vie de votre oncle; il a sa retraite; sa belle-mère est morte l'an dernier; mistress Markett, fatiguée de son élève, a demandé son congé pour aller vivre en Angleterre des fruits de ses économies. Enfin le général a de très-fréquentes attaques de goutte, pour lesquelles on lui ordonne une vie calme, la chasse, la campagne et le grand air, et de plus les eaux de Bade tous les ans. Voilà, ma chère enfant, le décret de la Faculté de Paris, en vertu duquel votre oncle a

mandé à M. Matrin de faire venir d'Auxerre, pour me servir littéralement de son expression, une armée de tapissiers, un régiment de peintres, de décorateurs, et un bataillon d'ouvriers de toutes sortes, qui vont faire du vieux castel un palais des contes de fées. Il y a déjà là-haut des jardiniers loués à l'année qui tracent, qui dessinent, qui plantent et qui sablent tous les abords du château, car Mlle de Montrevel aime les fleurs ; son piano et ses meubles sont arrivés hier, et c'est la bonne Mme Matrin qui a la tâche difficile de faire déballer tout cela et arranger l'appartement de la jeune héritière d'une manière qui la satisfasse. Réellement, je plains la bonne dame. Voilà, mon enfant, tout ce que je puis vous apprendre à ce sujet.

« — Mais mon deuil, Angèle, ne peut-il me garantir de ces relations que vous redoutez pour moi ?

« — Nullement, ma chère, aucun deuil n'empêche de voir un oncle et une cousine germaine ; d'ailleurs, mon enfant, votre deuil dure depuis deux ans, et bientôt il faudra le quitter.

« — Quitter le deuil de ma mère, oh ! Angèle, fit Claire d'un air de reproche.

« — C'est l'avis de mon frère, chère fille, et c'est aussi le mien. Il faut se conformer à l'usage, on ne peut pas passer sa vie vêtue de noir. Vos regrets resteront, mais vos vêtements changeront de couleur ; les choses se passent ordinairement ainsi.

« — Mon Dieu ! comment ferai-je pour m'habituer à porter une robe de couleur, moi qui n'ai quitté l'uniforme du couvent que pour prendre ma robe d'orpheline ?

« — Courage ! vous vous y ferez, Claire. Comprenez-moi bien, je ne veux pas que vous puissiez vous attirer en rien les sarcasmes de votre oncle dès le premier abord. Vous êtes sensible, timide ; ses critiques auraient le triste effet de le rendre pour vous un objet d'épouvante. Comme tuteur et comme parent, vous serez obligée de le voir fréquemment, il faut faire en sorte que cela n'arrive pas au moins avant que vous ayez eu le temps de vous familiariser avec cet étrange et fâcheux caractère, pour ne plus vous en effrayer.

« — Je ferai tout ce que vous jugerez convenable, Angèle. Mais tenez, il faut que je vous dise tout ce que je pense. Je ne suis pas faite pour tous ces ménagements, qui me paraissent pusillanimes, et je suis désolée de me rapprocher de mon oncle. J'étais encore bien petite fille quand il est venu à Fouronne, après la mort de mon père, et pendant ce temps je me souviens qu'il affligeait ma mère tous les jours. Justine l'avait pris en horreur, et, quant à moi, il me faisait l'effet de la Barbe-Bleue. Vous comprenez que, lorsqu'il faudra paraître devant lui, je ne serai pas charmée. Je ne sais guère déguiser mes impressions, et, ou je me trompe fort, ou il s'apercevra que j'éprouve pour lui peu d'affection, ce que probablement il me pardonnera difficilement.

« — Attendons et restons en paix, mon enfant, chaque jour suffit à sa peine : c'est la science de la vie que de savoir attendre. Si en ce moment nous profitions de notre liberté pour faire une grande promenade ?

« — J'avoue que c'était mon rêve au couvent. Il me prenait des envies extravagantes de marcher en pleine campagne; je me souvenais de ma chère Bourgogne, de ces belles vallées ombragées et riantes, de ces prairies vertes, plus douces à fouler que des tapis; je regrettais les chants des oiseaux ; c'était mon bonheur, quand j'étais seule, de penser à ma mère et de me rappeler tout cela.

« — Enfin vous étiez, comme l'ont dit les religieuses, un peu prise du mal du pays. Eh bien, si vous voulez, demain matin de bonne heure, nous déjeunerons et nous irons ensemble faire une visite à Mme Matrin. C'est une personne excellente, elle vous parlera de celle que nous regrettons, car elle l'aimait beaucoup. Elle m'a fait promettre de vous emmener à Fouronne, c'est bien un peu loin d'ici, mais vous marchez si volontiers que cette course ne vous effrayera pas.

« — Je me lève de grand matin ; à quelle heure faudra-t-il être prête ? A huit ou neuf heures, cela sera-t-il suffisant ?

« — Nous partirons à huit heures, pas plus tard. Allant à pied, il faut prévoir le cas où l'on serait forcé de se reposer en chemin.

« Le lendemain, le soleil en se levant promettait une magnifique journée. Claire et Angèle s'acheminèrent vers Fouronne.

« C'était un de ces jours radieux où tout semble vous sourire et vous engager à aimer la vie. Cependant Claire se sentait plus triste encore qu'à l'ordinaire, devant cette rayonnante nature qui, pour la première fois, depuis bien des années, lui apparaissait dans toute sa splendeur. C'est que ces jours si beaux, si gais pour les heureux, semblent parfois bien tristes à ceux qui regrettent une personne chère. C'est un contraste frappant avec l'état de leur cœur qu'attriste encore le souvenir de ceux qui ne peuvent plus jouir avec eux du spectacle de la nature. Claire, tout entière à ces sentiments qu'elle éprouvait sans les définir, s'arrachait avec peine à ses préoccupations intérieures pour répondre un peu au hasard à sa compagne de promenade qui, soupçonnant la cause de sa tristesse, voulait la forcer doucement à s'en distraire.

« Tout à coup elle s'arrêta comme saisie d'étonnement et retint un cri d'effroi : un homme en haillons venait d'apparaître au détour d'un sentier. Sa taille gigantesque, ses yeux hagards et sa longue barbe noire avaient épouvanté la jeune fille.

« — Angèle, Angèle, dit-elle d'une voix basse et étouffée, voyez donc cet homme : ne vous paraît-il pas effrayant ?

« — Un enfant le serait autant, répondit celle-ci en

souriant. C'est Pataquet, l'idiot des Roches; c'est ce pauvre être privé de sa raison, que votre mère et la fermière Thibaude avaient en quelque sorte adopté.

« — Comment! c'est ce malheureux qui m'inspire une si sotte frayeur! Je suis confuse de m'être ainsi laissée aller à cette panique ridicule. Je crois, en vérité, que si j'avais été seule je me serais enfuie.

« — Au risque de vous perdre dans ce pays que vous ne connaissez plus?

« — A tout risque, certainement. La frayeur conseille mal. Une autre fois je prendrai le temps de réfléchir avant de m'alarmer.

« L'idiot s'avançait à pas lents, en traînant son bâton noueux sur les pierres du sentier.

« — Voyez, dit Angèle, il n'a pas l'air méchant. Nous sommes dans ce pays, entourés d'honnêtes gens. D'ailleurs, dites votre nom, et il suffira pour appeler sur vous l'affection et le respect dû à la fille d'une femme comme Mme de Fouronne.

« Pataquet était arrivé devant les deux femmes. Il connaissait Angèle, et il entonna de suite, en guise de salutation, le premier psaume des vêpres, tout en examinant Claire avec la curiosité craintive qu'il témoignait à tous ceux qu'il ne voyait pas ordinairement.

« — Si vous avez eu peur de lui, dit Angèle à la jeune fille, les rôles sont changés : il a grand'peur de vous, en ce moment.

« — Daniel, dit-elle en se retournant vers l'idiot, et en lui désignant Claire, c'est la fille de la bonne dame.

« — Non, c'est la bonne dame qui est revenue avec des cheveux qui ne sont plus gris. M. le curé, le grand homme noir, l'a rapportée, ohé! ohé! l'a rapportée.

« Et l'idiot se mit à battre des mains et à danser sur le chemin.

« Claire et Angèle pleuraient.

« — Puisse cet insensé avoir raison, Claire! dit Angèle profondément émue; puissiez-vous la remplacer si bien, que tous ceux qui la regrettent la voient renaître en vous!

« — La tâche est difficile, répondit Claire, je suis si peu de chose, et le but est si élevé! Mais j'y emploierai toute ma vie, et Dieu me fera peut-être la grâce d'y parvenir.

« Les deux amies continuèrent leur route; l'idiot assis sur le chemin, à la place même qu'elles venaient de quitter, les suivait des yeux. Puis, quand il les eut perdues de vue, animé par un motif impossible à comprendre, l'idée peut-être de les revoir encore, il prit à pas lents et la tête baissée le chemin qu'elles avaient suivi.

ALFRED DE THÉMAR.

— La suite prochainement. —



LA BELLE ARSÈNE

I

Vous êtes belle, Arsène, et le ciel a pour vous
Prodigué tous les dons que l'on prise en ce monde;
Le cercle où vous brillez est célèbre entre tous,
L'esprit français y règne en sa veine féconde.
Personne, mieux que vous, ne donne un tour charmant
Aux conversations, personne..... *seulement*
(Je retire ce mot pour peu qu'il vous offense),
Ne pourriez-vous, Arsène, en vos piquants discours,
Avoir plus d'indulgence et moins souvent recours
A ce triste... agrément qu'on nomme... médisance?

De votre école, Arsène, en cette occasion,
Je tiens à procéder, et ce n'est pas sans cause;
Les mais, les seulement, mots de transition,
Qui le sait mieux que vous? sont bons à quelque chose.
A louer quelquefois vous daignez consentir,
Mais non pas sans tarder à vous en repentir,
Et l'un d'eux vous suffit pour faire volte-face.
Ce changement de front est, à la vérité,
Si promptement conçu, si bien exécuté,
Qu'à tous il paraît être un chef-d'œuvre de grâce.

Mais pourquoi, direz-vous, de ce commun travers
Me faites-vous ici seule porter la peine?
— Pourquoi? — C'est que partout vos mérites divers,
De la mode et du goût vous font la souveraine.
Le siècle, en ses propos, médit à tout venant,
Sans être bien coupable, et, comme un faible enfant,
Du plus facile exemple aisément il s'inspire.
Il cède, il est séduit, sans presque le vouloir.....
Ne faut-il pas s'en prendre au féminin pouvoir
Qui sur lui, sans mesure, étend son doux empire?

A vous donc, humblement, j'adresserai ces vers,
Tout résigné d'avance au sort qui peut m'attendre,
M'exposant à vos traits, bravant plus d'un revers,
Car vous ne manquez pas d'armes pour vous défendre.
Relevez mes défauts. Hélas! ils sont nombreux.
Éditez-les, raillez, déchaînez-vous contre eux,
Au moins c'est de franc jeu; je suis de bonne prise.
Je vous ménage donc un triomphe certain;
Je m'en fie à vos soins; je veux avant demain
Expier, comme il faut, ma coupable entreprise.

Votre salon, Arsène, est une haute cour
Qui tient, autour de vous, un vrai lit de justice.
La cause du prochain s'y débat chaque jour,
Et l'arrêt est pour lui bien rarement propice.
Il est votre vassal, corvéable à merci;
Vous jugez sans appel et sans prendre souci

Du dommage bien grand que lui fait son absence ;
Pour cause, il n'est jamais tenu de *comparoir;*
Et, ce cas échéant, je crois fort bien savoir
Que tout autre serait le sens de la sentence.

Au moins prononcez-vous en toute liberté,
Sans égards pour le rang, le nom, le sexe ou l'âge ;
Et l'on doit reconnaître avec sincérité
Que l'on ne vit jamais plus juste aréopage.
Tout juge, à son départ, sait bien ce qui l'attend :
A lui d'être à son tour mené tambour battant,
Impitoyablement planté sur la sellette ;
C'est de notre vieux temps la loi du talion ;
De ses moindres défauts, pour l'accusation,
On dresse, en bonne forme, une liste complète.

La vicomtesse de..... mais le nom n'y fait rien,
Depuis sa tendre enfance est votre amie intime ;
Aussi, je le veux croire, était-ce pour son bien
Qu'elle fut, à son tour, hier votre victime.
Ainsi que vous, elle a de rares qualités ;
Ainsi que vous et nous, elle a certains côtés
Par où l'humanité montre son bout d'oreille.
Vous fîtes, m'a-t-on dit, bien rire à ses dépens,
Et jamais votre esprit, vos grâces, vos talents,
Ne furent mieux goûtés, ne firent plus merveille.

Vous étiez donc en verve, et tout allait fort bien.
Quand on a des amis, il faut en faire usage.....
Votre amitié fut vive, ardente, n'omit rien,
Et vous lui fîtes même un trop riche partage.
Peut-être votre zèle alla-t-il un peu loin ;
Mais de la vérité vous prenez tant de soin,
Vous savez l'embellir avec tant de finesse !.....
A votre dernier trait qui fut le plus piquant,
La porte du salon s'ouvrit au même instant,
Et l'on vit entrer..... Qui ?..... la pauvre vicomtesse !

Charmante en votre accueil et sans confusion,
— Car dans ce rôle ardu, vous fûtes vraiment belle, —
Lui saisissant la main avec effusion : —
« Mais on ne vous voit plus : c'est vous enfin, cruelle !
« Traite-t-on ses amis avec tant de rigueur ?
« Votre absence aujourd'hui me tenait bien au cœur,
« Et je parlais de vous, on pourra vous le dire.
« Le proverbe dit vrai : Parle-t-on du soleil,
« Soudain l'on est frappé de son rayon vermeil.....
« Nous fuyez-vous ainsi, pour que l'on vous désire ? »

Mais je crains d'affaiblir, en le reproduisant,
Ce langage doré qui ne doit point s'écrire.
Qui de nous n'a subi le charme séduisant
De ces riens qui sont tout, quand on sait bien les dire ?
Gazouillement frivole, élégant, des salons,
Menus propos qui sont de toutes les saisons,
Et que vous pratiquez mieux que pas une au monde,
Donnant à ce babil, un peu creux et banal,
Un cachet inédit, vraiment original,
Avec une science à nulle autre seconde.

Bien vous prit, ce jour-là, d'en avoir les secrets ;
Il mit un voile aimable à votre perfidie,
Tandis qu'autour de vous des sourires discrets
Témoignaient du succès de cette comédie.
Votre esprit, belle Arsène, *ondoyant et divers*,
Sur les torts du prochain a les yeux trop ouverts,
Et, selon l'occurrence, il offense ou caresse ;
Il n'épargne personne, et de lui seul épris,
Il lui faut triompher en tous lieux, à tout prix :
Comme nul n'est parfait, c'est là votre faiblesse.

II

S'inspirant de lui seul, le véritable esprit,
A sa franche gaieté, de verve s'abandonne ;
Ses traits sont enjoués, imprévus, et l'on rit ;
Il sont même piquants..... et ne blessent personne.
Il n'est point satirique et froidement moqueur ;
Pour sa plus grande gloire, et de gaieté de cœur,
Il ne met pas d'autrui les vices en spectacle ;
Le respect du prochain est avant tout sa loi ;
Voilà le seul esprit vraiment de bon aloi,
Le seul digne de vous et de votre cénacle.

Ne vous livrez donc plus à cet esprit fâcheux,
Si facile d'ailleurs, qui ne sait que médire,
Qui *commet*, en blessant, ses mots les plus *heureux*,
Stérile, sans saveur, dès qu'il ne peut plus nuire.
Combien, en s'arrogeant le droit de censurer,
Belle Arsène, par lui se laissent égarer,
A tel point qu'à plaisir la vérité s'altère !
Le désir de briller les grise tellement,
Qu'il affaiblit en eux tout autre sentiment,
Et pour prix d'un bon mot ils vendraient père et mère !

De l'esprit : il en faut, sans trêve, sans repos,
Et si du genre humain ils ont fait leur pâture,
S'ils ont, en se jouant, brisé de leurs propos
Les nœuds de l'amitié, les nœuds de la nature ;
S'ils ont médit des champs, des villes, de la cour,
De tout..... nous les voyons, par un juste retour,
A défaut du prochain, payer de leur personne.
Ils ne s'épargnent point. Ce qu'il faut avant tout,
C'est ne montrer jamais que la veine est à bout,
Que l'inspiration enfin les abandonne.

Mais leur terrain est vaste et d'un si bon rapport,
Qu'ils sont bien rarement en semblable détresse ;
Et d'ailleurs le penchant qui les séduit si fort,
Vers un plus grand péril les attire sans cesse !.....

C'est qu'il ne faudrait pas jouer avec le feu;
Et de la vérité s'écartent-ils un peu,
Leur travers aussitôt en vice dégénère!...
Partout où s'accrédite un langage suspect,
Rampe la calomnie à l'odieux aspect,
Qui de la médisance est presque congénère!

Tout le péril est là, redoutable, imminent;
Mais est-il bien urgent que je vous le signale?
Vous l'évitez sans doute, et je crois aisément
Que cette parenté ne vous est point fatale.
Votre parole d'or, avec habileté,
Habille au goût du jour la simple vérité,
Mais, du moins sciemment, n'est jamais mensongère;
Votre réflexion n'a rien prémédité;
Le trait, de prime saut, jaillit en liberté;
Chez vous le cœur est bon, et la tête légère.

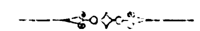
Aussi ne tenez-vous pas un instant rigueur
A ceux que vos arrêts rendus viennent d'atteindre;
Et c'est en les croquant leur faire tant d'honneur
Qu'il faut les envier plutôt que de les plaindre.
Le monde doit payer sa dîme à votre esprit,
Il en a large part puisqu'il approuve et rit
D'être le but constant de tant d'aimables choses;
Il se voit déchiré, mais à si belles dents!.....
Je veux être rayé du nombre des vivants,
Si je meurs par vos mains, étouffé sous des roses.

Depuis quatre mille ans et plus, du genre humain
La plus laide moitié croit gouverner sa vie,
Tandis que la plus belle a le sceptre en sa main,
Obéit pour régner et la tient asservie.
Son joug est absolu, quand il est sans rigueur;
Ses vertus, sa beauté, sa grâce, sa douceur,
Lui donnent sur les cœurs un souverain empire;
Son mandat sur la terre est tout de charité,
Sévir ne lui sied point, car la sévérité
Fait tort aux sentiments généreux qu'elle inspire.

Il est un livre, Arsène, où le Verbe sacré
Pour l'homme a consigné ses éternels préceptes;
C'est du monde chrétien le code vénéré,
Et la vérité sainte éclaire ses adeptes.
Vous vous rappellerez que l'on y trouve écrit:
— Heureux, je vous le dis, sont les pauvres d'esprit! —
Parole qui n'a pas besoin de commentaire.
Le sens en est pour vous très-facile à saisir;
Il faut la méditer avec fruit, à loisir,
Et vous en faire un frein utile et salutaire!

Mais, tandis qu'en votre œil je m'applique si bien
A chercher une paille à peine perceptible,
Ma conscience enfin me dit que dans le mien
Une poutre se trouve et n'est que trop visible.
Je m'accuse humblement d'avoir médit de vous,
De vos cercles d'élite, et viens à deux genoux
Faire, la corde au cou, mon amende honorable.
Vengez-vous noblement en daignant compatir
A la vivacité d'un fervent repentir,
Et veuillez recevoir en grâce un grand coupable.

PAUL DE FRANCE.



CHRONIQUE

Le procès dit *de Fontainebleau* a fait tort, ces derniers jours, à tous les autres événements. Notre pauvre espèce humaine est bien étrange; quel long chapitre n'y aurait-il pas à écrire sur les bizarreries de l'esprit humain! On se plaint que la vie est courte, et il semble qu'on ne sache que faire de ses journées. Voilà une femme accusée d'avoir attenté à la vie d'une autre femme avec laquelle elle avait visité la forêt de Fontainebleau; on a retrouvé le cadavre de la victime étendu dans la forêt et le visage à moitié dévoré par les vers; triste procès compliqué de vol, de faux et de meurtre! Aussitôt que la salle des assises de la cour de Seine-et-Marne s'ouvre, elle est remplie d'une foule élégante et parée qui veut voir comment la femme Frigard, prévenue d'avoir assassiné la femme Mertens, se défendra contre l'accusation. On suit avec avidité les moindres détails; les femmes les plus délicates bravent une chaleur de 35 degrés centigrades et les détails les plus repoussants : que voulez-vous? Il le faut bien. Il s'agit de savoir si une femme en a étouffé une autre et si elle portera elle-même sa tête sur l'échafaud. Le procès de la femme Frigard est encore plus intéressant que les exercices du dompteur Batty entrant dans la cage de ses lions.

*** A propos des dompteurs, l'autorité avait pris un arrêté pour interdire ces sortes d'exercices après un nouvel accident arrivé à Batty, qu'une de ses lionnes avait labouré de ses puissantes griffes. Mais Batty a réclamé. Il a fait valoir des circonstances atténuantes en faveur de sa lionne : c'était une jeune mère dont les nouveaux-nés avaient été dévorés par les lions ses voisins, et quand elle a vu son maître s'emparer de son dernier baby, elle a eu une attaque de nerfs dans laquelle elle a eu le malheur d'effleurer la peau du dompteur; seulement elle avait oublié depuis longtemps de se couper les ongles, ce qui a rendu l'égratignure un peu plus profonde. Comme cette excuse ne paraissait avoir complétement convaincu l'autorité, Batty a mis en avant ses grands moyens : « Chacun, a-t-il dit, gagne sa vie comme il l'entend ou comme il le peut. Sa manière de gagner sa vie, à lui, c'était de s'exposer à la perdre. *Morituri te salutant:* il est un gladiateur mo-

derne. En lui défendant de risquer de se faire manger par ses lions, on lui ôte son gagne-pain. Mourir pour mourir, mieux vaut mourir sous la dent d'un carnassier de la race féline que sous celle de la misère et de la faim, deux terribles carnassières dans leur genre. » L'autorité a cédé, Batty conserve la liberté de gagner son dîner en s'exposant à servir de dîner à ses lions.

*** Laissons ces bizarreries et tournons nos regards vers Rome, d'où nous viennent les grands spectacles et les grands exemples. L'auguste pontife qui, naguère encore, entouré de plus de quatre cents évêques, célébrait, devant une foule immense venue de tous les points du globe, le centenaire de saint Pierre et de saint Paul, s'enferme aujourd'hui dans sa Rome bien-aimée, troublée par un terrible visiteur, le choléra. Ses soixante-quinze ans ne l'empêchent pas de remplir virilement ses devoirs de pasteur et de père. En vain les chaleurs étouffantes de Rome à cette époque de l'année, les fatigues extraordinaires qu'il a éprouvées pendant les fêtes du centenaire, le poussent à s'éloigner; en vain ses chères et verdoyantes solitudes de Castel-Gandolfo l'appellent. Le pilote de la barque de saint Pierre reste à son poste, au poste du péril, de l'honneur et du devoir. Les libres penseurs eux-mêmes, rendons-leur ce témoignage, s'en étonnent, admirent et s'inclinent.

Admirez, inclinez-vous, mais ne vous étonnez pas. Ne vous étonnez pas, car nous croirions que vous n'avez jamais lu la parabole évangélique du bon pasteur : « Le bon pasteur ne s'enfuit pas quand le loup arrive, mais il défend ses brebis contre le loup. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Dieu tout-puissant, daignez conserver à ses brebis Pie IX le bon pasteur!

*** On ne saura qu'après avoir lu les œuvres du jeune et infortuné empereur du Mexique, que l'on publie en ce moment, jusqu'à quel point ce prince de tant de regrets, qui était, il y a quelques années, un prince de tant d'espérance, mérite la sympathie universelle qu'il excite. Les quatre premiers volumes viennent de paraître; ils renferment surtout les impressions de voyages de Maximilien, impressions qui, toutes chaudes encore de l'étreinte de son cœur, sont venues se graver sur la page ouverte devant lui. C'est l'Italie de 1853, Trieste avec sa rade, Naples avec son Vésuve; c'est l'Espagne, l'Andalousie avec Grenade, la ville des Califes; la Sicile avec Messine et Palerme; les Baléares, puis Valence et Murcie; Lisbonne et l'île de Madère, l'Afrique française, l'Albanie, vues par un esprit observateur et une imagination de vingt ans. L'esquif de Maximilien, avant d'aller échouer si tristement au Mexique, avait visité bien des parages; son cœur s'était ouvert à bien des émotions, son esprit à bien des pensées. Et dire que quelques balles mexicaines ont brisé ce noble cœur qui battait pour toutes les grandes choses, et que le peuple auquel il avait espéré porter l'ordre, la sécurité, le bonheur, nous renvoie son cadavre!

Ces descriptions de voyages, quelque intéressantes, quelque pleines de poésie qu'elles soient, ne nous ont cependant pas aussi vivement ému que les deux lettres de l'archiduc Maximilien à l'archiduchesse Sophie, sa mère, publiées par les soins de M. l'abbé Menard, du diocèse de Noug, en mission à Baden, dans le journal *l'Union*, avec l'autorisation de la princesse, à laquelle elles étaient adressées. Dans l'une de ces lettres, l'archiduc Maximilien rend compte à sa mère des impressions qu'il rapporte de Rome; dans l'autre, des impressions qu'il rapporte de Jérusalem. Ces deux lettres, qui sont aujourd'hui une consolation pour tous ceux qui ont aimé le prince, car elles montrent combien son cœur était profondément catholique, se résument dans cette phrase : « Je ne pouvais me détacher du saint sépulcre et de ses consolations; à chaque instant il m'attirait de nouveau. A Rome, j'ai trouvé l'esprit, le sublime esprit de la religion; à Jérusalem, un mois plus tard, j'en ai trouvé le cœur embrasé d'amour. Je bénis Dieu de m'avoir montré l'un et l'autre. »

Je ne saurais me défendre de citer une circonstance du voyage de l'archiduc Maximilien à Rome qui, depuis que l'on connaît sa douloureuse fin, donne beaucoup à penser, car Dieu éclaire, on le sait, quelquefois d'une lumière surnaturelle les saintes âmes; or quelle âme fut plus sainte que celle de notre très-saint père Pie IX! L'archiduc Maximilien raconte ainsi une communion qu'il fit à Rome : « Le lundi de la Pentecôte, dit-il, de grand matin, je me confessai à un prêtre allemand. A sept heures, je fus conduit au Vatican et introduit dans la chapelle domestique du pape. A sept heures et demie, il dit la sainte messe avec une parfaite dignité et d'une voix sonore. Au moment où il me donna la sainte communion, il poussa un profond soupir; sa voix et sa figure tremblèrent; il était visiblement ému. »

Que se passait-il dans l'esprit de l'auguste pontife? Le voile qui couvre les horizons de l'avenir s'entr'ouvrait-il devant son regard? Entrevoyait-il la scène funèbre de Queretaro, et se sentait-il prêt à pleurer sur la tête du jeune archiduc agenouillé à ses pieds?

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr., le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c. — Les vol. commenc. le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Exposition universelle. — Le géant chinois et le nain tartare.

L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470, 486, 504, 529, 561, 598, 613, 641, 663, 673 et 714.)

Ces jours derniers, c'était le 14 août au matin, Paris offrait dans certains quartiers, et notamment aux gares des chemins de fer, un spectacle inaccoutumé et bizarre qui avait attiré un assez grand nombre de curieux. Alléchés par le triple appât de l'Exposition, de la fête du lendemain et des prix réduits d'un train de plaisir, bien des petites bourses des départements ou des pays limitrophes venaient dépenser à Paris leurs économies de l'année.

Il fallait voir cette foule bigarrée, arrivant avec le jour, pour avoir une idée exacte d'une marée montante; véritable marée humaine, puisqu'au dire des statisticiens, trois cent mille personnes débarquaient à Paris ce jour-là. Ce que je puis dire, c'est qu'au chemin de fer de Bretagne, pendant une heure et demie, la foule des arrivants n'a pas cessé un moment de descendre de la gare. Le quartier, ordinairement fort paisible à cette heure matinale, en était tout en émoi, et les cafés, prévenus à l'avance, regorgeaient de voyageurs absorbant des rafraîchissements sans nombre. Je parle en passant de cette foule parce qu'elle constitue une exposition vivante, qui chaque jour se renouvelle et n'est certes pas la moins curieuse exhibition qu'on trouve au Champ-de-Mars et dans tout Paris.

Je crois qu'on ne peut pas se faire une plus juste idée de l'élégance de notre époque qu'en allant voir, c'est-à-dire admirer, les charmantes poupées qui ornent une vitrine française. Les poupées qui ont été inventées, j'imagine, pour servir aux petites filles autant que pour les amuser, sont devenues maintenant des types d'élégance, et rien ne m'étonnerait moins que d'entendre dire un de ces jours, pour remplacer la banale formule *C'est la mode* : « La poupée de M. X... ne porte plus que cela. » Bien entendu, M. X... est un tailleur en vogue.

Mais revenons à nos poupées. Si par hasard, et je m'empresse de dire que je n'en crois pas un mot, vous aviez besoin, mesdames, de leçons de bonnes manières pour apprendre à porter une parure, un colifichet, une écharpe, ou bien à tenir un éventail, il serait impossible de vous indiquer de meilleurs professeurs que mesdames les poupées du Champ-de-Mars. Et, si vous le permettez, nous irons plus loin. Ne pensez-vous pas qu'il y a eu une transformation magique, que quelque Robert Houdin de première force par exemple, d'un coup de sa toute-puissante baguette, a réduit les tailles à une très-petite hauteur, tout en conservant au salon son aspect véritable. Voyez celui-ci, par exemple. Cette belle petite personne, qui, je le crains, est un peu coquette, part évidemment pour faire sa promenade quotidienne aux Champs-Élysées; le valet que voilà vient d'annoncer que la voiture de madame la comtesse (ce doit être au moins une comtesse) est avancée, et la belle promeneuse donne un dernier coup d'œil à son miroir, elle s'admire un moment elle-même avant d'aller se faire admirer autour du lac. Et dans cet autre salon, ne reconnaissez-vous pas des gens de connaissance? Ne seriez-vous pas par hasard chez cet ambassadeur qui donne de si brillantes fêtes? Plus loin, ce salon toujours coquet doit évoquer d'autres souvenirs. Vous êtes évidemment dans une bonne maison, tout ce luxe le prouve; mais la soirée est plus intime, et vous entendez cette belle jeune fille qui vient charmer vos oreilles avec la *Marche turque;* car il faut dire qu'à l'Exposition les poupées jouent du piano. Que ne font-elles pas?

Je ne voudrais pas être pessimiste et maussade à propos de poupées, mais que peut-on attendre de bon des petites filles auxquelles on donne de pareils jouets? N'est-il pas tout naturel qu'elles veuillent avoir des robes aussi belles que celles de leurs poupées, des dentelles comme leur poupée, des bijoux et des diamants comme leur poupée ; et que pourrait dire une maman raisonnable à sa fille qui voudrait être poupée? Avec ces joujoux-là on rend les petites filles jalouses de leurs joujoux jusqu'au jour où, devenues jeunes femmes, elles ne font usage de leur liberté qu'en devenant presque poupées à leur tour. Il est bien entendu que toutes ces jeunes filles épouseront au moins un lord spleenique ou un boyard surchargé de roubles. Du reste, allez voir les salons de poupées, la foule vous y conduira, et vous serez de mon avis.

Pour passer des poupées au géant, la transition semble difficile, et cependant on reste presque entièrement dans le monde des joujoux. Le géant, dont vous voyez l'image, est un beau garçon de vingt et un ans, bien proportionné, d'une figure presque agréable, mais affligé d'une de ces tailles dont on ne peut se consoler, paraît-il, qu'en se montrant pour vingt sols. Cet énorme Chinois, qu'on nomme Woo-Gow, était assis au moment où nous entrâmes pour le voir. Nous étions avec un ami parlant anglais comme un membre de la Chambre des lords et qui engagea de suite la conversation avec Woo-Gow, lequel venait de passer deux ans en Angleterre. Le géant se leva pour causer et j'avoue que j'éprouvai un sentiment d'effroi et de malaise; en le voyant se lever. on ne sait pas si, pareil à un serpent qui déroule ses anneaux, il ne va pas grandir indéfiniment. Je dois avouer, du reste, que sa taille, qui atteint deux mètres quarante centimètres, paraît plus que suffisante. Woo-Gow nous apprit dans la conversation qu'il tenait de sa race ses proportions extravagantes; son père a la même taille, et même un de ses frères est plus grand que lui. Le géant, en homme aimable, nous offrit une tasse de thé dans un dé à coudre, et nous présenta à sa femme, la belle King-Foo, une assez jolie Chinoise qui paraît fort gaie. J'ai montré à cette dernière notre

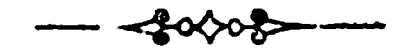
gravure, et, après l'avoir bien examinée, elle m'a fait remarquer que le dessin représentait fidèlement son mari, mais qu'elle n'était pas flattée ; ce qui est vrai. J'ai conclu de sa réclamation que la grande muraille n'arrêtait pas la coquetterie.

King-Foo est une Chinoise aux petits pieds. J'ai obtenu de mesurer ces soi-disant pieds, et en voici la taille exacte : en longueur cent cinq millimètres, et en largeur quarante-deux. Je crois qu'un baby d'un an porte de plus grandes chaussures.

Il me reste à parler de *Mow*, qui est un grotesque dans toute la force du mot. Sa tête est aussi difforme que son corps ; sa face est anguleuse, sa peau est d'un jaune assez foncé. Tout dans ce petit être respire la souffrance et le malaise. Il paraît pourtant que ce nain tartare, qui n'atteint pas en hauteur quatre-vingts centimètres, ne manque pas d'esprit et qu'il serait digne d'être venu au monde quelques siècles plus tôt pour être le favori ou le jouet d'un grand personnage, le Triboulet quelconque d'un roi qui s'amuse. Malheureusement pour lui il n'a que trente et un ans et sert de repoussoir au géant Woo-Gow. Dans le même établissement il y a un autre ménage chinois; mais, comme ce dernier n'a rien d'extraordinaire, il me suffit de le citer.

Je ne quitterai pas non plus la Chine sans dire que la troupe du théâtre chinois situé dans le parc s'est recrutée d'un sujet qui attire beaucoup de monde. Ce sujet est un Chinois né en Autriche et, pour la circonstance, naturalisé citoyen du Céleste Empire. Ses qualités sont d'avoir l'estomac difforme, de sorte qu'il y engloutit des lames de sabre, de quatre-vingts centimètres de long, juste la taille du nain de tout à l'heure. Il paraît, de plus, que les représentations du théâtre chinois seront bientôt complétées par des exercices de trapèze exécutés par une femme. Cette femme est une gymnaste aussi accomplie que le fameux Léotard, qui fit tant de bruit à Paris avant d'aller compléter sa fortune à Saint-Pétersbourg.

ALFRED NETTEMENT FILS.



Mlle Julie Gouraud, dont le nom honorable et le talent si pur sont aimés de tous ceux qui ont lu ses ouvrages, où la connaissance du cœur humain se rencontre avec l'expérience de l'éducation, veut bien nous communiquer un chapitre d'un livre qui paraîtra cette année. Le titre de ce livre est *Cécile*. Quelques mots sont nécessaires pour mettre le lecteur au courant des prolégomènes de l'ouvrage. Mlle Gouraud a peint dans *Cécile* l'intérieur d'une famille privée de son chef, planteur et négociant, qui est reparti pour les colonies où il est allé recueillir les épaves d'une fortune perdue ou compromise, et qui n'a pas donné de ses nouvelles depuis plusieurs années, et privée de la mère de famille qui est morte à la peine. Trois enfants existent : Charles et Maurice, jeunes gens de vingt ans et de dix-sept ans et une jeune fille qui a quinze ans, Cécile. Ces orphelins ont avec eux un nègre et une négresse, que leurs parents ont ramenés des colonies et qui leur sont dévoués comme Vendredi l'était à Robinson. Ce nom de Robinson n'arrive pas fortuitement sous ma plume. Les orphelins habitent une petite métairie léguée à leur mère en Touraine et avec les faibles revenus de laquelle, grâce à l'industrie du nègre Augustin et à l'économie de la négresse Modeste, ils trouvent moyen de vivre. Il faut ajouter que l'aîné de la famille, Charles, est entré comme clerc chez M. Delorme, notaire à Tours, excellent homme qui est le conseil et le protecteur des trois orphelins, et que Maurice est placé dans l'usine d'un riche industriel. Mme Delorme, la femme du notaire, donne un bal et y invite la jeune famille. C'est le premier bal de Cécile. Le second chapitre a pour titre : l'*Inondation*.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que Mlle Julie Gouraud nous a promis sa collaboration pour l'année où nous entrerons bientôt. A. N.

CÉCILE

LE PREMIER BAL DE CÉCILE.

L'économie, le zèle d'Augustin et une saison favorable aux biens de la terre avaient rendu suffisantes les minces ressources de Sainte-Radegonde. Cécile grandissait, embellissait sans souci de l'avenir. Cette année-là, l'automne était superbe, les vendanges promettaient, et quoique Augustin portât deux fois par semaine des fruits à la ville, l'abondance régnait sur la table de ses maîtres.

Cécile se promenait avec ses frères, prenant tour à tour leurs bras. La joie des jeunes gens se communiquait au cœur de ceux qui les voyaient passer :

« Quel dommage, disaient les closiers, si M. Maurice était parti ! Il a eu de la chance ! Eh bien, tant mieux, c'est du bon monde, et nous sommes joliment heureux de les avoir pour maître. »

Cécile continuait ses études. Amélie fournissait les livres : la bibliothèque de son père offrait des ressources infinies.

Un jour, la petite amie surprit Cécile occupée à dessiner.

AMÉLIE. — Tu dessines ?

CÉCILE. — Je fais le portrait de mes lapins.

AMÉLIE. — Voyons; c'est toi qui as fait cela.

CÉCILE. — Sans doute.

AMÉLIE. — Ma chère, il faut que tu aies un maître : tes dispositions sont remarquables.

Cécile. — Un maître ! ma bonne Amélie, y songes-tu?

Amélie. — La chose est possible : Mlle Thévenin est la bonté même, ta présence dans son atelier ne lui causera que de la joie..... pourquoi dis-tu non? Rougirais-tu d'accepter ses conseils?

Cécile. — Non, assurément; mais vois-tu, Amélie, si je m'amuse à dessiner, je ne pourrai plus consacrer du temps à des études suivies; aller à la ville..... il faut que je m'occupe du ménage; Modeste devient vieille.....

Amélie. — Ma pauvre amie, que je te plains!

Cécile. — Tu as tort, je suis très-heureuse. Je pense que j'ai des dispositions pour le dessin, comme en avait ma mère. Le dessin s'apprend à tout âge, dit-on. Eh bien, un jour viendra, peut-être, où nous serons plus à notre aise; alors Maurice et Charles me donneront un maître de dessin. Puisque tu as surpris mon secret, je vais te montrer *mes cartons*, car il y a plus d'un an que je travaille.

Grande fut l'admiration d'Amélie lorsqu'elle vit sortir d'un vieux portefeuille des esquisses d'animaux, la maisonnette, le portrait d'Augustin, celui de Modeste. Elle n'en revenait pas, et à la tendresse qu'elle avait pour son amie s'ajouta une sorte d'admiration respectueuse pour celle qui avait acquis un talent sans maître et sans être forcée d'étudier.

Cécile n'avait que de très-heureuses et très-bonnes dispositions. Maurice et Charles en étaient fiers ; si leur chère petite sœur n'était pas musicienne, du moins elle aurait un talent d'agrément. Cette gentille sœur, qui acceptait maintenant un rôle si modeste avec tant de simplicité, pourrait un jour suivre son attrait pour un art charmant que les frères n'hésitaient pas à placer au-dessus de la musique.

Le soir, réunis autour du foyer, s'il arrivait qu'on parlât encore des terreurs qu'avait causées la conscription, c'était pour rendre grâce à Dieu d'y avoir échappé.

Cécile était aimée de tout le monde. Déjà on s'adressait à la petite sœur pour obtenir secours et protection. Bien souvent le marteau retentissait ; Augustin se plaignait d'être dérangé sans cesse de son ouvrage ; mais, quand il voyait que le visiteur était une petite fille qui venait consulter Mlle Cécile pour sa mère malade, le bon nègre s'adoucissait : la petite fille était introduite, et Augustin restait là, bouche béante, pour entendre parler sa jeune maîtresse. Quelquefois aussi il ajoutait son mot, se croyant, comme tous les nègres, habile à guérir tous les maux.

Bientôt Cécile, accompagnée de Modeste, alla voir les malades du village; sa présence était déjà un soulagement : le son de sa voix, la fraîcheur de son visage, réjouissaient les plus affligés. Dans ses promenades elle avait remarqué un vieux cordier, dont l'ardeur au travail était telle, que c'était à peine s'il levait les yeux à l'approche des passants. Un garçon de dix ans tournait la roue, et une petite fille, toujours assise sur un escabeau de bois, restait dans l'immobilité la plus complète. Un jour Cécile s'approcha du groupe silencieux.

Cécile. — Bonjour, mon brave homme. Vous travaillez toujours?

Le cordier. — C'est qu'il faut manger tous les jours, ma belle demoiselle.

Cécile. — Ce sont vos enfants?

Le cordier. — Oui.

Cécile. — Où demeurez-vous?

Le cordier. — Dans le rocher de Marmoutier.

Cécile. — Vous n'avez pas peur?

Le cordier. — On s'abrite comme on peut en ce monde... Antoine, attention! tu ralentis.

Cécile. — C'est votre fils?

Le cordier. — Oui, mademoiselle... il devrait aller à l'école, mais je n'ai personne pour tourner.

Cécile. — Et cette petite?

Le cordier, *s'arrêtant*. — Oh ! celle-là, je l'aime plus que ma vie... ma pauvre Madeleine...

Cécile. — Elle est bien sage.

Le cordier. — Trop sage! Elle est sourde-muette.

Cécile. — Pauvre petite!

Le cordier. — Et si douce et si bonne! Eh bien, il faut que je l'amène ici par tous les temps, à moins qu'elle ne soit malade; elle n'aime que moi. Elle a peur de tout le monde.

Cécile. — Elle n'aura pas peur de moi, vous allez voir.

Cécile s'assit à côté de l'enfant, qui la regarda avec surprise, mais sans témoigner de frayeur. Elle se laissa caresser, toucha les gants de Cécile, prit son parasol, toujours en la regardant, puis elle finit par sourire.

« Voyez, s'écria Cécile, elle m'aime! »

Le cordier. — Ah! dame! les anges, ça se reconnait même sur la terre.

Cécile promit au cordier de revenir le voir.

Cette rencontre émut profondément la jeune fille et souleva mille projets dans son imagination : que pourrait-elle faire pour ces pauvres gens? pour cette petite fille infirme qui n'avait plus de mère?

Elle ne voyait qu'obstacles de tous côtés et, après beaucoup de réflexions, elle dit à Modeste : « Commençons par acheter des cordes; les nôtres sont mauvaises, tu l'as dit l'autre jour. »

Cécile allait souvent du côté du cordier, elle portait quelques friandises à sa protégée. Celle-ci battait des mains lorsqu'elle la voyait arriver, et forçait son père à suspendre son travail pour regarder celle qu'elle aimait.

Un jour, Cécile fut très-surprise de ne pas trouver le bonhomme à sa place. Antoine et la petite étaient absents aussi, qu'était-il arrivé?

Aussitôt des cris viennent frapper son oreille; elle hâte le pas, et Modeste elle-même essaye de retrouver ses jambes de vingt ans.

Une demi-douzaine de petits garçons faisaient la garde devant la porte d'un toit immonde. C'était de là que partaient les cris. A la vue de Cécile et de sa bonne, les gamins veulent fuir; mais Modeste, qui a tout deviné, leur barre le passage, en attrape deux et éprouve la solidité de son parapluie rouge sur le dos des méchants garçons, qui, à leur tour, poussent des cris.

Modeste. — Criez, criez, vauriens! Je vous apprendrai, moi, à oppresser l'innocence. N'avez-vous pas honte? Une pauvre petite créature sans défense! Vous êtes des lâches et des voleurs de pommes.

Modeste tenait toujours les drôles au collet et elle ne les lâcha que sur la prière de Cécile, qui jugea plus opportun de délivrer la petite muette; car c'était bien elle que les méchants avaient amenée jusque-là. Ils avaient jeté la pauvre enfant dans la fange et s'amusaient de ses cris.

Dès que Madeleine aperçut ses deux amies, elle leur tendit ses petits bras. Modeste la prit, lui dit les paroles les plus tendres, et comme Cécile l'avertissait que c'était peine perdue : « Non, non, » répondit la vieille femme, « elle sent et elle voit que je l'aime. »

Elles ne tardèrent pas à rencontrer Antoine. L'enfant était tout en pleurs : son père était allé porter des cordes à Saint-Symphorien et lui avait confié la garde de Madeleine. Il s'était éloigné pendant environ un quart d'heure, et de méchants garçons avaient profité de son absence pour commettre un acte de cruauté.

Cécile. — Antoine, tu dois aimer ta petite sœur plus que si elle était comme les autres enfants. Sois son gardien, son protecteur. Dieu te bénira. Nous garderons le secret de ta désobéissance; s'il en était autrement, ton père n'aurait plus confiance en toi, et ce serait un grand malheur pour vous deux.

Antoine alla jusqu'à Sainte-Radegonde avec ces dames, qui voulaient nettoyer et arranger Madeleine. Cécile trouva dans ses réserves des bas et des vêtements propres pour l'enfant. A son retour, le cordier verrait sa Madeleine vêtue de neuf, il ne serait pas surpris; déjà il connaissait la bonté de Cécile et de sa vieille servante.

En quittant la maison de Sainte-Radegonde, Antoine prit sa sœur dans ses bras, comme s'il eût craint qu'on ne la lui ravît. Il la caressait et obéissait à tous les désirs de l'enfant.

Madeleine essaya bien de faire comprendre à son père ce qui lui était arrivé; mais le bonhomme était si éloigné de la vérité, qu'il prit pour un jeu les gestes de l'enfant.

Cécile dit à Modeste : « Il faut que nous ayons soin de cette pauvre petite; et, lorsqu'elle sera un peu plus grande, je trouverai bien moyen de la faire instruire. »

Modeste approuva ce généreux projet. A partir de ce jour, le cordier et ses enfants devinrent l'objet de la plus tendre sollicitude des habitants de Sainte-Radegonde. « C'est tout de même vrai, disait Modeste, le mal se change souvent en bien. Ces garnements sont cause que Madeleine a des protecteurs pour la vie. Ah! que je les tapais de bon cœur! Et je recommencerais bien encore à l'heure qu'il est. »

Ayant remarqué que les gens de la campagne objectaient mille prétextes pour ne pas envoyer leurs enfants régulièrement à l'école, Cécile entreprit de se faire la maîtresse d'école des enfants de ses closiers. Tout n'était pas plaisir avec les mutins, et je ne sais si elle eût pu accomplir sa nouvelle tâche sans l'assistance de Modeste, dont l'attitude rappelait un peu celle du garde champêtre.

L'autorité de Modeste devint d'autant plus nécessaire, que le nombre des écoliers s'accrut.

L'hiver, la classe se faisait dans la salle à manger; des châtaignes cuisaient sous la cendre et devenaient des bons points pour les plus sages.

Dans la belle saison, on allait s'établir sur la pelouse; tout était distraction alors : la mouche aux ailes bleues, le papillon, le brin d'herbe, les nuages dorés, et Cécile devait redoubler de sévérité.

Rien ne développe l'esprit et le cœur comme d'instruire les enfants, et Cécile comprenait bien des choses dont elle ne s'était jamais rendu compte : combien la patience est nécessaire à ceux qui enseignent et de quel prix est l'obéissance.

La douce monotonie du foyer fut troublée : Mme Delorme invita Cécile à se réunir à d'autres jeunes personnes de son âge : on danserait.

Le premier mouvement de la jeune fille fut de se réjouir : jamais encore elle n'était allée en soirée; jamais elle n'avait dansé que dans la prairie avec les orphelines de l'ouvroir.....

Cet éclat de joie fut comme un éclair qui sillonna le visage de Cécile; bientôt elle devint sérieuse et elle ajouta : « Je suis folle! moi, aller en soirée! D'abord je ne sais pas danser; je saute, et voilà tout. Et une robe, et des souliers, et tout le reste..... C'est impossible; n'y pensons plus. Maurice, tu remercieras Mme Delorme d'avoir pensé à moi. » Et elle se remit à travailler avec une vivacité nerveuse.

Charles. — Petite sœur, tu iras en soirée; j'ai des économies, et elles te sont destinées. Pas de réplique; tu travailles assez, tu gagnes assez d'argent avec tes petites mains pour que tu aies une distraction.

Cécile. — Charles, cet argent pourrait être employé plus utilement.

Charles. — Ma chère, ta morale ne me fait aucune impression; tu iras chez Mme Delorme. Dès demain, Modeste te conduira à la ville, et vous irez choisir une robe blanche chez Mme Priot.

Cécile. — Es-tu de cet avis-là, ma bonne?

Modeste. — Pardi! j'en pleure de joie. Oh! que vous êtes de bons enfants!

Maurice. — Moi, je donne les rubans bleus ou roses, comme tu voudras.

Cécile. — Que vous êtes gentils, mes frères! Aussi

je ne veux pas vous le cacher : je suis très-contente d'aller en soirée, de voir ce qu'on fait dans un salon. Oh ! comme je serai fière d'arriver avec vous !

Le soir même Charles remit 30 francs à sa sœur. Je ne doute pas qu'en ce moment le bon garçon ne se crût riche, très-riche.

Le lendemain, Modeste et Cécile se mirent en route. Quel événement ! Aller chez Mme Priot, dans le magasin le mieux assorti de Tours ! Peut-être Cécile allait-elle rencontrer la femme du préfet ou Mme la générale ! Elle ne dirait pas *d'écrire* sur le registre ; non, elle n'est pas assez riche pour acheter à crédit, mais Modeste tirera de bons écus et payera tranquillement comme une personne qui en a le moyen.

Les voici dans la boutique de Mme Priot. Il est de bonne heure, et la marchande leur souhaite la bienvenue ; car elles vont l'étrenner et lui porter bonne chance. Les pièces de mousseline suisse unie ou brochée sont descendues des rayons ; Mme Priot détache l'enveloppe, passe la main sous la mousseline et dit en souriant à Cécile : « Mademoiselle, voilà ce qu'il vous faut. » Cécile était de cet avis-là ; mais Modeste, en femme expérimentée, vit bien que ce n'était pas leur affaire, et, avant de connaître le prix de cette belle mousseline, elle dit avec une sorte d'ingénuité : « Du temps de votre mère, Cécile, on portait beaucoup de gaze de coton ; ça se tient bien. »

Mme Priot. — On en porte toujours, et comme vous dites, c'est ce qu'il y aura de mieux pour les quinze ans de mademoiselle.

Qui n'admirerait la souplesse d'esprit de tout marchand ?

La bonne Mme Priot, voyant enfin à qui elle avait affaire, déplia une pièce de gaze coton avec autant d'enthousiasme qu'elle en avait mis à faire valoir la mousseline suisse, qui coûtait trois fois autant que la gaze.

Confiante en Modeste, Cécile ne fit aucune réflexion. Sa physionomie était radieuse pendant que la marchande mesurait l'étoffe, disant tout haut : « Une, deux, trois ! » et jusqu'à huit aunes.

Douze francs sortirent de la bourse : chalands et marchande se saluèrent cordialement.

De chez Mme Priot on passa chez Mme Najeras pour acheter une ceinture de satin rose. Cette emplette fit encore plus d'impression à Cécile que la première : la couleur rose, c'est le printemps, c'est la jeunesse ; les yeux et le cœur sont charmés sans savoir pourquoi.

Cécile éprouva une douce surprise en voyant son pied dans un joli soulier de satin noir. Il était bien différent de ce qu'il lui avait paru jusqu'alors, dans de gros souliers de Saint-Symphorien ou dans des sabots.

Modeste et Cécile regagnèrent la maison. La robe et la ceinture furent montrées à Augustin, qui s'écria en joignant les mains : « Oh ! petit mamzel, joli comme cœur avec ça. »

Si la jeune personne riche qui entre chez une habile couturière sourit à la pensée qu'une jolie toilette va être préparée pour elle, je peux assurer mes lecteurs que Cécile n'était pas moins heureuse en se disant qu'elle-même allait promener ses grands ciseaux dans cette gaze blanche, que Modeste essayerait la robe et qu'il n'en coûterait pas un sou à ses frères.

Julie Gouraud.

— La suite prochainement. —



UNE ANECDOTE HISTORIQUE

Aucune nation ne porte plus loin les susceptibilités de l'orgueil national que l'Angleterre. Nous en avons dernièrement trouvé une preuve curieuse en lisant une correspondance inédite du prince de Polignac, alors ambassadeur de France à Londres, avec M. de Chateaubriand, ministre des affaires étrangères. La dépêche à laquelle nous empruntons ces détails est datée du 23 février 1824 ; elle remonte par conséquent au règne de Louis XVIII.

Le prince de Polignac ayant dîné au château de Windsor, chez le roi d'Angleterre, celui-ci, les dames étant sorties au dessert, suivant la coutume anglaise, fit tomber la conversation sur l'heureuse issue de la guerre d'Espagne, pour laquelle, dit-il, il avait toujours fait des vœux. Il se répandit ensuite en éloges sur la conduite du duc d'Angoulême, si noble et si sage pendant cette guerre, où ce prince déploya un brillant courage et où il défendit ceux qu'il avait combattus contre le parti pour lequel il avait remporté la victoire ; rappela son affection pour la maison de Bourbon, affection dont il lui avait donné des preuves dans des temps difficiles. Puis il ajouta : « J'ai donc eu lieu d'être étonné en apprenant que dernièrement on a cherché à tourner ma nation en ridicule et qu'on a choisi pour le faire une occasion solennelle, ce qui ne peut qu'irriter les esprits, quand il serait si utile de chercher de les calmer. Prince de Polignac, vous comprenez ce que je veux dire. »

Le prince de Polignac, après avoir rapporté cette allocution de George IV, continue ainsi sa dépêche à M. de Chateaubriand :

« Je vous avoue, monsieur le vicomte, que je croyais deviner la pensée du roi, sans en être assez certain pour lui répondre, mais il fit bientôt cesser mon incertitude en ajoutant :

« On m'a assuré que Madame la duchesse de Berry n'aimait pas les Anglais ; la prudence devrait au moins l'engager à renfermer ses sentiments. Je sais que, dans la circonstance à laquelle je fais allusion, le roi a été fort aimable. Je n'ignore pas non plus que M. de Chateaubriand s'est très-bien conduit. Cependant j'ai été vivement blessé. »

Savez-vous maintenant de quoi il s'agissait ? D'une

représentation des *Anglaises pour rire*, par Potier et Brunet, que Mme la duchesse de Berry avait fait donner dans ses salons. Sans doute Mme la duchesse de Berry, qui se souvenait que sa grand'mère, la reine Caroline de Naples, avait eu à souffrir de la politique anglaise, n'aimait pas beaucoup les Anglais. Mais il est vraisemblable qu'elle avait plus songé à s'amuser et à amuser ses invités qu'à chagriner le gouvernement britannique. Certainement quelque lady un peu roide s'était trouvée choquée de cette parade, qui n'avait rien de blessant pour la dignité nationale de nos voisins, puisque Potier et Brunet ne représentaient que des Anglaises pour rire, et elle s'était plainte à sir Charles Stuart, alors ambassadeur de la cour de Saint-James à Paris. Celui-ci, comme le prince de Polignac l'apprit d'un secrétaire d'État en sortant du château de Windsor, avait écrit à ce sujet une lettre confidentielle à M. Canning, qui l'avait communiquée au roi. C'est ainsi que les *Anglaises pour rire* avaient donné lieu à un incident sérieux.

Le prince de Polignac, qui ne connaissait la pièce que de nom, ce qui prouve que les ministres doivent aller partout, même au Vaudeville, s'en tira en homme d'esprit. Il protesta hautement de l'estime et de l'affection de son souverain pour le roi d'Angleterre, de la reconnaissance des Français exilés de France pour la généreuse hospitalité qu'ils avaient trouvée en Angleterre, et il y mêla l'expression chaleureuse de ses propres sentiments. Après quoi, le roi d'Angleterre mit aussitôt la conversation sur un sujet d'intérêt général, pour faire cesser l'espèce de malaise qu'avait fait naître cette interpellation.

L'incident était vidé. Les *Anglaises pour rire* n'avaient pas allumé la guerre entre l'Angleterre et la France.

ALFRED NETTEMENT.



DES

ÉPOQUES PROPRES A LA POÉSIE PASTORALE

C'est surtout après le tumulte des événements ou le bruit des fêtes qu'on aime à se réfugier dans le sein de la paisible nature, dont le calme semble descendre sur l'âme humaine avec les grandes ombres des bois. L'églogue et la bucolique paraissent plus douces encore au sortir du terrible drame d'une bataille, et le murmure d'un ruisseau courant entre deux rives verdoyantes est plus harmonieux à l'oreille de celui qui vient d'être assourdi par les détonations d'un feu d'artifice à la fin d'une fête publique, comme celle du 15 août dernier, où l'on a respiré plusieurs heures une atmosphère brûlante, empestée de fumée, au milieu de cette multitude humaine roulant ses vagues bruyantes comme la mer. C'est alors que la paix de la campagne et le silence des bois interrompu seulement par le chant des oiseaux et le bruissement de la ramée paraissent délicieux. Le contraste de cette belle nature avec les agitations du monde donne du charme au moindre détail du paysage. On s'enfonce avec bonheur dans un océan de verdure. Un rosier sauvage emperlé de rosée, un tapis de mousse, une petite pâquerette qui s'ouvre à vos pieds, un oiseau qui en passant vous frôle de son aile, une source qui laisse échapper en gazouillant ses fraîches eaux, le bruit lointain d'une clochette qui annonce la rentrée d'un troupeau à l'étable, tout vous plaît, vous intéresse et vous émeut.

Ainsi s'explique le grand succès de l'idylle, de l'églogue, de la bucolique, des géorgiques, de tout ce qui chante la campagne, les mœurs des champs, les joies rustiques, les beautés de la solitude, le lendemain des grandes révolutions et des grandes guerres.

N'est-ce pas dans des circonstances pareilles que Rome entière, sortie toute sanglante des mains de ses triumvirs et de ses luttes civiles, s'arrêta pour écouter les doux chants de son Virgile, qui lui peignait Tityre assis à l'ombre du toit verdoyant d'un hêtre et remplissant la forêt sonore des louanges de son Amaryllis? Chantez, divin poëte, dites-nous le combat harmonieux de deux bergers et le dialogue charmant dans lequel alternent les muses latines! Et le poëte chantait, et Rome appréciait si vivement ses douces bucoliques et ses riantes églogues, qu'elle demandait qu'on les lui récitât jusque sur le théâtre. Ce fut là que Cicéron, après en avoir entendu une des plus belles, s'écria : « *Magnæ spes altera Romæ!* (Voici une nouvelle espérance qui surgit pour notre grande Rome!) »

C'est que, pendant que Rome voyait se dérouler devant ses regards ces verdoyants tableaux, ces tranquilles images de la vie des champs, elle oubliait ses agitations, ses épreuves, ses convulsions politiques et les batailles impies dans lesquelles le sang romain coulait à flots sous les mains romaines. Lycoris, Amaryllis, Ménalcas, Tityre, Damœtas, l'entraînaient dans leurs vertes retraites et leurs paisibles solitudes. L'accent sauvage du clairon expirait dans le lointain, et l'on n'entendait plus que la plainte harmonieuse du chalumeau rustique redisant les vœux des bergers aux bergères.

Oui, mais il arrivait aussi parfois que tout à coup un long gémissement, sorti du monde réel, éclatait au milieu des mélodies du monde de la fiction poétique comme le cri de détresse de la colombe qui, saisie par l'épervier, trouble par sa plainte suprême la paix du bocage.

> Barbarus has segetes! nos dulcia linquimus arva.
> Nos patriam fugimus!

« Un barbare récoltera les moissons qne nous avons semées. Nous, nous quittons nos chères campagnes. Nous fuyons le doux sol de la patrie! »

Alors le charme était rompu. L'églogue, la bucolique et l'idylle, ces trois aimables colombes, s'envolaient à tire-d'aile devant les vautours de Pharsale et les éperviers d'Actium. La révolution romaine reparaissait avec son horrible cortége, la guerre civile, les tables de proscriptions, les confiscations, la mise à l'encan, l'exil, et Rome, en pleurant sur le sort du berger de Virgile, pleurait sur elle-même.

Un écrivain de nos jours, le bon et aimable Mennechet, se demande dans ses *Matinées littéraires* si lorsqu'Octave, revenant de la bataille d'Actium, eut entendu à Atalla, où il se reposa quatre jours, le poëme des *Géorgiques* que lui lut Virgile déjà lié d'amitié avec Mécène, il ne céda pas, en admettant le poëte de Mantoue à son amitié, à une pensée de profond politique : « Dans ces ravissantes peintures de la vie champêtre le maître du monde, continue Mennechet, découvrit-il un puissant mobile pour inspirer aux vétérans de son armée l'amour des travaux rustiques? » Mennechet a quelque peine à le croire, et, avec une naïveté qui n'est pas sans grâce, il donne les motifs de son incrédulité; il lui paraît difficile d'admettre, « malgré les merveilles attribuées dans l'antiquité à la puissance de la poésie, que des soldats, accoutumés au tumulte des camps et au bruit des batailles, aient pu être convertis au bonheur paisible de la vie des champs par les vers de Virgile, comme la fable prétendait que les animaux féroces s'étaient laissé attendrir aux accents d'Orphée. »

Cela me paraît infiniment peu probable, en effet; mais je n'affirmerai pas qu'outre l'avantage de concilier à son pouvoir naissant un aussi illustre poëte, Octave, qui allait devenir Auguste, et qui aimait les beaux vers, il le prouva en conservant à la postérité l'*Énéide*, que Virgile avait prescrit de jeter aux flammes, ait été insensible, au sortir de la bataille d'Actium et des soucis dévorants de la politique, à cette belle et fraîche poésie des *Géorgiques*, qui le berçait dans les grandes harmonies de la nature et lui rendait un peu de ce calme et de cette paix que l'on perd sur le théâtre des affaires. Sans doute il n'alla pas jusqu'à s'écrier, comme Virgile :

Flumina amem sylvasque inglorius.

Mais ces deux autres vers purent trouver de l'écho dans cette âme fatiguée des soucis du pouvoir et brûlée des flammes de l'ambition :

O qui me gelidis in vallibus Hœmi
Sistat et ingenti ramorum protegat umbra?

Se trouver transporté dans les fraîches vallées de l'Hœmus, à l'ombre des grands arbres, c'est bien bon, même pour un ambitieux..., pourvu que la halte ne soit pas trop longue et qu'après avoir quitté Rome pour la solitude, on ne tarde pas à quitter la solitude pour Rome.

Ce même goût pour la vie des champs et les paisibles joies de la nature que nous rencontrons au milieu des convulsions de la république romaine, et qui fit accueillir avec tant d'enthousiasme les Bucoliques et les Géorgiques de Virgile par Auguste et sa génération, nous le retrouvons dans notre histoire et notre littérature.

Il y eut certainement quelque chose de ce sentiment dans la vogue extraordinaire du roman de l'*Astrée* et des bergeries du même genre auxquelles les nombreux imitateurs de cette composition donnèrent pour théâtre les bords du fleuve du Lignon. C'était au milieu des guerres de religion et des horreurs qu'elles entraînèrent, que l'imagination des poëtes proposait à leur génération fatiguée du bruit, du mouvement et de la lutte, un idéal de vie pastorale et champêtre. On substituait avec délices la houlette enrubannée des bergers à la lourde pertuisane du soldat, la flûte champêtre à la trompette, et l'on errait par la pensée sur les bords des eaux murmurantes, en tressant les bleuets et les pâquerettes en bouquets et en couronnes. Cette fiction plaisait par son contraste même avec la réalité.

Et au début du dix-neuvième siècle, lorsque Chateaubriand, sur le point de publier le *Génie du christianisme*, détacha de cette arche, qui portait la destinée de notre littérature, son doux et gracieux poëme d'*Atala*, comme la colombe biblique qui vient essayer si les eaux du déluge se sont écoulées et si les sommets verdoyants ont reparu, ne croyez-vous pas que les hommes de ce temps, tout récemment échappés aux luttes révolutionnaires, aux scènes atroces de la Convention, aux vociférations des clubs, aux hurlements des furies de la guillotine, éprouvaient un indicible bonheur à s'enfoncer, sous la conduite d'un pareil guide, dans les profondeurs impénétrables des forêts vierges qui semblaient sortir des mains du Créateur? Quel plaisir de quitter les hommes de la vieille civilisation si cruels, si corrompus et si pervers! Avec quel inexprimable sentiment d'allégement on sortait de l'ancien monde, tout retentissant des mille bruits des passions humaines, pour se perdre dans les immenses solitudes de ce monde nouveau où tout était calme, silence et recueillement! Tout y plaisait : ses grands fleuves aux eaux si pures, avec leurs rives ombragées et qu'aucun pied humain n'avait foulées, ses peuplades sauvages aux mœurs naïves, la vie sous la tente, et cette nature primitive sur la physionomie de laquelle la main de l'homme n'avait pas encore imprimé de rides. On oubliait les affreuses tragédies dont on venait d'être témoin pour s'intéresser à cette douce et touchante élégie d'*Atala*, parée des grâces du désert. On la suivait avec émotion dans ces solitudes, on était aussi loin de son temps que du rivage de la France. Puis, tout à coup, comme nous l'avons vu dans les Bucoliques de Virgile, la réalité venait vous réveiller au milieu de ce monde de la fiction, la réalité représentée par le P. Aubry, murmurant aux oreilles de la jeune sauvage qui va mourir ces

paroles si souvent répétées depuis, et qui évoquent la révolution tout entière : « Des reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois ! »

Un dernier exemple encore. Vous vous souvenez de l'effroyable époque de guerres à laquelle le monde échappait quand Lamartine commença à chanter. Ne vous étonnez donc pas du charme que le lecteur de ce temps éprouve à le suivre sur ses beaux lacs, au milieu de cette nature calme et si paisible, dans cette vie méditative et solitaire, loin du bruit des hommes et du fracas des événements.

L'époque sort des champs de bataille de l'Empire, toute poudreuse de sa route, toute brûlante de l'incendie dont la dernière lueur vient de s'éteindre dans le sang. Elle est fatiguée de cette vie publique et générale qui a longtemps absorbé toute vie individuelle; elle ne veut plus marcher du même pas, au son du tambour, groupée tout entière autour du même drapeau. Elle



Paysage.

rompt les rangs, elle dit adieu à la discipline; chacun reprend l'indépendance de sa pensée, la liberté de ses sentiments. On laisse là l'action pour l'idée. Or il semble qu'en suivant Lamartine sur le golfe de Baïa ou dans les grands bois jaunis par l'automne, l'époque a senti descendre sur elle cette fraîcheur et ce repos dont elle a besoin comme lui.

Cette poésie individuelle est l'épopée du temps parce que ce besoin de recueillement que Lamartine exprime, chacun l'éprouve au sortir de la longue tourmente qui vient de finir par un grand naufrage. Les majestueuses solitudes de la nature, dans lesquelles s'élève la voix du poëte, sont comme un asile pour chacun de ces hommes emportés si longtemps dans le tourbillon d'une vie agitée. On veut se regarder vivre; on veut sentir que le soleil se lève et que le soleil se couche; on veut penser, méditer, rêver, prier, aimer. L'homme de fer et de bronze a en vain jeté encore une fois à ce peuple haletant de fatigues et de triomphes la terrible parole qui fut pendant quatorze ans son histoire : Agis !

Il y a donc des époques plus naturellement appelées les unes que les autres à sentir les charmes de la poésie pastorale. Heureux qui n'a pas besoin de ces contrastes pour goûter l'idylle, l'églogue et la bucolique, et en même temps la vie des champs ! Heureux qui peut dire du fond du cœur avec la Fontaine :

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite;
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles?
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,

M'occuper tout entier?....
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris,
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

Vous reconnaissez le même mouvement que nous avons rencontré dans les *Géorgiques* de Virgile. Mais, pour traduire ainsi, je ne dirai pas les vers, mais le sentiment de Virgile, il faut être la Fontaine et aimer, comme Virgile, la nature, la vie paisible des champs et leurs innocentes joies.

RENÉ.

LE MONT-SAINT-MICHEL

AU PÉRIL DE LA MER.

(Voir pages 711 et 725.)

V

LES PÈLERINAGES.

Les circonstances miraculeuses qui avaient présidé à la fondation du sanctuaire de l'archange sur le mont Tombe étaient de nature, en ces siècles de foi, à produire une vive impression sur les esprits et à exalter l'enthousiasme religieux. Aussi, dès le temps de saint Aubert, le Mont-Saint-Michel était-il déjà un pèlerinage célèbre; mais sa réputation ne s'étendait encore qu'aux contrées environnantes : à partir de l'introduction des bénédictins, grâce aux faveurs dont il fut comblé par les ducs de Normandie, et aussi grâce à l'éclat que jeta promptement sur lui la science de ses nouveaux hôtes, on peut dire qu'elle devint européenne. Bientôt y accoururent en flots pressés des caravanes de pèlerins, espagnols ou flamands, allemands ou italiens. En France, les seigneurs qui avaient fait vœu de partir pour la croisade, ou qui se préparaient à quelque expédition périlleuse, venaient souvent, au moment du départ, implorer la protection du glorieux archange. Dans certaines provinces, l'usage voulait que les jeunes époux, pour attirer sur eux les bénédictions du ciel, fissent le pèlerinage du Mont-Saint-Michel, après la célébration de leurs noces; ailleurs, c'étaient les héritiers, qui devaient s'y rendre pour demander le repos de l'âme de ceux qui leur avaient légué leurs biens. L'affluence des pèlerins devint telle, qu'il fallut construire, pour les recevoir, jusqu'à trente-huit hôtelleries. Bien plus, des routes spéciales, aboutissant aux grèves et rayonnant dans toutes les directions, furent ouvertes pour les voyageurs arrivant au Mont des différentes contrées de la France et de l'Europe. Ces routes, dont on retrouve encore les traces, étaient désignées sous le nom de *Voies montoises*, ou sous la poétique épithète de *Chemins du Paradis*.

Et à mesure que de nouveaux miracles venaient s'ajouter à la série, déjà longue, de ceux qui avaient signalé les premiers temps de la célèbre abbaye, la dévotion des peuples pour le pèlerinage du Mont-Saint-Michel redoublait d'ardeur. De tous ces miracles, au récit desquels se complaisent les vieux chroniqueurs, nous n'en rapporterons qu'un seul, le plus touchant peut-être, et un de ceux dont le souvenir est demeuré le mieux gravé dans les traditions populaires.

Une pauvre femme du pays d'Avranches, se voyant enceinte, avait fait le vœu de placer, avant sa naissance, sous la protection de l'archange, l'enfant qu'elle portait en son sein. Un jour donc, sentant que l'heure de sa délivrance était proche, elle se mit en route pour le Mont-Saint-Michel. Le ciel était pur, la mer était retirée, et, sur la surface blanche et unie des grèves, la sombre silhouette du Mont se détachait avec cette netteté de lignes et de contours qui rend à l'œil l'illusion si facile lorsqu'il s'agit de mesurer la distance. La pieuse paysanne s'engagea donc sans défiance, et, les yeux fixés vers les clochers de l'abbaye, sur cette vaste nappe de sable, qui semble si douce aux pieds du voyageur. Elle cheminait, alerte et joyeuse, mêlant des rêves d'or à ses prières pour son enfant. Longtemps, tout entière aux pensées qui l'occupaient, elle marcha sans songer aux fatigues de la route. Et pourtant sa démarche commençait à devenir plus lente, et un vague instinct de souffrance se manifestait sur ses traits. Il lui tardait d'arriver au but de son pèlerinage, comme si le temps eut dû lui manquer pour l'accomplir; mais, à mesure qu'elle marchait, le Mont semblait s'éloigner d'elle. Soudain la pauvre femme s'arrête éperdue : elle a ressenti dans ses entrailles une douleur, qui lui a trop clairement révélé la cause de sa mystérieuse impatience. Quelques pas seulement lui restent encore à faire pour atteindre la rive hospitalière du rocher de l'archange; mais les souffrances paralysent ses mouvements, et, après de vains efforts, il lui faut s'asseoir épuisée sur le sable. Au même instant, un bruit sourd est venu frapper ses oreilles : c'est la mer qui accourt furieuse et rapide : encore quelques minutes, et ses flots baigneront de toutes parts la base granitique du mont Tombe; et puis quelques secondes encore, et ils auront balayé toute la surface des grèves, des rivages normands aux rivages bretons. « O saint Michel, s'écrie à cette vue l'infortunée, je suis venue vers ton sanctuaire pour placer sous ta protection l'enfant que je porte dans mon sein : tu ne permettras pas, ô saint archange, qu'il périsse sans avoir vu le jour, et avant que je l'aie conduit jusqu'aux marches de ton autel! » Et pendant qu'elle achevait cette prière, la mer, avançant toujours, commençait déjà à baigner ses pieds; mais, du haut du ciel, les ailes de l'archange se sont étendues pour la protéger; et sous cette mystérieuse influence les flots s'arrêtent et se redressent; bientôt ils l'environnent de toutes parts, formant autour d'elle comme une muraille

de cristal; et, ainsi garantie contre tout péril, au fond de ce puits miraculeusement creusé pour elle, dans le sein de l'abîme, elle mit au monde un fils, qu'elle baptisa aussitôt avec les eaux de la mer.

Pendant plusieurs siècles, une croix, qu'on appelait *la Croix des grèves*, marqua la place où ce miracle s'était opéré.

R. Tancrède de Hauteville.

— La suite prochainement. —

CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 550, 573, 586, 595, 619, 629, 643, 659, 675, 691, 708, 723 et 746.)

—

XI

ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI.

« Fouronne était un peu changé à l'extérieur, depuis que l'héritière dépossédée avait quitté le château de sa famille. Quelques embellissements équivoques, fort désagréables à voir pour les gens de goût, étaient tout ce qu'on pouvait y remarquer de nouveau. De petites corbeilles de fleurs plus éclatantes que rares, plusieurs ruisseaux formant, ou plutôt devant former de petites et mesquines cascades, étaient à moitié desséchés par la chaleur ; de maigres jets d'eau, qui sortaient de bassins non moins étriqués et encadrés de pierres de taille, s'élevaient en l'air à la hauteur d'un mètre, en ayant l'air de prier les spectateurs de leur savoir gré des efforts qu'ils faisaient pour y parvenir. Les volets peints en vert d'eau et le vieux manoir badigeonné en couleur jonquille offraient le plus ridicule aspect. Le nouveau propriétaire en gémissait en secret, il se taisait pour ne pas désoler son excellente femme, qui n'avait qu'un seul défaut, la passion du laid. Cela ne faisait de mal à personne, et, pour être agréable à sa chère Élodie, le digne homme supportait les inventions baroques d'une imagination malencontreuse. C'étaient de faux rochers cimentés à grand renfort de maçons et échafaudés les uns sur les autres de manière à former de fausses grottes; des arcs-boutants, des portiques impossibles, des ponts inouïs et des pyramides extravagantes. Imaginez-vous l'architecture chinoise transférée en Bourgogne. Claire ne put s'empêcher de sourire en entrant dans la cour.

« — Que tout cela est drôle ! mais voyez donc, Angèle, cette bouquetière en plâtre qui fait face à un jardinier peint de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; et plus loin un curé qui lit son bréviaire dans un petit jardin bordé de buis ; et des poissons rouges dans ce bassin, qu'ils sont jolis ! On resterait une journée entière à regarder tout cela. Que c'est singulier ! Jamais je n'ai rien vu d'aussi bizarre, il est vrai que j'ai vu bien peu de chose !

« — Trouvez-vous tout cela joli? Est-ce ainsi que vous voudriez voir votre habitation? demanda Angèle.

« — Non certainement pas, mais je ne sais trop quel mot employer pour peindre l'effet que cela me fait. C'est drôle, je ne trouve pas d'autre expression, ce sont de ces choses qui vous font rire au moment même où vous en avez le moins envie.

« — Cela s'appelle tout simplement le ridicule, ma chère. Ne vous laissez pas trop aller à l'étudier, sans quoi vous tomberiez infailliblement dans la moquerie. Cependant apprenez à le connaître pour l'éviter. La maîtresse de cette maison est une des nombreuses victimes du ridicule.

« — Pauvre femme !

« — Vous avez raison de la plaindre dans le sens du monde; mais, dans le sens raisonnable, elle ne mérite pas votre pitié, car elle est bonne et heureuse.

« Pendant ce petit colloque, les deux femmes, qui attendaient debout près de la grille que le concierge vînt leur ouvrir, aperçurent une grosse petite femme, toute ronde, toute sautillante, qui marchait et se remuait si vite, qu'elle paraissait rouler, à la manière des poupées appelées *poussahs*, avec lesquelles on amuse les petits enfants.

« Elle portait une robe de mousseline rose, une ceinture verte et un grand chapeau-parasol, orné de pareils rubans verts, dont les bords de paille étaient si larges, que, posé sur la tête joufflue de sa propriétaire, il lui donnait l'air d'un champignon ; elle portait des souliers verts, un bracelet, des bagues et une broche de cornaline. Cette étrange personne, qui était en si grotesque costume, avait le teint fleuri, les dents blanches et les cheveux déjà gris. C'était une de ces figures épanouies animées par de petits yeux gris et un nez retroussé, qui plaisent par un air de franchise et de bonne humeur, sans avoir le plus faible rayon de beauté: c'était Mme Matrin. Elle jeta un cri de joie en apercevant les deux visiteuses et s'élança pour aller à leur rencontre, avec de petits bonds enfantins si prodigieux, vu le poids de sa personne, qu'on craignait de la voir tomber par terre à chaque instant.

« — Voici la maîtresse de la maison qui vient à nous, dit Angèle; trouvez le moyen de lui dire, chère enfant, que ses jardins vous ont frappée.

« — Soit, mais sans ajouter qu'ils m'ont ravie, car je n'aime pas à mentir.

« — Je ne vous engagerai jamais à mentir, mais on ne vient pas chez les gens pour leur dire inutilement des vérités désagréables. Il y a dans la vie mille servitudes auxquelles il faut se soumettre. Ainsi vous serez forcée de paraître voir votre oncle avec plaisir, quand vous voudriez le savoir à cent lieues d'ici. Ainsi le veut l'usage du monde.

« — Triste chose que le monde ! murmura Claire.

« Mme Matrin venait d'arriver à la grille. Elle y avait mis un certain temps, malgré ses sauts et son empressement ; elle paraissait tout essoufflée. Elle tira elle-même les verroux, sauta au cou d'Angèle, à laquelle elle fit mille remercîments de lui avoir amené Claire, qu'elle voulut embrasser aussi. Elle lui parla de sa mère, pleura, rit tout ensemble; le tout avec tant de bonté et de sincérité, que la jeune fille se sentit attirée vers cette franche et bonne nature.

« La femme du notaire fit entrer les deux visiteuses au salon, sorte de magasin de bric-à-brac qui ressemblait dans son genre aux jardins et aux grottes en faux rochers. Comme il serait trop long d'énumérer tous les objets qui composaient ce mobilier baroque, je me bornerai à vous dire que les dorures, les faux bronzes et le clinquant y jouaient un tel rôle, que l'on en sortait ayant mal aux yeux et qu'on y respirait une odeur de patchouli suffoquante qui donnait mal à la tête. Claire, habituée au simple mobilier des Roches et au grand air, y eut des étourdissements. La bonne Mme Matrin affirma que c'était la faim qui en était cause, et la força à manger des confitures de toutes les espèces, en disant qu'elle tenait à lui faire apprécier ses talents comme ménagère.

« Elle y joignit des gâteaux et des fruits. Par malheur, la bonne dame tenait de sa mère, qui était Allemande, des goûts faits pour étonner les gens accoutumés à la pâtisserie française. Ses gâteaux étaient aux clous de girofle, et il y avait du gingembre dans les confitures, ainsi que de la cannelle et toutes sortes d'épices, que la jeune pensionnaire n'avait jamais goûtées. Elle mangeait du bout des lèvres, tout en admirant l'aplomb avec lequel sa compagne déclarait que tout était excellent, en ayant soin de ne toucher à rien.

« — Merci, dit Angèle en regardant Claire à la dérobée. Je me réserve pour ces beaux fruits que voilà, et je crois que Mlle de Fouronne en fait autant.

« On se rattrapa sur les poires et sur les belles grappes de raisin noir qui remplissaient une corbeille d'argent.

« Mme Matrin était enchantée, elle accablait Claire de prévenances et d'amitiés.

« — Mon Dieu ! disait-elle, comme elle ressemble à sa mère, c'est tout son portrait ! Comme elle a l'air bon ! Je vous aime déjà, ma chère petite.

« — Et moi, madame, je suis toute disposée à vous le rendre, dit franchement Claire, touchée de la cordialité de cette réception.

« — Savez-vous que je suis fort embarrassée en ce moment, à l'occasion de votre cousine, Mlle de Montrevel, qu'on dit si belle, si élégante, si dédaigneuse, et qu'il me faudra installer d'une manière convenable. J'en suis malheureuse, en vérité, car si je ne réussis pas, M. Matrin dira encore que je n'ai point de goût. Je ne puis m'expliquer cela, mais dès que je fais quelque chose, ajouta la pauvre femme en baissant la voix d'un ton confidentiel, tout le monde s'écrie que c'est affreux. Je fais cependant de mon mieux. M. Matrin, lui, ne dit rien la plupart du temps, car c'est la perle des hommes; il se contente de hausser les épaules et secoue la tête si bien, que je suis sûre que rien n'est à son gré. C'est là mon seul chagrin, mais enfin c'en est un.

« — En effet, dit Claire, il est triste de ne pas réussir à plaire quand on fait tout ce qu'on peut pour cela.

« — N'est-ce pas? Mettez-vous à ma place.

« — On n'a pas de reproche à se faire, dit Angèle, quand on y a mis toute sa bonne volonté.

« — Vous êtes toujours la sagesse même, mademoiselle Angèle ; moi, voyez-vous, je me désole, mais cela heureusement ne dure guère : la tête tournée, je n'y pense plus.

« Et Mme Matrin se mit à rire.

« — Voulez-vous venir voir mes poules de Cochinchine, mes pintades? dit-elle. J'ai aussi des faisans dorés que tout le monde trouve très-beaux. Allons, venez faire un tour, Mlle de Fouronne sera enchantée de tout cela. J'ai fait bâtir sur une jolie butte de gazon un kiosque charmant, avec des sonnettes chinoises, et dedans vous verrez un chevreuil appriyoisé.

« C'était une ménagerie que cette maison : il y avait des chats, des perroquets sur des perchoirs dans la salle à manger, qui vous étourdissaient de leurs cris. Mme Matrin prétendait que cela l'égayait. Claire se sentit tirer par la manche de sa robe, et se retourna fort étonnée de voir un gros singe qui lui faisait la plus laide grimace.

« — Je suis sûre que vous vous plairiez ici, disait la maîtresse du logis en reconduisant ses visiteuses, n'est-ce pas, mademoiselle Claire, tout cela vous amuserait? Oh! il faut que vous promettiez de venir nous voir souvent, ou sans cela je ne vous laisse point partir.

« Les deux femmes la remercièrent et firent la promesse demandée.

« On se sépara gaiement.

« Angèle et Claire marchaient rapidement. Elles voulaient être de retour pour l'heure du dîner, dans la crainte d'inquiéter Justine. Tout en marchant, elles causaient avec plus d'animation que d'ordinaire.

« — Que pensez-vous de Mme Matrin? demanda Angèle, curieuse de connaître les impressions de la jeune fille.

« — Elle paraît être la bonté même, et on l'aime en la voyant. Justement à cause de cela, ses ridicules vous chagrinent. Elle a tant de qualités, qu'on lui souhaite celles qui lui manquent. Elle m'a rappelé malgré moi, par son mauvais goût, le chapitre où saint François de Sales critique d'une manière si plaisante les vieilles gens qui veulent faire les jolis et réussissent simplement à paraître ridicules à tout le monde.

« — C'est vrai, dit Angèle ; mais que voulez-vous, il

faut aimer ceux qui sont bons et les aimer tels qu'ils sont, puisqu'il ne dépend pas de nous de les rendre parfaits.

« — Les nouveaux propriétaires de Fouronne sont-ils bien appréciés dans le pays? demanda Claire.

« — Beaucoup, ils y font tant de bien! N'ayant pas d'enfants, leur fortune passe aux pauvres.

« En ce moment Claire poussa un cri perçant. Aux questions d'Angèle elle ne répondit que par un geste d'effroi et s'enfuit en poussant des gémissements inarticulés. Ce ne fut qu'au bout d'une minute, longue comme un siècle, que sa compagne comprit le sujet de ce cri d'angoisse.

Alfred de Thémar.

— La suite prochainement. —



L'ILE DE CRÈTE OU CANDIE

(Voir page 734.)

III

Dès les temps les plus reculés, les Grecs avaient en Crète de nombreux établissements. Cette île devait aux Achéens et aux Doriens ses cités les plus remarquables. L'arrivée de ces colons n'avait pas tardé à produire sur les mœurs des indigènes la réaction la plus favorable. L'usage des sacrifices humains avait été abandonné; de nouveaux rites avaient été substitués à ces rites barbares; et si l'on consulte Hésiode, Homère et les autres auteurs qui ont écrit sur la théogonie des Hellènes, nulle part on ne voit que les immortels se soient fort émus de cette réforme. C'est toujours avec délices et sans aucun arrière-regret d'anthropophagie que du haut de l'Ida les divinités de tout ordre et de tout rang se penchent pour humer l'odorante fumée des moindres sacrifices aussi bien que des hécatombes. Si l'on en croit quelques écrivains, la légende de Saturne dévorant tous ses enfants mâles et de Rhéa parvenant à sauver Jupiter qui est adoré plus tard comme le roi suprême des dieux, ne serait que l'histoire symbolique de cette heureuse transformation de l'ancien culte crétois.

Dans la première période, — la période héroïque, — Minos se présente à l'histoire comme l'un des rois les plus accomplis. Après avoir habilement réuni sous ses lois les populations diverses et presque toujours opposées qui habitaient la Crète, il parvint à établir, au profit de son pays, ce que l'on a appelé la Thalassocratie ou empire des mers. D'après Thucydide, il est le premier prince qui ait organisé une véritable marine.

Je passe sous silence tous les récits merveilleux dont les mythologues ont embelli l'histoire de son règne.

Deucalion son fils, et son petit-fils Idoménée, sont encore acceptés comme uniques souverains de la célèbre *Hécatompolis*, la Crète aux cent villes. Mais les lenteurs du siége de Troie finissent par devenir fatales à l'œuvre de Minos. Tous ces éléments si péniblement coordonnés se désagrégent; et lorsque, après dix ans d'absence, Idoménée couvert de gloire est sur le point de rentrer dans sa chère Cnossos, il se voit tout à coup repoussé par ses anciens sujets, et condamné à s'en aller fonder au loin ce petit royaume de Salente où Fénelon, pour préparer à la France un grand roi, devait plus tard faire au prince crétois l'honneur de nous le présenter s'entourant des institutions les plus sages.

Idoménée parti, la Crète s'efface et ne reparaît presque plus sur la scène; et pourtant elle possédait toujours ses nombreuses et florissantes cités, — non pas peut-être cent, chiffre que l'on a dit risqué, mais à coup sûr quatre-vingt-dix, ainsi que l'atteste Homère; — elle était la plus grande île de l'archipel, placée entre la Grèce, la Cyrénaïque et la Phénicie, à peu près à égale distance de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, en quelque sorte le point de contact le plus naturel des trois continents, comme le fait observer avec raison M. Lacroix (collection de *l'Univers illustré*), en un mot dans les meilleures conditions pour maintenir et même accroître son influence. Elle pouvait en outre se vanter d'avoir colonisé la plupart des îles qui l'entouraient, comme pour lui former son cortége de reine, Délos, Andros, Paros, Netos, Amorgos, Scyros, Lemnos, etc. Elle pouvait même se vanter d'avoir fondé sur le continent la ville sacrée de Delphes, se prévaloir par conséquent au besoin de la déférence que toute colonie doit à la mère patrie.

Aucun événement n'a cependant le pouvoir de la ramener sur ce théâtre brillant où même les plus petits peuples de la Grèce ont su trouver leur part de gloire.

Pour se rendre compte de ce phénomène historique, il suffit de lire ce qu'Homère a dit de la Crète :

« Il est au milieu de la sombre mer une terre nommée la Crète, riante, fertile, habitée par des hommes nombreux, immense population qui vit dans quatre-vingt-dix cités, et qui parle des langues diverses. Là sont les Achéens, les magnanimes Éléocrétois, les Kydoniens, les Doriens à l'aigrette flottante et partagés en trois tribus, les Pélasges de race divine. Parmi les cités les plus florissantes est Cnossos, où régna pendant neuf ans Minos, l'ami du grand Jupiter. »

La persistance de toutes ces races à conserver chacune son langage primitif, ses habitudes et ses mœurs, ne serait-elle pas la véritable cause de cet étrange effacement de la Crète? Ce n'était pas une nation, mais une agglomération de tribus, venues un peu de partout, avec des intérêts souvent opposés et des traditions de rivalité qui plus d'une fois amenèrent des luttes sanglantes.

Je n'ai fait que nommer Lyctos, en parlant de la région des Dictos; c'est que depuis bien longtemps cette malheureuse ville n'est plus qu'un monceau de ruines, lugubre constatation de ses cruelles dissensions.

Polybe nous a laissé le récit des épouvantables scènes auxquelles se rattache la catastrophe de cette grande cité. Ce récit est si émouvant et il vient d'une façon si triste et en même temps si précise à l'appui de mes appréciations, que je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de le reproduire.

« Un jour, dit-il, les Lyctiens étaient sortis en masse pour quelque expédition sur le territoire ennemi; les Cnossiens, avertis à temps de cette circonstance, s'emparèrent de Lyctos, restée sans défense, envoyèrent à Cnossos les femmes et les enfants, mirent le feu à la ville, la détruisirent de fond en comble, et, après l'avoir impitoyablement dévastée, regagnèrent leurs foyers. Les Lyctiens, au retour de leur campagne, à la vue d'un pareil désastre, furent saisis d'un tel désespoir, qu'aucun d'eux n'eut le cœur de rentrer dans sa patrie en ruine; tous en firent le tour après avoir, par de longs gémissements et d'abondantes larmes, déploré leur sort et celui de leur pays, et se réfugièrent chez les Lampéens..... Ainsi périt, par un coup inattendu et terrible, Lyctos, cette colonie de Lacédémone, cette alliée d'Athènes par le sang, la ville la plus ancienne de la Crète, celle qui formait sans contredit les citoyens les plus distingués de l'île tout entière. »

« Nulle part, dit M. G. Perrot, les Grecs n'ont plus docilement obéi à leur goût inné pour l'indépendance municipale; nulle part le système de l'autonomie des cités voisines et rivales n'a été plus rigoureusement appliqué..... A diverses reprises on tenta vainement de rattacher les unes aux autres les cités crétoises par le lien tout moral d'une équitable fédération..... La ligue qui se forma dans ce but ne prit pas de consistance; elle resta toujours incomplète et fragile, et ne réussit point à donner à la Crète l'unité politique, à la mettre en passe de faire sentir sa puissance sur le continent et les îles voisines. »

Il faut dire que la configuration du sol était aussi pour beaucoup dans cet isolement des diverses colonies de la Crète. Avec ces vallées resserrées, sinueuses, aboutissant toutes à la mer, les communications présentaient les plus grandes difficultés. Cantonnés forcément chez eux, manquant de tout lien commun et social, ne pouvant jamais par conséquent recevoir ces puissantes impulsions qui, à un moment donné, des portions éparses d'une fédération peuvent faire tout à coup un grand peuple, tous ces petits *clans* finirent par n'avoir qu'un seul mobile, leur intérêt particulier. Leur seul ennemi, ce fut le voisin. Le pillage à main armée, le vol même et l'assassinat passèrent peu à peu pour de simples faits de guerre.

De là, sans aucun doute, cette déplorable dépravation des caractères que tous les historiens se sont fait un devoir de flétrir.

On sait ce que l'on pensait à Rome de la foi punique, ce que le monde entier pensait de la duplicité des Grecs. Eh bien, les Crétois surent aller encore plus loin dans cette triste voie. L'on disait indifféremment ou Crétois ou menteur. Un proverbe ajoutait qu'il était permis de *crétiser* un Crétois, c'est-à-dire de tromper un trompeur (voir le voyage en Crète par Perrot).

Cette fourberie était mise avant tout au service de la plus insatiable cupidité. « L'argent, dit Polybe, est en si grande estime auprès d'eux, qu'il leur paraît non-seulement nécessaire, mais glorieux d'en posséder. Bref, l'avarice et l'amour de l'or sont si bien établis dans leurs mœurs, que, seuls dans l'univers, les Crétois ne trouvent aucun gain illégitime. » Polybe, l. VI, p. 46.

A l'appui de cette assertion de Polybe, voici une curieuse anecdote racontée par Diodore de Sicile :

« Au temps de la guerre sociale, un Crétois vint trouver le consul J. César et s'offrit à lui comme traître.

« — Si par mon aide, lui dit-il, tu l'emportes sur les ennemis, quelle récompense me donneras-tu en retour?

« — Je te ferai citoyen de Rome, répondit César, et tu seras en faveur auprès de moi.

« A ces mots, le Crétois éclata de rire.

« — Un droit politique, reprit-il, est chez les Crétois une niaiserie titrée; nous ne visons qu'au gain, nous ne tirons nos flèches, nous ne travaillons sur terre et sur mer que pour de l'argent. C'est donc uniquement pour de l'argent que je viens ici. Quant aux droits politiques, accorde-les à ceux qui se les disputent et qui achètent ces fariboles au prix de leur sang. »

Diodore de Sicile ne nous dit pas qu'un tel excès de cynisme ait paru indigner le général romain. César, dans sa vie de conspirateur, devait avoir plus d'une fois à conclure de ces tristes marchés de conscience.

Il sourit et dit à cet homme :

— Eh bien, si nous réussissons dans notre entreprise, je te donnerai mille drachmes (*Diodore*, XXXVII, 17).

Il y eut surtout une circonstance où se manifesta cette honteuse indifférence pour tout ce qui ne se rattachait pas à une pure question d'intérêt.

La guerre médique éclata, et à l'instant même, de tous les points de la Grèce, on accourut pour combattre l'ennemi commun. Il n'est pas un îlot qui ne réponde à ce suprême appel. Que font les Crétois? Effrayés probablement des dépenses que ne peut manquer d'occasionner une lutte aussi formidable, ils n'hésitent pas: sans le moindre souci de l'opinion, ils expédient des émissaires au temple de Delphes, avec la mission expresse de solliciter du dieu une dispense de service! Et, le prestige de leurs drachmes aidant, l'oracle complaisant leur enjoint d'avoir à respecter le principe de non-intervention, qui n'est pas, on le voit, une invention moderne.

N'allez pas croire cependant que le courage leur manquât ou qu'ils fussent inférieurs aux autres peuples

dans l'art de manier les armes. Leur vie n'était qu'une suite continuelle de guerres sourdes et acharnées de voisins à voisins, et l'habileté de leurs archers était devenue proverbiale. Seulement ils entendaient tirer parti de cette habileté et de ce courage, et, comme de tout le reste, ils en faisaient trafic. Il n'y avait guère de chef d'armée qui ne prît à gages un corps d'archers crétois. Ils étaient de tout point les devanciers des condottières du moyen âge. L'élévation du tarif, voilà ce qui faisait avant tout la bonté d'une cause à leurs yeux ; et comme il n'était pas toujours possible que tous les membres d'une famille trouvassent à se louer dans la même armée, il n'était pas rare de voir dans la mêlée les frères contre les frères, petit inconvénient dont ces excellents Crétois savaient fort bien prendre leur parti.

François de la Rivebol.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Tous les journaux ont retenti de la grande perte que vient de faire l'art par l'incendie qui a consumé le tableau du Titien, *Saint Pierre martyr*, de l'église de San Giovanni e Paolo à Venise. Le cri d'admiration qu'arracha aux contemporains du célèbre artiste l'apparition de cette toile magistrale est arrivé jusqu'à nous, répété, de siècle en siècle, par les échos de l'histoire. On a dit et répété que c'était le plus beau tableau du monde après la *Transfiguration* et la *Communion de saint Jérôme*. M. Rio, dont le jugement fait autorité dans ces matières, tout en admirant ce tableau dont il ne reste aujourd'hui qu'un peu de cendre, semble le regarder comme un des pas les plus décisifs que Titien fit dans les voies du naturalisme, où il devait s'enfoncer de plus en plus jusqu'à la fin de sa carrière. « La protestation était presque impossible, dit-il, en présence de l'œuvre même à la fois saisissante, imposante et éblouissante : saisissante par son côté dramatique, imposante par son côté religieux, éblouissante par son côté pittoresque. De plus la critique était tenue en respect par l'autorité de Vasari, qui, après avoir visité le chef-d'œuvre sur les lieux, avait épuisé tous les superlatifs pour faire partager son enthousiasme à ses lecteurs. Enfin l'on était réduit au silence par la compétence des juges les plus initiés aux secrets techniques de l'art, et qui s'extasiaient justement, mais trop exclusivement peut-être, devant le genre de beautés qui répondaient le mieux à leur point de vue favori, comme les grands effets de lumière, les contrastes habilement ménagés, la sauvage beauté du paysage, l'ampleur des formes et l'énergie du dessin dans chacun des trois personnages, et surtout l'incomparable supériorité de touche. Mais il y avait un autre point de vue dont on ne pensait même pas à tenir compte : c'était celui de la destination. Le premier objet qui frappe ici les regards, c'est un homme saisi d'épouvante que ses muscles herculéens et le désordre de ses vêtements permettent de prendre pour tout ce qu'on voudra, excepté pour le sectateur de la pénitence. Après lui, c'est l'assassin qui est le plus en évidence, et il faut chercher la victime pour la trouver, gisant au pied d'un arbre et tendant la main vers deux petits anges qui lui apportent la palme du martyre et qui passaient pour avoir été copiés sur les bas-reliefs antiques où Phidias avait sculpté deux Amours portant le sceptre de Jupiter et l'épée de Mars. Les métamorphoses étaient regardées comme des conquêtes plus que légitimes, et ceux-là mêmes qui étaient préposés à la garde du temple le laissaient envahir par les divinités étrangères. »

On voit que, tout en faisant fort large la part de l'admiration dans le chef-d'œuvre qui vient d'être détruit à Venise par un incendie, dont la cause est encore ignorée, M. Rio réserve les droits de la critique. Ceux qui ont lu, dans son remarquable ouvrage, l'étude pleine d'intérêt dans laquelle il raconte la lutte qui s'éleva dans l'École vénitienne entre les nobles artistes qui voulaient retenir l'art dans les hautes régions du christianisme, et Titien, qui, séduit par l'Aretin, son mauvais génie, cherchait à l'entraîner dans les voies du naturalisme, comprendront mieux la portée de ces réserves. Ce qui achève de me convaincre qu'elles sont fondées, c'est l'opinion d'un écrivain qui a sa valeur, comme juge de la partie technique de l'art, et qui, parti du point opposé de l'horizon, semble se rencontrer ici avec M. Rio. M. Théophile Gautier, dans l'*Italie*, dit en parlant de la figure du saint : « C'est trop un vulgaire condamné à qui l'on va couper le cou et que cela chagrine. » Un écrivain du *Temps* dit, en citant ce jugement : « S'il est bien établi que le frère Pierre fut un impitoyable inquisiteur, je ne suis pas fâché de le voir, là, tremblant devant la mort. » La plaisanterie de M. Feyrnet est d'un goût douteux, mais elle ne change rien au jugement de M. Gautier, et ce jugement n'a rien qui ressemble à un éloge. C'est un contre-sens moral que de faire trembler un martyr devant la mort, et les beautés du paysage, les splendeurs de la couleur et l'énergie du dessin n'empêchent pas cette remarque de subsister.

Disons, en terminant, que le tableau de *Saint Pierre martyr*, qui était autrefois placé dans la seconde chapelle de San-Giovanni e Paolo, à gauche en entrant, avait été transporté dans la vaste chapelle du Rosaire, parce qu'on avait trouvé que, dans le premier emplacement, la fumée des cierges le noircissait. On suppose que c'est un cierge mal éteint de la fête de l'Assomption qui a mis le feu à la chapelle. Une loi de la république de Venise défendait sous peine de mort de vendre le *Saint Pierre martyr*. Du reste, ce n'est pas le premier tableau de Titien qui périrait ainsi par les flammes : les portraits de Léonard Loredan, d'Antoine Grimani,

d'André Gritti, trois des plus illustres doges de la sérénissime république, ont été consumés par le fatal incendie de 1571, ainsi qu'une grande page historique également due à son pinceau, et placée dans le palais ducal. C'était celle où il avait représenté la sanglante rencontre des Vénitiens et des impériaux auprès de Cadore, sujet d'autant plus intéressant pour Titien, que son propre frère figurait comme volontaire parmi les combattants.

⁂ Les fêtes voyagent avec l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie. Elles ont été à Salzbourg pendant plusieurs jours. Que s'est-il dit, que s'est-il fait à Salzbourg? Les augures étaient aux écoutes. Comme de raison, ils ont beaucoup écouté et n'ont rien entendu. Après avoir lu attentivement tous les télégrammes, ce que je puis vous dire d'à peu près certain, c'est que l'impératrice Élisabeth portait une robe de la nuance lilas, qui a été nommée couleur Eugénie, couverte de magnifiques dentelles, et que sa coiffure était aussi attrayante qu'à l'ordinaire, je reproduis textuellement le télégramme autrichien. Si vous me pressiez un peu, j'oserais ajouter que l'impératrice Eugénie portait une robe de voyage blanche, couverte de pointes noires. Pour n'omettre aucun détail, je dirai encore que l'empereur François-Joseph était revêtu de l'uniforme de feld-maréchal et portait le grand cordon de la Légion d'honneur; tandis que l'empereur Napoléon était en habit noir et portait un chapeau cylindrique.

Maintenant, ami lecteur, vous voilà aussi bien informé qu'on peut l'être. Si vous rencontrez quelqu'un qui sache quelque chose de plus, je vous prie d'en aviser le *Mémorial diplomatique*, qui déclare avoir des raisons sérieuses de croire que l'empereur d'Autriche s'est tardivement décidé à paraître en habit noir au dîner donné à l'empereur Napoléon.

Vous trouvez peut-être qu'il y a des journaux graves qui sont beaucoup plus gais qu'ils ne le pensent. Si vous aviez par hasard cette idée irrévérencieuse, gardez-vous de l'exprimer tout haut, de peur qu'elle n'arrive aux oreilles du *Mémorial diplomatique*. Il vous apprendrait que ce que l'Autriche désire depuis longtemps par-dessus tout au monde, c'est de voir dîner son empereur en frac civil. Voyez comme les ignorants en diplomatie sont sujets à se tromper! J'aurais cru que l'Autriche aurait encore mieux aimé ne pas perdre la bataille de Sadowa.

⁂ La suprême puissance a ses servitudes : on apprend que l'empereur François-Joseph vient de conférer la grand'-croix de l'ordre de François-Joseph à M. Magnus, ministre de Prusse au Mexique, qui a obtenu de Juarez la remise des restes de l'empereur Maximilien. N'est-ce pas encore une des épreuves qui s'accumulent sur la tête du jeune empereur d'Autriche, qui excite, comme les victimes de la fatalité antique, un intérêt universel, que cette étrange circonstance d'être condamné à devoir à un sujet prussien, représentant au Mexique de la puissance qui a humilié l'Autriche à Sadowa, la remise des tristes dépouilles de son cher et regretté frère Maximilien?

⁂ M. Henri de Riancey a eu une bonne pensée, c'est de se faire le guide de l'*Ouvrier à l'Exposition universelle*. Le guide est aimable, instruit, spirituel, bienveillant, disons le mot chrétien, c'est-à-dire capable d'aimer l'ouvrier, de désirer sincèrement le servir, au lieu de chercher à l'exploiter en faisant des phrases à perte de vue sur la fraternité universelle. Laissons-lui la parole, il exposera mieux que nous son but : « C'est un examen de Français et de chrétien auquel je convie l'ouvrier, dit-il, et voici *mon idée*. Je voudrais lui montrer tout ce que la France, notre chère France, peut tirer de leçons de ce bazar immense qu'elle ouvre au travail industriel et agricole du monde entier. Je voudrais faire toucher du doigt à l'ouvrier tout ce que le christianisme, depuis qu'il est venu éclairer le genre humain, a accompli, tout ce qu'il réalise, et à lui seul, pour les classes laborieuses, pour le progrès et la dignité des travailleurs, pour le bien des États, pour le développement de la civilisation. »

Grande et belle carrière, vous le voyez. M. de Riancey y est entré, il y marche d'un bon pas, et, nous ne craignons pas de le dire après avoir lu ce qui a paru de l'*Ouvrier à l'Exposition universelle de* 1867, le but qu'il s'est marqué, il l'atteindra.

⁂ Le poëte Barthélemy, le Pollux de Castor-Méry, vient de mourir à Marseille, où il occupait les fonctions de bibliothécaire de la résidence impériale.

. . . . Arcades ambo
Et cantare pares et respondere parati.

Ils avaient commencé tous deux par la *Villéliade* et la satire ; ils ont fini tous deux par le lyrisme officiel.

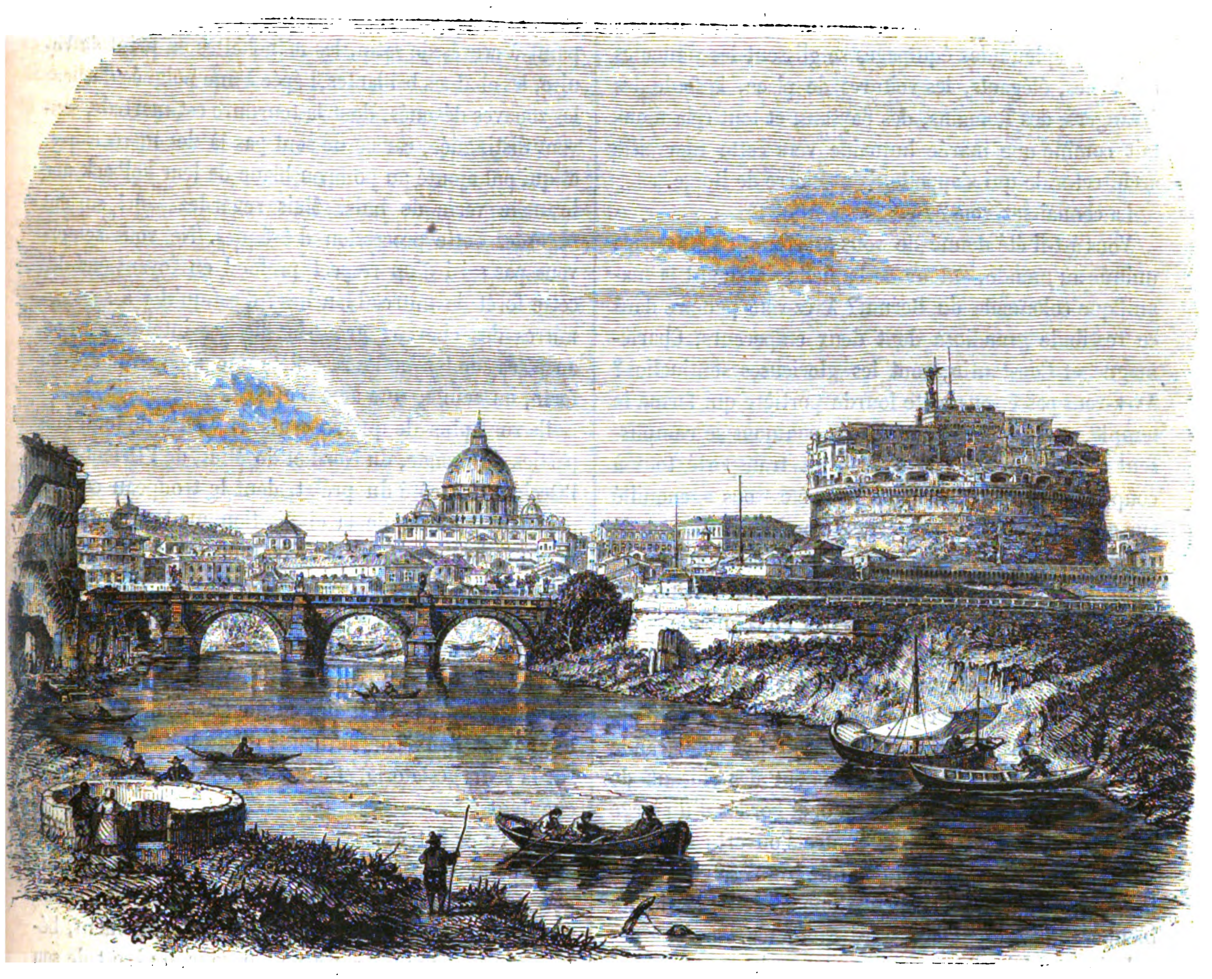
Deux voix sonores au service de deux têtes mal réglées. Ces poëtes ressemblaient assez à des horloges qui sonnent l'heure, mais ne la marquent pas.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

Abonnement, du 1er octob. ou du 1er avril, pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.— Le vol. commence le 1er octob.

PARIS.— IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Rome vue du côté du Tibre.

IMPRESSIONS ROMAINES

LE CENTENAIRE ET LA CANONISATION

Voilà Rome! A ce cri nous nous levâmes debout dans le wagon, et les moins énervés par la chaleur écrasante et par l'accablante fatigue du voyage se précipitèrent vers les portières.

Au milieu de la campagne aride, embrasée, s'élevait dans son incomparable grandeur le dôme de Saint-Pierre. Il dominait cette campagne morne, désolée, comme le catholicisme qui l'a créé domine le monde moral. Tous les yeux restaient attachés sur ce gigantesque amas de pierres jeté dans l'espace, posé par la main puissante du génie sur le tombeau du pêcheur de la Galilée, et le cœur, envahi par les souvenirs, débordé par d'intimes et profondes émotions, ne battait plus, il se recueillait.

Il est presque impossible d'analyser, et surtout de décrire les impressions confuses que fait éprouver la première arrivée dans la ville éternelle. Les yeux du corps errent au hasard sur un amas de toits rougeâtres, et les yeux de l'âme cherchent, parmi les clochers et les dômes, les lieux consacrés chers à la foi.

Je ne m'appesantirai donc pas sur les premiers moments de mon arrivée à Rome. Au sortir même de la gare, le passé se dresse devant votre regard ému pour l'étonner; mais il faut passer en jetant à l'Histoire majestueusement assise sur ces ruines la promesse d'une visite prochaine.

C'étaient d'ailleurs les fêtes du Centenaire qui appelaient de préférence les pèlerins, et je veux commencer par cette fête splendide, devenue un radieux souvenir.

Le samedi 29 juillet, nous nous dirigions vers Saint-Pierre, à cette heure assez matinale et pourtant déjà brûlante. On n'avançait qu'avec beaucoup de peine, et au pont Saint-Ange il était nécessaire de faire une halte. Comment regretter cette halte? Pendant une demi-heure nous avons admiré le tableau mouvant le plus pittoresque, nous avons assisté au défilé le plus

intéressant du monde. D'abord paraissent les grands et antiques carosses rouges des cardinaux, surchargés de laquais en habit galonné, en culottes courtes. Entre ces lourds et splendides équipages se glissent les véhicules modernes, élégants, les voitures de place, la foule des étrangers, des Romains, des paysans, et tout cela montait comme une marée humaine vers cette merveille architecturale qui s'appelle Saint-Pierre de Rome.

La connaissez-vous?

Vous a-t-il été donné de vous arrêter sur cette place unique au monde, autour de laquelle s'arrondit la magnifique colonnade du Bernin? Avez-vous pénétré dans ce vestibule grandiose dont deux empereurs, Charlemagne et Constantin, sont les glorieuses sentinelles? Avez-vous passé sous cette lourde portière qui ferme le temple, et au delà de laquelle les poumons se remplissent d'air comme si l'on se trouvait transporté tout à coup dans une forêt vierge? Vous êtes-vous agenouillé sur ces dalles de marbre, écrasé sous le sentiment de l'immense qui vient de se révéler à vous dans une œuvre humaine? Si vous n'avez pas fait cela, vous avez encore de puissantes impressions à ressentir en ce monde.

Le jour du Centenaire, Saint-Pierre avait revêtu une parure harmonieuse qui diminuait aux yeux des artistes sa souveraine et austère beauté. Une étoffe tissée d'or, à filets pourprés, tapissait les parois jusqu'à une grande hauteur. A chaque arceau pendaient des rideaux de soie rouge, constellés de fleurs d'or et bordés d'un large tissu doré formant frange. Contre l'ouverture de ces voiles éclatants, était appendue une bannière géante sur laquelle était écrite au pinceau une scène de la vie des bienheureux qui allaient être canonisés. Le long des galeries supérieures couraient des guirlandes vertes, soutenues par des chérubins et garnies de cierges. Les chapiteaux étaient ornés de gerbes de fleurs vraiment monumentales; de grands lustres de cristal, chargés de cierges, dessinaient autour de la basilique de hautes arcades lumineuses; au milieu de la grande nef scintillaient la tiare et les clefs; au fond de l'abside s'étalait une Gloire gigantesque que les bannières rendaient éblouissante.

Tout était prêt; les vastes tribunes se remplissaient, une foule compacte s'agitait silencieusement au pied des grands et beaux saints momentanément arrachés à la solitude habituelle de leur majestueuse demeure.

Enfin, une rumeur sourde annonce l'arrivée du cortége, tous les yeux sont tournés vers la porte qui s'ouvre béante dans le lointain; à Saint-Pierre, on peut se servir de ce mot : — le lointain.

C'est lui! Il n'y a pas au monde de semblable pompe, de pareilles splendeurs.

Regardez la garde noble dans son riche et brillant costume rouge, blanc et or; les suisses, dont l'uniforme d'une beauté quasi-fantastique est effacé par l'effet que produit celui de leurs officiers qui portent la cuirasse damasquinée et la culotte de velours rouge; les camériers, de gracieux seigneurs, vêtus à la Henri IV, portant avec une élégance de courtisans la fraise qui s'épanouit autour du col, le petit manteau de velours noir, le pourpoint à crevés de satin, les manchettes en point de Venise, les chaînes brillantes, l'épée à fine poignée d'acier; les zouaves dévoués, dont la tournure est martiale, souvent distinguée, car ce ne sont pas là des mercenaires, et qui ont ajouté au pompon blanc de leur kolback une branche verte de buis. Mais regardez, oh! surtout regardez cette procession d'évêques. Ne vous sentez-vous pas saisi d'un respect profond en voyant onduler cette forêt de mitres blanches? C'est qu'il y a sous ces mitres des cheveux gris, des figures intelligentes ou austères sur lesquelles se reflète une âme ardente, ou forte, ou sainte, une âme d'apôtre.

Ils sont plus de quatre cents. Il y en a de toutes les parties du monde, du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident. A côté du prélat, dont le troupeau compte parmi les raffinés de la civilisation moderne, marche l'évêque étranger dont la démarche est solennelle, la physionomie grave et même un peu sauvage, comme celle du peuple qu'il évangélise.

Mais les accords sacrés se font entendre, le Pape entre, et au simple respect va succéder l'enthousiasme religieux, le plus saint des enthousiasmes. Il apparaît, le cher et doux pontife, coiffé d'une mitre d'or, porté sur la sedia gestatoria, et des voix célestes, magnifiques, chantent :

— Tu es Petrus!

Le cœur s'émeut, la foi s'éveille et illumine l'intelligence, des larmes montent dans les yeux et les genoux ployent sans effort. Et Pierre s'avance doucement, bénissant de la main, des yeux et du cœur, du haut de son trône humain, les générations prosternées à ses pieds, et sa figure vénérable rayonne d'une telle paix, d'une telle mansuétude, d'une telle sainteté, il lève vers les grandes voûtes où sont écrites en lettres géantes les promesses éternelles, un regard si serein, que les plus découragés par les épreuves imposées actuellement à l'Église se sentent ranimés et pénétrés par d'invincibles espérances.

La cérémonie de la canonisation va commencer. Le cortége papal remplit l'immense abside, grande comme une nef de cathédrale et qui présente en ce moment le plus magnifique, le plus auguste spectacle.

La foule a des moments de recueillement profond, et quand commencent les chants sacrés, elle les redit avec une sorte d'ivresse. L'émotion fait vibrer les voix qui forment une singulière et très-puissante harmonie.

Les litanies des saints, le *Veni Creator*, sont ainsi chantés alternativement par les chantres de la Sixtine et par le peuple. Peu de personnes peuvent suivre la cérémonie de la canonisation dans tous ses pieux développements, mais un long silence apprend qu'elle touche à sa fin. Et tout à coup le *Te Deum*, ce cri sublime de divine allégresse, éveille les graves échos de la basilique, le-

canon tonne au fort Saint-Ange, des milliers de voix émues exaltent le triomphe des nouveaux saints. Tout vibre en notre être, et, on peut le dire, il y a là comme un avant-goût des pures et mystérieuses joies du ciel. Mais le saint sacrifice va commencer, le pape monte à l'autel. Heureux celui auquel il a été donné de voir Pie IX à l'autel! Quels divins souvenirs se déroulent devant les yeux de l'âme! quelles grandes pensées assiégent l'esprit! Ce Pape, ce Roi, cet Être respecté et chéri, ce Vieillard armé d'une immense et invisible puissance, remplit ses augustes fonctions comme prêtre. Lui qui voit toutes les grandeurs fléchir devant son humilité, il fléchit à son tour devant l'image de Celui dont il est le vicaire. Pendant cette messe il y a des moments sublimes. La voix forte, pleine, sonore du pontife retentit soudain; il chante : *Gloria in excelsis Deo*, le chant des anges redit par un saint. Plus tard, elle s'élève encore : *Sursum corda!* s'écrie-t-elle.

Et tous les cœurs montent vers les régions de l'infini, du divin, et toutes les âmes immortelles tressaillent.

La voix du pontife s'est tue; trois chœurs, placés dans diverses parties de la basilique, entonnent un sublime dialogue. Ce sont les trois Églises : l'Église triomphante, l'Église souffrante, l'Église militante, qui mêlent l'*Hosannah* des triomphants, la plainte douloureuse des souffrants, et les cris divers de ceux qui luttent encore.

On écoute, on admire, on prie et on se tait.

Le moment solennel approche. Tous les fronts se sont courbés. Le Pape est seul debout, à cet autel dressé sur le tombeau de saint Pierre. Il est là, la tête levée, les yeux sur l'image du Christ. Tout à coup il se prosterne.

Ah! quel être a donc pu dire que ce crucifié qu'on aime, qu'on adore ainsi après dix-huit siècles, pour lequel on donne tous les jours et à chaque minute du jour sa vie, n'était pas Dieu?

Le sacrifice offert, le Saint-Père retourne sur son trône, et le cardinal assistant continue les cérémonies.

Je le vois encore portant au Saint-Père le calice contenant le vin devenu le sang de Jésus-Christ, et passant lentement au milieu de la foule éblouissante des évêques à genoux, dans l'attitude de l'adoration.

La cérémonie s'achève; les divines harmonies se taisent, l'encens ne monte plus en nuages vers le ciel, le cortége se remet en mouvement. Le pape, le front ceint de la tiare, cette fois, domine de nouveau la foule, sur laquelle il répand de nouvelles bénédictions.

Cette même foule se retrouvait le soir sur la place de Saint-Pierre.

Des feux voilés dessinaient les contours de la majestueuse coupole et, dans tous les sens, traçaient des lignes lumineuses. Un peuple immense se mouvait sur la place, et les yeux ne quittaient pas la basilique. Les étrangers surtout attendaient avec une vive impatience l'effet principal de cette illumination célèbre. Une vague rumeur se fait tout à coup entendre et est suivie de bruyantes acclamations, d'acclamations italiennes. Les lueurs tremblantes et douces ont été soudain remplacées par des feux clairs, éblouissants.

Que Saint-Pierre est beau ainsi, projetant au loin dans la nuit de vives et radieuses clartés! Il nous semblait voir la foi religieuse se levant lumineuse et resplendissante au milieu des ténèbres profondes des peuples sans croyances.

A Rome, il y a toujours auprès du spectacle le plus matériel en apparence une pensée ou un sentiment qui s'impose à l'esprit ou au cœur.

La fête du Centenaire était passée et l'Église, usant de sa plus sublime prérogative, avait placé sur ses autels, pour les offrir à la vénération et à l'exemple du monde entier, des saints pris dans tous les rangs de la société.

Beaucoup de pèlerins s'apprêtaient à quitter Rome, emportant au plus profond de leur âme de pieux et vibrants souvenirs, emportant surtout un amour croissant pour l'Église et pour Pie IX le bien-aimé. Les heureux, et le nombre en est petit, sont partis le cœur agrandi, l'âme saintement ébranlée par ces grands et religieux spectacles; les désolés, et le nombre en est grand, consolés par des pensées de foi et d'espérance, par des pensées d'immortalité; tous, impressionnés, ravis, édifiés et pleins de sympathie pour cette capitale des âmes vivantes et croyantes, pour cette ville éternelle, où l'on retrouve les élans de la foi, les extases de l'admiration, les pures et saintes ivresses de l'amour qui s'appuie sur l'Éternité.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

CLAIRE DE FOURONNE

(Voir pages 560, 573, 586, 595, 619, 629, 643, 659, 675, 691, 708, 723, 746 et 763.)

« Les deux femmes, animées par une conversation qui les intéressait, marchaient à grands pas. Claire, montée sur un petit talus au bord du chemin, avait sauté au milieu d'une touffe d'herbe très-épaisse et avait mis le pied sur un couple de vipères brunes à tête plate, qui s'y était endormi. Un des hideux reptiles l'avait mordue au-dessus de la cheville; la douleur avait arraché un cri à la jeune fille; puis, voyant que l'autre vipère furieuse s'élançait sur elle, la pauvre enfant, saisie de terreur et troublée par le vertige, avait pris sa course, sautant les fossés, se heurtant aux cailloux, se déchirant aux ronces qui bordaient le chemin. La vipère, sifflant, se roulant, se tordant, s'élançant par bonds prodigieux, la suivait toujours.

« Claire, à moitié folle, faisait détour sur détour, cherchant à échapper à son ennemie, et toujours la retrouvait à sa piste. Angèle suivait derrière, criant, priant, cherchant en vain un bâton, une branche d'ar-

bre pour frapper le reptile. Les deux femmes n'avaient pris avec elles que des ombrelles marquises, à manche d'ivoire court et fragile; elles traversaient une route aride, bordée de petites roches et de touffes d'herbe, où pas un arbre n'étendait ses rameaux. Tout à coup Claire chancelle au détour de la route, puis elle s'affaisse sur elle-même et s'évanouit. La vipère allait l'atteindre, Angèle élevait ses mains vers le ciel et courait vainement à son secours.

« Tout à coup un bras vigoureux, armé d'un lourd bâton, apparut à ses yeux; d'un coup bien appliqué, il coupa le reptile en deux tronçons, puis celui à qui appartenait le bras libérateur se pencha vers la jeune fille avec inquiétude. Angèle haletante arrivait en ce moment, il releva la tête, et elle reconnut l'idiot.

« — Mon Dieu, mon Dieu! s'écria Angèle, la frayeur sans doute l'aura fait évanouir; heureusement, j'ai des sels, voyons, Daniel, aidez-moi, levez la tête.

« L'idiot obéit.

« Les soins de son amie ranimèrent Claire, qui ouvrit des yeux hagards.

« — Qu'y a-t-il, dit-elle étonnée, et pourquoi suis-je ici? Oh! que je souffre!

« — Où donc? demanda Angèle avec anxiété.

« — Au pied, oh! oui, je me rappelle tout, à présent, la vipère, ah! laissez-moi, je veux fuir, où est-elle?

« — Là, dit l'idiot, en montrant à la jeune fille les tronçons du reptile, elle ne mordra plus jamais la bonne dame.

« — Oh! que je souffre! répéta Claire.

« Angèle regarda alors le pied de la jeune fille et vit qu'il était horriblement enflé. La souffrance encore plus que l'effroi avait causé l'évanouissement de la pauvre enfant.

« — Ciel! s'écria Angèle, elle est mordue et je n'ai rien sur moi. Pas de secours! à une lieue de toute habitation! en rase campagne, qu'allons-nous devenir?

« Claire souffrait trop pour s'occuper d'autre chose que de son mal. La tête lui tournait, elle éprouvait un violent mal de cœur. Ses membres étaient roides et douloureux, elle se sentait prête à défaillir de nouveau; il lui semblait qu'elle allait mourir. Ce n'était que par un effort de volonté et en cramponnant ses mains froides et crispées au cou d'Angèle qu'elle parvenait à tenir ses yeux ouverts.

« Angèle sanglotait. Habituée à nos coteaux rocheux, elle savait que la morsure de la vipère brune peut devenir mortelle, si elle n'est soignée à temps. Elle voyait avec angoisse que nul secours n'était possible. L'idiot n'aurait pu aller en chercher avec promptitude; si elle quittait Claire, que deviendrait cette malheureuse enfant, et la retrouverait-on vivante?

« Dans une pareille extrémité, on s'adresse à tout ce qui nous entoure, fût-ce un enfant, fût-ce une créature privée de raison.

« — Daniel, dit Angèle, je vais la voir mourir.

« L'idiot ne comprit pas. Cela irrita la pauvre femme.

« — Tu ne comprends donc pas, tu n'entends rien? Regarde, la voilà qui s'évanouit encore!

« — Pourquoi? murmura stupidement l'idiot.

« — Pourquoi? dit Angèle qui se tordait les mains, il demande pourquoi! Elle a été mordue par la vipère brune!

« L'idiot se mit à rire de son rire muet. Il fouilla dans son havre-sac, il en tira lentement une petite fiole dans un étui de bois blanc et la remit à Angèle:

« — Tenez, il ne faut pas crier comme ça.

« — Qu'est-ce que cela? dit-elle.

« — Ça guérit des serpents.

« Angèle laissa tomber la fiole avec découragement. Elle crut à une nouvelle manie de l'idiot.

« — C'est la bonne dame qui l'a donnée à Daniel pour le guérir s'il était piqué!...

« Un éclair se fit dans la raison d'Angèle presque folle de douleur. Elle se souvint qu'un jour Mme de Fouronne avait témoigné devant son amie l'appréhension qu'elle éprouvait pour ce malheureux, marchant pieds nus par les chemins sous le soleil ardent, dans un pays infesté de reptiles. Il finirait par mourir dans quelque coin, des suites d'une morsure de vipère. Elle envoya acheter à Vermanton une fiole d'alcali dans un étui de bois, et fit comprendre à l'insensé que, s'il était mordu par un serpent, il devrait, pour s'en guérir, répandre quelques gouttes de cette liqueur sur sa plaie.

« La charité de la mère devait sauver la fille.

« Angèle avait débouché le flacon, et avait acquis, en le respirant, l'assurance qu'elle avait entre les mains ce qu'il fallait pour sauver Claire. Sans perdre un instant, elle prit son mouchoir qu'elle déchira avec ses dents, de manière à en former plusieurs bandes. Elle répandit sur la cheville blessée quelques gouttes d'alcali, puis elle la banda, et s'occupa de faire revenir à elle la pauvre enfant, dont la tête livide, contractée par la souffrance, gisait appuyée sur une grosse pierre.

« Son évanouissement dura peu. Claire était d'une forte constitution, et le sentiment de brûlure que lui causa l'alcali lui fit reprendre ses sens.

« Angèle la rassura, l'engagea à se lever et à essayer à marcher en s'appuyant sur son bras et sur celui de l'idiot, qui se prêta machinalement à ce qu'on demandait de lui.

« Claire rassembla toute son énergie, fit quelques pas; puis, se sentant défaillir, elle s'assit sur le sol.

« — C'est impossible Angèle, s'écria-t-elle, il en sera ce que Dieu voudra; mais, dussé-je mourir à cette place, je ne puis faire un pas de plus.

« Le danger n'existait plus; mais la souffrance était remplacée par une faiblesse invincible. Une fièvre violente venait de s'emparer de la jeune fille, et faisait courir dans tous ses membres un frisson douloureux;

sous ses lèvres violettes, ses dents claquaient, et de grosses larmes, qu'elle ne pouvait retenir, coulaient le long de ses pâles joues.

« La nuit s'avançait. Angèle dans son anxiété avait oublié la fuite des heures. Cependant, ayant laissé tomber sa montre, elle s'aperçut en la ramassant qu'il était huit heures et demie du soir. Elle s'effraya à la pensée que la nuit allait venir, qu'elles étaient dans le voisinage des bois de Fontenay, à un quart de lieue à peine, et que les loups et les sangliers ravageaient les environs. Mme Matrin leur en avait parlé dans la journée.

« Une sueur froide tombait goutte à goutte de son front; cependant elle tâchait de rester calme. Claire paraissait résignée à mourir là. Elle avait tiré de sa poche son chapelet, et priait avec ferveur.

« Tout à coup Angèle se baissa, en apercevant un objet à ses pieds.

« — Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

« — Rien, dit Claire, un petit portefeuille que la mère supérieure m'a donné, en me disant d'y écrire, chaque soir, une pensée; il est sans doute tombé de ma poche tout à l'heure.

« Angèle s'en empara avec une exclamation de joie :

« — Chère enfant, s'écria-t-elle. C'est le secours qui descend du ciel, c'est l'espérance et la vie!

« En même temps, déchirant une feuille du calepin de Claire, elle se hâta d'y tracer ces mots, à l'aide du petit crayon qui servait de fermoir :

« Mon frère, venez sans perdre une minute, avec une « charette, et amenez Justine. Claire est blessée, elle a « été mordue par une vipère.

« Je vous attends avec elle sur le chemin de Fouronne, « avant la croix du carrefour ! »

« Puis elle frappa sur l'épaule de l'idiot, qui, retombé dans son atonie habituelle, les contemplait en silence :

« — Daniel va courir bien vite, il portera ce papier là chez l'homme noir qui lui donnera beaucoup d'images s'il court bien fort.

« — Des images! Daniel ira!

« Et il disparut en courant.

« — Ne se perdra-t-il pas, lui et le message? demanda Claire avec inquiétude.

« — Il n'y a aucun danger, il connaît l'endroit où il demeure; à défaut d'intelligence, il a l'instinct. Prenez courage, nous sommes sauvées.

« Claire souffrait encore beaucoup. La fièvre brisait ses membres endoloris, sans qu'elle articulât une plainte. Elle sentait que sa compagne ne pouvait rien faire de plus pour elle; elle la voyait désolée de son état, malgré l'air rassuré qu'elle affectait.

« Angèle comptait beaucoup sur l'obéissance de l'idiot. Si cependant il ne remplissait pas sa promesse! Cette idée lui serrait le cœur.

« Elle ôta son manteau et en couvrit Claire, qui légèrement vêtue était transie par la fraîcheur de la brume du soir, qui commençait à tomber. Le jour disparaissait, et sur ce chemin de traverse on ne rencontrait personne. Angèle prêtait l'oreille à tous les bruits, elle s'efforçait de vaincre son inquiétude, elle priait et embrassait sa jeune compagne.

« Enfin, un bruit lointain se fit entendre. C'était bien celui d'une voiture. Avertis par Pataquet, nous arrivions en toute hâte.

« Bientôt après, la mère Thibaude et Justine à moitié folle de joie de revoir sa chère maîtresse installèrent Claire sur un matelas placé dans le fond de la charette; elles l'entourèrent de couvertures, et le cheval partit au grand trot. Angèle et moi, nous continuâmes la route à pied, nous avions tant de choses à nous dire!

« En rentrant aux Roches, ma sœur trouva la jeune blessée couchée et soignée par la vieille servante, et après trois jours de bons soins et de repos il ne restait plus de trace de ce terrible accident.

« On récompensa Daniel en lui remettant son précieux flacon; Angèle et Claire y joignirent un vêtement neuf très-propre, auquel il n'accorda guère d'attention; mais elles y ajoutèrent une vingtaine de feuilles de grandes images, auxquelles il fut bien plus sensible.

« Depuis ce jour-là, il guettait la sortie des deux dames quand elles partaient pour la promenade, et il les suivait de loin, dans l'idée sans doute qu'elles avaient besoin de son secours. Cet être, qui avait toujours vécu grâce aux soins des autres, éprouvait une sorte de sentiment de fierté à la pensée qu'on pouvait avoir besoin de lui. Quand il entendait les paysans qui parlaient de l'aventure de Mlle de Fouronne dire en le montrant : « C'est Pataquet qui l'a sauvée! » l'idiot relevait la tête, et brandissait son bâton, pour montrer comment il s'en était servi dans ce jour mémorable.

« — Admirez, chère fille, disait Angèle à Claire, comment Dieu se sert souvent des plus petits et des plus chétifs pour opérer de grandes choses. Sans ce pauvre être privé de raison vous seriez peut-être morte sans secours dans ce sentier isolé devant votre vieille amie au désespoir de son impuissance. Remarquez aussi comment, par la permission de Dieu, ce flacon que l'ingénieuse charité de votre mère avait mis dans les mains de l'idiot pour préserver la vie de celui-ci a sauvé la vôtre. Ah! ce n'est pas sans raison qu'on l'a dit : Dieu récompense les parents sur la tête de leurs enfants!

A quelque chose malheur est bon. La violente secousse qu'avait éprouvée Claire dissipa la préoccupation que lui avait causée la nouvelle de l'arrivée de son oncle et de sa cousine. Elle attendit avec plus de calme l'épreuve qu'elle prévoyait. On pouvait dire de Claire ce que Milton dit de nos premiers parents : Le monde allait s'ouvrir devant elle!

ALFRED DE THÉMAR.

— Fin de la première partie.



LE MONT-SAINT-MICHEL

AU PÉRIL DE LA MER.

(Voir pages 711, 725 et 762.)

VI

LES SIÉGES DU MONT-SAINT-MICHEL.

Depuis l'arrivée des moines bénédictins jusqu'aux premières années du dix-septième siècle, époque à laquelle elle passa entre les mains de la congrégation de Saint-Maur, l'abbaye du Mont-Saint-Michel eut des alternatives de gloire et d'abaissement. Tant que le choix des abbés fut laissé à la libre élection des moines, la règle fut généralement observée avec fidélité; mais la décadence commença avec la série des abbés commendataires. Elle fut aussi hâtée, il faut le dire, par l'introduction de l'élément guerrier dans cette retraite cénobitique.

Par sa situation bizarre, comme par sa structure même, le Mont-Saint-Michel était une position trop importante, pour qu'au milieu des guerres du moyen âge on n'eût pas senti de bonne heure le besoin de le mettre en état de défense contre les ambitions qui voudraient s'en emparer. Il serait difficile peut-être de fixer l'époque précise où le Mont-Saint-Michel devint une forteresse. La plus grande partie de son enceinte militaire paraît avoir été construite au commencement du quinzième siècle; mais on sait que, bien avant cette date, il avait soutenu différents assauts, d'abord contre les deux fils de Guillaume le Conquérant, Robert et Guillaume, poursuivant leur frère Henri, qui s'y était réfugié, et plus tard contre Guy de Thouars, qui saccagea le Mont, mit le feu à la ville et passa les habitants au fil de l'épée. Toutefois le Mont-Saint-Michel ne devint réellement une place militaire qu'à l'époque des derniers combats de la guerre de Cent-Ans. Le roi de France y avait alors un capitaine, qui commandait en son nom.

En 1425, le capitaine du Mont s'appelait Louis d'Estouteville. C'était un vaillant chevalier qui, pour rester Français, avait sacrifié toute sa fortune, la plus grande de la basse Normandie. Lorsqu'il vint prendre possession de son commandement, il y avait déjà plus de dix ans que le Mont-Saint-Michel, défendu seulement par quelques moines et quelques gentilshommes, résistait aux efforts réitérés des Anglais, alors maîtres de toute la province. Mais depuis quelques mois le monastère était l'objet d'un siége en règle. Deux fois, grâce à des diversions heureuses opérées par les chevaliers bretons ou normands, il avait été possible de le ravitailler; mais, après le combat de Verneuil, où avait péri Jean d'Harcourt, alors capitaine du Mont, les Anglais l'attaquèrent « si furieusement, qu'ils semblaient être capables de l'ébranler. » C'est au milieu de ces circonstances critiques que Louis d'Estouteville vint se mettre à la tête des assiégés. Son arrivée rassura tous les courages; les moines engagèrent une partie de leurs vases sacrés et de leurs riches ornements, pour mieux fortifier la ville. Une première sortie des *michelistes* fut fatale aux Anglais; ils furent écrasés et dispersés au milieu des grèves. Mais quelques mois après ils revinrent, au nombre de plus de vingt mille, sous la conduite de lord Scale, « tous bien armés, dit un des chroniqueurs du monastère, avec plusieurs machines épouvantables et divers engins de guerre. »

Au bout de quelques jours, sous l'effort incertain des batteries anglaises, une brèche s'ouvrit tout à coup dans les remparts du Mont. Louis d'Estouteville et ses cent dix-neuf chevaliers se précipitèrent pour défendre l'entrée de cette porte béante par où l'ennemi se disposait déjà à pénétrer dans l'enceinte de la forteresse. Neuf mille Anglais tombèrent sous les coups des terribles Normands, et leurs compagnons, décontenancés par cette héroïque résistance, s'enfuirent en toute hâte.

Le Mont-Saint-Michel était sauvé, et ses vaillants défenseurs ne manquèrent pas d'attribuer l'honneur d'une aussi éclatante victoire aux célestes protecteurs de l'abbaye. Saint Michel et saint Aubert avaient combattu pour eux.

Un siècle et demi environ après cet événement mémorable, les calvinistes de la basse Normandie entreprirent de s'emparer du Mont-Saint-Michel. Ils avaient à leur tête un chef célèbre dans les guerres de la Ligue, Louis de Lorges de Montgommery. Une première fois, grâce à une surprise, il était parvenu à se rendre maître de la forteresse; mais, à peine entré dans ses murs, il en avait été chassé par le gouverneur du Mont, le chevalier de Vicques, qui, absent au moment de l'attaque, était parvenu à pénétrer dans la place par un passage inconnu aux ennemis. Montgommery revint bientôt à la charge, cette fois secondé par la trahison; un soldat *michéliste*, fait prisonnier dans une sortie par les huguenots de Montgommery, avait consenti pour sauver sa vie à les introduire dans la forteresse.

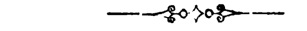
Lorsqu'on regarde le Mont-Saint-Michel, du côté de l'occident, l'œil aperçoit, à une certaine hauteur, un plan incliné en maçonnerie, au-dessus duquel apparaît, comme une gueule béante, l'entrée d'un conduit souterrain. Ce mystérieux passage fut autrefois creusé dans le roc, pour hisser, au moyen d'une roue, les provisions de l'abbaye. C'est par là que le prisonnier de Montgommery s'était engagé à le faire pénétrer avec les siens dans l'imprenable forteresse. Les huguenots traversèrent donc les grèves à la faveur de la nuit, et vinrent se camper au pied de la montagne, attendant que le traître exécutât sa promesse. Et en effet, à l'heure convenue, une corde glissa le long du rocher, et s'abaissa jusqu'à eux, s'offrant à qui la voudrait saisir. Vingt soldats se précipitèrent, impatients de tenter cet assaut d'un nouveau genre; et il fallut que Montgommery, pour calmer cette fougue, désignât celui qui

serait attaché le premier. Alors, sur un signal convenu, la corde remonta lentement dans le vide, entraînant après elle son singulier fardeau. Quatre-vingt-dix-huit soldats s'étaient ainsi laissés entraîner tour à tour, dans la profondeur du mystérieux souterrain. Cependant aucun bruit, aucun indice n'avait encore révélé aux huguenots le succès de l'entreprise. Les sentinelles du monastère continuaient à marcher sur les remparts, comme si tout était calme à l'intérieur. Montgommery commençait à trembler; il se sentait obsédé par des pressentiments sinistres; et son regard, à la clarté des premières lueurs de l'aurore, se fixait avec une secrète terreur, sur cette cavité béante, au-dessus de sa tête, et dans laquelle ses plus braves compagnons avaient successivement disparu. Bientôt la corde apparut de nouveau à l'orifice du souterrain; cette fois Montgommery s'élança pour la saisir, mais un de ses pages l'avait devancé. Quelques instants se passèrent pour les huguenots et pour leur chef, dans une indicible angoisse. Mais bientôt au bruit de la corde s'enroulant péniblement sur sa poulie, succéda un bruit sourd, comme celui d'un corps précipité dans l'abîme : c'était celui du jeune page, qui vint tomber expirant aux pieds de Montgommery, en criant « Trahison! » Soupçonnant un piége, le malheureux, avant de pénétrer dans la salle basse où aboutissait le souterrain, y avait cherché ses compagnons du regard : il n'avait vu que leurs cadavres, et, saisi d'horreur à ce spectacle, il s'était accroché à la corde, qui se déroulant d'elle-même l'avait précipité de rocher en rocher, jusqu'au milieu du camp des huguenots.

Montgommery put voir par là ce que vaut la parole d'un traître.

R. Tancrède de Hauteville.

— La fin prochainement. —



LA POULE ET LES CANETONS

La poule est, comme on sait, une aimable personne,
Qui se laisse jouer le plus traître des tours.
Avec l'air recueilli d'une bonne matrone,
Elle couve en comptant les heures et les jours
Des œufs auxquels, hélas! confiante elle donne,
Les croyant siens, tous ses amours.
Puis sous son aile qui frissonne,
Quand la vie apparaît, quand tout se décloisonne,
Elle regarde et voit, s'agitant à tâtons,
Des poussins?..... Pas du tout, mais d'affreux canetons!
Faire une scène, envoyer paître
Ces intrus si pressés de naître,
Ne serait certes pas, j'imagine, un grand mal;
Mais elle n'en fait rien; n'incriminant personne,
Faute d'être leur mère, elle devient la bonne
Des nouveaux-nés et, vrai, ne s'en tire pas mal.
Hors pourtant en un point : elle ne peut se faire
A voir aux chers petits tant de goût pour l'eau claire.
Près du moindre étanceau, pour elle un océan
Dont son œil sonde l'étendue,
On la voit affolée et la tête perdue,
Tourner, courir, hélas! et gronder vainement;
Tandis qu'au beau milieu barbottent fort gaiement
Messieurs les canetons, faisant la sourde oreille.
Quand ils en ont assez, sans l'ombre du remords,
De nouveau la bande appareille
Et cingle en ordre vers les bords.
La poule est là toujours à faire sentinelle;
Quant à ses projets de querelle,
N'en parlons plus, quoi donc? gronder ces nouveaux-nés!
Ils sont déjà tous sous son aile
Mouillés, transis..... et pardonnés.

Maintenant, cher lecteur, que vous voyez la scène,
Cherchons quelque rapport avec la vie humaine.
Eh bien, nos canetons me semblent ces enfants
Qui s'en vont sur la mer de je ne sais quel monde
Tristement patauger..... Hélas! ils ont vingt ans,
La mère reste au loin, elle s'agite et gronde,
Effarée elle appelle en vain..... Ces chers ingrats,
Ivres de bruit, n'entendent pas.
O mère, calmez-vous de grâce..... sous votre aile
Ils reviendront, c'est sûr, peut-être un peu meurtris :
Le foyer et ses doux abris
Les attirent déjà, mais pas d'excès de zèle,
Vos cris les éloignent du bord.
Leur regard, je le crois, se tourne vers le port;
Mais ils y voudraient voir la bonté maternelle,
La larme du pardon dans l'œil,
Doucement les attendre au seuil.

A. Desaint.



LE NOUVEL OPÉRA DE PARIS

Les théâtres de musique que nous gratifions du nom d'opéra ne sont pas des distractions toutes nouvelles. Il est bon genre d'aller entendre les chefs-d'œuvre des grands compositeurs, et souvent on y va comme à Longchamps : *parce que la mode l'exige*. Mais, en dehors de ces esclaves de la *fashion*, il existe de véritables amateurs, des *dilettanti*, qui oublient tout dès que l'orchestre prélude, et tombent en extase devant les modulations des rossignols de la scène.

S'il est digne d'un barbare aux yeux de tous les gens de goût de n'avoir pas entendu les principales œuvres des grands maîtres, il est bien plus excusable d'ignorer

l'origine et l'histoire de l'opéra, aussi se dispense-t-on généralement de l'apprendre.

Les pièces lyriques nous viennent d'Italie, et au quinzième siècle on jouait à Florence deux genres d'opéra. Le premier était improvisé sur la scène, la musique aussi bien que les paroles; tandis que le second était préparé à l'avance et gratifié du nom d'*opera sceniqua*. C'est ce dernier genre que le cardinal Mazarin introduisit en France en 1645.

On joua d'abord à Issy, et un grand concours de spectateurs répondit à l'appel de M. de la Haye. Le cardinal fit venir la troupe à Vincennes, afin de donner des représentations à la cour. Les premiers opéras qui furent joués en France étaient dus à Perrin, qui prenait le titre d'abbé, portait la tonsure et le petit collet. Ce fut lui qui fit les premiers libretti, et on doit noter que celui qui se joignit à Perrin pour composer la musique était un nommé Cambert, portant également l'habit d'homme d'Église; on pourrait de plus faire remarquer, après avoir consulté M. Monteil dans son précieux et savant ouvrage, que presque tous les chanteurs du nouveau théâtre furent également pris parmi les musiciens des cathédrales. Aussi, bien que les Italiens et les Allemands nous aient précédés dans les pièces lyriques, on trouva immédiatement en France tout le personnel nécessaire pour composer et pour jouer les nouvelles pièces.

Ce n'était pas tout; dans un opéra, s'il faut un poëte et un musicien, un machiniste et un habile compositeur de ballets sont également nécessaires. Déjà la scène avait grandi, on ne jouait plus uniquement pour la cour, on jouait aussi pour la ville, et Perrin avait obtenu le privilége exclusif du nouveau spectacle honoré du nom d'*Académie de musique*.

Les quatre collaborateurs que nous disions nécessaires pour créer un opéra étaient tous gens à s'entendre, et, dès qu'ils se furent rencontrés, ils s'associèrent. Toutefois cette association fut de courte durée. Il y eut des malentendus, à la suite desquels la société fut rompue, et le théâtre resta pour peu de temps au marquis de Sourdéac, le machiniste de la troupe; après quoi il passa dans les mains de Lulli, à qui le roi avait donné le privilége de l'Opéra de Paris et de tous les opéras de France. Lulli avait remplacé Perrin, il composait la musique, tandis que Quinault écrivait les paroles.

Jusqu'à ce jour, les nouvelles pièces avaient été jouées dans les salles du jeu de paume. Les représentations, avec des soleils, des lunes, les éclairs et le tonnerre, avaient eu lieu rue Mazarine, en face la rue Guénégaud, puis à la salle Bel-Air, près le Luxembourg; enfin, en 1673, Lulli établissait définitivement son théâtre dans l'aile droite du Palais-Royal.

A cette époque, presque tous les personnages qui paraissaient sur la scène étaient des héros ou des dieux, et à chaque instant quelque nouveau coup de théâtre venait modifier complétement l'apparence générale de la scène. Du reste, quoi d'étonnant que de simili-dieux fassent des semblants de miracles; et n'était-ce pas la moindre des choses que la transformation de bergers et bergères en buissons épineux?

Lulli mourut dès l'année 1687, et quelques mois plus tard Quinault allait rejoindre son collaborateur.

Depuis cette époque, on a changé bien souvent, presque chaque année, et de compositeurs et de poëtes; c'est que les hommes comme Lulli et Quinault sont difficiles à remplacer. Dès lors les machinistes déployaient une grande habileté, et dans chaque scène nouvelle on voyait quelque personnage de la Fable monter au ciel ou en descendre. Les chanteurs avaient déjà lieu d'être contents de leur position pécuniaire. Je dois dire qu'ils étaient moins ambitieux que maintenant: ainsi un acteur touchait jusqu'à près de deux mille livres, et un choriste, qui devait trois fois par semaine chanter pendant quelques instants sur la scène, recevait environ cinq cents livres; somme considérable si on la compare à ce qu'on donnait autrefois aux chanteurs des cathédrales dont les occupations étaient quotidiennes. Alors les dépenses occasionnées par le théâtre de musique atteignaient le chiffre de cent mille francs. Cette somme, qui serait maintenant dérisoire, paraissait autrefois un gros denier; il est vrai qu'il faut tenir compte de la valeur très-différente de l'argent aux deux époques. Quelques années plus tard, l'Opéra, qui avait le privilége exclusif de la musique, voulut s'opposer à la formation d'un nouveau genre de pièces lyriques, qui avait pris naissance sous la régence, et ce ne fut qu'après un procès singulier que ces *pièces* conquirent leur véritable nom. Voici ce qui s'était passé.

On s'était imaginé, à la foire de Saint-Germain, de donner des petites pièces dans lesquelles les acteurs parlent et chantent tour à tour.

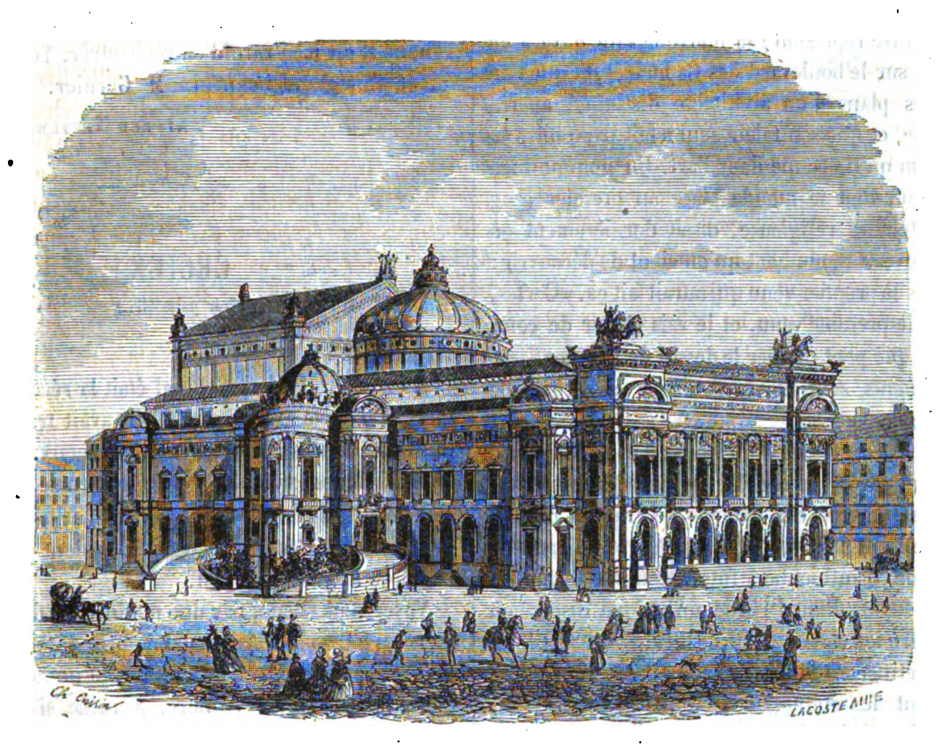
L'Opéra fit signifier par huissier au théâtre forain d'avoir à se taire, et c'est ce que fit ce dernier, sachant bien que l'on ne pouvait chanter nulle part sans la permission de l'*Opéra;* mais, comme tous les théâtres avaient le droit de faire de la musique instrumentale, voici le moyen qu'imagina le théâtre ambulant pour suppléer à son mutisme forcé. Dès que l'acteur avait fini de parler et qu'il fallait chanter, on hissait sur la scène un grand tableau sur lequel les vers qu'on devait chanter étaient écrits en gros caractères; ces vers étaient toujours notés sur des airs très-connus, de sorte que, dès que les instruments l'accompagnaient, le public, prenant les fonctions du chœur antique, entonnait les couplets, après quoi l'acteur continuait son prosaïque rôle; et cette opération se répétait chaque fois qu'on devait chanter; ce que voyant l'Académie de musique, elle entra en composition, et un nouveau théâtre qui, on le voit, avait bien mérité son nom, était fondé et s'appelait l'Opéra-Comique. La transaction qui termina le litige fut l'engagement pris par le théâtre forain de payer à l'Opéra une forte part sur ses recettes.

Jusqu'à l'apparition de Glück, le Grand Opéra joua,

pour ainsi dire, toujours la même musique : *l'Alceste* était une pièce neuve dans toute l'acceptation du mot, et la salle retentit de nouveaux accords.

Il faut dire aussi un mot des ballets, qui font partie intégrante des représentations de l'Opéra. On reconnaît au théâtre trois manières d'exprimer et de mettre en scène les passions : la *déclamation*, le *chant* et la *pantomime*. Jusqu'à ce que Noverre parût, on croyait que la pantomime dansante devait être traduite par le seul mouvement des pieds. Ce dernier voulut qu'on représentât exactement le personnage mis en scène, et, pour atteindre ce résultat, changea entièrement le costume du corps du ballet : on enleva aux danseuses leur panier, leur tonnelet et leur masque. Pour représenter un villageois, un héros, un dieu, on prit le costume de ce villageois, de ce héros, de ce dieu. Cette réforme attira beaucoup de réclamations dans les premiers temps, mais ensuite fut généralement approuvée.

Quand vint notre terrible révolution, il y eut comme un redoublement de plaisirs; on aurait dit qu'on avait peur de réfléchir au lendemain, et que, prévoyant le peu de jours qui leur restaient à vivre, les jeunes



Aspect extérieur du nouvel Opéra.

et élégants seigneurs de la cour secouaient le pressentiment de l'avenir en s'étourdissant par des fêtes constamment répétées et nouvelles. Cette époque marqua donc parmi les jours les plus prospères de l'Opéra. Bientôt la terreur et le deuil remplacèrent toutes ces joies factices, et ce ne fut que sous l'Empire, quand les plaies faites par le fatal couteau républicain commençaient à se cicatriser, que l'Opéra revit quelques beaux jours.

Je ne saurais, à partir de ce moment, suivre la destinée de ce théâtre, et dire toutes les phases par lesquelles il a passé. Il faudrait entrer dans trop de détails. Je me hâte donc d'arriver à l'époque contemporaine.

Sous la Restauration, l'Opéra occupait une salle bâtie auprès de la rue Richelieu, sur la place Louvois, à l'endroit où est maintenant la fontaine. C'est à la porte de ce théâtre que, dans la soirée du dimanche gras de 1820, fut assassiné M. le duc de Berry. Le prince, on le sait, sortait du théâtre pour conduire sa jeune femme à sa voiture et il se disposait à rentrer dans la salle, quand il fut frappé d'un coup de couteau en pleine poitrine par Louvel. Douloureuse scène que celle de cet infortuné prince mourant dans le lieu des plaisirs ; une agonie troublée par le bruit joyeux de l'orchestre, un moribond séparé d'un ballet par une cloison! La victime quitta la vie en demandant grâce pour l'assassin : « Grâce pour l'homme ! » Grande et touchante leçon que la mort de ce Bourbon, le plus jeune de sa race, regrettant avant tout de mourir de la main d'un Français. Le digne petit-fils d'Henri IV, dont il avait le cœur, tombait frappé comme son ancêtre.

Tous les souvenirs de la salle Louvois s'effacent devant ce deuil, et je me hâte d'arriver à la fin de cette esquisse. Le théâtre Louvois, souillé par ce crime, fut démoli ; l'on annonça l'intention d'établir sur ce terrain un monument expiatoire, et l'Opéra fut transféré rue

Lepelletier, dans la salle qu'on y construisit en 1820, et où il est encore pour quelques années. C'est sur cette scène que se sont succédé les chefs-d'œuvre de nos modernes compositeurs, et trop de personnes la connaissent pour qu'il soit nécessaire de la décrire. La salle est assez spacieuse, elle contient 1950 places, elle est décorée comme la première scène française. Le bâtiment en lui-même n'a rien de monumental. S'il n'était un théâtre, il pourrait aussi bien être une caserne ou une prison. De plus les débouchés pour y arriver ne sont pas toujours suffisants, les jours où un opéra nouveau y attire la foule élégante ; on a donc dû construire un autre monument sur un autre emplacement.

Notre gravure représente la nouvelle salle qui est en construction sur le boulevard des Capucines, et que l'on élève sur les plans d'un architecte distingué, ancien prix de Rome, et que son talent seul a fait parvenir à la haute position qu'il occupe dans l'art. Un homme bien connu, et que tout le monde place au premier rang dans l'architecture religieuse, disait dernièrement en voyant le nouveau monument qu'on vient de découvrir : « Ce n'est pas le premier venu qui aurait fait ça. » Certes, ce n'est pas le premier venu, et je vais tâcher de compléter l'idée que peut donner le dessin de l'édifice.

Les bâtiments sont élevés sur une superficie de 11,226 mètres.

La façade est composée d'un soubassement, flanquée de deux avant-corps, percée de sept arcades entre lesquelles des statues et des groupes de grandes dimensions symbolisent les arts lyriques. Au premier étage une colonnade corinthienne à fûts accouplés forme un portique au-dessus duquel règne un attique disposé en terrasse. Entre les colonnes corinthiennes est placé un ordre plus petit, couronné de chapitaux en bronze doré et supportant les statues des grands compositeurs, posées sur des piédouches : aux angles, deux frontons circulaires relient harmonieusement la façade aux avant-corps, et ont de plus l'avantage de couper agréablement pour l'œil la monotonie de la ligne droite. La façade est couronnée par un cordon de masques tragiques et comiques en bronze doré. Toutes les parties principales sont faites en pierre blanche, les colonnes sont monolithes et dépassent une hauteur de dix mètres. M. Garnier n'a pas jugé à propos d'employer la peinture dans la façade, et il a demandé aux différents marbres toute la richesse qui décore cette partie importante qui détermine la physionomie du monument. Ainsi, dans la frise supportée par l'attique, il a placé les médaillons des grands compositeurs sur un champ de marbre de couleur, et entre les entre-colonnements il a encadré un balcon dont les balustres sont en marbre vert de Suède. Dans la frise supportée par la grande colonne on a incrusté du marbre rouge. Au milieu on lit cette inscription : *Académie impériale de musique;* à droite : *Poëme lyrique*; à gauche : *Chorégraphie*. Au-dessus des colonnes couplées de la façade on voit un groupe formé de deux femmes et d'un enfant soutenant les médaillons dans lesquels sont placées les N impériales. Quant aux bas-reliefs, ils sont encadrés par des bandes de marbre de diverses couleurs ; à chaque extrémité de la façade, s'élève un groupe de figures dorées ayant une hauteur de 6 à 7 mètres.

On le voit par ce simple aperçu, l'Opéra nouveau est un véritable monument digne des splendeurs du nouveau Paris. J'avouerai que j'aime moins le corps de bâtiment placé à l'opposé de la façade, et qui semble collé au dos de l'édifice ; de plus la profusion de dorure fatigue l'œil et éblouit. Si cette façade était élevée d'une quinzaine de marches, on verrait là un monument comme il est bien rare d'en rencontrer. Tel qu'il est, il fait le plus grand honneur à M. Garnier.

ALFRED NETTEMENT FILS.

CÉCILE

(Voir page 755.)

A en croire Modeste, ce bal était la récompense bien méritée du zèle avec lequel Cécile avait travaillé depuis plusieurs années à des ouvrages vertueux. Modeste entendait par ces expressions qui appartenaient à la langue qu'elle s'était faite, tous les ouvrages utiles à la maison, et certes, bon nombre de ceux-là avaient passé par les mains de la gentille enfant.

Voyez-vous Cécile, par une matinée de décembre, qui n'était pas trop sombre, installée près de la fenêtre avec tout son petit bagage. Elle a pris, je ne sais trop pourquoi, le dé d'or de sa mère. A peine si son aiguille effleure l'ouvrage délicat qu'elle tient dans sa main. Que de pensées agréables occupent en ce moment l'esprit de la jeune fille ! Elle se voit parée : comme sa robe va bien ! Grâce à Modeste, Cécile sait faire de belles tresses et des bandeaux irréprochables.

Ce fut un moment solennel que celui où la vieille bonne essaya la robe ; Cécile s'en rapportait à celle qui remplaçait sa mère ; elle se laissait tourner et retourner, acceptant toutes les observations de sa fidèle servante. Trois jours à l'avance, la robe était prête ; de temps en temps, la jeune fille ouvrait l'armoire pour jeter un coup d'œil sur cette robe si fraîche, si légère ; la ceinture et les souliers de satin étaient aussi l'objet de son admiration.

Cependant une préoccupation troublait la joie de Cécile : le ciel couvert faisait craindre qu'il ne tombât de la neige. Comment ferait-elle pour descendre jusqu'à Saint-Symphorien. Quant à une voiture, il ne fallait pas y songer, tant la difficulté était grande, et la jeune personne la plus humble ne pouvait vraiment pas arriver en soirée montée sur un âne.

Augustin entendait sa jeune maîtresse manifester ses craintes, et il n'y répondait que par des grimaces et des gestes plus excentriques que de coutume. Il affectait une indifférence marquée pour l'événement qui se préparait. Plus d'une fois, Modeste avait dû l'appeler, le chercher pour lui demander un service. Un jour, elle le trouva renfermé dans le pressoir et elle eut de la peine à l'en faire sortir. Le nègre avait un secret qu'il brûlait, peut-être, de confier à Modeste; mais celle-ci, contre son habitude, ne le questionna pas.

Chaque matin, en s'éveillant, Cécile courait à la fenêtre s'assurer du temps.

Le grand jour est arrivé! notre chère enfant est plus matinale que de coutume; elle n'attend pas Modeste pour ouvrir les persiennes; sa petite main les écarte rapidement : un cri de douleur lui échappe : la neige a tombé pendant la nuit. Ces arbres blancs, ornés de givre, avaient paru jusqu'ici une décoration ravissante à Cécile. Lorsqu'elle était petite, Augustin la promenait en traîneau; elle faisait des boules de neige, des glaces aux confitures. En ce moment, tous ses souvenirs sont effacés; cette neige si pure qui scintille sous les premiers rayons de soleil produit l'effet d'un manteau de deuil sur l'imagination de la jeune fille.

Modeste, Maurice et Charles partageaient son chagrin; comment faire? Les pieds de Cécile pouvaient bien, sans doute, être garantis par des chaussures; mais cette robe légère, comment la préserver, pendant une course difficile et assez longue?

Tandis qu'on discutait, Augustin tournait ses pouces, se grattait l'oreille.

MAURICE. — Voyons, Augustin, donne tes idées.

AUGUSTIN. — Petit maître, moi pas bon Dieu, pas empêcher neige de tomber.

CHARLES. — Si tu n'as que cela à dire, ce n'est pas la peine de parler.

AUGUSTIN. — Moi me taire.

MODESTE. — C'est pourtant drôle, Augustin, que tu n'aies pas de l'invention pour tirer notre jeune maîtresse d'embarras. Allons, Cécile, ne pleure pas, il te portera plutôt sur ses épaules.

AUGUSTIN. — Petit manzelle, pas pleurer, pas yeux rouges pour bal, moi. . . . .

Il se sauva sans achever sa phrase. Les frères et la sœur déjeûnaient tristement, chacun donnait son avis; Modeste trancha la question, il ne fallait pas chercher midi à quatorze heures : Mme Delorme avait de l'amitié pour Cécile; elle devait, elle aussi, s'inquiéter des mauvais chemins. Eh bien, rien n'était plus simple que de mettre la toilette dans un grand panier qu'Augustin porterait sur la tête, et Modeste irait habiller son enfant chérie chez Mme Delorme.

CÉCILE. — Non, tu n'iras pas courir les chemins à huit heures du soir, tes pauvres jambes s'en ressentiraient. Que veux-tu? Je serai un peu chiffonnée; on sait bien que nous n'avons pas de voiture.

Chacun gardait le silence, lorsque des pas d'hommes faisant craquer la neige attirèrent l'attention; Charles courut à la fenêtre et jeta un joyeux cri de surprise.

CHARLES. — Non, il n'y a pas un être pareil au monde!

Maurice, Cécile et Modeste se précipitèrent vers la porte et virent arriver Augustin et le closier avec une grande chaise à porteur en bois blanc.

Le soleil d'avril n'a pas de plus heureux effets sur la campagne attristée que n'en eut cette machine grossière sur l'humeur des jeunes gens. La porte s'ouvrit, et ce fut une explosion de cris d'admiration, de remercîments.

MODESTE. — Quand je vous disais qu'il nous préparait une surprise!

CÉCILE. — Mon bon Augustin, tu me combles de joie; sans toi, mon plaisir était perdu.

AUGUSTIN. — Petit maîtresse pas chiffonnée, pas mouillée et danser comme plume!

Le nuage avait disparu. Cette chaise n'avait pas des dimensions ordinaires. La robe de Cécile devait être au large; le vieux nègre entendait que sa petite maîtresse arrivât comme dans un carosse à deux chevaux.

Maintenant que le secret était dévoilé, Augustin voulut embellir son œuvre, il obtint de Modeste un vieux rideau en perse à ramages, et, sans perdre de temps, il se mit à tapisser l'intérieur de la *voiture.*

Les chemins étaient glissants; Cécile s'inquiétait un peu du trajet, non-seulement pour elle, mais aussi pour ses frères et pour les porteurs.

AUGUSTIN. — Petit mamzelle tranquille, moi arranger chemins.

— Pour le coup, pensait Cécile, c'est pousser un peu trop loin la présomption.

Elle se trompait. Une heure avant le départ, Augustin, muni de sa lanterne, jetait des cendres de chaque côté du chemin, afin que Maurice et Charles pussent faire bonne escorte à leur gentille sœur.

Il n'y avait point d'armoire à glace à Sainte-Radegonde; un petit miroir de vingt-cinq sous, à bordure rouge et bleue servait à Cécile pour faire ses bandeaux les jours de cérémonie. Elle ne put donc juger de l'effet de sa toilette que par l'épanouissement de la physionomie de Modeste. Charles et Maurice la faisaient tourner et retourner, craignant que des yeux scrutateurs ne découvrissent une imperfection. Encore quelques instants, et notre jeune amie va monter dans *sa* voiture.

On frappe à la porte : c'est Augustin qui apporte un bouquet. Ce bouquet est composé des fleurs les plus rares de la saison. Où les a-t-il trouvées? Dans sa serre, car Augustin a toutes les idées d'un riche planteur; Sainte-Radegonde doit avoir des fleurs en hiver comme en été.

Cécile a disparu : ses frères l'appellent, la cherchent et la trouvent agenouillée devant le portrait de sa mère. Elle rougit, ses yeux sont brillants de larmes. Maurice

et Charles déposent un baiser sur son front et l'emmènent en silence.

Modeste enveloppe Cécile d'une moelleuse pelisse de satin, reste des splendeurs du passé, lui recommande de ne pas boire ayant chaud, et l'aide à s'asseoir sans chiffonner sa robe.

Les voilà partis!

Heureuse et confiante, la petite sœur ne s'inquiète pas des cahots; Maurice et Charles l'escortent de chaque côté de *la voiture*. La lune protége le voyage. Non, jamais princesse, ambassadrice ou reine n'éprouva un pareil contentement dans son carosse doré et traîné par quatre chevaux.

L'équipage attira l'attention de tous ceux qui virent arriver Cécile : « Tiens, disaient les domestiques, ça n'est pas bête tout de même. Ah ! dame, ces nègres, ça vous a des inventions de l'autre monde! »

Cécile sortit fraîche et radieuse de sa boîte; tous les regards se portèrent vers elle au moment où elle parut ayant à ses côtés Maurice et Charles.

Mme Delorme s'attendait à voir sa petite protégée bien différente de ce qu'elle était en ce moment. Elle s'était même demandé, dans sa sollicitude, si cette invitation n'était pas une maladresse de sa part; n'importe, elle était sûre de faire oublier à Cécile les souffrances de l'amour-propre froissé en lui témoignant l'affection la plus tendre. Cependant elle ne fut pas la seule à remarquer le bon air de Cécile, la grâce de son maintien et la fraîcheur de sa toilette.

Quand une jeune personne paraît la première fois dans le monde, tous les regards s'attachent à elle. Pour la petite sœur de Maurice, il y avait plus qu'un intérêt ordinaire : dès qu'on sut qui elle était, l'intérêt redoubla. Chacun voulait lui parler, la faire causer; elle était l'objet d'une bienveillance générale. Une seule personne ne put se défendre d'éprouver une sorte de déception en voyant l'orpheline de Sainte-Radegonde obtenir tous les suffrages. Mme Delorme avait une fille du même âge que Cécile : Blanche était complétement effacée par la présence de sa compagne.

JULIE GOURAUD.

— La suite prochainement. —



L'ART A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

LA PEINTURE ANGLAISE

L'Exposition est le lieu où l'on voit le plus de choses et où, peut-être, l'on voit le moins bien les choses, en raison même de leur multiplicité. En outre, si l'on arrive après dix heures, c'est-à-dire au moment où les entrées ne coûtent plus qu'un franc, on est, à chaque instant, coudoyé ou poussé par des visiteurs marchant en sens contraire, et l'on a l'oreille assourdie par des interjections proférées dans toutes les langues parlées devant la tour de Babel, ce qui ne facilite guère l'observation et l'étude. Voilà l'explication et l'excuse du silence qu'en parlant de la sculpture italienne j'ai gardé sur le groupe en marbre de M. Dupré de Florence, qui représente la *Piété* et qui a obtenu la médaille d'honneur. Il y avait une affluence considérable dans cette galerie au moment où je l'ai visitée, et l'œuvre de M. Dupré, vraisemblablement à cause du rideau de curieux dont elle était enveloppée, avait échappé à mes regards.

Je suis allé l'étudier depuis, à une heure plus favorable, et elle mérite vraiment l'honneur dont elle a été l'objet. L'entente générale du groupe est excellente; l'attitude inclinée de la Vierge mère qui soutient, avec une tendre sollicitude, le corps inanimé du Christ, car je ne puis me résoudre à croire que l'artiste n'ait voulu reproduire avec son ciseau qu'une froide allégorie, l'expression des figures, la pose des têtes, tout est d'un faire remarquable. Rien de tourmenté, rien de brisé dans les lignes qui se développent avec une simplicité harmonieuse et pleine de majesté. Ce groupe de marbre inspire le recueillement; le sentiment de l'unité dans l'impression, qui est une des lois de l'art, s'y trouve à un haut degré.

A la place des juges du concours, j'aurais cependant hésité, je l'avoue, entre la *Piété*, de M. Dupré, et les *Derniers Jours de Napoléon Ier*, de M. Vela.

J'aurais eu tort, sans doute. Napoléon a tenu tant de place dans notre temps, qu'il tient une place plus grande dans notre esprit que celle que lui assignera une postérité plus lointaine et plus impartiale. L'intérêt qu'excite cette dramatique et prestigieuse destinée profite aux artistes qui s'en inspirent. Ce matin encore, en m'arrêtant devant le groupe de M. Vela, je remarquais qu'on avait attaché au socle de sa statue une couronne funéraire, un bouquet de violettes et des pièces de vers. L'esprit humain se laisse facilement aller à admirer le prestige du grandiose de préférence à la beauté morale de la vertu. Les gladiateurs disaient à César : « César, ceux qui vont mourir te saluent! » Les fils des gladiateurs viennent à leur tour saluer César, pour qui sont morts leurs pères. Quant à l'œuvre de M. Dupré, elle ne doit rien à la circonstance; elle est belle d'une beauté durable, d'une beauté éternelle, comme la *Piété*.

Mon intention est de suivre aujourd'hui l'art aux antipodes de l'Italie, dans la brumeuse Angleterre. Sans doute l'Angleterre est un pays qui protége les arts, qui recherche les beaux tableaux et les belles statues. Dans aucune contrée du monde on ne rencontre des galeries plus riches en chefs-d'œuvre, et les membres de l'aristocratie anglaise se font honneur de leurs immenses richesses en saisissant toutes les occasions de décorer

leurs somptueuses demeures des chefs-d'œuvre qui paraissent dans les ventes. Est-ce le goût des arts qui leur fait prodiguer l'or pour se procurer à tout prix les toiles et les marbres des grands maîtres? Est ce cette ostentation qui est l'ombre des qualités de nos voisins d'outre-Manche? Les esprits dénigrants penchent pour la seconde explication ; sans adopter leur avis, je me bornerai à introduire le lecteur dans la galerie réservée à l'exposition de l'art anglais.

J'avoue qu'après avoir fait le tour de cette galerie j'ai été sur le point de me repentir de la sévérité dont j'ai souvent usé envers l'art français. Avec toutes ses taches, toutes ses défaillances, toutes ses misères, quelle distance énorme entre lui et l'art anglais! C'est pour le coup qu'il pourrait répéter le mot de l'abbé Maury, à qui l'on faisait observer qu'il s'estimait beaucoup : « Très-peu quand je me juge, beaucoup quand je me compare. » Je puis dire que je suis entré dans la section anglaise des beaux-arts avec des intentions tout hospitalières. J'étais un peu dans la disposition de nos officiers à Fontenoy, quand ils dirent à leurs adversaires, en mettant le chapeau à la main : « Tirez, messieurs les Anglais, nous ne tirons jamais les premiers. » Vous direz à cela qu'il y a peu de mérite à mettre le chapeau à la main, par la chaleur caniculaire qui a régné ces jours derniers et s'est fait sentir à l'Exposition, malgré la ventilation établie d'après le système de M. Piarron de Mondésir, ingénieur des ponts et chaussées, Lebaître et Julienne, et qui consiste dans une infiltration d'air forcé dans les canaux souterrains qui courent sous le sol. Je ne dis pas le contraire, mais enfin je constate que je suis entré dans la section de l'art anglais avec les dispositions les plus courtoises. Je cherchais à louer; hélas ! je n'ai trouvé, sauf de bien rares exceptions, qu'à critiquer. Tableaux de genre, tableaux d'histoire, — il y en a bien peu, — paysages, portraits, j'ai voulu tout voir, j'ai tout vu, et je suis sorti fatigué et, pour me servir de l'expression anglaise, étrangement désappointé.

Je ne prétends pas dire que les idées manquent aux artistes anglais, il y en a plusieurs qui possèdent cette qualité d'esprit fort appréciée dans leur pays et qu'on appelle l'*humour*. Mais le *faire* leur manque d'une manière presque complète; leur coloris surtout fait peine à voir. Il a quelque chose de chatoyant, de heurté, de criard. C'est une rencontre de couleurs disparates qui divorcent ensemble sur la même toile, au lieu de se marier dans un harmonieux ensemble. Le sentiment de la nuance leur échappe. Les couleurs jouent un peu sur leurs tableaux le rôle de ces enfants mutins d'une spirituelle gravure anglaise : *U proar in the school*, « le Vacarme dans l'école. » Le maître d'école est absent, et tous les petits garnements se livrent à leurs ébats; les voilà qui jouant au cheval fondu, qui aux billes, qui se gourmant et se bousculant, qui s'affublant de la houppelande du magister absent et posant ses lunettes sur leur nez. Mais dans la gravure le maître d'école revient, la férule vengeresse à la main, et l'on prévoit que force demeurera à la loi et que les vauriens bien fustigés seront tout à l'heure obligés de reprendre silencieusement leur place, tandis que dans les tableaux de l'exposition anglaise l'art, ce maître qui est sorti, ne rentre pas et l'émeute des couleurs tapageuses continue.

Voilà un tableau de M. John Philipp représentant *a spanish wake* (une Veillée espagnole) devant lequel je me suis arrêté plusieurs minutes avant d'en comprendre le sujet, et encore ne suis-je pas bien sûr de l'avoir compris. On n'aperçoit d'abord que des robes aux couleurs chatoyantes, des femmes et des hommes qui dessinent leurs formes en dansant le pas hardi du fandango, les femmes armées non pas des castagnettes nationales, mais du tambour moresque; d'autres assises accompagnent les danseurs en marquant la mesure sur les tambours de basque et les excitent, du moins je le suppose, à la manière dont leur bouche est ouverte, en jetant des cris gutturaux. Tout ceci est confus, d'un dessin insuffisant, d'une couleur plaquée plutôt que fondue. Tout en faisant ces remarques, je restais inquiet d'un groupe placé dans le tableau à gauche du spectateur et mis là probablement avec intention par le peintre, car il occupe le premier plan. C'est une jeune femme agenouillée et cachant sa tête dans le giron d'une autre femme assise, tandis qu'un muletier quelconque lui montre le groupe des danseurs et semble lui offrir la main pour le premier fandango. Qu'est-ce que cela? me disais-je. Est-ce un accès de jalousie, ou bien un caprice de coquetterie qui retient cette jeune femme loin des danseurs? Cela ne saurait être. On ne s'agenouille ni par jalousie ni par caprice. Enfin, à force de regarder, j'ai cru distinguer derrière ce groupe, par une fenêtre à demi ouverte, quelque chose qui, à la rigueur, pourrait ressembler à une effigie de couleur jaunâtre étendue sur un lit, et éclairée d'une lueur équivoque par un lampadaire suspendu au-dessus. Qu'y a-t-il sur ce lit? Est-ce un enfant Jésus en cire? Est-ce un enfant mort sur son lit funèbre, et cette jeune femme à qui le galant muletier offre la main pour danser un fandango, est-elle sa mère? Je formule ces questions comme autant de conjectures, à la manière d'un homme qui, placé devant un rébus, cherche à le deviner. Mais le métier de l'art n'est pas de donner des rébus à deviner à la critique; et si M. John Philipp, qui, en sa qualité d'Anglais, a sans doute beaucoup voyagé, a vu quelque part en Espagne la scène peut-être vraie, quoique bien invraisemblable, qu'il a prise pour sujet d'un tableau, il aurait dû la rendre de manière à ne pas laisser tout à faire à l'intelligence du spectateur. Un fandango à deux pas d'un cercueil, c'est un de ces contrastes qui aurait plu à Shakespeare; mais son vers énergique l'aurait fait ressortir tout autrement que le pinceau de M. John Philipp.

J'ai dit que les idées ne manquaient point aux artistes

anglais; voici encore une idée qui pouvait prêter à un intéressant tableau de genre : *The last day in the old home*, « le Dernier Jour dans une vieille demeure. » Une maison pour la famille qui, depuis plusieurs générations, l'habite, est une patrie, la première des patries, *Home, sweet home!* et l'on se souvient des beaux vers inspirés à Lamartine par *Milly ou la Terre natale*. Quitter cette maison où les aïeux sont morts, où les enfants sont nés, c'est un exil! Voilà l'idée. Mais M. Martineau l'a imparfaitement rendue. Comme l'esprit anglais est amoureux des contrastes, il a voulu rapprocher la joie des nouveaux propriétaires qui entrent de la douleur des anciens qui s'en vont. Ces nouveaux propriétaires sont-ils des héritiers auxquels est substituée la maison, et qui remplacent, dans le manoir féodal, la douairière que je vois là-bas représentée par une femme âgée remettant les clefs à un homme de loi? Sont-ce simplement des acquéreurs? Rien ne l'indique. Dans tous les cas, le peintre n'a trouvé rien de mieux pour exprimer le contraste de la joie des nouveaux propriétaires avec la douleur des anciens, que de montrer un gentleman dégustant dans un verre un excellent vin qui lui donne sans doute une bonne idée de la cave, car sa physionomie et celle de son fils, un jeune garçon d'une douzaine d'années, qui tient un rouge bord comme lui, rayonnent d'une allégresse bachique. L'idée du contraste est bonne ; mais le peintre, en l'accusant trop dans l'expression, arrive jusqu'à la caricature. En cherchant un peu, il aurait trouvé quelque chose de moins grossier que cette dégustation par trop réaliste des vins de la cave en présence de la vieille douairière qui va quitter le manoir. Un gentleman peut n'avoir pas le cœur mieux placé qu'un coachman ; mais leurs vices n'ont pas le même aspect, et, quand le fond est même, la forme diffère. Que dire de la couleur? Elle est excessive, violente, de mauvais aloi, triviale. Pour peindre la face rubiconde des buveurs, l'artiste semble avoir trempé son pinceau dans leur verre Le tableau ressemble à ces estampes lourdement enluminées qui font les délices des gens vulgaires, et qu'on trouve encore dans les vieilles auberges. Ce sont les teintes violacées que j'ai vues dans la galerie des aventures de *Malek-Adel*, ce héros du roman de madame Cottin, si populaire au commencement de ce siècle.

J'imaginais que le protestantisme, en vieillissant, s'était adouci, et qu'il avait renoncé à ses vieilles diffamations contre le catholicisme. M. James Archer m'a ôté cette illusion en exposant une toile de genre qui représente un moine voyageant sur une mule et délivrant, contre deniers, à un homme d'armes, des indulgences *for sins committed and to be committed*, pour les péchés commis ou à commettre. Est-il bien convenable de venir exposer chez une nation catholique des contre-vérités de ce genre-là? C'est ce que je me permettrais de demander si les sociétés bibliques n'avaient pas établi des bureaux de distribution de leurs *tracts* dans le parc de l'Exposition. Mais au moins, comme artiste, M. James Archer aurait-il dû prendre la peine de dessiner et de peindre la figure et les mains de son moine, au lieu d'asseoir sur une mule une espèce de poupard de plâtre, inerte comme un sac de farine, qui tend, pour recevoir l'argent de l'homme d'armes, une main qui n'a pas forme humaine. Il est bien d'être sectaire, mais il faudrait rester artiste. Si j'en voulais moins à l'auteur de ce mauvais tableau, je lui conseillerais de lire les derniers volumes des *Moines d'Occident*, de M. de Montalembert ; il verrait s'ouvrir devant ses regards d'autres horizons, et il apprendrait que les moines ont fait en Angleterre toute autre chose que vendre des indulgences pour les péchés commis ou à commettre.

Un peu découragé de mes études sur les tableaux de genre, j'ai voulu voir si je serais plus heureux en cherchant des tableaux de paysage. En voyant indiqué sur le livret *Summer golden crown*, « la Couronne d'or de l'été, » de M. Vicat Cole, j'ai conçu l'espoir que ce titre me réservait une agréable surprise. Nouveau désappointement! L'été, sur cette toile, porte une si pauvre couronne, que je ne doute pas que, si la nature ne l'eût pas traité plus généreusement, il eût volontiers abdiqué. Que cela reste loin de nos paysages! Quel blé impossible! Quelle moisson étrange! Quels moissonneurs plus étranges encore dans le tableau de M. John Linnel : *A corn field*, « un Champ de blé! » Leurs têtes ont l'air d'avoir été posées un peu au hasard sur leur col, comme dans la fameuse scène de *l'Ours et le Pacha*. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des bonshommes égarés au milieu d'un de ces ménages champêtres qu'on donne aux enfants pour le jour de l'an. Il y a des bleuets et des coquelicots qui ressemblent à des arabesques peints à la détrempe. Et ces *Moutons en Écosse*, de Thomas Sydney Cooper, entassés comme des huîtres dans une cloyère, sans qu'il soit possible de distinguer les têtes des pattes, comme ils font ressortir ceux de Rosa Bonheur, de Breton et de tous nos peintres d'animaux! Daubigny, Curzon, Corot et tous nos paysagistes grandissent de dix coudées par la comparaison, quand on a passé deux heures dans la section de l'exposition anglaise.

A force de chercher j'ai cependant rencontré quelques toiles qui sortent de cette médiocrité universelle. M. Thomas Faed est un peintre humoriste qui a des qualités véritables et qui sait rendre avec verve les sujets de mœurs. *His only pair!* Il n'a pas prononcé le nom de culotte qui a quelque chose de *shoking* dans la langue anglaise ; mais son tableau parle pour lui. Un *boy* de six ou sept ans est assis sur un pauvre bahut ; il est dépouillé du vêtement nécessaire que M. Shandy, dans un des lits de justice mémorables qu'il tenait avec M[me] Shandy et dont Sterne a été l'historiographe, rêvait pour Tristram, son héritier présomptif : « Madame Shandy, le moment est venu de mettre des

culottes à Tristram. » Le *boy* du tableau a été obligé d'ôter les siennes, *His only pair*; il a donc ses petites jambes nues et pendantes, parce qu'il a déchiré son unique pantalon et que sa mère est en train de le raccommoder. La mine du bambin est piteuse, et il attend, on le voit, avec impatience que l'aiguille qui court dans la laine ait achevé sa tâche. J'aime encore mieux un second tableau du même artiste dont le titre touchant indique le sujet : *Père et Mère* (*Both father and mother*). Il est véritablement père et mère, ce pauvre ouvrier qui, remplaçant auprès de sa petite fille la mère que celle-ci a perdue, retire, avec une gravité à la fois comique et touchante, du doigt de l'enfant une épine qui y est entrée. D'autres enfants mettent à considérer ce spectacle une attention soutenue et un intérêt non équivoque. La petite fille livre sa main à son bon père — ne serait-ce pas plutôt son grand-père? — avec une confiance qui n'est pas sans inquiétude ; elle ne se défie pas de son cœur, non ; mais elle se défie un peu de ses vieux yeux, quoiqu'il ait pris soin de les armer de ses lunettes. C'est une agréable toile, une heureuse idée bien rendue. Un troisième tableau du même peintre, *Music hath charm* (toute Musique a des charmes) n'est pas non plus dépourvu de mérite. Une de ces fraîches et robustes Anglaises qu'on rencontre à la campagne est sur le seuil d'un cottage rustique; un jeune garçon assis sur un banc joue du flageolet; l'instrument n'a rien de mélodieux comme le musicien n'a rien de savant. N'importe, cette musique plaît à la jeune et grasse commère, et il y a là un petit chien qui n'y est pas, non plus, indifférent. Tout cela est retracé avec esprit, *humour*; mais pourquoi l'auteur a-t-il eu la fâcheuse idée d'ouvrir, à la gauche de son tableau, les perspectives d'un paysage de fantaisie, perspectives sans profondeur, malheureux fouillis où l'œil d'un campagnard chercherait en vain la campagne? Qu'est-ce que ce paysage impossible pouvait ajouter au tableau ?

C'est chose étrange, disons-le en passant, que l'Angleterre, la terre classique des paysages, n'ait pas pu produire à l'Exposition un seul paysagiste. Me voilà obligé d'ajouter que les peintres d'histoire sont encore plus rares dans ce pays. Citons quelques exemples à l'appui de cette observation. M. Edmond Armitage a abordé l'histoire sacrée, il a essayé de traduire sur la toile avec son pinceau la scène dramatique empruntée par Racine à la Bible; Aman, le persécuteur des Juifs, s'est jeté aux genoux d'Esther :

> C'en est fait, mon orgueil est forcé de plier;
> L'inexorable Aman est réduit à prier.
> Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
> Par ce sage vieillard, honneur de votre race,
> Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux!
> Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

Dans ce moment, Assuérus entre, et à l'aspect d'Esther qui repousse Aman, il s'écrie :

> Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies!
> Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies,
> Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
> De tous ses attentats me rappelle le cours.
> Qu'à ce traître à l'instant l'âme soit arrachée.

Cette scène, si bien mise en relief par Racine, est devenue pour M. Armitage le sujet d'une sorte d'hiéroglyphe colorié à laquelle il est impossible de comprendre un mot.

Esther, avec son torse en arrière et ses jambes en avant, demeure dans une pose qui fait un grand honneur à son talent d'équilibriste, mais qui fait moins d'honneur au talent du peintre.

Descend-t-on vers l'histoire moderne, on ne rencontre guère mieux. Arrêtons-nous un instant devant deux tableaux dont le sujet plus ou moins éloigné est la Saint-Barthélemy, mais la Saint-Barthélemy placée hors de la scène, et visible seulement par le reflet de terreur ou d'horreur qu'elle jette sur les visages. Le premier représente *l'Ambassade anglaise à Paris pendant la journée de la Saint-Barthélemy;* le second *la Réception des ambassadeurs français par la reine Élisabeth* après cette néfaste journée. Le second tableau est de M. Jeames; le premier est de M. Calderow. Dans ces deux tableaux il y a un défaut commun : plusieurs des personnages principaux sont vus de dos, ce qui ôte naturellement au spectateur tout moyen de savoir ce qui se passe sur leur physionomie.

On voit bien que le sentiment qui règne dans le tableau de M. Philippe Calderow est celui de l'horreur et de l'épouvante. Quelques hommes ont l'épée au poing ou la main sur la poignée de leurs dagues, comme s'ils appréhendaient que l'ambassade soit forcée. D'autres suivent par les croisées les scènes diverses du massacre. Quelques femmes pleurent; d'autres personnages tendent l'oreille pour recueillir les bruits qui arrivent du dehors; mais on chercherait en vain sur cette toile l'espèce d'effarement qui devait régner à l'ambassade anglaise pendant le massacre, l'agitation fébrile des plus ardents qui veulent sortir, la prudence des autres qui les retiennent et les épisodes qui donnent le mouvement et la vie à ces terribles scènes, quelque attaché d'ambassade arrivant du dehors pâle et taché de sang, et la porte se refermant sur lui. La composition de ce tableau est froide, immobile, et l'exécution est faible, il y a des têtes qui semblent ne pas avoir été finies, tant la ligne et la couleur laissent à désirer.

Quant à la *Réception des ambassadeurs français* par Élisabeth après le massacre, il y a dans cette toile un défaut qui saute aux yeux. Le premier plan est occupé par l'ambassade de France, vue de dos. Cela produit le plus étrange effet. Ces hommes en pourpoint de satin blanc, bleu, rose, courbés pour saluer la reine Élisabeth, et présentant au public ce qu'on présente quand on est ainsi placé, ressemblent un peu à des acrobates qui vont faire des tours. La reine Élisabeth,

qui occupe avec sa cour le fond d'une longue galerie, est par cela même réduite à des proportions exiguës qui empêchent de bien saisir le jeu de sa physionomie. Elle détourne la tête avec une expression que je traduirai par l'interjection en usage de l'autre côté du détroit : *for shame!* Elle est vêtue de deuil comme les dames de sa cour qui portent leurs mouchoirs à leurs yeux à la manière des pleureuses qu'on voit encore aux funérailles anglaises. L'effet général du tableau est manqué par suite de l'éloignement de la scène principale du drame, qu'on entrevoit plutôt qu'on ne la voit, et de la singulière idée qu'a eue le peintre de ne montrer que le dos des ambassadeurs français. Évidemment l'impression pour les spectateurs devait résulter de la rencontre du regard embarrassé des ambassadeurs de France avec le regard sévère et courroucé d'Élisabeth. Je crains que l'artiste n'ait eu la pensée de substituer à cet effet moral le contraste purement physique des costumes blancs et bleu clair des Français, dont le chatoyement a quelque chose de si désagréable, avec les habits de deuil des Anglais. Fâcheuse pensée qui ôte à son tableau la gravité qu'il devrait avoir, et qui expose les visiteurs à perdre la leur.

Il me serait facile de poursuivre longtemps encore cet examen critique. Les éléments ne me manqueraient pas. Je retrouve notés sur mon carnet un grand nombre de toiles avec des observations qui n'ont rien de flatteur. Voici la *Mort de Chatterton*, par M. Henri Wallis, où tout est bleu ou bleuâtre : la culotte, la chemise, la figure du suicidé, les toits mêmes des maisons, qu'on aperçoit par la fenêtre entr'ouverte, tout, sauf les cheveux qui tirent sur le roux. « Toile vouée au bleu, » ai-je écrit en marge du livret. Où M. Wallis a-t-il donc vu qu'un mort passait immédiatement au bleu, et chez quel marchand d'indigo prend-il sa couleur? Dans le tableau de M. Edward Ward *The night of Rizzio's musder*, il y a du moins quelques parties réussies. Marie Stuart est belle, Rizzio est terrifié et suppliant. Mais, de grâce, quel est ce guerrier armé de toutes pièces et à figure spectrale, qui met la main sur Rizzio? Très-certainement ce n'est pas un homme en chair et en os; il habite le pays des fantômes. A la couleur verdâtre de son visage, on dirait qu'il a été oublié cinq à six mois dans sa fosse.

Passons vite devant la danse des ours, *Bear dance*, qui n'a rien de léger ni d'agréable; plus vite encore devant *les Romains quittant la Grande-Bretagne*, de M. Millais. Les Romains sont représentés par un grand gaillard aux jambes couleur brique, agenouillé; la Grande-Bretagne par une virago aux pieds blancs et roses et à la chevelure inculte qui ressemble à une crinière, le tout encadré dans un paysage gris.

Du moins dans les trois tableaux de M. Elmore : *Au couvent*, *Sur le bord*, *et les Tuileries au 20 juin*, il y en a un, le dernier, qui a des qualités. J'ai déjà vu quelque part ce type de la vieille tricoteuse de la tribune du club des Jacobins, mégère édentée et avinée qui menace du poing la reine. Mais la jeune fille, que la royale parole de Marie-Antoinette, à qui l'on jetait le sobriquet d'*Autrichienne*, a désarmée, est bien rendue; la reine est belle, majestueuse et grande; ce vieux clubiste aux trois quarts ivre, qui la harangue, est peint d'après nature; cette effroyable cohue qui se démène de l'autre côté du bureau, dernier rempart de la famille royale, a du mouvement, de la vie, de la fièvre; la jeune Marie-Thérèse, dont la robe rose m'offusque un peu, a cette radieuse et angélique beauté, qui imposera plus aux geôliers du Temple; à l'époque du 20 juin, elle avait déjà, comme le répondit la reine à un garde national, « l'âge où l'on est capable de sentir toute l'horreur de pareilles scènes. » Non-seulement M. Elmore a mis du talent, mais il a mis du cœur dans ce tableau.

Pour bien finir, citons encore deux beaux bustes de marbre, ceux du prince et de la princesse de Galles, par M. Marshall Wood, et une statue au bas de laquelle on lit : *The song of the shirt*, et dont l'attitude a de la grâce, et l'expression une suave mélancolie.

C'est peu pour une exposition universelle où l'art anglais a dû faire ses efforts pour paraître à son avantage, car nos voisins d'outre-Manche ont un orgueil national, dont je suis loin de les blâmer, et qui se retrouve en toute circonstance. Que les Anglais se consolent; s'ils ne peuvent se procurer chez eux des jouissances artistiques suffisantes, ils sont assez riches pour en acheter ailleurs. Si nous étions encore à l'époque de lord Chatam et de leur célèbre Pitt, je leur adresserais les beaux vers de Virgile :

Mollius æra
Excudent alii.
Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Parcere subjectis et debellare superbos.

Mais ces vers sont trop fiers et trop magnifiques pour notre temps. On craint les superbes, et on écrase les malheureux et les vaincus.

ALFRED NETTEMENT.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS.
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

AVIS. — **MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 28 septembre sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre Fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er octobre et du 1er avril. — Les volumes commencent le 1er octobre.**

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Michel Cervantes.

MICHEL CERVANTES

I

Le gros du public sait peu de chose sur Cervantes, et dans le gros du public il y a des hommes célèbres, parmi lesquels je citerai lord Byron. Dans son pays même, on ignora longtemps où il était né. Quand les étrangers s'enquéraient du lieu de sa naissance, Lope de Véga citait Madrid; le comédien Claramante Carroy, Tolède. D'autres Espagnols indiquaient qui Esquivias, qui Séville, qui Lucena. On savait en outre qu'il avait combattu et qu'il avait été blessé à Lépante, captif pendant de nombreuses années à Alger. Où était-il mort? où était sa sépulture? Tout le monde l'ignorait, mais on n'ignorait pas qu'il avait écrit *Don Quichotte*, et cela suffisait à sa gloire et à son immortalité.

Je veux essayer, en m'aidant d'un livre plein d'intérêt, *Michel de Cervantes, sa Vie, son Temps*, par M. Émile Chasles, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Nancy, de jeter dans la circulation quelques idées de plus sur Cervantes, dont le génie a été de tout temps si goûté dans notre pays, mais dont la vie y est peu connue. Avant même sa mort, son œuvre principale était traduite en français, et son génie était populaire parmi nous, comme le prouve l'anecdote suivante, empruntée à un écrivain espagnol : « Le 25 février 1615, dit Marquez Torrez, écuyer et maître des pages de Bernard de Sandoval, nous étions allés avec le cardinal-archevêque de Tolède, mon seigneur, rendre visite à l'ambassadeur de France. Beaucoup de gentilshommes français nous abordaient, moi et les autres chapelains, pour savoir quels étaient nos ouvrages d'esprit les meilleurs. Je dis que je m'occupais alors d'en examiner un ; à peine eurent-ils entendu le nom de Michel de Cervantes, qu'ils se mirent à en parler avec abondance, vantant beaucoup l'estime qu'on faisait de ses œuvres en France et dans les royaumes voisins. Ils citaient la *Galathée*, qu'un d'eux savait presque par cœur, la première partie de *Don Quichotte* et les *Nouvelles*. Leurs éloges étaient si vifs, que je leur offris de les conduire chez l'auteur pour qu'ils le vissent, et ils en marquèrent le désir avec mille démonstrations. On me demanda son âge, sa profession, tout, quantité et qualité! Je me trouvai obligé de dire qu'il était vieux soldat, hidalgo et pauvre. A quoi l'un d'eux répondit textuellement : « Comment un tel homme! l'Espa-« gne ne lui donne pas une fortune et ne le nourrit « pas aux frais du trésor public! » Un autre dit avec beaucoup de finesse : « Si c'est la nécessité qui l'oblige d'écrire, plaise à Dieu qu'il ne soit jamais dans l'abondance! Les œuvres du pauvre enrichissent le monde. »

J'ai emprunté ces paroles aux dernières pages du livre de M. Émile Chasles, parce qu'elles prouvent que l'admiration pour Cervantes et pour son génie n'est pas une chose nouvelle en France, et parce qu'elles jettent une première lumière sur sa vie. Il était en effet arrivé à la vieillesse à l'époque où se passait cette scène, on était en 1615, et ce fut le 23 avril 1616, la même année que Shakespeare, que ce grand écrivain mourut. Il avait été soldat, et l'on peut dire qu'il conserva toute sa vie une âme militaire, forte dans les épreuves, intrépide devant le péril; il était hidalgo, c'est-à-dire gentilhomme, un véritable gentilhomme, car il considéra toujours la noblesse de race comme obligeant à la noblesse du cœur. Il était pauvre enfin, et toute son existence avait été une lutte contre la pauvreté qu'il avait combattue par le travail, par les entreprises, par ses pièces de théâtre, par ses livres, sans pouvoir jamais la vaincre. Il a dit de lui-même dans les derniers temps de sa vie, en écrivant la préface de ses *Nouvelles :* « Ma pensée a été à demi étouffée par la misère. Le poëte pauvre se voit enlever par le souci quotidien de sa subsistance la moitié de ses pensées et de ses divines conceptions... Mon théâtre est dédaigné après avoir été applaudi, mes nouvelles courent le monde égarées de leur route, et peut-être sans le nom de leur auteur. »

Comme le dit avec une brièveté pleine de sens M. Émile Chasles : « La vie de Cervantes fut un naufrage et son œuvre une épave. » On ne sait pas même le nom de toutes ses compositions ; il y en a beaucoup de perdues. La meilleure de ses comédies, à son jugement, *la Confusa*, n'a pas été retrouvée, et c'est un hasard qui a sauvé *la Tia fingida* (la fausse Tante), qui était aussi perdue. Il est presque impossible, en outre, de donner d'une manière certaine la date de la plupart des ouvrages de l'illustre auteur.

Il a lui-même indiqué un des motifs qui l'ont empêché d'arriver à la fortune littéraire. « Le poëte le plus sage, dit-il dans le *Voyage au Parnasse*, est gouverné par des fantaisies imprévues et charmantes; il est plein de projets, et son ignorance de la vie est éternelle. Absorbé dans ses chimères, passionné pour ce qu'il crée lui-même, il oublie d'arriver à la fortune et aux honneurs. » Il y a un autre motif que Cervantes ne donne pas et qui est encore plus honorable pour lui que le premier. Il est beau sans doute de préférer l'art à la fortune, mais il est encore plus beau de préférer la cause de la vérité et de la vertu à l'art lui-même. Cervantes n'était pas un de ces hommes qui écrivent uniquement pour écrire, pour faire redire leur nom aux cent voix de la renommée. Il écrivait pour défendre des pensées qu'il croyait utiles, pour éclairer son pays et son siècle, pour signaler à l'Espagne les écueils où devait se briser le navire qui portait sa fortune, pour lui indiquer les issues par lesquelles elle pouvait échapper au naufrage. Ce grand esprit était inspiré par un grand cœur, et le soldat qui avait combattu pour la croix à Lépante était un soldat de la vérité quand il tenait la plume.

C'est sur cette histoire peu connue de Cervantes que



le travail de M. Émile Chasles, qui s'est aidé, comme il en convient loyalement, des travaux accomplis depuis cinquante ans par la critique espagnole, et entre autres par Navarrete, le meilleur des biographes de Cervantes, jette de précieuses lumières. La méthode qu'il a adoptée est celle que M. Villemain a introduite le premier dans la critique littéraire, et qui consiste à éclairer la vie des grands écrivains par leurs livres et à expliquer leurs livres par les circonstances de leur vie. Après avoir étudié son travail, je ne dirai pas précisément, comme le gentilhomme français dont parle Bernard de Sandoval, qu'il soit heureux pour la postérité que Cervantes ait été aussi malheureux pendant sa vie, mais que ces épreuves et ces vicissitudes dont le poids lui parut quelquefois bien lourd contribuèrent cependant tout à la fois à tremper son caractère et à fortifier son génie. Les épreuves, les adversités, sont à l'esprit de l'homme ce que les grands vents de la mer sont aux navires dont ils battent les flancs, mais dont ils enflent les voiles. Les navires qui jettent l'ancre dans les eaux dormantes d'une prospérité inaltérable n'éprouvent pas de secousses, mais ils ne marchent point; le gouvernail demeure inutile dans une main inerte, et les voiles retombent sur elles-mêmes. J'ai peine à croire que si Cervantes eût mené une autre vie que celle qu'il a menée, soldat de don Juan à Lépante, captif à Alger, puis homme de lettres et soldat encore, obligé sans cesse de lutter contre les dangers, les obstacles, les épreuves de tous genres, de vivre avec les caractères les plus divers, d'espérer contre l'espérance, de se débattre contre la fortune et de résister à la toute-puissance, il eût été le Cervantes que nous connaissons, que nous aimons et que nous admirons. L'homme est comme l'or : c'est dans le creuset qu'il s'épure.

C'est à Alcala de Hénarès qu'en 1547 naquit Michel de Cervantes y Saavedra. Ce nom seul justifie le titre d'hidalgo que lui donnait Marquez Torrez. Les Saavedra étaient de vieux chrétiens, des montagnards de la Galice qui, 500 ans avant la naissance de Michel Cervantes, avaient pris les armes pour défendre le sol chrétien de l'Espagne contre les Maures. Sa mère, Léonor de Cortinaz, était aussi de noble souche. Un historien, le marquis de Mondéjar, a écrit sur les Saavedra les lignes suivantes : « Cette famille marqua dans les annales espagnoles pendant plus de cinq siècles avec tant d'honneur et d'éclat, qu'elle n'a rien à envier, pour l'origine, à aucune des plus illustres de l'Europe. » Les Saavedra étaient donc de vieux chrétiens, des chrétiens nobles, et, quand Michel Cervantes naquit, des nobles pauvres.

M. Chasles soupçonne, non sans raison à mon avis, que la première page de *Don Quichotte*, dans laquelle l'auteur peint la maison d'un hidalgo à la fois très-pauvre et très-noble, où l'on vit misérablement et noblement sans travailler, est le reflet d'un souvenir d'enfance de l'auteur. Quoiqu'il n'étudiât pas beaucoup, il était né dans une ville d'études; il y respira l'amour des lettres, surtout l'amour des muses. Il y joignit l'amour du théâtre, dont Lope de Ruéda, un simple artisan, sorte de Molière primitif, qui ne dépassa pas la première phase de notre grand comique, la phase pendant laquelle il courait les campagnes et les foires, lui avait donné le goût. Il trouvait donc l'honneur dans la maison paternelle, les lettres dans sa ville natale, et sa vie fut partagée entre la plume et l'épée. L'amour des armes passa le premier dans sa vie, et il était naturel qu'il en fût ainsi chez un homme d'une si noble famille et chez un homme de son temps. Il faut ajouter que Michel Cervantes se trouvait en présence d'une attraction qui eût agi sur une âme moins haute et moins chevaleresque que la sienne. C'était un moment décisif, celui où l'Orient et l'Occident s'entre-regardaient avec des yeux de colère et de défi. Il s'agissait de savoir qui l'emporterait sur la terre et sur la mer. Deux dates, deux grandes dates, ont surnagé sur les événements de cette époque comme deux promontoires qui s'élèvent au-dessus des flots de la mer : 1565, c'est le siége de Malte; 1571, c'est la bataille de Lépante. Dans ces années ardentes, fiévreuses, agitées, le roman coudoie l'histoire, ou plutôt le roman devient l'histoire. Le roman, c'est don Juan, le fils naturel de Charles-Quint, aussi brillant que son frère Philippe II est sombre, aussi chevaleresque que ce dernier est politique. Don Juan, c'est la passion religieuse et militaire du temps. Il semble prédestiné à vaincre l'islamisme. Son âme répond à l'âme de son siècle. Les voix les plus autorisées l'appelaient à son rôle, lui révélaient sa mission. Un jour, en 1571, on vit entrer à la cour de Philippe II un carme déchaussé qui, sans se soucier des règles de l'étiquette, marcha droit au monarque et aux infantes : « Salut, mon fils; salut, mes filles! » dit-il. Puis, se tournant vers don Juan, il lui annonça que Dieu l'avait choisi pour vaincre les Turcs, et que, pendant qu'il combattrait, l'Espagne entière prierait pour lui.

Or savez-vous quel était ce moine? C'était la princesse de Cardonne, femme d'un esprit mystique et d'un caractère austère, qui, neuf ans auparavant, en 1562, c'est-à-dire à l'époque même où Pierre d'Alcantara et sainte Térèse réformaient les ordres religieux en Espagne, avait abandonné la cour pour la vie pénitente et ascétique du cloître. Elle reparaissait après neuf ans dans le palais du roi, pour annoncer à don Juan la victoire de Lépante. Le mouvement que Philippe II avait voulu contenir l'emportait. Le cœur de l'Espagne palpitait d'enthousiasme et d'héroïsme. Il fallut rendre à la liberté cet aigle, dont la circonspection jalouse du roi retenait les ailes captives. Quand on sut que don Juan allait prendre le commandement des forces catholiques du pape, du roi d'Espagne et de la république de Venise, il se fit un mouvement immense dans les esprits et dans les cœurs : celui du descendant des Saavedra qui avaient si longtemps guerroyé contre les Maures n'y résista pas. La nou-

velle, qui avait parcouru la Méditerranée avec la rapidité de l'éclair, arriva jusqu'à Cervantes, alors à Rome avec le cardinal Acquaviva, qui, pressentant son talent littéraire, l'avait conduit en Italie en qualité de secrétaire. Le jeune homme, qui avait vingt-quatre ans, ne balança point à s'engager dans la compagnie d'un capitaine de son pays, Diégo de Urbina, qui ramenait sa troupe de Flandre en Italie. Voilà Cervantes soldat, et bientôt embarqué sur une des galères d'André Doria, *la Marquesa*, capitaine Santo-Piétro.

La flotte de don Juan avait pris la mer et cherchait les Ottomans, qu'elle rencontra en vue de Lépante. L'émotion, l'ardeur, avaient agi sur la santé de Cervantes, qui était en proie à une fièvre violente. Il était étendu sur son grabat quand le mouvement qui se faisait sur le navire lui apprit que l'heure de la bataille était venue. Don Juan en effet avait partagé sa flotte en trois divisions : il commandait le centre ; le Génois Doria était à sa droite et le Vénitien Barberigo à sa gauche. Par les ordres du prince le marquis de Santa-Cruz avait pris le commandement de la réserve ; sa mission était d'envoyer du secours sur les points où la bataille paraîtrait compromise. Ces dispositions une fois prises, don Juan descendit dans une chaloupe et parcourut tout le front de sa flotte un crucifix à la main. Son geste éloquent donnait à la bataille sa véritable signification, c'était une croisade : la bataille de la croix du Christ contre le croissant de Mahomet. Le bruit et le mouvement du branle-bas arrachèrent Cervantes de son lit de souffrance. Il monta sur le pont et demanda sa place au péril. Son capitaine voulut le renvoyer ; un Espagnol de ses amis, Mateo Santistebane, le supplia de ne pas essayer de combattre malade et faible comme il était. L'honneur se révolta dans le noble cœur de Cervantes, et la honte lui monta au visage, à l'idée de se soustraire au péril que ses compagnons allaient braver : « Seigneurs, s'écria-t-il, dans les occasions de guerre qui se sont offertes jusqu'ici, j'ai servi comme un bon soldat ; aujourd'hui, si malade que je sois, mieux vaut mourir en combattant pour Dieu et pour son roi que de se mettre à l'abri. » Il fallut que la sollicitude de son chef et celle de ses amis cédassent devant cette obstination héroïque. Il réclamait le poste de l'honneur ; on le lui accorda en le plaçant avec douze hommes résolus dans le canot attaché aux flancs du navire. C'était là que les premiers coups devaient être donnés ou reçus. Sans entrer dans de longs détails sur la bataille de Lépante, il suffira de dire que l'aile gauche dans laquelle se trouvait le navire où combattait Cervantes eut beaucoup à souffrir des attaques de l'Uchaly, terrible pirate et l'un des hommes de mer les plus redoutables de son temps. *La Marquesa* soutint avec fermeté ce terrible choc, et Cervantes, qui fit bravement son devoir, reçut quatre blessures. Un moment on put craindre que les chrétiens perdissent la bataille ; mais le vent, qui leur était contraire, sauta tout à coup, et le combat se renouvela avec des chances meilleures. Don Juan enfonça le centre de l'armée ottomane et vint prendre en revers l'Uchaly, qui, après avoir mis l'aile droite des chrétiens en déroute, pressait vivement l'aile gauche. Alors la déroute des Turcs devint générale, leur défaite se changea en désastre ; ils avaient perdu 30,000 des leurs, et ils abandonnèrent les 15,000 esclaves chrétiens qui ramaient sur leurs galères.

Jamais le souvenir de cette grande bataille où il avait bravement combattu ne s'effaça de la mémoire de Cervantes ; jamais il n'en parla de sang-froid. Cette grande date dans l'histoire générale du catholicisme était devenue l'immortel souvenir de sa vie. Il avait fourni quelques gouttes du sang généreux avec lequel elle avait été écrite ; il avait été un des soldats de Lépante, cette gloire suffisait à sa vie. Il a lui-même exprimé dans une lettre adressée à Mateo Vasquez les sentiments dont son âme était remplie, et ces sentiments étaient, on peut le dire, ceux de ses compagnons d'armes, de la chrétienté tout entière, car on était dans un de ces moments de foi et d'enthousiasme où les multitudes n'ont qu'une âme et qu'une voix. Voici ses paroles :

« Quand la trompette fit retentir dans l'air transparent les accents du triomphe et annonça la victoire des armes chrétiennes ;

« Dans ce moment si doux, moi, triste, je tenais une main sur mon épée ; de l'autre s'échappaient des flots de sang ;

« Je sentais ma poitrine atteinte d'une blessure profonde, et ma main gauche brisée de part en part ;

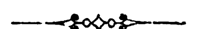
« Mais telle fut la joie souveraine qui remplit mon âme quand je vis abattre par les chrétiens le peuple féroce des infidèles,

« Que je ne voyais pas ma blessure,... et pourtant ma souffrance mortelle m'ôtait parfois le sentiment. »

Voilà donc la première page, la page triomphante de la vie de Cervantes ; il a été un des soldats de don Juan, un des vainqueurs de Lépante ! A cette page triomphante va succéder une page douloureuse. Nous allons avoir à suivre Cervantes vaincu, prisonnier, captif à Alger, et cette page se prolongera pendant plusieurs années de sa vie.

ALFRED NETTEMENT.

— La suite prochainement. —



CÉCILE

(Voir pages 755 et 778.)

N'en voulons pas à Mme Delorme, c'est à peine si elle se rend compte du sentiment qu'elle éprouve. Jamais elle ne consentirait à soustraire à la sœur de Maurice

un des avantages qu'elle constate. Oh ! non, jamais, elle est mère, et voilà tout.

Amélie, l'amie de Cécile, éprouvait un tout autre sentiment ; elle était fière, elle affectait de montrer à tout le monde son intimité avec Cécile. Elle trouva le moyen de dire à son amie : — Si tu savais comme je suis contente de te voir si gentille !.....

Un ami de Maurice vint inviter Cécile pour la contredanse, Cécile accepte. Il est convenu qu'Amélie fera partie du même quadrille et qu'elle veillera sur son amie, la dirigera.

Les deux frères ne la virent pas s'engager dans cette nouvelle épreuve sans une certaine crainte. Cécile avait été bien accueillie, mais Maurice et Charles avaient de l'ambition pour leur sœur ; ils attachaient une grande importance à ce premier succès.

Cécile ne se doutait guère de tout cela ; fidèle aux conseils d'Amélie, elle se tira de son rôle avec une grâce qui n'échappa à personne.

Tout passe et l'heure du départ arriva : avec quel soin Charles enveloppa Cécile dans sa pelisse, cacha sa tête sous le capuchon et enferma ses pieds dans de gros chaussons ! Toutes les recommandations de Modeste furent exactement suivies.

Le moment où Cécile monta dans sa chaise fut un moment solennel. Un cercle se forma autour de l'équipage. Augustin se redressait et attendait impassiblement le signal du départ.

Les chemins étaient glissants, le retour s'effectua avec peine. Modeste, qui avait été si ravie de l'invention d'Augustin, l'accusait en ce moment d'avoir exposé sa chère enfant à quelque accident fâcheux. L'excellente fille dormait et tricotait alternativement au coin du feu. Minuit était sonné depuis longtemps, et les enfants n'arrivaient pas comme ils l'avaient promis. Seigneur ! disait Modeste, mon père avait raison, les parties de plaisir ne méritent pas leur nom avant d'être finies.

Il est une heure, Modeste n'y tient plus ; elle prend sa mante et se dirige vers la porte, lorsque le bruit de la grosse clef vint mettre fin à ses angoisses.

Un bon feu attendait les voyageurs ; Modeste voulait le récit de cette soirée, et contre son ordinaire, elle ne pressa pas Cécile de se retirer. Elle était radieuse, faisait des signes d'admiration aux deux frères, et volontiers elle aurait proposé la répétition d'une contredanse pour admirer sa chère enfant une fois de plus.

L'INONDATION.

Quelque raisonnable que soit une jeune personne de quinze ans, elle ne peut échapper aux premières impressions du monde. Cécile avait vu des jeunes filles plus ou moins riches, mais elles étaient sous le regard de leur mère et de leur père. A la fin de chaque contredanse, elles venaient chercher une protection ; de petits mots s'échangeaient entre elles, un baiser était mis sur leur front. Notre jeune amie avait observé tout cela, elle avait souri tristement au bonheur de ses compagnes. Sans doute ses frères étaient ses anges gardiens ; mais son cœur aspirait à plus d'amour encore.

Elle ne dormit pas, et sans les questions incessantes de Modeste, la journée eût été triste ; mais il fallut bien pousser la complaisance jusqu'à exécuter un avant-deux et simuler une *poule* pour satisfaire la naïve curiosité de l'excellente négresse.

Peu à peu le calme se fit dans cette jeune imagination ; la semaine n'était pas achevée et déjà Cécile avait repris gaiement ses occupations ordinaires. D'ailleurs, les forces de la vieille servante diminuaient, et il n'était pas rare que Cécile suppléât Modeste dans certaines occupations de ménage qui, jusque-là, lui avaient été interdites.

Amélie avait recueilli précieusement les louanges données à son amie. Maintenant, lui dit-elle, il ne tiendra qu'à toi de t'amuser ; on t'a trouvée très-bien, et je suis sûre qu'on t'invitera à Tours.

CÉCILE. — Amélie, écoute-moi : je n'accepterai pas les invitations qu'on voudra bien me faire. Chez Mme Delorme, c'est différent : elle est notre bienfaitrice. C'est bon pour une fois, mais je ne suis pas destinée à aller dans le monde ; ma place est ici.

AMÉLIE. — Ne te fâche pas, ma petite Cécile ; écoute : j'ai une pension pour ma toilette. La couturière en absorbe une bonne partie, mais je veux apprendre à faire mes robes, alors j'aurai trop d'argent et . . . . . nous aurons des robes, des ceintures pareilles ; nous serons comme deux sœurs. Veux-tu ? Oh ! je serais si heureuse, Cécile !

CÉCILE. — Ce que tu viens de dire vaut mieux que toutes les robes et toutes les soirées. Jamais je ne l'oublierai ; mais vois-tu, Amélie, aller dans le monde sans son père ou sa mère, c'est trop triste. Au milieu des joies du bal je me suis sentie orpheline. C'est singulier, n'est-ce pas ? avoir des idées noires en dansant !

AMÉLIE. — Allons, je ne veux pas voir de larmes dans tes yeux. Ton père reviendra bientôt, et tu n'auras plus de tristes pensées, montre-moi tes dessins.

Cécile allait se rendre au désir de son amie, lorsqu'une vieille femme vint lui demander des conseils pour son mari, qui avait la fièvre. La figure de la jeune fille prit une expression de gravité inconnue d'Amélie ; elle fit ses recommandations et alla dans sa pharmacie chercher des médicaments en expliquant bien à la bonne femme l'usage qu'elle devait en faire.

Cécile grandissait chaque jour dans l'esprit d'Amélie. Parfois la conversation des deux amies avait un tour sérieux, mais on les voyait encore courir dans le clos, s'amuser de tout et se dire adieu sans souci du lendemain.

Le nuage qui avait troublé la paix de Sainte-Radegonde était passé. La vie s'écoulait paisiblement. La petite sœur rendait mille services à ses frères ; ses talents contribuaient aussi à l'embellissement de la mai-

son. Par ses soins, des rideaux neufs ornaient les fenêtres; les bras de certains vieux fauteuils étaient recouverts. Modeste disait que Cécile était une fée, et qu'elle était plus riche que des demoiselles à cent mille francs de dot, à qui il en faut six mille pour leur toilette, quand elles sont mariées.

Dès le mois de février de cette année-là, des pluies continuelles avaient désolé la campagne, la Loire s'élevait à une hauteur inquiétante, tout faisait craindre l'inondation. Il ne se passait pas de jour sans qu'Augustin descendît jusqu'à la levée pour constater la crue des eaux. Par sa position, Sainte-Radegonde est à l'abri de l'inondation; mais l'inquiétude de ses habitants n'en était pas moins vive.

Cécile, accompagnée de Maurice, alla se mêler à la foule des spectateurs. Ce fleuve, à l'eau trouble, semblait menaçant dans son cours. Les îles, qui forment de gracieuses corbeilles pendant la belle saison, avaient disparu. La jeune fille avait peur. Elle regagna tristement la maison.

D'heure en heure, les autorités constataient l'imminence du danger. La nuit qui succéda à cette journée fut encore plus terrible; des feux et des torches brillaient de toutes parts. Personne ne dort, les enfants seuls ignorent le danger qui les menace jusque dans leur berceau.

Tout à coup des cris d'alarme se font entendre: la ville est menacée. Au secours! il faut frayer un passage au fleuve impétueux! On bat la générale. Les ouvriers, armés de pioches, de pelles, arrivent de toutes parts, et, pendant que les femmes quittent la maison emportant leurs enfants stupéfaits au milieu de cette scène horrible, trois mille hommes creusent un lit aux eaux; ils travaillent sans relâche. Augustin est là, et nul ne montre plus d'adresse et de courage que lui. Il donne ses avis, soutient l'ardeur de ses camarades par l'exemple.

Après huit heures de travail, on s'est rendu maître des eaux. La ville est sauvée! Des cris de joie remplissent l'air. Ces cris ont retenti jusqu'à Sainte-Radegonde; mais il est difficile de distinguer quel sentiment les provoque. Il est jour, Modeste et Cécile constatent avec effroi qu'elles sont seules à la maison. Les deux femmes descendent; bientôt elles reconnaissent l'impossibilité d'avancer. Placées sur une petite éminence, elles sont témoins d'un spectacle affreux. La ville est sauvée, mais combien de villages ont été traversés, submergés par le fleuve. Des meubles, des bestiaux noyés, sont emportés par le courant; le foin, la paille, tous les trésors du riche fermier et du pauvre paysan, nagent à la surface des eaux. Çà et là on voit des barques montées par des hommes courageux qui tentent de secourir les infortunés, captifs dans leur demeure; l'air retentit de cris de détresse, Cécile et Modeste sont glacées de terreur. Tout à coup apparaît une petite barque portant une jeune femme; un enfant dort sur son sein, un petit garçon de cinq ans se cramponne après elle; il pousse des cris qui arrivent jusqu'aux travailleurs. La compassion se communique à tous les cœurs: « Sauvez-les! sauvez-les! » Et comment les sauver? La frêle barque est le jouet des eaux. Leur perte est infaillible.

Pendant que chacun délibère sur les moyens à prendre pour sauver ces infortunés, un homme fend la foule et se précipite dans le fleuve. Cet homme, c'est Augustin, le vieux nègre de Sainte-Radegonde. Folie! folie! crie-t-on de toutes parts. Un brigadier cherche à l'arracher à une mort certaine, Augustin échappe. On le voit paraître et disparaître. Il arrive près de la barque après des efforts inouïs; il la saisit, s'y attelle et nage avec une agilité dont aucun des spectateurs n'avait l'idée. Véritable habitant des eaux, il triomphe de tous les obstacles; on dirait un souffleur de mer; il n'est pas jusqu'à la figure du nègre qui ne donne à cette scène un aspect merveilleux. La lutte dure encore: tout à coup Augustin se redresse et crie d'une voix qui retentit sur le rivage: « Une barque! une barque! »

Personne n'y songeait; mais à cet appel, trois hommes se présentent; ils montent dans la barque et, malgré les cris et les prières de leurs femmes, ils affrontent le danger.

Augustin a senti ses forces décroître: il n'est plus jeune; il y a longtemps qu'il descendait ainsi *le Mississipi*, conduisant son premier maître à travers mille écueils. Son sang-froid est le même, mais non pas sa vigueur pourtant; il veut à tout prix sauver cette jeune mère et ses enfants. On dirait qu'il a communiqué son courage et son adresse à ceux qui arrivent. Les trois mariniers se montrent dignes de jouer un rôle dans le drame héroïque auquel ils ont voulu prendre part. Pendant une heure entière la lutte fut terrible; mais Augustin est parvenu par un dernier effort à jeter dans la grande barque la mère et l'enfant. Sa tâche, devenue plus difficile, n'était pourtant point achevée; Augustin, au bout de ses forces, ému, étourdi, se laissa tomber dans la barque privé de tout sentiment.

Le vieux nègre devint à son tour l'objet de l'intérêt général: « Il est mort! disait-on; quel malheur! un homme si bon! la ressource du pays! »

Des cris d'enthousiasme, des applaudissements, accueillirent la barque au bord de la berge. C'était à qui emmènerait chez soi la jeune mère et ses enfants. Augustin, d'ailleurs, n'était point mort; il y eut dans la foule comme un frémissement lorsque le nègre ouvrit les yeux.

Toutes les maisons qui ont conservé leurs habitants reçoivent les malheureux inondés; le feu brille dans la cheminée, la table est couverte, il y a place pour tous au foyer.

J'entends le lecteur me demander où sont Cécile et Modeste. Ignorent-elles le dévouement d'Augustin et les dangers qu'il a courus?

Dès que Modeste eut entendu les cris de détresse de

la foule, la brave femme avait prévu plus ou moins la scène que nous venons de décrire. Augustin lui avait raconté maintes fois ses excursions sur les fleuves d'Amérique. Elle connaissait le dévouement et l'énergie de cet homme infatigable. La douce voix de Cécile avait été impuissante à le retenir pendant la nuit; il avait voulu travailler, comme tant d'autres, à sauver la ville.

En voyant la profonde impression que causaient à sa jeune maîtresse la vue du fleuve et les cris de détresse des malheureux inondés, Modeste avait feint de ne pouvoir supporter plus longtemps un semblable spectacle. Elles avaient donc regagné Sainte-Radegonde. La bonne femme s'attendait à quelque malheur; pour elle, la ville n'était qu'à moitié sauvée si Augustin était perdu.

Modeste et Cécile s'occupaient en silence, lorsqu'un vigoureux coup de marteau les fit tressaillir. En un clin d'œil Modeste fut à la porte et vit, avec plus d'effroi que de surprise, Augustin porté par les closiers ses amis.

Le vieux nègre grelottait, ses dents claquaient et, malgré cela, il s'efforçait de sourire pour rassurer Modeste. Ce sourire était affreux.

Dequoi et Bonnier racontèrent, en dépit des signes de mécontentement d'Augustin, tout ce qui était arrivé. Cécile fut bientôt près de son vieux serviteur. On le mit dans la chambre de réserve; le médecin fut appelé, il donna des paroles d'espérance.

Cécile allait donc rendre à Augustin une petite part du dévouement qu'il lui avait prodigué si généreusement et depuis tant d'années. Il fallait la voir arranger délicatement l'oreiller sur lequel reposait la tête du vieux nègre, lui présenter une tasse, l'encourager à boire et, au besoin, essayer de le soutenir dans ses bras encore trop faibles pour ce fardeau.

Augustin, si humble, se laissait soigner comme un seigneur, et c'était pour ses garde-malades le symptôme le plus effrayant; mais la vie n'était pas atteinte dans cette nature vigoureuse et, trois jours plus tard, Cécile et sa vieille bonne eurent le bonheur de se quereller avec le malade.

Augustin. — Petit mamzel, moi pas bien dans ce lit-là.

Cécile. — Vraiment! et pourquoi, je te prie?

Augustin. — Trop grand, trop mou; moi pas aimer ça.

Cécile. — Eh bien, tu y resteras tout de même. Tu dois m'obéir.

Augustin. — Oh! toujours moi obéir à petit maîtresse.

Cécile. — Tu ne te jetteras plus à l'eau pour sauver les autres; tu ne travailleras plus au clos; tu vivras de tes rentes.

Augustin. — Que c'est rentes, petit mamzel?

Cécile. — Tu ne travailleras plus du tout.

A ces mots, la figure d'Augustin prit une telle expression de fureur et d'indignation, que Cécile en fut effrayée; elle appela Modeste au secours.

Augustin. — Moi pas travailler, moi mourir! moi pas monsieur, entendez-vous? Moi, toujours travailler pour petit maîtresse.

A la suite de cette scène inattendue, Augustin eut un redoublement de fièvre assez fort pour que le médecin intervînt de nouveau. Il recommanda d'éviter tout ce qui pouvait exciter l'impatience du vieillard, de ne le contrarier en rien.

En peu de jours Augustin était rétabli, quoique faible.

Cécile usait de ruse pour le retenir à la maison : ses oiseaux avaient besoin d'une cage neuve; les fleurs de la jardinière étaient fanées, il fallait les renouveler. Quelquefois même c'était un plat d'Amérique qu'elle désirait pour le dîner. Toutes ces fantaisies exigeaient la présence du vieux serviteur à la maison.

Si nos lecteurs nous reprochaient de donner trop d'importance à la convalescence de ce pauvre nègre, nous les prierions de se rappeler que cet homme avait été le protecteur de l'enfance de Cécile; qu'elle lui devait tous ses petits bonheurs et qu'enfin il était comme l'ombre d'un père et d'une mère dont l'absence se faisait toujours sentir.

Le moment où une catastrophe bouleverse un pays n'est peut-être pas le plus terrible. On ne voit que le danger, il faut y échapper. Les forces grandissent sous le coup de la nécessité; la compassion et la charité sont dans tous les cœurs; mais la misère qui suit le désastre trouve le courage de ceux qui souffrent et la générosité de ceux qui soulagent également épuisés.

Huit heures d'un travail assidu ont sauvé la ville de Tours; mais la campagne est inondée, ses habitants sont errants; ils demandent du pain; heureux si en ce moment ils n'ont pas à se reprocher, en remontant vers le passé, la dureté de leur cœur!

Avec quel empressement Cécile accueillait ces malheureux! Les enfants sont le premier objet de ses soins. Toutes les bourses se vident, et Augustin va enfin reprendre ses fonctions de majordome. Il descend au faubourg pour faire d'amples provisions de bouche; il apporte des sabots et des bas, et tout ce qu'il peut se procurer avec les modiques fonds dont il dispose.

De retour au logis, il a bientôt organisé des lits de paille et de foin dans le pressoir. Le grenier d'abondance pourvoira aux besoins de chaque jour!

Je n'ose assurer pourtant qu'un ou deux soupirs ne lui aient échappé en voyant disparaître la récolte amassée.

Cécile est partout; elle parle peu et écoute beaucoup. Ces pauvres gens ont tant à raconter! Que d'histoires navrantes, déchirantes : parents noyés, récoltes perdues, troupeaux emportés!

Cécile ne savait dire qu'une chose : « Espérez, mes amis; le ciel aura pitié de vous! » Rien n'était plus touchant que de la voir, aidée de Modeste, servir le repas à tous ses hôtes. Tous les regards étaient tournés

vers elle; on la bénissait, on l'appelait un ange sur la terre.

Le soir de cette grande et solennelle journée où tant de pauvres avaient franchi la porte de Sainte-Radegonde, la jeune fille, émue jusqu'aux larmes, dit à Modeste :

— Oh! ma bonne, si nous étions riches comme autrefois!

Modeste. — Mon enfant, la bonté de ton cœur nous a faits riches aujourd'hui. Ne désire rien de plus. Si la fortune nous revient d'Amérique, nous ne lui ferons pas l'impolitesse de la laisser à la porte; mais franchement, Cécile, je ne me suis pas aperçue de son absence aujourd'hui.

Cependant les réfugiés obtinrent, chacun à leur tour, des secours moins précaires que ceux qu'ils avaient reçus à Sainte-Radegonde.

Peu à peu la maisonnette se vida. Ce n'était que larmes de reconnaissance et promesses de ne jamais oublier l'hospitalité de Mlle Cécile.

Le calme se rétablit : Augustin retrouva encore des forces pour mettre tout en ordre. Le soleil éclaira la campagne inondée, et l'espérance revint au cœur. Le vent d'est contribua à sécher le sol détrempé. Le mois de mai fut magnifique.

Cécile revit les fleurs, le clos et la prairie avec un nouveau plaisir.

Julie Gouraud.

— Fin. —



LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE

MIS A LA PORTÉE DE TOUS

20 COLLECTIONS RENFERMÉES CHACUNE DANS UN ÉTUI SATINÉ

Parler des chefs-d'œuvre de l'art, c'est bien; mais les montrer vaut mieux encore.

La photographie a jusqu'ici surtout servi à rassembler sous la reliure d'un album une galerie de portraits de famille. On a commencé par les proches; puis, l'album s'agrandissant, on a ouvert la porte aux parents éloignés, bientôt aux simples connaissances. En partant de la campagne, on a pu emporter l'image de ceux qu'on y laissait, et quand on s'est éloigné de la ville, on a transféré à la maison des champs les visages accoutumés. Voici une autre et remarquable application de la photographie que la *Semaine des familles* se fait honneur d'inaugurer.

Qui n'a désiré, après avoir vu les chefs-d'œuvre de la peinture dans les églises, dans les galeries de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la France, fixer dans sa mémoire les beautés de ces admirables tableaux? Et si l'on n'a pas eu le bonheur de les voir, qui n'a désiré s'en faire une idée? C'est bien le cas de s'écrier :

Indocti discant et ament meminisse periti!

Raphaël, André del Sarto, le Dominiquin, Rubens, van Dyck, le Poussin et avec eux les principaux peintres dont les travaux ont honoré l'art, vous offrent les trésors de leur génie. Ces galeries que vous ne pouvez aller voir qu'à grands frais et avec beaucoup de fatigues, les voilà qui, sous des proportions réduites, viennent solliciter vos regards ou réveiller vos souvenirs. Ce sont des collections dans lesquelles vous pouvez suivre la pensée de l'artiste, les progrès de son talent, les phases de son génie. Un texte sommaire, mais exact, aide votre mémoire en vous rappelant le nom du peintre, les principaux faits de sa vie, l'école à laquelle il appartient, pendant que la photographie vous montre son œuvre.

La *Semaine des familles*, cet ami du foyer, qui se plaît à y introduire le goût du beau comme celui du bon et du vrai, continue à remplir son office. Elle offre ici un spécimen de ces collections, dont chacune est composée de dix reproductions photographiques contenues dans un étui satiné; galerie en miniature qui suit son heureux propriétaire, rassérène sa pensée assombrie, attire son regard distrait. Quoiqu'elle ne pense pas qu'avec son prix modeste et tout ce qu'elle donne de texte et de gravures pour ce prix, elle soit tenue d'envoyer des étrennes au lecteur, elle est bien aise qu'une combinaison lui permette de faire obtenir à ses abonnés, avec une réduction d'un quart sur le prix, ces collections qui ne peuvent que naturaliser le goût du beau dans les âmes. Elle a toujours aimé la bonne compagnie; bien près d'ouvrir sa dixième année, elle se plaît à se présenter à ses lecteurs entourée de Raphaël, d'André del Sarto, du Dominiquin, de Rubens, de van Dyck, du



Photographie extraite des *Chefs-d'œuvre de la peinture mis à la portée de tous.*

Poussin et de tous ces maîtres du pinceau, les plus glorieux fils de l'art. Cela ne vaut-il pas un peu mieux que de leur apporter, comme bien d'autres feuilles, des romans faisandés de licence, d'immoralité, de scandale, qui font involontairement songer à ces appâts peu ragoûtants avec lesquels on amorce les lignes des pêcheurs pour attirer les poissons !

Alfred Nettement.



LE VICTORIAL

CHRONIQUE ESPAGNOLE

Nous devons la communication d'un extrait intéressant d'un nouveau livre qui paraît en ce moment, à l'obligeance de ses deux traducteurs, MM. Albert de Circourt et de Puymaigre. C'est le *Victorial, chronique de don Pedro Nino, comte de Buelna, écrite par son écuyer Gomez en* 1435-1449. Gomez donne son maître comme un miroir de chevalerie et un exemple à suivre, car il dut à sa sagesse et à sa prouesse de sortir vainqueur de toutes ses entreprises. Ce livre, extrêmement curieux, contient une partie légendaire et une partie doctrinale qui forme tout un cours de chevalerie. L'extrait que nous citons se rapporte à l'année 1405. Pedro Nino, commandant trois galères au service de France envoyées par le roi de Castille, faisait des courses sur la côte d'Angleterre avec messire Charles de Savoisy, depuis grand échanson de France, qui avait armé pour son compte deux galères. Les chevaliers s'étaient trouvés en désaccord à propos d'une descente à Portsmouth que Savoisy refusa d'opérer. A cette occasion vient la morale de l'auteur et l'exemple qu'il donne du mérite de l'*endurance*, que nous appellerons aujourd'hui la patience intelligente. A. N.

Comment se rétablit l'accord entre Pedro Nino et messire Charles de Savoisy, parce qu'ils étaient tous deux vertueux chevaliers.

Entre les bons la discorde ne saurait durer longtemps, parce que l'homme vertueux, une fois la colère passée, discerne en son entendement ce qui lui convient, et renonce à ce qui lui peut causer préjudice. Les deux chevaliers comprirent qu'ils étaient en tel lieu et à telle besogne, que chacun avait besoin de l'autre et, de plus, que chacun d'eux devait donner bonne opinion de soi. Si un homme est bon et l'autre mau-

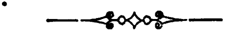
vais, ou si tous deux sont mauvais, ils ne se peuvent accorder ; car la cause de discorde est que la méchanceté se place entre eux. Ainsi, pour obtenir la concorde, il faut d'abord ôter d'entre eux la méchanceté. Et ces deux chevaliers étaient si bons et prisaient tous deux si haut l'honneur, le bon renom et le profit commun, que celui qui le premier trouva un moyen de chasser la discorde crut avoir montré le plus de force. Je veux vous dire un exemple que j'ai recueilli à ce propos, et qui est fait pour beaucoup intéresser les chevaliers qui vont en guerre. Il est arrivé de nos jours.

Le roi d'Angleterre allait en guerre contre le roi de France, et ils en vinrent à la bataille; les armées étaient très-près les unes des autres, et, suivant l'usage, on désigna des ordonnateurs qui allaient placer les troupes, et l'on commanda, comme c'est la coutume, que nul ne se permît de sortir du rang ni de pousser en avant, tant que l'heure d'attaquer ne serait pas venue. Il y avait là des personnages de marque parmi lesquels était, d'après ce qu'on raconte, un grand seigneur qui sortit un peu de son rang par orgueil et bravade ; ou bien, fût-ce que l'autre lui portât secrètement mauvaise volonté, un de ceux qui allaient maintenant l'ordre, un bâton à la main, vint à lui et il lui donna de ce bâton un grand coup dans le visage, car ce seigneur avait encore la visière du bassinet levée, en sorte qu'il fut fortement blessé. Celui qui fit cela n'était pas un homme d'aussi grand état que l'autre, et quand celui-ci fut frappé, bien le virent les siens et ses parents, ce qui faisait grand monde, car ses vassaux et adhérents étaient bien nombreux. Ils s'approchèrent tous de lui et le voulaient venger sur-le-champ. Lui avait supporté cela comme un homme de bon entendement; il posa la main sur la blessure pour que personne ne la vît, demanda à tous qu'ils se tinssent en place, et se tira à l'écart avec un page à qui il ordonna de lui apporter un mouchoir, puis il banda sa plaie. Il mit ensuite un bassinet et retourna vers le corps de bataille, appelant les siens et les remettant en ordre, leur reprochant d'avoir à cause de cela rompu les rangs, et leur disant de reprendre chacun sa place; qu'il ne s'était rien passé dont ils dussent s'émouvoir; que puisque lui l'avait souffert, eux le pouvaient supporter; que s'il y avait déshonneur, la grosse part était pour lui ; et qu'enfin ce n'était ni le temps ni le lieu où il convînt à personne de s'emporter et demander raison d'une offense, eût-il vu tuer son propre frère, mais qu'il fallait regarder aux ennemis que l'on avait là sous les yeux, et que chacun pensât à faire son devoir. Les armées se rencontrèrent et combattirent. Cette fois, les Anglais furent vainqueurs, quoique les Écossais soient une forte nation qu'il est malaisé de vaincre.

On dit que les Anglais étaient quarante mille et les Français vingt mille, et que vingt mille Anglais et dix mille Français moururent dans cette bataille. Les Anglais avaient nommé des juges pour, après la bataille, accorder l'honneur de la journée à ceux qui auraient le mieux fait. Les juges avaient trois chapels : un en or, l'autre en argent, et le troisième en fer-blanc, pour les donner, de degré en degré, à ceux qui se seraient le mieux comportés. Après la bataille, tous agitaient la question de savoir qui devait recevoir le chapel d'or. Il y avait là bien des chevaliers qui, dans cette journée, avaient accompli de notables faits d'armes et qui espéraient, qui plus, qui moins, obtenir l'honneur ou partie de l'honneur. Tous étant réunis dans la salle avec le roi, les juges appelèrent le chevalier qui avait reçu le coup de bâton dans le visage et lui accordèrent le chapel d'or, et ils remirent celui d'argent à un autre, et à un troisième celui de fer-blanc. Et les autres, malcontents et songeant à toutes les vaillantes choses qu'ils avaient faites, commencèrent à murmurer et à dire qu'on n'avait pas bien jugé. Les juges dirent : « Chevaliers, restez en paix; il est bien raison que celui à qui l'on doit le gain de la bataille ait tout l'honneur. Nous avons vu la grande offense que ce chevalier a reçue dans sa personne, lui qui est de si grande qualité, et nous vîmes comment notre armée se débandait pour le venger; et cette vengeance, il pouvait la prendre sur-le-champ, si cela lui eût plu. Nous savons, outre cela, que l'autre chevalier a aussi beaucoup d'adhérents et que beaucoup de ceux qui sont dans l'armée étaient prêts à faire quelque chose pour lui; et la chose fût allée en telle sorte, que dans notre armée il y eût eu discorde et mal, et cette discorde, bien l'eussent connue nos ennemis, qui sont gens très-guerriers et entendus à combattre; et ils seraient venus sur nous et très-aisément nous auraient tous détruits, et ils nous auraient vaincus et tués. » Quand les juges eurent achevé leur discours, le roi et tous les chevaliers furent très-contents de ces explications, et reconnurent qu'on avait prononcé pour le mieux. Le chevalier prit le chapel, le mit sur son chef et le porta tout ce jour à la cour ; ensuite il l'envoya à un brave gentilhomme qu'il savait s'être montré très-vaillant, aussi bien à jouer des armes qu'à conduire son monde, le priant qu'il le portât pour l'amour de lui, quoique, du reste, il l'eût lui-même bien mérité. Il était bien vrai que dans l'armée chacun parlait de ce chevalier, car sur un point, pendant la bataille, les Anglais paraissaient déjà défaits, et lui accourut, arrêta les Écossais tant que le roi eut loisir de gagner par ailleurs la victoire. Le chevalier dont j'ai dit qu'il avait su endurer l'offense combattit si bien dans cette journée et fit tant par ses mains, qu'encore bien qu'il n'eût pas mérité le chapel pour un autre motif, à la façon dont il se comporta dans la bataille, on eût mis en question si le chapel ne devait pas lui être adjugé à bon droit, comme à celui qui avait fait le plus pour l'obtenir.

Discorde entre les chevaliers naît d'orgueil et d'en-

vie; ce sont deux vices qui amènent de grands dommages. L'orgueil fait penser que l'on se grandira et gagnera de l'honneur en se singularisant et suivant sa propre volonté, au lieu de se laisser guider par la même raison qui conduit tout le monde, et qu'il est beau de différer de l'avis de tous les autres. Si l'orgueilleux est un homme puissant, il peut en résulter grand mal et grand préjudice, parce que, la volonté perverse se joignant à la puissance, il n'y a chose qu'elle ne détruise. Si l'orgueil ne se trouve que chez un homme de peu d'importance, il ne cause d'autre mal que de faire haïr cet homme par le monde. Envie est un tourment qui naît dans le cœur et y met grande douleur. L'envieux se tue et tue les autres; l'envie le brûle au dedans et au dehors. Pour l'envieux, une très-triste chose est qu'il est toujours en soupçon et en crainte; celui à qui il porte envie lui rend haine et, quand il y voit son temps, le grève. L'envieux ne regarde rien avec des regards droits; et c'est pour cela que Sénèque dit : « Chassons l'envie qui nous obsède et ne nous laisse ni repos ni tranquillité. » L'honneur des batailles, chacun le désire; mais ceux-là seuls l'obtiennent qui peinent pour l'avoir, et ils ne le peuvent obtenir sans grandes fatigues et péril. Tout est rude dans la poursuite de l'honneur; il n'est pas de poursuite plus dure que celle-là, parce que le but est plus grand que tout autre. Plus le degré est élevé, plus il est dur de le monter. Pourquoi dans la bataille réclame-t-on, non l'arrière-garde, mais l'avant-garde, ce poste étant le plus périlleux, là où sont les premiers coups, lorsque les ennemis arrivent frais avec toutes leurs forces, leurs armes entières et bien apprêtées, et qu'il faut regarder la mort de plus près? C'est parce que là se gagne la bataille, ce qui est la plus grande gloire de ce monde.



L'ILE DE CRÈTE OU CANDIE

(Voir pages 734 et 765.)

IV

En dépit de cet incroyable abaissement des caractères, la Crète n'en avait pas moins ses artistes et même ses philosophes.

Le célèbre architecte Chrésiphon était de Cnossos. C'est lui qui, avec son fils Métayénès, construisit à Éphèse ce fameux temple de Diane regardé comme une des sept merveilles du monde.

Les ruines que l'on rencontre aujourd'hui dans ce pays tant de fois bouleversé par les envahisseurs et les tremblements de terre excitent l'admiration de tous les voyageurs. On y retrouve au plus haut degré cette gracieuse simplicité, cette délicatesse d'ornementation et ce fini qui sont comme le cachet de l'art grec. Les écrivains qui ont visité l'île signalent en particulier les restes d'un élégant amphithéâtre au milieu des ruines d'Hierapitra. Ce que l'on aperçoit encore des anciens aqueducs n'atteste pas moins la science que le bon goût des architectes. Il suffirait d'ailleurs de relire tout ce que l'on a publié sur Cnossos et sur Gortyne pour se faire une idée de la grandeur et de la beauté des principales cités crétoises. L'immensité des carrières d'où ont été extraites les pierres employées à la construction des maisons et des monuments de Gortyne nous démontre combien cette ville était importante.

Ce sont ces carrières que les mythologues et les poëtes auraient transformées en ce mystérieux labyrinthe dont la savante et inextricable disposition a rendu si fameux le nom de Dédale.

Avec la meilleure volonté du monde, M. Perrot n'a su y voir que de simples carrières. Pococke qui parcourait l'Orient de 1737 à 1742 et P. Belon qui visita la Crète en 1553 avaient déjà constaté, comme lui, que l'on pouvait hardiment s'y engager sans le fil d'Ariane.

Il est vrai que Tournefort et Savary, qui ont visité l'île, l'un au commencement, l'autre à la fin du siècle dernier, sont loin de faire aussi bon marché de l'antique légende.

Qui a le mieux vu? N'est-il pas à craindre que Tournefort et Savary, un peu trop sous le charme de tous les récits des poëtes, se soient contentés du mirage que leur présentait leur imagination?

. . . . Aut vidisse putat...

comme le dit Virgile.

Intéressante question, sur laquelle l'auteur trop peu touriste de cette étude n'est malheureusement pas en position de se prononcer.

En rappelant le passé de la Crète, il ne m'est pas permis d'oublier l'un des hommes qui lui ont fait le plus d'honneur, le philosophe Epiménides, citoyen de Cnossos. Les Grecs, toujours amis du merveilleux, lui donnaient pour mère la nymphe Batté. « C'était un saint homme qui vivait fort religieusement, » a dit naïvement un de ses biographes. Il passait pour être en communication directe avec les dieux, et son nom était vénéré dans tous les pays helléniques.

Après le massacre des partisans de Solon, les Athéniens, décimés par la peste, envoyèrent Nicias en Crète pour supplier Epiménides de venir les réconcilier avec les dieux irrités. Epiménides arriva, mais ne comptant qu'à demi sur la protection de ces dieux, tous plus ou moins compromis, il eut le vague pressentiment que le salut d'Athènes devait venir d'ailleurs que de l'Olympe. Il réunit dans l'aréopage un certain nombre de brebis noires et de brebis blanches, et les ayant fait mettre en liberté, il ordonna que là où elles s'arrêteraient, elles fussent immédiatement immolées sur un autel érigé en

l'honneur de celui des dieux qui n'aurait pas encore de temple dans Athènes.

La peste disparut aussitôt, disent les historiens.

Du temps de Laërce, on voyait encore de ces autels consacrés à un dieu dont on ne savait pas le nom; et c'est probablement un de ceux-là que remarqua saint Paul, en traversant les rues d'Athènes.

« Paul donc debout au milieu de l'aréopage, dit:

« Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux jusqu'à l'excès.

« Car passant, et voyant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel où était écrit: *Au dieu inconnu*. Ce dieu donc que vous adorez, sans le connaître, est celui que je vous annonce. »

Epiménides eut l'honneur d'être l'un des amis les plus intimes de Solon. Quand Pisistrate eut usurpé le souverain pouvoir dans Athènes, le philosophe crétois s'empressa d'offrir un asile à l'illustre proscrit. On me saura gré, j'en suis sûr, de reproduire ici quelques lignes de la lettre si touchante et si noble qu'il lui écrivit en cette occasion.

« Ayez bon courage, mon cher ami. Si Pisistrate avait réduit des hommes accoutumés à la servitude, ou qui n'eussent jamais vécu sous de bonnes lois, peut-être lui serait-il permis de compter sur la durée de sa domination; mais il a affaire à des hommes qui ont connu la liberté et qui ne manquent pas de cœur. Ils se ressouviendront des préceptes de Solon. Ils auront honte de leurs chaînes... »

Tout le monde connaît cette fameuse légende d'après laquelle Épiménides se serait endormi, un jour, dans une caverne, pour ne s'y réveiller qu'au bout de cinquante-sept ans. Prodige de léthargie que devait cependant surpasser plus tard celui du sommeil deux fois séculaire des *sept dormants*.

Un homme d'une telle sagesse ne pouvait avoir en grande estime les gens de son pays. Aussi se gêne-t-il fort peu quand il en parle dans ses poëmes. Il est surtout un de ses vers qui est resté comme une flétrissure indélébile.

Saint Paul, dans son épître à Tite, n'hésite pas à faire allusion à ce terrible vers, afin de rappeler à son disciple dans quel abîme de dégradation morale sont tombés les hommes qu'il a reçu la mission de relever en faisant d'eux des chrétiens.

V

Tandis que les Crétois se montraient de plus en plus dignes de cette déplorable réputation et que leurs archers mercenaires figuraient sur presque tous les champs de bataille, la puissance des Romains, dans son formidable développement, avait fini par anéantir l'indépendance de toutes les provinces de la Grèce.

Cette nouvelle situation commandait aux Crétois la plus grande réserve. Mais la cupidité, chez eux, parla plus haut que la prudence. Tout en protestant de leur dévouement au vainqueur, et tout en se résignant à fournir aux consuls le contingent exigé par la république, ils ne continuaient pas moins à faire indistinctement trafic de leur intrépidité et de leur inconstestable aptitude pour le métier des armes. Leurs aventuriers allaient tour à tour gagner les drachmes et les faveurs de Philippe, d'Antiochus, de Persée, d'Hisabis et de Mithridate, en un mot de tous les ennemis de Rome. Ces derniers champions de l'indépendance du monde ne trouvaient nulle part de meilleurs officiers, ne recrutaient nulle part de soldats plus agiles pour former l'élite de leurs troupes légères. Il ne se livrait pas une bataille, que les Romains ne se trouvassent en présence de ces redoutables archers crétois.

Ce double jeu ne pouvait être du goût de la république. La patience des Romains n'avait jamais été proverbiale, et ce n'était pas l'enivrement de tant de succès qui pouvait faire naître subitement en eux cette vertu. Ils jurèrent d'en finir avec cette île turbulente et perfide.

En 66 avant J.-C., le consul Q. Cœcilius Métellus, reçut l'ordre d'en faire la conquête. La résistance des Crétois fut des plus opiniâtres, mais ils se virent contraints d'accepter la loi du vainqueur; et le consul Métellus obtint du sénat le surnom de *Crétique*.

Cnossos dut recevoir une colonie romaine. Le reste de l'île se vit bientôt soumise à un système administratif qui ne laissait plus nulle part la liberté du moindre mouvement.

Sous Auguste, la Crète, jointe à la Cyrémaïque, forma une province sénatoriale.

Ce que la Crète put gagner à cette complète et violente absorption, nous ne le voyons guère. Il existe, il est vrai, un passage où Pline parle avec complaisance de l'étonnante prospérité de cette île, sous l'influence de ce qu'il nomme *la paix romaine*. Mais n'oublions pas que Pline était le favori de l'empereur, et par suite un peu juge et partie dans cette question. Tous ces écrivains officieux de l'empire étaient, nous le savons, singulièrement enclins à remercier les dieux de l'ineffable bonheur qu'assurait, suivant eux, au monde la domination des Césars.

En tout cas, cette ère magnifique de prospérité n'avait pas encore commencé, au moment où saint Paul écrivait à son disciple. Chez des hommes tombés si bas au point de vue moral, comment le bonheur pourrait-il se comprendre, sans l'anéantissement absolu des tristes causes qui l'avaient toujours rendu impossible? Or ce rappel du vers flétrissant d'Epiménides, dans la lettre de l'Apôtre, n'est pas de nature à faire supposer que la régénération du peuple crétois fût déjà bien avancée.

Si le bonheur vint plus tard faire oublier à cette île ses terribles déchirements et ses longues souffrances, il est plus raisonnable d'en faire honneur au saint apostolat de Tite qu'aux bienfaits tout au moins contestables de principat des Césars.

Un sincère et noble abandon de toute tradition de haine et de vengeance, un religieux respect des droits de tous, la perception la plus complète de ce qui est le juste et de ce qui est l'injuste, toutes les délicatesses du désintéressement et de l'honneur à la place des plus cyniques préoccupations de la cupidité, en un mot tout ce qui pouvait les réhabiliter à leurs propres yeux et aux yeux des autres, voilà ce que les Crétois avaient dû gagner, en adoptant le dogme chrétien.

Voilà aussi ce qui explique ces longues années de calme et de prospérité dont nous parlent tous les historiens.

C'est même à peine si la Crète se ressentit de ce formidable va-et-vient des Barbares qui faisait trembler le monde ; et lors du partage de l'Empire, après la mort de Constantin, Constance n'eut qu'à se féliciter de la voir figurer dans le magnifique lot qui venait de lui échoir.

VI

Cet âge d'or de la Crète durait encore dans les dernières années du sixième siècle. Ce fut justement le brillant renom dont elle jouissait qui attira tout à coup sur elle de nouveaux désastres.

Devenus maîtres de la mer, les Arabes s'aperçurent bien vite de quelle importance devait être pour eux l'occupation d'une île si grande et si florissante.

Après avoir eu à se défendre pendant plus d'un demi siècle contre les continuelles tentatives des infidèles, les malheureux Crétois finirent par succomber. En 825, les Sarrasins d'Espagne, sous la conduite d'Abouhafs-Omar, s'emparèrent de l'île tout entière.

A peine débarqués, les envahisseurs s'étaient empressés d'établir sur le bord de la mer, non loin des ruines de Cnossos, un vaste camp retranché. Ce premier poste, qui rappelle si bien la fameuse *Pale*, établie plus tard en Irlande par les compagnons du terrible Strong-Bow, devint peu après une ville appelée *Kandaki*, en souvenir du large fossé (en arabe *Kandak*) dont le camp était entouré. Ce nom de Kandaki fut également celui de l'île. Les chrétiens du moyen âge l'ont transformé en celui de Candie, qui a servi à désigner et l'île elle-même et sa capitale, l'ancienne ville arabe de Kandaki.

C'est aussi en souvenir de ce camp retranché que l'on donna quelquefois à la ville de Candie le nom de Meyalo-Kastro.

Michel II, empereur de Constantinople, essaya d'arracher la Crète à la domination des musulmans. Mais les Arabes qui, en prenant possession de cette île, l'avaient comparée, dans leur enthousiasme, au paradis délicieux que le prophète promet aux fidèles croyants, n'étaient pas gens à lâcher facilement une si belle proie. Tous les généraux de Michel furent successivement battus.

En 961, sous le règne de l'empereur Romain II, Nicéphore Phocas, plus habile ou du moins plus heureux, remporta une victoire complète sur les Sarrasins, les força d'abandonner leur conquête, et enrichit de ce précieux fleuron la couronne impériale, qu'il était destiné à porter lui-même avant peu.

VII

A l'époque de la quatrième croisade, quand la France et les Vénitiens se partagèrent l'empire grec, Candie fut dévolue à Boniface, marquis de Montferrat et roi de Thessalonique. Mais l'on ne tarda pas à revenir sur cet arrangement, et par une convention datée du 12 août 1204, il fut décidé que Boniface céderait Candie aux Vénitiens, en échange de quelques autres possessions plus rapprochées de sa capitale.

Aucune acquisition ne pouvait apporter à la seigneurerie des avantages plus considérables et plus solides. En possession déjà de plusieurs îles de l'Archipel, elle devenait, par son établissement à Candie, la véritable reine de la Méditerranée. Toutefois ce précieux accroissement de fortune ne fut pour elle ni sans difficultés ni sans embarras. Séparés depuis longtemps déjà de l'Église romaine, les Candiotes ne se soumirent qu'avec une extrême répugnance à la décision qui venait d'unir leur destinée à celle d'une puissance catholique.

En outre, à dater du schisme de Photius, il s'était produit chez eux un changement que le lecteur, même le moins attentif, de leur histoire, ne peut manquer de constater.

En brisant violemment les rapports qu'une complète communauté de croyances maintenait, depuis tant de siècles, entre eux et les nations de race latine, ce schisme avait livré de nouveau les Crétois à toutes les fâcheuses influences du caractère grec.

Il en coûte de juger sévèrement un peuple qui a tant souffert. Mais, tout en nous empressant de faire la part d'abaissement moral qui est la conséquence presque inévitable de toute longue servitude, nous sommes forcé de reconnaître que, dans l'histoire de la Crète pendant l'occupation vénitienne, on peut citer beaucoup trop souvent des actes qui font songer à sa vieille réputation.

Dès les premiers jours, elle reprend vis-à-vis des Vénitiens ce double jeu qui avait tant de fois fatigué la susceptibilité de Rome.

Elle sait à quel point les Génois sont jaloux de tous ces agrandissements de la république de Venise, et, bien qu'ils ne lui soient guère moins odieux que ses nouveaux maîtres, on la surprend sans cesse complotant avec eux.

Nul ne peut dire si le conseil ombrageux de Saint-Marc, sans cette attitude cauteleuse et souvent ouvertement hostile, eût essayé d'établir dans l'île de Candie une forme de gouvernement plus paternelle ; mais il est permis de douter que, même à ces conditions, Ve-

nise fût jamais parvenue à se faire franchement accepter par ces intraitables insulaires.

Nulle part peut-être il ne s'est rencontré des hommes plus complétement réfractaires à toute idée d'assimilation. L'on a écrit que la Crète était restée obstinément grecque, en dépit des races diverses qui l'avaient tour à tour subjuguée; c'est dire beaucoup trop. Dire que ses habitants sont restés Crétois, ce serait encore recourir à une désignation trop générale. Depuis que le christianisme, en s'y dénaturant, avait perdu pour elle cette puissance conciliatrice dont on signalait tout à l'heure les admirables effets, Candie était redevenue ce qu'elle avait été dès les premiers temps, un assemblage confus de clans divisés par les questions d'intérêt non moins que par les souvenirs.

On va voir bientôt que, même aux jours de ses plus héroïques efforts, quand elle prendra une part si brillante à la guerre de l'indépendance — de 1821 à 1822 — ce seront encore ces divisions intestines qui viendront arrêter les exploits du plus illustre de ses champions.

Quelles que fussent les préoccupations de la république de Venise relativement au caractère des Candiotes, il est trop certain qu'elle les soumit à une constitution peu faite pour lui gagner les cœurs. Elle ne leur donna aucune part dans l'administration. Une colonie composée de cent quarante familles patriciennes eut le monopole de tous les emplois. Ces quelques familles formèrent à elles seules le pays légal. A leur tête elles avaient un duc qui, dans l'île, était le représentant du doge.

Sur plusieurs points l'aspect même du pays ne tarda pas à se modifier, pour prendre une physionomie qui rappelait celle de nos contrées occidentales. Tous ces riches et puissants colons eurent leurs châteaux et leurs palais.

Il reste encore plusieurs de ces habitations que l'on reconnaît tout de suite à l'écusson qui en surmonte la porte et aux moulures dont l'architecte les avait ornées, dans le goût des quinzième et seizième siècles. « Mais, observe M. Perrot, aucun ne rappelle, même de loin, les palais du Grand-Canal. Le luxe provincial des seigneurs candiotes ne pouvait égaler en bon goût et en magnificence celui des patriciens de la métropole. »

L'un des premiers soins des Vénitiens fut de se construire une ville sur l'emplacement et avec les débris de l'ancienne Kydonia. Cette ville est la Canée. C'est là qu'aborde le paquebot qui, par Syra, met Athènes et l'Europe en communication avec la Crète.

Si l'on en croit les voyageurs, il était difficile de choisir une entrée moins faite pour donner une idée de l'incontestable beauté de l'île. De tous côtés des rochers tristes et nus; sous vos pas un sol pierreux et brûlé du soleil; çà et là d'énormes aloès; on se croirait sur quelque plage africaine. Mais pour les Vénitiens comme pour les anciens Kydoniens ces inconvénients étaient rachetés par des avantages réels de position, auxquels donnait encore plus d'importance la proximité du golfe et de l'excellent port de Suda.

Les cités principales de l'île, sous la domination vénitienne, étaient l'ancienne ville arabe de Kandaki, Candie ou Megalo-Kastro, la Canée, Suda et Rélimo ou Rylimno, entre l'Armero et l'Arcadi-fiume. Outre ces villes, on comptait dans l'île environ neuf cent quatre-vingt-seize villages.

Entre toutes les tribus dont les délégués de Venise avaient presque toujours à surveiller les mouvements, la plus turbulente et la plus difficile à réduire était sans contredit celle des Sfakiotes. Retranchés dans les gorges profondes de Leuca-ori, et corsaires de père en fils, ils étaient la terreur de tous les bâtiments marchands qui avaient affaire dans l'archipel. Cette tribu existe encore avec les mêmes mœurs, la même réputation et le même costume. Ils se vantent, dit-on, d'appartenir à cette antique race des Éléocrétois dont parle Homère, et qui elle-même avait la prétention de se rattacher aux premiers habitants de la Crète. Suivant quelques auteurs, au contraire, les Sfakiotes s'attribueraient une origine romaine.

Au dix-huitième siècle, on retrouvait encore en honneur chez eux la pyrrhique, cette vieille danse si originale et si vive des Curètes. C'était un combat simulé que se livraient, en dansant, de jeunes guerriers, vêtus de tuniques écarlates et armés de toutes pièces, sans que les exigences de la cadence dussent jamais gêner soit la prévision, soit l'imprévu des évolutions.

Je n'ai pas à raconter ici l'histoire de la domination vénitienne dans l'île de Crète. Ce serait faire l'histoire de la république elle-même, et l'ouvrage de M. Daru peut suffire à ceux de nos lecteurs qui voudraient la connaître dans tous ses détails.

Je me borne à rappeler qu'investis de la souveraineté de cette île en 1204, les Vénitiens, en 1644, semblaient encore avoir tout droit de la regarder comme l'une de leurs possessions les mieux assurées.

En effet, aucun signe avant-coureur ne faisait alors pressentir la terrible tempête qui se préparait. Elle éclata tout à coup sur leur tête, quand ils pouvaient encore, jusqu'à un certain point, se croire les moins menacés.

FRANÇOIS DE LA RIVEROL.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Dans l'immense enceinte de l'Exposition universelle, la grande majorité des visiteurs cherche l'art dans ce qu'il a de plus élevé, la richesse dans ce qu'elle a de plus magnifique, la civilisation dans ce qu'elle a de plus raffiné! Quelques esprits d'élite, donnons-leur le

vrai nom qui leur appartient, quelques esprits chrétiens recherchent au contraire, avec une curiosité bienveillante et généreuse, ce qui intéresse les petits, les souffreteux et les déshérités. C'est ainsi que M. Augustin Cochin, dont le nom est bien connu de ceux qui s'occupent des institutions charitables, a pris pour but d'une de ses visites à l'Exposition l'humble section réservée aux Esquimaux.

Il a prévu l'objection des délicats et des dédaigneux : que peut-on dire de nouveau, d'intéressant sur les Esquimaux? « On sait qu'ils chassent, qu'ils souffrent. Le phoque est une sorte de masse vivante, informe, que le Créateur leur a jetée par pitié. Sa viande les nourrit, sa peau les couvre, sa poursuite les occupe. Ils ont faim, ils ont froid, ils sont laids, ils sont sales, ils disparaîtront. Comme aux confins du règne animal on ne peut distinguer certains êtres de la plante, et comme aux confins du règne végétal les curieux signalent des plantes qui semblent des minéraux, nous avons de même à l'extrême limite de l'humanité des parents si éloignés, que leur sort ne nous intéresse pas et que leur nom ne réveille dans notre âme qu'un souvenir vague et le sentiment d'un dédain distrait. Pourquoi nous en parler? »

M. Cochin a donc prévu l'objection, il l'a même formulée; mais, au lieu de s'y arrêter, il y a répondu. Cette maisonnette des Esquimaux qu'on rencontre à l'Exposition, ce traîneau grossier, ces peaux de phoque devant lesquelles les dédaigneux et les délicats passent en pressant le pas, l'ont attiré. Avec quelque superbe que nous les envisagions, et quelque méprisant que soit le regard que nous attachons sur eux, nous ne sommes que des hommes et ils sont des hommes. Le *Nihil humani* de Térence trouve donc ici son application. En outre, comme le fait remarquer l'écrivain chrétien, il y eut un temps où notre Occident était habité par des peuplades qui demeuraient dans des tentes aussi misérables que les huttes du Groënland et se couvraient de peaux de bêtes comme les Esquimaux. Athènes fleurissait déjà, et le soleil de la civilisation, qui nous a éclairés et réchauffés d'un tardif rayon, ne s'était pas encore levé sur nous. Nous avons marché plus vite que les Esquimaux, il est vrai, mais notre sol est fertile et leur sol est stérile et ingrat; leur climat est sévère, dur, implacable, et le nôtre est beau. La justice veut qu'on tienne compte des difficultés, et celles qu'ils rencontrent sont immenses. L'âge de pierre a eu son temps chez nous, il dure toujours pour les Groënlandais. Ces hommes, qui ont reçu peu du Créateur et qui, au lieu de se laisser écraser par les éléments, luttent à l'aide du tout petit lot qu'ils ont reçu du Créateur et parviennent à vaincre la nature, ne vous rappellent-ils pas l'ouvrier évangélique qui, ayant utilisé le seul talent qu'il avait reçu, fut loué par le père de famille?

M. Cochin le constate : pour ce qui est de fabriquer, de manier son traîneau ou son *kajac*, l'Esquimau n'a pas d'égal dans le monde, et la première médaille accordée aux rameurs devrait être décernée à l'Esquimau. Pendant six mois de l'année il lutte, non pas, comme l'Européen, pour conquérir la fortune, l'aisance, les jouissances de la vie, la renommée, mais pour conquérir les moyens de vivre avec sa pauvre famille pendant la longue nuit de trois mois qui succédera à la saison où le ciel est éclairé. Et les obstacles contre lesquels il lutte sont un froid implacable, une mer sombre, tourmentée par des orages, des avalanches, des distances immenses à parcourir. Quand cette triste et longue nuit, qui rappelle aux voyageurs la nuit éternelle des poëtes, est sur le point de commencer, l'Esquimau se construit une maison en bois, s'il trouve du bois, comme le fait observer M. Cochin; en pierres, quand il n'a que des pierres; enfin en glace, quand il n'a que de la glace, et, selon l'ingénieuse remarque de l'auteur, il transforme ainsi l'obstacle en moyen. C'est la glace, cette création de l'hiver, qui préserve l'Esquimau contre le froid.

On trouve à l'Exposition des modèles de ces maisons de bois, de pierre et de glace. Un missionnaire catholique, le P. Petitot, missionnaire oblat, raconte dans une lettre datée de 1866 qu'il a vu fabriquer en deux heures une de ces maisons de glace et qu'il l'a habitée. On la taille par grands morceaux comme des pans de muraille que l'on superpose; on les arrose d'eau qui, gelant aussitôt, ferme les joints aussi hermétiquement que le pourrait faire le ciment le plus solide. On laisse un trou d'à peu près deux pieds de haut, selon l'estimation du lieutenant Bellot, qui, malgré son courage, hésita à s'engager dans cet égout puant, long environ de deux mètres et par lequel s'exhalent des émanations fétides : « De chaque côté de la porte et au fond, continue notre compatriote le lieutenant de marine Bellot, qui trouva dans les mers glacées du Nord un trépas héroïque, règne une sorte de treillage à un pied du sol et de trois à quatre pieds de large; recouvert de peau, il sert de lit et de table. Dans l'espace du milieu, qui a à peu près trois mètres, une moitié de phoque, dont la graisse a été enlevée, mais dont les chairs saignantes sont foulées aux pieds, et qui est à la portée des appétits des hôtes de la hutte. Sur un des côtés, une vieille femme, presque aveugle, aux paupières rouges, aux hanches et aux bras nus, aux mèches grisonnantes, coud des peaux qu'elle remue avec ses pieds et avec ses mains. Près d'elle est couché son fils, le maître de la maison, qui ne se met sur son séant que pour me faire honneur. Au fond, une jeune femme, presque nue, allaite un enfant nu qu'elle tient d'une main, tandis que de l'autre elle ramasse à la hâte quelques peaux qui forment ses vêtements. Deux lampes, où brûle une huile fétide, éclairent et chauffent la hutte. Point d'ouverture qui laisse échapper la fumée ; un seul trou près de l'entrée, voilé par de minces enveloppes d'intestins et de boyaux. »

Nous voilà introduits dans un intérieur esquimau par un homme qui y a pénétré lui-même, qui parle de ce qu'il a vu et non de ce qu'on lui a raconté. Et quoique le caractère du lieutenant Bellot soit trempé en force et énergie, une exclamation lui échappe : « Comment des êtres humains peuvent-ils vivre dans de pareilles conditions ? »

Ils y vivent cependant, parce que les hommes vivent partout où ils ont une famille à protéger, à nourrir, à défendre, à aimer; ils y vivent, et deux sociétés de missionnaires, les frères moraves, issus du protestantisme, et les prêtres catholiques, viennent les aider à supporter leurs épreuves. « Depuis dix ans, dit M. Cochin, les missionnaires catholiques se sont répandus dans les immenses contrées de la Nouvelle-Angleterre, de la baie d'Hudson au district de Behring, du Canada au pôle nord, et ils ont déjà établi plus de vingt stations, s'avançant jusqu'au 68°, jusqu'à l'embouchure de la grande rivière Makensie. Ces missionnaires sont des Canadiens ou des Français, souvent des Marseillais, appartenant à une société religieuse fondée sous le nom d'oblats par l'avant-dernier évêque de Marseille, M. de Mazenod. On ne se doute guère que quelques Français partent chaque année des rives tièdes et claires de la Provence pour aller évangéliser les Esquimaux dans les glaces et les brouillards de la rivière Makensie. Trente-huit missionnaires français se sont, depuis dix ans, partagé l'évangélisation de ces contrées. Pas un n'a fait défection ; un seul est mort. »

Ces détails, empruntés à l'intéressant travail publié par M. Cochin dans le *Correspondant*, vous engageront peut-être à donner un coup d'œil au traîneau, à la cabane, à la barque, aux haches de pierre, aux peaux et à l'huile, pauvres objets perdus dans l'Exposition. Celui qui a donné ces détails n'espère pas que l'avenir des petits pêcheurs du pôle puisse être meilleur que leur présent. Au point de vue matériel, il a raison. Leur climat ne changera point, le sol ne deviendra pas pour eux plus fertile, le ciel plus clément et leur hiver plus éclairé. Mais ils ont en eux un monde intérieur que, grâce aux missionnaires, le soleil de la charité peut illuminer et échauffer. C'est un de ces missionnaire, le P. Petitot, qui a dit des Indiens Loucheux : « Belles âmes qui courent au-devant de l'Évangile. » Plus ils ont d'épreuves, de privations, de misères dans leur patrie terrestre, plus ils ont besoin d'élever leurs yeux et leurs cœurs en haut. Plus ils sont déshérités de la nature, plus ils ont besoin de se sentir aimés par les hommes et d'aimer Dieu. Qu'elle s'écoule dans le trou enfumé de l'Esquimau ou sur les bords riants de nos fleuves et dans les pompeuses demeures de nos cités européennes, la vie est courte, et l'on éprouve une émotion involontaire en songeant à ce vieil Esquimau dont parle M. Cochin et qui écrivait, en 1864, à un Genevois : « Jésus m'aime, et il t'aime, frère. Je serai heureux de te voir un jour près de lui. »

Les distances s'effacent par le rapprochement des âmes. Des extrémités du monde deux regards s'élèvent et se rencontrent en Dieu. Voilà le lien de la fraternité humaine qui, malgré les différences de races, de climats, de mœurs, de civilisation, se renoue au pied de la croix.

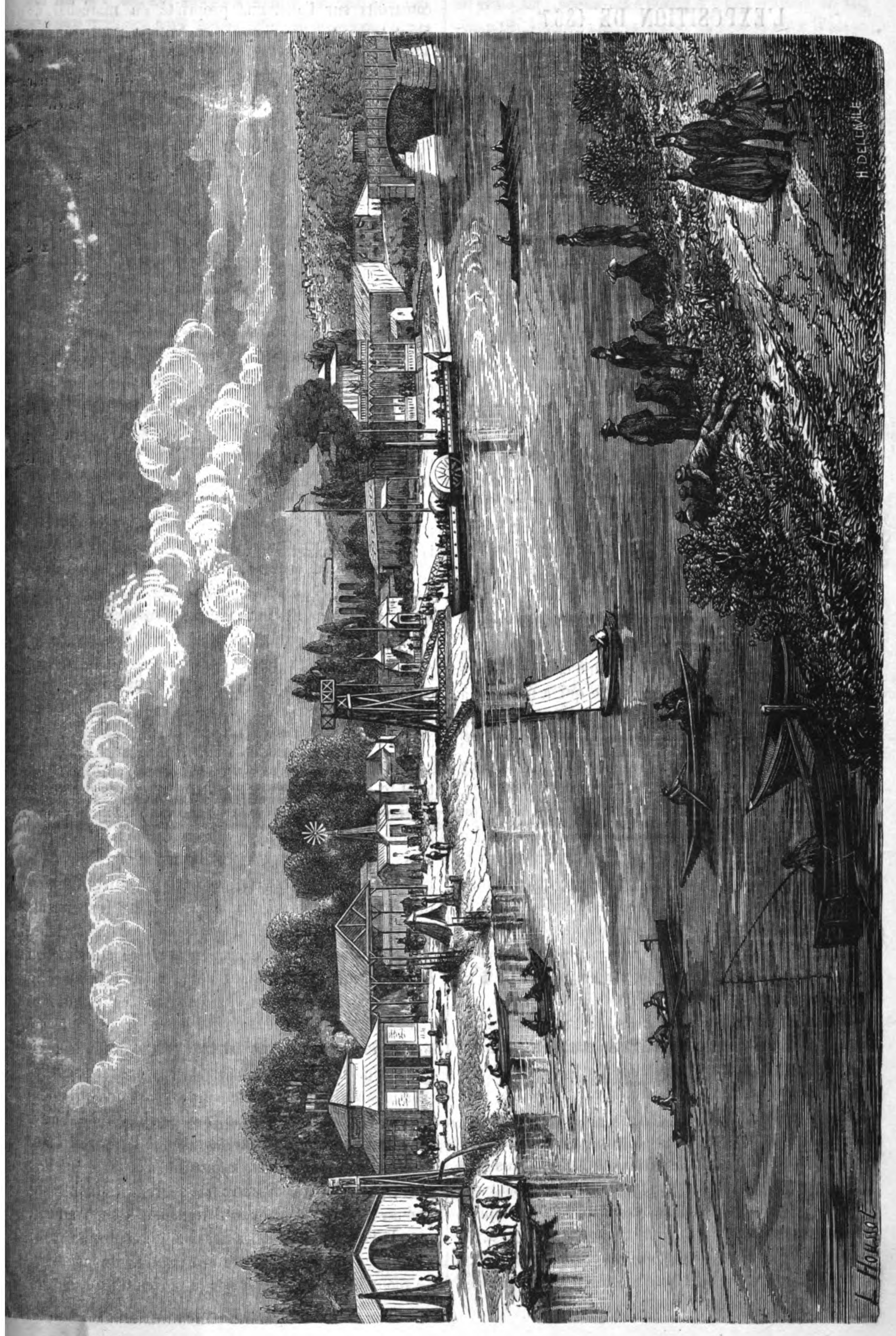
NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET CIE, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er octobre et du 1er avril. — Les volumes commencent le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Exposition universelle. — Annexe agricole de l'île de Billancourt.

L'EXPOSITION DE 1867

(Voir pages 389, 408, 470, 486, 504, 529, 561, 598, 613, 641, 665, 673, 714 et 754.)

ANNEXE AGRICOLE DE L'ILE DE BILLANCOURT.

Dans le principe, l'île de Billancourt avait été destinée par la Commission impériale à servir simplement de champ d'expériences aux machines agricoles envoyées à l'Exposition du Champ-de-Mars.

Les justes réclamations des constructeurs de machines et des éleveurs de bestiaux firent entièrement modifier ce premier plan.

L'agriculture, qui n'avait pas une place suffisante au Champ-de-Mars, devait trouver à l'île de Billancourt tout l'espace qui lui manquait, et la décision qu'on prit de créer cette annexe fut accueillie avec empressement par les parties intéressées, qui résolurent d'y établir une exposition complète. Comme position topographique, l'île est aussi favorisée que possible par la nature; elle est située à deux kilomètres en aval de Paris, bordée à gauche par le Bas-Meudon, à droite par le village de Billancourt, dans un endroit où la Seine est encaissée par la colline où sont bâties les riantes villas de Bellevue, tandis que le fond du tableau est formé par le pont de Sèvres et le coquet village de Saint-Cloud.

L'île a une superficie totale de vingt-trois hectares, elle est séparée en deux parties par une chaussée reliée à la terre ferme par deux ponts. Ce qui a manqué à l'exposition agricole, disons-le tout de suite, ce sont les moyens de locomotion, car sauf un unique omnibus qui semble faire un service régulier, on ne trouve que quelques bateaux qui, moyennant soixante centimes, vous amènent du pont Royal au port de l'île. En plein été cette petite excursion était charmante : on traversait d'abord une partie de Paris, puis on apercevait le panorama du Champ-de-Mars sur la gauche, tandis qu'on laissait sur la droite les vastes pelouses du Trocadéro, bordées, depuis le 15 août, de toutes sortes de baraques couleur vert-pomme. Ensuite venaient Passy, l'élégant Auteuil, où l'on a eu le bon goût et le bon sens de conserver quelques-uns de ces beaux arbres dont parle Boileau ; enfin le Point-du-Jour et Billancourt. De l'autre côté de la Seine la physionomie du pays est singulièrement différente. Si sur la droite vous admirez les riches maisons de campagne des plus fortunés des Parisiens, autant de petits bijoux encadrés dans une belle verdure, à gauche vous trouvez le Creuset tout carbonisé d'où doivent sortir plus tard l'élégance et le confort, mais qui pour le moment n'a rien d'agréable ni de bien séduisant. Ce ne sont qu'usines, hauts fourneaux, manufactures ou fabriques, et cela depuis le Champ-de-Mars jusqu'au Bas-Meudon. Alors seulement la perspective change et les grandes cheminées sont remplacées par quelques jolis chalets construits sur l'ancienne propriété du maréchal de Saint-Arnault.

Notre gravure représente le pont de Billancourt. Le premier pavillon, situé sur la gauche est occupé par une fabrique d'engrais, le second représente une chaufournerie alimentée par ces mêmes engrais; ensuite vient le hangar des machines agricoles, puis un moulin servant de moteur à une pompe et après un dragueur système Peltier.

Le bateau à vapeur qui est en station vous indique le débarcadère. Dans le fond du paysage vous apercevez le viaduc de Fleury au-dessus duquel passent les trains de Bretagne; et après le port, en allant toujours d'amont en aval, voici le restaurant des régates, ainsi nommé probablement parce qu'il devait y avoir des régates. Enfin à l'extrême droite on reconnaît le pont de Billancourt et la chaussée qui partage l'île en deux. La Commission impériale a classé l'île en trois divisions : dans la première ce sont les machines agricoles proprement dites; dans la seconde on retrouve quelques machines, mais surtout des spécimens de jardins fruitiers; enfin dans la troisième partie, située à l'aval et séparée des deux autres par la chaussée du pont, on a exposé le long de la Seine les houblons, puis des arbres fruitiers; dans le centre de cette partie de l'île, des tabacs et la viticulture, et le long du petit bras du fleuve toutes les essences forestières feuillues et conifères envoyées par M. Pissot, conservateur du bois de Boulogne. Le lecteur comprendra que je ne puis dans un article mentionner tout ce que contient l'annexe de Billancourt. Je me contenterai aujourd'hui de parler de la partie de l'île sise en amont du pont.

Quoique la plus petite, cette section offre le plus d'intérêt, car c'est dans de vastes hangars élevés dans cette partie de l'île qu'ont été exposées les races chevaline, bovine et ovine, et qu'on voit en ce moment les plus gras, les plus gros et les plus beaux échantillons de la race porcine. Dans cet endroit aussi se trouvent renfermés presque toutes les machines, tous les instruments servant soit à cultiver le sol soit à exploiter ses produits.

Parmi ces machines, il faut encore faire la distinction de celles qui sont destinées à rester toujours en plein air comme les charrues, les herses, et celles qui sont constamment employées dans l'intérieur de la ferme soit pour battre les grains, hacher les produits agricoles, etc. Je citerai maintenant ceux des appareils les plus ingénieux que l'on remarque dans une première visite. Et d'abord voici le hache-paille Valek-Virey. Construit de façon que, la bouche de l'appareil étant mobile, on peut y mettre la quantité de paille que l'on veut; puis, réglant au moyen d'engrenages maintenus par un cliquet, la bielle qui transmet le mouvement, on a la faculté, suivant les besoins, de couper la paille à un, deux, trois ou quatre centimètres de longueur. Le mouvement est donné par le moyen d'un balancier

circulaire dont les rayons recourbés sont munis de couperets également courbes.

Voici ensuite un appareil fort ingénieux destiné à remplacer par un mécanisme simple et économique le criblage à la main. Cet appareil, inventé par M. Josse, jouit de cette supériorité de n'avoir aucune pièce mécanique susceptible de se déranger et nécessitant de grandes réparations. Le cribleur n'a ni roue ni engrenage; il est basé sur la différence de densité qui existe entre les grains et les ordures qui s'y trouvent mélangés. Voici comment il est construit : des grilles plus ou moins grosses constituent un plan légèrement incliné sur lequel on a placé des pièces de bois formant toutes des triangles équilatéraux. Un volant-poulie commande le cribleur au moyen d'une bielle; ce volant doit faire cent quinze tours à la minute, et ce, aussi régulièrement que possible. Dès lors, si vous placez du grain à nettoyer dans le cribleur, le mouvement de va-et-vient rejettera la graine de droite à gauche et de gauche à droite sur les angles des pièces de bois; le grain qui est le plus lourd tombera, tandis que la menue paille remontera pour sortir du côté opposé à celui qui sert d'issue au grain. Cette action, je le répète, est purement due à la différence de densité.

Le même inventeur a exposé un appareil basé sur le même principe et destiné à épierrer tous les grains. C'est une précieuse découverte pour la meunerie, qui doit ainsi réaliser de grandes économies dans l'usure de ses meules et de plus donner de meilleurs produits.

MM. Fauchon et Cie ont exposé deux nouvelles machines. L'une est inventée par M. Joly (de Blois) et a pour but de fabriquer des briques de toute espèce, les tuyaux de drainage, les tuiles, les briques creuses ou tubulaires. La nouvelle machine est à mouvement continu; elle cylindre, malaxe les terres et en opère le moulage en même temps. La combinaison est simple et ingénieuse, et elle jouit de ce grand avantage : produire beaucoup, donner d'excellents produits et éviter toute complication.

La seconde machine, exposée par M. Fauchon (d'Orléans), est un moulin agricole destiné au broyage de tous les corps durs. La modification apportée consiste à rendre la meule inférieure mobile en la suspendant à son centre sur deux axes perpendiculaires l'un à l'autre, ce qui lui permet de n'offrir de résistances verticales aux impulsions qu'elle reçoit que celles qui sont nécessaires au broyage. Cette meule ne tourne pas, elle est simplement oscillante. Le système employé jusqu'à présent consistait au contraire à assujettir la meule inférieure horizontalement et à faire mouvoir la meule supérieure seule, de façon à produire le frottement nécessaire. Dans le nouveau système, la meule supérieure est montée sur un arbre dans le genre de la meule inférieure, de sorte que, pendant le travail, le parallélisme est toujours conservé.

Les avantages se résument ainsi : économie de force évaluée à 30 p. 100, fabrication meilleure, moindre élévation de la température du grain.

Citons maintenant les pétrins mécaniques à bras système Durvie. Dans ce système on réalise une énorme économie en remplaçant dans les coussinets le frottement par le roulement. Ce coussinet peut être employé dans tous les moteurs et n'est pas spécial au pétrin.

On a remarqué aussi les diverses voitures exposées par la maison Retif. Il y a quelques-uns de ces véhicules qui nous ont paru bien construits et bon marché.

A côté de ces voitures est placé le frein Huzar, calant à la fois les deux roues des voitures charretières soit à la montée, soit à la descente; évitant ainsi les accidents et soulageant les chevaux. La simplicité de ce système est extrême : au moyen d'un encliquetage, c'est-à-dire d'un taquet-levier retombant dans l'engrenage d'un rochet, on peut, soit en montant, lâcher le frein de derrière et permettre ainsi aux chevaux de se reposer sans que la voiture puisse être entraînée sur la pente; soit en descendant, embrayer la roue à l'aide du levier-taquet placé à l'avant, ce qui produit l'effet d'un frein de sûreté, préférable et plus simple, croyons-nous, que tout ce que l'on a employé jusqu'ici pour parer aux mêmes inconvénients.

Il me reste à parler d'un petit appareil en argent qu'on introduit dans le pis des vaches, et avec cette petite sonde le lait coule naturellement; il y a tout avantage à l'employer, car on peut remplacer le travail d'un vacher par celui d'un enfant de huit ou dix ans.

Enfin, voici un système de baratte horizontale, inventé par M. Girard, et qui a pour but de corriger toutes les matières incompatibles au traitement du lait, quel que soit le climat sous lequel on opère. La baratte est en fer battu étamé, et dans celle-ci le lait est soumis à un système de bain-marie dont la température varie avec celle de l'atmosphère, de façon que l'on obtienne toujours une moyenne de quatorze à dix-sept degrés, ce qui représente la meilleure chaleur pour obtenir un bon crémage. De plus, le même exposant a complété son invention en fabricant des vases spéciaux, dans lesquels le crémage se fait seul, et jusqu'à la dernière goutte de lait.

Ainsi l'eau nécessaire pour les bains-marie, tout en donnant une température régulière, assure une propreté constante et entraîne les miasmes nuisibles à la formation du beurre; et de plus, le lait étant complétement écrémé, il ne reste dans le beurre aucune parcelle en décomposition, et, on le sait, en chimie surtout,

Une maille rongée entraîna tout l'ouvrage,

c'est-à-dire qu'une molécule en décomposition hâte la corruption générale de la matière.

Il ne reste plus à parler que des parcs-abris imaginés par un fermier beauceron, M. Duchon. En plaçant la cabane du berger au milieu du parc, l'inventeur fixe

un mât au-dessus de cette cabane, et à ce mât adapte une tente. M. Duchon protége ainsi ses bestiaux contre les intempéries de l'air.

Le premier inconvénient est que les moutons n'ont pas assez de place : à peine chaque animal a-t-il un mètre de long sur cinquante centimètres en large ; en second lieu, il pense remédier ainsi à l'épidémie du sang de rate qui règne sur les troupeaux de Beauce. Nous croyons que, s'il avait consulté l'intéressant ouvrage que le docteur Babault vient de publier sur cette importante question, son opinion aurait été singulièrement modifiée, et il aurait vu que le charbon provient bien plutôt de la nourriture que l'on donne aux bestiaux que de toutes causes atmosphériques.

ALFRED NETTEMENT FILS.

L'ILE DE CRÈTE OU CANDIE

(Voir pages 734, 765 et 795.)

VIII

Vers la fin de septembre de cette année 1644, si lugubrement inscrite depuis dans les annales de la République, les galères de Malte, commandées par les chevaliers de Boisbeaudran se jetèrent sur une caravane turque qui se rendait de Constantinople au Caire, accostée de trois grands navires. Après une lutte acharnée, l'avantage resta aux chevaliers, qui s'emparèrent d'un butin estimé plus de deux millions et d'un très-grand nombre de prisonniers. Ce qui augmenta la rage des vaincus, c'est qu'au nombre de ces prisonniers se trouvaient la sultane mère et le jeune Mahomet, héritier de l'empire.

On apprit aussitôt que des armements formidables se faisaient à Constantinople ; et comme l'affront qu'il s'agissait de venger venait des frères hospitaliers, personne ne douta que l'ordre ne fût à la veille de voir encore une fois déchaînées contre lui toutes les forces de l'empire ottoman.

Le grand vizir Méhémet-Pacha, qui, exploitant la faiblesse de caractère du sultan Ibrahim, gouvernait en maître, se garda bien de dire un seul mot pouvant éclairer l'opinion sur ses véritables desseins. Quels que fussent, au fond de son âme, ses sentiments de haine contre les hospitaliers, il ne pouvait oublier la magnifique défense de Malte sous le magistère de l'illustre Jean de la Valette, ni se dissimuler la dangereuse impression que produisait encore tout autour de lui ce terrible souvenir. Ajournant donc prudemment le châtiment des Maltais, c'était d'un autre côté qu'il avait pris immédiatement la résolution de porter ses coups pour venger l'empire.

Depuis longtemps les Turcs ne cessaient d'avoir leurs regards attachés sur Candie. Ils se souvenaient que l'étendard du Prophète avait déjà flotté sur les remparts de toutes ces opulentes cités ; à leurs yeux les Vénitiens n'étaient que des usurpateurs sacriléges ; et Méhémet se persuada que le ciel l'avait choisi pour remettre les fidèles croyants en possession de cette portion importante de leur héritage.

Il y avait bien un traité récent qui garantissait la paix entre les Vénitiens et les Turcs ; mais dans ce qui venait d'arriver le grand vizir trouvait justement un prétexte pour ne plus tenir aucun compte de ces engagements. Les galères maltaises, ayant encore à bord les captifs musulmans et le riche butin dont les hospitaliers s'étaient emparés, étaient venues mouiller, sans rencontrer d'opposition, sur les côtes de Candie.

Il se promit de proclamer hautement la complicité de Venise et de justifier ainsi cette agression inattendue.

En conséquence, dès les premiers jours de juin 1645, la flotte ottomane, portant une armée de 50,000 hommes commandés par le capitan Pacha-Jussuf, sortit tout à coup du Bosphore ; et le 24, tandis que les hospitaliers, qui devaient se croire les seuls menacés, se préparaient à une héroïque résistance, l'armée turque avait déjà pris terre, à la pointe occidentale de Candie, près de la Canée.

Ce jour-là même, Blaise Juliani, commandant du fort de Saint-Théodore, se voyant dans l'impossibilité de se défendre, prenait le parti de se faire sauter avec sa garnison et les Turcs qui venaient l'assaillir. Quelques jours plus tard, Ranimo succombait ; la Canée était investie. Candie elle-même, capitale de l'île et résidence du gouverneur, allait se voir aussi menacée. Il n'y avait pas à compter sur les habitants du pays ; l'on avait plutôt à se tenir en garde contre leurs manœuvres hostiles. Triste résultat de cette politique égoïste dont la métropole n'avait jamais voulu se départir à leur égard !

Venise s'empressa d'envoyer de tous côtés des agents pour solliciter l'appui des puissances chrétiennes. Elle avait toutes raisons de croire que cet appel serait entendu. A cette époque, l'empire turc, encore dans toute sa force d'expansion, était un danger permanent pour l'Europe. On se préoccupait de ses moindres mouvements. Il n'y avait pas encore cent ans que pour sauver la chrétienté il n'avait fallu rien moins que la prodigieuse victoire de Lépante, en 1574 ; et l'on était à la veille du jour où, pour arrêter l'invasion des armées ottomanes, l'on allait avoir besoin de toute la valeur et de tout le génie de Jean Sobieski.

Mais en ce moment l'empire d'Allemagne était en proie à mille dissensions ; en France, nous nous trouvions au beau milieu des agitations de la Fronde ; et tout ce qu'il nous fut possible de faire, du moins alors, ce fut d'envoyer très-secrètement un subside de cent

mille écus; — libéralité dont, par parenthèse, on prétendit que le cardinal Mazarin avait voulu se donner l'honneur.

Un peu plus heureuse ailleurs, la seigneurie de Venise obtint le concours du pape, du grand-duc de Toscane, de l'ordre de Malte et même, dans une certaine mesure, de l'Espagne, laquelle en cette occasion, comme lors du siége de Malte par Soliman, s'était montrée beaucoup plus magnifique dans ses promesses que dans ses actes.

Ces divers États, en se réunissant, parvinrent à fournir une flotte de vingt galères.

Tandis que l'on négociait ainsi, la garnison de la Canée se voyait forcée de capituler. Le 22 août, elle sortit de la place avec tous les honneurs de la guerre. « Cette conquête donnait aux Turcs 360 canons, un point d'appui pour leur armée répandue dans l'île et un port pour l'alimenter d'hommes et de munitions. » (Daru, *Histoire de Venise.*)

Le gouvernement de Venise ne désespéra pas de la fortune de la République. Des mesures extraordinaires furent prises, et pour imprimer une plus forte impulsion à la guerre on en donna la direction à un généralissime.

Ce fut Jérôme Morosini que l'on choisit. Il était difficile d'ouvrir plus dignement cette longue liste d'illustres capitaines appelés successivement à soutenir dans Candie, pendant plus de vingt-cinq ans, l'honneur de leur pays, et qui devait se clore si glorieusement par le nom de ce François Morosini, le véritable héros de la lutte et l'un des grands citoyens qu'aient eu à citer les fastes de la République.

Une puissance secondaire, comme Venise, ne tient pas tête, pendant un aussi grand nombre d'années, à toutes les forces d'une puissance de premier ordre, comme l'était alors la Turquie, sans faire des prodiges. Je regrette que les limites restreintes de cette étude ne me permettent pas de suivre une à une toutes les émouvantes et glorieuses péripéties de ce drame grandiose. Je craindrais que de tels événements ne perdissent trop à n'être racontés que sommairement. Il m'a semblé d'ailleurs que le meilleur moyen de faire apprécier la magnifique attitude de la République, c'était de rappeler dans quelles conditions elle eut constamment à lutter.

Elle obtint sans doute le concours de quelques puissances, mais nous venons de voir dans quelle mesure ; elle vit arriver à elle d'illustres gentilshommes d'une bravoure chevaleresque rappelant les temps merveilleux de nos anciens paladins; mais de ce côté manquaient absolument et ce respect de la discipline et cette noble abnégation de chacun, sans lesquels il n'y a ni ensemble de vœux ni succès décisif.

Une seule chose eût pu la sauver : une grande et franche intervention. Il n'en fut question nulle part. Toutes les puissances de l'Europe étaient trop occupées de leurs interminables querelles. Il est donc permis de dire qu'elle fut vraiment seule pendant vingt-cinq années d'une lutte désespérée, toute seule contre ces formidables armées ottomanes qui sans cesse pouvaient se renouveler.

Ce n'est qu'en 1660 qu'il fut possible à Louis XIV de prouver à Venise tout l'intérêt qu'il prenait à sa cause en lui accordant un secours de 4,000 hommes.

Malheureusement, dès les premiers jours de leur arrivée, ces braves gens, s'étant précipités sans ordre sur les bataillons turcs, essuyèrent une sanglante défaite, et presque aussitôt la peste vint moissonner les débris de cette petite armée.

Le duc de Savoie avait fourni deux régiments, qui, avec les quelques autres contingents étrangers, formaient un petit corps dont les services furent plus d'une fois appréciés.

Il avait même accordé à la République l'un de ses meilleurs généraux, le marquis de Villa, dont le bisaïeul s'était distingué à la bataille de Lépante. Telle était la réputation de ce général, que les Vénitiens n'avaient pas hésité à lui donner le commandement de leur infanterie, sous les ordres de leur généralissime.

Mais ce bon vouloir du duc de Savoie ne devait pas être de longue durée. Dans le courant de l'hiver de 1668, lorsque les nouveaux efforts des Turcs rendaient plus nécessaire que jamais la concentration de toutes les ressources dont pouvait disposer la République, il annonça tout à coup son intention de rappeler ses troupes ainsi que l'homme illustre qui les commandait. Le pape, qui venait justement d'envoyer 500 hommes à Candie, s'efforça vainement de lui faire comprendre tout ce que cet abandon avait d'odieux, dans un pareil moment surtout. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut le maintien de deux régiments; mais le duc insista pour le rappel immédiat du marquis de Villa, bien qu'il lui fût impossible de se dissimuler quel tort il faisait aux Vénitiens en leur enlevant un général de ce mérite, connaissant déjà parfaitement le terrain, et en possession de la confiance de toute l'armée.

Il est curieux de voir à quelle cause frivole on devrait attribuer, d'après quelques auteurs contemporains, un aussi regrettable revirement.

Assez peu de temps auparavant, la maison de Savoie, qui certes avait bien le droit d'être fière de son antique et glorieux blason, s'était avisée tout à coup de le trouver insuffisant et de joindre, sans autre façon, à ses armes héréditaires celles des rois de Chypre et de Jérusalem. A l'occasion même d'un traité qu'il avait eu à signer, le duc de Savoie s'était empressé de faire figurer dans les protocoles les nouveaux titres qu'il venait d'exhumer.

Rien de plus inoffensif, il faut en convenir, que cette annexion de souvenirs évoqués avec plus ou moins d'à-propos.

L'on comprend la susceptibilité et l'indignation de

nos aïeux quand Édouard III, faisant de son usurpation héraldique la menaçante expression de ses ambitieuses visées, tenait ce fier langage qu'un vieux chroniqueur a cru devoir rimer :

Ie suis roy par double raison :
Roy d'Angleterre en ma maison,
Roy de France par Isabelle ;
Pourquoy de France j'écartelle.

Cet écusson, où il écartelait de France, figurait sur sa bannière, qui, d'un moment à l'autre, pouvait guider chez nous les archers anglais.

Ici rien de pareil. Les Turcs étaient les maîtres dans l'île de Chypre aussi bien qu'à Jérusalem ; et véritablement cette royauté *in partibus infidelium* n'aurait dû, ce semble, donner d'ombrage à personne.

A Venise cependant, on avait vu de très-mauvais œil ce bizarre accès de vanité princière. Le gouvernement s'était même cru obligé de protester hautement auprès des différentes cours.

Les Carignans rappelaient qu'un prince de leur maison avait épousé autrefois l'héritière de la couronne de Chypre ; et, bien que ce prince eût été presque aussitôt chassé de ce royaume, ils n'en soutenaient pas moins qu'un droit formel de réversibilité leur était acquis.

« Les Vénitiens, dit M. Daru, argumentaient de ce que le royaume de Chypre relevait du soudan d'Égypte et de l'investiture que le soudan leur avait donnée. »

Au reste nous devons dire que, même au temps de sa domination, dans l'île de Chypre, la seigneurie de Venise n'avait jamais songé à se prévaloir du titre de roi. Mais, n'en ayant pas voulu pour elle-même, elle ne voulait pas qu'un autre le portât.

De part et d'autre l'irritation avait été assez grande pour amener l'interruption de toutes relations entre les deux gouvernements.

Sans avoir rien décidé sur cette *grave* question, l'on avait pourtant fini par consentir à un rapprochement.

Nous venons de voir combien peu il eût fallu compter sur une réconciliation, qui laissait ainsi dans les cœurs toutes les rancunes de la vanité froissée.

Quoi qu'il en soit, ce départ du marquis de Villa imposait à la République l'obligation de le remplacer au plus tôt par un homme qui ne le fît pas trop regretter. On jeta les yeux sur un officier général depuis longtemps en possession de la plus brillante réputation dans l'armée française, le marquis du Puy-Montbrun-Saint-André, de l'illustre branche des du Puy-Montbrun, du Dauphiné.

Justement fier de l'appel qui lui était adressé, Saint-André, après en avoir obtenu du roi l'autorisation, s'empressa d'aller mettre sa haute expérience et son courage au service d'une cause qu'il regardait avant tout comme la cause de la chrétienté. Il emmenait avec lui une troupe de volontaires qu'il venait de recruter.

Dans la situation presque désespérée où se trouvait Candie, l'on était mis promptement à l'épreuve ; et il fallut peu de temps au successeur du marquis de Villa pour faire voir aux soldats qu'ils pouvaient avoir confiance dans leur nouveau chef. Par son talent d'organisateur, son intrépidité, la sûreté de son coup d'œil et l'art qu'il possédait d'électriser sa petite armée, Saint-André mérita que l'histoire, en rendant compte des dernières campagnes de cette terrible guerre, associât son nom à celui des plus glorieux champions de Venise.

Quatre ou cinq mois plus tard, arrivait de France un autre renfort, une véritable croisade au petit pied, recrutée dans les rangs de la plus haute noblesse du royaume.

Le duc de la Feuillade en était le chef. Il avait pour lieutenants les ducs de Château-Thierry et de Caderousse, le comte de Villemor et le comte de Saint-Pol, prince de Neufchâtel, à peine âgé de dix-sept ans.

Tous ces jeunes gentilshommes étaient pleins de confiance et d'ardeur. Ils brûlaient d'en venir aux mains avec les Turcs, pour répondre aux touchantes et gracieuses acclamations qui les avaient salués au moment de leur départ chevaleresque.

Mais ils auraient dû se souvenir un peu mieux que leurs glorieux devanciers n'avaient jamais cru s'amoindrir en prenant au sérieux les ennemis avec lesquels ils luttaient chaque jour d'héroïsme.

La ville de Candie n'était déjà plus qu'un monceau de ruines. Partout des brèches dans ses remparts. Pour empêcher les Turcs de s'en rendre maîtres, il ne fallait rien moins que le génie indomptable et l'admirable prudence de Morosini. A peine entré dans la place, le duc de la Feuillade cependant, sans aucun égard pour l'opinion d'un tel homme, demanda hautement que l'on fît une sortie générale.

« Morosini représenta qu'il avoit très-peu de monde dans la place, et que pour peu qu'il en perdît, il en auroit faute ; qu'il les vouloit conserver pour la défense des brèches. Aussi auroit-il esté un très-mal habile homme si il avoit fait autrement. » (*Hist. du siége de Candie*, par Philibert de Garry.)

Il eût été insensé de songer à déloger de leurs lignes les forces considérables des Ottomans. Faire traîner le siége en longueur par les mêmes moyens qui, depuis six mois, avaient un plein succès, c'est-à-dire par les mines, était le parti le plus sage. Tel était l'avis du généralissime et de Saint-André. Mais ni les sévères représentations de l'un ni les supplications de l'autre ne purent triompher de l'orgueilleuse obstination de la Feuillade et de ses amis.

Partager le danger commun ne leur suffisait pas. Ce qu'ils voulaient avant tout, c'était de l'éclat, dût-il en résulter la compromission de la cause qu'ils étaient venus défendre. (Voir à ce sujet les réflexions sévères de Ph. de Garry.)

Morosini demeurant inébranlable, la Feuillade déclara qu'il exécuterait la sortie avec les siens.

« Le 16 décembre 1668, à la tête de cette troupe déjà réduite à 280 combattants, la Feuillade, un fouet à la main, comme si cette arme eût suffi pour chasser les ennemis[1], Villemor, Château-Thierry, la Mothe-Fénelon et Saint-Pol, qui s'était dépouillé de ses armes défensives pour être plus agile, s'élancèrent, au point du jour, sur les retranchements ennemis. »

Si ce fut une folie, l'on est du moins forcé de convenir qu'ils surent la rendre brillante et glorieuse : deux mille homme repoussés à plus de deux cents pas par cette poignée de braves, huit cents Turcs laissés sur la place, quatre cents mis hors de combat, tel fut, en moins de deux heures d'une lutte acharnée, le résultat de cet incroyable coup de main. Mais ce stérile succès venait de leur coûter bien cher : Villemor, Tavanes, le fils du marquis de Fénelon et quarante autres étaient tués ; ils avaient plus de soixante blessés, entre autres Montmorin, d'Aubusson et le chevalier de Créquy.

L'ennemi, se ravisant, était sur le point de les envelopper ; il fallut se résigner à battre en retraite. La Feuillade, qui avait reçu trois blessures, rentra le dernier.

Et comme si cette malheureuse ville de Candie n'eût été à leurs yeux que le champ clos d'un tournois, se contentant d'avoir mérité les applaudissements du monde entier par cette audacieuse *passe d'armes*, ces nouveaux paladins n'eurent rien de plus pressé que de sortir de la place, sans se préoccuper de l'effet moral que ce départ devait produire.

Tous les moyens d'une plus longue résistance semblaient épuisés, quand l'arrivée d'une nouvelle division française, comprenant environ 5,000 hommes, vint relever tout à coup la confiance des assiégés. Elle était commandée par les ducs de Navailles et de Beaufort.

Ce dernier, déchu de la tumultueuse royauté des halles et s'habituant assez mal au silence qui se faisait autour de lui, avait sollicité avec instance ce commandement. Il était impatient de faire de nouveau parler de lui, mais cette fois du moins en vrai héros, en guerroyant de son mieux contre les infidèles.

Un moment Morosini se flatta que ce nouveau concours de la France, malgré le caractère extra gouvernemental que l'on s'était cru obligé de lui donner, allait sérieusement relever les affaires de la République. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il faudrait lutter contre les mêmes entraînements irréfléchis, les mêmes préoccupations personnelles.

Candie présentait l'aspect le plus désolant. « C'étoit une chose déplorable de voir l'état où cette ville étoit réduite. Les rues étoient couvertes de boulets, de balles, d'éclats de bombes et de grenades ; il n'y avoit pas une église, pas un bâtiment dont les murailles ne fussent percées et presque ruinées par le canon. Toutes les maisons n'étoient que de tristes masures. Il y sentoit mauvais partout. De quelque côté que l'on tournât, on rencontroit des soldats tués, blessés ou estropiés. » (*Voyage en Candie*, de Desréaux de la Richardière.)

Et voilà la place que Morosini défendait depuis si longtemps contre toutes les forces des Turcs !

Afin de contraindre ces forces à se diviser, il voulait que les nouveaux auxiliaires français opérassent une diversion du côté de la Canée. Ceux-ci, incapables de voir une leçon dans l'exemple récent de leurs prédécesseurs, s'obstinèrent, comme eux, à vouloir faire une sortie. Morosini s'efforça inutilement de leur faire abandonner une résolution qui renversait tous ses plans.

Pour effectuer leur projet, les ducs de Navailles et de Beaufort choisirent le 25 août.

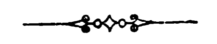
« Le capitaine général, dit un témoin oculaire, Ph. de Garry, offrit au duc de Navailles de faire sortir avec lui quelques troupes de la République, comme gens accoutumés à combattre les Turcs, et qui connaissaient mieux le terrain d'autour de Candie que les siens. Il ne voulut pas recevoir cette offre, ni même se consulter en rien avec M. de Saint-André. »

Le 25, avant le jour, toute cette petite armée s'ébranla, et avec la magnifique intrépidité que l'on devait attendre de ces gentilshommes et des braves soldats qu'ils avaient sous leurs ordres, on se précipite dans la tranchée. Les Turcs sont forcés de l'abandonner, en laissant plus de douze cents des leurs sur le terrain. Tout à coup le feu prend par hasard à quelques barils de poudre restés dans les batteries. Il n'en faut pas davantage pour faire croire aux Français qu'ils marchent sur un terrain miné. La panique s'empare de tous les esprits. Plus d'ordre qui soit écouté : c'est une déroute générale. L'ennemi qui s'aperçoit de ce désordre revient aussitôt sur ses pas. Il atteint les fuyards, et tout ce que peut faire Morosini en ce moment fatal, c'est de favoriser par le feu des remparts et une sortie de toute la garnison cette déplorable retraite.

« Cinq cents têtes, parmi lesquelles étaient celles du duc de Beaufort, du comte de Rosan, neveu du maréchal de Turenne, des marquis de Lignière, d'Uxelles, de Fabert et de Castellane, de cinquante mousquetaires et d'un capucin aumônier d'un régiment, furent étalées aux yeux du grand vizir et promenées autour de la place. »

François de la Riverole.

— La fin au prochain numéro. —



[1] Mémoires de d'Artagnan.

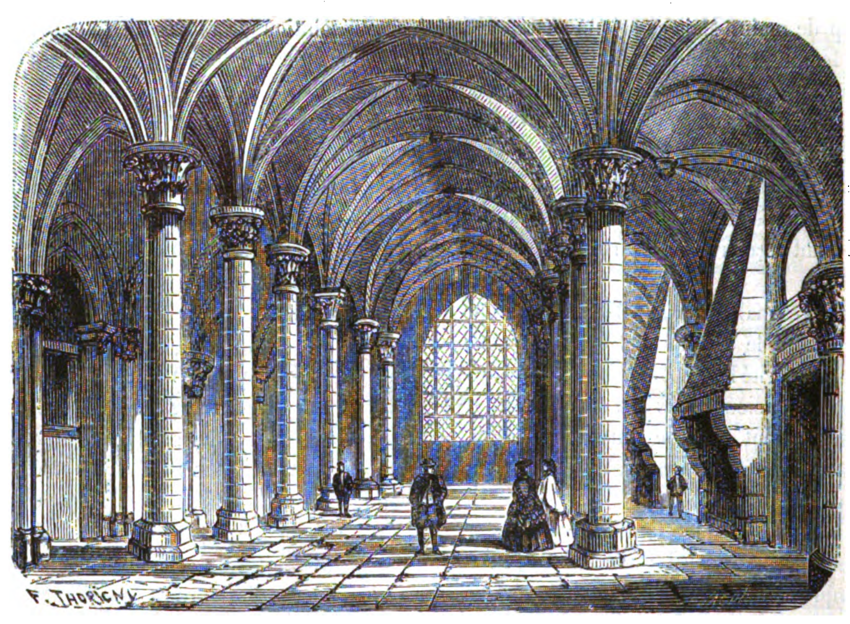


LE MONT-SAINT-MICHEL
AU PÉRIL DE LA MER.

(Voir pages 711, 725, 762 et 774.)

VII
PRISON D'ÉTAT.

Lorsque le mont Saint-Michel fut devenu une forteresse militaire commandée par un gouverneur aux ordres du roi de France, l'idée dut naturellement venir d'en faire une prison d'État. Nulle bastille en effet ne pouvait offrir des cachots plus mystérieux et plus impénétrables que ces vastes souterrains, auxquels les flancs du rocher servent de muraille et que les constructions superposées du monastère recouvrent, comme un monument gigantesque élevé sur un tombeau. Dans ces cloîtres ténébreux, dont il faut rapporter l'origine au temps des bénédictins, amenés par le duc Richard, peut-être même à l'époque des chanoines d'Aubert, nul bruit n'arrive, que celui de la vague répercutée par mille échos bizarres. L'abbé Ranulfe, à la fin du onzième siècle, y avait établi la sépulture des moines. « Qu'on imagine, dit un écrivain que nous « avons déjà cité [1], un enterrement dans ce cimetière, « et les frocs des religieux et leurs chants mortuaires et « leurs torches, et qu'on dise si le séjour de la mort fut « jamais plus solennel et plus effrayant. Sous cette voûte



Salle des chevaliers.

« était une citerne où l'eau tombait goutte à goutte, « comme l'eau dans le puits de l'abîme, clepsydre de « l'éternité. »

C'est près de ce cimetière, depuis longtemps abandonné, que s'ouvre l'entrée des cachots. Le plus fameux est celui qu'on a nommé la *Cage de fer*. Ce nom de Cage de fer rappelle le souvenir de Louis XI. C'est en effet à ce soupçonneux monarque qu'est attribuée l'invention de ces affreuses cellules, telles qu'on en voyait jadis dans les châteaux de Loches, de Chinon, du Plessis-lez-Tours, et que l'imagination populaire s'est plu à rendre plus horribles encore que la réalité. On dit que la cage de fer du Mont-Saint-Michel fut occupée par le cardinal de la Balue, avant qu'il fut enfermé à la Bastille. En ce cas, il faudrait la considérer comme la première qui ait été construite. Commines, qui a « maudit, lui aussi, » ces rigoureuses prisons « pour en avoir tâté pendant huit mois, » sous le règne de Charles VIII, raconte en effet dans ses Mémoires que « le premier qui les devisa fut l'évêque de Verdun, » et que, « mis incontinent dans la première qui fut faite, il y a couché pendant quatorze ans. »

Parmi les captifs qui ont « devisé, » après Jean de la Balue, la cage de fer du Mont-Saint-Michel, il en est un dont le sort a tout particulièrement ému la pitié publique, et dont certains écrits contemporains sur la célèbre abbaye, empreints d'une évidente partialité politique, ont rappelé complaisamment la mémoire pour en faire une excitation à la haine et au mépris des anciennes institutions de la France : nous voulons parler du gazetier Dubourg, qui mourut dans la cage de fer, un an et quatre jours après y être entré. Des documents, découverts il y a peu d'années par un savant archiviste normand [2], ont rétabli la vérité sur la captivité de Dubourg, et montré que parmi les prisonniers envoyés

[1] M. le Héricher.

[2] M. Robillard de Beaurepaire. Voir les Mémoires de la Société des antiquaires de la Normandie.



au Mont-Saint-Michel en vertu du système à jamais condamnable des lettres de cachet, la commisération publique aurait pu se reporter sur des victimes plus réellement dignes d'intérêt. On a fait passer Dubourg pour un Hollandais protestant, qui aurait combattu par ses écrits les projets ambitieux de Louis XIV, et qui, pour prix de son patriotisme, après des tentatives de séduction noblement repoussées, aurait été audacieusement arrêté à Francfort par ordre du roi de France, et de là conduit au Mont-Saint-Michel, où il serait mort dans la cage de fer, rongé par les rats.

Dans ce récit, trop généralement accepté comme



Porte de la Herse et Tour du guet.

l'expression de la vérité historique, il y a presque autant d'erreurs que de faits. Il résulte en effet des documents dont nous avons parlé plus haut que Dubourg, au lieu d'être un patriote hollandais, victime de son indépendance, fut un pamphlétaire français, d'un caractère essentiellement vénal, et qui s'était réfugié à Francfort pour y publier plus sûrement ses libelles contre la politique de la cour de France. Il faut ajouter que Louis XIV ne fut pour rien dans l'arrestation et la captivité de cet individu, par l'excellente raison que Dubourg n'était pas encore né lorsque mourut le grand roi. Enfin il demeure avéré que ce prisonnier ne fut point dévoré par les rats, mais qu'il mourut dans un accès de folie furieuse, déterminé par la souffrance et le désespoir. Tout ceci soit dit sans prétendre aucunement justifier la captivité de Dubourg, et sans qu'il soit dans

notre pensée de plaider la cause de ces abominables cachots, qu'il suffit de montrer tels qu'ils étaient, sans qu'il soit besoin, pour les rendre odieux, de les dépeindre avec les couleurs imaginaires du roman.

Dubourg fut un des derniers hôtes de la cage de fer. En 1776, un prince dont les vertus chevaleresques devaient un jour briller sur le trône, Charles-Philippe de France, comte d'Artois, étant venu en pèlerinage au Mont-Saint-Michel, fut douloureusement frappé à la vue du terrible cachot et en demanda la destruction. Si nous en croyons une anecdote racontée par Mme de Genlis dans ses Mémoires, ce ne fut que quelques mois plus tard, sous les yeux du duc de Chartres, que le vœu du noble prince fut réalisé.

Le temps n'était pas éloigné où les portes de l'antique abbaye allaient s'ouvrir à la fois pour les moines chassés de leurs cellules, et pour les captifs délivrés de leurs cachots. Mais la Révolution ne devait vider les prisons que pour les mieux remplir : à peine évacué par ses anciens hôtes, le Mont-Saint-Michel reçut des habitants nouveaux. Trois cents prêtres, rebelles au serment républicain, y furent jetés pour y achever leurs jours, en méditant à loisir sur les bienfaits du nouveau régime et sur la liberté qui leur était laissée dans cette forteresse, baptisée par la République du nom de *Mont-Libre*. Ils étaient tous vieux ou infirmes, et c'est pour cela qu'ils n'avaient point partagé le sort de leurs confrères, déportés sur le sol ingrat de la Guyane ou dans quelque île de l'Océan. On avait trouvé sans doute qu'ils ne valaient pas le voyage. Lorsque l'armée catholique et royale, dans son expédition d'outre-Loire, vint tenter la prise de Granville, un de ses détachements, envoyé au Mont-Saint-Michel, rendit à la liberté ceux de ces pauvres prêtres que la mort n'avait point encore délivrés des souffrances et des angoisses de la captivité. La marquise de la Rochejacquelein dit en ses Mémoires que la plupart furent hors d'état de suivre leurs libérateurs.

A partir de cette époque jusqu'en ces dernières années, l'ancienne abbaye du Mont-Saint-Michel n'a pas cessé d'être la prison du Mont-Saint-Michel ; maison de réclusion sous le premier Empire, maison de détention sous les gouvernements qui ont suivi, elle a reçu tour à tour dans ses cellules, transformées en cabanons, des conspirateurs de tous les partis ; les uns victimes de leur ambition ou de leurs folles passions ; les autres jetés dans la révolte par la révolte elle-même. Tels furent ces pauvres paysans, glorieux soldats de la dernière Vendée.

Quelques-uns languissaient encore, il n'y a pas vingt ans, dans les cachots du Mont-Saint-Michel, continuant à subir la peine de leur révolte, lorsque le gouvernement contre lequel ils avaient combattu était renversé à son tour par une révolution nouvelle. Les vainqueurs de 1848 ne songeaient guère sans doute à ces nobles enfants de la Vendée, et ils laissèrent à d'autres l'honneur de leur délivrance[1]. Mais combien y en eut-il alors qui purent revoir le champ paternel ?

On rapporte de touchantes histoires sur quelques-uns des détenus politiques du Mont-Saint-Michel. L'un d'eux, du haut des remparts, fit la cour à une pauvre pêcheuse, qu'il apercevait chaque jour étendant ses filets sur la grève. La jeune fille devina les regards et les signaux du prisonnier ; elle s'émut pour lui d'une pitié qui ne tarda point à se changer en un sentiment plus intime. Un mariage termina ce roman, noué à travers les grilles d'une prison ; et quelques mois plus tard, en recevant ses lettres de grâce, le condamné put apprécier deux fois le bonheur de la liberté.

Le Mont-Saint-Michel n'a pas eu, comme le Spielberg, son Silvio Pellico. Parmi ses tristes hôtes il s'est pourtant trouvé des poëtes. L'un d'eux a épanché en des vers gracieux, et que la musique a rendus populaires, les mélancoliques impressions de sa captivité :

Hirondelle gentille
Voltigeant à la grille
Du prisonnier, etc.

Aujourd'hui, l'étranger qui visite le Mont-Saint-Michel n'entend plus retentir le bruit sourd des verroux et la voix rauque des geôliers. Plus heureux que les détenus qui l'habitaient naguère et qui ne l'ont quitté que pour retrouver ailleurs leurs cachots et leurs chaînes, on peut bien dire de lui qu'en perdant ses tristes hôtes il a reconquis sa liberté. N'était-il pas captif, en effet, derrière ces constructions grossières et disgracieuses, élevées pour les besoins du service de la maison centrale, qui obstruaient de toutes parts ses cloîtres et ses galeries, et masquaient au regard les belles lignes de son architecture ? Désormais l'antique monument, débarrassé de ces hors-d'œuvre informes, apparaîtra, sinon dans toute sa splendeur, au moins dans son originalité première. La salle des chevaliers ne retentira plus sous le talon ferré des hommes d'armes, la porte de la Herse ne s'ouvrira plus pour les recevoir. Il y a maintenant d'autres hôtes. Puisse-t-il, sous l'impulsion du zélé prélat aux soins duquel il est confié, retrouver cette animation religieuse qui en faisait jadis un des sanctuaires les plus célèbres de l'univers chrétien[2] !

« On dit que, dans les châteaux de l'aristocratique Angleterre, la mémoire des résistances invincibles opposées par les chevaliers et les religieux de Saint-Michel aux siéges fréquents, à toutes les attaques de

[1] C'est, nous a-t-on assuré, par l'intervention de M. de Morny que la liberté fut rendue aux derniers prisonniers vendéens du Mont-Saint-Michel.

[2] Mgr l'évêque de Coutances, devenu locataire du Mont-Saint-Michel, a entrepris d'y fonder un centre d'œuvres religieuses et charitables : maison de retraite, orphelinat, établissement de hautes études ecclésiastiques, etc.

leurs ennemis, on dit que cette mémoire est restée comme un humiliation et un remords, qu'à cause de cela tout gentilhomme anglais doit visiter ce mont où échouèrent ses aïeux. On ajoute même qu'au fond des demeures féodales du Royaume-Uni, au sein même des masses populaires, une sorte de bruit prophétique s'élève quelquefois aux souvenirs de ce mont toujours resté nôtre. Au dire de ce bruit la religion et la France entreront dans une nouvelle ère de grandeur et de prospérité, au moment où la piété catholique retrouvera sur le rocher de Saint-Michel les satisfactions d'autrefois[1]. »

Si telle est, chez nos voisins d'outre-Manche, la croyance populaire, l'instinct national lui-même, à défaut du sentiment religieux, ne devrait-il pas nous dire de nous réjouir et d'espérer en voyant les efforts entrepris pour ramener le Mont-Saint-Michel à sa destination première?

R. Tancrède de Hauteville.

— Fin. —

[1] Lettre circulaire de Mgr l'évêque de Coutances et d'Avranches.

MICHEL CERVANTES

(Voir page 786.)

II

Cervantes, captif à Alger, m'a fait involontairement plus d'une fois songer, par la témérité de ses entreprises, son insouciance héroïque des périls, son indomptable énergie contre les obstacles, au type chevaleresque de Don Quichotte. Il ne faut pas croire, en effet, que Don Quichotte, pas plus qu'Alceste, soit un personnage entièrement sacrifié au ridicule. Ils sont l'un et l'autre plutôt risibles qne ridicules : risibles, non pas en eux-mêmes, mais comme des anachronismes vivants, risibles parce que leurs vertus ne sont pas placées dans le cadre qui leur convient. On sourit en les estimant et en les admirant ; mais on les estime et on les admire, et quand cet aimable Don Quichotte meurt, on se sent prêt à le pleurer. Qui a jamais songé à se moquer de la chevalerie, quand elle a sa place au soleil et qu'elle rend à la société tous les services célébrés par les historiens? Personne. Don Quichotte est un chevalier qui a survécu à la chevalerie, qui vient après l'époque où elle pouvait servir. C'est l'Épiménide du monde chevaleresque, réveillé d'un sommeil séculaire, et qui, la lance en arrêt, cherche par monts et par vaux une société disparue.

Cervantes aussi était un chevalier, et, arrivé à la fin de sa vie, il raille ses propres illusions en raillant celles de son Don Quichotte.

Deux ans après la funeste journée où il avait été pris par les Algériens, il écrivait dans une lettre adressée à Mateo Vasquez, et destinée à être mise sous les yeux de Philippe II :

« Sur la galère du *Soleil*, dont le nom éclatant avait pour ombre ma destinée, je luttai en vain contre la ruine qui nous accabla tous. Je sentis le poids affreux du joug d'un maître, et voici deux années qu'entre les mains de ces mécréants ma douleur se prolonge. Mes fautes sans nombre, je le sais, et le peu de douleur que mon cœur en éprouvait, me retiennent parmi ces faux Ismaélites. »

Il ne dépendit pas de Cervantes que Philippe eût l'honneur de cette noble conquête d'Alger, accomplie de nos jours par le roi Charles X, et dont je me félicite d'avoir écrit l'*Histoire*, glorieux fait d'armes qui a ajouté une belle page aux annales de la France! Il ne s'y épargna pas. C'est là qu'il déploya plus que partout ailleurs ce caractère chevaleresque qu'aucun péril n'étonne, cette persévérance qu'aucun revers ne lasse, cet esprit d'entreprise qui trouve sans cesse de nouvelles ressources. Les larmes lui étaient venues aux yeux, c'est lui-même qui le dit, en voyant ce rivage, autrefois protégé par le drapeau espagnol, maintenant livré à la domination des pirates et des Turcs :

« Le jour où j'arrivai vaincu sur le rivage dont parle tout le monde et qui sert d'asile, de rendez-vous, de centre à tant de pirates, je ne pus retenir mes pleurs. Devant mes yeux se présentaient la rivière, la montagne d'où le grand Charles partit, sa bannière flottant dans les airs, et la mer qui, jalouse de sa grande entreprise, furieuse de sa gloire, se montra alors plus irritée que jamais. »

Ici commence pour Cervantes une double vie, vie d'entreprises incessantes pour abréger sa captivité et celle de ses compagnons de chaînes, quelque chose de plus, pour faire servir leur délivrance et la sienne à la gloire et à la puissance de l'Espagne; vie d'observations, d'études curieuses, d'analyse et de réflexions. C'est un chevalier, je vous l'ai dit ; mais ce chevalier est en même temps un esprit éminent, un observateur attentif et sagace, un philosophe, un politique aussi bien qu'un poëte.

Or songe-t-on à l'impression que dut produire sur cette tête fortement organisée l'aspect d'Alger, non pas d'Alger arrivé à sa dernière phase, dépossédé de sa puissance sur les mers, n'exerçant plus qu'à la dérobée le métier de la piraterie, comme j'ai eu occasion de peindre la ville des Barberousse touchant à son heure suprême et amenant son pavillon devant la France, mais d'Alger dans la période ascendante de sa fortune, dans le printemps de sa puissance, dans tout l'essor de la piraterie?

Remarquons cependant une chose en passant : quand le comte de Bourmont, en 1830, vint débarquer dans la presqu'île de Sidi-Farruch, à la tête d'une armée française, et qu'après avoir gagné la bataille de Staouelli, il mit le siége devant le château de l'Empereur, l'organisation du gouvernement algérien était précisément celle

qui frappa si vivement Cervantes. « Robadam règne alors, dit M. Émile Chasles, dont le travail continue à me fournir de précieux détails; les Turcs sont maîtres, les Maures sont refoulés, les chrétiens travaillent. Deux courses ravitaillent l'empire barbare : la course de terre qui apporte de l'intérieur le fruit du pillage, la course de mer qui apporte de l'extérieur les richesses dérobées à l'Europe. Cervantes, témoin oculaire de ce double brigandage, contemple ce qui se passe. A l'une des portes d'Alger arrivent cinq cents hommes armés qui se rallient et se forment sur deux files en arborant leur bannière, *la Vandera del cavallo*. C'est une *mahala* qui rentre et qui vient d'opérer la levée de l'impôt, en y ajoutant, pour le grossir, toutes sortes de razzias secondaires. Ils ont vécu pendant quatre ou cinq mois aux dépens des Africains, ils en ont ramené plusieurs qu'ils ont faits esclaves, et l'on aperçoit parmi les bêtes de somme chargées de blé, de miel, de beurre, de figues et de dattes, des femmes qu'on pousse en avant et des enfants que l'on frappe. Grande fête dans la ville; les décharges de la mousqueterie font retentir la grande rue, tandis que la troupe descend, se range sur la place et annonce les prises qu'elle va vendre. Ainsi se termine la *garama* ou contribution de terre. Cependant un grand bruit se fait entendre dans une autre partie de la ville : c'est l'arrivée au port de la *galima*. Le débarquement s'effectue dans un ordre invariable. Avant tout on fait porter les rames en magasin, et personne parmi les Turcs ne débarque, jusqu'à ce que le navire soit dépouillé et demeure comme un oiseau sans aile; car les captifs sont là, avides de liberté; il suffira d'un moment d'oubli pour qu'ils saisissent les rames et s'échappent. On prend donc ses sûretés; puis on débarque ses marchandises, ses esclaves, tout son butin, à la grande joie des marchands et du roi. »

Ainsi ce gouvernement, fondé sur un double pillage, le pillage de la terre et le pillage de la mer, traversa trois siècles sans éprouver de modifications sensibles. Tel il était quand Cervantes captif foula le littoral d'Alger, tel nous le retrouvâmes en 1830. Seulement par notre blocus nous avions empêché depuis quelques années la *galima*, mais en lisant les notes de M. de Villèle, je vois qu'en 1824 : « L'Espagne n'ayant pas payé son tribut accoutumé aux pirates, plusieurs vaisseaux espagnols furent capturés et conduits à Alger. » Quel sentiment douloureux eût oppressé le cœur patriotique de Michel Cervantes, s'il avait pu prévoir que sa grande patrie serait, trois siècles après sa mort, tributaire de pirates de cette ville d'Alger, qu'il espérait, à l'aide d'un soulèvement d'esclaves chrétiens, combiné avec l'apparition d'une escadre de Philippe II, rendre à la monarchie espagnole !

Alger, à l'époque où il y arriva, c'est à dire en 1575, était à la fois le chef-lieu des corsaires de la Méditerranée et une ville interlope où les épaves de la Grèce expirante, de l'Italie déchirée, de toutes les populations riveraines de la Méditerranée, étaient apportées par le flot de la mer et celui des révolutions, ville formée de débris, sorte de Babel polyglotte dont le langage bariolé frappa vivement Cervantes : « Ce n'est pas la langue d'une nation, a-t-il dit, c'est un mélange de toutes les langues, un idiome bâtard, un libre argot, sans règle fixe de prononciation ni de grammaire; c'est le parler nègre d'un jeune esclave qui vient de débarquer. » Est-ce seulement l'esclavage qui produit le bariolage de races et d'idiomes? Non. Alger, centre de piraterie, devient un centre de richesses, et partout où il y a de l'or, le commerce afflue. Vous vous souvenez de ce Hollandais qui disait : « S'il y avait de l'argent à gagner en enfer, je risquerais d'y brûler mes voiles. » Triste parole, mais parole vraie ! Alger est un enfer de main d'hommes où il y a de l'argent à gagner, le commerce de toutes les nations risque d'y brûler ses voiles. Couverts par un sauf-conduit, les Anglais y apportent le fer, le plomb, l'étain, le cuivre et de la poudre; les Espagnols des perles, des étoffes teintes, des senteurs, du sel, du vin, et surtout des réaux ou des écus d'or, destinés à une refonte frauduleuse; les Marseillais, de la mercerie, de l'acier, de l'alun, du soufre et du salpêtre; les Génois, les Napolitains, les Siciliens, du velours et de la soie ; les Vénitiens, des coffres en bois précieux et ces glaces auxquelles Venise a donné son nom. Ces produits se rencontrent avec l'orfèvrerie peinte des Russes, les étoffes de Constantinople. Disons, à la gloire du catholicisme et pour l'honneur de cette époque, que les Pères de la Merci y apportaient en même temps leur charité, leur dévouement, leur courage à toute épreuve, leur zèle à catéchiser les esclaves chrétiens que les Turcs poussaient à l'apostasie par les menaces, les promesses, les mauvais traitements, leur infatigable sollicitude à les consoler, à les soigner, à les secourir, et l'or qu'ils avaient quêté dans toute l'Europe pour les racheter.

Tels furent les spectacles divers que, pendant cinq ans, Cervantes eut sous les yeux. Il se trouvait au point de rencontre de l'Orient et de l'Occident ; il étudia ces deux mondes, il compara leurs mœurs. Il vit apparaître la femme orientale en face de la femme européenne; le harem en face du foyer : sujet de graves réflexions dont son théâtre porta plus tard la trace. Il chercha, en même temps, à se rendre compte de la puissance des corsaires, et il reconnut, avec une douloureuse surprise, que, sans le concours des chrétiens, les pirates algériens n'auraient pas de marine. Ceux qui construisaient les galiotes, ceux qui les gréaient, ceux qui ramaient, tous étaient Européens, tous étaient chrétiens. Haedo, contemporain de Cervantes et historiographe d'Alger, l'a dit : « Si les Turcs venaient à manquer des bras chrétiens, ils n'auraient peut-être pas un seul navire. »

L'âme si haute et si noble de Cervantes s'indigna à cet aspect. Cette captivité qui aurait brisé un caractère moins fort retrempa le sien. Il devint le consolateur,

l'appui de ceux qui souffraient, des faibles surtout : les femmes, les enfants, les vieillards. Il les soutenait dans leurs misères, il affermissait leur âme contre les séductions des Turcs qui cherchaient à leur faire renier la foi de Jésus-Christ. Il mena à Alger, on peut le dire, une vie d'apôtre et de chevalier : apôtre avec les faibles, chevalier avec les forts qu'il groupa bientôt autour de lui pour les exciter à d'aventureuses entreprises d'évasion. Dans les fers des Algériens, il parlait des gloires de la patrie absente, et s'animait ainsi à imiter les exploits qu'il célébrait avec ses compagnons de chaîne. Les échecs ne le décourageaient pas, et il a dit lui-même : « Jamais l'espoir de recouvrer ma liberté ne m'abandonna. J'imaginais, je mettais en œuvre, et quand le succès ne répondait pas à l'intention, aussitôt, sans m'abandonner à la douleur, je me forgeais une autre espérance qui, si faible qu'elle fût, soutint mon courage. »

Ame vraiment forte et vraiment grande, âme généreuse, passionnée pour la liberté de ses compagnons comme pour la sienne, lorsqu'on découvrait la trame des complots, il s'avançait comme le jeune héros troyen en disant : « *Me me! adsum qui feci :* c'est moi qui ai tout fait. »

Ce fut vraiment un miracle si, au bout de cinq ans, il sortit d'Algérie avec la vie sauve. Il l'avait risquée vingt fois dans sa lutte avec le féroce roi d'Alger, le terrible Hassan-Bacha, Vénitien d'origine et élève des corsaires Dragut et Aluch-Ali, Hassan qui faisait trembler les Turcs eux-mêmes et versait le sang humain comme de l'eau. Après la découverte du complot d'août 1577, Hassan acheta Cervantes et voulut lui faire nommer parmi ses complices le frère Olivar, un de ces magnanimes prêtres qui, sous la robe des rédempteurs, venaient racheter les captifs. Il trouva Cervantes impassible devant les menaces, inaccessible aux séductions, et habile à échapper aux finesses italiennes des interrogatoires captieux du roi-pirate. Pourquoi le tyran d'Alger ne fit-il pas tuer son esclave? J'imagine que ce courage indomptable qui agit, dit-on, jusque sur les bêtes fauves, agissait aussi sur l'âme scélérate, mais énergique d'Hassan. Il n'est pas sûr qu'il comprît la vertu, mais il comprenait encore le courage parce qu'il était courageux. Et que faisait Cervantes dans le bagne triste et désolé d'Hassan? Il composait des vers héroïques, chantait les gloires de l'Espagne avec ses compagnons, montait une comédie qui faillit avoir un dénoûment tragique, car les janissaires, croyant voir une flotte espagnole en mer, se ruèrent vers le bagne pour égorger les captifs ; enfin au milieu de ces distractions poétiques, il organisait le vaste complot dont l'objet était de s'emparer d'Alger pour la donner à Philippe II. Il fallait, pour que la chose fût réalisable, que le roi d'Espagne envoyât quelques vaisseaux pour aider ce mouvement. Philippe II manqua au rendez-vous chevaleresque de Cervantes, qui recommença à conspirer pour son compte. Rien ne put le détourner de ses tentatives, ni les supplices auxquels il assista, horribles supplices dans lesquels il vit un grand nombre de ses compagnons expirer sous le bâton, subir la peine du gibet, du pal, ou perdre les yeux, les oreilles, le nez, sous le fer qui les mutilait.

Plusieurs fois Cervantes vit aussi la mort de près. Dans une de ses dernières tentatives, après s'être livré pour empêcher un compatriote, Diego Castellano, qui lui avait donné asile, d'être mis à mort, il subit son interrogatoire les mains liées et déjà la corde au cou, devant le terrible Hassan, qui jura que cette fois Cervantes périrait s'il ne dénonçait pas ses complices. Cervantes répondit avec un stoïcisme chrétien :

— C'est moi qui ai imaginé ce nouveau plan avec quatre *caballeros* qui sont maintenant hors d'Alger.

On ne put tirer de lui aucune autre parole. Tout le monde le croyait perdu. Il échappa encore une fois, et il est impossible d'attribuer son salut à une autre cause que celle que j'ai indiquée, l'ascendant d'un grand caractère sur ces barbares.

Le sentiment le plus général qu'inspirait Cervantes était une affectueuse admiration. Cependant il y avait des natures jalouses qui ne pouvaient supporter l'ascendant qu'il exerçait autour de lui. Nommons Blanco de la Paz, indigne membre de l'ordre de Saint-Dominique, qui, dans la dernière circonstance, fut le dénonciateur de l'héroïque captif. Non content d'avoir exposé Cervantes à une mort presque certaine par sa dénonciation, il le calomnia en Espagne, et, en s'attribuant faussement la qualité de commissaire du saint-office, il voulut obliger les Pères de la Merci, amis et admirateurs de Cervantes, à se prononcer contre lui. Ces grands cœurs refusèrent avec indignation de prêter la main à cette iniquité, et il y eut un soulèvement d'opinion parmi tous les chrétiens d'Alger contre cette abominable trame. On eut même de la peine à arracher le calomniateur aux chrétiens qui voulaient le mettre en pièces, et il fallut invoquer le caractère sacerdotal de Blanco pour le sauver de la mort. La famille de Cervantes avait essayé plusieurs fois de le racheter, mais elle était trop pauvre. Hassan, son maître, allait partir pour Constantinople et l'emmener avec lui ; toute espérance de délivrance semblait évanouie, le vaisseau était au moment d'appareiller, et Cervantes était à bord quand les Pères de la Merci firent un dernier effort, et, ajoutant aux 300 écus qu'avait envoyés la famille de l'illustre Espagnol, le produit d'une quête faite parmi les marchands, et enfin une somme prélevée sur les ressources de l'ordre de la Merci, ils parvinrent à racheter la liberté de l'esclave d'Hassan. Libre cette fois, Cervantes ne voulut point quitter Alger avant de vider son différend avec Blanco de la Paz, dont, il le prévoyait, les calomnies l'attendaient à sa descente sur le rivage espagnol. Il demanda une enquête entre lui et son dénonciateur, il en posa lui-même les termes, et, dans le texte qui a été retrouvé, on rencontre ces deux

ordres de questions : « — Le moine Blanco a-t-il agi comme doit agir un prêtre, c'est-à-dire visité les pauvres, assisté les malades? etc. — Le soldat Cervantes de Saavedra a-t-il oui ou non tout fait pour sauver l'élite des chrétiens captifs (*la Flore de los cristianos cautivos, en Argel*)? » Les réponses à cette enquête furent un triomphe public pour Cervantes. Alonzo Aragonez de Cordoue déclara que Cervantes, homme pur et honnête, l'eût sauvé sans la trahison de Blanco. Jean de Valcazar parla des bontés de Cervantes pour le malheureux, de ses charités secrètes, de sa tendresse pour les enfants chrétiens et de l'adresse avec laquelle il avait réussi à en faire évader cinq. On entendit Huiz de Pedrosa s'écrier : « J'étais dans la grotte du jardin quand il s'est livré pour nous sauver ; nous devons notre salut à sa générosité ; sa prudence et son esprit sont dignes d'une couronne. » Le capitaine Lopino ajouta : « Il nous a tous sauvés, tous nous l'aimons, et sa vertu excite notre envie. » Un religieux de l'ordre des Carmes avoua que, trompé par le mal qu'on lui avait dit de Cervantes, il avait été son ennemi ; « mais je l'ai vu, ajouta-t-il, et je suis devenu son ami, comme tous les captifs qui ont pu connaître son caractère. » Vint ensuite don Diego de Benavides : « Je suis venu de Constantinople ici, dit-il, j'ai demandé s'il y avait des hommes de naissance... On m'a répondu : Il y a surtout un homme d'honneur, noble, vertueux, ami des caballeros : c'est Michel Cervantes. J'allai le trouver, il me donna sa chambre, ses habits, son argent. En lui j'ai trouvé un père et une mère ! » Le vénérable docteur Antonio de Sosa et tous les Pères de la Merci confirmèrent les témoignages des captifs, et Haedo, l'historiographe, n'a fait que résumer les dépositions de cette enquête solennelle en écrivant ces lignes : « Cette captivité courageuse eût été un grand bonheur pour les chrétiens, bien qu'elle fût une des plus cruelles d'Alger, si Michel Cervantes n'avait pas été vendu par ses compagnons eux-mêmes. Il a soutenu tous les captifs au risque de sa vie. Cette vie, il a failli quatre fois la perdre (qu'on le menaçât de l'empaler, de l'étrangler, de le pendre ou de le brûler vif) pour l'entreprise qu'il faisait de rendre à beaucoup d'hommes la liberté. Et si son courage, son habileté, ses plans, avaient été secondés par la fortune, Alger appartiendrait aujourd'hui aux chrétiens, car il ne visait pas à moins. »

N'est-ce pas qu'on est heureux de pouvoir aimer et admirer l'auteur de Don Quichotte auquel Cervantes a donné quelque chose de sa bonté et de sa magnanimité en raillant aussi ses propres illusions dans celles qu'il a prêtées au héros de son livre !

Vous connaissez maintenant la vie militante de Cervantes ; il a été soldat, il a été captif ; et, dans le bagne d'Alger, comme sur le champ de bataille de Lépante, il a déployé les plus nobles qualités. De retour en Espagne, il va commencer une nouvelle carrière. C'est une campagne littéraire contre l'islamisme, contre Alger surtout. Philippe II n'a pas entendu sa voix quand il s'adressait à lui pour lui demander le châtiment des pirates et la délivrance des chrétiens captifs : il cherchera dans une suite de pièces de théâtre à communiquer à l'Espagne la fièvre de son indignation, dans l'espoir que, du cœur du peuple, cette indignation remontera jusqu'au cœur du roi. Dans ses drames, il ne raconte pas, il montre les misères, les humiliations, les souffrances, les supplices des Espagnols prisonniers à Alger, et le *Trato de Argel* n'est pas autre chose. *Le Bagne d'Alger* est un effort tenté dans le même sens. Écoutez le gardien Bari s'écrier devant l'auditoire espagnol : « Holà, au travail, chrétiens! Que personne ne reste en dedans, malade ou sain ! Allons, hâtez-vous! Si j'entre, mes bras vous donneront des jambes. Tout le monde au travail, même les *papay* (les prêtres) et les *caballeros*. Allons, vile canaille, faudra-t-il vous appeler deux fois! » Ne vous semble-t-il pas entendre Cervantes crier aux Espagnols derrière les acteurs qu'il met en scène : « Voilà comment on vous traite à Alger, et Alger est encore debout! » Plus loin, il montre un chrétien poursuivi par Zara Hoja, vrai type de la brutalité turque, qui a coupé les oreilles à un captif dont la tête est entourée d'un linge ensanglanté, pour le punir d'avoir tenté de s'échapper. Le chrétien s'écrie : « Double la serrure des prisons, mutile-moi encore, je ferai tout pour retrouver ma liberté. A moins que tu ne me coupes les pieds, rien ne m'empêchera de m'enfuir. » En entendant ces courageuses paroles, le gardien demande si ce chrétien n'est pas Espagnol : « A coup sûr, répond Zara Hoja, ne le voit-on pas à son courage? » Vous comprenez si cette réponse devait être couverte d'applaudissements par un public espagnol. Ces martyres auxquels Cervantes a assisté plus d'une fois viennent aussi se retracer dans les Philippiques dramatiques, à l'aide desquelles Cervantes cherche à réveiller son pays. Un enfant espagnol, Francisco, est condamné par le cadi à mourir pour avoir refusé de renier la foi du Christ. Un chrétien accourt au bagne et annonce au père de l'enfant qu'il vient de le voir, attaché à une colonne, pâle, ensanglanté, agonisant. Le malheureux père se précipite pour revoir encore une fois son enfant. Le rideau du théâtre s'ouvre, l'enfant apparaît respirant encore. Son père court à lui. « Détachez-moi, dit Francisco d'une voix mourante, que je meure en paix ! » Ici se rencontre ce trait où respire dans son effrayante beauté le sublime d'une foi tout espagnole : « Non, dit le père, meurs comme le Christ, va au ciel sans que tes pieds touchent la terre. » En disant ces mots, il embrasse son fils et recueille sur ses lèvres expirantes « cette belle âme, dit l'auteur, qui remonte vers celui qui la créa. »

Je ne puis prolonger cette étude, dans laquelle, grâce au travail de M. Émile Chasles, j'ai pu appeler l'attention sur une partie peu connue de la vie de Cervantes. Pour ne rien omettre, je dois dire ici qu'avant d'entreprendre cette

espèce de croisade littéraire contre le mahométisme, il avait tenté encore une fois la carrière des armes. En revoyant l'Espagne, il avait d'abord oublié tous ses malheurs. « Nous baisâmes à genoux le sol de la patrie, s'écrie-t-il, les yeux baignés de douces larmes de joie, et nous rendîmes grâces à Dieu. » Mais, en se relevant, le captif affranchi se trouva estropié, sans argent, sans carrière. Son père était mort, sa mère allait mourir; ses amis étaient dispersés. Il reprit du service et fit les campagnes de 1581, 1582 et 1583 contre les Açores. Au retour de cette campagne, il se jeta dans les plaisirs, et Lisbonne, qui était alors la conquête de Philippe II, devint pour Cervantes une Capoue. Cette vie de dissipation et de vertige dura peu. Le 12 décembre 1584, Cervantes se maria. Il épousa une jeune fille d'Esquiviaz, dona Catalina de Palacios y Salazar y Voz Mediana, noble et pauvre mariage. Dans l'apport de la mariée, qui possédait quelques petites pièces de terre, le contrat mentionne une demi-douzaine de poules. C'est après ce mariage que Cervantes commença à s'adonner sérieusement au théâtre. Il eut des succès, mais ces succès s'arrêtèrent bientôt, en 1587, devant l'apparition d'une étoile littéraire qui se levait à l'horizon dramatique. Lope de Vega, comme l'a dit Cervantes, s'empara de la monarchie comique. Alors le théâtre se refuse à l'ancien captif d'Alger et l'on voit commencer ce que M. Émile Chasles appelle la vie nomade de Cervantes. Il entre dans les emplois civils, il devient commissaire aux vivres pour l'Armada, il traverse les provinces en achetant du blé pour les galères de l'Espagne. Cela le conduit jusqu'en 1592. En 1594, il obtint un emploi de finance. Un banquier, auquel il avait confié une partie des fonds dont il était collecteur, pour les porter à Madrid, fait banqueroute en 1597. Cervantes, dans la caisse duquel on a constaté un déficit de 2,641 réaux, est condamné à la prison. Il obtint sa liberté sous caution en 1598. Mais alors il échappe aux regards, il se débat dans les gouffres de la gêne, puis de la misère. Il compose des nouvelles, des intermèdes et des contes, d'après les modèles italiens du temps, et peu à peu, comme en imitant il observe, et que la vie nomade qu'il mène lui offre chaque jour les types les plus divers, les contrastes les plus étranges, le monde bohème, comme on dirait aujourd'hui, le monde *picaresque*, comme on disait alors à côté du monde des hidalgos, l'esprit critique se lève peu à peu en lui à côté de l'esprit philosophique. Il compare, il juge, il découvre souvent le mal où ne devrait être que le bien, et le bien où ne devrait être que le mal; tout à l'heure il aura complété la moisson d'observations, de sentiments, de découvertes qui lui sont nécessaires pour écrire son chef-d'œuvre, le plus original de tous les chefs-d'œuvre: j'ai nommé *Don Quichotte*.

C'est à Valladolid, dans une pauvre maison serrée entre les auberges d'un faubourg, près d'un ruisseau vide et profond qu'on appelle l'Esgneva, qu'en 1605 Cervantes, âgé de 57 ans, commença à écrire le prologue de ce livre immortel. Il occupait là deux modestes chambres, avec sa femme dona Catalina, sa fille naturelle Isabelle, qui avait vingt ans, sa sœur dona Andréa, sa sœur dona Constanza, une parente nommée dona Magdalena, et une servante qui leur suffisait à tous. Les femmes apportaient leur contingent au médiocre budget de la famille en brodant des costumes de cour. Valladolid, où le nouveau roi avait établi sa cour avec le duc de Lerme, était alors le Versailles de l'Espagne; Cervantes tenait les comptes des ouvrières, réglait les affaires de quelques seigneurs et s'occupait du procès que lui avait intenté le conseil des finances pour le déficit dont j'ai parlé plus haut. C'est pendant ses soirées, dans les loisirs que lui laissait une journée achevée, qu'il écrivit le prologue du livre auquel il travaillait déjà depuis plusieurs années, car, ainsi qu'il le dit dans ce prologue, ce livre avait été commencé dans une prison: « Hélas, dit-il, cet enfant de mon esprit a été conçu dans une prison, là où se trouve le rendez-vous des ennuis, et le concert des bruits sinistres. Les inventions aimables et fécondes de vos écrivains ordinaires naissent dans la douceur de la campagne, sous un ciel serein, au murmure des fontaines, à la faveur du calme de l'âme. Mon génie rude et inculte n'a pu mettre au monde pour cette histoire qu'un être maigre, ratatiné, fantasque, plein de pensées étranges qui jamais ne hantèrent l'imagination d'autrui. Je ne veux pas suivre le courant et te supplier, cher lecteur, avec des larmes dans les yeux, de pardonner ou d'oublier les fautes de mon œuvre; juge le fils de mon esprit, tu n'es pas son parent, tu n'es pas son ami, tu as ton âme dans ton corps, tu as ton libre arbitre, comme le plus huppé, tu es maître chez toi, comme le roi est maître de ses impôts. »

Je m'arrête ici, j'ai conduit Cervantes jusqu'à son *Don Quichotte*, qu'il présente, vous venez de le voir, au lecteur, avec la fierté d'un véritable hidalgo. Je le quitte au moment où le public le prend pour ne plus le quitter. Il faudrait, comme M. Émile Chasles, faire un volume, si l'on entreprenait de dire tout ce que suggère à la pensée la lecture approfondie de ce chef-d'œuvre. Je me contenterai d'ajouter quelques mots: Cervantes commença ce livre avec la raillerie impitoyable et pleine de verve d'un critique, et il le termina avec l'indulgence d'un philosophe chrétien. Le soldat de Lépante, qui avait eu toute sa vie la foi, mourut en s'appuyant sur la charité.

ALFRED NETTEMENT.



CHRONIQUE

On vient de voir dans le congrès de Malines, avec tout ce que la foi a de plus élevé, de plus consolant, ce

que la charité a de plus vif, et l'espérance de plus doux et de plus brillant. Le discours de Mgr l'évêque d'Orléans, en particulier, est peut-être la plus belle page d'éloquence que l'illustre évêque ait léguée à la postérité. Tout s'y trouve : la clairvoyance qui signale les périls de l'époque, la sagesse épiscopale qui indique les moyens de les surmonter, la sainte colère d'une grande âme qui s'indigne de voir l'esprit de vertige et d'erreur s'attaquer non plus seulement aux bases de la religion révélée, mais aux bases de la religion naturelle, l'existence de Dieu, l'existence de l'âme, son libre arbitre, son immortalité. Mais comme en éveillant ceux qui l'écoutent — et ceux qui l'écoutent ne sont pas seulement à Malines, mais partout où il y a des esprits élevés, des âmes honnêtes — comme en éveillant ceux qui l'écoutent sur les périls du temps, il les encourage à combattre le bon combat! Comme il remet à sa place cette déplorable école qui veut éteindre Dieu dans le ciel et la conscience dans l'âme! Dans les plus magnifiques édifices, il y a une sentine, il faut le savoir, comme le dit Mgr l'évêque d'Orléans, mais il ne faut pas trop s'en émouvoir, il faut seulement empêcher que la corruption sorte de ces chaires de pestilence pour tout infecter. Voltaire a sa place dans ce monde où le mal livre au bien un combat qui ne finira qu'à la fin des siècles, mais il faut que Voltaire demeure à sa place et n'usurpe pas celle de la vertu. Si on veut lui élever une statue, Mgr Dupanloup se chargera de l'inscription, et comme évêque d'Orléans et de Jeanne d'Arc, il lui appartient d'écrire sur le socle de cette scandaleuse statue : « A l'infamie personnifiée! »

Sévère mais équitable parole qui n'empêche pas le grand évêque d'éprouver les généreux sentiments de la charité. Il a lui-même marqué d'une manière pleine de clarté la distinction qui doit être faite entre le mal qu'il faut haïr d'une haine vigoureuse, et les hommes qu'il faut aimer, même en les combattant ; oui, qu'il faut aimer avec une invincible charité. Placez Mgr l'évêque d'Orléans en face du lit de mort de Voltaire, il ira au moribond et lui dira : « Mon frère, le Christ qui est mort pour nous deux, pauvres pécheurs, m'envoie vers vous pour vous sauver. » Mais, en face des œuvres abominables de Voltaire qui ont tué tant d'âmes, l'évêque d'Orléans est avec raison impitoyable.

Comparez maintenant le congrès de Malines, où l'on a entendu Mgr l'évêque d'Orléans, M. de Falloux, un évêque d'Amérique, rendant compte de l'éclat du christianisme dans le nouveau monde, la lettre si touchante de M. de Montalembert, et tous ces orateurs animés de la même pensée, à ce déplorable congrès de Genève où Garibaldi est venu étaler les oripeaux d'une popularité usée et balbutier ses blasphèmes nauséabonds contre l'Église, jusqu'à ce qu'on chassât ces singuliers membres du congrès de la paix qui semblaient à chaque instant emboucher la trompette de la guerre. Où est la dignité, où l'autorité, où le véritable sentiment de la dignité humaine, où l'intelligence de l'avenir?

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,

PARIS, RUE BONAPARTE, 90;

LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de ment, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr. 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes ; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er du 1er avril. — Les volumes commencent le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Type des habitants grecs de l'île de Candie.

L'ILE DE CRÈTE OU CANDIE

(Voir pages 734, 765, 795 et 804.)

VIII (*suite*)

Pour comble de disgrâce, on apprit quelques jours après que le duc de Navailles se disposait à regagner la France avec sa troupe. Il fut sourd à toutes les représentations, à toutes les prières ; et le 31 août il s'éloignait de l'île, deux mois à peine après y être arrivé.

Louis XIV, j'ai hâte de le dire, ne voulut pas accepter pour son pays la solidarité d'une pareille conduite.

Le duc de Navaille fut exilé.

Ce funeste exemple, comme l'avait pressenti le généralissime des Vénitiens, ne tarda pas à réagir sur les dispositions des autres auxiliaires de la République. Morosini assista avec une douloureuse, mais mâle résignation, au départ de leurs galères.

On l'abandonnait, quand il ne lui restait plus que trois mille hommes, pour la défense d'une place dont les murailles tombaient de toutes parts.

Les Turcs se hâtèrent de profiter d'une détresse qui ne leur était que trop connue.

Et avec ces forces dont nous venons de voir le chiffre si tristement réduit, avec ces moyens de défense que nous connaissons, Morosini sut trouver encore en lui assez d'énergie pour électriser ses soldats et les rendre victorieux. Mais pouvait-il se flatter que ce prodige se renouvelât?

Avant de renoncer à tout espoir, il voulut tenter une dernière démarche. Les vents contraires avaient forcé plusieurs vaisseaux des alliés à s'arrêter dans la rade de Candie. Il écrivit aux commandants pour les prier de lui laisser seulement trois mille hommes.

Avec ces auxiliaires, leur disait-il, il se faisait fort de tenir jusqu'à l'hiver et d'attendre de nouvelles troupes.

Tous les commandants répondirent par un refus formel.

L'heure était venue de céder. Morosini, outré d'indignation et la mort dans l'âme, comprit que, pour continuer une lutte devenue impossible, il n'avait le droit de sacrifier ni les derniers débris d'une population si longtemps et si cruellement éprouvée, ni cette poignée de braves « qui avaient survécu à soixante-neuf assauts, à quatre-vingt sorties et à treize cent quarante explosions de la mine. »

Philibert de Garry et l'historien turc Raschid s'accordent même à dire qu'il y avait eu plus de deux mille explosions.

Mais, tout en se résignant à négocier, Morosini prit si habilement et avec tant de dignité la défense des intérêts de son pays, que la capitulation se changea en un véritable traité de paix.

Six mois plus tôt, entouré de tous ses auxiliaires, il n'aurait pu ni proposer ni espérer des conditions plus avantageuses. Venise en fut surtout redevable au respect et à l'admiration que ce grand homme avait su inspirer à ses ennemis.

La république fut assez ingrate pour jeter en prison et priver de tous ses emplois le glorieux défenseur de Candie. Morosini se vengea noblement quelques années plus tard en lui assurant de nouveau, par ses exploits, la possession de la Morée.

On est effrayé, quand on songe aux énormes sacrifices que Venise avait dû s'imposer pour soutenir cette guerre, à tout ce qu'il y avait eu d'hommes tués.

Elle y avait dépensé plus de cent vingt-six millions de ducats !

Je ne dois pas oublier de dire quel fut alors, en réalité, le rôle de la France.

Si les événements, plus forts que les sympathies et les volontés, lui rendirent impossible toute pensée d'intervention officielle, il n'en est pas moins certain que nulle part la république ne recruta autant de soldats que chez nous, que nulle part surtout elle n'en trouva de plus déterminés. On avait compris en France que, dans cette lutte entre les Vénitiens et les sectateurs du Coran, l'honneur du nom chrétien n'était pas moins en jeu que l'honneur de la république.

D'après plusieurs historiens, Lyon, cette ville de tous les grands dévouements, aurait fourni à elle seule, durant cette longue guerre, près de 50,000 hommes.

IX

Les Candiotes virent bientôt ce qu'ils avaient gagné à changer de maîtres.

Nous savons quelle était leur condition sous ce gouvernement si froidement despotique des Vénitiens. A leur égard, la république en était encore à cette dure législation des temps féodaux qui consacrait le servage, mais dont presque partout ailleurs les progrès de la civilisation et avant tout la saine appréciation des principes du christianisme avaient déjà fait justice.

Jusqu'à la dernière heure de la domination vénitienne, les habitants de Candie, rigoureusement maintenus en dehors de la classe des citoyens, n'avaient, pour ainsi dire, joui d'aucune espèce de droits. Mais du moins, entre eux et leurs maîtres, il y avait quelques affinités d'origine ; le schisme n'avait pas encore complétement anéanti le souvenir de cette grande unité religieuse qui faisait autrefois des chrétiens d'Orient et de ceux d'Occident une seule et même famille ; et plus d'une fois ces fiers patriciens subissant, en dépit de leur orgueil, l'ascendant de leur conscience de catholiques, se sentaient contraints de voir des frères dans ces pauvres chrétiens égarés.

Avec les Turcs, plus rien ni dans le passé ni dans le présent qui permît aux malheureux Candiotes d'espérer le moindre adoucissement à leur cruelle servitude.

Ils se trouvaient tout à coup en présence d'une race

complétement étrangère, ne voyant en dehors d'elle que des ennemis à traiter sans merci ; en face d'une religion faisant de la haine du ghiaour ou chrétien la première de toutes les vertus, poussant au fanatisme le plus farouche, sanctionnant d'avance, comme autant d'actes méritoires, les injustices, les persécutions, les cruautés même les plus monstrueuses, dès qu'il était question d'un peuple ne reconnaissant pas le Coran.

L'organisation de la nouvelle conquête des Ottomans fut aussi prompte que menaçante. Afin de pouvoir plus sûrement surveiller les moindres mouvements des Candiotes, on établit trois pachaliks ou *sandjaks*, l'un à Khania — la Canée, — l'autre à Retymo, le troisième à Candie.

A chacun des trois pachas était laissé un pouvoir absolu d'oppression. Ils résumaient en eux tout ce qui avait rendu si odieux jadis les proconsuls de l'empire romain et les satrapes asiatiques.

Au moyen d'une foule de petits fiefs viagers — *Ziameto* ou *Timars* — qui relevaient de leur autorité, ils tenaient l'île tout entière comme sous un immense réseau.

La formation de tous ces fiefs nous prouve que, si la proie était riche, on n'avait pas tardé à se la partager.

Dès les premiers jours, on s'était emparé de tous les terrains faisant partie du domaine public sous la domination de la seigneurie, puis des propriétés qu'avaient possédées dans l'île les colons vénitiens, enfin des biens représentant la fortune du clergé latin.

Malheur au pauvre Candiote dont le champ ou le verger avait excité, en cette occasion, la convoitise de quelqu'un de ces terribles co-partageants! Pour le dépouiller, il avait suffi d'un simple redressement de limites, au profit du nouveau *ziamet*. Et pas la moindre plainte possible; c'eût été un crime immédiatement puni par le cimeterre du vainqueur.

Ce début promettait : la suite ne devait que trop bien y répondre.

On a dit, il y a longtemps déjà, que *les Turcs campaient en Europe,* — ce qui faisait tout de suite songer au sort intolérable de tant de milliers d'hommes que l'islamisme, depuis des siècles, s'obstinait à traiter en ennemis.

Nulle part cette réflexion ne se trouvait aussi tristement juste que dans l'île de Crète.

Toutes ces vallées si fertiles étaient trop éloignées du centre de l'empire pour qu'il fût permis aux colons turcs de compter, le cas échéant, sur une protection assez prompte et par suite efficace. Ils n'avaient pas tardé à se défaire de leurs propriétés pour regagner le continent, tandis que les employés du gouvernement tendaient de plus en plus à se grouper derrière les remparts des villes fortifiées.

Ils savaient qu'au dehors, pour remplacer les Osmanlis partis, ils trouveraient de nouveaux auxiliaires pour le moins aussi implacables que ces derniers.

A force de menaces et de séductions, l'on était en effet parvenu à faire apostasier une grande partie de la population.

Tournefort affirme que de son temps la plupart des Turcs de Candie étaient renégats ou fils de renégats.

On comprend dès lors ce que devaient avoir à souffrir tous ceux des habitants de l'île qui n'avaient pas voulu renoncer à leur foi.

L'histoire de cette servitude vous navre et vous donne le frisson. J'ai tort de parler d'histoire; pendant près de deux siècles, on n'en trouve plus la moindre trace chez eux. Accablés sous le souvenir terrible du passé, ayant le présent en horreur, les malheureux Candiotes se laissaient aller machinalement, et pour ainsi dire les yeux fermés, à l'effroyable courant qui les entraînait.

A tout hasard cependant, en cas que le jour de la justice et de la vengeance vînt jamais à se lever sur leur pauvre pays, ils se transmettaient de père en fils et de vive voix le sinistre récit de leurs humiliations et de leurs souffrances.

C'est ainsi que les voyageurs les ont connus à leur tour. Ils n'ont eu qu'à interroger les habitants de cette île désolée.

X

En 1821, quand eut lieu tout à coup le magnifique et terrible réveil de tous les peuples d'origine hellénique, les Crétois furent des premiers à ressentir le choc électrique et à se redresser en face de leurs oppresseurs. Chez eux surtout la mesure était comble depuis longtemps.

Plus rebelles, par caractère, à toute domination, et plus forts d'ailleurs au milieu de leurs défilés à peine accessibles, les Spakiotes étaient de tous les habitants de l'île ceux que la dégradation de l'esclavage avait pu le moins atteindre. Aussi se trouvèrent-ils tout prêts pour prendre l'initiative de l'insurrection.

Mais la part la plus glorieuse de cette lutte revient incontestablement à deux chrétiens appartenant à d'autres clans.

L'un s'appelait Michali Kurmulis, l'autre Antoine Mélidoni. Grâce à leur énergie et à l'habileté de leurs manœuvres, au bout d'un mois, tout ce qui se trouvait, dans l'île, de Musulmans, Turcs d'origine ou Grecs renégats, était refoulé et assiégé dans les forteresses.

Je dois une mention à part à chacun des deux chefs que je viens de nommer.

L'apparition de Kurmulis à la tête des insurgés révéla, aux étrangers du moins, un fait des plus curieux, et qui, même en d'autres circonstances, pourrait merveilleusement nous servir pour apprécier comment se décompose en réalité la population crétoise.

Sous le nom turc de Hussein-Aga, ce chef s'était déjà fait depuis longtemps une brillante réputation dans les armées ottomanes; et ce n'est qu'au moment de l'in-

surrection qu'il prit ouvertement son nom chrétien de Michali Kurmulis, pour acquérir une gloire tout à la fois plus patriotique et plus pure.

Il appartenait à la famille des Kurmulides, l'une des plus influentes et des plus riches de l'île.

Depuis la conquête, les Kurmulides, ainsi qu'un assez grand nombre d'autres familles, menaient de front deux existences des plus opposées. Au grand jour, ils étaient de fidèles croyants, juraient par le prophète, faisaient même le plus souvent l'édification des ulémas, dans les mosquées; rentrés chez eux, ils reprenaient leur nom de chrétiens et se croyaient parfaitement en règle avec la religion qu'avaient professée leurs pères.

Quelle ne devait pas être l'oppression d'un pays où les consciences pouvaient se prêter à une comédie aussi monstrueuse, où, depuis près d'un siècle et demi, de nombreuses familles ne rougissaient pas de se passer ainsi de génération en génération ce rôle honteux et sacrilége!

Chez les Kurmulides du moins l'expiation fut aussi éclatante qu'héroïque, grâce à l'attitude de Michali et de tous les siens.

Je faisais observer que la révélation de ce fait déplorable pourrait, au besoin, nous aider à nous rendre compte du véritable état de la population de la Crète; il est facile de le comprendre.

Au dire des différents auteurs qui ont visité cette île, le chiffre actuel de sa population serait d'environ 160,000; 120,000 chrétiens, 40,000 musulmans.

Mais après ce que nous venons de voir, qui pourrait dire que sur ce dernier chiffre, admis comme étant celui de la population musulmane, il ne faille pas, à un jour donné, faire un nouveau décompte pour représenter d'autres familles se cachant, elles aussi, sous le masque d'une feinte apostasie, sans avoir encore trouvé jusqu'ici le courage de se rétracter?

Les Crétois ne parlent jamais de Malidoni qu'avec admiration et avec l'accent d'une vive et religieuse reconnaissance. A leurs yeux, il a déjà tout le prestige merveilleux d'un héros légendaire. Beau, jeune, doué de toutes les grandes facultés nécessaires au chef d'un peuple qui se réveille pour ressaisir son indépendance, et de toutes les qualités de cœur propres à faire pardonner une telle supériorité, il était la plus haute et la plus sympathique expression de cette rénovation morale qui, sous l'influence des souvenirs amers du passé et des brillantes promesses de l'avenir, commençait à se produire dans son pays.

« Dès la première année de la guerre, nous dit M. Perrot, il avait fait de tels prodiges d'énergie et d'activité, que le pacha de Megalo-Castro (Candie), émerveillé de tant de valeur et de succès, sollicita la faveur de le voir. Dans quelques jours, répondit le Crétois, comme aurait pu le faire un Spartiate du vieux temps, tu seras prisonnier dans ma tente, et tu auras le plaisir de me contempler.

« Ce ne fut pas une vaine bravade; bientôt après le pacha devint captif des Grecs. »

Cette glorieuse renommée et surtout l'immense popularité qu'elle assurait au jeune héros parmi tous les Crétois ne furent pas du goût de l'orgueilleux et farouche Roussos, le chef des Spakiotes. Après avoir inutilement cherché à se défaire de lui, dans différentes rencontres, et l'avoir odieusement insulté dans un festin auquel Malidoni s'était rendu sans défiance, il parut vouloir une réconciliation et, profitant du moment où ils se trouvaient seuls l'un et l'autre dans un endroit écarté, le misérable tomba inopinément sur Malidoni, et d'un coup de sabre lui fendit la tête.

Ce fut un deuil général parmi les Crétois. Les insurgés comprirent qu'ils venaient de perdre le seul homme capable de les maintenir unis et de leur inspirer une confiance absolue.

De nouveaux désastres ne tardèrent pas à jeter dans la consternation cette malheureuse contrée.

Le vice-royauté d'Égypte ne suffisait plus à l'ambition de Méhémet-Ali. Pour se créer des droits à de nouveaux apanages, ce puissant pacha s'empressa de venir fièrement au secours de son suzerain en détresse; et dans le courant de mai 1822 la flotte égyptienne, commandée par Ibrahim-Pacha, débarqua 12,000 hommes dans l'île de Crète.

Il fallut peu de temps au fils de Méhémet-Ali pour reprendre la plus grande partie du terrain perdu. La désorganisation était déjà partout dans les rangs des insurgés. Bientôt Candie devint l'arsenal de l'armée égyptienne.

Cette intervention de Méhémet-Ali ne fut, on le sait, qu'un obstacle momentané à l'affranchissement de la Grèce proprement dite. La destruction complète de la flotte turque, et surtout l'arrivée de nos soldats, avaient rendu inévitable, dès 1827, la formation du nouveau royaume des Hellènes.

Il ne faut pas oublier quelle fut dans ces circonstances l'attitude de la France. Le souvenir de la bataille de Navarin et de l'expédition de Morée sera l'éternel honneur du gouvernement qui, ayant encore alors chez nous la direction des affaires, comprit si bien les instincts généreux de notre pays, et le grand rôle qu'il lui appartenait de prendre entre tous ces Grecs compromis par tant d'héroïques efforts et leurs anciens maîtres, les Ottomans.

Malheureusement la situation nouvelle de la Crète ne permettait plus de demander qu'elle fît partie de l'État libre qu'il s'agissait de créer. Ibrahim n'avait cessé de l'occuper depuis 1822; et en 1830, à la conférence de Londres, les puissances alliées durent se résigner à donner leur assentiment au firman qui réunissait la Crète à la vice-royauté de Méhémet-Ali.

Nous devons le reconnaître, la domination égyptienne, malgré les critiques sévères dont elle a été justement l'objet, fut cependant, pour les chrétiens de

l'île, beaucoup moins dure qu'on avait pu le redouter.

Elle finit en 1840, lorsque la *triple alliance*, refusant de tenir compte de nos réclamations isolées, exigea que Méhémet-Ali se contentât de l'Égypte.

La Crète suivit le sort de la Syrie et fit retour à la Porte.

L'étude historique que j'ai essayé d'esquisser doit forcément s'arrêter à cette date. En deçà, je risquerais de ne plus me trouver sur le terrain qu'il ne m'est pas permis de quitter.

Laissant donc à d'autres le soin d'apprécier les événements qui, par leur date, pourraient toucher à la politique, je me contenterai de consigner ici quelques renseignements qui m'ont paru devoir compléter à peu près ce travail.

XI

Il suffit de lire les relations merveilleuses des voyageurs pour s'expliquer l'enthousiasme de ces Arabes du neuvième siècle saluant l'*île fortunée*, comme la plus séduisante image de leur paradis. Avant que la Crète eût été dévastée par les Musulmans, on aurait difficilement cité une contrée plus belle. Aujourd'hui même, ses oliviers, ceux de Selino surtout, feraient paraître rabougris les oliviers de Tivoli et ceux de Palerme; l'oranger et le citronnier y atteignent les proportions de nos plus beaux châtaigniers; la mandarine de Malte s'y est déjà acclimatée. On y voit des pieds de laurier daphné qui ont dix-huit pieds de hauteur. Matin et soir, ses vallées sont embaumées par les balsamiques odeurs du ciste. La dicharme, en si grande faveur auprès des médecins de l'antiquité, tapisse encore les rochers de l'Ida, absolument comme le jour où Vénus alla, tout éplorée, l'y cueillir, pour panser la blessure de son cher fils, le pieux Énée. L'acrobéré a des fleurs dont l'arome délicieux permet toujours aux abeilles crétoises de faire la plus sérieuse concurrence à leurs poétiques rivales de l'Hymette et de l'Ebla.

J'ajouterai, pour compléter cet éloge, que le terroir de la Crète est presque aussi favorable à la vigne que les terroirs de Chypre et de Chio.

Plus d'un dévot derviche a dû gémir, en songeant à ce *malvoisie de Candie*, qui met à de si dangereuses épreuves la vertu des fidèles-croyants.

Le fait est que ces fidèles-croyants crétois, grecs-renégats, pour la plupart, ne sont guère plus forts que les moins bons ghiaours, contre les séductions de la divine bouteille. Ce qu'ils semblent savoir le mieux de leur Coran, c'est qu'il promet aux élus « des ruisseaux de vin, délices de ceux qui en boiront; » et ils hésitent rarement à s'accorder, le verre en main, un avant-goût des béatitudes futures.

On ne comprendrait pas que l'homme seul fît exception, sur cette terre privilégiée, au milieu de cette atmosphère pure des montagnes, dont la brise de tant de mers vient raviver, à chaque instant du jour, la salubre influence.

Aussi tous les voyageurs sont-ils d'accord pour vanter la beauté des diverses races qui forment la population de l'île. Cette population étant toujours restée séparée par tribus, il en résulte en outre ce fait peut-être sans analogie dans les autres contrées, que le type primitif de chacun des clans s'est maintenu dans toute sa pureté.

Homère, s'il revenait aujourd'hui, reconnaîtrait encore tous ces petits peuples, dont il parle dans son *Iliade*.

Voici, par exemple, ce que M. Perrot nous dit des Sélinotes et des Sfakiotes : « Il offrent à chaque instant des types qui feraient la joie du peintre et du sculpteur. Les Sfakiotes surtout sont taillés pour faire d'admirables soldats..... La plupart d'entre eux sont blonds, leurs longs cheveux tombent sur leurs épaules, ils ont de grands yeux clairs, le nez marqué, sans être fort, la bouche fine, les dents brillantes et bien rangées ; on sent dans toute leur personne je ne sais quoi d'ardent et de nerveux qui fait penser au cheval pur sang. »

Le costume des Crétois est à peu près le même dans toutes les parties de l'île.

« Il se compose d'une chemise à larges manches, d'un gilet bleu ouvert sur la poitrine, d'une veste brodée, d'une épaisse ceinture de laine rouge, plusieurs fois enroulée autour du corps, d'un large pantalon bleu dont le bas se cache dans de grandes bottes de cuir jaune. »

Le costume des Sfakiotes se complète par une épaisse capote blanche, un grand couteau et de gros pistolets passés à la ceinture.

En 1550, Belon décrivait ainsi leurs armes : « Ils portent derrière le dos une trousse où il y a cent cinquante flèches environ, bien ordonnées, et un arc bandé pendant au bras ou en écharpe, et une rapière au côté. »

Ils remplacent maintenant la rapière par le grand couteau, et les flèches par une longue carabine dont ils ne se séparent presque jamais.

Le costume des Crétoises se rapproche beaucoup de celui que les femmes portent dans la plupart des autres contrées de la Grèce Il n'est pas de voyageur qui ne nous parle de leur beauté. On admire surtout la charmante expression de leurs yeux.

Puisse le sort réservé au malheureux pays dont je viens de parler ne pas leur faire verser des larmes trop amères !

F. de la Riverol.

— Fin. —

LA PRIÈRE DE L'ENFANT

A MA SŒUR

Silence! sa lèvre enfantine
Redit les mots qu'ont, les premiers,
Appris d'une bouche divine
Jadis de pauvres bateliers.
Prière touchante et sublime,
Répétée avec tant d'élan
Par l'écho du mont de Solyme
Aux échos du mont Vatican;

Et, par Rome, à la terre entière,
D'où, sur ses deux ailes de feu,
Comme l'encens du sanctuaire,
Chaque jour elle monte à Dieu,
Lui portant avec confiance
Les vœux, les soupirs, les regrets
Du savoir et de l'ignorance,
De la chaumière et du palais.

Priez, enfants, priez encore;
Priez, mains jointes, à genoux,
Pour que la présence sonore
De beaux chérubins comme vous
Embellisse, embaume et protége
Nos demeures contre l'ennui
Et tout le lugubre cortége
Que le vice traîne après lui.

Car les fleurs que dans ses corbeilles
Étale à nos yeux le printemps,
Brillent de couleurs moins vermeilles,
Ont des parfums moins odorants
Que le teint de pourpre et d'opale
De votre visage enchanteur;
Et que l'arome qui s'exhale
Des chastes plis de votre cœur.

Enfants, encore une prière
Mais pour votre ami cette fois,
Pour votre chantre téméraire,
Poëte sans lyre et sans voix,
Sans autre titre à l'indulgence
Dont ces faibles vers sont l'objet,
Que sa tendresse pour l'enfance
Et que le choix de son sujet.

Comme parfois, avant l'automne,
Sous l'effort des vents conjurés,
L'ormeau de sa verte couronne
Sème les débris dans les prés,
La couronne de ma jeunesse
Ainsi s'effeuille avant le temps...
Priez que Dieu pour ma vieillesse
M'en tresse une aux fleurons vivants.

BERNARD LOZES



CHRONIQUE

Les recueils périodiques, comme les gouvernements, ont leurs jours d'échéance. A la fin du mois de septembre, la *Semaine*, au moment où finit son année littéraire, vient adresser, nous sommes trop modestes pour dire le discours de la couronne, disons donc le discours de la nouvelle session, à ses lecteurs. La dixième année de la *Semaine des Familles* va commencer; sans égaler le *quindecim annos grande mortalis ævi spatium* de Tacite, c'est déjà un long espace pendant lequel nous avons tous vu se fermer bien des vies qui semblaient encore pleines de jours. Nous n'avons rien à dire de notre passé, nos amis le connaissent. Plus heureux que beaucoup de gouvernements, nous n'avons pas à compter avec ces oppositions malveillantes qui cherchent des torts et dénigrent les services. Nos lecteurs le savent, nous sommes, dans la mesure de nos forces, les serviteurs du vrai, du bien et du beau. De là leur bienveillance, et, quand le succès ne répond pas complétement à nos intentions et à nos efforts, de là leur indulgence. Ce n'est point une chose facile que d'enrôler l'art au service de la vérité et de la morale, d'intéresser l'esprit sans troubler le cœur, et nous aimerions mieux briser nos plumes que de chercher le succès en dehors de cette voie qui a toujours été, qui sera toujours la nôtre.

Dieu merci, nous avons vu peu à peu se former, autour de la *Semaine*, un noyau d'écrivains éprouvés qui nous donnent une nouvelle confiance dans l'avenir. Nous n'en serons pas moins toujours prêts à recruter notre phalange de tous les talents jeunes et honnêtes qui viendront à se manifester, car, dans ce monde, tout ce qui ne se renouvelle pas est destiné à périr.

Nous n'avons rien omis dans l'année qui vient de s'écouler pour tenir nos lecteurs au courant de tout ce qui pouvait les intéresser dans le domaine de la littérature, de l'art, de la science. En parcourant la table des matières, ils verront que la religion, l'histoire, la biographie, la philosophie, les voyages, les sciences, les arts, les romans, les études de mœurs, les légendes, la poésie même, cette reine disgraciée, ont eu leur large part dans le volume que nous achevons aujourd'hui. M. Alfred Nettement, fidèle à ses engagements, a terminé, comme il s'y était engagé, son travail sur la *Seconde Éducation des filles*, et ce travail, publié aujourd'hui en volume, continue son succès.

Sur deux points seulement, il nous a été impossible de tenir nos engagements envers nos lecteurs, et nous tenons à leur en dire le motif.

Mlle Fleuriot, dont ils aiment et dont nous aimons le talent, a été frappée par la mort d'une amie intime, d'une sœur d'adoption, d'un de ces deuils profonds qui laissent pendant un certain temps l'esprit sans courage et sans ressort. Elle n'a pu nous donner, dans ces derniers mois, comme elle s'y était engagée, la composition sur laquelle nous comptions. Au lieu de cela, elle est partie pour Rome, la ville des sublimes regrets et des immortelles espérances, et elle est allée réchauffer son cœur à ce grand foyer. Elle nous est revenue plus forte. Déjà elle a commencé à vous dire ses impressions pendant les fêtes du Centenaire. Elle s'est remise au travail et elle écrit en ce moment une de ces œuvres d'imagination qui plaisent tant à nos lectrices et que nous publierons dans les premiers mois de l'année littéraire, où nous entrons avec le mois d'octobre.

Notre ami et collaborateur Curtius avait eu, au milieu de ses souffrances, un regain de santé et de gaieté. Il nous avait donné l'espoir, il avait espéré lui-même qu'il pourrait reprendre sa plume et suivre Mme Grenouillet et Boniface Simplet à travers les merveilles de l'Exposition. Le rayon de santé s'est éteint, et le rayon de gaieté s'est éclipsé au moment où notre ami commençait son voyage humoristique. Nous avons donc été réduits à une préface qui nous fait regretter l'ouvrage. Que voulez-vous, amis lecteurs ; les écrivains vieillissent comme le reste des mortels. Ils ne sont à l'abri ni des infirmités ni des souffrances. Or les infirmités ont rarement l'humeur tournée à la plaisanterie, et la souffrance ne saurait être gaie. Curtius, repris de ses rhumatismes et cloué de nouveau sur sa chaise longue, a laissé retomber tristement sa plume. Louis XVIII disait, je le sais : « Un roi peut mourir, mais il ne doit jamais être malade ; » et jusqu'à la fin, alors même que sa tête alourdie par la souffrance retombait sur son bureau, il persistait à recevoir ses ministres : mais Curtius n'est pas roi, il n'est qu'un homme d'esprit. Ne nous en veuillez donc pas, et plaignez le pauvre Curtius.

Obligés de renoncer à ce joyeux voyage à travers l'Exposition, nous avons voulu au moins y suppléer par une étude sérieuse et approfondie de ce grand fait industriel, artistique, scientifique et moral. L'Exposition universelle de 1867 tient une large place dans le volume de cette année. Les études spéciales de notre collaborateur, M. Alfred Nettement Fils, les gravures dont elles sont accompagnées, les articles du Directeur de la *Semaine* sur l'art à l'Exposition, aideront plus tard nos lecteurs à raviver les souvenirs qu'ils ont emportés de leur visite à ces grandes assises de la civilisation matérielle, qui ne se reproduiront peut-être pas dans le dix-neuvième siècle.

Il nous reste, comme nous le faisons tous les ans, à donner à nos lecteurs un aperçu des travaux que nous comptons publier dans l'année où nous allons entrer.

Le Directeur de la *Semaine* reprendra ses *Causeries sur l'histoire de France*, qu'il avait suspendues, dans l'année que nous laissons derrière nous, pour terminer son travail sur la *Seconde Éducation des filles*. Ces causeries rouleront sur trois sujets d'un grand intérêt : la Fronde, le siècle de Louis XIV et le dix-huitième siècle. Il continuera à donner des *Nouvelles du pays littéraire* et appréciera ainsi les principaux ouvrages qui paraîtront. Ces études alterneront avec ces biographies qui retracent une vie intéressante et dramatique en prenant l'histoire générale pour fonds du tableau. Et peut-être mêlera-t-il à ces travaux des esquisses animées des salons du dix-septième et du dix-huitième siècle, qui permettront d'entrer plus avant dans la vie intime de nos pères.

Nous avons annoncé un nouveau roman de Mlle Fleuriot ; il aura pour titre : MA GRANDE SŒUR.

Nous publierons la seconde partie de celui de M. Alfred de Thémar, *Claire de Fouronne*, dont la portée morale n'a pas échappé à nos lecteurs et qui devient plus dramatique et plus animé en marchant à son dénoûment.

M. Étienne Marcel, qui nous a donné, l'an passé, *Frère Paul* et *Grace Darling*, deux œuvres remarquables, nous a promis de nouvelles compositions, et ce talent si honnête, si modeste et si pur qui grandit en marchant, nous semble appelé à de nouveaux succès.

M. Audeval, dont le mérite est apprécié des lecteurs du *Correspondant* comme de ceux de la *Semaine*, travaille pour nous.

M. de Cadoudal nous enverra des esquisses biographiques, des études de mœurs et des études littéraires.

Nous publierons, au début de cette année, les *Chasses de Bombonnel le tueur de panthères*, écrites sur des notes authentiques par M. Henri de Suckau.

M. Fournel nous donnera, vers le mois de février, un *Voyage en Suisse*, que nous illustrerons de gravures.

M. Tancrède de Hauteville, à qui nous devons un travail intéressant sur le *Mont-Saint-Michel*, nous continuera sa collaboration, ainsi que notre ami, M. de Barthélemy, M. de la Riverol, M. de Granet, dont on n'a pas oublié les légendes irlandaises; MM. Henri Galleau et Paul de France, à la fois prosateurs et poëtes, Lawrence, Auguste le Pas, Viennot, Émile Richebourg, Desaint.

M. de la Landelle, dont les études maritimes ont été lues avec tant d'intérêt, nous promet son bienveillant concours.

Nous n'avons pas besoin de nommer Félix-Henri et René, nos compagnons inséparables. Mais nous rappellerons ici Jérôme Dumoulin et Polycarpus, afin de faire un devoir à ces deux hommes d'un esprit si piquant et si original de ne pas nous oublier. Nous savons que les *humoristes* écrivent à leurs heures ; mais nous voudrions que l'heure de Jérôme Dumoulin et de Polycarpus sonnât plus souvent.

M. le marquis des Roys nous tiendra au courant des découvertes géologiques.

M. Alfred Nettement fils, une fois l'Exposition fermée, recommencera à donner les *Nouvelles du pays scientifique*.

Nous ne saurions oublier parmi les plumes finement taillées qui viennent à notre aide celles de Mme de la Richardays; de Mlle Guerrier de Haupt, et de Mlle Marie O'Kénédy. Mlle Julie Gouraud, nous l'avons annoncé, nous a promis aussi son excellent concours.

Mme de la Richardays réunit en ce moment les éléments d'un travail sur Isabelle, sœur du saint roi, étude à la fois biographique et morale, où le règne de saint Louis jettera un doux et brillant reflet, comme le soleil qui vient tremper un de ses rayons dans une vasque remplie d'une eau limpide et pure.

Enfin nous avons l'espoir que M. l'abbé Baunard, l'éloquent auteur des *Victimes du doute*, réalisant une promesse qu'il a bien voulu nous renouveler plusieurs fois, nous enverra quelques pages tombées de sa plume.

Quand on réunit ainsi en faisceau les noms de tous ceux qui concourent à un journal, on demeure étonné de la multiplicité des efforts et de la diversité des talents qui sont nécessaires pour mener à bien cette œuvre commune. Quoi! pour envoyer chaque semaine aux lecteurs quelques feuilles de papier noircies, tant d'esprits en mouvement, tant d'imaginations en travail, tant de plumes courant bride abattue! Oui, lecteurs, il en est ainsi. Songez donc que, dans son genre, un journal est une encyclopédie; une encyclopédie qui marche, et qui en marchant reflète le mouvement des faits et des idées. Un livre paraît, un homme meurt, un monument s'élève, une royauté tombe, une idée surgit, un progrès s'accomplit, une décadence commence, une découverte se produit, un sophisme se dresse; qui est là pour tout enregistrer, tout constater, tout annoncer, pour applaudir ou pour protester? Le journal, toujours le journal. L'illustre Faraday a fait l'*Histoire d'une chandelle*, l'ingénieux Jean Macé l'*Histoire d'une bouchée de pain*; qui fera jamais l'histoire d'un journal? N'avez-vous pas admiré à l'Exposition universelle ces machines qui se saisissent de la matière première et la transforment, — j'allais dire en songeant aux alchimistes, la transmutent, — et, après l'avoir promenée dans des engrenages et des laminoirs, jettent, au bout d'un certain temps, au regard étonné du spectateur un objet manufacturé? Eh bien, c'est un peu ce que fait, dans l'ordre intellectuel, le journal. Il prend la matière première partout, mais il la travaille, et la transforme, et la transfigure, il en fait son œuvre. N'ai-je pas dit tout à l'heure que l'écrivain pouvait être malade comme tout le monde? Je retire ce mot s'il s'agit du journaliste. Il peut mourir, mais il ne doit pas être malade. Le journal, en effet, n'attend pas le journaliste, et le lecteur n'attend pas le journal.

Amis lecteurs, soyez donc doux et indulgents à ceux qui se vouent à ce labeur incessant pour l'amour du vrai, du bien et du beau. Ne vous offensez pas si leur talent a des intermittences, si parfois leurs forces s'alanguissent. Encouragez-les de la voix, du geste, du regard. Envoyez-leur de bonnes paroles. *Favete linguis*, comme disait Horace. Qu'un écho sympathique vienne de votre cœur au nôtre, afin que nous défendions avec plus de confiance les nobles choses que vous aimez et que nous aimons!

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS,
PARIS, RUE BONAPARTE, 90;
LYON, ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er octobre et du 1er avril. — Les volumes commencent le 1er octobre.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

Religion et Philosophie.

Sciences et Arts.

Histoire et Voyages.

Critique littéraire.

Romans, Contes, Nouvelles, Études de mœurs, Légendes.

Poésie.

Variétés.



